LE

# TOUR DU MONDE

## NOUVEAU JOURNAL DES VOYAGES

PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION

**DE M. ÉDOUARD CHARTON**

ET ILLUSTRÉ PAR NOS PLUS CÉLÈBRES ARTISTES

LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie
**PARIS, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79**
LONDRES, KING WILLIAM STREET, STRAND
—
1873
Droits de propriété et de traduction réservés

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

- Fermer -

# LE TOUR DU MONDE

NOUVEAU JOURNAL DES VOYAGES

MAIRIE DU 3e ARRONDISSEMENT
DONNÉ PAR
BIBLIOTHÈQUE

Shaw et Farquhar, personnages de la caravane de M. Stanley. — Dessin d'Émile Bayard, d'après M. Stanley.

## VOYAGE A LA RECHERCHE DE LIVINGSTONE

### AU CENTRE DE L'AFRIQUE,

PAR M. HENRY STANLEY, CORRESPONDANT DU *NEW-YORK HERALD.*

1871-1872.— TEXTE TRADUIT DE L'OUVRAGE ANGLAIS « HOW I FOUND LIVINGSTONE » AVEC L'AUTORISATION DE L'AUTEUR.

M. James Bennet et M. Stanley. — Itinéraire. — Un grand détour. — Zanzibar. — Premières impressions.

Le 16 octobre 1869, à dix heures du matin, Henry Stanley, qui alors se trouvait à Madrid, reçut le télégramme suivant :

« Rendez-vous à Paris; affaire importante. »

La dépêche était signée de M. James Bennet, gérant du *New-York Herald*, et fils du propriétaire de cette feuille, dont M. Stanley était l'un des correspondants. Deux heures après les malles étaient faites, les livres et les tableaux emballés; le reporter faisait ses visites d'adieu en attendant l'express; et le lendemain il entrait chez M. Bennet, qu'il trouvait couché au Grand-Hôtel.



© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

« Qui êtes-vous? lui demanda le gérant.

— Stanley.

— Ah! oui. Prenez un siége. Où pensez-vous que soit Livingstone?

— Je n'en sais vraiment rien, monsieur.

— Croyez-vous qu'il soit mort?

— Possible que oui, possible que non.

— Moi, je pense qu'il est vivant, qu'on peut le trouver; et je vous envoie à sa recherche.

— Au centre de l'Afrique? Est-ce là ce que vous entendez?

— J'entends que vous partiez, que vous le retrouviez, que vous rapportiez de lui toutes les nouvelles qu'on peut en avoir; et.... qui sait?... le vieux voyageur est peut-être dans le besoin. Prenez avec vous tout ce qui pourra lui être utile. Naturellement vous suivrez vos propres idées. Faites comme bon vous semblera; mais retrouvez Livingstone.

— Avez-vous réfléchi, monsieur, à la dépense qu'occasionnera ce voyage?

— Combien coûtera-t-il?

— Burton et Speke ont dépensé de trois mille à cinq mille livres et je crains qu'il ne faille pas moins de deux mille cinq cents livres (soixante-deux mille cinq cents francs).

— Eh bien! voilà ce que vous ferez : vous prendrez maintenant mille livres, quand elles seront dépensées, vous ferez une traite d'un nouveau mille, puis d'un troisième, et ainsi de suite; mais retrouvez Livingstone.

James Gordon Bennet, esq. — Gravure tirée de l'édition anglaise.

— Dois-je aller directement à sa recherche?

— Non; vous assisterez d'abord à l'inauguration du canal de Suez. De là, vous remonterez le Nil : j'ai entendu dire que Baker allait partir pour la Haute-Égypte; informez-vous le plus possible de son expédition. En remontant le fleuve, vous décrirez tout ce qu'il y a d'intéressant pour les touristes; et vous nous ferez un guide, un guide pratique : vous nous direz ce qui mérite d'être vu, et de quelle manière on peut le voir.

« Vous ferez bien, après cela, d'aller à Jérusalem; le capitaine Warren fait, dit-on, là-bas des découvertes importantes; puis à Constantinople, où vous vous renseignerez sur les dissentiments qui existent entre le khédive et le sultan. Vous passerez par la Crimée et visiterez ses champs de bataille; puis vous prendrez le Caucase jusqu'à la mer Caspienne; on dit qu'il y a là une expédition russe en partance pour Khîva. Ensuite vous gagnerez l'Inde en traversant la Perse; vous pourrez écrire de Persépolis une lettre intéressante. Bagdad sera sur votre passage : adressez-nous quelque chose sur le chemin de fer de la vallée de l'Euphrate; et quand vous serez dans l'Inde, vous vous embarquerez pour rejoindre Livingstone. Maintenant, bonsoir; et que Dieu soit avec vous! »

Henry Stanley partit donc pour l'Égypte, où il eut des nouvelles de Baker par le mécanicien en chef de l'expédition, M. Higginbotham, qu'il rencontra à Philæ; puis il continua sa route.

Après avoir causé à Jérusalem avec le capitaine Warren, examiné les marques des ouvriers de Tyr sur les fondations du temple de Salomon, visité les mosquées de Stamboul, dîné à Odessa avec la veuve du général Liprandi, parcouru la Crimée, vu Palgrave à Trébizonde, le baron Nicolay à Tiflis, demeuré chez l'ambassadeur russe à Téhéran; après avoir reçu dans toute la Perse le meilleur accueil des gentlemen de la Compagnie du télégraphe indo-européen, écrit son nom sur l'un des monuments de Persépolis, il arriva dans l'Inde au mois d'août 1870.

Embarqué à Bombay le 12 octobre sur *la Polly*, mauvaise voilière, il mit trente-sept jours pour gagner l'île Maurice. *La Polly* avait pour contre-maître un Écossais nommé Lawrence Farquhar. C'était un bon marin, et M. Stanley, pensant qu'un pareil homme ne pourrait que lui être utile, l'engagea pour toute la durée de l'expédition.

De Maurice, il fallut aller aux Seychelles, où, le quatrième jour après son arrivée, M. Stanley se rembarqua avec Farquhar et le fidèle Sélim, jeune Arabe chrétien qu'il avait pris à Jérusalem en qualité d'interprète.

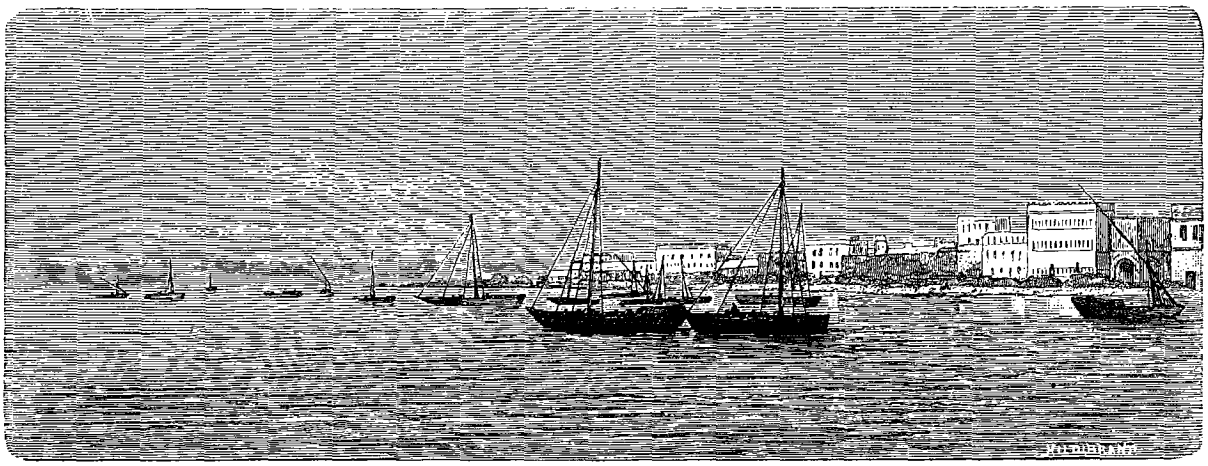
Enfin, le 6 janvier 1871, le correspondant du *New-York Herald* abordait à Zanzibar. Il y trouva l'hospitalité la plus cordiale chez le capitaine Francis Webb, consul des États-Unis. Si ce gentleman, dit-il, ne m'avait pas rendu cet éminent service, il m'aurait fallu

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

descendre chez M. Charlet, un Français à nez corbin et fort original, très-connu dans l'île entière pour héberger les allants et venants qui n'ont pas le sou; homme excentrique, dont l'active bonté se manifeste sans cesse, tout en se dissimulant sous un front très-rude. Autrement j'en aurais été réduit à planter ma tente sur la grève de cette île tropicale, chose nullement à désirer.

Je parcourus la ville, continue Stanley, et rapportai de ma course une impression générale d'allées tortueuses, de maisons blanches, de rues crépies au mortier dans le quartier propre; d'alcôves avec des retraites profondes, ayant un premier plan d'hommes, enturbannés de rouge, et un fond de piètres cotonnades : calicots blancs, calicots écrus, étoffes unies, rayées, quadrillées; des planchers encombrés de dents énormes; des coins obscurs remplis de coton brut, de poterie, de clous, d'outils, de marchandises communes et de tout genre, dans le quartier des Banyans. Le souvenir de têtes laineuses, avec des corps fumants, noirs ou jaunes, assis aux portes de misérables huttes, et riant, babillant, se querellant, marchandant au milieu d'un air affreusement odorant : un composé d'effluves de cuir, de goudron, de crasse, de débris végétaux et autres, etc., dans le quartier des nègres.

Je me rappelle de grandes maisons à l'air solide, aux toits plats, avec de grandes portes sculptées, à grands marteaux d'airain, et des créatures assises, les jambes croisées, guettant la sombre entrée de la maison du maître; un bras de mer peu profond, avec des canots, des barques, des daous arabes, un étrange remorqueur à vapeur, couché dans la vase que la marée a laissée derrière elle; une place nommée Nazi-Moya, où les Européens se traînent le soir d'un pas languissant pour respirer la brise; quelques tombes de marins qui sont venus mourir là; un grand logis habité par le docteur Tozer, évêque de l'Afrique centrale; son école et mille autres choses; — images mouvantes et con-



Zanzibar. — Dessin de E. Riou, d'après une photographie du docteur Otto Kersten.

fuses, où je distingue à peine les Arabes des Africains, les Africains des Banyans, les Banyans des Hindi, les Hindi des Européens, etc., etc.

Commerce de Zanzibar. — Exportations, importations. — Les traitants. — Classes laborieuses. — Chiffre de la population. — Arabes, Banyans et Hindi. — Présenté au Dr Kirk. — Soirée au consulat britannique. — Entretien avec le consul. — Abattement. — Résolution.

Zanzibar est le Bagdad, l'Ispahan, le Stamboul de l'Afrique orientale; c'est le grand marché qui attire l'ivoire et le copal, l'orseille, les peaux, les bois précieux, les esclaves de cette région; c'est là qu'on amène, pour y être vendues au dehors, les noires beautés de l'Ouhiyou, de l'Ougindo, de l'Ougogo, de la Terre de la Lune et du pays des Gallas. Zanzibar vend, en outre, des clous de girofle, du poivre, du sésame, du cauris et de l'huile de coco. La valeur de ses exportations est estimée à quinze millions de francs; celle de ses importations à dix-sept millions et demi.

Tout ce commerce est entre les mains de trois sortes d'individus : Arabes de Mascate, Banyans et Hindous musulmans, qui représentent la classe supérieure et la classe moyenne. C'est à eux qu'appartiennent les terres, les magasins, les navires, la fortune et l'autorité. Les classes laborieuses sont composées d'Africains, esclaves ou hommes libres. Elles forment probablement les deux tiers de la population, qu'on peut évaluer à deux cent mille âmes, dont près de la moitié habitent la ville.

Les Arabes voyagent presque tous; ce sont eux qui vont à la recherche de l'ivoire. On ferait, avec leurs aventures, de gros volumes de récits palpitants, et ils doivent aux obstacles vaincus, aux périls surmontés, un air de résolution et de confiance en eux-mêmes qui n'est pas dépourvu de grandeur.

Le Banyan est trafiquant de naissance; c'est le bénef incarné; l'argent afflue dans ses poches aussi naturellement que l'eau suit une pente rapide; il surpasse le juif et n'a de rival que le Parsi; auprès de lui l'Arabe n'est qu'un enfant.

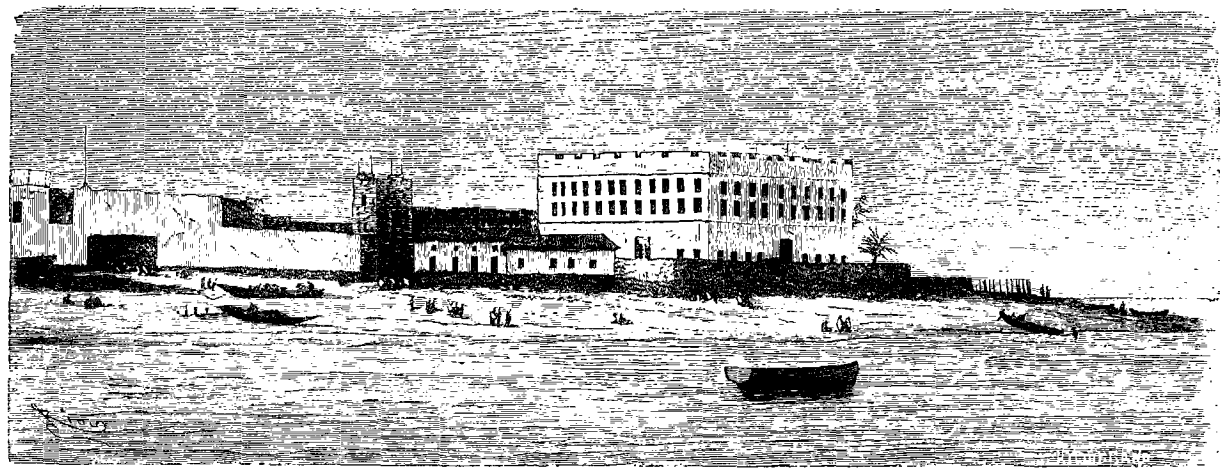
Je ne suis pas sûr néanmoins qu'en fait de ruse et de rapacité maligne, il ne soit pas égalé par l'Hindi.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Je me suis demandé bien des fois qui des deux l'emportait, et avant de donner la palme au Banyan, j'ai beaucoup hésité. C'était à ces gens-là que j'allais avoir affaire.

Avant tout, je désirais voir le docteur Kirk. Il représentait commercialement et politiquement la Grande-Bretagne. Il avait été le compagnon de Livingstone ; et je m'imaginais que si quelqu'un pouvait me donner des renseignements sur l'illustre voyageur, ce devait être son consul et son ami.

Ce fut M. Webb qui me présenta au docteur. Je vis un homme assez mince, simplement mis, légèrement voûté, ayant la figure un peu maigre, les cheveux et la barbe noirs. En entendant mon nom, il releva les paupières et me regarda attentivement. L'entretien roula sur divers sujets; sa figure, — je ne la quittais pas



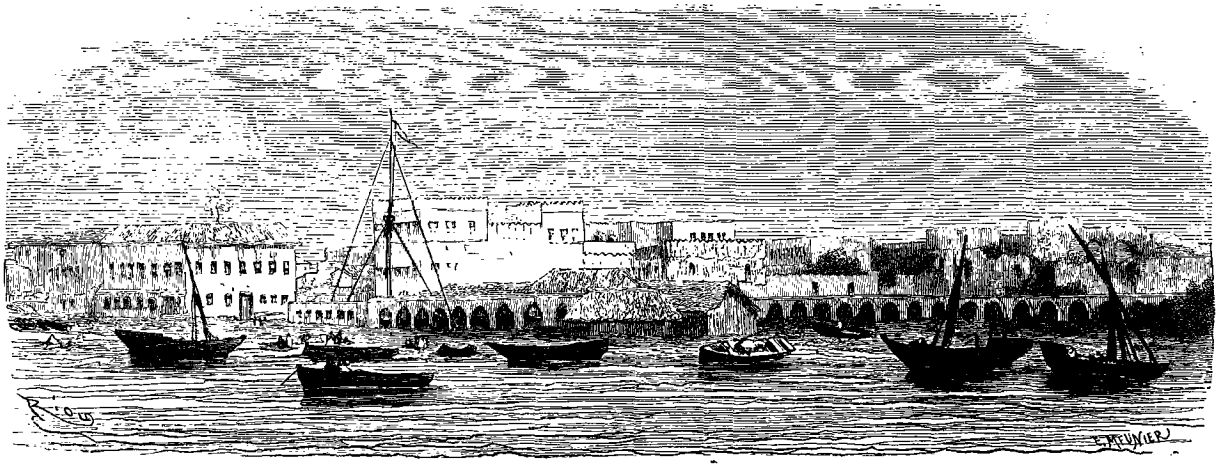
Zanzibar. — Dessin de E. Riou, d'après une photographie du docteur Otto Kersten.

des yeux, — ne s'anima que lorsqu'il vint à parler de ses exploits de chasse. Il ne fut pas dit un mot de ce qui me tenait au cœur; et je dus attendre le mardi suivant, jour de réception au consulat britannique, pour interroger le consul.

Jamais soirée ne m'avait paru plus triste, lorsque M. Kirk, ayant pitié de moi, vint me montrer un superbe raïfle pour éléphant, et me raconter quelques épisodes de ses voyages avec Livingstone.

« A propos de ce dernier, lui dis-je, où pensez-vous qu'il soit maintenant?

— Difficile de vous répondre; il est peut-être mort; voilà deux ans qu'on n'a eu de ses nouvelles. Nous lui envoyons continuellement différentes choses. Une petite



Zanzibar. — Dessin de E. Riou, d'après une photographie du docteur Otto Kersten.

caravane est même pour lui en ce moment à Bagamoyo. Il devrait bien revenir; le voilà qui vieillit, et s'il mourait, ses découvertes seraient perdues. Il ne tient pas de journal, ne prend pas d'observations, ou très-rarement; il se borne à mettre sur une carte une simple note, ou un signe que personne ne connaît. Il devrait bien revenir, et céder la place à quelqu'un de plus jeune.

— Quel homme est-il? demandai-je, vivement intéressé.

— En général, très-difficile à vivre. Personnellement je n'ai jamais eu à me plaindre de lui; mais que de fois je l'ai vu s'emporter contre les autres! Cela vient, je présume, de ce qu'il déteste avoir des compagnons.

— Mais supposez que je le rencontre dans mes voya-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Henry Stanley. — Dessin d'Émile Bayard, d'après une photographie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

ges, ce qui, après tout, ne serait pas impossible, quelle pourrait être sa conduite à mon égard?

— A vous dire vrai, je doute qu'il en fût content. Je sais bien que si Burton, ou Grant, ou Baker allaient à sa rencontre, et qu'il en eût connaissance, il mettrait bien vite une centaine de milles impraticables, marais et fondrières, entre eux et lui; pour cela j'en suis certain. »

Ai-je besoin de dire l'effet que ces renseignements produisirent sur moi? Je me sentais abattu; j'aurais volontiers résigné ma commission, n'était l'ordre qui m'avait été donné.

Mais quand j'avais consenti à chercher Livingstone, je savais bien que le sentier que j'aurais à suivre n'était pas jonché de roses. L'ordre était péremptoire; je l'avais accepté, et alors même que j aurais été sûr d'être repoussé comme un intrus, comme un rival interlope, un homme qui se mêle de ce qui ne le regarde pas et dont on fuit la présence, je n'en devais pas moins chercher le docteur, le trouver s'il était encore vivant, ou rapporter la preuve qu'il avait cessé de vivre. *Mon devoir était là*, ma volonté avec lui.

Problème. — Solution. — Etoffe, verroterie, fil de métal. — Marchandage. — John Shaw. — Farquhar. — Composition de l'escorte. — Bateaux. — Charrette. — Quantité des bagages. — Nécessité du numéraire. — Adieux. — Départ de l'île.

J'ignorais totalement ce qu'exigeait une expédition dans l'intérieur de l'Afrique, et toute la nuit je me posai les questions suivantes : Combien faut-il d'argent? — Combien de porteurs? — Combien de soldats? (J'appelais ainsi les nègres libres, natifs de Zanzibar, ou les esclaves libérés qui composent l'escorte des voyageurs, et qui se donnent eux-mêmes le nom d'*Askari*, mot hindou qui signifie soldat). — Combien de cotonnade, de verroterie, de fil de laiton? — Quels genres d'étoffe? — Autant de questions qui ne trouvaient pas de réponses.

Je couvris des mains de papier de chiffres sans nombre : Combien l'entretien de cent hommes coûte-t-il par an, à tant de mètres d'étoffe de différente espèce?

J'étudiai Burton, Speke et Grant : je trouvai beaucoup de géographie, d'ethnographie, etc., mais rien sur l'organisation d'une caravane. Les Européens que je voyais n'en savaient pas plus que moi; d'ailleurs, ce n'était pas leur affaire.

Je finis par m'adresser à un Arabe, un homme riche et bien posé, qui précisément arrivait de l'intérieur, et chez qui se réunissaient les premiers négociants de la ville. J'appris alors que pour nourrir cent hommes il suffisait, par jour, de dix doti ou quarante yards de cotonnade; ce qui, pour deux ans, me donnait un chiffre de cinquante mille yards d'étoffes diverses, dont je n'avais plus qu'à étudier la qualité.

Venait ensuite la verroterie, qui est la monnaie courante dans plusieurs provinces, où malheureusement les goûts ne sont pas les mêmes : telle tribu veut des perles blanches, telle autre préfère les brunes ou les vertes; dans l'Ounyamouézi, par exemple, les rouges sont avidement recherchées, à l'exclusion des autres; dans l'Ougogo ce sont les noires, qui partout ailleurs se refusent positivement. Burton en fut réduit à jeter comme inutiles plusieurs milliers de rangs de perles, dont on ne voulait à aucun prix.

Il fallait donc étudier la question, l'étudier de près et faire l'estime du temps probable que l'on passerait dans chaque endroit. Mon anxiété sur ce point était des plus vives. Je me répétais constamment ces noms d'objets et de mesures, noms barbares que j'espérais finir par comprendre, et qui me mettaient hors de moi. Finalement, je supposai que vingt-cinq mille rangs de perles me défrayeraient et que onze variétés pourraient suffire.

Après la rassade, le fil métallique. Dans la zone où j'allais entrer, les grains de verre remplacent la monnaie de cuivre; l'étoffe, la monnaie d'argent; et le fil de laiton, au delà du Tanganîka, représente la monnaie d'or.

Avec beaucoup de peine, je finis par apprendre que les numéros 5 et 6, à peu près de la grosseur des fils télégraphiques, étaient les plus convenables, et qu'avec trois cent cinquante livres de ce précieux fil, j'aurais amplement tout ce qui m'était nécessaire.

Ces achats terminés, ce ne fut pas sans un certain orgueil que j'inspectai mes ballots, rangés et empilés dans les vastes magasins du consulat. Ma tâche cependant n'était que commencée : il fallait encore des provisions de bouche, des ustensiles de cuisine, des sacs, des tentes, de la corde, des ânes et leur équipement, de la toile, du goudron, des aiguilles, des outils, des armes, des munitions, des médicaments, des couvertures : un millier de choses qui n'étaient pas encore achetées.

Le marchandage, avec ces traitants sans cœur, était une cruelle épreuve. Ainsi les ânes, et j'en achetai vingt-deux, qu'on m'avait fait deux cents et deux cent cinquante francs pièce, me furent livrés à soixante-quinze et à cent francs; mais après quelle dépense d'arguments, dignes d'une plus noble cause! Pas un rang d'épingles dont il ne fallût débattre le prix, ce qui entraînait forcément une grande perte de temps et de patience.

Les ânes rassemblés, je découvris qu'il n'y avait pas, dans toute la ville, un seul bât qui fût à vendre. Il fallut en confectionner, ce que Farquhar et moi nous fîmes avec de la corde, de la toile et du coton, sur le modèle de ceux dont l'armée anglaise avait fait usage en Abyssinie.

A cette époque, John William Shaw, natif de Londres et troisième contre-maître sur un navire américain, vint m'offrir ses services. Bien que son départ du bâtiment fût un peu suspect, je ne vis pas de raison pour le refuser. Il avait de l'adresse, savait manier habilement l'aiguille et les ciseaux, était assez bon navigateur, actif et complaisant; bref, je l'engageai à raison de quinze cents francs par année.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Quant à Farquhar, c'était un excellent marin, très-fort en mathématiques, un homme vigoureux, énergique et d'un bon naturel; malheureusement il était ivrogne, et la vie dissolue qu'il menait à Zanzibar ne devait pas tarder à lui être fatale.

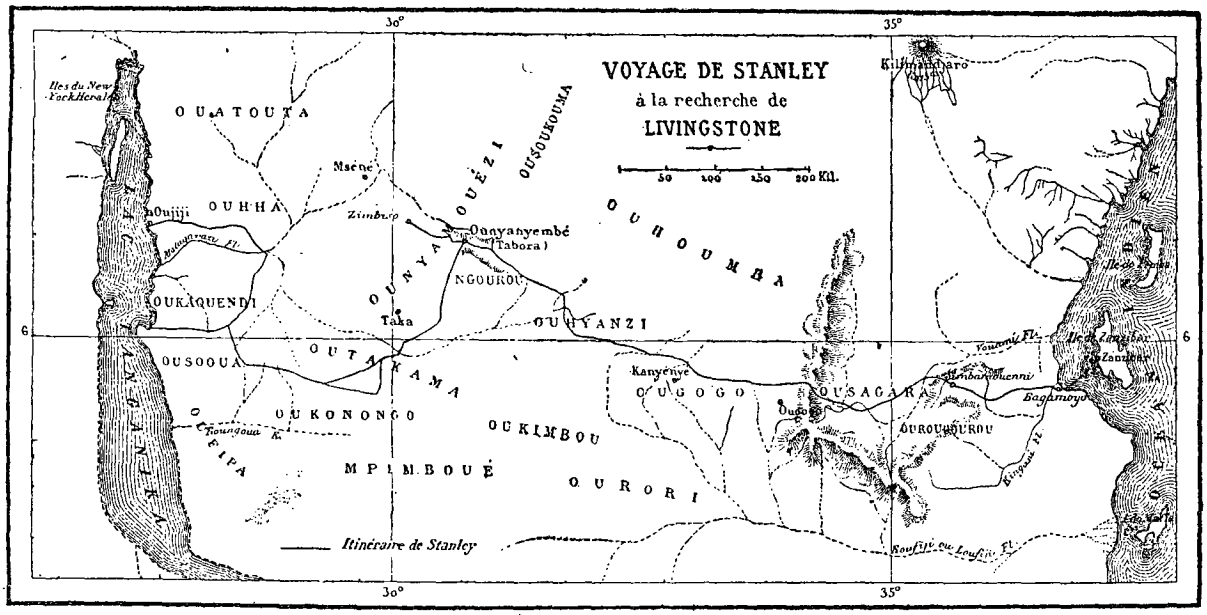
Mes acquisitions faites, il me restait à engager vingt hommes d'escorte, à les armer et à les équiper. Johari, l'interprète du consulat, me parla de quelques-uns des compagnons de Speke. Avoir auprès de moi des gens familiarisés avec les manières européennes, et qui peut-être décideraient quelques braves camarades à les suivre, me parut une bonne fortune. J'avais surtout pensé à Bombay, le fidèle des fidèles.

Aidé par Johari, je m'assurai en quelques heures des services d'Oulédi, ancien domestique de Grant; d'Oulimengo, de Barati, de Mabrouki, le serviteur de Burton, et d'Ambari, qui, tous les cinq, avaient été de la suite de Speke. Bombay, capitaine de l'escorte, me procura, en outre, dix-huit volontaires qui, disait-il, ne déserteraient pas, et dont il se portait garant. C'étaient de fort beaux hommes, ayant l'air d'avoir beaucoup plus d'intelligence que je n'en aurais supposé à de sauvages Africains.

Leur solde mensuelle fut convenue à trois dollars; et chacun d'eux reçut un mousquet, une poire à poudre, un sac à balles, une hache, un couteau et des munitions pour deux cents coups.

Je n'ignorais aucune des difficultés de la recherche que j'allais entreprendre; obvier à toutes celles que l'on pouvait prévoir était ma pensée constante, le but de toutes mes actions. Lorsque au bord du Tanganîka j'en regarderais l'autre rive, devrais-je être arrêté par l'insolence d'un chef, ou le caprice d'un Arabe? Afin d'échapper à cette occurrence, j'achetai deux bateaux.

Carte d'ensemble.




Gravé chez Erhard.

L'un, que je payai quatre-vingts dollars, pouvait contenir vingt personnes, avec les marchandises nécessaires; l'autre, plus petit, en porterait six largement avec leurs bagages. Je démontai ces embarcations, et n'en conservant que la charpente, j'en fis des ballots dont le poids n'excéda pas soixante-huit livres. Quant au bordage, il fut remplacé par une enveloppe composée de deux toiles, fortement goudronnées. Ce fut l'œuvre de John Shaw, qui déploya dans ce travail une extrême habileté.

Je pensai qu'une petite charrette, proportionnée aux sentiers de chèvre du pays, ne serait pas sans avantage; que si un âne portait cent quarante livres, il était probable qu'il en traînerait le double, ce qui remplacerait quatre hommes. On verra si la pratique a justifié ma théorie.

Quand j'eus terminé tous mes préparatifs, et que je vis ces longues files de ballots, ces rangées de caisses, ces porte-manteaux, ces tentes, ces masses d'objets de toute nature, je me sentis confus de ma témérité. Il y avait là un matériel pesant au moins six tonnes; comment lui faire traverser le désert, qui, de la côte, s'étend jusqu'aux grands lacs? — Bah! me dis-je en moi-même, chasse tous les doutes, et à l'œuvre! A chaque jour suffit sa peine; n'empruntons pas au lendemain. La charge étant de soixante-dix livres au maximum, il faut, pour en convoyer onze mille, près de cent soixante porteurs; voyons à nous les procurer. C'est à Bagamoyo qu'on les trouve, allons à Bagamoyo.

Une chose que mes prédécesseurs ont oublié de dire, c'est qu'il ne faut venir à Zanzibar qu'avec du numéraire. Lettres de crédit, lettres de change, billets à ordre, effets de commerce et autres sont d'un siècle en avant des Zanzibarites. Votre portefeuille est rempli, votre signature vaut de l'or; vous avez des traites, des bank-notes, des mandats, carte blanche pour n'importe

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

quelle somme ; vous montrez cela, vous expliquez, vous priez, on ne vous en réduit pas moins chaque dollar de vingt à trente pour cent. C'est l'un des souvenirs les plus désagréables qui me soient restés.

Ayant enfin réglé mes comptes, je n'avais plus qu'à remercier les Européens dont j'avais reçu l'appui, et à prendre congé de Sa Hautesse, qui m'avait fait présent d'un cheval arabe, et qui m'avait donné maintes preuves de bienveillance. Elle y ajouta des lettres de recommandation pour ses fonctionnaires de la côte et un firman pour tous les Arabes que je rencontrerais sur ma route.

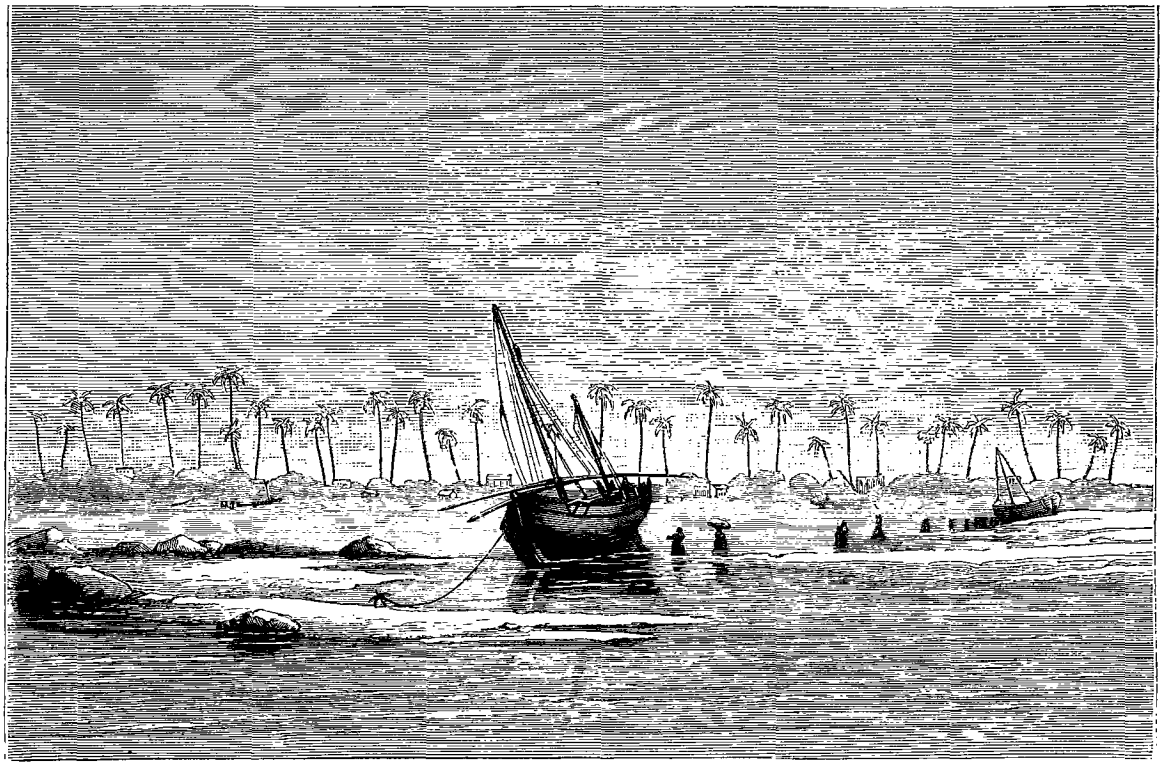
Ma dernière visite fut pour M. Goodhen, négociant américain, fixé depuis longtemps à Zanzibar, et qui, au moment des adieux, m'offrit gracieusement un cheval bai, venu du Cap, cheval de race qui valait au moins deux mille cinq cents francs.

Le lendemain, 5 février, vingt-neuf jours après notre arrivée dans l'île, quatre daous étaient à l'ancre devant le consulat des États-Unis. Tout venait d'être embarqué, tout le monde était à bord, John Shaw et Farquhar ne paraissaient pas. On finit par les trouver chez un marchand de liqueurs.

« Mauvais début! leur dis-je.

— Croy.... croyez-vous, monsieur, que je n'ai pas eu tort en vous promettant de vous accompagner? demanda Shaw.

— N'avez-vous pas signé le contrat? demandai-je à



Vue de Bagamoyo. — Gravure tirée de l'édition anglaise.

mon tour. Embarquez vite, messieurs! Nous sommes tous engagés maintenant; affaire de vie ou de mort, peu importe : nul ne peut déserter son devoir.

Arrivée à Bagamoyo. — Perte d'un âne. — Ali ben Sélim. — Quinzaine perdue. — Sour Hadji Pallou. — Sa conduite. — Envoi de M. Kirk à Livingstone. — Effet de la visite du consul. — Caravanes du *New-York Herald*.

Bien que de Zanzibar à Bagamoyo la distance ne fût guère que de vingt-cinq milles, notre daou paresseuse ne mit pas moins de dix heures à faire la traversée.

Dans la foule, composée d'Arabes, de Banyans et d'indigènes, qui nous attendait sur la plage, se trouvait l'un des membres de la mission que les jésuites ont fondée à Bagamoyo. Le révérend Père nous offrit l'hospitalité de la façon la plus courtoise; mais si pressante que fût l'invitation, je ne l'acceptai que pour une nuit, étant de ceux qui, chaque fois qu'elle est possible, préfèrent l'indépendance à tout autre avantage. Ma nuit, du reste, fut excellente; et dès l'aurore je me rendis à notre camp, tout disposé à jouir de ma nouvelle existence.

Je comptai mes ânes : il en manquait deux, plus un rouleau de fil de laiton. Évidemment chacun avait dormi, oubliant les rôdeurs nocturnes. Le djémadar (lisez commandant) fut averti, des soldats furent mis en campagne, une récompense fut promise. Avant le soir l'un des ânes fut découvert dans un champ de manioc, dont il broutait les feuilles; mais l'autre ne fut jamais retrouvé, non plus que le fil de métal.

Dans la journée, je reçus la visite d'Ali ben Sélim, qui me prodigua les salaams. Son frère, l'ancien chef

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Arabes noirs de Zanzibar. — Dessin de A. Marie, d'après une photographie du docteur Otto Kersten.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

des caravanes de Burton et de Speke, devait être mon agent dans l'Ounyanyembé; je crus à ses politesses et j'allai le soir prendre le café chez lui. Le café était bon, bien que sans sucre, et la parole flatteuse :

« Que puis-je faire pour votre service? Je suis votre ami, j'ai hâte de vous le prouver.

— J'ai, répondis-je, grand besoin d'un homme dévoué qui me procure des porteurs et qui me les envoie rapidement. Trouvez-m'en cent quarante, et je vous payerai ce que vous voudrez.

— Me payer pour ce léger service! s'écria le reptile d'une voix onctueuse. Je ne vous demande rien, mon ami; et soyez tranquille, vous ne serez pas ici dans quinze jours. »

Deux raisons puissantes me faisaient souhaiter un prompt départ. S'il était vrai que Livingstone, ainsi que le disait M. Kirk, fût homme à fuir ma présence, il importait que j'atteignisse l'Oujiji avant que le bruit de mon arrivée pût y parvenir. Or la masika, ou saison pluvieuse, était proche; et si elle me surprenait à Bagamoyo, je ne pourrais partir que lorsqu'elle serait finie, soit un délai de quarante jours.

Le lendemain, fidèle à sa promesse, Ali vint me trouver, et d'un air d'importance examina ma cargaison. Il m'apprit que tous les ballots devaient être mis dans des sacs en natte, me dit qu'il enverrait un homme en prendre mesure; et me recommanda surtout de ne pas parler du prix : il en faisait son affaire.

Pour la facture de ces ballots je m'en étais remis à l'expérience d'un nommé Jetta, commissionnaire à Zanzibar. Celui-ci, prenant toutes les étoffes, les avait empaquetées pêle-mêle, sans s'inquiéter du poids. Un jour viennent deux pagazis (c'est le nom des porteurs) qui, avant de se louer, demandaient à voir leur charge. Ils la soulèvent, font la moue, et refusent tout engagement. On pèse : chaque ballot excédait le maximum d'une trentaine de livres en moyenne. Il fallut tout défaire, tout replier, tout réempaqueter.

Cette besogne, et d'autres encore, étaient terminées; les quinze jours étaient écoulés, et pas l'ombre d'un porteur. J'envoya Mabrouki chez Ben Sélim. « Dans quelques jours vous les aurez tous, » répondit l'Arabe; mais je n'en crois rien, ajouta Mabrouki en me rapportant cette réponse; je lui ai entendu dire que c'était au djémadar que le Sultan vous avait recommandé, et qu'il n'avait pas à s'occuper de vos affaires.

Les agents de Kaolé avaient fait de même; la quinzaine était perdue.

Je me rappelai qu'un riche Hindi m'avait parlé d'un certain Hadji Pallou, qui, disait-il, bien que très-jeune, n'avait pas son pareil pour former une caravane. J'envoyai mon interprète à Zanzibar; c'était ma dernière carte. Il revint le troisième jour avec une lettre de l'Hindi, et une masse de bonnes choses que m'envoyait M. Webb.

Peu de temps après j'avais la visite de Sour Hadji Pallou. Il me dit que les porteurs étaient fort chers; que des quantités d'Arabes se tenaient aux aguets pour les saisir au passage et payaient chaque homme vingt doti (quatre-vingts yards d'étoffe). Mais ceux qui n'offraient que cela attendaient jusqu'à six mois. « Voulez-vous partir promptement, poursuivit-il, donnez au moins vingt-cinq dotis; vous serez en route dans trois semaines.

— J'y consens, » répondis-je en lui montrant que j'avais assez d'étoffe pour payer largement; « et vous aurez, ajoutai-je, un présent dont votre cœur sera réjoui. — Un présent! Oh! non; » il me priait seulement de dire à mes pareils « quel bon jeune homme il était. » Puis, à ma grande surprise, il me confia qu'il avait chez lui dix porteurs, et que si je lui envoyais de suite quatre balles d'étoffe, deux sacs de perles et vingt rouleaux de fil, les pagazis partiraient le lendemain, avec trois de mes soldats; « car, de petites caravanes étaient bien préférables aux grandes : celles-ci éveillaient la cupidité des chefs et provoquaient les attaques, tandis que les autres passaient inaperçues. »

Les ballots furent envoyés; et me félicitant d'avoir rencontré ce bon jeune homme, je fis dans mon journal un superbe éloge de sa capacité, de sa complaisance, de son désintéressement. Je pensais au magnifique cadeau que je serais heureux de lui faire, lorsque le lendemain matin il vint me trouver « pour l'arrangement définitif » et me présenta son compte avec tout le calme de l'innocence : « Une somme de.... pour avoir fourni à chaque porteur vingt-cinq dotis, montant de leurs gages, » dont il demandait le payement immédiat en numéraire. Les paroles manquent pour exprimer mon étonnement. Je rappelai à ce digne jeune homme qu'en lui montrant la veille les trois mille dotis qui se trouvaient dans ma tente, il avait été bien entendu que je payerais mes porteurs moi-même. Il en convint; et me dit, pour se justifier de la rupture du contrat, qu'il désirait vendre son étoffe, non la mienne.

L'altercation dura une heure. Le bon jeune homme supplia, versa des larmes, fit vœu de ne plus se mêler de mes affaires. Je ne cédai pas; et finalement Hadji Pallou, satisfait de la commission qui devait lui revenir, me quitta d'un air radieux, emmenant les trois soldats qui devaient accompagner ses porteurs. Lorsqu'on lui rendit son étoffe, on trouva qu'au lieu de vingt-cinq dotis qu'il me comptait, les pagazis en avaient reçu vingt au maximum; quelques-uns n'en avaient eu que douze.

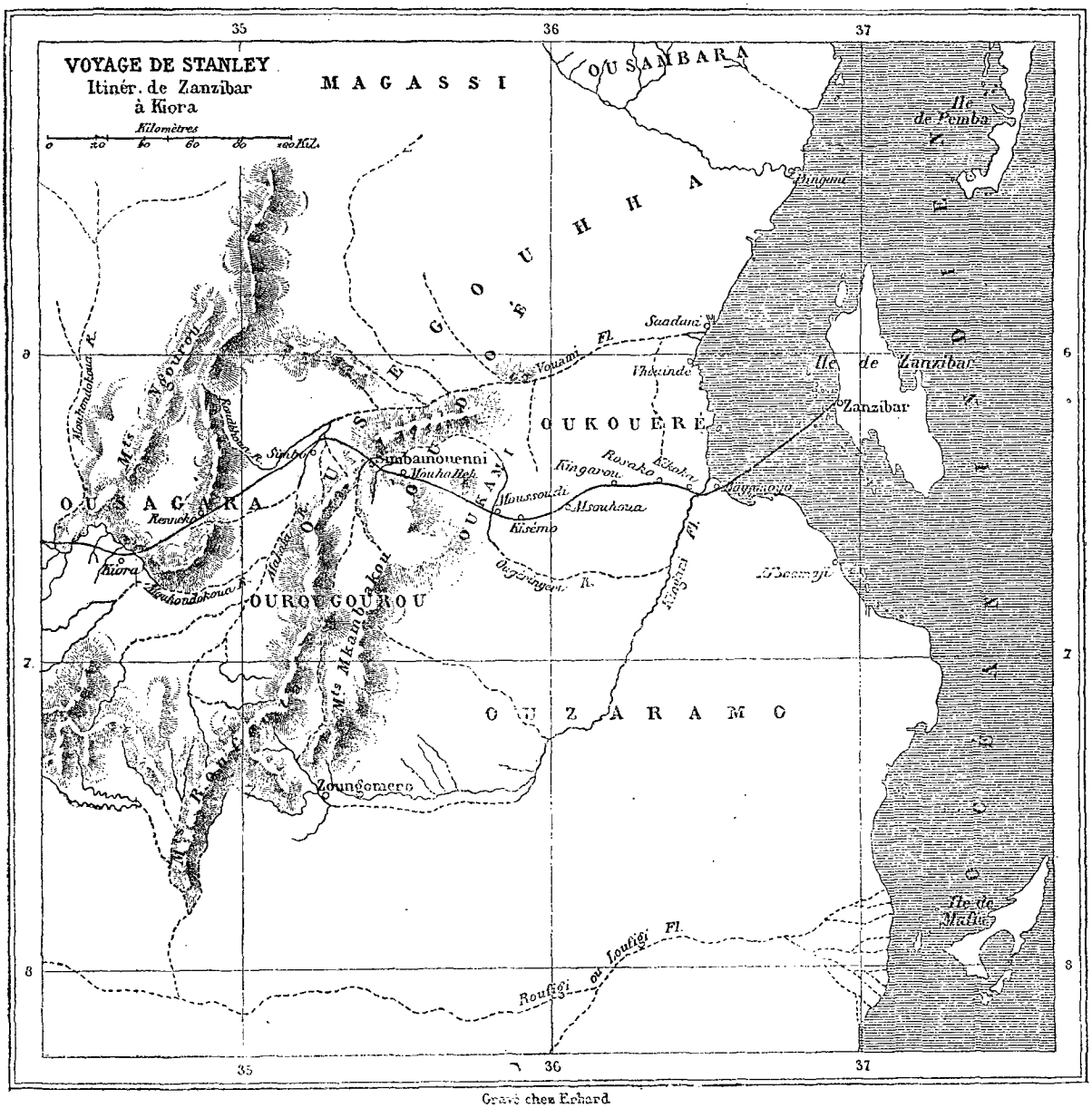
Il n'en fallut pas moins continuer à me servir de cet aigrefin, qui, tout en édifiant la ville par ses pratiques religieuses, me volait dix fois par jour, était découvert et n'en éprouvait nulle honte. Pendant six semaines que j'ai passées là, ce garçon de vingt ans m'a donné plus de fil à retordre que tous les filous de New-York n'en donnent à la police. On me demandera pourquoi je n'ai pas rompu avec ce coquin dès la première affaire? C'est parce que sans lui je serais resté à Bagamoyo plus de six mois.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Peu de jours après mon arrivée, j'étais allé voir la caravane que l'on envoyait à Livingstone, et qui était là depuis le 2 novembre 1870. Le nombre de ballots était de trente-cinq; ils se trouvaient sous la garde de sept Anjouhannais et Vouahiyou, dont quatre esclaves, qui tous vivaient dans l'abondance, sans s'inquiéter du résultat de leur inaction. Il était impossible de prétexter du manque de pagazis; depuis le 15 décembre, époque de la fin du ramadan, quinze caravanes au moins s'étaient formées, et il aurait suffi de deux jours à l'influence consulaire pour réunir trente-cinq porteurs. Si j'avais été l'agent officiel d'un gouvernement, les cent quarante hommes qu'il me fallait m'auraient été fournis en une semaine.

Le consul anglais dit avoir ignoré que les provisions qu'il envoyait à Livingstone n'étaient pas par-

Carte de détail.




Gravé chez Erhard

ties. C'est au moins preuve de négligence : le soir même de mon arrivée à Zanzibar, on m'apprenait que ces marchandises n'avaient pas quitté la côte. Toujours est-il que, vers la mi-février, le bruit de la venue prochaine du consul à Bagamoyo se répandit dans les bazars, et que ladite caravane, prise de frayeur, partit le lendemain, seulement avec quatre hommes d'escorte.

Quant à moi, la première de mes bandes se mit en marche le 18 février; la seconde, le 21; la troisième, le 25; la quatrième, le 11 mars, et la cinquième, le 21 du même mois. Celle-ci, qui était la dernière, et dont je faisais partie avec Shaw, comptait vingt-huit pagazis, douze soldats, un cuisinier, un tailleur, un interprète, un servant d'armes, deux chevaux, dix-sept ânes et un chien.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

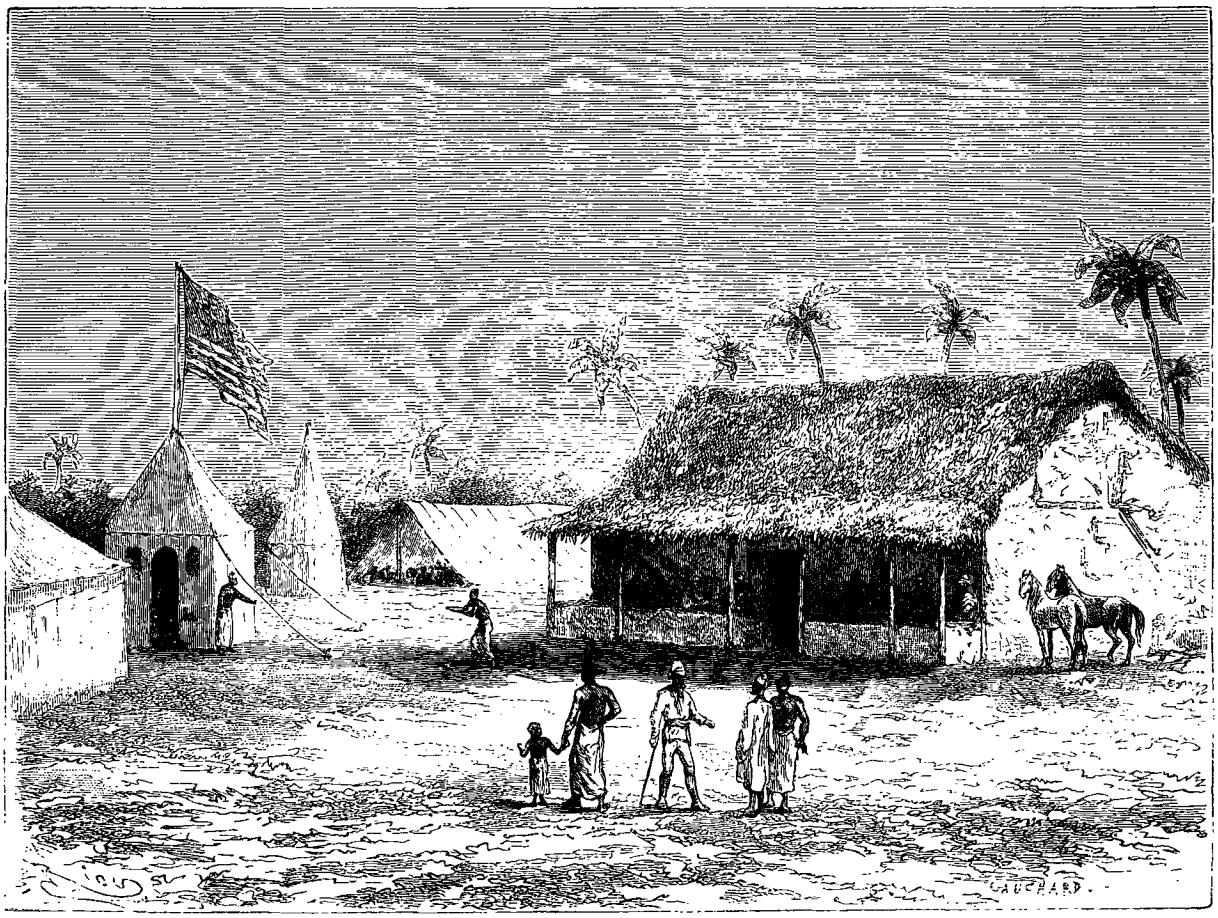
En tout, l'expédition du *New-York Herald* était composée de cent quatre-vingt-douze hommes.

Notre sortie de Bagamoyo fut très-brillante. Chacun de nous était plein d'ardeur; les soldats chantaient, le kirangozi, c'est-à-dire le guide, poussait des beuglements sonores et agitait le drapeau des États-Unis, qui faisait dire à tous les spectateurs : « Oh! la caravane d'un Mousoungou! » Je crois que mon cœur battait trop vite pour que mes traits eussent l'impassibilité qui convient à ceux d'un chef; mais c'était plus fort que moi : l'enthousiasme de la jeunesse me possède toujours, en dépit de mes voyages. Mon sang courait dans mes veines avec toute la vigueur d'une santé parfaite. Les soucis qui m'accablaient depuis deux mois étaient passés, et l'avenir se montrait plein de promesses.

Le pays était charmant : des arbres étranges, des champs fertiles, une végétation riante. J'écoutais la voix du grillon et du pluvier, le sibilement des insectes; tous semblaient me dire : « Enfin vous êtes parti! » Que pouvais-je faire, sinon lever les yeux vers le ciel rayonnant, et jeter ce cri : Dieu soit loué!

Nous nous arrêtâmes à Chamba Gonéra, après une marche d'un peu plus de trois milles. En somme tout s'était bien passé.

Les trois journées suivantes furent employées à



Camp de Bagamoyo. — Dessin de E. Riou, d'après la gravure de l'edition anglaise.

mettre la dernière main à notre équipement, et à nous précautionner contre la masika, dont la venue se faisait pressentir.

Le quatrième jour nous quittions les champs de sorgho, de pastèques, de manioc, de concombres, et nous entrions dans un bois d'ébéniers et de baobabs, d'où nous sortions au bout d'une heure. La vallée du Kingani se déploya alors à nos regards sur une largeur de quatre milles de l'est à l'ouest, et de huit milles du nord au sud : vallée couverte d'herbe et de forêts épaisses, qui, de tous côtés, assombrissaient l'horizon.

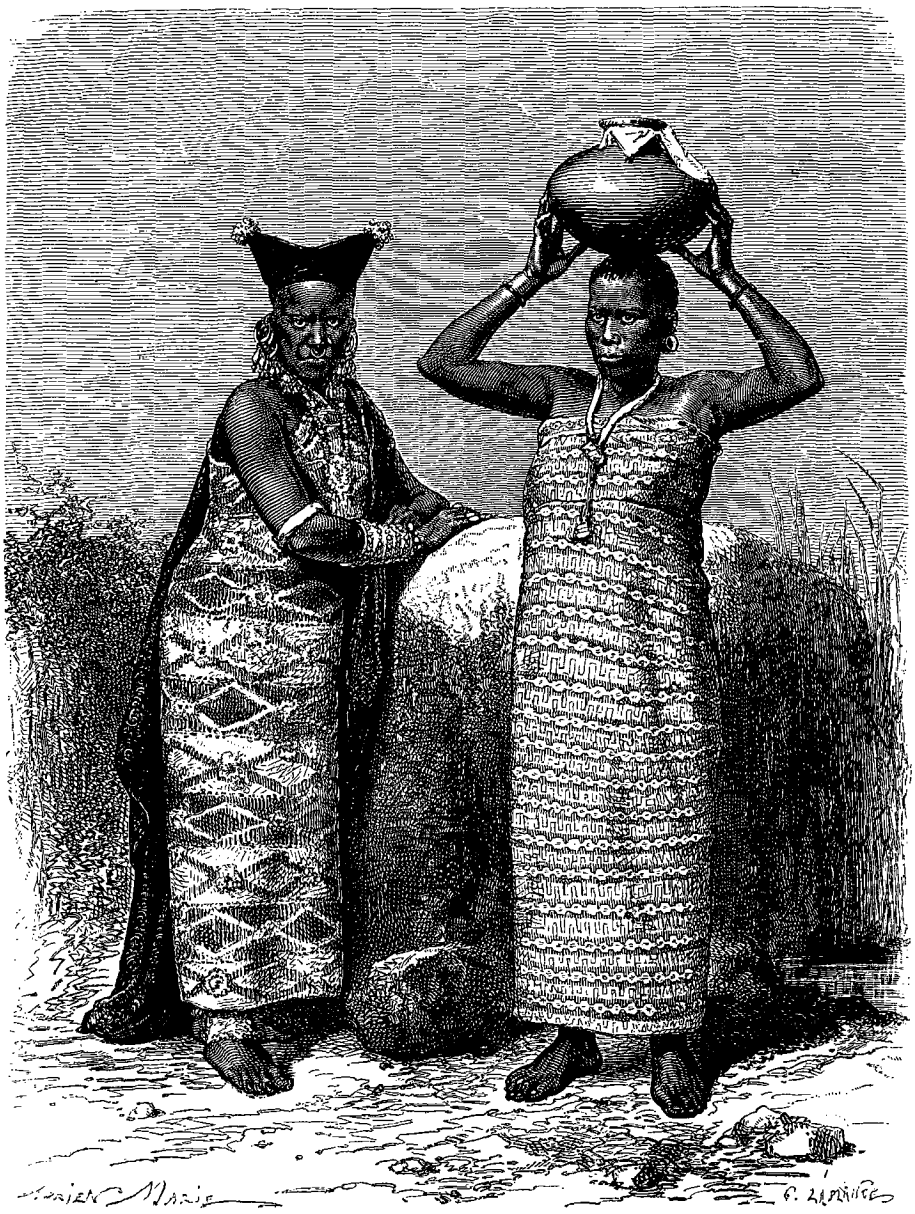
Peu de temps après nous atteignions le Kingani, et nous entrions dans la jongle qui borde sa rive droite. Tout à coup nous fûmes arrêtés par un canal rempli de fange noire, et d'une profondeur insondable, qui nous obligea à construire un pont. Croyez bien que la construction n'en fut pas longue : six gros arbres furent jetés d'une rive à l'autre; quinze bâts de nos ânes, mis en travers sur cette charpente, furent revêtus d'une forte couche d'herbe, et le passage eut lieu sans accident.

Un millier de pas faits au nord, dans un fourré d'herbes gigantesques et de lianes extravagantes, nous conduisirent à l'endroit où l'on franchit la rivière. Le passeur nous guettait de l'autre rive; il répondit

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

aussitôt à notre appel; et, manœuvrant son bac avec adresse (un énorme tronc d'arbre creusé), il le fit glisser au milieu des tourbillons et des remous, et arriva où nous l'attendions. Je pensais camper sur la berge, mais la peur que les hippopotames faisaient à nos hommes nous força d'aller plus loin.

Nous avions beaucoup gagné à changer de rive; au lieu de ces torrents de vase, de ces noires fondrières, de ces fourrés pestilentiels qu'on a sur l'autre bord, nous trouvions une immense pelouse, avec des bouquets d'arbres : une scénerie de parc anglais. Dans un massif d'ébéniers, je vis des pintades et des caamas. Ensuite le chemin serpenta sur une série d'ondulations, couronnées par le sombre feuillage du



Servantes de Zanzibar. — Dessin de A. Marie, d'après une photographie du lieutenant-colonel Playfair.

manguier, auquel se mêlait la teinte plus claire du baobab. A notre approche, des tourterelles, des ibis, des geais, des faisans, des cailles, des bandes de pigeons verts, des corneilles, des oiseaux de proie, des poules d'eau s'enfuyaient avec terreur. De temps à autre un pélican prenait son vol; des couples d'antilopes animaient la perspective, et des singes s'éloignaient en bondissant, à la manière des kangourous. Ils étaient de belle taille, avaient la tête ronde comme une boule, la poitrine blanche, et une grande queue terminée par un bouquet de poils.

Après une marche de onze milles nous arrivons à Kikoka : c'est une réunion de cabanes construites en paille, dans cette forme bâtarde qu'ont inventée les settlers de Zanzibar et de la Mrima pour exclure le plus de soleil possible de leurs maisons.

Afin d'engager le lecteur à jeter les yeux sur la carte que j'ai dressée (p. 7 et 11), je lui ferai observer

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

que la route que j'ai suivie ne l'avait jamais été avant moi par aucun homme de race blanche.

Nous partîmes de Kikoka le 27. Toujours la même contrée : un parc superbe, attrayant dans tous ses détails. Bientôt devant nous coururent des ondulations parallèles, ayant chacune à leur sommet une rangée d'arbres touffus, ou un épais fourré ; puis les sillons se brisèrent en mamelons indépendants, couverts de jongle. Sur un de ces tertres, au milieu des épines, est situé Rosako. Un autre village, également défendu par un hallier de mimosas, est à peu de distance. Entre les deux bourgades s'enfonce une vallée des plus fertiles, que traverse un ruisseau.

Rosako est à la frontière de l'Oukouéré; nous y entrâmes et notre camp fut installé au centre de l'établissement. Déjà depuis quelque temps nous avions rejoint ma quatrième caravane. Le lendemain, au moment du départ, Maganga, le chef de cette bande, vint m'annoncer que trois de ses pagazis étaient malades. Deux de ces hommes avaient la fièvre, l'autre une pneumonite ; ils se croyaient à l'article de la mort et appelaient leur mama! mama! comme des enfants, bien qu'ils fussent adultes. Je laissai leur bande à Rosako, et je partis avec la mienne.

Toutefois mon inquiétude était si grande au sujet de cette caravane, que je donnai bientôt l'ordre d'arrêter. Nous étions alors près du lit d'un torrent, où s'égrenaient quelques flaques d'eau. A peine eut-on fini de décharger et d'entourer le camp de sa palissade, que nous nous aperçûmes de la prodigieuse quantité d'insectes qui se trouvaient en cet endroit, insectes qui, pendant un moment, furent une nouvelle source d'anxiété. Il y avait là trois espèces de mouches, dont plusieurs avaient élu domicile dans ma tente, où elles bourdonnaient sans repos ni trêve. L'une avait une basse-taille, l'autre un ténor, la troisième un contralto assez faible.

Non moins féroces que bruyantes, ces mouches me préoccupaient singulièrement. Je pensais à la tsétsé, qui, suivant le docteur Kirk, habitait cette région. D'après mes hommes toutes les trois étaient fatales aux bêtes bovines, ce qui expliquait l'absence de gros bétail dans ce pays, si riche en pâturages.

J'examinai ces mouches avec tout le soin possible. La basse-taille, d'une longueur de près de trois centimètres, me parut être le taon africain. La seconde, celle qui avait le ténor, répondait mieux à la description de la tsétsé. Elle était si alerte qu'il fallut à mes hommes près d'une heure pour m'en procurer un échantillon. Dès qu'elle fut prise, elle piqua la main avec rage et ne cessa ses attaques que lorsqu'elle fut embrochée par une épingle. La troisième faisait moins de bruit que les autres, mais c'était assurément la plus terrible; les chevaux et les ânes ruaient et se cabraient sous sa piqûre qui faisait ruisseler le sang. J'ai reconnu plus tard que celle-là était la tsétsé.

Le second et le troisième jour s'écoulèrent sans apporter de nouvelles de Maganga. Je lui fis dire de se presser, que je l'attendrais à la halte suivante; et nous partîmes pour Kingarou.

Le village, qui n'était qu'à cinq milles de notre dernier camp, est situé dans le creux de l'un des sillons dont j'ai parlé plus haut. En le regardant je pensai à la fièvre. Peut-être le ciel pesamment couvert, les crêtes surplombantes, chargées d'épaisses forêts, assombries par les nuées, le rendaient-ils plus maussade qu'à l'ordinaire; mais l'impression que me produisit ce trou fangeux, entouré de ces bois lugubres, ne me fut nullement agréable.

Les tentes n'étaient pas encore dressées que l'avant-coureur de la masika fondait sur nous en averse torrentielle. Le soir mon cheval arabe me parut souffrant; le lendemain il était mort. Nous lui trouvâmes dans l'estomac, et surtout dans les intestins, une quantité de vers prodigieuse. Il n'y a pas de créature qui puisse résister à un semblable parasitisme.

Pour ne pas rendre pire le mauvais air de l'endroit, je fis enterrer la pauvre bête. Là-dessus grand courroux du chef, qui me réclame huit mètres d'étoffe pour avoir fait un cimetière de son terrain sans y être autorisé. Je lui explique le motif qui m'a fait agir; et comme il persiste dans sa réclamation, je dis à Bombay de faire déterrer la bête et de la laisser où elle était morte. Voyant qu'il ne peut rien obtenir, le chef s'apaise et nous nous quittons bons amis.

Il n'y avait pas une demi-heure que cette affaire était réglée, quand des plaintes se firent entendre. C'était mon second cheval que la douleur faisait gémir. Je restai debout toute la nuit, espérant que ce n'était qu'une indigestion, l'effet temporaire de quelque plante nuisible; mais il mourut dès le matin, juste quinze heures après son compagnon.

A cette double perte se joignait l'ennui que me causaient les retardataires : Maganga n'arrivait pas; je l'attendais depuis trois jours. Un porteur en avait profité pour s'enfuir avec sa charge. Outre le temps perdu, cette halte nous était funeste; la fièvre avait d'abord attaqué Sélim, puis le cuisinier, puis son aide, puis le tailleur. Bref, sur vingt-cinq hommes, il y avait dix malades.

Le 4 avril apparut enfin Maganga; cette fois il prit l'avance. Le lendemain de son départ, voulant tirer mes gens de leur torpeur, je battis un joyeux rappel sur la poële avec une cuiller de fer : appel d'un excellent effet, car on y répondit avec empressement. Mais la marche était longue, et peu de mes hommes eurent assez de force pour la terminer avant la nuit; il fallut envoyer à la recherche des traînards et des déserteurs.

L'étape suivante, bien que de dix milles seulement, est restée dans notre souvenir comme l'une des plus pénibles que nous ayons jamais faites : tout entière dans une jongle épaisse, n'ayant que trois éclaircies où l'on pût reprendre haleine. Les miasmes, les effluves des plantes en décomposition, étaient d'une âcreté

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

si pénétrante, que je m'attendais à chaque instant à nous voir foudroyés par la fièvre. Heureusement il n'en fut rien; mais on ne se figure pas ce que c'est que de faire passer dix-sept ânes chargés, conduits par sept hommes seulement, dans un sentier d'un pied de large, qui serpente au milieu d'un bois inextricable, entre deux murs épineux, dont les harpons s'avancent et saisissent tout ce qui est à plus de quatre pieds du sol: juste la hauteur où se trouvent les ballots, qu'il faut sans cesse décharger et recharger.

Lorsque j'atteignis Msouhoua, qui est à la sortie du hallier, j'étais seul avec Mabrâk. Shaw, qui conduisait la charrette, n'arriva qu'à deux heures du matin, après avoir épuisé toutes les imprécations du vocabulaire de la marine, augmenté de celles qu'il improvisa. Y a-t-il un saint, je ne le crois pas, qui, ayant à subir ce travail de Sisyphe dans un pareil milieu, puisse ne pas maudire la folie qui l'a poussé là! Comme alors je regrettais mon ancienne vie, le doux repos de Madrid et mon trop doux fauteuil! L'homme qui le premier a dit que voyager était le paradis des fous, a certainement jeté ce cri sous le coup d'une pareille journée.

Il y eut nécessité de séjourner à Msouhoua pour réparer nos forces; bêtes et gens en avaient besoin. Le chef du village, un vrai blanc, sauf la couleur, m'envoya le plus gras de ses moutons et cinq mesures de sorgho. Jamais présent ne fut plus opportun. Je donnai, en retour, huit mètres d'étoffe; puis j'amusai le bon chef en lui montrant mes revolvers et l'étonnant mécanisme de ma carabine à seize coups. Très-intelligent, ainsi que les hommes de sa suite, il comprit fort bien la puissance de pareilles armes; et avec une pantomime significative, il exprima l'avantage qu'elles donneraient à un seul individu sur tout un peuple n'ayant que des flèches.

« Que les Vouasoungou sont donc savants! s'écriait-il; quelle tête que la leur! quelles merveilleuses choses ils font! Voyez leurs tentes, leurs fusils, leurs montres, leurs étoffes, et cette petite machine roulante qui porte plus de cinq hommes! »

Après Msouhoua, la route traverse une charmante plaine où sont quelques champs, dont les cultivateurs nous regardèrent, bouche béante et les yeux fixes, comme des gens fascinés.

Nous nous arrêtâmes à Kisémo, bourgade située dans un district populeux. Pas moins de cinq villages aux alentours, ayant chacun leur estacade fortifiée par un abatis d'épines : villages aussi jaloux de leur indépendance que si leurs petits seigneurs étaient des Percys et des Douglas; tous bravement perchés sur un tertre, ou à la crête d'un sillon, avec cet air de défi que prend un coq sur son tas de fumier.

Entre ces humbles éminences serpentent d'étroites vallées où l'on cultive le sorgho et le maïs. Derrière Kisémo passe l'Oungérengéri, petite rivière limpide, profondément encaissée, qui, pendant la saison pluvieuse, n'en couvre pas moins ses bords, et qui est le principal affluent du Kingani.

Le 12 avril, nous gagnâmes Moussoudi par un excellent chemin; pas un paquet dérangé, pas une cause d'impatience. Si la route de l'Ounyanyembé était partout comme cela, on irait là-bas aussi aisément que de New-York à Staten-Island, par un beau jour de fête. Ce parc magnifique, splendide dans sa sauvagerie, embaumé de fleurs sans nombre, va jusqu'au pied des montagnes qui séparent l'Oudoé de l'Oukami, à une vingtaine de milles de l'endroit où nous étions.

Descendant une crête rocheuse où dominent le quartz et le granit, nous nous trouvâmes sur une alluvion sablonneuse, déposée par l'Oungérengéri, et nous traversâmes des champs de sorgho, de canne à sucre, de maïs, de manioc; des jardins où l'on cultive l'aubergine, le concombre et le cari. Près de la rivière florissent le bananier et le mparamousi (*taxus elongatus*) qui le domine en hauteur de vingt-cinq à trente mètres.

Le 14, nous franchîmes la rivière qui passe à l'extrémité méridionale de la vallée, en se dirigeant vers le sud; elle n'avait pas vingt mètres de large en cet endroit, où elle est guéable en toute saison.

A Mouhalleh, où nous arrivâmes le 17, je trouvai Sélim ben Raschid, qui revenait de l'intérieur, avec trois cents dents d'éléphants. Il me donna du riz, et, ce qui valait encore mieux, des nouvelles de Livingstone. Ce bon Arabe avait laissé le docteur à Oujiji, où, pendant quinze jours, ils avaient habité les deux huttes voisines. « Il vient d'être fort malade, me dit ben Raschid, et a l'air d'un vieillard: sa figure est défaite et sa barbe grise. »

Le lendemain, en suivant la vallée, nous passâmes sous les murs de Simbamouenni, capitale de l'Ouségouhha. J'étais loin de m'attendre à pareille rencontre. En Perse, dans le Mazandéran, elle ne m'aurait pas étonné; mais ici, elle était complétement imprévue.

Située au pied des montagnes de l'Ourougourou, dans un magnifique bassin, arrosé par deux rivières et plusieurs ruisseaux limpides, cette ville pouvait avoir près de cinq mille habitants. Ses maisons, au nombre d'un millier, étaient d'architecture africaine, mais du meilleur style; et ses fortifications, arabo-persiques, réunissaient les avantages des deux genres. Une tour en pierre s'élevait à chaque angle de l'enceinte, construite avec les mêmes matériaux. La muraille était percée de quatre ouvertures, regardant les quatre points cardinaux, et que fermaient d'énormes portes en bois de tek du pays, couvertes d'arabesques les plus fines et les plus compliquées. J'en augurai d'abord que ces portes étaient venues de Zanzibar; mais comme les grandes maisons de la ville en avaient d'analogues, il est possible qu'elles aient été faites et ciselées par des artistes de l'endroit.

Pareille aux maisons de la côte, la demeure royale était un long bâtiment avec une vérandah, et une grande toiture à pente rapide, dépassant de beaucoup

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

la muraille. Ce palais était habité par une sultane, la fille d'un nommé Kisabengo, habile scélérat qui fut la terreur de six provinces. D'une humble origine, mais doué d'une force remarquable, d'une parole éloquente, d'un esprit souple et amusant, Kisabengo avait pris facilement de l'influence sur les esclaves marrons, qui l'avaient reconnu pour chef. La justice s'en était mêlée ; il s'était enfui dans l'intérieur, et avait commencé une vie de rapine et de conquête dont le résultat avait été d'obliger les Vouakami à lui céder un immense terrain dans leur superbe vallée. Il avait choisi le plus admirable site et y avait construit sa capitale, qu'il avait appelée Simbamouenni, la *Cité-lion*, c'est-à-dire la plus forte. Dans sa vieillesse, l'heureux voleur d'hommes avait changé son nom de Kisabengo pour celui de sa ville ; et, en mourant, il avait voulu que sa fille, à laquelle il laissait le pouvoir, prît également ce nom royal.

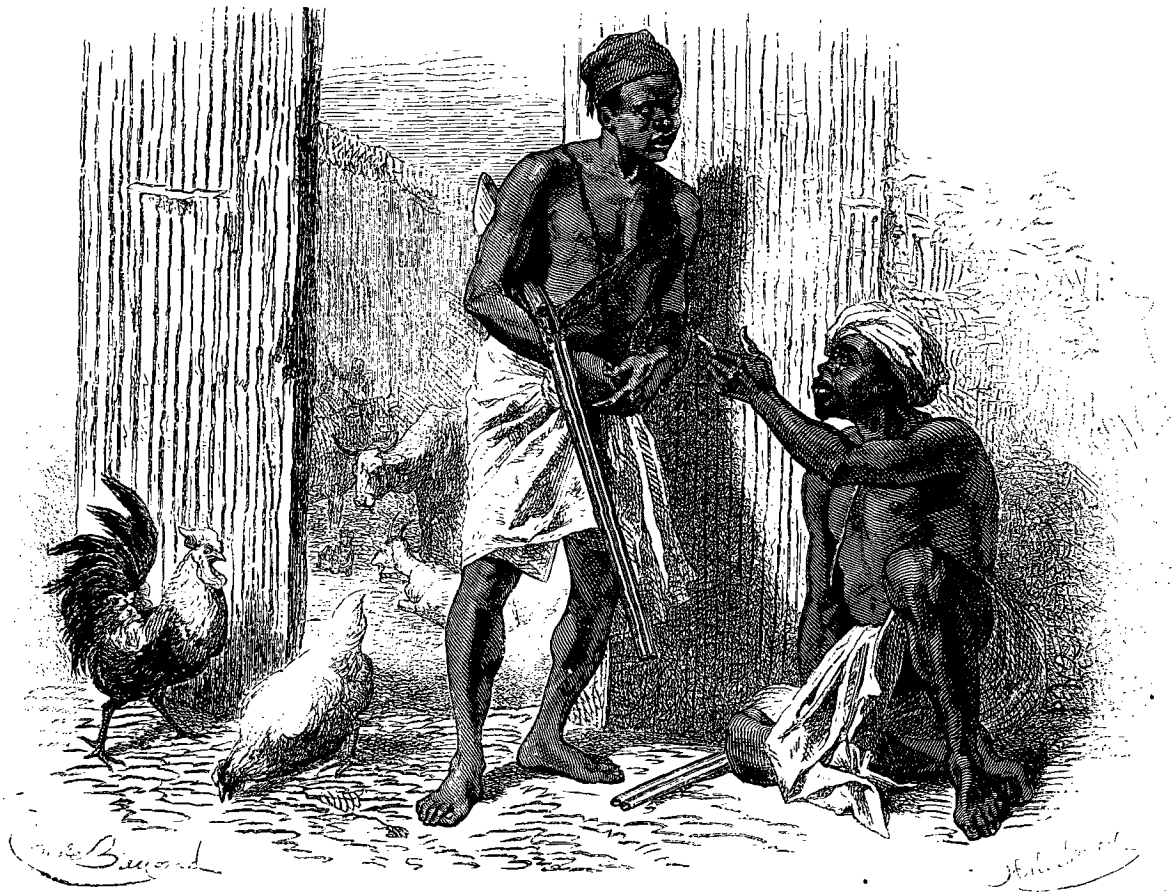
Porte d'un village. — Dessin d'Émile Bayard, d'après M. Stanley.

Notre camp fut dressé à quatre milles de Simbamouenni, au bord de la rivière. La saison pluvieuse était alors dans toute sa force. Je m'aperçus le lendemain, pour la première fois, que mon acclimatation aux marais de l'Arkansas ne me servirait pas en Afrique. J'eus la fièvre ; mais un traitement vigoureux empêcha le retour de l'accès, au moins pour quelque temps.

Pour extrait et traduction : Henriette LOREAU.

*(La suite à la prochaine livraison.)*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Bombay et Mabrouki. — Dessin d'Emile Bayard, d'après M. Stanley.

# VOYAGE A LA RECHERCHE DE LIVINGSTONE

## AU CENTRE DE L'AFRIQUE,

PAR M. HENRY STANLEY, CORRESPONDANT DU *NEW-YORK HERALD* [1].

1871-1872. — TEXTE TRADUIT DE L'OUVRAGE ANGLAIS « HOW I FOUND LIVINGSTONE » AVEC L'AUTORISATION DE L'AUTEUR.

En marche. — L'Oungérengéri. — Inondation. — Pluie. — Insectes et ordures — Passerelle africaine. — Camp de Simbo. — Vallée de la Makata. — Soldats envoyés à Simbamouenni. — Leur aventure. — Dans l'eau et dans la vase. — Sources du Voutami. — La Roudéhoua. — Au comble des misères.

Il nous fut impossible de repartir le lendemain, comme je m'y étais attendu. L'Oungérengéri, peu important dans la saison sèche, acquiert un volume énorme pendant la masika. Il reçoit les eaux d'une vingtaine de pics et de deux longues chaînes de montagnes, d'où les cascades et les torrents coulent de toute part. C'est alors une rivière furieuse, qui est loin d'être guéable.

A cet obstacle, ajoutez une pluie incessante, une de ces pluies qui font garder la maison et qui rendent les gens maussades; une vraie pluie de Londres, brume éternelle accompagnée de brouillard.

L'endroit que nous occupions, en deçà de la rivière, était un foyer de pestilence, affreux à la vue, odieux à la mémoire. Les ordures accumulées par des générations de porteurs avaient réuni là des myriades d'êtres grouillants et rampants : fourmis noires, rouges et blanches infestant le sol; vers et centipèdes de toutes couleurs grimpant sur toutes les tiges, se traînant sur toutes les herbes; guêpes à tête jaune, aussi venimeuses que le scorpion, et dont les nids pendaient à toutes les broussailles; énormes scarabées, de la

1. Suite. — Voy. page 1.



© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

grosseur d'une souris, qui faisaient et roulaient des boules de fumier; vermine de toutes les tailles, de toutes les nuances, de tous les genres. Pas de collection d'entomologie qui, pour le nombre et pour la variété, pût rivaliser avec les parois de ma tente.

Le 23 avril, une éclaircie étant survenue, nous en profitâmes pour franchir le bourbier qui nous séparait de la rivière. A cinq heures du matin on commença à transporter les bagages sur l'autre bord, au moyen d'un pont des plus rustiques. Il n'y a que des nègres, ou un acrobate de profession, qui puissent se contenter de pareille chose.

Pour se servir d'un pont africain, il faut d'abord sauter de la rive sur l'une des branches de l'arbre qui est le pont même : or cette branche est souvent submergée; puis, arrivé à l'extrémité, on doit faire un nouveau bond pour regagner la terre. Avec soixante-dix livres sur les épaules ce n'est pas toujours facile. Quelquefois on a pensé à tendre une liane d'un arbre à l'autre, en guise de parapet, ce qui est d'un grand secours; mais il est rare que cette précaution ait été prise.

La traversée néanmoins eut lieu sans accident; seulement elle exigea cinq heures, et une dépense d'énergie, de colère, de gros mots à défrayer toute une armée.

Les ânes rechargés et nos habits tordus, nous nous dirigeâmes vers le nord, en laissant à notre gauche deux montagnes, qui nous cachèrent bientôt l'affreuse vallée. Une série de clairières, séparant des bouquets de jeunes arbres, se déploya devant nous, bornée au loin par des pics détachés. De temps à autre, quand nous avions gravi quelque hauteur, nous apercevions la ligne bleue des montagnes de l'Ousagara, qui fermait l'horizon à l'ouest et au nord, et dominait une vaste plaine.

Au pied d'un coteau, sillonné d'eaux murmurantes, nous trouvâmes un khambi, sorte de camp baraqué, dont les huttes étaient bien faites, et qu'on appelait Simbo. Le terrain, en cet endroit, est composé de débris quartzeux, charriés par des ruisseaux permanents.

Bien que de la place où nous étions on n'aperçût pas de villages, il y en avait plusieurs dans les plis de la montagne. Ces bourgades étaient habitées par des Vouaségouhha, restés enclins au vol et au meurtre.

En quittant Simbo, nous entrâmes dans la grande plaine que nous avions vue des hauteurs, et qui, sous le nom de vallée de la Makata, nous a laissé d'affreux souvenirs. Ce furent d'abord de larges ondulations, couvertes de bambous, de chamérops, de mgoungous et de majestueux palmyras (*Porassus flabelliformis*).

Bientôt ces ondulations se brisèrent, déchirées par des noullahs, qui, à cette époque, étaient remplis d'eau, et où croissaient, en épais fourrés, d'énormes roseaux et des plantes à larges feuilles.

Vinrent ensuite de grandes savanes, encombrées de hautes herbes, dont çà et là un arbre isolé rompait la monotonie. Dans toute cette étendue, il n'y avait qu'un seul village; d'où il résultait qu'on y voyait beaucoup de gibier. Dès le point du jour, des zèbres, des caamas, des coudous et d'autres antilopes sortaient des fourrés et venaient pâturer en lieu découvert. Le soir, la cynhyène quittait sa retraite, jetait ses hideuses clameurs, et se mettait à la recherche d'une proie endormie, homme ou bête.

Le sol fangeux de ces savanes rendait la marche horriblement pénible : dix heures pour faire dix milles.

Il était près de minuit quand la charrette, accompagnée de quatre hommes exténués, arriva au khambi que nous avions fait dans ce désert. Bombay était avec elle, et me raconta qu'ayant déposé sa charge pour aider à retirer la voiture d'un bourbier, on la lui avait prise. Les voleurs, à ce qu'il croyait, étaient des Vouashensi, qui suivent les caravanes avec l'intention de dépouiller les traînards.

Parmi les objets perdus se trouvaient une grande hache américaine, une tente, un pistolet, une boîte d'excellente poudre. J'étais mal disposé; j'entrai dans une violente colère, et après avoir reproché à Bombay toutes les pertes que nous avait déjà values sa négligence, je lui donnai l'ordre de se mettre dès le point du jour à la recherche de son ballot.

J'expédiai en même temps à Simbamouenni trois de mes soldats pour y acheter du grain, et pour ramener mon cuisinier, qui était parti depuis la veille et qu'on n'avait pas revu.

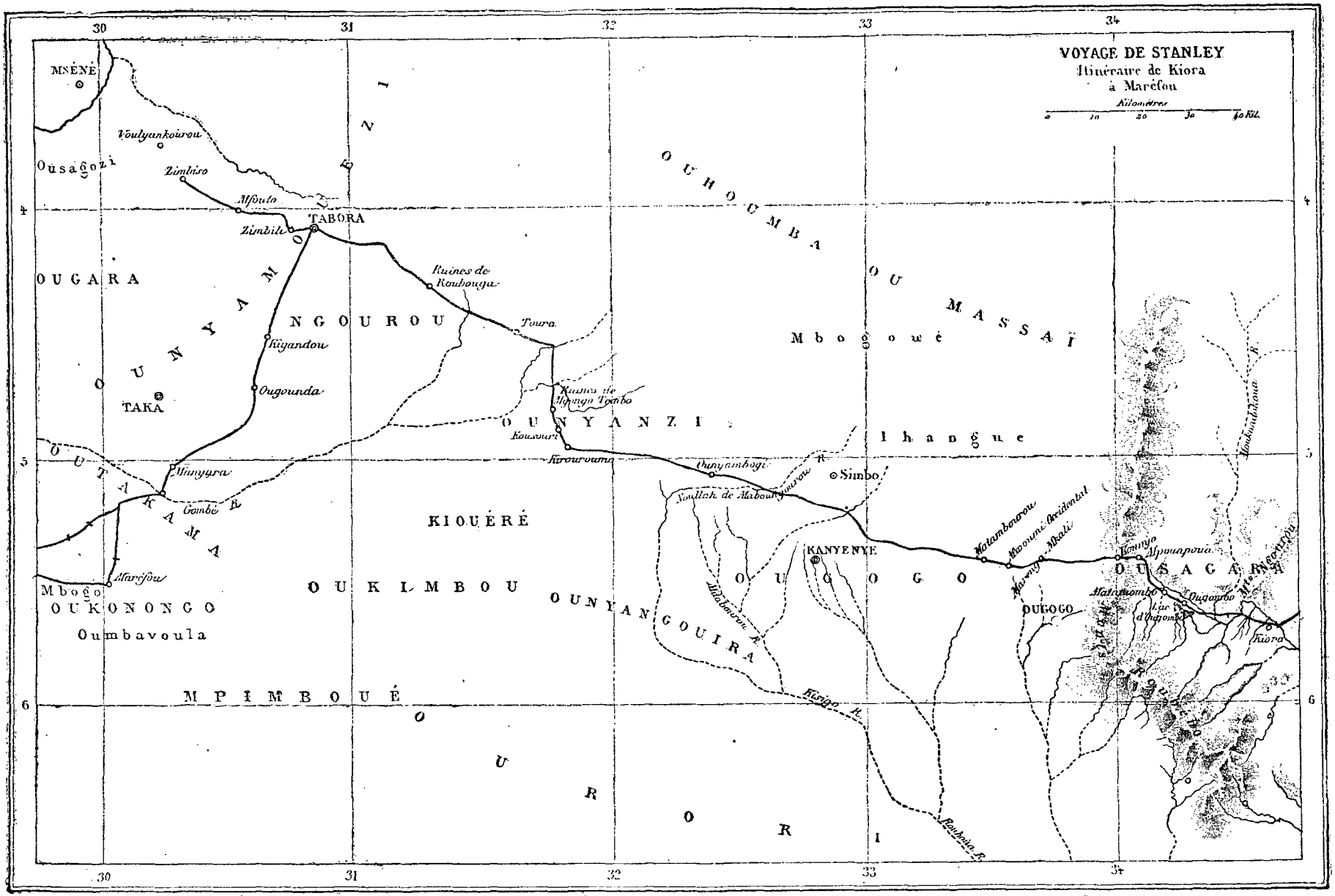
Trois jours s'écoulèrent sans que mes hommes revinssent. Les provisions baissaient, la chasse était mauvaise; le gibier se tenait trop loin : en deux fois je n'avais tué qu'un tétras, une caille et quelques pigeons.

Enfin reparut Bombay; il n'avait rien retrouvé. Je lui enlevai son titre de capitaine, et j'envoyai Shaw voir ce que devenaient les autres. Il revint le soir avec une forte fièvre.

Quant à mes soldats, qu'il avait rencontrés et qu'il me ramenait, voici ce qui leur était arrivé. En route, ils avaient appris qu'un âne blanc, chargé de telle et telle façon, avait repassé la rivière, conduit par deux hommes. Ne doutant pas que ce ne fût celui du cuisinier, ils s'étaient rendus à Simbamouenni en toute hâte, et avaient dit aux gens qui gardaient la porte, que deux Vouashensi devaient avoir traversé la ville avec un âne, dont ils avaient tué le maître.

Conduits devant la sultane, mes soldats avaient répété leur histoire; et comme les gens du guet avaient effectivement vu passer les deux Vouashensi, la sultane avait expédié vingt de ses mousquetaires à la poursuite des voleurs, qu'on lui avait ramenés avec l'âne et avec tous les bagages. Les deux hommes racontèrent qu'ils avaient trouvé la bête attachée à un arbre, qu'elle y était seule et qu'ils l'avaient emmenée. Quant au cuisinier, ils affirmaient ne l'avoir pas vu. Toutefois le vol était réel; la sultane reconnut le fait. Après avoir dit aux coupables qu'elle les enverrait au sultan de Zanzibar pour qu'il se chargeât de les punir, cette femme, qui évidemment possédait l'énergie et la cupidité de son père, demanda à mes hommes pourquoi je

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



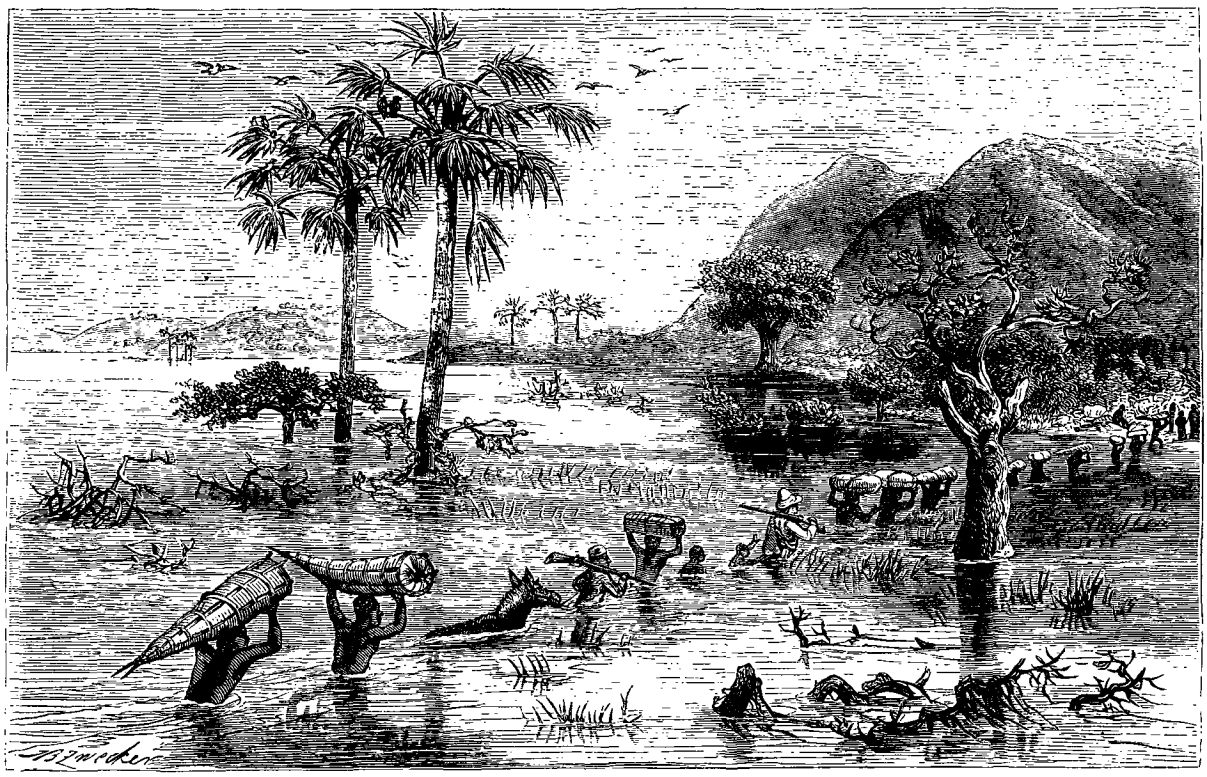

Gravé chez Erhard

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

n'avais pas payé le tribut. L'affaire avait été réglée par ma première caravane, ce qui, d'après la coutume, me libérait complétement; lors de mon passage je l'avais rappelé au ministre. Toutefois mes hommes, ne sachant pas cela, n'avaient pu répondre; sur quoi la fille de Kisabengo leur avait signifié qu'elle se payerait elle-même, non-seulement en gardant l'âne et sa charge, mais en leur prenant leurs armes; qu'en outre ils seraient mis aux fers jusqu'à ce que leur maître vînt les délivrer.

Elle avait exécuté ses menaces; et mes trois soldats étaient enchaînés depuis seize heures sur la place du Marché, exposés à tous les quolibets de la foule, quand un Arabe que j'avais rencontré à Kingarou, le cheik Thani, les avait reconnus. Il était allé trouver la sultane, et lui avait montré son imprudence. « Le mousoungou, avait dit l'excellent homme, exagérant sans scrupule, le mousoungou a deux fusils qui peuvent tirer quarante coups sans s'arrêter, et qui envoient leur plomb à une demi-heure de marche; il a des balles qui éclatent et qui mettent un homme en pièces. Du haut de la montagne, il pourrait tuer tous les habitants de la ville avant que pas un de vos soldats fût arrivé au sommet. Il viendra; ce sera la guerre. La route sera fermée; le sultan de Zanzibar marchera contre vous, les Vouadoé, les Vouakami prendront leur revanche; et de la cité de votre père il ne restera rien. »

Bref, mes soldats avaient été relâchés; on leur avait rendu un fusil, l'âne et sa charge; et on leur avait permis d'acheter assez de grain pour nourrir tous mes



Passage de la Makata. — Gravure tirée de l'édition anglaise.

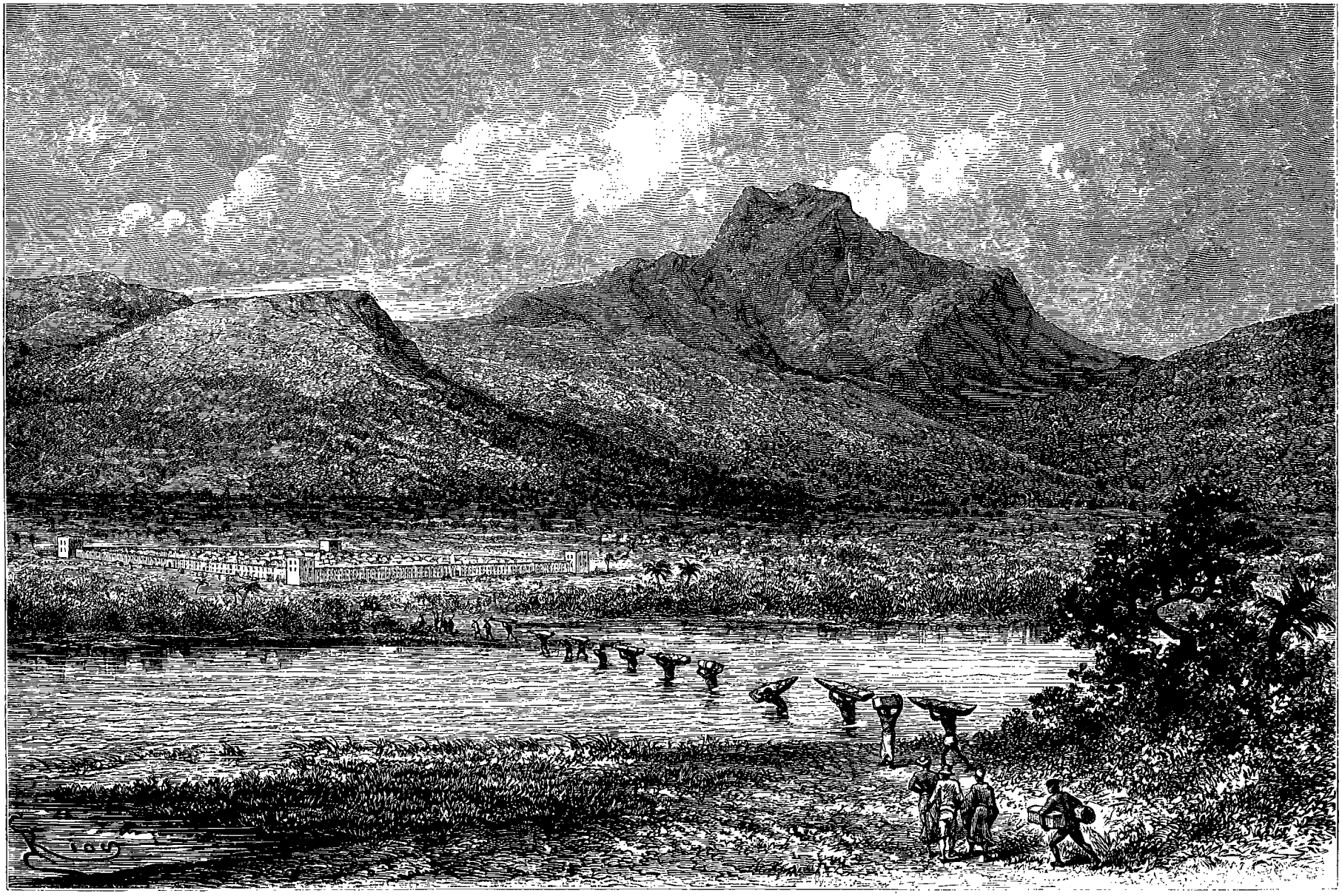
hommes pendant quatre jours. Le bon Arabe les avait emmenés jusqu'à Simbo; et c'était dans son camp, où ils étaient comblés de riz et de beurre fondu, que Shaw les avait retrouvés.

En somme, l'héritière de Kisabengo me volait encore deux fusils. J'étais indigné; si j'avais été près de la dame, je m'en serais vengé sur ses faubourgs, — justice de monarque. Mais ces quatre jours d'attente m'avaient paru si longs, que ma colère ne put se soutenir; et bientôt je me félicitai de ce que le mal n'avait pas été plus grand.

Tout joyeux de quitter cette place où nous avions tant souffert, nous levâmes le camp malgré une pluie torrentielle, qui, en toute autre circonstance, nous eût empêchés de partir. La route se fit d'abord sur une terre rougeâtre que drainait une double pente, et où la marche fut aisée; mais au bout d'un mille nous rentrâmes dans la savane, dont le sol était alors mou et tenace comme du mortier. Shaw était malade; j'étais seul pour tout conduire. Les ânes enfonçaient dans la vase et y prenaient racine. Quand à force de coups l'un était sorti, l'autre s'embourbait; puis un autre, puis un autre, et toujours et toujours! Deux heures de ce travail de Sisyphe nous avaient fait avancer d'un mille et demi, ce dont je me réjouissais, lorsqu'un fossé, transformé en rivière, nous arrêta. Il fallut décharger; le passage dura une heure.

Un bois est traversé; nouvelle rivière plus large et plus profonde. Nous passons à la nage en faisant flotter les ballots, ce qui demande une couple d'heures.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Simbamouenni. — Dessin de E. Riou, d'après la gravure de l'édition anglaise.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Puis nous avançons dans l'eau jusqu'à mi-jambe, parfois jusqu'au menton; et pataugeant, barbotant, ou chancelant dans la fange, au milieu des tiges de sorgho et des herbes mouillées, nous suivons la rive gauche de la Makata proprement dite, jusqu'au moment où l'un de ses coudes nous empêche d'aller plus loin. Dix heures de route ; nous avions fait six milles.

A demi mort de fatigue, je n'en éprouvais pas moins une vive satisfaction : nous n'avions pas la fièvre, c'était miraculeux. Si jamais endroit fut destiné à la faire naître, c'est bien ce désert maudit. Rien que la vue de ces bois ruisselants, enveloppés de brume, de ces herbes couchées par l'inondation limoneuse, de ces monceaux d'arbres pourrissant dans des amas de roseaux, de cette rivière gonflée, de ce ciel en pleurs, suffirait pour donner le frisson.

La Makata, dont la largeur n'excède pas quarante pieds en temps de sécheresse, prend dans la saison pluvieuse l'étendue, la profondeur, l'impétuosité d'une rivière importante; si la masika est plus forte qu'à l'ordinaire, le ruisseau inonde la plaine d'un bord à l'autre et se transforme en lac.

A peu près à dix milles au nord-est du point où nous étions, la Grande et la Petite-Makata, la Roudéhoua, ainsi qu'un autre petit cours d'eau, se réunissent et forment le Vouami qui se jette dans la mer entre Saadani et Vhouindé; c'est le fleuve qui, dans tout l'Ousagara, porte le nom de Moukondokoua. Des rivières qui le composent, la Makata est la plus considérable. Si rapide en était alors le courant, si dangereux le pont vacillant, à demi submergé, qui devait nous permettre de le franchir, que le transport des bagages demanda cinq grandes heures. A peine avions-nous déposé sur le bord tous ces ballots, qui, grâce à nos soins, n'avaient pas été mouillés, qu'une pluie torrentielle les trempa comme s'ils fussent tombés dans la rivière.

Essayer de franchir le marais qu'avait formé ce déluge, était hors de question; et il fallut camper dans un endroit où chaque heure apporta sa part d'ennuis.

Toutefois l'averse que nous venions de subir devait fermer la saison. La première avait eu lieu le 23 mars, nous étions au 30 avril; ainsi la masika avait duré trente-neuf jours. C'était le chiffre qui nous avait été prédit à Bagamoyo ; mais en réalité nous n'avions eu que dix-huit jours de pluie. Toujours est-il que nous fûmes enchantés d'en être quittes; nous étions las d'avoir chaque jour à sécher les ballots, à graisser les outils, les armes, tout ce qui était en fer, et à voir malgré cela tout se gâter rapidement.

Le 1er mai nous rebarbotions dans l'eau et dans la fange, tous plus ou moins malades, plus ou moins exténués. Shaw avait toujours la fièvre et devenait d'une hypocondrie chronique; un soldat avait la petite vérole; Bombay était pris de kychyoma-chyoma, littéralement les petits fers, horribles crampes qui lui tenaillaient la poitrine. Mabrâk, jeune et robuste gars, avait des nausées, que de vigoureux coups de longe firent disparaître. Le tailleur était sans force, toujours malade pour l'ouvrage, et toujours affamé; ainsi des autres. Il fallut en venir aux grands moyens, les sauver malgré eux : ils se couchaient dans la boue. L'expérience me força de reconnaître qu'un bon fouet de chasse, bien manié, rendait aux gens dont l'humidité a détruit l'énergie, une vigueur et une activité surprenantes.

Le barbotage dura deux jours : un pied d'eau en moyenne, avec çà et là des trous de quatre à cinq pieds de profondeur. Splache, splache, splache, était la seule chose qu'on entendît depuis le moment du départ jusqu'à l'arrivée aux bomas, c'est-à-dire aux camps, qui sont établis aux seuls endroits secs de la route.

Nous atteignîmes ainsi la Roudéhoua, autre rivière profonde dont les bords étaient inondés d'eau courante. Comme nous sortions du fourré qui couvre la rive droite de l'une de ses branches, nous nous trouvâmes en face d'une immense nappe d'eau où l'on apercevait les cimes d'arbres épars, de touffes d'herbes largement disséminées, et bornée par des montagnes à une distance de dix ou douze milles. Ce fut le comble de nos misères : trois heures dans quatre pieds d'eau. Les horreurs de cette marche nous ont laissé une impression durable, que la suite rendit plus vive.

A dater de cette époque, nos ânes moururent par deux et trois chaque jour ; il n'en resta plus que cinq, entièrement épuisés. Soldats et porteurs souffraient de maux sans nombre; moi-même je fus aux portes du tombeau. Cependant il n'y eut parmi nous que deux victimes de cette affreuse vallée : un pagazi et mon chien, mon pauvre Omar, qui m'accompagnait depuis mon départ de l'Inde.

Premier camp dans l'Ousagara. — Premiers escarpements de la chaîne. — Dans la montagne. — La Moukondokoua. — Sale village. — Rencontre de Farquhar. — Région déserte. — Retardataires. — Lac Ougombo. — Rencontre de Thani. — Abondance. — Le Mpouapoua. — Vaste horizon. — Perce-oreilles innombrables. — Fourmis blanches. — Vouasagara; leur territoire. — Coiffure et costume; ornements.

Le 4 mai, après avoir monté une faible pente, nous nous arrêtâmes à Réhennéko, premier village de l'Ousagara où nous ayons passé la nuit. C'était un gros bourg placé au pied de la montagne, situé en bon air, et qui nous promettait confort et santé. D'épaisses murailles, construites en argile et formant un carré, enfermaient ses huttes coniques, peuplées d'un millier d'âmes. Aux environs étaient d'autres villages également riches et populeux, dont les habitants avaient dans les manières une certaine indépendance qui n'était pas désagréable. Des ruisseaux limpides, babillant sur du gravier et sur des cailloux, y faisaient une musique délicieuse à l'oreille du voyageur.

Nous passâmes quatre jours dans cet agréable endroit; puis nous gravîmes les flancs abrupts des premiers degrés de la chaîne. Arrivés au sommet, nous vîmes se déployer, comme en un tableau de maître, la

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

vallée de la Makata avec ses cours d'eau rapides, semblables à des câbles d'argent que le soleil faisait étinceler, ses bois de palmiers, ses grandes lignes allant rejoindre les monts de l'Ourougourou et de l'Ousouapanga, qui bleuissaient à l'horizon. Toutes les horreurs de la traversée avaient disparu, nous ne voyions plus que ses beautés.

Nos visages se tournèrent à l'ouest, et nous nous trouvâmes dans un océan de cônes, de crêtes, de pics, surgissant les uns derrière les autres, se heurtant et se dépassant à l'envi. Au nord, au sud, au couchant roulaient des flots de cimes, comme autant de vagues énormes. Pas un point dénudé, une place aride : partout la forêt et son manteau de verdure.

Le 9, après une succession de montées et de descentes, nous retrouvâmes brusquement la Moukondokoua (notre Grande-Makata) dans une étroite vallée, couverte de roseaux et de broussailles, parmi lesquelles le tamarin luttait contre d'énormes convolvulus dont les replis l'étreignaient avec tant de force qu'il ne semblait vivre que pour être leur support.

Peu de temps après nous croisions la route que Burton et Speke ont suivie en 1857; et, passant la rivière après l'avoir longée pendant une demi-heure, nous arrivions au village de Kiora, sale bourgade pavée de crottes de chèvre, ayant un nombre extraordinaire d'enfants pour un hameau de vingt maisons, un soleil qui l'inondait avec une furie de plus de cinquante-trois degrés, et des légions de mouches et de tous les insectes connus et inconnus.

Farquhar, chef de ma troisième caravane, devait être à Kiora. J'avais reçu de lui, peu de jours avant, une lettre qui débutait par ces mots : « Tout va bien, » et qui finissait par m'apprendre que son Kirangozi l'ayant volé avec récidive, il l'avait chassé; qu'il était sans guide, avait perdu neuf ânes sur dix, n'avait presque plus d'étoffe et qu'il était malade.

Plus d'étoffe! et il en avait eu de quoi défrayer cinquante hommes jusqu'à l'Ounyamouézi. Plus qu'un âne, plus de guide, et tout allait bien! Il était donc fou! En entendant ma voix, il se traîna hors de sa tente. Je n'aurais jamais reconnu mon Farquhar dans cet homme pâle et bouffi, aux jambes éléphantines. Je fis établir notre boma sur une colline aérée; et dès que ma tente fut prête, j'y fis porter le malade. Quant à le soigner, j'ignorais même ce qu'il pouvait avoir.

Il était fort heureux que je l'eusse rencontré; mais qu'en faire? Je ne pouvais pas le laisser à Kiora; et comment l'emmener? La petite charrette n'allait plus; les ânes manquaient. Je lui donnai le mien, et nous partîmes avec la troisième bande, qui dès lors se confondit avec la nôtre.

Après un trajet de huit milles, nous repassâmes la Moukondokoua; et, disant adieu à la route de Burton, nous entrâmes dans une région qui était tout le contraire de celle que nous venions de quitter. Plus de végétation exubérante, aux effluves suffocants; plus de vallées fécondes; un sol aride, et la flore du désert : aloès, cactus, euphorbes arborescents, arbustes épineux. Plus de forêts sur les hauteurs : des roches pelées, blanchies par le soleil.

Pour franchir cette terre inhabitée, il nous fallait cinq jours. Le lendemain, comme nous allions partir, j'appris que maître Shaw, et les hommes qui étaient chargés de la voiture, n'étaient pas arrivés.

Quatre heures s'écoulèrent. A bout de patience, j'allai au-devant des traînards; je les rencontrai près de la Moukondokoua. Ils étaient en marche; mais quelle allure! Choupéreh, trouvant plus commode de porter la charrette que de la traîner, l'avait sur la tête. John Shaw était à âne, au milieu de la bande; et il me serait difficile de dire qui de la monture ou du cavalier était le plus endormi. « Hâtez-vous donc! m'écriai-je, ou nous mourrons de faim dans ce désert. »

Le 14, une marche de sept milles sur des collines granitiques, dont l'aspect rigide semblait se refléter dans chaque buisson, dans chaque plante, nous fit arriver à une hauteur d'environ deux cent cinquante mètres au-dessus de la Moukondokoua, et nous vîmes à nos pieds une nappe d'eau de couleur grise. La vue n'en était pas belle, mais rafraîchissante; elle reposait les yeux de l'aridité voisine.

Le bassin avait pour cadre : à l'extrémité occidentale, un pic d'un brun sombre, petite montagne de trois cents mètres de hauteur, qui s'appelle l'Ougombo et qui donne son nom au lac; une petite chaîne, irrégulière et basse, courant au nord à un mille de distance, parallèlement à la rive; enfin, au couchant, une plaine qui allait se perdre au loin vers les montagnes de Mpouapoua et rejoindre le Marenga Mkali.

Nous suivîmes le côté nord du lac. Pour aller d'une extrémité à l'autre il nous fallut une heure et demie; d'où je conclus — cette ligne étant la plus grande — que le lac a trois milles de long sur deux de large, à l'endroit où il a le plus de largeur.

La rive, jusqu'à seize mètres au moins du bord de l'eau, est un marais infranchissable, rempli de joncs et d'herbes aquatiques, où l'hippopotame s'ouvre un passage et creuse des canaux qui sont les traces de ses courses nocturnes. Ici viennent s'abreuver la girafe, le buffle, le zèbre, le sanglier, l'hyrax et de nombreuses antilopes. Des myriades d'oiseaux animent la surface du lac. Des rapaces, aigles-pêcheurs et autres, planent au-dessus de l'eau; tandis qu'aux alentours retentissent le cri de la pintade, celui du toucan, la plainte du pigeon, le houloulement du hibou, et, dans les grandes herbes, l'appel du florican, de la bécasse et du tétras.

Je restai là pendant deux jours : un de mes hommes s'était enfui, emportant ma meilleure carabine; j'avais envoyé à sa recherche, il fallait bien l'attendre.

Je perdis encore deux ânes; et bientôt, ne pouvant plus lui donner de monture, je songeai sérieusement à me séparer de Farquhar.

Le 16, nous traversions la plaine qui est à l'ouest de l'Ougombo. Des baobabs, des tamarins gigantesques et des mimosas croissaient dans cette plaine. Aux

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

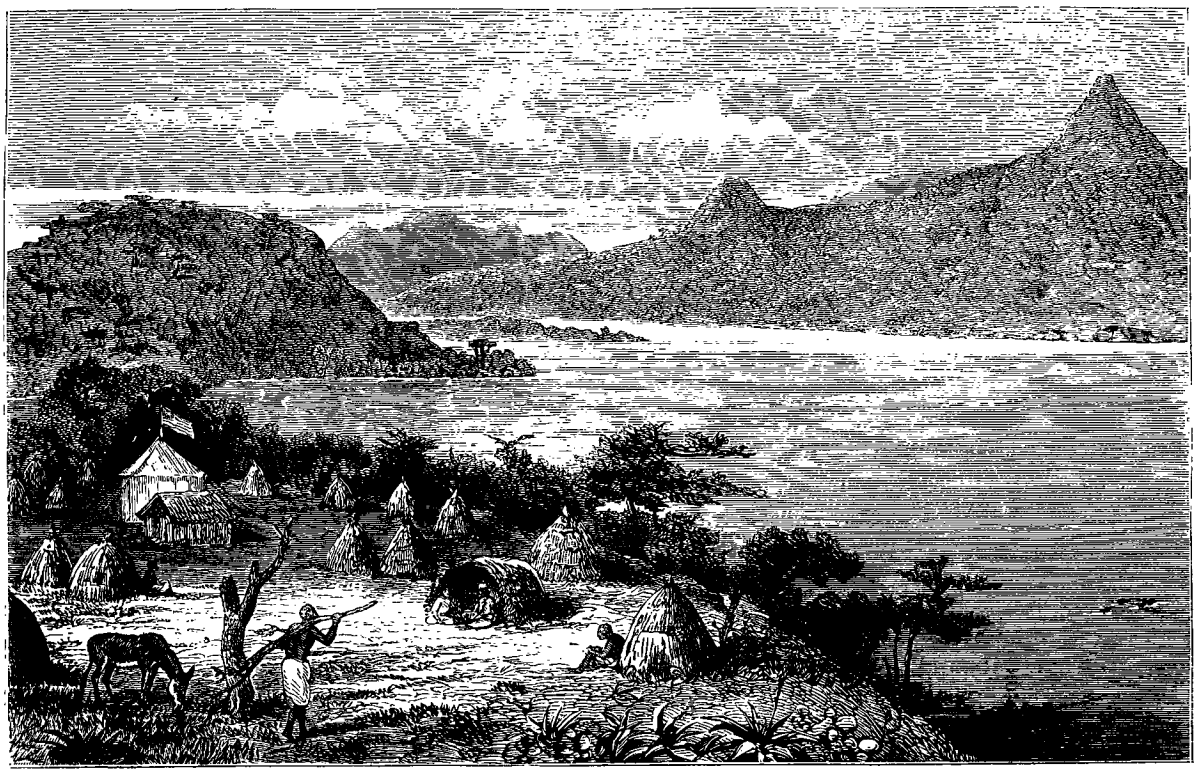
flancs des rochers, que nous rasions de temps à autre, se trouvaient des euphorbes arborescents d'une taille supérieure à ceux d'Abyssinie.

Nous marchions depuis cinq heures, lorsque nous vîmes les montagnes s'infléchir au nord-est. La ligne que nous suivions se dirigeait au nord-ouest, et nous faisait de la sorte éviter le Roubého, que nous laissions à notre gauche, où il s'élevait jusqu'aux nues.

Deux longues marches de quinze milles chacune nous amenèrent au khambi de Mpouapoua, qui a dans son voisinage les ruisseaux les plus limpides. Là nous rencontrâmes le cheik Thani, ce bon Arabe qui nous avait été d'un si grand secours auprès de la fille de Kisabengo. Il était campé sous un énorme figuier-sycomore, où depuis deux jours il se régalait de mouton gras, de bosse de bœuf, de laitage; et il comptait bien prolonger cette bombance quelque temps encore avant d'affronter les marches pénibles que nous avions en perspective.

« Ne partez pas, me dit-il; donnez à vos gens et à vos bêtes deux ou trois jours de repos. Engagez de nouveaux porteurs; rassasiez-vous de toutes les bonnes choses que vous trouverez ici; puis nous ferons route ensemble, et à marche forcée. »

L'Ougogo m'apparaissait comme une terre promise; j'avais hâte d'y être pour rétablir mes forces et mon estomac délabré. Mais quand je sus que l'endroit où je me trouvais alors n'était pas moins riche, je cédai aux conseils de l'Arabe. Bientôt les œufs, le mouton, le lait, le miel, le beurre, la farine, les fèves, les arachides arrivèrent, et furent transformés par mes soins en un repas succulent. Il faut n'avoir vécu pendant deux mois que de bouillie de sorgho et de chèvre coriace pour comprendre ce que vaut un vrai dîner.



Lac et pic d'Ougombe. — Gravure tirée de l'édition anglaise.

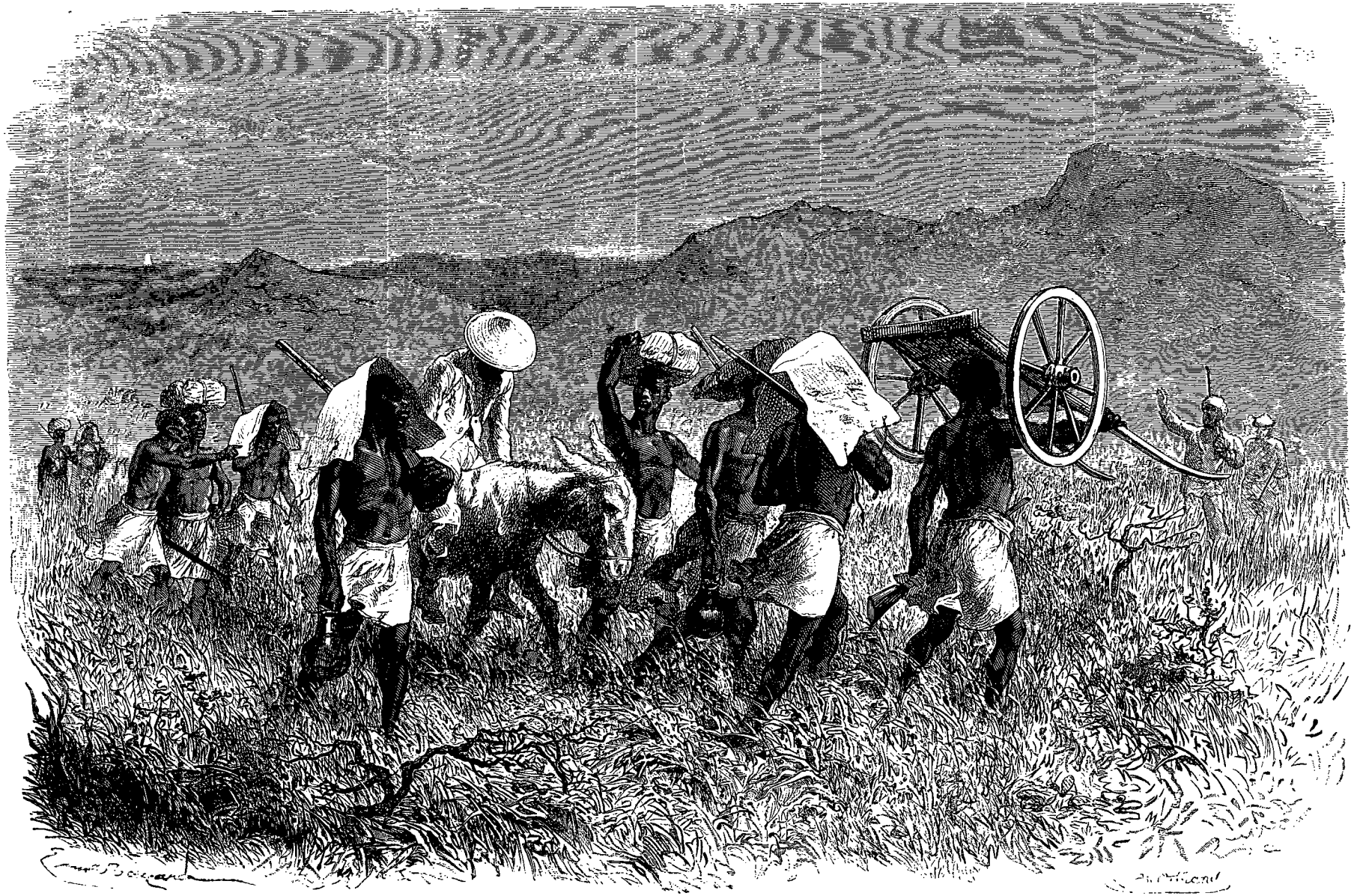
Ce fut dans l'un des nombreux villages de cet heureux district que je trouvai un asile pour Farquhar. Je le confiai à Leucolé, chef de la bourgade, brave homme dont le regard était doux, la figure agréable, et qui me promit de renvoyer le malade à la côte avec une bonne caravane, si jamais son état le permettait.

On rencontre ici généralement de dix à trente porteurs disposés à suivre les caravanes remontantes. Je fus assez heureux pour louer une douzaine de ces braves gens, qui, arrivés dans l'Ounyanyembé, se réengagèrent tous, et m'accompagnèrent jusqu'à la fin.

Le Mpouapoua, ainsi que prononcent les Arabes, qui ont altéré presque tous les mots du pays, est le Mbamboua des indigènes. C'est une chaîne de montagnes s'élevant à plus de six mille pieds au-dessus du niveau de la mer. Elle ferme au nord, ainsi que nous l'avons vu, la grande plaine située à l'ouest de l'Ougombo, et celle du Marenga-Mkali, qui s'étend au delà des frontières de l'Ouhoumba.

Séduit par la richesse de ses pentes, admirablement boisées, par la pureté de ses ruisseaux transparents, je bravai la fatigue d'une escalade. Parvenu au sommet, j'eus sous les yeux une étendue de plaines et de montagnes, allant du pic d'Ougombo à l'Ougogo, et du Roubého jusqu'aux terrains des féroces Vouahoumba : une aire de plusieurs centaines de milles

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Marche de Shaw. — Dessin d'Émile Bayard, d'après M. Stanley.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

carrés. Dans la plaine, des collines que la nature semblait avoir semées au hasard en un jour de hâte, apparaissaient comme autant d'îles sur un océan tigré de vert et de brun. Aux endroits où le sol était dénudé apparaissaient de larges espaces d'un roux blanchâtre, que, de temps à autre, assombrissaient les nuages.

Pour le chasseur il y avait un paradis dans cette plaine, dont les retraites abritent une venaison abondante; pour moi, qui savais ne trouver dans ses profondeurs qu'une eau amère, l'aspect en était moins souriant. Mais au pied des monts la jongle avait des éclaircies, les bois se déchiraient, et l'on apercevait des champs de maïs, de sorgho, de millet, avec çà et là quelques villages. Des filets d'eau limpide serpentant dans un grand lit de rivière, distribuaient à ces champs altérés l'élément vivifiant qui abonde dans cette partie de l'Ousagara. Enfin, doux spectacle pour moi, qui en étais privé depuis si longtemps, des troupeaux de vaches paissaient dans les plis de la montagne, dont elles animaient la solitude, et m'offraient en perspective des flots de lait et des masses de beurre.

Toutefois si le laitage du Mpouapoua reste dans notre souvenir reconnaissant, il ne nous fait pas oublier que ce district est par excellence la patrie des perce-oreilles. C'est par milliers qu'ils se comptaient dans ma tente; mon lit en renfermait des centaines, mes vêtements des cinquantaines; et ils couraient par vingtaines sur ma tête et sur mon cou. La plaie des sauterelles, celle des poux et des puces, ne sont rien en comparaison de celle des perce-oreilles. Non pas qu'ils mordent ou qu'ils irritent la peau; mais leur aspect et leur nombre ont quelque chose de si horrible, que c'est à devenir fou, rien que d'y penser. Qui ne se rappelle l'affreuse aventure de Speke?

Après les perce-oreilles, venaient, comme importance et comme nombre, les fourmis blanches, dont le pouvoir destructeur est tout simplement terrifiant. Porte-manteaux, nattes, étoffes, vêtements, tout ce que j'avais semblait devoir disparaître; je craignais que ma tente ne fût dévorée pendant mon sommeil.

Nous allions quitter les Vouasagara, dont le territoire s'étend de la Makata au désert de Marenga-Mkali, sur une largeur de soixante-quinze milles géographiques, et une longueur de près de trois degrés de latitude. Ainsi que nous l'avons vu, il se compose d'un groupe de montagnes et de leur base. La chaîne s'y dirige du sud au nord, en inclinant à l'est. Son point culminant doit se trouver à six mille pieds au-dessus de la mer. Le mont Kiboué, près de Kadétamare, s'élève à deux mille cinq cents pieds au-dessus du niveau de la vallée, et celle-ci est à deux mille pieds au-dessus de l'Océan. Mais il y a dans les environs de l'Ougombo des sommets qui, d'après notre estime, dépassent de quinze cents pieds au moins celui du mont Kiboué.

Les Vouasagara sont donc des montagnards. Violents dans les districts du nord, où ils ont pris les mœurs des Vouahoumba qui les avoisinent, ils sont doux et bons dans les districts du sud. Les attaques répétées qu'ils ont eu à subir de la part des Vouahéhé, des Vouaségouha, des Vouagogo, leur ont donné de la défiance à l'égard des étrangers; mais dès qu'on les rassure, ils se montrent pleins de franchise et d'amabilité.

Dans l'est, il est difficile de les distinguer des Vouaségouha. Plus loin, les signes caractéristiques se produisent et deviennent de plus en plus marqués. Ce fut dans les villages du Mpouapoua qu'ils nous apparurent d'abord. Nous avons trouvé là, pour la première fois, les cheveux divisés en longues mèches bouclées, ornées de petites pendeloques de cuivre et de laiton, de balles, de menues pièces de monnaie, de rangs de perles minuscules.

Un jeune Msagara, fardé d'une légère teinte d'ocre rouge, ayant sur le front une rangée brillante de piécettes, une petite gourde passée dans chaque oreille, coiffé de mille tire-bouchons bien graissés, pailletés de fins morceaux de cuivre jaune, avec la tête rejetée en arrière, la poitrine large et portée en avant, des bras musculeux, des jambes bien proportionnées, nous sembla le beau idéal de l'Africain de ces parages.

Outre les deux petites gourdes qu'il a aux oreilles, et qui renferment sa menue provision de tabac et de chaux, cet élégant porte une quantité de joyaux des plus primitifs; par exemple, autour du cou, de petits morceaux de bois sculpté, deux ou trois cauris d'un blanc de neige, une petite corne de chèvre, ou quelque talisman consacré par le magicien de la tribu, etc., etc.

Station de Kounyo. — Eau détestable. — Résultat désastreux. — Désert. — Fièvre. — Arrivée dans l'Ougogo. — Curiosité ardente. — Tribut. — Les Vouagogo. — Leur caractère. — Leurs armes — Costume de combat. — Habitations.

Le 22 mai, nos trois caravanes, celle de Thani, celle d'Hamed, un Arabe arrivé de l'avant-veille, et la mienne se réunissaient à Kounyo, station qui est à trois heures et demie de celle de Mpouapoua. Le village est abrité par un éperon de la montagne contre les vents furieux qui tombent des pentes voisines; mais l'eau y est exécrable. C'est à elle que la plaine déserte qui sépare l'Ousagara de l'Ougogo doit le nom de Marenga-Mkali, c'est-à-dire eau amère. Malgré son horrible goût, les Arabes, ainsi que les indigènes, la boivent sans crainte et n'en souffrent pas; mais ils la redoutent pour leurs ânes, qu'ils ont grand soin d'en éloigner. Ne sachant pas cela, je permis à mes bêtes de s'abreuver, comme elles faisaient toujours à la fin d'une marche, et le résultat fut désastreux : quelques jours après, j'avais perdu cinq de mes ânes, les cinq meilleurs; il n'en restait plus que quatre.

Toutefois notre caravane, à la sortie de Kounyo, était vraiment imposante : près de quatre cents hommes, beaucoup de fusils, des drapeaux, des tambours, des trompes, des cris et des chants; un bruit effroyable. On s'étourdissait pour se donner du cœur, sa-

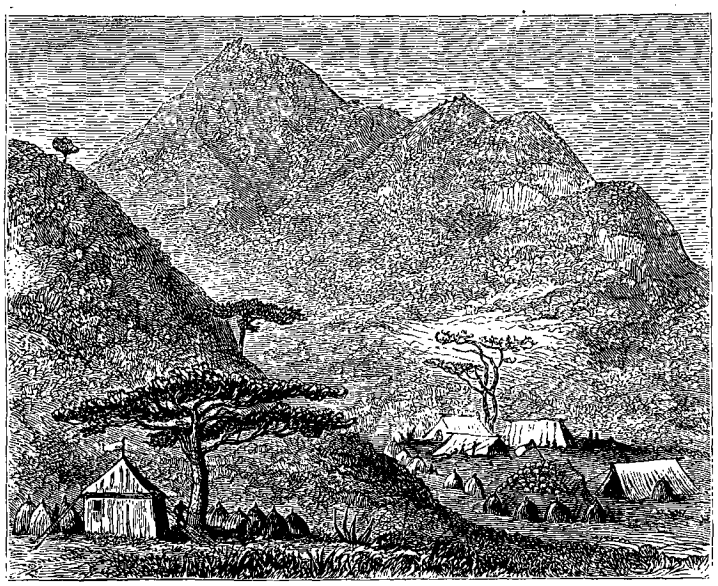
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

chant qu'on aurait à souffrir. La distance de Kounyo à l'Ougogo est de trente milles : deux jours de marche sans trouver une goutte d'eau.

Pendant le trajet, la fièvre me prit et me dévora jusqu'à la moelle. Impossible de me tenir; il fallut me porter dans un hamac, où je tombai dans une léthargie profonde. Heureusement la fièvre cessa pendant la nuit; et le lendemain matin, botté, éperonné à l'heure habituelle, j'étais à la tête de mes hommes.

Peu à peu les jongles s'éclaircirent; les défrichements apparurent. Rien encore; le sol était nu. La marche continua; l'herbe couvrit les collines; puis des bois sur les pentes; enfin des champs cultivés : nous étions dans l'Ougogo.

Ce n'était pas ce que j'attendais. Je m'étais figuré un plateau escarpé, dominant le désert de quelque cent mètres, et révélant tout à coup son étendue et sa richesse. Au lieu de cela, une transition insensible, un horizon borné par de grandes tiges de sorgho, dans les limites les plus étroites; des collines entrevues par hasard, un sol toujours aride.



Camp à Kounyo. — Gravure tirée de l'édition anglaise.

Cependant, aux environs du premier village, nous trouvâmes une grande plaine à surface inégale : ici unie comme une table; ailleurs présentant des mamelons hérissés d'énormes quartiers de roche, mis les uns sur les autres comme si des enfants de race titanique s'étaient amusés à en faire des bâtisses.

Le baobab jouait dans la scène un rôle important; pas d'autre arbre que lui dans toutes les parties cultivées. Deux motifs probablement en étaient cause : le manque d'outils convenables pour abattre une pareille masse, et la farine, qu'en temps de disette peut fournir le fruit du colosse.

Les premières paroles qui frappèrent mon oreille dans cette province, sortirent de la bouche d'un homme d'un certain âge, aux formes vigoureuses, qui soignait des vaches avec indolence, mais qui, à mon approche, témoigna vivement de l'intérêt qu'avait pour lui cet étranger vêtu de flanelle blanche, et coiffé d'un chapeau de liége, breveté contre le soleil. Dès qu'il m'eut aperçu : « *Yambo mousoungou, yambo bana, bana,* » cria-t-il d'une voix qu'on put entendre d'un mille.

L'effet produit fut électrique; à peine ce nom de mousoungou eut-il été proféré, que tous les villages furent en rumeur. Une foule ardente, hommes, femmes, enfants, aussi nus qu'Adam et Ève à leur premier matin, suivirent le mousoungou en se poussant et en se battant pour le mieux voir.

A chaque hameau près duquel nous passions, de nouveaux groupes se joignaient à la foule et en partageaient le délire. Jusqu'alors je m'étais comparé à un marchand de Bagdad arrivant chez les Kourdes et leur vendant ses soieries de Damas, ses Kéfiyehs, etc.; il fallait maintenant en rabattre et me placer au niveau de la bête nouvelle d'un jardin zoologique.

Un de mes soldats les pria de crier moins fort; on lui ferma la bouche, comme à un être indigne de parler à des Vouagogo. Je me tournai vers mes Arabes et leur demandai conseil. « Laissez-les faire, me dit le vieux Thani, toujours sage. Ce sont des chiens qui ne font pas qu'aboyer : ils mordent. »

Enfin nous nous arrêtâmes et le camp fut établi. Les curieux arrivaient toujours; malgré la palissade épineuse, ils se pressaient pour entrevoir le mousoungou, dont la présence était maintenant connue dans tout le canton. Une heure après, j'oubliais les curieux et leurs efforts; car, en dépit de la quinine, la fièvre m'avait ressaisi.

Le lendemain, nous franchîmes les huit milles qui nous séparaient du Mvoumi-Occidental, village qu'habitait le chef du district. L'abondance et la variété des provisions, qui affluèrent dans notre boma, justifièrent pleinement les rapports qu'on m'avait faits sur la richesse de cette province. Du lait doux et caillé, du maïs, du sorgho, du millet, du miel, des fèves, du beurre fondu, des arachides, une espèce d'amande; des pastèques, des melons musqués, des citrouilles, des concombres nous furent apportés; on n'attendit pas comme ailleurs que nous allassions faire nos achats. L'empressement des vendeurs était extrême; ils acceptèrent les moindres bribes de cotonnade, voire une ceinture usée jusqu'à la corde.

Restait à payer le tribut : chose importante, dont l'omission eût allumé la guerre. Deux esclaves de Thani, intelligents et fins, doués d'une parole facile, connaissant bien les chefs et les usages du pays, portèrent de notre part au sultan vingt-quatre mètres d'étoffe de nature diverse; ce n'était là qu'un à-compte.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

L'envoi fut trouvé insuffisant ; et, malgré l'éloquence de nos mandataires, il ne fut pas même accepté. « Si j'avais seulement vingt hommes de ma race, armés de raïfles à répétition, dis-je à Thani, ce serait à nous que ce chef payerait tribut. » Le vieil Arabe s'effraya de mes paroles. « Il faut céder, croyez-moi, dit-il. Autrement la guerre éclatera, vos pagazis déserteront et vous laisseront, vous et vos bagages, à la merci des Vouagogo. »

Les esclaves repartirent, cette fois avec cent vingt mètres. Une heure après, ils revinrent les mains vides, mais sans avoir terminé : le chef voulait encore soixante-douze mètres de calicot et dix rangs de perles noires. On les lui envoya. Il les prit bel et bien ; puis ajouta que l'étoffe du mousoungou étant de courte mesure, et celle des Arabes de pauvre qualité, il redemandait trente-deux mètres de cotonnade.

Jeune homme de l'Ousagara. — Dessin d'Émile Bayard, d'après M. Stanley.

Ma part était de douze mètres ; je les fis mesurer par les bras les plus longs, et j'envoyai Bombay les porter. Mais les Arabes se récrièrent ; Hamed était sur le point de pleurer, disant qu'on le ruinait ; et des vingt mètres qui leur étaient réclamés ils n'en accordèrent que huit. Le chef en profita pour exiger que les douze autres lui fussent livrés en étoffe plus précieuse. Il fallut en passer par là ; ce que firent les Arabes, en chargeant ce tyranneau de toutes leurs malédictions.

Le lendemain, nous quittâmes cette résidence royale, en secouant avec joie la poussière de nos pieds. Tout le pays n'était qu'un vaste champ de grain ; la terre argilo-siliceuse, naturellement peu fertile, était bien mieux cultivée que dans pas une des provinces que nous avions traversées depuis la côte. Partout des

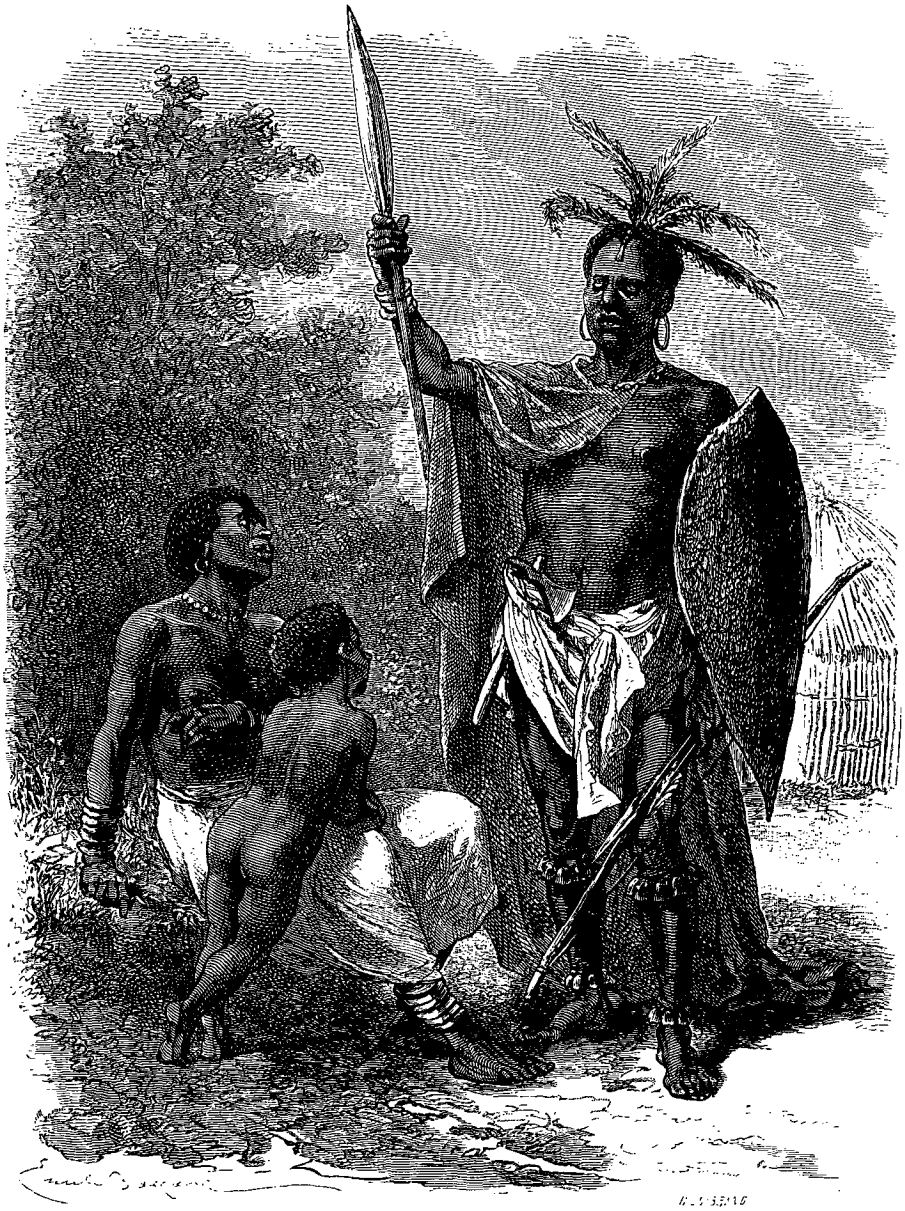
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

villages : de Mvoumi à la station suivante, je n'en comptai pas moins de vingt-cinq, dispersés dans la plaine.

Arrivés de bonne heure à Matambourou, nous y trouvâmes la même affluence de curieux, la même ardeur à nous voir; les mêmes éclats de rire, les mêmes exclamations provoquées par notre extérieur ou par nos manières.

Le chef, un homme à tête massive, bien attachée sur de fortes épaules, se montra raisonnable. Moins puissant que l'autre, bien qu'il eût quarante villages et des forces suffisantes pour nous opprimer s'il avait voulu, il se contenta de vingt mètres de cotonnade.

Le lendemain, en comptant par vingtaines les gens qui se groupaient sur la route pour repaître leurs yeux du mousoungou, je ne m'étonnai plus des exigences



Homme et femme de l'Ougogo. — Dessin d'Émile Bayard, d'après M. Stanley.

de leurs chefs. Il était évident qu'ils n'auraient eu qu'à étendre la main pour s'emparer de tout ce que nous possédions. Je commençai alors à penser plus favorablement d'un peuple qui, ayant conscience de sa force, s'abstenait d'en user, et qui, malgré la tentation, laissait passer les caravanes sans leur demander autre chose que de payer un droit de transit.

Physiquement et moralement, les Vouagogo sont supérieurs à toutes les tribus que nous avions rencontrées jusqu'alors. Il y a dans leur front quelque chose de léonin; leur physionomie est intelligente, leurs yeux sont grands et largement ouverts. Ils ont le nez plat, les lèvres grosses, mais pas de cette façon monstrueuse que nous supposons chez tous les nègres.

En somme, bien qu'il soit violent, capable de tout

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

quand la passion l'entraîne, le Mgogo nous attire. Il est fier de son chef, fier de son pays aride et sans beauté, fier de lui-même, de ses exploits, de ses armes, de tout ce qui lui appartient. Il est vaniteux, bravache, égoïste, dominateur, mais capable d'affection et de dévouement. Il se donnera de la peine pour le seul plaisir d'obliger ceux qu'il aime; et cependant le vice de son caractère, ce qui le place sous un mauvais jour aux yeux du voyageur, c'est son âpreté au gain.

Avec son aspect menaçant, sa nature violente, fière, hautaine, querelleuse, ce brutal devient un enfant pour l'homme qui cherche à le comprendre, et qui l'étudie sans le blesser. Enfin, nous le répétons, avec la conscience de sa force et de la faiblesse de l'étranger, il a assez de raison pour dominer sa convoitise.

Ses armes sont faites avec beaucoup d'art. Elles se composent d'un arc et de flèches aiguës, savamment barbelées, d'une couple d'asségaies, d'une lance dont le fer, de plus de deux pieds de long, ressemble à une lame de sabre, d'une hache d'armes, et d'une petite masse appelée roungou. Exercé à les manier dès l'enfance, à quinze ans il est habile à s'en servir.

Doit-on se battre, le messager du chef court d'un village à l'autre, en soufflant le bruit de guerre dans sa corne de bœuf. A cet appel le Mgogo jette sa houe sur son épaule, revient à la maison, et ressort l'instant d'après en costume de combat : des plumes d'autruche, d'aigle ou de vautour se balancent sur sa tête; un long manteau rouge flotte derrière lui. A son bras gauche est un bouclier de peau d'éléphant, de rhinocéros ou de buffle, orné de dessins blancs et noirs; il tient sa lance d'une main, de l'autre ses javelines. Son corps est peint de la couleur de guerre; il a des clochettes aux genoux et aux chevilles; aux poignets, de nombreux anneaux d'ivoire qu'il entrechoque pour annoncer sa présence. Il a quitté à la fois la houe et l'allure du paysan; c'est maintenant un guerrier plein de fierté et d'enthousiasme, bondissant comme un tigre, et flairant le champ de bataille.

Les habitations des Vouagogo, de même que dans l'ouest de l'Ousagara, sont disposées sur les quatre côtés d'une aire qu'elles entourent complétement et sur laquelle ouvrent toutes les portes; c'est le *tembé*, que nous retrouverons jusqu'au bord du lac. Sur la terrasse qui en forme le toit sont rangés le grain, l'herbe, le tabac, les citrouilles, et autres récoltes. La muraille extérieure a de petites ouvertures qui servent à la fois de judas et de meurtrières. Dans l'Ougogo la bâtisse en est fragile : c'est un clayonnage recouvert de pisé, avec trois ou quatre pieux, soutenant les poutrelles où s'appuient les solives qui portent la terrasse. Une balle de mousquet perce d'outre en outre ces frêles murailles, qui dans l'Ouhyanzi ont une bien autre solidité, et deviennent une véritable défense.

Chaque appartement, séparé du voisin par une cloison, abrite un ménage, dont les enfants couchent sur des pelleteries posées à terre. Les parents ont un lit fait d'une peau de bœuf ou de l'écorce du myombo, tendue sur un cadre, et qui s'appelle Kitamba. Des rats bruns, ayant la tête singulièrement longue, infestent chaque tembé. Parmi les animaux domestiques, les chats, les vaches et les moutons sont les seuls à qui l'entrée de la demeure soit permise; les chiens logent dehors avec les bœufs.

Les Vouagogo admettent l'existence d'un esprit céleste qu'ils appellent Mouloungou et qu'ils invoquent dans certaines circonstances.

Sortie de l'Ougogo. — Activité dévorante. — Marche nocturne. — Hamed quitte les deux caravanes. — Désertion onéreuse. — Abondance. — Gens paisibles. — Petites communes indépendantes. — Villages florissants. — Hamed nous quitte de nouveau. — Petite vérole. — Après la guerre. — Marche forcée. — Vaste plaine. — Frontière de l'Ounyamouézi. — Jour de fête.

Le 7 juin, à sept heures du matin, la corne du Kirangozi vibra tout à coup plus fort et plus allégrement qu'elle ne le faisait depuis dix jours : nous venions de sortir de l'Ougogo, dont la nature peu endurante des habitants n'était pas sans inquiéter nos hommes.

A neuf heures, nous nous reposions au bord du noullah de Maboungourou, qui sépare l'Ougogo du Magounda Mkali; et nous dressions notre camp à une hauteur de quatre mille cinq cents pieds au-dessus du niveau de la mer.

J'étais toujours avec mes deux Arabes, l'excellent Thani et le cheik Hamed; ce titre de cheik est donné courtoisement dans cette région à tous les Arabes d'un âge mûr et d'une certaine importance.

Hamed, auquel nous avions remis le commandement des trois caravanes, était un homme petit et mince, qui compensait l'exiguïté de ses proportions par une activité dévorante. Jamais de repos; dans le camp même on le voyait toujours allant, virant, furetant, s'agaçant, dérangeant tout et troublant tout le monde.

Ce soir-là on s'était couché après avoir fait vingt milles. A une heure du matin, la lune étant brillante, Hamed sonna du cor et nous cria : « En marche! » Il fallait être fou.

On partit en silence; le thermomètre ne marquait pas douze degrés; la rosée était froide comme du givre. Les porteurs, presque nus, hâtaient le pas pour se réchauffer; beaucoup d'entre eux se blessèrent en se heurtant les pieds contre le roc ou en marchant sur les épines.

Arrivés à Ounyambogi, nous nous jetâmes par terre, et chacun dormit d'un profond sommeil. Quand je m'éveillai, il était grand jour, le soleil me flamboyait dans les yeux. Hamed était parti depuis deux heures. Il avait voulu emmener Thani, qui avait refusé, en lui montrant sa déraison. Jamais station n'avait été plus confortable, c'était le cas ou jamais de s'arrêter; une

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

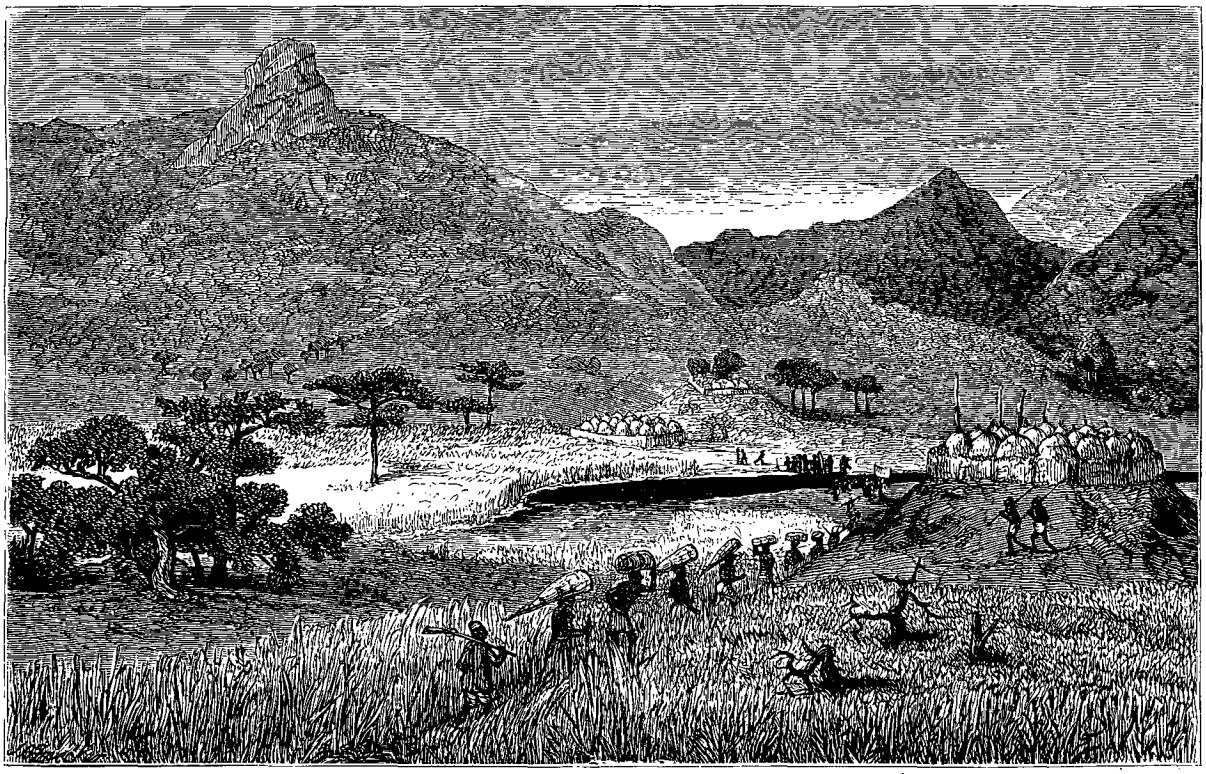
eau excellente, des vivres abondants : six poulets pour deux mètres de calicot, un mouton pour le même prix, ou six mesures de grain, sorgho, millet ou maïs — bref, un pays de cocagne.

A l'étape suivante, nous retrouvâmes Hamed plus agité que jamais. Son esclave favorite venait de mourir, et trois de ses porteurs avaient disparu, eux et leurs charges, emportant les tuniques, les vestes galonnées, les gilets brodés d'or, avec lesquels cheik Hamed devait faire dans l'Ounyanyembé la figure qui convenait à un homme de sa sorte. Outre ses habits d'apparat, il perdait du riz, des plats à pilau, des bassins de cuivre et deux balles d'étoffe.

Hamed chercha ses déserteurs, ne les retrouva pas, se remit avec nous et voulut encore nous dépasser; mais ses hommes n'en avaient pas la force.

Les nôtres s'étant comportés admirablement pendant les dernières marches, je leur achetai un bouvillon, et leur donnai à chacun un rang de perles, afin qu'ils pussent jouir des bonnes choses que leur offrait le pays.

Les gens qui alors habitaient cet endroit étaient des Vouakimbou venus des environs de l'Ourori; gens paisibles, préférant l'agriculture aux combats, et l'élève du bétail aux conquêtes. Au moindre bruit de guerre, ils emmènent leur famille et leurs troupeaux dans quelque lieu inhabité, où ils commencent aussitôt à défricher le sol et à chasser l'éléphant pour en retirer l'ivoire. C'est néanmoins une belle race, bien armée, et paraissant capable de se mesurer avec n'importe quelle tribu voisine. Mais la désunion l'affaiblit. Ses petites communes, régies par des chefs indépendants les uns des autres, ne sauraient se défendre, tandis que, groupées autour d'un pouvoir qui leur servirait de lien, elles présenteraient à l'ennemi des forces respectables.



Mont Kiboué et vallée de la Moukondokoua. — Gravure tirée de l'édition anglaise.

Le 13 juin nous voyait à Kousouri, dernier village du Magounda Mkali, district de Djihoué la Singa.

Dans tous les environs étaient des villages florissants. Je profitai de l'abondance qu'ils nous offraient pour faire reposer mes hommes.

Hamed, que tous ses échecs n'avaient pas rendu plus sage, nous quitta le lendemain en promettant de m'annoncer aux Arabes. Quand je partis à mon tour, je laissai Thani derrière moi, retenu qu'il était par le grand nombre de ses porteurs qui avaient la petite vérole.

De Kirouroumo jusqu'à Mgongo Tembo (deux étapes), nous suivîmes à peu près la route de Burton et de Speke. A l'époque du passage de ces deux voyageurs (1857), Mgongo Tembo était un établissement prospère; mais, en 1868, plusieurs caravanes ayant subi des voies de fait de la part de ses habitants, les Arabes incendièrent ses villages. On ne les avait pas rétablis; et nous ne trouvâmes à leur place que des débris carbonisés et des jongles, qui poussaient librement où avaient été des jardins.

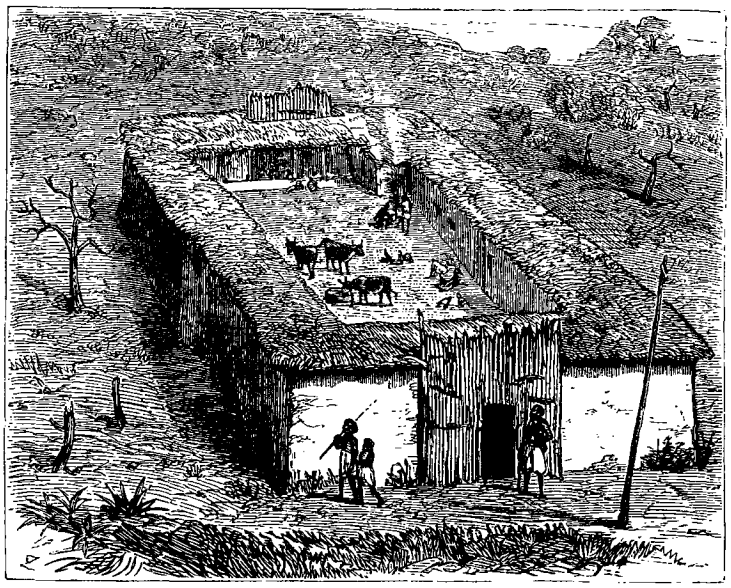
Nous nous arrêtâmes sous un bouquet de dattiers qui me rappela l'Égypte, et nous repartîmes à une

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

heure. Le ciel était en feu, des torrents de flammes nous inondaient la tête. Quand le soleil baissa, la chaleur devint suffoquante; l'air était brûlé avant d'arriver aux poumons.

Un des pagazis, atteint de la petite vérole, se jeta sur la route et s'y coucha pour mourir. Personne ne s'arrêta : la caravane au désert, et en marche forcée, est comme le vaisseau dans la tempête.

Le 17, au point du jour, nous étions en route, allant d'un pas rapide. Au bout de deux heures, la forêt, qui commençait à nous sembler monotone, s'éclaircit; puis elle disparut, et nous nous trouvâmes dans une vaste plaine, qui se gonflait, s'abaissait, ondulait jusqu'à un horizon reculant sans cesse. Nous traversâmes des champs dont les épis mûrs s'entrechoquaient sous la brise; nous fîmes une pause au Toura-Oriental, village frontière de l'Ounyamouézi; et après avoir marché pendant une dernière heure, nous arrivâmes au Toura-Central, où Hamed était retenu par ses gens, qui n'avaient pas voulu avancer.



Le tembé vu à vol d'oiseau. — Gravure tirée de l'édition anglaise.

Partis le lendemain avec Hamed et un autre Arabe, nous arrivâmes au Toura - Occidental, après un défilé d'une heure entre de hautes murailles de sorgho; puis nous rentrâmes dans la forêt.

Nous eûmes trois heures de repos à la rive d'un étang; puis l'on se remit en marche pour atteindre le Roubouga, où notre camp fut établi.

Burton a parlé du Roubouga, et en a vanté la richesse. On jugeait encore de l'étendue de ses cultures; les récoltes restées pendantes s'étaient ressemées, et les champs de grain se succédaient au milieu des gommiers, des mimosas, des cactus, qui bientôt devaient les faire disparaître.

Une soixantaine environ de Vouangouana (gens de Zanzibar, mais de race nègre) étaient venus s'établir dans ces lieux, où ils faisaient le commerce d'ivoire, et trouvaient leur nourriture dans ces champs abandonnés.

De Roubouga, deux étapes nous conduisirent à Chiza. La dernière marche, bien qu'un peu longue, fut charmante : le pays, pittoresque, offrait à chaque pas de nouveaux aspects, et donnait partout la preuve du caractère paisible et de l'industrie des habitants. La scène était à la fois agricole et pastorale; de tous côtés le mugissement des vaches, les bêlements des moutons et des chèvres.

Le chef du village, désirant me mettre en fête, m'envoya une jarre contenant vingt et quelques litres de pombé. Cette bière, dont la couleur était celle d'une eau laiteuse, et le goût celui d'une ale éventée, me parut peu agréable. Je m'en tins au premier verre et donnai le reste à mes hommes, qui en firent leurs délices.

Pour eux la nuit fut courte; longtemps avant l'aube les feux étaient allumés, et d'énormes tranches de bœuf cuisaient sur la braise, pour que chacun pût encore une fois réjouir son estomac avant de quitter le mousoungou.

Le repas terminé, on donna six charges de poudre à ceux qui avaient des fusils, et qui devaient annoncer notre approche aux établissements arabes.

Tous les porteurs étaient en grande tenue; pas un qui n'eût sa plus belle choukka autour des hanches, les moins riches en calicot tout neuf, les autres en étoffes voyantes : cotonnade à raies ou à carreaux, soie et coton, ou drap rouge; les soldats, en calottes neuves et en longues tuniques blanches.

C'était le grand jour, celui dont on parlait sans cesse depuis l'heure du départ, en vue duquel on avait fait ces longues marches des derniers temps : cent soixante-dix-huit milles en deux semaines, y compris les haltes.

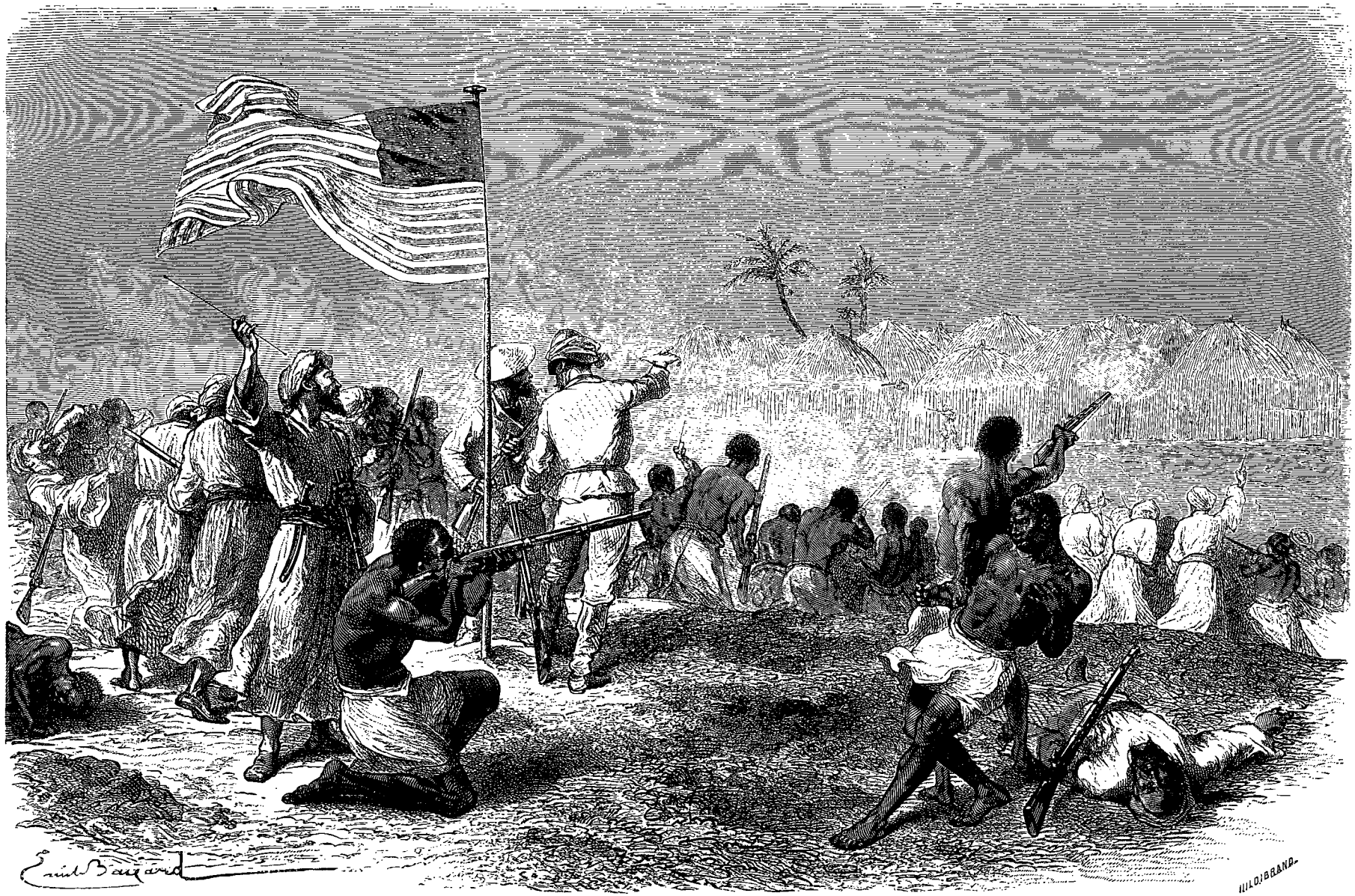
Le signal retentit; la caravane s'ébranla, toute joyeuse, bannières déployées, cors et trompettes sonnant.

Deux heures et demie de route; et nous fûmes en vue de Kouikourou, qui est à deux milles environ au sud de Tabora, principale résidence des Arabes.

Pour extrait et traduction : Henriette LOREAU.

(*La suite à la prochaine livraison.*)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Attaque de Zambizo. — Dessin d'Émile Bayard, d'après M. Stanley.



© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

# VOYAGE A LA RECHERCHE DE LIVINGSTONE

## AU CENTRE DE L'AFRIQUE,

PAR M. HENRY STANLEY, CORRESPONDANT DU *NEW-YORK HERALD*[1].

1871-1872. — TEXTE TRADUIT DE L'OUVRAGE ANGLAIS « HOW I FOUND LIVINGSTONE » AVEC L'AUTORISATION DE L'AUTEUR.

Kouikourou. — Kazeh. — Kouihara. — Sa vallée. — Le Tembé. — Munificence. — Félicitations. — Tabora. — Vie des Arabes dans l'Ounyanyembé. — Visites. — Conseil de guerre. — Mirambo. — Discours. — Repas. — Caravane de Livingstone. — Délire. — En guerre. — Prise de Zimbiso. — Déroute.

Kouikourou, capitale de l'Ounyanyembé, était la résidence de Mkasihoua, chef des Vouanyamouézi de cette province. Séid ben Sélim, gouverneur de la colonie arabe, l'habitait également, et me pria de l'accompagner à sa demeure. Sur notre passage la foule était compacte; mais cette foule était muette : seuls le vieux chef et les Arabes m'adressaient la parole.

La maison de Ben Sélim occupait l'angle nord-ouest d'un boma, vaste enclos protégé par une estacade. Le thé nous y fut servi dans une théière en argent, accompagnée d'une cloche de même métal, sous laquelle se trouvait une pile de crêpes fumantes. J'étais à jeun, naturellement de bon appétit, et je dois avoir étonné le gouverneur par l'aisance avec laquelle j'avalai onze tasses de son breuvage aromatique, et par la dextérité que je mis à démolir sa pile de crêpes.

Ma gratitude exprimée avec toute l'effusion d'un estomac satisfait, je tirai ma pipe et mon tabac.

« Ami cheik, veux-tu fumer? dis-je à mon hôte.

— Merci; les Arabes ne fument pas.

— Permettez-vous que, pour aider la digestion, je...

— Assurément; faites donc. »

Et les questions commencèrent. Nouvelles de la route; nouvelles de Zanzibar, de Mascate, des anciennes connaissances.

« Où est maintenant cet Hadji Abdallah, qui est venu ici il y a une douzaine d'années avec Spiki?

— Cet Abdallah, nous l'appelons Burton; il est actuellement consul à Damas; quant à Speke, il s'est tué à la chasse.

— Ouallah! Spiki est mort! triste, triste! un homme excellent!

— Mais dites-moi, repris-je, où est Kazeh?

— Je ne sais pas.

— Comment! vous y étiez avec Burton, avec Speke, et plus tard avec Grant. N'est-ce pas chez Mousa-Mzouri que Burton et Speke ont demeuré?

— Oui; mais à Tabora.

— Alors où est Kazeh? Je le demande à tout le monde, personne ne peut me le dire. C'est pourtant bien ainsi que les trois voyageurs ont nommé la place où vous les avez vus?

— Je n'ai jamais entendu ce nom-là. Mais attendez : dans la langue du pays, Kazeh veut dire royaume; ils ont peut-être appelé ainsi l'endroit où ils se sont arrêtés en arrivant. Toujours est-il que je leur ai souvent rendu visite, et que les maisons où je les ai vus sont toutes les deux à Tabora. Mais il faut que je vous montre la vôtre; elle est à Kouihara; et de chez vous à Tabora vous n'aurez qu'une heure de marche. »

Après avoir franchi une petite rampe, nous aperçûmes Kouihara entre deux rangées de collines, dont celle du nord est flanquée à l'ouest d'une petite montagne ronde, qui simule un fort détaché, et qu'on appelle le Zimbili. Des torrents de lumière inondaient la vallée, dont l'éclat paraissait froid. Sans doute effet d'automne, effet des herbes sèches blanchies par le soleil; mais les chaumes, les collines, les maisons de terre, les huttes de paille, les estacades faites de bois écorcé, tout de la même nuance : une blancheur roussâtre, sous un ciel presque blanc. De temps à autre un vent froid et malsain, tombant de l'Ousagara, vous glaçait jusqu'à la moelle : la clarté ne variait pas. Une vache noire, çà et là un arbre de haute venue saisissaient l'œil un instant, mais sans détruire la première impression : celle d'un tableau incolore ou d'un aliment insipide. Leviez-vous la tête, le ciel, à peine bleu, était sans tache et d'une sérénité effrayante.

A la porte du tembé, je trouvai mes pagazis à côté de leurs ballots.

« Entrez, me dit Ben Sélim, cette demeure est la vôtre. Voici le quartier de vos hommes; voici les magasins, la prison, la cuisine. Là, vous recevrez les Arabes. Cet appartement est celui de votre compagnon. Celui-ci est pour vous : chambre à coucher, salle de bain, soute aux poudres, arsenal, etc. »

Très-confortable cette maison africaine; elle eût fait vibrer notre corde poétique si nous avions eu le temps d'y songer; mais, pour le quart d'heure, il fallait serrer les marchandises, et solder les pagazis, dont l'engagement expirait.

Tous les ballots mis en ordre, l'étoffe d'un côté, le laiton et la verroterie d'un autre; la toile, les bateaux

1. Suite. — Voy. p. 1 et 17.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

et les caisses à l'abri des fourmis blanches, la poudre en lieu sûr, un dernier ballot fut ouvert, et chaque porteur payé selon ses mérites.

A peine recommençais-je à sentir la faim, qu'une procession d'esclaves m'apporta une foule de bonnes choses de la part des Arabes. Le repas terminé, d'autres esclaves arrivèrent, m'amenant cinq bœufs gras, huit moutons et dix chèvres, tandis que je recevais d'autre part douze poulets et une douzaine d'œufs. C'était là une hospitalité splendide qui prit ma reconnaissance d'assaut.

Le lendemain, les hauts personnages de Tabora vinrent m'apporter leurs compliments. Tabora, le Kaseh de Burton, de Speke et de Grant, est l'établissement le plus considérable que les gens de Mascate et de Zanzibar aient au centre de l'Afrique. Il renfermait alors plus de mille demeures, et l'on pouvait sans crainte porter à cinq mille le nombre de ses habitants : Arabes, Zanzibarites et indigènes.

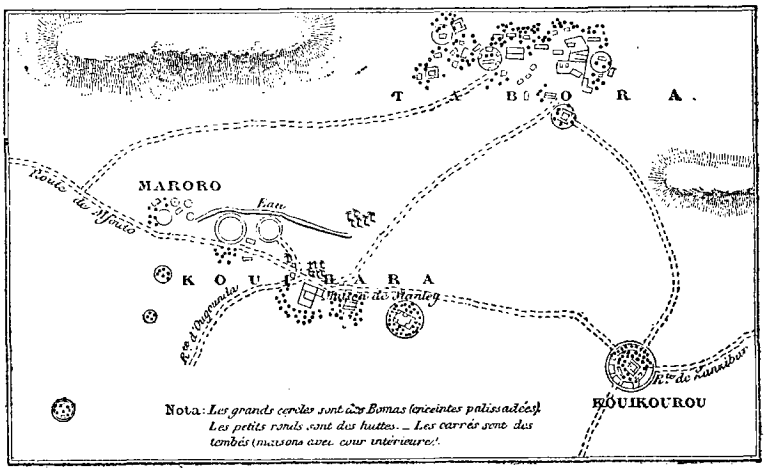
Une belle réunion que celle de mes visiteurs : des hommes pleins de noblesse et d'élégance. La plupart étaient de l'Oman; quelques-uns de la côte d'Afrique. C'était à leur générosité que je devais le magnifique envoi de la veille. Ils vivaient tous dans une grande abondance, on pouvait dire avec luxe. La pleine de Tabora, bien que dépourvue d'arbres, est d'une extrême fertilité; partout se voyaient des troupeaux, ou des champs de riz, de patates, d'ignames, de sorgho, de maïs, de millet, de manioc, de sésame, de gesse comestible. Autour de leurs tembés, ces Arabes faisaient cultiver du froment, et avaient fait planter des arbres à fruit, qui prospéraient à merveille. L'oignon, l'ail, le piment, le brinjale venaient également bien dans leurs jardins. Ils recevaient de la côte; au moins une fois par an, leurs provisions d'épices, de conserves de toute sorte, de vins et de liqueurs; bref, tous les objets dont ils avaient besoin.

La visite de ces personnages étant simple affaire d'étiquette, l'entretien fut insignifiant; quelques mots sur ma santé de la part des uns, de mon côté des expressions de gratitude; puis tout le monde s'en alla.

Trois jours après, escorté de dix-huit de mes hommes, je sortis à mon tour pour rendre la politesse. Je me dirigeai d'abord vers l'habitation de Ben Ali, dont l'établissement renfermait tout un village de tembés et de cases en forme de ruches. Au bout d'une heure, j'étais sous la vérandah de ce dignitaire.

La tasse de moka et le sorbet qu'on m'avait servis étant dégustés, je gagnai la demeure de Khamis ben Abdallah, où je trouvai nombreuse compagnie. J'arrivais juste au moment où allait se tenir un conseil de guerre, et je fus invité à y prendre part. Il s'agissait d'un certain Mirambo qui était en état d'hostilité chronique avec tous les chefs du voisinage. De simple pagazi, Mirambo était parvenu au rang suprême avec cette habileté des coquins sans âme à qui tous les moyens sont bons pour s'emparer du pouvoir. Quelques entreprises fructueuses, dans lesquelles ses partisans s'étaient enrichis, avaient affermi son autorité, et depuis lors son audace n'avait plus connu de bornes. Il avait porté la guerre jusqu'à l'Ouvinza et à l'Oukonongo; puis, ayant exterminé les habitants sur trois degrés de latitude, il avait cherché querelle à Mkasihoua, chef de l'Ounyanyembé; et il faisait un grief aux Arabes de ce qu'ils refusaient de le soutenir contre leur vieil ami. En raison de ce grief, une caravane qui se rendait à Oujiji s'était vu taxer par ses ordres à cinq barils de poudre, cinq fusils et cinq balles d'étoffe.

PLAN DE TABORA DE KOUIHARA ET DE KOUIKOUROU




Quand, après de longs débats, ce tribut exorbitant avait été payé, la bande avait reçu l'ordre de rebrousser chemin; et Mirambo avait déclaré que désormais nulle caravane ne franchirait ses États, à moins de lui passer sur le corps.

Séid ben Sélim, gouverneur de la colonie, avait tout mis en œuvre pour fléchir le tyran; mais celui-ci n'avait rien voulu entendre, et ne cachait plus ses projets.

« Mirambo l'avoue, dit Ben Abdallah au conseil : il ne s'arrêtera qu'après avoir chassé les Arabes, écrasé Mkasihoua et pris l'Ounyanyembé. En sera-t-il ainsi, enfants de l'Oman? Devons-nous battre ces païens, ou retourner dans notre île? »

Ben Sélim parla de conciliation; mais tous les esprits étaient à la guerre. Saoûd, fils de Séid, un beau jeune homme, prit la parole : « Mon père, dit-il, se souvient des jours où les Arabes allaient de Bagamoyo à Oujiji et de Quiloa au Londa, sans autres armes que leurs bâtons de voyage. Ces jours sont passés; nous subissons l'insulte des Vouagogo; Souarourou, de l'Ousouhi, nous prend tout ce qui lui manque. Voici Mirambo qui nous ferme la route. Rononcerez-vous à l'ivoire de l'Oujiji, de l'Ourandi, de l'Ouganda à cause de cet

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

homme? Non; la guerre, la guerre! jusqu'au moment où nous tiendrons sa barbe sous nos pieds, jusqu'au moment où nous passerons sans crainte, n'ayant tous que nos bâtons de voyage. »

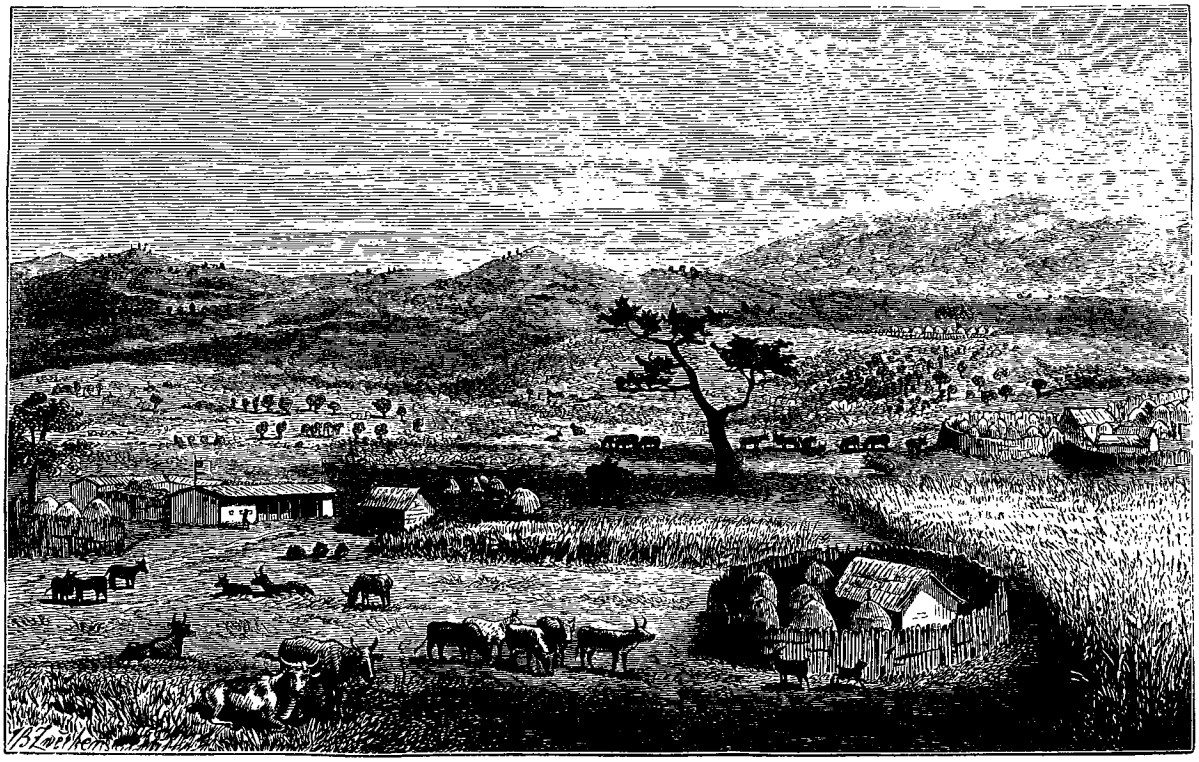
L'assentiment fut unanime. Je pensais à Livingstone : que lui arriverait-il, si, en marche pour l'Ounyanyembé, il tombait en pleine guerre?

D'après les Arabes, l'affaire durerait peu de temps : moins d'une quinzaine. J'offris mon concours et celui de mes hommes; leurs charges resteraient à Mfouto sous la garde de quelques-uns d'entre eux; les autres viendraient avec moi; une fois le passage rouvert, je continuerais ma route.

La séance à peine levée, on apporta un énorme plat de riz, où le cari, les amandes, le citron, le raisin, les groseilles étaient prodigués; et à notre ardeur belliqueuse succéda l'intérêt qu'excita ce mets royal. N'étant pas musulman, je fus servi à part du même plat de riz, suivi de poulet rôti, de crêpes, de galettes, de ris de veau, de fruits, de sorbets, de limonade, de raisin sec, de prunes confites, etc.

Gorgés de ces excellentes choses, nous nous rendîmes chez Massoud ben Abdallah, qui nous montra la place où avait été la maison de Burton et de Speke, et où maintenant s'élevaient ses bureaux. La demeure de Snay ben Amir avait de même été abattue, et remplacée par un tembé à la dernière mode.

Rentré à Khouihara, je trouvai la caravane de Livingstone. Ainsi que les autres, elle était arrêtée dans l'Ounyanyembé. Pensant que la guerre lui ferait courir



Kouihara. — Gravure tirée de l'édition anglaise.

de grands risques, je fis donner à son chef, par le gouverneur, l'ordre de joindre aux miens ses porteurs et ses ballots. Si cette caravane, partie de Zanzibar le 1er novembre 1870, eût été expédiée de Bagamoyo en temps voulu, elle fût arrivée dans l'Oujiji avant l'époque où je la revoyais à Kouihara. Pauvre Livingstone! qui pouvait savoir ce que lui faisait souffrir le manque de ces ballots, dont personne alors ne pouvait activer le départ.

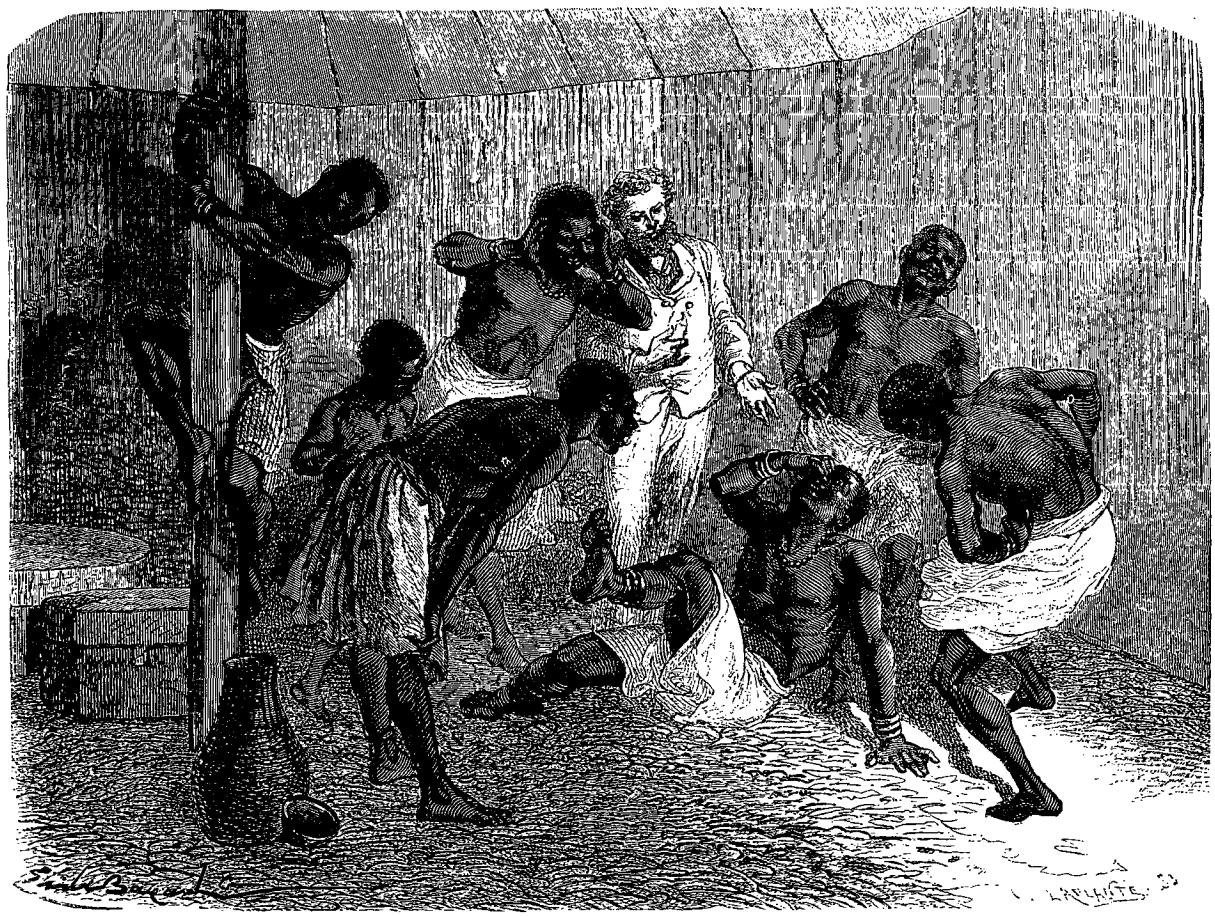
Le 7 juillet, vers deux heures, une somnolence étrange m'envahit peu à peu; je n'aurais pu bouger; cependant je ne dormais pas. Toute ma vie se déroulait devant moi avec une netteté singulière. Batailles enfantines, luttes sérieuses, chagrins et plaisirs, haines et amours, tout se retraçait dans les moindres détails. Parmi les traits aimés, les plus doux à mes yeux étaient ceux d'un homme, plein de loyauté et de noblesse, qui m'appelait son enfant. De tous mes souvenirs, les plus vifs se rapportaient à l'Arkansas, aux jours passés à rêver sous les arbres des bords de l'Ouachita, grands pins dont j'entendais les soupirs. Le défrichement nouveau, la maison, la vie exubérante que j'avais à cette époque, rien n'était oublié. Je me rappelai qu'une fois (nous demeurions alors près du Mississipi) je descendis le fleuve longtemps, longtemps avec de rudes bateliers, et qu'un vieillard salua mon retour comme une résurrection. Puis des voyages à pied à travers la France et l'Espagne; des aventures sans nombre chez les Kourdes; puis en Amérique, des champs de bataille, la guerre des buissons, les mines

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

d'or, la Prairie, les Indiens, les terres du Far West; la douleur éprouvée lorsque, en revenant d'un pays sauvage, je ne revis pas l'homme affectueux que j'appelais mon père; et la vie ardente, agitée qui suivit. — Tout s'arrêta; j'avais eu le délire pendant huit jours.

Le 28 juillet il fut décidé qu'on attaquerait Mirambo; ce fut pour mes hommes un violent chagrin : quitter les marmites pleines, quitter leurs Dulcinées pour aller au combat, peut-être à la mort! Cependant quand ils furent en marche, enseignes déployées, sentant flotter derrière eux leurs manteaux rouges, que fouettait un vent furieux du nord-ouest, ils eurent conscience du spectacle que présentait leur colonne, et prirent une allure plus martiale. Les fronts se déridèrent, le guide agita le drapeau qu'il portait; la confiance le gagna, puis le courage, puis l'enthousiasme; et se tournant tout à coup vers ses quarante-neuf hommes, il entonna un chant auquel répondit la bande et qui dura jusqu'au soir, sans changer ni de ton ni de paroles.

Le quatrième jour, dès le matin, nous arrivions à Mfouto, où les Arabes nous avaient donné rendez-vous. Peu de temps après, deux mille deux cent cinquante



L'ammoniaque. — Dessin d'Émile Bayard, d'après M. Stanley.

hommes s'y trouvaient réunis; quinze cents avaient des armes à feu et des munitions abondantes.

Le surlendemain, nous nous arrêtions devant Zimbiso, place forte où résidait l'un des feudataires du monarque de l'Ouhyohoué. Tandis que nos hommes prenaient les postes qui leur étaient assignés, des coups de feu, partis de la forêt, nous assaillirent. L'armée répondit vigoureusement; ce n'était même pas sans chagrin que je voyais prodiguer ainsi mes cartouches.

Rien de plus risible que de voir ces tirailleurs sauter de côté et d'autre, en avant, en arrière avec une agilité de grenouille. Le combat néanmoins était sérieux; et le feu de l'ennemi s'étant modéré, nos gens se précipitèrent dans la forteresse, enfonçant les portes, escaladant la palissade, tandis que les habitants se sauvaient dans la montagne, poursuivis par nos coureurs les plus rapides.

Des forces suffisantes furent laissées dans Zimbiso, et l'armée continua sa marche. Une heure après, deux autres villages étaient tombés en notre pouvoir, mis à sac et incendiés.

Le jour suivant, sept cents hommes parcoururent le pays, portant la dévastation jusqu'à Vouilyankourou. Saoûd ben Séid et vingt autres jeunes Arabes, à la tête de cinq cents hommes, campèrent devant ce der-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

nier bourg, où l'on pensait que devait être Mirambo. Dès le matin j'allai trouver Ben Sélim pour lui dire combien il était urgent d'incendier les grandes herbes, dans lesquelles l'ennemi pouvait se dissimuler. Mais en rentrant je fus repris de la fièvre et le malheur voulut qu'on négligeât mon avis.

A six heures du soir, on apprit à Zimbiso que tous les Arabes qui étaient avec Saoûd avaient été tués, ainsi que plus de la moitié de leurs soldats. La plupart de mes gens étaient allés aucombat, et cinq d'entre eux, parmi lesquels était l'ancien domestique de Grant, y avaient trouvé la mort.

Voici comment le désastre avait eu lieu : les Arabes s'étaient promptement emparés de Vouilyankourou, qui avait fait peu de résistance. Ils revenaient avec cent dents d'éléphants, deux ou trois cents esclaves et soixante balles d'étoffe, lorsque Mirambo et ses guerriers, cachés dans l'herbe, s'étaient relevés brusquement et avaient frappé tous ces soldats embarrassés de butin. Le brave Saoûd leur avait tué deux hommes de ses deux balles; il rechargeait son fusil lorsqu'un asségaye l'avait traversé de part en part. Tous ses amis avaient eu le même sort.

Le lendemain on parla de retraite; j'envoyai dire aux Arabes que c'était inviter Mirambo à porter la guerre chez eux; que nos forces étaient encore suffisantes, qu'il fallait continuer la campagne; et je retombai, accablé par la fièvre.

Je dormais pesamment, quand, dans l'après-midi, mon Sélim me réveilla :

« Levez-vous, maître, ils s'enfuient tous, » me dit-il.

Je me traînai vers la porte, et je vis un Arabe, qui, les yeux sortis de la tête, me cria :

« Vite donc! Mirambo arrive ! »

Ils s'étaient tous sauvés. Je n'avais plus avec moi que sept de mes hommes; le reste avait disparu. Je montai sur mon âne; mes gens lui firent prendre un trot désordonné. Je souffrais tant que parfois j'aurais voulu mourir. Mais au fond la vie m'était douce; je n'avais pas perdu tout espoir au sujet de ma mission; il fallait vivre au moins jusqu'à ce qu'elle fût remplie.

Sujet de plainte. — Quelle route prendre? — Embarras. — Position de Livingstone. — Mort de Farquhar. — Siége de Tabora. — Formation de la nouvelle caravane. — Apathie. — Préparatifs achevés. — Repas d'adieu.

Il n'entra pas dans l'esprit des Arabes que je pusse avoir contre eux un sujet de plainte. Leur accueil, la première fois que je les revis, fut le même que si nos relations n'avaient pas dû s'altérer. Néanmoins je leur dis sur-le-champ qu'ayant abandonné leurs blessés et leurs malades pour ne songer qu'à eux-mêmes, ils ne devaient plus compter sur mon alliance; que d'ailleurs, habitués à fuir au moindre échec, ils en auraient pour plus d'un an à triompher de Mirambo; et que je n'avais pas de temps à perdre. En embrassant leur cause, je n'avais fait que reconnaître leurs bontés. Moi et mes gens, nous avions fait notre devoir à Zimbiso; j'avais payé ma dette, j'étais libre de partir.

Mais par quelle route? La guerre fermait le sentier. Prendre au nord ? Il n'y fallait pas songer : là se trouvaient les Vouasouhi et la mère de Mirambo, sans parler des Vouatouta, détrousseurs de caravanes, et alliés de celui-ci. Le chemin du sud était plus praticable; mais peu de gens le connaissaient, et les quelques individus en état de me répondre citaient le manque d'eau et les Vouazavira comme de sérieux obstacles.

Toutefois, avant de prendre un chemin quelconque, il fallait trouver des porteurs. Les miens se considéraient comme libérés par notre course à Mfouto; et la perte de cinq d'entre eux avait plus que refroidi leur zèle. Il n'y avait pas à compter sur les Vouanyamouézi, qui ne partent jamais en temps de guerre. Ma position était grave; j'avais une bonne excuse pour regagner la côte. Mais après tant de déboursés, tant de confiance mise en moi, — je ne pouvais pas. Si Livingstone était dans l'Oujiji, il n'en pouvait pas plus sortir que moi de l'Ounyanyembé : la guerre lui fermait la route de Zanzibar; la pauvreté lui interdisait celle du Nil. D'après un homme que je venais de voir, et qui m'avait donné sur lui des renseignements, le docteur avait perdu toute son étoffe dans la traversée du lac Liemba, où l'un de ses canots avait fait naufrage. Les marchandises qu'on lui avait expédiées depuis lors étaient avec les miennes; il était donc sans ressources; et, quelle que fût son énergie, il lui était impossible de traverser l'Afrique sans moyens d'existence.

Le 13 août, j'appris la mort de Farquhar et celle de l'homme que j'avais laissé près de lui. De nous trois, il était parti le premier; qui maintenant allait le suivre ?

On s'occupait toujours de la guerre. Les Arabes préparaient une nouvelle expédition, mais avec moins d'activité que de paroles.

Le 22 au matin, mes gens et moi nous enfilions des perles, quand un bruit d'artillerie se fit entendre dans la direction de Tabora. Nous courûmes à la porte : les volées continuaient. C'était Mirambo, qui, avec deux mille hommes, assiégeait Tabora d'un côté, pendant qu'un millier de Vouatouta, venus dans l'espoir du pillage, attaquaient la ville sur d'autres points.

Vers midi, les fugitifs accoururent en foule à Kouihara, et nous apprirent que cinq Arabes des plus marquants venaient d'être tués, parmi lesquels se trouvait le brave Khamis.

Triste scène à voir : Tabora livré aux flammes, et ses habitants nous arrivant de toutes parts.

Je fis percer des meurtrières dans les épaisses murailles de notre tembé. Celui-ci parut bientôt en si bon état de défense que tous mes gens se montrèrent pleins de courage. Des Vouangouana, le fusil à la main, sollicitèrent d'y être admis; et le soir j'avais cent cinquante hommes, distribués sur tous les points où l'on pouvait craindre une attaque. Mais le jour suivant s'écoula

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

sans que nous vissions Mirambo; il s'était porté à Kazima, bourgade située à deux milles au nord-ouest de Tabora. Les Arabes sortirent le 27 pour attaquer ce village; quand ils y arrivèrent, Mirambo n'y était plus. Ils continuaient à discourir, et parlaient de retourner à Zanzibar, disant que le pays était ruiné. Je n'avais plus aucun respect pour eux.

Voyant qu'il était impossible de se procurer des Vouanyamouézi, j'engageai des renégats de Zanzibar au triple du salaire habituel. Mais je n'avais pas de soldats en quantité suffisante, et je désespérais d'en finir; on est ici tellement endormi : c'est le pays du rêve. Zanzibarites, Arabes et indigènes, tous sont les mêmes : sans nul souci du temps qui passe.

Shaw ne faisait plus rien; impossible d'en obtenir le moindre mouvement. Je le priais, je le gâtais; je lui préparais moi-même les friandises qu'il aimait; et pendant que je travaillais de toutes mes forces à activer notre départ, il restait là, les yeux plongés dans le vide. Lui, qui avait été si prompt, si adroit, si disposé à tout faire!

Je voyais, en outre, diminuer le nombre de mes anciens soldats; l'un était aveugle, l'autre avait une plaie affreuse. Le 4 septembre, Barati mourut de la petite vérole. Des hommes que j'avais amenés de Zanzibar, c'était le septième que je perdais.

Le 15 septembre, ma caravane se trouva enfin au complet; il y avait trois mois ce jour-là que j'étais dans l'Ounyanyembé. J'avais réduit la charge à cinquante livres, dans l'espoir que cela nous permettrait de marcher plus vite. Je laissais à Kouihara les ballots dont je n'aurais besoin que pour le retour; bref, toutes mes mesures étaient prises, tous mes préparatifs achevés; et le lendemain je donnai à mes gens de quoi traiter leurs amis. Une centaine de femmes et d'enfants participèrent à ce banquet, où il fut consommé deux bœufs, trois moutons, deux chèvres, quinze volailles, cent vingt livres de riz, vingt gros pains de maïs, cent œufs, dix livres de beurre, plus vingt-trois litres de lait. Après le repas, on apporta d'énormes cruches de bière; et la danse commença pour ne finir que dans la nuit.

Départ. — Paysage intéressant. — Désertion.— Chaîne à esclaves. — Destin contraire. — Départ de Shaw. — Forêt sans limites. Océan de feuillage. — Ougounda. — Bruits de guerre. — Village dans la feuillée. — Énorme boîte. — Clairières. — Malaria. — Délire infernal. — Sous un sycomore. — Manyara. — Visite du chef. — Rives du Gombé. — Révolte.

Nous partîmes le 20 septembre. J'avais eu la fièvre la veille; les Arabes voulaient me retenir; mais j'étais décidé à rompre avec tous les prophètes de malheur dont les avertissements, les récits, les craintes, au sujet de la route que nous allions suivre, démoralisaient mes gens.

Cinquante-quatre individus, porteurs, soldats et autres, composaient la caravane. Il avait été difficile de les réunir, difficile de les ébranler; enfin nous étions en marche. Au bout de cinq cents pas, Shaw, qui montait un âne à peu près sauvage, fut jeté par terre. « Je vous en prie, me cria-t-il, laissez-moi retourner.

— A cause de cette chute? Vous en rirez dans quelques jours. »

Bientôt le paysage devint intéressant; il y eut dans le mouvement des collines une hardiesse qui releva les esprits. Shaw fut distrait, Sélim se félicita de quitter une province où il avait tant souffert de la fièvre. Mabrouki et Bombay oublièrent leurs inquiétudes et se reprirent à espérer.

Une marche d'une heure et demie nous fit arriver à Mkouenkoué; le départ avait duré si longtemps, que le moment de camper était venu. Les ballots furent serrés dans le village et l'on dressa ma tente. Le lendemain, quand il fallut partir, la moitié des hommes manquaient. J'envoyai à leur recherche, et fis demander à un Arabe une longue chaîne à esclaves. Le soir, neuf des coupables étaient ramenés; on ne retrouva pas les autres.

Je réunis mes porteurs, et leur montrant la chaîne: « Je suis, leur dis-je, le premier mousoungou qui ait mis cet objet dans ses bagages. C'est la désertion qui m'y oblige. Les bons n'ont rien à craindre; cette chaîne n'est que pour les voleurs, qui, après avoir touché une partie de leur salaire, s'enfuient avec leurs charges, leurs fusils, leurs munitions. A partir d'aujourd'hui, si l'un de vous déserte, je m'arrêterai assez longtemps pour qu'on le retrouve, et il sera enchaîné jusqu'à la fin de la route. »

Le lendemain matin, il nous manquait deux hommes. On les ramena le soir; comme c'était la troisième fois, le pardon n'était pas possible; on dut les enchaîner, au moins pour quelques jours. Tant que nous serions dans leur province, il devait en être ainsi; l'unique moyen de parer au mal était de gagner promptement les jongles. Mais les malades se multipliaient; on eût dit qu'un destin contraire voulait nous forcer d'abandonner l'entreprise.

Le 24, arrivés à Kigandou, nous fûmes avertis que pour y entrer il fallait payer la taxe. N'en voulant rien faire, nous nous retirâmes dans un vieux khambi infesté par les rats. Au seuil de la palissade, Shaw se laissa tomber et resta une heure au soleil. Quand je lui adressai la parole, il me dit en pleurant qu'il voulait retourner à Kouihara. Ma patience était à bout. Je fis cependant un nouvel effort : « Écoutez-moi, lui dis-je; si vous retournez là-bas, vous y mourrez. Qui vous soignera, si vous tombez malade? » Il n'y eut pas moyen de le convaincre. Je lui fis préparer des aliments, organiser une litière, et je louai dans le village quatre hommes vigoureux pour le porter.

Le lendemain il se dirigeait vers le nord, tandis que j'allais au sud, marchant d'un pas vif et léger, comme un homme qui a un poids de moins sur les épaules.

Nous gravîmes une pente où d'énormes blocs de syénite dominaient un fouillis d'arbres nains. La scène qui, du sommet de cette côte, frappa nos regards, n'avait rien de nouveau pour nous. C'était la forêt sans

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

borne : de longues crêtes boisées moutonnant à perte de vue, s'élevant au-dessus les unes des autres dans une atmosphère chaude et vibrante, qui, limpide dans le voisinage, bleuissait au loin et devenait impénétrable.

Des bois, des bois, des bois, toujours des bois; rameaux dressés, globes et parasols feuillus, verts ou bruns : un océan de feuillage. Partout le même aspect. A l'horizon, une colline pouvait se dessiner vaguement, ou, çà et là, un arbre plus élevé que les autres se détacher sur le ciel; mais partout le même soleil, jetant ses gouttes lumineuses dans les profondeurs des bois; partout les mêmes lignes, les mêmes lointains; partout des arbres, de jour en jour, de semaine en semaine.

Sélim. — Gravure tirée de l'édition anglaise.

Après sept heures de marche, nous arrivâmes à Ougunda, l'un des villages qui se sont taillé des champs dans la forêt. Nous étions alors sortis de l'Ounyanyembé, dont nous venions de franchir la frontière méridionale. Ougunda, situé dans le district du même nom, était à cette époque un bourg d'environ deux mille âmes, défendu par une estacade, ayant embrasures, meurtrières, fossé et contrescarpe. Trois fois Mirambo avait tenté de le prendre, trois fois il avait été repoussé. Les Vouagounda en avaient conçu un juste orgueil; mais ils n'étaient braves que derrière leurs murailles; je ne pus jamais décider aucun d'entre eux à me suivre.

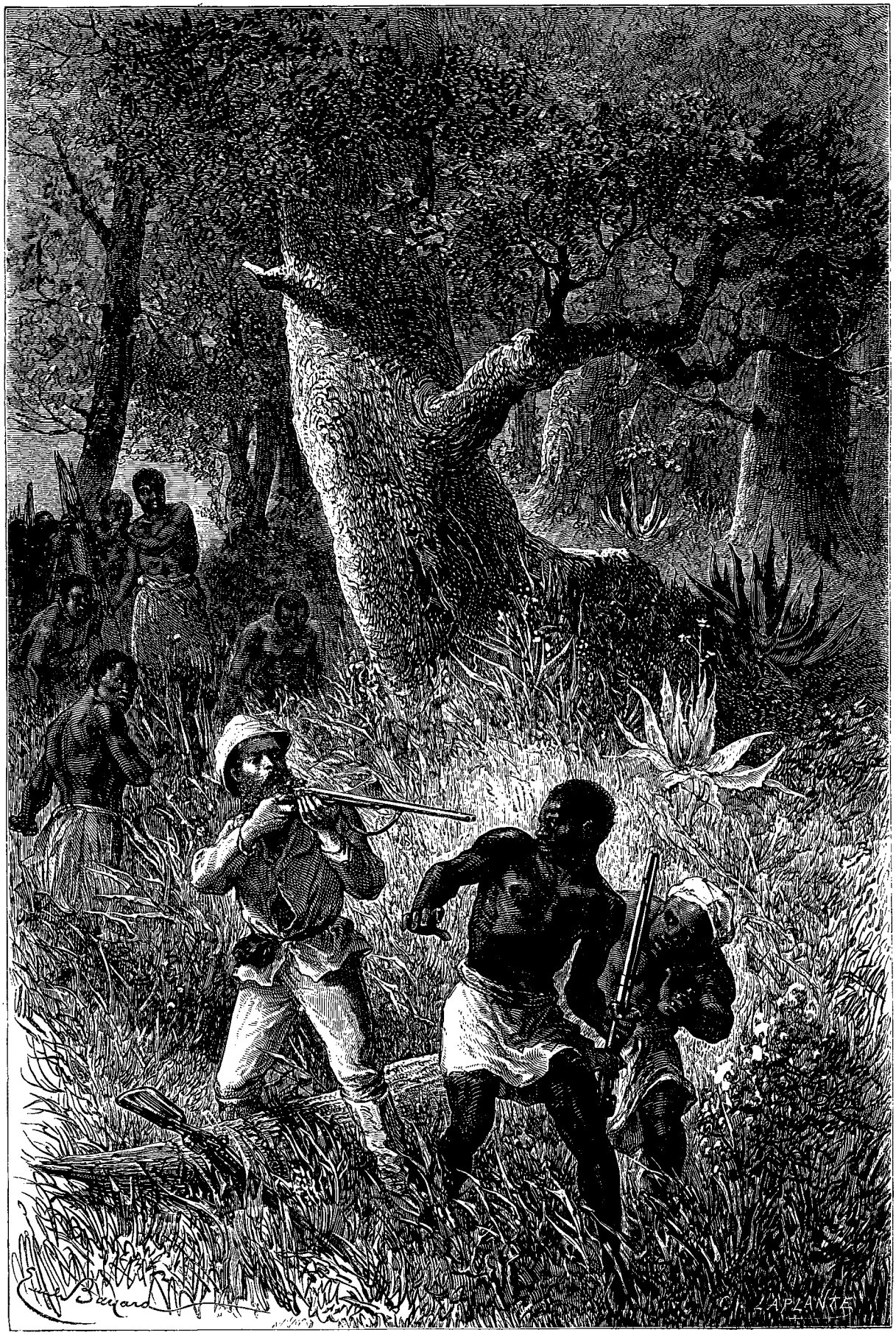
Il faut dire que de toute part venaient des bruits de guerre : on assurait que Mbogo se dirigeait vers l'Ougounda avec un millier d'hommes; que les Vouazavira avaient attaqué une caravane; que Simba parcourait le pays à la tête d'une bande féroce, etc, etc.

Le jour suivant, un petit village, enfoui dans la feuillée, nous vendait du maïs et du choroko, aliment très-sain, dont j'ai parlé plusieurs fois. Dans ce village, comme ailleurs, des boîtes cylindriques, faites avec l'écorce du mtoundou, renfermaient le grain; mais c'est là que j'ai vu la plus grande de ces caisses : dix pieds de haut et sept de large.

A la sortie des champs nous trouvâmes, sur un terrain craquelé par le soleil, un éparpillement de chênes noirs, avec çà et là un étang desséché, dont la vase était criblée de traces d'éléphants et de rhinocéros. Le lendemain, sur le même sol, le dalbergia se joignait au chêne noir, en compagnie d'arbres nains, au-dessus desquels s'élevaient de nombreuses fourmilières, qui ressemblaient à des dunes.

La fièvre couve en permanence dans cette région boisée, où la nature n'a rien fait pour l'écoulement des eaux. Pendant la saison sèche, on ne la croit pas malsaine; l'herbe roussie et les traces pétrifiées des animaux, qui les ont fréquentées à l'époque humide, donnent aux clairières un sombre aspect, mais qui n'a rien d'inquiétant. Si, dans le fourré, des monceaux d'arbres gisent çà et là à tous les degrés de décomposition, des milliards d'ouvriers ardents travaillent sans relâche à les faire disparaître, et rien n'offense ni la vue ni l'odorat. Cependant il s'échappe de cette terre desséchée, de cette végétation morte un poison subtil qui vous pénètre, et qui n'est pas moins dangereux que celui qu'on res-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

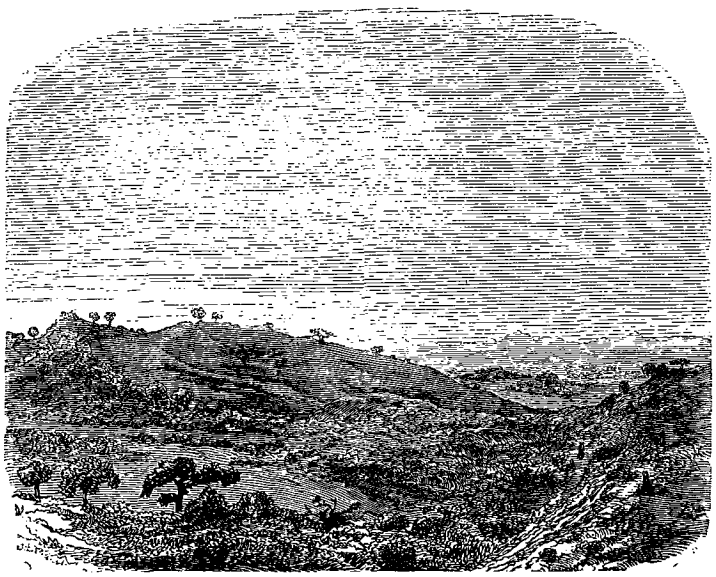


Révolte au bord du Gombé. — Dessin d'Émile Bayard, d'après M. Stanley.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

pire, dit-on, à l'ombre de l'upas. Une langueur oppressive vous envahit, la tête vous brûle, le feu est dans vos veines, la soif vous dévore. Dans l'air embrasé flottent des monstres hideux, reptiles inconnus, se transformant sans cesse pour devenir plus horribles. Chaque effort pour fuir cette vue la rend plus effroyable et crée de nouvelles souffrances. Nombreuses, nombreuses sont les heures que j'ai passées gémissant et me débattant dans ce cercle infernal. Tortures de l'esprit, tortures du corps, oh! l'atroce agonie! Rien ne l'apaise : les soins les plus vigilants, les attentions les plus douces, le dévouement le plus humble, tout vous irrite, tout vous affole.

Le 1er octobre, ayant marché au sud-sud-ouest, nous arrivâmes au bord d'un large étang. Près de la rive, sous un arbre splendide, était un vieux kraal, qui en moins d'une heure fut transformé en un camp superbe. L'arbre était un figuier-sycomore, le géant des fôrêts de l'Ounyamouézi. Jamais je n'en ai vu de plus beau : trente-huit pieds de circonférence; et il eût abrité un régiment; son ombre avait cent vingt pas de diamètre.



Vue en face de mon tembé. — Gravure tirée de l'édition anglaise.

Le soleil baissait à l'horizon, il couvrit le ciel d'or et d'opale, il empourpra la cime des arbres. Une sérénité profonde régna partout, et fit sentir, même aux natures incultes qui m'entouraient, l'exquise jouissance du repos dans les vastes solitudes. Couché sous la voûte de feuillage, et regardant le jour s'éteindre, je laissai courir mon esprit. Il me conduisit d'abord en Amérique, près de ceux que j'aime; puis il me ramena à ma tâche incomplète, à celui que je cherchais, qui peut-être était mort, peut-être bien loin, peut-être à côté de nous, dans cette même forêt, dont les arbres me cachaient l'horizon. Pourquoi faut-il que l'homme se rende pas à pas où l'appellent ses désirs? Que ne pouvais-je, d'un vol aussi rapide que ma pensée, résoudre cette question qui me revenait sans cesse : « Vit-il encore? »

Le lendemain, six heures et demie de route nous firent arriver à Manyara. L'entrée nous en fut interdite; la guerre étant partout, les habitants n'admettaient chez eux aucun étranger. Dès que nous fûmes établis, j'envoyai le guide au village pour y faire des achats; nous avions en perspective un trajet de neuf marches dans une région déserte, il nous fallait des provisions. Mon homme revint bientôt les mains vides : la vente des grains était défendue.

Choisissant dans mes plus belles étoffes deux draperies royales, je les fis porter au chef par Bombay, avec l'assurance de mon amitié. Le chef renvoya l'homme et l'étoffe, en me priant de le laisser tranquille.

Réduits à se coucher sans souper, mes gens étaient de fort mauvaise humeur; autour des feux se complotait une désertion en masse.

Le lendemain matin, je renvoyai Bombay avec quatre manteaux d'étoffe précieuse, huit mètres de cotonnade et de nouveaux compliments. Cette fois, au bout d'une heure, je vis arriver des caisses remplies de sorgho, de maïs, de riz, de fèves, de gesse; et bientôt le chef lui-même accompagné de trente mousquets et de vingt lances. Enfin, derrière les guerriers, venait un présent de volailles, de chèvres, de miel, et assez de grain pour nourrir tous mes hommes pendant quatre jours.

J'allai recevoir le chef à la porte du camp, et l'invitai à venir dans ma tente, où j'avais déployé tout mon luxe. Ma-Manyara, un homme vigoureux et de grande taille, fut prié de s'asseoir, ainsi que ses officiers. Ils me contemplèrent tous avec un étonnement inexprimable; ils se regardèrent les uns les autres, puis éclatèrent de rire en faisant claquer leurs doigts à plusieurs reprises. Ma carabine et mes revolvers, dont le travail leur parut surhumain, inspirèrent au chef des éloges d'une telle éloquence que je me crus obligé de continuer l'exhibition. A chaque nouvel objet, c'étaient des rires convulsifs. J'ouvris ma boîte à médicaments; mes visiteurs s'accrochèrent les deux index, et, leur enthousiasme croissant toujours, ils se les tirèrent à me faire craindre de les voir se disloquer. Le chef demanda à quoi servaient ces petites bouteilles, dont la beauté et l'arrangement le faisaient soupirer d'admiration.

« *Dohoua*, » répondis-je; ce qui signifie médecine. « Voilà, par exemple, pour guérir le mal de tête et la morsure des serpents, » ajoutai-je, en montrant de l'ammoniaque. Aussitôt le chef de se plaindre du mal de tête, et de vouloir de cette drogue. Je lui dis de fermer les yeux, et lui mis le flacon sous le nez. Il tomba à la renverse, avec des contorsions indescriptibles. Ses officiers ne se sentaient pas d'aise; ce n'é-

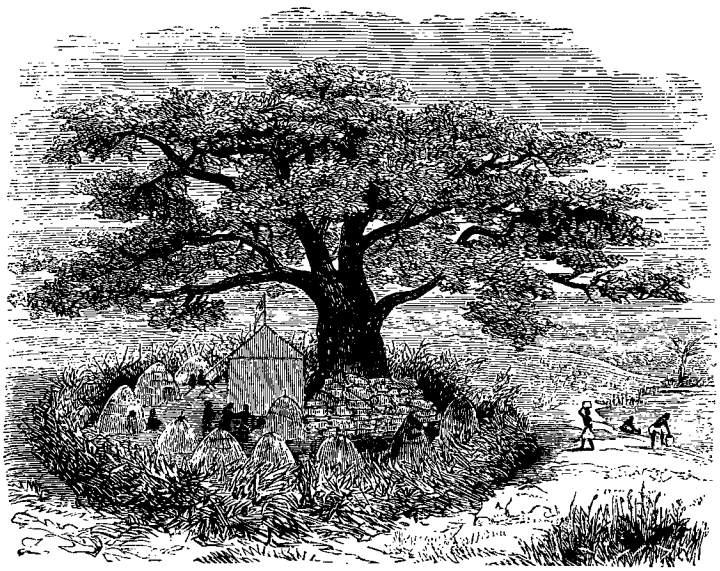
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

taient plus des éclats de rire, c'étaient des rugissements. Ils se pinçaient les uns les autres, battaient des mains, faisaient claquer leurs doigts, et mille extravagances.

Ma-Manyara finit par se relever; il était en larmes à force de rire. « Oh! disait-il en partant, ces blancs savent tout au monde; les Arabes ne sont que de la boue auprès d'eux. »

Le surlendemain nous étions dans un parc magnifique : un immense tapis de verdure, moucheté de sombres massifs, orné de grands arbres, qui, çà et là, se dressaient dans toute leur beauté. Le Gombé y traînait ses eaux paresseuses; et du sommet des mamelons, qui accidentaient la plaine, se voyaient des troupeaux de buffles, de zèbres, de girafes, d'antilopes, qui firent couler mon sang deux fois plus vite. C'était bien là le paradis des chasseurs. Pendant les trois jours que nous y avons passés, on apporta au camp deux buffles, deux sangliers, trois bubales, un zèbre, un pallah, trois petites outardes, huit pintades, un pélican et deux aigles, sans parler de deux silures qui furent pris dans le Gombé.

La plus grande partie de la venaison avait été boucanée; nous pouvions braver le désert; et je donnai l'ordre de lever le camp, au vif regret de mes amateurs de viande Ils me firent prier par Bombay de rester un jour de plus. Je refusai net et grondai le capitaine de s'être chargé de la commission.



Figuier-sycomore. — Gravure tirée de l'édition anglaise.

Le départ fut maussade : pas un souffle du guide, pas un chant, pas un mot. Je restai à l'arrière-garde pour activer les traînards. Au bout d'une demi-heure je vis la caravane au repos, les bagages par terre, et les hommes parlant et gesticulant d'un air irrité. Prenant mon fusil des mains de Sélim, je le chargeai avec du plomb, j'ajustai mes revolvers, et j'allai droit aux groupes. Mes hommes, de leur côté, avaient pris leurs armes; deux d'entre eux, dont les têtes se voyaient au-dessus d'une fourmilière, avaient le fusil braqué sur la route. L'un de ces derniers était le guide Asmani, un colosse : plus de six pieds sans chaussures et des épaules à défrayer deux hommes; le second était Mabrâk, son inséparable.

Je les mis en joue, et leur commandai de venir s'expliquer à l'instant. Asmani avança d'un pas oblique, en affectant de sourire, mais ayant dans le regard le sombre feu du meurtre. L'autre se glissa derrière moi, et versa de la poudre dans le bassinet de son mousquet. Je me retournai vivement et lui mis le canon de mon fusil à deux pieds de la figure : l'arme lui tomba des mains. Regardant alors Asmani, je lui ordonnai de déposer la sienne. En disant cela, je pressai sur la détente; jamais homme n'a été plus près de la mort. Il leva le bras pour épauler; — son dernier moment était venu, lorsque Mabrouki, un ancien serviteur de Speke, lui arracha le mousquet, en s'écriant : « Malheureux! tu ose viser ton maître? » Puis se jetant à mes pieds, Mabrouki me supplia de ne pas les punir. « Tout est fini, dit-il; plus de querelle. Nous irons tous au lac; nous retrouverons le vieux Mousoungou. N'est-ce pas que vous viendrez tous?

— Oui, nous irons; oui, maître, s'écria toute la bande.

— Demande pardon, ou va-t'en! » reprit l'orateur, en s'adressant à Asmani, qui s'exécuta de bonne grâce.

Toujours la forêt. — Influence du lac. — Sélim. — Joyeux départ. — Confiance. — Pays varié. — Fondrières. — Le Roungoua. — Ouzavira. — Contrée désolée. — Village désert. — Léopard. — Un sanglier.

La forêt nous enveloppait toujours. Du sommet des collines, nous la voyions s'étendre à l'occident jusqu' à un horizon lointain, que fermait une longue muraille, dont le faîte aplati dominait la plaine de cinq ou six cents pieds.

Bien que nous fussions encore à douze ou quinze marches du lac, son influence se faisait déjà sentir. Les jongles devenaient plus épaisses, l'herbe d'une hauteur énorme. Quatre villages, enfouis dans le hallier, s'y trouvaient défendus comme par un mur de pierre. A leur entrée principale, neuf crânes blanchis, plantés sur autant de perches, annonçaient que le pays était en guerre avec les Vouazavira, dont le territoire se trouvait plus à l'ouest. Sélim était alors si malade qu'il fallut s'arrêter.

Après moi, Sélim était le membre le plus important de l'expédition. C'était grâce à lui que j'avais pu m'entendre avec les Arabes; c'était à lui que j'avais dû leur bienveillance. Il avait été élevé par l'évêque Gobat, et lui faisait le plus grand honneur. Je l'avais pris en janvier 1870; depuis cette époque il ne m'avait pas quitté. Bon Sélim! fidèle et dévoué jusqu'à la

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

mort; sans peur et sans reproche ! C'est lui qui m'a sauvé à Mfouto; et en lui donnant ces éloges, je sens combien ils suffisent peu à exprimer ma reconnaissance.

Des soins constants le remirent bientôt sur pied; le quatrième jour il put supporter l'âne. Jamais départ ne fut plus gai. Mes gens reprenaient confiance, car, disaient-ils, on sentait le poisson du lac.

Le pays était charmant : une foule de petits cônes, des monts détachés, à cime plate, dans une immense étendue, et devant nous la ligne de faîte qui sépare le Roungoua du Malagarazi; mais plus de charme pour la vue que d'agrément pour la marche.

Notre camp fut établi dans la jongle près d'un étroit ravin, à fond vaseux, d'où suintent une partie des eaux qui forment les sources du Roungoua. Ce n'était là qu'un échantillon des bourbiers que nous avions à franchir, les uns de quelques pas seulement, les autres de cent mètres et plus.

Nous entrâmes bientôt dans le pays redouté des Vouazavira; mais pas un ennemi en vue : Simba, chef des Vouakahouendi, avait balayé tout le nord de la province; et la seule chose qui frappa nos regards fut une contrée désolée, naguère très-populeuse, à en juger par le nombre des villages que le feu y avait détruits. Le sol était fertile, la scène accidentée : des cônes, des escarpements dans toutes les directions.

Une seconde marche dans ce pays pittoresque nous fit arriver à la Mpokoua, l'un des affluents du Roungoua. Près de la rivière se trouvait un village récemment abandonné, et tel que les habitants l'avaient laissé : les cases intactes, les jardins remplis de légumes; et, sur les branches des arbres, les pénates et

Village dans l'Ouzavira. Dessin de A. Delauney, d'après une gravure de l'édition anglaise.

les lares, représentés par de grands vases d'une excellente facture.

C'est dans le groupe montagneux d'où sort la Mpokoua que nous avons rencontré pour la première fois les grands carnassiers d'Afrique. Nous étions arrêtés près d'un fourré entremêlé de grands arbres. Tandis que le camp se dressait, l'homme qui était chargé de nos bêtes les conduisit à l'abreuvoir, et ne trouva pour gagner l'eau qu'un tunnel pratiqué dans la jongle par les éléphants et les rhinocéros. La petite bande n'était pas entrée dans ce sombre passage, qu'un léopard sauta à la gorge de l'un des ânes. Celui-ci jeta des braîments épouvantables, auxquels ses compagnons répondirent de telle sorte que l'assaillant lâcha prise et se sauva tout effaré.

Au bruit de cette aventure, je partis avec Kaloulou, mon petit servant d'armes, qui portait mon fusil de rechange et un supplément de munitions.

J'avançais lentement le long du fourré, espérant y voir briller les yeux courroucés d'un lion, et me figurant le noble animal dans toute sa majesté. Au bout d'une heure de cette marche prudente, n'apercevant rien, je devins brave et me glissai dans une caverne épineuse.

Sorti de cette retraite, je vis dans la forêt un sanglier rougeâtre, aux défenses énormes, qui pâturait paisiblement. Je laissai Kaloulou derrière un arbre, jetai mon casque de liége au pied d'un autre, et me mis à la rampée. A quarante pas de la bête, je la visai à l'épaule. Elle fit un bond, se hérissa et releva la queue : un aspect formidable. Au lieu de tomber, ainsi que je m'y attendais, elle chargea avec fureur dans la direction du coup, et reçut en passant une autre balle qui la traversa de nouveau. Elle continua sa route, et n'était plus qu'à cinq ou six mètres de Kaloulou, quand cette fois elle tomba. Comme je m'avançais

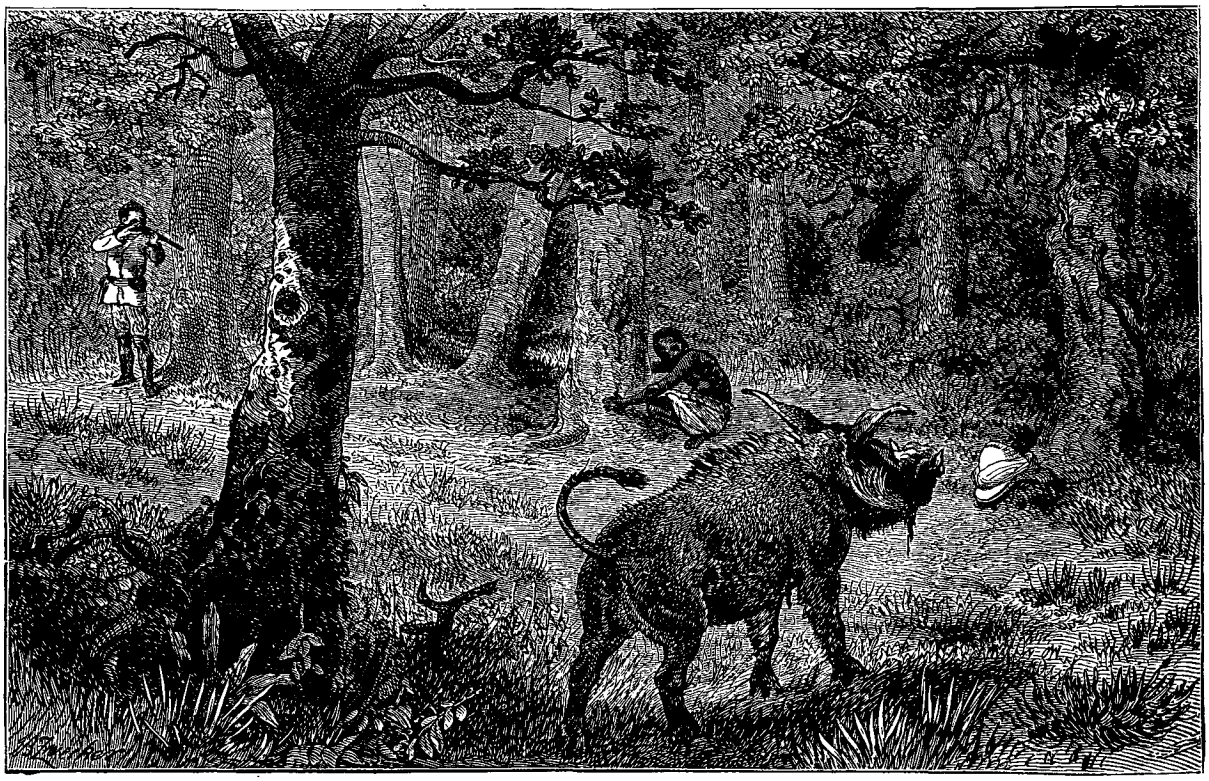
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

pour lui couper la gorge, elle se releva, aperçut le petit nègre et en fut détournée par mon chapeau, dont la blancheur attira son attention. Terrifiée à cette vue, elle poussa un grognement d'effroi, et se jeta dans le fourré, où il était impossible de la rejoindre.

Toujours la guerre. — Pas de guides. — Nouvelles difficultés. — Privations. — Vue pittoresque. — Encore la guerre. — Chemin détestable. — Au bord du Malagarazi. — Passage. — Nouvelles. — Tribut. — Arrêté. — Chef superbe. — Exactions sur exactions. — Dans les jongles. — Dernière alerte. — Au port.

Les caravanes, d'ailleurs assez rares, qui passaient dans le Rousahoua, où nous allions entrer, se dirigeaient ensuite vers le lac par le pays de Pombourou. C'était également le chemin que nous voulions suivre; mais la guerre venait d'éclater dans les provinces où il nous eût conduits. Après mûre délibération, nous résolûmes de prendre au nord afin d'atteindre le Malagarazi, affluent considérable du Tanganîka. Malheureusement personne de ma bande ne connaissait la route, et le chef du village, où cette décision fut prise, ne voulut permettre à aucun de ses hommes de nous servir de guide. A dater de ce jour, les difficultés reparurent. Inquiétude ou caprice, mes gens trouvèrent mille prétextes pour s'arrêter; et les privations s'ajoutèrent à leur mauvais vouloir.

Le 28, nous avions marché pendant six heures sans apercevoir de culture. Le lendemain, une vue sublime, mais peu encourageante : d'un côté des ravins sauvages, de l'autre des masses de grès entièrement nues. De



Sanglier blessé. — Gravure tirée de l'édition anglaise.

végétation nulle part, excepté dans quelques fissures, et à la base d'escarpements rougeâtres, où un peu de terre avait glissé.

Une longue série de descentes nous conduisit au fond d'un ravin, dont les falaises se dressaient à mille pieds au-dessus de nos têtes. Dans ces nombreux détours la gorge s'élargit, et se transforma en une plaine inclinée au couchant. La route que nous suivions, allant au nord, s'engagea dans une petite chaîne où des rochers sourcilleux portaient des villages déserts. Nous campâmes au pied d'un sycomore; j'y gravai mon nom avec la date, et j'ajoutai : *starving* (mourant de faim).

Le jour suivant, nous étions dans l'abondance; mais devant nous les gens se battaient à propos de quelques salines, et il n'y avait plus moyen de passer. Toutefois le chef du village, moyennant beaucoup d'étoffe, consentit à nous prêter des hommes qui nous conduiraient par un chemin que l'on ne prenait pas d'habitude, en ce sens qu'il était détestable. Une caravane de trente-cinq porteurs avait disparu tout entière dans le premier marais que nous avions à franchir.

La route se fit néanmoins sans accidents, et nous atteignîmes le Malagarazi. On nous accorda le passage au prix de cinquante-six choukkas, presque un ballot d'étoffe. J'envoyai Bombay; il parla sept heures durant, et revint avec une demande de vingt-trois dotis. C'était vingt mètres de gagnés; je m'exécutai en me félicitant de n'être pas volé davantage. Trois heures après, il m'était réclamé deux fusils et un baril de poudre. Bombay, déjà très-enroué, parla de nouveau

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

jusqu'à onze heures du soir, et abandonna la partie. Je le renvoyai avec deux choukkas, en lui disant de les rapporter si l'on voulait autre chose, et qu'alors je me battrais. Le présent fut accepté.

Restait à s'arranger avec le propriétaire du bac. Nouvelle dispute. Finalement, tout compris, huit mètres d'étoffe et quarante colliers de perles rouges; le tout payé d'avance. Quatre hommes furent déposés sur l'autre rive; mais le bateau ne revint pas. Pour le ravoir, il fallait vingt rangs de perles. Au troisième tour, nouvelle extorsion; et que de paroles! Bref, le passage dura deux heures; et en surplus du chantage que l'on nous fit subir, un crocodile nous prit le meilleur de nos deux ânes.

Le lendemain matin parut une petite bande qui revenait de l'Oujiji; nous demandâmes les nouvelles.

« Un mousoungou est arrivé du Manyéma.

— Un homme blanc?

— Oui.

— Comment est-il habillé?

— Comme vous.

— Est-il jeune?

— Non; il est vieux, sa barbe est blanche.

— Est-il encore à Oujiji?

— Nous l'avons vu il n'y a pas huit jours.

— Est-ce qu'il y est déjà venu?

— Oui; mais il y a longtemps. »

Hourrah! c'est Livingstone. Vite, en marche! Il pourrait partir. Je dis à mes hommes que s'ils voulaient gagner l'Oujiji sans faire de halte, ils auraient chacun huit mètres d'étoffe. Tous acceptèrent; ils étaient presque aussi heureux que moi.

Nous partîmes sur-le-champ, avec deux guides. A la première bourgade on nous avertit de n'avancer qu'avec précaution : une bande victorieuse revenait de la guerre, et, dans son ivresse, attaquait son propre pays; elle avait déjà détruit deux villages et tué sept hommes, voire l'un des fils du chef. On garda le silence, on pressa le pas, et nous arrivâmes sans encombre à la frontière: un simple fossé où il n'y avait pas d'eau. Le fossé franchi, nous étions dans l'Ouhha. Le chef du premier village nous fit savoir immédiatement qu'il était le percepteur royal, le seul qui, dans la province, pût faire payer le tribut. Il nous engageait donc, dans notre intérêt même, à lui envoyer quarante-huit mètres de belle étoffe, ce qui réglerait notre affaire une fois pour toutes. Le procédé nous parut louche; on discuta: six heures perdues. Notre homme ne voulut rabattre que deux dotis; mais il affirmait que nous pourrions atteindre le Rousougi sans nouvelle taxe; celle-ci nous libérait. Il fut payé; et nous partîmes joyeux de n'avoir plus de délai à subir.

Nous passions avec l'assurance de gens qui ne doivent rien, quand deux hommes, se détachant d'un groupe qui paraissait nous observer, accoururent au-devant de la caravane. Les politesses s'échangèrent, puis cette question me fut adressée:

« Pourquoi l'homme blanc passe-t-il sans venir payer le tribut?

— Nous l'avons remis hier au chef de Kahouanga qui nous a dit être chargé de le percevoir.

— Est-ce bien sûr?

— Très-sûr; le percepteur vous le dira lui-même.

— Notre devoir, reprit l'autre, un beau jeune homme à l'air intelligent, est de vous arrêter au nom du roi, jusqu'à ce que nous ayons la preuve du fait. Venez dans notre village; vous y serez à l'ombre, pendant que nos messagers iront à Kahouanga.

— Merci, nous sommes pressés; le village est loin; nous attendrons ici. »

Les messagers partirent. Le beau jeune homme dit un mot à l'oreille d'un jeune gars qui s'éloigna avec la vitesse d'une antilope. Peu de temps après, nous vîmes arriver cinquante guerriers, ayant à leur tête un homme vêtu d'un manteau de drap rouge, armé d'un arc et d'une lance et dont toute la personne était d'une beauté remarquable. On se salua de part et d'autre, puis chacun alla s'asseoir.

La plaine était d'un calme si profond qu'on l'eût dite abandonnée de toute créature vivante. Au milieu de ce silence, le chef prit la parole, et après avoir décliné ses titres :

« Pourquoi, dit-il, l'homme blanc ne vient-il pas dans mon village, où il y a de la nourriture et où nous serions à l'ombre? Veut-il me faire la guerre? »

Je protestai de mes intentions pacifiques. Il insista néanmoins. Comme le soleil était dans toute sa force, nous nous rendîmes à la résidence de ce chef, qui n'était que le second du royaume.

A deux heures revinrent les messagers, disant que le chef de Kahouanga avait bien reçu dix dotis, mais pour son propre compte, non pour celui du roi. Pendant que je m'étonnais, le chef au manteau rouge faisait de petits fagots avec des brins de canne, et m'en présenta dix quand j'eus fini de parler:

« Autant de bâtons, dit-il, autant de dotis. »

Chaque fagot était de dix brins : total cent dotis, quatre cents mètres d'étoffe! j'offris le dixième.

« Dix dotis au roi de l'Ouhha! Vous ne partirez pas que vous n'ayez donné la somme entière. »

Sans rien répondre, je me retirai dans la case que l'on m'avait préparée. J'appelai Bombay, Asmani et deux autres.

« Je me battrai, leur dis-je, et nous passerons. » Ils furent terrifiés.

« Oh! maître, pensez-y, supplia Bombay. Que pourrons-nous contre tous ces villages? Ils vous tueront; ne donnez pas votre vie pour un lambeau d'étoffe. Payez, maître; c'est pour la dernière fois, le grand moutouaré l'affirme.

— Mais c'est un vol; après l'étoffe ils prendront mes fusils; ils vous prendront vous-mêmes!

— Payez, maître; c'est bien la dernière fois. »

Tous étaient du même avis.

« Allez donc, Bombay; offrez d'abord vingt dotis,

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

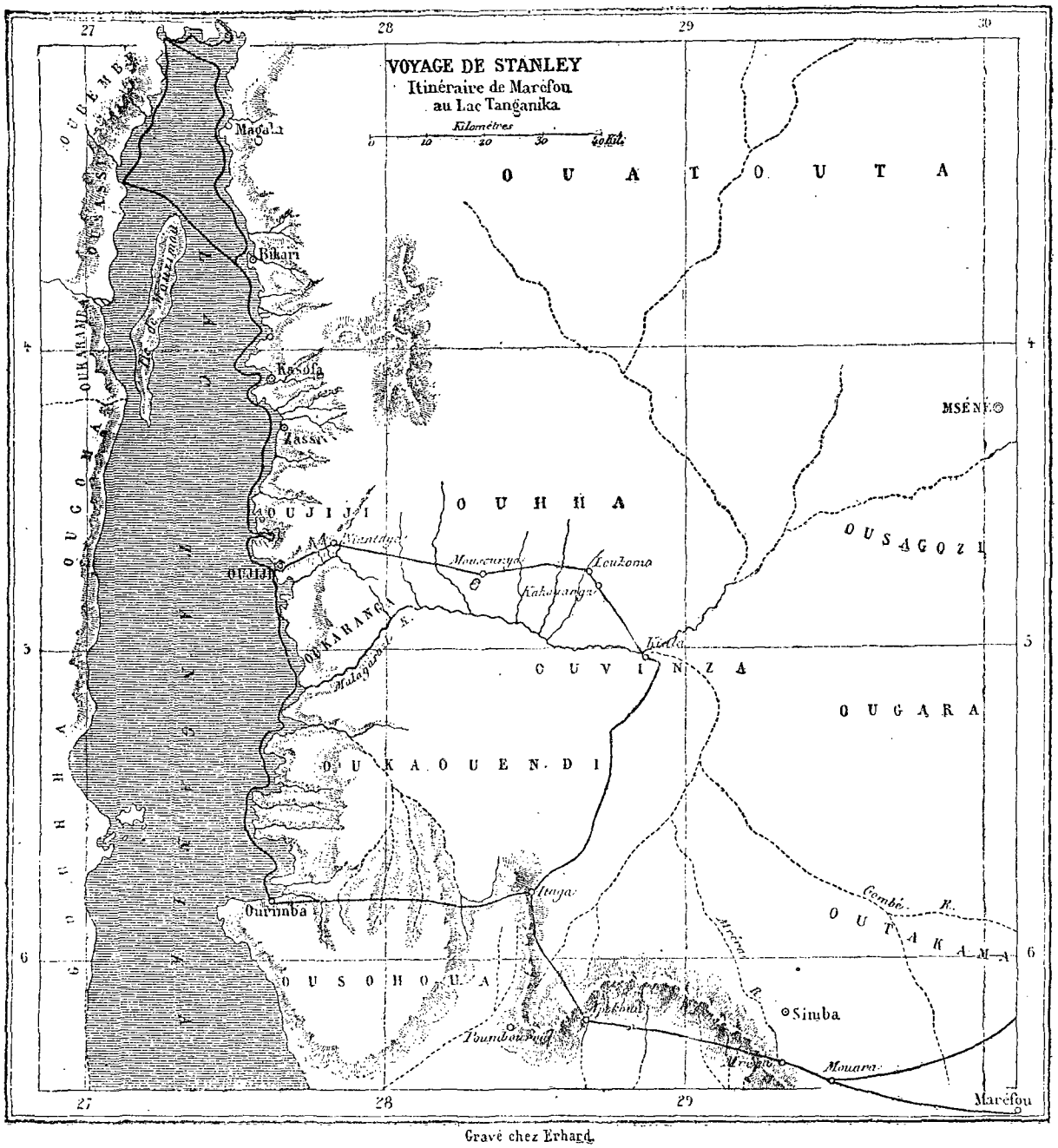
puis trente, puis quarante; ne cédez que lentement; et ne dépassez pas quatre-vingts, ou je me battrai. »

La dispute dura jusqu'à neuf heures du soir, et s'arrêta à soixante-quinze dotis.

Au point du jour nous étions en marche, tristes et silencieux. Encore quelques moutouarés et nous n'aurions plus de pain. Mais c'était le dernier tribut; il n'y fallait plus songer. Quatre heures après, nous nous arrêtâmes. Je vis arriver deux hommes de la part du frère du roi :

« Trente dotis, ou l'on ne passe pas. »

Je n'oserais pas dire ma colère; c'était de la rage. Me battre ou mourir plutôt que de céder. — Mais à




Gravé chez Erhard.

quatre jours de Livingstone! Ciel miséricordieux! Que faire? Pour la dernière fois, disait-on. Deux fois on me l'avait dit, et j'avais encore cinq chefs à rencontrer! Mais il fallait partir.

« Allez, Bombay, et donnez le moins possible. »

Je fis venir les deux hommes qui avaient réclamé le tribut, et leur demandai si l'on ne pourrait pas éviter l'impôt en se jetant dans les bois? Après de longs discours, l'un d'eux accepta de nous servir de guide jusqu'à la frontière. Conditions : quarante mètres d'étoffe, départ nocturne, et dans le plus grand silence, pour ne réveiller personne.

A minuit mes hommes sortaient du camp par petits groupes; à trois heures nous étions dans le

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

fourré. Tous marchaient bravement, sans murmures, bien qu'ensanglantés par les herbes tranchantes. Malgré la fatigue on ne s'arrêta qu'au bord du Rousougi. Des porteurs de sel nous aperçurent, jetèrent leurs charges, et s'enfuirent, en criant, vers des villages qui pouvaient être à une distance de quatre milles. Mes hommes reprirent leurs fardeaux, et nous courûmes à une jongle qui se trouvait en face de nous. A peine étions-nous dans le hallier, que la femme de l'un des membres de la caravane se mit à jeter les hauts cris, sans qu'on pût deviner pourquoi.

« Faites-la taire, ou nous sommes perdus, » vint me dire le guide.

Je lui posai la main sur la bouche; elle n'en cria que plus fort. La frayeur était au comble; le mari, livide de colère, tira son sabre, et me demanda la permission de tuer cette femme. Je pris mon fouet :

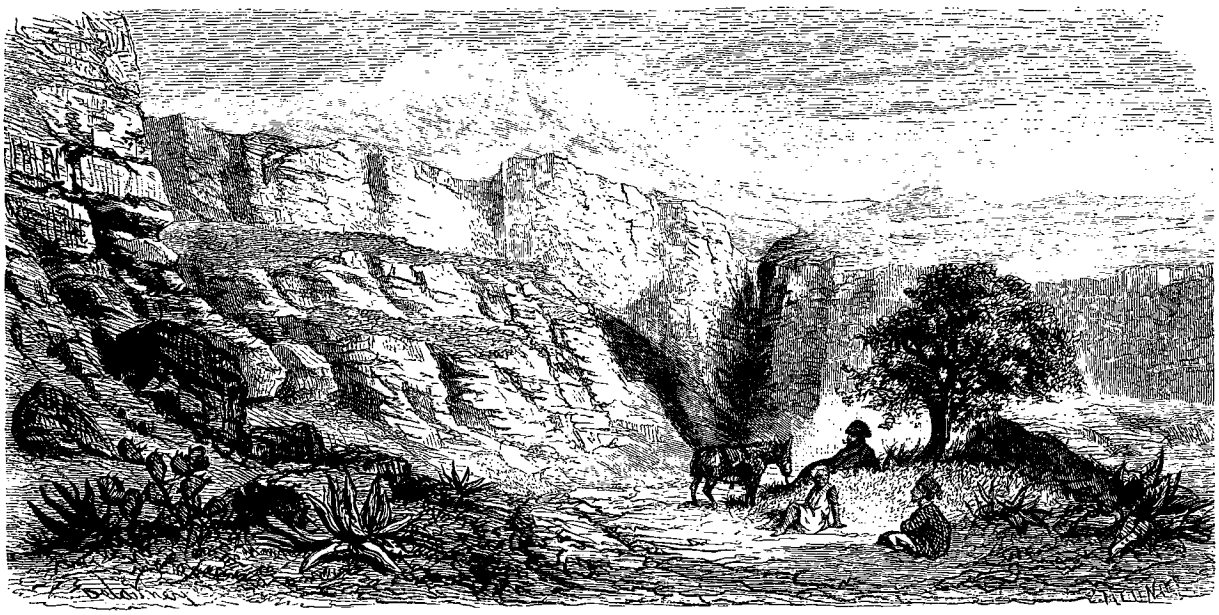
« Vous tairez-vous?

— Non. »

Je frappai une fois, deux fois.... Ce ne fut qu'à la neuvième qu'elle cessa de crier. On lui mit un mouchoir sur les lèvres; on lui attacha les mains, et la caravane se remit en marche. Pas de camp, pas de feu; personne ne se plaignait .Nous arrivâmes de la sorte au Rougoufou, large cours d'eau peu profond près duquel nous nous arrêtâmes. Un roulement lointain frappa mon oreille.

Est-ce le tonnerre? demandai-je. On me répondit que c'était le Kabogo, une haute montagne, située sur la rive occidentale du lac, et trouée de cavernes profondes où s'engouffraient les vagues.

Le ciel commençait à blanchir quand nous sortîmes



Vue prise dans l'Ouvinza. — Dessin de A. Delauney, d'après une gravure de l'édition anglaise.

de la jongle. On revoyait le sentier; notre guide se crut hors de l'Ouhha, et jeta un cri de joie que les hommes répétèrent. Tout à coup les premières cases d'un village apparurent : le guide s'était trompé. Je fis égorger les volailles et les chèvres, qui pouvaient nous trahir, et tout le monde se redirigea vers le fourré. Comme le dernier d'entre nous passait, un indigène sortit de sa hutte, en poussant un cri d'alarme, bientôt suivi de rumeurs confuses.

Ce fut notre dernière alerte.

Il était grand jour; de petites vallées s'offraient à nos regards, vallées charmantes pleines d'arbres à fruits, de fleurs rares, de ruisseaux transparents; l'un d'eux fut passé, et nous nous trouvâmes dans l'Oukaranga. Notre joie tenait du délire. Qui se rappelait maintenant ce que nous avions souffert?

Le soleil baissait; nous marchions depuis neuf heures; personne n'était fatigué.

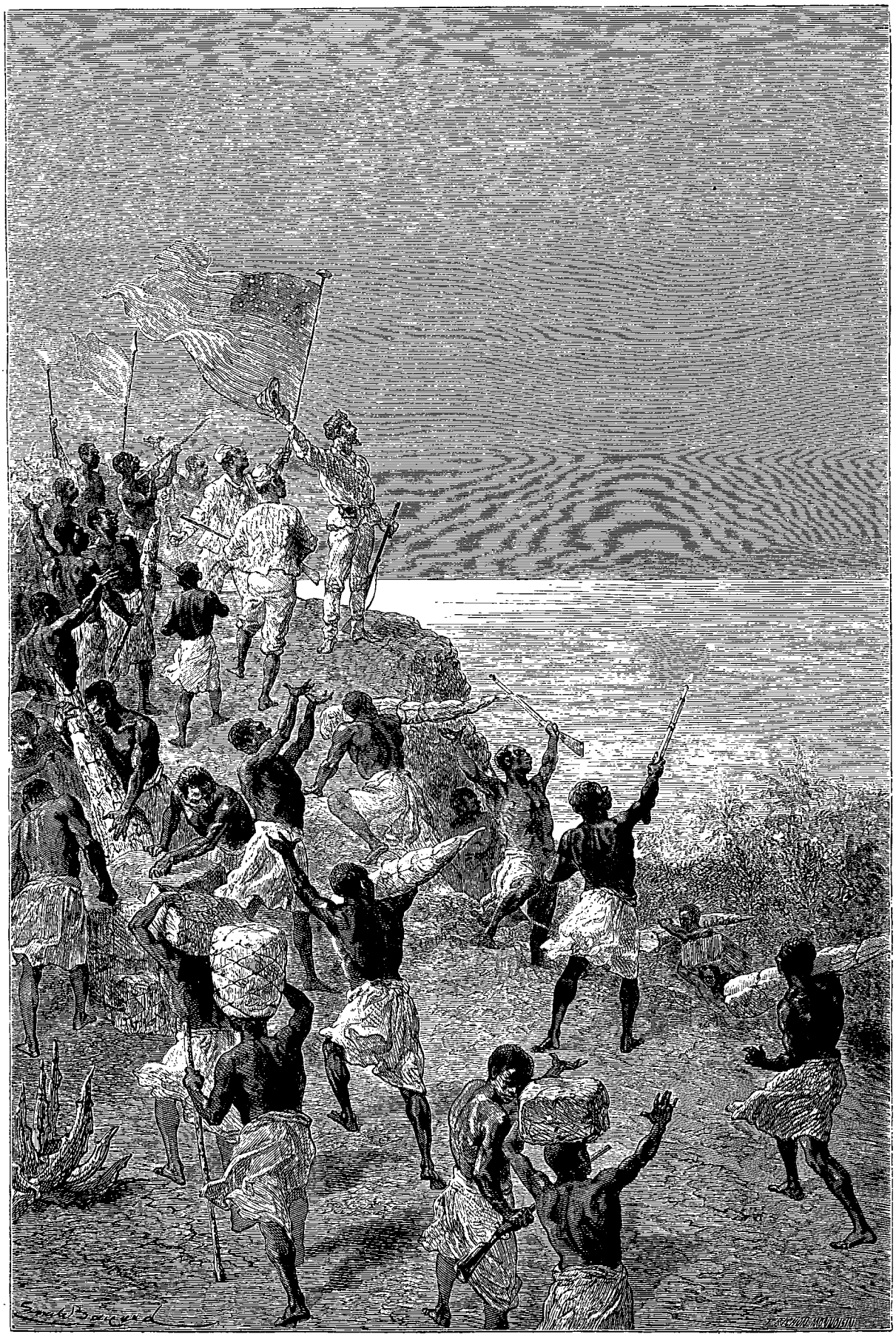
Nous sommes à Nyantaga; le chef se présente; il me fait donner trois moutons gras, de la farine, du miel, de la bière, et se trouve heureux de huit mètres d'étoffe que je le prie d'accepter.

On dresse ma tente. Je dis à Sélim : « Tirez de la caisse mes habits neufs, pour que je paraisse en bonne tenue devant l'homme que nous verrons demain. »

Pour extrait et traduction : Henriette Loreau.

*(La suite à la prochaine livraison.)*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Hourrah, Tanganika ! — Dessin d'Émile Bayard, d'après M. Stanley.



© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

# VOYAGE A LA RECHERCHE DE LIVINGSTONE

## AU CENTRE DE L'AFRIQUE,

PAR M. HENRY STANLEY, CORRESPONDANT DU *NEW-YORK HERALD*[1].

1871-1872. — TEXTE TRADUIT DE L'OUVRAGE ANGLAIS « HOW I FOUND LIVINGSTONE » AVEC L'AUTORISATION DE L'AUTEUR.

Six heures de marche. — Belle matinée. — Hourrah! Tanganîka. — Vallée du Liouké. — Arrivée. — Good morning, sir. — Souzi, le domestique de Livingstone. — Nouveau good morning. — Je vois le docteur, dit Sélim. — Émotion et dignité. — Fausse honte. — Sous la vérandah. — Le siége du docteur. — Entretien. — Contemplation. — Récit. — Dépêches. — Que se passe-t-il dans le monde? — Revue. — Présents. — Repas. — Appétit de Livingstone. — Vin de Sillery. — La cuisinière du docteur. — Fin du jour.

10 novembre 1871, deux cent trente-sixième jour à compter de notre départ de la côte, cinquante et unième de celui de l'Ounyanyembé. Position d'Oujiji : ouest-sud-ouest; six heures de marche.

Nous voilà hors du village; tous sortis de la palissade. Le temps est superbe; une matinée radieuse; l'air est frais, le ciel est souriant, la feuillée du plus beau vert. L'eau du Moukti, en se précipitant sous la frange d'émeraude qui borde ses rives, semble nous défier à la course par son bruyant murmure. Chacun de nous est aussi pimpant, aussi heureux que le jour où nous avons quitté Zanzibar, et qui nous paraît vieux d'un siècle; nous avons subi tant de choses!

« En avant, camarades! — Oui, par Allah! maître; » et la marche est rapide. D'abord sur une colline fourrée de bambous; ensuite au fond d'un ravin, où gronde un petit torrent tumultueux. Puis une autre colline, puis un sentier, au flanc d'une rampe, où nous avançons comme seuls peuvent le faire des gens pressés, dont la conscience est légère.

Encore deux heures de ce pas alerte, et du haut de cet escarpement qui nous cache l'horizon, nous verrons le lac. Je me retiens pour ne pas crier.

Nous gravissons la rude montée sans reprendre haleine, de peur que cette grande vue ne nous échappe. Le sommet est gagné : ce n'est pas encore là. Toujours plus loin! Enfin, là-bas, un miroitement entre les arbres; puis l'immense nappe d'argent bruni, sous un vaste dais d'un bleu limpide : pour draperies de hautes montagnes, pour crépines des forêts de palmiers. « Hourrah! Tanganîka. » Toute la bande répète mon cri de joie : des hourrahs de stentors; et forêts et collines partagent notre triomphe.

« Est-ce de là que Burton et Speke l'ont découvert? demandai-je à Bombay.

— Je ne sais pas au juste, maître; dans tous les cas c'est aux environs. »

Pauvres éprouvés! l'un était à demi paralysé, l'autre à peu près aveugle. Et moi? — J'étais si heureux, qu'aveugle et paralysé tout à fait, je crois qu'à ce moment suprême j'aurais recouvré la vue, pris mon lit et marché.

Nous descendîmes l'escarpement, ayant en face de nous la vallée du Liouké. Vers onze heures nous avions gagné les roseaux qui bordent la rivière. Le gué fut traversé, puis la seconde bordure; et nous nous trouvâmes au milieu de jardins, vraies merveilles de végétation. Trop ému pour saisir les détails, je vis seulement de gracieux palmiers, des terrains encombrés de légumes, et de petits villages, avec de frêles palissades.

Une crête, dont la roche était nue, la dernière des myriades de ses pareilles que nous avions franchies, fut escaladée; et nous vîmes en bas le port d'Oujiji; il n'était pas à cinq cents mètres.

« Déployez le drapeau, et chargez les armes : — Un, deux, trois. » — Près de cinquante fusils saluèrent en même temps le village où était l'homme que nous cherchions.

Les salves se répétèrent, annonçant l'arrivée d'une caravane; et la foule accourut. C'était la première fois que la bannière étoilée paraissait dans le pays; mais, parmi les spectateurs, beaucoup l'avaient vue flotter à Zanzibar; et les cris de *Bindera mérikani!* le drapeau américain! s'élevèrent de tous côtés.

La foule, grandissant toujours, se presse autour de nous. Gens de dix provinces, Zanzibarites, indigènes et Arabes nous souhaitent la bienvenue. Tout à coup, au milieu des *Yambo bana!* qui nous assourdissent, j'entends dire à ma droite : « Good morning, sir. » Je tourne vivement la tête, cherchant qui a proféré ces paroles; et je vois une figure rayonnante, mais du plus beau noir, sous un turban de calicot.

« Qui diable êtes-vous? demandé-je.

— Souzi, le domestique de Livingstone, répond-il, en montrant ses dents blanches.

— Le docteur est ici?

— Oui, monsieur.

— En êtes-vous bien sûr?

— Je le quitte à l'instant même.

— Good morning, sir, dit une autre voix.

— Encore un! m'écrié-je.

1. Suite. — Voy. p. 1, 17 et 33.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

— Oui, monsieur.

— Votre nom ?

— Je m'appelle Choumah.

— L'ami de Vouékotani, qui était parti avec Livingstone?

— Oui, monsieur.

— Le docteur va bien ?

— Non, monsieur.

— Maintenant, Souzi, allez prévenir votre maître de mon arrivée. »

Souzi, parti comme une flèche, revint bientôt me prier de lui dire comment on m'appelait. Le docteur, ne voulant pas le croire, lui avait demandé mon nom ; et il n'avait su que répondre. Mais pendant les courses de Souzi, la nouvelle que c'était bien la caravane d'un blanc avait pris de la consistance ; les plus marquants d'entre les Arabes s'étaient groupés devant la maison de Livingstone, et ce dernier était venu les rejoindre pour savoir à quoi s'en tenir. Sur ces entrefaites, la caravane s'arrêta. « J'aperçois le docteur, me dit Sélim ; il est très-vieux. »

Que n'aurais-je pas donné pour avoir un petit coin de désert, où, sans être vu, j'aurais pu me livrer à quelque folie : me mordre les mains, faire une culbute, déchiqueter un arbre ; enfin donner cours à la joie qui m'étouffait. Mon cœur battait à se rompre ; mais je ne laissais pas mon visage trahir mon émotion, de peur de nuire à la dignité de ma race. Me tenant donc le plus dignement possible, j'écartai la foule, et me dirigeai, entre deux haies de curieux, vers le demi-cercle d'Arabes devant lequel était l'homme à barbe grise.

Tandis que j'avançais lentement, je remarquais sa pâleur et son air de fatigue. Il avait un pantalon gris, un petit paletot rouge, une casquette bleue à galon d'or fané. J'aurais voulu courir à lui ; mais j'étais lâche en présence de cette foule. J'aurais voulu l'embrasser ; mais il était Anglais : je ne savais pas comment je serais accueilli. Je fis donc ce que m'inspiraient la couardise et le faux orgueil. J'approchai d'un pas délibéré, et dis en ôtant mon chapeau : « Le docteur Livingstone, je présume?

— Oui, » répondit-il en soulevant sa casquette, et avec un bienveillant sourire. Nos têtes furent recouvertes, et nos deux mains se pressèrent.

« Je remercie Dieu, repris-je à haute voix, de ce qu'il m'a permis de vous rencontrer.

— Je suis heureux, dit-il, d'être ici pour vous recevoir. »

Je saluai ensuite les Arabes, qui m'adressaient leurs *yambos*, et que le docteur me présenta chacun par son nom. Puis oubliant la foule, oubliant ceux qui avaient partagé mes fatigues, je suivis Livingstone. Il me conduisit sous sa vérandah, et me fit prendre son siége habituel.

L'entretien commença. Quelles furent nos paroles? Je déclare n'en rien savoir. Des questions réciproques, sans aucun doute : Quel chemin avez-vous suivi? Où étiez-vous depuis si longtemps? Mais je ne saurais dire ni mes réponses, ni les siennes ; j'étais trop absorbé. Je me surprenais le regard fixé sur cet homme merveilleux, l'étudiant et l'apprenant par cœur. Chacun des poils de sa barbe grise, chacune de ses rides, la pâleur de ses traits, son air fatigué, empreint d'un léger ennui, m'apprenaient ce que depuis longtemps je voulais connaître. Que de choses dans ces muets témoignages ! que d'intérêt dans cette lecture !

Je l'écoutais en même temps. Ses lèvres qui n'ont jamais menti, me donnaient des détails. Il avait tant de choses à dire qu'il commençait par la fin, oubliant qu'il avait à rendre compte de cinq ou six années. Mais le récit débordait, s'élargissant toujours, et devenait une merveilleuse histoire.

Les Arabes nous quittèrent, comprenant avec un tact dont je leur sus gré, que nous avions besoin d'être seuls. Je leur envoyai Bombay pour leur dire les nouvelles qu'ils devaient être désireux d'entendre, et qui, malheureusement, les touchaient de trop près. L'un d'eux, Séid Ben Médjid, était le père du vaillant Saoûd qui s'était battu à côté de moi à Zimbiso, et que les gens de Mirambo avaient tué le lendemain dans la forêt de Vouilyankourou. Je donnai des ordres pour que mes gens fussent approvisionnés ; puis j'appelai Kaïf-Halek, un des soldats de la caravane de Livingstone que j'avais emmené de Kouihara, pour qu'il remît lui-même les dépêches qui lui avaient été confiées.

Le docteur prit le sac, dont l'envoi datait de plus d'un an, à partir de Zanzibar. Il regarda les lettres qui s'y trouvaient, en ouvrit deux, qui étaient de ses enfants, et son visage s'illumina. Quand il eut fini, il me demanda les nouvelles.

« D'abord vos lettres, docteur ; vous devez être impatient de les lire.

— Ah ! dit-il, j'ai attendu des lettres pendant des années ; j'ai maintenant de la patience. Dites-moi ce qui s'est passé dans le monde ?

— Savez-vous que le canal de Suez est ouvert, et que le transit y est régulier entre l'Europe et l'Asie?

— J'ignorais qu'il fût achevé ; c'est là une grande nouvelle ; après? »

Et me voilà transformé en revue du globe, sans avoir besoin ni d'exagération, ni de remplissage ; le monde a vu tant de choses, et tant de choses surprenantes dans ces dernières années ! Le chemin de fer du Pacifique, la révolte des Crétois, Isabelle chassée du trône, Prim assassiné, la liberté des cultes en Espagne, le Danemark démembré, Sadowa et ses conséquences ; l'armée prussienne à Paris, l'homme de la destinée à Wilhemshöhe, la reine de la mode en fuite, l'enfant impérial à jamais découronné, la France vaincue.... Quelle avalanche de faits pour un homme qui sort des forêts vierges du Manyéma ! En écoutant ce récit, l'un des plus émouvants que l'histoire ait jamais permis de faire, le docteur s'était animé : le reflet de l'éblouissante lumière que jette la civilisation éclairait son visage.

Peu de temps après leur départ, les Arabes nous

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

avaient envoyé leurs présents, sous forme de nourriture : Ben Médjid, des gâteaux de viande hachée; Mohammed, un poulet au cari ; tel autre un plat de pilau. Les dons se succédaient ; et à mesure qu'ils nous étaient apportés, nous y faisions honneur. J'avais des facultés digestives de premier ordre, aiguisées par l'exercice ; il n'était pas étonnant que j'en fisse usage. Mais Livingstone, qui se plaignait d'avoir perdu l'appétit et de ne pouvoir digérer au plus qu'une tasse de thé de loin en loin, mangeait aussi, mangeait comme moi, mangeait en homme affamé, en estomac vigoureux ; et tout en démolissant les pâtés de viande, il répétait :

« Vous m'avez rendu l'existence, vous m'avez rendu l'existence !

— Ah ! m'écriai-je, quel oubli ! Vite, Sélim, allez chercher la bouteille ; vous savez bien. Vous prendrez les gobelets d'argent. »

Sélim revint bientôt avec une bouteille de Sillery que j'avais apportée pour la circonstance. J'emplis jusqu'au bord la timbale de Livingstone, et versai dans la mienne un peu du vin égayant.

« A votre santé, docteur.

— A la vôtre, monsieur Stanley. »

Jamais vin de Champagne n'a été accompagné de toasts plus sincères. De nouveaux plats nous arrivaient, et nous mangions toujours. Halimah, la ménagère du docteur, n'en revenait pas. Sa tête sortait à chaque instant de la cuisine pour s'assurer du fait ; et sa langue, roulant et claquant avec une volubilité prodigieuse, racontait cet événement inimaginable à tous ceux qui se pressaient pour l'entendre. Elle, qui avait eu peur que son maître n'appréciât jamais ses talents culinaires, faute de le pouvoir !

Souzi. — Dessin d'Émile Bayard, d'après M. Stanley.

Et le voilà qui mangeait, mangeait, mangeait des quantités de choses ; son ravissement tenait du délire.

Tandis que la fidèle créature épanchait son ivresse, le docteur me racontait ses bons et loyaux services ; l'anxiété où l'avait mise l'arrivée de ma caravane ; son désespoir de la misère du garde-manger, quand elle avait appris que c'était bien l'arrivée d'un blanc ; ses efforts pour créer l'ombre d'un repas, sauver au moins les apparences : « Car, enfin, maître, c'est un des nôtres. » Puis sa joie, en voyant mes porteurs : « Un homme riche, monsieur. Parlez-moi des Arabes ! Qu'est-ce que c'est auprès des blancs ? Les Arabes, grand'chose en vérité !

« Quel pouvait être cet homme riche ! continua Livingstone. J'étais fort intrigué. Je crus d'abord que c'était un Français, envoyé par son gouvernement pour remplacer le lieutenant Le Saint. Mais le drapeau des États-Unis me fit comprendre mon erreur, et j'en éprouvai une certaine satisfaction : je n'aurais pas su lui parler son langage, et s'il n'avait pas connu l'anglais, nous eussions fait triste figure ; car ici, pas d'interprètes. »

Ce jour de bonheur, comme tous les autres, finit par s'éteindre. Nous regardions, tout en causant, l'ombre envahir les palmiers, ramper au flanc des montagnes, qui s'effaçaient peu à peu. Le cœur plein de gratitude, nous écoutions le roulement des vagues et tous les bruits du soir.

« Docteur, lui dis-je, et vos lettres ?

— Oui, répondit-il ; je vais les lire. Il est tard ; bonne nuit ; et que Dieu vous comble de ses bénédictions !

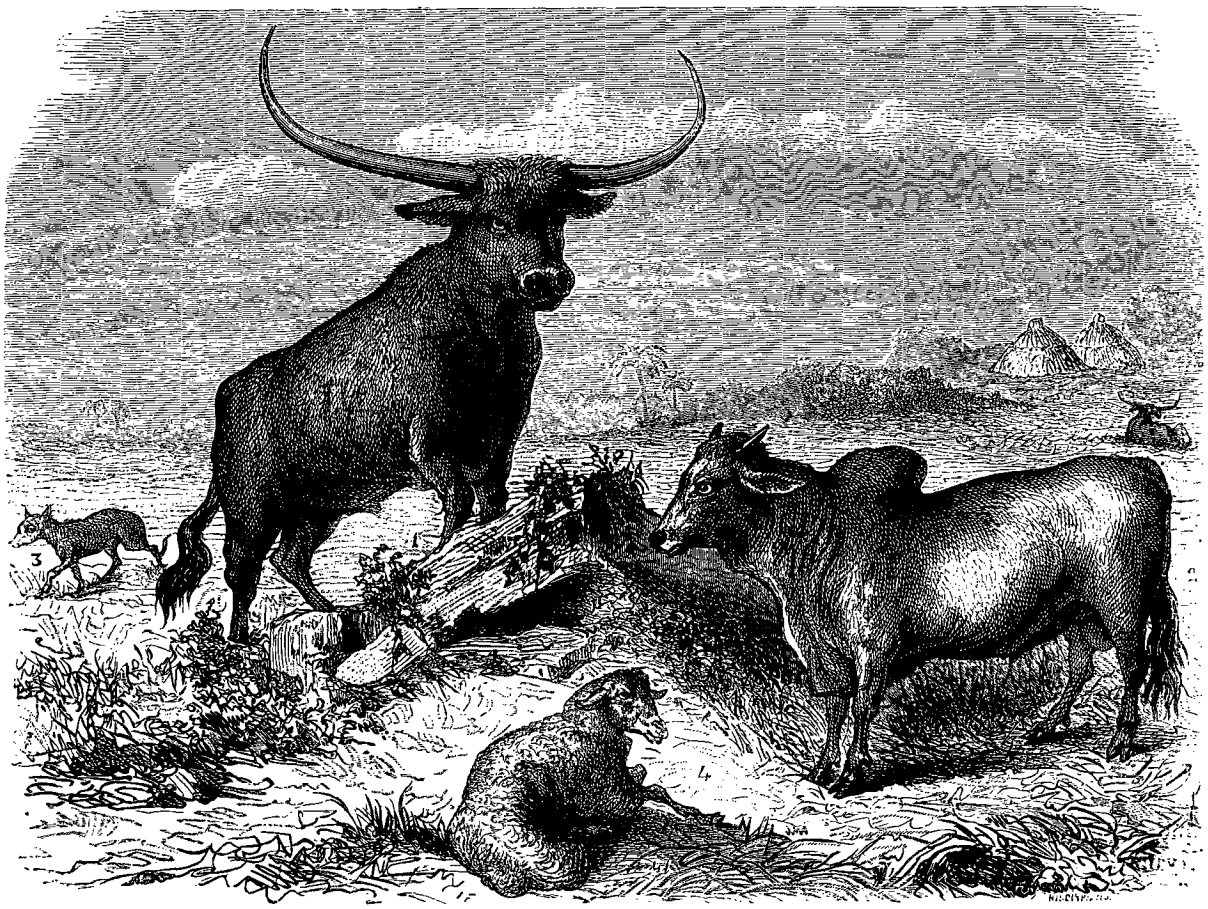
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Réveil. — Est-ce bien moi? — Nouvelles apportées par les lettres. — Ce n'était pas un rêve. — Pourquoi je suis ici. — Déjeuner. — Luxe de table. — Plus de défiance. — Jours paisibles. — Que faire avec trente mètres d'étoffe? — Projet d'excursion. — Grande ligne du drainage central. — Hypothèse géographique. — Ce qu'est Livingstone. — A propos de ses notes. — Son caractère. Estime dont on l'entoure. — Pourquoi partir? — Pourquoi n'en avoir pas fini? — Pauvreté. — Fonds de gaieté. — Rire contagieux. — Verve intarissable. — Mémoire prodigieuse. — Côté religieux.

Est-ce bien moi qui me réveille dans une chambre, dans un lit? Couchette rustique : quatre pièces de bois, des feuilles de palmier, un sac de crin et ma peau d'ours; néanmoins c'est un lit. Voyons : à qui cette boussole, à qui ces bottes, ces journaux épars? C'est bien à moi. J'ai retrouvé Livingstone et je suis dans sa maison.

A présent, qu'allons-nous faire? Je lui apprendrai d'abord qui m'a envoyé, et pourquoi je suis venu; car il ne s'en doute pas. Je lui demanderai ensuite d'écrire à M. Bennett. Il suffira de constater qu'il m'a vu. Le fera-t-il? Pourquoi pas? Ce n'est pas le misanthrope dont on m'avait parlé. En dépit de la froideur de mon salut et du laconisme de sa réponse, c'est avec émotion qu'il m'a serré la main.

Je m'habillai sans bruit pour aller flâner au bord




ANIMAUX D'OUJIJI. — Dessin de A. Mesnel, d'après la gravure de l'édition anglaise.
1. Espèce bovine d'Oujiji. — 2. Espèce bovine d'Uniamouézi. — 3. Chien paria. — 4. Mouton à queue grasse.

du lac, en attendant le réveil de mon hôte. J'ouvris ma porte; elle grinça horriblement; je gagnai la vérandah. « Comment, docteur, déjà levé!

— Bonjour, monsieur Stanley; je suis content de vous voir; j'espère que vous avez bien dormi? Quant à moi, je me suis couché tard; j'ai lu toutes mes lettres. Vous m'avez apporté de bonnes et de mauvaises nouvelles. Mais asseyez-vous. »

Il me fit une place à côté de lui.

Ce n'était pas un rêve; il était bien là, et ne paraissait pas vouloir s'enfuir, ce qui avait été ma crainte pendant tout le voyage. « Maintenant, lui dis-je, vous vous demandez sans doute pourquoi je suis ici.

— C'est vrai, repondit-il.

— Eh bien, — ne vous effrayez pas, docteur — je courais après vous.

— Après moi?

— Oui. Connaissez-vous le *New-York Herald?* » Et je racontai la mission qui m'avait été donnée.

« M. Bennett vous a dit de me chercher, de me secourir? Je ne m'étonne plus de l'éloge que vous m'en faisiez hier.

— Certes, repris-je; c'est un homme ardent, généreux, loyal; je l'ai dit avec orgueil, et je ne suis que juste en le répétant.

— Je lui ai une grande reconnaissance, dit Living-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

stone; et suis fier de penser que vous autres Américains vous me portez un si vif intérêt.

— A présent, docteur, que cette petite affaire est traitée, si nous déjeunions? Permettez-vous que mon cuisinier se charge du repas?

— Assurément; vous m'avez rendu l'appétit; et ma pauvre Halimah n'a jamais su distinguer le thé du café.»

Mon chef était prêt; le déjeuner fut servi.

« A la vue de cette immense cuvette que portait l'un de vos gens, me dit le docteur, j'avais bien pensé que vous étiez un homme luxueux; mais je ne m'attendais pas à un pareil faste : des couteaux, des assiettes, de l'argenterie, des tasses, une théière sur un tapis de Perse, et des valets bien stylés ! »

Ainsi débuta notre vie commune. Jusqu'à mon arrivée il n'était pour moi qu'un but, un sujet à offrir en pâture aux affamés de nouvelles ; un homme que je cherchais par devoir, mais contre lequel on m'avait mis en défiance. Je le vis et je l'écoutai. J'avais parcouru des champs de bataille, vu des révoltes, des guerres civiles, des massacres; je m'étais tenu près des suppliciés pour rapporter leurs dernières convulsions, leurs derniers soupirs; jamais rien ne m'avait ému autant que les misères, les déceptions dont le simple récit m'était fait par cet homme.

Les jours coulaient paisiblement. Mon compagnon reprenait des forces. A mesure qu'il renaissait à la vie, son ardeur au travail lui faisait souhaiter d'agir; mais que pouvait-il avec cinq hommes et trente ou quarante mètres d'étoffe?

« Connaissez-vous la partie nord du lac? lui demandai-je un soir.

— Non, dit-il; j'ai essayé de m'y rendre; mais les Vouajiji ont voulu me traiter de la même façon que Burton et que Speke, c'est-à-dire m'écorcher; et je n'étais pas riche. Si j'avais fait cette course, je n'aurais pas pu aller dans le Manyéma, ce qui était beaucoup plus intéressant. Pourtant, d'après ma croyance, un cours d'eau, sortant du lac que nous avons ici et que j'appelle le Haut-Tanganîka, va rejoindre l'Albert-Nyanza, qui serait le Tanganîka-Inférieur. Cette opinion est fondée sur les rapports des Arabes, et sur les observations que j'ai faites du courant, au moyen des plantes aquatiques. Mais cela demande plus de réflexion et d'étude.

— A votre place, repris-je, je ne voudrais pas quitter l'Oujiji sans avoir levé mes doutes à ce sujet. La Société de géographie de Londres attache à cette question une grande importance. Si je peux vous être utile à cet égard, vous n'avez qu'un mot à dire. Je serais curieux d'avoir la solution de ce problème, et je vous accompagnerais volontiers. J'ai avec moi vingt hommes sachant manier la rame. Nous avons des fusils, de l'étoffe, des perles; si vous pouvez obtenir un canot des Arabes, l'affaire est arrangée.

— Nous en aurons un, répliqua le docteur, un de Séid-Ben-Médjid, qui a toujours été excellent pour moi, et qui est un parfait gentleman.

— Ainsi nous partons, c'est entendu?

— Quand vous voudrez.

— C'est moi qui suis à vos ordres. »

Dès ce moment, je savais parfaitement ce qu'était Livingstone. Il est impossible de passer quelque temps avec lui sans le connaître; car rien ne le déguise : ce qu'il est en apparence, il l'est bien réellement. Je le décris tel que je l'ai vu, non tel qu'il se représente. Quant au portrait qu'on m'en avait tracé, c'est tout autre chose que j'ai eu sous les yeux. Je ne l'ai pas quitté depuis le 10 novembre 1871 jusqu'au 14 mars 1872; rien de sa conduite ne m'a échappé, soit au camp, soit en marche, et mon admiration pour lui n'a fait que grandir. Or, de tous les endroits, le camp de voyage est le meilleur pour étudier un homme; s'il est égoïste, emporté, bizarre ou mauvais coucheur, c'est là qu'il fera voir son côté faible, et montrera ses lubies dans tout leur jour.

Livingstone a environ soixante ans; dès qu'il fut rétabli, on ne lui en aurait pas donné cinquante. Ses cheveux, bien qu'ayant des raies grises sur les tempes, sont toujours châtains. Si la moustache et les favoris sont presque blancs, les yeux, qui sont d'un brun clair, ont une vivacité remarquable et la vue perçante du faucon. Réduit à vivre de maïs cru, lorsqu'il était dans le Londa, il en a eu les dents ébranlées; c'est la seule chose qu'il ait maintenant d'un vieillard. La taille est un peu au-dessus de la moyenne; la charpente est robuste; les épaules sont légèrement voûtées, aussi peu que possible. La marche est pesante comme celle d'un homme qui a beaucoup fatigué, mais le pas est très-ferme. Il a pour coiffure une casquette d'officier de marine qui le fait reconnaître dans tous les endroits où il passe. Les vêtements qu'il portait, la première fois que je le vis, témoignaient de nombreux raccommodages, mais étaient d'une propreté scrupuleuse.

D'après certains rapports qui m'avaient été faits, je le croyais misanthrope, au moins d'un caractère morose. D'autres personnes m'avaient dit qu'il tombait en démence, qu'il n'avait plus rien du Livingstone d'autrefois. Ses voyages n'offraient plus d'intérêt; il ne prenait pas de notes, pas d'observations ou n'en faisait que d'inintelligibles. Enfin on m'avait raconté qu'il s'était remarié avec une princesse africaine.

De tous ces dires, il n'en est pas un qui, à mes yeux, puisse être justifié.

A l'égard de ses travaux, l'énorme journal que j'ai rapporté à sa fille répond à ceux qui l'accusent de ne pas prendre de notes, de ne pas recueillir d'observations. Plus de vingt feuillets y sont consacrés aux relèvements qu'il a faits rien que dans le Manyéma, et nombre de pages y sont couvertes de chiffres soigneusement alignés. Pour moi, je l'ai vu tous les soirs relever ses notes avec la plus grande attention, et je lui connais une boîte de fer-blanc où sont renfermés des quantités de carnets, dont un jour il publiera le contenu. Enfin ses cartes révèlent beaucoup de travail et d'intelligence.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Quant à son caractère, prenez-y le point que vous voudrez, analysez-le, et je vous défie d'y trouver rien à reprendre.

Tout d'abord, les Arabes et les indigènes, suspectant ses visées, l'avaient tenu pour odieux, et lui avaient fait subir mille traverses. Sa droiture et sa bienveillance avaient triomphé des préventions, et lui avaient gagné tous les cœurs. J'étais frappé chaque jour du respect dont je le voyais entouré; les mahométans les plus rigides eux-mêmes ne passaient jamais devant sa porte sans venir le saluer, et sans appeler sur lui la bénédiction d'Allah.

Que tout le monde ne lui convienne pas pour compagnon, c'est ce qui nous arrive à tous. Il est des gens dont l'humeur trop différente de la nôtre nous fait un devoir de nous éloigner; mais Livinsgtone, s'il en a rencontré, n'a gardé nulle amertume pour ces incompatibles, et n'en médit jamais.

On lui reproche de ne supporter ni le doute, ni la critique, et de s'en montrer parfois irrité; mais c'est l'effet d'une nature généreuse.

Quels sont d'ailleurs ceux qui lui opposent ces doutes blessants? Pas un voyageur sérieux. Je ne l'ai vu démentir ni par les Burton, ni par les Winwood Read. Et croyez-vous qu'il soit plaisant, pour un homme d'un pareil labeur, de voir altérer ses cartes et ses observations par le caprice de gens irresponsables, ou par ceux qui les dénaturent au gré de leurs théories? Qu'il se trompe dans certaines de ses conclusions, c'est possible; mais quand il voit forger une ligne de montagnes, que l'on prolonge sur trois degrés de latitude, simplement pour démontrer qu'il se bat la tête contre un mur, n'a-t-il pas le droit d'être mécontent?

Cependant sa douceur reste la même; rien ne le décourage; nulle adversité, nulle souffrance ne le fait renoncer à son entreprise.

« Ne sentez-vous pas le besoin de vous reposer, de retrouver ceux qui vous aiment? lui demandais-je; voilà six ans que vous avez quitté l'Angleterre.

— Oui, répondait-il; je serais bien heureux de revoir mon pays, d'embrasser mes enfants; mais abandonner ma tâche au moment où elle va finir, je ne peux pas. Il ne me faut plus que cinq ou six mois pour rattacher à la branche de Petherick, ou à l'Albert Nyanza, la source que j'ai découverte. A quoi bon remettre à plus tard ce qui peut être achevé maintenant?

— Pourquoi alors, au lieu de revenir ici, n'avez-vous terminé tout de suite?

— Parce que j'y ai été forcé; mes hommes voulaient soulever le pays, et profiter de la révolte pour m'abandonner. La mort dans ce cas-là était certaine. D'ailleurs j'étais à court d'étoffe. Je suis revenu ici, faisant sept cents milles, pour y prendre les marchandises qui devaient y être, et pour former une nouvelle caravane. Mais je n'ai rien trouvé et je suis resté sans ressources, malade d'esprit et de corps, bien malade, à la porte du tombeau. La guérison se fit pressentir; mais je n'en étais pas plus riche; au contraire. Ah! vous êtes venu à temps; je commençais à voir l'heure où il me faudrait mendier pour vivre. »

Six années de découvertes ne le satisfaisaient pas; il voulait aller jusqu'au bout, et ne revenir qu'après avoir fini la tâche qu'il avait acceptée.

Chaque jour l'enthousiasme que lui inspirait son entreprise était plus vif. Il a du reste un fonds de gaieté inépuisable; j'ai cru d'abord que c'était l'effet du moment; mais c'est bien dans sa nature. Son rire est contagieux; tout chez lui s'en mêle; il rit de la tête aux pieds. S'il raconte une histoire, un trait plaisant, sa figure s'épanouit et s'éclaire de toute la finesse du récit. Sous l'extérieur usé que je lui avais trouvé d'abord, il y avait un esprit d'une vigueur, d'une vivacité incroyables, une âme pleine de jeunesse et d'une séve exubérante. Sa verve ne tarissait pas; c'étaient chaque jour des bons mots, des anecdotes sans nombre, des histoires de chasse merveilleuses dans lesquelles ses amis jouaient les principaux rôles.

L'une des choses qui m'étonnaient le plus, c'était sa prodigieuse mémoire; il me récitait des poëmes entiers de Byron, de Burns, de Tennyson, de Longfellow, d'autres encore, et cela après tant d'années passées en Afrique, et sans avoir de livres.

Etudier Livingstone en laissant dans l'ombre le côté religieux serait faire une étude incomplète. Il est missionnaire; mais sa religion n'est pas du genre théorique; elle n'a pas le verbe haut; elle parle peu; c'est une pratique sérieuse et de tous les instants. Elle n'a rien d'agressif, elle ne s'annonce pas: elle se manifeste par une action bienfaisante et continue. La piété prend chez lui ses traits les plus aimables; elle a adouci, affiné cette nature ardente, cette volonté inflexible, et fait de cet homme, d'une effrayante énergie le maître le plus indulgent, le compagnon le plus sociable. Tous les dimanches il réunit son petit troupeau, fait la lecture des prières ainsi que d'un chapitre de la Bible; puis, du ton le moins affecté, il prononce une courte allocution ayant rapport au texte qu'il vient de lire. Ces quelques paroles sont écoutées avec un visible intérêt.

Épreuves et travaux de Livingstone. — Chemin difficile. — Hostilités. — Famine. — Désertion en masse. — Région hospitalière. — Nouvelle famine. — Cazembé. — Réception à la cour. — Le Chambézi. — Deux ans d'étude. — Partie sud du Tanganika. — Le Louapoula. — Ingratitude. — Trois mois à Oujiji. — Sur la rive occidentale. — Rivière lacustre. — Magnifique scènerie du Moéro. — Le Webb. — Lac Kamolondo. — Lac Lincoln. — Recherches interrompues. — Retour pénible. — Cruelle déception.

Un soir je pris mon livre de notes afin d'écrire ce qui tomberait de ses lèvres, et je le questionnai sur son voyage. Sans hésiter à me répondre, il me raconta ce qu'il avait fait et enduré depuis six ans; épreuves et travaux dont voici le résumé.

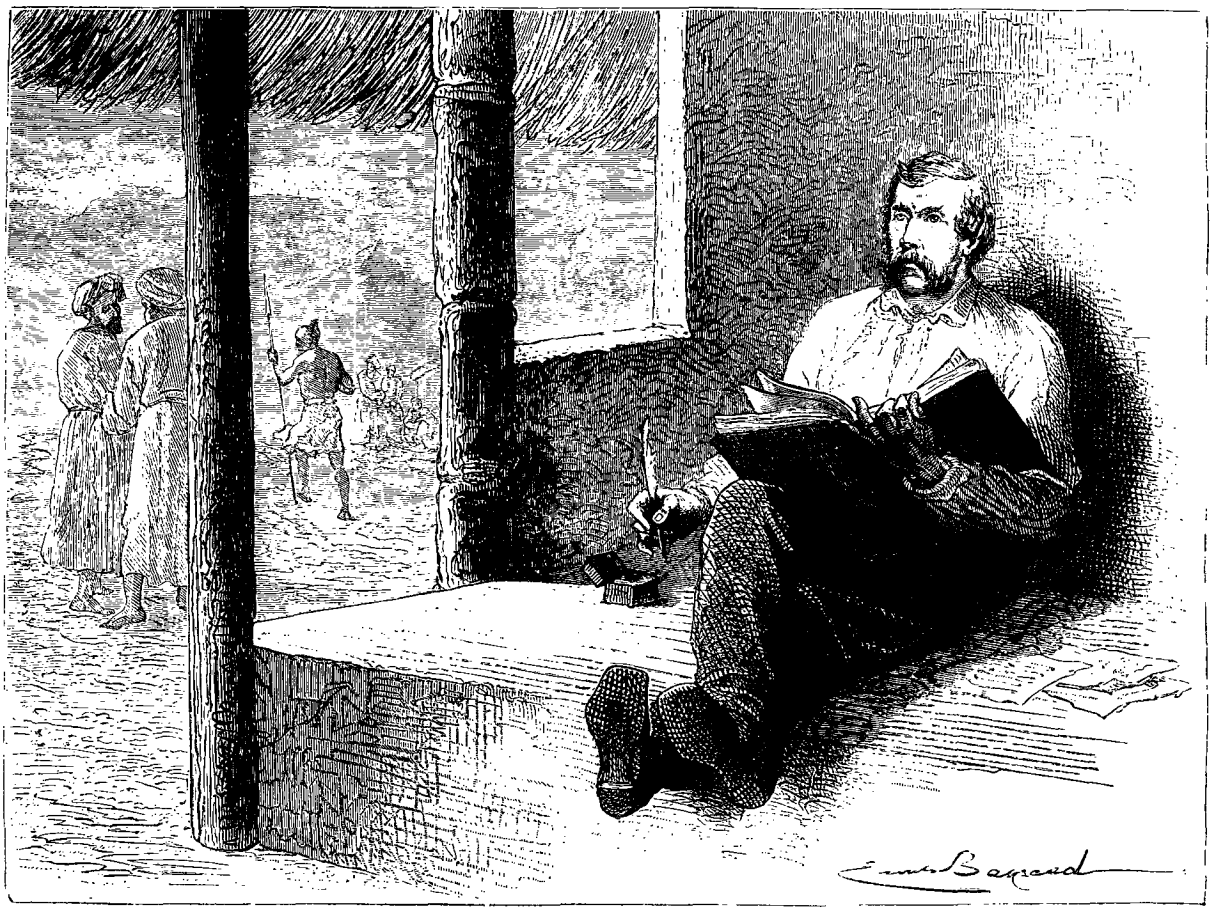
Livingstone a quitté Zanzibar en mars 1866. Le 7 du mois suivant il partit de la baie de Mikindiny pour l'intérieur de l'Afrique. Il était accompagné de douze

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

cipayes, de neuf Anjouhannais, de sept affranchis et de deux indigènes des bords du Zambèse. Six chameaux, trois buffles, deux mules et trois ânes faisaient partie de la caravane.

Cette dernière suivit d'abord la rive gauche de la Rovouma, l'une des routes les plus difficiles qui existent : un sentier errant au travers d'un fourré, dont il cherche les passes les moins impénétrables, sans s'inquiéter de la direction dans laquelle il s'égare. Les porteurs y marchaient sans trop de peine ; mais les chameaux n'y pouvaient faire un pas sans que la cognée leur eût ouvert le chemin. Ce mode de voyager, très-lent par lui-même, le devint d'autant plus que les cipayes et les Anjouhannais s'arrêtaient fréquemment, et qu'ils refusaient d'agir.

Bientôt leur mauvais vouloir eut recours aux moyens hostiles. Dans l'espérance d'obliger le docteur à revenir sur ses pas, ils traitèrent les animaux avec tant de cruauté que peu de jours après il n'en restait pas un seul. L'expédient n'ayant pas réussi au gré de leurs désirs, ils essayèrent de soulever les indigènes contre le docteur en l'accusant de pratiques étranges, avoisinant la sorcellerie. L'accusation étant dangereuse et sur le point d'aboutir. Livingstone jugea convenable de renvoyer les cipayes, ce qu'il fit sans retard, en leur donnant les ressources nécessaires pour regagner la côte.



Livingstone écrivant son journal. — Dessin d'Émile Bayard, d'après la gravure de l'édition anglaise.

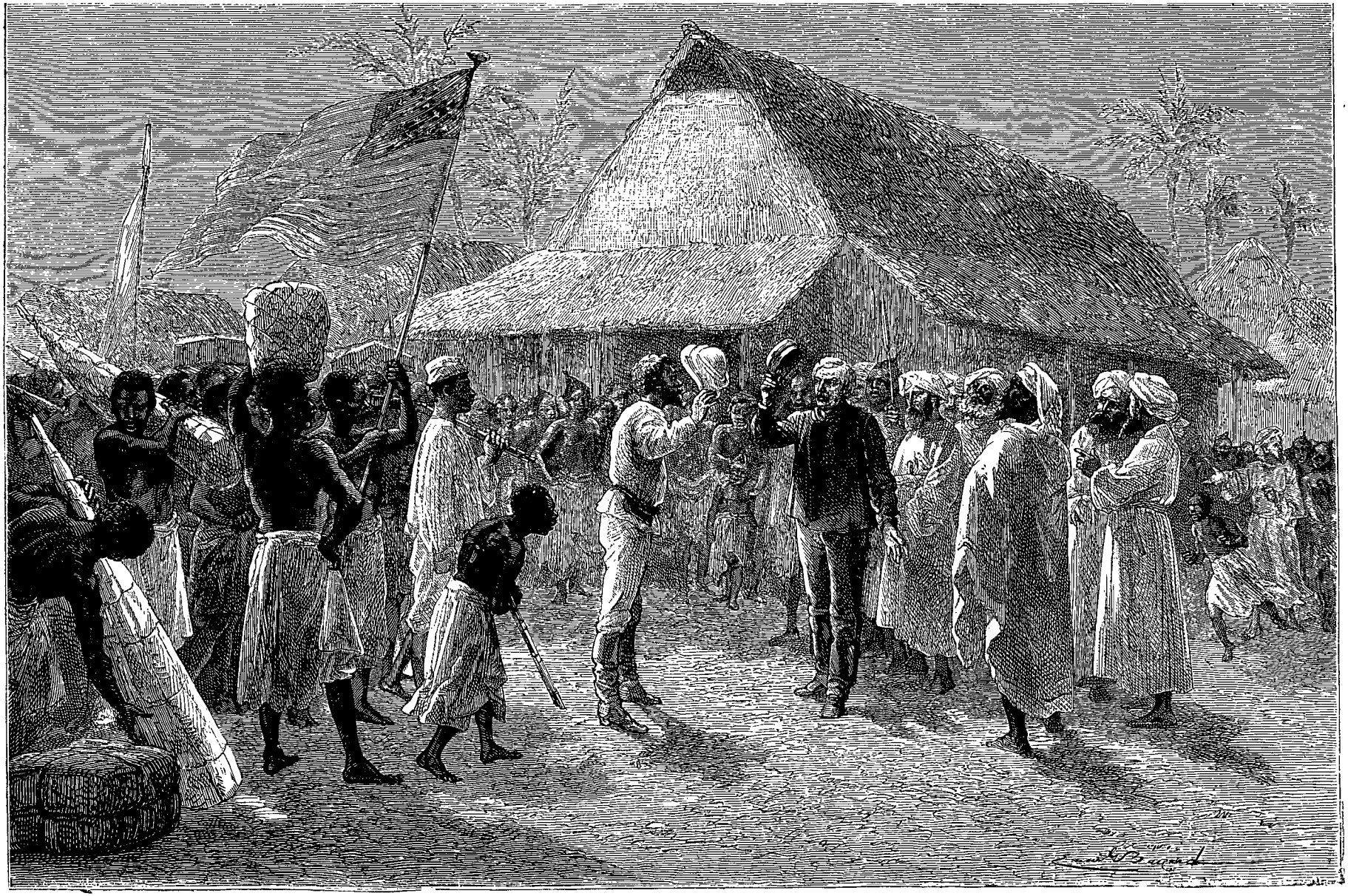
Le 18 juillet la caravane, diminuée de ses douze guerriers, se trouvait dans un village de Vouahihyou, situé à huit jours de marche au sud de la Rovouma. Entre la rivière et cette bourgade est un pays inhabité, où la petite bande souffrit beaucoup de la faim, et s'amoindrit encore par suite de désertions.

Au commencement d'août elle arriva chez Mponda, qui habitait près du Nyassa. Une nouvelle désertion lui avait encore enlevé deux hommes.

Elle se rendit ensuite au bord du même lac, dans un village qui avait pour chef un Babisa. Elle y rencontra un métis arabe qui venait de la rive occidentale, et qui disait avoir été pillé par une bande de Mazitou, à cent cinquante milles au nord-nord-ouest. Mousa, le chef des Ajouhannais, savait parfaitement que cette distance était exacte, et qu'il n'y avait rien à redouter de la susdite bande. D'ailleurs Livingstone et le chef babisa, un homme plein de sens, n'hésitaient pas à déclarer que cette histoire de pillage était un conte. Mousa n'en saisit pas moins ce prétexte pour déguerpir avec tous ses hommes. Ce furent ces Anjouhannais, qui, revenus à Zanzibar, racontèrent la mort du docteur pour expliquer leur retour.

« Heureusement, poursuivit Livingstone, j'arrivais

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Rencontre de Livingstone. — Dessin d'Émile Bayard, d'après la gravure de l'édition anglaise.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

dans une région où le marchand d'esclaves n'était pas encore venu; et, comme toujours en pareil cas, j'y trouvais des gens réellement hospitaliers, qui pour une faible rétribution, me portèrent mes bagages de bourgade en bourgade. »

En sortant de cette région hospitalière, ce qui eut lieu au commencement de décembre, le voyageur entra dans une province où les Mazitou avaient exercé leurs rapines. Tout le bétail, toutes les provisions avaient été enlevées, et les habitants avaient émigré au delà des atteintes de ces féroces maraudeurs. L'expédition fut de nouveau assiégée par la faim, n'ayant pour vivre que les fruits sauvages recueillis çà et là. De nouveaux déserteurs, dont quelques-uns emportèrent le linge et les effets du maître, rendirent la position d'autant plus pénible.

Au milieu de difficultés qui se renouvelaient sans cesse, le docteur traversa le Babisa, le Bobemba, le Baroungou, le Ba-Ouloungou et le Londa. C'est dans cette dernière province que demeure Cazembé, dont l'Europe a entendu parler pour la première fois par le docteur Lacerda, voyageur portugais. Cazembé est un prince des plus intelligents. Il reçut Livingstone avec pompe: vêtu d'un jupon court, en indienne rouge à grands ramages, qui paraît être son costume d'apparat, et entouré de ses dignitaires et de ses gardes du corps. Un chef, auquel le roi avait donné l'ordre de prendre sur le voyageur le plus de renseignements possibles, assistait à la réception et prononça d'une voix sonore le résultat de son enquête. « Il avait entendu dire que l'homme blanc était venu dans le pays pour étudier les ruisseaux, les rivières et les lacs. Bien qu'il ne sût deviner quel intérêt pouvait avoir l'homme blanc à connaître des eaux qui lui étaient étrangères, il ne doutait pas que ce ne fût dans une louable intention. »

Cazembé demanda alors au voyageur quel était son but, et à quel endroit il avait le projet de se rendre.

Livingstone répondit que son désir était d'aller au sud, ayant appris qu'il y avait dans cette direction des lacs et des rivières.

« Il n'est pas besoin d'aller au midi pour cela, reprit Cazembé, l'eau abonde dans le voisinage. » Et avant de lever la séance, il donna des ordres pour que l'homme blanc pût circuler partout dans ses États sans être inquiété, ni molesté en aucune façon. « C'est, dit-il, le premier Anglais que je vois, et il a mon amitié. »

Dès le commencement de la réception, la reine avait fait son entrée à la cour, suivie d'une quantité de lances, portées par des amazones. Jeune et jolie, et de grande taille, elle comptait évidemment sur ses charmes pour impressionner l'homme blanc, car elle s'était parée de ses atours les plus royaux, et tenait à la main une lance énorme. Mais son aspect imprévu et ses frais de toilette provoquèrent chez Livingstone un rire qui détruisit l'effet rêvé. Le rire du docteur, ce rire si contagieux, gagna bientôt la dame, puis ses amazones, puis tous les courtisans. Très-déconcertée par ce joyeux succès, la reine s'enfuit avec sa garde féminine : sortie des moins majestueuses, comparée surtout à la marche solennelle qui l'avait précédée. Le docteur a sur cette reine intéressante, sur ce roi, sur toute cette cour, les meilleures histoires, mais qui lui appartiennent et que je ne veux pas défiorer.

Peu de temps après son arrivée dans le Londa, et avant d'entrer dans la province de Cazembé, Livingstone avait traversé une rivière importante qu'on appelait le Chambézi. La ressemblance de nom lui avait fait supposer que cette rivière était le cours supérieur du Zambèse, et que par conséquent elle n'avait pas de rapport avec le Nil, dont il cherchait les sources. Il le croyait d'autant mieux que les Portugais lui avaient dit maintes fois : «Le Chambézi est notre propre rivière. — En allant du Nyassa chez Cazembé on traverse le Zambèse. » Non-seulement ils le lui avaient dit, mais les livres et les cartes de leurs voyageurs confirmaient leurs paroles. Cette assertion erronée a causé à Livingstone bien des pas et des fatigues. Du commencement de 1867, époque de son arrivée chez Cazembé, à la mi-mars 1869, où il gagna Oujiji, il employa presque tout son temps à rectifier cette erreur.

Lorsqu'il s'aperçut de la différence qu'il y avait entre les témoignages précédents et ce qu'il avait sous les yeux, il revint sur ses pas. Afin d'arriver à la certitude, il reparcourut dans tous les sens les pays où se déroulent les rivières de ce système compliqué; allant et revenant sans cesse, comme une âme en peine; faisant partout les mêmes questions, les adressant à tout le monde, jusqu'au moment où il craignit d'entendre dire : « Cet homme est fou; les eaux lui ont tourné la tête. »

Pendant ces recherches, si fécondes en découvertes, Livingstone arriva au bord d'un lac, situé au nord-est du pays de Cazembé, et que les indigènes appelaient Liemba, du territoire de ce nom qui le borde à l'est et au sud. Le voyageur suivit la rive du lac, en se dirigeant au nord; et il se trouva que c'était le Tanganîka, dont la partie méridionale a, sur la carte du docteur, une forme qui ressemble beaucoup à celle de l'Italie. L'extrémité sud en est environ par 8° 42′ de latitude, ce qui donne à cette nappe d'eau une étendue de trois cent soixante milles géographiques du midi au nord.

S'éloignant du Tanganîka, Livingstone traversa le Maroungou et atteignit le lac Moéro, dont la longueur est d'environ soixante milles. A l'extrémité méridionale du Moéro, se trouve l'embouchure d'une rivière, venant du sud, et nommée Louapoula. Le docteur remonta cette rivière, et la vit sortir du Bangouéolo, grand lac dont la superficie égale à peu près celle du Tanganîka.

En étudiant les affluents de ce nouveau lac, Livingstone acquit la certitude que le Chambézi en était le plus considérable, et de beaucoup. Ainsi donc, après avoir suivi le Chambézi depuis sa source jusqu'au

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

lac Bangouéolo, il le retrouvait s'échappant de l'extrémité nord de celui-ci, et allant, sous le nom de Louapoula, se jeter dans le Moéro. Il revint alors chez Cazembé, sachant cette fois à quoi s'en tenir sur les données portugaises, et s'intéressant de plus en plus à cette rivière, qui jusque-là se dirigeait vers le nord.

Chez Cazembé, le voyageur rencontra un vieillard, du nom de Mohammed-ben-Séli, métis arabe que le roi avait fait prisonnier, en raison de ses allures suspectes. Livingstone, usant de son influence sur le roi, fit rendre la liberté à ce Mohammed; et comme ils prenaient tous les deux la même route, il accepta l'offre que lui faisait celui-ci de voyager de conserve. Le vieux métis, un monstre d'ingratitude, débuta par corrompre les gens du docteur, en usant des moyens les plus infâmes, et abreuva son bienfaiteur d'amertumes jusqu'à leur arrivée à Oujiji.

Ce fut de ce dernier endroit, où il s'arrêta en mars 1869, que Livingstone écrivit les lettres qui démentirent le bruit de sa mort, répandu par les Anjouhannais de sa première caravane.

Le docteur passa trois mois à Oujiji. Pendant ce séjour il voulut explorer la partie nord du lac, ayant la pensée qu'un effluent s'en échappait et se dirigeait vers le Nil. Ceux qui ont présente à la mémoire l'altitude que Speke a donnée au Tanganîka (dix-huit cent quarante-quatre pieds), s'étonneront de cette pensée du docteur; mais ce dernier attribue à un *lapsus calami* le chiffre de Speke; et il porte le niveau du lac à une élévation beaucoup plus grande : ses calculs lui ont fourni, par l'eau bouillante, deux mille huit cents pieds, et trois mille par son baromètre. Celui-ci a pu se déranger dans le cours du voyage; mais le chiffre dû à l'ébullition de l'eau suffit pour justifier l'hypothèse.

Les exigences des Arabes et des indigènes, comme nous l'avons dit précédemment, forcèrent Livingstone d'abandonner ce projet. L'ayant remis à plus tard, si faire était possible, il traversa le Tanganîka pour se rendre à Ougouhha, village situé sur la rive occidentale.

A l'époque où Burton et Speke se trouvaient dans l'Oujiji, la contrée vers laquelle le docteur portait ses pas était inconnue même des Arabes, qui en savaient à peine le nom. Les plus intrépides dans la recherche de l'ivoire s'arrêtaient sur la frontière du Rouha. Quittant la rive du lac à la fin de juin, le docteur se dirigea vers cette dernière localité, en compagnie d'un certain nombre de traitants. Quinze jours de marche, presque directement à l'ouest, l'amenèrent à Bambarre, premier entrepôt d'ivoire du Manyéma ou Manyouéma, ainsi que prononcent les indigènes. Il y fut retenu pendant six mois par des ulcères qu'il avait aux pieds, et que la fatigue rendait très-graves.

Dès qu'il fut guéri, le voyageur partit dans la direction du nord. Quelques jours après il rencontra une rivière lacustre, d'une largeur d'un à trois milles, et qui se traînait au nord, à l'ouest, parfois au sud, de la manière la plus confuse. A force de persistance, il parvint à suivre cette rivière dans son cours erratique, et la vit entrer, par environ 6° 30′ de latitude, dans un lac de forme étroite et longue appelé le Kamolondo. Il remonta cette rivière, continua à marcher au sud, et se retrouva au point où il avait vu le Louapoula entrer dans le Moéro, dont il sortait sous le nom de Loualouba.

Il faut l'entendre décrire cette magnifique scènerie, où de hautes montagnes enferment de toute part le Moéro, et déploient jusqu'au bord de l'eau même le splendide manteau dont les couvre la riche végétation des tropiques. Une profonde déchirure de l'enceinte laisse échapper le trop-plein du lac. L'eau impétueuse se jette en rugissant dans cette gorge étroite, y roule avec un bruit de tonnerre, et, la passe franchie, s'étend calme et paresseuse dans le vaste lit du Loualouba. Pour distinguer cette dernière partie de la rivière d'autres cours d'eau qui dans le pays portent le même nom, le docteur l'a nommée rivière de Webb, en l'honneur du propriétaire de Newstead-Abbey, qui est l'un des amis les plus anciens et les plus sûrs de Livingstone.

Au sud-ouest du Kamolondo, que va rejoindre le Webb, est un autre grand lac, qui se décharge dans cette rivière par un cours d'eau important nommé Loéki ou Lomani. Ce grand lac, appelé Chéboungo par les naturels, a reçu de Livingstone le nom de Lincoln, en mémoire de celui qui a émancipé quatre millions d'Africains, brisé l'esclavage en Amérique, et dont le souvenir, entre tous, doit être cher à la race nègre.

Un peu au nord de sa sortie du Kamolondo, le Webb reçoit la Loufira, grande rivière qui vient du sud-sud-ouest. Quant aux autres affluents, le nombre en est tellement considérable que la carte du docteur n'aurait pu les contenir.

Suivant toujours les crochets sans nombre du Webb, Livingstone arriva au quatrième degré de latitude, où il entendit parler d'un autre lac, situé au nord, et dans lequel se jetait sa rivière.

On lui avait également signalé quatre fontaines, dont les eaux se déversaient moitié dans le Loualouba, c'est-à-dire dans le Webb, et moitié dans le Zambèse. Les indigènes l'en avaient entretenu à diverses reprises. Plusieurs fois il n'en avait pas été à plus de cent milles; toujours quelque chose l'avait empêché de les atteindre.

D'après ceux qui avaient vu ces fontaines, elles sortaient d'une légère éminence complétement terreuse, que certains individus appelaient une fourmilière. L'un de ces bassins, disait-on, était si large, que du bord on ne distinguait pas l'autre rive.

Le docteur ne suppose pas que ces fontaines soient plus méridionales que les sources du lac Bangouéolo. Dans la lettre qu'il a écrite au *New-York Herald*, il fait observer que ces quatre bassins, d'où l'eau surgi et donne naissance à quatre grandes rivières, partant du même endroit, répondent jusqu'à un certain point

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

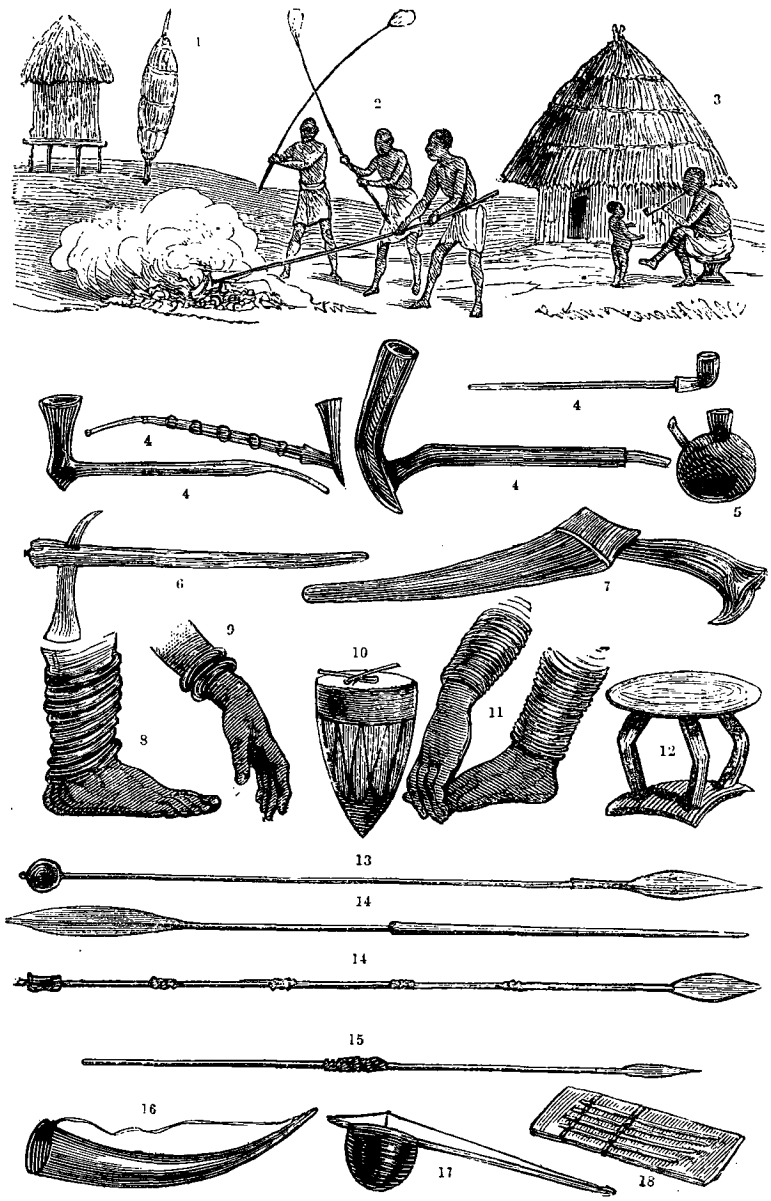
à la description des sources du Nil que rapporte Hérodote, ce père des voyageurs, et que ce dernier avait entendue dans la ville de Saïs de la bonche du trésorier de Minerve.

Dans tous les cas, me disait Livingstone, il faut que ces fontaines soient découvertes, et qu'on en prenne la position. Quant au lac situé au nord du quatrième degré, et que le Webb allait rejoindre, quelle en était l'issue? C'était au moment de l'apprendre que Livingstone avait été forcé de revenir à Oujiji. Long voyage qui n'avait plus que fatigues et dangers; sept cents milles qui l'avaient conduit près du but, et qui allaient maintenant l'en séparer, peut-être pour toujours. Au lieu de cette ardeur, de cet espoir de la marche en avant, au lieu de cet entraînement de la découverte, une route sans intérêt, l'attente déçue, l'accablement du retour après une défaite.

Quoi d'étonnant que le vieux voyageur ait vu son énergie près de s'éteindre, et ses forces succomber?

Il gagna Oujiji le 16 octobre; il était presque mourant. Pendant la marche il tâchait de se remonter. « Ce n'est qu'un retard, se disait-il, cinq ou six mois au plus; ce n'est pas une grande affaire. Je trouve mes marchandises, je loue des hommes et je repars immédiatement. » Qu'on imagine ce qu'il a ressenti en apprenant que celui qui devait lui remettre son étoffe en avait disposé!

Le soir de son retour il vit Choumah et Souzi qui pleuraient amèrement, et leur en demanda la cause. « Il n'y a plus rien, monsieur, dirent-ils, Shérif a tout vendu! » Un instant après Shérif se présenta, et eut l'audace de tendre la main à Livingstone. Celui-ci le repoussa en lui disant qu'il ne serrait pas la main d'un voleur; sur quoi cet homme lui donna pour excuse qu'il avait consulté le Coran. Le livre lui avait dit que le docteur était mort; et l'étoffe n'ayant plus de maître, il l'avait troquée pour de l'ivoire. A son tour l'ivoire avait été vendu, le prix dépensé: et ainsi le voyageur était sans ressources.



ARMES ET USTENSILES. — Gravure tirée de l'édition anglaise.

1. Magasinage du grain.
2. Battage.
3. Petite hutte.
4. Pipes.
5. Narghilé indigène.
6. Hache d'arme.
7. Serpe (arme usuelle).
8. Anneaux de jambe.
9. Bracelets massifs.
10. Tambour.
11. Spirales en fil de laiton.
12. Escabeau.
13. Lance des Vouamanyéma.
14. Lance des Vouajiji.
15. Asségaï (javeline).
16. Corne d'appel du guide.
17. Guitare.
18. Instrument de musique.

Conviction du docteur au sujet de la rivière. — Le Haut-Nil. — Sources du Congo. — Longueur du Nil dans l'hypothèse de Livingstone. — Vallée longitudinale. — Point d'arrêt du docteur. — Son altitude. — Le Roua et le Manyéma. — Millions d'hommes inconnus. — Morcellement. — Industrie. — Quantité fabuleuse d'ivoire. — Mines de cuivre. — Sable aurifère. — Population. — Beauté des femmes. — Esclavage. — Armes à feu. — Amour du commerce. — Horrible attentat. — Haine soulevée.

Si incomplète qu'elle soit, nous espérons que notre esquisse des travaux de Livingstone fera comprendre l'étendue des nouvelles découvertes de l'illustre voyageur, et leur importance au point de vue géographique.

Livingstone est persuadé que cette rivière, qui, sous différents noms, va d'un lac à un autre en se dirigeant vers le nord, est la partie supérieure du Nil. Les courbes profondes que décrit ce long cours d'eau à l'ouest et au sud-ouest, lui avaient au début inspiré des doutes qu'il a gardés pendant longtemps. Il avait d'abord

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

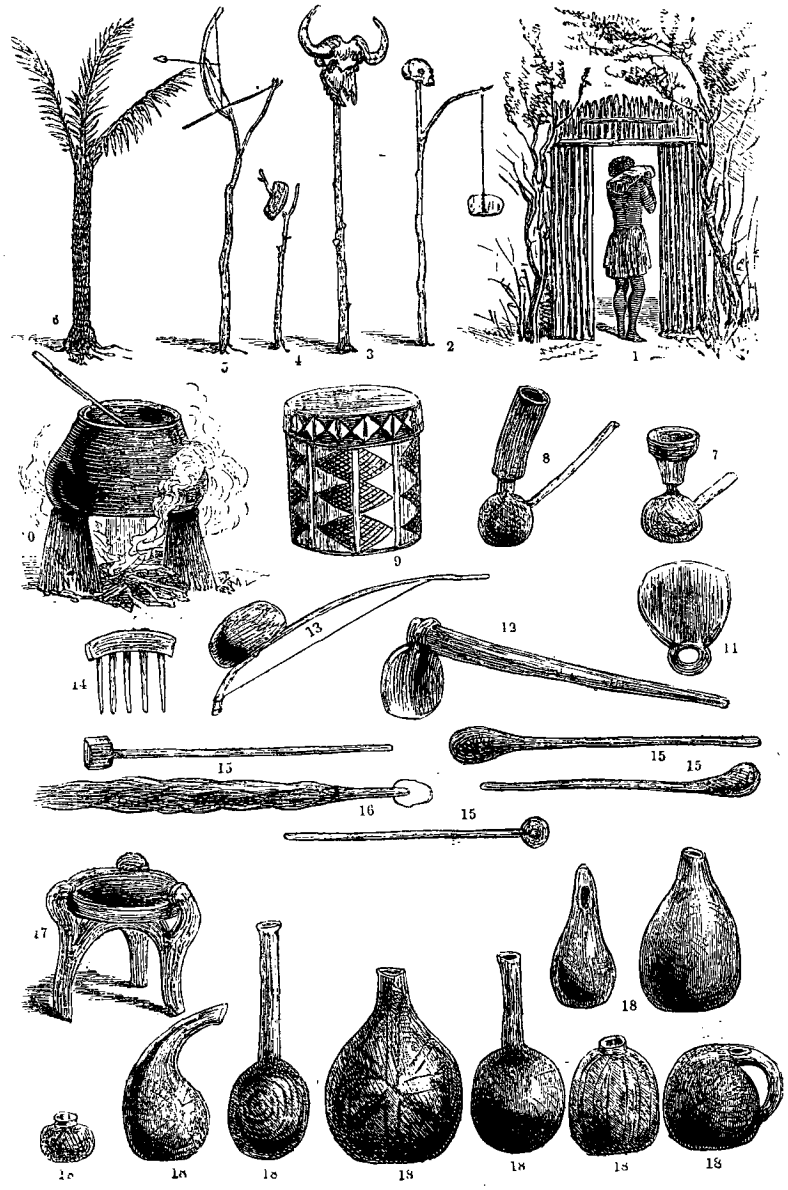
présumé que c'était le Congo; mais depuis il a découvert que ce dernier avait pour origine le Kassaï et le Kouango, deux rivières dont la source est au versant occidental de la ligne de faîte qui sépare les deux bassins. Donc, après avoir remonté jusqu'à la source du Chambézi, après avoir suivi le Louapoula et acquis la certitude que, malgré ses détours, le Webb coulait au nord, et cela dans une vallée flanquée de hautes montagnes sur les deux rives, il n'a plus douté que ce ne fût la partie méridionale du fleuve d'Égypte : donnant de la sorte à ce dernier une longueur de quarante-deux degrés de latitude, ce qui en ferait, après le Mississipi, la plus longue rivière du globe.

Cette grande vallée transéquatoriale, qui deviendrait alors celle du Haut-Nil, reçoit du couchant d'importantes rivières arrivant de fort loin, telles que la Loufira et le Lomani; du côté de l'est, le Lindi et le Louamo; et n'a, suivant le docteur, aucun rapport avec le Kassaï, le Kouango et le Loubilash, qui vont former le Congo.

Avant de discuter ce problème, que résoudront sans doute les nouvelles recherches du docteur, il faudrait être sûr de l'altitude des différents points en question. Il est certain que si Livingstone s'est arrêté comme il le croit, à deux mille pieds au-dessus de l'Océan, il faut que le Webb garde ce niveau sur huit degrés de latitude pour rejoindre le fleuve des Gazelles, qui est la branche le plus rapprochée du Nil Blanc dont la hauteur ne soit pas plus considérable.

Livingstone est reparti pour éclaircir le fait; s'il est dans l'erreur quant à ses conclusions, il sera le premier à le reconnaître.

Les deux provinces que traverse le Webb, et où il s'épanche en lacs nombreux, sont le Roua, — l'Ourouha de Speke, — et le Manyéma. Entre le Tanganîka dont le Roua est voisin, et les sources présumées du Congo, limitrophes du Manyéma, se trouvent des millions d'hommes qui ne se doutaient pas de l'existence des blancs, et dont ceux-ci n'avaient jamais entendu parler avant l'arrivée du docteur dans ces régions lointaines.



ARMES ET USTENSILES. — Gravure tirée de l'édition anglaise.

1, 2, 3, 4, 5, 6. Signes indicateurs de la route.
7, 8. Narghilés.
9. Boîte d'écorce.
10. Foyer et marmite de terre.
11. Fer d'une houe.
12. Houe.
13. Guitare.
14. Peigne.
15. Massues, casse-têtes.
16. Chasse-mouches.
17. Escabeau.
18. Gourdes.

Ces deux vastes contrées — le Roua n'a pas moins de six degrés de latitude et sa longueur est inconnue — ne sont pas organisées en royaumes comme l'Ouroundi, l'Ougounda et le Karagouah. Chaque village y est soumis à un chef indépendant, et n'a rien de commun avec la bourgade voisine. Le plus intelligent de ces petits chefs ne sait aucunement ce qui existe à trente milles de sa frontière, ignorance qui a rendu la tâche du docteur infiniment plus difficile. A cet égard, les peuplades que Livingstone avait rencontrées ailleurs semblaient civilisées, en comparaison de ces dernières; mais sous le rapport industriel les gens du Manyéma étaient bien supérieurs à tous les indigènes qu'il avait trouvés jusqu'alors. Ce

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

sont d'habiles armuriers, ainsi qu'on peut le voir en jetant les yeux sur la gravure où sont représentés leurs dagues et leurs fers de lance. Ils font, avec une herbe très-fine, des tissus qui valent au moins ceux qu'on fabrique dans l'Inde avec la même matière; en outre ils connaissent l'art de les teindre de différentes couleurs : telles qu'en noir, en jaune, en bleu foncé. Les Zanzibarites, frappés de la beauté de ces étoffes, les échangent avec empressement contre leur cotonnade.

Presque tous les indigènes du Manyéma que j'ai vus portaient de petites jaquettes élégantes, confectionnées avec le tissu de leur pays.

Ces contrées sont également très-riches en ivoire, et la fièvre qui pousse là-bas les traitants, pour y acheter les précieuses défenses, est la même que celle qui attire en Californie, en Australie, au Cap et en autres lieux les chercheurs de diamants et de pépites.

Il y a quatre ans environ qu'un Arabe a fait cette découverte : c'était le premier qui fût allé dans le Manyéma; il en revint avec une telle quantité d'ivoire, et fit un rapport tellement prodigieux du nombre de défenses qui s'y trouvaient, que depuis cette époque les anciennes routes du Karagouah, de l'Ougounda, de l'Oufipa et du Maroungou furent presque abandonnées.

Les gens du pays, ne connaissant pas la valeur du précieux article, bâtissaient leurs cases sur des étançons d'ivoire. Les charpentes, les piliers d'ivoire étaient chose commune dans toute la province. A entendre les récits courants, il n'y avait plus à s'étonner du palais d'ivoire de Salomon.

L'arrivée des Arabes avait ouvert les yeux aux naïfs possesseurs de ce trésor; le prix des défenses s'était rapidement élevé, ce qui n'empêchait pas ces dernières d'être toujours d'un bon marché excessif. La livre d'ivoire se payait à Zanzibar de sept francs à huit francs soixante centimes, suivant la qualité. Dans l'Ounyanyembé elle se vendait encore cinq francs cinquante; dans le Manyéma on avait le premier choix pour six ou sept centimes.

Le Roua possède en outre des mines de cuivre d'une grande richesse; celles du district de Katanga, exploitées depuis des siècles, sont abondantes. On a trouvé dans le lit d'un cours d'eau un sable aurifère, dont les paillettes sont de la dimension qu'aurait le disque d'un pois, et les pépites en forme de bâtonnets. Deux Arabes en avaient entrepris le lavage; mais leurs procédés, fort insuffisants, ne leur permettaient guère d'obtenir des résultats fructueux.

Enfin ces contrées ont une population nombreuse, à la fois active, belle et sociable. Malheureusement les traitants gâtent la place par leur avidité; et les mauvais d'entre eux, c'est-à-dire le grand nombre, gâtent le pays par leurs cruelles manœuvres.

Les esclaves du Manyéma se vendent plus cher que les autres, en raison de leur beauté et de leur douceur. Les femmes surtout sont généralement très-jolies; excepté leur chevelure, elles n'ont rien du type nègre; leur couleur est très-claire : dans le nord de la province, leur peau n'est pas plus brune que celle des Portugaises ou des quarteronnes de la Louisiane. Elles ont le nez bien fait; des yeux superbes; les lèvres d'une belle coupe, bien marquées sans être grosses; et il est rare qu'elles aient les dents saillantes. Très-alertes, elles sont habiles plongeuses, et vont cueillir les huîtres au fond du Webb, où ces mollusques abondent.

Ces jolies femmes, avec cela fort intelligentes, sont avidement recherchées par les métis de la côte, qui en font leurs épouses. Les Omanis de race pure eux mêmes ne dédaignent pas de les prendre en mariage. De là de monstrueux bénéfices, qui, au transport de l'ivoire, ont fait joindre les cargaisons vivantes; seulement l'un s'achète, les autres se prennent, et de quelle manière! Les rapaces qui les veulent ne reculent devant rien; qui d'ailleurs les arrêterait? Ils sont invincibles pour ces peuplades qui n'ont jamais vu d'armes à feu, et qui, à la première décharge, sont frappées de terreur. Elles s'imaginent que ces étrangers ont dérobé la foudre, et qu'un arc et des flèches sont impuissants contre eux.

Ce n'est pas qu'elles manquent de courage; n'étaient ces armes surnaturelles, dans tous les cas fort inégales, leur pays serait fermé aux traitants, dont leurs guerriers ne craindraient pas le sabre ou la lance. Aujourd'hui elles ne savent que trembler et subir. Les récits du docteur à ce propos sont navrants. Il m'a raconté entre autres choses un fait horrible qui s'est passé au bord du Webb.

Ainsi que la plupart des Africains, les Vouamanyéma ont pour le commerce un goût très-vif; le marchandage qui nous révolte est pour eux chose attrayante; faire rabattre le prix d'un objet ou le maintenir, gagner une perle à cette lutte de paroles est une joie qui les enivre. Les femmes surtout aiment ce jeu avec passion; elles y excellent; et comme elles sont d'autant plus jolies que le débat les anime, le marché attire beaucoup d'hommes.

Ce fut au milieu d'une pareille scène, toute paisible, toute joyeuse, qu'un métis arabe, du nom de Tagamoyo, fondit avec sa bande, et fit tirer sur la foule. Au premier coup de feu, les pauvres gens se sauvèrent. Ils étaient là deux mille, courant à leurs canots, et s'empêchant les uns les autres; l'artillerie ne cessait pas. Beaucoup de malheureux sautèrent dans l'eau profonde, où les attendaient les crocodiles. Mais la plupart de ceux qui périrent furent tués par les mousquets. Le docteur estime à quatre cents le nombre des morts : hommes, femmes et enfants. Celui des captifs ne fut pas moins considérable.

Cet affreux attentat n'est qu'un spécimen de tant d'autres que Livingstone a vu commettre. Comprend-on, après cela, de quelle haine les Arabes sont poursuivis dans ces contrées, naguère si tranquilles, et dont le morcellement accroît l'audace et les chances des ravisseurs.

Partout les traitants ont fait de même; si mainte-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

nant, de Bagamoyo à Oujiji, leur conduite est différente, c'est qu'ils ont été contraints d'en changer. Les tribus se rassurent; à leur tour elles ont des mousquets, et les représailles commencent. Beaucoup d'entre elles ont d'abord servi d'auxiliaires. Elles y gagnaient d'être à l'abri du rapt, et d'étendre leurs conquêtes. Puis une fois leur domination établie, une fois le sol balayé des peuplades, dont le territoire, les biens, les personnes étaient l'objet des convoitises, les pourvoyeurs ont tourné leurs fusils contre les imprudents qui les leur avaient donnés. En dépit de leur escorte, toujours plus nombreuse, les Arabes ne marchent plus sans crainte. A chaque pas qu'ils font est un péril : les Vouagogo les exploitent, les Vouaségouhha les arrêtent; le chemin du Karagouah est plein de difficultés; Mirambo les tient en échec, il les attaque, il les bat; et, derrière lui, Souarourou leur demande la taxe le fusil à la main.

Ils ont semé le danger, et l'ont semé pour tout le monde, pour ceux d'une autre race, comme pour les bons d'entre eux. Malgré l'estime dont Livingstone fut entouré dans le Manyéma, comme partout dès qu'il y fut connu, il manqua plus d'une fois d'y être assassiné, par suite de l'erreur qui le faisait assimiler aux Arabes.

Régime suivi. — Emploi du jour. — Temps délicieux. — Scène intéressante. — Le marché. — Spécimen de toutes les tribus voisines. — Brocantage de perles. — Jeunes gens et jeunes filles. — Comme partout. — Préparatifs. — Simplicité. — Inquiétudes de Livingstone. — Sa position. — Plans de conduite. — Acceptation.

Livingstone allait bien; ses forces augmentaient de jour en jour sous l'influence du régime que je lui faisais suivre, avec l'aide de Férajji. Je n'avais à lui donner aucun des fruits que la chaste Minerve procura à Baucis pour traiter Jupiter, mais du fromage et du beurre que je fabriquais moi-même; des œufs frais, de la crème, de la volaille, du gigot rôti, du poisson sortant du lac, des aubergines, des patates, des fèves, des concombres, des arachides, du miel blanc de l'Oukaranga, une sorte de prune juteuse des forêts de l'Oujiji, du vin de palme, enfin des crêpes et une sorte de biscuit en guise de pain.

Nous passions le milieu du jour sous la vérandah, causant de nos projets et les discutant, revenant sur les dernières années, et anticipant sur l'avenir. Matin et soir nous nous promenions sur la grève afin de respirer la brise, qui était toujours assez fraîche pour rider la surface de l'eau et pour chasser sur le sable l'onde inquiète.

Le temps était délicieux; nous étions alors dans la saison sèche; et malgré la pureté du ciel, le thermomètre ne dépassa jamais à l'ombre vingt-six degrés et demi.

Le paysage était beau, et de plus, on avait de la grève une scène intéressante. Le marché, dont la place dominait le lac, nous fournissait à la fois une distraction et un sujet d'étude. Il y avait là journellement des spécimens de toutes les tribus voisines : agriculteurs et pâtres de l'Oujiji, avec leurs produits et leurs troupeaux; marchands d'huile de palme de l'Oujiji et de l'Ouroundi, vendant leur huile rougeâtre et de la consistance du beurre, dans de grands vases contenant vingt et quelques litres; pêcheurs d'Oukaranga et de Kaolé, voire de l'Ouroundi, avec leur blanquette, qu'ils appellent *dogara*, leurs perches, leurs silures et autres poissons; marchands de sel des plaines de l'Ouvinza et de l'Ouhha; marchands d'ivoire de l'Ouvira et de l'Ousohoua; constructeurs de pirogues de l'Ougoma et de l'Ouroundi; colporteurs de Zanzibar offrant de minces cotonnades imprimées; et brocanteurs échangeant des perles bleues contre des perles rouges dont la séduction est si grande qu'on les a surnommées *ravageuses-des-villes* et *qui-met-fin-aux-repas*, ou contre des songomazi, grains de porcelaine de deux couleurs et de la taille d'un œuf de pigeon; ou bien pour des sofi, qui ressemblent à des fragments de tuyaux de pipe, et qui étaient alors en grande vogue dans l'Oujiji. Quand Burton y arriva, les perles bleues faisaient fureur, et valaient trois fois les perles rouges.

Il y avait encore là des Vouagouhha, des Vouamanyéma, des gens de dix provinces, des hommes de la côte et des Arabes, tous engagés dans de bruyantes affaires.

Têtes nues, et corps à peu près de même, les jeunes gens y faisaient la cour à de brunes Philis, incapables de rougir, comme leurs sœurs à peau blanche, sous les regards brûlants de leurs adorateurs. Des matrones faisaient là des commérages, comme partout font les vieilles femmes. Des enfants babillaient, jouaient, riaient et se colletaient comme font les enfants de tous les pays; et des vieillards, appuyés sur des arcs ou sur des lances, n'y étaient pas moins jaseurs que ceux des autres climats.

Le moment était venu de se préparer à l'excursion que nous voulions faire au nord du lac. Ayant formé ce projet, s'il nous avait fallu revenir sans l'avoir exécuté, par suite du mauvais vouloir des autres, nous aurions mérité les railleries dont on eût salué notre retour. Mais nous n'avions à subir ni les exigences, ni les craintes des indigènes, contre lesquelles l'exemple de Burton nous avait mis en garde. J'avais à mon service, je l'ai déjà dit, vingt rameurs habiles, dont j'étais sûr; il ne s'agissait plus que de trouver un canot.

A la première parole, Séid-Ben-Médjid mit le sien complétement à notre disposition, pour aller n'importe où, et pour tout le temps qu'il nous plairait. Deux Vouajiji furent engagés en qualité de guides, à raison de huit mètres de cotonnade chacun, et nos préparatifs se trouvèrent terminés.

Toutefois Livingstone s'inquiétait de l'avenir. Nous allions faire une course intéressante; mais ensuite, quel parti prendrait-il? C'était là la question; et il lui répugnait de s'embarquer avec cette incertitude. Sa position était réellement déplorable. Il avait avec

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

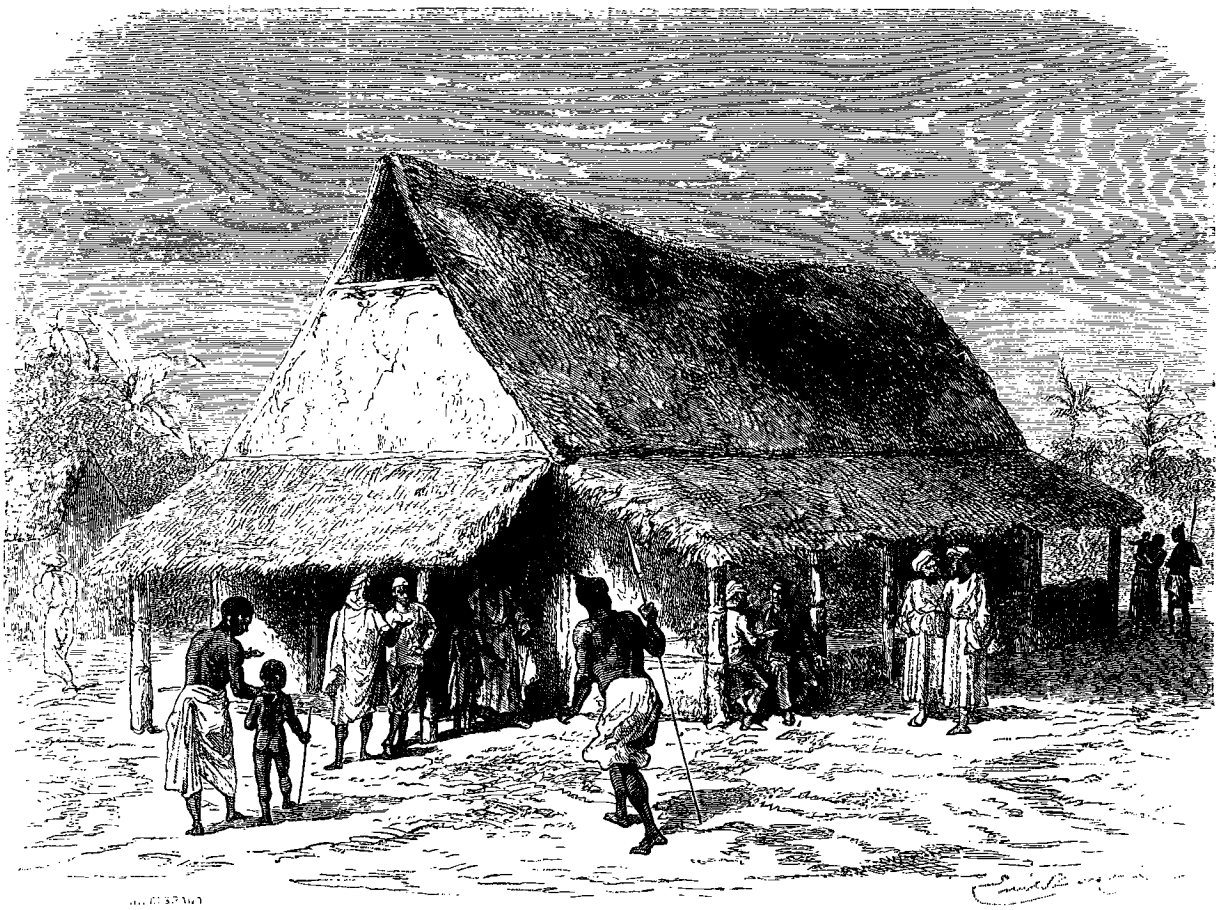
lui Souzi, Choumah, Gardner, Hamoydah et Halimah, auxquels s'ajoutait Kaïf-Halek, celui qui lui avait apporté ses dépêches; en tout cinq hommes et une femme. Pourrait-il se remettre en marche avec aussi peu de monde, et avec le peu d'étoffe et de grains de verre qui lui restait! Mais combien de temps serait-il dans l'inaction s'il attendait, pour partir, l'arrivée de ses marchandises? Combien de temps la guerre durerait-elle? Mirambo fermait toujours la route.

Avec tout le respect que je devais à son expérience, je lui demandai la permission de lui soumettre plusieurs lignes de conduite, parmi lesquelles il n'aurait qu'à choisir :

D'abord retourner chez lui, prendre le repos dont il avait besoin et qu'il avait si bien gagné;

Se rendre à Kouihara, y recevoir ses marchandises, reformer une caravane, et retourner au bord du Webb, continuer les recherches interrompues;

Ou bien, la caravane étant formée, rejoindre Baker. Pour cela, aller chez Mouanza, traverser le Victoria, en se servant de mes bateaux, ce qui lui ferait éviter Mirambo et Souarourou; de là se rendre chez Mtésa,



Habitation du docteur Livingstone. — Dessin d'Émile Bayard, d'après la gravure de l'édition anglaise.

ensuite chez Kamrasi, où il entendrait certainement parler du grand homme blanc, qui devait être à Gondokoro avec des forces imposantes;

Ou bien encore revenir à Oujiji, et se rendre auprès de Baker par le Roussizi, le Rouanda et l'Ounyoro. Enfin, s'il l'aimait mieux, repartir d'Oujiji pour le Manyéma.

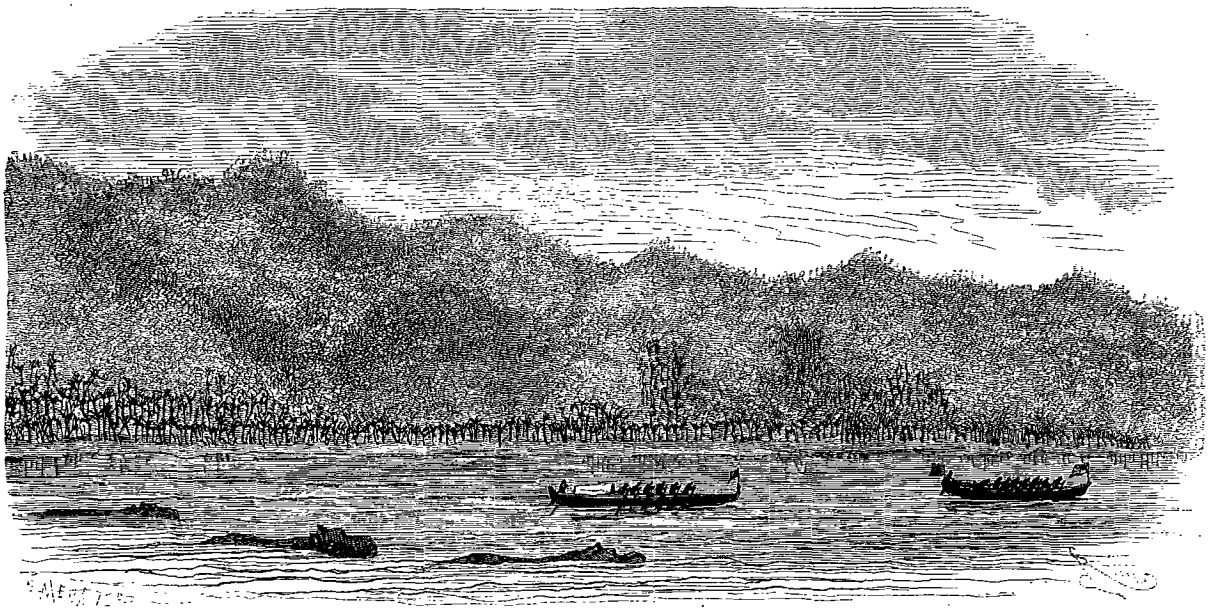
Quelle que fût la décision à laquelle il s'arrêterait, j'étais à ses ordres, ainsi que mes gens. S'il voulait regagner son pays je serais fier de lui servir d'escorte. S'il voulait simplement aller à Kouihara, je serais heureux de l'accompagner et d'ajouter à son avoir une quantité considérable de grains de verre, d'étoffe, etc. Je me hâterais de gagner la côte, et de lui organiser une bande de cinquante ou soixante hommes.

Après y avoir longtemps réfléchi, ce fut à ce dernier projet qu'il s'arrêta. La question étant ainsi réglée, nous pûmes nous livrer complétement à l'exploration du lac.

Pour extrait et traduction : Henriette Loreau.

(*La suite à la prochaine livraison.*)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Bords du lac Tanganika — Dessin de E. Riou, d'après la gravure de l'édition anglaise.

# VOYAGE A LA RECHERCHE DE LIVINGSTONE

## AU CENTRE DE L'AFRIQUE,

PAR M. HENRY STANLEY, CORRESPONDANT DU *NEW-YORK HERALD* [1].

1871-1872. — TEXTE TRADUIT DE L'OUVRAGE ANGLAIS « HOW I FOUND LIVINGSTONE » AVEC L'AUTORISATION DE L'AUTEUR.

Notre Argo. — Départ. — Bangoué. — Kigoma. — Paysage. — Scènes changeantes. — Villages. — Nature des roches. — Bergeronnettes. — Zassi. — Kirassa. — Sondage. — Frontière de l'Ouroundi. — Alluvion, — Contrée hostile. — Tribut réglé par Livingstone. — Vol. — Toujours même richesse. — Lutte de vitesse. — Bikari. — Visites suspectes. — Curiosité polie. — Jeune moutouaré de belle mine. — Guerre peu active. — Mougéré. — Fièvre. — Aimable centenaire. — Fond du lac. — Le Roussizi. — Question résolue. — Côte occidentale. — Ilots du New-York-Hérald. — Scène tragi-comique. — Retour.

Bien que notre Argo fût simplement une frêle pirogue creusée dans l'un des superbes mvoulés d'Ougoma, il avait une plus noble destination que celle du vaisseau grec d'antique mémoire. Ce n'était pas l'amorce d'une toison d'or qui le faisait partir, c'était l'espoir de trouver un chemin qui peut-être amènerait les barques du Nil jusque dans le Maroungou. Arabes et indigènes répétaient que le Roussizi sortait du Tanganika, et nous supposions qu'il se rendait au lac d'Albert ou à celui de Victoria.

D'après ce que nous avait dit Ben Médjid du port de son canot, nous avions embarqué vingt-cinq hommes, dont quelques-uns s'étaient munis de sacs de sel pour faire un peu de commerce : mais à peine avions-nous quitté la rive qu'il fallut y revenir : le canot trop chargé enfonçait jusqu'au bord. Six hommes de l'équipage furent remis à terre, le sel également; nous restâmes alors avec seize rameurs, plus Sélim, Férajji et les deux guides. Cette fois, convenablement lestée, la pirogue se dirigea vers l'île de Bangoué, située à quatre ou cinq milles de notre point de départ. Il y a quelques années, les Vouatouta ayant fait irruption dans l'Oujiji, la plupart des habitants, Arabes et indigènes, se réfugièrent à Bangoué; tous ceux qui restèrent furent anéantis par le fer et par la flamme.

De là, suivant les courbes du rivage, nous arrivâmes à Kigoma, dont la magnifique baie formerait un port excellent. Il n'était pas plus de dix heures, mais une forte brise, qui menaçait de nous pousser au large, nous engagea à échouer le canot et à dresser nos tentes. Kigoma est d'ailleurs, pour les gens que rien ne presse, la première escale à partir d'Oujiji. Le lendemain, au point du jour, après avoir déjeuné et pris le café, nous nous remettions en route.

1. Suite. — Voy. p. 1, 17, 33 et 49.



© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Parfaitement calme, le lac reflétait l'azur sans nuage qui se déployait au-dessus de nos têtes, en lui donnant toutefois une couleur plus foncée et de nuance verdâtre. Les hippopotames venaient souffler à proximité alarmante du canot, et replongeaient rapidement comme s'ils avaient voulu jouer à cache-cache avec nous. En face des hautes collines du Bemba la teinte de l'eau parut annoncer une grande profondeur; nous jetâmes la sonde, elle indiqua trente-cinq brasses; nous étions alors à un mille du rivage.

Cette rangée de montagnes, revêtue d'une herbe d'un vert éclatant d'où s'élevaient de grands bois, et qui plongeait ses flancs abruptes jusqu'au fond du lac, où elle jetait ses promontoires, était d'une grande beauté. A chacune des pointes que nous doublions c'étaient de nouvelles surprises; dans chacun de ces plis un tableau ravissant : des bouquets d'arbres couronnés de fleurs, d'où s'exhalaient des parfums d'une suavité indicible; une variété infinie dans les contours : des pyramides, des cônes tronqués, des tables rases, des toits pareils à ceux des églises, des croupes unies et gracieuses, des crêtes déchiquetées et sauvages — scènes changeantes, qui nous arrachaient des cris d'admiration. Que je fusse ravi, cela n'avait rien de surprenant; mais le docteur lui-même, que j'aurais cru blasé sur de pareils tableaux, n'était pas moins enchanté que moi. Je n'avais rien vu de pareil depuis que j'étais en Afrique, rien de semblable à ces hameaux de pêcheurs, enfouis dans des bosquets de palmiers, de bananiers, de figuiers du Bengale et de mimosas: bosquets entourés de jardins et de petites pièces de terre, dont les épis luxuriants regardaient l'eau transparente, où se reflétaient les cimes qui leur servaient d'abri.

Évidemment les pêcheurs qui habitent ces parages trouvent leur situation bonne : le poisson abonde; les pentes, cultivées par les femmes, produisent du sorgho et du maïs en quantité; les jardins sont remplis de manioc, d'arachides, de patates; les élaïs procurent l'huile et le breuvage; les bananiers des masses de fruits délicieux; et les ravins de grands arbres pour faire les pirogues. La nature leur prodigue là tout ce qu'ils peuvent désirer. Quels doivent être leurs soupirs quand, arrachés de ces lieux, ils traversent les déserts qui les en sépareront pour toujours; quand ils marchent enchaînés, conduits par les hommes qui les ont achetés huit mètres de cotonnade pour leur faire faire la cueillette du girofle ou le métier de porte-faix?

Aux environs de Niasanga, notre deuxième halte, la côte avec ses collines, ses retraits charmants, ses cultures, ses troupeaux, me rappela tout à fait les rives du Pont. Comme nous venions de débarquer, je tuai un grand cynocéphale qui mesurait quatre pieds neuf pouces, de l'extrémité du museau à celle de la queue, et dont le poids était d'environ cent livres; la face n'avait pas moins de huit pouces et demi de longueur. Pas de crinière, pas de touffe de poils au bout de la queue; mais tout le corps revêtu d'un pelage très-rude. Les singes de ce genre se voyaient en grand nombre, ainsi que l'espèce à tête de chat et à longue queue, espèce très-active et plus petite.

Niasanga, situé au bas d'un amphithéâtre de collines, et à l'embouchure d'un ruisseau qui porte le même nom, a, comme tous les villages voisins, ses bouquets de palmiers et de bananiers, ses champs de maïs, de sorgho et de manioc. Nos tentes furent dressées sous un figuier-banian; près d'elles se trouvaient une demi-douzaine de pirogues de différentes grandeurs; en face de nous l'immense nappe d'eau, attirant la brise, et dans le lointain l'Ougoma, l'Oukaramba et l'île de Mouzimou, dont les montagnes nous apparaissaient revêtues d'un bleu foncé. Les galets que nous voyions sur la grève, en petits monceaux ou en lignes formées par les vagues, étaient des fragments de quartz, de grès conglomeré, d'argile très-ferrugineuse, d'argile durcie, etc., et nous révélaient la nature des roches environnantes. D'énormes roseaux s'élevaient entre le rivage et les cultures. Parmi la gent ailée nous remarquâmes surtout les bergeronnettes, que protégent les indigènes; pour eux ce sont des messagères d'heureux présages, et quiconque les attaquerait serait frappé d'une amende. Il faudrait être d'ailleurs bien méchant pour leur nuire; elles se montrent si confiantes! A peine touchions-nous la rive qu'elles venaient à notre rencontre et voltigeaient à portée de notre atteinte. En fait d'oiseaux nous vîmes encore là des tourterelles, des paddas, des bandes de veuves, des corneilles, des martins-pêcheurs, des oies, des plotus, des milans, des aigles, des balbusards.

Le troisième jour nos tentes se dressaient à Zassi, petit village situé également à l'embouchure d'un ruisseau, dont il a pris le nom. Les montagnes s'élevaient de deux mille à deux mille cinq cents pieds au-dessus du lac, et le pays me semblait à chaque instant devenir plus pittoresque, la scène plus vivante. Pas une courbe du rivage qui n'eût ses cases en forme de ruche; pas une terrasse, pas une banquette, voire un talus qui ne fût occupé.

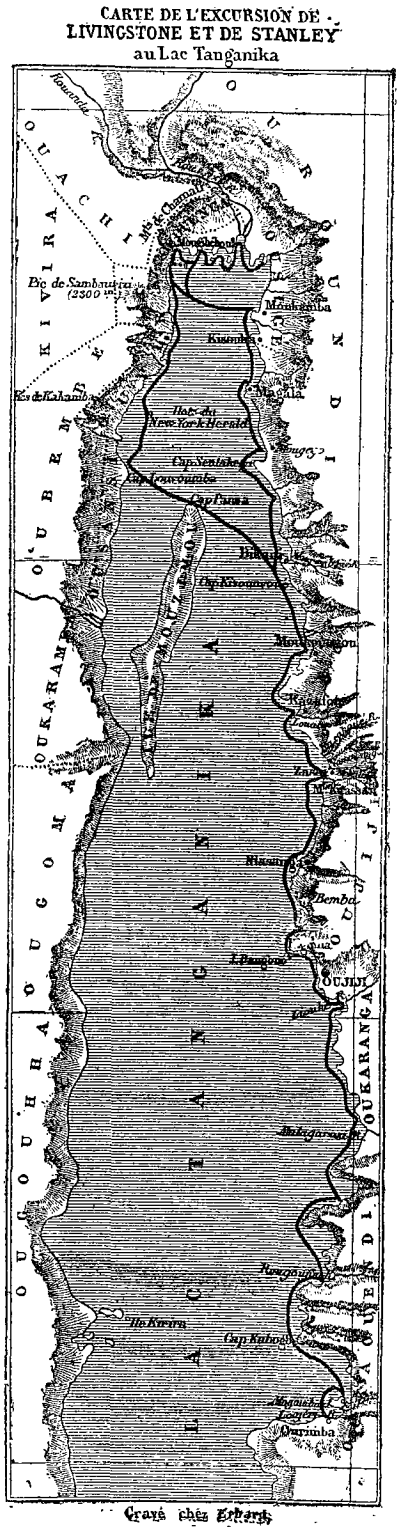
Le Kirassa, groupe de montagnes coniques, s'élève à côté de Zassi, qu'il fait reconnaître de loin. A la hauteur de ce groupe, le lac a trente-cinq brasses de profondeur; mais à un mille de cet endroit ma sonde, qui était de deux cent trente yards, n'atteignit pas le fond. En face d'Oujiji, Livingstone avait trouvé jusqu'à trois cents brasses.

Notre quatrième halte se fit dans l'Ouroundi, sur une île sableuse située à une demi-heure de la frontière. Bien que la Mchala soit considérée par les deux peuples comme séparant les deux provinces, il y a des établissements de Vouaroundi en deçà de la rivière, et des groupes de Vouajiji sur les deltas fertiles du Namousinga, du Kasokoué et du Louaba, qui se trouvent dans l'Ouroundi.

De Nyabigma, l'île sableuse où nous étions campés, l'œil embrasse la courbe profonde que décrit la mon-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

tagne, sur une étendue de vingt à vingt-cinq milles entre les promontoires de Kasinga et de Kasofou. Cette arène aux sommets irréguliers, voilés à peu près constamment d'un éther floconneux, et dont les profondes déchirures laissent échapper de nombreux cours d'eau, forme une scène des plus imposantes. A sa base se déploie une large bande alluviale d'une fertilité à défier toute description. Une épaisse ceinture de papyrus et de matétés géants entoure chaque delta, et s'y développe à certaines places sur une assez grande largeur. Au fond de quelques-unes de ces jongles, parfois impénétrables, sont des étangs paisibles qui servent de retraite à une multitude d'oiseaux, que les fondrières, la fièvre et le hallier protégent contre les chasseurs.




Au moment de quitter Nyabigma, nous distribuâmes à chacun de nos hommes dix charges de poudre et autant de balles pour le cas où les Vouaroundi nous montreraient la haine qu'ils ont vouée aux étrangers. Le lendemain nous fûmes arrêtés à Moukoungou par la demande du tribut. C'était Livingstone qui, depuis le départ, réglait toutes nos affaires. J'avais eu maintes fois, on se le rappelle, à me débattre en pareille circonstance; j'étais curieux de voir comment le grand voyageur s'acquitterait de cette corvée. Le matéko, chef de troisième ordre, réclamait dix mètres de cotonnade. Livingstone répondit à cela en demandant si on ne nous apportait rien.

« Non, fut-il répliqué; le jour est fini, il est trop tard; ce sera pour votre retour. »

Le docteur se mit à sourire :

« Puisque, dit-il, vous attendez que je revienne pour nous faire un présent, je payerai quand nous repasserons. »

Déconcerté d'abord, le matéko réfléchit un instant, puis réitéra sa demande.

« Apportez-nous un mouton, reprit le docteur, un petit mouton; nos estomacs sont vides; il est tard et nous avons faim depuis la moitié du jour. »

L'appel fut entendu; le vieux chef s'empressa de nous envoyer un agneau, accompagné de douze ou quatorze litres de vin de palme, et reçut en échange ses dix mètres d'étoffe. L'agneau fut tué tout de suite et parfaitement digéré, mais le vin de palme, hélas! quel funeste présent! Souzi, l'inestimable adjoint du docteur, et Bombay, le chef de mes hommes, étaient chargés de veiller sur le canot: imbibés de la fatale liqueur, ils dormirent d'un sommeil de plomb, et le lendemain nous avions à déplorer la perte d'une foule de choses, entre autres la ligne de sonde, une ligne de neuf cents brasses, cinq cents cartouches faites pour mes propres armes, et quatre-vingt-dix balles de mousquet. Outre ces objets indispensables dans une contrée hostile, on nous avait enlevé un grand sac de farine et tout le sucre du docteur. L'ignorance et la couardise avaient seules empêché les filous d'emmener le canot, avec tout ce qu'il renfermait, y compris Bombay et Souzi, qui auraient été bel et bien vendus.

Repartis néanmoins à l'heure habituelle, nous continuâmes à nous diriger vers le nord, suivant toujours la côte, et entrant dans chaque baie qui nous semblait intéressante. C'était toujours la même scène, la même richesse; toujours des rivières sortant des ravins; toujours des palmiers et des bananiers, des villages sous leur ombre et entourés de cultures. De temps à autre une bande de sable, ou couverte de galets, était convertie en marché, où se vendaient du poisson et les produits des localités voisines. Tantôt des fourrés de papyrus et de roseaux, recouvrant les marais qu'ils avaient formés en arrêtant des rivières; tantôt des montagnes plongeant à pic dans le lac, et se repliant en courbes profondes, remplies d'un terrain d'alluvion de huit à dix milles de large.

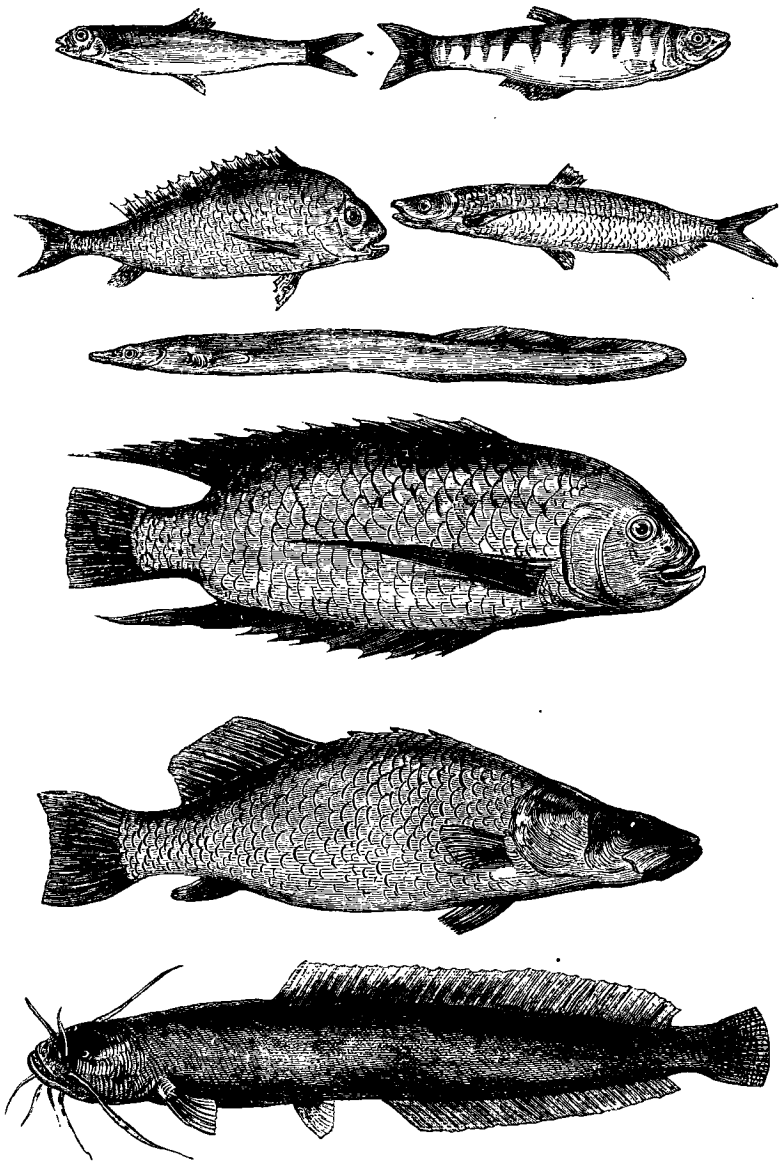
Un canot se voyait-il à peu de distance, nos hommes se mettaient à chanter, faisaient force de rames, et tâchaient de passer devant. Les autres, piqués au jeu, redoublaient de vitesse; et debout, complétement nus, pagayant avec ardeur, nous offraient l'occasion de faire des études d'anatomie comparative. Plus loin un groupe de pêcheurs, indolemment couchés sur la grève, regardaient les pirogues qui passaient auprès d'eux. C'était ensuite une flottille de canots dont les propriétaires se

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

reposaient dans leurs cases, ou pêchaient à la ligne, ou préparaient leurs filets. Des enfants s'ébattaient dans l'eau sous les yeux de leurs mères, qui, assises à l'ombre, applaudissaient à leurs jeux pleins de hardiesse, d'où je suppose que les crocodiles ne sont communs dans le lac qu'à l'embouchure des rivières d'une certaine importance.

Entre le cap de Mouremboué et celui de Kisounvoué est une réunion de villages qu'on appelle Bikari, et dont le chef réclame un tribut des bandes qui traversent son territoire.

Depuis que la disparition de mes cartouches ne nous permettait plus d'affronter une lutte sérieuse, nous évitions avec soin tous les endroits qui étaient mal famés chez les Vouajiji. Nos guides, cette fois, n'avaient pas eu le temps d'exprimer leur opinion, lorsque les gens de Bikari nous hélèrent du rivage, en nous menaçant de la vengeance de leur chef si nous passions sans nous arrêter. Comme leurs voix n'étaient rien moins que séduisantes, nous refusâmes d'obéir. Ils se mirent alors à nous jeter des pierres avec fureur. Un de leurs cailloux m'ayant presque touché, il me sembla qu'une balle pourrait leur être envoyée, au moins comme avertissement; mais bien qu'il gardât le silence, le docteur ne parut pas approuver cette mesure, et nous filâmes sans répondre.



Poissons du lac Tanganika — Gravure tirée de l'édition anglaise.

Nous atteignîmes rapidement le delta du Mouremboué, dont la jongle épineuse et touffue, recélant un marécage, devait nous protéger contre les indigènes. Un coin sableux nous permit d'aborder; on y traîna le canot, et Férajji, sinon très-capable, du moins toujours prêt, nous servit bientôt d'excellent café. Malgré le danger qui nous menaçait encore, nous éprouvions un bien-être réel. Sous l'influence du moka et d'une douce philosophie nous nous sentions émus de pitié pour les aveugles qui nous provoquaient. Le docteur avait souvent rencontré de pareilles dispositions; il les attribuait à la conduite insensée, non moins que criminelle, des traitants; sur quoi je suis entièrement de son avis.

Nous avions quitté notre petite grève, et, bien que le soleil fût couché, nos hommes continuaient à ramer avec courage. Il était près de huit heures lorsque nous nous arrêtâmes en un lieu désert, sur une langue de sable adossée à une berge de dix à douze pieds de haut, flanquée des deux côtés de masses rocheuses en désagrégation.

Chacun gardait le silence, et tout nous faisait croire que nous resterions inaperçus.

A notre feu l'eau chauffait pour le thé, à celui de nos hommes pour la bouillie, quand les vedettes nous signalèrent des formes sombres qui rampaient vers le bivac. Ces formes rampantes se dressèrent à notre appel et vinrent à nous en proférant le salut indigène : *vouaké*. Ayant expliqué à ces gens qui nous étions, nous ajoutâmes que s'ils avaient quelque chose à nous céder, nous l'achèterions avec plaisir. Ils parurent très-satisfaits de cette demande, et, après un instant d'entretien, pendant lequel ils nous semblèrent prendre des notes mentales sur le camp, ils s'éloignèrent en promettant de revenir et d'apporter des vivres. Un second parti arriva bientôt; ce fut le même salut, la même manière d'observer, les mêmes protes-

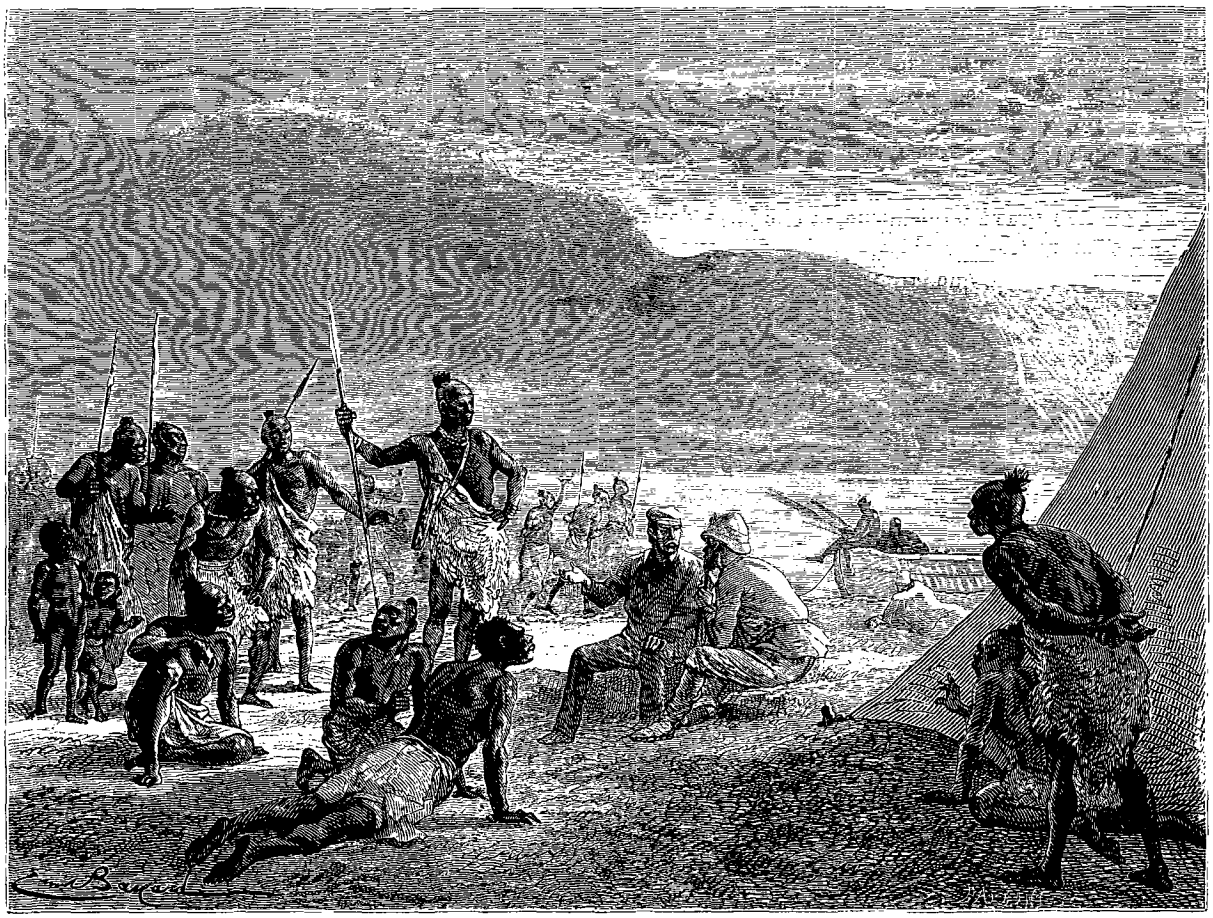
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

tations d'une amitié que j'estimai trop vive pour être sincère.

Peu d'instants après, troisième visite, et des protestations de plus en plus chaleureuses; en même temps je vis deux canots croiser devant le bivac, d'une allure plus rapide que la marche habituelle. Notre présence évidemment était connue des villages voisins, dont ces divers partis étaient les messagers. Or, depuis Zanzibar jusqu'au lac, jamais, sous aucun prétexte, on ne vient saluer personne après la chute du jour; quiconque serait surpris à la nuit close rôdant aux environs du camp, recevrait un coup de fusil.

Tandis que nous échangions nos remarques à ce sujet, une quatrième bande, plus bruyante que les autres, vint nous exprimer la joie qu'elle avait de nous voir, et dans les termes les plus extravagants.

Notre souper venait de finir. Dès que la bande joyeuse fut partie, nous sautâmes dans le canot, qui fut promptement repoussé du rivage. Comme nous sortions de la pénombre projetée par la côte, je fis remarquer au docteur des formes accroupies derrière les rochers qui se trouvaient à notre droite; d'autres corps gagnaient en rampant le sommet de ces roches, tandis qu'une bande nombreuse s'avançait à gauche avec précaution. Au même instant une voix nous héla du haut de la berge, juste au-dessus de la place que



Notre lever à Magala. — Dessin d'Émile Bayard, d'après M. Stanley.

nous venions de quitter. « Bien joué! » cria le docteur; et la pirogue fila vivement, laissant derrière elle les voleurs déconfits.

Après six heures de nage, qui nous firent doubler le cap Sentakéyi, nous nous arrêtâmes à Mougéyo, petite bourgade de pêcheurs où il nous fut permis de nous reposer un instant. Au point du jour nous étions en route, et à huit heures nous arrivions à Magala, dont le moutouaré passait pour un homme généreux. Nous avions eu, depuis notre dernier camp, dix-huit heures de marche : ce qui, à raison de deux milles et demi par heure, faisait quarante-cinq milles.

Du cap Magala, un des promontoires les plus saillants de la côte, on a la grande île de Mouzimou (l'Oubouari de Burton) au sud-sud-ouest; et l'on voit se rapprocher rapidement les deux rives du lac, qui paraissent se rejoindre à une distance d'environ trente milles. Le Tanganika n'a plus en cet endroit que huit ou dix milles de large. On distingue fort bien la chaîne occidentale, dont l'altitude paraît être en moyenne de trois mille pieds anglais (neuf cents mètres) au-dessus du lac. Cette moyenne est dépassée d'environ cinq cents pieds par le pic de Louhanga, qui se dresse un peu au nord du couchant de Magala,

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

et par Soumbourizi, capitale de l'Ouvira, qui peut se trouver à trois cents pieds au-dessus des hauteurs voisines.

Les Vouaroundi de Magala se montrèrent à la fois très-polis et très-curieux. Ils se pressèrent en foule à la porte de la tente, d'où ils attachèrent sur nous des regards avides, comme s'ils avaient craint de voir disparaître brusquement ce spectacle d'un si haut intérêt. Le moutouaré vint dans l'après-midi nous faire sa visite. Bien qu'il fût alors en grand costume, je reconnus en lui un tout jeune homme, dont, parmi les curieux du matin, j'avais remarqué le joli visage, la fière tournure et les belles dents qu'un rire joyeux découvrait sans cesse. Il était maintenant décoré d'une masse d'ornements d'ivoire, de nombreux colliers, d'énormes bracelets de cuivre jaune, de lourdes spirales en fil de fer autour des chevilles ; mais il n'y avait pas à s'y méprendre : c'était bien la belle mine qui m'avait frappé le matin. L'admiration fut réciproque. En retour des huit mètres d'étoffe et de la dizaine de rangs de perles rouges dont nous lui fîmes présent, il nous donna un mouton gras à large queue, et une jarre de lait, qui nous furent très-agréables.

Là nous apprîmes que la guerre était déclarée entre Moukamba, chef du pays où nous nous rendions alors, et Vouaroumachanya, sultan du district voisin. On nous conseillait de retourner chez nous, à moins que nous ne voulussions prêter notre concours à l'un des belligérants ; mais nous étions en route pour gagner le Roussizi, et de pareilles considérations n'étaient pas de nature à nous arrêter.

Le lendemain nous quittions donc Magala pour nous diriger vers le pays de Moukamba. Bientôt le vent se leva du sud-ouest ; la pirogue fit de telles embardées qu'il fallut s'arrêter à Kisouka, village où commence le Mougéré, district de l'Ousigé.

A peine avions-nous dressé la tente, qu'un Mgouana (Zanzibarite de race nègre) vint nous faire une visite. Il demeurait chez Moukamba et nous mit au courant de la guerre que se faisaient les deux voisins. Cette guerre, qui durait depuis longtemps, n'avait rien de bien terrible : l'un des adversaires entrait chez l'autre, y enlevait quelques têtes de bétail, et se retirait après avoir tué un ou deux hommes, qu'il avait surpris par hasard. L'autre laissait écouler des semaines ou des mois ; puis il passait chez l'ennemi, y faisait la même capture que celle dont il avait à se plaindre, et la balance s'établissait au préjudice des deux peuples.

Ces renseignements obtenus, le Mgouana fut questionné au sujet du Roussizi. Prenant alors un air capable, et du ton d'un homme dont la parole ne saurait être mise en doute que par des ânes fieffés, ce personnage nous affirma que la rivière sortait du lac et se rendait au pays de Mtésa.

Livingstone penchait à le croire ; moi j'avais plus de défiance : l'enthousiasme du Zanzibarite pour une chose qui l'intéressait fort peu me semblait louche ; ses barikallah ! ses inshallah ! étaient trop fervents, ses réponses concordaient trop bien avec nos désirs. Après tout nous allions voir.

Le jour suivant, deux heures après le lever du soleil, nous passions devant le delta du Mougéré, rivière qui donne son nom au district limitrophe de celui de Moukamba. En face de la plus méridionale des trois branches de son embouchure une différence frappante s'observa dans la couleur de l'eau ; la ligne de démarcation entre les deux ondes était nettement tracée d'orient en occident : d'un côté le vert clair et transparent du lac, de l'autre un flot jaune et boueux. Peu de temps après nous vîmes la seconde branche, puis la troisième, chacune d'elles ayant seulement quelques mètres de large, mais assez d'eau pour que nous ayons pu les remonter à plusieurs perches de l'embouchure.

Au-dessus de la troisième branche, la rivière formait une courbe profonde, d'où s'apercevaient des villages qui appartenaient à Moukamba, et dans l'un desquels ce chef avait sa résidence. Jamais aucun blanc n'avait été vu par les indigènes, qui accoururent en foule. Tous les hommes avaient à la main une grande lance ; quelques-uns y joignaient une espèce de casse-tête ; et çà et là on voyait une petite hache.

Nous fûmes conduits à une hutte, que nous partageâmes le docteur et moi. Je ne saurais dire ce qui arriva ensuite, car la fièvre me ressaisit pour la première fois depuis mon départ de l'Ounyanyembé. Je me rappelle seulement les efforts que je faisais pour deviner l'âge que pouvait avoir Moukamba, et que dans mes intervalles lucides je voyais Livingstone auprès de moi, que je sentais sa main toucher la mienne, et se poser sur mon front avec une douceur infinie.

J'avais eu la fièvre à diverses reprises depuis que j'avais quitté Bagamoyo ; mais personne n'avait été là pour diminuer mes souffrances, pour éclairer la sombre perspective du voyageur malade et solitaire.

Le lendemain, lorsque Moukamba vint nous voir, suivi d'un bœuf, d'un mouton et d'une chèvre, dont il nous faisait présent, la fièvre était moins forte, et je pus écouter les réponses qu'il fit au docteur à propos du Roussizi. Le Mgouana l'accompagnait, et ne se troubla pas le moins du monde en nous transmettant cette assertion, dont il fut l'interprète : « que le Roussizi, après avoir reçu le Louanda ou Rouanda, à un jour de la côte en s'y rendant par terre, à deux jours en y allant en canot, venait se jeter *dans* le lac. »

Nous payâmes au chef à titre de honga ou de tribut, mais en réalité comme échange, trente-six mètres d'étoffe, et quatre-vingt-dix rangs de perles de différente espèce. L'affaire terminée, Moukamba présenta son fils, un grand jeune homme d'environ dix-huit ans, à Livingstone en le priant de l'adopter. Avec son joyeux rire, le docteur repoussa la proposition, qui n'était faite que pour obtenir un supplément d'étoffe. Moukamba, prenant le refus en bonne part, n'insista pas davantage ; mais le soir du troisième jour — nous devions partir le lendemain, — il vint nous faire ses adieux, et nous demanda de lui renvoyer notre canot dès que

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

nous serions arrivés chez Rouhinga ; ce canot, disait-il, lui était nécessaire. Il nous priait également de lui laisser deux de nos hommes, avec leurs fusils et des munitions, pour le cas où son ennemi viendrait l'attaquer. Cette double requête nous fit sauter dans la pirogue et partir sur-le-champ.

Neuf heures après nous étions au fond du lac, dans le Mougihéhoua, territoire ayant pour chef Rouhinga, frère aîné de Moukamba.

Situé à l'embouchure du Roussizi, le Mougihéhoua est un pays extrêmement plat. Sa partie la plus haute n'est pas à dix pieds au-dessus du lac ; et il renferme de nombreuses dépressions, fourrées de papyrus, de matétés gigantesques, et remplies d'eaux stagnantes, d'où sortent des torrents d'effluves pestilentiels. Dans tous les endroits non marécageux le sol y est couvert de pâturages, où s'élèvent de nombreux troupeaux, surtout des chèvres et des moutons, qui sont les plus beaux que j'aie rencontrés en Afrique. De tous côtés on voit des villages ; car, n'était la ceinture d'euphorbes dont quelques chefs ont entouré leurs bourgades pour les défendre, l'œil embrasserait d'un regard toute la province d'une extrémité à l'autre.

A peine étions-nous installés dans son village, que Rouhinga vint nous trouver. C'était un homme fort aimable, très-curieux de choses nouvelles et toujours prêt à rire, bien que, d'après son compte, il n'eût pas moins de cent ans. Plus âgé que Moukamba, il était loin d'avoir la dignité de son frère et d'être considéré par son peuple avec autant d'admiration ; mais il connaissait mieux le pays, avait une mémoire prodigieuse et parlait de toute la contrée avec beaucoup d'intelligence.

Après nous avoir fait le détail de toutes les provinces qui dépendent de l'Ouroundi, et qui, à partir de la Mchala, s'étendent jusqu'à l'Ouvira, sur la côte occidentale, avec une profondeur de dix journées de marche au nord du lac, et de plus d'un mois dans la direction du nord-est, Rouhinga nous parla du Roussizi. Il nous dit que cette rivière prenait sa source dans le voisinage d'un lac nommé Kivo, et dont l'étendue peut se traduire par environ dix-huit milles de longueur sur huit de large. Ce lac, d'après le vieux chef, est entouré de montagnes au nord et au couchant ; c'est du côté nord-ouest de l'une de ces montagnes que sort le Roussizi, d'abord petit ruisseau rapide. Mais en se dirigeant vers le Tanganîka, il se grossit de beaucoup de rivières, et a déjà quatorze affluents lorsqu'il reçoit le Rouhanda, qui est le plus large de tous. Le Kivo s'appelle ainsi du nom de la province dans laquelle il se trouve. D'un côté est le Moutombi (probablement l'Outombi de Speke et de Baker), à l'ouest est le Rouhanda, à l'est le district d'Ouroundi.

L'étendue et la précision de ces renseignements rendaient très-difficile de les mettre en doute ; mais il nous restait à voir l'embouchure contestée.

Au fond du Tanganîka se trouvent sept grandes indentations dont l'ouverture a d'un mille et demi à trois milles de large, et que séparent de longues pointes sableuses, couvertes de matétés. C'est dans la quatrième de ces baies, plus avancée dans les terres que les autres, et d'une longueur de trois milles, que se trouve le delta du Roussizi. Le sondage accuse six pieds d'eau ; cette profondeur se retrouve jusqu'à cent mètres de la bouche principale. Le courant n'est pas, à l'heure, de plus d'un mille.

Bien que nous la cherchions attentivement avec la lunette, ce n'est qu'à une distance de deux cents yards que nous découvrons la maîtresse branche ; et cela en guettant la sortie des pêcheurs. Nous demandons à une pirogue de nous montrer le chemin ; une flottille nous précède : effet de curiosité chez ceux qui la conduisent.

Quelques minutes après nous remontions le courant, alors très-rapide — de six à huit milles à l'heure, — mais n'ayant que deux pieds de profondeur sur trente de large. Nous continuâmes à remonter cette branche jusqu'à huit cents mètres de l'embouchure. De cet endroit nous la vîmes s'élargir, puis se diviser en une multitude de canaux, ruisselant entre des massifs de grandes herbes, et formant un ensemble d'aspect marécageux.

La bouche occidentale avait à peu près huit mètres de large ; celle de l'est n'en avait pas plus de six ; mais avec dix pieds de profondeur et une marche très-lente.

C'était dès lors une question résolue : le Roussizi *entre* dans le Tanganîka, et ne lui sert pas de débouché, ainsi qu'on avait pu le croire. Comme tributaire il n'est pas à comparer au Malagarazi, et ne peut être navigable, au moins dans sa partie inférieure, que pour les plus petits canots. Le seul trait remarquable qu'il nous ait offert est l'abondance de ses crocodiles Ces amphibies sont du reste en grand nombre au fond du lac : j'en ai compté, du rivage, jusqu'à dix à la fois. Nous n'avons pas vu d'hippopotames dans la rivière, ce qui s'explique par le manque de profondeur.

Je dois ajouter que Livingstone conserve son opinion relativement à une issue du Tanganîka. Ce n'est pas le Roussizi ; il en a la certitude ; mais dans sa pensée l'effluent existe, attendu que pour lui tous les lacs d'eau douce ont nécessairement un débouché.

A en juger par l'ouverture de ses différentes baies, et par la largeur des pointes qui les séparent, le fond du lac peut avoir douze ou quatorze milles d'une rive à l'autre. De l'endroit où Burton et Speke se sont arrêtés, les montagnes semblent se rejoindre et le lac paraît finir en pointe ; l'exploration des lieux nous a prouvé le contraire.

Rien ne nous retenait plus à Mougihéhoua. Livingstone y avait achevé ses observations, qui, entre autres, placent ce dernier village par 3° 19′ de latitude méridionale. Les provisions ne nous manquaient pas ; Rouhinga nous avait fait présent de deux bœufs ; son frère de même, et leurs femmes y avaient joint une quantité de lait et de beurre. Nous prîmes donc congé du vieux chef le 6 décembre, et nous nous dirigeâmes vers les hautes terres d'Ouachi, que nous atteignîmes

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

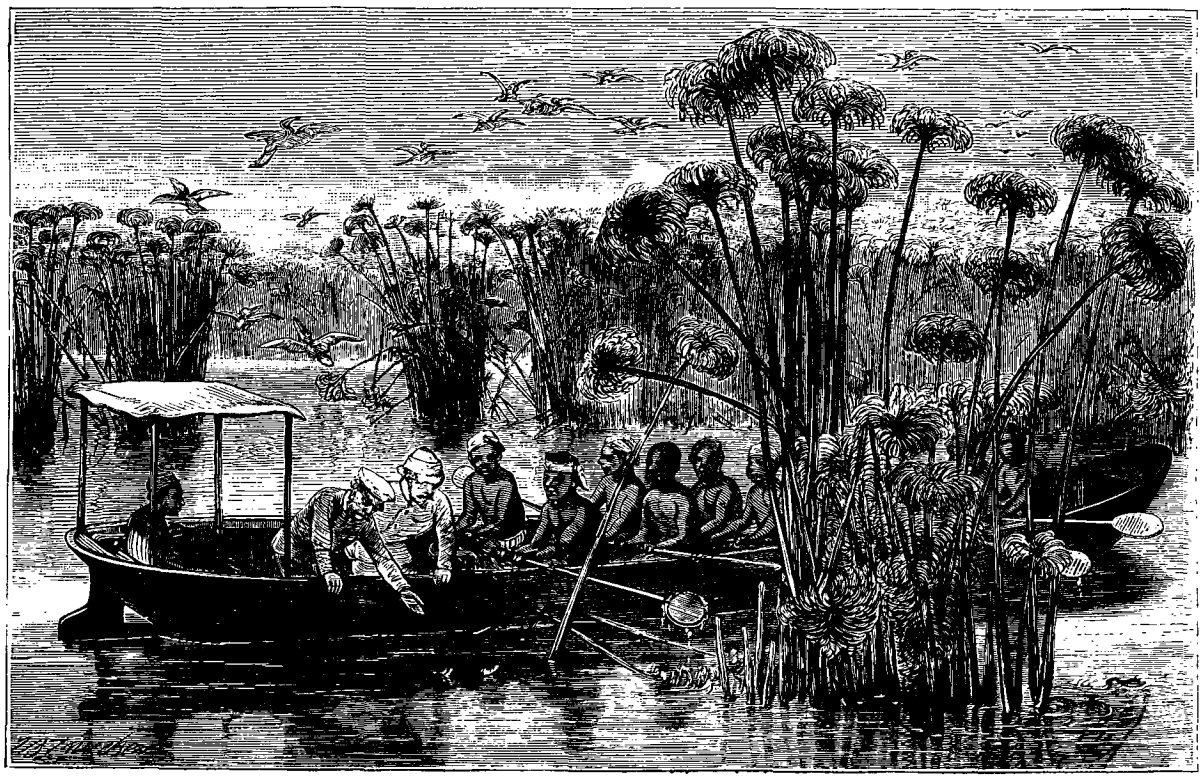
près de la frontière de l'Ouvira. Passant devant le Kiraboula, point extrême de l'expédition de Burton et de Speke, nous suivîmes la côte occidentale pendant encore une demi-heure et nous nous arrêtâmes à Kavimba pour déjeuner.

La résidence du chef de l'Ouvira s'apercevait de la place où nous étions ; nous crûmes y voir des allées et des venues suspectes qui nous firent presser le départ. Tous ces districts étaient en guerre les uns avec les autres et, par suite, hostiles aux étrangers. Une bande de Vouajiji avait été complétement, pillée deux jours avant, sous prétexte qu'elle cherchait à éluder le tribut.

Quand les Vouavira furent prêts à nous assaillir, nous étions trop loin pour les craindre. La tempête s'élevait rapidement, et après avoir lutté contre elle pendant deux heures, nous nous retirâmes au fond d'une petite baie cachée par des roseaux. Toute notre énergie fut d'abord employée à fortifier notre camp d'une palissade épineuse ; ce ne fut même qu'après avoir posté les guetteurs que nous songeâmes à préparer le souper. On comprend dans quelle position nous eût mis le détournement de notre pirogue.

Au point du jour, notre humble déjeuner : du fromage, du café, des galettes de sorgho, fut promptement expédié, et nous reprîmes notre course vers le sud. A mesure que nous avancions, la rive devenait plus haute. Les lignes ont de ce côté plus de grandeur, plus de fierté que sur l'autre bord.

Entre les dentelures de la sierra côtière se montre



Embouchure du Roussizi. — Gravure tirée de l'édition anglaise.

une falaise de deux mille cinq cents à trois mille pieds d'altitude, derrière laquelle on voit poindre les cimes d'une autre chaîne.

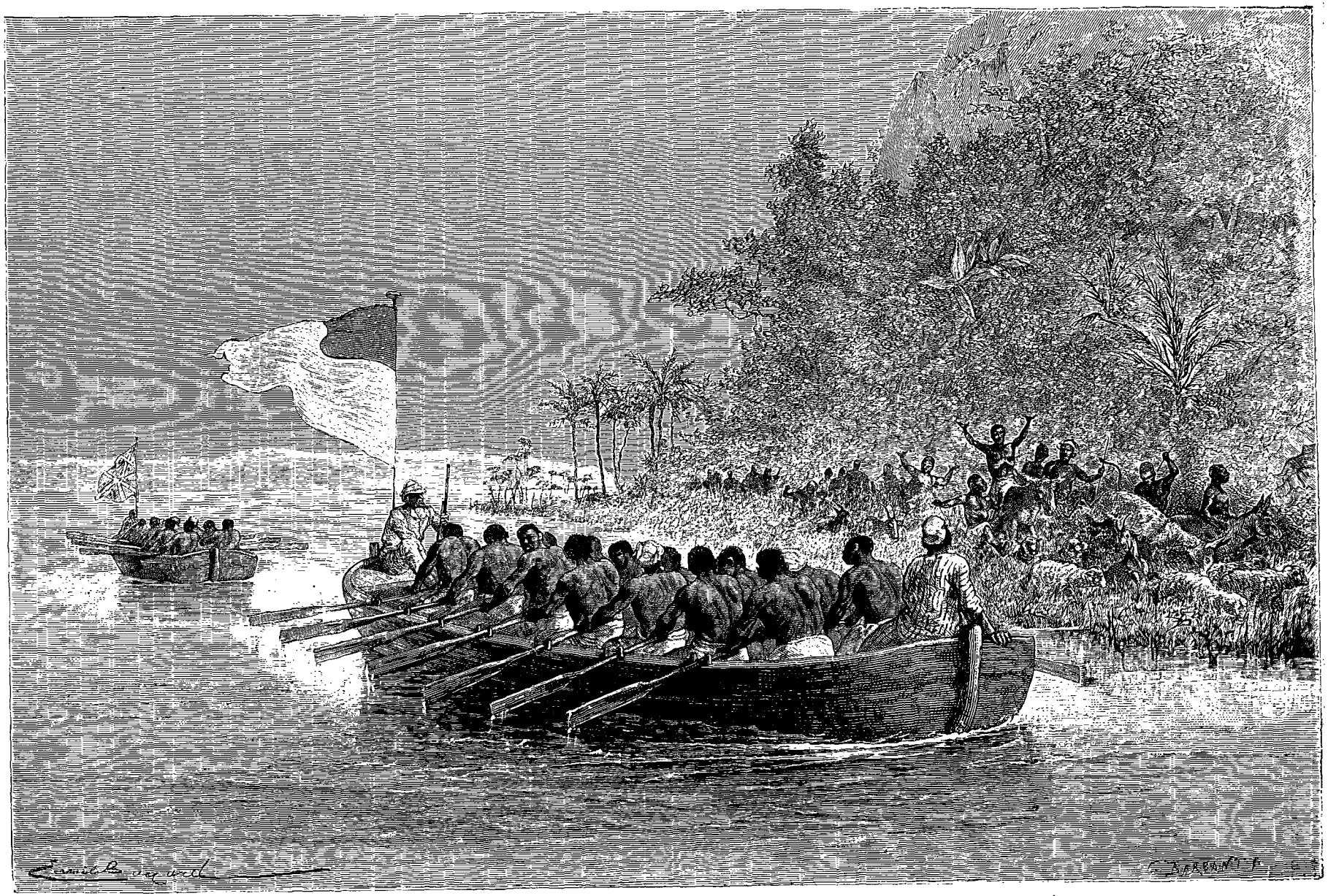
Dans les courbes profondes de la sierra s'élèvent des monts détachés, la plupart aux sommets arrondis ou tubulaires, aux flancs rapides, et d'un effet extrêmement pittoresque. Des plis du rivage sortent des pentes aiguës, que j'ai désignées sous le nom de caps ou de pointes, et qui souvent sont formées d'alluvion ; en pareil cas une rivière les traverse. Ces promontoires inclinés, entourés d'un arc montagneux et couverts d'une végétation merveilleuse, offrent un coup d'œil enchanteur.

Des groupes d'élaïs, abritant des villages aux tons fauves, des files majestueuses de superbes mvoulés, des nappes de sorgho d'une verdure éclatante, de gracieux mimosas, une bande de sable étincelant, où des canots sont placés hors de l'atteinte des vagues, des pêcheurs couchés à l'ombre, tel est le tableau qui se renouvelle sans cesse.

Quand nous étions las de cette opulence des tropiques, nous levions nos regards vers le faîte des montagnes, pour voir les traînées légères des cirrus en effleurer les cimes, ou pour regarder ces lignes floconneuses se changer en sombres cumulus, pronostics de tempête, jusqu'au moment où, plus obscurs, plus épais, s'entassant toujours, ils nous faisaient chercher un abri.

Le pied de la chaîne est habité par les Vouavira, qui en cultivent les plaines, tandis que les Vouabembé en

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Retour au pays. — Dessin d'Émile Bayard, d'après M. Stanley.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

occupent le sommet jusqu'à Bemba. Arrivés dans ce dernier endroit, nos Vouajiji s'arrêtèrent pour y recueillir des morceaux d'une argile blanche, dont la possession rend le sort favorable et assure une heureuse traversée.

A peu près au deux tiers de la route nous vîmes trois îlots escarpés et rocheux, dont le plus considérable avait à sa base trois cents pieds de long sur deux cents de large. Ce fut dans ce dernier que notre camp fut établi. Pour habitants ce rocher avait un vieux coq, au brillant plumage, que nous conservâmes comme offrande propitiatoire à l'esprit du lieu, une grive d'un aspect maladif, une cigogne et deux orfraies, qui, blessées de notre usurpation, allèrent se percher sur l'îlot voisin, d'où leurs regards solennels suivirent tous nos mouvements. Ce groupe solitaire, que les indigènes appelaient Kavounvoué, devant être la seule découverte de notre voyage, fut nommé par le docteur *Ilots du New-York Herald*. En confirmation de leur titre, nous y échangeâmes une poignée de main, et des calculs soigneusement faits établirent leur position par 3° 41′ de latitude.

Dans la soirée, des pêcheurs s'approchèrent de notre île à deux reprises différentes; mais notre vigilance empêcha toute maraude. Néanmoins il me sembla qu'en face de nous les gens du village guettaient l'occasion de fondre sur notre canot. A en juger par l'ardeur qu'ils mirent à s'éloigner, nos gens devaient partager mes soupçons.

Menacés par l'ouragan, nous nous arrêtâmes près du cap Louvoumba, au fond d'une anse paisible. Un village était voisin; mais les habitants avaient l'air doux et poli; ils ne nous inspirèrent aucune inquiétude. On déjeuna, et j'allai faire ma sieste. J'étais plongé dans un profond sommeil, rêvant de toute autre chose que d'agression, lorsque j'entendis crier près de moi : « Levez-vous, maître! on va se battre. » Je sautai sur mes revolvers et n'eus qu'à sortir de ma tente pour être au milieu du tumulte. D'un côté un groupe d'indigènes furibonds, de l'autre notre propre bande. Sept ou huit de nos hommes, réfugiés derrière le canot, avaient leurs fusils braqués sur la foule, qui vociférait et grossissait de plus en plus.

« Où est le docteur? demandai-je.

— Dans la montagne, me dit Sélim.

— Est-ce qu'il est seul?

— Non, maître; Souzi et Choumah sont avec lui. »

Au moment où je dépêchais à Livingstone quelqu'un pour l'avertir, je le vis avec ses deux serviteurs au sommet d'une colline, d'où il regardait complaisamment la scène, dont notre petit bassin lui offrait le curieux tableau; car, en dépit de ce qu'elle pouvait avoir de grave, l'affaire était sérioso-comique. Ce dernier élément y était représenté par un jeune homme, entièrement nu et complétement ivre, qui, tout en roulant de côté et d'autre, battait le sol avec sa ceinture, et criait et jurait par ceci et par cela que pas un Mgouana, pas un Arabe ne séjournerait un instant sur le territoire sacré d'Ouramri. Son père, le chef du lieu, n'était pas moins ivre que lui, bien qu'il montrât un peu moins de violence.

Sélim venait de me glisser mon raïfle à seize coups, muni de toutes ses cartouches, lorsque arriva le docteur. Du ton le plus calme, Livingstone demanda quelle était la cause du rassemblement.

Nos guides lui répondirent qu'un Béloutchi, du nom de Khamis, ayant assommé à Oujiji le fils aîné du sultan de Mzimou, la grande île voisine, parce que ce jeune homme avait osé jeter un regard dans son harem, la paix était rompue entre les Vouasanzi et les Arabes; et que, par suite de cet état de choses, on avait enjoint à nos hommes de partir sur-le-champ. Comme ceux-ci allaient nous en prévenir, le jeune ivrogne avait adressé à l'un d'eux un coup de serpe, qui, heureusement, avait frappé dans le vide; mais nos gens avaient vu dans ce fait une déclaration de guerre, et avaient pris les armes.

« Il n'y a pas à s'offenser des folies d'un homme ivre, répliqua le docteur; mieux vaut l'apaiser en lui offrant un cadeau. »

Puis se tournant vers la foule, Livingstone releva sa manche et dit à ces furieux :

« Je ne suis ni un Arabe, ni un Mgouana, mais un homme blanc. Les Vouangouana et les Arabes n'ont pas la peau de cette couleur; nous ne sommes pas de la même race, et jamais un des vôtres n'a eu à se plaindre d'un homme à peau blanche. »

Ce discours produisit tant d'effet que les deux nobles ivrognes consentirent à s'asseoir et à parler avec calme. Cependant ils en revenaient toujours à ce fils de leur voisin qu'on avait tué brutalement.

« Oui! brutalement, » répétaient-ils en montrant, par une pantomime expressive, comment l'infortuné avait péri.

Livingstone avait fini par les calmer, lorsque tout à coup le vieux sultan, repris d'ivresse, se leva, parcourut la place à grands pas, et se frappant à la jambe d'un coup de lance, cria que les Vouangouana l'avaient blessé. A ce cri la moitié de l'auditoire prit la fuite; mais une vieille femme qui avait à la main une grande canne, dont un lézard sculpté formait la pomme, se mit à injurier le sultan avec une volubilité incomparable, et l'accusa de vouloir faire exterminer son peuple. Les autres femmes, se joignant à elle, conseillèrent au chef de rester tranquille, et d'accepter le présent que l'homme à peau blanche voulait bien lui offrir.

Néanmoins ce fut Livingstone qui, toujours calme et doux, triompha du vieux chef. Un instant après l'affaire était réglée, et le sultan et son fils s'éloignaient tout joyeux.

Le surlendemain, 13 décembre, nous rentrions dans notre demeure, après vingt-huit jours d'absence et une navigation de trois cents milles. Du cap Panza à Oujiji, qui est juste en face, la traversée du lac avait été de dix-sept heures et demie, ce qui suppose entre les deux rives une largeur de trente-cinq milles.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Bien-être. — Mvoulés. — Élaïs. — Poissons du lac. — Coutumes différentes. — Vêtements. — Coiffures variées. — Tatouage. — Parure. — Usage du fard. — Teintures et lignes décoratives. — Superstitions. — Idole. — Argile tutélaire. — Offrande.

Ce fut avec une joie réelle que nous nous retrouvâmes chez nous, assis tous les deux sur la peau d'ours, sur le tapis de Perse, sur les nattes fraîches et neuves; sirotant notre tasse de thé, comme des gens qui ont toutes leurs aises, et causant des incidents du *picnic*, ainsi que le docteur appelait notre voyage au Roussizi. Nous avions toujours devant nous ces beaux arbres qui nous avaient émerveillés : ces mvoulés qui atteignent leur plus grande hauteur en face d'Oujiji, dans les ravins d'Ougoma, où ils fournissent des pirogues de plus de soixante pieds de long; ces élaïs, dont les fruits suspendus en grappes énormes, qui rappellent les régimes du dattier, sont écrasés, soumis à l'ébullition et donnent cette huile butyreuse que les indigènes emploient dans leur cuisine. De ces palmiers nous passions aux villages qu'ils couvrent de leur ombre, et dans lesquels on voit tous les poissons du lac : des silures à peau nue, d'un brun foncé sur le dos, plus clair sur le ventre, et qui sont à la fois très-gras et d'une belle taille : d'après les indigènes, ils atteignent jusqu'à six pieds de longueur; des *sangaras*, poissons écailleux, moins grands que les silures, mais encore d'un volume honorable; celui que j'ai dessiné avait près de deux pieds de long, quinze pouces de tour et pesait six livres et demie; le *mvouro*, dont le corps est épais et charnu, et qui passe pour être excellent; le *chai*, poisson verdâtre sur le dos, et de petite dimension : celui de la gravure avait neuf pouces de longueur et quatre de tour; deux poissons sans écailles; l'un de sept pouces sur quatre de large, à ventre blanc, rayé de noirâtre; poisson charmant, dont les Vouajiji font des prises considérables; l'autre, à peu près de même taille, à ventre argenté, ayant le goût de la truite, et fort recherché des gourmets; une perche, n'atteignant pas généralement plus de huit pouces, à chair peu savoureuse, et qui ne trouve chaland que parmi les pauvres; une anguille assez courte, mais excellente.

A ces différentes espèces, qui sont au nombre des plus importantes du lac, il faut ajouter un très-petit poisson, qui, plus que tout autre, contribue à l'alimentation des habitants : c'est une sorte de blanquette, appelée *dogara* par les indigènes; on la pêche avec de grands filets, où elle se prend par milliers. Il y a encore d'autres menus poissons qui ressemblent à des sardines et qui se prennent à la ligne ou avec de petits filets volants. Enfin au marché d'Oujiji se vendent des huîtres et des crevettes.

Les tribus que nous avions rencontrées au bord du lac, différaient essentiellement des peuplades que j'avais trouvées sur la route. Dès qu'on a passé le Malagarazi, ce sont d'autres coutumes, d'autres manières d'être. Quand les gens de ces tribus ne sont pas assez riches pour acheter de la cotonnade, ou pas assez habiles pour se faire une étoffe quelconque, ils ont pour vêtement une peau de chèvre, attachée sur l'épaule gauche et retombant d'un côté du corps. Plus industrieux, les Vouajiji se fabriquent avec le coton de leurs jardins une étoffe, qui pour la texture ressemble au sérapé du Mexique.

En fait d'ornements, toutes ces peuplades affectionnent les anneaux de cuivre, les spirales de fil de laiton et de fil de fer, auxquels se joignent des bijoux d'ivoire, très en faveur depuis l'Ouvinza jusqu'aux districts les plus lointains de l'Ouroundi.

Nulle part je n'ai trouvé les coiffures plus variées que dans cette dernière province et dans celle d'Oujiji. On voit là des crânes entièrement nus, ou conservant des lignes de cheveux, lignes circulaires ou diagonales; tantôt ce sont des crêtes, des brosses, des touffes; tantôt des rubans, des bouclettes sur le front et sur les tempes, des raies, des croissants, etc., etc.

Le tatouage de ces tribus est également très-fantaisiste et bien supérieur à celui des autres peuplades; vous rencontrez chez elles depuis la cicatrice amorphe jusqu'aux dessins les plus compliqués : lignes courbes et lignes droites, se coupant et s'enchevêtrant de mille manières; zigzags courants sur les membres; cercles entre-croisés ou concentriques; diagonales de l'épaule droite à la hanche gauche et réciproquement; boutons et plaques de toute grandeur. L'opération doit être douloureuse; mais dans ces contrées la passion des ornements ne s'arrête qu'au fond de la bourse. Ceux qui peuvent en faire les frais portent jusqu'à trente et quarante colliers de perles de toutes les formes, de toutes les couleurs, et y ajoutent des plaques d'ivoire, des morceaux de défenses de sanglier et d'hippopotame; parfois des clochettes de fabrique indigène, des filigranes en fer ou en laiton, des pierres polies, des coquilles, des charmes, des amulettes. Aux anneaux de métal se joignent les rangs de perles bleues, de perles rouges, portés aux bras et aux poignets; et d'autres fils de perles mises en ceinture.

Enfin, surtout chez les Vouaroundi, l'usage du fard est très-répandu; non-seulement les joues, les sourcils et les paupières, mais la tête et le corps sont frottés d'ocre rouge. Cette argile, déposée dans les ravins par les eaux, est également employée pour teindre les peaux de mouton, de veau ou de chèvre, mégies qui servent de vêtements, et qu'en surplus de leur teinture, les préparateurs décorent de points, de lignes et de cercles noirs, à la manière des Peaux-Rouges.

Nous ignorons si dans ces lignes imprimées ou dans celles du tatouage il en est qui aient un sens plus ou moins cabalistique; mais les Vouajiji, de même que les Vouakaranga, sont de nature superstitieuse. J'ai vu à Niamtaga, près de la porte du village, un buste en bois peint qui représentait leur dieu protecteur. Cette idole, aux yeux fixes et largement ouverts, dont les grosses prunelles noires sortaient d'un masque blanc, et qui était coiffée d'une espèce de bonnet jaune, paraissait être en grande vénération : pas un homme ou

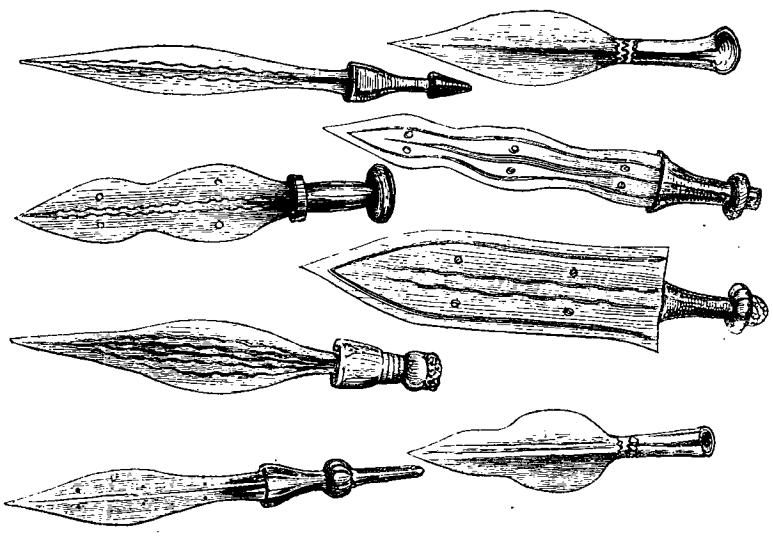
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

une femme qui, en entrant, ne sinclinât profondément devant elle, comme font les catholiques devant l'image de la Vierge.

On se rappelle qu'en passant à Bemba, nos guides nous firent arrêter pour recueillir des morceaux de l'argile blanche, qui en cet endroit forme la côte, et dont la vertu devait nous défendre contre les dangers de la route. Cette croyance, que partagent tous les Vouajiji, doit être ancienne, à en juger par l'énorme excavation que présente la falaise à la place qui fournit cette argile tutélaire.

Idole. — Gravure tirée de l'édition anglaise.

Un autre article de foi des Vouajiji est qu'ils ont sur les crocodiles une influence toute-puissante, au point de s'en faire des complaisants. On racontait dans le village, comme une chose avérée, que l'un de ces monstres, obéissant aux ordres secrets de certains individus, allait jusqu'à enlever un homme dans sa case pour l'emporter dans le lac, et à se rendre sur la place du marché pour y découvrir un voleur dissimulé parmi la foule, voleur qu'il savait toujours trouver. Les Vouajiji sont également persuadés, qu'avec des offrandes, on peut apaiser le dieu courroucé du Tanganîka, dont la voix terrifiante rugit dans le Kabogo. Jamais ils ne passent devant cette montagne caverneuse, dont la pensée les remplit d'effroi, sans jeter dans le lac un morceau d'étoffe ou des grains de verre. Ce sont, dit-on, les perles blanches que préfère le dieu terrible.



Armes. — Gravure tirée de l'édition anglaise.

Les Vouangouana, même les Arabes, sont obligés par leurs rameurs de déférer à cette coutume, et de jeter leurs présents dans l'onde, au moment où ils approchent du lieu redoutable.

Les riverains du Tanganîka portent des lances pesantes avec lesquelles ils se batttent de près, et de légères asségaïes qu'ils savent jeter avec une extrême précision à une distance de plus de cinquante mètres. Leurs arcs sont moins longs que ceux des Vouanyamouézi et des Vouakanango ; mais leurs flèches sont les mêmes, bien que faites avec plus d'art.

Les femmes ont de grandes cannes, dont parfois un crocodile ou un lézard sculpté constitue la pomme.

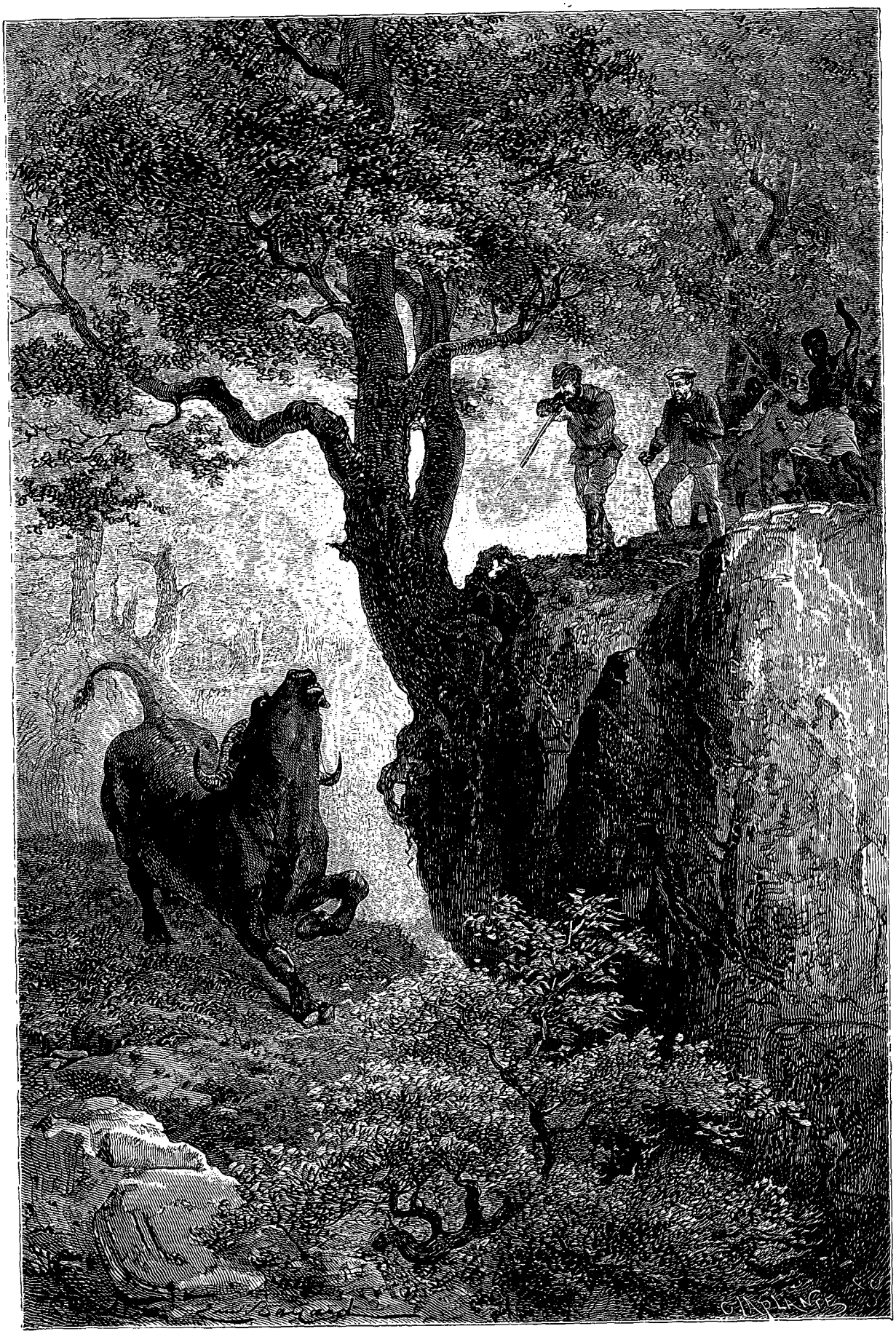
Parmi ces tribus, les Vouabembé, qui occupent les sommets rocailleux de la côte occidentale, en face de l'Ouroundi, sont anthropophages et se montrent rarement aux étrangers. Ils semblent inférer de leurs propres coutumes que ces inconnus sont mangeurs d'hommes, et dès qu'ils aperçoivent les canots des Arabes ou ceux des Vouangouana, ils s'enfuient dans leurs montagnes. On dit néanmoins que s'ils apprennent que les voyageurs ont un moribond parmi leurs esclaves, ils demandent à l'acheter, et qu'en échange de l'agonisant, ils proposent du grain et des légumes.

On dit aussi qu'ayant vu un Zanzibarite d'un embonpoint exceptionnel, ils portèrent leurs mains à leurs bouches, et s'écrièrent avec admiration :

« *Chukula ngema sana hapa !* Bonne nourriture vraiment ! »

Ces cannibales ont pour voisins les Basansi ou Vouasansi, qui, j'en ai peur, aiment également la chair humaine. Je n'ai jamais vu pareille excitation à celle que témoignèrent ces derniers en voyant découper une chèvre par un de mes hommes. Leurs regards s'attachaient sur la proie avec la frénésie de ceux d'un loup affamé. Ils implorèrent de petits morceaux de viande, s'arrachèrent ceux qu'on leur donna et recueillirent avec avidité le sang de la bête répandu sur le sable.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Bien touché ! — Dessin d'Émile Bayard, d'après la gravure de l'édition anglaise.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Préparatifs de voyage.— Choix de la route. — Fièvre. — Dîner de Noël. — Départ. — Joie de l'équipage. — Kiroundo. — Embouchure du Liouké. — Le Malagarazi. — Le Rougoufou. — Le cap Kivoé. — Le cap Kabogo. — Fluctuations du Tanganika. — Absence de courant. — Ile charmante. — Ourimba. — Gens craintifs. — Lieu insalubre. — Adieu au lac. — Gorge du Loajéri. — — Tué un buffle.

Arrivés le 13 décembre, comme il a été dit plus haut, nous songeâmes dès le lendemain à quitter Oujiji. C'était moi qui devais diriger la caravane : ce qui m'imposait le devoir d'étudier les différents chemins parmi lesquels nous avions à choisir.

Tandis que Livingstone préparait sa correspondance et complétait son journal, je traçai, d'après la carte que j'avais faite, le plan d'une route qui nous permettrait d'échapper au tribut, sans nous offrir d'autre inconvénient que celui des fourrés dont elle était couverte. Cette route nous conduirait d'abord au cap de Tongoué, que nous atteindrions par le lac en suivant la côte d'Oukaranga et celle d'Oukahouendi. Parvenus au Tongoué, nous rejoindrions mon ancienne route à l'endroit où le pillage des Vouahha et des Vouavinza n'était plus à craindre. Le docteur, auquel je soumis ce projet, en ayant reconnu les avantages et le croyant praticable, il fut arrêté que nous prendrions cette ligne. Dès lors je m'occupai des bagages, de leur division, de leur mise en caisse ou en ballot, et de tous les autres préparatifs.

Le 20 décembre, la saison pluvieuse débuta par une averse accompagnée de grêle et de tonnerre. Dans la soirée je fus pris d'un urticaire, avant-coureur d'un accès de fièvre rémittente, qui dura pendant quatre jours, et qui était le quatrième depuis ma réunion avec Livingstone. L'activité de la marche, l'espoir du succès, l'impatience d'arriver, la surexcitation causée par les obstacles m'avaient préservé du mal pendant la dernière partie du voyage; mais dans le repos qui suivit le grand événement tous les ressorts se détendirent et la fièvre ne trouva plus de résistance. Arriva le jour de Noël; célébrer la fête par un grand repas, comme cela se fait en pays anglo-saxon, avait été convenu entre le docteur et moi. La fièvre m'avait quitté la veille; et, dès le matin, bien que d'une extrême faiblesse, je sermonnais Férajji, tâchant de lui faire comprendre la solennité du jour et d'inculquer à cet animal trop dodu quelques-uns des secrets de l'art culinaire. Mais, hélas! j'étais trop faible pour rester à la cuisine, et le dîner fut manqué.

Nous n'avions plus qu'à partir.

Séid-ben-Médjid, à la tête de trois cents hommes, ayant tous des mousquets, avait quitté Oujiji pour aller attaquer Mirambo, qui lui avait tué son fils. Avant de s'éloigner il avait donné des ordres pour qu'on nous laissât le canot qu'il nous avait prêté. Une seconde pirogue, beaucoup plus grande, avait été mise à notre disposition par Mœni-Khéri. J'avais acheté des ânes, dont l'un était destiné au docteur, dans le cas où la marche lui deviendrait pénible. Nous avions des chèvres laitières et quelques moutons gras en prévision de la traversée des jongles. La bonne Halimah nous avait préparé un sac de farine comme elle seule pouvait le faire dans son dévouement à son maître. Nous étions largement pourvus d'étoffe; et nos équipages, formés en partie d'indigènes qui devaient ramener les deux pirogues, se trouvaient au complet.

Le 27 décembre, les canots étaient chargés, les rameurs à leurs bancs, le drapeau anglais était hissé à l'arrière du petit canot, monté par le docteur; celui des États-Unis placé derrière le nôtre. Les Arabes et la foule, restés sur le rivage, nous envoyèrent leurs derniers saluts; et je dis un adieu probablement éternel au port d'Oujiji, dont le nom est à jamais consacré dans ma mémoire.

Nos hommes, conduits par Asmani et par Bombay, marchaient sur la rive, que nous suivions d'aussi près que possible. Leurs charges formant notre cargaison, ils étaient sans fardeaux, et pressaient le pas afin de nous rejoindre à l'embouchure des rivières, où il était convenu que nous les attendrions, pour les passer.

Tout à coup éclata le chant des mariniers de Zanzibar, dont le joyeux refrain : *Kinan de ré ré Kitounga*, fut repris en chœur par nos Vouajiji, qui ramèrent follement jusqu'à ce que la sueur leur ruissela de tous les pores. Ils se ralentirent; presque un temps d'arrêt; puis le chant de la Mrima les fit repartir avec extravagance.

C'était par ces accès de chants et de courses folles, entremêlés de rires, de grognements, de cris aigus, de souffles prolongés, reproduits par tous les autres, que ceux de nos hommes qui faisaient partie de l'équipage exprimaient leur joie du retour et de la sûreté de la route que nous avions prise.

Nos marcheurs partageaient cette ivresse, et de la rive nous renvoyaient les refrains des canotiers. Bilali, Kaloulou et Majouara, les trois enfants, bondissaient au milieu des chèvres, des moutons et des ânes, qui participaient à la gaieté générale. La nature elle-même, fière et sauvage, avec sa coupole bleue s'élevant à l'infini, son immense verdure, ses profondeurs, son lac étincelant, sa sérénité imposante, augmentait notre joie et semblait y prendre part.

Vers dix heures nous nous arrêtâmes chez Kiroundo, un vieux chef dont l'affection pour Livingstone et l'animosité contre les Arabes étaient connues de tout le monde. Les Arabes ne s'expliquaient pas ce phénomène, qui était facile à comprendre : le docteur n'avait jamais eu que de bonnes paroles pour ce vieillard, tandis que les autres, loin de le traiter comme un chef, ne le considéraient même pas comme un homme.

La résidence de Kiroundo se trouve à l'embouchure du Liouké, rivière qui, se jetant dans le lac à travers une forêt d'eschinomènes, où elle filtre paresseusement et s'étale dans la vase, offre en cet endroit une largeur d'un mille et demi. Tous les bagages furent mis dans la grande pirogue, et le petit canot servit à passer la caravane. Le transport dura quatre heures; il se fit sans accident, malgré l'inquiétante proximité d'une

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

troupe d'hippopotames, et le mauvais vouloir de nos ânes, qui faillirent renverser le canot et devenir ainsi la proie des avides crocodiles dont nous étions entourés.

La marche suivante se fit dans le même ordre et de la même manière que celle de la veille, serrant toujours la côte, et, chaque fois que le vent le permettait, franchissant les baies nombreuses qui découpent le rivage. Celui-ci était d'un vert splendide qu'il devait aux ondées récentes, et le lac reflétait le ciel bleu, non moins fidèlement qu'un miroir. Les hippopotames abondaient; ceux que nous vîmes ce jour-là avaient le cou et la base des oreilles entourés de lignes rougeâtres.

La végétation continuait à être excessive et le paysage intéressant; à chaque détour c'étaient de nouvelles beautés. Près de l'embouchure du Malagarazi le calcaire tendre, qui de ce côté forme la plupart des falaises et des promontoires, avait été curieusement fouillé par les vagues.

Il était deux heures quand nous atteignîmes la bouche du fleuve; notre bande n'y arriva que bien plus tard et accablée de fatigue. Pour des hommes civilisés qui s'établiraient dans cet endroit, le Malagarazi aurait d'énormes avantages : celui d'abord de les rapprocher de la côte. Il est navigable sur une longueur de près de cent milles et permettrait, en toute saison, de remonter jusqu'à Kiala, d'où l'on gagnerait ensuite l'Ounyanyembé par une route directe.

Du Malagarazi, trois heures de rame nous amenèrent à l'embouchure du Rougoufou, dont les eaux rapides et limoneuses étaient infestées de crocodiles. Le lendemain matin la rivière fut traversée et le canot, monté par quelques hommes, se rendit aux villages qui s'apercevaient du bord, afin d'y prendre des vivres. Seize mètres d'étoffe nous procurèrent de quoi nourrir les quarante-huit hommes de la caravane pendant quatre jours.

A partir du Rougoufou jusqu'au village d'Ourimba — six jours de navigation — il ne se trouve pas un hameau, et conséquemment pas de denrées. En prévision de la famine qui attendait nos gens dans cette solitude, huit rations leur avaient été distribuées à chacun au départ d'Oujiji; nous leur en donnâmes quatre autres; puis instruisant les guides de la place où ils devaient nous rejoindre, nous quittâmes le Rougoufou.

De hautes montagnes nous séparaient de la voie de terre et empêchaient toute communication entre nous et notre bande. Ni Arabe, ni Zanzibarite, il faut bien le savoir, n'avait jamais pris la route que suivaient nos hommes; et nous avancions dans la plus complète ignorance de l'endroit où ils pouvaient être. Le cap Kivoé, dont la crête déchiquetée, les flancs rapides et couverts de bois, les retraites délicieuses, auraient fait chanter un poëte, fut doublé, et nous nous trouvâmes dans la baie du même nom, où le clapotement des vagues nous fit chercher rapidement un refuge derrière le cap Mizohazi, situé de l'autre côté de la baie.

Après ce dernier promontoire vient le Kabogo : non pas la terrible montagne dont les rugissements avaient frappé notre oreille à une distance de soixante milles; mais une pointe rocheuse de l'Oukaramba, contre laquelle se sont brisées bien des pirogues. Au versant du rocher, dont la surface était lisse, on distinguait nettement la trace de l'eau à trois pieds de hauteur au-dessus du niveau actuel du lac : preuve évidente que dans la saison pluvieuse le Tanganîka monte d'environ un mètre, que l'évaporation lui enlève pendant la saison sèche. La quantité de rivières dont nous croisâmes l'embouchure pendant cette course, me donna l'occasion de vérifier s'il était vrai, comme je l'avais entendu dire, que le lac eût un courant vers le nord. D'après ce que j'ai vu, le flot brun des rivières est effectivement poussé dans cette direction toutes les fois que le vent souffle du sud-ouest, du sud ou du sud-est; mais vient-il à passer au nord ou au nord-ouest, l'eau trouble des affluents est chassée au midi. Il en résulte pour moi que le Tanganîka n'a pas d'autre courant que l'impulsion donnée à ses eaux par le vent qui l'agite.

Une île charmante, appelée Sigounga, où nous nous arrêtâmes pour collationner, nous parut offrir un siége excellent à des missionnaires : assez d'étendue pour contenir le village; un port bien abrité, des eaux calmes et poissonneuses; au pied de la montagne le sol le plus fertile; le bois de charpente sous la main; tout le pays giboyeux; enfin des habitants doux et polis, enclins aux pratiques religieuses et n'attendant que la parole évangélique.

Le lendemain nous entrions dans la baie de Tangoué, large de vingt-cinq milles et où était le port d'Ourimba, lieu de notre destination. Bien que l'Ourimba fût un district du Khaouendi, le village qui en portait le nom était peuplé d'émigrés de l'Yombeh: malheureuses gens, qui préféraient le delta du Loajéri, insalubre entre tous, au voisinage de Pombourou, chef du Kahouendi méridional. La chasse qu'on leur avait faite les avait rendus craintifs au delà de toute expression; ils ne voulurent à aucun prix nous laisser entrer dans leur village, ce dont je me félicitai vivement quand j'eus entrevu le foyer de pestilence où ils étaient logés. Je ne crois pas que dans un rayon de deux milles autour de cette place infecte, un blanc eût passé la nuit sans être en danger de mort. Nous trouvâmes un peu plus bas, à l'extrémité sud-est de la baie, un endroit favorable pour y camper, et dont les calculs du docteur établirent la position par 5° 54′ de latitude méridionale.

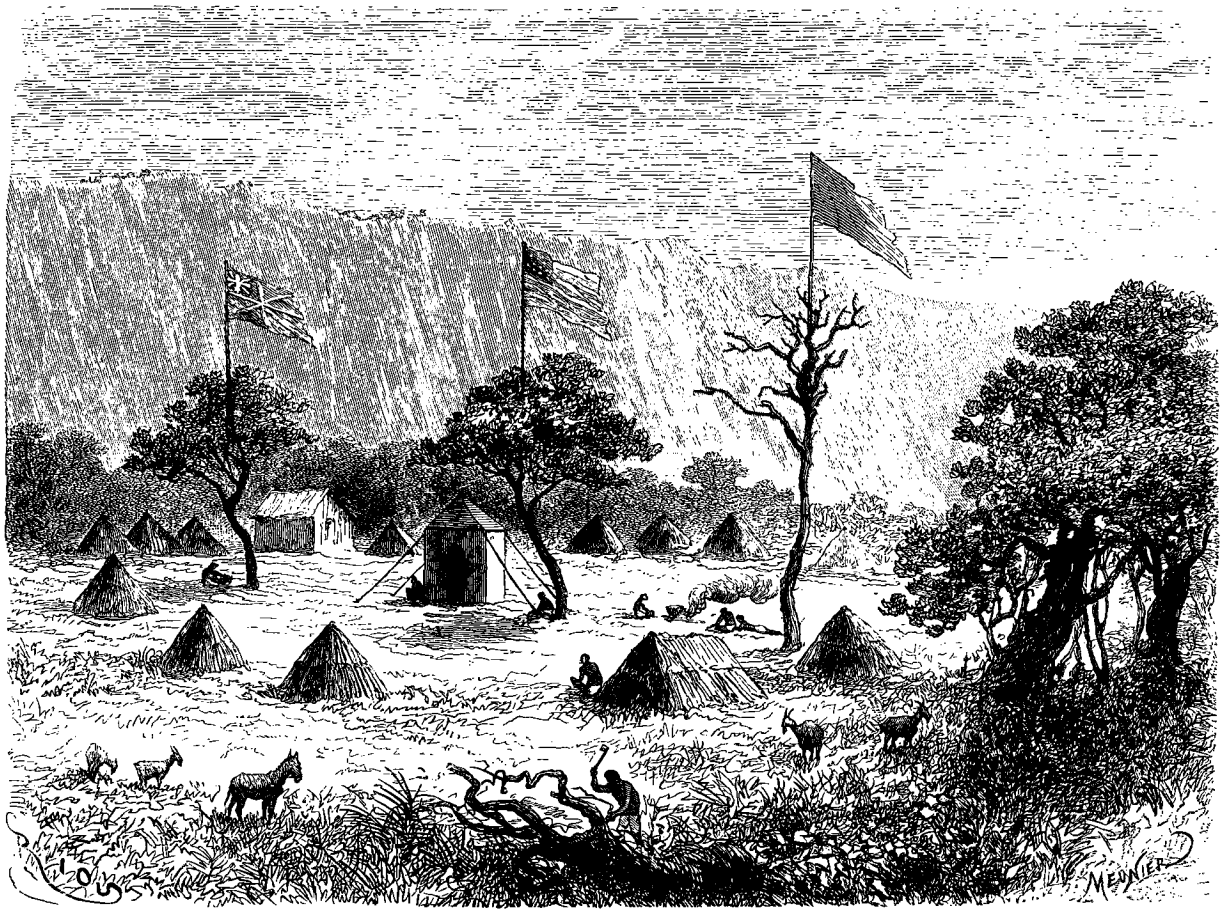
Le delta formé par les bouches du Loajéri et celles du Mogabanzi a une étendue de quinze milles complétement impraticables : un sol plat et inondé, couvert d'énormes roseaux, d'eschinomènes, de broussailles épineuses. Personne n'avait entendu parler de notre caravane; et il aurait été bien inutile de la chercher dans cette contrée inhospitalière. Pas moyen de s'approvisionner; les habitants vivaient au jour le jour de ce que la fortune avare jetait dans leurs filets; on mourait de faim dans leurs villages.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Ce ne fut que dans la troisième journée qu'arrivèrent nos marcheurs. Ils avaient aperçu d'une distance de quinze milles notregrand drapeau, dont le bambou de vingt pieds, qui lui servait de hampe, surmontait l'arbre le plus élevé de nos alentours. D'abord ils l'avaient pris pour un oiseau; mais il y avait parmi eux des vues perçantes qui l'avaient reconnu; et, guidés par ce signe, ils s'étaient rendus au camp, où nous les reçûmes comme on accueille les gens perdus quand on les retrouve.

Le 7 janvier, nous dîmes adieu au lac et à ses montagnes, qui bleuirent de plus en plus, à mesure que nos pas nous en éloignèrent; puis la chaîne entière disparut à nos regards.

Nous étions sortis du delta pour nous engager dans une gorge étroite, où le Loajéri se précipitait en rugissant et se ruait avec tant de force que l'air en était ébranlé au point de rendre la respiration difficile. Nous étouffions dans cette gorge, lorsque heureusement le sentier gravit un mamelon, gagna une terrasse, puis une colline, enfin une montagne, où nous nous arrêtâmes. Comme nous cherchions un endroit pour y dresser les tentes, Livingstone, sans rien dire, me montra quelque chose; un silence de mort se fit im-



Campement à Ourimba. — Dessin de F. Riou, d'après une gravure de l'édition anglaise.

médiatement parmi nos hommes. J'avais eu la fièvre les jours précédents, et la quinine que j'avais prise le matin me donnait le vertige. Mais un mal plus grand était à craindre; nous manquions de vivres; et, bien que tremblant sous le poids de mon rifle, je me glissai vers la place que me désignait le docteur. J'arrivai au bord d'un ravin, dont un buffle escaladait la côte opposée. C'était une femelle; arrivée au sommet de la pente, elle se retourna pour voir l'ennemi qu'elle avait flairé; au même instant ma balle l'atteignit, au défaut de l'épaule et lui arracha un profond mugissement « Bien touché! » s'écria le docteur; et nos hommes poussèrent des cris de joie Mon deuxième coup frappa la bête à l'échine; elle s'agenouilla et fut achevée par une troisième balle.

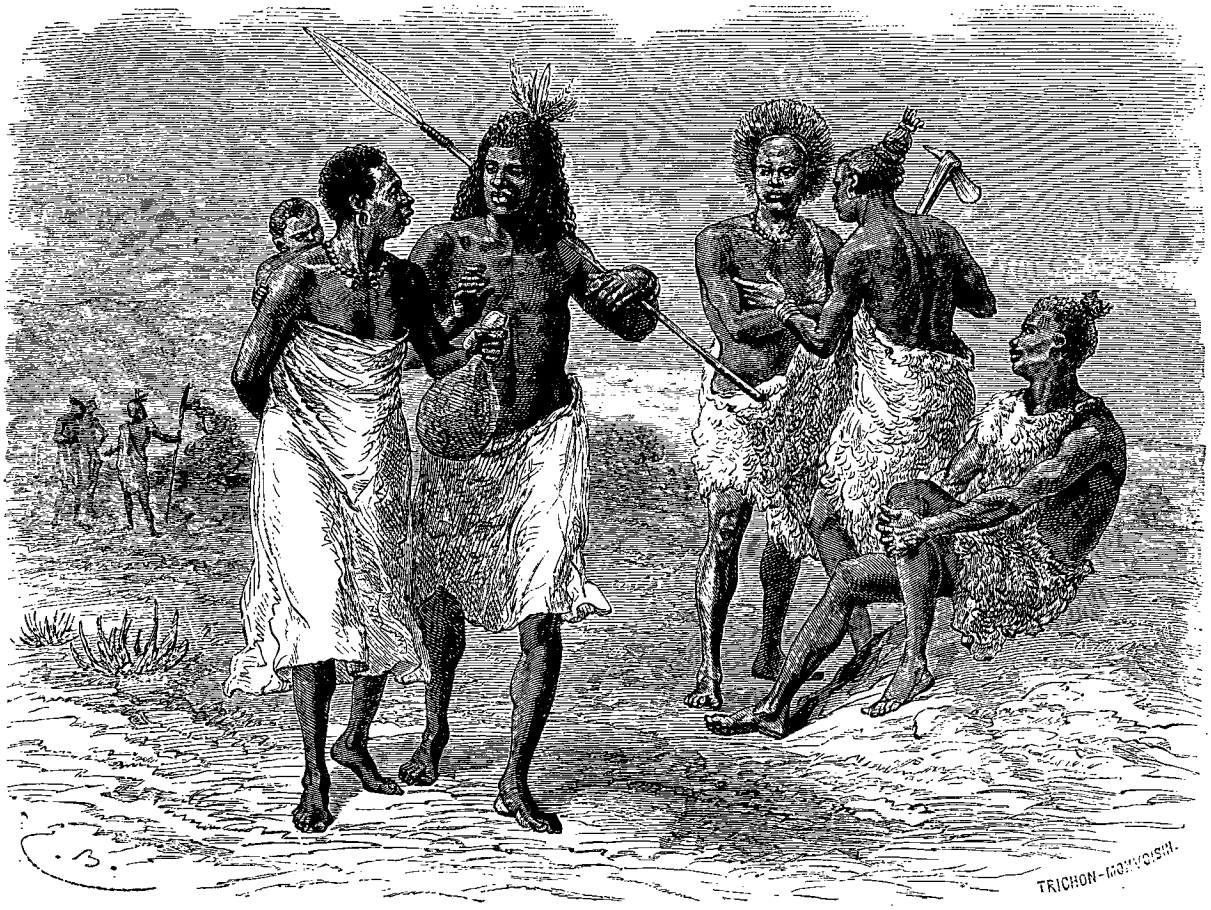
La langue, la bosse et quelques autres morceaux de choix furent salés pour notre table; nos gens boucanèrent le reste, qui leur était abandonné.

Nous pouvions maintenant braver le désert qui se déployait devant nous. Il est à remarquer que ce fut le rifle, et non le chasseur, qui reçut les éloges de la bande.

Pour extrait et traduction : Henriette LOREAU.

(*La fin à la prochaine livraison.*)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Groupe de Vouanyamouési. — Dessin d'Émile Bayard, d'après M. Stanley.

# VOYAGE A LA RECHERCHE DE LIVINGSTONE

## AU CENTRE DE L'AFRIQUE,

PAR M. HENRY STANLEY, CORRESPONDANT DU *NEW-YORK HERALD* [1].

1871-1872. — TEXTE TRADUIT DE L'OUVRAGE ANGLAIS « HOW I FOUND LIVINGSTONE » AVEC L'AUTORISATION DE L'AUTEUR.

Stanley dirige la caravane. — Abondance de gibier. — Marche pénible. — Contrée pittoresque. — Rencontre. — Manque de provisions. — Contrée inconnue. — Pays enchanteur. — Disette. — Imréra. — Effet de la boussole. — Deux zèbres. — Girafes. — Abeilles. — Nouvelles de la guerre et autres. — Tristesse. — Cinq cents dollars pour un petit pain.

Par ses discours sans nombre le Kirangozi nous avait fait croire qu'il connaissait à fond les districts de Ngondo, d'Yombeh et de Poumbourou, mais il n'en était rien; je m'en aperçus dès la seconde marche. Après en avoir causé avec le docteur, je me mis à la tête de la caravane, et j'allai droit au levant, sans tenir compte de la direction du sentier. Nous arrivâmes de la sorte au gué du Loajéri. La rivière traversée, nous continuâmes dans le même sens jusqu'à la route qui va de Karah à Poumbourou, dans le sud du Kahouendi. Le Poumbourou faisait la guerre au Manya-Msengé, district du Kahouendi septentrional. Il était prudent de s'éloigner de cette province, et nous nous dirigeâmes vers un cirque montagneux dont la brèche s'ouvrait en face de nous.

Le gibier pullulait; de tous côtés on voyait des troupeaux de buffles, des bandes de zèbres. Parmi les arbres les plus remarquables je citerai l'hyphœné, le borassus, et un autre dont le fruit, de la grosseur de la tête d'un homme, porte chez les indigènes le nom

1. Suite et fin. — Voy. p. 1, 17, 33, 49 et 65.



© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

de *mabyah*, qui signifie méchant. On en mange les graines après les avoir fait griller ; mais ce n'est pas une friandise à recommander aux Européens.

Le 10 janvier nous entrâmes dans un parc magnifique ; toutefois la pluie et la hauteur de l'herbe y rendirent ma tâche extrêmement difficile. Pas de sentier dans ces pelouses, où, tenant ma boussole d'une main, j'avais à ouvrir une muraille de tiges mouillées qui m'arrivaient jusqu'au menton. La nuit fut passée près d'un charmant cours d'eau, affluent du Rougoufou ; dès le matin nous nous replongions dans l'herbe qui nous inondait à chaque pas. Dix heures de cette marche pénible nous amenèrent à un ruisseau torrentiel, pavé de rochers de syénite, que l'action des eaux avait rendus glissants.

Le lendemain nous traversâmes plusieurs rangées de hautes collines, qui nous offrirent de toute part des scènes merveilleuses ; puis nous arrivâmes au bord d'un torrent encaissé par d'énormes falaises, entre lesquelles il bouillonnait et rugissait avec la violence d'un petit Niagara.

Ayant vu notre camp s'établir, je me mis en quête du gibier que recélait cet endroit sauvage. Il y avait une heure et demie que j'étais en marche ; la contrée devenait de plus en plus intéressante, mais sans m'offrir la moindre proie. Un ravin me donna quelque espérance et ne tint pas sa promesse. J'en gravis l'autre bord et me trouvai face à face avec un éléphant aux larges oreilles, tendues comme des bonnettes, puissante incarnation de la nature africaine. En voyant sa trompe allongée comme un doigt menaçant, je crus entendre une voix me dire : *Siste, venator !* Procédait-elle de mon imagination ou de Kaloulou, qui devait avoir crié en s'enfuyant ? — car il s'était sauvé, le drôle, et avec mon arme de rechange. Toujours est-il que, revenu de ma surprise, je songeai à la retraite comme au seul parti à prendre, n'ayant à la main qu'un petit raïfle, où ne se trouvaient que des chevrotines.

Quand je me retournai, le colosse agitait sa trompe d'une manière approbative, qui signifiait évidemment : « Vous avez bien fait de partir, jeune homme ; j'étais sur le point de vous piler comme une amande. »

Tandis que je me félicitais de l'heureuse issue de l'aventure, une guêpe me planta son aiguillon dans le cou, et fit disparaître tout le plaisir que je m'étais promis de la chasse. Je revins au camp ; j'y trouvai nos hommes de fort mauvaise humeur : les provisions manquaient, et nous avions à faire trois longues marches avant de pouvoir nous en procurer. Les pistes étaient nombreuses ; mais pendant les pluies le gibier s'éparpille et il est très-difficile de le voir.

Le 13, nous franchîmes les crêtes du massif dans lequel nous nous trouvions ; séries de montées et de descentes qui nous révélèrent des monts et des vallées complétement inconnus, des torrents gonflés se précipitant vers le nord, et des forêts, dont les lueurs crépusculaires n'avaient jamais éclairé les pas d'un blanc.

Même scènerie le lendemain ; toujours des chaînes longitudinales, parallèles au Tanganîka, offrant du côté de l'est des alternances d'escarpements abrupts et de terrasses : énormes gradins sortant de vallées profondes ; tandis qu'à l'ouest les versants, moins raides, sont en pente continue.

Vers midi, nous revîmes notre Magdala, ce grand cône sourcilleux qui avait attiré nos regards, lorsque nous nous dirigions en toute hâte vers le Malagarazi. L'étendue qu'il domine, et qu'à cette époque nous avions vue d'un blanc roussâtre, voilé d'une brume enflammée, était maintenant du plus beau vert. La pluie avait fait renaître l'herbe et le feuillage ; les rivières coulaient à pleins bords, entre d'énormes ceintures de grands arbres, versant une ombre épaisse ; ou bien elles roulaient à découvert leurs flots tumultueux, qu'elles allaient jeter dans le Rougoufou. Bel Oukahouendi, pays enchanteur ! à quoi pourrai-je comparer le charme sauvage de ta nature libre et féconde ? L'Europe n'a rien qui puisse en approcher. Ce n'est que dans la Mingrélie, dans l'Iméréthie ou dans l'Inde que se retrouvent ces rivières écumantes, ces vallées pittoresques, ces fières collines, ces montagnes ambitieuses, ces vastes forêts aux rangées solennelles de grands arbres, dont les colonnes droites et nues forment ces longues perspectives que l'on voit ici. Et quelle puissance, quel luxe de végétation ! Le sol y est si généreux, la nature si séduisante, qu'en dépit des effluves mortels qui s'en échappent, on se passionne pour cette région, dont un peuple civilisé chasserait la malaria, et ferait un pays à la fois salubre et productif. Accablé par la fièvre, sachant que le poison, caché sous tant de beauté, altérait ma vie dans sa source, usait mon corps et mon intelligence, je n'en regardais pas moins cette terre avec amour ; je sentais la tristesse m'envahir à mesure que j'approchais de ses limites ; j'en voulais au destin qui m'entraînait loin d'elle.

Le neuvième jour, notre Magdala reparut de nouveau, comme un nuage sombre s'élevant au nord-est, et me fit reconnaître que nous approchions d'Imréra. Malgré les conseils du Kirangozi et les suggestions de nos affamés, qui prétendaient que je les ferais mourir de faim, je persistai à ne vouloir d'autre guide que ma boussole et à ne consulter que ma carte, qui m'inspirait toute confiance.

A peine le camp fut-il établi, que nos hommes se mirent en quête de nourriture. Des fruits sauvages et des champignons, dont nous étions entourés, calmèrent leur faim dévorante. Je ne pouvais rien pour eux ; la fièvre, la fatigue et la pluie m'empêchaient de remuer dès que la marche était faite ; et les lions, qu'on entendait rugir nuit et jour, effrayaient tellement nos chasseurs, que toutes mes promesses ne les décidaient pas à s'éloigner de nous.

Le lendemain, après avoir fait espérer des vivres à ceux de la bande qui avaient un heureux caractère, et averti les autres de ne pas abuser de ma patience, je

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

repris ma route dans la forêt, suivi de la caravane qui se traînait péniblement.

La position n'était pas belle; je plaignais nos pauvres gens plus qu'ils ne le faisaient eux-mêmes. Si je leur montrais de la colère, c'était au moment où je les voyais près de défaillir ; quant à leur en vouloir, jamais personne n'a été plus éloigné de leur faire injure : j'étais trop fier d'eux tous. Mais la faiblesse eût été homicide ; je ne devais ni écouter les plaintes, ni montrer d'hésitation. Le seul fait de ma persistance à ne pas dévier de ma route soutenait leur courage ; et bien qu'ils eussent la figure crispée et la voix gémissante, ils me suivaient avec une confiance dont j'étais vivement touché.

Nous nous traînâmes ainsi pendant des milles sur une pente herbue, parsemée d'arbres et de massifs, derrière lesquels s'apercevait une forêt. Je pris les devants ; et, accompagné de quelques braves, qui, malgré leurs fardeaux, ne se laissèrent pas distancer, j'arrivai au bout de deux heures à une côte où j'allais savoir à quoi m'en tenir sur l'exactitude de ma carte. La pente fut gravie ; mes prévisions étaient justes : au bas du plateau, à mille pieds de profondeur, et à une distance d'environ cinq milles, était la vallée d'Imréra.

A midi nous avions repris notre ancien camp ; les indigènes accouraient en foule, nous apportant des vivres, et des félicitations au sujet de notre retour.

La caravane ne parut que longtemps après et ne fut complète que très-tard. Rien ne peut rendre l'étonnement qu'éprouva le guide en voyant que la boussole avait si bien connu la route. Il déclara qu'elle ne pouvait mentir ; mais l'opposition qu'il avait faite d'abord à la petite machine avait ébranlé à jamais son crédit sur l'esprit de ses camarades.

Le lendemain fut un jour de repos ; nous en avions tous besoin. Le docteur avait les pieds ensanglantés ; ses souliers étaient dans un tel état que pas un de nos gens ne les eût ramassés, quel que fût leur désir d'être chaussés à la mousoungou. Moi-même, j'avais les talons au vif. Mais le pays avait bien gagné depuis notre passage. Des grappes de raisin pendaient au bord de la route ; le maïs était assez avancé pour qu'on pût s'en nourrir ; les plantes étaient en fleurs et la verdure plus brillante que jamais.

Nous arrivâmes le 19 à Mpokoua, le village abandonné, où deux cases furent nettoyées à notre intention. A peine commençais-je à me reposer que la vue perçante de nos hommes découvrit quelque bête. J'avalai mon café, ma galette de maïs, je pris le raïfle du docteur, et, accompagné de Bilali, je partis en toute hâte. Un cours d'eau fut traversé, puis son épaisse bordure, et je me trouvai à la lisière d'un bois où jouait une bande de zèbres. Une rampée d'une demi-heure ; et bong, bong : un mâle et une femelle tombaient sous mes deux coups. Dépouillés et détaillés, ils nous donnèrent sept cent dix-neuf livres de viande, ce qui fit pour nos gens un peu plus de seize livres par tête.

Le jour suivant je tirai une girafe à cent cinquante pas ; elle fut blessée et n'en prit pas moins la fuite. Même résultat dans l'après-midi. Le coup avait porté ; j'aurais affirmé qu'il était bon ; mais, comme le matin, la bête se détourna avec la noblesse d'un clipper qui vire de bord, et disparut promptement.

Livingstone attribua mon insuccès à mes balles de plomb, qui n'avaient pas assez de résistance, et me conseilla de les durcir en y mêlant du zinc. Quel précieux compagnon de route ! Ce n'était pas la première fois que j'avais l'occasion de le sentir. Personne comme lui ne sait vous consoler d'un échec, ou vous faire valoir à vos propres yeux. Si j'avais tué un zèbre, c'était la première venaison d'Afrique ; Oswald, le grand chasseur, et lui-même l'avaient déclaré depuis longtemps. Tuais-je un buffle, c'était le meilleur de son espèce, et les cornes valaient la peine d'être gardées comme échantillon. Si je revenais les mains vides, rien d'étonnant : le gibier était farouche, la saison mauvaise, ou nos gens avaient fait du bruit ; et approchez donc d'une bête qui a pris l'alarme ! Tout cela d'un ton sincère qui me rendait heureux de ses éloges et me faisait oublier mes défaites.

De dix heures du soir à minuit, Livingstone fit des observations d'après l'étoile de Canope, d'où il résulte que Mpokoua est situé par 6° 18′ 40″ de latitude méridionale. Mes calculs approximatifs me l'avaient fait mettre à 6° 15′ ; ce n'était donc qu'une différence de trois milles.

Nous fûmes encore retenus le lendemain par l'état des pieds du docteur ; j'en profitai pour chasser. Le zinc de mes bidons avait été mêlé à mes balles, qui, cette fois, étaient plus dures. Je franchis une crête et j'arrivai dans un bassin herbu, où s'éparpillaient des mimosas, dont neuf girafes tondaient le feuillage. Profitant des fourmilières pour me dissimuler, j'approchai en rampant sans effrayer la harde. A cent soixante-quinze pas l'herbe devint courte ; il fallut s'arrêter. Je repris largement haleine ; je m'essuyai le front et restai assis pendant quelque temps. Bilali et Khamisi, qui étaient avec moi, firent de même. Outre le repos, dont j'avais besoin, il fallait calmer l'émotion que me donnait la vue de ce magnifique gibier. Je caressai mon raïfle, j'en examinai les cartouches ; je me levai, je visai avec soin, et baissai mon arme pour en régler le point de mire. Je revisai longuement ; le raïfle baissa de nouveau. Une girafe se détourna ; cette fois, le coup partit : la bête chancela, prit le galop, tomba à deux cents pas et fut achevée d'une seconde balle qu'elle reçut dans la tête.

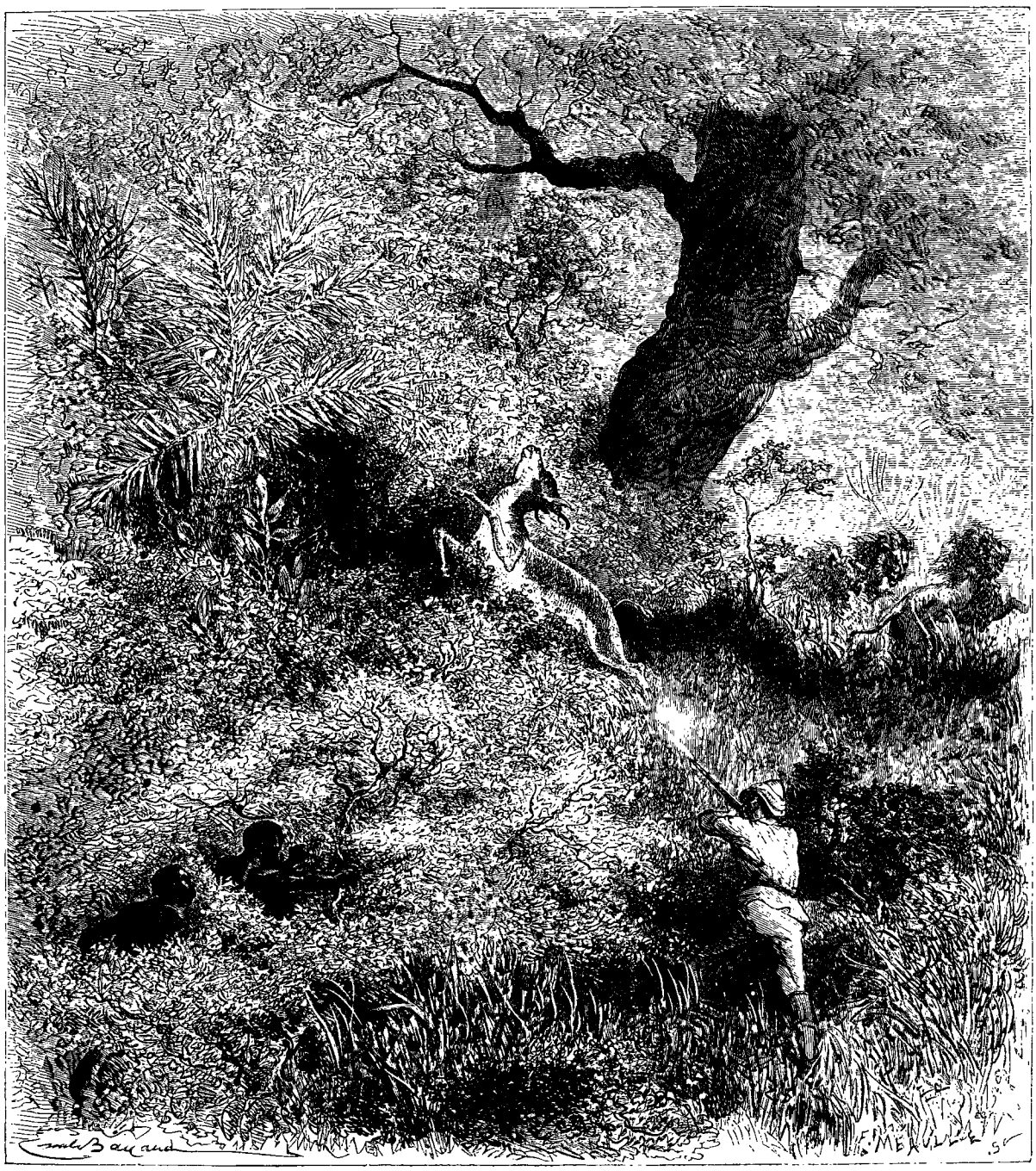
« Allah, ho akhbar ! » s'écria Khamisi avec enthousiasme ; c'était notre boucher. Quant à moi, j'étais plus triste que joyeux. Si j'avais pu rendre la vie au noble animal, je l'aurais fait. Quel dommage que d'aussi belles créatures, si bien adaptées au service de l'homme, n'aient pas d'autre emploi que celui de bêtes de boucherie !

Notre girafe était de grande taille ; elle mesurait

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

seize pieds neut pouces du sabot au sommet de la tête, ce qui fait cinq mètres dix; on en a trouvé cependant de beaucoup plus hautes. Je la laissai à la garde de Khamisi et je retournai au camp pour aller chercher des hommes. Khamisi, effrayé par les lions, monta sur un arbre. Lorsque nous revînmes, les vautours avaient dévoré les yeux, la langue et une grande partie du train de derrière. Ce qui restait nous donna encore neuf cent quatre-vingt-treize livres de viande.

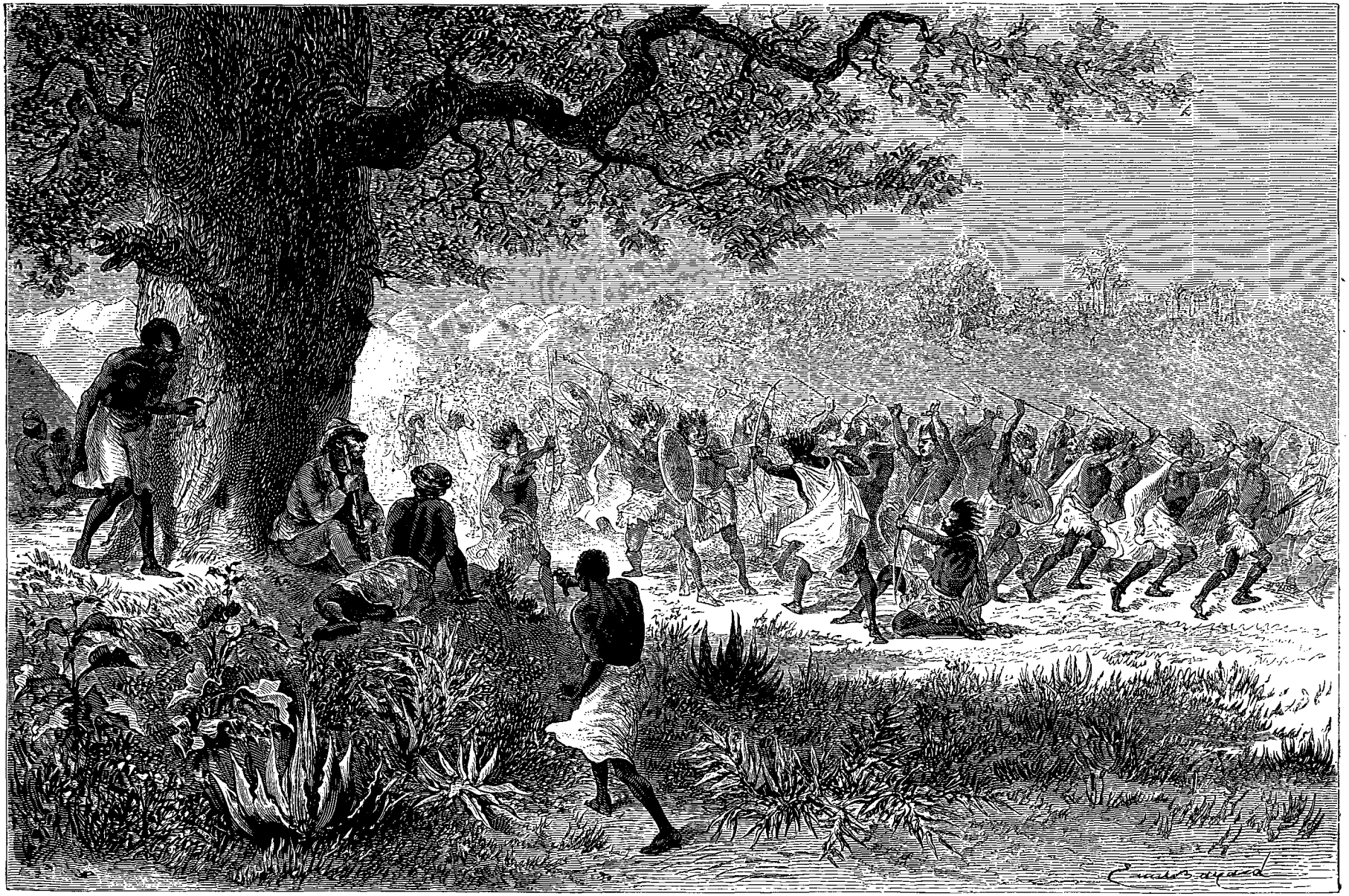
Les trois jours suivants j'eus la fièvre, et ce ne fut



Le caama. — Dessin d'Émile Bayard, d'après M. Stanley.

que le 27 que nous partîmes pour Misonghi. A moitié chemin je vis la caravane se débander progressivement; bientôt mon âne se mit à ruer avec fureur, et je compris la débandade en me trouvant au milieu d'une nuée d'abeilles. Ce fut pendant quelques minutes une course folle de la part des hommes, non moins que des bêtes. Craignant que Livingstone ne fût trop las pour nous rejoindre, je lui envoyai quatre hommes avec la civière : mais le vieux héros ne voulut jamais se laisser porter, et arriva bravement après avoir fait ses dix-huit milles. Les abeilles s'étaient abattues dans ses cheveux; il avait la tête et le cou dans un

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Les Vouagogo en campagne. — Dessin d'Émile Bayard, d'après M. Stanley.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

état horrible ; néanmoins quand il eut pris sa tasse de thé, il fut d'aussi belle humeur que s'il n'avait pas souffert.

Le 31, nous rencontrâmes à Mouarou une caravane dirigée par un esclave de Séid-ben-Habib. Nous demandâmes où en était la guerre.

« Tout va bien, répondit l'esclave ; Mirambo est pris par la famine ; les Arabes font leur tonnerre aux portes de Vouilyankourou. Mon maître s'est emparé de Kirira. Séid-ben-Médjid, qui n'a mis que vingt jours pour venir du lac à Ousagozi, en a tué le roi. Simba a pris les armes pour l'Ounyanyembé ; le chef de l'Ouganda a fait de même, avec cinq cents hommes. Dans un mois Mirambo sera mort de faim.

— Bonnes nouvelles en effet. Et où mènes-tu cette caravane ?

— A Oujiji. Le fils de Médjid nous a raconté qu'un blanc s'y était rendu, sain et sauf, par une route qu'il nous a dite ; et nous avons pensé que le chemin qui était bon pour un blanc le serait également pour nous. Depuis ce jour-là on prend cette route par centaines.

— C'est moi qui l'ai ouverte.

— Pas possible ; le mousoungou a été tué par les Vouazavira.

— C'est bien moi cependant. Mais qu'as-tu à me dire du compagnon que j'ai laissé dans l'Ounyanyembé ?

— Il est mort.

— Depuis combien de temps ?

— Depuis des mois.

— Qu'est-ce qui l'a fait mourir ?

— La fièvre. »

« Ah ! docteur, m'écriai-je quand l'homme nous eut quittés, nous étions trois ; en voilà deux de partis ; le troisième n'ira pas loin, si cette fièvre continue.

— Vous n'y songez pas, me dit-il ; si la fièvre avait dû vous emporter, elle l'aurait fait à Oujiji, lors de cet accès vraiment très-grave. Ce n'est maintenant que l'effet de l'humidité. Je ne voyage jamais pendant la saison pluvieuse. Si j'y ai consenti, c'était pour ne pas vous retenir plus longtemps. »

Rien de tel qu'un ami pour vous rendre courage. Pauvre Shaw ! Un vilain homme au fond. Mais je n'en étais pas moins triste.

Le docteur faisait tout pour me distraire. Il me parlait des caisses, des lettres, des journaux, qui, d'après l'esclave de Ben-Habib, m'attendaient à Kouihara. Il me détaillait les friandises que lui-même y avait en magasin : des masses de confitures, du biscuit, du jambon en terrine, des conserves, du fromage. Avec quelle joie il m'offrirait tout cela ! Et quand revenait mon délire, je me repaissais de tout ce qu'il y a sur la table de famille. C'étaient des débauches de pain et de beurre, de pâté, de lard, de marmelade. Dans l'abattement qui suivait l'accès, j'y repensais encore. Je m'étonnais que des gens qui mangent de si bonnes choses pussent être malades et s'ennuyer de la vie.

Nous n'étions pas à plaindre ; nous avions de la girafe salée, des langues de zèbre, des patates, du thé, du café, des crêpes ; mais j'en étais las ; et mon estomac, irrité par les drogues, se révoltait contre les aliments grossiers. Oh ! du pain, criaient mes entrailles ; cinq cents dollars pour un petit pain !

En dépit de la rosée, de la pluie, de la fatigue, de ses pieds déchirés, le docteur mangeait héroïquement. Je m'efforçais de l'imiter, mais sans y parvenir. Livingstone est un voyageur accompli. Non-seulement il a sur toute chose un savoir étendu, mais l'habileté la plus grande dans les moindres détails. Son lit, auquel il préside tous les soirs, vaut un sommier élastique. C'était d'après son conseil que j'avais emmené des chèvres, afin d'avoir du lait pour le thé et le café, dont nous faisions grand usage : cinq ou six tasses chacun à toutes les haltes. Enfin, grâce à lui, nous avions de la musique, très-simple il est vrai, mais valant mieux que rien : les cris mélodieux de ses perroquets du Manyéma.

Au bord du Gombé. — Un lion. — Couardise du monarque des forêts. Bon accueil. — Retour à Kouihara.

Le 7 février nous nous arrêtions au bord de l'un des grands réservoirs du Gombé, un étang de plusieurs milles de longueur, où abondaient les hippopotames et les crocodiles. Le lendemain nous avions repris notre ancien camp.

La pluie avait dispersé presque toutes les hardes ; mais il y avait toujours beaucoup de gibier aux environs ; et aussitôt que j'eus déjeuné, je partis pour la chasse avec Khamisi et Kaloulou.

Une assez longue marche nous fit arriver près d'une jungle où se voyaient les pistes les plus diverses. Tout à coup j'entendis le mot *simbi* (un lion) proféré par Khamisi, qui venait à moi en tremblant de tous ses membres, — le pauvre garçon n'était pas brave, — et j'aperçus dans l'herbe une tête qui nous regardait fixement. L'animal se mit à faire des bonds de côté et d'autre ; mais l'herbe était si grande qu'il était impossible de dire exactement ce que c'était.

Un arbre se trouvait en face de nous ; je le gagnai en rampant, avec l'intention d'y appuyer mon rifle ; car la fièvre m'avait tellement affaibli que j'étais incapable de maintenir cette arme pesante à la hauteur voulue.

J'arrive, je place mon fusil contre l'arbre, et je vois la bête qui s'enfuit ; l'herbe, en cet endroit moins haute et moins épaisse, ne la cachait plus : c'était bien le monarque des forêts qui se sauvait à toutes jambes.

Le jour suivant j'étais en chasse avec les mêmes serviteurs, lorsque je fus arrêté par un trio de voix rugissantes, qui ne devait pas être à plus de cinquante pas. Mon fusil fut armé d'instinct, car je m'attendais à une attaque : un lion avait pu fuir ; mais trois, ce n'était pas supposable. En fouillant du regard les alentours, j'aperçus à belle portée un superbe caama, qui tremblait derrière un arbre, comme si déjà la griffe du lion eût été levée sur lui. Bien qu'il me tournât le dos, je crus pouvoir lui envoyer une balle. Il fit un bond prodigieux et se jeta dans les broussailles. Ses traces

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

sanglantes montrèrent qu'il avait été blessé ; mais je ne le revis pas, non plus que mes trois lions, qui, après avoir fait silence, s'étaient prudemment éloignés. A dater de cette époque j'ai cessé de considérer le lion comme le roi des animaux ; et, dans le jour, je ne m'inquiète pas plus de son rugissement que de la plainte des colombes.

Arrivés le soir chez Ma-Manyéra, celui que notre ammoniaque avait tant fait rire, nous fûmes reçus comme d'anciens amis. J'avais d'ailleurs été reconnu de la même façon par tous les chefs que j'avais rencontrés l'année précédente. Il en est toujours ainsi dans les endroits que les traitants n'ont pas gâtés. Livingstone l'avait encore éprouvé maintes fois dans sa dernière expédition.

Le 14 nous couchions à Ougounda ; et le 18 nous entrions dans la vallée de Kouihara que nous faisions retentir de nos coups de feu. Il y avait cinquante-trois jours que nous avions quitté Oujiji, et cent trente et un que j'étais sorti de cette même vallée sans savoir si je pourrais atteindre le but de mon voyage.

Depuis cette époque j'avais fait douze cents milles ; on sait au milieu de quelles vicissitudes : mais le succès avait couronné l'entreprise ; le mythe que je poursuivais alors était une réalité. Jamais celle-ci ne m'avait paru plus frappante qu'au moment où j'entrai avec Livingstone dans mon ancienne maison, en lui disant : Nous sommes chez nous, docteur.

Déballage. — Déception. — Ravages des termites. — Cargaison de Livingstone. — Départ annoncé. — Danse et chant d'adieu. — Les Vouanyamouézi.

Ce fut un grand jour que celui où, le ciseau et le marteau à la main, j'ouvris les caisses rêvées, ces caisses où nos estomacs allaient trouver le festin qu'ils attendaient.

J'étais persuadé qu'une fois au régime de ce qu'il y avait là dedans je deviendrais de la force d'Hercule, et qu'il me suffirait d'une massue pour anéantir tous les Vouagogo, s'ils me regardaient d'une façon déplaisante.

La première caisse renfermait trois boîtes de biscuit, et six boîtes de jambon : des boîtes pas plus grandes qu'un dé, où il y avait gros comme une noisette d'un hachis de viande, poivré à l'excès. Plus cinq pots de confiture, c'est-à-dire cinq pots de grès, pesant chacun une livre, mais contenant tout au plus une cuillerée de marmelade. Je tirai ensuite trois flacons de cari ; c'était bien nécessaire ! Les provisions du docteur descendaient à cinq cents degrés au-dessous de zéro dans mon estime.

De la seconde caisse tomba un fromage de Hollande, dur comme une brique, néanmoins de bonne qualité, mais à proscrire dans l'Ounyamouézi : mauvais pour le foie. Dans la troisième caisse, deux pains de sucre ; dans la quatrième, des bougies ; dans la cinquième, des sauces de divers fournisseurs, de l'essence d'anchois, du poivre, de la moutarde. Bonté divine ! quels réconfortants pour un moribond ! Les cinq autres caisses renfermaient des conserves de viande et de bouillon. Qui donc en demandait en Afrique ? Est-ce qu'il n'y a pas là du bœuf et du mouton, de quoi faire tous les consommés possibles ? Des pois et des juliennes, à la bonne heure ; mais du bouillon de poulet et de gibier ! quel non-sens !

La seule caisse dont on pût se réjouir était celle où nous trouvâmes quatre chemises, des bas et deux paires de souliers, qui rendirent le docteur le plus heureux des hommes. La liste portait bien une douzième boîte où il devait y avoir douze bouteilles d'eau-de-vie médicinale ; mais cette caisse-là avait disparu, ainsi que deux balles d'étoffe et quatre sacs de perles rouges, dites sami sami, qui dans cette région valent de l'or.

Cinq ou six jours après, l'Arabe auquel avait été adressé le premier envoi qu'on avait fait à Livingstone, se rendit à Kouihara et se garda bien de venir nous voir.

Le docteur lui fit réclamer ses marchandises. Il répondit qu'il était malade et ne pouvait pas s'en occuper. Toutefois le lendemain il donna les ballots, en demandant qu'on ne fût pas trop fâché de la mauvaise condition dans laquelle il les remettait.

Ces ballots et ces caisses étaient détenus par l'Arabe depuis 1867, problablement dans l'espoir d'hériter des armes précieuses qui faisaient partie de l'envoi ; mais de ces dernières les batteries n'existaient plus, les canons étaient rongés par la rouille, et les crosses dévorées par les termites.

Quant aux bouteilles d'eau-de-vie, qui avaient été jointes à l'étoffe disparue, il n'en restait que le verre. D'après l'Arabe, grand amateur de spiritueux, c'étaient les fourmis blanches qui avaient absorbé le liquide, et remplacé les bouchons par des morceaux de rafle de maïs.

En fin de compte, de tous ces bagages, dont le port avait été payé jusqu'au Tanganîka, Livingstone ne tira que deux bouteilles d'eau-de-vie et une petite boîte de médicaments. Par bonheur je pouvais lui laisser deux mille cinq cents mètres de cotonnade, près de mille livres de perles, trois cent cinquante de fil de laiton, des armes, des munitions, de la toile, des vêtements, des outils, des ustensiles, un bateau, une tente, etc.

A ces articles s'ajoutaient les dernières marchandises qu'on lui avaient envoyées ; total : plus de cinq mille mètres d'étoffe, qui, avec la verroterie et le fil métallique, lui donnaient le moyen d'entretenir soixante hommes pendant quatre ans.

Il avait en outre besoin de divers objets, dont je pris la liste, et que je m'engageai à lui envoyer de Zanzibar le plus promptement possible. Tout cela devait former la charge de soixante-dix porteurs ; il en avait neuf ; restait à s'en procurer une soixantaine. On se battait toujours ; et, les Vouanyamouézi ne se louant jamais en temps de guerre, il fallait chercher au loin. Je fus donc chargé, dès que j'aurais gagné Zanzibar, d'enrôler

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

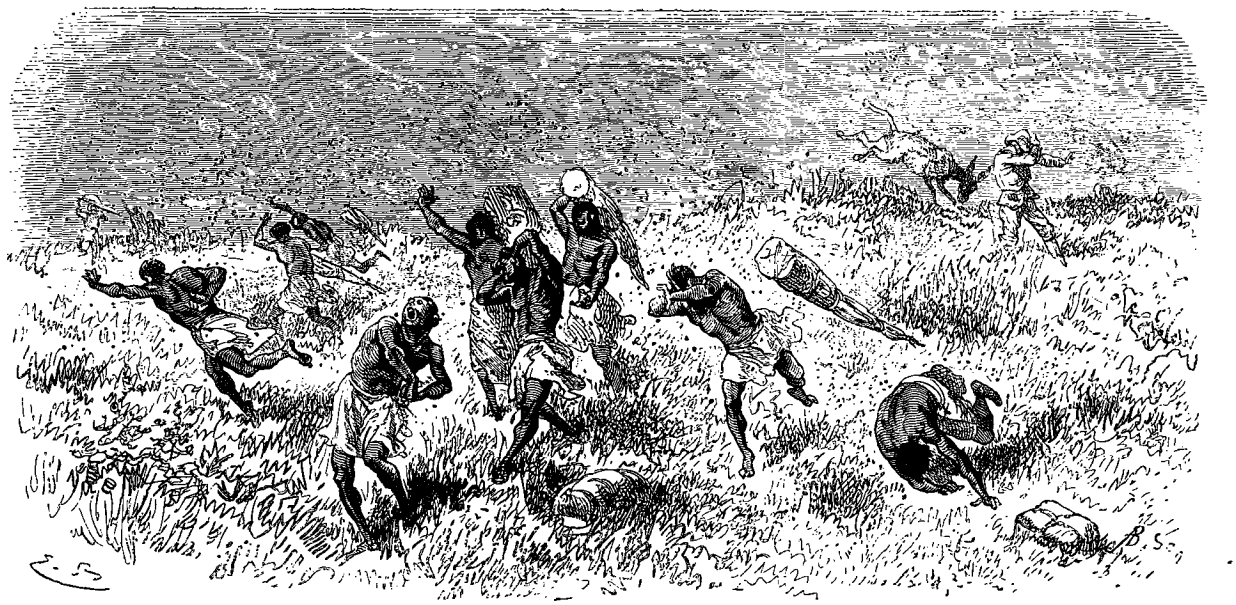
cinquante hommes libres, de les armer, de les équiper et de les faire partir pour Kouihara.

Cette commission m'imposait le devoir de me rendre en toute hâte à la côte et d'agir avec tout l'empressement dont j'étais capable. Je n'hésitai pas à m'y engager : mais c'était mettre à néant le projet que j'avais formé de revenir par le Nil et de rapporter des nouvelles de Baker.

Mon départ fut annoncé pour le surlendemain. La guerre suspendant toute communication, je devins le courrier de la colonie. Aux vingt-neuf lettres qui me furent remises par Livingstone les Arabes en ajoutèrent quarante-cinq.

Dans la soirée un groupe d'indigènes se réunit devant ma porte pour y exécuter en mon honneur une danse d'adieu. C'étaient les pagazis de Singéri, chef de la caravane de Mtésa. Mes braves se joignirent à ce groupe, et, en dépit de moi-même, entraîné par la musique, je me mis de la partie, à la grande satisfaction de mes hommes.

C'est une danse enivrante, après tout, bien que sauvage. La musique en est vive; elle sortait de quatre tambours sonores, placés au milieu du cercle. Bombay, toujours comique et danseur passionné, était coiffé de mon baquet; Choupéreh, l'homme au pied agile et sûr, avait une hache à la main, une peau de chèvre sur la tête; Mabrouki faisait des bonds d'éléphant solennel; Baraka, drapé dans ma peau d'ours, brandissait une lance; Oulimengo, armé d'un mousquet, paraissait affronter cent mille hommes, tant il avait l'air féroce; Khamisi et Kanina, dos à dos devant les tambours, lançaient ambitieusement des coups de pied aux étoiles; le géant Asmani, pareil au dieu Thor, se servait de son fusil comme d'un marteau pour broyer des bandes imaginaires. Toute autre passion dormait; il n'y avait là, sous le ciel étoilé, que des démons jouant



Attaqués par les abeilles. — Dessin d'Emile Bayard, d'après M. Stanley.

leur rôle dans un drame fantastique, entraînés au mouvement par le tonnerre irrésistible des tambours.

La musique s'arrêta; le chorége se mit à genoux et se plongea la tête à diverses reprises dans une excavation du sol; puis il commença un chant grave, d'une mesure lente, dont le chœur, également agenouillé, répéta d'une voix plaintive les derniers mots de chaque verset, que je traduis littéralement :

Le chorége : « Oh! oh! oh! L'homme blanc s'en va chez lui.

Le chœur : — Oh! oh! oh! chez lui.... chez lui.... oh! oh! oh!

— Dans l'île heureuse de la mer, où les perles abondent, oh! oh! oh!

— Oh! oh! oh! où les perles abondent.... oh! oh! oh!

— Pendant que Singéri nous garde si longtemps loin de chez nous, oh! oh! oh! si longtemps! oh! oh! oh!

— Loin de chez nous, oh! oh! oh! — oh! oh! oh!

— Et nous jeûnons depuis longtemps, oh! oh! oh! depuis bien longtemps, oh! oh! oh! Nous mourons de faim, bana Singéri!

— Depuis si longtemps, si longtemps, oh! oh! oh! Bana Singéri, Singéri, Singéri, oh! Singéri!

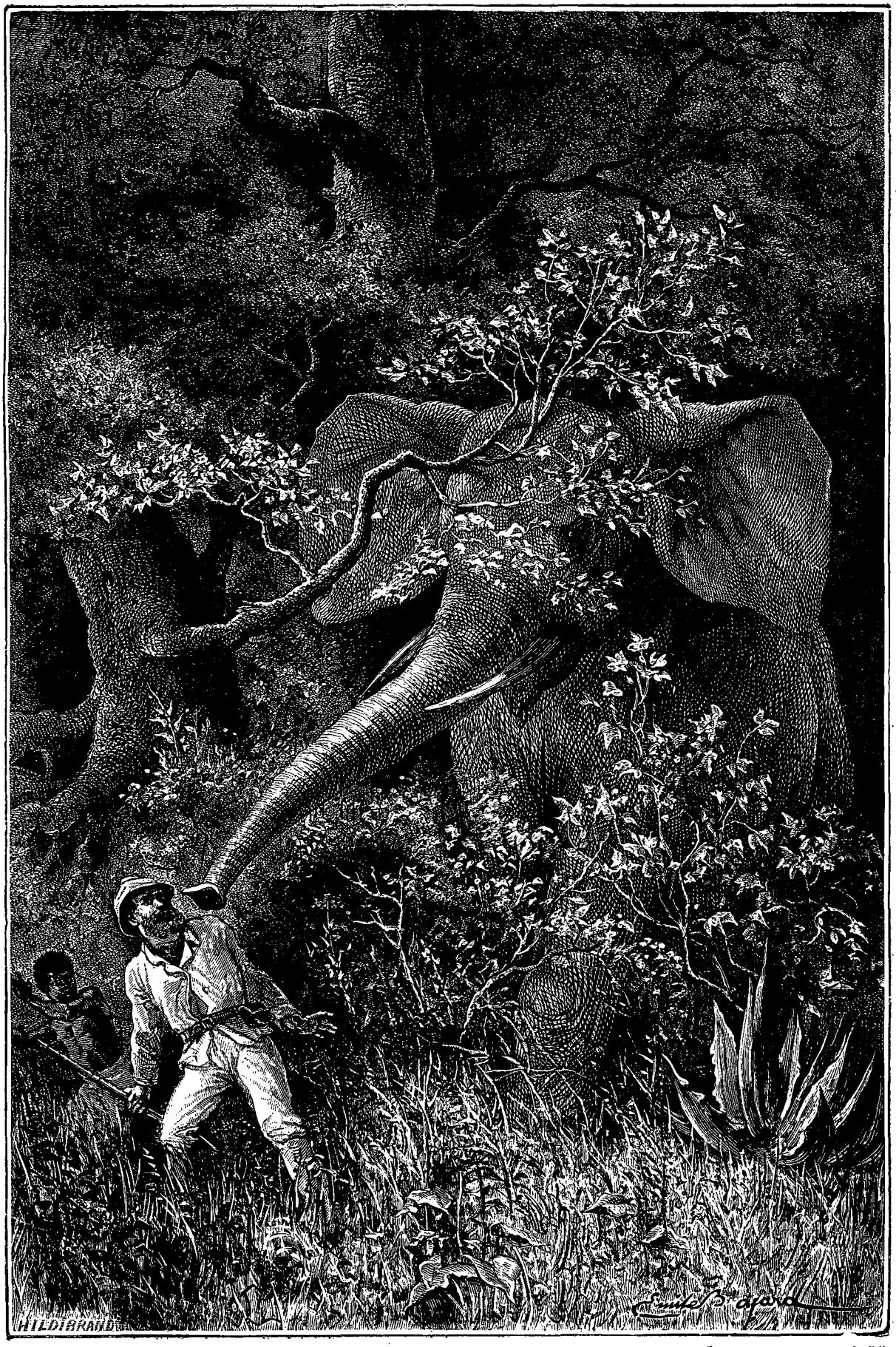
— Mirambo est en guerre pour combattre les Arabes. Arabes et Vouangouana sont en guerre pour combattre Mirambo.

— Oh! oh! oh! pour combattre Mirambo, oh! Mirambo, Mirambo! pour combattre Mirambo.

— Mais l'homme blanc nous rendra joyeux. Il retourne chez lui! Il retourne chez lui et nous rendra joyeux.... ch! ch! ch!

— L'homme blanc nous rendra joyeux, ch! ch! ch! ch!... ch!... h.... h.... ch!... h.... h.... h.... Oum..., m.... mou — oum.... m.... m.... m.... ch.... »

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr




Surprise. — Dessin d'Émile Bayard, d'après M. Stanley.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Il est impossible de rendre le ton, l'accent passionné de ce chant d'un rhythme parfait, exécuté par ces hommes, qui ont tant de plaisir à chanter en chœur.

De tous les habitants de cette région les Vouanyamouézi sont les plus intéressants, sinon les plus remarquables.

Un beau Vouanyamouézi est un homme de grande taille, qui a la peau noire, de longues jambes, une figure de bonne humeur, où s'épanouit un large sourire. Il porte, au milieu des incisives de la mâchoire d'en bas, un petit trou qu'on lui a fait dans son enfance pour indiquer sa tribu. Ses cheveux, divisés en mille tire-bouchons, lui tombent sur les épaules. Sa nudité, presque entière, montre des formes qui serviraient de modèle pour un Apollon noir. Je l'ai vu souvent à Zanzibar prendre la robe et le turban avec non moins d'avantage que pas un homme de la côte; mais c'est dans son costume national que je me le représente toujours.

Il est né commerçant et voyageur. Sa tribu a le monopole du transport des marchandises, et cela depuis les temps les plus reculés. Il est le cheval, le mulet, le chameau, la bête de somme que recherchent avidement tous ceux qui veulent aller du Zanguebar dans l'intérieur de l'Afrique. On le voit dans tous les ports de la côte, où il est en si grande faveur qu'on lui donne, pour un voyage dans l'Ounyanyembé, jusqu'à cent mètres d'étoffe, qui sur les lieux valent deux cent cinquante francs. Son parcours s'étend des montagnes du Karagoueh aux rives du Loualaba. On l'y rencontre partout. Dans les marais, dans les déserts, au fond des bois et des ravins, sur les plateaux, sur les crêtes, vous le retrouvez chargé de cotonnades du Massachusetts, de calicot et de fil métallique d'Angleterre, d'indienne de Mascate, d'étoffes du Cotch, de verroterie d'Allemagne. En caravane, il est docile; chez lui, d'humeur joyeuse. Trafiquant pour son compte, il est plein d'habileté et de finesse; aventurier, il se montre audacieux et sans scrupule : c'est le rouga-rouga de Mirambo. Dans l'Oukonongo et dans l'Oukahouendi, il est chasseur; dans l'Ousoukouma, conducteur de bétail et fondeur de fer; dans le Londa, chercheur d'ivoire énergique; sur la côte, frappé d'étonnement et de respect.

Malheureusement la race diminue, ou bien elle émigre. Il y a dans le pays de grands espaces inhabités, qu'expliquent d'une manière trop évidente l'état de guerre permanent qu'entretiennent les chefs, et les fatigues, les misères du voyage. Sur dix crânes que l'on rencontre dans les sentiers des caravanes, huit au moins ont appartenu à des Vouanyamouézi, et la rude existence que s'est faite cette race laborieuse ne paraît pas favorable à sa multiplication. Il est douloureux de songer que de pareilles gens peuvent disparaître comme ont fait les Makololos, dont la vaillante tribu, si prospère quand Livingstone la vit pour la première fois, s'est dispersée, puis éteinte quelques années après le dernier retour du docteur.

Dernier jour. — Départ. — Souvenirs. — Projets de Livingstone. — Adieux. — Première pluie. — Clairière pittoresque. — Entrée dans l'Ougogo. — Sur le sentier de guerre. — Khonzé. — Vieillard aimable. — Son fils. — Menaces. — Trois soldats expédiés à Zanzibar.

Le dernier jour était venu; le dernier soir, bientôt le lendemain. Je me révoltais contre le sort qui allait me séparer du docteur. Nous étions seuls. Quelles étaient ses pensées? je ne pourrais le dire; mais les miennes étaient tristes. Il fallait que j'eusse été bien heureux pour que le départ me causât tant de regrets.

Le temps fuyait, se moquant de la douleur qu'il faisait naître; je ne pouvais pas l'arrêter. Combien de fois déjà n'avais-je pas eu l'angoisse de quitter un ami! j'aurais voulu rester encore; mais l'heure inévitable arrivait. Cette fois la séparation était plus poignante; l'adieu pouvait être pour toujours — pour toujours, murmurait un douloureux écho.

J'ai écrit tout ce qu'il a dit ce soir-là; mais c'est pour moi seul; j'en suis jaloux comme il peut l'être de son journal. Sur la toile imperméable qui enveloppe cet écrit, j'ai mis en grosses lettres rondes : « *Ne doit être ouvert, sous aucun prétexte.* »

J'ai sténographié toutes ses paroles au sujet des curiosités qu'il possède, et de leur distribution équitable entre ses enfants et ses amis; puis son dernier désir à l'égard de Murchison, dont il était fort inquiet.

« Demain, docteur, vous serez seul, lui dis-je.

— Oui; la mort semblera avoir passé dans la maison. Vous feriez mieux d'attendre que les pluies qui vont venir soient terminées.

— Je le voudrais bien, docteur; mais chaque instant recule la fin de vos travaux et le moment de votre retour.

— C'est vrai; mais quelques semaines de plus ou de moins, ce n'est pas une affaire. Vous n'êtes pas en état de voyager; vous arriverez d'ailleurs aussitôt en ne partant qu'après la pluie.

— Ne croyez pas cela; dans quarante jours, cinquante au plus j'aurai gagné la côte. L'idée que je vous rends service m'aiguillonnera. »

Le 14, au point du jour, nous étions levés tous les deux. Les ballots furent tirés du magasin; les hommes se préparèrent.

Le déjeuner fut triste. Je ne pouvais rien prendre, j'avais le cœur trop gros. Lui non plus n'avait pas faim.

Je devais partir à cinq heures; à huit heures j'étais encore là.

« Je vais vous laisser deux hommes, lui dis-je; il est possible que vous ayez oublié quelque chose. Je séjournerai à Toura où ils m'apporteront votre dernier désir, votre dernier mot. Et maintenant....

— Oh! je vais vous conduire; il faut que je vous voie en route.

— Allons, Kirangozi, déployez le drapeau. »

Les souvenirs surgissaient à chaque pas. Ces collines, que j'avais d'abord trouvées insignifiantes, étaient

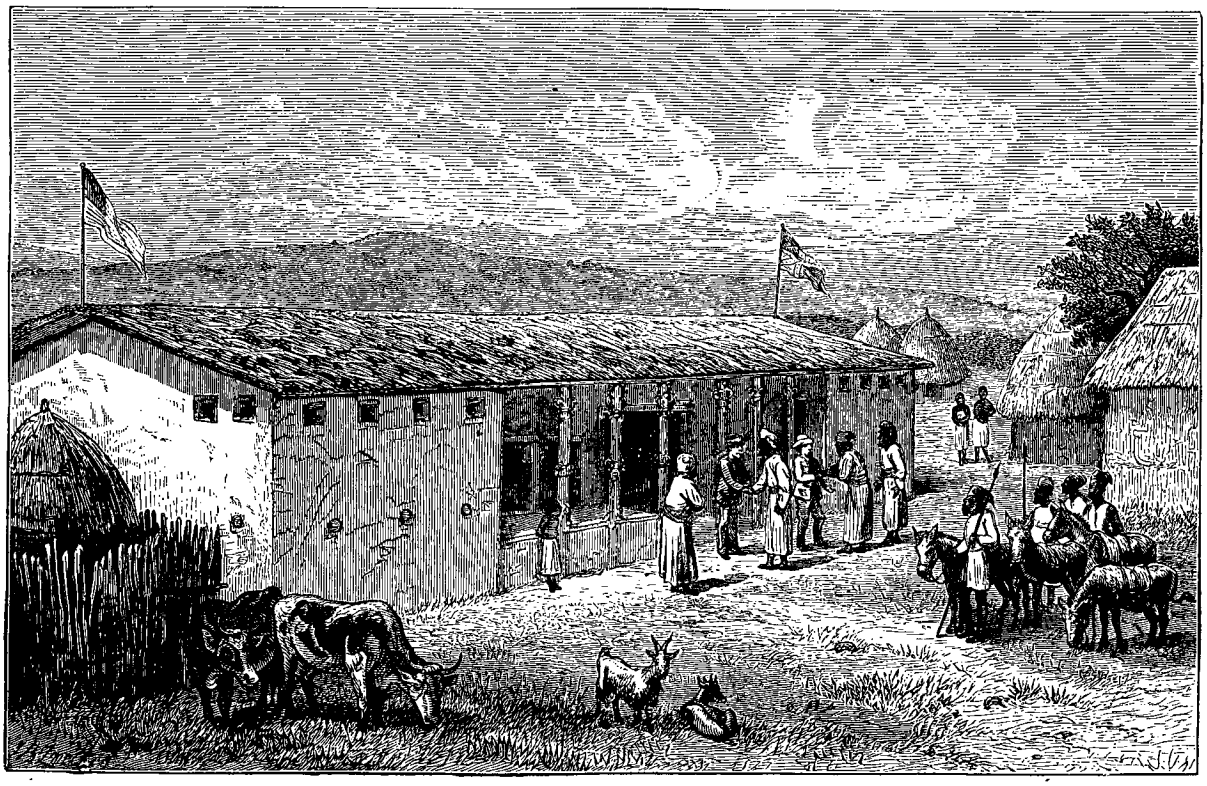
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

maintenant pleines d'intérêt. J'avais passé de longues heures à cette place, rêvant ou soupirant, tantôt plein d'espoir, tantôt accablé d'inquiétudes. C'était de ce point que j'avais regardé la bataille et vu brûler Tabora. Dans cette maison, dont je revoyais la terrasse, j'avais eu le délire et pleuré comme un enfant, en pensant au sort qui attendait ma mission. Sous ce figuier gisait le pauvre Shaw; j'aurais donné une fortune pour le ravoir auprès de moi. Tout cela s'éloignait et ressemblait aux lignes flottantes des songes.

La bande se mit à chanter. Je regardais Livingstone pour mieux graver ses traits dans ma mémoire.

« Autant que j'ai pu le comprendre, lui dis-je, vous ne quitterez pas l'Afrique avant d'avoir élucidé la question des sources; mais une fois satisfait à cet égard, vous reviendrez satisfaire les autres : est-ce bien cela?

— Exactement. Dès que mes hommes seront arrivés, je partirai pour l'Oufipa; je traverserai le Roungoua, je suivrai la côte méridionale du Tanganîka; et, prenant au sud-est, je gagnerai la résidence de Chicoumbi, située sur le Louapoula. Après avoir franchi cette rivière, j'irai aux mines de cuivre du Katanga, d'où je rendrai aux quatre fontaines, qui, d'après les indigènes, sont à huit jours au sud des mines. Quand je les aurai trouvées je reviendrai par Katanga aux demeures souterraines du Roua. Dix jours de marche, au nord-est de ces cavernes, me mèneront au lac Ka-



Ma maison à Kouihara. — Gravure tirée de l'édition anglaise.

molondo. Grâce à votre barque, je remonterai la Loufira jusqu'au lac de Lincoln; je regagnerai le Kamolondo; et, me dirigeant vers le nord, je descendrai le Loualaba qui me conduira au quatrième lac, où je pense avoir la clef du problème.

— Combien de temps vous faudra-t-il pour faire ce petit voyage?

— Un an et demi, à dater de mon départ de l'Ounyanyembé.

— Mettons deux ans; vous savez, il y a l'imprévu. J'engagerai vos hommes pour ce terme, à compter du jour où ils vous arriveront.

— A merveille.

— Maintenant, docteur, vous êtes venu assez loin.

— C'est possible; mais laissez-moi vous dire : vous avez accompli ce que peu d'hommes auraient fait. Je vous suis bien reconnaissant. Dieu vous conduise, mon ami, et qu'il vous bénisse. »

Nos mains se pressèrent; je m'arrachai à cette étreinte pour ne pas faiblir. Mais, à leur tour, Souzi, Choumah, Haymodah me prirent les mains pour me les baiser, et je me trahis moi-même.

« Adieu, docteur; cher ami....

— Adieu. »

— En marche! Pourquoi s'arrêter? Avançons; et plus de faiblesse.

Ces lignes sont extraites de mon journal; il y six mois qu'elles sont écrites; mes sentiments n'ont pas varié. Un nuage trouble encore ma vue quand je songe au moment qu'elles me rappellent. Je n'ai rien à effacer, rien à modifier de ce que j'ai pu écrire alors.

Le 17 mars nous étions au bord de la Koualah,

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

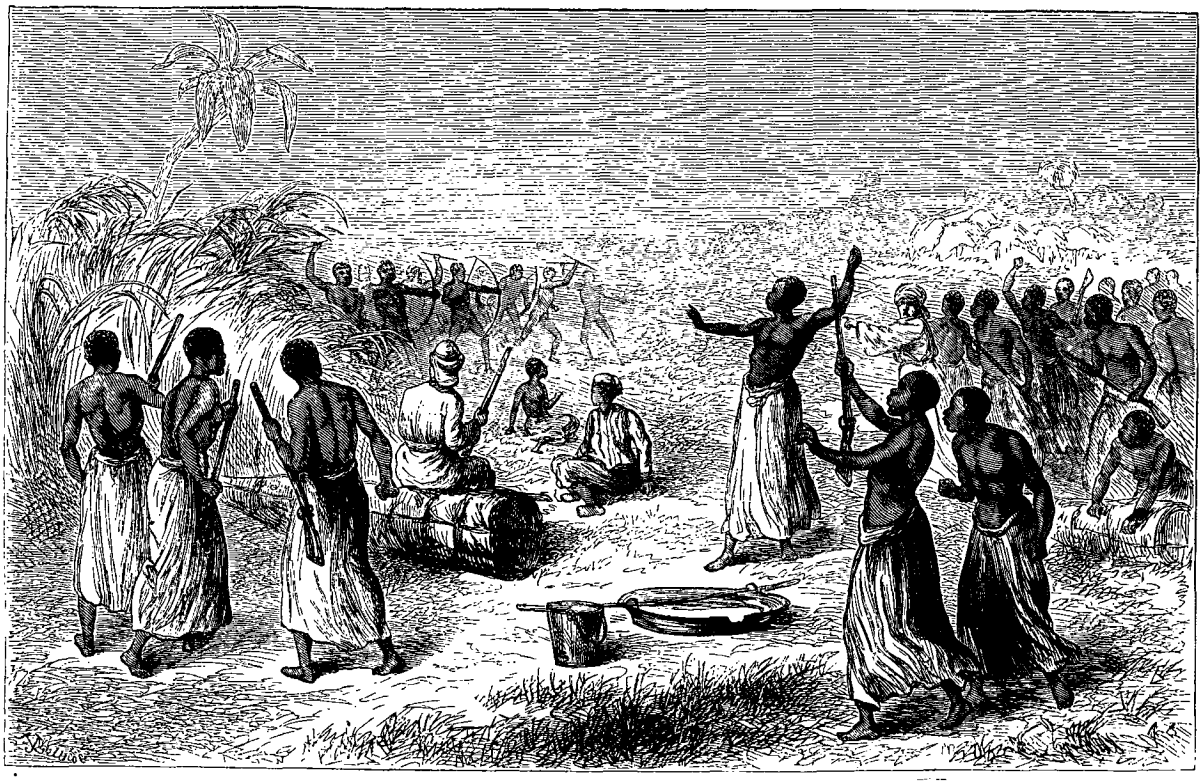
qu'un natif de Roubouga appela devant moi le Nyahouba, et un autre l'Ounyahouha. La première pluie de la saison tomba ce même jour. L'année précédente la masika avait débuté le 23 et avait fini le 30 avril, ce qui nous promettait de la pluie jusqu'à notre arrivée.

Trois jours après nous nous arrêtions au Toura-Oriental; bientôt des coups de feu retentissaient et je voyais apparaître Souzi et Haymodah, accompagnés des deux hommes que j'avais laissés au docteur. Ils m'apportaient deux lettres de Livingstone : l'une, pour Sir Thomas Maclear, directeur de l'Observatoire du Cap, — six feuilles d'observations; — l'autre était pour moi.

A Ngaraiso, où nous arrivâmes le surlendemain, les Vouakimbou nous refusèrent énergiquement l'entrée du village.

Le 24, nous nous reposâmes dans une clairière pittoresque, située au milieu des jongles, terrain fertile qui autrefois était cultivé. Le camp se trouvait près d'une roche de syénite, au sommet large et plat, dont mes hommes se servirent pour broyer leur grain, et qui portait à l'un de ses bouts une sorte de pyramide tronquée et renversée, n'ayant avec elle aucune adhérence.

Le 27, au point du jour, la bande fut solennellement avertie qu'elle entrait dans l'Ougogo. Peu de temps après nous défilions dans un vaste champ de maïs où les épis, assez mûrs pour être grillés, s'entrechoquaient bruyamment et nous enlevaient toute inquiétude : car,



Vouagogo sur le sentier de la guerre. — Gravure tirée de l'édition anglaise.

en général, au mois de mars les caravanes ont à souffrir de la faim.

Les arbres épineux, les gommiers, les tamarins, les mimosas, dont se composent les forêts de l'Ougogo, ne tardèrent pas à paraître. A la sortie du bois, nous aperçûmes les établissements de Kihouyeh, et nous allâmes camper sous un énorme baobab, situé au levant du bourg principal. Le vieux chef qui vivait lors du passage de Speke était mort; c'était son fils qui l'avait remplacé. Malheureusement l'extrême jeunesse de celui-ci faisait la partie belle à ses voisins, qui convoitaient ses riches domaines.

A peine avions-nous dressé ma tente, que les trompes guerrières mugirent de toute part, et que nous vîmes des messagers courir dans toutes les directions, en appelant aux armes. Je craignis d'abord que notre arrivée ne fût la cause de ce tumulte, mais le cri d'*Ourougou, vouarougou!* (voleur, voleurs!), jeté de village en village, nous apprit le motif de cet appel. Moukondokou, chef d'un district populeux des environs, paraissait être en campagne pour attaquer le jeune Kihouyeh.

Bientôt sortirent de chez eux tous les guerriers dans le costume que nous avons décrit plus haut. Du village principal défila un corps nombreux, dont les hommes faisaient sonner, du même pas de course, avec un ensemble admirable, les clochettes qu'ils avaient aux genoux et aux chevilles, tandis que, sur les flancs de la colonne, des nuées d'escarmoucheurs se livraient, tout en courant, à des assauts imaginaires. Plus que jamais

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

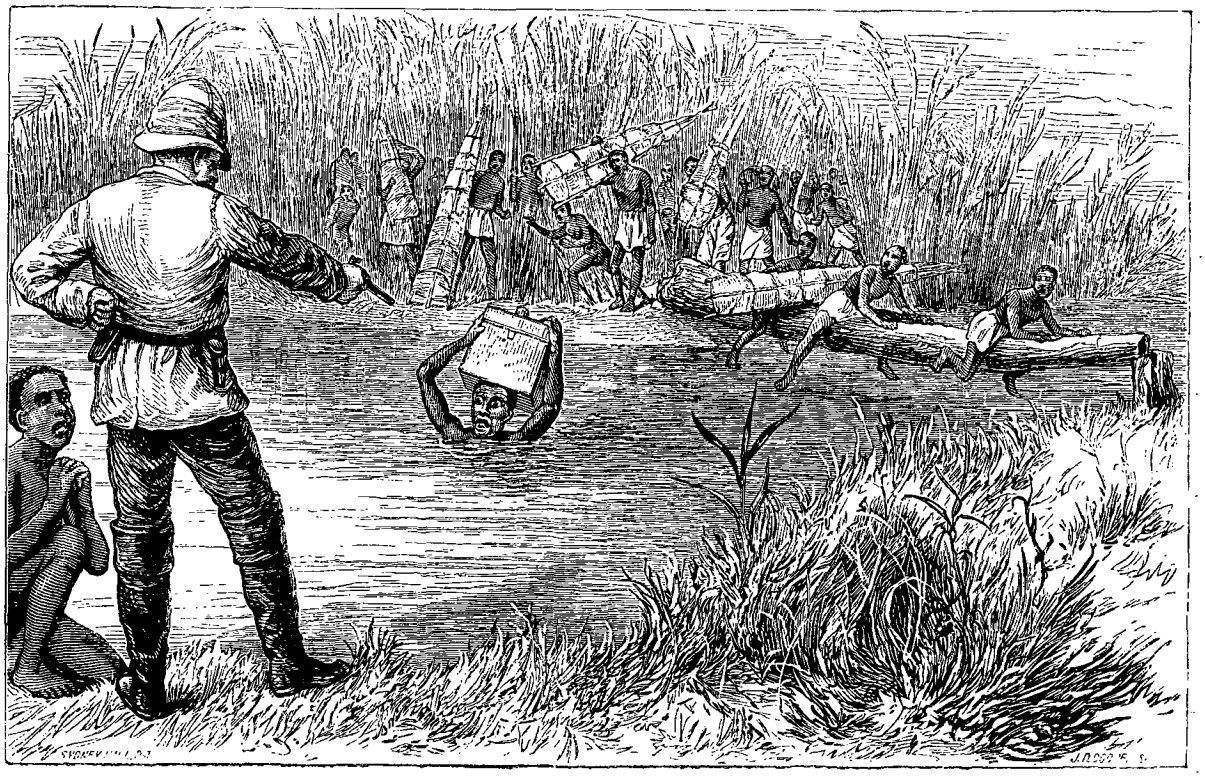
cette vue me fit comprendre la faiblesse des caravanes en face de Vouagogo.

Le soir tous les guerriers rentraient dans leurs bourgades; c'était une fausse alerte.

Khonzé, où nous arrivâmes le 30, est remarquable par la puissance des globes de feuillage dont les baobabs et les sycomores émaillent la plaine. Toute la gloire du chef de l'endroit se bornait à posséder quatre tembés pouvant fournir ensemble une cinquantaine de soldats. Nous n'en fûmes pas moins arrêtés par ce tyranneau, qui nous chercha querelle à propos du tribut; l'affaire se termina par un éclat de rire.

Le lendemain nous entrions chez le grand mtémi de Magomba. Comme nous passions près de la résidence du chef, le premier ministre, un homme aimable, à tête grise, palissadait un champ de maïs levé tout récemment. Il salua la caravane d'un *yambo* sonore, se mit à notre tête et nous conduisit à la place où nous devions camper. Je lui offris un tabouret, il l'accepta et commença la conversation du ton le plus affable. Son fils, appelé Ounamapokéra, un homme de grande taille, qui pouvait avoir une trentaine d'années, se prit d'amitié pour moi, et, grâce à son intervention et à celle de son père, je n'eus à donner que quarante mètres d'étoffe au lieu de deux cent quarante que Burton avait été obligé de payer.

Deux jours après nous venions de trouver une place ombreuse où déjà nos porteurs avaient déposé leurs charges, quand tout à coup, au milieu d'un grand bruit, des hommes s'élancèrent de la jungle en hurlant des vouaat-ouh! vouaat-ouh-ouh! pleins de menaces.



Si vous lâchez cette caisse, je vous tue! — Gravure tirée de l'édition anglaise.

Nous étions prêts à les recevoir. Une flèche ou une balle reçue d'un côté ou de l'autre, et qui peut dire ce qui serait arrivé? Quarante fusils contre autant de lances : mais des premiers combien m'auraient soutenu? Peut-être pas un seul; mon crâne aurait blanchi au bout d'une perche, sur la place d'un village, comme celui du lieutenant Maizan à Dégé la Mhora. Et le journal du docteur, perdu pour toujours! Mais dans l'Ougogo il ne faut se battre qu'à la dernière extrémité. Nul voyageur belliqueux n'y réussirait, à moins d'y avoir une armée. Cette fois encore un éclat de rire termina l'affaire, qui provenait d'un malentendu.

Le 4 avril nous nous retrouvions à la lisière du Marenga Mkali. De là j'expédiai à Zanzibar trois de mes hommes les plus sûrs avec des lettres pour le consul des États-Unis et une dépêche télégraphique pour le *New-York Hérald*.

Le 5 nous nous plongions dans le désert, et le surlendemain, par une pluie battante, nous arrivions au village de Mpouapoua, où Farquhar était mort.

Depuis le 14 mars nous avions fait trois cent trente-huit milles, ce qui donnait une moyenne d'un peu plus de quatorze milles par jour, sans défalquer les haltes. Je me fis montrer la place où l'on avait mis le corps de Farquhar, mais, en dépit des recherches les plus attentives, nous n'y trouvâmes pas le moindre vestige du défunt; malgré cela nous y élevâmes un grand tas de pierres, en souvenir du pauvre Écossais.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Pluie exceptionnelle. — Traversée périlleuse. — Les papiers du docteur. — Radeau. — A la nage. — Campés dans la vase. — Transport des papiers. — Plaine infranchissable. — Un lac. — Désastre. — Dans la jungle. — Envoi de M. Webb. — A Bagamoyo. — Expédition anglaise. — Caravane du docteur. — Départ. — Accueil fait au résultat du voyage. — Tout finit bien.

Ce ne fut qu'en entrant dans la vallée de la Moukondokoua que nous commençâmes à souffrir de la faim et des rigueurs de la saison. Les torrents y étaient en furie, la rivière d'une force irrésistible, les noullahs à pleins bords, tous les champs inondés; et la pluie, diluvienne, nous annonçait ce que nous trouverions ensuite. Nous n'en poursuivîmes pas moins notre route, en hommes auxquels chaque minute est précieuse.

Trois fois nous passâmes la rivière aux anciens gués, après avoir attaché, d'arbre en arbre, des cordes d'une rive à l'autre; et nous arrivâmes à Kadétamare.

Le 6 avril nous atteignîmes la passe d'où a Moukondokoua débouche dans la plaine. Eussions-nous ignoré que la pluie était d'une violence exceptionnelle, l'aspect de la vallée nous en eût fourni la preuve : si affreuse qu'elle fût l'année précédente, ce n'était rien en comparaison de ce qu'elle était alors. De l'eau jusqu'à la ceinture, parfois jusqu'à la gorge.

Nous avancions, franchissant le marécage, suivant les tunnels des jungles, traversant les fondrières. Tout débordait; la pluie tombait toujours, tombait à faire rejaillir l'eau en écume jaunâtre, à nous faire perdre haleine en nous fouettant la poitrine et le visage.

Venait le soir; la nuit se passait à combattre les moustiques. L'épuisement procurait seul un instant de sommeil.

Les milles se succédèrent ainsi jusqu au moment où une branche de la rivière nous arrêta. Un arbre fut abattu et dirigé en travers du courant; les hommes enfourchèrent cette passerelle et s'y traînèrent en poussant leurs charges devant eux. Mais soit folie, soit excès de zèle, un écervelé prit la caisse où étaient les papiers du docteur, et sauta dans la rivière.

Passé le premier, je venais de gagner le bord lorsque je vis cet homme en pleine eau, avec la précieuse boîte sur la tête. Tout à coup il enfonça : un trou l'avait fait tomber; j'étais à l'agonie. Il se releva heureusement; le tenant alors au bout de mon revolver : « Attention! lui criai-je, si vous lâchez cette boîte, je vous tue. »

Tous les autres s'arrêtèrent, regardant leur camarade entre ces deux périls. Quant à lui, il avançait, les yeux fixes, attachés sur le revolver; et avec un effort désespéré, il atteignit la rive.

Une heure après, nous avions gagné la branche principale, dont les eaux furieuses constituaient un bien autre obstacle. Nous fîmes un radeau; mais à peine l'avions-nous lancé qu'il enfonça comme du plomb.

Tous nos bouts de corde furent réunis; nous eûmes de la sorte une ligne de cent quatre-vingts pieds, dont Choupéreh alla nouer l'extrémité à un arbre de l'autre rive. Les ballots furent suspendus à cette corde et traînés, ainsi que moi-même et plusieurs de mes hommes, tandis que les nageurs les plus vigoureux faisaient passer les enfants.

Restaient encore une partie de la bande, et tous les objets que l'eau pouvait endommager. La nuit arrivait; nous fîmes deux camps. Sur la rive que nous venions de quitter se trouvait une fourmilière où nos hommes s'établirent. Pour nous, situés en pleine vase, nous fîmes avec de la bourbe une plate-forme, de trente pieds de diamètre, où l'on dressa ma tente et une dizaine de baraques.

A cinq ou six pieds de distance était la rivière, qui grossissait toujours; sur nos têtes, un ciel fondant en eau; autour de nous, une forêt dont la pluie fouettait les branches; sous nos pieds, une boue noire et nauséabonde.

Le jour parut; la rivière montait encore, il fallait se hâter; mais par quel moyen? Tout à coup j'eus l'idée de faire avec deux longues perches une sorte de civière sur laquelle seraient fixées, chacune à leur tour, les caisses de papiers et de dépêches. Deux hommes vigoureux prendraient ce brancard sur leurs épaules et le passeraient à la nage, en se tenant à la corde. Six relais furent préparés; il y eut promesses d'étoffe, distribution de grogs; et au bout d'une heure toute la caravane était saine et sauve sur la rive orientale.

Sept heures de barbotage nous conduisirent à Réhenneko, où nous retrouvâmes la plaine de la Makata, cette fois complétement infranchissable.

Le 25 la pluie cessa; il y avait dix jours que nous étions sur une colline, située près du village; mais nous aurions attendu un mois avant que l'inondation eût baissé de quatre pouces. Nous partîmes; une fois dans l'eau, à quoi bon revenir?

La Makata venait d'être passée; mais les quatre affluents du Vouami s'étaient rejoints et formaient devant nous un lac de six milles d'étendue. Le franchir valait encore mieux que de rester dans l'herbe pourrie qui nous entourait; et, dans l'eau jusqu'aux genoux, jusqu'aux épaules, jusqu'au menton, portant les enfants, marchant sur la pointe du pied, nous gagnâmes la Petite-Makata. Elle avait un courant de huit nœuds à l'heure; mais seulement cinquante pas de large, et de l'autre côté la plaine était à sec.

Deux heures après nous marchions en terre ferme avec l'énergie et l'aisance de vétérans éprouvés : trois étapes en un jour.

Le soir nous arrivions à Simbo, le 29 à Simbamouenni. Mais quel changement! La muraille emportée, cinquante maisons détruites. En ne prenant que le quart du chiffre dont on parlait, cent personnes étaient mortes. La sultane était partie, les habitants étaient dispersés; la Cité-Lion n'existait plus. La rivière, sortie de son lit, s'en était creusé un nouveau à trois cents pas de la ville. Partout des amas de débris, des arbres arrachés; tous gisant dans le même sens, comme abattus par un vent du nord-ouest. Cet éden, que nous avions vu si populeux, était converti en une solitude désolée.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Il devenait de plus en plus évident que c'était l'effet d'une tempête; les arbres couchés en andains en fournissaient la preuve.

A Moussoudi nous questionnâmes le chef. « Tout le monde dormait, dit-il, quand on fut réveillé par des roulements comme en auraient fait de nombreux tonnerres. La mort faisait son œuvre sous la forme d'une grande masse d'eau ; on aurait dit un mur qui passait, arrachant les arbres, emportant les maisons. Cent villages ont disparu.

— Et les habitants? demandai-je.

— Dieu a pris la plupart; les autres sont allés dans l'Oudoé. »

Il y avait six jours que le désastre avait eu lieu; l'eau s'était retirée ; la scène mise à nu était effroyable. Le récit du chef était vrai : de tous les villages que nous avions remarqués l'année précédente, il n'en restait plus que trois.

Nous entrâmes dans la jungle : quelle fétidité, quel poison ! Horreurs sur horreurs dans cette caverne épineuse : des boas sur nos têtes, des serpents, des scorpions sous nos pieds; des crabes, des tortues, des iguanes, des légions de fourmis, dont les morsures brûlantes nous faisaient bondir et nous tordre comme des damnés. On ne comprend pas qu'on sorte vivant de pareils supplices.

Le surlendemain nous atteignions Rosako, juste comme y arrivaient les hommes que j'avais envoyés à Zanzibar. Ils m'apportaient, de la part de M. Webb, du vin de Champagne, des confitures et du biscuit. Jamais envoi n'avait été plus opportun. A ces denrées étaient joints quelques numéros de l'*Herald*. J'y trouvai des extraits de différents journaux, dans lesquels mon voyage était regardé comme un mythe. Hélas! il avait eu pour moi d'affreuses réalités; fatigues, maladies, angoisses de tout genre. Dix-huit hommes avaient payé de leur vie la part qu'ils y avaient prise; la mort de Shaw et celle de Farquhar n'étaient bien que trop réelles.

Trois jours de marche; et le quatrième nous approchons de Bagamoyo. Mes hommes brûlent leur poudre jusqu'au dernier grain, poussent des hourrahs jusqu'à en être enroués, saluent de leurs yambos tous ceux qu'ils rencontrent.

La trompe du Kirangozi a les sons du cor d'Astolphe. Arabes et indigènes nous entourent; nous sommes dans la ville. Sur les marches d'une grande maison je vois un homme vêtu comme moi; il est jeune, a des favoris roussâtres, la figure vive et spirituelle. Un homme de race blanche est à mes yeux presque un parent. Je me dirige vers celui-ci; il vient à ma rencontre; nous ne nous embrassons pas, mais c'est tout.

« Que voulez-vous boire, me dit-il, de la bière, du stout, ou de l'eau-de-vie? Eh! par Georges, je vous félicite de votre éclatant succès. »

Il était Anglais, néanmoins très-communicatif. Je sus bientôt qu'il s'appelait William Henn, qu'il était lieutenant de la marine royale, et chef de l'expédition que la Société géographique de Londres envoyait à la recherche de Livingstone.

Il avait d'abord été sous les ordres du lieutenant Dawson; mais celui-ci, ayant appris par mes trois soldats que j'avais retrouvé le docteur, venait de résigner ses fonctions. Le révérend New, qui faisait partie de l'entreprise, s'en était également retiré; « et puisque vous avez donné au voyageur tout ce dont il avait besoin, ajouta le lieutenant Henn, il est inutile que j'aille le rejoindre. »

A ce moment entra le fils de Livingstone, qui, par la retraite de ces messieurs, restait seul à la tête de l'expédition. Je lui offris mes services, qu'il accepta.

Le lendemain nous abordions à Zanzibar, où M. Webb me faisait un chaleureux accueil. Je fus présenté à M. Charles New, qui me félicita vivement, et un instant après au lieutenant Dawson, qui m'exprima combien il m'enviait le succès de mon voyage. Nous causâmes des instructions qu'il avait reçues de la Société de Géographie, et qui maintenant, disait-il, n'avaient plus d'objet.

« Mon nom ne vous a pas même été mentionné? repris-je avec étonnement. On savait cependant où j'allais; vous le dites vous-même. Je pouvais être en détresse; cela ne faisait donc rien?

— A dire vrai, ils ne désiraient pas que Livingstone fût retrouvé par vous.

— Ils ne désiraient pas qu'il fût retrouvé, qu'il fût secouru? Pourvu que la chose s'accomplît, qu'importait qui l'eût faite? » Je n'en revenais pas.

Le jour suivant je libérai mes hommes, dont vingt se réengagèrent au service du docteur. Outre leur solde, ils reçurent chacun une gratification de vingt à cinquante dollars ; personne ne fut excepté, pas même Bombay, qui nous avait causé tant de pertes par sa négligence; mais c'était le jour du pardon; d'ailleurs, depuis notre départ du lac, ils s'étaient tous admirablement conduits.

Je m'occupai sans retard de la caravane du docteur, ainsi que des commissions dont j'avais pris la liste. D'après les conseils de M. Kirk, M. Oswald Livingstone ayant renoncé au voyage, par motif de santé, la caravane eut pour chef un Arabe qui semblait offrir toutes les garanties nécessaires, un jeune homme qui m'était recommandé par Cheik Hashid, et qui, sans être brillant, paraissait à la fois honnête et capable. J'obtins en outre que Johari, le premier interprète du consulat, partît avec la bande et ne revînt qu'après l'avoir mise en marche de l'autre côté du Kingani.

Une daou vint prendre les cinquante-sept hommes réunis au consulat. M'adressant alors à mes anciens compagnons :

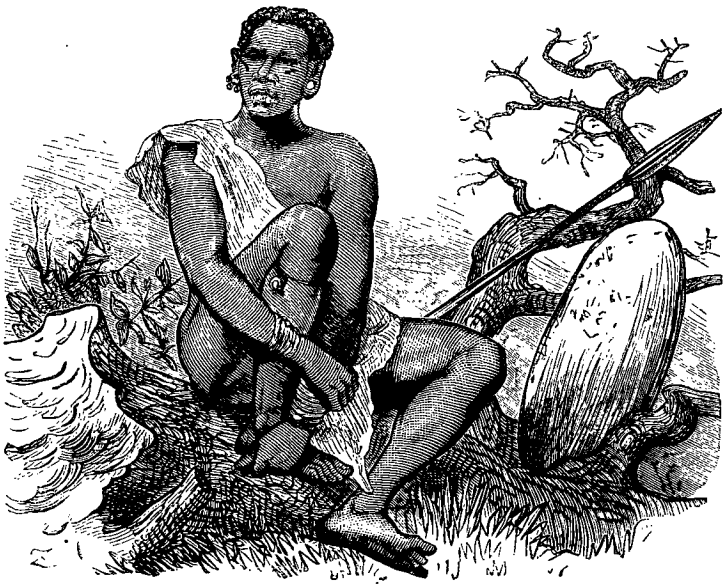
« Vous allez retrouver, leur dis-je, celui que vous appelez le Grand-Maître ; vous le connaissez, vous savez comme il est bon. Sa voix est agréable et sa parole est douce. Si vous faites mal, il ne vous le dira pas avec colère, mais avec tristesse. Me promettez-vous de le suivre et de lui obéir en toutes choses?

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

— Oui, maître, nous le suivrons, nous lui obéirons! » crièrent-ils avec ferveur.

Je leur serrai la main à tous, et les vis s'embarquer et partir. Je me trouvai alors tout isolé; je regrettais ces compagnons de route, ces noirs amis qui avaient partagé mes périls. De leurs figures affectueuses en reverrais-je jamais aucune?

Le 29, MM. Henn, Charles New, Oswald Livingstone et moi, nous montions à bord de l'*Africa*, et le 9 juin nous atteignions les Seychelles. Il y avait douze heures que le paquebot avait quitté le port, ce qui nous obligea de rester à Mahi pendant un mois, séjour dont j'ai gardé, du reste, le meilleur souvenir.



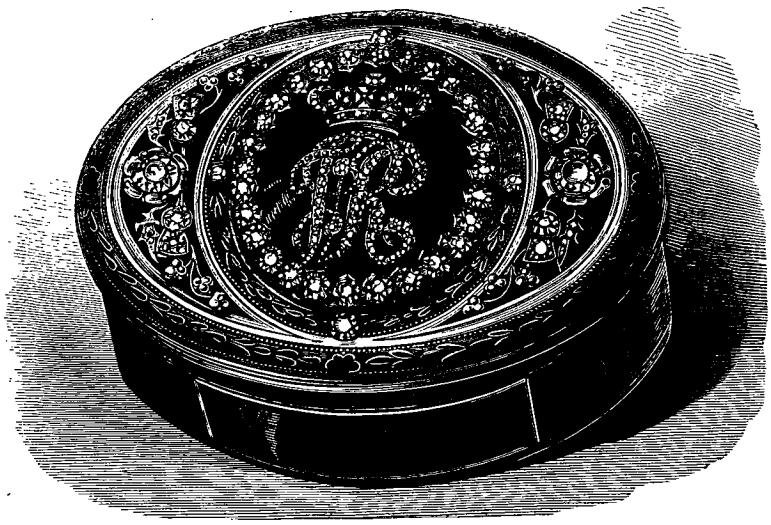
Ounamapokéra. — Gravure tirée de l'édition anglaise.

Partis de Mahi pour Aden, nous y fûmes transbordés sur le *Mé-Kong*, qui nous déposa à Marseille, où je fus admirablement reçu par le docteur Hosmer et par le correspondant du *Daily Telegraph*. J'appris alors comment le résultat de mon entreprise était accueilli en Angleterre, mais ce ne fut qu'en arrivant à Londres que je pus m'en faire une juste idée : mon voyage mis en doute; les lettres que je produisais taxées de faux ; mes déclarations traitées de paroles à effet. Raillé par les uns, malmené par les autres. Je croyais, dans mon innocence, rapporter une bonne nouvelle; je me réjouissais de la joie qu'elle allait produire; je racontais le fait, sans ornement, tel qu'il s'était passé. Le récit était vrai: quand on n'en douta plus, on le trouva faible et puéril.

J'avais promis à Livingstone que, vingt-quatre heures après avoir vu ses lettres au gérant de l'*Herald* reproduites par les journaux anglais, je mettrais à la poste celles qui étaient destinées à sa famille et à ses amis. Afin de me dégager plus vite de ma promesse, M. Bennet, mettant le comble à sa générosité, donna l'ordre de télégraphier les deux lettres par le câble, ce qui occasionna une dépense de près de cinquante mille francs.

*P. S.* La Société géographique de Londres a fini par découvrir que je n'étais pas un *charlatan*, et que j'avais réellement fait ce que j'avais dit; elle a noblement rétracté les remarques un peu vives auxquelles j'avais donné lieu avant d'être connu; elle m'a tendu la main et donné sa médaille, que je garderai précieusement, ainsi que la riche tabatière dont Sa Majesté la reine Victoria m'a fait honneur.

Pour extrait et traduction : Henriette Loreau.



Tabatière en or offerte à M. Stanley par la reine Victoria.
Gravure tirée de l'édition anglaise.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Indien passant le Cauca à la nage.. — Dessin de A. de Neuville, d'après un croquis de l'auteur.

# VOYAGE A LA NOUVELLE-GRENADE,

PAR M. LE DOCTEUR SAFFRAY [1].

1869. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

## II

### DE MÉDELLIN A ANTIOQUIA.

Route de Médellin à Santa-Fé de Antioquia. — Un panorama. — Les plages ardentes. — Paysage du Cauca. — Halte au bord du fleuve. — Hospitalité. — Preuves historiques de l'existence du bananier en Amérique avant la conquête. — Culture et produits du bananier : son influence sur la civilisation.

Médellin possède, sur la rivière, un pont qu'il est de bon goût de trouver magnifique. C'est le chef-d'œuvre d'un maçon allemand, et l'une des merveilles du pays. Le tablier en bois de laurier repose sur des piles de briques. Il ne déparerait pas les abords d'un petit village du vieux monde. Les plans faits et approuvés, l'ingénieur improvisé se trouva en face d'une difficulté imprévue. Comment asseoir deux piles dans l'eau même de la rivière? On ne peut cependant ni travailler dans l'eau ni mettre le lit à sec! Et notre Allemand de chercher une solution : il la trouva. De chaque côté de la rivière s'étendait une alluvion formée d'atterrissements successifs. Au lieu de construire le pont sur le cours d'eau, le maçon l'établit en terre ferme, puis, par des barrages bien ménagés, on invita le flot à couler entre les piles.

La route de Médellin à Santa-Fé de Antioquia est d'abord fort agréable. On traverse la vallée toute semée de fermes et de maisons de campagne. Les champs sont cultivés avec un soin que l'on ne retrouve nulle part ailleurs dans le pays, et l'on y voit, depuis quelques années, des charrues légères, traînées par des bœufs blancs, dans les champs de maïs et de canne à sucre. Les villages sont propres et riants. Les fleurs débordent partout des haies; les murailles, souvent crépies, sont d'un blanc irréprochable; les habitants ont un air d'honnêteté tranquille, parfaitement en harmonie avec la nature. A mesure qu'on s'élève, le paysage s'élargit. L'aspect change à chaque sinuosité du chemin, qui serpente au milieu des contre-forts de la Cordillère. Bientôt disparaissent les grandes échappées pleines de lumière, et l'horizon est étroitement borné par un chaos de montagnes dont on gravit lentement les gradins.

Quand on a dépassé le village de San-Christobal, on se trouve en présence d'une nature froide et triste. Les pentes deviennent plus âpres; les bois, les halliers, l'herbe, tout paraît désert. Cette impression, qui provient surtout du contraste, se reproduit presque toujours lorsqu'on quitte une vallée chaude pour gagner

1. Suite. — Voy. t. XXIV, p. 81, 97, 113 et 129.



© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

les hauteurs. On aspire au point culminant d'où le regard pourra de nouveau embrasser de grandes perspectives; mais il faut prendre patience, car on avance lentement dans ces défilés, au bord de précipices, au fond de couloirs tortueux, et sur des pentes glissantes où le pied de la mule a de la peine à s'assurer.

Après une demi-journée de marche, on cesse de monter. Quelques heures plus tard, on sort de la forêt. Au loin s'étend une vague ligne bleuâtre à demi perdue dans la vapeur ou interrompue par des nuages : c'est la Cordillère occidentale, dernière barrière qui dérobe aux regards le Pacifique. Au pied du voyageur s'étagent des plateaux légèrement inclinés, qui se déroulent à perte de vue et sur lesquels sont bâtis les villages de San-Jéronimo et de Sopétran, les seuls de la province où l'on cultive le riz. Çà et là on rencontre de grandes fermes entourées de champs et de prairies. Des groupes de palmiers royaux, au stipe columnaire surmonté d'une coupole verte, se détachent en oasis sombres sur une végétation un peu jaunie. Le vaste défilé, que l'on dirait une vallée, s'élargit à mesure que le terrain s'aplanit, et se confond lentement avec la plaine que traverse le Cauca. De l'autre côté du fleuve, sur un renflement du sol, à travers la buée tremblotante qui voile les objets les plus éloignés, on aperçoit vaguement des murs blancs et des toits rouges frappés du soleil : c'est la ville d'Antioquia.

Le panorama qu'on a sous les regards embrasse environ douze lieues. Rien n'y rappelle l'Amérique et ses paysages familiers. Les croupes des collines sont couvertes d'un gazon court. On admire les rizières, entretenues par de petits canaux d'irrigation. Une disposition exceptionnelle du terrain, un air plus chargé de vapeurs, font naître des impressions étranges par leur nouveauté. Aucun arbre, aucune plante ne rappelle le souvenir des lieux qu'on a parcourus. Le voyageur qui se réveillerait ici après avoir rêvé de quelque paysage oriental, pourrait croire que la réalité continue le rêve dans toute sa beauté et sa poésie.

Ce jour-là, je ne voulus pas dépasser Sopétran, afin de jouir, le lendemain, du lever du soleil sur ce coin de terre privilégié. Partis de bonne heure, nous descendîmes rapidement les pentes qui se confondent insensiblement avec la plaine. C'était au fort de la saison sèche. Il n'avait pas plu depuis vingt et quelques jours. L'herbe était morte et la terre fendue. Chaque année, les pâtres choisissent cette époque pour amender leurs pâturages. Ils mettent le feu au gazon, la flamme s'étend en nappes, en vagues, qui courent le long des collines; en quelques heures, on ne voit plus qu'une terre noircie et fumeuse. Aux premières pluies, la cendre forme un engrais puissant pour les racines que le rapide incendie n'a pu endommager, et l'on voit, au bout de quelques jours, commencer un « renouveau » de toutes les prairies.

Comme je regardais la flamme se propager en crépitant sur une pente qui descendait jusqu'à la route, un cri perçant poussé par mon domestique me fit regarder de son côté. Le pauvre diable courait à toutes jambes, en levant les mains au ciel. Au même instant, je vis déboucher sur le chemin une armée de serpents de toutes tailles et de toutes couleurs, sifflant, la tête haute. D'un brusque écart de mon cheval, je me trouvai dominer de quelques mètres le plus singulier défilé que j'aie vu de ma vie. Chassés par le feu de leur demeure, les reptiles fuyaient en désordre, pleins de colère; le chemin leur offrant un espace libre, ils s'y étaient engagés pêle-mêle, et le déroulement au soleil de leurs cuirasses diamantées produisait un effet vertigineux. La tête de colonne dévia vers un bois. Quand je crus les traînards déjà loin, je me mis en quête de mon domestique, non sans quelque rébellion de ma monture, qui hésitait fort à suivre la piste odorante laissée dans la poussière. Faustin était tombé de frayeur au bord du chemin, comme cela lui arrivait presque toutes les fois qu'il voyait un serpent. Encore à demi mort de frayeur, il me raconta que ses jambes ayant faibli tout à coup, il avait cru sa dernière heure venue et s'était recommandé à tous les saints du paradis. Aucun des serpents ne l'avait touché. Ils étaient trop effrayés peut-être eux-mêmes, ou plutôt, et c'est mon opinion bien fondée, il n'y a pas le moindre danger à rencontrer ces reptiles, si l'on reste dans une immobilité complète.

Enfin nous voici dans la grande plaine du Cauca. Pendant la saison sèche, après la récolte des vastes champs de maïs, on dirait un désert entrecoupé d'oasis. La terre durcie résonne sous les pieds des chevaux, une poussière ténue remplit l'air étouffant. La brise soulevée par hasard dessèche et brûle la peau La fièvre s'allume dans le cerveau, sous les rayons du soleil au zénith. Cependant, de distance en distance, on aperçoit des plantations de cacaoyers au feuillage d'un vert sombre; on sait que ce n'est point un mirage et que l'on y trouve le repos et la fraîcheur. Mieux vaut prendre courage et continuer sa route. Cette terre ardente a des beautés spéciales, même dans son inclémence et son aridité.

Les changements successifs opérés dans le lit du fleuve ont formé, à de grandes distances, des plages de sable et de cailloux. Des cactus rabougris, des mimosas épineux à demi rampants, quelques herbes dures, y disputent leur vie aux feux de l'air. Dans le sable chauffé à soixante degrés on découvre encore des *Sesuvium* et des *Gomphrena*, véritables salamandres du monde végétal. On ne voit pas un oiseau, pas un insecte. La mouche même, si amie du soleil, cherche l'ombre pendant ces heures brûlantes. Seule, la cigale, cachée dans le feuillage d'un tamarinier, remplit l'air du bruit assourdissant de sa chanterelle. Au loin monte un roulement sourd, continu : c'est le Cauca courant de rapide en rapide

En approchant du fleuve, la scène change, car là où le sol et l'air sont humides, l'ardeur du climat ne fait qu'exciter la végétation. On ne voit partout que fourrés impénétrables de roseaux, de bambous, de cactus.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Les arbres sont tout enguirlandés de lianes où les singes se livrent à leurs ébats. Sur les berges, court l'iguane à longue crête dentelée.

Les nègres ont un moyen singulier de chasser ce grand lézard, long de plus d'un mètre, très-recherché pour sa chair succulente et pour ses œufs. Comme notre lézard des murailles, l'iguane est très-sensible à la musique, et, comme le perroquet, elle aime à être chatouillée au cou : deux faiblesses qui mettent ses jours en danger. Le chasseur, muni d'une perche longue d'environ trois mètres, à l'extrémité de laquelle est disposé un nœud coulant, se met à siffler doucement une mélodie monotone. L'iguane manque rarement à l'appel. Elle gonfle son jabot, dandine la tête et remue doucement la queue. Peu à peu elle s'approche; la musique s'anime par degrés; le lézard se dresse sur ses pattes de devant pour mieux saisir les sons : il est sous le charme. Alors, toujours sifflant, le nègre amène lentement sa baguette près du dilettante écailleux, il lui flatte doucement le cou, apprivoise l'innocente victime et lui passe traîtreusement le lacet, puis le serre au cou d'un tour de main.

Il y a trois manières de traverser le Cauca, dont la largeur, devant Antioquia, est d'environ quatre cents mètres. Les Indiens, gens pratiques et économes, qui suivent peu les grandes routes et cherchent toujours la ligne droite, se passent le plus souvent de barque, pour n'avoir pas à payer le batelier. Ils coupent un ou deux tronçons de bambou longs de trois à quatre pieds, font de leurs vêtements un paquet, se l'attachent sur la tête, et, se jetant à l'eau avec leur flotteur, nagent en se laissant aller à la dérive.

Partout où le fleuve coupe un chemin, on trouve des pirogues capables de porter deux bateliers, trois personnes et deux ou trois quintaux de bagages, sans compter selles et harnais. Les mules et les chevaux, retenus par des longes en cuir, sont précipités dans le courant, de chaque côté de la barque, et, bon gré mal gré, il leur faut gagner l'autre rive. Le débarcadère est situé assez loin en aval, à cause de la rapidité de la rivière. Aussi, pendant les grandes eaux, il arrive que les animaux perdent haleine et se noient. Voilà pourquoi, dans la contrée, on ne vend jamais un cheval sans donner sa parole qu'il nage comme un poisson.

La manière indienne convenant peu aux gens civilisés, et les pirogues offrant des inconvénients notoires, on a établi, il y a quelques années, un bac à la hauteur d'Antioquia, sur le chemin de Médellin. Ce bateau plat peut recevoir six ou huit mules avec leurs charges et une dizaine de passagers. Il exécute le trajet en ligne droite, retenu par un gros câble tendu sur le fleuve.

Pendant les crues, c'est-à-dire lorsqu'il serait le plus utile, le bac ne fonctionne pas : on craint que le câble ne se rompe, ce qui est toujours un accident grave; la lourde embarcation est alors entraînée fort loin, et, pour la ramener au port, il faut mettre en réquisition des bœufs, des mules, tous les hommes de bonne volonté du canton, et lui faire remonter le fleuve, tantôt en profitant des remous, tantôt par un halage énergique contre le courant. Le câble neuf est fait, sur la rive même, avec des fibres de *fourcroya*. Faute de machines, la torsion est tout à fait défectueuse; de plus, elle coûte cher et demande beaucoup de temps. Les Antioquiens n'en sont pas moins fiers de leur bac du Cauca. Qui n'a pas vu « la Barque » n'a rien vu.

Après une heureuse traversée, fatigué de la chaleur croissante, j'eus l'idée de demander l'hospitalité jusqu'au soir dans la première ferme que je rencontrerais.

A peu de distance, on voyait se dessiner de grandes masses de verdure; le sol devenait moins aride; quelques ruisseaux gazouillaient sous des buissons; des papillons voletaient, tout pailletés de pierreries. De temps à autre, le chant d'un oiseau se détachait des bruits monotones et énervants qui remplissaient l'espace.

Bientôt le chemin se borda d'une double haie de citronniers, aux branches épineuses; à droite et à gauche, s'étendaient des plantations de cacaoyers. Çà et là un toit aigu surgissait du feuillage.

A la première porte-barrière, mon nègre appela en donnant le salut d'usage : « Ave Maria! »

Une voix fraîche et douce répondit : « Entrez et soyez le bienvenu. »

Un enfant vint ouvrir la lourde claire-voie.

Nous étions en face d'une maison rustique construite en stipes de palmier et en bambous, sans crépissage. Un large auvent régnait le long de la façade. Autour de l'habitation principale s'élevaient quelques cabanes destinées à des serviteurs. Une plantation de bananiers occupait un des côtés de l'avenue menant à la maison. Nonchalamment assise au pied d'un tronc chargé de fruits, une jeune fille gracieuse et belle nous regardait passer en souriant. Elle répondit par quelques mots à mon salut, et je reconnus la voix qui nous avait souhaité la bienvenue.

La maîtresse du logis nous reçut sur le seuil, et bientôt son mari entra par la porte du fond, donnant sur le verger, où il venait de faire une riche cueillette. Tout fut mis immédiatement « à ma disposition », la maison, le contenu et les gens. Je demandai du lait, des fruits, et la permission de me reposer à l'ombre jusqu'au soir.

Mon hôte était aimable, communicatif, avide de nouvelles. Je répondis à ses questions, et l'interrogeai à mon tour sur le pays, les cultures, les mœurs. C'était un homme pratique, plein d'expérience et de bon sens, et toutes ses indications, notées avec soin, sur la culture du café, du cacao, du tabac et de la banane, m'ont été confirmées de tout point dans la suite. Je note ces détails, parce que cet homme appartenait à la classe la plus nombreuse du district, celle des petits propriétaires fermiers. Chez lui et les siens, rien de grossier; beaucoup d'intelligence, d'urbanité; des connaissances, et une distinction native qui, dans des régions mieux favorisées, est l'apanage d'une position plus haute.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Mon entretien avec lui me permit d'ajouter notamment quelques connaissances à celles que je possédais déjà sur le bananier.

Le bananier croît spontanément dans une partie de l'Asie et de l'Afrique. Il paraît certain qu'il existait en Amérique avant l'arrivée des Espagnols, bien que, dans ses *Décades*, Pierre Martyr assure qu'on n'en avait pas trouvé aux Indes d'Occident, mais qu'on les avait fait venir des Canaries sous le nom impropre de *Platano*, tandis qu'à Alexandrie on les appelle *Musa*.

Parmi les végétaux herbacés, aucun ne rivalise avec cette plante généreuse, pour la noblesse et la grâce. Du centre d'un gros bulbe entouré de racines fibreuses, s'élance une tige droite et lisse, formée par les larges gaînes des pétioles, qui se recouvrent les uns les autres. A la hauteur de quatre à cinq mètres, cette tige

Étude de bananier (Musa Paradisiaca). — Dessin de A. de Neuville, d'après un croquis de l'auteur.

se termine en un bouquet de feuilles ovales qui ont environ deux mètres de long, sur trente à cinquante centimètres de large. Ces feuilles sont minces, lisses, d'un vert brillant, rayées de nombreuses nervures transversales; la partie inférieure est couverte d'un dépôt blanchâtre qui se détache au moindre frottement. Dans les terres chaudes, lorsque la plante est âgée d'environ neuf mois, on voit sortir d'entre les feuilles une hampe qui part du centre du bulbe, croît rapidement, et recourbe vers la terre son spadice terminal, d'où vont sortir les fleurs, protégées par des spathes violettes. Les fleurs du sommet sont seules fécondes; elles donnent naissance à des baies le plus souvent trigones, qui acquièrent, selon les variétés, de dix à trente centimètres de longueur.

De la souche naissent, tous les deux ou trois mois,

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Le bac du Cauca. — Dessin de A. de Neuville, d'après un croquis de l'auteur.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

des drageons destinés à reproduire la plante, car une fois le régime de fruits cueilli, il faut couper la tige, devenue inutile. De ces drageons, on laisse sur place le plus développé et un ou deux très-jeunes, de manière à assurer une succession régulière de régimes; les autres sont détruits ou transplantés.

A surface égale, le bananier produit six fois plus que la pomme de terre.

Mais là n'est pas tout son mérite. Ses fruits possèdent à tout âge des propriétés précieuses, qui permettent à cette plante de fournir une alimentation variée. Quand ils sont très-jeunes, on peut les préparer en achars. Lorsque la cosse est encore toute verte, la banane grillée sous la cendre constitue une sorte de pain riche en fécule. On peut alors la couper par tranches, la sécher au four et la conserver pour les voyages. En approchant de la maturité, la banane acquiert un goût agréable de châtaigne, et déjà une partie de l'amidon s'est changée en sucre. Enfin, lorsque la cosse est toute jaune, l'amidon a complétement disparu, le sucre abonde, la pulpe est fondante et parfumée, on peut la manger crue, cuite dans la soupe, frite ou en compote. A Saint-Domingue, les nègres en font souvent cuire dans les chaudières à sucre, et leur satisfaction gastronomique s'exprime par cette exclamation : « Ça bon, ça bon passé tout qui chose! » Les noirs ne se lassent jamais de bananes, vertes ou mûres, frites, bouillies ou rôties.

Antiquités indiennes. — Dessin de A. Mesnel, d'après un croquis de l'auteur.

La banane constitue à elle seule un aliment complet. Elle peut former la base de la nourriture, dans les pays où l'homme ne se livre pas à de rudes travaux.

La culture du bananier consiste à couper les tiges épuisées, que l'on utilise comme fourrage, à débarrasser la souche des drageons trop nombreux et à retrancher les feuilles flétries. Moyennant ces quelques soins, le même coin de terre fournira sans trop se fatiguer aux besoins de plusieurs générations.

Quand le soleil fut près de l'horizon, je pris congé de mon hôte, afin d'arriver à la ville avant la nuit. Je passai devant les bananiers : la belle jeune fille avait disparu; mais au moment où je franchissais la barrière, la gracieuse créole m'appela et m'offrit deux fleurs qu'elle m'avait entendu admirer pendant ma conversation avec son père. C'était une liliacée étrange à cinq pétales blancs, longs, minces et retombants, surmontés d'étamines extrêmement développées; puis une broméliacée parasite, remarquable par ses formes et par ses vives couleurs.

La ville d'Antioquia. — Sang bleu et sang mêlé. — Des races et des castes dans les colonies espagnoles. — Promenade dans un faubourg. — Une nouvelle maladie. — Fouilles de tombeaux indiens. — La déesse Émeraude. — Mines d'émeraudes de la Nouvelle-Grenade. — Le roi des papillons. — La Fête-Dieu. — Courses de la Saint-Jean.

Un ami m'avait fait louer une maison à Antioquia. Il m'attendait pour m'en faire les honneurs. J'y trouvai tout à souhait. Cependant j'eus bien de la peine à faire agréer quelques remercîments. Don Enrique « se mit à ma disposition », mais de façon à me faire sentir qu'on pouvait prendre cette phrase banale à la lettre. « A Antioquia, me dit-il, quand on offre, c'est de gaieté de cœur : ne pas accepter serait presque une offense. Usez de moi, de mes amis et des vôtres, avec pleine liberté. » Puis, mon ami se retira, emportant une dizaine de lettres d'introduction dont j'étais porteur, et qu'il se chargea de faire distribuer le soir même.

Je pris une tasse du fameux chocolat d'Antioquia, que je trouvai digne de sa renommée; puis j'ordonnai à Faustin de ne pas m'éveiller avant huit heures du matin, et je m'endormis sous un vaste moustiquaire, sur un lit de cuir garni de draps à volants brodés, selon la mode du pays.

Le lendemain, j'allai dans le jardin respirer l'air frais du matin, chargé du parfum de l'oranger, du caféier et du sambac. Ces odeurs fortes, qui dans un appartement provoqueraient un commencement d'asphyxie, produisent à l'air libre, portées par le vent, une sensation toute différente.

Conformément à l'usage, je demeurai chez moi toute la journée pour attendre les visiteurs. Les personnes auxquelles mes lettres d'introduction avaient été portées furent exactes. Elles m'offrirent toutes les distractions du pays : réunions le soir dans leur famille, promenades à cheval le matin, excursions à leurs maisons de campagne. Je reçus aussi la visite de gens que je ne connaissais pas, mais qui venaient avec une cordialité charmante me demander si elles pouvaient m'être agréables. Dans l'après-midi, des servantes m'apportèrent, de la part de leurs maîtresses, des fleurs, des fruits, des confitures : gracieuses et bonnes choses que l'on appelle ici des *cariños*, des amitiés.

Sans morgue déplaisante, un certain nombre de familles se montrent fières de n'avoir dans les veines que

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

du *sang bleu*, par descendance directe de *chapétones* et par alliances entre *godos*. Mais ce sont là des mots qui demandent explication.

Le *chapéton* est le blanc né en Europe, surtout en Espagne, noble ou roturier. On appelle *godos* (goths) les descendants de *chapétones* qui, s'étant alliés exclusivement entre eux, ont du *sang bleu* ou des veines azurées.

Les maisons et les monuments d'Antioquia n'ont rien de remarquable. Les faubourgs ont un aspect plus pittoresque que la ville, surtout celui qui s'étend sur la route de Médellin. Les maisons, en bambous et en roseaux crépis, sont entretenues, à l'intérieur et à l'extérieur, dans un état de blancheur parfaite. Le toit est en feuilles de palmier. Chaque maison ou cabane possède un enclos planté de bananiers et d'arbres fruitiers, au-dessus desquels se balancent de hauts cocotiers. On voit des fleurs partout : les femmes aiment à s'en parer; elles en placent chaque jour devant l'image de saint, suspendue au-dessus d'une petite table, parée comme un autel; elles collent des pétales brillants sur le réservoir d'eau en terre cuite qui occupe un des angles de la chambre.

Les meubles sont rares dans ces demeures modestes. Un ou deux hamacs et quelques nattes constituent l'indispensable; un banc et des chaises sont presque des choses de luxe. La guitare, ou son diminutif la *vijuela*, accrochée à la muraille, témoigne des dispositions musicales du maître du logis.

Les habitants des faubourgs sont presque tous de couleur un peu foncée. Ce sont de bonnes gens, aux mœurs simples, un peu indolents. Le mari travaille dans une plantation ou prend soin d'un coin de terre à lui qui fournit à tous les besoins de la famille. Les femmes tissent des chapeaux, font des cigares, vendent du pain de maïs, de l'eau-de-vie ou du cacao.

Antiquités indiennes. — Dessin de A. Mesnel, d'après un croquis de l'auteur.

Ce sont aussi les femmes qui exercent la rude profession de potier. Elles se réunissent, à trois ou quatre, à portée de l'argile et du combustible. Toutes les pièces sont façonnées à la main : cafetières, tasses, marmites et grands réceptacles pour l'eau. Elles ne connaissent l'emploi d'aucune espèce de couverte ou de vernis. Après quelques jours d'exposition au soleil, tout est prêt pour la cuisson. Rien de plus primitif que le procédé. Nos artistes ont fait une forte provision de menu bois et de broussailles; elles disposent un vaste bûcher, placent dessus les objets de terre, les recouvrent d'une épaisse couche de combustible et y mettent le feu. Au bout de quelques heures, du tas de cendre et de braise on retire une belle poterie rouge. Les associées font le partage, renferment leur marchandise dans un filet et vont la colporter en ville.

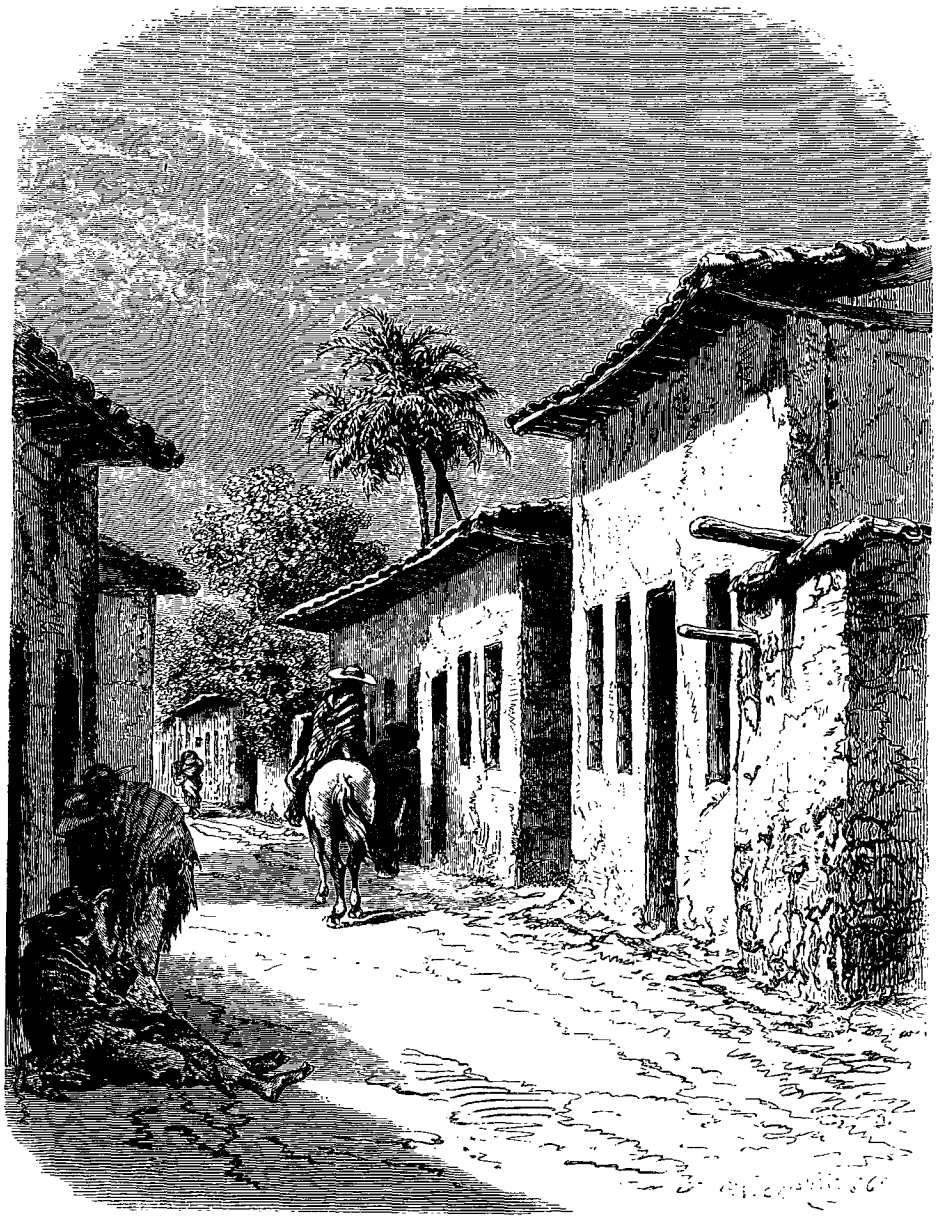
A Antioquia, la population de toute couleur est peu sujette aux maladies, malgré la température élevée et le peu de pente du sol de la vallée, traversée par une grande rivière. Il paraît qu'il en a toujours été ainsi, car on lit à ce sujet, dans la *Géographie des Indes*, d'Herrera : « Les naturels du pays sont gens de bien, beaux de corps et blancs de couleur; le climat y est tel que la nuit ils vont coucher à l'air sans que le serein leur nuise. »

Dans la province d'Antioquia, les terres froides sont généralement saines. Dans les terres tempérées, les parties couvertes de prairies ou de savanes, les défrichements anciens, les pentes des montagnes, jouissent également d'un climat salubre. Mais les terres basses récemment défrichées, les vallées étroites, les rives des cours d'eau encore couvertes de forêts, et souvent le seul voisinage des fleuves, dans les vallées chaudes, engendrent des fièvres paludéennes, ordinairement endémiques, presque toujours suivies d'accidents graves, et remarquables par leur ténacité. Il y a des parages tellement malsains que personne ne peut les traverser sans en emporter le germe de la maladie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Dans les terres chaudes et humides, les fièvres prennent le caractère bilieux ou typhoïde; la dyssenterie y fait beaucoup de victimes.

Au fond de quelques vallées peu défrichées, où l'air est toujours saturé d'humidité à une haute température, comme en plusieurs points du Porcé et du Nus, les habitants, blancs, noirs ou métis, sont sujets à une affection que n'ont point encore étudiée les médecins européens. On appelle cette maladie *caraté*. Après quelque temps de séjour dans ces parages malsains, l'épiderme, principalement sur les parties découvertes, présente des taches et des plaques irisées, violettes et brunes, entre lesquelles on distingue, par places, la couleur naturelle de la peau. Chez les nègres, le caraté produit souvent une décoloration, presque complète, de l'épiderme : les plaques offrent alors la



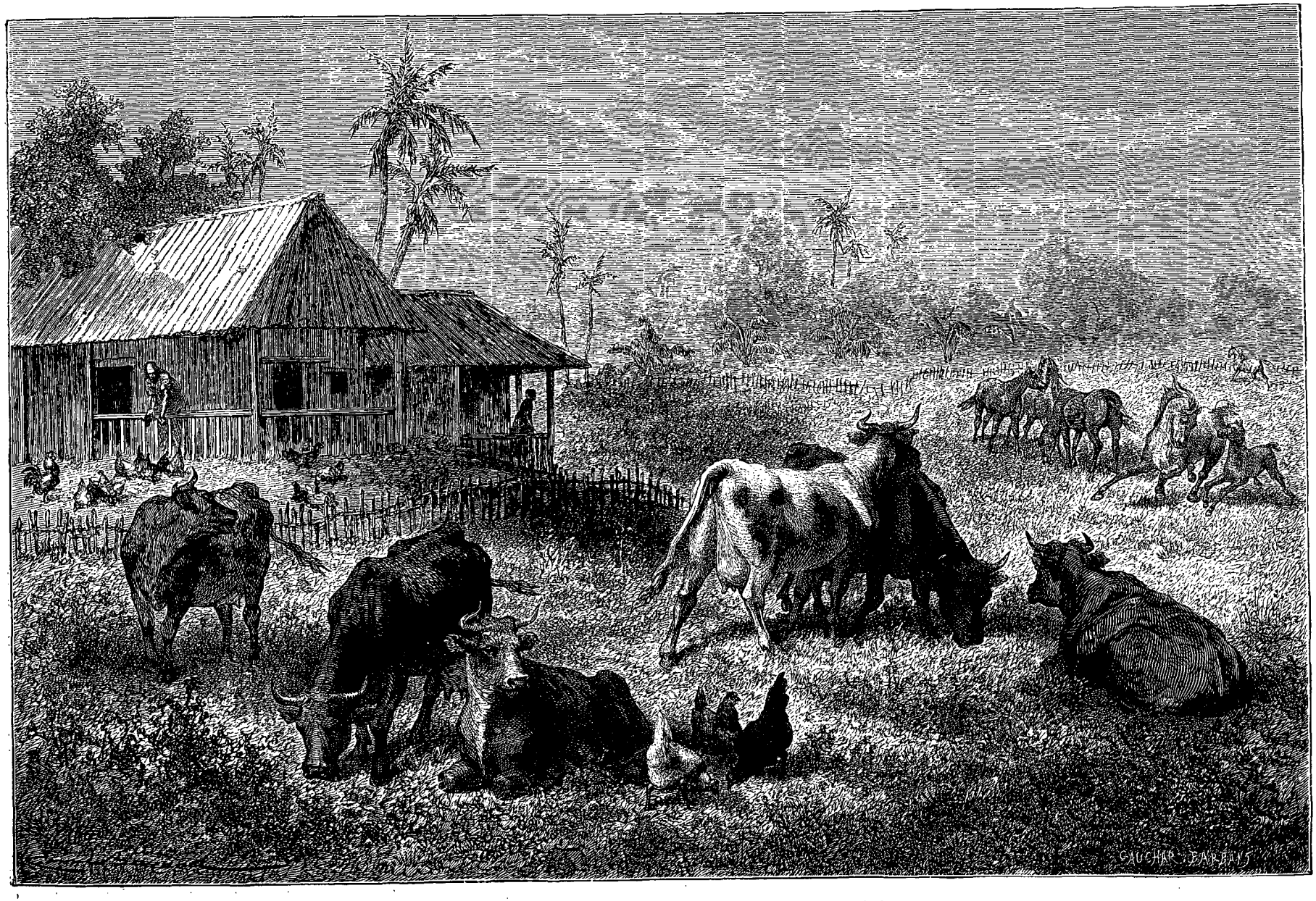
Une rue d'Antioquia. — Dessin de A. de Neuville, d'après un croquis de l'auteur.

teinte mate et morte qui caractérise chez eux l'albinisme.

La cause de ces colorations est encore inconnue. Quant à leur nature, on ne saurait les confondre avec les teintes les plus foncées de la cachexie paludéenne; il n'y a point de mélanémie. Un pigment rouge, bleu, violet, brun ou noirâtre, se dépose dans le réseau cellulaire, siége ordinaire de la coloration de l'épiderme, et la disposition irrégulière des taches donne quelquefois aux téguments affectés l'apparence d'une peau de serpent. Dans quelques cas, apparents surtout chez les mulâtres et les nègres, le pigment naturel disparaît.

Les gens du pays accusent les moustiques d'inoculer le caraté. Mais l'observation y fait reconnaître une maladie constitutionnelle, développée sous l'influence de certaines conditions climatériques.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Une ferme en terre chaude. — Dessin d'Émile Bayard, d'après un croquis de l'auteur.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

J'ai le regret de n'avoir pu, par des autopsies, jeter quelque lumière sur la nature et l'origine de cette curieuse maladie ; mais j'ai été assez heureux pour trouver un moyen de guérison qui semble infaillible, au moins pour les blancs et les métis. Voici par quel hasard j'ai découvert le remède du caraté.

Je faisais exploiter une mine d'or près de la rivière Naré. Le contre-maître chargé de surveiller le moulin d'amalgamation étant tombé malade, je le remplaçai par un homme de confiance dont le visage, le cou et les mains étaient couverts de bigarrures foncées, tandis que le reste du corps avait gardé la couleur ordinaire de l'homme blanc. Il y avait à peu près un mois que ce malade manipulait le mercure, quand il me fit remarquer un affaiblissement notable de la coloration morbide. Deux mois plus tard, cette coloration avait complétement disparu.

Je crus devoir attribuer cette guérison à l'absorption du métal. Pour m'en assurer, je soumis à un traitement mercuriel prolongé, mais peu actif, plusieurs personnes affligées de caraté. Toutes furent radicalement guéries.

Le district d'Antioquia renferme beaucoup de sépultures indiennes. Des hommes spéciaux se chargent de les découvrir pour ceux que la curiosité ou l'espoir d'une riche trouvaille pousse à ce genre de recherche. Par l'inspection du terrain, et après quelques coups de pioche, ces hommes reconnaissent, presque à coup sûr, la disposition intérieure du tombeau et le genre d'objets qu'il contient.

Dans les tombeaux les plus simples, le corps, entouré de vases de terre grossiers, repose au fond d'une excavation circulaire de six à sept pieds de diamètre, de dix à douze de profondeur ; souvent on n'y trouve rien de précieux. On a remarqué que la terre qui a servi à combler la fosse est d'une autre nature que celle qui en a été extraite. Si l'Indien enseveli a été de son vivant un personnage de quelque importance, de la paroi du puits se détache une courte galerie conduisant à une ou à plusieurs chambres. Les sépultures de cette espèce sont ordinairement riches.

Je fis faire, aux environs d'Antioquia, des fouilles assez considérables, mais non dans l'espoir de déterrer un trésor. J'aurais alors subi une cruelle déception. Mes ouvriers, découragés de ramener peu d'objets d'or au jour, ne pouvaient comprendre ma joie à la vue des objets en terre et surtout en pierre qu'ils m'apportaient avec force excuses.

Je recueillis, entre autres curiosités, deux pointes de lance ou de javeline en silex taillé, mais non poli, des *régatons* en feldspath compacte passant au vrai jade, des pesons en porphyre, une boîte en serpentine dure, offrant, ainsi que son couvercle, des ornements en relief ; enfin plusieurs émeraudes plus ou moins arrondies, imparfaitement polies et percées d'un trou.

Chez quelques peuples indiens, l'émeraude était une pierre sacrée. Au Pérou, dans la vallée de Manta, il y avait un temple où l'on adorait une émeraude grosse comme un œuf d'autruche. Les prêtres expliquaient aux fidèles que cette pierre merveilleuse était la mère de toutes les émeraudes, qu'elle aimait beaucoup ses filles, et que si l'on désirait se la rendre propice, il fallait lui en amener le plus grand nombre possible pour demeurer avec elle. Ils en amassaient ainsi des quantités énormes, dont une partie tomba au pouvoir des Espagnols, trop ignorants pour profiter de ce riche butin. Ils brisèrent les pierres pour s'assurer de leur qualité, disant que les émeraudes fines défiaient le marteau. La déesse Émeraude échappa au pillage de son temple. Le culte de l'émeraude n'existait pas à la Nouvelle-Grenade ; mais on attribuait à cette pierre une origine céleste que la tradition des Muyscas expliquait ainsi : Après que Nouamquerétaba, l'homme blanc et barbu qui était venu enseigner l'agriculture et les éléments de la civilisation, eut disparu du côté de Sogamozo, une de ses filles, très-dévouée au culte du soleil, épousa ce dieu, et de cette union naquit une émeraude d'une beauté incomparable.

Les mines d'émeraudes ne sont pas rares à la Nouvelle-Grenade. Si le gouvernement en permettait la libre exploitation, on en découvrirait sans doute de fort riches. Le seul gisement exploité aujourd'hui est celui de Muso, non loin de la source du Rio Sogamozo, affluent de la Magdalena. La montagne où il se trouve est principalement composée de schistes argileux, amphiboliques et carburés, traversés par des couches ou des veines de calcaire et de quartz pyriteux. On a substitué depuis quelques années le travail à ciel ouvert à celui des galeries. Des réservoirs, alimentés par des ruisseaux amenés de grandes distances et destinés aussi à recueillir les eaux de pluie, dominent les points d'exploitation. Les ouvriers attaquent avec la barre et le *régaton* le schiste peu résistant, puis, ouvrant la vanne d'un réservoir, font balayer, par un courant énergique, les déblais qui sont entraînés, au travers d'une galerie d'écoulement, jusqu'au lit du Rio Minero, qui les charrie à son tour. C'est dans les veines de quartz, et surtout au milieu de cristallisations des veines de calcaire, qu'on trouve les pierres précieuses, ou cristaux réguliers d'un vert plus ou moins foncé. Le vice-roi Ezpelata fit don au musée de Madrid d'une émeraude de Muso qui pesait près de dix-huit onces. Et cependant, quelle triste figure ferait cet échantillon auprès de ceux que mentionne Théophraste, s'il est vrai qu'un roi de Babylone ait présenté au roi d'Égypte une émeraude longue de quatre coudées et large de trois, et qu'au même temps on ait vu en Égypte un obélisque composé de quatre émeraudes seulement, et qui n'en avait pas moins quarante coudées de haut et quatre de large ! Mais bien évidemment les anciens confondaient sous le nom d'émeraude diverses pierres verdâtres qui n'étaient pas même des béryls ou des aigues-marines.

Les émeraudes orientales, les plus dures et les plus veloutées, étant presque introuvables dans le com-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

merce, on peut dire que celles de Muso sont les plus belles. Lorsqu'un mineur découvre des pierres pâles, il dit qu'elles ne sont pas *mûres*, et qu'avec le temps elles deviendront foncées. C'est une erreur que l'on pardonne à un Indien. Mais ce qui m'a étrangement surpris, c'est que l'on ait annoncé à l'Académie des sciences que l'émeraude, au sortir de la gangue, est friable au point de s'écraser entre les doigts, et n'acquiert que lentement la dureté que lui connaissent les lapidaires.

On trouve aux environs de Muso une plus grande merveille que l'émeraude : c'est le papillon *Morpho cypris*, le plus beau, le plus brillant, le plus parfait des lépidoptères, sans excepter même l'*Uranie Riphée* de Madagascar. Le dessus des ailes est bleu, vert et brun ; le dessous est bleu de ciel, métallique, chatoyant

Pancratium à grandes feuilles (famille des Amaryllidées); Bromelia Gusmanini (famille des Broméliacées).
Dessin de A. Faguet, d'après nature.

comme de la nacre, avec des reflets verdâtres ; on dirait un émail fait de saphirs, de béryl et d'émeraude. Ce bijou des Andes ne paraît, m'a-t-on dit, que tous les trois ans, dans une vallée voisine de Muso. Les Indiens le chassent au filet et le portent à Bogota. Les plus beaux se payent ordinairement une once (64 francs). Les Grenadins pensent, avec raison, qu'un de ces cypris est le plus joli souvenir qu'ils puissent offrir aux voyageurs. C'est à Antioquia qu'on me fit présent du premier échantillon que j'aie possédé. Ailleurs on m'en avait montré, on les avait mis « à ma disposition », selon l'usage, mais je n'avais pas même réussi à en acheter un. Ici la formule « a la disposicion de usted » était sincère, et, malgré mon refus, on m'envoya un magnifique exemplaire du roi des papillons.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Chaque année, au retour de la Fête-Dieu, Antioquia est dans la joie. On parle longtemps d'avance de ce beau jour, on s'y prépare de loin. Ne faut-il pas que la procession surpasse, s'il est possible, celle de l'année précédente, qui fut si belle!

Dans les églises on enlève les toiles d'araignée, on fait disparaître la poussière, le dallage est lavé, les murs sont passés au lait de chaux, on époussette les vieilles fleurs artificielles, les chandeliers ornés de clinquant, les petits miroirs, les brimborions qui encombrent les autels des chapelles. La grande croix d'argent est fourbie, ainsi que les portants du dais. Le ferblantier remet à neuf les couronnes et les auréoles des saints; le peintre rehausse de quelques touches carminées le visage pâli des statues.

D'une pièce attenant à la sacristie, on retire une douzaine de mannequins de bois, de cuir et de paille destinés à représenter Jésus-Christ, Pilate, Judas, la sainte Vierge, Madeleine, saint Pierre, le patron de l'église et quelques autres bienheureux.

Parmi les dévotes, c'est à qui sera la plus habile à vêtir tous ces personnages. Malheureusement, la couleur locale est peu respectée par un zèle qui veut surtout exciter l'admiration de la foule. On dispose sur une plate-forme Jésus-Christ en longue robe de velours bleu, portant sa croix et conduit, au moyen d'une cordelière de soie, par un soldat mulâtre en uniforme du temps de Bolivar. La sainte Vierge est couverte de bijoux : or, diamants, émeraudes. Marie-Madeleine porte la jupe d'indienne, la chemise décolletée à volants et le petit châle des femmes du pays. Saint Pierre, les jambes nues, vêtu d'une tunique de laine, conserve sur la tête, vu son grand âge, un vaste chapeau de panama.

Le grand jour arrive, toutes les églises carillonnent dès le matin, et l'on voit dans les rues une animation extraordinaire. De tous les villages d'alentour arrivent de longues files de paysans endimanchés.

A midi, la procession sort de la cathédrale. Quatre agents de police, que l'on reconnaît à leur petite canne à tête d'argent, font refluer la foule sur les trottoirs. Puis viennent une ou deux rangées de gens qui figurent des soldats, portant qui un fusil, qui une lance, qui un sabre; l'officier se distingue par une giberne et des souliers. A quelque distance, escortés par des joueurs de flûte, s'avancent, gambadant, sautant, criant, une quinzaine de jeunes drôles, tout de rouge habillés, cornus, barbus, et porteurs d'une longue queue : ce sont les *diablitos*. Une musique un peu mondaine précède le saint sacrement, porté sous le dais par l'évêque, escorté des curés de la ville; puis apparaît, sur deux rangs, le clergé convié à la cérémonie. Les saints personnages, figures et groupes, tant bien que mal accoutrés par les dévotes, défilent lentement, portés par des fidèles, au milieu de la foule qui chante les litanies.

Bien des détails de cette fête sont grotesques et ridicules; mais lorsque l'on contemple de loin l'ensemble du cortége et tout ce peuple dans sa foi naïve, on oublie les formes grossières et païennes de ce culte.

Marchande d'herbes. — Dessin de A. de Neuville, d'après un croquis de l'auteur.

Une autre fête, d'un genre très-différent, est celle de la Saint-Jean, qui tombe en désuétude. Autrefois, les jeunes gens, divisés en plusieurs bandes, montaient à cheval à la tombée de la nuit, chaussant le grand étrier à sabot en cuivre, dont le bord externe était aiguisé pour la circonstance. Les diverses bandes se poursuivaient et s'attaquaient dans les rues. Il était permis de s'en prendre au cheval de son adversaire en lui rayant le flanc avec l'angle aigu de l'étrier; en voulant piquer le cheval, on blessait parfois le cavalier, malgré les *samarros* de peau de lion ou de tigre qui protégeaient ses jambes.

La jeunesse actuelle, moins belliqueuse, renonce à ce genre de tournoi. Le soir de la Saint-Jean, on galope ventre à terre sur le pavé, on chante, on boit l'anisette parfumée, et vers minuit tout rentre dans l'ordre; on croit s'être fort amusé, sauf deux ou trois cavaliers malheureux qui font appeler le chirurgien pour remettre quelques os en place.

Une plantation en terre chaude. — Histoire vraie du chocolat. — Un cas de conscience. — Excursion matinale. — Les fruits des tropiques. — Où et comment se fabriquent les chapeaux de Panama.

Je m'éloignai, non sans regret, de la riante et hospitalière Antioquia, pour aller visiter les ruines de

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Espiritu-Santo, à quelque distance du village de Cuenca, où j'eus l'occasion de reconnaître une veinule de cinabre.

Il était deux heures de vêprée, au plus fort de la saison chaude. Les mules, couvertes de sueur, tiraient la langue, cherchant en vain un peu d'air frais; mon nègre était aux abois, et malgré ma nature de salamandre, je me déclarais vaincu, lorsque, au détour du chemin, nous aperçûmes une hacienda de belle apparence. Faustin me regarda d'un air suppliant, et je lui permis d'aller demander pour nous une hospitalité de quelques heures.

Le hasard m'avait favorisé. Le maître de la maison était le neveu d'un riche négociant d'Antioquia, avec lequel j'étais en relations d'amitié. Il me reçut cordialement. Sa jeune femme était un type délicieux de créole. Grande, svelte, riche de formes, elle avait la démarche pleine de noblesse. Ses cheveux noirs pendaient en deux grosses tresses souples jusqu'au-dessous du genou.

Dans une salle à manger en galerie, dont la véranda était tapissée de plantes grimpantes, on me servit du lait, des fruits, et, mon hôte s'y prêtant de bonne grâce, nous causâmes du lieu, des environs, des curiosités, des richesses connues et à découvrir. Il fut convenu que je passerais avec lui la journée du lendemain, et que nous profiterions de la fraîcheur du soir pour visiter sa propriété, qui était une plantation de premier ordre.

Devant la maison s'étendaient les prairies destinées aux chevaux de main et aux vaches laitières. Les clôtures étaient formées de bambous fendus, aplatis et entrelacés avec art. L'eau serpentait partout en petits ruisseaux. D'un côté, l'on voyait de vastes champs de maïs et de canne à sucre; de l'autre, quelques arpents de bananiers. La culture la plus importante était celle du cacao : mon hôte me la fit examiner en détail et m'en expliqua les avantages. Pour établir un *cacaotal*, il faut un sol riche et profond, pouvant être constamment irrigué. On commence par planter des bananiers, en quinconce, à une distance d'environ douze pieds. De quatre en quatre rangs, on remplace les bananiers par des ceibas, qui croissent très-vite, et dont le branchage élevé, presque horizontal et peu touffu, tamise les rayons du soleil sans produire une ombre opaque. Entre les bananiers, on sème les graines de cacaoyer, puis, de chaque côté des avenues de ceibas, on sème des caféiers à quatre ou cinq pieds de distance.

Le cacaoyer croît lentement, et lors de son entier développement il ressemble assez à un poirier en quenouille. Il commence à fleurir vers quatre ans, donne, de neuf à dix ans, une récolte de deux livres environ d'amandes sèches, et continue à prospérer jusqu'à trente et trente-cinq ans. A tout âge, et principalement pendant les premières années, il a besoin d'ombre et d'humidité; c'est pour cela qu'on lui donne l'abri des bananiers aux vastes feuilles, en attendant que les ceibas lui offrent une protection suffisante.

Marchande de marmites. — Dessin de A. de Neuville, d'après un croquis de l'auteur.

Le cacaoyer est originaire du Mexique, des Antilles et d'une partie de l'ancienne Colombie. Il ne croissait pas au Pérou lors de la découverte de ce pays. Acosta dit : « Le cacao ne croît pas au Pérou, mais il est remplacé par le coca. »

Ce fut à la cour de Montézuma que les Européens eurent pour la première fois connaissance de cette amande précieuse. Antonio de Solis, qui écrivait en 1515, raconte que Montézuma avait coutume de prendre, à la fin de son repas, « une espèce de chocolat qui contenait la substance du cacao, battu au moyen d'un moulinet (*molinillo*) jusqu'à ce que le vase contînt plus d'écume que de liquide; » puis il fumait du tabac parfumé de liquidambar.

Les graines de cacao servaient de monnaie sur les marchés mexicains.

A de toutes petites fleurs formées de cinq pétales jaunâtres tachés de pourpre, et attachées par un long pédoncule au tronc et aux grosses branches de l'arbre, succède une capsule jaunâtre, de la grosseur de nos plus belles poires, de forme ovoïde, avec des côtes peu saillantes. Cette capsule est divisée intérieurement en cinq cloisons, dans lesquelles les graines, enveloppées de leur pellicule, sont agglomérées au sein d'une gelée acidule et sucrée. Lorsque ces fruits sont mûrs, ce que l'on reconnaît à leur couleur jaune tacheté de brun, on les cueille et l'on en retire les graines enveloppées de gelée visqueuse. On les abandonne pendant quatre ou cinq jours à une fermentation spontanée, après quoi on les fait sécher au soleil et on les débarrasse de la pulpe durcie qui reste adhérente. En quelques pays, la

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

fermentation se fait dans des fosses peu profondes, creusées dans le sol, d'où vient le nom de cacao *terré*.

Les Espagnols connurent bien vite toutes le propriétés du cacao; jusqu'à nos jours, ils ont conservé le mode de préparation usité chez Montézuma. Les ecclésiastiques furent des premiers à célébrer les vertus de ce bienfaisant breuvage. Quelques-uns pensèrent que cette boisson mousseuse et parfumée ne devait pas être canoniquement regardée comme un aliment, et un certain Antonio de Léon écrivit un très-docte ouvrage ayant pour titre : *Question moral : si el chocolate quebranta el ayuno ecclesiastico*. — Question morale : le chocolat rompt-il le jeûne ecclésiastique?

La vogue du cacao n'a fait que s'accroître; il semble n'avoir jamais eu de détracteurs, comme le café. Linné lui a donné le nom de mets des dieux (*theobroma*), et Brillat-Savarin, si expert en ces matières, lui délivre ce bon certificat : « Que tout homme qui a passé à travailler une portion notable du temps qu'il doit employer à dormir; que tout homme d'esprit qui se sentira temporairement devenu bête; que tout homme qui trouvera l'air humide, le temps long et l'atmosphère difficile à porter; que tout homme qui se sentira tourmenté d'une idée fixe qui lui ôte la liberté de penser; que tous ceux-là, disons-nous, s'administrent un bon demi-litre de chocolat ambré, ils verront merveille. »

Dans les terres chaudes de la Nouvelle-Grenade, toutes les conditions de culture du cacoyer convenant très-bien au caféier, on en profite pour utiliser le terrain autour des jeunes ceibas. Le produit des bananiers et des caféiers paye largement les frais d'exploitation en attendant les premières récoltes de cacao. On sacrifie alors les bananiers et une partie des caféiers. Au bout de quinze à dix-huit ans, on sème des cacaoyers entre les lignes, de sorte que ceux-ci sont en rapport quand leurs aînés deviennent stériles et sont arrachés pour faire place à la génération nouvelle.

Le café que l'on cultive aux environs d'Antioquia est d'excellente qualité; malheureusement, les gens du pays le préparent mal. Mais lorsqu'il était apprêté par Faustin, je reconnaissais cette liqueur que Balzac vous recommande avec tant de raison, « à vous tous, illustres chandelles *humaines* qui vous consumez par la tête. »

Le lendemain, levé de bonne heure, je vis dans la cour centrale, ou *patio*, un vif alezan à crins blancs qui m'attendait tout sellé. Mon hôte avait invité quelques amis. Nous devions commencer par une promenade pendant les heures fraîches du matin, puis nous baigner dans l'eau glacée d'un torrent qui, descendant de la cime de la Cordillère, à travers des ombrages impénétrables, apportait aux terres embrasées de la vallée du Cauca une eau limpide et froide comme de la neige fondue.

Le ciel, à l'orient, était tout d'or et de rose, et la verdure reflétait ces tons chaudement colorés dont les peintres italiens illuminent leurs paysages. Les guacharacas se réunissaient par troupes bruyantes sur la lisière des bois. Les becs d'argent, les cardinaux, les veuves voletaient dans les buissons; le turpial vocalisait ses gaies ritournelles; le toucan mélancolique faisait entendre par intervalles, dans les hautes branches, le cri plaintif qui lui a fait donner le nom de « Dieu t'assiste! » Les colibris bourdonnaient autour des vanilles en fleurs, disputant aux papillons et aux abeilles la moisson parfumée des nectaires. On voyait se poser çà et là, sur le sentier, une toute petite tourterelle, de couleur chocolat, qui semble trop mignonne pour vivre ailleurs que sur le tapis d'un boudoir. Des centaines de perruches se livraient, dans la plaine, à de joyeuses et bruyantes évolutions; les cigales infatigables agitaient leur crécelle aiguë dans les bouquets de tamariniers.

La brise du matin, rafraîchie au contact de la rosée, était imprégnée d'aromes. La nature, avide de jouir de quelques heures de fraîcheur, déployait toutes ses richesses de formes et de couleurs, tous ses trésors de parfums.

Nos chevaux, pleins d'ardeur, piétinaient d'impatience. Bientôt nous abandonnâmes le sentier battu pour entrer dans le lit presque desséché du torrent, but de notre promenade.

J'aurais voulu voir un de nos coureurs de steeple-chase dans ce chemin d'un nouveau genre. Le torrent tombait des pentes brusques de la montagne qu'il avait creusée profondément, entraînant dans sa chute et polissant sur son passage les blocs de porphyre, de granit, de syénite, de serpentine, entremêlés de diorites, de jaspes et de masses transparentes de cristal de roche.

Tantôt le sol de cailloux roulés fuyait sous les pieds des chevaux, tantôt on sautait d'un bloc à l'autre sans perdre l'équilibre sur leur surface glissante. Quelquefois il fallait chercher, sur un talus de roches lisses, de petites saillies qui servaient pour ainsi dire d'échelons à nos montures. Pouvant à peine les tenir en bride, nous avions renoncé à les diriger, car ils avaient l'œil plus prompt et plus sûr que nous.

Un filet d'eau limpide se glissait entre les pierres. Mais le lit large et profond, les blocs énormes mis à nu ou roulés du haut de la montagne, les arbres gigantesques blessés aux angles des rochers et tordus entre les grandes masses de pierre, où ils étaient enchevêtrés, attestaient que, dans la saison des pluies, ce ruisselet grossi, bouillonnant et couvert d'écume, devait se transformer en un torrent plein de menaces.

La végétation aux bords du torrent était des plus riches. On y voyait réunies toutes les plantes amies de la chaleur et de l'humidité. Je mesurai une feuille de *Rascadera* (*caladium*); elle avait six pieds de long et quatre de large. Les fougères arborescentes, pavillons de dentelle surmontés de frondes symétriques comme les arêtes d'une coupole, se montraient çà et là parmi les touffes de bambous. L'héliconia laissait retomber, au milieu de ses feuilles semblables à celles du bananier, les grappes tricolores de ses fleurs bizarres. Les orchidées aux formes étranges animaient de leur vie parasite les fûts et les grosses branches des vieux arbres au tronc droit et lisse, et laissaient retomber de

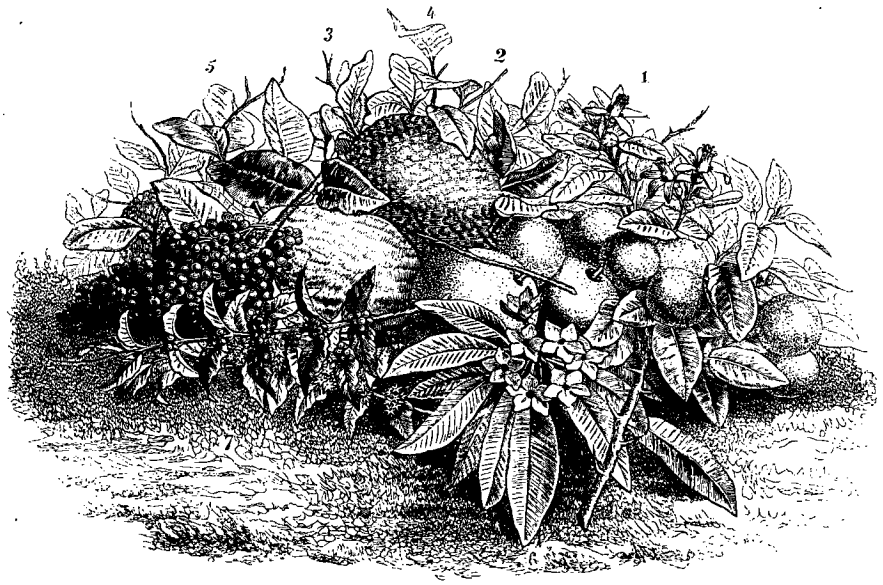
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

leur cime des lianes qui ressemblaient aux cordages de ces mâts gigantesques. Quelques palmiers au stipe hérissé de longues épines jaillissaient des éclaircies et s'inclinaient sur le torrent. A la pointe de leurs feuilles tombantes se balançaient des nids de cassiques.

De temps en temps, de grands lézards verts à crête rouge, des serpents aux reflets métalliques, apparaissaient entre les herbes. Les oiseaux fuyaient au grincement des fers de nos chevaux sur les rochers, et tout autour de nous s'élevaient des essaims bourdonnants d'insectes d'or, de saphir et d'émeraude. Cette riche nature, ces jeux de lumière, ces bruits, ces chants, ces murmures, ces parfums, cette vie au milieu de la solitude, donnaient au paysage un charme admirable.

Nous gagnâmes une petite esplanade encaissée dans un porphyre rose taillé à pic. L'eau y tombant d'un seul jet d'une trentaine de pieds, y avait creusé une piscine naturelle, au-dessus de laquelle les branches entrelacées formaient un dôme impénétrable. Nous nous baignâmes dans ce bassin que les poëtes auraient peuplé de naïades, ou d'ondines aux cheveux verts; puis nous reprîmes le chemin de la plantation.

Nous trouvâmes la table de la salle à manger chargée de tout ce que les tropiques font mûrir de plus exquis. C'étaient des sapotilles (fruit de l'*achras sapota*) de forme ovale régulière, recouvertes d'un duvet de couleur de rouille, et que l'on mange très-mûres comme les nèfles; des avocats, qui tiennent le milieu entre le fruit et le légume; des *poma-rosas* (fruit du *myrtus jambos*) semblables à la pomme d'api, mais creuses et légèrement parfumées de rose; de lourdes grappes de mangues; ce dernier fruit, l'un des plus agréables et les plus sains des contrées tropicales, est caractérisé par un arome de térébinthe : il est le produit du *mangifera indica*, arbre originaire des Indes orientales, et introduit pour la première fois à la Jamaïque,




Groupe de fruits. — Dessin de A. Faguet, d'après une photographie.

1. Oranger (Bigaradier). — 2. Oranger (Pamplemousse). — 3. Oranger (Cédrat). — 4. Anona Cherimalia. 5. Martineria. — 6. Plumiera alba (Franchipane). — 7. Café, fleurs et fruits.

en 1782, par lord Rodney, qui en avait saisi quelques plantes sur une frégate française. Plus loin, on voyait une branche de corossol (*anona squamosa*), dont le fruit vert, écailleux, contient une crème aromatique que l'on mange avec une cuiller. A côté, il y avait un autre fruit de la même famille produit par l'*anona muricata*, et nommé ici *guanabana*. Les plus gros atteignent le volume d'un melon ordinaire. Leur forme est celle d'un cœur allongé, les écailles imbriquées se détachent tout à fait vers la pointe. L'intérieur consiste en une série de baies rudimentaires, dont chacune renferme une graine noirâtre et luisante, entourée d'une pulpe un peu filandreuse abondamment imprégnée d'un liquide acidule. Quelques ananas cultivés pouvaient rivaliser avec ceux de nos serres pour la taille et le parfum. Ce fruit demande beaucoup de soins, même dans sa terre natale.

Les ananas que Hernandez de Oviédo, gouverneur de Saint-Domingue, envoya en Europe, en 1535, étaient à l'ananas perfectionné ce que nos pêches en plein vent sont aux produits de Montreuil. Il fallut cent quatre-vingt-dix-huit ans pour obtenir en Europe les deux premiers spécimens parfaits, qui eurent l'honneur de figurer sur la table de Louis XIV.

Mais voici une merveille, un monstre entre les fruits : c'est le cajou à pommes, qui couvre les rameaux tortueux du *Cassuvium pomiferum* (*Anacardium occidentale*, L.). Le fruit proprement dit, la graine, est une noix brunâtre en forme de rein, renfermant une amande comestible. Cette noix est portée par un long pédoncule qui peu à peu s'accroît, prend la forme d'une poire et se colore en jaune et en pourpre, et fournit une chair succulente, hautement parfumée. L'enveloppe de l'amande contient une huile vésicante.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

J'ai souvent lu avec étonnement, dans les récits de voyages à vol d'oiseau, que les fruits des contrées tropicales ne pouvaient se comparer à ceux de nos climats. Il y a bien là une question de goût; mais, d'après moi, l'opinion de certains auteurs venait de ce qu'ils voulaient s'attacher trop strictement aux comparaisons, et chercher des équivalents de nos fruits, au lieu d'étudier les qualités spéciales qui distinguent les fruits des pays chauds. Pour ma part, je crois que les pulpes acidules, parfumées et balsamiques, la plupart très-juteuses, répondent parfaitement aux besoins du climat : une pomme de reinette est une excellente chose en hiver; mais par une chaleur de trente-cinq degrés centigrades, il n'est rien de tel qu'une mangue ou une grenadille.

Avant de quitter Don Lucio, je visitai avec lui un village des environs où l'on fabrique des chapeaux dits de Panama. Ce que l'on nomme improprement la *paille* de ces chapeaux provient d'une plante nommée *Nacuma* et *Murrapa*, qui est le *Carludovica palmata* des botanistes. Lorsque les feuilles en éventail, à nombreuses nervures, sont encore pliées et engainées les unes dans

Un faubourg d'Antioquia. — Dessin de A. de Neuville, d'après un croquis de l'auteur.

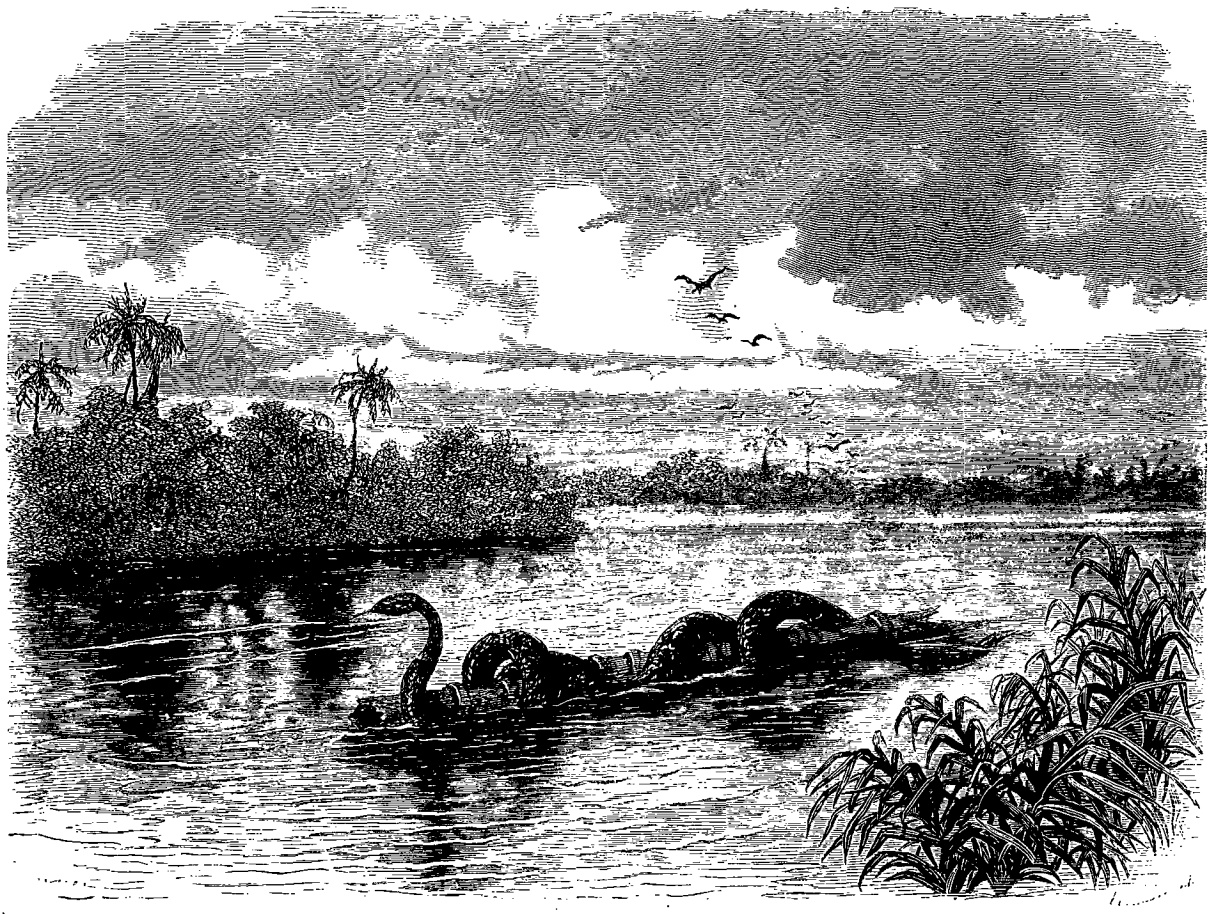
les autres, on les fend entre chaque nervure, on les soumet à l'eau bouillante pour enlever la teinte jaunâtre des végétaux étiolés, puis on les fait sécher dans un courant d'air. Les pailles sont alors triées et assorties par longueur, grosseur et blancheur. Dans les provinces de Neiva, Socorro et Antioquia, les femmes de beaucoup de villages se livrent au tissage des chapeaux, qui se vendent, suivant leur finesse, de dix à cent cinquante francs. Ils ne reçoivent aucun apprêt ; seulement, une fois terminés, on les lisse avec la graine dure et polie de l'*Acacia scaudeux*. Les chapeaux fins de la Nouvelle-Grenade peuvent rivaliser avec ceux de Guayaquil, et sont comme eux appelés dans le commerce chapeaux de Panama, bien qu'à Panama même cette fabrication soit inconnue.

Il serait facile de cultiver le *Carludovica palmata* dans nos colonies pour en porter en France la paille préparée. On pourrait alors fabriquer dans nos campagnes, au prix de huit à dix francs, des chapeaux de première qualité.

Dr Saffray.

*(La suite à la prochaine livraison.)*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Migration d'un boa sur le rio Verde — Dessin de A. de Neuville, d'après un croquis de l'auteur.

# VOYAGE A LA NOUVELLE-GRENADE,

PAR M. LE DOCTEUR SAFFRAY [1].

1869. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

## VI

### DU RIO VERDE A MANIZALÈS

Projet de chemin d'Antioquia à l'Atrato. — En quête de sauvages. — Tribus indépendantes de la Nouvelle-Grenade. — En route pour le rio Verde. — Mon compagnon d'aventure. — Habitations du rio Verde. — Les Indiens, leurs coutumes.

Ce qui manque à Antioquia pour devenir une grande ville de commerce, c'est d'être en communication avec la mer autrement que par Médellin, Naré et la Magdaléna. En m'éloignant, non sans regrets, de cette hospitalière cité, je pensais à sa prospérité future, quand un chemin la relierait, par le bourg d'Urras, à la tête de la navigation du rio Chaquénendo. Le Chaquénendo ou Bébara est un tributaire du tranquille Atrato, qui poursuit son cours jusqu'à l'Atlantique au milieu des plus riches forêts du Nouveau-Monde.

D'après les renseignements détaillés que je tiens des personnes auxquelles toute cette région est familière, l'exécution d'une bonne route à mulets dans cette direction n'offre aucune difficulté sérieuse. Malheureusement, l'autorité s'occupant très-peu des chemins et l'esprit d'association n'étant pas encore né chez les habitants, il est probable qu'Antioquia restera longtemps encore ce qu'elle est, faute de moyens de communication.

Un de mes projets, en séjournant dans cette ville, avait été d'obtenir des indications précises sur les tribus indiennes les plus rapprochées. Après avoir

1. Suite. — Voy. t. XXIV, p. 81, 97, 113, 129; t. XXV, p. 97.



© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

entendu beaucoup parler des sauvages, je voulais les connaître et étudier de près au milieu d'eux cette vie de nature trop vantée par les uns, mais aussi trop rabaissée par les autres. J'espérais également apprendre d'eux les propriétés d'un grand nombre de plantes.

Informé qu'à six ou sept journées à l'ouest d'Antioquia, dans la petite vallée du rio Verde, vivait une peuplade de Chocoanox, je résolus de leur faire visite. Dans la Nouvelle-Grenade comme aux États-Unis, les Indiens indépendants, qui reculent constamment devant la civilisation voient leur race diminuer de jour en jour. Mais les Indiens soumis améliorent quelquefois leur bien-être par leurs relations avec les blancs.

On estime à deux cent vingt-cinq mille âmes la population indienne de la République. Les Paeses et les Pijaos, les Coconucos de Popayau, Almaguer et Neiva; les Nanamos du Choco et les Calamares de Sainte-Marthe et de Carthagène ont oublié la langue de leurs ancêtres; mais les Cunas et les Chocoes du Darieu et de l'Atrato; les Goajiros, les Molitoues, les Cociuas de rio Hacha et Upar; les Mocoas, les Guahivos, les Omaguas et les Andaquies des provinces de l'Est, conservent dans toute leur pureté la langue et les mœurs de leurs pères.

Non loin de Cocui, à l'est de Socorro, en face des déserts de Casauaré, existent plusieurs villages de Tunébos, dont l'approche est interdite à l'homme blanc par un obstacle naturel infranchissable pour tout autre que pour des sauvages. Entre eux et la civilisation se dresse presque à pic une muraille de schiste haute de deux cents mètres, revêtue d'herbes grêles et d'arbustes rabougris, excepté le long d'une bande étroite que les Tunébos appellent, comme par défi, le *chemin*. C'est par ce sentier qu'ils pénètrent dans le territoire civilisé, sans que personne ait le courage de les accompagner au retour. Le *chemin* consiste en trous creusés dans la pierre de distance en distance. Un Indien ou un singe peuvent gravir la muraille en se cramponnant au rebord de ces trous; mais l'Indien seul est capable de descendre par la même voie. Il prend dans chaque main un bâton, l'appuie dans le premier trou, penche le corps en avant, se laisse glisser jusqu'à ce que ses talons soient bien affermis là où le bâton repose, et d'échelon en échelon, regagne, au péril de sa vie, la terre de la liberté.

Quelques peuplades, entre autres celles d'Almaguer et de Pitayó, qui se livrent à la récolte du quinquina, sont converties au christianisme, et payent exactement la dîme à leur curé, mais en murmurant un peu, à l'occasion. Après un sermon fort touchant sur la bonté infinie de Dieu, le curé d'Almaguer demandait au cacique ce qu'il pensait de son discours : « Si Dieu est aussi bon que vous le dites, répondit le chef, il devrait bien nous donner à manger sans travail. »

Les missionnaires n'ont jamais pu se faire accueillir par les Indiens du Sud-Est; quelques-uns ont eu plus de succès vers le Nord-Est, chez les Goajiros, mais en général leur influence est presque nulle.

Je me dirigeais donc vers les sauvages, et nous avions quitté le chemin sans doute ironiquement appelé royal pour nous engager dans la *trocha* qui aboutit à la vallée du rio Verde.

En fait de mauvais chemins, je croyais connaître le pire : aussi, lorsqu'il s'était agi d'abandonner ma bonne mule pour continuer le voyage à pied, la perspective de trois journées de marche en forêt ne m'avait pas effrayé. Mais le sentier, ou, comme on dit ici, la *trocha*, que nous dûmes suivre dépassait tout ce qu'on peut imaginer : montagnes à pic qu'on gravit en s'aidant autant des mains que des pieds, précipices, torrents à gués inconnus, marais aux boues fétides, halliers épineux, troncs renversés, terres éboulées, enchevêtrement de lianes.

Être toujours sur ses gardes, éviter le tronc épineux d'un palmier, couper un bromélia qui menace votre figure, grimper ici, ramper là, remuer du bâton l'herbe avant de poser le pied, regarder où la main s'accroche, car les serpents abondent, voilà ce qui attend le voyageur dans ces âpres solitudes.

J'étais las, contusionné, écorché, mais mon compagnon avançait sans encombres; il portait cependant une lourde valise, où j'avais réuni les objets les plus propres à me concilier les bonnes grâces des Indiens : de l'eau-de-vie, du sel, des couteaux, du fil de laiton, de la verroterie, des peintures d'animaux.

C'est que mon camarade de route était un indigène de race pure, un *chollo*, né au Choco, parlant plusieurs langues, robuste, intelligent, et dévoué aux blancs, dont il avait toujours eu à se louer. Tour à tour mineur, sacristain, marchand, il avait gagné quelque argent, et vivait tranquillement dans un faubourg d'Antioquia. Sihuachi, baptisé Miguel, à l'âge de vingt ans, était honoré par ses voisins de la particule *Don;* après avoir passé par celle de *ñor*, première distinction au-dessus des gens qui n'ont que leur nom tout court; il aspirait à s'entendre appeler dans sa vieillesse *Señor Don* Miguel, comme il sied à l'homme qui a fait fortune. En attendant, point trop infatué de son commencement d'aristocratie, il consentait à rendre quelques services, moyennant une compensation proportionnée à sa position sociale. Il était chercheur de sépultures, courrier, domestique même, pourvu qu'on lui donnât le titre de *compagnon*.

Manies à part, Miguel était un homme précieux. Une fois vêtu d'un pantalon court et d'une légère ruana de laine, il redevenait Sihuachi, l'Indien trapu, aux muscles saillants, sobre, vigilant, infatigable, capable de se diriger à vol d'abeille dans une forêt inconnue, habile à préparer pour la nuit le rancho, abri de verdure dont les matériaux sont toujours sous la main; il était un peu cuisinier, un peu linguiste, enfin doué de toutes les qualités, y compris l'habitude du silence.

Vers le milieu de notre septième journée de marche, nous arrivâmes dans une forêt de bambous, site à la fois étrange, superbe et charmant. Un Lilliputien égaré dans un champ d'avoine éprouverait des sensations pareilles à celles d'un homme ordinaire au pied de cette

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

végétation démesurée. On se trouve tout petit au pied de ces chaumes colosses qui balancent à cent pieds dans l'air de légères aigrettes de verdure. Nul arbre, nul arbuste ne trouve place entre leurs touffes serrées : le sol, labouré par leurs puissants rhizomes, d'où sortent de jeunes tiges couvertes d'écailles veloutées, est couvert de mousses et de petites fougères. Par un temps calme, le silence est absolu, car les oiseaux, les insectes n'habitent pas ces solitudes sans fleurs et sans fruits. Mais si le vent vient à s'engouffrer parmi ces milliers de tubes sonores, on entend là quelque chose d'inouï : froissements de feuilles, grincements de troncs, sifflements dans les têtes des arbres, grondements autour de leurs tiges. C'est un ensemble de bruits et de sons dont rien n'égale la grandiose harmonie.

Le terrain devenait de plus en plus humide ; çà et là, dans les éclaircies, s'étalaient des touffes d'arums aux feuilles énormes et de roseaux en éventail. Miguel m'annonça que nous approchions du terme de notre voyage. Le rio Verde ne pouvait être loin. Bientôt nous entendîmes, à intervalles égaux, un bruit sec, semblable à celui de la hache frappant la base d'un bambou. Un Indien, armé d'un lourd machete, taillait les matériaux d'une *valsa* pour une excursion sur la rivière.

« Bonjour, *compadre*, lui dit mon compagnon.

— Bonjour, *taïta*.

— Y a-t-il loin d'ici au village?

— Assez.

— Y vas-tu?

— Non.

— Où est le village?

— Là. »

Ces gens, pensai-je, ne perdent pas de paroles. Je donnai un verre de rhum au *compadre*, qui remercia par un « bon, *taïta*, » et nous suivîmes la direction indiquée. La politesse veut que les Indiens s'appellent *compadre* s'ils parlent espagnol, et *taïta* (père) s'ils emploient leur idiome. Le mot *taïta* signifie aussi vénérable, supérieur, et c'est le nom qu'ils donnent à la divinité.

Après deux heures d'une marche pénible dans un terrain marécageux, nous arrivâmes au village. J'envoyai Miguel en ambassade auprès du cacique pour lui demander l'hospitalité. Une gourde en caoutchouc pleine de rhum, un couteau et un collier rouge, devaient appuyer l'éloquence de mon envoyé. Miguel revint bientôt; il m'apprit que le chef indien s'était paré du collier, qu'il avait goûté trois fois du contenu de la gourde, et que, faute de poches, — une poche suppose un vêtement, — il avait attaché le couteau à sa ceinture. Tout cela voulait dire : soyez les bienvenus. Ces Indiens ne reçoivent pas de cadeaux quand ils refusent de donner l'hospitalité.

Fichihuacu, le cacique, nous attendait à quelques pas de sa demeure. Il parlait un peu l'espagnol et Miguel comprenait à moitié son dialecte. Sa maison, un peu plus grande que celles des gens de sa tribu, mais bâtie sur le même modèle, était tout en bambous et couverte de feuilles de palmier. Pour se garantir des crues de la rivière, on avait établi le plancher à cinq ou six pieds au-dessus du sol, l'espace libre laissé en dessous servant de garde-manger. La façade est ornée d'une galerie qui tient lieu d'antichambre. On y monte par un tronc d'arbre incliné, dans lequel sont pratiquées des entailles en guise de marches. Il n'y avait point d'appui, mais je fus assez heureux pour apparaître dans la position verticale devant madame la caciquesse, qui se tenait sur le seuil avec toute la noblesse de son rang. Elle portait un jupon très-court; le haut du corps n'était couvert que de colliers en plumes, en graines de balisier et d'*abrus precatorius*. Je la saluai du nom de *commadre*, elle m'appela son *compadre*, et disparut derrière la natte qui servait de portière.

Fichihuacu ne bougeait pas plus qu'un terme et ne soufflait mot; je l'imitai de peur d'offenser l'étiquette chocoèse. Au bout de quelques minutes, la matrone cuivrée reparut avec divers ustensiles. Elle versa dans une *totuma* de la farine de maïs rôti et de l'eau, battit vivement le tout avec des doigts suspects et me présenta cette espèce de brouet. En pareil cas, on doit faire bonne contenance. J'avalai le tout, et ma satisfaction d'être quitte de l'épreuve passa pour un compliment. Miguel fut traité comme moi, plus favorisé même, car j'avais eu l'étrenne des mains de la dame, et cette main-là m'est toujours restée sur le cœur. Ayant accepté le *maté* (c'est le nom du breuvage), nous étions les hôtes de la maison.

Des cloisons divisaient la demeure du cacique en plusieurs pièces. La plus grande, ouvrant sur la galerie, servait à la fois de salon et de chambre à coucher pour les hommes. Derrière, se trouvaient le gynécée et la cuisine; à côté, de petits réduits destinés aux provisions. L'un d'eux, qui renfermait du maïs, nous fut assigné. On y apporta deux lits, c'est-à-dire deux nattes, une jarre de chicha et un ongle de tapir destiné à nous porter bonheur pendant notre séjour. Cela fait, notre cacique prit sa bodoquéra et son petit carquois de bambou et s'éloigna d'un pas rapide. Miguel riait jusqu'aux oreilles en fermant ses yeux de kalmouk, et il répétait : « Nous aurons un bon souper! »

J'aurais voulu pénétrer dans les pièces du fond, d'où l'on entendait venir des voix et des rires. Il fallait un prétexte.

« Quel est le nom de l'eau en leur langue? dis-je à Miguel.

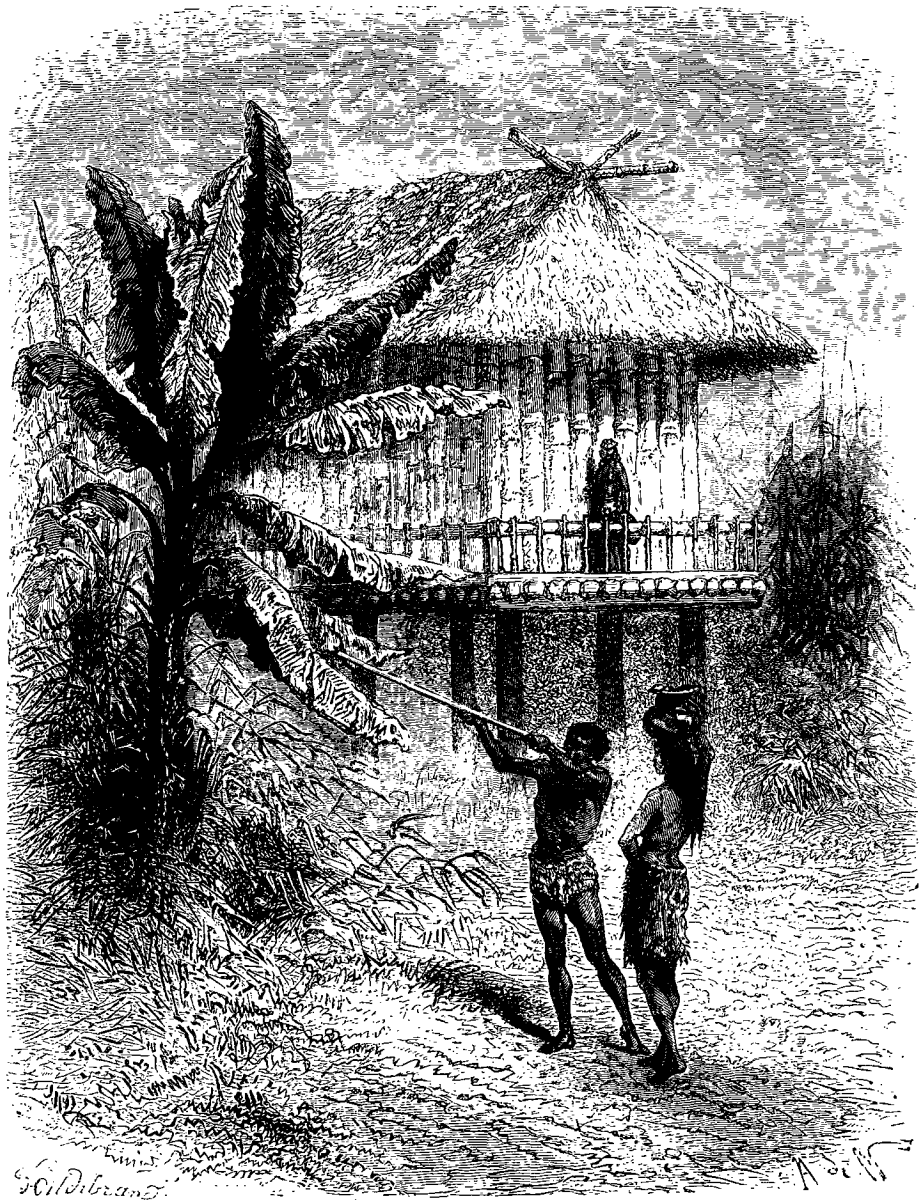
— *Namburi.* »

Je n'en demandai pas davantage. Je poussai une natte, puis une autre, et me trouvai en face d'un groupe d'enfants de tous âges avec lesquels folâtraient les deux filles aînées de Fichihuacu. Aussitôt les marmots crièrent, les jeunes Indiennes s'enfuirent dans un coin, pendant que je répétais, avec une pantomime expressive : *Namburi, namburi.* Aussitôt l'une des deux adolescentes passa dans la cuisine et reparut presque aussitôt avec une calebasse d'eau fraîche. Je bus sans soif pour ne pas trahir mon indiscrétion. Ma jeune

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

hôtesse pouvait avoir quatorze ou quinze ans. Son vêtement consistait en un collier de graines et en une étroite bande d'étoffe retenue en avant et en arrière par un cordon attaché autour des reins. Elle n'était pas jolie, mais il y avait dans toute sa personne une harmonie qui touchait de près à la beauté.

Comme je lui rendis la calebasse vide, avec un remercîment qu'elle ne comprenait pas, sa digne mère entra par une porte de derrière, apportant je ne sais quelles provisions enveloppées dans des feuilles. Son regard me prouva que j'avais outre-passé mes priviléges d'hôte. Je criai d'abord mon fameux mot : « Namburi, namburi. » Ce n'était pas assez pour faire oublier mon offense, et il fallut recourir aux grands moyens. J'appelai Miguel et du sel à mon secours, — l'un portant l'autre. A la vue d'une petite bourriche de beau sel

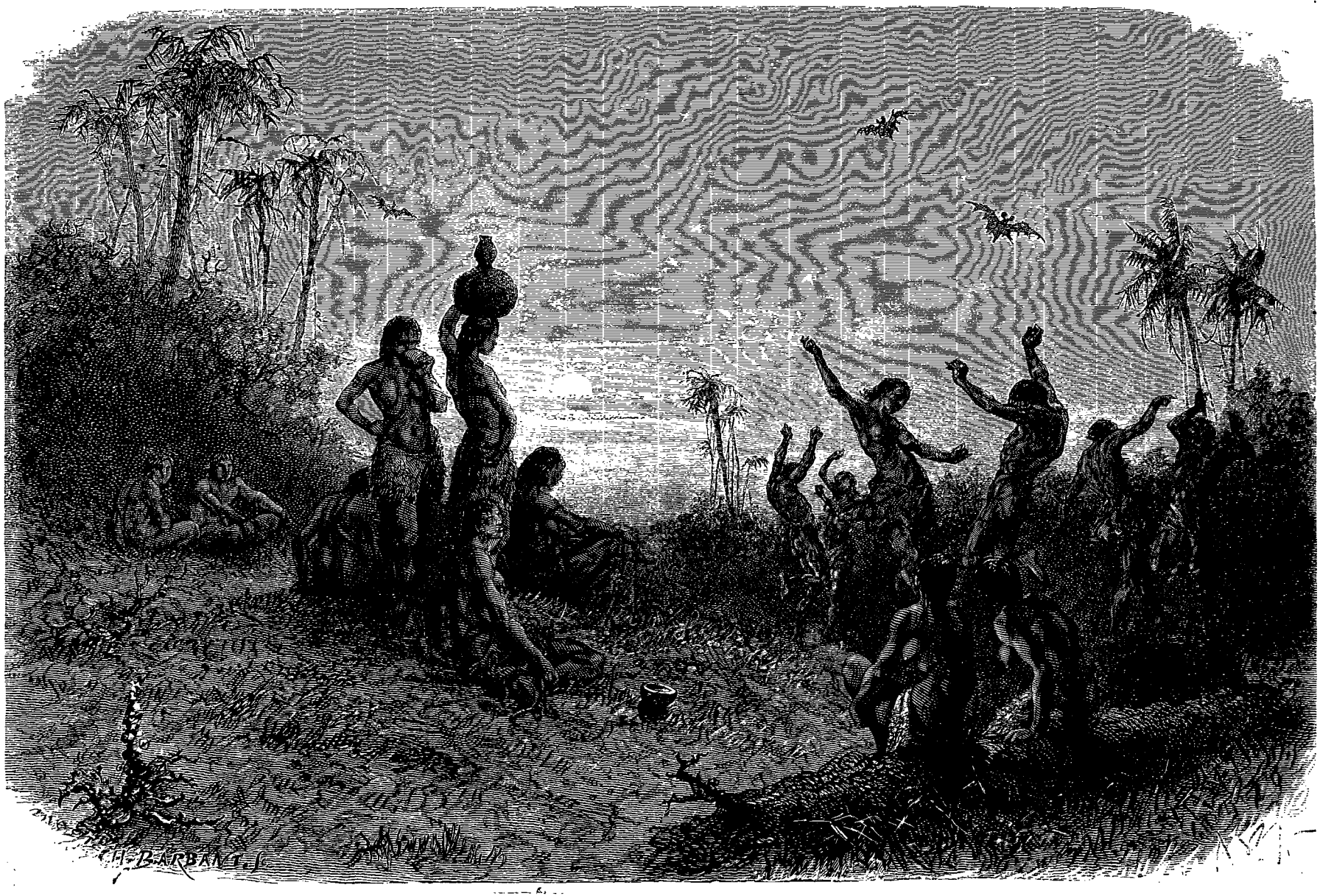


Habitation sur le rio Verde. — Dessin de A. de Neuville, d'après un croquis de l'auteur.

blanc, la figure de Mme Fichihuacu changea subitement d'expression. Elle me mit la main sur la tête, invita ses deux grandes filles à l'imiter : nous étions amis à la vie à la mort. Je voulais m'en aller, on me retint : la marmaille s'approcha en tapinois pour tâter mes vêtements, dont je coupai quelques boutons superflus qui devinrent pour eux des trésors. Je me rappelai alors un passage de Proudhon au sujet des boutons inutiles pour lesquels on dépense des millions. Moi, je regrettais de n'en avoir pas double rangée à ma veste, puisqu'il fallait si peu pour faire des heureux.

Notre cacique rentra avant la nuit avec un jeune chevreuil qu'il remit aux femmes pour le souper. Il paraissait de bonne humeur; j'appelai Miguel, et nous nous assîmes tous les trois sous la rustique véranda. La conversation n'était pas des plus faciles ; mais avec

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Bal au rio V..de. — Dessin de A. de Nouville, d'après un croquis de l'auteur.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

l'aide de mon compagnon, nous nons entendions suffisamment. Fichihuacu voulait savoir l'objet de ma visite.

« J'ai beaucoup entendu parler de vous et de votre tribu, lui dis-je. Vous passez pour un cacique sage et puissant, un chasseur adroit et un grand connaisseur des plantes. Je ne suis pas Espagnol; les blancs de mon pays aiment et respectent les Indiens; je viens demander votre amitié, voir votre pays.

— Vous ne venez pas chercher des mines ?

— Non.

— Vous ne venez pas chercher des sépultures?

— Non.

— Alors, restez chez nous tant qu'il vous plaira. Je vous emmènerai à la chasse et à la pêche; à la prochaine lune, ma fille Isquisaba se marie et nous ferons grande fête; vous y verrez toute la tribu. Demain, je vous présenterai mes amis. Nous avons un grand conjureur qui guérit toutes les maladies; vous serez fier de le connaître. »

Sur ce, je fis apporter une bouteille d'eau-de-vie à l'anis, et, quand on nous appela pour le souper, le bon Indien était déjà de la plus charmante humeur; il m'appelait *taïta* avec un air d'affectueux respect.

L'Indien n'aime pas les questions. Avec lui, la curiosité doit rester très-circonspecte. Il est toujours sur ses gardes, même dans l'intimité, même dans l'ivresse. Il répond évasivement ou se tait. Le pressez-vous sur un point, il se retranche derrière un : « Qui sait ? » N'insistez pas, réservez-vous. Il se défie du blanc, même quand il l'accueille. Cependant j'étais venu pour voir et apprendre.

Indienne du rio Verde. — Dessin de A. de Neuville, d'après un croquis de l'auteur.

Le village se composait d'une centaine de maisons, toutes à peu près semblables, éparpillées au milieu de champs de maïs, de bosquets de palmiers et de touffes de bambous.

J'ai décrit le costume peu compliqué des femmes. Les hommes portent le cordon obligatoire autour des reins, et, le plus souvent, y attachent un lambeau d'étoffe. En voyage, à la chasse, à la pêche, toutes les fois qu'il faut s'exposer pendant longtemps aux rayons du soleil et aux piqûres des insectes, hommes et femmes se peignent en rouge avec du rocou broyé dans de l'huile de palme. Ce sont les femmes qui procèdent à la toilette des hommes. En marche, ce sont elles qui portent les fardeaux; à la maison ou au bivac, ce sont elles qui préparent les aliments.

Ainsi que me l'avait annoncé Fichihuacu, j'assistai à un mariage. Quand un jeune homme atteint sa dix-huitième année, ses amis l'aident à construire une maison et à faire dans la forêt une éclaircie pour semer du maïs. Avec le produit de sa chasse, le futur chef de famille achète des nattes et quelques vases de terre; il fabrique lui-même divers ustensiles en bois, fait provision de calebasses, et se procure quelque belle pièce de gibier destinée au beau-père. Le jour fixé, celui-ci donne un bal auquel ne sont admis que les membres de la famille et le conjureur, qui seul a le droit de déclarer unis les époux. Un bal au clair de lune termine la cérémonie. On danse par couple, au son d'une espèce de flageolet, accompagné d'un instrument qui consiste en une calebasse contenant des graines dures. La chicha n'est pas épargnée et plus d'un convive s'endort sur place. Ce mariage toutefois n'est pas définitif. Grâce à la coutume de l'*amaño*, union provisoire d'une année, si, après ce délai, le mari est mécontent, il ramène la femme chez son père, et tous deux reprennent leur liberté. La femme ne jouit pas du même privilége; tous les maris sont censés excellents : la loi du plus fort.

Le hasard me fit entrer en intimité avec Cachinaü, médecin et sorcier de la tribu. Un jour, on apporte chez lui un Indien mordu à la jambe par un serpent venimeux. L'homme de science était absent. J'apprends ce qui se passe et j'offre de soigner le blessé. En campagne j'avais toujours sur moi de la poudre de cédron. Après avoir posé à la cuisse une forte ligature, j'administrai au patient environ un gramme du remède, tandis que Miguel, d'après mes indications, transformait en verre la partie allongée d'une calebasse. Avec mon canif, j'ouvris largement la blessure, et la calebasse enduite d'eau-de-vie enflammée y forma une énorme ventouse. Je répétai trois fois, à deux heures d'intervalle, la dose de cédron dans du rhum, et je soumis le malade à des frictions énergiques. L'Indien reprit connaissance, et vingt-quatre heures après il n'offrait plus que les symptômes typhoïdes contre lesquels on n'emploie que des toniques ordinaires.

Le lendemain, Cachinaü vint me trouver, m'appela

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

grand *toïta*, et déclara qu'il voulait être mon ami. Je lui expliquai l'action de la ligature et de la ventouse, je lui montrai qu'à défaut d'eau-de-vie l'inflammation de substances légères, duvet de *bombax* ou de *melastoma holosericea*, produirait un vide suffisant; je lui fis comprendre comment un tronçon de bambou pouvait remplacer la calebasse, dont je ne m'étais servi moi-même que faute de mieux. Le brave homme paraissait enchanté. J'étais à ses yeux un grand conjureur, il pouvait, sans déroger, me traiter de confrère. Il devint le compagnon de mes promenades dans la forêt, m'indiqua plusieurs plantes utiles et m'initia à sa pratique médicale, sans oser me dévoiler les signes cabalistiques et les paroles inspirées, sans lesquelles, à son avis, les plantes ne pouvaient guérir. Chez lui, ce n'était point charlatanisme, mais bien conviction. Les Indiens croient que les plantes agissent par des vertus occultes.

Pêche miraculeuse — Une bourrasque. — Communications dans la vallée de rio Verde. — Un peu de vérité sur les serpents et sur les remèdes employés contre leurs morsures. — Le Guaco. — Chasse à la badoquera. — Le poison curare. — Mes collections. — Conseils pratiques aux voyageurs naturalistes. — La médecine des Indiens. — Retour à la vie civilisée.

Indien du rio Verde. — Dessin de A. de Neuville, d'après un croquis de l'auteur.

Mon hôte le cacique m'avait proposé une partie de pêche. Nous partîmes, accompagnés de quelques hommes portant des corbeilles, une hache, un machete; je n'aperçus ni piéges, ni lignes, ni filets. En route, ces hommes coupèrent des lianes minces et cueillirent des rameaux et la racine d'une plante nommée dans le pays *barbasco*, et que je reconnus être le *Theophrasia emarginata*. Je compris alors pourquoi nous n'emportions pas d'engins de pêche : on engourdirait le poisson, on ne lui tendrait pas d'embûches. Le barbasco est très-voisin de deux autres légumineuses employées au même usage, le *Galega sericea* et le *Galega toxicaria* de l'Inde, pays qui fournit aussi les baies enivrantes du *Cocculus suberosus*. J'ai vu employer également en Nouvelle-Grenade du *Piscidia carthaginiensis* et du suc du *Mil pesos* (*Hura crepitans*), nommé vulgairement sablier dans nos colonies.

Arrivés au point choisi par Fichihuacu, nous construisîmes une valsa de bambous, puis quelques coups de perche nous poussèrent en rivière. Le courant était si faible qu'un homme suffisait pour la manœuvre. On jeta dans l'eau des racines et des branches contuses de barbasco, et au bout de quelques minutes, on vit flotter, privés de sentiment, des poissons grands et petits. Les corbeilles furent bientôt pleines; on les vida sur la valsa pour les remplir encore. Ce n'était que miroitement d'écailles, scintillements de peaux luisantes, chatoiements de couleurs irisées.

Notre pêche fut très-abondante : le temps orageux rendait les poissons inquiets et leur faisait quitter le fond, où n'aurait pu les atteindre l'influence toxique du *Theophrasia*. Nous revînmes à terre, on alluma des feux pour sécher le poisson. Miguel, qui avait dressé notre petite tente de toile, me montra d'un air inquiet des nuages d'un gris rosé qui montaient lentement, et d'où partaient, de temps à autre, des lueurs électriques. Un souffle chaud, chargé d'ozone, agitait les aigrettes des bambous. Il fraîchit peu à peu; des gouttes larges, rares, accompagnaient ces vagues de l'atmosphère. Les nuages envahirent tout le ciel, les éclairs éveillèrent des grondements, des éclats dans l'air déchiré. Tout à coup un crépitement se fit entendre sur toutes les feuilles à la fois : c'était la pluie des tropiques, la chute des cataractes du ciel. L'ouragan tordait, brisait, arrachait tout avec des tournoiements de trombe; au milieu des grands bruits de la tempête se détachaient en notes sinistres le grincement des troncs froissés et les craquements des arbres. Cela dura peut-être une demi-heure. Une trouée dans les nuages laissa voir un pan du ciel, le silence se fit, une gloire radieuse se déploya sur le paysage.

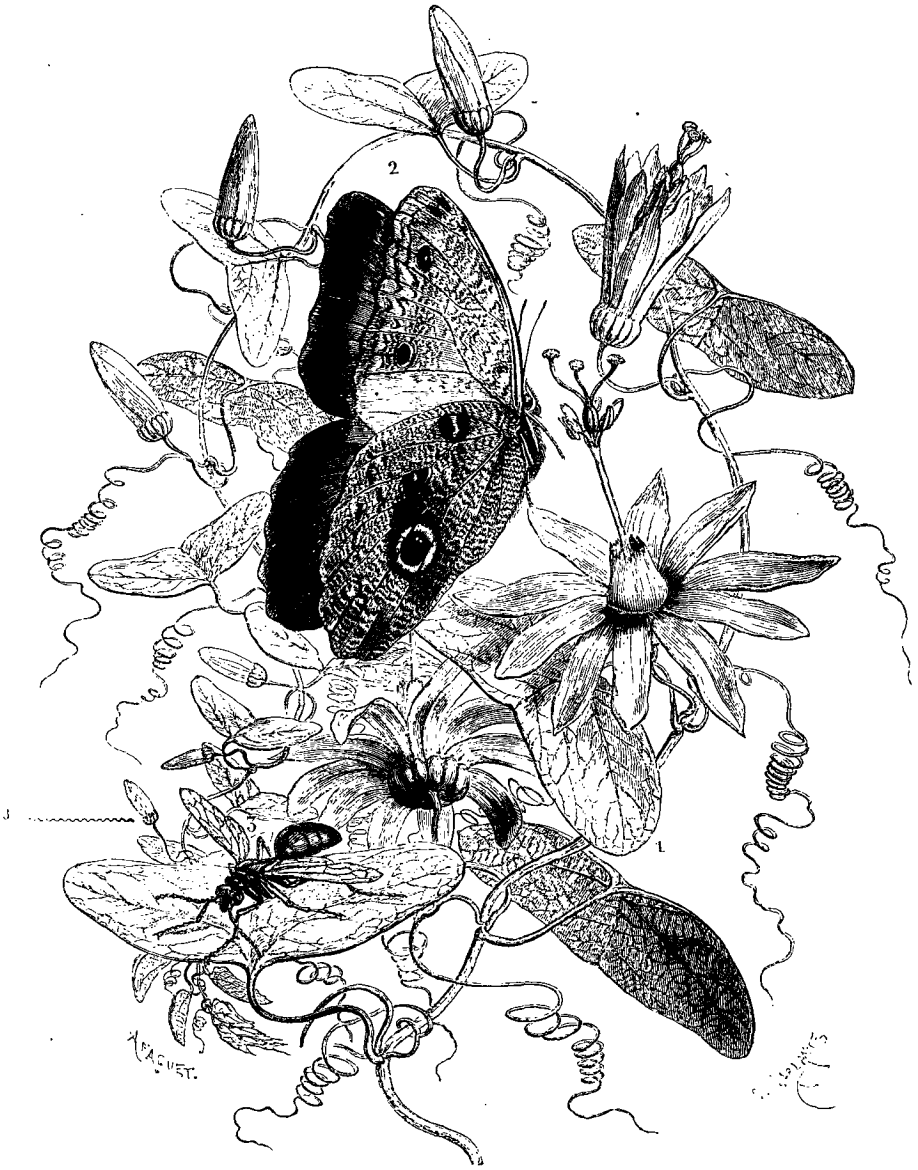
Il fallut rallumer les feux pour sécher le poisson. Le lendemain, de bonne heure, mon hôte reprit le chemin de son village; moi, je partis avec mon confrère Cachinaü et Miguel, pour une excursion dans une tribu voisine.

Le sentier que nous suivîmes pendant deux jours ressemblait à celui qui m'avait conduit chez les Chocoes; on y voyait de distance en distance un arbre abattu ou des branches coupées pour faciliter le passage. Nous traversâmes le rio Verde sur un pont de bambous et de roseaux. Une surprise m'était réservée. Au milieu de notre seconde journée de marche, nous arrivions au bord d'une rivière large, torrentueuse, profondément

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

encaissée. Le sentier s'arrête brusquement sur une berge haute d'environ cinquante pieds. Je regarde d'un air inquiet mon tranquille ami qui sourit en me montrant une corde tendue d'une rive à l'autre, la *tarabita*.

La tarabita consiste essentiellement en une corde de cuir ou d'écorce, le long de laquelle l'homme, suspendu comme une araignée tissant sa toile, se traîne à la force du poignet. La nôtre est moins rudimentaire. Un crochet de bois, glissant sur le câble, soutient un siége de lianes où l'homme se trouve soutenu et peut se reposer pendant la traversée. S'il s'agit de faire passer d'une rive à l'autre un fardeau ou une personne incapable d'un effort gymnastique, le premier homme arrivé au bord opposé attire, au moyen d'une corde, le crochet, le siége et son contenu. Dans plusieurs provinces de la Nouvelle-Grenade il y a des tarabitas établies aux frais de l'État. De chaque côté de la rivière



1. Passiflore. — 2. Pepsis. — 3. Pavonia. — Dessin de A. Faguet, d'après nature.

stationne un gardien du péage chargé de faire parcourir au crochet (*gaucho*) sa flexible parabole.

Nous longions depuis quelque temps la rivière, passée sans encombre, lorsque je vis s'approcher, sur le courant, quelque chose d'étrange. Je crus d'abord que c'était un tronc de palmier entouré d'une grosse liane. Mais la liane remuait. Ce que l'eau emportait, c'était un boa de grande taille, qui, pour s'épargner la peine de nager, s'était enroulé autour d'un bambou flottant. Après avoir épuisé les ressources d'un district, il émigrait vers une nouvelle forêt giboyeuse, où il pût, sans fatigue, satisfaire son robuste appétit.

Pendant mes excursions avec Cachinaü, j'ai fait, sous sa direction, ou d'après ses renseignements, des observations nombreuses sur les mœurs des serpents.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Orage sur le rio Verde. — Dessin de A. de Neuville, d'après un croquis de l'auteur.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Les espèces venimeuses sont en moins grand nombre que les espèces sans venin. Mais parmi celles-ci il y en a de terribles par leur force : ce sont les devins et les boas. Le devin atteint trente à quarante pieds de longueur. Sa bouche énorme est armée de dents longues et fortes; il étouffe sa proie, la ramollit entre ses anneaux, la réduit en pulpe et l'absorbe par une succion énergique. J'ai vu un de ces monstres qui, après avoir dévoré un cerf, attendait, dans la stupeur d'une digestion laborieuse, que la putréfaction détachât la tête et les cornes qu'il n'avait pu avaler. Sa peau, large de plus d'un mètre, servit à couvrir des fauteuils. Les boas sont moins grands et moins voraces que les devins. Ceux de taille ordinaire ne peuvent étouffer un homme robuste sous leur étreinte que si le cou se trouve engagé dans un de leurs anneaux.

Les plus jolis serpents que j'aie vus dans ce pays sont : le *bojobi*, dont le dos est couleur de vert de mer, avec des taches blanches en losange, et le ventre jaune vif; l'*hiboka*, chasseur de fourmis, qui fait miroiter sur un fond blanc des taches rouges, jaunes, bleues et vertes; le *coral*, aux anneaux alternativement blancs et rouges; le *lurus*, qui a le ventre brun, les côtés bleus et le dos jaune traversé d'une raie rouge; le *flosculus*, dont le ventre est blanc et le dos bleu de ciel. Malheureusement les plus inoffensifs sont compris dans la réprobation générale. Parmi les plus dangereux, je citerai le crotale horrible ou serpent à sonnettes, l'*échis* ou *tara*, la *verrugosa*, la *mápana*, le *veinte y cuatro horas* (vingt-quatre heures), la *podridora*, le *cinco minutos*, dont le venin, comme le nom l'indique, tue en cinq minutes.

A mesure qu'on s'élève vers les régions tempérées et froides, les espèces dangereuses deviennent plus rares, et le venin des espèces venimeuses perd de son activité. Comme il faut un certain temps à la glande à venin pour remplir le réservoir d'où le poison passe dans le crochet destiné à l'instiller dans la plaie, on comprend que la morsure d'un serpent très-dangereux peut n'occasionner que des accidents de peu d'importance, s'il a déjà épuisé sur une proie sa liqueur mortelle. Les résultats de la morsure varient aussi selon la partie blessée et la constitution des individus. Si le venin est porté dans un vaisseau d'un grand calibre, ses effets sont beaucoup plus rapides que s'il est déposé dans un muscle, lorsque la succion et la ligature ne peuvent arrêter le mal.

Lorsqu'on vient d'être mordu par un serpent venimeux, on n'éprouve que la douleur de la piqûre. Bientôt on ressent un fourmillement dans les membres, puis de l'engourdissement. La langue s'épaissit ou du moins il semble qu'elle augmente de volume. La tête s'emplit de douleurs violentes, qui amènent parfois l'évanouissement. La partie blessée enfle et la tuméfaction gagne de proche en proche. Après ces symptômes, communs à la plupart des cas, apparaissent les accidents spéciaux qui caractérisent la morsure des diverses espèces de reptiles. Le *coral* produit l'ictère; le serpent à sonnettes, un point de côté; l'*échis*, une hémorragie par la bouche et les narines; la *taya rabona*, des douleurs musculaires intenses et des phlyctènes semblables à celles d'une brûlure; la *podridora*, comme son nom l'indique, cause une décomposition rapide des tissus, une gangrène foudroyante.

Les Indiens de ce pays connaissent un grand nombre de contre-poisons. Parmi les plus efficaces, je nommerai la *Dorstenia contra-yerva*, à saveur chaude, piquante, aromatique; la *Caña de vivora* (*Kuntia montana*), le seul individu de la famille des palmiers auquel on ait reconnu des propriétés alexipharmaques; l'*Œgiphila salutaris*, verbénacée très-active; l'amande de *Pica-Pica* (*Mucuna mutisiana*), nommé aussi *Ojo de Venado;* le cédron, ou plutôt les cotylédons du fruit du *Simabo cedron;* le malambo (*Drymis granatensis*), connu sous les noms de *Bejuro de Guayaquil*, *Canelo de la costa*, grosse liane dont l'écorce est amère, styptique et aromatique. La famille des Aristoloches fournit, dans tous les pays, des remèdes réputés par les indigènes comme tout-puissants contre le venin des serpents. Ici l'on n'a que l'embarras du choix entre l'*Aristolochia cordiflora*, aux énormes fleurs campanulées, dont on emploie la racine; l'*A. fragrantissima*, dont l'écorce aromatique, camphrée, fébrifuge et antirhumatismale est appelée en espagnol *Bejuco de estrella*, parce que la section de la tige présente une image étoilée; l'*A. geminiflora*, ou *Bejuco carare;* l'*A. anguicida* ou *Contra capitan* et *Capitana de corazón;* enfin et surtout l'*A. ringens*, que j'ai fini par déterminer, après l'avoir connue sous les noms vulgaires de *buche*, *chumbipe*, *larragoza*, *gallo de monte*. Ce dernier nom lui vient de la forme de sa fleur.

La plus célèbre des plantes antivenimeuses du pays est le *guaco*, classifié pour la première fois par Mutiz. Il y en a deux espèces : l'une à fleurs blanches, qui croît dans les régions tempérées; l'autre à fleurs violettes, qui habite les régions chaudes et constitue le vrai guaco des indigènes. On raconte qu'un oiseau du Choco, destructeur de serpents, mange des feuilles de cette plante quand il a été mordu par une de ses victimes, et que de son cri, *huaco* ou *guaco*, est venu le nom donné au puissant spécifique. Le *mikania*, dont j'ai fait le dessin, est une plante herbacée, grimpante, de huit à dix mètres de longueur. Les feuilles, très-minces, membraneuses, sont opposées, ovales, longues de douze à quinze centimètres, sur six à sept de large, un peu crénelées, légèrement dentelées, rudes en dessus. Les fleurs, disposées en corymbes à l'extrémité pubescente, présentent les caractères bien marqués de la famille des Synanthérées.

Parmi toutes ces plantes, il y en a trois qui méritent une confiance spéciale : le cédron, l'*Aristolochia ringens* et le guaco. Ce sont de puissants toniques, dont l'action sur l'économie permet de lutter contre l'influence dépressive et asphyxiante du venin. Mais sont-ce de véritables spécifiques? Je ne le crois pas, ils ne neutralisent point le principe léthifère. Dans le traitement

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

d'un blessé, je ne les considère que comme des adjuvants indispensables, car il y a toujours absorption d'une certaine quantité de venin avant que l'on ait recours aux vrais moyens de salut, à la ligature, à l'agrandissement de la plaie, à la succion par la bouche ou au moyen de ventouses, à la neutralisation du venin par l'ammoniaque ou la potasse caustique, essayée avec succès par l'abbé Fontana. L'ammoniaque, administrée à l'intérieur, est également utile comme stimulant diffusible. J'ai essayé, dans plusieurs circonstances, la cautérisation de la plaie au moyen de l'iode dissous dans une solution d'iodure de potasse, en même temps que j'administrais le même remède à l'intérieur. Tous les blessés furent guéris.

Dans le cours de mes expériences, j'ai inoculé à des animaux du venin de serpent, additionné d'environ un centième de solution iodique, et ils n'ont éprouvé aucun accident. L'iode exerce dans ce cas une action neutralisante manifeste.

En m'invitant à l'accompagner de l'autre côté du rio Verde, Cachinaü me réservait une surprise. Il avait appris que les chefs de la tribu voisine, les Chocoes, allaient se réunir pour préparer le poison dont les Indiens enduisent les petites flèches qu'ils lancent avec la sarbacane. Le vrai but de son voyage, c'était précisément d'approvisionner sa tribu de *curare*. Ainsi se nomme cette redoutable préparation.

Le jour fixé pour l'opération, nous sortîmes du village, un peu avant le lever du soleil. Le cacique emmenait avec nous trois, huit ou dix hommes. Plusieurs portaient de petites calebasses vides ; d'autres, des paquets de plantes enveloppées de grandes feuilles, et quelques objets renfermés dans des corbeilles. Nous nous arrêtâmes, au bout d'une demi-heure de marche, dans un endroit choisi par le cacique, un coin de forêt pittoresque au bord d'un torrent. On ramassa du bois pour le feu, on déballa les ingrédients, on broya par petites portions la racine et l'écorce d'une liane, dont le suc était mis à part dans des calebasses. Après avoir extrait tout le suc, on remplit de ce liquide plusieurs vases en terre cuite que l'on mit sur le feu. Puis dans chaque vase on jeta de grandes araignées du genre *Mygale*, d'autres araignées fort petites que je ne pus reconnaître, des crochets de serpents et des graines de sablier. Quand le tout eut bouilli ensemble pendant une heure, le chef prit un tronçon de bambou dont l'extrémité inférieure était bouchée avec des fibres de palmier, de manière à former un filtre. On y versa peu à peu le contenu de chaque vase, qui retombait clarifié dans une grande marmite. Cela fait, on employa plusieurs heures à l'évaporation de cet extrait. Pendant ce temps, quelques hommes, armés de *bodoqueras*, étaient allés à la chasse : ils apportèrent un singe et plusieurs oiseaux, dont le sang devait servir de réactif pour essayer la force du poison. On répandit alors un peu de sang dans une calebasse, et une goutte de l'extrait à demi fluide suffit pour produire une coagulation instantanée. L'expérience fut renouvelée plusieurs fois, et le curare, déclaré de première force, fut versé dans de petites calebasses, où il durcit en se refroidissant.

Le guaco. — Dessin de A. Faguet, d'après nature.

Les Indiens préparent aussi un curare beaucoup moins terrible, avec lequel ils étourdissent le gibier qu'ils veulent prendre vivant. C'est le *Curare destemplado*, formé des mêmes éléments que le poison ordinaire, mais dilué dans un extrait de suc de *Hura crepitans*.

J'ai dit que Cachinaü connaissait presque tous les ingrédients du curare. Il me montra plus tard la liane vénéneuse, que je reconnus être le *Strychnos toxicaria*. On peut faire bon marché des graines de sablier et des araignées, et considérer le curare des Chocoes comme formé d'extrait de strychnos mêlé à une petite quantité de venin de serpent.

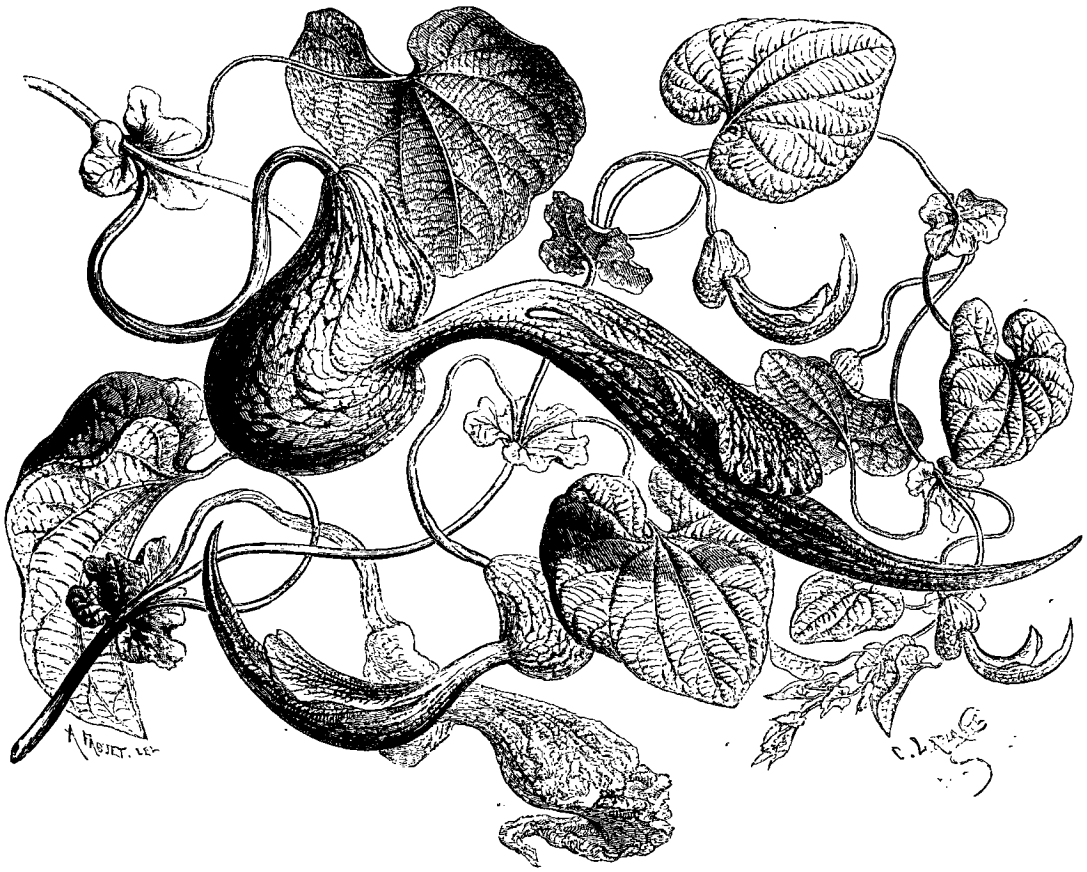
L'animal blessé par une flèche enduite de curare ne souffre pas, les muscles sont immédiatement paralysés, il s'affaisse comme épuisé et meurt par asphyxie.

Le tabac passe chez les Indiens pour le contre-poison du curare. Il est certain cependant que le tabac ne guérit pas l'empoisonnement causé par le curare à base de strychnées.

Mon confrère indien négocia pour moi l'échange de deux couteaux contre un petit carquois garni d'une couche de poison dans laquelle étaient fixées des flèches de *badoquera*, puis nous reprîmes le chemin du rio Verde.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

C'est dans la vallée du rio Verde que j'ai trouvé la reine des sauterelles, l'*Acridium dux*, longue de quinze centimètres, et dont les cuisses charnues invitent à devenir acridophage; des yules énormes, des phasmes, appelés ici *caballo de palo*. qui ont de tout temps inspiré au peuple une peur superstitieuse. On m'assura qu'ils sont un poison violent pour le cheval. Pison, dans son *Traité des maladies des Indes*, affirme gravement que, si l'un de ces bâtons animés frappe un homme, il lui communique un tremblement général, — celui de la peur sans doute; — car l'auteur ajoute qu'il ne cause aucun mal « quand on le presse entre les mains ». Parmi l'horrible famille des *Blattes*, j'ai recueilli un monstrueux spécimen : la blatte géante, qui n'a pas moins de dix-huit centimètres d'envergure. J'ai compté encore parmi mes victimes un capricorne brun, élégamment tacheté de rouge, l'*Acroince longimane*, remarquable par la longueur de ses pattes de derrière, qui lui permettent de faire des bonds énormes, mais dont, au repos, il semble fort embarrassé; de belles *Phyllies*, et surtout la *Ptérochroze feuille sèche*, véritable jeu de la nature. Ses ailes, d'un brun rougeâtre, sont munies de nervures découpées et réticulées comme des feuilles : admirable prévoyance du Créateur pour mettre à l'abri d'ennemis nombreux le pauvre insecte sans défense. Parmi les scarabées, je fis de précieuses acquisitions : entre



Aristolochia ringens voy. p. 122). — Dessin de A. Faguet, d'après nature.

autres le *Chorinée*, dont le corselet s'allonge en deux cornes obtuses, entre lesquelles vient se poser une autre corne plus longue qui part de la mâchoire inférieure; l'*Hercule*, le plus élégant et le plus étrange de sa famille, armé ou plutôt orné de deux longues cornes aiguës.

A propos de collections, je me permettrai quelques conseils pratiques pour les voyageurs en Nouvelle-Grenade. Ayez des malles petites, et autant que possible imperméables, car il leur faudra souvent traverser à gué des rivières. Soyez munis d'une ample provision de tubes et de boîtes de zinc de toute taille, et de cire pour en luter les bords. Faites-vous une provision de substances tannantes, désinfectantes et insecticides; peu de flacons ou bocaux, et chacun dans son tube de zinc. Malgré tout cela, il arrivera un moment où il ne vous restera presque rien de votre bagage européen. Les mules tombent dans un précipice ou sont entraînées par le courant d'une rivière. Soyez donc prêts à tout improviser sur les lieux. Les tronçons de bambous et de roseaux forment d'excellents réceptacles pour les plantes et les insectes. Si vous ne tuez pas immédiatement les insectes, ayez soin de séparer les individus appartenant aux espèces voraces; craignez un désastre aussi funeste que le combat des deux chats dont il ne resta que les queues. Pour préparer les

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

peaux, vous trouverez de l'alun, même dans les villages. Quant aux insectes peu fragiles, le meilleur moyen de les conserver consiste à les placer séparément dans des boîtes de carton, de bois ou de métal, pleines de sciure de bois imprégnée d'essence de térébenthine. Si vous voulez conserver une copie exacte d'un papillon, enduisez une feuille de papier d'une légère couche de savon, posez dessus l'insecte, enlevez le corps, s'il est volumineux, et, appuyant sur les ailes une autre feuille savonneuse, pressez aussi également que possible. Les écailles colorées s'attachent au papier et vous pouvez à loisir exécuter d'après ce calque un dessin ou une aquarelle. Que les doubles précieux ne voyagent jamais sur la même mule : car il faut toujours s'atten-

Pont de bambou. — Dessin de A. de Neuville, d'après un croquis de l'auteur.

dre à des accidents. Je vous dirai encore : ne comptez sur personne; « coupez votre blé vous-même, si vous voulez le voir en grange. »

J'aurais voulu rester longtemps avec mes excellents amis le cacique et le conjureur, au milieu des simples habitants du rio Verde, sur des rives qui me dévoilaient chaque jour des trésors nouveaux; mais il fallait partir. Dire adieu est toujours triste, et l'on regrette aussi les sauvages quand on vient de les quitter.

Du rio Verde à Sonson. — Arma, Supia et Auzerma. — Anthropophagie. — La ville de Manizalès. — Excursion au Paramo de Ruiz. — Le condor des Andes. — Origine de la géographie botanique. — Les passe-ports à la Nouvelle-Grenade. — En route pour Cartago.

De retour à Médellin, je trouvai le pays en pleine révolution. Comme le pâtre d'une fable charmante, « j'ignorais avoir changé de maître ».

Le général Mosquéra, jadis chef des conservateurs,

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

et porté autrefois comme tel à la présidence de la République, avait éprouvé le besoin de refaire sa fortune, anéantie dans des spéculations aux États-Unis ; il s'était senti animé soudainement des sentiments les plus libéraux. Recrutant une armée parmi des gens toujours prêts à suivre celui qui les paye, il avait fait prisonnier le président Ospina, et s'était mis à sa place sous le nom de dictateur des *États-Unis de Colombie*, annexant ainsi d'un trait de plume deux républiques indépendantes, le Vénézuéla et l'Équateur.

Cependant le parti conservateur luttait contre l'usurpateur, et ses armées, quoique moins nombreuses, tenaient en échec celles de Mosquéra.

Ces événements ne me permettant pas de donner suite à mes projets, je résolus de gagner le port de Guayaquil par la vallée du Cauca et les hautes Cordillères de Pasto et Quito.

Après un court séjour à Rio-Négro, ville un peu triste quand on la compare à Médellin, mais dont les habitants sont honnêtes et industrieux, je m'acheminai vers la Cordillère orientale, par une succession de montées et de descentes qui font passer plusieurs fois par jour des régions froides aux régions tempérées, et réciproquement. La route serait monotone si le passage des rivières, et des précipices à donner le vertige, n'apportaient, de temps à autre, des impressions où il n'est pas toujours facile de distinguer la part de l'admiration et celle de la crainte. Dans de pareils chemins, pendant la saison des pluies, on ne doit pas se flatter de faire plus de trois lieues par jour. Quelquefois, arrivé au bord d'une rivière, vous vous trouvez devant un gué que les hautes eaux viennent de rendre impraticable : vous dressez alors votre tente, jusqu'à ce qu'il plaise à la rivière de baisser. A défaut de ponts, on serait heureux de trouver une *tarabita* du genre de celle que j'ai décrites.

Du haut des sommets, on aperçoit la grande ligne onduleuse de la Cordillère centrale, les collines d'Arma, Supia, Auzerma, grands centres de population avant la conquête. Les habitants en étaient industrieux, riches et braves ; mais, malgré leur civilisation relative, ils mangeaient leurs prisonniers de guerre. Le territoire de ces tribus est aujourd'hui presque désert.

Les bourgs de Pacora et d'Abéjorral sont peu importants, mais la ville de Sonson mérite de retenir le voyageur. Le climat en est tellement salubre, que les médecins y sont obligés de joindre à leur profession quelque emploi moins illusoire. Sonson est justement fière de l'éducation libérale donnée à la jeunesse dans son collége, d'où sont sortis plusieurs hommes d'un talent hors ligne ; elle peut rivaliser, sous ce rapport, avec la petite ville de Marinilla. Le commerce y est presque nul : la plupart des habitants sont agriculteurs, et le pays produit beaucoup de blé.

Après Sonson, le voyageur ne rencontre rien d'intéressant jusqu'à Manizalès, ville que favorise singulièrement sa position presque limitrophe entre les provinces d'Antioquia et du Cauca. C'est une place de transit très-importante, et il ne faudrait pas juger de son commerce par l'apparence misérable des cabanes couvertes en feuilles de palmier, dont se composent encore la plupart des rues. La population, formée au début de déclassés de toute sorte, subit le travail d'épuration que l'on observe dans les villes fondées à la hâte.

Manizalès est à la limite des régions tempérées et froides. Quand le soleil se lève, on voit reluire à son horizon les cimes neigeuses du *Paramo* ou glacier de Ruiz, centre de la Sierra-Nevada du Quindio, qui se déroule depuis les glaciers de la Mesa de Hervé, au nord, jusqu'à l'énorme masse conique du Tolima, au sud.

J'eus beaucoup de peine à me procurer des guides pour une excursion au Paramo. Tout le monde me disait : « Vous ne verrez rien de curieux ; personne n'y va ; le manque de chemins, le froid, les obstacles vous empêcheront d'aller jusqu'au bout. » Il est certes plus facile aujourd'hui de gravir le Mont-Blanc par des sentiers bien connus, avec des guides tarifés : mais aussi on y manque de l'imprévu d'une ascension dans des chaînes encore vierges. Monter, à quelques degrés de l'équateur, par les sentiers du pouma et du tapir ; s'élever, à travers les solitudes d'une forêt immense où le pied de l'homme n'éveille jamais d'écho, jusqu'aux glaces éternelles qui couronnent des cimes encore inexplorées ; pénétrer là où la nature, suivant l'expression de Buffon, « doit être étonnée de s'entendre interroger pour la première fois » : voilà de quoi tenter les savants, les touristes, avides d'émotions nouvelles.

Il me fallut plusieurs jours pour venir à bout de mes préparatifs.

A l'Aldea de Maria, village adossé aux premières pentes, nous recrutâmes par hasard un *vaqueano*, c'est-à-dire un homme connaissant un peu la montagne. Une partie de l'ascension pourrait, à la rigueur, se faire à dos de mulet ; mais il vaut mieux s'armer résolûment dès le commencement du bâton alpestre.

Le prétendu chemin est d'abord rude, escarpé, encombré par les végétaux et les terres éboulées. A mesure qu'on s'élève, on voit disparaître les plantes de la zone tempérée. L'aspect général de la forêt rappelle alors les climats du centre de l'Europe, puis l'on atteint par degrés la nature boréale. De deux mille six cents à trois mille mètres dominent les chênes (*Quercus granatensis*), plus petits que ceux de France, et couverts de mousses qui pendent en rameaux comme de blondes chevelures. Le tapir des terres froides, le léopard, le pécari (*Sus tassaju*), l'ours brun, le cerf des Andes, le chat-tigre, sont les hôtes de ces forêts. Au-dessus de cette zone croissent des pins et des cèdres aux proportions colossales.

Le botaniste peut aussi faire, en route, une ample collection.

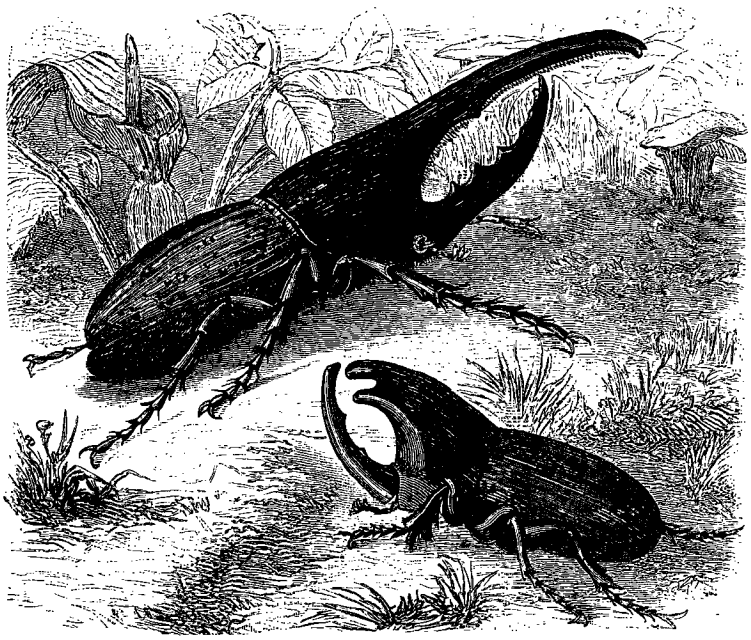
On monte, on monte sans cesse : et vers quatre mille trois cents mètres, la terre ne porte plus que de rares arbustes ; le pouma et un petit ours à face blanche sont les seuls grands quadrupèdes qui s'aventurent jusqu'à cette zone inféconde. Cependant les graminées

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

abondent : voici des *Panicum* et des *Agrostis*. Plus haut, les mousses, les lichens semblent craindre de s'élever au-dessus du sol, qui leur donne à peine assez de chaleur pour affronter les brises glacées. Nul oiseau, nul insecte n'anime cette froide nature. A peine voit-on un papillon égaré, entraîné par les airs loin des régions qu'il aime; une mouche au vol indécis, qu'un rayon de soleil a fait naître et qu'un souffle fera mourir.

On monte encore. On atteint à quatre mille sept cents mètres; on foule la neige éternelle. Alors redoublent les fatigues et les dangers. En haut l'avalanche, à côté le précipice, en avant un mur de glace, là-bas un tourbillon d'aiguilles cristallines qui va vous envelopper dans le linceul mouvant d'une neige encore incomplète. Plus haut, plus haut encore, l'attrait des cimes fait oublier les dangers.

Et maintenant, détachez vos yeux de cette couche aveuglante de glace vierge de trace humaine. Où trouverez-vous un panorama plus grandiose? Le regard n'est limité que par sa propre faiblesse : au loin, des lignes ondulées de crêtes bleues se mêlent insensiblement à l'azur du ciel; plus près, se dessinent de profondes vallées, et des pics audacieux surgissent d'un entassement de montagnes. Retournez-vous, la scène est tout autre. A vos pieds et jusqu'à perte de vue, se meut une mer de nuages : mer onduleuse, vaste et monotone. Entre ces amas flottants de nuées et les cirrus qui s'allongent au zénith, aucun être ne représente la vie dans l'immense solennité de l'espace, du silence et de la solitude.



Scarabæus Chorineus et Scarabæus Hercules. — Dessin de A. Mesnel, d'après un croquis de l'auteur.

Aucun? Je me trompe. Dans un air raréfié où votre voix ne saurait éveiller d'écho, plane le digne hôte de cette nature, le vautour-griffon, le grand condor des Andes, dont les robustes ailes ont quatorze pieds d'envergure. Aux limites de l'air respirable, le vol du condor n'est plus qu'un glissement en spirale, jusqu'au pic inaccessible où l'oiseau construit son nid de branches. De ces hauteurs vertigineuses, son regard distingue, en bas, au fond de la vallée, tous les détails qui échappent à notre vue. Il ne guette point l'animal vivant. Roi des oiseaux épurateurs, il a les goûts de son peuple, et ne se nourrit que de cadavres.

Nous aurions voulu avoir, comme lui, des ailes, pour descendre jusqu'aux collines de Manizalès. Le retour est plus dangereux et plus pénible que l'ascension.

Le Paramo de Ruiz a été peu visité par les naturalistes. Mutiz est le premier qui se soit aventuré dans ses forêts. Il avait dressé un tableau des hauteurs comparées où croissent dans les Andes équatoriales les principales familles ou espèces. Dans ses relations avec le savant espagnol, Humboldt eut connaissance de ce travail, retrouvé récemment à Madrid par le docteur Triana, que des travaux remarquables ont placé au premier rang des botanistes de notre époque.

Les troupes du gouvernement occupaient Manizalès, et les partisans de Mosquéra, maîtres de la vallée du Cauca, s'avançaient jusqu'à l'Aldea de Maria, village qu'une lieue à peine sépare de Manizalès. Le général Enao commandait la place; il espérait protéger le territoire d'Antioquia, et même chasser du Cauca les bandes nombreuses, mais mal organisées, du général Payan, ex-avocat improvisé chef d'armée.

Manizalès étant devenue place de guerre : quiconque sortait après le soleil couché devait répondre à chaque instant par un cri de loyauté aux qui-vive des postes et des patrouilles. Personne n'entrait dans la ville, personne n'en sortait sans un passe-port, quand il ne prenait pas fantaisie au commandant de supprimer les entrées et sorties sans exception, pour un temps indéterminé. Résolu à continuer ma route par la vallée du Cauca, j'allai faire visite au général.

« Mes préparatifs sont faits, lui dis-je, et je partirai demain, à midi.

— Vous serez arrêté aux portes.

— Prenez vos précautions, mais je passerai.

— Essayez, et si vous passez, bon voyage! »

Je ne redoutais rien pour moi-même, parce que j'étais un peu l'ami du général Enao, mais je m'exposais à me voir enlever mon domestique et mes mules. Je pris le parti de laisser à Manizalès mes bagages, après avoir réuni dans une *maleta* ou petite caisse mes effets les plus indispensables, mes objets précieux, une bourse bien garnie. Je confiai la maleta à mon domestique et lui prescrivis de gagner par des sentiers détournés la route de Cartago; je l'attendrais dans cette ville.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Le lendemain, à midi, j'allai prendre congé du chef d'état-major qui me rappela l'inflexible consigne, et je m'éloignai de Manizalès.

« Votre passe-port! crièrent en même temps deux soldats qui jouaient aux dés sur la route.

— Mon passe-port? Est-ce que j'en ai besoin? Je suis étranger. Appelez l'officier. »

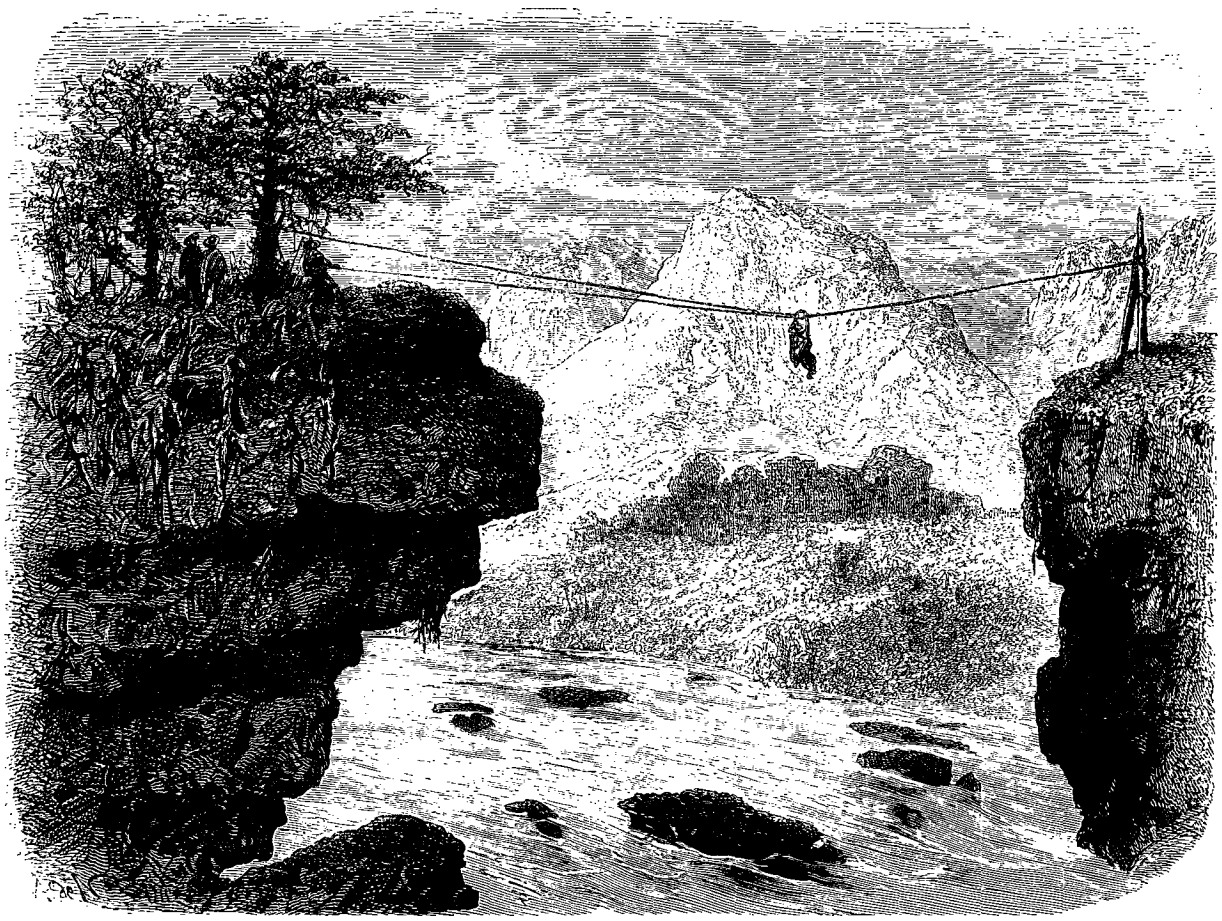
En même temps je jetai quelque monnaie sur l'enjeu, dans la poussière.

Ce passe-port-là en valait un autre : les deux soldats se rangèrent avec un salut qui voulait être martial.

« Le chemin est libre, señor, » me dirent-ils.

Mon domestique me servait depuis peu de temps, je l'avais pris sans recommandations, au hasard. Il savait, quand je le quittai, qu'il emportait une petite fortune, et dans ces temps de troubles il pouvait disparaître ou feindre d'avoir été dévalisé la nuit dans des chemins de traverse. Il ne fit ni l'un ni l'autre. Les serviteurs et les courriers sont ici d'une fidélité à toute épreuve. On n'entend jamais dire qu'un homme ait été volé ou assassiné sur les routes désertes ou dans les cabanes isolées, et cependant le criminel serait presque sûr de l'impunité.

Loin du continuel qui-vive? des patriotes de Manizalès, réuni à mon domestique, j'espérais atteindre Cartago sans encombre, mais la route était occupée par l'armée libérale. Aux postes, on me demandait mon passe-port, que j'exhibais de la même manière et avec le même succès que chez les conservateurs. Quand il s'agissait de traverser un campement, je priais le premier soldat venu — en prenant soin de l'appeler officier ou capitaine — de me conduire près du général. A ce haut personnage, Indien, Nègre ou Métis, j'offrais d'abord mes humbles hommages, accompagnés de félicitations sur la belle tenue de ses troupes et de quelque compliment bien espagnol sur ses exploits. On m'invitait à déjeuner ou à dîner; j'acceptais, je liais connaissance, je gagnais les bonnes grâces de mon hôte. Puis, quand je croyais le moment opportun, je demandais une escorte pour la prochaine étape.



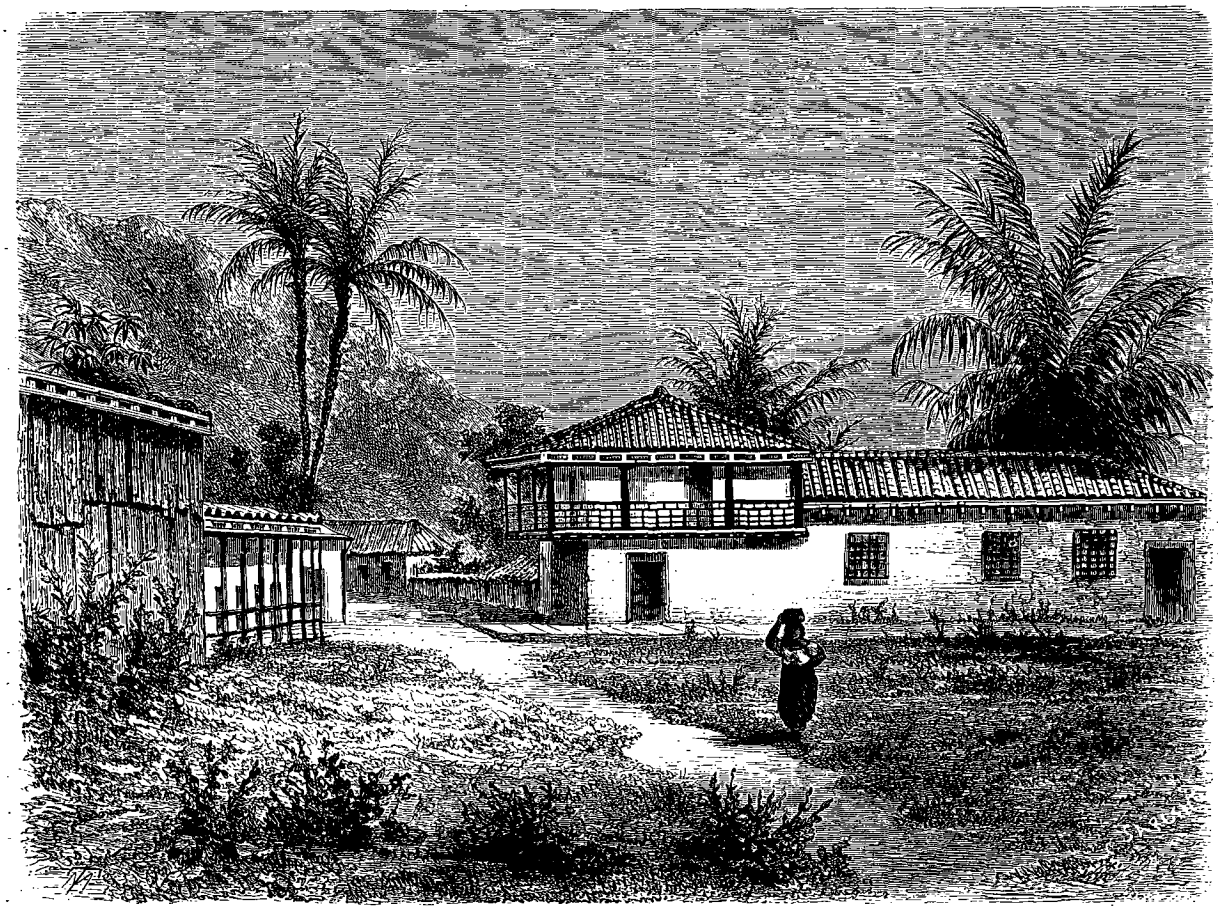
La tarabita (voy. p. 120). — Dessin de A. de Neuville, d'après un croquis de l'auteur.

C'est ainsi que j'arrivai au bord de la Vieja, d'où l'on apercevait les palmiers des jardins de Cartago.

Dr Saffray.

*(La suite à la prochaine livraison.)*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Place de Roldanillo. — Dessin de Moynet, d'après une aquarelle de l'auteur.

# VOYAGE A LA NOUVELLE-GRENADE,

PAR M. LE DOCTEUR SAFFRAY [1].

1869. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

## VII

### LA VALLÉE DU CAUCA.

Mon arrivée à Cartago. — Visite forcée au général commandant de la place. — Intrigues et soupçons. — Militarisme et courtoisie. Description de Cartago. — Boutiques et boutiquières. — Recherches sur le maïs et ses produits. — Éléphantiasis et goitre.

Pour arriver à Cartago, il faut passer un torrent aux abords difficiles, au gué souvent dangereux. Les deux rives étaient gardées par des postes beaucoup plus stricts sur la consigne que ceux de Manizalès. A la demande de mon passe-port, je montrai la petite escorte que m'avait donnée le général Alzaté. Cela ne parut pas suffisant à l'officier : toute personne arrivant au gué sans passe-port devait être conduite à l'ex-avocat devenu le général Payan.

On retint mes quatre lanciers au poste, et deux fusiliers presque vêtus, accompagnés d'un agent de police portant comme insigne une badine de dandy, furent chargés de me conduire chez le commandant. Nous traversâmes une bonne partie de la ville. Je voyais sur les visages l'expression d'une curiosité ironique : personne ne voyageant pour son agrément dans un pays où l'on ne savait jamais s'il fallait crier : « Vive le roi ! » ou : « Vive la ligue ! » l'arrivée d'un étranger était un petit événement. « On me le fit bien voir ! » Puis notre cortége prêtait au sourire. Ma mule, lasse, couverte de boue, titubante et la tête baissée, flairait le sol comme un chien égaré. Mes habits n'étaient pas plus propres

1. Suite. — Voy. t. XXIV, p. 81, 97, 113, 129; t. XXV, p. 97 et 113.



© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

que la robe de ma monture. Mon domestique, aussi écloppé que ma mule, suivait d'un air sombre, comme s'il était chargé de crimes, tandis que les pouvoirs civil et militaire nous surveillaient avec vigilance.

Le général Payan n'était pas aussi terrible qu'on le faisait : il me reçut poliment, m'adressa deux ou trois questions pour la forme, et me déclara libre de mes faits et gestes. Même il se mit « à ma disposition ».

J'apportais une lettre de recommandation pour un libéral avancé sur l'appui duquel je comptais; il était absent; mais, prévenu de ma prochaine visite, il avait donné l'ordre qu'on m'installât chez lui.

Le lendemain de mon arrivée, des gens que je ne connaissais pas même de nom vinrent me faire des offres de services : c'étaient des colonels, des éleveurs de mules, des marchands de cacao. Chacun se croyait en droit de me questionner. Malheureusement, plus j'étais sincère, moins j'inspirais de confiance. Aucun de ces messieurs ne voulait croire que je fusse un simple touriste. J'avais beau faire : pour mes visiteurs, j'étais un client probable ou un espion.

Pendant quelques jours, je tins des petits levers de cette nature. On me faisait des offres au grand rabais, vu la guerre. L'un voulait me vendre des mules et des chevaux qu'il craignait de se voir enlever d'un jour à l'autre pour l'armée; l'autre se déferait à perte de surons de cacao percés de quelques balles et envahis par les insectes; celui-ci désirait échanger contre espèces sonnantes sa maison qui avait été convertie en caserne; celui-là céderait à vil prix une terre dont l'ennemi avait coupé les arbres, saccagé l'habitation et mangé les troupeaux.

Partout où se présentait mon domestique, il subissait, sur son compte et sur le mien, un interrogatoire en règle. Un jour, il me rapporta que l'on faisait circuler les bruits les plus fâcheux sur mon compte. Puisque je ne venais ni acheter ni vendre, mes intentions ne pouvaient être loyales : j'étais un espion d'Énao, des *godos*, comme on appelait les conservateurs; il fallait me jeter en prison.

Je savais que les arrestations arbitraires étaient chose fort connue; pour prévenir le danger, je fis une seconde visite, volontaire cette fois, au général Payan. Je me plaignis vivement des soupçons dont j'étais l'objet, chatouillai son amour-propre de clocher en lui exprimant mes regrets d'avoir compté sur l'hospitalité proverbiale des habitants du Cauca; enfin, j'en appelai à ses sentiments de *caballero*.

Comme soldat, Payan se montrait hardi, sévère, parfois cruel; c'étaient chez lui, comme chez presque tous les hommes avec lesquels la révolution m'a mis en contact, des défauts qu'ils ceignaient avec leur épée. Payan avocat était courtois. Il m'assura n'être pour rien dans tous mes ennuis, me pria de n'accuser que les circonstances, et me donna sa parole que mon séjour à Cartago serait désormais agréable. Comme gage de sa promesse, il me signa un sauf-conduit général pour moi, mes gens, mes mules et mes bagages.

Cartago est une jolie ville; elle rappelle Antioquia par ses jardins et ses rues; elle ne possède, en fait de monuments, qu'une église médiocre. La place principale, théâtre ordinaire des jeux de taureaux et des *pronunciamentos*, est entourée de maisons à un étage, ornées d'un grand balcon couvert. L'herbe, ras tondue par quelques ânes errants, y forme un tapis traversé de sentiers en diagonale.

Dans les rues, propres et bien alignées, les demeures ont un air décent et assez confortable. Il y a peu de maisons qui n'aient une boutique, le plus souvent tenue par une femme, ce qu'on ne voit jamais à Médellin.

Le grand commerce consiste en marchandises d'Europe apportées de Calie ou de l'État d'Antioquia, en cacao, en tabac et en autres produits du pays. Quelques boutiques de détail sont entre les mains de véritables señoras. Un salon communique avec la petite loge garnie de rayons, et comme les clients sont rares, c'est dans le salon que la marchande passe la plus grande partie du jour à recevoir des visites, à jouer de la guitare et même à fumer les cigares odorants de Palmira.

Au-dessous de cette espèce d'aristocratie commerçante, se trouve la classe nombreuse des *pulperas*, petites marchandes dont les établissements donnent à Cartago une physionomie particulière. La pulpéra, d'ordinaire, est assez jeune, quelquefois mariée; quelquefois elle se dit veuve : c'est plus qu'une grisette, c'est moins qu'une dame; elle n'oserait porter des souliers ou des bottines, l'alpargate suffit à son rang : un peu coquette, un peu jolie, curieuse par oisiveté, médisante par habitude, elle fait de sa boutique le centre d'une petite coterie. Son commerce d'ailleurs est lucratif : on trouve chez la pulpéra de la chandelle et des confitures, de la mercerie et du tabac, du maïs, du sel, du chocolat, du rhum, de la chicha, de l'anisette; le fromage y côtoie la cannelle, les miroirs, les bijoux faux, le cirage. Ceux qui n'ont besoin de rien et ne veulent que perdre leur temps demandent des cigares : à force d'acheter des *papelitos*, on a droit à un siége, on fait partie du club des habitués.

Les rues sont solitaires; le peu de gens qu'on y voit semblent embarrassés de tuer le temps. Seul le vendeur de cannes, qui suit nonchalamment sa mule, paraît occupé à quelque chose; encore trouve-t-il trop fatigant de crier sa marchandise, et vous devez le guetter au passage sous peine de laisser jeûner votre monture à l'écurie.

Les environs de Cartago sont charmants. Au delà d'une demi-enceinte de collines, qui limite vers le sud les jardins des faubourgs, s'étend une campagne entrecoupée de petits étangs, de cours d'eau ombragés, semée de villas et d'habitations rustiques. On y cultive la canne à sucre et surtout le maïs, qui donne d'admirables récoltes. Les espèces les plus productives sont : le *Lea virginica* et le *Lea versicolor*, dont les épis portent de 500 à 600 grains, de sorte que la se-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

mence produit, en moyenne, douze cents pour un dans un terrain qui ne réclame ni engrais ni labour, et peut donner deux récoltes par an. Dans ce pays favorisé, la terre est, si j'ose dire, trop généreuse, puisque sa fécondité retarde le progrès. Ici, la culture intelligente et laborieuse imposée à l'Europe n'est point nécessaire : un sol riche et un climat bienfaisant n'exigent de l'homme que peu de jours de travail pour la subsistance d'une année. L'égrenage du maïs se fait encore à la main, en frottant deux épis l'un contre l'autre, et il en sera ainsi jusqu'à l'introduction de machines qu'on n'aurait pas besoin d'importer toutes montées. Le modèle et les pièces en métal suffiraient. Les menuisiers du pays seraient assez habiles pour installer l'appareil. Il faudrait aussi introduire dans l'Amérique du Sud un engin portatif pour décortiquer le maïs, et un autre pour le réduire en pâte après la cuisson.

Loin de penser avec Humboldt que le maïs ait été apporté d'Amérique en Europe et en Asie, je croirais plutôt à son introduction dans le nouveau continent par les premiers émigrants de l'ancien monde qui le peuplèrent à des époques inconnues. Mais j'aime autant reconnaître que la bonne mère Nature a fait croître à la fois la plus utile des céréales dans les régions les plus éloignées.

Dans la Nouvelle-Grenade, le maïs forme, avec la banane, la base de l'alimentation. Les habitants actuels le préparent d'une manière aussi primitive que leurs ancêtres indiens. Pour faire les *arépas*, ou pains de maïs, le grain, mondé et décortiqué en partie dans un grand mortier de bois, est d'abord débarrassé des impuretés par un lavage à grande eau et cuit à l'étuvée. Lorsqu'il est refroidi, on le broie sur une *piedra de moler*, pierre à moudre, bloc de syénite ou de porphire à surface légèrement concave, monté sur un trépied en bois. La molette consiste en un caillou roulé de forme oblongue, que l'on saisit à deux mains. Après avoir passé deux ou trois fois sous la molette, les grains, gonflés et ramollis par la cuisson, se trouvent convertis en une pâte homogène. Une poignée de cette pâte façonnée en boule, puis aplatie entre les mains, est déposée sur le *cayana*, plaque de terre cuite sous laquelle brûle un feu clair. Après avoir été retournée plusieurs fois, l'arépa présente une couleur blonde dorée très-appétissante. C'est un pain savoureux, également bon chaud ou froid.

Une autre préparation très-importante du maïs est la *mazamorra*, sans laquelle un travailleur ne croirait jamais avoir bien dîné. La mazamorra m'a semblé digne de figurer sur les tables les plus luxueuses. Pour l'obtenir, on fait tremper le maïs pendant douze ou quinze heures dans de l'eau tiède, puis on le fait bouillir, en ajoutant à l'eau un peu de cendre pour la rendre légèrement alcaline, et lui donner la propriété de ramollir l'enveloppe cornée des grains. Lorsque ceux-ci sont cuits et bien gonflés, on les décortique en les frottant sur la pierre à moudre. Pendant ce temps, l'eau de la cuisson s'est reposée et éclaircie ; après l'avoir décantée et sucrée, on y remet les grains blancs comme la neige, un peu fermes sous la dent, et d'un goût fort agréable. En substituant le lait à l'eau alcaline, on a un mets que je recommande aux palais les plus délicats. Quoique très-nourrissante, la mazamorra ne fatigue pas les malades, et son usage est précieux dans les convalescences.

Goître et éléphantiasis. — Dessin de A. de Neuville, d'après un croquis de l'auteur.

Avec la pâte d'arépa on fait encore les *bollos*, destinés surtout aux voyages : on en remplit les spathes d'un épi et on les fait rôtir légèrement sous la cendre.

Les moulins étant fort rares, et réservés à la mouture du blé dans les régions froides, on ne fait aucun usage du maïs sous forme de farine ou de gruau.

On prépare quelquefois des arépas de maïs dit *chocolo*, dont le grain est encore un peu laiteux et sucré : c'est une espèce de pain de luxe, excellent surtout avec du lait, mais dont il faut user avec modération. On croit qu'il prédispose à ressentir les influences paludéennes et provoque des récidives de fièvres intermittentes.

Le maïs sert encore à fabriquer une espèce de bière appelée *chicha*, que les Espagnols trouvèrent partout en vogue au temps de la Conquête, et dont l'usage se

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

conserve dans toutes les régions où croît la féconde graminée. C'est la boisson favorite; on la réserve pour les jours de fête et de gala : l'eau pure, prise à la fin du repas, suffit d'ordinaire à ce peuple très-sobre. La bonne chicha se fait en laissant fermenter ensemble du maïs et du suc brut auxquels on a mêlé un peu de levûre pour accélérer l'opération. Le liquide ainsi obtenu est légèrement trouble, riche en alcool, d'une saveur un peu piquante, due à la présence d'une faible quantité d'acide acétique. Soumis à la distillation, il fournit une bonne eau-de-vie. Celle-ci se fabrique le plus souvent avec le maïs fermenté seul; elle n'a pas de mauvais goût, mais on ne la consomme qu'aromatisée au moyen de l'anis. L'*anizado* ainsi obtenu est la seule liqueur forte d'un usage général parmi les Néo-Grenadins.

Les anciens Indiens composaient pour la guérison

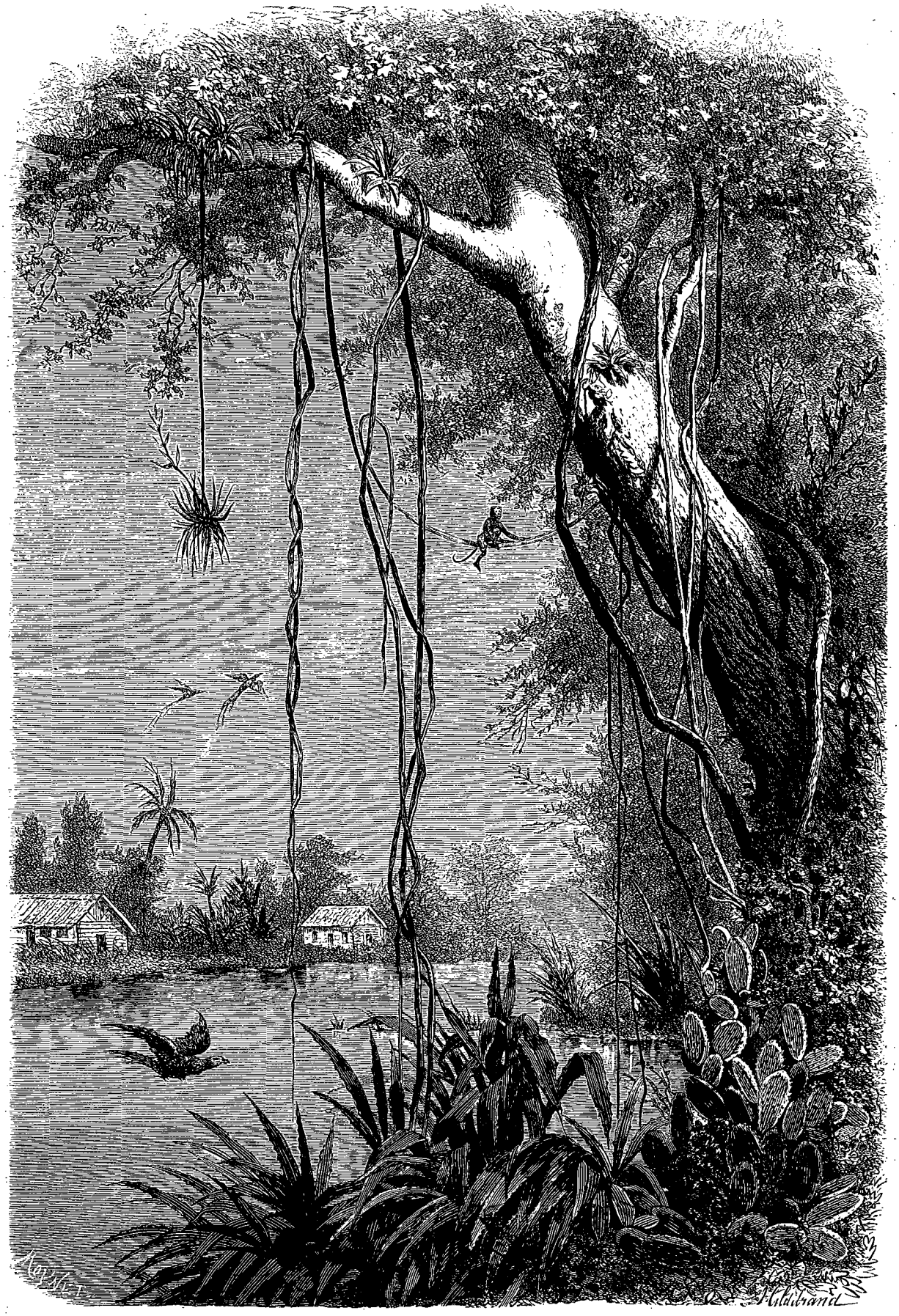
Marchand de cannes à Cartago. — Dessin de A. de Neuville, d'après un croquis de l'auteur.

de certaines maladies une chicha médicamenteuse, dans laquelle ils faisaient entrer principalement la salsepareille et le gayac. Cette tradition se conserve dans quelques localités.

Dans les régions chaudes, on pourrait retirer des tiges de maïs un jus sucré donnant par évaporation un sirop analogue à celui que l'on obtient du sorgho. C'est ce que faisaient les Péruviens d'autrefois. Lorsque l'industrie aura pénétré dans ces riches contrées, elle transformera sans doute les diverses manières d'utiliser le maïs, peut-être en fera-t-elle même du papier, — j'en ai vu de beaux et bons échantillons, — mais alors disparaîtra la faiseuse d'arépas, dont le travail rappelle au voyageur la poétique simplicité des mœurs antiques.

J'ai entendu ici accuser le maïs de deux méfaits dont

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Vue du Cauca, près de Cartago. — Dessin de Moynet, d'apres un croquis de l'auteur.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

il est bien innocent. On prétend qu'il cause, en partie du moins, deux maladies, l'une épidémique dans certains cantons : le goître, et l'autre assez rare : l'éléphantiasis.

On voit à la Nouvelle-Grenade, surtout dans la vallée de Neiva, des goîtres de dimensions énormes, au point que l'on voit des individus obligés de retenir dans un foulard la masse hypertrophiée qui leur descend sur la poitrine. Dans la vallée du Cauca, le remède se trouve auprès du mal : c'est le sel de Burila. Dans l'analyse que j'ai faite de l'eau salée de ces sources, j'ai constaté la présence d'une forte proportion d'iodure de sodium : ce qui explique l'effet curatif bien constaté de ce sel, qui s'administre à l'intérieur et s'applique en sachet autour du cou. Les eaux mères, résidu de la cristallisation du sel, m'ont donné des résultats remarquables dans le traitement du goître chez de jeunes sujets.

C'est à Cartago que j'ai vu le cas le plus hideux — j'allais dire le plus beau — de la dégénérescence hypertrophique de l'épiderme et du derme, appelée éléphantiasis. L'infortuné qui en est atteint voit ses pieds et ses jambes grossir, se crevasser, se couvrir d'écailles furfuracées, perdre toute forme humaine et prendre une couleur grise de boue desséchée; sa jambe rappelle presque une jambe d'éléphant, d'où le nom de cette affreuse maladie, jusqu'ici sans remède.

J'ai connu un homme qui, après avoir vainement essayé de tous les moyens, se soumit, de désespoir, à une terrible épreuve sur le conseil d'un Indien, homéopathe sans le savoir : il se laissa mordre par un *Pulbucauna*, serpent dont le venin produit une éruption pustuleuse suivie de gangrène et de mort. Dès que se manifestèrent les premiers effets du venin, l'Indien administra au patient des antidotes puissants pour enrayer l'empoisonnement, qui ne produisit qu'une longue maladie, sans aucune action sur l'infirmité qu'elle devait guérir.

La grande vallée. — Population. — Climat. — Agriculture et commerce. — Élevage. — Exercice du lasso. — Mœurs et coutumes. — Le bambou et ses usages. — La légende de Quérémie. La vierge de Chiquinquira. — Les Napangas. — Bals des petits anges.

Au delà de Cartago s'étend la grande vallée du Cauca, longue d'environ cinquante lieues sur six ou huit de largeur. C'était, au temps de la conquête espagnole, une des parties les plus peuplées de la Nouvelle-Grenade. Un des capitaines de George Roblédo, Sébastian Bélabazar, parti de San Franciso de Quito, en 1535, fut le premier étranger qui reconnut la vallée, en descendant des cordillères de Popayan. Les habitants en étaient comparativement barbares; quelques tribus, dédaignant l'agriculture, ne vivaient guère que de chasse. Quand le gibier devenait rare, elles faisaient des razzias chez leurs voisins pour se procurer des vivres, c'est-à-dire des hommes qu'on parquait, qu'on engraissait et qu'on débitait par quartiers dans des boucheries publiques. Herréra dit, dans sa *Géographie*, que les Indiens Paéces et Pijaos dévorèrent ainsi la population de Buga.

Aujourd'hui il n'y a plus d'Indiens dans la vallée du Cauca. Le petit nombre de ceux qui survécurent à la Conquête émigrèrent dans le territoire de Mocoa, contrée inexplorée, sur les confins du Brésil.

Ils ont été remplacés par les peuplades moins indépendantes des cordillères voisines, qui ne tardèrent pas à s'allier à des Espagnols et même à des nègres. La population actuelle provient de ces divers mélanges, avec prédominance du type espagnol.

La vallée proprement dite jouit du climat des régions chaudes; l'altitude de Cartago est de neuf cent soixante-dix mètres. Les bords du fleuve ne sont malsains que dans les parties boisées ou sujettes à des inondations fréquentes. A mesure que l'on s'élève sur les pentes douces formant la base des cordillères, on jouit d'un climat très-sain, tiède, frais ou même froid si on le désire. La nature, sans offrir les splendeurs étonnantes des rives de la Magdalena, est partout féconde et charmante . ici des forêts pleines d'orchidées, là des espaces couverts de roseaux, plus loin de vastes savanes; des ruisseaux, des rivières serpentent dans des bosquets, des champs, des jardins.

Dans la vallée du Cauca il n'y a pas de pauvres; les quelques centaines de vagabonds qu'on y rencontre vivant aux crocs d'autrui n'auraient qu'à le vouloir pour gagner leur vie : ils préfèrent voler des provisions, un cheval, tricher au jeu, mais ils n'arrêtent pas les voyageurs et ne tuent personne, sinon peut-être en temps de guerre civile.

La richesse étant assez régulièrement répartie, le commerce de consommation ne peut manquer d'être florissant. La plupart des marchandises vendues sont importées des États-Unis et d'Europe par le port de Buénaventura, sur le Pacifique, la rivière Dagua et Cali : ce sont principalement des cotonnades blanches et écrues, des indiennes, choisies de préférence à petits dessins et de nuance mauve ou violette, des *ponchos* rayés, des robes suisses en mousseline brodée ou à dispositions, de petits châles carrés en coton ou en laine, qui remplacent la mantille dans les classes moyennes, des soieries et des mérinos unis noirs pour robes de messe, des châles en soie brochés, des mantilles, des flanelles bleu et rouge, un peu de draperie, des coutils rayés, des articles de pharmacie; enfin, comme objets de luxe, d'un usage restreint, quelques articles de Paris. Antioquia fournit des chapeaux et des bijoux d'or; Pasto, des *ruanos* imperméables, dont les couleurs ne s'effacent jamais.

Les seuls articles d'exportation sont le quinquina des environs de Popayan, que l'on expédie en Europe, le tabac et le cacao qui prennent la route de l'État d'Antioquia. Un voyageur qui a passé par Cartago il y a peu d'années dit que le cacao s'y vend deux sous la livre ! Ce ne serait pas la peine de le récolter. Le prix varie entre un franc et un franc vingt-cinq en temps ordinaire. Mais le voyageur dont je parle était si pressé

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

qu'il a pu inscrire sur son carnet quelques erreurs; il nous dit avoir cravaché d'honnêtes propriétaires de mules qui ne voulaient pas exposer leurs bêtes à un long voyage de nuit. Du temps où je vivais à Cartago, celui qui se serait octroyé pareille fantaisie l'aurait payée sur l'heure. Les Grenadins sont doux, polis, mais ils ne permettent point ces procédés cavaliers.

La vallée du Cauca produit non-seulement du cacao, du tabac, de la canne à sucre, mais aussi, dans les parties les plus élevées, des pommes de terre, des haricots, du blé. L'agriculture y est négligée, faute de chemins pour l'exportation des denrées. L'indigo, le coton, la vanille y croissent spontanément, mais ne sont cultivés nulle part. La vanille sauvage est presque toute de l'espèce appelée dans le pays *platanillo* (petite banane), à gousse charnue, courte et moins odorante que celle de la *vanilla fina*.

Le voyageur qui a vu vendre à Cartago le cacao de première qualité deux sous la livre ajoute : « La vanille, si chère en Europe, s'y donne pour rien. » Oui, quand il s'agit d'une gousse ou deux, pour mettre dans le porte-cigares, et c'est un présent d'autant plus goûté que l'article ne se trouve à vendre nulle part, à aucun prix.

Il est, en effet, difficile de s'en procurer, même des échantillons, car les singes sont très-friands et mangent ce fruit avant qu'il soit mûr En outre, cette plante parasite et grimpante s'enroule jusqu'à la cime des grands arbres, et ses fruits sont rarement accessibles.

La culture de la vanille en berceaux, dans des bois éclaircis, donnerait d'excellents résultats, si l'on pratiquait la prolification artificielle, car, à l'état de nature, les fleurs restent presque toutes infécondées. Il faudrait aussi faire la chasse aux singes et aux cassiques. Même dans l'état actuel des communications, cette industrie serait très-profitable. Mais la vanille croît lentement et la première récolte se fait attendre plusieurs années. Dans un pays où l'argent placé sur hypothèque, et avec deux cautions accessoires, rapporte de quinze à dix-huit pour cent, et où l'on n'est jamais sûr de vivre longtemps sans révolution, on recherche les spéculations à courte échéance. On n'y cultiverait pas le cacao si ce n'était, pour toutes les classes, un article de première nécessité.

La principale source de richesses de la vallée du Cauca consiste dans l'élevage des bœufs et des chevaux. Les riches propriétaires comptent par milliers leurs têtes de bétail; la plus humble cabane a son troupeau. Les animaux paissent toute l'année en liberté. Deux ou trois fois par mois, le maître, accompagné de son majordome et d'aides nombreux, fait sa tournée dans les pâturages pour donner du sel aux troupeaux, marquer les jeunes bêtes, choisir celles qui sont à point pour la vente, et tuer les larves d'œstres.

On choisit pour les animaux un sel contenant une certaine proportion de sulfate de magnésie, dont les propriétés, légèrement purgatives, sont très-favorables à l'engraissement. Le sel devient indispensable aux troupeaux qui s'y sont accoutumés. Pendant la guerre civile dont j'ai été le témoin, une des plus grandes calamités pour le Cauca fut le manque de sel : cette denrée atteignit le prix de dix à douze francs la livre. Les animaux privés de cet excitant dépérirent, un tiers mourut de marasme ou de maladies inconnues.

Les chevaux du Cauca sont assez renommés dans les États voisins, où l'on envoie les sujets destinés à la selle et dressés au *paso*, espèce de pas relevé qui ne permet pas au cheval un grand développement d'allure, mais évite au cavalier toute fatigue. Avec des soins, on améliorerait facilement cette race dégénérée de l'arabe. Les poulains vivent en liberté jusqu'à quatre ans environ, de sorte que leur éducation est ensuite assez difficile, et qu'à cet âge leurs forces sont déjà trop développées pour que les soins de l'écurie et l'usage du maïs leur donnent l'élégance désirable

L'élevage des mules est beaucoup plus important que celui des chevaux et donne de meilleurs résultats. Malheureusement, les ânes de grande taille et de bonne race sont fort rares et d'un prix très-élevé, car on est obligé de les importer d'Europe

Les collines un peu pierreuses et les pentes des contre-forts de la Cordillère sont très-favorables à la production d'une bonne race de mules pour le trafic des régions montagneuses. Sur ce terrain sec, accidenté, abrupt, couvert d'une végétation peu abondante, mais substantielle, les jeunes mules acquièrent toutes les qualités requises pour le service de la montagne : chairs fermes sans graisse, membres secs, sabot élastique et résistant, œil et pied assurés. Les bonnes mules de charge, jeunes, valent trois cents à quatre cents francs. Les mules de selle, qui prennent sans effort l'allure du *paso* et n'ont que de légers défauts de caractère, se vendent de six cents francs à mille francs. Pour le propriétaire d'une mule, un défaut connu a peu d'importance, car il est admis que cet animal en doit avoir au moins un. Beaucoup de mules ne se laissent monter que les yeux couverts. D'autres ne laissent pas serrer la sangle avant un quart d'heure de marche. Celle-ci ne peut souffrir que le cavalier porte des jambières en peau de tigre; celle-là jette à bas quiconque met le pied à l'étrier en tenant en main un objet tant soit peu embarrassant. Peccadilles que tout cela. Mais il s'en trouve qui craignent de se mouiller les pieds; d'autres qui ont la passion d'entrer dans les maisons; d'autres qui prétendent régler non-seulement leur allure, mais la longueur de la journée, ou qui s'échappent la nuit du pâturage, se cachent dans les bois, et ne se laissent prendre qu'après une longue chasse. La mule est indispensable; elle le sait peut-être, et s'amuse à faire endêver les gens.

Les troupeaux de mules et de chevaux errent en liberté, dans les pâturages, par groupes de vingt à trente. Pour s'emparer de l'un d'eux, on se sert d'une longue corde de cuir nommée *zoga* ou *lazo* et que nos lecteurs connaissent.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

L'exercice du lasso est un spectacle des plus attrayants quand quinze ou vingt cavaliers poursuivent à la fois des troupes effarées de chevaux à demi sauvages, qui fuient au galop la corde sifflante.

L'existence de l'*haciendero*, dans la grande vallée du Cauca, est à peu près celle que mène aussi le propriétaire des environs d'Antioquia, sinon que les hommes sont plus actifs ; ils aiment la vie au grand air, et ils se sentent mal à l'aise s'ils ne sont à cheval. Il y a chez eux quelque chose des goûts et des habitudes des *pamperos* de la République Argentine. Hardis, braves, adroits aux exercices du corps, ils ont l'intelligence prompte, un esprit poétique, l'amour enthousiaste des grandes choses. Ce qui leur manque, ce sont les idées pratiques et l'expérience.

Les femmes, sans se départir des vertus domestiques

Confection du pain de maïs. — Dessin de A. de Neuville, d'après un croquis de l'auteur.

si justement appréciées dans l'État voisin, sont moins timides, plus sociables, plus amies des distractions. Peu instruites, elles sont d'un commerce agréable; leur enjouement est de bon aloi ; leur esprit s'ignore ; elles témoignent une bienveillance qu'on prendrait ailleurs pour le désir de plaire.

L'hospitalité s'exerce simplement, largement, avec courtoisie : vous êtes le bienvenu, et vous gardez toute votre liberté. On vous donne la meilleure chambre, des domestiques et des chevaux ; on organise des excursions dans les sites pittoresques ; on vous mène chez les amis, chez les voisins ; chacun vous invite ; vous donnerez à l'un deux jours, à l'autre une semaine : il faudrait des années pour satisfaire tout le monde.

Les riverains du Cauca sont heureux autant que l'homme peut l'être : au milieu d'une belle nature, leurs besoins, qui n'ont rien de factice, trouvent aisément à se satisfaire. Ils ont le confort, et ne désirent

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Le lasso dans les savanes du Cauca. — Dessin de A. de Neuville, d'après un croquis de l'auteur.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

pas le luxe; ils jouissent de toutes les affections douces : ils n'aspirent point aux luttes de nos grandes cités. L'existence que l'on mène ici semble la plus conforme à la nature.

Presque toutes les habitations possèdent un bois de bambou : c'est un des traits caractéristiques du paysage. La gigantesque graminée sert aux usages les plus variés. Les bourgeons se mangent comme légume ou se confisent au vinaigre. Leur croissance est extrêmement rapide : une fois qu'ils ont atteint deux ou trois pieds de hauteur, ils grandissent de huit centimètres en vingt-quatre heures. Le bambou est adulte à l'âge de quatre à cinq ans. Il prend alors une couleur jaune paille; ses fibres siliceuses durcissent et font feu sous la hache; les deux ou trois premiers entre-nœuds de la base ne contiennent plus comme auparavant une eau cristalline et toujours fraîche, mais laissent échapper des concrétions de silice nommées *tabaxirs*. C'est le temps de l'abattre. Là où croît le bambou, le bois est presque inutile. Rien de plus élégant qu'une maison construite en bambou. Les troncs juxtaposés forment les murs, qui soutiennent une charpente de perches longues et résistantes, couverte de feuilles de palmier. La galerie qui l'entoure, la porte, les bancs sont en bambou. Les chaumes, fendillés à la hache, ouverts et aplatis, servent à faire des revêtements, des cloisons, des soupentes, des lits. Fendus en quatre ou six bandes et entrelacés à des piquets, ils forment des barrières d'une symétrie charmante. On en fabrique des ustensiles de ménage : réservoirs pour l'eau (plus commodes et moins fragiles qu'en terre), boîtes à sel, boîtes à chandelles, porte-amadou. C'est dans des nœuds de bambou que l'on recueille le baume de Tolu, la *resina caraïa*, le beurre de *Corozo*, au doux parfum de violette. Les musiciens en font un *guache*, plein de graines d'*Abrus precatorius*, ou bien, en le perçant de trous inégaux, une flûte éolienne.

Pour apprécier le parti que l'industrie pourrait retirer du bambou, il faut voir comment les Chinois le mettent en œuvre, depuis les solides charpentes jusqu'au treillis filigrané des tasses rotinées. L'un des ouvrages en bambou les plus remarquables a été le plateau, d'une seule tranche, mesurant quatre-vingts centimètres de diamètre, que l'empereur de la Chine offrit à la reine Marie-Antoinette.

Tous les peuples civilisés ont un langage des fleurs, symboles élégants qui parlent pour les timides, reliques dont la vue rappelle des émotions endormies. L'Europe a le *Vergiss-mein-nicht* (ne m'oubliez pas); le Cauca possède le *Quérémé* (aimez-moi). Le *Quérémé* (en botanique, *Thibaudia quereme*) est la fleur favorite de la jeunesse. Quoi de plus innocent que d'offrir une fleur? Et pourtant, quelles paroles vaudraient sa poésie? Quand la fleur a parlé, que pourraient murmurer les lèvres?

Le quérémé est de plus une plante miraculeuse; voici comment.

Le quérémé ne croît que près de Cali, dans un canton restreint, qui en a reçu le nom de *Quérémal*. Un jour, on y trouva une image en pierre qui pouvait passer, à la rigueur, pour une madone un peu dégradée, et cet essai d'un artiste inconnu fut placé dans une chapelle de la cathédrale. Le lendemain, à l'étonnement des fidèles, la lourde pierre n'était plus à sa place : elle avait pris son vol vers les bosquets embaumés du Quérémal. Un nouveau hasard l'y fit reconnaître, et l'on érigea sur le lieu une chapelle qui a ses croyants et ses pèlerins.

Les vierges miraculeuses sont en grande faveur à la Nouvelle-Grenade. Plusieurs se font concurrence. Cependant il en est une qu'on entend invoquer à tout propos : « *Valgame la virgen de Chiquinquira!* — Que la vierge de Chiquinquira m'assiste! »

*Chiquinquira*, en langue chibcha, veut dire brumes. Les Indiens avaient donné ce nom à une vallée, souvent remplie de nuées basses, qui faisait partie des terres concédées à Antonio de Santana, compagnon du conquérant Gonzalo Jiménès de Quésada. Santana y fonda une ville, c'est-à-dire qu'il y fit bâtir quelques cabanes. C'était vers l'an 1570. En ce temps-là, vivait à Tunja, capitale actuelle de l'État de Boyaca, un peintre nommé Narvaez. Le fondateur de Chiquinquira lui commanda une image de la Vierge du Rosaire et fit marché pour vingt piastres. Narvaez se mit à peindre sur une toile de coton fabriquée par les Indiens. L'image finie, voyant qu'il restait de chaque côté un espace libre, il y représenta saint André et saint Antoine. Santana suspendit le chef-d'œuvre dans une cahute qui, dit l'histoire, lui servait d'oratoire le jour et de poulailler la nuit. La sainte peinture ne tarda pas à se détériorer, et quand arriva 1586, on ne distinguait rien sur la toile qui pendait en loques. Mais Santana avait une cousine : un jour, pendant qu'elle priait la vierge vermoulue, elle vit la toile se détacher de la paroi, reprendre sa fraîcheur et rester suspendue en l'air jusqu'à ce qu'elle osât s'en emparer pour la porter à son parent, toute neuve et fraîchement vernie. Les dominicains de Bogota proclamèrent le miracle; l'archevêque, don Fray Luis Zapata de Cárdenas, approuva; on bâtit une église à laquelle le prélat concéda tous les priviléges canoniques. Une nouvelle église a été achevée en 1823.

Dans cette nouvelle demeure, au-dessus du maître-autel, sous un dais plaqué d'argent, on voit le tableau, couvert de pierreries et de joyaux, parmi lesquels on remarque un croissant d'or en dentelles de filigrane semées d'émeraudes, placé aux pieds de la vierge; une ceinture de diamants et d'émeraudes offerte par la duchesse d'Albe; une couronne d'or et d'émeraudes. La toile disparaît presque sous ces ornements.

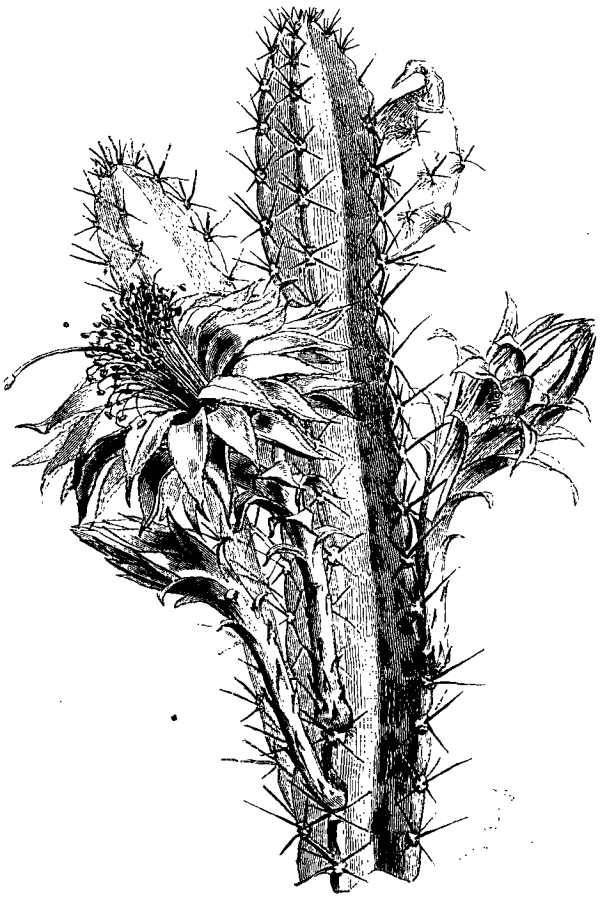
La Vierge de Chiquinquira attire chaque année environ trente mille pèlerins de tous les points de la Nouvelle-Grenade, de l'Équateur, du Pérou, du Vénézuéla et même d'Espagne. Les messes se payent de deux à dix piastres; les salvés et rosaires, de une à sept.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Il m'est impossible de ne rien dire des jeunes femmes qu'on appelle ñapanga. Celles du Cauca, célébrées par les poëtes du pays, ont souvent besoin d'indulgence ; mais elles méritent toujours quelque sympathie et conquièrent parfois un rang meilleur. La ñapanga est jeune et trouve naturel qu'on la dise jolie : elle a des yeux noirs aux longs cils, des dents charmantes, des cheveux qu'à Paris on croirait plus beaux que nature, une démarche gracieuse, quelque chose de vif et d'attrayant dans toute sa personne. Son costume est simple et coquet. Une jupe de mousseline un peu bouffante, rose, blanche ou lilas, laisse apercevoir le jupon brodé à jour et des pieds nus protégés par une simple alpargate. Une ceinture aux couleurs vives retombe en franges sur la jupe. Le buste n'est protégé que par une chemise de forte mousseline brodée en couleur, qui laisse nus le cou et les bras. Dans la rue, un *pañelo*, ou châle de laine souple, retenu au sommet de la tête, légèrement serré sur les reins et croisé sur la poitrine, complète ce costume attrayant. Pour ornements, la ñapanga porte des pendants d'oreilles en filigrane d'or, un rosaire d'or autour du cou, quelques bagues au chaton d'émeraude.

La ñapanga travaille : elle fait des cigares, occupation peu rétribuée. Elle joue un peu de la guitare ; elle aime la poésie, cause bien, écoute mieux encore. Elle est fidèle à son ami de cœur. Quand la ñapanga vieillit, elle change de nom ; il en est qui se marient, d'autres se font dévotes ; beaucoup deviennent *pulperas :* c'est leur retraite.

Le triomphe de la ñapanga, c'est la danse du bambuco ou des *vueltas*, espèces de pantomimes chorégraphiques. Aussi ce plaisir est-il un de ceux que recherche le plus la jeunesse du Cauca. On danse à propos de naissances, de mariages, dans les pique-niques, dans les simples réunions de circonstance ; on danse même pour fêter les *petits anges*. Les bals des petits anges sont particuliers au pays, dans les classes moyenne et inférieure. Quand un enfant très-jeune vient à mourir, les parents l'habillent de ses plus beaux vêtements, le couvrent de bijoux et le déposent au centre d'une petite chapelle improvisée avec des rideaux, des images, des miroirs, des étiquettes dorées, des rubans et des fleurs. Les amis sont convoqués pour le soir. La réunion n'a rien de funèbre. On ne vient pas à un deuil, mais à une fête. La mort, en faisant un vide, a laissé une joie. Il y a un enfant de moins, un ange de plus. La mère elle-même, dit-on (chose difficile à croire tant elle est contraire à la nature !), ne pleure pas. Elle ne regarde plus le berceau, mais l'autel du chérubin. Sa présence est une bénédiction ; la joie doit régner sous le toit qui l'abrite : on danse, on rit, on chante, et ce qui paraîtrait ailleurs une profanation est ici l'expression d'une idée religieuse. Les proches, les amis implorent le privilége de fêter aussi chez eux le petit ange : cela leur portera bonheur. Ainsi les bals se succèdent pendant plusieurs jours.



Cactus Pitajaya. — Dessin de A. Faguet, d'après nature.

Roldanillo. — La famille des Cactus. — Un savant sans livres. — Mes collections s'enrichissent. — La tonga. — En route pour Palmira et Cali. — Culture du tabac dans la Nouvelle-Grenade. — Les vertus médicinales du goyavier. — Les volontaires. — Une armée improvisée.

Sur l'invitation de quelques amis, je résolus d'aller passer à Roldanillo une partie des loisirs que m'imposait la guerre civile. Roldanillo est une petite ville sur la rive droite du Cauca, au pied de la Cordillère. Le climat y est délicieux, l'air sain, les environs sont pleins de scènes alpestres ou tropicales. Je n'ai jamais vu de lieu plus propre à la retraite d'un philosophe ou d'un artiste. Pendant la révolution, plusieurs des familles les plus distinguées du Cauca l'avaient choisie pour résidence. Pour toutes ces raisons, mon séjour, qui devait être d'une ou deux semaines, se prolongea pendant plusieurs mois.

De Cartago à Roldanillo le chemin est assez bon et pittoresque. Les orchidées abondent sur les vieux arbres ; dans les parties découvertes et un peu arides végètent de belles espèces de cactus. L'*Opuntia* y acquiert des dimensions colossales, et ses rameaux en raquette, semblables à des feuilles difformes plutôt qu'à

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

des branches, sont chargés de grosses figues au suc rafraîchissant. Parmi ces végétaux étranges domine le *Cactus Pitajaya*. Ses tiges articulées, munies d'un ort squelette ligneux, atteignent, lorsqu'elles trouvent un soutien, une longueur de huit à dix mètres. Sa fleur n'a pas de rivales parmi les plus belles des Cactus. Le robuste pédoncule est couvert de bractées ou écailles d'un vert tendre qui s'allongent graduellement, pâlissent et se transforment en une triple ou quadruple couronne de longs pétales d'un blanc mat.

Parmi mes lettres de recommandation s'en trouvait une pour don Antonia Monson. Ruiné par l'émancipation de ses esclaves, qui exploitaient des mines d'or au Choco, il était venu chercher dans cette petite ville le repos de ses dernières années. C'était un vieillard comme les peint Homère, chargé d'années, de vertus et aussi de science, si l'on peut donner ce nom à l'accumu-

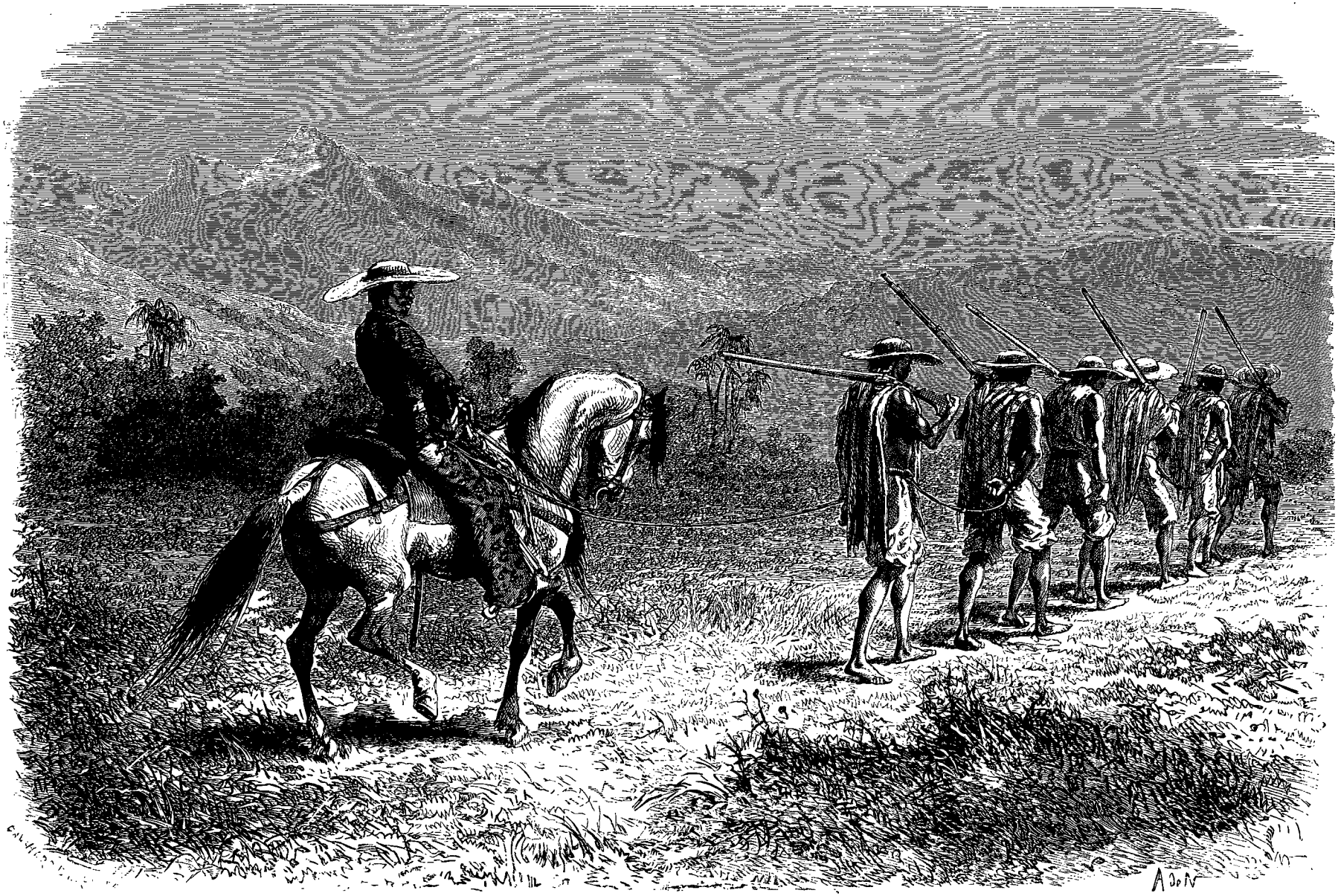
Napangas (jeunes femmes de la vallée du Cauca). — Dessin de A. de Neuville, d'après un croquis de l'auteur.

lation de remarques ingénieuses, de traditions, et d'expériences personnelles sur les phénomènes de la nature.

Don Antonio m'accueillit avec une bienveillance paternelle. Il fut convenu que nous nous verrions souvent. Nos conversations roulaient presque toujours sur l'histoire naturelle. Il m'apprenait des faits, je lui exposais des théories. Chose singulière, il n'avait jamais lu aucun ouvrage relatif à sa science favorite. Ses observations y gagnaient en originalité, mais elles manquaient souvent de critique, et l'on s'étonnait de trouver tant de crédulité réunie aux connaissances pratiques d'une longue expérience. Grand collectionneur, il avait recueilli des exemplaires d'une foule de plantes, des échantillons de gommes, de résines, de minéraux. Je dus à sa libéralité plusieurs de mes plus beaux spécimens, et j'ai souvent mis à profit les notes prises sous sa dictée.

J'ai dit que don Antonio mêlait à son savoir beaucoup de crédulité. Un jour que j'avais perdu un objet de quelque valeur, il m'indiqua un moyen infaillible,

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Les volontaires. — Dessin de A. de Neuville d'après un croquis de l'auteur.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

disait-il, de le retrouver : je n'avais qu'à prendre la *Tonga*, ou même l'administrer à un jeune Indien pur sang. Il m'assurait en avoir expérimenté lui-même les effets : « Je revenais de Cali, me raconta-t-il, portant au petit doigt une bague de prix que je devais remettre à un ami. Quand j'arrivai chez moi, la nuit était assez avancée. Je m'aperçus que j'avais perdu la bague; la première émotion passée, je pris la tonga : dans une espèce de rêve, je vis la bague sur le chemin, non loin d'ici. Je partis avant l'aube pour le lieu ainsi reconnu, et quelques heures plus tard, je rapportais le bijou. Dans la vallée du Cauca et les États voisins, la tonga remplace nos somnambules. On y a recours pour découvrir les objets volés ou perdus, les mines et les trésors cachés..

Ne faites pas en ce pays l'incrédule, car vous perdriez de merveilleuses histoires. On appelle ici tonga le *Datura sanguinea*, ou plutôt ses graines, qui sont narcotiques et enivrantes, propriétés que les Indiens connaissaient déjà, car les prêtresses du temple du Soleil, à Sogamozo, en mangeaient pour se procurer l'esprit divinatoire. Voulant faire plaisir à mon ami, je tentai l'expérience. Nous fîmes prendre à un Indien d'une quinzaine d'années douze graines pilées avec du sucre. Au bout d'une demi-heure, il donna quelques signes d'excitation cérébrale, gesticula et grogna quelques mots inintelligibles. Aucune de ses réponses n'avait le sens commun. Peu à peu l'effet excitant de la solanée fit place à la réaction narcotique, et le jeune garçon tomba dans la stupeur. Don Antonio attribua ce manque absolu de clairvoyance à quelque défaut de race; pour lui la tonga était infaillible.

Je partis de Roldanillo pour Tulua, sur la rive droite du Cauca. Tulua est le chef-lieu d'une province et la résidence d'un gouverneur qui, trouvant trop ennuyeux le séjour de la petite ville, était allé s'installer à Roldanillo. De Tulua, je gagnai Buga, justement renommée pour la beauté de ses femmes, puis Palmira, ville toute nouvelle, mais déjà importante, qui doit sa rapide prospérité aux grandes cultures de tabac établies dans les environs.

La Nouvelle-Grenade a trois centres de production du tabac : le Carmen, sur la rive gauche du bas Magdalena, dans l'État de Bolivar, à proximité des ports de Carthagène et de Barranquilla; Ambaleima, vers la limite de la navigation du Magdalena; Palmira, dans la vallée du Cauca. Le Carmen et Ambaleima expédient une partie de leurs produits en Allemagne. Palmira alimente les marchés de l'intérieur, en attendant qu'un bon chemin vers le Pacifique lui ouvre aussi les marchés européens. J'ai vu cultiver le tabac dans toutes les régions chaudes de la République, et partout les planteurs réussissaient, ayant soin d'écheniller avec persévérance et de ne cueillir les feuilles qu'à maturité complète.

Sur les marchés de l'intérieur, le tabac en feuilles, de bonne qualité, se vend de cent à cent vingt-cinq francs le suron d'environ cent livres. Les cigares se détaillent au prix de trois à quatre francs le cent. Une des principales occupations des femmes consiste à faire des cigares pour leur mari, leurs fils, leurs frères. Il faut n'avoir pas de famille pour être réduit à chercher ce luxe indispensable chez la pulpera.

La consommation est énorme, car la plupart des femmes et même des enfants fument autant que les hommes. Le commerce du tabac est libre, le peuple ne tolérerait pas de droits, et cependant il consent au monopole de l'eau-de-vie, qui est affermé, dans chaque ville ou village, moyennant une redevance fixe. Un impôt modéré sur le tabac donnerait au gouvernement les ressources nécessaires pour établir des routes; mais proposer cet impôt, ce serait, pour ainsi dire, décréter la révolution.

Les Indiens des deux Amériques vivant de la vie naturelle, recherchaient dans la fumée du tabac les mêmes sensations que les peuples policés de notre temps

Les Gaulois et les Germains humaient la fumée de chanvre brûlé sur des pierres rougies au feu. C'est de la même manière que les Indiens de l'Amérique du Sud faisaient usage du tabac. Leur procédé toutefois était un peu perfectionné. Oviédo nous le fait ainsi connaître dans son *Histoire des Indes :* « Les Indiens, entre autres vices auxquels ils sont adonnés, en ont un fort mauvais : c'est qu'ils prennent je ne sais quelles fumées qu'ils appellent *Tabacos* quand ils veulent sortir de leurs sens, ce qu'ils font avec la fumée ou parfum d'une certaine herbe qui est, à ce que j'ai pu entendre, comme un arbrisseau, et qu'on appelle en castillan *veleno*, vulgairement hanebane ou jusquiame, qu'ils prennent en cette sorte. Les caciques et principaux avaient petits bâtons creux fort polis et bien faits, de la grandeur d'environ une palme et de la grosseur du petit doigt de la main, avec deux petits tuyaux répondant à un, le tout d'une pièce. Ainsi ils les mettaient dans leurs narines, et l'autre bout simple en la fumée de l'herbe qui ardait. Ainsi ils prenaient et recevaient la vapeur et fumée, une, deux, trois et plusieurs fois, tant qu'ils pouvaient, jusqu'à ce qu'ils demeuraient sans aucun sentiment, longtemps étendus en terre, ivres et endormis d'un grief et fort pesant sommeil. Ils appellent cet instrument à deux tuyaux Tabaco, et non pas l'herbe ou sommeil qui les prend, comme aucuns le pensaient. »

Nous voyons dans cette vieille traduction du vieil espagnol d'Oviédo que le mot tabac vient de l'espèce de pipe des Indiens, et non pas de la plante à laquelle on l'applique, ou d'une île Tabago. Colomb dit d'ailleurs des habitants de Guanuharri qu'ils humaient avec des tubes nommés *tabacos* la fumée de la plante et la rendaient par la bouche et par les narines.

Les Indiens cherchaient surtout à obtenir du tabac des effets narcotiques, analogues à ceux que les modernes demandent au haschisch. Les plus raffinés y ajoutaient quelque parfum, comme les amateurs de nos jours l'imprègnent de l'odeur de vanille. Antonio de Solis, dans son *Histoire de la conquête du Mexique*,

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

dit que Montézuma, après avoir pris, comme dessert, une tasse de chocolat mousseux, « fumait du tabac aromatisé par du liquidambar, vice que l'on appelait remède ou médecine. A cette pratique se rattachait quelque superstition, car le suc de cette herbe constituait l'un des ingrédients au moyen desquels les prêtres se procuraient une folie et une fureur passagères, toutes les fois qu'ils avaient besoin de perdre la raison pour écouter le diable. » Évidemment, Solis n'était pas fumeur, car il est bien sévère pour le *vice* de Montézuma. J'ai cependant trouvé le tabac traité avec encore plus de dédain dans une communication officielle d'un mandarin au consul américain à Canton. Après avoir indiqué les peines encourues pour l'introduction du tabac en Chine, le fonctionnaire termine par ces mots : « Nous vous prions, cher frère, d'en donner avis au Président de votre pays, afin qu'il sache que l'*immondice* employée pour fumer est défendue dans notre Céleste Empire. »

Mais le tabac survit à toutes les injures. Il paraît être devenu un besoin définitif pour un grand nombre de peuples, dans la même mesure que le coca du Péruvien, le bétel de l'Hindou, le chanvre et l'opium des Asiatiques.

Le temps n'est pas éloigné où la Nouvelle-Grenade pourra devenir un centre important de la production du tabac. Cette culture est une de celles qui méritent de fixer l'attention des étrangers; elle demande peu d'avances, et le prix de cette denrée permet de supporter des frais de transport élevés. La vallée du Cauca se prête spécialement à cette industrie, par un terrain excellent, des saisons très-régulières, une température chaude sans être brûlante. Ajoutez que les chenilles sont peu nombreuses, qu'il n'y tombe jamais de grêle, que les matériaux pour la construction des séchoirs sont à bon prix; enfin qu'il est facile de se procurer des travailleurs. Il ne faut qu'un peu de bonne volonté pour être heureux dans la vallée; quelques efforts de plus et l'on serait riche; mais si j'en crois ce que j'ai vu, on ne cherche la richesse qu'à défaut du bonheur.

De Palmira à Cali, la route n'offre rien de remarquable. Les paysages se succèdent sans variété. Des pâturages à perte de vue, des haciendas, de petites fermes, font une série de tableaux qui se ressemblent. Dans quelques endroits, principalement là où le terrain est sec, on traverse des bosquets de goyaviers sauvages, au tronc lisse, marbré, aux branches tordues, chargées de fruits rafraîchissants. Le goyavier (*Poïdium pyriferum*) est un arbre extrêmement utile. Non-seulement on prépare avec ses fruits une marmelade et une gelée très-estimée; mais les feuilles, et surtout l'écorce, sont riches en tannin et peuvent rendre des services à la médecine et à l'industrie. Pison, dans son traité *De morbis Indicis*, est le premier auteur qui appelle l'attention sur cet arbre, qu'il trouve « digne de figurer en Europe dans les jardins des princes. » Pendant une épidémie de dysenterie, n'ayant aucun autre remède sous la main, j'administrai avec le plus grand succès, à mes malades, une décoction d'écorce et de bourgeons de goyavier, dans tous les cas où l'action d'un tonique astringent se trouvait indiquée. J'ai également employé cette décoction, très-concentrée, pour exciter des ulcères atoniques, et les résultats en ont été satisfaisants toutes les fois que les malades ont pu s'astreindre à un régime tonique. Dans ces conditions, le goyavier produisait une prompte cicatrisation. Tombé dans l'oubli depuis Pison, il mérite une place d'honneur dans les officines.

Le Quérémé (aimez-moi). — Dessin de A. Faguet, d'après nature.

Comme nous sortions d'un de ces bosquets de goyaviers, je vis venir une file d'hommes les mains attachées derrière le dos, et tous reliés par une longue corde que tenait un militaire à cheval.

« Quels sont ces gens? demandai-je à mon domestique; sont-ce des forçats?

— Des forçats, non; ce sont des volontaires qui vont rejoindre leur corps. »

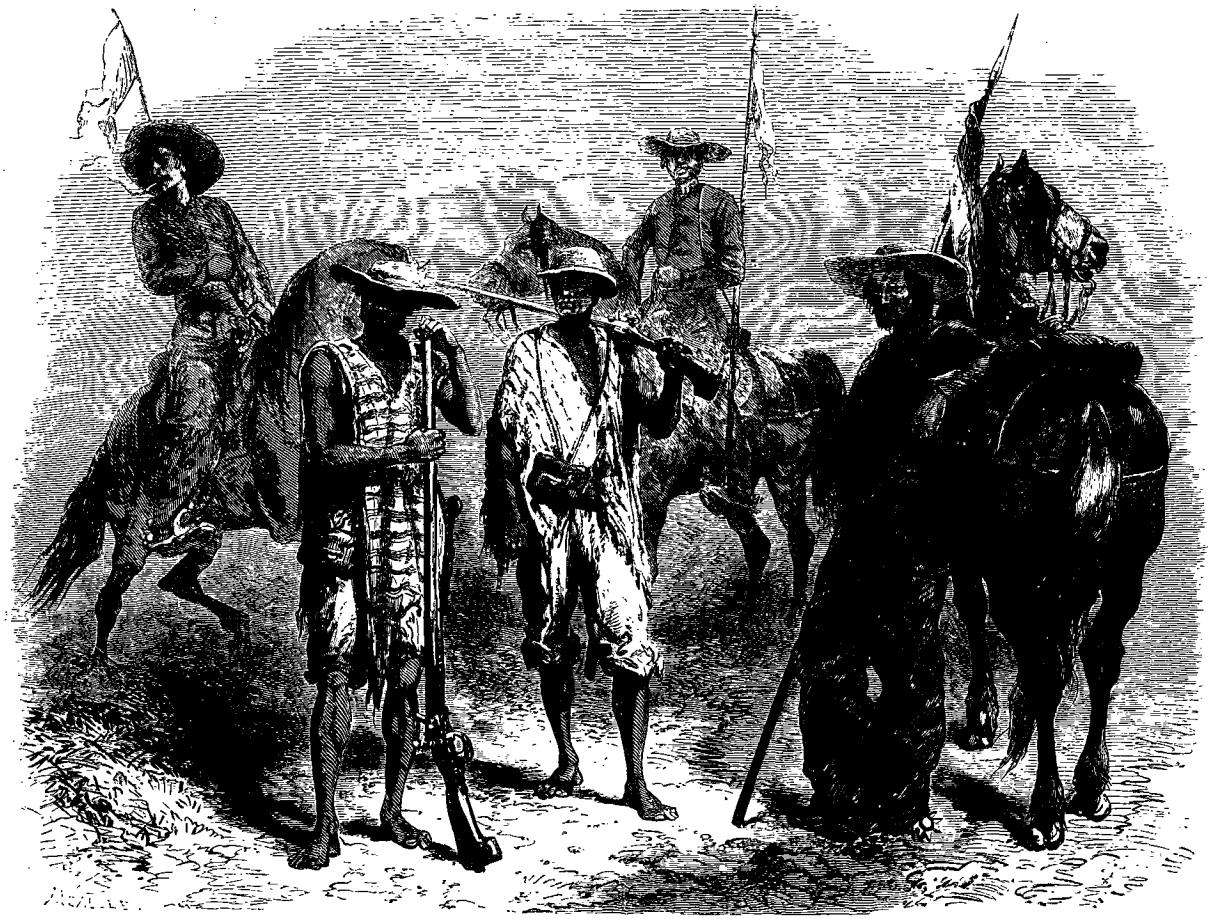
J'abordai, en le saluant du titre de colonel, le soldat qui conduisait la corde; il me dit qu'il conduisait ces recrues à Cali. Là, en huit jours, on les dresserait suffisamment pour en faire d'excellents soldats, animés de l'esprit de corps et capables de rester, sans être enchaînés, au quartier. La corde n'est une précaution que pendant la route. Voilà comme, en beaucoup de pays, on joue avec le mot liberté, et comme on conduit le troupeau humain avec des mots. Ces

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

cunes gens n'avaient aucune honte d'être attachés. Ne s'appelaient-ils pas des volontaires ?

Chemin faisant, nous rencontrâmes des détachements de troupes, légions improvisées que l'on concentrait vers le haut de la vallée du Cauca. Rien de plus étrange que ces ramassis d'hommes de toutes couleurs, de toutes tailles, équipés de la façon la plus grotesque. Pour le plus grand nombre, l'uniforme consistait en un *carriel*, sac de cuir suspendu en guise de gibecière, en un *machete* dans sa gaîne, et en un fusil à pierre. Quelques-uns n'avaient que le fusil; les moins favorisés formaient des corps de lanciers à pied, car les chevaux étaient devenus rares. Les officiers, tous à cheval, étaient fiers d'une vareuse de flanelle à boutons de cuivre, et portaient presque tous un vrai sabre. Un képi galonné était une rare marque de distinction.

Le jour de l'action, jour que l'on évite par tous les moyens, on ne peut pas demander beaucoup à des troupes sans instruction, sans discipline et sans esprit guerrier. Aussi les combats sont-ils de peu de durée. Les chefs connaissent parfaitement l'adage : *Best safety lies in fear*. « La crainte est la meilleure



Types de l'armée du Cauca. — Dessin de A. de Neuville, d'après un croquis de l'auteur.

sauvegarde. » C'est ce qui en fait autant de Fabius Cunctator. Ces sentiments étant les mêmes des deux côtés, les batailles ne sont pas meurtrières. J'ai vu tout un corps d'armée fait prisonnier par une troupe inférieure en nombre, après un combat de cinq minutes, pendant lequel il n'y avait eu ni tués ni blessés.

Non pas que les Néo-Grenadins soient lâches ! Ils ont fait leurs preuves dans la guerre de l'Indépendance; mais dans les tristes querelles où la plupart sont entraînés malgré eux, ils ne montrent aucune disposition à s'entre-tuer. Doués de toutes les qualités qui rendent la paix heureuse et féconde, ils subissent à regret les conséquences de la politique de quelques ambitieux, et se mêlent sans enthousiasme à des guerres fratricides. Dans une cause nationale, on retrouverait chez les Grenadins l'élan et la ténacité des vainqueurs de Boyaca.

Dr SAFFRAY.

*(La suite à une autre livraison.)*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Le rajah de Pannah et ses fils. — Dessin d'Émile Bayard d'après une photographie de M. L. Rousselet.

# L'INDE DES RAJAHS.

## VOYAGE DANS LES ROYAUMES DE L'INDE CENTRALE ET DANS LA PRÉSIDENCE DU BENGALE

PAR M. LOUIS ROUSSELET[1].

1864-1868. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

### XXXII (suite).

ROYAUME DE CHUTTERPORE.

De Chutterpore à Rajnughur. — Le Salâm du roi. — Kajraha. — Temples et ruines. — La foire du Holi. — Les poissons d'avril. Procession royale. — Les bacchanales. — Durbar d'adieu. — Rajgurh.

Le royaume de Chutterpore ne date que des dernières années du dix-septième siècle; il fut fondé sous le règne d'Aurangzeb par le roi Chutter Sâl. Ce Chutter Sâl était fils du célèbre Chanpatraé qui, lors de la chute d'Ourtcha, sous Shah Jehan, avait refusé de reconnaître l'empire mogol et s'était réfugié avec une bande de partisans dans les forêts de Pannah, d'où il sortait pour ravager la vallée de la Jumna. L'empereur Aurangzeb mit à prix la tête du bandit et Chanpatraé fut assassiné. Son fils Chutter hérita du commandement et commença contre les Mogols une guérilla implacable; peu à peu il s'emparait de tout le Bundelcund, et de simple chef de brigands se faisait proclamer Rajah. C'est alors qu'il fonda sa capitale, Chutterpore, au milieu des forêts qui lui avaient servi d'asile. Imitant la politique de son compatriote Birsing, il profita de la mort d'Aurangzeb pour se faire recon-

1. Suite. — Voy. t. XXII, p. 209, 225, 241, 257, 273; t. XXIII, p. 177, 193, 209, 225, 241; t. XXIV, p. 145, 161, 177, 193 et 209.



© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

naître dans sa souveraineté par le faible Bahadour Shah. Après lui, son royaume se morcela rapidement: les Maharates s'emparèrent des provinces de Gouna, Saugor et Kalpy, et plus tard le royaume de Pannah se détacha de la couronne de Chutterpore. Aujourd'hui, le Maharajah possède encore environ dix-neuf cents kilomètres carrés, avec une population de deux à trois cent mille âmes; ses revenus ne dépassent pas vingt lakhs de roupies.

2 *mars*. — Nous devons franchir les trente-huit kilomètres qui nous séparent du camp royal, dans la calèche qui nous a amenés de Mow à la capitale. Le pays que nous avons à traverser est des plus sauvages : ce n'est qu'une succession de petits plateaux entrecoupés de ravins et couverts en partie de jungles et de hautes futaies. Le sentier qui parcourt ces arides solitudes serait considéré en tout autre pays comme impraticable aux voitures ; mais les cochers indiens ne s'arrêtent pas pour si peu, et notre équipage, lancé à fond de train, vole sur ce sol rocheux et âpre; de temps à autre, quelque bloc énorme nous arrête ; on le contourne, et la course recommence avec une vitesse qui fait grand honneur à la solidité des ressorts anglais, mais qui enlève tout charme à ce voyage.

Sur tout ce long parcours, on ne rencontre pas un village; à peine distingue-t-on de temps à autre quelques misérables huttes, au plus épais du bois. Ces huttes sont habitées par une race demi-sauvage, mélange de Gounds et de Saïréas; on ne rencontre les véritables Gounds que derrière les montagnes de Pannah.

A huit kilomètres de notre destination, le sentier se perd tout à fait parmi les roches et force nous est de descendre de voiture. Mais le cas était prévu, car nous trouvons là un éléphant harnaché, sur lequel nous continuons notre route; son allure saccadée nous paraît bien douce après les terribles cahots que nous venons de subir.

Le roi est campé aux abords de Rajnughur, pittoresque petite ville, défendue par une citadelle qui couvre la hauteur. Nous apercevons, en passant, les bastions armés de canons, avec les servants à leur poste; quelques instants après, une salve de douze coups annonce aux environs notre heureuse arrivée dans l'enceinte du camp.

Nous y trouvons nos tentes installées sous un groupe d'arbres, et à peine y sommes-nous entrés, que le Maharajah nous envoie son Salâm. Il nous est apporté par un des nobles, accompagné de deux tchoubdars à cannes dorées et d'une longue file de serviteurs portant chacun, sur leur tête, un plateau chargé de fruits et de sucreries. Ces plateaux sont déposés à mes pieds; touchant chacun d'eux avec la main droite, que je porte ensuite à mon front, en signe d'aquiescement, je les fais distribuer à nos gens, y compris une bourse de cent roupies, qui se trouve parmi les présents. Nous échangeons ensuite quelques politesses avec le courtisan, qui se retire pour rendre compte de sa mission au Maharajah.

3 *mars*. — Dès le matin, le roi quitte Rajnughur pour Kajraha, dont les temples sont encore à cinq kilomètres d'ici. Nous partons nous-mêmes à éléphant; la route est encombrée par les pèlerins, qui continuent à affluer à la foire, quoique celle-ci touche à sa fin. Parmi ces milliers d'individus, je retrouve des types de toutes les provinces du nord et du centre de l'Inde : Brahmanes du Gange, Bengalis, Rajpoutans, Jâts, etc.; quelques-uns d'entre eux font le grand pèlerinage d'Hurdwar et viennent des limites extrêmes du Dekkan. Le pèlerin est presque toujours accompagné de sa famille; un âne ou un petit cheval étique porte les vieillards et les gros fardeaux; les enfants et les femmes se chargent des ustensiles de ménage; seul le pèlerin marche libre, dans toute sa majesté de chef de famille.

Bientôt nous voyons se dresser la longue ligne des tentes royales, près desquelles se trouve notre propre campement; à une portée de mousquet de là, la foule va et vient à l'ombre d'arbres séculaires, dont l'épaisse muraille de verdure ne nous laisse apercevoir que le sommet des tours de Kajraha.

L'antique cité de Kajraha ou Kajouraha partageait autrefois avec Mahoba le titre de capitale de l'empire Chandèla. La tribu des Chandèlas est une des plus célèbres branches de la race Chandravansi ou race lunaire, qui, au contraire des Souryavansis ou fils du soleil, dont le Rana d'Oudeypour est le chef, prétend descendre de la lune. Au huitième siècle, dans la grande invasion de l'Inde centrale par les Rajpouts, les Chandèlas formèrent la tête du mouvement et vinrent s'abattre sur le Janjavati et les royaumes des Vindhyas, dont ils formèrent leur empire. Leur premier roi fut Chandra Varma, qui fixa sa capitale à Mahoba, dont les ruines se voient encore dans la province de Tehri, et plus tard à Kajraha. Le douzième siècle fut marqué par de terribles luttes entre les empires rajpouts de Delhi, de Canouje et de Mahoba; elles entraînèrent la chute de l'indépendance chandèla, sous le règne de Parmal Deo, vaincu en 1183 par Pirthi Raé, empereur de Delhi, qui devait succomber lui-même peu après devant la grande invasion musulmane.

Si l'on en juge par l'immense étendue que couvrent ses ruines et aussi par les quelques monuments que le temps a épargnés, Kajraha doit être rangée parmi les plus importantes cités de l'Inde ancienne. Il nous reste aujourd'hui, comme monument de sa splendeur, un groupe compacte de seize ou dix-huit temples, parfaitement conservés, et un nombre presque égal de ruines disséminées sur la plaine.

Ces temples peuvent être classés parmi les chefs-d'œuvre de l'architecture hindoue. On ignore la date exacte de leur érection. La seule inscription qu'on ait déchiffrée donne pour la date de l'un d'eux, l'an 962; les termes mêmes de l'inscription rapportent qu'il fut édifié sous le règne du roi Banga par l'architecte Xic-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

cha, « pour s'élever superbement auprès des autres temples. » On peut en conclure que la totalité date du huitième au onzième siècle. Ce qui est en tous cas évident, c'est que ces temples furent eux-mêmes élevés sur l'emplacement d'autres monuments d'une plus grande antiquité, dont les débris sculptés se retrouvent dans leurs substructions.

Ils appartiennent tous à un même style d'architecture, et, quoique de dimensions et de modèles variés, sont construits sur un plan uniforme. Le corps de l'édifice s'élève au centre d'une large terrasse carrée, garnie sur la façade d'un vaste perron; la base même du temple est massive jusqu'à une hauteur variant de deux mètres à huit; un bel escalier découvert s'appuie sur la façade qui est très-étroite, et conduit à un vestibule; de celui-ci, on entre dans une salle ronde, avec balcons avancés sur les côtés; au fond se trouve le sanctuaire.

La toiture du temple forme une série de pyramides, qui, partant du fronton du vestibule, vont en s'étageant jusqu'à la flèche placée à l'arrière; celle-ci est en forme de tour carrée, à arêtes légèrement ellipsoïdes et terminée par un épais bouton de pierre. Les voûtes intérieures sont des coupoles du genre jaïna, c'est-à-dire formées par assises horizontales superposées; la clef de voûte est remplacée par une lourde pierre qui couvre la dernière assise, mais elle n'est pas indispensable et n'existe pas dans quelques dômes.

La masse de ces monuments est en grès jaune, d'un grain dur et fin; les blocs, d'une grande dimension, sont simplement ajustés, sans aucun ciment ni mortier.

Il me suffira du reste de décrire l'un de ces temples, dédié à Mahadêva (voy. p. 149), pour donner une idée de tous les autres.

La terrasse de ce temple a une hauteur de quatre mètres, et sa base massive en a cinq; la flèche ne dépasse guère trente-deux mètres. Toutes les surfaces extérieures, depuis la base jusqu'au sommet, sont couvertes de délicates sculptures; les frises du piédestal forment un long bas-relief représentant des scènes religieuses, des combats; les cages des balcons portent des arabesques gravées, et les murailles, divisées en panneaux et en cannelures, disparaissent sous des milliers de statues de quatre pieds de haut, malheureusement groupées en scènes d'une immoralité révoltante. La gravure que nous donnons de ce temple, reproduite d'après une de mes photographies par l'habile crayon de M. Thérond, donnera au lecteur une idée de ce merveilleux travail.

Un beau perron conduit au vestibule, dont la porte est encadrée par un de ces gracieux cordons de pierre, ciselé comme une dentelle et que l'on est convenu d'appeler arche Jaïna. De là on passe dans une belle salle carrée, au centre de laquelle un cercle de douze piliers vient soutenir une merveilleuse coupole sculptée. Le sanctuaire forme une petite chambre ovale, entourée de murs épais, qui laissent entre les murs mêmes du temple un étroit corridor, dont les parois sont encombrées de statuettes et de sculptures. L'intérieur du sanctuaire est sans aucun ornement; au centre se dresse sur un piédestal une haute borne de granit poli, représentant le Lingam de Mahadêva.

A la droite de ce temple et sur la même terrasse, se trouve un autre temple dédié à Kali, beaucoup plus petit quoique ne lui cédant en rien en magnificence. Ici encore je me contenterai de renvoyer le lecteur aux gravures que nous en donnons : la première (voy p. 148) lui présente la partie antérieure, et la seconde (voy. p. 151) n'est qu'un fragment de la façade latérale du sanctuaire. Le lecteur y verra avec quelle délicatesse chaque sujet est traité, depuis les cordons du piédestal jusqu'aux moindres détails qui encadrent les statues.

Ce temple de Kali ainsi que plusieurs autres ont été l'objet de restaurations maladroites, faites dans ces derniers temps par ordre du Rajah de Chutterpore, mais qui n'en ont pas moins sauvé ces monuments d'une ruine complète.

Entre les temples de Mahadêva et de Kali, s'élève une petite chapelle, dont l'élégant péristyle abrite un beau groupe de l'avatar de Vichnou en Narasinha. Dans son troisième avatar, Vichnou, sous la forme d'un sanglier, avait sauvé le monde, en écrasant le Ditya ou titan Hirania Kacyapa. Akcha, frère de ce dernier, ayant réussi, après cette catastrophe, à reconquérir, avec l'aide de Civa, un vaste empire dans le sud de l'Inde, se remit à persécuter les adorateurs de Vichnou. Un jour, trouvant son jeune fils en prière, il lui demanda quel était le dieu qu'il adorait si humblement; l'enfant lui répondit : « J'adore le dieu qui est Narayana, c'est-à-dire dont l'esprit couvre les eaux; qui est Vasoudêva, le créateur; qui est Vichnou, le bleu infini, l'âme de l'univers. » Outré de colère, le titan lança sa hache sur son fils; l'arme alla frapper une colonne qui s'ouvrit et d'où sortit Vichnou, sous la forme d'un lion qui dévora Akcha. On voit dans le groupe de Kajraha le lion énorme tenant sous sa griffe le titan agenouillé et suppliant, tandis que l'enfant s'est réfugié sur sa croupe, qui émerge d'un rudiment de pilier.

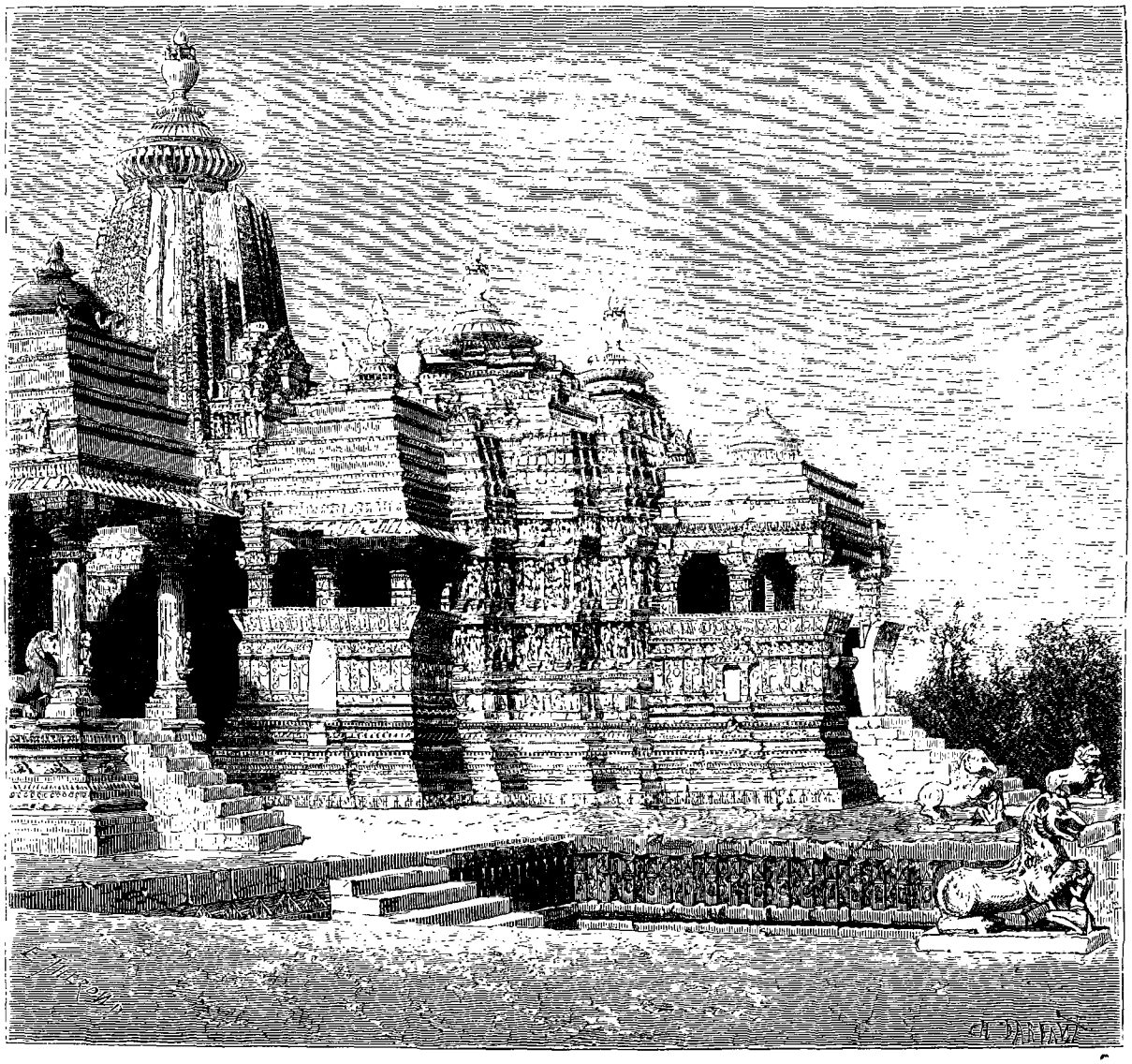
Cette légende est une de celles qui nous prouvent le plus clairement l'antagonisme qui régna longtemps entre les Vaïchnavas et les Saïvas, et il paraît, de prime abord, bizarre de retrouver ce symbole du triomphe de Vichnou entre deux temples consacrés à son rival. Mais il faut se rappeler que lorsque les Rajpouts envahirent le centre de l'Inde, ils suivaient déjà le culte Jaïna, auquel, par politique, ils ajoutèrent le culte de Vichnou, qui était celui de leurs sujets; au dixième ou onzième siècle, les Brahmanes les attirèrent à leurs nouveaux dogmes par le rang de Kchatriya qu'ils leur offrirent, et Civa détrôna Vichnou et les Tirthankars. C'est ce qui explique pourquoi ces temples, élevés par des architectes Jaïnas, et entourés de symboles Vaïchnavas, sont aujourd'hui dédiés aux divinités tantriques.

Parmi les autres temples, il ne nous reste plus à noter que deux idoles remarquables. La première re-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

présente le taureau Nandéo, coursier d'Iswara ; c'est un zébu indien, à bosse proéminente, taillé dans un seul bloc de granit, mesurant 2m,10 de long, 1m,50 de haut, sur 1 mètre de large. L'autre est un Varaha Avatar de Vichnou ; c'est un sanglier monolithe de 1m,70 de haut, 2m, 40 de long, sur 1m, 10 de large ; on évalue son poids à quatre-vingt-dix tonnes anglaises. L'animal est représenté écrasant avec ses défenses un serpent qui s'enroule autour de ses pieds ; sur son cou se tient une femme dans une pose élégante, mais malheureusement mutilée ; la croupe est revêtue d'une cotte, dont chaque maille est une petite divinité finement ciselée.

Au centre de ce groupe de temples s'étend un magnifique étang, d'une grande longueur et complétement entouré de degrés en pierre qui descendent jusqu'à l'eau. Sur l'un des côtés, les temples viennent se ranger au sommet de cette rampe, dont les nombreuses marches leur forment un piédestal grandiose.



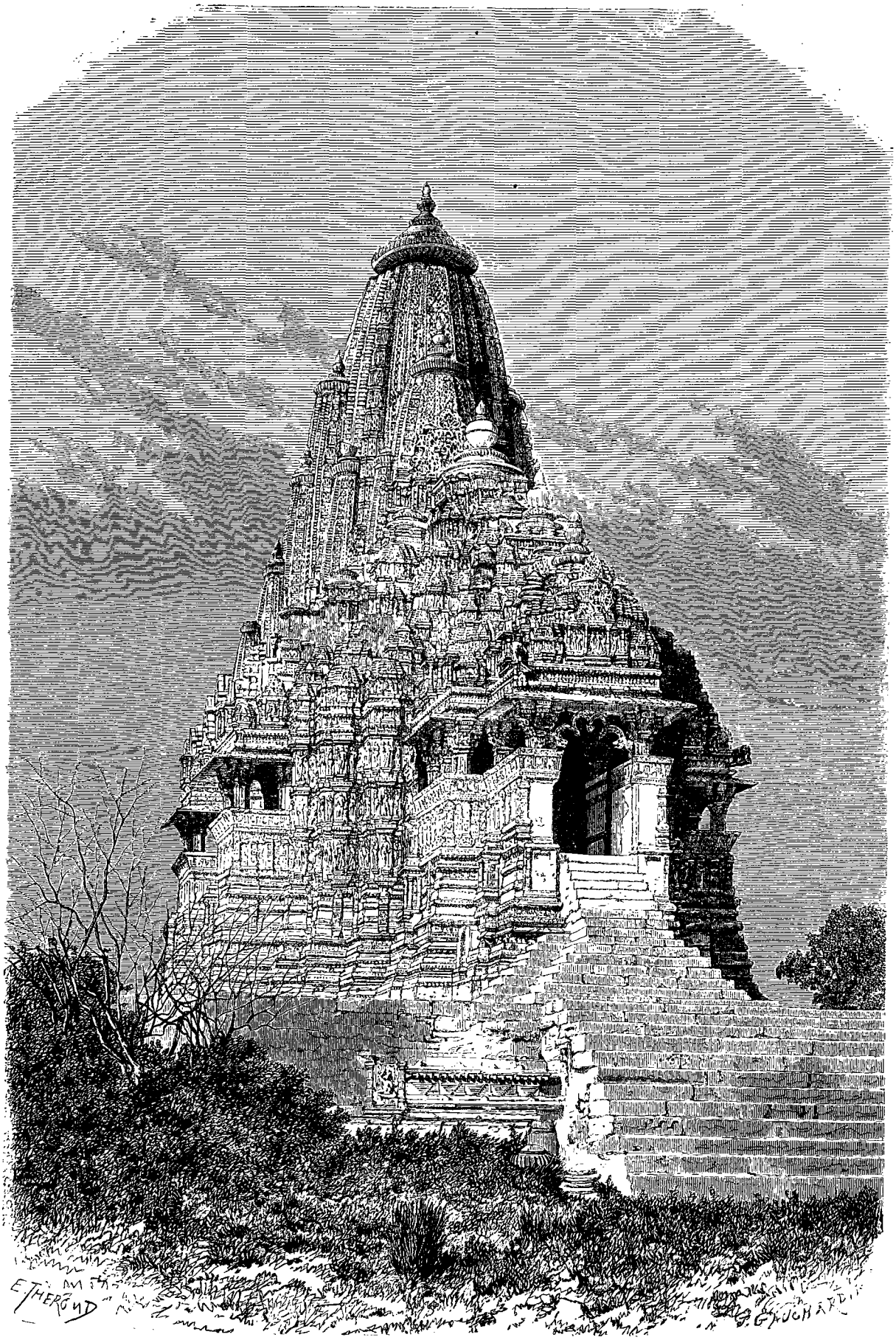
Le temple de Kali, à Kajraha. — Dessin de E. Thérond, d'après une photographie de M. L. Rousselet.

A l'angle nord de cet étang s'étendait le palais des monarques Chandélas, dont il reste encore quelques pavillons debout ; on peut suivre parmi les broussailles le tracé des façades, qui s'étendaient jusqu'à un autre étang entouré de quais et d'un ghât en amphithéâtre.

A un mille des temples, on trouve le rivage de Koudjeraï, le Kajraha moderne. C'est une bourgade sans importance, mais dans une délicieuse position, au milieu d'une plaine fertile et sur les bords d'un petit lac qui formait jadis le centre de l'ancienne cité. Il est assez curieux de voir ces maisons de paysans dont les murs, élevés avec des débris de palais, sont décorés de sculptures et de bas-reliefs la plupart du temps placés la tête en bas. La vieille ville leur fournit une carrière inépuisable de matériaux tout préparés.

Au nord du village est un groupe de cinq ou six temples que de riches Sêths, de la caste Jaïna, ont ob-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr




Le temple de Mahadèva, à Kajraha. — Dessin de E. Thérond, d'après une photographie de M. L. Rousselet.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

tenu l'autorisation de rendre au culte des Tirthankars. En déblayant les abords des temples pour y établir les habitations des prêtres, ils ont mis à jour de nombreux débris antiques, qui, ayant été profanés, ont été jetés en tas à quelque distance de là. J'allai examiner ce monceau de statues, de chefs-d'œuvre de toute espèce, qui gisent là abandonnés de tous et qui formeraient une collection sans rivale en Europe; je me bornai à ramasser quelques statuettes, regrettant que ma vie nomade ne me permît pas d'en emporter davantage.

De l'autre côté du village se dresse une ruine d'une incomparable poésie : ce sont quatorze colonnes Jaïnas, rangées sur deux rangs et supportant un épais manteau de convolvulus aux fleurs roses et lilas.

Du reste, les recherches pourraient s'étendre à l'infini; sur les hauteurs voisines, on aperçoit plusieurs édifices encore debout, et le sol lui-même, sur toute l'étendue de la plaine, recouvre à peine une profusion de souvenirs antiques.

Kajraha ne nous offrait pas seulement l'intérêt de ces recherches archéologiques; nous y arrivions à l'époque d'une des plus célèbres foires de l'Inde centrale, le *mêla* des mystères du Holi. J'ai déjà décrit à Oudeypour (voy. tome XXIII, p. 190) les fêtes et cérémonies du Holi; mais là nous n'avions vu que les saturnales d'une capitale qui jouit dans l'Inde d'un renom de raffinement justement mérité; ici ce devaient être les bacchanales échevelées de la multitude la moins civilisée, profitant sans limite de la licence que lui accordent les anciennes traditions.

La légende elle-même est ici dépourvue de toutes les associations poétiques que lui ont conservées les Rajpouts. Holica n'est plus seulement la déesse du printemps, qui vient personnifier l'effervescence du réveil de la nature indienne; c'est un démon femelle, type des vices les plus honteux, qui, échappée du cerveau de Mahadêva, vient jeter le trouble et la terreur dans Mérou, l'Olympe brahmanique. Elle va jusqu'à enchaîner Brahma et Indra, qu'elle entraîne à sa suite dans les aventures les plus folles; en vain les dieux la supplient : elle ne répond que par des ricanements et des moqueries; mais Brahma lui décerne quatre-vingts titres élogieux, tels que Trigita, Dhoundia, etc., et le démon, transporté de joie, les met en liberté, après leur avoir fait jurer qu'ils célébreront chaque année son nom par des fêtes et des folies.

On voit, par cette légende grossière, que les Brahmanes, combattant l'influence du Bouddhisme et du Jaïnisme, n'ont pas craint, pour attirer à eux le peuple, de dénaturer les traditions primitives et de faire appel à ses plus grossiers instincts. Ce n'est plus cette licence que tempère l'esprit fin et élégant du Rajpout : c'est la débauche effrénée, s'étalant sans honte et érigée en principe religieux.

Aussi, lorsque, rentrant le soir de notre exploration des temples, nous passons à portée du champ de foire, il nous semble approcher d'un de ces bois sacrés de l'antiquité, dont les sombres profondeurs cachaient aux humains de monstrueux mystères. D'innombrables bûchers lancent au-dessus des arbres leurs colonnes de flammes; tout autour s'agite une fourmilière humaine, d'où s'échappent des cris, des hurlements se mêlant au bruit de milliers de cymbales, de gongs, de tam-tams. Des femmes, des enfants courent à travers la plaine, en lançant aux échos les hymnes de l'épouvantable Holica; et partout s'étalent tous les vices qui forment la couronne de cette ignoble divinité.

On nous dit que jadis, en ce jour, de nombreuses potences étaient dressées au milieu du champ de foire; des hommes ivres de bâng venaient s'y faire suspendre par des crocs enfoncés dans la chair, et tournaient ainsi en cercle jusqu'à ce que le lambeau de chair les laissât retomber. Cette cérémonie, désignée sous le nom de Parikrama, a été interdite à Kajraha par le Rajah de Chutterpore, mais elle se pratique encore dans toute la contrée.

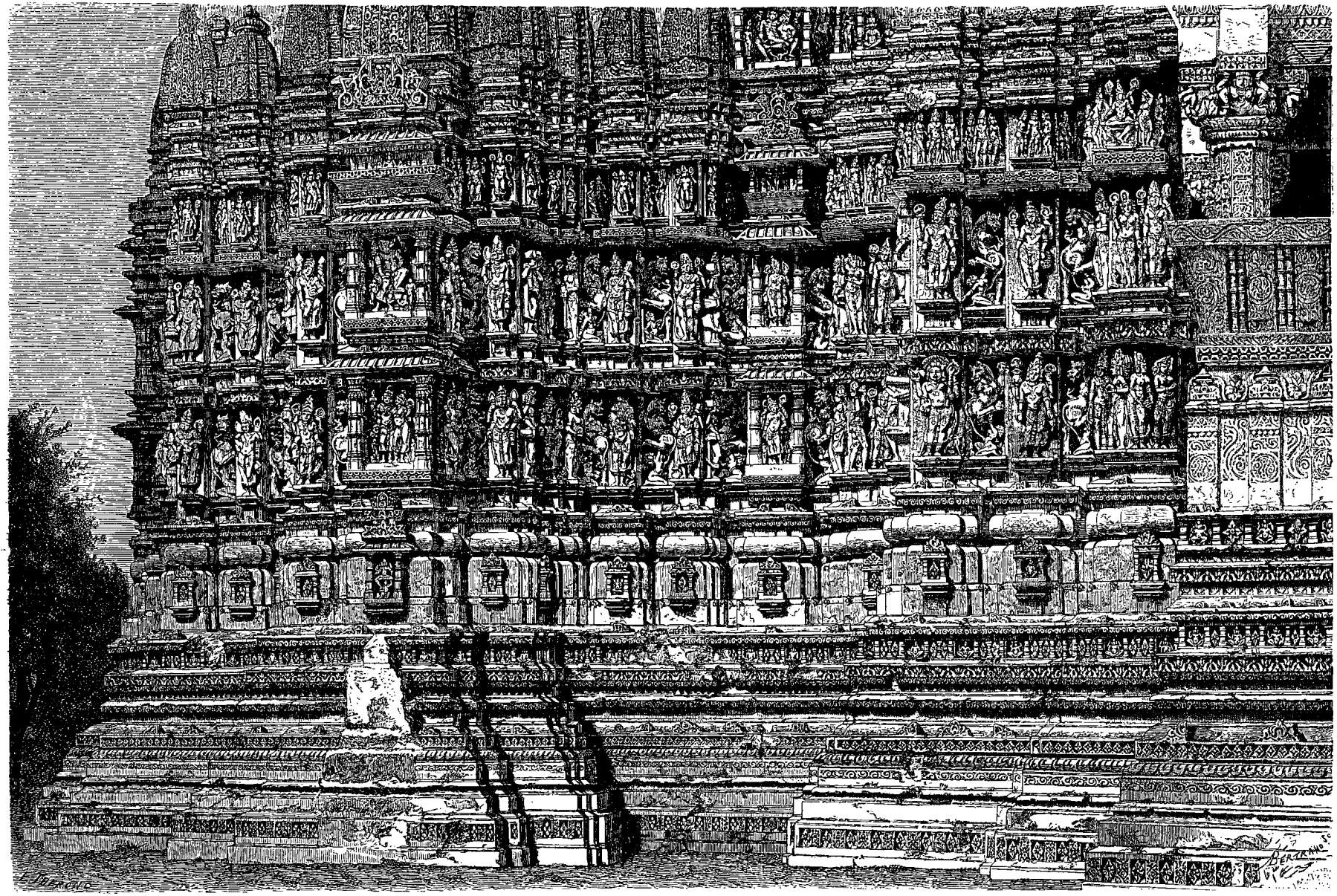
4 *mars*. — Ce matin, le Maharajah nous envoie un plateau de *Holi-ka-mitaï* ou bonbons du Holi; ce sont des gâteaux et sucreries d'un extérieur séduisant, mais remplis avec du plâtre, du sable ou une poudre amère, et que l'on s'offre aujourd'hui en guise de « poissons d'avril. » La journée est du reste consacrée, comme chez nous le 1er avril, aux surprises de tous genres; quelques-unes ne sont que les éternelles plaisanteries qui ont cours en pareille circonstance sous toutes les latitudes; d'autres au contraire ne manquent pas d'une certaine originalité : par exemple, le jeu de la roupie. On prend une pièce de monnaie, roupie ou mohur d'or, et, après l'avoir percée, on la cloue sur le milieu du chemin; le premier passant, en voyant briller la pièce, se baisse vivement pour la ramasser, et à ce moment il est accueilli par les éclats de rire des mystificateurs, qui, sortant de leur cachette, viennent jouir de sa déconvenue.

Le champ de foire forme une véritable ville de tentes et d'abris de toutes sortes; sur la grande place voisine de l'étang, les échoppes sont rangées de chaque côté d'une grande avenue, car, outre le but religieux, la foire donne lieu à un important commerce d'échange. On trouve étalées sous ces misérables auvents les marchandises les plus variées : étoffes indigènes, brochées et lamées; toiles anglaises, tapis, poteries, chaussures, bronzes, jouets, armes de toute provenance; de quoi enfin faire perdre la tête à un collectionneur ambitieux.

Une foule bigarrée se presse le long de ces boutiques : hommes et femmes dans leurs plus beaux atours; des fakirs, des jongleurs exhibent leur sainteté ou leur adresse au milieu de cercles de curieux. De loin en loin se dressent ces grandes roues auxquelles sont suspendus des siéges qu'elles entraînent dans leurs évolutions, telles qu'on les emploie dans nos fêtes de village, et qui sont connues de toute antiquité dans l'Inde. Sous les arbres s'élèvent ces grossiers mannequins du Holi dont j'ai parlé à Oudeypour.

Les abords des temples offrent un coup d'œil non

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Façade latérale du temple de Kali, à Kajraha. — Dessin de E. Thérond, d'après une photographie de M. L. Rousselet.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

moins animé ; la foule s'étage sur les perrons et va jeter des pièces de monnaie au pied des idoles, et puis, ce devoir accompli, elle envahit les terrasses et contemple les honteuses sculptures des façades, dont quelque brahmane leur fait l'explication la plus fantaisiste et la plus goûtée de cette multitude grossière. Tous les sentiers conduisant à la foire sont encombrés par les pèlerins attardés ou par les habitants des villages voisins, qui apportent les provisions nécessaires à cette agglomération d'êtres. La plaine est couverte partout d'une multitude d'où s'élève un bruit assourdissant.

Vers trois heures, le Vakil vient nous proposer de la part du roi d'avoir une entrevue avec lui sur le champ de foire. Il nous envoie quatre éléphants pour former notre sowari, et d'après ses explications je comprends bien qu'il s'agit de fournir un spectacle au peuple ; comme le roi doit y figurer de pair avec nous, je ne pense pas qu'il y ait déshonneur à accorder cette satisfaction à tous ces braves gens, qui ne nous ont jusqu'ici témoigné que de la sympathie. Nous montons sur un éléphant, et, suivis par quelques nobles qui garnissent les trois autres, entourés de nos sowars de Gwalior, nous avançons en grande pompe vers le champ de foire. Des tchoubdars de la cour nous précèdent, réglant notre marche ; la foule, prévenue, se range des deux côtés de la route. Bientôt nous voyons déboucher à l'autre extrémité le sowari du roi, qui s'avance au milieu d'une nombreuse escorte. Les deux cortéges se rencontrent ; mon mahout poussant notre éléphant, je me trouve à côté du prince, qui est assis, magnifiquement vêtu, sur un siége lamé d'or (voy. p. 153). Nous échangeons des saluts et des poignées de main, puis notre éléphant se plaçant à côté de celui du roi, les deux cortéges se confondent, et la procession se dirige vers le temple.

C'est la première fois que je vois le Maharajah dont nous sommes les hôtes depuis quelques jours ; il me paraît avoir à peine vingt-deux ans ; ses traits sont fins, agréables, encadrés par une belle barbe noire ; ses yeux pleins de douceur sont empreints d'une tristesse qui me frappa beaucoup dès cette première entrevue. Il s'exprime en hindi avec une grande élégance, et s'entretient longuement avec nous, d'abord de notre voyage, puis de son royaume, des coutumes du pays. Il m'apprend que ses ministres tirent de la foire un revenu assez considérable ; il est prélevé un impôt sur les pèlerins et les marchandises échangées, et cet impôt, quoique minime pour chacun, fournit une somme importante, le nombre d'individus fréquentant la foire atteignant quelquefois le chiffre de quatre-vingt mille.

Il me fait remarquer, assez gaiement, combien les femmes se trouvent en majorité à la foire ; ce qui augmente encore en apparence leur nombre vient de la coutume qu'ont les jeunes gens de castes inférieures de revêtir à cette époque le costume féminin.

La foule, pour laquelle notre présence est une attraction imprévue, se presse autour du sowari en poussant des « Wâh Maharaj ! Wâh Sahiblôgh ! » assourdissants.

Tout en causant, nous arrivons devant un temple dédié à Chutter Bhoje, auquel le roi vient faire une offrande ; les brahmes rangés sur le seuil nous lancent leurs bénédictions, dans lesquelles nous sommes aussi englobés grâce aux quelques roupies que nous leur jetons. Après cette cérémonie, une troupe de danseurs déguisés en bayadères demandent à nous donner le spectacle d'un des ballets de circonstance. Ils miment grossièrement les allures et attitudes des danseuses, en s'accompagnant de couplets à faire rougir un sapeur.

Le cortége se remet en marche ; la nuit est arrivée, et la plaine s'illumine de mille feux ; les cris et les chants redoublent. Nous ne quittons le Rajah que devant sa tente, et regagnons notre campement à la lueur des torches.

5 *mars*. — L'incident le plus curieux de la journée est une procession qui rappelle grotesquement les antiques cérémonies des fêtes de Bacchus. Le sujet principal est un gros et gras marchand qui, convenablement enivré au préalable, figure le compagnon de Holica. Monté sur un petit âne, la face barbouillée d'ocre rouge, le cou enguirlandé des objets les plus hétéroclites, le chef couronné de fleurs, il s'avance soutenu sous les bras par deux acolytes trébuchants. Derrière lui on porte un simulacre de parasol royal formé d'un vieux fond de corbeille emmanché au bout d'un roseau. Son cortége se compose d'une foule ivre et débraillée, hommes et femmes échevelés, à demi nus, hurlant, vociférant, se roulant à terre comme le chœur du vieux Silène. Des enfants nus, parés de fleurs, courent devant, soufflant dans des conques de terre ou frappant sur des tam-tams à demi crevés. La procession traverse ainsi le Mèla, grossie par tous les désœuvrés et accueillie sur son chemin par une pluie de projectiles inoffensifs, tels que sacs de poudre pourpre ou fruits gâtés ; arrivée dans la plaine, elle s'arrête, et le cortége se livre, autour du pseudo-Silène, à des contorsions et à des danses arrosées par de copieuses rasades d'eau-de-vie de mhowah.

Cette bizarre coutume, dont je ne pus me faire expliquer le but ou l'origine, présente en tous cas une analogie frappante avec certaines cérémonies des Grecs, Romains et Perses, et même avec cette grotesque fête des Fous qui s'est perpétuée jusqu'aux dernières années du moyen âge en France et en Angleterre.

Dans la soirée, les mannequins du Holi sont promenés autour du camp, puis placés au sommet d'immenses bûchers que l'on arrose d'huile et de résine ; le feu y est mis au milieu du bruit des tam-tams et des cris de la foule. Alors commence autour de ces foyers une ronde de femmes de l'effet le plus infernal ; surexcités par le son des instruments, les hommes sautent à travers les flammes ou essayent d'enlever des morceaux de l'idole enflammée. Ces danses se pro-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Rencontre solennelle des voyageurs et du Maharajah de Chutterpore à la foire de Kajraha. — Dessin de A. de Neuville, d'après un croquis de M. L. Rousselet.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

longent fort avant dans la nuit et se terminent par des orgies.

6 *mars.* — Ayant fixé notre départ à demain, le Maharajah nous reçoit aujourd'hui en durbar d'adieu. Nous le trouvons assis sous un dais, entouré de toute sa cour, et nous prenons place à ses côtés. Il nous invite à prolonger encore notre séjour près de lui, nous offrant de plus l'attrait de chasses dans les montagnes, mais il se rend promptement à nos excuses et nous fait le plus chaleureux adieu. Je quittai ce jeune prince, charmé autant par la sympathie qu'il m'avait inspirée que par sa généreuse hospitalité; sous des dehors un peu timides et embarrassés, je voyais percer en lui un vif désir de s'instruire, et à plusieurs reprises il m'entretint des réformes qu'il voulait introduire dans ses États.

Un an plus tard il tombait sous les coups d'un assassin armé par la faction réactionnaire de sa cour; était-ce là le sort qu'il entrevoyait déjà lorsque je le vis? Les factieux avaient voulu se débarrasser de ce jeune homme imbu des idées nouvelles, dans l'espérance de pouvoir s'emparer de la régence au nom de son enfant âgé de quelques années. Mais, loin de leur servir, cet assassinat les a courbés plus que jamais sous le joug de l'Angleterre, qui a mis la régence du royaume dans les mains d'un de ses officiers.

7 *mars.* — Nous quittons Kajraha dans la matinée; avant notre départ, le roi nous envoie un superbe khillut de châles indiens et d'armes de prix. Il a tenu aussi à ajouter à notre escorte deux éléphants et dix cavaliers qui nous accompagneront jusqu'à Pannah. On voit que notre caravane a fait la boule de neige depuis Gwalior, et aujourd'hui, à voir cette longue file de chameaux et d'éléphants, cette masse de piétons et de cavaliers, on croirait avoir affaire à quelque Rajah plutôt qu'à un humble voyageur français, sans titre ni mission.

Nous nous dirigeons vers le sud-est à travers une belle plaine entrecoupée de bois, qui court jusqu'à des chaînons couverts de forêts, derrière lesquels s'étend, à travers tout l'horizon, le rempart bleuâtre des ghâts de Pannah. L'air est frais, embaumé; le pays devient de plus en plus pittoresque.

A Rajgurh, nous trouvons un camp que le roi a fait préparer pour nous et nos hommes, et où nous attendent des approvisionnements en abondance.

Rajgurh est une petite ville frontière, à une lieue de la rivière Keyn, qui sépare le Chutterpore du royaume de Pannah. Elle couvre le versant d'une petite hauteur qui commande toute la vallée, en face des défilés de Marwa; une citadelle délabrée et un vieux château lui donnent droit au rang de ville forte.

Une magnifique forêt s'étend depuis les maisons de la ville jusqu'à la montagne, dont elle ne laisse à découvert qu'une crête de précipices à pic. Parmi ces rochers est une fontaine sacrée très-réputée pour ses propriétés miraculeuses; on y arrive par un large et bel escalier de quatre cent soixante-quinze marches. La source forme un petit bassin alimenté simplement par les infiltrations de la grotte qui le recouvre; l'eau est pure, mais d'un goût fade. Au centre du bassin se trouve un lingam de Mahadèva, encadré par deux idoles d'Hunouman et de Parbatti à moitié effacées par l'eau. Un rideau de lianes grimpantes ferme l'entrée de la grotte.

De la plate-forme qui couvre le haut de l'escalier, on a une vue superbe sur le cours de la Keyn et sur ces superbes terrasses, gigantesques bastions, qui entourent Pannah, la terre classique des diamants. L'horizon apparaît couvert de forêts, non plus de maigres jungles, mais de véritables forêts vierges au-dessus desquelles on voit voler des troupeaux de paons, semblables de loin à des gerbes d'émeraudes; de temps à autre le hou! des langours et la toux rauque du tigre éveillent tous les hôtes de la forêt, qui leur répondent par un bruyant concert.

## XXXIII

### ROYAUME DE PANNAH.

Le Marwa-Ghât. — Les envoyés du roi à la frontière. — Pannah. — Entrevue avec le Maharajah. — Les mines de diamants. — Le potager du roi. — Épisodes de chasses. — Élevage des éléphants. — Un chasseur dans une cage.

8 *mars.* — Le camp est levé à quatre heures du matin et la caravane se met en marche vers Pannah. Au sortir de Rajgurh, la route s'enfonce dans la forêt et nous cheminons dans une complète obscurité, jusque sur les bords de la Keyn, où il nous faut attendre le jour. Ce n'est pas que la rivière soit large ou profonde; ce n'est plus guère à cette saison qu'un médiocre torrent, divisé en plusieurs petits bras, qui bouillonnent entre d'énormes rochers; mais le lit très-glissant, garni de trous profonds, rend le passage à gué difficile.

La Keyn prend naissance sur les plateaux de Shahgurh et va, après un cours de cent cinquante kilomètres, se jeter dans la Jumna, en face de Futtehpore; elle forme la frontière des États de Chutterpore et de Pannah.

Après une demi-heure d'attente, nous voyons les cimes des montagnes se couvrir de teintes de flammes et bientôt la lumière se répand dans l'étroite vallée. Nous traversons les premiers la rivière, et attendons sur la rive opposée le passage de nos éléphants et chameaux, ce qui nous prend, grâce à quelques accidents, une bonne heure. Le jour est complétement levé et le site apparaît dans toute sa sauvage grandeur.

Derrière nous s'élèvent les assises découpées des ghâts de Pannah, étendant leur ligne de remparts jusqu'aux confins de l'horizon; leur manteau de forêts descend avec de grandes ondulations jusque sur les bords du torrent, qui s'échappe avec fracas d'une large fissure du plateau.

Ces montagnes forment le premier contre-fort du grand plateau de l'Inde centrale; elles affectent toutes

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

ces talus à pic, ces sommets parfaitement horizontaux, qui leur ont valu le titre de ghâts ou quais. Elles forment ici la pointe extrême nord des Vindhyas et s'étendent en un étroit éperon jusqu'au confluent du Gange et de la Jumna.

Une fois tout notre monde réuni, nous remontons pendant quelque temps vers le nord pour trouver l'entrée de la rampe du Marwa Ghât, la seule qui conduise sur le plateau. La route est belle, bien entretenue et serait facilement praticable aux voitures si celles-ci pouvaient franchir la Keyn. La montagne apparaît en cet endroit comme un gigantesque escalier; ses flancs se divisent en plusieurs étages de petits plateaux superposés.

Pendant la première partie de la montée, la végétation est maigre, desséchée par le soleil; quelques grands platanes aux candélabres argentés, de petits têcks, des broussailles remplissent les ravins. Mais à mesure que l'on s'élève et dès une hauteur de quatre cents pieds au-dessus de la plaine, la végétation devient abondante, vigoureuse et prend un caractère tropical; les arbres aux troncs énormes, au feuillage épais, s'élancent au-dessus d'un sous-bois de bambous, de plantains, entremêlé de lianes et de grimpants; on y trouve le mhowah, le manguier, les sâls, les multipliants, et plusieurs espèces de tulipiers; de tous côtés pendent de longues grappes de fleurs dorées ou pourpres, des bouquets de fruits. Des troupes de singes, langours et cynocéphales, gambadent sur les hautes branches, parmi des milliers de paons et d'oiseaux au brillant plumage; à chaque instant des daims, des cerfs agitent bruyamment le fourré.

La route s'enfonce sous ces ombrages, puis ressort pour gravir une muraille de rocs nus; on domine tantôt la belle plaine de Kajraha, avec la vallée de la Keyn, ses champs et ses villages, tantôt la partie méridionale de la chaîne, avec ses amoncellements de terrasses, ses forêts et tout son réseau de gorges et de ravins.

Nous atteignons après une heure d'ascension le rebord du grand plateau supérieur. Une troupe d'Indiens, accompagnés de chevaux et d'éléphants, se tient au milieu de la route; ce sont les Vakils, envoyés par le Maharajah de Pannah à notre rencontre. Ils viennent nous souhaiter la bienvenue sur les terres de Sa Hautesse et sont chargés de nous escorter jusqu'à la capitale. Dans une maisonnette près de là, on nous a préparé une collation de laitage et de sucreries.

A partir de ce point, le plateau va en s'inclinant très-légèrement vers l'ouest; la forêt s'éclaircit et on débouche sur une belle plaine, entrecoupée de jardins, qui s'étend jusqu'à la capitale, dont nous apercevons bientôt les dômes blancs se détachant sur de petites collines rougeâtres.

La différence de température sur le plateau avec la vallée que nous venons de quitter et qui n'est qu'à douze cents pieds plus bas, est très-sensible; l'air frais remplit agréablement les poumons et pour un peu on affronterait, sans casque, les ardeurs du soleil; il faut cependant bien s'en garder, car les effets de ses rayons sont aussi funestes sur les points les plus élevés, même sur les neiges de l'Himalaya, que dans les plaines du Bengale ou du Dekkan.

A deux kilomètres de la capitale, nous trouvons le Dewan (premier ministre) de Pannah, qui vient au-devant de nous en calèche. Descendant de l'éléphant, nous prenons place à ses côtés et sommes conduits au camp préparé à notre intention dans un frais *tôpe* de manguiers, à proximité de la ville. Une vaste tente, recouvrant un appartement complet, salon, salle à manger, chambres, nous est spécialement réservée; l'ameublement est simple, mais confortable et tout européen.

Au moment où nous mettons pied à terre et où nous pénétrons à la suite du Dewan dans le palais de toile, les échos nous apportent les grondements du salut, qui apprend aux bons bourgeois de Pannah notre arrivée dans la capitale.

Dans la salle à manger, un déjeuner à l'anglaise nous attend et le Dewan, après nous avoir installé dans notre domaine, se retire discrètement, en nous souhaitant bon appétit. Décidément, la palme est aux Boundêlas!

J'ai déjà dit que nous devions tous ces honneurs à la haute bienveillance des autorités anglaises, et certes un si gracieux accueil ne s'adressait pas à notre humble personnalité, mais bien à notre qualité de voyageurs français.

Après notre déjeuner, je fais le tour de notre camp et je m'aperçois que nos gens n'ont pas été oubliés dans la royale hospitalité : Musulmans et Hindous se livrent à un banquet féerique de pilau et de curry, envoyés par le roi.

Pannah ou Punnah est une ville d'une haute antiquité; elle doit son existence et sa célébrité aux mines de diamants qui l'entourent et qui sont peut-être les plus anciennement connues de l'Inde. On a cru y reconnaître la Pannassa de Ptolémée. Cependant, isolée au sommet d'un plateau d'un accès difficile et entourée d'une région montagneuse encore aujourd'hui à l'état sauvage, elle n'a jamais occupé qu'un rang tout à fait secondaire parmi les cités de l'Inde centrale. Depuis la création du royaume de Pannah en 1807, et le choix qu'en fit le premier Rajah pour sa capitale, sa position s'est améliorée. Elle compte environ vingt mille habitants, y compris le personnel des mines; ses maisons, construites assez élégamment en pierre de taille, forment quelques bazars, irrégulièrement disposés sur un sol accidenté. Elle ne possède aucun monument de quelque antiquité; en revanche, elle a plusieurs temples et cénotaphes modernes d'un style remarquable.

La ville repose elle-même sur le terrain adamantifère, qui paraît s'étendre sur tout le revers oriental du plateau; l'exploitation des mines commence à l'entrée des faubourgs.

Dans l'après-midi, nous allons faire une courte vi-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

site au Maharajah. Le palais a un cachet tout européen; c'est une habitation à l'anglaise, comprenant plusieurs bungalows à toits plats, entourés de colonnades en stuc; de grandes terrasses relient les pavillons entre eux.

L'intérieur lui-même n'a rien d'indien; la salle où le roi nous reçoit est meublée comme un cabinet de travail : bureau, bibliothèque, table et fauteuils.

La réception se fait avec une simplicité bourgeoise, qui contraste avec le cérémonial du matin; le Dewan nous attend à la porte du palais, et nous conduit auprès du roi, que nous trouvons occupé à lire; il vient au-devant de nous, et nous accueille très-affablement. C'est un gros homme, à la figure réjouie, aux traits bronzés par le soleil, sans rien de la morgue conventionnelle de l'Asie; on voit de suite que, comprenant la position que fait la domination anglaise aux Rajahs du Bundelcund, il a préféré le rôle d'un riche propriétaire foncier à celui d'un insignifiant principicule.

Il porte le costume des réformateurs du Bengale, le parti de la « Young India » : un pantalon et une jaquette de drap avec quelques broderies et une calotte à bords droits. De lourds bracelets d'or aux chevilles et aux poignets rappellent seuls que le Rajah est de race Rajpoute; ajoutons-y un magnifique collier de diamants de ses mines, vanité de propriétaire.

C'est du reste un homme remarquable; versé dans l'anglais et les deux ou trois langues usitées dans l'Hindoustan, il possède en outre quelques notions de nos sciences pratiques et administre son royaume de façon à s'attirer l'estime des Européens. Avec une grande loyauté, il n'a pas hésité lors de la révolte de 1857 à se porter au secours des Anglais, menacés dans le Bundelcund; on lui doit la délivrance de la garnison bloquée dans Dumoh. Le gouvernement suprême a récompensé sa fidélité par la cession d'une partie des États de Shahgurh et de Bijouragurh confisqués aux princes rebelles.

Il est le second roi de Pannah et fils de Kishor Sing, le fondateur de la dynastie; il a dépassé aujourd'hui cinquante-cinq ans et a trois fils, dont deux majeurs.

Après quelques instants d'entretien, il nous congédie et nous fait promettre de consacrer quelques jours à l'inspection de ses mines, de ses ateliers de taille et de ses cultures potagères, dont il est très-fier; comme compensation, il nous promet une battue dans la forêt.

9 *mars*. — Le Rajah nous envoie, ce matin, un Jamadar pour nous conduire aux mines de diamants.

Vingt minutes de marche à travers champs, et nous atteignons un petit plateau couvert de monticules de cailloux, parmi lesquels croissent d'énormes bouquets de jasmins, dont les mille grappes de fleurs embaument l'air. Au pied d'une butte un peu plus élevée, se tiennent quelques soldats déguenillés; de l'autre côté s'ouvre un large puits, sur le bord duquel est installée une roue à norias, que font marcher quatre bœufs; c'est là la mine de diamants, célèbre dans le monde entier. Le grincement de la roue, quelques coulis nus qui vont et viennent, portant sur leur tête des paniers de gravois, constituent toute l'animation de cette importante exploitation; on ne peut s'empêcher d'être vivement désappointé.

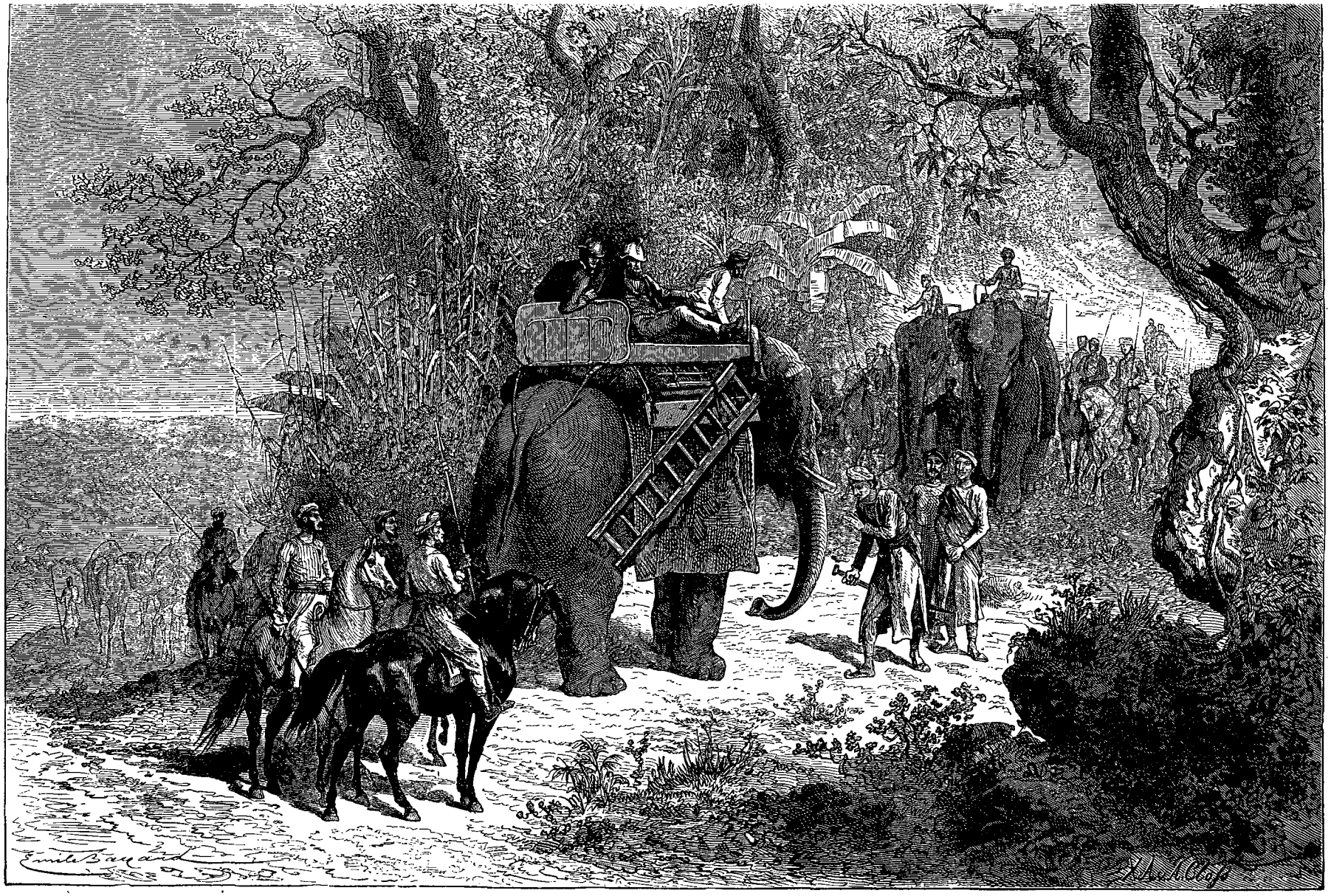
Le corps de la mine consiste en un puits rond, d'un diamètre d'environ douze à quinze mètres, et d'une profondeur de vingt. Le terrain d'alluvion, qu'il traverse, se divise en couches horizontales superposées, composées de débris de gneiss et de carbonates, d'une épaisseur moyenne de treize mètres; au-dessous, on trouve le minerai adamantifère, mélange de silex, de quartz, déposé au milieu d'une gangue de terre rouge. Pour pratiquer l'exploitation du minerai, on fore ce puits sur une partie quelconque du plateau, et on se contente de retirer à bras la partie de minerai qu'on rencontre. Les ouvriers descendent au niveau de la couche par un passage incliné que gardent quelques soldats; à demi plongés dans l'eau, que les godets de la noria ne suffisent pas à épuiser, ils se bornent à remplir des paniers en paille du mélange boueux, qui est porté à l'extérieur pour être examiné. Sous un hangar est placé un système d'auges en pierre dans lesquelles le minerai est soigneusement lavé; le résidu siliceux est étendu sur une table de marbre et livré aux trieurs. Ceux-ci, ayant chacun derrière eux un surveillant, examinent les pierres une à une, faisant retomber dans un panier le rebut et mettant de côté les diamants; ce triage demande une grande habileté, aussi bien de la part de l'ouvrier que de celle du surveillant; car il doit se faire avec une certaine rapidité, et le diamant brut ne se distingue que difficilement des pierres qui l'entourent : silex, quartz, jaspe, hornstone, etc.

On voit combien ce mode d'exploitation est primitif; on peut affirmer à coup sûr qu'aucun perfectionnement n'y a été introduit depuis la découverte même des mines. La tradition rapporte que c'est en creusant un puits qu'on découvrit dans le sol des diamants d'une grosseur fabuleuse. On s'en est tenu depuis à ce procédé : le puits percé, on enlève tout le minerai qui se trouve au fond, puis on le comble et on va recommencer plus loin la même opération. Cette méthode est non-seulement très-coûteuse, mais elle produit encore ce résultat déplorable que, pour fouiller un mètre cube, on doit en déplacer cent, et on perd tout autour une surface vingt fois plus considérable. En outre, le forage des puits se fait d'une manière très-primitive, entraîne une grande perte de temps, et il arrive souvent que le point choisi ne renferme pas la moindre parcelle de diamant.

Par suite d'une méthode aussi imparfaite, ces mines, exploitées depuis vingt siècles, sont encore presque vierges, et le jour où on y pratiquera le travail par galeries, on en obtiendra des résultats merveilleux.

La couche adamantifère s'étend sur une longueur de plus de trente kilomètres au nord-est de Pannah; les mines les plus importantes sont, outre celle de la capi-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Les voyageurs reçus aux frontières des États de Pannah par les envoyés du Rajah. — Dessin d'Emile Bayard, d'après M. L. Rousselet.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

tale : Myra, Etawa, Kamariya, Brijpour et Baraghari.

Elles produisent annuellement une moyenne de un million et demi à deux millions de francs de diamants ; ce qui est minime, si l'on songe que ces diamants sont les plus estimés du monde entier et atteignent, dans le pays même, une grande valeur. Il est, du reste, excessivement rare qu'il nous en parvienne en Europe ; ceux que l'on y connaît sous ce nom sont pour la plupart des pierres du Brésil, auxquelles on fait faire le voyage de l'Inde, d'où elles reviennent avec les enveloppes et les étiquettes indiennes.

Les diamants de Pannah sont d'une grande pureté et possèdent des feux superbes ; leur couleur varie depuis le blanc le plus pur jusqu'au noir, en passant par les nuances intermédiaires : laiteux, rosé, jaune, vert, brun. Leur poids ne dépasse pas en moyenne cinq et six carats ; on en trouve cependant quelquefois qui atteignent jusqu'à vingt carats ; la mine de Myra en a même produit un de quatre-vingt-trois carats, qui appartenait à la couronne mogole.

Malgré tous les désavantages du système d'exploitation usité, on peut estimer le revenu réel des mines au double du revenu officiel. En effet, quelques précautions que l'on prenne, il est presque impossible, dans ce pays où la corruption règne parmi toutes les classes, d'empêcher que le vol ne s'exerce dans les mines sur une grande échelle. Le Rajah n'a trouvé qu'un moyen d'y mettre une certaine mesure ; il a établi un revenu approximatif des mines ; si le rendement descend au-dessous du chiffre fixé, il s'empare d'un des chefs supposés des fraudeurs, le fait décapiter et confisque tous ses biens. Grâce à ces petits exemples, il peut être tranquille ; il sait que la fraude existe, mais que sa part lui sera toujours réservée.

Le Rajah vend directement ses diamants à Allahabad et à Bénarès ; il n'y a que quelques années qu'il a établi des ateliers pour tailler la pierre à Pannah même ; auparavant le diamant se vendait brut. Je ne crois pas qu'il espère rivaliser, comme perfection, avec les tailleurs de diamants de la Hollande ; mais cependant les pierres qui sortent de ses ateliers ne sont pas à mépriser. Le diamant est taillé et poli sur une roue d'acier horizontale, chargée d'égrisé et d'huile et mise en mouvement par une pédale ; l'ouvrier tient la pierre au bout d'une espèce de porte-crayon et l'appuie contre la roue de façon à l'user par facettes. Les formes les plus usitées dans le pays sont la rose ou le brillant à large face ; en général, les Indiens font peu de cas des nombreuses facettes estimées en Europe.

10 *mars*. — Le roi nous envoie dans la matinée une de ses voitures pour faire une promenade aux environs de la ville. Au pied des collines qui s'élèvent derrière les faubourgs, une rangée d'étangs, entourés de jardins, forme une délicieuse oasis ; de nombreuses villas, quelques tombeaux se cachent sous cet épais manteau de verdure. Dans une de ces vertes allées, nous rencontrons un jeune noble Boundèla, qui nous invite à visiter sa maison de campagne, située près de là ; c'est un léger pavillon de pierre, enfoui dans un bosquet de grenadiers et d'orangers, où un bassin et de petits canaux entretiennent une douce fraîcheur. Sous les arcades dentelées de la verandah, nous prenons une légère collation, dont quelques sucreries et un sorbet exquis, composé de melons glacés et aromatisés, font tous les frais. Dans la soirée, les jungles, à l'ouest du plateau, nous donnent le magnifique spectacle d'un incendie. Le feu a envahi les épais fourrés qui encombrent la forêt ; les bouquets de bambous s'enflamment comme des gerbes de fusées, et les lianes embrasées s'accrochent d'arbre en arbre en fantastiques girandoles.

Ces incendies sont très-fréquents à cette saison ; ils sont allumés intentionnellement par les Gounds, malgré les édits sévères qui les interdisent. Grâce à la sécheresse des broussailles, le feu les a bientôt dévorées et ne s'attaque que rarement aux arbres pleins de sève ; le résultat produit est tout simplement de donner, après les pluies, un redoublement de vigueur à toute cette végétation parasite.

11 *mars*. — Nous comptions partir pour la chasse ; mais il nous faut consacrer la journée à l'inspection des appartements du palais, et surtout à l'admiration des potagers royaux ; le roi en personne tient à nous faire l'honneur de ses plantations de choux et de carottes. Qu'on n'aille pas croire que ce spectacle nous laisse indifférents ; nos yeux se reposent avec complaisance sur ces rangées de superbes légumes dont notre estomac est depuis si longtemps sevré.

L'Inde est, en effet, très-pauvre en légumes, ce qui paraît d'autant plus étonnant qu'une notable partie de sa population a une alimentation exclusivement végétale. Hormis deux ou trois espèces de légumes indigènes, l'Indien ne cultive guère que des céréales ; le riz, le maïs, le grain, l'orge et le millet forment la base de son alimentation. Nos légumes européens croissent cependant parfaitement à l'arrosage dans presque toutes les régions de l'Hindoustan ; mais ils sont jusqu'à présent le monopole des nobles ou des Anglais. La pomme de terre seule refuse de s'acclimater dans ces chaudes régions, et ne réussit guère que sur les plateaux élevés des Nilgherris, des Ghâtes ou des contre-forts de l'Himalaya.

Le manque absolu de ces légumes, que nous considérons comme indispensables au maintien de la santé, joint à celui du pain levé, forme une des plus intolérables privations d'un long voyage dans l'intérieur de l'Inde. Aussi le cadeau le plus apprécié du voyageur est-il le *dali*, ou corbeille de légumes et de fruits, qu'il est d'usage d'envoyer en témoignage de bienvenue.

Après la visite des potagers, le roi m'exprime le désir d'avoir son portrait et ceux de ses fils ; l'appareil est apporté au palais, et je fais un cliché qui me permet de présenter au lecteur la famille royale de Pannah (voy. p. 145).

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

12 *mars*. — Nous partons aujourd'hui pour assister à la grande battue qu'on prépare depuis notre arrivée.

Le rendez-vous est au palais; nous y trouvons le roi, habillé de toile grise et coiffé d'une calotte de chasse qui lui donne l'air le plus comique du monde. Tous les préparatifs terminés, on sort du palais; je cherche des yeux l'escorte, les voitures ou montures qui doivent nous emmener; au lieu de cela, j'aperçois, au milieu de la place, une locomotive routière, qui est chauffée prête à partir. C'est une petite machine que le roi a fait venir à grands frais de Calcutta, il y a quelques années, pour pouvoir se montrer à son peuple dans toute la splendeur de la civilisation moderne.

Nous nous installons tant bien que mal dans le chariot étroit accroché derrière la locomotive; après un coup de sifflet strident, elle se lance à toute vapeur sur la voie stuquée que le roi a fait faire à son usage.

Quelle antithèse! partir à la chasse des tigres et des panthères dans une des plus sauvages régions de l'Inde et être remorqué par une machine à vapeur. Figurez-vous l'ahurissement de ces sauvages Gounds, ces hommes à peine au-dessus de l'âge de la pierre, voyant s'avancer vers leur forêt ce char de feu, avec son panache de fumée et sa pluie d'étincelles.

Chemin faisant, le roi nous raconte les mésaventures que lui a déjà attirées sa merveilleuse machine. Elle lui fut amenée de Calcutta par un mécanicien anglais, qui ne resta que peu de temps à son service. Après son départ, personne n'en connaissant le mécanisme, la locomotive fut abandonnée à la rouille, jusqu'à ce qu'un Indien, qui avait servi comme chauffeur sur un chemin de fer anglais, vint s'offrir à la diriger. Il fut nommé ingénieur du roi, mais dès une des premières sorties, la machine, chauffée à blanc par l'intrépide Hindou, se mit à dévorer l'espace avec tant de vitesse et de fracas, que les nobles voyageurs, pris de panique, se précipitèrent hors du chariot, se faisant de nombreuses contusions; bien leur en prit toutefois, car, cent mètres plus loin, la chaudière éclatait, tuant le malheureux mécanicien resté à son poste. Depuis, la locomotive a été réparée et le roi s'est fait expliquer le mécanisme, de façon à pouvoir surveiller lui-même la conduite du mécanicien.

La voie sur laquelle roule la machine est étroite, mais bien nivelée; on s'est servi pour l'établir d'un carbonate des bords de la Jumna, appelé *kanker*, qui a la propriété, une fois pilé et mélangé d'eau, de former une composition d'une grande dureté, que l'on peut même polir comme du marbre. Cette voie s'arrête à quelques kilomètres au sud de la ville, sur le bord d'un petit lac, où le roi a une de ses résidences d'été; là nous attendent des éléphants et l'escorte.

Deux heures de chemin à travers ces magnifiques forêts que nous avons déjà admirées, sur les bords de la Keyn, nous conduisent au rendez-vous de chasse. Nous y trouvons une tente dressée pour nous, à côté du pavillon réservé au roi.

Après le déjeuner, les veneurs du prince nous apportent des informations sur le résultat probable de la chasse; ils nous promettent monts et merveilles, mais pas de tigre, et le *hânkh* ou battue générale ne peut avoir lieu que demain. Aujourd'hui, il faut se contenter des hasards du fourré.

Laissant les chasseurs se disperser pour chercher aventure, je pars seul avec un chikari pour abattre des pigeons verts et quelques oiseaux à beau plumage que je désire conserver. A notre retour, mon guide m'engage à visiter un parc d'éléphants, qui se trouve près de notre camp. C'est une simple enceinte palissadée, où sont enfermés une vingtaine de jeunes éléphants capturés dans une des dernières battues. Les mahouts m'expliquent les différents modes de dressage auxquels ils sont soumis.

Ces éléphants, quoique pris dans la forêt, ne sont pourtant pas sauvages; ils proviennent d'un système d'élevage qui ne se pratique que dans les pays de Chutterpore et de Pannah.

Après avoir détruit complétement les éléphants sauvages qui habitaient ces forêts, on les a repeuplées d'animaux déjà dressés, qui se sont multipliés en toute liberté sans toutefois perdre l'habitude de la présence de l'homme. Chaque année, à une certaine saison, les troupeaux sont cernés et on s'empare de tous les jeunes ayant atteint un certain âge. On les enferme dans des parcs spéciaux, où leur éducation est faite et d'où ils sortent pour être vendus ou renvoyés dans la forêt. On obtient par ce système une race d'éléphants très-supérieurs à ceux qui sont pris déjà âgés et complétement sauvages; ils font l'objet d'un commerce important avec tous les pays de l'Hindoustan.

Il va sans dire que le corps de ballet royal nous a suivis dans notre déplacement; il n'est pas dans ce pays de fête, de cérémonie, à laquelle danseuses et musiciens ne prennent part. Le soir donc, nous avons le spectacle d'un nautch aux flambeaux; les grands arbres, dont les rafales de feu viennent sonder les profondeurs, forment un décor qu'envierait l'Académie de musique; c'est bien le décor qui convient à ces danses au rhythme antique, à ces danseuses bronzées, resplendissantes de joyaux.

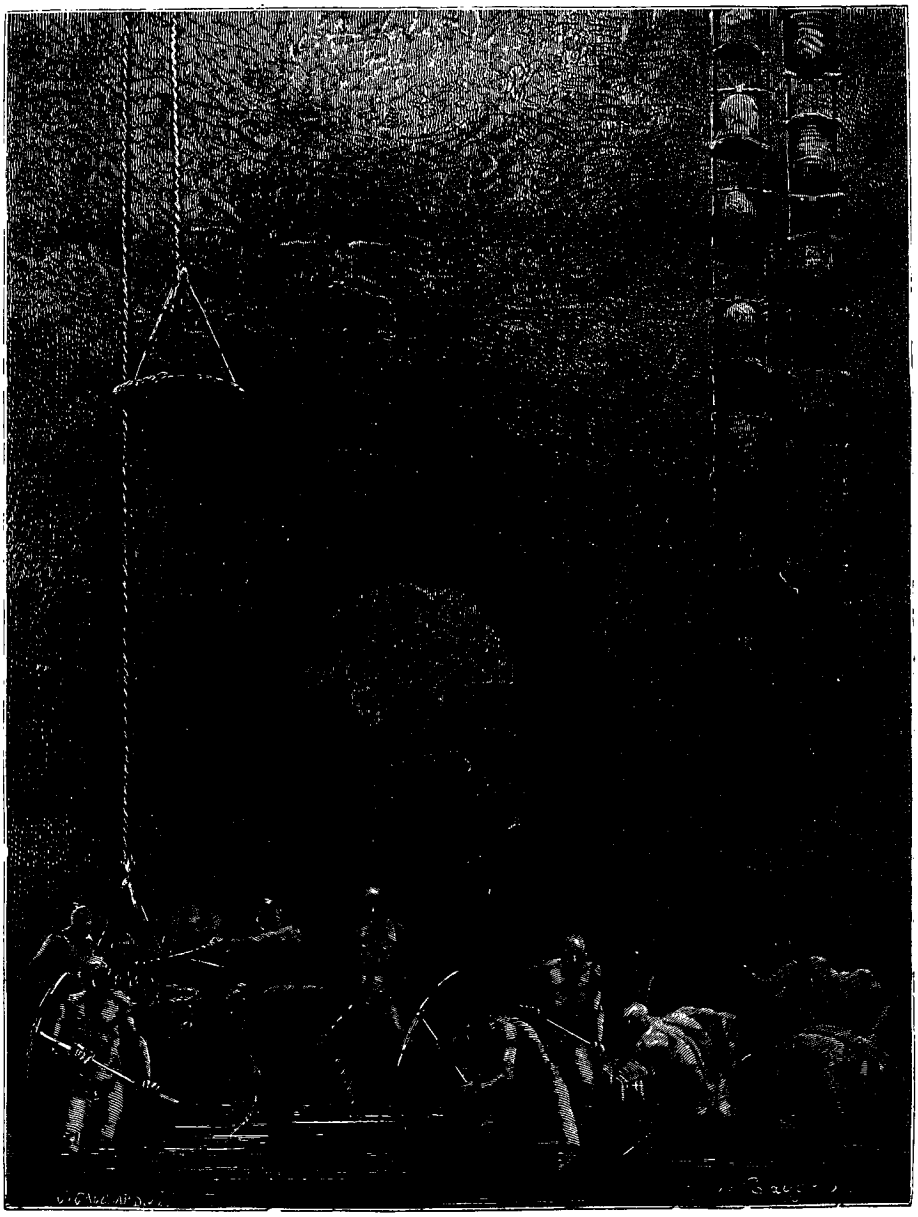
Pendant que les nautchnis repassent devant nous le répertoire classique, depuis la danse des Pandous jusqu'au « Tâs bi tâs », le roi, amateur forcené de la chasse, nous narre ses exploits cynégétiques. Je citerai une de ces anecdotes qui fait autant d'honneur au courage de ce bon prince qu'au dévouement de son fils, le prince héritier.

Il est d'usage dans l'Inde que les princes et les grands s'entourent, à la chasse des bêtes fauves, de tant de précautions, qu'ils n'y courent guère plus de danger à tuer un tigre que s'ils le tiraient de la fenêtre de leur palais. En vrai disciple de saint Hubert, le Rajah de Pannah, repoussant toutes ces précautions, aimait à se trouver face à face avec ce terrible adversaire, et à se mesurer avec lui sans autre avantage que son adresse

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

et son sang-froid. Dans une de ces rencontres, seul au pied d'un rocher, il attendait un tigre que les batteurs chassaient vers lui, quand la bête, déjà blessée, sortant d'un fourré à quelques pas de là, se précipita sur lui et le renversa. Le roi était perdu; son fils aîné, entendant ses cris, accourt, se précipite sans hésiter sur le tigre et le tue à coups de poignard; le prince en fut quitte pour quelques égratignures.

Je crois qu'en parcourant les annales de l'Inde depuis les siècles reculés, il serait difficile d'y retrouver un pareil trait de dévouement : un prince héritier sauvant la vie de son père, dans un pays où l'on voit tous



Les mines de diamants de Pannah. — Dessin d'Émile Bayard, d'après un croquis de M. L. Rousselet.

es souverains tomber frappés par l'ambition de leurs successeurs!

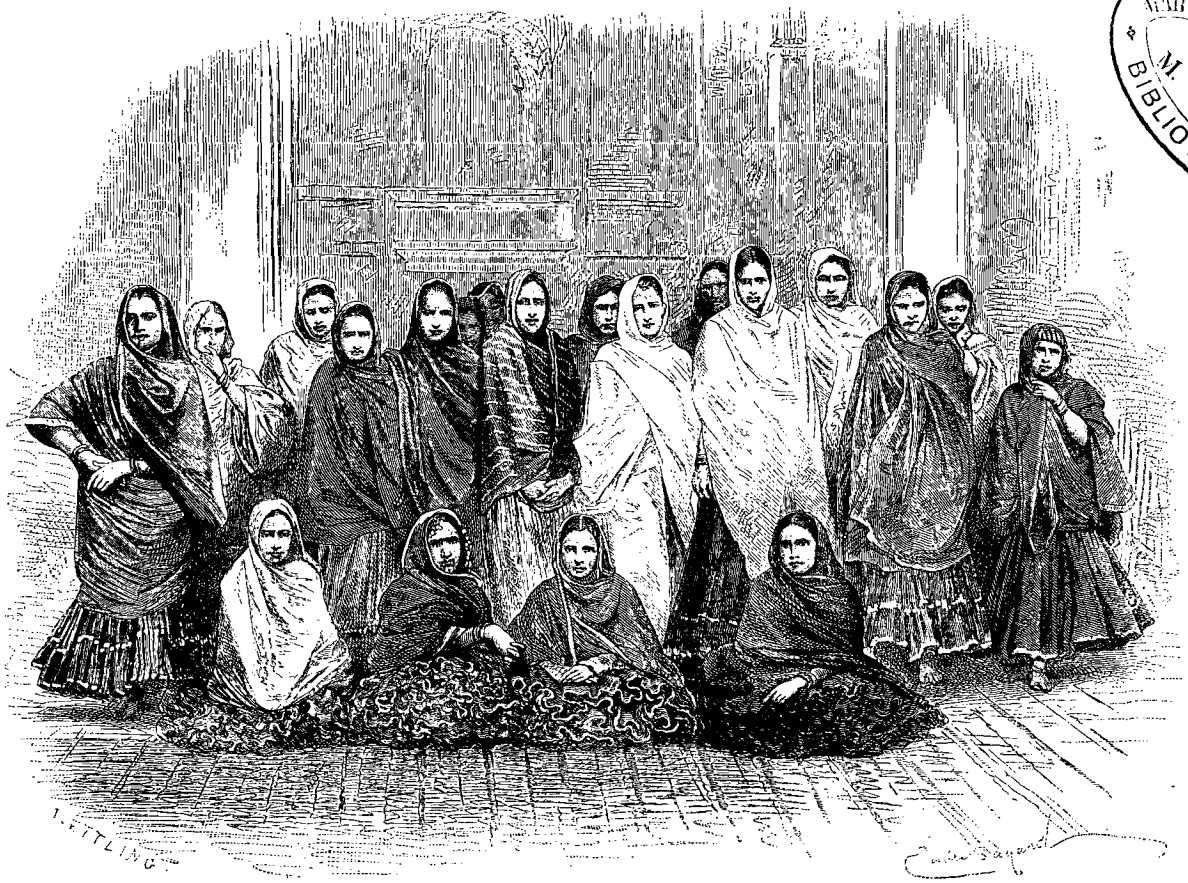
Cet accident fit réfléchir le bon monarque, et cédant aux instances des siens, il promit de ne plus s'aventurer aussi témérairement. Son esprit ingénieux lui fit trouver un moyen pour écarter le danger, tout en en conservant l'illusion : il se fit fabriquer une cage à forts barreaux de fer, posée sur des roues, dans laquelle, confortablement assis, il peut venir attendre le tigre au passage et le foudroyer impunément.

Louis ROUSSELET.

*(La suite à la prochaine livraison.)*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

MAIRIE DU 5E ARRONDISSEMENT
DONNÉ PAR
M.
BIBLIOTHÈQUE



Bayadères de la cour de Rewah. — Dessin d'Émile Bayard, d'après une photographie de M. L. Rousselet.

# L'INDE DES RAJAHS.

## VOYAGE DANS LES ROYAUMES DE L'INDE CENTRALE ET DANS LA PRÉSIDENCE DU BENGALE,

PAR M. LOUIS ROUSSELET[1].

1864-1868. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

### XXXIII (suite).

ROYAUME DE PANNAH.

La battue. — Le troupeau de sambers. — Excursion à Adjigurh et Kalinger.

13 *mars*. — Le terrain qui doit embrasser la battue forme un cirque en partie déboisé sur lequel viennent déboucher de nombreux ravins. Un torrent desséché le traverse en entier et forme à sa sortie vers la vallée un étroit cañon encaissé entre de hautes murailles de rochers. Ce défilé est la seule issue laissée aux bêtes de la forêt, qui sont ainsi obligées de passer sous le feu d'affûts disposés de chaque côté sur les rocs. Des battues préliminaires ont refoulé tous le gibier dans les ravins qui entourent le cirque; le cercle des batteurs cerne en ce moment toutes les hauteurs sur un rayon de cinq kilomètres.

Dès le matin, les clameurs, le bruit des gongs et des cymbales, font retentir la forêt; nous sommes à notre poste, et bientôt arrivent les premières bêtes, qui, paraissant pressentir le danger qui les attend de notre côté, courent effarées d'un ravin à l'autre; de temps à autre, un sanglier, un daim, tente le passage; comme nous tirons à tour de rôle, quelques-uns réussissent à s'échapper.

Après deux heures d'un carnage qui prend des pro-

1. Suite. — Voy. t. XXII, p. 209, 225, 241, 257, 273; t. XXIII, p. 177, 193, 209, 225, 241; t. XXIV, p. 145, 161, 177, 193, 209; t. XXV, p. 145.



© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

portions de plus en plus considérables, le vacarme se rapproche de nous, et nous apercevons sur les crêtes voisines les batteurs Gounds se démenant comme des démons. Tout à coup, un bruit sourd, s'élevant des taillis qui couvrent le cirque, vient dominer tout ce tapage; on croirait entendre un escadron de cavalerie lancé au galop; les broussailles s'écartent, et nous voyons déboucher sur le lit de sable de la *nullah* un troupeau de sambers.

Le samber ou hippélaphe est le grand cerf de l'Inde; sa taille paraît supérieure à celle du cerf commun d'Europe. Le mâle porte une superbe ramure, mais la biche n'a pas de cornes. Leur pelage est d'un brun velouté sur le dos, blanc sous le ventre.

Le troupeau, d'une quarantaine de têtes, s'avance vers nous à fond de train, en faisant trembler le sol; en tête se tiennent les mâles, tête baissée. C'est à peine si je peux jeter un coup d'œil sur ces magnifiques animaux; en un instant ils sont sur nous; les coups de feu éclatent, et la bande, passant comme une trombe, franchit le défilé et se perd dans la jungle; deux cerfs, une biche et un tout jeune faon restent sur le carreau.

Pêle-mêle derrière les sambers, arrivent sangliers, chacals, daims, hyènes, jetés hors de leurs derniers refuges par nos batteurs, qui les suivent de près en poussant des hurlements sauvages. A ce moment hommes et bêtes se trouvent tellement confondus, qu'il arrive souvent qu'en pareil cas les balles des chasseurs s'égarent sur les batteurs; il est triste de dire que l'on s'en soucie fort peu. Le butin produit par le hânkh est énorme, et me rappelle le fameux massacre du Nahrmugra, à Oudeypour.

La battue terminée, les chasseurs montent en toute hâte sur leurs éléphants et se lancent à la poursuite des bêtes blessées. Jusqu'au soir, les gorges retentissent des coups de feu, et ce n'est qu'à la nuit que nous nous retrouvons tous réunis autour du bivouac.

15 *mars*. — De retour à Pannah, je me décide à laisser ici mon camp et à pousser, seul avec Schaumburg, une pointe au nord, vers les forteresses d'Adjigurh et de Kalinjer : la première à cinq lieues, la seconde à neuf, de Pannah.

Nous partons à cheval; quatre sowars nous accompagnent comme guides. Laissant de côté la route qui fait un détour considérable, nous suivons les sentiers qui coupent la forêt; à tous moments il nous faut descendre ou gravir des pentes vertigineuses; en certains endroits, la végétation est si épaisse que nos chevaux ne s'y frayent passage qu'avec difficulté.

A huit heures du matin, nous apercevons les remparts d'Adjigurh, couronnant un roc, séparé de la chaîne par une gorge profonde. Bientôt nous sommes au pied de la rampe qui conduit à la forteresse; sept portes, à demi ruinées, s'échelonnent le long de la montée. Arrivés au sommet, nous nous trouvons au milieu d'un nombre d'édifices ruinés presque aussi considérable qu'à Chittore. Le temps nous manque pour en faire une exploration minutieuse; nous nous bornons à visiter un très-beau groupe de monuments Chandèlas, pittoresquement assis sur les bords de l'étang de Parmal.

Nous continuons notre route à travers bois jusqu'à Kalinjer, que nous atteignons après une course de trois heures au plus fort de la chaleur.

La forteresse de Kalinjer est une des plus célèbres de la vallée du Gange. Considérée longtemps comme imprenable, elle fut enlevée par les Anglais en 1804, sans leur coûter de perte sérieuse.

La ville occupe à peu près la même position qu'Adjigurh; elle couvre le sommet d'un roc isolé de trois cent soixante-dix mètres de hauteur; la cime du rocher offre une muraille verticale d'une soixantaine de mètres, sur laquelle reposent les remparts.

Deux rampes conduisaient jadis de la plaine au plateau; celle du nord, la plus importante, est aujourd'hui la seule praticable. Elle est longée par un mur à créneaux et coupée de distance en distance par des portes fortifiées, au nombre de sept (ce qui paraît un nombre consacré).

Arrivés au sommet, nous trouvons à la porte de la ville un vieux brahme qui s'offre à nous guider dans notre rapide exploration des merveilles de Rabichitor.

Suivant le chemin de ronde qui prend à gauche de la porte du nord, nous rencontrons d'abord une petite excavation taillée dans le roc, le Civa Koti, ou appartement de Civa. L'intérieur forme une petite pièce carrée, à plafond uni; pour tout ornement, les murs portent des niches à tablettes, sculptées à même dans le roc, exactement semblables à celles que l'on voit dans les maisons modernes de l'Inde, et qui tiennent lieu d'armoire; sur un des côtés, un bloc sculpté en forme de lit représente la couche du dieu.

Cette excavation peut être considérée comme le type des cinquante ou soixante autres qu'on trouve sur la colline. Sa simplicité, l'absence complète d'idoles, prouvent qu'elle a dû servir d'habitation à un des premiers anachorètes qui vinrent habiter la colline.

Non loin du Civa Koti, sous un rocher appuyé aux remparts, s'ouvre l'étroit orifice de la caverne de Patal Ganga (le Gange souterrain). C'est une cavité naturelle située à quinze mètres au-dessous du sol; on y parvient par un escalier tournant qui s'enfonce perpendiculairement dans le rocher. Notre guide allume une torche, et nous le suivons dans ce conduit humide, que les hideux vampires nous disputent à grands coups d'ailes. A la moitié de la descente, un rayon de lumière perce la paroi, et on aperçoit par une ouverture la plaine qui s'étend au pied de Kalinjer; il est facile de se rendre compte que l'escalier suit à peu de distance la face externe du plateau. Au delà de cette ouverture, une quarantaine de marches conduisent à l'entrée de la caverne. On peut voir dès le premier coup d'œil que c'est une cavité naturelle et que l'homme n'y a rien ajouté. Elle s'étend sur une profondeur de seize mètres et une largeur d'environ neuf, et elle est remplie jusqu'à un mètre de la voûte par l'eau, filtrant goutte à goutte à travers la croûte du plateau; ce ré-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

servoir a une profondeur de quelques mètres, et ne laisse aucun espace libre pour pénétrer à l'intérieur.

On attribue à cette eau des qualités merveilleuses pour la guérison de la lèpre, des affections cutanées, et aussi des maladies de l'âme. D'après la tradition, un roi Chandèla de Mahoba, Kirat Brihm, y fut guéri d'une lèpre persistante et ce serait lui qui, pour reconnaître ce miracle, aurait entouré la colline d'une enceinte fortifiée. Malheureusement pour la tradition, il est prouvé que la forteresse existait déjà au dixième siècle, c'est-à-dire deux siècles avant le règne de Kirat.

A l'extrémité opposée du plateau se trouvent les excavations de Nill-Kanth, le groupe le plus important de Kalinjer; on y trouve plusieurs chambres monolithes, des temples, un beau bas-relief du Varaha Avatar, et de nombreuses sculptures et inscriptions.

Le peu de temps que je pus consacrer à cette importante série de monuments, ne me permet pas d'en donner une description assez détaillée; on peut, comme importance historique, la classer à côté de celle de Gwalior. Ne comptant pas sur tant de richesses, j'avais, à mon grand regret, négligé d'emporter mon appareil photographique.

Nous ne regagnons Pannah que le lendemain, et, pour ne pas retarder plus longtemps notre départ, nous allons faire de suite nos adieux au Maharajah. Il nous reçoit avec sa simplicité habituelle, et nous présente à chacun une jolie bague portant un diamant, trouvé dans ses mines et taillé dans ses ateliers.

## XXXIV

### DE PANNAH A REWAH.

Nagode. — L'hospitalité anglo-indienne. — Départ de l'escorte de Scindia. — Chasse à l'anglaise. — Madhogurh. — Sohawul. — Le rajah de Dourjunpore. — Rewah.

18 *mars*. — Nous quittons Pannah de grand matin, sur un des éléphants du Rajah; nos gens ont pris les devants. La route de Rewah, que nous suivons, débouche du plateau par les passes du sud-est. Le versant de ce côté est beaucoup moins abrupt que vers la Keyn; le sol se relève d'abord pour former une chaîne de mamelons d'une hauteur médiocre, puis descend par une suite de pentes douces jusqu'à la plaine. La végétation offre un caractère moins frappant; les bois sont plus maigres et entrecoupés d'espaces arides ou couverts de jungles basses.

Vers sept heures, nous entrons dans une magnifique plaine, parfaitement unie, que limite au sud une ligne de hauteurs bleuâtres. Cette plaine forme l'assise inférieure du grand massif qui couvre l'Inde centrale et va étageant ses plateaux de la vallée du Gange au point culminant des Vindhyas de Bhopal et de Mandou. Elle s'avance au nord jusqu'à la Jumna, qu'elle surplombe d'une ligne de versants verticaux, d'où descendent en cascades la Tonsa et les autres cours d'eau qui l'arrosent.

Non loin des défilés que nous venons de franchir s'étale, au milieu de belles cultures de sésame et entouré d'une épaisse ceinture de manguiers, le bourg de Kankrati. Nous y trouvons nos « fidèles, » campés sous ces beaux ombrages.

Dans la soirée, nous nous décidons à partir pour Nagode, dont huit bonnes lieues nous séparent encore; grâce à la lenteur de notre éléphant, il est minuit quand nous atteignons la petite capitale. On nous conduit au Dâk bungalow, que nous trouvons fourni de lits et de meubles sinon somptueux, du moins confortables. Nous apprenons bientôt que c'est au Rajah de Nagode que nous devons de ne pas devoir coucher sur le carreau; il paraît que l'administration anglaise a négligé de meubler ce bungalow, qui ne sert que de loin en loin; aussi le prince, informé de notre prochaine arrivée, a de suite fait mettre l'habitation en état de nous recevoir. Décidément, les Boundèlas s'entendent en hospitalité.

Nagode est la capitale d'une des plus petites principautés du Bundelcund. C'est un gros village, dépourvu d'intérêt, mais dans une belle position au centre de la plaine, à égale distance de la région montagneuse et de la Jumna.

Ses maisons en pisé forment quelques rues larges et propres. En dehors de la ville se dresse, sur un monticule, un petit fort renfermant le palais du roi.

La ville doit une certaine animation et quelque prospérité à l'établissement, dans son voisinage, d'une station militaire anglaise. Celle-ci ne contient que deux régiments et une batterie; elle fut complétement rasée en 1857 par les rebelles, qui massacrèrent la garnison.

Le pays environnant est morcelé en un nombre considérable de principautés plus ou moins importantes : Sohawul, Dourjunpore, Bijawur, etc., toutes placées sous le protectorat de l'Angleterre. L'agent chargé des relations avec ces États réside à Nagode; il joint à ces fonctions celles d'attaché aux cours du Bogelcund, Rewah et Myhere, et dépend de l'agence centrale de Nowgong. Le capitaine Kincaid m'avait adressé à lui, en le priant d'aplanir tous les obstacles qui pourraient nous arrêter sur cette partie de notre route.

Malheureusement, dès notre arrivée, nous apprenons que M. Coles est en tournée et qu'il nous faudra attendre son retour à Nagode. Malgré ce que cette perspective a de peu souriant, il faut cependant en passer par là. Depuis deux mois, notre escorte est toujours celle que le Maharajah Scindia nous a fournie à Gwalior; quoiqu'elle nous ait été donnée pour un temps illimité, ce serait abuser que de conserver plus longtemps tous ces gens, qui ont encore devant eux une longue route de retour; en outre, nous avons déjà perdu deux des chameaux qui nous ont été confiés; le pays devient de plus en plus défavorable à ces animaux, et il n'est que temps de les renvoyer. Mais là est la grande difficulté; comment les remplacer? Le pays est dénué de moyens de transport, et l'influence seule de l'agent pourra nous en faire trouver. Toutes

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

ces raisons nous obligent à attendre, quoique Nagode soit un point insignifiant et quoique la saison pluvieuse s'approche avec rapidité.

Le lendemain de notre arrivée, le Rajah nous envoie deux Mounchis pour fixer le moment de notre entrevue; ils sont suivis d'une file de domestiques, porteurs de présents de toute nature : sucreries, fruits, volailles et chevreaux.

A deux heures nous nous rendons au palais, si toutefois l'on peut appeler ainsi la demeure du Rajah, un simple bungalow au toit de tuiles, entouré de vérandahs de bois et placé au centre d'une enceinte bastionnée.

Le Rajah nous attend au haut du perron et nous reçoit très-affablement. C'est un aimable vieillard aux traits souriants, à l'allure simple; il s'entretient avec nous sans affectation et nous fait lui-même les honneurs de son humble habitation. On le dit intelligent, actif et très-soigneux des intérêts de son microscopique royaume. Ses revenus ne dépassent pas cinq lakhs de roupies, environ treize cent mille francs : mais aussi, au lieu d'entretenir, comme la plupart de ses collègues, une apparence d'armée inutile et ridicule, il se contente d'un corps de police équipé et discipliné à l'anglaise.

Le Rajah de Nagode. — Dessin d'Émile Bayard, d'après une photographie de M. L. Rousselet.

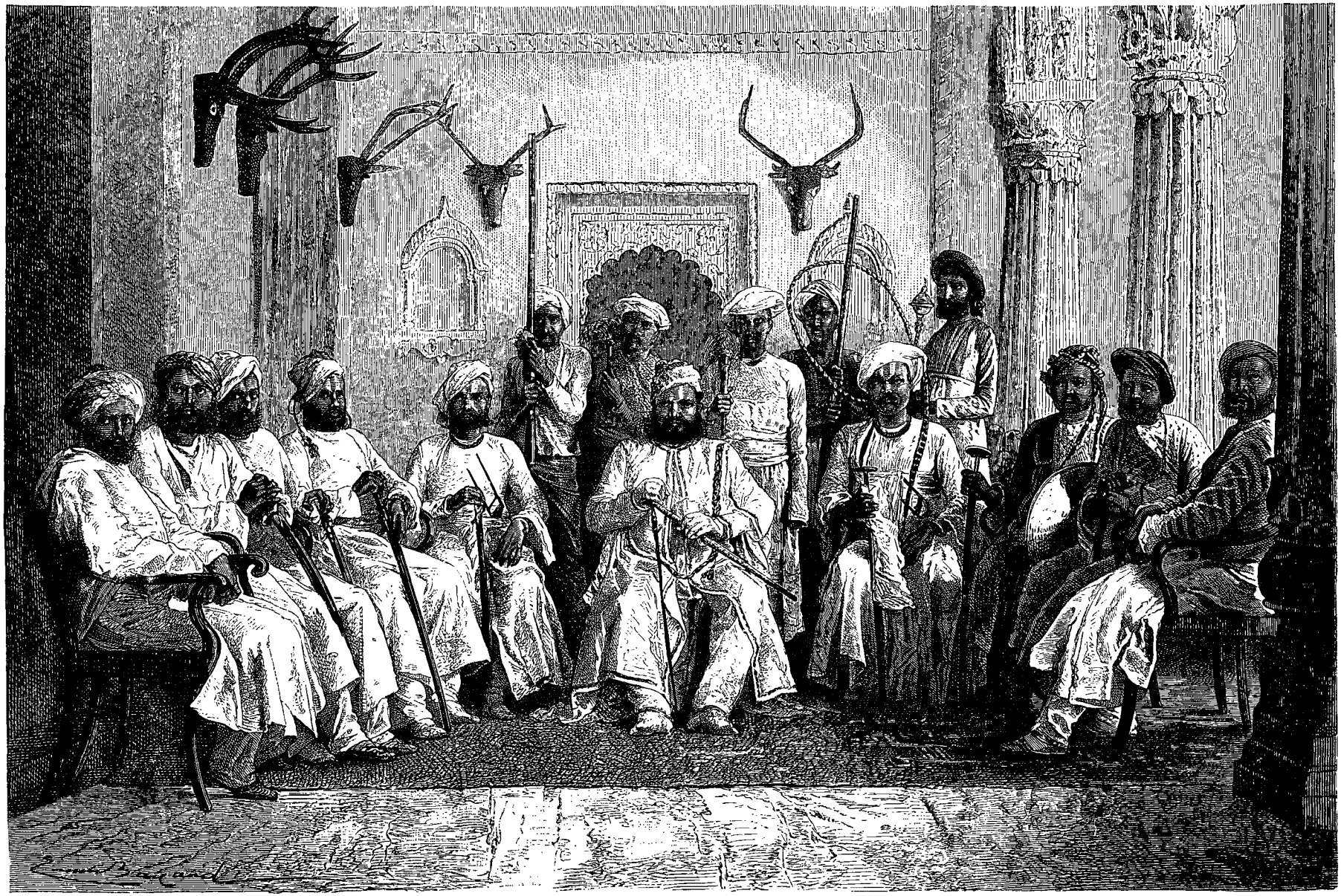
Il jouit dans le Bundelcund d'une position bien supérieure à celle que lui donnerait le peu d'importance de ses possessions : c'est qu'il représente un des clans les plus illustres de la race solaire, le clan Chohan, et qu'il se rattache par des alliances aux grandes familles du Meywar et de l'Haraouti. Dans une cérémonie hindoue, ce principicule aurait le pas sur les Scindias, les Guicowars et tous les potentats Maharates et Boundèlas.

De retour au bungalow, il ne nous reste plus qu'à nous armer de patience et à attendre l'arrivée de M. Coles. La petite station renferme bien une quinzaine d'Européens, officiers ou fonctionnaires, mais, quand on sort de la jungle, il n'est rien qui épouvante plus que les visites que tout étranger est tenu de faire en arrivant dans une station anglaise : il faut endosser l'habit noir, le col, la cravate, et aller affronter les ardeurs du soleil d'une heure; ainsi le veut l'étiquette anglo-indienne. Nous restons donc dans notre bungalow, espérant passer inaperçus; mais deux voyageurs sont une trop bonne aubaine, dans ces régions sauvages, pour qu'on nous laisse ainsi violer les convenances. Après avoir attendu tout un jour notre visite, les officiers nous envoient leur doyen, le général B***, qui vient nous reprocher bien gracieusement notre sauvagerie et nous emmène à la mess-court, où nous accueillent de non moins aimables reproches. Tout le monde fit si bien, que notre séjour à Nagode est resté, pour moi, un des plus agréables souvenirs de mon voyage.

Dans la journée, nous chassions le tigre, le samber, dans les montagnes voisines. Nous avions pour guide le général B***, le plus intrépide chasseur de l'Inde centrale; le nombre des tigres qu'il a tués se compte par centaines; quant aux ours, panthères, etc., il en ignore lui-même le chiffre. Il nous fit visiter sa maison, véritable musée, où les murs disparaissaient sous les trophées de chasse; devant l'entrée se dressait le squelette blanchi d'un énorme éléphant, tué dans les forêts de Pannah. La pièce la plus curieuse de la collection est une peau de tigre, qui, jetée sur le dos d'un buffle, le couvrait en entier; elle avait appartenu à un tigre royal d'une taille prodigieuse, que le général avait abattu aux environs mêmes de Nagode.

Le soir nous trouvait réunis avec nos aimables hôtes autour de la table de mess-court; on acclamait la France par des toasts en l'honneur de notre armée, de notre drapeau, et souvent les premières lueurs du

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Durbar du Maharajah de Rewah, à Govindgurh. — Dessin d'Émile Bayard, d'après une photographie de M. L. Rousselet.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

jour nous surprenaient devant un véritable champ de bataille où gisaient des bataillons de « sparkling hock » et de « mumm. » Aussi, bien que M. Coles fût arrivé depuis plusieurs jours, nous ne pensions plus à partir.

Il n'a pu nous procurer que deux charrettes, traînées chacune par cinq bœufs, et encore jusqu'à Rewah seulement. Il nous faut donc conserver notre éléphant de Pannah. Ces préparatifs terminés, je congédie l'escorte Gwaliorienne; tous ces braves gens, qui nous ont suivis si fidèlement, sont rangés devant le bungalow; je leur adresse une petite allocution pour les remercier, leur donne à chacun quelques roupies et remets au jamadar une lettre qui rendra compte au Maharajah de leur conduite. Les adieux sont touchants; chacun vient nous embrasser les genoux et prenant notre main qu'il place sur son front, nous appelle « Mâbâp[1] », ce qui veut dire que nous avons été pour eux de bons maîtres. Enfin la ligne se forme et la caravane s'éloigne au milieu des « Salâm, Koudawan[2]! » de ces braves garçons. Nous voyons disparaître ces chameaux, doux et patients, qui nous portent depuis trois ans; ce sont les derniers que nous aurons dans l'Inde, car ils sont presque inconnus dans les régions de l'est.

Notre séjour à Nagode s'est ainsi prolongé jusqu'au 24 mars. Nous en partons par une belle matinée, sur notre éléphant; la route continue à se diriger vers le sud-est, à travers une riche campagne, émaillée de gros villages. On aperçoit au sud la chaîne des Bandairs, qui se déploie en cônes aplatis ou en plates-formes unies, dont les pentes assez douces depuis le fond de la plaine se relèvent tout à coup en une sorte de rempart vertical.

Quelques heures de marche nous conduisent à Sohawul, résidence d'un Rajah Boundèla. C'est une pittoresque petite ville située sur les bords de la rivière Suttani. A quelques milles de là, nous croisons la voie ferrée d'Allahabad à Jubbulpore, qui doit relier prochainement[3] les lignes de Calcutta, à celles de Bombay.

A midi seulement, nous atteignons Madhougurh, autre petite capitale, coquettement assise en amphithéâtre sur la rive droite de la Tonsa, que nous traversons à gué. Le château fort du Rajah domine pittoresquement le cours de la rivière.

Malgré la chaleur qui devient suffocante, il nous faut continuer notre marche et faire encore quelques kilomètres pour atteindre notre campement près de Dourjunpour. J'arrive au camp à demi mort et frappé d'insolation; mes oreilles bourdonnent, ma vue se trouble et ma bouche serrée ne laisse que difficilement passer la respiration; on me descend sans connaissance de l'éléphant et on m'étend sur mon lit; quelques gorgées d'eau-de-vie et des compresses d'eau me font sortir de cette syncope; j'en suis quitte cette fois pour la peur. Nous venons de commettre une imprudence, le plus souvent fatale, celle de voyager pendant sept heures, exposés directement aux plus fortes ardeurs du soleil. Les effets du soleil dans ces régions peuvent être qualifiés de foudroyants; car l'homme est frappé avec une rapidité presque égale à celle de l'électricité. Quelquefois le malade languit pendant plusieurs mois et s'éteint sans que la médecine puisse arrêter les progrès du mal, mais presque toujours l'insolation amène la mort en quelques instants. Le seul remède, lorsqu'on se sent atteint, est de se plonger de suite la tête dans l'eau; le danger cesse immédiatement.

Dourjunpore est encore une capitale, ce qui fait la troisième depuis Nagode, c'est-à-dire en douze lieues; cela donne une idée du morcellement de cette partie du Bundelcund. Le Rajah nous fait annoncer sa visite; mon état m'oblige à décliner cet honneur.

Nos tentes sont groupées sous le feuillage épais d'un petit bois, le long duquel coule un joli cours d'eau, qui va traverser la ville. L'ombre et la fraîcheur de l'eau me remettent tout à fait et je me sens capable de continuer notre marche.

Il nous reste encore dix lieues à faire pour atteindre Rewah; nos chevaux sont tellement abattus par la chaleur, que l'éléphant de Pannah est notre seule ressource, mais la pauvre bête est elle-même si épuisée, qu'il ne faut pas espérer lui faire faire plus de six kilomètres à l'heure. Nous partons donc à minuit pour être rendus à destination avant la chaleur. Pour ne pas perdre complétement la nuit, j'ai fait disposer sur le dos de l'éléphant un lit, sur lequel nous sommes presque confortablement. Une fois étendu, et en fermant les yeux, on pourrait se croire couché à bord d'un navire; le balancement régulier de l'éléphant imite à s'y méprendre le tangage et le roulis.

Les premières lueurs du jour nous réveillent; on ne dort décidément pas trop mal à éléphant. Nous avons traversé pendant la nuit une grande plaine nue; maintenant le sol, tout en restant plat, forme de larges ondulations; la campagne est verte et parsemée de gros arbres isolés; les montagnes de Pannah ont complétement disparu; on n'aperçoit à l'horizon qu'une faible ligne bleue formée par la crête des Kyrmores.

Le chemin s'arrête brusquement sur le bord d'un précipice, au fond duquel bouillonnent les eaux de la Beher. Un peu plus haut une muraille verticale de rochers barre dans toute sa largeur le lit de la rivière; celle-ci, franchissant cet obstacle, vient former une seule nappe de cristal, de trente pieds de hauteur, qui se brise avec fracas et rejaillit en écume au milieu d'un chaos de rocs brisés. Au-dessus de la cataracte, les berges sont parfaitement à pic et apparaissent couronnées de temples et de jardins.

On descend dans le lit de la rivière par une route rapide, qui serpente le long de la berge et vient se continuer sous l'eau pour faciliter le passage à gué.

A peu de distance de la rive opposée, nous trouvons un excellent bungalow. Un frugal déjeuner et de bons

1. « Mâ-bâp », littéralement mère-père.
2. « Sâlam, Koudawan », Salut, envoyé de Dieu!
3. Cette voie a été livrée à la circulation dans le courant de 1868.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

lits de sangle nous ont bien vite fait oublier les fatigues de ces deux marches successives de quarante kilomètres.

## XXXV

### LE BOGELCUND.

Le Bogelcund, son étendue, ses limites, son histoire. — Légende des Bâghêlas. — Bandougurh. — Le Dewan. — Rewah. — Le palais. — Le roi lépreux. — Un speech royal. — Cataracte de la Tonsa.

Le Bogelcund ou Bâghêlakhound forme, sous le nom de Rewah, le plus important royaume indien de l'Hindoustan oriental. Il couvre une superficie de seize mille six cents kilomètres carrés et porte une population estimée à plus de deux millions d'âmes. Enclavé entre les provinces d'Allahabad et du Behar, le Bundelcund, le Sirgoudja et le Gurra-Mandlah, il comprend, au point de vue géographique, tout le plateau qui sépare le Gange des sources de la Nerbouda, limité à l'ouest par la Tonsa, à l'est par le Murrar.

Les monts Kyrmores le traversent du sud-ouest au nord-est et le partagent en deux versants. Ils y forment une chaîne d'un relief peu élevé, quoique quelques-uns de leurs sommets atteignent une hauteur de cinq et six cents mètres; cette chaîne relie aux Vindhyas le massif des montagnes du Rajmahal.

Le bassin septentrional fait partie de la vallée du Gange; c'est un plateau peu élevé, d'une grande fertilité. Il porte une nombreuse population, presque exclusivement hindoue, douce, laborieuse et adonnée à l'agriculture.

Le bassin méridional forme la vallée du cours supérieur de la Sône; le sol est très-accidenté, et couvert de forêts et de solitudes qui s'étendent jusqu'au Sumbulpore. Cette région presque entièrement inconnue encore de nos jours a servi de dernier asile aux races autochthones, que les premières invasions ont trouvées établies sur le sol de l'Inde. Si nos suppositions sont justes, c'est là que nous devons retrouver les représentants de cette race de noirs, du type dit negrito, qui a formé la race primaire de la péninsule. Le gros de la population se compose de Gounds, qui nous offrent, eux aussi, avec plus de pureté que les Bhils, le type de la race mixte ou Soudra qui a précédé les invasions aryennes. Nous aurons plus tard l'occasion d'étudier de plus près cette intéressante peuplade.

Encore aujourd'hui, les Hindous de la plaine, pas plus que les Européens, ne peuvent s'acclimater dans cette partie du Goundwana, ce qui prouve surabondamment que les races qui l'habitent en sont originaires ou y sont fixées depuis des milliers d'années. Les forêts qui la couvrent sont infestées de bêtes féroces, et leur accès est encore plus sûrement défendu par la terrible *mal'aria* qu'exhalent leurs ténébreuses profondeurs.

L'histoire du Bogelcund, quant à la partie du pays des Gounds, est encore enveloppée de ténèbres. On sait que les premiers poëmes hindous rattachaient l'Amar-Kantak à la grande forêt Dandaka, considérée par les Aryens comme un repaire de démons et d'animaux fabuleux.

Au douzième ou treizième siècle, un clan de Rajpouts Chaloukyas s'emparait de toute la vallée de la Sône et lui donnait le nom de Bâghêla-Khound ou pays des Bâghêlas, d'où les Anglais, avec leur système d'orthographe indienne, ont fait le nom actuel de Bogelcund.

La dynastie Chaloukya, branche de la race Souryavansi, régnait à Anhulwara Patan de 1172 à 1294; elle fut renversée par Aladin le Sanglant, empereur de Delhi. Il est donc probable que c'est après la chute de leur empire que le clan Bâghêla des Chaloukyas se vit forcé de chercher un nouveau territoire dans les régions sauvages du Goundwana

Cette supposition ne concorde cependant pas avec la tradition, conservée à Rewah, qui explique par la légende suivante la formation de la tribu Bâghêla.

« Il y a environ sept cents ans, régnait à Pâlgurh, en Guzarate, un prince de l'illustre famille des Chaloukyas. Il avait déjà un fils, quand les dieux se plurent à lui en envoyer un second; à la naissance du jeune prince, les oracles furent consultés selon la coutume et quel ne fut pas l'effroi du rajah en apprenant que cet enfant serait un jour la cause de grandes guerres et de désordres dans l'Inde. Sur son ordre, l'enfant fut abandonné dans une forêt voisine, hantée par les bêtes fauves. Quelque temps après, un saint Richi, venu à Pâlgurh, apprenant le fait, résolut de s'assurer de ce qu'était devenu le corps du petit prince; à son grand étonnement, il trouva l'enfant dans une caverne, où l'avait porté une tigresse, qui le nourrissait de son lait. Le roi apprenant la façon miraculeuse dont son fils avait été sauvé, le fit revenir à la cour et lui donna le nom de Bâghêla, fils de la tigresse. Arrivé à sa majorité, le jeune prince, renonçant à tous ses droits, quitta en compagnie de quelques fidèles la cour de son père. Après mille aventures et d'innombrables combats, justifiant les prédictions de l'horoscope, il s'empara d'un vaste royaume et établit sa capitale à Bandougurh. »

Comme le dit la légende, la première capitale du Bogelcund fut Bandougurh (la ville fermée). Elle ne perdit ce titre qu'au commencement de ce siècle, lors du transfert du siége du gouvernement à Rewah. Elle occupe une position très-forte sur les bords de la Sône, au sud des Kyrmores, mais est aujourd'hui complétement abandonnée. D'après les récits des indigènes, c'est une ville merveilleuse rivalisant avec Amber et Chittore pour la splendeur de ses palais et de ses monuments ; il est difficile de se rendre compte du plus ou moins d'exactitude de ces descriptions, car l'accès de l'ancienne capitale est jalousement interdit aux Européens; aucun voyageur, que je sache, n'y a encore pénétré. Malgré l'amitié du roi de Rewah, je ne pus moi-même obtenir de la visiter.

Le royaume de Rewah est rattaché depuis 1806, à

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

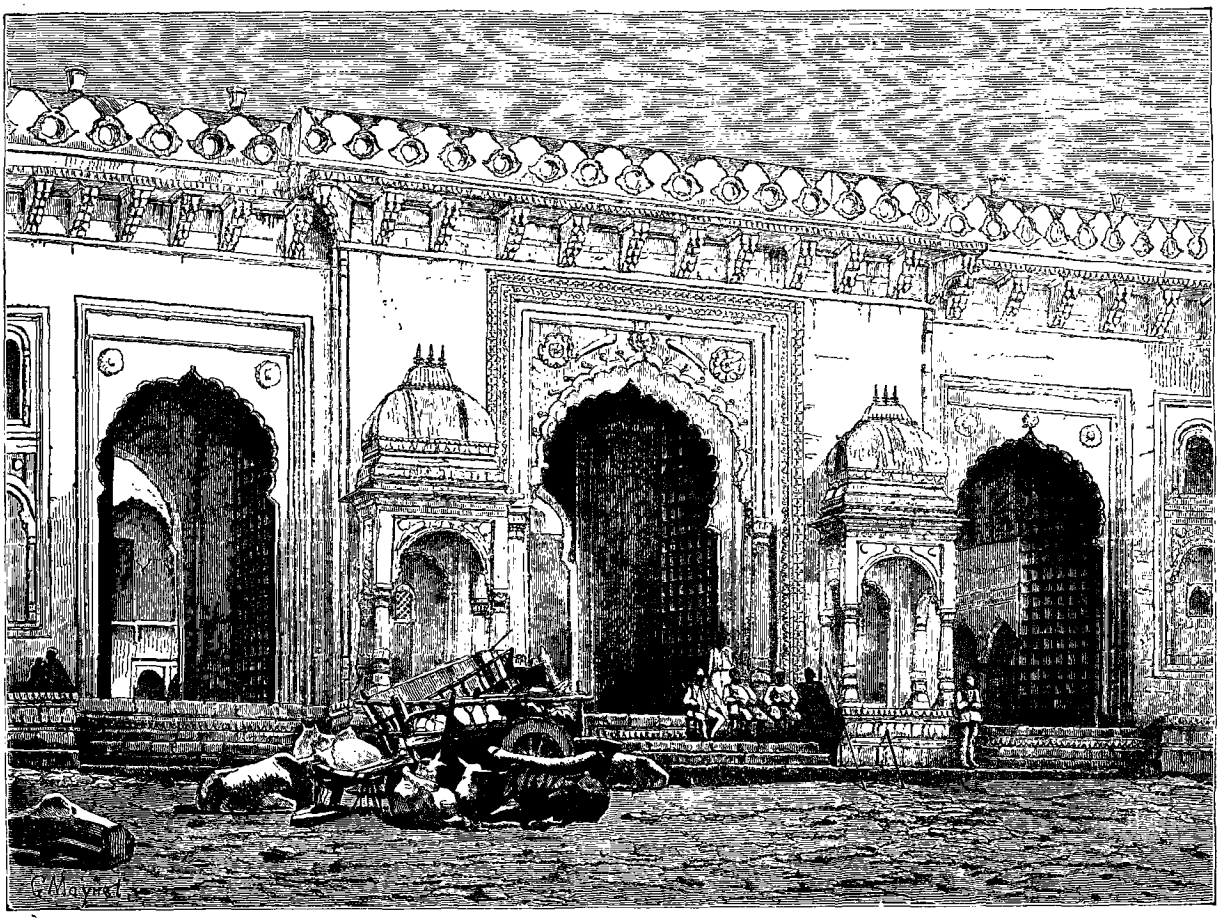
la confédération indo-britannique. Il reconnaît la suprématie de l'Impératrice des Indes, doit en cas de guerre fournir un certain contingent à l'armée anglaise et s'engage à n'entretenir à son service aucun Français; d'un autre côté, il est souverain absolu dans ses États, dont l'Angleterre lui garantit l'intégrité, et il n'est redevable d'aucun tribut.

Les revenus du Raj sont peu en rapport avec l'étendue de ses possessions; ils ne dépassent guère cinquante à soixante lâkhs, soit quinze millions de francs. Il faut attribuer ce résultat au système d'affermage employé dans tout le royaume; le gouvernement se contente des revenus que lui payent ses fermiers, tandis que ceux-ci tirent tout ce qu'ils peuvent de ces populations; si l'on en excepte la zone transkyrmorique, le reste du pays est riche et doit produire des revenus élevés.

L'armée de Rewah ne compte que deux ou trois régiments réguliers, mais les corps de Purdassis et Sibundis dépassent quinze à vingt mille hommes.

M. Coles m'avait remis, à mon départ de Nagode, un Karita[1] pour le Maharajah de Rewah, que je fis porter au palais dès notre arrivée au bungalow.

Dans la journée, je vois arriver en grand apparat le



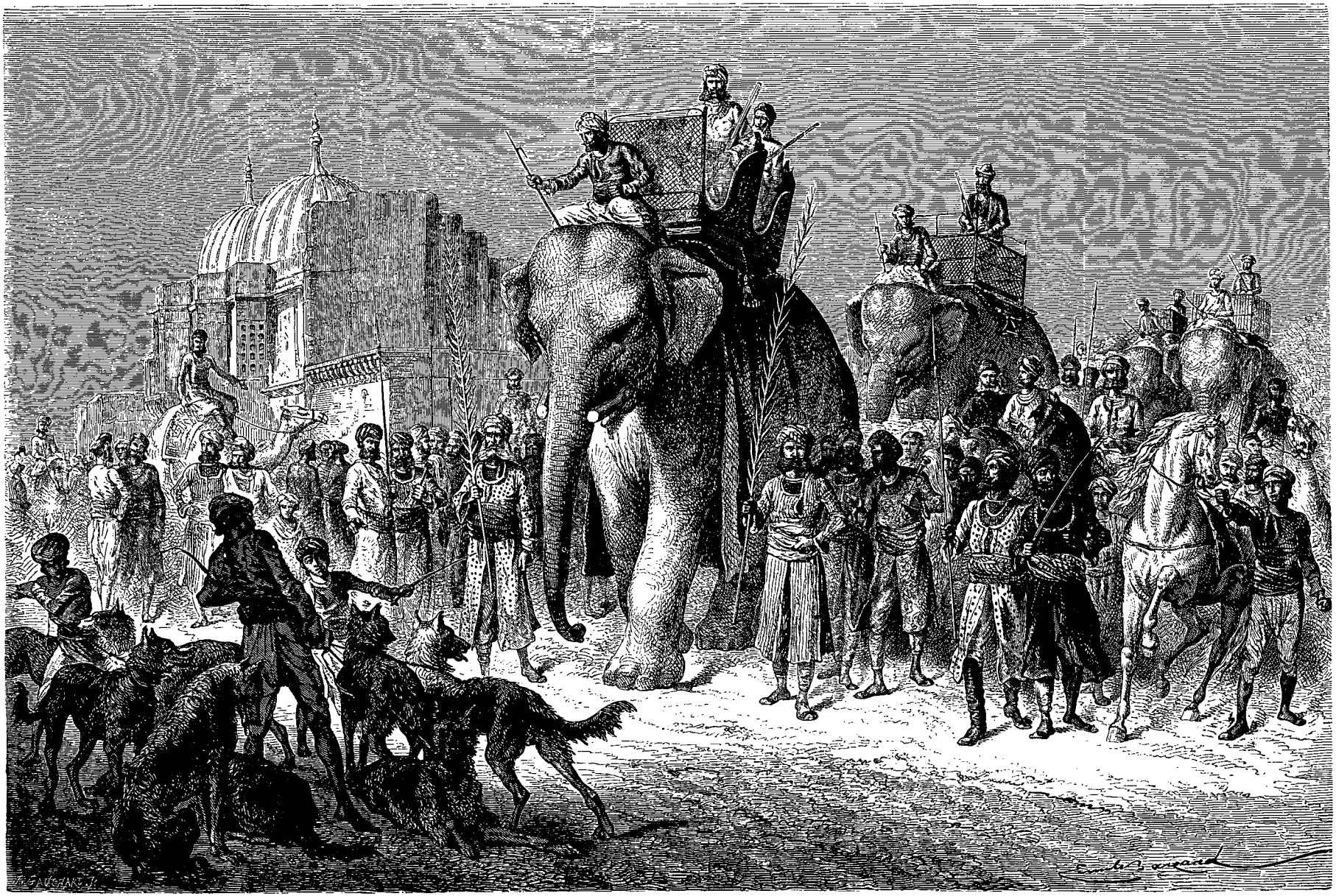
Porte du palais de Govindgurh. — Dessin de E. Moynet, d'après une photographie de M. L. Rousselet.

Dewan, envoyé par le roi pour nous porter ses salâms et tâcher d'avoir quelques renseignements sur nos personnes. Toutes les politesses du ministre ne m'empêchent pas de m'apercevoir que notre présence l'inquiète; notre qualité de Français le surprend beaucoup, et il ne sait trop que penser de la protection que paraissent nous accorder les autorités anglaises. Je suis bien persuadé que sans le Karita de l'agent le ministre se serait opposé à ce que nous vissions le roi. Enfin, après de longues tergiversations et au moment de nous quitter, il nous informe que le Maharajah nous attendra demain à son palais à quatre heures. Peu après, un tchoubdar de la cour nous apporte une corbeille de fruits et nous annonce que sur l'ordre du roi un éléphant restera attaché à notre service pendant la durée de notre séjour.

La ville s'étend, à un kilomètre de notre bungalow, le long de la Beher, et couvre une petite hauteur qui lui donne tout d'abord un aspect pittoresque. Mais en approchant on rencontre des remparts crevassés, en ruines, et on entre dans un labyrinthe de rues tortueuses, étroites, bordées de maisons d'une architecture misérable, la plupart n'offrant que des murs de clayon-

1. Karita, lettre de présentation officielle, écrite sur parchemin ou papier spécial et enfermée dans un sachet de soie brodée, avec le sceau aux armes de l'Agence.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Le départ pour la chasse, à Govindgurh. — Dessin d'Émile Bayard, d'après un croquis de M. L. Rousselet.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

nage, quelquefois de terre battue, et des toits de tuiles irrégulièrement disposées. Il y a loin de là à ces belles villes de l'ouest de l'Inde, avec leurs solides murailles de pierre, leurs terrasses et leurs élégantes colonnades ; du reste le contraste devient de plus en plus frappant à mesure que l'on s'avance vers l'est, et, pour en citer un exemple, à Mourchedabad, à Calcutta même, les habitations indigènes ne sont plus que des huttes.

Ce qui étonne le plus à Rewah, c'est de voir les bazars presque déserts ; d'autant que la ville renferme au moins quarante mille âmes et qu'elle est le principal marché d'un riche district. Elle se ressent beaucoup de l'abandon de la cour, qui a suivi le roi dans sa résidence favorite de Govindgurh.

Au centre de la ville se trouve la cité noble, entourée d'une enceinte, et renfermant le palais, les demeures des courtisans, les casernes et quelques bazars. Là encore règnent la même tristesse et la même solitude

A l'heure fixée pour notre entrevue avec le roi, nous nous rendons au palais, qui étend ses façades hybrides le long d'une cour, sur laquelle donnent les écuries de la cavalerie. Le Dewan nous reçoit à l'entrée et nous conduit à la salle du Durbar, vaste pièce, dont les parois disparaissent sous une profusion de dorures, incrustations en verre de couleur, ornements de toutes espèces, dans le genre des Chish Mahal déjà décrits. De la voûte imitant une tenture pendent des lustres de cristal ; les colonnes en bois de tèk de la vérandah sont bariolées de couleurs vives. Au fond de la salle, se dresse le trône, énorme coussin de velours, appuyé contre un dossier monumental que supportent deux lions dorés. L'ensemble de cette salle ne manque pas d'une certaine originalité et doit faire grand effet aux lueurs des lustres.

Le Maharajah n'est pas encore arrivé ; il vient de Govindgurh pour nous voir et repartira sitôt après. Les heures se passent et l'obscurité envahit la salle ; tout à coup, les portes s'ouvrent, des serviteurs entrent portant des flambleaux, suivis de tchoubdars, qui font résonner leurs cannes d'or sur les dalles, avec le sacramentel « Maharaj ! salâm ! »

Le roi entre et vient droit à nous ; je suis tout d'abord frappé par sa superbe stature ; mais ses six pieds et sa fière contenance ne réussissent pas à donner de la majesté à son costume qui, du turban aux babouches, est du plus pur jaune serin. — Cette couleur est, du reste, de saison, car on fête encore ici le Holi. — Un bandeau de même nuance couvre complétement sa barbe et une partie de sa figure et augmente encore la bizarrerie de cet accoutrement.

Nous ayant fait asseoir à ses côtés, le roi nous adresse, dans le plus pur anglais, un discours évidemment préparé, dans lequel il nous exprime d'abord avec emphase le plaisir qu'il a de nous voir ; il ajoute que le devoir d'un souverain est de combler d'honneurs les hommes de lettres et les artistes qui viennent étudier les beautés et les ressources de son pays. Comme je lui exprime mon étonnement de l'entendre parler si purement l'anglais, il me répond ces quelques mots, que je reproduis textuellement :

« Sans la connaissance de l'anglais, un prince indien ne peut que rester ignorant des moindres progrès de la civilisation ; entendant continuellement parler de choses qu'il ne peut comprendre, ne pouvant rechercher lui-même la science dans la lecture, il est obligé de suivre l'ornière tracée par ses ancêtres, avec tout son accompagnement d'oppression et de barbarie, et, à moins de talents peu communs, il ne peut que s'attirer la mésestime du gouvernement impérial, et finalement la perte de sa couronne. Si, au contraire, il peut lui-même suivre le mouvement de l'opinion européenne, il est sûr d'être encouragé, soutenu, et d'arriver ainsi à améliorer la condition de ses sujets et à augmenter ses revenus. »

L'heure est très-avancée quand on apporte l'utterpân ; le roi nous couronne de guirlandes de henné et nous invite à venir passer quelques jours avec lui à Govindgurh, où il retourne à l'instant.

Le Maharajah Govind Sing Bahadour, prince de Rewah et de Maukundpore, grand commandeur de l'Étoile de l'Inde, est monté sur le trône depuis quinze ans. Il peut avoir quarante-cinq ans et paraît jouir d'une exubérante santé ; malheureusement, ce colosse est atteint d'un mal incurable, la lèpre, qui, arrêtée dans ses ravages, lui enlève cependant tout espoir d'avoir un héritier. Il faut attribuer à cette infirmité l'indifférence avec laquelle il délaisse les affaires de son royaume ; la couronne, après sa mort, revient à son frère, qui est son ennemi invétéré. Cette indifférence est d'autant plus regrettable, qu'on aurait pu espérer beaucoup d'un homme si remarquablement doué sous le rapport de l'intelligence et de l'éducation. Aujourd'hui, il se contente de formuler, chaque fois que l'occasion se présente, ses excellentes intentions pour l'intérêt du pays ; puis, cela fait, il laisse continuer l'oppression et la barbarie, qu'il a si énergiquement flétries, et abandonnant toute préoccupation, s'adonne sans frein à sa seule passion, la chasse.

Il est donc décidé que nous irons passer quelques jours à Govindgurh ; c'est le seul moyen qui nous reste pour obtenir du roi les moyens de continuer notre longue marche vers Bhopal.

Avant de quitter Rewah, nous allons visiter les célèbres chutes de la Tonsa, qui se trouvent à quelques lieues au nord, près de la route d'Allahabad. La rivière, arrivant à la limite du plateau, se précipite d'une hauteur de cent trente mètres dans la plaine ; un magnifique paysage encadre cette cataracte, la seule un peu importante qu'offre l'Inde septentrionale.

Le pays depuis Rewah jusqu'à la limite du plateau offre de vastes affleurements de grès, véritables déserts, entrecoupés de forêts de tamarins, de pipuls et de térébinthacées.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

## XXXVI

### GOVINDGURH.

Maukundpore. — Le mhowah et ses propriétés. — Les loups. — Govindgurh, le palais, la ville. — Première chasse. — Le houdi et le tigre. — Visite du roi.

Le 28, pour nous rendre à l'invitation du Maharajah, nous partons pour Govindgurh, à dix-huit kilomètres de Rewah, au pied des Kyrmores.

La campagne, au sud de la capitale, offre un aspect beaucoup plus riant que vers le nord et l'ouest; les villages s'étalent coquettement sur de petites hauteurs qu'avoisinent toujours un joli jhil et quelques fraîches plantations de manguiers.

A mi-chemin, nous traversons le bourg de Maukundpore, qui a été un instant la capitale du royaume, avant l'occupation de Rewah.

Plus loin, le pays change de caractère; le sol se relève en ondulations brusques, coupées de ravins, qui courent comme une houle jusqu'au pied des Kyrmores, dont on aperçoit les longs talus. Aux cultures ont succédé les forêts, mais celles-ci sont presque entièrement composées d'arbres de rapport, bois de teinture, figuiers et mhowahs.

Je n'ai pas encore parlé à mes lecteurs du *mhowah*, l'arbre par excellence de l'Inde centrale, qui est à ces régions sauvages ce que le cocotier est aux rivages de l'océan Indien. La Providence l'a doté de propriétés tellement merveilleuses, qu'il fournit aux primitifs habitants de ces plateaux tout ce que les peuples plus industrieux ont demandé à l'ensemble du règne végétal.

Le Mhowah ou mahwah, *Cassia latifolia*, est un des plus beaux arbres des forêts de l'Inde; son tronc droit, d'un grand diamètre, porte des branches régulièrement disposées et relevées gracieusement en bras de candélabres; son feuillage, d'un vert sombre, s'étage en dôme et projette une ombre épaisse.

Vers la fin de février, ses feuilles tombent presque subitement et laissent l'arbre complétement nu. Les indigènes les ramassent et les emploient à maints usages. Quelques jours après la chute des feuilles, les candélabres se couvrent avec une étonnante rapidité d'une masse de fleurs, semblables à des petits fruits ronds disposés par bouquets.

Ces fleurs sont la manne céleste de la jungle, et leur plus ou moins grande abondance amène la prospérité ou la misère dans tout le pays. Leur corolle, d'un jaune pâle, forme une baie charnue, épaisse, de la grosseur d'un raisin, qui laisse passer les étamines par une faible ouverture; arrivée à maturité, cette corolle tombe d'elle-même. Les Indiens se bornent à enlever les broussailles autour de l'arbre et recueillent soigneusement tous les soirs les fleurs tombées pendant la journée; cette pluie continue pendant plusieurs jours. Chaque arbre produit une moyenne de cent vingt-cinq livres de fleurs.

Fraîche, cette fleur-fruit a une saveur doucereuse, assez agréable, mais à laquelle se joint une odeur musquée, âcre et presque repoussante. Les indigènes en font cependant une grande consommation en cet état; ils les préparent aussi en gâteaux et en mets divers d'une propriété nourrissante. La plus grande partie de la récolte est séchée sur des claies d'osier. Cette opération fait perdre au fruit son arome désagréable; on le façonne ensuite en pains ou on le réduit en farine.

Par la fermentation, la fleur du mhowah produit un vin d'un goût agréable, mais qui doit être bu frais; si on le distille, on en obtient une eau-de-vie forte, que les Indiens considèrent comme la plus précieuse production de l'arbre, et qui, avec l'âge, peut se comparer au bon whisky d'Écosse. On retire encore du résidu des fleurs un bon vinaigre.

Sitôt que les fleurs ont disparu, le feuillage apparaît et recouvre rapidement l'arbre. Au mois d'avril viennent alors les fruits, qui ont remplacé les fleurs. Le fruit du mhowah est de la même forme, quoique un peu plus gros, que le fruit de notre amandier; le brou est violacé et recouvre une enveloppe ligneuse, polie et dure, dans laquelle se trouve une belle amande. Celle-ci est d'un blanc laiteux; son goût est fin, un peu gras. Les Indiens en font des gâteaux, des pâtes, en tirent par simple pression une excellente huile comestible, et engraissent les buffles avec ses résidus. Cette huile est déjà recherchée par le commerce de Bombay, et promet une riche branche d'exportation au pays.

Enfin, pour clore l'énumération des merveilleuses propriétés du mhowah, ajoutons qu'on tire de son écorce une fibre ligneuse, qui sert à faire des cordes grossières, et que son bois, facile à fendre, est, quoique d'un grain inégal, inappréciable pour la construction des huttes, puisqu'il résiste aux attaques des termites. En récapitulant rapidement les lignes précédentes, nous trouvons que le mhowah fournit un aliment nourrissant dans ses fleurs et ses fruits, et, en outre, du vin, de l'eau-de-vie, du vinaigre, de l'huile, une matière textile et un précieux bois de construction.

On ne sera donc point étonné d'apprendre que dans les Vindhyas et les Aravalis, il est considéré par les habitants à l'égal de la divinité. C'est à lui que Gounds, Bhils, Mhairs et Minas doivent leur existence; c'est sous ses ombrages qu'ils tiennent leurs assemblées et célèbrent les grandes époques de leur vie; c'est à ses branches qu'ils suspendent leurs grossiers ex-voto, fers de lance et socs de charrue; c'est entre ses racines qu'ils étalent ces mystérieux cercles de cailloux qui leur tiennent lieu d'idoles. Aussi combattent-ils en désespérés pour la défense de leurs mhowahs, car les Hindous, ne sachant quelles représailles exercer contre ces insaisissables sauvages, s'en prennent à leurs arbres et les abattent. Là où le mhowah disparaît, disparaît aussi le Bhil ou le Gound.

Dans la plaine, on plante et cultive parfois cet arbre précieux; dans les montagnes, il croît spontanément.

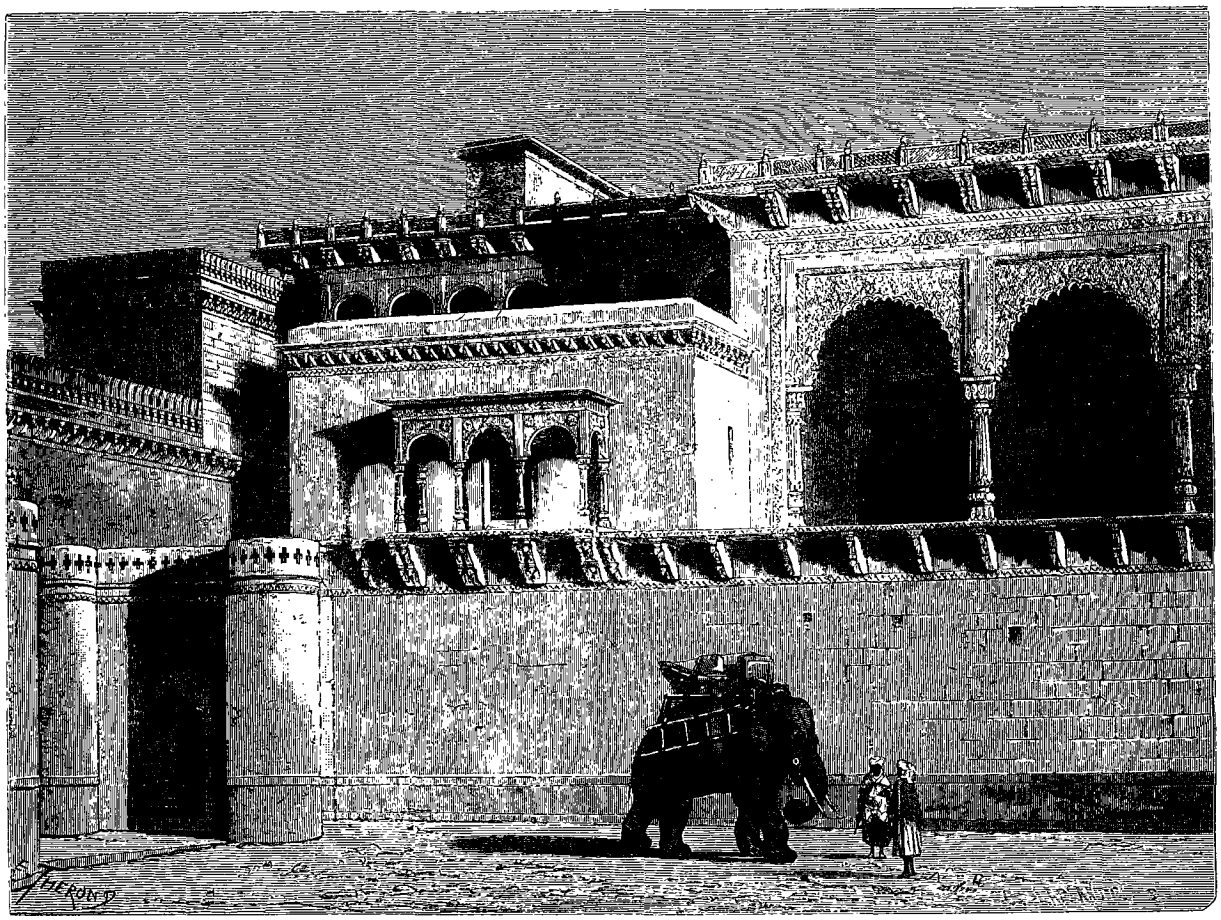
A quatre heures, nous atteignons un beau mekkâm à un kilomètre de Govindgurh; notre camp s'étale dans une étroite clairière, au-dessus de laquelle les man-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

guiers et les mhowahs forment un dôme de verdure. A une petite distance de là commence le versant de la montagne, qui s'étale en un talus doux et uni jusqu'au sommet. De l'autre côté, une profonde ravine, dont le fond forme un petit lac, nous sépare de Govindgurh (voy. p. 176).

Une heure après nous arrivent nos gens et nos bagages portés par quatre éléphants. Pendant que l'on décharge les animaux, je me promène sous les mhowah, dont les branches sont mises au pillage par une tribu de Langours. A ce moment, je vois s'approcher de moi un chien à l'aspect misérable, galeux et pelé; dédaignant son voisinage, je lui envoie une pierre, qui le fait se diriger à travers les broussailles vers quelques huttes voisines. Quelques instants après, de grands cris partent de ce côté, et je vois sortir des paysans armés, devant qui détale mon chien, qui n'est autre qu'un gros loup. Il s'est emparé d'un chevreau, qu'il tient dans sa gueule, et, malgré ce poids, passe devant nous avec une telle rapidité que ni pierre ni bâton ne peuvent l'arrêter.

Il est du reste bien difficile de distinguer le loup indien du chien demi-domestique qui peuple les villages indigènes. Sa forme est identique; sa fourrure



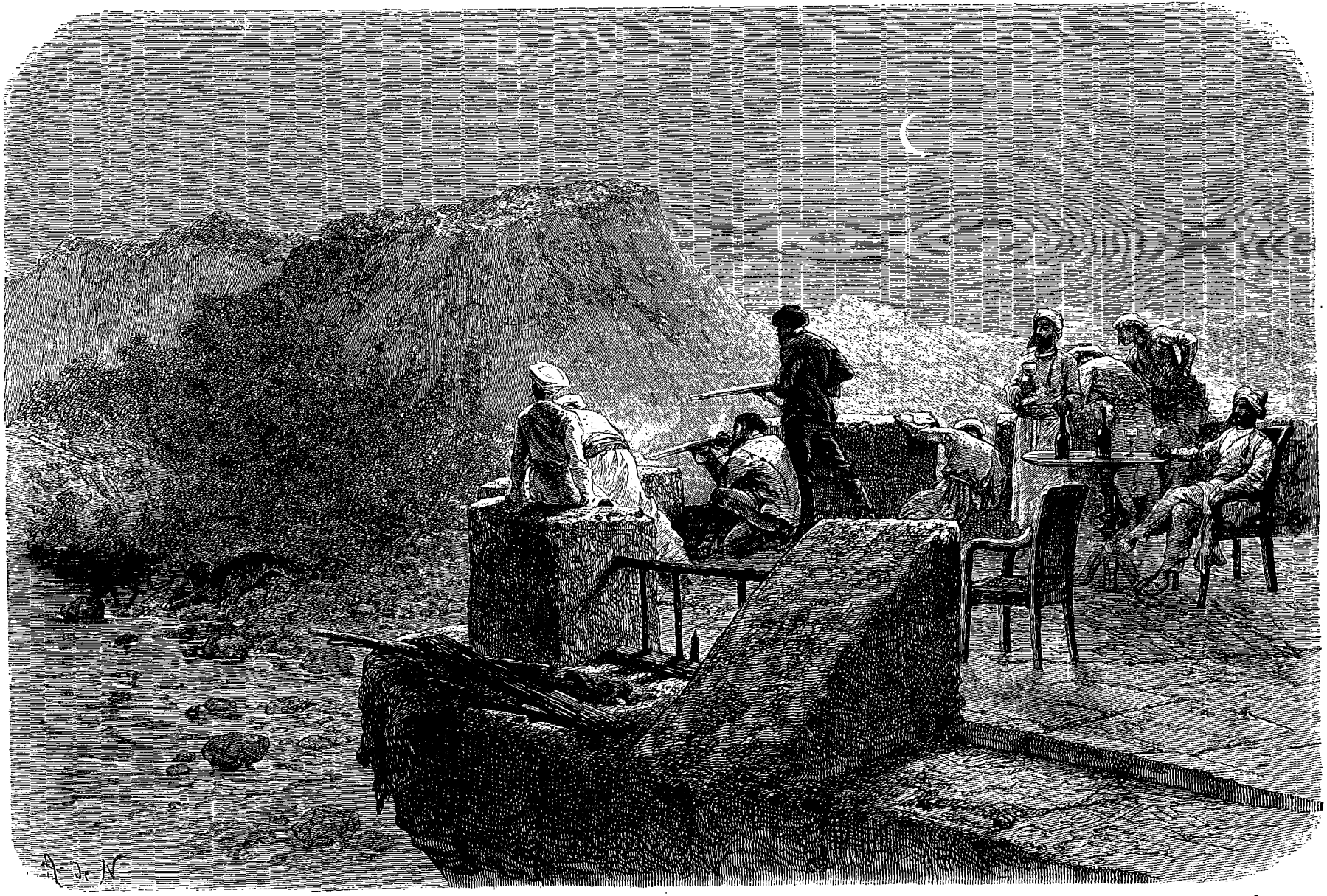
Cour du palais de Govindgurh. — Dessin de E. Thérond, d'après une photographie de M. L. Rousselet.

seule est moins jaune; il se rapproche du loup fauve de la Pologne.

On ignore généralement l'existence des loups dans l'Inde; les voyageurs, tout préoccupés des tigres et de leurs congénères, ont négligé de parler de ces carnassiers, qui, quoique d'un type plus modeste, occasionnent des ravages tout aussi importants. Les loups pullulent dans tout l'Hindoustan, des Vindhyas aux Himalayas. N'attaquant jamais l'homme, même en troupe, ils pénètrent dans les villages, dans les fermes, et enlèvent chaque année des centaines d'enfants, de chiens ou de chevreaux. On les a vus s'introduire jusque dans les habitations européennes, et, dans l'impossibilité de les combattre, de petites stations anglaises ont dû être abandonnées pour cette seule cause. J'ai connu un planteur du Doab dont l'enfant avait été enlevé sous ses yeux, dans la vérandah de son bungalow, par un de ces loups. Malgré la prime élevée de quinze francs que le gouvernement a offerte pour chaque tête de loup, on est encore loin de s'être rendu maître du fléau.

Vers le soir, au moment de nous coucher, nous avons une petite alerte : une trombe de vent descendant des Kyrmores vient passer sur notre camp, culbutant les petites tentes de nos hommes; les kalassis de notre tente n'ont que le temps de se précipiter sur les cordes pour nous empêcher d'être ensevelis sous les

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Chasse au tigre dans les Kyrmores. — Dessin de A. de Neuville, d'après un croquis de M. L. Rousselet.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

khanats. Ces coups de vent, comme nous devons en faire l'expérience, sont très-fréquents dans cette région.

29 *mars*. — Nous recevons une députation du palais, composée de quatre nobles qui viennent nous porter les compliments d'usage. Parmi eux se trouve le favori du roi, Bichisi Sing, grand organisateur des battues royales ; c'est un gros Rajpout, à la figure épanouie et à la longue barbe teinte en rouge. L'entrevue d'étiquette terminée, les Rajpouts font une fausse sortie et reviennent quelques minutes après, pour leur propre compte ; il faut, comme d'habitude, leur montrer nos vues stéréoscopiques de Paris et leur distribuer quelques cadeaux ; ce qui leur fait le plus de plaisir est une boîte de capsules Eleys, que je donne à chacun d'eux.

Dans l'après-midi, nous allons rendre visite au Maharajah. Nous traversons en entier la ville, si l'on peut décerner ce titre à une agglomération de huttes en roseaux de l'aspect le plus provisoire. Les voies de la future capitale sont, il est vrai, larges et bien alignées, mais il est probable que les projets du Rajah ne lui survivront pas, et que Govindgurh redeviendra en peu de temps un simple rendez-vous de chasse.

L'entrée principale du palais se trouve à l'extrémité de la grande rue ; c'est un bel arc de triomphe de marbre, percé de trois arceaux dentelés et dans le bon style Rajpout. De l'autre côté de cette porte, on trouve une petite cour entourée de belles façades, relevées par des colonnades à grandes ouvertures.

Le prince nous reçoit dans la belle vérandah qui tient lieu de salle d'audience. L'étiquette est encore plus soigneusement observée que lors de notre première entrevue ; les nobles sont rangés de chaque côté du trône et le roi est étincelant de bijoux et de décorations. Tout le monde se lève à notre entrée ; le Rajah nous souhaite avec emphase la bienvenue à Govindgurh. Après quelques minutes d'audience, on apporte l'essence de roses et le bétel et nous nous retirons ; mais à peine dans l'escalier, un Mounchi nous rejoint et nous fait entrer dans un petit salon, où bientôt le roi vient nous retrouver. Il a dépouillé tous ses étincelants ornements et avec eux toute sa majesté royale ; car il nous serre la main affectueusement et nous exprime simplement le plaisir que lui fait notre visite. Averti depuis longtemps de notre prochaine arrivée par l'agent de Nagode, il nous attendait impatiemment pour nous faire assister à une chasse au tigre ; un de ces animaux se trouve dans les ravins des Kyrmores ; surveillé par les chikaris et convenablement amorcé par quelques victimes propitiatoires, il est destiné à tomber sous nos coups dès demain.

Le Maharajah nous fait ensuite lui-même les honneurs de son palais, dont l'intérieur répond bien à la simplicité de l'extérieur. En revanche, la pièce principale, le grand salon des fêtes, atteint l'apogée du mauvais goût le plus criard, amoncellement de glaces, de dorures et d'ornements les plus disparates. Pour ne pas désappointer notre aimable hôte, nous feignons cependant la plus vive admiration.

30 *mars*. — Les chikaris viennent nous prévenir de nous tenir prêts pour le soir. A trois heures, le sowari de chasse passe notre camp ; le Rajah monté sur un superbe éléphant fume son houka qu'un jeune page porte à ses côtés ; tout autour se pressent nobles, soldats et suivants de toute sorte. Montant sur notre *mukna*[1], nous rejoignons la troupe et bientôt nous gravissons de compagnie la montagne.

J'ai déjà dit que les Kyrmores présentent en cet endroit un versant doucement incliné et qui s'étend sur une grande longueur sans solution de continuité. L'angle très-doux de ce versant rend l'ascension très-facile sur n'importe quel point, mais le rocher à nu est couvert d'innombrables blocs détachés, d'une grosseur très-variable, et sur lesquels l'éléphant se fraye difficilement un passage. La nature du terrain me paraît volcanique ; partout, entre les blocs et les pierres émiettées, on trouve de petites coulées d'une substance noire, semblable à de la poix refroidie, brillante comme du jais, et que je n'hésiterais pas à prendre pour de la lave, si leur formation ne paraissait relativement récente. Sur tout ce versant, on ne remarque que quelques acacias rabougris, çà et là un sâl, croissant dans les creux des rochers, où se trouve réunie une petite quantité de terre végétale.

Le cortége du roi se déroule pittoresquement sur le flanc de la montagne ; en tête l'éléphant du roi, entouré d'un groupe de serviteurs élevant des parasols, des chasse-mouches en queues de yâk, puis la longue ligne des éléphants avec leur haodah de chasse et leur harnachement bariolé, derrière lesquels viennent les piétons et les cavaliers conduisant par la bride leurs chevaux, qui vont sautant comme des chèvres de roc en roc.

Bientôt nous atteignons un beau plateau, couvert d'une épaisse végétation ; de tous côtés se dressent de hauts pitons arrondis, entre lesquels on aperçoit à quelques mille pieds de profondeur la belle vallée de la Sône.

Ce fleuve, un des principaux affluents méridionaux du Gange, se trouve resserré en ce point entre les Kyrmores et les contre-forts du plateau de Burgowa ; il descend des hauteurs de l'Amarkantak, où il prend sa source dans le même massif que la Nerbouda ; remontant d'abord vers le nord-ouest, il tourne brusquement à l'ouest, traverse le Bogelcund et va se jeter dans le Gange près de Dinapore, après un cours de plus de trois cent cinquante milles géographiques.

Continuant notre marche à travers le plateau, nous faisons halte au pied d'un des cônes qui nous entourent ; le cortége s'arrête laissant les chasseurs gagner seuls à pied l'houdi. Après une montée pénible, sur ces talus couverts de broussailles et de jeunes arbres, nous atteignons le sommet ; c'est un vaste entonnoir tapissé de verdure, dont le fond est rempli par un petit étang. Ne serait-ce pas un ancien cratère? Nous

1. Éléphant mâle, sans défenses, généralement employé à la chasse.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

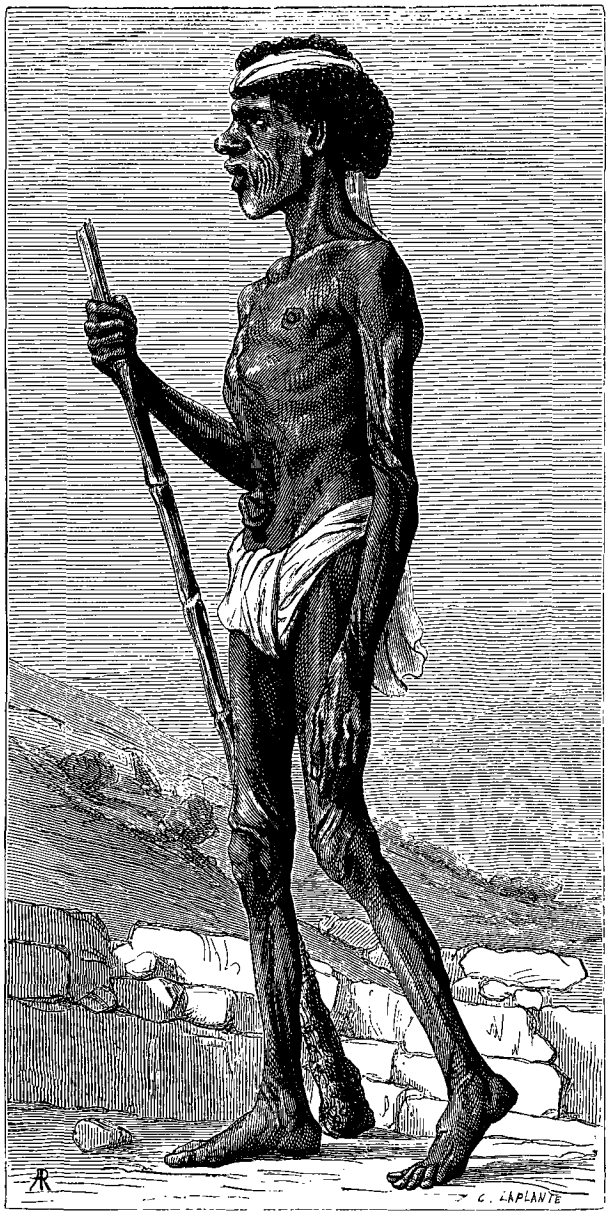
descendons dans le plus profond silence jusqu'au bord de l'eau et atteignons l'houdi.

Le lac, sur les bords duquel il se dresse, est le seul point de la montagne où les animaux trouvent de l'eau; c'est donc le rendez-vous des hôtes de la forêt, et les tigres y sont attirés par le double attrait de l'eau et d'une proie abondante. Quand l'un d'eux a été signalé, on le laisse jouir en maître de cet Éden, jusqu'au jour où il devient l'objet d'une expédition semblable à celle que nous faisons.

L'houdi est ici plus perfectionné encore que dans le Meywar; c'est une véritable petite habitation, renfermant une chambre et surmontée d'une terrasse. Les murs sont crénelés et leurs meurtrières commandent en plein l'emplacement où les animaux sont forcés de venir boire, le reste du lac étant entouré d'une petite muraille qui en défend l'accès.

Dans la chambre principale de l'houdi, nous trouvons une table, des chaises, et une corbeille contenant une collation et quelques flacons de Moselle, qui doivent nous permettre d'attendre patiemment l'arrivée du seigneur tigre; il est cependant strictement défendu de parler haut et de fumer. Un véritable arsenal de carabines, rangées le long du mur, est destiné à notre usage et à celui du roi et des quelques nobles qui l'ont suivi.

L'obscurité envahit la petite vallée; les heures se passent et il est plus de minuit, rien n'a encore bougé; mais vers une heure, la forêt paraît s'animer; bientôt arrivent quelques sangliers, puis des daims; un peu plus tard, un solitaire samber vient se camper superbement à trente mètres de nous, reflétant sa belle tête couronnée de magnifiques andouillers sur le miroir du lac, éclairé par mille étoiles. Mais toutes ces tentations ne nous font pas oublier le tigre que nous attendons.



Le Djangâl (voy. p. 178). — Dessin de A. Rixens, d'après un croquis de M. J. Schaumburg.

Comme toujours, dans ces chasses de nuit, les instants les plus intéressants sont ceux de l'attente, alors que le chasseur désarmé momentanément voit se dérouler devant lui toute la vie nocturne de la forêt. Lorsque le tigre apparaît, il y a encore un instant d'émotion; puis la malheureuse bête, fatalement condamnée, s'avance presque sans défiance; une décharge part du houdi, et le tigre s'affaisse avec un rugissement, le corps criblé de balles. Ce dernier acte, qui paraît le principal, n'est pas le plus beau; et pour ma part, j'ai toujours éprouvé un certain remords à participer à l'assassinat d'un tigre, à huit, derrière un mur de deux pieds.

On me réserva cette fois l'honneur de tirer le premier sur le tigre. J'attendis que l'animal ne fût plus qu'à une vingtaine de mètres de l'hondi. Ma première balle lui fit faire un bond prodigieux; au moment où il retombait à terre, je visai pour la seconde fois; mais une décharge générale m'empêcha de juger de l'effet de mon coup et étendit le tigre mort sur les rochers.

Au bruit des coups de feu, les gens de la suite arrivent, apportant des torches; le corps du tigre est placé sur un brancard, et, remontant sur nos éléphants, nous reprenons la route de Govindgurh. A quatre heures du matin nous sommes dans notre tente, après une course effrayante sur le dos de nos éléphants, culbutant à la clarté des torches au milieu du chaos de rochers dont j'ai parlé. C'est un vrai miracle qu'aucun accident ne soit arrivé, car j'ai idée que pendant que nous sablions le Moselle dans l'houdi, les gens du roi fêtaient le vin nouveau de mhowah.

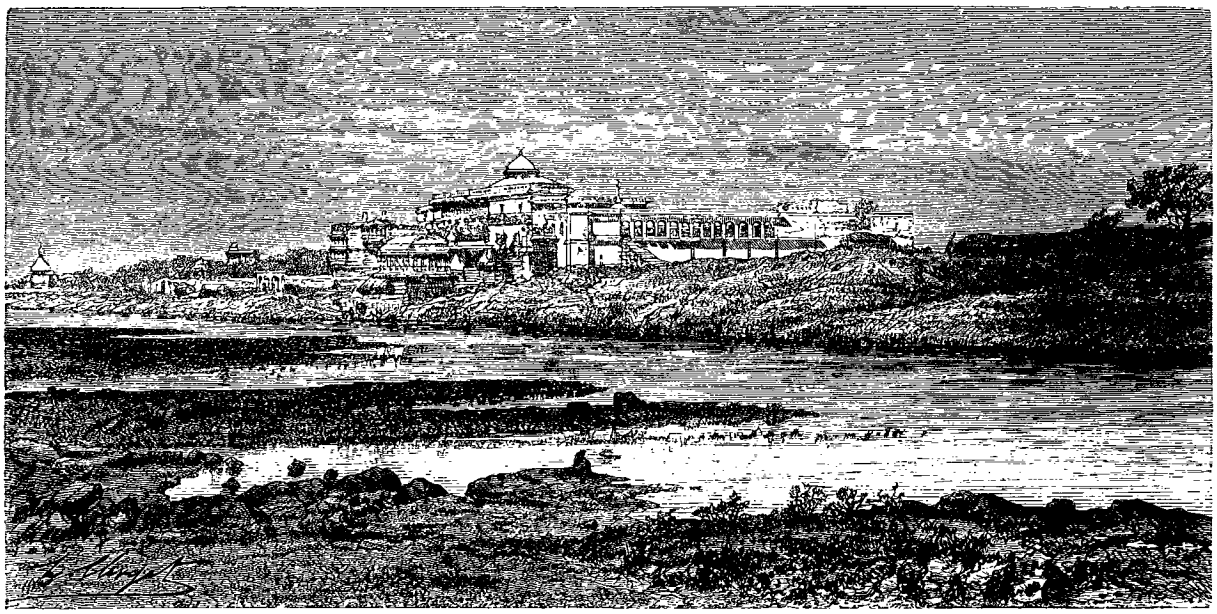
31 *mars*. — La journée, étant un dimanche, est consacrée au repos, que mérite du reste notre excursion de la nuit.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Vers le soir, le roi honore notre camp d'une visite de cérémonie ; il arrive pompeusement porté dans une litière plaquée d'argent, escorté d'un régiment de son infanterie régulière et suivi d'un interminable sowari d'éléphants et de cavaliers. Cette visite inattendue bouleverse notre mekkâm ; nos gens courent de côté et d'autre, revêtant leurs turbans et robes des grands jours ; nous avons à peine le temps de ranger en ligne nos quelques chaises et fauteuils de campagne, que le défilé débouche sous les mhowahs. Le roi descend de sa litière à l'entrée du camp, et, s'appuyant sur mon bras, vient prendre place sur un de nos fauteuils de fer, nous faisant asseoir à ses côtés, tandis que nobles et soldats forment le carré.

Je suis vraiment confus de tout ce déploiement, et répète encore une fois au prince que nous ne sommes que de simples voyageurs et que rien dans notre position n'appelle cette avalanche d'honneurs ; ce qui lui donne l'occasion de placer un autre beau discours. Nous faisons ensuite l'étalage de nos curiosités, photographies et aquarelles, puis les nautchnis exécutent un pas à la clarté des torches ; quelques pétards et deux ballons à feu terminent brillamment la cérémonie. Le roi, en nous quittant, ne trouve rien de mieux, pour nous exprimer sa satisfaction, que de nous dire : « *You are my brothers ! my kingdom is yours !* »

Après son départ, je m'aperçois que, par son ordre, une ample distribution d'eau-de-vie de mhowah a été faite à nos gens, qui sont tous déjà dans un état d'ivresse lamentable. Cet état est du reste partagé en ce



Palais d'été du Maharajah de Rewah, à Govindgurh. — Dessin de H. Clerget, d'après une photographie de M. L. Rousselet.

moment par la majorité de la population Bâghêla et Gounde, qui célèbre ainsi la récolte des précieuses fleurs.

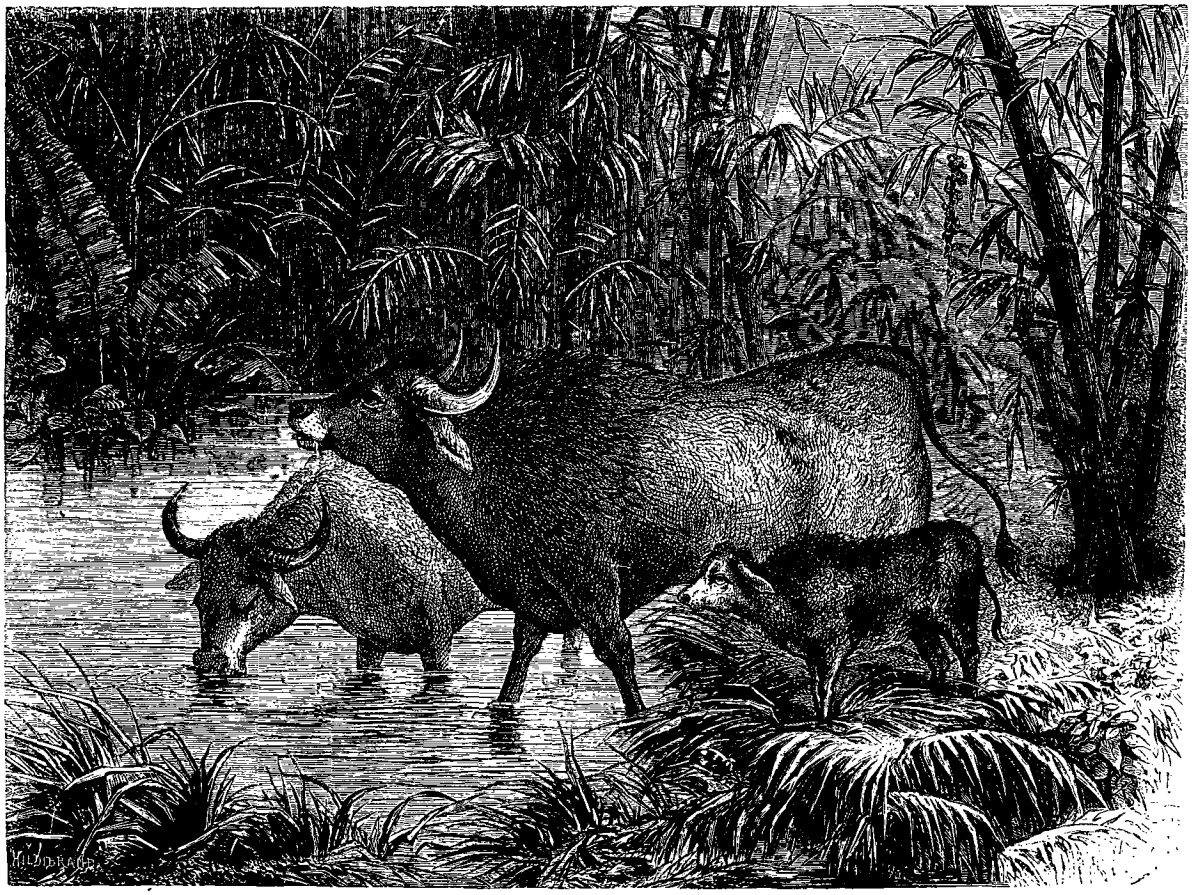
Notre camp est à peine plongé dans le silence, que je suis réveillé par des cris auxquels se mêlent des hurlements et de sourds grognements. Je saute sur mon fusil ; mes gens effarés se groupent à l'entrée de la tente ; sous un arbre, à vingt pas de là, deux panthères déchirent un de nos chiens. Les yeux à demi fermés par le sommeil, je ne puis que leur lancer au hasard un coup de fusil qui les met en fuite ; nous trouvons le chien râlant ; la malheureuse bête, attachée à un arbre, n'avait pu se sauver ; c'était un bel épagneul que l'on m'avait donné à Nowgong.

Les panthères abondent autour de Govindgurh et dans les plaines voisines ; les anfractuosités des rochers, les jungles basses et touffues, leur fournissent un de leurs gîtes préférés. La panthère se nourrit presque exclusivement d'animaux de taille moyenne, chiens, chèvres, moutons, qu'elle vient chercher jusqu'au milieu des habitations ; elle ne s'attaque presque jamais à l'homme ou au gros bétail. Elle est infiniment plus dangereuse que le tigre, car elle joint à une agilité bien supérieure un plus grand courage, et charge les chasseurs sitôt qu'elle se voit attaquée ; elle possède aussi l'avantage de pouvoir grimper sur les arbres, et plus d'un chasseur a été délogé de son affût par ces bêtes vindicatives.

Louis Rousselet.

(*La suite à la prochaine livraison.*)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Le Gaur (Bos Gaurus). — Dessin de A. Mesnel, d'après un croquis de M. L. Rousselet.

# L'INDE DES RAJAHS.

## VOYAGE DANS LES ROYAUMES DE L'INDE CENTRALE ET DANS LA PRÉSIDENCE DU BENGALE.

PAR M. LOUIS ROUSSELET[1].

1864-1866. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

### XXXVI

GOVINDGURH (suite).

La vallée de la Sône. — Les Bandars ou hommes-singes. — Le Djangâl, l'orang-outang des voyageurs anglais. — Le *tofân*. La Kutchery du roi.

Du 1er au 4 avril, nous faisons de grandes battues dans les ravins de la Sône. Mes lecteurs ont déjà assisté avec moi à plusieurs des ces hânkhs : je n'insisterai donc pas sur les détails de celui-ci, qui ne fut en rien inférieur aux précédents. Le butin de ces quatre journées comprit, outre des sangliers, nilgaus et daims en nombre, deux ours noirs de petite espèce, quelques jolies gazelles *chikara* et un beau lynx.

Les batteurs, au nombre de cinq cents, employés à cette chasse, appartenaient pour la plupart à la race Gound, avec quelques Koles et Bhoumias de l'est. Parmi eux, j'appris bien vite qu'il se trouvait un sauvage des hauts plateaux du Sirgoudja, dont la présence avait excité jusqu'à la curiosité de nos apathiques compagnons.

1. Suite. — Voy. t. XXII, p. 209, 225, 241, 257, 273; t. XXIII, p. 177, 193, 209, 225, 241; t. XXIV, p. 145, 161, 177, 193, 209; t. XXV, p. 145 et 161.



© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Quoique géographiquement très-rapprochés du Bogelcund, le Sirgoudja et ses massifs montagneux sont encore presque complétement inconnus aux riverains de la Sône et du Gange. La pauvreté du pays et surtout la terrible mal'aria ont empêché tout mouvement de colonisation de se porter vers ces régions, qu'entoure encore un voile mystérieux de fables et de légendes.

Que de fois, depuis mon entrée dans le Bundelcund, j'avais écouté, le soir, nos gens au bivouac s'entretenir de cet effrayant pays; leurs récits fantastiques me le montraient infesté par les animaux les plus redoutables, éléphants, tigres d'une taille gigantesque, tandis que la race humaine n'y était représentée que par des êtres à l'aspect de singes, vivant dans les arbres et fuyant le regard de l'homme. Bien souvent aussi je m'étais entretenu de ce sujet avec des Anglais fixés depuis longtemps dans l'Inde centrale, et leur opinion avait été que ces descriptions devaient s'appliquer à quelque grande espèce de singe, quelque anthropomorphe inconnu, offrant, comme du reste on le voit chez les singes Hunouman, un semblant d'organisation sociale. A l'appui de cette hypothèse, des voyageurs ayant traversé le pays prétendaient y avoir aperçu et même poursuivi de grands singes semblables à l'orang des îles Malaises.

On comprend avec quelle joie j'apprenais qu'un de ces hommes-singes, *Bandar-lokh*, comme les appellent les Indiens, se trouvait à ma portée et allait me permettre d'élucider un peu cet obscur problème.

Un harkara du Maharajah amena à notre camp le représentant des Bandar. Tout d'abord je fus frappé de sa petite taille, à peine cinq pieds anglais (un mètre cinquante), et surtout de la longueur de ses bras, ce qui, joint à l'expression bestiale de sa face ridée, justifiait bien la qualification de singe que lui avaient décernée les indigènes. Le front bas disparaissait sous des boucles laineuses, emmêlées, et retenues par un cordon de liane tressée; je remarquai le nez, épais à l'extrémité, écrasé à la naissance, des narines larges et relevées; des yeux petits, enfoncés; un menton décharné; et pour compléter la hideuse laideur de ce masque, de chaque côté de la bouche, des rides rangées parallèlement et couvrant les joues. Cette face, malgré sa laideur, était empreinte d'une profonde tristesse, qui n'avait rien de sauvage. Le corps lui-même était d'une maigreur choquante; la peau, d'un noir roux, semblable à un cuir tanné, retombait en plis le long des membres; l'abdomen, rentré comme desséché, portait au centre une grosseur informe couvrant le nombril, et provenant sans doute du cordon ombilical.

La présence d'Européens avait considérablement troublé le malheureux sauvage et il fut impossible de tirer de lui le moindre renseignement. Le Gound qui l'accompagnait, nous fit part de quelques informations qu'il tenait de l'homme lui-même. Ce sauvage, nous dit-il, appartenait à une tribu d'une centaine de têtes, vivant dans les forêts de l'est du Sirgoudja; le nom de la race était Djangâl, qui n'est que le dérivé du mot jungle et est appliqué par les Indiens à tous les sauvages en général; il avait quitté sa tribu chassé par la famine, qui décimait le pays. On voit que ces renseignements étaient des plus vagues; ils ne m'apprenaient que peu de chose.

Mon compagnon fit un rapide croquis de face et de profil du Bandar (voy. p. 175), et dans l'espoir de l'attirer à Govindgurh, où se trouvait mon appareil photographique, je lui fis remettre quelques roupies. Mais notre vue et nos questions l'avaient tellement effrayé, qu'il s'évada pendant la nuit et l'on ne put le retrouver. Il est probable qu'il avait été banni de sa tribu pour quelque crime et que, après avoir erré misérablement pendant longtemps dans ses vallées, il s'était décidé à implorer l'hospitalité des Gounds.

Le 5, nous revenons à Govindgurh camper sous les mhowahs; le Maharajah nous a promis pour le 7 un éléphant, et quatre charrettes à bœufs nous transporteront jusqu'à Bhopal.

Dans la nuit qui suit notre retour, nous éprouvons un de ces terribles ouragans, si communs en cette saison dans toute la région montagneuse. Les Indiens leur donnent le nom de *tofân*.

La tempête se déchaîne avec une telle rapidité, qu'à peine si nos domestiques ont le temps de nous éveiller; les khanats de toile sont enfoncés, les piquets sautent en l'air, le vent s'engouffre sous la tente. Nous nous précipitons au dehors; à ce moment une trombe de poussière et de pluie, à laquelle se mêlent des cailloux et des branches, nous jette tous à terre et m'entraîne à quelque distance suffoqué et meurtri. L'obscurité est si épaisse, que je ne retrouve qu'avec peine, guidé par les cris de terreur de mes compagnons, l'arbre au pied duquel ils ont cherché un abri. Même là, le vent nous enveloppe de ses tourbillons de pluie tiède et de pierres qui nous enlèvent la respiration. La foudre sillonne incessamment le sol et entrecoupe l'obscurité de grands éclats violets. La tempête nous apporte les cris des malheureux habitants de Govindgurh, ensevelis sous les ruines de leurs demeures, et de la montagne nous arrive le mugissement des torrents, accompagné du fracas des rochers entraînés par la débâcle. On croirait assister au cataclysme final qui doit engloutir notre monde. Pendant une heure, l'ouragan conserve toute son intensité, puis soudain le calme se fait et nous ne sommes pas encore remis de notre émoi, que déjà le ciel apparaît étincelant d'étoiles. Nous quittons l'abri sous lequel, maîtres et domestiques, confondus en un seul groupe, nous avons passé la tempête. Chacun se met à l'œuvre : les Kalassis relèvent la tente; on allume de grands feux; les bagages et meubles sont retirés du marécage dans lequel ils se sont enfoncés, et tout rentre dans l'ordre.

Le jour nous fait voir l'étendue des ravages du tofân: partout des arbres déracinés, des rochers déplacés; Govindgurh apparaît tout bouleversé, et le lac, à sec hier, s'étale en une large nappe d'eau.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Cette terrible nuit nous a dégoûtés de Govindgurh et nous apprenons avec plaisir que rien ne s'oppose plus à notre départ. Nous allons faire notre dernière visite au palais, où nous trouvons le roi présidant la Kutchery ou conseil d'état. Les ministres et les clercs accroupis autour de son fauteuil lisent d'une voix nasillarde les documents officiels ou griffonnent d'interminables rouleaux de papier; au fond de la salle, les nautchnis chantonnent un refrain monotone. Cette façon d'expédier les affaires d'État ne manque pas d'une certaine originalité; le roi, tout en causant avec nous, s'interrompt pour faire une observation au mounchi qui continue son rapport, ou pour adresser quelque parole banale aux chanteuses.

Enfin, je lui présente les photographies que j'ai faites de son durbar et du palais, et, en retour, il nous offre un très-riche khillut. Nous nous separons avec de réciproques protestations d'amitié et de souvenir.

## XXXVII

### LA VALLÉE DE LA TONSA.

Amarpatan. — Principauté de Myhere. — Nous recevons en Durbar le Raïs de Myhere. — Réception au palais. — La vallée de la Tonsa. — Goundwara. — Entretien des éléphants en marche. — Le bungalow de Jonkhay. — Les dacoïts et les empoisonneuses.

De retour de Govindgurh à Rewah, nous avons eu à employer deux jours au choix des bœufs qui doivent traîner les quatre énormes charrettes destinées à porter nos bagages jusqu'à Bhopal. Le Maharajah nous a en outre fourni un bel éléphant et une escorte de six cavaliers.

8 *avril.* — Nous quittons le bungalow de Rewah à deux heures du matin en compagnie de notre caravane; la lenteur des bœufs nous oblige bientôt à laisser nos gens et nos charrettes en arrière. La route est du reste excellente : c'est la grande voie anglaise qui relie Mirzapore à Jubbulpore.

Le soleil nous trouve au milieu de cette monotone plaine que nous avons déjà traversée plus au nord en venant de Nagode. Un peu plus tard, le sol commence à s'accidenter; les Bandairs se montrent distinctement à l'horizon. Vers dix heures, nous atteignons le bourg d'Amarpatan, pittoresquement situé au milieu de bouquets de grands arbres et de nombreux étangs.

On nous a annoncé que nous trouverions à chaque étape un dâk bungalow, mais cette promesse se trouve erronée dès le début. Amarpatan possède bien un petit bungalow, mais ouvert à tous les vents, sans meubles, sans domestiques, et isolé du village. Nous sommes donc obligés d'attendre l'arrivée de nos charrettes; mais quelle n'est pas notre inquiétude, lorsque l'après-midi s'avance et que rien n'arrive! Enfin notre caravane nous rejoint à trois heures, ayant mis à peu près quatorze heures pour faire les dix lieues de Rewah jusqu'ici. Il paraît que les bœufs, après deux ou trois heures de marche, se mettent obstinément au pas, et rien ne peut leur faire quitter cette allure; il est donc impossible de faire d'une seule traite plus de cinq à six lieues. Combien nous regrettons déjà ces bons chameaux, avec leur grand pas lent qui n'en franchit pas moins de longues distances en peu de temps.

9 *avril.* — Partis d'Amarpatan au petit jour, nous entrons à quelques kilomètres de là dans le petit royaume de Myhere, dont nous atteignons la capitale à huit heures. Nous y trouvons un bon dâk bungalow, qui nous dédommage un peu de la bicoque de la veille.

Myhere est une petite ville de six à sept mille âmes, pittoresquement située au pied des monts Bandairs, à l'entrée de la vallée de la Tonsa. Celle-ci forme un étroit défilé, qui perce en droite ligne le massif des Vindhyas, séparant les Kyrmores des Bandairs et faisant communiquer la vallée du Gange avec le cours supérieur de la Nerbouda. C'était un passage naturel pour le chemin de fer qui doit relier le Dekkan et l'Hindoustan; les Anglais ont su en profiter, et c'est là que passe aujourd'hui la ligne de Jubbulpore à Allahabad.

Cette étroite vallée constitue, avec les sauvages hauteurs qui la surplombent, le royaume de Myhere, dont la superficie est évaluée à seize cent quarante kilomètres carrés, avec une population de cent vingt mille habitants, Hindous et Gounds. Le souverain porte le titre de Raïs, qui est inférieur à celui de Rajah, et reconnaît le protectorat anglais; ses revenus ne dépassent guère quatre lakhs de roupies, environ un million de francs.

La création d'un chemin de fer à travers la principauté et l'établissement d'une station à la capitale ne peuvent manquer d'ouvrir des débouchés aux productions de ce petit pays. On vante du reste l'intelligence du jeune souverain, qui aurait attiré le chemin de fer dans ses États en concédant gratuitement à la compagnie tous les terrains dont elle avait besoin.

L'agent de Nagode m'avait remis un *karita* pour le prince, et, dès notre arrivée au bungalow, je le fis porter au palais. En retour, je reçois la visite du Babou Bengali, remplissant à la petite cour les fonctions de ministre et de secrétaire. Il vient nous soumettre le programme proposé par le prince pour notre entrevue; selon son désir, le Raïs viendra le premier nous visiter au bungalow et nous lui rendrons, le jour même, cette visite dans son palais.

Malgré quelques objections de ma part, le Babou insiste courtoisement pour que l'ordre des visites soit maintenu. Il ne nous reste plus qu'à préparer convenablement la réception du royal visiteur; nous sommes, il est vrai, devenus experts dans le cérémonial des Durbars depuis notre départ de Baroda; bientôt un des tapis de nos tentes, et les chaises du bungalow rangées selon les règles de l'étiquette, transforment la grande verandah en une salle de Durbar; nos domestiques et sowars, parés de leurs plus beaux atours, figurent notre maison royale.

A quatre heures, on nous signale la venue du prince, que nous voyons bientôt arriver, monté sur un beau cheval blanc, suivi d'un état-major de nobles et d'of-

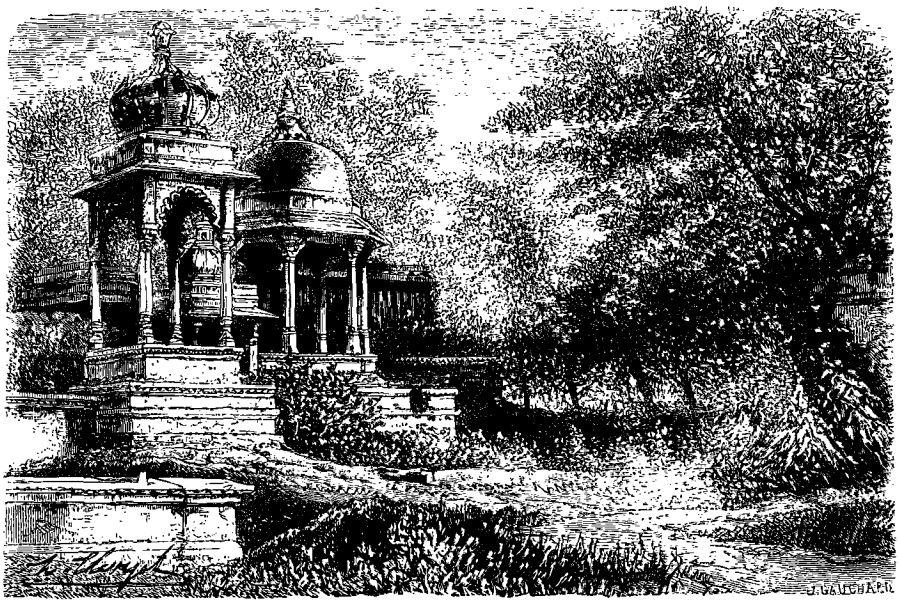
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

ficiers; en avant marchent deux compagnies de cipayes à l'anglaise, qui doivent, si je ne me trompe, constituer le gros de l'armée régulière de Myhere. Je vais au-devant du prince, que j'aide à descendre de cheval, et que je conduis au siége d'honneur, tandis que les nobles de sa suite prennent place sur les fauteuils.

Le Raïs est un tout jeune homme de vingt à vingt-deux ans, d'une figure pleine d'intelligence. Il porte le costume rajpout, quoique appartenant à la caste des Goussaïns ou prêtres inférieurs. Il s'appelle Rumbher Sing, et est le quatrième souverain de Myhere. Son aïeul, Beni Huzuri, appartenait à la tribu rajpout des Bâghêlas; pour un fait resté ignoré, il fut banni de sa tribu, et entra dans l'ordre des mendiants religieux Goussaïns. Accueilli à la cour de Pannah, il s'éleva jusqu'au rang de ministre et réussit, avec l'aide de son maître, à enlever au Bogelcund les provinces de Myhere et Bijouragurh, dont il fit un royaume indépendant. A sa mort, il laissait Bijouragurh à son fils aîné avec le titre de Rajah, et Myhere au cadet avec celui de Raïs.

Le jeune prince entame la conversation en très-bon anglais et y ajoute même, à ma profonde surprise, quelques mots de français. J'apprends que, confié pendant sa minorité aux autorités anglaises, il a reçu une éducation très-soignée au collége d'Agra et en est sorti avec tous ses diplômes. A la fin de l'entrevue, pour accomplir jusqu'au bout mes fonctions de président de Durbar, je fais apporter l'eau de rose et en asperge moi-même les vêtements du roi et de ses nobles.

Le soir, nous sommes conduits au palais en palanquin, escortés par des porteurs de torches. Le babou et l'oncle du roi nous mènent au Durbar, où le Raïs nous attend, assis sur un trône de velours et entouré



Cénotaphes dans la vallée de la Tonsa. — Dessin de H. Clerget, d'après une photographie de M. L. Rousselet.

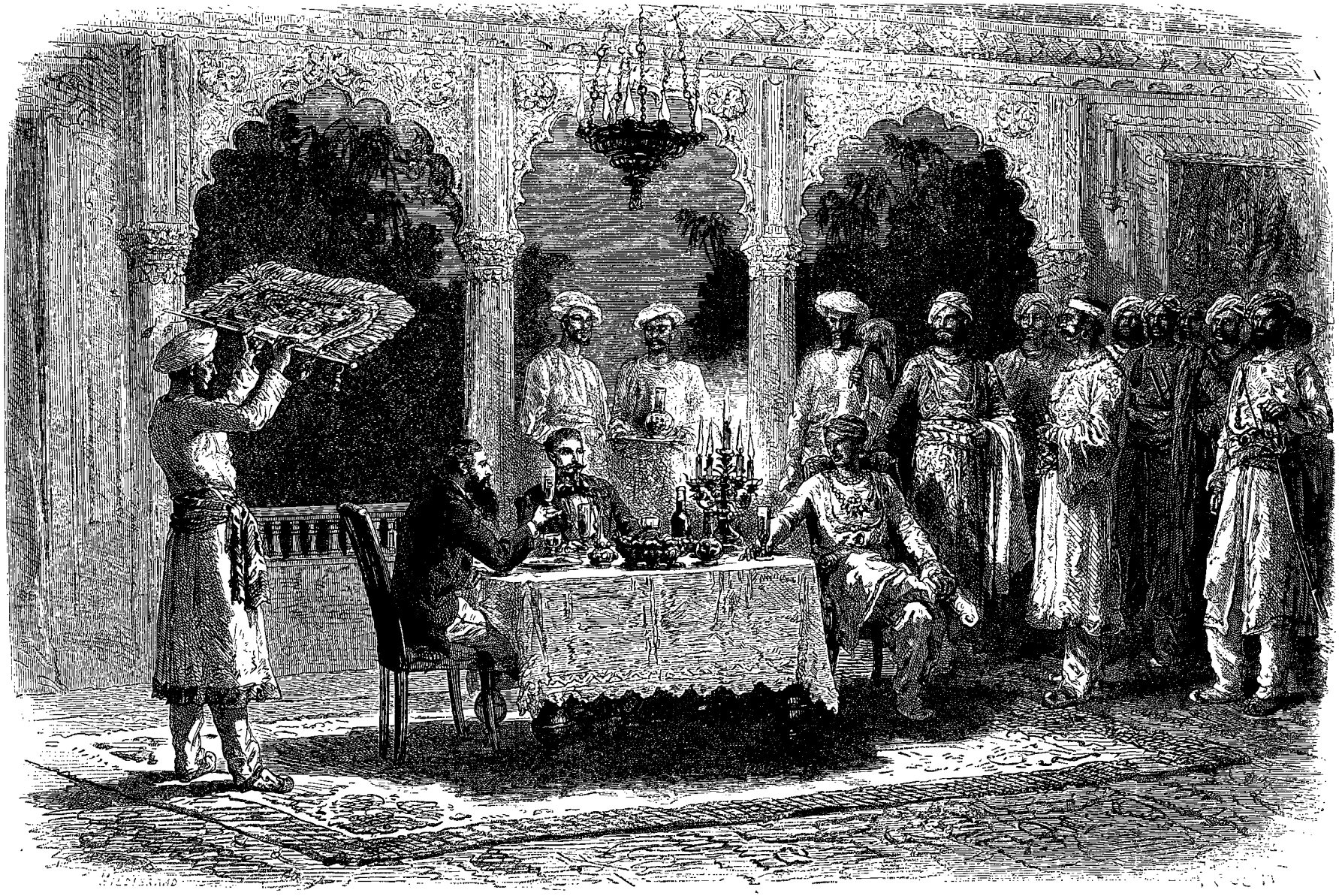
de ses grands dignitaires. Sa réception est d'une extrême courtoisie. Il nous prie avec tant de bonne grâce de lui consacrer la journée de demain, que je suis obligé de lui promettre de contremander notre départ, qui devait avoir lieu le soir même.

10 *avril*. — Nous visitons, en compagnie du babou, la ville, qui n'offre rien de remarquable. Elle est enceinte d'une haute muraille crénelée, qui paraît antique; ses maisons sont pour la plupart en brique crue; les rues sont très-proprement entretenues et quelques bazars concentrent une certaine animation. Le palais lui-même n'est qu'un groupe assez considérable de bungalows à l'anglaise, de petits pavillons à verandah de pierre, entourés de jardins soigneusement entretenus et parcourus de pièces d'eau; l'intérieur paraît d'une grande simplicité, à l'exception de quelques salles d'apparat assez richement décorées.

Non loin de la ville, dans un des ravins de la Tonsa, se trouve un groupe intéressant de cénotaphes antiques. Ils rappellent, par leur élégance, les monuments rajpouts du Meywar, mais sur une moindre échelle. Comme ceux-ci, ils consacrent l'emplacement des suttis ou bûchers funéraires des princes Bâghêlas.

Je vois le Raïs dans la journée, et il est entendu que nous passerons la soirée ensemble. En conséquence, vers le soir, après avoir expédié nos gens vers l'étape prochaine, nous nous rendons au palais. Le prince, en compagnie de quelques intimes, nous attend dans le jardin, où nous restons à causer de choses et d'autres pendant quelque temps. De là nous passons dans une des salles, où nous trouvons une table somptueusement servie et portant un dîner à l'européenne. Le prince et sa suite nous laissent seuls, nous souhaitant bon appétit, et ne reviennent qu'au dessert vider avec nous quelques coupes de champagne. Après le dîner, nous allons prendre place sur les divans de la verandah et

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Un dîner chez le Raïs de Myhere. — Dessin de A. de Neuville, d'après un croquis de M. L. Rousselet.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

nous assistons, tout en fumant le houka, à un nautch un peu barbare, mais plein de couleur locale. Pendant ces divertissements, qui se prolongent fort tard, des domestiques nous offrent continuellement des sorbets indigènes, faits avec des fruits glacés : mangues, pommes d'âtte, ananas. Un feu d'artifice tiré sur le bord de la pièce d'eau termine convenablement la fête. Nous prenons congé du jeune Raïs, en lui exprimant combien nous sommes touchés de son affable réception.

11 *avril.* — Il est deux heures du matin comme nous quittons le palais de Myhere. Aussi, montant sur notre éléphant, nous nous mettons en marche sans retourner au dâk bungalow.

Les premières lueurs du jour nous permettent de jouir du pittoresque paysage que nous traversons. Parvenus au cœur des défilés de la Tonsa, nous longeons les monts Bandairs dont les pentes, couvertes de forêts, s'élèvent doucement du fond de la vallée, pour se relever brusquement au sommet en une crête nue, semblable à un rempart. De l'autre côté, à sept kilomètres de nous, se dessinent les mamelons arrondis des Kyrmores; à nos pieds la vallée étale ses belles cultures encadrées par des bouquets de gigantesques arbres fruitiers et ses nombreux villages, qui apparaissent enveloppés de fumées bleuâtres. Rien ne trouble le calme qui règne dans cette paisible vallée; c'est un délicieux spectacle, auquel la fraîcheur du matin n'enlève aucune beauté.

A six heures du matin, nous atteignons Goundwara, où notre camp est déjà installé, près d'un bungalow abandonné. Malgré son nom qui signifie : demeure des Gounds, ce village ne renferme que quelques représentants de cette race, relégués dans les rangs des parias : mèters et banghis. Les habitants sont Hindous et se montrent très-empressés à nous fournir des provisions.

Ma principale préoccupation après chaque marche est pour l'éléphant que le Maharajah de Rewah m'a confié personnellement. Ce n'est ni une légère responsabilité, ni une petite affaire que d'avoir à garder et à entretenir un éléphant pendant un mois ou deux. Le lecteur en jugera par les quelques renseignements qui suivent.

La ration quotidienne d'un éléphant en marche se compose de vingt à vingt-cinq livres de farine de blé, que l'on pétrit avec de l'eau, en y ajoutant une livre de *ghi* ou beurre clarifié et une demi-livre de gros sel. On en fait des galettes d'une livre chacune, que l'on cuit simplement sur un plateau de fer et que l'on distribue en deux repas à l'animal. Cette ration est absolument indispensable pour que l'éléphant ne dépérisse pas, lorsqu'il a à faire tous les jours de longues marches. Mais pour qu'elle lui soit réellement donnée, le voyageur doit assister à ses repas; sans cela le mahout (conducteur) et sa famille ne se font aucun scrupule de prélever dessus leur propre nourriture.

Ces galettes de farine fournissent à l'éléphant ses repas réguliers, mais cela est loin de lui suffire, et dans les intervalles il absorbe une quantité de nourriture bien en rapport avec son énorme volume. Cet appoint lui est fourni par les branches de plusieurs arbres, principalement le bâr, *ficus indica*, et le pipul, *ficus religiosa*. On le conduit à la jungle, où il choisit et cueille lui-même les branchages à sa convenance. Il ne les mange pas sur place, mais charge sur son dos la provision nécessaire à la journée et la rapporte au camp. Il rejette les feuilles et le bois et ne mange que l'écorce; c'est un spectacle curieux de voir avec quelle dextérité il enlève d'un seul coup, avec le doigt qui est au bout de sa trompe, l'écorce entière d'une branche, quelque petite qu'elle soit.

Dans les nombreux étangs, qui avoisinent les villages de l'Inde centrale, on trouve à partir d'avril une herbe marécageuse qui croît en abondance et a la grosseur d'une lame de sabre; les botanistes la nomment *typha elephantina;* les éléphants la préfèrent aux branchages. Ils sont aussi très-friands de cannes à sucre, mais c'est une nourriture trop échauffante pour eux.

Il faut plusieurs personnes pour prendre convenablement soin d'un éléphant; aussi en général le mahout se fait suivre en voyage par sa femme et par ses enfants. L'animal doit être toujours placé à l'ombre d'un arbre au feuillage épais et sur un terrain sec sans litière. Une simple corde attachée à une des jambes de derrière et retenue à un piquet suffit pour l'entraver; un animal docile ne cherchera jamais à rompre ce faible lien. Matin et soir, il faut le baigner, et, avant qu'il se mette en marche, lui graisser le front, les oreilles, les pieds et toutes les parties susceptibles de se fendre sous l'influence du soleil.

On voit souvent les éléphants faire des boules de terre, généralement d'une glaise rouge, puis les avaler. C'est un remède naturel qu'ils emploient instinctivement contre les vers intestinaux auxquels ils sont très-sujets, et qui a pour résultat de les purger violemment.

Je n'ai pas besoin d'insister sur l'étonnante sagacité de ces intelligents animaux; bien des voyageurs en ont rapporté les preuves évidentes. Aussi ne sera-t-on pas étonné de voir l'éléphant remarquer la coïncidence de la présence du voyageur avec le redoublement de soins dont il est l'objet et lui manifester dès lors le plus vif attachement. On est sûr, chaque fois qu'on s'approche, d'être récompensé par quelque cri amical; il obéit à votre moindre geste et prend bien soin en marche d'écarter ou de briser les branches qui pourraient vous atteindre.

12 *avril.* — Après Goundwara, les défilés s'étendent encore pendant trente-deux kilomètres vers le sud; la vallée devient de plus en plus étroite et atteint une largeur moyenne de deux à trois kilomètres.

Partis pendant la nuit, nous atteignons au jour la petite ville de Sowagunge. Le Tannádar ou chef de district, prévenu par le Raïs, nous attend au passage et nous escorte jusqu'au village de Jonkhay, qui marque la limite méridionale de la principauté. Sur tout notre parcours, le pays réunit à un paysage accidenté et pittoresque les apparences d'un sol fertile et bien cultivé.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

A Jonkhay, les montagnes s'abaissent brusquement à l'est et le chemin de fer débouche sur les plateaux qui s'étendent jusqu'à Jubbulpore à soixante-dix kilomètres au sud; à l'ouest, les Bandairs se découpent en plusieurs vallées, au travers desquelles court la route de Saugor.

A deux kilomètres de la frontière, à l'angle des routes de Jubbulpore et de Saugor, se trouve le bungalow de Jonkhay, construit il y a une vingtaine d'années par le Rajah de Bijouragurh.

Nous y faisons une intéressante rencontre : c'est une famille de Dacoïts, qui est venue s'installer à l'affût de quelque aubaine, auprès de la maison des voyageurs. Les Dacoïts sont une nouvelle société de voleurs et brigands, qui a fait son apparition, il y a quelques années, dans l'Inde centrale; ce sont probablement les successeurs de ces Thûgs ou étrangleurs dont on a tant parlé, ou pour mieux dire, ce sont des Thûgs ayant abandonné leur ancien système trop connu pour un plus perfectionné et plus moderne. Les Dacoïts n'étranglent plus pour le vain plaisir d'offrir une victime à la noire Kali, mais ils pillent et massacrent avec une égale frénésie.

Certaines de ces bandes ont adopté un mode d'opérer qui se ressent encore plus du contact de la civilisation : elles exploitent de préférence les grandes routes anglaises, dans les points où celles-ci traversent des régions sauvages. Mais la solitude et l'isolement du voyageur ne suffisent pas pour leur faire surmonter la terreur que leur inspirent les lois et la police anglaises; voici comment ils s'y prennent pour tourner en quelque sorte le péril. La bande choisit un lieu de réunion à proximité du bungalow, et elle y envoie des éclaireurs, généralement un ou deux vieillards, en compagnie de quelque jeune fille d'une grande beauté. Les vieillards jouent le rôle facile de pauvres pèlerins se rendant à quelque sanctuaire éloigné; la jeune fille pénètre, sous le prétexte de mendier, jusque dans le bungalow, où elle réussit à éveiller l'attention du voyageur, lui parle et obtient généralement avec facilité des renseignements sur la route qu'il doit suivre. Il se trouve naturellement que les pèlerins suivent le même itinéraire, et, le lendemain, le voyageur retrouve à la prochaine étape ces gens qu'il a remarqués. Le peu de méfiance de l'Européen, la faiblesse et l'air d'innocence de la jeune fille servent souvent les desseins de ces rusés bandits. Un soir, le voyageur et ses gens sont plongés dans un sommeil profond par une potion narcotique; les Dacoïts arrivent au signal convenu, et lorsque au matin la pauvre dupe se réveille, bagages, bijoux et argent ont disparu ainsi que l'intéressante famille de pèlerins. Ces faits, tels que je les raconte, sont arrivés deux fois à ma connaissance; mais ils sont plus fréquents qu'on ne le croit, car la plupart du temps la victime, honteuse du piége auquel elle s'est laissé prendre, accepte la mésaventure comme une leçon, et se garde d'en informer les autorités.

Ces expéditions sont un jeu pour le Dacoït; mais il se lance volontiers dans des aventures plus périlleuses: entièrement nu, le corps huilé, souple comme un serpent, il se glisse dans les appartements, sous les tentes, défiant tous les moyens de surveillance. Ne les a-t-on pas vus plus de vingt fois suivre un régiment européen en marche et venir à plusieurs reprises voler jusque dans les tentes des officiers?

Le Dacoït n'emploie ses armes contre le Sahib redouté qu'à la dernière extrémité; avec l'Indien, il agit avec plus de sans-façon : il tue toujours et incendie parfois une habitation pour voler un objet insignifiant.

Je pourrais citer des milliers d'exemples de ces brigandages, qui se sont étendus en quelques années comme une tache hideuse sur toute l'Inde septentrionale et infestent aujourd'hui jusqu'au Bengale. Les ruses de ces misérables, leurs moyens d'action dépassent tout ce que nos plus fantastiques romanciers ont jamais imaginé.

J'ai à peine besoin de dire que, mis depuis longtemps sur mes gardes, le manége des Dacoïts autour du bungalow de Jonkhay m'intéressa sans me faire courir aucun danger. Aussi, se sentant déjoués, ils déguerpirent sans bruit dans la journée.

## XXXVIII

### LE GOUNDWANA (PROVINCES DE DUMOH ET DE SAUGOR).

Aperçu géographique et historique. — Les Gounds, leurs mœurs et coutumes, leur religion. — Pourquoi l'on a jusqu'à présent confondu les Gounds et les Khounds. — De Jonkhay à Burtulla. — Le Taloukdar de Koumari. — Chasse au bison. — Dumoh. — Le lac de Puturria. — Les Banjaris. — Saugor.

On comprend sous le nom de Goundwana ou pays des Gounds cette vaste région de plateaux qui entoure tout le cours supérieur de la Nerbouda et qui, contenue entre 64° et 80° de longitude et 20° 10′ et 24° de latitude, se trouve couvrir presque mathématiquement le centre de la péninsule indienne. Ses limites sont : au nord, le Bundelcund, le Bogelcund, le Sirgoudja; à l'est, le Sumbulpore et le pays des Khounds; au sud, le Bérar et les États du Nizzam; à l'ouest, le Kandeich et le pays des Bhils. Il forme aujourd'hui la majeure partie du nouveau gouvernement anglais des *Central Provinces*.

Comme configuration générale, il offre un système de plateaux d'une hauteur d environ douze cents pieds, d'une étendue peu considérable, d'une surface généralement plane, séparés les uns des autres par d'étroites vallées, profondément creusées, qui, à l'exception de celles de la Nerbouda et de la Tapti, ne sont arrosées que par des torrents.

Le Goundwana, comme toutes les régions sauvages, n'a pas d'histoire; il était encore presque complétement inconnu aux Indiens eux-mêmes il y a quelques siècles. Nous ne possédons à son sujet aucun document authentique antérieur au dix-septième siècle.

Les légendes conservées par les Gounds nous montrent cette race comme ayant pris naissance dans le

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

pays même qu'elle occupe encore aujourd'hui; on n'y retrouve aucune idée d'une migration antérieure, comme dans les traditions des Bhils et des Koles. On peut donc jusqu'à présent les considérer comme les autochthones de l'Inde centrale, accrus et modifiés par des peuplades refoulées parmi eux par les mouvements des invasions.

Le Goundwana, avec une superficie de plus de deux cent mille kilomètres carrés, ne renferme que trois millions et demi d'habitants[1], sur lesquels on compte un million et demi de Gounds, deux ou trois cent mille sauvages de races diverses; le reste est composé d'Hindous du Dekkan, de Maharates et de Musulmans.

Les Gounds se distinguent facilement des Bhils; leur type paraît de plusieurs degrés inférieur sur l'échelle humaine. Ils sont plus noirs, plus petits, plus laids. L'ensemble de la face est plat, le front bas, le nez épaté; les lèvres sont épaisses et les yeux petits, mais bien placés; leur chevelure épaisse, d'un noir

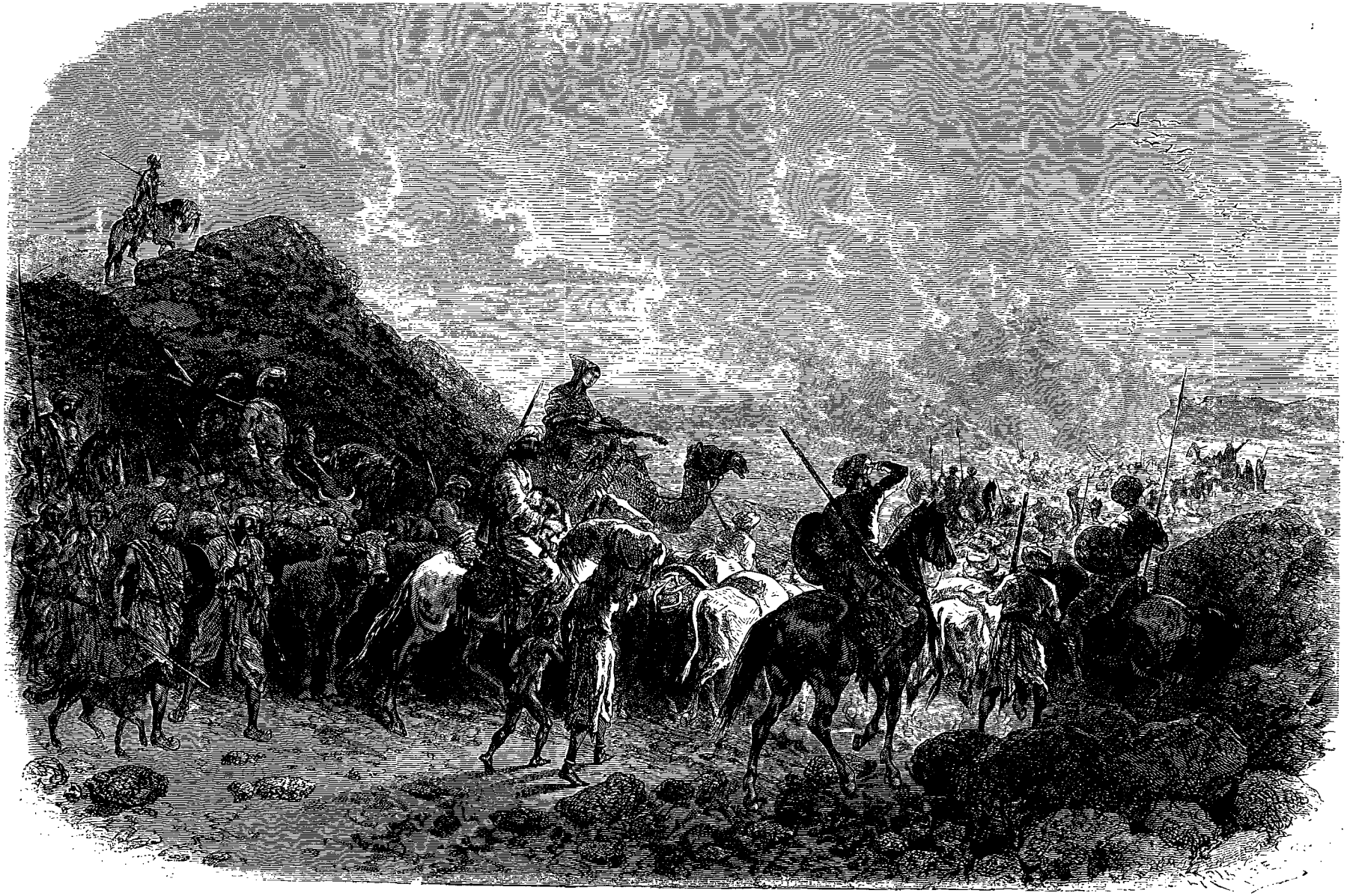
Banjaris. — Dessin de A. de Neuville, d'après une photographie de M. L. Rousselet.

brillant, tombe en mèches raides autour de leur tête. Malgré l'exiguïté de leur taille, qui dépasse rarement chez les hommes un mètre soixante-deux ou trois, ils paraissent solidement construits et doués d'une grande force; ils ont en général les épaules voûtées, les jambes et les bras osseux. Leur costume est celui de tous ces sauvages : une bande d'étoffe autour des reins, une autre autour de la tête.

Leurs femmes sont d'un type un peu supérieur; jeunes, elles possèdent souvent des traits agréables. Elles se drapent dans une étroite pièce de cotonnade, qui couvre à peine les reins et un côté de la poitrine, et se tatouent les jambes de la cheville aux hanches d'un réseau serré de figures bizarres; le front et quelquefois les deux joues portent des traces de ce ta-

1. Ce chiffre ne comprend pas la population de la province de Nagpore.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Caravane de Banjaris. — Dessin de A. de Neuville, d'après un croquis de M. L. Rousselet.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

touage. Elles partagent avec les femmes Bhiles un goût exagéré pour les bracelets et les anneaux de bronze ou d'argent.

Le nom de Gound vient du sanscrit et signifie : « habitant des cavernes ». La langue actuelle appelée Gounda n'est plus qu'un mélange d'hindi et d'un dialecte ancien dont quelques mots se rapprochent du tronc Dravidien ou Tamoul.

Les Gounds n'ont pas cet amour effréné de la guerre qui caractérise leurs voisins Bhils : chose bizarre, ils ignorent l'usage de l'arc; leur arme favorite est une courte hache, qui ne les quitte pas et qu'ils emploient bien plus dans leur lutte continuelle contre les arbres ou les broussailles que dans des combats homicides. Ils font cependant preuve d'un grand courage et n'hésitent pas, armés d'une pique et de la hache, à se lancer à la poursuite des terribles hôtes de leurs jungles. Je dois ajouter que, comme les autres sauvages de l'Inde, ils se distinguent des hommes civilisés par une grande bonne foi et un profond respect de la parole donnée; cependant le vol n'est peut-être pas pour eux un bien gros péché.

Leur existence est presque nomade; aussi leurs villages ont-ils rarement l'aspect stable. Les huttes sont en légers clayonnages de bambous et recouvertes d'une toiture en feuilles de teck. A la moindre contrariété, au plus léger prétexte, les habitants décampent et vont s'installer ailleurs. Cette mobilité est le résultat de leur façon toute particulière de comprendre l'agriculture. Lorsque le moment des semailles approche, ils se mettent à la recherche d'un terrain réunissant toutes les conditions désirables, c'est-à-dire présentant une pente assez sensible et couvert de gros arbres. Le lieu convenablement choisi, les arbres sont abattus et brûlés sur place; puis, après avoir étendu les cendres d'une façon régulière, ils sèment au hasard le grain, laissant à la pluie le soin de l'amener en contact parfait avec le sol. Le village est alors installé auprès de ce grossier défrichement. Ce terrain vierge produit pendant deux ans une abondante récolte; la troisième année le rendement devient plus faible, les arbres et les broussailles repoussent; alors le village est abandonné et les habitants vont chercher ailleurs un nouveau *clearing*. Il faut vraiment les merveilleux pouvoirs de reproduction que possède la végétation de ces pays, pour que les forêts aient résisté à une aussi barbare coutume, perpétuée depuis des siècles. Aujourd'hui, le gouvernement anglais s'est fait leur protecteur et fournit aux Gounds des charrues et des semences, en leur enseignant à s'en servir.

Cependant les Gounds trouvent dans leurs forêts des ressources qui leur permettent de suppléer à leur ignorance de l'agriculture, et qui devraient les engager au moins à plus de respect pour elles. En effet, outre des nombreux produits commerciaux qu'elles leur fournissent, ils trouvent un aliment abondant dans les fruits des figuiers, manguiers, jujubiers, pruniers et sâls, sans parler du mhowah providentiel, et aussi des racines comestibles, parmi lesquelles est un yâm succulent. La chasse leur procure un gibier inépuisable : bisons, buffles, cerfs, tigres, loups, qu'ils mangent indistinctement; enfin le suc de certains *strychnos* leur permet d'empoisonner les cours d'eau et d'en retirer les poissons simplement stupéfiés.

Leur religion est toute primitive. Leur culte ne s'adresse qu'aux fléaux ou aux dangers qui menacent constamment leur misérable existence. C'est ainsi que leurs principales divinités sont : la petite vérole, le choléra, la fièvre et le tigre. Ils ne leur dressent pas d'idoles, mais ils les représentent par des blocs de pierre, minuscule reproduction des monuments mégalithiques, qu'ils disposent en cercle, au pied de quelque arbre géant; une pierre plate, au milieu du cercle, tient lieu d'autel. Si l'on en croit la tradition brahmane, ils sacrifiaient jadis sur ces autels des bœufs, d'où leur viendrait le nom de Gound, qui voudrait dire, selon quelques-uns, tueur de vaches, et non habitant des cavernes. En tout cas, ils se bornent aujourd'hui à barbouiller les icônes d'une peinture rouge qui remplace le sang des victimes; dans les grandes circonstances seulement, ils leur sacrifient des coqs et des boucs.

Ils paraissent avoir une certaine idée d'un dieu créateur et suprême qu'ils appellent Boural Pên ou Farssa Pên, mais ils ne l'adorent pas et se contentent de lui offrir en ex-voto des fers de lance ou des socs de charrue, qu'ils suspendent aux branches des arbres.

Leurs cérémonies religieuses consistent surtout en libations d'eau-de-vie de mhowah et ne sont complètes que lorsque tous les assistants ont laissé leur raison au fond de leur coupe. Leurs prêtres ont plutôt le caractère de sorciers; ils évoquent les bons esprits, chassent les mauvais et font des incantations magiques. Leur plus délicate mission vient de la puissance qu'ils s'attribuent sur les tigres; dans le cas fréquent où un homme a été enlevé par une bête féroce, ce sont eux qui doivent aller chercher la victime et l'apaiser par diverses cérémonies pour l'empêcher, selon leur croyance, de se transformer elle-même en tigre et de venir ravager le pays. Ces prêtres se recrutent généralement dans la corporation des Lohars ou forgeurs de fers de hache. Ils ont aussi des bardes, appelés Pardhans, chargés de conserver les traditions et de chanter les légendes nationales aux grandes fêtes.

Les Gounds sont divisés en tribus, mais ne reconnaissent pas de castes. Chaque tribu est gouvernée par un conseil, composé des chefs de famille, soumis cependant la plupart du temps aux ordres d'un chef, baron ou thakour d'origine rajpoute. Quelques-unes des tribus des plateaux inférieurs ont adopté le culte de Mahadêva et révèrent les Brahmes, mais la majeure partie de la race a conservé son antique haine pour le Brahmanisme et considère ses prêtres comme des êtres impurs. Le mélange des Rajpouts et des Gounds a donné naissance à une race particulière du nom de Raj-Gound, qui se rat-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

tache par ses traits aux indigènes, par ses mœurs aux Hindous.

Parmi les autres races sauvages qui peuplent le Goundwana, il faut encore citer les Korkous, les Bhoumias et les Bhils.

Je dois dire aussi quelques mots des Khounds, que les voyageurs ont jusqu'à présent confondus avec les Gounds. Les Khounds se sont rendus tristement célèbres par leurs sanglants sacrifices humains, ou Mériahs, sur lesquels le *Tour du monde* a donné une intéressante monographie[1]. Ils sont plus noirs que les Gounds, plus rapprochés du type negrito et n'ont avec eux aucune affinité de langue ou de religion. Leur nom de Khound dérive du radical sanscrit Khô et veut dire montagnard. Quant au Khondistan ou pays des Khounds, il est séparé du Goundwana par une région d'un accès difficile, habitée par des races sauvages fort peu connues; il se trouve resserré entre le Sumbulpore et le Cuttack et s'étend du Bengale au Gumsour. Il ne peut donc y avoir que la ressemblance des mots Khounds et Gounds qui ait amené les auteurs à confondre ces deux peuples.

13 *avril*. —En quittant le bungalow de Jonkhay, nous laissons la superbe route de Jubbulpore pour les mauvais sentiers de caravanes qui se dirigent par-dessus les Vindhyas vers Saugor. Vers huit heures du matin, nous atteignons le bourg de Burtulla, près duquel nous trouvons un excellent bungalow.

14 *avril*. — Après Burtulla, la route se dirige vers une chaîne courant du sud au nord et la franchit par une suite de montées et descentes raides et fort rapprochées l'une de l'autre. Jusqu'au village de Raypoura, que nous passons au point du jour, la jungle est maigre et basse; elle fait bientôt place à une magnifique forêt, dont les grands arbres forment une sombre voûte de verdure, abritant un inextricable fouillis de bambous, d'arbustes, de hautes herbes d'où s'élèvent comme des fusées ces belles lianes qui vont s'accrocher aux plus hautes branches. Des singes, des oiseaux au vif plumage animent ce superbe décor.

Malgré leur grand caractère de beauté, ces forêts sont loin de rivaliser avec la pittoresque végétation des Ghâtes du Malabar ou du Konkan, mais elles l'égalent ou la surpassent peut-être par la richesse de leurs produits. Parmi tous les spécimens du règne végétal qui les composent, depuis l'herbe ou l'arbrisseau jusqu'à l'arbre géant, il en est peu qui ne possèdent quelque propriété utile.

Pendant plusieurs heures, nous cheminons au milieu de ce grandiose spectacle, rencontrant de loin en loin quelques misérables huttes Goundes ou de primitives exploitations de charbonniers. Les pentes s'abaissent et nous atteignons une vallée bien cultivée, au centre de laquelle se dresse, sur une petite élévation, le bourg de Koumari.

1. Les *Mériahs ou sacrifices humains*, récits du major général John Campbell, 1840-1854, tome X du *Tour du monde*, p. 337 et suivantes.

Le soleil darde déjà ses foudroyants rayons, ce qui m'engage à chercher, dans le village même, un abri plus confortable que notre tente. Les villageois me conduisent à la demeure du Taloukdar du district, un descendant des chefs Gounds, aujourd'hui simple vassal de l'Angleterre. Ce brave homme nous reçoit fort bien, mais son habitation, que les paysans ont qualifiée de palais, n'est qu'une grande ferme, encombrée de gens et de bestiaux; craignant de lui occasionner trop de dérangement, je me rabats sur l'hospitalité qu'est venu m'offrir, chemin faisant, le brave gendarme rajpout, représentant de l'autorité anglaise. La gendarmerie ou *station-house* est une maison indienne, très-proprement tenue et où on nous abandonne une grande pièce répondant comme fraîcheur et comme confort à tout ce qu'il est possible de désirer. C'est la première fois qu'il m'arrive, pendant mon voyage, de demeurer au cœur même d'un village et dans une habitation indienne.

Dans la journée, le Taloukdar vient nous rendre visite. C'est un bel homme, jeune encore, qui peut servir de type de la classe supérieure des Rajgounds; il cherche à copier, avec peu de succès, les belles manières des Rajpouts, mais ne manque cependant pas d'une certaine distinction native. Il me fournit d'intéressants renseignements sur les Gounds et sur le pays environnant. Pour clore l'entretien, il me propose, si je puis disposer d'un ou deux jours, de me faire chasser le bison sur un plateau à quelques kilomètres d'ici; je m'empresse d'accepter une offre aussi séduisante.

Le Gaur ou bison indien est un des animaux les plus remarquables de la faune de l'Inde. Quoique on le rencontre dans toutes les forêts du cap Comorin aux Himalayas, on ne le trouve en abondance que dans la zone centrale. Le nom de *gaur*, qui est devenu sa désignation scientifique[1], ne lui est appliqué que par les indigènes du Téraï népalais; dans les autres parties de l'Inde, il est improprement appelé *Jungli Koudja* ou *Bhaïnsa*, « buffle des jungles ». Les chasseurs européens l'ont baptisé le « bison indien », et cette appellation, outre qu'elle est la plus usitée, paraît mieux justifiée que les termes indigènes ou scientifiques. Le Gaur n'a absolument aucune analogie avec le buffle sauvage, qui habite les mêmes parages que lui; il se rapproche bien plus du bison américain[2] que du bœuf commun.

Sa tête, courte et carrée, est couronnée par un front large, élevé, couvert de mèches d'un poil long et roussâtre. Le museau est développé, d'une teinte rosée ou gris clair; les oreilles sont plus petites que chez le bœuf. Les cornes, au lieu d'être cylindriques à la base, sont ovales et fortement aplaties; elles se recourbent vers le derrière de la tête pour se relever en pointe acérée en formant un arc dont le segment atteint jusqu'à un mètre et un mètre dix centimètres. Le cou, épais et court, sort de dessous une gibbosité charnue,

1. *Bos* ou *gavæus gaurus*.
2. *Bos americanus*, appelé à tort buffle ou buffalo.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

qui recouvre les épaules et s'étend jusqu'au milieu du dos. Cette bosse est un des caractères qui le rapprochent le plus du bison américain. Elle est généralement couverte de poils presque noirs, plus longs et plus abondants que ceux qui couvrent le reste du corps, dont la teinte générale est un marron chaud. Les indigènes emploient la peau qui recouvre la bosse à la fabrication de boucliers qu'ils prétendent à l'épreuve du sabre. Il faut aussi remarquer la blancheur parfaite des pattes du sabot au genou, ce qui a valu au bison, de la part des chasseurs, l'épithète de « guêtré ». La moyenne de la taille, observée chez les animaux complétement développés, est de 1m,85 à l'épaule, avec une longueur de 2m,80 à 2m,95 de l'extrémité du naseau à la naissance de la queue.

Les bisons habitent les régions élevées de l'Inde centrale; ils se tiennent dans la journée sur les plateaux, dans les petites gorges touffues, où se trouve une source ou un dépôt d'eau; ils vont paître la nuit les hautes herbes des nullahs ou les pousses de bambou dont ils sont très friands. Chaque troupeau se compose de dix à quinze vaches avec leurs veaux, accompagnées de quelque jeune taureau qui paraît diriger la bande Les vieux taureaux vivent, en dehors de la saison du rut, complétement solitaires.

Le bison paraît avoir une mauvaise vue, mais il a l'ouïe et l'odorat très-subtils, ce qui le rend difficile à approcher. Quelques chasseurs l'ont représenté comme un des plus terribles animaux de la forêt, se ruant sur l'homme et l'éléphant dès qu'il les aperçoit : mais, à vrai dire, quoique le bison ne paraisse redouter l'attaque d'aucun animal, voire même du tigre, il est craintif et ne devient dangereux que lorsqu'il se sent acculé ou qu'il est exaspéré par une blessure. Alors sa rage et son acharnement ne connaissent plus de borne, et plus d'un malheureux chasseur a succombé dans de semblables rencontres.

Le Taloukdar de Koumari. — Dessin d'Émile Bayard, d'après une photographie de M. L. Rousselet.

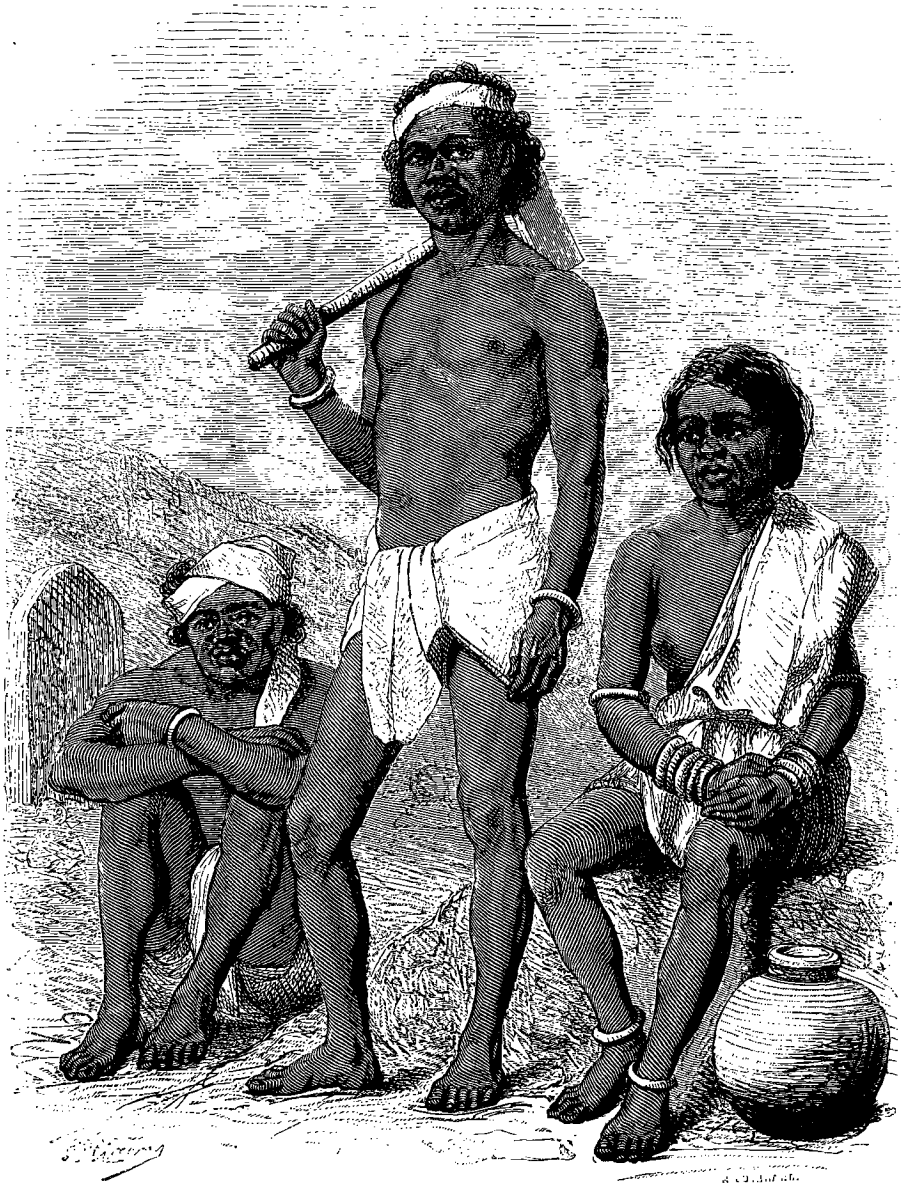
15 *avril*. — De grand matin, le Taloukdar, accompagné de quelques-uns de ses gens, vient nous chercher au *station-house*. Nous partons et, après un temps de galop, nous nous retrouvons dans la forêt que nous avons traversée hier. Une longue course à travers une région sauvage et déserte nous conduit au sommet d'une terrasse aux bords escarpés, d'où l'on domine tout le pays vers Dumoh. Nous mettons pied à terre pour absorber un frugal déjeuner et permettre aux chikaris d'aller reconnaître le troupeau signalé au Taloukdar. Ils reviennent bientôt, et, laissant là nos montures, nous quittons le plateau et entrons dans le fourré épais qui en couvre une des déclivités. La chaleur est accablante; il est dix heures, le soleil embrase le sol et perce le feuillage, qui pend flétri le long des branches. D'après nos guides, le moment est favorable pour approcher les bisons, qui, accablés par la chaleur, dorment dans le fourré. Je ne puis m'empêcher de penser que pour profiter de ce moment nous nous exposons bien témérairement aux atteintes du soleil d'avril, que les résidents de l'Inde n'affronteraient à aucun prix.

Enfin, après un exercice pénible, agrémenté de nombreuses égratignures, nous atteignons le bord d'un ravin étroit, formant un petit cirque au fond duquel croît une véritable forêt de bambous géants. Pour atteindre ce couvert qui nous cache les bisons, il nous faudrait descendre un talus d'une cinquantaine de mètres, sur lequel quelques arbrisseaux dénudés ne nous offrent qu'un abri insuffisant. Sans faire cette tentative, nous allons nous poster à l'entrée du ravin, pendant que l'un des chikaris contourne le col pour rabattre le troupeau vers nous. Nous l'apercevons bientôt sur le versant opposé, mais les bisons l'ont déjà éventé; les bambous s'agitent violemment, et en un clin d'œil la troupe nous apparaît : les vaches, la tête basse, lancées au galop et soufflant bruyamment, les jeunes bondissant de terreur. Ils passent devant nous comme une avalanche; nos coups de feu partent simultanément; l'une des bêtes s'arrête un instant; je lui envoie un second coup, qui n'a d'autre effet que de lui faire reprendre sa course. Mais, tandis que les autres disparaissent au loin, la bête blessée reste en arrière et s'arrête à cinq ou six cents mètres de nous. Nous sommes bientôt près d'elle, et une balle la roule à terre; quoique ce ne soit qu'un jeune taureau, aux

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

cornes encore petites, c'est une superbe pièce. Le Taloukdar, stimulé par ce succès, voudrait continuer la poursuite, mais je suis suffisamment satisfait du résultat et n'aspire qu'à regagner le plus promptement possible Koumari et à me reposer de cette terrible course dans le frais *koti* de l'hospitalière gendarmerie.

17 *avril.* — Profitant d'un superbe clair de lune, nous franchissons de nuit la chaîne du Ghât Pipiria, qui sépare Koumari de Dumoh. La route se maintient pendant tout le parcours sur les hauteurs; les sites sont des plus sauvages; le sol nu, couvert de broussailles, est entrecoupé de ravins ou d'étroites vallées. Cédant au sommeil, je m'endors sur notre confortable haodah sans me méfier des rayons de l'astre perfide qui nous éclaire; le jour me réveille, et je me trouve complétement aveuglé par les suites de ce qu'on pourrait appeler « un coup de lune » : j'éprouve tous les effets d'une véritable ophthalmie. C'est en ce piteux état que j'arrive au bungalow de Dumoh, où quelques bains de thé fort me rendent la vue. Il paraît que ces accidents sont fréquents; la lune ne se borne pas toujours à vous enlever la vue, elle occasionne très-souvent aussi des gonflements de toute la face, accompagnés de malaise et de fièvre. Les indigènes, qui connaissent bien ces effets, ne dorment jamais en plein air sans se couvrir le visage d'une étoffe assez épaisse.



Gounds. — Dessin de Rixens, d'après un croquis de M. L. Rousselet.

Peu après notre arrivée, nous recevons la visite de M. R***, *commissioner* de la province, qui, averti par notre ami Kincaid de notre prochaine arrivée, vient nous offrir l'hospitalité et nous oblige à nous installer dans sa charmante résidence.

Dumoh est le chef-lieu de la province anglaise de ce

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

nom, appartenant au gouvernement des Central Provinces. La ville ne contient que douze mille habitants et la plupart de ses maisons sont en pisé ; cependant ses bazars animés, ses rues propres et bien entretenues, le nombre d'édifices publics qui la décorent, les nouvelles constructions qui s'élèvent de toute part, dénotent une prospérité peu commune, prospérité qu'elle doit entièrement au système d'administration inauguré en 1861 par sir Richard Temple.

Parmi les institutions dues à ce gouverneur, il faut citer le musée industriel, qu'on trouve dans chaque ville des Central Provinces. A Dumoh, c'est le *commissioner* qui nous en fait les honneurs. J'y remarque, à côté des modèles d'instruments et de machines, des spécimens de tous les produits du pays, exploités ou inexploités, avec l'explication en langue native des meilleurs procédés pour leur utilisation. C'est une complète innovation qui, m'assure-t'on, a déjà eu d'excellents résultats. Les arts n'y sont pas oubliés : je trouve là des coffrets, des bronzes indigènes et enfin des sculptures antiques, entre autres un magnifique sanglier monolithe, provenant de quelque Varaha vaïchnava.

Dans les bâtiments du musée, se trouve le bureau des primes que l'on paye aux indigènes par tête de bête féroce tuée. Le chasseur doit, en faisant la déclaration de sa chasse, présenter les peaux des bêtes tuées par lui. Ces peaux sont généralement acquises par l'administration pour être exportées. En voyant le produit des primes d'une année pour ce seul district : dépouilles d'ours, de tigres, de panthères, entassées par ballots, l'on peut se faire une idée de la profusion de bêtes féroces que doit renfermer toute l'étendue du Goundwana.

Les provinces de Saugor et de Dumoh, et aussi le Bhopal, étaient infestés jadis par de nombreux lions de l'espèce asiatique. On sait que ce lion se distingue de son congénère d'Afrique par l'absence presque complète de crinière chez le mâle. On ignore encore la cause de leur disparition dans l'Inde centrale ; on suppose que l'approche de la civilisation et les battues les ont refoulés dans les forêts encore peu explorées qui s'étendent derrière l'Amarkantak. Cependant il en a été tué deux, il y a quelques années, au sud même de Dumoh[1]. Les seules contrées de l'Inde où on les trouve en certain nombre sont le Kattyawar et le désert de Thoul.

19 *avril*. — A dix lieues de Dumoh, nous atteignons le bungalow de Puturia, pittoresquement situé, à l'ombre de grands arbres, sur la berge d'un petit lac marécageux.

Le gibier aquatique y abonde et j'en fais pour nous et nos gens une abondante provision. J'y tue pour la première fois une *sarâs*, oiseau que j'avais jusqu'à présent respecté.

La sarâs ou grue Antigone est un des plus grands oiseaux de l'Inde ; son volume est supérieur à celui de l'Arghila ou oiseau philosophe, que nos jardins zoologiques ont familiarisé en Europe. Revêtu d'un plumage lisse et soyeux, d'une belle nuance gris de perle, il porte sur un cou long et droit une tête fine, coiffée de rouge et armée d'un bec court et pointu. La grosseur de ses pattes ne gêne en rien l'élégance de sa marche. Sa taille varie de un mètre vingt centimètres à un mètre quarante centimètres. Les Hindous ont fait de la sarâs l'emblème de la fidélité conjugale, et avec assez de raison. On les rencontre toujours par paire ; si l'une des deux vient à être tuée, l'autre ne peut se décider à s'éloigner, et vole au-dessus du chasseur qui emporte sa compagne, en poussant des cris perçants et d'un accent vraiment lamentable. Les Musulmans, moins poétiques, estiment beaucoup sa chair, qui est cependant noire et coriace ; le poitrail, à la rigueur, convenablement préparé, imite assez bien la viande de bœuf.

Dans la journée, nous assistons au défilé d'une caravane de Banjaris, forte de quatre mille bœufs, qui vient faire halte à côté du bungalow. C'est une rencontre que je recherchais depuis longtemps et qui me permet d'observer de près ces intéressants nomades.

Le nom de Banjari[1] ou Lombadi est appliqué dans toute l'Inde à une tribu ou pour mieux dire à un peuple dont la seule occupation consiste à transporter d'un point à un autre, au moyen de bœufs, des approvisionnements de grains soit pour leur compte, soit pour celui des gouvernements ou des particuliers. Ces Banjaris alimentent ainsi toutes les provinces de la péninsule. Ils exercent depuis un temps immémorial ce commerce et sont revêtus par la tradition d'un caractère presque sacré ; ce sont eux, en effet, qui accourent à l'aide d'un pays frappé de disette, et leurs immenses caravanes apportent partout l'abondance. En temps de guerre, ils occupent une position que je ne pourrais mieux comparer qu'à celle conférée aux ambulances par la convention de Genève. Leurs convois circulent à travers les armées belligérantes sans avoir à craindre aucune attaque et sans que l'on cherche à les détourner de leur destination. Le parti qui les attaquerait se verrait bientôt abandonné à lui-même, sans espoir de se ravitailler.

Le véritable nom des Banjaris est Gohur. Ils sont absolument nomades et ne se fixent jamais dans les villes ; l'été, ils campent sous des tentes ; l'hiver, dans des huttes de branchages. Ils considèrent cependant le Rajpoutana, particulièrement le Meywar, comme leur patrie, et y possèdent quelques villages, où se retirent les vieillards et les invalides.

Les Banjaris sont une superbe race d'hommes. Leurs traits bien dessinés et fins, leur nez aquilin, leurs cheveux longs et bouclés leur donnent une ressemblance frappante avec les Bohémiens ou Zingaris, dont ils représentent peut-être le tronc primitif. Une seule par-

1. Un journal de Calcutta annonçait en 1868 qu'un lion avait été tué dans les environs d'Allahabad.

1. *Banjara*, nomade, littéralement, celui qui erre dans les forêts.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

ticularité paraît les distinguer : c'est la teinte rouge bronzée de la peau que l'on observe chez ceux dont le type semble le plus pur. Grands, bien faits, doués d'une force musculaire remarquable, ils sont courageux, fiers et mènent une existence laborieuse et rarement exempte de danger. Leur costume est celui des chameliers rajpouts : la longue tunique et le turban tressé. Leurs armes sont la lance, le tarwar, le bouclier, quelquefois le *matchlock*, et souvent aussi la rondache, la masse et la grande épée à deux mains accrochée en sautoir. Ils ont le monopole d'une belle race de chiens, grands lévriers poilus, avec lesquels ils chassent le sanglier, le loup et même le tigre.

Les femmes Banjaris, quelquefois très-belles, sont toujours remarquables par leur haute stature et leurs admirables proportions. Leur allure est généralement un mélange de grâce et de fierté inimitable. Elles portent un corsage qui couvre tout le buste en en dessinant nettement les formes, et un large jupon plissé tombant à mi-jambe ; une large draperie couvre la tête et enveloppe tout le corps. Chaque femme porte sur elle les épargnes de son mari sous forme de bijoux d'or et d'argent, tels que pendants d'oreilles et de nez, bagues et chaînes de coiffure ; autour de son cou s'enroulent de nombreux colliers de coquillages ; ses bras, du poignet au coude, sont cachés par de larges cercles d'ivoire teint en rose ou en bleu ; enfin ses chevilles portent de lourds anneaux de métal ornés d'une infinité de grelots.

L'existence de la femme Banjari est encore plus pénible que celle de l'homme ; c'est elle qui guide les bœufs, leur donne la provende, trait les vaches et fait la cuisine de la famille.

Il est peu de spectacles aussi pittoresques que celui de ces caravanes en marche, avec leurs milliers de bœufs escortés par ces hommes à l'allure guerrière, et ces femmes étrangement parées. Toute la famille est là : le nourrisson pendu au cou de sa mère, les jeunes enfants juchés sur les vaches laitières, qui portent en outre les ustensiles de ménage ; au vieillard, membre du conseil, est réservé l'honneur de monter quelque maigre tatou de petite taille. Les bœufs n'ont ni selle ni licou ; leur chargement, placé dans un double sac, est simplement jeté en équilibre sur leur dos. Quelques-uns portent des glands rouges et des cloches de bronze pour écarter les bêtes féroces.

En tête de la troupe marche un magnifique taureau, couvert de draperies éclatantes, de sonnettes et d'ornements en cauris : c'est le bœuf Hattadeo, le dieu des Banjaris. C'est lui qui dirige la marche de la caravane ; le lieu où il s'arrête sera celui du campement. C'est à ses pieds que l'on apporte les malades, que les femmes répandent les offrandes de lait pour détourner des leurs ou de leur troupeau la peste et les maladies, et que se célèbrent les unions ; à cela se borne le système religieux des Banjaris. Ils enterrent les corps de ceux d'entre eux qui meurent avant le mariage et brûlent les cadavres des gens mariés.

Le soir venu, le Naik fixe le lieu de campement. Les bœufs déchargés sont entravés et rangés en un vaste carré de plusieurs rangs d'épaisseur ; au centre, autour du drapeau, les sacs s'empilent régulièrement, et les feux s'allument ; au dehors du carré, les sentinelles veillent pour écarter les maraudeurs ou les bêtes fauves.

Chaque convoi constitue une tribu ou *tandah*, gouvernée par un chef ou *naik*, librement élu par tous les hommes valides. Le pouvoir du naik est absolu ; mais un vote de ses sujets peut le lui enlever.

Les bœufs appartiennent à la communauté et les bénéfices de chaque expédition sont régulièrement partagés entre tous. Leurs lois et toute leur organisation sociale respirent la même simplicité patriarcale. Un tribunal élu juge les délits d'intérêt commun et prononce l'expulsion du coupable. En dehors de leurs engagements commerciaux, qu'ils exécutent avec une probité bien connue, ils sont d'une moralité douteuse et adonnés au rapt des enfants mâles et à l'infanticide des filles.

Leur utilité est incontestable et leur a valu la protection du gouvernement anglais, qui use largement de leurs services. Ils sont destinés cependant à voir, dans un avenir encore éloigné, leur industrie accaparée par les chemins de fer, et devront se résoudre à abandonner leur vie nomade. On les estime aujourd'hui à quelques centaines de mille, mais, à vrai dire, ce chiffre n'a pu encore s'appuyer sur aucun recensement sérieux.

En examinant attentivement le type de ces Banjaris, leurs mœurs et quelques-unes de leurs coutumes, telles que la nécromancie pratiquée par les femmes, leur mode primitif de mariage, et l'accusation portée contre eux de voler des enfants, plusieurs voyageurs ont voulu voir en eux la branche mère de cette race nomade qui, sous les noms de Bohémiens, Tsiganes, Zingaris, etc., s'est répandue sur l'Europe entière. Quelles que soient les probabilités en faveur de cette hypothèse, cette intéressante question ne peut trouver sa solution que dans une observation minutieuse des coutumes des Bohémiens d'Europe, et surtout dans l'étude de leurs idiomes et de leurs légendes, recherches qui restent encore en grande partie à faire.

Pendant la nuit, le lac de Puturia devient le rendez-vous de tous les fauves des environs. A la clarté de la lune, je vois s'agiter sur la rive opposée mille formes confuses, et de temps à autre la toux rauque des panthères arrive distinctement à mon oreille.

20 *avril*. — Après une marche de trente kilomètres, nous campons ce matin sur les bords de la Béôsi, charmante rivière, qui roule ses eaux limpides entre de hautes berges resserrées, tapissées de verdure.

Près de nos tentes, un beau pont suspendu est jeté sur la rivière ; il a quatre mètres de large et soixante-quatorze mètres d'une culée à l'autre. C'est le premier

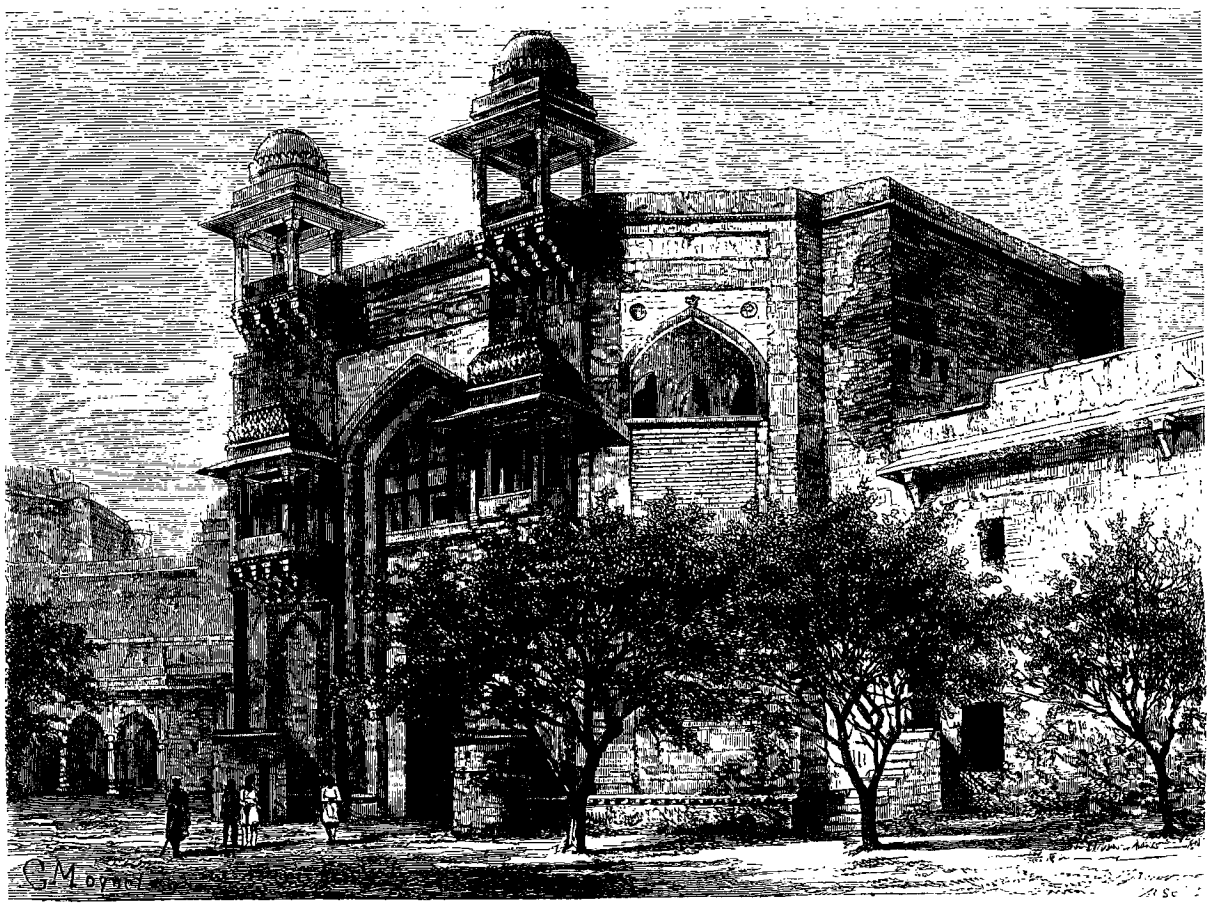
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

spécimen du genre qui ait été construit dans l'Inde. L'ingénieur Presgrave, chargé de sa construction en 1828, fit le tour de force d'exécuter un ouvrage aussi délicat avec l'aide seule d'ouvriers indigènes et en n'employant que le fer du pays. Il faut ajouter que ce district renferme en grande abondance un minerai très-riche, gisant à la surface du sol et d'où l'on extrait le fer le plus estimé de l'Inde; on doit s'étonner que cette richesse n'ait pas encore été mise à profit.

Le soir, nous faisons les seize kilomètres qui nous séparent de Saugor, et nous arrivons à minuit. Un confortable dâk bungalow va nous permettre de prendre quelques jours de repos.

Saugor est le chef-lieu de la province du même nom, cédée par le Peichwah aux Anglais en 1818. La ville, comme son titre l'indique [1], est située sur les bords d'un magnifique lac de treize kilomètres de tour Elle s'étale pittoresquement en amphithéâtre sur une petite hauteur que couronnent l'ancienne citadelle et le palais des Peichwah. Ses bazars sont le centre d'un commerce actif.

A deux kilomètres de la ville indienne s'étendent les



Portail du château fort de Saugor. — Dessin de E. Moynet, d'après une photographie de M. L. Rousselet.

vastes cantonnements anglais, appropriés à l'installation d'un régiment blanc, d'un régiment de Cipayes, de deux batteries d'artillerie et d'un escadron de cavalerie. Les maisons des officiers et des fonctionnaires civils, les tribunaux, prisons, arsenaux et églises, constituent une véritable ville européenne; il n'y manque ni boulevards, ni squares; on y trouve même un vaste jardin public avec grottes et cascades.

Un heureux hasard nous fait retrouver à Saugor plusieurs officiers de la garnison de Nowgong, qui avec une grâce charmante nous font les honneurs de la ville et des environs.

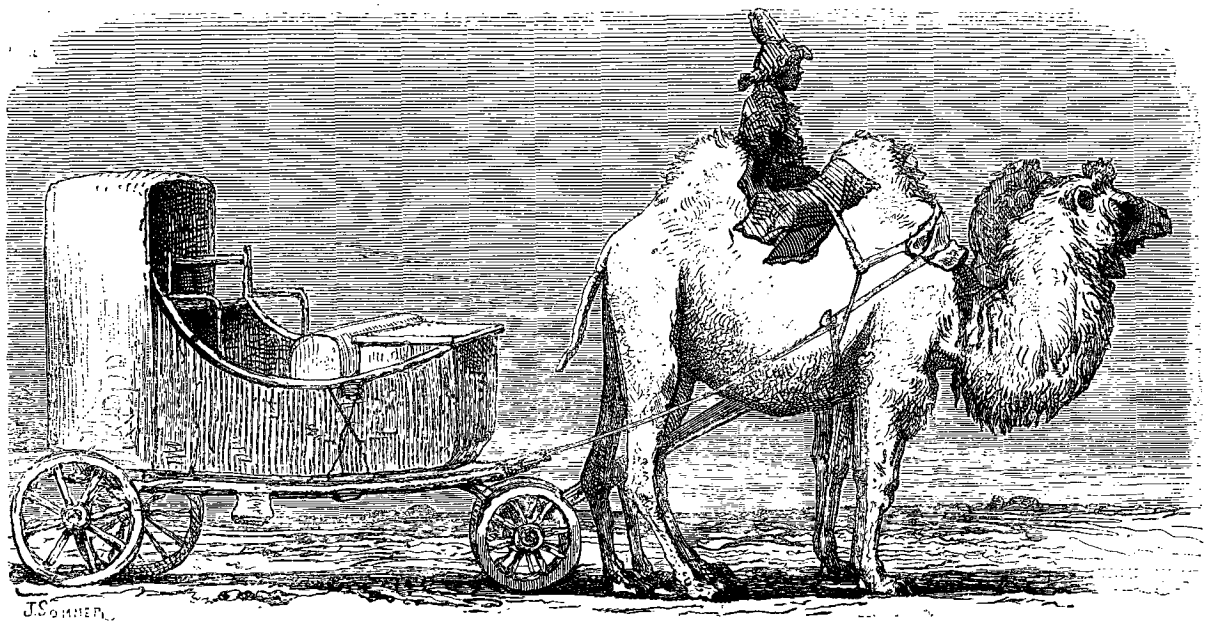
A deux lieues des cantonnements se trouvent les ruines du vieux Saugor; elles couvrent encore un plateau isolé, mais sans offrir rien de remarquable.

Louis Rousselet.

(*La suite à une autre livraison.*)

1. Sâgur, d'où les Anglais ont fait Saugor, veut dire : lac, lacustre.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Attelage de chameaux : Mon véhicule. — Dessin d'Emile Bayard, d'après l'album de B. Vereschaguine.

# VOYAGE DANS L'ASIE CENTRALE,

PAR M. BASILE VERESCHAGUINE[1].

## D'OREMBOURG A SAMARCANDE.

1867-1868. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

### I

Orembourg. — La Cour de Change ou grand bazar d'Orembourg. — Un ambassadeur de l'émir de Boukhara.

Orembourg est une ville peu intéressante. Elle ne se distingue des autres cités russes que par sa physionomie à moitié tatare, et en cela elle ressemble à Kazan. Ses flèches, ses minarets, quelques mosquées lui donnent une certaine originalité.

Il suffit de mettre le pied dans la rue pour être frappé du caractère oriental de cette ville, d'ailleurs située en Orient, sur les limites de l'Europe et de l'Asie. Que de figures originales, que de costumes ! Voici un soldat russe à l'allure disciplinée, voilà un Cosaque de l'Oural emporté et téméraire. Plus loin, c'est un Boukhare à la longue barbe, homme grave et posé, portant un turban qui aurait dix à douze mètres de longueur si l'on en déroulait les plis.

Je visitai la prison. On m'y prit pour un personnage officiel, et les prisonniers m'accablèrent de suppliques : l'un se plaignait du gruau, qu'on lui servait sans beurre ; l'autre me montrait ses pantalons usés, en me disant : « Je n'en ai pas d'autres. » Quand ils surent que je n'étais point un fonctionnaire important, je baissai sensiblement dans leur estime, mais j'y gagnai quelque tranquillité.

Je visitai toutes les chambres et je rencontrai beaucoup de têtes caractéristiques, dignes du crayon de l'artiste. Malheureusement, le temps me manquait. Toutefois, j'enrichis mon album de figures de criminels : un Tatar qui a tué six hommes à la fois, un Bachkir qui en est à sa vingtième condamnation pour vol avec ou sans effraction, etc.

A quatre verstes[1] environ d'Orembourg, s'élève un vaste édifice intéressant à visiter. C'est la Cour de Change, grand lieu de rendez-vous des nomades de la contrée ; ils y arrivent de tous côtés, souvent de fort loin, à cheval ou à chameau, seuls souvent, parfois en famille. Ils y amènent des bœufs, des vaches, des moutons, toute sorte de bétail ; ils y apportent du feutre,

1. Le verste, mesure de longueur en Russie, vaut environ mille soixante-sept mètres.



© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

des peaux, de la laine qu'ils vendent ou qu'ils échangent : ils reçoivent en retour des ustensiles en bois d'usage domestique, du pain, de la vaisselle, enfin mille objets divers.

Vers le milieu du jour, la foule encombre la Cour de Change ; la presse est extrême, le bruit assourdissant ; acheteurs et marchands parlent et crient tous à la fois, chacun plus fort que son voisin, comme s'il y avait cent pas de distance entre les interlocuteurs. On va, on vient, on s'éloigne, on se rapproche, on se frappe dans les mains, on hurle son prix, qui est toujours le dernier prix définitif et sans remise.

Jamchtchik (postillon) bachkir d'Orembourg.
Dessin d'Émile Bayard, d'après l'album de B. Vereschaguine.

La Cour de Change, énorme édifice, est un carré presque régulier, avec une grande place au centre ; les magasins, disposés le long des quatre côtés, s'ouvrent sur la place, vis-à-vis des boutiques occupant une autre construction qui s'élève précisément au milieu du carré intérieur. Dans la cour encore, près de la porte d'entrée du chemin qui vient d'Orembourg, est bâtie une petite mosquée, près d'une église russe.

Les marchands qui donnent la vie à ce grand bazar sont de plusieurs nationalités. On remarque surtout parmi eux des Russes, des Boukhares, des Kokantzis (habitants du Khanat de Kokand, sur le fleuve Sir). Puis viennent des Tatars, des Bachkires, etc. Tous ces négociants sont assis par terre, jambes croisées, à côté de leurs marchandises qui font un tas sur le sol. Ils vendent bien des choses : d'abord toute espèce d'étoffes et de confections, et principalement des tchapannes, robes de chambre de toute grandeur, de toute couleur, de tout prix. C'est que ce vêtement bourgeois a obtenu droit de cité sur la frontière des steppes ; le Russe lui-même, ouvrier ou petit commerçant, l'endosse. Quant aux indigènes, on dit d'eux qu'ils ne sortent jamais de leur robe de chambre. A côté de cet article, dont la vente atteint un chiffre énorme à la Cour de Change, les boutiquiers étalent de grandes provisions de tissus de feutre, puis des colifichets, des parures en verre et en métal pour tenter à bon marché les filles d'Ève. Les tissus de feutre, de provenance kirghise, sont de bonne qualité.

Jamchtchik (postillon) tatar à une station de l'Oural.
Dessin d'Émile Bayard,
d'après l'album de B. Vereschaguine.

Devant des *arbes*, espèce de petites charrettes, des femmes kirghises, couronnées de hauts turbans en toile blanche, vendent du koumis aux chalands. Je ne connaissais pas encore cette boisson ; l'idée me vint de la goûter. Contre mon attente, je la trouvai peu forte, mais elle est d'une grande acidité. Il faut dire aussi que le koumis débité par les dames kirghises contient, paraît-il, moitié volume de lait de brebis. Ce n'est pas la liqueur vraie, pour laquelle il faut du lait de jument ou du lait de chamelle.

Près de l'entrée du bazar, des deux côtés, une longue double file de petites boutiques sert de modeste théâtre aux opérations des petits marchands de tabac, de couteaux, de boutons, de vaisselle au détail. Ici l'on voit des perches coloriées pour tentes, là des pierres funéraires peintes de couleurs criardes ; plus loin, on tombe sur un grand troupeau de vaches ou sur des moutons, et près des bêtes se mêlent et s'agitent les vendeurs, les acheteurs et les curieux. Plus loin encore, ce sont d'énormes tas de laine, triés par le marchand, qui met à part la laine mouillée. Après cela, d'autres moutons, des brebis, des chevaux, puis des Russes et des Kirgkises en train de mesurer des grains et des farines ; c'est le Russe qui vend, et le Kirghise qui fait l'emplette pour charger ses chameaux et regagner avec ses sacs de blé sa tente de feutre ou *kibitka*, éloignée parfois de plus de cent kilomètres dans les steppes.

La Cour de Change, naturellement, a son cortége de tentes et de cabarets où l'on trouve surtout du koumis et du thé.

Rentrons à Orembourg avant de partir pour le Turkestan. Pendant mon séjour dans cette ville, je liai connaissance avec un personnage officiel d'une certaine

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

importance, un ambassadeur de l'émir de Boukhara. Ambassadeur, et non plénipotentiaire : il apportait à la Russie des propositions de paix, mais il n'avait pas la signature, et, sa mission achevée, il devait en référer à son souverain. Sa suite était fort mince, heureusement, car l'émir ne lui avait pas même donné pour son voyage l'équivalent d'un maravédi. Sa Hautesse, pour tout viatique, avait laissé tomber ces mots de sa bouche auguste : « Tire-toi de là comme tu pourras ! » Il serait mort de faim si le gouvernement russe ne lui avait alloué huit roubles d'argent par jour, soit trente-deux francs.

Jamchtchik (postillon) kirghise. — Dessin d'Émile Bayard, d'après l'album de B. Vereschaguine.

Son Excellence ne menait pas grand train, et ne dépensait pour ses gens et pour Elle que deux roubles par jour, ce qui lui constituait six roubles, vingt-quatre francs d'économie d'un soleil à l'autre. Disons tout de suite que l'ambassade était logée par le gouvernement russe et qu'elle vivait sobrement, de *plove* (pilau) et de thé. Après deux mois et demi de séjour à Orembourg, l'envoyé de l'émir avait la bourse pleine, il se fit des cadeaux : des robes de chambre, une montre, une boîte à musique et autres raretés de la civilisation.

L'ambassade avait pour principe de prendre le temps comme il vient. Elle se levait de bonne heure, mangeait, redormait, se réveillait pour le thé, puis s'endormait encore. S'il venait une visite, on se traînait péniblement pour la recevoir, puis Morphée reprenait son empire. Pourtant l'envoyé, petit vieillard, était très-vif; il ne négligeait pas l'occasion de s'instruire. Avec lui c'était toujours des pourquoi, des comment, des qui, des quoi, des où. A notre première entrevue, j'amenai la conversation sur mon récent voyage en France et en Angleterre, et sur la grande Exposition universelle de Paris. L'ambassadeur m'interrompit bientôt : « On m'a dit que chez les Férenguis (c'est-à-dire en France) il y a de fort jolis petits couteaux, en avez-vous apporté un ? »

Bon gré, mal gré, il fallut montrer un couteau. Le vieillard fut tout admiration, et il tourna et retourna entre ses doigts ce prodige de nos jours, me regardant en dessous pour deviner si le couteau était déjà sa propriété ou s'il était encore la mienne. Ainsi nous fûmes vite en échange de politesses; il m'offrait du thé, des amandes et des pistaches en sucre, d'un goût contestable.

Avant de partir, je fis l'acquisition d'un tarantass, espèce de petite calèche fort originale : le corps de l'équipage est tressé comme une corbeille et en a la forme. — Les Orembourgeois se servent du tarantass en ville et pour les courses dans la banlieue, mais je suis certainement le premier qui aie osé entreprendre avec ce léger véhicule un voyage de deux mille verstes par des chemins presque toujours impossibles. Quand j'eus littéralement encombré mon « panier à salade » de tous les objets nécessaires à l'artiste qui crayonne et au touriste qui prend des notes, cartons, papiers, siége portatif, parasol, instruments, je vis qu'il ne me restait plus qu'une toute petite place dans le tarantass. Mal assis, exposé à me battre en route à chaque cahot avec mon mobilier, mais plein de confiance dans Allah, qui, on le sait, ainsi que la déesse Fortune, protége toujours les téméraires, je quittai enfin Orembourg dans ma frêle voiture, en route pour l'Asie Centrale.

Postillon (russe) d'une station dans la chaîne de l'Oural.—Dessin d'Émile Bayard, d'après l'album de B. Vereschaguine.

## II

D'Orembourg au fleuve Sir. — Tribulations du voyageur dans les steppes. — Orsk. — Forteresses russes. — Tombeau kirghise. — Mer d'Aral.

C'est un supplice que d'aller d'Orembourg à Tachkend! Pourtant la route est bonne (par endroits sablonneuse) et assez unie. Mais les tracasseries, les querelles, les colères n'en finissent pas. A toutes les haltes, il faut se disputer avec les chefs de station, et tout le long du voyage avec les jamchtchik ou postillons; chevaux par-ci, courroies par-là, colliers et rênes à réparer, rien ne va bien, tout va mal.

D'Orembourg à Orsk, bon chemin, stations bien organisées. Au passage, les femmes cosaques offrent au voyageur des ouvrages en *duvet* d'un travail très-fin, d'un prix très-modique, des bas, des fichus et autres bagatelles. Je recommande fortement l'achat de ces objets aux voyageurs qui traversent au printemps

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

ou en automne ces pays ouraliens aussi froids que la Sibérie même. Les bourgs qu'on rencontre sont habités moitié par des Cosaques, moitié par des Tatars, les uns et les autres braves gens, bien convenables et de relations agréables. Je n'en dirai pas autant des Kirghises.

Orsk n'est pas une de ces villes qui réjouissent le regard : on n'y voit que maisons basses, à demi effondrées. Elle occupe le confluent du fleuve Oural, qui descend du nord, avec la rivière Or, qui vient du midi. Ainsi qu'aux autres stations, on peut bien s'y procurer un *samovar* et de l'eau plus ou moins potable, et encore ! Mais ce qu'on n'a pas comme on veut, c'est justement l'indispensable : des chevaux.

Tatar (postillon), dans les steppes de l'Oural.
Dessin d'Émile Bayard, d'après l'album de B. Vereschaguine.

On arrive à la station, personne. On appelle, personne. On appelle encore, pas de réponse. Que faire ? attendre. On attend. Enfin, on ne sait d'où, arrive un Kirghise. Naturellement, cet indigène demande ce qu'on veut.

« Comment ! ce que je veux ? Des chevaux évidemment.

— Des chevaux ! il n'y en a pas. »

C'est la réponse infaillible. Cependant vous insistez.

« Il n'y en a pas ! Quand en aurez-vous ?

— Demain.

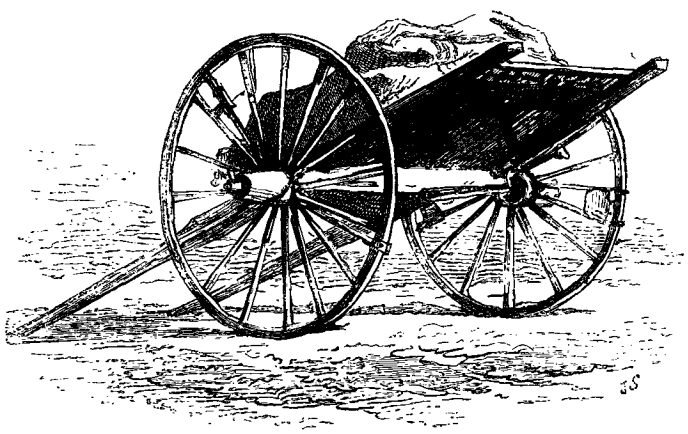
— Demain ! » Triste affaire !

Ce n'est pas que les chevaux manquent toujours autant que l'assure le Kirghise. Le mieux, si l'on a l'air d'un officier ou d'un employé, c'est de menacer tout le monde. Si l'on a la très-modeste apparence du plus simple bourgeois, il faut mettre la main à la bourse. Vous vous croyez alors en route. Pas si vite ! Les embarras surviennent, à propos de bride, de rênes, de timon, à propos de tout.

Deux mots utiles : on ne réclame pas de feuilles de route sur le chemin d'Orembourg au Turkestan. Pourquoi le ferait-on puisque personne ne sait lire dans les steppes ? Les voyageurs au compte du gouvernement payent les chevaux de poste à raison d'un copeck et demi (six centimes) par cheval et par verste. Les particuliers qui n'ont rien d'officiel payent dix centimes.

J'ai dit qu'il y a toujours quelque chose à mettre ou à remettre en place dans l'attelage des steppes ; l'appareil en est pourtant très-peu compliqué : au cheval du milieu un collier, une selle, une sous-ventrière ; aux chevaux de côté, un simple collier de feutre et quelques courroies.

Une fois tout prêt, le départ n'est pas une petite affaire. Les chevaux du steppe n'ont pas l'habitude des brancards et du timon. Quand on les attelle, ils dressent l'oreille avec inquiétude, ils soufflent avec force, ils frissonnent. Mais tout a une fin, le moment du coup de fouet arrive : « Assieds-toi ! » crie le jamchtchik. On s'assied avec terreur. Les sauvages coursiers des steppes se cabrent et secouent la tête avec violence, ils se jettent de côté (et les atteleurs évitent juste leurs ruades), ils brisent les cordes et font sauter en éclats le timon. Et quand vous volez sur le steppe, craignez les arrêts, légitimes ou sans raison : d'abord maître postillon a pour coutume de suivre ses fantaisies ; souvent il fait halte, bien malin qui dira pourquoi. Puis les jamchtchik, qu'ils soient Kirghises, qu'ils soient Russes, aiment à laisser tomber leur fouet ; il faut bien s'arrêter pour le ramasser. Et les cordes qui se dénouent ; et les cordillons qui cassent. On est perdu quand on a le malheur de ne pas parler kirghise. Votre sauvage postillon a tout à fait oublié qu'il mène une voiture ; il se croit à cheval, il fouaille sans pitié ses bêtes, il bondit et rebondit sur le siége,



Arba. — Dessin d'Émile Bayard, d'après l'album de B. Vereschaguine.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

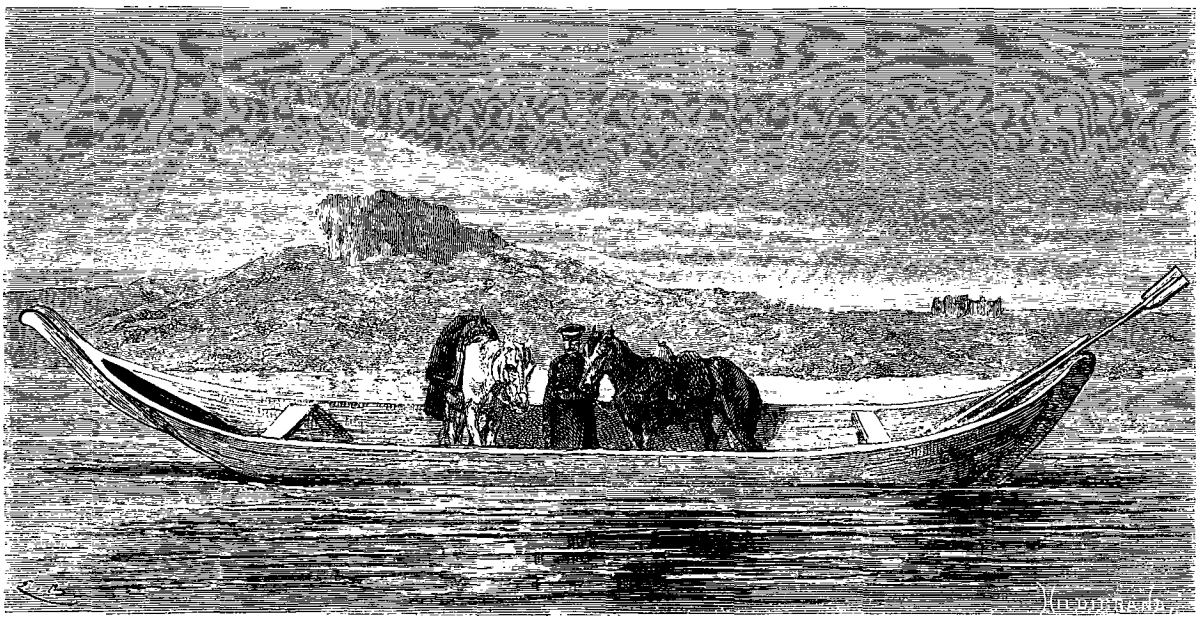
il frappe violemment du pied le devant de la cârriole; c'est un possédé, il crie : *Gui! gui! Tsi! tsi!* et *Griaou! griaou!* à la façon des grues.

J'ai dit qu'Orsk est une misérable petite ville; elle est défendue par une pauvre forteresse, inutile aujourd'hui, mais qui eut son importance quand la paix n'était pas encore assurée dans les steppes et dans l'Oural méridional.

A Orsk, les steppes commencent, mais ils n'ont pas encore l'aspect mort qu'ils prennent plus loin. Le sol porte de hautes herbes; par endroits, sur des monticules, apparaissent quelques hameaux d'hiver des Kirghises, car ces nomades ont déjà quitté leurs campements de la belle saison. Il ne faudrait pas croire que tous ces demi-sauvages soient pasteurs; beaucoup d'entre eux cultivent le blé dans la contrée que nous traversons, et le pain s'y vend quelquefois si bon marché qu'on a peine à le croire. Un jamtchtchik m'a assuré — et il n'avait aucun intérêt à me tromper — que le *tchetvert* (deux cent dix litres) de blé ne coûte que cinquante copecks (deux francs). Dans cette partie des steppes, les Kirghises obéissent à un curateur résidant à Orsk, et, à son tour, celui-ci dépend d'un chef de district qui demeure à Orembourg.

Nous sommes au milieu de septembre; il fait encore chaud dans le jour, mais la nuit et le matin il gèle, et alors je tremble de froid, malgré la pelisse de peau de mouton qui recouvre mon paletot. A midi, je sue à grosses gouttes. Tel est le climat des steppes, climat tout à fait continental, excessif dans le froid et dans le chaud.

A l'une des premières stations, je fus menacé de la perspective vraiment terrible d'être retenu vingt ou trente heures, à cause de l'affluence des voyageurs, qui



Passage du Sir-Daria. — Dessin d'Émile Bayard, d'après l'album de B. Vereschaguine.

avait pour conséquence une disette de chevaux. L'avouerai-je ? je corrompis la vertu des postillons kirghises : l'offre d'un pourboire considérable les décida à me faire partir avant mon tour. Ce projet scélérat, conçu dans les ténèbres de la nuit, et élaboré avant l'aurore, fut mis à exécution avant les premières lueurs du jour. Je partis en tarantass, avant que mes confrères en infortune eussent eu le temps de s'opposer à cet acte illégal. Ma conscience demeura muette, elle ne me reprocha pas mon forfait, elle pactisa au contraire avec ma raison. « Après tout, me disait celle-ci, les voyageurs que tu laisses derrière toi sont tous des gens posés; ils n'ont ni le goût ni le courage de s'élancer en avant avec la fiévreuse rapidité et la folle imprévoyance des artistes capables d'aller chercher des types, des couleurs, des effets de lumière jusque dans les steppes et les oasis de l'Asie Centrale. »

Je cours sans m'arrêter; à peine si j'ai le temps de m'intéresser aux Kirghises de ce désert, Kirghises qui appartiennent à la Petite Horde, et qui diffèrent peu de leurs frères de la Grande Horde et de la Horde Centrale dont je parlerai plus tard. Je rencontre quelquefois des troupes de chameaux, jusqu'à des centaines à la fois. Au bruit des grelots de nos coursiers, ils tournent vers nous leur tête curieuse, et nous suivent longtemps, et comme sérieusement, du regard. On sait combien sont timides ces excellents serviteurs de l'homme. De temps en temps il arrive que nous passons trop près d'eux : alors ils se sauvent de tous côtés, au galop, la queue en l'air, comme des bœufs effarouchés. Ils sont bien drôles dans cette course au clocher; leurs bonds feraient mourir de rire. Avec ses jambes de devant plus courtes que celles de derrière, le chameau est d'une gaucherie, d'un grotesque achevé quand il fuit. Dans les landes d'Orembourg, on voit plus de chameaux à deux bosses que de droma-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

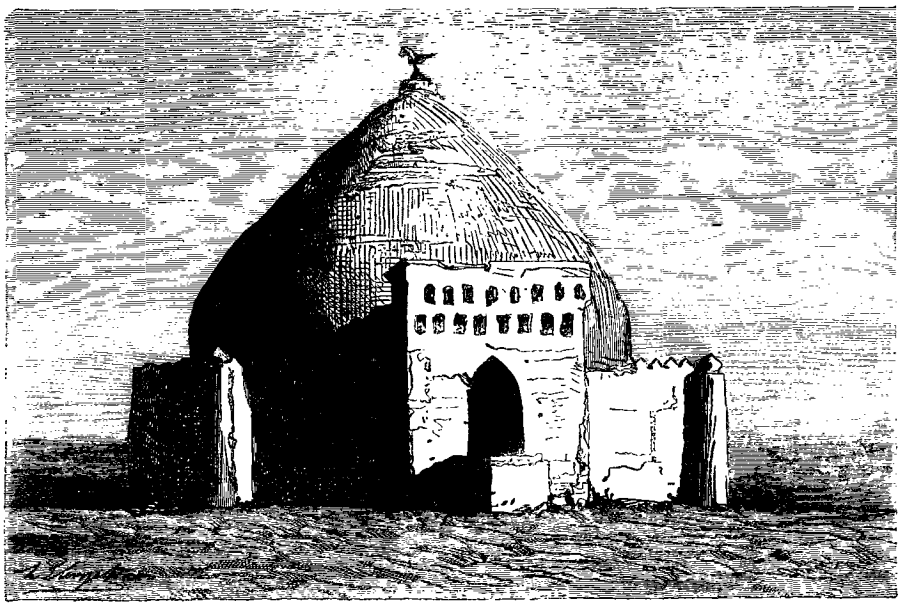
daires. C'est que le dromadaire se vend plus cher; il est aussi plus fort, et peut supporter la faim et la soif pendant un certain nombre de journées consécutives, tandis que le chameau à deux bosses est sur le flanc au bout de deux à trois jours; d'ailleurs, celui-ci résiste difficilement aux grands froids, et on ne le rencontre guère que beaucoup plus au sud, du côté de Boukhara. Dans les caravanes que nous croisions, on me fit voir des dromadaires bien plus grands et bien plus forts que les autres : ils appartiennent à la race de Khiva.

Si les dispositions musicales ne sont pas dans la nature du chameau, il est manifeste que le chameau apprécie la musique chez les autres : il suffit de chanter ou de siffler pour le distraire; même quand il paît, dès qu'un son frappe son oreille, il cesse de brouter, relève la tête, et regarde curieusement.

Kirghise. — Dessin d'Emile Bayard, d'après l'album de B. Vereschaguine.

La barbarie des habitants du steppe se montre à nu dans la façon dont ils traitent ces animaux qui leur sont si utiles, je dirai plus, impossibles à remplacer. Sans doute, dans les autres contrées, les chameaux n'ont jamais été comblés d'honneurs, mais du moins on ne les y mène pas par le nez, dans le sens littéral du mot. Chez les Kirghises, lorsque le chameau entre dans sa deuxième année, on lui perce le cartilage nasal, et dans le trou l'on introduit un bâton auquel est fixée la corde qui sert à conduire l'animal. Cette corde, on l'attache souvent à la selle du cavalier qui ouvre la marche de la caravane; que la pauvre bête fasse un faux pas, que son allure se ralentisse, et sa narine est déchirée, son mufle en sang. Quelquefois, de secousse en secousse, de supplice en supplice, la corde se casse ou lui arrache les narines. Dans chaque caravane, je voyais quantité de chameaux perdant des flots de sang par le nez; chez quelques-uns, une partie du mufle était enlevée, ou pendait en chiffons sanglants.

Un bon chameau à deux bosses vaut ici de cent vingt



Tombeau d'un riche Kirghise. — Dessin de H. Clerget, d'après l'album de B. Vereschaguine.

à deux cents francs; un bon cheval coûte cent vingt francs, un coursier passable, soixante à quatre-vingts francs. Toutefois il ne faut pas oublier que les chevaux des steppes sont presque sauvages, ce qui explique la difficulté qu'il y a à s'en procurer pour attelage, malgré leur bas prix et leur excellente qualité. Ils sont

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

de race kirghise, petits, sans beauté, mais forts et durs au mal; ils restent au pâturage toute l'année; l'hiver, ils dispersent la neige avec la corne du pied pour arriver à l'herbe gelée des steppes.

D'Orsk à Tachkend, on trouve plusieurs forteresses russes qui protégent la route et maintiennent l'ordre dans le pays. La première devant laquelle on passe est le fort de Karaboutag, dans une situation très-pittoresque, sur un ruisseau de steppe; le climat en est insupportable. Plus loin vient le fort de l'Oural. Ces deux forteresses ont été construites de 1840 à 1850, et peuplées ensuite de familles cosaques. La construction de ces forts et de plusieurs autres fut une mesure fort sage. Malheureusement, elle vint trop tard, car jusqu'à cette époque encore si voisine de nous, les Khiviens enlevaient annuellement de deux à trois cents Russes dans les steppes de l'Oural et de la mer Caspienne. Du fort de l'Oural au fleuve Sir, il n'y a que des villages ouverts. Quand on arrive au fleuve, on trouve successivement, en en remontant le cours, le fort Kazale, en style administratif fort Numéro I; le fort Numéro II; le fort Pérovski; le fort Djoulek; enfin viennent les trois grandes villes fortifiées de Turkestan, de Tchemkend et de Tachkend.

Quand vous avez dépassé le fort de l'Oural, vous entrez dans les vrais steppes, dans la lande plate et sans végétation. En même temps cessent les stations, qui font place à des tentes. Ainsi, au delà de Djalangatche, le voyageur est reçu dans une kibitka tant bien que mal protégée du vent par un champ de roseaux. Au moins peut-on se dire qu'on a maintenant le bonheur de n'avoir plus rien à démêler avec les Kirghises. Ce sont des Cosaques détachés des forts qui se chargent des voyageurs à l'arrivée, et qui assurent leur départ. Quelques-uns de ces Cosaques savent la langue du pays et servent d'interprètes d'Orembourg à Tachkend.

Postillon russe des Cosaques de l'Oural. — Dessin d'Émile Bayard, d'après l'album de B. Vereschaguine.

La station de Djalangatche borde le lac du même nom, aux eaux bleues et légèrement saumâtres. Je fis une visite à ce lac à l'entrée de la soirée : le soleil, près de se coucher, jetait ses derniers rayons sur les eaux et sur la lande. Il les éclairait si vivement que l'eau me faisait l'effet d'une grande tache bleue, nuancée jusqu'au bleu de Prusse, tandis que les rives paraissaient être d'un rouge pur; sur le bord du lac, volaient ou se posaient d'innombrables mouettes d'une couleur jaune brillant.

A Djalangatche, je fus pris d'une fantaisie. Mécontent des chevaux du pays, je fis atteler des chameaux. Je n'y reviendrai plus; ces bêtes damnées brisèrent mon équipage, l'entraînèrent sur un versant de collines, et bon gré mal gré je mordis la poussière. Ma voiture était trop légère : le chameau rend de meilleurs services que le cheval, étant plus dur à la fatigue, quand le chariot est lourd, le chemin sablonneux et malaisé.

Près de la station de Térekti, non loin de la route, nous rencontrâmes pour la première fois une *mazarka* kirghise, c'est-à-dire un tombeau. Construit depuis trois ans, ce monument est dû à Koun-Spaï, riche Kirghise; il est formé par une grande et lourde coupole, reposant sur un carré qui a une sagène et demie de hauteur. — La sagène russe vaut en mesures françaises deux mètres cent trente-quatre millimètres. — Aucune pierre n'entre dans l'édifice, qui est tout entier fait de terre. Une porte étroite et basse mène dans l'intérieur, qui renferme trois tombes chargées d'ornements; des peintures grossières illustrent la muraille : armes, chevaux, caravanes, chameaux auxquels l'artiste a donné la démarche de l'oie. Nous vîmes beaucoup de tombeaux de ce genre tout le long de la route.

Cependant nous avancions vers le sud; le steppe devenait un peu moins nu. Nous vîmes quelques buissons, puis une échancrure de rivage, puis un ruban

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

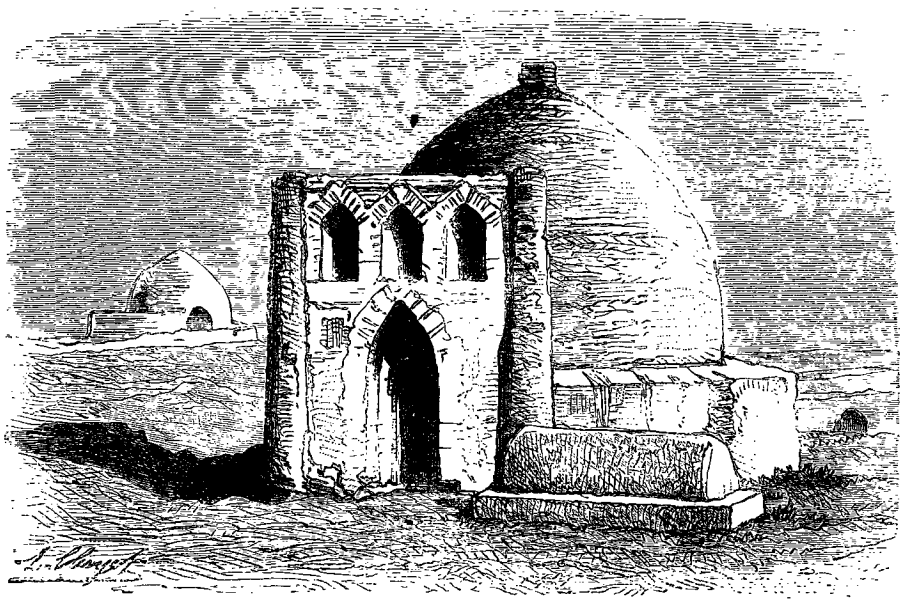
d'eau bleu sombre. Nous étions au bord de la mer d'Aral, à quatre-vingt-cinq kilomètres du fort Kazale. Je ne dirai rien de ce grand lac, dont la route n'effleure qu'un instant la rive. Sur la grève étaient posés de grands oiseaux au plumage noir sur le dos, blanc sous le ventre; les mouettes volaient ou nageaient, et des bandes de canards barbotaient joyeusement dans les petites baies et les mares du littoral.

La station d'Akdjoulpace est située au bord même de la mer d'Aral, sur des terres sèches et salines autrefois recouvertes par les eaux de ce grand lac, qui peu à peu diminue, et qui serait bien vite desséché s'il ne recevait pas deux rivières aussi considérables que le Sir et l'Amou. Ces terrains salifères, qui s'étendent à l'est jusqu'au lac Balkach, sont généralement aussi fermes que le meilleur pavé; ni la roue des équipages, ni le pied des chameaux, n'y laissent de traces.

## III

En remontant le Sir. — Le fort Kazale. — Un bandit kirghise. — Djanekent. — La ville dévorée par les serpents. — Fouilles à Djanekent. — Une famille kirghise.

J'arrivai de bonne heure au fort Kazale ou Kazalgue, ou si vous aimez mieux au fort Numéro I, par un brouillard si épais qu'on ne voyait goutte. Bientôt je distinguai quelques moulins à vent, puis des maisonnettes basses. Kazalgue occupe la rive droite du Sir-Daria; le bourg se compose de maisons en briques séchées au soleil. On dirait les demeures des paysans pauvres de la Russie méridionale, moins les toits, qui sont plats à Kazalgue, inclinés dans la Russie du sud. Le bazar est convenable, c'est le rendez-vous des Kirghises des environs, qui viennent y acheter des marchandises russes ou y vendre du bétail. Les amateurs



Tombeau kirghise, près de Djanekent. — Dessin de H. Clerget, d'après l'album de B. Vereschaguine.

apprendront avec intérêt que le caviar d'esturgeon est excellent à Kazalgue. Nulle part on n'en mangerait de meilleur, sans la mauvaise qualité du sel employé à sa préparation.

Le fort Numéro I est le point de départ des bateaux à vapeur qui remontent le Sir-Daria, bateaux qui ne marchent pas : ils se traînent à peine, sans qu'on sache à qui s'en prendre. Est-ce la faute des constructeurs? Est-ce la faute du lit changeant et capricieux du fleuve? Il y a des deux sans doute. Quoi qu'il en soit, la navigation à vapeur sur le Sir est dans un état pitoyable, et elle ne pourra s'améliorer qu'après une réparation à fond du lit du fleuve — réparation qui nécessitera des sommes considérables.

Bâti primitivement sur la mer d'Aral, à l'embouchure du Sir, le fort Numéro I a été transporté en 1855 à l'endroit qu'il occupe aujourd'hui.

Il y a vingt verstes de Kazalgue à Djanekent, ancienne ville ruinée qui se trouve sur la rive opposée du Sir, c'est-à-dire sur la rive gauche, dans le voisinage d'un lac. L'idée me vint d'y faire une excursion. J'en demandai l'autorisation au commandant du fort, le major Youry (Georges), l'un des défenseurs de Sébastopol. (Il fut le dernier à se rendre; la position était déjà occupée que, blotti avec quelques hommes dans la tour même de Malakoff, il continuait encore à tirer.)

Ce brave militaire est un homme des plus aimables : il me procura des chevaux, il me fournit pour guide un Cosaque connaissant la langue turque. Escorté de la sorte, je partis sans perdre de temps pour Djanekent. Nous longeâmes quelque temps le Sir. Arrivés à un grand coude du fleuve, nous prîmes à droite. La route était fort animée. Des Kirghises allaient et venaient, les uns à cheval, d'autres juchés sur un chameau; d'autres, plus modestes, à califourchon sur un

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Derviches mendiants. — Dessin de Sedoff, d'après une peinture de B. Vereschaguine.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

âne; d'autres, enfin, installés sur un bœuf; oui, sur un bœuf! Un bœuf sellé était une nouveauté pour moi, et je me divertis beaucoup au spectacle des cavaliers et des bucéphales : jamais on n'emploiera mieux ce dernier mot. Ces Kirghises allaient vendre des moutons et des vaches au Fort, et comptaient se munir en échange des objets indispensables à leur kibitka. Le long de la route, on voyait de petits campements de pauvres nomades; il faut n'avoir ni sou ni maille pour rôder avec des bêtes maigres dans les indigents pâturages de cette contrée. J'eus la curiosité d'entrer dans ces tentes : dans l'une, les femmes tondaient des moutons; dans l'autre, elles battaient la laine; partout elles travaillaient, et partout les hommes ne faisaient rien. A notre entrée dans la kibitka, nous étions reçus par le sacramentel *aman tachar* (je te salue, ami). Ainsi nous cheminions lentement dans la direction du bac du Sir-Daria, tandis que mon Cosaque me racontait la dernière invasion de Sadike.

Sadike, me disait mon Cosaque, est le fils de Kénissara, Kirghise des plus turbulents. Lui-même est un voisin fort désagréable. Il ne nous laissera de repos que le jour où il aura la tête de moins, et ce jour n'est pas près de luire : les héros de son espèce disparaissent quand le danger s'approche, et s'ils se battent par hasard, ils ont grand soin de fuir sur des chevaux rapides dès qu'ils voient s'approcher la déroute.

Il y avait dans l'air des bruits alarmants. On se disait chez les Kirghises que Sadike s'apprêtait, qu'il méditait la prise de Kazalgue. Déjà la plupart des tentes émigraient et passaient le Sir-Daria, car on savait bien que le compère pillerait tout ce qui serait à sa portée, sans distinction d'amis ou d'ennemis. Le commandant du fort envoya soixante-dix Cosaques d'Orembourg en reconnaissance. Soixante-dix hommes contre mille brigands, c'était braver la théorie des gros bataillons!

Pourtant les Cosaques, en attaquant brusquement, auraient peut-être eu raison des envahisseurs; ils les eussent au moins arrêtés net et dégoûtés d'avancer. Malheureusement, le détachement se garda mal. Non loin du Fort, nos guerriers étaient en train de faire cuire tranquillement leur gruau, tandis qu'une vingtaine d'hommes sans armes allaient faire boire les chevaux à la rivière. Tout à coup parut l'ennemi, fort de plus de mille hommes, tant bien que mal armés, beaucoup n'ayant que des piques ou des lances. Il guettait depuis longtemps sa proie. Les Kirghises se jetèrent sur les vingt cavaliers en route vers le fleuve et les égorgèrent presque tous en quelques instants. Deux ou trois Cosaques cependant se sauvèrent. Un autre, poursuivi par une dizaine de sauvages, ajustait, tout en courant, tantôt l'un, tantôt l'autre; et comme personne ne court au-devant du trépas, encore moins les cavaliers des steppes, qui ne se soucient que de pillage, il aurait évité la mort si par malheur il n'avait laissé tomber ses cartouches; il tira son dernier coup de fusil, et fut mis en pièces.

Les cinquante hommes qui cuisaient leur gruau voyaient ce carnage, mais ils ne pouvaient se porter au secours de leurs frères. Surpris, il fallait improviser leur défense. L'ennemi, quand le massacre fut achevé, les bloqua étroitement. S'il se fût jeté sur eux sans leur laisser le temps des préparatifs, nul doute qu'il n'eût triomphé de cette poignée de Russes. Mais au lieu d'attaquer, les Kirghises délibérèrent. Ce que voyant, les Cosaques se fortifièrent. Ils firent des trous dans la terre avec des pioches, avec des bâtons, avec leurs mains, et dans ces trous ils se mirent à couvert, plus ou moins suivant la profondeur; les uns s'assirent dans les creux, d'autres s'y tinrent debout, protégés jusqu'à la ceinture ou tout à fait garés. La terre de déblai forma une espèce de rempart auquel des selles, des débris, les premiers objets tombés sous la main, ajoutèrent quelque solidité. Quant aux chevaux, les Kirghises s'en étaient saisis. La nuit vint et suspendit les hostilités.

Le lendemain, les fils du steppe commencèrent l'attaque, avec de furieux cris de guerre. Les Cosaques ne prodiguèrent pas leurs cartouches : ils n'en avaient que quarante chacun, il fallait durer, et n'être pas pris vivants. Ils laissaient avancer l'ennemi et tiraient à bout portant sur la masse compacte; après chaque décharge les rangs kirghises étaient éclaircis et l'ardeur des assaillants diminuée. Les sauvages roulaient, l'un par-dessus l'autre, fuyant plus vite qu'ils n'étaient venus. Ils emportaient leurs morts quand ils en avaient le temps; mais beaucoup des leurs restèrent, le soir, au pied des remparts où la mort les avait fauchés. Le lendemain, la place était nette : les Kirghises s'étaient glissés silencieusement jusqu'au talus et avaient enlevé les corps de leurs camarades.

Cela dura trois jours.

Sans manger, sans boire, les Cosaques résistaient toujours. Enfin la Horde recula. — Les Cosaques appliquent le mot de Horde à tous les Kirghises, aux Sarhes de Tachkend, aux Boukhariens, aux gens de Khiva. Les soldats russes du Turkestan ne connaissent pas d'injure plus blessante. — Convaincus sans doute d'avoir triomphé de ces cinquante braves, les Kirghises disparurent. Les Cosaques alors cachèrent leurs selles dans le sable et battirent en retraite. Ils arrivèrent au Fort plus morts que vifs. Tous les hommes tués par l'ennemi sur la route du fleuve avaient eu la tête tranchée, et sans doute ce pompeux trophée d'une grande victoire sur les troupes innombrables des Russes fut présenté aux augustes regards de l'émir de Boukhara. Deux Cosaques, plus malheureux encore, avaient été écorchés vifs.

Lors de mon dernier voyage à Paris, je lus dans un journal français la nouvelle, de source anglaise, d'une victoire des Boukhariens sur les Russes. Je sais aujourd'hui tout ce que cette victoire eut d'éclat.

Cependant nous marchions. Nous arrivâmes bientôt à la tente cosaque signalant le passage du Sir-Daria. Un piquet y monte constamment la garde pour empê-

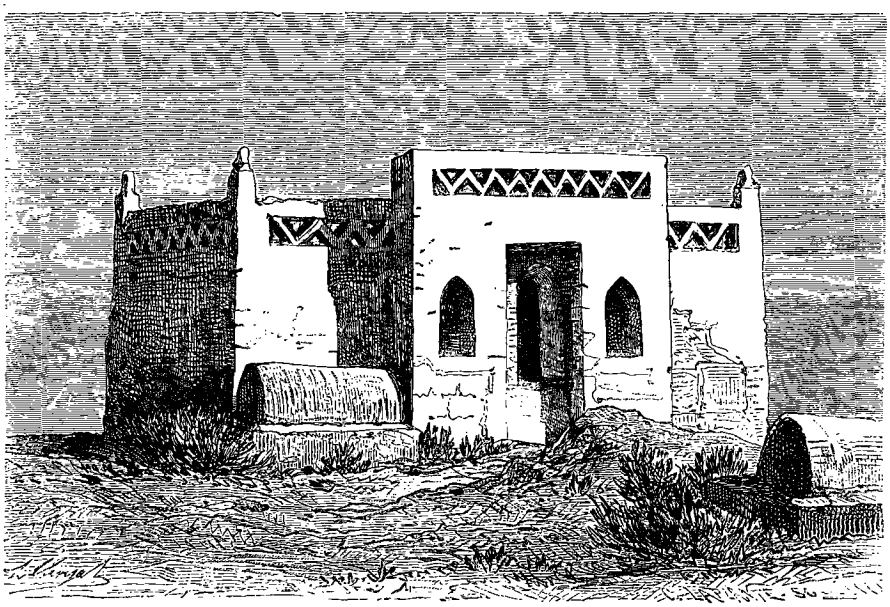
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

cher les Kirghises d'enlever les briques des ruines de Djanekent. Un grand canot, conduit à la godille, nous mena sans malheur sur la rive gauche du Sir. Des chameaux qui passèrent le fleuve avec nous firent mille cérémonies et beaucoup de vacarme avant d'entrer dans la barque; mais pendant la traversée ils furent, contre mon attente, tranquilles et doux comme des agneaux.

Sur la rive gauche, nous étions en face des fortifications de Djanégale, qui sont assez bien conservées. Elles consistent en levées de terre de quatre mètres à quatre mètres et demi de hauteur, défendues par un fossé comblé maintenant. Dans l'intérieur, il n'y a pas trace d'habitations. Au sud-ouest, on voit une grande muraille éloignée d'environ cinq à six kilomètres du fleuve; à un kilomètre plus loin apparaissent des monticules, les uns revêtus d'herbes et d'arbustes, les autres éventrés et fouillés. C'est là qu'est l'antique Djanekent.

Il n'y a pas bien longtemps, un savant, M. Lerché, envoyé par l'Académie des sciences de Saint-Pétersbourg, fit des fouilles dans l'aire de Djanekent, et, m'a-t-on dit, il repartit chargé d'objets intéressants. Je ne sais s'il a fait ce que je crois indispensable : les esquisses des monuments, des débris, des ornements qu'il a mis au jour, avec la copie exacte des inscriptions. S'il n'y a pris garde, il aura eu tort, car les restes actuels ne donnent point l'idée de ce que fut l'ensemble.

Les Kirghises ont bouleversé plusieurs monticules pour en extraire la brique cuite qu'ils renferment. Chose curieuse ! Il y a deux ou trois ans, personne, dans le pays, ne se doutait de l'existence de cette excellente brique, presque hors d'usage ici où toutes les



Tombeau kirghise près de Djanekent. — Dessin de H. Clerget, d'après l'album de B. Vereschaguine.

constructions sont en terre. On en voyait bien des fragments çà et là, mais nul ne se doutait que la terre des monticules en cachât un si grand nombre. Pourtant, les nomades des environs connaissaient par tradition la présence d'une ville en cet endroit, et souvent, montrant les tertres déserts, ils disaient : « Voilà les restes d'une malheureuse cité dévorée par les serpents. » Là, continue la tradition, vivaient les souverains du pays. Le dernier d'entre eux s'était marié avec la fille d'un roi voisin; il tua cette épouse infidèle. Le père de la victime était magicien. Pour venger son enfant, il envoya des serpents qui dévorèrent le roi et le peuple. « Ce monticule, me disait-on, en m'indiquant un tertre couvert de buissons épais, fourmille encore de serpents. » Plus tard, je fis des fouilles dans cette motte, et n'y trouvai pas le moindre reptile.

La brique une fois découverte, les Kirghises déchaussèrent les vieilles constructions et portèrent au fort tout ce qu'il leur fut possible d'enlever. Les particuliers qui voulaient bâtir leur achetaient toutes les briques déterrées. Mais l'autorité s'en mêla. Elle défendit ce commerce, se réservant d'utiliser les matériaux à son profit, pour la consolidation de la forteresse. Lorsque je le vis, le commandant attendait l'autorisation d'employer au transport des briques les bateaux à vapeur à l'ancre dans le Sir. Si l'on remue le sol en grand pour en extraire les antiques fondations, espérons que les travaux seront menés par des hommes intelligents et que l'on dégagera le plan de la ville disparue.

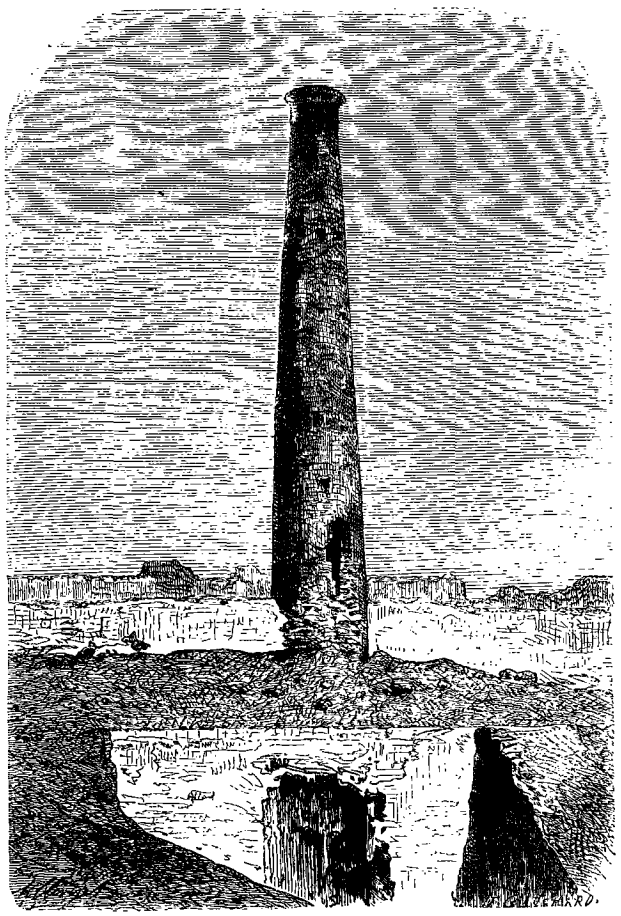
Je voulus, moi aussi, faire mes petites fouilles. Je pris quelques Kirghises médiocrement fashionables, car ils m'arrivèrent en simple culotte, sans chemise sur leur corps cuivre bronzé. Ils avaient une espèce de pioche qui leur sert aussi bien à fendre du bois

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

qu'à remuer le sol ou à creuser des canaux et des puits. Nos fouilles nous donnèrent des ossements humains, des os de mouton, de cheval, de chameau, des briques cuites, du charbon, des débris de jarres en argile, une jarre à fond brisé de fort jolie forme, avec anse et bec saillant, une tasse plate à quatre becs avec une anse à demi cassée, un pot rouge recouvert de magnifiques dessins réguliers et d ornements en bosse dans l'argile. Ce pot était une vraie trouvaille; j'ordonnai d'enlever avec précaution la terre qui tenait à cette œuvre d'art. Malheureusement, on apportait en ce moment le lait aigre de mes terrassiers. Un des Kirghises, voyant arriver son goûter, fut pris d'une joie folle; il bondit comme un lièvre hors du trou qu'il avait creusé et, jetant au hasard sa pelle, brisa ma précieuse jarre en mille morceaux. Une face avait échappé au désastre, j'en esquissai le dessin.

Au-dessous de la place occupée par ce pot, nous découvrîmes une seconde jarre, étroite et unie, puis une troisième, de même forme et de mêmes dimensions. Pour ne pas casser mes poteries, je faisais agrandir le trou tout autour : grand travail auquel je renonçai bientôt, faute de temps et d'argent, car les Kirghises travaillent peu et mal. Puis, en profonds calculateurs, mes terrassiers s'étaient convaincus que je n'abandonnerais pas les fouilles commencées. Croyant me tenir, ils élevaient déjà leurs prétentions et me faisaient observer combien le travail devenait plus pénible à mesure que les trous s'approfondissaient.

J'avais donc découvert de grands pots. Qu'était-ce que ces pots? Des tuyaux? Qu'un juge plus compétent prononce! j'appelle son attention sur cette curieuse *Tour des Jarres*. J'ajouterai que mes derniers déblais me firent trouver d'autres poteries ne contenant rien, ou renfermant de la poussière de charbon et des os, des débris de verre et de vases vernis, des fragments d'ornements modelés en argile cuite, d'un dessin original et parfaitement régulier. Quelques-uns de ces ornements, sans parler de beaucoup de briques, étaient recouverts d'émail bleu. Enfin, je mis la main sur le reste d'une inscription en relief, qui me sembla écrite en caractères arabes.



Le minaret, dans les ruines de Saourandse. — Dessin de H. Clerget, d'après l'album de B. Vereschaguine.

Durant mon séjour à Djanekent, je passais d'ordinaire la nuit dans un camp voisin. La kibitka où l'on me donnait l'hospitalité abritait une famille kirghise, le père, la mère, deux filles, l'une de treize ans et l'autre de neuf. Il y avait encore un fils dans la force de l'âge, mais il ne vint qu'une fois dans la tente paternelle. Il habitait le Fort et s'occupait de je ne sais quel commerce pour le compte de son père.

Le père était un homme intelligent, d'une quarantaine d'années, avec l'air plutôt d'un Nogaï que d'un Kirghise. Constamment vêtu d'une ample robe de chambre blanche en poil de chameau, il avait pour coiffure un *toppé*. En voyage, par les temps froids, il portait un bonnet à fourrure en peau de mouton, bonnet énorme, très-haut, étroit au sommet.

La maman, quelque peu bavarde, et vieille avant l'âge, représentait bien le type kirghise : nez plat, yeux étroits, pommettes saillantes. Elle avait de larges pantalons dans des bottes, une longue chemise gros bleu, et sur la tête et la nuque une montagne de toile entortillée.

La fille aînée, toujours silencieuse, était une vigoureuse personne. Elle ressemblait fort à sa mère et s'habillait de la même façon; seulement elle portait aux bras et au cou des bracelets et des colliers de verres et de pierres diversicolores; ses cheveux, noirs comme le charbon, et tressés en petites nattes, étaient enroulés dans un foulard en laine d'un rouge éclatant.

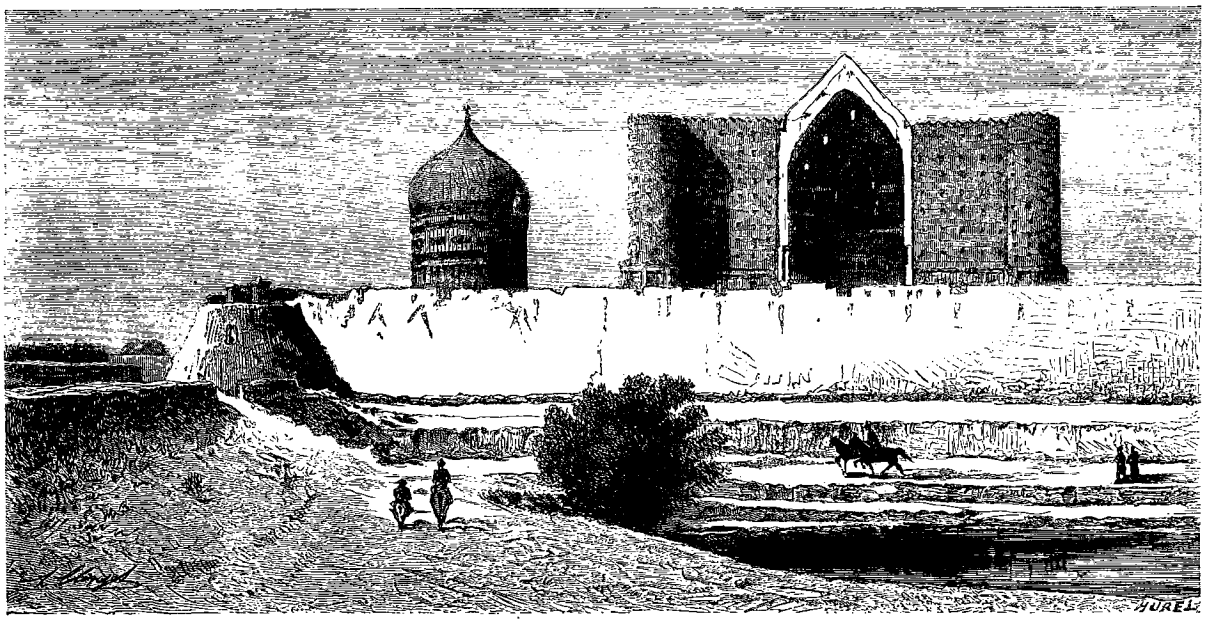
L'enfant, charmante fillette, ressemblait à son père. Elle était capricieuse, mais aimable, et jouait courageusement avec moi. Elle n'avait point de coiffure; sa chevelure était rasée, sauf une couronne de cheveux nattés autour de la tête, et une touffe également nattée au sommet.

Quand, au coucher du soleil, j'entrais dans la kibitka, je trouvais ordinairement la famille accroupie autour du feu, chacun faisant cligner de petits yeux qu'irri-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

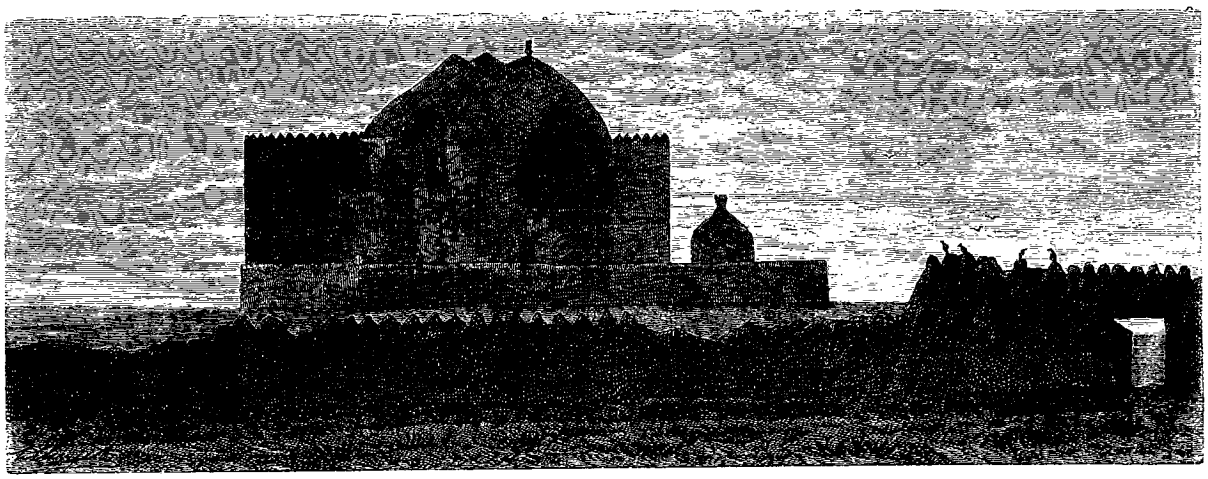
tait la fumée. La mère et la fille aînée étaient toujours à l'ouvrage; le père tisonnait avec une petite barre de fer et donnait des ordres. Les femmes préparaient la soupe ou cuisaient des beignets. La soupe était bientôt prête : de l'eau dans une grande marmite, du gruau, un peu de farine, un tour de feu, et l'on servait chaud. Ce qui restait passait dans une terrine en bois à fond de peau, et pendant deux à trois jours la soupe se mangeait froide. La confection des beignets ne prenait guère plus de temps.

Pour moudre, les Kirghises se servent d'un petit moulin à main, fait de deux pierres plates et rondes.



La grande mosquée de la ville de Turkestan (de l'autre côté). — Dessin de H. Clerget, d'après l'album de B. Vereschaguine.

Dans la pierre supérieure est pratiquée une ouverture armée de deux traverses de bois où s'encastre un pivot portant sur la pierre de dessous. Le Kirghise introduit le grain par le trou et fait tourner la pierre d'en haut à l'aide d'un long bâton adapté à angle droit au pivot. La farine qui en sort, mélangée de son, est assez grossière. Dans tout le camp, composé de sept à huit tentes, il n'y avait d'autre moulin que celui de mon hô-



La grande mosquée de la ville de Turkestan. — Dessin de H. Clerget, d'après l'album de B. Vereschaguine.

tesse, et à chaque instant une voisine y venait moudre ou empruntait l'instrument pour faire sa farine chez elle.

Toutefois, je soupçonne que ce petit moulin n'était pas la seule cause des visites si fréquentes de mes voisins et voisines. Ma résidence dans la kibitka était en réalité l'aimant qui les attirait. Ils savaient ce que cette kibitka renfermait de trésors depuis que je l'honorais de mes visites : tabac et poudre pour les hommes, savon, bagues, aiguilles, etc., pour les femmes. En définitive, ce n'était pas à mon hôtesse, c'était à moi que s'adressaient leurs vrais désirs, et à ce jeu-là, je

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

finis par perdre en cadeaux la plus grande partie de mes petites richesses

Chez les Kirghises du Sir inférieur, la viande est une rareté. Pendant tout mon séjour, on n'en mangea qu'une fois, et encore les hommes seulement. Un cheval incurable fut égorgé dans une tente proche de la nôtre ; aussitôt tous les gourmets d'accourir, tant des kibitkas de notre camp que de celles des camps voisins. Mon hôte fut de la fête. A son hoquet bruyant, quand il revint, il me parut avoir englouti dix livres de la chair de l'infortuné coursier. Les Kirghises sont fort gloutons ; ils ne se contentent pas du déjeuner, du dîner, du souper, ils mangent à toute heure, n'importe où, n'importe ce qu'ils trouvent. Le thé est leur passion, ils en boiraient toujours, mais c'est un luxe cher. La graisse, tout ce qui est gras, fait leur bonheur. J'ai vu des petites filles avaler de gros morceaux de beurre à demi fondu et s'en lécher les doigts et les lèvres.

La kibitka de mon hôte était usée, mais le feu brûlait constamment dans l'âtre ; nous n'avions jamais froid. Je ne pouvais me faire à la fumée perpétuelle, tourment des yeux qui n'y sont pas habitués. Les Kirghises brûlent de la fiente de chameau ou des buissons du steppe, qu'on jette à peine coupés dans le foyer et qui n'en flambent pas moins parfaitement. Ce sont ordinairement les enfants qui soignent le feu. Les enfants, chez les Kirghises, ne sont pas traités ainsi que chez nous d'une façon à la fois familière et doctorale. On ne les gronde presque jamais. On les regarde un peu comme de grandes personnes. La petite capricieuse de notre kibitka faisait parfois la morale à son père, en y mêlant de gros mots. Quand elle boudait, on lui donnait un beignet, ou on lui disait en parlant de moi : « Attends, attends ! le monsieur tuera un chevreau, et il t'en apportera un morceau. » Sur ces mots, le sourire venait après les larmes.

Un jour, mon Kirghise monta sur son chameau et partit pour le Fort. Il allait, disait-il, vendre du beurre.

« Il ne va pas vendre du beurre, me dit sa femme. Il va voir son autre épouse, qui demeure à Kazale, et qui est la mère du fils que tu as vu ici une fois. Des deux filles de la maison, celle que tu dis me ressembler est de mon premier mari, la seconde est de mon mari actuel. A la mort de mon premier époux, le frère du défunt, c'est-à-dire l'homme que tu connais, m'a prise avec mes filles et mon bien, car j'étais riche : j'avais trois cents têtes de moutons, six chameaux, de nombreux chevaux, des coffres pleins d'objets. Lui n'avait rien ; j'ai tout apporté, même cette tente, qui était neuve, et que tu vois usée. Une de mes filles est mariée à Boukhara, une autre à Khiva ; j'ai eu six filles de mon premier mari. Malheureusement, je n'ai jamais eu de garçon. Or, qui pourrait comparer un garçon à une fille ? Qu'est-ce après tout qu'une fille ? » et en disant ces mots, elle crachait avec dégoût.

Elle ajouta que sa fille aînée, âgée de treize ans, allait être mariée. La rançon était payée depuis longtemps, même le fiancé était déjà venu chercher sa emme, à laquelle il portait en dot un certain nombre de chevaux et de moutons, mais le père de la jeune fille avait exigé un chameau de plus ; le jeune homme était reparti, et il devait ramener le chameau en question. « Nous ferons asseoir notre fille sur un beau chameau, me disait la mère kirghise, nous l'habillerons bien, nous la couvrirons de haut en bas d'un tissu élégant ; moi aussi, je monterai sur un beau chameau, et je mènerai mon enfant dans sa nouvelle famille. »

La fiancée était là. Elle écoutait vaguement, comme s'il se fût agi d'une autre, et tressait nonchalamment des cordes en poil de chèvre pour attacher la kibitka. Quant à la fille cadette, âgée de neuf ans, elle était promise à un Kirghise de quarante ans qui avait payé pour elle soixante-quatre moutons et deux chevaux et qui devait la prendre pour femme quand elle aurait trois ou quatre printemps de plus.

## IV

Du fort Numéro I à Tachkend. — Fort Numéro II. — Fort Pérovski. — Fort de Djoulek. — Jane-Kourgane. — Ruines de Saourane. — Turkestan et la mosquée de Hazrète.

Parti du fort Numéro 1, nous nous dirigeons vers le fort Numéro 2 en remontant la vallée du Sir. Le fleuve a beaucoup d'îles et beaucoup de champs de roseaux ; ses rivages escarpés, bien que parfois fort bas, sont bordés par des steppes entièrement nus, sans même un buisson d'épines. Ses berges s'éboulent souvent, et il modifie incessamment son lit ; ses eaux troubles coulent avec rapidité. — L'Amou-Daria, ai-je appris, offre absolument les mêmes caractères, qui sont tout à fait ceux d'une rivière de steppes, seulement ses rives sont plus cultivées.

Le fort Numéro 2 est petit, il n'a pour garnison que cinquante fantassins cosaques. C'est avec cette poignée d'hommes que le colonel Skossyreff s'attendait à être attaqué d'un jour à l'autre par les bandes de ce fameux Sadike dont j'ai parlé plus haut.

En approchant du fort Pérovski, on rencontre des roseaux si élevés que le sommet de leur tige dépasse la tête des chameaux et des cavaliers. Dans ces roseaux vivent de nombreux tigres qu'on dit de forte taille, et qu'on chasse rarement. Seuls, les Cosaques et les soldats russes osent s'attaquer à eux. Un Cosaque appelé, je crois, Manétike, ne fut tué qu'à son douzième tigre ; il avait mortellement blessé le monstre, mais celui-ci, avant d'expirer, se saisit du chasseur et le déchira. Le gouvernement russe paye une prime de soixante francs par tête de tigre, et la peau reste au nemrod.

Quand le tigre rencontre l'homme, il prend presque toujours la fuite ; mais si on l'attaque et si on le manque, on est bien malade : l'animal, qui a essuyé le feu la tête entre les deux pattes, bondit comme un ressort à huit ou dix mètres, et imprime sa griffe sur le misérable chasseur. On m'a conté qu'il déchire surtout le bras gauche, celui qu'il a vu soutenir le fusil,

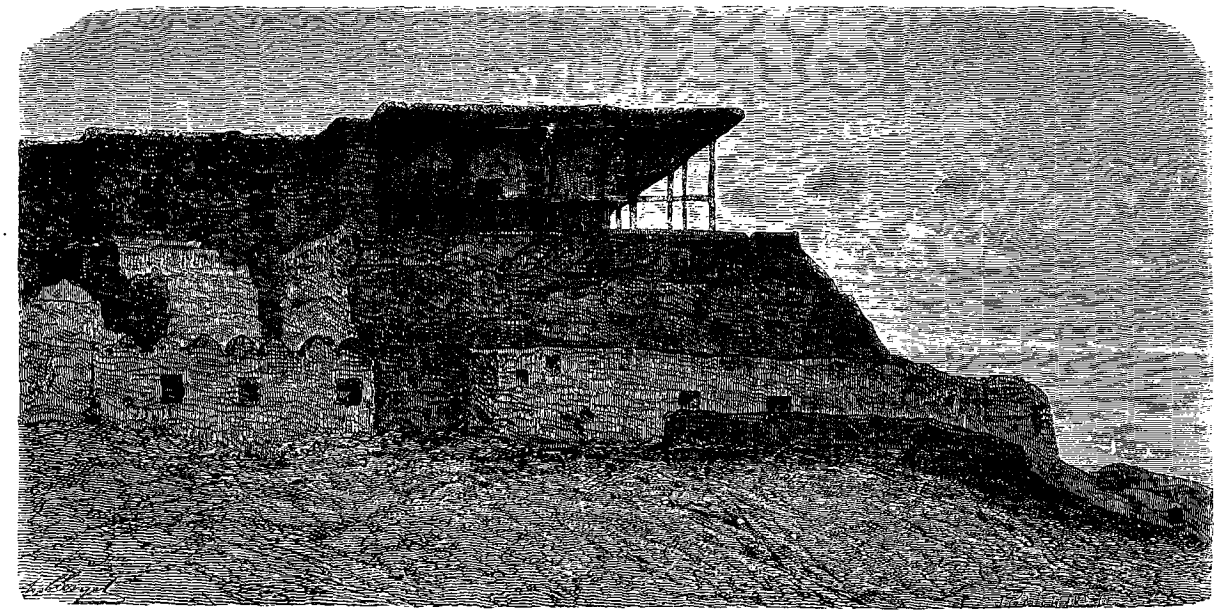
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

et qu'il croit naturellement le plus coupable des deux. J'ai aussi entendu dire qu'un tigre a traversé le fleuve avec une vache tuée par lui sur la rive opposée : la force de cet animal est prodigieuse.

Les forêts de roseaux du Sir abritent aussi beaucoup de loups et de sangliers. Ces roseaux servent de nourriture aux chevaux et au bétail; on les fauche quand ils sont encore verts, pour les mélanger avec une espèce de foin très-grossier.

C'est à sept ou huit kilomètres du fort Pérovski, par une forte gelée, que nous traversâmes le Sir-Daria sur une barque en fer manœuvrée à la rame et à la voile par des Cosaques. De la rivière au Fort, la végétation est riche, et l'on est heureux de voir des grands arbres après la fatigante nudité des steppes. Le fort Pérovski est l'ancien fort d'Ak-Metchet pris d'assaut sur les Khiviens, en 1853, par le général Pérovski. — De là son nom. — L'année précédente, le même général avait été moins heureux : il avait été repoussé avec perte, non que les fortifications d'Ak-Metchet fussent inexpugnables; semblables à toutes celles de l'Asie Centrale, elles ne consistaient qu'en misérables parois d'argile, mais le fort était défendu par le fameux Yacoub-Beg, ce soldat de fortune qui règne aujourd'hui à Kachgar, dans le Haut-Turkestan, et qui est un homme de sauvage énergie[1].

A partir du fort Pérovski, le chemin est « montant, sablonneux, malaisé, » et les lourds équipages perdent quelquefois des journées entières pour atteindre la station suivante. Mon « panier à salade, » si léger qu'il fût, fatiguait mes quatre chevaux, qui souvent refusaient d'avancer. Dieu sait si les cochers criaient et si les coups pleuvaient! On passe au fort de Djoulek; le pays ne cesse de s'embellir; des îles verdoyantes s'é-



Haut de la forteresse de Tchemkend. — Dessin de H. Clerget, d'après l'album de B. Vereschaguine.

lèvent au milieu du fleuve, les arbres deviennent plus nombreux sur le rivage et finissent presque par former de petites forêts. Les faisans nous font cortége : ils sont très-nombreux dans cette partie de la vallée du Sir, et ils ne s'effarouchent pas facilement; quand ma voiture les dérange, ils vont se poser à cinq pas plus loin. Après avoir rencontré des Cosaques de l'Oural retournant en chantant dans leur pays, nous arrivons à Jane-Kourgane, station qu'il ne faut point confondre avec un autre Jane-Kourgane qui se trouve près de Samarcande.

La station de Jane-Kourgane est protégée par une ancienne forteresse à moitié effondrée avec les maisons qu'elle renfermait, et qui sont aujourd'hui inhabitées. Cette forteresse est située sur un ancien lit du Sir, lit qui s'est transformé, lorsqu'il n'a plus été en communication avec les eaux d'amont, en un marais allongé rempli de roseaux et riche en poissons; elle est d'un aspect si misérable qu'on ne conçoit guère pourquoi il a fallu lui envoyer des boulets et des bombes en 1863. Les Cosaques de Jane-Kourgane chassent au fusil les carpes du marais, et ils ont acquis une grande dextérité dans cet exercice.

De Jane-Kourgane à Turkestan, il n'y a de curieux que les ruines de Saourane, semblables à celles de Djanekent et datant probablement de la même époque; elles comprennent une haute muraille de terre, une place, quantité de tertres avec des débris de poteries d'argile vernissée et de briques cuites ou non cuites, et surtout un minaret en brique ayant conservé une bordure d'émail et des restes d'inscription.

Avec tout cela nous approchions de la ville de Turkestan, que signalent d'abord des jardins entourés de fossés, d'un aspect bien frais et bien gai au sortir de la

1. On sait que le Haut-Turkestan, ou Petite-Boukharie, a secoué le joug de la Chine.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

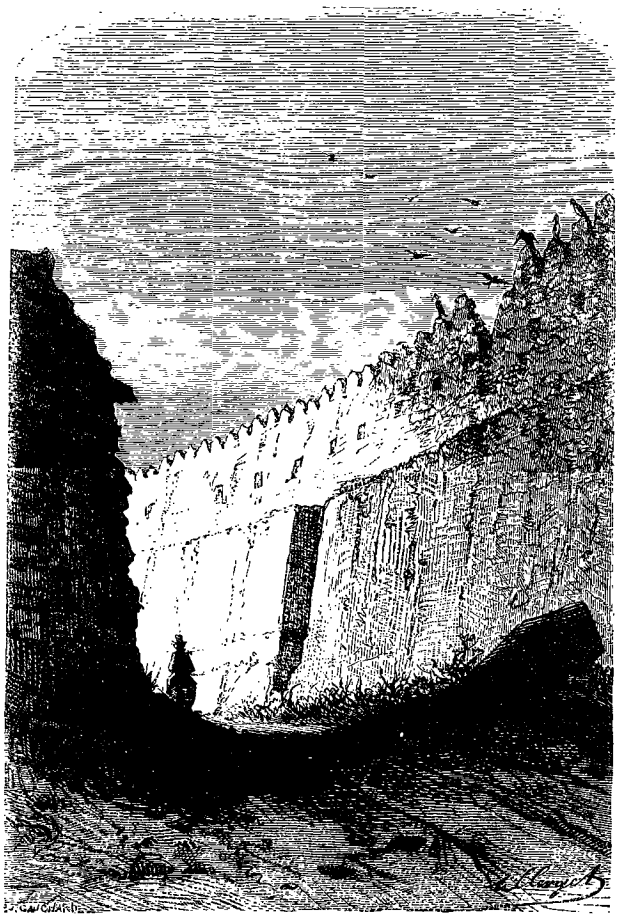
tristesse mortelle des steppes. Bientôt, nous aperçûmes la mosquée de Hazrète, ce rendez-vous des Musulmans pieux de l'Asie Centrale; enfin, nous distinguâmes les dentelures de l'énorme muraille de la citadelle. Cette muraille, percée de portes étroites, conserve encore la trace des boulets russes; elle domine de petites maisons, qui semblent comme accroupies à ses pieds et qui servent maintenant de casernes aux Cosaques.

Turkestan, attaquée en 1864 par un petit détachement, ne se défendit que trois jours : elle se rendit, après deux sorties inutiles, sans que sa fameuse mosquée eût souffert. Les Russes ne tirèrent dessus qu'à contre-cœur, et seulement pour répondre au feu qu'avaient ouvert de là les assiégés.

La mosquée de Hazrète fut élevée, il y a environ cinq cents ans, sur le tombeau d'un saint musulman, Hazrète ou Jassavy. Elle est couronnée de coupoles ajourées; les admirables dessins en émail de couleur qui recouvraient ces coupoles et tout le mur de l'est sont malheureusement tombés en grande partie. L'intérieur de l'édifice est assez obscur, à cause de la petitesse des jours pratiqués dans les coupoles. Une porte haute et étroite, masquée par un tapis, conduit au sanctuaire même, qui est encore plus sombre que le reste de la mosquée. C'est au milieu de ce Saint des Saints que s'élève le tombeau de Hazrète, qui est d'une grande hauteur et recouvert de couvertures richement brodées, puis de drap noir, enfin de calicot blanc. L'entrée de ce lieu sacré est sévèrement interdite, mais ai-je besoin d'ajouter que j'ai pu fouler ce seuil redoutable avec l'infaillible « Sésame, ouvre-toi »! Il m'a suffi de vingt sous mis à propos dans la main du gardien.

Le sol de la mosquée est dallé, ce qui est rare en Turkestan. Dans une des pièces de l'édifice, on voit encore une énorme cuve en cuivre, où, me dit-on, l'on faisait cuire autrefois la nourriture des pèlerins.

Les Russes de la ville de Turkestan ne se mêlent point aux indigènes, qui, lorsqu'ils ne sont pas nomades, sont compris ici sous le nom commun de Sarthes; ils vivent dans la citadelle ou dans des maisons louées où ils sont fort mal installés. Officiers et soldats sont mécontents du pays; ils se plaignent de la cherté des objets, du climat, des scorpions et des phalanges, qui sont des espèces d'araignées.



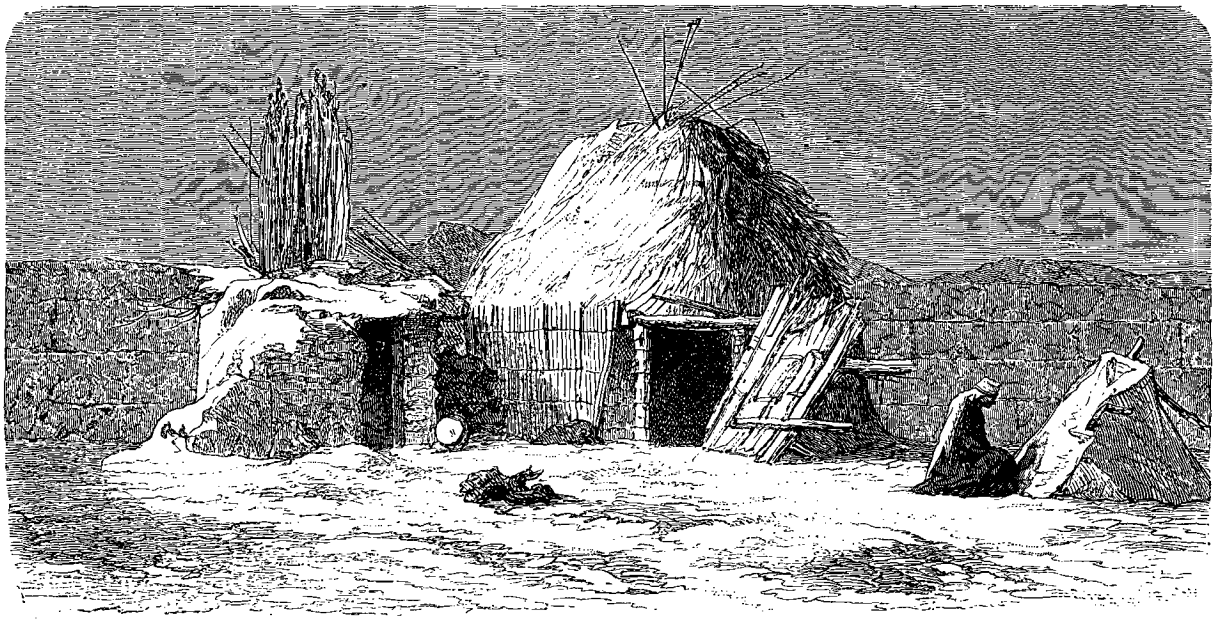
Une rue à Turkestan. — Dessin de H. Clerget, d'après l'album de B. Vereschaguine.

La ville, au sud-est de la citadelle, ressemble à toutes les autres cités indigènes de cette contrée; les maisons n'ont pas de fenêtres sur la rue, et la vie privée est à l'abri des regards indiscrets. Sur des hancs de terre causent des Sarthes de tout âge; il faut croire que leurs entretiens sont graves, car je trouve en repassant les diverses personnes de chaque groupe dans la même attitude que deux ou trois heures auparavant. Des femmes vont et viennent dans les rues, empaquetées dans des espèces de robes de chambre gros bleu qui leur montent sur la tête; leur figure est voilée par un filet noir à mailles serrées fait en crin de cheval. Des mendiants se traînent dans les rues ou s'asseoient en nasillant sur tous les tons. Des derviches, prodigues de toutes les bénédictions du ciel pour les personnes généreuses, demandent effrontément l'aumône; ils ont un teint brûlé par le soleil, un chapeau pointu, des habits déchirés, sur le dos une besace, dans une main un bâton, dans l'autre une longue écuelle en écorce de citrouille ou de coco.

Traduit par Mme et M. Ernest Le Barbier.

*(La suite à la prochaine livraison.)*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Habitation kirghise, sur la route de Tachkend à Tchinaze. — Dessin d'Émile Bayard, d'après l'album de B. Vereschaguine.

# VOYAGE DANS L'ASIE CENTRALE,

PAR M. BASILE VERESCHAGUINE[1].

## D'OREMBOURG A SAMARCANDE.

1867-1868. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

### IV (suite).

Turkestan. — Ykane. — Tchemkend. — Arrivée à Tachkend.

Le bazar de Turkestan renferme des marchandises indigènes et beaucoup d'objets venus de Russie. On y trouve un grand nombre d'établissements analogues à nos restaurants, et où l'on vend surtout du thé et des pâtisseries, telles que des *pellemeignis*, et des *samoussa*, petits gâteaux faits de viande et d'une pâte légère. Dans les échoppes à thé je remarquai, près d'énormes *samovars* (bouilloires) de provenance russe, des théières en métal, de fabrique indigène, remarquables par leurs formes correctes, leur excellent travail, leurs dessins bosselés. Je ne pus résister à la tentation, et j'achetai une de ces théières au prix de seize francs : elle était en cuivre, avec un dessin imitant la dentelle. Une peau de tigre royal, de grandes dimensions, me coûta quarante-huit francs.

Sauf la mosquée de Hazrète, Turkestan n'a pas de monuments curieux; les édifices religieux ne se distinguent des maisons ordinaires que par plus de largeur, de hauteur, de propreté, et quelquefois par une petite coupole. Chacun d'eux possède une cour avec bassin ombragé et une galerie où les croyants quittent leur chaussure, car ils doivent entrer nu-pieds dans la salle de la prière; les corniches, les colonnes, le plafond de cette galerie sont ornés de dessins aux couleurs vives, qui ne sont pas toujours sans goût.

Les rues de Turkestan sont étroites et sombres; d'un bord à l'autre sont tendues des toiles qui arrêtent les rayons du soleil et font régner une délicieuse fraîcheur, à laquelle on se sent renaître quand on vient de traverser les steppes nus et torrides qui s'étendent autour de la ville.

La première station sur la route de Turkestan à Tachkend est Ykane, village sarthe qui fut le théâtre d'une rencontre entre les Russes et les indigènes. D'Ykane, on distingue facilement dans le lointain les têtes neigeuses des monts Kara-Taou. — Kara-Taou,

1. Suite. — Voy. p. 193.



© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

mot turc composé, se traduit en français par Montagnes-Noires.

Tchemkend est une ville noyée dans les jardins. De loin, on ne voit d'elle qu'une mer d'arbres, et le sommet d'une haute forteresse à demi écroulée couronnant une colline pittoresque.

Les murs de la citadelle de Tchemkend dominent de plus de vingt mètres les rues voisines. Ils n'ont pas tenu devant les Russes, qui l'ont prise d'assaut et qui ont pillé la ville dans l'ivresse de leur triomphe.

Les rues de Tchemkend donnent sur des canaux alimentés par les torrents qui descendent de la montagne. De petits ponts jetés sur ces canaux mènent devant la porte de chaque maison. La porte franchie, on débouche dans une cour plantée de grands arbres, principalement de peupliers. Notons que la cour n'est pas tout à fait vis-à-vis de la porte, mais de côté, afin que nul regard impie ne profane les secrets de la vie privée. Les maisons n'ont point de fenêtres; seulement, au-dessus des portes, sont pratiqués de petits treillages garnis de papier enduit de beurre. Quand cette porte est fermée, il fait presque nuit dans l'appartement; mais comme les froids ne sont ni longs ni rigoureux à Tchemkend, les portes restent presque toujours ouvertes, et les Tchemkendiens passent la plus grande partie de leur journée sous l'auvent de l'entrée principale.

Garçon sarthe, à Tchemkend. — Dessin d'Émile Bayard, d'après l'album de B. Vereschaguine.

Des rigoles portent dans chaque cour l'eau du canal qui passe dans la rue, et cette eau, après plus ou moins de détours, regagne le canal qui lui a donné naissance, après avoir servi aux ablutions et à toutes sortes d'usages, en même temps qu'aux besoins de la cuisine. J'avoue qu'à Tchemkend je portais un regard interrogateur sur mon thé, car, avant d'entrer dans la bouilloire, l'eau avait traversé une dizaine de cours. Bah! disent les Musulmans, l'eau n'est plus sale quand les immondices ont eu le temps d'y tourner sept fois, le nombre sacré.

De Tchemkend à Tachkend il n'y a que cent quatorze verstes (cent vingt et un kilomètres). La première station se trouve sur un col, entre des montagnes peu élevées; elle est signalée par un édifice assez intéressant, sur la destruction duquel on n'est point d'accord : pour les uns, c'est une ancienne *medressé* (école) de Kirghises; pour les autres, c'est un ex-caravansérail qui servait en même temps de forteresse; et en effet, les murs qui regardent la route sont percés de meurtrières.

La route est animée par des caravanes qui font le commerce de Tachkend, de Kokand et de Boukhara. Leurs conducteurs kirghises se balancent nonchalamment sur le vaisseau des déserts, en fredonnant de tristes et monotones refrains. On rencontre aussi des marchands sarthes à cheval, coiffés du turban blanc et vêtus de leur robe de chambre diversicolore. Puis ce sont d'autres cavaliers, des piétons, des arbes (voy. p. 166).

Des deux côtés du chemin sont établies des colonies de Kirghises.

Enfin, lorsqu'il reste encore environ vingt kilomètres de chemin pour arriver à Tachkend, on aperçoit les vastes jardins au milieu desquels s'élève cette capitale du Turkestan Russe.

## V

Tachkend, capitale du Turkestan Russe. — Aspect général de cette ville. — Une installation.

Nous entrâmes dans Tachkend sur un chemin bordé des deux côtés par un fossé au delà duquel commencent des jardins magnifiques, véritable forêt d'arbres fruitiers mêlés de peupliers et de vignes. Ces jardins entourent la ville, excepté d'un seul côté, celui par lequel arriva l'armée russe qui prit d'assaut Tachkend. Là, ils ont été détruits avec leurs arbres et ont fait place aux demeures des conquérants, au Quartier Russe.

Le jour venait à peine de se lever, l'air était frais et odorant quand j'arrivai dans le Quartier Russe, après avoir longé quelque temps la muraille crénelée de la ville. Ce quartier, le Nouveau Tachkend, est formé de rues propres, régulières, dont les maisons bien construites sont à toit plat et n'ont qu'un étage. J'admirais de bonne foi la maigre verdure d'un gazon nouvellement semé au pied de quelques fenêtres, quand mes chevaux s'emportèrent et descendirent à fond de train une côte terminée par un pont. Je ne sais par quel miracle mon attelage n'écrasa aucun des Cosaques qui traversaient le pont pour conduire leurs chevaux à l'abreuvoir.

Je mis pied à terre devant l'unique hôtel que possédât alors Tachkend, et dans cet hôtel je pris la seule chambre qui ne fût pas louée; elle était d'ailleurs fort propre. La maison donne sur une place dont le centre est occupé par l'église russe, l'un des côtés par l'hôtel du gouverneur, récemment construit, et les autres côtés par des édifices où loge l'aristocratie de Tachkend, — édifices non encore achevés à cette époque.

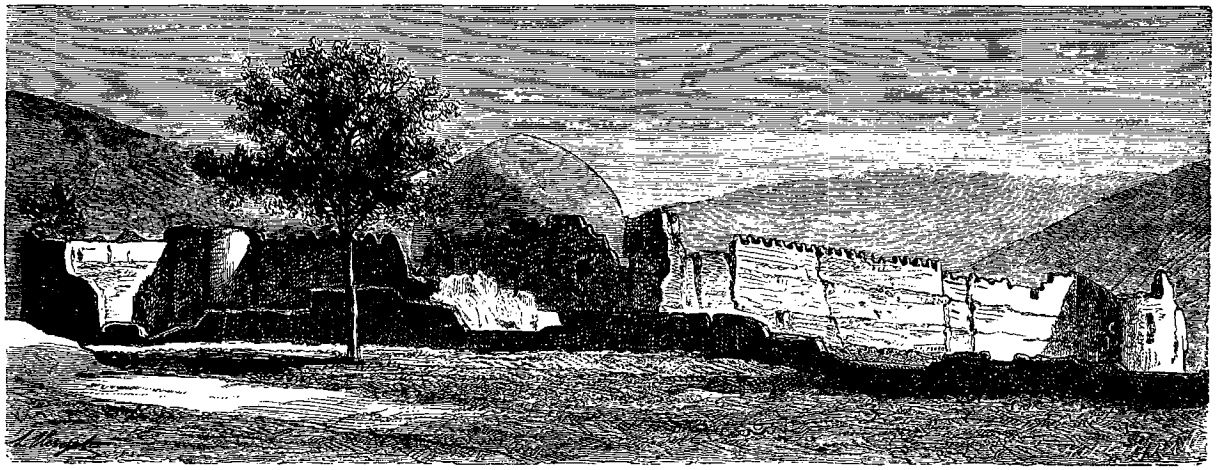
Ma première visite fut pour le général G***, gouverneur militaire du Sir-Daria. Le général, avec lequel j'avais déjà fait intimement connaissance à Orembourg,

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

m'honora sur-le-champ d'une lettre de recommandation pour le major C***, administrateur civil de Tachkend. J'enfourchai un cheval cosaque, et, guidé par un soldat, je courus à la recherche du major.

Pour un voyageur habitué aux villes du Levant, Tachkend n'a rien d'original : on n'y voit guère que des maisons de boue, des fenêtres en papier huilé, des murailles grisâtres, des rues étroites et tortueuses où les pluies creusent des trous que mon cheval sonde malgré lui jusqu'au genou. L'artère principale de la ville, celle qui conduit au bazar, est généralement bordée de boutiques, où, sous des nattes formant auvent, des brocanteurs en calotte et en robe de chambre bariolée vendent des marchandises noires de mouches.

La rue est encombrée par une foule bavarde et bruyante. Ce ne sont que piétons, cavaliers, chameaux,

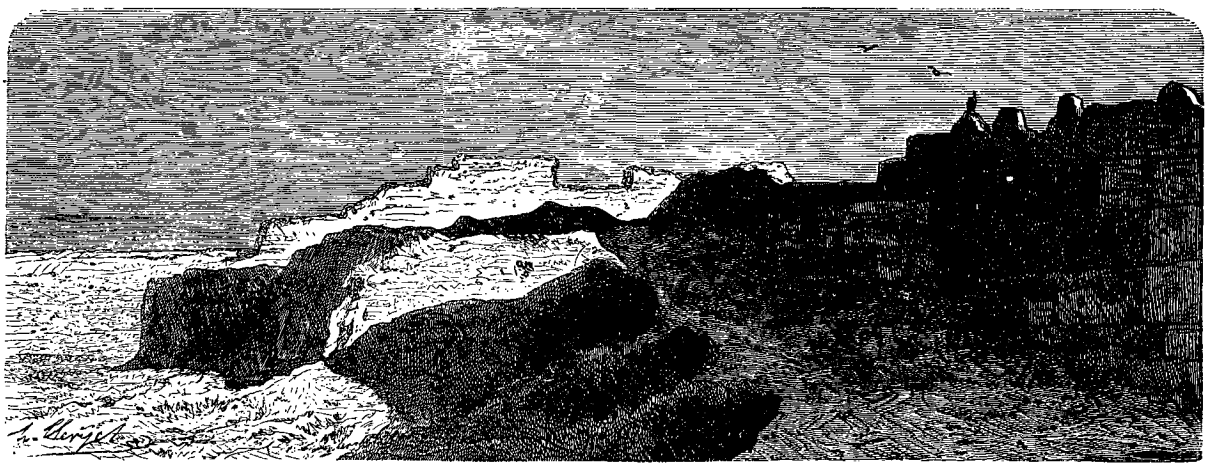


Ancienne fortification sur la route de Tchemkend à Tachkend. — Dessin de H. Clerget, d'après l'album de B. Vereschaguine.

chariots. Je passe devant une grande et belle mosquée en brique, surmontée d'une petite coupole, avec galerie ornée de dessins à couleurs éclatantes, et j'arrive enfin chez le major. Ma visite avait pour but d'obtenir de lui un guide-factotum qui me fît connaître la ville, me créât quelques relations et me louât un appartement dans un des quartiers indigènes.

Mon idée était bonne, mais la réalisation en était difficile : les indigènes ont peu de sympathie pour les Russes, et ils ne tiennent point à leur ouvrir leur demeure. Enfin, le *kourbache* (agent de police) que m'avait donné le major réussit à me louer une maisonnette avec cour et écurie.

Ma nouvelle habitation était voisine des murs de



Coin d'une ancienne fortification. — Dessin de H. Clerget, d'après l'album de B. Vereschaguine.

l'*ourda* (forteresse) ; elle se trouvait dans le quartier de Kachgarsky, ainsi nommé parce qu'il était surtout habité par des gens originaires de Kachgar. Je dis « était », car cette partie de la ville est aujourd'hui à moitié détruite et presque déserte, depuis que les Kachgariens et les résidents d'autres origines l'ont abandonnée, lors de l'entrée des troupes russes dans la place. La solitude y serait complète, n'étaient quelques mauvais cabarets tenus par de vieux soldats russes en retraite le long d'une route qui conduit au quartier européen.

Mon propriétaire n'est rien moins que l'aksacale du quartier. Ce mot composé turc veut dire littéralement *barbe* (sacale) *blanche* (ak), vieillard ; dans l'acception

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

courante, il signifie préposé, gouverneur, commissaire de police. Homme très-âgé, mon aksacale possède la barbe blanche que son nom fait supposer; sa figure est belle et régulière. Il est fort poli et s'incline très-bas quand il salue, comme s'il évitait le regard; il a constamment son chapelet dans les mains. On voit qu'il pose pour le vénérable.

Je voulais être seul chez moi : je fis boucher la poterne qui mettait mon appartement en communication avec la cour et avec la partie de la maison occupée par l'aksacale; je partageai l'écurie par une cloison. C'est ainsi qu'on se met à l'abri des indiscrétions et des ennuis, surtout quand on demeure chez un aksacale, exposé par ses fonctions mêmes à recevoir toutes sortes de gens bruyants, tels que plaignants et plaideurs.

Après avoir assuré ma tranquillité au dehors, je m'occupai du dedans; je nettoyai de mon mieux, je perçai une grande fenêtre, je montai un poêle, ne voulant pas me chauffer, comme les Sarthes, à des brasiers de charbons ardents.

Un ruisseau d'une eau passable traversait ma cour, qu'ombrageaient quelques arbres; mon écurie renfermait un petit cheval kirghise, ferme et potelé, à la queue et à la crinière épaisses; dans ma basse-cour j'avais un coq et une poule; j'étais un homme installé, il était temps de me livrer à la plus chère de mes occupations d'artiste : le crayon à la main, courir la ville, ses quartiers riches, ses rues pauvres, ses bazars, ses bains et ses caravansérails.

Arabe. — Dessin de E. Metzmacher, d'après l'album de B. Vereschaguine.

## VI

Description de Tachkend. — Comment on construit les maisons dans l'Asie Centrale. — Maison des pauvres, maison des riches. — Mosquées. — Médressé. — Boukhara, foyer de lumière et de civilisation.

Si je vous demandais, lecteur excellent, où l'on bâtit le plus vite une maison, vous me répondriez aussitôt : « à Paris, » et vous auriez tort! C'est bel et bien dans l'Asie Centrale.

Toutes les villes de l'Asie Centrale, Tachkend comme les autres, sont construites en boue faite avec une terre argileuse, et cette terre s'agrége si bien que les maisons sont solides et durent longtemps sous ce climat sec. A la suite de pluies persistantes, chaque logis, il est vrai, semble menacer ruine : l'un perd son toit, l'autre un de ses angles, l'eau fait son apparition dans les chambres basses; mais la pluie passée, tout se rétablit en quelques heures. Les tremblements de terre, assez fréquents dans ce pays, font des dégâts beaucoup plus considérables : il leur arrive de détruire des rues de fond en comble.

Le bois est si cher dans la contrée que les indigènes, même les plus riches, se ruineraient s'ils bâtissaient avec de la brique cuite au four. On a bien découvert des mines de houille, mais cette houille est loin d'être à bon marché. Quant à faire sécher la brique au soleil, cela n'en vaut guère la peine, car les mottes d'argile font des constructions presque aussi solides. C'est pourquoi, malgré l'exemple des Russes, qui se servent de préférence de briques sèches, les indigènes bâtiront longtemps encore comme ont bâti leurs pères.

Les édifices publics, tels que les mosquées, les bazars, les caravansérails, sont en brique cuite au feu.

Les maisons sarthes, ai-je dit, se bâtissent avec une rapidité merveilleuse. On fait un gâchis de terre et de *samane* ou paille hachée, et l'on expose les mottes au soleil. Pendant ce temps, on fixe dans le sol la carcasse en bois de l'édifice, puis on remplit de mottes sèches les cadres de la charpente, et ces mottes, on les cimente ensemble par de la boue mêlée de brins de paille. Enfin, le toit consiste en une couche de terre supportée par un plafond de bois. Les maisons des riches ont généralement deux étages, c'est là ce qui les distingue extérieurement des maisonnettes des pauvres. Celles-ci sont de véritables chenils très-obscurs et très-sales, avec des niches dans le mur, des feutres et des nattes sur le sol, un âtre en argile dans un coin ou au milieu de la chambre. Il n'y a ni table ni lit. En été, on peut encore vivre dans ces bouges; mais en hiver la

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

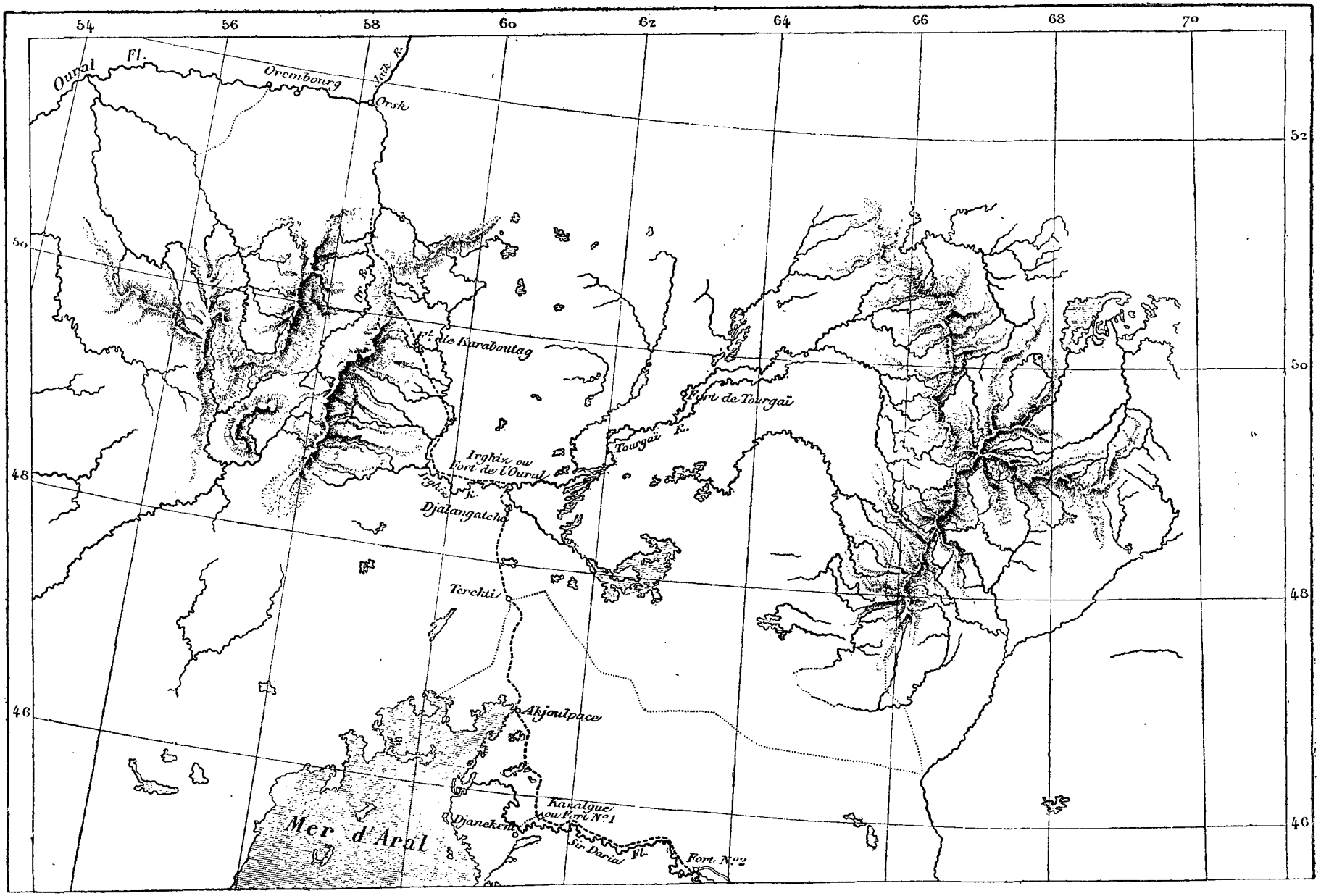
famille a de rudes épreuves à subir : la pluie traverse le toit, le vent pénètre à travers les ais pourris, le froid fait irruption de tout côté, et le chauffage est très-cher dans l'Asie Centrale.

Chez les gens aisés, l'aménagement de la maison est bien autrement confortable. A l'extérieur, sur la cour, donne une large galerie couverte, appuyée sur de jolies colonnes en bois. C'est dans cette galerie qu'on mange, qu'on travaille, qu'on bavarde et qu'on fume pendant les trois quarts de l'année. Sur la galerie s'ouvrent

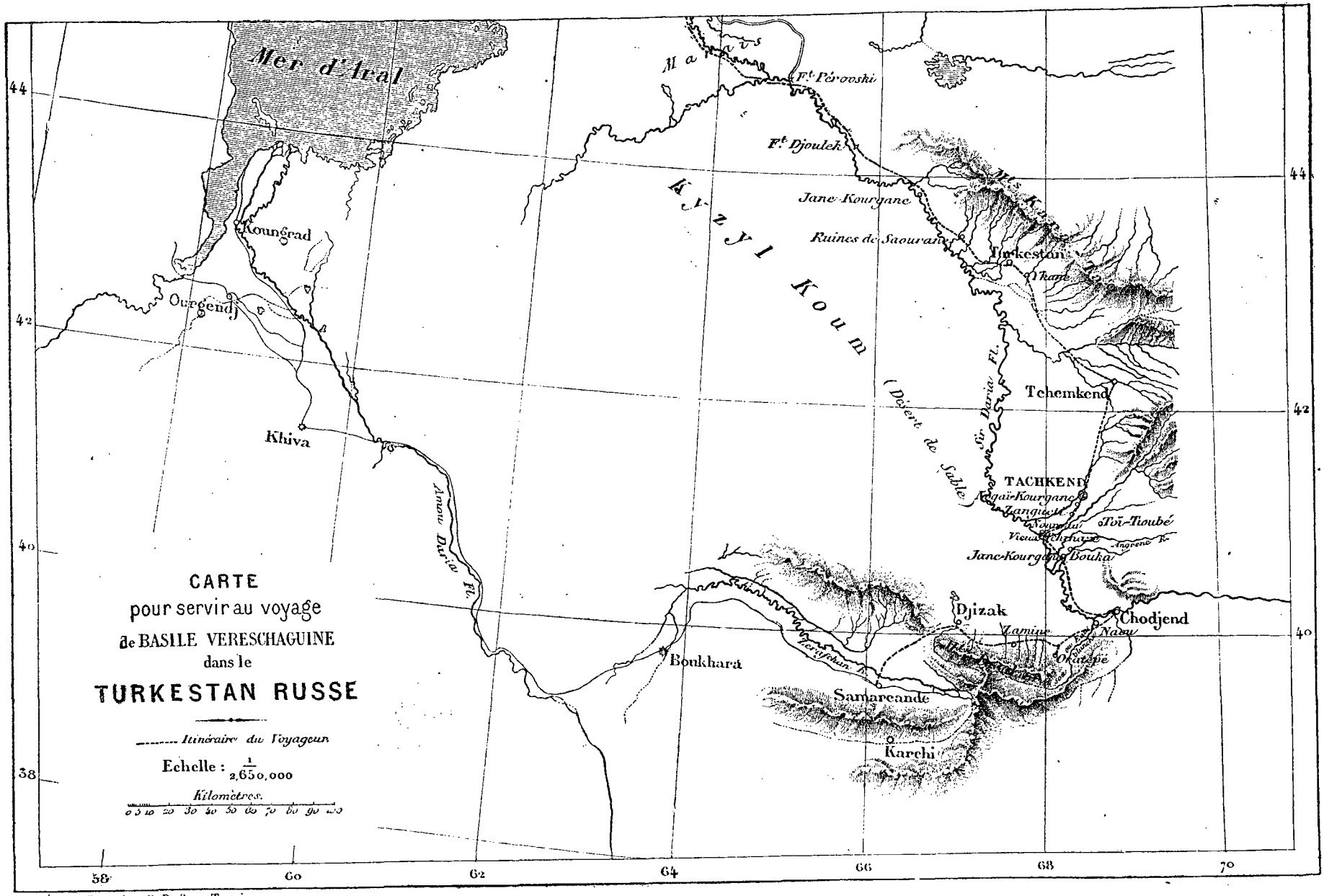
Un molla priant. — Dessin de Sedoff, d'après une peinture de B. Vereschaguine.

plusieurs portes qui donnent accès dans des chambres très-propres, ornées parfois assez artistement, et toujours d'une façon très-originale; seulement, si les charmants dessins qui embellissent les murs et le plafond ne manquent pas toujours de goût, les couleurs en sont généralement criardes. Ils représentent surtout des branches de feuillage et des bouquets de fleurs traités à la manière arabe. Le long des murs sont pratiquées des niches, qui souvent se divisent en petits compartiments à formes élégantes. Le plancher est couvert de feutres et de tapis : en certains endroits, il s'ouvre pour faire place à des trous plus profonds ser-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr




© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr




Gravé chez Erhard, 12, R. Dugay-Trouin.

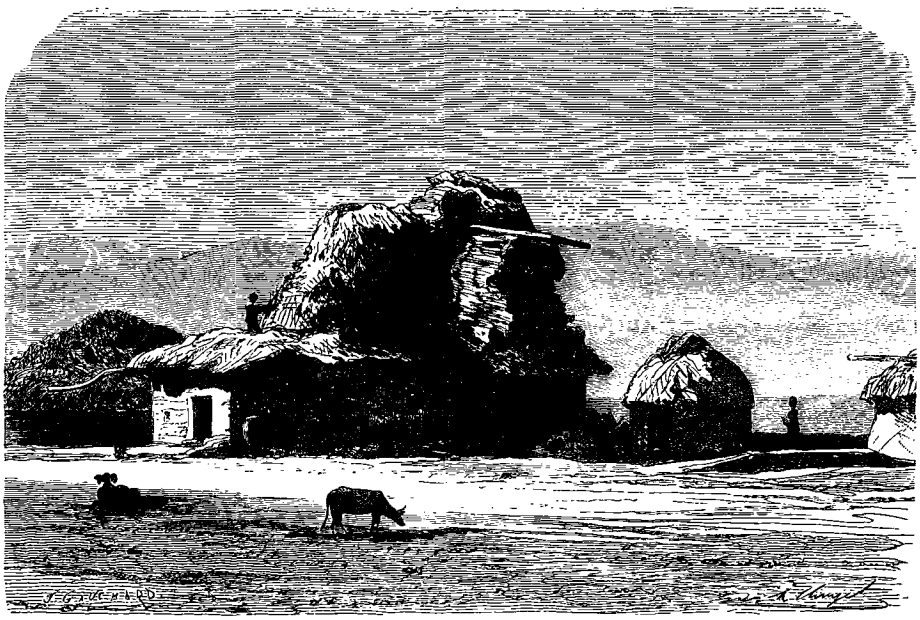
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

vant aux ablutions journalières. Une autre ouverture plus grande, de figure quadrangulaire, est occupée, dans la saison froide, par le brasier à charbon. En hiver, on installe au-dessus de ce brasier une espèce de table qu'on entoure de couvertures tombant sur le plancher; de la sorte, les charbons, plus difficilement avivés par l'air, brûlent avec plus de lenteur, et l'on économise le combustible, dont le prix est fort élevé à Tachkend. Quand il fait froid, c'est autour de cette table qu'on se réunit en cercle : chaudement emmitouflé dans la robe de chambre ouatée en usage dans le Turkestan, chacun étend sa main sous la couverture, au-dessus du brasier.

Depuis l'établissement des Russes à Tachkend, quelques riches propriétaires se sont décidés à remplacer le treillage de papier huilé qui leur servait de fenêtre, par de vraies fenêtres munies de leurs vitres. Ces fenêtres, ai-je besoin de le dire? donnent sur la cour, et il se passera sans doute plusieurs années avant que les indigènes aient la hardiesse de percer des jours sur la rue.

Je ne décrirai pas longuement les mosquées de Tachkend, toutes en brique, à l'exception de celles qui sont d'argile. Il n'y en a aucune en pierre, ou exclusivement en bois. En général, elles se composent d'une grande salle, entourée de trois côtés par une large galerie ouverte, que supportent des colonnes en bois sculpté ou plaqué d'ornements en marbre. Le mur et le plafond de la galerie sont habituellement décorés de peintures éclatantes, quelquefois de moulures. J'ai déjà dit ailleurs que les fidèles laissent leurs chaussures dans cette galerie avant de pénétrer dans la chambre de la prière.

Les vrais croyants, pendant toute la durée de la



Village kirghise, près de Tchemkend. — Dessin de H. Clerget, d'après l'album de B. Vereschaguine.

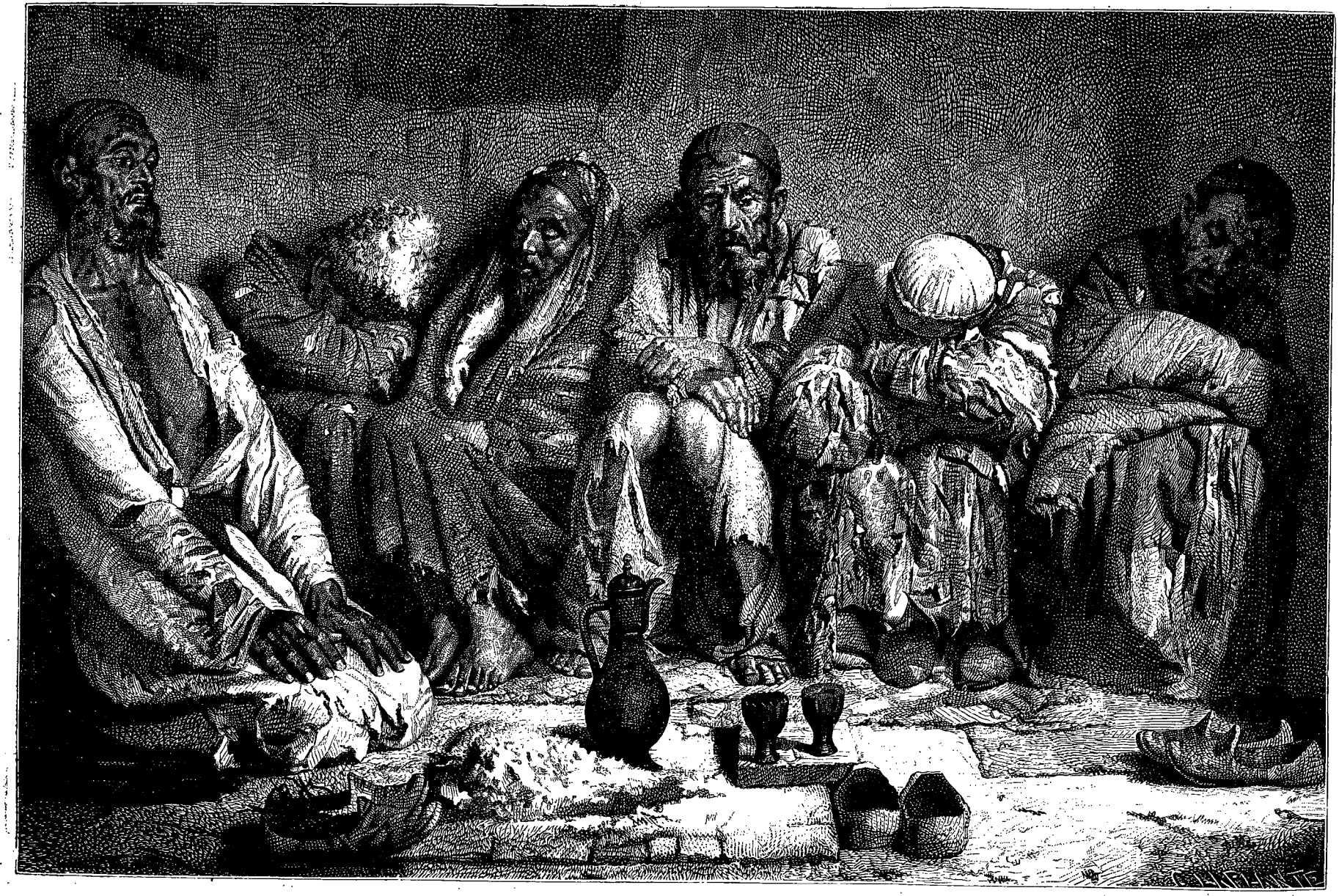
prière, tournent leur visage vers une niche en ogive pratiquée dans la muraille. Les mosquées importantes possèdent seules une chaire à prêcher, à laquelle on parvient par un petit escalier. Bien que les parois soient soigneusement blanchies à la chaux, les fenêtres sont tellement rares et tellement petites qu'il ne fait point clair dans les églises musulmanes de Tachkend. Des nattes, des tapis de feutre, des tissus de coton blanc sont étendus sur le sol.

On remarque près du bazar une grande mosquée à deux minarets, élevée par un des derniers gouverneurs de Tachkend, personnage qui avait pressuré le peuple : il n'en a pas moins laissé un excellent souvenir, grâce aux écoles et aux mosquées qu'il a fait construire.

Je viens de prononcer le mot d'école. A Tachkend, comme dans les autres villes de l'Asie Centrale, les écoles élémentaires s'élèvent près des petites mosquées, les écoles du degré supérieur près des grandes mosquées, ou quelquefois isolément. Ces dernières sont très-vastes, elles occupent de grands bâtiments divisés en petites cellules pour les élèves et formant les côtés d'une cour. Tachkend possède sept écoles supérieures, si j'ai bonne mémoire, et chacune de ces écoles ou *médressé* est tenue par un certain nombre de *mollahs*, c'est-à-dire de maîtres. Ce qui manque le plus à ces établissements, ce sont les élèves : j'ai rencontré rarement plus d'une dizaine de jeunes gens à la fois dans les médressé, mais j'y ai vu beaucoup de cellules fermées au cadenas.

Les mollahs, même les plus savants, savent bien peu de chose, leur science est toute de convention. Elle consiste à lire et à expliquer le Coran et les commentaires faits par un grand nombre de saints musulmans sur ce livre sacré. Plus on sait le Coran par cœur, plus on a lu et retenu de ces commentaires, plus on est un doc-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Les mangeurs d'opium. — Dessin de Sedoff, d'après une peinture de B. Vereschaguine.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

teur de haute volée. Affaire de patience et de mémoire, science qui se transmet de père en fils, à force de rabâchages. Un commentaire achevé, on en commence un autre, à l'infini. Quant à l'instruction réelle, je parle de la plus élémentaire, elle est aussi nulle parmi les docteurs que chez les élèves, ce qui n'empêche pas les mollahs de se croire de grands personnages et d'être considérés comme tels.

Je me rappelle encore le petit homme dont je fis la connaissance dans la mosquée principale. C'était un mollah d'un âge plus que mûr.

« Voici, me dit-on, le premier flambeau d'érudition de la ville; tel que vous le voyez, c'est lui qui a instruit tous les mollahs de Tachkend.

— Tout cela est fort beau; mais lui-même, de qui tient-il sa science?

— De son père, et son père a étudié à Boukhara. »

Et en prononçant ces derniers mots, mon interlocuteur faisait un geste solennel dans la direction du sud-ouest, comme pour dire : « Là-bas, dans ce grand foyer lumineux d'intelligence et de civilisation! » Je n'avais plus qu'à me taire. Pour les gens de l'Asie Centrale, étudier à Boukhara, c'est puiser la science à sa meilleure, à sa seule source, c'est ne rien ignorer dans ce monde et dans l'autre.

Un jour, je demandai à un savant de Tachkend ce qu'il professait :

« Tout. »

— C'est beaucoup. Mais encore, que professez-vous plus spécialement? »

Ma question à peine lancée, je me la reprochai vivement. Le mollah, comptant sur ses doigts, commença une énumération d'une longueur mortelle. En effet, il savait tout et pouvait tout enseigner.

Les écoles inférieures consistent en une grande chambre pleine de bambins. On les devine au bruit, avant de les voir. Accroupis ou à genoux, les gamins se balancent bruyamment et ânonnent l'un après l'autre la phrase qu'ils ont à réciter. Le pédant, armé d'une verge longue et flexible, rappelle à l'ordre les polissons et stimule les paresseux. Il a le regard sûr, la main prompte, et sa gaule distribue les coups avec autant d'équité que de générosité et de prestesse.

## VII

Population de Tachkend. — Sarthes. — Tadjikes. — Ousbèkes. — Kirghises. — Kouramas. — Turkomans. — Nogaïs. — Kachgaris. — Afghans. — Persans. — Arabes. — Juifs. — Indous. — Bohémiens. — Russes.

J'ai rarement vu une population aussi mêlée que celle de Tachkend et des autres villes des nouvelles possessions russes. On voit dans le Turkestan des Sarthes, des Tadjikes, des Ousbèkes, des Kirghises, des Kouramas, des Turkomans, des Nogaïs, des Kachgaris, des Afghans, des Persans, des Arabes, des Juifs, des Indous, des Tsiganes ou Bohémiens, enfin des Russes. Je dirai quelques mots de chacun de ces peuples, qu'ils se trouvent à Tachkend même ou qu'on les rencontre seulement dans les steppes auxquels commande cette ville.

Les *Sarthes*, qui forment le plus grand nombre des habitants sédentaires de Tachkend, ne sont point, je crois, une race à part : ils me semblent issus du croisement des Tadjikes et des Ousbèkes. Ce qui le prouverait, c'est qu'on remarque chez eux tantôt le nez long, légèrement recourbé et en somme très-noble, du Persan ou Tadjike, tantôt le nez retroussé et aplati de l'Ousbèke. En général, le Sarthe a de beaux yeux, et sa barbe, moins fournie que celle du Persan, l'est beaucoup plus que les maigres touffes qui ombragent le menton de l'Ousbèke.

Je ne cacherai pas que j'ai toujours trouvé beaucoup de ressemblance entre le Sarthe et le Juif. Même type de visage, mêmes instincts, même caractère. Le Sarthe comme le Juif a soif de gain; comme lui il aime la petite spéculation, le brocantage; comme lui il est peu scrupuleux; comme lui encore il est poltron.

Le mot Sarthe signifie *mercier*, *revendeur*, et, conformément à ce nom, les Sarthes ont accaparé tout le commerce du pays, tant dans les villes que chez les nomades. A la ville comme à la campagne, ce sont eux qui donnent le ton. Sous prétexte de propager la loi du Prophète, ils font payer aux naïfs enfants du Désert quatre fois le prix des objets de première nécessité qu'ils leur vendent. Le seul côté lumineux de la nature vulgaire et intéressée du Sarthe est son amour de l'instruction, sans parler d'une certaine tendance à appliquer les améliorations. Mais n'exagérons rien. Si le Sarthe est accessible au progrès, c'est seulement par comparaison avec les autres musulmans de l'Asie Centrale.

Les *Tadjikes* sont très-beaux de visage : ce qu'ils doivent à leur origine, leurs ancêtres étant venus de la Perse. Ils parlent un dialecte persan. Ils forment l'aristocratie intellectuelle du Turkestan, et tout homme de l'Asie Centrale qui a quelques prétentions aux manières distinguées, essaye de les imiter dans leur langage, leurs habitudes et leur ton.

Les *Ousbèkes*, formés sans doute, à une époque reculée, d'un mélange de races, sont aujourd'hui une nationalité compacte. Ils ont les pommettes saillantes, une grande force physique, mais leur intelligence est moyenne. Néanmoins, ce sont les maîtres du pays : ils y représentent la noblesse, et tous les émirs et les khans de l'Asie Centrale sont des Ousbèkes. Ils n'ont pas encore entièrement renoncé à la vie nomade; beaucoup d'entre eux ne se sont jamais fixés dans une ville, et il est même des citadins qui passent presque toute l'année dans des tentes disposées autour de leur maison. Ils n'ont pas toujours tort : on peut n'être pas un Ousbèke et préférer une tente à une maison pendant les atroces chaleurs de l'été turkestanien.

Les *Kirghises* sont divisés en une grande quantité de tribus. On les reconnaît au premier abord à leur type caractéristique : corps trapu, crâne large et peu élevé, pommettes fort saillantes, yeux étroits, bouche proéminente, nez court et épaté, petite barbe de bouc, peau

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

basanée à tous les degrés, depuis le brun d'un Européen du Midi jusqu'à une espèce de noir bois-brûlé.

Ils errent avec leurs *iourtes* (tentes) sur un territoire immense, dans les steppes sibériens, dans le Turkestan russe, dans les pays de Khiva et de Boukhara. Ils s'élèvent peut-être en tout à trois millions d'hommes. Leur vrai nom n'est point Kirghises, et quand on les appelle ainsi, ils répondent : « Nous ne sommes pas Kirghises, nous sommes Kazaks. » Tel est, en effet, leur nom véritable ; mais à force de s'entendre appeler Kirghises par les Russes, ils commencent à se familiariser avec ce titre, qui leur vient peut-être d'une de leurs tribus, les Kyrgz. Resterait à savoir comment une mince tribu, blottie entre les monts gigantesques des Thian-Chan, a donné son nom à un ensemble de peuples errant de la Sibérie à l'Amou-Daria et des Monts Ourals aux Monts Célestes (Thian-Chan).

On sait que les Kirghises se partagent en trois hordes : la *Grande Horde*, à l'est, en tirant sur les frontières de la Sibérie et de la Chine ; la *Petite Horde* (en réalité la plus grande), de l'Oural à la mer d'Aral ; la *Horde Moyenne*, entre la Grande et la Petite. A ces trois fractions de la nation kirghise il conviendrait d'ajouter la *Horde Intérieure*, qui s'établit en 1812 dans les steppes, alors inhabités, du gouvernement d'Astrakhan.

Les Kirghises sont musulmans, mais ils n'observent dans la loi de Mahomet que ce qu'elle a de compatible avec leur amour effréné de la liberté et leur passion du pillage. Au fond, le brigandage est leur dogme le plus sacré. Leur vie d'éternel qui-vive, leurs déplacements continuels ne comportent aucune espèce de luxe ou seulement de bien-être. La tente du Kirghise est simple au delà de tout ce qu'on peut imaginer ; on doit en dire autant de ses vêtements, et sa nourriture est misérable.

Les *Kouramas*, qu'on rencontre dans la ville et surtout dans les environs de Tachkend, se sont formés, à une époque récente, du mélange de pauvres Kirghises appartenant à des tribus différentes et de familles de citadins peu fortunés. Ils ont la réputation d'être simples et quelque peu imbéciles. Le mot *Kourama*, qui par lui-même signifie seulement *mélangé*, s'emploie en mauvaise part à Tachkend : s'il n'est pas positivement une insulte, il ne s'adresse qu'à celui dont on raille la pauvreté d'esprit. Un jour, je montrai mon album à un indigène de qualité. Un Kourama, d'ailleurs très-caractéristique, lui fit pousser de véritables cris de joie, il battit des mains comme un enfant et s'écria : « Pour le coup, voici un Kourama ! » — « Mais, lui dis-je, que trouves-tu donc de si curieux chez les Kouramas ? » — « Eschaki, » ce sont des ânes, répondit-il laconiquement.

Les *Turkomans* sont très-rares à Tachkend, où on ne les connaît guère que par ouï-dire. Ceux que j'ai rencontrés m'ont paru avoir si peu de type, je les ai trouvés si malencontreusement croisés que je n'ai pas osé les faire figurer dans mon album, malgré le plan que j'avais formé de fixer dans ma collection toutes les races de l'Asie Centrale.

Un jeune Persan (esclave). — Dessin de E. Metzmacher, d'après l'album de B. Vereschaguine.

Les *Nogaïs* ne sont rares dans aucune cité turkestanienne, et à Tachkend moins qu'ailleurs. Ces gens appartiennent à la race tatare. Ils sont venus l'un après l'autre de la Russie du Sud-Est ou de la Sibérie, l'un pour fuir la prison, l'autre pour se soustraire au service militaire, qui est odieux aux Musulmans, l'autre pour tout autre motif. Intelligents de leur nature, et d'ailleurs un peu façonnés par les rapports qu'ils ont eus forcément avec les Européens en Russie, les Nogaïs se tirent parfaitement d'affaire dans l'Asie Centrale, surtout quand ils ont le bon esprit de s'y faire passer pour des martyrs de la foi chassés de leur patrie par les infidèles. Ceux qui ont fréquenté les écoles musulmanes de Kazan ou de quelque autre ville russo-tatare où l'enseignement est évidemment supérieur à la moyenne du Turkestan, arrivent facilement à l'emploi de *moudariss* (professeur), avec une réputation de savants.

Comme les Nogaïs ont généralement habité la Russie, beaucoup d'entre eux servent d'intermédiaires entre les conquérants, dont ils parlent la langue, et les indigènes, dont ils pratiquent la religion. Il est bon de

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

les surveiller de près, car ils sont peu scrupuleux. Plusieurs finissent par se créer de très-belles situations. Ainsi Charofey-Beg est devenu l'un des financiers les plus huppés de Tachkend, tandis que mon excellent ami Hadji-Younousof, ex-élève du gymnase de Kazan, aujourd'hui moulah, tient le premier rang parmi les gens distingués de la ville.

Les nombreux *Kachgaris* qu'on rencontre à Tachkend viennent de la Petite-Boukharie, et particulièrement de Kachgar, la plus importante des villes de cette contrée, qu'on appelle quelquefois aussi Kachgarie, Altychar (les Six-Villes : de *Alty*, six, et *Char*, ville), Haut-Turkestan, Turkestan Oriental. — A tous ces noms s'ajoutait encore celui de Turkestan Chinois, quand le pays était soumis à la Chine. — Les Kachgaris de Tachkend sont les descendants d'émigrés qui abandonnèrent la Petite-Boukharie dans le courant du dix huitième siècle, principalement pendant les dernières années, à la suite de guerres qui ne s'apaisaient que pour éclater de nouveau. C'est précisément dans le quartier des Kachgaris que j'avais ma résidence. Mon propriétaire avait un beau type ousbèke, mais beaucoup de mes voisins avaient des figures terriblement chinoises.

Tatare Bachire (chasseur à Nogaï-Kourgane).
Dessin d'Émile Bayard, d'après l'album de B. Vereschaguine.

Les *Afghans*, qui sont en petit nombre, vivent presque tous dans un caravansérail qui n'est peuplé que d'eux. Ce sont en général des marchands, et surtout des contrebandiers, fort habiles à faire venir de la Chine, par l'Inde, le thé vert si répandu dans l'Asie Centrale : malgré l'énormité du détour, ils réussissent à fournir ce thé à meilleur compte que le thé russe venu directement par Kiachta.

Les *Persans* se font remarquer par leur intelligence. Dans les khanats encore indépendants, c'est à eux que les fonctions les plus hautes et les plus délicates sont généralement dévolues. Esclaves jadis, les voici libres dans le Turkestan Russe, car naturellement la Russie garantit la liberté à tous ses sujets. A Tachkend, ils forment un élément important de la population ; ils y sont nombreux, ils fondent des familles, et tout entiers à leur nouvelle patrie, ils se *sarthisent* pour ainsi dire. Ils appartiennent à la secte chiite ; ils sont donc, au fond, les ennemis des musulmans de l'Asie Centrale, qui se rattachent en général à la secte *sunnite*.

Cela ne les empêche pas de fréquenter les mosquées sunnites. Sont-ils sincères, ne le sont-ils pas? Bien fin qui le dira. Les Sarthes n'ont qu'une faible confiance dans ces fils des ennemis jurés de la foi sunnite. Je me rappelle à ce propos un habitant de Tachkend qui disait en souriant et en haussant les épaules : « Le chien chiite va dans nos mosquées, mais c'est pour nous jeter de la poudre aux yeux. Rentré chez lui, il refait sa prière. »

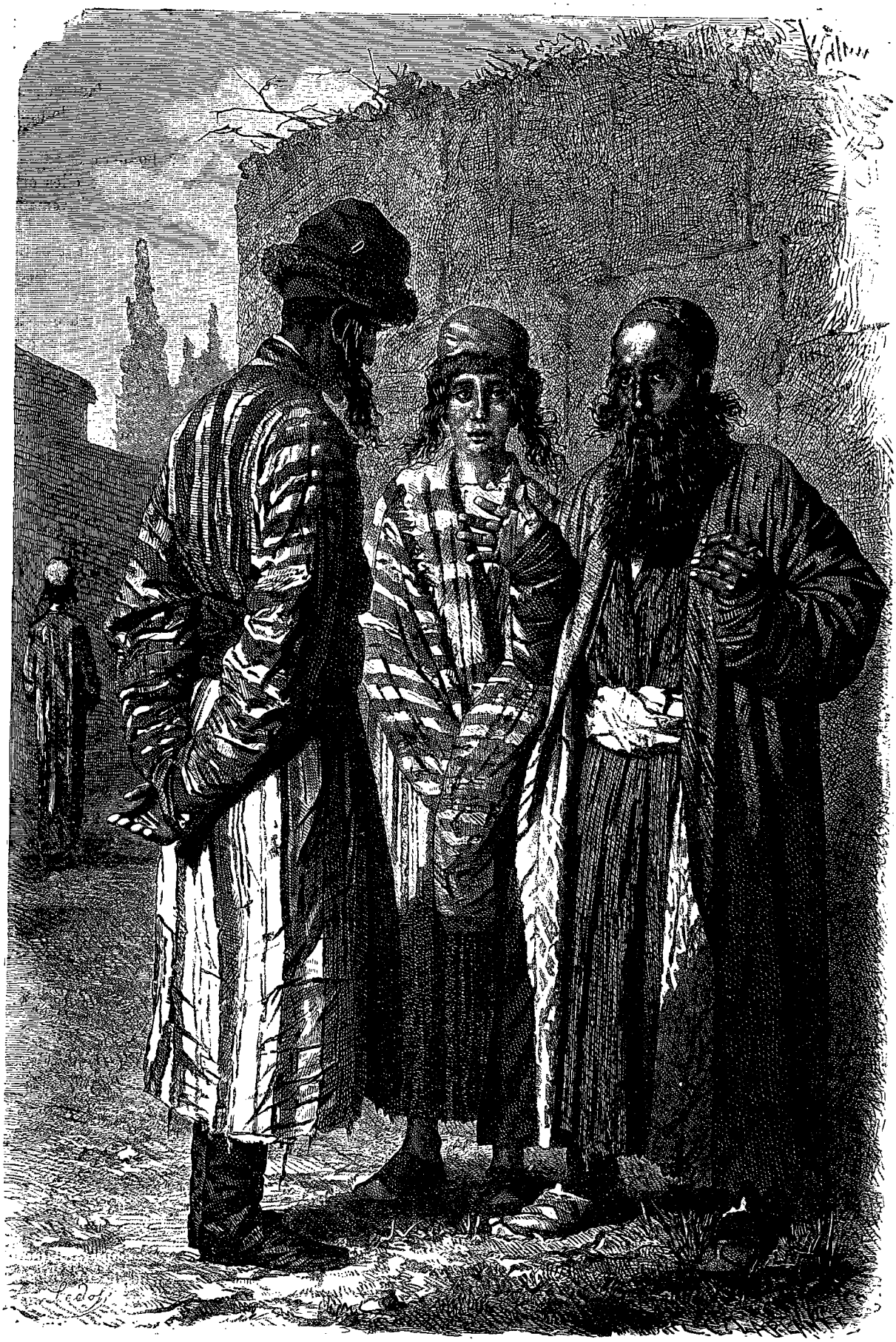
Les *Arabes* sont peu nombreux à Tachkend ; on en trouve quelques-uns dans les autres villes de l'Asie Centrale, et ils forment de petites colonies dans les environs de Samarcande. Autant que j'ai pu en juger, ils se distinguent ici comme ailleurs par une physionomie expressive, des yeux vifs et perçants, des sourcils touffus et une belle barbe.

Les *Juifs*, en grand nombre à Tachkend, vivent dans un quartier particulier, qui augmente tous les jours en population ; les Israélites, opprimés à Boukhara et dans les khanats indépendants, viennent chercher un asile plus commode dans le Turkestan Russe, au risque de perdre la tête si on les surprend dans leur fuite. Tant de Juifs se sont évadés de Boukhara que l'émir, à ce qu'on m'a raconté, est entré dans une fureur terrible ; il a fait jeter l'Aksacale des Israélites dans une fosse, et il allait probablement le faire mettre à mort quand le fils de Jacob a racheté sa vie au prix de quelques milliers de roubles.

Les Juifs de Tachkend et du Turkestan moscovite ne se sentent pas d'aise quand ils comparent leur position à celle qu'occupent encore leurs frères dans les pays de l'Asie Centrale qui ne sont pas soumis aux armes russes. Là, des coutumes, des lois rigoureuses règlent leur costume et leur vie publique. Ils ne peuvent entrer dans certaines villes qu'à âne, dans d'autres ils ne doivent aller qu'à pied. Il leur est défendu de porter des étoffes de soie, et en général des vêtements riches ; il leur faut se contenter des draps les plus modestes et des couleurs les plus sombres. On ne leur permet d'autre ceinture qu'une corde, on leur interdit jusqu'aux petites garnitures de soie qui bordent le collet des robes de chambre. La seule coiffure qu'ils aient le droit de porter est le petit bonnet rond qui s'appelle *toppé*, et qu'ils peuvent au besoin surmonter d'une espèce de bonnet fourré. Mettre un turban, ou même s'entourer seulement la tête d'un morceau d'étoffe (précaution nécessaire pendant les grandes chaleurs), aucun Juif ne l'oserait, à moins d'être fou ou de vouloir risquer sa vie.

C'est pour tout cela qu'ils sont si fiers à Tachkend ; ils y caracolent sur des chevaux fringants, ils y portent des robes de chambre à couleurs violentes, et quand ils rencontrent un *tur* (seigneur russe), ils essayent le salut militaire.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Les Juifs à Tachkend. — Dessin de Sedoff, d'après une peinture de B. Vereschaguine.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Avant l'arrivée des Russes, les *Indous* de Tachkend étaient dans une situation presque aussi humiliante que les enfants d'Israël. Il n'y en a pas beaucoup dans cette ville, mais ils remplacent le nombre par l'activité. Ce sont les plus terribles usuriers du monde. Pour eux, deux cents pour cent, trois cents pour cent, ne sont qu'un taux bénin. Presque tous fort riches, ils vivent très-simplement, sans femmes, dans des caravansérails, chacun dans une petite cellule obscure, mais propre. Ce sont des gens de la plus grande sobriété, ils ne mangent pas de viande, ils ne boivent que de l'eau, ils préparent eux-mêmes leurs repas.

Leur type est beau. J'en parle savamment, car j'ai assisté plus d'une fois à leurs ablutions; leur taille est avantageuse, leur peau est bronzée, leurs formes sont pleines de noblesse....

Avec leur penchant pour l'usure, ce qui frappe le plus chez eux, c'est le fanatisme religieux. Ils jettent au loin ou brisent leur narghilé, leurs vases, les divers objets de leur intérieur, si ces objets ont été touchés par les mains de personnes d'une autre religion que la leur. Ils portent tous sur le front différents signes, tels que l'image du soleil ou du feu.

Si j'avais à donner une idée du caractère des Indous de Tachkend, je les comparerais volontiers aux Juifs, leurs émules en tripotages d'argent. Au moment du danger, le Juif enterre son argent et ses bijoux et fuit sans même retourner la tête, tandis que l'Indou est homme à s'asseoir sur son coffre pour attendre la mort en fumant paisiblement son narghilé.

Les *Tsiganes* ou *Bohémiens*, — où n'en rencontre-t-on pas? — errent dans le Turkestan Russe, mais en assez petit nombre. Celui qui a vu les Gitanos d'Europe connaît ceux de l'Asie Centrale, qui vivent comme les nôtres de vagabondage et de mendicité, et comme les nôtres disent la bonne aventure à tout venant. Contre l'usage général des pays musulmans, leurs femmes vont à visage découvert.

Je ne terminerai pas cette revue des éléments si divers de la population de l'Asie Centrale sans parler aussi des derniers venus, mais des plus puissants : je veux parler des Russes. Je n'ai que deux mots à en dire : jusqu'à présent les Russes du Turkestan sont assez peu nombreux, et ils puisent leur prépondérance, qui est réelle, dans la crainte qu'ont les indigènes de leurs armées toujours victorieuses, et dans la supériorité considérable de leur civilisation européenne sur la demi-barbarie des races de l'Asie Centrale. Presque tous sont des militaires, des fonctionnaires ou des marchands. Les colons n'ont pas encore fait leur apparition dans ce pays de Sarthes, d'Ousbèkes, de Kirghises; toutefois ils s'avancent dans la direction du Sir-Daria, lentement sans doute, mais sûrement, et le moment s'approche où les paysans de la Sibérie du Sud-Ouest frapperont à la porte de la nouvelle province moscovite.

Sans doute la colonisation de l'Asie Centrale par l'élément russe offre de très-sérieuses difficultés : il faut avant tout se procurer des terres, les enlever aux indigènes et les assigner aux Russes; or ce n'est pas une choses aisée. Néanmoins, coûte que coûte, et tout en respectant les droits de la justice, il faut que la question soit tranchée, et qu'elle le soit dans le plus bref délai possible. Il y va de l'avenir même de la Russie en Asie, il y va surtout du bonheur des peuplades qui nous obéissent, car, en réalité, elles ont plus d'intérêt à voir notre domination définitivement assurée qu'à retomber sous le joug de leurs tyrans. Le jour où la puissance russe serait ruinée serait le commencement des guerres civiles, des pillages à main armée, des dénis de justice perpétuels qui ont composé jusqu'à ce jour toute l'histoire de la malheureuse Asie Centrale, sous toutes les dynasties, et dans tous ses Khanats, tant sur l'Oxus que sur l'Iaxartes.

Tant qu'on n'entreprendra pas sur des bases larges et rationnelles la colonisation sérieuse du pays, je suis persuadé que le Turkestan Russe ne sera russe que de nom. Si le gouvernement ne s'y procure pas assez de terres pour installer une nombreuse population chrétienne et civilisée à côté des races musulmanes et barbares, le Sir-Daria sera à nous comme l'Inde aux Anglais, c'est-à-dire qu'il faudra nous attendre à en être chassés tôt ou tard par quelque soulèvement des indigènes. Nous sommes exactement dans le Turkestan comme les Français en Algérie : il nous faut y coloniser, sous peine de nous exposer à des révoltes perpétuelles, qu'il faudrait perpétuellement dompter.

## VIII

### Les kalenterkhanes; les derviches mendiants ou douvanas. Les mangeurs et les fumeurs d'opium.

Les *kalenterkhanes* sont les asiles des derviches mendiants, asiles généralement construits dans les sites les plus agréables, à l'ombre des arbres, au bord des eaux. Ils se composent essentiellement d'une vaste cour ombragée d'arbres et rafraîchie par un ruisseau, d'un petit tertre qui sert d'emplacement pour la prière, et d'un misérable édifice aussi laid que sale. Le long des murs, sur la terrasse de cet édifice, sont le plus souvent assis ou étendus les mendiants : les uns causent, fument, boivent du thé, les autres dorment sous l'influence de l'abrutissant *kouknar*.

Pourquoi tant d'asiles de mendiants? C'est que la mendicité est largement et soigneusement organisée dans l'Asie Centrale. La grande communauté des mendiants y forme une confrérie régie par un chef qui, dit-on, descend du saint auquel on doit la constitution de l'ordre des *douvanes* ou *divanis* (mendiants).

J'ai fait plusieurs visites au *tura* des mendiants (*tura* signifie maître, seigneur), qui habite une demeure bien autrement confortable que celle de ses administrés, mais je n'ai jamais eu l'heur de le rencontrer : tantôt il était à Tchemkend, tantôt à Chodjend, tantôt ailleurs. En qualité de chef de tous les douvanas du Turkestan, le tura de Tachkend a peu de temps à lui; il lui faut

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

courir dans tout son diocèse pour juger les différends de ses subordonnés et recevoir le compte de leurs revenus et de leurs dépenses.

Je viens de prononcer le mot de revenus. Il paraît que les recettes de la communauté ne sont pas de médiocre importance, chaque douvana étant obligé de remettre à la société ce qu'il gagne chaque jour, après distraction du plus strict nécessaire.

Se fait douvana qui veut: il suffit de préférer le vagabondage au travail, de faire une demande officielle, de se soumettre à quelques formalités, d'accepter un bonnet rouge de forme particulière, orné de broderies de laine et garni à la base d'une fourrure de mouton, une large ceinture avec une sorte de pierre symbolique sur le devant, et une tasse faite de la moitié d'une noix de coco, tasse dans laquelle le douvana dépose sans cérémonie tout ce qu'on lui donne, pain, viande, riz au gras ou monnaie de cuivre.

La pièce essentielle du vêtement des douvanas est le *halate* ou robe de chambre. Officiellement et de toute nécessité, ce halate doit être fait de morceaux et de rognures, et il y a des mendiants qui sont passés maîtres dans l'art d'accommoder des habits prodigieusement pittoresques par l'assortiment des draps et des couleurs. Le douvana a deux halates : le halate de tous les jours, qui n'est qu'une loque immonde faite de mille chiffons, et le halate de cérémonie, l'habit de gala, fait lui aussi de chiffons, mais de chiffons propres et bon teint ramassés dans les bazars. Le douvana qui marche fièrement dans les rues de Tachkend avec sa lévite des grands jours a l'air d'un échantillon ambulant de toutes les étoffes russes et indigènes.

Kirghise des environs de Tachkend.
Dessin d'Émile Bayard,
d'après l'album de B. Vereschaguine.

Je ne rendrai pas compte de la journée du douvana. En deux mots, les mendiants quittent de bon matin leur kalenterkhane — les célibataires seulement, car les hommes mariés vivent dans des maisons séparées. — Chaque bande écume son quartier, et le soir on rentre en famille. On donne compte de sa recette, on cause, on fume du *nacha* très-fort, on boit du thé ou du kouknar. Avec ce dernier breuvage, il n'est pas difficile de perdre la raison; on s'enivre donc, puis on s'endort d'un profond sommeil pour aller piailler encore le lendemain avec importunité dans les rues. D'ailleurs, je l'avouerai, les douvanas sont quelquefois très-drôles dans l'exercice de leurs fonctions. On ne peut s'empêcher de rire quand on entend dix ou quinze grands diables, quelquefois plus, tous coiffés de hauts bonnets de fourrure, la figure jaune et ridée, répéter une phrase d'imploration sur le ton plaintif et nasillard que vient de leur indiquer une espèce de chef des chœurs. Qu'il fait bon les voir alors se boucher les oreilles avec les doigts, pencher tout le corps en avant et se gonfler par je ne sais quel procédé au point d'être près d'éclater!

« A quoi te sert donc ce petit bâton? » demandai-je à un douvana qui tenait à la main une baguette verte dont l'écorce était découpée en dessins.

« Mais c'est pour demander la charité, me répondit naïvement le mendiant. Quand on a l'air de ne pas m'entendre, je touche le passant du bout de ma baguette. »

Presque tous les douvanas sont des ivrognes fieffés et des mangeurs d'opium. Trois ou quatre fois par jour (et quelquefois bien plus souvent encore) ils s'administrent des tasses de kouknar ou des doses d'opium.

Un jour, je me trouvais avec un douvana mangeur d'opium, un squelette plutôt qu'un être vivant. Haut de taille, le visage horriblement blême et jaune, il entendait, il voyait à peine ce qui se passait autour de lui. Mes paroles arrivaient comme un son vague à ses oreilles, il ne desserrait pas la bouche.

Tout à coup il vit une bille d'opium dans ma main ; son masque impassible s'illumina, ses yeux s'ouvrirent démesurément, ses narines se dilatèrent, il s'élança sur moi : « Donne, donne, » cria-t-il. Mais je me reculai en cachant mon opium; alors le squelette commença à se tordre, la face devint grimaçante : « Donne-moi le *beng* (opium), oh! donne-le-moi, » répétait-il comme un enfant; et quand je lui en eus remis un morceau, il le saisit des deux mains, s'accroupit contre la muraille, et, semblable au chien qui ronge un os, il mangea silencieusement et avec délices. Bientôt un sourire étrange contracta son visage, il murmura des mots sans suite et entra dans une extase mêlée de quelques spasmes.

C'est alors qu'un autre fanatique d'opium vint troubler sa volupté, en se précipitant sur lui, en lui arrachant soudain le reste de la bille et en l'engouffrant à pleine gorge. Mon squelette fit un soubresaut, la haine et la vengeance animaient sa figure bestiale : « Rends-le, rends-le! » criait-il en attaquant avec fureur son camarade en passion. Je crus qu'ils allaient se déchirer.

Les kalenterkhanes ne servent pas seulement d'asile aux mendiants, ils tiennent en même temps le milieu entre nos restaurants, nos cafés et nos clubs ; le fumeur de nacha ou d'opium qui n'ose ou ne peut satisfaire son vice chez lui, prend le chemin du kalenterkhane, l'ivrogne y va boire son kouknar, le bavard y porte les nouvelles, le curieux y va recueillir les bruits du jour. Moi-même j'y ai rencontré des personnages

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

d'un certain rang qui se sont montrés un peu confus d'être surpris en si mauvaise compagnie par un *tura* russe.

Revenons aux douvanas. Pendant l'été leur vie n'est pas désagréable. Oiseaux des champs, ils ne travaillent ni ne filent. Ils ne sèment point, ils ne moissonnent pas, mais ils ne négligent pas la récolte, et nous avons vu que, grâce à l'éternelle bêtise humaine, ils mangent bien, boivent encore mieux et font la sieste à l'ombre des arbres, sur le bord des eaux courantes. En hiver, c'est tout autre chose.

Ils ont beau s'envelopper alors dans leurs halates troués, le froid engourdit leurs membres. Les hivers de Tachkend sont très-rigoureux, et ils le paraissent d'autant plus qu'ils succèdent, par une brusque transition, à des chaleurs étouffantes. Je me rappelle que j'arrivai un jour dans un kalenterkhane par une température assez basse. Le spectacle que j'eus sous les yeux est resté gravé dans ma mémoire : toute la compagnie des douvanas mangeurs d'opium était entassée près du mur, tous accroupis comme des singes, tous serrés les uns contre les autres pour mieux résister au froid de la saison. Beaucoup d'entre eux venaient d'avaler leur dose de poison : leur visage exprimait l'hébétement, leur bouche était entr'ouverte, quelques lèvres remuaient, comme si elles voulaient prononcer quelques mots. Plusieurs avaient la tête serrée entre les genoux, ils respiraient lourdement, et par instants on voyait leurs muscles s'agiter et leurs membres se tordre.

Un Kachgarien. — Dessin de E. Metzmacher, d'après l'album de B. Vereschaguine.

Le mangeur d'opium se reconnaît facilement, entre mille hommes, à des traits auxquels il n'est pas possible de se méprendre : il se fait remarquer par sa nonchalance, ses mouvements craintifs, son regard trouble et atone, son visage défait et jaunâtre, son impassibilité maladive. Sur sa figure on lit : « Mangeur d'opium. »

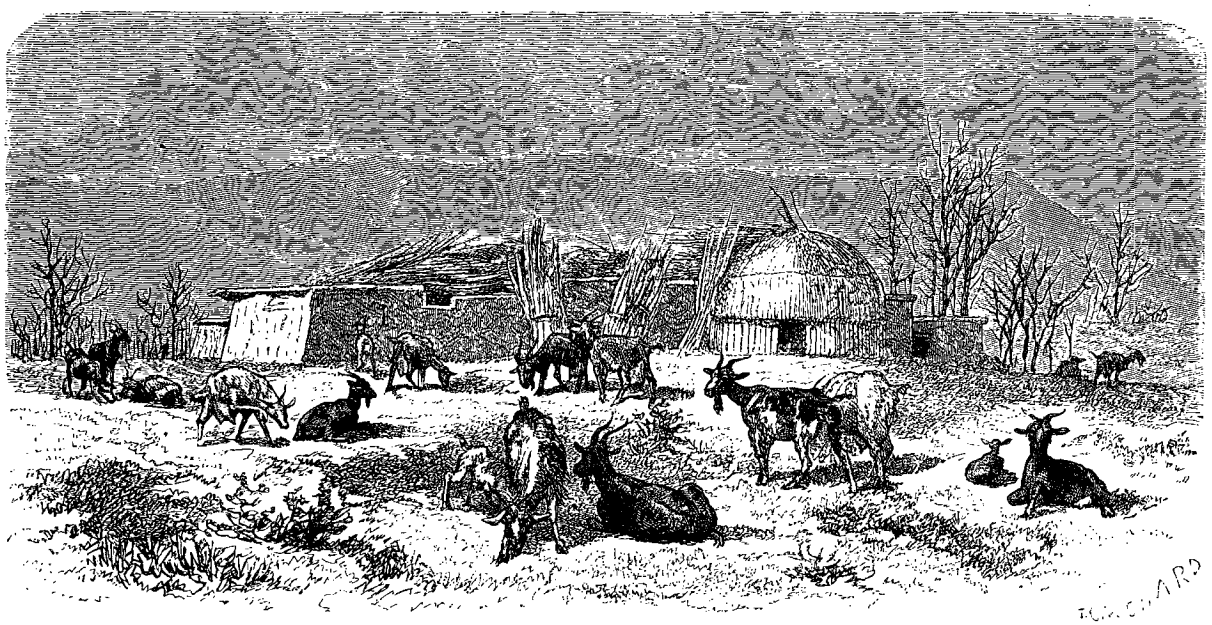
Ce n'est pas seulement dans les kalenterkhanes que l'on trouve des *kouknartchis* et des mangeurs ou des fumeurs d'opium. On s'enivre aussi à domicile, ou dans les chenils pleins de haillons et de vermine qui sont voisins du grand bazar. Parmi ces chenils, ceux des kouknartchis ressemblent assez à nos cabarets ; ils sont constamment remplis de consommateurs, les uns sobres, si l'on est sobre dans des lieux pareils, tandis que les autres s'agitent avec inquiétude ou sommeillent lourdement sous l'influence du kouknar, boisson faite avec les écales de la coque du pavot ordinaire : les écales sont coupées en morceaux et jetées dans un vase d'eau. On fait chauffer l'eau, et quand les écales sont suffisamment ramollies, on en exprime le suc dans le vase. L'amertume du kouknar est telle que je n'en ai jamais pu avaler une gorgée, malgré les aimables insistances des kouknartchis.

Les chenils où l'on fume l'opium, murs, plancher, plafond, sont entièrement tapissés et tendus de nattes. Le fumeur est couché : il aspire, par le tuyau d'une pipe, la vapeur d'une boulette d'opium, qu'un autre fumeur tient avec de petites pinces à l'orifice du calumet. On dit que le fumeur arrive plus vite et plus sûrement à la démence que le mangeur d'opium. Et pour arriver à cette démence, quel triste chemin, malgré des rêves qu'on dit agréables! Dirai-je, en quittant ce triste sujet, que le jour ne me semble pas éloigné où l'usage de l'opium d'Orient se répandra en Europe, comme si l'Europe ne fumait pas assez d'opium d'Occident, c'est-à-dire de tabac?

Traduit par Mme et M. Ernest Le Barbier.

*(La suite à la prochaine livraison.)*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Habitation d'hiver kirghise près du vieux Tachkend. — Dessin d'Émile Bayard, d'après l'album de B. Vereschaguine.

# VOYAGE DANS L'ASIE CENTRALE,

PAR M. BASILE VERESCHAGUINE[1].

## D'OREMBOURG A SAMARCANDE.

1867-1868. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

### IX

Le bazar de Tachkend. — Importance commerciale de cette ville. — Commerce des esclaves dans l'Asie Centrale. — De la situation de la femme dans le Turkestan.

Dans aucune des villes du Levant que j'ai visitées, je n'ai vu de bazar comparable pour l'étendue à celui de Tachkend. Si les boutiques y sont petites, elles y sont innombrables. C'est à se demander s'il y a un seul habitant de Tachkend qui n'exerce pas l'utile métier de boutiquier.

Le bazar de Tachkend est un ensemble de rues formées par des rangées de boutiques en planches : rues étroites, tortueuses, mais délicieusement fraîches, grâce aux nattes qui sont tendues d'un bord à l'autre, de boutique à boutique, contre les rayons ardents du soleil des steppes.

Toutes les boutiques se ressemblent. Ce sont des espèces de cages bondées d'objets de peu de valeur : on achèterait généralement tout un fonds de magasin pour deux cents francs à peine. Le boutiquier, qui est presque toujours d'une belle corpulence, évente perpétuellement sa marchandise ou sa personne, il chasse les mouches et bavarde toute la journée, assis, les jambes repliées sous lui. Il lance des quolibets, il boit du thé chaud, tasse sur tasse, enfin il a l'air de s'occuper de tout, fors de son commerce. Puis, les clients sont rares, excepté pendant les trois jours de la semaine où le bazar est ouvert aux nomades, le dimanche, le mercredi et le vendredi. C'est grâce aux nomades, et à eux seuls, que le cours de la marchandise se maintient, et que se vendent certains objets que les Européens trouveraient au plus bons à être jetés au feu. En résumé, le gain du Sarthe doit être minime, et j'imagine que les habitants de l'Asie Centrale n'ont tant de sympathie pour la vie de petit commerçant qu'à cause de leur paresse et de leur goût prononcé pour le bruit et les cancans.

Aux jours de vente, les paysans des environs, les

1. Suite. — Voy. p. 193 et 209.



© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Kirghises des campements voisins, arrivent en foule dès le matin. Les citadins, à peine l'aurore a-t-elle lui, prennent aussi le chemin du bazar : ils n'ont rien à acheter, rien à vendre, mais ils veulent voir, se bousculer dans la foule, assister aux querelles, prendre leur petite part du bruit et des cancans. En route, on fait son tour de mosquée, on suit la prière du matin, on entend un mollah ou quelque orateur de passage qui rassemble autour de lui les allants et les venants, leur lit la vie des saints, leur fait des contes ou leur débite un sermon. Je n'ai jamais rencontré de ces réunions populaires, mais on m'a assuré que les prédications, à la fois politiques et religieuses, sont toujours dirigées contre les *chiens de kafirs* (*kafir*, infidèle, en arabe; chrétien dans la bouche des Musulmans).

Dans le commencement de l'après-midi, l'agitation, le va-et-vient, la presse, le bruit, deviennent tels qu'il y a peu de villes européennes offrant un spectacle semblable. On risque à chaque instant d'être renversé par un âne ou aplati par un chameau.

Les marchands d'étoffes sont ceux qui occupent le plus de place et les rues les plus longues : ils vendent principalement des indiennes russes et des étoffes de soie et de coton fabriquées à Kokhand ou à Boukhara. Dans d'autres rues se trouvent les boutiques des cordonniers, des selliers et autres ouvriers en peaux; dans un troisième quartier sont réunis les marchands de tapis et de feutres. — Pour le dire en passant, les feutres de Tachkend, spécialement travaillés par les femmes des Turkomans, sont d'une excellente qualité. Faits de pièces à nuances diverses, ils forment des dessins et sont bordés d'une garniture en crin de cheval. — Une rue est occupée par les brodeurs en soie. La broderie en soie a atteint une grande perfection dans cette partie de l'Asie Centrale, et les produits n'en sont pas chers, parce que la matière première et la main d'œuvre sont à bas prix. L'Européen qui voit pour la première fois travailler les brodeurs en soie ne sait ce qu'il doit le plus admirer, la beauté des couleurs et la richesse des dessins ou le goût des ouvriers et l'agilité de leurs doigts. Cette branche artistique de l'industrie s'est beaucoup développée depuis l'arrivée des Russes, en raison des nombreuses commandes faites par les fonctionnaires européens.

Les ouvriers en vaisselle s'annoncent de loin par le bruit incessant des coups de marteau sur le métal. Les ustensiles en métal fabriqués à Tachkend, les théières par exemple, ne se distinguent ni par la forme ni par les dessins : ils sont bien inférieurs aux objets provenant des ateliers de Kokhand. La vaisselle en terre n'est point vulgaire, malgré sa simplicité; le plus souvent, elle est ornée de petits dessins d'un bleu foncé. Quant à la porcelaine, je n'en ferai pas l'éloge. Elle vient de Chine, et c'est tout dire.

Comme ville de négoce, Tachkend n'a point de rivales dans la contrée. C'est le point de croisement des principales routes de commerce de l'Asie Centrale, et le lieu de passage des caravanes qui vont de Boukhara et de Kokhand en Russie, et *vice versa*. La prospérité augmentera encore quand des relations suivies se seront établies entre la Russie et ce Haut-Turkestan qui vient de secouer le joug de la Chine, et a cessé depuis lors de s'approvisionner aux entrepôts de l'Empire du Milieu. D'une façon ou de l autre, tôt ou tard, la Kachgarie sera attirée dans l'orbite du commerce russe.

Ce serait ici le moment de parler au long des caravansérails à esclaves, si le commerce de la chair humaine n'avait pas été aboli du jour au lendemain par le seul fait de l'entrée des Russes dans Tachkend. Il persiste encore dans le Turkestan Indépendant, à Khiva, à Boukhara, à Kokhand. Il est alimenté par les incursions des Turkomans sur les frontières de la Perse : tous les prisonniers de la secte chiïte faits par ces brigands nomades sont traînés sur les marchés pour y être vendus; ceux de la secte sunnite sont épargnés par les Turkomans, qui sont eux-mêmes sunnites. Quand la razzia a été fructueuse, les prix sont bas et l'on peut se payer un esclave pour une centaine de francs. Il faut dire aussi que les hommes sont bien plus nombreux que les femmes, parce que les Turkomans tiennent autant à garder celles-ci qu'à se débarrasser de ceux-là. Une belle femme se vend quelquefois plus de deux mille francs.

J'ai souvent entendu raconter par d'anciens esclaves d'origine persane comment, tout jeunes encore, ils avaient été enlevés par les Turkomans, les uns dans les champs où ils travaillaient avec leur père, leurs frères, leurs parents; d'autres, simplement dans la rue du village, en plein jour, malgré les cris de fureur ou les gémissements de la foule. Ils me disaient ensuite leurs cruels voyages, leur arrivée sur le marché, leur sort chez leurs divers maîtres. Tout cela est fort triste, heureusement la fin de ce commerce approche. Non-seulement il a cessé d'exister dans les possessions russes, mais il diminue rapidement d'importance dans le reste de l'Asie Centrale, par suite d'un raisonnement bien simple et bien sensé. On se dit à Boukhara et à Khiva : « Pourquoi achèterions-nous des esclaves? Les Russes sont à nos portes, peut-être s'empareront-ils bientôt de notre ville? Alors ils délivreront nos esclaves, et nous en serons pour notre argent. »

L'homme arraché à sa demeure par les coupe-jarret turkomans n'est pas le seul misérable dont la conquête de l'Asie Centrale par les Russes améliore la destinée. Cette autre esclave, plus esclave encore, bien qu'on lui épargne ce nom blessant, la femme du Turkestan voit poindre l'aurore d'une vie plus douce. Pour vous en convaincre, prêtez avec moi l'oreille aux plaintes discrètes, mais bien amères, que verse dans mon sein le vieil aksacale, le propriétaire de ma maison.

« Les derniers jours approchent, me dit-il en agitant ses mains avec désespoir.

— Ah! Et pourquoi?

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

— Vous me le demandez? Ne voyez-vous donc pas qu'on n'est même plus maître de sa femme? Dès qu'on la bat, elle menace de s'en aller chez les Russes. »

Or, si quelque part la femme a besoin d'être relevée, c'est à coup sûr dans le Turkestan, où sa position dans la société est encore plus infime qu'en Turquie ou en Perse, sa réclusion plus sévère, son isolement plus grand, son activité plus étroitement bornée. Dès le berceau, vendue à un homme; enfant, prise par cet homme, quand elle n'est encore développée ni moralement, ni physiquement, elle ne vit jamais d'une vraie vie, car lorsqu'elle arrive à l'âge où l'intelligence se développe, elle est déjà vieillie par la maternité, usée et flétrie par un travail de bête de somme. Comment s'étonner qu'elle ne s'occupe que de bavardages et d'intrigues?

## X

De Tachkend à Chodjend. — Nogaï-Kourgane. — Un tremblement de terre. — Ruines de Kichpek. — Un village d'hiver des Kirghises. — Un artiste et ses modèles. — Zanguéti. — Un campement à la belle étoile.

Le jour où je quittai Tachkend, on était en plein *beïram*. — Le beïram est une des fêtes musulmanes. — Les rues étaient pleines de Sarthes, la plupart ivres, qu'ils eussent laissé leur raison dans la tasse de kouknar ou dans la bouteille d'eau-de-vie dont les vrais croyants deviennent de plus en plus amateurs. La foule se portait en masse vers le *ménéruk*, bocage situé à un kilomètre de la ville; les hommes avaient revêtu leurs meilleures robes de chambre bariolées, les femmes leurs plus belles indiennes de fabrique russe. Mon fou, car j'avais fait à Tachkend la connaissance d'un fou, n'était pas des mieux vêtus. Comme toujours, il avait pour tout costume le mauvais chiffon qu'il lui arrivait même quelquefois d'oublier. Il marchait au milieu de la rue, en agitant frénétiquement les bras et en poussant des lamentations. Ce malheureux avait été jadis jeune, aimable et beau. Un jour d'hiver, on le trouva blotti dans un fossé, sous la neige dont il ne voulait pas sortir, et depuis il n'a pas recouvré la raison. J'avais voulu faire à sa tête originale une place d'honneur dans mon album, mais il avait failli tuer à coups de bêche le mollah que j'avais chargé de la négociation. C'était décidément un modèle dangereux. Mais revenons à notre sortie de Tachkend.

Nous cheminions à quatre : j'avais pour interprète un Tatare russifié, de Kassimow, un noble, s'il vous plaît, peut-être même un prince, car il prétend l'être. Un autre Tatare remplissait le rôle de domestique; enfin, le gouverneur de Tachkend m'avait donné pour escorte un Cosaque d'Orembourg, qui devait m'accompagner pendant tout mon voyage. Nous avions fusils et revolvers. Les rues inégales, les mares, les canaux que nous traversâmes, me causèrent beaucoup d'embarras, à cause du souci de mes bagages. Le cheval qui portait mes paquets embrassa plusieurs fois notre mère commune, et je frémissais pour les miroirs et autres menues bagatelles que j'avais achetées à Tachkend, dans le but de me faire bien venir des indigènes avec lesquels j'allais lier connaissance.

Enfin, nous voici hors de Tachkend. Au lieu de prendre la route directe de Chodjend, je me dirige d'abord sur Tchinaze, pour éviter le passage de la rivière Tchirtchik, assez dangereuse en ce moment à cause de l'énorme volume d'eau qu'elle roule. C'est un assez long détour, mais où est le mal? Mon but n'est-il pas d'étudier sur le vif l'aspect de la contrée et le caractère des habitants?

Mon interprète, le prince tatare, est doublement ivre : il a bu pour fêter le beïram, il a bu pour inaugurer le voyage, et il se tient en selle d'une façon équivoque, inquiétante même; il a l'air de ne pas connaître les lois de l'équilibre, et mon Cosaque en est ouvertement scandalisé. — « Prince, dit le Cosaque, vous allez tomber. — Jamais, répond le Tatare, j'ai dompté des chevaux fougueux. — Tenez-vous à l'arçon, empoignez les crins, répliquait le Cosaque. Vous dompterez des chevaux demain. » L'ironie amère du Cosaque ne diminue point la confiance du prince en son équilibre instable; tantôt sur la croupe, tantôt sur le cou de son *sawrasska* (cheval à robe jaune pâle), l'interprète ne cesse de rire, de plaisanter les passants, d'invoquer la lune qui apparaît à l'horizon, de protester de son dévouement et de son courage.

Cependant nous cheminons le long des jardins qui entourent la ville : ils commencent à se couvrir de leur parure printanière, car nous touchons aux premiers jours du joli mois de mai. Les jardins sont le plus désirable des luxes dans l'Asie Centrale, tant par la fraîcheur délicieuse qu'ils répandent autour d'eux, que par l'abondance et la beauté de leurs fruits. Nous autres, barbares russes, nous avons couché par terre des milliers d'arbres fruitiers et détruit de beaux vergers autour de Tachkend. Il nous fallait du bois, le pays ne contient pas de forêts, il ne possédait pas de routes et l'on n'avait point encore découvert de mines de houille dans le bassin du Sir-Daria. L'année qui a précédé mon séjour à Tachkend, l'hiver s'est montré excessivement rigoureux, les Sarthes ne se rappelaient pas en avoir vu de pareil, et ils disaient en riant : « C'est le général-gouverneur, ou, comme le nomment les Kirghises, le *demi-tzar*, qui nous a porté ce cadeau, avec beaucoup d'autres, de la part de *Ak-Padi-Chah* (le Tzar blanc). » Par les froids polaires qui régnèrent alors dans le Turkestan, nul n'osa gémir sur la perte des *kara-agatches* (arbres noirs). Moi-même, simple mortel, j'ai profité de ce vandalisme et brûlé de magnifiques pêchers dans mon poêle.

Mais j'oublie que nous trottons sur le chemin de Tachkend à Tchinaze, par une nuit tiède, sous le « silence ami de la lune. » C'est une soirée enchanteresse : les jardins éclairés par l'astre au front d'argent, la rivière Salare, la silhouette des montagnes qui se dressent à l'horizon, tout me charme. Nos chevaux,

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

moins charmés, ont la tête basse, l'allure faible, ils bronchent quelquefois; en un mot, ils nous disent avec une éloquence muette qu'ils sont fatigués. Nous les comprenons, et nous mettons pied à terre dans le village de Nogaï-Kourgane.

Ce ne fut pas sans peine qu'à force de frapper, nous fîmes lever l'aksacale et nous nous procurâmes un gîte. Les habitants de Nogaï-Kourgane avaient célébré le beïram avec autant de piété que ceux de Tachkend, beaucoup de gens étaient gais ou gris, et mes trois tcompagnons trouvèrent avec qui bavarder et faire du apage. Plus raisonnable qu'eux, j'allai me coucher loin du bruit, sous le dôme de feuillage d'un arbre rempli de nids de cigognes. C'était la première fois que je me trouvais en relations intimes avec ces échassiers : ils se conduisirent en voisins turbulents, et m'exaspérèrent par l'espèce de roulement de tambour que leur bec exécute avec une habileté de virtuose. Enfin, la fatigue prend le dessus, mais l'agitation de la veille persiste dans mes rêves.

Tout à coup, j'entends comme des bruits souterrains, je m'éveille en sursaut, je me lève : le sol s'agitait, je cherchais un point d'appui, et ne le trouvant pas, j'éprouvais une sensation étrange. J'assistais pour la première fois de ma vie à un tremblement de terre. Je regardai à ma montre, il était deux heures et quelques minutes du matin. Dans la journée, j'appris que deux maisons de Nogaï-Kourgane s'étaient écroulées, qu'à Tachkend des édifices s'étaient lézardés ou détruits et qu'un certain nombre d'habitants avaient été blessés ou avaient passé du sommeil à la mort.

Les tremblements de terre sont assez fréquents dans l'Asie Centrale, mais généralement ils ne sont pas violents. On cite comme les plus funestes ceux de 1831 et de 1861.

Le mot composé Nogaï-Kourgane signifie : demeure des Tatars Nogaï, et en effet, ce village est peuplé de Tatars habitant des maisons pareilles à celles des Sarthes, c'est-à-dire petites, basses, faites de terre, avec des toits plats et une cour entourée d'un mur d'argile. Les rues par exception, sont larges, droites, plantées de grands arbres, et principalement de saules. Cette colonie fut fondée, il y a trente-cinq ans, par des Tatars qui s'échappèrent de la Sibérie et du pays d'Orembourg pour éviter le service militaire.

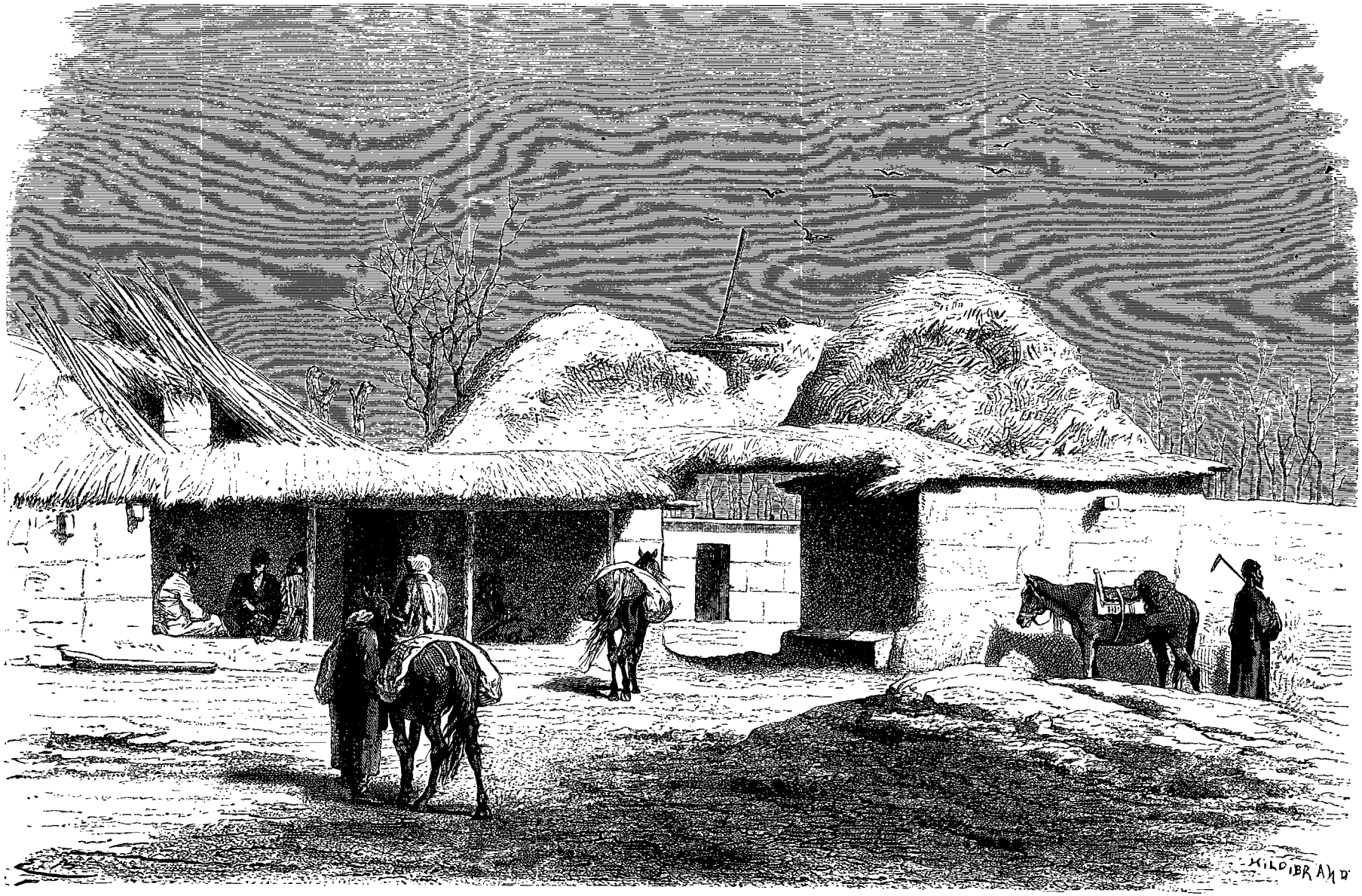
Je crois avoir déjà dit que le Tatar est ingénieux, actif, alerte et tant soit peu fripon. Il remplit en Turkestan le rôle joué par les enfants d'Abraham dans un grand nombre de contrées, celui d'intermédiaire entre deux populations hétérogènes fixées sur le même sol, l'une par droit de conquête, l'autre par droit de naissance. Dans la province du Sir-Daria, les Juifs sont trop méprisés par les Musulmans, et leur délivrance d'un joug honteux est encore trop récente pour que le métier d'intermédiaire entre le Russe et l'indigène leur soit facile, et c'est au Tatare que revient cette importante fonction. Presque tous les domestiques des Russes, les commis, les commissionnaires, les interprètes sont des Tatares.

Fasile, mollah à Tchinaze. — Dessin de E. Metzmacher, d'après l'album de B. Vereschaguine.

Ne demandez aux Tatares ni la franchise, ni la probité, ni la droiture; mais si vous cherchez l'esprit, la vivacité, la sagacité, adressez-vous à eux. Ils respirent aujourd'hui librement dans le Turkestan Russe, mais avant la conquête ils étaient souvent maltraités. Les gens de Nogaï-Kourgane me racontaient qu'il y a quelques années à peine, ils étaient exposés à toutes sortes de malheurs dès que Tachkend et Kokhand entraient en guerre. Pillés par les uns, saccagés par les autres, ils s'entendaient encore appeler, pour toute consolation, chiens de Nogaï, serviteurs des chiens. Cette dernière injure signifiait proprement : anciens sujets des Russes, parce qu'aux yeux des Musulmans, les Russes, comme les Faranguis (Français) et tous les autres chrétiens, sont aussi impurs que les chiens.

Un coteau voisin de Nogaï-Kourgane avait, la veille, attiré mon attention par son profil original. J'allai lui faire une petite visite; en compagnie d'un certain Chakir, grand chasseur de sangliers. Chakir m'apprit

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Caravansérail dans le village de Vieux-Tachkend. — Dessin d'Émile Bayard, d'après l'album de B. Vereschaguine.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

en chemin que cette colline, baignée par la rivière Salare, portait jadis la forteresse de Kichpek, détruite par un conquérant terrible, à une époque déjà très-reculée. A ce fort antique succédèrent sans doute plus tard d'autres constructions, car le sol est rempli de fragments de briques et de poteries comparativement modernes. Chakir me conta qu'un Russe avait fait pratiquer des fouilles sans résultat dans le tertre ; il m'engagea à renouveler l'expérience, dans l'espoir de diriger les travaux, comme il l'avait fait la première fois, mais je ne succombai point à la tentation, quelque amateur des antiquailles que j'aie l'honneur d'être.

Le jour suivant, nous aperçûmes quelques cabanes d'hiver des Kirghises, cabanes de boue ou de roseaux, généralement entourées d'un mur de terre carré, de deux mètres de hauteur, formant une cour où le bétail passe la nuit. Mon album de voyage était encore à peu près vierge, je pensai que le moment était venu d'y jeter quelques dessins, et, suivi de mes compagnons de voyage, j'entrai dans l'une de ces cours, autant pour y croquer des types que pour m'y reposer de la chaleur et y boire du thé. Nous ne trouvâmes que des femmes dans la cabane, tous les hommes fêtaient le second jour du beïram, quelque part dans les environs, autour d'une table bien servie. De toutes les cabanes voisines, les femmes accoururent pour s'abîmer dans la contemplation des *Ourousses* (Russes). Les dames kirghises ne laissent pas d'être aimables quand elles veulent. Ce jour-là, elles furent très-gracieuses, elles nous aidèrent à décharger nos bagages, elles allumèrent le feu, elles préparèrent le thé, peut-être pour faire naître l'occasion de déguster cette liqueur qui leur est si chère.

Cependant la trompette de la renommée avait annoncé au loin notre arrivée dans ce pays perdu. Les hommes, informés de l'arrivée d'un seigneur ourousse, ne tardèrent pas à paraître. Ils étaient quelque peu ivres, pour avoir bu trop de *bouza*[1]. D'abord, ils nous reprochèrent bruyamment d'avoir pris pied à terre chez eux de notre propre autorité, mais je leur distribuai des morceaux de sucre qu'ils croquèrent à belles dents et l'espoir d'avoir leur part de mon thé acheva de les rendre bons princes.

Tant qu'il ne s'agit que de bavarder et de boire du thé, tout fut à souhait, mais dès que je fis courir le crayon sur le papier, mes hôtes changèrent de figure : « Que fais-tu là? Pourquoi écris-tu? Laisse donc tout cela. Tu « écris » ma maison, arrête-toi, je ne veux pas! »

Il me fallut une longue patience, tasse de thé sur tasse de thé, et quelques petits cadeaux pour vaincre l'obstination de ces enfants de la nature. Les moins méfiants devinrent aimables et leur figure rayonna de surprise et de contentement quand ils reconnurent les croquis d'hommes et de choses que je jetais sur le papier. Seulement, ils ne comprenaient rien à la perspective : l'éloignement des objets n'entraînait pas pour eux la réduction des proportions, et si je les avais crus, je les aurais faits souvent plus grands que leur vache, leur tente et tout leur enclos.

Ce qui me donna le plus de tracas ce jour-là, comme plus tard, ce fut le portrait. Les Kirghises ont une sainte horreur de la reproduction de leurs traits. J'avais réussi à faire asseoir un petit vieillard à force de lui promettre de l'eau-de-vie. Tout en témoignant quelque inquiétude, il demeura tranquille sur son siége jusqu'au moment où les Kirghises qui suivaient mon travail commencèrent à louer la ressemblance. Il comprit que je l' « écrivais », et sa frayeur fut sans bornes ; il se leva et je ne pus le faire rasseoir, même en lui offrant de l'argent : « Laisse-moi, je t'en prie, s'écriait-il, va-t'en, je n'ai pas besoin de ton argent. » Plus courageux que tous ses camarades ensemble, un seu homme osa se laisser pourtraire sans cérémonies ; mais à peine étions-nous remontés en selle qu'il courut après moi et me prit à part pour me demander s'il ne lui arriverait aucun malheur. « Un malheur, et pourquoi? — Parce que tu m'as « écrit ».

Il était tard quand nous arrivâmes à Zanguéti, village que l'obscurité m'empêcha de bien observer. Je vis seulement qu'il était grand, qu'il possédait une vaste place, un bazar, une mosquée (avec le tombeau d'un saint vénéré), et que sur ladite place on s'enfonçait jusqu'aux genoux dans la boue, suivant la coutume du Levant. Après avoir rencontré un piquet de Cosaques escortant jusqu'à Tachkend le nouvel ambassadeur de Boukhara auprès de la Russie[1], nous poussâmes plus loin, et la nuit était déjà avancée quand nous fîmes halte auprès d'un campement de Kirghises, au bord de l'eau. Nous ramassâmes quelques broussailles, nous allumâmes un feu joyeux, nous avalâmes une soupe faite de conserves achetées à Tachkend, car les Kirghises n'avaient pas voulu ou n'avaient pu nous fournir de viande. Nos chevaux avaient sous les pieds un fourrage magnifique ; ils furent attachés en rang à des pieux fichés dans la terre ; on mit les bagages en un tas et chacun s'endormit de son mieux à la belle étoile, la tête appuyée sur un paquet, la main sur une arme en cas d'attaque. Rien ne troubla notre sommeil.

## XI

Visite à un campement de Kirghises. — Iski-Tachkend. — Tombeau d'un saint mahométan. — Ruines du Vieux-Tachkend. — Un *aoule* de Kouramas. — Tchinaze.

Le lendemain, nous longeâmes le Tchirtchik, qui coule entre une berge escarpée, haute de vingt à trente mètres et sujette aux éboulements, et une rive en pente douce couverte d'herbes sèches et çà et là d'arbrisseaux rampants. Avant d'arriver à Iski-Tachkend[2], c'est-à-dire à l'emplacement qu'occupait autrefois le

1. Boisson enivrante, faite avec du millet.

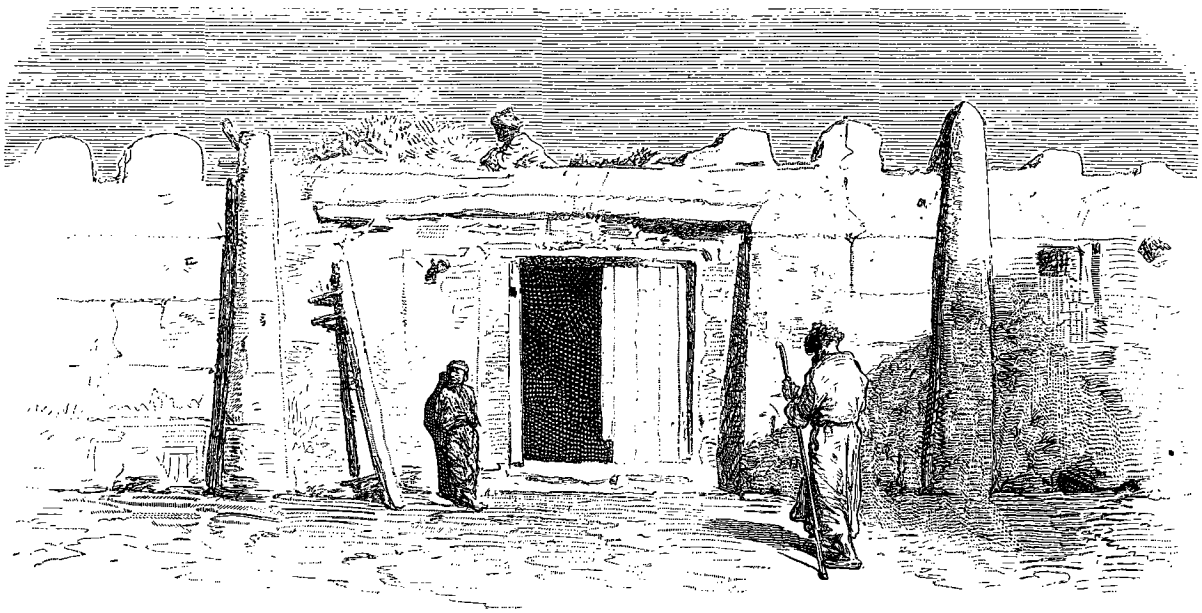
1. L'ambassadeur que j'avais connu à Orembourg avait été disgracié par l'Emir.

2. Le mot turc *iski* signifie Vieux.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Vieux-Tachkend, nous tombâmes sur un grand camp de Kirghises dans lequel il se fit à notre aspect un grand mouvement. Les hommes, les femmes, les divers groupes nous regardèrent d'abord avec des yeux ardents de curiosité, puis s'avancèrent en foule à notre rencontre.

Semblables à ceux de la veille, ces Kirghises ne souhaitaient pas de nous avoir pour voisins; ils nous firent un triste tableau de leur campement; plus loin, disaient-ils, nous trouverions un bien meilleur bivouac, avec de l'eau meilleure et de l'herbe plus savoureuse pour nos chevaux. Ce fut seulement quand ils me virent décidé à ne pas faire un pas de plus qu'ils nous aidèrent à décharger nos bêtes. Mais quelle explosion de curiosité quand la glace fut rompue! Jeunes et vieux, hommes et femmes, nous entouraient, nous examinaient, nous tâtaient du doigt, nous et nos objets. Et qu'est ceci? et qu'est cela? Ma chaise pliante, contenue dans une canne, excita surtout la stupéfaction générale; je la déployai, je la mis d'aplomb, je l'assurai et j'y fis asseoir un énorme Kirghise, aux rires inextinguibles de toute l'assistance. Mon parasol eut ensuite son tour, puis mon revolver et d'autres objets inconnus aux nomades; enfin, je leur distribuai des aiguilles et du tabac à priser[1], en échange de l'*aïran* (lait aigre mélangé d'eau) que nous finîmes par obtenir d'eux. A ces cadeaux, j'ajoutai le thé tout-puissant, et dès lors nous fûmes les meilleurs amis du monde, surtout quand j'eus fait don de quelques morceaux de sucre. Les femmes, n'osant me demander cette dernière et précieuse friandise, employaient des ruses qui ne me trompaient pas : l'une me faisait dire par son marmot qu'elle s'était brûlé profondément la main et que l'*ousta* (docteur) avait conseillé des applications de sucre. Une autre, sachant que j'avais montré aux Kirghises des savons odoriférants, me confiait qu'elle avait mal aux yeux, et que ce même ousta lui avait commandé de se frotter la partie malade avec du savon.



Une maison du village du Vieux-Tachkend. — Dessin d'Émile Bayard, d'après l'album de B. Vereschaguine.

Le soir, je visitai les tentes avec mon interprète, et le même tableau s'offrit partout à mes yeux : le maître tondait ses brebis, la femme faisait cuire son gruau de millet dans une eau mêlée de lait aigre. — En passant, je dirai que cette soupe est détestable, et que l'on n'a même pas ici les moulins primitifs que j'avais vus chez les Kirghises d'Orembourg : les femmes de ce pays ne savent point moudre leur grain, elles le pilent dans des mortiers en bois étroits et profonds, et il faut aux pauvres malheureuses plusieurs heures pour broyer une poignée de millet. — Presque partout je fus reçu avec une grande défiance; on nous disait à brûle-pourpoint : « Vous ne nous connaissez pas, et les gens qui ne se connaissent pas ne se font pas de visite. » Partout aussi je triomphai de la mauvaise volonté des Kirghises par l'offre d'une tasse de thé, mais nulle part on ne sut me renseigner sur l'histoire du Vieux-Tachkend et sur les tumuli que j'avais aperçus dans le voisinage du campement.

Le lendemain matin, nous arrivâmes à Iski-Tachkend, où je me mis aussitôt à dessiner une maisonnette qui avait un certain caractère. Mon interprète fit connaissance avec le propriétaire, bon petit vieillard qui offrit de lui-même de nous conduire à l'emplacement du Vieux-Tachkend, fit seller son cheval, acheva de plumer une énorme grue — et nous partîmes sous sa conduite. Il dirigea d'abord notre course vers un tertre couronné par le tombeau d'un saint musulman qui a beaucoup de crédit dans le pays, mais dont on ignore absolument l'histoire.

Des inscriptions recouvrent le beau marbre de ce

1. Les Kirghises ne prisent pas : ils mettent le tabac entre les lèvres et les dents.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

tombeau : ni mon interprète, ni le vieillard, ni moi, ne pûmes en déchiffrer un traître mot; j'en décalquai une partie pour la soumettre plus tard à quelque savant. Si je me permettais de parler de ce que je ne connais point, je dirais qu'à en juger par le caractère des lettres, ces inscriptions ne sont pas anciennes. Le vieillard pria longtemps devant le saint tombeau, que signale de loin une haute perche portant une espèce de houppe à son sommet; puis il baisa dévotement le marbre, après un respectueux *bata*, salut qui consiste à se tirer la barbe.

Nous ne tardâmes pas à rencontrer de nombreux remblais qui sont les restes apparents de l'ancienne ville. Le vieillard appela mon attention sur l'un d'eux : « Voilà, me dit-il, le monticule qui portait la citadelle de Hakim. » Des briques éparses sont les seuls débris de la cité disparue, et les seuls habitants de ces lieux abandonnés sont les serpents, et surtout les tortues. D'après ce que nous raconta notre guide, le Vieux-Tachkend aurait été une ville florissante et peuplée, que saccagea un conquérant inconnu, on ne sait trop à quelle époque. Elle ne se releva jamais de ce désastre; au contraire, elle dépérit de plus en plus, et ses derniers habitants se transportèrent, il y a trente-cinq ans, dans le Nouveau-Tachkend, à la suite d'éboulements qui obstruèrent les conduites d'eau et les canaux du Salare. Aujourd'hui, un village de trente Sarthes et Kirghises a remplacé la cité qui animait autrefois cette plaine.

Kirghise passeur sur le Sir-Daria, au nouveau Tchinaze.
Dessin de E. Metzmacher, d'après l'album de B. Vereschaguine.

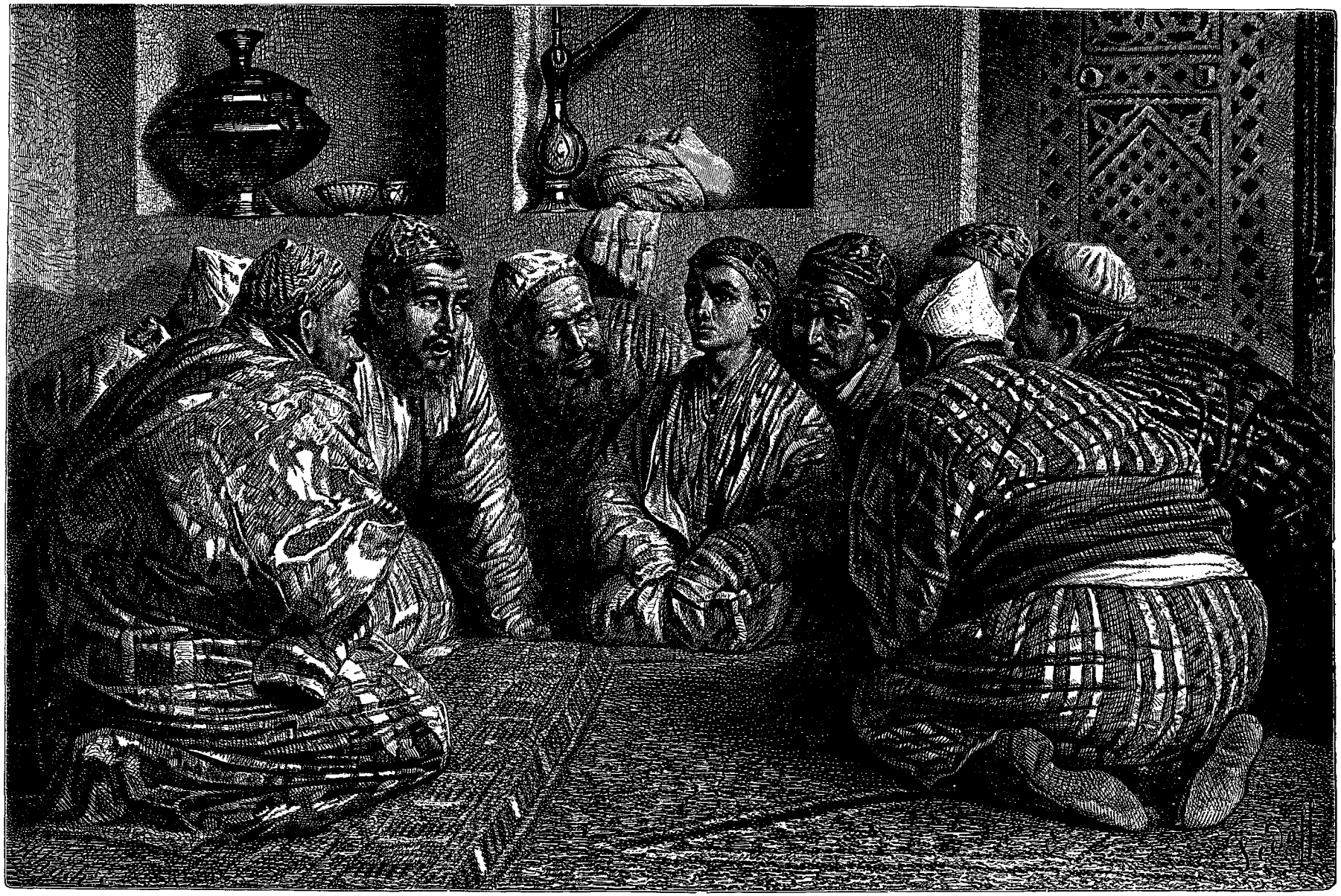
Nous quittâmes Iski-Tachkend dans l'après-midi. J'aperçus à gauche du chemin, à une certaine distance, un grand nombre de monticules élevés, que j'allais inspecter au galop. Ils ont généralement la forme d'un cône tronqué. Le plus haut porte son sommet à trente mètres passés, et de ce sommet on jouit d'une vue magnifique sur tout le pays; c'est comme une immense carte en relief déployée sous les yeux.

La contrée est mamelonnée, elle est à peu près déserte, avec quelques camps de nomades. Çà et là je vois des Kirghises qui labourent avec une mauvaise charrue traînée par des bœufs d'une maigreur affreuse. Les prés sont encore verts, car nous sommes au printemps, mais dans deux ou trois mois tout sera rôti par le soleil. La route est presque toujours animée : il y passe beaucoup de charrettes portant du sel, de l'eau-de-vie et d'autres denrées, des Sarthes à cheval, des *tarantass* menant des officiers de Tachkend à Tchinaze ou *vice versa*.

Plus loin, nos regards furent frappés par des troupeaux de chevaux fort maigres, occupés à réparer sur les pâturages printaniers les longues infortunes et la famine de l'hiver. Nous en conclûmes que nous approchions d'une colonie importante, et en effet nous entrâmes, avec le crépuscule, dans un grand *aouie* (village) établi sur le flanc d'une montagne. J'y parvins après avoir gravi un sentier terriblement escarpé et je m'y trouvai au milieu de Kouramas. Les Kouramas, comme j'ai eu occasion de le dire à propos de Tachkend, sont des Kirghises mélangés de Sarthes. Assis sur une sorte de promontoire, ces philosophes se reposaient des travaux de la journée en crachant sur la route, ce qu'ils avaient l'air de considérer comme une occupation à la fois sérieuse et hygiénique.

Nous soutînmes avec modestie leurs regards curieux, puis nous échangeâmes des compliments, des phrases banales. Enfin nous leur demandâmes à souper. C'est ici que nous connûmes la grandeur de leur hospitalité : ils détalèrent tous sans tambours ni trompettes. En vain nous les poursuivons en leur offrant de l'argent, nul ne répond, nul ne tourne seulement un tantinet la tête, et tous se drapant dans leurs robes de chambre, s'avançant froidement vers leurs demeures; les petits garçons, les fillettes s'enfuient à toutes jambes, comme devant un loup enragé; quand les gamins n'ont pas le temps de se jeter dans une maison, ils se sauvent dans le premier trou venu : toute cachette leur est bonne. Voilà ce que peut la peur de l'*Ourousse* sur les naturels de l'Asie Centrale. Toutefois un certain nombre de garçons bravent l'orage du haut de leurs six à huit ans, et il en est qui poussent l'audace jusqu'à

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Les adorateurs d'un *Batchà* ou danseur. — Dessin de Sedoff, d'après une peinture de B. Vereschaguine.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

nous dire bonjour. Enfin, nous avons l'insigne bonheur de rencontrer une femme qui ose répondre à notre question : « Avez-vous du lait? » par un mot aussi court qu'expressif : *bar*, « il y en a. » Le mari, qui survint, voulait se délivrer de notre présence par des dénégations et des refus ; mais, confiants dans le bienheureux mot *bar*, nous descendîmes de cheval, nous nous installâmes dans la chaumière, et bientôt nous eûmes devant nous du lait aigre, du pain et des beignets.

Arrivés au village, nous fîmes la découverte d'une espèce d'auberge, où l'on nous procura un coq de fort belle apparence. Revenu de sa première surprise, le chantre du jour s'échappa de nos mains. Mais qui peut éviter son sort? « La bête fut grippée, le réveille-matin eut la gorge coupée. » Quand nous eûmes expédié le malheureux volatile, j'offris un thé à mes nombreux visiteurs et au maître de la maison, respectable vieillard à cheveux grisonnants, qui s'appuyait sur un bâton, et comme tout mollah, portait un volumineux turban. La chambre était sale et enfumée, mes invités sentaient la graisse. Le mollah et les hôtes lurent, suivant l'usage, une courte prière, et se tirèrent la barbe, conformément au cérémonial, avant de s'asseoir, de boire gaillardement leur thé et de se livrer à une conversation politique dont la marche des Russes vers Samarcande fit naturellement les principaux frais.

Dans l'après-midi du jour suivant, nous atteignîmes Tchinaze, qui n'est qu'un village, malgré son renom de ville. Il occupe une berge qui domine les roseaux, les marais, les terres vagues d'un ancien lit du Tchirtchik. Laissant la citadelle sur notre gauche, nous traversâmes un petit bazar qui nous parut peu fréquenté, et nous nous arrêtâmes à l'auberge d'un certain Fasile, mollah et commerçant, porteur d'une tête fort caractéristique.

## XII

Le Vieux et le Nouveau Tchinaze. — Palais d'hiver des Cosaques. — Combats de cailles. — Une cure merveilleuse. — Le médecin malgré lui. — Hépatite d'un nouveau genre.

Tchinaze avait une certaine importance avant l'arrivée des Russes, mais un grand nombre de ses habitants, des commerçants surtout, l'ont quitté depuis la conquête pour aller s'établir dans le Nouveau Tchinaze, récemment fondé sur le Tchirtchik, près de son embouchure dans le Sir-Daria.

La prise du Vieux Tchinaze n'a pas coûté de sang aux troupes russes, la garnison ayant renoncé à se défendre. Il me semble qu'en d'autres mains la forteresse aurait pu résister sérieusement : les murs, protégés par un fossé profond, sont solides, percés de meurtrières, fort élevés et crénelés, comme c'est l'habitude en Asie Centrale; enfin, aux angles, de distance en distance, s'élèvent des tourelles. Le Nouveau Tchinaze emploie maintenant aux travaux de sa forteresse et à la construction de ses maisons les briques et autres matériaux à bâtir qui se trouvent dans la citadelle et dans les maisons abandonnées du Vieux Tchinaze.

Le Vieux Tchinaze n'a pas assez d'attraits pour retenir longtemps le voyageur, mais un ouragan violent, mêlé de trombes de poussière et suivi d'une pluie à torrents, nous força d'y achever la journée et d'y passer la nuit. Le lendemain, la route n'était plus qu'une traînée de boue, où passaient des ruisseaux furieux qui allaient se précipiter près de là dans le Tchirtchik. Heureusement la distance est petite entre le Vieux et le Nouveau Tchinaze, autrement nous y aurions perdu nos chevaux. En chemin, nous vîmes des Kirghises sédentaires en train de labourer et de herser. Toute bonne volonté à part, ce ne sont point des cultivateurs modèles : ils se servent de charrues tout à fait primitives, et avant de herser, il leur faut briser les mottes de terre à la bêche. Leur herse est formée d'une planche d'un mètre et demi de longueur sur trente-cinq centimètres de largeur, munie de petites pierres enfoncées dans des trous; comme elle est fort légère, le bouvier monte dessus pour lui donner plus de poids.

En approchant du Nouveau Tchinaze, j'aperçus un grand nombre de soldats russes; les uns se livraient à la passion de la pêche, les autres aux douceurs de la conversation et du far-niente. Le Nouveau Tchinaze n'a pas une physionomie beaucoup plus riante que l'ancien, dont nous conservons un assez triste souvenir : la citadelle est petite, les maisons basses, les arbres rares, ce qui a lieu de surprendre dans le voisinage de deux rivières. Disons tout de suite que la ville est trop élevée au-dessus des deux cours d'eau pour qu'on y établisse facilement des canaux d'irrigation; mais si les jardins et les vergers ne sont possibles dans ce pays qu'avec un arrosement abondant, le saule y croît à merveille, et même il semble tellement indépendant des conditions qui font prospérer les autres arbres qu'on lui donne ici le surnom de « sans conscience ». Sans conscience ou non, aucun arbre n'est à dédaigner dans le Turkestan. Je ne quitterai pas Tchinaze sans lui reconnaître un mérite : les poissons qu'on y pêche dans le Sir, tels qu'esturgeons et silures, sont excellents. Je dois dire aussi qu'il se fait déjà un certain commerce dans son bazar, dont presque tous les commerçants sont des indigènes.

Le lendemain, de bonne heure, nous traversâmes le Tchirtchik dans un bateau en fer. Sur la berge escarpée de cette rivière étroite, j'aperçus des trous profonds, dont je ne compris point l'usage. Plus tard j'ai su que ces trous étaient les palais d'hiver des Cosaques.

« Mais, dis-je au pauvre guerrier, Cosaque lui-même, qui me donnait ce renseignement, ce doit être dur d'habiter en hiver de si tristes demeures!

— C'est dur!

— Et en été, où habitez-vous? sous la tente?

— Non. En plein air.

— En plein air! Et la pluie et le vent?

— La pluie mouille, mais le soleil sèche. »

Mon escorte s'était renforcée : le commandant de

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Tchinaze m'avait donné quatre Cosaques de l'Oural pour me mettre en mesure de parer à toutes les éventualités; il l'avait fait contre ma volonté, j'aurais voulu être plus seul et ne pas effrayer les paisibles habitants des villages par une espèce de déploiement de forces militaires. Un certain B...., officier de bataillon en garnison à Tchinaze, faisait partie de notre petite caravane; Kirghise de naissance, il pouvait m'être à l'occasion d'une grande utilité.

Des deux côtés de la route on apercevait des prairies marécageuses, riches en roseaux que les habitants coupent tous les ans pour les vendre, les brûler ou en couvrir leurs maisons; on voyait aussi beaucoup de champs de trèfle. Cette plante pousse admirablement dans le pays; elle donne cinq récoltes par année : trois dans les terrains paresseux, me disait B.... Çà et là, des cailles effarouchées s'envolaient à notre approche. Les cailles sont très-nombreuses dans cette partie du bassin du Sir; les Sarthes et les Kirghises les élèvent pour en faire des oiseaux de combat.

Les combats de cailles passionnent ici, comme ailleurs, les combats de coqs, et de forts paris s'engagent sur tel ou tel champion. Le maître d'une caille habituée à triompher n'est pas médiocrement fier quand on lui parle de son héros emplumé, le Vainqueur des Vainqueurs. Une caille bien dressée coûte cher : mon compagnon B*** m'assura connaître des propriétaires qui ne donneraient pas un de ces oiseaux pour cinquante *tilla;* or le tilla vaut quatre roubles, et le rouble quatre francs : ce qui met la caille à huit cents francs. — La caille n'est pas le seul volatile qui connaisse l'enivrement du triomphe ou la honte de la défaite, car la perdrix de l'Asie Centrale est aussi élevée à la dignité d'oiseau lutteur.

Je viens de noter que le trèfle réussit admirablement dans le Turkestan Russe : j'en dirai autant du froment, de l'orge, du millet, des pois, du lin, dont on fait de l'huile, mais dont les fils n'ont d'autre emploi que d'allumer le feu. Le riz viendrait également très-bien, mais il faudrait l'arroser souvent : pour cette raison, les rizières n'ont d'importance que dans les endroits où l'on dispose de beaucoup d'eau, par exemple dans la vallée de l'Angrene, à Ilaou et à Chodjend. Le pavot est cultivé comme aliment; on en fait une espèce de soupe, tandis qu'avec les écales on prépare la boisson très-capiteuse dont j'ai déjà parlé, le fameux kouknar, qui réjouit le cœur des vrais croyants. « Mahomet, disent-ils, n'est point partisan des liqueurs fortes, mais aucun passage du Coran ne prohibe nommément le kouknar. » Il est avec le ciel des accommodements. Le vin est défendu aux Musulmans, comment faire pour en boire et garder sa conscience nette? Le mêler simplement de bouza, car le vin coupé de bouza n est plus, à proprement parler, du vin.

Ce jour-là, le lieu de notre halte fut Hodjaguend, gros village peuplé de Sarthes. Quand j'y fis mon entrée, les hommes étaient presque tous aux champs; les femmes se montraient sur le pas de la porte, à la fois heureuses et peureuses, car on ne voit pas tous les jours passer des Ourousses. Quelques-unes se cachaient pour nous regarder, d'autres y mettaient moins de façons, elles nous souriaient et nous criaient : *amane*, *amane* (bonne santé) !

Dans le jardin où je mis pied à terre avant d'avoir choisi une maison, je reçus la visite du chef du village, qui m'aborda avec une défiance marquée. Il me croyait envoyé par le gouvernement russe pour demander raison de quelques méfaits. Quand sa défiance fut passée, il ne me regarda plus qu'avec un étonnement mêlé d'un certain mépris. Que penser, en effet, d'un homme qui voyage sans but palpable, pour s'instruire, voir, apprendre, et non pour trafiquer et gagner? J'eus beau lui retourner mes explications sous toutes les faces, il ne pouvait plus me considérer comme un homme sérieux.

A peine étions-nous installés dans le logement que j'avais pris chez le frère du chef, dans une maison dotée d'une écurie et d'une cour plantée d'arbres, que, suivant l'usage antique et solennel, je fus assiégé par une foule compacte de visiteurs. Après deux ou trois questions sur les environs et sur les routes de Chodjend et de Djizak, il m'arriva de tirer de ma poche la carte de Strouve et de Poltorasky, pour suivre du regard et du doigt les villages et les chemins qu'on me signalait. Je laisse à penser quelles furent la curiosité, la surprise. Et quelle admiration quand je leur nommai les colonies voisines et quand je leur eus assuré qu'avec ce petit morceau de papier je pouvais leur indiquer toutes les villes, tous les villages, toutes les rivières, toutes les montagnes, tous les steppes de la province de Turkestan, et non-seulement de cette province, mais encore du pays de Kokhand et de Boukhara !

En causant de choses et autres, je demandai quelle était la maladie la plus commune dans la contrée. On me répondit que c'était une espèce de fièvre violente, dont on se guérit rarement d'une façon complète. Cette fièvre revient tous les deux ou trois ans, quelquefois à plus bref délai, moins forte, il est vrai, qu'à la première attaque, mais encore assez pour causer des tremblements et abattre pour longtemps la vigueur de celui qui en est atteint.

« Mon fils souffre beaucoup en ce moment, me dit le maître de la maison, et nous ne savons comment le soulager. » Et en parlant ainsi, il me montrait un garçon de quinze à seize ans, aux joues rouges, à l'air bien portant.

Je questionnai cet adolescent. Dès ses premiers mots, je compris que son mal n'était pas des plus dangereux.

« C'est bon, lui dis-je, je connais ta maladie. Dans trois jours tu m'en diras des nouvelles. »

J'avais précisément, et par un grand hasard, le remède indiqué par les symptômes dans ma petite pharmacie de voyage.

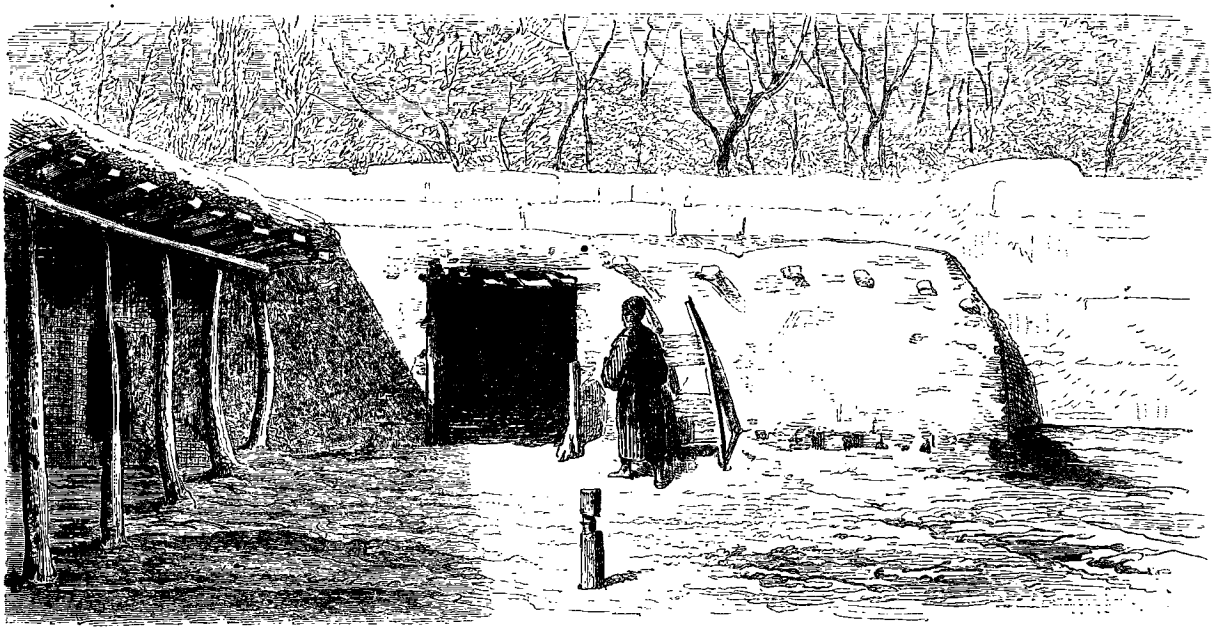
Je reçus des remercîments, mais ces bonnes paroles

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

respiraient beaucoup de méfiance : la maladie était opiniâtre, elle durait depuis quatre mois, elle avait résisté à tous les traitements. Ne voilà-t-il pas que le patient, dès le lendemain, se sent beaucoup mieux, et que le surlendemain il est guéri! Cette grande nouvelle court dans le village et dans les environs comme une traînée de poudre : de tous côtés on vient me demander des consultations et des remèdes. Pour mon malheur, ma seconde cure fut un cas merveilleux. On me mit, malgré moi, dans les mains un garçon de dix-huit ans, d'une physionomie agréable; vers quinze ans, il avait cessé de grandir, son corps s'était déjeté et courbé, et depuis lors il souffrait d'oppressions et de douleurs d'estomac très-fortes, avec exacerbations périodiques.

Un plus savant que moi y aurait perdu son latin; je fis part de mon ignorance au père de l'infortuné; j'ajoutai qu'à tout événement le pauvre garçon pourrait bien boire quelques gouttes d'une préparation stomacale dont j'avais une fiole dans ma pharmacie : « Si ces gouttes ne lui font pas de bien, dis-je, elles ne lui feront point de mal. » Le malade but donc quelques gouttes des plus inoffensives, et voyez le miracle! il se déclara soulagé. Que ne peut l'imagination? Ni moi, ni mon remède, n'étions sûrement pour rien dans sa guérison apparente ou réelle.

J'étais classé : du soir au matin, je devins le « Médecin malgré lui, » et je me vis à la tête d'une superbe réputation de praticien infaillible. Chaque jour on me soumettait de nouveaux malades. J'en étais furieux et humilié, mais je n'osais refuser, et quelque ignorant que je fusse, j'aurais frémi de les renvoyer à mon collègue indigène, à l'ousta qui, de l'aveu du peuple lui même, n'est qu'un charlatan rapace. Souvent je criais:



Cour de ma maison à Hodjaguend. — Dessin d'Émile Bayard, d'après l'album de B. Vereschaguine.

« Allez au diable, je ne connais rien à votre maladie! » On ne me croyait pas, et l'on me répondait : « Nous avons entendu dire que ta médecine guérit beaucoup de monde. » Bon gré mal gré, il me fallait faire une ordonnance.

Le jour n'était pas encore levé que A*** N*** m'appelait : « Eh! docteur, debout! Il y a foule à votre porte. On demande l'ousta russe à cor et à cris! » En effet, ma clientèle était nombreuse autant que matinale : c'étaient des fiévreux, des rhumatisants. — Si peu docteur que je sois, j'ai soulagé beaucoup de ces derniers par l'hydrothérapie, — des patients qu'on m'amenait sur des civières, des malades qui me réclamaient à domicile, souvent dans des villages éloignés.

Le mercure joue un grand rôle dans la thérapeutique de l'Asie Centrale. Je vis un jour, dans un village voisin de ma résidence, un misérable garçon de douze à treize ans que je n'oublierai jamais. On me l'apportait à bras, enveloppé de ouate et roulé dans des chiffons; son visage était aussi blanc que la neige la plus pure, mais tellement enflé que les yeux, le nez et la bouche se distinguaient à peine : de l'œil on ne voyait qu'une fente chassieuse, du nez qu'une pointe, de la bouche qu'un petit trou; ses dents étaient molles et branlantes, sa tête était couverte de croûtes et son corps d'ulcères. Il ne remuait pas, il ne mangeait pas, il ne parlait plus.

« Nous te l'amenons, tous les docteurs l'ont traité.

— Et aucun ne l'a guéri. Je le vois bien. Que lui ont-ils donné?

— Du mercure.

— Beaucoup?

— Oh! oui, beaucoup.

— Pouvez-vous permettre à des ânes bâtés comme vos ousta de maltraiter de la sorte un de vos enfants?

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

La principale rue à Hodjaguend. — Dessin d'Émile Bayard, d'après l'album de B. Vereschaguine.

© 2007 Lyon Éditions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

— Que voulez-vous que je fasse? Nous sommes de pauvres ignorants. Nous devinons qu'on nous trompe, mais nous espérons toujours; nous adorons notre enfant, et ce qu'on nous dit d'essayer, nous l'essayons. »

Hélas! le docteur infaillible dont je raconte en ce moment les grandeurs n'a point guéri ce petit martyr.

Pendant les quelques jours que j'ai consacrés à contre-cœur à l'exercice de la médecine dans cette contrée, j'ai remarqué qu'un fort grand nombre d'habitants portent des marques de petite vérole; beaucoup d'entre eux sont aussi atteints de dartres et autres maladies de peau. Pour guérir les affections de ce genre, les ousta enduisent de suie la partie malade, et il est fort drôle de voir se promener dans les rues des individus dont la moitié de la figure est noire et l'autre blanche.

J'ai avoué en toute sincérité combien mon ignorance en médecine est grande, mais je ne veux pas quitter ce sujet sans montrer, au moins par un exemple, que celle des ousta est plus grande encore. Je vis un jour arriver chez moi, d'un aoule voisin, une vieille femme assez ridicule; elle se plaignait de beaucoup souffrir. Voici quelle était la cause de sa maladie, une hépatite. De l'avis du médecin du lieu, les vers faisaient en elle un affreux ravage : ils lui avaient mangé la luette, et ils avaient commencé à se repaître de son foie. La preuve, disait le savant docteur, c'est qu'elle avait de la peine à parler et à crier, et qu'elle ressentait des serrements de gorge et de poitrine.

Propriétaire sarthe de ma maison à Hodjaguend.
Dessin de E. Metzmacher, d'après l'album de B. Vereschaguine.

## XIII.

Hodjaguend. — Description du village. — L'aksacale et le kazi. Un moulin indigène. — Départ pour Bouka.

Je ne sais si j'ai dit que je m'étais fixé à Hodjaguend pour y étudier à loisir les mœurs des habitants du pays.

Hodjaguend est situé à une centaine de pas du fleuve. La maison que j'y habite borde un canal aux berges escarpées, large et peu profond; ce canal arrose des champs et fait mouvoir des moulins avant de tomber dans le Sir-Daria; il est bordé d'arbres, avec une ligne de maisons de chaque côté, et il forme la plus belle rue de tout le bourg.

Le principal avantage de cette rue, c'est la présence de l'une des deux seules boutiques que possède le village : boutique devant laquelle on se rassemble chaque jour, le soir, après le travail, pour bavarder de choses et autres, apprendre ou colporter les nouvelles, jouir de la compagnie, prendre le frais et jouer à un jeu qui ressemble assez à notre jeu de dames; on trace avec une petite baguette une espèce de damier sur le sol, et l'on fait mouvoir de petites pierres grises ou rouges suivant certaines règles. J'y ai quelquefois joué, et toujours perdu, cela va sans dire, à la grande satisfaction du public.

Les jours où il y a bazar à Tchinaze, la fameuse boutique de la rue du Canal est plus visitée que jamais. Ceux qui viennent du bazar arrivent tous avec une provision de nouvelles, car il y a sur la place de Tchinaze plus de mauvais commérages que de bonnes marchandises; on s'en donne à cœur joie, et les sujets de conversation ne tarissent pas. On parle de tout, de la question politique de l'endroit ou du moment, aussi bien que des petites aventures les plus insignifiantes.

Dans ce pays, non-seulement les villes, mais encore les villages, ont chaque semaine leur jour de foire; telle ville, tel village a le lundi, comme c'est le cas pour Hodjaguend, tel autre le mardi, ainsi de suite. Il y a donc comme un roulement hebdomadaire, et les paysans peuvent vendre, acheter, cancaner toutes les fois qu'il leur en prend l'envie.

Hodjaguend n'a d'autres jardins que ceux de la rue qui accompagne les deux rives du canal. Toutes les autres rues ne sont que des ruelles obscures, étroites, sales, impraticables en temps de pluie, et composées de piteuses masures en terre, sans cour et sans jardin.

Non loin de ma demeure s'élève une mosquée qui n'a rien de remarquable. J'observe qu'elle est pleine,

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

soir et matin, de paysans accomplissant le *namaz*, mais que beaucoup de citadins sont tièdes à l'endroit de leurs devoirs religieux : les plus assidus parmi eux sont les personnes d'un âge mûr et les vieillards.

La commune est gouvernée patriarcalement par l'aksacale, qui fait fonction de maire, et par le *hazi*, personnage religieux exerçant à peu près les fonctions de juge. Ni l'un ni l'autre ne puisent leurs droits dans l'élection, et généralement leurs pouvoirs sont héréditaires. Mon ami Taché, l'aksacale de Hodjaguend, a succédé à son père, lequel père avait succédé à l'auteur de ses jours, et ainsi de suite en très-long ordre.

Ce régime est un régime patriarcal dans toute l'acception du mot. Juge et maire se partagent en frères l'administration, je veux dire la mise au pillage des communes qui s'honorent d'être gouvernées par eux, et j'ai toujours entendu dire qu'il en est peu d'assez honorables pour refuser un présent et rendre la justice avec impartialité.

Le nouveau système établi par les Russes, et qui consiste à nommer les fonctionnaires au choix, ne sera peut-être pas du goût des aksacales et des kazi, mais le menu peuple ne sera pas fâché de le voir appliquer.

Je rencontrai à Hodjaguend les difficultés que j'ai déjà signalées à propos des types dont je comptais remplir mon album. Impossible de prendre des croquis, ou au moins cent fois plus malaisé que je ne l'aurais cru. Dès que je tentais de jeter sur le papier quelques coups de crayon, dès que, par exemple, je voulais dessiner la tête d'un jeune garçon, les parents s'effrayaient; malgré moi ma page restait blanche. C'est au point que les pères de famille cessèrent de venir dans ma cour, et même poussèrent la précaution jusqu'à éviter de se tenir sur mon passage. J'ai su plus tard quel bruit on avait fait courir. On avait dit que tous les enfants que j'*écrivais* allaient être pris pour le service militaire.

Quand je m'arrêtais un instant dans la rue pour dessiner un type, un objet, un rien quelquefois, j'étais aussitôt entouré d'une foule nombreuse qui n'épargnait pas sa bruyante admiration pour le savoir-faire de l'Ourousse. Mais si, après avoir pris le croquis d'une chaumière, je passais à une seconde, puis à une troisième, cette admiration naïve faisait place à une terreur presque indignée, et l'on ne parlait plus de moi que comme du « monsieur qui fait le recensement des chaumières sans pitié pour le pauvre monde. »

Je voyais des gens tellement terrifiés à l'idée d'être *écrits* sur mon album qu'ils traversaient en toute hâte, et même en courant, l'endroit où je dessinais; des gamins, empêtrés dans leurs robes de chambre, fuyaient à toutes jambes devant moi, en criant qu'ils ne voulaient point être sur le cahier.

Taché, aksacale sarthe du village de Hodjaguend.
Dessin de E. Metzmacher, d'après l'album de B. Vereschaguine.

Sous d'autres rapports, les Hodjaguendiens étaient charmants pour moi; tout Sarthe qui m'avait dit deux mots par hasard devenait mon ami; il m'envoyait de loin son « *amane* » ou son « *selam alikhoum;* » il me serrait la main et me frappait cordialement sur l'épaule. Les femmes elles-mêmes devenaient de moins en moins sauvages ; et si les jeunes filles continuaient à se voiler et à fuir à mon approche, les matrones cessaient de se couvrir le visage à ma vue, et beaucoup se laissaient aller à me saluer.

Est-il nécessaire de dire que l'industrie est très-peu développée dans ce pays barbare, et qu'on se sert ici de procédés et d'outils que je qualifierai d'antédiluviens ? Je suis voisin d'un petit moulin mis en branle par les eaux du canal. Ce moulin sert à la décortication du riz; deux grosses pièces de bois, cerclées de fer et armées de lames tranchantes, s'élèvent et s'abaissent alternativement; ces deux pièces de bois, ces pilons, pour mieux dire, sont mis en mouvement par un arbre de couche que fait tourner une roue à palettes; ils frappent sur les grains que contient un trou creusé dans le sol et flanqué d'une espèce de revêtement en joncs.

Le meunier moud si bien son riz, il le nettoie tellement que de quatre *batmanes*, c'est-à-dire environ cent soixante-trois kilogrammes de riz non moulu, il ne lui reste à la fin de ses opérations qu'environ quatre-vingts kilogrammes, à moins que le grain ne provienne de terres abondamment arrosées, car dans ce

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

cas le riz est plus fort et rend plus après la mouture et le nettoyage. Il faut toute une journée pour moudre quatre batmanes.

Le meunier, on le voit à l'installation primitive de son moulin et à la rapidité de son travail, n'est pas un industriel de premier mérite, mais son métier n'est point mauvais. Comme les moulins sont rares dans le pays, on vient de fort loin lui porter du riz à décortiquer. Pour son bénéfice, il retient le seizième de la mouture.

Mes autres voisins, des charrons, ne sont pas non plus de première force dans leur art. Pour courber les jantes d'une roue, ils se mettent à dix et travaillent comme des démons pendant toute la journée.

On trouve autour d'Hodjaguend un assez grand nombre de villages peuplés de Hodjis, gens qui prétendent descendre de saints musulmans. Les Hodjis vivent beaucoup plus pauvrement que les Sarthes, non qu'ils soient dans des conditions plus mauvaises, mais, comme beaucoup de saints, ils sont d'une paresse étonnante. Je visitai à plusieurs reprises un de ces villages, situé tout près de Chodjend, sur le fleuve, et entouré de remparts où s'ouvrent de hautes portes. La population en est affable et bienveillante : si elle ne m'a jamais offert un morceau de pain, c'est qu'elle ne cultive point le sol, comme aussi elle ne paye point d'impôts et semble disposée à ne point en payer à l'avenir, au grand désespoir de l'aksacale de Hodjaguend, qui a plusieurs villages de Hodjis sous son administration. Ces gens-là se considèrent comme des grands seigneurs, en vertu de leur prétendue origine religieuse. Ils traduisent en russe leur nom de Hodja (pluriel Hodjis) par le mot *pop*, qui veut dire pope, prêtre, et je ne pouvais m'empêcher de rire quand j'entendais un Hodja répondre fièrement à la question « qui es-tu? » par un solennel : « je suis prêtre. »

J'ai dit qu'ils ne m'avaient jamais offert un morceau de pain, et c'est la vérité ; mais, en revanche, ils m'ont souvent donné ou procuré des canards : trop orgueilleux pour travailler, trop fainéants pour labourer, semer et récolter, ils sont très-habiles à chasser le canard à l'aide de vautours, en guise de faucons.

Pendant mon séjour à Hodjaguend, j'eus le plaisir de voir arriver chez moi un officier russe en garnison à Tchinaze, officier qui sert depuis plusieurs années dans la contrée, qui en connaît parfaitement les habitants, et qui me donna quelques conseils fort utiles.

Il avait habité le village de Bouka, il y avait lié connaissance avec l'aksacale et avec un notable fort honnête; il me persuada d'aller m'y fixer pour quelque temps. Quand je me fus décidé à ce changement de résidence, il me donna, avec une complaisance toute gracieuse, des lettres de recommandation très-obligeantes pour ces deux personnes.

Bakiche, mon guide de Hodjaguend à Bouka.
Dessin de E. Metzmacher, d'après l'album de B. Vereschaguine.

Il ne borna pas là ses bienveillantes attentions. Il m'engagea à suivre la rive droite du Sir-Daria, comme étant plus sûre et plus peuplée que l'autre ; enfin, ce qui était surtout précieux, il me fournit pour guide son propre *djiguite* (espèce de laquais), un Kirghise du nom de Bakiche, et le chargea, non-seulement de veiller à ma sécurité et à m'obéir en toutes choses, mais plus spécialement de m'aider à traverser les eaux débordées de l'Angrene.

Je ne pris point congé de mon propriétaire sans envoyer aux femmes de la maison de petits cadeaux : mouchoirs aux couleurs voyantes, savons odoriférants, miroirs, etc.

Sortis d'Hodjaguend, nous entrons dans le steppe : à droite, près de nous, coule le Sir-Daria ; à gauche, nous apercevons quelques villages et un tertre fort élevé que j'avais visité quelques jours auparavant : tertre en partie couvert de buissons et renfermant des os et de la poterie.

Traduit par Mme et M. Ernest Le Barbier.

(*La suite à la prochaine livraison.*)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Mon passage de l'Angrene. — Dessin d'Émile Bayard, d'après l'album de B. Vereschaguine.

# VOYAGE DANS L'ASIE CENTRALE,

PAR M. BASILE VERESCHAGUINE[1].

## D'OREMBOURG A SAMARCANDE.

1867-1868. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

### XIII (suite).

Tchilguichine. — Nous nous égarons. — Un village de Tamintzis. — Traversée d'un torrent. — Hanka.

Les gens du pays racontent diverses légendes à propos de ce monticule : les uns m'ont dit que c'était un ancien champ de bataille et le séjour d'une race de héros ; d'autres qu'il était autrefois environné de maisons et de jardins, mais une espèce de ver qui rongeait et détruisait tout sur son passage força les habitants à se rapprocher du Sir et à fonder un nouveau village, qui serait précisément celui de Hodjaguend, dont le peuplement remonterait à trois générations.

Un jour, l'aksacale de Hodjaguend s'était mis à me raconter une légende relative à cette colline : il s'agissait, je crois, d'un calife. Malheureusement, l'honorable maire s'aperçut que je notais ses paroles sur mon carnet : il rougit, il se tut, et je ne saurai jamais ce que faisait le calife sur le coteau de l'ancien Hodjaguend.

Le Sir, que nous longeons, est bordé de champs de roseaux où les faisans font entendre leurs cris, et d'où s'envolent des oies sauvages. A*** N*** et Bakiche, qui se croient des Nemrods, tirent sur ces grands volatiles, l'un avec un fusil à pierre à deux coups, l'autre avec une canardière d'une longueur démesurée. Ni les oies ni les faisans n'y perdent une plume.

La vallée que nous remontons est assez cultivée : ce que j'y remarque surtout, ce sont des champs d'orge, des pâturages d'une richesse et d'une verdure admirables, et des champs de pavots sauvages du rouge le plus éclatant.

Bientôt nous voyons se dessiner distinctement les rives élevées de l'Angrene, petite rivière qui se jette tout près d'ici dans le Sir-Daria. L'Angrene, et comme elle toutes les rivières de cette partie de l'Asie Centrale, n'existent pour ainsi dire pas en été, et en général quand il ne pleut pas ou qu'il ne pleut guère. C'est au point qu'on dit proverbialement de beaucoup

1. Suite. — Voy. p. 193, 309 et 225.



© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

d'entre elles que les poules y passent à gué à l'entrée de l'automne. Mais au printemps, quand tombent les pluies, quand fondent les neiges de la montagne, la scène change : les rivières gonflent alors tellement qu'il devient souvent impossible et qu'il est toujours dangereux de les traverser. Or, nous avions l'une de ces rivières à franchir le lendemain, l'Angrene précisément.

Sur les indications de Bakiche, nous quitâmes les bords de la rivière quand nous ne fûmes plus qu'à cinq ou six kilomètres de Chotjend, et nous prîmes à gauche, par d'étroits sentiers à peine marqués, où nous fîmes lever des canards en grand nombre, canards qui, je n'ai pas besoin de le dire, évitèrent sans peine les balles de nos compagnons, les deux chasseurs dévorants. Je n'ai pas besoin non plus de dire que A*** N*** Œil de Faucon était sûr de n'avoir pas tiré à blanc, mais ses victimes étaient allées mourir dans les fourrés de roseaux.

Je ne tardai pas à voir poindre des ruines qui de loin formaient une masse compacte, et qui se divisèrent insensiblement, à mesure que nous approchâmes, en groupes distincts les uns des autres. Enfin, nous reconnûmes les débris d'une ancienne place forte qui devait avoir eu une certaine importance, mais dont Bakiche ne sut point même me dire le nom. Grâce à un Kirghise nomade d'un grand campement voisin, j'appris que ces ruines étaient celles de l'ancienne Tchilguichine, qu'un gouverneur avait fortifiée autrefois pour résister aux attaques des brigands. Les canaux qui servaient à l'approvisionner d'eau existent encore, mais ils sont à sec. Peu familiarisé avec la prononciation kirghise, je ne savais trop si le site que j'avais entendu nommer Tchilguichine ne s'appellerait pas plutôt Tchinéguichine ou Tchinéguiséhane : j'obligeai donc mon informateur à répéter plusieurs fois le nom, jusqu'à ce qu'il m'eût bien montré ses dents blanches, qui, pour le dire en passant, ne seyaient pas mal à sa figure presque aussi noire que du charbon.

Le camp de Kirghises, vers lequel mon interlocuteur ramenait quelques chèvres égarées, formait un cercle régulier de tentes misérables, faites de roseaux et recouvertes de vieux feutres troués ; des coqs et des poules étaient perchés sur le sommet de ces tentes ; devant les portes étaient les femmes occupées à traire leurs vaches et leurs chèvres.

Il commençait à faire sombre quand nous reprîmes notre route ; la nuit nous trouva dans des sentiers vagues, mal connus de notre guide, au milieu d'herbes si hautes qu'elles dépassaient le ventre de nos chevaux. Bakiche entonna une chanson mélancolique, longue et monotone comme les steppes ; elle me charma cependant. Quand le chanteur s'arrêta, il regarda autour de lui, autant que le lui permettait la nuit noire, et il reconnut que nous étions égarés. Tout à coup nous arrivâmes devant une petite rivière, mais cette rivière n'était point l'Angrene, que nous devions forcément traverser. Malgré l'obscurité, nous y poussâmes nos chevaux à la recherche d'un gué, mais nos montures furent soulevées par l'eau et obligées de nager ; elles burent plus que leur soif, et nous ne trouvâmes point le passage. Incapable de franchir la rivière, nous en suivions la rive, quand un nouvel obstacle nous arrêta : un canal creusé à une telle profondeur que je frémis à la seule idée d'y descendre par un temps si noir. Notre traversée réussit pourtant. Les chevaux eurent peur, quelques-uns glissèrent ou tombèrent, mais nous n'eûmes point de malheur à déplorer.

Une vieille paysanne sarthe. — Dessin de E. Metzmacher, d'après l'album de B. Vereschaguine.

Je tremblais sur le sort de mes bagages, car ils se trouvaient maintenant je ne savais où : nos gens avaient en effet continué à cheminer pendant que je m'attardais à Tchilguichine. Nous eûmes beau appeler de toute la force de nos poumons, « nous ne voyions que la nuit, nous n'entendions que le silence. » La route qui, suivant Bakiche, était à deux pas de nous, était introuvable ; nous marchions de contre-temps en contre-temps, et je pensais avec inquiétude qu'il nous faudrait coucher à la belle étoile, sur une terre trempée, quand tout à coup une lumière perça l'ombre épaisse qui nous environnait depuis quelques heures. Cette lumière venait de la tente solitaire d'un Kirghise

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

qui nous indiqua la route à suivre pour atteindre un grand village des bords de l'Angrene.

Nos tribulations étaient à leur terme : nous arrivâmes sans encombre au village, et, comme un bonheur ne vient jamais seul, nous y rotrouvâmes nos compagnons de voyage, qui avaient eu la prévenance et la prévoyance de nous préparer le souper et le thé. Je leur reprochai de ne pas avoir répondu aux coups de fusil que nous avions tirés pour leur donner avis de l'endroit où nous étions.

« Mais, dis-je, peut-être ne nous avez-vous point entendus?

— Si, me répondit le Cosaque Alexis, nous vous avons fort bien entendus.

— Vraiment! Et alors pourquoi n'avez-vous point répondu?

— Ignorez-vous que les cartouches appartiennent à la Couronne? Nous n'avons point le droit de les brûler inutilement. »

Le village qui nous avait sauvés d'une nuit en plein air était une colonie de Tamintzis, peuplade agricole qu'on rencontre surtout entre Tachend, Tchinaze et Chodjend. D'après leurs légendes, ils vinrent autrefois de l'Occident pour faire la guerre dans cette contrée de l'Asie Centrale, et la guerre achevée, ils se fixèrent au sol. Ils sont bien loin d'avoir le type kirghise, et pour ma part je les crois fortement mélangés de Sarthes.

Notre arrivée mit tout le village sens dessus dessous, et comme toujours nous fûmes encombrés de visiteurs. Comme toujours aussi l'admiration n'eut plus de bornes quand on déballa mes bagages. Il fallut absolument tout leur montrer, tout leur expliquer, et ce furent des cris de surprise poussés sur tous les tons : l'un faisait claquer sa langue avec rapidité, puis, comme

Tombeau d'un saint, près de Hodjaguend. — Dessin d'Émile Bayard, d'après l'album de B. Vereschaguine.

paralysé par la stupéfaction, il ralentissait insensiblement son petit exercice ; un autre ouvrait les yeux d'une aune ; un troisième répétait en traînant les syllabes : *Pa, pa, pa!* un autre se dandinait d'une manière originale ; un autre enfin, muet d'étonnement, restait immobile, puis tout à coup il se secouait brusquement, comme une personne qui chercherait à échapper au pouvoir d'un magicien.

Et comment ne pas tomber de surprise en surprise? Quelle chose merveilleuse que ce couteau à plusieurs lames qui se ferme! Et ce *kitchkine-miltiké* (petit fusil), c'est-à-dire ce revolver de poche, dont je suis sûr que les Tamintzis parlent encore dans leurs veillées!

Le fameux Angrene, que nous cherchons depuis si longtemps, coule au pied même du village. On nous promet de nous le faire traverser en *sala* le lendemain matin. — Le sala est un petit radeau fait de roseaux.

« Ne craignez rien, me répétait-on, notre sala est en bon état, et nous sommes en mesure de vous mener vivement de l'autre côté de l'Angrene. »

L'heure venue, quand j'examinai ce sala tant vanté, j'eus froid jusqu'aux os : il se composait de quelques gerbes de roseaux aussi mal liées ensemble que possible. Je fis acheter des joncs de renfort, on consolida le sala avec toutes les cordes que je pus fournir, enfin la frêle machine fut agrandie, épaissie et plus solidement agencée.

Le courant était violent, la traversée dangereuse ; tout le village s'était porté sur la rive pour assister au spectacle que lui offraient l'Ourousse et sa suite.

D'abord deux Kirghises s'aventurèrent dans le torrent, chacun avec un cheval ; leurs montures perdirent pied et furent entraînées par le courant avec une rapidité vertigineuse, mais les Kirghises étaient en simple culotte courte, ils nageaient bien et ne manquaient pas de sang-froid. Se tenant d'une main à la crinière, de

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

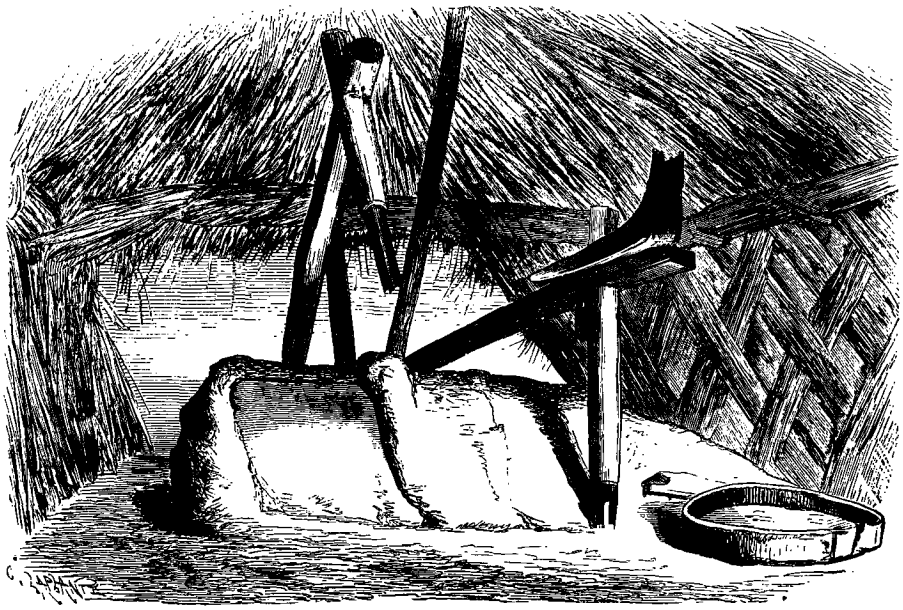
l'autre à la bride, ils dirigèrent avec adresse et bonheur leurs bêtes effarées vers la rive gauche de l'Angrene et ils abordèrent à soixante mètres à peine au-dessous du point de départ. L'épreuve était décisive : les chevaux pouvaient traverser la rivière.

A peine arrivés tout tremblants sur la berge, les chevaux furent obligés de repasser la rivière; ils reniflaient, tremblaient de tous leurs membres et regardaient l'eau avec une frayeur visible, mais on ne leur laissa pas le temps de se reconnaître, on leur attacha à la queue le radeau, et vogue la nacelle qui porte les bagages de l'Ourousse! Deux hommes nageaient à la tête des chevaux, cinq autour du radeau; les bêtes soufflaient au milieu du torrent, tout le monde était silencieux sur le rivage. On n'entendait que le reniflement des chevaux, impatients de sortir de l'eau et fatigués de leurs efforts. Moi, du rivage, je suivais des yeux mes bagages avec une tendresse inquiète.

Cependant la sala volait sur l'eau, emportée par un formidable courant; elle approcha de la rive opposée et les gens qui la montaient réussirent à se cramponner au bord quand je croyais déjà tout espoir perdu, tant l'eau était furieuse.

Le radeau nous revint à vide, et avec des chevaux moins fatigués je passai à mon tour l'Angrene avec le reste de mes bagages. Les pauvres Kirghises étaient à demi morts de froid, ils auraient voulu de l'eau-de-vie, mais je ne pus leur offrir que du thé.

De la rive droite de l'Angrene, au point où nous l'avions franchie jusqu'à Bouka, la distance est seulement de seize verstes (dix-sept kilomètres) ou de deux *tacha* — le tacha est une mesure usitée dans le pays depuis les dernières guerres entre Khokand et la Boukharie ; auparavant les distances se mesuraient à l'heure ou à la journée de marche : aujourd'hui on commence à se familiariser avec la verste.



Intérieur de moulin. — Dessin d'Emile Bayard, d'après l'album de B. Vereschaguine.

Nous traversions des champs et des prairies, nous occupant, à dire vrai, très-peu du sentier et marchant simplement devant nous. — A l'horizon se profilaient des mamelons dont Bakiche me donnait les noms : Ak-Toubé ou Montagne Blanche; Koké-Toubé ou Montagne Verte; Hanka, le plus élevé de tous.

Des campagnes où nous chevauchions la colline d'Hanka avait un aspect grandiose, et je voulus lui rendre visite. En route, Bakiche et moi nous nous arrêtâmes, pour prendre un peu de lait caillé, dans un camp de Kirghises d'une apparence très-misérable. J'entrai dans une tente, et je fus assez indiscret pour tout examiner, tout fouiller, ouvrir même les sacs et défaire les paquets. Je fus puni de ma curiosité et de mon effronterie, car je ne rencontrai rien de curieux, pas même un métier à filer le coton, que la maîtresse de la kibitka eut la complaisance de faire manœuvrer devant moi. En partant, je remerciai la bonne femme par le don d'un mouchoir de couleur rouge vif, objet peut-être fort convoité par sa fille, qui, pour le dire en passant, resta tout le temps de ma visite roulée dans une couverture et comme ensevelie sous des paquets, ne me laissant deviner sa présence que par le bruit d'une respiration irrégulière, tant était grande la peur que j'inspirais quelquefois aux jeunes filles kirghises.

Autour du coteau de Hanka étaient disséminés une foule de monticules beaucoup moins élevés, recouverts d'herbes, et tous absolument sans aucune espèce de construction, à l'exception d'un seul, sur lequel se montrait la tombe isolée d'un *aoulié* (saint), appelant de loin les regards par une haute perche au sommet de laquelle flottait un lambeau d'étoffe. Je crois que Hanka fut le site d'une ville importante dont la forteresse couronnait sans doute le sommet de la grande colline

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

autour de laquelle sont groupés les petits mamelons ; et, en effet, la cime de cette colline se fait remarquer par sa forme presque carrée et par ses bords escarpés et unis. Suivant mon habitude, je recherchai avec passion les débris épars sur le sol ou légèrement enfouis près de la surface, et je trouvai des tessons de poterie et des briques cuites : celles-ci ne servant dans l'Asie Centrale qu'à la construction des édifices importants, j'en conclus qu'il y eut, à une époque à moi inconnue, une cité quelconque sur les tertres de Hanka.

Je mis dans mes recherches une si longue persévérance que Bakiche, voyant le jour tomber, donnait des signes non équivoques d'impatience. Le soleil était déjà couché quand nous reprîmes l'étrier. Nous longeâmes une rivière dont l'eau transparente nous laissait voir de beaux brochets ; sur notre passage s'envolaient à chaque instant des bécasses. Bakiche voulut les régaler d'un coup de fusil, et en tirant il fit lever une nuée de canards qui barbottaient dans les roseaux du lac d'où sort la rivière. Plus loin, nous rencontrâmes d'autres lacs également bordés de roseaux et peuplés aussi de bandes de canards. Bakiche et A*** N*** chassèrent longtemps dans le tas, ils ne tuèrent rien et continuèrent à se considérer comme de grands tireurs.

Un moulin, à Hodjaguend. — Dessin d'Emile Bayard, d'après l'album de B. Vereschaguine.

Quand nous arrivâmes à Bouka, la nuit était fort avancée; l'obscurité nous permit à peine de distinguer les jardins au milieu desquels nous passâmes pour arriver sur la place où se tient le marché hebdomadaire de lundi.

## XIV

Arrivée à Bouka. — Le biï et l'aksacale. — Description de Bouka. — Une pêche à la nasse. — Le marché de Aouka. — Le douvane encenseur. — Un savant ornithologue. — Bruits de guerre. — Départ de Bouka.

De rues sales en rues sales et étroites nous arrivâmes devant une petite boutique encore éclairée. Bakiche y aperçut des amis avec lesquels il lia conversation : le fils de l'aksacale nous ayant appris que son père était absent pour quelques jours, nous nous dirigeâmes vers la demeure du *biï*, pour lequel j'avais une lettre de recommandation. — Les biï, mot à mot, les personnages honorables, les notables, se retrouvent dans toutes les communes kirghises; ils veillent au maintien de l'ordre public, ils rendent la justice.

Ce biï, homme d'un âge mûr, avait une figure intelligente et modeste, un air respectable. Il avait été longtemps aksacale de Bouka, puis la reconnaissance de ses administrés en avait fait un biï.

J'entrai en matière avec lui par des questions sur

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Hanka : il répondit en substance à mes nombreuses demandes qu'en effet Hanka avait été une ville, et que dans les temps anciens elle avait servi de résidence au padicha ou roi de la contrée ; il ajouta que ce padicha, qui habitait la ville de Ka-Ha-Ga (diminutif de Hanka sans doute), et dont l'existence pouvait bien remonter à un millier d'années, n'était pas un musulman, mais bien un *kafir*, un mécréant, mieux que cela un Russe. Je voulais lui expliquer que les Russes n'avaient jamais mis le pied dans le pays avant les événements récents, mais je perdis mes paroles. Le biï insista dans ses réponses autant que moi dans mes observations. Il me répéta à satiété que telle était bien la tradition, et pour confirmer son dire, il m'assura que les Russes eux-mêmes, lorsqu'ils sont entrés dans le pays, ont déclaré venir occuper de nouveau leurs anciennes possessions. Quand l'aksacale fut revenu de son voyage, et que je lui eus posé les mêmes questions qu'au biï, je reçus des réponses analogues : « Un roi non croyant, me dit-il, a régné dans ce pays sous le nom d'Ourousse-Padicha. Il y a une cinquantaine d'années environ, quand j'étais un jeune homme de vingt ans, et que je faisais paître mon bétail dans ces lieux, j'ai plus d'une fois entendu parler de ce sultan russe. Sa ville était grande, elle avait sept rangées de murailles, ni plus ni moins. Il y a trente ans, j'y ai vu encore quelques ruines de murs d'argile. » Ainsi la tradition veut que Hanka ait été la capitale d'un souverain russe. D'après le même aksacale, il y aurait aussi dans les montagnes, derrière l'Ara-Tubé, un certain endroit également nommé Ka-Ha-Ga, et de même indiqué par la tradition comme ayant servi de résidence à un padicha russe.

Aksacale, à Bouka. — Dessin de E. Metzmacher, d'après l'album de B. Vereschaguine.

Bouka est un village fort considérable dont les maisons en terre sont étagées sur les flancs d'une montagne de difficile accès. Ses habitants sont des Kirghises qui se rapprochent beaucoup des Sarthes par le type de visage et le genre de vie. Autour du bourg s'étendent au loin des champs de riz arrosés par des canaux, et en ce moment entièrement couverts d'eau, comme c'est l'habitude au printemps. Les cultivateurs, trempés jusqu'à la ceinture, n'en travaillent pas moins avec assiduité dans ces rizières, qui puisent dans l'Angrene leurs éléments d'irrigation. Les champs sont divisés, comme le serait un damier, en carrés de dix à douze mètres de côté, formés par de petits remparts de terre de quarante à cinquante centimètres de hauteur. Chacun de ces carrés s'ouvre sur une rigole d'irrigation par une brèche assez petite pour qu'une motte de terre puisse la boucher quand la terre a bu assez d'eau.

Les canaux dérivés de l'Angrene sont assez poissonneux, principalement en gardons et en perches. Je m'y suis livré un jour aux plaisirs de la pêche, en compagnie joyeuse : j'avais d'abord avec moi le fils aîné de l'aksacale, Baïbatcha. — C'est le nom qu'on donne au fils aîné des notables, nom qui signifie littéralement *riche garçon*. — Puis venaient Bala, son frère, jeune homme de dix-huit ans, le gendre de l'aksacale, espèce de Kirghise mélangé de Sarthe, et une véritable armée de gamins. Baïbatcha était le roi de la bande par son beau visage à la juive, sa longue barbe et sa haute stature. Nous pêchâmes à la nasse avec un succès que n'ont pas toujours les pêcheurs, et nous nous donnâmes le passe-temps de démolir une digue traîtresse élevée par les propriétaires des rivières voisines au détriment d'une partie du village.

Les marchés de Bouka alternent avec ceux des villages voisins, tout comme en Europe : ils ont lieu le lundi, tandis que celui de Pskent se tient le mardi, celui d'Ak-Kourgane le vendredi, etc. La place du marché est entourée de petites boutiques, vides pendant six jours de la semaine, ouvertes et animées le lundi seulement. Ce jour-là, on arrive à pied, à cheval, en charrette, quelquefois de cinquante à soixante kilomètres, moins pour acheter ou pour vendre que pour voir du monde, serrer la main à des amis et à des parents, prendre les nouvelles, bavarder et rire.

Passons brièvement en revue les personnages et les objets les plus curieux du marché de Bouka : voici d'abord, assis et occupant plusieurs rangs, les tourneurs en fuseaux, les uns à l'ombre dans de mauvaises cahutes, les autres au pic du soleil. Leurs tours mar-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

chent sans discontinuer, et c'est à peine s'ils peuvent répondre aux demandes des dames qui se coudoient autour d'eux. Leurs fuseaux, il est vrai, sont si habilement tournés, si mignons que j'en fis une ample provision.

Voici les Juifs, marchands de soie écrue, marchands de thé, marchands de tout et d'autres choses encore ; ce sont les négociants les plus fashionables du marché.

Ici, vous voyez, étalés sur le sol, des *biazis* (étoffes de coton), des tissus teints, des halates ou robes de chambre, des vêtements de toute nature. Plus loin sont des boutiques garnies de petits miroirs, de petits couteaux, de bourses en cuir, de briquets et autres bagatelles ; à deux pas de là on rencontre des échoppes où se fait la cuisine, où se préparent les petits pâtés connus sous les noms de *samousas* et de *pelménés*. Quant aux bouchers, aux marchands d'huile, de chanvre et d'articles servant aux usages de tous les jours, ils se tiennent presque tous aux extrémités du bazar. C'est en dehors de la place du bazar que se tient le marché aux chevaux, aux moutons, aux vaches, aux chameaux, etc. ; ce marché est fort curieux parce que les acheteurs, les vendeurs, les hommes, les femmes, tout le monde y est à cheval.

Paysan, à Bouka. — Dessin de E. Metzmacher, d'après l'album de B. Vereschaguine.

J'avais un grand succès de curiosité aux marchés de Bouka, j'y attirais tous les regards, grâce surtout à mon paletot de coupe européenne, et l'on m'y accablait de questions : « Qui es-tu ? Es-tu Tatare ? D'où viens-tu ? Es-tu marchand ? Si tu es marchand, dis, que vends-tu ? As-tu une boutique à Tachkend ? Es-tu établi à Tchinaze ? Pourquoi as-tu acheté ce turban ? Tu as donc besoin d'un fuseau ? etc. »

Bouka a son kalenterkhane, sale chaumière dans un site magnifique, sur les bords d'un large canal, au milieu d'une épaisse forêt d'arbres fruitiers. J'y fis une visite et n'y trouvai guère que des gens étrangers au village. Les uns fumaient le narcotique violent qu'on appelle nacha ; étendus tout de leur long, les autres cuvaient leur kouknar ; les vrais habitants des kalenterkhanes, les douvanes, sont absents en ce moment ; ils se promènent au marché, en haillons et en bonnet pointu. L'un deux, le plus extraordinaire de la bande, rôde au milieu des groupes en balançant au bout de petites ficelles une espèce de vieux casque où brûlent des herbes aromatiques que d'un air grave et plein d'importance il fait successivement respirer à tous les passants.

Ceux qu'il encense de la sorte passent tous leur main dans la fumée, se la promènent sur le visage et le menton, et donnent ou ne donnent pas le *tchéka* d'usage. — Le tchéka est une petite monnaie de cuivre. — S'ils le donnent, le douvane s'éloigne aussitôt ; s'ils ne le donnent pas, l'encenseur tient bon, et j'ai eu sous les yeux le spectacle comique d'un douvane qui balançait son casque sous le nez d'un marchand avec une persévérance égale à l'indifférence de l'encensé. Je restai bien dix minutes en observation pour voir qui des deux triompherait, mais à la fin, impatienté, je partis sans connaître la fin de ce duel comique.

Un jour A*** N*** me rapporta toute fraîche une grande nouvelle qu'il avait apprise au bazar : on lui avait dit que l'émir de Boukhara était à Samarcande, et qu'il se préparait à entrer en campagne contre la Russie. Je n'en crus pas un mot, et j'avais tort. C'est pour cela que, comptant sur un long séjour à Bouka, je me laissai enlever à mon ami le biï par mon ami l'aksacale. Celui-ci m'emmena loger chez lui, dans une maisonnette malpropre donnant sur une cour séparée. Cette baraque se composait de deux misérables chambres dont le toit laissait passer en ruisseaux la pluie des orages, et où il fallait disputer l'air respirable aux chauves-souris, aux pigeons, aux hirondelles et aux moineaux ; s'il manquait à cette ménagerie le scorpion et la scolopendre, c'est que nous n'étions pas encore en été.

Qu'on me permette de dire en passant que j'ai rassemblé dans ce pays, pendant mes promenades et mon voyage, une collection assez curieuse de scorpions et d'animaux du même genre, collection dont j'ai fait plus tard hommage à un zoologue distingué, M. Severtsoff,

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

l'un des hommes les plus instruits et les plus sérieusement dévoués à la science que j'aie jamais connus.

Sa passion pour l'ornithologie a failli lui coûter cher un jour, dans les environs de Turkestan, quand cette portion de l'Asie Centrale n'appartenait pas encore aux Russes. Il lui avait pris fantaisie d'aller reconnaître le pied des monts Kara-Taou, alors en plein territoire ennemi. C'était s'exposer aux plus grands dangers que de se séparer du gros du détachement, avec quelques Cosaques seulement, à portée des bandes de Kirghises qui battaient la campagne. Severtsoff savait tout cela mieux que personne, mais il partit gaillardement, allant droit devant lui. Il s'amusait à viser des oiseaux, dans un petit bois, avec la plus complète indifférence du péril, lorsqu'un de ses *diguites* (espèce de serviteur indigène) eut la malencontreuse idée de gravir une colline voisine, pour voir si le pays était sûr. Dix ou douze Kirghises, qui probablement auraient passé sans se douter de la présence de Russes, l'aperçurent au sommet du mamelon. Ils le poursuivirent aussitôt. Le diguite courut vers ses camarades, et par cette manœuvre livra Severtsoff et tous ceux qui l'accompagnaient.

« Si j'avais été habitué au noble métier des armes, me disait Severtsoff, avec mes quelques Cosaques je me serais débarrassé de toute cette canaille. Je n'avais qu'à former mes hommes en peloton et à prendre le commandement. Mais je ne connaissais rien à la guerre. Je criai seulement : « Eh! les enfants! défendez-vous. » Sur quoi deux Cosaques s'enfuirent, un seul resta à mes côtés. Je vis que tout était perdu, je sautai à cheval et je pris aussi la fuite. Un des Kirghises me suivant de trop près, et me piquant même de sa lance, je sortis de mon bon naturel et, me retournant sur la selle, je fis feu et renversai le drôle. Quelques instants après, lorsque, fait prisonnier, je vis ce Kirghise encore étendu, je frémis de mon adresse : je l'avais tué raide d'une balle à la tempe. »

Otons la parole au naturaliste et abrégeons le récit de ses malheurs. Le bon Severtsoff eut la tête fendue, la figure coupée, la poitrine percée; ses bourreaux lui scièrent même un peu le cou, mais ils ne l'achevèrent pas et le traînèrent en captivité. Tout couvert de sang, aux trois quarts mort, il eut assez d'empire sur lui-même pour ne point cesser d'observer le pays qu'il traversait, et plus tard il racontait naïvement qu'il avait vu sur la route un oiseau très-intéressant, mais qu'à son grand regret il lui avait été difficile de l'examiner sérieusement, ayant perdu ses lunettes dans le combat.

Bala, fils de l'aksacale de Bouka. — Dessin d'Émile Bayard, d'après l'album de B. Vereschaguine.

Cet impassible naturaliste resta prisonnier un bon mois, puis il fut relâché et revint à ses chères études, sans autre dégradation de sa personne, après de pareilles blessures, qu'une oreille mal collée et présentant, comme il le dit lui-même, une petite fenêtre à la curiosité des savants.

J'étais à Bouka depuis quelque temps quand une lettre m'apprit que la Russie se préparait à une campagne contre Boukhara, et que déjà l'avant-garde du détachement était en route. Avant d'apprendre cette nouvelle, j'étais tout entier livré aux choses paisibles, j'admirais la nature, je me promenais, je questionnais, j'écrivais, je dessinais.

La guerre! et si près de moi, en pleine Asie Centrale! Je voulus voir de près le tumulte des combats, et j'abandonnai sans retard le village où je m'étais proposé de séjourner beaucoup plus longtemps. Après les adieux habituels, je fis cadeau à mes hôtes de miroirs et d'autres menues bagatelles. Les bruits de guerre s'étaient déjà répandus dans le pays, je le vis bien à l'attitude des habitants de Bouka. A peine avais-je quitté la maison, que

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

*Douvana.* — Dessin de Sedoff, d'après une peinture de B. Vereschaguine.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

je surpris des regards farouches. Toute la méfiance du musulman envers le chrétien, du vaincu envers le vainqueur, s'était subitement réveillée. Des hommes qui avaient poussé le sans-gêne jusqu'à mettre les doigts dans mon pilau, et qui n'avaient laissé passer aucune occasion de boire de mon thé, faisaient semblant de ne pas me reconnaître et même affectaient de ne pas me rendre mon salut.

Leur air, leur attitude me disaient : « Or çà, chrétien! Notre estomac a pu accepter de légers refraîchissements de la main d'un *kafir*, mais c'était moins par amitié pour nous que par pitié pour toi, mécréant! »

Mon ami l'aksacale fut autrement poli : il me conduisit à une certaine distance du village, jusque devant la tombe d'un saint illustre, à l'ombre d'arbres touffus, à un endroit où le chemin faisait un détour. Là cet homme, qui, j'en suis sûr, désirait cent fois de me voir rompre au moins le cou, fit mille vœux pour mon bonheur, en accompagnant ses démonstrations de l'indispensable *batou*, c'est-à-dire de quelques poils arrachés de la barbe. — Je ne prendrai pas congé de lui sans dire que ce petit vieux, au naturel assez débonnaire, avait été une de mes victimes. J'avais réussi à esquisser sa tête, en dépit des difficultés dont j'ai déjà plusieurs fois parlé : « J'ai trois fils, m'avait-il dit, *copiez-les*, si vous voulez, mais épargnez-moi. Je suis vieux, je puis mourir aujourd'hui ou demain; si je me rends à vos désirs, songez donc qu'après ma mort on pourra me regarder comme si j'étais encore en vie. Ainsi mon âme n'aura jamais de repos. » Je finis par triompher de lui : il s'assit, se prit le collet, le secoua en hurlant *oy boy! oy boy!* Cela fait, il s'assoupit, et quand il s'éveilla, son portait était achevé.

Le soir même, je l'invitai à ma table, en compagnie de quelques autres convives. Le repas fut amical. Le vieillard semblait avoir oublié tous ses scrupules et toutes ses terreurs. Il écoutait attentivement mes récits à propos de chemins de fer, de bateaux à vapeur, de télégraphes. Mais je doute que mes auditeurs fussent bien pénétrés des avantages d'une civilisation qui entraîne à sa suite des horreurs semblables à la *copie* d'un homme en chair et en os.

## XV

De Bouka à Djizak. — Jane-Kourgane. — Un ancien lit du Sir-Daria. — Hospitalité patriarcale. — Kach-Teguermen. — Une apparition. — Chodjend. — Un jardin zoologique. — Nous couchons dans une mosquée. — Oratépé. — Zamine. — Explication vive entre une pauvre femme et des cavaliers.

Me voici en route, à la poursuite des avant-postes russes. J'ai pour compagnons deux personnages notables : l'un est le *raïs*, l'autre le biï de Toy-Tioubé, ville principale du district de Kouraminsk, située au sud de Tachkend, sur la route directe de cette ville à Chodjend. J'ai déjà dit ce qu'est un biï dans l'Asie Centrale; le raïs est un fonctionnaire d'ordre religieux. L'un et l'autre m'ont été recommandés par le chef du district de Kouraminsk; ils me font volontiers cortége, par l'espoir d'un cadeau et la passion innée de déplacement si commune dans le Turkestan. Le raïs est grand et maigre, il a la barbe blanche et un petit air dévotieux qui ne manque pas d'affectation; le biï est petit, son visage est large, aplati, à pommettes saillantes. Il est si gros de sa personne que le magnifique cheval roux qu'il monte, et dont il est visiblement très-fier, est aussi peu content de l'écuyer, que l'écuyer l'est beaucoup de la monture.

Moussa Ben — c'est le nom du biï — a lui-même un cortége de deux hommes de service. Je lui demande, tout en cheminant, combien il paye ces hommes, et il m'apprend que les relations entre maître et valet sont purement patriarcales dans ce pays :

« Tu vois, fit le biï, tu vois ce vieillard qui trotte sur cette rosse avec mes bagages : il me sert depuis cinq ans; j'ai contribué à son mariage, et de temps à autre je l'aide comme je peux, ou comme je veux. »

On prend très-rarement des ouvriers à la journée; mais si le cas se présente, ces ouvriers reçoivent par jour vingt livres de gruau de millet ou de toute autre espèce de grain.

Bientôt nous nous trompâmes de route, et ce ne fut pas une mince affaire que de nous renseigner sur le bon chemin. Dans le premier village où nous nous informâmes, on ne voulut d'abord rien nous dire; mais quand Moussa Ben et le raïs eurent fait sonner bien haut que j'étais un grand seigneur en voyage, les visages s'éclairèrent, la cordialité s'établit, et la bienveillance devint enfin telle, que l'on m'offrit une tasse de *gatych* (lait caillé), avec une galette. Une pièce de vingt sous, que j'offris en échange, fit le tour de la société qui s'était réunie pour nous voir, c'est-à-dire de tout le village.

Le petit sentier que nous suivîmes ensuite traverse de magnifiques prairies que personne ne songe à faucher, car le bétail est en très-petite quantité dans ce pays; nous voyons des champs de blé et des touffes de froment sauvage que les hommes ne méprisent point dans les années de disette. Des fleurs, diverses de nuances et de parfums, émaillent l'immense tapis vert qui se déroule autour de nous, et que par intervalles coupent des bâtiments aux couleurs claires en parfait contraste avec les raies sombres de la verdure.

On sème beaucoup de blé dans le pays que nous traversons; le prix du grain varie suivant l'abondance de la récolte et suivant les besoins de la ville de Boukhara, où on le vend d'habitude.

Le village de Jane-Kourgane, comme les autres villages de la contrée, ressemble à une forteresse. Il est ceint de murs élevés et j'y entre par une grande porte fort curieuse, qui me paraît mériter les honneurs de mon album. Nous y sommes bruyamment accueillis par les chiens les plus hargneux et les plus agaçants que j'aie jamais rencontrés, mais nous n'apercevons âme qui vive. Moussa Ben, qui est rompu aux détails de l'administration, telle qu'on la comprend dans l'Asie Centrale,

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

ne s'étonne pas pour si peu; il ordonne à son domestique de franchir la clôture de la première maison venue et d'en ouvrir la porte. La cabane prise ainsi d'assaut se trouvait appartenir à l'un des individus les plus aisés du village : il n'eut d'autre ressource que de faire bonne mine à mauvais jeu, ce dont il s'acquitta fort bien, car il ne tarda pas à se présenter avec une invitation forcée sans doute, mais d'assez bonne grâce.

Nous étions loin des steppes, et cependant quelques-unes des scènes des steppes frappaient souvent nos regards : ici des lits desséchés de rivières, bien que la saison ne fût point avancée (21 avril); ailleurs chameaux ou moutons errant sur les routes et littéralement couverts de corbeaux : ces oiseaux noirs arrachent à coups de bec, avec une prestesse merveilleuse, les insectes qui habitent dans la laine sale et embrouillée de l'animal à bosse et du porte-toison; et ceux-ci, loin de s'irriter de l'opération, en paraissent fort satisfaits. Le pays est rempli de renards, qu'on prend en enfumant leurs terriers.

Paysan sarthe. — Dessin d'Emile Bayard, d'après l'album de B. Vereschaguine.

Nous arrivons bientôt à l'endroit où commence la descente de la berge escarpée d'un ancien lit du Sir-Daria, à peu de distance du lit actuel de ce fleuve. Parvenus au bas de la pente, nous marchons sur un sol mêlé de chaux, couvert de sel et de salpêtre sous forme de cristaux presque imperceptibles; çà et là, sur cette terre qui fut la vase d'une grande rivière, s'élèvent les fourrés d'épines si communs sur la rive du Sir. Le matin, nous déjeunons de lait caillé chez de pauvres gens; le soir, au coucher du soleil, nous arrivons près des tentes d'un groupe de riches nomades.

Moussa Ben pousse en avant pour nous faire préparer une tente bien propre et bien aérée.

Qu'il m'eût été doux de dormir sur de beaux tapis turkomans, par une charmante nuit de printemps, sous les molles lueurs de l'astre au front argenté! Mais l'homme propose, Dieu dispose. A peine étendu, je me levai en sursaut, criblé de morsures, et, après une inspection rapide de ma couche, je m'enfuis hors de la maison : mon tapis était grouillant de ces ennemis cruels, blancs et noirs, dont le seul contact donne un frisson de dégoût. O patriarcale hospitalité, je ne t'oublierai jamais!

Le lendemain, je tuai avec un petit revolver de poche une oie qui nageait à cinquante bons pas de la route, dans une espèce de lac rempli de roseaux. Si bon tireur que je prétende être, ce succès était assez extraordinaire pour m'étonner moi-même et me valoir l'admiration de mes compagnons. Quelle involontaire leçon donnée à l'intrépide A*** N***, ce roi des chasseurs, qui épuisait une provision de balles sur un vol d'oies ou de canards épais comme une nuée sans abattre une seule pièce! Amère dérision du sort! A*** N***, à force de brûler sa poudre, finit par n'avoir plus de munitions, et des bandes énormes d'oies nageaient à deux pas de lui sans daigner se cacher dans les roseaux. Peut-être aussi connaissaient-elles son adresse?

Nous continuons à remonter l'ancien lit du Sir-Daria. Plus nous avançons, plus devant nous les roseaux s'épaississent; nous voyons à chaque instant en sortir des volées de canards, mais ce ne sont pas là les hôtes les plus dangereux de ces marais; mes compagnons m'assurent que tous ces fourrés sont remplis de tigres et de panthères. Nos chevaux avancent avec peine, à cause du peu de résistance de la couche de salpêtre, qui se fend sous leurs sabots. De temps en temps notre passage effraye de petits chats sauvages d'un pelage clair, qui s'enfuient avec l'agilité et la gracieuseté de leur race : arrivés à la porte de leur gîte, ils lèvent leur joli museau d'un petit air fin et réfléchi, puis s'enfoncent dans leur terrier avec la rapidité de l'éclair.

Je demande ce qu'on fait du sel dont je vois les couches dans la vallée ou sur la marge des lacs que nous côtoyons, et j'apprends que les habitants du pays l'exploitent: mais avant de le vendre ou d'en user pour leur propre compte ils l'enfouissent pendant quelques mois dans le sol, afin de lui enlever quelque chose de sa grande amertume.

Pendant que mon beau raïs fait et refait ses longues prières, seul ou en compagnie de braves musulmans qui tombent à genoux, se frappent la poitrine, lèvent

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

les bras au ciel, j'observe à ma droite et à ma gauche. Mes regards errent sur des champs de trèfle ou de millet, je ne vois rien de bien curieux et j'ai hâte d'arriver à Chodjend, dont nous ne sommes plus qu'à quatre tacha, soit trente-quatre kilomètres. Patience! nous approchons.

Nous passons près de ruines fort pittoresques, celles de Kach-Teguermen (les Deux-Moulins), vieille forteresse dont l'enceinte est assez bien conservée, mais dont l'intérieur n'est plus que décombres. Le soleil éclairait d'une lumière splendide cette acropole d'argile, en même temps qu'il brillait au loin sur un fond de montagnes, au delà du fleuve et de sa large plaine. C'était un tableau ravissant qui m'a pris une page de mon album. A une faible distance de Kach-Teguermen, nous rencontrons un nouveau village clos de murs.

J'y entre seul pour l'examiner à mon aise, et j'ai presque lieu de m'en repentir d'abord, mais je m'en félicite ensuite. Je n'ai pas fait dix pas dans les rues que tous les chiens courent après moi avec des aboiements furibonds; les femmes et les enfants prennent la fuite avec effarement comme devant une bête fauve; c'est un sauve-qui-peut général, dont je suis moi-même effrayé et étourdi. Mais bientôt j'ai la récompense de ma peine : une jeune fille entendait tout ce tumulte et voyait fuir cette foule insensée; ne m'ayant pas encore aperçu, elle se demandait pourquoi le village était frappé de terreur. Tout à coup j'apparais. La belle enfant prend une peur horrible, elle fait un mouvement violent, tombe, roule, se relève et part comme la flèche, non sans être restée quelques fractions de seconde sous mon regard. Or, cette jeune fille qui a disparu comme l'éclair, je l'ai assez vue pour être ravi de son visage : c'est un type achevé, je dirai classique, de la beauté orientale. Elle porte une chemise blanche, des pantalons blancs bouffant du bas; elle va pieds nus, la tête découverte, et ses cheveux d'un noir d'ébène sont disposés en une multitude de petites tresses.

La route devient de moins en moins déserte. De chaque côté s'élèvent quantité de tourelles et de guérites construites pour écarter les oiseaux et des bipèdes plus dangereux encore, les voleurs. Raïs, le pieux personnage, m'affirme toutefois que ces tourelles et ces guérites recouvrent les corps des victimes de la guerre; il m'apprend qu'on a l'habitude, en Turkestan, d'enterrer sur le bord des chemins les soldats qui sont tombés sur un champ de bataille. On multiplie ainsi les prières pour le repos de leur âme, car les passants sont rares qui n'adressent pas au ciel un vœu pour le bonheur éternel de ces héros inconnus.

A cinq ou six kilomètres des portes de Chodjend, les jardins commencent à border la route, qu'ombragent des rangées de vieux mûriers touffus. Les carrés de melons, les champs de trèfle, sont soigneusement entretenus. — Le trèfle pousse ici très-vigoureusement; on en fait trois, quatre et même cinq coupes dans le courant de l'été.

Baïbatcha, fils aîné de l'aksacale de Bouka.
Dessin de E. Metzmacher, d'après l'album de B. Vereschaguine.

Chodjend est défendue par un fossé et par une double rangée de murailles très-bien conservées; la seconde rangée est d'une grande élévation. C'est une ville de près de trente mille âmes, connue par sa soie, ses vignobles et ses jardins. Quoi qu'on en puisse dire, elle ne laisse pas au voyageur une impression désagréable. Je ne parlerai pas de ses maisons, de ses mosquées, des inévitables tombeaux de saints. Quant au bazar, il n'est pas comparable à celui de Tachkend pour la grandeur et l'activité.

Le palais du Bek est devenu l'hôtel d'un de mes excellents amis, le colonel Kouchakéwitch, chef du district. Malheureusement, cet homme distingué était alors absent : il faisait une tournée à la fois administrative et scientifique, car c'est un naturaliste passionné qui concilie, autant qu'il le peut, ses devoirs officiels avec les émotions d'oiseleur, de préparateur, de collectionneur de mouches, d'insectes et de papillons. Il est aisé de se représenter la surprise de messieurs les fonctionnaires indigènes, lorsque, réunis pour affaires, ils siégent dans le cabinet de leur *hakim* (chef, préfet), au milieu de flacons, de fioles, de bocaux de toutes dimensions, remplis de serpents et d'autres aimables prisonniers. M. Kouchakéwitch est précisément l'ami du savant Severtsoff, dont j'ai raconté les malheurs.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Son jardin délicieux, bordé par le Sir-Daria lui-même, était comme une succursale de son cabinet, tant il y avait de bêtes piquantes, mordantes, égratignantes et malfaisantes. « Prenez garde! disait-il à chaque instant, il y a ici des renards qui ne sont pas toujours commodes. » Ou bien : « Gare à vous! il y a là un louveteau d'un caractère défiant et quinteux. » Ou bien encore : « Attention aux lézards! » — Les lézards en question étaient de dégoûtantes bêtes d'un mètre de longueur, qni se jetaient en sifflant sur quiconque approchait. Ils n'en étaient pas moins les favoris du colonel : il les traitait avec la tendresse d'un père qui fermerait les yeux sur les défauts de caractère de ses enfants.

Je rencontrai à Chodjend un de mes amis d'ancienne date, jeune fonctionnaire russe des plus intelligents. Il m'apprit qu'une fermentation bien naturelle régnait dans la ville depuis la nouvelle que la Russie entrait en guerre contre la Boukharie. Les Chodjendiens, musulmans fanatiques, non encore façonnés au joug chrétien, espèrent bien que les trente ou quarante mille guerriers de l'émir de Boukhara auront facilement raison de la poignée d'étrangers téméraires qui se permettent de fouler le pays. Dieu, dont la justice égale

Femmes de Bouka. — Dessin d'Émile Bayard, d'après l'album de B. Vereschaguine.

la patience, tournera enfin un regard de compassion sur ses fidèles croyants!

Ce même ami me renseigne aussi sur les causes de la guerre qui vient d'éclater : le général-gouverneur de l'Asie Centrale allait se mettre en route pour Saint-Pétersbourg quand il apprit que la frontière de nos possessions était parcourue par une bande de brigands boukhares interceptant au loin toute communication. Remettant alors son départ, le gouverneur se dirigea vers nos avant-postes, près de la ville de Djizak, et ordonna un mouvement offensif.

Sur ces entrefaites trois cents Afghans, qui formaient la fleur de l'armée de l'émir, et qui étaient en quelque sorte ses gardes d'honneur, s'étaient enfuis de son service et venaient de passer aux Russes, chef en tête, avec deux canons. Sous les ordres de ce chef, le prince Iskender-Khan, ils avaient tenu tête aux troupes lancées à leur poursuite, et s'étaient présentés au camp de Djizak, en déclarant qu'ils serviraient dorénavant, coûte que coûte, l'Ak-Padicha, le Czar blanc.

Ainsi, je pourrais lier connaissance avec les Afghans, ce peuple original qui jadis a fait preuve d'une si terrible énergie dans sa lutte contre la puissante et riche Angleterre. Raison de plus pour atteindre au plus vite nos troupes et marcher avec elles contre les Boukhares! On m'informa que je n'avais pas une minute à perdre,

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

déjà l'impatience me dévorait. Je dis donc adieu à mes bons amis de Chodjend, après leur avoir promis leur part des merveilles que nos soldats enlèveraient au camp de l'émir si nous étions vainqueurs, mais il n'était pas un Russe de Chodjend qui doutât de la victoire.

En abandonnant si vite Chodjend, qui méritait de me retenir plus longtemps, je donnai congé au raïs, et j'acceptai, malgré moi, du colonel trois Cosaques de garde.

Ces Cosaques ne m'accompagnèrent pas au delà de Naou, petit village fortifié, gracieusement allongé sur une colline et occupé par un détachement peu considérable. J'exigeai leur retour à Chodjend, et continuant ma route, je poussai dans la même journée jusqu'au grand village de Kazym, où nous couchâmes dans la mosquée elle-même, par les soins du doyen des aksacales. Nous eûmes la révérence de nous installer d'abord dans la cour, et non dans la maison sacrée, mais la pluie nous força de franchir le seuil. L'édifice était pauvre et médiocre, et ce n'est pas la sublimité de son architecture qui nous aurait empêchés de dormir par excès d'admiration. Éclairé par des fenêtres à carreaux de papier huilé, il avait pour colonnes de soutien des poutres grossièrement taillées, pour plancher une terre battue recouverte de *kochma* ou feutre, pour autel un enfoncement dans le mur du côté de l'Occident, c'est-à-dire dans la direction de la Mecque, pour principale décoration des bâtons cloués à hauteur d'homme, en guise de porte-manteau, pour recevoir les souliers que les croyants y déposent quand ils vont prendre l'attitude de la méditation et de la prière. Quand je dis les croyants, je généralise : les hommes considérables du village, prêtres, administrateurs, uges, riches, ont seuls le droit d'appendre leurs souliers à ces bâtons; les pauvres ont pour leurs chaussures un autre mur et un autre porte-savates dans le derrière de l'édifice.

Qui fut surpris d'être ainsi logé sans cérémonie dans la maison de Dieu? Ce fut moi. « Comment se fait-il, demandai-je à l'aksacale, que tu m'aies casé sans plus de façon dans ta mosquée, moi, un infidèle?

— Les maisons de Kazym ne sont pas assez propres pour toi, répondit-il sans sourciller. La mosquée ne souffrira pas plus de ta présence que de celle des marchands de passage qu'on y héberge souvent. En partant, les hôtes de la maison de prière laissent une petite offrande au saint lieu, et la mosquée de Kazym ne s'en porte pas plus mal. »

Je ne saurais peindre mon étonnement d entendre un musulman de l'Asie Centrale parler de la sorte à un mécréant, à un Ourousse. J'avais compris le sens caché des paroles du vieillard, et en partant, je fis un petit cadeau en argent, qu'il eut l'air de vouloir refuser, mais qu'il accepta quand je lui dis que c'était *saliaou* pour *saliaou* (don pour don). Et d'ailleurs, comment aurais-je pu oublier si vite la réception que l'aksacale m'avait faite? Il avait tenu à m'honorer comme un prince et m'avait fait passer devant une dizaine d'hommes immobiles comme des cierges et tenant tous à la main quelque chose à l'usage de Mon Excellence : l'un un plat avec du pain, le second du lait caillé, le troisième une tasse de *kaymak* (crème), etc., et Mon Excellence n'avait pas semblé mécontente de cet excès d'honneur.

Oratépé est à vingt ou vingt et un kilomètres de Kazym. Nous nous dirigeâmes vers ce village, par une belle lune, à travers un pays qui, nous avait-on dit, n'était pas sans dangers, surtout près de la petite rivière d'Ak-Sou ou d'Eau Blanche. Descendus sur le bord de ce cours d'eau, par une pente extrêmement rapide, nous nous trouvâmes dans un défilé très-profond, ou qui du moins nous paraissait tel à la lumière mystérieuse de la lune. Selon mon habitude, je m'éloignai de mes compagnons de route, pour jouir à moi seul de mes impressions :

« Prends garde à toi, *tura* (mon maître), s'écria l'un d'eux en me rejoignant, il y a toujours des *Karaka* (brigands) dans les gorges de l'Ak-Sou.

— Tranquillise-toi, mon ami, lui répondis-je; avec ce que tu vois, — et je lui montrai mon revolver, — j'abattrai cinq Karaka avant de tomber dans les mains du sixième. »

Je ne craignais pas grand'chose, et il paraît qu'il n'y avait guère lieu de craindre, car nous ne vîmes pas l'ombre d'un Karaka.

Nous avions franchi beaucoup de lits de ruisseaux qui étaient à sec, parce que les habitants en avaient détourné les eaux pour l'irrigation de leurs champs, quand nous arrivâmes en vue de la ville d'Oratépé, ville que dominent un rocher grandiose portant une citadelle prise d'assaut par les Russes au mois d'octobre 1866, et une mosquée aujourd'hui transformée en église. Ce qui fut le palais du Bek est aujourd'hui une auberge, où je liai connaissance avec un homme très-aimable, le capitaine Tchaykowsky, et où j'appris pourquoi les indigènes des montagnes voisines portent le nom de Kyrk-Myn-Djayz. C'est une légende qui a le mérite d'être courte :

Un Ousbèke, ayant quelque affaire dans le pays, y envoya son fils avec quarante personnes. Le site plut tellement au jeune homme qu'il se fixa dans la contrée, avec ses quarante (*kyrk*) compagnons.

Le père dépêcha alors un détachement de cent hommes pour ramener les transfuges; mais ces cent (*djayz*) hommes firent comme les premiers, et se fixèrent dans leur voisinage.

Il en expédia alors mille (*myn*), et ces mille prirent racine à côté des cent quarante autres : d'où le nom de Kyrk-Myn-Djyz (40, 1000, 100).

Plus tard, à Zamine, un Ousbèke m'a donné une explication moins romanesque de ce nom. Les ancêtres de ces montagnards arrivèrent dans le pays au nombre de quarante seulement : ils s'accrurent, et bientôt on en compta cent, puis mille.

Je demande des nouvelles positives de l'avant-garde russe, que je brûle d'atteindre, mais on n'en a pas.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Quant aux caravanes qui font le trajet entre Chodjend et la Boukharie, voici en substance ce qu'elles nous apprennent : l'émir, prévoyant une défaite, ne voudrait pas s'engager à fond contre les Russes, et les hommes sensés du pays sont de son avis : mais la grande majorité, le peuple, excité par ses prêtres, exige à grands cris une guerre d'extermination contre les infidèles. La foule se livre à des manifestations orageuses dans les rues, il lui faut la proclamation de la *gazavate* (guerre sacrée) et l'anéantissement de tous les Russes.

Il m'arriva dans la soirée une petite aventure. Naturellement, je logeais dans la forteresse. Quand je voulus rentrer dans la caserne pour prendre le repos de la nuit, j'avais oublié le mot d'ordre. Peut-être aurais-je couché dehors, sans un officier de ma connaissance qui se trouva là par hasard et me tira d'embarras en me servant de garant : « Sans vous offenser, me dit-il, quand nous fûmes rentrés, vous n'êtes pas habile. Nous aussi, nous oublions quelquefois le mot de passe, mais nous savons que les mots d'ordre se suivent alphabétiquement pour ce qui concerne la première lettre. Nous savons encore qu'on ne les puise pas dans le vocabulaire du sentiment, des beaux-arts ou de la pensée, mais dans le dictionnaire de la guerre. Hier, c'etait *balle*, aujourd'hui c'est *canon*. La recette peut passer pour infaillible. »

Un pauvre diable. — Dessin de E. Metzmacher, d'après l'album de B. Vereschaguine.

Oratépé a la réputation d'une ville gaie et animée; c'est quelque chose comme Chiraz en Perse et Karchi en Boukharie. La musique et les danses n'y sont point dédaignées; le peu de temps que j'y passai me suffit pour en juger : de tous côtés, dans les rues, j'entendais les orchestres sonner et les mains frapper en cadence.

Du haut de la citadelle, on jouit d'une vue ravissante sur la ville, ses bazars, ses mosquées, ses beaux jardins et les vertes campagnes qui s'étendent en demi-cercle jusqu'au pied des monts.

Ce qui me frappa le plus sur la route d'Oratépé à Zamine, ce fut la quantité incroyable de tortures qu'on rencontre. Elles sont de la même espèce que celles dont nos gastronomes sont si friands, mais ici on n'en fait aucun cas : on dit qu'elles ne sont pas *propres*. Une pluie violente nous força à passer la nuit chez ces Kyrk-Myn-Djyz dont j'ai raconté la légende. Zamine se voit de plus de vingt kilomètres : elle est bâtie sur une grande colline d'où l'on découvre, au nord et à l'ouest, un immense horizon. Zamine est un poste fortifié, mais sans importance, dont les Russes ont pris possession sans combat; il n'a que trente Cosaques de garnison, et renferme une petite colonie d'Ousbèkes.

Je ne me doutais pas de ce qui m'attendait en arrivant à Zamine. Le commandant de place, Major L., m'annonça qu'il me consignait dans sa méchante bourgade, et cela par ordre supérieur.

« Il m'est positivement défendu, me dit-il, de laisser passer qui que ce soit sans une escorte sûre. Or, je ne dispose que de trente Cosaques, et vous ne voudriez pas m'en priver, brave compatriote. Il me faudrait défendre ma forteresse à moi tout seul. »

Il n'y avait pas lieu d'insister. D'ailleurs, j'avais des compagnons d'infortune, arrêtés aussi malgré eux, à Zamine. Le major me consola : je n'attendrais pas longtemps, je quitterais le village en même temps qu'un détachement chargé d'escorter des poudres, et qui ne tarderait pas à arriver à Zamine, puisqu'il était parti en même temps que moi d'Oratépé.

Mon séjour forcé me valut d'assister à une scène déplorable, à laquelle je finis par prendre part, et qui m'en apprit beaucoup, en quelques minutes, sur la triste situation des femmes dans l'Asie Centrale.

Ayant déposé mes bagages à l'auberge, je me promenais dans les environs pour passer le temps. Tout à coup, je vois une femme accourir à perte d'haleine, suivie par des Ousbèkes à cheval qui la gagnent de vitesse. Les cavaliers l'atteignent, ils l'accablent d'injures, elle riposte dans le même langage fleuri. Autant que je puis comprendre, il s'agit d'un délit conjugal : c'est une épouse qui a fui la maison de son mari et qui refuse d'y revenir.

Les Ousbèkes, ayant épuisé leur vocabulaire d'insultes, veulent s'emparer de la femme : celle-ci se défend à coups de pierre avec une énergie furieuse. Les badauds, comme de juste, arrivent en foule.

Enfin, un des hommes met pied à terre, saisit l'infidèle à bras le corps et la traîne à un de ses camarades : ce dernier, avec le plus beau sang-froid du

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

monde, passe à la malheureuse un *arkan* (corde) au cou, et fixe l'arkan à la selle de son cheval. Les cris de la femme se changent en hurlements, on la bâillonne, et la foule applaudit en riant. Ah! mon Dieu, la bonne histoire!

Je n'y tiens plus, je m'avance, aux cris de Ourousse, Ourousse! un Russe, un Russe!

« Aurez-vous bientôt fini? pourquoi maltraitez-vous cette femme, canailles?

— Ne sais-tu pas que c'est la femme de notre ami; et qu'elle a fui sa maison?

— Si elle a fui sa maison, elle avait peut-être des raisons pour cela. Et qui vous a donné le droit de la juger et de la punir?

— Comment! notre ami ne l'a-t-il pas payée trois cents *kakans?* (Le kakan, monnaie du pays, vaut quelque chose comme quinze sous.)

— Payée ou non, je la prends sous ma protection, moi, l'Ourousse; je te défends de l'attacher à un cheval et de la blesser ou de la tuer.

— Ah çà! qui es-tu? Que viens-tu faire ici? De quoi te mêles-tu?

— Je ne suis rien, mais je me mêle de ce que je veux. Si vous touchez à cette femme, gare à vous! Portez plainte, si vous voulez, aux chefs du village, et s'ils décident qu'elle doit rentrer chez son mari, elle y rentrera; sinon, non! »

Ils ne répondirent plus et s'éloignèrent. La femme, dans le délire de la reconnaissance, se jeta à mes pieds, avec des mots entrecoupés et des torrents de larmes, puis elle se dirigea vers la citadelle pour y réclamer la protection des autorités russes. Je ne sais comment finit l'affaire. Sans doute, l'épouse aura été obligée d'aller s'asseoir de nouveau au foyer redouté de l'époux. N'a-t-elle pas été payée loyalement trois cents kakans en espèces ayant cours?

Mon aubergiste me supplie de ne me mêler à aucune affaire, d'être fort circonspect, si je veux garder ma tête sur les épaules. Il ne fait pas bon d'aller rôder trop loin, le pays n'est pas sûr, il y a des brigands qui tuent même des soldats russes à quelques pas de la forteresse; bref, il ne faut pas s'endormir. Il insiste même pour qu'une sentinelle me veille pendant la nuit, et il m'en procure deux, tous deux Ousbèkes. De la sorte, sa responsabilité sera couverte.

Je me laisse raconter par l'une de mes deux sentinelles l'histoire de la prise de la citadelle de Zamine par les Russes.

Biï (notable), à Bouka. — Dessin de E. Metzmacher, d'après l'album de B. Vereschaguine.

« Les soldats du Czar blanc s'en sont emparés, me dit-il, le matin, à l'heure de l'appel à la prière.

— Vous vous êtes vigoureusement défendus, n'est-ce pas, comme des braves?

— Non certes! Nous dormions, on nous réveilla, la peur nous prit, nous perdîmes la tête, le désordre fut à son comble.

— Mais n'attendiez-vous pas l'attaque des ennemis? Les Russes vont droit au but.

— Sans doute, mais, bien que les Russes soient entrés dans beaucoup de nos forteresses, nous ne pensions pas qu'ils vinssent à bout de la nôtre : elle est au sommet d'une colline si rude et si haute, et nous, ses défenseurs, nous étions si nombreux! Bien mieux, notre chef avait déclaré que celui qui faiblirait, ne fût-ce qu'en parole, aurait la tête tranchée.

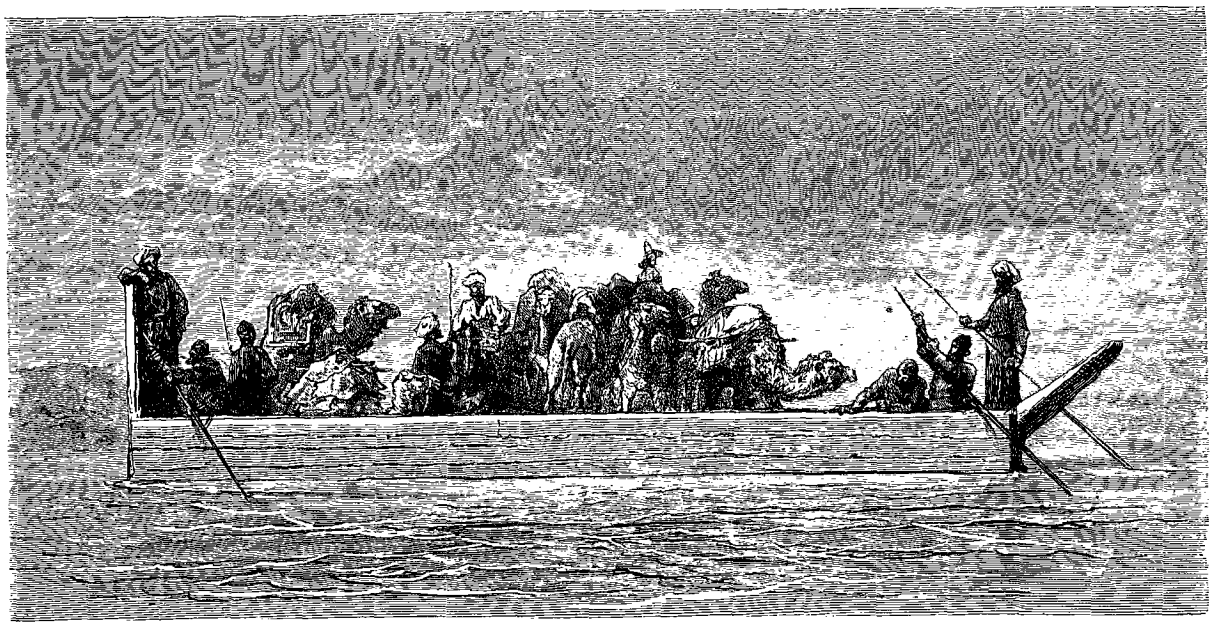
— Ah! votre chef est un brave qui ne badine pas. Il a vendu chèrement sa vie?

— Comment donc? Il a fui le premier. »

Traduit par Mme et M. Ernest Le Barbier.

*(La suite à la prochaine livraison.)*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Passage du Sir-Daria, près de Chodjend. — Dessin d'Émile Bayard, d'après l'album de B. Vereschaguine.

# VOYAGE DANS L'ASIE CENTRALE,

PAR M. BASILE VERESCHAGUINE[1].

## D'OREMBOURG A SAMARCANDE.

1867-1868. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

### XV (suite).

Djizak. — Kloutchi.

L'après-midi de l'un des jours suivants, nous vîmes arriver le convoi de poudres ardemment désiré. Après quelques instants de repos devant Zamine, il se remit en route et nous le suivîmes. Il se composait d'une escorte chargée de protéger les chameaux qui portaient les biscuits de l'armée, d'un certain nombre de chevaux, et de beaucoup de trafiquants et de débitants, surtout de Juifs qui rejoignaient les colonnes en marche pour vendre de l'eau-de-vie et toutes sortes de choses aux soldats. L'officier qui commandait le détachement me recommanda de ne pas m'éloigner de l'escorte : on disait le pays peu sûr et parcouru par des bandes de brigands évaluées par les uns à trois cents hommes, par d'autres à mille au moins. J'étais persuadé que ces bruits étaient ou faux ou singulièrement exagérés, mais il me fallait obéir à la consigne.

Je m'éloigne cependant de temps en temps du détachement, et je m'amuse à considérer les mœurs des tortues qui abondent dans cette contrée, et dont on voit les nombreux terriers des deux côtés de la route. Je suis témoin d'une scène comique : un mâle et sa femelle sont devant leur gîte; le mâle me voit, la femelle, ayant le dos tourné, ne m'aperçoit pas. Flairant en moi un ennemi, le mâle pousse sa compagne dans le terrier de la façon la plus risible du monde.

Nous cheminions, nous aussi, à pas de tortue. Je n'avais pas exactement calculé la distance de Zamine à Djizak, et j'eus l'imprudence de ne pas ménager mes provisions. Bientôt je fus à court. Peu désireux de souffrir de la faim, je pris avec moi mon domestique Mohamed et je courus à un camp de nomades, où notre présence causa une panique plus grande encore que celle que nous produisions ordinairement : les femmes, les enfants, s'enfuirent à notre approche; on nous prenait pour des *sarbaz*, autrement dit pour des guerriers boukhariens, soldatesque indisciplinée et

1. Suite. — Voy. p. 193, 209, 225 et 241.



© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

barbare, et à ce titre, on n'attendait de nous que la dévastation, l'incendie et le meurtre. Par bonheur, nous tombâmes sur un Ousbèke ami des Russes, qui nous fournit du lait et d'excellentes galettes.

Impatienté par la lenteur de la marche de notre convoi, je demandai une escorte de deux Cosaques, et laissant derrière moi la colonne qui s'était arrêtée pour prendre un peu de repos, je me lançai vers Djizak. A gauche se dressaient les monts Djoulam, qui continuent la chaîne d'Oratépé et de Zamine. Plus on approche de Djizak, plus on rencontre d'aouls sur le bord du chemin, plus on voit de monde sur le chemin lui-même. Beaucoup de gens reviennent du bazar de la ville : l'un porte un sac de grain, l'autre a mis un mouton en travers de sa selle, un Ousbèke emmène un bœuf qui regrette vivement les étables de Djizak : il échappe à son maître; nous et nos chevaux nous l'arrêtons deux fois, mais il ne s'avoue pas vaincu; s'il se laisse prendre par les cornes, c'est pour lancer le malheureux Ousbèke à vingt pieds en l'air, et fuir encore plus vite que la première fois. Qui aura eu raison de la bête à deux pieds ou de la bête à quatre? je l'ignore, car nous ne vîmes pas la fin de la comédie.

Aux portes de la ville, nous rencontrâmes un vieillard aux longs cheveux blancs. Comme ici tout le monde a d'habitude la tête rasée, je ne puis m'empêcher de demander à ce patriarche la raison de cette contradiction flagrante avec les usages reçus : il m'apprend qu'ayant épousé plusieurs femmes, il en a plusieurs filles et pas un seul garçon; dans sa désolation, il a fait depuis longtemps le vœu de ne se raser la tête que s'il avait le bonheur de se voir naître un fils. Il s'impose de la sorte une grande humiliation, car il est honteux dans ce pays de n'avoir pas de garçons, et sa longue chevelure, en attirant les regards sur lui, provoque des questions et des réponses qui mettent tout le monde dans la confidence de son déshonneur.

Djizak est enfermée dans une triple enceinte de murailles élevées et solides bien qu'elles ne soient pas en pierres, mais en terre; il y a eu beaucoup de sang répandu quand les Russes l'ont prise d'assaut. Presque tous les combattants boukhariens furent égorgés par le vainqueur entre les diverses enceintes; les morts et les mourants gisaient en monceaux informes, disent les témoins oculaires. Djizak n'est pas une grande ville, l'eau y est rare et de mauvaise qualité, et de même qu'à Boukhara, la *richta* y fait de grands ravages : on nomme richta une maladie causée par le développement d'un ver qui élit domicile sous la peau, et qu'il faut beaucoup de dextérité pour retirer du corps; ce ver atteint soixante-quinze centimètres, et même plus, de longueur.

En somme, les conditions sanitaires de Djizak ne sont pas bonnes. C'est pour cela que les Russes en démolissent la citadelle pour en transporter les matériaux dans la colonie qu'ils fondent à quatre ou cinq kilomètres de cette ville, à Kloutchi, dans un site bien choisi, où il n'y a pas autant de scorpions qu'à Djizak, et où l'eau est meilleure et en plus grande abondance.

## XVI

Portes de Tamerlan. — Jane-Kourgane. — En route pour Samarcande. — Vallée du Zérafchane. — Une soirée pénible, une nuit tranquille. — Un champ de bataille. — La ville de Tamerlan.

De Djizak à Jane-Kourgane, la route n'était pas sans dangers, et nous n'avions pas d'escorte, mais il nous fut permis d'aller de l'avant à nos risques et périls.

Nous entrâmes bientôt dans les célèbres *Portes de Tamerlan*, défilé ouvert entre deux énormes rochers, des deux côtés d'un torrent sinueux qu'il nous fallut traverser plus de vingt fois. Sur l'une des parois, une inscription fort belle et fort régulière, creusée dans la roche, nous intrigua vivement, mais ni moi, ni aucun de mes compagnons, n'étions de force à la déchiffrer J'appris que cette inscription consacre l'endroit où les Ousbèkes livrèrent aux Kiptchaks une bataille si sanglante que les eaux du torrent en devinrent rouges.

Quand nous entrâmes dans Jane-Kourgane, le détachement russe que nous comptions y trouver venait d'en sortir pour marcher sur Samarcande. Jane-Kourgane n'est qu'un village ouvert, et son nom de forteresse (*kourgane*, en turc, signifie place fortifiée) ne lui vient pas de ses murailles actuelles, mais des remparts qu'elle eut autrefois et dont il ne reste plus de traces. Elle se trouve au débouché des Portes de Tamerlan. Nous y vîmes beaucoup de tentes vides; d'autres étaient pleines des fiévreux, des rhumatisants, des soldats atteints de diarrhée que la troupe avait laissés derrière elle.

J'avais un grand désir de rejoindre le détachement, qui certainement ne devait pas avoir sur nous une très-grande avance. Mais que faire? Ne pouvant compter que sur mon Cosaque, serais-je assez imprudent pour me lancer dans l'inconnu, en plein pays ennemi?

Ne ferais-je pas mieux de m'adjoindre trois ou quatre compagnons sans peur? A quatre ou cinq, on ne redoute rien, car en compagnie la mort est belle, dit le proverbe.

J'étais plongé dans ces réflexions, tandis que, porté par mon bucéphale, je suivais les rues désertes de Jane-Kourgane. Tout à coup, je me trouvai nez à nez avec le domestique du négociant Gloudoff, un brave jeune homme qui cherchait comme moi les moyens de rejoindre l'armée russe, moitié par plaisir et par goût des voyages, moitié pour les affaires de sa maison : trois de ses commis avaient été faits prisonniers par les Boukhariens, à Samarcande, et jetés dans une basse-fosse; ils étaient menacés de perdre la tête. Gloudoff, de son côté, craignait de voir disparaître, en même temps que ses trois employés, les capitaux fort respectables dont ils étaient nantis.

« Tu tombes à merveille, criai-je au domestique, dès que je l'aperçus. Ton maître est ici sans doute?

— Oui, ici même, au bazar, où il m'attend. Il ne veut pas rester à Jane-Kourgane.

— Fort bien, mon ami, » répliquai-je, et je courus au bazar, où je trouvai Gloudoff.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

« Eh bien, lui dis-je, je tiens de votre domestique que vous ne voulez pas moisir dans cet abominable trou de Jane-Kourgane. Vous pensez comme moi à marcher sur Samarcande.

— Sans aucun doute!

— Parfait! Mais comment arriverez-vous devant cette reine des cités?

— Très-facilement: en suivant l'escorte du convoi de poudre.

— Ne comptez pas, je vous prie, sur le convoi de poudre, qui est destiné à Jane-Kourgane, et ne dépassera pas ce village. Êtes-vous seul?

— Comment seul? J'ai toute une armée, quatre hommes avec moi, s'il vous plaît!

— Vous, quatre, et moi, trois, cela fait sept, et nous deux, neuf. C'est assez pour mettre à la raison toute une bande de Boukhariens. Partons tout de suite! »

Nous convînmes de partir au bout d'une heure. Je fis mes emplettes et je fus exact au rendez-vous.

Le dirai-je? mon excellent ami Gloudoff n'avait pas perdu son temps à courir. Je le trouvai devant une batterie de bouteilles vides, cuvant son vin, et presque incapable de prendre place à côté de ses gens dans son véhicule. Russes, mes amis, mes frères, vous n'oubliez jamais le coup de l'étrier!

Nous voici en route. L'officier qui m'a conduit jusqu'à Jane-Kourgane m'engage à me méfier. La route, nous dit-il, est infestée par des coupe-jarrets et toutes sortes de canailles de la pire espèce. A part cela, toutes les nouvelles sont bonnes; le détachement d'avant-garde a traversé le pont de pierre qui se trouve à trente-sept kilomètres environ de Jane-Kourgane, et il se dirige résolûment vers Samarcande. Les événements se pressent, le grand choc des masses armées est imminent, tout nous présage une victoire.

« S'il en est ainsi, il faut se hâter. Marchons vite! » Nous prenons le petit trop; nul de nous ne doute d'attraper le détachement à l'entrée de la nuit.

« Connaissez-vous la route? demandai-je à Gloudoff, toujours fort ému.

— La route? Nous sommes dessus.

— Évidemment! Mais les bifurcations, les interruptions de sentier, les ombres de la nuit, comptez-vous tout cela pour rien? Resterons-nous toujours sur la piste du détachement? C'est à cela qu'il faut songer. Nous n'aurons pas toujours le soleil à nos ordres.

— Que parlez-vous d'ombre et de soleil? Nous nous tirerons toujours d'affaire.

— Mais, si nous nous trompons de route?

— Nous ne nous tromperons pas, et quand cela serait? Nous arriverons toujours quelque part, ne fût-ce qu'à Samarcande. Nous sommes neuf, si j'ai bonne mémoire. Nous donnerons l'assaut et l'affaire sera faite. Voilà comment je comprends les choses!

— Vous les comprenez très-bien. Si le proverbe est vrai, nous prendrons Samarcande, ou plutôt vous le prendrez tout seul, magnanime Gloudoff : *Audaces fortuna juvat.* »

Garçon sarthe. — Dessin de E. Metzmacher, d'après l'album de B. Vereschaguine.

Notre petite caravane était encore près de Jane-Kourgane, et Gloudoff, toujours grandiose, parlait encore de prendre Samarcande à lui tout seul, quand un Cosaque nous rattrapa au galop.

« Votre Noblesse, fit-il en m'abordant, le commandant de la forteresse vous ordonne de rebrousser chemin sur-le-champ. Il y a un ordre formel du général gouverneur de ne laisser passer personne. »

On pouvait rechigner, mais il fallait obéir. Je le fis. Gloudoff, dans son état, ne doutait de rien; il déclare que cent mille hommes ne l'arrêteront pas, frappe ses chevaux et galope à toute vitesse, poursuivi par dix Cosaques. Il avait la palme de la bonne humeur, mais il n'eut pas celle de la vitesse : les Cosaques saisirent ses chevaux par la bride, et ramenèrent l'entêté à la forteresse.

Je me disais avec dépit : « Encore un retard! on prendra Samarcande sans toi. Tu ne verras pas de bataille, malgré ton désir d'assister à ce spectacle nouveau pour toi! » Nous cherchâmes à composer avec le commandant, nous fîmes valoir toutes les raisons possibles, mais le commandant fut de bronze.

Un premier jour se passa dans une longue attente, sans que nous vissions arriver un convoi que le commandant avait promis de nous laisser suivre : convoi qui était parti depuis longtemps de Tachkend, sous l'escorte d'un bataillon d'infanterie, pour porter des

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

munitions aux troupes chargées de la conquête de Samarcande.

Le convoi n'arrivait pas, mais peu à peu Jane-Kourgane s'encombrait de gens impatients autant que nous d'atteindre l'armée russe. Ces gens étaient surtout des Juifs vendeurs d'eau-de-vie et des djiguites kirghises et tatares, tous gens sans foi ni loi, affamés de profits, de vrais loups flairant les cadavres. Ils savaient qu'en temps de guerre les coquins prudents font fortune.

Gloudoff et moi nous avions disposé nos chariots et nos chevaux sur le bord même de la route venant de Djizak. De la sorte, tous ceux qui de Djizak arrivaient à Jane-Kourgane étaient forcés de défiler devant notre camp. Et moi, comme le rossignol brigand du conte russe, j'arrêtais tous les passants et je les pressais de questions.

Demi-Kirghise demi-Sarthe. — Dessin de E. Metzmacher, d'après l'album de B. Vereschaguine.

Dans le nombre des allants et des venants, je remarquai vingt-cinq djiguites qui avaient pour chef Gassane, une de mes anciennes connaissances. Je vis dans cette rencontre une occasion de départ. En nous joignant à ces vingt-cinq hommes, nous formerions une troupe assez forte pour braver les périls de la route. Je fus assez heureux pour en convaincre le commandant, qui nous donna, par surcroît, une escorte de vingt-cinq hommes d'infanterie.

Nos djiguites étaient mal armés, l'un d'un mauvais sabre, l'autre d'un pistolet, un troisième d'un fusil plus dangereux pour son maître ou les voisins que pour l'ennemi : mais nous disposions, nous, d'un certain nombre de revolvers et d'excellents fusils. En somme, avec quelques officiers rejoignant leurs bataillons, nous faisions une troupe de soixante individus bien dispos : ce n'était pas trop pour se défendre contre les deux mille et quelques cents hommes qui erraient dans les environs, d'après les dernières nouvelles parvenues au commandant de Jane-Kourgane.

Nous décidâmes que nous nous mettrions en route à trois heures du matin, et que nous n'engagerions avec nous aucun Sarthe, parce qu'il n'y a pas à compter sur cette sorte de gens dans les circonstances difficiles. Nous partîmes, en effet, de très-bonne heure, par une fraîche matinée de printemps, après une nuit assez agitée, car à peine étions-nous endormis, que nous fûmes réveillés par un coup de fusil. — Nous étions établis tout près d'un cordon de sentinelles, et l'une de celles-ci avait tiré, disait-elle, sur un homme qui se glissait dans les herbes. Un Cosaque arriva au galop : il venait de la part du commandant, pour être renseigné sur cette alerte ; puis une patrouille fit de longues recherches dans la direction indiquée par la sentinelle, et dans tous les environs de cette portion du camp, mais il fut impossible de trouver l'homme qu'avait si bien vu la sentinelle. Ce remue-ménage me fit le sommeil léger ; je me réveillai mainte fois, et toujours je fus rassuré par la vue de mon brave Mohamed, qui nous gardait fidèlement, le fusil au poing.

Gloudoff, fidèle à nos conventions, ne voulait pas souffrir de Sarthes dans notre compagnie ; il en découvrit plusieurs qui s'étaient ralliés à la queue de notre colonne et les renvoya sans miséricorde. Mais quand, satisfait de ses exploits, il revint dormir dans son véhicule, tous ceux qu'il avait chassés nous arrivèrent à la queue leu leu et continuèrent paisiblement leur route en notre compagnie. Ils ne furent pas les seuls, et peu à peu nous vîmes apparaître, comme venant de dessous terre, toutes sortes d'hommes montés sur des ânes et escortant des moutons et des vaches. Ces nouveaux compagnons, qui s'étaient passés d'invitation, allongeaient horriblement notre convoi, ralentissaient notre marche et soulevaient des nuages de poussière.

La route était large, unie. Sur la gauche, on apercevait des montagnes moyennes servant de repaire à des bandes de brigands, et une chaîne élevée, par endroits couverte de neige.

A notre approche s'envolent de temps en temps des aigles, dont quelques-uns m'étonnent par leur forte envergure.

Les aouls que nous apercevons sont vides ; leurs

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Un Afghan au service de la Russie. — Dessin de E. Metzmacher, d'apr s une peinture de B. Vereschaguine.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

habitants ont fui : habitués aux pillages de leurs propres soldats, ils croient que l'armée russe fait aussi main basse sur tout ce qu'elle rencontre. Notre solitude nous inspire de temps en temps quelques craintes : par exemple, nous apercevons tout d'un coup, à une certaine distance, un groupe de cavaliers. Serait-ce une avant-garde de l'ennemi? Seraient-ce des espions? Nos hommes, peu rassurés, se les montrent en criant : *Mana*, *mana*, *mana* (les voici), ou *Ata*, *ata*, *ata* (les voilà), puis ils essayent de les compter de loin avec une inquiétude visible.

Notre caravane atteignit enfin le pont de pierre que j'ai mentionné plus haut comme étant situé à trente-sept kilomètres de Jane-Kourgane. On m'en avait parlé comme d'une belle construction, parfaitement défendue par une forteresse. Il se trouva que c'était un piètre ouvrage, plus ou moins protégé par des murs de terre peu élevés et crénelés.

A une certaine distance, sur la rive opposée à celle par laquelle nous débouchâmes sur le pont, nous aperçûmes de nouveau une dizaine de cavaliers, qui tantôt se montraient et se rapprochaient, et tantôt disparaissaient. Étaient-ce des nomades inoffensifs, ou des villageois attirés par les nuages de poussière que soulevait notre colonne? Était-ce l'avant-garde d'une bande de coupeurs de route?

Nous nous mettons sur nos gardes à tout événement, et nous envoyons un de nos djiguites en reconnaissance, pendant que nous faisons halte au bout du pont, à l'endroit même qu'a probablement choisi avant nous le détachement russe, car l'herbe est foulée et piétinée sur un grand espace.

Tout à coup A... N... attira mon attention sur un arbre, à deux cents pas de nous : « Regardez donc ! le singulier oiseau ! » me dit-il en souriant. Je souris aussi : cet oiseau merveilleux était notre djiguite, qui de ce haut point d'observation, surveillait la marche des cavaliers suspects.

Bientôt notre oiseau miraculeux se mit à crier et à nous indiquer de la main deux points noirs ; nous vîmes alors s'avancer deux hommes à cheval, déguenillés et d'assez mauvaise mine. Ils nous dirent qu'ils étaient de simples paysans du village voisin ; mais il ne fallait pas beaucoup de finesse pour comprendre que nous avions devant nous deux compères des cavaliers inconnus que nous avions vus rôder autour de nous. Pendant que l'un répondait à nos questions, l'autre nous examinait : il comptait le nombre des soldats de notre escorte, et passait une revue silencieuse de nos armes et de notre équipement.

Nous les interrogeâmes sur la marche du détachement, sur les troupes de l'Émir, sur Samarcande, mais nous ne pûmes leur arracher qu'une seule réponse : « Le détachement ourousse a passé par le pont de pierre, et nous ne savons pas autre chose. » Nous décidâmes de garder ces gens avec nous pendant tout notre voyage. De la sorte, nous étions sûrs de n'être pas trahis, si traîtres il y avait, et en tous cas ils ne pourraient pas renseigner leurs amis les rôdeurs sur la fai blesse insigne de notre troupe. Il était prudent de ne pas les lâcher avant d'avoir atteint le détachement, ou au moins d'en avoir des nouvelles détaillées et précises.

Jamais nous n'avions été si embarrassés. Que faire? Que faire? Qu'arrivera-t-il de nous si les troupes russes ont tourné Samarcande pour marcher contre Boukhara, et si, tout en s'attaquant réellement à Samarcande, elles se sont établies du côté de la ville opposé à celui par lequel nous déboucherons en vue de ses murailles? Dans ces deux cas, comment atteindrons-nous nos compatriotes? Et si, par hasard, les troupes de l'Émir n'ont point été taillées en pièces, ne serons-nous pas enveloppés et comme pulvérisés sans avoir le temps de voir à deux pas devant nous?

Nous tînmes une espèce de conseil de guerre. Presque seul, je fus d'avis de continuer notre route : je soutins que les trois mille hommes du général Kaufmann, — le chef même qui a pris Samarcande, — avaient inspiré au pays que nous allions traverser une grande terreur du nom russe ; que personne n'oserait nous attaquer par crainte d'une prompte et sévère vengeance ; qu'enfin, en cas d'attaque, nous étions assez nombreux pour repousser les assauts des cavaliers nomades, assez bien pourvus de chariots et de chevaux pour n'abandonner aucun blessé.

D'autre part, notre escorte ne paraissait point rassurée ; un des officiers avait entendu ce propos : « Cela va mal. Il paraît que nous allons tous y passer ! »

Et pendant que nous discutions ainsi tristement, des nuages noirs envahirent les cieux, le tonnerre éclata dans une obscurité sillonnée d'éclairs.

Enfin, mon avis l'emporta, et nous remîmes le cap sur Samarcande. Mes compagnons avaient compris que, de deux choses l'une : ou les Russes s'étaient arrêtés dans leur marche, ou ils avaient poussé jusqu'à Samarcande ; dans le premier cas nous les rejoindrions forcément avant le lendemain matin ; dans le second cas, nous dépêcherions un djiguite qui flairerait le pays, qui apprendrait où campaient nos compatriotes, et au besoin les préviendrait de notre situation.

Pour cette mission périlleuse d'espion-éclaireur, qui exige autant d'habileté que d'audace, j'avais un homme tout indiqué, le tatare Gassane, dont j'ai parlé plus haut comme du chef des vingt-cinq djiguites avec lesquels nous marchions depuis Jane-Kourgane. Gassane était courageux : avec un Kirghise, il était le seul homme qui eût osé accepter une mission auprès de l'Émir de Boukhara, lorsque l'ambassade du général Tchernaïef était retenue en captivité dans cette ville après l'échec de l'expédition dirigée sur Djizak. Ces deux hommes de cœur remirent fidèlement la lettre à Sa Hautesse. Malheureusement, Gassane eut la sotte idée d'adresser à l'Émir quelques phrases pouvant passer pour impertinentes : aussi, tandis que son camarade, le Kirghise, était récompensé de sa mission par le don

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

d'une robe de chambre princière, puis reprenait gaiement la route de ses steppes, notre ami Gassane s'en retournait vers les corbeaux, suivant une expression de l'Émir, c'est-à-dire qu'on l'envoyait réfléchir dans une basse-fosse sur les dangers de l'intempérance de langage.

Gassane écouta mes propositions, il les accepta même; cependant je remarquai que sa figure s'était sensiblement allongée. Gloudoff lui fit don d'un superbe fusil américain, en lui disant sentencieusement : « Ne crains rien, mon ami. Au coup sûr, tu ne perdras pas deux têtes. »

Hélas! Nous n'avions plus besoin d'éclaireur! Deux cavaliers poursuivis, atteints et ramenés en arrière par nos djiguites, nous annoncèrent une nouvelle à la fois très-bonne et très-mauvaise : Samarcande était occupée par les Russes. Notre armée y était entrée le jour même, sans le moindre assaut, après avoir mis en déroute dans la journée les troupes de l'Émir. Ainsi, pour avoir tardé quelques heures, nous avions à jamais perdu l'occasion de voir une des villes les plus célèbres de l'histoire tomber dans les mains des Européens. Et moi, qui désirais tant voir une bataille!

Indien. — Dessin d'Émile Bayard, d'après une peinture de B. Vereschaguine.

Par précaution, nous gardâmes avec nous ces deux prisonniers, comme nous l'avions fait des autres. Nous leur donnâmes l'assurance qu'il ne leur arriverait rien de fâcheux, ou seulement de désagréable, mais ils se souciaient peu de nos belles paroles, pensant qu'on allait leur couper la tête, suivant l'usage antique et solennel du pays boukhare.

Nous ne pouvions croire à la réalité de cette nouvelle; une ville si fameuse, prise sans coup férir par une petite armée de trois mille homme au plus!

Nous continuâmes notre route en discutant sur les affaires de la guerre contre Boukhara.

Aux abords de Samarcande, nous entrâmes dans un magnifique pays, bien arrosé, d'une végétation superbe et rempli de villages; des deux côtés de la route, les ardins succédaient aux jardins : nous étions arrivés dans la riche vallée de la rivière Zérafchane ou Zariavchane : ce mot, paraît-il, veut dire l'*aurifère* ou la *dispensatrice des richesses.*

Dans le premier des villages de banlieue que nous traversâmes, tous les habitants étaient sur le seuil de leur porte. Ils nous souhaitèrent très-amicalement et très-joyeusement la bienvenue. Étaient-ils sincères? Allah seul, qui lit dans les cœurs, pourrait le dire. Ils l'étaient peut-être, car on sait en Asie Centrale que les Infidèles gouvernent avec plus de fermeté et de justice que les potentats indigènes. Aussi y a-t-il certainement dans ce pays des partisans des Russes parmi la population musulmane.

Les nouvelles que nous reçûmes dans ce village confirmèrent pleinement ce que nous avions appris. On nous donna les détails du grand événement. La bataille avait été courte, et la victoire remportée par une poignée de Russes sur toute une armée de Boukhariens avait été décisive. Les soldats qui nous accompagnaient avaient fait plus de cinquante kilomètres dans leur journée; toutefois la bonne tournure de la guerre et l'approche du but leur donnèrent de nouvelles forces, et ils reprirent leur marche en chantant. Tout épuisés qu'ils devaient être, ils entonnèrent une première chanson et la menèrent jusqu'au dernier couplet; ils en essayèrent une seconde et l'achevèrent également fort bien, mais à la troisième, la voix leur fit défaut, car la force et la volonté de l'homme énergique ont aussi des bornes. Cependant il y avait encore quelques plaisants parmi ces marcheurs harassés :

« Eh quoi! disait l'un d'eux, tu te plains d'être à bout, et tu te prétends de Moscou! Que ces gens de Moscou parlent bien, et que d'esprit ils ont! mais ils se fatiguent plus vite que les camarades. Moi, je ne suis pas de Moscou et j'ai bon pied, bon œil; mon fusil ne me pèse pas comme à ces messieurs de la ville. » Imaginez un Parisien plaisanté en campagne par un provincial, et vous aurez une idée des taquineries qui faisaient rire les soldats malgré leur épuisement visible.

Arrivé à Samarcande, j'ai perdu de vue tous ces braves gens, mais je ne serais pas étonné si beaucoup d'entre eux avaient payé leurs fatigues par la maladie ou la mort. En route, on s'échauffe : plus la marche est pénible, plus la guerre offre de difficultés et de dan-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

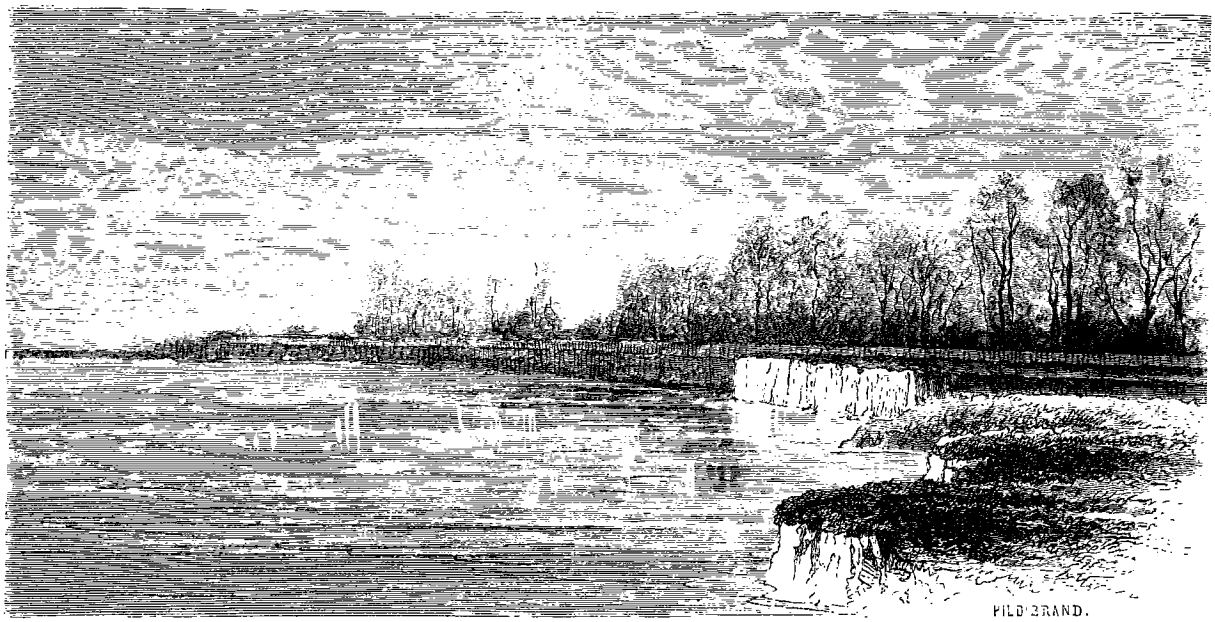
gers, plus on se raidit; mais quand la détente arrive, on tombe à plat, la nature reprend les droits qu'elle avait abdiqués momentanément. Tout le monde le sait, ce n'est pas le canon qui tue le plus de soldats, c'est la fatigue et la maladie.

Il avait beaucoup plu, la route était extrêmement détrempée, les hommes pataugeaient, les chevaux n'avançaient qu'avec la plus grande peine. L'orage que nous avions vu se former dans le ciel, quand nous nous trouvions au pont de pierre, était venu crever dans ces parages. A chaque minute, il nous fallait traverser des ruisseaux dont les ponts avaient été détruits par les troupes qui nous avaient précédés sur le chemin de Samarcande; nos chariots et nos voitures versaient dans les canaux, l'obscurité était descendue du ciel, et croissait de moment en moment. Le pauvre A*** grognait, s'agitait, rossait même un Juif qui restait sans rien faire, et nous n'en avançions pas plus vite.

« Le Zérafchane est-il encore bien loin? » demandions-nous, dans notre impatience, à Gassane, qui se vantait de connaître parfaitement le pays, ou à un Juif qui était né dans la noble Samarcande, ou à d'autres personnes encore.

« A deux kilomètres, » répondait l'un; « à trois, » disait l'autre; « à cinq ou six au plus, » criait un troisième.

J'étais si épuisé que je me tenais à peine en selle; le sommeil me gagnait, malgré tous mes efforts; incapable de me tenir en équilibre sur ma monture, tantôt je penchais à droite, tantôt je penchais à gauche, tantôt je laissais tomber les rênes. De temps en temps je prenais un air de galop, et, quand j'avais devancé mes camarades, je descendais de cheval et je dormais debout, la tête contre la selle. Bucéphale, moins ensommeillé, mais plus affamé que moi, allait deçà delà, cherchant avec son pied l'herbe sur le bord de la



Aoul (village) d'Hodjis, sur le Sir-Daria. — Dessin d'Émile Bayard, d'après l'album de B. Vereschaguine.

route, tandis que, toujours dormant, toujours appuyé sur la selle, je le suivais de droite et de gauche, sans avoir conscience de moi-même.

Quel moment heureux, quand nous sortîmes des jardins pour déboucher sur un bras du Zérafchane, et que, ce bras franchi à gué, nous fîmes halte pour dormir! Nous formâmes un cercle avec nos chariots, nous posâmes des sentinelles, puis tous, y compris surtout lesdites sentinelles, nous tombâmes dans un sommeil léthargique. On aurait eu beau jeu pour nous massacrer, cette nuit-là, du premier jusqu'au dernier.

Quand nous regardâmes autour de nous, à l'heure du réveil, nous nous trouvions au pied de la colline de Tchopane, derrière laquelle, nous disait-on, est située Samarcande. Sur cette colline, on voyait des sentinelles; à notre droite, nous apercevions des ruines élevées, qui de loin ressemblaient à des arches de pont, et qui nous semblèrent fort anciennes. Le coteau était couvert d'allants et de venants, tous sans armes.

Par crainte de danger, — car en pays ennemi la prudence est la sagesse, — nous avançâmes lentement, en un groupe compacte, pour être à l'abri de toute surprise. Quelques points de la plaine étaient fort marécageux : nos chariots et nos chevaux s'embourbèrent plus d'une fois, et, comme la veille, il fallut s'armer de patience. Le Zérafchane forme en cet endroit six ou sept bras, mais heureusement, à cette heure matinale, ces bras étaient peu profonds et nous les pûmes traverser à gué. Il n'en eût pas été de même au milieu de la journée, quand la rivière a reçu les eaux abondantes provenant de la fonte des neiges sur les montagnes voisines.

Lorsque nous eûmes franchi le dernier bras du Zérafchane, nous vîmes deux cavaliers descendre de la montagne et se diriger vers nous : l'un était un vieil-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Après le succès. — Dessin de Sedoff, d'après une peinture de B. Vereschaguine.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

lard, l'autre un jeune homme. Ils nous souhaitèrent la bienvenue de la façon la plus gracieuse. Ils nous confirmèrent qu'en effet l'armée russe occupait Samarcande, que le commandant en chef s'était retranché dans la citadelle, que le gros des troupes était campé derrière la ville. Ils nous contèrent aussi que l'endroit où nous nous trouvions maintenant, était précisément le théâtre de la rencontre qui, la veille, avait fait tomber Samarcande en nos mains.

En effet, il y avait devant nous quelques chevaux morts, auxquels, avant ce récit, nous n'avions accordé aucune attention. Plus loin, nous rencontrâmes quelques cadavres de Boukhariens qui avaient trouvé la mort dans la bataille : l'un étendu de son long, la face contre terre; un autre courbé et les doigts crispés; un troisième, jambe deçà jambe delà, les yeux à moitié ouverts et comme regardant fixement devant eux, etc. Tous étaient presque nus : ils avaient été dépouillés et volés après le combat, sans doute par leurs propres compagnons d'armes. Beaucoup étaient blessés au dos : c'étaient des fuyards qu'une balle avait arrêtés net; un obus avait atteint un malheureux dont le crâne était horriblement fracassé. Il n'y avait guère que dix cadavres dans ce champ de la mort, mais je pense que beaucoup de victimes avaient été enterrées la veille.

Je n'avais jamais vu de champ de bataille et je fus navré : « Pauvres gens, pourquoi, me disais-je, avez-vous combattu vaillamment sans qu'il vous fût possible de vaincre vos ennemis? Ne saviez-vous pas que les Russes visent juste, et qu'on n'échappe pas aux balles des Européens? »

Sur la colline de Tchopane, j'apercevais d'en bas des remblais, que je supposais avoir porté les batteries de l'ennemi. Je voulus les examiner de près. En arrivant au sommet, je m'arrêtai tout court, saisi, et pour ainsi dire consterné d'étonnement et d'admiration.

Samarcande était là, sous mes yeux, noyée dans la verdure. Au-dessus de ses jardins et de ses maisons se dressaient d'antiques et gigantesques mosquées. Et moi, venu de si loin, j'allais entrer dans la cité, jadis splendide, qui fut la capitale de Timour le Boiteux!

## XVII

Prise de Samarcande. — Commencement d'une ère nouvelle pour l'Asie Centrale. — La Transoxanie. — Samarcande. — Boukhara.

Ainsi, malgré tous ses efforts, notre voyageur, M. Basile Vereschaguine, ne put assister à l'entrée des Russes dans Samarcande. Nous croyons intéresser nos lecteurs en leur racontant ce grand événement, d'après le nouveau livre de M. Arminius Vambéry, l'*Histoire de la Transoxanie*.

Arminius Vambéry, aujourd'hui vice-président de la Société de géographie de Pesth, est l'un des plus célèbres voyageurs de notre époque, et en même temps l'un des linguistes les plus savants de ce siècle. Le *Tour du Monde* lui doit quelques-unes de ses meilleures livraisons (tome XII : « Voyage dans l'Asie Centrale, de Téhéran à Khiva, Boukhara et Samarcande, par Arminius Vambéry, savant hongrois, déguisé en derviche »).

Tout ce qui va suivre, prise de Samarcande, défense de la citadelle par les Russes, considérations générales, coup d'œil sur la Transoxanie, etc., est traduit presque textuellement du livre de l'intrépide explorateur de l'Asie Centrale : *Geschichte Bochara's, oder Transoxaniens, von den frühesten Zeiten bis auf die Gegenwart.* (Stuttgart, J. G. Cotta.)

---

C'est le 13 mai 1868 que l'armée russe reçut l'ordre de marcher contre Samarcande. Elle s'ébranla aussitôt. Le colonel Pétruschewsky, qui était à la tête de l'avant-garde, se trouvait sur la rive droite d'un bras du Zerafchane, quand il vit venir à lui Nedchm-eddin, ambassadeur envoyé par l'Émir de Boukhara pour faire des propositions de paix au général russe, et arrêter par des négociations la marche des troupes ennemies....

Le général Kaufmann, soupçonnant une ruse, continua son mouvement. Il avait sous ses ordres vingt et une compagnies et demie d'infanterie et quatre cent cinquante Cosaques, soit environ huit mille hommes, avec seize canons et une division de fuséens.

Une grande partie des quarante mille hommes dont se composait l'armée de l'Émir occupait les berges escarpées de la rive opposée du Zerafchane. Les Russes ne se laissèrent point effrayer par ce déploiement de forces : leur aile droite, commandée par le général-major Golowatscheff, entra dans la rivière, et pendant un long quart d'heure, dans les boues du lit, les soldats ayant de l'eau jusqu'à la poitrine, elle chercha un gué commode, pendant que l'artillerie ennemie dirigeait sur elle un feu violent. L'armée musulmane, cinq ou six fois plus nombreuse que les soldats du major Golowatscheff, essaya de leur disputer le passage; mais dès qu'ils eurent touché la rive, elle abandonna précipitamment les positions avantageuses qu'elle occupait sur les collines, et, dans sa panique, elle laissa ses canons sur la place.

Cette affaire si rapidement et si heureusement terminée s'était passée à une petite distance de Samarcande. Les habitants de cette ville, voyant leurs coreligionnaires fuir à toutes jambes, s'empressèrent de leur fermer les portes au nez, car ils craignaient leurs propres soldats plus que l'armée chrétienne.

Ils envoyèrent aux vainqueurs une députation composée de leurs principaux citoyens, tant mollas ou prêtres qu'aksacales ou conseillers municipaux, et, le lendemain de la bataille, un détachement de l'armée russe entra paisiblement dans Samarcande, ayant à sa tête le général Kaufmann. Dans le brillant état-major moscovite on distinguait le prince Iskender Chan, fils du sultan afghan de Hérat. Ce prince, disait-on, était venu offrir ses services à l'Émir par enthousiasme pour la noble cause de l'Islam; mais l'Émir ayant ou-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

blié de lui payer la solde promise, il avait récité une prière pour le salut de son âme et était entré dans l'armée chrétienne.

Ainsi tomba, le 14 mai 1868, la capitale jadis si glorieuse de Timour, le lieu de naissance et le dernier repos de tant de grands saints de l'Islam, l'étincelant flambeau de la science musulmane depuis les temps les plus reculés. Du jour au lendemain, elle était devenue chrétienne, et elle avait passé des mains de la dynastie ousbèke des Mangites dans celles de la maison des Romanoff. Un Alexandre (le grand Macédonien) fut son premier conquérant, et c'est sous un Alexandre qu'elle change totalement de destinée. Tributaire, il y a plus de deux mille ans, d'un petit pays de l'Europe méridionale, elle obéit maintenant à un empereur de l'Europe du Nord.

Les Grecs, les Arabes, les Mongols, les Turcs, les Ousbèkes, tant de combats, tant de dynasties, tant de gloire, que de souvenirs! Et quelle autre ville d'Asie peut lutter avec Samarcande pour l'éclat de son passé? Tandis que les contrées de l'extrême Orient nous sont plus ou moins connues depuis le siècle dernier, et que le Cathay et le Zipangou n'ont presque plus de secrets pour nous, Samarcande avait gardé jusqu'à nos jours le voile du mystère. Ce voile vient d'être soulevé, et l'Europe s'en est émue....

Une ère nouvelle s'est ouverte, ce jour-là, pour l'Asie Centrale. Des contrées et des villes jadis absolument fermées à l'homme de l'Occident, se sont ouvertes devant lui. Là où l'Européen, même protégé par le stricte incognito, ne pouvait faire un pas sans danger de mort, aujourd'hui il va et vient librement comme bon lui semble, car c'est une armée chrétienne qui tient le pays. A Tachkend, à Chodjend, à Samarcande, il y a des clubs, des cafés et des églises. Tachkend a son journal russe, le *Turkestanskia Wjedomostie* (les Nouvelles du Turkestan), et à la cantilène plaintive du muezzin se mêle le carillonnement des cloches des églises grecques, plus affreux pour l'oreille du vrai croyant que le tonnerre des canonnades. Dans les rues de ce Boukhara, où l'auteur de ces lignes n'entendait, il y a quelques années, que des hymnes musulmanes, le pope, le soldat, le marchand russe, se promènent aujourd'hui avec la fierté du conquérant. Un lazaret et des magasins de vivres ont remplacé le palais autrefois splendide où commandait Tamerlan, le palais où tous les princes de l'Asie venaient porter leurs hommages, où le fier monarque des Espagnes lui-même avait envoyé un ambassadeur pour mendier l'amitié du grand conquérant, le palais enfin où les Touraniens venaient, avec ferveur et humilité, frapper de leur front la « Pierre Verte », ce piédestal sacré du trône de Timour!

Fakir indien. — Dessin d'Émile Bayard, d'après une peinture de B. Vereschagnine.

Par cette victoire des aigles russes dans l'Asie Centrale, l'Islam a reçu, je crois, la blessure la plus terrible qui pût l'atteindre. Depuis plus de mille ans qu'il lutte avec la Croix, il n'a jamais été mieux touché en pleine poitrine.

De nos jours, l'influence puissante de la civilisation occidentale agit vigoureusement sur l'Asie musulmane, de Byzance à l'Inde; la Mecque et Médine elles-mêmes n'échappent pas à son action. Seule, l'Asie Centrale était restée jusqu'à nos jours le sanctuaire du mahométisme; la foi n'y avait pas été altérée par les « nouveautés », et ce n'était plus la Mecque, mais Boukhara qui passait pour le centre intellectuel de l'Islamisme. L'ascète, le membre d'un ordre religieux, le théologien, soupiraient après cette ville sacrée, et c'est dans ses écoles et ses mosquées que les plus zélés musulmans de l'empire Ottoman, de l'Égypte, de Fez et du Maroc venaient puiser ou entretenir leur fanatisme.

Depuis que ce sol tant de fois saint est foulé par les *kafirs*, depuis qu'ils y font la loi, les esprits doivent être singulièrement ébranlés dans tous les pays du monde mahométan. La poussière qu'a soulevée en tombant le « principal pilier de la foi », — on appelait ainsi Boukhara, — a formé une profonde nuée noire qui obscurcira longtemps, sinon toujours, le ciel de l'Islam.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Mais revenons à la guerre entre les Russes et l'Émir de Boukhara.

La prise de Samarcande ne mit pas fin aux hostilités. Après la défaite de son armée, l'Émir s'enfuit en toute hâte à Kermineh. Son fils, l'héritier présomptif, Abd-Melik-Mirza, s'était sauvé pendant la bataille et avait gagné Boukhara à franc étrier; enfin, l'effroi, la consternation furent tels dans tout le pays, que les paisibles habitants du district de Mijankal quittèrent leurs villages et leurs hameaux, en véritables bandes, et se dirigèrent à toute vitesse vers Andchoï et Meimene par Karchi et l'Oxus.

Quant aux Russes, ils mirent aussitôt en état de défense la citadelle de Samarcande, située sur un monticule, tandis qu'une partie des troupes pourchassait l'Émir, et qu'un autre détachement soumettait les villes jalonnant la route de Samarcande à Boukhara.

Le corps du général-major Golowatscheff, composé de quatorze compagnies d'infanterie, de trois sotnias de Cosaques, avec huit canons, arriva d'abord devant la ville forte de Kette-Kourgane. Cette place, dont le nom indigène signifie la *grande forteresse*, borde le cours du Zérafchane; durant mon voyage, on m'en avait parlé comme d'une citadelle inexpugnable, et de fait, ses ouvrages détachés ne manquaient pas d'une certaine solidité. Cela n'empêcha pas la nombreuse garnison d'ouvrir ses portes à l'armée russe sans avoir ébauché la moindre tentative de résistance.

L'Émir, à cette nouvelle, fit mine de concentrer ses dernières forces; il établit son quartier général à Mir, à moitié chemin de Kette-Kourgane à Kermineh, et fit inquiéter les Russes jusque devant Kette-Kourgane par des attaques de cavalerie réitérées. Lassé à la fin de ces coups d'épingle, le général Kaufmann se décida à marcher droit sur Boukhara et à anéantir d'un coup l'armée ousbèke. Il paraît que

Tentes kirghises. — Dessin d'Émile Bayard, d'après l'album de B. Vereschaguine.

l'Émir et ses conseillers avaient encore quelques restes de leur ancienne présomption, ou bien qu'ils ne purent résister aux cris des fanatiques, puisqu'ils osèrent accepter encore une bataille rangée.

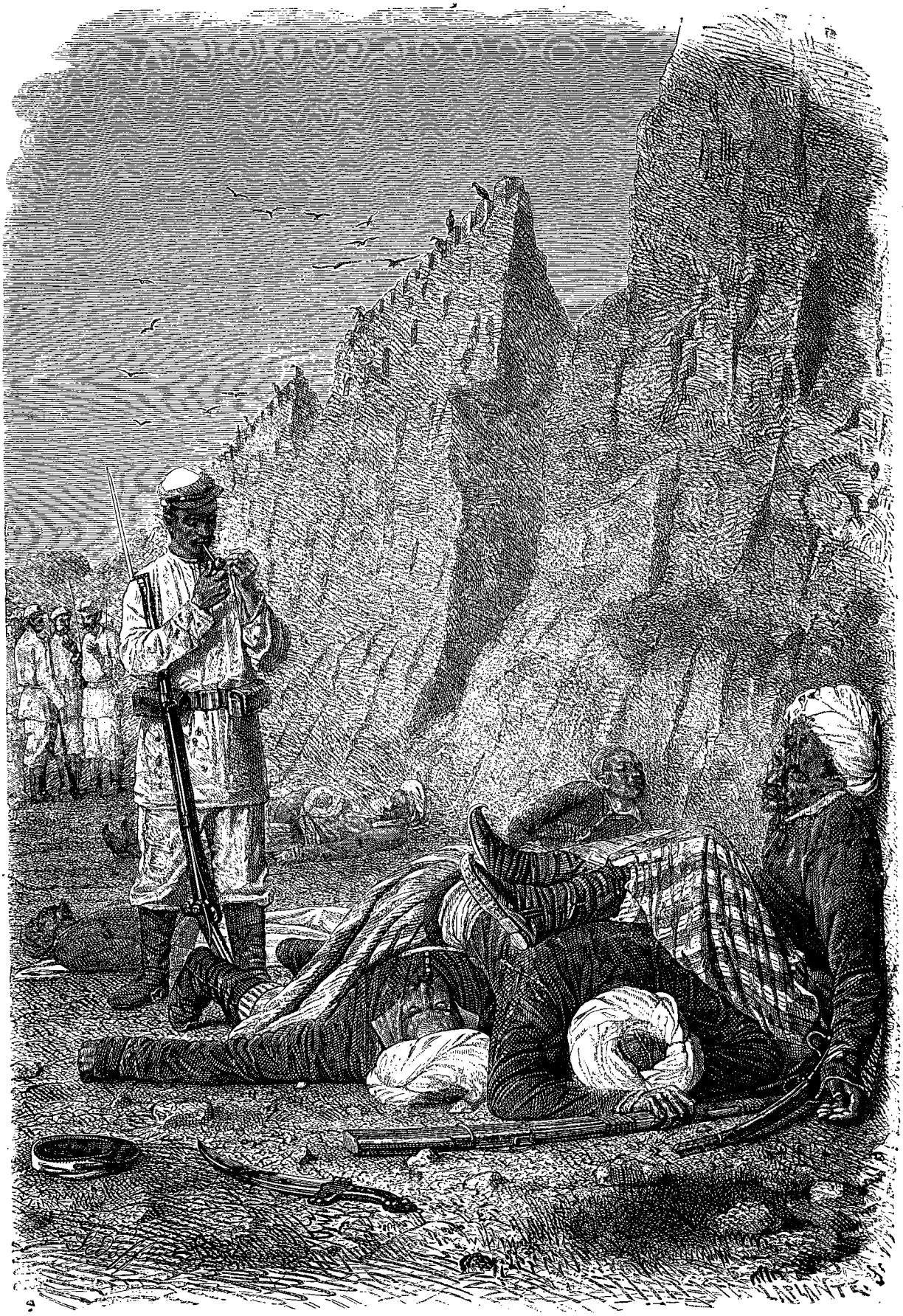
C'est à Serpoul que se choquèrent les deux armées, sur le champ de bataille où, trois cent soixante-dix-neuf ans auparavant, s'était joué le sort de deux dynasties indigènes. Cette fois-ci, comme on peut le penser, la maison des Mangites céda le pas à la maison des Romanoff : dès le début de l'engagement, les Russes assaillirent avec leur bravoure ordinaire les hauteurs occupées par les Ousbèkes des deux côtés de la route de Samarcande à Boukhara. Les soldats de l'Émir ne tinrent pas et bientôt leur recul se changea en une fuite désordonnée; quelques heures après, la route de Kermineh était jonchée de leurs armes....

Tandis que se passaient ces événements, un grand fait d'armes couvrait d'honneur la petite garnison laissée par les Russes à Samarcande. Voyant le général Kaufmann fort occupé à pourchasser les troupes de l'Émir, les habitants de Samarcande, ceux-là mêmes qui avaient si cordialement reçu l'armée européenne, et les Ousbèkes de Chehri-Sebz se ruèrent sans dire gare sur la citadelle, au nombre d'environ vingt-cinq mille hommes.

La garnison de Samarcande était commandée par le baron de Stempel; elle ne se composait que de six cent quatre-vingt-cinq hommes, y compris les malades et les diverses non-valeurs. Tout ce qui pouvait mettre à la rigueur un pied devant l'autre quitta le lit du malade ou du convalescent, et cette poignée de braves jura de mourir plutôt que de se rendre.

Le siége dura six jours pleins, du 12 juin au 18; il coûta aux Russes quarante-neuf morts et cent soixante-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Après la défaite, — Dessin de Sedoff, d'après une peinture de B. Vereschaguine.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

douze blessés. Les assiégeants brûlèrent une porte, ils ouvrirent une brèche, mais ils ne purent forcer l'entrée de la citadelle. Jour et nuit, ils se précipitaient contre les murailles, en colonnes d'assaut compactes, avec des cris furieux; les Russes couraient d'un point menacé à un autre point menacé, opposant partout leur poitrine à l'ennemi, et le repoussant toujours avec de très-grandes pertes. Toutefois la garnison était exténuée quand le général Kaufmann, instruit de ces événements, arriva à marches forcées pour faire lever le siége de la citadelle.

Ainsi, tout manquait au malheureux Mozaffar-ed-Din — c'est le nom de l'Émir. — Que devait-il faire? Revenir à Boukhara? il n'y fallait pas songer : son fils, qui de tout temps s'était montré enfant colère et rebelle, lui en aurait fermé les portes : il s'était mis à la tête du parti des mécontents et des fanatiques, et il s'apprêtait à disputer la couronne à son père, au besoin les armes à la main. Retourner à Samarcande? cela était impossible; les Russes vainqueurs lui en barraient le chemin, et vingt-cinq mille de ses sujets y avaient honteusement échoué devant une garnison de quelques centaines de soldats!

Il ne lui restait qu'un bon parti à prendre, il le prit : il traita avec les Russes, leur paya une contribution de guerre de cent vingt-cinq mille tilla, soit cinq cent mille thalers autrichiens (?), soit encore un peu plus de deux millions cinq cent mille francs, et promit les plus grandes facilités au commerce russe, en même temps qu'il se déclara responsable, sur ses terres, de la sécurité des sujets du Tzar.

---

La Transoxanie, dit autre part l'illustre voyageur magyare, la Transoxanie ou khanat de Boukhara, est, dans l'ensemble, un pays bas adossé à l'est aux derniers contre-forts des Thian-Chan. A l'exception de quelques hautes plaines et de districts argileux appelés *takir*, c'est-à-dire terre sèche et stérile, elle se compose surtout de sables noirs ou jaunes, et il n'y a de terrains arables, dans le vrai sens du mot, que sur les pentes des montagnes et sur le bord des rivières et des canaux d'irrigation qui en dérivent. Partout ailleurs, comme dans toute l'Asie Centrale, la nature livrée à ses propres forces y produit peu ou point, et il suffit de dix années de guerre pour y dépeupler des plaines fécondes et les transformer en un désert de sable.

En beaucoup d'endroits, toute la persévérance, tous les soins de l'homme sont inutiles, et la couche sablonneuse n'a pas assez d'épaisseur pour nourrir des récoltes. Il y a des langues de sables incultivables qui s'avancent au loin dans le milieu des terres cultivées, jusque dans le voisinage immédiat de Boukhara et de Samarcande; et sur la route qui unit ces deux villes, le voyageur traverse un steppe de plusieurs lieues de largeur, le désert de Mélik, qui possédait, il y a trois cents ans, un lac salé dans sa partie la plus basse.

Cependant, grâce aux irrigations, la fécondité de Boukhara et des deux autres khanats est presque proverbiale : la terre y rend beaucoup, et tout ce qu'elle produit est d'excellente qualité. Les grains de Boukhara, ses fruits, sa soie, son coton, ses plantes tinctoriales, ne redoutent aucune comparaison. Ses bestiaux sont de premier choix, ses chevaux sont renommés dans toute l'Asie, ses chameaux n'ont pas d'égaux, ses moutons ont une chair d'une délicatesse exquise.

Les richesses minérales, encore peu ou mal reconnues, et fort négligées, sont très-considérables dans la région montagneuse qui s'étend à l'ouest et au sud de Samarcande. Déjà l'historien Belchi mentionne le fer, l'ammoniaque, le mercure, le cuivre, le plomb, l'or, le naphte, le bitume, le vitriol, et une pierre qu'on allume et qu'on brûle, autrement dit la houille, dont les Russes viennent de retrouver quelques gîtes.

Le principe de la fertilité du sol boukharien, si stérile de sa nature, est en première ligne la bienfaisante rivière qui s'est appelée Sogd chez les Anciens, puis Kohik, et qui porte maintenant à juste titre le nom de Zerafchane (dispensateur de la richesse). Le savant docteur Radloff et le naturaliste russe Fedschensko nous ont récemment donné divers détails sur ce cours d'eau. La rivière Fan, nous dit ce dernier, est ainsi nommée de la chaîne où elle prend sa source, et dont l'altitude est de sept mille pieds : c'est la principale des quatre rivières qui débouchent sous le nom de Zerafchane dans la vallée de Samarcande.

Au nord-est de Samarcande, le bras principal du Zerafchane se divise en plusieurs branches qui prennent la route des steppes. La plus abondante de ces branches coule au nord-ouest de la ville, elle passe à Pendch-Chembé et à Chatirdcha et s'achève dans le lac de Karakal.... La seconde branche principale passe au sud-ouest de Samarcande, et se rend au désert par Kette-Kourgane et Boukhara.

Quand on réfléchit au très-grand nombre de canaux secondaires qui empruntent leurs eaux aux branches principales, on s'étonne que le Zerafchane, qui a un cours de peu de longueur et un bassin de peu d'étendue, soit capable de suffire à une pareille dépense; il faut que son débit soit considérable. Après le Zerafchane, il n'y a que le ruisseau de Chehri Sebz qui fournisse des éléments d'irrigation notables : son eau va quelquefois jusqu'à Karchi, et avec un aménagement convenable, elle pourrait être utile à tout le pays.

On a remarqué que l'irrigation continuée pendant plusieurs années sur le même sol finit généralement par créer une couche d'alluvion d'une épaisseur suffisante. L'eau de l'Oxus a surtout cette propriété fertilisante; mais malheureusement le pays boukharien ne tire presque aucun profit de ce fleuve : de Termez à Tchihardchoui, la rive droite de l'Oxus est à peu près inhabitée, et il lui serait très-difficile de se peupler, par la raison que les berges sont très-élevées et que l'irrigation y est par cela même extrêmement pénible, sinon impossible.

Le climat de la Transoxanie n'est pas précisément

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

rude, et, en somme, il est favorable aux cultures. Assez froid dans les montagnes, il est tempéré à partir de la ligne tracée à l'ouest par leurs derniers contre-forts; mais dans les bas-fonds, près des steppes, par exemple à Boukhara, à Kerchi, à Karakœl, le climat est extrême, et tantôt insupportablement chaud, tantôt insupportablement froid. Toutefois il n'est malsain qu'à Boukhara, et les maladies qui règnent dans la Transoxanie doivent être imputées au régime défectueux que suit la population et à sa façon de se vêtir plutôt qu'aux influences diverses de la température.

Ces remarques sur le climat favorable et la puissance de production du khanat de Boukhara s'appliquent également aux pays qui continuent ce khanat à l'est et à l'ouest. Aussi n'y a-t-il pas lieu de s'étonner si les plaies de la guerre se cicatrisent rapidement sur les bords de l'Oxus. Déjà Belchi nous apprend que nulle part une armée vaincue ne se refait aussi facilement qu'en Transoxanie. Le même auteur évalue à trois cent mille le nombre des villes de cette contrée, ce qui est une exagération évidente. Cependant la Transoxanie, et particulièrement la ville de Boukhara, a été autrefois beaucoup plus habitée qu'aujourd'hui. Sous les Samanides, la banlieue de cette capitale était extraordinairement peuplée : au nord-est, au sud-ouest, quand on avait quitté la ville proprement dite, on chevauchait pendant plusieurs heures entre des rangées compactes de maisons, et les trois cent soixante mosquées dont le Boukharien parle encore avec orgueil existaient réellement alors. Maintenant Boukhara compte au plus trente-cinq mille âmes.

Ce que nous venons de dire de la capitale peut se dire de tout le pays. La Transoxanie doit avoir eu une population au moins cinq à six fois plus grande qu'aujourd'hui. Les armées immenses qui, depuis la fondation du khalifat, ont fait des expéditions continues dans l'Asie Occidentale et jusqu'aux bords du Nil, tantôt sous les ordres de princes indigènes, tantôt à la solde d'un conquérant, ces armées, dis-je, étaient faites pour la plus grande part d'enfants du steppe, mais aussi de riverains de l'Oxus et de l'Iaxartes.

La majorité des habitants de l'ancienne Transoxanie etait formée d'Iraniens, et le persan était la langue nationale à Boukhara, à Fergana, à Khahrezm; il se maintint sous les Arabes, les Samanides, les Seldjoucides et les princes de Khahrezm, et jusque bien longtemps après l'invasion des Mongols, puis il céda la place au turc, qui est aujourd'hui prépondérant.

Ainsi que la langue, le caractère des Transoxaniens s'est modifié. Les anciens géographes arabes ne trouvent pas assez de mots pour peindre la noblesse d'idées, la franchise, la droiture et l'hospitalité de ce peuple. De nos jours, toutes ces vertus ont disparu, à l'exception de la dernière, qui n'est plus connue dans les villes, mais qui s'exerce encore à la campagne. La Transoxanie a subi pendant des siècles le flux et le reflux des invasions touraniennes, et à ce jeu terrible elle a perdu son équilibre politique et son équilibre social. Les conquérants n'y ont pas seulement détruit les villes et fauché les moissons, ils y ont effacé dans l'âme des hommes jusqu'aux dernières traces des nobles sentiments. L'Asie Centrale est la sentine de tous les vices.

---

Samarcande, ajoute Vambéry, est incontestablement la Maracanda des Grecs, la capitale de l'antique Sogdiane. Cette ville a toujours été la rivale de Boukhara, depuis les temps les plus reculés de l'histoire de la Transoxanie. Avant l'ère des Samanides, c'était la reine des cités du bassin de l'Oxus, et elle ne commença à perdre sa prépondérance que lorsque Ismaïl choisit Boukhara pour sa résidence. Sous les princes kharezmites, elle reprit, dit-on, l'avantage, et plus tard, sous Timour le Boiteux, elle arriva au faîte de la splendeur. Mais lorsque les Timourides furent tombés, elle entra définitivement en décadence. Boukhara étant devenue la résidence officielle des dynastes sous les Cheïbanides, aussi bien que sous les Achtarchanides et les Mangites, Samarcande dut se contenter d'être la villa d'été des princes, attirés par la fraîcheur et la beauté du pays.

Si nous en croyons les ouvrages les plus anciens, Samarcande, au temps de sa gloire, n'était splendide que dans ses faubourgs : la ville proprement dite, entourée d'épaisses murailles, se composait de maisons de terre et de bois, serrées et, pour ainsi dire, empilées les unes sur les autres. Il y avait si peu de place dans ce quartier central, que, d'après Istachri, l'air en aurait été malsain sans l'existence de nombreuses plantations de saules. Toutefois Samarcande, située à une altitude très-supérieure à celle de Boukhara, a toujours été renommée à juste titre pour son climat sain et révigorant.

Ce qui avait valu à Samarcande son nom proverbial d' « Éden » parmi les mahométans, c'étaient ses richesses, son opulence d'eau, ses innombrables canaux alimentés par les torrents de la montagne et traversant en tous sens la plaine.... Comme cette ville n'est pas située sur la grande route de l'Inde, route qui de tout temps a passé par Balkh, Karchi et Boukhara, ou par Nichabour, Amol et Beïkend, Samarcande n'a jamais été une grande place de commerce, et sa réputation fut toujours celle d'une ville de luxe. Les vieux auteurs nous en vantent les habitants comme beaux, bons, modestes, riches et hospitaliers. Le fameux Ibn Batoutah, qui est plein d'enthousiasme pour la sainte Boukhara, lui préfère néanmoins Samarcande, à cause de la splendeur de son site. Pour moi, je suis de l'avis d'Ibn Batoutah, et j'ai également trouvé à Samarcande plus de cœur et plus d'affabilité qu'à Boukhara.

Samarcande a été ruinée au moins deux fois : les Mongols y détruisirent les monuments anté-islamitiques et ceux de l'ère des Samanides, ce qui fait qu'Ibn Batoutah la trouva remplie de ruines. Plus tard, les sauvages guerriers ousbèkes des Chéibanides y dévastèrent ce qu'avaient élevé les Timourides, et

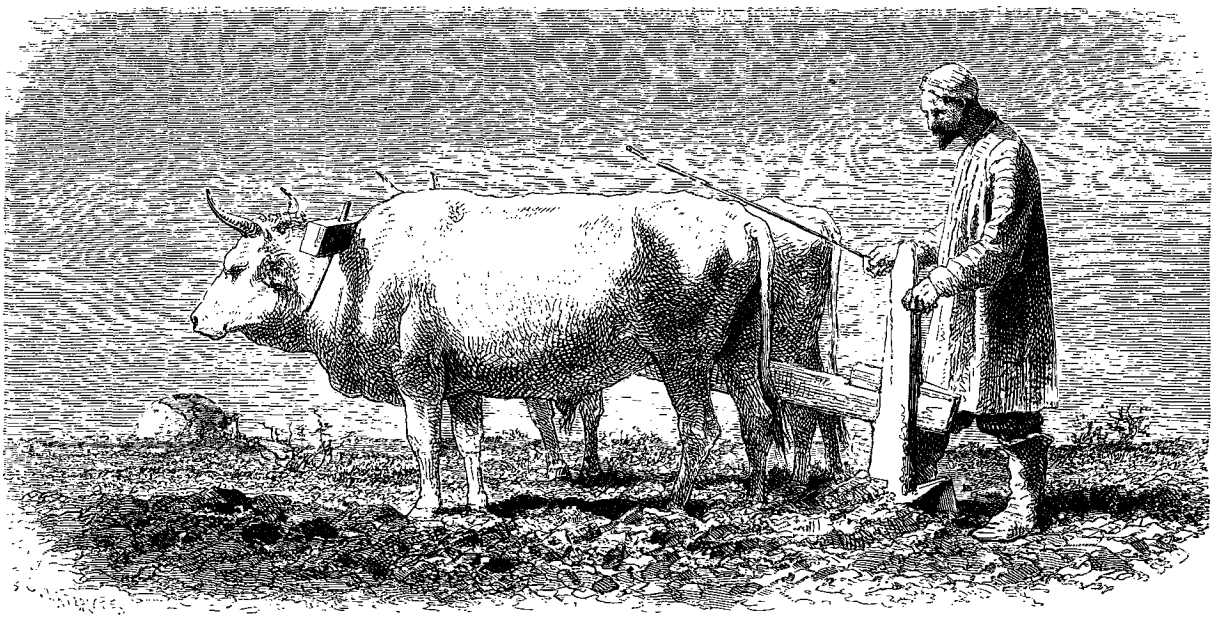
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

surtout Ouloug Mirza. Ainsi disparurent les merveilles dont Baber nous a laissé dans ses mémoires une si brillante peinture. Aujourd'hui Samarcande n'a plus que trente mille habitants, avec quatre-vingts mosquées, vingt-trois colléges, vingt-sept caravansérails, mille huit cent quarante-six coupoles : — c'est Fedschendsko qui donne ces chiffres. — Elle est célèbre par ses fruits, ses cuirs, ses selles marquetées, ses cotons et ses crèmes.

---

Quant à la ville où résidèrent les Samanides, Boukhara, au temps de sa splendeur, était, dit-on, la cité la plus importante de la partie orientale du monde musulman. Entourée d'un mur percé de sept portes, la ville proprement dite n'avait pas une grande étendue, mais les faubourgs étaient vastes et splendides; ils longeaient d'abondants canaux d'irrigation sur le bord desquels le luxe des édifices rivalisait avec la richesse de la nature. Sur un seul de ces canaux s'élevaient deux mille châteaux de plaisance. Les anciens voyageurs arabes ne peuvent assez louer ses immenses jardins avec leurs fruits délicieux; ils célèbrent surtout l'alouibochara, ou la prune de Boukhara, qui, aujourd'hui encore, passe pour la plus fine de l'Asie.

Boukhara n'était pas seulement une ville de luxe et d'abondance, c'était aussi le grand emporium du commerce entre l'Asie Occidentale et la Chine : ses bazars regorgeaient de soieries, d'étoffes brochées, de cotonnades, de superbes tapis, de bijoux d'or et d'argent; enfin, si l'on peut se servir d'un terme pareil pour une époque aussi reculée, c'était le principal marché monétaire d'une grande portion de l'Asie, et de nos jours



Charrue kirghise. — Dessin d'Émile Bayard, d'après l'album de B. Vereschaguine.

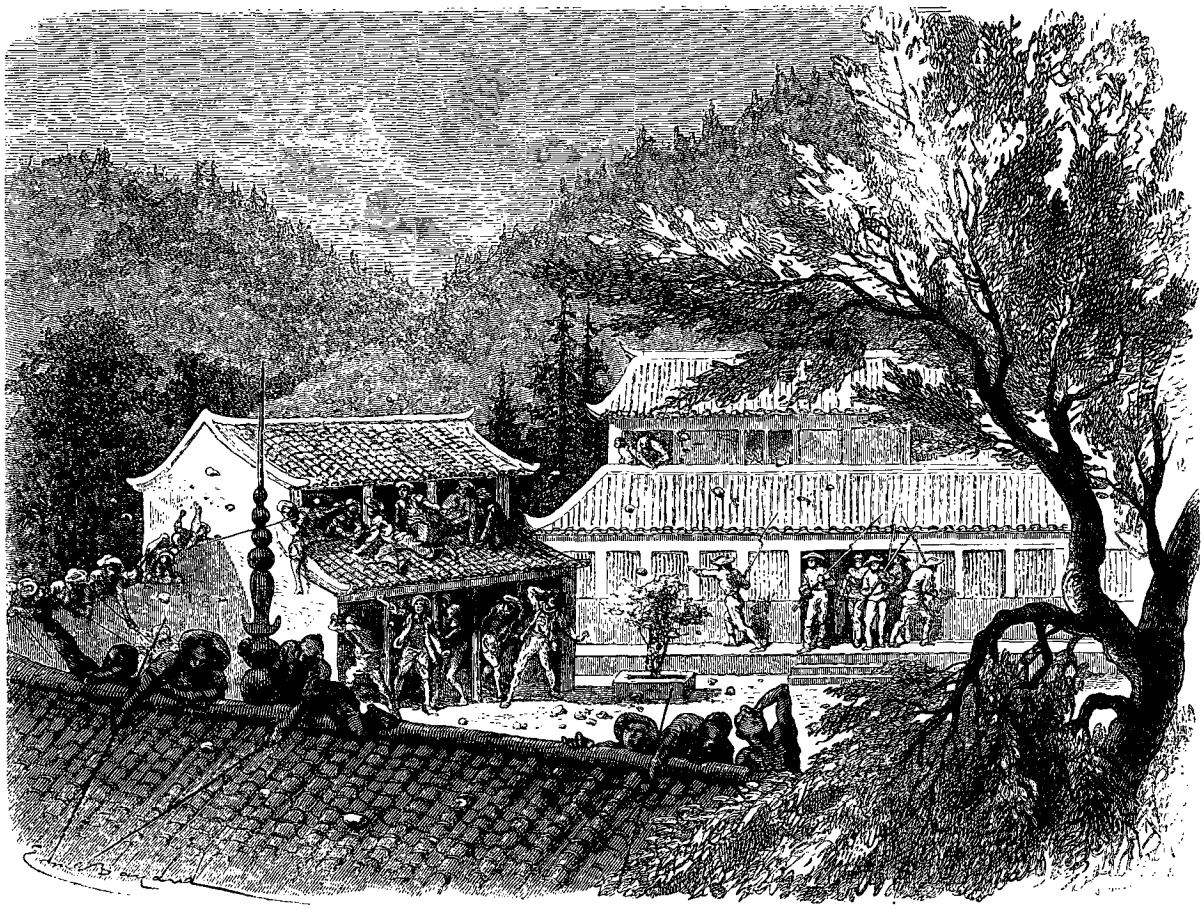
encore on entend dire proverbialement d'un homme qu'il a « les yeux ouverts comme un changeur de Boukhara ».

Le Boukhara actuel est tellement insignifiant et pauvre, ainsi que les autres villes du pays de l'Oxus, qu'on se demande malgré soi si les récits des anciens géographes ne sont pas très-exagérés ou tout à fait faux. Capitale d'une contrée, siége d'un gouvernement, « ville d'études et de science, » centre important d'industrie et de commerce, Boukhara n'en est pas moins une des villes les plus sales et les plus malsaines de toute l'Asie. Elle n'a guère que trente-cinq mille habitants. La majorité de la population est encore aujourd'hui formée, comme autrefois, par la race iranienne, et ce sont les Boukhariens de souche persane qui soutiennent le renom industriel et commercial de Boukhara. Les murs de quelques mosquées, les restes de quelques palais antérieurs à l'Islam, c'est tout ce qui témoigne d'un passé glorieux.

La seconde ville du khanat de Boukhara est Karchi, la troisième Kermineh. On peut encore citer : Hissar, qui fabrique de bons couteaux et des lames de sabre bien trempées; Tchihardchoui, qui a des marchés de chevaux; Karakœl, où l'on vend beaucoup d'esclaves persans, et, pour finir, un certain nombre de petites villes de la partie septentrionale du khanat, connues par leurs ânes éveillés et vigoureux, qui sont supérieurs même aux fameux roussins de l'Égypte.

Traduit par Mme et M. Ernest Le Barbier.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Assaut de la pagode de Tong-hay par la foule (voy. p. 278). — Dessin d'Émile Bayard, d'après un croquis de M. L. Delaporte.

# VOYAGE D'EXPLORATION EN INDO-CHINE,

## TEXTE INÉDIT PAR M. FRANCIS GARNIER, LIEUTENANT DE VAISSEAU [1].

ILLUSTRATIONS INÉDITES D'APRÈS LES DESSINS DE M. DELAPORTE, LIEUTENANT DE VAISSEAU.

**1866-1867-1868**

### XIII (suite).

Arrivée de l'expédition. — Le Leang ta-jen. — Une nouvelle route commerciale française. — Départ de Lin-ngan.

Peu après, se présenta un mandarin en grand costume, qui me fit des excuses au nom du gouverneur, m'annonça que des soldats allaient être placés à toutes les avenues de la pagode et me promit la visite de tous les apothicaires de Lin-ngan. Il m'apprit en même temps que M. de Lagrée et le reste de la mission française venaient d'arriver, qu'on les avait logés en dehors de la ville, mais qu'en raison de l'excitation de la foule, il n'était pas prudent de me ramener en ce moment auprès de mes compagnons.

Le lendemain matin, au point du jour, on me fit franchir un mur de la pagode qui donnait du côté du rempart, et, par des chemins détournés et déserts, on me reconduisit auprès de M. de Lagrée.

Celui-ci avait éprouvé quelques difficultés à continuer sa route jusqu'à Lin-ngan. Au moment où la commission allait se mettre en route de Che-pin vers ce dernier point, Leang ta-jen, gouverneur de Lin-ngan, avait expédié une lettre dans laquelle il invitait

1. Suite. — Voy. t. XXII, p. 1, 17, 33, 49, 65, 81, 305, 321, 337, 353, 369, 385, 401; t. XXIII, p. 353, 369, 385, 401; t. XXIV, p. 289, 305 et 321.



© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

la commission française à rester à Che-pin, et à poursuivre directement sa route sur Yun-nan. Il n'était pas possible, en effet, disait cette lettre, d'aller de Lin-ngan à la capitale de la province, les routes étant interceptées de ce côté par les Koui-tseu et les voleurs. M. de Lagrée avait insisté pour aller jusqu'à Lin-ngan faire connaissance avec le Leang ta-jen, sauf à revenir à Che-pin, reprendre la route qu'on lui indiquait.

A son arrivée à Lin-ngan, de nombreux cadeaux lui avaient été apportés de la part des autorités locales, entre autres un repas tout préparé, mais on lui avait fait dire que tous les principaux mandarins de la ville, Leang ta-jen en tête, étaient absents et occupés à combattre les Koui-tseu, qui s'étaient retranchés à soixante-dix li au nord-est de la ville, dans deux fortes positions, appelées Po-si et Kouang-si. M. de Lagrée ne crut pas à cette prétendue absence et exigea que le Leang ta-jen fît des excuses officielles au sujet des insultes dont j'avais été l'objet. Une foule de mandarins subalternes vinrent en vain le visiter et essayer de l'adoucir par des présents. M. de Lagrée reçut froidement les visites et repoussa les cadeaux. De l'intérieur de la vaste pagode où nous étions logés, nous entendions la foule vociférer et se plaindre de ne pouvoir parvenir jusqu'à nous; de temps en temps quelques pierres lancées par-dessus les murs nous témoignaient de son impatience et de sa brutalité. Le sergent annamite, accompagné d'un de ses camarades, parvint à saisir l'un des agresseurs et nous le remîmes aux autorités locales, en demandant une punition sévère. Il fut immédiatement mis à la cangue.

Dans l'intervalle, j'avais fait écrire à mon Annamite Tei, sur la prière de M. de Lagrée, une lettre chinoise dans laquelle celui-ci exposait ses griefs et demandait une réponse positive et des communications plus directes avec la première autorité de Lin-ngan. Quelques heures après, nous reçûmes une réponse dans laquelle Leang ta-jen faisait des excuses et annonçait sa visite pour le lendemain. Il arriva à l'heure dite. C'était un gaillard de deux mètres de haut, dont les pieds, les mains et l'énorme tête étaient bien proportionnés. Son air humble et embarrassé contrastait singulièrement avec son encolure de géant; c'était bien là le fameux personnage que nous représentaient les récits populaires. Homme du peuple sans instruction et sans grade, sa valeur et son énergie l'avaient désigné, dès les premiers combats contre les mahométans, au commandement militaire du sud de la province. Il s'était décerné lui-même le bouton rouge et avait remplacé les mandarins de Che-pin, de Tong-hay, et de plusieurs villes voisines par des créatures à lui; il avait délivré l'année précédente la ville de Lin-ngan, un instant occupée par les rebelles. Par le fait, il ne reconnaissait plus les ordres venus de Pékin, et agissait dans le sud de la province comme un souverain indépendant. L'ascendant moral exercé par M. de Lagrée sur un homme placé dans de telles conditions, et dont l'énergique volonté avait tout soumis autour de lui, n'en restait que plus extraordinaire. Sa visite fut très-courte et il prévint le chef de la mission française qu'il allait immédiatement retourner aux avant-postes, de façon à le dispenser de lui rendre sa visite; des affiches avaient été posées par ses soins sur les murs d'enceinte de notre pagode et menaçaient de mort tous ceux qui oseraient importuner les étrangers. Il tint, du reste, à se montrer vis-à-vis de nous d'une munificence orientale. Tous les indigènes qui nous approchaient de près ou de loin reçurent des marques de sa générosité. Les soldats d'escorte qui étaient venus de Yuen-kiang eurent de l'argent et des habits. On distribua à tout le personnel de l'expédition de grandes plaques d'argent, sorte de décoration qu'il avait coutume de distribuer à ses soldats, et sur lesquelles étaient inscrits son nom et le mot *récompense;* elles étaient destinées, nous fit-il dire, à nous préserver des mauvais sorts. Nous eûmes toutes les peines du monde à refuser, le jour de notre départ, vingt habillements complets, quelques-uns fort riches, qu'il offrait à nous et à notre suite.

Il était regrettable que l'état de la contrée ne nous permît pas de pousser notre reconnaissance plus à l'est : on nous signalait à Mong-tse, ville située à trois jours de marche de Lin-ngan, des mines d'argent et de plomb. De ce point, on se trouve à deux cents li de Mang-Ko, grand marché chinois situé sur les bords du Ho-ti Kiang. C'est là que ce fleuve, d'après les renseignements que j'avais recueillis dans mon excursion, commence à devenir navigable. En aval de Mang-Ko, on rencontre la ville de Lao-kay, qui est en plein pays annamite, à douze jours de marche de la capitale du Tong-king. De nombreuses mines d'or, d'argent et de cuivre se trouvent dans le département chinois de Kai-koa, que traverse une grande rivière, le Nan-si ho, affluent du Song Coi, nom annamite du fleuve du Tong-king.

Mang-Ko paraît être le centre d'un commerce très-actif. Les gens de Canton, qui s'y rendent en traversant le Kouang-si et la partie nord du Tong-king, y apportent des laines, des cotonnades, des soieries, et remportent en échange le coton et le thé que produisent les Pa-y des environs et les Thai de la vallée du Nam Hou. La plupart des soies que consomme le sud du Yun-nan viennent par cette voie, et le courant commercial du fleuve Bleu et du Se-tchouen ne commence à l'emporter sur l'exportation cantonnaise que beaucoup plus au nord. Les Chinois de Lin-ngan amènent à Mang-Ko des thés venus par la route de Pou-eul.

Avant la guerre des Mahométans, les mandarins du Yun-nan faisaient apporter de Tong-tchouen à Sin-Kay, marché annamite qui se trouve sur le Song Coi en aval et à peu de distance de Mang-Ko, de l'étain et du zinc, dont on se sert en An-nam pour la fabrication de la monnaie nationale; on échangeait ces métaux contre de l'argent au titre de huit dixièmes, que l'on achevait de purifier dans le Yun-nan. Il n'était point permis aux Annamites d'entrer sur le territoire chinois et, de fait,

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

nous ne pûmes découvrir pendant tout notre séjour le long des frontières aucun sujet de Tu-duc. Une large bande de terrain habitée par les tribus sauvages, Pa-y ou Lo-lo, paraît s'interposer de ce côté entre la Chine et l'An-nam. Les troubles et les révoltes qui ont accumulé la misère et les ruines dans les provinces méridionales du Céleste-Empire sont venus compliquer encore la situation politique de cette intéressante contrée. Les Cantonnais, en possession depuis longtemps du commerce de Mang-Ko, n'ont pas tardé à se porter en masse vers ce pays riche, fertile et tranquille, où ils peuvent échapper aux bouleversements incessants dont leur province est le théâtre. Depuis quelques années, un chef cantonnais s'est établi avec une nombreuse colonie de ses compatriotes à Lao Kay, s'est proclamé indépendant et vit des revenus considérables de la douane qu'il a installée sur le fleuve.

Il y avait à étudier là une question commerciale d'un grand avenir, et d'un intérêt exclusivement français, puisque le Tong-king se trouve placé directement sous notre influence politique par suite des traités qui nous lient à la cour de Hué.

La pacification du Yun-nan rendra à ces belles contrées la vie commerciale et la richesse que leur assurent leurs produits si variés et si précieux et le débouché si facile et si économique que leur offre le fleuve du Tong-king. Si une politique jalouse et exclusive a su détourner jusqu'à présent de leur écoulement naturel vers la mer les denrées qui vont chercher à Canton ou à Shang-hai un marché éloigné et onéreux, il nous appartient d'user de notre influence auprès des cours de Pékin et de Hué pour faire cesser cet état de choses et pour plaider la cause de ces intéressantes populations. Notre colonie de Cochinchine est légitimement appelée, par la force même des choses, à recueillir l'héritage de Canton, et Saïgon, qu'un cabotage actif relie aux embouchures du fleuve du Tong-king, offrira aux produits du Yun-nan et de l'Indo-Chine septentrionale un marché plus avantageux et un point de chargement mieux situé pour leur échange contre des marchandises européennes.

Malheureusement le manque d'interprètes, et par suite la difficulté de recueillir des renseignements précis et sérieux empêchèrent M. de Lagrée de pousser ses investigations de ce côté aussi loin qu'il eût été nécessaire.

Nous visitâmes aux environs immédiats de Lin-ngan un gisement de lignite, dont l'exploitation est assez active. Ce combustible est d'un emploi général; la plaine de Lin-ngan est entièrement déboisée, et le peu de bois que l'on brûle est apporté de fort loin par les sauvages. L'extraction du lignite se fait par deux puits verticaux, d'une profondeur de seize à dix-sept mètres; ils donnent accès à des galeries horizontales d'un grand développement, pratiquées à l'intérieur de la couche combustible, qui paraît avoir une épaisseur variant d'un mètre à cinquante centimètres. L'exploitation est monopolisée par l'administration chinoise; de nombreuses voitures se pressent autour des puits et attendent leur tour de chargement. On paye sur les lieux mêmes. Ces voitures, les premières que nous eussions rencontrées depuis bien longtemps, sont de petits chariots fort bas, portés sur deux roues pleines et traînés par un bœuf ou un buffle. On fabrique également à Lin-ngan ce papier commun dont on fait en Chine une si grande consommation en guise d'allumettes. Duhalde cite le miel et la cire parmi les productions importantes de la contrée.

Nous partîmes de Lin-ngan le 9 décembre. La plaine que nous traversâmes en remontant la rivière présente une énorme étendue, toute mamelonnée de collines et couverte de tombeaux. Les ponts, les portiques de marbre, les quelques bouquets d'arbres qui s'élèvent auprès des pagodes évoquent comme un vague souvenir de la campagne de Rome. Ce qui frappe le plus, après cette physionomie singulière du paysage, ce sont les gigantesques travaux exécutés par les habitants pour préserver leurs champs des cailloux que charrient les torrents; ceux-ci ont été endigués, sur tout leur parcours dans la plaine, entre deux énormes murailles de pierres sèches; chaque génération élève ces murailles d'une assise ou deux, afin de suivre l'exhaussement progressif que subit le lit du torrent après chaque saison pluvieuse; les galets que les eaux entraînent à cette époque, ainsi retenus dans d'étroites limites, s'accumulent rapidement. Aujourd'hui, tous ces cours d'eau sont comme suspendus au-dessus de la plaine et leur élévation facilite l'irrigation des rizières avoisinantes. En quelques endroits, les talus des rizières sont eux-mêmes construits en pierre. On ne saurait s'empêcher d'admirer tant d'ingéniosité et de prévoyance et l'on regrette de ne pas les retrouver à un degré égal dans les pays plus civilisés. Quiconque en France a traversé la vallée du Rhône, est resté frappé sans doute de l'immense quantité de terrain que stérilisent les cailloux arrachés des pentes des Alpes ou des Cévennes par les affluents de ce fleuve. La plaine de la Crau est un attristant exemple de notre impuissance à égaler l'agriculture chinoise. Si, comme les Chinois, nous savions endiguer nos rivières, nous ne verrions pas leur lit occuper un espace centuple de celui qui lui est nécessaire, et des inondations de cailloux détruire nos moissons sur d'immenses espaces de terrain, comme il arrive parfois dans le Gard ou l'Ardèche.

## XIV

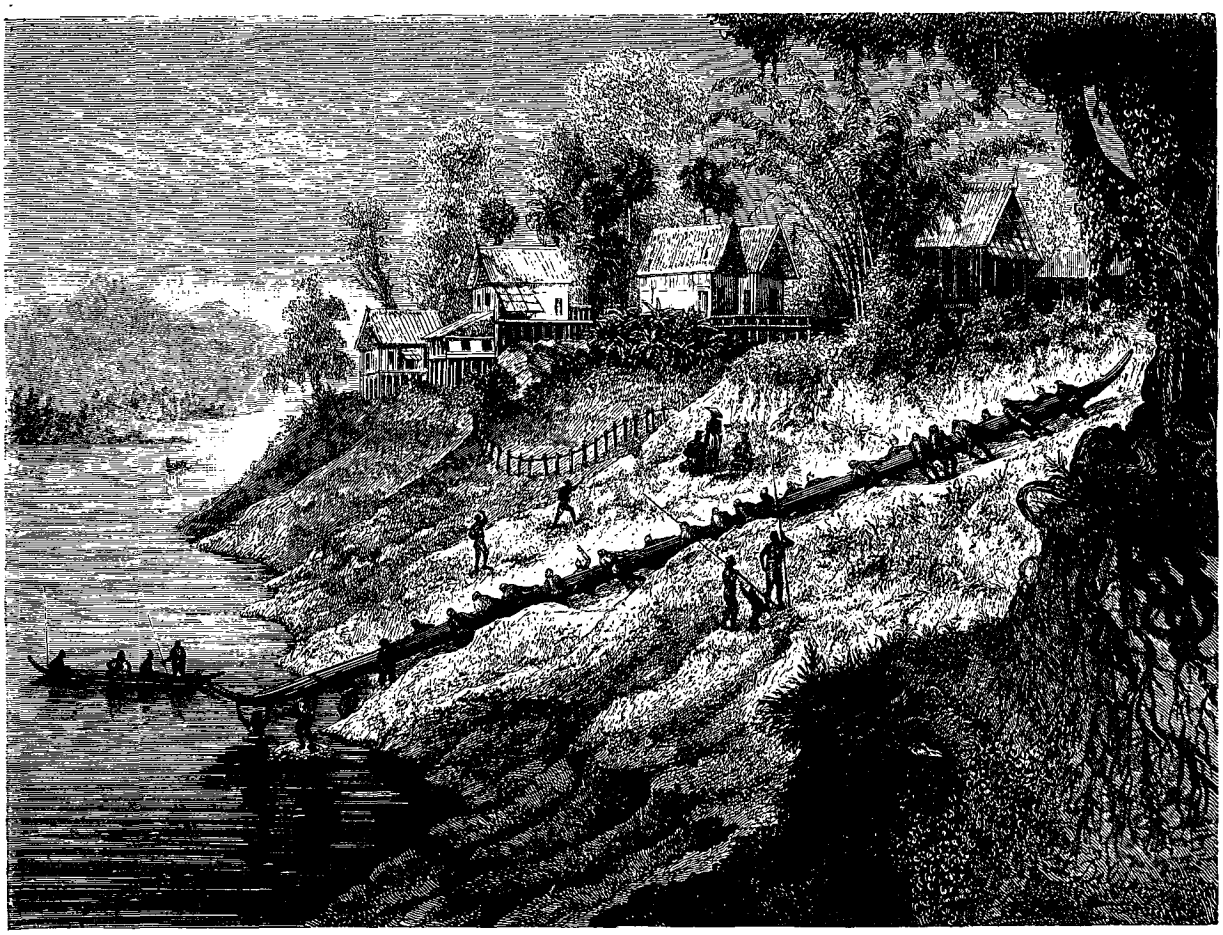
Che-pin et son lac. — Mines de fer. — Tong-hay. — Les premières neiges. — Kiang-tchouen et le lac de Tchin-kiang. — Historique de la rébellion mahométane. — La plaine, le lac et la ville de Yun-nan. — Nous rencontrons des compatriotes. — Le Ma ta-jen. — Arrivée d'une lettre de l'ambassadeur de France à Pékin.

Une heure après notre départ de Lin-ngan, deux cavaliers nous rejoignirent au galop et nous annoncèrent de la part de Leang ta-jen que le malheureux qui

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

avait jeté une pierre dans notre logement et qui avait été mis à la cangue auprès d'une porte de la ville, venait d'être décapité. On nous avait prévenus à l'avance que tel serait en effet son sort. Nous n'avions pu y croire, et cette incrédulité avait été la cause de la perte du coupable. M. de Lagrée, qui avait le cœur excessivement bon, aurait sans aucun doute demandé et obtenu sa grâce, s'il avait pensé que la peine capitale lui fût réservée.

Nous arrivâmes dans l'après-midi sur les bords du lac à l'extrémité duquel s'élève la ville de Che-pin. Ce lac a environ quatorze kilomètres de longueur et sa direction générale est l'est-sud-est. Nous nous embarquâmes dans une grande chaloupe, pendant qu'une partie de nos porteurs continuaient leur route par terre et suivaient la rive nord du lac, que nous côtoyions à peu de distance. Une ligne continue de montagnes entoure le lac de toutes parts et forme dans le sud une série de golfes où la nappe d'azur se prolonge en lointaines perspectives. Les croupes nues et rougeâtres des promontoires qui découpent la rive méridionale, sont sillonnées de routes qui indiquent un pays peuplé. Au bout de trois heures de navigation, nous arrivâmes à Che-pin. C'était jour de grand mar-

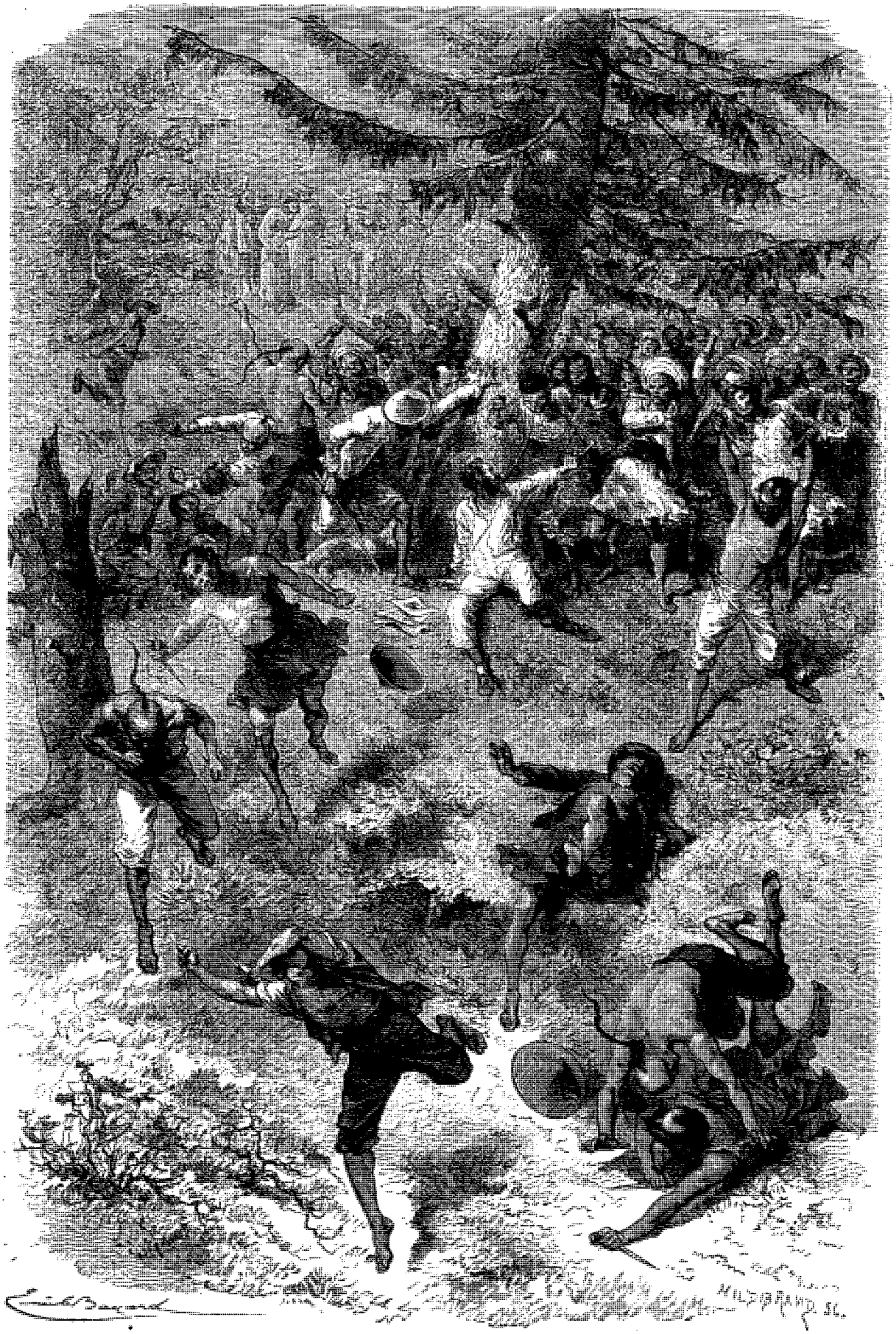


Mise à l'eau d'une pirogue de course. — Dessin de M. L. Delaporte, d'après nature.

ché. Une quantité innombrable de barques sillonnaient dans tous les sens les eaux du lac, et ramenaient à leurs villages les sauvages des environs venus à la ville pour vendre leurs denrées. De ce côté, les rives du lac sont cultivées en rizières. L'industrie des agriculteurs a conquis sur les eaux un espace considérable, et la surface inondée de rizières, sillonnée de minces talus, vient se marier et se confondre avec le calme miroir des eaux. De longues chaussées, qui s'avancent perpendiculairement aux rives, fournissent un point de débarquement commode aux marchandises et aux voyageurs. Près de leur extrémité, deux petites îles couvertes de verdure surgissent de l'eau où elles mirent les toits courbes et les clochetons élancés des pagodes qui les couronnent. Coquettement assise sur les bords du lac, Che-pin arrondit autour de ses maisons pressées sa blanche enceinte de pierre. Derrière la ville, s'étend une vaste plaine admirablement cultivée.

L'intérieur de Che-pin présente un plus confortable aspect que les villes que nous avons visitées jusqu'à présent; on n'y trouve ni ruines, ni maisons abandonnées, et les pittoresques costumes des populations mixtes qui habitent son voisinage donnent à ses rues une physionomie vivante et originale. Celles-ci sont entièrement pavées en marbre. Aux races Lolo et

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Rixe sur les hauteurs qui dominent Tong-hay. — Dessin d'Émile Bayard, d'après un croquis de M. L. Delaporte.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Pa-y, que j'ai déjà décrites, se joignent ici quelques sauvages petits et noirs appelés Poula, qui paraissent originaires du territoire de Yuen-kiang.

Je remarquai au marché de Che-pin, du fer qui venait de mines situées à peu de distance dans le nord et qui se vendait environ trois sous la livre; des poteries venant de Ning-tcheou et qui remplissaient d'immenses magasins; du soufre venant d'Ho-mi tcheou, ville située à l'est de Lin-ngan; du thé venant de Pou-eul, qui se vend par paquets de six cercles pesant environ trois livres et demie, et valant de quatre à cinq francs. Le sel vaut quatre-vingts centimes les dix livres et vient, paraît-il, en partie de Mangko, et par conséquent du Tong-king; le coton est apporté par les sauvages et se vend de deux cents à deux cent quatre-vingts francs le picul. Le riz est bon marché et ne vaut guère que deux sous la livre. Je ne puis m'empêcher de comparer encore les solides campagnardes qui passent dans les rues à ces pauvres Chinoises à la figure enfarinée, à la coiffure haute et raide, et qui, malgré leurs parures de fête, ressemblent à des invalides à jambes de bois. Dire que tout un sexe est ainsi dans une nation de quatre cents millions d'âmes!

A quelque distance de la porte nord de la ville, est une source qui dégage de l'acide carbonique. Les habitants, qui n'en font d'ailleurs aucun usage, l'ont enfermée dans une pagode fort ancienne, au milieu de laquelle on a fait à l'eau mystérieuse un beau bassin de marbre. Du petit pont jeté sur le bassin, on voit bouillonner les bulles de gaz au milieu de la mousse qui recouvre les eaux croupissantes.

Nous quittâmes Che-pin le 11 décembre. Après la visite qu'avait cru devoir nous rendre Leang ta-jen, tous ses subordonnés étaient tenus vis-à-vis de nous aux plus grands honneurs. Le mandarin de Che-pin nous devança de bonne heure dans la plaine que nous devions traverser, et, au milieu de ses troupes sous les armes, nous adressa, en grande cérémonie, ses souhaits de voyage. Nous nous dirigeâmes droit au nord, dans la direction de Yun-nan, et nous ne tardâmes pas à quitter la plaine pour chevaucher au milieu de hauteurs inégales et de gorges étroites inondées de cailloux. Les schistes calcaires dont se composent toutes ces montagnes se brisent avec une facilité extraordinaire et sont entraînés par les pluies le long des pentes sur lesquelles ne les retient aucune végétation. On ne marche partout que sur un océan de pierres. Le 12, nous fîmes halte dans un petit vallon qu'arrose un mince filet d'eau; nous trouvâmes là deux ou trois forges qui traitent un minerai de fer très-riche, que l'on extrait à peu de distance. Le mode de traitement est assez primitif. Je n'ai à signaler qu'un soufflet hydraulique que fait mouvoir une roue horizontale frappée par une chute d'eau. On trouve le même moteur employé avec des dimensions plus considérables pour le décorticage du riz. Sur toute notre route, nous trouvions des détachements des troupes de Leang ta-jen qui, prévenues de notre passage, venaient à notre rencontre le soir ou nous escortaient le matin.

La végétation avait perdu tout caractère tropical, et de grands cyprès donnaient au paysage une physionomie alpestre. Le 13, nous visitâmes, au village de Lou-nang, une fabrication de ces chaudières en fonte que l'on trouve dans toutes les cuisines du Céleste-Empire, et de ces bassines en fer qui servent spécialement à la fabrication du sel. On les coule dans des moules en terre composés de deux parties, qui laissent entre elles l'épaisseur du métal que doit avoir la paroi de la chaudière. La pièce est renversée et la coulée se fait par un orifice qui correspond au fond de la bassine. Le moule supérieur est percé de trous, et l'intérieur est enduit d'une espèce d'huile bitumineuse, destinée à empêcher l'adhérence du métal.

Nous couchâmes le soir à Nga-pou-tchiong, grand village situé sur les bords d'une rivière qui appartient au bassin du fleuve de Canton. Nous quittions, pour ne plus y revenir, le bassin du fleuve du Tong-king. La population revêt à partir de ce point une physionomie plus nettement chinoise. Les villages lolos disparaissent, et les maisons à terrasses font place aux toits courbes et aigus.

Le 14, après avoir cheminé quelque temps sur des hauteurs arides couvertes de tombeaux, nous aperçûmes à nos pieds la ville de Tong-hay, construite sur les bords d'un lac, plus grand mais moins pittoresque que celui de Che-pin, qui s'étendait à perte de vue dans la direction du nord-nord-est. De riches cultures, parmi lesquelles dominent celles du pavot et du tabac, couvrent ses rives et s'avancent souvent fort loin dans ses eaux. Ces conquêtes de l'agriculture sur le terrain du lac le font ressembler en certains points à une mare; mais cette plaine paraît si riche, les villages s'y pressent si nombreux, les cultures sont si soignées et d'un si riant aspect, qu'on ne regrette point ces petits accrocs faits à l'ensemble du paysage.

Les autorités et une partie de la garnison de la ville nous attendaient aux portes, au milieu d'un immense concours de peuple. On nous conduisit en grande pompe à une pagode située à l'intérieur de l'enceinte; mais les hautes murailles qui entouraient de tous côtés notre nouveau domicile nous isolaient trop de la foule pour que celle-ci y trouvât son compte. Elle ne tarda pas à se ruer à nos portes; personne ne put entrer ou sortir sans qu'un flot de curieux se précipitât dans les cours et vînt nous rendre tout travail impossible. Sur nos réclamations, une garde nombreuse fut installée devant notre logement; les curieux ne purent même plus s'aventurer à regarder par nos portes quand elles s'entre-bâillaient, sans recevoir des volées de coups de bâton. La foule s'exaspéra et tenta l'escalade des murs. Les maisons voisines furent prises d'assaut, et leurs toits servirent d'ouvrages avancés pour parvenir jusqu'à nous. Il fallut recourir aux grands moyens. Des soldats montèrent sur nos toits et repoussèrent les envahisseurs à coups

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

de lance ; dans les cours, les fusils furent chargés et les mèches allumées. Je doute cependant que ces menaçants préparatifs eussent produit l'effet désirable, si on n'eût vu, derrière notre garde chinoise, nos Annamites et nos Tagals mettre au bout de leurs carabines leurs sabres-baïonnettes. La forme étrange, l'aspect étincelant de cette arme inconnue, l'air résolu de ceux qui la maniaient, firent une vive et salutaire impression, et, à la nuit tombante, les habitants de Tong-hay nous laissèrent goûter en paix le repos dont nous avions si grand besoin.

Le lendemain, M. de Lagrée alla rendre visite au Tche-hien ou sous-préfet de la ville, autorité civile fort effacée par la présence du mandarin militaire, qui représentait à Tong-hay Leang ta-jen. Le sous-préfet se plaignit amèrement au commandant fran-

Leang ta-jen. — Dessin d'Émile Bayard, d'après une photographie.

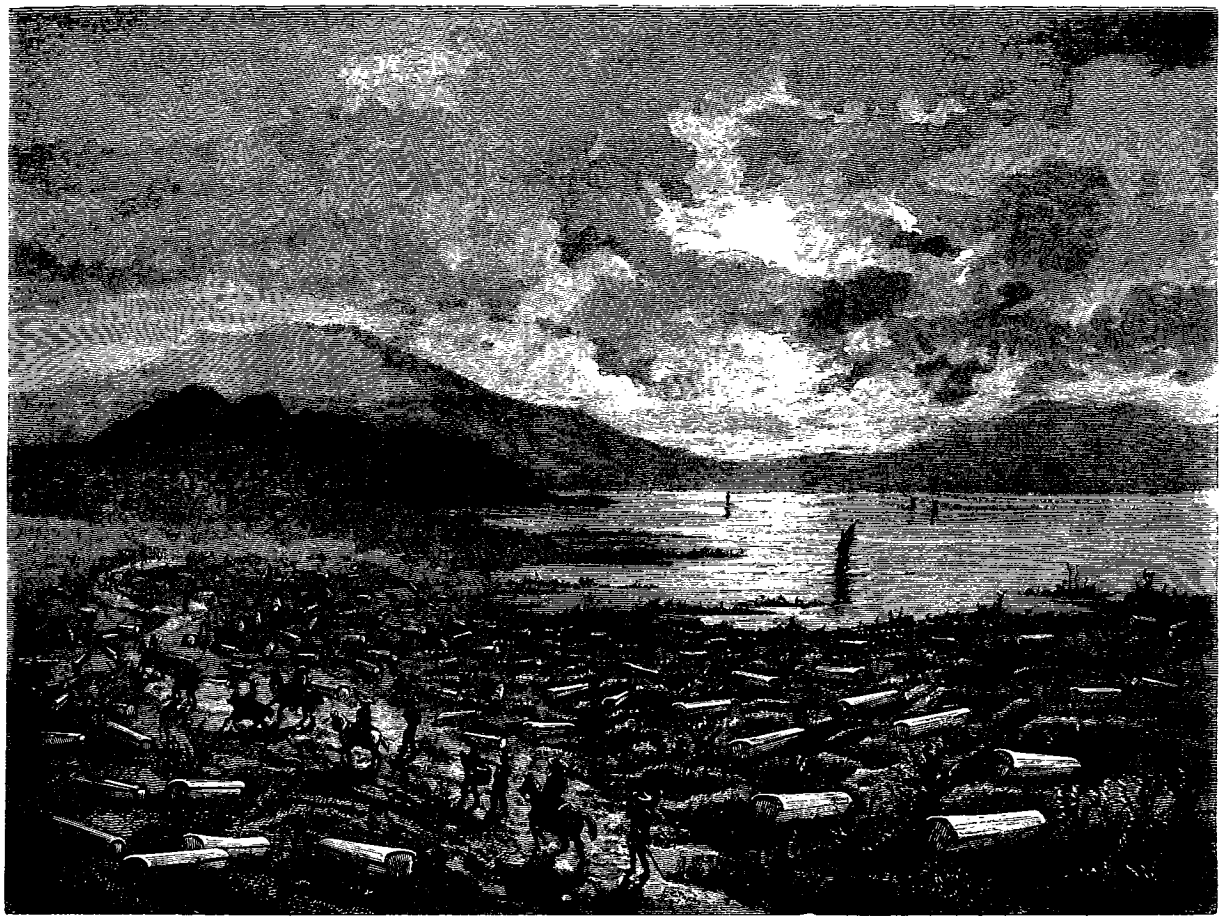
çais des exigences et des brutalités du délégué de Leang ta-jen. Si, à tout prendre, on aime mieux la férule des acolytes de ce farouche ennemi des mahométans que celle des Kouitseu eux-mêmes, les uns et les autres sont regardés comme des ennemis qu'il faut supporter et nourrir.

De son côté, M. Delaporte gravit les hauteurs qui dominent la ville pour jouir du panorama du lac. Arrivé au point qui lui sembla le plus favorable, il s'installa au pied d'un arbre pour dessiner. Il avait eu soin de se placer au sommet d'une pente excessivement rapide, afin de n'être pas entouré par les curieux qui le suivaient obstinément depuis sa sortie de la pagode. Ceux-ci s'entassèrent derrière l'artiste, mais, en raison de l'emplacement qu'il avait choisi et de la dimension de l'arbre qui lui servait de dossier, un bien petit nombre dans la foule pouvaient suivre la marche de son crayon sur le papier. Leurs voisins

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

trouvèrent que ces favorisés du sort abusaient de leur situation et gardaient trop longtemps la place ; ils leur rappelèrent, mais en vain, ce qu'ils devaient à leurs compagnons de curiosité. Les murmures allèrent en grossissant et se transformèrent en injures. Elles furent insuffisantes pour faire quitter la place à des gens qui l'avaient conquise à la force des poignets, et il fallut user envers eux de moyens semblables. Ils répondirent par des coups de couteau. Des deux côtés on dégaîna et la lutte s'engagea sanglante. Quelques-uns des combattants dégringolèrent sur la pente rapide qui s'étendait aux pieds du dessinateur. Celui-ci essayait d'intimider les plus hardis avec son revolver et de déplacer le théâtre d'une lutte dans laquelle il pouvait être compromis. L'arrivée de MM. Joubert et de Carné l'aida heureusement à se dégager de cette bagarre. On ignore le plus souvent au prix de quels ennuis et de quels dangers les voyageurs rapportent des pays lointains les renseignements qu'il paraît de prime abord si facile d'obtenir. Un dessin d'après nature est sans doute pour un artiste une occupation agréable, presque une distraction. Que dire de ceux qu'il a fallu faire le revolver au poing ?

Il y avait en ce moment à Tong-hay une grande ag-

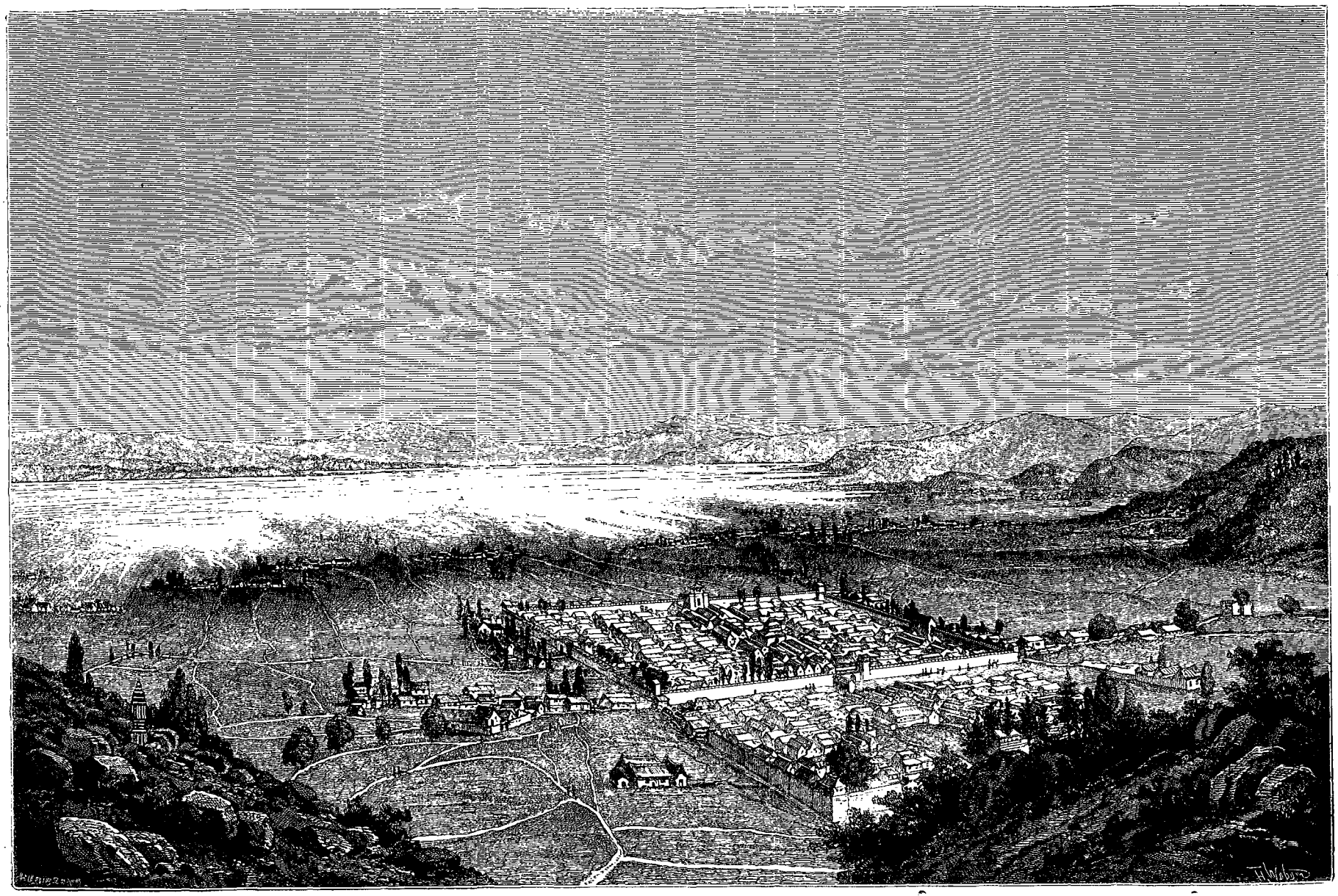


En route à travers les tombeaux. — Dessin de M. L. Delaporte, d'après nature.

glomération de troupes. Dans le voisinage de cette ville, et couronnant l'une des montagnes qui entourent le lac, se trouvait un camp retranché où deux ou trois milliers de mahométans resistaient depuis plusieurs mois à toutes les attaques de Leang ta-jen. Chaque fois qu'on leur laissait quelque répit, ils dévastaient la contrée et exaspéraient par ces défis continuels la population et les impériaux. Au moment même ou j'écris ces lignes, je ne sais si ce camp de Toug-cao ne résiste pas encore aux efforts du vice-roi de Yun-nan. Attaqués avec vigueur vers la fin de 1870 et investis de façon à ne pouvoir renouveler leurs vivres, ces forcenés, montrant un héroïsme digne d'une meilleure cause, ont chassé de leurs retranchements leurs femmes et leurs enfants, comme autant de bouches inutiles, et refusé les capitulations honorables qui leur étaient offertes. Atteints à grande distance par la nouvelle artillerie que le vice-roi avait fait acheter en France, et un instant déconcertés par les explosions des obus, ils ont appris bien vite à s'en garantir en creusant des casemates. La famine seule aura raison de cette invincible opiniâtreté; le jour où les Chinois pénétreront à Toung-cao, ils ne trouveront plus que des cadavres.

Nous quittâmes Tong-hay le 16 décembre, par un temps de neige qui dura toute la journée. C'était la

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Ville et lac de Tong-hay. — Dessin de Th. Weber, d'après un croquis de M. L. Delaporte.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

première fois depuis six ans que je voyais la terre couverte de cet éclatant manteau. Malgré le piquant et le renouveau de ce paysage, nous étions trop brusquement surpris par le froid et trop peu vêtus pour ne pas trouver l'épreuve un peu dure. Nos pauvres Annamites, auxquels ce spectacle était absolument inconnu, le trouvèrent charmant pendant le premier quart d'heure, et s'extasièrent devant ces légers flocons blancs qui tombaient lentement et sans bruit, et venaient se poser comme à regret sur leurs épaules. Mais leurs pieds nus et leurs mains bleuies par le froid ne tardèrent pas à refuser tout service, et je ne pouvais me défendre d'un vif sentiment de pitié en voyant les larmes que leur arrachait la souffrance se geler sur leurs joues pâlies. Cette journée de marche fut pour eux et pour nous-mêmes une des plus pénibles du voyage. Nos longues barbes étaient hérissées de glaçons, et boussole, crayon et papier échappaient de mes doigts engourdis.

Nous longions la rive est du lac; la route, bien empierrée, desservait de nombreux villages, tous chinois, dont les habitants paraissaient fort mal disposés pour notre escorte et nos porteurs. Les soldats de Leang ta-jen semblaient rabattre ici de leurs allures insolentes, et nous disaient tout bas que les gens du pays aimaient les Kouitseu plus que de raison. Nous trouvâmes à mi-route une rivière d'un aspect régulier comme celui d'un canal et d'un courant assez rapide, par laquelle se déchargeaient les eaux du lac. Nous nous arrêtâmes le soir à un village situé dans une gorge étroite, près du col de la petite chaîne qui ferme au nord le bassin du lac. Nous eûmes toutes les peines du monde à nous procurer le bois nécessaire pour réchauffer nos membres raidis. L'escorte de soldats du Leang ta-jen était évidemment mal vue des habitants et nous rendait impopulaires. Aussi nous empressâmes-nous de la congédier.

Nous continuâmes le lendemain notre route par un beau soleil, impuissant à fondre la couche de neige qui recouvrait le sol, les maisons et les arbres. En voyant les têtes sveltes de quelques palmiers[1] et la verdure persistante des grands arbres diaprer ce blanc linceul, on eût pu croire à une erreur de la nature. Le feuillage rouge des sumacs, les taches noires que formaient les rochers à pic sur le flanc des montagnes, donnaient au paysage un aspect bariolé vraiment original. Le thermomètre marquait au lever du soleil un degré au-dessous de zéro, et de légères plaques de glace nageaient à la surface des ruisseaux et des étangs. A dix heures du matin nous apparut le lac de Kiang-tchouen, encadrant sa nappe d'azur entre des montagnes couvertes de neige. Ses bords ne sont ni moins peuplés ni moins cultivés que ceux du lac de Tong-hay. Les pentes rougeâtres qui viennent mourir sur les bords de l'eau sont couvertes de plantations de fèves, mais les hauteurs qui le dominent sont arides et désertes, et l'on n'y trouve guère que des rhododendrons. Une bonne route longe la rive est de ce nouveau lac; elle est souvent taillée en corniche dans le roc des collines qui viennent effleurer l'eau de leurs pieds abrupts, et défendue contre l'action destructive de la faible houle du lac par des jetées en pierre. A peu de distance de l'extrémité du lac, un bras de rivière, très-court, large et profond, traverse la petite chaîne qui longe la rive, et en déverse les eaux dans un second lac d'une dimension beaucoup plus considérable. C'est le lac de Fou-hien : ses bords ont un aspect grandiose et sauvage; l'œil ne peut en distinguer le rivage septentrional, où s'élève l'importante ville de Tchin-kiang. En passant du bassin du lac de Tong-hay dans celui du lac de Kiang-tchouen, nous avions laissé sur notre droite, à peu de distance, la ville de Ningt-tcheou, célèbre par ses poteries et les mines de cuivre de ses environs.

Kiang-tchouen est une ville petite et sale, que les Kouitseu ont brûlée, il y a trois ans, mais qui s'est relevée de ses ruines par cette patiente persévérance et cette indomptable énergie qui sont les plus précieuses qualités de la race chinoise. Nous y reçûmes un accueil moins bruyant, moins solennel, mais plus confortable et plus cordial qu'à Tong-hay. Le sous-préfet de la ville nous logea dans un yamen attenant à sa résidence, et nous pûmes, pendant deux jours, nous chauffer tout à notre aise, sans avoir rien à craindre des importuns. Ce fut de ce point que M. de Lagrée adressa à la première autorité civile de Yun-nang, Song ta-jen, et au premier mandarin militaire de la province, Ma ta-jen, deux lettres destinées à leur annoncer notre arrivée.

Le Song ta-jen, vice-roi intérimaire, avait remplacé l'année précédente le vice-roi Lao, mort le 22 février 1867; il attendait qu'un titulaire fût officiellement désigné par Pékin à la dignité vacante; cette nomination avait eu lieu, disait-on, mais le nouvel élu, peu soucieux de prendre la direction des affaires dans un moment aussi critique, s'attardait dans le Se-tchouen sous divers prétextes. Le Ma ta-jen était un soldat de fortune, dont le vrai nom était Ma-hien; il vendait du sucre d'orge lorsque éclata en 1856 la révolte des mahométans. Il convient de donner rapidement ici un aperçu des causes et des principales phases de cette guerre.

Les révoltes qui pendant les trente dernières années sont venues ébranler la puissance de la dynastie tartare n'ont pas tardé à avoir leur contre-coup dans le Yun-nan, où les mahométans sont influents et nombreux. Encouragés par l'exemple de leurs coreligionnaires du Chen-si, ils voulurent s'attribuer un rôle prépondérant et ils affichèrent des exigences intolérables. En 1856, ils provoquèrent à Yun-nan une sédition à la faveur de laquelle ils pillèrent la ville. Les hauts fonctionnaires chinois, après en avoir référé à Pékin, réso-

1. C'est le *Chamœrops*. Les habitants de la Chine utilisent les fibres que contient la gaîne des feuilles, et les montagnards se servent de celles-ci comme de manteaux pour s'abriter de la pluie. Ce palmier, qui est, en même temps qu'un arbre utile, un arbre d'ornement du plus gracieux effet, a été récemment introduit dans le midi de la France.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

lurent de se débarrasser d'eux par un massacre général. Le gouverneur de Ho-kin, ville située entre Li-kiang et Ta-ly, s'était acquis une certaine réputation en combattant les Taï-ping dans le Kouang-si ; il fut chargé de donner le signal de cette sanglante exécution. Il réunit tous les vagabonds et les gens sans aveu du pays, leur fournit des armes, et, au jour fixé, les précipita sur les mahométans, dont un millier environ furent exterminés. D'autres massacres eurent lieu en même temps sur différents points de la province. Les Kouitseu, qui depuis longtemps s'organisaient pour la résistance, se soulevèrent à la voix d'un simple bachelier de Mong-hoa, nommé Tou-uen-sie, orphelin chinois qui avait été adopté en bas âge par un mahométan. Sa petite armée, qui ne se composait d'abord que de quarante sectaires, s'accrut bien vite des musulmans échappés au massacre de Ho-kin et de ceux que la crainte d'un sort semblable faisait fuir de Yong-pe et des autres villes du voisinage. Il alla attaquer avec six cents hommes Ta-ly, la seconde ville de la province du Yun-nan, que son admirable position stratégique et commerciale désignait au choix des révoltés. La ville, gardée par une garnison de quatre mille hommes, composée en partie de mahométans, se laissa prendre sans résistance (avril 1857). Le gouverneur de Ho-kin vint immédiatement en faire le siége ; mais ses troupes, qui comptaient plus de pillards et d'assassins que de soldats, furent mises en déroute. Les mahométans marchèrent aussitôt sur la capitale de la province, dont ils s'emparèrent; le vice-roi, nommé Pang, réussit peu après à les en chasser; mais un ardent sectaire qui avait fait autrefois le voyage de la Mecque et qui avait reçu de ses coreligionnaires le titre de Lao-papa, fomenta peu après de nouveaux troubles à la faveur desquels le vice-roi fut assassiné et le Lao-papa proclamé empereur. Ce fut alors que Ma-hien, qui s'était distingué à plusieurs reprises dans les combats contre les mahométans, prit le commandement des troupes chinoises, rentra dans Yun-nan où il installa le Lao ta-jen, nommé vice-roi en remplacement de Pang, et fit rentrer dans l'ombre ce souverain d'un jour (1861). Nommé *ti-tai*, c'est-à-dire général en chef de toutes les troupes de la province, le Ma ta-jen a essayé de rétablir partout l'autorité de Pékin; mais, dans le sud de la province, le Leang ta-jen s'est toujours refusé à obéir à ses ordres, et les troupes de ces deux rivaux en sont venues aux mains près de Kouang-si-tcheou. Le Ma ta-jen avait même été un instant retenu prisonnier dans Lin-ngan, où il était venu pour faire reconnaître un commandant militaire nommé par Pékin, et il avait dû recourir à la prière pour obtenir sa liberté. C'est à son retour de Lin-ngan qu'il avait chassé les mahométans de Yun-nan.

Profitant de ces discordes, les mahométans ont repris leur œuvre de conquête, et après s'être solidement fortifiés dans Ta-ly, devenue leur capitale, ils ont avancé lentement, mais sûrement, consolidant leur autorité dans les pays annexés avant de faire de nouvelles entreprises, enrôlant de gré ou de force les populations dans leurs armées, et ayant la précaution de faire combattre toujours loin de leur pays d'origine les soldats ainsi levés. Aussi la partie chinoise de l'armée mahométane, de beaucoup la plus nombreuse, pille, vole, brûle et ravage sans scrupule. Tou-uen-sie avait pris le titre de roi le premier jour de l'année chinoise (5 février 1867).

Au moment où nous étions à Kiang-tchouen, la ville de Tchou-hiong était investie par les mahométans; Sin-hing, située à l'ouest et à peu de distance de Kiang-tchouen, était entre leurs mains. Nous apprenions à chaque instant les progrès que faisaient leurs armées. Elles n'étaient plus qu'à onze lieues au nord et à neuf lieues à l'ouest de Yun-nan. Le gouvernement de Pékin ne paraissait guère se préoccuper d'une province qui depuis dix ans ne lui avait fait parvenir aucun impôt, et il s'en remettait à l'énergie du Ma-ti-tai et à l'habileté du Tsen-fan-tai, grand trésorier de la province, qui résidait à Kiu-tsing, et à qui l'on devait de nombreux et intelligents efforts de réorganisation des troupes chinoises.

Nous quittâmes Kiang-tchouen le 20 décembre. A peu de distance de la ville s'offrait un lugubre spectacle. Sur toute l'étendue d'une plaine inculte qui allait mourir en pente douce sur les bords du lac, de nombreux cercueils posés sur le sol attendaient une sépulture que les bras des vivants semblaient impuissants à leur donner. Là, comme dans le sud de la province, une épidémie de choléra s'était abattue sur la contrée à la suite de la guerre, avec un degré d'intensité qui avait frappé la population d'épouvante. D'après les superstitions locales, il fallait attendre des jours plus favorables pour donner une sépulture plus complète aux victimes. Les bières chinoises sont heureusement plus solides et plus hermétiquement closes que les nôtres, et c'est à peine si de cet amoncellement de cadavres s'échappaient de temps à autre quelques miasmes putrides. Ce fut avec un véritable soulagement que nous quittâmes ce champ funèbre pour gravir une chaîne de collines. Nous arrivâmes à un col élevé de deux mille deux cents mètres au-dessus du niveau de la mer, et de quatre à cinq cents mètres au-dessus du niveau des lacs. On découvrait de là un panorama magnifique : dans l'est, la vaste étendue du lac de Tchin-kiang ; au sud, la plaine et la ville de Kiang-tchouen; au nord, à l'extrémité des vallées étroites et bien cultivées qui descendaient du col où nous nous trouvions pour aller se perdre dans une immense plaine, on avait une échappée large et profonde sur le lac de Yun-nan. Ce dernier lac nous apparut comme une véritable mer, dissimulant partout ses rivages sous les brumes d'un lointain horizon.

Le lendemain, nous descendîmes dans la plaine qui l'entoure et à l'entrée de laquelle s'élevait la ville de Tsin-ning-tcheou. Elle nous apparut comme le plus terrifiant exemple de la désolation que les musulmans excellent, d'une extrémité du monde à l'autre, à ré-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

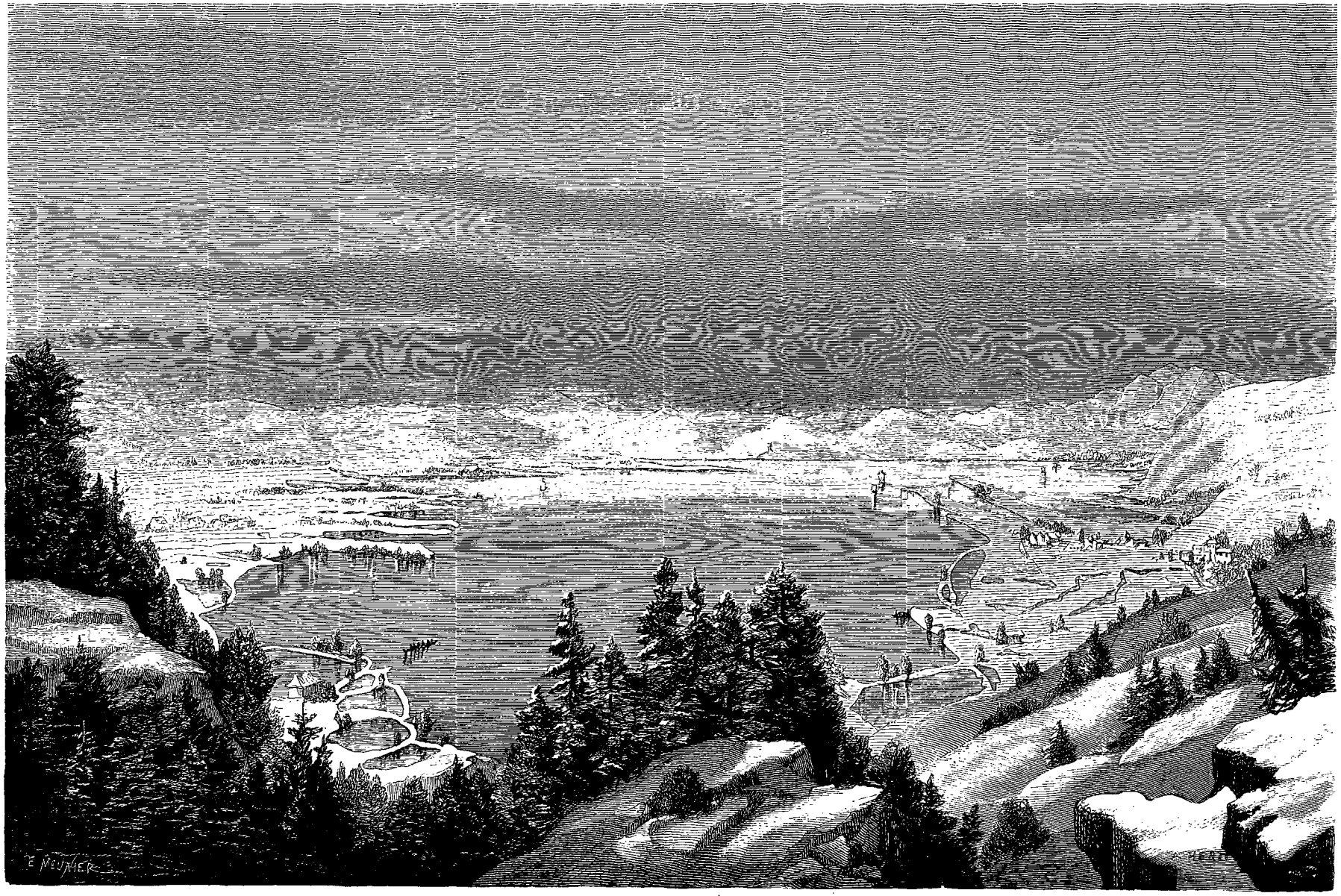
pandre sur leur passage : des pans de murs noircis, en guise de maisons, des ombres hâves et déguenillées en guise d'habitants. Les autorités vinrent à notre rencontre, avec une pompe qui, au milieu de ces ruines, ou plutôt de cette implacable destruction, nous parut plus triste encore que piteuse. On nous logea dans une maison à laquelle on avait fait à la hâte un toit en paille. C'était *la seule* qui offrît un tel confort! Des troupes chinoises occupaient militairement les environs et campaient sous la tente ou dans des gourbis. Quelques échoppes, élevées au centre de la ville, avec des planches tirées des ruines, servaient de marché, et l'on retrouvait là, non sans stupéfaction, cette animation particulière aux villes chinoises, cette âpreté au gain que ne lassent ni l'incendie ni le carnage, et que n'effrayent ni la famine ni l'épidémie.

Nous nous hâtâmes de quitter ce triste séjour. Une route bien pavée et bien entretenue suit à une assez grande distance les bords du lac et traverse un grand village tous les kilomètres. Peu à peu les traces de dévastation disparurent; l'animation de la route, la beauté des cultures, l'élégance des constructions, témoignaient à la fois du voisinage d'une grande capitale et de la richesse que cette fertile et admirable plaine départit à ses habitants. Le 22 au soir, nous couchâmes à Tchen-kong, jolie ville située sur un petit mamelon dominant le lac et la plaine, et qui est aussi peuplée et aussi riante que sa voisine est déserte et lugubre. La curiosité chinoise n'eût pas manqué de renouveler là ses assauts contre la Commission française, si nous étions arrivés moins tard et repartis de moins bonne heure. Nous n'en fûmes pas moins escortés à notre départ par une nombreuse population. La route ne tarda pas à devenir une rue presque ininterrompue, où de nombreuses caravanes de bêtes de somme se croisaient dans tous les sens. A chaque instant, des canaux admirablement entretenus portaient dans les champs environnants la fraîcheur et la fertilité. Des rivières canalisées, aux berges régulièrement plantées de grands arbres, fournissaient de distance en distance le motif d'un de ces ponts en pierre dont le premier spécimen avait si vivement excité notre admiration et notre surprise à Muong Long. Jamais la puissante civilisation dont nous étions devenus les hôtes ne s'était révélée à nous avec autant d'enchantement et de riches apparences. La nouveauté de ce spectacle, marqué dans tous ses détails de ce caractère d'étrange qui est spécial au Céleste-Empire, les souvenirs des forêts et de la barbarie au milieu desquels nous avions si longtemps vécu, nous faisaient croire parfois à un rêve, et nous nous surprenions à rougir de nos allures et de nos costumes informes et souillés, en croisant un palanquin ou en frôlant les robes de soie des bourgeois qui se pressaient sur le seuil de leurs maisons pour voir passer les étrangers.

Départ de Tong-hay. — Dessin de M. L. Delaporte, d'après nature.

Vers midi, on apercevait déjà les créneaux de la ville de Yun-nan se découper dans l'azur du ciel, quand un petit mandarin à cheval accourut à notre rencontre et remit une lettre à M. de Lagrée. Elle était en français! M. de Lagrée la parcourut, puis me la tendit. Ce fut avec un véritable battement de cœur que j'en dévorai le contenu. Elle était signée du P. Protteau, missionnaire apostolique français, et contenait un court souhait de bienvenue, un *à bientôt* qui nous fit tous tressaillir d'aise. Nous savions vaguement que nous allions trouver des missionnaires à Yun-nan; nous ignorions leur nationalité; rencontrer des compatriotes était pour nous une double joie, et ce moment effaça le souvenir de bien des souffrances. Notre récompense commençait. Pour comprendre la valeur de ces jouissances, il faut avoir

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Lac de Kiang-tchouen. — Dessin de A. Herst, d'après un croquis de M. L. Delaporte.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

connu le poids de l'isolement, avoir été séquestré pendant de longs mois du monde civilisé. Il n'y a que ceux qui ont subi un long exil qui apprécient les joies du retour.

Nous entrâmes dans Yun-nan au milieu d'un immense concours de peuple qui s'était aggloméré sur notre passage dans le long et populeux faubourg qui précède la ville au sud-est. L'enceinte est plus haute, plus épaisse et construite avec plus de soin que celle des villes que nous avions déjà rencontrées. Nous éprouvâmes une sensation nouvelle en parcourant la longue rue marchande qui aboutit à la porte sud de la ville : ces magasins régulièrement alignés, ces étalages propres, coquets, souvent riches, cette animation tumultueuse, ces mille enseignes aux lettres d'or qui pendaient au fronton des boutiques, cette sourde clameur qui s'élevait de la foule, nous donnèrent une haute idée de la capitale du Yun-nan. On nous logea dans un immense yamen, dévasté en partie, et dont un ou deux bâtiments seulement étaient en état de nous recevoir. Ce yamen est situé sur un monticule d'où la vue est fort étendue et très-pittoresque. C'était le palais où avaient lieu les examens pour le baccalauréat. Pendant dix ans, à cause des troubles de la province, cette importante fonction de la vie chinoise avait été suspendue dans le Yun-nan. Mais deux mois auparavant un examinateur envoyé de Pékin s'était aventuré jusqu'à Yun-nan, et c'était pour son passage qu'on avait restauré à la hâte quelques parties du yamen. Ce haut fonctionnaire avait poussé le courage jusqu'à se rendre à la ville voisine de Tchin-kiang, et son voyage avait paru un acte héroïque digne des plus grands éloges; mais l'attitude du Leang ta-jen vis-à-vis du pouvoir central l'avait empêché de pousser sa tournée jusqu'à Lin-ngan.

Dès notre arrivée, le P. Protteau, que je reconnus bien vite, malgré son costume et ses allures chinoises, vint se mettre à la disposition du commandant de Lagrée. Je laisse à penser si l'excellent prêtre fut fêté, entouré, questionné. Il ne pouvait, hélas! nous donner aucune nouvelle d'Europe plus récente que celles que nous possédions déjà : le Yun-nan était loin de la côte, et les courriers sont chers pour la pauvre bourse des missionnaires; mais il nous mit au courant de la situation de la province, et nous fit comprendre tout ce que le manque d'interprètes nous avait empêché de bien saisir jusque-là. Nous apprîmes ainsi que le fameux Kosuto, dont on nous avait si souvent entretenus à Se-mao et à Pou-eul, n'était autre que le P. Fenouil, provicaire apostolique de la mission du Yun-nan; il résidait à Kiu-tsing depuis l'explosion de la maison où il fabriquait des poudres pour le vice-roi Lao, dont il était le confident et l'ami. Naturellement, son active intervention dans la lutte contre les mahométans le désignait à leur animadversion, et il attribuait à leur malveillance l'accident qui lui était arrivé et dont il avait failli être victime. Le Song ta-jen lui avait dépêché un courrier pour qu'il vînt nous servir d'interprète officiel dans nos relations avec les autorités chinoises. Nous n'allions donc pas tarder à faire sa connaissance.

C'était le P. Fenouil qui, d'accord avec le vice-roi, nous avait expédié, en même temps que la lettre chinoise qui avait causé tant d'émoi à Xieng Hong, cette lettre en caractères européens qu'on n'avait pas voulu nous montrer et qui nous eût expliqué tout cet imbroglio. Le vice-roi Lao, prévenu par Pékin de notre arrivée prochaine, avait cru devoir nous informer de l'état troublé de la province, des dangers que l'on courait en traversant des routes infestées par les brigands, et il nous engageait à différer notre entrée en Chine jusqu'à ce que, averti de notre présence à la frontière, il pût nous envoyer une escorte suffisante. Le P. Fenouil nous confirmait en français tous ces renseignements, en même temps que le bon vouloir des autorités chinoises et le vif désir qu'elles avaient de nous voir arriver sains et saufs à Yun-nan. La lettre chinoise, mal traduite par des gens inexpérimentés dans l'art de déchiffrer des hiéroglyphes, avait été prise pour une défense d'entrer en Chine; de là les difficultés que nous avions rencontrées et qu'avait seule pu lever la lecture de nos passe-ports. L'ignorance, et non les ruses birmanes ou la mauvaise foi chinoise, avait causé les difficultés que nous avions eu à vaincre à Muong Long et à Xieng Hong.

Le P. Protteau nous montra aussi une lettre du P. Leguilcher, autre missionnaire qui résidait dans les environs de Ta-ly, dans laquelle celui-ci rapportait un bruit qui, en d'autres circonstances, nous eût vivement intrigués : c'était la présence en cette ville d'un certain nombre d'Européens qui fabriquaient de la poudre et des ustensiles de guerre pour le compte du gouvernement rebelle. S'agissait-il d'une expédition anglaise qui, des frontières de la Birmanie, aurait pénétré jusqu'en Chine et dont on dénaturait le rôle? A vrai dire, nous nous en préoccupâmes peu; le succès de notre voyage nous permettait de nous réjouir du succès des autres. Nous étions, d'ailleurs, tellement habitués aux fables de toute nature, que nous crûmes devoir attendre une confirmation de cette nouvelle, qui ne nous était rapportée que comme un simple on-dit.

Après le P. Protteau, le Tche-hien de la ville vint à son tour nous rendre visite et s'informer de nos besoins. Des vivres nous furent apportés en abondance, et des officiers subalternes mis à notre disposition pour nous faire respecter de la foule. Mais l'autorité a perdu de son prestige à Yun-nan, et les musulmans y sont encore trop nombreux et trop craints pour qu'on s'expose à en mécontenter quelqu'un en rudoyant la foule. Nous fîmes nous-mêmes la police de notre yamen, et après quelques tentatives pour pénétrer à l'intérieur, les curieux, toujours victorieusement repoussés, finirent par nous laisser tranquilles.

Nous assistâmes, le 25 décembre, à la messe de Noël, célébrée par le P. Protteau dans une modeste salle attenant à sa demeure. Une trentaine de Chinois s'y

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

trouvaient réunis. La ville de Yun-nan ne contient guère qu'une centaine de chrétiens; la misère qu'ont engendrée les guerres civiles, l'indifférence religieuse qui caractérise le peuple chinois, ne favorisent guère l'augmentation de ce faible troupeau. Il était jadis de sept ou huit cents personnes, et la province entière comptait sept ou huit mille fidèles. On serait fort embarrassé aujourd'hui d'en retrouver le quart. La mission du Yun-nan se compose de Mgr Lefèvre, vicaire apostolique, qui réside à Long-ki, sur les frontières du Se-tchouen et du Yun-nan, avec un autre missionnaire, l'abbé Chiroux; — ce respectable prélat a quitté la France en 1830, avant la chute de Charles X; — du P. Leguilcher, dont je viens de parler; des PP. Protteau et Fenouil. Trois ou quatre prêtres chinois complètent ce personnel. Nous devions faire successivement connaissance avec chacun de ses membres.

Le lendemain de la Noël, M. de Lagrée alla faire une visite officielle au Song ta-jen. Celui-ci, beau vieillard à barbe blanche et à figure distinguée, le reçut avec une affabilité et une courtoisie qui nous donnèrent une haute idée de la politesse chinoise. Entouré de tous ses mandarins en tenue, il vint à la rencontre du chef de la mission française jusqu'à la deuxième porte de son yamen. Son riche costume couvert de fourrures indiquait combien l'hiver de Yun-nan paraissait rigoureux à des fonctionnaires venus pour la plupart de la grande province du Se-tchouen, qui se trouve à une altitude bien inférieure et dont les immenses plaines jouissent d'une chaude température. Le Song ta-jen rendit dès le lendemain la visite de M. de Lagrée.

En sortant de chez le Song ta-jen, nous nous rendîmes chez le Ma ta-jen. Il habite en dehors de la ville une villa plaisamment située sur les bords du lac. C'est un homme de trente-six ans, d'assez puissantes mais d'assez grossières allures. On comprend en le voyant qu'il soit parvenu à dominer le faible cénacle chinois que Pékin envoie pour gouverner cette province lointaine. Il est criblé de blessures, et il montre avec fierté ces preuves de sa bravoure qui, mieux que des diplômes, l'ont conduit au pouvoir. Son appartement est un véritable arsenal où l'on trouve avec surprise une collection formidable d'armes européennes de toutes sortes : carabines, tromblons, armes à répétition, fusils Lefaucheux, revolvers. Il s'exerce toute la journée à l'usage de ces différents engins, et il est peu de meubles chez lui qui ne soient littéralement criblés de balles. Autour de lui vit un état-major mahométan, dont le costume et la physionomie tranchent vivement sur les allures habituelles des Chinois. On voit que ces gens-là sont habitués à être craints, et se sentent revêtus aux yeux de la foule du prestige qui entoure leur terrible maître. Soit jalousie, soit que la conduite du Ma ta-jen ait réellement donné prise aux soupçons, les Chinois fidèles à Pékin affectent de suspecter sa conduite et l'accusent de ménagements coupables vis-à-vis des ennemis de l'empereur. Il est certain que la communauté de croyance est un lien très-puissant aux yeux des musulmans, et que tout en combattant dans des rangs opposés, ils montrent les uns vis-à-vis des autres une courtoisie dont les Chinois sont incapables envers leurs adversaires. Mais il faut ajouter que cette courtoisie s'exerce aux dépens de la masse de la population, qui supporte, hélas, toutes les représailles, toutes les exactions, toutes les réquisitions des deux partis, et à laquelle le nom seul des mahométans inspire une folle terreur, que leurs violences de toute sorte ne justifient que trop. On nous parla d'excès indignes sur des femmes de soixante-dix ans; on nous raconta que des mères, cachées dans des broussailles, pendant que passaient des soldats musulmans, avaient étouffé des enfants encore à la mamelle, de leurs propres mains, pour empêcher que leurs cris ne trahissent leur présence!

L'incertitude où l'on était sur les vues futures du Ma ta-jen était bien faite pour entretenir les frayeurs de la population et des fonctionnaires de Yun-nan. Les mahométans étaient nombreux dans la ville. Quel parti prendraient-ils, si les Blancs (c'est ainsi que l'on désigne les rebelles, d'après la couleur de leurs drapeaux; les impériaux sont appelés Rouges pour une raison semblable) réussissaient à l'investir? Nous apprîmes, sur ces entrefaites, qu'ils venaient de s'emparer de Tchou-hiong et des villes encore plus voisines de Outing et de Lo-tse. Les craintes étaient vives : on sentait que l'arrivée à Yun-nan des premiers fuyards y causerait une panique universelle. Depuis longtemps déjà tous les gens riches et les plus gros marchands avaient abandonné la ville, où affluaient au contraire les gens de la campagne. J'ai assisté depuis à Paris à un spectacle analogue. Le P. Protteau songeait à retourner dans la montagne, où il a coutume de se cacher pendant les grandes crises, sauf à revenir ensuite faire sa soumission aux Blancs, une fois qu'ils seraient installés dans la capitale de la province. Quant au P. Fenouil, sa situation était plus compromise, et il n'avait en pareille occurrence qu'à fuir le plus rapidement possible l'atteinte des mahométans.

Depuis la mort du vice-roi Lao, le Ma ta-jen avait demandé au provicaire de la mission de nombreux services que celui-ci n'avait pas osé refuser. Telle était du moins la version du P. Protteau sur le rôle politique joué par son confrère. C'est ainsi que, sur la requête du général, le P. Fenouil avait écrit à l'ambassadeur de France à Pékin une lettre désignant le Ma ta-jen comme le seul homme capable de pacifier le Yun-nan, et priant la légation de France de le recommander chaudement au gouvernement chinois. Cette lettre n'était pas sans troubler un peu la conscience du P. Protteau, qui nous dit qu'elle avait été extorquée par la force.

Le Ma ta-jen ne nous rendit pas notre visite; mais toutes les autorités de la ville, où se trouvent les six grands tribunaux de la province, défilèrent successivement dans notre yamen. Le Ma ta-jen nous invita à

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

un grand dîner avec toute notre escorte, le 30 décembre. Ce qu'il y eut de plus singulier ne fut pas le festin, précédé de graines de pastèques et d'oranges exquises, et composé suivant l'usage de nids d'hirondelles, de queues et d'entrailles de poissons, de canards laqués et autres mets connus des touristes, mais l'abstention complète de notre hôte et de ses officiers, qui observaient alors le jeûne du Ramadan. Nous dînâmes seuls, avec un ou deux mandarins chinois, environnés d'une galerie de spectateurs.

Le 31 décembre, arriva à notre yamen le néophyte chrétien qui avait été porter à Pékin la lettre écrite par le P. Fenouil, au sujet du Ma ta-jen. Il rapportait la réponse de notre ambassadeur. Le P. Protteau nous la communiqua. Nous apprîmes par la signature de ce pli officiel que c'était M. de Lallemand qui représentait la France à Pékin. Son arrivée avait mis fin à l'intérim de M. de Bellonnet, qui avait signé nos passe-ports. La lettre de M. de Lallemand débutait par de très-sages observations sur les inconvénients qu'il y avait pour les missionnaires à se mêler de politique et à jouer en Chine le rôle de mandarins.

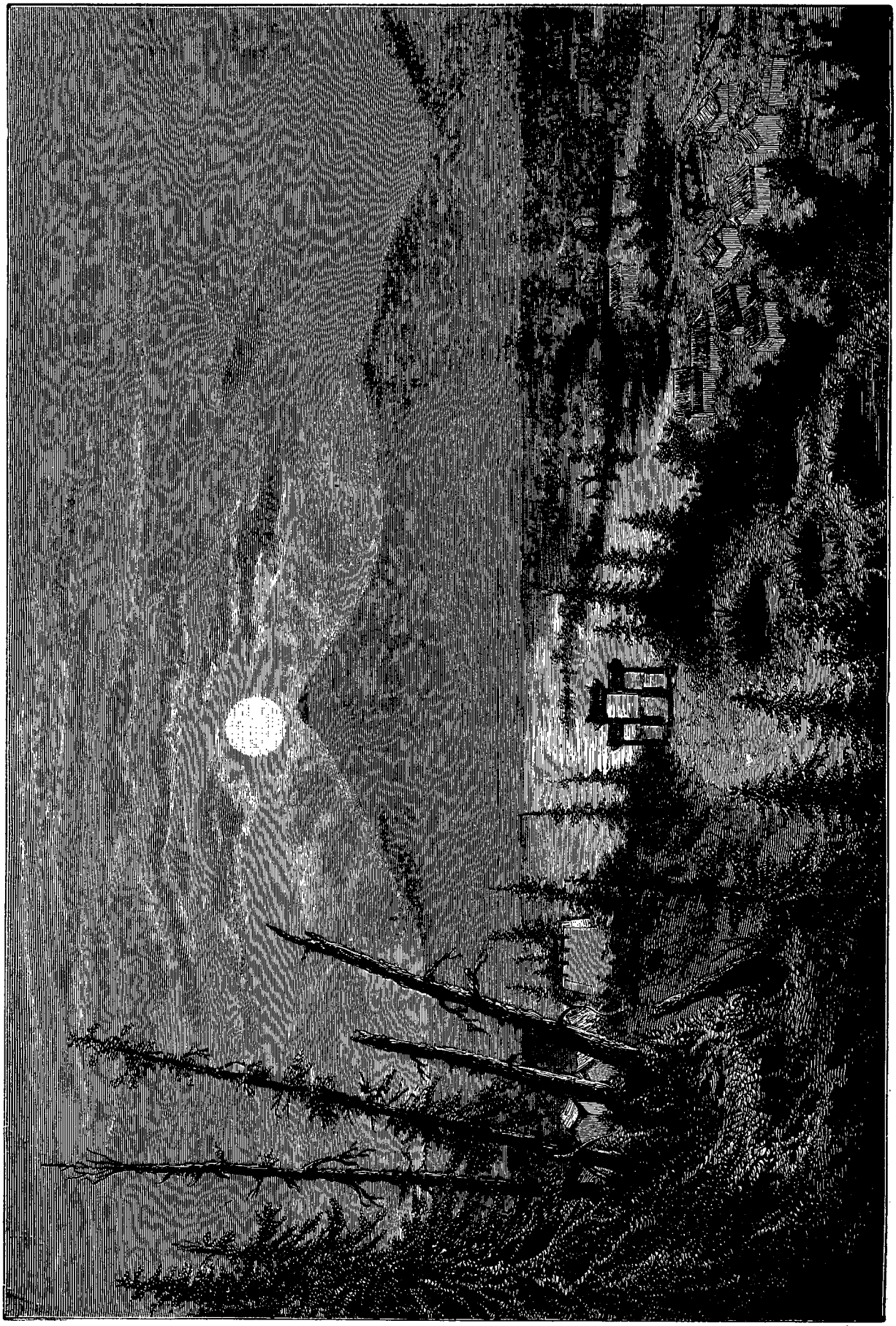
Intérieur de la maison de plaisance du Ma ta-jen, sur les bords du lac de Yun-nan. — Dessin de M. L. Delaporte, d'après nature.

Notre ambassadeur ajoutait cependant qu'il avait fait une démarche en faveur du Ma ta-jen et que le gouvernement chinois allait lui expédier des armes, de l'argent et des vivres pour l'aider dans sa lutte contre les révoltés. Nous pressâmes de questions le messager, qui parlait le latin, comme tous les séminaristes du Céleste-Empire, pour essayer d'en tirer quelques nouvelles d'Europe. Il ne put nous donner que des renseignements fort vagues ; nous en conclûmes cependant qu'aucune guerre nouvelle n'était venue agiter l'Ancien Monde depuis deux ans, et que nous pourrions jouir tranquillement du repos auquel notre voyage allait nous donner des droits. Notre impatience de retour en fut un peu calmée, et nous nous mîmes à visiter et à étudier avec intérêt la ville importante où nous devions nous reposer de nos fatigues passées pendant quelques semaines.

F. Garnier.

*(La suite à la prochaine livraison.)*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Arrivée de nuit à Shieng (route de Yun-nan à Tong-tchouen). — Dessin de M. L. Delaporte, d'après nature.



© 2007 Lyon Éditions « les passerelles du temps » editions.amay@free.fr

# VOYAGE D'EXPLORATION EN INDO-CHINE,

TEXTE INÉDIT PAR M. FRANCIS GARNIER, LIEUTENANT DE VAISSEAU[1].

ILLUSTRATIONS INÉDITES, D'APRÈS LES DESSINS DE M. DELAPORTE, LIEUTENANT DE VAISSEAU.

1866-1867-1868.

## XIV (suite).

Commerce et richesses métallurgiques du Yun-nan. — Effets de la culture du pavot. — La pagode du roi Ou.

La population de la ville de Yun-nan ne pouvait guère être évaluée, au moment de notre passage, à plus d'une cinquantaine de mille habitants. Les immenses faubourgs, en partie détruits, qui se prolongent pendant une lieue en dehors de l'enceinte, devaient, avant la guerre, quadrupler ce chiffre.

L'enceinte a une forme rectangulaire et mesure environ trois kilomètres dans le sens nord et sud, et deux kilomètres dans le sens perpendiculaire. Elle a six portes bastionnées : deux sur le côté est, deux sur le côté sud et une sur chacune des deux autres faces. Le fossé est alimenté d'eau par une rivière canalisée qui longe la face est de l'enceinte. Le terrain sur lequel la ville est construite descend en pente vers le lac, et quelques monticules en accidentent la partie nord. Entre deux de ces monticules, dans une dépression du sol, s'étendent des jardins et des rizières qui occupent presque complétement l'angle nord-ouest de l'enceinte. Là se trouvent quelques restaurants, quelques maisons de plaisance, et ces maisons à thé qui remplacent en Chine nos cafés chantants.

La partie commerçante de la ville a, malgré la guerre, une physionomie très-remarquable, et dénote un centre riche, populeux, vers lequel convergent les produits de toute une région exceptionnellement favorisée. La principale richesse de la province consiste en métaux, dont le plus important est le cuivre. Il y a une quarantaine de mines de cuivre dans le Yun-nan, et la plus grande partie des minerais qui proviennent des mines du sud vient se faire traiter à la capitale, ou y subir un dernier affinage. Pour donner une idée de l'importance de cette production, il suffit de dire qu'en 1850, l'impôt annuel payé à Pékin par la province était environ de six millions de kilogrammes. Le prix de cent livres de cuivre (soixante kilogrammes), achetées sur les lieux, est à peu près de cinquante-cinq francs. A cette production il faut ajouter celle de l'argent, qui est beaucoup, moins considérable, et qui ne paraît pas dépasser annuellement quarante mille kilogrammes. Les plus importantes mines d'argent sont celles de Lo-ma et Mien-hoa-ti, situées entre Tong-tchouen et Tchao-tong, de Houy-long et de Ngan-nan, qui sont, la première sur les bords du Cambodge, à l'ouest de Li-kiang, et la seconde sur les bords du fleuve Bleu, au nord de la même ville. Les mines d'or sont encore moins importantes. J'ai déjà parlé des gisements qui se trouvent au nord de Ta-lan. Je citerai encore la mine de Ma-kang, située dans le voisinage de Ngan-nan, et celle de Ma-kou, qui est sur la frontière du territoire de Lin-ngan et du Tong-king L'impôt que perçoit le gouvernement sur l'exploitation de ce métal n'est que de onze cent quarante grammes d'or par an, et ne donne pas une bien haute idée de la production aurifère de la province.

Il n'y a, à ma connaissance, qu'une mine d'étain dans le Yun-nan : c'est celle de Ko-kieou, située sur le territoire de Mong-tse, à l'est de Lin-ngan. Les mines de plomb et de zinc sont plus nombreuses et se trouvent surtout dans le nord de la province, aux environs de Tong-tchouen et de Ping-y hien. Elles fournissent à l'État de trois à quatre cent mille kilogrammes de zinc et une centaine de milliers de kilogrammes de plomb par an. Il y a enfin quatorze mines de fer groupées surtout dans la région lacustre dont Yun-nan est le centre; elles ne sont que très-légèrement imposées et ne payent, par an, que deux ou trois mille francs de droits à l'État.

L'exploitation des mines de cuivre est une sorte de commandite, dont l'État fournit les capitaux, en se réservant le droit d'acheter, à chaque mine, d'après un prix déterminé, une quantité de métal fixée à l'avance. Le même droit est concédé aux provinces limitrophes en échange d'une mise de fonds, et le transport de cette redevance en nature donnait lieu, avant la guerre civile, à d'immenses convois de barques, qui descendaient le fleuve Bleu et allaient transporter jusqu'à Pékin les millions de kilogrammes de cuivre nécessaires à la fabrication des sapèques du Céleste-Empire En 1850, la somme qui était avancée par l'État pour l'exploitation des mines de cuivre du Yun-nan s'élevait annuellement à un million de taels; mais les mineurs se plaignaient vivement de ce que le prix du cuivre officiel fût beaucoup trop faible, et la quantité de métal exigée beaucoup trop forte. Il en résultait une diminution sensible dans le nombre des travailleurs qui

1. Suite. — Voy. t. XXII, p. 1, 17, 33, 49, 65, 81, 305, 321, 337, 353, 369, 385, 401; t. XXIII, p. 353, 369, 385, 401; t. XXIV, p. 289, 305, 321; t. XXV, p. 273.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

étaient accourus de tous les points de l'Empire pour prendre part à l'exploitation des richesses métallurgiques du Yun-nan; et après les prélèvements opérés dans les mines par l'État et par les provinces, le commerce n'y trouvait plus un approvisionnement suffisant de cuivre pour alimenter ses achats.

La rébellion mahométane est venue aggraver encore cet état de choses, et la plupart des exploitations sont aujourd'hui abandonnées. Mais l'on sent combien il sera facile, quand le calme sera revenu dans cette belle contrée, de raviver cette production et de lui donner un essor considérable. Une législation plus libérale, des moyens d'exploitation plus perfectionnés, un débouché commercial plus facile permettant de faire arriver sans intermédiaire tous ces métaux sur un marché européen, feraient de Yun-nan le marché métallurgique le plus important du globe. A ce point de vue, il est inutile d'insister sur les conséquences que pourrait avoir l'ouverture du fleuve du Tong-king, portant immédiatement les produits du Yun-nan vers le port de Saïgon.

En même temps que Yun-nan est, dans les circonstances ordinaires, l'entrepôt de grandes quantités de cuivre, qui donnent lieu à d'actives transactions et à une fabrication importante d'ustensiles de cuivre, cette ville possède aussi une fabrique de monnaie, créée en 1661, où l'on frappe une énorme quantité de sapèques. L'alliage dont est formée cette monnaie divisionnaire se compose, sur 100 parties, de 54 de cuivre, 42,75 de zinc et 3,25 de plomb. On produisait annuellement à Yun-nan, avant la guerre, plus de cent un millions de sapèques, représentant, au taux légal de douze cents sapèques pour un tael ou une once d'argent (près de trente-huit grammes), une valeur d'environ six cent cinquante mille francs. Le sapèque pèse quatre grammes et demi. Depuis la guerre, la fabrication de la monnaie a beaucoup diminué; les nécessités du moment ont amené à modifier l'alliage et à augmenter la quantité de zinc. La valeur de cette monnaie ainsi altérée est devenue sujette à de nombreuses fluctuations : des fabrications clandestines se sont produites de tous côtés. Au moment de notre passage à Yun-nan, le change du tael était de mille huit cents sapèques, et nous devions trouver des taux encore plus bas.

Ce n'est pas là la seule industrie de Yun-nan. On y tisse une étoffe particulière appelée *tong hay touan tse*, ou « satin de la mer orientale ». Cette étoffe est épaisse, faite de fil de soie, que je soupçonne provenir en grande partie de l'araignée particulière dont j'ai signalé la présence à Ta-lan; elle est très-solide, nullement lustrée, et en général d'une couleur noire, quoiqu'on puisse la teindre de toutes les nuances. Le satin de Yun-nan est très-renommé dans toute la Chine. On fait aussi à Yun-nan de beaux tapis, des couvertures et des feutres.

Les principaux produits indigènes que l'on trouve sur le marché sont : l'opium, qui vaut environ un tael et demi le kilogramme; le sel, qui se vendait, au moment de notre passage, près de deux francs le kilogramme, à cause de l'occupation par les mahométans des puits salins situés à une vingtaine de lieues dans le nord-ouest de la ville; le thé, le cinabre, le musc, la soie, les médecines, le tabac. Des draps et des fourrures russes, des cotonnades anglaises venues de Canton, du coton brut importé de Birmanie, sont les principaux produits étrangers.

La plaine de Yun-nan est riche en céréales, en arbres à fruits, en pâturages. On y cultive le blé, le sorgho, le maïs, l'avoine, le tabac, le lin; la prune, la cerise, la pêche, la fraise, la noix, la châtaigne, la poire, sont les principaux fruits qu'on y rencontre. Çà et là, des troupeaux de moutons, de chèvres, de bœufs et de buffles paissent sur le flanc des collines. Celles-ci contiennent des carrières de marbre et de cette pierre particulière que les Chinois appellent pierre d'azur.

La culture du pavot a fait disparaître du marché de Yun-nan une denrée très-importante, la cire. D'après le dire des indigènes, les abeilles, autrefois très-nombreuses dans cette partie de la Chine, ont éprouvé pour la fleur du pavot la même affection malsaine que le Chinois éprouve pour le suc qu'on retire de son fruit. A l'époque où fleurissent les champs de pavots, ces insectes venaient en foule y butiner, mais ils ne pouvaient ensuite reprendre goût à une autre nourriture, et ils succombaient dans l'intervalle de deux saisons consécutives.

On nous cita un autre exemple de cette attraction singulière que le pavot exerce sur les animaux aussi bien que sur l'homme. Dans une bouillerie d'opium de la ville, on avait remarqué que des rats venaient en grand nombre, le soir, humer les vapeurs qui s'échappaient des fourneaux. A la suite de l'occupation momentanée de Yun-nan par les mahométans, la bouillerie cessa de fonctionner et fut abandonnée pendant quelque temps. Quand un nouveau propriétaire vint s'y installer, il trouva sur le clayonnage resté en place plusieurs cadavres de rats : ils étaient morts de faim en attendant la jouissance qu'ils avaient coutume d'éprouver en respirant les vapeurs de l'opium.

Le lac de Yun-nan, qui est le plus considérable de toute la province, se déverse dans le Yang-tse kiang par une rivière qui sort de l'extrémité sud-ouest du lac, près de la ville de Kouen-yang tcheou. Il porte le nom de « mer de Tien ». On sait que le royaume de ce nom occupait jadis la plus grande partie de la province de Yun-nan. Il fut conquis par la Chine à la fin du deuxième siècle avant notre ère. Mais la sujétion de cette vaste contrée fut longtemps absolument nominale et interrompue par de longues périodes de complète indépendance. Le gouvernement de Pékin a dû presque toujours laisser au Yun-nan la liberté de se gouverner suivant ses coutumes et le droit de nommer ses chefs.

Ce n'est qu'à partir de Khang-hi que le système administratif du reste de l'Empire lui a été complétement appliqué. J'ai déjà dit que les villes du sud con-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

servent, même aujourd'hui, des franchises municipales très-larges et une autonomie réelle.

Le dernier gouverneur du Yun-nan qui eut le titre de roi et jouit d'une complète indépendance, est le célèbre Ou-san-kouei. La dynastie tartare, dont il avait favorisé la venue, lui donna, en 1658, le Yun-nan et le Kouy-tcheou en apanage. Il était habile administrateur ; il sut conquérir l'affection des populations et ne tarda pas à exciter les soupçons de la cour. Khang-hi lui envoya, en 1672, l'ordre de venir à Pékin. Blessé d'une semblable défiance, Ou-san-kouei reprit l'habit chinois et proscrivit le calendrier de la dynastie Tatsing. Le Kouy-tcheou, le Se-tchouen et le Houkouang se déclarèrent en sa faveur. Kang-hi soumit ces provinces, mais n'osa troubler Ou-san-kouei dans la tranquille possession du Yun-nan. Ce ne fut qu'à sa mort, arrivée en 1679, qu'une armée tartare marcha sur Yun-nan, défit dans trois combats successifs les troupes indigènes et s'empara de la ville. Le fils de Ou-san-kouei se pendit de désespoir, et la soumission de la province fut définitive.

Ou-san-kouei a laissé de profonds souvenirs dans l'esprit des populations. On voit encore dans le nord-ouest de la ville, sur le sommet d'une petite hauteur, une pagode construite pendant son règne et que l'on désigne sous le nom de pagode du roi Ou. Elle est entièrement en cuivre, depuis les colonnes des parvis jusqu'aux tuiles du toit. Malgré la valeur intrinsèque de ces matériaux, malgré les guerres civiles et les pénuries effroyables du trésor, elle a été jusqu'à présent respectée de tous les partis. Le sentiment religieux, à peu près inconnu des Chinois, n'entre pour rien dans cette préservation presque miraculeuse de la pagode du roi Ou : il faut en rapporter tout l'honneur à ce respect profond des traditions et des ancêtres, qui rend immortelle en Chine la mémoire des hommes de bien.

Alévy, interprète laotien de la commission.
Dessin d'Émile Bayard, d'après une photographie.

## XV

Les PP. Fenouil et Protteau. — Le *Lao papa*. — Emprunt fait au Ma ta-jen. — Départ de Yun-nan. — Arrivée à Tong-tchouen.

Le 2 janvier, le P. Fenouil, provicaire apostolique du Yun-nan, arriva enfin à Yun-nan. Ce fut une grande joie pour nous que la venue de ce nouveau compatriote. Sa renommée et ses hauts faits de guerre défrayaient depuis longtemps toutes nos conversations. Le P. Fenouil était d'un tempérament tout opposé à celui du P. Protteau. Celui-ci personnifiait le renoncement absolu : il avait systématiquement brisé un à un tous les liens qui pouvaient le rattacher encore à sa famille, à sa patrie, à la civilisation même au milieu de laquelle il était né. Il s'était dénationalisé en changeant de milieu ; il avait pris les allures et les mœurs des Chinois en revêtant leur costume. Cette transformation apparaissait si frappante, que je m'étonnais parfois de ne pas lui trouver les yeux bridés et la forme crânienne de la race mongole ; il me semblait impossible que l'on pût réunir toutes les apparences morales d'une race sans en avoir l'aspect physique. L'apôtre n'avait cru pouvoir mieux remplir son rôle qu'en se faisant homme du peuple. C'était pour nous un étonnement, chaque jour renouvelé, que de voir le P. Protteau s'asseoir tranquillement, avec quelques chrétiens de son église, dans l'un de ces restaurants ouverts à la foule et fréquentés surtout par les hommes de peine et les journaliers. Il avalait quelques bols de riz, en causant des nouvelles du jour, ou buvait une tasse de thé, en fumant sa longue pipe. Il paraissait prendre le plus grand plaisir à ce rude et grossier entourage. Les intérêts des quelques familles qui composaient son troupeau, les événements domestiques qui se produisaient dans leur intérieur, formaient tout son horizon et absorbaient tous ses efforts. Il partageait la profonde indifférence que profes-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

sent en Chine les classes inférieures pour tous les événements politiques, et éprouvait la sainte frayeur qu'elles ressentent pour toutes les commotions, toutes les guerres, où elles jouent fatalement le rôle de matière contribuable et de chair à canon. Il étendait cette indifférence au reste de l'univers. Le monde, qu'il avait quitté, n'avait plus pour lui aucun prestige; le souvenir des premiers temps de sa vie paraissait sans action sur son esprit, et nul n'aurait pu dire s'il faisait vibrer encore quelques fibres dans son cœur. Le jeune séminariste français était bien mort, mort sans retour. Il ne restait qu'un prêtre chinois.

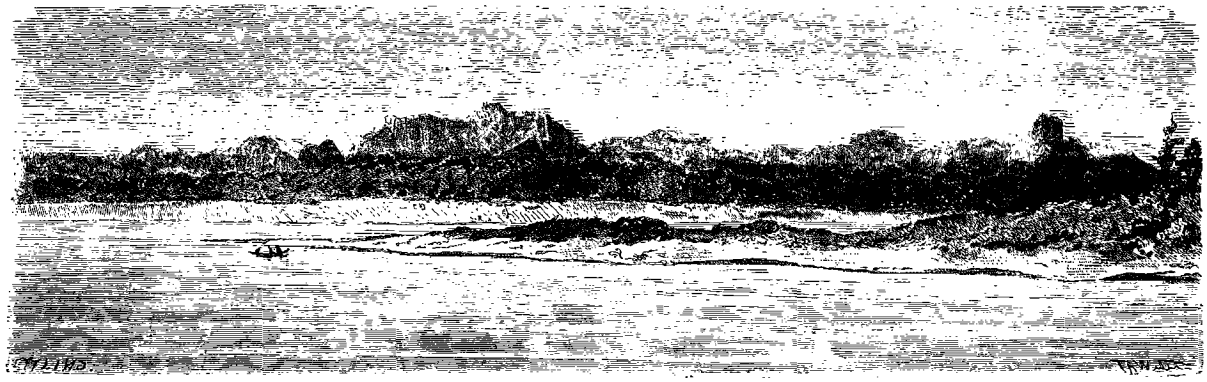
Quoique son exil fût de plus longue date, la transformation du P. Fenouil était moins complète. Nous retrouvâmes un homme qui pleurait encore à la pensée de sa mère, un Français dont le cœur battait toujours

Arrivée dans la vallée de Kon-tchang. — Dessin de M. L. Delaporte, d'après nature.

au mot de patrie. Il nous inspira, sinon plus de sympathie, du moins plus d'expansion. Nous admirions le P. Protteau, nous aimâmes le P. Fenouil. Nous ne pouvions voir dans le premier qu'une abstraction admirable ou effrayante, un type de perfection idéale ou une monstruosité, suivant qu'on le jugeait au point de vue religieux ou au point de vue humain ; le second s'offrait à nous comme un patriote, avec lequel les points de contact étaient nombreux. Son ardeur naturelle, sa vivacité d'imagination, l'avaient porté à sortir du rôle que lui assignait sa position de missionnaire. Il se sentait né pour l'action. Les troubles du Yun-nan lui avaient paru une occasion toute naturelle d'entrer en scène et de peser dans la balance du poids de son activité, de ses connaissances spéciales, de l'influence que lui donnait la protection de la légation française.

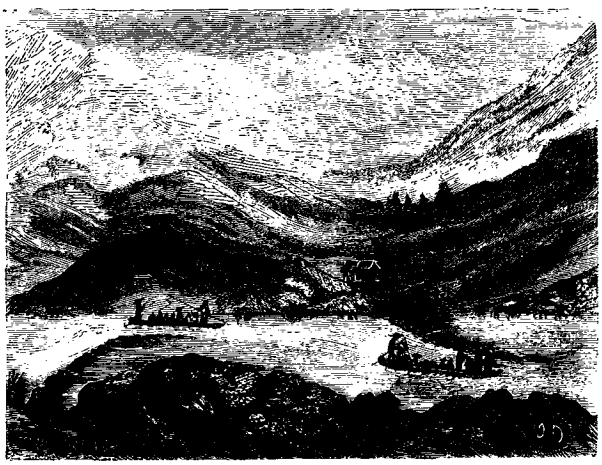
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Il s'était dit que les intérêts de la religion et de la France ne pouvaient que gagner à son intervention. Prenant très au sérieux la qualité de mandarin, que les derniers traités accordent aux vicaires et aux provicaires apostoliques, il ne se présentait aux prétoires que dans un état conforme à sa dignité. Sa chaise, le nombre de ses porteurs, son costume, étaient scrupuleusement ceux que déterminent les lois somptuaires chinoises, suivant le rang et suivant la saison. Il s imposait, de ce chef, des dépenses considérables. Il connaissait tous les fonctionnaires de la province et pouvait entrer dans des détails circonstanciés sur leur caractère, leur provenance, leurs tenants et leurs aboutissants. Il recherchait les occasions de les connaître avec autant de soin que le P. Protteau en mettait à les éviter. Comme je l'ai dit dans une livraison précédente,



Entrée du canal de Tong-tchouen. — Dessin de Th. Weber, d'après un croquis de M. L. Delaporte.

le vice-roi Lao avait pris le P. Fenouil en sincère affection. Il lui avait fait cadeau d'un immense yamen dans la ville de Yun-nan. On y avait installé une fabrique de poudre, à la tête de laquelle était placé un petit mandarin chrétien. Un jour, par la perfidie d'un mahométan, si l'on en croit le récit du P. Fenouil, mais plus vraisemblablement par suite d'une imprudence, la fabrique sauta, et le P. Fenouil faillit être enseveli sous les débris de sa demeure. Cet événement causa chez lui un ébranlement moral, dont nous ne le trouvâmes pas encore complétement remis. Il s'était imaginé, à partir de ce moment, qu'il était en butte aux persécutions d'ennemis puissants et nombreux. Les mahométans avaient à lui reprocher son active intervention en faveur des Impériaux. Le Ma ta-jen lui-même, malgré son attachement apparent à la cause impériale, était suspect, aux yeux du P. Fenouil, de favoriser secrètement ses coreligionnaires et de poursuivre en lui leur adversaire déclaré. Ce hardi et peu scrupuleux général avait plusieurs fois cherché à se débarrasser du trop remuant provicaire : celui-ci n'avait échappé à plusieurs tentatives d'empoisonnement que grâce à la vertu d'un merveilleux antidote qu'il portait toujours sur lui. Avec des idées pareilles, le malheureux P. Fenouil ne dormait que d'un œil et tremblait à la vue du plus mince mandarin ou du dernier mahométan. Il montrait au moindre goujat la même courtoisie et la même douceur obséquieuses qu'au vice-roi lui-même. Il était, en réalité, dans les meilleurs termes avec le Ma ta-jen, qui croyait avoir besoin de son influence pour se faire confirmer dans son grade par le gouvernement de Pékin. Il nous affirma que la lettre qu'il avait écrite en faveur du général musulman à l'ambassade de France n'était que la traduction d'une lettre du Ma ta-jen, traduction qu'il avait été forcé de faire sous menace de mort et au bas de laquelle, sans trop savoir pourquoi, il avait apposé sa signature. M. de Lallemand avait cru, à tort, à une lettre du provicaire, et lui avait expédié la réponse sévère que nous connaissions. Le P. Fenouil sentait combien il s'était compromis et combien il avait pu compromettre à son tour la légation française, en l'amenant à soutenir un fonctionnaire qui pouvait, d'un jour à l'autre, se déclarer contre l'empereur; aussi parlait-il à tout propos de la violence dont il était l'objet. Il eût été pourtant bien simple d'envoyer une contre-lettre ou même d'é-



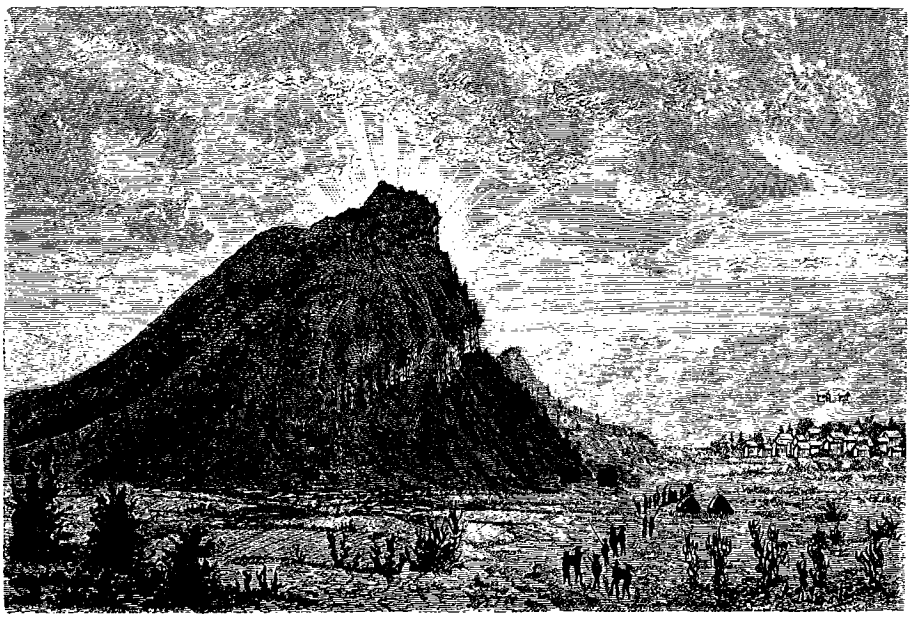
Navigation dans la riviere de Tong-tchouen. — Dessin de M. L. Delaporte, d'après nature.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

crire précisément le contraire de ce que demandait le Ma ta-jen, puisque personne ne pouvait contrôler, à Yun-nan, le contenu d'une lettre française. Il était plus probable que le P. Fenouil avait fait volontairement cette démarche et que, malgré les terreurs qu'il éprouvait depuis l'explosion de son yamen, il n'avait pas abandonné toute prétention de jouer un rôle politique important dans la province. Il caressait encore l'espoir secret d'être pris comme arbitre par les deux partis. Il était à craindre, s'il persistait dans cette voie, qu'elle ne lui devînt réellement funeste.

L'existence de ces pauvres missionnaires, qui, par dévouement et pour ne pas augmenter les dépenses de leur confrérie, se font, presque tous, un point d'honneur de ne jamais revenir dans leur patrie à moins de maladies excessivement graves, est trop triste et trop méritoire pour que l'on ait le courage de condamner les quelques peccadilles politiques que l'ennui leur fait commettre. Le tort de notre gouvernement a été de les encourager et de les soutenir quand même dans cette voie. Il leur a obtenu et il continue à leur assurer la tolérance religieuse qu'ils avaient compromise par leurs querelles intestines du dix-huitième siècle. Aller plus loin me paraît dangereux : nous nous exposerions trop souvent à sacrifier à des questions personnelles, à des rivalités purement locales, les intérêts généraux de la civilisation et de notre commerce.

Après l'arrivée du P. Fenouil, nos relations avec les autorités de Yun-nan devinrent plus nombreuses et plus familières. Ce n'était qu'avec timidité et répugnance que le P. Protteau se prêtait au rôle d'interprète; il préférait le calme et l'obscurité de sa vie modeste au dangereux honneur de fréquenter les palais de la ville. Le P. Fenouil, au contraire, se trouvait



Arrivée au village de Tong-tchouen. — Dessin de M. L. Delaporte, d'après nature.

dans son élément dès qu'il s'agissait de négociations politiques et de discussions sur l'étiquette, et il lui arriva sans doute plus d'une fois de nous engager plus loin que nous ne l'aurions voulu.

Les ressources de la commission étaient à peu près épuisées; les rigueurs de la température et les exigences de notre situation officielle nous obligeaient à profiter du magnifique approvisionnement des magasins de Yun-nan pour renouveler notre garde-robe et les costumes de notre escorte. Nous étions en un pays civilisé où plus qu'ailleurs il faut avoir la main ouverte : nous devions nous montrer généreux envers la nuée de fonctionnaires et de gardiens dont la courtoisie de nos hôtes entourait toutes nos démarches. M. de Lagrée pria le P. Fenouil de négocier un emprunt avec le Ma ta-jen. Celui-ci ne témoigna devant nous au provicaire que bonne humeur et cordiale amitié. La grossière franchise de ce soldat parvenu nous était garant que les noirs desseins que le P. Fenouil lui prêtait à son égard étaient absolument chimériques. Il nous offrit immédiatement tout l'argent qui nous était nécessaire, sans vouloir entendre parler de restitution, et en traitant de pure bagatelle une avance de sept cents taels : « Si vous tenez absolument à me les rendre, ajouta-t-il, envoyez-moi, quand vous serez arrivés à Shang-haï, une valeur équivalente en armes françaises. »

Cette première affaire menée à bien, M. de Lagrée tint à se rendre compte des difficultés que présenteraient un voyage dans l'ouest et la reconnaissance de la vallée supérieure du Cambodge. La capitale des mahométans rebelles, Ta-ly, était, au point de vue géographique et commercial, l'un des centres les plus importants de cette région. Située entre le fleuve Bleu et le Mékong, à peu de distance de l'un et de l'autre, cette ville est la clef de la route qui réunit la Birmanie

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

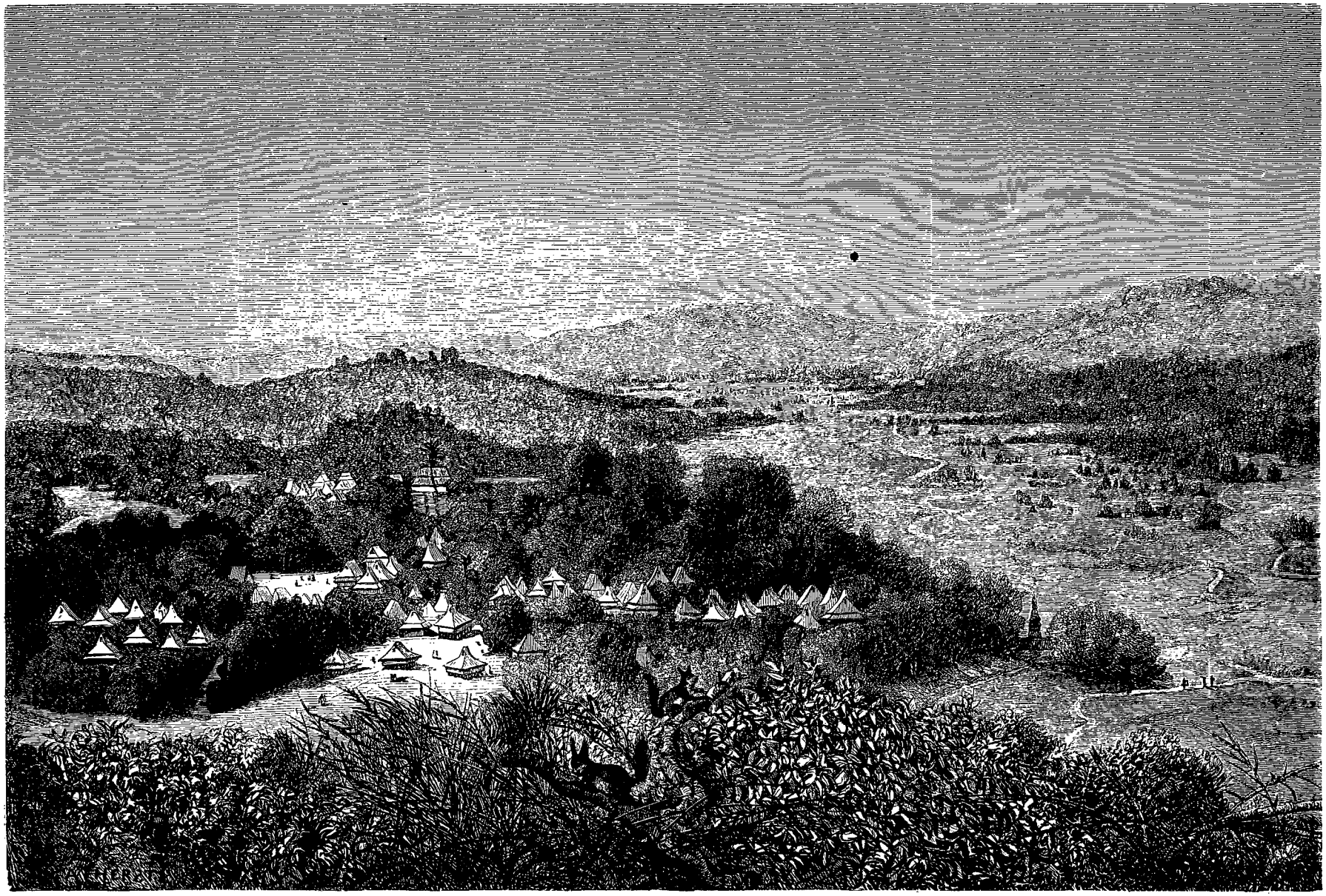
à la Chine. Mais des Européens trouveraient-ils grâce aux yeux du gouvernement nouveau qui venait de s'y installer? Les autorités chinoises ne verraient-elles pas avec la plus grande défiance un rapprochement s'opérer entre les envoyés d'une puissance étrangère et le chef d'une révolte triomphante? Ne verraient-elles point dans cette démarche comme une sorte de reconnaissance du fait accompli? Enfin, l'état de dévastation du pays à traverser, les bandes qui infestaient les routes et pillaient tous les voyageurs sans distinction de partis, la fatigue et le délabrement de santé du personnel de l'expédition, ne rendaient-ils point cette tentative fort téméraire? A ce point du voyage, alors que notre but principal était atteint, que la voie du retour par le fleuve Bleu était encore ouverte, prompte et facile, était-il sage de compromettre, pour un résultat

Sauvage pa-y du Yun-nan. — Dessin de Janet-Lange, d'après un croquis de M. L. Delaporte.

incertain, le prix de tant de labeurs et de souffrances? Telles furent les questions que le chef de la mission, indécis pour la première fois, posa à tous ses compagnons de voyage. Nous fûmes tous d'avis de tenter ce dernier effort avant le retour définitif par le fleuve Bleu.

Malheureusement, la route directe sur Ta-ly était absolument impraticable. Le vice-roi intérimaire Song ta-jen, et le Ma ta-jen, se mirent à rire à la demande que leur fit M. de Lagrée, de le conduire aux avant-postes, et de le remettre là aux mains des troupes blanches. Il n'y avait point, nous dirent-ils, d'autorité assez fortement constituée dans le camp des rebelles pour que l'on pût négocier sûrement le passage de la commission française et se confier à un sauf-conduit que délivrerait un de leurs généraux. M. de Lagrée résolut donc de contourner par le nord le théâtre de la guerre, et de reconnaître ainsi en même temps le

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Village pa-y. — Dessin de A. Herst, d'après un croquis de M. L. Delaporte.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

cours du Cambodge et celui du fleuve Bleu jusqu'aux frontières du Tibet. Si, d'après le dire des autorités chinoises, il n'existait pas chez les mahométans une unité de vues et d'action qui permît d'espérer que la recommandation d'un de leurs chefs militaires eût de l'influence sur ses collègues, le lien religieux était au contraire tout-puissant, et M. de Lagrée songea, pour faciliter notre voyage à Ta-ly, à s'assurer les bonnes grâces du *Lao papa*. J'ai déjà parlé de ce singulier personnage : s'il n'avait réussi à jouer qu'un rôle politique ridicule, il restait entouré, au point de vue religieux, d'une profonde vénération. Reconnu officiellement par le gouvernement chinois comme chef religieux des mahométans de la province, il jouissait à ce titre d'un traitement considérable et d'honneurs officiels. Le gouvernement chinois avait cru d'une saine politique de ne marchander ni les uns ni les autres, pour bien indiquer aux fanatiques sectateurs du Coran qu'il ne faisait nullement la guerre à leurs croyances, et qu'il ne repoussait que leurs prétentions politiques.

M. de Lagrée n'avait pas, à son arrivée à Yun-nan, de renseignements suffisants pour bien apprécier cette situation particulière. Craignant d'éveiller les susceptibilités des autorités chinoises s'il montrait trop d'empressement à se lier avec un de leurs anciens adversaires, il laissa s'écouler plusieurs jours avant de rendre visite au *Lao papa*. Ce susceptible vieillard, dont les voyages avaient agrandi les idées, et qui avait une idée plus juste que tous ses compatriotes de la science occidentale et du rôle des Européens dans le monde, crut à du dédain de notre part, et il en fut d'autant plus blessé qu'il avait conscience de le moins mériter. Quand M. de Lagrée se présenta enfin chez lui, il fit dire qu'il était absent. Le P. Fenouil arriva à temps pour renouer ces relations compromises. La rancune du *Lao papa* ne tint pas devant sa curiosité. Le provicaire lui fit adroitement savoir qu'un des membres de l'expédition s'occupait d'astronomie et qu'il trouverait en lui un appréciateur éclairé de sa science favorite. Je ne tardai pas à recevoir du pontife mahométan une série de questions et de problèmes sur la distance des planètes et des étoiles, sur les éclipses et sur les comètes; j'y répondis, en laissant discrètement entrevoir, à peu près en ces termes, toute l'admiration que j'éprouvais pour l'auteur de questions aussi savantes : « certaines parties de la communication qu'il avait bien voulu me faire, dénotaient des études trop approfondies pour que je n'eusse pas tout à gagner à conférer avec lui. Une discussion de vive voix pouvait seule éclaircir quelques doutes. »

Le *Lao papa*, se voyant enfin apprécié, oublia ses griefs et consentit à une entrevue

Je me rendis chez lui avec le commandant de Lagrée et le provicaire. Une nombreuse galerie de fidèles assistait respectueusement à cette conférence, qui devait faire éclater à leurs yeux la science profonde de leur maître. Un magnifique télescope dressé sur un trépied, quelques cartes étalées sur une table, complétaient la mise en scène. Je ne tardai pas à m'apercevoir que l'usage de ces objets était peu familier à leur propriétaire. Le télescope surtout n'avait jamais servi, et le *Lao papa* nous confia avec un certain embarras que, malgré le prix élevé qu'il l'avait payé à Singapour, cet instrument avait dû s'avarier en route, car depuis son arrivée à Yun-nan on n'avait jamais pu y voir quoi que ce fût. La manœuvre de la mise au point, qui se faisait par une vis, avait complétement échappé au savant prêtre mahométan. Je remplaçai l'oculaire astronomique par un oculaire terrestre, je dirigeai la lunette vers un point éloigné du lac que l'on découvrait des fenêtres de l'appartement, je déclarai, pour sauvegarder l'amour-propre de mon hôte, qu'il y avait eu en effet quelque chose de faussé dans le mécanisme de l'instrument, que j'avais pu le réparer, et je l'invitai à s'en servir. Sa joie fut des plus vives en reconnaissant que cette belle machine amenée à Yun-nan à si grands frais, et restée jusqu'à présent inutile dans ses mains, avait recouvré tous ses pouvoirs optiques. Toute l'assemblée passa successivement devant la lunette et mit sa puissance à l'épreuve, en fouillant tous les points de l'horizon. Je fis ensuite, en changeant de verres, contempler le soleil, et le *Lao papa* en prit occasion pour faire la théorie de cet astre. Le P. Fenouil me fit tenir le langage le plus convenable pour mettre en relief le savoir du prêtre et augmenter l'admiration de son auditoire : dès lors l'amitié du *Lao papa* nous fut irrévocablement acquise.

Nous lui confiâmes alors notre projet de voyage et les craintes que nous éprouvions de voir notre mission scientifique entravée et nos recherches géographiques compromises par les défiances des deux partis en lutte. « Ne vous faites pas d'illusion à cet égard, nous dit confidentiellement notre interlocuteur; je suis le seul ici qui puisse apprécier le but de votre voyage. Il est impossible aux gens ignorants et grossiers qui nous entourent de croire que le progrès de la science est le seul mobile qui vous porte à endurer tant de fatigues et à courir de si graves dangers. Mais j'ai heureusement une grande influence sur mes coreligionnaires de Ta-ly, et je la mets tout entière à votre service. Je vais immédiatement rédiger une lettre qui pourra, je l'espère, vous servir de passe-port et faciliter vos travaux. »

Il nous envoya en effet, quelques jours après, un long factum, où il exposait longuement, dans le style ampoulé et prétentieux des lettrés chinois[1], que depuis des siècles la Chine attirait la curiosité des étrangers et qu'on les avait vus accourir des pays les plus éloignés pour apporter des présents à l'Empire du Milieu. Il ajoutait ensuite : « Le chef français La (Lagrée), cinq de ses collègues et quelques soldats, ont obtenu de l'empereur l'autorisation de pénétrer en Chine et de visiter librement toutes les parties de ce vaste terri-

1. Cette lettre était écrite, bien entendu, en chinois, et non en arabe, comme le dit M. de Carné dans sa relation. Le *Lao papa* ne connaissait cette dernière langue que de nom.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

toire. Leur but est de rapporter à leur souverain la figure la plus exacte possible des montagnes, des lacs et des fleuves qu'ils auront traversés, afin sans doute qu'en lui offrant la carte nouvelle représentant leur voyage, ils obtiennent les grades et les honneurs qu'aura mérités ce patient travail. Tel est le but dans lequel ces étrangers ont affronté les fatigues d'une marche longue et pénible, les intempéries des climats, les dangers des bêtes féroces et des brigands. Je les ai interrogés, et j'ai trouvé leur cœur droit, leur probité irréprochable, leurs mœurs douces. Ils ont l'intention d'aller visiter Ta-ly, Li-kiang, Yong-pe et les frontières des pays de Mien et de Tse-Yang. J'invite tous les mahométans, tous les Chinois, tous les barbares qui habitent ces contrées, à laisser circuler librement ces Français sans les molester en aucune façon. On se conformera ainsi aux volontés de la sainte dynastie Ta-tsin, qui témoigne une égale bonté à tous les hommes, sans distinction de pays ou de nationalité.

« En foi de quoi, moi, par la grâce de l'empereur, dignitaire du second ordre, grand prêtre de la province du Yun-nan, réformateur de l'antique famille Ma-te-sin, et chargé de quatre-vingts années, j'ai donné la lettre ci-dessus. »

On voit que rien n'était plus orthodoxe au point de vue politique que le passe-port du *Lao papa*. Il ne faisait aucune allusion à sa rébellion passée, et se montrait à ses coreligionnaires de Ta-ly un fidèle sujet de l'empereur.

Le vice-roi du Yun-nan nous remit à son tour un *fou-pay* ou permis de circulation; le seul itinéraire qui y fût indiqué était notre voyage de retour par Tong-tchouen, Tchao-tong, le fleuve Bleu et Shang-haï. Un petit mandarin chrétien à globule de cuivre fut chargé de nous accompagner jusqu'à Tong-tchouen.

Nous partîmes de Yun-nan le 8 janvier. Malgré un repos de deux semaines, la santé de quelques-uns des Annamites de l'escorte était trop profondément altérée par les fatigues passées et le climat nouveau et rigoureux du Yun-nan pour qu'on pût leur demander le nouvel effort qu'allait exiger l'excursion de Ta-ly. Il ne nous fallait, pour un voyage aussi aventureux, que des hommes d'escorte solides, bons marcheurs, et qui en aucun cas ne pussent devenir un embarras. M. de Lagrée avait donc résolu d'envoyer nos valétudinaires, avec nos notes, cartes, documents et tous nos bagages inutiles, attendre notre retour de Ta-ly chez le vicaire apostolique du Yun-nan, qui résidait non loin de Siu-tcheou, ville située sur les bords du fleuve Bleu, où nous devions nous embarquer définitivement pour Shang-haï. C'était à Tong-tchouen que cette division de l'expédition en deux parties devait avoir lieu. Nous ne nous doutions pas alors que le chef de l'expédition serait, lui aussi, du nombre des valétudinaires.

Le P. Fenouil partit de Yun-nan avec nous. Il retournait à Kiu-tsing. Nous fîmes route ensemble pendant deux jours. Il allait en chaise; nous allions à cheval ou à pied. En sortant du faubourg sud-est de Yun-nan, la route pavée qui se dirige vers le nord de la province traverse deux petites chaînes de collines et passe à Ta-pan kiao, gros bourg situé sur un affluent du lac. Ce fut là notre première étape. Ta-pan kiao est célèbre dans l'histoire de Yun-nan. L'officier mongol qui commandait à Yun-nan en 1381 vint y faire sa soumission au général de l'armée envoyée par les Ming pour faire reconnaître leur autorité. Pendant ce temps, le prince de Yun-nan, descendant de Khoubilaï Khan et dernier représentant, dans l'Empire, de la dynastie vaincue des Yuen, se précipitait dans le lac, avec sa femme, sa famille et son premier ministre Ta-ti-lou.

Au delà de Ta-pan kiao est une plaine ondulée et inculte, sillonnée dans tous les sens de convois de bêtes de somme et de chariots étroits et bas, apportant à la capitale le bois à brûler nécessaire à sa consommation, que les environs immédiats, complétement déboisés, ne peuvent lui fournir. Un corps de troupes chinoises suit la même route et arrive en même temps que nous dans le village de Yang-lin. Les auberges du bourg regorgent bientôt de soldats, et le logement que nous occupons au premier étage d'une belle et grande hôtellerie est menacé d'être envahi par eux. C'est en vain que nous excipons de notre qualité d'hôtes de l'empereur. Le soldat chinois ne reconnaît aucun chef et ne se plie à aucune discipline. Le P. Fenouil harangue la foule armée qui s'entasse dans la cour et se presse sur les marches de l'escalier conduisant à nos chambres. Son éloquence est inutile : on veut voir les étrangers, les soldats montent et remplissent déjà l'antichambre; j'ai recours aux grands moyens : le sergent annamite, qui n'attendait qu'un signal et rongeait son frein, indigné d'un pareil manque de respect, tombe, avec ses camarades, à coups de crosse sur les premiers entrés et les fait dégringoler dans la cour; deux factionnaires se placent à la porte de l'escalier, la baïonnette au canon. De grandes clameurs s'élèvent dans la foule, des pierres atteignent les fenêtres. Je prie le P. Fenouil d'annoncer en bon chinois qu'on fera feu sur les agresseurs. Mais le pauvre prêtre a complétement perdu la tête en voyant l'audace inouïe de nos Annamites, et il s'étonne que nous ne soyons point encore écharpés. Au lieu de menaces, ce sont des supplications qu'il adresse aux soldats; il avoue nos torts; il allègue notre ignorance des usages; il dit que nous demandons pardon. Confiant en ce langage, un officier se présente à la porte et se heurte à la pointe d'un sabre-baïonnette; il recule effaré et se met à crier qu'on l'assassine. Les clameurs redoublent; les lances et les hallebardes s'agitent, mais elles sont trop longues pour être autre chose qu'un embarras dans l'étroit escalier. Le P. Fenouil me conjure, conjure notre escorte de ne pas irriter davantage des hommes qui sont habitués à ne souffrir aucune résistance; il s'entremet de sa personne entre les factionnaires et les audacieux qui se disposent à renouveler l'attaque de la porte, et il leur épargne maint horion. Ces terribles sont enchantés de paraître céder à ses prières; mais ils de-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

mandent que leur chef soit introduit auprès du commandant de Lagrée. Celui-ci consent à se laisser voir. C'est à ce moment qu'on lui demanda s'il n'avait pas un œil à l'occiput. Révolté de tant de puérilité, trouvant que le langage du P. Fenouil était trop humble pour la circonstance, dans un état de souffrance qui trahissait déjà le mal auquel il devait succomber, M. de Lagrée se retira dans sa chambre et se refusa à de nouvelles visites. Je dus les recevoir à sa place.

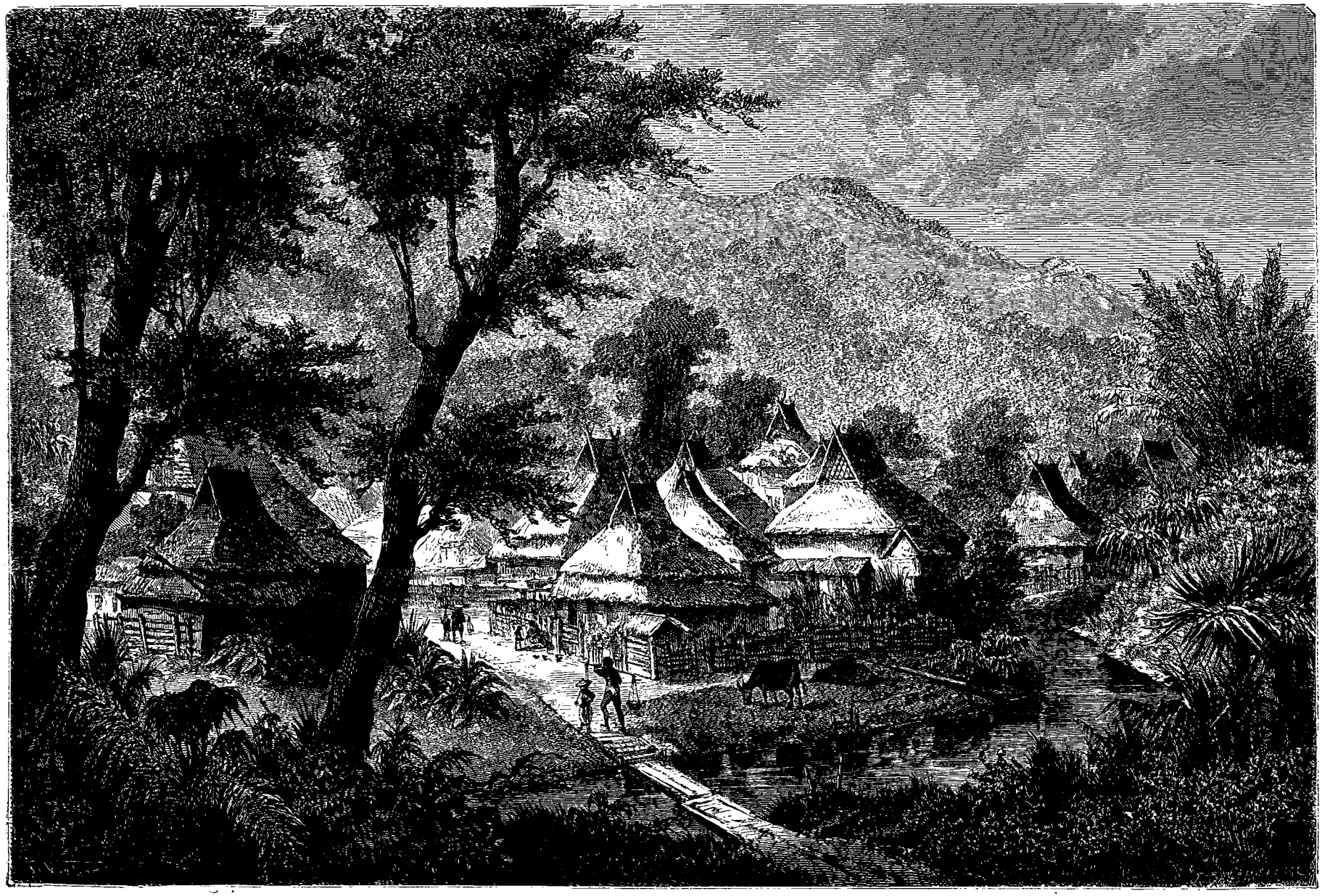
Les différents officiers du corps de troupes et les autorités du village vinrent successivement causer avec moi, ou plutôt avec le P. Fenouil, qui me transmettait bien pour la forme leurs demandes, mais n'y répondait qu'à sa guise. Mieux que ses excuses réitérées cependant la

Traversée d'un ravin. — Dessin de M. L. Delaporte, d'après nature

contenance de nos hommes mit fin au tumulte. Le provicaire avait entendu proférer contre eux les plus atroces menaces et m'avait prié de leur interdire de descendre dans la cour, vaquer aux différents soins que réclamaient nos chevaux et nos bagages. Je n'en fis rien, et le provicaire resta stupéfait en les voyant aller et venir sans difficulté au milieu de la foule, qui s'ouvrait respectueusement sur leur passage.

Yang-lin est situé près d'un étang sur les bords duquel vient mourir une chaîne de montagnes qui remonte de ce point droit au nord. C'est à l'est de cette chaîne que se trouvent les villes de Song-ming et Malong, principales étapes du voyage du P. Fenouil à Kiu-tsing; nous allions, au contraire, longer cette chaîne du côté ouest. L'heure de la séparation avait sonné. Ce prêtre, que nous connaissions depuis dix

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Village de Ban Koue. — Dessin de Th. Weber, d'après un croquis de M. L. Delaporte.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

jours à peine, était devenu pour nous un ami ; de son côté, il quittait, pour ne jamais les revoir, des compatriotes avec lesquels, pour la première fois depuis vingt ans, il avait pu parler de la France et des siens. Ses yeux se mouillèrent de larmes, et nous ne pûmes nous défendre d'une douloureuse émotion en échangeant avec lui une dernière poignée de main.

Nous cheminâmes, le 10 janvier, au milieu d'une immense plaine très-cultivée et admirablement arrosée par de nombreux ruisseaux canalisés. Des rideaux de cyprès bordaient les routes aux abords des villages. De grandes fermes s'éparpillaient de tous côtés au milieu des champs. Les ustensiles d'agriculture, les meules, les bestiaux que l'on voyait auprès des habitations, la nature des cultures, l'aspect de la végétation, le givre qui scintillait aux branches, donnaient à ce paysage des allures européennes qui nous faisaient tressaillir d'aise. Celui qui nous eût proposé d'échanger ce tableau monotone, dépourvu de pittoresque et de nouveauté, contre les plus belles et les plus vierges forêts du Laos, eût été certainement très-mal accueilli.

Emigré du Yun-nan, sur la frontière méridionale de la Chine. Dessin de Gilbert, d'après un croquis de M. L. Delaporte.

Le lendemain, la plaine se mamelonna ; quelques étangs apparurent dans les plis du terrain ; des collines surgirent à notre gauche et formèrent avec la chaîne de droite, de laquelle nous étions beaucoup plus rapprochés, un défilé étroit et réputé dangereux. Les croupes rougeâtres et incultes qui s'élevaient des deux côtés de la route semblaient frappés d'une stérilité incurable. Les villages se firent plus rares ; la plupart de ceux que nous traversions n'étaient que des monceaux de ruines. Les mahométans avaient affreusement ravagé cette contrée où ils y comptent de nombreux coreligionnaires ; ceux-ci, après leur départ, continuaient à tenir en échec la population chinoise, qui se montrait tremblante et soumise devant eux.

Le 12, nous descendîmes le lit d'un ravin, qui ne tarda pas à se transformer en ruisseau. Une vallée profonde se dessina devant nous : c'était celle du Li-tang-ho, rivière qui se jette dans le fleuve Bleu non loin de Tong-tchouen. Nous en suivîmes les bords, où se montrait subitement une belle et vigoureuse végétation, jusqu'au village de Kon-tchang, situé au confluent d un tributaire de la rive droite. Avant d'y arriver, nous eûmes la douleur de voir succomber, sur la route, Royal, le cheval que le roi de Xien Tong avait donné au commandant de Lagrée. Nos porteurs crurent à une vengeance exercée contre nous par un mahométan que nous avions malmené la veille. Cet insolent personnage, habitué à voir tout le monde céder devant lui, s'était arrogé le droit exclusif de nous vendre des vivres et avait élevé des prétentions tellement exorbitantes que nous l'avions mis à la porte sans cérémonie, à son grand scandale et à la stupéfaction des habitants du village. De là, d'après la chronique, l'empoisonnement d'un de nos chevaux. Mais le docteur Joubert, qui avait prodigué ses soins au pauvre animal, me confia qu'il était mort d'une indigestion. Si le docteur avait eu à sa disposition un de ces instruments que Molière a su mettre en scène, Royal eût échappé aux conséquences de sa gourmandise. Son cadavre fut dépecé par les habitants du pays, qui se réjouirent de cette bonne fortune. En ces temps de guerre et de disette, la viande, qui est partout en Chine un mets de luxe, devenait un manger inappréciable. On sait que les Chinois n'ont point pour la chair de certains animaux les préjugés que les siéges de la dernière guerre n'ont pas réussi à déraciner chez nous.

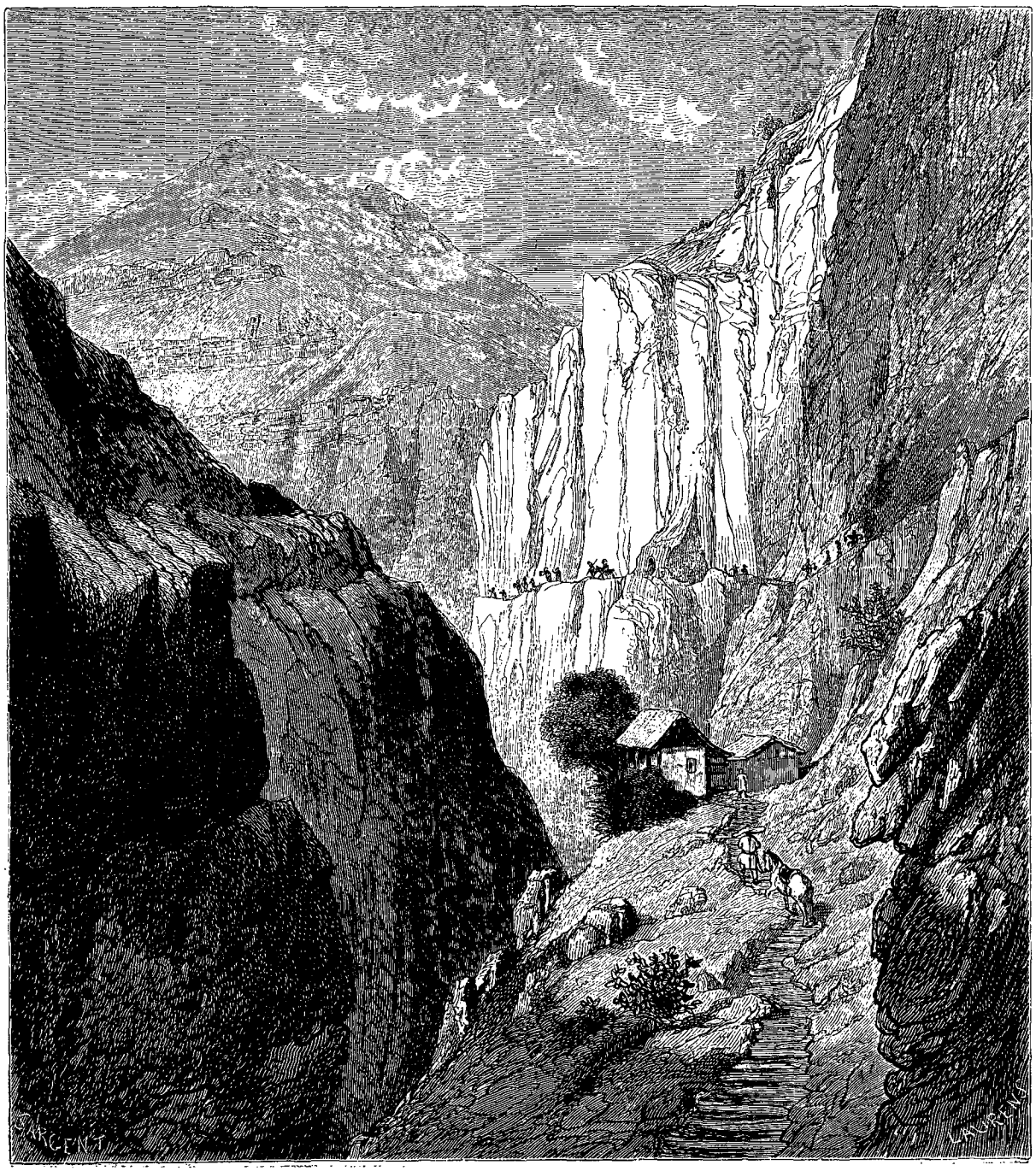
Nous nous reposâmes à Kon-tchang toute la journée du 14 janvier. M. de Lagrée était atteint d'une fièvre continue et d'un point de côté qui nécessitaient cet arrêt. Cette localité est pauvre et sans ressources. Comme son nom le fait pressentir (*tchang* signifie mine, en chinois ), il y a dans le voisinage des gisements de cuivre et de zinc. La petite rivière qui y passe creuse son lit sinueux et encombré de cailloux dans les flancs du plateau qui limite à l'est la vallée du Li-tang-ho. Nous remontâmes ce lit pendant quelque temps, et nous nous élevâmes de nouveau sur le plateau qui offre, en ce point, une altitude moyenne de deux mille six cents mètres. La population de cette zone, assez clair-semée, perd de nouveau sa physionomie chinoise et accuse une portion considérable de sang étranger. Les maisons sont con-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

struites en boue. L'avoine et la pomme de terre poussent seuls sur ces cimes, que balaye sans cesse un vent glacial. C'est à peine si quelques arbustes rabougris réussissent à s'abriter dans les plis du terrain. Çà et là on rencontre de longues traînées de neige, que ne peuvent fondre les rayons affaiblis du soleil.

Nos porteurs de Kon-tchang, effrayés du long trajet qu'il leur restait à faire dans ce pays désolé, s'enfuirent pendant la nuit, et nous fûmes obligés de requérir de force les habitants d'un pauvre hameau.

Nous rencontrâmes, le soir même, un petit mandarin, envoyé avec une escorte à notre rencontre par le com-



Auberge sur la route de Tong-tchouen à Mong-kou. — Dessin de J. Laurens, d'après un croquis de M. L. Delaporte.

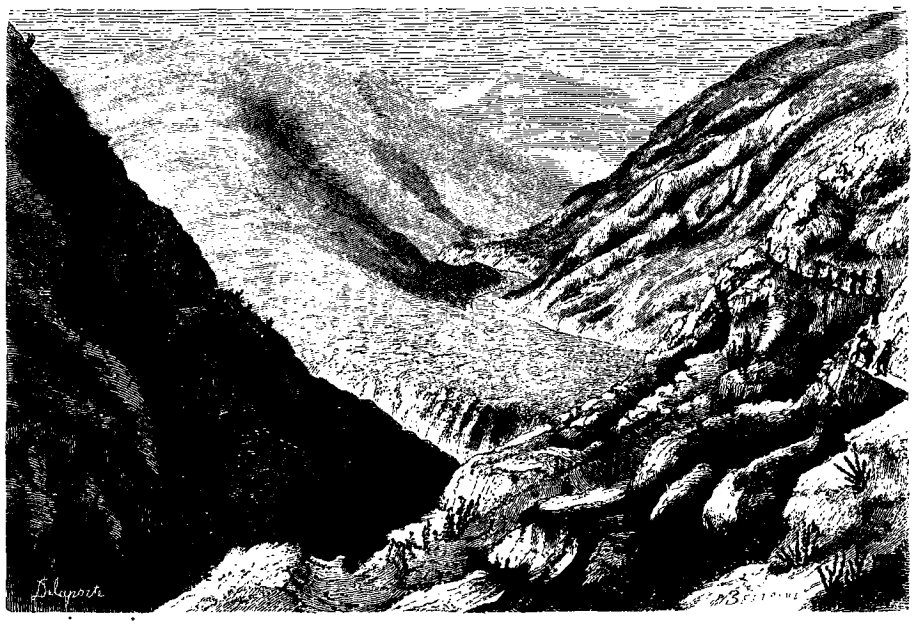
mandant militaire de Tong-tchouen. Il nous procura des moyens de transport suffisants, et M. de Lagrée, dont le malaise persistait, put continuer sa route en palanquin.

Nous franchîmes, le lendemain, un col élevé sur lequel le baromètre indiqua cinq cent trente-trois millimètres. A très-peu de distance, sur notre gauche, s'élevait un pic couronné de neige, dont l'altitude devait être peu inférieure à quatre mille mètres. Des crevasses larges et profondes, semblables à d'immenses tranchées, sillonnaient de tous côtés le plateau, qui paraissait s'abaisser légèrement dans la direction du nord.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Nous descendîmes au fond d'une de ces immenses rigoles à parois verticales qui servent au printemps de canaux de drainage pour les eaux des pluies, et nous arrivâmes au bourg de Tay-phou, marché assez considérable, dont les boutiques étaient magnifiquement approvisionnées, en raison de l'approche du jour de l'an chinois. Une population de l'aspect le plus mélangé et le plus pittoresque était accourue des montagnes environnantes et s'empressait devant les étalages. L'auberge du lieu était pavoisée en notre honneur ; nous y reçûmes un confortable accueil.

Tay-phou est situé sur les bords d'un ruisseau qui devient un peu plus loin la rivière de Tong-tchouen. Le 18 janvier, après avoir fait encore quelques kilomètres à pied, nous pûmes monter dans une grande barque et descendre rapidement le courant, pendant que nos bagages cheminaient à dos d'homme, le long de la route en corniche qui se suspend aux flancs de la vallée. Les eaux étaient basses et les rapides fréquents, mais notre embarcation à fond plat glissait facilement sur les cailloux, grâce aux efforts vigoureux de l'équipage qui se mettait à l'eau. Malgré l'absence de fatigue et la rapidité de notre marche, l'affreux paysage que nous avions sous les yeux nous fit trouver bien longues les huit heures de navigation qui nous séparaient de Tong-tchouen. Deux murailles de roches rougeâtres, stériles, ravinées par les pluies, sans un arbre, sans un brin d'herbe, limitaient de tous côtés nos regards, qui cherchaient en vain un point où se reposer. Pas un nuage ne venait tempérer l'éclat de la lumière ; le ciel était d'un bleu clair, d'une uniformité désespérante. Un vent de sud-sud-ouest soufflait par rafales intermittentes



Arrivée à la vallée du Yang-tse kiang. — Dessin de M. L. Delaporte, d'après nature.

et produisait, en s'engageant dans les détours de la vallée, un bruit strident et lugubre. Çà et là étaient quelques maisons de pêcheurs, dont des cailloux non cimentés, amoncelés les uns sur les autres, composent les murs. C'est bien ainsi qu'on peut se représenter un pays dans les veines duquel coule du cuivre et qui remplace les fruits de la terre par des produits métallurgiques. Vers quatre heures nous entrâmes dans un canal latéral qui dérive vers Tong-tchouen une partie des eaux de la rivière ; les montagnes aux croupes dénudées s'éloignèrent pour former un vaste cercle ; une grande plaine s'ouvrit devant nous ; les cultures reparurent, et la ville de Tong-tchouen dressa devant nous sa couronne rectangulaire de créneaux. Nous traversâmes un faubourg en partie ruiné, où de nombreux ponts de pierre nous forçaient à chaque instant à baisser la tête.

La nuit était déjà venue quand nous arrivâmes à la pagode où un logement nous était préparé. Cette pagode était située à l'intérieur même de l'enceinte, mais des ordres sévères avaient été donnés pour que notre repos ne fût pas troublé ; de vastes cours et des portes solides nous séparaient de l'extérieur. Le luxe de l'aménagement, l'espace qui nous était réservé, ne laissaient rien à désirer. Nous n'avions jamais été aussi près du bien-être. L'existence que nous menions depuis deux ans était bien faite pour nous faire apprécier le calme et le repos de cette confortable retraite. Malheureusement elle devait être pour le plus méritant d'entre nous le terme de sa pénible odyssée.

F. GARNIER.

*(La suite à la prochaine livraison.)*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Types de Man-tse. — Dessin de Janet-Lange, d'après des croquis de M. L. Delaporte.

# VOYAGE D'EXPLORATION EN INDO-CHINE,

## TEXTE INÉDIT PAR M. FRANCIS GARNIER, LIEUTENANT DE VAISSEAU [1].

ILLUSTRATIONS INÉDITES D'APRÈS LES DESSINS DE M. DELAPORTE, LIEUTENANT DE VAISSEAU.

**1866-1867-1868**

### XVI

Le Yang ta-jen. — Maladie de M de Lagrée. — Répugnances des autorités chinoises à nous laisser partir pour Ta-ly. — Lettre du P. Fenouil. — Je pars pour les pays mahométans de l'Ouest avec une partie de l'expédition. — Le fleuve Bleu. — Houey-ly tcheou. — Hong-pou-so. — Nous faisons connaissance avec le P. Lu. — Mine de charbon et populations mixtes de Ma-chang.

Le Yang ta-jen, mandarin militaire à bouton rouge, et commandant supérieur de toute la partie du Yun-nan, appelée Tong-tao [2], dont Tong-tchouen et Tchao-tong sont les villes principales, s'empressa, dès le lendemain de notre arrivée, de rendre visite au chef de l'expédition. Nous trouvions en lui un de ces généraux un peu improvisés, que leur énergie et leurs talents militaires avaient immédiatement élevés au premier rang. Il avait obtenu de grands succès sur les mahométans, qui, grâce à lui, n'étaient jamais venus jusqu'à Tong-tchouen. Il les avait même refoulés jusqu'à très-peu de distance de Ta-ly, en les chassant des

1. Suite. — Voy. t. XXII, p. 1, 17, 33, 49, 65, 81, 305, 321, 337, 353, 369, 385. 401; t. XXIII, p. 353, 369, 385, 401; t. XXIV, p. 289, 305, 321; t. XXV, p. 273 et 289.

2. Les provinces chinoises se divisent en sous-provinces, appelées *tao*, dont les gouvernements ont sous leurs ordres plusieurs *fou* ou départements. Le Yun-nan se divise en trois tao : — le Nan-tao, ou tao du sud, chef-lieu Yun-nan; — le Si-tao ou tao de l'ouest, chef-lieu Ta-ly : c'est celui qui est en partie entre les mains des mahométans; et le Tong-tao ou tao de l'est, chef-lieu Tchao-tong.



© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

villes de Houei-ly tcheou et de Yong-pe. Les mahométans, acculés sur les bords du Kin-cha kiang, paraissaient perdus sans retour, quand le Yang ta-jen abandonna la poursuite et revint tranquillement sur ses pas. La chronique raconte, à ce propos, qu'une mule chargée d'argent avait rappelé à propos au Yang ta-jen que le général ennemi était son parent. Elle ajoutait que son père s'était suicidé en apprenant cette forfaiture. Le Yang ta-jen avait une femme mahométane.

Il ne faut accepter qu'avec la plus grande réserve les bruits que l'on recueille en voyageant dans les pays où n'existe pas, pour ainsi dire, d'opinion publique, et où les nouvelles restent indéfiniment à l'état de rumeurs et de on-dit. Les frayeurs des uns, les exagérations des autres, les préventions et les préjugés populaires peuvent toujours se donner carrière, puisque les récits qu'ils produisent échappent à toute contradiction et à tout contrôle. Que l'on suppose un instant que la presse n'existe pas en Europe, et l'on pourra se figurer, surtout lorsque des commotions ou des bouleversements politiques y auront interrompu le cours régulier des choses, quels bruits fantastiques et quelles singulières nouvelles se propageront dans le public. A vingt lieues de distance, les faits les plus simples seront dénaturés au point de devenir absolument méconnaissables.

C'est là la difficulté à laquelle nous nous sommes heurtés, chaque fois que nous avons voulu, en Chine, nous rendre un compte exact des événements dont nous visitions le théâtre. Les missionnaires qui vivaient chez les mahométans nous ont donné, sur le rôle des principaux acteurs de la lutte, des appréciations diamétralement opposées à celles que nous avions recueillies chez leurs collègues de l'est de la province. Ils étaient des deux côtés sans moyen de contrôle pour s'assurer de la réalité des accusations ou des faits d'armes que leur portait la rumeur publique. A force de vivre dans un certain milieu, on finit d'ailleurs par en partager les rancunes ou les sympathies. Notre présence dans la contrée donna lieu, à son tour, à des bruits étranges et à d'incroyables exagérations, dont j'aurai l'occasion de citer des exemples.

Devant cette incertitude, on conçoit combien il nous était souvent difficile d'apprécier la conduite que nous avions à tenir vis-à-vis des commandants militaires. La lutte était tout entière soutenue par des indigènes, parmi lesquels les impériaux de la veille étaient souvent les rebelles du lendemain. Les mandarins civils, au contraire, tous étrangers à la province et incontestablement dévoués à l'empereur, restaient sans autorité et sans prestige, et tremblaient à chaque instant que leur tête ne fût offerte en gage au parti opposé. En cette occurrence, la plupart jugeaient prudent de ne pas occuper leur poste et d'attendre, dans quelque province voisine, la fin de l'orage. Le vice-roi, nommé en remplacement de Lao, poussait lui-même par son exemple à cette sage temporisation. Le pouvoir central, qui depuis plusieurs années n'avait pas donné signe de vie, venait cependant, sur l'intervention de M. de Lallemand, d'envoyer de l'argent, des armes et des vivres au Ma ta-jèn. Nous tremblions alors que cet envoi ne fût fait à un traître, et les mille rumeurs que nous recueillîmes dans notre voyage de Ta-ly nous confirmèrent dans cette impression.

Mais ce n'est que sous le bénéfice des observations qui précèdent que je continuerai à donner au jour le jour les indications de cette nature. Il n'est pas probable que l'histoire détaillée et sans erreurs de la guerre du Yun-nan puisse être jamais faite. Le peu qu'on en trouvera ici suffira peut-être pour faire entrevoir son intérêt dramatique, la nouveauté et l'originalité des types qu'elle révèle.

Le Yang ta-jen nous parut être un homme d'une énergie égale à celle du Ma ta-jen, mais d'une volonté plus réfléchie et moins capricieuse. Ses dehors n'avaient rien de la brutalité du soldat et n'en conservaient que la franchise. Nous allâmes lui rendre sa visite le 20 janvier, et nous fûmes charmés de retrouver chez lui cette élégance d'ameublement, ce luxe chinois de bon goût, que le Yamen ruiné du vice-roi du Yun-nan n'avait pu nous offrir et qui contrastait avec la richesse de mauvais aloi et le ton de parvenu de la villa du Ma ta-jen. Une collation délicieuse nous fut servie dans un charmant boudoir, qu'un jardin orné de fleurs rares et de ces arbres miniatures que les Chinois excellent à reproduire isolait du reste du palais. Pendant que nous mangions des mandarines et des confiseries, qu'accompagnait l'inévitable tasse de thé, notre hôte étalait devant nous toute une collection d'armes européennes qui ne le cédait en rien à celle du Ma ta-jen. Son but n'était pas d'en faire parade, mais de se renseigner sur les prix réels et les mérites respectifs de chaque système. Il sentait que, dans la lutte où se jouaient les destinées de la province, la victoire appartiendrait incontestablement au chef dont les troupes seraient armées de fusils à tir rapide. La confiance que ces nouvelles armes inspireraient, bien plus encore que leur supériorité sur le fusil à mèche, ferait faire des prodiges de valeur aux soldats. A partir de ce moment, tous ses efforts tendirent à obtenir que l'un de nous se chargeât de transmettre en France une commande d'armes pour son compte. L'arrivée de ces armes lui aurait permis de peser dans la balance d'un poids décisif et d'assurer à son ambition le rôle prépondérant qu'elle rêvait. Mais de quel côté songeait-il à faire pencher le sort de la guerre? Voilà ce que nous ignorions.

Cependant M. de Lagrée, dont le malaise avait paru se dissiper pendant les premiers jours de notre résidence à Tong-tchouen, ne tarda pas à tomber sérieusement malade. De graves symptômes hépatiques se manifestèrent. Il dut s'aliter complétement. Le voyage de Yun-nan à Tong-tchouen, qu'il ava t accompli au milieu de vives souffrances, avait épuisé ses forces. L'étude ininterrompue de la langue et des usages, la

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

crainte des malentendus qui pouvaient résulter du manque d'interprète et les conséquences graves qu'une erreur pouvait avoir pour nous, avaient surexcité son moral et allumé dans ses veines une fièvre ardente. Sa vaillante et robuste nature lutta quelques jours contre l'inévitable décision que lui dictait son état. Il ressentit une vive douleur quand il dut se reconnaître vaincu par le mal et incapable de supporter de nouvelles fatigues.

Il me chargea de remplir l'espèce d'engagement moral que nous avions pris à Yun-nan, de compléter notre voyage par une excursion à Ta-ly. Je ne me dissimulai pas les nombreuses difficultés de la tâche qu'il me donnait à entreprendre. Sans interprète, je n'avais même pas la ressource d'emmener avec moi l'Annamite Tei, qui pouvait écrire au besoin ce que je ne pouvais dire. Son état de santé l'avait fait comprendre dans la partie de l'expédition qui, de Tong-tchouen, se dirigerait à petites étapes vers Siu-tcheou, pour s'y embarquer définitivement à destination de Sang-haï. Je ne pouvais inspirer à mes compagnons de voyage, au même degré que M. de Lagrée, la confiance qui, dans une entreprise de cette nature, est la première condition du succès. Je comptais sur leur bonne volonté et leur dévoué concours qui, en effet, ne me firent pas défaut. Je demandai cependant à M. de Lagrée de me donner des instructions écrites qui pussent, tout en me traçant une ligne de conduite générale, donner plus de poids encore à mon autorité. Il me pria de les rédiger moi-même et de les apporter à sa signature.

Les autorités de Tong-tchouen, le Yang ta-jen et le Kong ta-lao-ye, qui était le préfet de la ville, prévenus de nos intentions, firent tous leurs efforts pour nous en détourner. Ils nous représentèrent les dangers que nous allions courir, l'ignorance où nous étions des dispositions du gouvernement de Ta-ly à notre égard, les routes infestées par les bandes, les épidémies et la famine qui régnaient dans une partie de la contrée que nous avions à traverser. Voyant qu'ils ne réussissaient pas à nous convaincre et attribuant leur insuccès à notre connaissance insuffisante de la langue, ils écrivirent au P. Fenouil de se joindre à eux pour nous dissuader de notre voyage. Voici la lettre que je reçus du provicaire, la veille même de notre départ de Tong-tchouen.

« Monsieur,

« Il serait fâcheux que M. le commandant devînt sérieusement malade, aux dernières courses d'un aussi long voyage que le vôtre. J'aime à me persuader que quelques jours de repos et les soins intelligents de M. le docteur Joubert auront suffi pour rendre à M. de Lagrée ses premières forces.

« Yang ta-jen et Kong ta-lao-ye, qui vous hébergent à Tong-tchouen, viennent de m'écrire une lettre commune. Ces deux personnages regrettent vivement de ne pouvoir s'entendre avec vous, sans le secours d'interprètes, toujours maladroits. Car, disent-ils, il leur serait bien plus facile de traiter vos nobles personnes avec toute la distinction qui leur est due. De plus, ces messieurs me prient de vous dissuader de continuer votre voyage par Houey-ly-tcheou. Ils désirent vous voir descendre directement à Siu-tcheou-fou. Je vous engage de *tout mon pouvoir* à ne pas aller dans l'ouest et vous dis ou *sous-entends* tout ce que vous pourrez imaginer de plus persuasif.

« Après avoir fait ma commission, j'ajoute, — et ceci est bien de moi : — vu le mauvais vouloir de l'autorité, vous allez rencontrer des difficultés peu ordinaires, pour ne pas dire insurmontables.

« Mon intention n'est assurément pas de me rendre désagréable par des exhortations importunes; mais si l'on pouvait trouver le moyen de satisfaire à vos désirs, sans mécontenter les mandarins, tout en vous évitant beaucoup de peine et de dangers, faciles à prévoir, n'en seriez-vous pas bien aise? Le Kin-cha-kiang passe à Mong-kou, c'est-à-dire à treize ou quatorze lieues de Tong-tchouen. Allez jusqu'à Mong-kou, sans traverser le fleuve; parcourez sur ses rives, en amont et en aval, une ligne de trois ou quatre cents lieues, plus ou moins à volonté; puis revenez prendre à Tong-tchouen la route de Siu-tcheou-fou, où vous retrouverez encore ce même Kin-cha-kiang. *Voir ce fleuve à Mong-kou, ou bien aller l'examiner à quinze journées plus haut, vers les frontières du Tibet, c'est à peu près la même chose.*

« Et puis, ne faut-il pas compter avec votre santé passablement compromise, sans que cela paraisse encore d'une manière bien sensible?

« Vous m'obligerez, s'il vous plaît, de me faire connaître le parti que vous aurez pris.

« Je salue, avec respect, M. le commandant de Lagrée, ainsi que ses intrépides compagnons de voyage, et vous souhaite à tous l'entier accomplissement de tous vos bons désirs.

« J'ai l'honneur d'être, avec un profond respect, votre très-humble et très-obéissant serviteur.

« J. Fenouil, provicaire. »

L'opposition des autorités chinoises n'était-elle inspirée que par l'intérêt qu'elles nous portaient et les dangers que nous allions courir? N'y avait-il en jeu aucune défiance, aucune susceptibilité politiques? Les difficultés que nous allions rencontrer étaient-elles réellement insurmontables, comme l'affirmait avec tant d'insistance le P. Fenouil? Son opinion personnelle cédait trop facilement à une pression étrangère, ses frayeurs nous avaient paru trop souvent sans motifs pour que je prisse à la lettre ses appréciations. La solution qu'il nous proposait prouvait combien peu il avait conscience de l'importance géographique de notre voyage. Dire à des explorateurs qu'il est indifférent de voir un fleuve, en un point de son cours, ou quinze jours de marche plus haut, c'est réduire la recher-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

che des sources du Nil à la découverte de son embouchure.

On me trouvera sans doute bien présomptueux : les raisons d'insuffisance que je devais ajouter à l'argumentation de cette lettre n'ébranlèrent en rien ma résolution. Aujourd'hui que je possède toutes les inconnues d'une question qu'il me fallait apprécier alors un peu en aveugle, et quoique notre voyage à Ta-ly n'ait point donné tous les résultats que nous en avions espérés, je ne regrette qu'une chose : c'est de n'avoir point suffisamment osé Avec le prestige que possèdent encore les Européens dans ces régions lointaines, une volonté énergique et prudente doit tout entreprendre et peut tout obtenir.

Je communiquai la lettre du P. Fenouil au commandant de Lagrée.

« Persistez-vous à partir? » me demanda-t-il. Et, sur ma réponse affirmative : « Vous avez raison, me dit-il, mais soyez prudent et revenez aux premières difficultés sérieuses. Il vous faut compter avec la fatigue que nous éprouvons tous, le peu d'efforts physiques dont nous restons capables, le découragement et la lassitude morale qu'éprouvent déjà certains de vos compagnons. »

Je lui soumis le projet d'instruction qu'il m'avait chargé de rédiger et que je crois devoir résumer ici :

« M. Garnier partira le 30 janvier, accompagné de MM. Delaporte, Thorel et de Carné, et de cinq hommes de l'escorte. Il se dirigera vers le confluent du Kincha-kiang et du Pe-chouy-kiang, où il recueillera, en même temps que les renseignements commerciaux et géographiques, toutes les indications de nature à l'éclairer sur la situation des pays musulmans de l'ouest. Suivant la nature de ces indications, M. Garnier se décidera à avancer sur Ta-ly ou sur Li-kiang, après en avoir demandé l'autorisation par lettre. Le but de cette partie du voyage sera de préciser le plus possible tout ce qui est relatif au Lan-tsang kiang (Cambodge), à ses origines, à sa navigabilité. Dans tous les cas, M. Garnier devra être de retour à Siu-tcheouf-ou à la fin d'avril au plus tard.

Sauvages des environs de Talan. — Dessin de Janet-Lange, d'après un croquis de M. L. Delaporte.

« Si, à un moment quelconque du voyage, M. Garnier pensait pouvoir atteindre facilement un point, quel qu'il fût, du Mékong, il le ferait seul et de la manière la plus prompte possible. »

M. de Lagrée souligna ce dernier paragraphe. La reconnaissance d'un point du Cambodge situé dans le voisinage du Tibet aurait couronné d'une façon brillante notre long voyage. Ce devait être là le but principal que je devais me proposer. Il m'eût été facile, en voyageant seul, de l'atteindre en très-peu de temps. M. de Lagrée me recommanda donc, s'il n'y avait aucun danger à courir, de laisser mes compagnons et mon escorte derrière moi, pour leur épargner une fatigue inutile. Il ne s'était décidé à m'adjoindre une fraction aussi considérable de l'expédition que parce qu'il pensait qu'un noyau d'hommes résolus courrait des risques moins grands qu'un voyageur isolé. Si les périls annoncés s'évanouissaient, je devais aller seul, pour gagner du temps et arriver à Siu-tcheou avant les pluies.

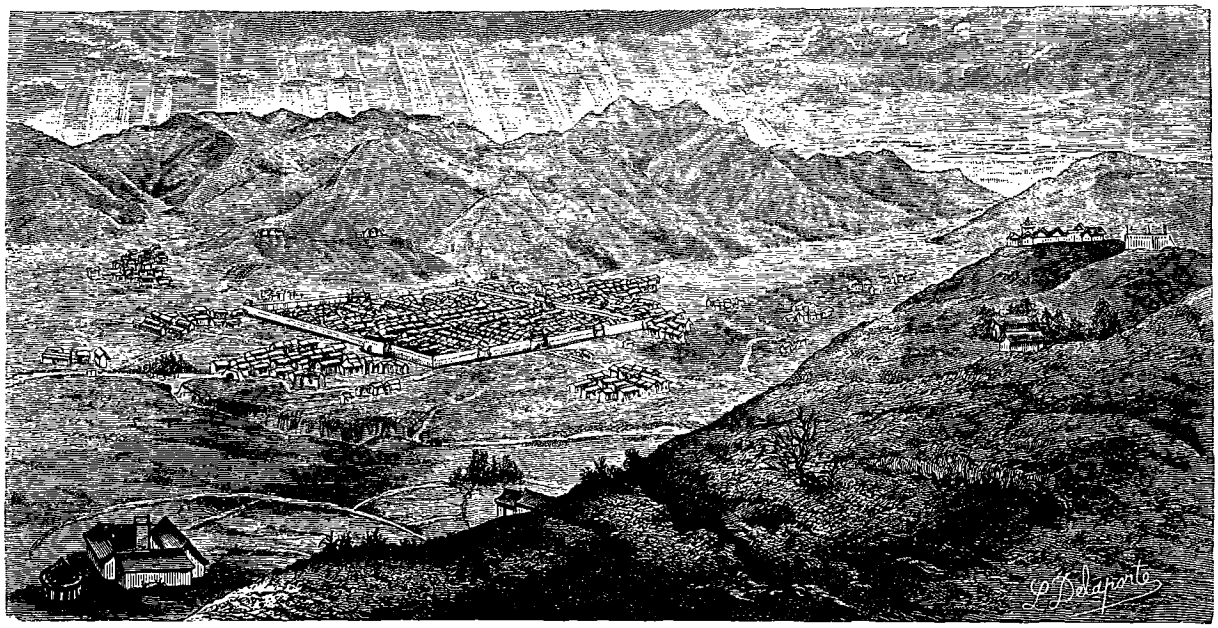
Je ne me doutais pas que la signature que M. Lagrée apposa, le 28 janvier, au bas de ces instructions était son dernier acte comme chef de l'expédition.

Le docteur Joubert, le matelot Mouello et trois Annamites restaient auprès de lui. En échangeant avec nous une dernière poignée de main, il nous donna rendez-vous à Siu-tcheou-fou, où il devait s'acheminer dès son rétablissement, pour aller faire préparer les barques nécessaires à notre retour.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Le jour de l'an chinois était arrivé le 25 janvier. On sait avec quelle solennité se célèbre en Chine cette fête annuelle. La vie commerciale reste interrompue pendant plusieurs jours; les autels domestiques, richement décorés, voient se réunir devant eux, en intimes festins, les membres de chaque famille; les jeux publics, les feux d'artifice, les réjouissances bruyantes, succèdent plus ou moins longtemps à ce recueillement intérieur. Dans de telles circonstances, nous eûmes quelque peine à trouver des porteurs. Nos bagages, réduits au strict nécessaire, ne nécessitaient heureusement que peu de monde : neuf hommes nous suffisaient au lieu de vingt-cinq ou trente. Nous finîmes par les trouver, grâce à l'intervention du Yang ta-jen et à la promesse d'une bonne récompense. Nous étions en nombre égal : quatre officiers, deux tagals et trois Annamites, tous bien armés, assez bien portants et résolus. Nous nous mîmes en route le 30 janvier, profondément attristés de l'état où nous laissions M. de Lagrée, mais ayant encore bon espoir en son rétablissement.

En sortant de la vallée de Tong-tchouen, nous traversâmes une petite plaine bien cultivée, où le lit d'un torrent puissamment endigué forme une sorte de chaussée élevée de deux ou trois mètres au-dessus du sol. Des flancs de cette chaussée partent de nombreux canaux qui distribuent l'eau dans les champs. Ici encore, la patiente industrie du laboureur a transformé une force stérilisante et dévastatrice en une source de fécondité et de richesse. L'aspect de cette plaine repose agréablement la vue. Les colzas y mêlent leurs grappes jaunes aux corolles solitaires, blanches ou pourpres, des pavots. Du col qui la ferme on aperçoit un profond sillon dans la mer de montagnes qui ondule à l'horizon. C'est la vallée du fleuve Bleu, qui



La ville de Houey-li-tcheou. — Dessin de M. L. Delaporte, d'après nature.

ici s'appelle le Kin-cha kiang ou « Fleuve au sable d'or ».

Nous descendons sur le flanc (incliné à quarante-cinq degrés) de montagnes schisteuses, recouvertes de coulées calcaires subitement refroidies le long des pentes. L'effritement continu de ces roches sous l'action alternative du soleil et de la pluie, oblige à entourer chaque champ, chaque maison, chaque sentier, d'un mur préservateur; nulle part l'homme n'a eu à lutter contre une nature plus ingrate.

Au bout de deux heures de descente en zigzag, nous nous trouvâmes au fond d'une gorge étroite; les eaux d'un torrent bouillonnaient au-dessous de nous et la route se continuait en corniche, le long de la muraille verticale qui soutenait les flancs ravinés du plateau. Cette route avait coûté des efforts prodigieux; en maints endroits, le pic avait été insuffisant pour entamer la roche, et il avait fallu recourir à la mine.

L'aptitude colonisatrice et commerciale du peuple chinois se révèle dans ces gigantesques travaux : sans aucun secours gouvernemental, quelques communes, quelques compagnies de marchands, réussissent à triompher des plus grands obstacles pour établir des voies de communication et attirer les produits des régions les plus inaccessibles.

Le 31 janvier, à l'un des coudes de cette route en corniche, nous aperçûmes pour la première fois le Kin-cha kiang, roulant, à six cents mètres au-dessous de nous, ses eaux claires et profondes. Le torrent dont nous avions descendu les bords se jetait, à nos pieds, dans une rivière qui n'était autre que le Li-tang ho, dont nous avions un instant suivi la vallée en allant à Tong-tchouen. Cette rivière courait parallèlement au grand fleuve, qui venait du sud-ouest, puis se redressait vers le nord en décrivant une longue courbe. Au milieu de cette courbe, le Li-tang ho mélangeait ses

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

eaux bourbeuses et rougeâtres à l'onde bleue du Kin-cha kiang qu'elles salissaient pendant plus d'un mille.

Depuis les temps de Marco Polo, nul voyageur européen n'avait vu le fleuve Bleu aussi loin de son embouchure.

Nous couchâmes le soir même à Mong-kou, gros bourg situé sur un petit plateau, à deux cents mètres au-dessus du fleuve et où nous retrouvions les bananiers, les cannes à sucre, en un mot une végétation tropicale. A cinq heures du soir, la température était de vingt degrés; le matin même, sur le plateau, nous grelottions sous un froid de quatre à cinq degrés.

A Mong-kou commencèrent les ennuis que m'avait prédits le P. Fenouil. Les autorités locales restèrent invisibles et je ne pus me procurer les porteurs dont j'avais besoin. Il fallut engager à un prix très-élevé,

Le majordome Tching-eul-yé. – Dessin de A. de Neuville, d'après une photographie.

jusqu'à Houey-ly tcheou, ville importante située à cinq jours de marche sur l'autre rive du fleuve, les porteurs venus avec nous de Tong-tchouen.

Le 1er février, nous traversâmes le Kin-cha kiang. Un bac, pouvant porter un chargement de quinze à vingt tonneaux, fait, vis-à-vis Mong-kou, un va-et-vient continuel entre les deux rives du fleuve. Celui-ci a, en ce point, plus de deux cents mètres de large. La vitesse du courant est environ de deux nœuds à l'heure, et, au milieu, je ne trouvai pas de fond à vingt mètres. Le marnage est de dix mètres. Malgré ces belles apparences de navigabilité, des rapides, me dit-on, venaient arrêter la circulation des barques à peu de distance, en amont et en aval de Mong-kou.

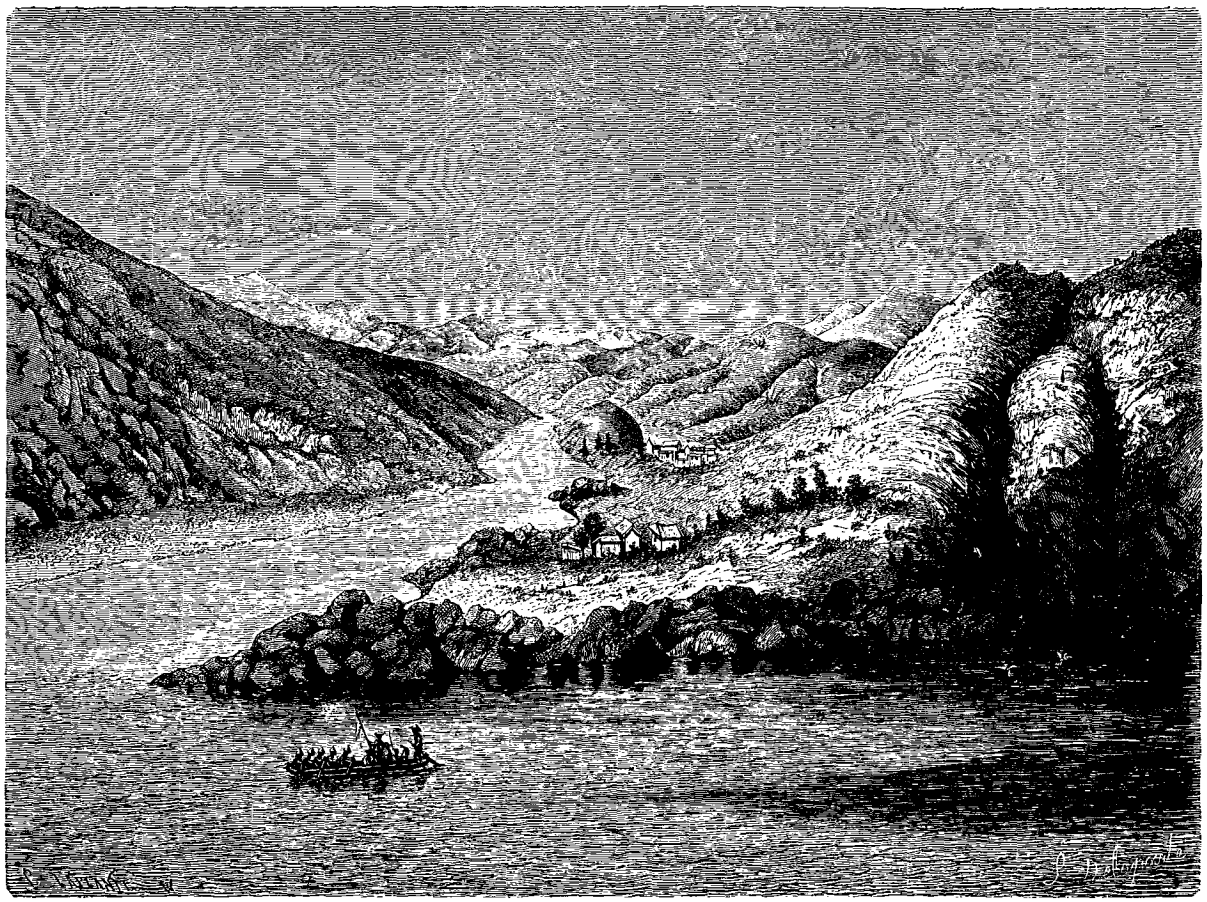
En mettant le pied sur la rive gauche du fleuve, nous entrions dans la grande province de Se-tchouen. Au bout de quatre heures et demie d'une marche pénible sur des sentiers pierreux tracés en zigzag sur les

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

flancs de la montagne, nous nous étions à peine éloignés horizontalement d'un jet de pierre de la rive du fleuve ; mais nous avions gravi une hauteur de plus de douze cents mètres, et nous n'apercevions plus le Kin-cha kiang que comme un étroit ruban bleu. De longues files de piétons et de bêtes de somme s'échelonnaient du bord du fleuve à la crête du plateau, où régnait un froid vif. Le soleil, qui revêtait de nuances argentées les eaux du fleuve et les larges feuilles des bananiers, et qui entretenait une douce température au fond de cette étroite vallée, restait, sur le plateau, sans force et sans éclat.

Le lendemain, nous continuâmes notre voyage au travers d'une région profondément ravinée, dont toutes les routes ne sont que des successions interminables de montées et de descentes en casse-cou, et dont toutes les lignes de faîte vont en s'élevant graduellement dans la direction du nord et de l'ouest.

Deux journées de neige vinrent encore augmenter les fatigues du trajet, en rendant horriblement difficiles ces pentes abruptes et ces sentiers glissants, tracés dans le roc au milieu de terres rouges détrempées et gluantes. La lenteur et les souffrances de notre marche, ces jours-là, me convainquirent qu'il ne fallait nous laisser surprendre à aucun prix, au milieu de ces montagnes, par les pluies du printemps, époque où



Confluent du Pe-Choui kiang et du Kin-cha kiang. — Dessin de M. L. Delaporte, d'après nature.

les routes sont absolument impraticables pour des hommes transportant des fardeaux. Pour diminuer nos fatigues et en même temps pour augmenter la rapidité de notre marche, j'avais acheté à Mong-kou et à l'étape suivante trois chevaux, qui, ajoutés à celui que nous avions amené de Tong-tchouen, donnaient une monture pour deux personnes. On trouvera sans doute que, même dans ces conditions et après toutes les fatigues que nous avions supportées, nous voyagions d'une façon peu conforme à notre situation, et en gens plus ménagers de leur bourse que de leurs jambes ; mais les privations passées nous avaient rendus économes et durs à la peine, et nous ne voulions pas abuser de la bourse des autorités chinoises.

Le 3 février, nous franchîmes le point le plus élevé que nous ayons atteint pendant tout le voyage. Le baromètre indiquait une altitude de plus de trois mille mètres. Les sauvages qui habitent ces hauteurs nous accueillirent par de francs éclats de rire. Nous leur paraissions sans doute les êtres les plus burlesques du monde. Ils étaient vêtus de peaux de chèvres et se pressaient autour d'un feu allumé au milieu de la neige.

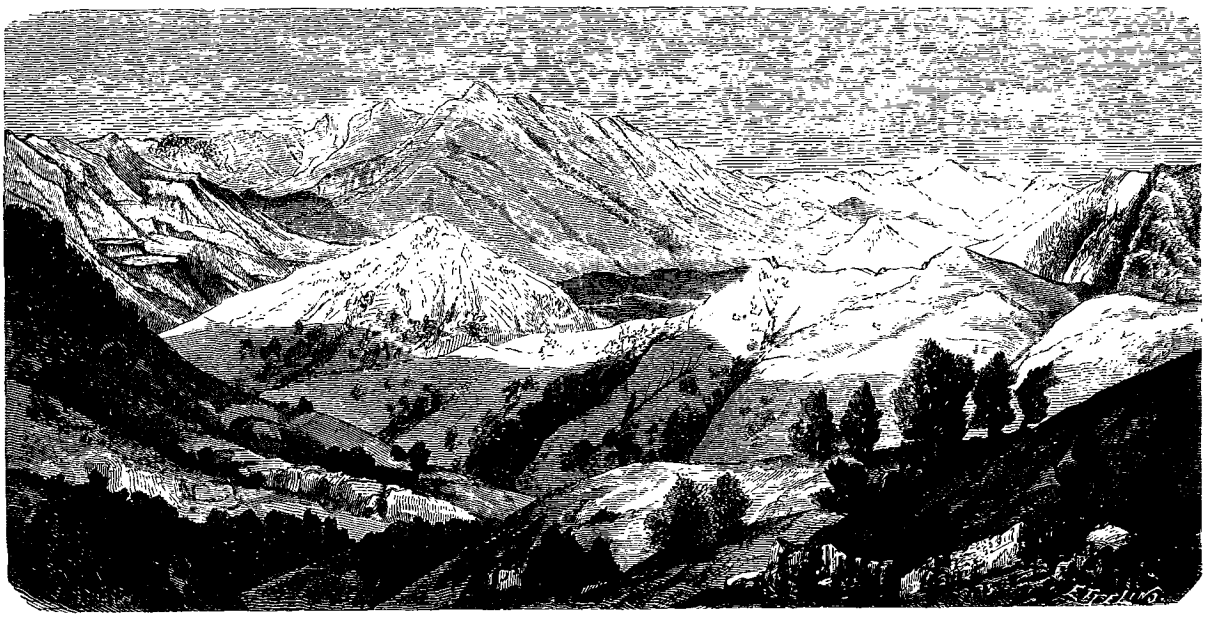
Nous arrivâmes le soir, après une longue descente, au village de Tsang-hi-pa, situé dans le repli d'un

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

vallon, au confluent de deux rivières. Un linceul de neige recouvrait tout le paysage; mais, malgré le temps, une animation considérable régnait sur la route et dans le village : de longues caravanes de bêtes de somme se disputaient les hôtelleries.

A Tsang-hi-pa, quelques chrétiens vinrent à nous et se firent reconnaître par le signe de la croix. Ils me parlèrent du P. Lu, prêtre chinois qui habitait près de Hong-pou-so, au confluent du Kin-cha kiang et du grand affluent qui porte sur les cartes le nom de Ya-long kiang, mais qui s'appelle dans le pays même Pe-chouy kiang ou « Fleuve à l'eau blanche ». Je n'obtins d'eux, en raison surtout de mon ignorance de la langue, que des renseignements insuffisants pour envoyer une lettre à ce jeune prêtre, que le P. Fenouil nous avait désigné, et qui pouvait nous rendre les plus grands services comme interprète. A l'étape suivante, celle de Tchang-tchou, je fus plus heureux, et j'appris de nouveaux chrétiens que la résidence du P. Lu était le village de Ma-chang, situé à trente lieues de Hong-pou-so.

A partir de Tchang-tchou, le pays a un aspect moins sauvage, les pentes deviennent moins abruptes et plus cultivables. La large et belle vallée où s'élève la ville d'Houey-ly tcheou ne tarda pas à s'ouvrir devant nous. La circulation était excessivement active; nous croisions à chaque instant les convois de sel, de charbon, de pelleteries, de cuivre, de matières tinctoriales et médicinales; dans le même sens que nous, cheminaient des caravanes chargées de coton et de cotonnades. Houey-ly tcheou est une ville très-commerçante, qui nous apparut de loin, alignant ses toits rouges sur les bords admirablement cultivés d'une jolie rivière qui se dirigeait au sud. Dans cette direction, les montagnes



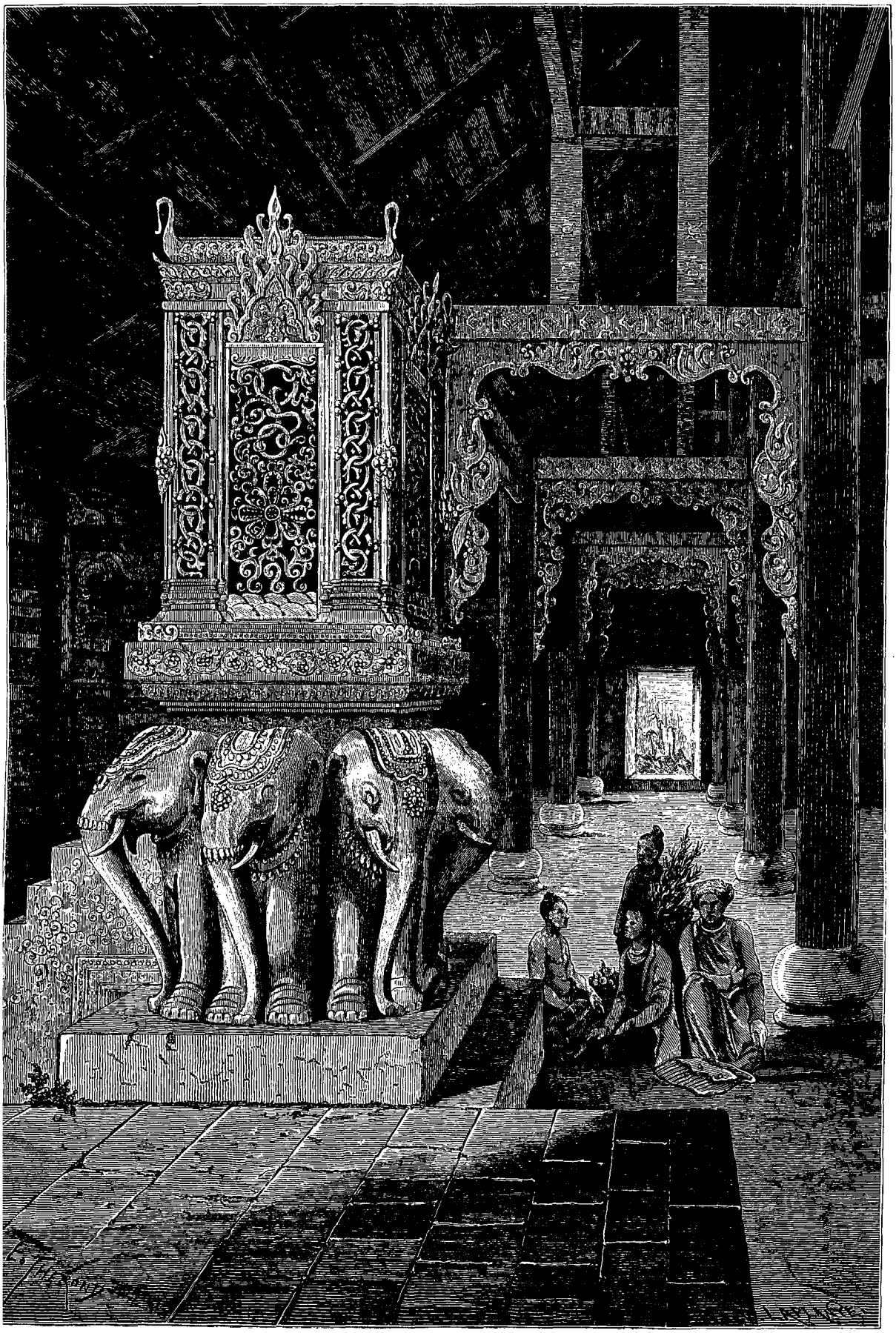
Vue du Kin-cha kiang (route de Taly). — Dessin de A. Herst, d'après un croquis de M. L. Delaporte.

s'abaissaient, et l'on sentait qu'à l'horizon s'ouvrait la large coupée du Kin-cha kiang. Dans le nord, derrière la ville, une haute montagne étalait au soleil sa croupe de neige, sur laquelle se détachait la silhouette des créneaux et des clochetons d'Houey-ly tcheou.

En entrant dans les faubourgs, deux hommes à chapeaux rouges vinrent à notre rencontre : ils nous étaient envoyés comme guides par le mandarin de l'endroit. Ils nous firent traverser entièrement la ville du sud au nord, et nous conduisirent dans une grande hôtellerie située dans le faubourg opposé. Malgré les réjouissances du jour de l'an, qui duraient encore, la ville avait les apparences d'un marché de premier ordre. C'est à la fois un entrepôt considérable de marchandises et un lieu de fabrication pour les objets de sellerie, de harnachement, de voyage, et les ustensiles de cuivre. Il y a des mines de ce dernier métal dans les environs immédiats.

Le mandarin de Houey-ly tcheou m'envoya, dès notre arrivée, quelques présents, et je lui fis le lendemain une visite. La difficulté de se comprendre abrégea notre entretien. Je laissai entrevoir mon intention de pénétrer sur le territoire mahométan. Mon hôte essaya de m'en dissuader en me faisant le tableau le plus sombre des dangers auxquels je m'exposerais. Il était impossible de s'engager définitivement dans un pays inconnu et peut-être ennemi, sans avoir des renseignements sérieux et précis sur l'état de la contrée et la situation respective des parties belligérantes : mon inexpérience de la langue m'empêchait de les obtenir; dans tous les cas, je devais me défier des informations que me donnaient les autorités chinoises. J'expédiai donc un courrier au P. Lu, pour le prier, au nom de son évêque, de vouloir bien s'aboucher avec nous à Hong-pou-so, point vers lequel j'allais me diriger. La langue latine était entre lui et moi un moyen de communication

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Autel d'une pagode chinoise. — Dessin de E. Thérond, d'après une aquarelle de M. L. Delaporte.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

plus à ma portée que le chinois. Je renvoyai en même temps, à l'exception de trois d'entre eux qui manifestèrent l'intention de rester avec nous, les porteurs qui nous avaient amenés de Tong-tchouen, et je remis au plus intelligent une lettre pour le commandant de Lagrée.

Nous profitâmes de notre séjour à Houey-ly tcheou pour compléter l'équipement de notre cavalerie. Les marchands chinois sont les plus habiles du monde à duper les acheteurs, même quand ceux-ci sont leurs compatriotes ; que dire de leurs prétentions et de leurs fourberies quand les acheteurs sont étrangers et qu'ils passent pour mandarins? Les prix demandés sont le décuple des prix réels, et quand on croit avoir acheté un objet neuf, on est tout étonné de lui voir substituer un objet qui a déjà servi ou qui est cassé. Malgré toute la vigilance de MM. Delaporte et de Carné, qui s'étaient chargés de ces achats, on trouva moyen de leur faire accepter des mors cassés et des couvertures de cheval déchirées. Celles-ci étaient des draps de provenance russe.

Nous quittâmes Houey-ly tcheou le 7 février, accompagnés de deux ou trois petits officiers subalternes, chargés par le mandarin du lieu de faire transporter nos bagages et de veiller à nos besoins jusqu'à Hong-pou-so. Nous remontâmes la vallée d'un petit affluent de la rivière d'Houey-ly tcheou, dont les parois calcaires, creusées d'excavations bizarrement découpées, offraient de charmants paysages en miniature ; à de grandes hauteurs au-dessus du sentier en corniche le long duquel nous cheminions, s'ouvraient quelques grandes grottes, desquelles suintait un mince filet d'eau ; de petits jardins, quelques maisons, une pagode, apparaissaient sur le seuil de la grotte, dont les sombres profondeurs leur donnaient un relief saisissant, et les transformaient en un charmant médaillon.

Poste d'observation sur les hauteurs, avant d'arriver à Pin-tchouen. Dessin de M. L. Delaporte, d'après nature.

Après avoir franchi une ou deux crêtes du haut desquelles la vallée du fleuve Bleu nous apparut de nouveau à une faible distance, nous traversâmes un col fortifié qui domine la plaine de Hong-pou-so, et qui était jadis fermé par une porte. Celle-ci est par terre et la fortification est démantelée. Des auberges neuves se construisent à tous les coins de la route. On dirait que la vie renaît après la longue interruption d'une guerre.

Le chef d'un village où nous nous arrêtâmes pour changer de porteurs avait préparé en grande hâte une collation à laquelle il vint nous convier à plusieurs lieues de distance. En voyage, on a toujours faim. Nous fîmes donc honneur à la table du *tsong-ye*, et nous reconnûmes son attention par le don d'un couvert en ruolz.

L'exposition méridionale des coteaux que nous descendions, la diminution de l'altitude, produisaient un changement sensible dans la flore du pays, où M. Thorel retrouvait les principales plantes qui envahissent Xieng Hong, sur les bords du Mékong. A Hong-pou-so, où nous arrivâmes le lendemain de notre départ de Houey-ly tcheou, nous étions à sept ou huit cents mètres plus bas que le plateau, et le voisinage du fleuve, dont nous nous trouvions à quelques kilomètres, élevait notablement la température. Ce fut là pour moi une heureuse circonstance : depuis Houey-ly tcheou j'étais atteint d'une pleurodynie qui m'empêchait parfois de respirer et me causait des douleurs presque intolérables ; j'avais été obligé, pour continuer à marcher, de me faire soutenir, surtout dans les montées, par deux Annamites, et j'avais craint un instant d'être obligé d'interrompre le voyage. Un repos de trois jours à Hong-pou-so et la chaude atmosphère que j'y respirai me remirent complétement.

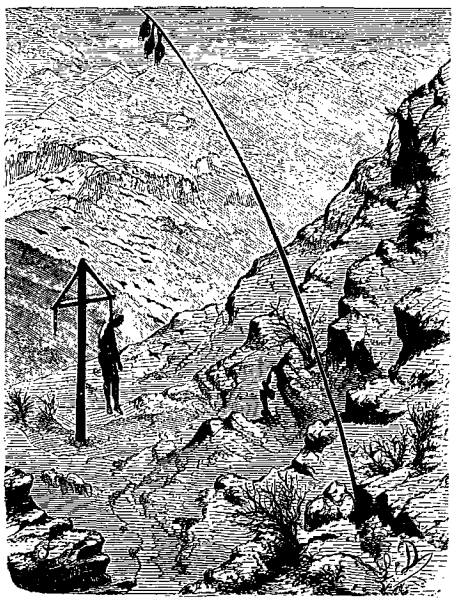
Hong-pou-so est un très-gros bourg situé sur les bords d'une petite rivière, dont le lit démesurément large éparpille des cailloux dans toute la plaine. Un détachement de troupes assez considérable y tenait garnison au moment de notre arrivée. Les blancs ou mahométans venaient de faire une pointe sur le Se-tchouen, et ils avaient été repoussés avec perte ; tous les bords du fleuve, qui sert ici de frontière entre cette province et le Yun-nan, et qui coule à dix kilomètres de Hong-pou-so, étaient couverts de postes fortifiés, construits de deux lieues en deux lieues et gardés par les troupes impériales.

Les petits officiers qui nous escortaient depuis Houey-ly tcheou eurent toutes les peines du monde à nous faire faire un peu de place dans le tribunal du village. Il y avait d'ailleurs, à l'exception des chefs militaires que nous dérangions, plus de curiosité que de mauvaise volonté. Les fêtes du jour de l'an se prolongeaient encore, et à la tombée de la nuit, les musiciens du bourg vinrent nous donner dans la cour de notre logis une sérénade aux flambeaux et une représentation comique et travestie, qui leur valut une petite rémunération.

Nous allâmes, le 10 février, visiter à cheval le confluent du Kin-cha kiang et du Ya-long kiang, l'un

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

des points géographiques les plus intéressants et les plus importants de notre voyage. Il se trouve à quatorse kilomètres dans l'ouest-nord-ouest de Hong-pou-so. Le Kin-cha kiang est loin d'être encaissé comme à Mong-kou, et on y arrive par une pente peu sensible; de petites collines dénudées chevauchent sur ses bords. Le fleuve vient du sud-ouest, puis décrit un coude brusque qui dirige son cours au sud dix degrés est. C'est au sommet de cette courbe qu'il reçoit le Ya-long kiang; celui-ci vient du nord et est encaissé entre des berges rocheuses complétement à pic, le long desquelles toute circulation est impossible. Sa largeur est à peu près égale à celle du fleuve Bleu, et son courant était, à cette époque de l'année, un peu plus fort. Je ne pus mesurer la profondeur des deux fleuves; elle paraît considérable. Comme à Mong-kou, la crue est de dix mètres. Je m'aperçus là, avec étonnement, que les gens du pays donnaient le nom de Kin-cha kiang au Ya-long kiang, c'est-à-dire à l'affluent, et celui de Pe-chouy kiang au fleuve principal. Si, comme volume d'eau, on peut hésiter à première vue entre les deux fleuves, l'aspect des deux vallées indique immédiatement quelle est celle qui doit conserver le nom de Kin-cha kiang. L'embouchure du Ya-long kiang est une sorte d'hiatus accidentel dans la ceinture de collines qui borde le fleuve Bleu; la configuration orographique du pays ne peut laisser douter une seconde que ce fleuve vient de l'ouest et non du nord. Les habitants du confluent savent d'ailleurs que ce qu'ils appellent le Pe-chouy kiang est des deux fleuves le plus important par le développement antérieur de son cours, et cette anomalie paraîtra moins singulière, si on se rappelle qu'en Chine les noms de fleuve sont toujours locaux et changent toutes les vingt lieues. Un peu plus haut, aux environs de Li-kiang par exemple, le Kin-cha kiang a repris son nom, et c'est le Ya-long kiang auquel on donne le nom de Pe-chouy kiang.



Un pendu, sur la route de Ta-ly.
Dessin de M. L. Delaporte, d'après nature.

Un bac fonctionne à l'embouchure même du Ya-long kiang. Il constitue l'un des revenus du mandarin d'Houey-ly tcheou : un cheval paye deux cents sapèques (un peu plus d'un franc, d'après le change des sapèques au moment de notre passage) et un simple voyageur soixante sapèques.

Au retour de cette excursion, je reçus un petit billet latin du P. Lu, qui m'annonçait son arrivée à Hong-pou-so et sa visite pour le lendemain après sa messe.

Il fut exact au rendez-vous. Nous vîmes un jeune homme d'une figure douce, distinguée et timide. Il y avait sept ans qu'il était revenu du collége de Poulo Pinang et qu'il était en possession de sa double cure de Ma-chang et de Hong-pou-so. Son langage affectueux nous inspira bien vite la plus entière confiance. Les détails qu'il nous donna sur l'état du pays étaient peu satisfaisants et confirmaient en certains points le dire des autorités chinoises. La route directe vers Ta-ly n'avait jamais été fermée pour les marchands, mais les mahométans renvoyaient impitoyablement tous les voyageurs qui se présentaient les mains vides. On rencontrait leurs premiers postes à une centaine de lis de l'autre côté du fleuve. En ce moment, cette route était tellement infestée par les voleurs, que les marchands se réunissaient en caravanes de quatre-vingts ou de cent personnes pour voyager. Le chef musulman le plus voisin était celui de Yong-pe; mais le pays entre cette ville et le Se-tchouen était dans un état de dévastation pitoyable; des bandes de cinq cents hommes appartenant à tous les partis achevaient de saccager ce que les belligérants avaient épargné. D'ailleurs la route de Yong-pe à Ta-ly était fermée, et le mandarin de Yong-pe n'avait le droit d'accorder un permis de circulation que sur son propre territoire. Il était probable que si nous obtenions de lui la permission d'aller à Yong-pe, il nous retiendrait dans cette ville jusqu'à l'arrivée d'ordres de Ta-ly.

J'avais espéré un instant pouvoir me diriger vers le nord, en évitant le plus possible tout contact avec les autorités mahométanes, et réussir à atteindre un point du Mékong situé dans le Tibet; là j'aurais essayé de revenir, par Ta-tsien-lou et la vallée du Min kiang, à Siu-tcheou-fou. Ce voyage, qui nous eût fait reconnaître le cours du Cambodge et le fleuve Bleu jusqu'au trentième degré de latitude nord, pouvait s'exécuter à la rigueur dans le laps de temps que m'avait fixé M. de Lagrée, en évitant tout séjour et en faisant de longues étapes. Je reconnus qu'il fallait renoncer à ce beau projet. Il était impossible, dans cette direction, d'éviter Yong-pe; plus au nord que cette ville, et dans tout l'espace compris entre Ning-yuen fou et Li kiang, le pays appartenait complétement, nous dit-on, aux sauvages Man-tse ou Lissous, qui ne souffraient aucun étranger dans leurs montagnes. Les communications directes entre Ta-sien-lou et Houey-ly tcheou étaient interrompues depuis plusieurs années et nous ne trouverions personne qui consentît à nous suivre dans cette direction.

Puisqu'il fallait à tout prix obtenir une autorisation des autorités mahométanes pour parvenir jusqu'au

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Mékong, il valait mieux aller la chercher directement à Ta-ly. La mauvaise volonté d'un intermédiaire pouvait nous causer un irrémédiable échec ; sa bienveillance pouvait être mise à un trop haut prix; dans les deux cas, son intervention était une perte considérable de temps, et nos jours étaient comptés. Je résolus donc d'aller à Ma-chang, visiter les gisements houillers qu'on nous avait signalés dans le voisinage, et de me diriger ensuite sur Tou-touy-tseu, petite mission catholique dirigée par le P. Leguilcher et située à quelques lieues au nord de Ta-ly. Les nouveaux renseignements que j'obtiendrais de ce missionnaire détermineraient la conduite ultérieure à tenir.

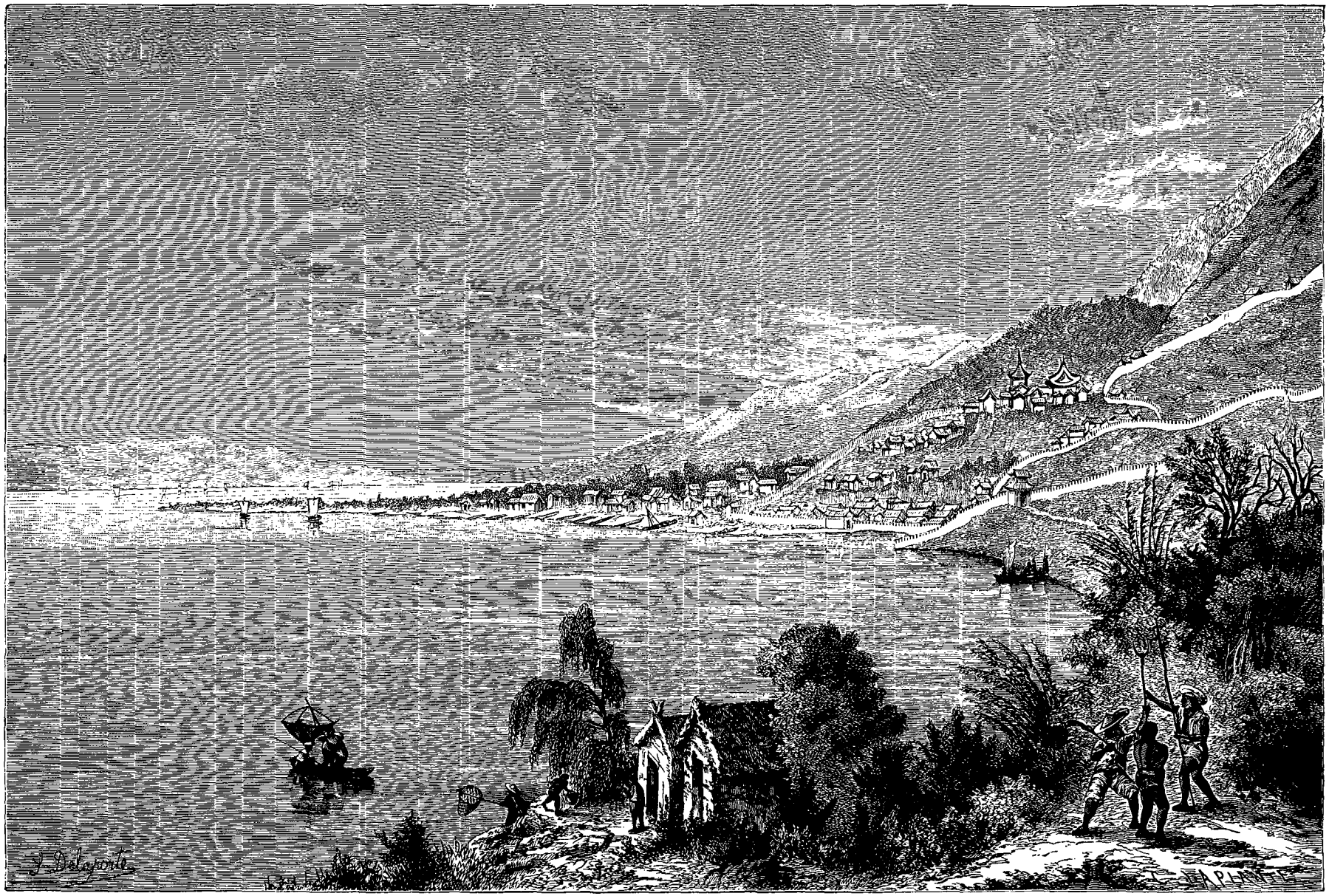
Le P. Lu nous avait quittés un instant pour aller conférer dans la salle voisine avec les mandarins de la localité. J'entendis quelques vociférations auxquelles

Homme et femme I-kia. — Dessin de Janet-Lange, d'après un croquis de M. L. Delaporte.

je ne pris pas garde. Depuis que duraient les fêtes du jour de l'an, nous étions habitués à voir les fonctionnaires eux-mêmes manquer aux règles de la tempérance et du bon ton. Le P. Lu sortit peu après, la figure un peu émue ; il m'affirma cependant qu'il ne s'était rien passé qui dût m'alarmer : une querelle de gens ivres, me dit-il. Il me demanda la permission de nous quitter pour vaquer aux soins de sa chrétienté. Nous nous donnâmes rendez-vous au repas du soir pour arrêter définitivement tous nos plans.

Quelques heures plus tard, je reçus de lui un petit billet, dans lequel il m'annonçait qu'un ordre du chef chinois de Kieou-ya-pin, poste frontière dont dépendait Ma-chang, rappelait immédiatement tous les chrétiens qui l'avaient accompagné, pour soutenir l'attaque d'un corps de troupes mahométan dont l'approche était signa-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Ma-cha, extrémité nord du lac de Ta-ly. — Dessin de M. L. Delaporte, d'après nature.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

lée. « Dans cette occurrence, ajoutait-il, je n'ose rester dans le pays et je pars pour Ning-yuen-fou, en regrettant de ne plus pouvoir vous être d'aucun secours. »

Ce brusque adieu me stupéfia et je ne pus tout d'abord en deviner la cause; le lendemain matin, je me fis conduire chez le jeune prêtre, que je trouvai tout en larmes. L'invasion prochaine de sa communauté était, me dit-il, le seul sujet de ses frayeurs et de son chagrin. Je m'efforçai de le rassurer et de le décider à nous accompagner à Ma-chang. Il m'objecta que le moment était venu de faire sa tournée pastorale, et que s'il la différait encore, le mauvais temps viendrait, qui la rendrait impossible. Je lui promis d'écrire à son évêque; mais je m'aperçus bientôt que la raison qu'il donnait pour se séparer de nous n'était pas la véritable : il m'avoua, en effet, que la veille, il avait eu une altercation avec le chef du village, qui lui avait vivement reproché de se faire l'interprète d'étrangers que tout bon Chinois devait haïr, et qu'il craignait de voir se renouveler pareille scène. Je lui représentai que nous étions les hôtes officiels de la Chine, munis de lettres dont mieux que personne il pouvait apprécier la valeur, et que, si on se permettait devant nous une pareille incartade, je saurais en obtenir le châtiment. A ce moment arriva une lettre du P. Leguilcher, confirmant le projet d'attaque de la frontière attribué aux mahométans de Yong-pe, mais conseillant au jeune prêtre de rester à son poste. Ce conseil, le désir de nous être utile, triomphèrent de ses frayeurs. Nous partîmes tous ensemble à midi pour Ma-chang.

Après avoir traversé en bac le Ya-long kiang, nous suivîmes la rive gauche du fleuve Bleu, dont le cours est sinueux et s'encaisse peu à peu à partir de ce point. Il conserve cependant de belles apparences de navigabilité de Ma-chang à Hong-pou-so, et même, un peu au-dessous, la circulation par barques serait très-facile. Ce trajet est limité par un rapide très-considérable, presque une chute. En définitive, le fleuve Bleu n'est utilisé entre Li-kiang et Mong-kou qu'au transport des pièces de bois coupées dans les forêts des environs de la première de ces deux villes; encore faut-il défaire les radeaux pour leur faire franchir les rapides, et il arrive que les pièces de bois se brisent en les traversant.

Un peu avant d'arriver à Ma-chang, nous visitâmes, sur les bords mêmes du fleuve des galeries pratiquées pour l'extraction du charbon. Elles sont creusées dans des couches de grès schisteux, à quelques mètres au-dessus du niveau de l'eau, et les infiltrations qui s'y produisent exigent un travail d'épuisement continu. Le charbon extrait est d'un aspect huileux et brillant, mais il est tellement friable et donne une proportion de poussier si considérable qu'on est obligé de le transformer en coke. On se sert pour cela d'un fourneau à deux orifices; au centre, on place du charbon en gros morceaux; on garnit le pourtour de poussier; on mouille le tout, puis on met le feu en dessous. Quand la production de fumée a cessé, la transformation en coke est opérée. Ce coke s'appelle *toan tau* en chinois; il se paye, sur les lieux, environ un franc les cent kilogrammes; le charbon naturel vaut moitié moins. Il y a dans la montagne, à peu de distance de Ma-chang, d'autres galeries d'extraction que M. Thorel alla visiter. Elles ont une étendue très-considérable; le charbon est de meilleure qualité et il n'y a pas d'infiltrations. Nulle part nous n'avons entendu parler d'accidents occasionnés par le feu grisou.

Les chrétiens de Ma-chang vinrent à notre rencontre à cheval, et notre nombreuse cavalcade entra en caracolant dans la longue et unique rue qui forme le village. Celui-ci a été brûlé en partie, il y a quelque temps, par une bande de voleurs, et il n'est pas encore complétement relevé de ses ruines. Le combustible minéral qui y est employé exige partout l'emploi de cheminées. C'était la première fois, depuis bien longtemps, que nous revoyions des toits munis de ce disgracieux appendice.

Le lendemain était jour de marché; les sauvages des montagnes avoisinantes descendirent en foule vendre leurs denrées, et nous pûmes étudier de nouveaux types et de nouveaux costumes. Cette région est très-riche en populations d'origine mixte. On y retrouve d'abord les Pa-y, dont j'ai déjà indiqué les attaches laotiennes, et qui, avec d'autres tribus voisines, les Telous, les Terous, les Arrous, les Didjous, les Lou-tse, sont disséminés depuis le Ya-long kiang jusqu'à la vallée de l'Iraoudy. D'autres races, d'une origine et d'un langage absolument différents, paraissent se rapprocher davantage des véritables autochthones : ce sont les I-kia, nommés aussi Pe-lolos ou Lolos blancs, qui portent la queue comme les Chinois et dont les femmes ont les cheveux partagés en deux tresses; les He-lolos ou Lolos noirs, qui portent les cheveux longs et se croient supérieurs aux précédents; enfin les plus indomptables, ceux sur qui les mœurs et la civilisation chinoises ont exercé jusqu'à présent le moins d'influence, sont connus sous le nom de Lissous et de Man-tse. Quelques-unes de ces tribus semblent avoir des relations lointaines avec quelques races du nord de la vallée de l'Assam, et peut-être aussi avec les Koles de l'Inde et avec les Mons du Pégou. Les noms que donnent les Chinois à tous ces sauvages n'ont qu'une signification vague [1] et ne sauraient servir de base à une classification sérieuse. Les populations auxquelles ils s'appliquent les considèrent comme de sanglantes injures. Les Lolos se désignent sous le nom de *tou-kia* (autochthones, indigènes) ou de *tchin-si* (parents). M. Delaporte eut les plus grandes peines à dessiner deux I-kia. Les sauvages s'imaginent que toute personne dont on reproduit les traits doit fatalement tomber malade.

Les environs de Ma-chang sont peuplés de loups qui deviennent fort audacieux pendant l'hiver et qui dévastent les basses-cours. Aussi les fusils à pierre ou à

1. *Kia* signifie, en chinois, race, famille; *I*, barbare, étranger. *Lolos* est une appellation générale indistinctement appliquée à presque toutes les populations non chinoises.

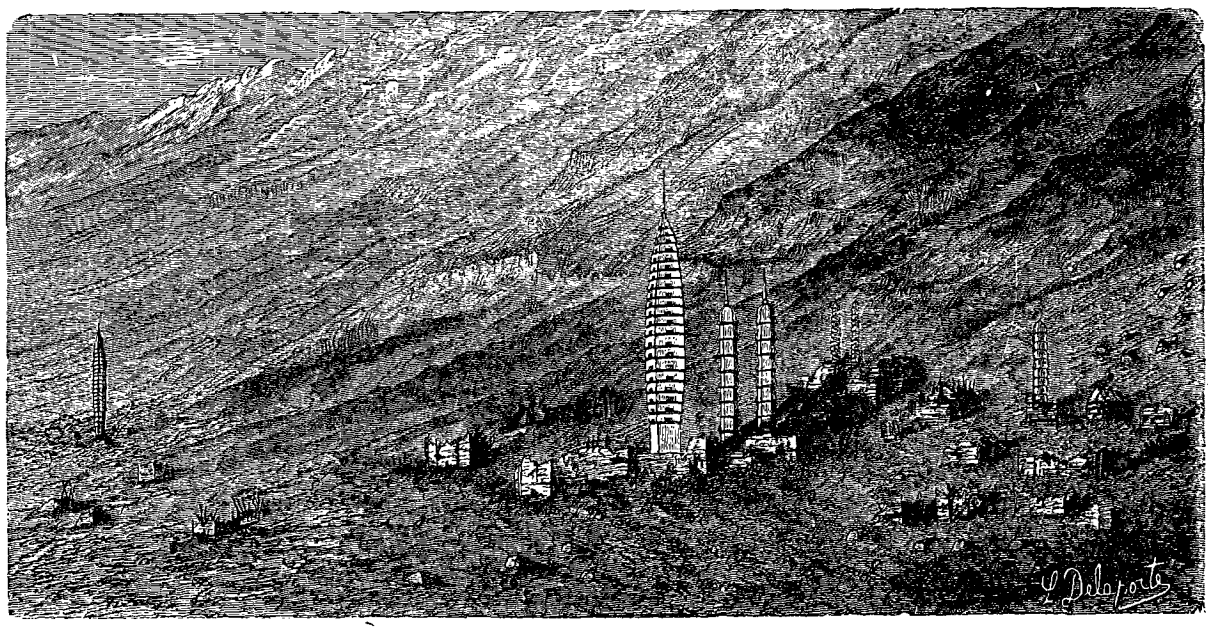
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

capsule sont-ils fort appréciés dans le pays; car, nous dit-on, les loups n'ont rien à craindre du fusil à mèche que son odeur trahit et dont ils reconnaissent immédiatement la présence.

La nouvelle de l'attaque des mahométans du côté de Yong-pe se confirmant toujours, je dus donner suite à mon projet d'aller à Tally par la route la plus directe. La dernière lettre du P. Leguilcher au P. Lu avait l'avantage de nous assurer la présence de ce compatriote à Tou-touy-tse. Elle avait également levé tous nos doutes sur la prétendue arrivée d'Européens à Ta-ly, dont il a été question dans une livraison précédente. Ces Européens étaient des Malais qui fabriquaient, disait-on, des bombes pour le compte du sultan.

Le P. Lu nous fit trouver facilement les porteurs dont nous avions besoin pour entreprendre ce voyage. Il engagea en même temps à notre service, comme pourvoyeur et majordome, un ancien domestique de Mgr Chauveau, nommé Tching-eul-yé, qui avait l'habitude des relations officielles et savait comment on parle aux mandarins. Son dévouement à notre cause serait à toute épreuve, nous dit le P. Lu, si nous savions mettre d'accord ses intérêts avec la sympathie qu'il ressentait déjà pour nous. Nous lui fîmes une avance de dix taels, en lui promettant une gratification mensuelle en rapport avec ses services.

J'expédiai un courrier à M. de Lagrée pour l'informer de ma résolution définitive et des raisons qui la motivaient, et le 16 février, nous franchîmes encore une fois le fleuve Bleu. Une longue et pénible ascension nous fit passer de l'altitude de treize cents mètres, qui est celle du fleuve à Ma-chang, à celle de deux mille, qui est l'altitude moyenne des lignes de faîte du pla-



Ruines de la bonzerie des Trois-Tours. — Dessin de M. L. Delaporte, d'après nature.

teau supérieur. Nous eûmes quelque peine à trouver un abri pour la nuit dans une ferme isolée, située au sommet des hauteurs qui dominent la rive droite du fleuve. A notre vue, les habitants s'enfuirent et ne laissèrent pour nous recevoir qu'une vieille femme, que Tching-eul-yé réussit facilement à rassurer sur nos intentions. Elle rappela les fugitifs. Cette première émotion était à peine calmée, que M. de Carné, qui s'était chargé du soin de notre cavalerie, faillit occasionner un nouveau scandale. On trouve presque toujours dans les maisons chinoises des cercueils vides, destinés d'avance aux maîtres de la maison. On tient à faire de bonne heure l'acquisition de ce logis suprême, et on ne saurait donner à quelqu'un une plus grande preuve d'affection qu'en lui faisant ce cadeau funèbre. En l'absence de crèches, M. de Carné voulut se servir, pour faire manger nos chevaux, d'un cercueil négligemment posé dans le coin d'un hangar. Comme il s'acharnait après le couvercle qui résistait à ses efforts, la maîtresse de maison, tout en larmes, vint me supplier d'empêcher l'effraction : le propriétaire du cercueil était couché dedans.

Le lendemain, nous suivîmes quelque temps une crête toute couverte de forêts de pins, dont l'exploitation est vivement poussée par les bûcherons du pays; nous traversâmes un village d'I-kias, dont les maisons, l'industrie et les cultures témoignent de leur long contact avec la race chinoise, et nous entrâmes, le soir, sur le territoire mahométan. Le pays était très-peu peuplé, mais son aspect devenait plus pittoresque et moins désolé. Les pentes étaient boisées; des buissons de rhododendrons en fleurs, des touffes de camélias se penchaient sur les bords des torrents. Notre voyage n'était qu'une succession de montées et de descentes presque à pic, et il eût été difficile de trouver trois cents mètres d'un terrain horizontal. Mais nos fa-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

tigues trouvaient toujours le soir un asile confortable, et notre appétit un repas substantiel. Notre nouveau majordome faisait merveille et transformait en autant de domestiques les habitants craintifs des pauvres hameaux où nous logions. C'était bien un valet de chambre d'évêque : son obséquiosité et ses petits soins ne se démentaient pas une seconde ; dès notre arrivée à une étape, tous les bancs, tables et coussins du village étaient mis en réquisition pour faire nos lits. Tching-eul-yé se précipitait vers la cuisine qui lui paraissait la plus confortable et faisait immédiatement préparer du thé, qu'il offrait lui-même « aux grands hommes ». Je ne me le représente qu'une tasse de thé à la main.

Le 19 février, nous rejoignîmes la route qui de Hong-pou-so va directement à Ta-ly et que notre visite à Ma-chang nous avait fait abandonner. La circulation était active, et, après un isolement de quelques jours, nous nous trouvâmes subitement en nombreuse compagnie.

Nous cheminions sur les bords du Pe-maho, rivière assez considérable qui vient de Vao-tcheou et dont la vallée est très-habitée. C'est là que nous vîmes flotter, pour la première fois, le pavillon mahométan.

Un poste de douaniers, établi sur la rive gauche de la rivière, faisait acquitter les droits aux convois de marchandises qui se dirigeaient vers Ta-ly : je remarquai des caisses de fusils, de papier et de soieries, ouvertes à une sorte de bureau en plein vent, construit avec du feuillage ; des parapluies, du tabac, des objets de vannerie, venant de Hong-pou-so, complétaient cet apport commercial. Des caravanes de chevaux chargés de sel se dirigeaient en sens opposé et venaient des fameuses salines de Pe-yen-tsin. Les soldats préposés à la douane nous regardèrent passer avec curiosité, mais ils ne nous adressèrent aucune question.

Le soir même, nous arrivâmes au village de Nga-da-ti, où un officier mahométan, affublé d'une double veste couverte de passementeries voyantes, se présenta à nous, escorté de quelques porteurs de bannières et au bruit de nombreux pétards. Il fut poli, mais très-froid, et me demanda à voir les lettres dont j'étais porteur. Je lui demandai à mon tour, par l'intermédiaire de Tching-eul-yé, s'il avait une autorité suffisante pour me garantir la libre circulation jusqu'à Ta-ly, dans le cas où le contenu de mes passe-ports lui paraîtrait satisfaisant. Il m'apprit qu'il y avait à Pe-you-ti, notre prochaine étape, et à la ville de Pin-tchouen, où nous devions arriver dans quatre jours, des chefs plus importants que lui, à la décision desquels je devrais me soumettre. « C'est à eux, lui répondis-je, que je montrerai mes passe-ports. » Il insista avec plus de force pour les voir. Je me déclarai trop grand mandarin et lui trop petit officier pour consentir à cette marque de déférence. Il menaça de s'opposer à mon départ. Je me mis à éclater de rire et je m'amusai à lui montrer nos armes, nos revolvers surtout. Sa stupéfaction fut grande, et il me dit qu'à Ta-ly même on ne possédait rien de pareil.

Un prêtre mahométan du Ta-ly.
Dessin de Janet-Lange, d'après une photographie.

Après une longue séance prolongée fort avant dans la nuit, et pendant laquelle dormaient tous mes compagnons de voyage[1], il se retira indécis, mécontent de n'avoir pu me faire céder, mais un peu intimidé. Il revint le lendemain matin à cinq heures, au moment où nous faisions nos préparatifs de départ, avec quelques soldats, et renouvela sa demande. Il me dit que le chef de Pe-you-ti recevrait de lui l'avis de m'arrêter, si je ne m'exécutais pas.

Tching-eul-yé se joignit à ses prières. Je n'y répondis qu'en donnant d'un ton très-ferme l'ordre du départ, et il se rangea respectueusement sur notre passage.

F. Garnier.

*(La suite à la prochaine livraison.)*

1. C'est probablement pour cela que M. de Carné raconte que le chef militaire de Nga-da-ti ne demanda pas à voir nos papiers et n'essaya pas de nous intimider. En cela, comme en bien des choses, M. de Carné n'a pas eu un sentiment exact de la situation : ce qui ne l'empêche pas de raconter tout notre voyage de Ta-ly à la première personne et de paraître avoir pris des décisions, alors qu'il n'a eu qu'à exécuter des ordres.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Types Min-Kia. — Dessin de Janet-Lange, d'après un croquis de M. L. Delaporte.

# VOYAGE D'EXPLORATION EN INDO-CHINE.

## TEXTE INÉDIT PAR M. FRANCIS GARNIER, LIEUTENANT DE VAISSEAU[1].

ILLUSTRATIONS INÉDITES, D'APRÈS LES DESSINS DE M. DELAPORTE, LIEUTENANT DE VAISSEAU.

**1866-1867-1868**

### XVI (suite).

Je me décide à aller directement à Ta-ly. — Entrevue à Tou-touy-tse avec le P. Leguilcher.

La neige nous prit en route. Nous dûmes quitter la vallée du Pe-ma-ho pour suivre celle d'un petit affluent qui s'élevait rapidement au milieu de petites chaînes de collines à sommets arrondis. Aux carrefours de la route s'élevaient parfois de hautes potences, où se balançait tristement un cadavre, pendant que, vis-à-vis, quelques têtes humaines se dressaient à l'extrémité d'un bambou. Des Lissous, vêtus de peaux de moutons, erraient çà et là sur les pentes, leur arc à la main, à la recherche du chevrotin musqué. Après une très-longue et très-pénible marche, nous arrivâmes à Pe-you-ti, misérable village construit sur les hauteurs qui bordaient le vallon. Les maisons, basses et mal construites, étaient couvertes, en guise de tuiles, par des planches disjointes, assujetties à l'aide de grosses pierres, et qui laissaient la neige fondue filtrer à l'intérieur. Il nous fut difficile de trouver une place sèche pour dormir. Quant au chef mahométan, dont la présence m'avait été annoncée, il ne parut pas : il se

1. Suite. — Voy. t. XXII, p. 1, 17, 33, 49, 65, 81, 305, 321, 337, 353, 369, 385, 401; t. XXIII, p. 353, 369, 385, 401; t. XXIV, p. 289, 305, 321; t. XXV, p. 273, 289 et 305.



© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

contenta de nous envoyer une chèvre et des œufs ; je lui fis remettre en échange deux piastres, un couteau et des aiguilles.

Nous continuâmes le lendemain à remonter la vallée, qui devenait de plus en plus étroite. Ce n'était plus qu'une sorte de berceau creusé sur les flancs de la chaîne au sommet de laquelle nous arrivions. Au point où nous la franchîmes, elle avait près de trois mille mètres d'altitude. Le versant opposé appartenait au bassin de la rivière de Pe-yen-tsin que nous traversâmes le lendemain ; ses eaux rougeâtres étaient assez profondes pour permettre une navigation facile. Nous quittâmes presque immédiatement cette vallée pour prendre celle d'un affluent de la rive gauche, au fond de laquelle coulait un torrent aux eaux claires qui étageait ses cascades à perte de vue dans la direction du sud-ouest. Nous remontâmes son cours par une route en corniche des plus pittoresques et nous ne tardâmes pas à arriver au point où il se bifurquait en une infinité de petits ruisseaux sourdant de terre dans toutes les directions. Des faisans, hôtes tranquilles de ces vallons solitaires, s'y promenaient gravement sur la neige. M. Delaporte abattit l'un d'eux d'un coup de fusil, et nous restâmes émerveillés de ses riches couleurs. Aucun de nous n'était assez fort zoologiste pour reconnaître, dans ce gibier, le bel oiseau appelé poule du Yun-nan ou faisan de Lady Amherst. Nous crûmes à une découverte et nous songeâmes dès lors aux moyens d'amener en France un spécimen vivant ou empaillé de cette magnifique espèce.

A quelque distance de là, nous franchîmes une nouvelle ligne de partage des eaux. Un petit poste de soldats était placé au col même ; nous nous réchauffâmes quelque temps à leur foyer avant d'entreprendre la descente, assez rude, qui devait nous conduire dans la plaine de Pin-tchouen qui s'ouvrait à nos pieds. Elle offrait les traces de dévastation les plus affligeantes. Au pied de chacun des contre-forts qui en dessinent les contours, s'élevaient jadis de nombreux villages, qui miraient coquettement leurs maisons blanches dans les rizières situées au centre de la plaine. Ces villages n'étaient plus maintenant que des monceaux de ruines, où, çà et là, quelque charpente neuve commençait à s'échafauder sur des pans de murs noircis. De la paille étendue à la hâte remplaçait les toits en tuiles effondrés. La route était jonchée de débris. Les habitants se fortifiaient au milieu des ruines de leurs demeures et construisaient autour de chaque hameau des enceintes en terre, défendues par des chevaux de frise faits avec de jeunes pins appointés et non ébranchés.

La ville de Pin-tchouen, qui est construite à l'extrémité de cette plaine, sur les bords du Ta-lan-ho, s'élève non moins dévastée au milieu de riantes cultures. Une citadelle, récemment réparée, aux hautes murailles percées de meurtrières et entourée d'un fossé plein d'eau, s'élève au nord de la ville et présente des dispositions défensives bien entendues pour un pays où les armées assiégeantes ne disposent en général que de grosse mousqueterie. C'était le premier point où nous allions trouver des chefs mahométans d'une certaine importance, et où nous pouvions rencontrer des obstacles sérieux à la continuation de notre route. Nous reçûmes, immédiatement après notre installation dans l'hôtellerie la plus confortable de la ville, la visite du commandant de la citadelle et de quelques-uns de ses officiers. Je leur communiquai la lettre du lao-papa ; elle parut leur inspirer pour nous une grande estime. Quelques cadeaux achevèrent leur conquête, et je fus assuré dès lors de parvenir sans entrave jusqu'au P. Leguilcher.

Nous sortîmes du bassin de la rivière de Pin-tchouen, comme de tous ceux que nous n'avions fait que traverser depuis Nga-da-ti, par la vallée d'un affluent latéral que nous remontâmes jusqu'à la ligne de partage des eaux. Nous découvrîmes de là un fort bel horizon : à nos pieds s'étendait la vallée mamelonnée et irrégulière de Pien-kio ; au-dessus des croupes irrégulières et ravinées qui la limitaient à l'ouest, s'élevaient les cimes lointaines et neigeuses des montagnes de Li-kiang au nord et de la chaîne qui borde le lac de Ta-ly au sud. Nous étions loin encore du Pien-kio, grand marché, qui était le centre d'une région riche et florissante avant la guerre ; mais l'impatience de faire connaissance avec un prêtre chinois, le P. Fang, que nous savions devoir y rencontrer, nous fit doubler l'étape.

Nous arrivâmes le soir chez lui, après une marche de dix heures. Sa maison était la seule habitable du village, qui était abominablement dévasté. Tout auprès, un hangar assez vaste et assez propre servait de chapelle à la petite chrétienté chinoise. Le P. Fang était absent, mais notre majordome, Tching-eul-yé, ne tarda pas à lui faire savoir l'arrivée des « grands hommes français ». Il arriva tout à la hâte. Sorti depuis plus longtemps que le P. Lu du collége de Poulo Pinang, le latin avait un peu fui de sa mémoire, et il eut tout d'abord quelque peine à converser avec nous dans cette langue. Nous ne nous trouvions plus qu'à une journée de marche de la résidence du P. Leguilcher ; j'écrivis à celui-ci une courte lettre pour lui annoncer l'arrivée de la commission française, et le P. Fang la lui expédia le soir même par un de ses chrétiens. Il nous peignit en quelques paroles, simples et attristées, la désolation de ce malheureux pays, exposé aux incursions des blancs de Ta-ly, des rouges de Kieou-ya-pin et de Ma-chang, et des sauvages de la montagne, qui, après avoir fait d'abord cause commune avec les mahométans, leur faisaient maintenant la guerre. C'était la quatrième fois, ajouta-t-il, qu'il reconstruisait sa demeure.

Depuis fort longtemps nous étions plus au courant des fêtes bouddhistes que des solennités du calendrier chrétien. Nous apprîmes le lendemain, à la messe du P. Fang, que le carême commençait : nous reçûmes les cendres en compagnie de quelques fidèles.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

La messe finie, nous nous mîmes en route, non sans laisser, comme nous l'avions fait à Ma-chang, quelque souvenir de notre passage à la petite église.

Nous traversâmes, sur un beau pont de pierre, la rivière assez considérable qui traverse, du nord au sud, la plaine de Pien-kio : la moitié des rizières, jadis établies sur ses bords, étaient abandonnées. Çà et là des ossements blanchis marquaient le lieu d'un combat ou d'un assassinat; sur les pentes opposées verdissaient quelques champs de cannes à sucre, que nous ne tardâmes pas à dépasser pour regagner des régions plus hautes où nous retrouvâmes de nouveau le froid. Dans l'après-midi, nous franchîmes un nouveau col, situé à une hauteur de trois mille mètres, et nous commençâmes à redescendre. Un des porteurs m'indiqua, à quelques centaines de mètres au-dessous de nous, un petit plateau suspendu à mi-hauteur sur les flancs de la montagne. Quelques arbres régulièrement alignés, un groupe de maisons surmonté d'une croix le recouvraient en entier. C'était la mission. Je m'engageai en courant dans le sentier en casse-cou qui descendait en tournoyant, et j'aperçus bientôt un homme à longue barbe, sur les bords du plateau, qui m'examinait avec attention.

Quelques minutes après, j'étais auprès de lui :

« Vous êtes le P. Leguilcher, lui dis-je?

— Oui, monsieur, me dit-il après quelque hésitation, et vous m'annoncez sans doute le lieutenant de vaisseau Garnier dont je viens de recevoir une lettre. »

Mon costume, ma physionomie inculte, ma carabine et mon revolver, me donnaient aux yeux du Père l'air d'un forban; ce n'était point ainsi évidemment qu'il s'était figuré un officier de marine.

« Je suis, mon père, l'auteur de la lettre, lui répondis-je en riant, et je vois que vous me prenez pour mon domestique. Mais que voulez-vous? nous venons de loin, et il y a longtemps que nous n'avons pu renouveler notre garde-robe. Ce n'est pas vous, n'est-ce pas, qui nous reprocherez nos pauvres allures? »

Nous échangeâmes une poignée de main émue et je lui présentai les membres de la commission qui arrivaient successivement.

Il y avait onze jours que nous marchions sans interruption; nous n'avions jamais, depuis notre départ de Saïgon, accompli un trajet aussi long et aussi fatigant. Nos porteurs étaient exténués et M. Delaporte était pris par la fièvre. Nous trouvâmes dans la demeure du P. Leguilcher le confortable relatif, la tranquillité et le repos dont nous avions si grand besoin.

## XVII

Nous partons pour Ta-ly. — Le premier accueil du sultan est très-cordial. — Brusque revirement dans ses intentions à notre égard. — Nous devons quitter Ta-ly à la hâte. — Incidents de notre retraite. — Nous regagnons Tou-touy-tse sans être entamés.

Le P. Leguilcher nous mit en peu de mots au courant de la situation : depuis la révolte il n'avait plus remis les pieds à Ta-ly et cachait le plus possible sa présence dans le pays. Les atrocités et les exactions des mahométans soulevaient partout contre eux un sentiment unanime de haine; mais la terreur qu'ils inspiraient était trop grande pour qu'on osât secouer le joug. Quelques chefs de tribus lolos résistaient seuls encore dans les montagnes, et c'était auprès d'eux que le Père et ses chrétiens avaient dû parfois chercher un refuge. Je lui exposai le but de notre voyage. La lettre de recommandation du lao-papa de Yun-nan lui parut un passe-port suffisant. Le prestige des Européens aidant, le *Yuen-choaï* ou sultan de Ta-ly ne verrait sans doute pas d'un mauvais œil des étrangers dont la mission scientifique et commerciale ne pouvait lui porter ombrage. Après mûre réflexion, le P. Leguilcher se décida à nous accompagner lui-même à Ta-ly et à courir avec nous les chances d'une réception favorable, qui ne manquerait certainement pas d'avoir d'heureux résultats pour sa chrétienté et pour lui.

Au pied de la montagne qu'habite le P. Leguilcher, est située la petite ville de Kouang-tia-pin; une citadelle musulmane la défend; son commandant nous fit savoir que ce serait le mandarin de Hiang-kouan, ville fortifiée, située à trente-deux kilomètres de Ta-ly, sur les bords du lac, qui se chargerait de transmettre au sultan notre demande d'audience. J'envoyai un exprès la porter et j'y joignis la lettre de recommandation du lao-papa. Nous-mêmes, après un repos de vingt-quatre heures à Tou-touy-tse, nous nous mîmes en route.

Le 29 février, du haut du col qui forme la petite vallée du Kouang-tsa-pin, nous découvrîmes le lac de Ta-ly, l'un des plus beaux et des plus grandioses paysages qu'il nous ait été donné d'admirer pendant le voyage. Une haute chaîne de montagnes couvertes de neige forme le fond du tableau. A leurs pieds, les eaux bleues du lac découpent la plaine en une foule de pointes basses couvertes de jardins et de villages. Une courte descente nous amena sur les bords mêmes du lac, que nous contournâmes par le nord pour passer sur la rive orientale. Les nombreux villages que nous rencontrions portaient les traces les plus cruelles de la dévastation. Les cultures seules paraissaient n'avoir nullement souffert et présentaient le plus florissant aspect. A deux heures, nous nous présentions aux portes de la forteresse de Hiang-kouan, qui, bâtie sur les bords du lac, au pied même de la montagne, ferme complétement le passage. Le mandarin du lieu nous fit savoir qu'il ne pouvait nous laisser aller plus loin avant l'arrivée de la réponse du sultan.

Nous dûmes nous installer, en attendant, dans une petite auberge située en dehors de la ville. La curiosité de la foule était plus contenue et moins importune qu'elle ne l'avait été dans la partie chinoise du Yun-nan déjà traversée. Les quelques chrétiens qui avaient suivi le P. Leguilcher, tout tremblants des périls auxquels ce dernier s'exposait de gaieté de cœur en notre compagnie, le tenaient au courant des propos du peuple et tâchaient d'en conclure l'accueil qui nous serait fait.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Des rumeurs singulières me parvenaient ainsi à chaque instant, et, habitué aux inventions ridicules dont nous avions été souvent le prétexte ou l'objet, je n'y attachais que peu d'importance. On répétait de nouveau qu'il était venu, il y avait peu de temps, à Ta-ly même, seize Européens et quatre Malais qui s'étaient chargés de fabriquer des bombes pour le sultan. N'ayant pu réussir à tenir leur promesse, les seize Européens avaient été mis à mort, et les quatre Malais étaient détenus aux fers en attendant un sort pareil. On ajoutait, en nous montrant : « Ceux-là seront sans doute plus habiles. » Le travail du dessinateur de l'expédition qui avait été se placer sur une pointe de rocher pour prendre ce panorama du lac, donna lieu à mille commentaires. « Pourquoi prendre, disait-on, l'image de notre pays et de ses montagnes, si ce n'est pour en faire plus facilement la conquête? »

Pour ne pas aggraver ces soupçons naissants, je dus mettre une sourdine à mes questions et prendre les précautions les plus grandes pour obtenir les quelques renseignements géographiques et politiques qui m'étaient indispensables.

Le lendemain, à quatre heures du soir, la réponse de Ta-ly arriva enfin : elle était favorable. Le mandarin de Hiang-kouan s'excusa même, en nous la remettant, de nous avoir retenus jusque-là. Cette politesse nous parut de bon augure.

Un escamoteur chinois, à Tchang-sin. — Dessin de Janet-Lange, d'après un croquis de M. L. Delaporte.

Le 2 mars au matin nous nous remîmes en route. Nous traversâmes Hiang-kouan, dont les murs baignent d'un côté leurs pieds dans les eaux du lac, et vont, de l'autre, escalader les flancs de la montagne qui est à pic et rend cet étroit défilé excessivement facile à défendre. Au delà, la rive du lac s'épanouit de nouveau en une magnifique plaine au milieu de laquelle est située la ville de Ta-ly. A la pointe sud du lac, la montagne revient rejoindre le bord de l'eau et y ménage un second défilé, défendu également par une forteresse, celle de Hia-kouan. Hia-kouan et Hiang-kouan, entourées de murs crénelés et solides sont les deux véritables portes de Ta-ly. Ces deux passages bien défendus seraient imprenables et ne laisseraient d'autre route que celle du lac pour arriver à la ville.

Une grande chaussée dallée traverse directement la plaine de Hiang-kouan à Ta-ly. Le mandarin de Hiang-kouan nous avait donné une escorte de dix soldats, commandée par un jeune officier d'une figure douce et agréable, avec qui mes premières relations furent excellentes. Cette escorte nous devança en raison de la marche trop lente de nos porteurs de bagages. Pendant la route, des bruits inquiétants me parvinrent de nouveau. Tous les chrétiens du Père s'esquivèrent un à un. Nos porteurs eux-mêmes ne semblaient pas fort rassurés. Je dus recommander la plus grande surveillance à leur égard.

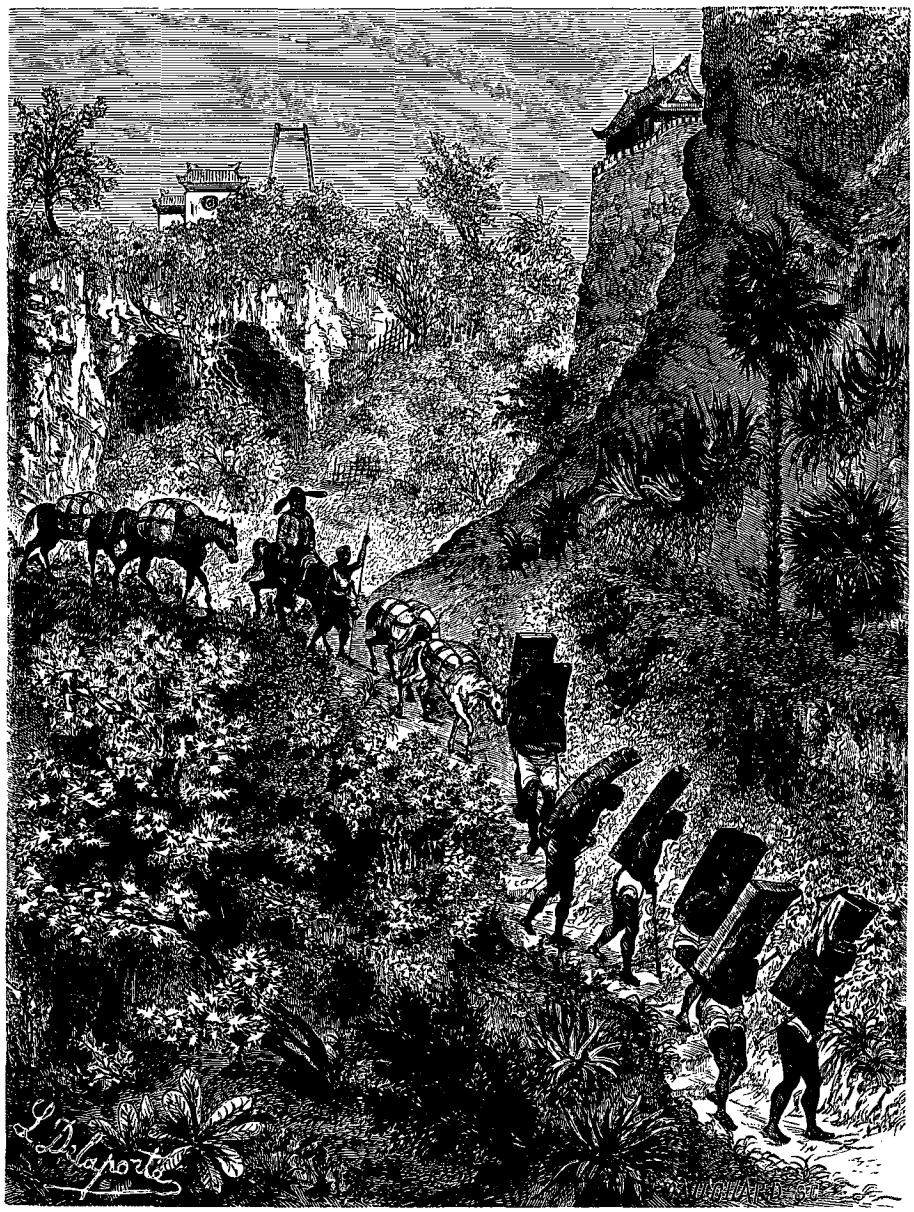
A trois heures et demie du soir nous arrivâmes à la porte nord de la ville. Nous y trouvâmes notre escorte et nous fîmes immédiatement notre entrée avec elle. En peu d'instants une foule immense s'amassa à notre suite dans la grande rue qui traverse Ta-ly du nord au sud. Au centre de la ville et devant la demeure du sultan, construction crénelée d'un aspect sombre et sévère, nous dûmes nous arrêter quelques instants pour parlementer avec deux mandarins envoyés à notre rencontre. Pendant cette halte, nous fûmes entourés et pressés par la foule, et un soldat arracha violemment la coiffure de l'un de nous, sans doute pour que le sultan, qui, disait-on, nous regardait du haut d'un balcon de son palais, pût mieux voir sa figure. Cette insolence fut punie aussitôt d'un soufflet qui ensanglanta le visage de l'agresseur, occasionna un tumulte indescriptible et faillit amener une bataille. L'interposition des deux mandarins, l'attitude résolue de nos Annamites qui s'étaient groupés autour de nous et avaient dégaîné leurs sabres-baïonnettes, arrêtèrent cependant les démonstrations hostiles de la foule, et nous parvînmes sans autre accident au yamen qu'on nous assignait pour logement et qui était situé à l'extrémité sud de la ville, en dehors même de l'enceinte.

Aussitôt après notre arrivée, un mandarin plus élevé en grade que tous ceux que nous avions vus jusque-là,

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

se présenta à nous comme l'envoyé officiel du sultan et me demanda de sa part qui nous étions, d'où nous venions et quel était le but de notre visite.

Je répondis par l'intermédiaire du P. Leguilcher que nous étions envoyés par le gouvernement français pour explorer le pays qu'arrose le Lan-tsang kiang; qu'arrivés dans le Yun-nan depuis quelques mois, nous avions appris qu'un nouveau royaume se constituait à Ta-ly et que nous avions désiré en venir saluer le chef, afin de préparer, s'il y avait lieu, des relations de commerce et d'amitié entre la France et lui. Je donnai quelques explications sur le but scientifique et le caractère absolument pacifique de nos travaux. Je m'excusai enfin de n'avoir que des présents de peu de valeur à offrir au sultan et de ne pouvoir me présenter à lui avec les officiers de la mission en costume convenable,



Convoi de marchands en route dans le Yun-nan. — Dessin de M. L. Delaporte, d'après nature.

la longueur et les difficultés de notre voyage nous ayant forcés de nous démunir de presque tous nos bagages. Il me fut répondu très-gracieusement de n'avoir rien à craindre à ce sujet, et que tels que nous étions nous serions les bienvenus. Pour éviter toute surprise et tout malentendu, je demandai alors à régler le cérémonial de la visite. Il est d'usage, me répondit-on, de faire trois génuflexions devant le sultan. Sur mon objection que les Français ignoraient ce mode de saluer, et que, même vis-à-vis de leur souverain, le salut consistait en une simple inclination, on consentit à admettre notre manière de faire; mais on exigea la promesse qu'aucun de nous ne portât des armes sur lui. Je me plaignis ensuite de l'insulte dont un soldat s'était rendu coupable envers l'un des membres de la mission en insistant sur notre caractère d'envoyés et sur la gravité

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

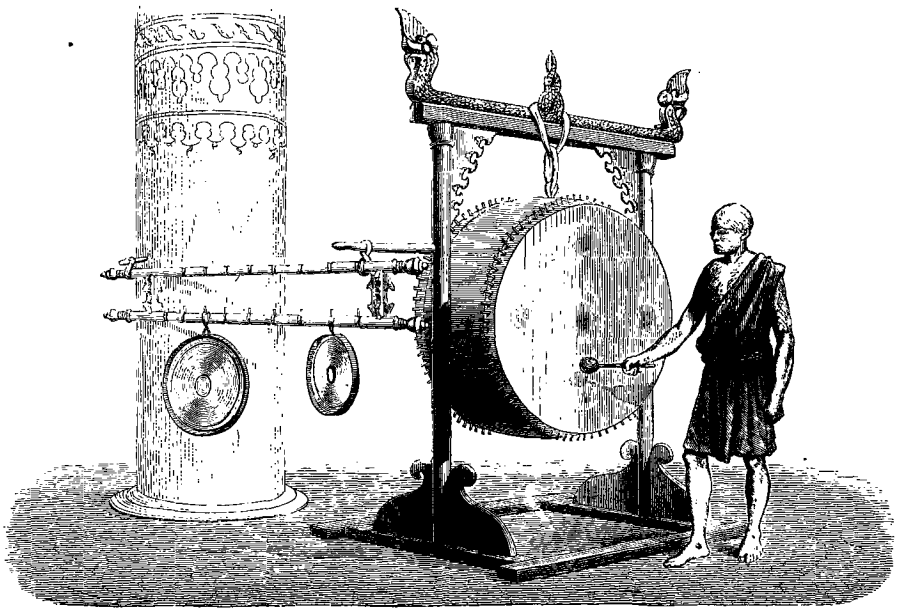
de cet outrage. Le sultan a déjà, me dit-on, sévèrement puni l'auteur de cette insolence, et pareil fait ne se reproduira plus.

Après quelques autres paroles échangées, l'envoyé du sultan nous quitta, nous laissant enchantés de sa cordialité et de sa rondeur.

Il revint peu après accompagné d'un ta-seu, c'est-à-dire de l'un des huit grands dignitaires qui composent le conseil suprême du sultan. Tous deux demandèrent que je répétasse les explications que j'avais données déjà sur l'objet de notre mission. Je le fis aussi nettement que possible : « Vous n'avez donc point été envoyés expressément par votre souverain à Ta-ly? — Comment cela pourrait-il être, répondis-je, puisqu'à notre départ on ignorait en France qu'il y eût un roi dans cette ville? » Ils me prièrent alors de leur confier, pour les montrer au sultan, les lettres chinoises dont j'étais porteur, pour le roi du Se-tchouen : j'y consentis. Ils se retirèrent, paraissant tout aussi satisfaits que la première fois.

Nous passâmes fort tranquillement cette première nuit à Ta-ly. Mon intention était de laisser reposer mes compagnons de voyage pendant quelques jours dans cette ville et de me rendre seul avec le P. Leguilcher sur les bords du Lang-tsang-kiang, dont nous n'étions qu'à quatre journées de marche. J'aurais ensuite remonté ce fleuve jusqu'à la hauteur de Li-kiang-fou, où le reste de la mission, après s'être remis des fatigues de la marche précipitée que nous venions de faire depuis Tong-tchouen, serait venu me rejoindre.

Le lendemain matin, vers neuf heures, au moment où j'essayais de réunir tous les renseignements nécessaires à l'accomplissement de ce projet, on vint chercher le P. Leguilcher de la part du sultan. On me



Gong dans une pagode. — Dessin de Janet-Lange, d'après un croquis de M. L. Delaporte.

faisait dire en même temps que ce dernier ne me recevrait peut-être pas le jour même. Le Père ne revint qu'à midi ; sa figure était bouleversée. Le sultan refusait de nous voir et nous intimait l'ordre de repartir le lendemain matin par la même route que nous avions suivie pour venir. — « Annonce à ces étrangers, avait-il dit, qu'ils peuvent s'emparer de tous les pays qui bordent le Lan-tsang-kiang, mais qu'ils seront obligés de s'arrêter aux frontières de mon royaume. Ils pourront soumettre les dix-huit provinces de la Chine, mais celle que je gouverne leur donnera plus de mal que tout le reste de l'empire. Ne sais-tu pas, avait-il ajouté, qu'il y a quelques jours à peine j'ai fait mettre à mort trois Malais? Si je fais grâce de la vie à ceux que tu accompagnes, c'est par égard à leur qualité d'étrangers et aux lettres de recommandation dont ils sont porteurs. Mais qu'ils se hâtent de s'en retourner. Ils ont pu dessiner mes montagnes et mesurer la profondeur de mes eaux: ils ne réussiront pas à les conquérir. Pour toi, avait terminé le sultan en se radoucissant, je connais ta religion, j'ai lu ses livres. Mahométans et chrétiens sont frères. Retourne dans ta demeure, et je t'investirai du mandarinat, afin que tu puisses gouverner ton peuple. »

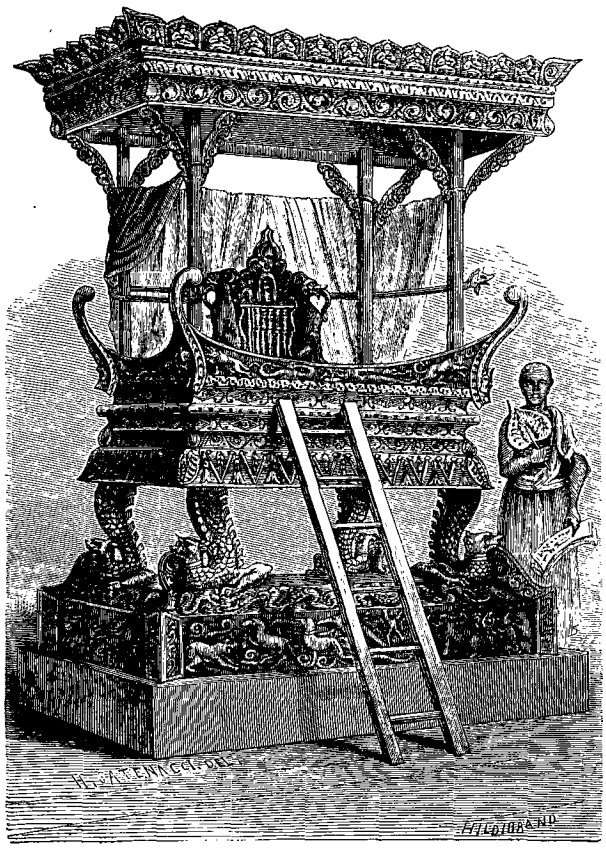
Pendant toute cette entrevue le Père était resté debout sans pouvoir rien dire, accablé de questions dont on n'attendait même pas la réponse, interpellé et hué par la foule. Il demanda en vain que l'on renvoyât les assistants, afin qu'il pût parler plus librement. Il y avait parti pris de ne rien écouter. Il démentit plusieurs fois avec énergie le nom d'Anglais qu'il entendait nous donner autour de lui.

A quoi fallait-il attribuer un aussi brusque changement? Sans doute à l'entourage militaire du sultan, qu'un mobile scientifique et désintéressé devait trouver profondément incrédule. Un pouvoir né d'une révolte, objet de la répulsion des masses qu'il accablait d'impôts,

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

ne vivant que par la terreur et le crime, devait être soupçonneux et cruel. Nos relations officielles avec les autorités chinoises nous plaçaient, vis-à-vis de lui, dans une position délicate qui légitimait ses défiances. Enfin, malgré toutes nos dénégations contraires, notre qualité supposée d'Anglais avait été pour beaucoup dans les résolutions prises à notre égard, les mahométans du Yun-nan n'étant point sans entretenir des relations avec ceux de l'Inde, qui haïssent profondément leurs dominateurs.

Cette assertion semble recevoir un démenti de l'excellent accueil que la mission anglaise, dirigée par le major Sladen, a reçu quelques mois après des autorités mahométanes de Teng-yue-tcheou. Il est très-possible que cet accueil soit dû en entier au désir de réparer la mauvaise impression qu'avait dû causer aux Européens la réception de la commission française à Ta-ly. La distinction des nations occidentales ne se fait dans le Yun-nan que d'une façon très-confuse, et on admet entre elles la plus grande solidarité. Leur prestige, je l'ai dit souvent, reste considérable. Une lettre du P. Leguilcher, datée de Ma-chang, le 24 mars 1869, m'a informé qu'après notre départ de Ta-ly ce sultan avait paru effrayé des conséquences de son mauvais accueil. Il avait fait surélever de trois pieds les murailles de Hiang-kouan et celles de Hia-kouan, et fait étudier la construction de batteries sur les bords du lac. La bonzerie aux trois tours qui se trouve au pied de la montagne et au nord de Ta-ly ayant beaucoup attiré l'attention de M. Delaporte, qui l'avait dessinée, on a bâti de ce côté deux ou trois petits fortins.



Chaire sculptée d'une pagode. — Dessin de H. Catenacci, d'après un croquis de M. L. Delaporte.

D'un autre côté, il me paraît invraisemblable que le gouverneur de Teng-yue, agent officiel du gouvernement de Ta-ly et en relations fréquentes avec lui, ait pu ignorer, à la date du 30 juin, la présence, au mois de mars, de la commission française à Ta-ly et qu'il ait été sincère en affirmant à plusieurs reprises au major Sladen que cette commission avait été attaquée par des tribus hostiles aux environs de Xieng Hong, et que la plupart de ceux qui la composaient avaient péri[1]. Je ne puis voir là que l'intention de détourner, en cas de réussite, la responsabilité d'un attentat qui a été peut-être prémédité par les mahométans.

Enfin je ferai remarquer que toutes les instances du major Sladen, pour continuer sa route jusqu'à Ta-ly, sont restées inutiles, et que, malgré la courtoisie de la réception qui lui a été faite à Mo-mein, il n'a pas réussi en définitive à aller au delà de cette ville frontière.

Le changement subit qui s'était opéré dans les intentions du sultan à notre égard pouvait s'accentuer davantage. Malgré notre petit nombre, la fermeté de notre attitude, nos armes, dont on s'exagérait la puissance, et sur le compte desquelles on racontait des prodiges, le prestige enfin du nom européen qui n'était pas sans avoir pénétré jusqu'à Ta-ly, empêchaient, pour le moment, de se porter aux dernières extrémités contre nous. Mais la passion pouvait bientôt l'emporter sur la prudence, et, d'un moment à l'autre, nous pouvions avoir tout à craindre. Je résolus cependant, malgré l'avis contraire du P. Leguilcher, de ne pas devancer le moment fixé par le sultan pour notre départ.

Pendant toute l'après-midi, un grand nombre de fonctionnaires mahométans vinrent nous voir, guidés par la curiosité ou par le désir d'épier notre conduite. Nous dûmes, par prudence, nous abstenir d'observer, de dessiner ou d'écrire. Je fis témoigner au sultan nos regrets de la méprise grossière qu'il commettait à notre égard, et je fis renfermer les cadeaux que je lui destinais malgré la convoitise qu'ils avaient paru exciter, notamment un revolver Lefaucheux muni de tous ses accessoires.

Vers cinq heures du soir, le sultan fit appeler le chef de notre escorte; celui-ci revint peu après et m'apprit qu'il avait l'ordre de nous reconduire à Hiang-kouan dès le lendemain matin. Il me montra en même temps un pli cacheté qu'il devait remettre au mandarin de cette ville. Je mis cet excellent jeune homme

1. Voy. major Sladen's *Report* dans les *Parliamentary papers* de 1871, p. 96.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

dans nos intérêts par des cadeaux, et je convins avec lui de partir au point du jour et d'éviter de traverser la ville. J'avais à craindre que, les mauvaises dispositions du sultan étant connues, la foule ne se montrât hostile et que quelques soldats trop zélés n'essayassent d'en profiter pour satisfaire, sans le compromettre, le désir caché de leur chef.

Le soir venu, je fis charger les armes que j'amorçai moi-même avec le plus grand soin. J'indiquai à mes hommes ce qu'ils devaient faire en cas d'alerte; je m'assurai, par des promesses, de la fidélité de nos porteurs de bagages.

La nuit se passa dans une attente pénible; on avait placé une garde à notre porte et l'on nous suivait quand nous sortions. Je redoutais à chaque instant l'arrivée d'un ordre qui contremandât notre départ et transformât notre réclusion en captivité définitive. Vers onze heuresdu soir, un des grands mandarins du sultan nous envoya demander quelle route nous comptions prendre pour nous en retourner; je fis répondre simplement que je l'ignorais. La nuit se passa sans autre incident.

Le lendemain, à cinq heures du matin, nous nous mîmes en route, bien armés et bien groupés; nous tournâmes la ville de Ta-ly par le sud et par l'est, et nous franchîmes presque sans arrêt les trente-deux kilomètres qui nous séparaient de Hiang-kouan. Il me tardait d'être en deçà de cette forteresse qui, si on se le rappelle, nous barrait complétement l'issue de la plaine. Au moment où nous allions nous engager sous la première porte de la ville, le chef de notre escorte nous arrêta et nous dit qu'il avait l'ordre, jusqu'à nouvelles instructions du sultan, de nous loger en dedans de ce passage, dans un petit yamen qu'il nous indiqua.

Je fis semblant de prendre pour une offre courtoise ce qui n'était sans doute qu'une séquestration déguisée, et je répondis qu'après l'accueil fait à Ta-ly, il m'était impossible d'accepter l'hospitalité du sultan. Ne voulant pas cependant que cette retraite trop préci-

Types Si-fan, à Can-tsou-tse (Yun-nan). — Dessin de Janet-Lange, d'après un croquis de M. L. Delaporte.

pitée ressemblât à une fuite, j'ajoutai que, si le mandarin de Hiang-kouan avait des communications à me faire, j'irais les attendre dans la petite auberge où nous avions logé en venant.

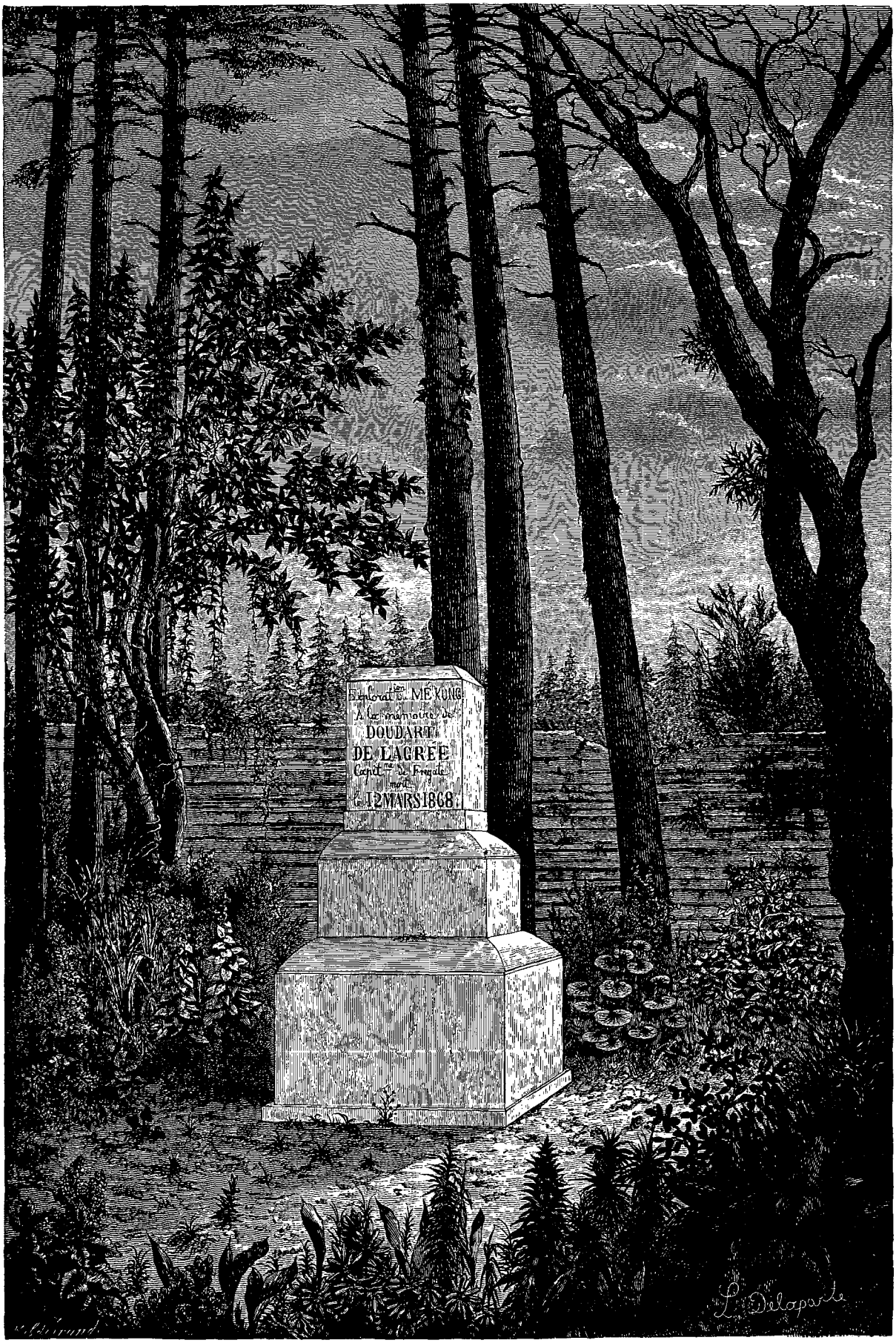
L'officier mahométan objecta la responsabilité grave qu'il assumait en laissant modifier un ordre reçu, mais j'insistai, bien résolu à forcer au besoin le passage avant qu'il eût pu donner l'éveil à la garnison de Hiang-kouan. Pendant qu'il mettait son cheval au galop pour aller prévenir le gouverneur de la ville du conflit qui venait de s'élever, j'engageai vivement ma petite colonne sous les portes de la forteresse qu'elle franchit sans nouvel obstacle, et quelques minutes après nous nous trouvions, suivant ma promesse, campés à l'auberge désignée, ayant cette fois la campagne ouverte et libre devant nous.

A peine étions-nous là, que le gouverneur de Hiang-kouan fit appeler le P. Leguilcher; il voulait lui offrir un prix énorme du revolver que j'avais destiné au sultant; il avait également l'ordre de nous fournir une nouvelle escorte et deux mandarins pour nous accompagner jusqu'à la frontière et régler les étapes de notre route; de plus, nous devions coucher à Hiang-kouan et attendre jusqu'au lendemain l'arrivée de ces mandarins et de cette escorte.

Je fis répondre que je pouvais donner des armées, mais que je n'en vendais pas; que dans mon voyage j'entendais conserver toute ma liberté d'action et que je ne tiendrais aucun compte de l'escorte et des mandarins qu'on voulait m'envoyer; j'en donnai une première preuve en partant le soir même pour aller à Ma-cha, village situé à la pointe du nord du lac.

En partant de Ta-ly, pour atténuer les graves conséquences qu'aurait pu avoir pour nous la désertion de nos porteurs à la suite d'une rixe avec la foule, j'avais réparti entre les quatre Annamites de l'escorte les objets les plus précieux ou les plus indispensables de notre bagage. M. Delaporte avait pris sur lui un

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr




Monument funèbre du commandant de Lagrée, à Tong-tchouen. — Dessin de M. L. Delaporte, d'après nature.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

lingot d'or de quinze cents francs, qui composait à ce moment la moitié environ de notre fortune. Il le perdit dans le trajet de Hiang-kouan à Ma-cha; quand il s'en aperçut, nous revînmes sur nos pas, mais toutes nos recherches restèrent inutiles. La chaussée qui suit la rive du lac est très-fréquentée : notre lingot avait facilement trouvé un nouveau propriétaire.

Le 5 mars, nous continuâmes notre route; la fatigue de nos porteurs nous empêcha de doubler notre étape et d'arriver le soir même au presbytère de Tou-touy-tse, dont la situation isolée et facile à défendre avec l'aide des chrétiens nous mettait à l'abri d'une poursuite immédiate et nous donnait quelque temps pour respirer. Nous dûmes nous arrêter à la tombée de la nuit dans une auberge du marché de Kouang-tia-pin. Notre arrivée fut aussitôt signalée au commandant de la citadelle voisine, qui fit dire au P. Leguilcher de venir le trouver. Celui-ci me témoigna les craintes les plus vives sur le résultat de cette entrevue; le commandant de Kouang-tia-pin pouvait avoir reçu des ordres pour séparer de leur interprète la petite troupe d'étrangers, qui, livrés à eux-mêmes, n'ayant pas la pratique de la langue et ignorant les usages du pays, pourraient plus facilement tomber dans une embûche. D'un autre côté, nous étions obligés de passer sous les murs de la citadelle pour regagner la montagne et la route du Setchouen, et il était imprudent de rompre ouvertement avec celui qui la commandait. Nous nous contentâmes de lui faire répondre que la soirée était trop avancée pour une visite, mais que dès le lendemain matin le P. Leguilcher se rendrait à son invitation. Cette réponse ne le satisfit point; trois soldats revinrent peu après et intimèrent brutalement au Père l'ordre de les suivre. Le pauvre missionnaire, éperdu de frayeur, crut son dernier moment arrivé. Il considérait comme tout aussi dangereux de résister que d'obéir. Il s'était compromis pour nous : j'avais le devoir de prendre une résolution pour lui. Je répétai aux messagers du fort la réponse que nous avions déjà faite et je les priai de s'en contenter. Ils insistèrent avec tout l'étonnement et toute l'insolence que leur inspirait une résistance à laquelle ils n'étaient point accoutumés. Épouvanté de leurs menaces, qu'il comprenait mieux que nous, le P. Leguilcher voulut les suivre; je le retins pendant que nos tagals et le sergent annamite éconduisaient les soldats. Ceux-ci se retirèrent en jurant qu'ils allaient revenir en force et que nos têtes sécheraient bientôt sur les poteaux du marché. Nous commencions à nous habituer à ces intempérances de langage : elles ne firent sur nous que peu d'impression. Nous n'en prîmes pas moins les précautions indispensables : chaque homme reçut un revolver en sus de sa carabine, et le P. Leguilcher lui-même consentit à s'armer. Je fis garder toutes les avenues de l'auberge, et nous passâmes la nuit sur le qui-vive. Nous n'étions que dix, mais chacun de nous étant porteur d'un revolver et d'une carabine, nous avions soixante-dix coups à tirer avant de recharger nos armes; cela aurait suffi pour tenir à distance respectueuse un régiment de mahométans; personne ne se présenta.

Le lendemain au point du jour, après avoir fait passer devant nous tous nos porteurs et leur avoir donné rendez-vous à Tou-touy-tse, nous escortâmes à cheval le P. Leguilcher jusqu'à la porte de la citadelle. Je fis prévenir le commandant du fort que le Père venait lui faire la visite qu'il avait réclamée, mais que l'entrevue ne devait pas durer plus de dix minutes; si au bout de ce temps, le Père n'était pas de retour, nous irions nous-mêmes le chercher. Notre assurance était bien faite pour bouleverser des gens habitués à tout voir trembler devant eux et pour lesquels un pareil langage était une effrayante nouveauté. Le commandant du fort se contenta de communiquer au P. Leguilcher l'ordre qu'il avait reçu de Ta-ly de nous faire escorter jusqu'à la frontière. Le Père lui fit la réponse que j'avais déjà faite au gouverneur de Hiang-kouan et son interlocuteur n'insista plus; il le pria même d'abréger l'entrevue, de peur, ajouta-t-il, « de dépasser le temps fixé et de causer de l'impatience aux *grands hommes*. » Nous arrivâmes une heure après à la résidence du Père, où nous prîmes deux jours de repos, nécessités par les fatigues et les émotions des jours précédents.

Le 7 mars vint un nouveau messager du fort pour prier le P. Leguilcher de venir « seul » régler avec le commandant mahométan les étapes de notre route. Nous considérâmes naturellement cette communication comme non avenue.

Malgré la rapidité avec laquelle nous avions dû faire le trajet de Ta-ly, je n'en avais pas moins pu recueillir quelques renseignements intéressants sur la contrée, ses habitants, ses ressources et son commerce.

Le lac de Ta-ly, situé à une altitude de plus de deux mille mètres, mesure environ trente-six kilomètres du nord au sud, sur une largeur moyenne de neuf à dix. Sa profondeur est très-considérable; elle dépasse cent mètres en quelques points. Il paraît y avoir quelques îles dans la partie sud-est. Le lac est à un niveau supérieur à celui des rivières avoisinantes et ses infiltrations peuvent alimenter celles du nord et de l'est, qui appartiennent au bassin du fleuve Bleu. Il se déverse ostensiblement à son extrémité sud par une rivière qui va se jeter dans le Cambodge. La forteresse de Hia-kouan, dont j'ai déjà parlé, est construite à l'embouchure de cette rivière; celle-ci n'est pas navigable. Peu après sa sortie du lac, elle se bifurque en deux bras qui se rejoignent bientôt. Pendant la saison des pluies, les eaux montent de cinq mètres; pendant la saison sèche, la chaîne des monts Tien Song qui bordent la rive ouest du lac, y produit des rafales successives, violentes qui rendent difficile la navigation du lac. Cette chaîne, dont j'estime l'altitude à cinq mille mètres, est couverte de neiges pendant neuf mois de l'année. Sur la rive opposée s'élèvent des collines enchevêtrées qui appartiennent à un soulèvement beaucoup moins important. Entre les montagnes et le lac des plaines, admirablement cultivées, courent en pentes

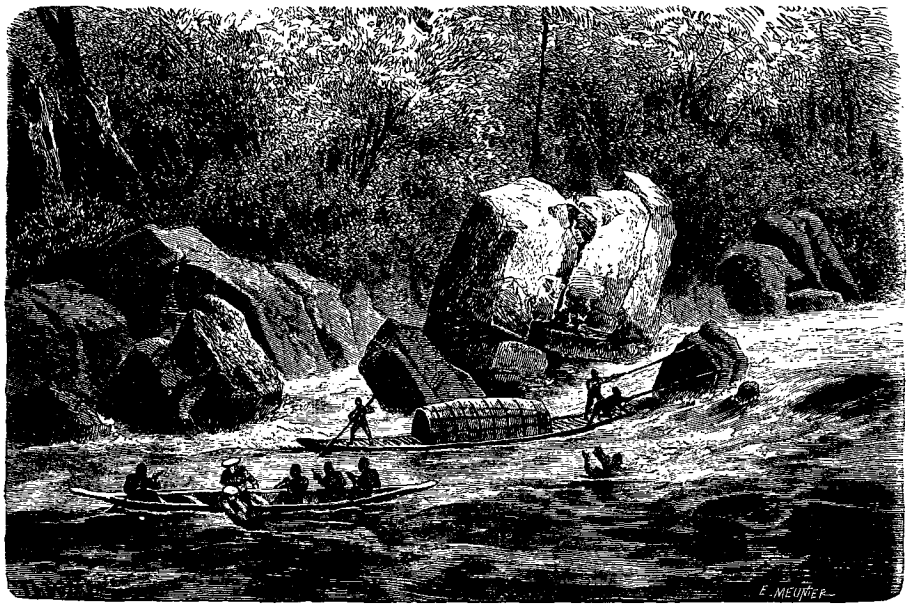
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

douces vers ses eaux bleues. Leur profondeur et leur limpidité les rendent propices à la conservation et à la reproduction d'un nombre infini de poissons.

Le procédé de pêche le plus fructueux et le plus employé est celui des oiseaux pêcheurs.

La hardiesse d'allures des poissons et des oiseaux a fait imaginer aux riverains ce procédé bien supérieur à celui que l'on connaît en Europe sous le nom de pêche au cormoran. Les pêcheurs partent de grand matin et avec quelque tumulte pour éveiller l'attention des nombreuses bandes d'oiseaux qui sommeillent autour d'eux. Ils se jettent dans des barques plates munies d'un réservoir, ils se laissent aller à la dérive, et l'un d'eux, placé à l'avant, émiette sur l'eau d'énormes boulettes de riz. Les poissons accourent en foule et les oiseaux pêcheurs, groupés en bandes pressées autour de la barque, plongent et reparaissent incessamment avec un poisson au bec. Au fur et à mesure que leur poche se remplit, les bateliers la vident à l'intérieur de la barque, laissant à peine à chacun de ces pêcheurs ailés de quoi ne pas décourager sa gloutonnerie. Après une demi-heure, la barque est pleine et les bateliers vont vendre leur pêche au marché.

La plaine de Ta-ly contenait jadis plus de cent cinquante villages, que le sultan a essayé de repeupler presque exclusivement avec des mahométans. La rive orientale est habitée par des populations Min-kia et Pen-ti, qui sont les descendants des premiers colons chinois que la dynastie mongole envoya dans le Yun-nan après la conquête de cette province par les généraux de Khoubilaï-khan. Les Min-kia viennent des environs de Nan-kin. Leurs femmes ne se mutilent pas les pieds et les jeunes gens des deux sexes portent une sorte de bonnet de forme originale, orné d'une




Halage sur la rivière de Kon-tchang. — Dessin de Th. Weber, d'après un croquis de M. L. Delaporte.

perle d'argent. Leur costume et leur langage portent une empreinte visible de leur mélange avec les anciennes populations du pays. Ces anciens émigrants chinois sont traités avec mépris par les Chinois purs et il en est résulté un antagonisme qui n'a pas peu contribué à faire garder aux Min-kia la neutralité, au début de la lutte entre les mahométans et les Impériaux. Mais, après quelque temps, le despotisme et les violences des maîtres de Ta-ly n'ont pas tardé à exaspérer ces populations paisibles, et, sous la conduite d'un chef énergique nommé Tong, les Min-kia tinrent longtemps la campagne avec succès contre les mahométans. Tong fut tué dans une rencontre en 1866, et les vainqueurs poursuivirent sa famille avec une rage dont il y a peu d'exemples. Aujourd'hui, les populations des environs immédiats de Ta-ly, désorganisées et sans chef, subissent en frémissant la domination du sultan. Les Pen-ti habitent surtout la plaine de Tong-tchouen au nord du lac et le district des Pe-yen-tsin. Ils ont un costume à part.

Sous différents noms, les Lolos ou représentants de la race autochthone habitent les sommets des montagnes et ne reconnaissent aucune autorité. Leurs brigandages font trembler la population des plaines. Certains districts des environs de Pien-kio payent à une de leurs tribus nommée Tcha-Su une rente annuelle qui est une sorte d'assurance contre l'enlèvement des bestiaux. Cette rente ne préserve pourtant pas de tout dommage et les assurés n'ont droit, quand leurs troupeaux leur sont enlevés, qu'à la moitié de leur valeur.

L'élément tibétain commence à jouer un grand rôle dans l'ethnographie de la contrée. C'est sans doute à ce rameau humain qu'il faut rattacher les tribus Mosso qui habitent la partie supérieure des vallées du fleuve Bleu, du Cambodge et de la Salouen. On peut y voir peut-être les débris de la population du royaume de

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Tou-fan qui existait au neuvième siècle sur les confins du royaume de Nan-tchao ou de Ta-ly.

Je me contenterai de citer les principales tribus mixtes de cette partie du Ynn-nan : les Tchong-kia, originaires du Kouy-tcheou ; les Pa-sou, habitant les environs de Li-kian ; les Lama-jen, sur la rive droite du Lan-tsang-kiang à cinq jours au nord de Ta-ly, et les Si-fan disséminés sur les frontières du Se-tchouen et du Yun-nan. Cette dernière tribu a encore aujourd'hui les mœurs dissolues qu'avait signalées Marco Polo au treizième siècle.

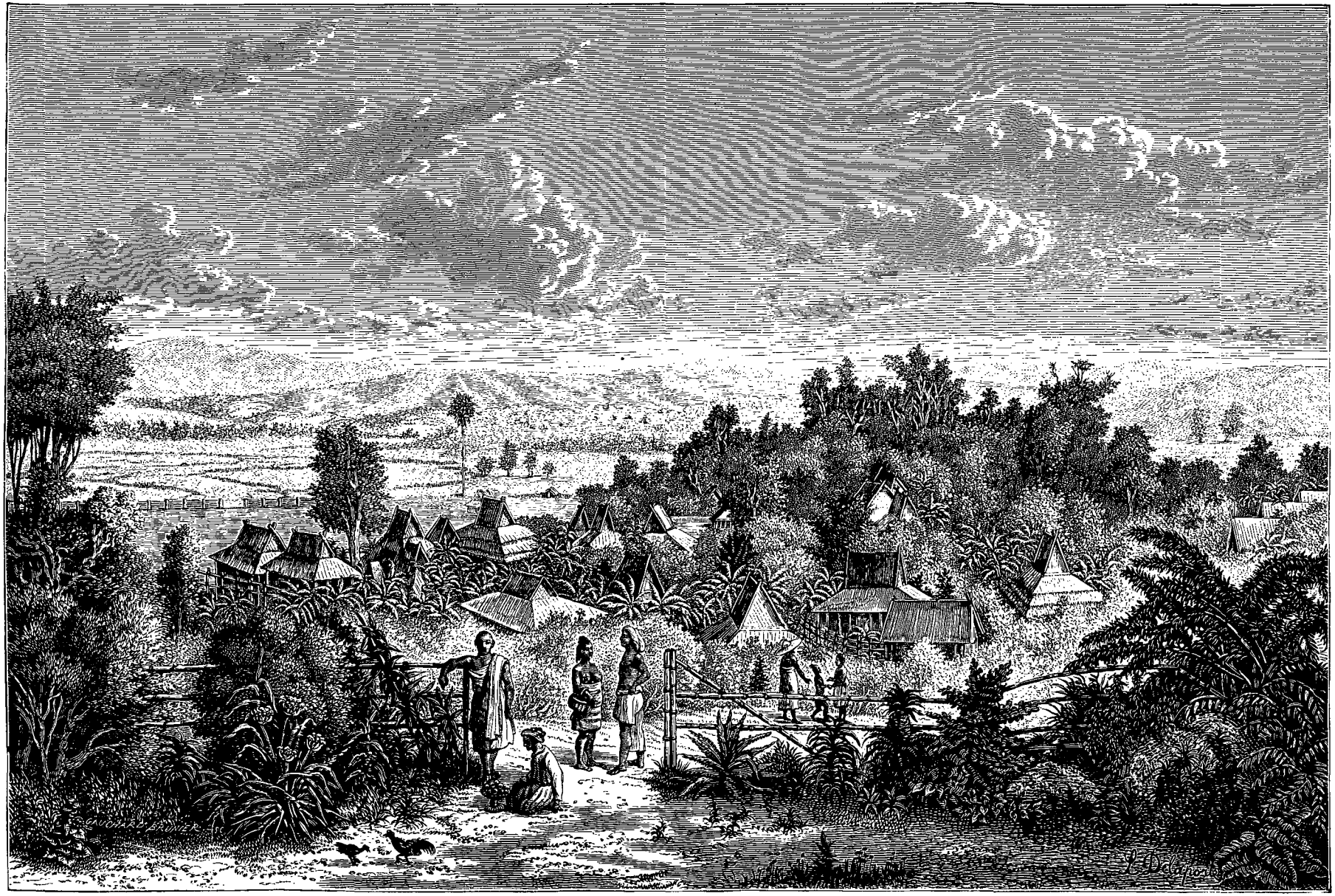
Les Tibétains conservent de nombreuses relations avec un pays dont une partie était jadis sous leur domination. Ils vont souvent encore en pèlerinage dans quelques localités des environs de Ta-ly. Il faut citer parmi elles The-tong, ou la « caverne de pierre, » magnifique grotte de stalactites, située à quatre lieues dans le sud-est de Kouang-tia-pin. C'est un des lieux les plus vénérés de la contrée. Sa hauteur est celle d'une nef de basilique ; sa longueur atteint trois kilomètres. Plus de cent familles ont pu s'y réfugier pendant la guerre des mahométans. On en retire du salpêtre.

Le commerce de l'ouest de la province avait avant la guerre deux écoulements principaux : l'un vers la Birmanie par Teng-yue-tcheou et Bamo ; l'autre vers le Tibet. On exportait en Birmanie de la rhubarbe, du cuivre, des pierres à fusil, du musc et de l'or en échange de coton. Les caravanes se réunissaient à Hia-kouan à l'extrémité sud du lac de Ta-ly. Elles arrivaient en deux jours à Yun-tchang ; en six jours à Tong-yue-tcheou ; en neuf jours à Mo-fou. Il y avait en ce point une douane Pa-y, dépendant de la Chine ; sept jours après Mo-fou on arrivait à Bamo. Les douanes birmanes percevaient la dîme des produits importés ;

Homme et femme Man-tse. — Dessin de Janet-Lange, d'après un croquis de M. L. Delaporte.

elle était payable à Ava, en argent ou en nature. Les douanes chinoises percevaient à Mo-fou trois dixièmes de tael par charge de coton. Malgré les efforts des mahométans pour maintenir ouverte cette route commerciale, l'incertitude et l'arbitraire de leur domination, les brigandages des tribus Kakhyens qui habitent l'espace compris entre Bamo et la frontière du Yun-nan, ont à peu près réduit à néant la circulation commerciale dans cette direction. Le coton nécessaire à la consommation chinoise a été demandé en grande partie aux provinces centrales de la Chine, et des essais de culture de ce textile ont été faits dans les parties les plus chaudes du Yun-nan. Il s'est établi, par suite, un courant se dirigeant de Ta-ly vers le Se-tchouen et le nord-est. L'âpreté et la persévérance commerciales des Chinois n'ont été rebutées ni par la guerre, ni par l'état des routes. Alors qu'en Europe l'interruption de tout commerce entre les belligérants est la conséquence forcée de l'état de guerre, en Chine les échanges se continuent au milieu de la lutte et semblent être pour les mandarins une occasion de faire face aux dépenses qu'elle entraîne. La population ne suit point les gouvernements dans les conflits politiques ; elle s'en désintéresse le plus possible et cette manière de faire ne contribue pas peu à éterniser les rébellions. La révolte de Ta-ly n'aurait eu aucun avenir devant elle, si, comme cela se serait produit dans un pays européen, toute communication lui eût été interdite avec le reste de l'Empire. Le gouvernement mahométan a senti qu'il devait à tout prix rester en relations commerciales avec le Se-tchouen, et il s'est départi, vis-à-vis des caravanes de marchands, de ses habitudes d'exactions et de violences. Si, pour faire acte d'indépendance vis-à-vis de Pékin, il a ordonné à tous ses sujets de laisser pousser leurs cheveux, et s'il a défendu l'émigration, il a permis aux négociants et aux porteurs chinois venus du

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Village Pa-y. — Dessin de M. L. Delaporte, d'après nature.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

dehors de conserver la queue, signe distinctif de leur provenance. Les barbiers du village de Nioung-poung-tse, situé près de la douane établie à l'entrée du territoire mahométan, ont fort à faire pour raser tous ceux qui entrent dans le royaume de Ta-ly, ou tous ceux qui parviennent à en sortir. Les premiers tiennent à conserver le signe distinctif qui leur permettra de retourner chez eux, les seconds tiennent à reconquérir leur nationalité et agissent en haine de leurs oppresseurs. Le mandarin de Pin-tchouen, de qui dépend la douane de Nioung-poung-tse, a les ordres les plus sévères pour protéger les caravanes de marchands. Si celles-ci sont dévalisées par les Lolos ou les bandes de soldats sans aveu qui battent la campagne, les villages les plus voisins du théâtre du crime doivent payer le dommage causé. Il est inutile d'ajouter que la taxe imposée est toujours plus forte que la perte subie par les marchands, et que les autorités tirent ainsi double profit de la protection accordée au commerce.

On exporte dans le Se-tchouen, par la route de Nioung-poung-tse, du thé qui vient de Pou-eul et du sel provenant des puits de la province; on importe des cotonnades, de la mercerie, des porcelaines, des faïences grossières, des parapluies, des chapeaux et d'autres objets de vannerie et de boissellerie.

Les échanges entre le Tibet et le royaume de Ta-ly consistent en kouang-lien, racine amère qui est très-usitée dans la médecine chinoise, en étoffes de laine, en cornes de cerf, fourrures (ours et renard), cire, gommes résines, huile de noix. Ces marchandises payent à Oue-si, ville Mosso, située aux frontières du Yun-nan et du Tibet, un droit de un tsien par charge. Les produits importés du Yun nan entrent en franchise dans le Tibet; ce sont : le thé, les cotonnades,

Homme et femme Lissous. — Dessin de Janet-Lange, d'après un croquis de M. L. Delaporte.

le vin de riz, le sucre, la mercerie et la quincaillerie.

La production industrielle du royaume de Ta-ly a beaucoup diminué depuis la guerre. Elle était importante au point de vue métallurgique. Les mines de cuivre de Long-pao, de Ta-kong, de Pe-iang sont les plus importantes de cette région où se trouvent aussi des gisements d'or, d'argent, de mercure, de fer, de plomb et de zinc. A Ho-kin, on fabrique du papier de bambou; on forme avec les tiges de cette plante des faisceaux d'égale longueur que l'on pile et que l'on fait macérer dans de la chaux. On les met ensuite dans un four en contact avec de la vapeur d'eau et l'on chauffe pendant vingt jours; puis on les expose à un courant d'eau froide et on les dispose de nouveau par couches, dans un second four; chaque couche est recouverte d'un enduit fait avec du saindoux et de la farine de pois. Après une autre cuisson on obtient une pâte que l'on étend sur des treillis en couches excessivement minces et que l'on fait sécher au soleil. On obtient ainsi des feuilles d'un papier assez grossier et assez inégal, mais très-résistant.

A Ta-ly, l'or et l'argent s'échangent dans le rapport de un à douze. La chair d'âne est très-estimée et il s'en débite des quantités considérables. La chasse du chevrotin musqué est l'un des plus grands revenus des habitants des montagnes. Le musc se vend sur les lieux mêmes au poids de l'argent. Dans la vallée de Pien-kio, il y a de nombreux moulins à sucre. A Ho-tchang au nord de Rouang-tia-pin se trouvent des fabriques de chaudrons et de bassines en fer. Il y aurait, dit-on, du platine dans le pays.

Un peu en arrière du presbytère du Tou-touy tse, on découvre une longue échappée du fleuve Bleu, se dirigeant vers le nord. Sur la rive gauche s'élève un marché auquel le Kin-cha-kiang a donné son nom et où aboutit la route qui vient de Yun-pe.

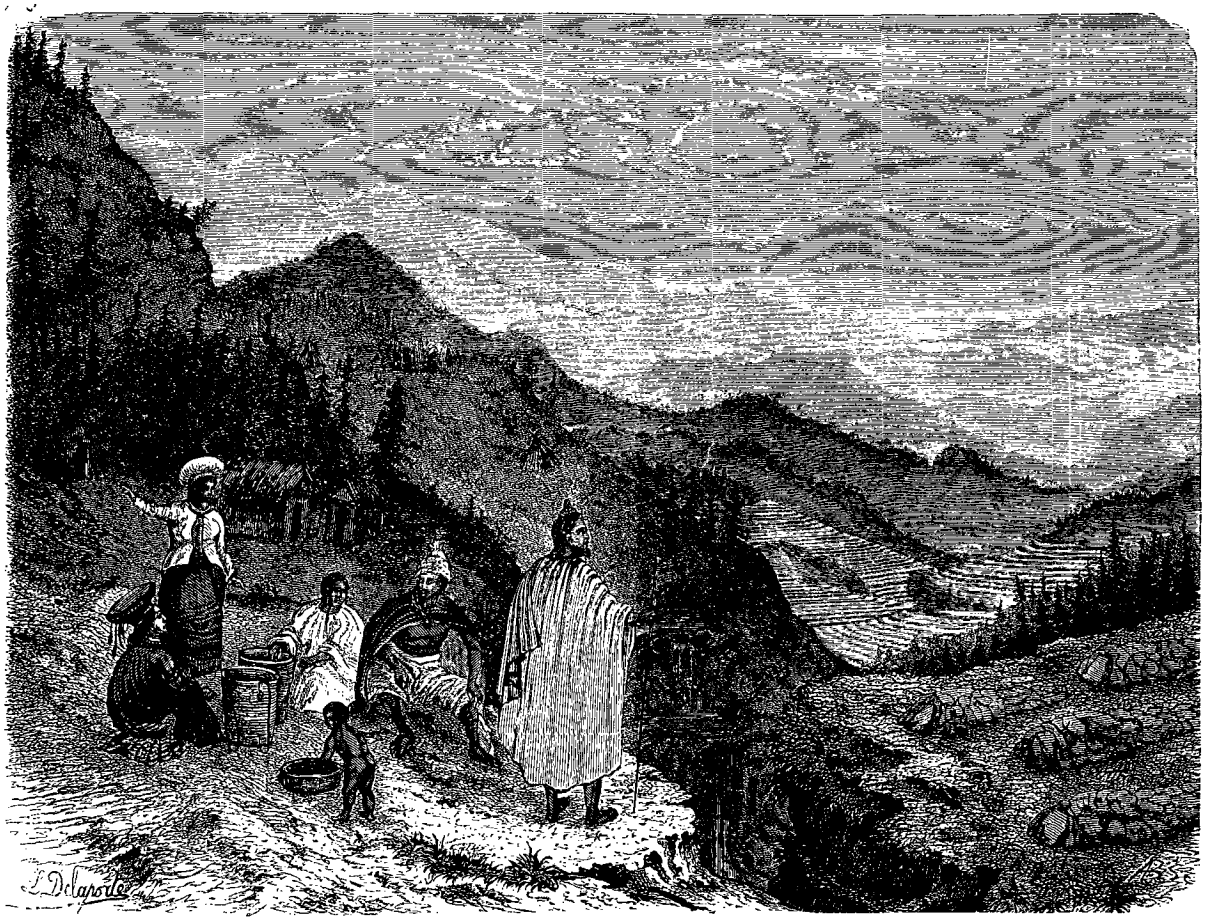
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

## XVIII.

De Ta-ly à Saïgon. — Retour à Tong-tchouen.

L'insuccès de notre voyage à Ta-ly avait compromis la situation du P. Leguilcher, qui ne pouvait plus sans danger rester dans le pays. Neuf individus, dont quatre Français, avaient paru assez dangereux pour porter ombrage au sultan, assez redoutables pour qu'il n'osât s'en débarrasser par la force, mais, après leur départ, le missionnaire qui leur avait servi de guide et d'interprète restait sans défense devant une vengeance qui ne perdrait rien pour être différée. Le P. Leguilcher le comprit, et, malgré le serrement de cœur qu'il éprouvait à quitter sa chrétienté, il consentit à nous suivre jusqu'à Siu-tcheou fou, ville où nous avait donné rendez-vous le commandant de Lagrée, et dans le voisinage de laquelle résidait le vicaire apostolique du Yun-nan. Nous partîmes ensemble le 8 mars. Malgré le secret gardé sur ce départ, les familles chrétiennes les plus voisines le devinèrent et s'en émurent. Le Père leur fit ses adieux en des paroles touchantes qui firent couler bien des larmes.

Le P. Leguilcher n'amena avec lui qu'un jeune orphelin qu'il avait recueilli en bas âge et qui, depuis



Arrivée à la vallée du Yang-tse-kiang, au retour de Ta-ly. — Dessin de M. L. Delaporte, d'après nature.

ne l'avait jamais quitté. Ce petit néophyte, appelé Isidore Fang, nous rendit dans la suite par son intelligence et son dévouement de nombreux services.

Le 15 mars, après une marche rapide et sans incidents graves, nous nous retrouvions sur le territoire des Impériaux. En passant devant la douane de Nioung-poung-tse, le P. Leguilcher fut reconnu et signalé par un soldat. Domicilié dans le pays depuis longues années et n'étant pas commerçant, il n'avait pas le droit de quitter sans autorisation le territoire mahométan.

Heureusement, nos Annamites étaient à portée du Père, et le traitement qu'ils firent subir au délateur dissuada ses camarades de s'opposer à notre passage : ils se bornèrent à nous saluer respectueusement.

Le lendemain, nous quittâmes la route que nous avions suivie pour venir de Ma-chang, et nous nous dirigeâmes directement vers Hong-pou-so. Ce ne fut pas sans expédier un courrier au P. Lu, pour le prévenir de l'arrivée du P. Leguilcher et lui donner rendez-vous dans ce dernier village. Nous arrivâmes de bonne heure à Tchang-sin, petit marché où régnait une animation extraordinaire. Nous y reçûmes le meilleur accueil, et les autorités nous félicitèrent d'être revenus sains et saufs de Ta-ly.

Tchang-sin est situé à l'ouest, et près de la ligne de

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

faîte de la grande chaîne qui part du centre du Yunnan pour venir mourir au confluent du Kin-chag-kiang et du Pe-chouy-kiang. Une sorte de foire se tenait dans le village et y groupait tous les montagnards des environs. On aurait pu composer de leurs types la gamme humaine la plus variée et la plus étrange, depuis l'escamoteur chinois, à l'œil intelligent et à la désinvolture agile, qui retenait autour de lui, par ses lazzis et ses bons tours, un cercle nombreux de spectateurs, jusqu'aux vieilles femmes sauvages, couronnées de feuillage et abreuvées d'eau-de-vie de vin, qui étaient venues vendre leurs étoffes de chanvre au marché. Nous eûmes, le jour suivant, le même spectacle à Can-tchou-tse, village placé sur le versant opposé de la chaîne, à une hauteur de deux mille cinq cents mètres. Des femmes de Si-fan, avec leur béret original, à chaîne d'argent et à gland sur le côté, faisaient assez bonne figure à côté des Chinois et des Minkia de la localité. A partir de Can-tchou-tse, on descend dans une vallée basse, chaude et bien cultivée, où s'élève la ville de Sen-okay. C'est là que résidait le chef du pays de Che-lou-li, nom que l'on donne à la région dont Ta-yao-hien est le centre et dont dépendent les salines de Peyen-tsin. Che-lou-li veut dire « les seize familles » ou « les seize tribus », et fait allusion à l'organisation particulière de la contrée. Au moment de la révolte des mahométans, le chef indigène de Ta-yao, nommé Pen-tse-yang, fit assembler les principaux du pays, les excita à la résistance, leva des milices et combattit pied à pied contre l'invasion. Débordé par le nombre, il dut céder deux fois à l'orage, et se réfugier dans le Setchouen; mais il revint à la charge avec une énergie persistante, réoccupa Ta-yao, Pe-yen-tsin, Yuen-ma et Tou-ouen-sieou. Le sultan de Ta-ly dut composer avec ce faible adversaire. Une sorte de trêve tacite fut consentie : les Che-lou-li furent respectés par les mahométans, et Pen-tse-yang ne mit aucun obstacle à la circulation commerciale entre Ta-ly et le Se-tchouen. Grâce à l'énergie d'un homme, la vallée du Pe-ma-ho se trouvait ainsi préservée depuis plusieurs années des dévastations et des pillages qui ruinaient les pays voisins, et Sen-o-kay, que Pen-tse-yang avait choisi pour résidence et où il avait fait élever une citadelle, présentait, lors de notre passage, la physionomie la plus vivante et la plus prospère. Un théâtre s'y tenait en plein vent et attirait la foule. Dès notre installation dans la principale pagode, Pen-tse-yang vint me rendre visite. Notre voyage à Ta-ly avait donné une haute idée de notre courage; nos passeports de Pékin semblaient témoigner d'une grande situation officielle. Fiers des succès qu'ils avaient obtenus, quoique complétement abandonnés par le pouvoir central, les notables de la contrée sentaient qu'ils avaient bien mérité de l'empereur; ils se figurèrent que « les grands hommes français » étaient de ses amis, et ils m'adressèrent une pétition pour me demander de faire obtenir à Pen-tse-yang les récompenses qu'il avait si bien méritées.

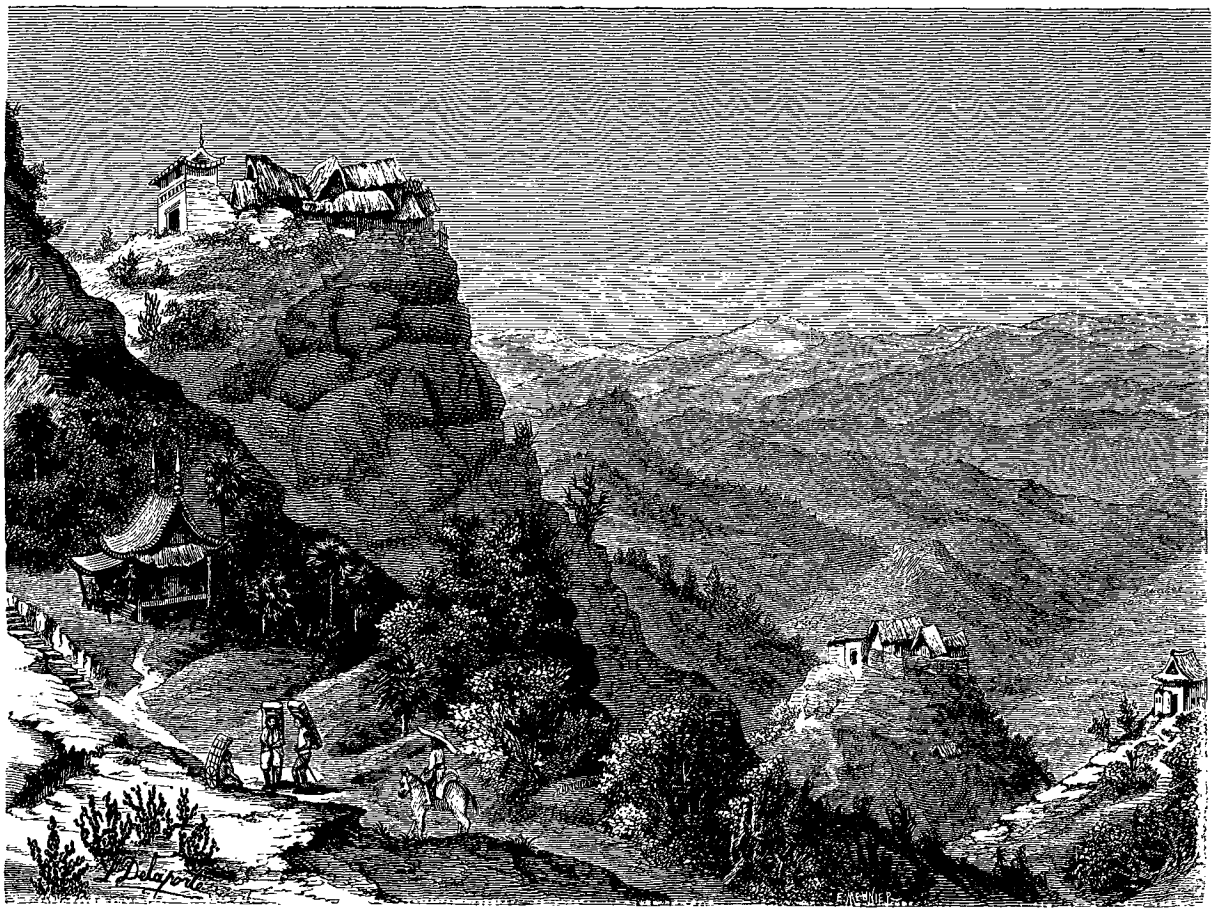
Vieilles femmes sauvages, à Tchang-sin. — Dessin de Janet-Lange, d'après un croquis de M. L. Delaporte.

Les chrétiens de la localité vinrent également réclamer ma protection : on voulait les forcer à donner de l'argent pour l'entretien des pagodes et du théâtre de la localité. Je n'eus pas de peine à les faire exempter de toute contribution ayant un tel objet. Pen-tse-yang me supplia de rester quelque temps à Sen-o-kay, pour m'assurer par moi-même de l'état florissant et de la bonne administration de la contrée, et il me remit à son tour des demandes de recompenses pour les chefs placés sous ses ordres.

F. Garnier.

*(La suite à la prochaine livraison.)*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Ruisseau et gorge sur la route de Ta-kouan. — Dessin de M. L. Delaporte, d'après nature.

# VOYAGE D'EXPLORATION EN INDO-CHINE,

## TEXTE INÉDIT PAR M. FRANCIS GARNIER, LIEUTENANT DE VAISSEAU [1].

ILLUSTRATIONS INÉDITES D'APRÈS LES DESSINS DE M. DELAPORTE, LIEUTENANT DE VAISSEAU.

1866-1867-1868

### XVIII (suite).

Retour à Tong-tchouen. — Mort du commandant de Lagrée. — La mission de Long-ki. — Siu-tcheou fou. — Nous nous embarquons sur le fleuve Bleu.

Malgré les instances de Pen-tsa-yang, nous repartîmes de Sen-o-kay le lendemain, au bruit de nombreuses salves de mousqueterie. Du haut des hauteurs auxquelles est adossée la ville, nous découvrîmes de nouveau la vallée du fleuve Bleu; de nombreuses rizières descendent en gradins progressivement élargis jusque sur les bords de l'eau. Nous passâmes le fleuve dans un bac, et nous arrivâmes le jour même à Hong-pou-so. Un grand mouvement de troupes se faisait remarquer sur la route. Les Rouges, nous dit-on, reprenaient partout l'offensive; ils avaient remporté quelques succès dans le centre de la province; la ville de Tchou-hiong était retombée en leur pouvoir.... Leurs victoires étaient dues, ajoutait-on, à la présence dans leurs rangs de soixante-dix Européens bien armés. Notre arrivée était, sans aucun doute, le seul fondement sérieux de ce dernier bruit.

A Hong-pou-so, nous retrouvâmes l'excellent P. Lu, qui ne craignit plus, devant le prestige dont nous re-

1. Suite. — Voy. t. XXII, p. 1, 17, 33, 49, 65, 81, 305, 321, 337, 353, 369, 385, 401; t. XXIII, p. 353, 369, 385, 401; t. XXIV, p. 289, 305, 321; t. XXV, p. 273, 289, 305 et 321.



© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

venions entourés, de nous avouer les mauvais traitements que le *tsong-ye* du village lui avait fait subir, et dont il m'avait dissimulé une partie lors de notre premier passage. Grâce au concours du P. Leguilcher, je pus adresser une plainte détaillée au mandarin d'Houey-li tcheou. Celui-ci me promit bonne et prompte justice, et il s'empressa de faire afficher dans la ville l'édit rendu par l'empereur en faveur de la religion chrétienne. M. Thorel alla visiter le gisement de cuivre de Tsin-chouy ho, exploité à quelque distance au nord d'Houey-li tcheou. Cette mine est une de celles qui produisent la qualité particulière de cuivre connue sous le nom de *pe tong* ou « cuivre blanc ». J'ai déjà dit, je crois, qu'il y a à Houey-li tcheou des fabriques d'ustensiles de cuivre; ils se vendent au poids, à raison de deux francs environ le kilogramme. La main-d'œuvre double le prix de la matière première.

Un grand nombre de soldats passaient à Houey-li tcheou, venant de Tong-tchouen; nous essayâmes d'en obtenir quelques nouvelles sur la partie de la Commission que nous avions laissée dans cette dernière ville. Les renseignements que l'on nous donna, confus et contradictoires, nous plongèrent dans la plus cruelle incertitude. D'après les uns, M. de Lagrée s'était déjà mis en route pour Siu-tcheou fou; d'après les autres, à la date du 9 mars, il était toujours malade à Tong-tchouen.

Le 25 mars, on m'annonça sa mort; elle fut démentie le lendemain.

Je hâtai notre marche, et le 31 mars nous arrivâmes à Mong-kou. La fatale nouvelle parut se confirmer; on me dit même que le docteur Joubert était parti de Tong-tchouen pour Siu-tcheou. J'expédiai immédiatement deux courriers, l'un à Tong-tchouen pour m'informer de la vérité, l'autre sur la route de Siu-tcheou, pour rejoindre au besoin M. Joubert et l'avertir de mon retour.

Je profitai de mon passage à Mong-kou pour essayer de reconnaître le cours du Kin-cha kiang, en aval de ce point, et pour m'assurer par moi-même des difficultés de navigation que l'on m'avait signalées. Elles sont réelles. En franchissant le rapide appelé Chouang-long, qui est à six milles environ de Mong-kou, ma barque se remplit à demi, et je pus constater que les vagues du fleuve atteignaient deux mètres de hauteur. Ce rapide, ainsi que la presque totalité de ceux que l'on rencontre jusqu'à Siu-tcheou, provient de l'écroulement des falaises rocheuses qui encaissent le fleuve, sous l'action des torrents qui se forment pendant la saison des pluies.

Des sommes assez considérables étaient affectées jadis par le gouvernement chinois au déblaiement de ces rapides.

Le 2 avril, le courrier que j'avais expédié à Tong-tchouen revint à Mong-kou, porteur d'une lettre de M. Joubert. Le docteur m'informait que M. de Lagrée avait succombé, le 12 mars, à l'affection chronique du foie dont il souffrait depuis longtemps. M. Joubert lui avait fait élever un petit monument dans un jardin attenant à une pagode[1] située en dehors et au sud-est de l'enceinte de la ville.

M. de Lagrée avait reçu les dernières informations que je lui avais transmises de Hong-pou-so, au moment de me diriger sur Ta-ly, et il avait chargé le docteur de m'écrire qu'il approuvait ma décision. Cette lettre ne m'était jamais parvenue.

Je partis le 3 avril au matin avec le P. Leguilcher, et j'arrivai le soir même à Tong-tchouen; le reste de l'expédition nous rejoignit le lendemain. Nous nous retrouvions encore une fois réunis; mais il y avait, hélas! un cercueil au milieu de nous.

Si la mort d'un chef justement respecté cause toujours une douloureuse impression, comment peindre les regrets que l'on éprouve lorsque ce chef a partagé avec vous deux années de dangers et de souffrances, allégeant pour vous les unes, bravant avant vous les autres, et que, dans cette intimité de chaque heure, au respect qu'il inspirait est venu s'ajouter un sentiment plus affectueux! Succomber après tant de difficultés vaincues, quand le but était atteint, qu'aux privations et aux luttes passées allaient succéder les jouissances et les triomphes du retour, nous semblait une injuste et cruelle décision du sort. Nous ne pouvions songer sans un profond sentiment d'amertume combien ce deuil était irréparable, à quel point il compromettait les plus féconds et les plus glorieux résultats de l'œuvre commune. Nous sentions vivement combien les hautes qualités morales et intellectuelles du commandant de Lagrée allaient nous faire défaut. Chez les hommes de l'escorte, le sentiment de la perte immense que nous venions de faire n'était ni moins vif ni moins unanime. Nul n'avait pu apprécier mieux qu'eux ce qu'il y avait eu d'entrain et de gaieté dans le courage de leur chef, d'énergie dans sa volonté, de bonté et de douceur dans son caractère. Ils se rappelaient avec quel patient dévouement M. de Lagrée avait travaillé, pendant tout le voyage, à subvenir à leurs besoins et à diminuer leurs fatigues. Aussi, dès que je témoignai l'intention d'emporter avec nous le corps de leur ancien chef, ils s'offrirent, malgré leur insuffisance évidente, à le porter eux-mêmes.

La situation précaire du pays, l'absence de tout missionnaire, de tout chrétien pouvant veiller à l'entretien du tombeau ou le protéger contre une profanation, me faisaient craindre en effet qu'au bout de quelques années il n'en restât plus de vestiges. Tong-tchouen pouvait tomber au pouvoir des mahométans, et ce changement de domination nous enlever la faible garantie que nous offrait le bon vouloir des autorités chinoises.

Je ne voulus pas courir les chances d'une violation de sépulture, fâcheuse pour le pavillon, douloureuse pour une si chère mémoire. Je résolus d'exhumer le corps et

1. Cette pagode appartient à la corporation des mineurs. Son nom chinois est Kong ouan miao.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

de le faire porter à Siu-tcheou fou. Ce trajet devait être excessivement difficile et pénible, en raison du poids énorme des cercueils chinois, de l'état des routes et de la configuration montagneuse de la contrée. A partir de Siu-tcheou fou, au contraire, le transport du cercueil jusque sur une terre française n'offrait plus aucun obstacle, puisque le voyage pouvait se faire entièrement par eau.

Il me sembla que la colonie de Cochinchine serait heureuse de donner un asile à la dépouille de celui qui venait de lui ouvrir une voie nouvelle et féconde; qu'elle voudrait consacrer le souvenir de tant de travaux si ardemment poursuivis, de tant de souffrances si noblement supportées.

Le Yang ta-jen avait quitté Tong-tchouen depuis quelques jours pour prendre le commandement de ses troupes. Il avait témoigné jusqu'au dernier moment à M. de Lagrée la déférence la plus sympathique, et il avait facilité par tous les moyens en son pouvoir la lourde et pénible tâche qu'avait eue à remplir M. Joubert après le décès du chef de l'expédition. J'envoyai au Yang ta-jen une petite carabine Lefaucheux, qui ne m'avait pas quitté pendant tout le voyage et qu'il avait fort admirée lors de notre première entrevue, et je lui exprimai par lettre notre profonde reconnaissance. Kong ta-lao-ye, qui le remplaçait à Tong-tchouen, m'aida à conclure un marché pour le transport du cercueil de M. de Lagrée à Siu-tcheou fou. Ce transport devait être fait dans un délai maximum de trente jours, et moyennant une somme de cent vingt taels, payable à l'arrivée.

Le 5 avril, la petite expédition assista en armes à l'exhumation du corps de son chef.

Le tombeau élevé par M. Joubert fut transformé en cénotaphe, et une inscription en français mentionna le triste événement dont ce monument devait conserver le souvenir.

Le 7 avril, nous quittâmes Tong-tchouen pour effectuer définitivement notre retour. Nous étions tous à bout de forces; la santé de notre escorte surtout était

Village de Yé-tche-sin. — Dessin de M. L. Delaporte, d'après nature.

profondément atteinte : sur les quatorze personnes qui composaient à ce moment l'expédition, il y en avait souvent la moitié malade de la fièvre. Je dus faire voyager quelquefois les Annamites en chaise à porteurs, pour ne pas être obligé de ralentir notre marche. Les pluies arrivaient ; il fallait nous hâter de sortir de la région montagneuse où nous nous trouvions.

La population de la ville et de la plaine forme une race à part, qui se distingue des Chinois proprement dits par sa coiffure et sa prononciation. On a vu, dans le chapitre relatif à l'histoire du Yun-nan, que les Tong-tchouen jen avaient conservé longtemps leur indépendance. Les environs de Tong-tchouen sont habités par des Y-kia. La route que nous suivions traverse un plateau d'un aspect moins désolé que la contrée qui sépare Yun-nan de Tong-tchouen, et que ravinent quelques vallées pierreuses et peu profondes. Nous fîmes la rencontre d'une caravane de négociants du Kiang-si. Ils viennent chercher dans le sud du Yun-nan un sel de plomb naturel dont le nom chinois est *ouan-oua*, et qui est employé pour la fabrication de la porcelaine. Les gens du Kiang-si sont les plus voyageurs de la Chine, et la plupart des grandes hôtelleries que l'on rencontre dans les villes ou sur les routes sont tenues par eux.

D'après les ordres donnés par les autorités de Tong-tchouen, tous les mandarins préposés à la garde des marchés qui se trouvaient sur notre route devaient honorer en nous les hôtes de l'empereur et les envoyés d'une nation amie; malheureusement, je ne pouvais me résoudre à prendre des allures en rapport, aux yeux des Chinois, avec ma situation de chef de la mission française. Je continuais, comme par le passé, à cheminer à pied, le plus souvent à l'écart de notre petite caravane. La nécessité de conserver un pas régulier afin de mieux estimer la route faite, et de m'isoler pour éviter les causeries et les distractions, me mettait souvent fort en avance. Je traversais donc les villages incognito, plus préoccupé de consulter ma boussole et

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

ma montre que des témoignages de curiosité des paysans. Mon cheval, que je n'enfourchais que dans les occasions solennelles, servait en route aux hommes fatigués de l'escorte. Ce défaut de représentation amenait quelquefois des quiproquos amusants. Le mandarin de Yé-tche-sin, militaire à bouton bleu, crut devoir, le 8 avril, venir m'attendre à une grande distance de cette petite ville; entouré d'une nombreuse escorte, il s'installa sur le bord de la route, prêt à venir saluer, dès son apparition, le chef de la mission française: mais, suivant mon usage, j'étais fort en avant sur la route de la colonne et enchanté d'échapper à son nez aux honneurs qu'il comptait me rendre; à ma vue, toute sa suite éclata de rire; bien loin de supposer que je pouvais être le « grand homme » que l'on venait attendre, on me prit pour le fourrier qui allait préparer ses logements. Mon accoutrement mi-chinois, mi-européen, ma physionomie barbue et étrange, égayèrent fort le bouton bleu et ses satellites. Si je ne les compris pas, je devinai sans peine les lazzis dont j'étais l'objet. Je poursuivis tranquillement mon chemin, et je me perdis bientôt dans les rues de la ville, pendant que le mandarin attendait toujours sur la route, et demandait vainement à nos porteurs de bagages et aux personnes de notre caravane qui défilaient successivement devant lui, où était Ngan ta-jen[1]. Arriva enfin le P. Leguilcher, qui mit fin à son attente, mais le plongea dans la perplexité la plus vive en lui apprenant la vérité. Le

Isidore Fang, néophyte chrétien. — Dessin de Gilbert, d'après un croquis de M. L. Delaporte.

pauvre officier s'imagina que je devais me sentir cruellement offensé. Il revint en toute hâte me faire ses excuses, et il s'efforça de calmer mon irritation par des cadeaux.

Je ris de bon cœur avec lui de sa mésaventure, et le lendemain, quand nous quittâmes la ville, il salua mon départ de salves de mousqueterie qui, cette fois, ne se trompèrent pas d'adresse.

Le 9 avril, nous traversâmes, à Kiang-ti, le Ngieou-nan, rivière aux eaux profondes et rapides, qui se jette dans le Kin-cha kiang à douze lieues de là, et qui draine toute la partie du plateau du Yun-nan comprise entre Siun-tien et Ouei-ning. Un bac est installé, à Kiang-ti, sur un câble jeté entre les deux rives. Nous entrâmes le surlendemain dans la grande plaine de Tchao-tong, après avoir vu à Ma-tsao-cou des gisements de tourbe et d'anthracite. Cette plaine est très-bien cultivée; le pavot y occupe une large place; mais les petits ruisseaux qui la traversent ne fournissent pas toujours une quantité d'eau suffisante pour les besoins de l'agriculture.

Le 10, après avoir gravi les hauteurs qui encaissent le cours du Ngieou-nan kiang, nous entrâmes dans une grande plaine qu'accidentent plusieurs chaînes irrégulières de petites collines. Nous trouvâmes le soir, au petit village de Tao-guen, où nous dûmes passer la

1. Mon nom chinois.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

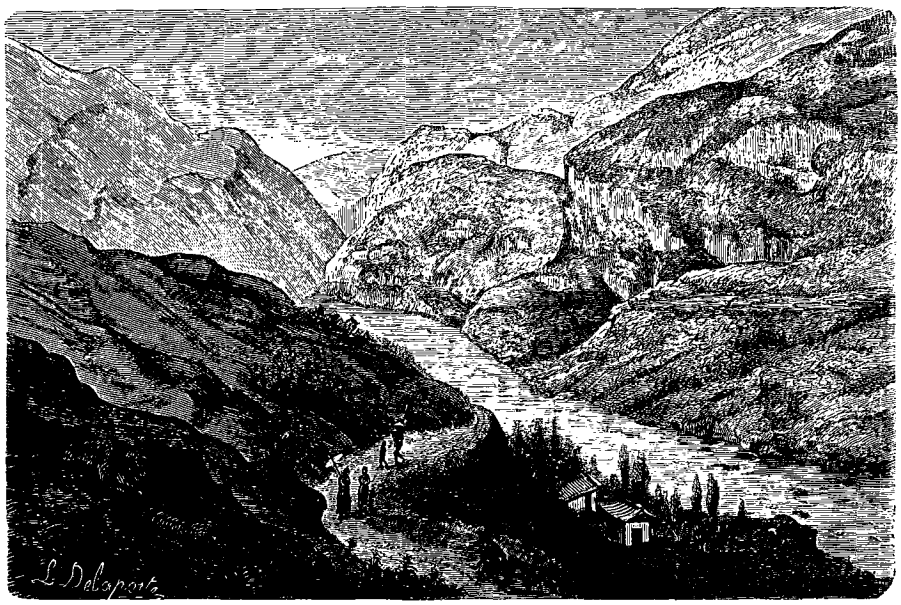
nuit, un petit mandarin envoyé à notre rencontre par les autorités de Tchao-tong.

Cette ville est le chef-lieu politique de l'une des trois subdivisions ou *tao* de la province du Yun-nan, le *tong-tao* ou « tao de l'Est ».

Le *tao-tai* ou « sous-gouverneur de province, » et le *fou* ou « préfet du département, » étaient absents pour cause de deuil[1] au moment de notre passage.

Le 11 avril, nous fîmes notre entrée à Tchao-tong, où le *hien* nous reçut avec beaucoup de cordialité, en l'absence des mandarins représentant la province et le département.

Nous nous installâmes dans le presbytère d'un prêtre indigène chargé de la petite chrétienté de la ville. La foule se montra, selon l'usage, d'une curiosité et d'une importunité extrêmes. Nous dûmes réclamer des gardes au *fou* par intérim, et la pose d'une affiche interdisant les abords de notre demeure. Le *tche-hien*, ou administrateur de l'arrondissement particulier de Tchao-tong, vint nous rendre visite dès notre arrivée, et nous invita à dîner pour le lendemain soir. Le repas eut quatorze services au moins, sans compter les graines de concombre, les mandarines et les li-tchi qui servirent de préliminaires. Rien de nouveau d'ailleurs à signaler aux gourmets ou aux amis de l'excentrique, si ce n'est des œufs de pigeon que je trouvai exquis, et une espèce particulière de poisson, pêchée dans un étang voisin, dont la chair a une saveur toute particulière. Pendant le repas, les femmes de notre hôte regardaient attentivement par une jalousie la physionomie des étrangers. Elles durent rire plus d'une fois de leur maladresse à se servir des ustensiles chinois, et s'étonner sans doute que des gens parvenus à l'âge avancé que trahissait leur longue barbe, eussent



Arrivée à la rivière et au village de Kiang ti. — Dessin de M. L. Delaporte, d'après nature.

entrepris un aussi lointain et un aussi périlleux voyage.

Tchao-tong, comme toutes les villes de cette importance en Chine, est entourée d'une enceinte bastionnée, de forme rectangulaire, qui a environ trois kilomètres de développement. Des faubourgs considérables prolongent, au nord, à l'est et à l'ouest, les rues qui aboutissent aux portes de la ville. Celle-ci n'a jamais été prise par les mahométans, et sa population est animée d'une haine farouche contre les rebelles de Ta-ly. Un commandant militaire, envoyé il y a quelque temps, par le Ma ta-jen, et comme lui sectateur du Coran, a été mis à la porte par les habitants du Tchao-tong, malgré ses protestations de fidélité à l'empereur. Toutes ces villes du Yun-nan conservent une indépendance d'allures qui tient au mélange intime qui s'est opéré entre les premiers colons chinois et les vigoureuses populations indigènes. Les annales de la dynastie mongole mentionnent les gens de Tchao-tong, de Tong-tchouen et de Ou-ting comme formant encore, à la fin du treizième siècle, des principautés s'administrant elles-mêmes, et secouant à chaque occasion favorable la faible autorité des vice-rois du Yun-nan. Dans les environs de Tchao-tong vivent des tribus sauvages appelées Houan Miao, et appartenant à la même couche que les Miao-tse.

La plaine de Tcha-tong est une des plus grandes que nous ayons traversées dans le Yun-nan. Elle est très-bien cultivée. Les champs de pavot destinés à la production de l'opium y tiennent une large place. On s'y plaint du manque d'eau; elle n'est arrosée, en effet, que par de très-petits ruisseaux, presque à sec à une

1. On sait qu'à la mort de leurs parents les fonctionnaires chinois cessent de remplir leurs fonctions pendant un certain temps. Pour un père ou une mère le deuil dure trois ans, pendant lesquels on rentre dans la vie privée.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

certaine époque de l'année. Elle est riche en gisements d'anthracite et de tourbe.

Un petit étang très-poissonneux se trouve dans le sud-ouest. Nous n'eûmes pas l'occasion d'en goûter les produits.

Tchao-tong est une des étapes les plus importantes du commerce qui se fait entre la Chine et le Yun-nan. D'énormes convois de coton brut, de cotonnades anglaises ou indigènes, de sel venu du Se-tchouen, s'y croisent avec les métaux, l'étain et le zinc surtout, que fournissent les environs de Tong-tchouen, les matières médicinales que l'on tire de l'ouest du Yun-nan et du nord du Tibet, et les nids de l'insecte (*Coccus Sinensis*) qui donne la cire à pe-la. On sait que cet insecte est élevé sur une espèce de troëne qui croît dans les parties montagneuses du Yun-nan et du Se-tchouen, puis transporté sur d'autres arbres favorables à la production de la cire, et situés dans des régions

Homme Karen. — Dessin de A. Neuville, d'après une photographie.

plus chaudes. Ces nids doivent faire le voyage avec la plus grande rapidité, pour que les insectes fraîchement éclos ne meurent point avant d'arriver à leur nouveau domicile; ils sont placés dans de grands paniers divisés en plusieurs compartiments, et ceux qui les portent font souvent trente ou quarante lieues au pas de course, pour ne pas perdre le fruit de leurs peines.

Nous reçûmes à Tchao-tong une lettre de Yang ta-jen, commandant militaire du Tong-tao, par qui nous avions été reçus à Tong-tchouen. Il m'accusait réception de la carabine que je lui avais envoyée, en reconnaissance des services qu'il avait rendus à M. de Lagrée pendant sa maladie et de l'aide qu'il avait prêtée au docteur Joubert, au milieu des circonstances difficiles et douloureuses où ce dernier s'était trouvé. Peut-être lira-t-on avec intérêt la traduction de ce factum. Je la donne comme spécimen du style littéraire en Chine :

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

« Aux très-justes frères Ngan, Jou et Lo[1].

« J'ai appris, par les lettres des mandarins Kong-yu-hong et Tao-tsin-tsin[2], votre heureuse arrivée à Tong-tchouen. Je remercie Ngan ta-jen de la carabine qu'il m'a fait parvenir; il m'est impossible de lui dire à quel point ce cadeau m'a été agréable. J'aurais eu le plus grand plaisir d'aller visiter Son Excellence pour lui exprimer de vive voix toute ma reconnaissance : malheureusement, la nécessité de m'opposer aux entreprises des rebelles me retient impérieusement au milieu de mes soldats.

« Pourrai-je vous exprimer quelle vive et profonde douleur j'ai ressentie de la mort de Son Excellence l'envoyé français La[1]! Il n'a pas craint de sacrifier sa vie au bien de son pays. Sa mémoire devra rester parmi les plus illustres. Aussi ai-je appris sans étonnement que Ngan ta-jen n'avait pas voulu que les restes mortels de La restassent sur une terre étrangère, et qu'il désirait les ramener dans sa patrie. J'ai donné, en conséquence, des ordres formels à Tao-tsin-tsin, pour que celui-ci mît à votre disposition tous les soldats et tous les porteurs nécessaires. J'ai préposé un officier pour veiller sur vous pendant le reste de votre voyage : il doit s'appliquer à prévenir tous vos désirs.

Femme Karen. — Dessin de A. de Neuville, d'après une photographie.

« Je vous renouvelle, en terminant, tous mes regrets de n'avoir pu, à cause de mon absence, vous offrir moi-même, à votre retour à Tong-tchouen, une hospitalité digne de vous. J'espère que vous voudrez bien agréer mes excuses, et ne pas croire à une mauvaise volonté de ma part. Je vous adresse les souhaits les plus sincères pour votre santé et pour votre bonheur. Je vous salue respectueusement. Je suis, avec le cœur le plus reconnaissant, votre frère très-humble,

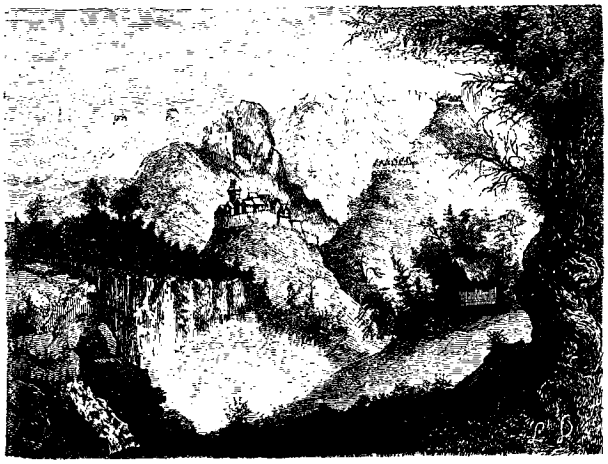
« YANG-CHEN-TSANG. »

1. Transcription chinoise des premières syllabes de mon nom, de celui du docteur Joubert et de celui du P. Leguilcher.
2. Noms du préfet et du sous-préfet de Tong-tchouen.

1. M. de Lagrée.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

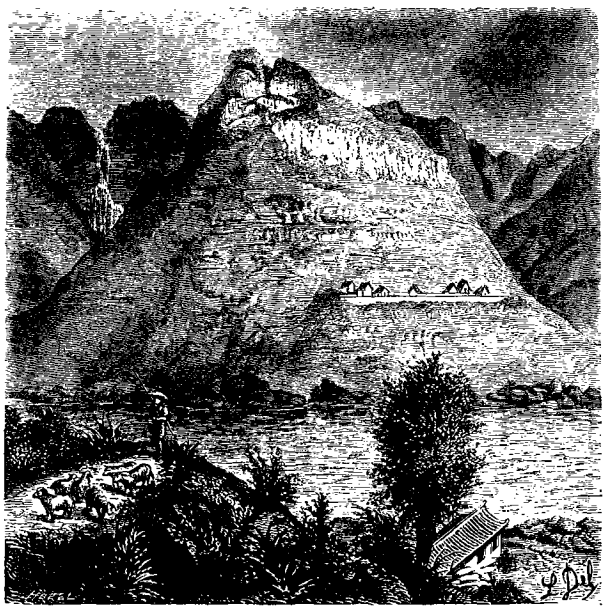
Cette lettre était accompagnée d'un beau cheval noir provenant des écuries de Yang ta-jen, et que celui-ci m'envoyait en échange de ma carabine. L'animal avait été conduit à la main de Tong-tchouen à Tchao-tong, et arrivait en même temps que la lettre de son maître. Cette lettre et ce présent attestaient des sentiments délicats, que leur auteur ne mettait pas toujours en pratique. J'ai mentionné déjà, je crois, les bruits qui couraient dans le pays sur sa vénalité. Avec de l'argent, les mahométans réduisaient facilement à l'inaction le commandant militaire du Long-tao. Ces bruits trouvèrent accès et créance à Pékin, car peu de mois après notre passage le Yang ta-jen fut destitué de ses fonctions.



Villages fortifiés sur les sommets (route de Lao-oua-tan). Dessin de M. L. Delaporte, d'après nature.

On sort de la plaine de Tchao-tong en franchissant une petite chaîne de collines dont le relief est faible au sud et beaucoup plus prononcé au nord. Au pied du versant septentrional, on se trouve dans une vallée étroite et sinueuse, dominée de tous côtés par des collines calcaires dont les parois sont souvent à pic. De nombreux villages s'échelonnent à tous les détours de cette vallée qu'arrose une petite rivière; d'autres couronnent les hauteurs de leurs murailles crénelées. Toute cette contrée a été successivement pillée par les Man tse, les mahométans, les Mino-tse, les Tchang-mao[1], les Holiou[2], sans compter les déprédations exercées par les soldats impériaux chargés de sa défense. Les maisons qui bordent la route sont pauvres et délabrées. Çà et là, des têtes se dressent à l'extrémité de hauts bambous. Les suppliciés sont pour la plupart des malheureux qui ont essayé d'échapper aux ordres des autorités chinoises, et de se soustraire au service militaire. Malgré les ruines accumulées partout, la population paraît dense, et la circulation est active. La vallée prend un aspect de plus en plus pittoresque : les roches calcaires se dressent en aiguilles blanches, ou couronnent de festons d'un dessin original tous les horizons du paysage. Çà et là, de blanches cascades émaillent de verdure les parois des rochers. Si la végétation était plus vigoureuse, on se croirait transporté dans un vallon de Taïti. Mais la flore a un caractère de plus en plus européen : nous rencontrions des cerisiers et des pommiers.

Tout à coup, le ruisseau dont nous suivions les bords disparut; le vallon prit fin, l'horizon s'élargit : à six cents mètres au-dessous de nous s'ouvrait une vallée large et boisée; on y parvenait par des rampes en zigzag, d'une pente excessivement rapide, creusées dans les flancs rocheux du plateau à l'extrémité duquel nous étions arrivés. Au bas de cette brusque descente, un torrent s'échappait en bouillonnant d'une grotte profonde et allait rejoindre à peu de distance une grande rivière qui venait de l'ouest. Nous quittions le plateau du Yunnan pour entrer dans les basses et chaudes régions de la vallée du fleuve Bleu.



Rivière et montagne sur la route de Lao-oua-tan. — Dessin de M. L. Delaporte, d'après nature.

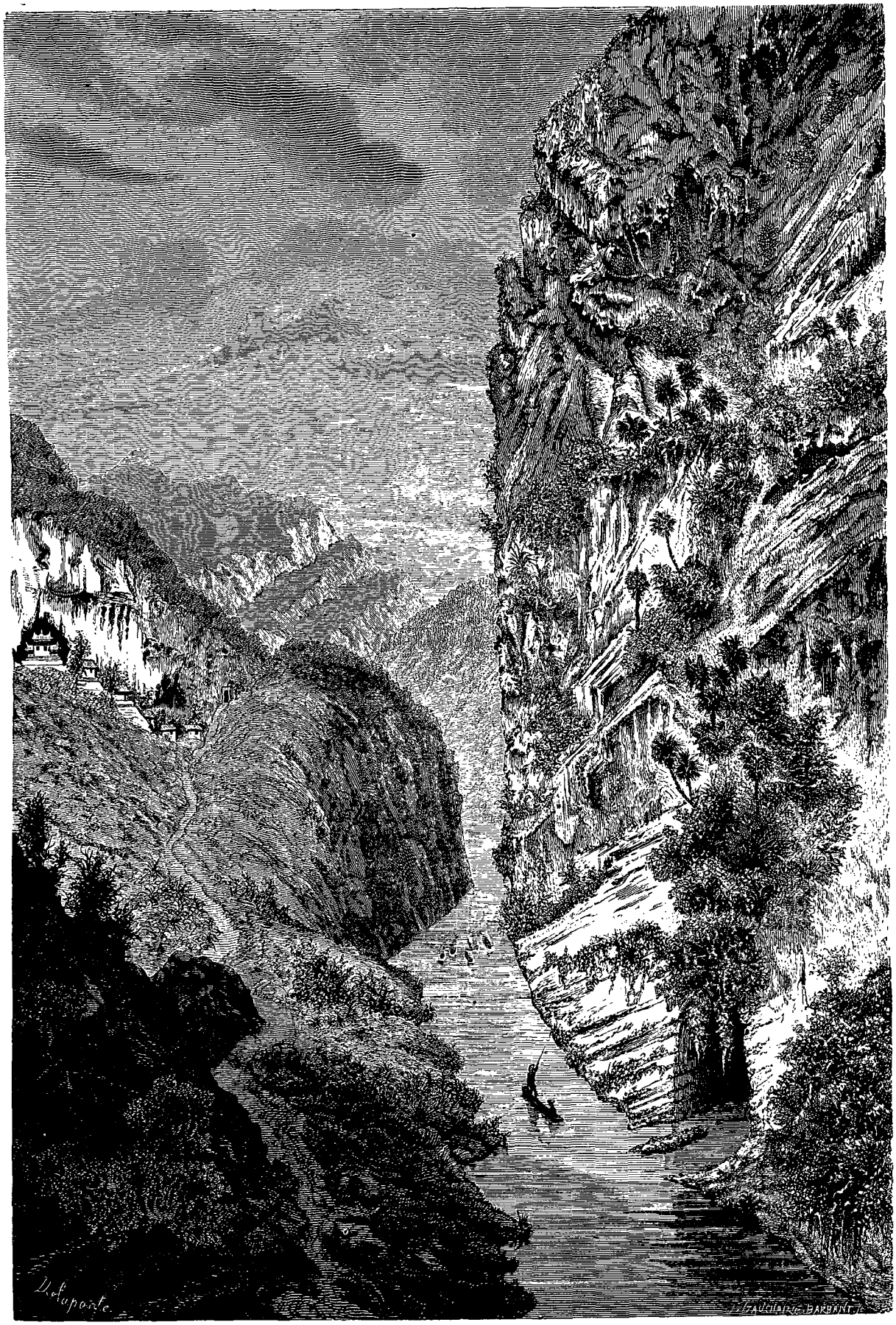
Ta-kouan hien, où nous arrivâmes le soir même, est une petite ville pittoresquement située sur le flanc droit des hauteurs qui bordent la rivière que nous venions de rejoindre, rivière à laquelle elle a donné son nom.

Les maisons s'étagent en amphithéâtre au-dessus et au-dessous de la longue rue qui forme l'artère principale et où règne une grande animation. La pagode où l'on nous logea est construite dans la partie haute de la ville; du sommet du grand escalier qui conduit au sanctuaire, on découvre un panorama fort étendu. Un repas tout préparé nous y attendait et le mandarin du lieu vint le lendemain nous ren-

1. C'est le nom sous lequel on désigne dans l'intérieur de la Chine les révoltés connus des Européens sous le nom de Taïpings.

2. Bandes de pillards sans but avoué qui se composent de tous les malheureux et de tous les déclassés que font les guerres civiles.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Rivière et gorge sur la route de Lao-oua-tan. — Dessin de M. L. Delaporte, d'après nature.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

dre une visite en grand appareil. Ce fonctionnaire, quoique de l'ordre civil, porte le chapeau militaire en témoignage de la valeur qu'il a déployée contre les Ho-liou.

Ta-kouan a été occupé par les mahométans en 1862. Après leur expulsion, les débris de leurs bandes se sont joints aux Lolos des montagnes et se sont fortifiés à Oche-oua, localité située à une dizaine de lieues dans le sud-ouest. De là, ils ravagent et rançonnent le pays environnant. Des mesures énergiques semblent avoir été prises pour constituer une force militaire capable de réprimer ces brigandages : les têtes nombreuses que nous avions vues exposées sur notre route à l'extrémité d'un bambou, sont, nous dit-on, celles des déserteurs ou des réfractaires de l'armée chinoise, dans les rangs de laquelle on essaye de rétablir la discipline.

Nous nous remîmes en route le 17 avril; à quelque distance au nord de Ta-kouan, vis-à-vis du village de Kouang-ho-ki, la route franchit la rivière sur un pont suspendu. C'était le premier ouvrage de ce genre que nous rencontrions en Chine : des chaînes de fer de forte dimension sont encastrées dans les culées et raidies entre des piliers placés de manière à se correspondre des deux côtés de la rivière ; des étriers en fer y rattachent le tablier. Grâce au peu d'élévation des points d'appui, ces ponts présentent une courbure inverse de celle des ponts suspendus européens et leurs oscillations sont considérables; mais leur solidité, qui dépend surtout du bon établissement des culées, est en général très-satisfaisante.

Femme sauvage de Ban-kon-han, frontière sud du Yun-nan. — Dessin de Gilbert, d'après un croquis de M. L. Delaporte.

Des Miao-tse habitent les hauteurs qui dominent de tous côtés le Ta-kouan ho. A une grande élévation au-dessus de la route, on découvre, au sommet de rochers qui surplombent, des champs admirablement cultivés : on ne saurait deviner comment on a pu transporter la charrue sur ces petits plateaux qu'entourent de tous côtés des surfaces à pic.

Une rivière considérable, qui paraît être le cours d'eau principal de tout ce bassin, vient rejoindre le Ta-kouan ho, en aval de Kouang-ho-ki : c'est la rivière de Co-kouy; elle traverse une contrée fort riche en métaux. Les mines de plomb argentifère de Sin-cai-tse sont célèbres dans toute la Chine. Les pompes d'épuisement occupaient à elles seules avant la guerre plus de douze cents travailleurs. Le régime hydrographique de cette zone, exploitée avec âpreté par les Chinois depuis le règne de Kien-long, a été complétement transformé par le déboisement. Les vieillards affirment qu'il y a quatre-vingts ans, on franchissait à pied sec, de caillou en caillou, le Co-kouy ho à Sin-cai-tse; aujourd'hui, cette rivière n'est pas guéable. Beaucoup plus bas, à Tong-co-kay, les hommes de cinquante ans se rappellent avoir entendu dire à leurs grands-pères qu'on traversait à gué et que les arbres formaient berceau sur la rivière; elle a maintenant sept à huit mètres de profondeur. Sur les rives mêmes du Ta-kouan ho, nous trouvâmes des exploitations de charbon. A Kiao-tse-pa, situé à peu de distance dans l'ouest, sont des mines de fer et des fabriques de marmites et de bassines, dont les produits sont expédiés à Siu-tcheou fou.

Nous arrivâmes le 20 avril à Lao-oua-tan, gros bourg très-commerçant où commence la navigation de la rivière : un pont suspendu d'une portée considérable est jeté d'une rive à l'autre. Lao-oua-tan est un entrepôt important, et c'est le point où s'embarquent aujourd'hui les métaux qui viennent du Yun-nan. Les marchandises légères suivent la route de terre pour aller à Siu-tcheou fou; la voie fluviale exige deux ou trois transbordements; elle est plus rapide et peut-être plus coûteuse.

Nous nous embarquâmes à Lao-oua-tan, dans une grande barque d'une capacité de trente à quarante tonneaux, et nous pûmes admirer l'habileté avec laquelle les Chinois dirigent ces lourdes embarcations au passage des rapides. Ils se servent, en guise de gouvernail, d'énormes avirons bordés à l'avant, qu'ils manœuvrent ensemble pour doubler l'effet de la barre et faire pivoter rapidement la barque dans les moments difficiles. En deux heures nous arrivâmes à Pou-eul-tou, petit port situé sur la rive gauche de la rivière, qui a changé de nom et s'appelle maintenant le Houang kiang.

Pendant que nos bagages et une partie de notre escorte continuaient leur route en bateau, nous mîmes pied à terre et nous nous engageâmes dans la petite vallée qui aboutit à la résidence du vicaire apostolique du Yun-nan. Nous admirâmes dans ce court trajet les paysages les plus variés et les plus pittoresques : de nombreuses sources jaillissaient des parois calcaires de la vallée et, de chute en chute, se perdaient en une

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

poussière argentée qui n'arrivait pas jusqu'au sol; les plateaux s'étageaient en plusieurs gradins chargés de riches cultures et de riantes habitations. La vallée se terminait brusquement par une cascade haute d'une centaine de mètres.

Nous nous engageâmes dans une route en zigzag pratiquée sur son flanc gauche, et ce ne fut pas sans émotion que nous aperçûmes le drapeau français, arboré en notre honneur, flotter au sommet de la demeure de Mgr Ponsot. Plusieurs détonations saluèrent notre arrivée et firent prendre le galop à nos chevaux. Quelques secondes après, nous avions l'honneur de presser les mains du vénérable prélat, qui avait quitté la France sous le règne de Charles X.

L'établissement catholique de Long-ki est bien situé et parfaitement entendu au double point de vue de la

Sauvage de Ban-kon-han. — Dessin de Gilbert, d'après un croquis de M. L. Delaporte.

sécurité et des communications. Placé sur un point culminant et entouré de fortes palissades, il a été respecté jusqu'à présent par toutes les bandes de maraudeurs qui désolent le pays. L'énergie de ceux qui l'habitent et les armes européennes dont ils disposent sont à vrai dire ses défenses les plus solides. Les ours et les leopards sont assez nombreux dans les montagnes de cette partie du Yun-nan. A peu de distance dans l'est-nord-est, sur le versant d'un coteau qui regarde le Houang kiang et que l'on appelle Tchen-fong-chan, sont construits le séminaire et l'école de la mission. Nous les trouvâmes fréquentés par un nombre assez considérable d'élèves. Les jeunes prêtres que l'on envoie de France pour renforcer le personnel de la mission, viennent s'exercer là pendant quelque temps à la gymnastique difficile de la langue chinoise. Dans

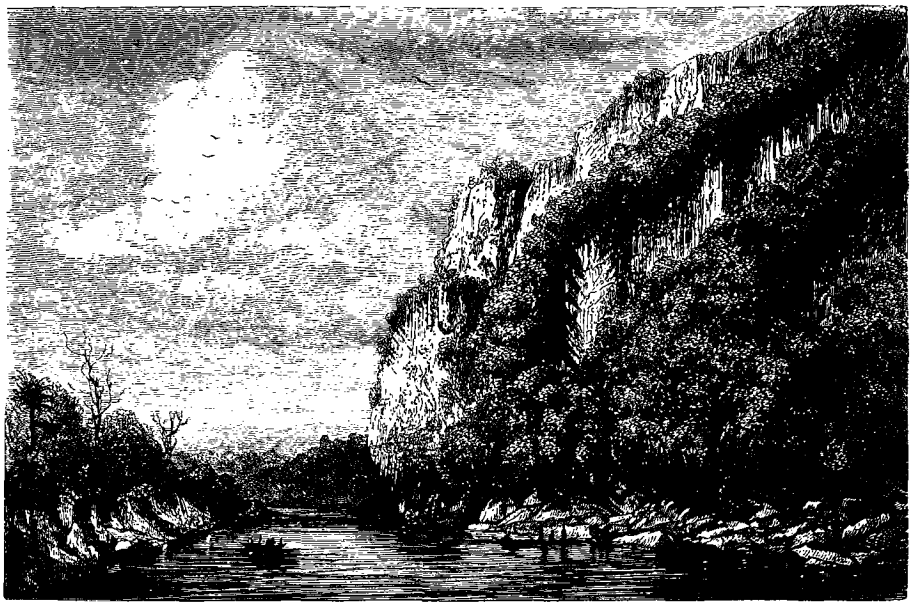
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

ce pays malheureux et troublé, ce petit noyau d'hommes instruits et courageux exerce autour de lui une salutaire influence.

Avec quelques efforts et quelques encouragements de plus, ils pourraient rendre à la science des services aussi importants que ceux qu'ils rendent à la civilisation. L'un des missionnaires de Long-ki, M. de Chataignon, avait essayé d'installer un observatoire, et il avait déterminé par la longueur de l'ombre méridienne, faute de moyens plus précis, la latitude du séminaire. J'ai souvent regretté que des livres et des instruments ne soient pas libéralement mis à la disposition de ces ouvriers de bonne volonté, pour lesquels le travail est une véritable consolation dans le profond isolement où ils vivent. On n'aurait plus lieu alors de s'étonner du peu de notions géographiques que nous possédons sur des contrées où vivent depuis près de deux siècles des missionnaires européens[1].

On me remit à Long-ki une lettre de M. Dabry, consul de France à Han-keou, adressée à M. de Lagrée. M. Dabry avait appris notre entrée en Chine et s'était hâté d'envoyer ses félicitations au chef de la mission française.

A Tchen-fong-chan, les missionnaires nous firent cadeau d'un petit ourson âgé à peine de quelques semaines, surpris dans une chasse au fond de l'antre paternel. Les montagnes des environs sont fréquentées par trois espèces d'ours, que les Chinois désignent sous le nom de *Khenou hiong*, *Lao hiong* et *Ten hiong*. Cette dernière espèce, dont le nom signifie « l'ours homme, » est la plus redoutée et donne lieu aux récits les plus fantastiques. Le *Ten hiong* sait, dit-on, imiter la démarche et la voix de l'homme et réussit ainsi à



En route dans la vallée, au sortir de Tchao-tong. — Dessin de Th. Weber, d'après un croquis de M. L. Delaporte.

attirer dans sa demeure les voyageurs assez naïfs pour croire à ses démonstrations amicales. Il y a aussi des léopards dont la peau mouchetée sert souvent de tapis dans les yamen.

L'ourson de Tchen-fong-chan fut admirablement accueilli par nos Annamites et immédiatement dressé à une foule de gentillesses. Son agilité et son intelligence nous divertirent pendant tout le reste du voyage. A Shanghaï, le P. David, savant lazariste dont le nom est bien connu de tous ceux qui s'occupent d'histoire naturelle, m'apprit qu'il appartenait à l'espèce désignée sous le nom d'*Ursus Tibetanus*. Malheureusement, ce pauvre animal, dont je comptais enrichir le Muséum de Paris, mourut, à son arrivée à Suez, des chaleurs endurées pendant la traversée de la mer Rouge.

Nous quittâmes nos hôtes le 25 avril. Le P. Leguilcher obtint de Mgr Ponsot l'autorisation de nous suivre jusqu'à Siu-tcheou fou; nous rejoignîmes notre barque et notre escorte, qui nous attendaient à très-peu de distance de Tchen-phong-chan. Au bout d'une heure et demie de navigation, nous arrivâmes à Sin-tan, point où il fallait opérer un premier et très-court transbordement et où vit une population de portefaix et de bateliers. Ce rapide indique la limite des provinces du Se-tchouen et du Yun-nan sur la rive gauche du Houang kiang; sur la rive droite, la frontière est plus haut, au village de Tong-co-kay. A une demi-heure en barque de Sin-tan, se trouve un

1. Les excellentes indications que l'on doit à M. l'abbé Desgodins, missionnaire apostolique au Tibet, à la disposition duquel sa famille a mis des instruments d'observation et des livres, prouvent tout le parti que l'on pourrait tirer des loisirs de ces hardis pionniers de la civilisation. C'est avec une bien vive satisfaction que j'ai vu la *Société de géographie de Paris* accorder à M. l'abbé Desgodins, sur ma proposition, un compteur en récompense de ses travaux géographiques.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Vue intérieure d'une pagode, à Ta-kouan. — Dessin de E. Thérond, d'après un croquis de M. L. Delaporte.

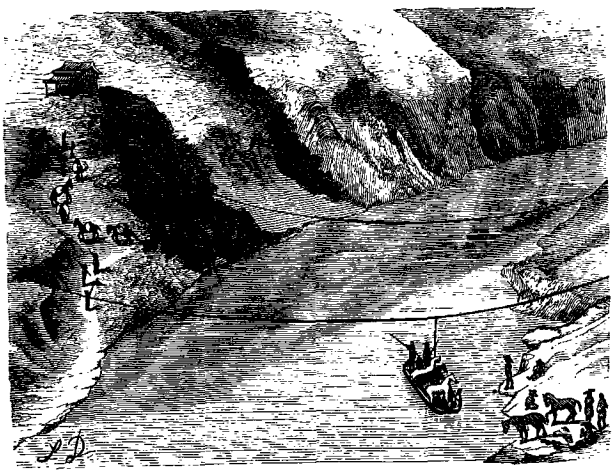
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

second rapide, nommé Kieou-long-tan ou « rapide des neuf Dragons, » qui a plus d'une demi-lieue de longueur. Ces rapides sont occasionnés soit par une augmentation subite de la pente du terrain, soit par des arêtes de roches qui viennent traverser le lit de la rivière. Au village de Kieou-long-tan, nous choisîmes la barque qui devait nous conduire enfin jusqu'à Siu-tcheou-fou. Elle fut prête à cinq heures du soir. Une heure après, nous arrivions à Houang kiang, petite ville où nous passâmes la nuit, et où la curiosité de la foule et l'insolence des gamins nous obligèrent à avoir recours au mandarin de la localité.

Le lendemain, de bonne heure, nous continuâmes notre navigation sur le Houang kiang, près de son confluent avec le fleuve Bleu. Des têtes de roches font bouillonner ses eaux et accélèrent le courant; nos bateliers durent faire de vigoureux efforts pour franchir sans encombre ce passage dangereux où le moindre faux coup de barre peut perdre le navire. Ce furent les dernières difficultés : nous entrâmes immédiatement après dans les eaux plus calmes du Kin-cha kiang. Vis-à-vis de l'embouchure du Houang kiang, s'élève sur la rive gauche un fort village Ngan-pieu, construit sur l'emplacement de Ma-hou fou, ancien chef-lieu de département qui n'existe plus aujourd'hui.

Petite cascade sur la route de Ta-kouan. — Dessin de M. L. Delaporte, d'après nature.

Au bout de trois heures et demie de navigation sur le fleuve Bleu, nous arrivâmes à Siu-tcheou fou. Cette ville, la plus populeuse de toutes celles que nous avions rencontrées, et qui peut contenir environ cent cinquante mille habitants, est bâtie au confluent du Ming kiang, rivière qui vient de Tchen-tou, capitale du Se-tchouen.



Bac sur la rivière. — Dessin de M. L. Delaporte, d'après nature.

Au point de vue commercial, elle est par conséquent en relations faciles avec le centre de cette riche province, pendant que, du côté opposé, le Houang kiang et le Yun-nan ho lui apportent les productions du Yun-nan. Nous vîmes à Siu-tcheou fou, dans toute son activité, ce tourbillonnement particulier aux foules chinoises, que nous avions retrouvé ailleurs alangui par les désastres de la guerre. Ce n'est pas que le commerce de cette ville ait été sans souffrir : l'interruption des exploitations métallurgiques dans le Yun-nan lui a enlevé un de ses principaux aliments; le cuivre, qui, avant la rébellion mahométane, se vendait à Siu-tcheou fou huit à neufs taels les cent livres chinoises, en valait dix-huit au moment de notre passage. L'opium du Yun-nan, qui est à peu près le seul que l'on consomme dans cette partie du Se-tchouen, atteignait le prix de quatre taels le kilogramme. Le renchérissement du riz, auquel a beaucoup contribué la culture du pavot, était également très-sensible.

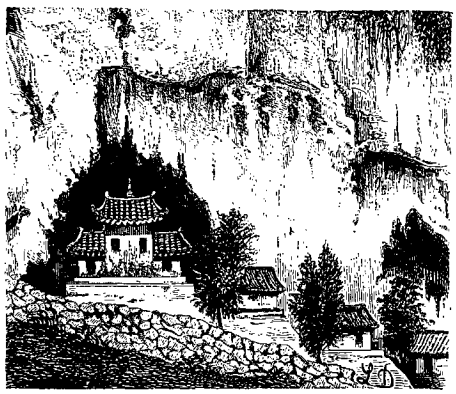
Une cause particulière contribuait, lors de notre arrivée à Siu-tcheou fou, à donner beaucoup d'animation à la ville.

Les candidats au baccalauréat militaire, réunis à Siu-tcheou fou, ne pouvaient laisser passer sans en profiter un événement aussi rare que la présence de barbares européens dans les murs de la ville. Ces étrangers, qui avaient pu traverser sans encombre un pays aussi troublé que le Yun-nan, et que leurs armes et leur attitude avaient suffi, malgré leur petit nombre, à faire respecter du redouté sultan de Ta-ly, ces étrangers, dis-je, ne pouvaient prétendre à la même immunité de la part de l'élite de la jeunesse guerrière du Se-tchouen, réunie pour briguer les honneurs du premier garde militaire chinois. Elle devait désirer voir de près et face à face ces terribles Européens, avec lesquels peut-être elle aurait à se mesurer un jour.

Je faisais observer à la porte de la pagode que les autorités de la ville nous avaient donnée comme logement, la consigne la plus sévère, afin d'éviter les importunités de la foule. Ce fut de la part des bacheliers militaires l'objet d'un nouveau concours que de forcer cette consigne et d'arriver les premiers auprès de nous. L'un d'eux y réussit en effet en prétextant une affaire quelconque ; il vint se promener dans la partie de la pagode qui nous servait à la fois de salon et de salle à

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

manger. J'étais seul ou presque seul à y travailler. Le bachelier se mit à suivre tous mes mouvements, ne perdant pas une occasion de violer, aux yeux de quelques domestiques et soldats chinois présents à cette scène, toutes les règles de l'étiquette, afin d'afficher clairement son profond dédain pour les barbares. Je le priai poliment de se retirer : il me rit au nez; je le poussai vers la porte : il se précipita sur moi. Mais deux Annamites, accourus à mon appel, le saisirent et le garrottèrent. Le pauvre bachelier écumait de rage : après avoir vociféré mille menaces, il demanda pourtant sa grâce et sa liberté; mais l'offense était trop grave, surtout aux yeux du public chinois. Je fis entrer quelques spectateurs, pour que le châtiment du coupable ne restât pas ignoré et je lui fis administrer sur le bas des reins dix coups de verges qui l'ensanglantèrent. Je lui fis grâce du reste et je le renvoyai aussi furieux que meurtri.



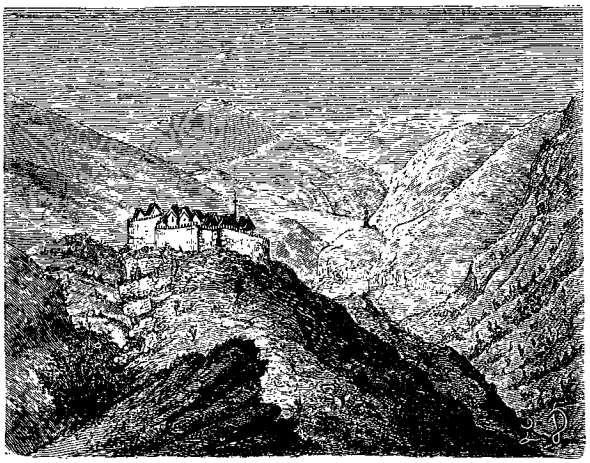
Grotte près de Lao-oua-tan.
Dessin de M. L. Delaporte, d'après nature.

L'accueil relativement très-modéré que j'avais fait à ses grossièretés fit grand bruit dans la ville. Les gens sages trouvèrent que j'avais agi trop douceme nt vis-à-vis d'un jeune écervelé qui avait violé sans motif toutes les règles de l'hospitalité chinoise. Les bacheliers jurèrent de venger l'affront fait à leur camarade. Les murailles se couvrirent d'affiches menaçantes contre les étrangers. On invitait tous les gens de cœur à se réunir pour faire justice de cette poignée d'aventuriers. Il importait à l'honneur chinois qu'aucun d'eux ne sortît vivant de Siu-tcheou.

Je fis prévenir le préfet de la ville de ces menaces; mais je comptais beaucoup plus sur la décision et la vigilance de nos Tagals et de nos Annamites que sur le concours des autorités.

Le 5 mai, nous avions réuni dans un dîner d'adieu tous les prêtres français présents à Siu-tcheou et qui comprenaient le personnel presque entier des missions du Yun-nan et du Se-tchouen occidental. Le potage était à peine servi qu'on vint me prévenir qu'une nombreuse bande d'individus frappait à la porte de la pagode et demandait à parler à Ngan ta-jen. Je me rendis dans le vestibule et fis interroger les impatients dont j'entendais les cris au dehors. Ils me répondirent qu'un messager venait d'apporter des nouvelles du Yun-nan, que je serais bien aise de connaître. Je fis ouvrir un des battants de la porte et je m'avançai au dehors, disant que le messager était le bienvenu et qu'il n'avait qu'à venir me parler. Un grand silence se fit, puis soudain, quatre ou cinq individus se détachèrent de la foule et se ruèrent sur moi avec des lances, des bâtons, et même des bancs pris dans les maisons voisines. Mais derrière moi surgirent aussitôt quatre ou cinq sabres-baïonnettes dont la vue fit faire immédiatement volte-face aux agresseurs. Cela se passa si rapidement qu'avant même que j'eusse eu le temps de me mettre en défense, les Annamites chargèrent devant moi au pas de course une grande foule effarée qui s'enfuyait dans toutes les directions.

Tous nos convives étaient accourus au bruit, plus effrayés que nous, et nous suppliant de rappeler nos hommes qui risquaient en poursuivant la populace de tomber dans quelque guet-apens. Mais ceux-ci étaient tellement exaspérés contre des gens qui se plaisaient à les mettre sur les dents du matin au soir qu'ils ne voulurent rien entendre. Ils ne revinrent au logis qu'après avoir fait entièrement vider la rue, et la terreur qu'ils inspirèrent fut telle que toutes les maisons se fermèrent et que pendant tout le reste de la soirée et de la nuit, au silence qui régnait autour de nous, nous aurions pu nous croire dans un désert.



Village sur un rocher, au sortir de Ta-kouan. — Dessin de M. L. Delaporte, d'après nature.

Nous ne trouvâmes donc pas auprès des autorités de Siu-tcheou fou la cordialité et l'empressement que nous avions rencontrés dans le Yun-nan; la population nous témoigna une curiosité plus importune et moins sympathique; ces dispositions nouvelles devaient s'accentuer de plus en plus, à mesure que nous nous rapprocherions des côtes.

Je louai à Siu-tcheou fou, pour effectuer notre retour, deux jonques, l'une destinée à l'escorte, l'autre aux officiers. Elles ne devaient nous conduire qu'à Tchong-kin fou, centre commercial du Se-tchouen. Le 8 mai, le cercueil de M. de Lagrée arriva à Siu-tcheou fou et fut immédiatement placé dans l'une de nos jonques. Le lendemain, nous fîmes nos adieux aux dignes missionnaires de Siu-tcheou fou. Le P. Leguilcher, qui depuis plus de deux mois partageait nos fa-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

tigues, fut le dernier à se séparer de la Commission. Nous nous dîmes adieu — peut-être au revoir, — les yeux pleins de larmes.

Ces adieux n'ont pas été heureusement mes dernières relations avec le P. Leguilcher et je conserve encore aujourd'hui l'espoir de revoir un jour ce bon prêtre auquel nous avions donné en riant le titre d'aumônier de l'expédition du Mékong. Il m'a fait parvenir plusieurs fois de ses nouvelles depuis mon retour en France.

Le lecteur ne sera peut-être pas fâché de lire ici quelques fragments de ses lettres, qui témoignent de la bonne impression qu'avait laissée sur tout son passage la Commission française.

On y trouvera aussi quelques détails intéressants sur la situation politique du Yun-nan, qui compléteront mon récit de voyage :

.... « Je suis resté longtemps à Long-ki après votre départ, mon cher commandant, mais le calme plat ne peut me convenir. Je n'ai retrouvé mon ancienne vigueur qu'après avoir repris mon ancienne manière de vivre. En route donc, traversant les torrents à grand péril, gravissant les pentes les plus escarpées, descendant les ravins à pic, suivant par Co-kouy des chemins peut-être encore plus détestables que ceux que nous avons parcourus ensemble et dont vous avez dû à coup sûr conserver un bien mauvais souvenir. J'ai vu une formidable inondation emporter le pont suspendu[1] et un grand nombre de maisons de Lao-oua tan. Mon cheval en traversant un ravin à la nage a été enlevé par l'eau et a fait une chute épouvantable dans un précipice. Bref, si je n'ai pas laissé de sang aux buissons de la route, j'ai arrosé toutes mes étapes d'une abondante sueur.

« Me voilà de retour dans mon cher Si-tao[2], bien fatigué, il est vrai, mais, Dieu merci, plein de vie et de courage. La conclusion qu'il convient de tirer de cette pérégrination nouvelle vous fera plaisir, sans aucun doute.

Un Chinois de Yun-nan. — Dessin de A. de Neuville, d'après M. L. Delaporte.

« Vous vous rappelez, n'est-ce pas, les avis timorés de certaines personnes et les craintes que l'on avait essayé de m'inspirer.

« Vous payerez cher, m'avait-on dit, en vous en revenant seul, la marche triomphale que vous avez faite avec la mission française au travers des prétoires des mandarins chinois.

« Eh bien, ces prévisions ont été heureusement trompées : partout j'ai été reconnu comme l'interprète de l'expédition et je n'ai reçu, tant de la part des grands que de la part du peuple, que des témoignages de bienveillance et de sympathie.

« Vous vous souvenez, cher monsieur Garnier, que telle était mon espérance. Vous serez heureux de savoir qu'elle s'est réalisée. Je vais vous en raconter un exemple : Vous n'avez pas oublié le village de Kiang-ti[1]. Lors de mon retour en ce point, la crue des eaux avait brisé la chaîne du bac et entraîné le bateau en dérive; le fleuve était devenu un véritable torrent. Un batelier courageux, mais avare, rançonnait les voyageurs. De son côté, le Tsong-yé[2] le mettait à l'amende. Leur querelle se prolongeait indéfiniment et menaçait d'interrompre le passage. Plus de cent personnes attendaient en maugréant, au pied de cette côte escarpée que nous avons gravie ensemble en enfonçant dans la boue jusqu'à la ceinture. Le batelier refusait de les passer, prétextant les ordres du mandarin. « Passe-moi tout seul, lui dis-je, et j'irai au tribunal arranger cette affaire. » Ce fut vite fait : ma carte et deux chapons furent d'une éloquence décisive. Le mandarin, se souvenant que je vous avais accompagné, m'accorda avec une grâce parfaite tout ce que je lui demandai et tous les marchands, qui purent enfin passer le fleuve, vinrent me remercier avec effusion.... »

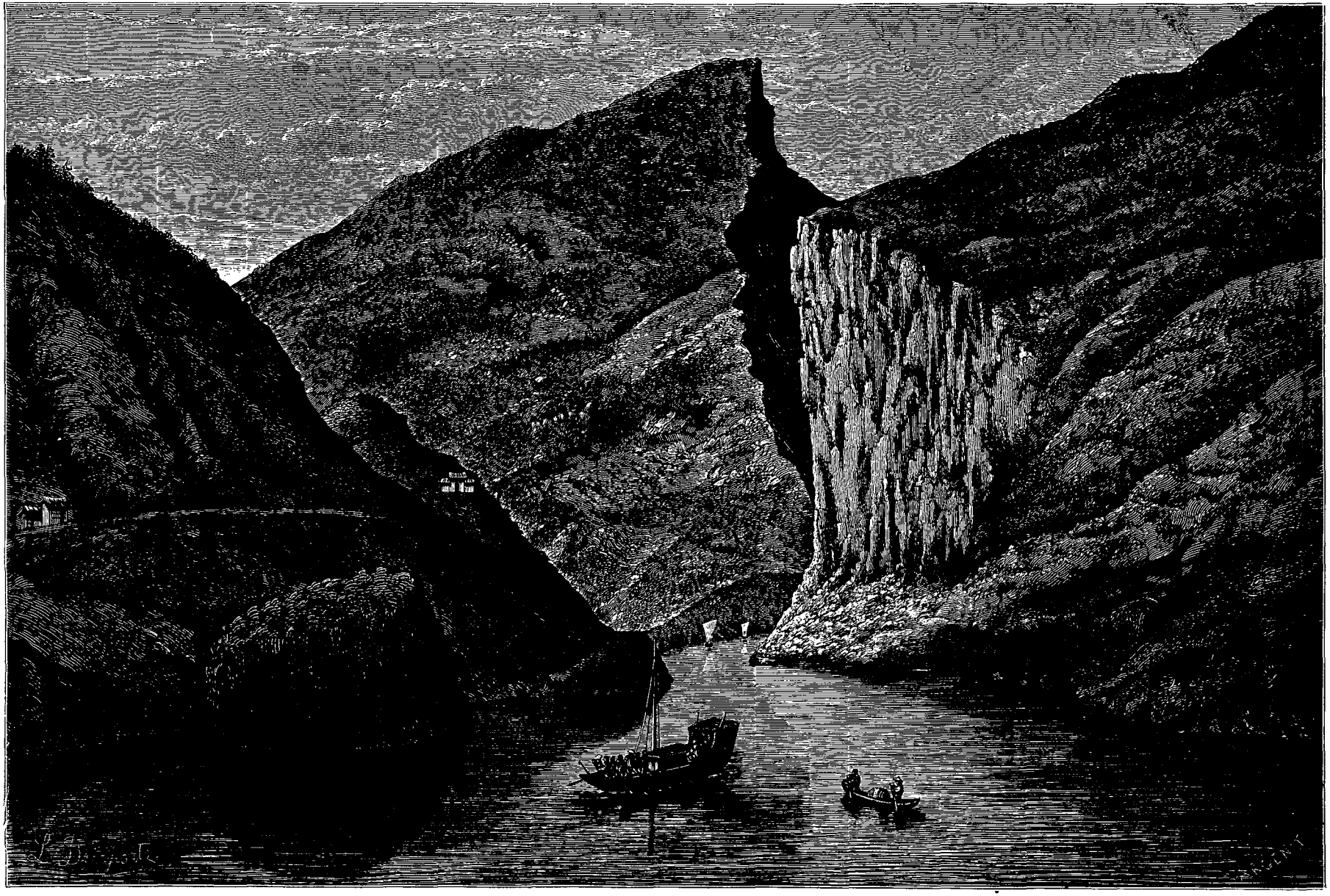
F. Garnier.

(*La fin à la prochaine livraison.*)

1. Voy. à la livraison suivante, p. 356.
2. Nom de la partie ouest de la province du Yun-nan.

1. Situé sur les bords du Ngieou-nan kiang, entre Tong-tchouen et Tchao-Tong.
2. Grade inférieur de la hiérarchie militaire chinoise.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Aspect du fleuve Bleu en aval de Koui-tcheou fou. — Dessin de M. L. Delaporte, d'après nature.



© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

# VOYAGE D'EXPLORATION EN INDO-CHINE.

TEXTE INÉDIT PAR M. FRANCIS GARNIER, LIEUTENANT DE VAISSEAU[1].

ILLUSTRATIONS INÉDITES, D'APRÈS LES DESSINS DE M. DELAPORTE, LIEUTENANT DE VAISSEAU.

1866-1867-1868.

## XVIII (suite et fin).

Tchong-kin fou. — Han-kéou. — Shang-haï. — Saïgon.

.... « A Ta-ly, continuait le P. Leguilcher, notre courte apparition a causé un grand émoi. Aussitôt après notre départ les Mahométans ont fait de gigantesques travaux de défense. On avait parfaitement remarqué tous les points de vue qu'avait dessinés M. Delaporte, et comme on avait reconnu surtout Hiang kouan dans ses cartons, on a commencé par surélever de trois pieds les murs de cette place et ceux de Hia kouan, dont on est convaincu que vous avez également pris le plan à l'aide d'une longue-vue. Du côté de la montagne, on a élevé deux nouvelles et formidables forteresses, parce que la bonzerie aux trois tours avait beaucoup attiré votre attention.

« Enfin, comme les Français sont aussi à craindre sur mer que sur terre, on a le projet de construire sur toute la rive du lac, de Hiang kouan à Hia kouan, cent batteries de côte. Ces travaux sont urgents, dit-on, parce que Ngan ta-jen va bientôt revenir à la tête d'une armée. Une coïncidence qui pourra accréditer ce bruit est la venue dans le Yun-nan, avec ses armes, d'un Français nommé Dupuis..... Vous comprenez qu'en présence de telles dispositions et avec le caractère soupçonneux des Mahométans, il ne m'est plus possible de revenir dans mon ancienne chrétienté. De plus, l'expédition anglaise de l'année dernière a été pour moi une nouvelle et fâcheuse complication. Ces messieurs étaient chargés d'une lettre pour moi et le Sultan n'a pas été sans le savoir..... Vous ne serez peut-être pas fâché d'avoir quelques détails sur les démarches des voyageurs anglais : L'expédition conduite par le capitaine Sladen est arrivée, après beaucoup de peines et de traverses, à la première ville frontière du Yun-nan que les Chinois appellent Teng-yué tcheou et les Birmans, Momein. Elle a été bien reçue par le chef musulman de cette ville. Les Anglais ont fait avec lui des arrangements pour assurer le libre passage aux caravanes de marchands et il s'est engagé au nom de son souverain à envoyer une ambassade à Ranjoun pour ratifier et compléter la convention ébauchée à Momein. Mais à Ta-ly on dit très-nettement que le Sultan a défendu de laisser M. Sladen continuer son voyage et lui a fait intimer l'ordre de repartir.... »

« En résumant les nouvelles que j'ai reçues depuis plusieurs mois, je puis constater que les Mahométans perdent partout du terrain. La plaine même de Yong-tchang appartient aux Rouges et les Blancs[1] restent assiégés dans la villle..... »

Les nouvelles les plus récentes confirment les succès des Impériaux dans le Yun-nan et complètent les lettres du P. Leguilcher. Ils sont dus en grande partie aux armes et à l'artillerie européennes que s'est procurées le vice-roi de cette province et au concours de quelques Français amenés par M. Dupuis. A l'heure où j'écris ces lignes, il n'y a que les villes de Teng-yue tcheou et de Ta-ly qui appartiennent encore aux rebelles[2]. Ceux-ci ont envoyé une ambassade en Angleterre pour intéresser en leur faveur le gouvernement britannique. S'ils en obtenaient le concours qu'ils réclament, ce serait un malheur pour la civilisation et le commerce de ces intéressantes contrées.

Je passerai rapidement sur le récit de notre voyage de Siu-tcheou fou à Han-keou. Nous rentrions dans une région déjà visitée par des voyageurs européens et sur laquelle existent des ouvrages spéciaux[3]. Le fleuve, à partir de Siu-tcheou, attarde dans de longs détours ses eaux larges, peu rapides et en cette saison peu profondes. Quelques îles et des bancs interrompent son cours. Les villes sont très-peuplées; les villages, les bourgs et les villes se succèdent sans interruption. La navigation est active et sur les deux rives du fleuve de nombreux bateliers traînent en chantant les jonques qui remontent le courant. Entre Siu-tcheou et Kiang-ngan, on aperçoit sur les hauteurs qui dominent le fleuve, de nombreuses grottes calcaires; elles servaient jadis de sépultures aux populations Man-tse, auxquelles cette contrée a appartenu. Le Tche-choui

1. Suite et fin. — Voy. t. XXII, p. 1, 17, 33, 49, 65, 81, 305, 321, 337, 353, 369, 385, 401; t. XXIII, p. 353, 369, 385, 401; t. XXIV, p. 289, 305, 321; t. XXV, p. 273, 289, 305, 321 et 337.

1. On se rappelle sans doute que les Rouges désignent les Impériaux, et les Blancs les Mahométans.

2. On a annoncé depuis la prise de Ta-ly fou (mai 1873).

3. Une partie de ce trajet (de Tchong-kin fou à Han-kéou) a été étudiée avec soin, tant au point de vue hydrographique qu'au point de vue commercial, par des officiers de la marine anglaise et des délégués de la chambre de commerce de Shang-haï, après le passage de la Commission française.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

ho, qui se jette dans le Grand Fleuve à Na-ki, amène des montagnes du Kouy-tcheou de grandes quantités de bois qui viennent alimenter les chantiers de construction de Lou tcheou. Cette dernière ville, où nous arrivâmes le 10 mai, est la résidence d'un Tao-tay ou sous-gouverneur de province; elle est située au confluent du Tsong-kiang, grande rivière qui traverse la plaine de Tchen-tou, capitale du Se-tchouen. C'est le centre d'un trafic très-considérable, qui est alimenté surtout par le produit des salines de Tse-liou. Cette localité est célèbre dans toute la Chine par les puits d'eau salée et les puits de feu qu'elle contient. Ces derniers ne sont autres que des sources de pétrole qui fournissent le combustible nécessaire à l'évaporation des eaux salines. On a décrit depuis longtemps les procédés d'extraction des Chinois et les moyens qu'ils emploient pour forer des puits dont la profondeur égale celle de nos puits artésiens. Je ne reviendrai pas ici sur ce sujet. Je me contenterai d'ajouter que les bandes de Tchang-mao, qui vers 1862 envahirent le Se-tchouen, mirent le feu aux sources de pétrole. L'incendie s'étendit à plusieurs lieues à la ronde et dura plusieurs mois. On ne parvint à l'éteindre et à reprendre l'exploitation interrompue des salines qu'en déterminant à prix d'argent un grand nombre de malheureux à traverser un sol brûlant et une atmosphère de fumée et de flammes, pour jeter sur les orifices d'où jaillissait le pétrole des couvertures mouillées, à l'aide desquelles on finit par se rendre maître du feu. Plus d'une centaine d'individus périrent dans ces tentatives.

Je ne sais s'il se trouverait dans toute l'Europe dix personnes que l'on déciderait à prix d'argent à affronter ainsi une mort certaine. Mais aucun peuple ne pousse le mépris de la vie aussi loin que le Chinois. Qu'on assure à un misérable l'avenir de sa femme et de ses enfants et il s'offrira sans hésitation, sans tristesse même, à la mort la plus épouvantable.

Cependant ce même Chinois, capable d'un véritable héroïsme dans la vie civile, dur à la souffrance, sans effroi devant la mort, a toujours tenu en singulier mépris la profession des armes. Les soldats ne se recrutent que dans la lie de la population, vivent en pays conquis sur le territoire qu'ils sont chargés de défendre et tournent sans cesse le dos à l'ennemi. La liste des lettrés qui ont bravé la mort pour dire la vérité à leurs tyrans tient une longue place dans l'histoire de Chine. Les guerriers héros en sont absents. Il ne pouvait en être autrement, si l'on considère l'immense supériorité de cette nation sur toutes celles qui l'entourent. L'infatuation extrême qui en est résultée pour elle, et le sentiment intime et profond qu'elle était la race par excellence, autour de laquelle toutes les autres étaient condamnées à graviter perpétuellement en vassales, ont endormi toutes ces susceptibilités fécondes que des termes de comparaison plus rapprochés éveillent et entretiennent ailleurs. Les conquêtes mongoles et la conquête tartare n'ont jamais sérieusement menacé l'autonomie effective du pays; or le sentiment du patriotisme naît de la conscience du danger couru et les Chinois n'ont jamais eu en réalité à trembler pour leur indépendance. De là cette absence complète de qualités militaires, cet affaissement moral qui relègue au second plan les plus nobles côtés de l'âme : l'abnégation, le désintéressement, le dévouement, et laisse prédominer l'égoïsme et la cupidité.

Lou tcheou donne son nom au fleuve qui s'appelle indifféremment à partir de ce point Ta kiang, « le Grand fleuve, » ou Lou kiang, « le Fleuve bleu. » A partir de Lou tcheou on trouve à chaque pas, sur les rives du fleuve, des filons de charbon, dont un grand nombre sont exploités.

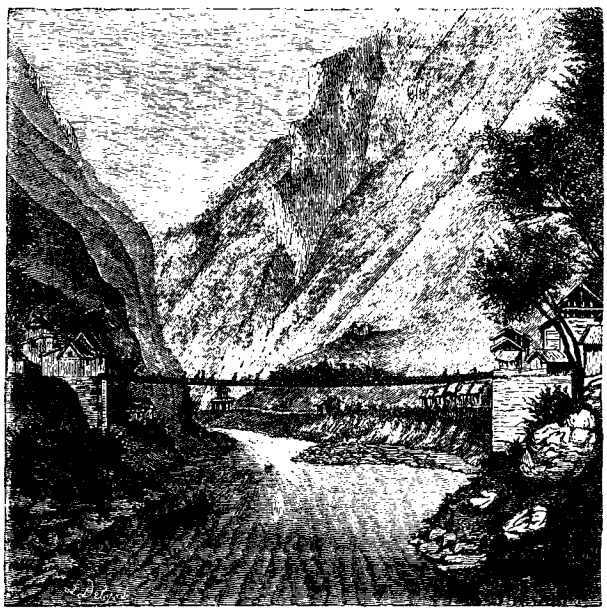
Le 13 mai, nous débarquâmes à Tchong-kin fou. Cette ville, qui est le centre commercial du Se-tchouen, est bâtie en amphithéâtre au confluent du grand fleuve et de l'importante rivière qui vient de Pao-king. Sa population peut être évaluée à trois cent mille âmes. Nous eûmes à repousser les démonstrations hostiles de la foule, qui jeta des pierres sur la jonque contenant le cercueil de M. de Lagrée. Nos Annamites arrêtèrent l'un des agresseurs, et accompagné de deux membres de la Commission, le revolver au poing, je traversai la foule avec le prisonnier, que je fis remettre aux mains des autorités chinoises, en leur demandant une punition exemplaire. Nous allâmes loger dans la vaste et confortable résidence de Mgr Desflèches, vicaire apostolique du Se-tchouen oriental. Son évêché, détruit pendant une émeute de la populace, a été reconstruit aux frais du gouvernement chinois, qui n'a rien épargné pour le rendre sûr et commode. De hautes murailles l'isolent du reste de la ville et on jouit, à l'intérieur des vastes cours qui y distribuent l'air et la lumière, d'une sécurité et d'une tranquillité que nos émotions précédentes nous firent vivement apprécier. Pendant que les chrétiens de Tchong-kin s'occupaient de nous procurer une grande jonque, qui pût remplacer celles qui nous avaient amenés, et nous conduire jusqu à Han-keou, j'expédiai à Shang-haï un rapport adressé au gouverneur de la Cochinchine, l'informant de la mort de M. de Lagrée, des principaux incidents qui avaient signalé notre voyage à Ta-ly et de notre prochain retour.

Tchong-kin fou était la ville chinoise la plus considérable que nous eussions encore rencontrée. Quoiqu'elle eût reçu déjà la visite d'un certain nombre d'Européens, la curiosité de la foule était loin d'être satisfaite, et nous vîmes se renouveler les scènes qui avaient signalé jusque-là notre passage dans tous les centres populeux de la Chine. Elles faillirent même prendre un caractère aussi fâcheux qu'à Lin-ngan, où j'avais eu à subir, — on se le rappelle peut-être, — une quasi-lapidation. Les barques que nous avions frétées à Siu-tcheou fou devaient nous quitter à Tchong-kin, où nous pouvions trouver facilement une grande jonque qui nous permettrait de descendre le fleuve sans nouveau transbordement jusqu'à Han-kéou, ville où commence la navigation à vapeur européenne. En

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

attendant que cette grande jonque fût mise à notre disposition, soit par l'intermédiaire des autorités locales, soit par celui des missionnaires, nous dûmes nous installer dans une auberge de la ville. Je préposai trois Annamites à la garde du cercueil du commandant de Lagrée, qui se trouvait dans la plus petite de nos embarcations.

Nous étions depuis un quart d'heure à peine à l'auberge, quand on me prévint qu'une rixe venait d'éclater entre la population et les Annamites restés dans nos jonques. On avait lancé des pierres sur le cercueil. Nos hommes, s'étant saisis de l'un des agresseurs, l'avaient garrotté et mis à fond de cale; mais une foule menaçante s'assemblait sur la berge et faisait mine de vouloir délivrer le prisonnier. Accompagné de MM. Delaporte, de Carné, et de deux hommes de l'escorte, je me rendis sur les lieux. Nous eûmes quelque peine à nous frayer un passage au milieu de la populace qui encombrait sur notre passage les rues étroites de la ville. Un océan de têtes ondulait sur la plage inclinée qui s'étend entre les murailles et les bords du fleuve. Des clameurs confuses, des cris de menace s'en échappaient; de temps en temps quelques pierres faisaient rejaillir l'eau tout autour de nos jonques. Celles-ci se tenaient à quelque distance de la rive et nous aperçûmes sur leur avant nos Annamites, debout, l'arme au pied et impassibles.



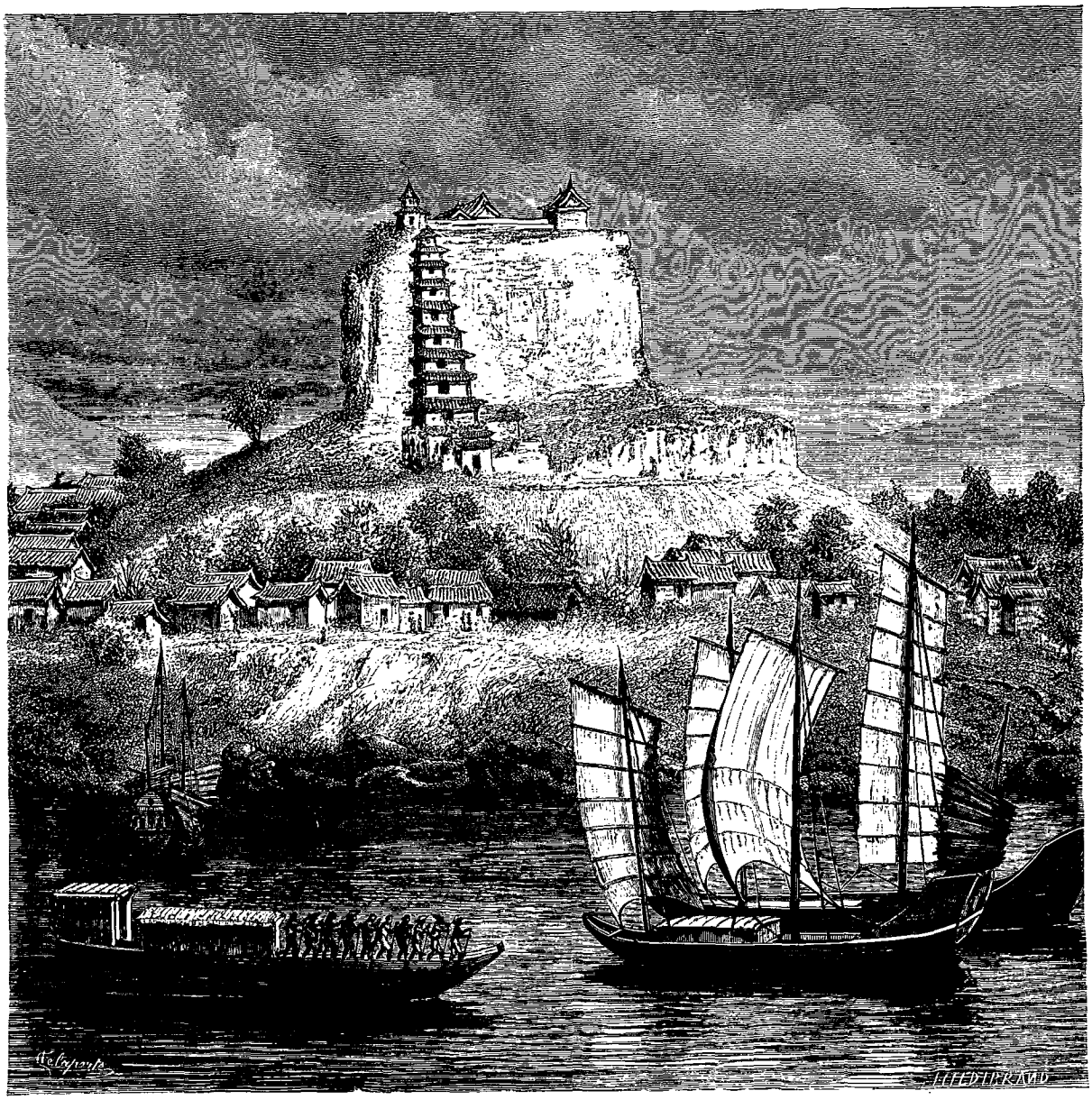
Pont suspendu, à Lao-oua-tan. — Dessin de M. L. Delaporte, d'après nature.

A notre arrivée, la foule ouvrit ses rangs, et il se fit quelque silence. Nous allâmes droit aux jonques : je félicitai les Annamites de leur résolution et je fis débarquer le prisonnier; je lui fis comprendre que le moindre cri d'appel ou la moindre tentative d'évasion lui vaudrait une balle dans la tête, et nous reprîmes avec lui le chemin de l'auberge. La foule frémissante, étonnée, de plus en plus silencieuse, nous laissa passer sans oser se refermer sur ces cinq étrangers qui bravaient sa colère avec tant d'audace. Elle nous suivit sans nous inquiéter jusqu'à la porte de notre demeure, qui se referma devant elle. Je fis prévenir les autorités locales de l'insulte qui venait d'être faite au cercueil d'un officier français. Cette insulte tirait un caractère plus grave encore en raison du culte particulier qui s'adresse en Chine à la mémoire des morts. J'étais prêt à remettre le coupable aux mains de ses juges naturels, si on m'assurait qu'il subirait plus tard le châtiment qu'il avait mérité. Le *Tchi-hien* de la ville ne me fit qu'une réponse évasive : sa mauvaise volonté pour les Européens était, nous dit-on, notoire, et il n'y avait pas grand'chose à attendre de lui. L'attroupement formé devant l'auberge prenait à chaque instant une physionomie plus inquiétante. La circulation n'était plus possible. On s'excitait mutuellement contre cette poignée d'étrangers qui avaient osé arrêter un citoyen de Tchong-kin. Les quelques Chinois chrétiens qui étaient venus de la part des missionnaires nous offrir leurs services, me supplièrent de céder. Il fallait en passer par là sous peine de rester prisonniers à notre tour. Je livrai donc mon prisonnier aux soldats du Tchi-hien. Il est plus que probable qu'ils le laissèrent volontairement s'échapper au milieu de la foule. L'agitation se calma peu à peu. Quand la nuit fut venue, nous nous rendîmes en chaises fermées à la mission catholique. Elle est située sur le sommet de l'un des mamelons sur les pentes desquels la ville étage en amphithéâtre ses maisons pressées et la ligne sinueuse de ses créneaux. Nous retrouvâmes dans cette calme et vaste demeure l'isolement et la tranquillité que les importunités et les obsessions de la foule nous rendaient si précieux, depuis que nous étions en Chine. Mgr Desflèches, provicaire apostolique du Se-tchouen oriental, était en ce moment en tournée épiscopale. Il arriva deux jours après et nous fit les honneurs de sa demeure avec une cordialité affectueuse dont nous conservons un reconnaissant souvenir. Grâce à son habileté et à son énergie, la mission de Tchong-kin était dans la situation la plus prospère.

Les premières autorités de la province accueillaient son chef avec estime et déférence. Mgr Desflèches savait tourner les préjugés, au lieu de les attaquer de front. Ses appréciations des hommes et des choses en Chine témoignaient d'un esprit large et exempt de passions. L'influence que de tels hommes exercent autour d'eux est éminemment bienfaisante et peut contribuer à abaisser les barrières qui s'élèvent encore entre la Chine et l'Europe. On doit regretter, pour la civilisation et la religion elle-même, qu'ils ne soient pas plus nombreux. Les missionnaires avaient montré à Sou-tcheou un pamphlet chinois des plus injurieux contre les Européens. Tous les actes de prosélytisme des chrétiens y étaient interprétés de la façon

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

la plus odieuse. A chaque mission est attaché, en général, un catéchiste, médecin indigène qui parcourt les campagnes en débitant les remèdes et en baptisant, quand l'occasion s'en présente, les enfants qu'il croit en danger de mort. D'après la croyance catholique, ce sont autant de petits êtres sauvés des limbes et envoyés au paradis. Il n'est pas étonnant que cette pratique ait semblé funeste à la santé des enfants. Aussi, pour le pamphlet dont je parle, les baptiseurs chrétiens ne sont-ils que des agents payés par les Européens pour recueillir la cervelle, les yeux et le cœur des enfants morts. L'auteur affirmait qu'on fabriquait des médecines avec ces substances. « Il avait été lui-même témoin de ces préparations infernales, et il pouvait attester la grossièreté de mœurs et l'épouvantable dépravation des barbares de l'Occident. Il avait vécu



Rochers à pagodes étagées. — Dessin de M. L. Delaporte, d'après nature.

en concubinage avec la reine d'Angleterre elle-même, qui, naturellement, avait été très-flattée d'attirer l'attention d'un fils du Céleste Empire. »

A côté de ces sales inepties, bien faites pour déconsidérer le peuple qui les lit, Mgr Desflèches nous montra un pamphlet écrit dans un sens absolument opposé, dont l'auteur combattait, avec infiniment de bon sens et d'élévation, les préjugés anti-européens, faisait valoir les avantages de toute nature qui proviendraient de relations franchement amicales établies avec eux, reconnaissant enfin nettement la supériorité des étrangers dans presque tous les arts de l'industrie et de la guerre.

Quand le commerce européen, jusqu'ici limité dans ses relations avec les Chinois, aux provinces de la côte, se sera frayé un accès direct aux provinces intérieures,

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

les bénéfices qu'en retireront les Chinois seront le meilleur argument en faveur de la thèse défendue dans le pamphlet de Tchong-kin. Cette ville est le centre commercial de la province du Se-Tchouen. Sa population, qui s'élève environ à 300 000 âmes, et sa richesse, qui est proverbiale, sont appelées à se décupler, lorsque les obstacles physiques et politiques qui s'opposent encore à la prolongation de la navigation à vapeur sur le fleuve Bleu auront disparu. Le fleuve offre en effet en aval de Tchong-kin des rapides et des gorges qui compromettent, sans cependant les rendre impossibles, l'avenir des communications rapides que l'on pourrait établir, par cette magnifique artère fluviale, entre la côte et les frontières mêmes du Tibet.

Mgr Desflèches, qui était en tournée pastorale, n'ar-

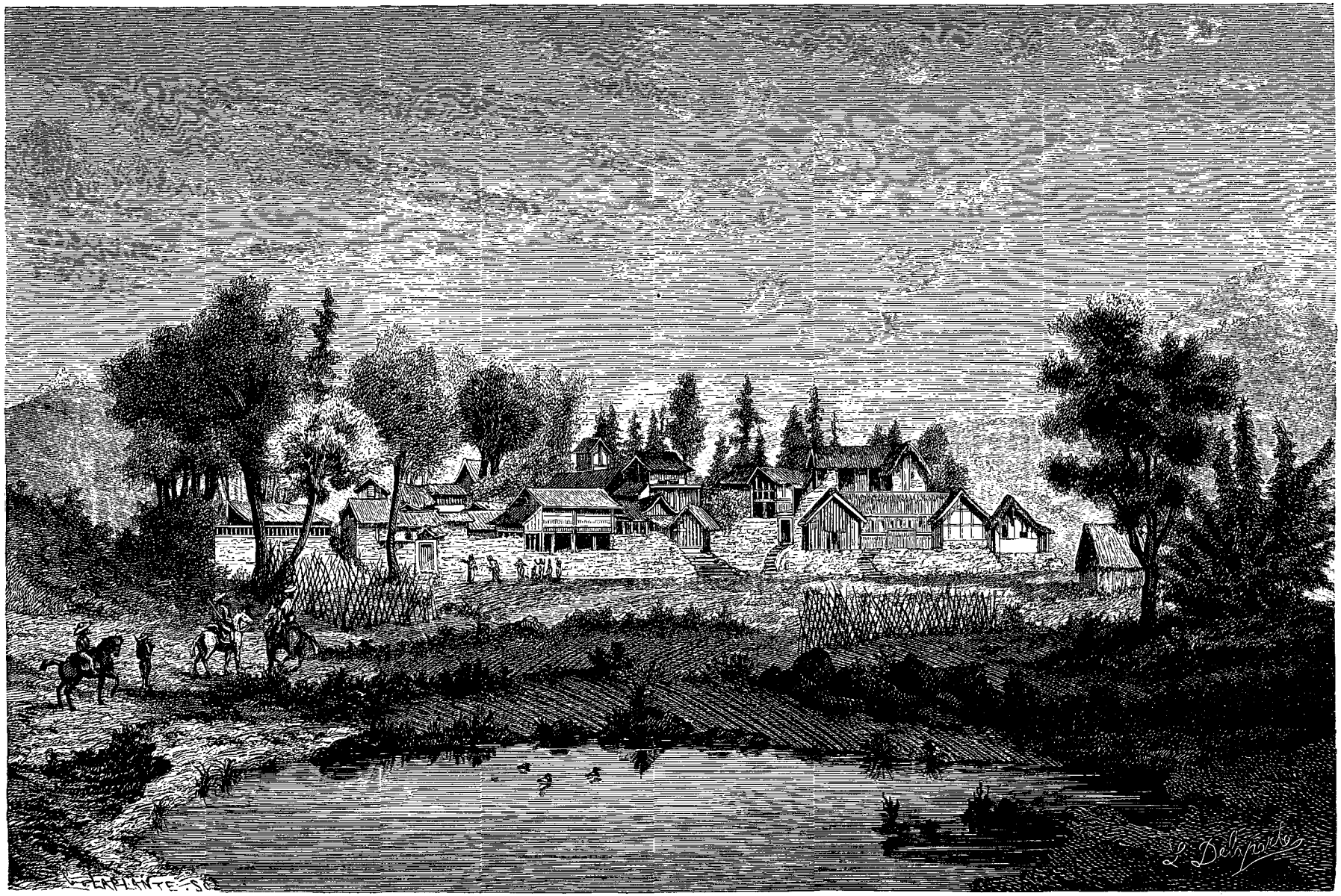
Miao-tse de Ta-kouan. — Dessin d'Emile Bayard, d'après un croquis de M. L. Delaporte.

riva à Tchong-kin fou que le 17 mai. Il voulut bien se charger de rembourser la somme que le Ma ta-jen nous avait prêtée à Yun-nan et que je devais verser, à mon arrivée à Shang-haï, à la procure des Missions Étrangères.

Toutes les affaires laissées en souffrance par la Commission se trouvant ainsi définitivement réglées, nous partîmes le 18 mai pour Han-kéou. Le lendemain, nous passâmes la nuit à Fou-tcheou, ville considérable, située à l'embouchure du Kian kiang, rivière qui vient de Kouei-yang, capitale du Koui-tcheou.

Le 20 et le 21 mai, nous nous arrêtâmes à Tchoung tcheou et à Ouan hien. Ce fut à Thoung tcheou, ville importante située sur la rive gauche du fleuve, entre Tchong-kin et Koui-tcheou, que je fis la rencontre du

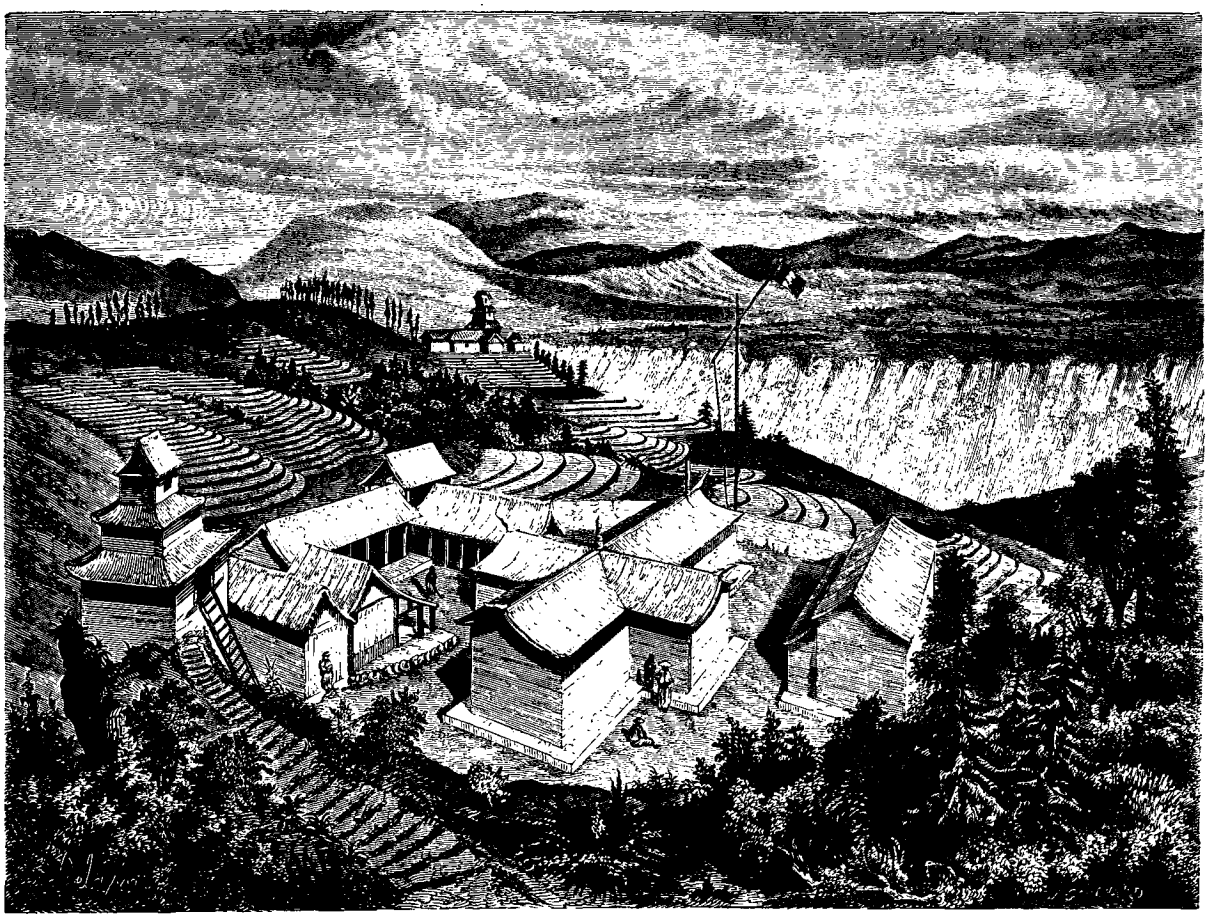
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Habitation fortifiée de l'évêque du Yun-nan, à Long-ki. — Dessin de M. L. Delaporte, d'après nature.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Chinois Thomas Ko, qui devait rester attaché pendant deux ans, en qualité de lettré, à la mission scientifique que je présidais. Il était déjà nuit close quand notre jonque accosta les quais de la ville. Un Chinois s'exprimant en latin avec facilité demanda à me parler : il me dit qu'en l'absence du prêtre qui dirigeait la chrétienté de Tchoung tcheou, il croyait devoir, comme catéchiste chargé de le suppléer, venir nous offrir l'hospitalité et se mettre à notre entière disposition. Nos chambres étaient déjà prêtes au presbytère et des chaises nous attendaient sur le quai. Je restai frappé de la bonne mine et de l'air intelligent du jeune chrétien. Tout en déclinant ses offres, je le retins quelque temps pour causer avec lui. Il avait la plus grande envie de voir l'Europe et la France. Son imagination lui représentait sous les couleurs les plus merveilleuses ces régions occidentales d'où venaient ses maîtres en religion. De mon côté, je sentais vivement la nécessité d'avoir auprès de moi un Chinois lettré pour m'aider à traduire les documents écrits que je rapportais de notre voyage à travers le Céleste Empire, et à conserver dans le récit à intervenir la couleur locale, l'impression vraie des hommes et des choses. Les souvenirs les plus fidèles se dénaturent facilement

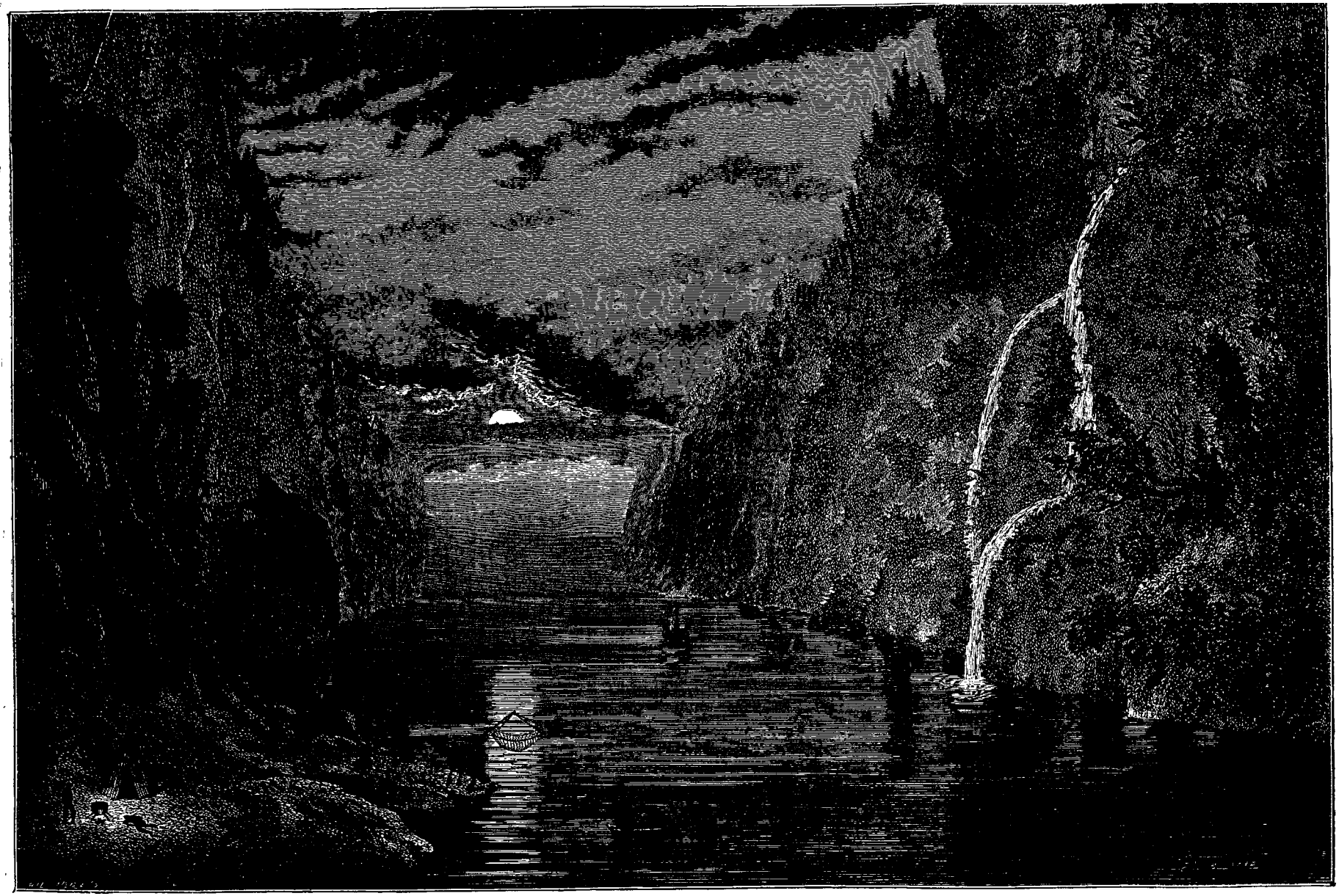


Collége catholique des missions du Yun-nan. — Dessin de M. L. Delaporte, d'après nature.

lorsque retourné dans sa patrie, on est obligé de lutter pour ainsi dire contre ce qui vous entoure, pour juger sainement et sans préjugés des pays aussi différents du vôtre. Les impressions contraires d'un étranger vous permettent seules de rétablir l'équilibre et d'apprécier impartialement ce que vous avez vu. Je proposai donc à Thomas Ko, — c'était le nom de mon interlocuteur, — de l'emmener avec moi jusqu'à Saïgon ; je ne doutais pas que le gouverneur de la Cochinchine ne consentît à me l'adjoindre pour m'aider dans la publication du voyage. Thomas accepta avec enthousiasme et me demanda quelques jours pour mettre ses affaires en ordre. Je pouvais continuer ma route sans lui : il s'arrangerait de façon à me devancer à Hankeou.

Peu après notre départ de Tchoung-tcheou, nous rencontrâmes, remontant le fleuve dans une petite barque, quatre prêtres des Missions Étrangères, destinés au Se-tchouen et au Kong-tcheou. Ces jeunes apôtres, tout frais émoulus de Saint-Sulpice, avaient revêtu déjà le costume chinois. Ils étaient confiés à un catéchiste indigène chargé de répondre partout pour eux et de suppléer à leur ignorance de la langue et des usages. Les chrétiens chinois remplissent avec dévouement, et à leurs frais, l'office, autrefois fort dangereux, d'escorter les prêtres européens à l'intérieur.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Traversée nocturne des gorges d'I-tchang. — **Dessin de M. L. Delaporte, d'après nature.**

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Nous serrâmes la main de nos compatriotes et leur souhaitâmes bonne chance. Le soir du même jour, nous croisâmes, à Ouan hien, la grande et confortable jonque des missionnaires anglicans qui se rendaient, nous dit-on, à Tchen-tou, capitale du Se-tchouen. Ces messieurs, pour toute prédication, se contentaient de vendre à des prix excessivement bas des bibles chinoises sur tous les points de leur route. Je serais cependant fort étonné que les bibles ainsi distribuées aient fait un seul chrétien; les missionnaires protestants comptent trop sur la grâce d'en haut pour éclairer l'intelligence de leurs lecteurs. Dans tous les cas, ce mode de prosélytisme est moins fatigant et entraîne, pour la diplomatie européenne, moins de complications que celui auquel se livrent les prêtres catholiques.

Il n'est pas d'ailleurs de peuple plus amoureux de lecture que le peuple chinois, et c'est surtout à ce point de vue que les Écritures saintes d'Europe excitent à la fois sa curiosité et son intérêt.

Cette passion de lecture explique l'influence qu'exerce en Chine le corps des lettrés; mais cette institution, investie de toutes les fonctions politiques et administratives, et qui se recrute par la voie des examens, est loin de répondre aujourd'hui à l'idée que l'on pouvait autrefois s'en faire. Gardien trop respectueux de la tradition, jaloux à l'excès de toute innovation, il a puissamment contribué à cet isolement funeste au milieu duquel sont venues s'étioler toutes les forces vives du pays. Les principes les plus justes se vicient dans l'application, quand ils ne sont jamais contestés et qu'aucun fait inattendu ne vient en provoquer la discussion. Le retour constant vers le passé éteint l'émulation en faisant considérer tout progrès comme chimérique. Aucune idée nouvelle, aucun pas en avant, ne pouvaient venir de l'étude unique et toujours répétée des livres classiques et des traditions des anciens. De ce fond, riche sans doute, mais enfin épuisé, est issue une civilisation bientôt immobilisée. Après avoir d'abord repoussé par dédain tout ce qui venait du dehors, les lettrés repoussent aujourd'hui par crainte l'introduction des idées européennes; ils sentent instinctivement que cette orgueilleuse supériorité qu'ils affectent vis-à-vis des masses, que ce prestige consacré par tant de siècles, s'évanouiraient bientôt si on les examinait au flambeau de la science moderne, et effrayés de la transformation qu'ils devraient subir pour conserver leur situation menacée, ils préfèrent en retarder l'heure par tous les moyens possibles.

Rien de plus absorbant et de plus factice à la fois que le travail accumulé par un Chinois pour atteindre à ces hautes positions que confère en Chine le titre de *han-lin* ou de docteur. Après de longues années d'étude, qu'a-t-il appris? l'histoire, la médecine, les sciences? — Nullement, et cela lui importe peu : il commence à savoir lire, il va avoir entre les mains la clef de tous les trésors; mais à peine la possède-t-il complétement qu'il meurt à la tâche, laissant la réputation d'un profond érudit.

Il est certain qu'il faut considérer l'écriture figurative des Chinois comme une des causes les plus puissantes de l'avortement de leur civilisation. Ce mode hiéroglyphique de rendre la pensée, qui semble plus naturel tout d'abord que la savante décomposition des sons permettant à l'aide d'une trentaine de signes de représenter toutes les émissions de voix, les a entraînés dans un système d'une complication inouïe, où leur ingéniosité paraît se complaire, mais dont l'étude devient chaque jour plus pénible. Les idées que l'on peut dériver de la signification propre d'un caractère figuratif, sont toujours assez restreintes, et l'abstraction absolue ne devient possible que par des conventions additionnelles longues à établir, et d'une portée toujours confuse. Dans tous les cas, de quels langes ne se trouve pas entourée une volonté de penser qui doit classer et retenir avant de se manifester au dehors plus de trente mille signes différents! qui, pour arriver à lire avec fruit et sans embarras les œuvres des anciens, devra en connaître un nombre plus considérable encore! Avec quelle difficulté un fait scientifique nouveau, une idée nouvelle arriveront-ils à être reproduits et quelle obscurité ne régnera-t-il pas dans leur exposition! — Les spéculations métaphysiques, qui ne sont point d'ailleurs dans le génie chinois, les sciences exactes pour lesquelles il aurait, au contraire, une aptitude marquée, restent d'une interprétation à peu près illusoire, ou tout au moins plus qu'arbitraire avec un pareil mode d'écriture.

L'instruction, très-répandue dans la Chine, où le plus petit village possède une école, et où les gens complétement illettrés sont beaucoup plus rares qu'en Europe, se réduit donc à apprendre à lire. Il est des degrés infinis de posséder cette première des sciences, et l'admiration respectueuse de la foule reste acquise à celui qui, arrivé au sommet de la science, peut en hésitant ou en ânonnant quelquefois encore, lire les anciens sans dictionnaire. Tel est le cas des lettrés, et leur titre à la considération publique. Rien de plus juste, du reste, puisqu'ils peuvent seuls, sans craindre les fâcheux équivoques que commettrait un ignorant, expliquer les lois, lire les ordres de l'empereur, expédier les dépêches, manier couramment, en un mot, le pinceau délicat qui fixe si laborieusement la pensée sur le papier.

Que l'on suppose un instant les caractères latins admis universellement en Chine, et les principaux livres chinois et européens écrits par ce moyen en langue mandarine; en quinze jours, l'expérience en a déjà été faite, un enfant apprendrait à lire. Tout un monde d'idées et de sensations nouvelles viendrait éclairer ce peuple si intelligent et si amoureux de lecture, qui passe aujourd'hui sa vie à épeler. Ce serait comme une traînée de feu parcourant tout l'Empire; et les préjugés invincibles, entretenus aujourd'hui avec tant de soin par certains lettrés, les rancunes, les haines, les mépris accumulés depuis tant d'années contre les étrangers, toutes ces barrières qui font de la na-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

tion chinoise un monde si hermétiquement fermé à toute influence extérieure, tomberaient comme par enchantement. Il n'y aurait de comparable à cette grande révolution sociale que celle opérée jadis en Europe par la découverte de l'imprimerie.

Nous croyons que c'est là le premier remède à tenter sur cette civilisation malade, le seul qui puisse la tirer de sa torpeur et de son immobilité, et la mettre en communion avec le reste du monde. — Le jour où ce remède sera appliqué sur une grande échelle, la grande aristocratie des lettrés, qui personnifie aujourd'hui la résistance au progrès, et au milieu de laquelle se révèlent chaque jour une corruption plus grande, une dissolution plus incurable, perdra tout son prestige.

Quand les Chinois, mieux éclairés sur le compte des nations de l'Occident, auront conscience de la force et de la supériorité de celles-ci ; que des relations, devenues plus fréquentes, leur apprendront à la fois tout ce qu'ils peuvent avoir à en redouter et quels immenses profits ils peuvent en attendre, ils renaîtront sans doute au sentiment de leur individualité comme nation. Leur intelligence et leur sens pratique leur montreront bientôt la nécessité de resserrer les liens qui unissaient jadis les *cent familles* entre elles, autant pour soutenir une lutte commerciale et industrielle profitable à tous, que pour résister aux attentats de la force, et conserver le droit de subsister comme race indépendante. Les immenses ressources de leur vaste Empire sont dépensées aujourd'hui sans but et sans résultat et gaspillées par des fonctionnaires malhonnêtes ; sagement employées, elles sont suffisantes pour replacer immédiatement la Chine au niveau des nations européennes les plus puissantes. Avec l'esprit d'initiative et d'entreprise dont sa population est douée, ce pays n'a besoin que d'administrateurs habiles pour voir ses plaies se cicatriser d'elles-mêmes. Il a déjà fait appel à l'élément européen pour combattre la lèpre de la concussion qui le ronge, et ce premier essai a été couronné de succès. Telle est la voie dans laquelle il doit persévérer, avec le concours de l'Europe, pour rétablir la stabilité et la paix dans ses provinces. A l'école des Européens se formeront bien vite des Chinois qui rompront avec les traditions du passé, qui sentiront que le meilleur remède au malaise d'une population surabondante et aux brusques changements d'équilibre économique qui se traduisent à l'intérieur par d'effrayantes oscillations humaines, est d'ouvrir toutes grandes les portes de l'Empire à l'industrie et au commerce étrangers, de favoriser les émigrations qui rapporteront plus tard au foyer natal tout un contingent d'idées nouvelles et d'arts féconds.

Mais il est temps de terminer cette digression pour reprendre le récit d'un voyage qui touche d'ailleurs à sa fin.

A partir d'Ouan hien, le fleuve se rétrécit entre deux murailles de roches. Un vent violent contraria notre marche ; nous arrivâmes à Loui-tcheou fou le 22, à neuf heures du soir. Cette ville, bâtie sur un étroit plateau à une hauteur de trente à quarante mètres au-dessus du fleuve, se trouve entourée de tous côtés par de hautes montagnes ; ses environs sont riches, dit-on, en gisements métallurgiques. Une douane fonctionne en ce point. Elle prélevait, en 1868, 6 pour 100 de la valeur des marchandises importées dans le Se-tchouen, un peu moins pour les marchandises exportées. L'exploitation la plus importante de la province est la soie grège ; elle atteignait à cette époque soixante à soixante-dix mille kilogrammes et paraissait peu en rapport avec la production totale de la province. La douane de Koui-tcheou rapportait alors de dix à douze millions par an.

Nous passâmes à Koui-tcheou fou quelques heures agréables avec le P. Vainçot, missionnaire apostolique. Il signala au géologue de l'expédition les intéressants débris paléontologiques que contiennent les grottes du voisinage.

Nous repartîmes de Koui-tchou le 23 mai, dans l'après-midi. A très-peu de distance, en aval de la ville, le fleuve s'encaisse de plus en plus ; des rochers d'une hauteur considérable se dressent verticalement sur ses rives ; sa largeur se réduit à moins de cent mètres, sa profondeur est très-considérable, son courant très-faible. Les chemins de halage, suivis jusqu'alors le long des rives, deviennent impraticables ; des vents d'est presque continus favorisent en cette saison l'ascension des barques, qui remplacent la cordelle par les voiles. D'autres voyageurs ont déjà décrit l'aspect à la fois effrayant et pittoresque du fleuve Bleu dans la région des rapides. De hautes murailles de granit ou de laves bordent ses eaux, dont la largeur se réduit à cent ou deux cents mètres, tandis que leur profondeur devient énorme. Tantôt l'onde immobile n'offre qu'une surface polie qui réfléchit la couleur métallique des rochers voisins ; tantôt elle écume et se brise sur les écueils qui se dressent subitement au milieu des eaux. Parfois de gracieux clochetons terminent les aiguilles calcaires qui surplombent le lit du fleuve, et des pagodes, ombragées de grands arbres et construites à l'entrée des grottes qui s'ouvrent çà et là dans les flancs de la montagne, viennent adoucir et animer ce rude et solitaire paysage. De fortes rafales tombent du haut des rochers et forcent parfois notre jonque à s'amarrer le long de la rive. Le courant est trop faible pour vaincre la brise contraire, qui aide de nombreuses barques à remonter à la voile jusqu'à Se-tchouen.

Le 25 mai, à neuf heures du soir, nous sortîmes de cette zone montagneuse : le fleuve s'épanouit subitement dans la vaste plaine d'I-tchang, chef-lieu de département de la province du Hou-pe. Ce fut pour nous un spectacle charmant, après avoir cheminé une année entière au milieu des montagnes, que la vue de ces rives basses et verdoyantes, le long desquelles glissaient de nombreuses barques et apparaissaient de blanches pagodes. Nous employâmes toute la matinée suivante à gréer notre jonque : il ne fallait plus compter sur le courant devenu insensible pour continuer

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

notre route; la largeur du fleuve, qui atteint près de deux kilomètres, nous permettait d'utiliser le vent, même contraire. Ce fut en louvoyant que nous atteignîmes Cha-che, ville commerçante située à l'entrée du canal qui relie tous les petits lacs disséminés entre cette ville et Han-kéou. Ce canal fournit une route beaucoup plus courte que celle du fleuve pour communiquer avec ce dernier point. Les très-grandes jonques, comme était la nôtre, continuent seules à descendre le Ta kiang, qui devient presque désert et décrit une série de courbes qui triplent le trajet.

A partir de King-tcheou, le fleuve descend vers le sud en suivant une série infinie de sinuosités allongeant tellement le trajet, qu'on a abandonné ce moyen de communication. Un canal relie directement Han-kéou à King-tcheou, à travers une région semée d'étangs et de lacs. Malheureusement, notre jonque était d'un trop fort tonnage pour suivre cette route étroite et peu profonde, et nous dûmes nous résigner à parcourir les interminables replis du grand fleuve, redevenu presque désert. Le vent contraria notre marche et augmenta encore la durée de notre voyage. A Ou-che, ville commerçante située sur la rive gauche, un peu en aval de King-tcheou, nous descendîmes quelques instants à terre; mais nous reçûmes un tel accueil de la population, qu'il nous fallut regagner à la hâte notre jonque, sous peine d'être mis en pièces. Nous avions grande hâte de revoir des villes plus civilisées et des figures plus amicales, et nous ne supportions plus que nos bateliers s'arrêtassent la nuit. Le 2 juin, à minuit, nous passâmes devant l'embouchure du lac Tong-ting; le fleuve reprit quelque animation. Le surlendemain, à neuf heures du soir, nous nous glissâmes au milieu de la forêt de jonques qui dressent leurs mâts innombrables devant Han-iang fou, ville qui est bâtie au confluent du Han et du Yang-toe, vis-à-vis Han-kéou. On apercevait de là la haute mâture de quelques clippers américains venus pour charger du thé. La lune se couchait; l'obscurité devenait trop profonde pour continuer à avancer au milieu de tant de navires. Il fallut mouiller. Cette nuit me parut un siècle. Au point du jour, nous appareillâmes. Je ne tardai pas à reconnaître les concessions européennes : mes yeux ne pouvaient se détacher des maisons, des navires qui défilaient devant moi : j'aurais volontiers étendu la main pour les toucher, afin de m'assurer que ce n'était pas là un mirage. A huit heures du matin, nous accostâmes devant le consulat de France, où nous trouvâmes la plus gracieuse hospitalité. Les joies du retour commençaient enfin. Je me rappellerai toujours la sensation extraordinaire que j'éprouvai le soir en me couchant entre des draps d'une blancheur éblouissante. Il y avait plus de deux ans que pareille chose ne m'était arrivée.

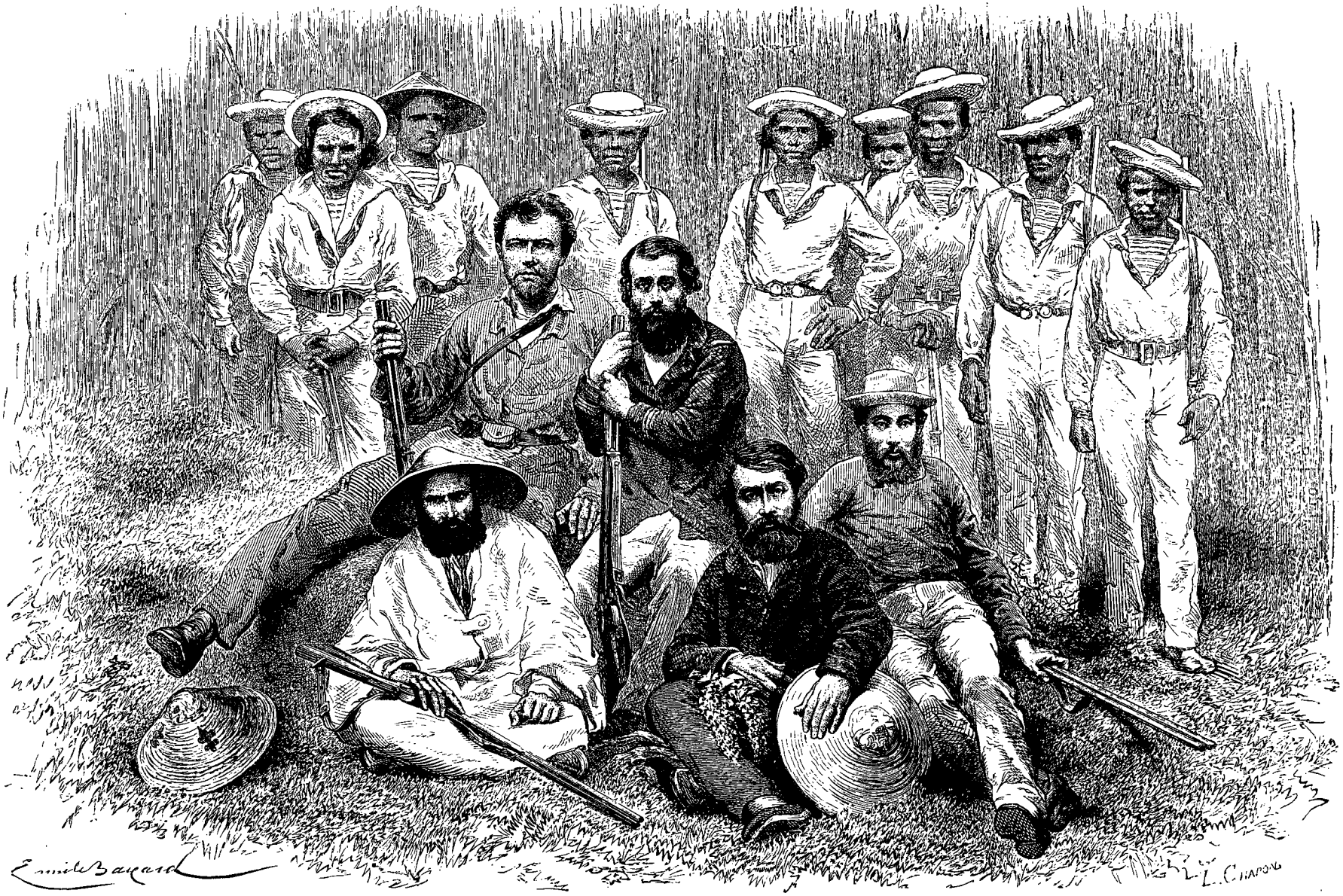
Thomas Ko, interprète chinois de la Commission. — Dessin d'Émile Bayard, d'après une photographie.

A Han-kéou, je trouvai le Chinois Thomas Ko, qui nous avait devancés par la route des lacs. A notre arrivée à Saïgon, l'amiral Ohier voulut bien confirmer mes promesses et l'attacher à la Mission. Il est revenu depuis en Chine, après un séjour de dix-huit mois à Paris, et le ministre de la marine lui a décerné une grande médaille d'or, en témoignage des services qu'il m'a rendus comme traducteur.

M. Guénaud, chancelier de M. Dabry, gérait à ce moment le consulat d'Han-kéou; il nous en fit les honneurs avec une cordialité et une bienveillance que nous n'avons pas oubliées. La colonie européenne qui nous attendait depuis longtemps nous fit l'accueil le plus sympathique. Je suis heureux de pouvoir adresser tout particulièrement à M. le capitaine O'Keef, commandant de l'*Havoc*, mes remercîments les plus affectueux. Nous nous hâtâmes de congédier la lourde jonque sur laquelle nous venions de parcourir plus de onze cents kilomètres depuis Tchong-kin fou.

En rade se trouvait un de ces rapides steamers qui font le service entre Han-kéou et Shang-haï. Un pareil moyen de locomotion était passé pour nous dans la région de rêves; il nous tardait de nous assurer de sa

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr




M. de Carné. M. Joubert. M. Garnier. M. Thorel. M. Delaporte.

LA COMMISSION FRANÇAISE A SON ARRIVÉE A HAN-KÉOU. — Dessin d'Émile Bayard, d'après une photographie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

réalité. Nous partîmes le 10 juin sur un vapeur américain, le *Plymouth Rock*. Thomas Ko nous avait devancés à Han-kéou et s'embarqua avec nous. Le 12 juin, nous jetâmes l'ancre en rade de Shang-haï; la plus gracieuse hospitalité nous attendait au consulat général de France; nous retrouvâmes chez Mme Brenier de Montmorand ce charme et cette élégance française dont nous avions, hélas! perdu les traditions. Les barbares qu'elle a reçus jadis sont heureux de lui témoigner ici leur respectueuse admiration.

La colonie française de Shang-haï tint à honneur de fêter notre petite troupe d'explorateurs. Un banquet qui nous fut donné par nos compatriotes me fournit l'occasion de les remercier de leur enthousiaste et patriotique réception.

Le 19 juin, nous quittâmes Shang-haï sur le paquebot des messageries, le *Dupleix;* nous arrivâmes à Saigon le 29. M. le contre amiral Ohier, gouverneur de la Cochinchine française, n'avait reçu que l'avant-veille le rapport dans lequel je lui annonçais la mort de M. de Lagrée. Cette perte fut vivement ressentie dans la colonie, où le souvenir des services et des éminentes qualités de cet officier vivait dans le souvenir de tous. Des honneurs extraordinaires furent rendus à son cercueil, qui fut inhumé dans le cimetière de Saigon. Un petit monument y rappelle aujourd'hui la mémoire de cet homme de bien, de ce vaillant soldat de la France. Si quelque chose peut consoler les siens, c'est la pensée qu'il est mort au champ d'honneur le plus enviable : celui de la science et de la civilisation.

Francis GARNIER.

## CONCLUSION.

Interrompu par la guerre, retardé à trois reprises par les obligations matérielles qu'imposait à nos éditeurs la préparation de la publication officielle du *Voyage d'exploration en Indo-Chine*, le récit séparé de cette expédition qui se termine ici, n'a pas rempli moins de vingt-six livraisons du *Tour du Monde*, et a été lu, nous avons toute raison de le croire, avec un légitime intérêt.

Maintenant c'est pour nous un devoir de signaler aux lecteurs qui voudraient épuiser ce sujet l'ouvrage plus considérable publié sous les auspices du ministre de la marine, et plus spécialement consacré à l'exposition des résultats scientifiques obtenus par la Commission française.

L'histoire, l'ethnographie, la philologie, la politique, les mœurs, la météorologie, la géologie, la métallurgie, les exploitations industrielles, l'anthropologie, la botanique et la détermination géographique des contrées parcourues, remplissent les deux volumes in-4° d'ensemble onze cents pages, qui forment le texte officiel de cette publication. Deux atlas in-folio, renfermant l'un les cartes et les plans, l'autre les monuments, les costumes, les paysages, les scènes de mœurs, les cérémonies religieuses, etc., reproduits par la gravure, la lithographie et la chromolithographie, complètent et éclairent les descriptions ou les discussions scientifiques.

Aux récompenses que les sociétés savantes ont accordées aux chefs successifs de l'expédition, et que nous avons déjà indiquées dans notre livraison du mois de juillet 1870, il faut ajouter la médaille hors concours que le premier Congrès géographique international, réuni à Anvers le 14 août 1871, a décernée à M. Francis Garnier, et la croix d'officier de la Légion d'honneur qu'un décret du 26 janvier 1872 lui a conférée pour « services exceptionnels[1] ».

A peine la publication officielle a-t-elle été terminée, que, sans prendre le repos qu'auraient dû lui faire désirer quatre années de travail assidu et cinq mois d'un siége pendant lequel l'héroïsme du corps de la marine est devenu légendaire[1], M. F. Garnier est reparti pour la Chine afin de tenter l'exploration d'une des contrées les plus intéressantes et les plus inconnues du centre de l'Asie.

La préface du *Voyage en Indo-Chine*, écrite en mer le 3 octobre dernier, se terminait ainsi :

« On s'étonnera peut-être de ne pas trouver traitées, ou tout au moins indiquées, dans cet ouvrage, certaines questions de géographie sur lesquelles notre itinéraire devait appeler mon attention. C'est volontairement que j'ai omis de mentionner les renseignements que j'ai recueillis sur la partie tibétaine du cours de quelques-uns des grands fleuves de l'Indo-Chine. Ces renseignements ne jetaient aucune lumière décisive sur le problème peut-être le plus important, et à coup sûr le plus obscur de la géographie de l'Asie.

« Je veux essayer, avant de les produire, de les compléter sur les lieux mêmes. »

Le hardi voyageur est donc résolu à pénétrer dans le Tibet et à résoudre la question, indécise jusqu'à ce jour, de l'origine des grands fleuves qui arrosent l'Inde et l'Indo-Chine.

On sait quel est l'état actuel de la question.

1. Sur la proposition du chef de la Mission, un décret du même jour a aussi accordé à M. Delaporte cette haute récompense. Ce jeune explorateur avait été nommé chevalier le 10 août 1868, au retour de l'expédition en France, ainsi que MM. Thorel et de Carné. Ce dernier voyageur est mort, peu après les événements de 1870-71, d'une maladie que les fatigues du voyage et les privations du siége contribuèrent à rendre mortelle. M. le docteur Joubert, qui a soigné M. de Carné jusqu'à ses derniers moments, s'était également fait remarquer pendant la guerre dans le service des ambulances en province. Il a été, à cette occasion, promu officier de la Légion d'honneur.

1. M. Francis Garnier a rempli pendant le siége les fonctions de chef d'état-major de l'amiral commandant le 8e secteur (Montrouge), un des plus exposés au bombardement.

M. Delaporte a aussi été attaché à un secteur pendant le siége de Paris.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Le plateau du Tibet, auquel l'énorme massif de l'Himalaya sert de contre-fort méridional, forme, au centre de l'Asie, comme une immense terrasse dont les bords sont dessinés sans interruption, au nord, à l'ouest et au sud, par de hautes chaînes de montagnes, mais qui va en s'abaissant vers l'est et déverse de ce côté la plus grande partie de ses eaux. C'est surtout par l'angle sud-est que s'échappent la plupart des fleuves qu'il alimente. Là, dans un espace de moins de soixante lieues, le Brahmapoutre, l'Iraouady, le Salouen, le Cambodge, le Yang-tse kiang, etc., réussissent à se frayer un passage et tracent de profonds sillons dans le soulèvement colossal qui les avait jusque-là contenus.

L'un de ces fleuves, le Yaro-tsang-bo, né non loin des sources de l'Indus, est à peu près connu jusqu'à la ville sainte de Lassa, capitale du Tibet, c'est-à-dire sur un cours d'environ mille kilomètres. Il a été dernièrement relevé jusqu'à ce point par un pandit indien que le capitaine Montgomerie a exercé à l'usage des instruments d'observation. Mais au delà de Lassa les géographes en sont réduits aux conjectures.

Ce puissant fleuve tourne-t-il immédiatement au sud pour devenir le Brahmapoutre et se jeter au fond du golfe du Bengale? Continue-t-il, au contraire, sa course vers l'est, et, contournant les montagnes de Khamti, au nord du Barmah, revient-il confondre ses eaux avec celles de l'Iraouady? La critique géographique hésite encore et n'ose répondre avec précision.

Les documents chinois, utilisés par les Jésuites, à l'opinion desquels s'est rangé d'Anville, font du Yaro-tsang-bo la tête de l'Iraouady. A cette opinion se sont aussi ralliés Dalrymple, Klaproth, qui pour la soutenir, reporta le coude du fleuve d'un degré et demi plus à l'est que ne l'avait fait d'Anville, et plus récemment l'abbé Desgodins, un des trop rares missionnaires qui s'occupent de recherches scientifiques, et avec lequel M. Francis Garnier est en correspondance depuis déjà trois ans.

L'hypothèse contraire, celle qui veut que le Yaro-tsang-bo aboutisse au Brahmapoutre, a été soutenue par deux savants orientalistes : M. le colonel Yule, du corps des ingénieurs anglais, et M. Vivien Saint-Martin. D'après eux, le Yaro-tsang-bo, le Djaïhong, dans l'Assam, et le Brahmapoutre, ne sont qu'un seul et même fleuve.

Cette question a soulevé dès 1820 des polémiques passionnées entre les savants anglais et les savants français. Elle semble résolue « théoriquement » en faveur de la dernière hypothèse. Toutefois la preuve directe, celle qui résulte d'une constatation *de visu*, fait encore défaut, et l'explorateur qui réussira à l'établir rendra à la science un service de premier ordre.

C'est à la solution de ce problème, qui est, comme nous le disions tout à l'heure, celui même de l'origine des grands fleuves asiatiques, que veut se vouer M. Francis Garnier. Les difficultés sont immenses. Dernièrement encore, un hardi voyageur anglais, M. Cooper, a échoué dans deux tentatives successives pour pénétrer au Tibet : la première a été faite en venant de l'Inde, la seconde en venant de la Chine. Une terrible guerre civile, provoquée par l'insurrection des populations mahométanes, déchire la grande province chinoise du Yun-nan, qui est frontière de la région à étudier.

M. Francis Garnier, qui a pu apprécier, pendant son premier voyage, tous les obstacles à vaincre, ne désespère pas de la réussite. Il est résolu à consacrer à son entreprise tout le temps nécessaire. M. le ministre de la marine lui a confié les instruments indispensables et semble disposé à lui en envoyer d'autres, s'il en est besoin. La Société de géographie de Paris va se préoccuper de réunir des ressources suffisantes pour faciliter à l'intrépide voyageur une exploration dont les résultats doivent compléter, et dépasser sans doute, ceux déjà obtenus par la Commission française. En attendant, M. F. Garnier se propose de séjourner à Han-kéou, au centre de la Chine, et d'entreprendre l'hydrographie des rapides du fleuve Bleu, qui commencent en ce point et qui se prolongent pendant près de trois cent cinquante milles entre I-tchang-fou et Tchong-kin-fou, centre commercial le plus important de la riche province de Se-tchouen. Ce levé hydrographique fixera l'opinion sur l'opportunité d'une tentative de navigation à vapeur au delà d'Han-kéou. Le commerce entre Shang-haï et ce port, le dernier ouvert sur le fleuve aux Européens, est fait encore en grande partie par des barques indigènes, mais se chiffre pourtant par des centaines de millions de francs. La soie, la cire végétale, les matières médicinales et tinctoriales descendent le Yang-tse et viennent s'échanger à Han-kéou contre des cotonnades et des lainages de provenance anglaise ou américaine. La sécurité qui résulterait de la substitution complète de la navigation à vapeur au cabotage indigène décuplerait bien vite des transactions déjà si importantes. On peut même dire que l'exportation européenne ne fera de nouveaux progrès en Chine qu'à ce prix : il faut s'attendre à la voir rester stationnaire jusqu'au jour où on lui aura procuré un facile accès aux riches et populeuses plaines du Se-tchouen. Le commerce qui aura à sa disposition les premières bonnes cartes de cette partie du fleuve Bleu sera évidemment le mieux préparé à l'organisation des transports rapides. Il aura en même temps en main les arguments les plus décisifs pour obtenir du gouvernement de Pékin l'ouverture du fleuve au delà d'Han-kéou[1].

Un autre membre de la Commission française, M. Delaporte, mettant à profit les résultats recueillis pendant l'exploration du Mékong, et en particulier la reconnaissance du Ho-ti kiang, affluent du Song-coi ou fleuve du Tong-king, faite par M. F. Garnier les 27, 28 et 29 novembre 1867, se propose de remonter complétement ce dernier cours d'eau.

Beaucoup moins important que les grands fleuves de

1. Voy. *Journal officiel* du 20 mars 1873.

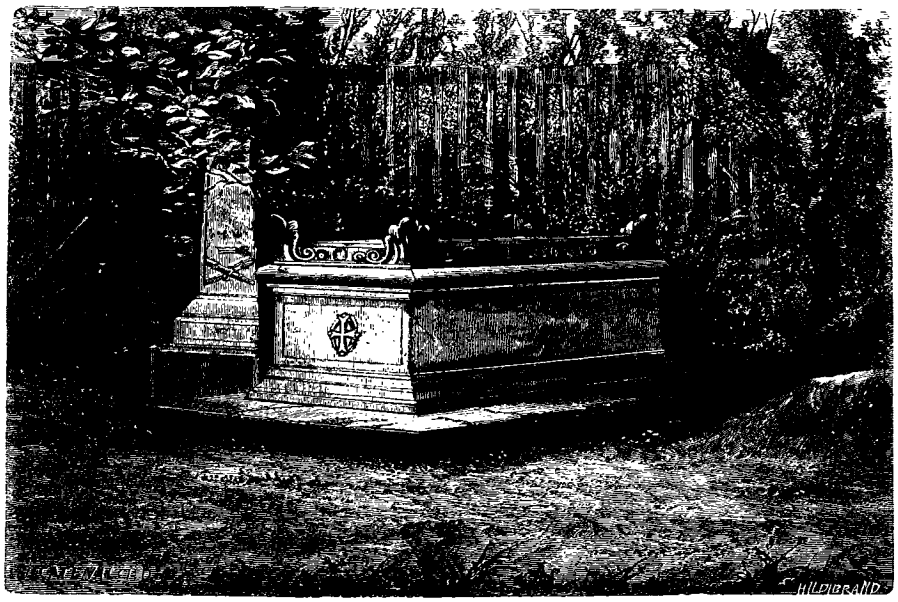
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

l'Indo-Chine et de la Chine, le Song-coi emprunte une valeur particulière à sa situation géographique. Notre occupation de la Cochinchine, notre suprématie sur le royaume annamite, rendent précieuse l'ouverture d'une voie naturelle navigable allant de la côte orientale de l'Indo-Chine jusqu'au cœur de la Chine méridionale. C'est qu'en effet il ne manque pas de grands fleuves remontant de l'Indo-Chine vers le Yun-nan : le Mékong, l'Iraouady, le Brahmapoutre, au moins par ses affluents orientaux, pourraient servir à pénétrer en Chine; mais ils sont impraticables à la moitié de leur cours : le Brahmapoutre parce qu'il se détourne tout à coup vers l'ouest, l'Iraouady parce qu'il n'est plus navigable à moitié route, le Mékong parce qu'il traverse les forêts empestées du Laos, s'encombre d'écueils et de cataractes et se perd dans un lit tellement encaissé et profond qu'on ne peut plus en suivre les rives. Le Song-coi semble au contraire navigable jusqu'à sa source.

Au commencement de l'année dernière, M. Francis Garnier appelait l'attention de la Société de géographie de Paris sur cet important débouché [1].

« C'est surtout à l'heure où il importe à la France de se créer des ressources nouvelles, disait-il, qu'il est opportun d'utiliser celles que la voie du Song-coi offre à notre commerce extérieur. »

Ces paroles provoquèrent de vives sympathies. L'éminent explorateur, pour mieux faire saisir l'état de la question, avait dressé une carte des pays à étudier, comprenant l'espace limité par les cours du Brahmapoutre et du Yang-tse kiang. Il plaida chaleureuse-



Tombeau du commandant de Lagrée, à Saïgon. — Dessin de H. Catenacci, d'après un croquis de M. L. Delaporte.

ment la cause de cette exploration complémentaire auprès de la Société, qui vota immédiatement une somme de six mille francs, applicable au voyage que M. Delaporte consentait à entreprendre.

M. le ministre de l'instruction publique a ouvert, à la suite de cette première souscription, un crédit de vingt mille francs pour le même objet, et l'on annonce que le gouverneur de la Cochinchine accordera une subvention au moins aussi considérable sur les ressources spéciales de notre colonie [1].

D'ailleurs, chose rare et surprenante en France, l'industrie privée a voulu faire les premiers pas dans la voie nouvelle dont on lui signalait l'importance commerciale. Un négociant, M. Dupuis, profitant des indications que lui donnait M. F. Garnier, et que cet explorateur a depuis consignées dans la publication officielle du *Voyage en Indo-Chine* (tome I[er], p. 446 et 447), est parti de Saïgon avec deux petits canots à vapeur et a réussi à pénétrer dans l'Annam par l'embouchure du Song-coi et à arriver jusqu'à Lin-ngan, ville importante du Yun-nan [2].

C'est ce fait de la navigabilité du fleuve que M. Delaporte veut scientifiquement démontrer. Un jeune ingénieur hydrographe de la marine doit l'accompagner; un géologue fait aussi partie de l'expédition.

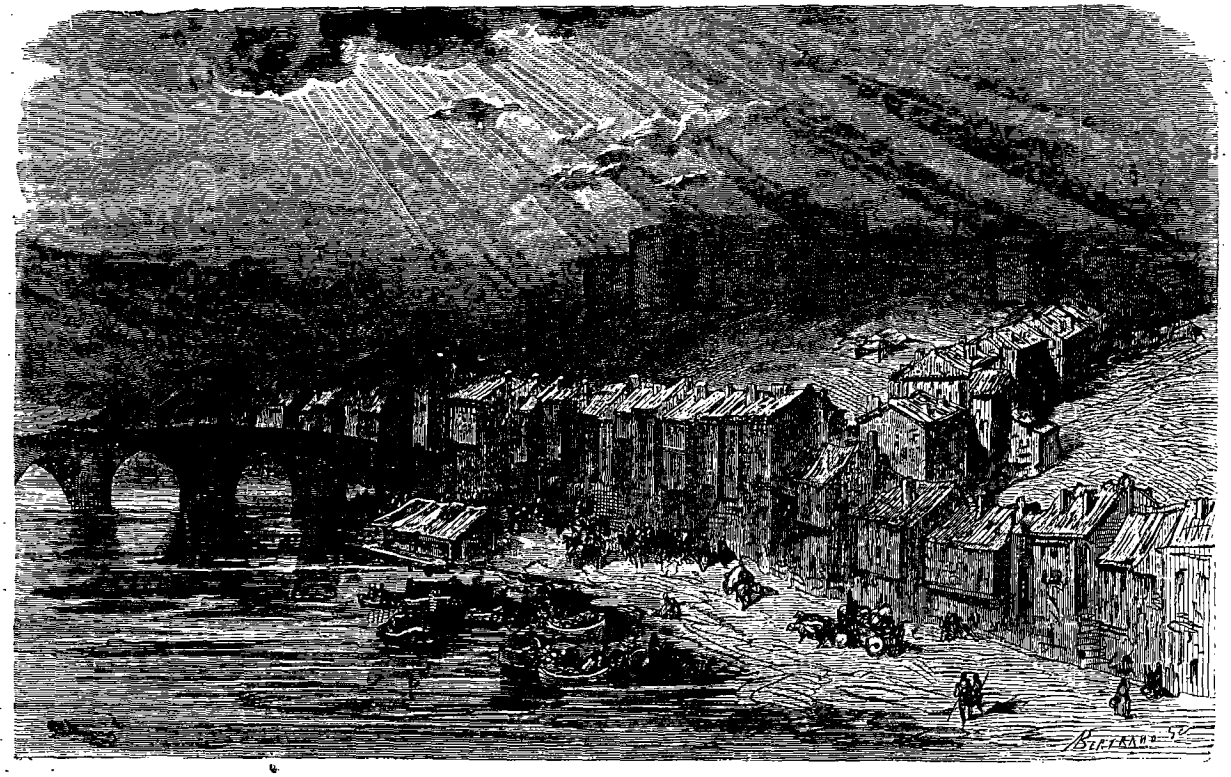
Il est inutile d'ajouter qu'avec tous ceux qui s'intéressent aux progrès de la science et à l'honneur de notre pays, nous faisons les vœux les plus sincères pour le succès de ces nouvelles explorations.

(*Note de la Rédaction.*)

1. *Revue politique et littéraire* du 25 mars 1873.

1. *Bulletin de la Société de Géographie* (février 1872).
2. *Journal officiel* du 10 mai 1873.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Miranda de Ebro. — Dessin de Gustave Doré.

# VOYAGE EN ESPAGNE,

PAR MM. GUSTAVE DORÉ ET LE BARON CH. DAVILLIER[1].

## LES PROVINCES BASQUES.

1862. — DESSINS INÉDITS DE GUSTAVE DORÉ. — TEXTE INÉDIT DE M. CH. DAVILLIER.

Départ de Saragosse. — Rencontre d'étudiants *guitarreros*. — La guitare en Espagne, autrefois et aujourd'hui. — Le *tocador* dans les noces champêtres. — La *ronda* et la *rondalla*. — Les *coplas de serenata*, de *declaracion* et de *valentia*. — Rivalités et querelles entre les donneurs de sérénades. — Arrivée à Miranda de Ebro.

Il est temps de dire adieu à Saragosse, à sa tour penchée, à l'Aljaferia, à Notre-Dame del Pilar. Le *mozo* de la fonda del Universo vient nous réveiller à quatre heures du matin, car le train part avant l'aurore, comme cela arrive souvent en Espagne. Nous prenons nos billets pour Miranda de Ebro, et comme le train allait partir, quelques étudiants armés de guitares prennent place dans notre compartiment : on se salue, on cause; en quelques minutes la glace est rompue, grâce à cette franchise qui distingue le caractère espagnol, et nous voilà les meilleurs amis du monde. Une *jota coreada* est entonnée en chœur pour saluer la capitale de l'Aragon, et nous pouvons être sûrs qu'en si gaie compagnie notre trajet de sept heures ne nous paraîtra pas trop long, car le répertoire de nos compagnons est inépuisable.

Nous l'avons déjà dit, la guitare est l'instrument favori des Espagnols, comme au moyen âge et à l'époque de la Renaissance, le *laud* et la *vihuela*. Au seizième siècle, la guitare joue un rôle important dans la plupart des romans picaresques. Cervantès l'introduit dans plusieurs de ses *Novelas ejemplares*, notamment dans celle du *Celoso Estremeño*, où Loaïsa, le faux mendiant, s'en sert avec succès pour séduire le nègre chargé de garder la belle Léonor; il raconte

1. Suite. — Voy. t. VI, p. 289, 305, 321, 337; t. VIII, p. 353; t. X, p. 1, 17, 353, 369, 385, 401; t. XII, p. 353, 369, 385. 401, 417; t. XIV, p. 353, 369, 385, 401; t. XVI, p. 305, 321, 337, 353; t. XVIII, p. 289, 305, 321, 337; t. XX, p. 273, 289, 305, 321; t. XXII, p. 177, 193; t. XXIV, p. 337, 353, 369, 385 et 401.



© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

comment, après avoir forcé la porte du *Jaloux estrémadurien*, « il se mit à jouer à demi-voix de si jolis airs sur sa guitare, qu'il jeta dans la même admiration et le nègre et le troupeau de femmes qui l'écoutaient. Mais comment dire ce qu'elles éprouvèrent quand elles entendirent jouer le fameux *Pesame de el'o*, et l'air infernal de la sarabande, alors tout nouveau en Espagne? Il n'y eut vieille qui ne se mît en branle, ni jeune qui ne se rompît les reins.... Loaïsa leur chanta aussi quelques couplets de *seguidillas*, ce qui acheva de ravir ses paroissiennes, lesquelles supplièrent le nègre de leur dire quel était ce miraculeux musicien. »

Nos étudiants obtenaient un succès aussi complet auprès des voyageurs du convoi.

Au dix-septième siècle, comme aujourd'hui, on jouait partout de la guitare, bien ou mal. « Il y en a toujours quelqu'un, qui racle impudemment une méchante guitare et qui chante comme un chat enroué, » dit Mme d'Aulnoy en faisant la description d'une cuisine d'auberge. Cependant elle nous apprend plus loin que les gentilshommes en jouaient aussi: « Je trouvai assez plaisant, dit-elle, que ces dames nous obligeassent de descendre en trois endroits sur le chemin, pour entendre jouer de la guitare par deux gentilshommes du marquis de la Rosa qu'il avoit amenés exprès, et qui galopoient, leur guitare attachée d'un cordon et passée derrière le dos. Cette petite musique mal concertée ne laissa pas de ravir la compagnie pendant une belle nuit. Je n'ai jamais vu de femmes si satisfaites.... »

Il n'y a pas en Espagne de fête champêtre sans guitare, mais elle est surtout indispensable dans celles des noces, qui durent souvent trois jours; le *tocador* y joue un des rôles les plus importants; la place d'honneur lui appartient, et il faut le voir, comme le dépeint M. Lafuente dans le *Cancionero popular*, prendre un air de gravité et de suprématie, le cigare à la bouche et une jambe sur l'autre, rabattre son *sombrero* sur ses yeux. Après d'assez longs essais pour accorder son instrument, il frappe les premiers accords, et c'est le signal de la danse: les castagnettes commencent leur *repiqueteo;* les *coplas* succèdent aux *coplas*, avec toutes sortes de changements de tons et de modulations, jusqu'à ce que la *bailadora* la plus intrépide s'arrête épuisée, et se laisse tomber, plus rouge qu'une cerise, sur une chaise de bois, après avoir donné au *guitarrero* le baiser qui lui est dû pour son salaire.

Bientôt un des assistants, qui a disparu mystérieusement, rentre en criant: *Juego!* Aussitôt la danse cesse et commencent toutes sortes de jeux, qui ressemblent plus ou moins à nos jeux innocents: il y a le jeu du *galápago* (de la tortue), celui *del licenciado* (du licencié), et bien d'autres encore; puis le *guitarrero* se remet en position, et la danse recommence de plus belle.

Pendant ces admirables nuits d'été qui sont si fréquentes en Espagne, les paysans et les ouvriers des campagnes de l'Aragon se promènent souvent en groupes jusqu'à une heure avancée, les *guitarreros* en tête, et le chœur répétant les refrains de quelques jotas. Il est difficile d'exprimer l'impression qu'on éprouve en entendant dans le lointain, au milieu du silence de la nuit, ces chants si naïfs et si originaux. C'est ce qu'on appelle en Andalousie la *ronda*, et en Aragon la *rondalla*.

Souvent la *ronda* s'arrête sous les fenêtres de la *novia* de l'un des musiciens, et le fiancé entonne quelques couplets en son honneur. Les amis qui forment le chœur chantent à leur tour; si la belle tarde trop à se montrer à travers les barreaux de fer de sa *reja*, il y a des *coplas* pour la circonstance, et il y en a aussi pour les adieux. Dans les quelques milliers de *coplas de serenata* qui circulent en Espagne, et dont un grand nombre commencent invariablement par ce vers :

Asomáte á esa ventana....

« Parais à cette fenêtre..., »

il n'est guère de cas qui ne soit prévu. Si la chanterelle de la guitare vient à se casser, on demande à la belle, en quatre jolis vers, un de ses beaux cheveux pour la remplacer; ou bien le chanteur la prie de paraître, afin de pouvoir accorder son instrument à la lueur de ses beaux yeux; la chose, naturellement, doit lui être facile, puisqu'elle est tantôt « l'astre du matin », tantôt la *luna brillante*, tantôt « l'étoile céleste » et la « lueur divine ».

Il y a encore les *coplas* de déclaration, celles qui chantent les tristesses de l'absence, les peines et la jalousie, le dédain, la constance, puis celles de *valentia*, c'est-à-dire de bravoure, et les *coplas jocosas*, ou burlesques. Il arrive parfois qu'une rencontre a lieu entre deux donneurs de sérénade, dont l'un a été dédaigné, ou bien soupire vers un balcon déjà occupé; rien de plus facile alors que de chanter quelque *copla jocosa* ou *de parodia*, dans laquelle le rival, et quelquefois la belle, sont tournés en ridicule. Naturellement l'adversaire riposte par des couplets encore plus ironiques, et petit à petit les choses s'enveniment. C'est alors que la *copla de valentia* trouve son application. Supposons, par exemple, que de jeunes débutants se soient avisés une belle nuit de *rondar*, c'est-à-dire de parcourir les rues en chantant des sérénades avec accompagnement de guitare; un conflit s'élève entre eux et quelque *guapo* ou bravache. Ce dernier entonne alors la *copla* suivante :

¡ A la cama, chavalillos!
Esta noche no rondais,
Que esta noche rondo yo,
Y no rondan los chavales!

« Au lit, gamins! — Cette nuit ne vous promenez pas; — Car moi je me promène, — Et les gamins ne sortent pas! »

Les jeunes gens, qui ne veulent pas se laisser intimider, ripostent par une autre strophe :

Cuatro chavales venimos

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Todos sin pelo de barba;
Y si hay alguno valiente.
Que salga por la guitarra!

« Nous sommes ici quatre gamins. — Tous sans un poil au menton, — Et s'il y a un brave, — Qu'il vienne prendre la guitare! »

Le plus mortel affront qu'on puisse faire à un *guitarrero*, quand il se promène la nuit par les rues, c'est de lui ôter de force sa guitare. Celui qui endure une pareille injure est tenu pour un lâche : aussi est-ce une action de la plus grande hardiesse que de se jeter sur un rival pour lui arracher son instrument. Que de fois des luttes semblables ont eu lieu entre deux *guitarreros* ou entre deux bandes rivales! On tire alors de la ceinture les longues *navajas*, dont les lames brillent dans l'ombre de la nuit, et il y a quelquefois du sang répandu.

Heureusement, les choses ne se passent pas toujours d'une façon aussi tragique, et souvent, comme nous l'avons dit en parlant des sérénades de Cordoue, tout s'arrange paisiblement à la *taberna* voisine, avec quelques libations de *manzanilla*; alors on peut finir la soirée en chantant la *colpa* bien connue :

La guitarra está borracha,
Y el que la toca tambien.

« La guitare est ivre, — Et celui qui la gratte l'est aussi. »

Nous voici arrivés, toujours au son de la guitare, à la station de Miranda de Ebro.

Nous avons une heure d'arrêt avant de repartir pour les Provinces Basques : c'est plus qu'il ne nous faut pour aller faire un croquis du vieux pont sur l'Èbre et des anciennes murailles crénelées qui dominent la ville.

Un vieux berger drapé dans une mante trouée, chaussé de sabots montés sur trois pointes, — *almadreñas*, — et coiffé de la *montera* castillane, vient curieusement regarder le desin de Doré; nous lui offrons un londrès, qu'il admire, qu'il s'empresse d'allumer, et qui sera sans doute le plus beau cigare de sa vie.

Berger castillan, à Miranda de Ebro. — Dessin de Gustave Doré.

Les *Provincias Vascongadas*. — Les *fueros*. — Les Basques sont les plus anciens *hidalgos* de l'Espagne. — Les *casas solares*. — Quelques mots sur la langue basque. — Comment le diable ne parvint jamais à l'apprendre. — Prétendues analogies avec d'autres langues. — Opinion de Humboldt. — Les ouvrages basques du P. Larramendi.

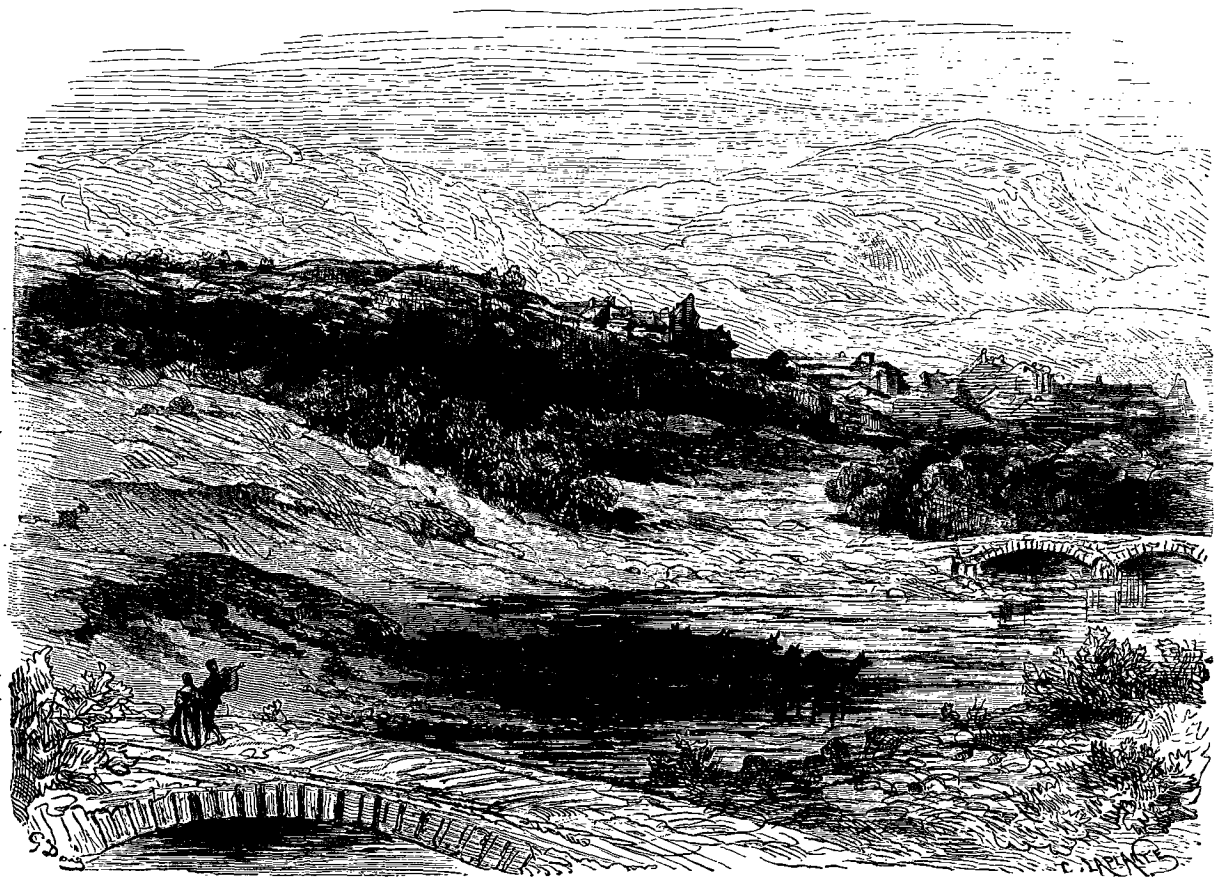
Après avoir quitté la station de Miranda de Ebro, on suit pendant quelque temps le Zadorra, rivière encaissée et rapide, l'un des affluents de l'Èbre. A certaines courbes de la voie, nous apercevons les sommets anguleux de la Sierra de Oca, qui se dessinent sur le ciel en déchirures bizarres; nous traversons les stations de Manzanos et de Nanclares, et bientôt nous arrivons à Vitoria. Depuis quelque temps déjà, le pays est plus fertile et plus riant; çà et là, des maisons de campagne aux murs blancs ont un air d'aisance et de propreté; nous venons de quitter la Vieille Castille pour entrer dans les Provinces Basques.

On donne le nom de *Provincias Vascongadas*, et quelquefois simplement celui de *Provincias*, aux trois provinces d'Alava, de Guipuzcoa et de Vizcaya, qui occupent la plus grande partie de la contrée montagneuse

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

du nord-ouest de la Péninsule, et représentent à peu près l'ancienne *Cantabria*. Il n'est peut-être pas de pays en Europe qui ait conservé avec autant de pureté ses vieilles traditions de race, de caractère et de langue. Ces intrépides montagnards, qui surent résister avec succès aux Romains, aux Goths et aux Arabes, ont toujours été jaloux de leur indépendance et de leur liberté; ils jouissent depuis des siècles de certains droits ou prérogatives, — *los fueros*, — qui ont aussi fait donner à leur pays le nom de *provinces exemptes* — *provincias exentas*. Un des principaux priviléges des Basques est de n'être pas soumis, comme les autres Espagnols, à la *quinta* ou *contribucion de sangre*, c'est-à-dire à la conscription : chaque *partido* ou district lève ses *tercios*, qu'on ne peut appeler à servir hors de leur province. Les Provinces Basques sont encore exemptes de certains droits de douanes : aussi les voyageurs qui pénètrent dans la Castille, par Miranda, par exemple, sont-ils soumis à une nouvelle visite.

On prétend que les Basques croient tous être des *hidalgos*, et les plus purs, les plus anciens *caballeros* de l'Espagne. « Comme les peuples de Biscaye et de Navarre, dit Mme d'Aulnoy, ont été deffendus de l'irruption des barbares par la hauteur et l'âpreté de leurs montagnes, ils s'estiment tous *cavaliers*, jusqu'aux porteurs d'eau.... Une chose assez singulière, et



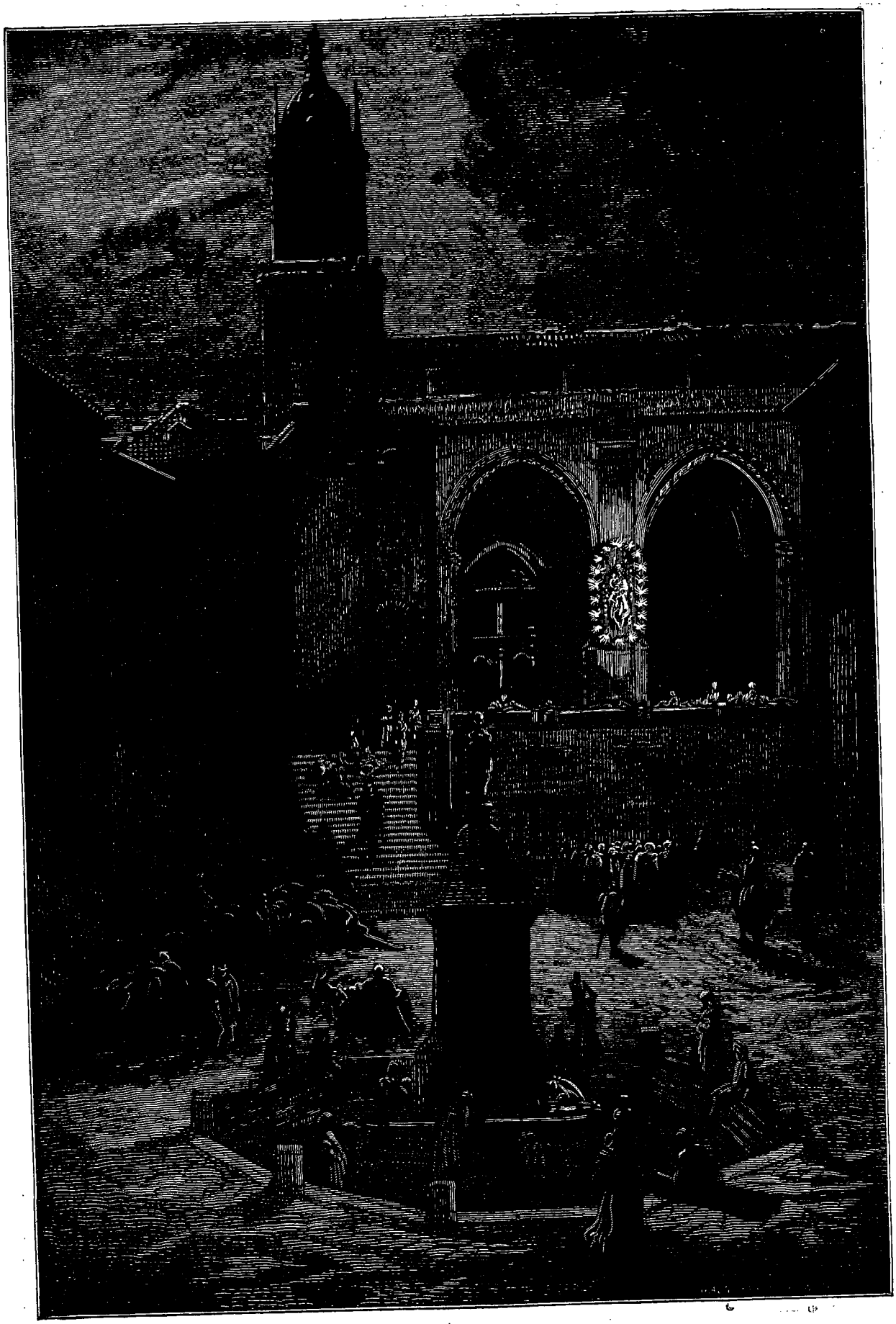
Le *rio* Zadorra. — Dessin de Gustave Doré.

qui, je pense, n'est établie en aucun autre pays, c'est que les enfans trouvez sont nobles, et qu'ils jouissent du titre d'*hidalgos* et de tous les priviléges attachez à la noblesse : mais il faut pour cela qu'ils prouvent qu'on les a nourris et élevés dans l'hôpital où l'on met ces sortes d'enfans. » On se souvient de la fureur du Biscayen, — *el gallardo Vizcayno*, — lorsque le Chevalier de la Manche, — *el valiente Manchego*, — avant son mémorable combat, lui dit qu'il n'est pas *caballero*.

Un auteur basque, Perochegui, appelle modestement son pays « fleuve abondant de Noblesse, abstraction de Noblesse, le plus ancien séminaire de la Noblesse d'Espagne. » Il n'est pas étonnant que nous rencontrions si souvent, jusque dans les plus petites villes du pays, tant d'anciennes maisons nobles, — *casas solares*, — dont la porte principale est ornée d'un énorme écusson où les armoiries du propriétaire sont sculptées dans la pierre.

Les Basques, comme chacun le sait, parlent un langage particulier, intelligible pour eux seuls. On connaît le mot prêté à Scaliger : « On prétend, disait-il, que ces gens-là s'entendent entre eux; pour moi, je n'en crois rien. » Le mot *vascuence*, qui sert à désigner en espagnol l'idiome basque, signifie également « ce qui est tellement obscur et confus, que personne ne peut le comprendre ». Cervantès, quand il introduit

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

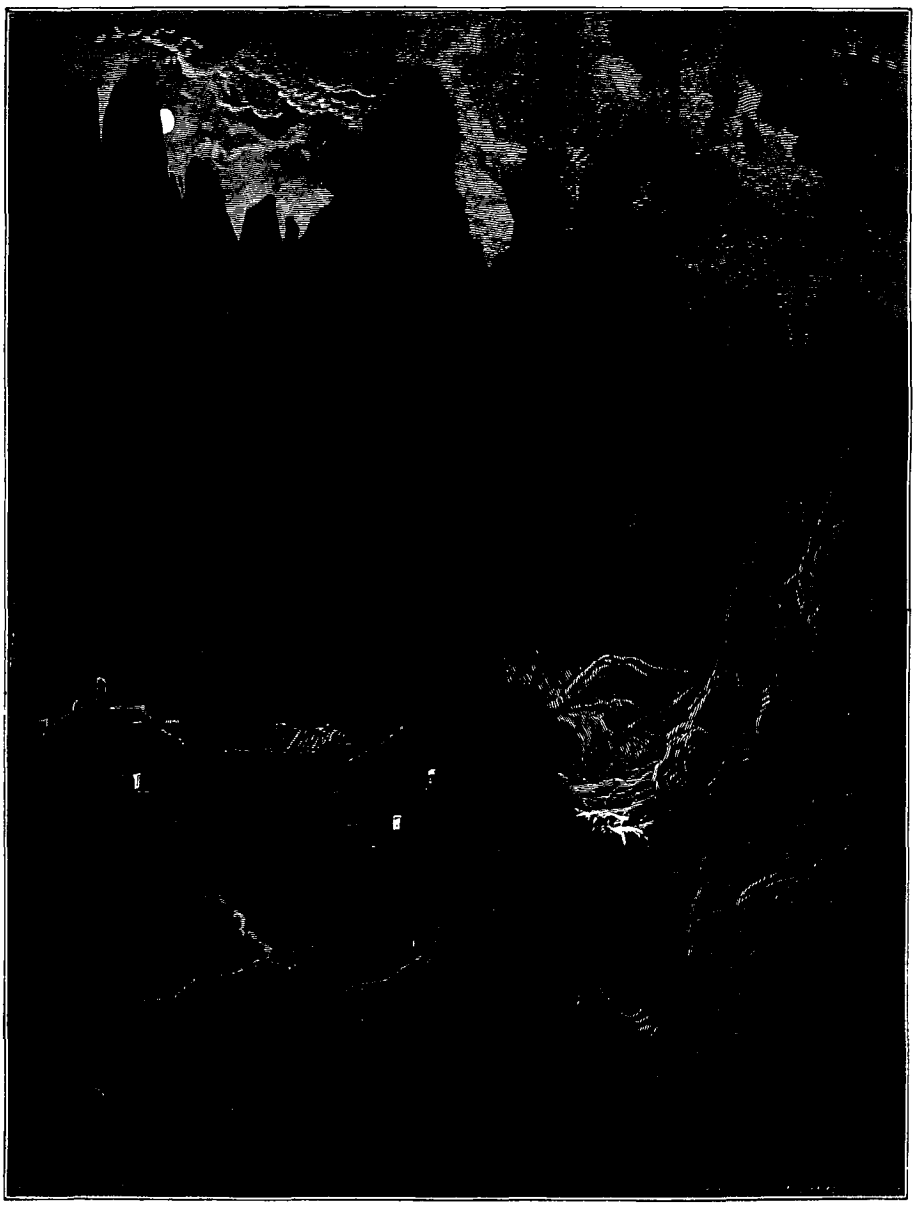


Place de l'Église, à Vitoria. — Dessin de Gustave Doré.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

sur la scène le Biscayen, le fait parler en mauvais espagnol, et en biscayen plus mauvais encore : *en mala lengua castellana, y peor vizcayna*.... Il n'est pas étonnant, on le voit, que le proverbe : « parler comme une vache espagnole », vienne, comme on l'a prétendu, d'un autre proverbe plus ancien : « parler comme un *Basque espagnol.* »

Les Basques se donnent à eux-mêmes le nom d'*Euscaldunac;* ils appellent leur langage Euscara, et leur pays Euscaleria. Il n'est pas de fables et d'absurdités qui n'aient été débitées au sujet du *vascuence :* suivant un auteur que nous avons cité plus haut, c'était la langue dont Adam se servait dans le Paradis Terrestre; c'était aussi le langage des anges; apporté dans toute sa pureté par Tubal, longtemps avant la confusion des langues dans la tour de Babel, il était



La *Sierra de Oca*, près Miranda de Ebro. — Dessin de Gustave Doré.

parlé dans toute la Péninsule, etc., etc. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'il y est aujourd'hui tout aussi peu intelligible que l'est en France le bas-breton. Il y a même un dicton espagnol d'après lequel le Diable, après l'avoir étudié à Bilbao pendant sept ans, ne parvint à en apprendre que trois mots.

On a voulu trouver quelques analogies entre le basque et d'autres langues, notamment le celte et l'irlandais; un auteur anglais, M. G. Borrow, pense que cet idiome est d'origine tartare, à cause de sa ressemblance avec le mantchou et le mongol : il y voit un élément prédominant de sanscrit. Plus récemment on a prétendu que les Basques descendent de la grande tribu des *Chaouïas*, tribu africaine, mais non arabe, établie dans la province de Constantine, au pied des montagnes de l'Aurès : supposition basée sur ce fait, que

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Le marché, à Vitoria. — Dessin de Gustave Doré.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

les habitants de cette tribu parlent une langue que les Arabes n'entendent pas, mais que les Basques comprennent. D'après une lettre d'un officier français qui a séjourné dans cette tribu, les Chaouïas s'entendaient avec les bûcherons basques qui travaillaient dans la forêt de Batna. Les deux idiomes, il est vrai, n'étaient pas les mêmes, mais leurs affinités donnaient à des individus d'origine si opposée les moyens de s'entendre dans une certaine mesure..., etc.

Toutes ces allégations sont fort discutables, et l'opinion la plus vraisemblable est celle de Humboldt, qui pense que la langue basque est originaire du pays même, et qu'elle a été dans des temps éloignés parlée dans toute l'Espagne. Un fait certain, c'est qu'il y a dans l'espagnol bon nombre de mots qui dérivent du basque; le P. Larramendi prétend même qu'ils s'élèvent à deux mille, ce qui paraît évidemment exagéré.

Le P. Larramendi est l'auteur d'un des plus curieux ouvrages qui aient été publiés sur la langue basque : le *Diccionario trilingüe del castellano, bascuence y latin*, imprimé à Saint-Sébastien en 1745, en deux volumes in-folio, et qui, devenu très-rare, a été réimprimé dans la même ville il y a une vingtaine d'années. Nous citerons encore un autre livre de ce savant jésuite, une grammaire basque intitulée : *El imposible vencido* (l'impossible réalisé), *Arte de la lengua bascongada*.

Malgré quelques poésies populaires et quelques ouvrages qui ont eu les honneurs de l'impression, on ne peut guère dire que la langue basque ait une littérature. On a prétendu que la prononciation en est harmonieuse; d'autres, au contraire, affirment qu'elle est dure et difficile; quant à nous, nous avouerons que, sans en comprendre un seul mot, elle nous a toujours semblé assez rude. Nous n'avons pourtant nullement la prétention de trancher la question, et nous nous bornerons, pour finir, à citer la plaisanterie que les Espagnols prêtent à un Andalou :

« Les Basques écrivent Salomon — et prononcent Nabuchodonosor. »

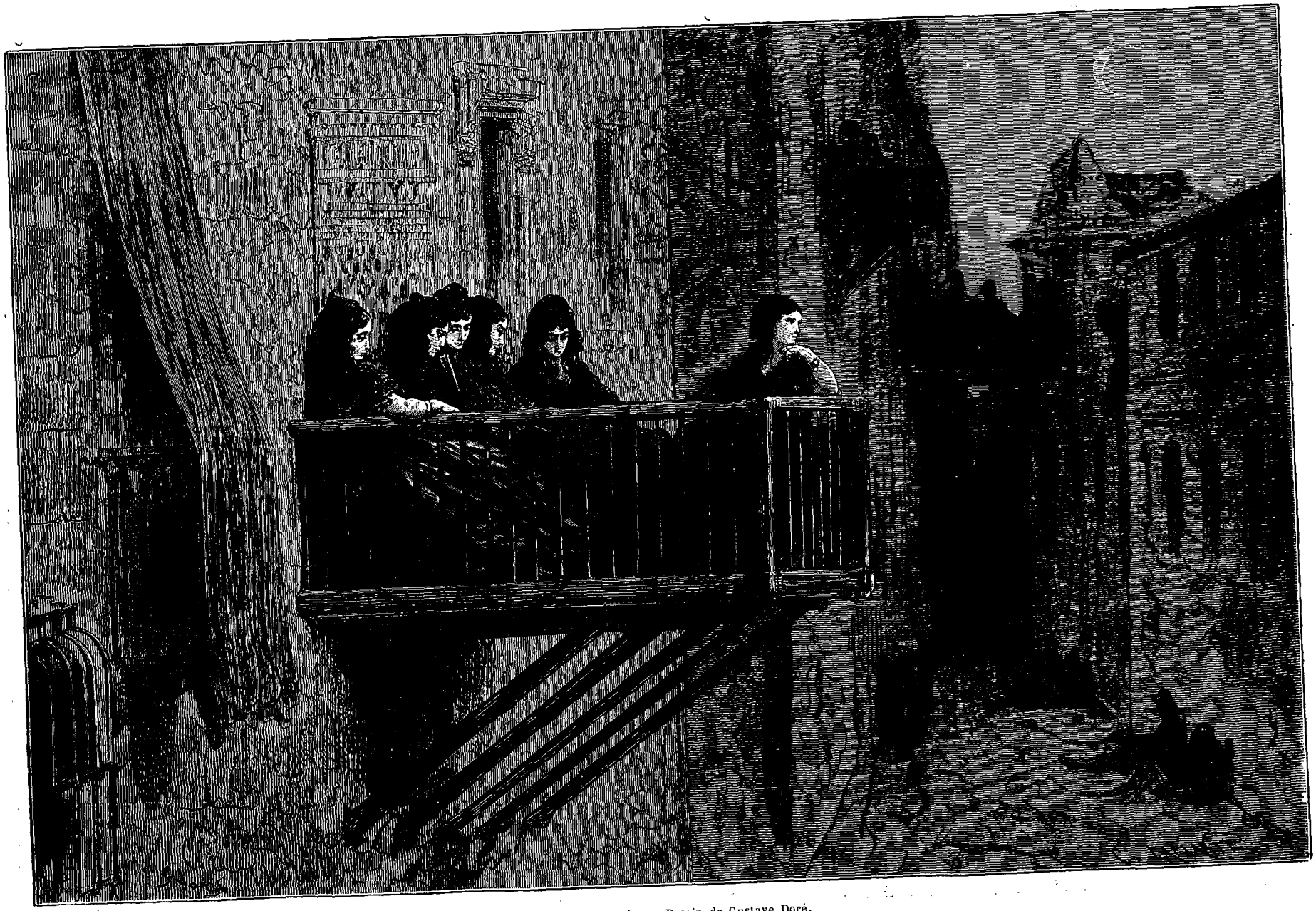
Marchande de poulets, à Vitoria. — Dessin de Gustave Doré.

Vitoria. — Les balcons. — La *Plaza Nueva* et le marché. — Un proverbe espagnol au sujet des figues. — La fausse monnaie et les faux-monnayeurs en Espagne; la monnaie de billon. — Le cidre et le *chacoli*. — La province de Guipuzcoa. — Azpeitia. — Ignace de Loyola. — Mondragon et ses anciennes épées. — Zumárraga. — Les *gitanos* des Provinces Basques.

Il était presque nuit quand nous arrivâmes à Vitoria, la capitale de la province d'Alava. Après un souper tolérable à la fonda de Pallares, nous allâmes faire un tour dans la ville, dont les rues étaient faiblement éclairées, et dont aucun bruit ne troublait le silence : rues de province, calmes et tranquilles, s'il en fut jamais. Arrivés sur la place principale, nous aperçûmes sur la façade de l'église une statue de la Vierge entourée d'une auréole formée par de nombreuses lumières; nous pensions que cette illumination avait lieu à l'occasion de quelque fête, mais on nous assura que la statue était ainsi éclairée tous les soirs.

Le hasard nous ayant conduits ensuite vers une rue escarpée à droite de l'église, nous remarquâmes un balcon d'une forme particulière, et d'une telle saillie,

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Balcons à Vitoria. — Dessin de Gustave Doré.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

qu'il formait comme un petit salon en plein air; six dames y prenaient le frais, éclairées par les rayons de la lune, et Doré n'oublia pas de faire un croquis de ce joli tableau. Nous remarquâmes dans les anciens quartiers de Vitoria, c'est-à-dire dans la ville haute, d'autres balcons du même genre.

Le lendemain, nous visitâmes la *Plaza Nueva*, vaste parallélogramme entouré de portiques, et qui nous rappela la *Plaza Mayor* de Salamanque. C'était jour de marché, et les paysans des environs s'y étaient donné rendez-vous. Leur type diffère beaucoup de celui de la Castille; ce sont bien là les descendants des anciens Cantabres, cette race vigoureuse et indomptable. Il y avait une abondance extraordinaire de fruits et de légumes, car les environs de Vitoria sont fertiles et très-bien cultivés. Il y avait surtout de magnifiques *brevas* (c'est le nom qu'on donne aux premières figues), si appétissantes que nous ne pûmes résister à la tentation. « Et surtout, nous dit le marchand, n'allez pas boire d'eau après. » En effet, on croit, en Espagne, à tort ou à raison, qu'il est dangereux de boire de l'eau quand on a mangé des figues; on en dit autant des *higos chumbos* (fruits du cactus), si communs en Andalousie, et des escargots. Il y a même un proverbe à ce sujet :

Sobre caracoles
Higos y brevas,
Agua no bebas;
Y vino tanto,
Que caracoles,
Higos y brevas
Anden nadando.

« Par-dessus les escargots, — Les figues et les *brevas*, — Ne bois pas d'eau; — Mais tant de vin, — Que les escargots, — Les figues et les *brevas* — Aillent nageant. »

Nous nous rendîmes, pour employer notre soirée, à l'unique théâtre de Vitoria; ayant donné, pour payer nos places, une pièce d'or de cent réaux, l'employé du bureau nous la rendit comme fausse, après l'avoir examinée, fait sonner, et finalement pesée dans une petite balance, accessoire obligé en Espagne pour tous ceux qui sont appelés à manier de l'argent. « Elle a le poids, nous dit l'employé, mais j'ai vu tout de suite qu'elle avait mauvaise mine et mauvais son, — *mala cara y mal sonido.* » C'est que nous sommes dans le pays de la fausse monnaie; nulle part on n'en rencontre aussi fréquemment qu'ici; nulle part on n'a poussé aussi loin l'art de falsifier, de contrefaire, de rogner les monnaies; aussi toute pièce que vous donnez est réputée fausse *a priori*, surtout quand il s'agit d'une pièce d'or : on la fait sauter sur le bois ou sur le marbre, pour mieux juger du son; on la pèse avec soin; on l'examine attentivement à la loupe, et quelquefois même on l'essaye au moyen de la pierre de touche. Il y a des gens qui, manquant sans doute de l'habileté ou des ressources nécessaires pour exercer le métier de faussaires, se contentent de limer, rogner ou trouer les pièces d'or, et principalement les *onzas*, qui valent un peu plus de quatre-vingts francs; aussi refuse-t-on toujours les onces qui sont *courtes*, — *cortas*, — comme on dit.

L'industrie du faux-monnayage, si florissante aujourd'hui, n'est pas nouvelle en Espagne, si nous en croyons ce que l'on raconte d'un célèbre peintre, Herrera le Vieux, qui fut emprisonné sous l'accusation d'avoir fabriqué de la fausse monnaie. L'or et l'argent étaient du reste beaucoup plus rares alors qu'aujourd'hui, et l'on se servait surtout de billon, comme nous l'apprend Mme d'Aulnoy : «.... L'argent ne roule pas et n'entre point dans le commerce. Pour moi, je vous avoue que je n'en ai jamais moins vu. Ma parente reçoit d'assez grosses sommes tout en *quartos :* c'est de la monnoye de cuivre aussi sale que des doubles, et, toute vilaine qu'elle est, elle est du trésor royal. On les donne au poids (car quel moyen de compter cette gueuserie-là?). Des hommes les apportent dans de grandes corbeilles de natte qu'ils attachent sur leur dos, et quand les payemens arrivent, toute la maison passe huit jours à compter les *quartos*. Sur dix mille francs il n'y a pas cent pistoles en or ou en argent. » La monnaie de billon ou *calderilla*, — mot presque synonyme de *chaudronnerie*, — est vendue, dans quelques villes d'Espagne, par des changeurs de bas étage, qui tiennent boutique en plein air, comme dans certaines rues de Naples.

A mesure que nous nous éloignons de Vitoria pour nous rapprocher des Pyrénées, la contrée devient plus sauvage et plus accidentée : après chaque tunnel, — et ils sont nombreux, — ce sont de nouveaux coteaux, quelquefois très-élevés, plantés pour la plupart de chênes verts, de noyers, de châtaigniers, de buis et de genêts épineux aux fleurs jaunes. Dans les parties dénuées d'arbres, la terre est ordinairement couverte d'une épaisse couche de bruyère. Quelques vallées sont plantées de pommiers : on se croirait en Normandie; le cidre (*zagardúa*), qui se fabrique dans les Provinces Basques en assez grande quantité, ne vaut pas assurément celui d'Isigny ou du Devonshire; nous en avons cependant bu quelquefois qui était fort agréable, notamment à Saint-Sébastien. Quant au vin, le pays n'en produit que très-peu, et c'est à peine si l'on peut donner ce nom à un breuvage âpre, aigre et sans substance que les Basques appellent *chacoli*, mot qui, en espagnol, est synonyme de *piquette*.

Nous venons de traverser la station de Salvatierra, celle d'Alsásua, où s'embranche la ligne de Pampelune et de Saragosse; après avoir longé quelque temps le cours du rio Urola, une petite rivière qui va se jeter dans l'Océan, nous voici à Zumárraga, un bourg voisin d'Azpeitia, la patrie d'Ignace de Loyola. Nous sommes dans la province de Guipúzcoa, une des plus avancées de la Péninsule sous le double rapport de l'instruction et de l'industrie. A une courte distance se trouvent les célèbres mines de fer de Mondragon, dont nous avons déjà dit quelques mots à propos des épées de Tolède :

« De Mondragon tus aceros.... »

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Berger basque (province d'Alava). — Dessin de Gustave Doré.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

« Il n'y a pas une seconde mine pareille dans le royaume, dit Bowles dans son *Introduccion á la historia natural de España*. Si l'on doit en croire une ancienne tradition, ce fut avec le fer de cette mine qu'on fabriqua les épées, si renommées pour leur trempe, dont l'infante Catherine d'Aragon, fille des rois catholiques, fit présent à son mari, Henri VIII d'Angleterre. On en trouve encore quelques-unes en Écosse, où l'on en fait grand cas, sous le nom d'André Ferrara. Les fameuses épées de Tolède, celles du *perrillo* de Saragosse, qui sont encore très-estimées, et celles qui se fabriquaient dans d'autres villes, étaient, dit-on, composées du fer de cette mine.... » Suivant le même auteur, on n'est pas bien d'accord sur les procédés qu'on employait. D'après les uns, on ne trempait les lames qu'en hiver, et lorsqu'on les retirait de la forge pour la dernière fois, on les lançait en l'air avec beaucoup de vitesse, à trois reprises différentes, et en choisissant un jour très-froid. D'autres assurent qu'on faisait chauffer les lames jusqu'au rouge-cerise, et qu'ensuite on les plongeait dans la graisse, puis dans l'eau tiède, et enfin dans l'eau froide. On dit encore qu'on employait l'acier naturel de Mondragon en mettant une bande de fer au milieu de deux lames de cet acier, afin d'obtenir plus de flexibilité.

Nous rencontrâmes, non loin de Zumárraga, une famille de *gitanos* nomades, chose assez rare dans les Provinces Basques, tandis qu'ils sont assez nombreux dans les environs de Pampelune et dans d'autres parties de la Navarre, où un certain nombre d'entre eux sont établis, et parlent, dit-on, parfaitement le basque, outre leur *caló*. Les uns dormaient, couchés sur l'herbe ; d'autres jouaient de la guitare ; plus loin une petite gitana faisait, sous l'œil de sa mère, la toilette de sa jeune sœur, pendant que celle-ci jouait avec un gros chat. Ici on ne voit guère que des gitanos de passage, vendant ordinairement des paniers et des chapelets. Ils sont souvent persécutés, et on les oblige ordinairement à passer la nuit hors des villages ; plus d'une fois il nous est arrivé de voir des bandes de gamins les poursuivre à coups de pierres.

Vergara ; e *convenio* entre Espartero et Maroto. — Quelques mots sur les principaux soulèvements carlistes. — Cabrera et sa mère. — Encore les images et les chansons populaires : un colonel *cristino* et quatre-vingt-seize sergents passés par les armes ; les représailles : *fusiladas, cuchilladas* et *asesinatos*.

A une courte distance de Zumárraga, à mi-chemin entre Vitoria et Tolosa, se trouve la petite ville de Vergara, célèbre par la convention signée en 1839 entre Espartero et Maroto. Le *Convenio de Vergara* mit fin, pour un temps, à la guerre civile qu'on a appelée la guerre de sept ans, — *la guerra de los siete años*.

Les champions de la loi de succession agnatique, promulguée en 1713 et personnifiée dans les droits de don Carlos au trône, paraissaient laisser le champ libre à la fille de Ferdinand VII, qui, sous la régence de Marie-Christine, sa mère, avait été couronnée reine d'Espagne en vertu de la pragmatique sanction de 1839. Cependant plusieurs insurrections vinrent prouver que le parti carliste n'était pas éteint : c'est en 1848, en 1855 et en 1869 qu'eurent lieu les soulèvements les plus importants.

Cabrera, né à Tortosa en 1809, fut le héros de la campagne carliste de 1848 ; bien qu'il existe encore, habitant l'Angleterre, où il a épousé une grande dame anglaise, c'est en Espagne un personnage légendaire : son histoire se vend dans les rues, ainsi que des images populaires à deux cuartos, où sont représentés ses exploits. Nous avons sous les yeux une de ces feuilles : les principaux épisodes de ses campagnes, grossièrement gravés sur bois, sont représentés en quarante huit tableaux. En parcourant cette *Historia de Cabrera*, on croirait, hélas ! assister à la lutte qui désole actuellement l'Espagne ; on n'y voit que *fusiladas, cuchilladas* et *asesinatos :* voici la mère de Cabrera fusillée à Tortosa ; bientôt celle du colonel *cristino* Fontivero subit le même sort ; quatre-vingt-seize sergents des troupes de la reine sont à leur tour passés par les armes ; des prisonniers carlistes sont tués à coups de couteau— *acuchillados*— à Saragosse ; peu de temps après, c'est le tour de leurs adversaires : *Horrorosa pirámide de cadaveres de prisonieros*, dit la légende de l'un des dessins, qui n'a pas besoin de traduction.

Comme en Espagne les chansons populaires embrassent les sujets les plus divers, il est naturel que chaque parti ait ses coplas dans le *Cancionero* populaire. En voici deux seulement, comme échantillon : « Je suis soldat du roi, dit un carliste, — Voici ma feuille de route ; — Et si je meurs dans la bataille, — Je mourrai pour la foi du Christ. »

Soldadito soy del rey,
Aquí traigo mi registro ;
Y si muero en la batalla,
Muero por la fé de Cristo.

Écoutons maintenant le couplet de son adversaire

Ciento cincuenta cartuchos
Tengo yo en mi cartuchera,
Para matar á las facciones
Que defienden á Cabrera.

« Cent cinquante cartouches, — Je les ai dans ma cartouchière — Pour tuer les factieux — Qui défendent Cabrera. »

Le mouvement carliste de 1855 fut dirigé par les généraux Marco et Estartus ; le premier commandait en Aragon, le second en Catalogne ; mais cette insurrection fut de peu d'importance. Celle de 1860, à la tête de laquelle s'était mis le capitaine général des îles Baléares, don Jaime Ortega, fut étouffée dès le commencement : peu de temps après avoir débarqué à San Carlos de Rapita, près de l'embouchure de l'Ébre, Ortega était arrêté, et fusillé à Tortosa.

Pendant les dernières années du règne d'Isabelle II, les soulèvements carlistes furent insignifiants ; peu de temps après la révolution qui renversa la reine, le

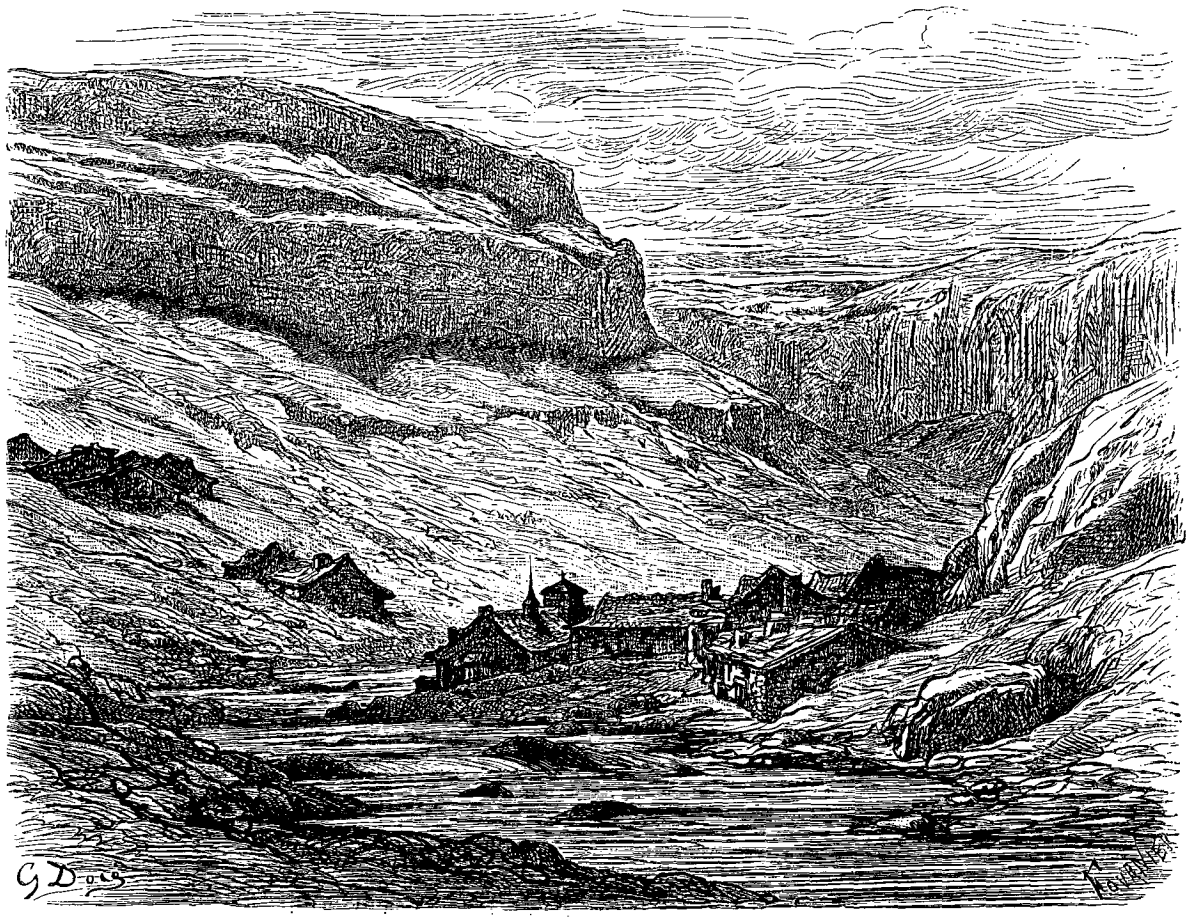
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

parti de don Carlos releva la tête encore une fois. En 1869 et en 1870, des insurrections éclatèrent dans plusieurs provinces d'Espagne, grandissant peu à peu, après des alternatives diverses, pour en arriver au point où nous les voyons aujourd'hui, et dont nous ne dirons rien, voulant nous borner à ce court aperçu rétrospectif.

Beasain; le viaduc d'Ormaiztegui. — Tolosa; encore les *casas solares*. — L'église de *Santa María*. — *Las Animas*. — Dévotion des Espagnols aux âmes du purgatoire; les âmes héritières. — Un mot du duc de *Villa Mediana*. — Le duc d'Osuna et les Jésuites. — La *Cofradía de las Animas*. — La Vierge *del Cármen*. — *El toque de las Animas*.

Nous sommes au cœur des Provinces Basques, dans un pays accidenté qui semble fait pour les combats de partisans : aussi a-t-il été bien des fois, depuis quarante ans, le théâtre des guerres civiles. Quittons ce terrain brûlant, arrêtons-nous à Isasondo, un bourg très-pittoresque entouré de hautes montagnes, et après avoir passé à Beasain nous traverserons le magnifique viaduc d'Ormaiztegui, un des plus beaux ouvrages de la ligne du Nord. C'est dans le joli village de ce nom que naquit le fameux chef carliste Zumalacarregui.

Nous voici à Tolosa, la capitale de la province de Guipuzcoa, une des plus jolies villes du pays basque, et une des plus industrieuses; les usines et les fabriques y sont nombreuses, et leurs bâtiments aux fenêtres régulièrement alignées contrastent singulièrement avec les façades sculptées et armoriées des *casas so-*



Le *rio* Urola, près Zumárraga (Guipúscoa). — Dessin de Gustave Doré.

*lares*, manoirs en partie ruinés des anciennes familles nobles.

A part les *casas solares*, dont la plupart remontent à plusieurs siècles, Tolosa ne possède d'autre édifice intéressant que l'église gothique de Santa Maria, dont une des tours est surmontée d'une statue colossale de saint Jean-Baptiste. Nous remarquâmes, en entrant dans l'église, cette inscription, que bien des fois déjà nous avions eu l'occasion de lire ailleurs : *Hoy se sacan ánimas*. Cet avis aux fidèles, une des traditions de la vielle Espagne catholique, signifie littéralement : « Aujourd'hui on retire des âmes. » Il s'agit des âmes qui vont en Purgatoire, pour se purifier au moyen des souffrances, afin de se rendre dignes de pénétrer dans les régions célestes. Les *ánimas* ont toujours joué un rôle très-important dans l'Église espagnole : vous les voyez souvent représentées sous la figure d'une femme nue jusqu'à la ceinture, les mains jointes dans une attitude douloureuse et suppliante, et entourées de langues de flammes.

La dévotion aux *ánimas* a été de tout temps un des moyens les plus efficaces pour émouvoir la charité publique : « Cela est même quelquefois poussé trop loin, dit Mme d'Aulnoy, et j'ai connu un homme de grande

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

naissance, qui, étant fort mal dans ses affaires, ne laissa pas de vouloir, en mourant, qu'on luy dît quinze mille messes. Sa dernière volonté fut exécutée, de sorte que l'on prit cet argent à ses pauvres créanciers : car quelque légitimes que soient leurs dettes, ils ne sçauroient rien recevoir jusqu'à ce que toutes les messes demandées par le testament soient dites. C'est ce qui a donné lieu à cette manière de parler dont on se sert ordinairement : *Fulano ha dejado su alma heredera;* ce qui veut dire : *Un tel a fait son âme héritière;* et l'on entend par là qu'il a laissé son bien à l'Église pour prier Dieu pour luy. »

« Le roy Philippe IV ordonna que l'on dît cent mille messes à son intention, voulant que, s'il cessoit d'en avoir besoin, elles fussent pour son père et pour sa mère, et que, s'ils étoient au ciel, on les appliquât pour les âmes de ceux qui sont morts dans les guerres d'Espagne. »

N'oublions pas, à propos des *ánimas del purgatorio*, le plaisant mot qu'on attribuait au duc de Villa Mediana : « Étant un jour dans l'église de Notre-Dame d'Atocha (à Madrid), et y ayant trouvé un religieux qui demandoit pour les âmes du Purgatoire, il lui donna une pièce de quatre pistoles. « Ah! seigneur, dit le « bon Père, vous venez de délivrer une âme. » Le comte tira encore une pareille pièce et la mit dans sa tasse.

Une halte de *gitanos*, près Zumárraga. — Dessin de Gustave Doré.

« Voilà, continua le religieux, une autre âme délivrée. » Il luy en donna de cette manière six de suite; et à chaque pièce le moine se récrioit : « L'âme vient de « sortir du Purgatoire. — M'en assurez-vous? dit le « comte. — Ouy, seigneur, reprit le moine affirmative- « ment, elles sont à présent au ciel. — Rendez-moi donc « mes six pistoles, dit-il, car il seroit inutile qu'elles vous « restassent; et puisque les âmes sont dans le ciel, il ne « faut pas craindre qu'elles retournent en Purgatoire. »

Le duc, il est vrai, ne voulait qu'effrayer le moine, et il ne reprit pas son argent. C'est encore lui qui, « étant un jour dans l'église avec la reine Élisabeth (femme de Philippe IV), vit beaucoup d'argent sur l'autel, que l'on avoit donné pour les âmes du Purgatoire; il s'en approcha, et il le prit, en disant : « Mon amour « sera éternel, mes peines seront aussi éternelles; celles « des âmes du Purgatoire finiront. Hélas! les miennes « ne finiront point; cette espérance les console; pour « moy, je suis sans espérance et sans consolation. Ainsi, « ces aumônes qu'on leur destine me sont mieux deuës « qu'à elles. » Il n'emporta pourtant rien....

La plaisanterie du comte de Villa Mediana nous en rappelle une du même genre qu'on attribue, dans un recueil d'anecdotes du dix-septième siècle, à un autre grand d'Espagne. « Le duc d'Osone promit mille pistoles aux Jésuites, s'ils lui faisoient voir qu'on pût

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

donner l'absolution, par avance, d'un péché non encore commis. Après avoir bien cherché, ils lui apportèrent un de leurs auteurs, et lui donnèrent l'absolution qu'il demandoit. Il leur fit une lettre de change à recevoir à quatre lieues. Ils trouvèrent en chemin douze drôles qui les battirent et leur prirent leur lettre de change. Ils vinrent se plaindre au duc, qui leur dit que c'étoit là le péché qu'il avoit envie de commettre, et qu'ils l'en avoient absous. »

Un voyageur hollandais du dix-septième siècle, Aarsen de Sommerdyck, était encore plus irrévérencieux pour les *ánimas* que le comte de Villa Mediana : « On voit, dit-il dans sa *Relation de Madrid*, quantité de personnes qui font des questes *para las benditas almas del purgatorio*. Et l'histoire porte qu'après avoir ramassé quelques réaux, ils en vont boire frais sur la neige, et font passer cela pour eau beniste aux trepassez. »

La Vierge *del Cármen* est invoquée particulièrement pour retirer les âmes du Purgatoire :

A la Virgen del Cármen
Quiero y adoro,

Gitanas (Provinces Basques). — Dessin de Gustave Doré.

Porque saca las almas
Del purgatorio.

« La Vierge du Cármen, — Je l'aime et je l'adore, — Parce qu'elle retire les âmes du Purgatoire. »

Pour compléter ce tableau de mœurs espagnoles, citons encore un journal satirique publié à Madrid il y a quelques années, sous le singulier titre de *Las Animas*, et dont la vignette représentait des âmes en peine, sous la figure de *cesantes* et de *pretendientes*, c'est-à-dire ceux qui ont perdu leurs places et ceux qui en sollicitent, — types excessivement communs chez nos voisins.... et dans bien d'autres pays.

La dévotion aux âmes du Purgatoire est toujours grande en Espagne : les églises se remplissent de fidèles lorsque, vers huit ou neuf heures du soir, on sonne *el toque de las ánimas;* les murs sont tendus de noir, les cierges jettent une lueur lugubre, et chacun s'agenouille pour prier en faveur des parents ou des amis qu'il regrette.

Baron Ch. DAVILLIER.

(*La fin à la prochaine livraison.*)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Isasondo, près Tolosa (Province de Guipuzcoa). — Dessin de Gustave Doré.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Paysans avec leurs *cuevanos* d'osier (Saint-Sébastien). — Dessin de Gustave Doré.

# VOYAGE EN ESPAGNE,

## PAR MM. GUSTAVE DORÉ ET LE BARON CH. DAVILLIER[1].

## LES PROVINCES BASQUES.

1862. — DESSINS INÉDITS DE GUSTAVE DORÉ. — TEXTE INÉDIT DE M. LE BARON CH. DAVILLIER.

Les environs de Tolosa. — Les *encinas* et les *alcornoques* (chênes verts et chênes-liéges); un proverbe sur ces deux arbres. — Les Provinces Basques au temps des diligences; prix exorbitants demandés aux voyageurs. — La côte de *las Salinas*. — Les *carros* des pays basques; bruit étrange produit par leurs roues : ce qu'en dit Cervantès. — Un couplet populaire. — Opinion de quelques voyageurs sur les chars basques.

En sortant de Tolosa, on jouit jusqu'à Saint-Sébastien d'un paysage ravissant; par moments, on se croirait en Suisse, si les chalets n'étaient remplacés par de petites maisons basses, aux murs blanchis à la chaux et aux toits couverts de tuiles rouges. L'aspect des montagnes est très-varié : parfois elles se succèdent, formant plusieurs plans dont les plus éloignés vont se perdant en teintes vaporeuses.

Sauf dans les parties rocheuses et dans celles où le terrain calcaire se montre à nu, la végétation est toujours des plus vigoureuses. Nous remarquons surtout les chênes verts (*encinas*) et les chênes-liéges (*alcornoques*), aux troncs énormes, et dont les branches s'élèvent parfois jusqu'à trente ou quarante pieds de hauteur. Ces chênes-liéges, comme ceux que nous avions

1. Suite. — Voy. t. VI, p. 289, 305, 321, 337; t. VIII, p. 353; t. X, p. 1, 17, 353, 369, 385, 401; t. XII, p. 353, 369, 385, 401, 417; t. XIV, p. 353, 369, 385, 401; t. XVI, p. 305, 321, 337, 553; t. XVIII, p. 289, 305, 321, 337; t. XX, p. 273, 289, 305, 321; t. XXII, p. 177, 193; t. XXIV, p. 337, 353, 369, 385, 401; t. XXV, p. 369.



© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

vus en franchissant les Pyrénées par le Col de Pertus, se teignent en rouge quand on les a dépouillés de leur écorce. Leur bois, un des plus durs qu'il y ait, le cède cependant sous ce rapport à celui du chêne vert, comme le constate un proverbe rimé des plus bizarres :

Al alcornoque,
No hay palo que le toque,
Sinó la encina,
Que le quebra la costilla.

« Le chêne-liége, — Il n'y a aucun bois qui l'atteigne, — Si ce n'est le chêne vert, — Qui lui casse les côtes. »

Ces montagnes escarpées que nous traversons en quelques minutes sous de nombreux tunnels, ces profondes vallées reliées par des viaducs, nous remettent en mémoire le temps des diligences, ce bon temps où l'on voyageait avec l'escorte tutélaire des *escopeteros*, et où l'on s'arrêtait chaque soir à la couchée. Outre que le voyage se faisait avec une lenteur extrême, les prix étaient scandaleusement chers. Nous nous rappelons qu'il y a dix ans, — c'était en avril 1863, — on nous fit payer pour le parcours d'Alsásua à Beasain, un peu plus de quatre lieues d'Espagne, la somme de quatre-vingt-un réaux, c'est-à-dire plus de cinq francs par lieue, ou plus de dix fois le prix de la première classe en chemin de fer.

On ne met guère plus de temps aujourd'hui, pour traverser les Provinces Basques, d'Irun à Vitoria, qu'il n'en fallait alors pour monter les côtes les plus escarpées, par exemple celle de *las Salinas*. Cette côte, l'effroi des voyageurs, n'était franchie qu'avec le secours d'une demi-douzaine de bœufs, qu'on plaçait devant les dix ou douze mules de la diligence, et l'on n'arrivait au sommet qu'à grand renfort de coups de fouet et d'aiguillon, et avec le vacarme le plus assourdissant de cris et de jurons.

A propos de vacarme, n'oublions pas de mentionner les fameux chars des pays basques. Ces lourds véhicules aux roues massives, qui n'ont pas dû subir de grands changements depuis l'époque où *don Pelayo* régnait dans les Asturies, ne diffèrent pas beaucoup de ceux que nous avons vus dans ce pays et dans la province de Léon; Doré en avait déjà dessiné quelques-uns du même genre, notamment à Palencia et à Léon, un jour que nous fîmes amitié avec un brave *maragato* qui vendait des châtaignes. Théophile Gautier a décrit dans un style très-pittoresque les singuliers grincements produits par les roues des *carros* basques :

« Un bruit étrange, inexplicable, enroué, effrayant et risible, me préoccupait l'oreille depuis quelque temps; on eût dit une multitude de geais plumés vifs, d'enfants fouettés, de chats en amour, de scies s'agaçant les dents sur une pierre dure, de chaudrons raclés, de gonds de prison roulant sur la rouille et forcés de lâcher leur prisonnier; je croyais tout au moins que c'était une princesse égorgée par un négromant farouche; ce n'était rien qu'un char à bœufs qui montait la rue d'Irun, et dont les roues miaulaient affreusement faute d'être suiffées, le conducteur aimant mieux sans doute mettre la graisse dans sa soupe. Ce char n'avait assurément rien que de fort primitif; les roues étaient pleines et tournaient avec l'essieu, comme dans les petits chariots que font les enfants avec de l'écorce de potiron. Ce bruit s'entend d'une demi-lieue, et ne déplaît pas aux naturels du pays. Ils ont ainsi un instrument de musique qui ne leur coûte rien et qui joue de lui-même tout seul, tant que la route dure. Cela leur semble aussi harmonieux qu'à nous des exercices de violoniste sur la quatrième corde. Un paysan ne voudrait pas d'un char qui ne chanterait pas: ce véhicule doit dater du déluge. »

Si les chars des Provinces Basques ne datent pas du déluge, leur forme remonte certainement à une époque très-ancienne. On pourrait, du reste, en dire autant de ceux dont on se sert en Andalousie, dans les Castilles et dans d'autres provinces encore. Un auteur espagnol, M. E. Lafuente y Alcantara, a écrit quelques lignes curieuses à ce sujet : « Je ne puis, dit-il dans la préface de son *Cancionero popular*, oublier l'étrange impression que produisit naguère sur moi la lecture de l'ouvrage de M. Layard sur les ruines de Ninive et de Babylone, où il décrit minutieusement les charrues, les chars, et autres instruments du même genre dont se servent les Kourdes, en remarquant que ces instruments sont encore aujourd'hui tels qu'ils étaient au temps de la Bible. Les chars et les charrues décrits dans cet ouvrage sont exactement pareils à ceux dont on se sert en Andalousie.... »

Pour montrer que ce n'est pas d'hier que les roues des *carros* font leur étrange musique, nous n'avons qu'à rappeler ce curieux passage d'une des *Novelas ejemplares* de Cervantès qui dit, en parlant des ministres de la justice, que, « *s'ils ne sont pas bien graissés, ils grognent plus que des charrettes à bœufs.* »

Citons encore en passant cette *copla* bien connue en Espagne, et qui montre qu'il est des pays où les roues des chars sont mieux graissées que dans les Provinces Basques :

Unta el eje, Juanillo,
Que chilla el carro;
Que hasta el inanimado
Gusta de halagos.

« Graisse l'essieu, Jeannot, — Le char crie; — Car même les objets inanimés — Aiment les bons soins. »

La comtesse d'Aulnoy, parlant des *chariots* des pays basques, dit que « le bruit en est si grand, qu'on les entend d'un quart de lieue lorsqu'il y en a plusieurs ensemble; ce qui arrive toujours, car on en rencontre soixante ou quatre-vingts à la fois.... »

Un autre voyageur qui parcourut l'Espagne au siècle dernier, Baretti, se plaignait en ces termes du tourment occasionné par les roues des charrettes : « Je ne sais si la puanteur des rues les plus sales n'est pas plus supportable à l'odorat que ce bruit aigu et perçant ne l'est aux oreilles. Les roues des

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Laitière basque (Saint-Sébastien). — Dessin de Gustave Doré.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

charrettes de ce pays sont composées de deux planches clouées ensemble et grossièrement taillées en figure circulaire; on pourrait, si l'on voulait, remédier à ce bruit désagréable : il suffirait pour cela que les charretiers graissassent leurs essieux; mais ils prétendent qu'alors le diable ferait du mal à leurs bœufs, et que le bruit le fait fuir. Avez-vous jamais cru une meilleure raison pour épargner la graisse? »

Si l'on voulait trouver une raison plus plausible pour expliquer le bruit en question, c'est encore à Cervantès qu'il faudrait s'adresser, car il parle, dans son *Don Quichotte*, des roues des chars, *de cuyo chirrio aspero y continuado se dize que huyen los lobos y los ossos*, — « ce bruit aigu et incessant qui, dit-on, met en fuite les loups et les ours. »

La vérité est que les paysans basques se plaisent à

Paysanne basque (environs de Bilbao). — Dessin de Gustave Doré.

entendre le bruit de leurs roues; nous en avons questionné plusieurs, et leurs réponses ne nous laissent aucun doute à ce sujet. Un habitant d'Alsásua nous disait dernièrement que c'est surtout à l'occasion des noces qu'on se plaît à entendre crier les chars qui portent les mariés et les invités, — et cela malgré l'amende d'une *peseta* dont les *alcaldes* de certains villages menacent les amateurs de cette singulière musique.

Saint-Sébastien. — La route de Saint-Sébastien à Bilbao. — Zarauz. — *El arbol de Guernica*. — Deya. — Bermeo. — Bilbao et Portugalete. — Pasajes. — Les batelières basques. — Irun. — La frontière. — La Bidassoa; l'île des Faisans; Louis XI et François Ier. — Entrevue de Mazarin et de don Luis de Haro. — Les fêtes à l'occasion du mariage de Louis XIV.

Après avoir traversé les stations d'Andoain et d'Hernani, — un village qui, malgré son nom, n'a aucun rapport avec le héros d'un drame célèbre, — nous arri-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

vâmes à Saint-Sébastien, ville moderne, charmante et coquette; ses rues, presque entièrement rebâties à neuf, sont alignées au cordeau, et se coupent à angle droit : c'est le Trouville, le Biarritz de l'Espagne, le rendez-vous de la société élégante de Madrid et des grandes villes d'Espagne pendant la saison des bains de mer. Malgré le voisinage de la frontière, Saint-Sébastien a un caractère espagnol bien prononcé, avec sa place entourée d'arcades, et où se donnent les courses de taureaux, avec ses maisons à balcons et à *miradores*. Le marché était fort animé; nous y remarquâmes certains paniers d'osier, *cuévanos*, que les paysans mettent, comme une selle, sur leurs mules et sur leurs chevaux.

La nouvelle route de Saint-Sébastien à Bilbao, qui borde presque constamment le golfe de Gascogne, traverse un pays très-peuplé et d'une grande fertilité. La culture est superbe, et témoigne des habitudes laborieuses des habitants : souvent, comme en Alsace, on voit les femmes travailler dans les champs. Voici une vieille femme qui descend de la montagne, ses épaules chargées d'un énorme fardeau de bois, ce qui ne l'empêche pas de marcher d'un pas alerte ; plus loin, c'est une jeune fille qui porte avec aisance sur sa tête un vase plein de lait, comme une canéphore antique. Déjà nous avions remarqué plusieurs de ces laitières basques au marché de Saint-Sébastien; leur magnifique chevelure, en partie cachée par un fichu blanc, retombe sur les épaules en deux longues tresses, qui doivent, au prix où sont les cheveux, représenter une valeur considérable. Un voyageur du dix-septième siècle faisait de ces paysannes basques un portrait auquel il n'y aurait guère à changer aujourd'hui : « Ces filles sont grandes; leur taille est fine, le teint brun; les dents admirables, les cheveux noirs et lustrés comme du jais; elles les nattent et les laissent tomber sur leurs épaules, avec quelques rubans qui les attachent; elles ont sur la tête un petit voile de mousseline brodée de fleurs d'or et de soye qui voltige et couvre le sein.... »

Paysanne basque (province de Biscaie). — Dessin de Gustave Doré.

Nous traversons Zarauz, une charmante station de bains de mer, fort à la mode depuis quelques années, puis Guetaria, Zumaya et la jolie petite ville de Deva. N'oublions pas de mentionner le village de Guernica, célèbre depuis longtemps par son chêne plusieurs fois séculaire, — *el arbol de Guernica*, — sous lequel les *juntas* de la province se réunissaient autrefois pour délibérer sur les affaires du pays. La petite ville de Bermeo, une de nos dernières étapes, a donné naissance à l'auteur de la *Araucana*, Alonso de Ercilla, le célèbre poëte-soldat, qui écrivait ses vers sur le pommeau de sa selle.

On arrive à Bilbao après avoir remonté le Nervion pendant une dizaine de kilomètres. La ville est dans une situation agréable; les anciennes rues, fort étroites, sont d'un aspect original, avec leurs maisons massives aux toits en saillie ; les costumes des paysans sont des plus pittoresques, et le béret est la coiffure exclusive.

De retour à Saint-Sébastien, nous continuâmes notre route vers la frontière, et nous arrivâmes bientôt au joli port de Pasajes, qui, vu de la station, a tout à fait l'aspect d'un lac aux eaux calmes; un canal étroit met le port en communication avec la mer, cachée par un rideau de montagnes escarpées. Ici, comme à Santander, à Bilbao et dans d'autres ports de la côte, ce sont des femmes — *cargueras* — qui portent les fardeaux. Nous remarquâmes également de robustes batelières,

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

qui nous firent penser à celles qui charmèrent tant Mme d'Aulnoy, lorsqu'elles lui firent traverser la Bidassoa : Ces « filles au pied marin », ces « belles pyrates », comme elle les appelle, n'entendaient point la raillerie, et ne permettaient pas qu'on leur manquât de respect ; elle cite en témoignage l'aventure qui arriva pendant la traversée au cuisinier de la comtesse, à un Gascon trop entreprenant : la « jeune Biscayenne, sans autre compliment, lui cassa la tête avec son aviron armé d'un croc, qui était à ses pieds. Quand elle eut fait cet exploit, la peur la prit, elle se jeta promptement dans l'eau, quoiqu'il fît un froid extrême ; elle nagea d'abord avec beaucoup de vitesse ; mais comme elle avoit tous ses habits, et qu'il y avoit loin jusqu'au rivage, les forces commencèrent à lui manquer ; plusieurs filles qui étoient sur la grève entrèrent vite dans leurs bateaux pour la secourir.... Je vous assure que l'indiscret Gascon fut si cruellement battu, qu'il étoit tout en sang ; et mon banquier me dit que quand on irritoit ces filles biscayennes, elles étoient plus farouches et plus à craindre que des petits lions. »

Irun est la dernière station de la ligne du Nord de l'Espagne. C'est une petite ville bâtie sur une hauteur, où l'on s'arrêtait du temps des diligences, et qu'on ne visite plus guère aujourd'hui ; en revanche, nous ne manquerons pas d'aller visiter Fontarabie, que nous apercevons à peu de distance. C'est une ville ruinée et misérable, mais des plus pittoresques, et que nous sommes enchantés de voir, même après Ségovie, Avila et Tolède.

D'Irun à la frontière, il n'y a que quelques minutes : nous voici déjà arrivés à la Bidassoa, cette petite rivière, une des plus célèbres d'Europe, bien que son cours ait quelques lieues à peine. En la traversant, nous apercevons sur notre droite une petite île couverte de roseaux : c'est l'île des Faisans, — la *Isla de los Faisanes*, — « qui n'est pas plus grande, dit Théophile Gautier, qu'une sole frite de moyenne espèce. »

Tant d'événements se sont accomplis sur cette étroite langue de terrain neutre, qu'un gros volume suffirait à peine à son histoire. C'est là que Henri IV, roi de Castille, eut une entrevue avec Louis XI, dont l'habillement de drap grossier scandalisa les seigneurs espagnols. C'est là encore que François Ier, après avoir quitté sa prison de Madrid, embrassa ses fils, qui allaient prendre sa place. C'est aussi dans l'île des Faisans que le cardinal Mazarin se rencontra avec Don Luis de Haro, le ministre et le favori de Philippe IV, pour signer la paix des Pyrénées.

L'île des Faisans est surtout célèbre à cause de l'entrevue qui eut lieu entre Philippe IV et Louis XIV, dans l'été de 1660, à l'occasion du mariage du roi de France avec l'infante Marie-Thérèse. L'île avait alors cinq cents pieds de long sur soixante-dix de large ; de chaque côté de la frontière, on y arrivait par un pont : celui des Espagnols était supporté par neuf bateaux ; celui des Français en comptait quatorze, le bras de la rivière étant plus large de leur côté. Les fêtes furent magnifiques : la suite du roi d'Espagne se composait de quatre mille mules ou chevaux, de soixante-dix carrosses et d'autant de fourgons. Douze malles ornées de velours et en argent, et vingt malles de maroquin, contenaient la garde-robe et le linge de la fiancée, et quarante mules portaient son argenterie de toilette et ses parfums. Le cortége occupait une étendue de six lieues.

Les bâtiments élevés sur l'île des Faisans occupaient trois cents pieds de long ; la salle des conférences, la plus grande de toutes, en avait cinquante-six ; ces pièces étaient ornées de belles tapisseries représentant les batailles de Scipion et d'Annibal, des scènes empruntées aux Métamorphoses d'Ovide, à l'Apocalypse, et d'autres sujets encore, sacrés et profanes ; celles qui représentaient l'Amour et Psyché occupaient à elles seules vingt-deux panneaux. Nous avons vu plusieurs estampes anciennes représentant l'île de la Conférence et les bords de la Bidassoa ; des médailles furent même frappées à l'occasion de l'entrevue des deux rois. Pendant deux mois, les fêtes les plus brillantes se succédèrent : cavalcades, tournois, promenades sur la Bidassoa en barques dorées, au son des instruments. Le grand peintre Velasquez, que ses fonctions d'*aposentador* appelaient à prendre part à l'organisation de ces fêtes, y joua un rôle des plus brillants ; malheureusement il fut atteint, peu de temps après son retour à Madrid, de la maladie qui l'enleva en quelques jours.

La Bidassoa traversée, nous sommes à Hendaye, sur le territoire français, et nous disons adieu, non sans regrets, à cette « dure terre d'Ibérie », *dura tellus Iberiæ*, le dernier refuge du pittoresque en Europe.

Les îles Baléares. — La fronde. — Funérailles singulières des anciens habitants. — Les lapins et la légion romaine : les Vandales, les Goths et les Arabes. — Don Jayme Ier, *el Conquistador*. — L'imprimerie à Majorque. — L'île Dragonera. — Arrivée à Palma. — La cathédrale ; les tapisseries de Majorque ; la *Puerta de los Apóstolos*. — Les anciennes maisons de Palma. Les *porchos*. — La *Llotja*. — Les églises : Santa Eulalia. — Le couvent de *San Francisco de Asis* ; Raymond Lulle.

Il y a dans la Méditerranée, non loin de la côte orientale d'Espagne, et à distance égale de Marseille et d'Alger, un petit groupe d'îles, les Baléares, pays bien rarement visité par les touristes, et que beaucoup de personnes ne connaissent que de nom. Les îles Baléares offrent cependant, réunis dans un petit espace, les attraits les plus variés : vestiges d'une époque inconnue, monuments arabes et chrétiens du moyen âge, végétation presque tropicale, sites charmants et sauvages, population honnête et hospitalière, nous trouverons tout cela dans ce petit coin béni du ciel.

L'histoire des îles Baléares remonte aux temps les plus anciens. Les Grecs, lisons-nous dans Diodore de Sicile, les appelaient Gymnésies, parce que les habitants vivaient nus pendant l'été. Les Romains les nommèrent Baléares à cause de l'adresse des insulaires à se servir de la fronde : il leur arrivait rarement de manquer le but. Les mères employaient, pour exercer leurs enfants, un moyen assez original : elles fixaient un

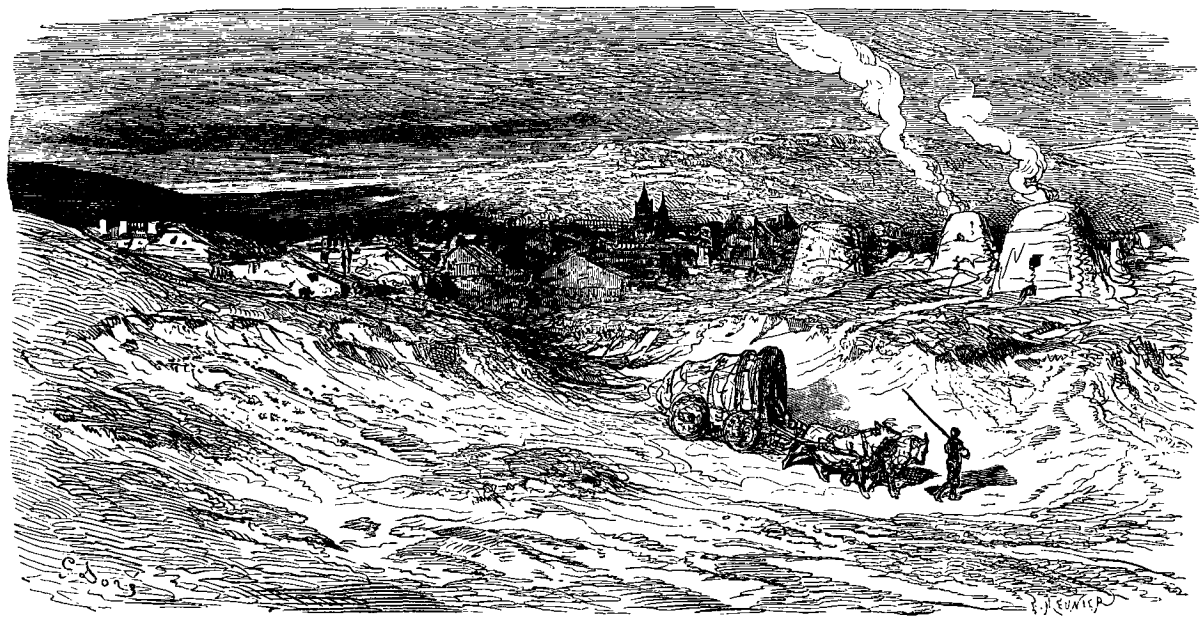
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

pain à un poteau, et les laissaient à jeun jusqu'à ce qu'ils l'eussent atteint. L'argent et l'or monnayés étaient bannis de chez eux, parce que, disaient-ils, ces deux métaux sont la source de malheurs sans nombre.

On raconte que, sous le règne d'Auguste, les insulaires des Baléares envoyèrent une députation à Rome pour implorer le secours des soldats de l'empereur contre les lapins qui ravageaient le pays, adversaires que les légions romaines n'avaient pas encore eu à combattre. Plus tard, ces îles furent occupées successivement par les Vandales, par les Goths et par les Arabes du royaume de Cordoue ; ceux-ci furent chassés sous Charlemagne, et les Français s'y établirent à deux reprises. Au neuvième siècle, les Normands ravagèrent les îles Baléares; elles appartinrent plus tard aux Pisans, aux Génois, aux Aragonais; puis les Arabes s'en emparèrent de nouveau, et en furent chassés en 1228 par Jayme Ier, roi d'Aragon, qui reçut le surnom de *Conquistador*.

Majorque était jadis un pays très-riche : parmi les dépouilles que les Pisans enlevèrent de cette île au douzième siècle, figuraient des monnaies d'or et d'argent et beaucoup d'objets précieux, tels que vases, armes, étoffes de soie et d'or, pierres et joyaux, selles et harnais richement brodés; on cite encore des colonnes de porphyre, dont ils firent présent aux Florentins, et de belles portes de bronze. Au quinzième siècle, le commerce de Majorque était très-considérable; les belles faïences à reflets métalliques fabriquées dans cette île s'exportaient en Italie et jusqu'en Orient. On sait que le nom italien de la faïence, *majolica*, dont nous avons fait *majolique*, n'est que la corruption de *Majorica* ou Majorque.

Palma est une des premières villes d'Espagne, où l'imprimerie fut importée; citons seulement un ouvrage peu connu des bibliophiles : le *Tractatus magistri Johannis de Gersono, cancellarii parisiensis*, imprimé en 1485.



Un village, sur la route de Saint-Sébastien à Bilbao. — Dessin de Gustave Doré.

Nous partîmes de Barcelone par une belle soirée du mois de mai, sur le *Don Jayme primero;* la mer était bleue et calme; au bout d'une heure, nous apercevions encore la ville sous la forme d'une longue ligne blanche qui se détachait sur le bleu foncé des montagnes de la Catalogne. Au point du jour, nous commençâmes à entrevoir les côtes de Majorque; à mesure que nous avancions, la silhouette de ses hautes montagnes se dessinait plus nettement, surtout la plus haute de toutes, le Puig Mayor de Torella, qui s'élève à quinze cent soixante-dix mètres, et le Puig de Galatzo, aux crêtes dentelées.

Nous voici déjà près de la terre, et nous côtoyons la petite île de Dragonera; nous longeons la côte de si près, que les vergues du bateau touchent les rochers rougeâtres qui s'élèvent à pic, et dont les crevasses servent d'asile à de nombreuses palombes, qui s'envolent effrayées. Au pied du rocher, sur la mer calme et transparente, des grèbes au plumage argenté prennent leurs ébats au soleil; ils plongent à notre approche, pour sortir de l'eau un peu plus loin, et disparaître encore au bout d'un instant.

Nous venons de doubler la pointe de Cala Figuera : la baie de Palma nous apparaît tout à coup comme un splendide décor, avec la ville qui s'élève en amphithéâtre. Voici, à gauche, la *Torre del Senäl*, aux murs couronnées de mâchicoulis; un peu plus loin, au sommet d'une colline, le *castillo de Bellver*, solide forteresse du moyen âge; le rivage est parsemé de moulins à vent dont les grandes ailes blanches, au nombre de six, sont reliées entre elles par des cordes disposées circulairement, ce qui leur donne l'aspect d'immenses toiles d'araignées. Au-dessus s'élève Palma avec son imposante cathédrale gothique, assise sur une éminence au-dessus

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

de la mer; plus bas, nous distinguons les élégantes découpures de la Lonja, précieux joyau d'architecture du quinzième siècle; puis les flèches élancées des clochers gothiques; et enfin, çà et là quelques jardins, bouquets de verdure au-dessus desquels se balancent de gracieux palmiers.

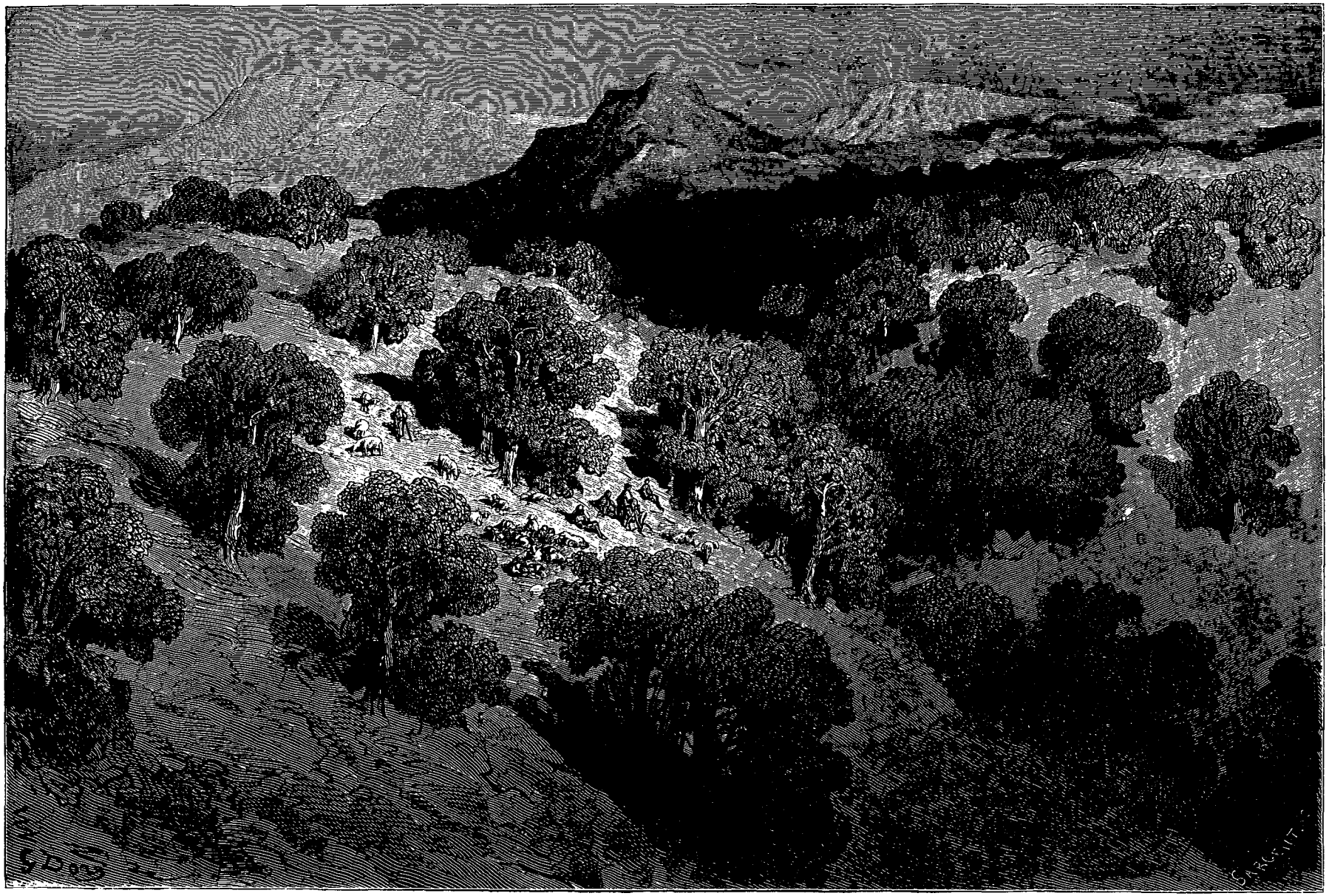
Ce qui frappe quand on débarque à Palma, c'est le calme qui règne dans la ville, calme qui contraste avec le mouvement et l'activité de Barcelone. Nous voici installés tant bien que mal à la *Fonda de las Tres Palomas;* nous sommes dans un pays où le bien-être n'a pas dit son dernier mot, quoiqu'il ait fait beaucoup de progrès depuis quelque temps. « Dans la plupart des maisons bourgeoises, on ne se sert pas de vitres, » dit Mme George Sand, qui a séjourné à Majorque il y a environ trente-cinq ans. Cette rareté des fenêtres vitrées était

Paysans basques, à Irun. — Dessin de Gustave Doré.

autrefois générale en Espagne, comme le montre un passage du *Don Quichotte*. Plusieurs pièces du Palais-Royal de Madrid en manquaient, assure Mme d'Aulnoy: « J'en ai vu qui ne reçoivent du jour que par la porte, et auxquelles l'on n'a point fait de fenestres.... Il est vrai que le verre est rare et fort cher; de sorte qu'à l'égard des autres maisons il y a beaucoup de fenestres sans vitres, et lorsque l'on veut parler d'une maison où il ne manque rien, l'on dit en un mot : elle est vitrée. »

La cathédrale de Palma, commencée au treizième siècle, n'a été achevée qu'à la fin du seizième Les voûtes sont ornées d'écussons où sont peintes les armoiries d'anciennes familles du pays. Comme les fonds manquaient pour continuer les travaux, le chapitre eut l'ingénieuse idée de faire payer aux nobles qui vou-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Côte de Deya (Majorque). — Dessin de Gustave Doré.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

draient avoir leurs armes dans la cathédrale, mille livres majorquines pour la grande nef, cinq cents pour les bas côtés; cet impôt sur la vanité dut être assez productif.

Le chœur est orné d'anciennes tapisseries qui paraissent fort dégradées, autant que l'élévation et l'obscurité permettent d'en juger. Ces tapisseries sont peut-être de celles qui se fabriquaient ici au seizième siècle, suivant un écrivain de Majorque, et que Charles-Quint estimait assez pour en faire l'ornement des plus belles salles d'un de ses palais. Les églises de Palma sont aussi dénuées de siéges que celles de la Péninsule; nous remarquâmes, il est vrai, qu'un certain nombre de dames avaient la précaution d'apporter un pliant pour la grand'messe. Au moment de l'élévation, nous entendîmes le vacarme étourdissant d'un carillon prolongé : ce bruit était produit par une espèce de roue de près d'un mètre de diamètre, autour de laquelle sont disposées extérieurement trente ou quarante sonnettes; cette roue, fixée parallèlement au mur autour d'un axe, est mise en mouvement au moyen d'une corde fixée à une manivelle. Cet instrument, que nous avions déjà remarqué dans plusieurs églises d'Espagne, doit remonter à une époque reculée, car nous l'avons vu très-exactement représenté parmi les ornements d'un chapiteau, sur une ancienne maison de Palma.

Le portail méridional de la cathédrale, qui fait face à la mer, est orné d'un grand nombre de statuettes ravissantes, représentant un concert d'anges qui jouent du rebec, du tympanon, du psaltérion et d'autres instruments du moyen âge. Le quinzième siècle n'a rien produit de plus élégant, de plus gracieux que les sculptures de la *Puerta de los Apóstolos*.

Les anciennes maisons sont nombreuses à Palma; beaucoup ont un toit en saillie supporté par des poutres ornées de sculptures; au-dessous de ce toit, qui avance quelquefois de deux ou trois mètres, règne une rangée de petites fenêtres en ogives, très-rapprochées, et formant comme une galerie à jour qui éclaire une espèce de grenier, ou mieux, d'étendoir, appelé *porcho*. Les fenêtres basses méritent une description particulière : elles sont généralement très-hautes, et soutenues par des colonnes de marbre noir ou gris foncé, tellement grêles qu'on pourrait les prendre pour du bronze ou du fer; nous en avons vu d'une hauteur de deux ou trois mètres, dont le fût tenait facilement entre nos deux mains. Au premier abord, on croirait ces fenêtres de construction arabe; mais les chapiteaux à double rang de feuilles recourbées en volutes appartiennent au style ogival du treizième ou du quatorzième siècle.

La plupart des anciennes maisons de Palma, dont la disposition rappelle beaucoup celles de Valence et de Barcelone, ont un *patio* ou cour carrée, comme l'*atrium* romain; au milieu, un puits rappelle l'*impluvium*. Un escalier de pierre, souvent orné de sculptures, conduit au premier étage.

La *Lonja* ou bourse de Palma est un chef-d'œuvre d'architecture de la première moitié du quinzième siècle, qui n'a d'équivalent que la *Llotja* de Valence, nom que lui donnent aussi les Majorquins. L'édifice, parfaitement conservé dans ses moindres détails, est flanqué à chacun de ses quatre angles d'une tourelle octogone ornée de statues; des tourelles de même forme, beaucoup plus grêles, servent de contre-fort à chaque face, et s'élèvent au-dessus du toit. A l'intérieur, la voûte est soutenue par six colonnes en spirale, sveltes et élégantes, qui en continuent les nervures. Les pierres furent extraites des carrières de Santañy, à l'extrémité méridionale de l'île; l'architecte de la *Llotja*, Guillermo Sagrera, s'en servit également pour la construction du *Castel-Nuovo* de Naples, dont il avait été chargé par Alphonse V. Majorque eut ainsi le double privilége de fournir à Naples l'architecte et les matériaux de l'imposante forteresse qui existe encore aujourd'hui.

Palma possède plusieurs églises intéressantes; bornons-nous à citer Santa Eulalia, où nous admirâmes de beaux ouvrages de serrurerie du quinzième siècle, et San Miguel, qui occupe l'emplacement d'une mosquée arabe. Le cloître de l'ancien couvent de San Francisco de Asis, fort bien conservé, est un des plus beaux qu'on puisse citer parmi ceux du quatorzième siècle. C'est à San Francisco de Asis que se trouve le tombeau de Raymond Lulle, dont le nom et les ouvrages remplirent l'Europe au moyen âge, et qui a été regardé tantôt comme un saint ou un inspiré, tantôt comme un insensé ou un hérétique. C'est vers l'année 1265 que lui arriva, à Palma, la singulière aventure que raconte Brantôme, et à la suite de laquelle, après une vie dissolue, il se décida, quoique marié, à prendre l'habit franciscain : « Il devint follement amoureux d'une belle dame de l'île de Majorque, des plus habiles, belles et mieux disantes de là. Il la servit longuement et fort bien.... Elle lui vint à descouvrir sa poitrine toute couverte d'une douzaine d'emplastres, et, les arrachant l'une après l'autre, et de dépit les jetant par terre, lui monstra un effroyable cancer, et, les larmes aux yeux, lui remonstra ses misères et son mal, lui disant et demandant s'il y avoit tant de quoy en elle qu'il en dust estre tant espris; et, sur ce, luy en fist un si pitoyable discours, que luy, tout vaincu de pitié du mal de ceste belle dame, la laissa, et l'ayant recommandée à Dieu pour sa santé, se défit de la charge et se rendit hermite. Et estant de retour de la guerre sainte, où il avoit fait vœux, s'en alla estudier à Paris sous Arnaldus de Villanova, sçavant philosophe.... »

On connaît la fin de Raymond Lulle : étant parti pour Tunis, malgré ses quatre-vingts ans, il voulut convertir les Mores, qui le lapidèrent et le laissèrent pour mort. Recueilli par des marchands génois, il fut ramené à Palma, où il mourut au bout de quelques jours. On l'inhuma dans l'église de Santa Eulalia, d'où ses restes furent transférés plus tard dans le couvent de San Francisco de Asis.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Promenades de Palma : le *Borne* et la *Rambla*. — Les dames de Majorque; ce qu'en pensait le cardinal de Retz. — Les *Casas Consistoriales* (hôtel de ville). — Les anciens bains arabes. — Le palais de Montenegro; les anciens ameublements majorquins. — Mme George Sand et la carte nautique d'Américic Vespuce. — Les anciens Juifs de Majorque; la *Chueteria* et les *chuetas*.

Le Borne et la Rambla, les deux promenades de Palma, séparent la ville en deux, en décrivant une courbe irrégulière. La première, bien que dénuée des beaux ombrages qui abritent la Rambla, est beaucoup plus fréquentée : la mode le veut ainsi. C'est donc sur le Borne que chaque dimanche, quelques heures avant le coucher du soleil, la société palmesane se donne rendez-vous, et vient se presser, en formant deux courants contraires, entre les deux grands sphinx de marbre blanc qui ornent la promenade. Autant que nous en pûmes juger, les Majorquines méritent parfaitement leur ancienne réputation de beauté : le cardinal de Retz, qui relâcha à Palma, en se rendant de Barcelone à Rome, parle avec beaucoup d'enthousiasme, dans ses *Mémoires*, des dames de la ville : « Le vice-roi, qui étoit un comte aragonois, me vint prendre avec cent ou cent vingt carrosses pleins de noblesse, et la mieux faite qui soit en Espagne; il me mena à la messe au *seo* (on appelle ainsi les cathédrales); je vis trente ou quarante femmes de qualité plus belles les unes que les autres : et ce qui est merveilleux, c'est qu'il n'y en a point de laides dans toute l'île, au moins elles y sont très-rares; ce sont pour la plupart des beautés très-délicates, et des teints de lys et de roses. Les femmes du bas peuple que l'on voit dans les rues sont de cette espèce. Elles ont une coiffure particulière qui est fort jolie. Le vice-roi.... me mena après entendre une musique dans un couvent de filles, qui ne cédaient pas en beauté aux dames de la ville. Elles chantèrent à la grille, à l'honneur de leur saint, des airs et des paroles plus galantes et plus passionnées que ne sont les chansons de Lambert.

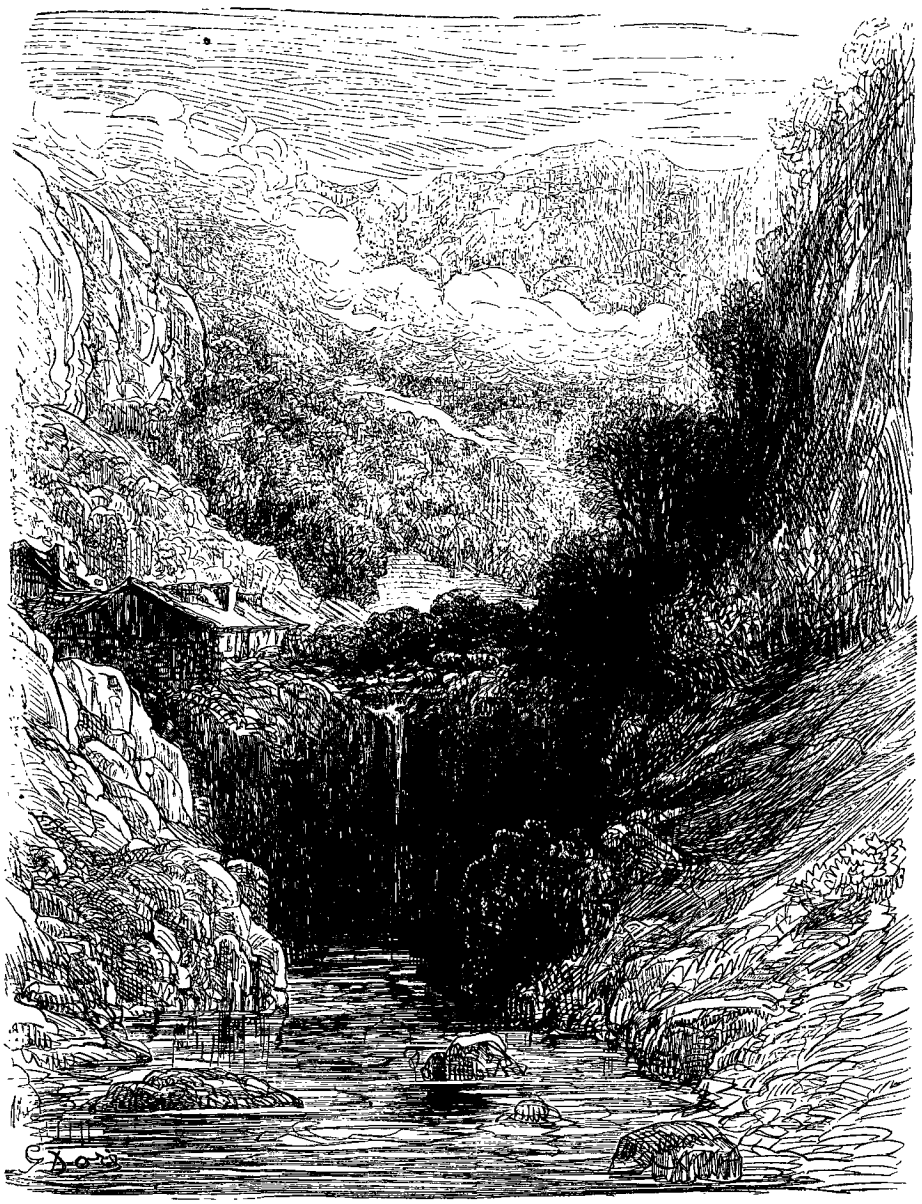
Paysans majorquins. — Dessin de Gustave Doré.

« Nous allâmes nous promener sur le soir aux environs de la ville, qui sont les plus beaux du monde et tous pareils aux campagnes du royaume de Valence. Nous revînmes chez la vice-reine, qui étoit plus laide qu'un démon, et qui étant assise sous un grand dais et toute brillante de pierreries, donnoit un merveilleux lustre à soixante dames qui étoient auprès d'elle, et qui avoient esté choisies entre les plus belles de la ville. On me ramena avec cinquante flambeaux de cire blanche dans la galerie, au son de toute l'artillerie des bastions et d'une infinité de hautbois et de trompettes. J'employai à ces divertissements les trois jours que le mauvais temps m'obligea de passer à Majorque. »

L'hôtel de ville de Palma, appelé *Casas Consistoriales*, est un édifice d'une architecture bizarre; la façade est surmontée d'un toit de plusieurs mètres de saillie, que supportent onze cariatides de bois sculpté. On dirait un palais florentin de la décadence, surmonté d'un toit de chalet suisse. Palma possède d'anciens bains arabes, intéressants à visiter, même après ceux de Grenade.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

C'est la plus ancienne construction arabe que nous ayons vue dans les îles Baléares. Une des plus antiques et des plus belles demeures de la ville est le palais de Montenegro, solide construction du quinzième siècle, qu'il nous fut permis de visiter en détail. Un vieux serviteur nous introduisit dans de vastes salles dont plusieurs avaient conservé leur ameublement primitif : lustres en verre de Venise, anciennes tapisseries, cabinets chargés de bronze, *antepuertas* ou portières de velours vert aux armoiries brodées, larges siéges garnis de ce cuir doré — *guamadacil* — qui se fabriquait à Cordoue : tel était le mobilier d'une demeure seigneuriale de Palma vers la fin du seizième siècle. Si nous voulions remonter plus haut, nous pourrions



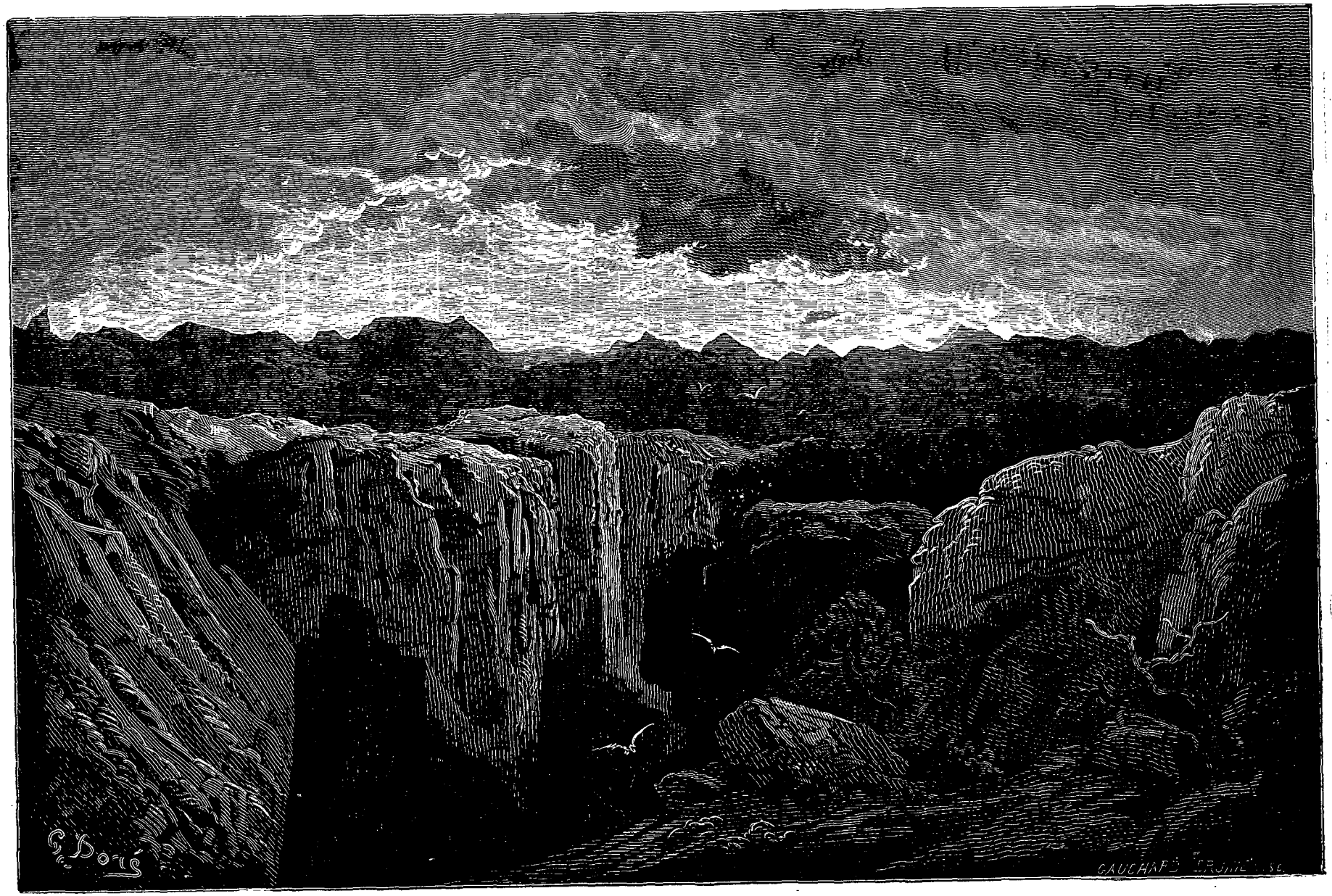
Environs de Valldemosa (Majorque). — Dessin de Gustave Doré.

citer le passage suivant extrait d'un inventaire du quatorzième siècle, qui donne une idée de ce qu'était un ameublement majorquin à cette époque : *Una caxa pintada ab molts deurats, un lit ab una marfague e dos matalassos, un candeler pintat, un spill d'argent Sarainesch, un archibranche de dotze caxons, e molts d'escuts en torn paret.* C'est-à-dire : « un bahut peint avec beaucoup de dorures, un lit avec une courte-pointe et deux matelas, un chandelier peint, un miroir d'argent *sarasinesque*, un grand coffre à douze tiroirs, et de nombreux écussons autour du mur. »

Un voyageur français qui visita Majorque vers 1805, Grasset Saint-Sauveur, avait déjà remarqué ces vieux intérieurs de Palma, « dont les meubles, dit-il, ont un ton d'antiquité qui ne peut plaire à nos yeux, habitués aux formes si belles, quoique simples, de nos meubles (ceux du temps de l'Empire !) »

On nous montra encore dans le palais de Montene-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Les rochers d'Aumalluch (Majorque). — Dessin de Gustave Doré.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

gro une carte nautique sur parchemin, faite en 1439 par un Majorquin, Gabriel Valseca. Cette carte appartenait autrefois à Américic Vespuce. Mme George Sand a raconté elle-même l'aventure qui lui arriva lors de sa visite au palais de Montenegro : « Nous étions dans cette même bibliothèque de Montenegro, et le chapelain déroulait devant nous cette même carte nautique, ce monument si précieux et si rare, acheté par Américic Vespuce cent trente ducats d'or, et Dieu sait combien par l'amateur d'antiquités le cardinal Despuig!... lorsqu'un des quarante ou cinquante domestiques de la maison imagina de poser un encrier de liége sur un des coins du parchemin pour le tenir ouvert sur la table. L'encrier était plein, mais plein jusqu'aux bords!

« Le parchemin, habitué à être roulé, et poussé peut-être en cet instant par quelque malin esprit, fit un effort, un craquement, un saut, et revint sur lui-même, entraînant l'encrier qui disparut dans le rouleau bondissant et vainqueur de toute contrainte. Ce fut un cri général : le chapelain devint plus pâle que le parchemin. On déroula lentement la carte, le flattant encore d'une vaine espérance. Hélas! L'encrier était vide! La carte était inondée, et les jolis petits souverains, peints en miniature, voguaient littéralement sur une mer plus noire que le Pont-Euxin. Alors chacun perdit la tête. Je crois que le chapelain s'évanouit. Les valets accoururent avec des seaux d'eau, comme s'il se fût agi d'un incendie, et, à grands coups d'éponge et de balais, se mirent à nettoyer la carte, emportant pêle-mêle rois, mers, îles et continents. »

Nous ne quitterons pas Palma sans dire quelques mots de la *Chueteria*, littéralement : la *Chouetterie*, ou quartier des chouettes; la plupart des habitants sont orfévres, notamment ceux de la *calle de la Plateria*, où ils travaillent en plein air, devant leur boutique, comme cela se pratique en Orient et dans certains quartiers de Naples.

Les Majorquins du moyen âge avaient donné aux Juifs établis dans leur île le surnom ridicule de *chuetas;* la plupart étaient orfévres, banquiers ou prêteurs sur gages : ils trouvaient ainsi le moyen de s'enrichir, ce qu'on ne leur pardonnait pas; aussi leur faisait-on endurer, comme en Espagne et dans bien d'autres pays, les plus injustes vexations. En 1391, le quartier de la *Chueteria* fut livré au pillage; plus tard, on expulsa ceux qui refusèrent de se convertir. Les *chuetas* de Palma sont donc chrétiens de père en fils, ou du moins sont censés l'être, car nous en connaissons qui ont conservé leur ancienne religion; cependant ils sont comme isolés dans la ville : ils ne se marient guère qu'entre eux, et forment une population à part; lors même qu'ils vont s'établir dans quelque ville d'Espagne, on n'a garde d'oublier leur ancienne origine; il y a peu de temps, comme nous demandions à un de nos amis de Madrid s'il connaissait un Majorquin qui habitait la capitale depuis longtemps : *Ah! si*, nous répondit-il : *es un chueta*, — c'est un chueta.

Le Castillo de Bellver. — L'île de Cabrera. — Une *posesion*. — La vallée de Valldemosa; la chartreuse; souvenir d'une femme célèbre. — Le *birlocho*. — Le *pagés* majorquin. — Deya et Lluch-Alcari. — Soller : les orangers. — Le *Col* de Soller. — La *quinta* d'Alfabia. — Raxa; un musée d'antiquités romaines. — Le plateau d'Aumalluch. — Le *Gorch Blau*. — Le couvent de Lluch. — Pollenza. — Les grottes d'Arta. — Manacor, Felanitx et Llumayor.

C'est par le *castillo de Bellver* que nous commençâmes nos excursions dans l'île de Majorque. Grâce à l'obligeance du capitaine général des îles Baléares (qui depuis fut arrêté comme carliste, et fusillé, hélas! à Tortosa), nous visitâmes dans tous ses détails cette curieuse forteresse. Nous aperçûmes, du haut de la *torre del Homenaje*, un rocher aride qui s'élevait à l'horizon au-dessus de la mer : c'était cette île de Cabrera, où tant de Français périrent misérablement. Une impression si terrible est attachée au nom de cette île, que les femmes du pays, nous assura-t-on, le prononcent encore comme une menace pour effrayer leurs enfants.

Nous frétâmes, pour nous rendre à Valldemosa, un véhicule appelé *birlocho*, et qui rappelle quelque peu le *corricolo* napolitain. La plaine est d'une admirable fertilité : au milieu de mai, les seigles étaient déjà coupés; de temps en temps, nous passions devant une *posesion;* ces habitations champêtres sont ordinairement abritées par un bouquet de caroubiers, et flanquées de cactus gigantesques, dont le tronc a souvent plus d'un mètre de circonférence; le fruit — *figas des Moros* — est donné aux nombreux pourceaux qu'on élève à Majorque.

La vallée de Valldemosa, avec ses palmiers, ses citronniers et orangers couverts de fruits et de fleurs, nous fit penser aux jardins d'Armide; la végétation est tellement vigoureuse que la terre disparaît sous le feuillage. Au pied des montagnes, dont nous nous rapprochions peu à peu, brillaient des murs blancs au milieu de cyprès au feuillage sombre. C'était la *cartuja* de Valldemosa, où Mme George Sand, enthousiaste, comme on va le voir, des beautés de Majorque, passa l'hiver de 1838 : « De cette chartreuse pittoresque on domine la mer des deux côtés. Tandis qu'on l'entend gronder au nord, on l'aperçoit comme une faible ligne brillante au delà des montagnes qui s'abaissent, et de l'immense plaine qui se déroule au midi; tableau sublime, encadré au premier plan par de noirs rochers couverts de sapins, au second, par les montagnes au profil hardiment découpé et frangé d'arbres superbes.... C'est une de ces vues qui accablent, parce qu'elles ne laissent rien à désirer, rien à imaginer. Tout ce que le poëte et le peintre peuvent rêver, la nature l'a créé en cet endroit. Ensemble immense, détails infinis, variété inépuisable, formes confuses, contours accusés, vagues profondeurs, tout est là, et l'art n'y peut rien ajouter. »

On se souvient encore, à Valldemosa, de l'auteur célèbre qui y séjourna; on nous montra les endroits qu'elle décrit dans un *Hiver à Majorque :* la cellule qu'elle habitait, la petite pharmacie autrefois à l'usage

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

des chartreux; mais nous n'y aperçûmes aucune relique d'elle, moins heureux en cela que M. J.-B. Laurens, qui y trouva, raconte-t-il dans ses *Souvenirs*, la lampe rustique et la pipe à long tuyau qui avaient servi à l'auteur d'*Indiana*, — cette pipe qui a inspiré à Châteaubriand un passage des *Mémoires d'Outre-tombe*.

Nous avions donné congé à notre *birlocho*, décidés à faire le tour de l'île à pied. Nous partîmes de Walldemosa par une belle matinée de mai, le sac d'artiste sur le dos, et un bâton de caroubier à la main. Chaque *pagès* que nous rencontrions — c'est le nom qu'on donne aux paysans — nous saluait d'un : *bon di tengui* (ayez le bonjour), qui remplace ici le *vaya V. con Dios* des Espagnols. Nous trouvions toujours les

Paysanne majorquine. — Dessin de Gustave Doré.

*pageses* fort disposés à entrer en conversation, et bien des fois il nous est arrivé de faire plusieurs lieues en causant avec ces compagnons de route improvisés, ce qui nous était facile, en employant un mélange d'espagnol et de provençal. Leur costume se compose d'un chapeau à larges bords, d'une veste courte et d'un caleçon très-ample, qui rappelle les *zaragüelles* des Valenciens. Les femmes sont ordinairement coiffées du *rebozillo*, espèce de guimpe qui encadre la figure.

Grâce à une assez bonne carte de Majorque, nous arrivâmes à Deya, un charmant village entouré de citronniers, puis au hameau de Lluch-Alcari, habité par quelques pêcheurs dont les maisons sont abritées par des bouquets de palmiers. Après avoir gravi des sen-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

tiers aussi abominables que pittoresques, nous gagnâmes le sommet d'un plateau d'où la vue s'étend sur la vallée de Soller, toute plantée d'orangers, forêt toujours verte, qui s'étendait sous nos pieds comme un immense tapis rehaussé d'or. La petite ville de Soller, jadis un village, a pris, grâce à la culture de l'oranger, de grands développements, et sa population approche aujourd'hui de dix mille âmes. Nous y fûmes témoins d'une fête populaire, en souvenir d'une victoire des habitants sur les Mores, en 1561, et où ceux-ci sont aussi maltraités qu'à la *feria* d'Alcoy, dont nous avons parlé plus haut.

Entre Soller et Palma, on franchit un passage appelé le Col de Soller; nous remarquâmes en le traversant une élégante croix de pierre, supportée par une colonne élancée dont le chapiteau est orné de figures très-finement sculptées, qui représentent les douze apôtres. Nous avons rencontré beaucoup de ces croix à Majorque : entourées depuis le moyen âge d'un respect religieux, elles n'ont jamais eu à souffrir de la main de l'homme, qui détruit plus que celle du temps.

On nous donna l'hospitalité dans la jolie *quinta* ou maison de campagne d'Alfabia, située au pied de la montagne; elle date de l'époque musulmane, et nous y vîmes un plafond en bois résineux et une très-élégante frise d'arabesques et d'inscriptions arabes en stuc, semblables à celles de l'Alhambra et de l'Alcazar de Séville.

Nous fîmes ensuite halte à Raxa, château du comte de Montenegro, qui possède une collection de marbres antiques, parmi lesquels nous remarquâmes une belle tête d'Auguste, que Raphaël Morghen a gravée, et un Apollon, bon ouvrage grec. Après plusieurs heures de montée, nous arrivâmes au plateau d'Aumalluch, à plus de mille mètres au-dessus de la mer, solitude animée par les milans et les vautours; et après avoir traversé le Gorch Blau (la Gorge Bleue), étroit défilé entre les rochers à pic, nous traversâmes une magnifique forêt, près de laquelle se trouve le couvent de Lluch, dont le prieur nous offrit l'hospitalité. Pollenza, l'ancienne Pollentia romaine, puis Alcudia, furent les étapes suivantes. Une barque mahonnaise nous conduisit, en deux heures, de ce petit port à la *Beca* de Farruch, d'où nous nous rendîmes à pied à Arta. Après une visite à ses grottes, aussi curieuses que celles d'Adelsberg, aux *clapers dels gegans* ( clapiers des géants), et aux *talayots*, tombeaux d'une époque inconnue, nous rentrâmes à Palma en traversant les riches plaines de Manacor, de Felanitx, le village aux élégants vases d'argile, et de Lumayor, si riche en amandes, que « celui qui en prendrait une seule à chaque arbre serait assez riche pour vivre sans travailler. »

Paysan majorquin. — Dessin de Gustave Doré.

Quelques jours après, nous disions adieu à Majorque, cette île enchantée que George Sand appelle l'Eldorado de la peinture, un des plus beaux pays de la terre, et un des plus ignorés.

Baron Ch. DAVILLIER.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Le palanquin : Costume de pluie des Coréens. — Dessin de A. Marie, d'après M Zuber.

# UNE EXPÉDITION EN CORÉE,

## PAR M. H. ZUBER, ANCIEN OFFICIER DE MARINE.

1866. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

Embarqué sur la corvette *Primauguet*, commandée par le capitaine de vaisseau Bochet, un digne, vaillant et infatigable officier que la marine a malheureusement perdu depuis, j'ai eu la bonne fortune, assez rare aujourd'hui, d'aborder à des côtes encore inexplorées et de visiter un peuple presque inconnu. Je me propose de raconter ici ce que j'ai vu pendant cette expédition.

Le lecteur me pardonnera de faire précéder mon récit d'un aperçu général de ce pays de Corée, qui a aussi joué son rôle dans l'histoire du monde et où l'on trouvera sans doute, par la suite, la clef de bien des problèmes.

La Corée est une vaste presqu'île comprise entre les parallèles trente-quatre et quarante-deux de latitude septentrionale, et les cent vingt-troisième et cent vingt-septième méridiens de longitude orientale.

Elle est limitée, au nord par le fleuve Hap-nok-Kang, qui la sépare de la province chinoise du Leao-Tong, et par un massif de montagnes nommé Paik-tou-san ( mont au Sommet Blanc ) ; à l'est et au sud par la mer du Japon, enfin à l'ouest par le golfe de Pet-tchi-li ou mer Jaune.

Une grande chaîne de montagnes d'où sortent cinq fleuves et une grande quantité de rivières généralement dirigées vers l'ouest court parallèlement et à peu de distance de la côte orientale, en donnant naissance à plusieurs ramifications importantes. Ces mon-



© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

tagnes, dont plusieurs sont d'anciens volcans, ont une très-grande élévation et portent un manteau de neige pendant la plus grande partie de l'année. Voici, à ce sujet, comment un document indigène décrit la montagne Paik-tou-san :

« Il est impossible de mesurer la hauteur de la montagne Paik-tou-san. Un lac se trouve au sommet; l'eau en est noire et l'on n'en peut mesurer la profondeur. Il y a de la neige et de la glace jusqu'à la quatrième lune (fin de mai). La blancheur s'en fait remarquer de loin et le sommet ressemble à un grand vase blanc. Il est déchiqueté comme un vase dont l'ouverture serait tournée vers le ciel. Le cratère est blanc à l'extérieur, et rouge avec des veines blanches à l'intérieur. Du côté du nord, il en sort un ruisseau de un mètre de profondeur qui tombe en cascade et forme la source du fleuve Heuk-yeung (Dragon Noir). A trois ou quatre lis (mille deux cents à mille six cents mètres) du sommet de la montagne, le Heuk-yeung se divise en deux branches, dont l'une est la source du fleuve Hap-nok-kang (Canard Vert). »

La superficie de la Corée est d'environ deux cent seize mille kilomètres carrés, et le nombre de ses habitants est évalué à huit ou neuf millions [1]. La population moyenne est donc à peu près de trente-six personnes par kilomètre carré, ou la moitié de ce qu'elle est en France. Mais cette population est, comme dans tous les pays de montagnes, très-inégalement répartie. Assez dense dans les grandes vallées, et surtout près de la côte occidentale, elle est rare à l'est et devient presque nulle dans les provinces du nord. Dans ces dernières, le manque d'habitants ne tient ni à la rigueur du climat, ni à l'ingratitude du sol qui est au contraire fertile, mais bien à un acte politique. En effet, le gouvernement coréen a dans cette région supprimé quatre villes et créé un désert frontière destiné à le protéger contre les invasions tartares. Cette barrière n'est ni plus efficace ni moins singulière que la grande muraille; les deux se valent en fait d'absurdité.

Quoique comprise entre les mêmes parallèles que l'Asie Mineure, la Corée est loin de jouir d'un climat aussi doux. Ainsi que dans toutes les contrées avoisinantes, les températures sont extrêmes. L'été est chaud et très-pluvieux, tandis que l'hiver est sec et froid. C'est pendant cette saison que les vents du nord-est, qui ont passé sur les steppes glacés de la Mongolie, soufflent avec le plus de violence. Les plus beaux mois de l'année sont ceux de septembre, octobre, novembre et décembre.

La Corée est divisée actuellement en huit provinces, dont voici les noms :

1. Kieung-kei-to.
2. Tcheoung-tchieung-to.
3. Tjieun-lo-to.
4. Kieung-sang-to.
5. Kang-ouen-to.
6. Houng-hai-to.
7. Ham-kieung-to.
8. Pieung-an-to.

Chacune de ces provinces, très-inégales en importance, est administrée par un gouverneur, sorte de préfet, qui a sous ses ordres un nombre de mandarins proportionné à celui des villes de la province.

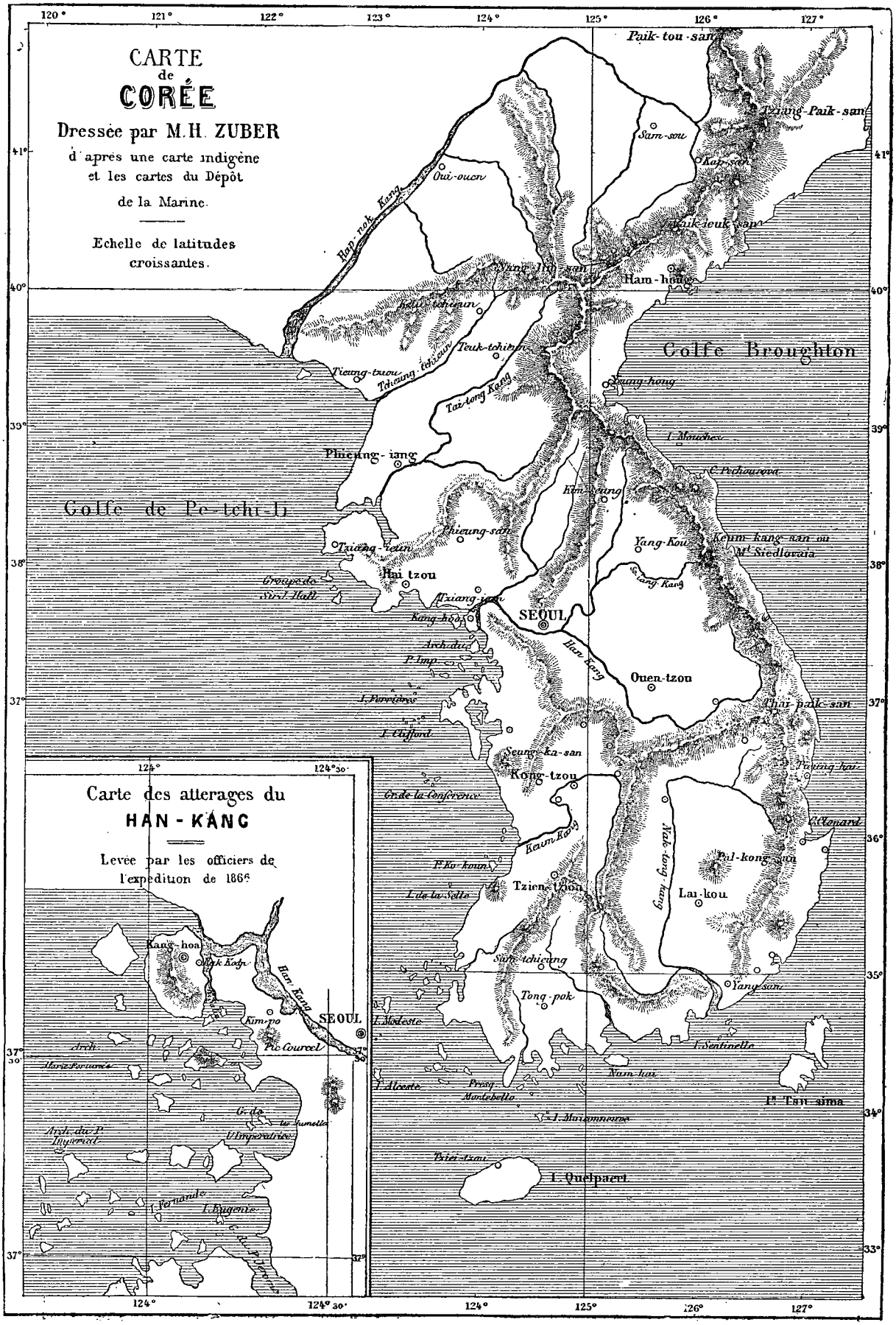
Le gouvernement de la Corée est la monarchie absolue héréditaire. Le conseil du roi est composé de trois ministres supérieurs, et de six ministres inférieurs chargés chacun d'un département répondant à peu près aux nôtres. Le roi reconnaît la suzeraineté du Fils du Ciel et lui paie ou doit lui payer un tribut. Chaque année, deux ambassades se rendent à Pékin. La première va chercher le calendrier, ce qui, soit dit en passant, ne fait pas honneur aux astronomes coréens; la seconde, qui doit arriver dans la capitale de la Chine vers le premier jour de l'an chinois, porte à l'empereur les vœux et les présents de son vassal. Chaque année aussi, un grand marché se tient sur la frontière, dans le petit village de Foung-pien-men; les Coréens y apportent de superbes fourrures, la fameuse racine de gen-seng, si recherchée des Chinois, et divers autres articles que l'on échange contre les produits industriels du Céleste-Empire. Un commerce sans importance se fait aussi avec le Japon. Ce sont là les seules relations que la Corée entretienne avec ses voisins. Il n'en a pas toujours été ainsi, et cet état de choses n'existe que depuis le dix-septième siècle ou même postérieurement. Il ne s'est établi qu'à la suite de très-constantes relations tantôt pacifiques, tantôt hostiles, avec la Chine et le Japon.

Ainsi la Corée, grâce à sa position géographique, a joué le rôle d'intermédiaire entre le Céleste-Empire et celui du Soleil levant; elle ne semble pas en avoir suffisamment profité, car son état actuel de civilisation ne peut être mis au même rang que celui de ses voisins.

C'est au premier siècle avant Jésus-Christ que les Coréens se mirent en rapport avec les Japonais; le fils même du roi de Sin-ra, qui régnait sur la partie méridionale de la péninsule, se rendit près du mikado. Dans les siècles suivants, les ambassades coréennes introduisirent successivement au Nippon les livres de la philosophie et des sciences chinoises, plusieurs industries et certains animaux, entre autres le cheval. Une guerre survint avec la Chine. En l'an 12 de notre ère, les Coréens furent défaits par l'empereur chinois Sin-wang, et leur prince fut déclaré déchu du trône; mais vingt années plus tard la royauté fut rétablie par l'empereur Kouang-wou-ti. Les hostilités alors recommencèrent et à plusieurs reprises les Coréens ravagèrent le Leao-tong. Le troisième siècle fut plein de revers pour la péninsule. En l'an 200, pendant une guerre civile due à la rivalité de deux frères de race royale, l'impératrice japonaise Zin-ko débarqua sur la

1. Un recensement datant de 1793 donne pour la population de la Corée le chiffre de 7 342 341. Les hommes étaient alors au nombre de 3 596 860 et les femmes au nombre de 3 745 481.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr




© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

côte du royaume de Sin-ra, battit les troupes chargées de l'arrêter et imposa un tribut. En 246, les Chinois, à leur tour, sont vainqueurs des Coréens, qui font leur soumission; presque en même temps, les Japonais s'emparent de toute la partie méridionale de la presqu'île. Au siècle suivant, un homme appelé Kao, originaire du pays de Fou-yu, situé au nord-ouest de la péninsule, usurpe le pouvoir et fonde probablement l'unité du royaume de Tcho-sèn (Extrême Orient), qui prend alors le nom de Kao-li [1]. La possession du trône est disputée aux descendants de Kao, mais son petit-fils reste définitivement le maître. Le cinquième siècle n'est marqué par aucun événement d'une importance capitale. Pendant toute sa durée, les Coréens et les Japonais sont en relations tantôt amicales, tantôt hostiles; ils échangent fréquemment des ambassades. En 552, le bouddhisme est importé au Japon. Dix ans plus tard, les guerres recommencent et continuent pendant longtemps du côté de la Chine et du côté du Japon, avec des alternatives de succès et de revers. En 663, la Corée se débarrasse définitivement des Japonais, et depuis lors les relations entre les deux pays perdent considérablement de leur importance politique. Enfin en 637 la Corée est de nouveau envahie et soumise par les Chinois : depuis cette époque, ce pays s'est presque complétement séparé de ses voisins et n'entretient avec eux que les relations très-restreintes dont il a été parlé plus haut [2].

Un mandarin. — Dessin de M. Zuber.

La Corée n'est encore connue des Européens que par les livres chinois, la relation d'un naufragé hollandais qui subit une année de captivité dans la capitale, et quelques courts récits de missionnaires et de navigateurs. C'est assez dire que ce pays, quand il sera accessible aux puissances maritimes de l'Occident, offrira un vaste champ aux investigations des savants et aux explorations des voyageurs. Malgré sa situation favorable au point da vue stratégique, malgré son climat salubre, la Corée est restée à l'abri des convoitises européennes et en dehors des combinaisons politiques. Au moment où une partie de l'Europe avait les yeux fixés sur la Chine et le Japon, qui venaient de s'ouvrir au commerce extérieur, le nom même de la péninsule n'était pas prononcé. Personne, sauf peut-être les Russes, ne songeait à s'introduire dans cette contrée mystérieuse, vierge du contact des barbares. Mais, si la diplomatie n'avait pas voulu s'en occuper, il n'en était pas de même de l'apostolat catholique, toujours à la recherche de pays nouveaux où il puisse répandre sa foi.

Les premiers missionnaires entrèrent en Corée vers l'an 1820, et y vécurent paisiblement jusqu'en 1839.

Cette dernière année fut dure, et pour le pays affligé d'une famine, et pour la mission, dont trois membres furent mis à mort. L'œuvre de propagande n'en continua pas moins avec assez de succès pour que, pendant les années suivantes, de nouvelles persécutions fussent ordonnées contre elle. En 1847, le gouvernement français résolut d'intervenir et envoya à cet effet en Corée la frégate *la Gloire* et la corvette *la Victorieuse*. Malheureusement, ces deux bâtiments, munis de renseignements insuffisants, firent naufrage. Les équipages, pourvus d'armes et de provisions, purent se réfugier sur un îlot de l'archipel Ko-Koun. Ils attendirent là les secours que deux courageux officiers étaient allés chercher à Shang-haï, et furent bientôt recueillis par les navires de la station anglaise.

En 1856, l'amiral Guérin, commandant *la Virginie*, fut plus heureux : il découvrit le golfe du Prince Jérôme et l'archipel du Prince Impérial, mais ses

1. D'où sans doute vient le nom de Corée adopté en Europe.

2. Nous devons cet aperçu historique aux très-obligeantes communications de notre savant orientaliste M. Léon de Rosny.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

recherches pour trouver un chemin conduisant à la capitale coréenne restèrent sans résultat, et il dut quitter les côtes de la péninsule sans avoir rien obtenu des indigènes. J'ai pu constater moi-même combien il a fallu à l'amiral Guérin d'énergie et d'habileté pour faire cette expédition avec un bâtiment à voiles. Tout était rentré dans le calme et personne ne songeait plus à la Corée, quand, au mois de mars 1866, on apprit en Chine que, dans l'espace d'un mois, neuf missionnaires avaient été mis à mort. Cet événement succédait à une tentative des Russes pour fonder un établissement sur la côte orientale. Au dire des missionnaires survivants, le prince régent, qui est le père du jeune roi, fils adoptif de la reine Tso, avait, au moment de la venue des Russes, fait mander Mgr Berneux. Il voulait le consulter sur les mesures à prendre pour éloigner les barbares sans provoquer une guerre. Là-dessus, les Russes s'étaient spontanément retirés et le régent, complétement rassuré de ce côté et n'ayant plus besoin des conseils des missionnaires, avait aussi résolu de se débarrasser d'eux.

Le 6 mars, MM. Berneux, de Bretennières, Dorie et Beaulieu, eurent la tête tranchée ; le 11, ce fut le tour de MM. Petit-Nicolas et Bourthié ; enfin le 30, MM. Daveluy, Huin et Aumaître augmentèrent la liste des victimes européennes de cette persécution, qui s'exerça aussi, mais avec moins de rigueur, sur les indigènes convertis. Trois missionnaires, MM. Féron, Calais et Ridel, échappèrent à toutes les poursuites.

M. Ridel, qui parvint à gagner la côte de Chine à l'aide d'une frêle embarcation montée par onze néophytes, fit connaître les tristes nouvelles qu'on vient de lire. Dès que le commandant de la division navale des mers de Chine fut informé de ces faits, il résolut une expédition militaire. Mais une révolte en Cochinchine, qui nécessita le secours de la frégate amirale, retarda cette expédition jusqu'au mois de septembre. C'est de cette petite campagne dans l'un des pays les moins connus de l'Orient que je me propose d'entretenir les lecteurs. Je passerai légèrement sur les faits militaires, pour m'attacher plus particulièrement à la partie géographique et pittoresque.

Un archer. — Dessin de M. Zuber.

Le 12 septembre 1866, la division navale des mers de Chine, commandée par le contre-amiral Roze, était réunie devant la petite île de Kung-Tung, située en face du port chinois de Tche-foo. On y déployait la plus grande activité pour compléter les approvisionnements et faire les derniers préparatifs. Le 18, trois bâtiments de la division, la corvette *Primauguet*, commandant Bochet, portant pavillon de contre-amiral, l'aviso *Déroulède*, capitaine Richy, et la canonnière *Tardif*, capitaine Chanoine, appareillaient et se dirigeaient vers la côte de Corée.

L'amiral, avant d'engager tous ses bâtiments dans les dangers d'une navigation incertaine, avait voulu se rendre un compte exact des difficultés qu'il y aurait à surmonter. Dès le lendemain à midi, on reconnut les îles Ferrières, déterminées par l'amiral Guérin, et le soir, après avoir heureusement franchi toutes les passes, on mouilla dans le fond du golfe du Prince Jérôme. Une petite île, aride et inhabitée, voisine du mouillage, reçut le nom de l'Impératrice et servit de point de départ à toutes les opérations maritimes postérieures.

Le jour suivant, *le Déroulède*, ayant à son bord le P. Ridel et quelques-uns des Coréens qui avaient accompagné le missionnaire en Chine, fut envoyé à la recherche de l'embouchure du Han-kang. Grâce aux indigènes, sa mission fut en peu d'heures parfaitement remplie. Il revint le 21 au soir, muni des plus précieux renseignements. Avant d'aller plus loin, il

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

est nécessaire de jeter un rapide coup d'œil sur la topographie de cette partie de la Corée.

Le fleuve Han-kang prend sa source dans les grandes montagnes de l'est et coule généralement dans la direction du nord-ouest. La capitale, Séoul, est située sur la rive droite, à dix lieues de l'embouchure. Avant de se jeter dans la mer, le fleuve est divisé en deux bras par l'île de Kang-hoa, dont la superficie est de quatre cents kilomètres carrés. L'un des bras, inaccessible aux navires européens, coule droit à l'ouest; l'autre, que les indigènes nomment très-justement « Rivière Salée », puisque l'eau en est complétement saumâtre, est dirigé du nord au sud. Il débouche dans une série d'archipels qui, sur l'étendue de douze lieues séparant l'île de Kang-hoa du golfe du Prince Jérôme, ne comptent pas moins de cent quarante-deux îles ou îlots. Quand on saura que les courants de marée atteignent souvent dans ces parages la vitesse de sept milles à l'heure, on appréciera sans peine les difficultés qu'y rencontre la navigation. Heureusement, à marée basse, une grande quantité de ces îles sont reliées par d'immenses bancs de vase grise qui sont d'un aspect fort triste, mais qui permettent de deviner les passes. Grâce à ces dépôts du fleuve, on risque moins de se perdre dans cet effrayant labyrinthe maritime; mais il est à craindre que l'accès du Han-kang devienne de plus en plus difficile pour les bâtiments d'un certain tonnage.

Le 22 septembre, les trois bâtiments, guidés par *le Déroulède*, s'engagèrent dans le chenal, en gouvernant au nord. De tous côtés les Coréens s'assemblaient au sommet des collines, et contemplaient sans doute avec un mélange d'admiration et de crainte ces puissants navires à vapeur, d'un aspect si nouveau pour eux, qui remontaient un courant contre lequel aucune jonque n'aurait osé lutter. Un peuple qui vit volontairement dans l'isolement et y puise une idée exagérée de sa valeur, doit faire de singulières réflexions quand une des merveilles de la science européenne se montre inopinément à lui.

La vue était assez monotone : à notre droite, les montagnes arides et brûlées de la côte se dessinaient sur un ciel d'une admirable pureté; à notre gauche, un défilé ininterrompu d'îles laissait rarement entrevoir l'horizon. De temps en temps un bouquet d'arbres couronnait une colline; les petits bois, sacrés aux yeux des Coréens, sont, suivant la légende, habités par les génies protecteurs du pays. Quelques hameaux, généralement situés à l'abri des vents de nord-ouest, qui soufflent furieusement en hiver, se trouvèrent sur notre route. Peu après avoir dépassé le dernier de ces hameaux et s'être engagé assez avant déjà dans la Rivière Salée, *le Primauguet* toucha sur un banc de roches et perdit sa fausse quille. Cet échouage, sans gravité d'ailleurs, interrompit l'exploration, qui fut reprise le lendemain, cette fois par les deux petits bâtiments seuls. La corvette resta au mouillage près d'un charmant îlot, boisé de la base au sommet.

*Le Tardif* et *le Déroulède* arrivèrent, le 25, devant le port de Séoul, sans avoir été sérieusement inquiétés par la population. On avait dû cependant surmonter de grands obstacles, et les échouages n'avaient pas fait défaut. Mais la récompense des efforts qu'il avait fallu faire et de l'énergie qui avait été dépensée était belle : pour la première fois, des bâtiments européens mouillaient devant la troisième capitale de l'Extrême Orient.

Quelques jonques, qu'il fallut disperser à coups de canon, tentèrent de s'opposer au passage de nos bâtiments au moment où ils touchaient au but. A la suite de cet événement, un mandarin qui s'intitulait « l'Ami du peuple » apporta à bord du *Déroulède* un message n'ayant aucun caractère officiel. Le tour de ce document nous parut assez caractéristique; en voici la traduction :

« Maintenant que vous avez vu la rivière et les montagnes de ce petit royaume insignifiant, ayez la bonté de vous en aller. Tout le peuple en sera content. Toutefois, si, en jetant un dernier regard sur nous, vous vouliez éloigner tout soupçon, tout doute de nos cœurs, vous nous rendriez très-heureux. Nous osons, mille fois, dix mille fois, vous implorer, et nous espérons que vous vous rendrez à notre prière. »

Cette humble supplique dénotait, de la part de la population, et probablement du gouvernement, une grande terreur. On rassura le mandarin, et les bâtiments ne firent en cet endroit qu'un court séjour, pendant lequel on exécuta des levés et des sondages. Il fut impossible de voir de près la capitale, distante de la rive d'environ trois quarts de lieue. Mais, avec l'aide d'un plan qui nous tomba plus tard entre les mains, avec les récits des missionnaires et la vue de l'île et de la ville de Kang-hoa, il nous fut facile de nous figurer l'aspect de la cité capitale.

Séoul est bâtie au pied de montagnes élevées, qu'on aperçoit de très-loin en mer. Une muraille percée de neuf portes entoure complètement la ville, qui est traversée par un petit cours d'eau. Le quartier, de forme rectangulaire, occupé par le palais royal et les édifices du gouvernement est séparé du reste de la ville par un mur et un fossé. Là seulement se trouve un peu de luxe; la cité proprement dite ne diffère des misérables villages coréens que par l'étendue.

*Le Déroulède* et *le Tardif* descendirent lentement la rivière, en continuant leurs opérations hydrographiques et en recueillant des observations de toute nature. Enfin, le 30 septembre, les deux bâtiments rejoignirent *le Primauguet*, après avoir essuyé une fusillade à la hauteur de Kang-Hoa.

Pendant ces quelques jours, la corvette, quoique immobile, avait eu aussi ses aventures. Le soir même de son mouillage en face de l'île boisée, elle se trouva échouée sur un banc de sable. Ne connaissant aucune des données relatives aux marées, on avait mouillé par un fond de quinze mètres à mer haute avec la persuasion qu'on était en parfaite sûreté. A mer basse, il n'y avait plus que quatre mètres d'eau. La mer avait donc

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

marné de onze mètres, quantité énorme, même à l'équinoxe et la lune étant en conjonction, comme c'était le cas. Le danger était pressant. On manœuvra immédiatement, de manière à soutenir les flancs de la corvette; les vergues furent rapidement installées en béquille, malgré la profonde obscurité qui rendait l'opération difficile et périlleuse, et prêtait à la scène un caractère assez dramatique. Grâce à l'activité que l'équipage, formé déjà par une longue campagne, déploya en cette circonstance, l'échouage n'eut pas de suites funestes. Le flot suivant permit à la corvette, qui avait assez triste mine avec son gréement haché et sa mâture dénudée, de changer de mouillage. On se promit pour l'avenir de ne jeter l'ancre qu'à bon escient.

Dès le 25, une grande jonque, de construction grossière et tout à fait dépourvue de l'élégante originalité qui caractérise les navires chinois, s'approcha du *Primauguet*. Elle était montée par un vieux mandarin tout cassé et par une quarantaine d'hommes du peuple. Comme on n'était pas encore en guerre ouverte, on permit à tout ce monde de grimper à bord, en prenant toutefois certaines précautions. Tandis que ces indigènes examinaient avec une curiosité naïve les canons, les cordages, les compas, et s'extasiaient devant la grosseur des mâts, le mandarin conversait avec notre commandant par l'intermédiaire d'un cuisinier chinois. Le fils du Céleste-Empire, habile à faire danser l'anse du panier, savait le français. Il pouvait donc traduire en sa propre langue les paroles de notre commandant et les faire comprendre au mandarin par l'écriture. Le caractère idéographique chinois est compris de presque tous les peuples de l'Extrême Orient. Grâce à ce système, cinq cents millions d'hommes, de races et de nationalités diverses, parlant des langues absolument différentes, peuvent pourtant se comprendre.

Je reviens au mandarin, qui, après les premiers compliments échangés, voulut absolument savoir pourquoi nous étions venus en Corée. On lui répondit qu'on avait uniquement en vue l'observation d'une éclipse de lune qui devait, en effet, se produire dans peu de jours. Il ne parut pas satisfait de cette réponse. On essaya en vain de le dérider en lui faisant visiter tout le bâtiment. La machine cependant excita son attention, et il demanda combien il fallait d'hommes pour la faire tourner; on ne put, malgré de louables efforts, lui faire comprendre que la vapeur d'eau comprimée produit une force énorme, qui remplace avantageusement les bras humains. La science n'est pas toujours facile à vulgariser, même chez les mandarins.

Tous les jours suivants, les Coréens revinrent, et, voyant qu'on ne leur faisait point de mal, ils perdirent toute timidité, et dévoilèrent les nombreuses lacunes d'une éducation négligée. Leur manière d'être, en effet, est aussi éloignée de la digne et exquise politesse japonaise que de l'obséquiosité chinoise : ils sont grossiers, indiscrets et fort malpropres. Ils eurent cependant la bonne pensée de nous offrir des présents, entre autres de gigantesques éventails dignes de Gargantua, et un taureau que l'on eut toutes les peines du monde à hisser à bord. On voulut offrir de l'argent en échange de ces dons, mais on essuya un refus catégorique. C'est pendant ces quelques jours passés au mouillage que j'eus le mieux la facilité d'examiner nos futurs ennemis. Je les voyais chaque jour, tantôt à bord, tantôt à terre, où ils examinaient curieusement et contemplaient, avec un mélange de crainte et de convoitise, les instruments dont je faisais usage pour des levés hydrographiques.

Les Coréens forment un rameau particulier de la race mongolique. C'est aux Tartares qu'ils ressemblent le plus; comme eux, ils ont le nez aplati, les pommettes saillantes, les yeux légèrement obliques, la peau jaune et les cheveux très-noirs. Ils sont généralement grands et très-vigoureux. Leur agilité est extrême, par suite de l'habitude qu'ils ont de courir dans les montagnes qu'ils affectionnent particulièrement, et sur le sommet desquelles ils se réunissent souvent. Nous avons eu plusieurs fois des preuves de cette agilité, dans les engagements qui eurent lieu plus tard. Leur caractère est doux et leur esprit peu cultivé, quoique presque tous sachent lire et écrire. Ils mènent une vie très-modeste : ils se nourrissent principalement de riz, qu'ils cultivent en grande quantité, et de poisson salé et séché. Leur costume est, pour les hommes du peuple, uniformément composé d'un large pantalon attaché en bas au-dessus de la cheville, et d'une longue robe munie de manches à gigot et serrée à la ceinture. Ces vêtements sont en cotonnade blanche, fabriquée dans le pays. Les cheveux des hommes mariés, relevés sur le sommet de la tête, sont tordus en chignon et maintenus par un serre-tête en fils de bambou très-fins, semblables à du crin. Un large chapeau, également en fils de bambou, repose sur la tête, qui n'y peut entrer; il est fixé au moyen d'un ruban qui s'attache sous le menton; les jeunes célibataires se tressent une longue queue, comme les Chinois, mais il ne se rasent point la tête. Les chaussures sont tantôt en paille, tantôt en corde; elles sont terminées sur le devant par un petit bec relevé, d'un aspect assez gracieux. Les mandarins et les nobles ont seuls le droit de porter des vêtements de couleur, et la soie leur est également réservée. Toutefois les femmes en usent aussi, surtout pour les courtes vestes à manches étroites qu'elles passent par-dessus les robes. Le beau sexe de Corée a le bon sens de ne pas se mutiler les pieds; la coiffure qu'il a adoptée ne manque pas d'originalité : elle consiste à séparer par derrière les cheveux en deux grandes nattes roulées en turban autour de la tête; des épingles, à tête d'or ou d'argent émaillé, fixent la coiffure en la décorant.

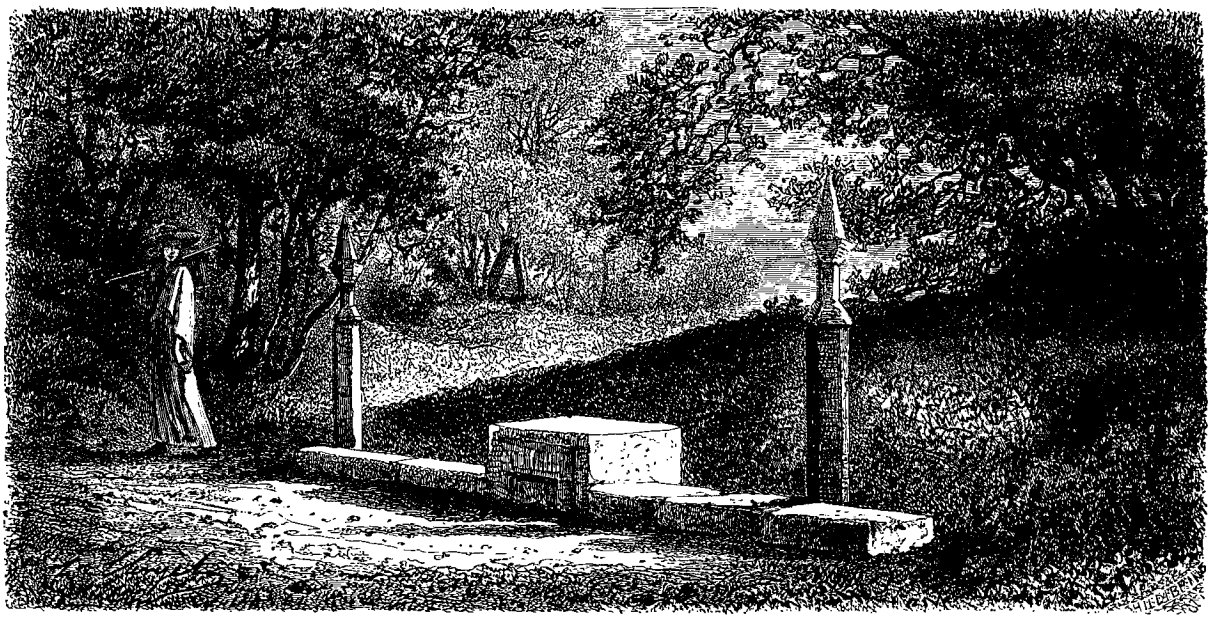
La condition des femmes est plus heureuse en Corée qu'en Chine: elles jouissent d'une certaine liberté, dont on prétend qu'elles abusent d'ailleurs volontiers.

Le bouddhisme est répandu en Corée; mais les temples sont infiniment plus rares que dans les pays voisins. Pendant tout notre séjour, nous ne vîmes que deux pagodes, de très-simple apparence, tandis qu'en Chine

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

et au Japon on ne peut faire un pas sans rencontrer un édifice du culte.

L'organisation sociale de la Corée semble être un mélange des institutions chinoises et des institutions japonaises. Une noblesse héréditaire y jouit de certains priviléges peu mérités, à ce qu'il paraît, et la hiérarchie administrative et militaire y est recrutée par voie d'examen. Nous ne savons pas comment ces deux institutions peuvent marcher côte à côte, mais il nous semble, *à priori*, que cet état de choses doit donner



Tombeau d'un mandarin. — Dessin de H. Clerget, d'après M. Zuber.

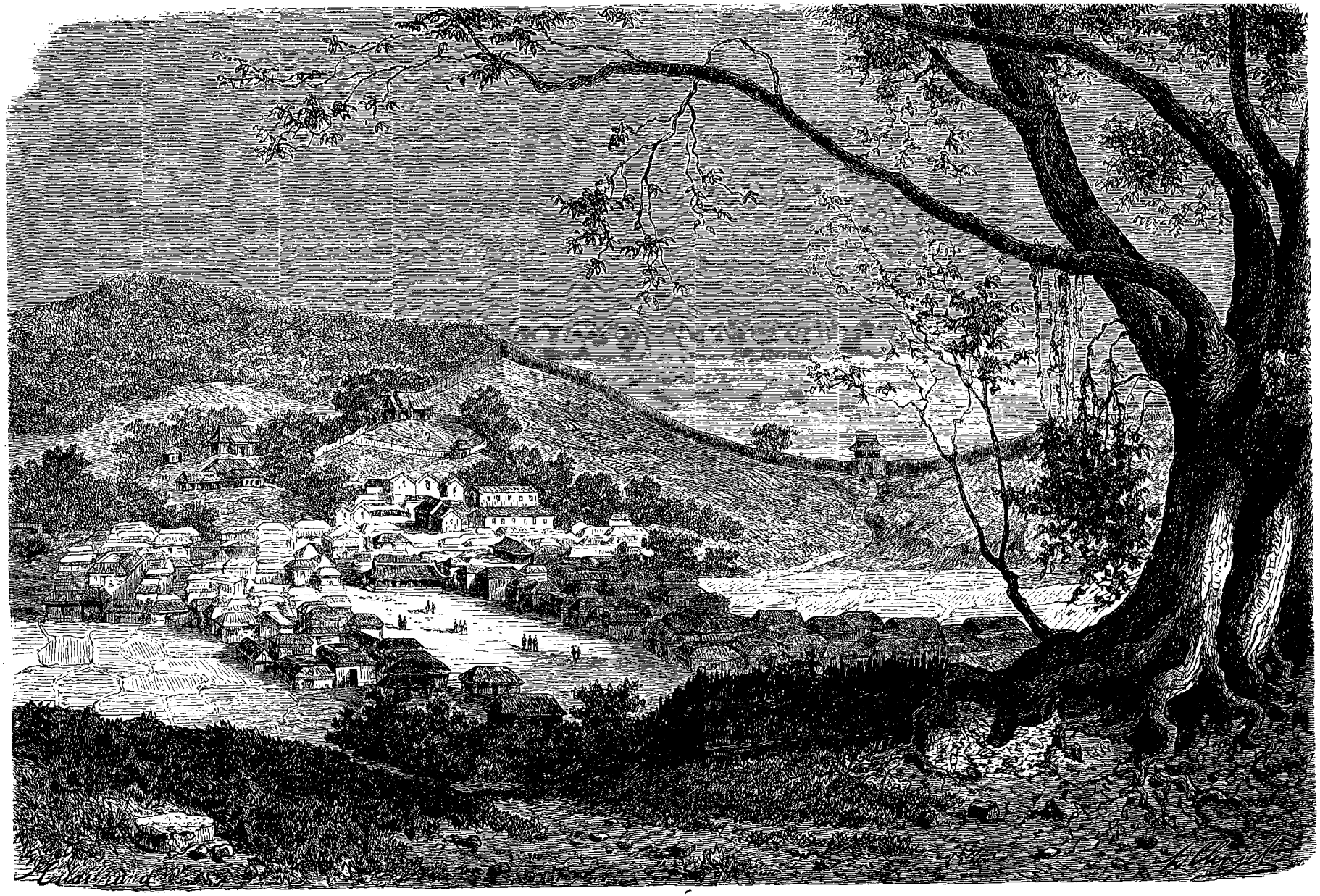
lieu à bien des conflits. La richesse ne se joint pas toujours à la noblesse ; on trouve, dit-on, plus d'un descendant d'antique et illustre race qui n'a d'autre ressource qu'une sorte de brigandage pour lequel on est très-indulgent : un travail manuel déshonorerait absolument un noble. Deux partis qui portent les noms

Intérieur de ferme. — Dessin de M. Zuber.

de Sipaï et de Piok-paï, et correspondent dans un sens très-restreint, cela va sans dire, à nos partis libéraux et conservateurs, se disputent sans cesse l'influence. Dans les dernières années, les Piok-paï avaient le dessus.

Le 3 octobre au matin, les trois bâtiments détachés de l'escadre la rejoignaient à Tche-foo, après une exploration des plus hardies et des plus fructueuses. Huit jours plus tard, toute l'escadre, composée de sept bâtiments, se mit en route, et arriva le 3, sans accident, devant la petite île boisée dont il a été parlé plus

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Vue de Kang-hoa. — Dessin de H. Clerget, d'après M. Zuber.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

haut. Là se firent les derniers préparatifs. Le lendemain, les quatre bâtiments légers, traînant à leur remorque des embarcations montées par les compagnies de débarquement, s'engagèrent dans la Rivière Salée. Pour la seconde fois, les Coréens aux robes blanches s'assemblèrent sur les collines ; une grande agitation régnait parmi eux, et il y avait bien de quoi. On ne s'arrêta que devant le village de Kak-Kodji, au port de Kang-hoa, situé tout près de l'endroit où le Han-Kang se divise.

La Rivière Salée a une largeur moyenne de mille mètres environ. Elle est semée de bancs et de rochers, et forme plusieurs coudes, dont l'un est assez accentué pour présenter de sérieuses difficultés à la navigation ; le courant y est généralement très-fort.

La rive occidentale, qui appartient à l'île de Kang-hoa, est garnie d'un bout à l'autre d'une muraille crénelée, flanquée de petits forts généralement construits sur les éminences. Bien défendu, ce passage serait très-difficile à forcer. D'ailleurs, par la suite, le grand nombre de fortifications, de poudrières et de magasins d'armes que nous vîmes dans l'île, nous prouva que celle-ci avait dû jouer un rôle considérable dans l'histoire militaire de la Corée. Le gouvernement du pays n'a nulle part été économe en ce qui concerne la défense. Ainsi la rive gauche du Hap-nok-kang est couverte de forts sur une étendue de cinquante lieues. Il en est de même de la côte sud-est qui fait face au Japon et qui a été pendant si longtemps le théâtre de nombreux et sanglants combats.

Un mandarin essaya en vain par ses gestes suppliants de conjurer le débarquement, qui s'opéra sans résistance de la part des Coréens. Ils prirent la fuite, abandonnant leurs habitations, leur bétail et la plus grande partie de leurs richesses. Peu après l'installation des marins dans le village de Kak-Kodji, un palanquin entouré d'une douzaine d'hommes se présenta aux avant-postes. On conduisit tout le cortége auprès de l'amiral. Un vieux chef sortit alors du palanquin et se répandit en récriminations ; il fallut le renvoyer presque de force. Je ne pus m'empêcher de rire en voyant la singulière coiffure adoptée par les hommes de l'escorte pour se préserver de la pluie qui tombait à torrents. Sur leur chapeau ordinaire s'appuyait un immense cône en papier huilé, sous lequel la tête disparaissait complétement. Si j'ai eu un moment de gaîté en face de cette mode si nouvelle pour moi, je n'entends pas la blâmer, car elle me semble très-pratique. Quand il fait beau, on tient son cône de papier plié dans une poche ; quand il pleut, on le déploie sur son chapeau sans plus s'en occuper. Ce système est certainement plus simple que le nôtre.

Les habitations, lorsque nous en primes possession, étaient d'une malpropreté inimaginable ; il fallut, pour les rendre à peu près habitables, un travail qui rappela à nos esprits classiques celui d'Hercule dans les écuries d'Augias. Mais on ne réussit pas du premier coup à chasser les nombreux, très-nombreux parasites qui vivent aux dépens des Coréens. Pendant les premières nuits que nous passâmes dans le village, ces insectes inexpugnables se chargèrent de venger leurs légitimes propriétaires.

Le village de Kak-Kodji occupe la base d'un petit massif de collines dont un des côtés, tourné vers la rivière, est couvert d'une très-belle forêt de pins. Au pied même de cette forêt, dans une situation des plus pittoresques, s'élève une pagode entourée de magasins qui, au moment de notre arrivée, contenaient de la poudre et une grande quantité d'armes. La pagode n'a extérieurement rien de remarquable et l'intérieur ne diffère guère de ce que l'on voit en Chine : même statue du Bouddha en bois doré, même autel surchargé d'ornements d'un goût douteux, mêmes vases garnis d'énormes fleurs artificielles, en un mot aucun indice qui puisse laisser supposer des différences essentielles dans le culte. Je trouvai cependant dans le temple un objet intéressant : c'était une grande peinture sur soie mesurant environ deux mètres cinquante centimètres de chaque côté. Au milieu était représenté un Bouddha assis à l'orientale sur la fleur de lotus ; une gloire entourait sa tête, d'un type très-pur ; un grand cercle s'arrondissait autour du corps, assez heureusement drapé dans un vêtement rouge qui laissait à découvert une partie de la poitrine et tout le bras droit. Autour de cette figure principale venaient se grouper symétriquement les bustes d'une quarantaine de personnages, également ornés de la gloire et sans doute célèbres dans les annales du bouddhisme. Les têtes, dont quelques-unes portaient une sorte de coiffure en forme de mitre, étaient peintes avec un soin minutieux et ne manquaient point de caractère. Leurs expressions très-variées allaient de l'extrême férocité à l'extrême douceur. En somme, cette peinture était une des plus remarquables que j'eusse vues dans l'Extrême Orient. Il eût été intéressant d'avoir une certitude à l'égard de sa provenance, car la rareté et la grossièreté des peintures et des sculptures en Corée donne lieu de penser que l'art est loin d'y avoir atteint le degré de perfection relative que l'on trouve dans les pays voisins. Non loin de la pagode, le mur de défense qui longe la rive est interrompu par une grande porte en maçonnerie, surmontée d'un pavillon de bois servant de corps-de-garde. Sur la terre ferme, juste en face, s'élève une construction semblable environnée de quelques chaumières. Ces deux portes livrent passage à la route qui relie Seoul à la ville de Kang-hoa. Sauf le tracé, qui laisse beaucoup à désirer en ce qu'il s'attaque trop franchement aux obstacles, cette route n'est pas mauvaise. Son bon état prouve que les relations entre les deux villes sont considérables, ce qui d'ailleurs s'explique par l'extrême fertilité de l'île.

Du haut de la colline de Kak-Kodji, que nous avions nommée « montagne du philosophe », parce qu'un indigène plus brave que les autres continuait d'y vivre malgré notre présence, la vue était magnifique,

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

surtout le matin. Pendant que le cantonnement s'animait et que les fumées bleuâtres montaient droites dans l'air, de beaux champs de riz, de blé, de maïs et de raves, semés de bouquets d'arbres et de hameaux, sortaient peu à peu de l'ombre. Les séparations des champs, formées de petites digues bizarrement arrondies et enchevêtrées sans ordre, faisaient ressembler la plaine aux jeux de patience des enfants et lui ôtaient cette monotonie qu'engendrent nos lignes droites. Au bout de la plaine, on voyait les murs de Kang-hoa, en partie masqués par une saillie du terrain. Enfin, des montagnes aux formes accentuées et des vallées toutes brumeuses composaient le fond du tableau d'un ton chaud et réjouissant.

Kak-Kodji est environné de tombeaux; la colline en est presque couverte. La plupart ne sont que des tumuli sans aucun ornement, mais dans l'intérieur des petits bois de chênes et de chataigniers on découvre souvent des sépultures plus complètes, qui couvrent des restes de mandarins ou de nobles.

Les Coréens ont, comme leurs voisins du Céleste-Empire, un profond respect pour les tombes. Ce respect du repos des morts, qui à la longue absorbe beaucoup de terrain, est doublement méritoire chez un peuple aussi cultivateur. Les travaux des champs semblent en effet très en honneur chez les Coréens. Les fermes sont nombreuses et bien aménagées. J'en vis beaucoup et elles étaient presque toutes disposées de même. Quatre corps de logis en pisé couverts de chaume comprennent une cour carrée, quelquefois entourée d'une véranda sous laquelle des instruments de travail sont à l'abri. Du côté de la porte se trouvent la meule, les instruments d'agriculture et les étables, qui contiennent des bœufs, des ânes et des porcs de race particulière. Le corps de logis du fond est réservé aux maîtres. Il est divisé en deux ou trois pièces par des cloisons de fort papier tendu sur des châssis de bois. Les fenêtres, petites et basses, sont également tendues de papier. La cuisine est située au bout de ce bâtiment; l'âtre, de grande dimension, est muni de vastes marmites de bronze; la fumée, au lieu de s'échapper par une cheminée verticale, s'engage dans des conduits horizontaux qui passent sous le sol en terre durcie des appartements et sort par une petite cheminée élevée à l'autre bout du bâtiment. Cette disposition, qui se retrouve dans la province du Pe-tchi-li, constitue un moyen de chauffage économique et assez efficace. Nous eûmes beaucoup à nous en louer, car dès le mois d'octobre les froids atteignirent trois degrés.

Les corps de logis des côtés renferment les récoltes, des provisions et un atelier de tissage. Souvent, une seconde cour entourée d'un mur contient de très-grands vases de faïence remplis de diverses provisions, parmi lesquelles nous signalerons particulièrement des choux et des navets ayant subi un commencement de fermentation. Les Coréens, qui, comme la plupart des peuples orientaux, se nourrissent principalement de riz cuit à l'eau, éprouvent le besoin de relever cette nourriture fade par des aliments fermentés et des condiments très-forts; le piment est l'objet d'une grande consommation. L'huile de colza, qui se trouve en abondance dans toutes les maisons, sert aussi bien à l'éclairage qu'à la préparation des mets, ce qui ne contribue pas à rendre la cuisine coréenne fort attrayante pour des Européens.

Le 16 octobre, la ville de Kang-hoa fut prise malgré les nombreux étendards aux couleurs éclatantes qui garnissaient les murailles et étaient destinés à nous remplir de terreur. Quelques soldats se firent tuer à leur poste, mais la plupart des habitants avaient pris la fuite et aucune femme n'était restée dans la ville. Seuls les vieillards, comptant avec raison sur le prestige de leurs cheveux blancs, ou peut-être incapables de fuir, demeuraient encore dans la cité terrifiée par l'approche des barbares. Le premier aspect de Kang-hoa me surprit et me charma par son originalité; les toits de chaume lavés par la pluie brillaient au soleil comme de l'argent et contrastaient vivement avec les tons rouges des édifices publics et les couleurs des champs et des arbres; des montagnes arides, mais fort belles de formes, se détachaient sur le ciel bleu en tons chauds et fins, et, d'un autre côté, apparaissait l'horizon foncé de la mer.

La ville compte de quinze à vingt mille âmes. Les murs, hauts de quatre à cinq mètres, s'étendent sur une longueur de huit kilomètres. Dans l'intérieur de l'enceinte se trouve, outre la ville, une assez vaste étendue de terrain cultivé qui permettrait aux habitants de se nourrir pendant un long siége. La partie septentrionale de l'enceinte, dont le terrain a une forte inclinaison, est occupée par le yamoun du gouverneur et les édifices du gouvernement.

Le yamoun domine tout : il se compose de plusieurs bâtiments indépendants les uns des autres et séparés par de véritables jardins anglais, ornés de petits pavillons. Les constructions sont élégantes et d'un aspect fort agréable; les toits recourbés, faits de tuiles grises vernissées, remplacent le chaume des pauvres; les boiseries, ornées et peintes en rouge, tiennent la place du pisé et les fondations sont en belles pierres de taille; l'intérieur est décoré de peintures et de sculptures; des nattes d'une extrême finesse et d'un travail exquis couvrent les planchers. Les meubles sont rares et ne répondent pas à ce que l'on s'attend à trouver dans un palais; en revanche, nous remarquâmes une abondance d'objets et de vases du plus beau bronze. La propreté était ici sinon parfaite, du moins passable.

Au-dessous du yamoun, de longs bâtiments, dont les uns sont construits en pierre et les autres en bois, servent de magasins du gouvernement. Il serait impossible d'énumérer tout ce qu'ils contenaient au moment de la prise. Outre les armes en énormes quantité, canons se chargeant par la culasse, fusils à mèche, javelots, haches, arcs, armures; outre la poudre, les bougies qui semblent être l'objet d'un mono-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

pole, les fers à repasser, etc., etc., on y trouva beaucoup de livres et d'immenses approvisionnements de papier. La plupart des livres, dont quelques-uns sont ornés de peintures remarquables, figurent aujourd'hui à la bibliothèque nationale de Paris. Ils sont presque tous écrits en caractères chinois, quoique la langue coréenne possède une notation propre, qui forme un véritable alphabet, particularité qui ne se rencontre dans aucun autre pays de l'Extrême Orient. Quant au papier de mûrier, qui sert, en Corée comme

Coréens. — Dessin de M. Zuber.

au Japon, à une infinité d'usages, il était d'une qualité extraordinairement belle et solide ; on pouvait, en tordant une petite bande, fabriquer une ficelle d'une grande résistance. L'immense quantité de choses nécessaires à la vie contenue dans ces magasins m'a fait penser que le gouvernement est le plus grand

Lettré coréen dans son cabinet. — Dessin de M. Zuber.

négociant du pays, ce qui n'est certes pas à l'avantage du peuple.

Au milieu de la ville s'ouvre une grande place au bout de laquelle s'élève une sorte de halle couverte. Un fouillis de petites rues bordées de cases uniformes s'étend tout autour de la place. Ce qui se remarque tout d'abord, c'est l'absence de boutiques. Point de ces écriteaux suspendus et vivement coloriés qui donnent aux rues chinoises un aspect si animé et si agréable, point de ces étoffes flottantes couvertes de gros carac-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Yamoun du gouverneur, à Kang-hoa. — Dessin de E. Thérond, d'après M. Zuber.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

tères, comme on en voit au Japon. Ici tout est morne, une porte ressemble à la suivante, et l'étranger ne peut trouver un repère dans ce dédale. Toutes les habitations ont un air triste qui fait peine ; comme celles de la campagne, elles sont bâties en pisé et couvertes en chaume, mais elles sont plus délabrées et plus sales. La vie, qui a déserté la rue, s'est réfugiée dans l'intérieur : là, en effet, on trouve des magasins, des ateliers et des appartements d'un aspect agréable. Les pièces réservées aux femmes sont l'objet de soins particuliers; quelques-unes sont de véritables boudoirs : on y voit des meubles de laque, des nattes fines, des paravents ornés de peintures, des chiffons, des pots de pommade et de fard, enfin, le dirons-nous? des faux cheveux. Rien n'y manque pour prouver que la coquetterie féminine est florissante dans la presqu'île.

Un fait qu'on ne peut s'empêcher d'admirer dans tout l'Extrême Orient, et qui ne flatte pas notre amour-propre, c'est la présence des livres dans les habitations les plus pauvres. Ceux qui ne savent pas lire sont bien rares, et encourent le mépris de leurs concitoyens. Nous aurions bien du monde à mépriser en France si l'opinion y était aussi sévère contre les illettrés.

Kang-hoa est complétement dépourvue d'industrie sérieuse. Nous vîmes bien quelques métiers à tisser le coton, mais en nombre si restreint, qu'ils devaient à peine suffire aux besoins des habitants.

Au sud de la ville, une habitation de mandarin, bâtie sur une éminence, attira mon attention par sa jolie situation et le luxe de ses appartements. La soie, les fourrures, les laques, les bronzes, les porcelaines, en un mot tous les objets si recherchés des Européens, remplissaient cette demeure, dont la richesse contrastait péniblement avec la pauvreté uniforme des chaumières du peuple. Faut-il conclure de ce contraste que le simple mortel coréen n'a guère le droit, ou du moins le pouvoir d'arriver à la fortune? Je suis d'autant plus tenté de le croire que les récits des missionnaires confirment cette supposition, et que ce qui se passe dans l'Empire du Milieu a beaucoup de chance de se produire aussi en Corée. La rapacité est le défaut dominant des mandarins.

Une immense quantité de vases en bronze, de la plus charmante couleur et d'une sonorité incomparable, était répandue dans la ville ; les plus misérables chaumières en possédaient. Ces vases, dont certains ont de très-grandes dimensions, ont presque tous la forme de bols, et servent à une infinité d'usages. La profusion d'une matière aussi rare indique que la Corée recèle de grandes richesses minérales. Pour qu'à l'aide seulement des procédés métallurgiques très-primitifs sans doute employés par les indigènes on puisse produire une pareille quantité de métal à des conditions aussi abordables pour tout le monde, il faut que le minerai soit prodigieusement riche et abondant. Aussi paraît-il certain que, dans les relations commerciales qui s'établiront forcément un jour entre les nations européennes et le peuple de la Corée, l'exportation des métaux tiendra un grande place.

Le 18 octobre, un haut mandarin de la cour de Seoul présenta au commandant en chef une lettre du roi. Je transcris la traduction de ce document, qui ne me semble pas absolument dépourvu de bon sens, mais où le roi se fait la part un peu trop belle :

« Quiconque renie la loi divine doit mourir.

« Quiconque renie la loi de son pays mérite d'être décapité.

« Le Ciel a créé les peuples pour qu'ils obéissent à la raison.

« Les pays sont séparés par des frontières et protégés par des lois.

« A qui doit-on obéir? A la justice, sans aucune restriction. L'homme qui la viole ne mérite point de pardon. J'en conclus qu'on doit supprimer celui qui la renie, décapiter celui qui la viole.

« De tout temps, les relations avec les voisins et l'assistance donnée aux voyageurs ont été traditionnelles. Dans notre royaume, on montre encore plus de prévenance et de bonté. Il arrive souvent que des navigateurs ignorants de la situation et du nom du pays touchent à nos côtes. Alors les mandarins de nos villes reçoivent l'ordre de les accueillir avec prévenance. On leur demande s'ils viennent avec des intentions pacifiques ; on donne des vivres à ceux qui ont faim, des vêtements à ceux qui sont nus, et on soigne les malades. Telle est la règle qui a toujours été suivie dans notre royaume, sans subir aucune infraction. Aussi la Corée, aux yeux de tout le monde, est-elle le royaume de la justice et de la civilisation. Mais, s'il se trouve des hommes qui viennent pour séduire nos sujets, s'introduisent secrètement, changent leurs vêtements et étudient notre langue, des hommes qui démoralisent notre peuple et renversent nos mœurs, alors la vieille loi du monde veut qu'on les mette à mort. Telle est la règle pour tous les royaumes, pour tous les empires. Pourquoi alors vous formalisez-vous, puisque nous l'avons toujours observée? N'est-il pas suffisant que nous ne vous demandions pas compte des raisons qui vous ont amenés ici des pays lointains?

« Vous vous fixez sur notre sol comme si c'était le vôtre, et en cela vous violez la raison d'une façon abominable. Quand vos bâtiments, il y a peu de temps, remontaient la rivière impériale, ils n'étaient que deux; les hommes qui les montaient n'étaient pas plus de mille. Si nous avions voulu les détruire, n'avions-nous pas des armes? Mais, par bonté et à cause des égards que l'on doit aux étrangers, nous n'avons pas supporté qu'on leur fît du mal ou qu'on leur montrât de l'hostilité.

« C'est ainsi qu'en franchissant nos frontières, ils prenaient ou acceptaient comme ils le désiraient des bœufs ou des poules, qu'ils allaient et venaient dans des embarcations, qu'ils furent interrogés en termes polis. On leur fit des cadeaux, sans les inquiéter d'aucune façon. Par conséquent, vous vous montrez ingrats en-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

vers nous, tandis que je ne le suis pas envers vous. Ceci ne vous suffit pas ; il vous était nécessaire de vous éloigner ; votre retour est malséant. Cette fois, vous pillez mes villes, vous tuez mon peuple, vous détruisez mes biens et mes troupeaux. Jamais on ne vit le Ciel et les lois violés d'une manière plus grave. De plus, on a dit que vous voulez répandre votre religion dans mon royaume. Ceci est une faute. Les livres différents ont leurs sentences particulières qui présentent le vrai et le faux. En quoi nuit-il que je suive ma religion, vous la vôtre? S'il est blâmable de renier ses ancêtres, pourquoi venez-vous nous enseigner d'abandonner les nôtres et d'en prendre d'étrangers? Si on ne devait pas mettre à mort les hommes qui enseignent de telles choses, on ferait mieux de renier le Ciel.

« Je vous traite comme Yu et Tan traitèrent l'impie Kopey, et vous vous révoltez comme Nysean-yean envers Tcheou-ouen. Quoique je n'ose pas me comparer à ces rois célèbres, cependant on ne peut pas passer sous silence ma magnanimité.

« Tu te montres maintenant ici avec une armée nombreuse, comme si tu étais l'instrument de la justice céleste. Viens à la cour ; ayons une entrevue, et nous déciderons s'il sera nécessaire de réunir des troupes ou de les renvoyer, d'essayer de la victoire ou de la défaite. Ne fuis pas : incline-toi et obéis!

« La cinquième année du règne de Toung-tchy, la neuvième lune, le onzième jour. »

En écrivant cette lettre, le régent avait oublié les coups de fusil tirés contre *le Tardif* et *le Déroulède ;* il avait aussi oublié un fait beaucoup plus grave : le massacre de l'équipage d'une innocente goëlette américaine, qui avait eu lieu quelques mois auparavant.

Le porteur du message royal avait fort bonne tournure. Il était richement vêtu de soie ; un vaste chapeau de feutre, garni de plumes de paon et retenu par une sorte de chapelet en boules résineuses alternativement blanches et noires, couvrait sa tête : sa physionomie était assez distinguée. Des bottes en entonnoir, comme on en portait sous Louis XIII, et un grand sabre à longue poignée, complétaient ce costume, dont l'ensemble était vraiment fort élégant. La trop grande familiarité dont ce personnage usa envers un jeune matelot lui attira une très-vive correction, et nous prouva en même temps que la bonne éducation n'est décidément pas l'apanage du Coréen, même dans les classes élevées.

Après le départ du mandarin, qui rapportait à son maître une réponse défavorable, plusieurs engagements eurent lieu avec les troupes coréennes. Ces dernières se comportèrent bien, et firent preuve d'habileté militaire et d'une certaine bravoure. Nous pûmes constater, dans ces combats, que les arcs, les javelots et les casse-têtes, trouvés en si grande quantité dans les magasins de Kang-hoa, ne sont plus en usage, et ont complétement cédé la place aux fusils à mèche. Cette arme, terminée par une crosse trop petite pour permettre d'épauler, est d'un maniement difficile ; il faut au tireur un parapet, une embrasure, ou, en rase campagne, l'épaule d'un autre homme pour appuyer son arme et lui donner une direction convenable. Les canons coréens sont en vérité peu redoutables, et quand leurs projectiles atteignent le but, c'est tout à fait par accident. Quelques soldats étaient revêtus d'armures. Composées d'un casque de fer à panache rouge, de brassards et de cuissards en cotte de mailles, et enfin d'un grand vêtement doublé de plaques de cuir bouilli superposées et réunies par de gros clous, ces armures sont incapables de résister aux balles.

Le corps de débarquement occupa Kang-hoa et Kak-Kodji jusqu'au 11 novembre. Le temps de loisir que nous laissait le service était généralement consacré à la chasse. Le gibier est respecté par les indigènes, qui se soucient assez peu d'en manger; il est, par suite, fort abondant. Les faisans, les oies, les canards sauvages, les sarcelles, les pluviers, les ramiers, etc., se succédaient sur nos tables, peu accoutumées à un pareil luxe. Le gibier de poil est, paraît-il, assez rare, et je ne sache pas que pendant tout notre séjour un seul lièvre ait été aperçu. Dans les montagnes de l'est on trouve des loups, des renards, des ours et des tigres dont les peaux sont fort célèbres en Chine. D'habiles chasseurs font, malgré l'imperfection de leurs armes, une guerre heureuse à ces animaux féroces, dont les dépouilles alimentent principalement le commerce d'exportation.

Je me souviendrai longtemps, avec plaisir, de ces excursions dans l'île de Kang-hoa. Il faisait toujours un temps superbe ; l'air était légèrement chargé de vapeur, et une magnifique lumière inondait les champs et les bois, dont la brise emportait les feuilles jaunies. Rien de bien nouveau ne s'offrait d'ailleurs à ma vue ; les cases se ressemblaient toutes, les habitants aussi, du moins à l'extérieur, et je n'avais pas le pouvoir de pénétrer leur caractère, qui semble doux. Ces pauvres gens, revenus de la première terreur qu'avait inspirée notre débarquement, reprenaient peu à peu leurs travaux agricoles ; quand nous les rencontrions, occupés à couper le riz ou à le réunir en grandes meules, ils se prosternaient sur notre passage ; arrivions-nous dans une maison habitée, vite on nous offrait des caquis[1] et d'excellente eau fraîche, avec les mêmes marques de profond, de trop profond respect. Il était bien facile de voir, en effet, que ces témoignages étaient dus à la peur. Tout en nous disant qu'il fallait faire la part des mœurs et ne pas être surpris de ces génuflexions prodiguées sans doute à tous les mandarins, nous ne pouvions nous empêcher d'être péniblement affectés par tant de servilité.

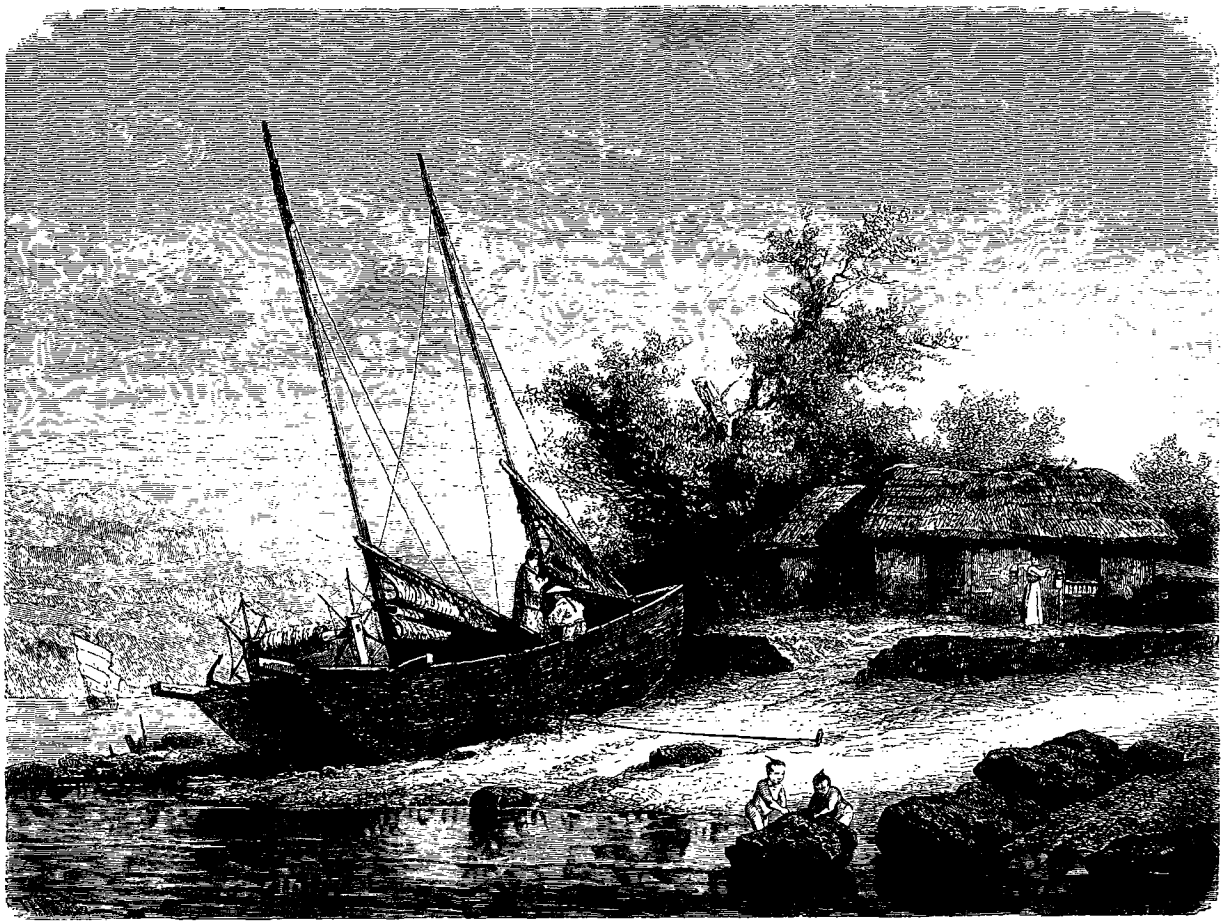
Le 22 novembre, l'escadre de Chine et du Japon quittait définitivement la côte de Corée et chaque bâtiment allait reprendre sa station particulière. Le résultat qu'on avait espéré de l'expédition n'avait point été obtenu ; un redoublement de persécutions contre les chrétiens avait coïncidé avec le départ de l'escadre, et

1. Fruit très-abondant au Japon et en Corée, et ayant le goût de la figue, avec l'apparence d'une petite pomme.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

le gouvernement coréen avait répandu un manifeste pour repousser et flétrir toute tentative de compromis avec l'envahissement européen. On le voit, nous n'avions pas eu le bonheur de nous faire aimer pendant notre séjour. Trop souvent l'Europe se montre pour la première fois aux peuples étrangers avec le caractère de la violence et des prétentions despotiques. Du moment qu'un pays n'a pas le bonheur de posséder des télégraphes électriques et que les principes de sa civilisation diffèrent des nôtres, nous nous croyons permis de violer à son détriment toutes les règles du droit des gens. Il est surtout pénible d'être amenés à verser le sang au nom des doctrines pures et élevées qui, par leur nature même, ne devraient jamais obliger de recourir à ce triste et douteux moyen de persuasion que l'on nomme « la force ».

Quoi qu'il en soit, dans l'état de choses actuel, la Corée ne peut tarder à s'ouvrir volontairement, ou sous l'empire de la contrainte, au commerce occidental. Sa position entre deux pays dont les relations s'étendent chaque jour davantage et qui semblent avoir définitivement renoncé au système d'exclusion lui en fait



Jonque coréenne. — Dessin de Th. Weber, d'après M. Zuber.

presque une nécessité. Il est difficile à ceux qui ont le sentiment délicat et le goût de l'art et de la variété de ne pas éprouver d'abord et avant toute réflexion un certain regret en voyant les influences européennes de toute espèce pénétrer partout. Assurément la civilisation et la science ont tout à y gagner, mais aussi les caractères des peuples s'effacent et leur originalité se perd. Les nobles Japonais ne s'affublent-ils pas déjà de nos pantalons et de nos redingotes !

Il reste sans doute encore bien du chemin à parcourir avant que l'uniformité règne sur la terre, et les contrées inexplorées sont encore assez nombreuses pour répondre à tous les désirs des voyageurs. Aussi laissons de côté les vains regrets des hommes d'imagination pour exprimer le vœu que la France, renonçant à son rôle trop désintéressé, prenne une plus large part au mouvement commercial européen qui tend chaque jour davantage à se répandre sur le monde entier.

H. Zuber.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

# REVUE GÉOGRAPHIQUE,

## 1873

(PREMIER SEMESTRE),

PAR M. VIVIEN DE SAINT-MARTIN.

TEXTE INÉDIT.

—

I. Les grandes nouvelles sont en suspens. Rien de Livingstone depuis le retour de Stanley. — Deux missions parties d'Angleterre pour aller à la rencontre de l'explorateur, l'une par la côte orientale du sud de l'Afrique, l'autre par la côte occidentale. — Importance toute particulière de cette dernière mission, conduite par le lieutenant de marine Grandy; région absolument inconnue qu'elle doit traverser. — Projet d'une expédition allemande pour l'exploration de l'Afrique équatoriale, en partant de la côte de l'Ouest. — II. Samuel Baker dans la région du Haut-Nil; expédition tout à la fois militaire et scientifique. Mauvaises nouvelles; résultats ajournés. — III. Khiva. Les Russes et les Anglais dans l'Asie Centrale. — M. Shaw et le Turkestan oriental. — L'expédition française du Mékong; Relation splendide. M. Delaporte et l'exploration du Tonking; M. Francis Garnier au Yuñ-nañ. La route commerciale du sud-ouest de la Chine. — IV. Les expéditions arctiques. M. Weyprecht. Le Dr Nordenskjöld. Le capitaine Hall. — La future expédition anglaise. — V. Un voyageur éminent; le baron Hübner et sa « Promenade autour du Monde. » — VI. New York. La société américaine. Luxe et démocratie. — Remarque d'un Allemand sur les émigrants allemands. — VII. Les Américains comme nation. — L'immigration; ce qui pousse l'émigrant d'Europe aux États-Unis. — VIII. Comment on s'instruit en voyage. — Chicago. La famille aux États-Unis. — IX. Les grandes plaines de l'Ouest. Les Montagnes rocheuses. Les Mormons. — Les éléments de la Société dans le Far-West. Le *Rowdy*. — X. La Californie et sa transformation. « Les mines sont une malédiction. » — XI. Arrivée en Chine. Changhaï. Origine. État actuel. — Anglais et Français devant l'administration. Les peuples colonisateurs. — XII. Les grandes puissances vis-à-vis de la Chine. Intérêts politiques et commerciaux, moraux et religieux. — Les chinoiseries.

## I

Les grandes nouvelles nous font un peu défaut. Naturellement nous ne savons rien de Livingstone depuis le retour de Stanley. Les deux expéditions parties presque simultanément d'Angleterre à la fin de 1872, pour aller non plus à la recherche, mais à la rencontre du grand explorateur, sont arrivées en Afrique. L'une de ces deux expéditions, composée du lieutenant Cameron, du docteur Dillon, et de M. Murphy de l'artillerie royale, a touché à Zanzibar au milieu de mars dernier, d'où elle doit se porter vers le grand lac central par la route aujourd'hui bien connue que Burton, Speke et Stanley ont suivie; l'autre expédition, placée sous la direction du lieutenant de marine W. J. Grandy, et qui doit attaquer le continent par l'ouest, est arrivée au commencement de janvier à Loanda, sur la côte du Congo, d'où elle se proposait de gagner le Zaïre au point où le capitaine Tuckey parvint en 1816, et de s'engager de là dans l'intérieur.

Cette mission du lieutenant Grandy est d'une importance capitale. Entre la côte du Congo et le grand lac central au voisinage duquel se trouve Livingstone, il y a une zone de quatre à cinq cents lieues de large absolument en blanc sur nos cartes; nul voyageur européen n'a pénétré dans cette direction. Si la mission anglaise peut effectuer, même partiellement, le plan qui lui est tracé, elle aura ouvert l'accès d'un des plus vastes champs d'exploration qui restent à sillonner sur le continent africain. Nous n'osons espérer que du premier coup elle en traverse toute l'étendue; mais quelque portion qu'elle en reconnaisse, ce sera une conquête sur l'inconnu.

Il est toujours question d'une expédition allemande, organisée par les efforts collectifs des diverses Sociétés géographiques d'outre-Rhin, et qui doit, comme la mission anglaise du lieutenant Grandy, se porter vers la région centrale au sud de l'équateur en partant de la côte de l'ouest. Les fonds souscrits pour la dépense de l'expédition se montent, dit-on, à vingt mille thalers (soixante-quinze mille francs). Une note publiée par les journaux d'Allemagne dit que le but général de l'entreprise est l'exploration régulière de l'Afrique équatoriale, sur laquelle on n'a jusqu'à présent, en définitive, que des vues partielles. Trois voyageurs partiront d'abord, ayant pour mission préparatoire de frayer les voies. Ils débarqueront à la côte de Loango d'où ils essaieront de pousser dans l'intérieur, après avoir choisi une station littorale propre à servir de dépôt. Une personne sûre y serait laissée à poste fixe, afin de maintenir, autant que possible, les communications avec l'Europe et les voyageurs. Ces mesures sont bien entendues; il est fort à désirer que rien d'imprévu ne les vienne déranger. Nous avons le regret de voir la France étrangère à ces entreprises africaines, alors surtout que c'est de la France que sont parties, il y a six ans, les premières incitations à une expédition par l'Ouest.



© 2007 Lyon Éditions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

## II

Dans la région du haut Nil on a des nouvelles récentes de sir Samuel Baker, mais ces nouvelles sont fort inquiétantes. On sait que M. Baker, que sa passion pour les grandes chasses et les aventures a lancé dans les explorations africaines, après un premier voyage, qui, en 1864, l'a conduit dans les parties extrêmes du bassin du Fleuve Blanc, où il est arrivé jusqu'à un des grands lacs de la zone équatoriale qu'il a nommé l'Albert Nyanza [1], on sait, disons-nous, qu'après ce premier voyage M. Baker en a entrepris un second où il est actuellement engagé. Mais cette fois son entreprise est autant, pour ne pas dire plus, politique que scientifique. Le khédive d'Égypte en a fait un général d'armée, — un vrai général, — et lui a confié, avec une troupe de douze à quinze cents hommes et une nombreuse flottille, la mission de fonder un établissement permanent au-dessus de Gondokoro. Le but annoncé de cet établissement est de mettre fin à la chasse aux esclaves dans ces hautes régions, en y installant un commerce régulier. La domination égyptienne s'étendrait ainsi sur le bassin du Nil tout entier.

Mais M. Baker a rencontré plus de difficultés qu'il n'avait prévu. Les tribus indigènes dont on devait, en tout ou partie, occuper le territoire, ont opposé, à ce qu'il paraît, une vive résistance; et dans des circonstances qui ne sont pas encore bien expliquées, l'armée égyptienne presque tout entière aurait été détruite. Telle est du moins la rumeur parvenue au Caire dans ces derniers temps. M. Baker, complètement entouré et retranché dans une position défensive, a demandé au khédive de prompts secours. Mais la distance est grande, la route difficile; et si la position de Baker est aussi critique qu'on l'annonce, il est fort à craindre que le secours n'arrive trop tard. En dehors du côté politique, ce qui nous touche d'une manière directe dans ce fâcheux événement, c'est de voir reculer indéfiniment la reconnaissance de l'Albert Nyanza que M. Baker se proposait de pousser dans toute l'étendue du lac, et pour laquelle il avait fait de sérieux préparatifs. Les explorations, dans ces contrées intérieures, ne marchent qu'à travers bien des lenteurs et bien des périls.

## III

En Asie, l'expédition russe contre le khan de Khiva a déjà donné lieu à d'intéressantes communications. L'Angleterre, plus préoccupée qu'elle ne veut le paraître des mouvements de la grande puissance du Nord dans cette direction, y porte un œil attentif; sir Henry Rawlinson, l'illustre orientaliste, qui peut à bon droit regarder le sud-ouest de l'Asie comme son domaine, a lu dernièrement au sein de la Société de Géographie de Londres, dont il est aujourd'hui le président, un travail développé sur l'histoire et la géographie du khanat. C'est un morceau à signaler à tous ceux qui prennent intérêt à la géographie asiatique. Un savant russe dont Paris est depuis longtemps la résidence habituelle, M. Nicolas de Khanikof, a aussi donné à notre Société géographique une étude sur le même sujet [1], particulièrement intéressante au point de vue des sources d'information. Ce qui est positif, c'est que l'extension politique et militaire de la Russie dans le Turkestan a déjà renouvelé, et perfectionne chaque jour la géographie de cette grande région de l'Asie centrale.

Les Anglais, de leur côté, s'y sont fait un large domaine : — nous ne parlons que du domaine scientifique. M. Robert Shaw, qui a publié, en 1871, une relation d'une grande valeur sur les hauts plateaux du Turkestan oriental [2], a lu depuis, au sein de la Société de Géographie de Londres, un mémoire élaboré dans lequel il examine à un point de vue critique l'état de nos connaissances sur les grands systèmes des montagnes de l'Asie intérieure [3]. Les vues sont nouvelles et hardies; elles méritent une sérieuse attention.

Ces questions s'adressent surtout à la spéculation scientifique; mais il en est d'autres qui joignent à l'intérêt de la science un côté plus immédiatement pratique. La prochaine exploration de la grande vallée centrale du Tunkin est de ce nombre. Lors de l'expédition française du Mékong, dont une magnifique relation vient d'être publiée [4], on eut occasion de reconnaître la tête de la rivière du Tunkin (le Song-koï), et de constater qu'à défaut de la ligne même du Mékong, dont la navigation, coupée d'obstacles naturels, ne saurait servir de route commerciale entre Saïgon et le sud de la Chine, cette grande rivière du Tunkin serait très-propre, selon toute apparence, à établir une communication prompte et directe entre le golfe du même nom où elle débouche, et la partie sud du Yuñnañ. Il y avait là un fait important à constater pour le développement de nos relations de la Cochinchine, et en même temps à poursuivre une fructueuse reconnaissance géographique. M. le lieutenant de vaisseau Delaporte, un des membres de la Commission du Mékong, a été investi de cette nouvelle mission. Le ministère de la Marine, le ministère de l'Instruction publique et notre colonie de Cochinchine ont concouru à la dépense de l'expédition, à laquelle la Société de

1. *Nyanza* est le terme générique qui, dans ces parties de l'Afrique, désigne une grande eau, un grand lac.

1. *Bulletin de la Société*, mars 1873.

2. *Narrative of a journey to High Tartary, Yarkand, and Kashgar*. Lond., 1871. 1 vol. — Les observations astronomiques faites par M. Shaw, dans le Turkestan, ont été calculées par M. Ellis, de l'Observatoire royal de Greenwich, et les résultats imprimés au t. XLI des *Mémoires de la Société de Géographie de Londres*, p. 373.

3. Dans les *Proceedings de la Société de Londres*, vol. XVI, n° 5, décembre 1872.

4. *Voyage d'exploration en Indo-Chine, effectué pendant les années* 1866, 67 *et* 68, *par une Commission française présidée par M. le capitaine de frégate Doudart de Lagrée; publié sous la direction de M. le lieutenant de vaisseau Francis Garnier*.... Paris, 1873. 2 vol. grand in-4°, avec un atlas géographique et un album.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Géographie a affecté une somme de six mille francs. M. Delaporte doit avoir pris la mer en ce moment.

De son côté, M. Francis Garnier est aussi reparti pour le sud de la Chine, où il va reprendre l'exploration des parties supérieures du Yang-tse-kiang au-dessus du point où se sont arrêtées les reconnaissances anglaises. Cette exploration, échelonnée de stations astronomiques, aura, sous tous les rapports, un caractère éminemment scientifique; M. Garnier y est bien préparé par son excursion de 1868 dans le sud-ouest du Yuñ-nañ, dont il vient de donner dans le *Tour du Monde* une relation personnelle d'un si grand intérêt. Cette exploration du Yang-tse-kiang supérieur se relie à celle que M. Delaporte va entreprendre dans le Tunkin; elles préparent les rapports auxquels notre commerce peut prétendre avec les vastes provinces du sud et du centre de la Chine.

## IV

Parlerai-je des expéditions arctiques, et des grandes espérances que l'on a fondées sur la campagne de l'année actuelle? Le moment n'est pas venu où nous pourrons entrer dans ce sujet d'une manière utile. On ne sait rien encore des opérations de l'expédition autrichienne de MM. Weyprecht et Payer, engagés dans les parties de l'Océan Glacial qui couvrent au nord la Sibérie. Des nouvelles peu satisfaisantes sont venues de deux autres points. L'expédition suédoise du docteur Nordenskjöld est toujours enfermée dans les glaces du Spitzberg où les expéditions de secours n'ont pu arriver, et où elle a eu à subir un terrible hivernage; et l'on a tout récemment annoncé que le capitaine Hall, chef de l'expédition américaine, était mort avant d'être sorti du canal Kennedy, qui débouche sur la mer Polaire. Il faut s'attendre à tout dans ces redoutables entreprises.

Il en est une dont nous hâtons le moment de tous nos vœux : c'est celle dont la Société de Géographie de Londres a tracé le plan, suggéré ou approuvé par les officiers de la marine britannique les plus experts dans les navigations du Nord. Le projet nous semble réunir les meilleurs conditions possibles de sécurité, d'entente pratique et de réussite dans un champ nettement délimité. Remonter, par la baie de Baffin, le détroit de Smith et le canal Kennedy jusqu'au point où le docteur Hayes est parvenu en 1861[1]; suivre, d'aussi près que possible, la côte occidentale du Groenland autant qu'elle se prolonge dans le nord; reconnaître la forme que cette vaste péninsule affecte là où elle se termine, et constater la nature du bassin polaire en même temps que le degré de possibilité d'en traverser l'axe : c'est là, certainement, un plan bien fait pour exciter une vive attente. La Société de Londres a le ferme espoir que l'assentiment du gouvernement, dont elle réclame le concours, la mettra à même d'entreprendre l'expédition au début de la campagne de 1874.

1. C'est vers ce point, d'après les rapports que j'ai cités tout à l'heure, que le capitaine Hall aurait succombé et que son navire serait en danger de perte; mais il faut ajouter que ces rapports, faits par une escouade de matelots revenus au sud, ont été reçus avec un sentiment général de suspicion.

## V

Puisque les choses actuelles nous laissent un peu d'espace, je veux en profiter pour parcourir avec vous, mon cher lecteur, un livre tout récent, — un livre qui est tout simplement une des productions les plus distinguées que la presse nous ait livrées depuis longtemps. La *Promenade autour du Monde* de M. le baron Hübner[1], ne nous sort pas d'ailleurs du sujet habituel de notre Revue. M. Hübner est un diplomate viennois qui a occupé, en France et ailleurs, les postes les plus élevés; il fut signataire, comme représentant de l'Autriche, au traité de Paris de 1856. Esprit éminent, observateur profond et judicieux, et avec cela homme de tact et d'esprit, — d'un esprit parfois tout parisien dans la meilleure acception, M. Hübner a le coup d'œil vif et sûr, le jugement sobre et ferme de l'homme d'État. Les appréciations ont une portée peu commune sous une forme souvent piquante; la langue est pure, facile, pleine de finesse et d'entrain. Ajoutons que sans la moindre prétention à la science, le livre est au fond des plus sérieux et des plus instructifs; de la première à la dernière page, on reste sous le charme de cette causerie souriante dans sa gravité, qui nous porte sans un instant de fatigue au milieu des pays et des peuples vers lesquels nous attirent aujourd'hui les plus grands intérêts de la politique, du commerce et de l'étude.

## VI

C'est en 1871 que M. Hübner a entrepris son voyage de délassement et d'observation; il voulait voir, et il a vu en effet, les États-Unis, le Japon et la Chine. Dans la première de ces trois contrées, sur laquelle on porte en Europe tant de jugements contraires, le voyageur s'attache avant tout à l'étude des conditions sociales. Voici à ce sujet une remarque qui sera nouvelle pour beaucoup d'entre nous; elle touche aux idées que nous nous formons communément du sentiment d'égalité dans la société américaine. Nous sommes à New York. Après avoir esquissé l'activité fiévreuse qui le matin règne à Broadway et à Wallstreet, le quartier des affaires, et, vers la chute du jour, la vie élégante qui anime la cinquième Avenue, alors encombrée de piétons désœuvrés et de nombreux équipages; après avoir signalé le luxe des voitures, et les toilettes à grand tapage de femmes « mieux traitées par la nature que par leurs couturières, » l'observateur voudrait découvrir le lien moral entre ce faste qui ne craint pas de se montrer au grand jour sur un sol républicain, et la

1. Paris, 1873. 2 volumes.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

soif d'égalité « qui est le principe moteur, le but, l'aiguillon, la récompense et le châtiment des sociétés démocratiques. » Ce luxe est toléré par le prolétaire, parce que dans ce pays où le travail crée de rapides fortunes, chacun espère y arriver à son tour. Il y a donc là plus d'émulation que d'envie, ce qu'on ne saurait dire de toutes les sociétés démocratiques. Mais l'inégalité que l'argent ne saurait détruire, pas plus aux États-Unis que dans nos vieilles sociétés européennes, c'est celle de l'éducation, d'une certaine manière d'être et de sentir, native en quelque sorte, qui vient de l'éducation première et du milieu où l'enfant à vécu. Cette inégalité-là, ce n'est pas à nous de la rabaisser : c'est elle qui fait la grandeur durable et l'éclat des nations, comme le travail en fait la force. L'Américain ne la voit pas d'un œil aussi favorable. Et il en résulte ceci :

« Les gens à l'esprit cultivé, aux mœurs élégantes, au goût des traditions historiques et par conséquent des choses d'Europe, se dérobent dans une certaine mesure à la vue du public (c'est le voyageur qui parle); ils forment un monde à part, fuient, parce qu'il leur est hostile, le contact avec la vie réelle, avec les grandes activités qui exploitent ce continent immense, qui en découvrent et font valoir les trésors, qui créent toutes ces merveilles que nous admirons avec raison. Il est permis d'étaler un luxe effréné, parce que les biens matériels sont accessibles à tous; il n'est pas permis d'exposer aux regards de la multitude, qui sent qu'elle ne pourra jamais s'élever à ces hauteurs, le spectacle des jouissances de l'esprit et des raffinements des mœurs. Ces trésors sont soigneusement cachés, comme les juifs du moyen âge cachaient, comme les hommes considérables de l'Orient cachent encore l'opulence de leur foyer derrière des murs d'enceinte de pauvre apparence.

« Cela fait qu'aux États-Unis nous rencontrons plus souvent des hommes prétentieux et vulgaires que des gens comme il faut. De là, l'opinion si généralement répandue en Europe, et c'est une erreur, que l'Américain du Nord ne sait pas vivre. La vérité est que les parvenus — mais parvenus le plus souvent grâce à leur intelligence, à leur courage, à leur activité — que ces hommes remarquables qui ont eu le temps de faire fortune, mais qui n'ont pas trouvé le moyen de faire eux-mêmes leur éducation, qui sentent leur valeur et souffrent en même temps de se voir exclus du commerce de leurs supérieurs par l'éducation, par les habitudes et par les manières — la vérité est que ces hommes s'imposent partout, tandis que les vrais gentlemen et les ladies mènent une vie comparativement retirée, qu'ils protestent par leur absence contre cette prétendue égalité, et constituent, dans les grandes villes de l'Est, surtout à Boston et à Philadelphie, une société plus exclusive que ne le sont les coteries les plus inaccessibles des cours et des capitales d'Europe. »

L'auteur fait sur ses compatriotes d'outre-Rhin un aveu à noter. « Nous ne sommes pas, je le crains, une nation aimable, dit-il; nous aimons trop à avoir raison. Un Américain m'a dit : « Je suis moi-même « d'origine allemande, mais je n'aime pas les Alle- « mands. Ils sont sales, ils sont ergoteurs, et ils bat- « tent leurs femmes. » Hélas! de l'Atlantique au Pacifique, ils ont cette réputation. » Il est juste d'ajouter que les masses allemandes dont s'alimente l'émigration ne sont pas la fine fleur de la nation.

## VII

M. Hübner, homme d'État, résume ses impressions politiques et morales sur une nation née d'hier, déjà si vigoureuse, et qui justifie à un si haut degré nos critiques en même temps que notre admiration. « Oui, c'est un grand, un glorieux pays. Oui, vous avez raison d'en être fier, de donner, s'il le faut, votre sang pour la jeune et noble patrie. Nation à peine éclose du contact d'un sol vierge et de races diverses, vous possédez déjà la vertu qui est la première condition de la croissance, de la prospérité et de la gloire des grands peuples; vous êtes de bons, de vrais, de chaleureux patriotes. La guerre civile, que je déplore pour vous, l'a constaté. Je fais abstraction de vos distinctions de partis. Je ne m'y entends guère. Pour moi, il n'y a ni démocrates, ni républicains. Je ne connais que des Américains. Ici, je veux surtout constater que, de part et d'autre, vous avez apporté dans la guerre civile les mêmes vertus, la même intrépidité, la même persévérance, la même abnégation. Sous ce rapport, il n'y a ni vainqueurs ni vaincus. Vous êtes bien les membres de la même famille, dignes les uns des autres, une nation pleine de séve, de vie, de jeunesse et, à moins de fautes graves, pleine aussi d'avenir.... »

Sous bien des rapports, par ses institutions, son esprit, ses aspirations, l'Amérique du Nord est l'antagoniste née, l'antithèse vivante du vieux monde. « Et pourtant, ajoute l'observateur avec sa philosophie pratique, qui ne se paye aisément ni de mots ni d'apparences, et pourtant cet antagonisme est-il aussi réel qu'il est apparent? Êtes-vous aussi libres, aussi égaux entre vous qu'on le pense en Europe?... Je ne sais. Je me borne à dire que plus je voyage, plus j'avance en âge, plus je vois que le fond des choses humaines se ressemble. Je vois partout les mêmes passions, les mêmes aspirations, les mêmes déceptions, les mêmes défaillances. Il n'y a guère que la forme qui varie. »

On peut bien penser que l'immigration, cet élément si considérable de la population américaine et de son rapide accroissement, ne reste pas en dehors de ces remarques de l'auteur. L'union américaine offre à tout le monde la liberté et l'égalité; c'est au charme magique de ces deux mots, plus qu'à ses mines d'or, qu'elle doit l'affluence de ses émigrants. La Russie, la Hongrie disposent encore de terrains incultes, l'Algérie demande des bras. Mais on n'y va guère. Les Anglais émigrent aussi en Australie, parce que c'est en-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

core une Angleterre; la grande masse des émigrants se dirige donc vers l'Amérique du Nord. « Pourquoi? D'abord pour trouver le pain, article qu'il n'est pas facile de se procurer dans notre Europe surabondamment peuplée; ensuite pour trouver la liberté et l'égalité. J'ignore si vous êtes en mesure de leur offrir dans une dose conforme à leurs rêves ces beaux biens dont l'humanité, dès son berceau, s'est toujours montrée si friande; mais vous leur offrez certainement de l'espace. C'est l'espace qui fait votre fortune et qui fera la leur; l'espace, c'est-à-dire la liberté du travail et l'égalité du succès, si l'on y apporte au même degré, les conditions voulues pour réussir. »

## VIII

M. Hübner voit beaucoup, vite et bien. Tout lui est matière à observation. Sa qualité même de voyageur et d'étranger, qui le met incessamment en contact avec toutes les classes de la société, lui procure des facilités de comparaison et d'étude qu'il sait mettre à profit. Dans un salon ou dans un lieu public, dans une salle d'hôtel ou dans un wagon, avec les gens du monde comme avec les gens du peuple, partout il trouve à s'instruire et à nous instruire. Il s'intéresse et nous intéresse à tout. Nature ouverte et sympathique, il est promptement à l'aise et à l'unisson. « Les causeries avec le premier venu font le charme de la vie du touriste, dit-il quelque part. Elles ont, sur la lecture, l'avantage de vous permettre de faire des questions, et elles ne fatiguent pas les yeux. D'ailleurs, il y a des livres ennuyeux; mais pour peu que vous sachiez vous y prendre, il n'existe pas d'être humain duquel on ne puisse extraire une idée, un mot heureux, un renseignement curieux, une appréciation nouvelle. On rencontre parfois, il est vrai, des natures obtuses et comme cuirassées. Rien n'y pénètre. Mais mettez-les sur un chapitre qui les intéresse, et elles se déboutonneront. Demandez-leur, par exemple, leur biographie, et soyez sûr qu'elles parleront, sinon avec abandon, certainement avec plaisir, et toujours avec profit pour vous, si vous savez en tirer parti. Il n'y a que les repris de justice ou les demi-vertus voyageant sous l'incognito d'une veuve éplorée, qui trouveront vos questions indiscrètes. »

M. Hübner avait à traverser toute la largeur du continent avant de gagner San Francisco, où il devait s'embarquer pour le Japon. Il vit Chicago trois mois avant l'incendie. De fondation relativement récente, comme toutes les villes de l'Ouest, elle comptait déjà trois cent mille habitants. C'était alors, comme elle est redevenue depuis, une place de travail et d'affaires, très-intéressante pour le statisticien, fort peu pour le visiteur. « C'est le troisième jour que je suis à Chicago, et il me semble avoir épuisé la matière. » Et à ce propos, le voyageur ajoute : « Dans l'Ouest, les villes sont promptement vues, et elles se ressemblent toutes. On peut en dire autant des hôtels qui remplissent un si grand rôle dans la vie non-seulement des voyageurs, mais aussi des résidents. Un grand nombre de familles, surtout les nouveaux mariés, vivent dans les auberges. Cette méthode sauve la dépense d'un premier établissement et les ennuis du ménage; elle facilite aussi les déplacements, si fréquents dans la vie des Américains, d'une ville à une autre. Mais elle a l'inconvénient de condamner la jeune femme à l'isolement et à l'oisiveté. Pendant la journée, le mari a ses affaires. Il rentre aux heures du repas, qu'il avale en silence avec la férocité d'un homme affamé. Puis il retourne à sa galère. Les enfants, s'il en a, lorsqu'ils ont atteint l'âge de cinq ou six ans, fréquentent les écoles, s'y rendent et en reviennent seuls, passent le reste de leur temps comme bon leur semble, jouissent en un mot de la plus entière liberté. L'autorité paternelle est à peu près nulle, ou elle ne s'exerce pas. Quant à l'éducation, on ne leur en donne aucune; mais l'instruction, toujours publique, est comparativement forte, et elle est surtout accessible à tous. Ces petits gentlemen ont le verbe haut, le regard altier et fin (*sharp*) de l'homme mûr de leur nation; ces petites dames de huit à dix ans brillent déjà dans l'art de la coquetterie, de la *flirtation*, et promettent de devenir de *fast young ladies*. Mais elles seront de fidèles épouses. Si leur mari a fait de bonnes affaires, elles l'aideront, par un luxe effréné de toilette à se ruiner; elles accepteront la misère avec résignation et sérénité, et se lanceront dans les mêmes folies, le jour où la fortune leur aura souri de nouveau. »

## IX

Une route où la vapeur vous entraîne à raison de cinquante ou soixante milles à l'heure ne serait guère favorable à l'observation du paysage, si ces parties centrales de l'Amérique avaient des paysages; mais sur d'immenses distances les plaines que l'on traverse à vol d'oiseau n'ont, comme l'Océan, d'autre horizon que l'infini. Les relais où l'infatigable machine a un instant de relâche n'en sont pas moins, pour la plupart, l'objet de remarques tantôt sérieuses, tantôt humoristiques. On gagne ainsi la région des Montagnes Rocheuses, où le pays devient aussi grandiose, aussi pittoresque, que tout à l'heure il était monotone. M. Hübner fait une halte à Salt-Lake City, la ville des Mormons. Il voit là le patriarche Brigham Young, qui à cette époque régnait encore sur son peuple de polygames; mais on a parlé si souvent de cette communauté anormale, que nous ne voulons pas nous y arrêter.

Les éléments dont se compose la société nouvelle qui se développe dans les nouveaux territoires du Far-West et qui y représentent la *civilisation* implantée, offrent aujourd'hui un sujet d'étude plus digne d'intérêt. Le *rowdy* en est l'ingrédient principal. Qu'est-ce que c'est qu'un rowdy? le mot nous est étranger autant que la chose. « Avoir sur la conscience

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

quelques bons homicides, commis en plein jour, sous les yeux de ses concitoyens; avoir échappé à la justice soit par la ruse, soit par l'audace, soit par la corruption; jouir enfin de la réputation d'être *sharp*, c'est-à-dire de tricher au su de tout le monde sans se laisser jamais prendre en flagrant délit, voilà ce qui constitue le *rowdy* de l'extrême Occident. Terreur des pères de famille, admiré et choisi pour exemple par la jeunesse mâle, fort populaire auprès du beau sexe, il n'est pas, nécessairement et à jamais, un scélérat. Parfois il se réforme jusqu'à un certain point; et comme il possède au suprême degré l'art de se faire craindre, il parvient le plus souvent, dans son village, à s'emparer du pouvoir, et alors il pourra peut-être vivre vieux, entouré de la considération d'un nombre plus ou moins restreint de citoyens libres dont il sera devenu le tyran absolu. C'est la carrière de beaucoup de *rowdies*. D'autres, moins heureux ou moins politiques, terminent leur courte existence suspendus à une potence ou à une branche d'arbre. Ce sont les martyrs de la civilisation, les premiers en sont les héros. Dans une autre sphère, avec le sens moral qui leur fait défaut, doués, comme ils le sont souvent, de qualités réelles, d'énergie, de courage, de force intellectuelle et physique, ils seraient devenus des membres utiles de la société. Quelques-uns d'entre eux, placés sur une scène plus retentissante, auraient inscrit leurs noms dans les annales de la république, si riches de grands faits, et comparativement si pauvres de grands hommes Mais tels qu'ils sont, ces aventuriers ont leur raison d'être, leur mission providentielle à remplir. Pour oser provoquer, pour pouvoir soutenir la lutte avec la nature sauvage, il faut des qualités, et à ces qualités répondent naturellement certains défauts. En regardant en arrière, vous voyez le berceau de toutes les civilisations entouré de géants, d'êtres herculéens, prêts à tout hasarder, capables aussi de tout faire, ne reculant devant aucun danger ni devant aucun crime. Les dieux et les héros de l'ancienne Grèce avaient, en fait de morale, des idées assez larges; les fondateurs de Rome, les *adelantados* de la reine Isabelle et de Charles-Quint, les colonisateurs hollandais du dix-septième siècle ne brillaient pas par un excès de scrupule, par la délicatesse du goût et le raffinement des mœurs. Ce n'est, il me semble, que par la couleur particulière des temps et des lieux, si différente de celle de nos jours, qu'ils se distinguent des *back-woodmen* et des *rowdies* américains. »

## X

Nous sommes en Californie. Déjà plus d'un voyageur économiste a signalé la remarquable transformation qui s'opère dans ce territoire extrême, où la fièvre de l'or régnait avec une telle intensité. M. Hübner aussi est frappé de cette transformation. D'un pays de mines, la Californie devient de plus un pays d'industrie, d'agriculture, et par suite un centre de commerce. Là est sa vraie richesse, là est son avenir. L'industrie est en progrès constant. Le premier rang appartient aux manufactures de laines. Les nombreux troupeaux du pays fournissent la matière première. On vante aussi la perfection et la solidité des machines fabriquées à San Francisco. Ce sont les ateliers de cette ville qui fournissent aux mineurs les ustensiles dont ils ont besoin. L'importation de ces articles a presque complétement cessé. Naguère on envoyait d'ici les peaux dans les États atlantiques pour y être tannées, puis réimportées sous forme de chaussures. Aujourd'hui, sous ce rapport aussi, on s'est affranchi de l'Est. La production des étoffes en soie promet de bons résultats. La manufacture des cotons est moins prospère. Somme toute, comparativement à ce qu'on fera, ce qui se fait n'est qu'un bon commencement. Mais les richesses naturelles abondent dans le pays, et forment, si on veut les exploiter, autant d'éléments pour une saine et florissante industrie. Les capitaux ne manquent pas plus que les bras, car les Chinois qui affluent constamment sont d'excellents ouvriers. D'après les renseignements statistiques donnés au voyageur, la sixième partie des terres labourables est déjà mise en culture. Les principaux produits sont et seront toujours les céréales. On en récolte assez pour pourvoir aux besoins du pays et exporter au Japon, en Chine, au Mexique des quantités considérables de farine. La culture de la vigne fait aussi des progrès et donne des vins « que j'ai entendu beaucoup vanter et vu peu boire, » dit M. Hübner. Il ne pense pas que dans le pays même ils puissent jamais soutenir la concurrence des vins français. Plus le commerce, l'industrie et l'agriculture prospèrent, plus la réaction qui se fait contre l'exploitation des mines gagne du terrain. Des hommes qui font autorité vont jusqu'à soutenir que les frais absorbent les profits, et qu'on a enfoui dans la terre autant d'or qu'en en a extrait. Quoi qu'il en soit, l'opinion hostile à l'exploitation des mines se propage de plus en plus. « Les griefs sont nombreux et se présentent d'eux-mêmes à l'esprit de chacun : les chercheurs d'or qui arrivent isolément n'apportent aucun capital, n'offrent aucune garantie de moralité, appartiennent en général à la classe la moins respectable des émigrants. Toute l'existence de ces hommes devient une constante protestation contre les conditions fondamentales de la vie civilisée. Ce n'est pas tout. L'expérience a prouvé que, sauf de rares exceptions dues au hasard, les individus ne peuvent lutter avec les compagnies. Ruinés tôt ou tard, ils quittent le travail et deviennent la terreur des planteurs, de vrais bandits, enfin une plaie saignante de la société californienne. Les compagnies, il y en a de grandes et de petites environ trois mille, courent ainsi les plus grands risques. À des gains énormes, répondent des pertes ruineuses. Leur activité n'est, en réalité, qu'un gros jeu de hasard, car une de ses conditions caractéristiques, c'est l'incertitude et la rapidité du gain ou de la perte. On en conclut donc, avec raison, que la recherche de l'or est

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

une source permanente de démoralisation. *Mining is a curse;* nos mines sont une malédiction : voilà ce que tout le monde dit.... »

## XI

Nous nous sommes attardés avec l'auteur sur le territoire américain; c'est un terrain que l'on quitte avec peine, tant il y a là d'intérêts actuels et vivants. Partout où nous conduit M. Hübner, on s'arrête d'ailleurs volontiers avec lui. Nous ne pouvons cependant que toucher terre au Japon, quoique ses remarques sur la révolution politique et sociale qui s'accomplit dans ce singulier pays méritent une sérieuse attention. Par sa position, son nom, ses relations, le voyageur s'est trouvé en contact avec les plus grands personnages du pays, et avec l'empereur lui-même; il a pu voir ainsi et entendre bien des choses qui sont hors de portée pour le commun des observateurs.

C'est par Changhaï que M. Hübner entre en Chine. Cette place a pris une telle importance, comme centre du commerce européen dans l'Empire Céleste, que l'on ne sera probablement pas fâché de trouver ici quelques détails précis sur son origine et son état actuel. Située non loin de l'embouchure du Yang-tse-kiang, sur les bords d'une rivière profonde accessible aux plus grands navires, Changhaï était, depuis un temps immémorial, le port naturel de Sou-tcheou, ville riche et florissante, qui, grâce à sa situation sur le Grand Canal, au centre d'un réseau d'artères navigables, est considérée comme le principal emporium du nord de la Chine. Des canaux et des criques relient les deux villes. La distance qui les sépare n'est que de cent cinquante kilomètres. Déjà, au milieu du siècle dernier, des agents de la Compagnie des Indes avaient recommandé d'établir une factorerie à Changhaï. L'exécution de ce projet s'est fait attendre pendant quatre-vingt-dix ans. Ce fut seulement à la suite de la première guerre, et en vertu du traité de Nanking, dont la principale clause ouvrait le territoire et le port de Changhaï aux étrangers, que les Anglais purent prendre pied dans cette ville. Cependant, si la naissance de l'établissement fut laborieuse, les progrès du nouveau-né furent encore plus lents, et sa vitalité resta longtemps problématique. Le climat passait pour malsain et l'était en effet, car le sol de cette immense plaine alluviale qui forme la province de Kiang-su, s'élève à peine au-dessus du niveau de la rivière. La pierre et le bois y manquaient, et le terrain était marécageux. A quelques pieds au-dessous de la surface, on trouvait de l'eau. Il fallait donc bâtir sur pilotis et faire venir la pierre de loin. Pendant une dizaine d'années on vivotait. Heureusement, le commerce de la soie avait pris un essor inattendu. D'autres étrangers arrivèrent. Les gouvernements de France et des États-Unis demandèrent et obtinrent des *concessions*, et les Chinois vendirent à vil prix les potagers et les champs qui entouraient la ville. C'est sur ces terrains que s'élèvent aujourd'hui les somptueuses constructions du Changhaï européen.

« Plus j'examine cette ville, écrit M. Hübner, plus augmente mon admiration. Certes, l'emplacement, une plaine marécageuse et plate, n'a rien d'attrayant. Au point de vue du pittoresque, c'est même le plus laid paysage qu'on puisse imaginer. Les résidences des riches négociants, de grands édifices imposants, magnifiques, prétentieux, ne sont pas tous des chefs-d'œuvre d'architecture; et, comme climat, Changhaï est entachée, à tort de plus en plus, d'une détestable réputation. Ce que j'admire, c'est la hardiesse, la constance, l'activité riche d'expédients, élastique, infatigable, du génie anglo-saxon qui a conçu l'idée de fonder ici une ville, qui l'a réellement fondée, qui a lutté victorieusement avec la nature et avec toute sorte de difficultés : résistances sourdes du gouvernement chinois, attaques des rebelles, catastrophes commerciales, rivalités entre les immigrants de divers nations, dissensions au sein même des résidents britanniques. Sans doute, tout le mérite ne revient pas aux Anglais : le gouvernement français peut en réclamer sa part. Mais les huit dixièmes des capitaux engagés dans le commerce et la navigation sont anglais, et la population blanche, envisagée au point de vue de l'origine, montre la proportion de quatre pour un entre les résidents anglais et ceux de toutes les autres nations chrétiennes. »

« La différence entre le génie du peuple français et les fils de la vieille Angleterre, si frappante dans l'extrême Orient et partout où les deux drapeaux flottent à côté l'un de l'autre, cette différence, ajoute M. Hübner, s'impose ici pareillement à l'observation du voyageur. La factorerie anglaise est née de l'initiative des particuliers, aidés de l'appui moral et, exceptionnellement et temporairement, des forces militaires et navales du gouvernement. Les établissements français sont l'œuvre du gouvernement, accomplie avec ou sans le secours des nationaux. Les agents officiels de la France marchent à la tête des colons, les fonctionnaires britanniques en forment l'arrière-garde et la réserve. Les premiers inspirent et dirigent leurs nationaux; les seconds protégent et très-souvent doivent contenir leurs compatriotes. Retirez l'action de ces fonctionnaires, amenez le pavillon français, rappelez le stationnaire du port, et il est à parier un contre dix que dans quelques années l'établissement aura disparu. Dans une factorerie anglaise, les choses se passeraient tout autrement. Après le départ des représentants officiels et des troupes de la reine, les résidents pourvoiraient eux-mêmes au maintien de l'ordre, et, s'il le fallait, à la défense contre un ennemi extérieur. Il y aurait peut-être de mauvais moments à traverser, mais il est presque sûr que les éléments respectables finiraient toujours par prévaloir et par fonder un état de choses, sinon bon, du moins tolérable. Les Français, je le répète, partiraient à la suite des autorités civiles et militaires, et le peu qui en resterait s'amalgamerait

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

avec les indigènes. — On peut être une grande nation, dit le voyageur en forme de conclusion, et n'avoir pas la vocation de coloniser. »

C'est un reproche qu'on a fait plus d'une fois à la France ; nous conviendrons volontiers, non d'une manière absolue, mais en thèse générale, que le fait est vrai. Toutefois, sans entrer dans la discussion théorique des avantages ou des désavantages relatifs des nations essentiellement colonisatrices, nous dirons que la très-grande différence qui existe à cet égard entre la France et l'Angleterre tient à des causes organiques qui ne sont pas au désavantage de la France. Notre pays, quoi qu'en disent les économistes, n'a pas à se plaindre de son lot.

Un vaste enclos contient les différents édifices du consulat britannique, le palais de justice et la demeure du juge anglais. Suivent les résidences des *merchant-princes*. Derrière le magnifique rideau des palais, la ville anglaise s'étend vers l'ouest. On ne voit plus ici que dépôts, magasins, boutiques, ces dernières richement fournies de tous les produits de l'industrie anglaise. On se dirait à Oxfort-street, ou dans le Strand. A ce point de vue, ni Yokohama, ni aucune autre ville européenne en Asie, sauf Calcuta et Bombay, ne supportent la comparaison avec Changhaï. — Plus loin, s'ouvre le quartier habité principalement par les Chinois ; il est situé au sud des concessions européennes, et entouré d'une haute muraille. Il y a des coins, des carrefours, des ruelles où l'on fait bien, en passant, de fermer les yeux et de se boucher le nez. On y est témoin de scènes dignes de figurer dans les contes fantastiques de Hoffman. « Mais les principales rues de Changhaï chinois ne sont guère au-dessous de ce qu'on voit en ce genre dans le midi de l'Europe. »

## XII

Dans aucune partie de son remarquable livre, les qualités exceptionnelles qui distinguent le jugement et les fermes appréciations de l'auteur ne ressortent mieux que dans ses considérations sur la Chine. Il met on ne peut mieux en relief la position différente des puissances, — l'Angleterre, la France, la Russie, les États-Unis, — vis-à-vis du gouvernement de Pékin, soit quant aux vues du commerce et de la politique, soit quant aux intérêts moraux et religieux. C'est un morceau à lire et à méditer. Une autre partie d'un triste intérêt, mais d'une incontestable valeur historique, est le récit développé et tout à fait authentique du massacre des résidents européens à Tien-tsin par la populace ameutée, dans la journée du 21 juin 1870. On sait que depuis le gouvernement a envoyé à ce sujet une mission à Paris, et que la situation dans laquelle les envoyés ont retrouvé la France a déterminé une convention aussi satisfaisante qu'on pouvait le désirer pour nous et les familles des victimes.

Terminons, pour ne pas rester sur ce fait sinistre, par une remarque d'une autre nature : celle-ci appartient à l'homme de goût. Il s'agit des objets de fabrique chinoise si longtemps — et aujourd'hui encore — recherchés en Europe, et à si haut prix. « Pour ma part, dit le voyageur avec une grande justesse, je ne puis m'enthousiasmer pour les chinoiseries. C'est artificiel, ce n'est pas artistique. La vraie beauté, la beauté classique y fait défaut.. Plus les communications avec l'extrême Orient se multiplieront, plus se perdra en Europe le goût d'objets dont le premier mérite était précisément la difficulté de se les procurer. » Que de *chinoiseries* il y a aussi en Europe, auxquelles s'appliquerait à aussi juste titre la réflexion du voyageur !

VIVIEN DE SAINT-MARTIN.

15 juin 1873.

FIN DU VINGT-CINQUIÈME VOLUME

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

# GRAVURES.


| | DESSINATEURS. | |
|---|---|---|
| Shaw et Farquhar, personnages de la caravane de M. Stanley | Émile Bayard. | 1 |
| James Gordon Bennet, esq. | . . . . . | 2 |
| Zanzibar. | E. Riou. | 3 |
| Zanzibar. | E. Riou. | 4 |
| Zanzibar | E. Riou. | 4 |
| Henry Stanley. | Émile Bayard. | 5 |
| Vue de Bagamoyo. | . . . . . | 8 |
| Arabes noirs de Zanzibar. | A. Marie. | 9 |
| Camp de Bagamoyo. | E. Riou. | 12 |
| Servantes de Zanzibar | A. Marie. | 13 |
| Porte d'un village | Émile Bayard. | 16 |
| Bombay et Mabrouki. | Émile Bayard. | 17 |
| Passage de la Makata. | . . . . . | 20 |
| Simbamouenni. | E. Riou. | 21 |
| Lac et pic d'Ougombo | . . . . . | 24 |
| Marche de Shaw. | Émile Bayard. | 25 |
| Camp a Kounyo. | . . . . . | 27 |
| Jeune homme de l'Ousagara. | Émile Bayard. | 28 |
| Homme et femme de l'Ougogo | Émile Bayard. | 29 |
| Mont Kiboué et vallée de la Moukondokoua | . . . . . | 31 |
| Le tembé vu a vol d'oiseau. | . . . . . | 32 |
| Attaque de Zimbiso | Émile Bayard. | 33 |
| Kouihara | . . . . . | 36 |
| L'ammoniaque | Émile Bayard. | 37 |
| Sélim | . . . . . | 40 |
| Révolte au bord du Gombé. | Émile Bayard. | 41 |
| Vue en face de mon tembé. | . . . . . | 42 |
| Figuier-sycomore. | . . . . . | 43 |
| Village dans l'Ouzavira. | A. Delauney. | 44 |
| Sanglier blessé. | . . . . . | 45 |
| Vue prise dans l'Ouvinza | A. Delauney. | 48 |
| Hourrah, Tanganîka! | Émile Bayard. | 49 |
| Souzi. | Émile Bayard. | 52 |
| Animaux d'Oujiji | A. Mesnel. | 53 |
| Livingstone écrivant son journal | Émile Bayard. | 56 |
| Rencontre de Livingstone | Émile Bayard. | 57 |
| Armes et ustensiles. | . . . . . | 60 |
| Armes et ustensiles. | . . . . . | 61 |
| Habitation du docteur Livingstone | Émile Bayard. | 64 |
| Bords du lac Tanganîka | E. Riou. | 65 |
| Poissons du lac Tanganîka | . . . . . | 68 |
| Notre lever a Magala | Émile Bayard. | 69 |
| Embouchure du Roussizi. | . . . . . | 72 |
| Retour au pays. | Émile Bayard. | 73 |


© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

| | DESSINATEURS. | |
|---|---|---|
| Idole | . . . . . | 76 |
| Armes | . . . . . | 76 |
| Bien touché ! | Émile Bayard. . | 77 |
| Campement a Ourimba | E. Riou. . . . . | 80 |
| Groupe de Vouanyamouézi | Émile Bayard. . | 81 |
| Le caama | Émile Bayard. . | 84 |
| Les Vouagogo en campagne | Émile Bayard. . | 85 |
| Attaqué par les abeilles | Émile Bayard. . | 88 |
| Surprise | Émile Bayard. . | 89 |
| Ma maison a Kouihara | . . . . . | 91 |
| Vouagogo sur le sentier de guerre | . . . . . | 92 |
| Si vous lachez cette caisse, je vous tue ! | . . . . . | 93 |
| Ounamapokéra | . . . . . | 96 |
| Tabatière en or offerte a M. Stanley par la reine Victoria | . . . . . | 96 |
| Indien passant le Cauca a la nage | A. de Neuville. | 97 |
| Étude de bananier (Musa Paradisiaca) | A. de Neuville. | 100 |
| Le bac du Cauca | A. de Neuville. | 101 |
| Antiquités indiennes | A. Mesnil. . . . | 102 |
| Antiquités indiennes | A. Mesnil. . . . | 183 |
| Une rue d'Antioquia | A. de Neuville. | 104 |
| Une ferme en Terre Chaude | Émile Bayard. . | 105 |
| Pancratium a grandes feuilles (famille des Amaryllidées) ; Bromelia Cusmanini (famille des Broméliacées) | A. Faguet. . . . | 107 |
| Marchande d'herbes | A. de Neuville. | 108 |
| Marchande de marmites | A. de Neuville. | 109 |
| Groupe de fruits | A. Faguet. . . . | 111 |
| Un faubourg d'Antioquia | A. de Neuville. | 112 |
| Migration d'un boa sur le rio Verde | A. de Neuville. | 113 |
| Habitation sur le rio Verde | A. de Neuville. | 116 |
| Bal au rio Verde | A. de Neuville. | 117 |
| Indienne du rio Verde | A. de Neuville. | 118 |
| Indien du rio Verde | A. de Neuville. | 119 |
| 1. Passiflore. — 2. Pepsis. — 3. Pavonia | A. Faguet. . . . | 120 |
| Orage sur le rio Verde | A. de Neuville. | 121 |
| Le guaco | A. Faguet. . . . | 123 |
| Aristolochia ringens | A. Faguet. . . . | 124 |
| Pont de bambou | A. de Neuville. | 125 |
| Scarabæus Chorineus et Scarabæus Hercules | A. Mesnel. . . | 127 |
| La tarabita | A. de Neuville. | 128 |
| Place de Roldanillo | Moynet. . . . . | 129 |
| Goître et éléphantiasis | A. de Neuville. | 131 |
| Marchand de cannes a Cártago | A. de Neuville. | 132 |
| Vue du Cauca, près de Cártago | Moynet. . . . . | 133 |
| Confection du pain de mais | A. de Neuville. | 136 |
| Le lasso dans les savanes du cauca | A. de Neuville. | 137 |
| Cactus Pitajaya | A. Faguet. . . . | 139 |
| Napangas (jeunes femmes de la vallée du Cauca) | A. de Neuville. | 140 |
| Les volontaires | A. de Neuville. | 141 |
| Le Quérémé (aimez-moi) | A. Faguet. . . . | 143 |
| Types de l'armée du Cauca | A. de Neuville. | 144 |
| Le Rajah de Pannah et ses fils | Émile Bayard. . | 145 |
| Le temple de Kali. a Kajraha | E. Thérond. . . | 148 |
| Le temple de Mahadeva, a Kajraha | E. Thérond. . . | 149 |
| Façade latérale du temple de Kali, a Kajraha | E. Thérond. . . | 151 |
| Rencontre solennelle des voyageurs et du Maharajah de Chutterpore a la foire de Kajraha | A. de Neuville. | 153 |
| Les voyageurs reçus aux frontières des États de Pannah par les envoyés du Rajah | Émile Bayard. . | 157 |


© 2007 Lyon Éditions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

| | DESSINATEURS. | |
|---|---|---|
| Les mines de diamants de Pannah | Émile Bayard. | 160 |
| Bayadères de la cour de Rewah | Émile Bayard. | 161 |
| Le Rajah de Nagode | Émile Bayard. | 164 |
| Durbar du Maharajah de Rewah, a Govindgurh | Émile Bayard. | 165 |
| Porte du palais de Govindgurh | E. Moynet. | 168 |
| Le départ pour la chasse, a Govindgurh | Émile Bayard. | 169 |
| Cour du palais de Govindgurh | E. Thérond. | 172 |
| Chasse au tigre dans les Kyrmores | A. de Neuville. | 173 |
| Le Djangâl | A. Rixens. | 175 |
| Palais d'été du Maharajah de Rewah, a Govindgurh | H. Clerget. | 176 |
| Le Gaur (Bos Gaurus) | A. Mesnel. | 177 |
| Cénotaphes dans la vallée de la Tonsa | H. Clerget. | 180 |
| Un dîner chez le Raïs de Myhere | A. de Neuville. | 181 |
| Banjaris | A. de Neuville. | 184 |
| Caravane de Banjaris | A. de Neuville. | 185 |
| Le Taloukdar de Koumari | Émile Bayard. | 188 |
| Gounds | Rixens | 189 |
| Portail du château fort de Saugor | E. Moynet. | 192 |
| Attelage de chameaux : Mon véhicule | Émile Bayard. | 193 |
| Jamchtchik (postillon) bachkir d'Orembourg | Émile Bayard. | 194 |
| Jamchtchik (postillon) tatar a une station de l'Oural | Émile Bayard. | 194 |
| Jamchtchik (postillon) kirghise | Émile Bayard. | 195 |
| Postillon (russe) d'une station dans la chaîne de l'Oural | Émile Bayard. | 195 |
| Tatar (postillon), dans les steppes de l'Oural | Émile Bayard. | 196 |
| Arba | Émile Bayard. | 196 |
| Passage du Sir-Daria | Émile Bayard. | 197 |
| Kirghisé | Émile Bayard. | 198 |
| Tombeau d'un riche Kirghise | H. Clerget. | 198 |
| Postillon russe des Cosaques de l'Oural | Émile Bayard. | 199 |
| Tombeau kirghise près de Djanekent | H. Clerget. | 200 |
| Derviches mendiants | Sedoff. | 201 |
| Tombeau kirghise, près de Djanekent | H. Clerget. | 203 |
| Le minaret, dans les ruines de Saouran | H. Clerget. | 204 |
| La grande mosquée de la ville de Turkestan | H. Clerget. | 205 |
| La grande mosquée de la ville de Turkestan (de l'autre côté) | H. Clerget. | 205 |
| Haut de la forteresse de Tchemkend | H. Clerget. | 207 |
| Une rue de Turkestan | H. Clerget. | 208 |
| Habitation kirghise, sur la route de Tachkend a Tchinaze | Émile Bayard. | 209 |
| Garçon sarthe, a Tchemkend | Émile Bayard. | 210 |
| Ancienne fortification sur la route de Tchemkend a Tachkend | H. Clerget. | 211 |
| Coin d'une ancienne fortification | H. Clerget. | 211 |
| Arabe | E. Metzmacher. | 212 |
| Un molla priant | Sedoff. | 213 |
| Village kirghise, près de Tchemkend | H. Clerget. | 216 |
| Les mangeurs d'opium | Sedoff. | 217 |
| Un jeune Persan (esclave) | E. Metzmacher. | 219 |
| Tatare Bachire (chasseur a Nogaï-Kourgane) | Émile Bayard. | 220 |
| Les Juifs a Tachkend | Sedoff. | 221 |
| Kirghise des environs de Tachkend | Émile Bayard. | 223 |
| Un Kachgarien | E. Metzmacher. | 224 |
| Habitation d'hiver kirghise près du vieux Tachkend | Émile Bayard. | 225 |
| Fasile, molla a Tchinaze | E. Metzmacher. | 228 |
| Caravansérail, dans le village de Vieux-Tachkend | Émile Bayard. | 229 |
| Une maison du village du Vieux-Tachkend | Émile Bayard. | 231 |
| Kirghise passeur sur le Sir-Daria, au nouveau Tchinaze | E. Metzmacher. | 232 |
| Les adorateurs d'un (Batcha) ou danseur | Sedoff. | 233 |
| Cour de ma maison, a Hodjaguend | Émile Bayard. | 236 |
| La principale rue, a Hodjaguend | Émile Bayard. | 237 |


© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

| | DESSINATEURS. | |
|---|---|---|
| Propriétaire sarthe de ma maison, a Hodjaguend | E. Metzmacher. | 238 |
| Taché, aksacale sarthe du village de Hodjaguend | E. Metzmacher. | 239 |
| Bakiche, mon guide de Hodjaguend a Bouka | E. Metzmacher. | 240 |
| Mon passage de l'Angrene | Émile Bayard. | 241 |
| Une vieille paysanne sarthe | E. Metzmacher. | 242 |
| Tombeau d'un saint, près de Hodjaguend | Émile Bayard. | 243 |
| Intérieur de moulin | Émile Bayard. | 244 |
| Un moulin, a Hodjaguend | Émile Bayard. | 245 |
| Aksacale, a Bouka | E. Metzmacher. | 246 |
| Paysan, a Bouka | E. Metzmacher. | 247 |
| Bala, fils de l'aksacale de Bouka | Émile Bayard. | 248 |
| Douvana | Sedoff. | 249 |
| Paysan sarthe | Émile Bayard. | 251 |
| Baïbatcha, fils aîné de l'aksacale de Bouka | E. Metzmacher. | 252 |
| Femmes de Bouka | Émile Bayard. | 253 |
| Un pauvre diable | E. Metzmacher. | 255 |
| Bii (notable), a Bouka | E. Metzmacher. | 256 |
| Passage du Sir-Daria, près de Chodjend | Émile Bayard. | 257 |
| Garçon sarthe | E. Metzmacher. | 259 |
| Demi-Kirghise demi-Sarthe | E. Metzmacher. | 260 |
| Un Afghan au service de la Russie | E. Metzmacher. | 261 |
| Indien | Émile Bayard. | 263 |
| Aoul (village) d'Hodjis, sur le Sir-Daria | Émile Bayard. | 264 |
| Après le succès | Sedoff. | 265 |
| Fakir indien | Émile Bayard. | 267 |
| Tentes kirghises | Émile Bayard. | 268 |
| Après la défaite | Sedoff. | 269 |
| Charrue kirghise | Émile Bayard. | 272 |
| Assaut de la pagode de Tong-hay par la foule | Émile Bayard. | 273 |
| Mise a l'eau d'une pirogue de course | L. Delaporte. | 276 |
| Rixe sur les hauteurs qui dominent Tong-hay | Émile Bayard. | 277 |
| Leang ta-jen | Émile Bayard. | 279 |
| En route a travers les tombeaux | L. Delaporte. | 280 |
| Ville et lac de Tong-hay | Th. Weber. | 281 |
| Départ de Tong-hay | L. Delaporte. | 284 |
| Lac de Kiang-tchouen | A. Herst. | 285 |
| Intérieur de la maison de plaisance du Ma ta-jen, sur les bords du lac de Yun-nan | L. Delaporte. | 288 |
| Arrivée de nuit a Shieng (route de Yun-nan a Tong-tchouen) | L. Delaporte. | 289 |
| Alévy, interprète laotien de la commission | Émile Bayard. | 292 |
| Arrivée dans la vallée de Kon-tchang | L. Delaporte. | 293 |
| Entrée du canal de Tong-tchouen | Th. Weber. | 294 |
| Navigation dans la rivière de Tong-tchouen | L. Delaporte. | 294 |
| Arrivée au village de Tong-tchouen | L. Delaporte. | 295 |
| Sauvage pa-y du Yun-nan | Janet-Lange. | 296 |
| Village pa-y | A. Herst. | 297 |
| Traversée d'un ravin | L. Delaporte. | 300 |
| Village de Ban Koue | Th. Weber. | 301 |
| Émigré du Yun-nan, sur la frontière méridionale de la Chine | Gilbert. | 302 |
| Auberge sur la route de Tong-tchouen a Mong-kou | J. Laurens. | 303 |
| Arrivée a la vallée du Yang-tse kiang | L. Delaporte. | 304 |
| Types de Man-tse | Janet-Lange. | 305 |
| Sauvages des environs de Talan | Janet-Lange. | 308 |
| La ville de Houey-li-tcheou | L. Delaporte. | 309 |
| Le majordome Tching-eul-yé | A. de Neuville. | 310 |
| Confluent du Pe-Choui kiang et du Kin-cha kiang | L. Delaporte. | 311 |
| Vue du Kin-cha kiang (route de Ta-ly) | A. Herst. | 312 |
| Autel d'une pagode chinoise | E. Thérond. | 313 |


© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

| | DESSINATEURS. | |
|---|---|---|
| Poste d'observation sur les hauteurs, avant l'arrivée a Pin-tchouen | L. Delaporte. | 314 |
| Un pendu, sur la route de Ta-ly | L. Delaporte. | 315 |
| Homme et femme I-kia | Janet-Lange. | 316 |
| Ma-cha, extrémité nord du lac de Ta-ly | L. Delaporte. | 317 |
| Ruines de la bonzerie des Trois-tours | L. Delaporte. | 319 |
| Un prêtre mahométan de Ta-ly | Janet-Lange. | 320 |
| Types Min-Kia | Janet-Lange. | 321 |
| Un escamoteur chinois, a Tchang-sin | Janet-Lange. | 324 |
| Convoi de marchands en route dans le Yun-nan | L. Delaporte. | 325 |
| Gong dans une pagode | Émile Bayard. | 326 |
| Chaire sculptée d'une pagode | H. Catenacci. | 327 |
| Types Si-fan, a Can-tsou-tse (Yun-nan) | Janet-Lange. | 328 |
| Monument funèbre du commandant de Lagrée, a Tong-tchouen | L. Delaporte. | 329 |
| Halage sur la rivière de Kon-tchang | Th. Weber. | 331 |
| Homme et femme man-tse | Janet-Lange. | 332 |
| Village Pa-y | L. Delaporte. | 333 |
| Homme et femme lissous | Janet-Lange. | 334 |
| Arrivée a la vallée du Yang-tse-kiang, au retour de Ta-ly | L. Delaporte. | 335 |
| Vieilles femmes sauvages, a Tchang-sin | Janet-Lange. | 336 |
| Ruisseau et gorge, sur la route de Ta-kouan | L. Delaporte. | 337 |
| Village de Yé-tche-sinn | L. Delaporte. | 339 |
| Isidore Fang, néophyte chrétien | Gilbert. | 340 |
| Arrivée a la rivière et au village de Kiang-ti | L. Delaporte. | 341 |
| Karen | A. de Neuville. | 342 |
| Femme Karen | A. de Neuville. | 343 |
| Villages fortifiés sur les sommets (route de Lao-oua-tan) | L. Delaporte. | 344 |
| Rivière et montagne, sur la route de Lao-oua-tan | L. Delaporte. | 344 |
| Rivière et gorge, sur la route de Lao-oua-tan | L. Delaporte. | 345 |
| Femme sauvage de Ban-kon-han, frontière sud de Yun-nan | Gilbert. | 346 |
| Sauvage de Ban-kon-han | Gilbert. | 347 |
| En route dans la vallée, au sortir de Tchao-tong | Th. Weber. | 348 |
| Vue intérieure d'une pagode, a Ta-kouan | E. Thérond. | 349 |
| Petite cascade, sur la route de Ta-kouan | L. Delaporte. | 350 |
| Bac sur la rivière | L. Delaporte. | 350 |
| Grotte près de Lao-oua-tan | L. Delaporte. | 351 |
| Village sur un rocher, au sortir de Ta-kouan | L. Delaporte. | 351 |
| Un chinois de Yun-nan | A. de Neuville. | 352 |
| Aspect du fleuve Bleu, en aval de Koui-tcheou fou | L. Delaporte. | 353 |
| Pont suspendu, a Lao-oua-tan | L. Delaporte. | 356 |
| Rochers a pagodes étagées | L. Delaporte. | 357 |
| Miao-tse de Ta-kouan | Émile Bayard. | 358 |
| Habitation fortifiée de l'évêque du Yun-nan, a Long-ki | L. Delaporte. | 359 |
| Collége catholique des missions du Yun-nan | L. Delaporte. | 360 |
| Traversée nocturne des gorges d'I-tchang | L. Delaporte. | 361 |
| Thomas Ko, interprète chinois de la Commission | Émile Bayard. | 364 |
| La commission française, a son arrivée a Han-Kéou | Émile Bayard. | 365 |
| Tombeau du commandant de Lagrée, a Saïgon | H. Catenacci. | 368 |
| Miranda de Ebro | G. Doré. | 369 |
| Berger castillan, a Miranda de Ebro | G. Doré. | 371 |
| Le « rio » Zadorra | G. Doré. | 372 |
| Place de l'Église, a Vitoria | G. Doré. | 373 |
| La « Sierra de Oca, » près de Miranda de Ebro | G. Doré. | 374 |
| Le marché, a Vitoria | G. Doré. | 375 |
| Marchande de poulets, a Vitoria | G. Doré. | 376 |
| Balcons, a Vitoria | G. Doré. | 377 |
| Berger basque (province d'Alava) | G. Doré. | 379 |
| Le « rio Urola, » près Zumárraga (Guipuzcoa) | G. Doré. | 381 |
| Une halte de « gitanos, » près Zumárraga | G. Doré. | 382 |


© 2007 Lyon Éditions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

| | DESSINATEURS. | |
|---|---|---|
| Gitanas (Provinces Basques) | G. Doré. | 383 |
| Isasondo, près Tolosa (Province de Guipuzcoa) | G. Doré. | 384 |
| Paysans avec leurs cuévanos d'osier (Saint-Sébastien) | G. Doré. | 385 |
| Laitière basque (Saint-Sébastien) | G. Doré. | 387 |
| Paysanne basque (environs de Bilbao) | G. Doré. | 388 |
| Paysanne basque (province de Biscaïe) | G. Doré. | 389 |
| Un village, sur la route de Saint-Sébastien a Bilbao | G. Doré. | 391 |
| Paysans basques, a Irun | G. Doré. | 392 |
| Côte de Deya (Majorque) | G. Doré. | 393 |
| Paysans majorquins | G. Doré. | 395 |
| Environs de Valldemosa (Majorque) | G. Doré. | 396 |
| Les rochers d'Aumalluch | G. Doré. | 397 |
| Paysanne majorquine | G. Doré. | 399 |
| Paysan majorquin | G. Doré. | 400 |
| Le palanquin : costume de pluie des Coréens | A. Marie. | 401 |
| Un mandarin | H. Zuber | 404 |
| Un archer | H. Zuber | 405 |
| Tombeau de mandarin | H. Clerget. | 408 |
| Intérieur de ferme | H. Zuber | 408 |
| Vue de Kang-hoa | H. Clerget. | 409 |
| Coréens | H. Zuber | 412 |
| Lettré coréen dans son cabinet | H. Zuber | 412 |
| Yamoun du gouverneur, a Kang-hoa | E. Thérond. | 413 |
| Jonque coréenne | Th. Weber. | 416 |


# CARTES, PROFILS ET PLANS.


| | |
|---|---|
| Voyage de Stanley a la recherche de Livingstone : Carte d'ensemble | 7 |
| Voyage de Stanley a la recherche de Livingstone : Itinéraire de Zanzibar a Kiora | 11 |
| Voyage de Stanley a la recherche de Livingstone : Itinéraire de Kiora a Maréfou | 19 |
| Plan de Tabora, de Kouihara et de Kouikourou | 35 |
| Voyage de Stanley a la recherche de Livingstone : Itinéraire de Maréfou au lac Tanganika | 47 |
| Voyage de Stanley a la recherche de Livingstone : Le lac Tanganika | 67 |
| Carte pour servir au voyage de Basile Vereschaguine dans le Turkestan russe | 214 et 215 |
| Carte de Corée, dressée par M. H. Zuber | 403 |


© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

# TABLE DES MATIÈRES.

VOYAGE A LA RECHERCHE DE LIVINGSTONE AU CENTRE DE L'AFRIQUE, par M. Henry STANLEY, correspondant du *New-York Herald*. 1871-1872. — Texte traduit de l'ouvrage anglais « *How I found Livingstone*, » avec l'autorisation de l'auteur.

M. James Bennet et M. Stanley. — Itinéraire. — Un grand détour. — Zanzibar. — Premières impressions. — Commerce de Zanzibar. — Exportations, importations. — Les traitants. — Classes laborieuses. — Chiffre de la population. — Arabes, Banyans et Hindi. — Présenté au Dr Kirk. — Soirée au consulat britannique. — Entretien avec le consul. — Abattement. — Résolution. — Problème. — Solution. — Étoffe, verroterie, fil de métal. — Marchandage. — John Shaw. — Farquhar. — Composition de l'escorte. — Bateaux. — Charrette. — Quantité des bagages. — Nécessité du numéraire. — Adieux. — Départ de l'île. — Arrivée à Bagamoyo. — Perte d'un âne. — Ali ben Sélim. — Quinzaine perdue. — Sour Hadji Pallou. — Sa conduite. — Envoi de M. Kirk à Livingstone. — Effet de la visite du consul. — Caravanes du *New-York Herald*. . . . . 1

En marche. — L'Oungérengéri. — Inondation. — Pluie. — Insectes et ordures. — Passerelle africaine. — Camp de Simbo. — Vallée de la Makata. — Soldats envoyés à Simbamouenni. — Leur aventure. — Dans l'eau et dans la vase. — Sources du Vouami. — La Roudéhoua. — Au comble des misères. — Premier camp dans l'Ousagara. — Premiers escarpements de la chaîne. — Dans la montagne. — La Moukondokoua. — Sale village. — Rencontre de Farquhar. — Région déserte. — Retardataires. — Lac Ougombo. — Rencontre de Thani. — Abondance. — Le Mpouapoua. — Vaste horizon. — Perce-oreilles innombrables. — Fourmis blanches. — Vouasagara; leur territoire. — Coiffure et costume; ornements. — Station de Kounyo. — Eau détestable. — Résultat désastreux. — Désert. — Fièvre. — Arrivée dans l'Ougogo. — Curiosité ardente. — Tribut. — Les Vouagogo. — Leur caractère. — Leurs armes. — Costume de combat. — Habitations. — Sortie de l'Ougogo. — Activité dévorante. — Marche nocturne. — Hamed quitte les deux caravanes. — Désertion onéreuse. — Abondance. — Gens paisibles. — Petites communes indépendantes. — Villages florissants. — Hamed nous quitte de nouveau. — Petite vérole. — Après la guerre. — Marche forcée. — Vaste plaine. — Frontière de l'Ounyamouézi. — Jour de fête. . . . . 17

Kouikourou. — Kazeh. — Kouihara. — Sa vallée. — Le tembé. — Munificence. — Félicitations. — Tabora. — Vie des Arabes dans l'Ounyanyembé. — Visites. — Conseil de guerre. — Mirambo. — Discours. — Repas. — Caravane de Livingstone. — Délire. — En guerre. — Prise de Zimbiso. — Déroute. — Sujet de plainte. — Quelle route prendre? — Embarras. — Position de Livingstone. — Mort de Farquhar. — Siége de Tabora. — Formation de la nouvelle caravane. — Apathie. — Préparatifs achevés. — Repas d'adieu. — Départ. — Paysage intéressant. — Désertion. — Chaîne à esclaves. — Destin contraire. — Départ de Shaw. — Forêt sans limites. — Océan de feuillage. — Ougounda. — Bruits de guerre. — Village dans la feuillée. — Énorme boîte. — Clairières. — Malaria. — Délire infernal. — Sous un sycomore. — Manyara. — Visite du chef. — Rives du Gombé. — Révolte. — Toujours la forêt. — Influence du lac. — Sélim. — Joyeux départ. — Confiance. — Pays varié. — Fondrières. — Le Roungoua. — Ouzavira. — Contrée désolée. — Village désert. — Léopard. — Un sanglier. — Toujours la guerre. — Pas de guides. — Nouvelles difficultés. — Privations. — Vue pittoresque. — Encore la guerre. — Chemin détestable. — Au bord du Malagarazi. — Passage. — Nouvelles. — Tribut. — Arrêté. — Chef superbe. — Exactions sur exactions. — Dans les jongles. — Dernière alerte. — Au port. . . . . 33

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Six heures de marche. — Belle matinée. — Hourrah! Tanganîka. — Vallée du Liouké. — Arrivée. — Good morning, sir. — Souzi, le domestique de Livingstone. — Nouveau good morning. — Je vois le docteur, dit Sélim. — Émotion et dignité. — Fausse honte. — Sous la vérandah. — Le siége du docteur. — Entretien. — Contemplation. — Récit. — Dépêches. — Que se passe-t-il dans le monde? — Revue. — Présents. — Repas. — Appétit de Livingstone. — Vin de Sillery. — La cuisinière du docteur. — Fin du jour. — Réveil. — Est-ce bien moi? — Nouvelles apportées par les lettres. — Ce n'était pas un rêve. — Pourquoi je suis ici. — Déjeuner. — Luxe de table. — Plus de défiance. — Jours paisibles. — Que faire avec trente mètres d'étoffe? — Projet d'excursion. — Grande ligne du drainage central. — Hypothèse géographique. — Ce qu'est Livingstone. — A propos de ses notes. — Son caractère. — Estime dont on l'entoure. — Pourquoi partir? — Pourquoi n'en avoir pas fini? — Pauvreté. — Fonds de gaieté. — Rire contagieux. — Verve intarissable. — Mémoire prodigieuse. — Côté religieux. — Épreuves et travaux de Livingstone. — Chemin difficile. — Hostilités. — Famine. — Désertion en masse. — Région hospitalière. — Nouvelle famine — Cazembé. — Réception à la cour. — Le Chambézi. — Deux ans d'étude. — Partie sud du Tanganîka. — Le Louapoula. — Ingratitude. — Trois mois à Oujiji. — Sur la rive occidentale. — Rivière lacustre. — Magnifique scènerie du Moéro. — Le Webb. — Lac Kamolondo. — Lac Lincoln. — Recherches interrompues. — Retour pénible. — Cruelle déception. — Conviction du docteur au sujet de la rivière. — Le Haut-Nil. — Sources du Congo. — Longueur du Nil dans l'hypothèse de Livingstone. — Vallée longitudinale. — Point d'arrêt du docteur. — Son altitude. — Le Roua et le Manyéma. — Millions d'hommes inconnus. — Morcellement. — Industrie. — Quantité fabuleuse d'ivoire. — Mines de cuivre. — Sable aurifère. — Population. — Beauté des femmes. — Esclavage. — Armes à feu. — Amour du commerce. — Horrible attentat. — Haine soulevée. — Régime suivi. — Emploi du jour. — Temps délicieux.— Scène intéressante. — Le marché. — Spécimen de toutes les tribus voisines. — Brocantage de perles. — Jeunes gens et jeunes filles. — Comme partout. — Préparatifs. — Simplicité. — Inquiétudes de Livingstone. — Sa position. — Plans de conduite. — Acceptation . . . . . 49

Notre Argo. — Départ. — Bangoué. — Kigoma. — Paysage. — Scènes changeantes. — Villages. — Nature des roches. — Bergeronnettes. — Zassi. — Kirassa. — Sondage. — Frontière de l'Ouroundi. — Alluvion. — Contrée hostile. — Tribut réglé par Livingstone. — Vol. — Toujours même richesse. — Lutte de vitesse. — Bikari. — Visites suspectes. — Curiosité polie. — Jeune moutouaré de belle mine. — Guerre peu active. — Mougéré. — Fièvre. — Aimable centenaire. — Fond du lac. — Le Roussizi. — Question résolue. — Côte occidentale. — Ilots du New-York Herald. — Scène tragi-comique. — Retour. — Bien-être. — Mvoulés. — Élaïs. — Poissons du lac. — Coutumes différentes. — Vêtements. — Coiffures variées. — Tatouage. — Parure. — Usage du fard. — Teintures et lignes décoratives. — Superstitions. — Idole. — Argile tutélaire. — Offrande. — Préparatifs de voyage. — Choix de la route. — Fièvre. — Dîner de Noël. — Départ. — Joie de l'équipage. — Kiroundo. — Embouchure du Liouké. — Le Malagarazi. — Le Kougoufou. — Le cap Kivoé. — Le cap Kabogo. — Fluctuations du Tanganika. — Absence de courant. — Ile charmante. — Ourimba. — Gens craintifs. — Lieu insalubre. — Adieu au lac. — Gorge du Coajéri. — Tué un buffle . . . . . 65

Stanley dirige la caravane. — Abondance de gibier. — Marche pénible. — Contrée pittoresque. — Rencontre. — Manque de provisions. — Contrée inconnue. — Pays enchanteur. — Disette. — Imréra. — Effet de la boussole. — Deux zèbres. — Girafes. — Abeilles. — Nouvelles de la guerre et autres. — Tristesse. — Cinq cents dollars pour un petit pain. — Au bord du Gombé. — Un lion. — Couardise du monarque des forêts. — Bon accueil. — Retour à Kouihara. — Déballage. — Déception. — Ravages des termites. — Cargaison de Livingstone. — Départ annoncé. — Danse et chant d'adieu. — Les Vouanyamouézi. — Dernier jour. — Départ. — Souvenirs. — Projets de Livingstone. — Adieux. — Première pluie. — Clairière pittoresque. — Entrée dans l'Ougogo. — Sur le sentier de guerre. — Khonzé. — Vieillard aimable. — Son fils. — Menaces. — Trois soldats expédiés à Zanzibar. — Pluie exceptionnelle. — Traversée périlleuse. — Les papiers du docteur. — Radeau. — A la nage. — Campés dans la vase. — Transport des papiers. — Plaine infranchissable. — Un lac. — Désastre. — Dans la jungle. — Envoi de M. Webb. — A Bagamoyo. — Expédition anglaise. — Caravane du docteur. — Départ. — Accueil fait au résultat du voyage. — Tout finit bien. . . . . 81

VOYAGE A LA NOUVELLE-GRENADE, par M. le docteur SAFFRAY. 1869. — Texte et dessins inédits.

V. DE MÉDELLIN A ANTIOQUIA. — Route de Médellin à Santa-Fé de Antioquia. — Un panorama. — Les plages ardentes. — Paysage du Cauca. — Halte au bord du fleuve. — Hospitalité. — Preuves historiques de l'existence du bananier en Amérique avant la Conquête. — Culture et produits du bananier : son influence sur la civilisation. — La ville d'Antioquia. — Sang bleu et sang mêlé. — Des races et des castes dans les colonies espagnoles. — Promenade dans un faubourg. — Une nouvelle maladie. — Fouilles de tombeaux indiens. — La déesse Émeraude. — Mines d'émeraudes de la Nouvelle-Grenade. — Le roi des papillons. — La Fête-Dieu. — Courses de la Saint-Jean. — Une plantation en Terre Chaude. — Histoire vraie du chocolat — Un cas de conscience. — Excursion matinale. — Les fruits des tropiques. — Où et comment se fabriquent les chapeaux de Panama. . . . . 97

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

VI. Du rio Verde a Manizalès. — Projet de chemin d'Antioquia à l'Atrato. — En quête de sauvages. — Tribus indépendantes de la Nouvelle-Grenade. — En route pour le rio Verde. — Mon compagnon d'aventures. — Habitations du rio Verde. — Les Indiens, leurs coutumes. — Pêche miraculeuse. — Une bourrasque. — Communications dans la vallée de rio Verde. — Un peu de vérité sur les serpents et sur les remèdes employés contre leurs morsures. — Le Guaco. — Chasse à la badoquera. — Le poison curare. — Mes collections. — Conseils pratiques aux voyageurs naturalistes. — La médecine des Indiens. — Retour à la vie civilisée. — Du rio Verde à Sonson. — Arma, Supia et Auzerma. — Anthropophagie. — La ville de Manizalès. — Excursion au Páramo de Ruiz. — Le condor des Andes. — Origine de la géographie botanique. — Les passe-ports à la Nouvelle-Grenade. — En route pour Cártago. . . . . 113

VII. La vallée du Cauca. — Mon arrivée à Cártago. — Visite forcée au général commandant de la place. — Intrigues et soupçons. — Militarisme et courtoisie. — Description de Cártago. — Boutiques et boutiquières. — Recherches sur le maïs et ses produits. — Éléphantiasis et goître. — La grande vallée. — Population. — Climat. — Agriculture et commerce. — Élevage. — Exercice du lasso. — Mœurs et coutumes. — Le bambou et ses usages. — La légende de Quérémie. — La vierge de Chiquinquira. — Les Napangas. — Bals des petits anges. — Roldanillo. — La famille des Cactus. — Un savant sans livres. — Mes collections s'enrichissent — La tonga. — En route pour Palmira et Cali. — Culture du tabac dans la Nouvelle-Grenade. — Les vertus médicinales du goyavier. — Les volontaires. — Une armée improvisée. . . . . 129

L'Inde des rajahs. Voyage dans les royaumes de l'Inde Centrale et dans la présidence du Bengale, par M. Louis Rousselet. 1864-1868. — Texte et dessins inédits.

XXXII (*suite*). Royaume de Chutterpore. — De Chutterpore à Rajnughur. — Le Salâm du roi. — Kajraha. — Tem les et ruines. — La foire du Holi. — Les poissons d'avril. — Procession royale. — Les bacchanales. — Durbar d'adieu. — Rajgurh. — XXXIII. Royaume de Pannah. — Le Marwa-Ghât. — Les envoyés du roi à la frontière. — Pannah — Entrevue avec le Maharajah. — Les mines de diamants. — Le potager du roi. — Épisodes de chasses. — Élevage des éléphants. — Un chasseur dans une cage. . . . . 145

XXXIII. Royaume de Pannah (*suite.*) — La battue. — Le troupeau de sambers — Excursion à Adjigurh et à Kalinjer. — XXXIV. De Pannah a Rewah. — Nagode. — L'hospitalité anglo-indienne. — Départ de l'escorte de Scindia. — Chasse à l'anglaise. — Madhogurh. — Sohawul. — Le rajah de Dourjunpore. — Rewah. — XXXV. Le Bogelcund. — Le Bogelcund, son étendue, ses limites, son histoire. — Légende des Bâghêlas. — Bandougurh. — Le Dewan. — Rewah. — Le palais. — Le roi lépreux. — Un speech royal. — Cataracte de la Tonsa. — XXXVI. Govindgurh. — Maukundpore. — Le mhowah et ses propriétés. — Les loups. — Govindgurh, le palais, la ville. — Première chasse. — Le houdi et le tigre. — Visite du roi. . . 161

XXXVI. Govindgurh (*suite*). — La vallée de la Sône. — Les Bandars ou hommes-singes. — Le Djangâl, l'orang-outang des voyageurs anglais. — Le *tofân*. — La Kutchery du roi. — XXXVII. La vallée de la Tonsa. — Amartapan. — Principauté de Myhere. — Nous recevons en Durbar le Raïs de Myhere. — Réception au palais. — La vallée de la Tonsa. — Goundwara. — Entretien des éléphants en marche. — Le bungalow de Jonkhay. — Les dacoïts et les empoisonneuses. — XXXVIII. Le Goundwana (provinces de Dumoh et de Saugor). — Aperçu géographique et historique. — Les Gounds, leurs mœurs et coutumes, leur religion. — Pourquoi l'on a jusqu'à présent confondu les Gounds et les Khounds. — De Jonkhay à Burtulla. — Le Taloukdar de Koumari. — Chasse au bison. — Dumoh. — Le lac de Puturria. — Les Banjaris. — Saugor. . . . . 177

Voyage dans l'Asie Centrale, par M. Basile Vereschaguine. — D'Orembourg a Samarcande. 1867-1868. — Texte et dessins inédits.

I. Orembourg. — La Cour de Change ou grand bazar d'Orembourg. — Un ambassadeur de l'émir de Boukhara. — II. D'Orembourg au fleuve Sir. — Tribulations du voyageur dans les steppes. — Orsk. — Forteresses russes. — Tombeau kirghise. — Mer d'Aral. — III. En remontant le Sir. — Le fort Kazale. — Un bandit kirghise. — Djanekent. — La ville dévorée par les serpents. — Fouilles à Djanekent. — Une famille kirghise. — IV. Du fort Numéro I à Tachkend. — Fort Numéro II. — Fort Pérovski. — Fort de Djoulek. — Jean-Kourgane. — Ruines de Saourane. — Turkestan et la mosquée de Hazrète. . . . . 193

IV (*suite*). — Turkestan. — Ykane. — Tchemkend. — Arrivée à Tachkend. — V. Tachkend, capitale du Turkestan Russe. — Aspect général de cette ville. — Une installation. — VI. Description de Tachkend. — Comment on construit les maisons dans l'Asie Centrale. — Maison des pauvres, maison des riches. — Mosquées. — Médressé. — Boukhara, foyer de lumière et de civilisation. — VII. Population de Tachkend. — Sarthes. — Tadjikes. — Ousbèkes. — Kirghises. — Kouramas. — Turkomans. — Nogaïs. — Kachgaris. — Afghans. — Persans. — Arabes. — Juifs. — Indous. — Bohémiens. — Russes. — VIII. — Les kalenterkhanes; les derviches mendiants ou douvanas. — Les mangeurs et les fumeurs d'opium . . . . . 209

IX. Le bazar de Tachkend. — Importance commerciale de cette ville. — Commerce des esclaves dans l'Asie Centrale. — De la situation de la femme dans le Turkestan. — X. De Tachkend à Chodjend. — Nogaï-



© 2007 Lyon Éditions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Kourgane. — Un tremblement de terre. — Ruines de Kichpek. — Un village d'hiver des Kirghises. — Un artiste et ses modèles. — Zanguéli. — Un campement à la belle étoile. — XI. Visite à un campement de Kirghises. — Iski-Tachkend. — Tombeau d'un saint mahométan. — Ruines du Vieux-Tachkend. — Un *aoule* de Kouramas. — Tchinaze. — XII. Le Vieux et le Nouveau Tchinaze. — Palais d'hiver des Cosaques. — Combats de cailles. — Une cure merveilleuse. — Le médecin malgré lui. — Hépatite d'un nouveau genre. — XIII. Hodjaguend. — Description du village. — L'aksacale et le kazi. — Un moulin indigène. — Départ pour Bouka. . . . . 225

XIII (*suite*). — Tchilguichine. — Nous nous égarons. — Un village de Tamintzis. — Traversée d'un torrent. — Hanka. — XIV. Arrivée à Bouka. — Le biï et l'aksacale. — Description de Bouka. — Une pêche à la nasse. — Le marché de Bouka — Le douvane encenseur. — Un savant ornithologue. — Bruits de guerre. — Départ de Bouka. — XV. — De Bouka à Djizak. — Jane-Kourgane. — Un ancien lit du Sir-Daria. — Hospitalité patriarcale. — Kach-Teguermen. — Une apparition. — Chodjend. — Un jardin zoologique. — Nous couchons dans une mosquée. — Oratépé. — Zamine. — Explication vive entre une pauvre femme et des cavaliers. . . . . 241

XV (*suite*). Djizak. — Kloutchi. — XVI. Portes de Tamerlan. — Jane-Kourgane. — En route pour Samarcande. — Vallée du Zérafchane. — Une soirée pénible, une nuit tranquille. — Un champ de bataille. — La ville de Tamerlan. — XVII. Prise de Samarcande. — Commencement d'une ère nouvelle pour l'Asie Centrale. — La Transoxanie. — Samarcande. — Boukhara. . . . . 257

VOYAGE D'EXPLORATION EN INDO-CHINE. — Texte inédit par M. Francis GARNIER, lieutenant de vaisseau (*suite*). — Illustrations inédites, d'après les dessins de M. DELAPORTE, lieutenant de vaisseau. — 1866-1867-1868.

XIII (*suite*). Arrivée de l'expédition. — Le Leang ta-jen. — Une nouvelle route commerciale française. — Départ de Lin-ngan. — XIV. Che-pin et son lac. — Mines de fer. — Tong-hay. — Les premières neiges. — Kiang-tchouen et le lac de Tchin-kiang. — Historique de la rébellion mahométane. — La plaine, le lac et la ville de Yun-nan. — Nous rencontrons des compatriotes. — Le Ma ta-jen. — Arrivée d'une lettre de l'ambassadeur de France à Pékin. . . . . 273

XIV (*suite*). — Commerce et richesses métallurgiques du Yun-nan. — Effets de la culture du pavot. — La pagode du roi Ou. — XV. Les PP. Fenouil et Protteau. — Le *Lao papa*. — Emprunt fait au Ma ta-jen. — Départ de Yun-nan. — Arrivée à Tong-tchouen. . . . . 289

XVI. Le Yang ta-jen. — Maladie de M. de Lagrée. — Répugnances des autorités chinoises à nous laisser partir pour Ta-ly. — Lettre du P. Fenouil. — Je pars pour les pays mahométans de l'Ouest avec une partie de l'expédition. — Le fleuve Bleu. — Houey ly tcheou. — Hong-pou-so. — Nous faisons connaissance avec le P. Lu. — Mine de charbon et populations mixtes de Ma-chang. . . . . 305

XVI (*suite*). — Je me décide à aller directement à Ta-ly. — Entrevue à Tou-touy-tse avec le P. Leguilcher. — XVII. Nous partons pour Ta-ly. — Le premier accueil du sultan est très-cordial. — Brusque revirement dans ses intentions à notre égard. — Nous devons quitter Ta-ly à la hâte. — Incidents de notre retraite. — Nous regagnons Tou-touy-tse sans être entamés. — XVIII. De Ta-ly à Saïgon. — Retour à Tong-tchouen. . . . . 321

XVIII (*suite*). Retour à Tong-tchouen. — Mort du commandant de Lagrée. — La mission de Long-ki. — Siu-tcheou fou. — Nous nous embarquons sur le fleuve Bleu. . . . . 337

XVIII (*suite et fin*). Tchong-kin fou. — Han-kéou. — Shang-haï. — Saïgon. . . . . 353

VOYAGE EN ESPAGNE, par MM. Gustave DORÉ et le baron Ch. DAVILLIER. 1862. — Dessins inédits de Gustave DORÉ. Texte inédit de M. le baron Ch. DAVILLIER.

LES PROVINCES BASQUES. — Départ de Saragosse. — Rencontre d'étudiants *guitarreros*. — La guitare en Espagne, autrefois et aujourd'hui. — Le *tocador* dans les noces champêtres. — La *ronda* et la *rondalla*. — Les *coplas de serenata*, de *declaracion* et de *valentia*. — Rivalités et querelles entre les donneurs de sérénades. — Arrivée à Miranda de Ebro. — Les *Provincias Vascongadas*. — Les *fueros*. — Les Basques sont les plus anciens *hidalgos* de l'Espagne. — Les *casas solares*. — Quelques mots sur la langue basque. — Comment le diable ne parvint jamais à l'apprendre. — Prétendues analogies avec d'autres langues. — Opinion de Humboldt. — Les ouvrages basques du P. Larramendi. — Vitoria. — Les balcons. — La *Plaza Nueva* et le marché. — Un proverbe espagnol au sujet des figues. — La fausse monnaie et les faux-monnayeurs en Espagne; la monnaie de billon. — Le cidre et le *chacoli*. — La province de Guipuzcoa. — Azpeitia. — Ignace de Loyola. — Mondragon et ses anciennes épées. — Zumárraga. — Les *gitanos* des Provinces Basques. — Vergara; le *convenio* entre Espartero et Maroto. — Quelques mots sur les principaux soulèvements carlistes. — Cabrera et sa mère. — Encore les images et les chansons populaires : un colonel *cristino* et quatre-vingt-seize sergents passés par les armes; les représailles : *fusiladas*, *cuchilladas* et *asesina-*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

*tos.* — Beasain; le viaduc d'Ormaiztegui. — Tolosa; encore les *casas solares.* — L'église de *Santa Maria.* — *Las Animas.* — Dévotion des Espagnols aux âmes du purgatoire; les âmes héritières. — Un mot du duc de Villa Mediana. — Le duc d'Osuna et les Jésuites. — La *Cofradia de las Animas.* — La Vierge *del Cármen.* — *El toque de las Animas.* . . . . . 369

Les Provinces Basques. — Les environs de Tolosa. — Les *encinas* et les *alcornoques* (chênes verts et chênes-liéges); un proverbe sur ces deux arbres. — Les Provinces Basques au temps des diligences; prix exorbitants demandés aux voyageurs. — La côte de *las Salinas.* — Les *carros* des pays basques; bruit étrange produit par leurs roues : ce qu'en dit Cervantès. — Un couplet populaire. — Opinion de quelques voyageurs sur les chars basques. — Saint-Sébastien. — La route de Saint-Sébastien à Bilbao. — Zarauz. — *El arbol de Guernica.* — Deya. — Bermeo. — Bilbao et Portugalete. — Pasajes. — Les batelières basques. — Irun. — La frontière. — La Bidassoa; l'île des Faisans; Louis XI et François Ier. — Entrevue de Mazarin et de don Luis de Haro. — Les fêtes à l'occasion du mariage de Louis XIV. — Les îles Baléares. — La fronde. — Funérailles singulières des anciens habitants. — Les lapins et la légion romaine : les Vandales, les Goths et les Arabes. — Don Jayme Ier, *el Conquistador.* — L'imprimerie à Majorque. — L'île Dragonera. — Arrivée à Palma. — La cathédrale; les tapisseries de Majorque; la *Puerta de los Apóstolos.* — Les anciennes maisons de Palma. — Les *porchos.* — La *Llotja.* — Les églises : Santa Eulalia. — Le couvent de *San Francisco de Asis;* Raymond Lulle. — Promenades de Palma : le *Borne* et la *Rambla.* — Les dames de Majorque; ce qu'en pensait le cardinal de Retz. — Les *Casas Consistoriales* (hôtel de ville). — Les anciens bains arabes. — Le palais de Montenegro; les anciens ameublements majorquins. — Mme George Sand et la carte nautique d'Américc Vespuce. — Les anciens Juifs de Majorque; la *Churteria* et les *chuetas.* — Le Castillo de Bellver. — L'île de Cabrera. — Une *posesion.* — La vallée de Valldemosa; la chartreuse; souvenir d'une femme célèbre. — Le *birlocho.* — Le *pagés* majorquin. — Deya et Lluch-Alcari. — Soller : les orangers. Le *Col* de Soller. — La *quinta* d'Alfabia. — Raxa; un musée d'antiquités romaines. — Le plateau d'Aumalluch. — Le *Gorch Blau.* — Le couvent de Lluch. — Pollenza. — Les grottes d'Arta. — Manacor, Felanitx et Llumayor. . . . . 385

Une expédition en Corée, par M. H. Zuber, ancien officier de marine. 1866. — Texte et dessins inédits. 401

Revue géographique du premier semestre de l'année 1873, par M. Vivien de Saint-Martin. (Texte inédit.) 417

Liste des gravures. . . . . 425

Liste des cartes, profils et plans. . . . . 429

Table des matières . . . . . 431

4214. — Typographie Lahure, rue de Fleurus, 9, à Paris.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

LE

# TOUR DU MONDE

## NOUVEAU JOURNAL DES VOYAGES

PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION

DE M. ÉDOUARD CHARTON

ET ILLUSTRÉ PAR NOS PLUS CÉLÈBRES ARTISTES

---

1873
DEUXIÈME SEMESTRE

---

LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie
PARIS, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79
LONDRES, KING WILLIAM STREET, STRAND

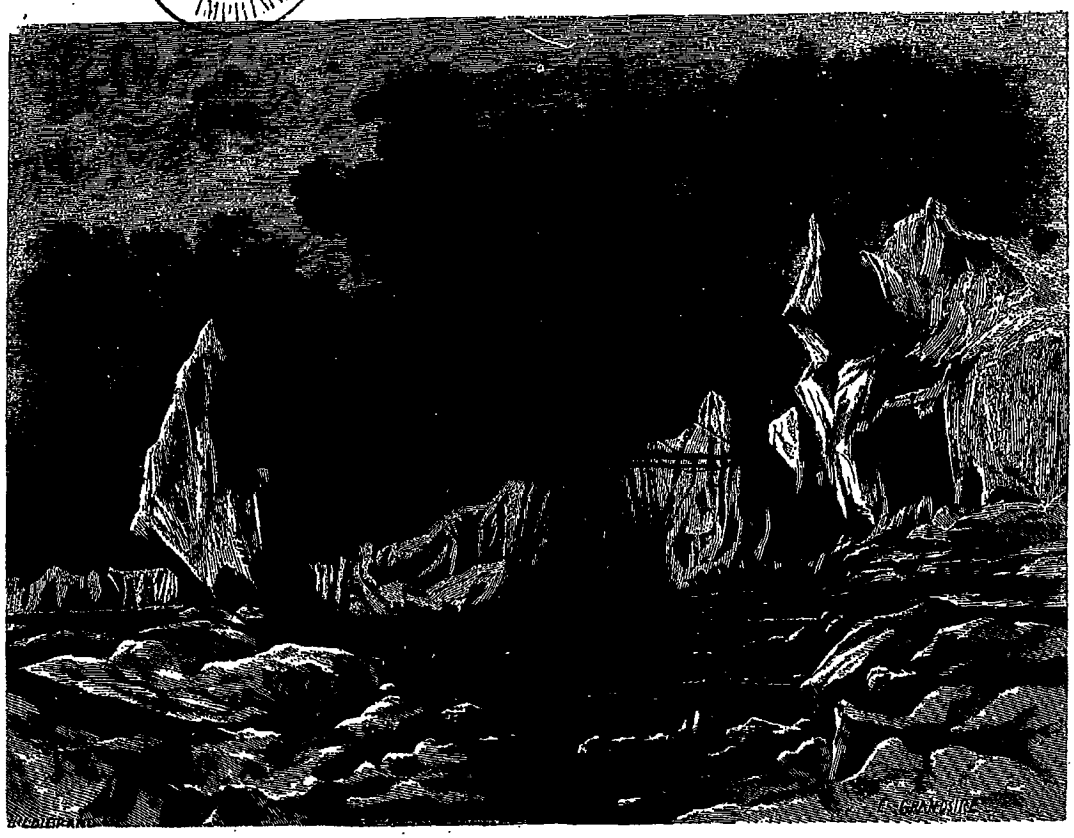
1873
Droits de propriété et de traduction réservés

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

LE TOUR DU MONDE

NOUVEAU JOURNAL DES VOYAGES

BIBLIOTHÈQUE IMPÉRIALE R.F. IMPRIMÉS



*La Panthère* dans les glaces. — Dessin de E. Grandsire, d'après une photographie.

# LA TERRE DE DÉSOLATION,

PAR ISAAC J. HAYES, D. M.[1]

1869. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

## AVANT-PROPOS.

Les pages suivantes racontent un voyage fait au Groënland, en 1869, par une petite société d'amis, réunis à bord du yacht à vapeur de M. William Bradford, auquel ses célèbres tableaux de paysages polaires ont acquis une réputation bien méritée.

Le seul but de M. Bradford étant de se procurer des études pour son chevalet, nous avons cheminé à loisir, généralement près des côtes, nous arrêtant dans tous les endroits qui appelaient l'attention des dessinateurs et des photographes. Ce fut donc une excursion « pittoresque » plutôt que scientifique. Cependant nous avons pu profiter des occasions nombreuses qui se sont

1. Nous avons déjà publié un voyage du docteur Hayes à la « Mer libre du pôle arctique, » dans notre t. XVII, 1868, p. 113 à 160.



6813

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

offertes à nous de voir de près les glaciers du Groënland et leurs icebergs[1], trop négligés jusqu'à ce jour. De plus, nous avons visité, ce que peu d'Américains avaient fait avant nous, les ruines des colonies des anciens Normands, qui du dixième au quinzième siècle ont occupé le pays. Nous avons enfin côtoyé la Terre Verte pendant plus de mille milles (dix-huit cent cinquante kilomètres) et ne nous sommes arrêtés que bien au delà du dernier avant-poste de la civilisation, au milieu du vaste et redoutable amas de glaces[2] qui encombre la baie de Melville.

## I

### 1585 et 1869. — Glaces et brisants.

Par une sombre nuit du mois de juin 1585, *le Soleil Brillant*, navire de cinquante tonneaux, « équipé, » dit la vieille chronique, « par divers marchands opulents de Londres, pour la découverte d'un passage nord-ouest, se trouva, au milieu d'une épaisse et lourde brume, dans un endroit où s'entendaient de profonds mugissements, comme ceux de vagues frappant sur un rivage rocheux. Le brave capitaine John Davis, avisant le péril, se fit descendre dans une embarcation et reconnut qu'on était entouré par des champs et des montagnes de glace dont les heurts produisaient ce fracas effroyable à ouïr. Le navire dériva çà et là toute la nuit, et quand le jour parut, on vit les sommets de montagnes blanches de neige et en forme de pains de sucre, s'élever au-dessus des nuées; à leur base, le sol était informe et rocailleux, la côte partout assiégée par les glaces, qui faisaient un bruit si lugubre, qu'ils appelèrent ce pays la « Terre de Désolation ».

Par une sombre nuit de juillet 1869, le navire *la Panthère*, de trois cent cinquante tonneaux, équipé pour un voyage d'été, par des touristes américains en quête d'aventures, se trouva de même, au milieu d'une épaisse et lourde brume, dans un endroit où s'entendaient de sourds mugissements, comme ceux de vagues frappant sur un rivage rocheux. Le jeune capitaine John Bartlett, avisant le péril, se fit descendre dans le canot, et revint avec la nouvelle que *la Panthère*, ainsi que *le Soleil Brillant* du temps jadis, était entourée de champs et de montagnes de glace dont les heurts produisaient ce fracas effroyable à ouïr; et, quand le jour parut, on vit les sommets de montagnes blanches de neige et en forme de pain de sucre s'élever au-dessus des nuées; à leur base, le sol était informe et rocailleux, et la côte partout assiégée par les glaces qui faisaient un bruit lugubre.... Les navigateurs reconnurent sans peine que *la Panthère* avait dérivé dans les mêmes parages que *le Soleil Brillant* trois siècles plus tôt, et que ce pays était bien la Terre de Désolation du vieux Davis.

Terre mystérieuse et, pour eux, pleine de souvenirs! Ses légendes avaient été la merveille de leur enfance, sa grandeur faisait maintenant leur admiration! Ils en avaient ouï parler comme d'un pays fabuleux : la tradition le peuplait de nains et de géants; l'histoire racontait qu'il avait été autrefois occupé par une race d'hommes dont les flottes traversaient les eaux où leur navire se trouvait aujourd'hui si dangereusement assailli, apportant leurs marchandises à des villages où régnaient la paix et l'abondance. Leurs yeux cherchaient au loin quelque vestige des foyers de l'antique nation — mais on n'apercevait que roches arides et vastes déserts glacés. Ils voyaient les falaises noires se dresser abruptes et menaçantes; et derrière elles la plaine, convertie par la neige des siècles en une solitude blanche, morne, immense. — Se détournant de cette perspective sans fin, le regard retombait sur les eaux troublées. Nulle part aucun signe de vie; partout la désolation. Et cependant le spectacle était grandiose et l'ouragan accourait pour en augmenter la sublime horreur. Le vent se changea en tempête. La pluie, la grêle, la neige, firent rage sur le navire; tous les objets extérieurs furent bientôt dérobés à nos yeux, excepté quand, le rideau sinistre venant à se déchirer un instant, on entrevoyait un pic sur lequel se brisaient les nuées. La glace criant et craquant nous cernait de toutes parts : de loin en loin quelque énorme montagne de glace, surgissant à travers les ténèbres, s'avançait sur les eaux tumultueuses, indifférente aux coups furieux de la mer.

## II

### Hors de danger.

Embarqué sur *la Panthère* sans fonctions d'aucune sorte, j'avais tout loisir de partager l'émotion qu'inspirait à mes compagnons la vue de cette terre désolée.

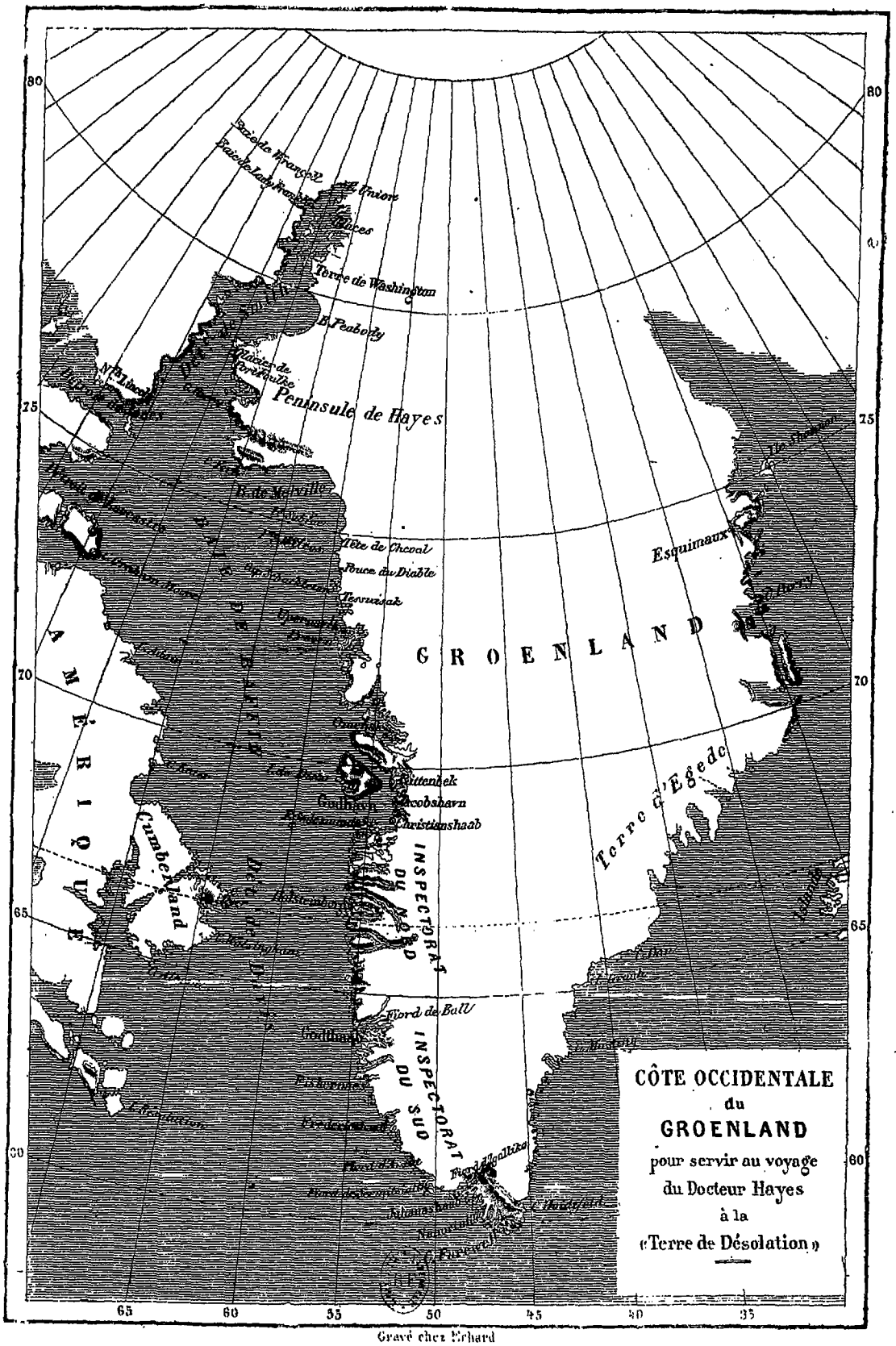
En thèse générale, il ne saurait y avoir à bord de situation plus agréable que celle de passager : rien ne vous oblige à vous inquiéter de la marche des choses : restez, si vous êtes sage, dans cette bienheureuse ignorance. Vous tenez votre capitaine pour le plus intelligent des hommes, parfaitement qualifié pour sauvegarder son navire et votre propre personne par la même occasion. Vous vous livrez à lui comme à un être supérieur. Quelle que soit votre préoccupation du salut du bâtiment, peut-elle approcher de la sienne?

Il y avait d'autres motifs de sécurité : le bâtiment, vapeur à hélice, de Terre-Neuve, exceptionnellement solide et construit en vue d'affronter les glaces, était en partie la propriété de notre capitaine John Bartlett, dont huit jours de route depuis Saint-John nous avaient donné la plus haute opinion. « Un peu trop d'audace, » disaient les uns; « mais la témérité n'est-elle pas préférable à l'extrême défiance de soi-même? Le vieux dicton en témoigne : qui ne hasarde rien, n'a rien. » Cependant nous nous vîmes tout à coup flanqués à droite par une île de rochers, à gauche par une île de glace, la mer blanche d'écume et brisant avec

1. Montagnes de glace flottantes, détachées des glaciers des terres arctiques.

2. Pack ou ice-pack. On appelle ainsi des amas de glaces de grande étendue, accumulées par les courants et les tempêtes.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr




Gravé chez Erhard

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

tant de fracas que la voix de trompette du commandant se distinguait à peine au milieu du tumulte.

Il nous eût été impossible de dire, à quatre-vingts kilomètres près, où se trouvait *la Panthère*.

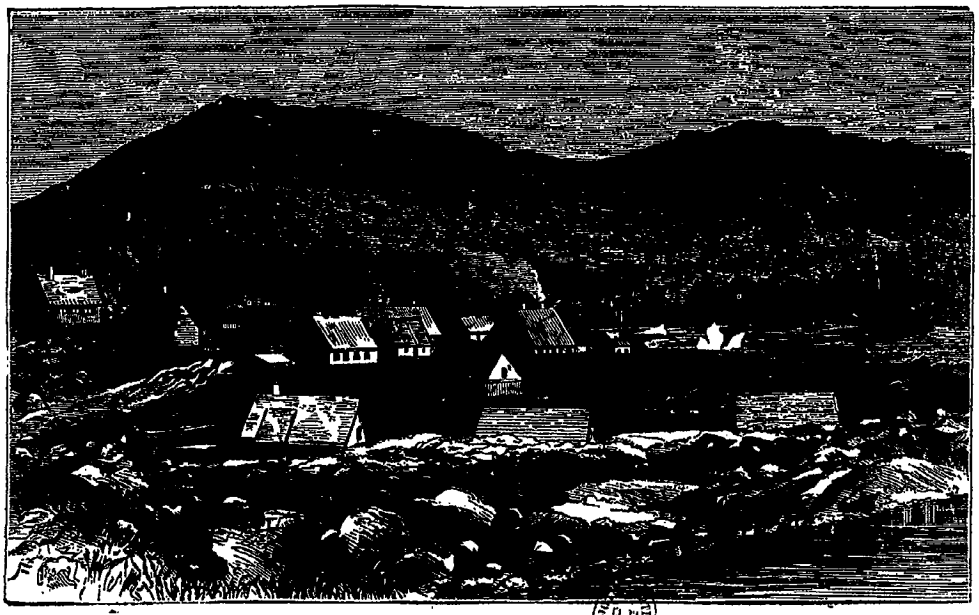
« Là! » cria le capitaine triomphant, sa paume étendue sur la carte de la mer de Baffin et couvrant au moins dix mille milles carrés de terre et d'eau, « voilà où nous sommes maintenant! »

Oui, mais il n'était que trop sûr que le navire avait dérivé en dedans d'une ligne d'écueils : les vagues moutonnaient de toutes parts; les glaces et les récifs nous barraient le chemin.

Nous avions mis le cap sur la terre, dans l'intention de nous arrêter à une station de pêche de Danois et d'Esquimaux que nous savions être quelque part sur la côte; mais où la découvrir? Nous étions certains d'y trouver au moins des hommes, mais il fallait d'abord que la tempête se décidât à nous donner congé. Quand elle voulut bien nous fausser compagnie, nous avions déjà regagné la mer libre, sans savoir au juste comment, et jusqu'à la fin de l'affaire nous eûmes soin de nous tenir à une distance plus respectueuse de la Terre de Désolation.

Le ciel s'étant enfin éclairci, le navire fut dirigé sur une ouverture de la ceinture de glaces qui presse le rivage et se trouva bientôt derrière un groupe d'îles peu éloignées du continent, et situées au midi de l'endroit où nous avions couru un si grand péril.

La côte était débarrassée de glaces; on s'occupa de chercher la ville de pêcheurs qu'on nous avait signalée. Nous tirâmes des coups de fusil, *la Panthère* siffla de son mieux : l'écho s'éveilla, quelques mouettes s'agi-



Julianashaab. — Gravure tirée de l'édition anglaise, *The Land of Desolation.*

tèrent; ce fut tout. Nous serpentâmes avec circonspection le long des îles, la vapeur élevant la voix, la poudre grondant de temps à autre.

Tout à coup, nous vîmes quelque chose de noir se dessiner sur la mer : tête et épaules d'un homme, croupe velue d'un animal : « Un centaure marin! »

« Hi! hi! » fut le premier son qui sortit de la bouche de l'étrange créature; puis elle nous dit d'une voix tout à fait humaine : « Hi! hi! moi Julianashaab pilote. » Cette communication nous réjouit fort en dépit de l'apparence du survenant. En quelques instants, il touchait notre bord; nous le primes par chaque bout dans le balan de deux cordages, et nous le halâmes sur le pont, où se dégagèrent bientôt du reste une tête et des bras parfaitement identiques à ceux des bipèdes connus jusqu'à ce jour.

L'aspect de ce pilote, surgissant ainsi des profondeurs de la mer, n'était certes pas engageant : une large figure, d'énormes joues, le moins de nez possible, des yeux pour mémoire, c'était là de quoi fournir au professeur qui s'était joint à nous un intéressant sujet d'études, mais il ne semblait guère que ce pût être ce dont nous avions besoin pour nous aider à trouver un port sur cette très-vilaine côte. Il était à tous crins, ruisselant d'eau. Il sentait la marée. Mais nous n'avions pas le choix, et, sans s'arrêter à sa mine, le capitaine lui donna l'ordre de nous conduire à Julianashaab.

« Oui, bien! » répondit-il en se dirigeant vers le banc, et nous voilà en route sous son égide.

Julianashaab n'est pas aisé à atteindre, même quand on a un centaure pour pilote. *La Panthère* vira, revira, tournoya parmi un si grand nombre d'îles, notre guide baragouinait et gesticulait de telle sorte que le capitaine en eut la tête troublée et finit par croire que nous

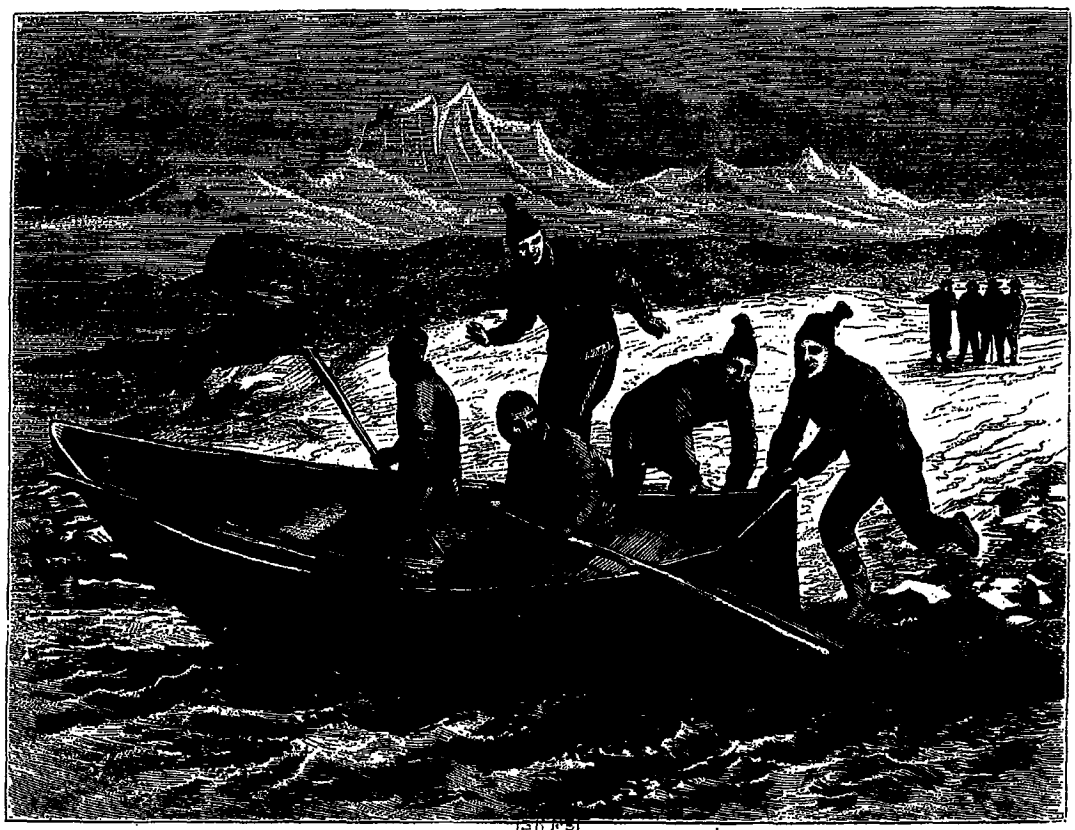
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

décrivions des cercles sur les vagues pour le divertissement temporaire de l'étrange créature que nous venions de pêcher dans l'eau salée.

Le fait est que Julianashaab se trouve à quelque trente kilomètres de la mer, sur le bord d'un long et tortueux frith ou fiord parsemé d'îlots, et d'accès difficile surtout au mois de juillet. La glace de la côte spitzbergienne du Groënland dérive avec le grand courant polaire dont un bras, contournant le cap Farewell, entre dans le détroit de Davis et la mer de Baffin et remonte vers le nord; il s'infléchit ensuite vers l'ouest pour y rejoindre le fleuve chargé de glaçons qui va refroidir le Labrador et baigner les rives de l'Amérique, jusqu'aux Florides inclusivement. Le cap Farewell est à 59° 49' de latitude, et Julianashaab à près de cent trente kilomètres au nord-ouest; à 60° 44' ou à 5° 48' au sud du cercle polaire arctique.

Heureux fûmes-nous d'avoir notre Esquimau : sans lui nous aurions dû rester au large toute la nuit — si du moins la courte absence du jour peut porter ce nom. A dix heures du soir, on lisait encore au soleil couchant; à minuit même régnait un faible crépuscule, bientôt fondu dans l'éclat de la lune.

Ces silencieuses nuits polaires — nuits d'hiver ou



L'oumiack. — Dessin de H. Castelli, d'après une photographie.

d'été, — ont un grandiose inconnu partout ailleurs. Nous défilions le long d'archipels de montagnes de glace dont les contours, qui rappellent tant de formes diverses, prennent au clair de lune les aspects les plus fantastiques : simulacres d'hommes et d'animaux se succédaient, façonnés par les ombres et les clartés de la nuit, et souvent parfaitement distincts. Parfois aussi, enveloppés dans les froides ténèbres projetées par la haute falaise, nous voyions devant nous les hautes montagnes de glace étinceler dans la lumière comme des écrins gigantesques, ou bien nous frôlions un « iceberg » qui semblait nous attendre au passage pour s'effondrer sur nous et nous entraîner dans l'abîme; mais pas un bruit ne traversait l'air, sauf les monotones pulsations du vapeur et le clapotis creux des vagues qui se formaient sur sa route et allaient se briser dans les cavernes de glace.

Enfin le pilote annonça que nous approchions du but, et, au moment où l'aube allait remplacer le clair de lune, il nous poussa subitement dans un petit havre; quelques habitations grossières, un mât de pavillon et le clocher de la petite église de la mission, apparurent devant nous sur une pente noire et pierreuse.

« Julianashaab ! » dit l'Esquimau, avec autant d'orgueil et de satisfaction que s'il nous eût montré la plus belle ville du monde.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

L'ancre descendit dans l'eau avec le clic-clac habituel à cette opération, et soudain les roches se couvrirent de gens qui surgirent à nos regards, arrachés à leur paisible sommeil par ce bruit inaccoutumé. Remettant au grand jour un plus ample examen de nos spectateurs, nous retournâmes à nos couchettes.

## III

### Une ville d'espérance sur une terre désolée.

La Terre de Désolation, sur laquelle nous allions mettre le pied, est le Groënland d'hier et d'aujourd'hui. Toute la partie sud, en remontant jusqu'au soixante et unième degré de latitude, forme le district de Julianashaab, le chef-lieu, la ville la plus florissante et probablement la mieux située du pays.

Le gouverneur du district y demeure; il a le titre de « colonibestyrere, » ce qui veut dire à peu près « le pilote ou timonier de la colonie. » Onze colonibestyrere administrent les onze districts qui s'échelonnent les uns au-dessus des autres, de Julianashaab aux limites du monde habitable. Le plus septentrional est Upernavik, au delà duquel on ne trouve plus de gens qui professent le christianisme, voire même de gens quelconques, sauf une poignée de sauvages vêtus de peaux.

Le nom de Julianashaab est un hommage à la royauté danoise. Les fondateurs de la ville, il y a près de cent ans, la baptisèrent « Julie-Espérance », en l'honneur de la femme du roi d'alors.

Le matin, dès que les habitants virent sur le pont quelques signes de vie, ils exprimèrent leur satisfaction de la manière la plus amusante, s'appelant entre eux, courant d'un endroit à l'autre, seuls ou par groupes; c'était d'une animation étourdissante. Les petites huttes d'où ils émergeaient se distinguaient à peine des roches elles-mêmes; ces bonnes gens paraissaient sortir de la terre et y rentrer comme des chiens de prairie.

Grande fut l'agitation lorsque je descendis dans mon canot et me dirigeai vers le débarcadère. Rangés sur deux lignes, hommes, femmes, enfants causaient et riaient au nombre d'une centaine. Tous paraissaient fort joyeux. Les uns me montraient du doigt; d'autres critiquaient l'œuvre de mon tailleur; d'autres encore, et je ne leur en fais pas un crime, se disaient combien ils trouvaient drôle mon couvre-chef à coiffe ronde; tous ils restaient immobiles, ne voulant pas perdre une seconde de la fête donnée à leur curiosité.

Comme le pilote, nos Julianashaabais infectaient la marée, mais « Julie-Espérance » étant une ville de pêcheurs, on ne saurait raisonnablement lui en vouloir de sentir le poisson; ses quais et ses rochers sont couverts de poissons; l'air est imprégné de quintessence de poisson. Ces indigènes offraient plusieurs nuances de teint, depuis le cuir tanné de l'Esquimau (ou Groënlandais, comme on les appelle ici), jusqu'au Caucasien presque pur, à la peau transparente et aux joues rosées. Je remarquai surtout une jeune fille se tenant un peu à part des autres comme si elle leur eût été supérieure, mais ne pouvant pas plus qu'eux réprimer sa curiosité : je sus depuis qu'on l'appelait Concordia. Ses cheveux châtains, abondants et bien soignés, étaient retenus par un mouchoir de soie rouge; des rubans à profusion flottaient autour du chignon placé sur le sommet de sa tête. Évidemment, sa toilette l'avait fort occupée. Ses bottes rouges étaient aussi nettes que son joli foulard; sa culotte de peau de phoque premier choix, brodée et ornée de perles, rejoignait sur les hanches une veste de couleur voyante, mais assortie, bordée d'une large bande d'édredon en bas, au cou et aux poignets; des bracelets et un collier de verroterie étincelaient sur la blanche fourrure.

En m'éloignant de la population indigène, je rencontrai un homme qui me parut être un Danois pur sang. Il me dit cependant avoir par sa mère quelque mélange d'Esquimau. Né pendant la jeunesse de la colonie, il put m'en raconter les progrès et manifesta beaucoup d'orgueil de sa prospérité; il en avait été longtemps le sous-gouverneur; aujourd'hui, il « pilotait » seul une île à une quarantaine de kilomètres de distance et était venu avec sa famille faire un tour à la « métropole ».

Il se nommait Peter Motzfeldt (un vrai « champ de mousse », si ce n'est pas faire tort à une vieillesse fraîche et robuste que de l'appeler ainsi).

Il promit de venir me voir sur le navire et de se mettre à ma disposition dans le cas où je pourrais l'utiliser. Vrai répertoire de connaissances locales, il avait accompagné le capitaine Graah dans l'exploration entreprise par ordre du gouvernement danois, de 1828 à 1830, et je savais déjà son nom par le récit de ce voyage. Il me quitta à la porte du gouverneur, auquel je dus me présenter moi-même. Le colonibestyrere Kursch, ainsi que la plupart des Danois bien élevés, parle couramment l'anglais; après sa bonne réception, je me sentais presque chez moi : Julianashaab montait considérablement dans mon esprit. Si le premier abord de la Terre Désolée nous avait paru un peu rude, nos rapports avec ses habitants (odeur à part, bien entendu) étaient décidément agréables.

M. Kursch eut l'aimable attention de me donner des cartes de la côte, dressées avec le soin et la précision ordinaires aux hydrographes danois; il m'accompagna ensuite chez le missionnaire. Nous passâmes devant deux entrepôts, la « Chambre » de Julianashaab (car même ici on ne saurait vivre sans Parlement), la maison du médecin, et de nombreuses cabanes indigènes couvertes de gazon; quelques-unes, mieux construites, appartiennent à des sang-mêlés, tels que le catéchiste, l'aide bestyrere, le forgeron, le charpentier; après avoir traversé un ruisseau étroit et rapide, nous arrivâmes à l'église et au presbytère.

La première est un petit édifice tout à fait pittoresque, en bois apporté du Danemark, comme toutes les constructions du gouvernement. Les parois étant doubles et bien calfeutrées, l'intérieur se chauffe facilement. A n'importe quelle époque de l'année, on souffre peu du froid dans les bâtiments publics : il est inutile

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

d'y allumer du feu pendant les trois mois d'été, et pour l'hiver, le gouvernement danois fournit à sa colonie du charbon en quantité suffisante. Les maisons, toutes à un étage, sont badigeonnées extérieurement avec du goudron qui en ferme les fentes et les trous.

Sauf la couleur noire que cet enduit donne à l'église, celle-ci est jolie et surtout entretenue avec un soin minutieux.

La vue du missionnaire me causa la plus vive surprise : je l'avais déjà rencontré à Upernavik en 1860-61, au milieu des glaces, à plus de quatre cents lieues de sa résidence actuelle[1]. Le climat rigoureux de la « ville d'été » l'avait forcé de quitter cette station.

« M. Anthon ! » m'écriai-je !

« Lui-même ! » et il ouvrit de grands yeux, non moins étonné de l'aventure, car il me reconnaissait parfaitement ; il appela sa femme et sa sœur, et j'eusse pu me croire encore dans le joli presbytère où, huit années auparavant, j'avais fait connaissance avec cette intéressante famille, sauf avec une charmante petite fille et un garçon aux yeux noirs qui étaient venus l'augmenter. Comme la première fois, on porta bientôt une bouteille de vin sur la table, la bouilloire se remplit de café parfumé, quelques mets danois la suivirent, assaisonnés de la cordialité nationale. L'après-midi, nous remontâmes un petit ruisseau qui court derrière l'église et le presbytère : il débouche dans une large vallée au centre de laquelle se trouve un lac entouré de vastes pâturages où paissaient des vaches et des chèvres : ma surprise fut grande ; je savais bien qu'autrefois le bétail prospérait dans cette région, mais je me figurais qu'il n'y réussissait plus. — Le seul obstacle, mais énorme, qu'on rencontre dans cette entreprise, me dit M. Anthon, est la difficulté de se procurer du fourrage pour l'hiver. A Julianashaab, l'herbe ne devient jamais assez haute pour qu'on puisse la faucher. Au sommet du fiord, elle remplit les conditions voulues, mais il faut aller la chercher dans les canots, et c'est une opération coûteuse et fatigante. Le missionnaire n'avait donc que trois vaches, comme le gouverneur ; le docteur en possédait deux, d'autres chacun une ; tous les gens à l'aise du lieu, Danois, sang-mêlés, Groënlandais peuvent boire du lait toute l'année.

Les lacs sont peuplés de truites ; on en pêcha quelques-unes qui, par les soins de Mme Anthon, nous attendaient sur la table, flanquées de bœuf groenlandais, lait et beurre dito, saumon fumé, venaison du pays, radis et laitues du jardin, toutes choses bientôt dûment savourées et arrosées d'un verre de bon vieux punch de Santa Cruz, puis suivies d'une vieille pipe hollandaise. Le gouverneur et son adjoint, le docteur et Motzfeldt vinrent nous rejoindre et on causa gaiement du Groënland et de ses légendes : l'aube nouvelle descendait sur les collines grandioses lorsque je repris le chemin de *la Panthère*. — Que le lecteur ne s'imagine pourtant point que nous eussions fait trop long « réveillon » au presbytère : au commencement de juillet, le point du jour est à deux heures du matin.

J'ai rarement passé une soirée plus agréable et plus instructive. La conversation roula plutôt sur les événements passés que sur le présent, car Julianashaab, sans être elle-même dénuée d'intérêt, me touchait surtout par les souvenirs de la terre où elle est bâtie. Ce sont eux que nous évoquions lorsque, parmi les montagnes et les champs de glace, *la Panthère* se dirigeait vers le Pays de la Désolation ; l'histoire les a célébrés, la tradition et la légende s'en sont emparées. C'est le lieu où, voici bientôt neuf cents ans, Éric le Rouge débarqua avec ses intrépides compagnons[1].

Le fiord sur lequel s'élève Julianashaab s'étend à une profondeur de quinze à vingt lieues ; mais, tandis que la cité moderne reste complétement isolée, le pays était autrefois parsemé de villages nombreux. Le bétail couvrait les pâturages où l'on voit à peine aujourd'hui une poignée de vaches. La paix et l'abondance régnaient au milieu d'un peuple chrétien ; puis après cinq siècles d'existence à l'abri des discordes qui décimaient alors l'Europe, ce peuple a fini par s'éteindre, ne laissant que les ruines de ses derniers jours pour attester de longues années de progrès et de prospérité.

## IV

Ericsfiord. — Bratthalid. — Gardar. — Krakortok. — Un équipage polaire.

« Igalliko, » — le fiord des maisons abandonnées — tel est le nom que porte aujourd'hui la profonde échancrure sur les berges pittoresques de laquelle s'élèvent les restes solitaires des édifices normands.

Éric le Rouge l'avait appelée Ericsfiord, afin de perpétuer à jamais le souvenir de sa découverte.

1. Voy. t. XVII, 1868, p. 119.

1. D'après divers documents, entre autres une saga écrite en Islande vers 1100, ce fut Éric le Rouge, fils d'un noble norvégien qui, exilé successivement de Norvége et d'Islande, aurait découvert le Groënland en 983, et réussi à y établir une première colonie pendant les années suivantes. On suppose toutefois que déjà, vers 872, un Islandais nommé Gunnibiorn avait fait une tentative semblable. Quoi qu'il en soit, la tradition veut que Éric le Rouge ait non-seulement fondé les établissements d'Ericsfiord, mais que ce soit lui aussi qui ait donné le nom de Terre Verte (Groënland) à cette contrée si désolée et encore si mal connue, soit parce qu'il l'admirait plus que de raison, soit parce qu'alors les neiges et les glaces n'avaient pas envahi de si vastes espaces de territoire qu'aujourd'hui. Éric avait nommé son premier établissement Brattahlid, puis un autre Gardar ; un troisième, situé plus au nord, a perdu son premier nom : les Esquimaux l'appellent Krakortok. Quatorze ans après la découverte, un fils d'Éric, nommé Lief, introduisit le christianisme au Groënland, et la femme d'Éric fit bâtir une église (peut-être à Krakortok). La population grandit ; les relations commerciales prirent une assez grande extension ; les bœufs d'Ericsfiord étaient très-estimés des Norvégiens et des Danois. En 1126, la colonie obtint du roi de Norvége un évêque, Arnold, qui éleva une cathédrale à Gardar. Seize évêques lui succédèrent. Comment fut détruite, au commencement du quinzième siècle, cette ancienne colonie ? L'histoire, sur ce point, ne paraît pas encore très-éclairée ; mais on croit pouvoir attribuer cette destruction, pour la plus grande partie, aux sauvages que les colons appelaient Skraellings, et qui n'étaient autres que les Esquimaux, très-inoffensifs aujourd'hui, mais assez guerroyants, paraît-il, en ces temps éloignés, pour avoir soutenu de longues luttes avec ceux qu'ils considéraient comme des envahisseurs.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Ce fiord, large de trois à huit kilomètres, et ressemblant moins à un golfe qu'à un fleuve majestueux, est une des indentations nombreuses qui donnent à ce littoral un caractère si particulier. Contrairement aux fiords de Norvége, ceux du Groënland sont presque tous envahis par des glaciers, dont les progrès continus ont grandement changé l'aspect du pays depuis que les Normands l'appelèrent d'un nom qu'il ne mérite guère aujourd'hui. La « Terre Verte » du temps d'Éric n'est plus que la « Terre de Désolation » du marin Davis.

Le fiord se ramifie un peu au-dessus de Julianashaab : la pointe sud conduit à Brattahlid et à Gardar, celle du nord à Krakortok, qui devait avoir notre première visite. M. Anthon s'offrit d'être notre timonier dans sa propre embarcation.

Un bateau groënlandais est une curiosité d'architecture nautique. M. Anthon nous emmena voir le sien : il était posé sur un échafaudage, la quille en l'air, de sorte qu'on pouvait le regarder dessous, je dirais même au travers, car ces embarcations sont translucides comme une vessie et résonnent comme un tambour quand on les frappe avec un bâton.

« Voilà ! dit M. Anthon, que vous en semble ?

— Cela ! repartit le capitaine avec un dédain mal

Ruines de Krakortok — Dessin de E. Grandsire, d'après une gravure de l'édition anglaise.

dissimulé, c'est avec cela que vous voulez nous faire prendre la mer ?

— Et pourquoi pas ? »

Il appela trois hommes, qui en un clin d'œil enlevèrent l'embarcation des tréteaux ; mise à l'eau, elle flottait comme un ballon lancé par méprise à la mer.

On ne pouvait nier que ce ne fût une œuvre d'adresse et d'industrie. De trente-six pieds de long sur six de large, elle en avait deux et demi de profondeur. On n'y voyait ni clou, ni vis, ni cheville ; à première inspection elle avait l'air tout cuir.

Le pasteur nous demanda si, une fois à l'eau, le bateau n'avait pas meilleure mine.

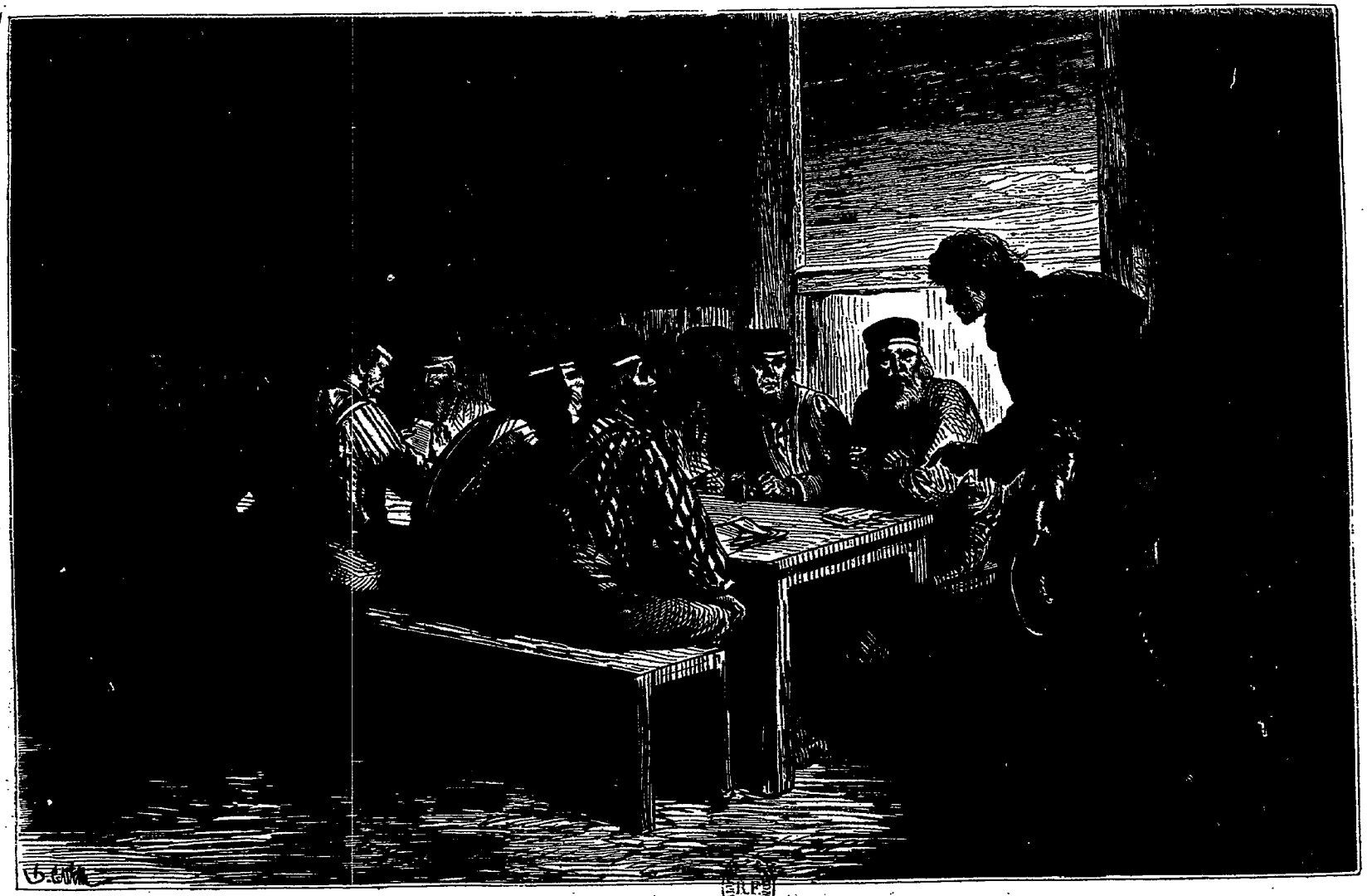
Quelqu'un demanda à M. Anthon s'il ne voudrait pas faire un peu naviguer ce bel objet, afin de nous laisser voir comment il se comportait à la mer.

« Certainement, répondit celui-ci, je vais appeler l'équipage. »

Et l'équipage parut.

Il faut avouer que nous n'avions jamais vu marins portant si brave gréement : très-longues bottes montant au-dessus du genou, de couleurs diverses et de forme élégante, dessinant des pieds mignons ; culottes courtes s'arrêtant sur les hanches ; vareuses éclatantes bordées de fourrure noire et laissant apercevoir un fichu blanc autour du cou ; chevelure relevée et nouée avec

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Un parlement groënlandais. — Dessin de H. Castelli, d'après M. J. Hayes.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

rubans rouges sur le sommet de la tête — toutes choses faisant valoir le mieux possible les charmes de ces matelots polaires.

« Maria, dit le pasteur à l'un de ces marins, appelez les autres et ramez un peu.

— Catherine, Christine, Dorothée, Nicoline, Concordia ! cria la jeune fille, allons, dépêchez ! »

Et toutes, courant et bavardant à grande vitesse, se précipitèrent pêle-mêle dans le canot avec un manque absolu de discipline qui fit froncer le sourcil au capitaine. C'était amusant de voir avec quelle vivacité elles enjambèrent les bancs jusqu'à leurs places respectives, pétillant de malice et d'une gaieté scandaleuse pour des gens habitués au sérieux de nos marins pendant la manœuvre. Elles se calmèrent un peu, lorsqu'un individu plus grave, bottes courtes et pantalon de peau de phoque, bonnet au lieu de rubans, monta à bord et prenant le gouvernail, commanda de « nager ».

L'ordre fut exécuté avec promptitude et précision : le bateau volait comme une flèche sur le petit port, l'étrange embarcation vibrant à la cadence parfaite des coups d'aviron.

On l'appelle « oumiak, » ce qui signifie bateau de femmes, par opposition au « kayak, » que les hommes montent seuls.

## V

### Sur le fiord, en oumiak.

Le lendemain, la matinée était claire et brillante comme les yeux de nos jolies marinières qui, chantant à la mesure de leurs coups d'aviron, nous amenaient le bon pasteur dans son embarcation polaire glissant sur les eaux tranquilles : elles rangèrent notre vapeur tandis que nous étions encore à déjeuner.

L'oumiak se manœuvre avec des avirons courts à larges palettes, amarrés au plat-bord au lieu de passer par des solletières ; ces rames sont garnies d'os pour les garantir des chocs de la glace. Un seul mât s'élève de l'avant et, quand le temps est beau, on y met une voile carrée. L'homme riche en achète les matériaux au gouverneur ; le pauvre se contente de peaux de phoque ; parfois même, pour une partie au moins de la carcasse, il n'est pas obligé de recourir aux magasins officiels : la mer lui jette obligeamment quelque arbre arraché aux forêts de Sibérie et descendu avec le grand courant océanien, une planche tombée d'un navire, quelque épave d'un naufrage éloigné. Ces grands fleuves de la mer qui portent le chaud et le froid jusqu'aux confins du Globe, ont aussi leurs bienfaits pour les hommes.

Nous prîmes place dans l'oumiak. Les belles marinières plongèrent l'aviron, se levant en cadence et retombant sur leur banc avec un bon et solide « pouf » quand les rames touchaient l'eau. Le léger bateau s'éloigna du navire et vogua sur le fiord, uni comme un miroir d'argent.

Le jour n'aurait pu être mieux choisi : les hautes montagnes qui nous entouraient de toutes parts, s'élevaient dans la clarté nacrée d'un ciel sans nuages, leurs fronts de neige se perdaient dans l'air pur et doux. Tout était nouveau pour nous, depuis le bateau et son équipage jusqu'à la rive, le long de laquelle nous glissions, jusqu'à ces bords, formés parfois de falaises immenses, parfois de verts talus au-dessus desquels l'atmosphère tremblottait aux chauds rayons du soleil.

Aucune créature vivante ne parut à notre vue, sauf quelque phoque, qui pour nous regarder, levait sa tête quasi humaine, de rares moineaux, des papillons qui voltigeaient près de nous quand nous approchâmes du rivage, et, çà et là, un vol d'oiseaux de mer.

L'influence de la scène était contagieuse : notre équipage indigène lui-même se laissait aller aux émotions qu'elle éveillait. Encouragées par le pasteur, les jeunes filles entonnèrent d'une voix mélodieuse et bien timbrée, en mesure avec le mouvement de leurs rames, un un vieux psaume norvégien :

Dieu, mon rocher, j'élève à toi mes cris,
Ne sois pas sourd à ma vive prière.

Cinq heures de cette charmante traversée nous conduisirent au sommet du fiord, où l'eau n'a plus que trois kilomètres de large.

Divers épisodes vinrent animer le voyage, et nous fûmes tout surpris en apprenant que nous étions presque au bout de notre navigation : le fiord perdait l'apparence d'une rivière pour prendre celle d'un lac. Une grande courbe le cacha bientôt à notre vue : devant nous une belle vallée s'étendait jusqu'au pied du Redkammen, une des montagnes les plus grandioses aux yeux de l'artiste, comme à ceux du marin ; c'est un des points de repère les plus hardis du Groënland, si exceptionnellement remarquable par la sauvage splendeur de ses sites.

## VI

### Les ruines de Krakortok.

Nous arrivâmes bientôt en vue de l'endroit où nous devions débarquer, vaste talus verdoyant sur la rive nord du fiord, et borné, à un kilomètre de la berge, par des falaises perpendiculaires de cinq cents mètres de hauteur. A notre droite, s'élevait la chaîne de collines qui sépare les deux branches du golfe et au delà de laquelle florissaient autrefois les colonies de Brattahlid et de Gardar. Derrière, et à gauche, se trouve l'île d'Aukpeitsavik, qui s'étend presque jusqu'à Julianashaab.

Le terrain en pente sur lequel s'élevait l'antique cité de Krakortok est fort accidenté, mais çà et là on rencontre des endroits parfaitement planes, encore couverts d'une végétation vigoureuse, qui paraissent avoir été cultivés autrefois et sans doute pourraient l'être encore. De petits ruisseaux courent au travers et l'arrosent d'une eau fraîche et pure ; sur leurs bords, l'angélique s'élève à un mètre de haut. La tige de cette plante est le seul des produits spontanés du sol que les Esquimaux utilisent pour leur alimentation, sauf

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

pourtant le cochléaria (herbe au scorbut), peu estimé et qui n'est point nutritif. La tradition parle de l'orge que récoltaient les Normands, et à en juger d'après la température de cette journée, nous aurions cru la chose encore très-possible aujourd'hui; mais M. Anthon nous dit que ce beau temps est généralement suivi de terribles gelées, et que, dans tous les cas, l'été est trop court pour que le grain arrive à maturité. Nulle part au Groënland, pas même ici, sur les bords de l'Éricsfiord, on ne cultive autre chose qu'un peu de jardinage : les choux, les radis, les laitues, par exemple, qui croissent et fleurissent admirablement jusqu'au cercle polaire. Les produits agricoles du pays n'ont donc aucune importance commerciale, quoique, avec un peu de soin, chaque habitant du fiord pût se procurer une provision suffisante de légumes. Si l'on voulait s'en donner la peine, on aurait des pommes de terre, j'en suis sûr. Quant aux céréales, ce serait certainement besogne perdue. Il n'en était point ainsi autrefois; l'aspect de Krakortok et de ses environs le prouve surabondamment : chaque édifice, chaque habitation avait son lot de terre cultivée.

On voit encore autour de l'église et de deux autres ruines les restes d'une clôture de pierres dont je n'eus pas la moindre difficulté à déterminer les contours; d'après la masse des débris, j'estime qu'elle avait cinq pieds de hauteur.

L'église m'intéressa surtout. Les murs en sont intacts jusqu'à la hauteur de quinze ou dix-huit pieds et indiquent encore la forme du pignon. Les baies des trois portes sont bien conservées, ainsi que celles des fenêtres, à l'exception de la face nord; l'ouverture cintrée du côté ouest, au-dessus de laquelle se trouvait le sanctuaire, est à peu près parfaite. La minutieuse exactitude de l'orientation de l'église ne peut s'attribuer au hasard, car on remarque la même précision dans celle de tous les édifices sacrés du voisinage : les murs divergent de moins d'un degré de la ligne méridienne; encore la faute provient-elle peut-être de mon instrument, que je n'avais aucun moyen de régler. Les vieux Normands observaient avec attention les mouvements des corps célestes : ils doivent avoir connu le nord vrai. — Les murs, en pierres plates, ont quatre pieds et demi d'épaisseur; je n'ai vu d'autre ciment que de l'argile bleue.

Dans un angle du cimetière se trouvent des décombres que je suppose avoir été l'aumônerie; plus loin, on reconnaît la maison du prêtre ou de l'évêque; les murs en sont encore debout jusqu'au haut d'une porte et d'une fenêtre.

En dehors, mais tout près de l'église, on voit d'autres débris. Les ruines de ces bâtiments, domaine et séjour des dignitaires qui gouvernaient le pays et, dans ces régions lointaines, exécutaient les canons du pape de Rome, forment aujourd'hui neuf groupes : l'église, une tombe, une aumônerie, cinq maisons et une bâtisse circulaire, aux murs complétement renversés comme ceux de l'enclos, mais dont on peut reconnaître le pourtour; ils avaient quatre pieds d'épaisseur, sur sept à huit de hauteur probablement; le diamètre intérieur est de quarante-huit pieds; la porte unique ouvrait sur l'église.

Je visitai ensuite d'autres parties du fiord. Les maisons doivent avoir été fort nombreuses, mais, à l'exception des ruines décrites plus haut, tous les débris sont si bien recouverts par les saules, les genévriers et les bouleaux nains, que les traces en sont très-difficiles à trouver[1].

## VII

### Un dimanche à Julianashaab.

Notre excursion à Krakortok avait eu lieu un samedi et j'acceptai volontiers le rendez-vous que M. Anthon me donna pour le lendemain dans sa petite église.

Julianashaab n'est jamais fort animée, mais le peu d'activité qui y règne pendant six jours suffit pour faire ressortir la paix profonde du septième. Comme ce repos me paraissait solennel, tandis que je remontais le ruisseau qui traverse la ville, cheminant vers le temple dédié à l'Éternel au pied des montagnes majestueuses! Sauvages et civilisés avaient quitté leurs travaux; les pêcheurs, leurs lignes et filets; les chasseurs laissaient courir le gibier des vallées.

En approchant de l'église, je distinguai la voix de l'orgue couvrant peu à peu celle du ruisseau.

Comme dans la plupart des églises, les femmes formaient la majorité de l'auditoire. Elles chantaient bien.

Le langage esquimau ne manque pas d'euphonie; dans la bouche des naturels, il ressemble souvent à de la musique : M. Anthon en a très-bien saisi l'accent et la prononciation. Le service tout entier, y compris le sermon, eut lieu dans cet idiome, commun à toutes les tribus. Un indigène touchait raisonnablement l'orgue de la petite église.

Je ne vis jamais auditoire plus attentif que ces demi-sauvages aux paroles de M. Anthon. L'homélie me parut bien adaptée à l'intelligence d'hommes exposés sans cesse aux dangers de la mer. En contemplant ces visages levés vers le pasteur, ces physionomies avides d'instruction, je réfléchissais au changement immense accompli au milieu de cette nation qui extermina les Normands. Les Esquimaux étaient alors plongés dans les plus épaisses ténèbres; leur superstition peuplait d'esprits hideux les airs, la terre, la mer; aujourd'hui l'amour du Christ règne dans les cœurs; tous professent la foi chrétienne.

Le service terminé, j'accompagnai M. Anthon au presbytère, et je passai la plus grande partie de la journée avec cette aimable famille. Le pasteur s'est

1. Les ruines de Krakortok ont été visitées en 1828 par le capitaine Graah, ainsi que le témoignera longtemps l'inscription suivante gravée sur le fronteau de la porte (façade ouest) : G. M. G. M. et V. MDCCCXXVIII (Graah, Mathiesen, Gram, Motzfeldt et Vahl); la pierre a douze pieds sept pouces de long, deux pieds deux pouces de large, et en moyenne huit pouces d'épaisseur (mesure anglaise).

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

beaucoup occupé des traditions et des légendes esquimaudes, et j'écoutai ses récits avec un profond intérêt.

## VIII

### Un parlement groënlandais.

L'organisation civile du Groënland est très-simple. Les six districts septentrionaux forment l'inspection du Nord, chef-lieu Godhavn; les six districts méridionaux, celle du Sud, chef-lieu Godthaab. L'autorité de l'inspecteur est absolue dans sa juridiction; de ses décrets et décisions on ne peut appeler qu'au gouvernement de la métropole; mais chaque district a certains priviléges octroyés sous le bon vouloir du roi. Ces priviléges sont exercés par un parlement, basé sur le principe que tout indigène est sujet du Danemark et justiciable de ses lois.

Un parlement groënlandais! L'idée me parut d'abord grotesque; mais la vue d'une seule séance me fit bientôt changer d'avis. Le monde n'en irait pas plus mal si toutes les chambres s'acquittaient de leur besogne moitié aussi bien que celles de la Terre Verte.

La population actuelle du Groënland est d'environ sept mille âmes — en moyenne, un peu moins de six cents pour chaque district. Celui de Julianashaab en a huit cents, distribués le long d'une côte de soixante lieues, en plusieurs petits établissements, tous situés sur la berge ou sur quelque îlot, aux endroits où se présente un port commode (on sait que l'intérieur du pays est partout inhabitable). Les affaires de tous ces petits établissements sont dirigées d'après les ordres du gouverneur ou « bestyrere » de cette ville; chacune de ces stations est présidée par un Danois ou par un sang-mêlé chargé de tenir les livres de la Compagnie, de disposer des approvisionnements et de recueillir les marchandises. Les munitions de toute espèce qu'un navire apporte chaque année à Julianashaab, sont distribuées entre les divers établissements du district; ceux-ci, en retour, doivent envoyer leurs produits dans les entrepôts de la ville, pour la cargaison du même bâtiment; les exportations ne consistent qu'en stock-fish (morue séchée et non salée), en fourrures, en édredon, en peaux et graisse de phoque; ce dernier article donne le plus de revenu.

Concordia [illegible]. — Gravure tirée de l'édition anglaise, *the Land of Désolation.*

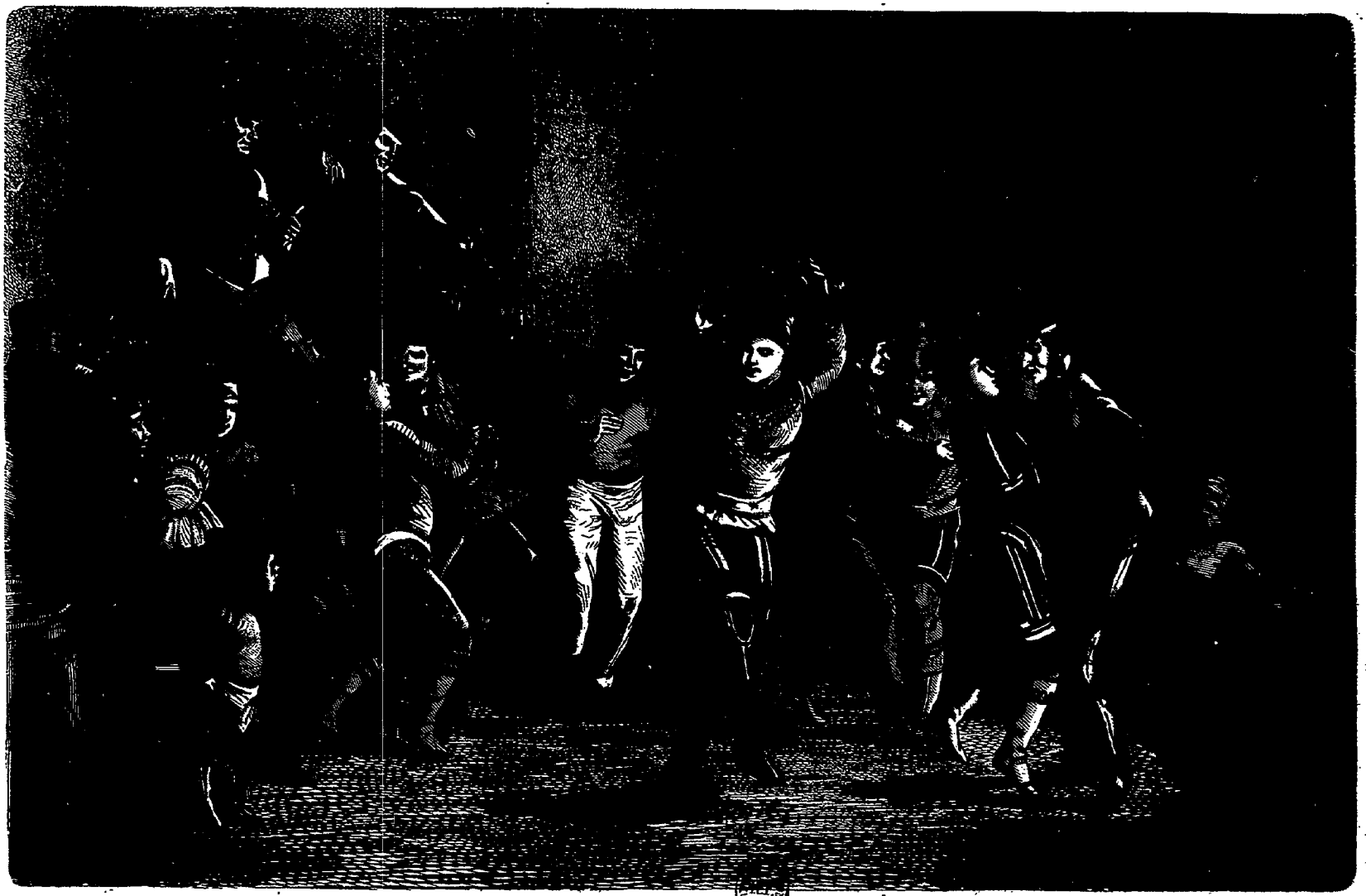
La chasse et la pêche sont surtout du ressort des Esquimaux; l'entrepôt de la station est le seul lieu de commerce : le bestyrere l'ouvre à certaines heures.

Les indigènes groënlandais ne se plaignent pas de la domination danoise, et s'y soumettent d'autant plus volontiers qu'ils ont voix dans leurs affaires. Chaque station de chasse ou de pêche du district a le droit d'envoyer un député au parlement de Julianashaab. Il y a en tout douze députés. Les principales villes, après la capitale, sont Nenortalik, Frédéricsdaal, Lichtenau, Igalliko et Kraksimeut.

La représentation nationale ne siége point dans un palais. La Chambre, mesurant au plus vingt pieds de long sur seize de large, est construite en planches doubles, calfeutrées à l'extérieur, peintes en bleu à l'intérieur.

Au centre de l'unique pièce, une longue table en bois de pin est flanquée de deux bancs où prennent place les députés, en pantalons de peau de phoque et en blouses de grosse laine sur lesquelles se croisent de larges bretelles. Les visages de ces honorables sont du teint le plus foncé; leur chevelure très-noire ne paraît pas plus familière avec les peignes et les brosses que leur peau avec le savon et les essuie-mains; malgré cela, ils ont l'abord assez engageant, et ils accueillent mon entrée d'un bienveillant sourire qui montre leurs belles dents blanches.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Un bal à Julianashaab. — Dessin de H. Castelli, d'après M. J. Hayes et des photographies.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Mais j'allais passer sous silence une pièce de leur costume, oubli d'autant moins pardonnable qu'elle brille du plus vif éclat : — la toque officielle, cadeau royal que portent les représentants pendant la durée de la session. Ce bonnet, d'un rouge éblouissant, est bordé d'un large galon d'or; sur le devant sont blasonnées les armes danoises, surmontées de l'emblème du Groënland : un ours polaire doré, couronne en tête, et piteusement campé sur ses pattes de derrière. Au bout de la table, une treizième toque couvre la tête de l'excellent M. Anthon, pasteur de Julianashaab, président ex-officio du parlement de la circonscription.

Ce jour-là, les affaires expédiées par ce tribunal consistaient surtout en secours à de pauvres gens.

Entre autres, un pétitionnaire, vivant tableau de la misère, exposa qu'il venait de perdre son kayak et qu'il était l'unique appui de sa femme et de ses enfants : l'assemblée vota une petite allocation de vivres et de vêtements, mais remit le bon à la ménagère pour le présenter à l'entrepôt public. L'homme fut envoyé aux ateliers du gouvernement, pour fondre du lard de phoque à onze sous par jour.

Un vieillard eut un rixdaler pour s'acheter une lance. Un autre, qui avait plusieurs filles et pas d'oumiak, reçut, pour en construire un, vingt-quatre rixdalers dont il s'engagea à restituer la moitié avant deux ans. Un chasseur eut une carabine aux mêmes conditions; une femme malade obtint de la flanelle pour une chemise; des orphelins, des bons de pain; une veuve, les moyens d'enterrer son défunt mari.

Toutes ces décisions furent prises rapidement.

Les délits ordinaires se soldent en amendes, ou plutôt en retenues à tant pour cent sur la valeur de chaque objet remis par le chasseur à l'entrepôt. Ce mode de recouvrement réussit à merveille : si le délinquant résiste aux décrets parlementaires, il est absolument exclu des avantages de la communauté, c'est-à-dire qu'il ne peut rien acheter, — carabine, munitions, farine, sucre, thé ou tabac, — pénalité qui l'amène bien vite à résipiscence. Les crimes sont très-rares : l'accusé est envoyé au Danemark dans les cas entraînant la peine capitale ou la sentence des cours de justice; je n'ai entendu citer qu'un seul fait de ce genre.

Je ne veux pas quitter cet intéressant sujet avant de dire quelques mots d'une mesure très-sage de la compagnie. Elle prohibe absolument cette meurtrière « eau de feu » qui en Amérique a tant contribué à la démoralisation et à la destruction des Indiens. Une fois par an seulement, on permet aux naturels

De sourire en voyant le fond du verre vide.

C'est au jour anniversaire de la naissance du roi. Tout homme valide peut se présenter hardiment à l'entrepôt de sa station; il reçoit une rasade de schnaps. Les femmes ne sont point admises à ce privilége.

La compagnie date de l'année 1781; elle fut établie à peu près sur le même plan que celle de la baie d'Hudson. Le commerce entier est un monopole absolu de la couronne; aucun étranger, fût-ce pour la valeur d'une rixdale, n'a le droit de trafiquer avec les Danois ou les Esquimaux; cette règle sévère peut seule empêcher l'introduction des spiritueux ou de toute autre marchandise prohibée.

## IX

### Un bal au Groënland.

Notre départ était fixé au lendemain; mais ce jour-là le seul pilote de l'endroit avait bien autre chose à faire! On réclamait ses soins pour un navire infiniment plus précieux aux Julianashaabais que toutes les *Panthères* du monde, le navire de l'armée, celui qui apportait les provisions pour douze mois et devait retourner au Danemark chargé des produits entreposés par le colonibestyrere.

De tous mes souvenirs arctiques, aucun n'est plus vivant dans mon esprit que l'arrivée de ce bâtiment; aucun ne met plus en lumière l'isolement des Danois établis sur ce pauvre rivage. Une année entière sans recevoir de nouvelles du reste du Globe! Combien d'espérances et de craintes ne se concentrent-elles pas sur ce navire qui ne revient que tous les douze mois!

Tous les bateaux de Julianashaab étaient descendus pour aider à remorquer le nouveau venu; enfin le bruit des rames se fit entendre dans le silence de la nuit; on distinguait les voix des marins, les ordres des officiers. Bientôt, au-dessus du promontoire rocheux qui défend l'entrée du port, apparurent deux mâts avec leurs petites voiles noirâtres, et le navire tout entier se montra enfin au brillant clair de lune. Il avançait lentement, halé par une demi-douzaine d'embarcations, au milieu d'un essaim de petits kayaks, dans chacun desquels un Esquimau criait, gesticulait, à demi frénétique de joie.

Debout sur le pont de *la Panthère*, je contemplai cette scène animée jusqu'à ce que l'ancre fût descendue dans l'eau phosphorescente, avec son fantastique cr-r-r-r-r-r-eup cr-r-r-r-r-r-eup. Les amarres jetées et assujetties, les pêcheurs groënlandais regagnèrent la berge et l'on n'entendit plus que le commandement de plier les voiles et de mettre tout en ordre sur le pont. Le canot fut descendu, les rames frappèrent les eaux, et je suivis des yeux le sillage lumineux s'allongeant à mesure que s'éloignait l'embarcation emportant la malle et toute sa cargaison de nouvelles.

Ce navire était *le Tjalfe*, l'un des meilleurs de la compagnie. Au matin, le commandant vint nous rendre visite, et j'eus la joie de retrouver en lui un vieil ami, le capitaine Ammondsen : il nous avait rendu de grands services, lorsque, en 1855, je m'éloignais avec le docteur Kane du navire abandonné, *l'Advance*.

Je l'accompagnai à terre, où je fus heureux d'apprendre que chacun se trouvait enchanté de ses lettres : les familles danoises étaient plongées dans un monde de papiers, de livres, de paquets. Souvenirs et cadeaux couvraient les meubles; les photographies se comptaient par douzaines : c'était un jeune Danois venu au

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

monde dans le courant de l'année et « envoyant ses compliments et sa carte de visite; » c'était un couple nouvellement marié et dont les physionomies respiraient une félicité remarquable pour le sixième mois d'une lune de miel; une vieille mère, un frère à l'armée, un fils en pension.

La jubilation des Julianashaabais ne connaissait point de bornes. Aussi on annonça une « danse » pour le soir même! Tous les étrangers étaient invités!

L'atelier du charpentier fut choisi pour le bal; un appentis voisin devait servir de buffet. L'après-midi se passa en préparatifs. Puis l'orchestre de Julianashaab (un violon fendu et un vieux tambour garni de peau de phoque) se rendit à son poste. Tout était en ordre à huit heures du soir.

La décoration de la salle (toute l'étamine patriotique des deux navires y avait passé), la fastueuse prodigalité qui présida à l'aménagement des chandelles de suif tout autour de la chambre, excitèrent au plus haut point l'admiration des indigènes. Maria faisait griller sous le hangar au moins un boisseau de café. Bottes rouges, blanches, bleues, vertes et jaunes affluaient de partout. Le village était en rumeur : les belles se montraient parées de leurs plus riches atours; quelques-unes étaient positivement étourdissantes : bottes, perles, culottes, rubans pimpants, voyants, superbes.... Les filles et les matrones de Julianashaab soutinrent la réputation de leur sexe; certaines de paraître plus à leur avantage que dans leur costume de travail, elles regardaient autour d'elles avec moins de timidité et semblaient dire : « Voyez comme je sais être belle quand il le faut! » Plusieurs étaient assez jolies; quelques-unes même avaient tout à fait bon air, en dépit d'un accoutrement peu favorable à la tournure d'une femme.

L'assurance avec laquelle ces dames s'approchaient de la salle parut les abandonner dès qu'elles y furent entrées; elles se réfugièrent toutes dans le coin le plus reculé, où elles se blottirent pêle-mêle comme un troupeau de brebis arrivant une par une au bercail. Les hommes du pays ne les laissèrent pas trop longtemps à leur timide embarras; mais je ne puis dire qu'ils parussent particulièrement empressés; ils se promenaient de long en large, les mains dans les poches, de courtes pipes de terre à la bouche. La plupart étaient nu-tête; pas un seul n'avait pris la peine de s'habiller pour la circonstance, sauf les députés qui, sans doute par respect pour leur propre grandeur, avaient paré leur front de l'écarlate officiel, y compris armes royales, ours polaire, galon d'or. Ce couvre-chef splendide, joint au gilet de grosse laine, aux larges bretelles, au pantalon de peau de phoque montant jusque sous les bras, composait une tenue d'un style exceptionnel.

Les matelots se montrèrent enfin, jabotant à qui mieux mieux en anglais et en danois; puis les officiers et les passagers.

Tout à coup la belle Groënlandaise, Concordia, fit son entrée; elle était littéralement éblouissante de perles et de bijoux. Un magnifique plaid écossais bordé d'édredon couvrait ses gracieuses épaules. Ses culottes étaient de fine fourrure argentée, ses ravissantes bottes, blanches comme la neige, se moulaient sur les plus jolis des petits pieds.

« Commencez! » dit un de nos matelots frappant le plancher de sa botte. Rat-tat-tat.... fit le tambour; cr-cr-cr-p, cr-cr-cr-p, répondit le violon poitrinaire, tous deux luttant bravement pour la victoire, qui se décida en faveur du premier.

Le bal était ouvert. Concordia et son cavalier, un matelot, s'acquittèrent gracieusement de leur rôle et ne trompèrent pas l'attente du public. La sauterie continua, je ne dirai point sans interruption; — je crois fort cependant que, si les danseurs eussent eu à leur disposition un peu de ce liquide que Dick Swiveller appelait le vin rosé, l'entrain n'aurait pas eu de bornes. Le réveillon fut complet, autant qu'il peut l'être dans une nuit de l'été groënlandais. La chaudière de café était vide, une caisse de tabac consommée jusqu'au bout, le tambour réduit à sa carcasse de bois; le violon n'avait plus qu'une corde, encore nouée deux fois, quand les dames, leurs jolies bottes n'ayant plus forme « humaine », se décidèrent à réintégrer leurs domiciles respectifs et les matelots, leurs vareuses sur le bras, à héler enfin les canots.

## X

### La glace et la neige.

Le lendemain matin, de bonne heure, le capitaine fit lever l'ancre, et laissant derrière nous la petite ville du désert, nous serpentâmes sur le fiord sinueux, parmi les îlots et les montagnes de glace, heureux de ces quelques jours passés dans une région si riche en souvenirs émouvants, heureux d'en avoir visité les ruines et d'avoir marché

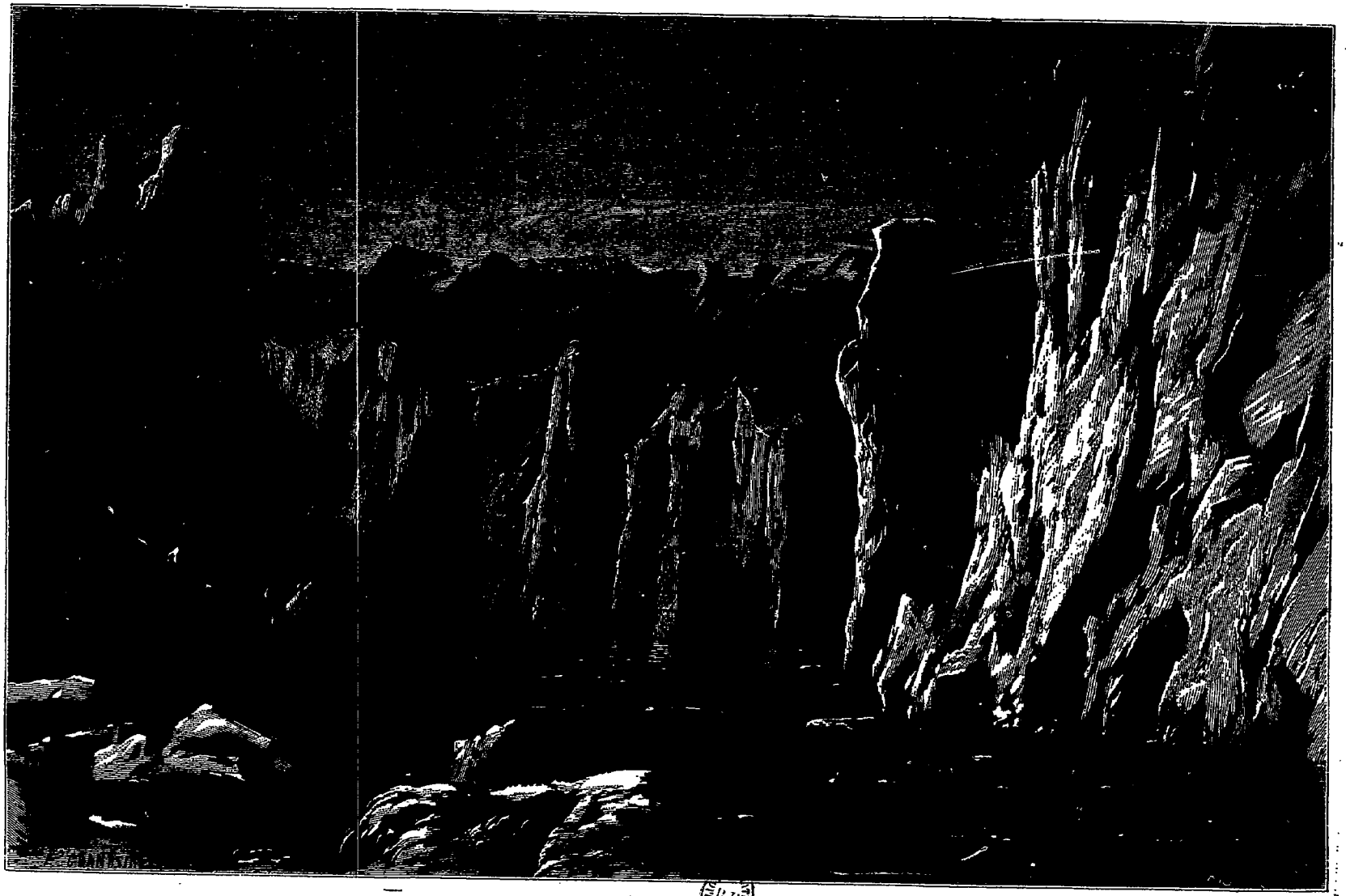
Sur le sol dix fois centenaire
Où dort la cendre des héros.

Entrons maintenant dans le fiord situé au nord de celui des « Maisons Abandonnées; » on l'appelle Sermitsialik, « le Lieu des Glaces. » Nous allons être témoins de phénomènes qu'on ne peut étudier ailleurs qu'au Groënland, phénomènes plus grandioses que tout ce que nous montre le Globe, dans son sein comme sur sa surface, sans en excepter les volcans et les tremblements de terre.

I. J. Hayes.

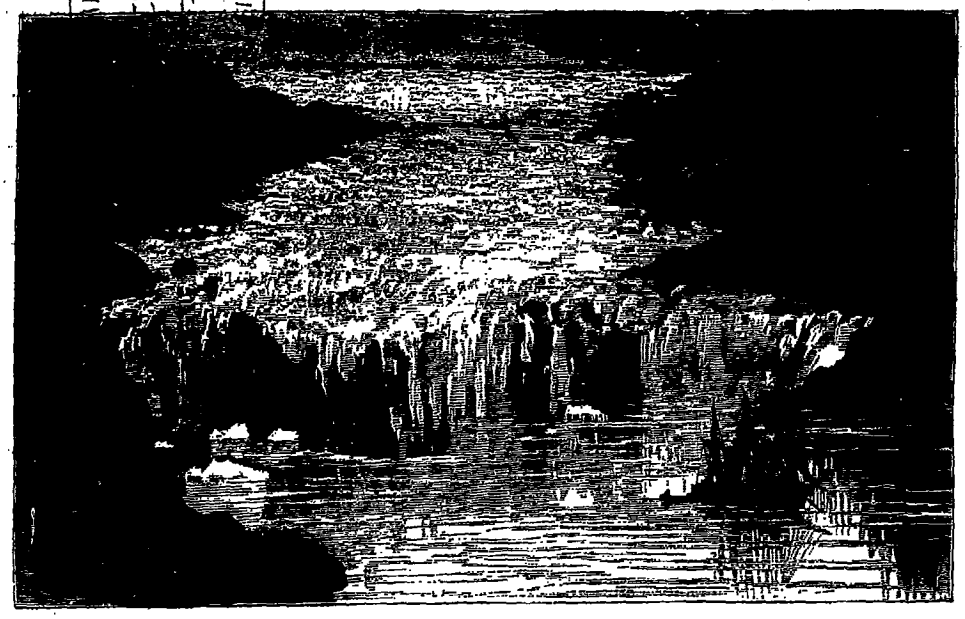
*(La suite à la prochaine livraison.)*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Le glacier de Sermitsialik. — Dessin de E. Grandsire, d'après une photographie

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Le glacier de Sermitsialik vu de la mer. — Gravure tirée de l'édition anglaise.

# LA TERRE DE DÉSOLATION,

PAR ISAAC J. HAYES, D. M.[1].

1869. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

## X (suite).

Le fiord de Sermitsialik. — La mer de glace du Groënland. — Les icebergs. — Kraksimeut. — La maison isolée de Pierre Motzfeld.

Le fiord de Sermitsialik, de même longueur que celui de Julianashaab, en est séparé par une rangée de montagnes dont le point culminant est la cime du Redkammen; cette chaîne se dirige au sud en s'infléchissant de nouveau vers la mer, enclôt le golfe d'Éric et le petit paradis terrestre où les Vikings trouvèrent un refuge : elle a la forme d'un fer à cheval et n'offre nulle part de passage aux glaces. Au nord, un contre-fort semblable court parallèlement à ces sommets, laissant entre eux et lui une grande vallée qui aboutit au fiord de Sermitsialik. Loin d'être verdoyante et fertile comme celle qu'abrite le Redkammen, elle sert de lit à un immense amoncellement de glace large de cinq à sept kilomètres, et ayant dans certains endroits plus de trois cents mètres de profondeur. C'est un glacier, un « courant de glace », comme disent les Danois, pour le distinguer de « l'*eis blinken* », que nous appelons « Mer de glace ».

La Mer de glace est le grand réservoir d'eau congelée qui occupe l'intérieur du Groënland; le glacier de Sermitsialik n'en est qu'un bras, ou plutôt un déversoir. Des centaines de débouchés semblables, remplaçant les fleuves des autres pays, rendent à l'Océan les vapeurs condensées de l'atmosphère.

Le continent groënlandais a, en moyenne, deux mille kilomètres de long sur mille de large, c'est-à-dire deux millions de kilomètres carrés; en évaluant d'une manière très-modérée à cent cinquante et quelques mètres la profondeur de la glace qui le recouvre, nous avons pour le volume total de cette eau congelée un chiffre de plus de trois cent trillions de mètres cubes, résultat presque fabuleux au premier aspect.

Cette immense accumulation de glaces est la propriété du Danemark.

Un glacier n'est autre chose qu'un fleuve congelé dont le cours très-lent n'en est pas moins perceptible. La vitesse moyenne de ce courant, estimée par différents explorateurs, et en divers lieux et à divers de-

1 Suite. — Voy. p. 1.



© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

grés d'inclinaison, serait, dans les Alpes, de quinze à trente-cinq centimètres par jour. Au Groënland, d'après mes recherches, je la crois de douze à vingt centimètres dans le même espace de temps. Mais les glaciers de la Terre-Verte ont avec les glaciers des Alpes une autre dissemblance très-accusée. L'extrémité de ceux-ci, descendant dans une région plus basse et plus chaude, se fond et disparaît comme le ferait le bout d'une chandelle de suif auprès d'un poêle allumé. A la Terre-Verte, au contraire, il ne descend jamais dans un milieu assez chaud pour en déterminer la fonte ; mais, dans tout l'éclat de sa froide splendeur, il arrive à l'Océan, et se fait à lui-même sa ligne de côtes. La température du Groënland est partout trop basse pour permettre une liquéfaction considérable : la glace se détache par fragments et flotte sur les eaux avec les roches qu'elle renfermait.

Ces fragments portent le nom de montagnes de glace (icebergs). Dissoutes très-lentement, à mesure que le grand courant polaire les emporte vers le sud, elles mettent souvent les navires en danger avant de disparaître en laissant tomber au fond de la mer leur fardeau de pierres et de sables, une des principales causes, disons-le en passant, de l'existence des bancs de Terre-Neuve.

Quant au volume des glaciers, il est parfois énorme : pendant mes voyages en terre arctique, j'en ai vu un de cent kilomètres de large ; son front, incliné dans les eaux, est baigné par les vagues comme tout autre rivage. De chaque côté s'élèvent des falaises de roches hautes de cent cinquante à trois cents mètres ; celles de glace en ont de quinze ou vingt à près de cent. Le mur de cristal descend jusqu'au fond de la mer, c'est-à-dire à plus de six cents mètres au moins.

Cette « mine » d'icebergs, la plus étendue qu'on connaisse, se trouve à l'extrémité du détroit de Smith et fut découverte par le docteur Kane, qui la nomma « Grand glacier de Humboldt ».

Depuis j'en ai visité un de trente-deux kilomètres de large dans le fiord d'Aukpadlartok.

Je retourne à *la Panthère*, que nous avons laissée sortant du fiord d'Eric le Rouge.

Nous étions déjà au large, et on venait de déjeuner, lorsque nos camarades, enfin reposés de leurs réjouissances de la nuit, émergèrent de leurs cabines.

En nous maintenant avec soin entre les côtes et les îles qui presque partout forment un rempart au littoral du Groënland, nous parvînmes à échapper à la glace qui nous avait tant alarmés à la première apparition de la Terre Désolée. Vers le soir, notre pilote, qui était resté à la barre presque toute la journée, s'approcha du capitaine :

« Capitaine ! vous voir ?

— Oui.

— Deux icebergs là-bas ! — passer entre les deux !

— Oui.

— A tribord, après. — Pas toucher roche. — Cap sur iceberg, port — eau, pas profonde ; tribord, beaucoup glace — port petit. — Tribord, beaucoup. Kraksimeut, vous voir ?

— Oui, pilote, dit le capitaine ; moi voir, aussi bien que dans un four ! » Puis s'adressant à l'officier de quart : « Hohé, de l'avant !

— Oui, monsieur !

— Allez au bout-dehors du grand foc, et veillez soigneusement aux roches. — Aidez à relever le plomb.

— Oui, monsieur. »

Et maintenant, en biaisant à droite et à gauche, en prenant la glace tantôt à bâbord, tantôt à tribord, en frôlant les roches de la manière la plus alarmante, le pilote et le capitaine s'arrangèrent entre eux pour faire passer à *la Panthère* un fort mauvais quart d'heure. Enfin, nous pénétrâmes dans un étroit bassin ; l'ancre mordit le fond à l'instant même où notre bout-dehors se préparait à enfoncer l'unique maison qui parût sur la berge. Cette habitation n'avait qu'un rez-de-chaussée, au-dessus duquel flottait un pavillon danois, grand comme un mouchoir de poche. — Les curieux affluaient pour nous voir.

« Ma maison ! » dit le pilote. « Maison du gouverneur, Kraksimeut ; moi, gouverneur ! »

C'était Pierre Mortzfeldt, dont j'ai parlé plus haut ; un parfait honnête homme, Son Excellence le gouverneur de Kraksimeut, en ce moment pilote provisoire à bord de *la Panthère*.

Kraksimeut est un tout petit îlot formant la pointe extrême de la ligne de faîte qui sépare le fiord de Julianashaab de celui que nous venons visiter. Pour y arriver, nous avons dirigé le navire vers le nord-ouest ; demain, on mettra le cap sur le nord-est.

Pierre Motzfeldt nous invite à descendre : nous acceptons avec plaisir ; mais les gens sentent le poisson tout autant qu'à Julianashaab. Le gouverneur est le seul homme blanc du lieu : Mme Motzfeldt, Esquimaude à peu près pur sang, porte les inévitables bottes, la culotte de peau, la jaquette courte, le chignon pressé, tordu, raide comme une corne et orné de rubans. La vingtaine de fils et de filles annoncée est bien là ; les deux bateaux que nous avons vus à la « capitale » se sont hâtés de retourner à Kraksimeut dans l'espoir de notre visite.

Le paysage est lugubre ; à peine si dans les crevasses des rochers on aperçoit des traces de végétation ; à peine si on peut entrevoir quelque peu d'eau parmi les îles et les icebergs ; mais un ciel doré s'étend au-dessus du soleil couchant et illumine de ses splendeurs les étincelants joyaux de la mer.

Je fais le tour de l'île et reviens à la demeure du gouverneur. Au lieu de trouver, comme je m'y attendais, le maître du lieu « dans la gêne plongé jusqu'à y perdre pied, » je vois une table chargée de toutes sortes de choses potables et mangeables ; les pipes, le tabac, les cigares circulent à la ronde ; impossible d'imaginer une société plus joyeuse ; on s'est littéralement emparé de tout ce qu'il y a de bon à Kraksimeut, y compris Son Excellence, dont l'aimable physionomie rayonne à tra-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

vers les vapeurs du punch fumant; il renverse une demi-douzaine de bouteilles en me tendant la main pour me souhaiter la bienvenue.

Kraksimeut est la plus septentrionale et l'une des plus productives des douze stations du district de Julianashaab. A l'exception d'un peu d'édredon, elle fournit exclusivement des peaux et de la graisse de phoque; pendant la saison, paraît-il, c'est un lieu fort animé. En outre de son salaire régulier, cent rixdales (deux cent cinquante francs), Pierre Motzfeldt prélève cinq pour cent sur les marchandises qu'il reçoit à l'entrepôt; tout cela réuni lui fait environ deux mille cinq cents francs; trois mille, trois mille quatre cents dans les bonnes années. Ce revenu lui a suffi pour vivre à son aise depuis cinquante ans; il a élevé deux familles, et a encore, en comptant sa femme et lui, vingt-quatre personnes à nourrir. Mme Motzfeldt est propre, fort rangée et toujours vêtue à la mode esquimaude. Il n'y a pas, il n'y a jamais eu une jupe à Kraksimeut. La pitié que j'avais d'abord ressentie pour le brave gouverneur me parut bientôt mal placée : ses ressources sont plus que suffisantes pour ses besoins, et malgré le nombre de bouches à sa charge, il lui reste de quoi faire venir de Copenhague toutes les bonnes choses qu'il peut désirer. On n'est pas nécessairement malheureux parce qu'on se trouve, seul Européen, dans l'unique maison d'une île solitaire. Notre ami a sous ses ordres une quarantaine d'Esquimaux habitant de petites huttes qu'on peut à peine distinguer des roches nues qui forment le sol de l'île.

Laissant derrière nous Kraksimeut, nous fîmes à la voile une course splendide au milieu des îles jusqu'à ce que le navire entrât dans les eaux libres du fiord de Sermitsialik; à mi-chemin de ses berges, nous tournâmes le cap sur le glacier.

Nos yeux le cherchaient ardemment sans le découvrir encore; mais, ayant franchi une courbe du golfe, nous vîmes peu à peu se dessiner sur le ciel une longue barre blanche au-dessous de laquelle tombait vers la mer un large rideau qui prenait l'aspect d'un mur, à mesure que la vapeur nous rapprochait du but.

## XI

Le glacier. — Exploration. — Bruits étranges. — Le pont de glace.

Comment décrirai-je la scène qui se déroula sous nos yeux pendant notre rapide traversée du fiord? Imaginez ce qu'elle peut être!

Le fiord a plus de trois kilomètres de large; la vallée entière, occupée par le glacier, a la même largeur. Et quelle est la profondeur de ce glacier? Nul ne saurait le dire, mais elle ne doit jamais être moindre de plusieurs centaines de pieds, et en maint endroit elle dépasse probablement six cents mètres. Pendant près de quatre lieues, les berges du golfe sont celles du glacier lui-même, et se terminant en forme de coin, disparaissent dans la grande mer de glace qui s'épand à droite et à gauche au-dessus des plus hautes montagnes, attirant le regard sur sa surface, sans bornes comme celle de l'Océan. Peu à peu nous perdîmes de vue le plan incliné, puis la ligne blanche de la mer de glace : nous étions devant une immense falaise, de cent à deux cents pieds d'élévation, diaphane comme le plus pur des cristaux et reflétant toutes les teintes du ciel.

Je me sentais pris de frissons en approchant de ce vaste domaine de la gelée. Se réunissant en larges fleuves, la glace et la neige fondues de la surface du glacier s'élançaient par-dessus la falaise en formant des nuées flottantes d'écume où dansaient les couleurs irisées d'un arc-en-ciel. Le bruit de ces cascades remplissait les airs; par intervalles, le tonnerre des convulsions intérieures du glacier venait retentir à nos oreilles.

La falaise est parfaitement verticale; mais, bien loin d'offrir une surface unie, elle présente le plus fantastique assemblage de formes qui se puisse concevoir — cavernes qui se perdent dans un insondable lointain, clochers symétriques, ogives, fissures où l'œil plonge dans un bleu profond, transparent, changeant à chaque seconde ses teintes fugitives, légères comme celles de l'opale : impossible au peintre de les reproduire.

« Le rayonnant éclat de l'œil noir d'une femme » n'est pas plus difficile à saisir. Un vert noir moins délicat, non moins splendide, colore tous les retraits où la glace surplombe les eaux. Aux rayons du soleil la superficie de ces immenses cristaux est du blanc le plus pur, excepté dans les endroits où il y a eu cassure récente; on dirait les doux reflets du satin : ce chatoiement provient des angles différents sous lesquels la lumière est réfléchie.

Nous marchions le moins vite possible, afin de mieux étudier ces phénomènes; aussi mîmes-nous près d'une heure à atteindre le bord opposé.

A la berge méridionale, à soixante mètres des roches, nous trouvâmes que le sol de la mer, subitement remonté, indiquait l'existence d'un bas-fond qui pouvait offrir un bon ancrage; nous mouillâmes par dix-neuf brasses d'eau, et *la Panthère* se balança au courant qui marchait avec une vitesse de quatre nœuds à l'heure.

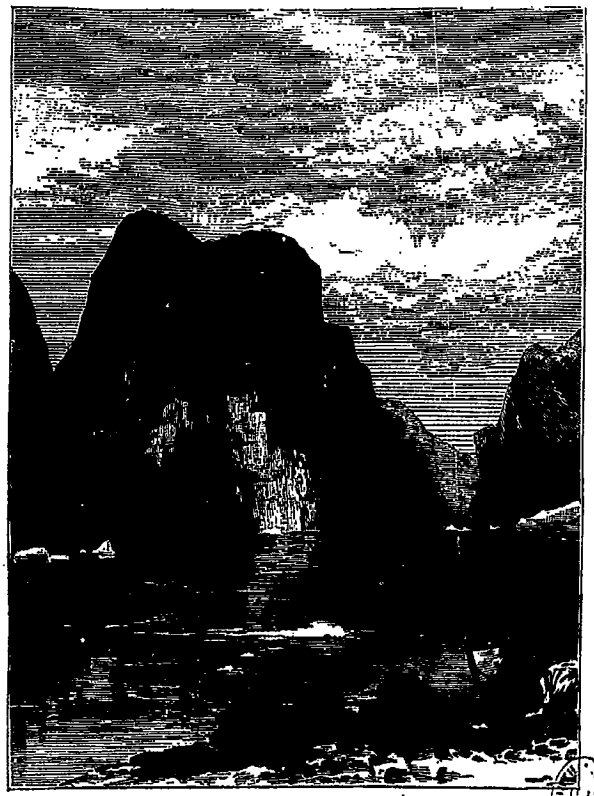
Nous descendîmes à terre après souper, et grimpant parmi des roches abruptes, nous escaladâmes une colline haute de trois cent cinquante mètres; le soleil descendait derrière les montagnes; la grande mer de glace, se profilant sur le crépuscule embrasé, s'empourprait de flammes comme lui. Ce désert sans bornes, dont la dure et froide superficie étincelait de lueurs empruntées, se revêtait des splendeurs du ciel : nous oubliâmes un moment que nous avions sous les yeux le seul pays du Monde digne de se nommer la Terre de Désolation.

La nuit fut des plus inquiétantes pour la sûreté du navire : par intervalles, notre dangereux voisin nous avertissait de sa présence. On entendait un craquement sec, vif, bientôt suivi du bruit de la chute d'un corps très-lourd, annonçant qu'un iceberg s'était détaché

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

pour tomber à la mer; au matin, nous vîmes celle-ci toute couverte de petits fragments entourant de plus grandes masses dont quelques-unes se dirigeaient déjà vers l'Océan.

Le capitaine et moi prîmes une embarcation pour traverser le fiord et chercher une crique ou quelque mouillage moins exposé. Les glaçons nous donnèrent beaucoup de tablature; de temps à autre il fallait, transformant les rames en gaffes, faire avancer le canot à force de bras. La scène avait changé du tout au tout depuis la veille au soir; les eaux étaient jonchées de glaces écroulées pendant la nuit; le ciel, la terre, la mer, tout était terne et sans couleur; la glace même paraissait d'un gris froid et dur; en dépit de l'exercice violent auquel nous nous livrions, nous grelottions à cette âpre atmosphère, encore bien heureux d'avoir emporté nos pardessus.



Entrée d'un fiord (voy. p. 30). — Gravure tirée de l'édition anglaise.

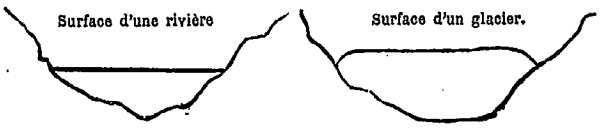
Le soleil dépassait à peine les collines quand nous arrivâmes à la côte nord; nous eûmes la bonne fortune d'y découvrir, en dehors du courant et libre de glaçons, une baie juste assez grande pour assurer le jeu du navire à la marée. La sonde ne donnait que cinq brasses d'eau, par conséquent *la Panthère* n'aurait pas à y craindre la visite de quelque iceberg de dimensions alarmantes. Mais nous n'étions pas venus si loin pour nous en aller si tôt, et le canot nous débarqua sur une pente gazonnée, ayant à droite le glacier, à gauche la falaise. Après avoir marché sur l'herbe rase pendant quelques centaines de mètres, nous nous engageâmes dans une gorge profonde.

Au bout d'un kilomètre environ, l'idée triomphante de revenir à pied au navire me passa par le cerveau, et je fis part de cette fantaisie au capitaine. Toujours disposé aux entreprises les plus hasardeuses, il applaudit avec transport. C'était, sur *la Panthère*, le seul homme qui ne s'étonnât de rien, et fût constamment prêt à tout; je ne crois pas qu'il eût son pareil au monde. Brave jusqu'à la témérité, mais doué d'un jugement sûr, il avait tout ce qu'il fallait pour se fourrer dans le guêpier, mais aussi tout ce qu'il fallait pour en sortir. A l'époque de notre voyage au Groënland, il arrivait à peine à sa vingt-cinquième année; mais depuis huit ans qu'il commandait des bâtiments de toutes sortes, il avait appris à fond son métier.

Les rameurs réexpédiés au navire, nous attaquâmes le glacier par une pente d'environ trente degrés; la glace était fort mélangée de sable et de pierres; le pied n'y glissait point; en quelques minutes, nous atteignîmes le sommet.

Imaginez-vous les rapides du Niagara supérieur congelés jusque dans les abîmes; les chutes, la rivière, le grand lac Erié transformés partout en glace; les berges au-dessus de la cataracte, aussi élevées que les rives inférieures; vous-même, debout sur les rapides, l'Erié si rapproché que vous en puissiez voir la surface cristallisée, et vous aurez, sur une échelle réduite, cette mer de glace que nous contemplions. Les rapides représenteraient le glacier; la grande chute serait le mur qu'il projette dans la mer (la courbe du « fer à cheval » ici tournée en dehors); la rivière qui s'épanche dans l'Ontario deviendrait le fiord, et l'Ontario lui-même l'Océan dans lequel vont errer les montagnes de glace détachées de la gigantesque cascade.

N'oublions pas, cependant, une dissemblance notable : d'une rive à l'autre, la surface du fleuve est toujours horizontale et celle du glacier est un peu convexe, comme on le voit par les figures ci-contre.




C'est précisément par le ravin formé entre cette courbure du glacier et l'escarpement du sol que nous arrivions de la mer. La traversée n'en était pas sans périls, car partout s'ouvraient des crevasses séparées

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

par des ressauts glissants. Ces profondes coupures, dans certains endroits, ne sont distantes les unes des autres que de quelques mètres; on les voit sans cesse s'entrecroiser, se jeter l'une dans l'autre, quoique la direction générale en reste facile à distinguer. Elles faisaient tout le danger de notre entreprise, car nous finissions toujours par arriver à quelque promontoire où deux précipices se réunissaient; il fallait alors, ou sauter par-dessus un abîme insondable, ou retourner en arrière et chercher une voie moins périlleuse. Nous avions tous les deux le pied sûr, mais le capitaine et moi conservons le souvenir de tours de force qu'on ne peut accomplir que sous l'aiguillon de la curiosité, et avouons-le, sous celui de la honte d'avoir à battre en retraite.

Le bord du glacier une fois franchi, la route devint moins pénible; pendant près de trois kilomètres, le niveau était presque parfait, la glace très-peu tourmentée.

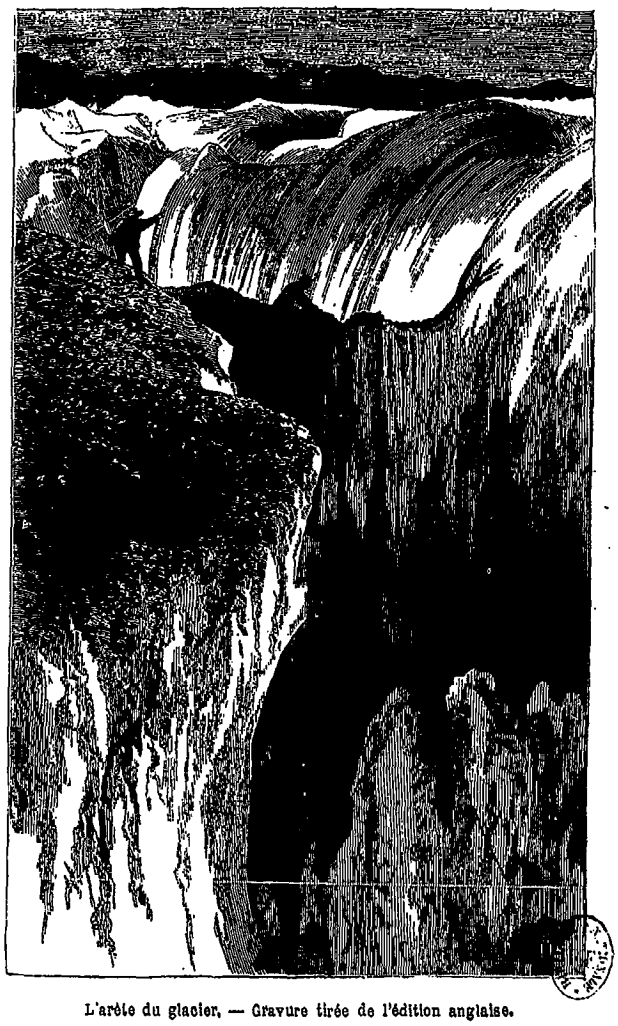
Je n'ai jamais foulé ces déserts de frimas sans une émotion presque solennelle. La désolation extraordinaire de ce Sahara de neige a un aspect presque terrible.

Une chose surtout m'impressionnait : le grondement continuel de cette énorme masse, haute de mille pieds au moins; sous nos pas mêmes, le monstre semblait s'agiter.

Je n'eusse pas été surpris de voir un gouffre béant s'ouvrir devant nous. Ces voix profondes du glacier n'étaient point les seuls bruits qui se fissent entendre : de tous côtés, des ruisseaux serpentaient sur la plaine cristalline; plusieurs, en se réunissant formaient un courant considérable; sifflant et tonnant, ce torrent se précipitait dans une crevasse ouverte sur toute l'épaisseur du glacier et allait gonfler un fleuve de boue qui déshonore tout un côté du fiord.

Le soleil montait dans le ciel et pénétrait l'atmosphère de ses rayons; même ici, sur ces domaines de la gelée, l'atmosphère n'était point désagréable; la glace et la neige fondaient rapidement et nous souffrions plutôt de l'humidité que du froid. Souvent nous étions obligés de ramper à quatre pattes ou même à plat ventre, de sorte que nos habits furent bientôt entièrement trempés.

Le milieu du glacier, je l'ai déjà dit, n'offrit guère d'obstacles ; c'est à la descente vers l'autre rive que les vraies difficultés commencèrent. Après force labeurs, nous nous trouvâmes sur une longue pointe flanquée de chaque côté par une profonde ravine, et provenant de l'entre-croisement de deux crevasses ; mais du promontoire à la rive opposée, s'étendait un pont, ou plutôt une espèce de crête formant le sommet d'une grande masse de glace détachée par quelque commotion, et qui, glissant dans l'abîme, s'était arrêtée entre les deux parois, comme une roche dans un étroit « cañon ». Elle n'était ni trop en contre-bas, ni trop difficile d'accès. Il fallait, ou nous confier à ce pont naturel, ou, tournant le dos au but, si proche maintenant, recommencer la route périlleuse que nous avions déjà faite : à ceci nous ne pouvions nous résoudre; nous tirâmes au sort pour savoir qui ouvrirait la marche : ce fut à moi de passer le premier.



L'arête du glacier. — Gravure tirée de l'édition anglaise.

Je rampai d'abord à quatre pattes le plus longtemps possible, puis me mettant à califourchon sur le dangereux renflement qui se courbait en volute avant d'atteindre le pont, je me poussai en avant avec mes mains nues, ne progressant que de quelques centimètres à chaque effort. Tout à coup mes yeux plongèrent dans un abîme béant, dont le bleu splendide se foncait peu à peu pour se perdre dans une obscurité effrayante; le rugissement des eaux montait jusqu'à moi. Le vertige me prenait; je me cramponnai de mon mieux à la crête aiguë, glissante. Inutile de songer à rétrograder :

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

j'étais déjà sur l'arête et ne pouvais, ni me tourner, ni remonter à reculons sur le promontoire. Coûte que coûte, il fallut aller de l'avant, encouragé par la voix du capitaine, qui me criait de ne pas lui casser son pont. Enfin ce dur labeur fut couronné de succès ; je parvins à me hisser sur le bord opposé, et me traînai jusqu'à un endroit sûr où je m'assis, je dois le dire, avec un immense soulagement. Le capitaine, après s'être galamment tiré du mauvais pas, s'assit de même et contempla un instant ce périlleux sentier.

« Là ! fit-il, j'en ai assez ! »

J'étais tout à fait de son avis. Mais la crevasse suivante, quoique beaucoup moins dangereuse au premier aspect, faillit me coûter la vie. En touchant l'autre rive après un saut de quelque deux mètres, je glissai sur la glace ; entraîné en arrière, saisi par cette horrible sensation de chute qui s'empare de vous devant une mort imminente, une mort contre laquelle il est impossible de lutter, je me vis perdu, et j'aurais roulé dans l'abîme si mon pied n'avait rencontré une légère saillie qui me permit de m'accrocher à quelque projection de la paroi ; mon camarade accourut bientôt et m'aida à me sortir d'affaire. Ce fut la dernière de nos aventures du jour avec les crevasses ; nous découvrîmes une pente assez unie par laquelle nous arrivâmes enfin sur la terre ferme.

## XII

Chute d'un iceberg. — Quittes pour la peur.

Pendant notre équipée au glacier de Sermitsialik, les artistes du bord n'étaient pas restés oisifs ; ils avaient emporté à terre tout leur attirail, et pinceaux et chambre obscure étaient déjà à l'œuvre pour « portraire » le géant. Il faisait chaud ; à l'ombre, le mercure montait à soixante-huit degrés Fahr. (vingt degrés centigrades) ; le soleil illuminait la froide muraille ; sans doute ses rayons produisaient quelque différence de température entre la glace de la surface et celle de l'intérieur, car, vers midi, les craquements devenaient incessants sur toute la partie terminale du glacier ; à chaque instant, de petits blocs s'en détachaient avec une bruyante détonation et tombaient à la mer en faisant rejaillir des gerbes d'écume. C'était comme une fusillade d'artillerie. De temps à autre, une masse plus considérable se précipitait dans les eaux, impressionnant à la fois les yeux et les oreilles.

A une heure, on se réunit pour le dîner, et pendant quelques minutes, nous restâmes sur le pont à contempler cet intéressant spectacle. Entre autres phénomènes curieux, nous remarquâmes que les récentes cassures étaient d'un bleu foncé splendide, ainsi que les parties immergées des icebergs que l'agitation produite par cette grêle de petits fragments faisait parfois surgir à la surface des eaux ; après quelques moments d'exposition au soleil, ce bleu se transformait en blanc pur avec les reflets satinés dont j'ai parlé plus haut. Je ne crois pas que jamais navire se fût autant approché d'un glacier ; jamais explorateurs n'avaient eu meilleure occasion d'en étudier la rencontre avec l'Océan.

Immédiatement après le repas, les photographes se rendirent à terre en exprimant l'espoir « d'attraper » instantanément quelque bloc en train de crouler, ce qui, sans conteste, eût fait le plus intéressant de tous leurs négatifs. La question de l'ancrage revint sur le tapis ; il fut décidé que *la Panthère* gagnerait la rive opposée dès le retour du canot qui emportait ces messieurs ; on alluma les fourneaux. L'embarcation avait déjà déposé les artistes et leur bagage sur la berge ; le capitaine venait de donner l'ordre de lever l'ancre, quand une série continue de détonations arrêta court la manœuvre. Des quartiers énormes se détachaient presque simultanément du glacier, et leur chute détermina de si fortes lames que le navire commença à rouler ; les vagues allaient battre les roches avec furie ; tout d'un coup, un éclat, sec, aigu, épouvantable, vint jeter l'alarme sur le pont : nous ne doutions plus qu'il ne se préparât quelque cataclysme extraordinaire.

Jetant les yeux dans la direction d'où partaient ces sons effrayants, nous vîmes la pointe extrême, l'angle saillant du glacier, en train de se désagréger rapidement. Cet endroit était particulièrement pittoresque ; nous l'avions admiré, dessiné, photographié sans relâche. Un labyrinthe de clochers gothiques plus ou moins symétriques lui donnait l'aspect d'une immense cathédrale. Il est facile d'en comprendre le mode de formation : les crevasses entre-croisées déjà produites en amont sur le glacier s'étendent, s'élargissent ; leurs intervalles s'aiguisent d'abord, puis s'arrondissent sous l'action du soleil pendant la marche du géant vers la mer. Plusieurs de ces monolithes s'élevaient par-dessus des arches ogivales si parfaites qu'on pouvait à peine s'imaginer qu'elles ne fussent pas l'œuvre d'architectes humains. A l'extrémité même du glacier, une tour, haute de deux cents pieds au moins, en était entièrement séparée presque depuis le niveau de l'eau ; quelques heures auparavant, le capitaine et moi, sans défiance aucune, l'avions contournée à une longueur de canot tout au plus ; sous les eaux vertes et claires (la boue du courant collecteur n'arrivait pas jusque-là), la base nous en avait paru descendre verticalement à une grande profondeur.

La dernière et plus forte détonation provenait de l'effondrement de ce merveilleux édifice. Comme si le sol de la mer se fût affaissé sous lui, il descendait peu à peu dans l'abîme béant. Ce ne fut pas une chute, ce fut un émiettement qui dura au moins un quart de minute. Il se désagrégeait comme s'il eût été composé d'écailles ou plutôt de feuillets qui se détachaient couche par couche. A peine eûmes-nous le temps de nous en rendre compte, car de la base au sommet, le front du glacier se couvrit d'un nuage d'embrun à peine transparent, derrière lequel on entrevoyait faiblement l'éboulis continuel des glaces. Des cris d'étonnement et d'admiration sortaient de toutes les bou-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

ches. Le danger aurait été bien grand qui nous eût arrachés à la fascination d'un tel spectacle. L'enthousiasme fut sans bornes quand la flèche du clocher descendit peu à peu dans la grande masse d'écume et de vapeurs où il disparut bientôt.

D'autres parties du glacier éprouvaient à leur tour une dislocation semblable, causée sans nul doute par la commotion de la fracture première. Nombre de colonnes, moins parfaites de forme, s'abîmèrent de la même façon; de grands feuillets se détachaient et tombaient à la mer avec fracas au milieu du sifflement des eaux; la masse entière craquait, criait, hurlait. Puis tous les bruits particuliers furent noyés dans un rugissement sonore, qui éveilla les échos des montagnes et vint porter l'effroi parmi nous.

Les plus épouvantables roulements du tonnerre atmosphérique ne sont rien auprès de cette clameur du glacier en travail. Il semblait que les bases même du Globe fussent ébranlées par ce grondement sinistre. Depuis la chute du premier des fragments, le bruit allait croissant avec une régularité parfaite, nous rappelant le vent qui gémit dans les arbres avant la tempête, puis élève la voix et balaye la forêt sous son souffle terrible.

Partout où s'accomplissaient ces bouleversements, le glacier s'enveloppait d'un voile de vapeurs semblables à celles qu'on voit planer sur les abîmes où se précipite le Niagara; les rayons du soleil les couronnaient d'un arc-en-ciel mobile.

Au milieu de ce fracas, nous vîmes une masse bleue émerger du nuage, d'abord lentement, ensuite avec un bond soudain. Engloutissant les tourbillons d'écume et de vapeur, une énorme vague s'avançait, vague demi-circulaire, dont la courbe tonnante allait s'élargissant toujours. Je ne regardai plus le glacier : l'instinct de la conservation me fit saisir le premier objet que je trouvai près de moi. La lame tomba sur nous, rapide comme la rafale. La houle causée par un tremblement de terre peut seule en donner une idée. Elle souleva *la Panthère*, la tint un instant suspendue sur sa crête, puis la lança vers les rochers. Je me trouvai renversé à plat, sous le poids d'un énorme volume d'eau. La vague, brisée sur la berge abrupte, avait glissé le long de la falaise à une hauteur de cent pieds et rejetée en arrière, s'était écroulée dans la mer. Avant que nous eussions pu reprendre nos esprits, une seconde, une troisième lame fondirent sur nous de la même manière, mais, par bonheur, de moins en moins violentes. *La Panthère* fut poussée à deux brasses du bord; elle ne toucha pas. Dieu merci, l'ancre tint bon, sans quoi le navire eût été mis en pièces ou lancé au-dessus de la falaise par la première vague qui nous avait assaillis.

Une fois plus tranquilles sur notre compte, notre inquiétude se reporta naturellement sur les camarades que nous avions à terre. A notre grande joie nous les aperçûmes bientôt. La vitesse vertigineuse de la vague ne leur avait pas donné le temps de grimper jusqu'au haut du versant. La voyant arriver, ils s'étaient jetés à plat sur le sol, cramponnés à la fois l'un à l'autre et aux rocs et avaient laissé passer l'épouvantable avalanche. L'un d'eux avait été soulevé et poussé contre des pierres, mais, sauf quelques contusions, il put remercier le ciel de s'en être tiré à bon marché. La pente sur laquelle ils se trouvaient forme une sorte d'escalier naturel dont ils auraient pu franchir les marches inférieures sur lesquelles s'était brisée la première violence de la vague. Si elle les eût atteints sur la rive, ils auraient été tués net, ou noyés dans son retrait vers la mer. Leurs plaques, leurs bouteilles, tout fut emporté ou mis en pièces; heureusement qu'avant de venir dîner, ils avaient laissé leurs chambres obscures sur la hauteur. Quant au canot, les rameurs s'étaient éloignés à temps de la berge, et, la proue tournée vers les vagues, ils avaient résisté sans trop de danger.

La tourmente des eaux n'était pas entièrement apaisée une demi-heure après. La chute de l'iceberg dans la mer avait occasionné le flot énorme qui faillit nous engloutir; ses balancements d'avant en arrière entretinrent longtemps l'agitation du fiord; cette fille nouveau-née du Pôle Arctique fut lente à s'endormir dans son berceau océanien. Elle étincelait au soleil comme un lapis-lazuli gigantesque enchâssé dans de l'argent mat; autour d'elle les eaux ne formaient qu'une masse d'écume. Je l'ai mesurée avant son départ pour la mer libre, elle avait au-dessus de l'eau quarante à quarante-cinq mètres de hauteur; en lui supposant au-dessous la même configuration, on trouve une profondeur totale de trois cent cinquante mètres, la proportion entre la partie immergée et la partie émergée étant de 7 à 1; le pourtour avait plus d'un kilomètre et demi. Le sommet du monolithe était devenu la base de l'iceberg; ce bloc avait donc accompli une demi-révolution sur lui-même; c'est pour cela qu'il conservait encore ce bleu magnifique; mais avant que la montagne eût disparu à l'horizon, elle avait pris la couleur blanche et opaque de ses sœurs aînées, les nomades de la mer de Baffin.

Comme bien on peut croire, nous n'attendîmes pas un second événement de cette nature. Notre brave capitaine ne se gêna point pour avouer que désormais il tenait les glaciers en trop haute estime pour vivre si familièrement avec eux. Dès que les artistes, trempés et moulus, eurent réintégré le bord, *la Panthère* tourna sur ses talons et gagna la rive opposée. On s'établit à une distance plus respectueuse qui nous permettait d'assister, avec toute la tranquillité d'âme désirable, au spectacle des fantaisies du géant; nous ne nous sentions plus le courage de lutter avec lui. Nous appelâmes notre nouveau port « la baie de *la Panthère* ».

## XIII

En route pour le cercle polaire. — La mine de cryolithe. Ce que c'est que la cryolithe.

Après quelques jours de repos, *la Panthère* toucha de nouveau à Kraksimeut, pour y déposer Pierre Motz-

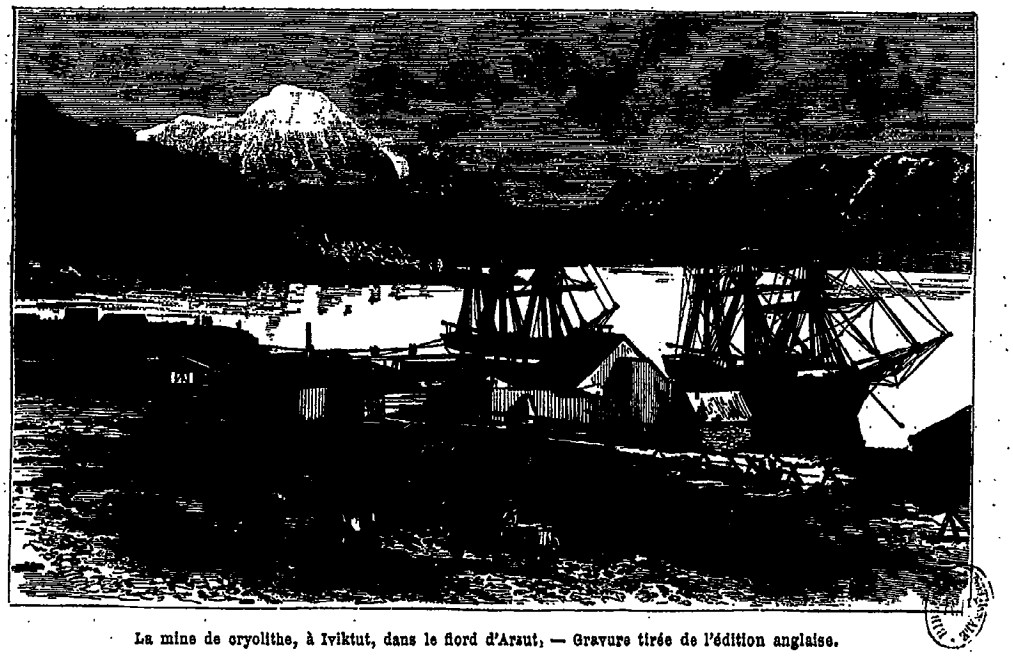
© 2007 Lyon Éditions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

feldt, puis nous suivîmes longtemps la côte, formée par de majestueuses montagnes s'élevant directement du fond de la mer; après avoir doublé le cap Désolation, pointe sud-ouest du Groënland, nous nous dirigeâmes vers le fiord d'Arsut, où se trouve Iviktut, la fameuse mine de cryolithe. Les icebergs encombrent souvent l'entrée du golfe, mais nous eûmes la chance de le trouver libre et de poursuivre notre route sans encombre, grâce aux excellentes cartes danoises.

Un canot s'approcha de nous : un homme qu'à première vue on reconnaissait pour un marin, nous adressa la parole en anglais : c'était le capitaine Abel Reynolds de Boston, agent de la Compagnie américaine.

La grande mine d'Iviktut est gérée de la façon la plus compliquée qu'il soit possible. La couronne danoise s'en est attribué le monopole; moyennant un droit de vingt pour cent, elle l'a loué pour un certain nombre d'années à une compagnie de Copenhague; celle-ci s'engage à vendre à la Société des salines de Pensylvanie la moitié du minerai qu'on en retire; or cette société pensylvanienne, ne possédant pas de moyens de transport, a recours pour ce chef à une troisième compagnie, la maison Ryder et Crowley, de Boston, dont le capitaine Reynolds est l'agent au Groënland. Notre compatriote nous installa de son mieux dans le très-mauvais petit port d'Ivitkut.

On ne comprend pas que la nature se soit mis dans la tête de jeter au Groënland ce précieux minéral qu'on n'a encore découvert dans aucun autre endroit. C'est un fluorate de sodium et d'aluminium (de sodium surtout); les meilleurs échantillons en contiennent qua-



La mine de cryolithe, à Iviktut, dans le fiord d'Arsut, — Gravure tirée de l'édition anglaise.

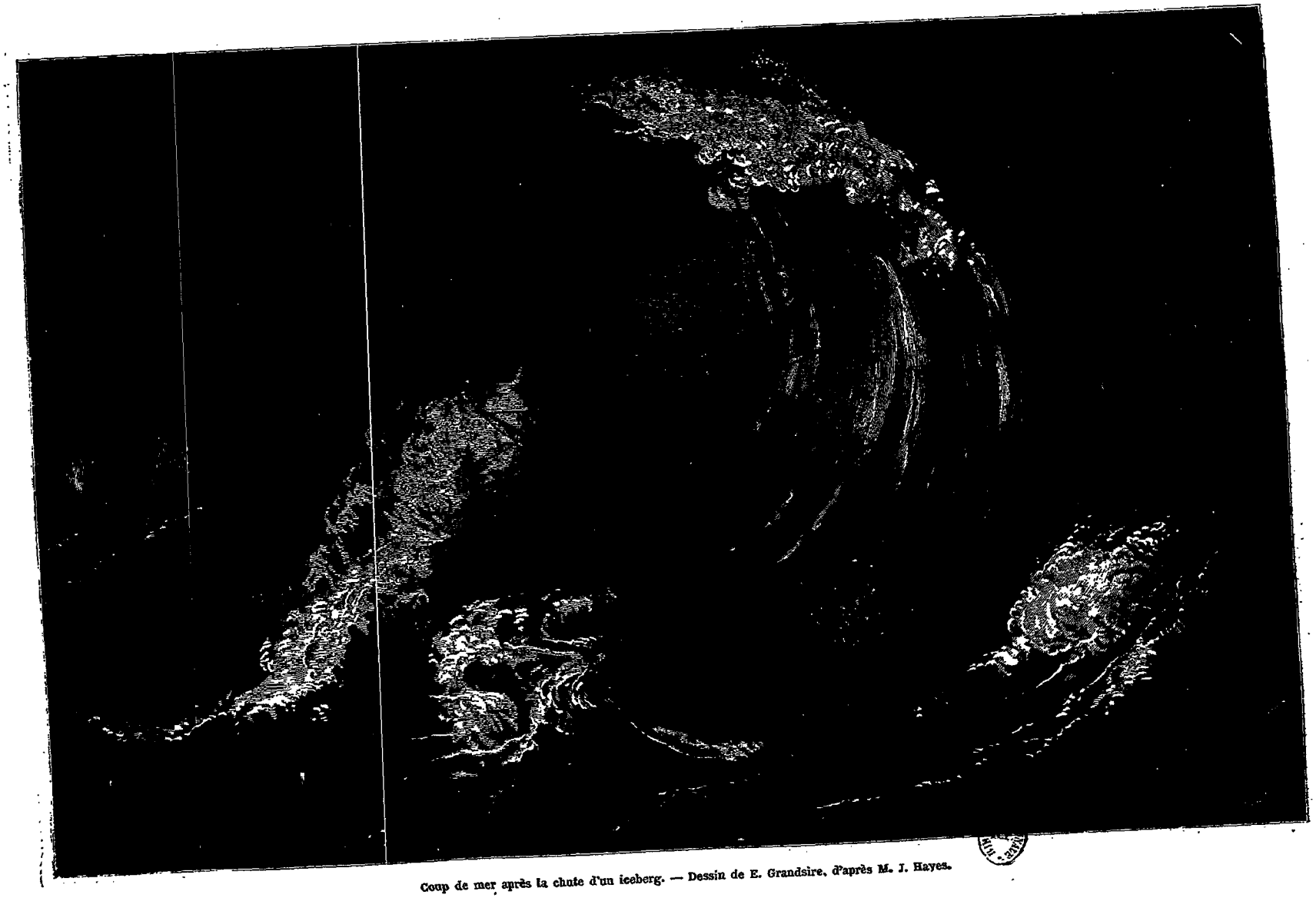
tre-vingt-dix-neuf pour cent, les plus mauvais quatre-vingt-dix. J'y ai trouvé en outre du fer, de l'étain, du plomb, de l'argent, du cuivre, de l'arsenic, de la molybdène, tous en quantité insuffisante pour qu'il vaille la peine de les recueillir.

La soude est le produit qui, partout ailleurs dans le vaste monde, ferait de cette mine, ou plutôt de cette carrière, une vraie source de richesses. — Sa grande distance des manufactures et des marchés, les dangers extraordinaires que courent les bâtiments chargés du transport, les droits élevés qu'exige le gouvernement danois, la brièveté de la saison pendant laquelle peuvent travailler les mineurs, tout cela lui ôte beaucoup de son importance au point de vue commercial. La moitié des produits (six mille tonneaux environ) forme annuellement le fret de quinze à vingt navires qui viennent le chercher de Philadelphie. Le chemin de fer emporte ensuite ce fret à Pittsbourg, où la Compagnie des salines de Pensylvanie le convertit en soude au moyen de l'ébullition. — Sans la mine d'Iviktut, elle serait obligée de recourir à la fabrication artificielle.

Les naturels connaissaient ce minéral depuis longtemps déjà; on dit qu'ils le réduisaient en poudre et s'en servaient, comme les nations civilisées du tabac à priser. Il formait d'abord un petit mamelon jaunâtre affleurant à peine le sol au-dessus de la roche métamorphique grise qui l'entoure. Quelques fragments en furent portés en Europe et aux États-Unis. Je me souviens qu'à l'époque de mon début dans les études minéralogiques, un spécimen de cryolithe groënlandaise, quelque petit qu'il fût, était une coûteuse et rare acquisition.

La mine, administrée depuis près de douze ans de la façon que nous avons dite, ne fait que commencer à

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Coup de mer après la chute d'un iceberg. — Dessin de E. Grandsire, d'après M. J. Hayes.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

donner des revenus passables; une précédente compagnie y avait échoué par suite de capitaux insuffisants. Le minéral paraît avoir été injecté de bas en haut à travers les couches terrestres supérieures. Cette carrière a maintenant cinquante à soixante mètres de large sur une profondeur de près de cinquante pieds, dont quarante au-dessous du niveau de la mer; la roche solide étant un instant interrompue du côté de celle-ci, les infiltrations des eaux menacent toujours d'inonder la mine, catastrophe prévenue jusqu'à présent par les puissantes machines de l'ingénieur, M. Fritz.

Une centaine de mineurs étrangers y travaillent pendant l'été; il n'y a pas d'établissements esquimaux dans les alentours; aussi tous les approvisionnements viennent-ils de Danemark ou d'Amérique. Ces ouvriers paraissaient assez contents de leur sort, et ne se plaignaient que des moustiques, innombrables au Groënland comme le sable des rivages, partout où la glace ne couvre pas entièrement le sol.

La cryolithe est le seul minéral qu'on exploite dans ce pays; d'après l'aspect de la Terre-Verte, on peut juger cependant que les richesses souterraines y abondent; le tout est de savoir et de pouvoir les extraire. Je ne crois pas qu'à part la mine d'Ivitkut et, près d'Upernavik, un filon de plombagine maintenant abandonné, on se soit jamais occupé de semblables travaux.

Le jour de notre visite au fiord fut un des plus désagréables que j'aie vus au Groënland; pluie, brume, grêle, neige, froid, tout ce qu'il est possible de rêver de détestable en fait de température; aussi n'y prolongeâmes-nous pas notre séjour; on leva l'ancre, et passant par un étroit chenal au pied du Grand Kunak ou montagne d'Arsut, *la Panthère* regagna la pleine mer et tourna sa proue vers le cercle polaire arctique, vers le soleil de minuit.

Le soleil de minuit! Une nouvelle existence allait s'ouvrir pour nous; une longue journée de trois mois; pendant des semaines entières, nos lampes seraient reléguées dans un coin, les heures glisseraient les unes après les autres, le crépuscule ni l'aube n'en marqueraient la fuite. Il n'y aurait plus « un temps de sortir et un temps de rentrer; » seule l'horloge du bord distribuerait la tâche accoutumée.

## XIV

Au travers du cercle polaire. — Le brouillard. — Couleurs invraisemblables. — Le Kresarsoak. — La chasse aux lummes. — Le gouverneur de Karsuk. — Les quatre vertus de Mme Esak.

Hélas! au lieu du soleil, nous trouvâmes une de ces vilaines brumes si fréquentes pendant l'été dans les parages arctiques. Elle déferla sur nous comme une vague immense, nous inondant d'humidité et de ténèbres. Le vent était sud, et l'atmosphère chargée de vapeurs qui se condensèrent à mesure que ce vent passait sur l'eau froide et les montagnes de glace. En vérité, je ne crois point que d'autres aient jamais vu un semblable brouillard. Tout épais qu'il fût, « à couper au couteau, » il s'étendait sur la mer en une couche si mince, qu'assis en plein soleil sur la vergue de perroquet, on pouvait regarder au-dessous de soi cette plaine de buées onduleuses, que perçaient çà et là des cimes d'icebergs étincelant dans la lumière; au loin, on suivait des yeux la crête dentelée des montagnes et les innombrables glaciers du Groënland. Mais sur le pont le spectacle était tout autre, ou pour mieux dire absolument nul; à trois longueurs de bateau, il eût été aussi impossible de voir un objet qu'à travers un mur de pierre. De l'arrière, on distinguait à peine la vigie sur le gaillard d'avant. La brume s'enroulait autour du gréement comme des bouillons de tulle; la vapeur refroidie tombait sur le pont en épaisses ondée; en peu de minutes tout fut trempé comme si nous eussions passé sous une pluie d'orage. *La Panthère* était affolée; ses boussoles, fort capricieuses à leurs meilleurs moments, devenaient ici, dans le voisinage du Pôle, à peu près ingouvernables; chacune d'elles semblait avoir sa propre idée sur l'endroit où se trouvait le Nord, et ne changeait d'opinion qu'après avoir été vigoureusement secouée; encore, à la suite de cette opération violente, n'était-elle point parfaitement d'accord avec ses compagnes.

La situation était embarrassante. Moins que jamais le capitaine voulait qu'on parlât de mettre en panne :

« Nous finirons bien par arriver quelque part, que diable!

— Mais ces icebergs, capitaine, il y en a devant, derrière, à droite, à gauche, partout!

— Bah! elles ne sont peut-être pas aussi mauvaises que vous dites. »

A chaque instant nous devions nous attendre à être bientôt fixés sur ce sujet; de temps à autre, à mesure que nous avancions, on entendait les lames briser contre les flancs des montagnes de glace, ou rouler dans leurs cavernes profondes; parfois les voix étouffées des vagues nous arrivaient, singulièrement rapprochées. Tout d'un coup, un cri strident de la vigie : « Glaces à nous toucher! droit de l'avant! » retentit d'un bout à l'autre du navire, presque aussi terrible que celui de « brisants, » le pire de tous en mer. Le capitaine sonna immédiatement la cloche. « Stop! En arrière à toute vitesse! »

La cabine fut évacuée à la hâte; tous coururent sur le pont; une énorme masse blanche se dessinait vaguement au-devant de nous : il semblait impossible de l'éviter. Malgré le renversement du mouvement de l'hélice, *la Panthère* continuait sa route; les secondes s'écoulaient comme, dans un train de chemin de fer, celles du terrible intervalle entre le coup sourd de la roue tirant sur les chaînes et retombant en dehors du rail, et le tumulte horrible qui suit, apportant la destruction et la mort; c'était un de ces moments où, en un clin d'œil, la mémoire vous retrace avec une fidélité redoutable vos années mal employées. Par bonheur, le navire abattit sur tribord, ce qui sauva le bout-dehors du grand foc; pendant ce temps, l'aire en avant fut amortie et nous commençâmes à aller de l'arrière;

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

mais nous étions alors au centre même du tourbillon des lames furieuses; la mer écumante sifflait autour de nous avec rage.

Quelques instants après, les ténèbres engloutissaient de nouveau la montagne de glace; nous nous remîmes en marche à la moindre vitesse possible, tâtonnant dans une obscurité plus à craindre que la plus noire des nuits.

L'incertitude des courants et le peu de confiance que nous avions dans nos boussoles, rendaient notre marche indécise et pénible. De trois jours, le soleil ne perça pas le brouillard; les mâts, maintenant, étaient noyés dans la brume comme le reste du navire.

« Je donnerais mon vieux fusil (une arme magnifique), disait le capitaine, fatigué d'hésitations et de veilles, pour savoir au juste où nous sommes. »

Il venait alors d'entrer dans la petite cabine que, pour le voyage, on avait établie au milieu du navire. La fenêtre ouvrait sur les passavants; on n'y entendait ni les bruits du bord ni ceux de la machine; cette circonstance fut notre salut : il me sembla saisir vaguement quelque son de mauvais augure; je prêtai l'oreille, certain de ne pas me tromper.

« Eh bien! repartis-je, votre fusil, je le gagne, si nous allons de ce train trois minutes de plus.

— Où serions-nous donc, d'après vous? dit le capitaine, toujours incrédule.

— Sur les roches. Écoutez! »

Le sourd murmure des flots assiégeant les rivages est tout à fait différent du rugissement impétueux des vagues brisant sur les icebergs, par une mer profonde; une oreille exercée ne s'y méprend jamais. La marche en avant fut arrêtée aussitôt que possible; la brume, se dilatant quelque peu, nous permit d'entrevoir une ligne d'écueils. Mais nous avions encore vingt brasses d'eau sous la quille et l'espace suffisant pour virer de bord; nous nous hâtâmes donc de revenir en arrière jusque dans les endroits où nos sondes ordinaires n'atteignaient plus le fond. Pendant un jour entier nous reprîmes à l'aveuglette notre promenade hasardeuse; puis, à la grande joie de tous, *la Panthère*, comme une souris bondissant hors de son trou noir, franchit soudain le bord du nuage qui nous étouffait, pour émerger en plein soleil. Le brouillard formait une sorte de pan vertical et bien délimité; l'avant du navire s'illuminait quand l'arrière était encore dans les ténèbres.

Le pic du Kresarsoak. — Gravure tirée de l'édition anglaise.

De peur d'être rejoints par ce fâcheux compagnon, nous pressions la marche du vapeur; il avançait joyeusement sur la mer étincelante.

Cette réapparition au grand jour nous préservait d'un imminent danger; les icebergs se faisaient si nombreux que parfois l'horizon disparaissait entièrement; nous tournions et retournions, enfilant à droite et à gauche les chenaux qui les séparaient, comme une voiture parcourant le réseau des rues de quelque grande cité; notre perpétuelle admiration ne nous laissait plus le loisir de la terreur. Il était près de minuit; l'atmosphère, débarrassée de la brume, brillait d'un doux éclat; le soleil, s'approchant du nord, plongeait obliquement dans les flots; peu à peu, il y disparut presque en entier; seul, un arc éblouissant dépassait encore la ligne des eaux; les nuages cramoisis s'évanouirent; le ciel se couvrit d'or; la mer immobile, que ne ridait plus le moindre souffle d'air, réfléchissait comme un miroir cette teinte resplendissante; elle brillait au loin entre des montagnes de glace de toutes grandeurs, fragments de quelques pieds ou géants de plusieurs centaines de mètres d'altitude, et de toutes formes, citadelles à pans perpendiculaires ou cathédrales immenses surmontées d'une forêt de clochers.

La couleur des icebergs était merveilleusement variée; sur le ciel ruisselant d'or du couchant, ils se détachaient en violet foncé; à droite et à gauche c'était

© 2007 Lyon Éditions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

de l'améthyste, puis du saphir, de l'émeraude; peu à peu ils passaient au blanc de perle; derrière nous, contre le banc de nuées sombres qui reposaient sur les eaux, ils se changeaient en argent mat; mais de toutes parts ils se rayaient des feux du firmament.

Sortant enfin de cette région éblouissante, nous continuâmes notre route en vue de la plus belle des lignes de côtes d'un pays où partout elles sont admirables. Nous passâmes d'abord sous le sévère et caverneux Black Hook (Croc Noir), puis au large des effrayantes falaises de la terre ferme; coupées de gorges profondes, elles ressemblent à de gigantesques piliers usés par le temps et chargés de soutenir le vaste entablement d'albâtre de la Grande Mer de glace. — Nous arrivâmes auprès d'un des points de repère les plus apparents du littoral, un piton conique s'élevant de la mer et que nous avions aperçu à cent kilomètres. Il profilait sa courbe sombre sur le ciel du couchant, mais bientôt, à travers les déchirures du manteau de brume qui l'enveloppait, nous en vîmes la crête s'éclairer aux lueurs du matin.

Le lumme. — Gravure tirée de l'édition anglaise.

Le bord à bâbord, nous contournâmes la partie sud de la montagne pour entrer dans un fiord étroit et sinueux; le soleil versait ses premiers rayons sur le ruban argenté des eaux encombrées d'icebergs et serpentant entre des falaises d'une magnificence incomparable. A notre gauche, ces falaises étaient formées par la base même du piton; je les mesurai plus tard; elles ont dans certains endroits près de neuf cents mètres de hauteur et montent de la mer en ligne parfaitement verticale; il semble que de leur cime on pourrait jeter le fil à plomb.

Cette montagne est une île de seize kilomètres de diamètre est-ouest, sur dix du nord au sud. Les roches à pic en font presque le tour; au-dessus d'elles, le cône s'élève régulièrement à une altitude de treize cent soixante-quinze mètres. C'est le Kresarsoak, la « Grande Montagne » des naturels, « l'Espoir de Sanderson » du vieux John Davis, qui la nomma ainsi en 1585; peu après cette entrevue avec la Terre de Désolation où il faillit perdre son navire au milieu des glaces.

A droite, les roches ne sont pas moins escarpées que sur le pourtour du piton. Le fiord s'élargit un peu plus loin; nous arrivâmes bientôt dans un endroit d'aspect moins sombre; les falaises disparaissent, la montagne descend à la mer par une déclivité non interrompue. Ici se montraient enfin quelques signes de vie. Jusqu'à une hauteur de cent cinquante mètres environ, on voit çà et là des plaques verdoyantes de bruyère, de mousse, de graminées rabougries parsemées de fleurs blanches et jaunes. On dirait un rideau tendu en travers de la base du piton, pour cacher l'entrée de l'immense caverne qui, d'après les Esquimaux, l'occupe tout entier et sert de demeure aux géants. Moins familiarisés avec les spectacles divers qu'offre la Terre de Désolation, nous eussions pu nous croire dans quelque région mystérieuse où la terre et les eaux étaient l'apanage de créatures surnaturelles : en avant de la falaise, au pied du Kresarsoak, nos regards s'arrêtèrent sur des êtres indéfinissables s'agitant sur la mer; on entendait des bruits de voix; le capitaine diminua peu à peu la vapeur jusqu'à n'en garder que le strict nécessaire pour éviter les icebergs, et en quelques minutes, nous fûmes entourés d'un troupeau d'amphibies, congénères du centaure marin que nous avions pêché à l'entrée d'Ericsfiord. En dépit du climat bien plus septentrional (onze cents kilomètres moins loin du Pôle nord), ils paraissaient aussi peu sensibles au froid que notre pilote de Julianashaab, et fendaient les eaux autour de nous en manifestant la joie la plus vive. Un bateau pagayé par quatre de ces tritons velus s'approcha du navire; l'homme blanc qui tenait le gouvernail s'annonça comme le « bestyrere » de Karsuk, établissement situé au bas de la pente verte qui avait attiré notre attention. Esac était son nom. Son Excellence payait peu de mine, mais nous ne pouvions pas nous permettre de laisser Monsieur le Gouverneur « nager » auprès de nous; on le fit donc monter à bord et nous prîmes son canot à la remorque.

Esac avait un rhumatisme : le docteur voulut bien lui administrer, séance tenante, une ample rasade de

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

La chasse aux lummes. — Dessin de E. Riou, d'après M. J. Hayes.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

la liqueur que le gouverneur déclarait indispensable à son soulagement; il poussa même l'obligeance jusqu'à lui faire cadeau d'une bouteille du précieux spécifique : le remède opéra comme un charme; le patient, cessant de gémir, se déclara en possession de la chose qu'il désirait le plus au monde; il se ragaillardissait à vue d'œil, et attendait de notre visite des bonheurs de plus d'une sorte.

Ayant ainsi pourvu au rhumatisme de Son Excellence, nous nous dirigeâmes à droite vers un cône tronqué situé au milieu du fiord. Il a sept cents mètres de haut; ses pans s'éloignent peu de la ligne verticale; de l'endroit où Esac nous quitta, la falaise du pourtour, qui se dresse à quatre cent cinquante mètres, ne semblait offrir aucune solution de continuité. Au-dessus, la montagne est très-escarpée, mais la cime en est presque plane; cet énorme rocher présente une telle symétrie qu'on le dirait presque taillé pour la construction de quelque monument gigantesque (voy. p. 20).

L'étude la plus minutieuse a seule pu m'en faire saisir les vastes proportions. Même après l'avoir parcouru et examiné, je fus tout surpris quand je vins à le mesurer. Nous y avions tous été trompés, le capitaine le premier. A deux kilomètres au large, il crut que nous en étions aussi près que le permettait la sûreté de *la Panthère*, et il fit haler celle-ci le long d'un iceberg auquel on l'amarra solidement.

Quelle joie de mettre le pied hors du navire! Nous débarquâmes sans trop de peine sur la montagne de glace, que nous pouvions arpenter en tous sens comme un îlot. Elle n'avait qu'une centaine de mètres de large sur quinze à peu près de hauteur; la surface en était onduleuse; la chaleur du soleil fondait la glace nouvelle, et de petits lacs d'eau pure se formaient dans les vallées; nous y renouvelâmes la provision du navire.

Sûr que nous trouverions des oiseaux, je proposai au capitaine de prendre un canot et d'aller visiter la falaise, qui, par une étrange illusion d'optique, nous paraissait à quelques toises seulement de l'iceberg. A notre grand ébahissement, nous dûmes « nager » à tour de bras pendant au moins vingt minutes. Au-dessus de nos têtes, le mur se dressait verticalement à une hauteur de huit cents mètres; son image se reflétait dans les eaux claires et brillantes.

Cette roche, comme celles de même formation géologique, est partout fracturée horizontalement; des feuillets s'en détachent, laissant une série de banquettes étroites, ou plutôt de marches d'escalier qui montent de la base au sommet. Pendant l'été, des myriades d'oiseaux de mer y établissent leur demeure. Ce sont les bacaloo-bird de Terre-Neuve, du Labrador, de toute la région du Saint-Laurent où ils vont hiverner; les « lummes » des mers arctiques.

A un kilomètre seulement de la falaise, nous commençâmes à entrevoir les habitants. Ils venaient voler autour de nous par bandes considérables. Comme les autres plongeons, ceux qui étaient sur l'eau s'enlevaient avec difficulté, battant des ailes à grand bruit tout près de la surface de la mer avant de prendre le vol. Leur nombre allait croissant à mesure que nous approchions. Il nous semblait d'abord entendre quelque lointaine chute d'eau; ce murmure augmenta rapidement; près de la muraille il devint si fort que le capitaine et moi étions obligés de beaucoup élever la voix quand nous avions quelque chose à nous dire. Ce tapage provenait du mouvement d'ailes et des cris aigus des oiseaux postés sur la roche ou volant tout autour. Chacune des saillies de la falaise, larges de quelques pouces, ou de deux à trois pieds, se mesurant par mètres ou par toises, horizontale ou déclive, plate ou irrégulière, était occupée par des lummes, campés sur la partie postérieure du corps, serrés les uns contre les autres, la tête tournée vers la mer. Rangée par rangée, ils tenaient le moins d'espace possible, et, d'un peu loin, rappelaient à s'y méprendre des soldats en tunique blanche, képi noir, épaule contre épaule, en ordre pour une revue. Sur les assises inférieures, on pouvait aisément les compter; plus haut, on en voyait encore les lignes; à la cime des rochers on ne distinguait plus rien. D'abord cette attitude étrange, cette immobilité m'étonnèrent; je reconnus bientôt que c'étaient des femelles, couvant chacune son œuf unique.

Les lummes ne font pas de nid; l'espoir de leur race est tout simplement déposé sur la roche nue; la mère le relève avec son bec et l'équilibre sur un bout, puis elle s'y assied comme sur un tabouret.

Après avoir considéré pendant quelques minutes ce singulier spectacle, nous nous rappelâmes le but de notre excursion. Nos fusils simultanément déchargés, il tomba à la mer de quoi faire dîner tout l'équipage. Mais quel changement à vue dans l'aspect de la falaise! Aussitôt après la détonation, le vacarme s'était arrêté; toutes ces voix criardes se taisaient à la fois. Les oiseaux bondirent dans l'air; le battement sauvage de leurs ailes, frôlant la falaise, rappelait le souffle d'un ouragan; si nombreux étaient-ils, qu'en passant ils jetaient leur ombre sur nous comme un nuage. Une partie des œufs, abandonnés précipitamment, roulaient sur la banquette et pleuvaient le long de la falaise, qu'ils marbraient de jaune et de blanc.

Mais les infortunées couveuses ne restèrent pas longtemps dans les airs; la plus grande partie alla s'abattre à quatre cents mètres environ sur les eaux éclaboussées à grand bruit; la surface en devint toute noire. En dépit du danger, quelques-unes avaient déjà viré de bord et reprenaient leur place avant que l'œuf ne se refroidît; les autres, à leur tour, songèrent à revenir sauvegarder leur trésor.

Mais tous les tabourets de famille ne devaient pas être réintégrés paisiblement : nombre d'oiseaux manifestaient l'irritation la plus violente; il nous semblait voir des poissardes en colère; le plumage hérissé, elles s'injuriaient l'une l'autre à plein gosier, elles arrachaient les plumes de leur adversaire, elles essayaient de lui

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

crever les yeux. Ces lummes se comptaient par millions sur la falaise. Jugez du vacarme ! je crus d'abord que c'était par amour des disputes; une observation plus attentive m'expliqua bientôt ce tumulte. Plusieurs de ces commères étaient des voleuses effrontées : sans honte et sans remords, elles venaient de s'emparer de l'œuf de la voisine. — La mère est parfois obligée de quitter sa station sur la roche; elle ne peut se laisser mourir de faim en attendant l'éclosion du poussin. Peut-être, trop négligente, a-t-elle renversé son œuf en prenant le vol; peut-être, en se querellant, ses compagnes l'ont-elles poussé par mégarde sur le bord de la falaise. Elle ne le trouve pas à son retour : rester honnête, c'est n'avoir pas de petit lumme à montrer à ses amies; elle n'hésite pas un instant à s'adjuger le premier œuf sur lequel elle peut mettre le bec et à s'y asseoir avec le sang-froid et l'égalité d'âme de la plus vertueuse des mères. La vraie propriétaire revient et trouve sa place prise; elle cherche rapidement quelque tabouret vide; s'il ne s'en présente pas, gare à ses camarades de banquette innocentes ou coupables, une lutte acharnée succède aux invectives; souvent le combat n'est pas terminé, que l'objet en litige dégringole sur les roches; immédiatement les couveuses de se séparer pour procéder à quelque nouveau rapt. Quelquefois le précieux dépôt ne reste pas sans protecteur; le mâle remplace sa compagne tandis que celle-ci vaque à son déjeuner. Mais elle sait bien qu'il remplit sans le moindre enthousiasme ce devoir domestique; elle avale à grand hâte son repas de petits crustacés, se plonge dans la mer pour son bain du matin et retourne à tire-d'aile rendre son époux à la liberté. Le lumme célèbre alors sa délivrance par un cri de joie et un battement d'ailes fort amusant pour les spectateurs.

Esac. — Gravure tirée de l'édition anglaise.

Il ne nous fallut pas longtemps pour être fatigués de ce genre de chasse. Au point de vue de l'art, elle n'offre aucune espèce de mérite, partant, peu d'intérêt. Aussi, après avoir abattu douze douzaines de plongeons, nous revînmes à bord, laissant les malheureux oiseaux se débrouiller au milieu de la confusion suscitée par les peurs réitérées que nous avions causées aux couveuses et à leurs époux. — Tous les canots de *la Panthère* furent mis à la mer, et les tireurs se dirigèrent vers la falaise. Le soir, notre commissariat se trouvait plus riche d'une demi-tonne de lummes; ce tribut nous suffisait; nous quittâmes l'iceberg pour nous rendre à la petite baie de Karsuk, où le navire mouilla sur un bon fond de sable; puis nous fîmes visite à Esac, le seul homme blanc du lieu.

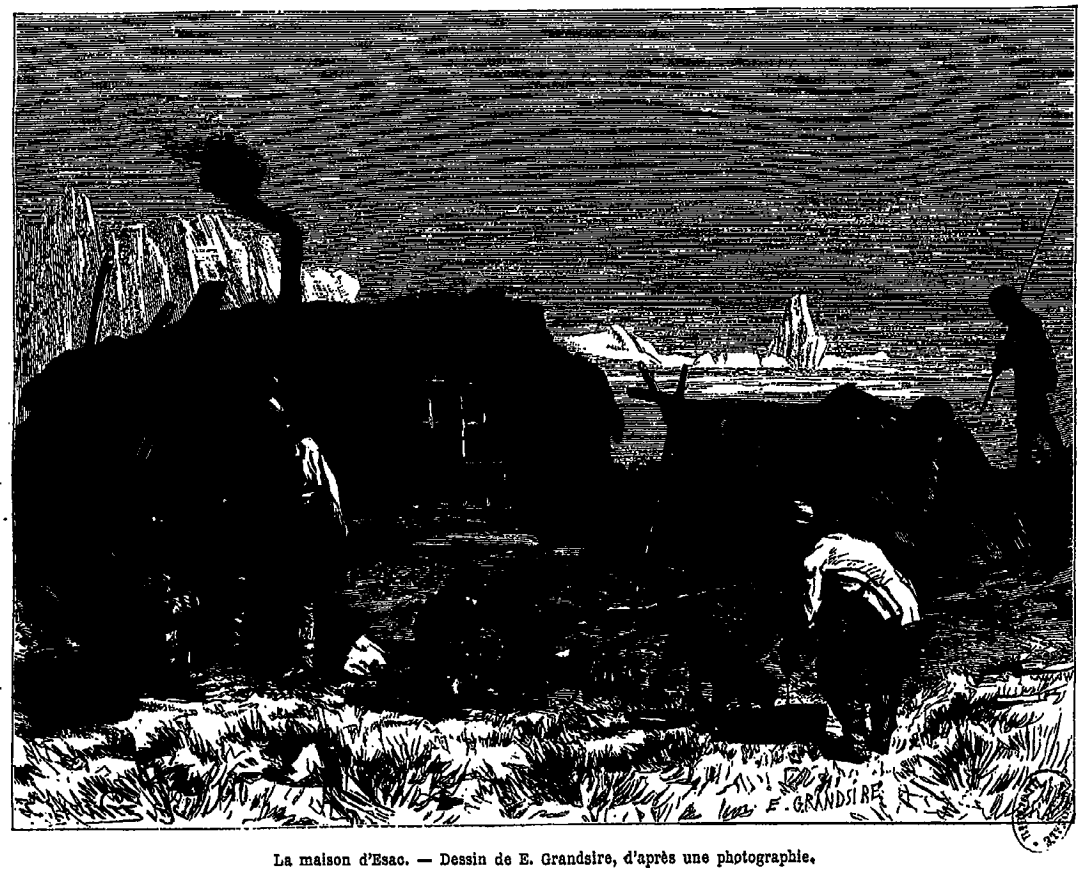
Le logis du gouverneur est construit dans le même style d'architecture que le reste du village et toutes les habitations indigènes du Groënland. Il est seulement plus grand et plus commode. Le toit, le sol, les parois, tout est garni de planches apportées par Esac des entrepôts d'Upernavik, tandis que les cases indigènes ont leurs murs simplement couverts à l'intérieur de peaux de phoques. Les murs, hauts de six pieds et épais de quatre, sont, du reste, comme partout au Groënland, construits en pierre et en gazon. Le toit est formé de planches et de madriers à peine équarris. Le tout, y compris les parois, se recouvre à l'extérieur de mottes de terre; en été, à cinquante pas de distance, la cabane a l'air d'un monticule verdoyant et se confondrait avec la pente herbeuse, n'était le tuyau de poële qui fait saillie hors du toit et la fumée de charbon danois qui s'en échappe. Le pays ne produit d'autre combustible que de la mousse séchée, qu'on imprègne d'huile de phoque; les natifs la brûlent dans le plat de stéatite qui leur sert à la fois de lampe et de foyer.

Esac nous présenta sa femme et nous invita à nous asseoir avec un décorum des plus solennels, et un désir évident de bien s'acquitter de son rôle de maître de maison. Au milieu de la chambre, le plancher s'élève d'un pied; ce fut là que nous prîmes place avec les différents membres de la famille, y compris un fils nouvellement marié et sa compagne, « aux joues couvertes d'une pudique rougeur, » allais-je dire, tant il est habituel d'appliquer cette phrase aux jeunes épousées : je me rappelle à temps que le teint de celle-ci ne permettait point aux roses d'y fleurir. — Au fond de l'estrade, on voit des sacs d'édredon empilés les uns sur les autres : ce sont les lits; quand vient l'heure du sommeil, chacun étend sa couchette à l'endroit que lui suggère sa fantaisie. Ni murs, ni paravents; seulement les jeunes filles prennent un côté de la case, les garçons l'autre. A notre arrivée, la femme d'Esac, Esquimaude pur sang, était assise près de la lampe au-dessus de laquelle chantait une bouilloire qui répandait dans la chambre un agréable arome de café. « Madame la gouverneur, » assez propre et dont la physionomie naturelle nous plut, portait des bottes jaunes d'une longueur interminable, des culottes de cuir, une jaquette de laine à carreaux doublée de peau de faon, et l'inévitable chignon à rubans sur le sommet de la tête. Son maître et seigneur en était évidemment fier. « Ma frau, disait-il en montrant la dame aux bottes jaunes, ma frau, vous appelez cela *wife?* » Dans ses visites à bord des baleiniers, il avait ramassé quelques mots anglais, avec l'étonnante facilité des Danois pour apprendre les langues. « Très-bonne femme, elle ! Travailler beaucoup. » Et de l'index gauche il marquait sur l'index droit cette qualité numéro 1. — « Beau-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

coup cuisine ; » doigt numéro 2. — « Beaucoup bon café ; » numéro 3. — « Beaucoup coudre ; » numéro 4. — Ayant épuisé ses compteurs, il ferma la main et relevant la tête, il flaira l'air, et ajouta triomphant, comme si après cela il n'y eût plus qu'à tirer l'échelle : « Elle, pas sentir mauvais, du tout ! »

Mais si Mme Esac était « inodore », on n'en pouvait pas dire autant de sa maison ; aussi n'y demeurâmes-nous que le temps de caresser les bambins, de faire quelques petits cadeaux et d'en recevoir à notre tour. Avant de sortir pour respirer à pleins poumons, nous prîmes cependant une tasse de l'excellent café préparé par cette estimable dame. — A l'exception de la pipe, c'est ici le seul luxe de l'existence. On vous l'offre partout, même dans la tente du moins civilisé des Esquimaux. Inutile de dire qu'on ne le connaissait pas avant l'arrivée des Européens : le café est aujourd'hui la boisson nationale, un des principaux articles de commerce. La prohibition absolue de la vente des spiritueux aux Esquimaux est une des preuves les plus évidentes des soins maternels de l'administration danoise pour ces enfants de la nature ; elle en a su faire




La maison d'Esac. — Dessin de E. Grandsire, d'après une photographie.

ainsi des sujets utiles, et non de misérables mendiants ; en leur enseignant les doctrines chrétiennes, elle essaye aussi de leur en inculquer la pratique, chose assez rare pour qu'on ne doive pas la passer sous silence. Ne voyant pas de conflit entre le précepte et l'exemple, les Groënlandais ont accepté la religion des colons, ses écoles et ses églises, et présentent le spectacle exceptionnel d'un peuple sauvage entré franchement dans le courant de la civilisation moderne.

Nous nous dirigions maintenant sur Upernavik, et ayant quitté le fiord de Karsuk, nous contournions la base de la grande montagne ; deux heures après, nous étions à l'ancre dans le plus incommode des mouillages, au milieu d'une immense quantité de glaçons flottants, devant la petite ville, qui, perchée sur les roches nues et sans arbres, présente bien le plus morne aspect qui se puisse imaginer.

I. J. Hayes.

*(La suite à la prochaine livraison.)*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Upernavik. — Dessin de E. Grandsire, d'après une photographie.

# LA TERRE DE DÉSOLATION,

PAR ISAAC J. HAYES, D. M.[1].

1869. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

## XV

### Au delà des terres civilisées.

Le district d'Upernavik s'étend du soixante-dixième au soixante-quatorzième degré de latitude nord et « jouit » du privilége d'être la région civilisée la plus septentrionale du Globe. En dehors de la capitale, il comprend les établissements suivants : Proven, Proven du Sud, Karsuk (administré par Esac), Aukpadlartok, Kresarsoak, Kryartok et Tessuisak. C'est à ce dernier poste, situé à 73° 35′, que *la Panthère*, venant de Karsuk, fit halte, après avoir serpenté de longues heures au milieu d'un labyrinthe confus d'îles et d'îlots.

Tessuisak ne diffère de Karsuk que par son gouverneur, bestyrere, trafiquant, tout ce que vous voudrez, homme plus intelligent et d'un tout autre caractère qu'Esac. Sa femme est une Danoise, qu'il a emmenée de Copenhague, jeune et belle épousée, à cette dernière frontière du monde chrétien ; ils sont établis dans une confortable petite maison de construction civilisée, où il leur est né quatre enfants, dont l'un dort dans sa tombe, au milieu des pierres de la colline.

Tessuisak a le même nombre d'habitants que Karsuk, y compris une centaine de chiens querelleurs, et présente au visiteur la saleté et les ordures inséparables d'une si piètre ville. La maisonnette blanche du gouverneur paraissait, par contraste, encore plus agréable ; j'aimais à y arrêter mes yeux comme sur un phare au milieu du brouillard. Il se faisait tard quand nous jetâmes l'ancre ; mais les photographes avaient préparé à temps leurs instruments et le « bain » ; aux douze coups de l'horloge, ils tirèrent le portrait de cette maison, la plus septentrionale du Globe, pris à la *lumière du soleil de minuit!* Nous l'avons conservé comme un des meilleurs souvenirs du voyage.

Malheureusement, le gouverneur ne se trouvait pas chez lui, non plus que les autres membres de sa famille. Ils étaient tous à la chasse au renne, campant la nuit en plein air. Je regrettai d'autant plus cette absence que, pendant notre expédition (1860-1861), Jensen m'avait accompagné en qualité d'interprète et de conducteur de mes chiens. Nous lui expédiâmes un messager indigène, mais celui-ci ne le rencontra pas, et après avoir vainement attendu une demi-journée, *la*

1. Suite. — Voy. p. 1 et 17.



© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

*Panthère* reprit sa course vers le nord, la mer classique des baleiniers : après avoir passé au large de Wedge-Island, de Cône-Island (îles du Coin et du Cône), de la Tête de Cheval et du cap Shackleton, nous nous arrêtâmes aux îles des Canards, à cent kilomètres de Tessuisak.

Cet archipel était autrefois une sorte de lieu de rendez-vous pour les baleiniers. Après avoir vaillamment traversé les grands champs de glace de la côte groënlandaise, ils se trouvent ici au delà des colonies danoises et de tout secours humain. Devant eux s'étend la baie de Melville, la « glace du milieu » ou « pack ». Mais s'ils parviennent à la franchir, ils peuvent être sûrs de recueillir dans les eaux du nord et de l'ouest de la mer de Baffin, une ample cargaison d'huile et de fanons de baleine. Douze vapeurs remplacent aujourd'hui les braves navires à voiles qui, au nombre d'une centaine, parcouraient ces mers, et dont *la Belle Amie*, récemment perdue, a été le dernier. La flottille « prend » les glaces au commencement de juin ou à la fin de mai; aussi ne rencontrâmes-nous pas un seul bâtiment.

Eiders. — Gravure tirée de l'édition anglaise.

Nous venions de dépasser le milieu du chenal qui sépare la première de la seconde des îles aux Canards, lorsque nous courûmes, presque à toute vitesse, contre une roche sous-marine non indiquée sur la carte, sans doute parce que personne ne s'y était heurté avant nous. Le second ne pouvait manquer une si belle occasion de sonder la mer de Baffin avec la quille de *la Panthère*. Nous touchâmes l'écueil, d'abord avec notre étrave; heureusement nous abattîmes à babord; le choc fut ainsi amorti, et l'aire en avant du steamer ayant été presque perdue, nous revînmes sur la roche où nous restâmes échoués.

Le choc, ai-je besoin de le dire, nous remplit soudain des appréhensions les plus lugubres. Toutes les imaginations battaient déjà la campagne : on voyait les coutures ouvertes, les membrures détachées, le navire faisant eau; on parlait de mettre les canots à la mer pour essayer de gagner Tessuisak ou Upernavik, y attendre le navire danois, et, laissant les vagues détruire pièce à pièce notre pauvre *Panthère*, retourner aux États-Unis, *viâ* Copenhague. Les photographes se lamentaient sur leurs négatifs; le jeune Blob menait le deuil sur ses nombreuses esquisses; le professeur pleurait ses échantillons. Mais à la grande surprise d'un chacun, et à la ruine totale de ces rêves d'infortune, un examen approfondi montra que le désastre ne portait que sur l'ameublement de la cabine. Assiettes, plats, tasses, ou plutôt leurs fragments ricochaient sur le pont; le mousse, qui, suivant son habitude, sommeillait, fut jeté en dehors la tête la première; en ce moment passait le maître d'hôtel, portant un potage fumant : il trébucha sur lui; le malheureux garçon reçut l'averse sur la région abdominale et s'éveilla complétement pour la première, dernière et unique fois du voyage.

Nous autres passagers, nous n'avions point à nous occuper de tirer le navire d'embarras : c'était à faire au capitaine. Le professeur ne songeait plus à ses spécimens, ni Blob à ses esquisses; les négatifs se portaient bien. Tous, nous voulions aller nous promener; on demandait les canots à cor et à cri. — Mais le capitaine ne nous écoutait pas; il tenait à établir à qui devait incomber la responsabilité de l'accident : comme de juste, personne ne se pressait de l'accepter; le second s'en défendait avec acharnement; le capitaine persistait dans son dire, l'autre maintenait le sien avec un zèle égal; mais son adjoint et le reste de l'équipage prenant parti contre lui, il changea de manœuvre et, faisant face aux chiens, il déclara très-haut qu'il n'était point tenu de connaître tous les rocs et écueils de la mer de Baffin. Est-ce qu'il gardait les cartes, lui?

Cette insinuation irrita fort le capitaine : d'une voix de tonnerre, il ordonna au coupable de lui faire le plaisir de retourner chez sa maman (le malheureux eût sans doute obéi volontiers), et avec l'esprit de suite particulier aux marins, il termina sa phrase en lui disant d'aller fourbir l'ancre, et plus vite que ça, puisqu'il n'était bon à rien autre chose.

La tempête s'apaisa dès que le second eut tourné le dos. Nous profitâmes de l'embellie pour faire descendre une embarcation des porte-manteaux et nous rendre à terre, armés de fusils et munis de gros plomb. Chacun fila de son côté, les canards ayant l'obligeance de se lever et de s'enfuir tremblants de frayeur et avec un terrible battement d'ailes. Ils volaient droit devant nous et on aurait d'abord presque pu les abattre à coups de crosse. Depuis le commencement du voyage, nous n'avions pas eu de chasse plus agréable.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

L'archipel aux Canards mérite bien son nom; les palmipèdes qui le peuplent appartiennent à l'espèce des Eiders[1], proches parents des « Canvas back » si estimés en Amérique. Ils sont plus gros; et comme ils ne se nourrissent que de crevettes, le goût en est moins fin.

L'aspect de ces îles est tout à fait lugubre; ceux qui ne savent pas d'avance qu'elles abondent en gibier seraient peu tentés d'en chercher sur ces terres nues et désolées. — Mais on y trouve vers le centre de petits lacs d'eau de neige dont l'humidité entretient une grande quantité de mousses, qui en été se dessèchent à mesure que les étangs s'évaporent; les oiseaux s'en servent pour construire leurs nids, qu'ils ouatent avec le duvet délicat de leur poitrine. La femelle en arrache avec son bec une bonne poignée, laissant les plumes intactes; elle recouvre ses œufs de ce duvet toutes les fois qu'elle les quitte pour prendre ses repas. Dans les régions plus méridionales, les Groënlandais ne manquent pas de faire des descentes sur les îlots fréquentés par les eiders et de dépouiller les nids de leur chaude garniture qui, nettoyée soigneusement, forme « l'édredon » du commerce. — « Duvet vif » est le nom qu'on lui donne, car, chose singulière, il ne vaut plus rien et a perdu l'élasticité merveilleuse qui en fait le prix, lorsqu'on l'enlève à un oiseau mort, même à l'instant où on vient de le tuer.

Phoques. — Gravure tirée de l'édition anglaise.

Vers le commencement de la saison, les eiders vont en couples fort remarquables par le contraste qu'offrent entre eux les conjoints; la femelle est modestement vêtue d'une robe brune; le mâle est d'un beau noir, avec le cou et la poitrine couleur de crème; sa tête est ornée de magnifiques teintes vertes. Si le nid a été dégarni de son duvet et que la mère n'en puisse plus fournir, le père se dépouille pour lui venir en aide; mais dès qu'elle a commencé à couver, on le voit rarement en société de sa compagne. Elle ne le souffre près du nid que quand elle a besoin de son secours pour capitonner de nouveau le berceau de la famille. — Les mâles se réunissent alors par grandes troupes; ils sont très-farouches et difficiles à approcher. — Pour les tirer, il faut se cacher derrière les roches et attendre qu'ils prennent leur vol. De cette façon nous nous en procurâmes un certain nombre; la chair en est mangeable, quoiqu'elle sente un peu trop le poisson.

Au plaisir de notre chasse s'ajouta la bonne nouvelle que, soulevée par la marée, *la Panthère* avait pu se dégager de l'écueil.

1. *Anas mollissima.*

Il faisait si chaud que nous avions quitté nos vareuses; nous étions cependant à soixante-quatorze degrés de latitude nord et entourés de tous côtés par les glaces.

Je me promenai longtemps de l'une à l'autre de ces îles, plutôt poussé par la fantaisie que par la passion du gibier. Partout je trouvais des vestiges du séjour des baleiniers: ici, la hampe d'un pavillon; là, des débris de naufrage; des pierres noircies portaient la trace du feu; plus loin, se montraient les restes d'un camp.

Ailleurs nous rencontrâmes sept tombes. Elles sont à une cinquantaine de mètres du rivage, sur une pente rapide qui regarde l'occident, au pied de la très-haute falaise qui forme un bon point de reconnaissance pour les navires qui arrivent de cette direction.

Jamais lieu de sépulture ne fut plus morne; — pas un oiseau, pas une herbe, pas un brin de mousse.... rien que les roches nues, et les blocs détachés par l'hiver, de la corniche qui surplombe le versant. Le cercueil déposé sur quelque partie plane du rocher avait été chargé de pierres, puis à la tête de chaque grossier sépulcre les camarades du défunt avaient gravé sur une planche son nom, son âge, le lieu de sa naissance, son navire, son grade, et le jour de sa mort. Par exemple : .... *William Hardy, âgé de cinquante-neuf ans.... Du navire* Jane, *de Hull, 28 avril* 1832, *qui mourut à bord de* l'Alexandre, *de Dundee.* 21 *juin* 1842, *à l'âge de quarante-deux ans....* Ou : *A la mémoire de Thos Roberts, marin, de Leith, qui mourut à bord de* l'Alphen, *de Petterhead,* 6 *juillet* 1825, *à l'âge de trente-sept ans.*

Il se faisait tard quand nous nous retrouvâmes tous au sommet de l'île, dans l'ancien observatoire des baleiniers; la vue s'étendait au loin sur toute la région environnante. Les montagnes grandioses et les glaciers du Groënland se dessinaient à notre droite; çà et là quelque île rocheuse se détachait en noir sur la resplendissante blancheur de la mer semée de montagnes de glace. Devant nous, la baie de Melville nous appelait au milieu de son interminable « pack ».

## XVI

*La Panthère* au milieu des glaces.

Pendant que la chaîne fait entendre son cliquetis à travers les écubiers, regardons un peu autour de nous. Il est inutile de décrire très-minutieusement le pack qui s'étend au large; tous nos lecteurs ont pu assister à la débâcle de quelque grande rivière, et il suffit qu'ils lui donnent cinq cents kilomètres de large et qu'ils am-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

plifient les glaçons dans la même proportion. Au commencement de la saison, la glace est très-dure et mesure plusieurs pieds d'épaisseur; aujourd'hui (c'est-à-dire en août), elle est devenue poreuse et minée; une partie va en disparaître; une plus grande encore a déjà fondu. Presque tous les champs, les « *floes*[1] », comme les appellent les baleiniers, ont été entamés ou même partagés; ils sont couverts de lacs de neige fondue, ce qui leur donne une surface bigarrée.

Au mois d'août, ce pack est cantonné plus exclusivement à la région de la baie de Melville; aussi en porte-t-il le nom. A cette époque, la navigation n'en est ni difficile ni dangereuse, quand on a soin de se tenir loin des côtes.

Au commencement de l'été, le pack s'étend au loin dans la mer de Baffin; au sud du cercle polaire arctique, il descend jusqu'aux côtes du Labrador et de Terre-Neuve. C'est le moment favorable pour la chasse aux phoques, qui affluent sur les champs aussitôt que la glace solide de l'hiver devient la glace moins dure des « packs ».

On connaît plusieurs espèces de ces amphibies; quelques-unes habitent toujours le Nord, d'autres font d'assez longs voyages, et fréquentent surtout Terre-Neuve et le Labrador. Au mois de mars, ils se traînent sur la glace où les femelles mettent bas : ces phoques viennent du Sud, de la région du Saint-Laurent, des côtes du Nouveau-Brunswick et du Maine, où ils passent l'hiver. Ils y retournent sur les glaces emportées par les courants jusqu'à ce qu'elles se dissolvent. D'autres (les vrais phoques polaires) restent sur les champs solides autant qu'il leur est possible; si le pack les a entraînés vers le Sud, ils reviennent hiverner dans le Nord; là, pour respirer (ils ont des poumons et non des bronchies), ils sont obligés de faire des trous dans la glace avec leurs griffes aiguës. Ces variétés ont beaucoup moins de représentants que celles qu'on trouve dans les régions plus méridionales et dont on compterait par millions les individus paraissant à la fois sur les glaces flottantes; les petits, à l'âge de deux ou trois semaines, deviennent, en nombre effrayant, la proie des pêcheurs de phoques. Les navires pénètrent dans le pack, l'équipage se répand à droite et à gauche sur la glace et fait sa récolte. Dès la première attaque, les parents abandonnent leur progéniture à son malheureux sort; les innocents « bambins, » incapables d'apprécier le danger, sont dépêchés sans la moindre peine; une tape, un coup de pied ou de gaffe sur le nez suffit pour mettre fin à leur jeune vie.

Ours polaire. — Gravure tirée de l'édition anglaise.

Passons maintenant aux ours, les autres ennemis des phoques; je parle ici des vrais ours polaires, connus en diverses localités sous des noms différents : ici, ce sont les ours « des glaces » parce que, dans le nord, on ne les trouve nulle part ailleurs; vers le sud, soit par goût, soit par nécessité, ils se jettent fréquemment à l'eau; aussi, au Labrador, les appelle-t-on ours aquatiques. Quelque champ de glace détaché du pack les emporte au large, et se fondant peu à peu les oblige à nager, parfois des lieues entières, avant de gagner un autre radeau. J'en ai vu un lutter avec les vagues furieuses dans une mer où l'on n'apercevait pas un glaçon. Ils ne vont à terre que lorsque les glaces se sont fondues sous eux, ou s'ils fuient le chasseur, ou enfin si la nourriture leur fait défaut. Leur nom scientifique, — *Ursus maritimus*, — leur convient mieux que ceux d'ours polaire et d'ours blanc, car ils sont d'une couleur jaunâtre, qui se détache sur la neige en jaune grisâtre.

L'alimentation du phoque se compose surtout de ces formes inférieures de la vie marine qu'on nomme invertébrés, de crustacés presque toujours, parfois de certaines espèces de mollusques.

1. Floe, champ de glace marine formée par la congélation de l'ea de mer.

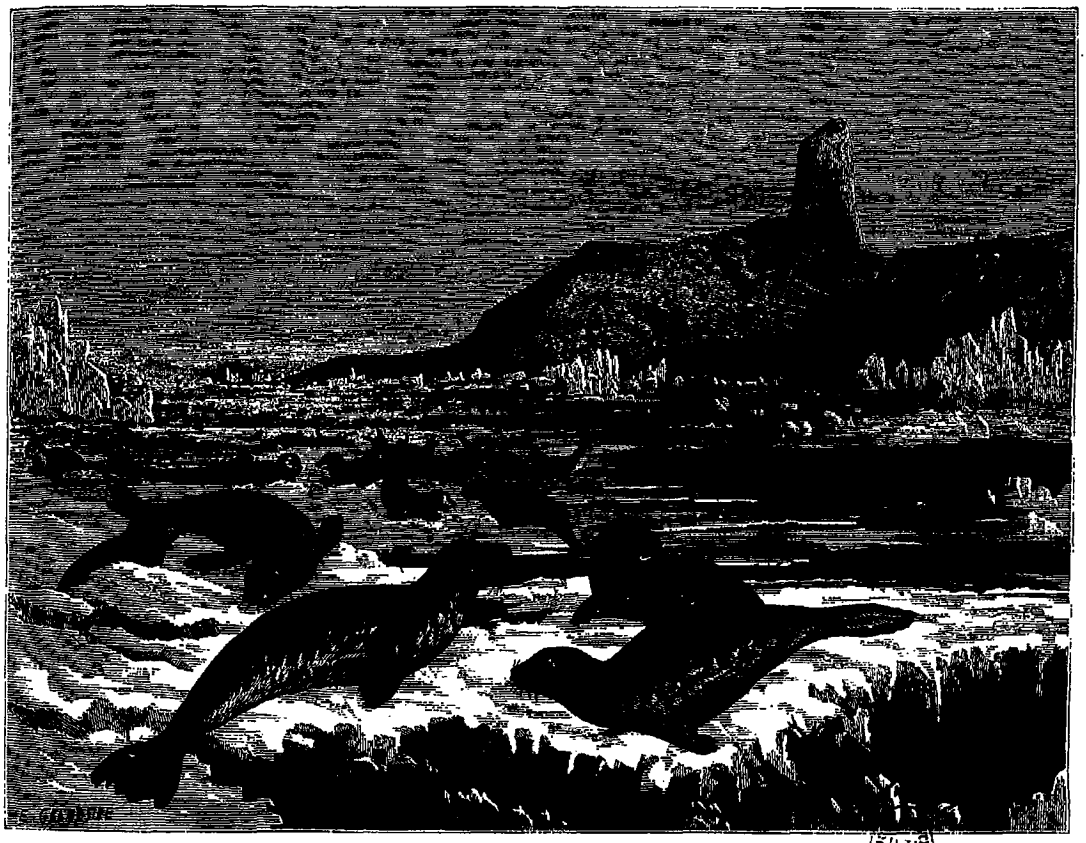
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

L'ours vit presque exclusivement de phoques. Donc, partout où il y a des glaces, vous trouverez des phoques, et quand on voit paraître des phoques, on peut attendre les ours.

Nous allions marcher vers le pack; les phoques avaient fait leur apparition; par conséquent le gros gibier n'était pas loin. L'ancre fut prestement enlevée, le navire se dirigea vers le nord, dans le calme du soir; à l'ouest, le soleil brillait, encore bien au-dessus de l'horizon, versant ses lueurs dorées sur la mer, la terre et les glaciers.

Nous mettons le cap sur Wilcox-Point, majestueux promontoire qui se dresse à vingt-quatre kilomètres au nord-est des îles aux Canards; puis nous étendons la carte sur le pont pour décider de la marche ultérieure du navire. A l'est de la pointe Wilcox, la côte se déploie pendant quelques milles avant de se terminer par une montagne qui, nous le verrons bientôt, ressemble étrangement à un pouce levé droit au-dessus d'une main posée de champ sur la table, le petit doigt en bas. La main représente l'île dont ce « Pouce du Diable » est le centre.

Aucune partie de la mer de Baffin n'est plus redoutée. Les montagnes de glace y sont si nombreuses



Le Pouce du Diable. — Dessin de E. Grandsire, d'après une photographie.

qu'on l'appelle souvent le Trou à Icebergs (Bergey Hole), et les courants si violents qu'un navire à voiles surpris par une accalmie au large du Pouce est bientôt entraîné dans quelque tourbillon et forcé de tournoyer comme si une influence surnaturelle était à l'œuvre sous les eaux; s'il en sort sain et sauf, sans collision fâcheuse avec les icebergs, il peut se flatter de l'avoir échappé belle.

Le cap York se trouve au nord-ouest, à trois cent vingt kilomètres à peu près du Pouce du Diable. Entre ces deux pointes, la côte forme une courbe très-profonde qu'on appelle la baie de Melville. Par extension, ce nom est appliqué à la partie de la mer de Baffin au large de ce golfe et toujours occupée par la « glace du milieu ». Le littoral entier n'est qu'une vaste ligne de glaciers inaccessibles, qui jettent à l'Océan une énorme quantité d'icebergs. Répandus sur la mer de Baffin dans toutes les directions, ceux-ci s'accumulent chaque année en plus grand nombre, rassemblent les champs de glace autour d'eux et rendent la navigation de plus en plus périlleuse. Un changement très-notable s'est accompli depuis que les marins pénétrèrent pour la première fois dans ces eaux.

*La Panthère* marche bravement à la rencontre de notre premier champ de glace. Il est là devant nous, large plaine blanche et bleue, s'étendant plus loin que

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

notre ligne de vision. — « Quoi ! ce n'est que cela? » crient quelques passagers, presque désappointés, car de prime abord il n'a pas l'air très-formidable; mais le navire heurte une langue de cristal qui se projette sur sa route; ce choc commence à donner aux novices une plus juste idée de la chose. La majeure partie de la glace (des sept huitièmes aux neuf dixièmes) plonge sous la surface de l'eau; *la Panthère* en a cassé un fragment énorme, qui relevé par l'avant du navire tombe sur le côté et nous présente sa tranche, dont la vue satisfait les plus incrédules.

Mais ce ne fut pour *la Panthère* qu'un petit incident sans importance; elle continua de voguer dans les eaux claires jusqu'à ce que nous eussions atteint un nouveau champ de glace que nous avions d'abord pris pour une dépendance du premier; entre les deux s'étendait un bras de mer libre, ce que les baleiniers appellent une « passe; » voyant que nous ne pouvions plus marcher dans la direction que nous avions choisie, nous profitâmes de cette trouée pour filer grand train vers le nord, entre les « floes ».

Bientôt nous ne vîmes plus d'eau nulle part, excepté dans notre chenal; la glace couvrait au loin la mer; d'en haut seulement on apercevait des passes serpentant en tous sens. Celle que nous suivions avait, au début, deux kilomètres de large; elle diminua peu à peu, puis commença à former des coudes; des glaçons détachés s'y montraient çà et là. Le second, qui était de quart, tenait l'homme à la barre continuellement en haleine par ses « Bâbord ! Tribord ! Comme ça ! Tribord, tout !

— Que diable me chante-t-il? cria le capitaine d'une voix de tonnerre. Pourquoi venez-vous sur tribord?

— Route barrée de tous côtés, il faut revenir en arrière.

— N'y a-t-il d'ouverture nulle part?

— Non, mais à bâbord la glace semble plus faible.

— Gouvernez dessus, et piquons droit dedans ! rugit le capitaine.

— Ça va ! monsieur ! Tribord un peu. Droite ! Droite, bien ! »

Et nous poussâmes en avant, *la Panthère* dressant crânement sa proue et ses bossoirs au-dessus de l'eau, et ayant l'air de regarder avec le plus profond dédain l'immense plaine de cristal qui se déployait devant nous. Elle allait l'entamer, l'ouvrir, l'écraser sous ses pieds ferrés à glace; on eût dit que la terrible menace du capitaine : « Je te ferai marcher, ou je t'arracherai les yeux ! » avait encore augmenté son audacieuse résolution.

Nous arrivâmes bientôt si près de la glace, qu'il n'était plus besoin de commander d'en haut. Le second descendit. « Attention à la barre ! Mick ! » dit le capitaine.

Nous courions à toute vitesse, l'hélice craquant avec fureur et faisant trembler le navire dans toutes ses membrures. Il fut bientôt trop tard pour modérer son élan, le capitaine y eût-il consenti. Virer de bord était non moins impossible. Nous nous préparâmes à recevoir le choc, chacun se cramponnant de son mieux aux bois du bâtiment. Le capitaine tenait les yeux fixés sur le point où il voulait faire sa trouée. « La barre à bâbord ! Droite ! droite, comme ça ! »

Cra-a-a-a-ash ! La puissante étrave de fer a rencontré la glace : elle la coupe, se glisse par-dessus; *la Panthère* monte sur le floe, le broie et plonge de toute sa longueur dans les eaux qu'elle s'est ouvertes; mais sa force d'impulsion n'est pas encore épuisée; notre navire s'élance sur la glace, la brise de nouveau sous son poids; enfin, il s'arrête; le bruit de la débâcle semble être le cri de satisfaction et de soulagement de la noble *Panthère;* elle semble vouloir reprendre haleine avant de recommencer.

*La Panthère* n'a pas de mal, pas la moindre avarie. Ses mâts sont d'aplomb, ses bossoirs aussi solides que jamais; ses flancs armés de fer n'ont pas une égratignure. La première lutte a été une victoire ! A bord, personne ne doute plus de rien.

« En arrière ! » crie le capitaine. Nous reculons de cent brasses à peu près, puis, à toute vapeur, nous nous précipitons dans l'ouverture déjà faite; le taille-mer frappe la glace; *la Panthère* avance, retombe, se relève, plonge, puis s'interrompt pour respirer. Transportés de joie, nous descendons nous mettre à table; le capitaine donne à l'officier de quart l'ordre de ne pas lui laisser le temps de prendre froid; l'hélice tourne toujours, heurtant les débris qui s'amoncellent à l'arrière; notre bon navire, de sa proue taillée en coin, pénètre dans le floe.

Quand nous remontons sur le pont, la fissure se forme déjà; les coups de bélier produisent leur effet; les champs de glace ont été mis en mouvement, la crevasse s'élargit peu à peu, et, après en avoir d'abord raclé à droite et à gauche les parois anfractueuses, nous finissons par arriver dans l'eau claire et libre.

Cette brusque attaque nous a évité un très-long circuit; aussi loin que peut atteindre notre vue, une route facile s'ouvre pour nous vers le nord; mais à tribord, d'épais champs de glace nous forcent à nous tenir à huit kilomètres au large du magnifique promontoire de Wilcox-Point que nous eussions désiré examiner de plus près.

Nous entrâmes bientôt dans la baie de Melville. La cloche frappait ses douze coups au moment précis où la cime émoussée du Pouce du Diable parut à notre vue, illuminée par le soleil de minuit.

Je n'oublierai jamais cette scène. Devant nous le soleil, près de plonger dans l'Océan, faisait scintiller les icebergs et semait de feux les champs de glace, sous ses rayons presque horizontaux. Sur l'arc immense de la baie, les grands glaciers s'élevaient de la mer jusqu'à ce qu'ils fussent perdus dans une bande violette se détachant sur un fond d'or; leurs terrasses d'albâtre réfléchissaient les splendeurs de la lumière. Le vieux cap, rongé par les siècles se revêtait de teintes chaudes et vermeilles; une brillante lueur s'attardait sur le

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Pouce du Diable, cette majestueuse colonne dressée au milieu des icebergs, comme un clocher montant vers le ciel au-dessus de quelque cité inconnue.

## XVII

### En chasse, à la vapeur.

A la fin retentit le cri si longtemps désiré : « Les ours! les ours! » En un clin d'œil, l'équipage fut sur le pont.

Les ours étaient là, en effet, aussi près que nous pouvions l'espérer : ils avaient sans doute vu *la Panthère* longtemps avant que nous les eussions nous-mêmes découverts; paisiblement ils nous regardaient, beaucoup plus curieux qu'effrayés. C'était une femelle et ses deux jeunes, immobiles à trois ou quatre cents mètres de nous, seuls êtres vivants dans cette solitude infinie. La mère avait un de ses petits de chaque côté; une honnête famille tranquillement établie sur le vieux champ de glace. J'éprouvais quelque remords à l'idée que nous allions si cruellement troubler son repos.

Le steamer fut arrêté aussitôt que possible; les deux parties se considéraient mutuellement, chacune occupée à deviner ce que l'autre voulait faire. Les ours, sans nul doute, ne voyaient que le navire; nous prenions bien garde de ne pas trop montrer notre tête au-dessus des passavants; le vent venait du nord; il ne pouvait nous trahir; évidemment, le vapeur était à leurs yeux quelque énorme et noir objet de curiosité, avec lequel, et nous en fûmes enchantés, ils manifestèrent bientôt des dispositions à faire connaissance de plus près. La vieille mère conduisait la marche, les deux autres trottinaient à côté d'elle. Lentement, prudemment, elle se dirigeait par un long circuit vers l'arrière du navire dans l'intention, très-apparente, de venir sous notre vent. La glace favorisait son dessein; une énorme flèche se projetait au loin, de la ligne générale du floe. Arrivée au bout de cette pointe, elle nous flairerait certainement, mais alors il serait trop tard pour sortir du piége où elle s'engageait ainsi. Afin de ne compromettre en rien ce plan qui servait nos projets, nous dissimulions nos personnes avec plus de soin que jamais. Il semble contraire à toutes les règles cynégétiques d'attendre que votre gibier vous évente; mais le capitaine, grand-veneur en chef, connaissait son navire et savait ce qu'il pouvait lui demander : « Ils sont à nous, si seulement ils avancent un peu plus loin, » dit-il en ordonnant au mécanicien de marcher à demi-vitesse, et à Mick de mettre la barre à bâbord, toute. Cette manœuvre fit tourner *la Panthère* sur ses talons; elle était maintenant sur l'eau morte, en face des ours, qui, toujours avec la plus grande lenteur, cheminaient sur la langue du vieux champ.

« Que faites-vous donc, capitaine? Les ours vont nous sentir et décamper au plus vite.

— Bah! *la Panthère* est là pour leur barrer le chemin!

— Mais la glace, la glace, capitaine! Vous ne lancerez pas le navire contre ce floe?

— Pourquoi pas? Je le lancerai dans un iceberg s'il le faut! »

La lutte se déclarait donc entre la force et l'adresse d'un côté, la ruse et l'agilité de l'autre.

Ces plantigrades polaires n'ont point une démarche élégante; ils portent leurs énormes jambes comme si elles n'avaient pas d'articulations et lèvent leurs pattes immenses de manière à faire croire qu'elles sont montées sur des patins. Leur long cou pyramidal est la seule chose gracieuse en eux.

L'excessive circonspection de la mère me frappait par-dessus tout. Elle n'osait pas trop s'approcher, mais elle ne voulait pas non plus partir.

Elle s'avançait à pas comptés : c'était une ourse bien nourrie et en bon point; sans doute elle venait de déjeuner et se laissait aller à l'apathie qui accompagne la digestion d'un repas plantureux; elle ne traversait même pas les flaques d'eau qui se trouvaient sur sa route, mais elle en faisait tranquillement le tour, ne se sentant pas disposée à se mouiller les pieds. Parfois elle nous tournait le dos, parfois elle s'arrêtait, étendant son long cou et humant l'air à droite et à gauche, levant son nez aussi haut que possible, puis le reportant sur la glace, comme si elle eût pu y découvrir quelque chose. Pendant ce temps, les petits folâtraient auprès d'elle; ne la voyant pas effrayée, ils étaient en fort belle humeur et regardaient évidemment *la Panthère* comme un merveilleux spectacle, préparé par leur mère pour leur amusement exprès : ils se poursuivaient comme deux petits chats, jouant à cache-cache autour de la vieille, et se donnant des coups de patte ou de dent à la façon de tous les animaux, dans l'innocente période de l'enfance. Ils se roulaient dans les étangs, dont ils faisaient jaillir l'eau à droite et à gauche; c'étaient de gais et gentils oursons, sans nul doute fort heureux de cette diversion inaccoutumée.

La petite famille mit une demi-heure à gagner l'endroit où la mère saurait enfin à qui elle avait affaire. Un instant, elle parut indécise, s'arrêta court et se retourna comme pour revenir sur ses pas, puis elle changea d'avis; pendant quelques minutes, elle sembla le jouet de deux impulsions opposées; celle qui l'entraînait vers le navire remporta la victoire. Arrivée sur la pointe, elle leva la tête et renifla bruyamment : la lumière se fit soudain dans son esprit; nous la vîmes pirouetter sur elle-même et regarder de tous côtés comme si elle cherchait des moyens de salut. Après un moment de réflexion, elle se dirigea de nouveau vers le floe. Les petits, commençant à prendre l'alarme, couraient à leur mère, comme s'ils lui demandaient ce qui la préoccupait, et si le spectacle était fini, et pourquoi il fallait partir. Elle paraissait leur répondre qu'il n'y avait pas de quoi s'effrayer beaucoup, mais que mieux valait jouer des jambes et s'éloigner le plus vite possible. Les jeux n'étaient plus de saison; les pauvres petits obéirent, tout en se lamentant piteusement;

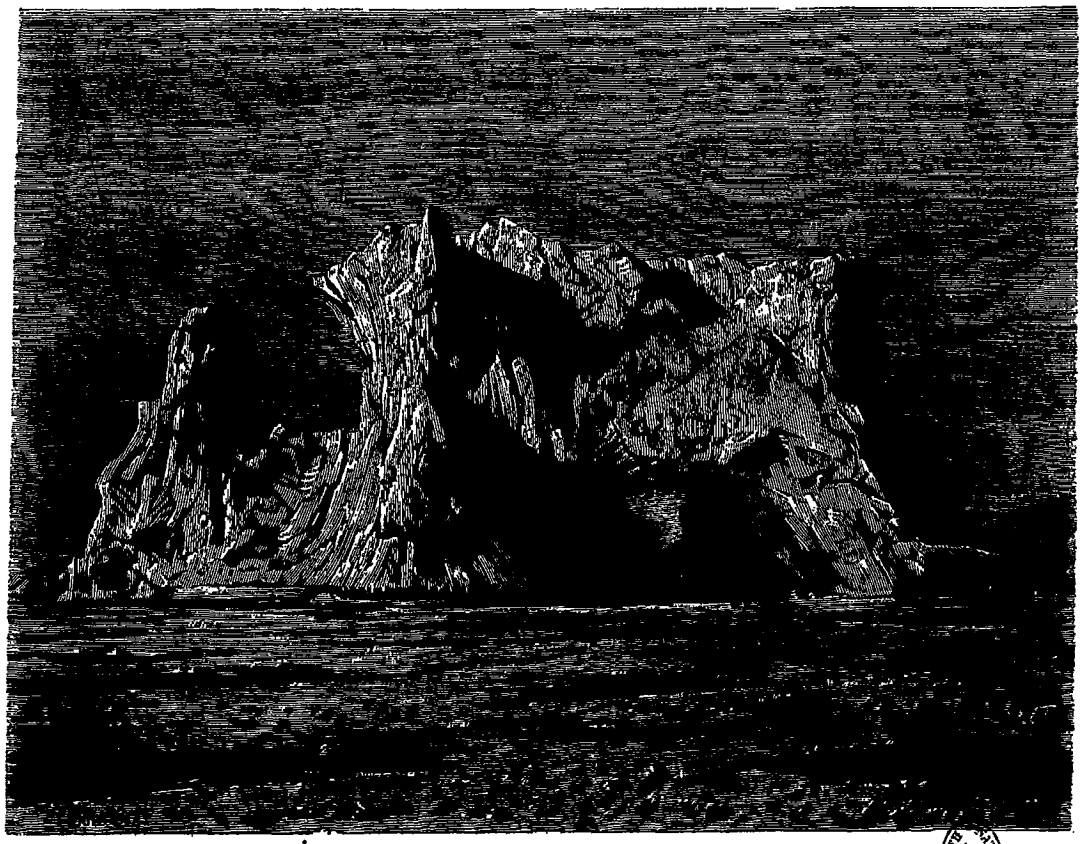
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

ils avaient l'air malheureux d'enfants surpris par une pluie d'orage au retour de la foire. Inquiets et troublés, ils ne faisaient plus attention à rien et passaient pardessus la glace pourrie qui cédait sous leurs pieds; pendant qu'ils se poussaient de nouveau sur le floe, la mère avait marché; elle les attendait alors ou même revenait sur ses pas, sinon pour leur donner assistance, au moins pour les encourager. Elle-même aurait pu fuir et devait bien le savoir, mais elle ne voulait pas quitter ses petits; son dévouement était digne de notre admiration.

*La Panthère* ne restait pas oisive. Dès que la mère ourse fut sous notre vent et montra des syptômes d'alarme, le capitaine cria : « En avant, à toute vitesse! » L'hélice commença de tourner, et, avec toute la rapidité possible, le navire se dirigea vers la glace, pour couper la retraite à l'infortuné trio.

C'était, depuis le début, le plan du capitaine, et pour lui, une simple question de temps; la plupart d'entre nous, au contraire, se demandaient si le bâtiment aurait la force nécessaire pour accomplir le service qu'on réclamait de lui.

Un craquement terrible se fit entendre : nous venions d'attaquer la glace par l'endroit qui nous semblait

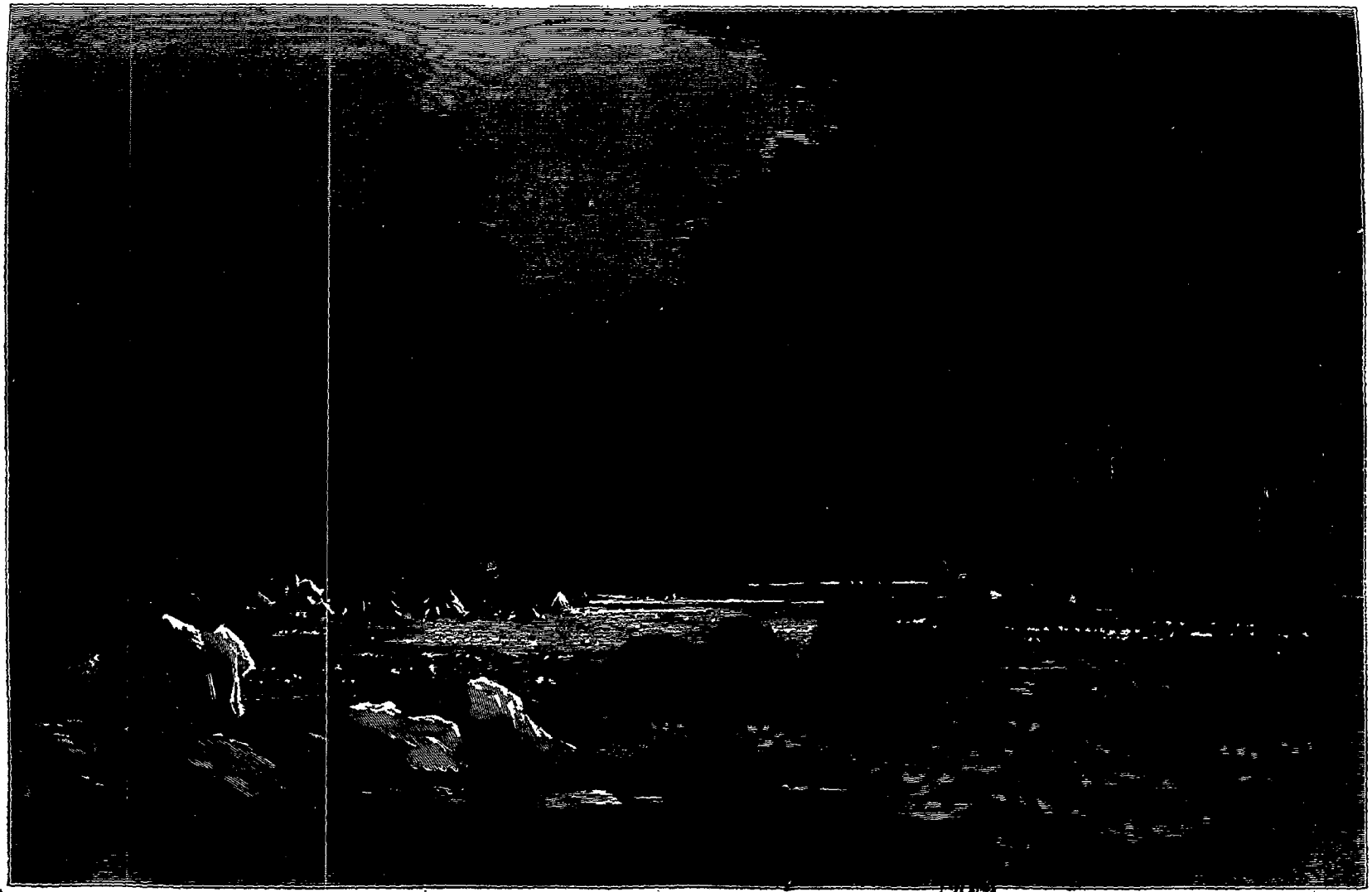


Le château de glace (voy. p. 47). — Dessin de E. Grandsire, d'après une photographie.

offrir le moins de résistance; elle était autrement solide que celle de la veille, et le choc fut le plus terrible que nous eussions jamais ressenti; mais notre vigoureux taille-mer s'ouvrait déjà un passage, il se glissa sur le floe, l'écrasa sous sa masse et retomba dans l'eau; impossible de se tenir debout pendant cette manœuvre recommencée à deux fois. La vaisselle faisait tapage dans l'office, où le mousse, qui nous avait crié : « Bergs! » (montagnes de glace) au lieu de « Bears » (ours), s'était retiré, exténué de l'effort qu'il avait fait pour s'éveiller, et coiffé de la soupière, ce qui lui brisa presque le crâne, mais nous conserva le précieux ustensile. Blob, qui dessinait notre gibier futur, debout près du chambranle de la grande écoutille, piqua une tête dans la soute à charbon, où ses ours blancs passèrent subitement au noir. Mais l'espoir du capitaine se réalisait : la vigueur de l'assaut détermina en travers de la pointe, une crevasse qui s'étendit bientôt jusqu'à l'autre côté, et les malheureuses bêtes se trouvèrent à notre merci sur un radeau flottant séparé du corps du floe.

Nous pénétrâmes dans le chenal que *la Panthère* venait de s'ouvrir. Se voyant ainsi coupés, les ours, dont l'effroi était maintenant très-visible, firent retraite vers l'endroit du glaçon qui se trouvait présentement en arrière, nous forçant de virer de bord pour regagner l'en-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



*La Panthère* chassant l'ours. — Dessin de E. Gsandsire, d'après M. J. Hayes

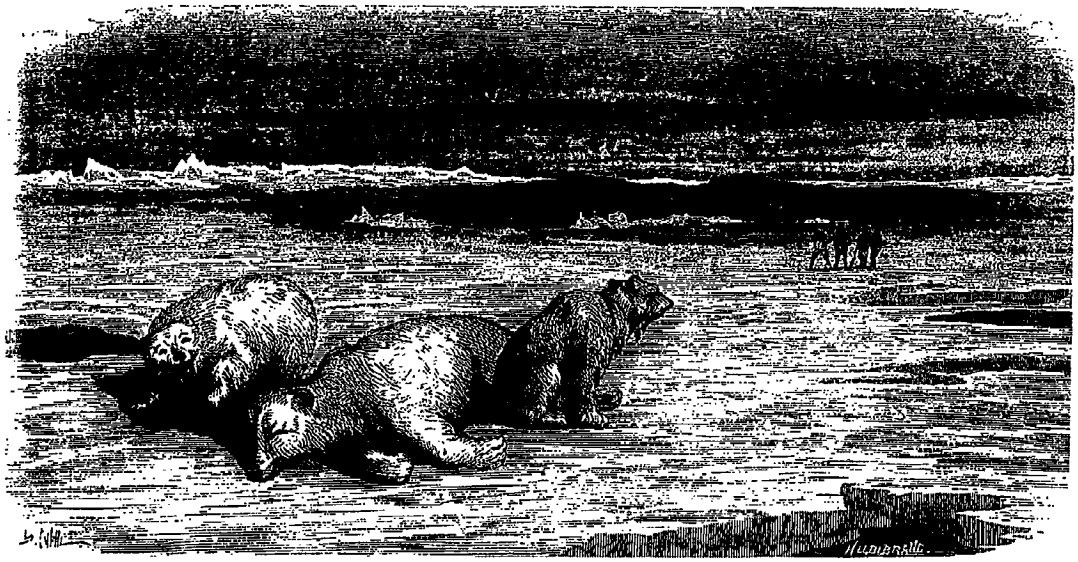
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

trée de la crevasse. Ils sautèrent à la mer pour arriver au grand floe, mais, nous voyant encore sur leur chemin, ils tournèrent tête sur queue pour reprendre le glaçon. Mettant la barre à tribord, nous suivîmes leur sillage; à cinquante mètres d'eux seulement, nous diminuâmes de vitesse.

Ils étaient magnifiques à contempler, leur longue fourrure ondulant gracieusement dans l'eau claire et bleue; leurs corps arrondis, dont la pesanteur spécifique leur permet de flotter sans peine, voguaient avec une vitesse désespérée vers le glaçon où la malheureuse famille comptait trouver le salut. La tendre sollicitude de la mère ne se démentait pas : plus nous approchions, plus elle se tenait près de ses petits; elle nageait au milieu d'eux; bientôt elle les invita à plonger, et, pendant quelques instants, nous pûmes les voir ramant de toute leur force à vingt pieds sous la surface de la mer. Lorsqu'ils remontèrent pour respirer, une volée de balles les accueillit; la mère et un des petits s'affaissèrent sans vie sur les eaux teintes de sang.

L'autre paraissait à peine effleuré; au moment où il grimpait sur le floe, un nouveau projectile lui entra dans le côté; il s'enfuyait en gémissant. Le capitaine poussa son navire dans la glace et, descendant par le bossoir, se lança à la poursuite de l'ourson. Celui-ci s'arrêta et se cacha derrière un hummock, mais, voyant arriver l'ennemi, il se prépara à prendre l'offensive. Ses lamentations se changèrent en un grondement terrible et il allait charger, lorsqu'une balle bien dirigée vint mettre un terme à la chasse.

Il ne restait plus qu'à porter le butin sur le pont, à peser et à mesurer les victimes, à en adjuger les peaux à ceux qui avaient porté le coup mortel. C'était la chose la moins facile de toutes : finalement, après



Chasse à l'ours. — Dessin de E. Castelli, d'après M. J. Hayes.

de longues discussions, chacune des dépouilles trouva son propriétaire; nous nous amarrâmes à un iceberg pour faire de l'eau, et nous assecir, après l'excitation et la fatigue de la nuit, à un bon déjeuner du gibier des îles aux Canards.

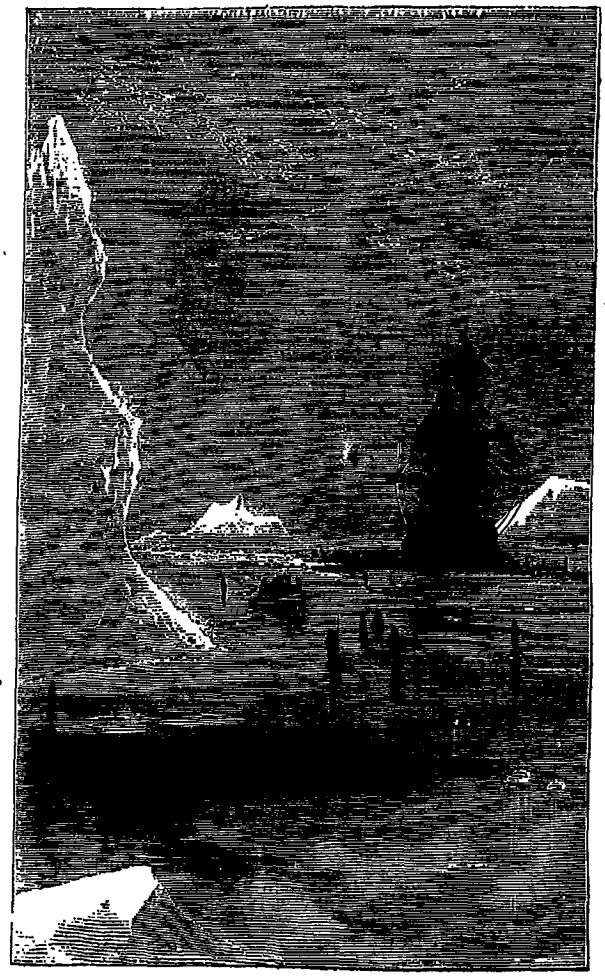
Le jour suivant, en quête de nouveaux triomphes, nous enfilâmes un large chenal qui se dirigeait vers le nord-est. Nous aperçûmes quelque chose de noir sur la corniche du floe, c'était un phoque très-grand, de l'espèce barbue [1]. Il dormait paresseusement aux chauds rayons du soleil; mais le bruit du steamer l'éveilla; il s'agitait, visiblement alarmé. Nous ne pouvions songer à lui donner la chasse comme à l'ours : maintenant ou jamais, était notre mot d'ordre pour le quart d'heure. La marche de *la Panthère* encore ralentie, nous glissâmes sur les eaux, nous tenant cachés d'une façon peu usitée parmi les disciples de saint Hubert; mais l'amphibie était plus fin que nous; à deux portées de carabine, il leva la tête, puis la queue, et se précipita à la mer; à une vingtaine de brasses du navire, il cessa de nager pour dresser sur l'eau sa face presque humaine; mais, avant que nous pussions le viser, il parut suffisamment édifié sur nos intentions, et plongea dans les flots qu'il faisait rejaillir en écume autour de lui.

Nous n'aurions pas raconté ce petit incident où nous avions le dessous, si, à ce moment, un ours énorme n'eût bondi de derrière une chaîne de hummocks, où, sans nul doute, il avait guetté la proie qui venait de nous échapper. Il paraissait plus marri de la perte de son déjeuner qu'effrayé de notre apparition; néanmoins il n'était pas tout à fait aussi innocent que l'infortuné trio de la veille. De ma vie je n'en ai rencontré de plus beau; nous le convoitions passionnément.

1. *Calocephalus barbatus*, F. Cur.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Aussi, comme il était superbe à voir sur ce champ de glace ! Dès qu'il aperçut le navire, il s'arrêta soudain, et ne fit d'autre mouvement que de balancer la tête de droite à gauche et *vice versa*. Évidemment il était fort irrésolu, et semblait ne pas vouloir s'avouer son effroi. Mais le steamer heurta un gros glaçon que nous n'avions pu éviter . le bruit de la collision parut mettre un terme aux incertitudes du plantigrade et lui montrer qu'il ne devait pas avoir une confiance absolue dans ce nouveau venu. Il volta sur ses jambes de derrière, comme un jeune cheval qui joue dans une prairie, fit un bond splendide par-dessus une flaque d'eau et s'éloigna à loisir, tournant presque à chaque pas la tête sur l'épaule pour regarder *la Panthère*. Parfois il s'ébrouait bruyamment, puis continuait sa route, avec la démarche incongrue de tous ses congénères. Il lui restait pourtant quelques doutes au sujet du géant inconnu, car souvent il faisait halte et se campait sur son derrière pour le considérer. *La Panthère* ne bougeait plus et semblait lui rendre sa contemplation. Ils se dévisagèrent ainsi pendant quelques minutes. Enfin l'ours parut convaincu de l'inanité de ses craintes ; il s'avança vers nous de cent mètres au moins, avec une circonspection risible ; puis ses défiances lui revinrent ; il tourna court et reprit sa route.



Dans la baie de Melville. — Gravure tirée de l'édition anglaise.

A voir cette pantomime, l'animal avait l'air aussi fou qu'un lièvre au mois de mars. Après avoir fait quelques pas, il pirouettait à droite, puis à gauche ; enfin, comme une sentinelle à son poste, il se mit à monter la garde de long en large ; mais tout cela très-posément ; avançant le cou ou le retirant en arrière comme une tortue, levant le nez aussi haut que possible, puis le promenant sur la glace, et s'arrêtant de temps à autre pour regarder de notre côté.

Toutes ces manœuvres étaient à l'adresse de *la Panthère*, car il ne nous voyait pas, dissimulés que nous étions derrière notre rempart ; il n'avait pas encore beaucoup d'inquiétude. Comme à ses malheureux prédécesseurs, cet objet noir lui inspirait plus de curiosité que d'effroi ; nous espérions même qu'il chercherait à lier connaissance avec lui. Dans la mer de Baffin, en effet, parfois les ours quittent les glaces pour nager vers les navires ; j'en ai vu un voguer patiemment auprès de la cuisine du bord, alléché sans doute par la fumée des os de baleine que brûlent les marins à leur intention expresse : cette odeur attire les ours et leur rappelle probablement de bons déjeuners ; mais s'ils voient ou éventent un homme ou un chien, ils déguerpissent au plus vite.

Nous étions enchantés de voir le camarade faire son quart devant nous ; par malheur, *la Panthère* ne pouvait pas retenir son souffle plus longtemps. Au bruit soudain de la vapeur sifflant à travers le tuyau d'échappement, maître Martin bondit comme un possédé et, avec un renâclement sonore, détala à toute vitesse. Pour l'admirer dans tous ses avantages, nous déchargeâmes nos carabines après lui, quoique la grande distance ne nous permît point de l'atteindre. Il ne s'arrêta guère qu'à quatre cents mètres ; là, il tourna la tête, sembla nous adresser un hochement approbateur, puis avec le calme habituel aux plantigrades, il se dirigea vers le côté opposé du floe, tandis que nous étions à confabuler sur les moyens de nous en rendre maîtres. On n'en trouva qu'un seul : lancer de nouveau *la Panthère* contre la glace ; mais celle-ci paraissait trop épaisse pour qu'on osât tenter de s'y ouvrir un passage. Quant à faire le tour du « champ, » il n'y fallait point songer : l'ours n'aurait sans doute pas l'obligeance de nous attendre.

Un peu plus bas cependant, nous découvrîmes un isthme étroit ; le capitaine fit jouer son bélier ; quelques brasses seulement cédèrent au premier coup ; le choc en retour fut plus terrible que tous les précédents ;

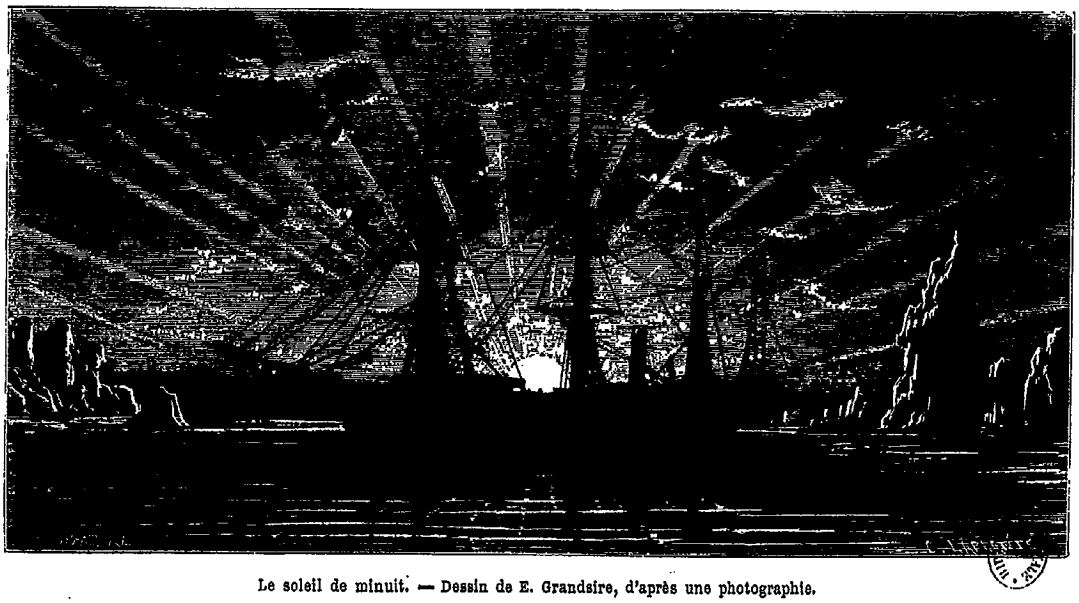
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

quatre fois il recommença la manœuvre; une fissure se déclara enfin et nous l'utilisâmes sans perdre une minute.

Nous étions maintenant dans la passe vers laquelle marchait l'ours. Nous pouvions le voir avec nos lunettes, tout près de l'eau qu'il atteindrait certainement pour peu qu'il y mît de bonne volonté. Nous avancions à toute vapeur; il se jeta à la nage et se dirigea vers la glace opposée, qui ne paraissait point facile à entamer, fortifiée qu'elle était par un grand nombre d'icebergs scellés avec le floe. S'il y arrivait, toute chance était perdue pour nous.

Un des officiers monta sur le mât grande hune et le découvrit faisant route vers une pointe qui, au lieu d'être basse et plate comme à l'ordinaire, se trouvait anfractueuse et couverte de hummocks. Dans l'espoir de lui barrer le chemin, *la Panthère* mit le cap sur cette direction. S'apercevant de notre dessein, l'animal, qui donnait des signes du plus violent effroi, nageait de toutes ses forces, le bout du nez hors de l'eau.

Nous n'en étions plus qu'à soixante brasses; chacun croyait déjà le tenir au bout de son fusil. Nous n'avions pas, il est vrai, réussi à lui couper la retraite, mais il était à portée de nos carabines, et comme le navire allait dans le même sens que lui, nous pensions être tout à fait « bord à bord » quand il sortirait de l'eau : *la Panthère* marchait droit sur la glace, nous nous préparions à tirer. Mais l'animal était plus rusé que nous. Les hummocks abrupts du promontoire cachaient une sorte d'anse où se réfugia l'ours; abrité par la pointe vers laquelle nous nous dirigions, il pouvait gagner au pied et nous échapper encore. Avec la promptitude de décision qui caractérise le vrai marin, le capitaine, voyant que faire le tour du cap, c'était, pour sûr, per-



Le soleil de minuit. — Dessin de E. Grandsire, d'après une photographie.

dre la peau de maître Martin, cria à l'homme qui tenait la barre de la mettre à bâbord, toute! ce qui nous jeta sur la glace, près de l'extrémité du promontoire, à un endroit où elle était comparativement mince. Dès que le navire, en touchant, se fût un peu engagé dans la glace, le capitaine, au moyen d'une corde, se laissa glisser du bossoir, et, suivi de deux autres carabines, courut vers le sommet du petit port; il arriva trop tard. A cent mètres seulement des tireurs, l'ours dressant son corps énorme hors de l'eau, s'enfuit avec la rapidité du vent, sans prendre le temps de secouer sa fourrure; les armes furent déchargées après lui, mais sans aucun succès; le capitaine assurait voir des traces de sang, et le poursuivit pendant un kilomètre, espérant, comme pour celui de la veille, que l'ours s'arrêterait, mortellement blessé; mais bientôt cette proie, si ardemment désirée, disparut pour toujours derrière les icebergs.

Nous étions tous désolés de la mésaventure. Heureusement un nouveau cri de la vigie vint nous arracher à ces regrets.

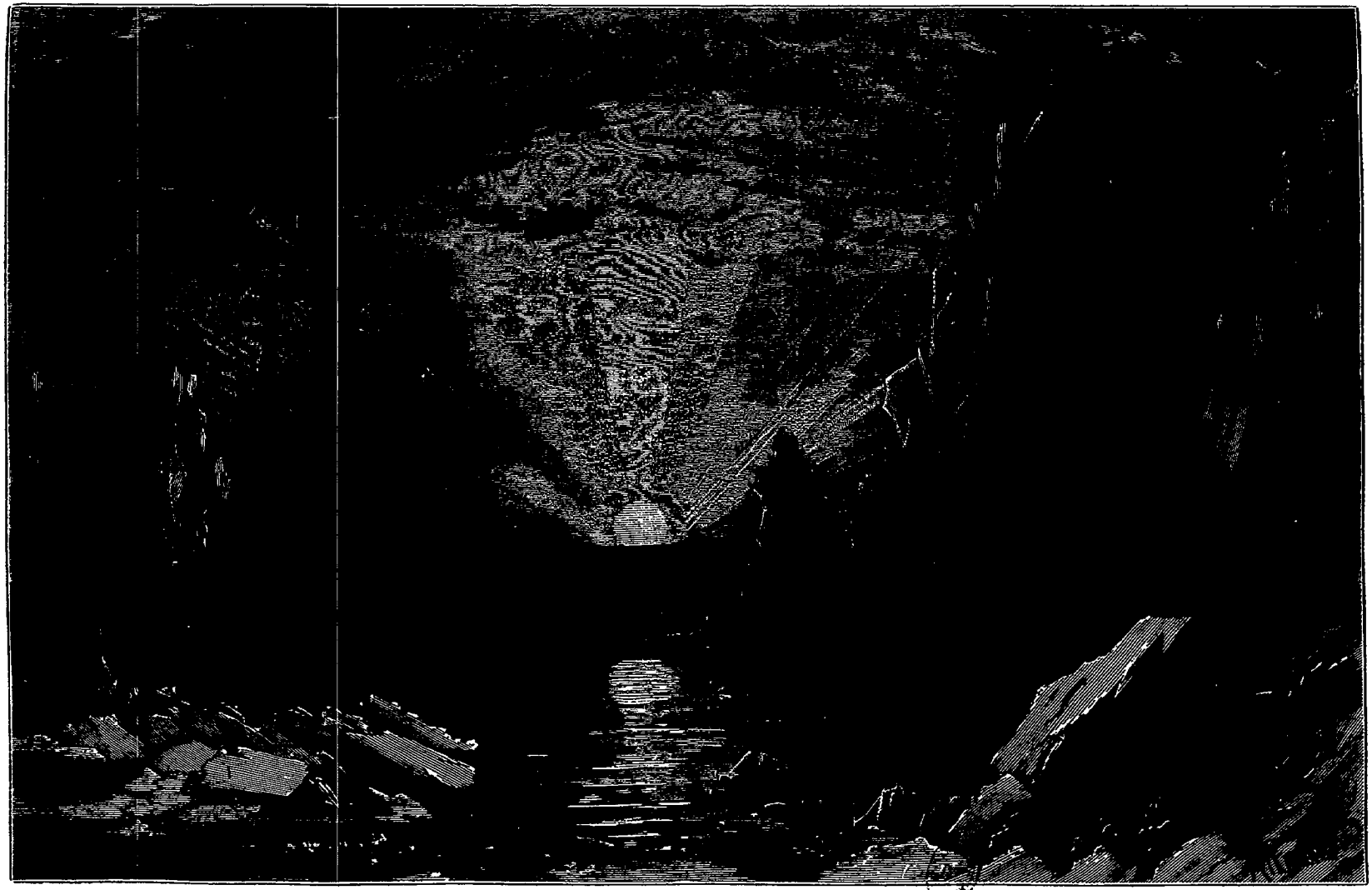
« Où donc? où donc? répondait-on de tous côtés.

— Il y en a trois là-bas sur la pointe extrême d'un floe étroit et long! » Et de son poste, notre homme dirigea la marche du navire jusqu'à ce que, les apercevant du pont, le capitaine se chargeât de donner les ordres.

La glace sur laquelle ils se trouvaient était, cette fois, mince et pourrie, car nous voyions souvent les animaux enfoncer; ils ne pourraient marcher très-vite, même dans le cas où ils prendraient l'alarme; de plus, il nous était maintenant facile de les suivre dans quelque direction qu'ils essayassent de s'enfuir : en mer, nous allions plus vite qu'eux, et un demi-kilomètre au moins les séparait des autres champs.

*La Panthère* pénétra dans le floe avec la plus grande

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Le soleil de minuit. — Dessin de E. Grandsire, d'après M. J. Hayes.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

facilité; la crevasse qu'elle s'ouvrit se propagea jusque sous les pieds des ours; ils s'y jetèrent immédiatement. Nous aurions tiré tout de suite, mais les photographes faisaient entendre de frénétiques réclamations. Certains que notre proie ne nous échapperait pas, nous sacrifiâmes notre impatience aux intérêts de l'art.

Après avoir nagé quelque temps, les ours se hissèrent de nouveau sur la glace; nous avions viré de bord; nos artistes ne pouvaient désirer une meilleure occasion. Les chasseurs protestaient, mais le photographe en chef relevant bientôt la tête de derrière son appareil :

« A vous, messieurs! » dit-il.

A ce moment, les ours recommençaient à nager dans une passe parallèle.

Le navire coupa rapidement à travers l'isthme de glace qui nous séparait; nous cessâmes de nous jouer de ces malheureux animaux comme le chat de la souris; à trente mètres d'eux, nos fusils furent simultanément déchargés : les trois ours étaient ajoutés à nos trophées. On les monta sur le pont et nous mîmes le cap sur Wilcox-Point sans apercevoir de nouvelles victimes. Puis on se dirigea vers le Pouce du Diable, et découvrant un floe modérément ferme, qui semblait retenu en place par des icebergs échoués, nous y fîmes entrer *la Panthère* à une centaine de mètres; on descendit les ours sur la glace pour en préparer les peaux.

En quittant le champ de glace, nous allâmes jeter l'ancre près du rivage, à trois kilomètres du Pouce. Nous grimpâmes sur les collines environnantes; les traces de rennes abondaient, mais nous ne vîmes aucun de ces animaux.

Escalader le Pouce lui-même, il n'y fallait pas songer, mais nous en gravîmes la base jusqu'à une altitude de quatre cents mètres, d'après le baromètre.

Le Pouce du Diable est une île (les glaces m'ont empêché d'en faire le tour en bateau), ou tout au moins une presqu'île jointe au continent par quelque isthme très-bas et très-étroit. Elle occupe le sommet d'une profonde baie et a de huit à douze kilomètres de longueur, sur cinq à sept de largeur. Le piton lui-même est situé à l'extrémité la plus éloignée de la mer, et s'élève, comme une colonne, à 180-200 mètres au-dessus de son soubassement. Au nord et à l'est de l'île, deux glaciers, l'un large de vingt kilomètres, l'autre de cinq, montent, je devrais dire plutôt descendent, sur des plans très-inclinés entre les montagnes de la côte. Ils se réunissent plus haut, et, avec les autres courants congelés, au nord et au sud, forment comme la frange de la grande mer de glace qui couvre tout le continent groënlandais, et de son lit inépuisable, verse des fleuves semblables par toutes ses vallées. Chacun de ceux-ci, à son tour, donne à l'Océan le tribut de ses icebergs.

Ces innombrables filles des glaciers voisins du Pouce du Diable remplissent tout le côté nord de la baie et peuplent la mer pendant des lieues entières. Il était près de minuit. Un soleil clair et brillant illuminait de ses splendeurs ce fantastique paysage.

## XVIII

### Les champs de glace de la baie de Melville.

J'eusse fort désiré prolonger notre séjour auprès du Pouce du Diable, mais la position du navire était trop hasardeuse. A chaque instant, de nouvelles flottilles de glaçons dérivaient sur nous et tourbillonnaient sauvagement sur les eaux, poussées par le courant avec une vitesse de trois nœuds à l'heure. Le capitaine lui-même déclara que son navire n'était pas fait pour vivre dans un pareil endroit; nous nous glissâmes au large pour rentrer de nouveau dans le pack.

Dire nos aventures des jours suivants serait simplement répéter les deux chapitres qui précèdent. La navigation et la chasse au milieu de ces « champs » ne peuvent présenter beaucoup de variété. Pour nous-mêmes, la chose devenait monotone; quand la vigie signalait un ours, la nouvelle nous était à peu près indifférente.

Enfin, après avoir louvoyé, serpenté, tourné et retourné tout notre content, avoir vu le pack et les icebergs sous tous les aspects possibles, nous nous amarrâmes pour la dernière fois à un champ de glace large de plusieurs kilomètres. Le capitaine consulta tout son monde; le résultat de la délibération fut que personne ne demandait à poursuivre : la hauteur méridienne établissait notre position à 75 degrés de latitude, par le travers des îles Sabines, plus loin vers le nord qu'oncques n'alla autre société de touristes. Chasseurs, artistes, savants, chacun était satisfait de son œuvre.

Ce dernier jour passé sur le vieux floe fut un des plus mémorables de notre calendrier. Après les vents froids que nous venions de subir, la température, qui atteignait 15 degrés et demi à l'ombre, nous semblait presque étouffante, au milieu de ce labyrinthe d'icebergs. Le champ auquel nous étions amarrés paraissait sans limites; il avait deux pieds et demi d'épaisseur, la plus grande partie en était unie comme la mer pendant un calme; les neiges de l'hiver, dissoutes par le soleil, s'amassaient çà et là en flaques peu profondes qui lui donnaient un peu l'aspect d'un marais. Le floe était hérissé d'icebergs, dressés comme de hauts rochers au milieu d'une plaine; l'uniforme blancheur du paysage, interrompue seulement par le bleu foncé de l'eau, produisait au soleil une réverbération fatigante pour la vue.

Tous nos gens se divertissaient, chacun à sa façon. Les uns, munis de planches apportées du navire, se faisaient sur la glace un lit de camp pour dormir au soleil; d'autres jouaient au ballon; on tirait à la cible, le but marqué à l'encre sur le flanc d'un iceberg; les plus agiles luttaient à la course. Ni phoques, ni ours n'apparurent pour entraîner toutes les carabines à leur suite. Dans ce désert, si splendidement éclairé, nous ne vîmes qu'une bande de petits guillemots. Ils allè-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

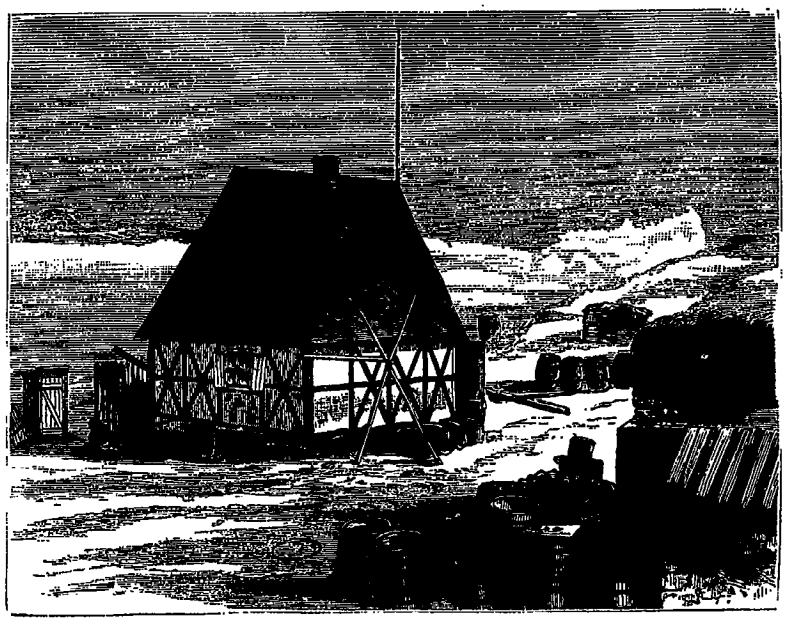
rent s'abattre dans la mer tout près de nous, puis ils grimpèrent sur le floe, le long duquel ils se placèrent en file, nous regardant d'un air impertinent et rusé. Ils venaient sans doute de la rive septentrionale de la baie de Melville, où, pendant des lieues entières, la falaise en est littéralement couverte.

Au milieu du désœuvrement général, les artistes travaillaient encore ; moi-même je m'occupai à mesurer un iceberg, en partie engagé dans notre floe et très-remarquable pour sa forme et ses dimensions, quoique sous ce dernier rapport j'en aie vu qui la dépassaient de beaucoup. Sa plus grande hauteur, déterminée par une ligne de base fort exacte, était de soixante-seize mètres ; sa longueur, de quarante-six; nous l'appelions « le château fort en ruine, » et il ne fallait en vérité qu'un très-léger travail de l'imagination pour compléter les lignes d'une gigantesque forteresse jetée à la mer et flottant sur les eaux par quelque cause inexplicable. J'en évalue le volume à cinquante millions de tonneaux (voy. p. 40).

## XIX

La famille blanche la plus voisine du Pôle.

La baie de Melville, explorée en tous sens, n'avait plus de charmes pour nous, et la société en chœur demandait à quitter le vieux floe ; mais le capitaine, nullement pressé, remit le départ au lendemain matin. Pendant la nuit, un léger vent du sud-est, qui venait directement des glaciers, fit descendre la température au-dessous du point de congélation, et quand la cloche de sept heures arracha au sommeil l'équipage et les



La maison la plus septentrionale du Globe. — Gravure tirée de l'édition anglaise.

passagers, le navire se trouva bel et bien en prison. Aussi loin que l'œil pût s'étendre, dans toutes les directions où la mer était libre la veille au soir, on ne voyait plus que de la glace, assez forte en certains endroits pour porter le poids d'un homme.

Par bonheur, *la Panthère* avait les reins solides et nous ne fûmes pas réduits à passer tout l'hiver auprès de la forteresse en ruine. Nous démarrâmes comme si de rien n'était; mais vingt minutes s'écoulèrent avant que le navire eût bougé d'un pouce; pendant assez longtemps nous marchâmes avec une excessive lenteur pour réussir ensuite à faire un nœud à l'heure, à travers la croûte transparente qui recouvrait la mer. Peu à peu, nous prîmes une allure plus décidée; la couche ou plutôt la pellicule de glace craquait, se fendait devant nous, les cristaux volaient à droite et à gauche, et quand le soleil parut, les illuminant de ses feux, on eût dit que notre navire s'ouvrait un chemin parmi des amas de pierreries. Nous gagnâmes enfin une passe. Notre sortie de la baie de Melville s'exécuta de même façon que notre entrée : *la Panthère* attaquait les floes et les broyait sous elle au milieu de l'excitation et de l'enthousiasme des marins et des passagers. Notre bon navire semblait avoir conscience de sa position et redouter autant que nous un hivernage dans le maudit pack. « *La Panthère* en sait plus qu'on ne croit! » disait Welch, le chauffeur.

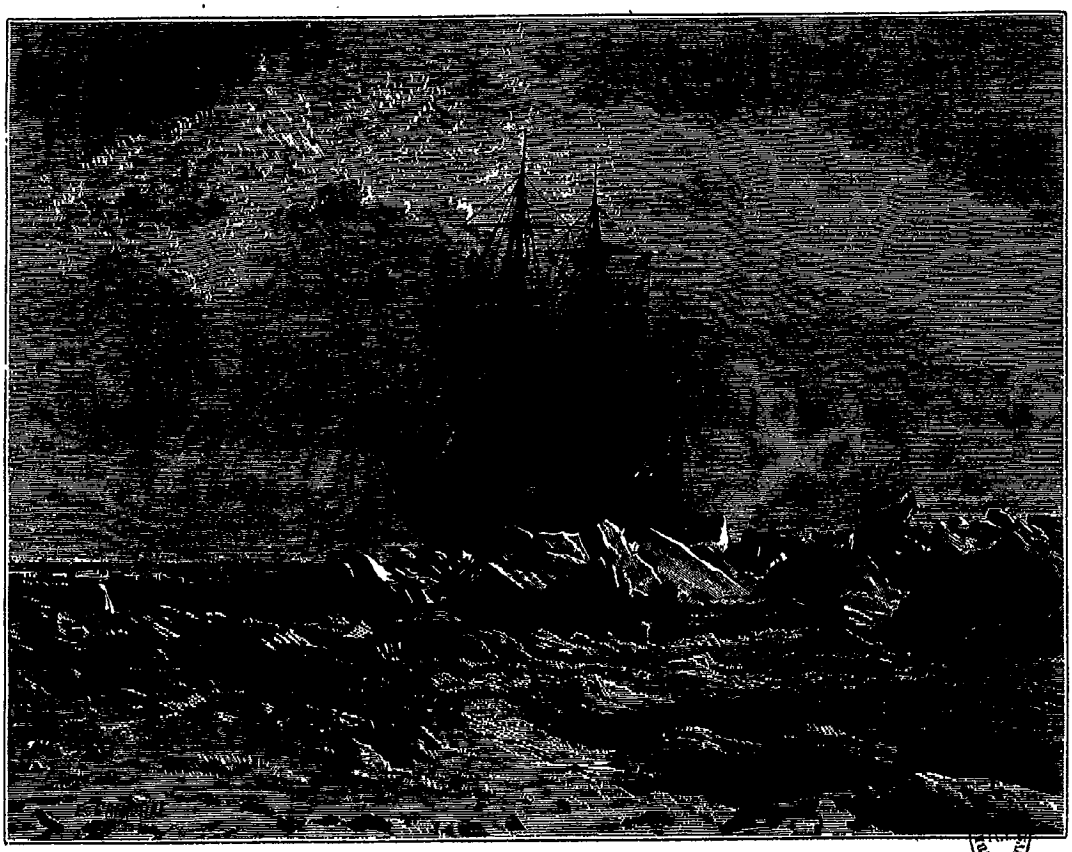
Le soir, Wilcox-Point et le Pouce du Diable se présentaient par notre travers. Nous ne retrouvâmes plus les grands champs de glace qui nous avaient tant gênés à l'entrée de la baie; ils étaient dissous ou voyageaient plus loin, et, par une mer parfaitement libre, nous nous dirigeâmes vers les îles aux Canards. Nous quittions le domaine du Soleil de Minuit.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Après avoir contourné le petit archipel, *la Panthère* tâtonna le long des côtes, au milieu d'un de ces brouillards désespérants, fléau de la navigation polaire.

Je ne me rappelle pas avoir vu rien de plus lugubre que la scène qui se présenta devant nous, lorsque au point du jour ce brouillard disparut soudain. Nous étions en panne depuis quelques heures et fort incertains de la position; par bonheur, nous nous trouvâmes juste entre deux îles, celles qu'on nomme, à cause de leur forme, le Cône et le Coin. Au delà s'étendait une sorte de corridor de trente kilomètres de long avec ses îlots caverneux de rochers rouge-brun. Plus loin se dessinait sur l'horizon la froide ligne de la Mer intérieure, frangée de glaciers; de froids icebergs gisaient sur les eaux de plomb; le vent glacé des montagnes gémissait autour de nous, et quoique le soleil eût chassé le brouillard, il ne réussissait point à jeter un peu de chaleur sur la désolation générale.

Gouvernant au sud-ost, nous contournâmes un immense iceberg qui jusque-là avait borné notre vue dans cette direction; une petite pointe de terre, hérissée de roches comme tous les autres promontoires, faisait



*La Panthère* au point le plus éloigné. — Dessin de E. Grandsire, d'après une photographie.

saillie dans la mer; on n'y voyait absolument aucun signe de végétation; cependant une cabane couverte de planches, et peinte en blanc, s'élevait sur le roc nu; le pavillon rouge et blanc du Danemark flottait au-dessus du toit. Dans cette maison, la plus septentrionale du Monde, au milieu de cet horrible désert, vit une famille chrétienne, séparée par vingt lieues de mer ou de glace de toute créature civilisée, et n'ayant pour société qu'une poignée de sauvages.

A deux kilomètres en deçà, un bateau pagayé par un équipage basané aux vêtements de peaux était venu à notre rencontre; comme il rangeait le bord, un homme se leva à l'arrière du canot : je reconnus sans peine la carrure vigoureuse, les cheveux jaunâtres, les traits accusés de Jensen. Enchanté de le revoir, je le fis immédiatement monter et lui donnai une chaude poignée de main. Il nous pilota dans son bon petit port, et nous descendîmes à terre, pour rendre visite à sa femme, caresser ses enfants et dîner avec lui de renne et d'eiders.

I. J. Hayes.

*(La fin à la prochaine livraison.)*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE R F

Jensen, gouverneur de Tessuisak, et sa famille. — Dessin de H. Castelli, d'après une photographie.

# LA TERRE DE DÉSOLATION,

PAR ISAAC J. HAYES, D. M.[1].

1869. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

## XIX (suite).

Jensen et sa famille. — La dernière magicienne.

Mme Jensen nous fit des gâteaux délicieux; les cigares, les pipes danoises, le café étaient excellents; la conversation fut très-animée, et en rentrant à bord, nous convenions qu'on peut encore passer une soirée fort agréable à quatre cents lieues à peine du Pôle nord.

Mais je n'en éprouvais pas moins une tristesse indicible à la pensée du terrible isolement de cette fa-

1. Suite et fin. — Voy. p. 1, 17 et 33.



© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

mille qui venait de nous accueillir avec tant de joie, — isolement, à mes yeux, pire que la solitude complète, car les sauvages de Tessuisak, avec leur misère et leur saleté, leurs hordes de chiens vicieux hurlant perpétuellement, ne sauraient être une société pour une femme élevée à Copenhague et pour les trois enfants qui grandissent sous son aile. Ce sont d'abord deux jolies petites blondes de cinq et de sept ans, Johana Maria et Jennia Caroline; mais l'orgueil de la famille est évidemment Julius Christian, âgé de trois ans et quelques mois.

Le scorbut les avait tous plus ou moins touchés; je ne m'en étonne pas. Comment serait-il possible d'entretenir ces pauvres enfants en bonne santé, au moyen des promenades et de l'exercice en plein air, dans un climat où, neuf mois sur douze, la neige couvre la terre; où le soleil disparaît complétement pendant plus de cent jours; où en hiver la maison doit être blindée avec de la neige, garnie de doubles vitres; où poêles et lampes brûlent sans cesse pour écarter le froid terrible qui, au dehors, descend souvent à quarante-cinq degrés au-dessous de zéro et même plus bas, et où les tourmentes de neige tourbillonnent journellement dans les airs?

Les quatre chambres de la maison sont meublées confortablement et très-propres. Les murs sont ornés de photographies de parents et d'amis et d'enluminures à bon marché représentant des batailles, dans quelques-unes desquelles Jensen a porté patriotiquement le mousquet avant de venir au Groënland. Il est fier, à juste titre, d'avoir pris sa part de la guerre de 1848 contre le Prussien.

Les poêles sont alimentés par du charbon danois; sur chaque lit s'empilent des édredons, au milieu desquels les enfants se blottissent pendant les froides et sombres heures du sommeil. Il est certain qu'ils y doivent être suffisamment au chaud; mais ces pauvres petits ne sauraient dormir tout l'hiver, et pensez un peu à ce qu'est leur vie durant cette longue nuit de cent jours! Encore sont-ils nés dans ce pays et n'en connaissent-ils pas d'autre. Mais leur mère? Est-il dans les choses possibles que pendant cette affreuse saison, ses pensées ne s'arrêtent pas souvent sur les relations sociales de sa jeunesse, les jouissances variées, les modes changeantes du monde qu'elle habitait avant de venir dans ce désert pour y vivre avec l'élu de son cœur? Car sûrement rien autre chose que l'amour n'a pu l'attirer dans cette région sauvage. Elle ne se plaignait pas; elle paraissait sereine, elle est peut-être heureuse. Heureuse! cela me semble bien difficile.

Le sort de son mari, il faut le dire, est pénible aussi. Chose étrange! c'est pour faire sa fortune qu'il est venu à Tessuisak. La petite somme d'argent que lui rapporta mon expédition de 1860 à 1861 lui permit de retourner au Danemark, de se marier et d'entreprendre des affaires pour son compte personnel. Il demanda ce petit poste, à quatre-vingts kilomètres d'Upernavik, sur les confins mêmes de la grande banquise. Homme actif, tireur adroit, chasseur expérimenté, il avait espéré y ramasser quelque aisance en peu d'années, mais sa nature remuante doit être pour beaucoup dans cette détermination. Lorsque je le pris avec moi, il était déjà depuis longtemps au Groënland; et comme tous ceux qui ont vécu de la vie primitive du chasseur, il n'a jamais pu s'accommoder de quelque autre carrière moins indépendante. Les femmes, plus sédentaires, souffrent davantage de l'isolement et des privations d'une semblable existence; elles n'ont ni les émotions, ni les triomphes de la lutte avec les animaux sauvages.

Par malheur, Jensen avait estimé beaucoup trop haut les résultats de ses chasses et les ressources de Tessuisak. Tous les produits de la station, huile de phoque, édredon, peaux d'ours et de renards, ne montaient pas à plus de 25 000 francs; là-dessus il prélevait ses 5 pour 100, 1250 francs, plus un salaire fixe de 125 francs et la nourriture et les provisions pour une seule personne: le gouvernement n'accordait rien pour la famille du colonibestyrere de Tessuisak. De toute évidence, en rédigeant son cahier de charges, la Compagnie royale des pêcheries du Groënland n'avait jamais songé qu'une femme eût la pensée d'aller s'établir dans une résidence si lointaine et si lugubre.

Mais s'il est difficile de comprendre comment des hommes civilisés peuvent choisir un séjour si reculé, si froid, si triste, du moins personne ne refusera d'admettre qu'il faut une bonne dose d'énergie et de courage moral pour affronter une semblable vie. Jensen y prenait gloire; ses paroles s'animaient quand il nous décrivait ses chasses à l'ours et aux rennes, son adresse et son succès à la poursuite des phoques et de la baleine blanche; il se félicitait surtout de ce que, seul entre les Danois du Groënland, il avait réussi à faire des naturels ses « coupeurs de bois » et ses « porteurs d'eau, » parlant par figure, s'entend, car ici, hélas! il n'y a point de forêts à abattre, et la neige fondue dispense des puits et des sources; — mais ils dépouillaient son gibier et préparaient son huile de phoque. Toute proportion gardée, Jensen, à Tessuisak, est un seigneur féodal avec des droits et des priviléges qu'il ne voudrait probablement pas échanger pour quelque place inférieure sous une latitude plus clémente.

La population qu'il gouverne ainsi se compose de soixante-deux Esquimaux demi-sauvages dont les tentes et les huttes parsèment les pentes rocheuses du promontoire. Les chiens, qu'on emploie en hiver comme bêtes de trait, sont fort nombreux; l'horrible puanteur qui s'élève des carcasses de phoques, des poissons en décomposition et autres choses non moins désagréables à voir et à sentir, surpasse toute croyance. « Combien votre femme en doit souffrir! disais-je à Jensen. — Bah! elle y est faite et n'y pense plus! » Une famille indigène avait eu l'impudence de planter sa tente tout contre la porte de la maison; de peur d'irriter ses « sujets, » le gouverneur ne se permettait pas la moin-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

dre observation. Quelque stérile que soit le sol, les Esquimaux, avec une gravité ridicule, s'en déclarent les seuls possesseurs et n'hésitent point, sans y mettre d'amertume toutefois, à dire aux Danois que les Blancs sont au Groënland des intrus et des étrangers.

Ce qui rend plus fâcheuse encore la proximité de cette tente, c'est que la femme qui l'habite passe pour être une magicienne. Toute chrétienne qu'elle est, elle n'a pas renoncé à ses vieilles pratiques, et ses diableries, ses incantations, ses cris, en font souvent, la nuit, la plus insupportable des voisines. Si, comme de tout temps l'a cru la superstition, une atroce laideur est un des caractères spécifiques de la sorcière, Barbara peut être regardée comme la reine du Sabbat, car jamais créature plus hideuse ne hanta les ténèbres pour conspirer avec le démon. Pourtant ce monstre a un enfant, et sur l'innocente figure du marmot ne se lisait guère la conscience d'un aussi fâcheux parentage; il suçait son poing, aussi content qu'aucun autre marmot du Globe, sans souci de sa naissance que les sauvages disaient surnaturelle. Le nom païen de la magicienne est Annorasouak, quelque chose comme la Mère des Vents. Jensen me raconta plus tard son histoire, sur laquelle je reviendrai.

Je ne quittai pas sans émotion la petite famille danoise. Depuis sept longues années, la femme n'avait pas vu âme qui vive, de ce monde d'où l'exilait son amour: les enfants nous regardaient avec stupéfaction, — aucun navire ne touchait à Tessuisak, — et cette *Panthère*, fumant, sifflant, s'ébrouant, était une merveille à leurs yeux. Nous fîmes une petite provision de bonnes choses que nous avions encore dans la cambuse, en fait surtout d'aliments et de remèdes antiscorbutiques; on les déposa à terre avec une couple de tonneaux de charbon, et prenant Jensen à bord pour nous piloter au milieu du réseau des passes des îles, nous tournâmes le dos à cette maison, la plus voisine du Pôle, pour nous diriger sur Upernavik.

## XX

Le fiord d'Aukpadlartok. — La Fille des Tempêtes.

Nous entrâmes en passant dans ce golfe dont j'ai déjà parlé au sujet de son glacier; je ne crois guère possible de voir un spectacle plus lugubre que cet interminable labyrinthe d'îlots de roches et d'îlots de glace. Enfin nous aperçûmes une maisonnette semblable à celle de Jensen, dressée tout comme la sienne sur un petit promontoire. Ces demeures civilisées sont semées çà et là dans ces tristes régions, à soixante ou quatre-vingts kilomètres d'intervalle; leurs habitants respectifs communiquent entre eux deux fois tout au plus par an, l'été en barque, l'hiver en traîneau; une famille peut donc vivre complétement isolée, sevrée de tous les rapports sociaux; pour mon compte, il m'a fallu le voir pour m'en convaincre.

La glace encombrait tellement le rivage que nous ne pûmes approcher à moins de deux kilomètres de la petite maison et des misérables huttes qui l'entourent. On amarra *la Panthère* à un iceberg, et nous prîmes un bateau pour serpenter longuement au milieu des glaçons; nous traversâmes force endroits dangereux, entre autres une arche ouverte dans une énorme montagne de glace; puis nous débarquâmes sur les roches où nous attendait Philippe, le gouverneur, le plus renommé des chasseurs groënlandais. C'est un homme blond, aux yeux bleus, aux manières calmes et douces; il nous présenta son état-major, Christian, Wilhelm, Simon, Hans et Lars, ses cinq fils; derrière eux s'avançaient Caroline, sa femme, Christine et Maria, ses filles, les épouses ou les fiancées et les enfants de ses fils, le prétendu de Christine, et une quarantaine d'Esquimaux semi-barbares qui composent la population de Kresarsoak, le village de la grande montagne dont la haute crête blanche domine les nuages et s'élève à une altitude de plus de quinze cents mètres.

La famille de Philippe diffère totalement de celle de Jensen. Sa femme est une Esquimaude au visage épanoui; ses enfants sont heureux et contents; rien ne leur manque en fait d'outils et de munitions de chasse, non plus que les nécessités ou même les conforts de la vie. Christian est marié; il fait ménage à part dans une petite hutte adjacente, avec sa femme et ses sept enfants. Simon n'en avait encore qu'un seul et se contentait d'un abri de peaux de phoques. Wilhelm venait de se réconcilier avec sa fiancée, Esquimaude pur sang qui lui préférait d'abord un autre chasseur, très-beau garçon et certainement supérieur à son rival; mais Wilhelm était le fils du gouverneur, ce qui fit pencher la balance : on n'attendait plus que l'arrivée du pasteur d'Upernavik pour célébrer le mariage. Tous les autres habitaient la maison paternelle, dont la seule chambre est divisée, par des peaux de phoques, en un certain nombre de stalles, où les divers membres de la famille vont se coucher le soir entre leurs édredons.

Après nous être assis à un déjeuner de côtelettes de phoque, de saumon fumé, de café, je sortis avec Jensen, qui voulait me montrer l'ancienne résidence d'Annorasouak, la sorcière. Nous franchîmes le col du promontoire pour descendre dans une vallée, ou plutôt dans un large ravin : ravin formé par de hautes falaises coupées d'énormes crevasses à l'aspect effrayant, qui s'ouvraient sous les grands amas de neige dont les hivers sans nombre avaient coiffé leurs fronts. Des bouffées de vent froid couraient en gémissant le long de la gorge et nous faisaient frissonner jusque dans la moelle des os. Levant les yeux vers le fiord, nous pouvions voir le glacier d'Aukpadlartok se dessiner vaguement par-dessus les cimes des icebergs qui peuplaient le golfe. Le soleil, dissipant les nuages, brillait sur elles de tout son éclat, mais ses rayons ne vinrent pas nous réchauffer au fond du défilé. La vallée que nous suivions est elle-même terminée par un petit glacier de seize mètres de haut sur soixante de large; à un kilomètre et demi de la mer, il la barre d'une falaise à l'autre et donne naissance à un torrent limpide qui

© 2007 Lyon Éditions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

bondit sur les roches, forme des cascades et des gouffres en miniature, courant à toute vitesse, comme si, heureux de retrouver la liberté, il voulait le plus tôt possible se mêler à la mer pour y revoir enfin le soleil.

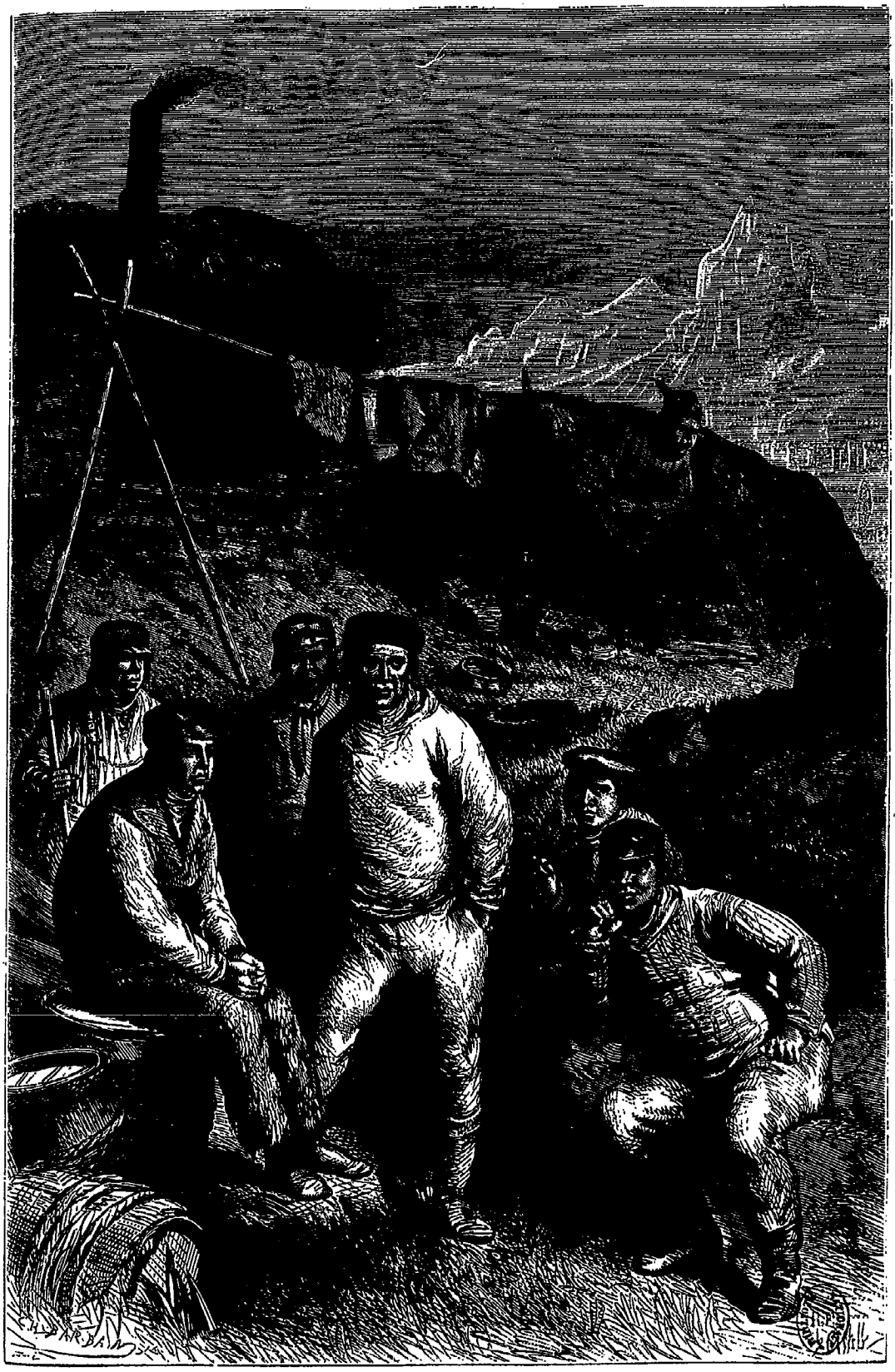
L'ascension de cette vallée fut pénible et laborieuse; mais à force de ramper, de grimper, d'escalader, nous arrivâmes à un endroit où les roches se dressent presque perpendiculairement au-dessus des berges du ruisseau, ne laissant entre elles qu'un écartement de trente mètres. L'eau s'épandait en étages, cascatelles pittoresques dont le bruit s'ajoutait au rugissement de la rafale, qui semblait s'être accumulée derrière la gorge et se précipitait en sifflant par l'étroit passage, donnant à cette scène un caractère lugubre difficile à décrire.

En continuant de gravir, nous nous trouvâmes au sommet des chutes, sur une plaine sauvage et désolée,

Annorasouak, la sorcière. — Dessin de H. Castelli, d'après une photographie.

sorte d'amphithéâtre naturel, où Annorasouak avait autrefois établi sa demeure. C'est là qu'elle rendait ses décrets, déchaînait les vents ou leur imposait silence, envoyait la prospérité à ses amis et les malheurs à ceux qu'elle haïssait. Les indigènes païens en avaient le plus grand effroi, et pour se la rendre propice, lui portaient des vêtements et des vivres, toutes les choses nécessaires à son existence. Ceux mêmes qui avaient embrassé le christianisme la regardaient avec une crainte respectueuse et contribuaient à entretenir sa garde-robe et son garde-manger. On voit encore les ruines de sa hutte, à laquelle on arrivait par une espèce de boyau tortueux. J'en examinai les vestiges et j'écoutai avec le plus grand intérêt le récit de cette dernière manifestation des pratiques païennes au Groënland, non-seulement pour la chose en elle-même, mais aussi pour

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Philippe, le chasseur, et ses fils. — Dessin de H. Castelli, d'après une photographie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

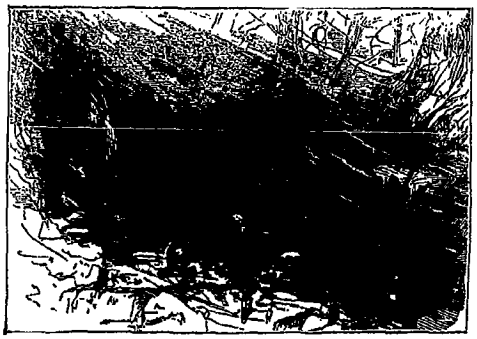
les circonstances qui l'ont marquée et dont le côté romanesque était attesté par l'existence d'une jeune fille au teint blanc et aux cheveux noirs. On pense que le père de cette enfant fut un criminel échappé d'un baleinier anglais, qui se réfugia dans la vallée avec la magicienne, et que celle-ci parvint à dérober aux recherches aussi longtemps qu'il vécut.

Le grand auk (voy. p. 59). — Gravure tirée de l'édition anglaise.

C'est alors qu'elle commença à se faire connaître comme la Mère des Vents. Désormais, aucun indigène n'eût osé pénétrer dans la vallée, sauf dans l'endroit convenu où l'on déposait les offrandes ; les Danois eux-mêmes avaient de la magicienne et de sa demeure une frayeur superstitieuse. Le petit glacier devint le Château du Diable ; le ravin, empruntant le nom de celle qui l'habitait, fut la Vallée des Vents; la belle enfant elle-même s'appela Annore, la Fille des Tempêtes.

L'amour, qui a déjà renversé tant de projets conçus par les hommes, a causé la destruction de ce nid de sorcellerie et de malice. Un jeune Danois nommé Elsen vit la jolie métis, et son cœur fut ému. A l'insu de la mère, il trouva le moyen d'approcher d'elle sans lui causer d'effroi; il s'éprit de plus en plus de la sauvage fille des Vents et s'adressa à la mission d'Upernavik pour qu'on voulût bien le seconder dans son œuvre de rédemption.

Le missionnaire prit la chose à cœur; avec l'aide du jeune homme, il parvint à attirer la mère hors de sa forteresse; bref, Annore devint Nina, la femme d'Elsen; la sorcière, baptisée sous le nom de Barbara, épousa un indigène converti; comme nous l'avons vu, elle a planté sa tente à Tessuisak, juste à côté de Jensen, qui la déteste de tout son cœur.



Le corbeau de la sorcière. — Gravure tirée de l'édition anglaise.

Rien ne nous engageait à rester plus longtemps dans cette vallée. Le vent augmentait, accompagné de temps à autre de tourbillons de neige; parfois, ses gémissements ressemblaient à s'y méprendre à des plaintes humaines; si jamais il y eut sur la terre un lieu propre à la demeure des démons, c'est assurément celui-ci.

Comme pour ne nous laisser aucun doute à ce sujet, un vieux corbeau au plumage dépenaillé voletait çà et là, en faisant entendre de funèbres croassements. Puis il se mit à marcher à pas comptés, se parlant à lui-même d'une voix sépulcrale, se percha sur le mur ruiné de la hutte et recommença ses cris. Il penchait sa tête de côté, nous regardant sinistrement d'un seul de ses yeux; après quoi, il alla se poster au-dessus de la cascade, pour contempler le gouffre écumant. Il croassa de nouveau, voltigea lourdement à l'autre rive et se posa sur une roche, où, criant toujours, il aiguisait son bec, comme s'il préparait le couteau du sacrifice. Il semblait être tout à fait chez lui, le vrai maître du lieu. En outre, et je m'en aperçus quand il frappait la pierre, chaque son se répète plusieurs fois dans cette partie de la vallée : l'écho de sa voix lugubre résonnait de roche en roche; on eût dit que l'air était peuplé d'esprits répondant à son appel.

La neige tombait par épaisses ondées quand nous revînmes chez Philippe. Dès le premier moment, du reste, nous avions pu voir que nous ne trouverions rien à faire au fiord, les icebergs étant si nombreux qu'il n'y avait pas à songer à aller au glacier en canot; aussi regagnâmes-nous promptement notre bord pour filer sur Upernavik.

## XXI

Upernavik. — Jours heureux. — *La Panthère* humiliée, irritée et victorieuse.

Depuis plusieurs jours, je me faisais une fête de cette visite à Upernavik, et, faut-il l'avouer, je pensais surtout au bonheur de m'étendre dans un bon lit, après soixante nuits passées à chercher le sommeil sur l'étroit cadre qui m'était assigné dans une cabine humide, noire de poussière et de fumée de charbon, et que le balai de notre stupide mousse rendait de jour en jour plus malpropre.

Quel contraste avec la jolie chambre que le docteur Rudolph voulut bien mettre à ma disposition ! La fenêtre, ouvrant sur la mer, était garnie de jolies fleurs que ma bonne hôtesse soignait comme ses propres enfants. Quelle étrange sensation que de lever les yeux de ce charmant jardinet de roses, d'héliotropes, de réséda, pour les arrêter sur le vaste Océan semé d'icebergs, froide solitude dont l'as-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

pect seul donnait le frisson ! Ses vagues venaient battre sur la berge rocailleuse juste au-dessous de nous, mais tout dans la maison était paix et repos ; les gravures sur les murailles, le poêle ronflant paisiblement, les petites douceurs de la modeste demeure qui m'abritait, se riaient du climat et du lieu, et offraient un tableau de tranquillité et de contentement qui méritait bien que, pour l'admirer, on fît neuf mille milles à travers les tempêtes et les champs de glace.

Nous passâmes huit jours à Upernavik. Pas une seule fois je n'aperçus *la Panthère;* jamais je n'avais été plus content de la perdre de vue. Je lisais, j'écrivais, je jouais avec Anne et Christian, les enfants. Jensen me racontait son histoire et les légendes groënlandaises qu'il avait pu recueillir ; j'aidais le bon gouverneur à terminer ses comptes pour le navire de l'année, et massacrais horriblement le danois avec son aimable femme, la divertissant par mes continuelles bévues ; en somme, libre de tout souci, je ne fis autre chose qu'être heureux pendant ces huit jours.

Hans et sa famille. — Gravure tirée de l'édition anglaise.

Mon hôte se préoccupait du retard du bâtiment de Copenhague : les magasins du gouvernement étaient à peu près vides ; que deviendrait-on si le navire avait naufragé en route ? Les familles danoises surtout se verraient privées de ce qui pour elles est presque le nécessaire ; depuis un mois on l'attendait avec impatience, l'alarme était grande dans la station. Il parut enfin, et jamais je n'ai vu joie semblable.

C'était *la Constancia*, commandée par le capitaine Bang, marin aussi intelligent que parfait camarade. Il parlait fort bien l'anglais, et dès le soir vint chez le docteur expédier le punch, savourer les pipes danoises et admirer avec moi les fleurs de Mme Rudolph. Désormais il fut de la famille, et le lendemain matin il prit sa part du délicieux déjeuner de saumon fumé, de saucisse de renne, de conserve de flétan[1], et plus tard du goûter substantiel et des longs dîners qui n'en valaient pas plus mal pour le vin, le rhum de Santa-Cruz et les cigares qu'il faisait porter du bord. Car le docteur, le plus hospitalier des hommes, avait déjà eu trois fois à sa table nos officiers et nos passagers ; il leur ouvrait tous les jours sa provision de tabac et de liqueurs à laquelle il puisait lui-même depuis plus d'une année ; il n'est pas surprenant que les eaux fussent basses. Nous l'eussions ravitaillé volontiers, n'était l'énergie tout américaine que dès le commencement du voyage nous avions mise à consommer notre stock dans le plus court espace de temps possible ; on n'avait plus à bord un seul havane, une seule bouteille d'ale.

Le docteur entra un jour dans sa chambre, et de sa bonne voix : « Vous connaissez cet homme ! vous connaissez ce coquin, eh ! » dit-il, en tirant de derrière son paletot un individu à mine patibulaire, que certes je n'avais point oublié : maître Hans Heindrich.

Ledit Hans jouit d'une certaine célébrité. En 1853, le docteur Kane l'avait emmené de Fiskernaes, Groënland Méridional, pour lui servir d'interprète pendant son voyage au détroit de Smith. L'Esquimau avait alors vingt ans ; il fit bonne chère sur *l'Advance*, devint gros et gras et joua force mauvais tours à son maître pour s'enfuir ensuite chez les sauvages de cette région et épouser une de leurs jeunes filles, Merkut de son nom. Je l'y retrouvai en 1860 et le pris à bord avec sa femme et Pingasuik, leur marmot. C'était folie de ma part, il me trompa encore plus qu'il n'avait fait à l'égard du docteur Kane[1].

*La Constancia* amenait du Danemark un nouveau pasteur accompagné de sa jeune femme. Certes, on ne saurait accuser ceux qui se vouent à cet exil d'aimer trop « les choses qui sont de ce monde. » Mais, après tout, on peut être plus mal ailleurs, et on apprend à supporter ce bannissement sans trop de peine, surtout quand on a l'espérance de le voir finir. Nombre d'hommes supérieurs par leur caractère comme par leur

1. Grand poisson voisin des plies.

1. Voy. t. XVII, 1868, p. 124 et 125.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

éducation viennent vivre dans ces régions comme gouverneurs, missionnaires, médecins. Ou le Danemark est particulièrement consciencieux dans le choix de ses agents, ou bien la Terre Verte a le privilége d'attirer les esprits sérieux et réfléchis. « C'est, me disait l'un d'eux, le meilleur lieu du Monde pour y savourer un livre. » Et grands liseurs sont au Groënland la plupart des Danois.

Le docteur Rudolph est un bon type de la classe supérieure des Européens qui acceptent des places dans ce pays, y prennent racine et ne désirent pas être transplantés ailleurs.

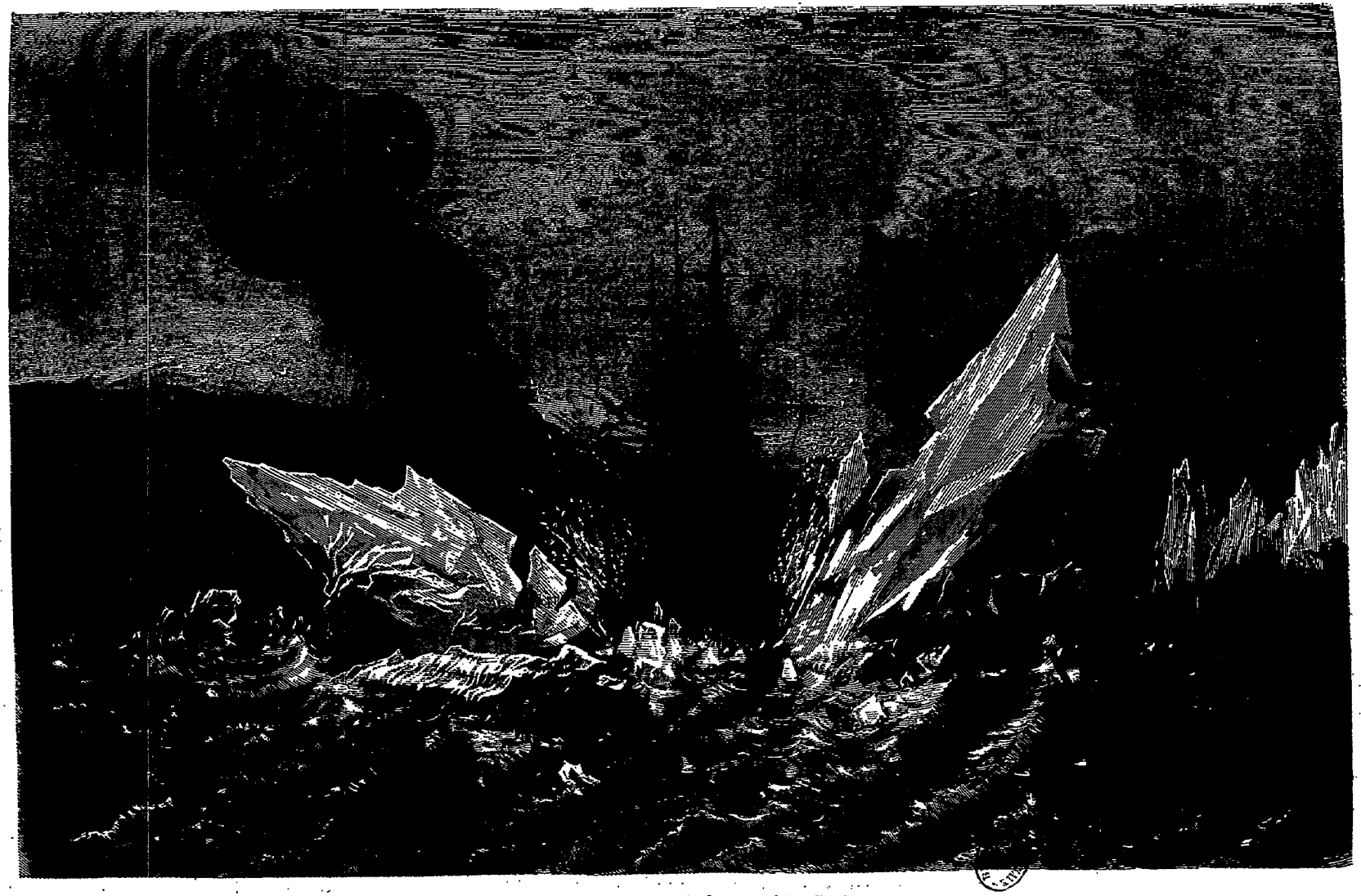
La semaine que je passai sous son toit me parut si courte qu'il m'aurait semblé possible de me décider sans peine à y rester tout un hiver; mais le huitième jour, je dus réintégrer mes quartiers dans mon humide et sale carré. *La Constancia* était prête, et notre capitaine offrit à son confrère de le prendre à la remorque. Le navire danois devait descendre le long de la côte jusqu'à Proven, soixante kilomètres plus au sud, où il allait compléter sa cargaison pour retourner à Copenhague. Le malheur voulut qu'un petit iceberg dérivât au milieu du port et vînt s'échouer juste devant les deux navires, mouillés presque bord à bord. Américains et Danois se croyaient emprisonnés, mais le câble de *la Constancia* put jouer et la mettre en liberté, tandis que le nôtre refusa obstinément tout service. Nous eûmes la mortification de voir partir devant nous, traîné par les bateaux du port, le navire que nous avions voulu prendre sous notre aile. Il y avait de quoi exaspérer l'homme le plus patient. Le docteur Rudolph, qui se rendait à Proven, était à bord de *la Constancia;* il nous cria joyeusement qu'il serait de retour dans trois jours et espérait bien nous retrouver; que jusque-là il nous prêtait son port avec le plus grand plaisir. Le capitaine du brick se déclara prêt à nous remorquer si seulement nous lui jetions une aussière; c'était le monde renversé. Le steamer gisait immobile, le voilier s'en allait crânement.

Vue de Jacobshav'n. — Dessin de E. Grandsire, d'après une photographie.

Notre capitaine, furieux (ces railleries le piquaient au vif), prenait évidemment une résolution désespérée. « Filez la chaîne! » cria-t-il soudain. « En arrière maintenant! » Le navire s'éloigna de l'iceberg autant que le lui permit la longueur du câble de fer. « En avant! à toute vapeur! » *La Panthère* courut de toute sa vitesse sur la montagne de glace que son éperon de fer attaqua juste par le milieu. Le choc fut terrible; les hommes sur le pont, les assiettes et les plats à l'office perdirent l'équilibre; par bonheur l'iceberg était taillé en biseau de ce côté; le navire glissa par dessus et sortit de cinq pieds hors de l'eau : la force du coup fut amortie d'autant; il retomba en arrière, ses mâts encore debout. Sur *la Constancia* on battait des mains. Le capitaine fit recommencer la manœuvre; la mer fut couverte d'innombrables fragments détachés par la collision, mais la montagne tenait encore ferme. Le capitaine remarqua que la glace du centre paraissait un peu moins épaisse; il reprit ses coups de bélier, quatre fois, cinq fois; à la sixième, le bloc de cristal se fendit avec un terrible craquement; les deux masses pivotèrent sur leur base, frappant la mer avec fracas. *La Panthère* mit le cap au travers de tous ces débris, et levant l'ancre aux applaudissements des spectateurs, nous sortîmes du port en triomphe, pour tenir notre promesse à *la Constancia.*

Nous la quittâmes au large de Proven, et marchâmes vers le sud toute la nuit. Le lendemain matin, nous relevions la haute cime de l'île de Disco. Passant devant le Waigat et le grand courant d'icebergs qui en émerge, nous suivîmes les lignes hardies et pitto-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



*La Panthère* brisant un iceberg. — Dessin de E. Grandsire, d'après M. J. Hayes.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

resques du rivage; et le jour suivant, nous jetâmes l'ancre dans le port de Godhavn, tout auprès de la petite ville qui porte le nom de cette baie, complétement enclavée dans les roches.

## XXII

L'île de Disco. — La famille de l'inspecteur. — Le grand auk. L'amarok.

L'île de Disco est une des localités les plus remarquables du Groënland. On raconte qu'un puissant sorcier ou angeikout l'a autrefois traînée du sud à sa place actuelle; on en cite pour preuve un énorme trou de rocher qu'on voit encore dans la partie septentrionale et où le magicien avait passé sa corde. Cette grande terre a plus de cent soixante kilomètres de long; elle est partout très-élevée et présente la plus superbe ligne de falaises de trapp[1] que je me rappelle avoir vue. Au sud, par soixante-neuf degrés de latitude, se projette dans la mer un éperon granitique bas et rugueux long de près de deux kilomètres, péninsule au jusant, île pendant les hautes eaux, et qui forme le plus parfait petit havre qui se puisse désirer, Godhav'n (bon port). Au nord de la baie, en face des roches qui se dressent perpendiculairement à six cents mètres au-dessus de la mer, se voit la ville du même nom, que les baleiniers anglais connaissent plutôt sous celui de Lievely, probablement une corruption de l'adjectif *Lively* (vivante), car ce petit endroit est la métropole du Groënland Septentrional : depuis le commencement du siècle il sert de rendez-vous général aux navires de pêche et aux expéditions de découverte.

Nous entrâmes dans la crique par une matinée grise, froide et brumeuse. Il y avait eu de fortes gelées et quelque peu de neige; la petite ville nous était cachée par le brouillard, mais toutes nos mauvaises impressions se dissipèrent dès que nous eûmes franchi la porte du logis de l'inspecteur, maison où j'avais autrefois passé de longues et bonnes journées avec le conseiller de justice Olrick, aujourd'hui directeur de la Compagnie, à Copenhague.

Il a été remplacé à Godhav'n par Herr Krarup Smith, jeune homme de trente-deux ans, aussi enthousiaste des recherches scientifiques que son prédécesseur, et qui en apprécie l'importance avec toute la lucidité d'un esprit très-cultivé. Obligé, par les devoirs de son état, de visiter chaque année les districts et les diverses stations de chasse ou de pêche de son inspectorat, il a recueilli de précieuses observations et des spécimens rares et curieux, parmi lesquels nombre de fossiles des dépôts calcaires, houillers et ardoisiers de l'île et du littoral de la baie de Disco. Le golfe lui-même paraît avoir été un grand bassin carbonifère.

L'inspectrice est aussi satisfaite que son mari du séjour de la Terre Verte, et jamais il n'y eut plus heureux bébé que la petite Groënlandaise Élisabeth, dont nous fûmes, presque au débarquer, invités à fêter le premier anniversaire.

La maison de l'inspecteur, barbouillée de goudron en dehors, n'a aucune espèce de prétentions architecturales, mais elle est commode et suffisamment vaste. Conduits par une de nos anciennes connaissances, Sophie, qui depuis longtemps remplissait dans cette demeure les fonctions de femme de charge, et portait comme autrefois la culotte de peau de phoque à fourrure argentée, et de jolies bottes, blanches comme la neige, nous traversâmes les « grands appartements : » billard, salle à manger, salon, dans lesquels rien ne rappelle qu'on se trouve à trois degrés au nord du Cercle Polaire. Des gravures de fruits et de fleurs égayaient la salle à manger; le salon était littéralement jonché de livres et de souvenirs de famille. Dans un coin, le piano, dont l'aspect indiquait suffisamment qu'il était en réquisition fréquente; devant les fenêtres, des fleurs et deux jeunes et jolies demoiselles, la sœur de l'inspecteur et celle de sa femme, complétaient agréablement le tableau.

Ces dames, en visite à la Terre Verte, étaient venues, l'été précédent, de Copenhague, où elles devaient retourner par *le Hvalfisken*, qui entra dans le port peu après notre arrivée. Je leur demandai leur opinion sur la vie groënlandaise; elles ne lui voyaient qu'un défaut, c'est qu'il leur fallait la quitter. Sans la maison paternelle qui les rappelait, et où sans nul doute on trouvait bien longue l'absence de ces charmantes personnes, elles eussent voulu passer encore une année à l'île de Disco.

Godhav'n, nous l'avons vu, est beaucoup plus animée que les autres villes du pays. A leur arrivée comme à leur départ des eaux groënlandaises, les navires danois sont obligés de venir y prendre les ordres de l'inspecteur. Lors des expéditions à la recherche de sir John Franklin, c'est ici que tous les marins s'arrêtaient au retour pour goûter les premières douceurs de la vie civilisée, après un long emprisonnement dans les parages des îles Beechy ou ailleurs.

Godhav'n est beaucoup trop au nord pour qu'on y trouve du jardinage, ainsi qu'à Julianashaab, par exemple. Cependant, comme autrefois sur la table du docteur Olrik, il y avait un plat de petits radis rouges sur celle de M. Smith; mais ils étaient venus sous cloche, dans du terreau apporté du Danemark. Un cœur de laitue, récoltée de la même façon, rehaussait encore le superfin goûter auquel nous invita l'inspectrice dès notre première visite.

De même que Godhav'n est la reine des villes du Groënland, de même l'île de Disco surpasse tout le reste du pays par la remarquable beauté de ses points de vue. En face des maisons, mais au delà du port, qui n'a pas plus de huit cents mètres de large, se dressent les hautes falaises de trapp couronnées de neige, et dont la ligne continue se perd dans le lointain; les vagues brisent sur elles avec fureur, et les icebergs viennent s'émietter sur leurs angles aigus.

1. *Trapp*, roche verdâtre en forme de terrasse ou d'escalier.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

En compagnie des jeunes filles de la maison, nous gravîmes en arrière de la ville les hautes roches d'où l'on jouit de cet admirable spectacle, puis à travers le col étroit qui relie le promontoire au continent, nous descendîmes sur une jolie grève sablonneuse qui forme une courbe de près de deux kilomètres. Nous entrâmes ensuite dans une vallée pittoresque parcourue par la Rivière Rouge, large et rapide torrent qui frappe les cavernes de ses flots tumultueux et bondit sur les escarpements des rocs en cascades splendides. Rien de plus saisissant que la scène qui s'offrit devant nous du sommet de la chute principale. En remontant le cours sinueux de la rivière, nos yeux arrivaient à un immense glacier descendant des montagnes; à gauche, un autre de ces fleuves congelés, s'épanchant sur une déclivité très-accidentée, se tordait en tous sens pour prendre les formes les plus fantastiques. Au-dessus de nos têtes s'élevait la cime grandiose du Lyngmarkens Fjeld, souvent voilée de nuages chargés de neige; mais le vent qui les balayait au loin ne pouvait nous atteindre au fond de notre vallée; autour de nous l'air était calme, la journée exceptionnellement chaude. La neigée de l'avant-veille, qui à notre arrivée à Godhav'n donnait un si morne aspect au paysage, s'était évanouie au soleil, et la verdure de l'été n'avait pas disparu du vallon. Mais les fleurs, déjà touchées par la gelée, inclinaient tristement leur tête comme pour demander à vivre encore quelques jours.

C'est aux déserts polaires surtout qu'on apprend à aimer et à respecter ces charmantes productions de la nature; elles ont l'air de savoir combien leur existence sera éphémère et se hâtent de mûrir pour préparer les fleurs de l'année suivante. Entre les épaisses neiges du printemps et de l'automne, depuis l'époque où juillet frissonne encore au souffle de l'hiver, jusqu'à celle où la très-faible chaleur que le soleil d'été donne à la terre est dissipée par les gelées précoces, toute la série des transformations de la plante doit s'accomplir. Les graines se gonflent, germent, percent le sol; la vallée jette son linceul blanc pour se parer de sa robe verte. En peu de jours le bouton se forme, grossit, la fleur épanouit sa corolle, et mûrit son fruit, qui tombe pour se recouvrir des neiges de l'hiver. Tout cela se fait en six semaines au plus. Pourrait-on sans surprise étudier cette merveilleuse adaptation de la vie aux conditions du climat?

Le gouverneur de Godhav'n, M. Frédéric Hansen, que j'avais autrefois rencontré remplissant les mêmes fonctions à Proven (voy. p. 64) et à Upernavik, était de notre promenade. On proposa de gravir le glacier à notre gauche pour escalader le Lyngmarkens Fjeld, chose que personne n'avait encore essayée.

Le lendemain et le surlendemain, le temps ne fut pas assez sûr pour cette grande expédition; nous étudiâmes surtout les dépôts carbonifères, extrêmement étendus de l'île de Disco.

M. Hansen est un naturaliste aussi généreux de ses trésors que passionné pour les recueillir. Entre autres largesses, je tiens de lui une bonne collection d'œufs et de peaux d'oiseaux et quelques fossiles rares. Il s'est surtout occupé de l'ornithologie de ces régions et m'a appris que le grand auk ou guillemot géant, que l'on croyait depuis bien longtemps au nombre des espèces perdues, avait été récemment aperçu sur une des îles des Baleines. Deux ans auparavant, un naturel captura un de ces précieux volatiles; mais l'Esquimau avait faim, et en ignorant qu'il était, il mit immédiatement l'oiseau au chaudron de famille, à la grande douleur de M. Hansen, qui sut la chose trop tard pour venir à la rescousse.

Le grand auk n'est pas la seule créature mystérieuse du Groënland qui menace de passer bientôt à l'état de légende. Le cruel et puissant amarok, d'autant plus redouté qu'on ne le voit pas souvent, est la terreur des marmots qui ne veulent pas s'endormir ou seraient disposés à faire des voyages au long cours hors de la hutte natale. Impossible de dire combien de méchants petits garçons il croquerait d'une seule bouchée. L'amarok, loup énorme, n'est pourtant pas aussi fabuleux qu'on pourrait le croire d'après ces contes. Il n'y a pas longtemps qu'on réussit à tuer un de ces animaux, non sans qu'au préalable il eût massacré des chiens de trait en grand nombre. Sa peau orne maintenant le Muséum de Copenhague, et son histoire, amplifiée par la peur, vous est racontée partout avec l'animation que met un pionnier des frontières à vous rendre compte d'une incursion des Indiens.

La baie de Disco, qui sépare l'île du continent, a cent kilomètres de large; c'est une splendide nappe d'eau. De grandioses processions d'icebergs se dirigent vers les passes au-dessus et au-dessous de l'île, formées par les nombreux glaciers qui entourent le golfe. Celui de Jacobshav'n, le « torrent de glace, » comme disent les Danois, est admirablement beau; puisque l'expédition au Lyngmarken était remise à un autre jour, nous pouvions songer à lui rendre visite. Le lendemain matin, dès que le soleil argenta la dentelure des montagnes et dissipa les froides brumes de la nuit, *la Panthère* se dirigea donc vers Jacobshav'n.

## XXIII

Jacobshav'n. — Les armes et les outils de pierre. — Le glacier. Une débâcle.

On n'avait jamais vu de steamer à Jacobshavn, et notre arrivée mit toute la ville en rumeur. La famille du gouverneur était déjà au lit; on se leva en grande hâte pour nous souhaiter la bienvenue. En 1853 et en 1855, j'avais vu, à Upernavik, Herr Knud Fleicher, le colonibestyrere, et je fus agréablement surpris de le rencontrer à Jacobshav'n. Il me présenta une jeune fille de dix-neuf ans, jolie, modeste, intelligente :

« Reconnaissez-vous celle-ci? me dit-il en mauvais anglais; elle veut vous remercier. »

Je ne comprenais point pourquoi. Mlle Fleicher sortit et revint avec un appareil orthopédique improvisé

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

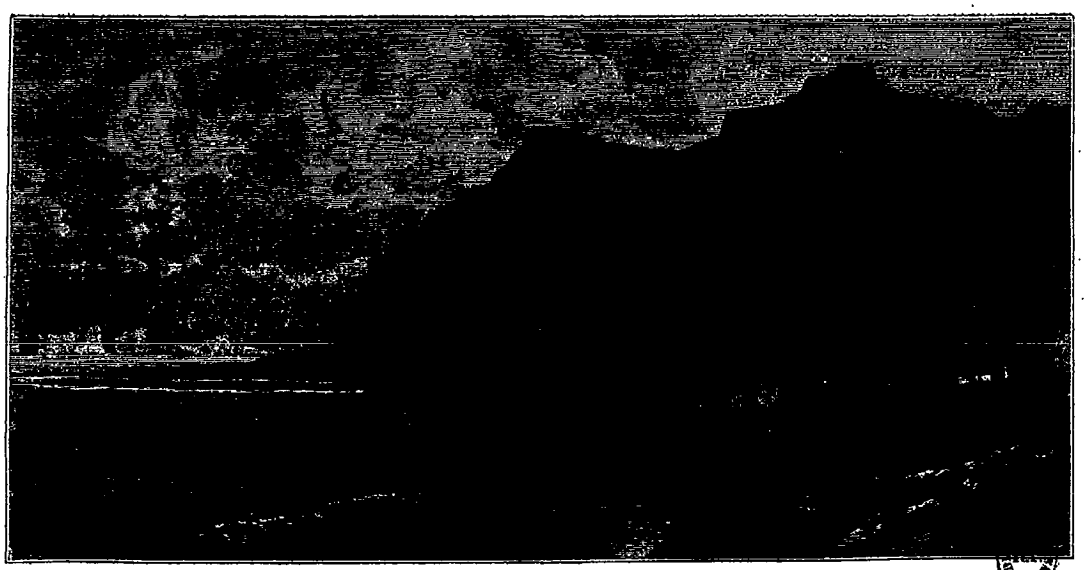
par moi seize ans auparavant, à la prière du gouverneur d'Upernavik. J'avais fait de mon mieux, tout en craignant que la petite fille pour laquelle je travaillais ne restât infirme toute sa vie; elle marchait aujourd'hui sans boiter ou traîner la jambe. Sa mère, fraîche matrone à physionomie agréable, vêtue avec goût d'une étoffe foncée à petits pois blancs, entra bientôt, escortée de trois vigoureux garçons; le pasteur, le médecin et leurs femmes respectives apparurent à leur tour.

Des pipes danoises, du tabac, des cigares furent

Godhavin. — Dessin de E. Grandsire, d'après une photographie.

distribués à la ronde; une métis en culotte de peau de phoque porta un grand plateau avec sa bouilloire de café fumant, l'eau chaude, le sucre, le rhum et le xérès nécessaires à la confection de l'inévitable punch.

Jacobshav'n est une des plus anciennes missions du nord du Groënland; en outre de l'église, elle a un sémi-



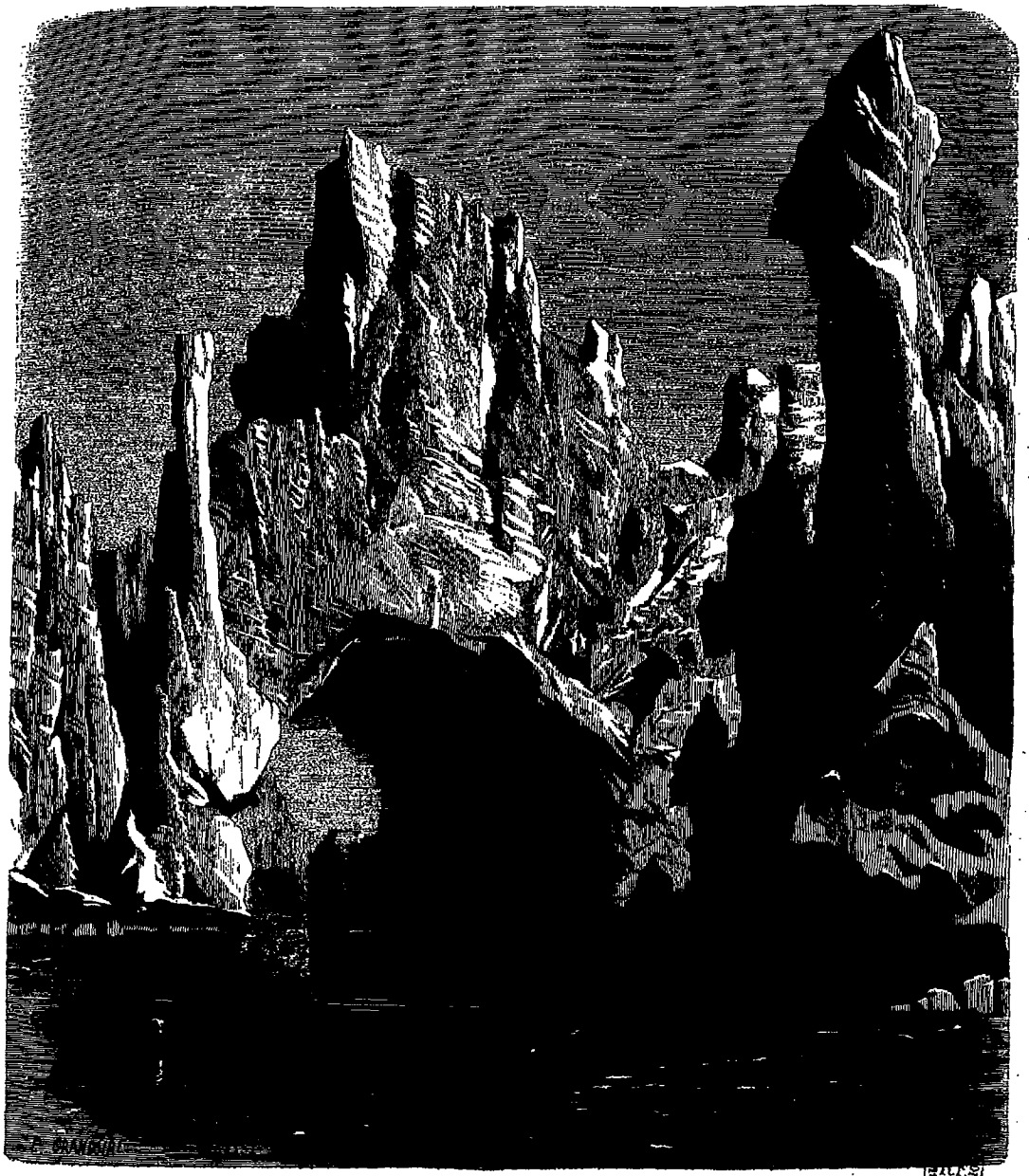
Ile de Disco. — Dessin de E. Grandsire, d'après une photographie.

naire pour l'éducation des jeunes indigènes qui veulent devenir catéchistes ou instituteurs. Il est rare de trouver maintenant une femme qui ne sache pas lire et écrire. Jusqu'à l'établissement des Danois au Groënland, le langage était simplement oral; les Esquimaux ne possédaient d'autre moyen que la parole pour représenter les plus élémentaires de leurs idées, et l'iconographie des Indiens de l'Amérique du Nord leur était inconnue. Les missionnaires ont donné l'écriture aux Groënlandais; on voit aujourd'hui à Godthaab une

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

imprimerie établie par le docteur Rinck, et qui a publié d'intéressants récits historiques et des traditions indigènes, le tout illustré de gravures sur bois aussi remarquables que celles des voyages de Mandeville, et autres ouvrages semblables, vieux de quelques siècles.

Les Esquimaux sont fort adroits; même à l'état sauvage, ils ont fait preuve d'invention et de goût, comme le montre bien la collection que j'allai admirer ensuite chez le docteur C. G. F. Pfaff, médecin du district. Archéologue enthousiaste, il avait profité de



Passage à travers un iceberg (voy. p. 51). — Dessin de E. Grandsire, d'après une photographie.

toutes les occasions possibles pour rassembler par centaines des spécimens de l'ancien art groënlandais, — couteaux, lampes, pots, haches, pointes de gaffes et de piques, aiguilles, forets, tous en pierre et travaillés supérieurement; les couteaux, très-affilés, sont, comme les aiguilles et les vrilles, fabriqués avec de la calcédoine et d'autres minéraux de même nature Nos plus habiles lapidaires, avec leur outillage perfectionné, auraient-ils pu mieux les polir, les tailler en lames minces ou les aiguiser en pointes acérées? Je n'ai vu nulle part plus belle collection privée se rapportant à l'âge de pierre. Mais aussi, chez les Esquimaux, cette

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

période, au lieu de s'être terminée depuis des siècles nombreux, comme pour les Européens, durait encore lorsque Fulton inventa les bateaux à vapeur. Les bouts de pique sont pour la plupart en cornaline rouge, et, de même que la grande majorité des autres objets, montrent sous tous les rapports une habileté de main supérieure à celle des Indiens de l'Amérique du Nord. Le docteur fut assez bon pour me donner quelques-uns de ses doubles; quant à la collection elle-même, il la réserve pour le Muséum de Copenhague, orgueil légitime du peuple danois.

Comme toutes les autres colonies groënlandaises, Jacobshav'n doit sa prospérité à la pêche aux phoques. La baleine franche, dans ses migrations annuelles vers le sud, traverse ces régions pendant le mois de septembre; on prend et on sèche aussi beaucoup de flétans d'une variété particulière à Jacobshav'n, flétans qu'on trouve sur un banc de calcaire déposé par les eaux qui sourdent en dessous du glacier.

Deux années auparavant, M. Whymper avait visité ce glacier, avec l'idée de le remonter jusqu'à l'intérieur du continent, chose que je crois impraticable au moins pour tous les glaciers connus de la partie méridionale de la Terre Verte. Ma course de plus de cent vingt kilomètres sur un de ceux de l'extrême nord est la seule tentative de ce genre qui ait eu quelque succès, mais c'était dans un lieu où la configuration du sol rend la glace exceptionnellement plane. Il se pourrait qu'on arrivât à traverser le Groënland dans ces régions, mais l'entreprise serait extraordinairement hasardeuse; je ne crois pas qu'on trouvât sur la route une seule tête de gibier: d'après mon opinion, la mer de glace recouvre en entier la Terre Verte, sauf sur l'extrême bord où la neige se fond pour retourner à l'Océan.

Décrire Jacobshav'n serait simplement répéter ce que j'ai dit des autres villes groënlandaises. Elle est un peu plus grande que Godhav'n, et le climat en serait moins froid, à en juger par une petite corbeille de radis rouges cultivés en plein air, et que nous trouvâmes sur notre table, petit cadeau d'adieu de Mlle Fleitcher. Nous lui envoyâmes en revanche quelques friandises américaines, encore gagnions-nous au change; non-seulement ces radis polaires sont délicieux, mais je n'eusse pas cru qu'on pût en récolter à soixante-neuf degrés de latitude nord, à l'ombre, pour ainsi dire, d'un formidable glacier.

Avant de lever l'ancre, j'allai avec le capitaine jeter un dernier coup d'œil sur le géant; du haut d'une colline, nous regardâmes longtemps le fiord qui poursuit son cours sinueux pendant quarante-cinq kilomètres. Les icebergs flottaient par milliers sur ses eaux ou échouaient aux bas-fonds, entrant sans cesse en collision les uns avec les autres; l'air retentissait du bruit des avalanches que ces heurts détachaient de leurs parois. Comme nous sortions du golfe, une des plus grandes montagnes de glace se désagrégea tout à coup; elle commença par faire presqué entièrement la culbute, puis se releva sur le côté opposé, crépitant, se fendant, éclatant à chaque révolution. L'agitation des flots mit en émoi les autres icebergs; craquements sur craquements se succédaient, se répercutant d'une falaise à l'autre avec le fracas du tonnerre. Nous trouvâmes la ville consternée. La débâcle que nous venions de contempler de notre observatoire avait déterminé des vagues immenses qui franchissaient en grondant l'entrée du fiord; et quoique le petit port de Jacobshav'n en soit éloigné de quatre kilomètres au moins et profondément enclavé dans les terres, la houle y pénétrait et formait contre les berges de terribles brisants qui faillirent engloutir plusieurs kayaks esquimaux et leurs propriétaires. Ces sortes de ras de marée causent souvent d'affreux malheurs. La glace du petit port s'étirait, se fracturait en tous sens comme poussée par une horde de démons. On voyait, de la berge, notre petit navire rouler avec violence. Dès que le canot put être mis à la mer, nous revînmes à bord; et après avoir, lentement et avec circonspection, louvoyé entre les icebergs qui s'amassent au large de la crique, nous cinglâmes vers l'île de Disco, très-satisfaits de l'excursion, sauf peut-être l'un de nous qui n'avait trouvé à acheter qu'une pelote à épingles.

## XXIV

Les couches de charbon. — L'ascension du Lyngmarkens Fjeld. Départ.

Nous rentrâmes au port le 10 septembre, et les jours suivants se passèrent à parcourir l'île, au gré de l'occasion et des goûts de chacun de nous.

Le gouverneur Hansen m'aida beaucoup dans mes investigations; les dépôts houilliers m'intéressaient surtout par leur situation dans des latitudes aussi élevées; ces vastes amoncellements de matières végétales datent d'une époque géologique probablement très-reculée, où le pays eût mérité le nom de Terre Verte, qui aujourd'hui détonne comme celui d'Achille appliqué à un joueur de vielle.

Ces couches de charbon ne sont pas particulières à l'île de Disco; d'énormes filons en affleurent aussi sur le continent; au nord du Waigat on le trouve en grande abondance, ainsi que sur les rivières du grand fiord d'Omenak. Ce dernier est, à l'exception de la baie de Melville, l'endroit de la côte le plus riche en icebergs et en glaciers dont la blancheur contraste étrangement avec les lignes noires qui nous parlent d'une époque où le froid n'avait pas encore détruit dans ces régions la chaleur et la vie.

J'étais d'autant plus reconnaissant à M. Hansen de son assistance, qu'il était très-occupé de ses préparatifs de retour au Danemark avec sa femme et leur fils Frédéric, beau petit Groënlandais de quatre ans. L'ex-gouverneur, très au fait de tout ce qui regarde l'histoire naturelle, connaissait l'existence du Parc Central et de son Muséum; il me chargea pour cet établissement de plusieurs spécimens, qui sont arrivés à bon port, et dont on l'a dûment remercié. Parmi d'autres

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

objets que de mon côté j'ai portés à l'Institut Smithsonien, se trouvent deux belles peaux de gerfauts que le complaisant M. Hansen envoya chercher pour moi à plus de vingt lieues. Non moins généreux de sa collection d'articles divers fabriqués par les indigènes, il offrit presque tout ce qu'il en avait à un de nos camarades, très-curieux de ces sortes de choses.

L'événement mémorable de la semaine fut sans contestе l'ascension du Lyngmarkens Fjeld, que nous effectuâmes par la falaise, en face de la ville. Le gouverneur, décidément trop affairé pour venir avec nous, était plus incrédule que jamais sur la réussite de l'entreprise. Notre bande joyeuse se composait des deux jeunes filles dont j'ai parlé, de l'inspecteur et de son secrétaire, et d'une demi-douzaine de débarqués de *la Panthère*. Bien munis de victuailles, nous traversâmes la baie à neuf heures du matin. Jamais plus beau soleil ne brilla dans l'atmosphère d'automne; on descendit sur un large talus verdoyant, que nous gravîmes jusqu'à la base de la première chaîne de trapp, où nous fîmes une courte halte. Nous avions suivi les berges d'un torrent, qui maintenant émergeait d'une crevasse profonde pour former une chute magnifique, à demi voilée par un nuage d'embrun. La crête escarpée par-dessus laquelle il se précipite descend dans la direction du sud-est et s'élargit peu à peu pour former une plaine que l'action du temps a travaillée de la façon la plus singulière. Les parties les moins résistantes de la roche ont disparu, laissant le reste intact; pendant deux kilomètres la surface en ressemble à une clairière parsemée de vieux troncs. L'un de ces fûts de pierre, haut d'une vingtaine de pieds, s'appelle la « Femme de Loth. »

Après avoir franchi cette crête à peu de distance de la cascade, nous arrivâmes à une vaste pente très-déclive, formée de quartiers de rocs tombés des falaises qui se dressaient au-dessus de nos têtes et semblaient atteindre le ciel : les vrais labeurs de la journée commençaient pour nous.

De toutes les grimpades exécutées par les dames, ce fut la plus difficile. Sur ces blocs anguleux, empilés l'un sur l'autre au hasard de la chute, le pied ne posait jamais avec certitude; il semblait que le talus de pierres sèches sur lequel nous nous traînions allait crouler sous nos personnes et nous lancer au milieu de la terrible avalanche, dans la gorge noire qui s'ouvrait au-dessous de nous. Regarder en bas nous donnait le vertige, regarder en haut nous faisait frissonner; mais nos très-aimables compagnes voulaient arriver au but; toujours les dernières à s'arrêter pour reprendre haleine, elles étaient les premières à donner le signal du départ. Leur vaillance ne se démentit pas un instant.

Sur cet éboulis rocheux nous fîmes au moins trois kilomètres avant d'atteindre la base des falaises, que notre baromètre déclara se trouver à quatre cent cinquante mètres au-dessus de la mer. Nous enfilâmes un étroit ravin, et entre les hautes parois de roches brun rougeâtre, on longea le torrent que nous avions suivi jusqu'aux chutes: route moins difficile qui nous conduisit aux neiges permanentes d'où venait le ruisseau (plus de cinq cents mètres d'altitude). Nous fîmes collation, et après avoir étanché notre soif, nous gravîmes sur la neige molle la pente qui nous séparait encore du glacier. Les fissures étaient peu nombreuses; aussi sans trop de peine arriva-t-on bientôt au-dessus des roches et enfin au sommet du Fjeld (champ), mot qui en exprime parfaitement la forme; mais rien ne saurait être plus nu et plus morne que la grande plaine blanche sur laquelle nous nous trouvions, par une altitude de plus de neuf cents mètres. La vue qui se déployait devant nous était admirablement belle; l'atmosphère était très-pure, excepté au-dessous de nous, où des traînées de vapeur s'accrochaient aux flancs des falaises; le regard portait certainement à cent trente ou cent quarante kilomètres. Du côté du sud, au delà de la ville, on voyait les îles du Prince-Royal, qui en sont éloignées de sept lieues, plaquées comme des taches noires sur une surface argentée; puis l'archipel des Chiens, enchâssé de même dans cette mer brillante. Les côtes élevées et les collines de la terre de Bunkee, voisines d'Egedesminde, se dessinaient dans la distance, et barraient notre champ de vision. A l'est, par-dessus la cime du grand Skarve Fjeld, les montagnes de Jacobshav'n perçaient le ciel de leurs pics neigeux entre lesquels apparaissait la mer de glace, occupant sur l'horizon un arc de soixante-dix degrés et se perdant peu à peu dans la lumière nacrée; derrière nous, on voyait les pitons glacés et les plaines blanches de l'île de Disco. La mer était plus merveilleuse encore. Les icebergs se dressaient par milliers sur la grande baie. Distribués près de nous avec plus de parcimonie, ils se multipliaient rapidement, se concentraient autour de Jacobshav'n, formaient une barrière dentelée au-devant des roches sombres du rivage, puis disparaissaient entre les hautes murailles du fjord. Dans ce panorama grandiose qui se déroulait sous nos yeux, l'immense glacier qui se déverse au golfe n'était qu'une ligne blanche, et ses fils géants un petit point sur la mer.

Nous passâmes une heure à errer sur la neige, qui par cette température de trente-cinq degrés Fahr. (un degré et demi C.) était encore molle au pied, quoique en certains endroits il se fût formé une croûte assez ferme; nous ne vîmes pas de vraie glace, et faute d'outils pour creuser, il nous fut impossible de constater à quelle profondeur elle commence; les éclaireurs envoyés à la découverte d'une autre route pour retourner à Godhav'n par la Rivière Rouge ne rencontrèrent pas une seule crevasse, mais ne virent pas non plus qu'il y eût possibilité de passer; il ne nous restait qu'une chose à faire, redescendre la montagne du même côté.

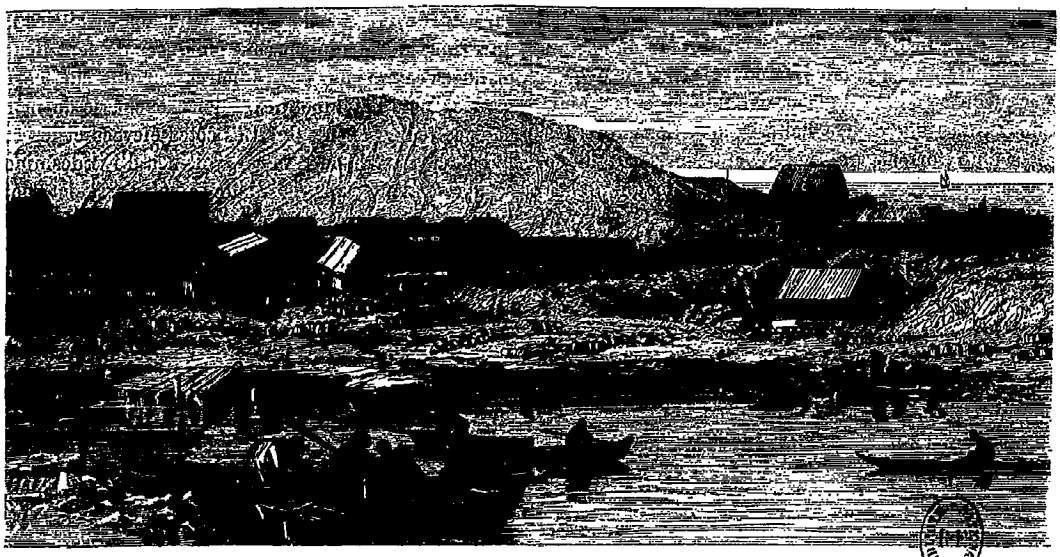
Nous n'avions pas de drapeau américain à livrer à la brise pour saluer le port, mais nous improvisâmes un pavillon danois en l'honneur des jeunes dames et de leur pays, propriétaire de cette montagne; un foulard rouge servit de champ, deux mouchoirs de poche rou-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

lés formèrent la croix. Après de joyeux hourras, nous reprîmes notre route, mais cette fois l'ambition ne nous soutenait plus et le retour nous parut plus pénible que la montée. Nous fûmes d'autant plus heureux de trouver, à la gorge de la cascade, un messager qui nous attendait avec un panier de vivres : nous les dévorâmes avec enthousiasme et reconnaissance. Mme Smith, qui songeait à tout, explorait la montagne avec son télescope ; dès qu'elle nous avait vus descendre, elle s'était hâtée de nous préparer cette gracieuse surprise.

Nous avions marché pendant onze heures. Le soleil était maintenant derrière l'île, et l'ombre des falaises couvrait les maisons; mais bien au-dessus de nos têtes s'élevait le front sans tache du Lyngmarken, tout rayonnant des lueurs de pourpre et d'or que lui versait le ciel.

On ne chôma pas de distractions le lendemain. *La Constancia* fit son apparition dans le port avec notre ami le capitaine Bang. Celui-ci, comme son confrère de *l'Hvalfisken*, le capitaine Saxtoph, était pressé de quitter la région des icebergs avant que les nuits devinssent plus longues et plus noires, mais le premier de ces navires devait attendre les dépêches de l'inspecteur. Nous offrîmes à *l'Hvalfisken* de le remorquer jusqu'au large, et tout fut bientôt prêt pour partir le jour suivant. Les passagers s'installèrent à bord du brick; mais, le soir, la société des deux bâtiments reparut à la maison hospitalière de M. Smith ; l'enjouement général était un peu troublé par la pensée que c'était pour la dernière fois. Je réfléchissais combien la maîtresse du logis allait se trouver seule après



La colonie de Proven (voy. p. 59). — Dessin de E. Grandsire, d'après une photographie.

le départ de ses charmantes sœurs, sans une femme blanche pour lui tenir compagnie, car le successeur de M. Hansen était célibataire.

L'unique personne de son sexe qui sût parler danois, la célèbre Sophie ou Sophie Tabita, universellement connue dans le nord du Groënland et ailleurs, était aussi près de partir : dans un mois ou deux, la « belle de Disco » devait aller, en qualité d'épouse du colonibestyrere de Christianshav'n, s'ensevelir derrière les icebergs du fiord de Jacobshav'n, où, excepté le navire de l'année, nul bâtiment ne se montre que par le plus grand des hasards.

Le petit port étincelait aux rayons du soleil matinal quand nous inclinâmes notre pavillon devant le drapeau qui flotte sur la demeure de l'inspecteur : *la Panthère* s'ébranla, suivie de *l'Hvalfisken*. Comme nous contournions la corne extérieure de la baie, nous vîmes M. et Mme Smith, debout dans l'observatoire, regardant le brick que nous traînions après nous et échangeant des signes d'adieu avec leurs sœurs, dont le vaste Océan allait les séparer pour de longues années, peut-être pour toujours.

Un moment vient où l'on ne distingue plus que les hautes falaises de l'île; celles-ci disparaissent à leur tour; seul le Lyngmarken brille encore sur le désert des eaux; il s'efface peu à peu, et avec lui cette Terre de Désolation à laquelle nous reporteront souvent la mémoire de nos expéditions aventureuses, celle des foyers hospitaliers qui nous y ont reçus et, en définitive, le souvenir d'une saison bien employée. Ce voyage, dont beaucoup d'autres que nous pourraient se donner le luxe sans trop de frais et de risques, a déjà pris sa place parmi nos joies du passé.

I. J. Hayes.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Vue de Cali. — Dessin de Delauney, d'apres un croquis de l'auteur.

BIBLIOTHÈQUE IMPÉRIALE IMPRIMÉS R.F.

# VOYAGE A LA NOUVELLE-GRENADE,

PAR M. LE DOCTEUR SAFFRAY[1].

1869. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

## VIII

### DE CALI A BOGOTÁ.

La ville de Cali. — Puissance des confitures. — Un corps d'armée en campagne. — La Taula débordée. — Mines de Quilichao. — Le camp de Quinamayó. — Jules Arboléda. — Un peu de politique. — Je deviens médecin en chef de l'armée de la Nouvelle-Grenade. — Mœurs de guerre. — Dangers et famine. — Levée du camp. — Adieux d'Arboléda.

Cali est une des plus jolies villes de la Nouvelle-Grenade. Sa position au milieu de la vallée du Cauca lui promet un brillant avenir lorsqu'un bon chemin la mettra en communication avec le Pacifique. Cali deviendra alors l'une des places de commerce les plus importantes de la République, et dans la vallée se développeront toutes les cultures auxquelles conviennent le sol et le climat. Le sucre, le café, le cacao, la vanille, le coton, l'indigo, le quinquina, rempliront ses entrepôts, où s'entasseront aussi les produits européens destinés à l'État du Cauca et même aux États voisins.

Construite au pied des dernières ondulations de la Cordillère occidentale, Cali offre un aspect très-pittoresque par la variété de ses horizons. Elle est bornée, du côté des montagnes, par une rivière limpide et torrentueuse, sur laquelle les Pères Franciscains ont construit un pont solide, que l'on montre avec orgueil aux étrangers. Vers le nord, le regard se fatigue à chercher la limite de la terre et du ciel, au milieu des vapeurs bleuâtres qui s'élèvent de la vallée. A l'est, on découvre, à sept ou huit lieues, estompées par la distance, les dentelures assouplies, les tons ardoisés de la Cordillère centrale. Au sud, la vue se repose sur une vaste étendue de plaines, que bornent les montagnes de Quilichao. Ici c'est un paysage suisse en été : des collines d'un vert tendre, baignées de soleil, couvertes de troupeaux; plus loin se déroule la grande chaîne des Andes, couronnée de forêts sombres, sur lesquelles le vent du sud agite de longs nuages blancs, qui ressemblent à l'écume d'une houle gigantesque. D'un côté, à perte de vue, s'étendent des pâturages qu'envierait l'Irlande; de l'autre, des champs de canne et de maïs, entrecoupés de vergers dont les branches portent l'orange, la goyave, la mangue; où l'ananas parfumé croît auprès de la yucca féculente, où la diaméla s'ouvre au pied de l'orgueilleuse astroméla. Là, le ceiba pro-

1. Suite. — Voy. t. XXIV, p. 81, 97, 113, 129; t. XXV, p. 97, 113 et 129.



© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

tége de ses branches le cacaoyer et le caféier couverts de fleurs et de fruits; le *pisamo* élève son front chargé de fleurs écarlates, au milieu desquelles des bandes d'aigrettes blanches viennent, le soir, chercher un abri; de distance en distance, le palmier, sur son stipe ouvragé ou lisse, droit ou renflé, déploie son chapiteau de feuilles jaunies, surmonté d'un panache vert qui miroite au soleil. Tout près, c'est une lagune, rendez-vous bruyant d'oiseaux aquatiques; plus loin, se laisse voir par échappées le tranquille Cauca, grande artère de la vallée; et là-bas, on aperçoit des pics nébuleux, grisâtres, fantastiques, couverts de roches nues, de neige, de glaciers, au sein desquels on entend parfois gronder un tonnerre étouffé, tandis que le sol frémit sous les pas du voyageur.

Les rues de Cali sont régulières, les maisons assez bien bâties, toutes avec jardin ou cour plantée. Des eaux abondantes entretiennent la propreté et la fraîcheur. Le climat, bien que chaud, est sain et agréable. Parmi les vieux édifices, on remarque le couvent, habité par les Pères Franciscains, et la cathédrale, construite dans le goût italien du seizième siècle. Cette église est la seule du pays où j'aie vu une collection de peintures de quelque valeur. Le collége, ancien cloître, témoigne aussi des efforts que firent, il y a près de deux siècles, les corporations religieuses pour introduire dans le pays les arts européens. Quand je l'ai visité, il servait de caserne et de prison. Les détenus n'avaient commis d'autre crime que de posséder quelques milliers de piastres en espèces sonnantes, mais on ne fait pas la guerre civile sans argent. Les plus honnêtes citoyens y passaient tour à tour quelques semaines. Les plus riches y faisaient deux ou trois séjours. On était plein d'égards pour ces prisonniers. Au bout de douze à quinze jours, s'ils ne se décidaient pas à payer la somme exigée, les gardiens avaient ordre de les mettre au régime des douceurs. A partir de ce moment, on leur servait, le matin, une gelée de cédrat; à midi, des confitures de coco; le soir, de la pâte de goyave : à boire, point! L'homme le plus robuste ne résistait que trois ou quatre jours à ce supplice. La soif devenant de plus en plus pressante, on cherchait un soulagement temporaire dans les aliments sucrés; mais plus on se laissait aller à la tentation, plus le besoin de boisson devenait impérieux; à la fin, on demandait grâce et l'on payait la rançon.

En temps de paix, Cali est une ville commerçante, où l'on trouve des marchandises de toute espèce, arrivées d'Europe ou des États-Unis par le Dagua. Tout y est cher parce que la navigation de la rivière est difficile et périlleuse. Du reste, la cherté est presque une tradition dans cette ville. Au temps de sa fondation, les Espagnols avaient de l'or en abondance, mais les objets les plus indispensables coûtaient des prix exorbitants, les marchandises d'Europe étant alors apportées à dos d'homme par un chemin parallèle au Dagua. L'historien Ciéza raconte avoir vu payer une truie et un cochon de lait six mille quatre cents francs; un couteau se vendait soixante francs, une feuille de papier trente francs. C'est peut-être pour cela que Ciéza n'a pas donné plus de développement à ses intéressants mémoires.

J'allai demander au gouverneur de Cali un passeport pour Popayan; il ne me conseilla pas ce voyage. « Tout le haut de la vallée, me dit-il, est au pouvoir des révolutionnaires; vous serez pris et rançonné. Un corps d'armée va partir pour renforcer Jules Arboléda qui, isolé à Quinamayó, entouré d'ennemis, sans base d'opérations, concentre toutes les troupes légales pour reprendre l'offensive dans l'État du Cauca. » Il fut convenu que j'attendrais cette occasion pour continuer ma route, et jusque-là le gouverneur m'assigna provisoirement une escorte particulière.

Tous les jours, on voyait entrer en ville de petits détachements d'infanterie et de cavalerie, mal montés, mal équipés, mais pleins de confiance dans le succès.

Après quinze jours de préparatifs, j'entendis enfin battre la générale; deux à trois mille hommes se réunirent sur la grande place; derrière eux se groupèrent les équipages, portés par des chevaux maigres, des mules fatiguées et des bœufs insensibles à l'aiguillon. Le clairon sonne : en marche! Les colonnes s'ébranlent à peu près en rang, aux cris de : Vive la constitution! vive la République!

Étrange spectacle que celui de cette armée! Chefs et soldats étaient sur un pied d'égalité républicaine qui nuisait à la discipline; pourtant un certain ordre naissait du commun bon vouloir. Les hommes, pieds nus, mal vêtus, mal armés, étaient encore moins à plaindre que les bêtes surchargées de munitions et de bagages. Le temps était mauvais, la boue tenace et profonde; les chevaux et les mules tombaient pour ne plus se relever; seuls les bœufs, en dépit de leur chétive apparence, se tiraient lentement de tous les mauvais pas.

Derrière les troupes marchaient quelques femmes portant des marmites et autres ustensiles, cantinières de contrebande des régiments. Autrefois, les *rabonas*, c'est le nom peu galant qu'on leur donne, formaient à la suite des armées un corps nombreux, rappelant les troupeaux d'esclaves qui accompagnaient les Espagnols de la Conquête. Ces rabonas portaient la marmite, les vivres, les vêtements et même le fusil du soldat; c'étaient des bêtes de somme, comme la femme indienne de la plupart des tribus. Aujourd'hui, ce type se perd et bientôt il n'existera plus.

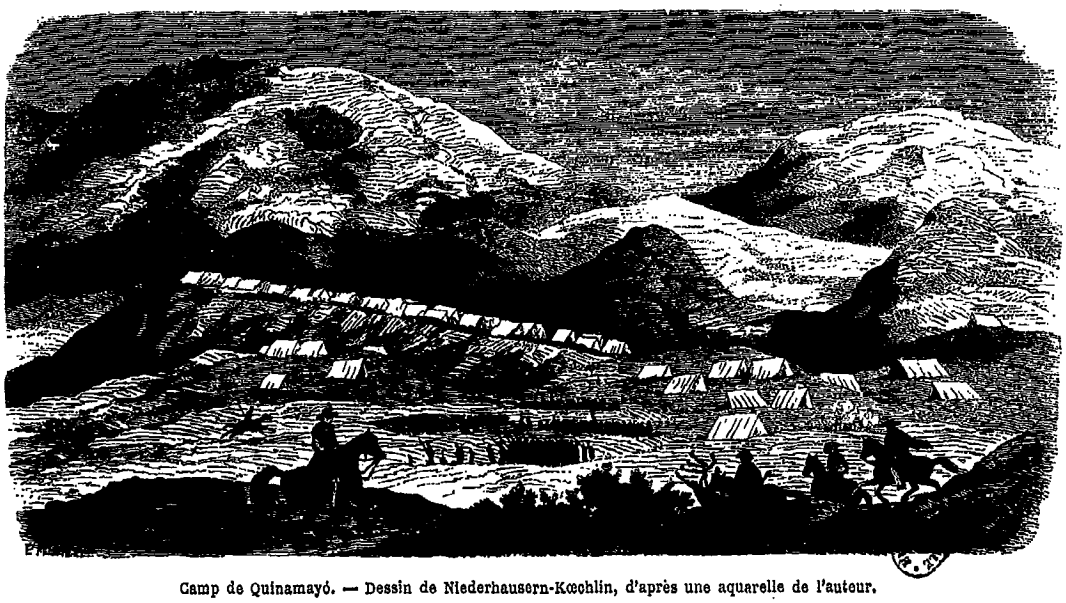
Le sexe dit faible était d'ailleurs mieux représenté dans notre armée. Une femme nommée Dolorès, entraînée par une vocation étrange, s'était engagée dès le commencement de la guerre. Quand je la connus, elle avait conquis par sa bravoure le grade de sergent, et figurait dans les rôles sous son nom féminin. Le régiment en était fier et chacun la respectait.

Nous faisions environ deux lieues par jour. Le soir, on s'arrêtait dans une hacienda déserte, on cherchait du bois pour cuire le souper, et de la canne à sucre pour les bêtes. Quelques vétérans allaient à la maraude

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

et ramenaient des vaches maigres, dernière ressource d'une famille déjà ruinée par d'autres détachements. Souvent même la vache manquait, et le repas consistait en arépas et en chocolat mélangé de farine de maïs. Les moins favorisés buvaient de l'*agua de panela*, simple solution de sucre brut dans de l'eau chaude. Les chefs avaient du riz. Les rabonas vendaient un peu d'eau-de-vie et des cigares. Malgré la maigre chère, la troupe avait de l'entrain, personne ne se plaignait, et de petits groupes se formaient autour d'un joueur de *tiplé*, chantant des refrains populaires, en attendant l'heure du couvre-feu.

De Cali à Quinamayó il n'y a que huit à dix lieues. Cependant il nous fallut cinq jours pour arriver au camp. Le quatrième jour, nous traversâmes des terrains envahis par une crue du Cauca : c'était pitié de voir bêtes et gens mouillés, couverts de fange, tombant dans les fossés, luttant contre les courants, s'empêtrant dans les halliers. Nulle trace de chemin. Rien n'indiquait le lit du fleuve au milieu de l'inondation : on était submergé tout à coup. La journée se passa au milieu de ces souffrances et de ces dangers. Vers le soir, nous arrivâmes à la rivière Taula, qu'il fallait traverser. Ses eaux, refoulées par le Cauca, avaient envahi tout un coin de forêt. Nous ne disposions que de quelques pirogues. A quelque distance, on voyait des renflements de terrain à l'abri de la crue. On s'entassa dans les embarcations; les chevaux suivaient, retenus par leur longe de cuir. Quand vint mon tour, je fis embarquer mes bagages ruisselants et ma selle; je donnai à mon domestique la longe d'un cheval, je saisis l'autre et je fis signe de partir. Mais plusieurs officiers, impatients de prendre terre, insistèrent pour passer avec nous, et je ne sus pas refuser. Nous n'avions que



Camp de Quinamayó. — Dessin de Niederhausern-Kœchlin, d'après une aquarelle de l'auteur.

deux ou trois pouces de bande, et la moindre fausse manœuvre pouvait nous chavirer. Nous remorquions en tout six chevaux. Au plus fort du courant ces chevaux s'effrayèrent; à chaque oscillation de la pirogue nous embarquions de l'eau; quelques secondes de plus, nous allions sombrer. J'ordonnai de lâcher les chevaux, en donnant l'exemple. Deux d'entre eux gagnèrent la rive, les autres furent emportés par le courant ou s'engagèrent dans des roseaux et des herbes où ils périrent; tel fut le sort des miens. La terre ferme était à quatre ou cinq cents mètres du lieu de débarquement. Je me fis déposer sur une branche d'arbre et j'ordonnai à mon domestique d'aller me chercher un cheval. Le commandant, instruit de ma mésaventure, m'envoya recueillir. Il était temps. J'étais resté deux heures, par une nuit noire, perché sur une branche, mouillé, souffrant de la fatigue, du froid et de la faim. Cette nuit-là, nous couchâmes à la Bolsa, dans une ferme habitée, où nous nous procurâmes quelques provisions.

Dans l'après-midi du lendemain, nous arrivâmes à Quilichao, petite cité pittoresquement assise sur le premier étage de collines qui ferment, au sud, la vallée du Cauca. La ville était autrefois beaucoup plus importante qu'aujourd'hui. Située au centre d'un vaste district minier, elle avait pour habitants de riches propriétaires d'esclaves, qui faisaient exploiter les alluvions aurifères des environs. Depuis l'émancipation des esclaves, la plus grande partie des gisements a été abandonnée. Les travaux que l'on exécute aujourd'hui sont peu importants, et l'on y emploie de préférence des femmes, qui se contentent d'un salaire très-modique. Les femmes des mines ont pour vêtement deux pièces de serge bleue, l'une roulée autour des reins comme un jupon court, l'autre entourant le buste au-dessous des aisselles et retombant un peu sur la première. Les

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

épaules et les bras sont nus; les cheveux pendent en deux longues nattes. Le dimanche, elles se couvrent la tête et les épaules d'une mante pareille au reste du costume, et portent un petit chapeau de paille de *nacuma*.

Quilichao était au pouvoir des révolutionnaires, qui y trouvaient de la sympathie dans la population. A la nouvelle de notre approche, les rebelles, jugeant prudent de laisser le passage libre, s'étaient retirés dans les montagnes.

Nous n'étions plus qu'à une demi-lieue du camp de Quinamayó. Les troupes avaient grand besoin de repos et de nourriture. La tentation de passer une bonne nuit sous des toits était forte, mais les chefs craignaient une surprise des Libéraux, et ils résolurent de pousser jusqu'au camp d'Arboléda. Nous y arrivâmes le soir. Rien n'était disposé pour les nouvelles troupes, qui durent se partager entre des tentes déjà encombrées. Les vivres étaient rares. On comptait sur notre commissariat pour ravitailler le camp; mais, pendant notre marche d'un jour au milieu d'une campagne inondée, nos provisions, consistant surtout en sucre brut, en sel et en chocolat, s'étaient littéralement fondues.

Femme des mines du Cauca. — Dessin de A. de Neuville, d'après un croquis de l'auteur.

Le camp était situé sur une vaste esplanade entrecoupée de ravins et parsemée de monticules à pic. Le terrain se prêtait admirablement à l'établissement d'ouvrages en terre. Arboléda avait été obligé de se replier de Popayan sur la vallée du Cauca; à peine entouré d'un millier de fidèles, et poursuivi de près par les Libéraux, n'ayant pas une cartouche sèche, convaincu que sa retraite ne pouvait continuer sans se changer en déroute, il avait été frappé à première vue de la position favorable de Quinamayó : il avait fait halte en vue de l'ennemi, rangé sa troupe en bataille, élevé à la hâte un parapet de terre et dressé sur leurs affûts boiteux quatre petits canons pleins de boue. Cette résolution hardie le sauva. Sanchez, qui lui donnait la chasse avec des forces considérables, voyant Arboléda s'arrêter tout à coup pour lui faire tête, crut qu'il avait reçu des renforts, et jugea prudent de camper en face de son adversaire. Depuis lors, Libéraux et Conservateurs étaient en présence : les uns n'osaient attaquer un ennemi sur ses gardes; les autres appelaient à leur secours toutes les réserves du Cauca.

Vers le centre du camp, Arboléda avait établi, sur une éminence, une redoute dans laquelle se trouvaient sa tente, celles de l'état-major et des vétérans. C'est là que j'eus avec lui ma première entrevue. Ce poëte distingué était un homme d'un abord froid et circonspect. Il interrogeait, mais parlait peu. Cependant, au bout de quelques jours, il fut moins réservé : nous causâmes de la guerre, des chances de la révolution, des moyens de sauver le gouvernement légitime. Je vis qu'il avait déjà perdu confiance dans la cause qu'il défendait. Un découragement profond avait remplacé chez lui l'enthousiasme des premières campagnes.

Cependant Arboléda remplissait jusqu'au bout son devoir. Le camp de Quinamayó se renforçait de jour en jour. Les conservateurs pouvaient encore espérer la victoire, mais ils manquaient de conviction, d'élan, de patriotisme.

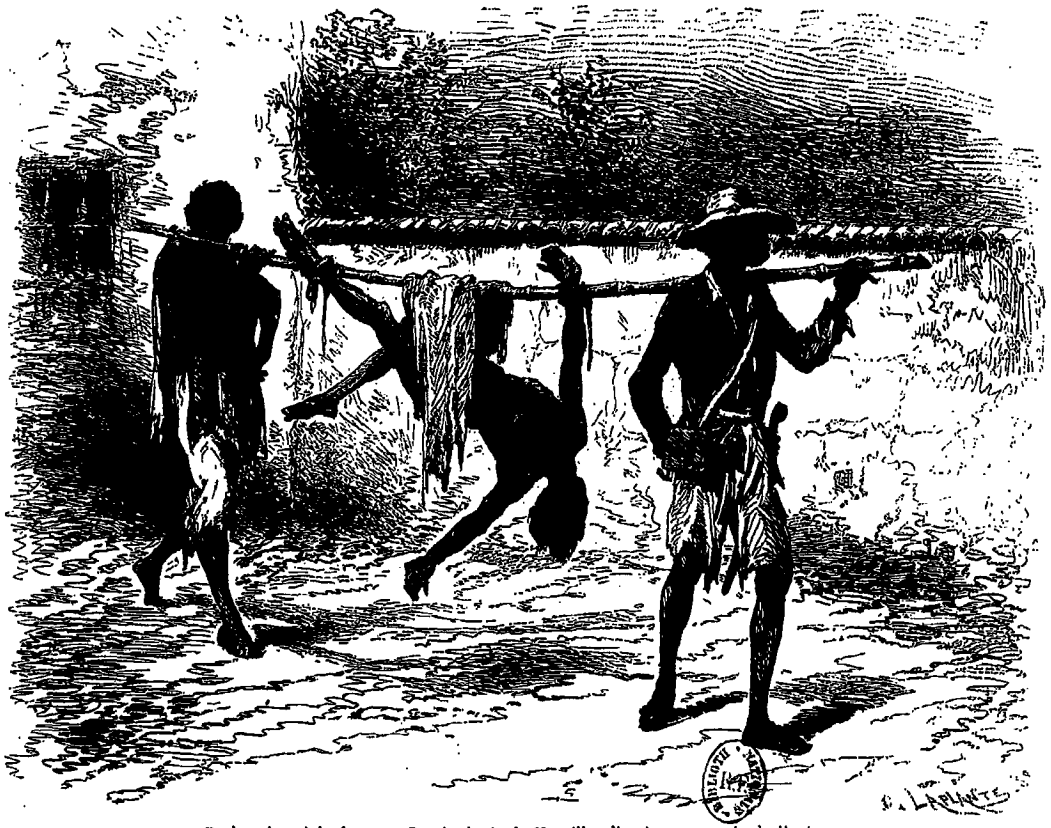
Il avait envoyé toute sa cavalerie en reconnaissance, espérant tourner l'ennemi et reprendre le chemin de Popayan. Mais le camp était bien surveillé; l'expédition fut mise en déroute et abandonna bon nombre de prisonniers, parmi lesquels le médecin en chef de l'armée. Ce dernier était l'ami d'Arboléda, qui me témoigna avec émotion le regret que lui causait la perte d'un homme dont il appréciait les services. Le lendemain, il me proposa de remplacer le médecin fait prisonnier. Je refusai d'abord. Au bout de quelques jours, je cédai aux instances du général, à la condition de ne pas m'engager pour un temps déterminé.

Ma nouvelle position me permit d'étudier d'un peu plus près les maux de la guerre. J'aurais préféré ne pas acquérir ce genre d'expérience. Les malades étaient nombreux, les moyens de secours presque nuls, et le

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

service médical exigeait une réorganisation complète. Nous n'avions pas de remèdes. Je proposai d'aller en chercher à Cali, malgré les dangers de l'entreprise. Je laissai des ordres pour l'établissement d'un hôpital central, puis je partis avec une escorte de vingt lanciers. Près du camp, nous vîmes rentrer une colonne envoyée à la maraude. Elle amenait des bœufs, des mules, quelques charges de maïs et des prisonniers portant des menottes-carcan d'invention indienne. Ces entraves sont les plus simples et les plus efficaces du genre. Une corde de cuir, roulée deux fois autour du cou, passe dans un bambou long de deux pieds, et va lier les poignets du patient. Ce bambou, placé entre les mains et le menton, ne permet d'autre mouvement qu'une marche régulière : tout effort pour courir ou se débarrasser de ses liens étrangle le prisonnier.

Les deux partis se reprochaient avec raison de traiter les prisonniers avec barbarie. A Cali, je vis cinq cents de ces malheureux entassés dans une cour de quatre-vingts pieds en carré. La moitié environ trouvait un abri sous une galerie, le reste demeurait jour et nuit exposé aux intempéries. Chacun se nourrissait comme il pouvait. Ceux qui n'avaient pas d'argent mendiaient à leurs compagnons quelques bribes d'une



De la prison à la fosse. — Dessin de A. de Neuville, d'après un croquis de l'auteur.

maigre pitance. L'encombrement, le manque d'abri, de vêtements, de nourriture, ne tardèrent pas à produire de terribles maladies. Les morts restaient plusieurs jours attachés à leurs compagnons de chaîne. Pour changer de place, il fallait traîner après soi le cadavre; pour dormir, s'étendre à ses côtés. Presque tous les prisonniers étaient réduits à un état d'émaciation extrême, beaucoup n'avaient pas la force de se soutenir. Pour transporter les morts de la prison au cimetière, on les attachait à un bambou par un pied et un bras, et deux soldats portaient ainsi à travers les rues le corps à demi putréfié. Indigné, j'allai trouver le gouverneur et je le suppliai de fournir aux détenus au moins une ration par jour. L'honorable fonctionnaire me répondit qu'il savait mieux que personne comment les choses se passaient; mais qu'au lieu de faire fusiller les prisonniers, il les laissait mourir.

Ainsi, des hommes doux, bons, de mœurs patriarcales, perdaient le sens moral sous l'influence des passions politiques. A tous ceux qui dans ce pays tenaient en main le pouvoir, civils ou militaires, on pouvait appliquer le sévère jugement de Shakespeare :

Use every one after desert, who should 'scape whipping?

« Si vous traitez chacun selon ses œuvres, qui échappera aux verges? »

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Au camp d'Arboléda, je vis des cruautés d'un autre genre. Pour une faute contre la discipline, les soldats étaient battus de verges. On suspendait par un pied les espions pendant plusieurs heures.

A mon retour, rien de changé dans la situation, si ce n'est que les vivres devenaient plus rares. Chaque homme recevait par jour deux onces de riz, une once de chocolat et deux onces de sucre brut. Quelquefois on distribuait de la viande. Le sel se vendait vingt-cinq francs la livre, et même à ce prix on ne pouvait cependant pas toujours s'en procurer.

L'ennemi nous enveloppait de toutes parts. Des compagnies d'avant-poste, armées de carabines à longue portée, faisaient pleuvoir des balles dans le camp. Soldats et chefs étaient frappés ainsi d'une mort sans gloire, sous la tente. Tous les jours nous attendions une attaque : on voyait des guérillas se déployer, comme pour préparer un engagement général; mais tout se bornait à escarmoucher. On était au plus fort de la saison des pluies. Chaque soir, vers six heures, un orage se déchaînait au-dessus du camp. L'eau nous envahissait, le vent emportait nos tentes, et nous couchions dans la boue. Au bout de quelques semaines, la position n'était plus tenable. J'étais atteint d'une pneumonie qui s'aggravait chaque jour. Plus que personne je demandais une bataille ou la retraite. Un soir, par une pluie battante, Arboléda fit raser tous les ouvrages de terre, plier les tentes, et prépara son armée pour la marche ou le combat. Vers minuit, tout était prêt.

Le général en chef massa les troupes derrière une série de monticules et de collines à peu de distance de la grande redoute démantelée. Son but était de faire croire à l'ennemi qu'il avait levé le camp, et de l'envelopper s'il s'aventurait dans une reconnaissance. Nous entendions distinctement les clairons de Lopez. Au bout de deux heures d'attente anxieuse, on battit la générale, puis la marche. Voir notre camp vide avait effrayé Lopez. Ne sachant ce qui se passait, il avait eu peur. Bientôt nous vîmes son armée prendre le chemin de Caloto, dans la Cordillère centrale.

Je demandai à Arboléda ce qu'il comptait faire. Il allait se retirer à Popayan. Il n'y avait plus de bataille à craindre ou à espérer. J'étais demeuré à mon poste tant qu'il y avait eu danger; mais, incapable d'entreprendre une campagne, obligé de rester constamment à cheval, mes jambes refusant de me porter, j'offris ma démission au général.

Nos adieux furent tristes.

« Je pressens, me dit Arboléda, que je ne reverrai pas comme vous la France, où j'ai laissé ma famille et mes affections les plus chères. En me sacrifiant à mon pays, j'aurais voulu que ma mort lui fût utile. Mais les temps ne sont pas venus. Bonne chance! Je n'ose pas dire au revoir! »

Six mois plus tard, j'appris, à Panama, que le brave général avait été assassiné, peu de temps après l'établissement définitif de Mosquera au pouvoir.

Popayan, son passé, son présent. — Civilisation des Indiens de la province de Popayan. — Plantes tinctoriales de la Nouvelle-Grenade. — Hommage à la mémoire de Caldas. — Statistique sur les monnaies de Popayan et de Santa-Fé de Bogotá. — Commerce et industrie. — Avenir de la province. — Communications avec le Pacifique. — Les sauterelles dans l'Amérique du Sud.

Popayan est une des plus anciennes villes de la Nouvelle-Grenade. Ses fondateurs, compagnons de Sébastian Bélalcazar, la firent ériger en capitale de province, y établirent un évêché, un collége, et voulurent en faire une rivale de Quito. Des corporations religieuses construisirent des monuments qui ne seraient pas dignes d'attention en Europe, mais dont les habitants sont très-fiers, à cause des difficultés exceptionnelles que rencontre l'architecture dans un pays où les transports se font à dos d'homme ou de mulet, et où il n'y a pas d'ouvriers capables de travailler les métaux et d'exploiter les carrières. Les édifices les plus remarquables sont l'église de San Francisco, bâtie par la confrérie de la Propagation de la Foi, celle des Dominicains, et la cathédrale, élevée par les Jésuites dans un bon style ionique.

On retrouve à Popayan le mode de construction ordinaire du pays. Les rues sont propres, presque désertes, l'herbe y croît comme dans nos petites villes.

Popayan renferme encore beaucoup d'anciennes familles espagnoles formant une espèce d'aristocratie. La bonne société y est relativement nombreuse, et on remarque, même parmi les artisans, plus d'éducation, de culture et de politesse que dans la plupart des autres villes de la Nouvelle-Grenade.

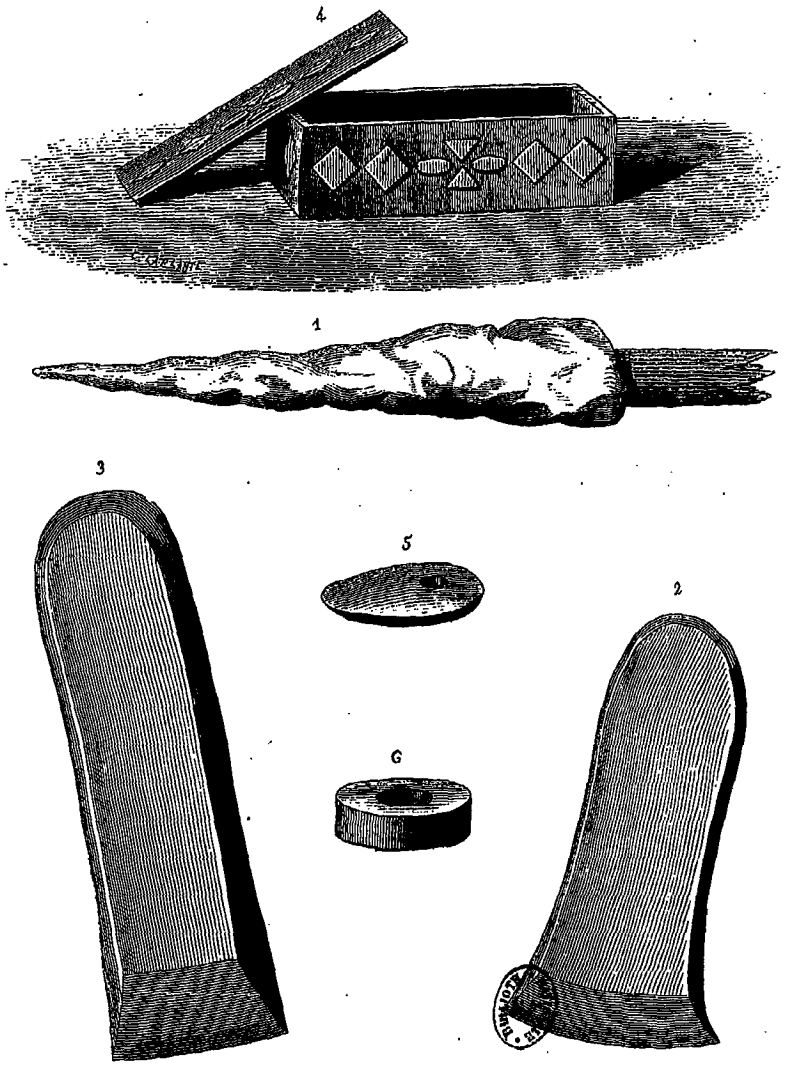
La province actuelle était habitée, avant la Conquête, par des Indiens un peu civilisés, les Coconucos, les Polindaras et les Guambias, de la race ando-péruvienne. Alliés à leurs frères de Pasto, ils avaient maintenu leur indépendance contre les Incas, qui envoyèrent de Quito plusieurs expéditions pour les soumettre. A l'approche des Espagnols, ils détruisirent toutes leurs plantations pour affamer les conquérants. N'ayant plus eux-mêmes de nourriture, ils tiraient au sort à qui serait mangé par les autres. Leurs descendants conservent encore l'esprit guerrier qui distinguait alors les tribus commandées par le cacique Popayan, dont la ville actuelle a pris le nom.

Les Indiens de Pasto, un peu plus au sud, ont aussi conservé les signes caractéristiques de la race ando-péruvienne. Ils sont braves, très-attachés au sol, agriculteurs et bergers. Pasto jouit d'une grande réputation, dans toute la Nouvelle-Grenade, pour ses étoffes de laine et principalement ses tapis et ses *ruanas*. Celles-ci sont d'un tissu tellement uniforme et compacte, qu'elles peuvent rivaliser avec les meilleurs *waterproofs* anglais. Elles sont généralement disposées à raies de couleurs vives. Les laines sont teintes avec des plantes du pays, par des procédés fort simples.

La Nouvelle-Grenade est destinée à fournir à l'Europe bon nombre de plantes dont quelques-unes nous sont complétement inconnues.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Sans compter les nombreux végétaux tannifères employés pour la teinture en noir, comme le *Cæsalpinia coriaria*, le *Coulteria tinctoria*, l'*Acacia Farnesiana*, je citerai le bois de Brésil (*Hœmatoxylon Brasileta*, la *Palo mora* (*Maclura tinctoria*), l'indigo, le rocou, dont l'écorce sert à faire des cordes, et dont le bois léger, frotté vivement des deux mains dans un trou creusé dans un bois dur, s'échauffe et prend feu au bout de quelques minutes. Les Indiens de Pasto teignent en rouge vif, persistant, avec la *Raicilla* (*Rubia nitida*), sorte de garance; en rouge d'ocre, avec la fécule de *chica* (*Bignonia chica*); le jaune leur est fourni par l'*Espino*, espèce de *Berberis*, et surtout par le *Tuno* (*Miconia granulosa*); l'orangé, par l'*Alizo*, bouleau des Andes, et le *Gamon*




OBJETS EN PIERRE TROUVÉS DANS DES TOMBEAUX DE L'ÉTAT DU CAUCA. — Dessin de A. Mesnel, d'après l'auteur.

1. Pointe de flèche en silex. — 2. Hache en porphyre. — 3. Outil de mineur. — 4. Coffre en serpentine. — 5. Émeraude dégrossie et percée. 6. Peson en porphyre.

(*Antheticum?*). Mais ce qu'ils obtiennent de plus remarquable, c'est la couleur verte inaltérable qu'ils retirent de la *Chilca* (*Baccharis polyantha.*)

Il se trouve aussi à Pasto de vrais artistes, des sculpteurs sur bois travaillant d'inspiration sans autre maître que la nature : leurs œuvres, ordinairement de très-petites dimensions, soutiennent la comparaison avec les plus remarquables figurines de la forêt Noire.

Une industrie beaucoup plus importante consiste dans la fabrication d'objets en bois dits de Pasto : coffres, coupes, tasses recouvertes d'une gomme-résine nommée dans le pays *barniz de Pasto*, produite par l'*Elægia utilis*.

La gomme-résine, d'un gris verdâtre pâle, chauffée, ramollie, est étendue en couche mince sur l'objet à recouvrir, lissée avec un fer chaud, puis avec la main.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Sur ce fond uniforme, chauffé avec précaution, on colle des ornements, ordinairement des fleurs formées de découpures d'un papier qui, sur une couche argentée, a reçu des couleurs transparentes. Les Indiens tirent très-bon parti de ces simples éléments. L'ornementation est riche, les tons vifs et harmonieux; l'ensemble rappelle les belles étoffes brochées du Japon.

Après Bogotá, Popayan est la ville qui a fourni le plus d'hommes marquants à la République. Elle est fière de ses légistes, de ses naturalistes, de ses poëtes. Parmi ses savants, Francisco José de Caldas a laissé un nom impérissable. Ses parents, le destinant au barreau, l'envoyèrent à l'école de droit de la capitale. Après quelques études, ne se sentant aucun penchant pour ce métier, il accepta, dans la province de Neiva, la charge d'une boutique de détail, fit de mauvaises affaires, et revint pauvre et obscur à Popayan. On disait alors de lui qu'il n'était propre à rien. Cependant Caldas aimait les plantes, la nature, et lisait avec passion le peu de livres qu'il pouvait se procurer. Un hasard heureux montra ses aptitudes et lui ouvrit la carrière. Humboldt, pendant son séjour à Popayan, le connut, l'apprécia et le présenta à Mutis, botaniste espagnol chargé par son gouvernement d'étudier la flore

Vue de Popayan. — Dessin de Delauney, d'après un croquis de l'auteur.

de la Nouvelle-Grenade. Celui-ci l'envoya reconnaître la région des quinquinas aux environs de Popayan, et plus tard mit à profit ses observations.

Tout en poursuivant ses recherches botaniques, Caldas étudiait avec ardeur la physique et l'astronomie. Il construisit lui-même son baromètre et son sextant, et détermina la hauteur et la position de plusieurs stations importantes. Comme Deluc, dont il ne connaissait pas les expériences, il découvrit la relation qui existe entre la température d'ébullition de l'eau et la hauteur barométrique, et publia un mémoire sur le moyen de mesurer la hauteur des montagnes sans autre instrument qu'un thermomètre. Mutis, pour encourager son élève et ami, lui confia la direction de l'observatoire de Bogotá. Dans ce premier temple élevé à Uranie sur la terre d'Amérique, Caldas rendit d'importants services à la science. Cet observatoire, situé à 4° 30′ de l'Équateur, est un poste d'observation privilégié. On y voit les deux Tropiques presque à la même hauteur, et le ciel des deux hémisphères y déploie chaque jour ses richesses : le soleil passe deux fois par année à son zénith; son élévation le met à l'abri des grands écarts de réfraction; les étoiles y brillent sur un fond d'un bleu plus intense et avec un éclat plus grand qu'en Europe. Il renferme plusieurs reliques précieuses : un quart de cercle employé par Humboldt dans son

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

voyage à l'Orénoque, puis par Caldas dans son expédition à Quito ; le pendule astronomique qui servit aux académiciens français pour déterminer le renflement de la Terre à l'Équateur ; une table de marbre blanc, laissée par eux à Tuquerres, en commémoration de la mesure d'un degré à l'Équateur, et sur laquelle se trouve gravée la position exacte de leur base d'observation. C'est à Caldas que l'on doit la préservation de ce monument historique, qui a servi pendant plusieurs années de pont sur un ruisseau. Ce savant était un grand patriote : il embrassa la cause de l'indépendance, fut pris par les Espagnols et fusillé.

Le collége de Popayan est un des mieux dirigés de la République. Cependant l'éducation qu'on y reçoit est superficielle. Des enfants de douze à quatorze ans y apprennent à la fois la grammaire, le latin, le français,

Chute du Rio Vinagre (voy. p. 78). — Dessin de A. de Neuville, d'après un croquis de l'auteur.

l'histoire, la géographie, les mathématiques, la physique, la chimie, la cosmographie, les éléments de l'économie sociale et de la métaphysique. Les jeunes Néo-Grenadins sont en général intelligents, doués d'une grande mémoire, et j'ai remarqué dans leurs écoles, comme dans celles des États-Unis, le désir d'apprendre, une émulation bien entendue, et surtout une discipline parfaite qui s'obtient, non par des règlements, mais par un sentiment de dignité personnelle. Les enfants, les jeunes étudiants, s'y conduisent presque comme des hommes faits.

L'instruction primaire, longtemps négligée à la Nouvelle-Grenade, progresse rapidement depuis quelques années, mais la proportion d'illettrés est encore de quarante pour cent, ce qui tient à diverses causes : la différence des races, la dissémination des habitants sur

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

un territoire immense, le manque de voies de communication. Sans parler des tribus indiennes restées sauvages, celles qui passent pour civilisées n'acquièrent d'autre instruction que des notions superstitieuses sur le christianisme. L'Indien pur sang n'a pas le désir d'apprendre, et ceux qui profitent de son travail ont intérêt à le maintenir dans l'ignorance. Les Nègres sont plus disposés à s'instruire et beaucoup plus intelligents, mais la plupart vivent dans des mines ou des plantations ; d'autres habitent des vallées malsaines, loin des villes. Les chollos et les métis sont intelligents, très-susceptibles d'éducation et désireux d'apprendre. Malheureusement, dans les provinces les plus peuplées, les familles sont séparées par de grandes distances et vivent dans un isolement forcé. Ce qu'il faut, en résumé, c'est ouvrir des chemins. Dans les villes, dans les villages, partout où l'éducation est possible, il n'y a presque pas d'illettrés.

Commerce, industrie, instruction, toute la prospérité de ce pays dépend d'une seule chose, les routes. Quand la Nouvelle-Grenade aura des chemins, ce sera un pays sans rival.

L'établissement de la Monnaie est un des plus intéressants de Popayan, bien qu'il n'ait plus la même importance que sous le gouvernement espagnol. Du temps des vice-rois, non-seulement le trésor recevait le cinquième du produit des mines, mais on n'avait pas le droit d'exporter les métaux précieux, on était obligé de les vendre à la Monnaie de Popayan ou à celle de Bogotá. De 1800 à 1830, la Monnaie de Bogotá frappait chaque année, en moyenne, pour quinze mille piastres de monnaie d'or, et celle de Popayan pour un million de piastres. La production est moindre aujourd'hui. La monnaie d'argent européenne, surtout la monnaie française, est répandue partout, et dans les villes on voit, depuis quelques années, beaucoup de pièces d'or américaines. Les pièces d'argent de la Nouvelle-Grenade sont maintenant assez rares, parce qu'on les recherche avec prime pour le commerce avec l'Équateur ; quant aux piastres mexicaines, on les exporte avec avantage. Les monnaies anciennes du Pérou sont bannies comme étant d'un aloi douteux. La pièce de vingt centimes française est généralement reçue pour vingt-cinq centimes. L'once, le doublon espagnols sont très-rares et font prime. La monnaie d'or du pays est le condor, qui vaut dix piastres fortes, ou cinquante francs, et qu'il faut apprendre à connaître, car il y en a de plusieurs espèces, bien que tous portent la marque de Bogotá ou de Popayan. On en trouve beaucoup dont l'alliage est trop fort ou le poids trop faible. Le plus sûr est de les peser, mais cela ne suffit pas : il y a, en Nouvelle-Grenade, des particuliers qui fabriquent très-loyalement la fausse monnaie, c'est-à-dire qui se contentent du bénéfice que se réserve le gouvernement. Leurs produits sont généralement acceptés, mais ils ne peuvent avoir cours forcé. On les reconnaît à quelque défaut ou à quelque perfection. On dit : « Cette pièce est d'un tel, je la reçois ; cette autre est de Don Fulano, gardez-la. »

Indien de Pitayo. — Dessin de A. de Neuville, d'après un croquis de l'auteur.

Le gouvernement inquiète peu les faux-monnayeurs, et le peuple les considère comme des gens adroits, *vivos*, ce qui est une excellente recommandation. Un négociant fut un jour appelé devant le juge sous l'inculpation d'avoir fait de faux condors. Il y avait plusieurs témoins à charge. Le magistrat tend au prévenu une pièce d'or.

« On vous accuse d'avoir fabriqué cette monnaie.

— On a tort.

— Les témoins l'affirment.

— Ils se trompent.

— Qu'avez-vous à dire pour votre défense ? »

Le prévenu examine avec soin la pièce d'or qu'il remet au juge ; il en tire une autre de sa poche, et répond avec indignation : « C'est une honte de se voir accusé d'émettre une monnaie aussi grossière. Les témoins me calomnient. Ce condor n'est pas de moi. Comparez : voici ceux que je fais ! »

Le commerce de Popayan est peu étendu. A part le blé et un peu de café, que l'on cultive dans les environs pour l'approvisionnement de la vallée du Cauca, la ville n'exporte aucun produit du sol. C'est l'entrepôt naturel des marchandises de Quito et de Pasto, qui consistent en étoffes de laine, en tapis, en *ruanas*, en peintures de pacotille à l'huile, en objets de fantaisie, en laque d'*Elægia*. Popayan tire de Cali tous les articles européens. L'industrie y est à peu près nulle.

Cette ville ne prendra quelque importance que si elle s'ouvre une communication facile avec le Pacifique. Le

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Rio Patia lui en offre les moyens. Par cette voie améliorée, les marchandises de l'Europe et des États-Unis lui parviendraient plus rapidement et à moins de frais que par Cali. Les quinquinas prendraient cette route pour l'exportation. Toute la vallée du Patia est très-fertile, propre à la culture du cacao dans les parties basses, et ce produit ferait concurrence à celui de Guayaquil. Les dépenses nécessitées par l'établissement d'un chemin jusqu'à la limite de la navigation, la création d'étapes le long du fleuve et d'un port à l'embouchure, seraient promptement payées par la seule exploitation des forêts qui bordent ses rives.

Toutefois la vallée du Patia présente un inconvénient : c'est la seule région de la Nouvelle-Grenade où les sauterelles se rencontrent par troupes. De là, elles font invasion, à de très-longs intervalles, dans la vallée du Cauca, et même jusque dans l'État d'Antioquia. Leur présence est toujours un malheur; mais dans un pays où la végétation est surabondante, les dégâts qu'elles commettent ne sont pas comparables à ceux qui affligent d'autres contrées.

Les quinquinas de Pitayó et d'Almaguer. — Etude de la région des quinquinas. — Travaux de Mutis. — Rectifications botaniques. — Un mot de Voltaire. — De la culture des quinquinas. — Excursion au Rio Vinagre. — Du haut des Andes. — Retour dans la vallée du Cauca. — Préparatifs pour le passage du Quindió. — Les porteurs. — La montagne.

Indienne de Pitayo. — Dessin de A. de Neuville, d'après un croquis de l'auteur.

La province de Popayan renferme une des régions les plus riches en quinquinas : celle de Pitayó. Le quinquina de ce district (*Cinchona Pitayensis-Weddel*) se distingue du quinquina *Tunita* (*Cinchona officinalis*, Linné) par son écorce, ses capsules de forme arrondie à nervures saillantes, ses feuilles coriaces et moins dentelées, enfin par la disposition presque corymbiforme de ses inflorescences. Cette espèce végète entre deux et trois mille mètres d'altitude. On la trouve, concurremment avec le quinquina Tunita, depuis quatre degrés de latitude sud, dans la République de l'Équateur, jusque vers Pitayó et Sumbico, à deux degrés de latitude nord, tandis que la Tunita s'étend dans le rameau oriental de la trifurcation des Andes, et se trouve représentée au delà de Bogotá par quelques variétés peu estimées, jusqu'au huitième degré de latitude. Le Pitayó offre aussi des variétés à peu près délaissées par le commerce, dans les districts d'Almaguer et de Tuquerres.

Les Indiens de la province de Popayan sont très-habiles dans la recherche et l'exploitation des quinquinas. Ceux qui exercent cette profession s'appellent *cascarilleros*, parce que dans le pays on désigne communément le quinquina par le nom de *cascarilla*, écorce, comme les Péruviens l'appelaient *Quina*, ou *Quina-Quina*, écorce par excellence.

C'est un rude métier que celui du cascarillero. Après s'être entendu avec un négociant sur le prix qu'il recevra pour l'écorce, et s'être fait avancer une petite somme, l'Indien s'enfonce dans la forêt, avec la nourriture d'une semaine, et armé d'une hache et d'un machete, il marche sans boussole, se frayant péniblement un chemin dans l'inconnu. Il interroge les écorces, les feuilles tombées. De distance en distance, il grimpe sur un arbre élevé pour reconnaître dans l'océan de verdure qui l'entoure un certain reflet de feuillage, une cime fleurie qui lui indique la présence d'un quinquina. L'arbre découvert, il faut faire autour de lui le vide avec la cognée : le couper à la base ne suffirait pas, il resterait suspendu aux lianes et aux branches du voisinage. Si l'Indien juge que la récolte sera bonne, il se construit un abri provisoire pour lui et l'écorce, et se met au travail. L'arbre abattu, il frotte le tronc avec des herbes sèches et rudes, pour le débarrasser des cryptogames; puis, au moyen de son machete, il détache l'écorce. Il procède ensuite au séchage. Au bout de quelques jours, si le temps est beau, il empaquète la récolte et rentre au village. Il y a quinze ans, on payait à Pitayó le quinquina de bonne qualité trois et quatre francs l'arrobe de vingt-cinq livres; aujourd'hui, le prix est de seize à dix-huit francs.

Les quinquinas riches en quinine sont maintenant très-rares dans le district de Pitayó. L'Indien coupe les jeunes arbres et les rejetons des vieilles souches; il n'a aucun intérêt à les laisser croître : s'il les respectait, un autre en ferait son profit. Aussi, depuis quelques années, on exploite les racines. Leur écorce n'est

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

pas belle d'aspect, mais elle est très-riche en alcaloïdes, et se vend en Europe à un prix plus élevé que l'écorce des tiges et des rameaux.

Les quinquinas d'Almaguer sont peu estimés; cependant il s'en vend encore aux États-Unis. Quand l'amélioration des chemins permettra de fabriquer avantageusement sur place le sulfate de quinine, les quinquinas d'Almaguer et de Tuquerres, appartenant au *Cinchona Pitayensis*, et même les espèces inférieures, deviendront une grande richesse pour ces contrées.

Outre les deux Cinchonas vrais, *Tunita* et *Pitayensis*, la Nouvelle-Grenade possède le *Cinchona cordifolia*, connu dans le commerce sous le nom de quinquina de Carthagène. Cette espèce, qui comprend plusieurs variétés, s'avance vers le nord jusqu'au dixième degré de latitude, aux environs de Maracaïbo et Caracas. Elle

Porteur de Quindió. — Dessin de A. de Neuville, d'après un croquis de l'auteur.

ne s'élève pas au-dessus de la zone tempérée, et prospère jusqu'à deux mille mètres : on en exporte très-peu aujourd'hui, parce qu'elle est aussi pauvre en quinine que riche en cinchonine.

La zone des quinquinas commence au Pérou vers Potosí et la Plata, par vingt degrés de latitude australe; elle se continue sans interruption dans les Andes de la Bolivie, de l'Équateur et de la Nouvelle-Grenade, jusqu'à Sainte-Marthe, par onze degrés de latitude boréale. Cet arbre se rencontre entre sept cent quarante et plus de trois mille mètres d'altitude, bien que Humboldt lui ait assigné des limites moins étendues. Les espèces qui descendent le plus bas sont les *Cinchona oblongifolia* et *longiflora* de Mutis; celles qui résistent le mieux au froid sont les *Cinchona lancifolia* et *cordifolia* du même auteur. Des voyageurs ont prétendu avoir trouvé des quinquinas à la hauteur de quatre mille six cents mètres, mais ils n'ont pu voir à cette

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

altitude que des *Weinmannia* et des *Wintera*, dont les écorces, riches en tannin, sont employées comme fébrifuges.

On a tort d'attribuer à Mutis la découverte des quinquinas dans la Nouvelle-Grenade. Il rapporta ses premiers échantillons des environs de Bogotá en 1772, tandis que Miguel Santistéban avait fait connaître dès 1752 un *Cinchona Pitayensis*, dont le premier spécimen fut envoyé en Europe, en 1824, par le docteur Canning. C'est, en tout cas, à Mutis qu'on doit le premier grand travail sur les quinquinas. Dans sa *Quinologie*, ouvrage publié pour la première fois en 1793, dans un journal de Bogotá, l'*Arcano*, il décrit quatre espèces médicinales : le quinquina orange (*Cinchona lancifolia*), le rouge (*C. oblongifolia*), le jaune (*C. cordifolia*), le blanc (*C. ovalifolia*). Mutis indique, en outre, trois espèces non officinales, qu'il appelle *Cinchona dissimiliflora*, *parviflora* et *longiflora*. Mais les deux premières sont des *Lasionémas;* la dernière, un *Cosmibuena*.

La montagne de Quindió. — Dessin de A. de Neuville, d'après un croquis de l'auteur.

Un jeune botaniste néo-grenadin, déjà célèbre, le digne successeur de Mutis, le docteur José Triana, a exhumé dernièrement la *Quinologie*, enfouie à Madrid dans les archives du Musée. Grâce à lui, on peut se rendre compte des erreurs commises par l'illustre savant, dont Linné a dit avec raison : « nom immortel, dont le souvenir ne s'effacera pas. » Le quinquina orange, celui que Mutis qualifiait de primitif et qu'il déterminait sous le nom de *Cinchona lancifolia*, est le véritable *Cinchona officinalis;* le jaune, *C. cordifolia*, conserve son nom; le blanc, *C. ovalifolia*, n'est pas un cinchona vrai, car il appartient au genre voisin des

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

*Cascarillas*, c'est le *C. macrocarpa;* enfin le rouge (*C. oblongifolia* de Mutis) appartient aussi à ce genre, c'est le *Cascarilla magnifolia.*

Sous le nom de quinquina rouge, Mutis confondait plusieurs espèces de cascarillas qu'il regardait comme de simples variétés de son *Cinchona oblongifolia.* Il les considérait comme douées de propriétés identiques et renfermant les alcaloïdes des cinchonas. Cette erreur eut des conséquences graves pour le commerce des quinquinas de la Nouvelle-Grenade. On n'achetait pas alors les écorces, comme on le fait aujourd'hui; on se basait sur la dénomination botanique et les caractères extérieurs. Aussi, lorsque à la fin du dernier siècle, et même un peu plus tard, on reçut en Europe de grandes quantités d'écorces du groupe Cascarilla, et assimilées au quinquina rouge du commerce, bien qu'elles ne contissent pas d'alcaloïdes, il en résulta une perte considérable pour les acheteurs, une confusion inextricable pour les botanistes, et les quinquinas de la Nouvelle-Grenade tombèrent en discrédit. Le vrai quinquina rouge est aujourd'hui rare; on en récolte de petites quantités dans la République de l'Équateur.

La consommation des quinquinas et de leurs alcaloïdes s'accroît chaque jour, tandis que les forêts se dépeuplent. On peut déjà prévoir le temps où l'on ne pourra même plus dire comme Voltaire : « Dieu a mis la fièvre en Europe et le quinquina au Pérou. » Fernel était peut-être plus près de la vérité que Voltaire, en disant qu'il existe une certaine affinité entre les plantes et les hommes de chaque climat, et qu'il n'y a pas besoin d'aller demander des remèdes à de lointaines contrées. Pour suppléer aux quinquinas qui s'épuisent, il serait bon de vulgariser l'emploi de nos fébrifuges et toniques indigènes, et de réserver l'écorce exotique et ses alcaloïdes pour les cas, peu nombreux, où elle agit comme spécifique. Il faudrait aussi, à l'exemple des Anglais dans l'Inde et des Hollandais, établir des plantations de quinquinas pour les exploiter en coupe réglée. Une entreprise de ce genre à la Nouvelle-Grenade, principalement dans la province de Popayan, donnerait de magnifiques résultats. Mais, avant d'aller si loin, on devrait acclimater les quinquinas en Algérie, non pas, comme on l'a tenté sans succès, dans les parties élevées exposées aux vents du nord chargés de principes salins (au ruisseau des Singes, vallée de la Chiffa), mais à l'oasis de Guemar (dans l'Oued-Souf, province de Constantine), qui semble offrir toutes les conditions désirables (?). — On fait en ce moment de nouveaux essais à Boufarik, en terre basse, dans la Métidja.

Non loin de Popayan se trouve le village de Puracé, au pied du volcan de ce nom, dont l'activité intermittente est une continuelle menace pour les habitants. Au moment où nous rappelons ces souvenirs, nous apprenons que le Puracé vient de vomir des quantités énormes de soufre, de pierres et de cendres. De là, en une courte étape, on gagne le Rio Pusambío, qui tombe en trois chutes inégales, dont l'une n'a pas moins de cent vingt mètres (voy. p. 73). Le Pusambío, connu sous le nom de Rio Vinagre, est une des grandes curiosités de la Nouvelle-Grenade. Vers sa source, sa température est d'environ dix degrés centigrades au-dessus de celle de l'atmosphère. Ses eaux sont chargées d'oxyde de fer, et contiennent des acides sulfurique et chlorhydrique : d'où le nom de Rio Vinagre. Aucun poisson n'y peut vivre, et même on n'en trouve aucun dans le Cauca, jusqu'à cinq lieues au-dessous du point où il reçoit les eaux de la rivière acide. Un chimiste a proposé d'employer l'eau du Rio Vinagre à l'extraction du sulfate de quinine des quinquinas de la province de Popayan. L'idée pouvait naître en Europe; mais, sur les lieux, on voit qu'il serait plus simple de fabriquer l'acide sulfurique nécessaire à cette opération.

Du haut du Puracé se déroule un des plus beaux panoramas des Andes. C'est dans cette région, et dans les parties encore plus élevées du district d'Almaguer, que le voyageur peut le mieux comprendre le vaste système de montagnes qui traverse la Nouvelle-Grenade du sud au nord.

Vers le sud, jusqu'aux confins de la République de l'Équateur, la masse compacte des Andes ne se laisse entamer par aucune grande vallée. Toute cette région est froide, propre à la culture des pommes de terre et du blé, ainsi qu'à l'élève des troupeaux. Les moutons y prospèrent, et nul doute que l'on n'y acclimate la vigogne et les lamas du Pérou. Presque toute la population est composée d'Indiens, doux, laborieux, simples, ignorants, très-attachés à leur pays, et qui diraient volontiers comme leurs frères de la République voisine : « Vivre à Quito, et dans le ciel un petit trou pour voir Quito ! » Leur vie est toute contemplative. Sans cesse en face des grandes scènes de la nature, ils en reçoivent des impressions qu'ils ne sauraient analyser, mais qui n'en sont pas moins fortes.

A l'est, voici le Patia qui descend tumultueux vers le Pacifique, tandis que du côté opposé surgissent les sources du Caquetá ou Yapura, qui, après un cours de trois cents lieues vers l'ouest, se perd dans le grand fleuve des Amazones.

Vers le nord, tout près de nous, commence la grande trifurcation de la Cordillère. A droite, la branche dite orientale se prolonge sans interruption jusqu'à la mer, non loin de Rio-Hacha. Sur ses plateaux florissent Neiva, Bogotá, Tunja, Bucaramanga, Ocaña. Là vivait autrefois une race civilisée dont nous parlerons plus loin. A gauche, le rameau occidental s'éloigne peu des côtes du Pacifique. Enfin le rameau central, parallèle aux deux premiers, divise les eaux du Cauca et de la Magdaléna; ces deux grandes artères, qui naissent là presque à nos pieds, arrosent, dans un cours de deux cent vingt-cinq lieues, les pays les plus fertiles du monde, et leurs eaux réunies vont se jeter dans l'océan Atlantique à Savanilla.

J'ai passé quelque temps sur ce point culminant et central des Andes, espérant voir s'ouvrir la route de Quito. Mais les difficultés et les dangers augmentaient

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

chaque jour. La révolution et la guerre civile étaient partout. Mosquera avait rêvé de réunir sous son pouvoir les trois Républiques qui formaient autrefois la Colombie, et s'était arrogé le titre de *président de los Estados Unidos de Colombia*. L'Équateur résistait à cette annexion sommaire, et la guerre lui avait été déclarée par l'usurpateur. Quand il me fut prouvé que je ne pouvais m'aventurer sans danger dans cette direction, je pris le parti de redescendre la vallée du Cauca jusqu'à Cártago, pour me rendre à Bogotá.

La Nouvelle-Grenade est le pays des mauvais chemins. On m'avait prévenu qu'en allant à Bogotá je ferais connaissance avec l'une des « routes royales » les plus impraticables du monde, dans les montagnes du Quindió, qui font partie de la Cordillère centrale, entre Cártago et Ibagué.

J'arrivai à Cártago en pleine saison des pluies. Pendant la saison sèche, on peut traverser tant bien que mal la montagne, avec des mules de choix, de bons arrieros et un bagage convenable. On ne met alors que six ou sept jours pour atteindre Ibagué. Mais en temps d'*invierno* les meilleures mules font courir des dangers qu'il est téméraire d'affronter sans une nécessité absolue.

Néanmoins, résolu à ne pas attendre la saison sèche, je profitai d'une expérience chèrement acquise pour régler les préparatifs de mon voyage. Au lieu de mules, j'engageai des porteurs. C'était plus cher, mais plus sûr. Je fabriquai une tente destinée à remplacer le simple toit de branchages couvert de feuilles que l'on dresse pour passer la nuit, quand on n'a pas la bonne fortune d'atteindre une des rares cabanes de la route. Je fis préparer des *encerados*, toiles goudronnées du pays, des *rejos*, cordes de cuir, une marmite en fer, une bouilloire de cuivre pour le chocolat, une hache et un machete, quelques calebasses et des *mochilas*, sacs en fibres de *Fourcroya*, pour contenir les vivres.

En fait de vivres, il convient d'emporter de la farine de maïs grillé, des arépas, des bananes en tranches minces et grillées au four, du tasajo un peu vieux et sec, du sucre brut et du chocolat, du sel et du café. Des calebasses, des tronçons de bambou, des feuilles larges et flexibles, fournissent un emballage à peu près imperméable.

Pour éviter la mauvaise volonté des porteurs, les retards et les accidents, nul fardeau ne doit peser plus de quarante kilogrammes. Chaque paquet doit être enveloppé de toile goudronnée, ficelé avec soin et offrir le moindre volume possible. Deux porteurs expérimentés et connaissant bien la route valent mieux qu'un seul; on leur promet une prime si le voyage réussit, et on leur laisse la direction de la caravane. S'ils veulent terminer la journée vers deux ou trois heures de l'après-midi, il ne faut pas les contrarier; ils ont sans doute de bonnes raisons : la journée du lendemain sera rude, un long repos est nécessaire pour s'y préparer; ils craignent d'être surpris par la nuit dans des passages difficiles; ils désirent s'arrêter dans une cabane où l'on a coutume de les bien recevoir. Fiez-vous à ces braves gens, vous n'aurez jamais lieu de le regretter. Si vous faites trop le maître, vous en serez puni le premier. Ils font honnêtement leur métier de bête de somme, mais ils veulent être traités poliment : ils ne dépouillent pas l'homme en se chargeant d'un fardeau. Un officier espagnol traversant le Quindió ne cessait d'injurier son porteur, dont il trouvait l'allure trop lente. L'Indien faisait de son mieux; mais le matamore criait toujours; il voulait aller vite quand même. Il boucla ses éperons, et les fit douloureusement sentir au malheureux. Arrivés à un endroit où le chemin borde un précipice, à trois cents mètres au-dessus d'un torrent, l'Indien, qui attendait son heure, s'arc-bouta fortement sur son bâton ferré, et, d'un vigoureux coup de reins, lança l'insulteur dans le gouffre. Tous les porteurs du Quindió savent cette histoire, et ils montrent l'endroit où fut précipité l'Espagnol.

L'aspect général des hautes montagnes dont l'ensemble reçoit le nom de Quindió rappelle au voyageur les grands paysages du Páramo de Ruiz. C'est la même végétation, la même nature sur tout le versant occidental de la Cordillère. De l'autre côté, les scènes sont plus variées. Quelques plantes nouvelles se montrent par intervalles. C'est là que j'ai vu pour la première fois l'*Eupatorium Aya-Pana*, variété de Guaco, qui jouit de propriétés analogues à celle du *Mikania* des régions chaudes.

En arrivant dans la petite vallée de Tochésito, l'on rencontre un des végétaux les plus remarquables de la terre, le *Ceroxylum Andicola* ou palmier à cire. Tout est étrange dans cet arbre. On le croirait fait pour les rives brûlantes du Pacifique, et il se plaît dans les climats tempérés ou froids : il prospère dans les montagnes du Quindió et de Tolima, entre dix-huit cents et deux mille neuf cents mètres d'altitude. Là où les palmiers les moins frileux périraient ou prendraient une forme naine et rabougrie, celui-ci dresse un stipe de cinquante mètres de hauteur, élégante colonne ouvragée, que couronne un vaste chapiteau de panaches. De l'aisselle des feuilles et du tronc exsude une matière grisâtre et nacrée : c'est de la cire, aussi pure que celle des abeilles, mais un peu plus cassante. On la mêle généralement avec du suif pour en faire les chandelles dont se servent les gens du pays.

Nous n'étions plus qu'à une journée d'Ibagué. Après avoir traversé un vaste espace de palmiers à tige haute et grêle portant un léger bouquet de feuilles, nous aperçûmes une cabane. Il était temps : les hommes étaient exténués, et nous n'avions plus de provisions depuis le matin.

J'entre dans la chétive demeure.

« Combien êtes-vous? dit une vieille femme derrière laquelle se cachaient à demi deux jeunes filles.

— Huit.

— Je n'ai pas de place pour tout le monde.

— Eh bien, nous coucherons sous l'avant-toit, avec votre permission.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

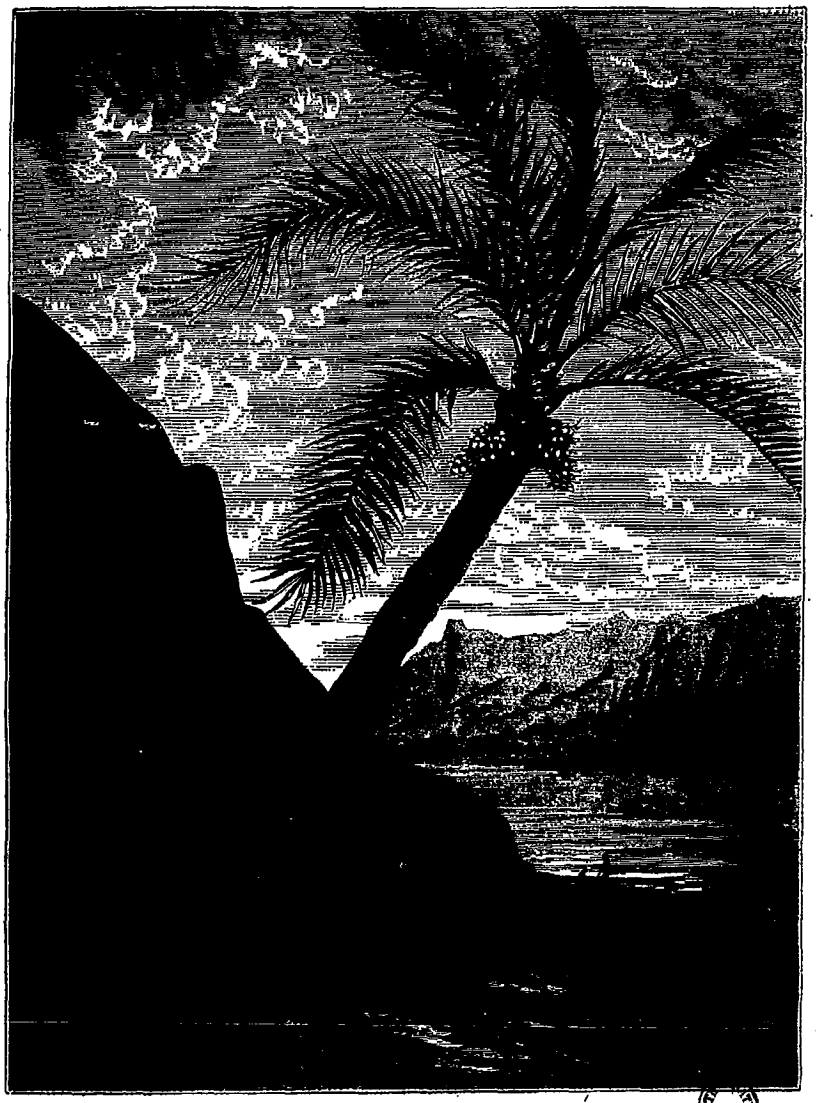
— Comme vous voudrez. »

Mon porteur demande si l'on peut nous donner à souper.

« Nous n'avons rien, » dit l'hôtesse.

La manière de faire la soupe avec un caillou me revint en mémoire. C'est une anecdote que l'on rencontre partout : elle doit être vieille comme le monde. Je mis à profit ce souvenir d'enfance, et, demandant peu à peu, bientôt nous eûmes des œufs, du sucre et des bananes ; enfin l'on trouva qu'en se serrant un peu, il y aurait place pour tout le monde, la nuit, dans la maison.

Le lendemain, nous entrâmes dans la jolie petite



Palmier à cire. — Dessin de E. Riou, d'après un croquis de l'auteur.

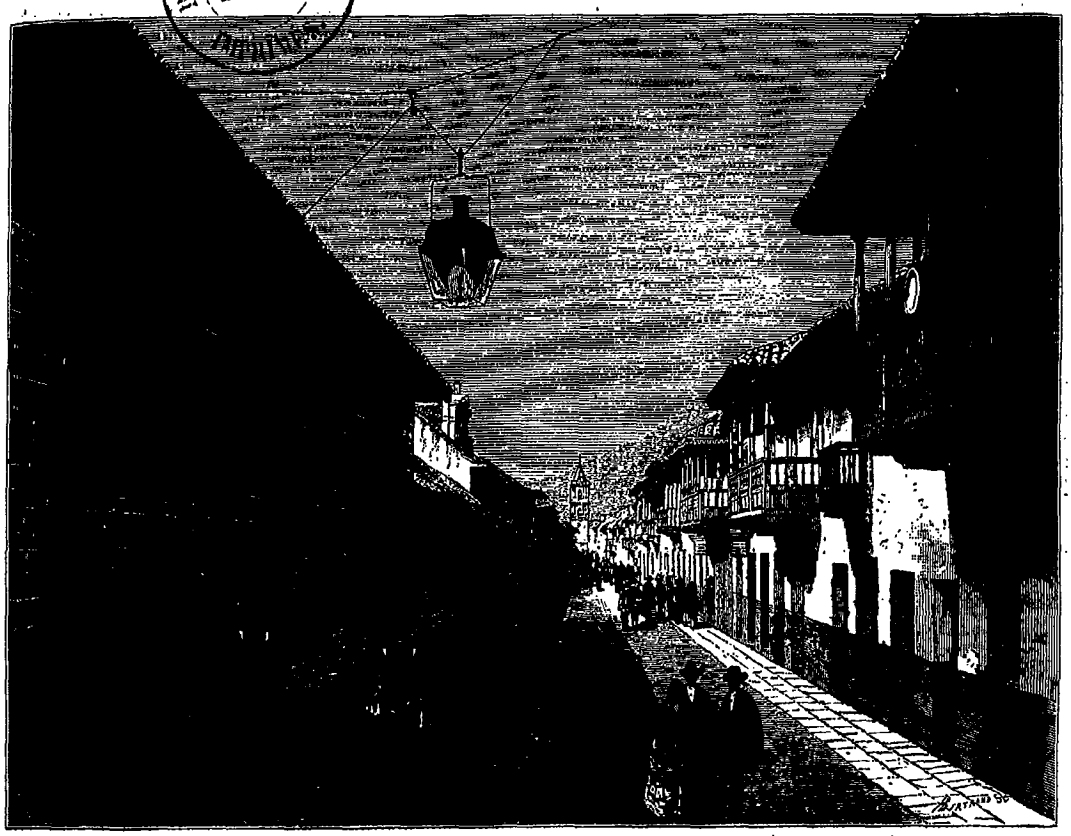
ville d'Ibagué. Après un jour de repos, je louai des mules pour continuer le voyage. Nous descendîmes les derniers contre-forts de la Cordillère, nous traversâmes la Magdaléna, et, par un chemin montueux mais praticable, nous atteignîmes sans incidents le village de la Mesa, situé sur un vaste plateau limité, presque à perte de vue, par une ligne onduleuse de montagnes bleuâtres. Au pied de ces montagnes se trouve Santa-Fé de Bogoté.

Dr SAFFRAY.

*(La suite à la prochaine livraison.)*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE R.F.



La rue Royale, à Bogotá. — Dessin de E. Thérond, d'après une photographie.

# VOYAGE A LA NOUVELLE-GRENADE,

PAR M. LE DOCTEUR SAFFRAY[1].

1869. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

## IX

### DE BOGOTÁ A BUENAVENTURA.

Civilisation des Indiens Chibchas avant la conquête espagnole. — Traditions. — Religion. — Législation. — Mœurs.— Commerce et industrie. — Origine historique de l'Eldorado. — Fondation de Santa Fé de Bogotá. — Rencontre de trois conquérants.

Lorsque les Espagnols découvrirent l'Amérique intertropicale, il y avait dans ce pays trois centres de civilisation : le Mexique, le Pérou, la Nouvelle-Grenade. Tout le monde a lu l'histoire des Péruviens et des Mexicains ; mais qui connaît celle des Chibchas?

Leur territoire occupait plus de six cents lieues carrées, entre les 4° et 7° de latitude septentrionale, et comprenait les vastes plateaux et les riches vallées où s'élèvent Socorro, Velez, Tunja et Bogotá.

A défaut de documents hiéroglyphiques nombreux comme ceux des Mexicains, ou d'annales écrites avec des combinaisons de nœuds, comme les *quipos* du Pérou, ils avaient des traditions soigneusement conservées par une caste sacerdotale. Les Espagnols auraient pu nous léguer l'histoire des Chibchas, mais à la Nouvelle-Grenade la destruction des Indiens fut si rapide, qu'au bout de quelques années il ne restait plus personne qui pût raconter les traditions du pays. De plus, les moines et les prêtres qui suivaient les conquérants déployèrent un zèle iconoclaste terrible. Les temples, les images, les objets sacrés, les rares hiéroglyphes, furent détruits comme œuvre du démon. Le nom même

1. Suite. — Voy. p. XXIV, p. 81, 97, 113, 129 ; t. XXV, p. 97, 113, 129 ; t. XXVI, p. 65.



© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

des Chibchas faillit périr, car les Espagnols, par suite d'une erreur des premiers jours, continuèrent à les appeler *Muyscas*, mot qui, dans l'idiome indien de ce peuple, voulait dire gens, individus, personnes.

Les documents qui nous restent sur les Chibchas sont épars dans les récits des premiers chroniqueurs. J'ai secoué la poussière vénérable de leurs écrits pour réunir les faits les plus intéressants et faire connaître, après quatre siècles d'oubli, une nation qui a droit à sa place dans l'histoire du nouveau continent.

Au pays des Chibchas, tout le pouvoir ne résidait pas dans les mêmes mains. La direction des affaires spirituelles appartenait au grand prêtre d'Iraca. Le gouvernement civil était exercé au nord par le Zaqué de Hunza (aujourd'hui Tunja), au sud par le Zipa de Muéquétá (aujourd'hui Funza). A l'arrivée des Espagnols, le Zipa étendait son influence sur les Usaqués ou chefs de la majeure partie du territoire du Zaqué, de sorte que la monarchie héréditaire tendait à remplacer la confédération primitive des diverses tribus.

Le grand prêtre d'Iraca ou Sugamuxi était choisi à tour de rôle par les tribus. Ainsi l'avait établi Nemtéréquétéba, personnage légendaire auquel on attribuait la civilisation du pays. On l'appelait aussi Xué et Chinzapagua, c'est-à-dire l'Envoyé de Dieu. Il arriva de l'Orient, probablement des plaines de l'Orénoque. C'était un vieillard vénérable, à longue barbe blanche, vêtu d'une tunique et d'un manteau dont les pointes étaient attachées aux épaules. Au temps de la Conquête, les Chibchas portaient ce costume.

Nemtéréquétéba trouva les Indiens dans un état de barbarie complète, sans gouvernement, sans lois, sans religion. Il leur enseigna d'abord à filer et à tisser le coton. Il vécut longtemps parmi les Chibchas, leur donnant l'exemple de toutes les vertus et les formant aux arts les plus indispensables. Il établit des cérémonies religieuses, une administration et des lois. Plus sage que les législateurs du Mexique et du Pérou, il s'occupa de la condition des femmes. Les Usaqués ou chefs de tribu étaient, vis-à-vis de leurs subordonnés, infaillibles et inviolables, mais leur épouse légitime avait le droit d'apprécier leur conduite et de leur administrer, pour les fautes graves, jusqu'à huit coups de fouet. « Ce n'était pas assez de pouvoir corriger leur mari, les femmes, en mourant, avaient le droit de leur imposer cinq ans de veuvage, comme punition de manque d'égards ou de mauvais traitements. »

Quand Nemtéréquétéba crut sa mission achevée, il se retira, sous le nom d'Idacauza, dans la vallée sainte d'Iraca, vécut quelque temps à Suamós, et disparut dans les plaines de Casanaré, environ quatorze cents ans avant la Conquête. En mémoire de cet événement, les Indiens donnèrent aux derniers lieux où ils avaient vu leur bienfaiteur le nom de Sugamuni (Lieu de la Disparition), dont les Espagnols ont fait Sogamoso.

Un moine espagnol eut occasion de voir, près du village de Bosa, où Nemtéréquétéba avait commencé sa vie publique, un os de dimension extraordinaire, vénéré des Indiens comme provenant d'un animal qu'avait amené ce personnage mystérieux. Peu expert en paléontologie, le révérend crut reconnaître dans cette relique un os de chameau, et prétendit prouver que le civilisateur des Chibchas ne pouvait être que saint Bartolomé. Le P. Zamora, chroniqueur de l'ordre des Prêcheurs, trouva plus tard des arguments irréfutables en faveur de saint Thomas, tandis que le Franciscain P. Simon déclarait ne vouloir rien nier ni rien affirmer. Je crois qu'il s'agissait d'une côte de mastodonte; on a trouvé des dents et des os de ces animaux dans les alluvions de la rivière Suacha.

Au commencement, disait la légende des Chibchas, l'obscurité régnait sur la terre. La lumière était enfermée dans un grand espace, d'où s'envolèrent enfin des oiseaux énormes qui lançaient des flammes par le bec. La Lumière ou le Dieu créateur s'appelait Chiminigagua. Le jour où furent dissipées les ténèbres, on vit sortir de la lagune d'Iguaqué, près de Tunja, une femme admirable, Bachué, autrement appelée Fuzachogua, c'est-à-dire Bonne Femme. Elle portait dans ses bras un garçon de trois ans. Quand ce garçon fut homme, il épousa Bachué. Celle-ci mettait au monde cinq enfants à la fois, et la terre se peupla rapidement. Bachué, voyant qu'il y avait assez d'hommes, retourna en compagnie de son époux à la lagune d'Iguaqué, où tous deux disparurent sous la forme de serpents. Les Chibchas adoraient Bachué, à laquelle ils élevaient des statues en bois et en or. Outre le Dieu créateur, les Chibchas reconnaissaient une trinité, dont l'existence, dit Oviédo, leur avait été enseignée par Bochica, personnage légendaire comme Nemtéréquétéba. Il est certain que parmi leurs idoles il y en avait une à trois têtes.

Ils croyaient à l'immortalité; mais, comme pour la plupart des peuples de l'Amérique, leur idéal de la seconde existence ne consistait point dans la contemplation et le repos. Ils croyaient que les morts descendaient au centre de la terre, et que là chacun retrouvait tout ce qu'il venait d'abandonner. Les prêtres avaient une idée assez claire d'un Dieu suprême; ils rendaient à Bochica les mêmes honneurs qu'au Dieu universel, mais le peuple adorait surtout des divinités particulières. La principale de ces divinités était Chibchacum, ou *Appui des Chibchas*, qu'ils regardaient comme leur protecteur spécial. C'était surtout le dieu des cultivateurs, des marchands et des orfévres. Némataca recevait les hommages particuliers des bûcherons, des tisserands et des peintres sur étoffes; il présidait aussi aux fêtes où l'on buvait la chicha. Les Indiens le représentaient sous la figure d'un ours ou d'une fouine. Ils n'avaient pour lui qu'une médiocre vénération, et disaient qu'au lieu de lui offrir, comme aux autres dieux, de l'or, des émeraudes ou des bijoux, il suffisait de lui donner de la chicha. Le dieu Chaquen présidait aux lieux consacrés par des souvenirs religieux ou par des cérémonies; il protégeait aussi les limites des propriétés. On lui offrait les diadèmes de plumes et d'or que les guerriers portaient dans les combats.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Sous le nom de Cuchavira, ils adoraient aussi l'arc-en-ciel, qui était surtout vénéré des malades. L'origine de ce culte était liée à la tradition d'un déluge partiel dont les plateaux des Andes, depuis Bogotá jusqu'à Tunja, offrent les traces les plus évidentes, et qui même se trouve attesté, nous l'avons vu, par des pierres couvertes d'hiéroglyphes. Voici comment les Chibchas expliquaient ce déluge. Chibchacum, mécontent des habitants de la plaine de Bogotá, changea le cours des rivières Sopó et Tibito, et les dirigea dans la rivière Funza ; il convertit de la sorte toute la contrée en un vaste lac. Les habitants, réfugiés sur les hauteurs et menacés de mourir de faim, invoquèrent Bochica. Le dieu compatit à leur misère ; il apparut au sommet d'un arc-en-ciel et lança dans l'espace une verge d'or. La verge, en tombant, ouvrit aux eaux une issue et forma le saut de Téquendama (voy. p. 88). Pour punir Chibacum du mal qu'il avait causé, Bochica le condamna à porter sur ses épaules la Terre, qui reposait auparavant sur des colonnes de gayac. Tout dieu qu'il est, Bochica trouve son fardeau pesant ; de temps en temps il le change d'épaule : de là les tremblements de terre.

Indiens de Choachi. — Dessin de A. de Neuville, d'après un croquis de l'auteur.

Les lieux d'adoration étaient le plus souvent des lacs, des rocs, des cascades. Cependant il y avait quelques temples autour desquels vivaient les Chéqués ou prêtres, dont la charge était héréditaire comme celle des Usaqués. A l'âge de douze ans, l'enfant destiné au sacerdoce entrait dans un séminaire nommé Cuca, où il demeurait douze années. On l'initiait aux dogmes religieux, à la computation vraie du temps et aux traditions qui formaient la science de la caste privilégiée. Les douze années de stage accomplies, on lui perçait le nez et les oreilles pour y suspendre des anneaux d'or, et il venait recevoir l'investiture des mains du Zipa. Le Zipa lui remettait un peu d'Hayo, feuilles d'*Erythroxylum coca*, comme emblème de la vie retirée, et l'on offrait aux dieux des sacrifices. Les prêtres ne sortaient de leur demeure que pour diriger les cérémonies. Ils devaient rester chastes et purs, sous peine de perdre leur rang. Il y avait dans les temples des vases, représentant d'ordinaire un homme ou un animal, vases dans lesquels on déposait les offrandes d'or et d'émeraudes. Lorsqu'ils étaient pleins, les prêtres allaient les enfouir dans les endroits les moins accessibles des montagnes, ou les jetaient dans les lacs et les rivières.

Les Chibchas adoraient aussi le soleil. Ils ne lui élevaient point de temple. « C'est, disaient-ils, un dieu trop puissant pour qu'on l'enferme entre des murailles. »

Les Chibchas punissaient de mort l'homicide, le rapt et l'inceste. Pour ce dernier crime, on enfermait le coupable dans une caverne, avec des reptiles et des insectes venimeux. Les lâches étaient condamnés à se vêtir comme les femmes et à partager leurs travaux. Le voleur recevait le fouet. Les délits n'entraînaient souvent d'autre peine que d'avoir les vêtements déchirés ; mais c'était là une note d'infamie. Une femme soupçonnée d'infidélité était condamnée à manger du piment ; si elle avouait, on lui donnait à boire et on la livrait à l'exécuteur ; si elle supportait l'épreuve pendant quelques heures, on la déclarait innocente. Il n'y avait pas de prison pour dettes, mais l'Usaqué envoyait vers le débiteur retardataire un homme de confiance chargé d'attacher à sa porte un jeune tigre ou un ours, animaux que l'on avait toujours en réserve pour cet usage, et le débiteur devait nourrir la bête et le messager jusqu'à libération complète. Quand on manquait d'animaux, l'envoyé du chef éteignait le feu du foyer et ne permettait pas de le rallumer avant le payement intégral de la dette.

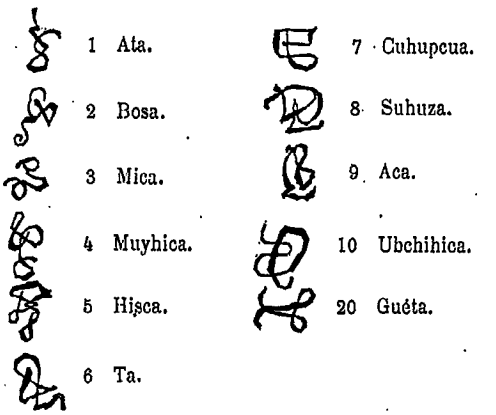
L'industrie des Chibchas consistait principalement dans le tissage et l'ornementation des toiles de coton, la confection de hamacs, d'armes et d'outils en pierre ou en bois dur. Ils étaient fort habiles à mettre en œuvre l'or qu'ils achetaient en poudre aux peuplades des bords de la Magdaléna ou du Giron. Ils en faisaient des idoles, des figures d'animaux, des vases, des diadèmes, des ceintures, des ornements pour le nez et les oreilles, des perles ; ils enchâssaient avec art des coquillages de grande taille, qui servaient de coupes. Le territoire qu'ils occupaient est riche en mines de sel et en sources salées. Ils ne connaissaient que ces der-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

nières, évaporaient leurs eaux dans des vaisseaux de terre, et le sel ainsi obtenu constituait leur objet d'échange le plus important.

Sans compter les marchés locaux, qui se tenaient le premier jour de chaque semaine, il y avait de grandes foires auxquelles concouraient les nations voisines. Seuls entre tous les peuples de l'Amérique, les Chibchas employaient une véritable monnaie, des disques d'or de dimensions et de poids uniformes. Ils vendaient à crédit, et la dette doublait chaque lune après l'échéance.

La vente à crédit, l'usage de la monnaie, impliquent un système de numération. Les Chibchas comptaient d'abord par les doigts de la main : *Ata, Bosa, Mica, Muyhica, Hisca, Ta, Cuhupcua, Suhuza, Aca, Ubchihica*), dont nous reproduisons la représentation graphique. Au delà de dix, ils ajoutaient le mot pied, *Quihicha*, et disaient : *Quihicha ata, Quihicha bosa*, etc. Vingt, *Guéta*, voulait dire maison ; ils comptaient ensuite par vingtaines.




Signes de numération des Chibchas.

Tous leurs noms de nombres correspondaient aux phases de la lune, aux travaux agricoles ou aux cérémonies religieuses ; de sorte que leur numération se liait d'une manière intime à leur calendrier, et que l'ensemble formait un système mnémonique.

Qui n'a entendu parler du Dorado (l'Eldorado), contrée merveilleuse où l'or, aussi commun que chez nous le fer, formait des monts resplendissants au soleil? Pendant deux siècles, des expéditions partirent de l'Orénoque, du Vénézuéla, de la Nouvelle-Grenade et du Pérou, pour découvrir cette terre promise dont le nom, dit le P. Simon, « tinte agréablement à l'oreille et semble réjouir le cœur, parce qu'il rappelle l'idée de l'or. »

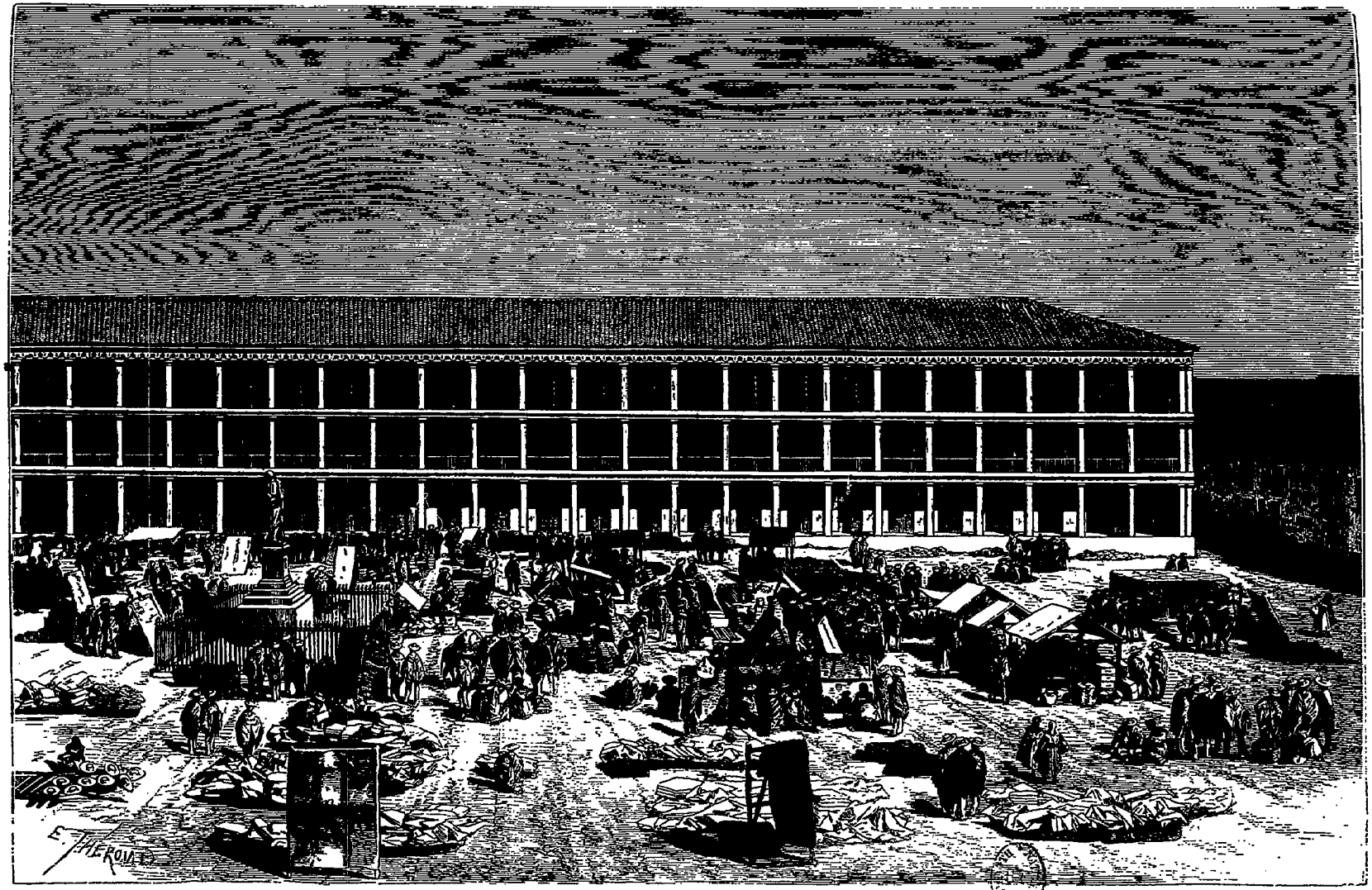
Parmi les aventuriers célèbres qui parcoururent, à la recherche du pays de l'Or, les solitudes inexplorées de l'Amérique, figurent : Orellana, envoyé par le vice-roi du Pérou ; Philippe de Urré, gouverneur militaire de Coro, l'ancienne capitale du Vénézuéla ; Berréo, auquel Gonzalès, gouverneur du Pérou, n'accorda sa fille qu'à la condition de consacrer sa vie à la découverte du Dorado. L'illustre sir Walter Raleigh tenta aussi l'aventure. Un des motifs qui engagèrent les Jésuites à s'établir sur l'Orénoque, fut l'espoir d'arriver au pays de l'Or. Le P. Gumila écrivait en 1740, dans son *Histoire de l'Orénoque* : « Ce qu'on raconte des richesses et des trésors du Dorado n'a rien qui doive étonner.... » Plus loin, dans un transport de zèle, il s'écrie : « Si nous pouvons un jour aller porter la foi dans le Dorado, que d'Indiens nous pourrons sauver! »

Si l'intérieur de la Nouvelle-Grenade n'avait pas été connu des Espagnols avant l'année 1536, la renommée d'un pays qu'on appelait le Dorado, vaguement répandue depuis le Pérou jusqu'à la mer des Caraïbes, l'aurait fait découvrir à la fois par trois hommes partis, l'un de Sainte-Marthe, l'autre de Coro, le troisième de Quito.

Frédéman, lieutenant du gouverneur Espira, parti de Coro en 1535, à la tête de deux cents hommes, traversa les plaines de Casanaré, franchit dans le haut de son cours le rio Méta, affluent de l'Orénoque, et, après avoir enduré pendant près de trois années toutes les privations, toutes les souffrances, atteignit les plateaux de la Cordillère orientale. En même temps, Gonzalo Jiménès de Quésada partait de Sainte-Marthe, avec trois cents hommes et soixante chevaux, pour aller découvrir, vers le sud, une terre qu'on prétendait riche en or. Enfin, tandis que Frédéman et Quésada poursuivaient lentement leur but, un compagnon de Pizarre, Sébastien Bélalcazar, partait de Quito pour conquérir aussi la terre de l'Or, sur laquelle il avait le premier recueilli des données positives.

Voici ce que lui avait conté un Indien, qui disait venir d'une contrée située au nord, et appelée *Cundi rumarqua* : « Il y a dans mon pays un lac sacré nommé Guatavita. Tous les ans, le chef et les prêtres s'y rendent en procession solennelle. Arrivé au bas des degrés de pierre par lesquels on descend au niveau de l'eau, le cortége s'embarque sur des radeaux, et gagne le centre du lac. Là, on laisse tomber, en l'honneur des dieux, des vases remplis d'or et d'émeraudes et des figures d'animaux en or. Les prêtres et le chef sont eux-mêmes revêtus de plaques d'or et de diadèmes enrichis d'émeraudes. Après l'offrande ordinaire, le chef se dépouille de ses habits, on le frotte avec de la térébenthine de *frailejon*, puis on souffle sur tout son corps de l'or en poudre. Ainsi doré, il fait une invocation au soleil et se baigne dans le lac. » Telle est l'origine véritable de l'*El Dorado*, l'*Homme Doré*, d'où l'on a fait ensuite Eldorado, en appliquant à un pays ce qui, dans l'origine, se rapportait à une personne. Sur la foi de ce récit, Sébastien Bélalcazar s'avança dans le territoire des Indiens de Pasto, découvrit la vallée du Patía, celle de Popayan, franchit la Cordillère centrale, la vallée de Neiva, et arriva en vue de la grande plaine où se trouvait Bogotá, nom qui signifie, en chibcha, la limite des champs cultivés. C'était bien là le pays de l'*Eldorado ;* mais Bélalcazar l'ignorait encore. A Quésada

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr




La maison de ville, à Bogotá. — Dessin de E. Théroud, d'après une photographie.

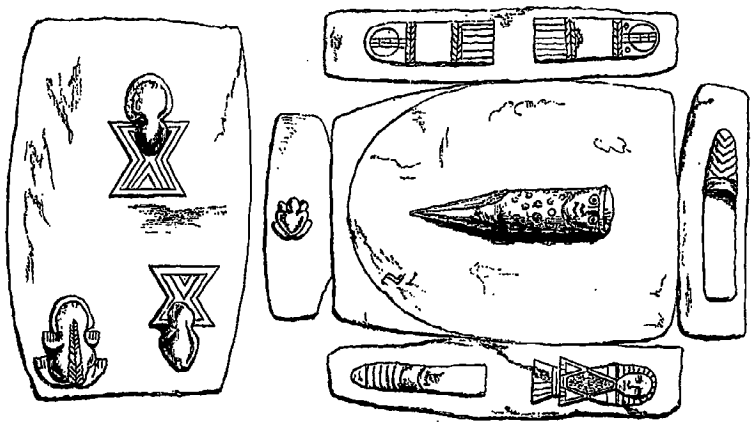
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

était réservé de parcourir en triomphateur le pays des Chibchas et d'en recueillir les richesses.

Quésada, poursuivant sa route le long de la Cordillère orientale, passa le rio Sárabita, affluent du Sogamoso, et traversa le territoire de Guachetá, où les Indiens lui offrirent de l'or et des émeraudes. Cependant le Zipa, informé de l'approche des étrangers, publia un ban de guerre et livra combat aux Espagnols près de Némocou, où l'on exploitait une saline. Les Castillans furent vainqueurs.

Le Zipa se retira sur ses terres, et disparut en emportant avec lui ses richesses et en laissant aux Espagnols la possession de Bogotá. Les Indiens ayant appris à Quésada que les émeraudes venaient du nord-est, celui-ci partit dans cette direction, reconnut en effet les mines d'émeraudes de Somondoco, et, trompé par ses guides, erra pendant près de deux mois à une journée de distance de Hunza, résidence du Zaqué Quémunchatocha. Mis enfin sur la voie par un traître, il se précipita vers la ville, dont les portes étincelaient de plaques d'or. Les Espagnols forcèrent l'entrée de la maison du Zaqué ; ils le trouvèrent assis, impassible, entouré de chefs portant des ornements d'or et des boucliers plaqués de ce métal. Quésada fit saisir et garrotter le Zaqué. A cette vue, les Indiens prirent la fuite de tous côtés. Le pillage dura toute la nuit, à la lueur des torches. Entre autres objets précieux, on trouva dans l'habitation de Quémunchatocha une espèce d'urne funéraire en or contenant des ossements et des émeraudes. On estima à cinq cent mille piastres la valeur du butin.

Instruit de l'existence du temple de Sogamoso, Quésada entreprit de s'en emparer ; il mit en déroute les Indiens de la vallée d'Iraca, et arriva au coucher du soleil en vue du fameux temple où résidait le grand prêtre. Pendant la nuit, deux soldats pénétrèrent dans l'enceinte sacrée. A la clarté d'une torche, ils virent briller des plaques d'or sur les colonnes, sur les momies, sur les parois, garnies de nattes ainsi que le sol. Dans leur empressement, ils déposèrent leur torche sur



Calendrier chibcha. — Dessin de A. Mesnel, d'après un croquis de l'auteur.

une natte, qui prit feu, et les flammes enveloppèrent rapidement l'édifice.

Après une expédition peu avantageuse dans la vallée de Neiva, Quésada revint s'établir sur le territoire du Zipa, non loin de Tensaquillo. Là, il fit construire par les indigènes douze grandes maisons, en souvenir des douze apôtres, et un édifice plus vaste qui servirait d'église. Au commencement d'août 1538, l'heureux capitaine prit possession de la ville nouvelle, au nom de l'empereur Charles V, la nomma Santa Fé de Bogotá, et appela Nouvelle-Grenade les contrées nouvellement soumises ou parcourues. On célébra la première messe le 6 août : de ce jour date la fondation officielle de la capitale. Mais, remarque le P. Simon, « Quésada n'installa ni billot, ni potence, ni curé, rien de ce qui importe au gouvernement d'une ville. »

Prenant Bogotá pour base d'opération, Quésada envoya reconnaître le pays d'alentour. Bientôt un de ses lieutenants lui apporta la nouvelle qu'une troupe d'Espagnols, vêtus de soie et portant des armes magnifiques, s'approchait par la vallée de Neiva, avec une véritable armée d'Indiens chargés de bagages. C'était l'expédition de Bélalcazar. Quésada, craignant un rival, envoya un ambassadeur au nouvel arrivant, pour lui offrir des objets en or, lui souhaiter la bienvenue et sonder ses intentions. Bélalcazar assura qu'il ne voulait point troubler les premiers occupants, et demandait seulement de continuer sa route, à la recherche de l'Eldorado.

Pendant que Quésada se préparait à recevoir Bélalcazar en ami, il apprit que du côté de l'orient, à travers les páramos de Sumapaz, s'approchait une autre troupe d'Espagnols, sous les ordres de Frédéman. Dans cette nouvelle armée, hommes et chevaux étaient d'une maigreur extrême. L'humidité avait rendu les munitions inutiles, et on s'était débarrassé des arquebuses ; les épées, rouillées, tenaient au fourreau ; des peaux de bête protégeaient à peine les aventuriers contre le froid des montagnes.

Quésada, par crainte que Frédéman ne se joignît à

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

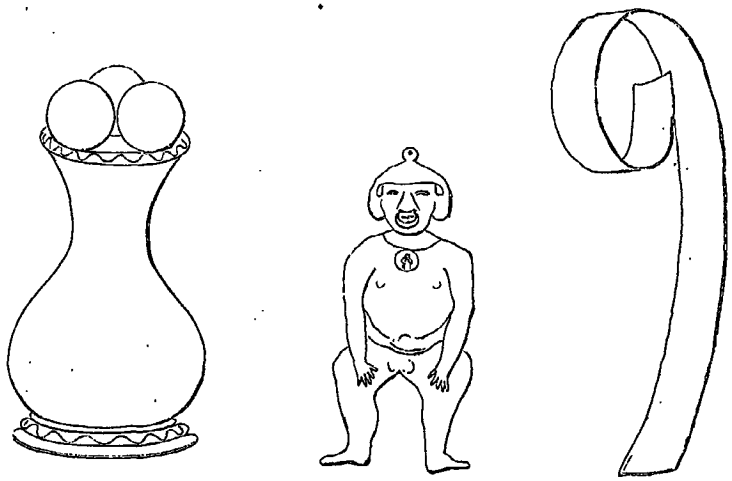
Bélalcazar pour lui imposer des conditions, traita en toute hâte avec Frédéman : ce capitaine se contenta d'une somme de dix mille piastres.

La plaine de Bogotá vit ainsi rassemblées sur un petit espace ces trois bandes parties de points si éloignés à la recherche de l'or et des pierres précieuses. Les chroniqueurs nous apprennent que chaque troupe se composait de cent soixante hommes et d'un moine, servant d'ambassadeur. Après maints pourparlers, les trois chefs tombèrent d'accord. Bélalcazar résolut de fonder à Neiva une ville qui appartiendrait à la juridiction de Popayan, dont il espérait obtenir le gouvernement, et réclama pour ses soldats le droit de retourner au Pérou. Les compagnons de Frédéman furent admis à partager avec les soldats de Quésada les avantages futurs de la conquête. Ayant tout réglé à l'amiable, les capitaines partirent ensemble pour l'Espagne, afin de faire reconnaître leurs droits et limiter leurs juridictions par l'empereur Charles-Quint.

Bogotá. — Mœurs et coutumes. — Commerce et industrie. — Agriculture et productions. — Arts libéraux. — Antiquités. — Les Indiens des environs de Bogotá. — La chute du Téquendama. Observations géologiques et paléontologiques sur le plateau de Bogotá. — Les salines de Zipaquiré.

Les Néo-Grenadins sont fiers de leur capitale, Santa Fé de Bogotá. Pour ceux qui n'ont pas voyagé, c'est la première ville du monde : elle s'étend gracieusement au pied des monts Serraté et Guadalupé, à deux mille six cent quarante-quatre mètres au-dessus de la mer. Quand on l'aperçoit de la plaine, avec ses tours et ses clochers, on la prendrait pour une belle ville européenne, mais elle a beaucoup de rues étroites et d'une propreté douteuse. Chacun étant libre de bâtir à son gré, on y trouve de misérables bicoques à côté d'élégantes maisons à grande façade et à balcon couvert.

Les habitations de Bogotá sont disposées comme celles des autres villes du pays. Les corps de logis se développent autour d'une cour centrale ornée d'une



Vase creux sans ouverture. Fétiche en or allié de cuivre. Ceinture.

OBJETS EN OR PROVENANT DU TEMPLE DE SAGAMOSO. — Dessin de A. Mesnel, d'après un croquis de l'auteur.

fontaine et plantée d'arbustes. Il y a dans beaucoup de maisons des ameublements à l'européenne, et les pianos ont fait invasion jusque sur ces hauteurs, où ils s'efforcent de détrôner la traditionnelle guitare.

Les monuments y sont nombreux : on y compte trente-quatre églises ou chapelles, huit couvents, deux hospices, le tout de construction ancienne. Les églises les plus remarquables sont celles des Dominicains et de San-Juan de Dios. La cathédrale, qui aspire au style corinthien, a été bâtie, d'après les dessins d'un architecte néo-grenadin, sur l'emplacement même du temple en bois, couvert de chaume, qu'avait élevé Quésada. Un citadin me la montrait avec orgueil en disant : *Que hermosa ! pero lo mejor es que es hechiza.* « Qu'elle est belle ! et ce qu'il y a de mieux, c'est qu'on l'a faite ici. » Naïveté bien excusable, quand on sait quelles difficultés de toutes sortes présentent en ce pays les travaux les plus simples. Cette cathédrale renferme un maître-autel fort riche, une statue de la Vierge ornée de treize cent cinquante-huit diamants, de douze cent quatre-vingt-quinze émeraudes, de trois cent soixante-douze perles, de cinquante-neuf topazes et améthystes. Cette Vierge est une des plus riches de l'Amérique du Sud.

Bogotá possède une bibliothèque publique, un collége national, un archevêché, un observatoire, une maison de ville. Cette dernière, construite en pisé, occupe l'un des côtés d'une place ornée d'une belle statue de Bolivar.

La population de Bogotá est d'environ cinquante mille âmes : on ne s'en douterait pas, au calme et à la solitude de presque toutes les rues. La plus animée est la rue Royale, où se trouvent les principaux magasins, qui ne sont guère que de petits bazars universels, où l'on peut acheter au choix des étoffes ou de la bougie, du vin ou des chaussures, de la quincaillerie ou de

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

l'eau de Cologne. Dans la plupart des magasins, on rencontre une *tertulia*, petit cercle d'amis et de flâneurs, qui devisent de politique, commentent les passants et médisent du prochain.

Dans toutes les villes de la Nouvelle-Grenade, les mœurs se ressemblent autant que les maisons. Entre elles, il n'y a de différences que du plus au moins. A Bogotá cependant on retrouve chez les habitants quelques-uns des traits caractéristiques des capitales. Les habitants sont polis, sociables, et tout en aimant leur clocher, ils s'intéressent à ce qui se passe au loin. Les dames de Bogotá seraient trouvées partout charmantes. Elles portent avec une grâce égale la mantille noire de dentelle ou la parure de bal. Il n'y en a peut-être pas une qui n'ait des cheveux noirs magnifiques, et des yeux qui rappellent les vers de Longfellow :

She hast two eyes so soft and brown;
Take care!
She gives a side glance and looks down :
Beware! beware!

« Elle a deux yeux si doux et si noirs; — Défie-toi! — Elle jette un regard de côté et baisse les yeux : — Prends garde! prends garde! »

Leur éducation est plus complète, leur vie moins retirée que dans les autres villes de l'intérieur; mais les puritaines de province auraient tort de crier au scandale : les Bogotaines sont de pures jeunes filles et des épouses fidèles.

Chute du Téquendama (voy. p. 91). — Dessin de Niederhausern-Kœchlin, d'après un croquis de l'auteur.

Bogotá n'a pas de commerce d'exportation. Les importations se font toutes par la Magdaléna. Les marchandises des États-Unis ne sont pas en faveur; on leur préfère les articles anglais, allemands, suisses et surtout français. Les marchandises arrivent, sur de petits vapeurs, jusqu'à Honda; de là, elles sont transportées, à dos de mulet, par un chemin qui pourrait être meilleur. Dans l'avenir, quand les plaines de l'Est, dans les États de Boyacá et de Cundinamarca, seront convenablement peuplées, Bogotá communiquera avec le Vénézuéla et le Brésil, par le rio Meta, tributaire de l'Orénoque.

L'industrie de Bogotá est presque nulle. Même les articles qu'il serait le plus facile de fabriquer dans le pays, le papier, le savon, la bougie, y sont apportés à grands frais de l'étranger. Il n'y a pas longtemps que l'on y fabrique quelques objets en fer et en fonte. Les meilleurs ouvriers sont les tailleurs, les cordonniers, les bijoutiers et les ébénistes. Les artisans grenadins imitent bien, mais ne savent pas créer; ils n'ont pas reçu d'éducation professionnelle, et leurs outils sont insuffisants. En revanche, ils sont sobres, intelligents, et capables de devenir habiles avec une bonne direction.

La plaine de Bogotá, dont l'altitude moyenne est de deux mille cinq cents mètres, jouit d'un climat salubre, bien qu'un peu humide. La température moyenne annuelle y est de quatorze degrés centigrades : pendant les nuits très-claires, le thermomètre descend quelquefois jusqu'au zéro de l'échelle centigrade. En somme, le terrain et le climat s'y prêtent surtout à l'élève du bétail et à la culture des céréales. Les produits de la plaine sont le blé, l'orge, le maïs, les haricots, la pomme de terre. C'est de Bogotá que la pomme de terre a été envoyée pour la première fois en Europe par l'Anglais John Hawkins, vers 1563.

Il y a dans les jardins, des poiriers, des pommiers, des pêchers, dont les fruits, il faut le dire, sont petits et peu succulents. On pourrait cultiver avec succès la oca, l'ulluco et la plupart de nos légumes herbacés, parmi lesquels le chou seul a passé dans l'alimentation ordinaire.

Ce qui manque le plus à cette vaste plaine, longue de huit lieues et large de seize, ce sont les arbres. Rien ne repose le regard dans cette étendue monotone. On y cultiverait avec avantage le *Drymis granatensis*, appelé ici cannellier de montagne : si son écorce ne peut faire concurrence à la vraie cannelle, l'huile essentielle qu'elle contient en abondance trouverait un débouché facile sur les marchés européens.

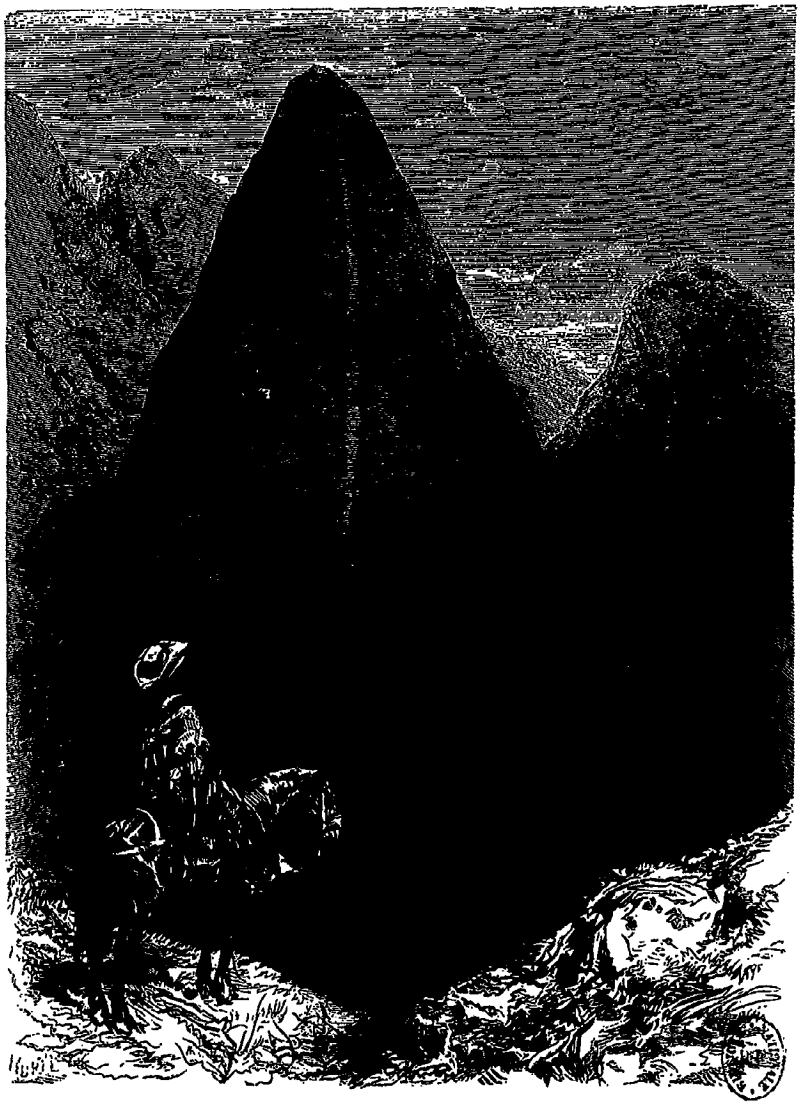
Bogotá est la ville la plus civilisée de la Nouvelle-Grenade. Outre les études classiques ordinaires, on y enseigne le droit et la médecine. Cependant le goût des sciences y est moins général que le goût des lettres. Les arts libéraux sont peu cultivés, bien que les Bo-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

gotains aiment tout ce qui s'y rattache. On peut même dire qu'ils naissent presque tous artistes ou poëtes. Comme la poésie ne s'apprend pas, ils réussissent mieux dans cet art que dans beaucoup d'autres; et si les meilleurs poëtes de la Nouvelle-Grenade n'atteignent pas au génie, on ne peut leur refuser l'inspiration, la grâce et le sentiment. Sans parler d'Arboléda et de Caro, j'en pourrais citer plusieurs dont les morceaux choisis ne dépareraient pas les œuvres de Zorrilla ou d'Espronceda.

Le dessin est la branche de l'éducation la plus négligée. Dans les écoles où il figure au programme, le maître se borne à faire copier machinalement des nez, des yeux, un profil casqué, un arbre, un mouton, une église.

Presque toutes les femmes apprennent un peu de



Le cheval de paille. — Dessin de A. de Neuville, d'après un croquis de l'auteur.

musique, guitare ou piano. Je veux dire par là qu'au bout d'un certain nombre de leçons, chacune possède un petit répertoire, composé de deux ou trois romances, d'un quadrille et d'une valse.

En un mot, on trouve à Bogotá le goût des arts et l'inspiration naturelle, mais rien de plus. Les maîtres font défaut, en même temps que l'occasion pour les artistes d'employer leurs talents. Le goût du luxe n'est pas encore assez répandu et assez épuré pour que les arts prospèrent à Bogotá.

Dans chaque branche des connaissances humaines, on trouve à Bogotá quelques hommes de talent et de savoir, mais l'immense majorité ne sait rien ou sait à peine quelque chose. Les Bogotains font un très-grand cas de quelques heureuses exceptions, et ils ont raison; mais s'ils établissaient une moyenne, ils verraient que

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

dans leur « Nouvelle Athènes » presque tout reste encore à faire pour l'éducation élémentaire et classique et l'enseignement des arts libéraux. Vasquez était un bon peintre, sans doute; mais un peintre ne suffit pas à l'honneur d'un pays. Le théâtre de Bogotá possède un orchestre, mais quel orchestre! Des écoles professionnelles, des orphéons, des académies, des musées, tout cela manque à Bogotá. Cette capitale devrait renfermer des collections de toutes les richesses naturelles du pays; or le seul individu qui s'y intitule naturaliste ajoute à ce titre celui de barbier-coiffeur! Il faut s'adresser à dix particuliers, faire des démarches sans nombre, supporter des présentations sans fin, pour être admis à contempler les antiquités en bois, en pierre, en terre et en *tumbago*, en or, qui ont échappé au zèle des prêtres espagnols et à l'avarice des conquérants.

J'ai vu à Bogotá des poteries provenant de tombeaux chibchas. Elles peuvent rivaliser, pour la pureté des lignes, le bon goût de l'ornementation et la vivacité des couleurs, avec ce que le Mexique a fourni de plus parfait. Quelques pièces sont d'un beau noir, d'autres d'un rouge brun, avec des dessins blancs ou noirs. Quelques idoles en or ou en alliage témoignent d'un art déjà avancé. Les Indiens savaient fondre, allier, souder, ciseler, laminer l'or; ils en faisaient des dieux et des amulettes, des ornements pour la guerre, des bijoux.

Indiens du Choco en voyage. — Dessin de A. de Neuville, d'après un croquis de l'auteur.

Parmi les objets en pierre laissés par les Chibchas, l'un des plus remarquables est un calendrier en pétrosilex, sur lequel sont représentés deux figures humaines, deux régatons, deux carquois garnis de flèches, deux corbeilles contenant une graine en germination et deux grenouilles. Je remets aux antiquaires le soin d'interpréter ce document, dont je n'ai trouvé la clef ni dans la numération ni dans la computation du temps adoptée par les Chibchas. J'ai été plus heureux pour ce qui concerne le rapport des nombres de un à dix avec l'année lunaire et l'année astronomique.

Donnons aux dix doigts les dix noms de nombres. Le mois des semailles, qui correspond au commencement de la saison des pluies, tombera chaque année deux doigts plus loin que le doigt qui a servi de point de départ, de sorte qu'à la troisième année, pour faire correspondre l'année astronomique avec l'année lunaire, il faudra intercaler une lune, c'est-à-dire un doigt. Ce mois intercalé s'appelait chez les Chibchas *Cuhupcua*, c'est-à-dire *lune sourde*.

Commençons par *Ata;* les Indiens la représentaient dans leurs hiéroglyphes par la grenouille, symbole des eaux, ou par la grenouille sautant, pour faire en outre allusion au commencement de l'année. Si nous appelons ce mois janvier 1870, nous voyons que janvier 1871 tombera en *Mica*, qui est la treizième lune après *Ata;* que janvier 1872 correspondra à *Hisca*, treizième lune après *Mica*, et que janvier 1873 coïncidera avec *Sahuza*, c'est-à-dire avec le mois lunaire qui suit la lune sourde *Cuhupcua*. L'année civile des Chibchas étant de vingt lunes, il fallait intercaler un mois à la troisième année lunaire pour que les trente-sept mois formassent une année astronomique. Le peuple ne se rendait pas compte de cette intercalation, inventée par les prêtres.

Quant à la pierre gravée, dont j'ai conservé le dessin (voy. p. 86), les figures, au nombre de dix comme les doigts, et les symboles qu'on y trouve représentés, me font croire que c'est un calendrier.

Un Bogotain ayant, suivant l'usage, mis à ma disposition sa famille, ses biens et sa personne, je le priai de m'accompagner aux environs du rio Choachi, où je comptais trouver des descendants des Chibchas. Arrivé sur les lieux, ma désillusion fut complète. Comment avais-je pu espérer qu'une servitude de plusieurs siècles n'aurait pas effacé jusqu'à la dernière trace de l'originalité de ce peuple?

Les Indiens de l'État de Boyacá sont lourds de corps et d'esprit, indolents, sans passions, sans vertus, ennemis du travail, rebelles à la civilisation. Leurs cabanes sont petites et sales, leurs champs mal soignés; leur seule industrie consiste à tisser des chapeaux et des paniers. On ne peut les employer comme domestiques, mais comme courriers ils n'ont pas de rivaux.

sont eux qui ont inventé le *cheval de paille*, excellent pour voyager dans leurs montagnes coniques,

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

presque partout couvertes de gazon. Le cheval de paille consiste simplement en un faisceau de longues herbes. Dans les montées, l'Indien le porte sur son dos; mais dans les descentes, il s'installe dessus à califourchon, le saisit par le col, tandis que la queue étalée traîne en arrière, et par la seule force de la gravité l'homme et la monture descendent à toute vitesse. Moyennant une faible rétribution, l'Indien est toujours disposé à répéter ces curieux exercices de haute école.

Après m'être assuré que mon nouvel ami, don Ferdinand, avait des loisirs et que sa complaisance n'était pas une gêne, j'acceptai son invitation d'aller visiter la fameuse chute du Téquendama, à quatre lieues de la capitale.

Étude du papayer. — Dessin de A. de Neuville, d'après un croquis de l'auteur.

Le Téquendama n'est autre que le rio Bogotá ou Funza, grossi par de nombreux affluents. Un calme parfait règne sur ses rives couvertes de forêts. La végétation, prise en masse, n'y offre pas le caractère tropical; on dirait plutôt la nature du midi de la France par un jour d'automne. Çà et là, on voit des vapeurs former autour des arbres de légères nuées, que dissipent bientôt l'air ou le soleil. Au-dessus de la chute, à l'altitude de deux mille quatre cent soixante-dix-sept mètres, le Bogotá, large d'environ cinquante mètres, coule paisiblement entre des parois couronnées de verdure. Tout à coup son lit se rétrécit et se transforme en une crevasse de dix à douze mètres de largeur, obstruée par quelques roches éparses. La rivière devient un torrent rapide, qui, de plus en plus impétueux, arrive enfin au bord d'un précipice à pic de cent quatre-vingt-trois mètres de profondeur. Il tombe dans ce gouffre, en flots brisés, bondissants, écumeux, sifflants et mugissants en haut, grondants en bas comme un tonnerre. En vain l'œil cherche à mesurer l'abîme : broyée dans cette chute colossale, l'eau se fait poussière, l'écume se fait nuage, et forme au-dessus des cimes des grands arbres une éblouissante colonne de vapeurs onduleuses où vient se peindre l'arc-en-ciel.

La chute du Téquendama était pour les Chibchas un lieu sacré. On y célébrait des sacrifices en mémoire du coup de baguette de Bochica, ouvrant cette brèche pour sauver son peuple du déluge. De même, les Thessaliens remerciaient chaque année Neptune d'avoir ouvert au fleuve Pénée un passage entre les monts Pélion et Ossa; de même aussi les Hydrophories transmettaient la légende du temple élevé par Deucalion à Jupiter Olympien, après que le roi des dieux et des hommes eut creusé un lit aux grandes eaux qui menaçaient de submerger l'Attique.

Revenons au plateau de Bogotá. J'ai vu, dans plusieurs collections de curiosités du pays, des ossements fossiles provenant évidemment de plusieurs espèces de grands animaux des périodes miocène et pliocène, ainsi que de l'époque quaternaire. On a trouvé près de Soatá (Tundama), dans un terrain calcaire et gypseux, à treize cent vingt-cinq mètres d'altitude, une grande quantité d'os de mastodonte. On m'a montré une défense de deux mètres de longueur, retirée de cet ossuaire. Dans le terrain marneux, plus ancien, de la *Laguna Verde*, on a recueilli une omoplate de quatre-vingts centimètres sur soixante centimètres et des vertèbres de trente centimètres de diamètre. Le dépôt la plus considérable de ces ossements se trouve à l'altitude de deux mille sept cent vingt-huit mètres, aux environs de Zoacha. Les fragments de squelette qu'on y a découverts proviennent sans doute du mammouth (*Elephas primigenius*), dont on a constaté la présence dans les Andes, à l'époque quaternaire, du Chili aux limites de la Cordillère orientale, et dans les terrains de la même époque, au Mexique, aux États-Unis et jusqu'au Canada. Le mégathérium se retrouve dans l'Amérique du Sud, dans les terrains de diluvium, depuis le Paraguay, où il fut découvert pour la première fois, jusqu'aux plaines basses de la Magdaléna, près de Ténériffe.

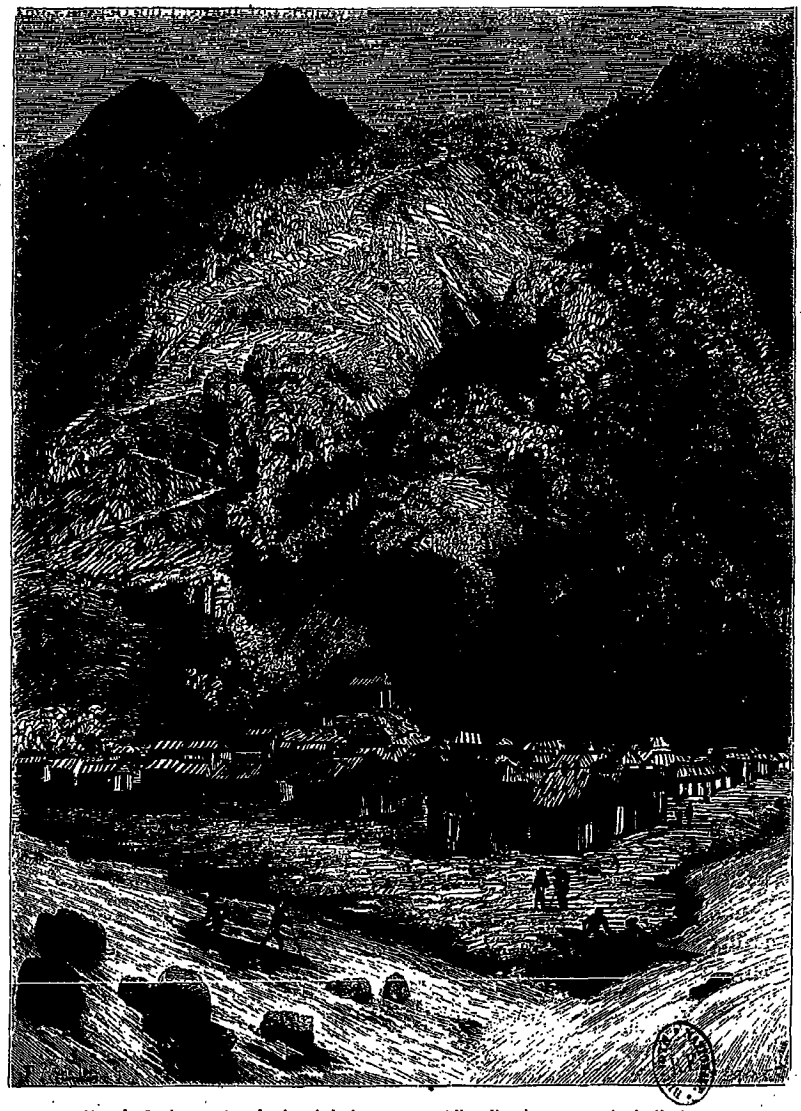
La plaine de Bogotá, ainsi que les plateaux de Tuquerres, de Tunja et de Pamplona, appartient à la formation secondaire. On y rencontre de nombreux affleurements des terrains jurassique et triasique et même du calcaire carbonifère. On trouve, aux environs de Moniquirá, des ammonites d'une conservation par-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

faite, ayant jusqu'à un mètre de diamètre. La houille, le bitume, le pétrole ont été signalés sur plusieurs points. A quelques lieues de la capitale, on exploite, par petites quantités, une mine de charbon de terre.

De Bogotá à Tunja s'étendent des bancs de marnes et d'argiles entremêlés de couches de sel gemme, qui alimentent tout un système de sources salées, dont quelques-unes étaient déjà exploitées par les Chibchas. Le sel gemme s'extrait aujourd'hui en abondance de la mine de Zipaquira.

Les Bogotains ont donc raison d'être fiers de leur « grande plaine ». Ils y trouvent sous la main des carrières de grès, de plâtre et de marnes, des minerais de fer en abondance, des mines de sel et de charbon, des dépôts de pétrole, et la surface du sol s'y prête merveilleusement aux cultures les plus variées.



Vue de Juntas. — Dessin de Niederhausern-Kœchlin, d'après un croquis de l'auteur.

Retour par le Quindió. — Une ferme. — La feuille du caladium. — Le papayer. — Des fraises. — Ma réception à Cali et mes adieux. — La ville de Juntas. — Navigation sur le Dagua. — Chant de Nègres. — Un poisson qui vaut son pesant d'or. — Port de Buenaventura.

Les événements politiques continuaient de me fermer la route de Quito, que j'avais espéré gagner par Neiva, Almaguer, Pasto et Tuquerres.

Pour retourner en Europe, il me restait deux voies : la Magdaléna que je connaissais déjà, et le Dagua, qui aboutit, sur les côtes du Pacifique, au port de Buenaventura. Tout m'engageait à choisir le Dagua. J'avais laissé à Cali la plus grande partie de mes bagages, dont je regrettais de rester séparé si longtemps; puis, je désirais connaître le Chocó, sur lequel je n'avais recueilli que des renseignements in-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Navigation sur le Dagua. — Dessin de A. de Neuville, d'après une aquarelle de l'auteur.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

complets. Je repris donc le chemin du Quindió pour regagner Cali.

Je passai par la Mésa, Juntas et Yataqui, et je franchis la Magdaléna. On éprouve une sensation inexprimable de bien-être quand on descend rapidement des Terres Froides dans les Terres Chaudes.

Les rives de la Magdaléna offrent ici une végétation presque aussi puissante et aussi variée que dans les parties basses du fleuve. Des cèdres, des swictenias, des figuiers, des ceibas énormes, dominent les arbres et les arbustes inférieurs. Les lianes tombent en cordes lisses, et à quelques pieds de terre projettent un bouquet de radicelles en quête du sol nourricier. Tantôt elles forment autour d'un arbre qu'elles ont envahi un rideau de plantes grimpantes, et comme une draperie émaillée de fleurs; tantôt elles ressemblent aux gros câbles des navires et relient à la terre la cime d'un tronc haut et droit comme un mât.

Quelques-unes sont plates et roulées en spirales, d'autres grimpent tordues deux à deux; l'œil ne peut les suivre dans leurs nœuds, leurs enchevêtrements bizarres.

Les bords du fleuve sont couverts de roseaux dont le port rappelle la canne à sucre. Çà et là, le sol humide est envahi par des touffes du caladium, dont une seule suffit pour abriter un homme contre le soleil ou contre la pluie.

Nous prîmes quelque repos à peu de distance du fleuve, dans une petite ferme. Le maître du logis était absent : sa femme, jeune cholla au teint mat, aux yeux noirs et humides, nous en fit gracieusement les honneurs. Son costume consistait en une jupe d'indienne et en une chemise de mousseline épaisse, sans manches et très-décolletée. Ses cheveux noirs pendaient en deux longues tresses; un chapelet en filigrane d'or roulait sur son cou et sa poitrine. Son frère, jeune garçon de quinze ans, à la mine intelligente, voulut à toute force me servir d'écuyer, tandis que mon domestique veillait aux bagages.

La maison, construite en bambous et en roseaux, couverte de feuilles de palmier, était ombragée de grands arbres. Une plantation de bananiers occupait un côté de l'enclos; dans l'autre, une vache maigre errait au milieu de tiges de maïs desséchées. Un ruisseau traversait la pelouse. Dans la grande salle, il y avait deux tables chargées de tasses en porcelaine, de verres ornés de guirlandes et de devises. Aux parois, on voyait accrochées des images joyeusement enluminées, représentant le martyre de saint André, la Vierge des Sept-Douleurs, et l'histoire d'un capitaine qui épousa une sultane. Aux deux extrémités de la salle, des rideaux à demi relevés par des nœuds de rubans fermaient l'entrée des chambres à coucher. L'une d'elles me fut assignée. Le lit se composait d'un cuir de bœuf tendu sur un cadre, recouvert d'une natte fine, et garni d'une bordure en mousseline brodée tombant jusqu'à terre. L'indispensable moustiquaire était soutenue par quatre colonnes grêles. Une chaise, une table, un miroir, complétaient l'ameublement. On m'apporta de l'eau dans une grande calebasse, et pour serviette, une pièce d'étoffe de coton ouvrée, brodée en couleurs aux deux extrémités, et garnie d'un entre-deux à jour terminé par une longue frange.

On nous servit un dîner composé d'un *sancocho*, espèce d'*olla podrida* du pays, d'une omelette aux bananes et d'une jatte de masamorra. Pour dessert, nous eûmes des mangues et des grenadilles.

Après le repas, j'allai prendre le frais sur la pelouse. Un magnifique papayer en occupait le centre. A l'exception des fougères arborescentes, je n'ai rien vu de plus gracieux que cette plante, portant sur une tige droite et unie une grappe circulaire de fruits à tous les degrés de maturité, protégés par des feuilles de grande taille hardiment découpées.

Cette ferme aux bords de la Magdaléna me semblait un séjour délicieux, au milieu d'une nature puissante et féconde, parmi les fruits, les eaux vives, les fleurs et les oiseaux; mais ce fut le rêve d'un jour.

Devant nous s'étendait la longue savane d'Ibagué, bornée par les hautes montagnes du Quindió. Il fallut repasser par les mêmes fanges, longer les mêmes précipices, escalader les mêmes rochers, glisser sur les mêmes pentes que quelques mois auparavant.

Quand nous arrivions de bonne heure au terme de la journée, je faisais de petites excursions dans la montagne, à la recherche de plantes, de pierres et d'insectes. Dans une de ces promenades, je rencontrai, sur un tertre soutenu par des murailles de schiste talqueux, une plante qui me parut être un fraisier. Je ne m'attendais pas à retrouver, au sommet des Andes, ce genre, que je croyais exclusivement propre au Vieux Monde. Le doute cependant n'était plus possible. Je ne tardai pas à apercevoir près de moi un exemplaire bien authentique et portant son fruit.

Oui, à une altitude de deux mille neuf cents mètres, par quatre degrés quarante minutes de latitude septentrionale, on trouve dans le Quindió une véritable fraise (*Fragaria....*), d'une variété inconnue en Europe. Je ne crois pas qu'on l'ait rencontrée ailleurs dans l'Amérique du Sud.

A Cali, triste découverte. Ma maison avait été pillée pendant mon absence, sous la direction du gouverneur de la province, auquel les Libéraux m'avaient dénoncé comme ayant embrassé le parti d'Arboléda et servi dans son armée en qualité de médecin. Le gouverneur, un fin limier, avait découvert chez un Anglais une malle que j'y avais fait porter comme en lieu sûr. Elle contenait mes objets les plus précieux comme valeur et comme souvenir. Cette malle lui plut; il la prit à sa charge, peut-être pour la garder des voleurs.

J'étais à peine à Cali depuis deux heures, quand un porteur de baguette vint, au nom du gouverneur, me prier de le suivre devant son maître. Le haut fonctionnaire me reçut comme il convenait à la circonstance : il me traita de rebelle, de conspirateur, et, dans une péroraison bien sentie, me déclara qu'il se voyait dans

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

la triste nécessité de me faire prisonnier. Mes protestations furent inutiles. Ma malle m'avait perdu.

Deux alguazils me conduisirent à la prison. Je me trouvai là en excellente compagnie ; quelques-uns des pensionnaires étaient mes amis. L'un d'eux me fit partager sa natte sur le sol ; au bout d'une heure, mon installation était complète.

Mon premier soin fut d'écrire deux lettres : l'une, à un négociant libéral auquel j'avais rendu des services pendant la guerre ; l'autre, au supérieur des PP. Franciscains, avec lequel j'étais en bons termes. Leur visite ne se fit pas attendre. Je leur expliquai mon affaire.

Le gouverneur fut d'abord inflexible, rien ne l'ébranlait. On parla d'accommodement, de rançon, d'amende ; il prêta l'oreille, et mit ma liberté au prix de dix mille piastres fortes. Après de longs pourparlers, j'obtins de ne payer que six mille piastres, à prendre en valeurs diverses dans la malle confisquée.

J'éprouvai quelque déception quand je fis l'inventaire de ce qu'on daigna me laisser dans la fameuse malle. Toutefois je ne crus pas devoir réclamer.

Après six ans de travaux, je me voyais dépouillé. Peu m'importait l'argent ; mais la perte de mes collections était irréparable. Ce fut avec un profond découragement que je m'éloignai de Cali pour me diriger vers le Pacifique.

Pendant deux jours, nous suivîmes un chemin accidenté qui, d'étage en étage, conduit au faîte de la Cordillère occidentale. Dans ces entassements de montagnes, il y a peu de grands horizons, et les sommets sont presque toujours enveloppés de brume. Après quelques heures de marche sur les pentes regardant le Pacifique, on voit tout à coup, à un détour du chemin, au fond d'un précipice, un village situé au confluent du rio Dagua et du Pépita ; les gens du pays appellent ce village la ville de Juntas. Le sentier qui descend dans cette espèce d'abîme est tellement sinueux que, d'une courbe à l'autre, il n'y a souvent que la longueur d'une mule.

Juntas comprend cent cinquante à deux cents maisons de la plus chétive apparence, et qui semblent moisies par l'humidité du climat. De tous côtés se dressent de hautes montagnes couvertes de forêts. L'air chaud, saturé de vapeurs, ne peut s'y renouveler et la chaleur y est accablante.

Personne ne demeure par goût à Juntas. La population se compose de marchands entrepositaires et commissionnaires, entre les mains desquels passent les marchandises qui descendent ou remontent le Dagua ; puis de deux ou trois cents Nègres, presque tous bogas de leur métier. Un certain nombre de ces Nègres possèdent des pirogues. La partie féminine de la population est peu nombreuse, et, sans médire, il n'y a pas lieu de le regretter.

Deux bogas d'un noir d'ébène, taillés en athlètes, s'engageaient, par tous les saints du Paradis, à me transporter sain et sauf à Buenaventura. Informations prises, j'acceptai leurs offres. L'un d'eux était propriétaire d'une barque : c'était une garantie ; il avait intérêt à me conduire avec prudence. La navigation du haut Dagua est difficile et dangereuse. La vie du voyageur y dépend souvent d'un cri, d'un geste, d'un coup d'œil du boga qui, de l'arrière, commande la manœuvre. Les embarcations sont des pirogues de petites dimensions, larges au plus de deux pieds, et où il n'y a place que pour deux malles et un passager. Celui-ci, tapi sous un rouffe très-bas, assis dans une posture fatigante, les genoux à la hauteur de la poitrine, mal protégé contre les éclaboussures par des feuilles de bananier, doit conserver la plus parfaite immobilité.

Au départ, l'eau est courte ; les bogas traînent la pirogue sur le fond de pierres polies ou l'engagent dans de petits canaux où, moitié flottant, moitié soulevée à bras, l'embarcation avance péniblement. Bientôt on entre dans des courants formant entre les rochers qui encombrent le lit, et à de courts intervalles, une série de rapides, de cascatelles et de tourbillons. Les deux Nègres, armés de longues perches, dirigent le frêle tronc d'arbre au milieu des passages périlleux avec un sang-froid admirable. Un coup de perche à faux, un effort mal mesuré, une seconde de retard, et tout est perdu, hommes et barque. Ainsi est mort un ami qui me suivait sur le fleuve, à un quart d'heure de distance.

Pendant les huit premières lieues de cette navigation émouvante, on descend de trois cent quatre-vingts mètres. Au *salto*, lieu d'entrepôt, des obstacles infranchissables obligent à prendre terre et à changer de pirogue. Plus bas, on se trouve dans des eaux moins dangereuses ; la pente diminue, et le Dagua, augmenté du tribut de nombreux ruisseaux, perd peu à peu ses allures de torrent. La perche est remplacée par la pagaie. De distance en distance, on rencontre des habitations de Nègres, dont les champs de maïs, de cannes et les plantations de bananiers forment dans la forêt de pittoresques éclaircies.

Par une nuit calme et claire, nous suivions lentement le cours du fleuve. Je m'étais à moitié endormi au bruit monotone des pagaies, lorsque j'entendis mon *capitaine* répéter une de ces mélodies dolentes qu'aiment les Nègres. En voici le sens : « Dans le jardin de ma vie, aride et sombre, señora, il est né trois fleurs, nommées Espérance, Foi et Amour. — Mais les pauvrettes ont besoin d'eau ; elles ont besoin aussi de rayons de soleil. — Soyez pour elles la brise du matin, qui leur apporte la rosée ; soyez le sourire de l'Aurore, qui les baigne de rayons. — Mais j'ai beau chanter, votre fenêtre reste close, señora ; dans le jardin de ma vie, mes pauvres fleurs vont mourir ! »

En relisant mes notes sur le rio Dagua, je trouve l'extrait suivant d'un livre imprimé en 1826, et que le titre annonce comme « utile aux marins, et particulièrement à tout voyageur négociant » : « La rivière fournit un poisson fort singulier, nommé dans le pays *Chalua;* il n'a point d'écailles ; sa tête est exactement comme celle d'un gros crapaud, et sa gueule suit la même proportion. Sa chair est délicieuse et nourris-

© 2007 Lyon Éditions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

sante, préférable à celle de tout autre poisson. On trouve dans son ventre quantité d'or en poudre, et souvent des pierres très-précieuses. Les Nègres qui en font la pêche connaissent, au mouvement de l'eau, l'endroit où il se tient, et n'épargnent rien pour l'attraper. Il y en a qui ont fait fortune à cette pêche, ayant eu le bonheur de tomber sur des poissons qui contenaient beaucoup d'or et de pierreries. » J'ai eu beau interroger, à Juntas, sur le Dagua et à Buenaventura, les gens auxquels le fleuve est le plus familier, je n'ai pu découvrir ce qui avait donné lieu à cette fable. L'auteur était certainement de bonne foi, comme Pline quand il nous raconte qu'il y a dans l'Inde des mines d'or exploitées par des fourmis.

En descendant le Dagua, je n'ai vu d'autre merveille que celle d'une végétation splendide, qui se prolonge jusque dans la vaste lagune où les eaux du fleuve se confondent lentement avec la mer, sous des bois de mangliers à demi submergés.

Au delà de cette lagune s'ouvre la baie de Buenaventura. La ville, en partie bâtie sur pilotis, au bord de la plage, n'est qu'une copie un peu amplifiée de

Port et rade de Buenaventura. — Dessin de Niederhausern-Kœchlin, d'après un croquis de l'auteur.

Juntas. Il y a peut-être cinq ou six maisons de respectable apparence, les autres sont misérables au dehors et au dedans. L'église, bâtie sur une hauteur, ressemble à une grange.

Le climat est celui de toute la côte du Chocó : il y pleut presque tous les jours, et la chaleur humide y cause des fièvres intermittentes graves.

Buenaventura est l'entrepôt des marchandises étrangères pour l'intérieur du Chocó et l'État du Cauca. Là s'embarquent aussi les quinquinas des Andes de Popayan. Le port est peu fréquenté par les bâtiments à voiles, mais les vapeurs qui font le service de Panama à Guayaquil y touchent tous les mois. C'est un triste séjour. Ayant devant moi quatre à cinq semaines à perdre en attendant le passage du prochain bateau, je résolus de m'avancer dans le Chocó par le rio San-Juan, au risque même de manquer le premier départ.

Dr Saffray.

*(La fin à la prochaine livraison.)*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE R.F.

Indiens du San-Juan. — Dessin de A. Rixens d'après un croquis de l'auteur.

# VOYAGE A LA NOUVELLE-GRENADE,

PAR M. LE DOCTEUR SAFFRAY.

1869. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

## X

### DU CHOCÓ A PANAMA.

Le rio San-Juan. — Les Indiens du Chocó. — La *Chica*. — Le venin de grenouille. — Chasse à l'affût. — Combat d'un jaguar et d'un serpent devin. — Les petits ennemis. — Le dernier descendant de Comagré. — Momies en miniature. — La forêt vierge.

De Buénaventura à Nóvita, dans l'intérieur du Chocó, il y a deux routes. On peut suivre la côte jusqu'aux bouches du San-Juan et remonter le cours de ce fleuve; mais alors il faut s'embarquer sur un bateau capable de tenir la mer. Les gens du pays préfèrent ce qu'ils appellent la route de terre. De Buénaventura, sur une simple pirogue munie de flotteurs latéraux en bois de liége, on gagne l'embouchure du San-Joaquim, puis on remonte ce torrent pendant un jour. On abandonne ensuite l'embarcation; en deux ou trois heures, on franchit à pied un massif de collines séparant le San-Joaquim du Guinéo; on monte de nouveau en pirogue, et l'on suit le cours du Guinéo jusqu'au rio Calima, puis le rio Calima mène au San-Juan, fleuve d'une navigation facile.

Mon but n'étant pas de parcourir beaucoup de lieues, mais de voir le plus possible, j'avais dit à mes *bogas* de ne pas se presser et de s'arrêter à tous les ha-

1. Suite. — Voy. t. XXIV, p. 81, 97, 113, 129; t. XXV, p. 97, 112, 129; t. XXVI, p. 65 et 81.



G. Hachette

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

meaux du fleuve. Souvent même nous faisions halte vers le milieu du jour sur quelque plage ombreuse ; on tendait mon hamac, et mes hommes s'en allaient chasser le gibier. Quelquefois nous demandions l'hospitalité aux Indiens, et nous trouvions toujours bon accueil.

Les Indiens du Chocó ont le front haut, les yeux obliques, le nez saillant, la bouche très-fendue, les lèvres épaisses, le visage large, les cheveux noirs et lisses, la peau fortement cuivrée, les membres gros, l'apparence massive. Leur type rappelle celui des Tartares.

Ils s'habillent quelque peu lorsqu'ils vont dans les villes, mais chez eux ils se contentent d'une couche de peinture à base de rocou ou de *Chica*. — On doit ranger le rocou parmi les *Bignonias*. On en retire une fécule d'un beau rouge d'ocre, dont les Indiens se servent pour se tatouer ou se peindre, et qu'on emploie aussi dans la teinture. Les feuilles, et surtout la racine de la *Bignonia chica*, ont des vertus dépuratives analogues à celles de la salsepareille, et méritent d'être admises dans notre Matière médicale.

La *bodoquera* est l'arme ordinaire des habitants du San-Juan ; mais, au lieu du *curaré*, ils emploient un venin de grenouille. Le batracien qui fournit ce venin ne se trouve que dans certains cantons. C'est la grenouille *Phyllobates melanorrhinus*, longue d'environ trois pouces, jaune, avec des taches rouges sur le dos, des yeux noirs fort grands et une tache noire sur le nez. A défaut de celle-là, on prend une variété à ventre noir. Les Indiens conservent ces petites bêtes dans des nœuds de bambou. Lorsqu'ils veulent obtenir le poison nécessaire à leur chasse, ils attachent la malheureuse créature à une branche de bois vert, au-dessus d'un feu de braise. Bientôt le corps de la grenouille se couvre d'une mousse blanchâtre, puis d'une huile jaune que l'on recueille en raclant la peau de la victime. Celle-ci est alors replacée dans sa prison, et si elle ne meurt pas de cette demi-cuisson, elle pourra fournir plus tard une nouvelle quantité de liqueur toxique. De même que le *curaré*, le venin de grenouille agit seulement sur les organes de la locomotion, et fait périr par asphyxie.

Il paraît qu'il existe au Brésil une grenouille également venimeuse. J'ai noté ce passage dans un ouvrage du naturaliste Pison : « Les naturels font sécher la grenouille *Cururu*, et en préparent des breuvages mortels ; les plus scélérats la suspendent au soleil et recueillent sa bile, qui tue très-vite et en secret. » J'ai trouvé aussi, à propos d'un reptile saurien, le *Lacerta Gecko*, dans le livre de Boutin intitulé *Histoire naturelle des Indes Orientales*, la notice que voici : « Les insulaires de Java le suspendent, le fouettent, et recueillent la liqueur visqueuse qui découle de sa bouche. Desséchée, cette liqueur sert à empoisonner leurs flèches ; il suinte des mamelons de son dos un suc caustique, qui produit l'inflammation et la gangrène des parties avec lesquelles il se trouve en contact. » Les Égyptiens connaissaient aussi une espèce venimeuse de Gecko. Les Caraïbes nommaient cet animal *mabouia* (mauvais génie). En revanche, les naturalistes modernes ont essayé d'innocenter ce lézard, remarquable par sa laideur et par les ventouses de ses pattes, qui lui permettent de se fixer sur une paroi lisse, et même de se tenir à un plafond. Pour ma part, je sais qu'on trouve aux bords du San-Juan un Gecko d'environ vingt centimètres, à la tête triangulaire, au corps aplati, aux pattes charnues, de couleur brune tachetée de gris et de jaune terne ; son dos est couvert de papilles verruqueuses d'où exsude, lorsque l'animal est irrité, une liqueur qui produit sur la peau des rougeurs accompagnées de picotements et suivies de phlyctènes.

Désireux de constater les effets du venin de grenouille sur des animaux de grande taille, je priai un Indien de m'en fournir l'occasion. Ma demande arrivait à point, car mon hôte connaissait la trace d'un jaguar, et il s'était juré d'en avoir la peau pour la vendre à Nóvita. J'offris de la future victime le double du prix que le chasseur pouvait en espérer, à condition que je l'accompagnerais à l'affût. Car ce n'est pas en plein jour que l'Indien attend le jaguar, qui est le plus grand des félins après le tigre royal : c'est la nuit, dans un fourré ou derrière une roche, sous le vent, près du sentier où des traces nombreuses trahissent le passage de la terrible bête.

Le jaguar du Chocó est épais, lourd et peu redoutable pour l'homme, à moins qu'il ne soit pressé par la faim ou attaqué de très-près. Au lever et au coucher du soleil, il se décèle par un cri aigu et prolongé répété cinq ou six fois. Sa chasse ordinaire consiste en pécaris, en pacas et en chevreuils ; il attaque le tapir, guette la loutre et se fait pêcheur au besoin. Le jaguar pêcheur choisit une branche qui s'avance sur l'eau. Quand il est bien installé à son poste, il fait le mort, et de temps en temps, d'un coup de griffe, attrape le poisson qui passe à sa portée.

Nous partîmes pour l'affût vers minuit, par un beau clair de lune qui nous permettait d'avancer facilement dans la forêt. L'Indien n'avait pour armes que sa bodoquera et un machete ; mon revolver étant hors de service, je m'étais muni d'un couteau de chasse. Après deux heures de marche, nous arrivâmes à l'embouchure d'un torrent. L'Indien me montra sur le sable des empreintes de pieds de chevreuils. « Là où les chevreuils viennent boire, me dit-il, là le tigre vient faire le guet. » Ayant inspecté le terrain avec la sagacité du sauvage, mon compagnon nous posta de telle sorte que, tout en restant dans l'ombre derrière des halliers, nous pouvions découvrir la bête d'assez loin.

Nous demeurâmes longtemps silencieux, immobiles, épiant tous les bruits de la nuit, interrogeant la pénombre des sous-bois, tenus en éveil par l'attente, surpris par de fausses alertes. A de longs intervalles, l'Indien faisait un geste de désappointement auquel je répondais par un signe de confiance. Cependant le ciel

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

prenait une teinte rosée vers l'orient, l'aurore approchait. Tout à coup nous entendîmes le piaulement du jaguar. Plusieurs cris se succédèrent, mais de moins en moins distincts : l'animal s'éloignait de nous. Je proposai de partir, mais mon ami ne voulait pas s'être dérangé pour rien, et à défaut de jaguar, il se contenterait de menu gibier. Il me fit signe de le suivre, et nous allâmes nous embusquer près de l'eau. Bientôt, un froissement de feuilles nous fit tourner la tête, et nous vîmes s'avancer tranquillement un daguet, broutant et grignotant deci delà. L'Indien porta lentement à ses lèvres l'extrémité de la sarbacane, sa poitrine se souleva, ses joues se gonflèrent et se détendirent comme un ressort, la flèche vola. Le chevreuil blessé bondit vers la forêt, et l'Indien se précipita sur ses traces. Dix minutes après, j'avais à mes pieds le chevreuil, vivant encore, mais incapable de se soutenir. Lorsqu'un animal de la taille du daguet est blessé par une flèche empoisonnée dans une partie où la circulation est rapide, et surtout à la tête, il ne peut fuir que pendant deux ou trois minutes ; ses membres se raidissent, il s'arrête, tremble et tombe ; les mouvements volontaires cessent complétement, la poitrine se paralyse, l'air manque aux poumons et le cœur cesse de battre.

Cependant il était grand jour ; nous regagnâmes le logis. J'étais piqué au jeu ; il fut convenu que nous reviendrions à l'affût toutes les nuits, jusqu'à la mort du jaguar.

Jeune fille du San-Juan. — Dessin de A. Rixens, d'après un croquis de l'auteur.

En arrivant près d'une éclaircie, nous entendîmes dans les hautes herbes et les roseaux un bruissement accompagné de craquements et de bruits rauques. L'Indien dégaina silencieusement son machete ; je pris mon couteau, sans savoir pourquoi, et nous avançâmes. Un spectacle terrible s'offrit alors à nos yeux. Nous nous arrêtâmes soudain. Celui que nous avions guetté vainement, le jaguar était là, mais il n'était pas seul. Il avait rencontré sur son passage un serpent, un devin de grande taille. La faim sans doute les pressait tous deux ; au lieu de se fuir, ils s'étaient attaqués, et nous arrivions au plus fort du combat. Les griffes du jaguar avaient fait au serpent de nombreuses blessures où l'on voyait pendre des lambeaux de chair. Mais le monstre avait réussi à se rouler autour de son adversaire, qui se cabrait sous l'étreinte, et cherchant en vain à se dégager, laissait échapper un râle plein de colère. Le devin, suivant tous les mouvements du jaguar, ouvrait à la hauteur de la tête de sa proie une gueule énorme, garnie de dents recourbées, et faisait entendre un sifflement funèbre. Les os du jaguar craquèrent, sa poitrine s'affaissa. Le serpent multiplia ses anneaux autour du cadavre, le pétrit, l'allongea avant de l'engloutir. Avec un peu d'audace, nous aurions pu troubler, peut-être punir le vainqueur, mais j'avoue que je n'en eus pas le courage.

Parce que les jaguars, les poumas, les boas et les devins sont nombreux au Chocó, il ne faudrait pas croire que le voyageur y court de grands risques. Partout où le gibier est abondant, ces grands destructeurs fuient l'homme. Mais dans ces régions chaudes et humides, parmi nos ennemis,

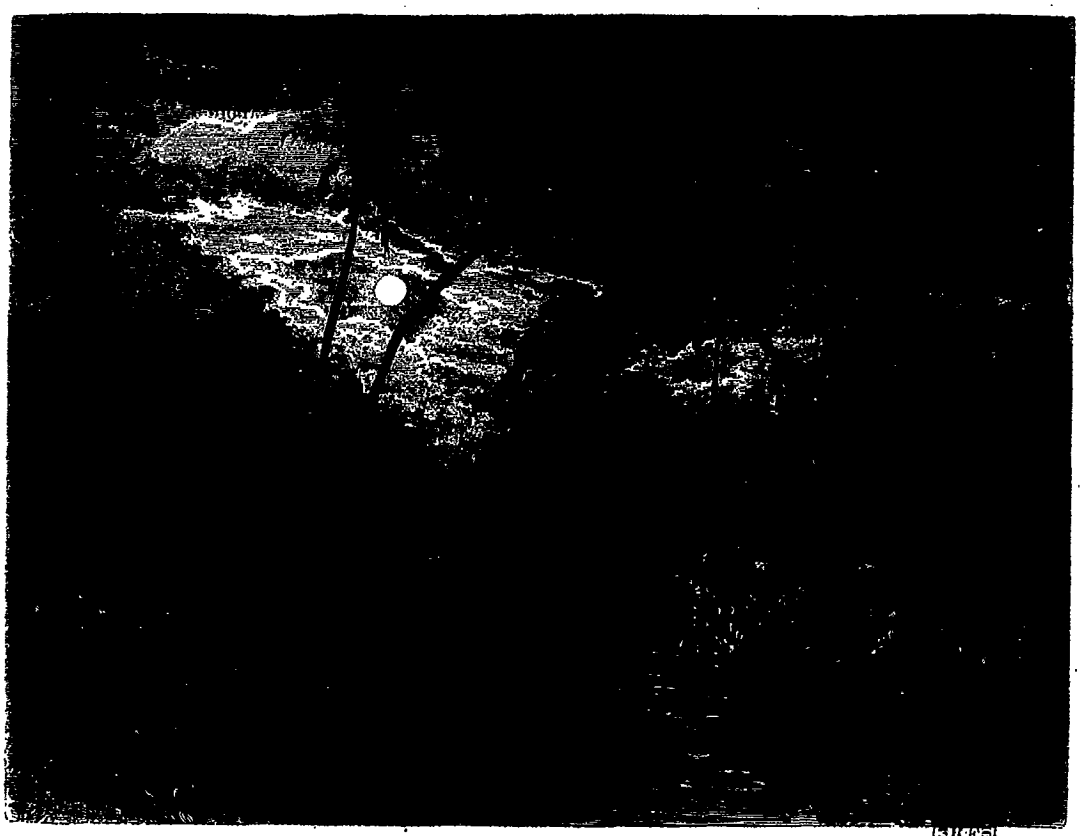
Les plus à craindre sont souvent les plus petits.

Ne vous promenez pas dans les prairies, car un hémiptère rouge, le *Niaibi*, que l'œil distingue à peine, va faire irruption sur votre corps et vous causer des démangeaisons insupportables. Un bain ne vous en délivrera pas, l'huile ou l'alcool peuvent seuls vous débarrasser de cette poussière écarlate cramponnée à votre épiderme. Au bord de l'eau, le maringouin, appelé ici *jejeu*, trouve moyen de vous cribler de piqûres, même à travers vos vêtements, et vos mains, votre visage, se gonflent sous une multitude de petites blessures cuisantes. Vous rentrez dans la cabane pour vous mettre à l'abri de ces légions sanguinaires ; là, une autre espèce de *Culex*, le *mosquito*, plus petit, mais plus impitoyable que notre cousin d'Europe, vous assaille et vous torture. Mais voici une autre épreuve. Vous sentez aux pieds une démangeaison cuisante, circonscrite en deux ou trois foyers. La douleur, sourde d'abord, devient lancinante, les nerfs s'irritent, le sommeil fuit ; les pieds endoloris se refusent à la marche, une suppuration aqueuse se déclare par places, les symptômes deviennent alarmants, la gangrène est imminente. L'auteur de tout ce mal est un très-petit insecte aptère, la *Nigua* (*Pulex penetrans*), longue à peine d'un quart

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

de millimètre, brune, aplatie, munie d'un appareil perforateur au moyen duquel ce dangereux parasite pénètre sous le derme, s'y creuse une ample demeure, la tapisse de soie et pond quelques centaines d'œufs qui donnent naissance à une colonie vorace. N'attendez pas cette éclosion redoutable pour vous débarrasser de ces rongeurs. Fendez la peau avec la pointe d'un canif, enlevez le sac blanchâtre qui contient la mère et les œufs, et cautérisez la petite plaie avec des cendres de tabac ou de l'alcool. Surtout évitez le contact de l'eau froide, car il pourrait produire un tétanos mortel. J'ai cruellement souffert des niguas; aussi ai-je cherché et trouvé le moyen de prévenir leur familiarité. Il suffit d'imprégner ses chaussures et de se frictionner tous les soirs les pieds avec de l'essence de térébenthine.

On a calculé que les insectes des régions chaudes ont fait périr plus d'Espagnols, au temps de la Conquête, que toutes les flèches empoisonnées des Indiens. Contre la nigua, les Conquistadores ne connaissaient pas de remède. Pour se préserver des moustiques, ils étaient parfois réduits à s'enterrer dans le sable. Dans quelques contrées, une mouche fut leur plus terrible ennemi, mouche aux reflets métalliques bleus et pourpres, à la tête jaune, aux ailes peu transparentes, la

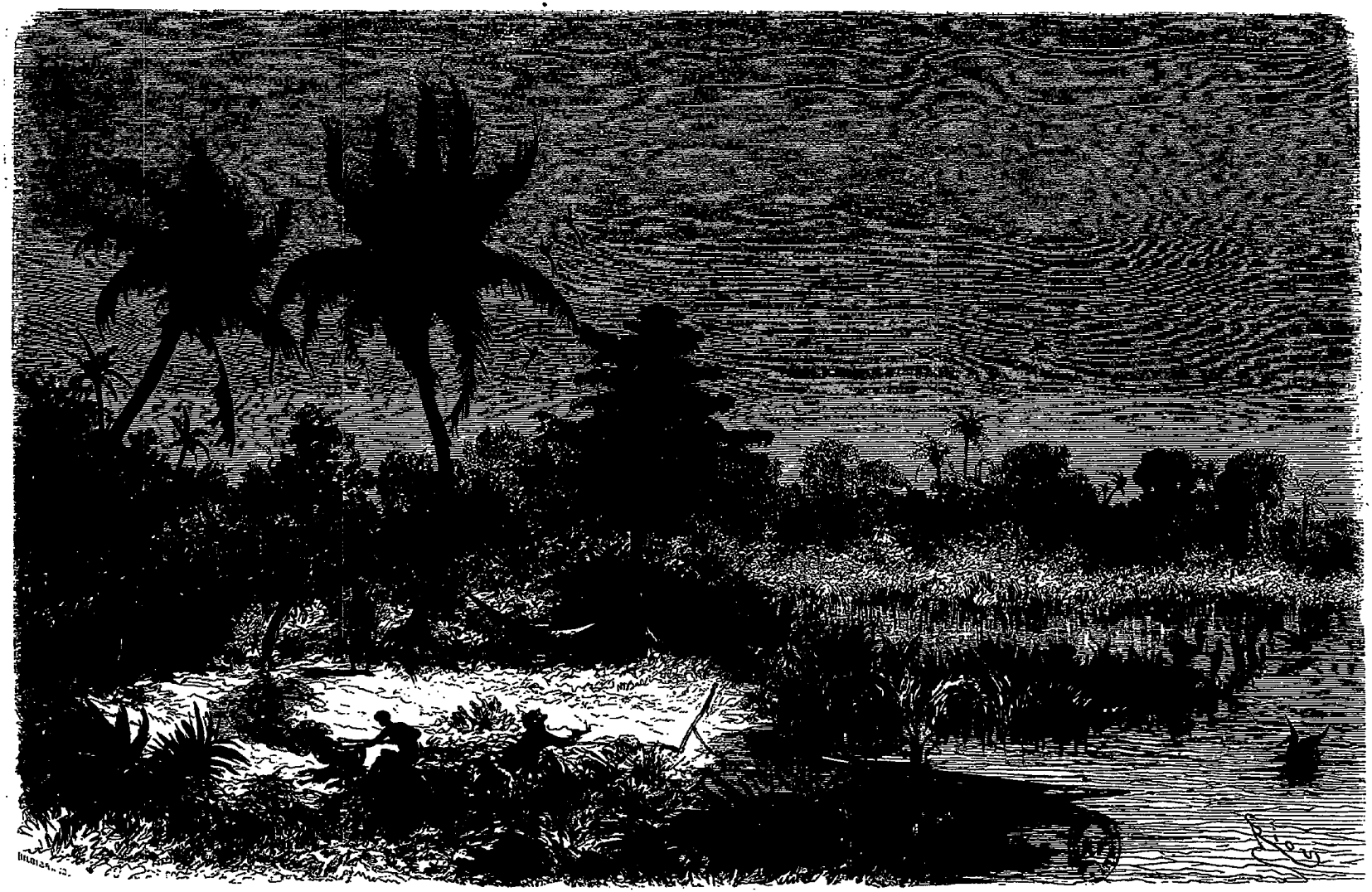


Affût au clair de lune. — Dessin de E. Riou, d'après un croquis de l'auteur.

Lucilie hominivore. On a dit, en parlant de la Lucilie de Cayenne, qu'elle attaque les galériens, « quand un de ces êtres dégradés qui croupissent dans une malpropreté sordide s'endort en proie à une ignoble ivresse. » La mouche de la Guyane peut faire preuve d'éclectisme, mais celle de la Nouvelle-Grenade n'y regarde pas de si près. J'ai vu des gens fort honnêtes, sobres et soigneux de leur personne, en proie aux larves de la Lucilie hominivore. Tout leur crime était de s'être endormis dans la forêt. La mouche avait percé la peau du crâne au moyen de sa tarière dentelée; les œufs déposés sous le derme avaient donné naissance à des larves qui, dévorant, cheminant, causant des douleurs atroces, avaient atteint quinze millimètres de longueur. Personne n'est à l'abri de cet accident, mais on peut l'empêcher d'avoir des suites fâcheuses. Dès que la douleur avertit de la présence des larves, il faut inciser la partie tuméfiée et douloureuse, et y faire instiller du jus de tabac ou déposer de la poudre de cévadille. Les vers sortent souvent d'eux-mêmes ou meurent et sont facilement extraits.

Les cigales abondent au Chocó : leur chanterelle domine tous les autres bruits; il ne faut pas les entendre de près, mais à distance leurs vibrations joyeuses dominent, comme le fifre d'un orchestre, les vastes harmonies de la nature.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Halte aux bords du San-Juan. — Dessin de E. Riou, d'après une aquarelle de l'auteur.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Partis de Nóvita, petite ville sans importance bâtie sur une colline non loin du San-Juan, nous navigâmes encore une journée sur ce fleuve, jusqu'au hameau de San-Pablo. En cinq heures nous franchîmes les collines qui ferment la vallée du San-Juan, et prenant une nouvelle pirogue, nous descendîmes le rio Quito; deux jours après, nous étions à Litara, sur le tranquille Atrato, qui verse ses eaux dans le golfe du Darien, après un parcours de cent trente-cinq lieues.

Aux bords de l'Atrato, près de son embouchure, vivent les Indiens Cunas et Caïmanes, les seules tribus de cette région que les Espagnols n'aient pu soumettre et qui conservent encore une entière indépendance. Ils parlent, comme leurs ancêtres, la langue cuéba, qui était l'idiome le plus répandu, de Veragua à Guayaquil. On retrouve chez eux presque toutes les coutumes des temps anciens. Ils se peignent en rouge, vivent surtout de pêche et de chasse. Ils ont quitté l'arc de leurs pères pour des fusils de pacotille qu'ils reçoivent en échange d'écaille et de quelques produits de leurs forêts. Leur obéissance est partagée entre le cacique et le prêtre, qui remplit aussi les fonctions d'augure et de médecin, et avec moins de risques qu'autrefois. Jadis, quand un chef était malade, le médecin était tenu de prendre la moitié de tous les remèdes qu'il prescrivait : le malade succombait-il, on lui mettait dans la bouche une poudre composée de fragments de ses ongles, d'une poignée de ses cheveux et d'une plante mystérieuse, et on lui demandait si le médecin avait pris exactement les remèdes. Quand l'esprit du mort répondait non, l'esculape était gardé à vue pendant les funérailles, après quoi les parents du défunt lui administraient la bastonnade, lui arrachaient les yeux et le mutilaient.

A Quilidó, l'une des villes les plus importantes du Chocó, j'ai entretenu des relations avec un vieil Indien nommé Comagré, un descendant de ce cacique Comagré, qui commandait, au temps de la Conquête, une tribu nombreuse et riche dans l'isthme de Darien. Le vieillard avait reçu intacte de son père la tradition des événements mémorables qui se passèrent dans son pays il y a plus de quatre siècles. Bien que mêlé depuis longtemps à la vie civilisée, il était resté Indien de cœur, et dans ses récits enthousiastes, on sentait renaître en lui, au souvenir du passé, des regrets mal endormis. Voici ce qu'il me racontait pendant les longues veillées.

Les Espagnols avaient fondé en 1509, près de l'embouchure de l'Atrato, appelé alors le Darien, une ville nommée Santa Maria la Antigua. Une foule d'aventuriers étaient venus là pour faire fortune. Après une année d'expéditions sans résultats, à la suite desquelles la discorde s'ajouta aux autres difficultés, Vasco Nuñez de Balboa choisit une centaine d'hommes éprouvés pour aller découvrir les terres du côté du couchant. La première tribu qu'ils rencontrèrent fut celle du cacique Caréta. Balboa lui demanda des vivres. Le chef indien répondit que la guerre avec ses voisins avait empêché son peuple de faire les semailles et qu'il n'avait pas de provisions. Ne croyant pas à cette excuse, les Espagnols attaquèrent le village et firent prisonniers le cacique avec sa famille. Caréta avait dit vrai, son vainqueur lui accorda la liberté à condition d'obliger sa tribu à semer du maïs en abondance; il lui promit même de l'aider, après la récolte, dans une expédition contre Poucha, son dangereux voisin. En attendant, Balboa dépêcha un de ses lieutenants à Saint-Domingue pour en ramener des hommes, des armes et des chiens de combat.

Une fois pourvus de vivres, les Espagnols, sans attendre les renforts de Saint-Domingue, entrèrent en campagne contre Poucha, qui prit la fuite et se retira dans les forêts avec toute sa tribu. Non loin de ses terres, dans une vallée où l'on voyait partout des champs et des vergers, vivait le puissant cacique Comagré. Informé de l'approche des Blancs, il leur fit offrir paix et amitié par son fils Pauquiaco. Les Espagnols devinrent ses hôtes. La maison de Comagré occupait tout un côté d'une place longue de cent cinquante pas. Elle était bâtie en gros troncs d'arbres, couverte de feuilles de palmier, protégée des ardeurs du soleil par une rangée d'arbres; elle était entourée d'un mur formé d'un entrelacement de bois et de pierre d'un si beau travail que les Espagnols n'en croyaient pas leurs yeux. L'intérieur du palais était divisé en vastes salles. A droite du vestibule, se trouvait la chambre du chef, communiquant avec les appartements des femmes, et avec une galerie où étaient suspendues les momies des ancêtres, momies enveloppées dans des étoffes de coton couvertes de plaques d'or et de riches bijoux. Sur la gauche, se trouvaient des magasins de vivres, un cellier pour les boissons fermentées, la cuisine et l'habitation des esclaves.

Comagré, sachant ce que les Blancs venaient chercher si loin de leur pays, fit don à Balboa de bracelets, d'anneaux et de diadèmes d'or. Celui-ci distribua immédiatement ces cadeaux à ses hommes. Une rixe s'éleva entre des soldats au sujet de leur part respective. Pauquiaco, indigné de voir s'entretuer ces gens pour des bijoux dont ils ne voulaient point se parer, s'écria : « Puisque vous êtes si avides d'or, je vous ferai connaître un pays où les objets les plus vulgaires sont en or. C'est au delà des montagnes que vous apercevez là-bas. Vous y verrez des gens qui naviguent à la voile dans de grandes embarcations. Mais pour y arriver, il faut traverser le territoire de Caraïbes belliqueux, et ce ne serait pas trop de mille hommes. »

Frappé de la nouvelle qu'une autre mer existait au delà de la Cordillère, Balboa forma le projet de se porter de ce côté. Les secours qu'il avait demandés à Saint-Domingue n'arrivant pas, il envoya un officier pour en hâter la venue; et dans le but d'occuper sa troupe, il partit en découverte et remonta le cours de l'Atrato. De retour à la côte, il trouva quelques renforts; et sans attendre ceux que pourrait amener aussi son dernier message, il se mit en route avec cent quatre-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

vingt-dix hommes et mille Indiens de service. Il traversa le territoire de Caréta, gagna l'amitié de Poucha, qui lui fournit des guides, vainquit Quaréca, qui prétendait lui barrer le passage, et se trouva bientôt au pied des montagnes qui forment la crête des Andes. Un Indien lui ayant indiqué un point culminant d'où l'on découvrait le Pacifique, l'heureux capitaine fit arrêter sa troupe et gravit seul la montagne. A la vue de la mer inconnue qui se perdait à l'horizon, il se prosterna et rendit grâces à Dieu de lui avoir réservé cette découverte. Puis, faisant avancer ses compagnons, il ordonna d'élever, en signe de possession, des pyramides de pierre surmontées d'une croix. C'était le 25 septembre 1513.

Les promesses de Pauquiaco allaient se réaliser : les Espagnols, pleins d'ardeur, descendirent le flanc occidental de la Cordillère et atteignirent le rivage du golfe de San-Miguel. Balboa, entrant dans la mer, armé et l'épée nue, en prit possession au nom du roi de Castille et de Léon, jurant de défendre leurs droits contre quiconque les oserait contester. A ses côtés se trouvait François Pizarre, qui plus tard conquit le Pérou.

Balboa, malgré l'avis des Indiens, embarqua sa troupe sur des pirogues pour traverser le golfe. La flottille fut jetée par le vent sur une île basse, et obligée de chercher un refuge sur la côte. Le cacique Tumaco voulut s'opposer à l'invasion de ses terres, il fut mis en déroute. Son fils, fait prisonnier pendant le combat, lui fut renvoyé avec des présents et des offres de paix, et le cacique, à son tour, fit don aux vainqueurs d'une grande quantité d'objets en or et de deux cent quarante perles, les premières qui, du Grand Océan, passèrent en Europe. La saison des pluies et des bourrasques rendant impossible la reconnaissance des îles où l'on pêchait les perles, Balboa repartit pour la Antigua du Darien, par un chemin différent de celui qu'il avait suivi pour traverser l'isthme.

Le cacique Poucra s'enfuit à l'approche des étrangers; mais Balboa lui ayant fait promettre son amitié, l'Indien vint le trouver en toute confiance. Balboa lui demanda où étaient les mines d'où il tirait l'or de ses ornements. Le cacique ayant persisté à répondre que tout cet or provenait d'échanges, le chef espagnol le fit saisir avec trois de ses parents et jeter aux molosses. Quelque temps après, le cacique Tumanamá refusa également d'indiquer ses mines, mais les Espagnols trouvèrent de petites quantités de métal natif dans le sable des ruisseaux, et se réjouirent de cette découverte, car ils n'avaient encore vu que de l'or travaillé.

Arrivés à la Antigua, Balboa procéda au partage du butin, qui montait à cent mille piastres d'or, sans compter les perles. Il fit mettre de côté le *quint* royal, et lui, l'aventurier qui s'était échappé de Saint-Domingue dans un tonneau pour se soustraire à la justice, fut nommé gouverneur des côtes du Pacifique.

Mon ami Comagré avait la parole imagée des conteurs arabes : je résume froidement ses récits qui tantôt me rappelaient Homère, tantôt les chants des bardes. Il ne se lassait pas de m'exposer les coutumes de ses ancêtres, leurs croyances en Dieu et en une autre vie, et le culte des morts, pour lequel aucun peuple ne les a surpassés. Quand un chef mourait, on tenait son corps au-dessus d'un feu lent, sur une claie, jusqu'à dessiccation parfaite, puis on l'enveloppait de toile de coton ornée d'or, de perles, de bijoux, et on le gardait religieusement dans une chambre à part. Des gens du peuple, on ne conservait que la tête. Comagré me montra une de ces têtes momifiées. Elle avait été désossée, et séchée de telle façon que la peau, s'étant resserrée d'une manière uniforme, il restait une reproduction parfaite de l'original, réduite à peu près au sixième du volume primitif, sans rides et sans déformation des traits.

Nous faisions ensemble des excursions dans la forêt, dont il connaissait les arbres et tous les hôtes sauvages. Nous partions quelquefois au lever du soleil, et nous demeurions tout le jour dans les solitudes vierges des bords de l'Atrato. Là s'élèvent, pleins de vigueur, les *Cedrelas* aux troncs énormes, les *Bertholetius* gigantesques, l'*Hœmatoxylum* au bois rouge, le précieux acajou et le gayac incorruptible. Les *Mauritias* et les *Chamærops* agitent leurs palmes, qui brillent au soleil comme des faisceaux d'épées; les *Cyathéas*, au tronc charbonneux et comme métallique, étalent la dentelle de leurs immenses feuilles pennées surmontées de crosses velues, et qui forment, sous deux étages de forêt, de gracieux pavillons de verdure. Ici se dressent les *Bromélias* aux dents aiguës et se tordent les cactus épineux; là s'étalent les touffes charnues des *Colocasias*, des *Pothos* et des *Dracontium*, abritant le velours des *Macrocenium* et des *Ochromas;* plus loin, l'*Héliconia* argenté laisse tomber son épi de fleurs tricolores, à côté du balisier aux cornets pleins de rosée, sous les panaches des bambous. La *Paullinia*, la *Banisteria*, la *Bignonia*, enguirlandent les grands arbres, d'où retombent, semblables à des cordons de soie, les rameaux aphylles des *Banhinias*. La lumière se joue sur les cimes scintillantes, se tamise, se disperse, et laisse dans la pénombre les massifs des sous-bois. Les bruits, les couleurs, les parfums se mêlent en puissantes harmonies. Là-bas, le torrent roule limpide, rapide et bruyant; ici, l'eau noirâtre et croupissante cache un monde grouillant et fangeux. De ce colosse tombé de vieillesse, qui s'émiette et fermente, sortent des larves difformes et des germes pressés d'éclore. On voit, on sent partout une aspiration invincible vers la vie.

Le passé de la province du Chocó. — Les mines de platine. — Le Chocó d'aujourd'hui. — Climat, population, mœurs. — Voies de communication. — Productions naturelles. — Navigation de l'Atrato. — Commerce. — L'isthme du Darien. — L'archipel des Perles. — Projets de canaux interocéaniques. — L'isthme de Panama.

Le Chocó est la province de la Nouvelle-Grenade qui a joui de la plus grande réputation pour la richesse de

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

ses mines d'or. Enciso, fondateur de Santa Maria la Antigua, fit courir le bruit, à Saint-Domingue et en Espagne, que dans certains parages de la Castille d'Or, on pêchait le précieux métal avec des filets : nouvelle qui ne manqua pas d'attirer bon nombre d'aventuriers dans sa juridiction. Ce qu'il y a de certain, c'est que les Indiens exploitaient les mines du Chocó et y fabriquaient dans le pays même les ornements dont les conquérants firent un si riche butin.

Lorsque François Pizarre, Diégo de Almagro et le chanoine Hernando de Luqué se furent associés pour la découverte du Pérou, ils employèrent l'or du Chocó aux préparatifs de leur mémorable expédition.

L'exploitation des mines du Chocó par les Espagnols commença quelque temps après le premier établissement dans cette province et continua jusqu'à l'abolition de l'esclavage en Nouvelle-Grenade. Lors du décret de délivrance, les alluvions les plus riches avaient été épuisées, et les autres gisements connus n'étaient pas assez productifs pour supporter les dépenses d'un travail payé. L'or, dans le Chocó, est d'ordinaire en fines paillettes ou en poudre ; cependant, on y a trouvé quelques grosses pépites : une, entre autres, de vingt-cinq livres.

A propos de grosses pétites, on lit dans une vieille traduction d'Oviédo : « François Boadilla partit pour

Combat d'un jaguar et d'un devin. — Dessin de E. Riou, d'après un croquis de l'auteur.

l'Espagne avec cent mille pesant d'or fondu et marqué, et aucuns gros grains pour fondre, afin qu'on les vît ainsi en Espagne, car combien qu'on en eût jà autrefois porté pour les rois catholiques et pour aucuns personnages particuliers, encore n'avait-on vu tant d'or ensemble pour un voyage, parce que, entre aucuns grains notables, il y en avait un qui était de trois mille six cents pesant ; et selon l'avis d'hommes entendus et mineurs experts, il n'y avait pas trois livres de pierres parmi, aussi était-il grand et gros comme un grand pain. Or ce grain d'or fut trouvé par une femme indienne. Il était, ledit grain, casi aussi haut et aussi gros que l'Indienne qui le trouva et le montra aux chrétiens qui minaient : et de ce temps, tous fort joyeux se délibérèrent de déjeuner ou dîner dessus ce grain, d'un bon gros cochon. Si, dit un d'entre eux, longtemps y a que j'ai eu espérance de manger en vaisselle d'or ; et puisque de ce grain l'on peut faire plusieurs plats, je veux couper ce cochon dessus. Et sur ce plat de grande valeur, mangèrent ledit cochon, où il pouvait bien tenir aisément tout entier, parce qu'il était de la grandeur susdite. »

Humboldt a rapporté du Chocó une autre pépite célèbre, pesant mille quatre-vingt-huit grains, non pas

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

jaune, mais blanche, car c'était du platine. Ce métal se rencontre en abondance dans les mines d'or du Chocó, quelques-unes de ces mines contenant six ou huit fois plus de platine que d'or. Comme la densité des deux métaux est peu différente, il est impossible de les séparer pendant le lavage, et l'on est obligé d'ajouter au mélange, du mercure qui amalgame l'or et laisse intact le platine. Pendant plusieurs siècles, ce métal fut rejeté par les mineurs comme inutile. On vient de mettre en exploitation des mines d'or abandonnées, afin de retirer le platine épars dans les déblais.

Mais si ce qu'on appelait le *petit argent* n'avait pas

Le docteur Saffray. — Dessin de A. de Neuville, d'après un croquis de l'auteur.

de valeur commerciale, les anciens mineurs trouvèrent le moyen de l'employer à falsifier les lingots d'or. Dès lors, une ordonnance royale obligea les propriétaires de mines à jeter le platine dans la mer. Parmi ceux qui avaient acheté au Chocó des lingots d'alliage pour de l'or pur, se trouvaient des marchands hollandais. Indignés de la fraude, humiliés de s'y être laissé prendre, ils revinrent négocier sur les côtes et pendirent à leurs vergues, pour l'exemple, les mineurs qui les avaient trompés.

En 1741, le métallurgiste anglais Charles Wood reçut, d'un négociant de la Jamaïque, le premier échan-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

tillon de platine du Chocó envoyé en Europe. Lorsqu'on apprit en Amérique que le nouveau métal n'était pas sans valeur, les marchands le firent acheter à vil prix dans les mines, et, après l'avoir conservé dix ou quinze ans, réalisèrent des fortunes.

C'est aux mines que le Chocó a dû sa prospérité relative pendant plusieurs siècles. Aujourd'hui que les mines sont presque toutes abandonnées, la plupart des propriétaires et des marchands ont quitté ce pays, dont le climat humide convient peu à la race blanche. Les pluies du Chocó sont proverbiales.

Sans ces pluies presque journalières, les parties basses et marécageuses de cette contrée ne seraient pas habitables. Une ou deux semaines seulement de sécheresse y donnent lieu à un dégagement énorme de miasmes, et les vapeurs qui s'élèvent du sol transportent les sporules invisibles des algues dont la présence dans le sang détermine l'invasion des fièvres paludéennes.

La population se compose de Nègres et de Métis. On lui reproche la paresse, l'amour du plaisir, des mœurs peu sévères, défauts qui viennent en partie du climat et de l'isolement dans lequel cette province végète.

Au Chocó, baptêmes, enterrements, mariages, négoces, sont l'occasion de fêtes où l'on danse et où l'on boit à cœur joie. J'ai été fort surpris d'y trouver une coutume bizarre, en honneur, nous dit Strabon, chez les Celtibériens, pratiquée dans la Corse au temps de Diodore de Sicile, retrouvée par Marco Paulo chez les Tartares indépendants, puis par Pison au Brésil. Pendant les deux dernières semaines de sa grossesse, la femme oblige son mari à rester couché pendant qu'elle s'occupe du ménage et prépare des mets recherchés. Durant ces quinze jours, les parents, les amis, viennent offrir à l'époux des félicitations et des présents. Ne rions pas trop, s'il est vrai que, dans la bonne province du Béarn, il n'y a pas bien longtemps encore, les maris se conduisaient comme ceux du Chocó; deux semaines avant d'être pères, ils se mettaient au lit, dit-on, et recevaient les compliments du voisinage : cela s'appelait *faire couvade*, usage difficile à expliquer.

La province de Chocó manque absolument de chemins. Ses seules voies de communication sont les cours d'eau qui sillonnent le pays et se déversent dans le San-Juan ou dans l'artère principale, l'Atrato; ce dernier est navigable sans obstacles dans toute l'étendue de son cours, depuis Litara jusqu'au golfe d'Uraba, pour des embarcations ne calant pas plus de sept pieds, mais sa barre, dans la saison sèche, n'est couverte que par cinq pieds d'eau. Ce qu'on appelle ici saison sèche n'existe guère que de nom sur les côtes du Pacifique et dans les basses terres. Mais il n'en est pas de même sur les hauteurs d'où descendent les affluents de l'Atrato; aussi la sécheresse de certains mois exerce-t-elle une influence notable sur le volume et la rapidité des eaux de ce grand fleuve.

Les habitants du Chocó n'ont ni industrie ni commerce. Ils ignorent ou négligent les richesses que la nature répand autour d'eux. Les seuls objets qu'ils exportent sont le caoutchouc et l'écaille. Et cependant leur opulent pays produit, aux bords même du fleuve, les baumes de Tolu et de copahu, le copal d'Algarrobo, le storax, les bois du Brésil et de campêche, l'acajou, le cèdre, le gayac, le dividivi, l'ivoire végétal, etc. Pour faire fortune, l'Indien et le Nègre de cette région n'auraient besoin que d'une hache et d'une pirogue.

C'est par le Darien que commencera la régénération du Chocó. Nulle contrée n'offre aux entreprises de toutes sortes un champ plus heureux que cette bande de terre. Toutes les richesses y sont accumulées : arbres précieux dans les forêts, métaux utiles dans le sol, perles au fond de la mer.

Les pêcheries de perles de l'archipel de San-Miguel, dans le golfe de Panama, vis-à-vis du Darien, sont les plus importantes de la Nouvelle-Grenade. Les Espagnols commencèrent à les exploiter peu après la découverte de ces parages. Voici ce qu'on lit à ce sujet dans Las Casas : « La tyrannie que les Espagnols exercent contre les Indiens à tirer et pêcher des perles est une des plus cruelles et des plus maudites choses qui soient au monde. Il n'y a vie si désespérée ici-bas qui y soit à comparer; encore que celle de tirer de l'or soit en son genre très-dure. Ils les mettent dans la mer trois ou quatre brasses dans l'eau, depuis le matin jusques au soleil couchant, où ils sont continuellement nageant sans respirer, arrachant les huîtres où s'engendrent les perles. Ils montent en haut sur l'eau avec une retz pleine d'huîtres pour prendre haleine. Là, il y a un bourreau espagnol dans une petite nacelle, et si les pauvres gens demeurent quelque temps à se reposer, il leur donne des coups de poing et les tire par les cheveux en l'eau pour retourner à pêcher. Leur viande est le même poisson qui contient les perles, et pain de cassave et un peu de maïs.... Ils achevèrent de consommer en ce travail insupportable, ou pour mieux dire, en cet exercice diabolique, tous les Indiens Lucayeux; ils ont aussi là tué un nombre infini de gens des autres provinces. »

C'est ainsi que les choses se passent encore dans les îles du golfe de Panama, l'île Margarita et les côtes de Rio-Hacha, d'où l'on retire annuellement pour environ un million cinq cent mille francs de perles, qui sont recherchées dans le commerce à cause de leur orient, et parce qu'elles ne sont pas percées comme la plupart des perles de provenance asiatique. Les pêcheurs sont aujourd'hui des hommes libres, mais leur vie n'en est pas moins misérable. S'il faut des perles pour les caprices du luxe, que n'adopte-t-on pour la pêche des huîtres perlières les lunettes sous-marines qui permettent d'explorer le fond de la mer à des profondeurs considérables, et les appareils à plongeurs, au moyen desquels un homme peut travailler sans fatigue sous l'eau pendant plus d'une demi-heure. Les propriétaires de pêcheries eux-mêmes trouveraient de grands avantages à cette amélioration : ils surveilleraient mieux le travail; le plongeur, travaillant à loisir, choisirait les

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

huîtres âgées de sept à huit ans, au lieu d'arracher au hasard tout ce qui lui tombe sous la main. De la sorte, les bancs seraient préservés de la destruction lente qui se remarque dans toutes les pêcheries de la Nouvelle-Grenade, et l'on pourrait peut-être tenter d'appliquer à la *Meleagra margaritifera* de ces rivages les procédés d'ostréiculture qui ont donné pour les huîtres comestibles d'excellents résultats.

Les entrepreneurs de perles vendent presque tous leurs produits à des négociants de Panama, qui achètent en gros : semence, entre-nettes, nettes et baroques, perles blanches azurées ou dorées, blondes, rosées ou noires ; ils expédient le tout dans les grandes villes, ce qui fait qu'à Panama même les perles sont plus rares et coûtent plus cher qu'en Europe.

Durant mon séjour dans le Chocó, je m'occupai de la question des communications interocéaniques, et en particulier des projets de canaux à travers l'isthme du Darien.

En Orient, M. de Lesseps a repris l'idée des Pharaons ; en Amérique, il n'est besoin de remonter qu'à Montézuma. Cet empereur apprit à Fernand Cortez qu'il suffirait d'un canal de peu de longueur pour relier le Chimulapo, qui se jette dans le Pacifique, au Goazacoalco, qui se verse dans la mer des Antilles. Charles V reçut avec faveur l'idée du canal à travers l'isthme de Téhuantepec. Cependant ce projet n'eut pas de suite.

L'établissement du canal dans le Honduras n'offre rien d'impossible, mais les points qu'il s'agit de relier sont trop éloignés pour inspirer confiance aux capitalistes. Par le San-Juan et le lac de Nicaragua, le tracé serait beaucoup plus court. Le roi de Hollande, Guillaume Ier, fit étudier cette dernière entreprise, avec l'intention de se mettre à sa tête, et plus tard le prince Louis-Napoléon publia sur ce sujet un mémoire. Depuis, plusieurs sociétés se sont fondées pour reprendre le projet, mais aucune n'a réuni l'argent nécessaire ; seulement, la compagnie américaine de transit du Nicaragua se propose d'établir un chemin de fer dans la direction que devait suivre le canal.

La Chica. — Dessin de A. Faguet, d'après un croquis de l'auteur.

L'isthme du Darien aujourd'hui a le pas sur ses rivaux, il est à la mode. Deux projets se partagent l'opinion. L'un consiste à passer de l'Atrato dans la baie de Cúpica. Ce fut un pilote biscayen nommé Goyénétche qui appela le premier l'attention sur ce passage. Le seul col, très-bas, de la Cordillère qui forme l'isthme du Darien s'ouvre en effet vis-à-vis le village de Cúpica, sur le Pacifique. Humboldt dit qu'après avoir parcouru cinq ou six lieues marines sur un terrain plat, on arrive à une rivière navigable qu'il appelle Niassi, mais dont le nom véritable est Niapipi. Le terrain a pu lui paraître plat par comparaison avec les montagnes du pays, mais partout ailleurs on le dirait accidenté, car il comprend trois chaînes de collines. Quant à la qualité de navigable que le savant accorde au Niapipi, il faudrait s'entendre. Depuis que j'ai vu, sur le Dagua, que l'on peut presque naviguer sans eau, et que l'on fait gravir près de quatre cents mètres à des pirogues dans un parcours de huit lieues, j'ai besoin d'explications précises lorsqu'on me dit que telle rivière, tel torrent des Andes est navigable. Grâce à la force et à l'habileté des bogas, il suffit d'un filet d'eau pour faire flotter une pirogue large de deux pieds et calant six ou huit pouces. Le Niapipi, dans son cours supérieur, ressemble fort au Dagua : c'est un torrent peu profond, rapide, encombré de roches, et qui ne peut porter de grandes pirogues que dans le voisinage de son embouchure dans l'Atrato, au-dessous de Litara. Je regrette de désillusionner les hommes de foi, mais, pour ma part, je ne crois pas au canal entre l'Atrato et la baie de Cúpica.

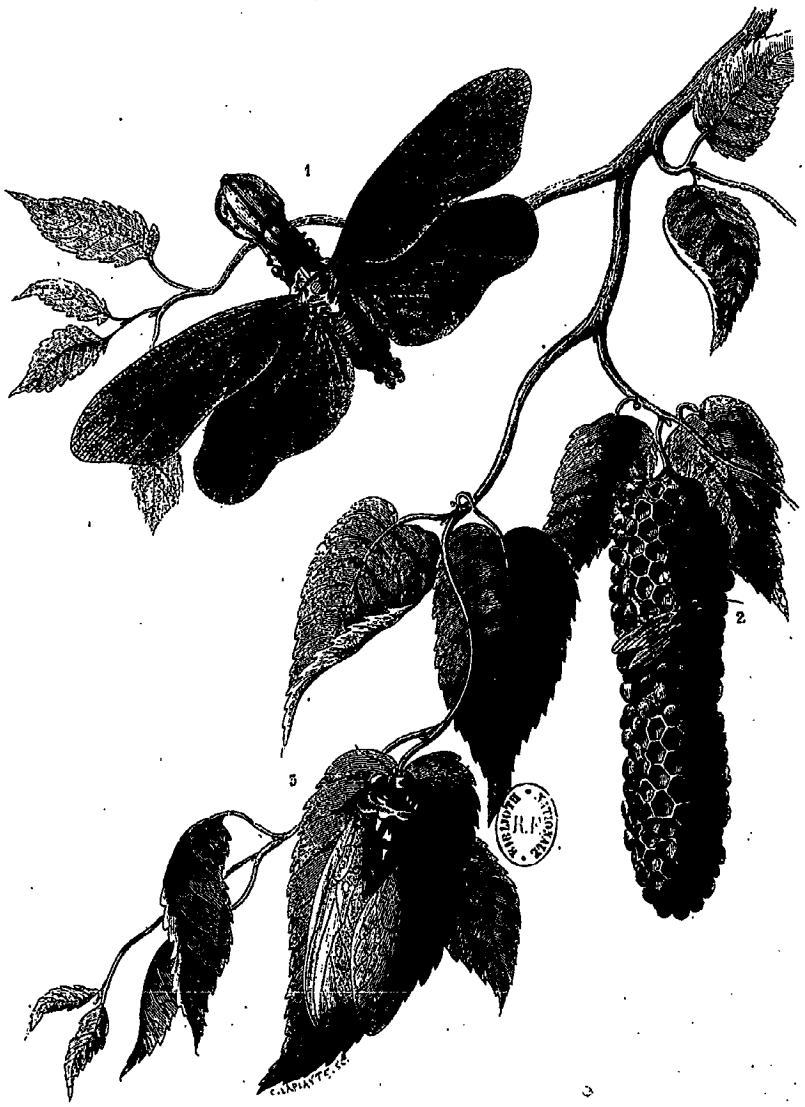
Pourquoi d'ailleurs chercher un passage, quand, à vrai dire, le canal interocéanique est fait depuis longtemps, et que même ce canal a transporté des munitions, de l'Atlantique au Pacifique, pendant la guerre de l'Indépendance?

Entre le rio Noanama, affluent du San-Juan, qui lui-même se jette dans le Pacifique, et le rio Quito, tributaire de l'Atrato, se trouve le ravin de la Raspadura, long d'environ cinq cents mètres. Au commencement

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

du siècle, un curé d'un village voisin de Nóvita mit les deux torrents en communication au moyen d'une tranchée. Au plus fort de la saison des pluies, de petites pirogues peuvent naviguer sur la Raspadura, et passer du bassin de l'Atrato dans le bassin du San-Juan.

Mais pour rendre cette voie facilement accessible aux grands bateaux, même aux bateaux plats, il faudrait exécuter des travaux gigantesques, et encore serait-ce dans la saison des pluies seulement que les eaux supérieures suffiraient à l'alimentation des écluses. Il faudrait aussi entretenir la navigation de l'Atrato et du San-Juan sur un parcours de cent cinquante lieues : la barre de l'Atrato, dans la saison sèche, n'est recouverte que de cinq pieds d'eau, et le fleuve, sur la plus grande partie de son cours, ne livre passage qu'à des embarcations ne calant pas plus de sept pieds.




Insectes du Chocó : 1. Fulgore Laternaria; 2. Polystes media; 3. Cicada tympanum. — Dessin de A. Faguet, d'après un croquis de l'auteur.

C'est entre Panama et Chagrès qu'il faut chercher à passer d'une mer à l'autre, en s'aidant du cours du rio Chagrès et du rio Grande, petite rivière qui débouche près de Panama. Ce projet a été étudié par l'ingénieur Garella, sous les auspices de M. Guizot. Il s'agissait d'un canal à écluses, et le rapport donnait des conclusions favorables. Cependant je me suis assuré que pendant la saison sèche les écluses manqueraient d'eau.

La ville de Panama, où se transporta la population de la Antigua du Darien, fut fondée en 1519 par Pédrérias Davilla, gouverneur de la Castille d'Or. En 1670, après avoir été ravagée par les flibustiers, elle fut reconstruite un peu plus au nord. C'est aujourd'hui l'une des plus importantes cités de la Nouvelle-Grenade. Le commerce y est presque entièrement dans les mains des étrangers, Américains, Allemands, Fran-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

La forêt vierge. — Dessin de E. Riou, d'après un croquis de l'auteur.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

çais, Italiens. Les importations les plus considérables proviennent des États-Unis. C'est de la France qu'on reçoit la plus grande partie des objets de fantaisie et de luxe.

On trouve à Panama tout le confort des villes européennes et une société des plus aimables. Les créoles suivent les modes, lisent un peu, font d'assez bonne musique, aiment le bal et causent avec enjouement: jeunes filles, elles sont innocentes et gracieuses; femmes, elles rendent heureux leur mari, qu'elles choisissent en général de préférence parmi les étrangers.

Le climat de Panama ne mérite plus sa mauvaise réputation; les déboisements ont beaucoup assaini le pays. J'en dirai autant d'Aspinwall ou Colon, ville improvisée où le chemin de fer transporte le voyageur en trois ou quatre heures à partir de Panama. Presque toutes les maisons de cette dernière ville sont construites en bois, et sous ce ciel torride les incendies sont fréquents. La ville se compose d'hôtels, de magasins, d'ateliers et d'entrepôts. On n'y demeure pas, on y campe. Tout y rappelle les États-Unis : le nom espagnol du lieu tend à disparaître sous celui du riche Américain Aspinwall.

Ce fut dans l'isthme de Panama que les compagnons de Colomb, lors du dernier voyage de ce grand homme, recueillirent pour la première fois de l'or sur le continent américain, aux sources de la rivière Urira, près du fleuve Veragua, où les Indiens exploitaient des mines fort riches. Lorsque cette nouvelle parvint à la cour d'Espagne, l'amiral reçut, pour lui et ses descendants, le titre de duc de Veragua. Aujourd'hui ce territoire, comme toutes les autres vallées de l'Isthme, est loin de répondre aux grandes espérances qu'il fit naître. L'État de Panama est l'un des moins peuplés de la Nouvelle-Grenade, bien qu'il offre des terres fertiles à l'agriculture.

Politique espagnole dans les Indes Occidentales. — Le Grand Conseil des Indes. — Les audiences royales. — Les *encomiendas* ou servages. — Griefs des colonies. — Révolution de Bolivar. — Indépendance de la Nouvelle-Grenade. — Politique et administration. — Avenir de la République.

En 1493, Alexandre VI, « de son propre mouvement, par science certaine, et en vertu de ses pleins pouvoirs apostoliques, » édicta la bulle par laquelle Leurs Majestés Catholiques, Ferdinand et Isabelle, recevaient le droit de conquête, d'annexion et de gouvernement dans les Indes Occidentales. « Quiconque s'y opposera devra se regarder comme ayant encouru l'indignation du Dieu tout-puissant et de ses apôtres bienheureux Pierre et Paul. »

Ayant reçu plein pouvoir du Souverain Pontife, les Espagnols ne se considéraient pas comme des conquérants, mais comme des propriétaires venant prendre possession de leur bien.

Dans la Nouvelle-Grenade, comme à Saint-Domingue, comme à Cuba, les Espagnols détruisirent les Indiens par centaines de mille, en les employant en guise de bêtes de somme, et par millions en leur faisant exploiter les mines d'or. Ceux qui échappaient aux combats étaient réservés à la mort lente de l'esclavage.

L'institution du Grand Conseil des Indes, que les rois d'Espagne s'adjoignirent pour rédiger la *Recopilacion de Indias*, recueil de lois et d'ordonnances pour les colonies, n'eut aucun résultat pratique. Les chefs des bandes d'aventuriers et les gouverneurs de province continuèrent d'agir à leur guise, et quand un commencement d'organisation s'établit dans les provinces conquises, la puissance appartint, de fait, aux titulaires d'*encomiendas* et aux membres du Saint-Office.

Les *encomenderos* ou titulaires d'*encomiendas* étaient seigneurs feudataires des pays conquis : les Indiens leur étaient légalement assujettis comme serfs.

Il y avait bien des cours suprêmes, nommées Audiences Royales, mais ces tribunaux n'étaient qu'un ministère d'iniquité. Exclusivement composés d'Européens, ils ne rendaient justice ni aux indigènes ni aux créoles, et ils exilaient les hommes que des personnages influents signalaient à leurs rigueurs.

L'oppression, la violence, régnaient partout. Les feudataires de Vélez réduisirent à une telle misère les Indiens Tunébos, que ceux-ci se précipitèrent par familles entières, de la crête d'un rocher de quatre cents mètres de hauteur, dans le rio de la Nieve, où l'on voit encore des restes de leurs ossements. Les tribus des Agatoes et des Cocomes se suicidèrent en masse, dans une seule nuit, pour se soustraire à leurs bourreaux espagnols.

Dans la suite, ce ne furent pas seulement les Indiens qui trouvèrent le joug des Castillans trop lourd.

Accabler d'impôts les colons et les maintenir dans l'ignorance, telle fut la politique de l'Espagne en Amérique : « Il ne faut, disait-on, enseigner aux créoles que la *Doctrine chrétienne*, afin qu'ils demeurent soumis. »

Les Indiens du Pérou, traités en forçats dans les mines, étaient obligés d'acheter au corrégidor tout ce dont ils avaient besoin. Les Métis n'étaient guère mieux traités, et même parmi les Espagnols de race pure il n'y avait d'heureux que les gens en place.

En 1780, une insurrection se déclara au Pérou. L'année suivante, la Nouvelle-Grenade suivit cet exemple, sous la conduite de Bolivar, et bientôt le Vénézuéla, entraîné par Mérida, se joignit à la rébellion, dont le but alors n'était pas de se soustraire à l'Espagne, mais seulement d'obtenir quelques réformes. Quand les insurgés de la Nouvelle-Grenade, partis de la province de Socorro, marchèrent pour la première fois sur Bogotá, leur bannière portait ces mots : « Longue vie au roi; mort aux mauvais gouvernants ! » Les patriotes étaient arrivés à quelques lieues de la capitale, lorsque l'archevêque, revêtu de ses ornements pontificaux et portant le saint-sacrement, vint offrir sa médiation, promit d'employer son influence, et réussit à éloigner la petite armée.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Le 10 août 1809, la province de Quito se déclara indépendante. Quand la nouvelle de cet événement parvint à Bogotá, le vice-roi convoqua la junte pour délibérer sur les mesures à prendre, en vue d'assurer la fidélité de la Nouvelle-Grenade. Mais la révolution était entrée jusque dans le conseil, l'assemblée déclara qu'elle approuvait la détermination de Quito. La nation entière prit fait et cause contre l'Espagne. L'acte d'indépendance de l'ancienne vice-royauté, organisée en confédération, fut promulgué en 1811.

Cependant l'Espagne, confiante dans l'issue de la lutte contre ses colonies, refusa même l'intervention de l'Angleterre, son alliée. Un seul homme lui semblait redoutable, c'était Bolivar. Ne pouvant le vaincre en bataille rangée, elle le fit entourer d'assassins : son secrétaire fut tué à sa place. Mais le *Libertador* croyait en son étoile. Le 8 août 1819, sur le champ de bataille de Boyacá, il combattit en uniforme écarlate, brodé d'or, et répondait à ceux qui lui conseillaient la prudence : « Dieu veille sur moi pour assurer l'indépendance de mon pays. » Sa foi fut récompensée : il remporta une victoire décisive, le vice-roi s'enfuit de Bogotá, où Bolivar entra en triomphateur. Après ce succès, le Libertador partit pour le Vénézuéla, où les Espagnols furent également mis en déroute.

Le 17 décembre 1819, le Congrès National, réuni à Angostura (aujourd'hui Ciudad-Bolivar), décréta l'établissement de la République de Colombie, divisée en trois départements : Équateur, Cundinamarca et Vénézuéla, avec Quito, Bogotá et Caracas pour capitales.

Une momie indienne (demi-grandeur naturelle). — Dessin de B. Bonnafoux, d'après une aquarelle de l'auteur.

On offrit à Bolivar la présidence de la nouvelle République, et l'histoire a conservé sa noble réponse : « L'épée sera inutile dans la paix. Un homme comme moi est dangereux dans un gouvernement populaire, il est une menace constante à la souveraineté du peuple. Je préfère le titre de citoyen à celui de libérateur, car celui-ci vient de la guerre et l'autre de la loi. Échangez tous mes honneurs pour le nom de bon citoyen. » Le grand homme était sincère. Il y eut un parti qui désira l'investir de la dictature, et les républicains effrayés soupçonnèrent à tort une trahison. Un jour, dans un banquet qui lui fut offert à Bogotá, un des assistants porta ce toast : « Si jamais le gouvernement monarchique est établi en Colombie, puisse Bolivar être notre empereur ! » Un des généraux de l'Indépendance se levant alors, répondit : « Si jamais Bolivar se laisse nommer empereur, puisse son sang couler de son cœur comme ce vin de mon verre ! » Le Libérateur embrassa son compagnon en disant : « Si les sentiments de cet honnête homme animent toujours les habitants de la Colombie, notre indépendance et notre liberté ne seront jamais en danger. »

Mais si les institutions républicaines convenaient, comme l'avenir l'a montré, aux anciennes colonies de l'Espagne, l'union durable des trois départements de la Colombie ne pouvait se réaliser que par la centralisation du pouvoir. Il semble, d'ailleurs, que les trois grandes provinces réunies sous le même nom avaient été, par la nature même, destinées à l'autonomie que chacune ne tarda pas à réclamer. Vénézuéla se déclara

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

république indépendante en 1829. L'année suivante, l'Équateur, à son tour, se sépara; et le 21 novembre 1831, le département de Cundinamarca changea son nom en celui de République de la Nouvelle-Grenade.

Aujourd'hui, après une longue série de révolutions et de guerres civiles, la République est divisée en neuf États indépendants, possédant chacun son gouverneur, son assemblée législative et sa haute cour de justice. Les municipalités y sont organisées sur les bases les plus libérales; tous les emplois publics, y compris les fonctions de juge, sont soumis à l'élection populaire. Le Sénat, élu par le suffrage universel, siége à Bogotá, ainsi que la Cour Suprême.

Dans un pays où l'industrie, le commerce et l'agriculture ne sont pas développés, où les institutions tendent à isoler les différentes parties d'un territoire peu peuplé et privé de routes, il est naturel de trouver un nombre considérable d'hommes dont l'ambition n'a pour objet que les emplois publics. D'autre part, dans de pareilles conditions, les fonctionnaires de tous les degrés cherchent naturellement à accroître leur influence politique, et à retirer le plus d'avantages possibles de leur charge passagère.

Aussi l'administration laisse-t-elle beaucoup à désirer au point de vue de l'aptitude, et souvent même de l'intégrité. La politique, le favoritisme, les intérêts personnels en font mouvoir les rouages. La justice n'est pas toujours assez indépendante et elle soumet les justiciables à d'inutiles lenteurs.

La Nouvelle-Grenade possède, du reste, tous les éléments de prospérité : une vaste étendue de côtes sur deux océans; de grands fleuves navigables et des rivières sans nombre; un climat généralement salubre; un sol fertile où, selon la hauteur, naissent spontanément ou se peuvent cultiver toutes les familles végétales. Le cacaotier, l'indigotier, le cotonnier, la vanille, y croissent à l'état sauvage. Les bois les plus recherchés pour la teinture et l'ébénisterie, les baumes, les résines, le caoutchouc, abondent dans ses immenses forêts vierges; ses plages fournissent la nacre, la perle et l'écaille. La majestueuse Cordillère des Andes se ramifie sur son territoire, comme pour offrir à plus de vallées les richesses de ses montagnes : l'or, le platine, l'argent, le plomb, le fer, le cuivre, les porphyres, les marbres, les grès, la houille, le sel, les pierres précieuses.

Ce qui manque à la Nouvelle-Grenade, ce sont les voies de communication. Il faudrait ouvrir une route carrossable de Honda à Bogotá, et rendre navigable la Magdeléna, au moins pour de petites embarcations, jusqu'à la vallée de Neiva; faire du Cauca une autre grande artère, en reliant par des routes ses trajets navigables; établir un chemin viable de la Magdeléna à l'Atrato, par Médellin et Antioquia; une autre de Cártago à la Magdeléna; mettre Cali et Popayan en communication facile avec le Pacifique; rendre accessible aux grandes pirogues l'isthme de la Raspadura; ouvrir l'isthme de Panama à la navigation du Monde.

Le dernier Cacique du Darien. — Dessin de A. Rixens, d'après un croquis de l'auteur.

Ce sera là l'œuvre du temps. Alors pourront se développer le commerce, l'agriculture et l'industrie. Et dans ce vaste champ où chacun aurait à s'employer utilement, il n'y aura plus de place pour les rivalités mesquines qui divisent et tourmentent le pays depuis cinquante ans.

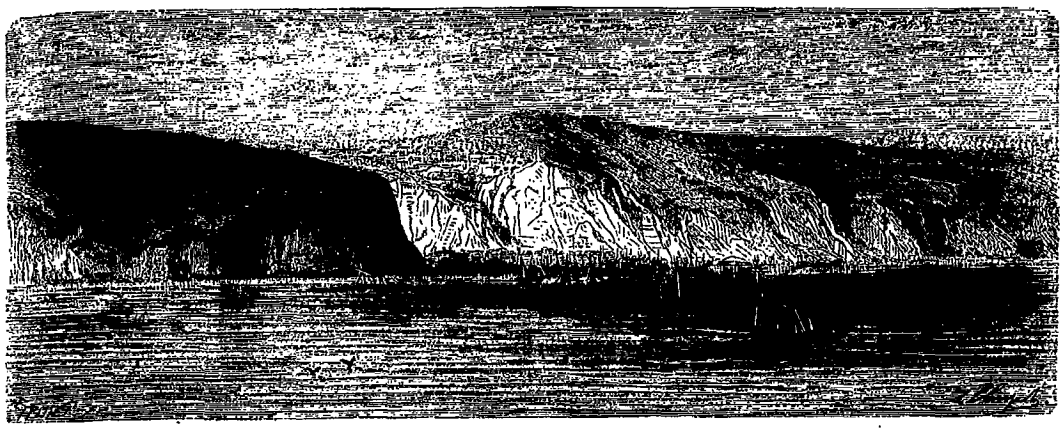
Par sa position géographique, par ses ressources de toute espèce, par ses institutions et par les qualités de ses habitants, la Nouvelle-Grenade est appelée à devenir la première des nations de l'Amérique Méridionale. Puisse cet heureux temps être prochain! C'est le vœu que je forme en quittant cette terre privilégiée où j'ai laissé de vrais amis, et dont le souvenir me sera toujours cher.

Dr Saffray.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE R.F. IMPRIMÉS





Nicopolis. — Dessin de H. Clerget, d'après un croquis de M. G. Lejean.

# VOYAGE EN BULGARIE,

PAR M. GUILLAUME LEJEAN.

1867. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

Les pages suivantes sont les dernières que nous ait envoyées notre bien regretté collaborateur M. Guillaume Lejean : elles complètent la série des relations qu'il a publiées dans notre recueil, et dont l'ensemble comprend, sans lacune importante, presque tous ses voyages, de leur commencement à leur fin[1]. C'est donc, pour ainsi dire, sa vie, en ce qu'elle a eu de plus notable et de plus utile que M. Guillaume Lejean a écrite lui-même dans le *Tour du Monde;* c'est dans ces pages si sincères, si pleines de faits et d'observations, d'un style si ferme et si vif, qu'on peut le mieux le connaître et apprécier les rares qualités de son cœur et de son esprit; c'est là certainement qu'on aura le plus d'emprunts à faire pour sa biographie, la première partie de son histoire, jusqu'à son entrée dans la carrière des voyages n'ayant guère été différente de celle de tous les jeunes gens, fils de leurs œuvres, qui ont dû leurs succès et leur renom à la seule force de leur volonté, à leurs travaux incessants, à leur persévérance.

Fils d'un cultivateur, Guillaume Lejean (ou Le Jean) naquit, le 1er février 1824, à Plouégat-Guerrand, commune de l'arrondissement de Morlaix (Finistère). Peut-être dut-il à sa petite taille et à sa chétive apparence d'être envoyé au collége ecclésiastique de Saint-Pol de Léon. Il y écrivit, à seize ans, le récit d'une excursion dans la forêt de Brocéliande, au tombeau de Merlin : c'était déjà presque un signe de vocation.

Ses études terminées, il fallait vivre. Un protecteur lui fit obtenir un emploi à la sous-préfecture de Morlaix. Là, tout en classant les archives municipales, il entreprit des études historiques et publia plusieurs essais, entre autres une histoire de Morlaix et des biographies « bretonnes. » Mais son ardeur croissante pour l'instruction le détermina à se démettre de son emploi à ses risques et périls, et à venir à Paris en 1847. Pour tout revenu, il avait six cents francs de rente : il dut demander à sa plume le petit supplément qui lui était nécessaire. Il suivit assidûment les cours du Collége de France, de la Sorbonne, de l'École de Médecine; surtout il fréquenta le département des cartes à la bibliothèque de la rue Richelieu. Dans une circonstance particulière, il attira sur lui, par quelques critiques savantes, l'attention d'un éminent académicien, qui le présenta à la Société de géo-

1. L'extrait suivant de nos tables offre le sommaire de la plupart des explorations géographiques de Guillaume Lejean :

— *Voyage en Albanie et au Monténégro*, t. I, p. 69 à 87 (5 grav. et 1 carte); — *Voyage en Herzégovine*, t. I, p. 294 à 300 (4 grav.); — *D'Alexandrie à Souakin*, t. II, p. 97 à 103 (6 grav.); — *Souakin et le Taka*, t. III, p. 139 à 144 (3 grav.), t. V, p. 177 à 192 (7 grav. et 1 carte), t. XI, p. 97 à 160 (41 grav. et 2 cartes), t. XV, p. 395 à 400 (6 grav.); — *La queue des Nyams-Nyams*, t. III, p. 187 et 188 (1 grav.); — *Gondokoro (Nil Blanc)*, t. V, p. 397 à 400 (1 grav.) et t. VIII, p. 199 et 200; — *Voyage au Kordofan*, t. VII, p. 24 à 32 (5 grav.); — *Voyage en Abyssinie*, t. IX, p. 69 à 80 (9 grav.), t. XII, p. 221 à 272 (35 grav. 3 cartes), t. XV, p. 395 à 400 (6 grav.); — *Voyage dans la Babylonie*, t. XVI, p. 49 à 96 (32 grav. 3 cartes); — *Le Pandjab et le Cachemire*, t. XVIII, p. 177 à 224 (42 grav. 3 cartes), t. XXI, p. 321 à 353 (38 grav.)

Un portrait de Guillaume Lejean est placé en tête du *Voyage en Abyssinie*, t. IX, (1864, 1er semestre), p. 69.



© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

graphie. Bientôt après, un Mémoire « sur les routes au moyen âge, » qu'il envoya à l'Académie des inscriptions et belles-lettres, et qui fut couronné, lui fit obtenir une mission en Orient. A son retour de ce premier voyage, il publia dans un des cahiers des *Mittheilungen* du savant docteur Petermann une monographie des populations turques et une carte qui sont restées parmi ses principaux titres géographiques. Son intention bien arrêtée était de poursuivre plus tard l'exploration d'une partie de l'Orient; mais la question des sources du Nil, très-ardemment débattue à cette époque dans toute l'Europe scientifique, s'empara vivement de son esprit. Grâce à une nouvelle mission, il s'engagea vaillamment dans cette difficile entreprise : nos lecteurs savent comment la fièvre l'empêcha de s'avancer au delà de Gondokoro; ils connaissent aussi, par une relation très-détaillée, ses aventures périlleuses dans l'Abyssinie, dont il a dressé une très-belle carte. A la suite de quelques difficultés avec le ministre des Affaires étrangères, il dut ajourner la continuation de ses travaux dans cette Afrique « terrible et enchantée, » suivant son expression, où sa vie avait été si souvent en danger, mais qu'il aimait toujours passionnément. Il retourna en Orient, et après avoir revu la Turquie (la Bulgarie particulièrement), il parcourut, en plusieurs années, la Babylonie, le Pandjab, le Cachemire.... Que de sujets d'études nouvelles il avait entrevus dans ces diverses contrées ! Combien de services il espérait rendre encore à la science et à son pays ! Revenu en France, il avait commencé à coordonner et à compléter ses diverses relations, à préparer d'autres travaux; mais à ses fatigues s'ajoutèrent les douleurs profondes de nos désastres : une fièvre pernicieuse le saisit, et il mourut le 1er février 1871, à Plouégat-Guerrand, dans la maison où il était né. Il avait quarante-sept ans.

---

### AVANT-PROPOS DE L'AUTEUR.

Les voyageurs accoutumés à la navigation fluviale et au charme pénétrant de ce *modus eundi* trop méconnu aujourd'hui, doivent classer parmi leurs souvenirs les plus heureux la descente du Danube à partir de Vienne, jusqu'à Galatz et à la mer Noire. Un touriste superficiel trouverait quelque monotonie dans la première partie du voyage, à travers une prairie vaste comme un bon quart de la France, et où pas une colline n'apparaît sur un espace de cinquante et cent lieues. Seulement cette prairie est la *Puszta*, la noble plaine de Hongrie. Ces troupeaux de grands bœufs aux cornes immenses, gardés par des cavaliers armés, aux longues moustaches et aux vêtements flottants, accentuent suffisamment le paysage : ces pâtres sont bien les fils d'Arpad, les descendants des soldats de Hunyade, les *honvéds* de Klapka et de Maurice Perczél.

Il y a quelques mois, appelé en Bulgarie par mes occupations, autant que par le désir de revoir ce pays encore tout frémissant de l'insurrection avortée de juin 1867, je traversais pour la quatrième fois la *Puszta* hongroise, et, sacrifiant mes goûts au besoin d'arriver vite, j'avais pris le chemin de fer de Vienne à Baziach et franchi en une nuit toute la basse Hongrie. A neuf heures du matin, comme je promenais sur la prairie un regard encore chargé de sommeil, un paysage, que j'eus bien vite reconnu, me réveilla tout à fait. C'était, au bord du Danube, entre deux coteaux bien boisés, le misérable village de Baziach, où finit la voie ferrée et où je devais prendre le vapeur de la Société autrichienne pour descendre le fleuve. Baziach est sur le territoire autrichien, mais la rive en face est pays serbe. Je venais d'entrer en Orient.

## I

Negotin : un souvenir héroïque. — Vidin. — Nicopolis : grands souvenirs. — Roustchouk : une ville turque *civilisée* : hôtels, cafés chantants. — Agréable rencontre.

Grâce aux relations de plus en plus fréquentes entre l'Occident et les Principautés danubiennes, la descente du Danube jusqu'à la frontière roumaine a été trop souvent décrite pour que je fatigue le lecteur d'un tableau qui ne lui donnerait guère d'impressions bien neuves. Je lui ferai donc grâce des Portes-de-Fer, de ces beaux coteaux ombragés d'Orsova, où viennent se rencontrer l'Autriche, la Valachie et la Serbie, et de leurs populations aux costumes variés. A partir d'Orsova, la rive valaque développe sans fin des steppes d'un vert triste, d'une nudité fatigante, qui forcent l'œil à se détourner vers les collines de la rive droite, que le contraste rend encore plus pittoresques. L'habitude de voir en Orient des montagnes pelées me fait trouver un charme pénétrant et inattendu dans les épaisses forêts qui couvrent toutes les hauteurs de la Serbie, de la base au sommet. La forêt, en Serbie, est protégée par une sorte de superstition nationale : « Quiconque coupe un chêne abat un Serbe, » dit un proverbe indigène. Une revue politique, influente à Belgrade, est intitulée *Choumadia*, la Forêt. Ces soldats pasteurs ont de la mémoire : ils savent que les noires profondeurs de leurs bois ont protégé, il y a soixante ans, leurs bandes mal armées contre les masses du grand vizir, et ils ne tiennent pas à y percer des routes, pour y voir rouler un jour ou l'autre les canons rayés du sultan.

Les collines fuient peu à peu au couchant, derrière une plaine d'alluvion assez peuplée, que domine une ruine moderne, Negotin. Je salue avec respect cette bicoque au nom barbare, qui me rappelle une histoire aussi héroïque que peu connue. En 1811, durant la guerre de l'indépendance serbe, le chef de bande Veliko, un *younak* aujourd'hui légendaire, s'enferma là avec quelques hommes contre toute l'armée du pacha de Vidin. Cette armée, — dix-huit mille hommes, — ne pouvant l'y forcer, le grand vizir et l'hospodar de Valachie durent amener de nouvelles forces devant Negotin. La sape et la mine firent sauter successive-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Fiancés et paysans de la frontière roumaine. — Dessin d'Émile Bayard, d'après une photographie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

ment les tours où s'était logé Veliko; le younak s'établit dans la cave. Ses munitions s'épuisèrent : il mit en morceaux sa batterie de cuisine, y joignit sa monnaie de billon, et cracha le tout aux Turcs en volées de mitraille. Ce siége menaçait de durer sans fin, quand, un matin que Veliko faisait la visite de sa batterie, il fut reconnu par un artilleur turc qui le visa et le frappa à mort. Il tomba en criant à ses hommes : « Tenez toujours! »

Veliko était sans doute un patriote et un héros, mais c'était avant tout un *dilettante* de la guerre : « Tout ce que je désire, disait-il un jour, c'est que la Serbie ait la guerre tant que je vivrai, et que la paix ne vienne qu'après ma mort. » Cette spécialité d'*artistes* est commune en Orient, chez les Slaves. Un homme qui parlerait ainsi chez nous, serait ridicule. Je ne suis pas bien sûr qu'il l'eût été il y a trois cents ans. En Serbie, au Monténégro, au contraire, ce caractère est naturel, et les paroles de Veliko sont au diapason de la pensée commune. Tout ce que je veux en conclure pour le moment, c'est qu'avec de pareils voisins, armés de griefs souvent légitimes, la Turquie peut difficilement compter sur un avenir sans orages. En tout cas, ce ne sont pas quelques finasseries byzantines qui pourront le conjurer.

Je ne fis pas d'arrêt cette fois à Vidin : impossible de voir plus ennuyeuse cité, même en Bulgarie. C'est une ville mixte où le Bulgare domine, une place de guerre à double enceinte, très-forte d'ailleurs et que l'on fortifie tous les jours. Seulement, je ne comprends pas bien contre qui, à moins que ce ne soit contre les Bulgares eux-mêmes. Je sais que la Valachie est à une portée de canon, la Serbie à dix lieues, l'Autriche à trente; mais il n'y a, d'ici à longtemps, aucune perspective de collision bien sérieuse de ce côté. Le véritable ennemi, la Russie, est aux aguets par delà les bouches du Danube, et l'argent dépensé à Vidin ne s'explique que par la prévision d'un cas, il est vrai, assez peu probable : celui où, ayant rapidement occupé les Principautés roumaines, la Russie lancerait vers Kalafat et Vidin des forces imposantes destinées à soutenir un mouvement offensif des Serbes. La place de Vidin aurait, dans cette hypothèse, une certaine importance; mais cela même [illegible] les travaux de défense qu'on ne cesse d'y faire [illegible] une dépense superflue qu'on ferait [illegible] points les plus vulnérables [illegible]

Jusqu'à Vidin, la population [illegible] composée en presque totalité de [illegible] Roumains; à partir de Vidin, et surtout d'A[illegible] se familiarise avec le type moins classique [illegible] visages osseux, cheveux d'un blond [illegible] assez lourdes; en somme, population [illegible] vées et cependant sympathiques. Je passais [illegible] à l'époque de la moisson, et j'eus l'occasion d'étudier assez intimement cette population étrange et si peu mobile. Je suis convaincu que les bandes de moissonneurs que je rencontrais à chaque pas n'avaient pas changé d'habitudes, de costumes, de matériel agricole, depuis le temps des illustres *tzars* de Tirnova[1], et je n'ai pas besoin de dire combien cette conviction ajoutait d'intérêt à mes études présentes.

A Nicopolis, je m'arrête un peu et je pousse quelques excursions vers le sud et l'ouest; mais c'est en vain que je cherche dans la mémoire des habitants quelques souvenirs de la fameuse bataille perdue par nos chevaliers en 1396. Les coteaux sur le rebord desquels la ville est bâtie se développent à plusieurs lieues vers le sud et le sud-ouest, en un plateau très-favorable au déploiement de deux armées : c'est là évidemment que la tactique des Turcs, supérieure à toutes les autres au quatorzième siècle, triompha de la réelle vaillance de nos chevaliers.

En revanche, je reconnais dans une ruine voisine du fleuve, à trois kilomètres à l'ouest de la ville, l'*Asemus* de l'historien Priscus, laquelle eut l'honneur d'être inutilement assiégée par Attila, lors de sa terrible invasion de 442, qui couvrit toute la Mésie de ruines et de squelettes blanchis. Deux villes seules lui résistèrent. Asemus, qui n'était guère qu'un grand blockhaus, comme la plupart des places du Danube, avait reçu dans ses murs un certain nombre de désespérés qui n'avaient rien à attendre des barbares de toute nation sur une rive ou sur l'autre du Danube; aussi firent-ils une défense si furieuse, que les Huns, repoussés dans des assauts sanglants, se décidèrent à traiter. Les assiégés s'engagèrent à ne pas molester les traînards de l'ennemi, qui, de son côté, promit de ne rien entreprendre sur la ville, et tint sa promesse.

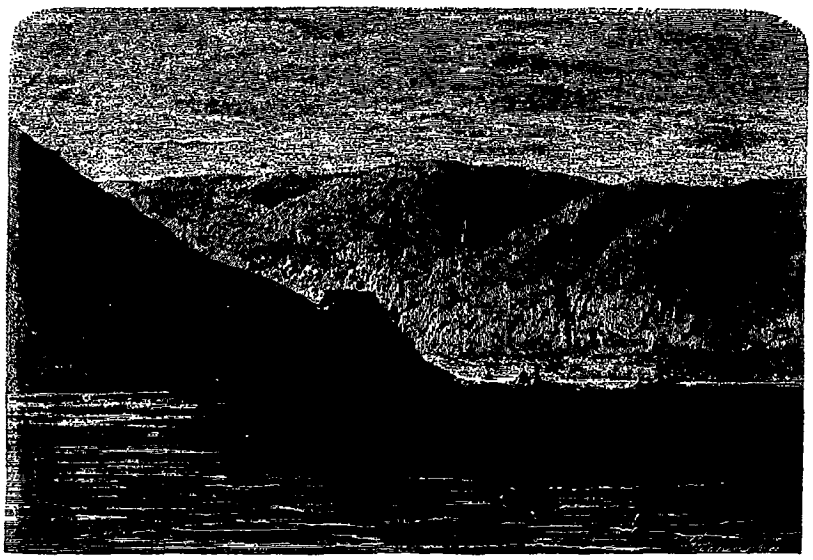
Une cité qui a repoussé Attila, ce n'était pas un fait tellement fréquent qu'il dût s'oublier sitôt. Que de villes des Gaules et d'Italie ont illustré par leur chute le sinistre chef de horde! Chacun sait leurs noms, mais celui d'Asemus était tellement oublié que Lebeau, en racontant le fait, déclare en note que la position de ce lieu est parfaitement inconnue. Cependant le nom d'Asemus se reconnaît dans le nom moderne d'*Ossemkalesi* (*kalè* ou château de l'Ossem : l'Ossem est la rivière que les Turcs nomment Osma et que les cartes inscrivent sous ce nom). Le site de la place se reconnaît, comme dans toutes les ruines romaines de ce pays, à des talus recouverts d'un épais gazon : le vieux mur romain m'a paru visible seulement au nord, mais j'ai passé trop vite pour pouvoir être très-affirmatif. [illegible] conseillerai à l'amateur qui aura visité les ruines [illegible] mus, de pousser un peu plus haut, au sommet [illegible] occupe une pointe avancée. De là, [illegible] plus belles que j'aie eues [illegible] bords du Danube. La falaise, qui est nue et [illegible] pic dans le fleuve, domine de très-haut [illegible] Cette rive, si vulgaire et si [illegible] du paquebot, se transforme, dès qu'on la voit d'un peu haut,

1. Tirnova, place forte sur l'Iantra, était, au moyen âge, la capitale des souverains bulgares. On y compte environ dix mille âmes. C'est le siége d'un archevêché grec.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

en un splendide jardin coupé de larges chaussées et d'avenues, semé de gais villages, de blanches villas, de parcs, de forêts, sillonné par une belle et large rivière, l'Aluta ou Olto. La jolie ville moderne de Turnu-Magorele déploie ses masses blanches derrière un rideau de bois et communique avec le Danube par une chaussée de deux kilomètres, couverte de *birje* (fiacres), de *karutze* (chars rustiques) et de promeneurs. Tout ce que j'avais sous les yeux respirait la richesse, la joie, l'activité productive et féconde, et contrastait singulièrement avec le morne pays que j'avais derrière moi, avec cette ville grise, croulante, maussade, que je venais de quitter.

Ce contraste se répète tout le long du bas Danube, car il n'y a pas une ville importante au bord du grand fleuve qui n'ait sur l'autre rive une sœur jumelle : ainsi, pour ne nommer que les plus importantes, Vidin a Kalafat, Sistov a Zimnitza, Roustchouk a Giurgevo, Silistrie enfin a Kalarach. Je suppose un instant que j'aie près de moi un voyageur de bon sens, désintéressé de toutes nos petites questions de politique européenne, que je lui montre ces deux pays séparés l'un de l'autre par ce fleuve immense, et plus encore par les deux civilisations inégales que vous voyez : l'un des deux est vassal de l'autre, et demande depuis vingt ans à être délivré de cette servitude, qui le blesse dans son honneur encore plus que dans ses intérêts, et qui lui a été imposée par des traités auxquels il n'a pas été appelé à participer : lequel des deux, à votre sens, est le suzerain? — Mais naturellement, me répondra-t-il, le plus civilisé, celui du nord; la logique la plus élémentaire le veut. — La logique, peut-être, répliquerai-je, mais la politique générale de l'Europe se passe volontiers de la logique, et même quelquefois de la mo-



Ossemkaleci (Asemus) (voy. p. 116). — Dessin de H. Clerget, d'après un croquis de M. G. Lejean.

rale. Cette civilisation qui se déploie sous vos yeux est vassale de ce qui croupit et croule là autour de nous; et il ne manque pas de très-braves gens qui trouvent que cela est parfait, que cela peut durer encore dix ans, et qui sait? vingt ans peut-être. Vingt ans! une éternité, dans l'Europe qu'on nous a faite!

Je passai sans m'arrêter devant Sistov, et je ne pris terre qu'à l'*échelle* de Roustchouk. Je revis, avec une vraie stupéfaction, la nouvelle capitale administrative de la Bulgarie. Lors de ma première visite, il y a dix ans, j'avais pour guide un petit livre roumain, où la physionomie du vieux Roustchouk était saisie en six lignes avec une vérité humouristique : « Des portes fermées, des fenêtres grillées, çà et là un chien écloppé qui se chauffe au soleil, un pigeon qui bat de l'aile, un rôdeur en guenilles : voilà Roustchouk. Les denrées étalées au bazar indiquent moins l'aisance que des besoins misérables : ce sont des pipes, du tabac, des légumes fanés, des fruits crus, des épices moisies. Un Juif passe en criant ses sorbets multicolores, et rafraîchit les passants pour dix paras (un sou). »

Plein de ce souvenir, je descends à terre et je marche de surprise en surprise. De longues rues droites, macadamisées, avec de larges trottoirs, et parcourues par de nombreux fiacres mieux attelés que les nôtres, portant en évidence leurs tarifs à l'heure et à la course, rédigés en turc et en bulgare. Une place de la Préfecture, avec l'inévitable *konak*. Je demande la *locanda* de *kyr* Angelo, la seule auberge existant de mon temps à Roustchouk : on m'apprend que la cité a aujourd'hui une quinzaine d'hôtels à l'européenne, et que mon Grec Angelo tient l'hôtel de Constantinople. Je lève le nez par hasard, et je lis sur une enseigne : Ξενοδόχειον τοῦ αἰσενμπάνου. Ceci m'arrête un instant. Je connais le grec de Platon et je ne suis pas étranger à celui de M. Rhangabé; je sais que ξενοδόχειον veut dire *hôtel*,

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

mais αἰσενμπάνου? A la fin, guidé par la perspicacité étymologique qui m'a fait trouver du sanscrit dans l'abyssin, je finis par soupçonner que ce grec hasardeux pourrait bien être *Eisenbahn*, le chemin de fer. Vaincu par ce dernier trait, je renonce à faire mon *kef* dans ces bons vieux cafés où l'on rêvait si bien, et j'entre au premier café venu en demandant l'*Indépendance belge*. On me donne le *Wiener Zeitung*. Qu'on prenne garde aux progrès de la germanisation sur le bas Danube!

Je m'installe à l'hôtel Kla-hané, hôtel officiel, patronné par le pacha, qui l'a fait bâtir, et par les fonctionnaires, qui sont pour le moment l'aristocratie de Roustchouk. Le plus grand attrait de l'hôtel est un grand jardin qui a un faux air de Pré Catelan, avec une vue admirable sur le Danube, ses grandes îles toutes vertes, d'où les Russes, en 1854, tiraient à ballé jusque dans les rues de Roustchouk, et tout au nord, s'effilant dans la brume, les clochers brillants de Giurgevo. Le monde élégant, qui se soucie peu du pittoresque, vient flâner là tous les soirs d'été, et écouter la musique et les chansonnettes d'une société chorale de Prague, l'une des quatre qui desservent la ville. Il y a peut-être une trentaine de ces sociétés répandues dans la seule Bulgarie : c'est une des originalités de la Turquie moderne. Elles viennent toutes ou presque toutes de la Bohême, et ne sont pas, comme on pourrait le croire, un ramassis d'aventuriers. Six à huit jeunes gens des deux sexes, élèves de quelque orphéon de Prague ou des petites villes voisines, se décident un beau jour à aller tenter la fortune au pays osmanli. Ils arrivent dans une des villes du Danube, avec leurs violons et leurs cahiers pour tout bagage, s'établissent chez un hôtelier dont ils achalandent le café, et qui, en retour, les loge et les héberge gratis. Ils jouent chaque soir de sept heures à dix : le modeste produit des quêtes, que font à tour de rôle les chanteuses, forme le budget de la troupe. Tout ce petit monde est d'une moralité exemplaire; c'est le témoignage unanime que j'ai recueilli partout où j'ai rencontré ces sociétés chorales. Cela doit tenir surtout à l'esprit de famille; ces jeunes filles sont les sœurs ou les fiancées des artistes qui les accompagnent, et ce sont leurs dots qu'elles viennent chercher là. Je confesse avoir eu d'abord des soupçons malhonnêtes en voyant ces beautés tchèques rire et boire leur bock avec des officiers turcs. J'avais tort. Ces officiers sont peu compromettants : mariés jeunes à des femmes fort honnêtes, mais abruties par la vie du harem, ils ne cherchent près de nos virtuoses que l'innocente distraction d'une joyeuse causerie avec de bonnes filles éveillées, et le plaisir de faire montre de leur savoir en langue allemande.

La population turque, à Roustchouk, ne me paraît dominante ni comme nombre ni comme importance : car, à part un chiffre assez imposant de fonctionnaires, il y a peu de musulmans riches dans la ville, du moins telle a été mon impression. En revanche, tous les petits métiers que préfèrent les Osmanlis, bateliers, fruitiers ambulants, porteurs d'eau, *hamals* (portefaix), bûcherons, sont largement représentés ici. Ce sont de vrais Osmanlis de race pure, et non des Pomaks (renégats bulgares) comme les habitants de certains villages de l'intérieur; cependant, il est bien difficile de distinguer les uns des autres ; et comme en Turquie les Osmanlis et les Pomaks ont les mêmes droits politiques, frayent entre eux, se marient entre eux, la distinction à établir est devenue très-difficile et fait le désespoir permanent des ethnographes.

Je fais plusieurs excursions autour de Roustchouk, et je pousse jusqu'au *han* (caravansérail) de Pantazi, le plus agréable but de promenade de la vallée si pittoresque du Lom. Ce han, où tous les voyageurs qui vont au sud s'arrêtent pour se rafraîchir avant de passer le Lom, est assez récent, car, si je ne me trompe, il était en construction lors de mon premier voyage en 1857. Il doit son nom à son propriétaire, un Valaque d'Épire (Zinzare), qui s'est marié dans le pays et qui m'a paru faire de bonnes affaires. J'ai bien souvent passé à ce han et je suis heureux de rendre à M. Pantazi ce témoignage qu'il n'a rien de commun avec certains cabaretiers allemands qui infestent la Hongrie et les principautés danubiennes.

A mon retour d'une courte excursion à Choumla, ma bonne étoile me fait rencontrer à Roustchouk mon bon ami et savant confrère Ernest Desjardins, en mission scientifique dans la Roumanie. Il revient d'une excursion fructueuse dans la Dobroudja, et est pour le moment l'hôte du petit vapeur français *le Magicien*, en station aux bouches du Danube ; il m'emmène à bord et me présente au commandant, M. Gauthier de la Richerie, qui m'offre très-obligeamment à son bord une hospitalité que je me garde bien de refuser.

## II

Le sultan et le prince Charles. — Une leçon de numismatique. — Traduction d'une épitaphe latine. — Ghighen. — Anecdotes et apologues. — Les brigands albanais.

Le séjour de la ville, en ce moment, n'est pas tenable : on attend pour le lendemain (7 août) le sultan, qui s'est arraché aux charmes de l'Exposition universelle de Paris; le prince Charles de Roumanie doit venir le saluer à son passage.

Je passe rapidement sur ces deux jours bruyants, affairés, ennuyeux. Nous fûmes présentés en bloc au sultan, ce qui m'était assez indifférent, et je fus présenté séparément au prince Charles, ce qui me touchait beaucoup plus, car il est impossible de voir un jeune prince plus naturel et plus sympathique.

Les fêtes passées, M. de la Richerie nous propose une excursion à Vidin, en remontant le fleuve et en nous arrêtant partout où nous aurions des études à faire. Rien ne pouvait nous être plus agréable. En attendant le départ, Desjardins achète quelques médailles à un employé du télégraphe qui avait une fort belle

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

collection et qui savait parfaitement les prix courants de ses pièces. Pendant la transaction, je vois venir à moi mon drogman Dimitri.

« Eh bien, me dit-il, il n'est pas fort, votre ami; croiriez-vous qu'il vient de payer trois livres turques (67 fr. 50 cent.) une piécette d'argent qui ne vaut pas deux piastres! Il n'y a vraiment pas de mérite à voler de pareilles gens : ils sont trop simples, aussi!

— Mon garçon, lui dis-je, vous ne savez rien au commerce des médailles. Soyez sûr que mon ami s'y connaît, et que s'il a payé soixante francs une pièce, c'est qu'elle les vaut. »

Dimitri, bouleversé par cette révélation qu'il était loin d'attendre, me quitta et alla se placer derrière Desjardins, dont il suivit fort assidûment les opérations. Quand le marchand fut parti, mon Grec happa

Fruitier, à Roustchouk. — Dessin d'Émile Bayard, d'après une photographie.

l'acheteur et le pria de lui donner la liste des médailles latines qui se vendaient le plus cher.

« On trouve quelquefois cela par ici pour quelques piastres, dit-il, et vous ne verrez aucun inconvénient à aider un honnête homme à gagner sa vie. »

Desjardins, en effet, compatit à sa préoccupation et lui dicte tout d'un trait une liste de Césars et de prix courants que le Grec enregistre avec soin, les premiers on face des seconds, suppléant du reste comme il peut à l'absence de certaines consonnes dans le grec moderne. Sous sa main, Probus devient Πρόμπους : s'il avait écrit Πρόβυς, il eût fallu prononcer *Provys*.

Nous partons le 9, et le premier arrêt que nous faisons est à l'embouchure de la rivière Iantra, qui a des parties très-pittoresques et qui est encaissée sur une notable portion de son cours : on en jugera d'après le

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

croquis que j'eus occasion de faire près de Tirnova, dans une autre excursion de l'Iantra (voy. p. 116 et 123). Nous gagnons Sistova, puis Nicopolis. Là nous descendons à terre et nous montons à un faubourg où l'on nous a signalé des inscriptions latines. Elles ont déjà été publiées dans le recueil d'*Inscriptions de la Dacie*, d'Akner; mais mon compagnon constate avec une satisfaction bien naturelle qu'elles ont été mal transcrites, et il en prend une copie plus complète. L'une, gravée sur une plaque de marbre qui forme la façade d'une fontaine, est en vers, dédiée par un intendant du fisc (*dispensator ad fiscum*) de la Mésie à la mémoire de sa femme. Les vers sont faibles, sauf un ou deux pleins de concision et de sentiment. Je les recommande à tous ceux qui soutiennent cette thèse banale et humiliante pour la nature humaine, « que la famille était vraiment inconnue à l'antiquité, et que le monde romain en particulier n'a jamais connu les délicatesses de la vraie tendresse conjugale. » Desjardins l'a traduite en vers français; il nous la lit : la voici :

FRONTON, DISPENSATEUR
DES DEUX AUGUSTES
(MARC AURÈLE ET LUCIUS VÉRUS)
POUR LA PROVINCE DE MÉSIE INFÉRIEURE
A ÉLEVÉ CE MONUMENT
A SA FEMME QUI AVAIT BIEN MÉRITÉ DE LUI.

« Écoute ma prière, ô Reine des Enfers :
Que ces restes sacrés et qui me sont si chers,
Reposent pour toujours sur les fleurs parfumées;
Car ma chère Élia des épouses aimées
Était la plus aimée. Hélas ! elle n'est plus.
Toute louange est vaine auprès de ses vertus,
Et puisque les ciseaux des Parques inflexibles
Qui gouvernent la fin de ces mondes visibles,
Ont tranché cette vie, ah ! qu'il me soit permis
De conjurer du moins les Destins ennemis,
De dire dans ces vers combien toute sa vie
Était chaste et comment elle écoutait, ravie,
Mes sérieux discours sur ce vaste univers,
Sur les sombres secrets du monde des Enfers.
Accorde à ma prière, ô déesse puissante !
De fixer près de toi cette chère ombre errante,
Qu'aux Champs Élyséens, loin du séjour des pleurs,
Le myrte sur son front se mêle aux douces fleurs.
Celle qui par la mort si tôt me fut ravie
Seule était mon foyer, mon espoir et ma vie;
Nous avions mêmes goûts et mêmes volontés,
Vers les mêmes désirs nos cœurs étaient portés.
Entre nous tout était commun, plaisir et peine;
Elle aimait le travail, savait filer la laine;
Sa main, pour son mari, se montrait tour à tour
Économe au foyer, libérale en amour.
Sans moi, les mets n'avaient point de saveur pour elle.
D'esprit comme de cœur, ma compagne fidèle,
Par son tact, sa finesse et son discernement,
Pénétrait dans ma vie en tout, à tout instant....
Quand je ne serai plus, ô toi qui seras maître
De ce tombeau chéri, ne pouvant te connaître,
Je te supplie, ami, de l'orner tous les ans,
Afin qu'il soit toujours épargné par le Temps.
Qu'il soit couvert parfois de la rose éclatante,
Plus belle de couleur que la vive amarante;
Que des fleurs au printemps, en automne des fruits
S'y succèdent sans cesse et que tous les vains bruits
Passent sur cette tombe en respectant la terre
Où repose à jamais celle qui me fut chère. »

Porteur d'eau, à Roustchouk. — Dessin d'Émile Bayard, d'après une photographie.

Ce fut pendant les loisirs du soir, à bord du *Magicien*, au carré des officiers, que Desjardins, au bruit de nos paroles, rima cette traduction; puis, à notre demande, il formula dans les vers suivants nos communes impressions :

Après dix-sept cents ans, un voyageur obscur
Vient recueillir tes vers à l'angle du vieux mur.
Ta prière, Fronton, n'a donc pas été vaine :
La tombe d'Élia s'est changée en fontaine,
Et la femme bulgare et les petits enfants
Y remplissent leur cruche en automne, au printemps,
Car elle est devenue un but de promenade,
Et ta douce compagne est changée en naïade :

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

La belle jeune fille a remplacé les fleurs ;
L'eau pure de la source a remplacé tes pleurs.

Le tout a été dédié et adressé à Lorient, à Mme de la Richerie, la femme de *notre* Commandant : — modèles tous deux de la fidélité et des vertus conjugales.

De là, nous gagnons l'embouchure de l'Isker. J'ai oublié de dire qu'en descendant à l'Iantra, nous avons rencontré une sentinelle garde-côte appartenant à ce corps turco-bulgare nouvellement créé par Mithat-Pacha pour surveiller les mouvements des bandes bulgares de la rive gauche. Les insurgés bulgares sont le cauchemar de toute cette rive turque, et notre soldat n'est pas sûr que nous n'en soyons pas. A demi intimidé par la faconde et la superbe de Dimitri, il finit par héler son caporal afin de se décharger de toute responsabilité, car, dit-il judicieusement : « Je ne voudrais pas m'amasser des charbons brûlants sur la tête. » Bien poétique, ce garde-côte !

A l'Isker, rien de semblable. Nous entrons dans la rivière, nous remontons environ pendant un mille ses eaux troubles et immobiles, nous débarquons dans une verte prairie, nous traversons un joli petit bois bien ombreux, et nous aboutissons à un grand rectangle de ruines, à une portée de fusil du village de Ghighi ou Ghighen, peuplé en grande partie d'émigrés roumains.

Ce rectangle, déjà signalé avec précision par Marsigli, est tout ce qui reste de l'importante colonie romaine d'*Œscus*, œuvre de Trajan (*Colonia ulpia Œscus*). Arrivés là, nous nous livrons tous à nos penchants divers : je lève des plans, Desjardins prend trois inscriptions, et nos matelots avisent un cabaret indigène qui, ce jour-là, fait de bonnes affaires. Je félicite paternellement Desjardins sur son jarret et ses autres aptitudes de voyageur en Orient, et lui avoue ingénûment que

Han (caravansérail) de Pantazi (voy. p. 119). — Dessin de H. Clerget, d'après un croquis de M. G. Lejean.

j'avais d'abord ri *in petto* de la présomption haute avec laquelle il m'avait parlé de faire ensemble quelques excursions dans l'intérieur. Je lui fais amende honorable, comme il l'a mérité.

J'ai dit que Ghighen est roumain, comme la plupart des villages de la rive bulgare du Danube entre Nicopolis et la frontière serbe. Ces Roumains ne sont pas des émigrés de très-vieille date : d'abord, les noms bulgares de presque tous leurs villages (Metchka, Ostrov, Selanovitzsa, etc.) le prouvent assez. On m'a dit que ce sont des réfugiés échappés à l'affreux régime féodal qui pesait avant 1848 sur les Principautés roumaines, et au *Règlement organique* de 1831, qui consacrait et même (par ses conséquences) aggravait encore ce régime. Les hommes instruits que j'ai interrogés croient que cette émigration ne date que du Règlement organique, mais j'ai la preuve qu'elle est antérieure à ce siècle. Il est assez curieux que les sujets d'un gouvernement régulier aient fui sa domination pour passer sous la loi d'un État aussi singulièrement gouverné que la Turquie ; mais quand on étudie la question sans préjugé, on reconnaît que l'ancien régime valaque n'avait que l'apparence d'un gouvernement régulier, ou plutôt que la machine gouvernante n'était combinée que pour l'écrasement des faibles et des pauvres.

En territoire turc, le paysan n'avait pas de boyards, pas de *claca*, pas de corvée des routes, puisque la Turquie n'avait pas de routes. Il y avait bien les avanies journalières, mais elles n'avaient pas la régularité des vexations de l'administration des hospodars : les préfets valaques et les mudirs turcs étaient vénaux, mais le plus cupide des deux n'était pas l'*effendi*. Aussi les villages roumains de Bulgarie ont-ils prospéré, et mê-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

me aujourd'hui que les paysans de Roumanie sont devenus propriétaires par la grâce de M. Couza, leurs frères ne semblent pas se hâter de rentrer dans la mère patrie.

Rien de nouveau jusqu'à Vidin, où notre premier soin est de visiter l'ancienne citadelle, carré flanqué de quatre tours angulaires et servant de noyau à la forteresse actuelle dont j'ai déjà parlé. Il y a sur ce castel moyen âge une légende assez curieuse.

Un roi bulgare avait trois filles, dont deux honnêtes, et la troisième un peu moins. Ces demoiselles, dotées de bonnes terres dans ce joli pays, s'y bâtirent trois châteaux. L'aînée s'appelait Vida : elle fonda le castel que je viens de décrire et lui donna son nom qui s'étendit à la ville, Vidin. J'ai oublié le nom des deux autres. La seconde fonda le château de Vidbol, à trois heures de Vidin, sur le bord d'une jolie rivière qui vient des montagnes de Selach. Dans ces montagnes mêmes, au milieu des forêts, la troisième éleva sa forteresse, dont les ruines portent aujourd'hui le nom bulgare de *Kourvingrad*, « Ville de la .... Cocodette. »

De là, nous allons voir le musée militaire, qui est aussi à la citadelle : collection de trophées de toute espèce enlevés depuis deux cents ans aux Hongrois, aux Polonais, aux Roumains, aux Impériaux. Ce qui y domine, à ce qu'il m'a semblé, ce sont les coiffures. J'y ai admiré ces shakos autrichiens qui avaient fait mon bonheur dans certaines caricatures; mais ce que je recommande aux touristes, c'est une file sans fin de casquettes graisseuses qui pourraient faire croire que jadis les janissaires ont fait une razzia dans la rue Mouffetard. La cicerone m'assura que ces casquettes trop réalistes étaient roumaines : dateraient-elles aussi de Michel le Brave?

Le gouverneur de Vidin, Rassim Pacha, nous avait invités à prendre le thé. Nous causâmes de tout un

L'Iantra, près de Tirnova. — Dessin de H. Clerget, d'après un croquis de M. G. Lejean.

peu, même de politique. Rassim est un Turc semi-grec, comme il paraît en toute sa personne, aussi bien qu'au tour particulier de son esprit. C'est un charmant *anecdotier*, parlant volontiers par apologues, à la vieille façon orientale. Voici comment il me définissait le protectorat, quelquefois un peu hautain, que l'Angleterre exerce envers la Turquie :

« Il y avait à Samarkande un cordonnier qui avait volé vingt *pics* de drap à son voisin, et qui fut pour cela condamné à perdre la main droite. Comme il mettait tristement le poing sur le billot, passa un homme riche et charitable qui s'enquit de l'affaire, paya le drap volé et obtint le pardon du cordonnier, qui revint joyeusement à sa boutique, rendant mille grâces à son sauveur. Le lendemain matin, comme il faisait son *kef* sur son établi, entouré de quelques amis, il voit passer le bienfaiteur qui lui dit : « Eh « bien! comment va cette main? C'est pourtant moi « qui te l'ai conservée! » Le cordonnier ne dit rien, mais pensa qu'il eût été plus heureux au philanthrope de ne pas lui faire cette observation, surtout devant témoins. Le lendemain, même scène : cette fois le cordonnier eut un vif mouvement d'impatience, cependant il se tut encore. Mais comme cette *scie* se renouvelait presque tous les jours, à la fin l'homme exaspéré se leva, et présenta son poing à l'homme charitable : « Tiens, lui dit-il, coupe-le une bonne fois, j'aime « encore mieux cela que d'avoir à endurer toujours un « pareil supplice! »

L'histoire est drôle : mais « l'homme charitable » du *Foreign Office* pourrait répondre pour sa justification qu'il n'a jamais infligé à son protégé d'insultes gratuites, et que ce n'est pas insulter un débiteur que de l'inviter à ne pas se ruiner, quand on lui a

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

prêté une grosse somme sans hypothèques. L'offense alors probablement, ce sont les timides rappels à l'observation des traités, rappels hasardés deux ou trois fois depuis douze ans. Mais le meilleur moyen de parer ces coups bien légers, ce serait un nouveau *hatti-houmayoun*, une constitution, quelqu'une de ces inoffensives feuilles de papier dont l'Occident se contente. Malheureusement, je le crains, l'Orient ne s'en contente pas, et *That is the Question*, la question d'Orient, qui ne sommeillera plus longtemps.

Toutes les anecdotes de l'aimable pacha n'avaient pas d'ailleurs cette portée politique. En voici une que je cite d'autant plus volontiers, qu'elle peint bien l'opinion qui domine en Orient à l'endroit de deux peuples importants, les Albanais et les Kurdes :

« Un shah de Perse, causant un jour avec un ambassadeur de la Porte, lui dit : « Nous avons ici les pre-« miers voleurs du Monde. — Je n'en doute pas, » répliqua l'Osmanli en s'inclinant. — « J'ai en particulier, « répliqua le *shah-in-shah*, un certain Kurde qui est un « filou si subtil, qu'il volerait les diamants de votre pa-« dichah jusque sur son front auguste : je vous défie « d'avoir rien de semblable dans votre pays. » L'Osmanli, humilié dans son amour-propre national, écrit au sultan pour lui faire part du défi intolérable du Persan hérétique. Le sultan, non moins sensible à l'affront, réunit son conseil et lui expose l'affaire. Tous les pachas, à l'unanimité, déclarent qu'il n'y a pas de chance de trouver hors de l'Arnautlik (Albanie) le champion capable de soutenir l'honneur de la Sublime Porte en un pareil tournoi. On s'empresse d'écrire au plus influent des beys indigènes des bords du Drin pour lui demander son concours. Le bey répond aussitôt par l'envoi d'un grand garçon à mine éveillée, porteur d'une lettre dont le sens était : « Très-sublime seigneur, « l'homme que je vous envoie est ce que nous avons de « mieux dans le genre que vous désirez. Si toutefois il se « laissait *noircir la face* (humilier) par le Kurde, dai-« gnez me le faire savoir, et j'irai moi-même prendre sa « place. » On s'empressa d'expédier l'Albanais à Téhéran, et le concours annoncé eut lieu à la campagne, en présence du shah et d'une brillante compagnie. Le Kurde devait, pour commencer, grimper sur un arbre où un aigle couvait ses œufs, et voler les œufs sous la mère sans qu'elle s'en aperçût. S'il réussissait, c'était à l'Albanais à imaginer un tour encore plus difficile. Le Kurde, vêtu d'un simple caleçon, grimpa à l'arbre et exécuta brillamment son programme. Comme il descendait, joyeux et triomphant, un immense éclat de rire de la foule lui apprit que son rival venait d'accomplir quelque tour de force des plus plaisants. En se regardant, il se vit tout nu : pendant qu'il volait la couveuse, l'Albanais, monté sournoisement après lui, lui avait volé son propre caleçon. »

Cette anecdote amène sur le tapis les histoires de brigands albanais, et Rassim a la gracieuseté de nous en faire exhiber un, qui attend son jugement dans les prisons de Vidin. C'est un Albanais des environs de Nissa, qui a tué un homme en vendetta, ou, pour employer une expression du pays, en *krvarina* (*krv*, sang). Je vois un homme d'âge mûr, bien bâti, vêtu comme un riche paysan, avec une chaude pelisse, bien que nous soyons en août. Les traits sont d'un oiseau de proie, un fier profil plus monténégrin qu'arnaute ; des yeux terribles, impossibles à oublier; la tête enfoncée dans les épaules, comme la panthère quand elle va bondir. L'ensemble constitue une figure inquiétante à rencontrer loin des lieux habités, mais rien de la basse férocité que j'ai constatée chez certains premiers sujets de nos bagnes. Je ne puis me défendre de quelque pitié pour un homme que le point d'honneur d'une race sauvage a poussé au meurtre, mais qui n'est probablement ni vil ni dépravé, et je vois avec plaisir le pacha abréger une exhibition qui n'a rien de bien attrayant. Je suis d'ailleurs peu inquiet de son sort. La justice turque est fort bonasse pour les musulmans, et à moins que la famille de l'homme assassiné ne se porte partie civile, il est probable que le meurtrier en sera quitte pour un stage d'un ou deux ans sous les verrous.

## III

Mithat Pacha, gouverneur de Bulgarie. — Les *réformes*, la banque de crédit agricole et les usuriers logiques. — Fondation de Sultanié : son avenir.

Notre retour à Roustchouk est hâté par la baisse des eaux. Le fleuve le plus superbe de l'Europe après le Volga n'a parfois, en août, que juste la profondeur qu'il faut pour les légers vapeurs de la Compagnie autrichienne : nous, nous ne passons qu'avec grand'peine dans un chenal voisin de Sistov, et deux jours plus tard nous eussions couru le risque d'être emprisonnés pour plusieurs mois dans le haut du fleuve. A Roustchouk, je quitte mes aimables hôtes, qui vont à Galatz. Desjardins va visiter dans la Dobroudja les ruines de Troësmis, où la fièvre le saisit au passage. Moi, je prépare à la hâte mon départ pour l'intérieur.

Je n'ai pas cru devoir passer à Roustchouk sans chercher à connaître une sorte de dictateur dont on m'a beaucoup parlé, en bien et en mal : c'est Mithat Pacha, gouverneur général de la Bulgarie constituée en vilayet (province) du Danube. J'ai vu un homme fort cultivé, distingué, intelligent, très-désireux d'apaiser les haines nationales et religieuses et de lancer la Bulgarie dans la voie du progrès, au moins du progrès matériel. Sa position est extrêmement difficile, en raison même de l'immense responsabilité attachée au pouvoir presque absolu qui lui est confié. Il a été chargé de faire la première application, dans la docile et paisible Bulgarie, des réformes jugées nécessaires par un groupe de Turcs intelligents dont il fait partie. Il me paraît avoir bien entendu son rôle, et gouverne avec impartialité des gens divisés par des haines violentes et fanatiques. J'ai interrogé sur son compte des gens qui ne l'aimaient pas, et l'ensemble

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

des renseignements a confirmé ma première impression[1]. Lors de l'insurrection du mois de juin, il pouvait, fidèle à des précédents connus, armer les bachi-bozouks et les Circassiens, les lâcher sur les villages chrétiens et dégager sa responsabilité de ce qui pouvait arriver. Au lieu de cela, il n'a employé que la force armée régulière, n'a exécuté personne sans jugement, et a puni sévèrement les crimes isolés qui, il y a vingt ans, eussent été impunis ou récompensés. Ainsi, près de Tirnova, un zaptié avait outragé une paysanne bulgare et assassiné le mari dont il craignait les dénonciations. Le pacha, informé du fait, a fait juger sommairement le meurtrier et l'a fait fusiller sur place : c'était le meilleur commentaire de ses proclamations pacificatrices.

La bonne volonté ne lui a pas manqué, mais il s'est presque toujours heurté à des impossibilités dont on pourra juger par un ou deux exemples que je vais citer.

Le pacha, voyant les populations rurales écorchées par l'usure (fléau qui ronge le paysan de toute contrée, l'Alsacien comme le Moldave), le pacha, dis-je, songea à créer une banque provinciale pouvant prêter sur bonnes garanties à *neuf* pour cent. C'était un grand soulagement dans un pays où l'intérêt courant est de douze à quinze pour cent; heureux encore l'emprunteur quand les marchands d'argent ne se coalisent pas pour faire monter les taux! Pour cette œuvre, il fallait le concours des *tchorbadjis* chrétiens (je dirai plus loin ce que sont ces représentants de la population), car ces *tchorbadjis* ne sont pas seulement membres du *medjlin* ou conseil provincial, mais ils sont encore les grands capitalistes de la cité.

La résistance vint d'eux. Ils pouvaient répondre au pacha : « Nous avons confiance en vous, mais nous n'en avons pas du tout dans la probité ou le savoir financier du gouvernement dont vous dépendez et qui nommera vos successeurs. » C'était, commercialement parlant, raisonnable, sinon digne des primats et des chefs élus du pays. Ils furent plus francs, et dirent : « Mais nous qui vivons du placement de nos capitaux, et à qui cent mille piastres rapportent au bas prix douze mille piastres de rente, nous en perdrons tout de suite le quart, du jour où l'on trouvera à la banque à emprunter à neuf pour cent. »

Ce n'est pas croyable, mais c'est authentique.

Mithat ne se décourage pas et fonde une banque agricole par un moyen fort simple. Il demande à chaque commune rurale une certaine quantité de blé, qui, vendue aux escales de Roustchouk, de Sistov et de Nicopolis, et transformée en espèces, forme le noyau d'une banque qui prêtera à neuf pour cent aux cultivateurs offrant bonnes hypothèques. Les villageois acceptent avec un empressement qui fait honneur à leur intelligence, et la banque a fonctionné heureusement depuis deux ans.

1. Ce jugement porté sur Mithat-Pacha paraîtra empreint de beaucoup d'indulgence, si l'on se rappelle les violences auxquelles il s'est livré contre la paisible population bulgare.
(*Note de la direction.*)

Comment cela a-t-il fini? Mithat n'en sait peut-être rien; mais comme je suis presque sûr qu'il lira ces lignes, je serai heureux de le lui apprendre. La banque a été assiégée d'emprunteurs citadins, musulmans, employés du gouvernement ou gens de la haute domesticité des pachas, obérés par leurs dépenses, leurs voitures, le jeu, le luxe de leurs femmes; on leur prêtait sans garanties sérieuses : à l'échéance, ils n'étaient pas prêts; on les mandait au bureau : ils sollicitaient un répit : « Frère, *kardach*, je n'ai pas le sou, mais dans un an, s'il plaît à Dieu (*inchallah*), je serai en mesure. » Comment exercer des poursuites? Entre Turcs, l'affaire s'arrangeait, le répit était donné, sauf à recommencer dans un an. Le vrai client de la banque, le paysan cédonateur du capital, arrivait à son tour et offrait de valables garanties; la réponse était laconique : « *Pra yoktour*, il n'y a pas le sou. »

Mais, me diront les naïfs, la province du Danube a une charte octroyée à titre d'essai, fort bien faite : nous l'avons lue dans tous nos journaux, elle a été distribuée à toutes les chancelleries. C'est vrai : c'est même surtout pour cela qu'elle a été faite. Ah! le bon billet qu'a l'Europe, et qu'elle est bonne de s'en contenter!

Ces prétendues « réformes » ne seront jamais qu'une comédie et une hypocrisie, pour deux raisons qui subsisteront tant qu'il y aura une Turquie : la vénalité inouïe de presque tous les fonctionnaires, et l'inégalité légale entre chrétiens et musulmans. J'aurais de fort tristes exemples à citer de ces deux fléaux : je ne parlerai en ce moment, puisque j'en suis à Roustchouk, que des pendaisons multipliées qui ont suivi la petite levée de boucliers de 1867. Les insurgés de juillet étaient des vaincus politiques; de l'aveu de tous, ils ont été de loyaux combattants et n'ont pas commis une seule violence dans les campagnes dont ils ont été maîtres quinze jours : dès lors, en frappant les chefs, ne pouvait-on faire grâce de la vie à quelques-uns, et pourquoi pendre, par exemple, des enfants de seize ans? Ces rigueurs révoltent quand on songe avec quelle partialité elles sont appliquées, et quand on sait, par exemple, que des chefs kurdes, comme Bedrkhan, qui n'ont su affirmer leur indépendance qu'en massacrant par milliers des sujets chrétiens de la Porte, désarmés et inoffensifs, n'ont été punis après leur défaite que d'un internement, avec grosse pension, dans l'île de Candie. Il est impossible, devant cette justice distributive, de ne pas se demander ce qui serait arrivé si les insurgés du Danube avaient été musulmans, et si Beder avait été chrétien.

Un de ces jeunes gens, nommé Djoni, d'Eski Zagra, blessé dans un engagement avec les Turcs, fut pris et amené au pacha; celui-ci lui demanda qui l'avait poussé à la révolte :

« Vous, répondit le prisonnier. Vous avez doublé, triplé les impôts; vous nous avez forcés à bâtir des villages pour vos émigrés circassiens et à partager le produit de nos champs avec ces gens qui, loin de tra-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

vailler, ne savent que marauder, nous voler et nous assassiner. Vous refusez de nous recevoir sous les drapeaux, afin d'avoir le prétexte de nous faire payer l'impôt de rachat du service, impôt que vous faites payer même aux nouveau-nés. Nous vous demandons l'allégement des impôts, vous répondez par l'élévation des dîmes à quinze pour cent. Nous demandons à être protégés contre les brigands, et les gendarmes que vous nous envoyez, au lieu de faire leur devoir, s'établissent dans les villages, y vivent grassement et gratis à nos dépens. Dans la saison des labours, vous nous prenez pour vos corvées et vous nous empêchez de semer et de récolter.... »

Tous ces griefs étaient malheureusement fondés : ils sont le fait du régime turc. Mithat n'y pouvait guère remédier; mais en bonne foi il ne les pouvait nier, et ce n'est pas avec quelques mètres de corde qu'il les a supprimés.

Je crus devoir faire une visite d'adieu au pacha : je le trouvai fort affairé, entouré de cartes, de plans, de projets. Il me montra quelques spécimens de rails pour un chemin de fer américain de Plevné au Danube, et parut très-flatté des éloges que je donnai à son projet. Ces éloges étaient bien sincères. Plevné est une jolie ville toute rustique, au milieu de la Bulgarie centrale, entourée de campagnes d'une fertilité exubérante, dont les produits s'écoulent mal, faute de moyens de transport. A une heure à l'ouest coule la rivière Vid, qui est canalisable, mais qui n'est pas canalisée. A trente-six kilomètres est Nicopolis, escale naturelle de Plevné, mais qui malheureusement est perchée sur un large plateau inabordable à un chemin de fer. Or, le projet de Mithat consiste à supprimer la vieille bicoque mésienne, ou plutôt à la transporter à une heure de là, au confluent de l'Osma avec le Danube, sur le côté est de l'éperon que forme le plateau de Plevné en s'amincissant vers le nord. Le terrain est déjà choisi : Mithat y a fait construire un kiosque comme pierre d'attente, et a donné à la ville future le nom de *Sultanié*.

Ce projet n'est peut-être qu'un projet, mais s'il s'exécute, il changera favorablement toutes les conditions agricoles et économiques de la contrée. Il créera une ville nouvelle, appelée à l'activité commerciale de la ville valaque d'Islaz, qui la regardera de l'autre côté du Danube[1]. Il ne sacrifie pas absolument la Nicopolis actuelle, la *Nigebolu* des Turcs, qui restera toujours le débouché naturel de son plateau (seize kilomètres de long, neuf de large, l'étendue d'une douzaine de communes de l'ouest de la France, la force productive actuelle de quatre). Il doublerait l'importance de Plevné, qui n'a guère aujourd'hui que le mouvement commercial d'un de nos chefs-lieux de canton, et la prospérité agricole d'un district aussi étendu qu'un de nos arrondissements. Ce n'est pas tout : Lovatz (Loftcha) est une petite préfecture et une assez grande ville à moins de trois myriamètres de Plevné : une route commode relie ces deux villes, et ferai affluer vers Plevné, quand la voie ferrée sera faite, les céréales de quarante villages du pied des Balkans. Le paysan, assuré de trouver dans la culture des prix rémunérateurs qu'il n'a pas aujourd'hui (six francs l'hectolitre de froment!), demandera à sa charrue le pain qu'il demande aujourd'hui à sa hache, et le déboisement des Balkans, l'une des sept plaies de la Turquie européenne, pourra éprouver un temps d'arrêt. Tout cela est encore sur le papier, comme presque toutes les améliorations de la Turquie; mais j'aime mieux y songer que de trop penser aux pendaisons de Sistov et de Tirnova.

1. Comme il était facile de le prévoir, ce projet n'a pas encore eu de suite. (*Note de la direction.*)

## IV

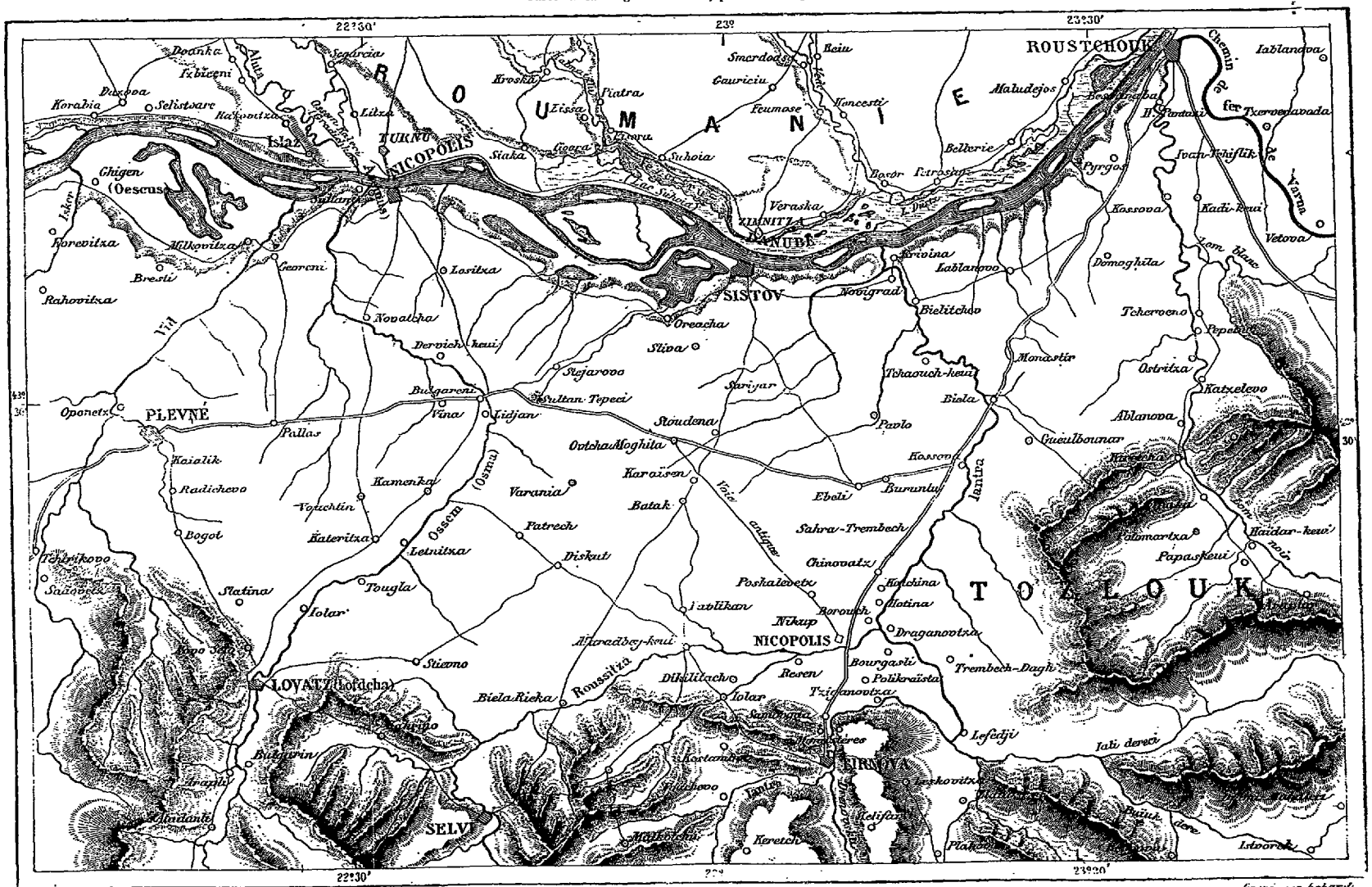
La Basse-Bulgarie. — Les rivières. — Le Lom, l'Iantra. — Un bey peu scrupuleux. — Le macadam et les chardons. — La butte du sultan. — le *kef* des buffles. — Plevné.

Il me tardait de quitter les merveilles *civilisées* de Roustchouk et de me trouver en pleine campagne bulgare. Mon drogman grec, Dimitri, m'ayant rejoint et mes chevaux étant achetés, je pris congé des sept ou huit Européens qui m'avaient aidé à supporter la vie de Roustchouk, et accompagné d'un zaptié qui me servait à la fois d'escorte et de guide, je pris la route de Sophia par Plevné et Orhanié. Le pays que je traversai durant quatre jours offre de grands beaux horizons un peu monotones. C'est la basse Bulgarie, une mer solidifiée d'humus alluvial aussi profond que dans la Petite Russie. Au temps de la moisson, ce pays sans arbres, aux longues ondulations, doit bien ressembler à la Beauce. Le seul caractère particulier à ce pays, ce sont les rivières qui se creusent un sillon très-sinueux et très-profond dans ces masses de terres alluviales : leurs vallées, vues à vol d'oiseau, sont une suite sans fin de courbes alternativement concaves et convexes, avec des falaises surplombant les convexités, et des plans adoucis venant mourir au fond des arcs concaves. Il en résulte de petits coins de terre charmants, surtout quand les arbres exilés du plateau se sont mis à pousser en liberté dans la vallée.

C'est ce que j'eus le loisir d'admirer en passant le premier jour la rivière Lom, et le lendemain l'Iantra, au village de Biela. Ce lieu me rappelle un souvenir importun datant de Roustchouk. Huit jours auparavant, me trouvant avec le consul de Prusse dans le jardin philharmonique d'Izla-Hané, je vois un Turc à face repoussante qui passait près de nous, après avoir fait à mon compagnon un salut obséquieux qui ne fut pas rendu. « Cet homme, me dit M. Kalisch, est le bey (propriétaire terrien, sorte de seigneur de village) de Biela. Il a plusieurs meurtres sur la conscience, et ne s'en porte pas plus mal. Il y avait un curé bulgare de Biela qui avait eu la simplicité de prendre le *hatti-houmayoun* au sérieux, et qui, la loi en main, voulait résister aux exactions et aux avanies de l'effendi. Celui-ci lui a prouvé, en lui coupant la gorge, que le *hatti-houmayoun* n'est qu'une feuille de papier. »

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Carte de la Bulgarie centrale, par M. G. Lejean.




© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

L'homme était assez connu, à ce qu'il paraît, car quelqu'un ajouta : « Ce bey avait l'habitude de proposer des zaptiés d'escorte aux marchands *raïas* qui allaient à Tirnova avec un riche bagage, et qui craignaient de passer le *boghaz* (lac) de Samovoda : seulement, des gens qui acceptaient ses offres, on n'avait oncques de nouvelles. »

Une fort bonne route mène à Plevné : elle date de l'an dernier et est à peine finie. Elle m'offrit, après l'Iantra, un spectacle original. Comme je montais insensiblement des belles pentes d'Ébeli aux steppes cultivables (mais non cultivés faute de bras) qui entourent le village appelé à bon droit Stoudena, « le froid, » je vis sur le dos jaune et ras du steppe une sorte de grand ruban vert bouteille qui m'intrigua. Je me rapprochai : c'était la route neuve, faite, empierrée, et couverte d'une forêt de chardons drus et aigus, d'un mètre de haut. Nul, cavalier ni charretier, ne se servait de la route, et je faisais comme les autres, je chevauchais en dehors du chemin, foulant sans fatigue le tapis d'herbe fanée du steppe. Mais d'où venaient ces chardons, si épais sur la route, tandis que le steppe n'en avait pas un seul? Ils appartenaient à des bas-fonds d'où les graines avaient été apportées dans les steppes par les bœufs employés aux corvées, et au poil desquels s'attachent ces chardons. Le macadam leur est probablement favorable, car ils avaient admirablement poussé dans les interstices du cailloutis. C'est le même abominable chardon qu'une expédition russe a naturalisé en Roumanie, et voici comment : On sait avec quelle dureté les chefs de l'armée russe mirent en réquisition, pour les transports, tout le bétail disponible de la Moldo-Valachie. Ces pauvres animaux furent emmenés jusqu'à Slivné, jusqu'à Andrinople, d'où un quart à peine revint au pays roumain : ils y rapportaient, avec le typhus des bêtes à cornes, qui disparut peu à peu, les graines de cette plante maudite, qui ont admirablement prospéré dans le terrain ultradanubien. C'est du moins ce que m'a raconté un agriculteur moldave, il y a dix ans.

A une heure et demie de Bulgareni, je passe à côté d'un beau tumulus appelé Sultan Tapeci (la Butte du Sultan). Cette butte est tout au bord d'une falaise argileuse qui plonge presque à pic sur la vallée de l'Osma; du bord, j'ai une vue splendide sur cette large vallée, ou plutôt sur cette plaine couverte de bois, de villages, de tchiflikes (fermes), de troupeaux, pleine de mouvement et de vie. La rivière, basse et trouble, disparaît entre des berges élevées. Le plateau que je quitte fait partie de celui de Nicopolis, qui reste sur ma droite. En descendant dans la plaine, je longe une mare très-bourbeuse, noirâtre, où des buffles, plongés jusqu'au cou dans la vase, font leur *kef* et me regardent passer sans remuer d'une ligne. L'eau noire cache entièrement leurs corps, et rien d'étrange comme ces têtes immobiles, aux yeux ouverts, qui semblent flotter sur l'eau. Cette mare m'en rappelle une autre, au Soudan, au Fleuve des Gazelles, par-dessus laquelle ayant sauté un jour, j'entendis un grognement au fond. C'était un hippopotame qui, lui aussi, faisait son *kef* : seulement, cette fois-là, j'avoue que j'eus comme un tressaillement dans les entrailles.

Curé bulgare. — Dessin d'Émile Bayard, d'après une photographie.

La basse Bulgarie rappelle entièrement notre Beauce : mêmes longues ondulations, même fertilité, même rareté de bois, sauf dans quelques vallées. J'arrive à Plevné.

Ville agréable, sans plus : au bout de quelques heures, j'en ai assez. Les indigènes me citent une curiosité à un kilomètre de la ville : c'est, dans les rochers qui bordent un petit vallon appelé Kaïaluk, un fort ruisseau sortant d'une caverne où l'on pénètre assez loin pour aboutir à un lac capable de porter un bateau, et même un petit vapeur.... Je ne crois guère à ces merveilles; mais, à tout hasard, je me pourvois d'une bougie, et je vais à la caverne.

G. Lejean.

*(La suite à la prochaine livraison.)*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE R.F.

Vue de Plevné. — Dessin de E. Thérond, d'après une photographie.

# VOYAGE EN BULGARIE,

PAR M. GUILLAUME LEJEAN[1].

1867. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

## IV (suite).

La caverne de Kaïaluk : déception. — Les châteaux de Justinien. — Procope.

Première déception : la fissure d'où tombe la source est à six ou sept pieds du sol; il faut aller à un moulin voisin, y louer une échelle, et monter. La caverne s'élargit à mesure que j'avance; l'eau, limpide et glacée, coule rapidement sur un lit moelleux plusieurs fois séculaire de guano de chauves-souris. Ma bougie, qui ne jette qu'une très-faible lueur, ne paraît pas effaroucher ces oiseaux, que je vois collés par centaines aux parois de la grotte. J'avance toujours, mais j'ai de l'eau jusqu'aux genoux, et le froid est si vif que je n'y tiens plus; je bats en retraite à l'entrée du prétendu lac, qui n'est qu'un bassin assez profond, pouvant recevoir tout au plus une pirogue de sauvage. L'exagération de mon informateur me remet en mémoire d'autres *grossissements* du même genre, notamment le dire d'un Arabe du Sahara qui racontait au voyageur Léopold Panet, en lui parlant d'un petit vallon où deux tribus arabes avaient vidé un différend à coups de lance : « Il s'est formé là un lac de sang si long et si profond, que vous ne pouvez y passer à moins d'entrer dans votre bateau en caoutchouc. »

Je me console de ma déception en levant le plan d'un beau *castellum* romain situé en face de la caverne, et où je reconnais le *Metta* des Itinéraires. Ce lieu n'a pas

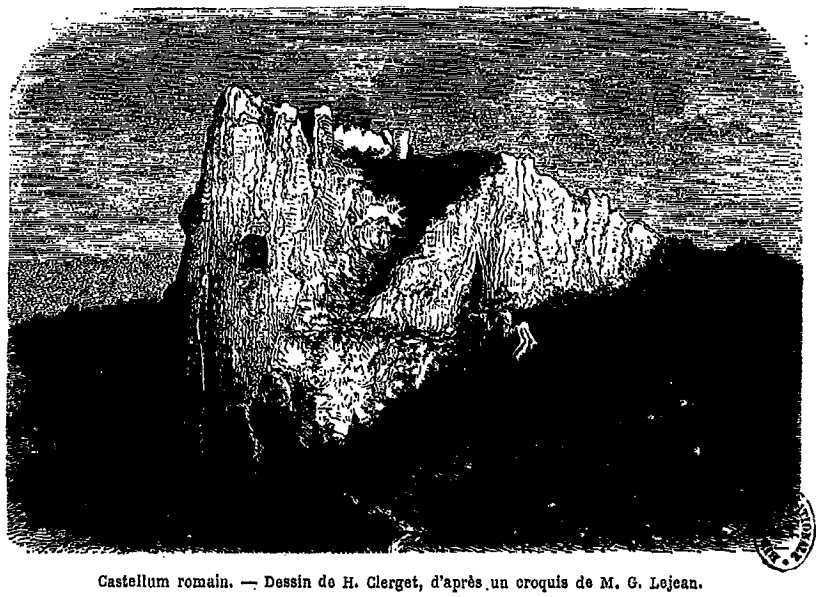
1. Suite. — Voy. p. 113.



© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

de nom moderne : les Turcs l'appellent le Château Génois, *Djinèvis Kalè*, comme toutes leurs ruines anciennes. Tout ce qui est antique est génois à leurs yeux : *djinèvis para*, des médailles; *djinèvis iol*, une voie romaine. Preuve palpable de l'ascendant qu'a exercé sur ces imaginations rustiques l'ancienne puissance d'un petit peuple qui a couvert de ses forteresses tout le littoral de la mer Noire, la Crimée, et même l'intérieur de la Géorgie et de l'Arménie! Lors de mon dernier passage à Constantinople, les travaux de voirie municipale entrepris à Péra venaient de mettre à découvert les fortifications de la ville génoise, élevée là comme un défi au Bas-Empire moribond. Les archives de Gênes doivent être bien riches. Quand se trouvera-t-il un savant qui soit en même temps un patriote italien, et qui veuille entreprendre de raconter cette page glorieuse de l'histoire des colonies italiennes, après avoir fait un pieux pèlerinage aux lieux où elles ont brillé?

Le 27 août, je quitte Plevné et me dirige rapidement vers le sud, désireux d'échapper le plus vite possible à la monotonie solennelle de ces plaines. En deux jours, j'arrive au pied du Balkan, ou du moins des basses collines qui sont le contre-fort septentrional du dernier étage de cette grande chaîne. Ces collines, de formation tertiaire, s'ouvrent ici par une faille profonde, à flancs taillés en brusques pans, parallèles : cette faille est occupée par le Vid, qui s'y arrête pour y former un bassin allongé du plus joli effet. On me parle de ruines un peu au sud; je m'y rends, et au bout de deux kilomètres, je vois la faille s'élargir en un beau cirque verdoyant d'un mille et demi de large, de quatre de long, fermé de toutes parts par les croupes boisées du dernier étage dont j'ai parlé. Une saillie de



Castellum romain. — Dessin de H. Clerget, d'après un croquis de M. G. Lejean.

rochers, au nord-est du cirque, supporte les ruines qu'on m'a indiquées, et qui sont d'un effet hardi et pittoresque : ce sont celles du monastère bulgare de Sadovetz; elles datent probablement du treizième ou du quatorzième siècle. Un rocher placé en vedette de l'autre côté du Vid, à dix minutes de là, attire mon attention; je m'y rends et mes soupçons sont aussitôt confirmés : c'est encore un *castellum* romain, de la structure la plus bizarre. Qu'on se figure une roche en forme d'équerre, partant du flanc de la montagne et pointant en éperon dans la plaine; ses bords à pic sont couronnés par les constructions antiques. Si cette forme d'équerre, d'une régularité parfaite, est naturelle, c'est un jeu de la nature tout à fait inouï. Si c'est une œuvre artificielle, c'est un travail énorme, car le roc surplombe le Vid de trente ou quarante pieds. En tout cas, il n'est pas difficile de reconnaître là un de ces quatre ou cinq cents châteaux que Justinien bâtit ou répara entre l'Hèbre et le Danube, pour arrêter les Barbares, déjà maîtres du grand fleuve européen.

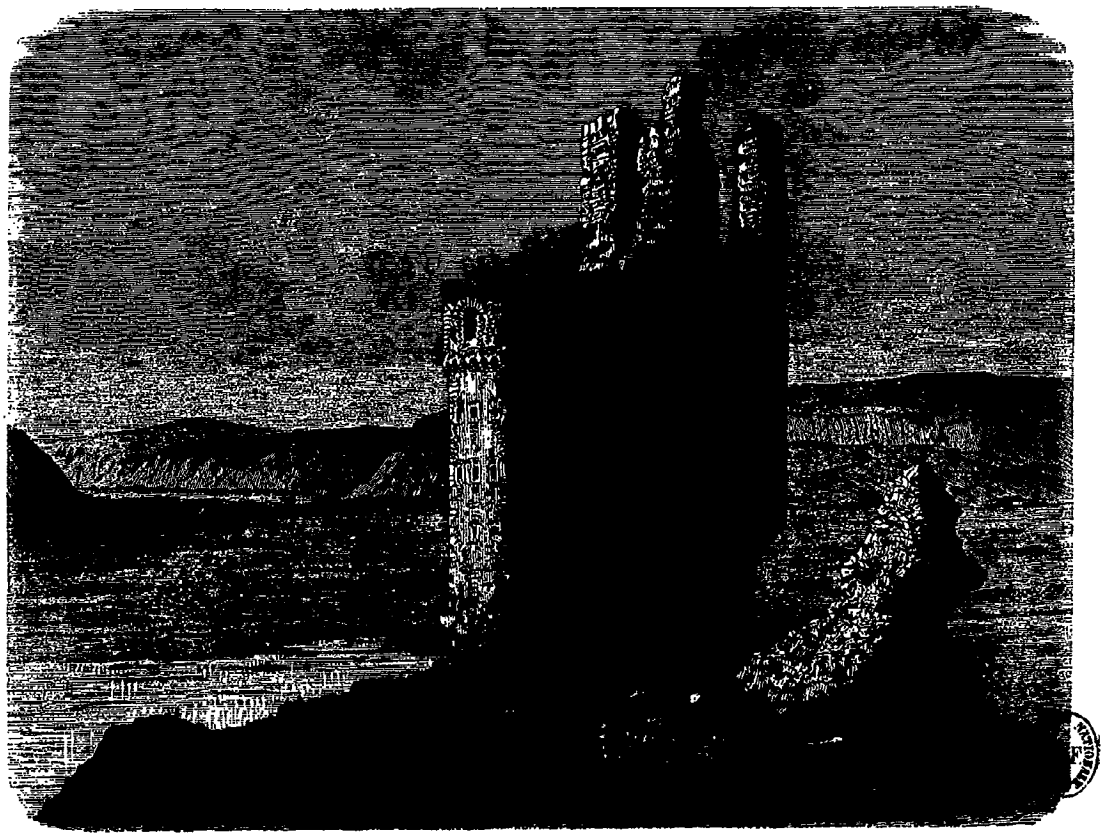
Justinien a été peut-être le plus grand ingénieur et le plus grand bâtisseur de tous les princes connus. La civilisation romaine-byzantine était déjà fort essoufflée, traquée de tous côtés par la jeune barbarie triomphante. Il essaya de lui donner un peu de répit en l'abritant derrière des murailles sans fin. Pauvre ressource! les forteresses ne sont jamais assez hautes quand le cœur a baissé. Du temps de Stilicon et même d'Aétius, on n'avait pas besoin de tant de maçonnerie.

Cela n'enlève rien au mérite de Justinien et des ingénieurs qui exécutèrent ses ordres. J'ai passé plusieurs mois parmi les ruines de leurs œuvres; j'avais fini par entrer tellement dans l'esprit de leur système défensif, qu'en voyant certains lieux, certaines gorges,

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

certains angles saillants, je me disais qu'il était impossible que les Romains eussent négligé ces positions. J'y allais et j'y trouvais à coup sûr la forteresse cherchée. Un relèvement complet des *Castella Justiniana* de la seule Bulgarie serait une chose facile et fournirait des lumières nouvelles sur l'architecture militaire des Romains du Bas-Empire. Quant à moi, le peu que j'en vois me donne une haute idée de l'activité de Justinien, en même temps que j'apprends à me former une opinion sur la valeur historique fort controversée de Procope. Il est vrai que le *De Ædificiis* dans lequel cet écrivain nous donne la longue liste de ces *castella* a bien l'apparence d'un document officiel emprunté de toutes pièces aux archives de l'Empire. Il ne faut donc pas s'en former une idée d'après son *Histoire Secrète*.

Ce digne homme essaye de nous prouver que son maître fut un Néron, ce qui est difficile à croire ; un mari ridicule, ce qui peut arriver aux plus grands hommes, et de plus un roi soliveau : en ceci il se moque de nous. Que ce pamphlet ennuyeux et immoral, digne frère de certains livres que j'ai vu vendre publiquement aux gares de chemin de fer de la pudique Allemagne, fût l'œuvre d'un patriote exaspéré par



Sadovetz. — Dessin de H. Clerget, d'après un croquis de M. G. Lejean.

vingt ans de cachot, on le comprendrait ; mais ceux-là, en général, ne diffament pas. Non, c'est la vengeance posthume d'un courtisan gorgé de places et d'argent et qui n'estimait pas qu'on eût suffisamment doté son mérite.

## V

Bords de la Panéga. — Sacrifice païen. — Le « spiritualisme » musulman et ce qu'il faut en penser. — Orhanié : Ilia le bandit. — L'émigration circassienne. — Une protestation des Tartares Nogaïs.

Le lecteur me dispensera de lui nommer toutes les étapes obscures de ce voyage à travers l'avant-Balkan, que je franchis en cinq jours, remplis pour moi de ces jouissances intimes des yeux et de l'esprit, qui font oublier toutes les fatigues vulgaires et les menus ennuis de la vie que je mène. C'était un défilé d'admirables paysages qui ne peuvent guère se raconter sans monotonie. J'étais tout au cœur de la montagne, et cependant encore loin (près de deux myriamètres) de la chaîne centrale, que je ne devais passer qu'après Orhanié.

Je marchai toute la matinée du 30 le long d'une jolie rivière, abondante et fort capricieuse, la Panéga ; elle est sujette à des intermittences dont la dernière (toute récente) a duré, dit-on, trois jours et a gran-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

dement inquiété les meuniers turcs de la vallée, restés tout d'un coup bouche béante en face de leurs biefs desséchés. Après force *machallah!* ils se sont concertés, ont pris quelques moutons, se sont rendus en procession à la source, et là, ont fait un *kourban* (un sacrifice) au Génie de la rivière, qui, quelques heures après, s'est remise à couler paisiblement.

Ce *kourban*, ce sacrifice à une néréide, dérangera probablement le siége tout fait des bons esprits qui proclament la supériorité de l'islamisme sur les cultes chrétiens, comme étant plus spiritualiste, plus dégagé des pratiques idolâtriques. Le Koran, dans sa lettre et dans son esprit, est certainement très-spiritualiste et très-monothéiste; mais il subit la loi de toutes les religions, trop dépendantes de tous les mouvements et de toutes les fluctuations de l'âme humaine pour ne pas être entraînées par la double influence de l'ingénuité populaire et de la passion féminine, dans une sphère plus tangible et plus matérielle. Dieu, l'infini, sont des abstractions redoutables qui écrasent les plus grands esprits : il n'est pas étonnant que les simples aient besoin de *sous-dieux* intercessibles (si ce mot peut passer en français). Je ne suis pas de ceux qui voient un grand mal dans ces hommages sincères et ingénus qui, directement ou non, vont toujours, en fin de compte, à Dieu. Le mal, c'est quand le sentiment

Castellum romain, près de Sadovetz. — Dessin de E. Thérond, d'après une photographie.

et la vie disparaissent peu à peu de ces cultes populaires, et qu'il ne reste à la place qu'une mécanique grossière qui peut servir indifféremment à toutes les idolâtries. L'islamisme, encore honnête chez les vieux Turcs, parce que c'est un peuple naturellement honnête, est déjà descendu fort bas dans des milieux moins moraux. On adore Allah en théorie; mais, pratiquement, Allah cède la place au derviche ignorant, impudent et couvert de vermine. Il y a quarante ans, les dames du Caire croyaient gagner le ciel en embrassant des derviches en pleine rue. Or, aucun culte chrétien n'en est encore là, et la théorie de la supériorité « des peuples malpropres, » outre qu'elle est historiquement fausse, ne paraît pas appelée à rallier beaucoup de convertis.

Tout en songeant, je me dirige vers le sommet de la montagne qui ferme le cirque de Vetrech, à l'ouest d'Orhanié, pour avoir une vue à vol d'oiseau de la plaine. Cette vue est fort belle. La plaine, qui est évidemment un fond de lac écoulé comme il y en a une cinquantaine autour des Balkans, peut avoir quatre lieues de long sur cinq kilomètres de large. Quelques faibles ondulations de terrain la séparent d'une autre plaine plus petite et encore plus pittoresque, que j'avais

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

traversée le matin. La plaine est nue : cinq ou six villages, pas d'arbres, bonne terre d'alluvion ; par contre, la montagne où je suis et toutes celles qui enferment le cirque, sauf au nord, sont couvertes de makis et de forêts touffues. Au couchant, tout à fait à mes pieds, le cirque de Vetrech avec le village bulgare de ce nom, pauvre village, rendu charmant par les beaux arbres dans le fouillis desquels il disparaît à moitié. Quatre vallées pierreuses, boisées, aboutissent là ; dans celle du sud, je vois défiler lentement une caravane qui vient de Sophia, éloignée d'une étape et demie.

Orhanié est une ville toute neuve, à rues droites, rectangulaires, dont les maisons blanches et jaunes se groupent en une masse qui, vue du point où je suis, est d'un heureux effet. C'est une création du sultan actuel, comme l'indique son nom, qui rappelle Orhan ou Orkhan, le fondateur de la dynastie après le sultan Osman. Abdul-Aziz est antiquaire, comme le feu roi de Prusse, et ne manque jamais l'occasion d'honorer la mémoire de ses ancêtres. La ville avait été fort troublée, récemment, par le passage d'une bande d'insurgés bulgares qui avait emmené le mudir (sous-préfet) et huit chevaux appartenant à ce fonctionnaire. Le mudir avait été relâché, mais on avait gardé les chevaux.

A propos d'insurgés, je me rappelle qu'à Roustchouk, on m'avait fait grosses histoires du brigandage politique dans les Balkans, en me disant que les environs d'Orhanié et d'Isladi me seraient dangereux à visiter. Je connaissais assez ma Turquie pour savoir que je n'avais rien à craindre des insurgés réfugiés aux montagnes, et l'événement m'a donné raison. Il se trouva qu'il n'y avait plus qu'une bande, celle d'Ilia, encore ne savait-on pas du tout où elle *exerçait* en ce moment. Ilia (Élie) est un bandit classique, comme il y en a beaucoup en Turquie. C'était un paysan bulgare qui n'avait aucune vocation pour la vie de bête fauve. Il avait une sœur fort jolie qui avait attiré l'attention du mudir de l'endroit, lequel voulut la séduire ; elle fit la sourde oreille : il profita d'une absence du frère pour l'enlever et la cacher dans son harem. Au retour d'Ilia, la famille éplorée lui raconta l'affaire. Le mal était fait, et, y eût-il eu une réparation possible, Ilia savait qu'il ne l'aurait jamais obtenue d'un tribunal turc. Bien convaincu de cette vérité, il alla chez le mudir, lui mit tranquillement une balle dans le crâne, et se sauva dans la montagne, où il fut rejoint par beaucoup de gens « affligés et mécontents, » comme dit la Bible. Ilia est, je l'ai dit, un classique : il coupe la gorge aux riches quand ils sont Turcs, et fait des largesses aux gueux s'ils sont Bulgares. La gendarmerie n'aime pas à le rencontrer : c'est article de foi pour tout gendarme honnête, que les balles s'émoussent comme des cerises mûres sur le gilet d'Ilia, et que la meilleure lame ploie sur sa peau comme une feuille de glaïeul.

Paysanne bulgare. — Dessin d'Émile Bayard, d'après une photographie.

Tout un quartier d'Orhanié est occupé par un groupe d'émigrés circassiens, une des deux ou trois cents colonies que le gouvernement ottoman a semées en Bulgarie, probablement pour combler les vides de la race turque, qui dépérit lentement. Le peuple, aussi bien turc que bulgare, est fort mécontent des nouveaux arrivés. Ils ne savent ni ne veulent travailler, sont des maraudeurs incorrigibles, assassinent parfois ; on m'a cité deux cas d'anthropophagie, produits sans doute par la faim. Le populaire, lui, croit que le Circassien aime la chair humaine par goût. Je comprends la mauvaise humeur et les récriminations exagérées des paysans, qu'on a forcés, comme je l'ai dit, à bâtir gratis des maisons et à céder des terres aux immigrants.

Sans examiner ces griefs, je constate tout ce que je puis constater, l'air de tristesse hautaine et la dignité de ces malheureux, vêtus du costume bien connu du Caucase, le haut bonnet fourré et la longue robe brune, avec la cartouchière en éventail sur la poitrine. Ils parlent tcherkesse entre eux, et apprennent le turc de mauvaise grâce.

Les hommes sont très-grands, magnifiques de tournure et de beauté virile, presque tous blonds ou châtain clair.

Les femmes (autant que j'en puis juger par les jeunes

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

filles que je vois à la fontaine et qui ne sont pas voilées) sont d'une beauté rustique, un peu lourde, un peu farouche.

Les enfants sont charmants, gais, vifs, étrangers à la nostalgie qui mine leurs pères. Passé dix ans, ce sont déjà de petits hommes : j'en ai fait la curieuse épreuve. Un gamin me demande l'aumône : je lui donne dix paros (un sou). Le gavroche montagnard regarde du coin de l'œil la pièce de cuivre, et ne la prend pas. Un Turc bon enfant, qui faisait son kef tout à côté, ajoute un sou au mien, et le fier mendiant daigne alors empocher la demi-piastre.

L'immigration circassienne restera comme un des souvenirs les plus honteux de l'administration turque contemporaine, fort riche en souvenirs de ce genre.

Après la conquête définitive du Caucase, un certain nombre de tribus nobles et guerrières qui avaient jusque-là vécu aux dépens des tribus vassales, désarmées et agricoles, se trouvèrent dans un étrange embarras.

Le gouvernement russe ne semblait pas disposé à consacrer ces priviléges d'aristocrates fainéants, ni l'oppression des travailleurs et des producteurs, car telle était la situation normale du temps que le Caucase était *libre*. Quant à travailler, ces tribus n'y songèrent pas un instant. Chez elles, comme chez tous les barbares, le travail est une flétrissure.

Dans cette extrémité arrivèrent des agents turcs qui leur prêchèrent l'émigration, en leur persuadant que leurs frères musulmans de l'autre côté du Phare étaient disposés à les accueillir à bras ouverts. On croit volontiers ce qu'on désire, et les Circassiens crurent ces agents officieux, qui s'imaginaient jouer un bon tour à la Russie, et ignoraient que celle-ci était encore plus embarrassée de ses nouveaux sujets qu'ils n'étaient embarrassés d'elle. Aussi le gouvernement russe favorisa-t-il des deux mains l'émigration; on l'a même accusé de l'avoir imposée à ceux qui n'y tenaient pas du tout. Je le crois assez, quoiqu'on me l'ait nié dans le pays, car M. Vereschaguine, qui n'est pas suspect de russophobie, parle très-nettement du général Evdokimof comme du rigoureux promoteur de l'émigration de certaines tribus révoltées.

Qui fut bien surpris? Ce fut la Turquie, qui avait compté sur vingt mille émigrés, et qui en reçut en quelques mois quatre cent mille. La Porte perdit littéralement la tête. Tout le monde affluait par Anapa et Soukoumkalé sur les mêmes points, Trébizonde, Samsoum, Batoum. Il fallait les disperser sur toute la surface de l'Empire et les noyer dans la masse des trente millions de sujets de la Porte. Il fallait surtout agir vite, et c'est ce à quoi on pensa le moins. On prit du temps, on nomma des commissions, on envoya des ordres aux pachas, pendant que les émigrants, entassés dans des plaines malsaines en dehors des villes, étaient décimés par la misère, la faim, le typhus surtout. On les entassait par centaines à bord de mauvais caboteurs grecs; un de ces caboteurs, aménagé pour cent passagers de pont, en reçut quatre cents, et arriva à Rhodes avec cent cinquante : le reste, mort du typhus, avait été jeté à la mer.

Les gens qui se frottaient les mains de tout ceci, c'étaient les marchands d'esclaves. Il est clair que des gens qui mouraient de faim n'hésitaient pas à vendre leur fille pour cinquante francs, ce qui les dispensait de vendre leur fusil. On happa un navire égyptien qui avait à bord huit cents petites Circassiennes destinées à être vendues à Alexandrie; l'exportateur était muni d'un *teskéré* de la municipalité de Constantinople, où il était qualifié de « membre de l'honorable esnaf (corporation) des marchands d'esclaves. » Cette corporation existe officiellement à Stamboul, bien que la traite soit censée abolie depuis 1856 : excellente preuve de la sincérité que met le Divan à exécuter les « réformes ».

Je me rappelle avoir connu, à cette époque, un chirurgien militaire (grec) au service ottoman, qui me raconta avoir acheté une petite Circassienne pour en faire cadeau à un Turc dont la protection lui était utile. Mes lecteurs connaissent mes idées à l'endroit de la traite des esclaves, noirs ou blancs. Je déclarai à l'Esculape, avec toute la politesse qu'on peut mettre dans une déclaration pareille, que je le tenais pour un faux Européen et pour un fieffé drôle. Cela le déconcerta : tout ce qu'il trouva à me répondre fut que « s'il n'avait pas acheté la petite, un autre l'aurait fait. »

Ce garçon n'était pas un méchant homme; il se donnait du mal, en ce moment-là, pour combattre une épidémie qui sévissait dans la province. Mais c'était un *raïa*, ce qui veut dire, les trois quarts du temps, un esclave et un imbécile.

M. Vereschaguine a parlé de l'émigration des Nogaïs, jumelle de celle des Tcherkesses : tout ce qu'il en dit est parfaitement d'accord avec ce que j'en sais. Le voyageur russe ne connaît certainement pas une pièce originale, qui est inédite (si je ne me trompe); elle porte la date du 22 depher de l'hégire 1280 (5 août 1863), et j'ai par devers moi les preuves de son authenticité. C'est une protestation des délégués nogaïs à Constantinople.

## VI

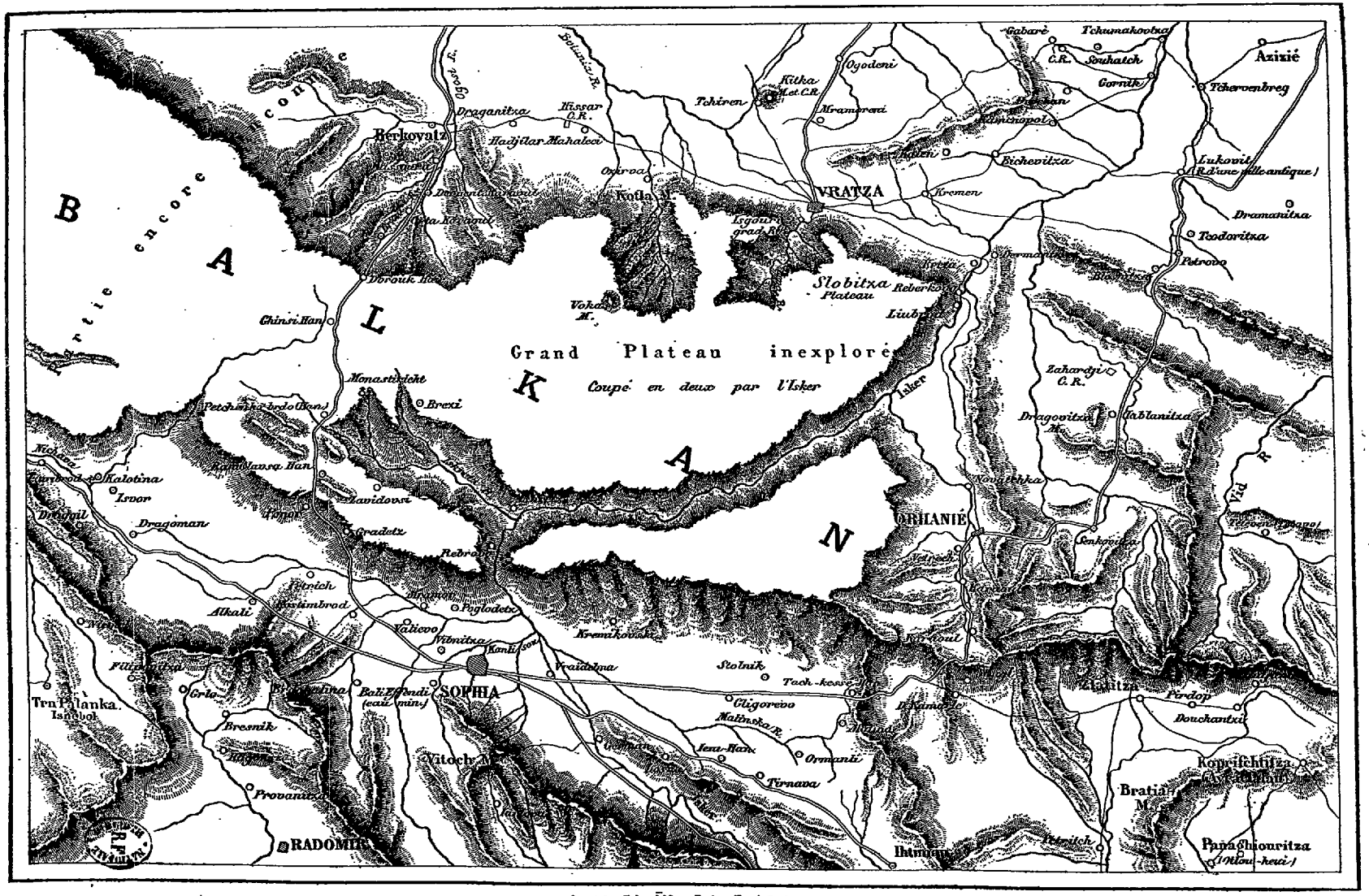
Départ d'Orhanié. — La corvée des routes. — Ce que c'est qu'un *karaoul*. — Arrivée à Sophia.

Le lendemain matin, vers six heures, je partis d'Orhanié en suivant la route de Sophia, où je trouvai une cinquantaine de corvéables ou de prestataires (comme on voudra les appeler en style de cantonnier) occupés à casser des pierres pour macadamiser la route.

Je constatai, sans nul étonnement, qu'il n'y avait pas un musulman parmi ces corvéables. Je songeais un peu amèrement, je l'avoue, aux belles promesses et

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Bulgarie méridionale : Environs de Sophia, par M. G. Lejean.




Gravé chez Erhard 12 rue Dugay-Trouin Paris.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

aux phrases harmonieuses du *Règlement organique* de Mithat-Pacha, ce règlement modèle destiné à être étendu peu à peu aux autres *vilayêts* de la Turquie, et qui a été si pompeusement loué par toutes les feuilles libérales de l'Europe. Je n'en suis pas moins convaincu que Mithat *veut* l'exécution de son règlement, mais je sais bien aussi qu'il ne le *veut* pas assez énergiquement pour l'assurer par une surveillance sévère exercée sur ses agents de tous les degrés. Le *Règlement organique* et tous les règlements du même genre ont été rédigés pour faire bonne figure au Livre-Rouge et répondre aux arguments de la diplomatie russo-grecque, aux représentations modérées de la France, aux articles redoutés de M. Saint-Marc Girardin : leur objet rempli, ils rentrent « sous le matelas, » *minder atti*[1], pour servir à la prochaine occasion. Les Bulgares ont été épuisés de corvées, mais au moins les routes ont été faites. C'est un bienfait incontesté et qui durera.

Le commandant du karaoul. — Dessin de A. de Neuville, d'après une photographie.

Il n'en a pas été ainsi dans d'autres *vilayêts*. En Épire, un district rural a été imposé à une somme énorme, pour la construction de la route d'Arta; les paysans, épuisés par l'impôt, demandaient à faire les prestations en nature, l'autorité a brutalement répondu : « Ce n'est pas votre travail qu'on veut, c'est votre argent; » il a fallu payer, et la route n'existe que sur le papier. Les Turcs nous ont emprunté nos lois de chemins vicinaux et le principe du rachat facultatif de la prestation en argent : on voit ce qu'ils en font. Les institutions civilisées aux mains d'agents barbares ou corrompus sont la plus rude machine à oppression qui existe.

1. *Minder*, c'est le matelas qui recouvre le divan où le bureaucrate turc reste assis, couché ou accroupi tout le jour. Il entasse sous ce matelas les papiers concernant les affaires qu'il veut négliger ou remettre à un autre moment. *Minder atti* revient donc à peu près à notre mot familier « jeté au panier ».

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Paysans bulgares. — Dessin d'Emile Bayard, d'après une photographie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

J'oublie vite ces pensées moroses en remontant la vallée, un bijou de nature sauvage. En deux heures, j'arrive à un *karaoul* (corps de garde) de zaptiés turcs, un de ces postes de police épars à des distances inégales sur toutes les routes de l'Empire. Les karaouls sont des maisonnettes qui ont toutes les formes, tantôt circulaires et en poivrière comme nos moulins à vent, tantôt en chalet avec une galerie qui en fait le tour et qui sert d'observatoire : là se tiennent de deux à quatre zaptiés, qui se relayent pour escorter la poste, les agents du gouvernement ou les voyageurs pourvus d'un firman. Les karaouls sont un emprunt fait par les Turcs au Bas-Empire, car on trouve dans les *Institutions* de Constantin Porphyrogénète un chapitre relatif à ces postes, appelés en grec φρουρία ; je pense même que ces φρουρία avaient succédé à quelque chose d'analogue, les blockhaus (*monopyrgos*) élevés par Justinien contre les Slaves.

Je monte au karaoul, où un *buluk-bachi* (brigadier) m'offre une place sur son tapis et me fait servir le café. Il me plaisante un peu sur la fatigue que je dois éprouver à gravir les montagnes.

« De la fatigue ! s'écrie mon drogman Dimitri ; si tu le voyais monter au Balkan, tu le prendrais pour un *taouchan* (un lièvre). »

J'avais lentement, presque sans m'en douter, monté depuis Orhanié ; je me trouvai, en sortant du karaoul, en face du sommet de la chaîne, qui ne me semblait pas éloignée d'un kilomètre. Je ne sais comment cela se fit, mais je mis trois quarts d'heure à l'atteindre. C'est une sorte de dos arrondi, un steppe nu, de même que le versant sud que j'allais descendre. La formation du Balkan est partout identique : pente douce et forêts de chênes vers le nord, avec des vallées partant de la chaîne à angle droit ; pente abrupte et déboisée au midi, les vallées courant parallèlement à la ligne de faîte. Le mot déboisé est même discutable, car je suis porté à croire que ce versant a toujours présenté l'aspect glabre qu'il a aujourd'hui.

Je tournai encore deux heures autour du pied du Balkan, et j'entrai dans la plaine de Sophia, à Tachkessé, où je m'arrêtai pour la halte de midi. De là, une bonne chaussée, droite comme nos anciennes routes françaises, me mena en six heures à Sophia, où l'hospitalité du vice-consul d'Autriche, M. Lutterotti, me fit oublier les fatigues de ces quinze rudes journées.

Sophia est une grande ville ennuyeuse de dix-huit mille âmes, avec un développement qui ferait croire à une population presque double : pas de monuments, sauf une ancienne basilique bulgare devenue mosquée, et ruinée par le dernier tremblement de terre. Cette basilique, bâtie sous le vocable de sainte Sophie (*sveta Sophia*), en imitation de la fameuse basilique de Constantinople, a donné à la ville le nom qu'elle porte aujourd'hui. Sophia s'appelait auparavant Serdik, nom où l'on retrouve aisément celui qu'elle portait sous les Romains, *Ulpia Sardica*. C'est une des trois capitales successives de la Bulgarie au temps de ses rois : Prislava, Tirnova, sont les deux autres. Les Bulgares se plaignent que dans la nouvelle organisation du *vilayêt* du Danube, le gouvernement turc n'ait pas songé, pour le chef-lieu du *vilayêt*, à l'une de ces trois villes historiques, traditionnellement chères à la nation bulgare, et qu'il ait donné le premier rang à Roustchouk, forteresse du Danube qui n'a pas même d'histoire. Ils voient en cela l'intention préméditée qu'auraient les Turcs de faire la guerre aux souvenirs nationaux dont ils redoutent la persistance et le réveil. Il peut y avoir eu cette pensée, en effet, dans le choix en question, mais la plus simple réflexion montrera que la Porte ne pouvait guère faire autrement.

Femme bulgare de Sophia. — Dessin d'Émile Bayard, d'après une photographie.

La création du *vilayêt*, bien qu'elle soit évidemment, et aux yeux de tous, une machine de guerre politique contre le bulgarisme, a été donnée officiellement comme un essai de réforme administrative et doit être étudiée comme tel. Or, au point de vue purement administratif, aucune ville de Bulgarie ne peut disputer à Roustchouk le rang que lui assure sa position topographique. D'une part, le Danube, qui la met en communication avec Vidin, Silistrie, Toultcha et Kustend-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

jé; de l'autre, le chemin de fer, qui la met à quelques heures de Choumla, de Varna, de Constantinople. Ajoutez-y le chemin de fer roumain, qui est terminé pour la section de Giurgevo-Bucharest, et qui fera de Roustchouk une porte ouverte toute grande sur la Valachie et la Hongrie orientale.

Il suffit de jeter les yeux sur la carte pour voir tout de suite que dans un temps où la célérité et la facilité des communications décident de l'importance politique et commerciale des cités, Sophia n'a absolument aucun avenir comme ville de premier ordre. La plaine dont elle occupe à peu près le centre fait partie d'un chapelet de cirques ou anciens lacs écoulés, enfermés dans une sorte de rainure que forme le Balkan en courant parallèlement au massif septentrional du Rhodope. Elle ne peut compter que sur un seul chemin de fer, celui qui reliera entre eux ces divers cirques, c'est-à-dire la voie turco-serbe qui ira de Constantinople à Belgrade, en passant par Andrinople, Sophia et Nissa. Il est impossible qu'aucune autre voie ferrée franchisse les parois de la rainure ci-dessus indiquée, ce qui condamne Sophia à ne jamais avoir qu'une seule ligne, et à ne communiquer avec les grandes villes voisines, Vratcha, Plevné, Lovtcha, que par des chaussées dirigées avec beaucoup de peine et de dépense à travers des montagnes de mille à dix-huit cents mètres de hauteur. Donc, sans rêver l'irréalisable, contentons-nous du possible et sachons y trouver des motifs de félicitation.

Femme bulgare de Sophia. — Dessin d'Émile Bayard, d'après une photographie.

L'importance commerciale de Sophia est aujourd'hui très-faible, mais les forces productrices du district qui l'entoure, tenues en échec par une administration déplorable, ne demandent qu'à se développer.

Le chemin de fer de Belgrade d'une part, le chemin américain de Plevné à Nicopolis de l'autre, doivent, dans peu d'années, permettre à ce beau pays d'écouler hors de Bulgarie ses céréales et ses laines. Et le jour où les blés de Sophia dépasseront les prix dérisoires où ils s'arrêtent aujourd'hui, l'agriculture bulgare aura l'espoir d'arriver rapidement à la juste rémunération du labeur rural, que la Moldo-Valachie a fini par atteindre.

## VII

Une ascension au Vitocha : paysages. — Un mot sur la population bulgare de Sophia. — Les primats ou tchorbadjis : corruption administrative : *devet, effendi*. — La question de l'avenir.

Désireux de prendre une idée nette du relief et de l'aspect général de la contrée, je m'empresse de faire l'ascension du Vitocha, montagne large et trapue de près de sept mille pieds de hauteur absolue, et qui domine Sophia du côté du sud. Le flanc de la montagne, rayé de vallées profondes, tapissé de forêts, contraste singulièrement avec le sommet, plateau nu, marécageux, ondulé et entièrement inculte. Les terres entraînées par les torrents se sont lentement déposées au pied de la montagne et ont formé, là comme partout où leur action se produit, un glacis pierreux et stérile, couvert par endroits de makis et de buissons.

Je monte ce glacis, puis au bout de vingt minutes, par un sentier tournant qui traverse des bois épais, j'atteins un petit monastère bulgare placé sous le vocable du Christ, sur une petite terrasse en éperon qui fait saillie et d'où l'on commence à jouir d'une magnifique échappée sur la plaine. Je déjeune rapidement au monastère, et je continue l'ascension, supportable tant que je longe les bords ombreux d'un de ces ruisseaux limpides et glacés que les Turcs appellent génériquement *Balkan sou* (eau de Balkan), mais qui ne tarde pas à devenir extrêmement pénible, surtout quand j'ai atteint une coulée de roches qui semble un vrai torrent de pierres versé du haut du plateau. Je sautille une demi-heure de roche en roche, puis j'arrive au rebord du plateau même, et là, épuisé et enivré, j'embrasse d'un coup d'œil le cirque splendide de Sophia.

C'est vraiment le fond d'un beau lac ovale dont l'eau s'est écoulée par une profonde crevasse, que je vois distinctement au milieu du *moutonnement* confus du Balkan.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Cette belle *sierra* à croupes arrondies, encore plus arides que le plateau qui me sert en ce moment d'observatoire, fait d'autant mieux ressortir par ses tons fanés la vigueur de plan et de couleur de la chaîne de droite, où je vois apparaître, dans deux plis de terrain, les petites villes chrétiennes du haut et du bas Lozna (*gorni, dolni Lozen*).

A gauche, l'horizon est fermé par un fouillis de basses collines, véritable mer solidifiée, sorte de casse-tête chinois pour le géographe, vue ingrate pour le paysagiste.

Le sillon qu'on entrevoit à l'extrême droite, et qui se détache d'un ravin profond, marque le lit de la rivière Isker, claire, rapide, capricieuse, et changeant volontiers de lit à la fonte des neiges. Elle passe à deux heures de Sophia, et la ville n'est baignée que par un torrent perdu dans un large lit de galets connu sous le nom dramatique de « l'Eau sanglante » (*Kanli sou*). Une cinquantaine de villages, semés dans la plaine, attestent la productivité du sol et laissent au spectateur une agréable impression d'aisance et de laborieuse fécondité.

Une descente encore plus fatigante que la montée me ramène au monastère. Par endroits, la pente est si forte, que lorsque je rencontre une surface gazonnée, je m'assieds sur l'herbe longue, lisse et drue, et je me laisse dévaler comme les *schlitteurs* des Vosges, quoique sans schlitte. Le dîner que je trouve préparé par les calougers (caloyers, moines) me fait oublier cette rude journée, et je ne regrette pas le *bakchich* que je laisse en partant à l'hégoumène ou à son suppléant.

Le lecteur romanesque sera peut-être choqué que cette hospitalité ne soit pas gratuite, et que la maison de Dieu restaure les gens à prix modéré; mais je ne m'offense pas de ce détail, au contraire. Je ne suis pas venu au monastère pour faire mes dévotions; je ne suis pas seul : j'ai une petite caravane de six à huit personnes et de deux chevaux; il est plus que juste que je paye un plaisir mondain qui a occasionné un gros dérangement à la petite colonie.

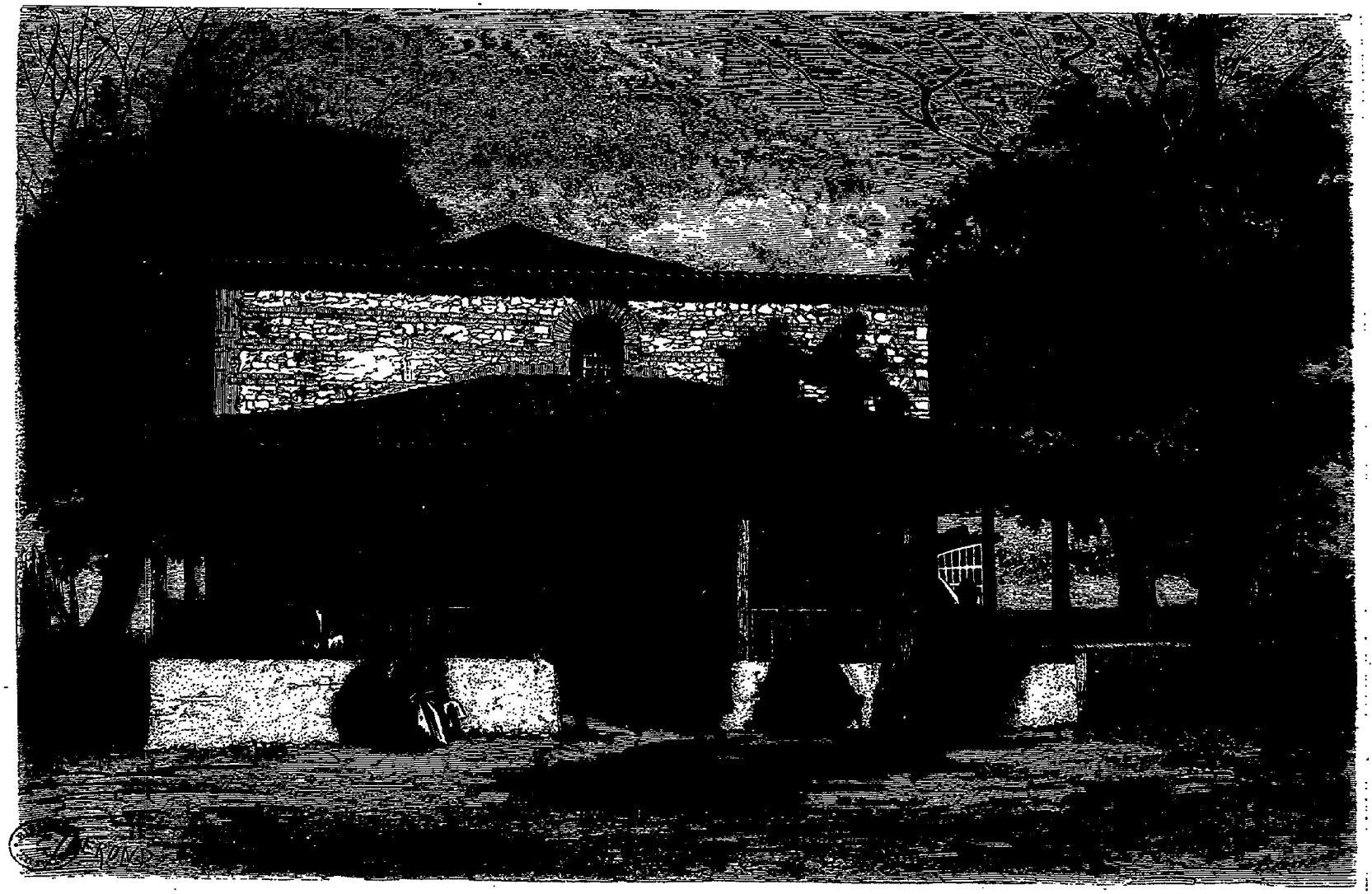
Enfin si l'on a accepté mon bakchich, on ne l'a pas exigé. Je pouvais partir sans bourse délier, et j'aurais encore reçu un honorable salut en franchissant la porte cochère. Il est vrai que j'aurais passé pour malotru, ce qu'on aime assez à éviter. Il n'y a, dans ces monastères ouverts à tout voyageur, qu'une classe de gens qui ont le droit de se faire héberger gratis : ce sont les agents du gouvernement turc, et en général les effendis en voyage. Pour ceux-là, on se met en quatre, et on n'attend pas d'eux un para.

Bulgare de Sophia. — Dessin d'Émile Bayard, d'après une photographie.

Le peu de jours que je passai à Sophia fut par moi consacré à de courtes excursions dans les environs. Tout en étudiant la géographie, je ne négligeais pas la physionomie sociale et politique du pays. Il ne me sembla pas qu'il y eût un esprit public à Sophia, et la torpeur habituelle qui y régnait était encore accrue par les mesures terroristes récemment prises par le gouvernement. Sous prétexte de je ne sais quelle complicité morale avec les insurgés de juin, on avait emprisonné et envoyé à Roustchouk un certain nombre de primats, et naturellement les plus riches. Je ne comprenais rien à cette maladresse, car la Porte n'a pas de serviteurs plus intéressés à son affermissement que ces chefs officiels de la population chrétienne. Ceci peut surprendre bien des personnes et demande quelques explications.

Tout le monde sait que Mahomet II, entré vainqueur à Constantinople, accorda aux vaincus une capitulation extrêmement modérée, qui les classait par nationalités (*millet*) officiellement reconnues, avec une autonomie très-réelle, et les plus grands priviléges pour les chefs religieux et civils de chaque nation. » On a vu là dedans l'effet de la magnanimité personnelle du conquérant, tandis qu'il fallait y voir cette politique consom-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Monastère bulgare. — Dessin de E. Thérond, d'après une photographie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

mée, cette habileté pratique que les Turcs ont presque toujours mise à gouverner des vaincus dix fois plus nombreux qu'eux.

En assurant aux primats de toutes ces nationalités des immunités et des priviléges exceptionnels, la Porte se créait partout une classe de « satisfaits » qui devenait, pour parler le latin de Tacite, l'*instrumentum regni* le plus sûr et la classe la plus intéressée à maintenir le peuple dans une servitude étroite et perpétuelle.

Ce pacte a duré jusqu'à ces dernières années, ou plutôt il dure encore. Les primats ne se bornent pas à régler les questions intérieures d'administration, de liturgie, de discipline ecclésiastique, qui leur incombent: en cas de résistance de leurs commettants, ils requièrent l'appui de la force publique, c'est-à-dire de la gendarmerie ottomane. J'en ai vu de mes yeux des exemples incroyables : je n'en citerai qu'un seul.

En 1857, lorsque je parcourais la Bulgarie, il y avait à Tirnova (voy. p. 116) un métropolitain grec qui tondait ses ouailles jusqu'à la chair vive, comme le fait généralement le clergé grec dans ce pays. Un certain nombre de gens honorables de Tirnova rédigèrent une pétition contre les extorsions du saint homme, et obtinrent à côté de leurs signatures celles de plusieurs musulmans recommandables de la ville qui avaient connaissance des faits dénoncés.

Le métropolitain a vent de la pétition, parvient à se procurer une liste des signataires, et requiert leur emprisonnement.

Aux termes de la loi, le pacha de Vidin (auquel ressortissait alors Tirnova) ne pouvait repousser cette requête; en conséquence, tous les accusés, Turcs et Bulgares, sont saisis par les zaptiés, entraînés à Vidin et enfermés à la citadelle pour un temps indéterminé. Mais voici une complication que l'on ne prévoyait pas : Pâques arrive, et, suivant un vieil usage, les portes de la prison doivent s'ouvrir pour les chrétiens du rit grec qui ne sont point détenus pour meurtre. On offre donc la clef des champs aux pétitionnaires chrétiens de Tirnova; mais avant de sortir, ils veulent savoir si leurs coaccusés turcs jouiront de la même amnistie, et, sur la réponse négative, ils déclarent noblement qu'ils renoncent au bénéfice de leur privilége. Je ne sais comment a fini cette affaire : comme la poursuite n'avait aucune base légale, il est probable qu'on les aura relâchés quand on les aura eu intimidés et assouplis par quelques semaines de cachot.

Pendant près de quatre cents ans, les affaires intérieures des cités chrétiennes de la Turquie ont été dirigées par les évêques, absolument comme en France il y a douze siècles. Dans une cité où l'élément chrétien est quintuple ou décuple de l'élément turc, le pacha n'avait pas plus de pouvoir que n'en avait le *comte* mérovingien au temps de Grégoire de Tours. Les évêques grecs gouvernaient despotiquement la ville, non par eux-mêmes, mais par un conseil de primats électifs dont ils savaient bien diriger l'élection à leur gré. En général, ils prenaient leurs candidats parmi les hommes les plus souples et les moins récalcitrants de l'aristocratie d'argent, la seule qui existe dans les villes de Turquie, et le prélat et ses aides avaient toute liberté pour tondre sans mesure et sans contrôle le troupeau confié à leur gestion. Ce beau régime a constitué dans toutes les grandes villes chrétiennes une oligarchie qui ne change guère, où le titre de primat devient par le fait quasi héréditaire, et qui en remontrerait, en fait de corruption financière, à la Porte elle-même.

Le *Tanzimat* a bien opéré une réforme qui, si elle eût été effective, eût suffi à nettoyer ce bourbier : elle a créé les *medjliss*, sortes de conseils municipaux et provinciaux où les diverses « nations » ont leurs représentants électifs. Le pouvoir épiscopal a été ainsi diminué de tout ce qu'y a gagné l'autorité centrale, représentée par le pacha ou le kaïmakan, et, pour le peuple, ç'a été presque toujours un allégement. J'ai mes raisons pour savoir ce qu'il faut penser de la sincérité, de l'honnêteté et du patriotisme des hommes qui mènent en ce moment les affaires ottomanes; mais, quoi qu'il en soit, il n'en est pas moins évident qu'il circule un certain souffle de raison et de progrès chez quelques fonctionnaires turcs du second rang, qui sentent que la Turquie périt par la corruption financière et qui voudraient bien enrayer cette décadence dans la mesure de leur action. Beaucoup de ces gens sont mudirs ou kaïmakans : il n'est même pas impossible d'en trouver parmi les pachas. Ils protégent volontiers leurs administrés chrétiens contre la cupidité de leurs primats, le fanatisme des kadis et la brutalité des autorités militaires. Les raïas n'ont sur leurs représentants aucune illusion bienveillante. A Sophia même, on me faisait un calembour bulgare qui peint admirablement la situation. « Les primats d'autrefois n'osaient jamais contredire les pachas : c'étaient les *evet effendi*. Ceux d'aujourd'hui sont les *devet effendi*, les gens qui disent au préfet turc : « Nous sommes gens d'esprit, et nous pouvons nous entendre. Pillons ce vil bétail; laissez-nous prendre les neuf dixièmes du butin, et nous vous abandonnons l'autre dixième. »

Quelqu'un me disait avec découragement : « A quoi servira la révolution? Les plus grands ennemis de la Bulgarie ne sont pas ses maîtres turcs; il y en a d'honnêtes. Le véritable ennemi, c'est le primat, qui vit des abus de l'état actuel, qui spécule sur la misère publique de compte à demi avec le pacha dont il paye la complicité, qui sera l'espion, l'agent, le fournisseur du Turc au cas où la lutte éclaterait, et à qui pourtant la révolution triomphante sera obligée de confier ses affaires à diriger. » Je ne suis pas de ce dernier avis. Si la Bulgarie renaît à la vie publique, la première chose à faire sera de se débarrasser de cette gérontocratie de fripons, et de prendre à l'essai la jeune génération, qui

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Tirnova (voy. p. 116). — Dessin de H. Catenacci, d'après une photographie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

s'est inspirée d'un esprit plus honnête et plus éclairé, à Paris, à Vienne, à Bucharest, à Odessa, et surtout en Bohême. Pour ne parler que de ce dernier pays, la seule *école réale* de Tabor compte environ quatre-vingts jeunes Bulgares qui sont élevés dans les idées modernes et devront surtout se pénétrer de l'esprit slave. Ils font leurs études aux frais de négociants bulgares qui ont formé des comités spéciaux à Vienne, à Odessa et à Braïla; mais ils ne jouissent des bienfaits de l'éducation qu'à la condition d'en faire profiter plus tard leurs compatriotes. Ils prennent l'engagement de retourner dans leur pays une fois leurs études terminées, et d'y exercer le métier de maître d'école. Les Turcs et les primats, leurs complices, le savent bien, connaissant les dispositions de la jeune génération : aussi le plus touchant accord règne-t-il entre eux lorsqu'il s'agit de cette jeunesse grandie sous l'abri suspect d'une vraie civilisation. Ce terrorisme a parfois des inspirations bizarres. Il n'y a pas trois mois que l'attention de l'autorité a été éveillée, à Sistov, par un symptôme alarmant. Les jeunes Bulgares de cette ville, en contact journalier avec les employés de la Compagnie de navigation autrichienne, s'étaient avisés de porter la barbe et les favoris à l'allemande. C'était évidemment un signe de ralliement pour la Bulgarie; il fallait un exemple, et l'on arrêta un *outchitel* (instituteur) porteur des poils prohibés. La leçon porta fruit, et, quelques heures plus tard, les favoris à la François-Joseph n'existaient plus à Sistov qu'à l'état de souvenir.

Évêque grec de Bulgarie. — Dessin d'Émile Bayard, d'après une photographie.

Cette taquinerie ridicule était, en somme, assez anodine, si on la compare aux exploits de la police de Posen, et, en y regardant bien, elle prouverait un peu la pusillanimité de ceux qui l'ont subie; mais des faits plus sérieux ne laissent aucun doute sur le terrorisme qui pèse en Bulgarie sur tout le corps enseignant, et qui a autorisé la presse bulgare, à l'étranger, à dénoncer hautement un projet du gouvernement turc, ayant pour but de supprimer toutes les écoles chrétiennes de la province. Cette accusation est absurde. Si quelques vieux primats sont hostiles à l'enseignement, l'autorité turque ne demande pas mieux que de la favoriser, à la seule condition que l'*outchitel* soit un brave homme bien timide, dont on puisse tout faire, surtout un agent de la police secrète. Je n'ai pas besoin d'ajouter que les jeunes gens qui sortent des universités d'Europe ne sont pas d'humeur à jouer ces rôles humiliants, et de là vient cette persécution, quelquefois brutale, souvent couverte d'un voile de légalité, dont j'aurais de nombreux exemples à citer.

## VIII

Départ pour Vratza. — Reberkovo. — L'Isker. — Paysage.

J'avais quelques doutes à éclaircir sur le cours de la rivière Isker. Pour m'en tirer, je pris le parti de me rendre à Vratza, ville importante de l'autre côté du Balkan. En deux jours, je retournai à Orhanié; le troisième jour, j'avais franchi un fouillis de petites hauteurs autour de Novatchka, et je couchais au village de Reberkovo, sur l'Isker, trois heures avant Vratcha. Près de Reberkovo, l'Isker débouche d'une faille énorme qu'il s'est creusée à travers le plus épais du Balkan, et que je regrettai de n'avoir pu suivre; car, d'après ce que j'ai pu entrevoir par quelques échappées du passage, il est difficile de rien voir de plus vigoureusement fouillé et de plus gracieux par endroits. Une opposition hardie de rochers nus au flanc des falaises et de prairies boisées le long de l'eau . tout ce qui rend la vallée de Tempé si agréable à voir.

G. Lejean.

*(La suite à la prochaine livraison.)*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Ouvriers bulgares. — Dessin de A. de Neuville, d'après une photographie.



© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

# VOYAGE EN BULGARIE,

PAR M. GUILLAUME LEJEAN.

1867. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

## VIII (suite).

Vratza. — M. Léonidis. — Faubourg d'*Allume ta pipe*. — La *ville brûlée*. — Un *klissoura* byzantin. — Légende du roi d'Isgouri-Grad.

Le lendemain, j'arrivai à Vratza, qui me parut une ville ennuyeuse et arriérée, une ville de janissaires. Ceux qui ont habité la Turquie comprendront tout ce que ce mot comprend de fanatisme arriéré et de préjugés de l'autre siècle. Accoudé à mon balcon, je me livre au grave délassement de fumer mon narghilé et de regarder dans la rue une scène burlesque entre des juifs ivres, occupés à jucher un de leurs camarades sur le dos d'un âne rageur qui bondit et le désarçonne à chaque minute. Israël ne boit pas souvent ; mais quand il s'en mêle, il n'y va pas de main morte. Rien de bouffon comme ce groupe de profils de boucs et de joues rebondies encadrées d'épaisses barbes rousses. La colonie juive est fort nombreuse à Vratza.

Ma bonne étoile me fait tomber le soir sur M. Léonidis, le Juif Errant de la Bulgarie, en ce moment à Vratza pour acheter des cocons. M. Léonidis n'est pas aussi connu qu'il mérite de l'être. C'est un Grec d'Andrinople, commis voyageur d'une importante maison française ; il connaît la Bulgarie village par village, et pas une antiquité intéressante ne lui a échappé. Là où j'ai passé huit jours sans trouver un bout d'inscription, il m'en signale une foule et, dans la passe de Linbrod où je n'ai pas vu un castrum romain, il en connaît une demi-douzaine. J'allais quitter Vratza sans avoir rien vu : il me propose pour le lendemain une promenade au vieux Vratza, Isgouri-Grad (la Ville Brûlée), à une demi-heure de mon *han*. J'accepte, bien entendu, sans me faire prier.

Le matin, nous nous mettons en route, et nous traversons le faubourg qui porte le nom pittoresque de *Paliloula* (Allume ta pipe). Ce nom, que j'ai trouvé dans les faubourgs d'autres villes bulgares, rappelle une habitude des paysans de cette contrée (et, je crois, de la plupart des autres pays), celle d'allumer leur pipe en entrant en ville les jours de marché. Un vieil aqueduc romain traverse Paliloula et passe par-dessus la rivière : il est tout barbu et tout vert de mousse, et ses parois dégradées, que les Turcs ne songent pas à réparer, versent dans la rivière des filets d'eau limpide que le soleil irise de mille façons. Ce petit coin d'antiquité est charmant, et prépare bien « la Ville Brûlée ».

Nous suivons un sentier parallèle à l'aqueduc, et nous débouchons dans un petit cirque d'un effet tout à fait original. La vallée dont ce cirque est un des nœuds est creusée dans la masse balkanienne par un certain nombre de ruisseaux qui se réunissent au village d'Isgouri-Grad et forment la Bresnitza ou rivière de Vratza. A ma gauche, un mur de rochers tout à fait à pic ; à ma droite, aussi un mur de rochers, mais il forme une κοιλία, une concavité à demi comblée par les pierres et les débris qui ont roulé de la montagne. En face de moi, un rocher qui ne tient au mur de gauche que par un col aisé à franchir, ferme brusquement la vallée et semble se confondre avec le mur de droite. Ce n'est qu'en atteignant ce roc sourcilleux que je vois tourner autour de sa base la rivière Bresnitza et le bief ou canal de dérivation qui dessert un moulin un peu plus bas. Cette gorge, facile à défendre au moyen d'un mur de quelques mètres, est un curieux spécimen de ce genre de positions militaires défensives qu'on nomme *klissoura* en grec byzantin et *cluse* dans nos langues du moyen âge.

Aussi c'est dans le cirque en question, sur le plan très-incliné formé par les débris dont j'ai parlé, que je reconnais aisément les ruines de l'antique cité romaine (les pans de maçonnerie encore subsistants le prouvent assez) que les Bulgares appellent aujourd'hui *la Ville Brûlée*. Je n'ai reconnu d'une façon bien certaine que trois murs formant une sorte de T ; mais j'ai pu constater que la cité, ou plutôt la citadelle, occupait le sommet du plan incliné, protégée de deux côtés par de bonnes murailles. Quant à la partie supérieure, les rochers lui formaient la plus sûre et la plus formidable des défenses : les aigles presque seuls pouvaient déboucher par là.

L'histoire ne nous dit rien de l'antique cité qui existait là ; mais j'ai des raisons de croire que c'était la ville appelée Vratitza, Βράτιζα (*De Ædificiis*, IV, 4) dans Procope, aujourd'hui par contraction Vratza. La tradition est plus explicite. La ville, dit-elle, fut assiégée longtemps par les Barbares, et enfin brûlée. Le kral (roi) de la cité abandonna lâchement ses sujets et se sauva sur les rochers d'en face (ce que j'ai appelé plus haut la muraille de droite) où, en punition de son égoïsme, il fut pétrifié sur son char en compagnie de sa fille.

Pour appuyer cette histoire, les indigènes vous montrent sur les rochers des saillies qui ressemblent à tout ce qu'on voudra, et où ils veulent voir la silhouette d'un homme, d'une femme et d'un char.

1. Suite. — Voy. p. 113 et 129.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Ruines d'Isgouri-Grad, près de Vratza. — Dessin de H. Clerget, d'après un croquis de M. G. Lejean.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

## IX

Retour à Sophia. — Un karaoul. — Encore les Circassiens. — Une mauvaise nuit. — Qu'il n'est pas bon d'être célibataire en Turquie. — D'un manteau acheté deux jours trop tard.

Ayant fini mes affaires à Vratza, je pris congé de Léonidis et partis pour Berkovatz, au pied du Balkan, d'où je devais gagner Sophia en une bonne journée. Après avoir traversé un pays très-beau et très-accidenté, arrosé par la rivière Botunia (affluent assez important de l'Ogost et qui ne figure pas sur les cartes), j'arrivai le soir en vue de Bergovatz; mais, n'y ayant pas affaire, je pris le parti de l'éviter et d'aller coucher à Klissoura, ce qui m'économisait une petite heure de route pour le lendemain matin.

Klissoura est un hameau, ou plutôt une longue rue bâtie sur la grande route de Sophia au Danube, route aujourd'hui carrossable en toute saison et sur tout son parcours. Elle suit en cet endroit la rive gauche d'une très-jolie rivière, le long de laquelle s'étagent plusieurs moulins qui desservent Berkovatz. Cette route est très-fréquentée, comme le prouvent les nombreux *hans*, cabarets et magasins d'épicerie qui forment le hameau, et on y bâtit sans cesse. Néanmoins je frappai inutilement à la porte de plusieurs hans, tous étaient fermés, et les voisins nous apprirent que les *handjis*, tourmentés par je ne sais plus quelle invention du fisc, avaient mis la clef sous la porte.

Ce n'était pas gai; cependant, à force de bruit, nous parvînmes à trouver un logis. Le lendemain, nous nous levâmes de bonne heure, et nous nous disposâmes à gravir la montagne.

Il faisait un brouillard opaque; sur la route, grasse et glissante, les chevaux de mon *araba* (chariot) de louage ne pouvaient avancer et *patinaient* péniblement; il fallut les remplacer par deux bœufs qu'on loue dans les environs, et je montai la côte à pied, pour me distraire et pour mieux jouir d'un pays dont la beauté saisissante, comme tout cet admirable versant nord des Balkans, égale tout ce que la Suisse et la Souabe offrent de plus beau. Malheureusement le temps n'était pas favorable à cette contemplation, mais c'était la seconde fois que je faisais cette route, et je jouissais à la fois des yeux et des souvenirs.

Tzigane. — Dessin de A. de Neuville, d'après une photographie.

Quoique la route soit très-sûre, elle est ornée de quatre *karaouls* ou corps de garde turcs, sorte de chalets que j'ai déjà mentionnés, et où stationne un boulouk-bachi (brigadier) avec quelques hommes, ordinairement des zaptiés ou gendarmes réguliers, quelquefois des bachi-bozouks, surtout des Arnautes ou Albanais, une race qui ne semble mise sur la terre que pour manier la pipe et le fusil. La Turquie et l'Égypte en sont pleines; la Valachie l'était tout autant il y a cinquante ans, grâce aux Phanariotes. Le souvenir familier qui m'est resté des Albanais des karaouls est celui de lestes petits bonshommes ressemblant un peu à des toupies ronflantes: effilés de haut et de bas, mais le ventre démesurément arrondi par l'adjonction d'une ceinture garnie de l'arsenal pittoresque et lourd que tout le monde connaît. Les Monténégrins, qui sont tout aussi empistolettés que les Arnautes leurs ennemis intimes, échappent, par leur haute taille, leur carrure, leurs amples vêtements, au petit ridicule que j'ai signalé. Du reste, tous ces peuples ont l'habitude de ce genre d'armature et ne sont plus à l'aise quand ils s'en dépouillent: on appelle cela, en slave, avoir le ventre *nu* (gol). Le prince

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Nicolas du Monténégro m'avouait, à Paris, que dans son paletot Dusautoy il ne se sentait pas vêtu du tout.

Je m'arrête au poste n° 1, appelé *Dervent-Karaoul* (poste du Défilé). Invité courtoisement par le chef du poste, je prends place sur la natte du tchardak et déguste le café qu'on offre toujours dans les karaouls aux « voyageurs de distinction ».

Passent deux Circassiens émigrés, poussant devant eux un maigre cheval. On les hèle, on leur demande

Mendiants bulgares. — Dessin de A. de Neuville, d'après une photographie.

leur teskère (passe-port). Ils sont heureusement en règle, ce qui ne les empêche pas de recevoir une bordée de mots méprisants, de railleries ; les zaptiés contrefont avec dérision le mauvais turc que parlent ces malheureux.... J'aime peu les Tcherkesses, mais cette scène me révolte et m'humilie. Après tout, ces gens ne sont pas des vaincus des Turcs : ce sont des braves malheureux qui ont recouru à l'hospitalité de leurs coreligionnaires ; ils sont bien tombés ! Ils ont commis force méfaits, mais avant que la misère la plus atroce eût fait d'un grand nombre d'entre eux des malfaiteurs, on les a reçus avec suspicion, d'un air hargneux, et

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

jamais la bienfaisance privée n'a cherché à adoucir leurs souffrances.

En voyant cela, je songe avec une véritable colère aux larmes diplomatiques que le Divan a versées sur le sort des malheureux Crétois émigrés en Grèce et méchamment affamés par les Hellènes.

Si jamais j'écris mes impressions de voyage en Grèce, je dirai ce que j'y ai vu : les réfugiés bien nourris, chaudement vêtus, soignés, heureux, et tout cela malgré la charge écrasante qu'impose à cet ardent et vaillant petit peuple hellène l'afflux inopiné de soixante-trois mille émigrés à secourir.

Après les Tcherkesses passe un mendiant aveugle jouant de la guhzla, et son cornac, dont la figure n'a rien de rassurant, puis des Tziganes, et enfin une caravane de muletiers bulgares qui ont « tué le ver et chassé le brouillard, » car ils remplissent la vallée de mugissements qu'ils croient musicaux. « C'est l'effet du vin nouveau » (*ieni charab*), disent les zaptiés d'un air narquois. Le Turc aime beaucoup à voir le chrétien sous l'influence exhilarante de la plante de Noé ; cela lui donne une haute idée de sa propre supériorité. Il est vrai qu'il n'oserait pas boire une goutte du vin le plus tonique et le plus généreux, mais il consomme d'honnêtes quantités de ces eaux-de-vie de grains ou de prunes (raki) qui le tuent en lui versant l'ivresse soporifique et la stupidité. Au fond, comme la plupart des ivrognes turcs préfèrent s'enivrer le soir et entre quatre murs, il n'y a pas de scandale public, et le décorum est sauf, ce qui est bien quelque chose.

Les bois cessent dès que j'ai atteint, à Dorouk, le sommet du plateau, mais le froid augmente, j'ai les moustaches blanches de givre. L'avant-veille, j'avais trente-trois degrés centigrades à l'ombre. Je dîne frugalement de quelques œufs au petit han de Dorouk, et je continue ma route au plus vite. J'ai à peine dépassé le vallon de Ghinzi, nu et pittoresque, que je suis assailli par la neige aidée d'un vent violent : c'est avec peine que nous atteignons le han de Petchenko-Brdo (la montagne de Petchena), le *Petschenabrod* des cartes.

Ce lieu est ravissant. Un petit affluent de l'Isker, l'*Iskretz* ou petit Isker, descendu des hautes plaines découvertes qui s'étendent à l'ouest vers la sierra de Tcherno-Brdo (la Montagne Noire), coupe ici la route et va tomber plus bas dans un vallon qui m'a rappelé les plus belles *kollas* d'Abyssinie. Une végétation épanouie couvre ce vallon et s'étend le long des coteaux assez acores qui le ferment au nord et au sud ; de nombreux villages entourés de vertes pâtures couronnent les crêtes, qui sont ce qu'on appelle en turc des *iaïlas*, campements d'été des grands troupeaux.

J'ai passé là une des mauvaises nuits de ma vie. Mon thermomètre marquait un degré au-dessus de éro, ma chambre avait une fenêtre qui ne fermait pas, je n'avais ni feu ni brasero, enfin pour comble de malheur j'avais le costume que peut faire supposer une température de trente-trois degrés, comme je l'ai dit plus haut, et le handji ne pouvait me fournir qu'une natte pour toute literie. Mes lecteurs casaniers ne voudront pas me croire : ils ne savent pas que les Turcs ont l'habitude de voyager avec toute leur literie, usage incommode, auquel je ne trouve qu'un bon côté, c'est que le voyageur n'a de compte à régler qu'avec ses propres puces, et non avec celles des derviches ou autres qui ont couché là avant lui.

Un handji à qui je demandais une couverture pour la nuit me répondit simplement : *Vourgan yoktour, bis bakiar* (je n'ai pas de couverte, je suis célibataire). En Turquie, la raison était sans réplique : un célibataire n'est pas censé tenir un mobilier. Je dirai en passant que je plains les célibataires en pays musulman ; ils n'ont qu'une situation sociale peu reconnue par les mœurs, encourent des soupçons fâcheux et ne jouissent que d'un domicile banal où le premier venu peut faire une visite domiciliaire, sous prétexte de voir si sa femme n'y est pas réfugiée.

Le lendemain, le plateau était couvert à une grande hauteur d'une couche de neige immaculée, car nul n'avait encore passé sur la route, d'ailleurs en construction sur plusieurs points, et nous étions encore à cinq heures à Sophia : jolie perspective ! Je fais atteler, nous repartons. Les chevaux enfoncent dans la neige et avancent difficilement. Arrivé au pont du ruisseau Petchena, où sont deux cabarets, l'arabadji (voiturier) veut que nous dételions là et que nous y passions la journée : cela ne fait pas mon compte ; l'homme, exaspéré, descend et se réfugie dans le cabaret en nous criant, à Dimitri et à moi : « Ma foi, faites ce que vous voudrez. »

Il croyait que, dans notre embarras, nous allions être obligés de capituler. Sur mon ordre, Dimitri prend les rênes et pousse en avant : cela va cahin-caha jusqu'au premier coude de la route ; là, entassement de neige et obstacle désespérant. Nous mettons vingt minutes à sortir de là ; seulement, une fois sortis, nous trouvons pendant cinq kilomètres un plan assez uni, et j'arrive bien soulagé au han de Ranislavsa, où je fais dételer. Un déjeuner convenablement arrosé, du café, un feu tel quel, me font oublier mes misères.

L'arabadji arrive au bout d'une heure, fort assoupli ; et, vers les deux heures après midi, nous nous mettons en route.

De Ranislavsa, nous n'avions plus qu'à descendre le versant sud du Balkan, pelé comme une noix et non moins rugueux. Heureusement il ne neigeait pas ; force passants avaient ouvert la route : cela alla bien tant que nous fûmes sur un terrain pierreux. Après cela, il y avait près de trois lieues jusqu'à Sophia, et je me réjouissais en songeant que c'était (comme je l'ai dit) une plaine à fond uni. Imprudent ! C'était un fond d'alluvion grasse et noire où nous barbotâmes pendant un temps dont ma mémoire épuisée a perdu la notion.

J'abrége ce récit. J'arrive au clair de lune à la porte

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

de M. Lutterotti, et jamais hospitalité ne me fut si agréablement opportune.

Pour conclure cet épisode, j'ajouterai que le lendemain je ne fis qu'un saut jusqu'au bazar, où j'achetai un bon *touloupe* en peau de mouton, qui m servi ailleurs qu'en Turquie. Je le porte à l'occasion en Bretagne, avec toute la désinvolture qu'un Groënlandais pur sang peut emprunter à une pareille enveloppe.

## X

Ithima. — La porte Trajane. — Vetrina. — Une légende bulgare. Tatar-Bazardjik. — Arrivée à Philippopolis.

Désireux de faire une percée jusqu'en Thrace, je quittai Sophia et me mis en route pour Philippopolis. C'est un voyage de trois à quatre jours, et qui ne m'a pas laissé de souvenirs bien saillants, à part celui de

Tzigane. — Dessin de A. de Neuville, d'après une photographie.

quelques beaux paysages, notamment d'un vallon pittoresque à une petite journée de Sophia, où coule la rivière Gabra.

De ce vallon, on monte un coteau assez raide, d'où l'on descend lentement vers une fort belle plaine, qui est un fond de lac écoulé, comme beaucoup d'autres plaines voisines. Celle-ci forme un rectangle au milieu duquel est une petite ville d'aspect modeste, mais riant à l'œil, appelée Ithima, entourée de jardins et de vertes prairies. Je couchai dans ce lieu, et je repartis le lendemain par une belle route moderne qui coupe la plaine dans le sens de sa plus grande longueur, et, au bout de deux heures, je commençai lentement à monter en zigzag des coteaux boisés au sommet desquels je trouvai deux *hans* et un corps de garde. Je m'y arrêtai pour dîner.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

La carte me disait que ce devait être là la *Porte Trajane*, mais je ne voyais pas la moindre ruine autour de moi, sauf un pan de maçonnerie en briques, éventré par les terrassiers qui avaient construit la route neuve. Où était donc cette ruine pittoresque dessinée au temps jadis par Marsigli, et qui rappelait si heureusement un vers virgilien :

« .... Pendent opera interrupta minæque
Murorum ingentes...? »

J'appris du sergent qui commandait le poste turc que la construction de la route avait fait disparaître les derniers vestiges de la porte antique. Je lui demandai s'il y avait quelque *pierre écrite* (iazili-tach) dans les environs ; il répondit d'abord négativement, puis finit par dire négligemment qu'au fond du ravin, à quelques pas du poste, il y en avait une, mais il ajoutait :

« On a essayé de la lire, mais ce n'est ni turc ni bulgare. Cela ne vaut rien du tout.

— Pardon, lui dis-je, mon brave ; si c'était turc ou bulgare, cela vaudrait au contraire très-peu. Voyons ce que c'est. »

C'était une inscription grecque, malheureusement mutilée. Du reste, il m'est impossible de deviner d'où est venu ce nom de Porte Trajane que ce lieu a dans toutes les cartes modernes, sauf dans les cartes russes, où elle est simplement appelée la *Vieille Porte* (Stara Vorota), ce qui est plus exact, et qui est conforme au nom bulgare (Stara Vrata), qui dit la même chose.

Au moyen âge, ce lieu s'appelait *la Passe de Saint-Basile*, du nom de quelque monastère voisin ; il fut le théâtre d'une bousculade assez vive donnée aux troupes de l'empereur byzantin par les croisés allemands de Barberousse. On sait que la perfidie byzantine fut plus funeste aux croisés du douzième siècle que les armes des musulmans, et que la prise de Constantinople par les Français, en 1204, ne fut qu'une légitime revanche.

La porte dite Trajane. — Dessin de H. Clerget, d'après un croquis de M. G. Lejean.

La porte en question était défendue par cinq *castella* antiques, selon Marsigli : j'en ai retrouvé trois, dont l'un, celui qui fait face au pont sur l'ancien fleuve Ucasus, présente un massif de ruines que je qualifierai volontiers de charmantes, tant elles s'encadrent pittoresquement dans la végétation touffue qui a poussé parmi les masses de briques et de ciment.

La route continue à travers un pays accidenté dont on ne parvient à se dépêtrer qu'à Vetrina, où commence cette immense plaine qui s'étend du Balkan au poétique Rhodope, et dont l'Hèbre est la grande artère vivifiante. L'Hèbre porte aujourd'hui le joli nom slave de *Maritza*, que les Turcs ont barbarisé en *Meridche-sou*. En entrant dans la plaine, je laissais sur ma gauche le massif montagneux du Rilo, d'où sortent à la fois trois ou quatre belles rivières, notamment l'Hèbre, et l'Isker, affluent du Danube. Il y a sur ces deux rivières une belle légende bulgare, un peu païenne, et que je me rappelle vaguement. La voici telle quelle :

Isker et Maritza étaient frère et sœur. Ils allaient quelquefois se promener ensemble sur les sommets du Rilo. Un jour, la jeune fille, émerveillée de la beauté des plaines qu'elle voyait s'ouvrir à l'orient, dit à son frère :

« On dit que la grande mer est de ce côté ; je meurs d'envie de la voir. Je vais descendre et marcher vers le soleil jusqu'à ce que je la trouve. »

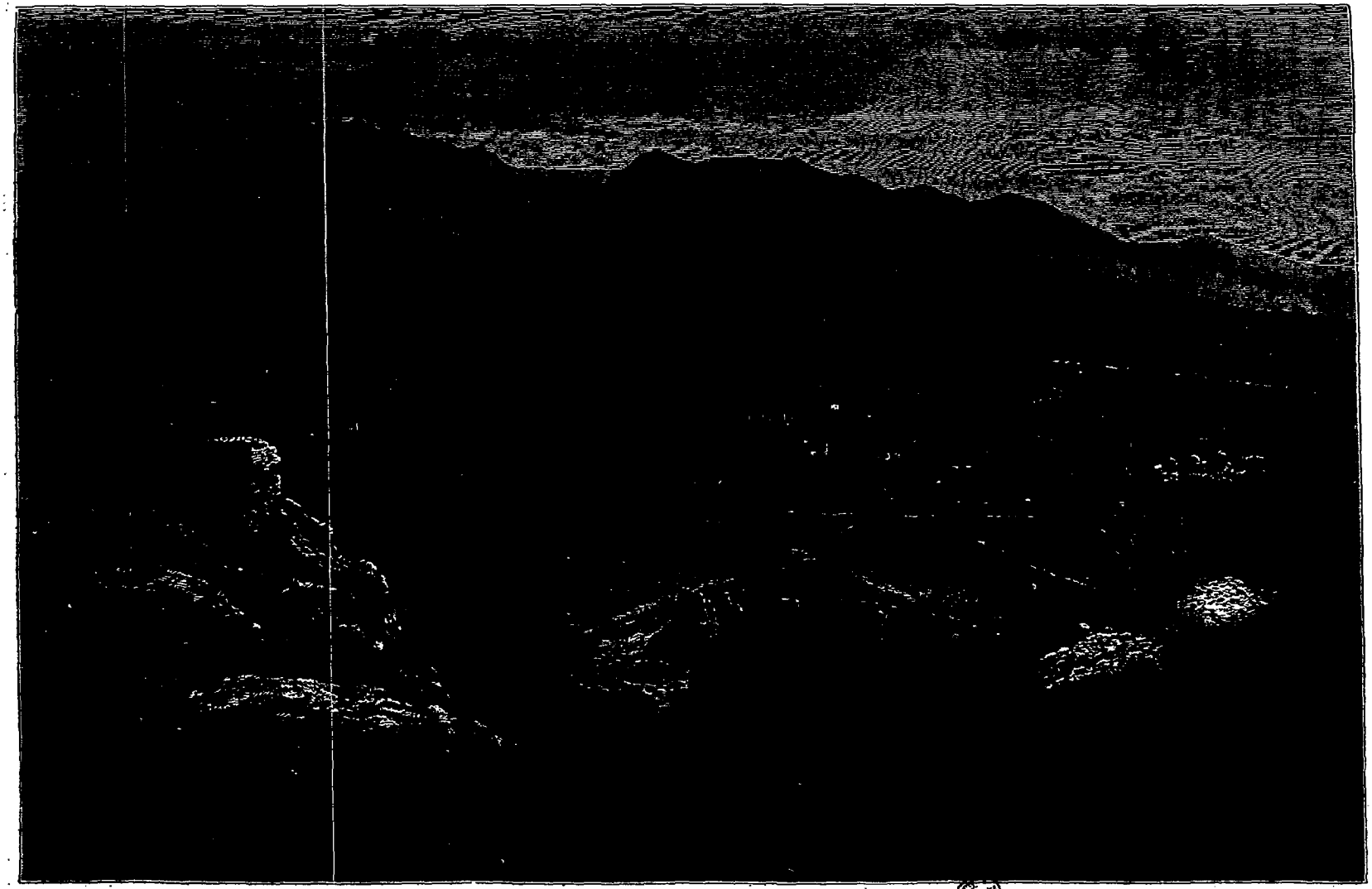
Isker, désolé, essaya de lui faire changer d'avis ; mais, la voyant inébranlable, il lui dit avec désespoir :

« Tu veux me quitter pour aller voir la *mer Blanche* (la mer Égée) ! Eh bien, puisque tu me laisses seul, je pars aussi ; mais j'arriverai à la mer avant toi, car je vais descendre au nord et rejoindre le rapide Duna (le Danube) ! »

Et c'est ainsi que l'Isker et la Maritza coulent dans des directions diverses.

J'allai coucher à Tatar-Bazardjik (ou plus correcte-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Vue de Philippopolis. — Dessin de H. Clerget, d'après une photographie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

ment Pazardjik), c'est-à-dire le Marché Tartare, ville qui s'est fondée sur l'emplacement d'une ancienne cité romaine, et dont le nom rappelle de fort tristes souvenirs. On sait que jusqu'à la bataille de Lépante, où l'Europe, ranimée par un éclair de bon sens, mit si rudement les Barbares à la raison, les sultans faisaient chaque année ou faisaient faire d'immenses razzias sur les pays chrétiens (slaves, allemands ou hongrois) du Nord-Ouest. Une seule de ces razzias produisit deux cent mille captifs. Tatar-Bazardjik, ainsi nommée d'une colonie tartare que Bajazet y installa, était le grand marché de tout ce bétail humain dont la barbarie turque inondait l'Orient. Les souverains européens qui pour faire échec à l'empire d'Allemagne ou à tels autres ennemis personnels, ont favorisé l'établissement en Europe de cet épouvantable fléau qu'on appelle l'empire des Osmanlis, portent devant l'histoire une lourde responsabilité.

Six heures de cheval à travers une plaine magnifique (dont nos cartes, sur la foi de je ne sais qui, font un vaste marais!) me mènent à Philippopolis. Trois ou quatre heures avant d'arriver, mes yeux ont le temps de se familiariser avec les collines escarpées qui ont valu à cette jolie ville de quarante à quarante-cinq mille âmes un de ses noms antiques : *Trimontium*. J'arrivai de bonne heure à un faubourg que les cartes nomment Péra (en grec moderne *au delà*), et qui est, en effet, la partie de la ville située au nord de l'Hèbre. Le nom turc Karchiaka est la traduction de Péra. Je franchis le fleuve sur un long pont en bois et je me rendis tout droit au consulat de France, au sommet du quartier nommé Hissar (la citadelle), où l'on trouve pêle-mêle les substructions de la ville antique à diverses époques, thrace, macédonienne, byzantine.

## XI

Philippopolis. — Samakov. — Triste histoire d'un barbier. — Le fleuve Strouma. — Liberté de la médecine. — Kiustendil. — Prilip. — Un parricide.

On sait que Philippopolis doit son nom au père d'Alexandre le Grand, qui y avait créé une sorte de colonie pénitentiaire et l'avait décorée d'un nom significatif, *Poneropolis*, traduction littérale : « la Ville des Coquins. » Mais il est bien rare, pour ne pas dire sans exemple, qu'une ville à qui on impose un nom ridicule ou flétrissant s'en accommode bien longtemps. La génération de *convicts* macédoniens pour qui on avait fondé la ville devait être fort indifférente à ce détail; mais la génération suivante, naturellement plus honnête, ne devait pas être flattée du nom officiel, et il fut changé en Philippopolis, que les Turcs ont conservé en *Filibé*. Les Bulgares disent *Ploudiv*.

J'avais vu Philippopolis dix ans auparavant, et j'avais gardé le souvenir de ses cafés si favorables au voluptueux *kief* oriental. Je chargeai mon drogman de me trouver un café convenable où je pusse aller faire deux heures de kief. Il revint me dire qu'il avait trouvé mon affaire et me mena dans un café *à la franque*, c'est-à-dire une sorte d'estaminet avec billard hanté par des gaudissarts grecs et autres, tapageurs et pourvus de figures peu sympathiques.

Je me sauvai au plus vite dans un adorable café grec situé au bout du pont, frais, tranquille, avec une jolie vue sur la Maritza et les îles si riantes et si bien ombragées qui l'avoisinent. Les Grecs, nombreux à Philippopolis, ont profité de ces rives pour y établir des cafés disposés avec ce goût du pittoresque qui est inné chez cette race étrange. Mais le prestige de l'Occident est tel dans toute la Turquie, que mon drogman me trouvait au moins excentrique de préférer des cafés populaires à l'estaminet *civilisé* dont j'ai parlé plus haut.

Je passai huit jours à étudier l'intéressant district de Philippopolis, après quoi je repris la route de Sophia. D'Ithman, une route de traverse mène en peu d'heures à Samakov, ville industrielle célèbre par ses forges établies le long de l'Isker, les plus renommées, je crois, de toute la Turquie. Dans cette ville, où je passai trois ou quatre jours, je fus témoin d'un fait qui me donna une triste idée de l'état moral de la population urbaine de la Bulgarie.

Il y avait à Samakov une association de fils de *tchorbadjis* (notables bulgares), sortes de *petits crevés* grossiers et illettrés dont les excentricités sauvages étaient le scandale et l'effroi de la ville. Comme leurs coreligionnaires et même les musulmans du lieu subissaient tous leurs caprices sans essayer une résistance inutile, ils s'avisèrent de prendre ombrage des airs d'indépendance qu'avait vis-à-vis d'eux un barbier bulgare, lequel avait habité la Serbie et y avait pris les allures qu'on acquiert en pays libre. Ils l'attirèrent à une partie de plaisir où, après l'avoir fait boire, ils le dépouillèrent, l'attachèrent nu à un arbre et le maltraitèrent d'une façon odieuse; puis ils s'éloignèrent un instant pour reprendre une orgie commencée, avec l'intention de revenir l'achever. Un jeune garçon témoin de ces actes sauvages s'approcha du barbier, le délia et l'aida à rentrer chez lui à demi mort. Le barbier porta aussitôt plainte au kaïmakan et fit demander un médecin pour constater les blessures. Malheureusement, le médecin européen de Samakov était un Polonais fort lié avec les tchorbadjis, et qui refusa net d'aller chez le blessé, à moins d'être requis par le kaïmakan. Celui-ci, qui était (m'a-t-on dit) un honnête homme, fit la réquisition demandée, et le médecin dut aller voir le plaignant, mais il refusa de lui donner acte par écrit des blessures qu'il avait constatées sur sa personne. Le barbier, sûr de ne pouvoir obtenir justice dans un pays si singulièrement terrorisé, se fit transporter à Sophia et porta plainte au pacha lui-même.

En arrivant à Samakov, je fus voir le docteur polonais de la part d'un homme qui s'intéressait au barbier si indignement traité, et qui n'était autre que l'Italien M. Giuseppe F..., le bon Samaritain que tout le monde connaît à Sophia. Le Polonais déclara net qu'il ne ferait rien, qu'il n'y avait rien à faire contre des fils

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Rouméliens des environs de Samakov. — Dessin d'Emile Bayard, d'après une photographie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

de tchorbadjis, qu'ils auraient pu traiter de même, et tout aussi impunément, le fils du *cheikh ul islam* (le premier personnage de Turquie après le sultan), si ce personnage avait été à Samakov, que le kaïmakan lui-même tremblait devant les tchorbadjis, qui pouvaient le faire destituer si l'envie leur en prenait, attendu qu'ils avaient le levier tout-puissant de ce temps et de ce pays, — l'argent. Écœuré de cet entretien, je brisai là et je sortis.

Voilà, si l'on n'y prend garde, quel sera le résultat le plus net de l'émancipation des chrétiens en Bulgarie. On aura substitué à l'autocratie des Turcs, dont plusieurs avaient de l'honneur, de la modération et une grande provision de cette bonhomie qui est un des caractères de la race, on aura substitué, dis-je, le despotisme d'une ploutocratie bulgare grossière, rapace, aussi impitoyable envers ses humbles coreligionnaires que servile envers ses maîtres, les hauts employés musulmans. Est-ce pour hâter ce résultat que tant de jeunes patriotes se sont héroïquement fait tuer, en 1867 et 1868, à Slivè, à Varbossa, à Kesaulik et sur d'autres champs de bataille?

Quant au docteur plus ou moins polonais cité ci-dessus, il ne faut pas trop s'étonner de sa platitude intéressée. La Turquie est pleine de ces médecins (*hekim-bachi*) dont quelques-uns sont honorables, dont la plupart sont des fruits secs de nos écoles, dont plusieurs ont fait leur éducation médicale en cirant les bottes de quelque pharmacien ambulant. Ils vendent des drogues, des pipes, des abortifs, des excitants de divers genres, font des métiers interlopes, sont les complaisants des pachas qui leur donnent *facultatem saignandi, purgandi et empoisonandi* quand il leur plaît, car la liberté de la médecine est l'une des libertés les moins contestées de la Turquie. J'ai entendu dire qu'il y a en Europe des théoriciens qui, par amour de la liberté, veulent aussi nous assurer cette liberté-là. Que Sainte Faculté nous en préserve!

Je quittai Samakov et me rendis à Uskub par une route que je ne décrirai pas en détail, car elle est facile et (sauf après Kiustendil) peu accidentée. Je descendis presque à pic sur le fleuve Strouma (l'ancien Strymon), à un endroit très-pittoresque marqué par un karaoul (corps de garde) où l'on me demanda le *tabandja teskereci*, le port d'armes des pistolets. Georges rit au nez du poste et passa. Notez bien que le dernier vaurien musulman a le droit de porter un arsenal à sa ceinture sans que l'autorité ait rien à y voir. Nouvel exemple de l'égalité devant la loi et de l'exécution des conventions de 1856.

Je partis ensuite pour Kiustendil, à travers une fertile plaine qui s'étendait au nord jusqu'à Savoliana : là, le Strymon débouchait d'une gorge profonde couronnée de ruines antiques. A cette occasion, je ferai une observation utile aux futurs voyageurs en Turquie. Les Grecs, qui connaissaient le Strymon et avaient bâti Amphipolis près de son embouchure, n'avaient sur son cours supérieur que des notions vagues et presque mythiques. Ils croyaient qu'il traversait *sept lacs* dans sa partie nord. Or, aujourd'hui, le Strymon ne traverse pas un seul lac depuis sa source jusqu'à son entrée dans les plaines de Serès, mais il passe en effet par une succession d'*anciens lacs écoulés* dont ceux de Radamir, Kiustendil, Djoumaa sont les plus importants; on en pourrait aisément trouver sept, conformément au géographe grec. Ces lacs se seraient-ils desséchés dans la période historique?

Je me souviens, à ce propos, qu'un géographe polonais au service turc, M. Ch. Brzozowski, à l'obligeance duquel je dois beaucoup d'informations, m'a dit avoir découvert dans les alluvions voisines d'Osenova (bassin de Djoumaa) des antiquités préhistoriques, notamment une jarre colossale couchée dans le sol. J'ai précisé l'endroit : avis aux voyageurs.

Je ne m'arrête pas aux souvenirs romains de Kiustendil (*Justiniana Prima*), où j'eus le plaisir de relever le plan exact de l'ancienne forteresse justinienne. J'arrivai, sans incident bien remarquable, à Voku (l'antique Scopia), envahie, il y a près de deux siècles, par une armée autrichienne qui y laissa un souvenir de *civilisation*. Je veux parler du magnifique caravanserai que les Impériaux essayèrent d'incendier : ils ne réussirent qu'à faire de laides dégradations à ce monument, que sa destination toute pacifique eût dû préserver de ces niaises tentatives. J'ai reconnu, sur les piliers et sur les murs, les noms de divers marchands ragusains (les Zemagna, par exemple) qui y avaient leurs loges. L'incurie turque, plus vandale que les soldats de Léopold, achève chaque jour l'œuvre de destruction à laquelle ont échoué les flammes.

A partir d'Uskub, je conseille aux amateurs de beaux paysages qu'un peu de fatigue n'effraye point, de faire un crochet vers le sud et de se diriger, par un pays extrêmement montagneux et fort peu connu, vers Monastir, ville située dans une vallée de l'ancienne Macédoine. La route la plus curieuse, mais la plus difficile, est celle qui suit la rivière Trecha jusqu'au pont de Brod, d'où l'on va en droite ligne et en plaine jusqu'à Prilip, jolie ville fort bien située au pied de belles montagnes rocheuses.

Prilip est une ville musulmane albanaise, et l'on peut juger de sa population par la biographie succincte d'un jeune indigène du lieu, que j'ai connu à Philippopolis. Son frère, homme très-pieux, voulait, comme on disait chez nous, en faire un homme d'église. Le garçon, par contre, n'avait de goût que pour l'état militaire : il voulait être bachi-bozouk et parader toute la journée en veste rouge et en fustanelle bien blanche. « Tu veux être soldat, lui dit le père avec flegme, Allah me garde de te contrarier, » et il alla l'inscrire sur les cadres d'un régiment d'infanterie régulière. Qui fut bien pris? Ce fut le jeune conscrit, qui jura de se venger, et dissimula pendant deux ans; puis, un beau jour, il déserta avec armes et bagages, et se rendit à Prilip, où il arriva vers le soir, se glissa comme un voleur dans l'enclos paternel, et vit au soleil couchant

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Roumélionnes des environs de Samakov. — Dessin de A. de Neuville, d'après une photographie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

son brave père qui faisait avec recueillement sa prière du soir. « C'est cela, dit mon déserteur; il va aller tout droit en paradis : jamais nul ne lui a rendu un pareil service! » Et il fit feu. Mais quand on tire son père, même avec la louable intention de lui procurer la félicité éternelle, la main peut bien trembler, et le coup manqua. Furieux et humilié de sa maladresse, mon jeune homme partit et courut les aventures; quand je le rencontrai, il était cavas de consulat, et son maître avait en lui la plus grande confiance. J'ai su cependant qu'il avait été gravement compromis plus tard dans une affaire d'assassinat commis sur un missionnaire américain près d'Ouzoundjava, et oncques n'ai su ce qu'est devenu cet intéressant parricide.

## XII

Monastir. — La Colline du Miel. — Ascension du Châr. — La Pierre Noire. — Le Ruisseau Noir. — Une charte du quatrième siècle.

De Prilip, une demi-journée mène à Monastir (Bilotia des Grecs), cité vaste, riche, qui se modernise tous les jours. De très-belles chaussées aboutissent à la ville et l'annoncent d'une façon grandiose, notamment celle de Salonique, reconnaissable à deux cafés très-pittoresques situés en face l'un de l'autre.

J'ai gardé un souvenir sympathique de Monastir : d'abord des Pères lazaristes, qui m'y ont donné une gracieuse hospitalité et qui rendent des services fort appréciés de la population bulgare en répandant l'éducation gratuite; en second lieu, du consul anglais M. Calvert et de sa famille, si hospitalière. M. Calvert est un archéologue distingué; Mme Calvert a organisé avec une activité généreuse un service d'assistance médicale fort bien entendu et dont les gens de Monastir profitent avec d'autant plus d'empressement qu'il ne leur coûte rien. Ils ont ainsi au même prix, des Pères et de Mme Calvert, les soins que demandent le corps et l'esprit. Le clergé grec orthodoxe ne trouve rien à redire aux médicaments; mais, quant à l'école lazariste, il a si bien terrorisé les parents, qu'il a réussi à enlever aux Pères la plupart de leurs élèves. Ceux-ci seront ignorants, mais ils *penseront bien*, ce qui est l'essentiel. Les fanatiques sont toujours les mêmes.

N'oublions pas deux jeunes amis, deux Scutarins, MM. Berovich et Lazare. M. Lazare est un photographe amateur, élève de M. Calvert. Le maître m'a gratifié de plusieurs vues bien réussies de Monastir et des environs et l'élève m'a donné ma propre effigie en costume albanais.

Monastir m'a paru une ville sans monuments, et les monuments y sont désavantageusement remplacés par les casernes. La population dominante m'a semblé bulgare; mais il y a force Albanais musulmans, et s'il y a peu de Grecs, il y a beaucoup de ces Valaques du sud qu'on appelle *Zinzare*, c'est-à-dire « moustiques ».

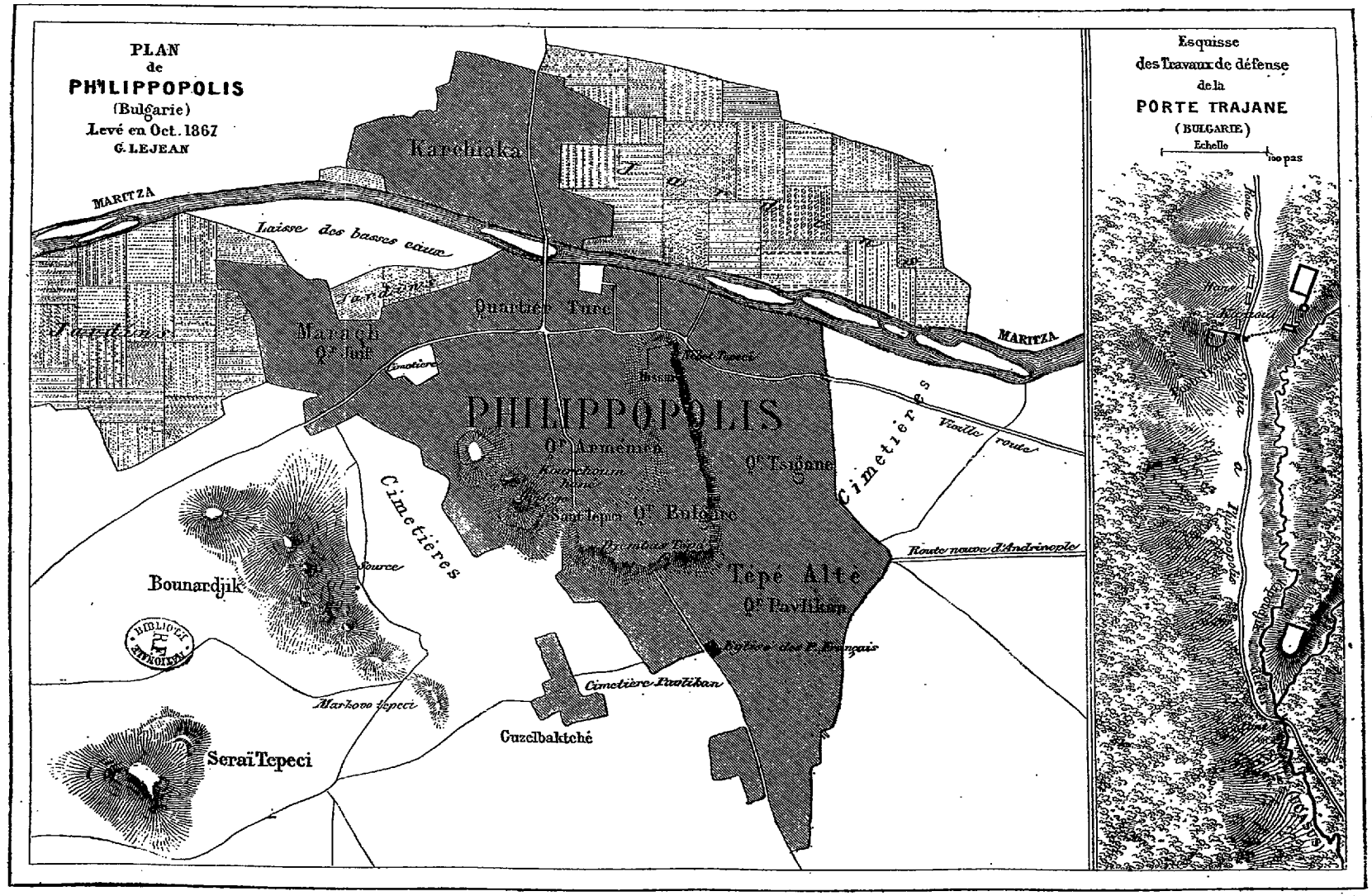
Pour regagner la route qu'on a quittée à Uskub, le mieux, quand on n'est pas trop pressé, est d'aller, de Monastir, rejoindre à travers monts une jolie petite ville valaque nommée Kritchovo, d'où l'on descend dans la fertile vallée de Tetovo, et on la suit jusqu'à Kalkandel, ville semi-bulgare et semi-albanaise, d'aspect tout à fait attrayant, accroupie dans un pli de la superbe montagne du Châr (*Scardus* des anciens). Une colline qui porte un château tout moderne, villa de plaisance de je ne sais quel pacha, a le nom bizarre de Bal-Tepe (Colline du Miel).

Mes petites misères recommencèrent à Kalkandel. Quand je voulus partir pour gravir le Châr, une pluie torrentielle commença, et m'accompagna pendant que je remontais une vallée qui conduisait au village de Vèchal, et que j'eusse admirée dans un autre moment. On m'avait dit que je trouverais un han pour m'abriter à deux heures de la ville, et je prenais patience. Arrivés au lieu indiqué, nous jetons, George et moi, un cri de fureur : le han en question est une hutte en mottes abandonnée où quelque montagnard avait installé jadis un foyer éteint depuis longtemps. N'importe : il fallait prendre cet abri tel quel. Nous y faisons entrer d'abord nos chevaux. Georges ramasse quelques brindilles de bois mouillé et veut allumer du feu. Nous n'avions pas d'allumettes; à force d'ingéniosité, il parvient cependant à opérer ce miracle. Quoique nous risquions fort d'être étouffés par la fumée, qui me chasse deux ou trois fois hors de la hutte, nous réussissons à faire du café : dès lors la bonne humeur revient; le sac aux provisions est déballé, je dîne avec joie et appétit, et comme un bonheur ne vient jamais seul, la pluie cesse. Nous remontons à cheval, et j'arrive à Vèchal, où je trouve un assez beau han, mais aussi un brouillard opaque.

Le lendemain, autre misère. Le brouillard continue : adieu l'espoir d'obtenir, du sommet du Châr, la vue splendide que je me promettais. Je fais une partie de l'ascension à pied. Je franchis, au sommet du mont, une petite plate-forme herbeuse, et nous descendons assez rapidement de l'autre côté. Il fait un froid violent en sus du brouillard. Nous avons le bonheur d'entrer un instant dans un corps de garde turc nommé Karatach (la Pierre Noire), où se réfugient d'autres voyageurs; puis, bien réchauffés et réconfortés par une tasse de café, nous nous remettons en route.

A un kilomètre au delà de Karatach, le brouillard se dissipe. Mes yeux émerveillés distinguent des plaines, des vallées, des ravines, quinze ou vingt villages, tout cela dans les plis de la puissante montagne, qui est à elle seule un petit monde. En moins de deux heures, j'ai franchi un vallon qui est moins sinistre que son nom moitié turc et moitié bulgare, Kara Potok (le Ruisseau Noir ou le Marais Funeste). Une tradition, que je ne garantis pas, dit qu'il y a deux siècles, un renégat albanais, nommé Sinan-Pacha, voulut convertir à coups de sabre les Bulgares du Châr, et que ceux-ci ayant résisté les armes à la main, quarante mille martyrs scellèrent leur foi de leur sang dans ce vallon, qui s'appelait auparavant Beli Potok (le Blanc

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr




Gravé chez Erhard, 12 rue Dugazy-Tronin, Paris.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Ruisseau). Cette tradition, très-conforme à ce qu'on sait de la conversion *volontaire* de beaucoup de populations jadis chrétiennes de la Turquie d'Europe, explique l'état présent des montagnards du district de Gora, dans le Châr, qui ont conservé, quoique musulmans, la langue bulgare et divers usages chrétiens, notamment celui-ci, qui est touchant, et qui rappelle une habitude chère aux paysans de nos provinces. La veille de Noël, les enfants se réunissent par troupes, et vont de porte en porte chanter un couplet dont le sens rappelle les chants analogues des Serbes et des Roumains.

Sur la droite, je laissai au fond d'une vallée étroite et nue, où coulait une rivière assez grande appelée la Bistritza (la Limpide), une roche aiguë sur laquelle

Dame bulgare, à Monastir. — Dessin de A. de Neuville, d'après une photographie.

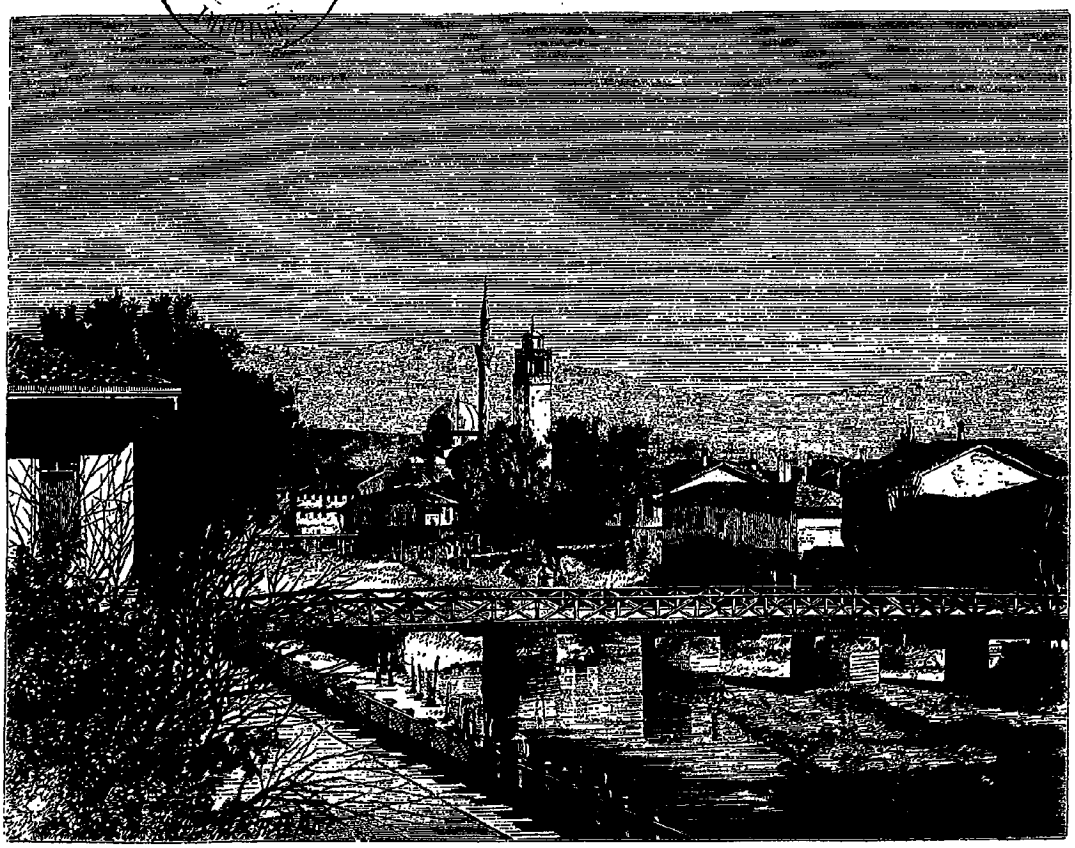
s'élevaient les ruines très-pittoresques d'un castel où le tzar Étienne le Grand tenait sa cour en 1340. Tout au pied se voyaient encore les ruines d'un couvent qu'il fonda, vers 1350, sous le vocable des Saints-Archanges : ce fut à l'occasion de cette fondation qu'il octroya le chrysobulle (charte), dont on conserve à Belgrade un exemplaire mutilé. J'ai feuilleté cette charte, qui est, à mon sens, le document le plus précieux de la géographie des pays slaves du sud durant tout le moyen âge.

G. Lejean.

*(La fin à la prochaine livraison.)*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE



Vue de Monastir. — Dessin de E. Thérond, d'après une photographie.

# VOYAGE EN BULGARIE,

PAR M. GUILLAUME LEJEAN[1].

1867. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

## XIII

Prisren. — Une tombe maltraitée. — Le pont du Saint. — La tribu des Fandis. — Une conversion et une insurrection. — A la recherche d'un guide. — Djakova. — Le fanatisme musulman. — Merturi. — Encouragement à la trigamie. — Danger de frapper aux portes. — Un curé facétieux. — Mauvaise humeur d'une matrone.

Le castel assez disgracieux qui domine aujourd'hui Prisren n'a aucun intérêt historique. Au pied, on voit une mosquée qui fut jadis une église chrétienne, volée et profanée par les Turcs (comme cela s'est fait sur tant d'autres points), probablement au temps de Sinan-Pacha. Je suivis un sentier en zigzag qui longe le castel, et je descendis à Prisren, où je trouvai une hospitalité empressée chez l'archevêque, Mgr Dario Bucciarelli, prélat encore jeune, de figure et de manières très-sympathiques.

Je passai quelques jours à Prisren, faisant de l'archéologie et de la géographie. J'avais pris pour observatoire une hauteur escarpée derrière la Bistritza, au-dessus d'un cimetière chrétien. Je remarquai là une tombe turque avariée, érigée à part, et je demandai ce que c'était. J'appris que c'était la tombe d'un coquin fanatique du lieu qui, furieux de ne pouvoir opprimer les chrétiens après sa mort, avait exigé qu'on l'enterrât *au-dessus* du cimetière bulgare, afin de pouvoir dominer les « infidèles » de dessous ses trois pierres. Son désir avait été réalisé. Mais un homme qui entendait la tolérance de cette étrange façon ne devait guère

1. Suite et fin. — Voy. p. 113, 129 et 145.



© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

compter sur celle des gens qu'il insultait. Les chrétiens qui passaient par là le lui ont bien fait voir. Sans doute, ils eussent mieux fait de laisser en paix le tombeau qui abritait ce squelette insolent; mais, franchement, d'où venait la provocation, et à qui était le premier tort?

De Prisren à Djakova, il y a six heures, en plaine; un peu plus d'à moitié route, on passe un pont ancien d'un très-bel effet, hardiment jeté sur le Drin à sa sortie d'une gorge étroite, pont que défendit jadis un *castellum* romain, si même il n'y en avait deux. Ce pont est appelé, en albanais, Oura Fchaït, le pont de Fchaï, village voisin, et aussi *Oura Cheint* (le pont du Saint), nom qui fait prévoir une légende. En effet, les gens du pays disent que la gorge susdite fut ouverte par saint Nicolas, qui voulait frayer un passage au Drin et dessécher le lac qui couvrait auparavant la plaine actuelle de Djakova. Le peuple a sa géologie à lui; elle est moins savante et moins vraie que la nôtre, mais il faut avouer qu'elle ne manque pas de charme.

La plaine de Djakova est en partie colonisée par des Albanais catholiques de la tribu mirdite des Fandis, dont le sol est plus maigre que le reste de la Mirditie, ce qui les a amenés à venir s'établir dans la plaine comme fermiers des musulmans. Ceux-ci, paresseux, gueux et fiers comme des hidalgos, ont été charmés de voir leurs domaines prospérer sans qu'il leur en coûtât rien; mais, ces terres mises en plein rapport, ils ont voulu expulser brutalement ceux qui les avaient fertilisées. Heureusement les Fandis manient le fusil aussi bien que la bêche, et les croyants durent se contenter de maudire leurs fermiers industrieux.

Cet esprit belliqueux des Fandis, auquel je viens de faire allusion, a éclaté dans une affaire toute récente. Il y avait, sur les confins de la plaine de Djakova, une maison fortifiée habitée par des musulmans qui y menaient à peu près la vie des Mauprat *Coupe-Jarret* de George Sand. Ils allaient dans les villages bulgares du voisinage et y prenaient tout ce qui était à leur convenance, vivres, argent, femmes, bétail. Cela dura tant et tant, que l'autorité dut intervenir. Quand il n'y eut que des gendarmes et des soldats turcs pour s'en mêler, les bandits eurent beau jeu; mais, à la fin, les consuls impatientés exigèrent du pacha de Prisren que ce nid de brigands fût nettoyé, et on chargea de l'affaire un officier de Djakova, fieffé bandit lui-même, mais véritable homme d'action. Au lieu d'emmener avec lui ses subordonnés, il fit un appel aux Fandis, en réunit dix-sept, et alla à leur tête assaillir la *koulé* (forteresse) des brigands. Elle fut prise d'assaut; les bandits furent tués les armes à la main, deux Fandis grièvement blessés. Je n'ai pas besoin d'ajouter que ces deux hommes, frappés en accomplissant un service public, ne touchèrent pas un sol de l'indemnité qui leur avait été promise. Ils durent s'estimer heureux de ne pas être inquiétés. N'avaient-ils pas osé tuer des « croyants », et chacun sait qu'en pays musulman la vie d'un voleur « croyant » doit être sacrée pour l'infidèle dont il convoite la bourse.

Ce pays fut ensanglanté, il y a deux ans, par un drame assez curieux. Le point de départ fut la conversion au christianisme d'une jeune orpheline musulmane albanaise qui, après diverses aventures trop longues à conter ici, avait été mariée à un paysan mirdite de la plaine de Djakova. Les musulmans du pays, informés de la chose, enlevèrent la jeune femme à son mari, et la confièrent à un iman (curé musulman) des environs. Une autre femme, en pareil cas, n'eût su que gémir ou s'évanouir, mais Mrika (c'était le nom de l'Albanaise) était une personne de tête, et ne s'oublia pas : elle fit, dès la première nuit, un grand trou dans le mur et s'échappa, grâce à la complicité de la femme de l'iman, qui avait ses raisons pour douter de la vertu de son mari, vu surtout que Mrika était loin d'être laide. Elle se réfugia chez l'archevêque de Prisren, qui la fit passer à Constantinople, en obligeant le gouverneur général à lui fournir des gendarmes d'escorte jusqu'à Salonique. Les musulmans fanatiques qui avaient espéré l'écharper s'insurgèrent alors en masse, brûlèrent deux villages chrétiens, et comme les Mirdites menaçaient de descendre au secours de leurs coreligionnaires de la plaine, le gouvernement turc dut intervenir énergiquement, sous la pression de la diplomatie, et l'ordre fut rétabli à coups de canon. Quand tout fut fini, Mrika retourna à son village, où elle habite toujours. Il paraît qu'elle avait eu à se plaindre gravement des gendarmes turcs qui l'avaient escortée à Salonique. Ce qu'il y a de certain, c'est que, dès qu'elle fut rentrée, son beau-frère prit son fusil et se mit à donner la chasse à tous les Turcs armés qu'il rencontra. L'an dernier, il en avait déjà expédié vingt et un, et il déclarait qu'il en fallait encore trois pour parfaire son compte.

Jusqu'à Prisren, j'avais voyagé partout avec la plus grande sécurité; ce fut dans la Padrima que mes embarras commencèrent sérieusement. J'avais atteint la ville de Djakova, d'où je voulais regagner Scutari en droite ligne, à travers les cantons libres. Il est impossible de voyager dans ces pays si l'on n'est accompagné d'un indigène qui recommande le voyageur dans les villages amis, et l'on va ainsi en changeant de cicerone et de garant de village en village : toute offense faite au voyageur est endossée par le garant et par toute sa tribu, et vengée dès que l'occasion s'en présente. Or, l'instant était mal choisi. Au moment même où j'étais à Djakova, on se battait à Koronitza, à une heure de la ville; deux tribus s'étaient attaquées la veille, à Boutouch, sur la route où je voulais passer. On me conseilla d'aller chercher des garants à Ipek, jolie petite ville située à une journée de marche; j'y allai, et je trouvai la ville sens dessus dessous. Un jeune musulman, amoureux d'une fille musulmane de bonne maison qu'il eût aisément obtenue s'il l'avait demandée, avait trouvé meilleur genre de l'enlever le fusil au poing. Toute la ville avait pris parti pour ou

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

contre; on s'était fusillé toute la nuit : il y avait eu beaucoup de victimes. Je m'étais hâté d'arriver à Ipek, espérant bien tomber au milieu de cette bagarre, mais je trouvai tout calmé en arrivant. Le pays pourtant n'était pas sûr, comme je l'appris le lendemain, en montant avec mon drogman Georges sur le coteau boisé qui domine l'église archiépiscopale d'Ipek (en slave, Petch), métropole religieuse des Serbes. Nous y rencontrâmes une grande femme aux traits masculins et durs qui nous dit, d'un air de menace : « Que venez-vous faire dans nos bois? Prenez bien garde que nos hommes ne vous rencontrent!

— Femme, lui répondit Georges, qui n'était pas poltron, si vos hommes y tiennent, on leur fera rendre quelque chose de rouge. »

La femme s'en alla scandalisée de nos propos, et nous ne fîmes pas d'autre rencontre. Nous étions là à une portée de fusil de la ville, qui avait une forte garnison : mais je n'ai jamais bien compris à quoi servent en Turquie les baïonnettes de l'ordre. La fusillade meurtrière dont je viens de parler avait duré toute une nuit à la barbe des autorités militaires et civiles, dont elle n'avait pu troubler le sommeil.

Je ne trouvai point à Ipek le guide que j'étais venu chercher. Il fallut me rabattre sur Djakova, où, à force de bonne volonté, on réussit à m'en donner deux, dont un prêtre musulman de la tribu de Krasnich. Nous avions à voyager deux jours parmi des musulmans fanatiques et indépendants; de sorte que Georges, quoique catholique très-ardent, jugea politique de se faire passer pour mahométan et d'improviser une historiette dans laquelle il était un certain Rechid-Aga, fils de Molla-Hussein, prêtre vénérable attaché à la grande mosquée de Scutari, et de dame Gulnare, son épouse. Ce petit

Le pont d'Oura-Tchaïr. — Dessin de H. Catenacci, d'après une photographie.

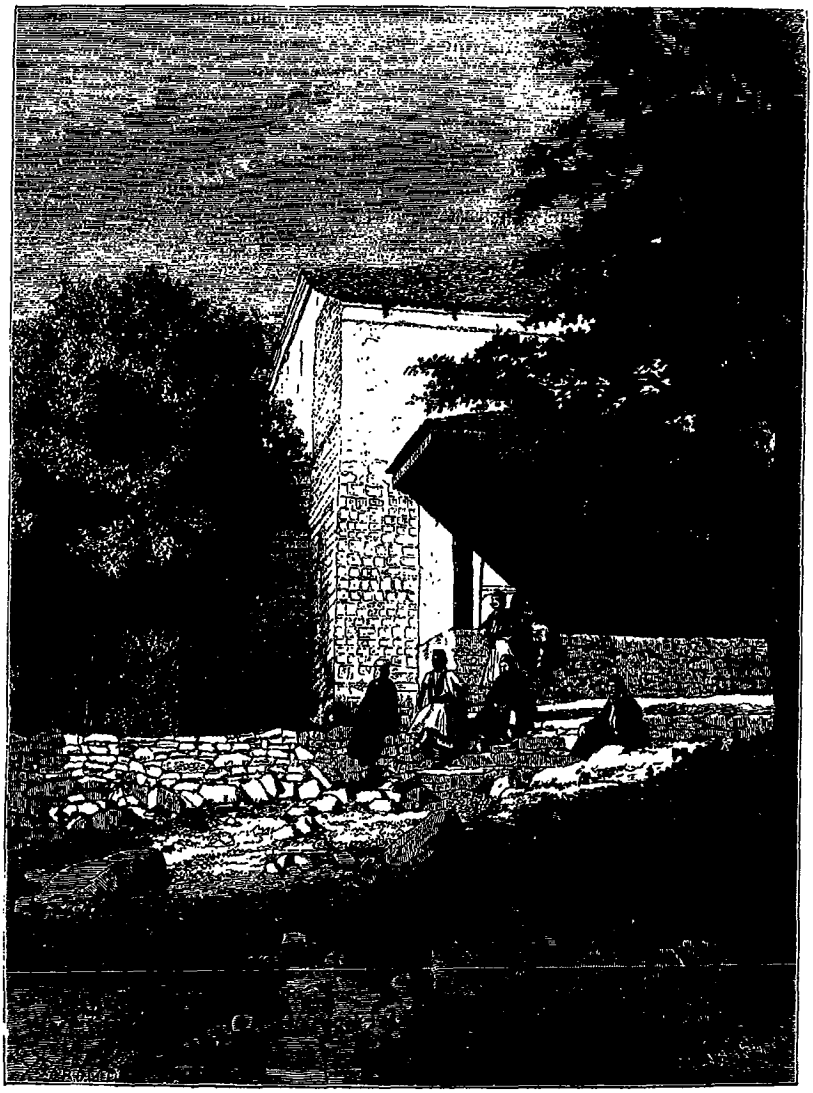
conte lui valut immédiatement la chaude amitié du bigot musulman, qui lui faisait les confidences les plus accentuées de ses sentiments à l'endroit des chrétiens. Il ne parlait que du plaisir qu'il aurait à les voir massacrés, brûlés, empalés dans ce monde, en attendant qu'ils fussent grillés à perpétuité dans l'autre. Ces gentillesses que me rapportait Georges ne m'apprenaient rien de nouveau sur le genre de sympathie que les fils de Mahomet professent et professeront toujours pour nous, mais elles eussent pu être instructives pour les gens ingénus qui ont encore des illusions à ce sujet.

En partant de Djakova, nous voyageâmes deux heures en plaine, puis nous nous engageâmes dans un pâté montagneux d'où nous descendîmes dans une jolie vallée, celle de Boutandj, où nous passâmes la nuit. Le lendemain, je partis de Boutandj avec deux guerriers du village qui devaient m'escorter jusqu'à la limite de la tribu, à deux lieues de là. Cette limite, où nous fîmes halte, est un col élevé d'où l'on avait une vue admirable sur une large vallée, à la fois populeuse et boisée, où coule une belle rivière pourvue d'un nom latin, la Valbona. Deux collines surplombant le col masquaient un peu la vue, et j'en escaladai une, au grand scandale de mes guides, qui m'avertirent que le premier montagnard qui me verrait seul tirerait probablement sur moi sans autre explication. Au fond, il leur était bien égal que je fusse tué; mais s'il m'arrivait malheur en leur compagnie, ils étaient personnellement responsables, selon l'usage du pays, et obligés de poursuivre la dette du sang contre la tribu voisine pour une affaire qui ne les regardait pas du tout. Je leur promis de ne pas m'écarter, et, dès que je fus hors de leur vue, j'oubliai volontairement ma promesse. J'ai assez l'habitude de la vie sauvage pour savoir les précautions à prendre en pareil cas, et je m'y con-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

formai jusqu'au moment où le démon de la Géographie s'emparant de moi, me fit oublier tout ce qui n'était pas le splendide paysage étalé sous mes yeux. Je levai en moins d'une heure le plan détaillé de la vallée, et je descendis de mon observatoire, au grand soulagement de mes guides, qui s'en retournèrent chez eux. Je poursuivis ma route avec les autres; je passai à gué dans l'après-midi la Valbona, ainsi que son affluent de l'est, qui justifiait bien son nom slave de Bistritza, la limpide.

De la Valbona, je remontai doucement des coteaux sinueux, bien cultivés, et je reçus l'hospitalité dans une maison isolée, vraie forteresse albanaise consistant en un rez-de-chaussée sans porte ni fenêtres, et en un premier étage où l'on montait par une échelle qu'on enlevait à la moindre alerte. Toutes les maisons sont



Mosquée de Prisren. — Dessin de E. Thérond, d'après une photographie.

ainsi construites dans ce pays et témoignent éloquemment de l'état de guerre qui est normal dans cette contrée.

Notre prêtre, qui nous avait quittés en route pour aller malgré sa qualité d'homme d'église voler des raisins dans une vigne qu'il connaissait, arriva à temps pour le souper, récita le *fatha* d'abord, puis le *uamaz* ou prière du soir, à laquelle Georges répondit avec toutes les simagrées d'usage, ce qui fut démesurément long.

Nous fûmes débarrassés, le lendemain matin, de ce cafard malhonnête et pique-assiette; et des gens de la tribu de Krasnich nous conduisirent jusqu'à Merturi, dans un pays affreusement raviné, mais bien peuplé et pas trop mal cultivé. Nous arrivions au milieu d'une tribu catholique : il est vrai que les catholiques alba-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

nais appartiennent à une catégorie assez difficile à classer. J'en eus à Merturi un curieux spécimen. Dans la maison où je m'arrêtai à midi pour faire une collation rustique, je vis un adolescent de dix-huit à vingt ans, à peu près imberbe, à qui sa mère, matrone à forte carrure comme toutes les Albanaises, faisait un sermon très-pressant qui ne paraissait guère amuser le jeune homme. Georges me traduisit la chose. Ce garçon était marié : il avait perdu successivement ses deux frères, mariés aussi. A la mort du premier, il avait, selon l'usage du pays, épousé la veuve et fait acte de bigamie; mais, l'autre frère venant de mourir, il résistait à la tyrannie de l'usage et ne voulait pas être trigame. Les mères de famille étant en tout pays conservatrices à tout prix des usages respectables, celle-ci essayait de faire comprendre à son fils qu'un homme d'honneur ne peut faire autrement que d'hériter des veuves de ses frères, en eût-il cinq, en eût-il dix. La mine ennuyée du récalcitrant m'amusait énormément : on y lisait éloquemment que c'est bien assez d'être marié deux fois, et même une.

A quatre heures du théâtre de cette scène intime, j'eus une surprise agréable en rencontrant un petit groupe européen : c'étaient quatre missionnaires italiens qui bivouaquaient sous une hutte de feuillage, en face d'une église qu'ils étaient en train de faire rebâtir. Nous passâmes ensemble une agréable soirée, et le lendemain, après avoir remonté avec quelque fatigue une gorge fort pittoresque appelée la Rivière-Noire (*Lumi sou*), je descendis dans une autre vallée, celle de Chala, et j'allai frapper à la porte du baïraktar ou maire de la paroisse d'Abate. Quand je dis frapper à la porte, c'est, bien entendu, une métaphore : d'abord, parce que les maisons de ce district ont rarement des portes; j'ai dit qu'on y entre et qu'on en sort par la fenêtre du premier étage. S'il y avait une porte et qu'on allât frapper, on aurait la plus belle chance d'avoir une balle dans la tête. Il faut s'arrêter à dix pas et crier à haute voix : *Izot, schpii?* Seigneur de la maison, êtes-vous là? Alors quelque figure de femme se montre, on parlemente, et on est généralement reçu avec bonne grâce et empressement. Le baïraktar m'offrit courtoisement l'hospitalité chez lui, mais je déclinai l'offre en lui disant que, ne sachant pas l'albanais, je serais plus à l'aise chez le curé qui parlait ma langue. Le vrai motif était que je craignais de passer une soirée ennuyeuse. Les Albanais de la Montagne-Noire sont d'excellentes gens, mais leur conversation ne roule que sur des gens tués ou des gens à tuer, et ces entretiens, piquants pour un jour ou deux, finissent par sembler un peu monotones. Le maire me donna un guide pour me conduire chez le curé, à un kilomètre de là, en s'excusant de ne pouvoir m'accompagner lui-même, car il avait justement sur cette route un voisin qui lui devait quelque coup de fusil pour une affaire de vendetta mal réglée.

Par un hasard des plus heureux, le prêtre qui desservait l'église d'Abate était aussi curé de Kiri, village où j'avais à me rendre le lendemain, et il devait faire route avec moi.

Nous partîmes assez tard dans la matinée, moi, Georges, et l'abbé suivi d'un domestique menant en laisse une vache que le curé songeait à vendre d'occasion sur la route : cette bête représentait un semestre de ses honoraires comme curé d'Abate. Nous rencontrâmes des Tziganes et, plus loin, des montagnards que ma présence intriguait beaucoup, et leurs questions répétées inspirèrent à l'abbé une plaisanterie qui ne m'amusa qu'à moitié : il leur fit croire que j'étais le roi de France (*kral i Francit*) qui venait visiter ses bons amis les chrétiens libres de la Montagne-Noire. Je dus presser ma marche pour échapper à des harangues qui me prouvaient assez ce que je savais déjà, que les Albanais sont naturellement éloquents. Je ne fus pas du reste étonné outre mesure de la naïveté de ces bonnes gens. Je n'avais pas, il est vrai, de chambellans; mais sans vouloir humilier personne, je dois dire que Georges, avec sa fière prestance et ses beaux habits brodés, représentait aussi bien que tous les chambellans du monde. D'ailleurs, le paysage offrait à chaque pas des beautés incomparables : je passai tant de temps à les admirer, que la nuit nous surprit à une heure et demie de Kiri, dans un des pays les plus mal fréquentés de la Turquie. Ce qui m'inquiétait sérieusement, c'était l'effroyable état de la route, où les chevaux ne passaient presque jamais, et pour cause. Si l'un de mes chevaux s'était blessé parmi ces affreux précipices, je me serais trouvé dans un mortel embarras, et cela n'aidait pas à teindre mes pensées en rose. A chaque casse-cou, l'abbé me disait avec placidité : « C'est un vilain petit pas, monsieur, mais c'est le dernier. » Cela finit par m'agacer un peu, et à la fin je ne pus m'empêcher de lui dire : « C'est très-bien, monsieur le curé, mais voilà la quatrième fois que vous me le dites. » Nous finîmes cependant par sortir des ravins, et la lune, en se levant, nous montra une belle habitation où nous demandâmes l'hospitalité, qui nous fut accordée après quelques pourparlers, par une grande matrone qui était la seule habitante de la ferme, les hommes étant dans la montagne avec les troupeaux.

Après un souper frugal, nous nous disposons à dormir; mais voici une autre encombre : je m'aperçois que le sol du logis est fâcheusement habité. Je feins un subit amour pour le grand air, et je dis à Georges de me dresser mon lit dans la cour à la belle étoile. C'est alors au tour de la matrone à jeter les hauts cris; elle m'explique que les gens de ce hameau sont en vendetta avec ceux de Nikaï, et que si je couche dehors, il est fort à craindre que des rôdeurs ennemis ne m'envoient une balle par-dessus la palissade. Georges et l'abbé trouvent la chose grave et insistent poliment; quant à la matrone, elle est hors d'elle-même. Toute sentimentalité à part, son attitude disait parfaitement ceci : « Voilà un étourdi qui est destiné à mal finir. Après tout, c'est son affaire; et s'il

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

aime les coups, ce n'est pas moi qui l'empêcherai d'en chercher; mais il n'y a aucune raison pour que mon mari et mes fils, qui sont des gens comme il faut et qui ont déjà bien assez d'affaires sur les bras, soient engagés dans une nouvelle vendetta pour ce monsieur que nous ne connaissons pas. »

Elle avait dix fois raison, mais je suis ainsi fait que j'aime mieux courir un danger possible que subir une incommodité certaine. Je bataillai un peu et ne cédai que par une certaine fausse honte : j'en fus récompensé par un sommeil plus calme que je ne l'avais espéré.

## XIV

Kiri. — Le col du Biskassi. — Bonne hospitalité à Rioli. — Le dimanche des Cierges. — Koplika. — Un exemple de justice turque. — Scutari. — Visite à la vieille princesse des Mirdites : son histoire. — Légende de la tribu des Mirdites. — Comment un noble mirdite se marie. — Les cinq bannières. — Sur les noms albanais. — Le Djak.

Je ne m'arrêtai à Kiri que le temps nécessaire pour dîner, et prenant congé de mon excellent abbé, je partis sans guide pour Scutari, dont je n'étais plus qu'à dix heures, et dont je connaissais la route. Un sentier tortueux, mais assez uni, à travers des collines boisées, me mena piano-piano jusqu'à un joli cirque tout vert, comme une pelouse de jardin anglais, entouré de belles futaies et dominé par la masse colossale du mont Biskassi. C'était le col du Biskassi, à partir duquel commençait un ravin infernal conduisant jusqu'à la plaine de Scutari, que je pouvais entrevoir à travers les noires parois de la montagne.

Une grande matrone des environs de Kiri. — Dessin de A. de Neuville, d'après une photographie.

J'avais là du pittoresque, *primo cartello*, mais je n'étais guère d'humeur à le goûter, tout préoccupé que je me trouvais d'un double problème : arriver avant la nuit au village de Rioli, et tenir mes chevaux sains de toute avarie. Les pauvres et vaillantes bêtes atteignirent la plaine en bon état, mais la nuit était close. Il fallut faire encore plus de deux kilomètres presque à tâtons pour atteindre Rioli, charmant village aux maisons éparpillées le long d'un torrent aussi bruyant que limpide, qui fait tourner plusieurs moulins. Nous fûmes reçus là par un prêtre albanais qui parlait italien, un ex-condisciple de Georges, qui nous fit fort gracieusement les honneurs de son modeste presbytère, en s'excusant de ne pouvoir nous retenir plus d'une nuit, car il était appelé le lendemain matin à Kiri pour célébrer la grande fête patronale du lieu, une fête assez antique appelée le dimanche des Cierges. Je me fis expliquer ce nom, et ce ne fut pas sans surprise et sans émotion que je retrouvai en pleine Illyrie sauvage un des usages caractéristiques de ma vieille race, ces fêtes domestiques qu'on appelle *pardons* en basse Bretagne, et qui n'ont rien de commun avec les vulgaires cohues de nos banlieues. Je me souvins que trois semaines plus tôt, j'avais songé, du fond d'un obscur village bulgare, à la fête qui se célébrait ce jour-là dans mon village breton, et aux bons cœurs qui avaient à cette heure pensé à l'absent, sans trop se préoccuper des exigences de la géographie. Mais ce sont là des pensées amollissantes, et que le voyageur doit jeter derrière lui comme un vêtement inutile. A peine à cheval, je me retrouvai en plein Orient.

Je marchai pendant trois heures dans une plaine pierreuse qui m'était familière, car douze ans auparavant j'y avais fait un dur apprentissage de l'Albanie. A Koplika, où je m'arrêtai un instant pour dîner à l'ombre de magnifiques platanes, je pus examiner un curieux spécimen de la justice turque, et dont il vaut la peine de parler : c'étaient les ruines toutes fraîches d'une belle habitation appartenant à une famille de paysans aisés. Il faut savoir que quelque temps auparavant, Essad-Pacha, gouverneur général de Scutari, voulant mettre un frein aux meurtres par vendetta qui désolaient la province, décréta que les familles des meurtriers contumaces seraient responsables directement, qu'elles seraient emprisonnées et exilées, que leurs maisons seraient rasées et leurs biens confisqués. Les notables de la ville adhérèrent à ce décret; ceux

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

de la banlieue s'abstinrent, et, quant aux chefs des montagnes, on se garda bien de leur en souffler un mot. Quelque temps après, deux meurtres furent commis dans la banlieue, l'un à Daitch par un catholique, l'autre à Koplika par un musulman; les deux coupables se sauvèrent et ne furent pas trouvés, ce qui ne surprendra que les gens qui ne connaissent pas la police ottomane. Le décret du pacha fut exécuté dans toute sa rigueur contre la famille du premier : sa mère, sa femme, ses sœurs furent brutalement jetées en prison, leur maison fut rasée, leur bien vendu à vil prix, et elles furent déportées à leurs frais au fond de la Bulgarie. On essaya bien d'en faire autant à Koplika, mais là il s'agissait d'une famille musulmane : le village se souleva et chassa les gendarmes ; il fallut envoyer deux compagnies d'infanterie, qui démolirent la maison, mais se gardèrent bien de toucher aux femmes, réfugiées dans un harem voisin. Or, en Turquie,

Jeunes filles de la Montagne-Noire. — Dessin d'Émile Bayard, d'après une photographie.

le foyer musulman est inviolable. Je ne m'en plains pas trop, mais je demande pourquoi le foyer chrétien n'a pas les mêmes immunités. Je n'en dirai pas plus. Mais on me permettra de ne pas même discuter avec les gens ingénus qui croient à la réalisation des beaux programmes imposés par l'Europe à la Turquie il y a quinze ans.

Deux heures après, je rentrais à Scutari. La première nouvelle que je reçus au consulat de France me frappa aussi violemment qu'un malheur personnel : c'était la mort tragique de la célèbre voyageuse Mlle Tinne, sur la route de laquelle le hasard m'avait placé un moment, sept ans plus tôt, aux confins de l'Abyssinie[1]. Je ne puis écrire ce nom sans protester vivement contre le dédain malveillant qui a dicté la plupart des notices écrites à cette occasion. Leurs auteurs igno-

1. Voy. t. XXII du *Tour du monde* (1870-1871, deuxième semestre), p. 289 : *Mlle Tinne*, par MM. Zurcher et Margollé.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

raient probablement que Mlle Tinne a été le promoteur le plus utile des découvertes géographiques dans la zone moyenne du Nil, parce que, si elle dédaignait d'écrire elle-même, elle se faisait accompagner de savants dont les œuvres témoignent suffisamment pour elle. Du reste, il est oiseux de plaider la cause des audacieux qui jouent fièrement leur vie pour enlever d'assaut les secrets de l'inconnu, et de se demander s'ils sont beaucoup moins sages que les chercheurs plus circonspects qui se cramponnent vigoureusement à la vie, comme si elle valait grand'chose. De la folie éclatante des uns, de la correcte et prudente vulgarité des autres, la Providence fait ce qu'il lui plaît, et s'en va composant son œuvre, l'œuvre du progrès scientifique incessant, dont la contemplation nous console avec usure des petites mesquineries du présent.

J'avais depuis plusieurs années un vif désir de visiter l'Albanie, et surtout les districts des montagnards belliqueux, ces fils des soldats de Scanderbeg dont les Alpes illyriennes abritent la liberté turbulente, que la Turquie a prudemment reconnue. J'avais des raisons de penser qu'il y avait beaucoup d'exagération dans ce qui se disait, à Raguse et à Scutari, des dangers et des difficultés d'un pareil voyage. De ce que les Albanais libres, et surtout les Mirdites, étaient la terreur des populations musulmanes du voisinage, il ne s'ensuivait pas bien logiquement qu'ils dussent traiter en ennemi un visiteur français qui leur était sympathique. D'autre part, un peu de danger ne pouvait me déplaire, et servait, comme on dit, à intéresser la partie. Enfin, je devais profiter d'une circonstance particulièrement favorable, qui était la présence à Scutari de la vieille princesse des Mirdites, venue dans cette ville pour quelques affaires d'intérêt où elle avait pour conseil le consul de France. Avertie de mon désir, la princesse se mit très-obligeamment à ma disposition, et j'allai d'autant plus volontiers lui adresser mes remercîments, que j'étais plus curieux de voir cette femme étrange dont l'existence dramatique m'était bien connue depuis douze ou quinze ans.

Elle était, comme toutes les femmes des nobles mirdites, une musulmane enlevée, baptisée et épousée les armes à la main; son mari, le prince Nicolas, avait servi avec distinction contre les Russes, en 1829; à son retour en Mirditie, il avait été assassiné par son propre cousin, Alexandre le Noir. La veuve du prince Nicolas ne perdit pas de temps en vaines lamentations : elle ouvrit avec la famille de l'assassin un compte courant de meurtres qui ne finit que quand elle eut tué l'usurpateur lui-même avec deux de ses enfants. Ce fut par ce moyen qu'elle fit place nette pour son fils mineur Bib Doda, qui fut reconnu prince sans opposition; mais les parents et amis d'Alexandre ne pardonnèrent pas à la terrible veuve, qui dut passer plusieurs années dans une cave d'où elle ne sortait que la nuit. Cela du reste ne la corrigea guère. Voyant son fils Doda tout triste d'avoir épousé une femme qui ne lui donnait pas d'enfants et qu'il ne pouvait répudier, étant catholique, elle le rendit libre par un moyen très-simple : elle tua sa bru d'un coup de fusil, et personne n'y trouva à redire.

Ce fut cette aimable personne que j'allai voir avec un ami et que je trouvai installée dans une de ces grandes et massives habitations scutarines, moitié forteresses, moitié couvents, où se plaît l'aristocratie albanaise. Je vis d'abord le futur prince des Mirdites, un jeune collégien de douze ou treize ans; sa sœur aînée, Mlle Davidica, modeste et douce personne, vêtue à l'européenne; sa mère, et enfin la terrible aïeule, dont les traits énergiques me frappèrent tout d'abord. Malgré son âge avancé, elle n'avait pas de cheveux gris : sa chevelure d'un roux très-ardent, ses yeux d'un bleu grisâtre, le costume mirdite semi-masculin qu'elle portait, tout constituait un ensemble difficile à oublier. Elle se montra aussi gracieuse que possible, et ses paroles amicales contrastaient singulièrement avec l'éclat sauvage de ses yeux, qui n'ont jamais pu sortir de ma mémoire. Je la quittai après lui avoir adressé mes remercîments, et je me hâtai de faire mes préparatifs de départ.

Les Mirdites, que j'allais visiter, sont la plus importante des tribus chrétiennes d'Albanie, quoique leur origine ne remonte pas authentiquement plus haut que Scanderbeg. D'après leurs légendes, ils descendraient d'une famille de pasteurs qui habitait le mont Sastrik, près Djakova. A la mort du père, les trois fils partirent dans diverses directions en se partageant le mobilier paternel, qui était peu de chose. L'aîné eut la selle du cheval (en albanais, *chala*), le second un crible (*choch*), et le plus jeune n'eut rien, sinon un salut ironique de ses frères qui, en le quittant, lui dirent *mir dita* (bonjour). De ces trois frères sont sorties les trois tribus de Chala, Chochi et des Mirdites, et cette dernière a prospéré au point de devenir à elle seule trois fois plus importante que les deux autres réunies. Les Mirdites ont servi sous Scanderbeg et pris une part glorieuse à ses victoires; après sa mort, ils ont été assez forts pour se faire respecter des Turcs, qui n'entrent pas en Mirditie et se bornent à réclamer de toutes ces populations des contingents de volontaires en cas de guerre. Ceci n'empêche pas les montagnards d'être sans cesse en guerre entre eux, ou avec les musulmans du voisinage.

Quand un jeune noble mirdite veut se marier, il s'informe des jeunes filles qui peuvent être à sa convenance dans quelque grande famille musulmane d'alentour, et quand il a fait son choix, il réunit ses amis et enlève, les armes à la main, sa future qu'il entraîne à sa paroisse, où elle est catéchisée, baptisée et épousée en moins de temps que je n'en mets à le dire; du reste, devenue chrétienne, elle épouse passionnément les habitudes et les préjugés de sa nouvelle patrie. Sa famille, au début, prend mal la chose, et quelques têtes sont cassées ou coupées pour le point d'honneur; mais comme on finit tôt ou tard par reconnaître que l'épouseur est de bonne maison, et que dès lors le mariage

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Tziganes. — Dessin de E. Metzmacher, d'après une photographie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

est convenable, le tout finit par des accolades et des banquets. Les Albanais, qui ont colonisé le quart de la Grèce, y ont porté ces habitudes. Tout le monde à Athènes a connu le vieux général Grivas, maréchal du palais sous Othon, qui dans sa jeunesse s'était marié à la mode mirdite, et qui plus tard s'écriait, dans ses boutades d'humeur contre sa femme : « Dire pourtant que j'ai tué cinq hommes pour enlever cette femme-là ! Est-on absurde quand on est jeune ! »

Contre mon attente, je n'éprouvai aucune difficulté tant que je restai dans les districts qui reconnaissent tant bien que mal l'autorité de la famille Doda, ce qu'on nomme « les cinq bannières ». Les premiers jours de mon voyage à travers la Mirditie ne présentèrent donc aucun incident notable, et au lieu de feuilleter les pages monotones de mon journal quotidien, je pense qu'il vaut mieux consigner ici quelques observations générales sur l'étrange population que je visitais. Ce qui me frappa tout d'abord, ce fut le caractère antique, dans le sens scientifique du mot, de tous ces montagnards. Sauf la croix latine qui surmontait les églises et le fusil passé en bandoulière aux épaules de tout individu âgé de plus de douze ans, je trouvai un peuple qui ne semblait pas avoir changé depuis Hérodote. Il était évident pour moi que ces fils des Thraces avaient accepté une sorte de vernis chrétien, d'abord parce que cela ne gênait chez eux aucune habitude intime, et, plus tard, parce que cela les distinguait des musulmans qu'ils ont souvent battus et qu'ils méprisent cordialement ; mais ce vernis n'avait atteint que la surface, et, dans les anecdotes que j'aurai occasion de raconter, on trouvera des mœurs qui n'ont pas changé depuis Seuthès ou Khersobleptès. Les noms propres tout seuls accusent bien cet état de choses. J'ai vu peu de noms albanais, surtout parmi les femmes, qui fussent franchement chrétiens ; mais, en revanche, les noms païens abondent. Je sais de très-braves guerriers qui s'appellent *Bib* et *Liepouri*, le dernier mot veut dire lièvre et le premier dindon. Les femmes s'appelaient Coutcha, Biectcha, Sul, Preu, c'est-à-dire la Vermeille, la Fleur, la Montagne, noms pittoresques, mais étrangers au Martyrologe romain. Pour donner un air chrétien à ces païens obstinés, les missionnaires ont pris un moyen terme fort ingénieux : c'est de traduire tant bien que mal les noms indigènes en noms de baptême orthodoxes. Un père vient déclarer sa fille au prêtre sous le nom de Biechka, qui veut dire littéralement « pâturage sur la montagne, » la plus précieuse chose du monde aux yeux d'un Albanais : le prêtre inscrit Sylvia, synonyme latin qui ne fait tort à personne et qu'on ne peut qu'approuver. Sur les mêmes registres, Sul devient Flora ou Florina ; et comme Preu est aussi le nom du vendredi, on le traduit par Veneranda. Et voilà comme les Albanais sont catholiques sans trop s'en douter.

Ce qui est plus grave, ce qui menace de prolonger indéfiniment les maux du pays, c'est ce qu'on pourrait appeler la plaie du point d'honneur, la vendetta incessante qui fait, dit-on, trois mille victimes chaque année dans la haute Albanie. Le mot *djak*, qui veut dire sang et qui veut dire aussi vendetta, semble être le fond de la langue, et c'est le premier mot que l'étranger apprend dans ce pays. Comme il n'est mal qui ne serve à bien, cet état de guerre civile perpétuelle a fait du peuple albanais une race de fer et d'acier redoutée dans tout l'Orient. Le secret de cet ascendant universel se réduit simplement pour l'Albanais à ceci : regarder sa propre vie comme rien du tout, et la vie d'autrui comme moins que rien. Je ne veux pas dire que ce soit là ma morale ; je dis seulement qu'il n'est pas bon d'avoir pour ennemis des gens qui pensent et agissent de la sorte. Je ne connais en Orient que les Monténégrins qui soient aussi prodigues de leur vie, mais il y a ici une différence notable. Le Monténégrin sait pourquoi il meurt : c'est pour sa foi, sa patrie, sa liberté. L'Albanais, lui, se bat pour rien, pour le plaisir, comme le jeune La Caussade dans le drame de *Marion Delorme*. Autre détail. Quand l'Albanais va au feu, il met hors tout ce qu'il a de plus beau : ce n'est qu'or et fines broderies. Le Monténégrin, pour se battre, se met sur le dos son habit le plus troué ; il juge sagement qu'en cas de malheur, c'est bien assez de laisser sa peau, sans perdre en même temps pour cinq ou six cents francs d'objets d'apparat qui pourront servir à son fils. Ce calcul n'est pas très-héroïque, mais celui qui le fait est d'un cran plus haut que l'autre dans l'échelle sociale....

G. Lejean.

---

Guillaume Lejean n'a pas terminé son récit : il se proposait sans doute d'en donner la fin lorsque le moment de la publication serait venu : on ne l'a point trouvée parmi les manuscrits.

Depuis 1867, plusieurs géographes européens ont à leur tour étudié la Bulgarie. L'un d'eux, ingénieur et archéologue hongrois, M. Felix Kanitz, annonce la prochaine publication d'un ouvrage considérable sur ce pays, avec cartes et dessins de monuments. Nous croyons aussi devoir signaler à nos lecteurs un excellent chapitre intitulé : *Philippolis — le Réveil bulgare*, dans le récent ouvrage d'un de nos plus éminents archéologues français, M. Albert Dumont (*le Balkan et l'Adriatique*, 1873).

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

# UNE NUIT D'HIVER DANS L'ANTI-TAURUS

(ASIE MINEURE),

PAR M. GUILLAUME LEJEAN.

1866. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

Les lecteurs de Dickens doivent se rappeler ce personnage excentrique de Mark Tapley, toujours à la recherche des situations les plus pénibles, afin d'avoir un certain mérite à y conserver sa sérénité et sa bonne humeur. Si le bon Mark a des imitateurs parmi nous, je leur conseille un voyage d'hiver dans l'Asie Mineure : ils y feront un noviciat aussi laborieux que méritoire. Il ne faut pas juger l'Asie Mineure par le concert d'éloges dont elle est l'objet depuis vingt-cinq siècles, ou du moins ces éloges ne sont justifiés que par une zone étroite qui longe la mer Noire, l'Archipel et la Méditerranée, et forme ce que j'appellerai le fer à cheval anatolien. Cette zone comprend la Colchide et ses ruines, la Bithynie et ses lacs si bien ombragés, la Troade et l'Ionie, dont les noms disent tout, la Lycie avec ses ruines mystérieuses. Aux souvenirs qu'éveillent en foule Éphèse, Milet, Halicarnasse, Phocée, Trébizonde, se joint l'attrait d'une nature grandiose et de paysages dignes de la Suisse. Mais franchissez l'Olympe ou le Sipyle, et toute cette magie disparaît : vous entrez dans un pays maussade, vulgaire, monotone, d'une nudité à faire envie à la Perse elle-même. Des rivières coulant lentement entre des collines roussâtres, des horizons noirs, parfois des déserts marécageux et de grands lacs salés, voilà l'aimable pays que je parcourais il y a juste trois années au début de mon grand voyage en Orient. J'avais pris l'Asie Mineure en diagonale, de Nicomédie à Marach : c'était à peu près la route de la première armée des croisés, il y a bientôt huit siècles, sous Godefroy de Bouillon. Ce n'était pas tout à fait le hasard qui m'avait fait suivre cette route. J'avoue le faible que j'ai en Orient pour les souvenirs des croisades, les seuls souvenirs nationaux que retrouve un Français voyageant au Levant. C'est moins parce que la France en a eu l'initiative, que parce que c'est le moment où l'Europe s'est le mieux manifestée au monde oriental dans le seul rôle qui lui convienne : non dans la douceur de sa civilisation que ce monde-là ne comprend pas, mais dans la plénitude de sa force mise au service de la justice.

Le premier jour de l'année 1866 me surprit sur la route de Césarée à Marach, sur le plateau rocheux dont le Mélas baigne le pied. Depuis Césarée je n'avais vu que des villages chrétiens et des populations qui contrastaient par leur prospérité et leur civilisation relative avec l'aspect général de cette partie de l'Anatolie. Dans la Turquie d'Europe, les Turcs ont en général pris pour eux les meilleurs terrains : en Cappadoce, c'est tout le contraire. Les chrétiens sont restés la population dominante de la magnifique plaine de Césarée et des terroirs les plus heureusement situés au pied du mont Argée, tandis que les Osmanlis se sont étendus sur les plateaux voisins et ont éparpillé leurs modestes villages dans les plaines ondulées où coule l'Halys. Les premiers appartiennent à deux races célèbres, les Grecs et les Arméniens. Ceux-ci ne m'ont présenté rien de bien particulier, mais les autres méritent plus d'attention qu'on ne leur en a en général accordé jusqu'ici. On les appelle Grecs parce qu'ils parlent un grec très-mêlé de turc et qu'ils appartiennent à la communion grecque orthodoxe, mais il serait plus exact de les appeler des Cappadociens hellénisés. Je ne dirai pas que leur type est différent du type grec, car les Grecs m'ont paru le seul peuple de l'Orient qui n'ait pas de type collectif; et si cette observation se confirme, je n'hésite pas à voir là un signe d'individualisme bien tranché, par conséquent de supériorité et d'aptitude à la civilisation.

Les Grecs de Cappadoce habitent autour de l'Argée et semblent les gardiens volontaires de ces lieux remplis des plus grands souvenirs de la primitive Église militante d'Orient : Nazianze, le monastère de Saint-Basile de Césarée, Tavlusun et les vastes catacombes qu'on ne peut visiter sans une certaine émotion. Les monuments d'un âge plus antique sont fort rares en Cappadoce. Les Ariarathe et les Archélaus, qui étaient de fort tristes personnages, ont vécu comme des radjas de l'Inde sans se préoccuper de monuments et de civilisation : Mazaca, leur capitale, dont j'ai visité les ruines, n'a pas même une colonne ni une inscription, mais des citernes grossières et des cryptes massives comme une ville de Troglodytes. Les Grecs qui vivent au milieu de toutes ces ruines sont une race intelligente et active, d'autant plus portée à l'émigration temporaire que l'agriculture et le soin des vignes occupent chez eux peu de bras. Le type assez fidèle de cette petite colonie était mon hôte de Tavlusun, Lazar Oglou, vivant à l'européenne, civilisé, lettré, mais ne parlant guère que le turc et portant le nom turc de Lazar Oglou, fils de Lazar. A Athènes, il s'appellerait Lazaridis.

De cette fourmilière laborieuse, je tombai sans transition parmi la population la plus calme, la plus assoupie et la plus résignée qu'il soit possible d'imaginer. C'était le jour même que j'ai indiqué il n'y a qu'un instant : j'arrivais au village turc de Sarmousakli par un froid si vif, que des stalactites de glaces longues de

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

cinq pouces et grosses comme le petit doigt pendaient aux poils de ma barbe que je portais assez longue : c'est ce que les paysans bretons, par une métaphore énergique, appellent *dents de janvier*. Ma suite n'était pas nombreuse : mon domestique grec, un Arménien qui avait trouvé prudent de s'adjoindre à des gens bien armés, et un zaptié ou gendarme turc donné par le pacha ivrogne de Césarée. Je ne sus que trop tard que c'était un Bosniaque nouvellement arrivé en Asie : le pacha, avec cette logique particulière aux ivrognes, avait jugé qu'un homme qui connaissait le Monténégro devait posséder à fond toutes les routes de la Cappadoce. On verra tout à l'heure que cette fantaisie faillit me coûter la vie.

En arrivant à Sarmousakli, mon premier soin fut de chercher un lieu propre à mes opérations topographiques. Un jeune paysan qui me servait de guide me demanda avec un peu d'hésitation : « Vous êtes Circassien, n'est-ce pas? — Non, lui dis-je, Français. — Ah! » Je m'aperçus que ce mot ne lui disait rien, et en fus fort peu surpris. J'avais très-bien compris son erreur ; il avait pris pour un kalpak circassien le chapeau noir que, contre mon habitude, j'avais cette fois, je ne sais pourquoi, conservé en Asie. Je me rappelai en ce moment le sage Ulysse condamné par un oracle à errer dans les pays sauvages avec un aviron sur l'épaule, jusqu'à ce qu'il rencontrât un peuple assez éloigné de la mer pour supposer que cet aviron était un van de laboureur. « Allons, me dis-je en moi-même, j'aurais bien le droit de planter ma tente à Sarmousakli puisque j'y ai trouvé quelqu'un qui a confondu avec le kalpak du Caucase le vulgaire cylindre que la civilisation nous a mis sur la tête! »

Je fis mon esquisse et je rentrai, juste à temps pour recevoir les *aksakal* ou barbes blanches, les notables du lieu, qui venaient par courtoisie et un peu par curiosité me rendre visite. Rangés sur un divan, le long du mur opposé à la cheminée, avec leurs purs costumes osmanlis et leurs bonnes figures empreintes d'une dignité rustique, ils figuraient un aréopage ou un sénat, beaucoup mieux que la plus imposante de nos assemblées législatives d'Europe. C'étaient, du reste, de braves et bonnes gens, comme tous les paysans turcs et en général tous les Osmanlis non civilisés : de la bonhomie et de la rectitude de jugement, qui sont des traits caractéristiques de la race, découlent naturellement la probité, la tolérance, l'instinct inné de justice, facile à constater chez eux.

Mon domestique ayant apporté un punch que je lui avais commandé en mémoire du 1er janvier, je ne pus me dispenser d'en offrir à mes visiteurs. Mais les scrupules religieux se mirent à l'encontre : on refusa d'abord en alléguant le Koran. Piqué d'honneur, je leur expliquai que le Koran proscrit en effet les boissons fermentées, et qu'ils auraient raison de refuser du cognac : mais qu'ici la combustion ayant détruit le résultat de la fermentation, il ne restait qu'un sorbet sucré qu'ils pouvaient boire sans défiance. Le *mudir* (maire) se risqua le premier, la moitié des autres le suivit, et mon punch obtint l'approbation générale. C'est la seule victoire théologique que j'aie jamais remportée : elle avait eu au moins pour résultat de faire passer quelques instants agréables à de braves gens, et toutes les discussions théologiques ne finissent pas aussi bien.

En partant de Sarmousakli, je me rendis à Ekrek, gros village arménien à une heure et demie duquel j'avais à visiter quelques antiquités, à l'entrée du Kala Dagh (montagne du Château-Fort), premier contre-fort du Taurus. Je m'y rendis et trouvai d'abord un teké d'une architecture assez curieuse, renfermant, à ce que je compris, les tombes de deux ou trois princes seldjoucides. Je ne les visitai pas, les antiquités turques m'intéressant peu et le temps me pressant : j'étais d'ailleurs sollicité par un monument bien autrement curieux pour moi, un grand castel en ruine qui couronnait une colline à pic précisement au-dessus du teké et me rappelait les forteresses féodales des douzième et treizième siècles. Je résolus immédiatement de l'explorer à fond et je pris un petit vallon qui tournait la colline et permettait d'aborder la forteresse par un côté un peu moins escarpé que le reste. Arrivé au pied même des ruines, je mis pied à terre, et sans souci de la neige épaisse qui entrait dans mes bottes turques et en faisait une véritable glacière, j'escaladai le coteau....

Ce castel était plus fort que vaste, car la cour intérieure n'avait que seize pas de largeur, mais les murs étaient épais, et construits en briques, ce qui peut étonner dans un pays où la pierre à bâtir ne manque pas. La position est, du reste, culminante : c'est le sommet d'une longue colline qui va, en s'abaissant, dans la direction d'Azizié. Bien que dominé de loin par les escarpements du mont Egril, le Kala domine tout le reste de la contrée jusqu'à l'Anti-Taurus. Je voyais distinctement tous les accidents de la plaine fertile de Zamantia et les moindres vallons qui se dirigeaient vers l'artère centrale. Une tour massive couronnait un petit versant de la colline, à cinq minutes de la deuxième enceinte; elle avait le double avantage de défendre les abords de la place et de servir de vigie, de *gaîte*, comme on disait en français du treizième siècle.

Que pouvait être cette belle et puissante construction? Il était impossible de songer aux croisades : les croisés n'ont jamais occupé la Cappadoce. Mais il y avait par là, en Cilicie, un petit royaume qui prospérait dans le voisinage, principauté vassale du royaume de Jérusalem : c'était le royaume de la Petite Arménie, organisé par des Arméniens émigrés, sur un modèle tout européen, où la féodalité s'était puissamment développée, et qui avait emprunté aux croisés leur architecture militaire. Léon le Grand d'Arménie, qui fut aussi grand bâtisseur que brave guerrier, pourrait bien avoir construit le castel d'Ekrek. Si ce n'est lui, il est difficile de l'attribuer à d'autres qu'à ces rois de la

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Zaptié, gendarme turc. — Dessin d'Émile Bayard, d'après une photographie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Petite Arménie, soit à la famille indigène des Roupéniens à laquelle appartenait Léon, soit aux Lusignan, dynastie toute française. Sous ces deux dynasties, la frontière nord du royaume était précisément vers Ekrek, et il est probable que le Kala était un des boulevards du royaume du côté nord.

Quand je descendis du Kala, il était quatre heures. Une heure et demie à peine nous séparait de la nuit noire, et il était urgent de décider si nous retournerions à Ekrek ou si nous irions en avant. Je calculai qu'une heure et demie me suffirait pour atteindre Azizié, et j'ordonnai de prendre cette route. Nous suivîmes pendant deux kilomètres le flanc droit de la longue arête dont le sommet supporte le Kala, et au bout nous trouvâmes un bois et un ravin où nous nous égarâmes; quand nous reprîmes la bonne voie, nous avions perdu une heure et demie d'un temps précieux, et la nuit était tout à fait venue. Malgré l'obscurité, nous pouvions assez aisément distinguer le sentier battu qui tranchait en gris sur la blancheur immaculée de la neige qui couvrait la plaine.

Tout à coup l'Arménien qui était en tête de notre caravane nous crie que la route descend dans un ravin profond où il ne peut plus rien voir. Mauvaise nouvelle, car nous devons être encore à trois kilomètres d'Azizié; mais il n'y a pas à hésiter, et nous défilons à la suite de l'Arménien dans un sentier pierreux, escarpé, un de ces lieux que les Turcs appellent énergiquement *Sakal Toutan*, Empoigne la Barbe, idée que nous rendons par l'expression non moins significative de coupe-gorge. Au bas, encore pis : une prairie inondée que la glace solide couvre sur toute la largeur du ravin. Nous nous engageons avec nos chevaux mal ferrés sur cette surface polie, et nous parvenons à la franchir sans encombre ; au delà, nous retrouvons le sentier, et nous recommençons à marcher avec quelque sécurité relative, quand nous nous heurtons à un gros rocher qui nous barre le chemin. Nous avons perdu le sentier, et nous voilà suivant à peu près à tâtons le flanc escarpé du ravin. Cependant mes yeux, qui s'habituent à cette obscurité, finissent par distinguer sur la droite le ruban terne de la route, et nous la reprenons, sans trop savoir où nous allons. Le guide, je l'ai dit, ne connaissait pas le pays. J'étais à peu près sûr que le vallon que nous descendions aboutissait à la rivière d'Azizié, mais restait à savoir si la ville était au-dessus ou au-dessous du confluent. Ce qui valait mieux, c'est qu'il ne neigeait pas : s'il avait fait le froid de la veille, nous étions dans le plus grand danger, et s'il avait neigé, nous étions tous, hommes et chevaux, morts en moins de quelques heures. Le guide, ayant entendu quelque clameur confuse dans la montagne, appela énergiquement au secours : aussitôt tout bruit cessa, et les cris du zaptié se perdirent sans éveiller d'écho.

Je n'en fus ni surpris ni très-affligé. Dans tout l'Orient, les rencontres de nuit sont suspectes, et l'ombre appartient de droit aux maraudeurs et aux coupe-jarrets. C'est comme un droit reconnu par l'opinion publique; le proverbe arabe dit : « La nuit est le bien du pauvre, quand il a du cœur. » Une demi-heure après le soleil couché, on ne voit dehors que les bandits ou les gens en état respectable de défense. C'était le cas pour nous, mais si nous pouvions tomber chez des bergers hospitaliers, nous pouvions aussi trouver de ces vagabonds dont l'émigration circassienne a rempli la Turquie, et dont la rencontre, suspecte le jour, l'est bien davantage la nuit. Tout en songeant, nous débouchons du vallon dans une belle plaine ouverte, et le sentier aboutit droit à la rivière Zamantia, ce qui me prouve qu'Azizié est de l'autre côté. On acquiert vite dans ces courses l'acuité des sens d'un sauvage, et je constate, sans descendre de cheval, par le bruit de l'eau, que la rivière est large, rapide, roule sur un lit de cailloux et n'a pas deux pieds d'eau. Après réflexions, nous renonçons à la franchir, dans la crainte de nous tromper de sentier et de nous égarer dans la plaine. Nous préférons remonter la rive droite, avec la probabilité rassurante de trouver, sur les bords d'un pareil cours d'eau, un village ou au moins un campement de Turcomans, bonnes gens aussi agréables à rencontrer que les Circassiens le sont peu.

Nous n'avons pas fait un kilomètre, que les feux d'un village nous apparaissent comme un phare de salut. Nous franchissons une ligne de chiens hurlants et nous entrons parmi les huttes : déception! les hauts kalpaks en peau de mouton, les longues robes grises, les cartouchières en éventail sur la poitrine, enfin les barbes rousses et les sons sifflants des langues du Caucase ne nous laissent aucun doute : nous sommes en plein campement d'émigrés circassiens. Les hommes sortent de leurs huttes de l'air mécontent de gens qu'on dérange, les enfants trottent et babillent dans les jambes de nos chevaux. Je regarde avec curiosité ce spécimen d'une grande race déracinée de ses foyers conquis. J'admire franchement la beauté intellectuelle et fière des enfants, la magnifique prestance de leurs pères. Je ne sais vraiment ce que les Circassiens font des gens mal conformés; mais je déclare que je n'en ai pas vu un seul qui n'eût la tournure d'un guerrier de l'*Iliade*. J'ai été moins charmé des femmes, que j'ai trouvées trop masculines de traits et d'allure : il est vrai que la traite des blanches a pris la fleur du panier. Les effroyables misères qui ont accompagné l'émigration ont été une belle spéculation pour quelques pachas que je connais, et pour beaucoup d'autres que je ne connais pas.

Pendant ce temps, mon zaptié parlemente avec un Tcherkesse qui sait le turc : il lui demande si nous sommes loin d'Azizié. « Un grand quart d'heure. — Sais-tu la route? — C'est selon. » Je trouve le mot impertinent, et je regarde le zaptié; mais le soldat de la Sublime-Porte n'est pas fier dans cette tanière de sauvages, et je crois prudent de l'imiter dans la voie de la conciliation. Je déclare très-haut que j'entends payer le guide. Le mot produit son effet accoutumé; le Cir-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Arméniens. — Dessin de A. de Neuville, d'après une photographie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

cassien demande sept piastres (1 fr. 50 c.), que je lui promets ; il enfourche son âne, et nous repartons. Vingt minutes plus tard, je descendais, ou plus exactement je tombais de cheval, les jambes presque gelées, devant la porte du kaïmakan ou colonel-gouverneur d'Azizié. On me monta au premier étage, où m'attendait le kaïmakan, en compagnie d'un bon *tandour* ou *brasero*, qui était tout à fait de circonstance. Le kaïmakan était un aimable homme, qui avait habité l'Égypte et le Soudan, et qui parlait arabe, ce qui nous mit tout de suite sur le pied d'intimité, surtout quand nous nous mîmes à causer de Khartoum, où il avait tenu garnison, et que je connaissais encore mieux que lui.

Azizié est très-curieux à étudier comme spécimen des créations administratives de la Turquie. Le gouvernement turc, qui venait de soumettre les Turcomans insurgés du Taurus, avait jugé convenable de créer une station militaire à l'entrée de ce grand massif de montagnes, et de la faire servir à double fin, en y établissant le centre administratif d'une colonie circassienne qui devait s'étendre jusqu'aux bords de l'Halys et comprendre quatorze mille âmes. J'avais appris tout cela à Césarée, et je m'attendais à voir une ville de l'importance d'un de nos chef-lieux de canton. Or, je comptai quatorze maisons, deux de moins qu'à Tsettinié, capitale du Monténégro. La plupart étaient des boutiques d'épicerie, qui paraissaient vivre assez bien de la garnison. Les rues étaient droites, l'alignement était parfait : il ne manquait que des maisons. Pas même de mosquée. Sans calomnier le conscrit turc, il m'a semblé qu'une mosquée lui était moins nécessaire qu'un café.

La seule curiosité d'Azizié est la grotte de Bounarbachi (Tête de la Source), d'où sort toute formée la rivière qui baigne la ville improvisée. En montant, le lendemain, la colline qui domine cette grotte et qui m'avait servi de point de repère au sommet du Kala, je pus constater avec une terreur rétrospective que le village circassien où j'avais pris un guide était le seul qui avoisinât la rivière Zamantia, et que si je l'avais manqué, j'allais tout droit tomber dans les vastes sapinières du mont Yedolouk, fraction de l'Anti-Taurus, ce qui nous eût condamnés tous quatre à errer toute la nuit dans les ravins et les précipices masqués de neige jusqu'à complet épuisement. Mais il est inutile d'anticiper sur la journée du lendemain, et je me borne à dire que je trouvai l'hospitalité du kaïmakan d'autant plus confortable qu'elle avait failli m'échapper. En récapitulant ma journée, j'eus lieu d'être assez content : un peu de géographie, une belle antiquité inédite, une ville nouvelle inconnue sur toutes les cartes, et la colonisation circassienne. Le revers de la médaille était le danger que j'avais couru et les émotions désagréables par où j'avais passé ; mais comme, en somme, il n'y a pour un voyageur de mauvaises journées que celles où il n'a rien fait et où il s'est ennuyé, j'ai gardé de celle-ci un agréable souvenir.

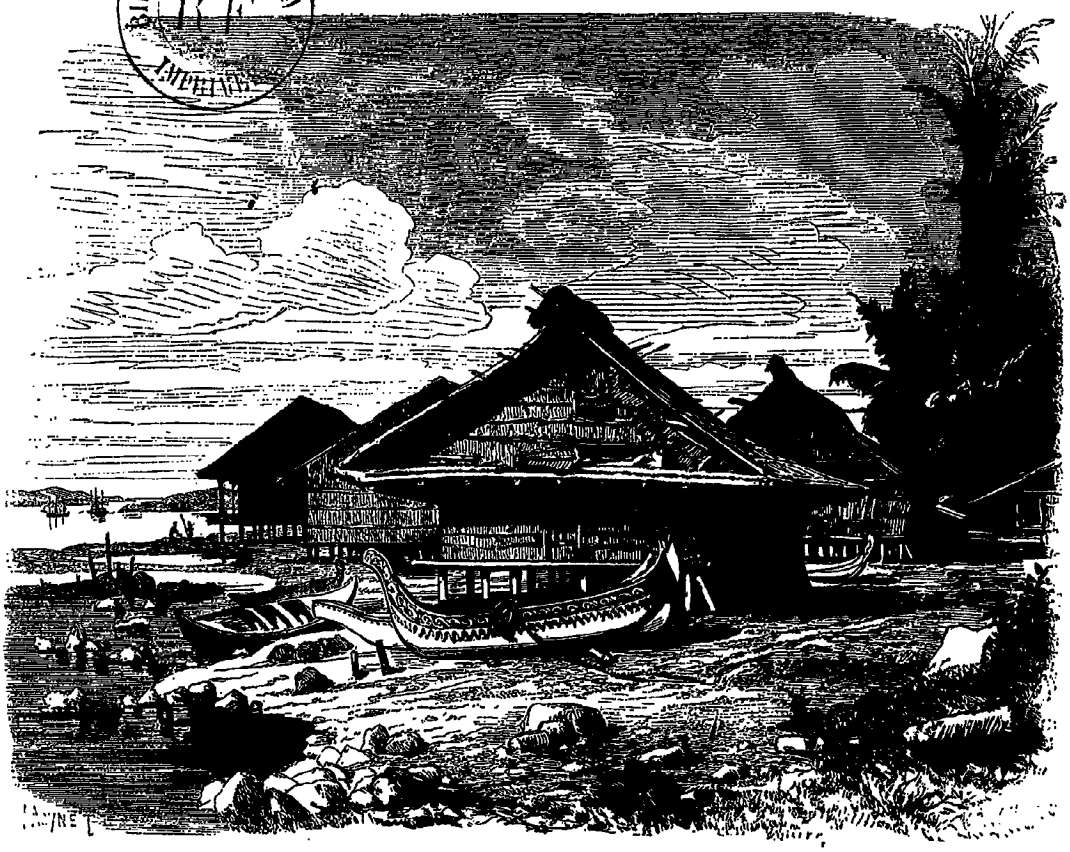
Émigré circassien. — Dessin de A. de Neuville, d'après une photographie

G. Lejean.

(Ce fragment a été lu dans une séance de la Société de Géographie de Paris.)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE R F IMPRIMÉS



Rade et village de Warou-Warou (Warus-Warus; Ceram). — Dessin de J. Moynet, d'après Dumont d'Urville

# L'ARCHIPEL MALAISIEN,

## PATRIE DE L'ORANG-OUTAN ET DE L'OISEAU DE PARADIS.

## RÉCITS DE VOYAGE ET ÉTUDE DE L'HOMME ET DE LA NATURE,

PAR ALFRED RUSSELL WALLACE[1].

### I

LES MOLUQUES. — CERAM.

Costumes des indigènes. — Chasse aux insectes. — Course à travers les rivières et les forêts. — Kilwarou. — Warou-Warou. Le sagoutier. — Usage qu'on en fait. — Fabrication du sagou. — Nourriture des habitants.

Le groupe des Moluques se compose de trois grandes îles : Gilolo, Ceram[2] et Bourou, et d'un grand nombre de petites îles (Batchian, Morli, Obi, Ké, Timor-Cant, Amboine) et d'îlots (Tidore, Ternate, Koiôa et Banda). Il occupe un espace de dix degrés de latitude sur huit de longitude : de petits archipels le relient à la Nouvelle-Guinée à l'est, aux Philippines au nord, à Célèbes[1] à l'ouest, à Timor[2] au sud.

Je quittai Amboine le 29 octobre 1860 pour visiter Ceram et, le troisième jour, nous abordâmes à la côte de cette île la plus rapprochée.

J'écrivis au résident adjoint de Saparoua (dont la juridiction s'étend sur la partie nord des côtes de

1. Suite. — Voy. t. XXII, p. 145, 161; t. XXIV, p. 225 et 241.
2. Ceram, ainsi que Gilolo, a environ trois cent vingt kilomètres de longueur.

1. Voy. tome XXIV, page 238.
2. Voy. tome XXIV, page 234.



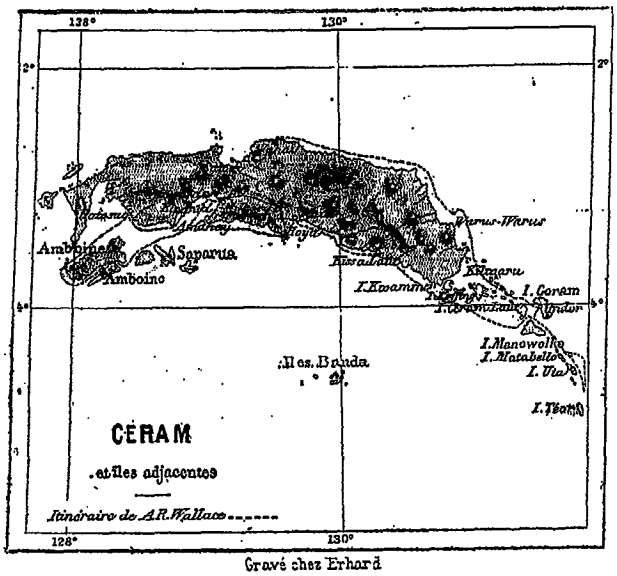
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Ceram) pour lui demander un bateau afin de poursuivre mon voyage sur la côte : il s'empressa de m'envoyer une embarcation montée par vingt hommes et beaucoup plus grande qu'il n'était nécessaire.

Deux jours après nous jetions l'ancre au village d'Elpipouti. Je poursuivis ma route le long de la baie d'Amahay jusqu'au hameau d'Awaiya, fondé récemment par des naturels venus de l'intérieur, et auprès duquel des Amboinais avaient établi de grandes plantations de cacao.

Avec l'assistance de M. Peters, directeur de ces travaux, et du chef indigène, je me procurai une case où je transportai mes bagages et congédiai mes vingt rameurs après les avoir payés, malgré l'irritation que m'avait causée le bruit de leurs tam-tams, frappés sans trêve ni merci par deux d'entre eux tout le temps du voyage.

Ici les gens vont presque nus et vivent à peu près dans l'état de nature : les hommes ont l'air assez fier avec leur chevelure crépue, réunie sur la tempe gauche en un nœud circulaire et aplati ; ils portent à leurs oreilles des cylindres de bois gros comme le pouce et colorés de rouge à l'extrémité. Des bracelets et des anneaux de jambe en herbes tressées ou en argent, des colliers de verroterie ou de petites baies complètent leur parure ; les femmes « s'habillent » de même façon, mais laissent flotter leurs cheveux. Ces indigènes ont la taille haute, la peau brun foncé, la physionomie papoue très-marquée.




Un maître d'école amboinais habite le village, et bon nombre d'enfants fréquentent la classe tous les matins.

Les sauvages qui embrassent le christianisme ne retroussent pas leurs cheveux et portent un caleçon et une large chemise. Fort peu parlent le malais, tous les hameaux échelonnés sur la côte étant depuis peu construits par les indigènes qu'on a su persuader de quitter les hauteurs inaccessibles de l'intérieur. Il ne reste plus dans le centre de l'île qu'un seul village convenablement peuplé et deux ou trois autres à l'est et à l'ouest. A part ces exceptions, tous les habitants de l'île sont maintenant établis sur le bord de la mer. Au nord et à l'est on ne trouve guère que des mahométans ; sur le rivage opposé à Amboine, les indigènes font profession du christianisme.

Dans toute cette partie de l'Archipel, les Hollandais travaillent à améliorer la condition des aborigènes ; ils payent des « vaccinateurs » natifs afin d'enrayer les ravages de la petite vérole et établissent dans chaque village des maîtres d'école, pour la plupart d'Amboine ou de Saparoua, où ils ont été instruits par les missionnaires. Le gouvernement encourage la culture du cacao et du café ; c'est l'un des meilleurs moyens d'introduire l'aisance parmi les populations indigènes, qui trouvent ainsi de l'ouvrage à un prix raisonnable et prennent des goûts et des usages européens.

Ma collection n'avançait guère ; je l'augmentai seulement de quelques beaux papillons ; tous les matins, ils venaient se poser sur le sable humide de la grève ; les enfants du village les prenaient avec la main. Les coléoptères se faisaient rares et les oiseaux introuvables.

Une ou deux lieues plus loin, au fond de la baie d'Amahay, se trouve le village de Makareti, d'où un sentier conduit à travers l'île jusqu'à la côte nord. M. Rosenberg, qui représentait le gouvernement dans toute cette partie de Ceram, me montra de beaux papillons qu'il avait recueillis le long d'un torrent à l'intérieur des terres. Il m'indiqua un endroit vers le centre de l'île, où, pensait-il, je ne manquerais pas de faire de bonnes découvertes. Je l'accompagnai le lendemain à Makariki et il ordonna à l'Orang-Kaya (chef de tribu) de me fournir des hommes pour porter mes effets dans cette promenade.

Je réunis le moins de bagage possible pour une tournée d'une semaine et, le 18 décembre au matin, je quittais Makariki suivi de six indigènes chargés des effets et d'un enfant auquel je confiai mes filets à papillons. Pendant une heure nous cheminâmes d'un bon pas dans les taillis épais encore trempés de l'orage de la nuit et coupés de flaques de boue. Après avoir traversé plusieurs petits ruisseaux, nous arrivâmes sur le bord du Rouatan, rivière profonde et rapide, la plus grande de Ceram. Les hommes transportèrent sur la tête, colis par colis, tout le bagage sur l'autre rive, l'eau leur montant aux aisselles ; deux d'entre eux retournèrent pour m'aider à franchir le passage, et bien m'en prit, car sans leur assistance je ne fusse jamais parvenu à résister au courant : une fois que mon pied avait quitté le fond, j'éprouvais une difficulté inouïe à le poser de nouveau ; les naturels ne portent jamais de chaussure et c'est sans doute ce qui fait que leur mar-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

che est plus assurée et que leurs pieds sont plus forts que les nôtres, et « préhensibles » pour ainsi dire.

Après avoir ôté nos vêtements pour les tordre et les remettre de nouveau, nous reprîmes l'étroit sentier, empli de feuilles pourries, encombré de souches mortes et, dans les endroits découverts, envahi par les lianes et les plantes parasites. Au bout d'une heure, nous arrivions à un joli ruisselet, étalé sur les cailloux, et le long duquel nous devions cheminer. Nous fîmes halte pour déjeuner et continuâmes notre route, traversant l'eau ou marchant sur les galets des berges jusqu'à l'endroit où le lit devient rocailleux et s'encaisse entre des collines basses. Un peu après midi, nous entrions dans une gorge profonde où sans cesse il nous fallait grimper sur les roches, faire la navette d'une rive à l'autre ou couper à travers la forêt : nous étions harassés; aussi, à trois heures, le ciel se couvrant de nuages et le tonnerre qui retentissait dans les montagnes annonçant l'approche d'un grain, ce fut avec la plus grande joie que nous aperçûmes les vestiges d'un campement de M. Rosenberg. La carcasse de sa hutte minuscule n'était pas encore tombée; mes hommes coupèrent des feuilles et en finissaient le toit lorsque la pluie commença; ils abritèrent les provisions de leur mieux et se cherchèrent un asile tel quel jusqu'à ce que la bourrasque fût passée : le ruisseau était tellement grossi qu'il fallait renoncer à le franchir ce jour-là. On alluma les feux : je préparai mon café, tandis que mes gens faisaient griller leur poisson et leur plantain, après quoi chacun s'installa confortablement pour la nuit.

A six heures du matin nous étions en route; jusqu'à neuf, nous traversâmes le torrent quarante fois au moins, l'eau nous montant aux genoux : le sentier s'en

Mosquée de Warou-Warou. — Dessin de J. Moynet, d'après Dumont d'Urville.

éloigna enfin, et, après la halte du déjeuner, nous conduisit à une altitude de cinquante mètres au-dessus du niveau de la mer. C'est là que je vis une charmante et délicate fougère arborescente à peine plus grosse que mon pouce et s'élevant à quinze ou vingt pieds de hauteur. Je trouvai un nouveau papillon du genre *Pilris* et une magnifique femelle de *Papilio Gambrisius* dont jusqu'à présent je ne connaissais que le mâle, plus petit et de couleur très-différente. Nous redescendîmes le versant par une pente des plus ardues et nous nous arrêtâmes sur le bord d'un autre cours d'eau presque au centre de l'île : c'est là que nous devions passer deux ou trois jours.

La rivière, large de vingt mètres à peu près, court entre de hautes collines qui parfois s'écartent assez pour laisser un marais à leur pied. La forêt vierge feuillue, sombre, triste, humide, s'étend de toutes parts. Les deux jours et demi de notre halte furent employés à descendre et à remonter les berges à la poursuite des papillons dont je recueillis en tout cinquante ou soixante exemplaires, plusieurs d'espèces nouvelles pour moi.

Ces courses dans l'eau, sur les roches ou sur les galets furent fatales aux deux paires de souliers que j'avais emportées; le dernier jour je dus marcher « en pieds de bas » et rentrai à Makariki dans un état déplorable.

Je me procurai un bateau pour retourner à Awaiya, mais le vent et l'orage nous tinrent fidèle compagnie, et le soir, je regagnai le logis à demi mort et mes bagages entièrement mouillés. Depuis mon arrivée à Ceram, je souffrais beaucoup des piqûres irritantes d'un acare invisible pire cent fois que les fourmis, les moustiques et autres bestioles de même aloi : je revins de mon excursion couvert de pustules enflammées, origine de la grave maladie qui, à mon retour à Amboine,

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

me fit garder le lit pendant deux mois et me laissa le plus mauvais souvenir de la fin de 1859.

Je repartis pour Ceram le 24 février 1860 afin de suivre la côte de village en village, jusqu'à ce que j'eusse trouvé une localité favorable. Le gouverneur des Moluques m'avait donné une lettre invitant tous les chefs à me fournir de bateaux et de rameurs. La première embarcation me mena en deux jours à Amahoh. L'Orang-Kaya, chose étonnante, ne chercha point de faux-fuyants et sur l'heure ordonna de préparer une pirogue et d'y transporter mes effets; à la brune on arrangea les mâts et les voiles; l'équipage fut rassemblé le soir même, et le lendemain nous étions en route avant l'aube : jamais je n'avais vu dignitaire indigène brûlant d'un si beau zèle. Nous touchâmes à Cepa, puis à Tamilan où je passai la nuit : ce sont les premiers villages musulmans qu'on trouve sur cette côte de Ceram. Le lendemain vers midi nous arrivions à Hoya, où devaient s'arrêter mon bateau et ses rameurs.

Ne pouvant me fournir de prao assez grande pour mes bagages, le rajah m'en envoya quatre petites.

Le lendemain matin, après force retards, la petite flottille se mit en marche, et nous traversâmes la profonde baie de Teluti en face de la majestueuse chaîne centrale de Ceram. Nos quatre pirogues, avec leurs soixante rameurs, banderoles flottantes et tam-tams frappés à tour de bras, les cris et les chants des matelots, la mer limpide, le ciel pur, tout contribuait à rendre la scène vraiment enivrante. L'Orang-Kaya et les principaux du village en somptueuses vestes de soie jaune nous attendaient au débarquer et me conduisirent à une case que je comptais habiter quelques jours pour étudier la faune avoisinante.

Mes premières recherches eurent pour objet les

Ancien établissement hollandais, dans l'île de Ceram. — Dessin de J. Moynet, d'après Dumont d'Urville.

merveilles annoncées par le rajah de Hoya; mais les deux ou trois oiseaux vivants qu'on me montra étaient sans valeur : on n'avait jamais ouï parler de perruches ou de perroquets noirs. Les Alfourous demeuraient dans la montagne à cinq ou six journées de marche; mes chasseurs ne me rapportèrent rien de bon.

Le village est populeux, mais bâti sans ordre et très-malpropre. Les sagoutiers couvrent les flancs des collines, et je m'en étonnai d'abord, n'en ayant jusque-là rencontré que dans les plaines marécageuses; un examen plus attentif me montra qu'ils croissent dans des flaques humides formées parmi les éboulis et qu'entretiennent les pluies continuelles et les infiltrations du sol. Ce palmier fournit presque seul à la subsistance des indigènes, qui ne cultivent qu'un peu de maïs et de patates douces. De là, comme je l'ai expliqué ailleurs, disette quasi absolue d'insectes. L'Orang-Kaya possède de riches habits, des lampes et autres coûteux objets de provenance européenne, mais il vit de sagou et de poisson comme le plus pauvre de ses compatriotes.

Je quittai Teluti le 6 mars au matin, avec deux bateaux de la même grandeur que ceux qui m'avaient amené de Hoya. Je finis par obtenir qu'on me les confiât jusqu'à Tobo, où je comptais séjourner quelque temps; nous changeâmes de rameurs à Laiemou et le soir nous arrivions à Ahtiago par une pluie torrentielle.

Le lendemain, deux « relais » de rameurs me conduisirent à Warenama et à Hatometen, où les brisants dont la côte est hérissée ne permettent pas d'aborder : au bout de chaque étape, nos hommes se relevaient à la nage.

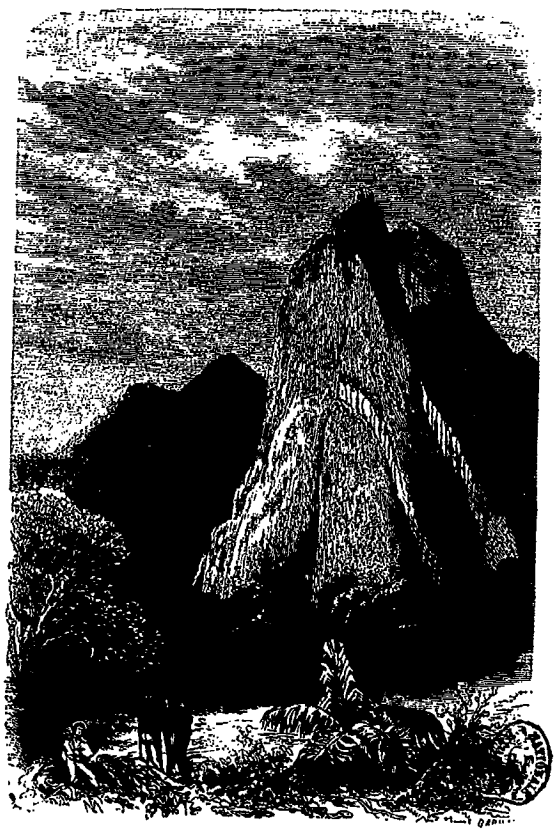
Le 7 mars, au soir, nous étions en face de Batonassa, le premier village du rajah de Tobo qui dépend du gouvernement de Banda.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Je fus retenu à Kissa-Cant quatre semaines entières, faute d'embarcation.

Le 4 avril je m'embarquai sur un petit navire, de quatre tonnes tout au plus ; mes nombreuses malles nous laissaient à peine la place de dormir et de faire la cuisine.

Le second jour, nous passâmes au large des mamelons calcaires qui forment l'extrémité orientale de Ceram, et, laissant de côté les îlots très-peuplés de Kivammer et de Keffing, nous arrivâmes en vue de la petite ville de Kilwarou, qui sort de la mer comme une Venise océanienne. Pas une parcelle de terre, pas un brin de végétation ne paraît aux regards, mais au loin s'étend le village qui semble flotter sur les eaux. L'îlot qui lui sert de base est entièrement caché par les maisons, toutes bâties sur pilotis. C'est le grand entrepôt de la majeure partie du trafic des mers orientales et la résidence des marchands bougis et cerámiens. Ce lieu a sans doute été choisi à cause de sa proximité du profond chenal qui coupe les vastes bas-fonds des côtes de Ceram-Cant et de l'est de Ceram. Le vent d'est commençait à souffler, et il nous fallut avancer à la gaffe pendant plus de douze lieues au-dessus de ces bancs madréporiques.



Montagne de Manchiri (Ceram). — Dessin de J. Moynet, d'après Dumont d'Urville.

Nous approchions enfin de Manowolko, la plus grande île du groupe de Goram, lorsque nous fûmes saisis par un courant qui nous entraînait rapidement vers l'ouest : le vent d'est augmentait le danger ; nous allions être poussés vers la haute mer, et nous n'avions d'eau que pour une journée. Je versai à mes hommes une rasade de forte liqueur, et, se sentant dans les bras une vigueur inaccoutumée, ils « enlevèrent » la pirogue et la rejetèrent en dehors du fleuve océanien.

Après une excursion aux îles de Goram, de Manowolko et de Matabello, je revins à Ceram. Le 1er juin, nous jetâmes l'ancre devant le village de Warou-Warou.

Warou-Warou est au centre de la région des sagoutiers qui fournissent leur pain quotidien à presque tous les indigènes des terres avoisinantes, et un séjour d'une semaine dans le village me permit de suivre toutes les phases de cette fabrication. Cet arbre, un peu plus gros que le cocotier, quoique rarement aussi long, a d'énormes feuilles pennées et épineuses qui recouvrent complétement le tronc pendant un certain nombre d'années. Sa tige pousse horizontalement sur le sol comme celle du nipa, jusqu'à l'âge de dix à quinze ans, où elle projette un immense épi terminal de fleurs ; la fructification achevée, il se dessèche et meurt. Il croît dans les marais et dans les flaques humides des pentes rocheuses où il prospère aussi bien que dans l'eau salée ou saumâtre. La côte médiane de ses feuilles gigantesques est une des choses les plus utiles de ce pays et remplace le bambou, auquel elle est supérieure pour une foule d'usages. Elle a de dix à quinze pieds de longueur, et souvent à sa base elle est aussi épaisse que la jambe d'un homme. Composée de moelle très-ferme, elle est recouverte d'un épiderme mince, mais très-résistant. On en bâtit des cases entières, ou bien on s'en sert comme de perches pour soutenir le toit ; fendues et posées sur des solives, elles forment les planchers ; choisies de grandeur uniforme et chevillées côte à côte pour remplir les panneaux des charpentes, elles produisent un très-joli effet et atteignent mieux leur but que les planches, car elles ne gauchissent point, ne demandent ni vernis, ni peinture, et coûtent les trois quarts moins. Débitées en planches minces, puis réunies au moyen de chevilles de l'écorce du même arbre, on en fait ces jolies boîtes recouvertes de feuillage qu'on achète à Goram. Aux Moluques, toutes celles dont je me servis pour mes collections avaient été fabriquées à Amboine avec ces mêmes matériaux : doublées de fort papier en dedans et en dehors, elles sont solides, légères et retiennent parfaitement les épingles à insectes. Les folioles du sagoutier, ployées et fixées sur les plus petites nervures, forment l' « atap » si usité pour les toits, et le tronc de cet arbre fournit à la subsistance de plusieurs centaines de mille hommes.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

On choisit un sagoutier au moment où il va monter en fleur, on le coupe ras de terre et on enlève les feuilles et leurs gaînes, ainsi qu'une large bande horizontale de l'écorce du tronc. La moelle paraît alors; roussâtre dans le bas, mais plus haut d'un blanc pur, elle est aussi dure qu'une pomme sèche et traversée par des fibres ligneuses à un pouce d'intervalle environ. On la réduit en poudre grossière au moyen d'une lourde massue de bois dans le gros bout de laquelle est solidement implanté un cube de quartz aigu qui fait saillie d'un demi-pouce. On s'en sert pour détacher la moelle en petits morceaux qui tombent dans le cylindre formé par l'écorce, et on procède ainsi pour le tronc entier, dont le pourtour n'a bientôt plus qu'un demi-pouce d'épaisseur. Tous ces débris sont transportés dans des paniers faits avec la gaîne des feuilles vers le plus prochain ruisseau, au bord duquel on installe une machine à laver dont les matériaux viennent presque exclusivement du sagoutier lui-même. La base amplexicaule des grandes branches forme l'auge, près d'une des extrémités de laquelle on place, en guise de filtre, le réseau fibreux qui recouvre les pédoncules feuillés d'une jeune noix de coco. On verse de l'eau sur la moelle, qui est pétrie et pressée contre le filtre, jusqu'à ce que tout l'amidon soit dissous et ait passé au travers; la partie fibreuse est mise de côté et on passe à une autre corbeille. L'eau chargée de fécule s'écoule dans l'auge, plus profonde vers le centre, et y dépose l'amidon avant de sortir par l'autre bout. Puis lorsque le sédiment s'est amassé en quantité suffisante, on l'égoutte pour le rouler en cylindres du poids de trente livres ; on enveloppe ceux-ci dans des feuilles du

Indigènes de Ceram. — Dessin de P. Sellier, d'après Temmink.

même palmier, et on les livre aux trafiquants comme fécule brute.

Dans cet état, le sagou a une légère teinte rougeâtre, et, bouilli dans l'eau, il forme une pâte glutineuse et épaisse, quelque peu astringente, et qu'on mange avec du sel, du citron et des piments. Le pain se fait par gâteaux cuits dans un four d'argile divisé en compartiments verticaux de six à huit pouces de côté et de trois quarts de pouce de large. Le cylindre de sagou brut, préalablement concassé et séché au soleil, est réduit en poudre fine et passé au tamis : le four, chauffé sur des braises ardentes, est rempli de cette farine; on en recouvre l'ouverture d'écorce de palmier; cinq minutes après, la cuisson des gâteaux est terminée. Chauds, ils sont excellents avec du beurre, et arrangés avec du sucre et de la noix de coco râpée, ils deviennent un « plat doux » des plus engageants. « Au naturel » ils ressemblent à nos petits pains de fleur de farine, mais avec une légère saveur *sui generis* qu'on ne retrouve plus dans la fécule raffinée qu'on vend en Europe. Pour les conserver longtemps, on les fait sécher au soleil, puis on les empaquette par piles de vingt gâteaux. On les garde ainsi plusieurs années, cassants, secs et très-durs, mais les dents y sont habituées depuis l'enfance, et là-bas les marmots les rongent avec autant d'application que les nôtres mordent leurs tartines de beurre ou de confitures. Trempés dans l'eau et présentés au feu, ils sont, du reste, presque aussi bons que sortant du four, et j'en prenais avec mon café en guise de rôties. Bouillis et accommodés de diverses manières, ils suppléent à la rareté des légumes et nous en faisions grand usage pour écono-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

miser le riz, qu'il est souvent difficile de se procurer si loin vers l'est.

Un tronc de grosseur ordinaire (vingt pieds de haut sur quatre ou cinq de circonférence) peut donner trente tomans ou rouleaux de trente livres; de chaque toman on fait soixante gâteaux de trois à la livre. Un homme n'en mange pas plus de deux par repas, et cinq lui suffisent pour sa ration quotidienne. Ces dix-huit cents pains pesant six cents livres peuvent donc le nourrir toute une année et sans grand labeur, car deux ouvriers préparent un arbre en cinq jours, et deux femmes, dans le même temps, le peuvent mettre en gâteaux. Mais la fécule se conservant très-bien à l'état brut, notre homme, en moins de dix jours, aura sa provision d'une année, en supposant que l'arbre lui appartienne, — car tous les sagoutiers sont maintenant propriété privée. — S'il est obligé de l'acheter, il le paye dix francs tout au plus, et en estimant cinquante centimes sa journée de travail, il se trouve que son ouvrage d'un mois lui donne sa subsistance de l'année.

Ce bas prix de la nourriture a des effets fâcheux; les habitants des districts à sagou se contentent d'ajouter un peu de poisson à leur farine, et n'ayant rien à faire chez eux, ils errent dans le voisinage pour chercher quelque occasion de trafic ou vont pêcher dans les îles environnantes; ils trouvent inutile de cultiver la terre; aussi, quant aux aises de la vie, sont-ils fort au-dessous des Dayaks montagnards de Bornéo, et même de beaucoup de tribus plus barbares de l'Archipel.

La contrée est basse et marécageuse autour de

Coléoptères des Moluques. — D'après A. R. Wallace.

Xenocerus Semiluctuosus, femelle. Arachnobas (nouvelle espèce). Eupholus (nouvelle espèce).
Xenocerus (nouvelle espèce), mâle. Euchirus longimanus, mâle.

Warou-Warou, et, vu l'absence de tout défrichement, il n'y a guère de sentiers praticables conduisant à la forêt. Cette halte forcée n'ajouta pas grand'chose à ma collection et je ne trouvai aucun oiseau ou insecte rare qui pût relever Ceram dans mon opinion de naturaliste.

Il me fut impossible de recruter des hommes pour m'accompagner dans mon voyage, et je dus me contenter de ceux qui voulurent bien m'escorter à Wahou, situé au milieu de la côte nord de l'île; c'est la principale station commerciale de Ceram. La traversée dura cinq jours sans notable incident, et je fus reçu à bras ouverts par le commandant, et mon vieil ami Herr Rosenberg, qui y était en tournée officielle, me prêta l'argent nécessaire pour payer mes rameurs.

## II

### LES ÎLES AROU.

Seize cents kilomètres en prao indigène. — Description de la prao. — L'équipage. — La vie à bord. — Repas de requin. — Une singulière clepsydre. — Poissons volants.

Le petit archipel des îles Arou, quoiqu'il soit tout à fait en dehors des routes fréquentées par le négoce européen et habité seulement par des Papous encore barbares, contribue pour une part assez notable au luxe des races civilisées. Des navires y viennent chercher, chaque année, des perles, de la nacre et des écailles de tortue, qu'ils transportent en Europe, tandis que d'autres enlèvent, par pleins chargements, les nids comestibles de salanganes et les holothuries pour satisfaire au goût gastronomique des Chinois.

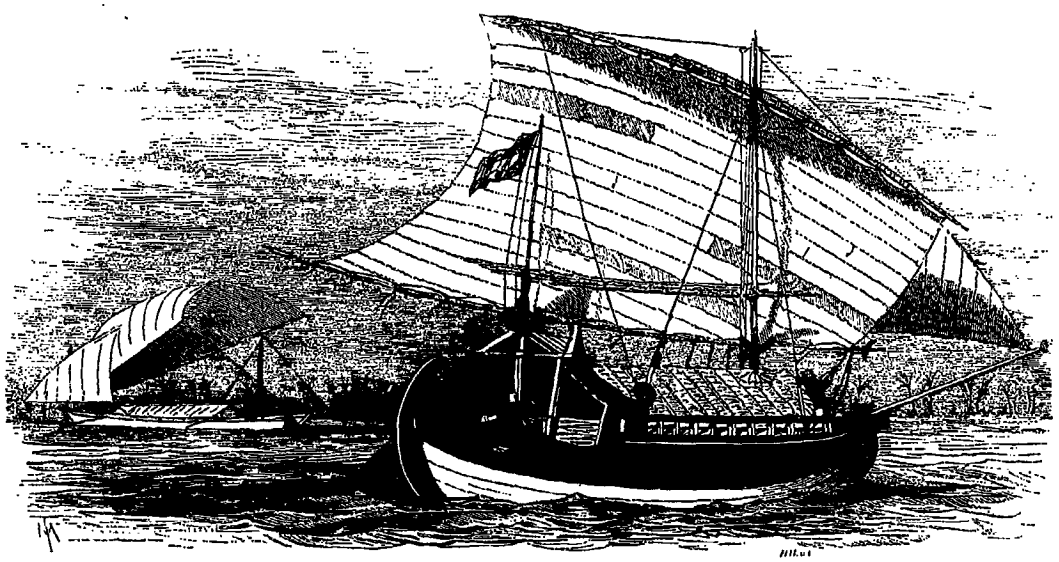
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Mais ce qui m'attirait surtout vers cet archipel, c'est qu'il est la patrie des deux espèces d'oiseaux de Paradis décrites par Linné.

Le voyage n'est pas des plus faciles. Les navires indigènes de la Malaisie ne font le voyage d'Arou qu'une fois par an. Ils quittent Macassar en décembre ou en janvier au commencement de la mousson de l'ouest et retournent chez eux en juillet ou en août lorsque celle de l'est est en pleine vigueur. Aussi les naturels de Célèbes regardent-ils une expédition aux îles Arou comme quelque chose de grandiose et de périlleux, plein d'imprévu et d'aventures étranges. Celui qui en revient est considéré comme une autorité, et ce « grand voyage » reste pour plusieurs l'ambition irréalisable de leur vie. Moi-même je désirais plus que je n'espérais voir cette *Ultima Thule* de l'Orient, et lorsque ce rêve prit consistance et qu'il fut en mon pouvoir de le réaliser moyennant seize cents kilomètres de traversée dans une prao bougis et six ou sept mois de séjour au milieu de tribus féroces et de trafiquants sans foi ni loi, je me sentis la même fièvre que lorsque, encore écolier, il me fut enfin permis de monter sur l'impériale de la diligence, pour aller à Londres — la grande ville si puissante d'attraits sur les jeunes imaginations !

Des amis obligeants me présentèrent au propriétaire d'une grande prao qui allait mettre à la voile.

C'était un navire de soixante-dix tonneaux, dont la forme rappelle celle d'une jonque chinoise. Le pont s'abaisse considérablement vers les épaules, qui sont ainsi la partie la moins élevée du bâtiment : les deux gouvernails, au lieu d'être fixés à l'arrière, sont suspendus sur les flancs à d'énormes madriers faisant saillie de deux ou trois pieds, et où vient s'arrêter le tillac qui, au milieu du navire, déborde aussi de la même lon-



Prao de Macassar. — Dessin de J. Moynet, d'après un croquis de M. l'amiral Paris.

gueur. Ces gouvernails ne tournent point sur des gonds, mais sont attachés par des élingues de rotin dont le frottement les maintient dans la position où on les place et sans doute aussi facilite la manœuvre. Les barres ne sont pas sur le pont, mais pénètrent à travers deux ouvertures carrées, dans une sorte d'entrepont d'un mètre de haut où s'accroupissent les deux timoniers. A l'arrière, une petite chambre basse forme la cabine du maître de céans et se meuble de nattes, de malles et de coussins. Entre cette loge et le grand mât on avait installé sur le pont une hutte en feuillage dont le faîte ne s'élevait pas à plus de quatre pieds ; j'en avais à moi seul tout un compartiment de deux mètres de longueur sur un soixante-quinze de large, et c'était bien le réduit le plus commode et le mieux agencé que j'aie jamais habité sur mer. Sur un côté s'ouvrait la porte, sorte de guichet en nervures de palmier ; l'autre avait une fenêtre en miniature ; le plancher, d'éclisses de bambou, fermes, élastiques, était élevé de six pouces au-dessus du pont, toujours sec par conséquent, et je le recouvris de ces fines nattes de canne pour lesquelles Macassar est renommée. Je rangeai contre la cloison mon fusil dans sa gaîne, les boîtes d'insectes, les livres, les habits ; le matelas occupait le centre, et près de la porte se trouvaient ma cantine, une lampe et une petite provision de douceurs pour le voyage. Un revolver, un couteau de chasse et une carabine formaient une élégante panoplie suspendue à un coin du plafond. Je passai quatre jours de mauvais temps à me prélasser dans mon gîte, bien plus content que si je me fusse installé dans le salon doré et banal d'un de nos paquebots de première classe.

Notre bateau porte deux grands triangles mobiles pour soutenir sa voilure. Supprimez les mâts dans un navire ordinaire et remplacez les haubans et les étais par de forts madriers, vous aurez une idée de l'arran-

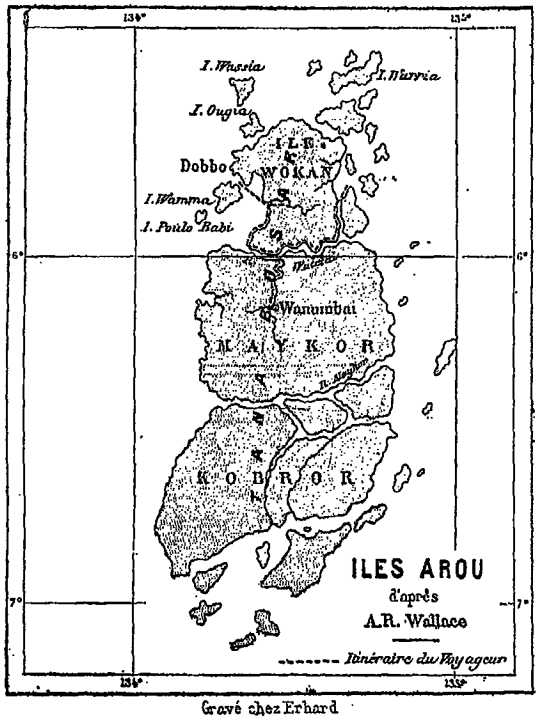
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Le marché de Dobbo (île Arou). — Dessin de J. Moynet, d'après A. R. Wallace.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

gement d'une prao. Au-dessus de ma cabine et reposant sur des traverses attachées au triangle dont j'ai parlé se trouve une vraie forêt de vergues et d'espars presque tous en bambou. La grande vergue a cent pieds de long et est formée de pièces de bois et de bambou reliées très-ingénieusement avec des câbles de rotin. Elle porte une voile oblongue et dont le point d'attache n'est pas au centre, de sorte que lorsqu'on abaisse le petit bout sur le pont, le grand s'enlève au loin dans les airs et supplée ainsi au peu de hauteur du mât. La misaine est de même sorte, mais plus petite : toutes deux sont en palmier; deux focs et, à l'arrière, deux petites voiles en toile de coton complètent notre équipement.

Nos trente mariniers, tous natifs de Macassar ou des côtes et des îles adjacentes, sont pour la plupart des jeunes gens à large face épanouie, à taille courte et trapue. Leur costume de travail est un simple caleçon et un mouchoir roulé autour de la tête; le soir ils y ajoutent une sorte de blouse de coton. Quatre des plus âgés, les « jouroumoudi ou timoniers, » s'accroupissent deux par deux, six heures durant, chacun dans la niche susmentionnée. Le « jouragan » ou capitaine, ou plutôt le second du navire, occupe l'autre moitié de la petite hutte de palme. Puis viennent une dizaine de Chinois ou Bougis, d'apparence respectable, que le maître a coutume d'appeler « ses gens ». Il les traite fort bien, les admet à sa table et leur parle avec la plus grande politesse; cependant la plupart d'entre eux sont des esclaves pour dettes, condamnés par les magistrats de police à le servir pour des gages purement nominaux jusqu'à ce que leur travail ait liquidé la créance.



Gravé chez Erhard

Ma « suite » se composait de trois jeunes gens, dont l'aîné, Ali, Malais de Bornéo, était à mon service depuis plus d'un an; aussi fidèle que prévenant, il savait faire un peu de tout, aimait la chasse dont il se tirait fort bien et commençait à écorcher supérieurement les oiseaux. Baderoun, natif de Macassar, venait ensuite. Bon garçon, mais joueur enragé, il m'avait extorqué l'avance de quatre mois de gages sous prétexte d'acheter une case pour sa mère et des habits pour lui-même, mais il dépensa tout son pécule en une journée et nous arriva sans vêtements, tabac, bétel ou poisson salé, toutes nécessités de la vie qu'Ali dut aller lui procurer en grande hâte. Le troisième, Baso, encore plus jeune, était un rusé gamin qui me servait depuis un ou deux mois et cuisinait passablement. Il remplissait dans le ménage les importantes fonctions de maître d'hôtel : aucun marmiton expérimenté n'eût voulu me suivre dans une région si terriblement lointaine; autant demander à un « chef » de s'exiler en Patagonie.

A notre départ, lorsque nous eûmes dépassé les praos rassemblées dans le port, le vieux jouragan récita quelques prières, l'assistance répondant des « Allah, il Allah » accompagnés de quelques coups de tam-tams, puis la cérémonie fut terminée par des souhaits réciproques de « Salaamat jalan », un bon et heureux voyage.

Nous avions beau temps, belle mer, et voguions sous les plus heureux auspices vers le lointain archipel d'Arou.

Le vent continua léger et variable toute la journée, avec calme plat le soir avant que soufflât la brise de terre. Nous passâmes devant l'île de Tamakaki (le bout du monde) située à l'extrémité sud de Célèbes, et bordée d'écueils assez dangereux.

20 *décembre.* — A l'aube, nous nous trouvons devant le mont Bontyne qui passe pour le plus élevé de Célèbes. Dans l'après-midi, nous traversons le détroit de Salayer; un grain nous oblige à amener notre grand mât et sa lourde charge de voiles. A la fin de la soirée, poussés par un bon vent d'ouest, nous filons cinq nœuds à l'heure, tout ce que nous pouvons demander à notre vieille cuve disloquée.

21 *décembre.* — En dépit de la houle du sud qui nous cause un roulis désagréable, la brise nous fait avancer rapidement.

22 *décembre.* — La houle s'est apaisée : nous passons devant Boutong, grande île boisée, montueuse et bien peuplée, patrie de plusieurs de nos mariniers. A six heures du soir, nous laissons derrière nous Wangi-wangi, île sujette de Boutong, et basse sans être trop plate; nous entrons en plein dans la mer des Moluques. A la nuit, c'est une fête pour les yeux que nos deux gouvernails d'où s'élancent des ondes de lueurs phosphoriques étoilées d'étincelles tourbillonnantes. Je ne puis comparer cela qu'à une des grandes nébuleuses vues à travers un bon télescope, mais ayant

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

en plus le mouvement et la forme toujours ondoyante et variée.

23 *décembre*. — Aurore rouge et splendide : l'île d'hier soir est à peine visible dans le lointain. La prao de Goram est à près de deux kilomètres vers le sud. Sans boussole, ils ont cependant suivi la ligne droite. Mon Javanais me dit qu'ils gouvernent d'après la houle, dont ils remarquent la direction au coucher du soleil. Dans cette mer (en beau temps du moins), on n'est jamais plus de deux jours sans apercevoir une terre quelconque. Si les vents contraires ou les courants entraînent les navires indigènes en dehors de leur route, ils tombent bientôt sur une île connue de l'un ou de l'autre des vieux mariniers du bord, et repartent de là pour regagner leur chemin.

Ce matin, grande cuisine sur le pont : on dépèce et on accommode un requin de cinq pieds de long capturé de la veille. Le soir on me fait frire une tranche d'un autre squale qu'on vient de pêcher. La chair est sèche et coriace, mais assez mangeable. Le soleil se couche derrière un banc épais de nuages, qui, à mesure que s'accroît l'obscurité, prennent un aspect vraiment effrayant. Aussi, comme d'habitude lorsqu'on s'attend à un orage, on amène les grandes voiles, on abaisse les vergues sur le pont pour ne garder qu'une petite misaine carrée. Les vergues qui les portent ont soixante-dix pieds de long et sont par conséquent fort lourdes, et comme on n'a d'autre manière de les ferler que de les rouler sur les arcs-boutants, il est fort dangereux de ne pas les avoir encore serrées quand la tempête commence. Notre équipage, en nombre suffisant pour manœuvrer un navire d'un tonnage dix fois supérieur, en prend généralement fort à son aise, et on ne voit guère plus d'une dizaine de mariniers travailler à la fois; mais lorsqu'il faut un bon coup de main, chacun se met à la besogne, et surtout croit nécessaire de donner son avis : les ordres se croisent en tous sens, et il y a tant de cris et de confusion que c'est merveille qu'on puisse rien faire de bon.

Ancre des navires malais. — D'après A. R. Wallace.

Quand je viens à penser que nous avons à bord cinquante individus de tribus et dialectes divers, encore à demi sauvages, la plupart n'ayant jamais senti le joug de l'éducation et de la morale, je m'étonne du calme qui règne sur notre prao. — Point de batteries, point de querelles, comme on en verrait immanquablement parmi le même nombre d'Européens placés dans de semblables conditions : à part les moments où une tempête imminente appelle tout le monde à l'œuvre, à peine si on entend du bruit.

En beau temps les mariniers dorment à l'ombre des voiles, ou, par groupes de trois ou quatre, causent et mâchent leur bétel. L'un fait un nouveau manche à son couteau, l'autre coud un caleçon ou une chemise; tout est aussi paisible que sur le mieux tenu de nos navires marchands. Chacun à leur tour, au nombre de deux ou trois, ils veillent à l'avant et à l'arrière ou s'occupent à la manœuvre des grandes voiles; les deux timoniers sont en bas dans leur réduit, et l'armateur ou le jouragan, guidé par la boussole ou par le vent, dirige la marche du navire. A l'arrière, deux matelots inspectent le gréement et crient à haute voix les heures qu'on mesure au moyen d'une clepsydre des plus ingénieuses. C'est tout simplement un grand vase à demi plein d'eau où flotte la moitié d'une noix de coco, bien ratissée à l'intérieur. Au fond de cette écale est pratiqué un fort petit trou par lequel s'introduit un très-mince filet d'eau qui la remplit peu à peu. Le diamètre de l'orifice est proportionné à la contenance de la coque, de telle sorte qu'au bout d'un temps déterminé, celle-ci coule soudain à fond. Le crieur crie alors le nombre d'heures comptées depuis le lever du soleil, vide la petite nacelle et la remet à flot; j'en ai souvent vérifié l'exactitude avec ma montre; à peine si cette horloge économique varie d'une minute; l'eau du grand vase, gardant toujours le même niveau, le roulis du navire ne produit sur elle aucun effet. Pour des gens à demi barbares, elle offre l'avantage d'être assez volumineuse et peu compliquée : le petit bruit qui accompagne le naufrage de la coquille attire l'attention; enfin lorsqu'il lui arrive accident, on peut en établir une autre sans grande peine.

24 *décembre*. — Beau temps, brise légère. Nous n'apercevons plus la terre pour la première fois depuis notre départ de Macassar. A midi, calme plat, suivi d'une grosse pluie dont l'équipage profite pour faire son savonnage; le soleil revenu, la prao est pavoisée de chemises, de caleçons, de sarongs aux couleurs voyantes.

25 *décembre*. — Noël a fait son apparition au milieu des rafales, de la pluie battante, du tonnerre et des éclairs; les lames courtes et le clapotis nous font tanguer et rouler d'une manière insupportable.

Pour que ce jour ne fût pas tout à fait semblable aux autres, je dus ajouter quelques bouteilles de vin au riz et au curry du dîner.

26 *décembre*. — Vue magnifique des montagnes de Bourou dont nous approchons rapidement.

28 *décembre*. — En vue du groupe de Banda, le volcan paraît d'abord, cône parfait à profil de pyramide égyptienne et presque aussi régulier. Le soir, la fumée repose comme un nuage sur son sommet[1].

30 *décembre*. — Nous passons devant l'île de Teor et

1. Voy. tome XXIV, page 248.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

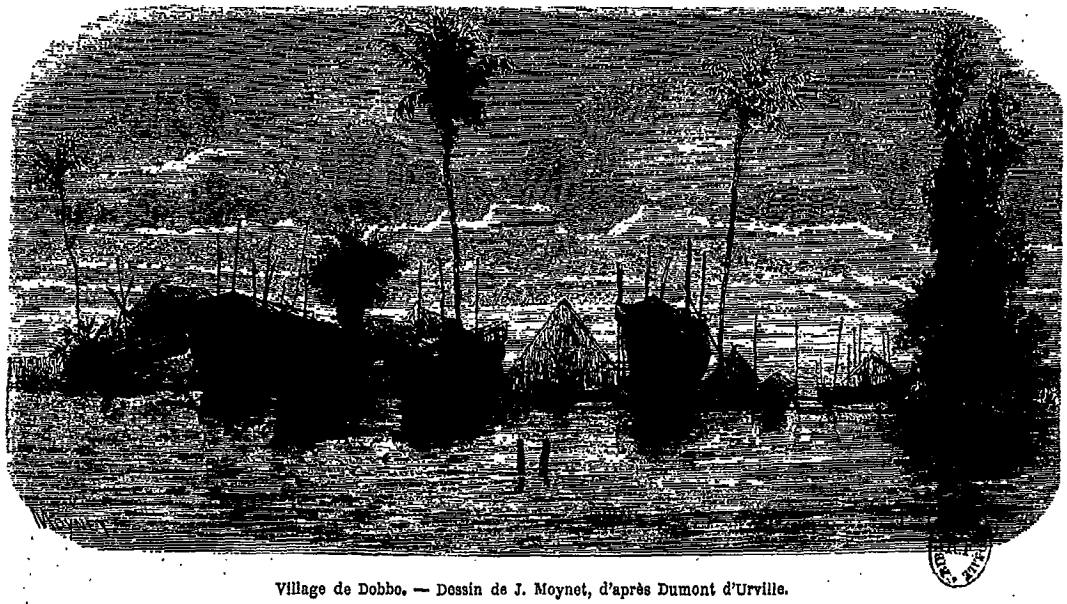
un petit archipel tout auprès, incorrectement relevé sur les cartes. — Nombreux poissons volants, plus petits que ceux de l'Atlantique, mais aux mouvements incomparablement vifs et gracieux. En rasant les eaux, ils se penchent sur l'un ou l'autre côté, étalant leurs éclatantes nageoires, puis reprennent leur élan pendant une centaine de mètres pour redescendre et bondir encore. De loin, on croirait voir des hirondelles; pourtant ils ne volent pas, mais s'abaissent en ligne oblique de la hauteur gagnée à leur premier essor. Le soir, un oiseau aquatique, appartenant au genre des fous (Sula fiber), vient se reposer sur la cage à poules; un de mes jeunes gens s'en empare.

31 *décembre*. — Les îles Ké se dessinent à l'horizon dans les premières lueurs de l'aube; nous nous décidons à y passer quelques jours.

6 *janvier* 1857. — Après un séjour assez fructueux aux îles Ké, nous arrivons aux îles d'Arou, couvertes de forêts, et nous entrons dans le havre de Dobbo.

Dobbo. — Les maisons. — Les trafiquants. — Les indigènes. Le marché. — Objets de commerce. — Ordre.

Dobbo, station commerciale des Bougis et des Chinois qui visitent annuellement l'archipel d'Arou, est située dans la petite île de Wamma, sur une flèche de sable projetée vers le nord et juste assez large pour contenir trois rangs de maisons. Il semble au premier abord qu'on n'aurait su plus mal choisir l'emplacement d'un village, mais ce lieu si désolé a bien ses priviléges. Une branche de l'anneau de corail qui longe les côtes permet aux navires de mouiller à l'abri, devant les deux rives de la péninsule; les brises de mer l'assainissent de trois côtés et la plage sablonneuse offre de grandes facilités pour tirer les praos à sec afin de les



Village de Dobbo. — Dessin de J. Moynet, d'après Dumont d'Urville.

garantir des tarets et de les radouber pour le voyage de retour. Au sud, la langue de terre s'élargit pour se souder à l'île, et de hautes et verdoyantes futaies forment le second plan du paysage. Les maisons, de grandeurs diverses, sont tout simplement des hangars en feuilles de palmier : une petite chambre placée près de la porte sert de logis au négociant; le reste, divisé par des cloisons latérales et transversales forme un magasin où l'on entasse les marchandises étrangères ou les produits du pays.

26 *janvier*. — Établi à Dobbo depuis deux semaines, je commence à être au fait des us et coutumes de l'endroit. Les praos se succèdent et la population s'accroît presque quotidiennement. Tous les deux ou trois jours on voit se rouvrir une case et commencer les réparations. Partout on croise des indigènes chargés de perches de bambous, de rotins, de feuilles de nopa pour construire ou raccommoder portes, murs, volets, toitures, tous travaux qui avancent avec la plus grande célérité. Quelques-uns des arrivants sont des Bougis ou des gens du Macassar, mais la plupart viennent de la petite île de Goram, à la pointe est de Ceram, dont les naturels sont les commerçants en détail de ces régions lointaines. De l'autre côté d'Arou (« Blakang tana, » arrière-pays), les indigènes apportent tout ce qu'ils ont pu ramasser pendant les six derniers mois, et en font la vente aux marchands, presque tous leurs créanciers.

A l'exception de quelques Chinois, les trafiquants appartiennent à la race malaise et à divers mélanges dans lesquels elle est prédominante. Les naturels de l'île, Papous noirs ou brun de suie, ont la chevelure laineuse ou crêpue, le nez proéminent, à large arête, les membres assez grêles. Vêtus seulement d'un pagne, on en voit errer tout le jour dans les rues encore à demi désertes de Dobbo, cherchant acheteur pour leur petit lot de produits du pays. Comme aux autres

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Chasse aux oiseaux de paradis. — Dessin de J. Moynet, d'après A. R. Wallace.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

habitants du lieu, on vient me présenter des paquets de tripangs fumés, qui ont l'air de saucisses roulées dans la boue, puis frottées contre un tuyau de cheminée, des nageoires de requin séchées, des coquillages de nacre, des oiseaux de paradis, mais si traînés et en si mauvais état que jusqu'à présent je n'en ai pas acheté un seul. Je donne à peine un coup d'œil à ces articles et n'en offre point de prix : les indigènes paraissent étonnés, et, dans l'idée que je ne comprends pas, me les présentent de nouveau et demandent en retour les marchandises dont ils ont besoin. J'essaye alors, par l'intermédiaire du premier truchement venu, de leur faire savoir que ni les tripangs ni les mères-perles n'ont de charmes pour moi, que même les écailles de tortue me sont indifférentes; n'importe quel comestible frais serait bien mieux mon affaire. Les seules choses que nous puissions nous procurer avec quelque régularité, c'est le poisson, et d'excellentes pétoncles; mais impossible de faire son approvisionnement quotidien à Dobbo, si l'on n'a pas en quantité suffisante des gâteaux de sagou, du tabac et des « doits », monnaie de cuivre hollandaise. Si l'on ne peut donner à l'indigène l'objet particulier qu'il réclame, il porte à la maison suivante le produit de sa pêche, ses tortues ou ses légumes, et vous laisse en liberté de jeûner jusqu'à la prochaine occasion. On met les pétoncles dans de grandes volutes, probablement le cymbium ducale; pour vases à eau, on a des casques gigantesques, espèce de cassis, suspendus par une anse de rotin. Le cœur de tout vrai naturaliste se fût, comme le mien, serré à la vue de ces coquillages splendides dont les spires intérieures avaient été brisées sans pitié pour servir à ces usages vulgaires.

9 *mars*. — Dobbo est à peu près rempli maintenant, et les rues présentent un spectacle autrement animé qu'au début de la saison. Chaque case est un magasin où les naturels vont faire leurs échanges. Couteaux, hachettes, sabres, fusils, tabac, gambier, assiettes, bols, mouchoirs, sarongs, arrack, calicot, voilà les articles courants; mais quelques boutiques ont aussi du thé, du sucre, du vin et des biscuits pour l'usage des trafiquants, et étalent des vases de porcelaine, des miroirs, des parapluies, des rasoirs, des pipes, des porte-monnaies pour séduire les chefs indigènes. Les jours de soleil, on étend les nattes devant les portes, et on y fait sécher le tripang, le sel, le sucre, le thé, les biscuits, les étoffes et autres marchandises qu'endommagerait l'humidité excessive de l'atmosphère. Matin et soir les Chinois aisés flânent par les rues ou devisent sur les portes en culotte bleue, chemise blanche et queue tressée avec de la soie rouge qui tombe jusqu'aux talons. Un vieux hadji (pèlerin de la Mekke) fait tous les soirs sa promenade hygiénique dans toute la majesté de son ample robe de soie verte et de son turban de satin; il est suivi de deux petits garçons portant ses boîtes de sirih et de bétel.

On élève des cases dans tous les espaces vacants; les hangars consacrés à la cuisine s'appuient contre les murs des maisons, tandis que dans les coins reculés, des toits à cochon en massives pièces de bois sont occupés par leurs intéressants locataires, qui attendent en paix le jour du sacrifice. Un fils du Céleste-Empire pourrait-il vivre six mois sans régal de viande de porc? On vend des bananes dans de petites échoppes, et, chaque matin, deux petits garçons parcourent la rue avec leur éventaire bien garni de friandises; quelle que soit la chose qu'ils offrent, riz, sucre ou noix de coco râpée, poisson ou plantain frit, ils l'annoncent invariablement par les cris répétés de : « Chocola-t-t-t! » qui doivent dater du temps des Portugais ou des Espagnols, mais la signification primitive en est aujourd'hui entièrement perdue. Le première fois que, regardant les mariniers Bougis larguer leur grande voile, j'entendis leur refrain interminable de « véla à véla, — véla, véla, véla, » je crus aussi que le mot portugais « vela » (voile) leur était resté de cette époque; mais, comme en levant l'ancre ils poussent les mêmes cris ou les changent en « hela, hela, » onomatopée universelle pour exprimer l'effort, la gêne de la respiration causée par un dur labeur corporel, je reconnus que c'est probablement une simple interjection.

Je ne crois pas que dans ce moment il y ait à Dobbo moins de cinq cents personnes de races différentes qui, en ce coin reculé du monde, se rencontrent pour « soigner leur fortune », comme on dit en Orient. La plupart d'entre elles appartiennent à des peuples assez mal famés sous le rapport de l'honnêteté et de la morale, Chinois, Bougis, Céraméens, métis Javanais, avec une teinture de Papous demi-sauvages de Timor, Babber et autres îles, et pourtant tout marche ici sans encombre. Cette population bigarrée, ignorante, sanguinaire, habituée à la fraude, vit à Dobbo sans gouvernement, sans police, tribunaux ou avocats; pourtant on n'entend point parler de meurtre ni de pillage, on ne voit nul symptôme de l'anarchie à laquelle semblerait devoir conduire un semblable état de choses. Cela vous fait trotter par la tête d'étranges pensées au sujet des montagnes de règlements qui nous écrasent en Europe et suggère l'idée que nous sommes peut-être « gouvernés » à l'excès.

Chasse aux oiseaux de paradis. — Le roi des paradisiers. — Mœurs de ces oiseaux. — Un kakatoès noir.

J'ai acheté un bateau pour faire une excursion dans l'intérieur de l'île. On a mis beaucoup de temps à le réparer. Il m'était indispensable aussi d'adjoindre quelques personnes à ma petite troupe : je suis parvenu non sans peine à engager deux individus.

Parti de Dobbo le 13 mars, je suis venu m'établir au fond d'une petite rivière dans une case d'indigène, fort misérable, mais où l'Orang-Kaya ou chef de Wamma, m'a assuré que je serai bien placé pour me procurer des animaux de toute espèce. Mon premier soin a été d'envoyer chercher les gens qui font leur métier de faire la chasse aux oiseaux de paradis. Ils demeurent à quelque distance dans la jungle, et quand ils furent

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

arrivés, nous causâmes par l'intermédiaire de l'Orang-Kaya. Ils garnissent leurs flèches d'un cône de bois de la dimension d'une tasse à thé, afin de tuer l'oiseau par la seule violence du coup, sans le blesser, sans endommager en rien son plumage. Les arbres fréquentés par les paradisiers sont souvent fort hauts ; aussi les chasseurs se construisent-ils parmi les branches un petit couvert de feuilles sous lequel, avant l'aube, ils se cachent pour attendre qu'une de ces jolies petites créatures passe à leur portée : ils ne la manquent presque jamais. Je comptais beaucoup sur leur concours, mais ils ne revinrent plus, la saison, paraît-il, étant encore trop peu avancée pour que les paradisiers eussent revêtu leur éblouissante parure.

Les deux ou trois premiers jours ont été trop pluvieux pour me permettre de trouver grand'chose ; mais, un de ces soirs, Baderoun est rentré avec une capture qui m'a ravi : c'est un oiseau un peu plus petit qu'un merle ; la majeure partie de son corps est d'un vermillon ardent à l'éclat doux de verre filé, et passant de teinte en teinte au jaune orangé sur les petites plumes courtes et veloutées du cou et de la tête. Le blanc pur et soyeux du ventre est séparé du rouge de la gorge par une bande d'un beau vert métallique. Au-dessus de chaque œil se voit une tache ronde de nuance émeraude : le bec jaune, les jambes et les pattes d'un bleu magnifique, tranchent vigoureusement sur le reste du corps. La richesse des couleurs et la texture du plumage eussent suffi pour faire de ce petit être un diamant de la plus belle eau ; sur les côtés de la poitrine et ordinairement cachées sous les ailes se trouvent de petites touffes de plumes grises longues de deux pouces et terminées chacune par une large bande émeraude. Elles se dressent à la volonté de l'oiseau, et se déploient en éventail quand il relève les ailes. Les deux pennes médianes de la queue, minces comme un fil de métal, ont cinq pouces de longueur, et se croisent dès leur origine pour diverger en courbes élégantes et sinueuses ; à un demi-pouce de leur extrémité, et sur le bord intérieur seulement, elles se garnissent de barbes d'un beau vert métallique, se roulent en spirale, et forment une paire de boutons étincelants qui pendent à cinq pouces du corps et ont entre eux la même distance. Ces ornements, uniques en leur genre, comme les éventails de la poitrine, ne se retrouvent dans aucune autre des huit mille espèces d'oiseaux connus sur le globe ; ils se combinent dans celle-ci avec l'exquise beauté du plumage, et la rendent une des plus charmantes choses que puisse offrir la nature à nos regards. Mes transports d'admiration égayent nos hôtes, qui ne la comprennent pas et ne voient dans leur « Burong raja » rien de plus que ce que nous voyons dans un de nos passereaux.

Un des rêves de ma vie est donc accompli ! Je possède un de ces rois des paradisiers (*Paradisea Regia*) que Linné avait décrits d'après des peaux mutilées par les indigènes. Bien peu d'Européens ont vu dans toute sa splendeur cette perle de beauté que je contemple, et l'humble naturaliste voudrait être poëte pour dire son émotion lorsqu'il arrête ses yeux sur ces merveilles que jusqu'ici je ne connaissais que par les livres, les dessins ou des dépouilles mal préparées. La terre lointaine que je parcours, ces mers ignorées de nos vaisseaux de guerre et de notre marine marchande, la forêt luxuriante et sauvage au milieu de laquelle je suis comme perdu, les barbares grossiers qui m'environnent, tout concourt à exalter encore mon ravissement. Je pense à ces longs siècles qui ont vu naître, voler et mourir sous ces épais ombrages tant de générations successives de ces jolies créatures, sans qu'un seul œil intelligent en ait admiré la splendeur. Que de beauté en vain prodiguée ! Cette idée me poursuit et m'attriste. Leur magnificence passera ignorée au sein de ces régions inhospitalières condamnées à la barbarie pour bien des siècles encore, et lorsque la civilisation s'étendra jusqu'à ces terres éloignées, que ces forêts vierges disparaîtront peu à peu devant la lumière physique, intellectuelle et morale, l'équilibre entre les relations de la nature organique et inorganique sera peut-être fatalement rompu, et entraînera dans sa chute ces êtres mêmes dont l'homme civilisé est seul capable d'apprécier la beauté et l'admirable structure !

Après cette première conquête, j'accompagnai mon chasseur à la forêt, où j'eus la joie de m'en procurer un second échantillon non moins admirable, et d'étudier quelque peu les mœurs de ces oiseaux et de leurs congénères de l'espèce plus grande. Ils fréquentent les arbres les moins hauts des futaies peu épaisses, et vivent de fruits à noyaux très-durs, de la grosseur de nos groseilles à maquereau ; actifs et remuants, on entend sans cesse le froufrou de leurs ailes, qu'ils font souvent vibrer et frémir à la manière des Cotingas de l'Amérique du Sud, élevant et déployant les beaux éventails dont leur poitrine est ornée : les naturels les appellent « Gobégobé ».

Je me glissai un jour sous un arbre où s'étaient rassemblés une multitude de grands paradisiers : par malheur ils se tenaient au plus épais du feuillage, et leurs mouvements continuels me gênaient pour les bien viser. Le seul que je parvins à tuer, d'un joli brun-chocolat uniforme, n'avait pas encore la gorge métallique et les plumes jaunes de l'adulte. Les naturels m'assurèrent qu'avant deux mois je ne devais pas m'attendre à en voir un seul tout à fait développé.

La voix de ces oiseaux est fort extraordinaire ; de mon lit, à la première aube, avant le lever du soleil, j'entends résonner dans toutes les directions de continuels wawk-wawk-wawk, wŏk-wŏk, wŏk. C'est le langage du grand Paradisier, en quête de son repas du matin. D'autres suivent bientôt son exemple : la forêt entière s'éveille : les loris et les perruches jettent des cris perçants, les kakatoès babillent, les martins-chasseurs coassent ou aboient, les oiseaux plus petits gazouillent ou sifflent leur chanson du matin. Je les écoute en silence, ou frissonne de joie : je pense avec émotion

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

qu'avant moi aucun Européen n'a séjourné dans ces îles que depuis si longtemps j'avais le désir bien plus que l'espoir de visiter. Je me dis que beaucoup d'autres ont soupiré vainement après le bonheur de pénétrer dans ce domaine des fées, et de voir de leurs propres yeux toutes ces merveilles et ces beautés dont je jouis tous les jours !

Mais voici qu'Ali et Badroun se lèvent et préparent leur poudre et leurs fusils; le petit Baso allume le feu et fait bouillir l'eau pour le café, et soudain je me rappelle qu'on m'a apporté hier soir un kakatoès noir qu'il faut dépouiller immédiatement. Je bondis de mon matelas, et je me mets à l'œuvre, heureux et satisfait.

Iles Arou : Kakatoès noir. — D'après A. R. Wallace.

Ce kakatoès noir, le premier que j'aie vu, est une acquisition précieuse. Son corps est petit et faible; il a de longues jambes minces, de grandes ailes, une tête fort grosse ornée d'aigrettes retombant en arrière, et armée d'un bec recourbé et pointu, de taille et de force relativement énormes. Le plumage, entièrement noir, est recouvert de cette sécrétion furfuracée, caractère constant des kakatoès. Les joues sont nues et d'un rouge de sang intense. Au lieu de l'aigre cri de ses confrères blancs, il fait entendre une sorte de sifflement plaintif. La langue, fort singulière, est un cylindre grêle et charnu, rouge très-foncé, terminé par une plaque noire et cornée, sillonnée en travers et quelque peu préhensible. L'organe en entier peut se dilater considérablement. Cet oiseau fréquente les parties basses de la forêt, où on le voit solitaire, et rarement avec un ou deux compagnons tout au plus; il vole lentement et sans bruit; une blessure fort légère suffit pour le tuer. Il se nourrit de fruits et de graines, surtout de l'amande du noyer des Canaries (*Kanarium commune*), un des arbres les plus élevés de la forêt, très-commun dans les îles qu'habite le kakatoès noir. La coque, si dure qu'on ne peut la casser qu'avec un très-lourd marteau, est un peu triangulaire et très-lisse à la surface; la manière dont l'oiseau parvient à l'ouvrir est tout à fait curieuse : il la prend dans son bec par un bout, et, la maintenant par la pression de sa langue, il y pratique une coupure transversale par les mouvements latéraux de sa mandibule inférieure, tranchante comme une lame affilée. Ce travail fini, il saisit la noix d'une patte, et happant un morceau de feuille quelconque qu'il retient dans la profonde échancrure de sa mâchoire supérieure, il reprend avec son bec la noix que le tissu élastique de la feuille empêche de glisser, et fixant, dans l'entaille qu'il a précédemment pratiquée, le bord de la mâchoire inférieure, il projette celle-ci en haut, et, par un mouvement subit et violent, fait sauter un morceau de la coque. Il saisit de nouveau le fruit entre ses griffes, insère dans le trou la très-longue pointe de son bec, et en retire enfin l'amande que sa langue, excessivement distendue, vient chercher miette par miette. Ainsi s'utilise chaque détail de forme de ce bec extraordinaire, et cette corrélation étonnante des habitudes et de la structure de l'oiseau nous fait comprendre sans peine comment les kakatoès noirs ont pu se maintenir dans leur « concurrence vitale » avec leurs congénères blancs autrement actifs et nombreux, par cette facilité de se nourrir d'une graine que nul autre oiseau ne saurait extraire de son enveloppe ligneuse. Cette espèce est le *Microglossum aterrimum* des naturalistes.

Les deux semaines que je passai dans ce petit établissement me donnèrent tout loisir d'observer les indigènes chez eux et vivant de leur vie ordinaire. Ce que je vais en dire n'est guère à leur avantage.

R. Wallace.

*(La fin à la prochaine livraison.)*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE R F

Un oiseau de paradis (*Paradisea rubra*). — Dessin de A. Mesnel.

# L'ARCHIPEL MALAISIEN,

## PATRIE DE L'ORANG-OUTAN ET DE L'OISEAU DE PARADIS.

## RÉCITS DE VOYAGE ET ÉTUDE DE L'HOMME ET DE LA NATURE,

PAR ALFRED RUSSELL WALLACE[1].

II (suite et fin).

### LES ILES AROU.

L'existence du sauvage. — Nourriture; habitations; vêtements; parure. — Danses des oiseaux de paradis. — Anciennes opinions sur les paradisiers. — Difficulté de se les procurer.

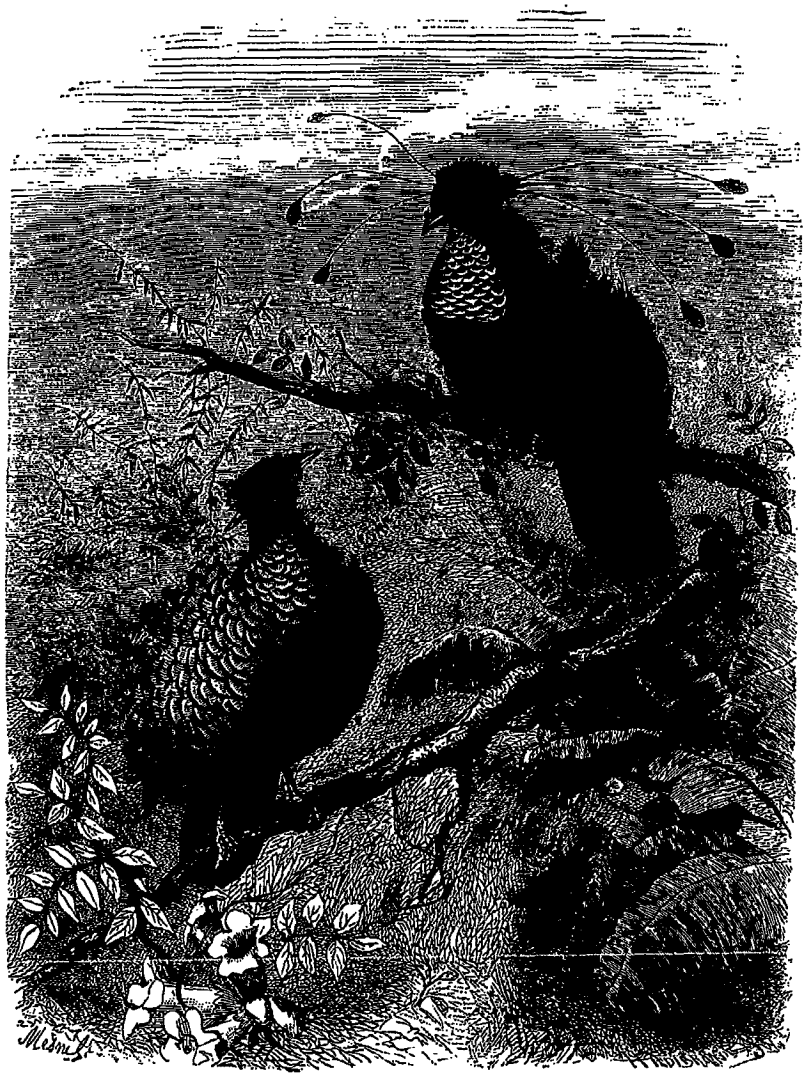
L'existence des sauvages, maintenant qu'elle a perdu pour moi tout le charme de la nouveauté, me paraît misérable et monotone. La nourriture, par exemple, — ce qui importe le plus dans la vie des peuples non civilisés, — est, par leur faute, insuffisante et de mauvaise qualité. Les indigènes d'Arou n'ont point de

1. Suite et fin. — Voy. t. XXII, p. 145, 161; t. XXIV, p. 225, 241; t. XXVI, p. 177.



© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

provisions régulières de « bâton du pain, » blé, riz, manioc, maïs ou farine de sagou, base quotidienne de l'alimentation de la plus grande partie des populations du Globe. Ils cultivent cependant plusieurs espèces de légumes, du plantain, des ignames, des patates douces, des sagoutins, et mâchent d'énormes quantités de canne à sucre, de noix de bétel, de gambir et de tabac. Ceux qui vivent sur les côtes ne manquent point de poisson ; mais dans l'intérieur, ici, par exemple, ils ne vont à la mer que de loin en loin, pour en ramener des bateaux de pétoncles et autres mollusques. De temps en temps, ils tuent quelque kangourou, quelque cochon sauvage ; mais la viande ne forme pas une partie régulière de leur régime, essentiellement composé de végétaux verts, aqueux, mal cuits, et en quantité souvent insuffisante. Aussi sont-ils généralement affectés



Le siflet à gorge dorée (*Parotia aurea*, Vieillot), mâle et femelle. — Dessin de A. Mesnel.

de maladies de peau et d'ulcères aux jambes et aux articulations. Je ne crois pas qu'on doive chercher d'autre origine au scorbut, si fréquent parmi les sauvages. Les Malais, qui ne se passeraient pas un seul jour de leur riz bouilli, n'en sont que très-rarement atteints ; les Dayaks, montagnards de Bornéo qui cultivent cette graminée et se nourrissent bien, ont la peau saine et lisse, tandis que les tribus paresseuses et malpropres qui ne vivent que de fruits et de légumes verts, sont très-sujettes à toutes ces maladies. Sous ce rapport, comme sous tant d'autres, l'homme ne peut impunément vivre à la façon des animaux, et, sans souci du lendemain, se repaître des herbes et des fruits de la terre. Il faut que ses labeurs lui procurent des substances féculentes qu'il puisse emmagasiner et accumuler pour les besoins de toute l'année. Cette fonda-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

tion bien posée, les légumes, les fruits, la viande, auront leur tour.

Après le bétel et le tabac, la principale jouissance des habitants d'Arou est l'arack (rhum de Java), que les trafiquants introduisent en grande quantité et vendent à très-bas prix. Le produit d'une seule pêche ou d'une journée employée à couper du rotin dans la forêt permet aux indigènes d'acheter une bouteille de trois litres au moins; ils échangent le tripang ou les nids de salangane recueillis pendant la saison contre des caisses de quinze flacons autour desquelles on s'assied en rond jour et nuit jusqu'à ce qu'il ne reste plus une goutte de liquide. Ils racontent eux-mêmes qu'après de telles orgies, ils mettent souvent la case en pièces, brisent et détruisent tout ce qui leur tombe sous la main, et font un tapage infernal, hideux à entendre et à voir.

Les huttes et leur contenu vont de pair avec la nourriture. Un grossier appentis soutenu par de minces bâtons qu'on ne prend même pas la peine de dépouiller de leur écorce; pas de mur, mais le plancher élevé jusqu'à un pied seulement du bord inférieur de la toiture, voilà le style généralement adopté. A l'intérieur, des cloisons de feuilles forment de petits compartiments où se casent les deux ou trois familles qui vivent dans la même demeure. Quelques nattes, des paniers et des marmites, des assiettes et des bols achetés aux trafiquants de Macassar, constituent le mobilier; pour armes, ils ont des arcs et des piques; les femmes portent un pagne d'écorce, et les hommes une ceinture : ceux-ci pendant des heures, que dis-je, des journées entières, restent assis sur les nattes, servis par leurs épouses, et mangeant les légumes ou le sagou brut dont ils se contentent pour leur nourriture. De temps à autre, ils vont à la chasse ou à la pêche, réparent leur maison ou leurs canots, mais le travail est pour eux une punition, la paresse et le babil sont le seul bonheur de leur monotone existence, et ce bonheur, ils se le prodiguent! Tous les soirs notre case est une vraie tour de Babel; mais comme je ne comprends pas un mot de leurs bavardages, je poursuis ma lecture ou ma besogne sans plus m'en occuper. Les cris, les rires frénétiques se mêlent au bruit des voix.

Au milieu de cette population, comme presque chez toutes les races sauvages que j'ai vues de près, je suis surtout frappé de la beauté des hommes — beauté dont on ne peut se faire l'idée dans nos pays. Que sont les plus parfaites statues grecques auprès des êtres vivants, agissants, qui tous les jours passent devant mes yeux? Comment décrire la grâce libre et fière d'un sauvage dont les membres n'ont jamais subi les entraves des vêtements, et qui vaque à ses occupations ou s'étend nonchalamment sur le sol? Un jeune chasseur d'Arou bandant son arc est pour moi le type de la beauté virile dans toute sa perfection. Les femmes, si ce n'est dans l'extrême jeunesse, sont beaucoup moins agréables à contempler. Leurs traits sont trop accusés, et le dur labeur, les privations, et surtout les mariages trop prématurés, détruisent rapidement les grâces de leur enfance. Leur toilette est des plus simples, et, j'ai le regret de le dire, grossière et dégoûtante de malpropreté. C'est tout uniment un pagne en fibres de feuilles de palmier, serré sur les hanches et tombant jusqu'aux genoux. Elles ne le lavent jamais, jamais ne l'abandonnent avant qu'il ne soit en morceaux. Très-peu d'entre elles ont adopté le sarong ou jupe malaise. Leur chevelure frisée est retroussée en paquet derrière la tête. Elles aiment fort à la peigner ou plutôt à la râteler avec une grande fourchette de bois à quatre dents écartées, qui du reste, remplit infiniment mieux que n'importe quel démêloir son office de séparer ces longues touffes enchevêtrées de végétation crânienne. Le peu d'ornements qu'elles possèdent est arrangé avec un goût parfait : souvent elles fixent sur leurs anneaux d'oreilles leur long collier dont les extrémités se rejoignent autour du nœud de leur chevelure; les perles encadrent gracieusement l'ovale du visage, et je me permets de recommander ce style de parure à celles de mes lectrices qui ont conservé l'usage barbare de se percer les oreilles. D'autres fois, les belles Papoues, propriétaires de deux colliers semblables, en passent un sous chaque bras et lui font contourner le côté opposé du cou; ils se croisent en sautoir derrière le dos et sur la poitrine, où les perles blanches et l'ivoire des dents de kangourou contrastent vivement avec la peau noire et luisante de ces dames. Leurs boucles d'oreilles sont de minces barreaux d'argent ou de cuivre dont les bouts sont tordus et croisés l'un sur l'autre. Comme presque toujours chez les peuples primitifs, les hommes ne regardent pas la parure comme l'apanage exclusif de

Indigène de Dorey. — Dessin de P. Sellier, d'après Dumont d'Urville.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

leurs compagnes; ils se couvrent de colliers, de pendeloques, de bagues; leur ornement le plus prisé est une bande d'herbe tressée qu'ils portent à la naissance du bras, et à laquelle ils attachent des touffes de fourrure ou des plumes aux couleurs éclatantes. Les dents des petits animaux, seules ou alternées avec des perles de verre noir ou blanc, leur servent de colliers et parfois de bracelets, mais ils préfèrent pour ce dernier usage des fils de laiton ou les piquants noirs et cornés des ailes de casoar, qu'ils regardent comme des amulettes. Des anneaux de cheville en cuivre ou en coquillage et des jarretières tressées au-dessous du genou complètent leur tenue ordinaire.

Mais je reviens au sujet qui avait pour moi le plus d'intérêt.

Les paradisiers viennent de commencer ce qu'on appelle ici leurs « sacaleli » ou assemblées dansantes, non point sur certains arbres à fruits, comme je me l'imaginais, mais dans certaines espèces à rameaux très-étalés, dont les grandes feuilles clair-semées laissent aux oiseaux toute la place nécessaire pour jouer ensemble et déployer les grâces de leur parure. Ils se réunissent par bandes de dix à vingt mâles, soulèvent leurs ailes, allongent le cou, agitent leurs plumes splendides et parfois leur impriment un mouvement vibratoire. Puis ils volent de branche en branche avec la plus grande animation : les plumes frémissantes, les couleurs splendides, se croisent dans tous les sens. Cet oiseau est presque de la taille du corbeau et d'une jolie teinte de café brûlé : le cou et la tête sont jaune-paille, la gorge d'un beau vert métallique; sous les ailes retombent, lorsque l'oiseau est au repos, de longues touffes de plumes orangées floconneuses. A la moindre cause d'excitation, les ailes se redressent verticalement, la tête se penche en avant, les longs panaches se relèvent, se déploient et forment deux splendides éventails d'or, rayés de rouge foncé à la base et passant de teinte en teinte au brun pâle de leurs pointes finement divisées et ondulant légèrement. L'oiseau tout entier disparaît presque sous sa riche parure : le corps se déprime, et le jaune de la tête, la nuance émeraude de la gorge ne servent qu'à faire ressortir le nimbe d'or qui rayonne au-dessus. Dans cette attitude, le paradisier mérite réellement son nom et doit être compté parmi les plus belles créatures vivantes.

Indigène de Dorey. — Dessin de P. Sellier, d'après Dumont d'Urville.

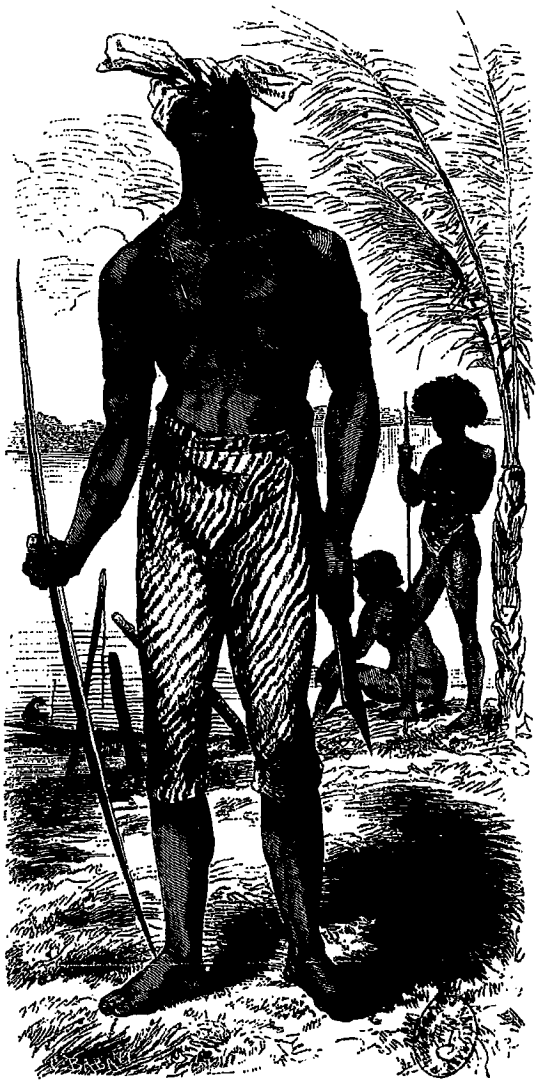
La plupart de mes courses en Océanie ont été entreprises surtout dans le but de me procurer des paradisiers et d'apprendre quelque chose de leurs mœurs et de leurs habitudes.

Quand les anciens voyageurs européens arrivèrent aux Moluques en quête de la muscade et du girofle, alors rares et précieux, on leur présenta des peaux d'oiseaux si merveilleusement belles, que ces hommes, presque uniquement absorbés par la recherche de l'or, furent enflammés d'admiration. Pour les trafiquants malais, c'étaient les « Manouk dewata » (oiseaux de Dieu); les Portugais, qui ne leur voyaient ni ailes ni pieds, et qui ne purent apprendre rien d'authentique sur leur compte, les appelèrent « Passaros do sol » (oiseau du soleil), tandis que les érudits hollandais, qui écrivaient en latin, les baptisèrent *Avis paradiseus* (oiseaux du paradis). Jean Van Linschoten leur donne ces noms en 1598, et dit que personne ne peut contempler ces merveilleuses créatures pendant leur vie, car elles habitent les airs, se tournent toujours vers le soleil et ne se posent sur le sol que pour mourir. « Ils n'ont ni pieds ni ailes, comme on peut s'en assurer par ceux qu'on porte dans l'Inde et parfois en Hollande, mais c'est une marchandise tellement chère qu'il nous en arrive bien rarement en Europe. » Plus de cent ans après, M. W. Funnel, qui accompagnait Dampier, et écrivit la relation du voyage, en vit des spécimens à Amboine; on lui raconta que

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

ces oiseaux émigraient à Banda pour manger des muscades : ce fruit les enivrait et ils tombaient sans connaissance sur le sol, où les fourmis les tuaient bientôt. En 1760 encore, alors que Linné nommait la plus grande des espèces *Paradisea apoda* (paradisier sans pieds), on n'en avait pas vu en Europe d'échantillon complet; personne ne possédait la moindre notion sur leur manière de vivre. Aujourd'hui même, un siècle plus tard, la plupart des livres d'histoire naturelle répètent que ces oiseaux émigrent tous les ans à Ternate, à Banda et à Amboine, tandis que dans ces îles (à l'état sauvage, du moins), ils sont aussi complétement inconnus que chez nous. En outre du *P. apoda*, Linné avait vu la dépouille d'une petite espèce à laquelle il donna le nom de *Paradisea regia* (roi des paradisiers). Depuis lors, on en a classé neuf ou dix autres, toutes décrites d'après des peaux préparées plus ou moins imparfaitement par les sauvages de la Nouvelle-Guinée. Elles sont comprises dans l'archipel Malais sous la dénomination générale de « Bourong mati (oiseaux morts), » ce qui est une preuve que les trafiquants de cette région ne les voyaient jamais en vie.

Les paradisiers sont des oiseaux de taille moyenne, alliés pour les mœurs et la conformation aux corbeaux, aux étourneaux et aux philédons d'Australie; ils sont caractérisés par une énorme expansion de plumage qui ne se retrouve chez aucun autre genre : de grands faisceaux de plumes délicates et brillantes sortant de dessous les ailes, forment des manteaux, des éventails, des boucliers; les pennes médianes de la queue s'allongent souvent en filets fantastiquement tordus, ou étincelant des teintes métalliques les plus vives. Dans un autre groupe d'espèces, ces plumes accessoires se dressent sur le dos, la tête ou les épaules, tandis que l'intensité de leur couleur et le lustre miroitant de leur robe ne sont égalés par aucune autre des créatures ailées, si ce n'est le colibri, qui ne les surpasse point. On les divise ordinairement en deux familles distinctes : les paradisiers vrais et les Épimaques, ces derniers au long bec mince, proches voisins des Huppes; mais l'une et l'autre sont tellement similaires sur tous les points essentiels de mœurs et de structure que, pour ma part, je ne puis les considérer que comme des subdivisions du même genre.



Indigène de Dorey. — Dessin de P. Sellier, d'après Dumont d'Urville.

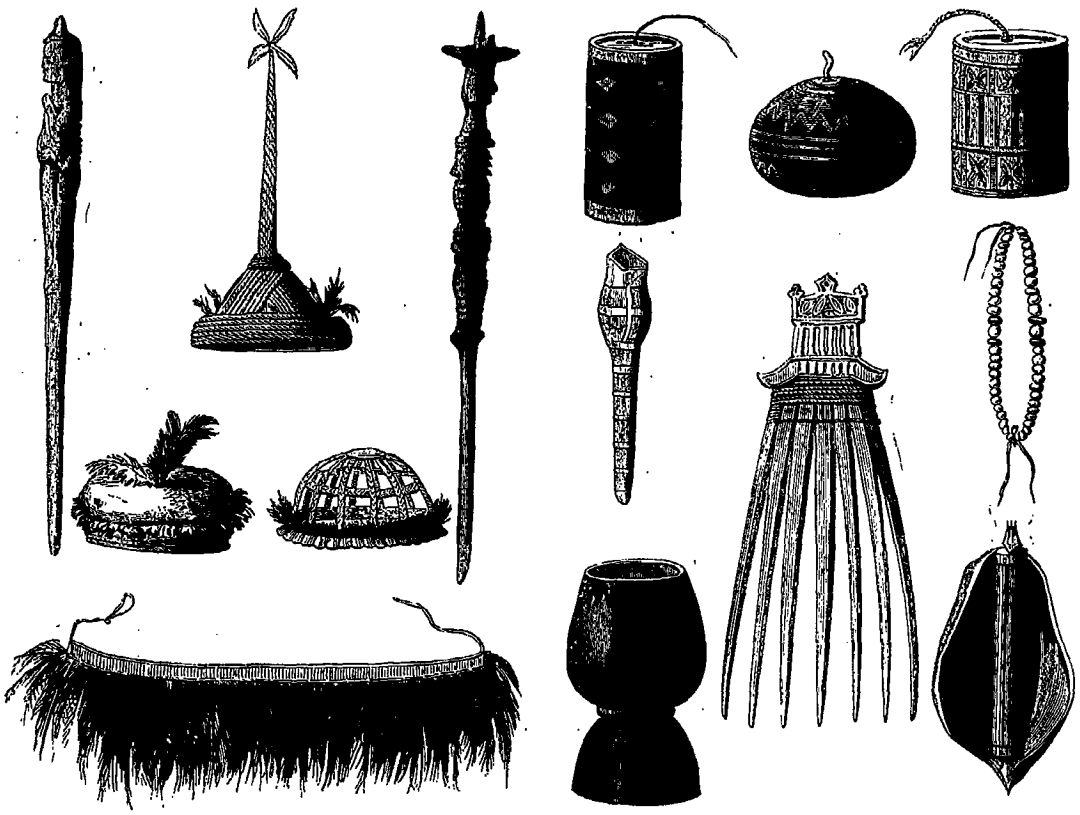
Sur dix-huit espèces dignes de composer cette famille splendide, onze se trouvent dans la grande île des Papous; huit sont entièrement cantonnées dans la Nouvelle-Guinée et l'île Salwatty, qui lui est contiguë. Mais si nous considérons comme faisant partie de la Papouasie toutes les terres qu'enclave autour d'elle une mer peu profonde, il s'ensuivra que quatorze espèces appartiennent exclusivement à cette région, trois au nord et à l'est de l'Australie, et une seulement aux Moluques. Les plus extraordinaires et les plus belles, sans contredit, sont particulières à la Nouvelle-Guinée.

Pendant une résidence de plusieurs mois à l'archipel d'Arou, à Waigiou et sur les côtes de la grande île, je n'ai pu me procurer que cinq espèces de paradisiers. Le séjour de M. Allen à Nysol ne lui en fournit pas une de plus, mais on nous parla à tous deux d'un lieu nommé Sorong, sur le continent papou, tout près de Salwatty, où, assurait-on, nous trouverions celles qui nous manquaient. Il fut décidé que mon adjoint s'y rendrait pour tâcher de pénétrer dans l'intérieur et d'entrer en relations avec les naturels qui chassent et dépouillent ces oiseaux. Il partit dans ma fameuse petite prao, et par l'entremise du résident hollandais de Ternate, le sultan de Tidore voulut bien lui donner une escorte de deux soldats et d'un lieutenant, qui devaient l'aider à trouver des hommes pour visiter l'intérieur.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Malgré ces précautions, M. Allen éprouva toutes sortes d'ennuis qui jusque-là nous avaient été épargnés : les oiseaux de Paradis sont le monopole des chefs des villages du littoral, qui les obtiennent à vil prix des montagnards pour les vendre aux trafiquants Bougis ; une partie est réservée pour le tribut annuel qu'exige le sultan de Tidore. Aussi voient-ils d'un œil jaloux un étranger, bien plus un Européen, parlant d'aller lui-même faire ses achats dans l'intérieur. Ils craignent que le prix s'élevant sur les lieux de production, les sauvages ne prennent plus la peine de les porter sur les côtes : les espèces rares seraient demandées et le sultan augmenterait sans doute l'impôt ; enfin ils ont une vague appréhension (des plus naturelles, avouons-le) du motif qui peut pousser un homme blanc à venir à grands frais dans ce lointain pays. Jamais ils ne croiront que ce soit seulement pour se procurer des oiseaux de Paradis dont l'espèce jaune, la seule qu'ils estiment, se trouve dans toutes les boutiques des trafiquants de Ternate, de Macassar et de Tidore.

Aussi, quand M. Allen arriva à Sorong et expliqua ses intentions d'aller de sa personne dans l'intérieur, innombrables furent les objections mises en avant par les chefs. Il fallait marcher quatre jours au milieu des marais et des montagnes ; les habitants de ces régions étaient des cannibales qui mettraient tous les explo-



Armes, ustensiles et coiffures des Papous. — Dessin de A. Mesnel, d'après Temmink.

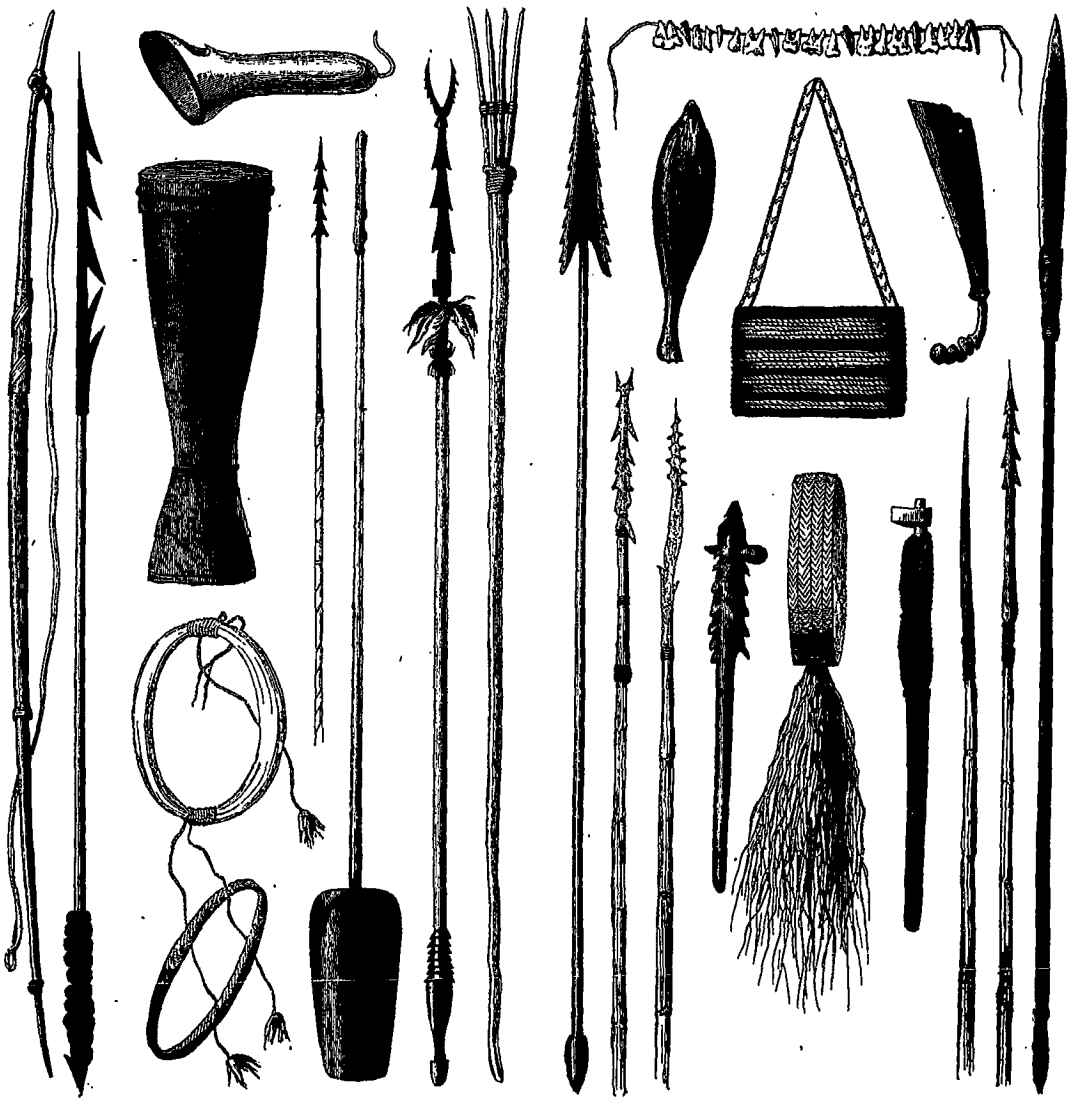
rateurs à mort ; bref, personne ne voulut accompagner le voyageur. Après quelques jours perdus en contestations, M. Allen exhiba le firman du sultan de Tidore portant qu'il pouvait aller où bon lui plaisait et requérir aide et secours. On n'osa donc lui refuser un bateau pour remonter la rivière, mais en même temps, les chefs firent sous main avertir les tribus qui se trouvaient sur la route de ne pas lui vendre de vivres, afin de le forcer au retour. Au village où ils devaient débarquer pour pénétrer dans les montagnes, les gens de la côte s'en retournèrent, laissant notre ami se dépêtrer à sa guise. Le lieutenant de Tidore crut pouvoir intervenir pour lui procurer des guides et des porteurs, mais une querelle s'éleva, et les naturels, refusant d'obéir aux injonctions de l'officier, prirent leurs couteaux et leurs lances pour attaquer la petite troupe ; M. Allen dut protéger son escorte ; le respect qui s'attache encore à l'homme blanc, et la distribution opportune de quelques cadeaux, arrêtèrent l'effervescence ; la vue des couteaux, des cognées, et des verroteries qu'il offrait pour payer leurs services acheva de les calmer, et le lendemain, en traversant une contrée abominablement difficile, ils arrivèrent au premier village des montagnes. M. Allen y passa un mois sans pouvoir se faire comprendre autrement que par des signes et des cadeaux. L'un ou l'autre des chasseurs de

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

l'endroit l'accompagnait tous les jours à la forêt avec ses flèches et recevait un petit présent quand il ne manquait pas son coup.

Malheureusement, en fait de paradisiers, on ne connaissait dans les environs que le *Seleucides alba*, dont mon adjoint s'était déjà procuré un spécimen à Salwaty.

Il semble que la nature ait pris ses précautions pour cacher ses plus précieux trésors aux regards du vulgaire. La rive septentrionale de la Papouasie, exposée en plein à la houle du Pacifique, est extrêmement dangereuse et n'offre point de ports. Le pays, hérissé de rochers, est partout couvert d'épaisses forêts dont les marécages, les précipices, les crêtes dentelées forment une barrière presque infranchissable du côté de l'intérieur, et il est habité par des sauvages cruels ar-



Armes et ustensiles des Papous. — Dessin de A. Mesnel, d'après Temminк.

rêtés au dernier degré de la barbarie. Et c'est dans cette contrée, c'est parmi ces tribus que se trouvent ces merveilles du règne animal, ces oiseaux de Paradis dont l'exquise beauté de forme et de couleur et le singulier plumage excitent l'admiration des esprits les plus cultivés et les plus intelligents, et fournissent des matériaux inépuisables à l'étude des naturalistes et aux spéculations du philosophe.

## III

### NOUVELLE-GUINÉE.

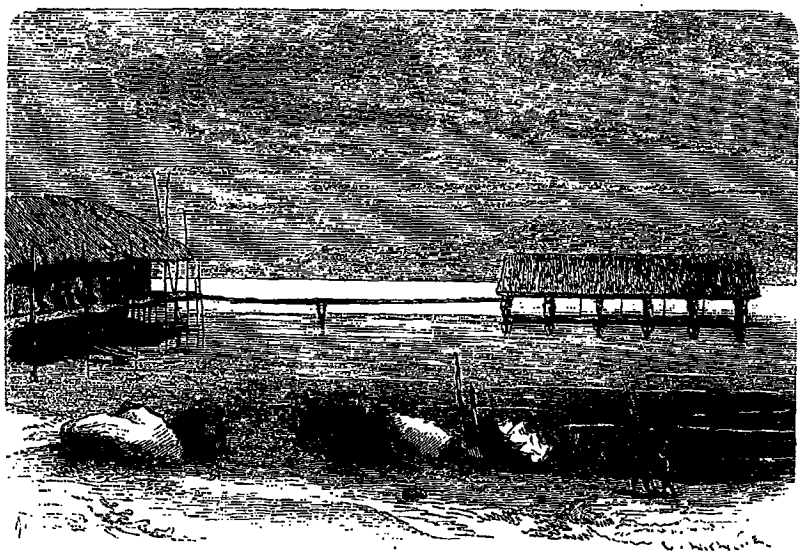
Le port de Dorey. — Cases des indigènes. — Une maison. — Visite à un chef. — Les montagnes d'Arfak. — Mouches à cornes. — Épreuves. — Baie de Humboldt. — Art des Papous. — Récolte d'insectes. — Retour à Ternate.

La Nouvelle-Guinée qui, avec les îles dont la sépare une mer très-peu profonde, constitue le groupe de la

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Papouasie, est peut-être (si l'on compte l'Australie pour un continent) la plus grande île du Monde, car elle surpasse un peu Bornéo en superficie : elle a environ deux mille deux cent quarante-cinq kilomètres de long; la partie la plus large a six cent quarante kilomètres. L'île paraît partout couverte de forêts plantureuses.

Le 11 avril 1858, nous débarquâmes au port de Dorey, situé dans une jolie baie à l'extrémité de laquelle s'avance un promontoire élevé qui, avec deux ou



Maison sacrée de Dorey. — Dessin de J. Moynet, d'après Dumont d'Urville.

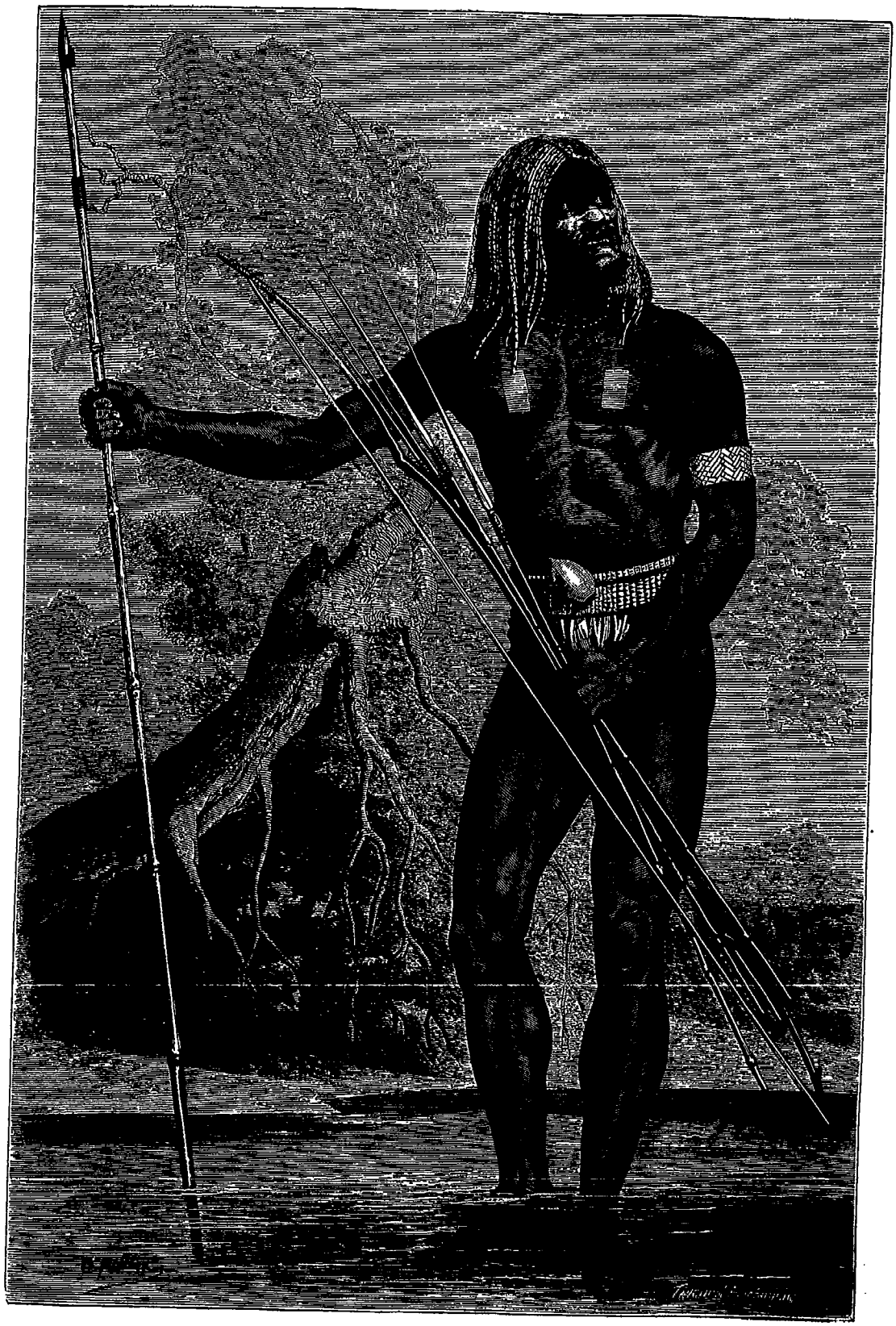
trois petits îlots, assure aux navires un mouillage bien abrité. Nous y trouvâmes un brick hollandais chargé de charbon pour *l'Etna*, vapeur de guerre attendu tous les jours, et qui parcourait les côtes de la Nouvelle-Guinée afin d'y chercher un endroit favorable à l'établissement d'une colonie. Le soir, nous lui rendîmes visite

Vue intérieure de Dorey. — Dessin de J. Moynet, d'après Dumont d'Urville.

avant de débarquer au village de Dorey, où j'avais à choisir l'emplacement de ma case. M. Otto, missionnaire allemand, eut la complaisance de faire marché pour moi avec les chefs indigènes, qui dès le lendemain, envoyèrent couper du bois, du rotin et du bambou.

Les villages de Mansinam et de Dorey m'offrirent quelques traits nouveaux. Les maisons sont construites au-dessus de l'eau, et on n'y arrive que par de longues passerelles grossièrement agencées. Les cases sont fort basses; le toit a la forme d'un grand bateau

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Indigène du passage Marianne (Nouvelle-Guinée). — Dessin de O. Mathieu, d'après Temmink.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

bateau tourné la quille en l'air. Les poteaux qui soutiennent les maisons, les ponts et les plates-formes ne sont que de minces perches tortues, placées sans ordre et ayant toujours l'air à moitié détraquées. Les planchers sont formés de bâtons semblables, si mal arrangés et si éloignés l'un de l'autre qu'il m'était presque impossible d'y marcher. En guise de murs, il y a des débris de planches de vieux bateaux, de nattes pourries, de feuilles de palmier, arrangés au hasard et ayant l'apparence la plus misérable et la plus délabrée qui se puisse voir. A l'extrémité des toits pendent des crânes humains, trophées des batailles contre les Arfaks de l'intérieur, qui viennent souvent attaquer le village. La maison du Conseil, en forme de canot, est soutenue par des pieux un peu plus épais, taillés grossièrement, de manière à représenter un homme et une femme; des sculptures très-inconvenantes sont placées sur la plate-forme qui en précède l'entrée.

Les habitants de ces pauvres cases se rapprochent beaucoup des insulaires de Ké et d'Arou; quelques-uns sont vraiment très-beaux, grands et bien faits, à traits accentués, à longs nez aquilins. Leur peau est brun foncé, souvent presque noire; les triomphantes coiffures, « têtes de loup » paraissent plus communes que partout ailleurs, et sont regardées comme une beauté de premier ordre : une grande fourchette de bambou à six dents y est ensevelie d'ordinaire pour remplir l'office de démêloir, et dans les moments de loisir, chacun s'en sert assidûment pour empêcher ces masses roulées de former un fouillis inextricable.

Les trois premiers jours de notre arrivée furent employés à nous construire notre case avec l'aide de mes gens et d'une douzaine de Papous. Il n'était guère facile de faire travailler ceux-ci : à peine s'ils comprenaient un mot de malais, et ce n'est que par les plus expressives gesticulations et une pantomime fort exacte que je réussissais à leur donner mes ordres. Mais lorsque je parvenais, par exemple, à leur expliquer qu'il me fallait d'autres perches, au lieu de deux hommes qui suffisaient pour aller les couper dans la forêt, six ou huit se mettaient en route à la fois, quelque besoin que j'eusse d'eux ailleurs. Un matin, ils m'arrivèrent n'ayant à eux dix qu'une cognée, quoiqu'ils sussent parfaitement que dans ce moment je n'en avais point de disponible.

Ma maison était située sur un petit monticule, à deux cents mètres de la plage et à côté du principal sentier qui conduit des cases aux terrains défrichés de la forêt. A vingt mètres de là coule un petit ruisseau où nous prenions nos bains et qui nous donnait d'ex-

Sculptures des Papous : Instrument sculpté pour la poterie. — D'après A. R. Wallace.

cellente eau. Je fis couper les taillis à la ronde, afin de doter le logis de l'air et du jour nécessaires; quelques beaux grands arbres de la forêt laissaient tomber un peu d'ombre auprès de notre case. Celle-ci, longue de vingt pieds sur quinze de large, était en madriers, le plancher en bambou, la porte en clayonnage; une grande fenêtre s'ouvrait sur la mer; j'y installai ma table, qu'une cloison basse séparait de mon lit. J'achetai de très-grandes nattes de feuilles de palmier, qui formèrent d'excellentes parois; celles que j'avais portées furent placées sur le toit et recouvertes d' « ataps », aussitôt que les indigènes m'en eurent confectionné. Un peu en arrière était notre petite loge pour la cuisine, et mes gens placèrent sous un auvent le banc où ils écorchaient leurs peaux d'oiseaux. Je fis débarquer mes provisions et mes effets, je payai mes sauvages en couteaux et en hachettes et leur donnai leur congé.

Le lendemain, notre goëlette continua sa route vers les îles orientales, et pour le moment je me trouvai le seul Européen établi dans la vaste terre des Papous.

Comme les naturels ne m'inspiraient pas une confiance absolue, nous faisions le guet chacun à notre tour et gardions nos fusils chargés, toutes précautions que nous abandonnâmes au bout de quelque temps, rassurés par les bonnes dispositions de nos voisins et surtout par la pensée qu'ils n'oseraient jamais attaquer cinq hommes bien armés. Nous travaillâmes encore un ou deux jours à perfectionner notre œuvre, à boucher les trous, à placer des étagères pour sécher nos échantillons, à faire une route jusqu'au ruisseau et à battre le sol devant la maison.

Le steamer *l'Etna* n'était pas encore arrivé; le brick chargé de houille, qui d'après les conventions, l'avait attendu un mois, repartit le 17, et le jour même nos chasseurs ouvrirent leur campagne dans la forêt; ils m'apportèrent un magnifique pigeon couronné et quelques oiseaux communs. Le lendemain, ils revinrent avec un paradisier à plumage parfait, une paire de loris papous (*Lorius domicella*), quatre autres loris et perruches, un mainate (*Gracula dumonti*), un roi chasseur (*Dacelo gaudichaudi*), un alcyon à raquettes (*Tanysiptera galatea*), et deux ou trois autres oiseaux de moindre valeur.

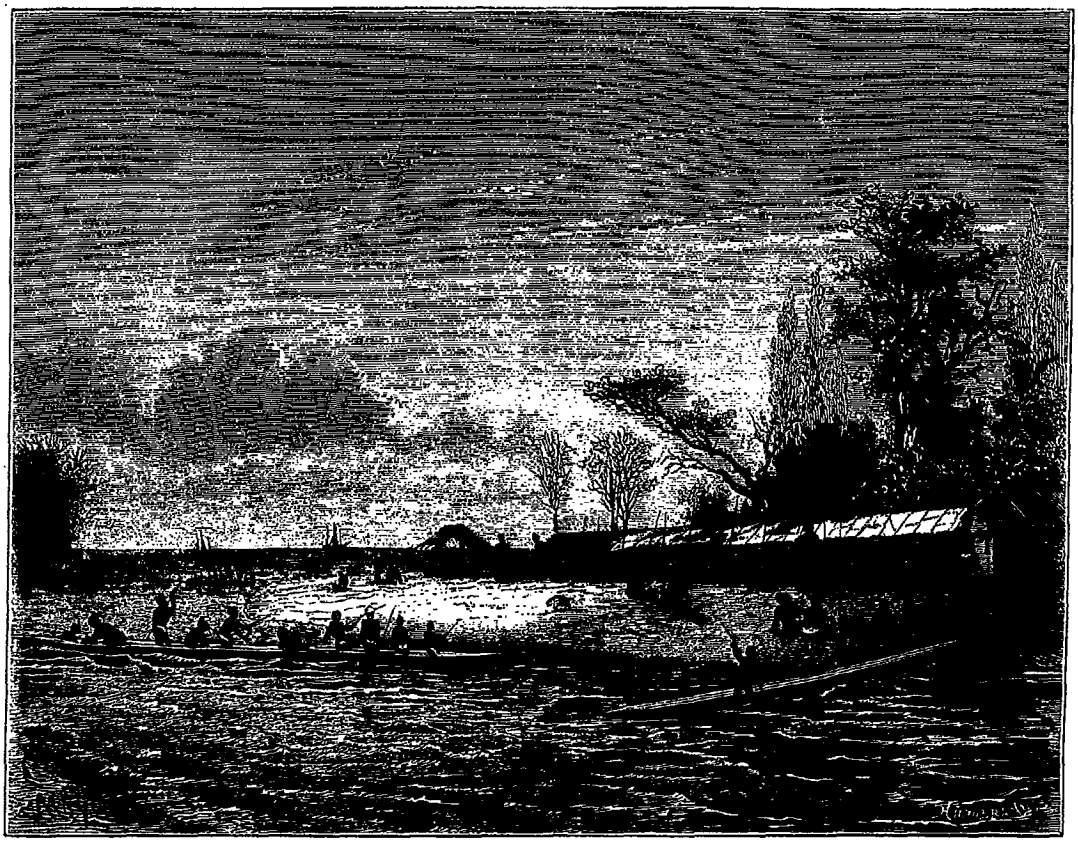
Pour moi, j'allai visiter le village situé de l'autre côté de la colline qui domine Dorey, emportant une petite provision d'étoffes, de couteaux et de perles de verre, afin de me concilier les faveurs du chef, dont je voulais obtenir quelques hommes habitués à la chasse des oiseaux.

Les cases sont éparpillées parmi des clairières gros-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

sièrement cultivées. Les deux que je visitai ont un corridor central, sur lequel s'ouvrent de petits couloirs conduisant à deux chambres, dont chacune est la demeure d'une famille. Elles sont élevées de cinq mètres au moins au-dessus du sol, sur une vraie forêt de pieux, mais si délabrées et faites avec si peu de soin, qu'un enfant passerait entre les intervalles de la claire-voie du plancher. Ses habitants me parurent plus laids que ceux de Dorey ; ce sont probablement les vrais aborigènes de cette partie de la Nouvelle-Guinée : ils vivent de leurs récoltes et du produit de leurs chasses, tandis que sur le rivage les naturels pêchent et trafiquent quelque peu, et ont plutôt l'air de colons venus d'un autre district. Ces montagnards ou « Arfaks » diffèrent beaucoup entre eux : ils sont généralement noirs, mais on en voit de bruns comme les Malais. Leurs cheveux, quoique toujours plus ou moins frisés, sont quelquefois courts, en mèches, et non laineux et ébouriffés ; je crois que c'est une dissemblance constitutionnelle plutôt que l'effet des soins et de la culture. Plus de la moitié sont affligés de maladies scorbutiques.

Le vieux chef parut très-content de mon cadeau, et me promit (par le canal d'un interprète que j'avais amené) de protéger mes hommes quand ils iraient



Pirogues sur la rivière Ootanata (Nouvelle-Guinée). — Dessin de J. Moynet, d'après Temmink.

chasser dans les environs, et de me procurer des oiseaux et des animaux. Pendant la conversation, l'assistance fumait le tabac du crû, dans des pipes taillées en plein bois et munies d'un long manche vertical.

Nous étions en ce moment à la fin de la saison des pluies, au moment où toute la contrée est imprégnée d'humidité. Les indigènes négligent tellement leurs sentiers, que souvent ceux-ci ne sont plus que des tunnels recouverts de branchages entrelacés et dont l'intérieur est devenu une mare fangeuse. Le Papou, qui n'a point de vêtements à mouiller, la traverse insoucieusement, quitte à se plonger ensuite dans le prochain ruisseau; mais pour moi qui portais bottes et pantalons, il était souverainement désagréable d'enfoncer tous les matins dans la vase jusqu'au genou. Lahagi, mon bûcheron, ne bougeait guère de sa natte depuis notre arrivée ; sans quoi je l'eusse chargé de m'ouvrir des chemins dans les mauvais endroits. Les dix premiers jours, il pleuvait régulièrement le soir et la nuit, mais en profitant des heures où brillait le soleil, j'avançai passablement ma collection ; outre quelques nouveaux spécimens, elle comprit bientôt presque tous les oiseaux et les insectes que Lesson a rapportés de son voyage sur le navire *la Coquille*. Mais Dorey n'est point le lieu où il faut chercher les Paradisiers ; aucun indigène n'est habitué à en préparer

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

les peaux. Ceux qu'on vend ici viennent d'Amberbaki, à quarante lieues vers l'ouest, où les gens du village vont les acheter.

Les terres basses près des côtes et les îlots de la baie semblent être formés de roches soulevées depuis peu, et sont jonchés de masses de polypiers à peine altérés. La petite chaîne qui s'élève derrière la maison et court jusqu'au promontoire est entièrement corallique, quoique dans les ravins on voie des signes de stratification et que la roche elle-même soit plus compacte et plus cristalline. Elle remonte sans doute à une époque antérieure; les îlots et les plages seulement seraient d'origine plus récente. De l'autre côté de la baie se dresse l'énorme masse des montagnes d'Arfak, auxquelles les naturalistes français assignent dix mille pieds de hauteur, et qui sont habitées par des tribus entièrement sauvages : les gens de Dorey, déjà attaqués et pillés plusieurs fois par elles, en ont une extrême frayeur; ils savent combien leur a coûté la conquête des quelques crânes qu'ils ont suspendus autour de leurs cases. Quand les gamins du village me voyaient diriger mes courses de ce côté, ils me criaient : « Arfaki! Arfaki! » tout comme leurs pères après Lesson, il y a environ quarante ans.

Le 15 mai, le vapeur de guerre *Etna* fit son entrée dans le port de Dorey, mais le brick à charbon était parti et il fallait en attendre le retour. Le commandant n'ignorait point les clauses du contrat, ni le jour fixé pour l'arrivée de la houille; mais il avait musé en route, comptant que l'autre ne s'éloignerait pas. Le navire jeta l'ancre juste en face de ma maison; j'entendais sonner la cloche des demi-heures, qui rompait agréablement pour moi le silence monotone de la forêt. Le capitaine, le docteur, l'ingénieur et quelques officiers venaient me faire des visites; les matelots blanchissaient leur linge à mon ruisseau, et le fils du prince de Tidore s'y baignait avec ses camarades; à part cela, je les voyais fort peu, et ne fus pas détourné de mes travaux comme je l'avais craint. Le temps était maintenant assez beau, mais les insectes et les oiseaux n'abondaient guère : parmi ces derniers surtout, à peine si j'en découvris de nouveaux. On ne trouvait d'autre Paradisier que l'espèce la plus commune, et je cherchai en vain quelques-uns des trésors que Lesson a emportés d'ici. Les insectes, en moyenne, sont moins beaux que ceux d'Amboine, et il fallut bien en venir à m'avouer que Dorey n'est pas terre promise pour un naturaliste; les papillons sont très-rares, et, pour la plupart les mêmes que j'avais déjà récoltés à Arou.

MOUCHES CORNUES. — D'après A. R. Wallace.

Elaphomia cervicornis. Elaphomia wallacei.
Elaphomia brevicornis. Elaphomia alcicornis.

Parmi les insectes des autres ordres, ce que j'ai recueilli de plus curieux et de plus nouveau est un groupe de mouches à cornes dont j'ai trouvé quatre espèces différentes sur le bois pourri ou les arbres abattus. Ces remarquables diptères, décrits par M. W. W. Jaunders sous le nom d'*Elaphomia* ou mouches à cornes de daim, ont à peu près un demi-pouce de longueur, et de très-grandes pattes qu'ils rapprochent de manière à guinder leur corps assez grêle fort au-dessus de la surface sur laquelle ils sont posés. Leurs jambes antérieures sont beaucoup plus courtes et souvent dirigées en avant comme des antennes; les cornes sortent de dessous l'œil et semblent être une prolongation de la partie antérieure de l'orbite. Dans l'espèce la plus grande et la plus singulière, *Elaphomia cervicornis*, elles sont presque aussi longues que le corps, ayant deux branches avec deux petites pointes mousses près de leur bifurcation, et qui rappellent en miniature les andouillers du cerf; elles sont noires, à bouts pâles; le corps et les pattes sont brun jaunâtre, et (pendant la vie) les yeux violets et verts. L'*Elaphomia wallacei*, brun foncé, rayé et moucheté de jaune, a des cornes réduites au tiers de sa longueur, larges, aplaties et formant un triangle allongé; elles sont d'un rose magnifique liséré de noir, avec une raie médiane plus claire; le devant de la tête est rose aussi, les yeux violet pourpré avec une bande verte au milieu; toutes couleurs qui donnent à l'insecte une physionomie élégante et très-singulière. La troisième, *Elaphomia alcicornis* (à cornes d'élan), un peu plus petite que les précédentes, ressemble pour la nuance à l'*Elaphomia wallacei;* les cornes, très-remarquables, forment une espèce de lame plate fortement dentée sur son pourtour extérieur, et ayant tout à fait l'air d'une réduction minuscule du bois de l'élan; elles sont jaunâtres bordées de brun; les trois dents supérieures ont la pointe noire. La quatrième espèce, *Elophomia brevicornis*, diffère notablement des autres; son corps, plus gros, est presque noir, avec un anneau blanc à la base de l'abdomen; les ailes ont des raies foncées; la tête, comprimée et dilatée latéralement, porte de très-petites cornes plates, noires avec une bande pâle au milieu, et qui ont l'air des rudiments de celles des trois autres espèces. Toutes les femelles sont privées de cet appendice. M. Saunders place dans le même genre une mouche dont l'un et l'autre sexe en sont également dépourvus (*E. polita*), d'un noir lustré et qui rappelle l'*E. cervicornis* pour la taille, la forme, le facies général. Notre gravure, de grandeur naturelle, les représente dans leurs attitudes caractéristiques.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Indigènes de la Nouvelle-Guinée. — Dessin de P. Sellier, d'après Temmink.

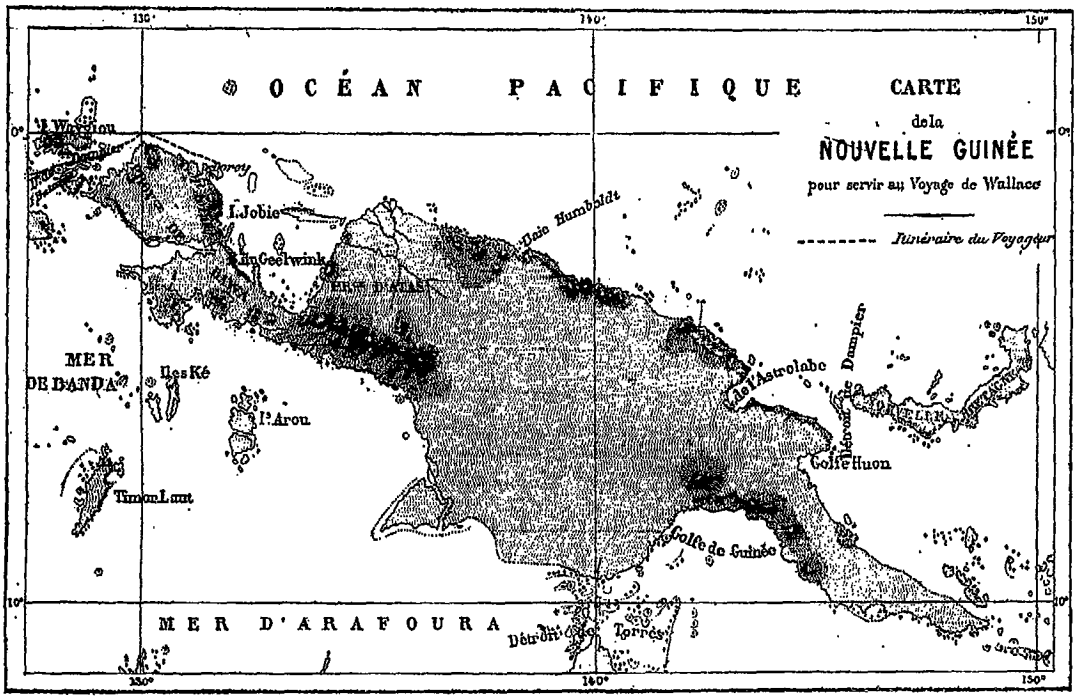
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Les indigènes ne m'aidaient guère à augmenter ma collection. A peine si ces pauvres créatures tuent de temps à autre un oiseau, un cochon, un kangourou ou même le lent et paresseux couscou. Les kangourous sylvains habitent le pays, dit-on; mes chasseurs, qui parcourent journellement la forêt, n'en ont cependant jamais vu. Les kakatoès, les loris, les perruches, sont les seuls oiseaux qu'on rencontre fréquemment. Les pigeons même sont rares et peu variés; de temps à autre nous trouvons le magnifique goura, toujours le bienvenu pour alimenter notre maigre cuisine.

Le 5 juin, le navire à charbon arriva d'Amboine avec d'autres provisions pour le vapeur. Le bois qui avait été presque entièrement chargé à bord fut remis à terre, la houille embarquée; et le 17, le steamer et son tender partaient pour la baie de Humboldt. Le port redevint paisible et nous eûmes quelque chose à manger : tant que les navires restèrent au mouillage, on y portait absolument tout, poissons et légumes; une perruche me servait souvent pour deux repas.

Une résidence prolongée dans l'intérieur au delà de Dorey donnerait probablement de bons résultats, car on m'a procuré une femelle du splendide *Ptiloris magnificus* à poitrine revêtue d'une cuirasse écailleuse. On m'avait parlé à Ternate d'un oiseau qui n'est certainement pas connu en Europe, le roi des paradisiers noirs, qui a la queue et les charmants éventails de l'espèce commune, mais tout le reste du plumage est d'un beau noir lustré. Les gens de Dorey ne purent m'en donner de nouvelles, quoiqu'ils aient reconnu à mes descriptions la plupart des autres espèces.

Au départ de *l'Etna*, j'étais fort malade des fièvres;




Gravé chez Erhard

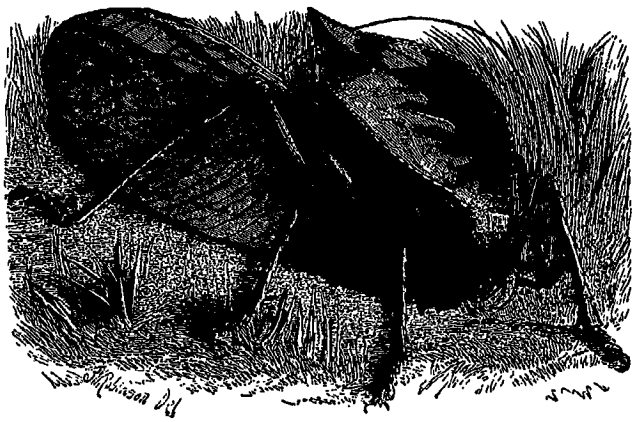
quand elles eurent passé, ma bouche, ma langue, mes gencives devinrent si douloureuses, que pendant longtemps je ne pus introduire entre mes lèvres gonflées autre chose que de la bouillie. A part cela je me portais bien; mais deux de mes gens me donnaient de sérieuses inquiétudes : l'un avait la dyssenterie, l'autre les fièvres; je fis tout mon possible pour les soulager avec ma petite boîte de remèdes, mais le pauvre Vendredi succomba, le 26 juin, après quelques semaines de souffrances : bon garçon, pas très-actif, mais il s'acquittait consciencieusement de sa besogne. Il n'avait que dix-huit ans. C'était un indigène de Boutong, mahométan, comme mes autres domestiques; je leur donnai quelques mètres de calicot blanc et ils ensevelirent le corps d'après leurs rites religieux.

Le 6 juillet, *l'Etna* rentra à Dorey. Le temps était humide, en dépit de la saison d'été. Nous avions à peine de quoi manger : les fièvres, les rhumes, la dyssenterie avaient élu domicile dans notre case et me faisaient souhaiter de quitter la Nouvelle-Guinée, avec la même passion que j'avais désiré la voir. Le capitaine du steamer vint me faire visite; il était enchanté de la baie de Humboldt, autrement belle, disait-il, que celle de Dorey. Le port est meilleur. Les naturels, que n'ont pas encore corrompu leurs rapports avec les trafiquants malais, et qui en fait d'étrangers ont vu quelques rares baleiniers, sont supérieurs, physiquement et moralement, aux habitants de cette côte. Ils vont entièrement nus. Leurs cases, bâties sur l'eau ou sur le sol, sont propres et solides, leurs champs bien culti-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

vés, et les sentiers, convenablement entretenus, ne rappellent que par constraste les fondrières de Dorey. Les premiers jours, les indigènes se défiaient des arrivants, et lorsque le navire envoya ses canots, ils les accueillirent avec des démonstrations hostiles, bandant leurs arcs et faisant signe qu'ils tireraient si les étrangers essayaient de débarquer. Le capitaine eut le bon sens d'ordonner la retraite, mais il déposa quelques présents sur le rivage, et après deux ou trois tentatives semblables, on leur permit d'aborder, de parcourir le pays et d'acheter des fruits et des légumes. Un homme de Dorey, qu'on avait emmené comme interprète, ne put comprendre un mot de leur langage, et la pantomime dut remplacer toutes les conversations. Au reste, les Hollandais ne rapportèrent ni oiseaux, ni quadrupèdes nouveaux; mais les panaches qu'ils virent aux indigènes indiquent que les paradisiers se rencontrent dans ces régions comme probablement dans toute la Nouvelle-Guinée.

Il est curieux d'observer que l'amour de l'art peut coexister avec un état de civilisation très-inférieur : les gens de Dorey sont vraiment sculpteurs et peintres. On ne trouverait pas à l'extérieur de leurs cases une seule planche qui ne soit couverte de figures grossières, mais caractéristiques. Les proues hautes et effilées de leurs pirogues sont un ensemble de découpures fines et légères comme du filigrane, taillées en plein bois, et d'un dessin souvent admirable. Elles se terminent presque toujours par une statue, dont la tête est hérissée de plumes de casoar qui imitent la chevelure ébouriffée des Papous. Les flotteurs de leurs lignes, les battoirs de bois avec lesquels ils pétrissent l'argile de leurs poteries, leurs boîtes à tabac et autres articles de ménage sont sculptés avec goût et ornés d'arabesques élégantes. Si l'on ne savait que la sauvagerie la plus primitive n'exclut pas l'adresse des mains, on ne pourrait croire que ceux mêmes qui font ces jolis travaux sont entièrement dénués du sens de l'ordre, du bien-être et de la plus simple décence. Ils vivent dans des taudis misérables, disloqués, malpropres au possible, ils n'ont pas un banc, pas un escabeau, pas une étagère; les brosses leur sont inconnues, et en fait de vêtements ou de couvertures ils n'ont que de l'écorce, des chiffons dégoûtants ou de la serpillière. Ils ne songent point à couper les pousses d'arbres, et les ronces traînant sur les sentiers qui conduisent à leurs cultures, de sorte qu'il faut s'ouvrir une route à travers une végétation touffue, se glisser sous les souches mortes et les lianes épineuses, plonger dans les mares de boue qui ne sèchent jamais, parce que jamais elles ne voient le soleil. Ils ne se nourrissent que de racines et de légumes : le poisson et le gibier sont pour eux un luxe des plus rares; aussi sont-ils sujets aux diverses maladies de peau, et leurs enfants, misérables objets de pitié, ont le corps marbré d'éruptions et de plaies. Et cependant ils ont un amour décidé pour les arts, et emploient leurs loisirs à exécuter des ouvrages dont l'élégance et le bon goût seraient admirés dans nos écoles de dessin.



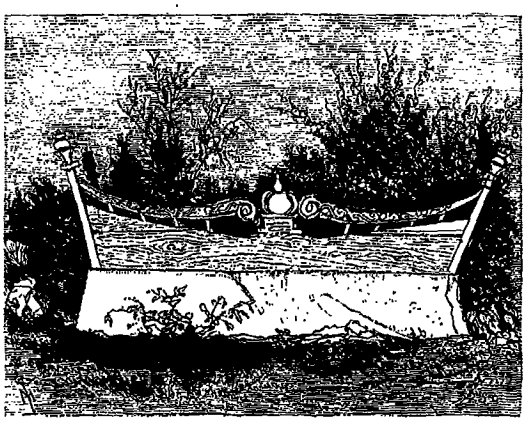
La grande sauterelle à bouclier (*Megalodon ensifer*[1]). — D'après A. R. Wallace.

Pendant la dernière partie de mon séjour à la Nouvelle-Guinée, la température devint fort mauvaise; mon seul tireur était malade, on ne voyait guère plus d'oiseaux, et je n'avais d'autre ressource que la recherche des insectes. Dès que la pluie nous laissait quelque répit, j'explorais les environs avec acharnement et rapportais au logis nombre de nouvelles espèces. Sur les arbres morts, les troncs à moitié pourris, les feuilles sèches ou en décomposition encore attachées aux rameaux, je fis une abondante moisson de tout petits coléoptères. Pour la taille et la beauté, il est vrai, je ne rencontrai jamais rien de comparable à ceux de Bornéo; mais sous le rapport de la variété, mes récoltes de la Nouvelle-Guinée peuvent lutter avec succès. Les deux ou trois premières semaines, tant que je n'avais pas encore fait connaissance avec les bons endroits, je rapportais environ une trentaine d'espèces de coléoptères par jour, la moitié autant de papillons et quelques insectes des autres ordres. Puis mes trouvailles quotidiennes s'élevèrent à une moyenne de quarante-neuf pendant le reste de mon séjour. Le 31 mai, je ramassai, parmi les arbres morts et sous l'écorce

1. Parmi les orthoptères, je ne veux pas oublier les grandes sauterelles à bouclier. Le *megalodon ensifer*, dont je donne la gravure, a le corselet recouvert d'une large plaque cornée et triangulaire longue de deux pouces et demi, aux bords dentés en scie, à la surface un peu ondulée et traversée par une ligne médiane à peine indiquée : on dirait une feuille. Les élytres, qui, étendues, ont plus de neuf pouces d'envergure, sont luisantes et d'une belle couleur verte, admirablement veinées, de manière à imiter exactement quelqu'une des grandes feuilles des plantes tropicales. Le corps est ramassé, terminé chez la femelle par une longue tarière recourbée ressemblant à un glaive, et qu'on ne voit pas dans le dessin; les jambes sont grandes et hérissées de forts aiguillons. Ces insectes sont lents dans leurs mouvements; mais, avec leur bouclier corné, leurs ailes imitant les feuilles, leurs pattes épineuses, ils n'ont guère d'ennemis à craindre.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

pourrie, soixante-dix-huit espèces différentes, plus que je n'en avais jamais trouvé dans une seule journée. Une longue promenade par un beau soleil sur la colline et autour des plantations des naturels me donnait soixante espèces, sans compter les insectes communs, que je dédaignais maintenant. Le 30 juin, je rapportai au logis quatre-vingt-quinze espèces de coléoptères, plus sans doute que je n'en recueillerai de ma vie en si peu de temps. Il faisait chaud, et depuis dix heures du matin jusqu'à trois heures de l'après-midi, je passai en revue mes meilleurs endroits, battant les buissons, enlevant l'écorce pourrie, remuant les feuilles en décomposition : à la maison, il me fallut six heures pour classer mes prises, les épingler et en étaler les pattes. Ces terrains, que je visitais quotidiennement depuis deux mois et demi, m'avaient déjà donné huit cents coléoptères différents ; cette journée en ajouta plus de trente : quatre Longicornes, deux Carabes, sept Staphylins, sept Curculions, deux Copris, quatre Chrysomètes, trois Hétéromères, un Élater, un Bupreste. A ma dernière sortie, je rapportai seize espèces nouvelles ; en tout, pendant trois mois, un millier, récoltées dans un espace dépassant à peine un kilomètre carré ; j'estime ce nombre la moitié à peu près de celles qui habitent le lieu, et le quart de celles qu'on pourrait trouver dans une aire de trente kilomètres en tout sens.



Tombeau d'un chef de la Nouvelle-Guinée. — Dessin de J. Moynet, d'après Dumont d'Urville.

Le 22 juillet, la goëlette *Esther-Hélène* entra dans le port, et cinq jours après, je fis sans regrets mes adieux à Dorey : dans aucune de mes résidences je n'avais enduré tant d'ennuis et de privations. Mon ardeur de naturaliste s'était refroidie dans ces luttes continuelles contre les maladies, l'insuffisance de nourriture, bien plus, contre les mouches et les fourmis ! Ce voyage, si longtemps désiré, n'avait réalisé aucune de mes espérances : sous tous les rapports, Dorey est inférieur à l'archipel d'Arou. Je n'avais pas entrevu un seul des Paradisiers rares que je comptais recueillir ; en fait d'oiseaux et d'insectes, je n'emportais rien d'exceptionnellement beau. Mais, par exemple, je ne conteste pas à Dorey l'honneur d'être très-riche en fourmis. Une petite espèce noire, surtout, pullule d'une façon désastreuse. Presque tous les arbres et les arbustes en sont infestés, et ses grands nids papyracés se rencontrent partout. Elles s'emparèrent de ma maison en quelques heures, se construisirent sous le toit une vaste fourmilière, et de larges tunnels de papier sur tous les poteaux ; elles envahissaient ma table tandis que j'arrangeais mes insectes, les emportant à ma barbe et les arrachant même des petites cartes sur lesquelles je les gommais, si j'avais le malheur d'abandonner un instant mon ouvrage. Elles grimpaient sur mes mains et ma figure, se faufilaient sous mes cheveux, parcouraient toute la surface de mon corps sans me faire grand mal tant qu'elles ne rencontraient pas d'obstacle ; mais alors elles mordaient au vif ; je sautais sur mes pieds et courais me déshabiller pour me débarrasser de l'ennemi. La nuit ne me délivrait point de leurs persécutions ; elles me suivaient dans mon lit, et je ne crois pas que, pendant mes trois mois et demi de résidence à Dorey, j'aie passé une heure entière sans en être tourmenté. Elles ne sont pas de beaucoup aussi voraces que la plupart de leurs congénères ; mais leur nombre et leur ubiquité m'obligeaient à être toujours sur mes gardes.

Les grosses mouches bleues ne m'importunaient pas moins : elles venaient se poser par essaims sur les dépouilles d'oiseaux écorchés, et couvraient le plumage de masses d'œufs, transformés le lendemain en asticots si on négligeait de les enlever. Elles s'introduisaient sous les ailes ou sous les peaux qui séchaient sur l'étagère, et parfois les myriades d'œufs déposés en quelques heures les soulevaient d'un demi-pouce. Si fortement étaient-ils collés aux barbes des plumes, qu'il fallait beaucoup de temps et de patience pour parvenir à les extirper tous sans endommager l'oiseau.

Le 29 juillet, nous quittâmes Dorey : les brises de l'ouest et les calmes se succédèrent sans relâche, de sorte que nous mîmes dix-sept jours à revenir à Ternate, voyage qu'un bon vent nous eût fait faire en cinq. Ce fut pour moi une véritable jouissance que de me retrouver dans ma confortable demeure, de verser du lait dans mon thé et mon café, d'avoir du pain et du beurre frais, de la volaille et du poisson à tous mes repas. Cette excursion à la Nouvelle-Guinée nous avait tous exténués.

A. R. Wallace.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Maison de M. de Varigny, à Honolulu. — Dessin de H. Clerget, d'après une photographie.

# VOYAGE AUX ILES SANDWICH

(ILES HAVAÏ)

PAR M. C. DE VARIGNY.

1855-1869. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

## AVANT-PROPOS.

Je me propose de raconter ailleurs, et beaucoup plus en détail, à la suite de quelles circonstances je fus amené à quitter San-Francisco et à venir aux îles Sandwich. Satisfait des modestes résultats obtenus au prix d'un travail assidu, désireux de revoir ma patrie, peu soucieux d'effectuer mon retour par le cap Horn, dont je n'avais pas conservé un souvenir séduisant, ou par Panama, qui n'offrait encore qu'une voie peu sûre, je me décidai en faveur de la route du Japon, de la Chine et des Indes. Les magnifiques paquebots qui font maintenant le service entre San-Francisco et Yokohama n'existaient pas encore. La traversée était longue, chanceuse, et les navires à voiles s'arrêtaient prudemment, pour se ravitailler, à Honolulu, la capitale du royaume havaïen, située à moitié chemin. Honolulu devait donc être ma première étape.

Rien ne me pressait; j'entendais profiter de mon voyage pour visiter les pays curieux semés sur ma route. Tout ce que j'entendais dire des progrès de la civilisation aux îles Sandwich[1] m'intéressait et m'attirait. J'avais vu en Californie une race autochthone écrasée par cette même civilisation, décimée par les balles des blancs et plus encore par leurs vices greffés sur les siens propres; aux îles je trouverais, me disait-on, une race à demi barbare, avide de conquérir son rang dans la grande famille des nations, et sacrifiant sans hésiter ses coutumes anciennes, ses traditions féodales, ses cérémonies païennes, aux mœurs policées, au régime constitutionnel et à la religion chrétienne. Ce spectacle nouveau devait me reposer un peu de celui, si attristant, que j'avais eu sous les yeux. Je comptais passer un ou deux mois aux îles. J'y restai quatorze ans.

Il me faut pourtant dire comment et pourquoi. J'étais à peine aux îles depuis trois semaines, que j'apprenais la ruine de mon modeste édifice. L'État de la Californie, s'autorisant d'une subtilité légale, répudiait

1. Archipel havaïen, ou archipel des Sandwich, sont deux termes synonymes. Ces îles sont plus connues à l'étranger sous le nom de « Sandwich, » que le capitaine Cook leur donna, en l'honneur de lord Sandwich, alors premier lord de l'Amirauté anglaise. Leur vrai nom est îles Havaï, de la terre la plus grande du groupe. Les indigènes et le gouvernement local ne les désignent que sous ce dernier nom.



© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

les trois quarts de sa dette, et gagnait à cette opération hardie trois millions et demi. Quant à ceux que l'opération ruinait, et j'étais du nombre, ils étaient libres de se remettre au travail et de réédifier leur fortune, s'ils en avaient le temps, le courage et l'espoir. A la condition de travailler beaucoup, de conserver leur santé, d'éviter de prêter à l'État et aussi à bon nombre de particuliers, d'acheter des terrains dont on les dépossédait par la force, ils pouvaient, au bout de quelques années, se retrouver au même point, riches en plus d'une expérience chèrement payée.

La leçon était rude, mais qu'y faire? Si la philosophie est de mise quelque part, c'est à coup sûr dans les États-Unis d'Amérique, et c'était surtout, en l'an de grâce 1855, en Californie. Un plaideur évincé a vingt-quatre heures pour maudire ses juges. En honnête homme dépouillé, je fis bonne mesure et m'allouai une marge plus considérable; mais cela fait, je conclus qu'il fallait abandonner mes plans de voyage et me remettre au travail. San-Francisco n'avait plus l'ombre de charmes pour moi. Je restai donc à Honolulu.

Je ne me doutais guère, alors que sous le coup des événements je prenais cette décision et jetais autour de moi un regard assez inquiet, qu'un jour viendrait où ma rancume ferait place à un sentiment tout autre. Je ne pouvais pas prévoir alors le singulier concours de circonstances qui devait m'amener à jouer aux îles un rôle important et à y prendre en main la direction des affaires et la tête du gouvernement. Qui me l'eût dit m'eût beaucoup surpris, mais nul ne songeait à pareille chose. Inconnu de tous, ignorant de tout ce qui concernait le pays, sans appui, sans recommandation, voyageur de passage en un mot, je ne voyais pas l'avenir en beau.

Mais si l'avenir ne se voit ni ne se devine, il n'en est pas moins vrai que, dans une certaine mesure, nous le créons nous-mêmes par nos efforts individuels, par la persévérance et la volonté. Si les circonstances nous dominent, nous pouvons, nous aussi, réagir contre elles. Il y a dans le cœur de tout homme un trésor de forces vives qu'il ignore souvent jusqu'au jour où il est obligé d'y puiser. La foi religieuse endormie qui se réveille, l'amour de la patrie, de la famille, l'ambition d'être utile, l'ardeur de savoir et de comprendre, autant de leviers qui valent mieux que celui qu'Archimède demandait pour soulever le monde, et qui ont en outre l'avantage d'être infiniment plus à notre portée. Puis à chaque jour suffit sa peine. J'étais jeune, actif, plein de santé; à mon âge le découragement n'était qu'un nuage passager. J'avais bien réussi une fois, pourquoi pas deux? Je n'étais pas plus pauvre qu'à mon arrivée à San-Francisco, j'avais en plus une expérience acquise, je parlais l'anglais, et ce n'avait pas été sans peine que j'avais fait cette conquête, j'avais enfin laissé derrière moi à San-Francisco une petite réputation qui pouvait m'être utile. Je me mis donc à l'œuvre.

Le résultat dépassa mon attente, mais il y fallut le temps, cette étoffe dont la vie est faite. Il serait trop long d'entrer ici dans tous les détails qui me concernent. Les lecteurs curieux à ce sujet les trouveront dans un livre que la maison Hachette va publier prochainement, et dans lequel j'entreprends de raconter l'histoire du royaume havaïen, et incidemment la mienne. Je dirai seulement ici qu'attaché d'abord au consulat de France à Honolulu, je devins successivement chancelier, puis gérant de ce consulat; qu'avec l'autorisation du gouvernement de l'empereur, et à la sollicitation du roi Kaméhaméha V à son avénement au trône, j'acceptai les fonctions de ministre des finances; qu'après deux années de travaux et de luttes avec le parti américain, adversaire déclaré de l'indépendance des îles et avocat non moins déclaré de l'annexion aux États-Unis, je réussis à l'emporter et à faire modifier la constitution dans un sens favorable à l'autonomie. Devenu enfin ministre des affaires étrangères, secrétaire d'État de la guerre et de la marine, membre de la chambre des nobles, ami et confident du souverain, il me fut donné de voir le pays prendre un essor rapide, porter de deux cent cinquante mille kilogrammes à dix millions l'exportation annuelle de ses produits sucriers, augmenter dans la même proportion le chiffre de sa marine, arrêter les progrès d'une dépopulation rapide, et devenir enfin plus riche et plus prospère. Dans l'ordre moral, les résultats n'étaient pas moins satisfaisants. L'éducation primaire largement répandue, la justice rendue à tous, les lois observées, le gouvernement fort et respecté, faisaient de ce petit royaume le représentant autorisé d'une race nombreuse répandue dans toute l'Océanie et digne de la sollicitude de nos hommes d'État européens.

Il y avait des ombres au tableau. A quoi bon les dissimuler? Notre prospérité attirait sur nous les regards et la convoitise des États-Unis. La possession de Cuba dans l'Atlantique, des îles Sandwich dans le Pacifique, devait, si elle se réalisait, donner à la puissante république américaine deux pays sucriers de premier ordre et deux positions stratégiques importantes. En ce qui nous concernait, il n'était pas besoin de recourir à la violence. Des tarifs excessifs imposés à l'importation de nos produits suffisaient à ruiner nos planteurs et à leur faire voir dans l'annexion une fortune assurée. Ces mesures, ouvertement discutées dans le Congrès, ne manquaient pas d'avocats. Le roi et moi nous nous en préoccupions; nous cherchions à nous ouvrir de nouveaux débouchés, en vue de cette éventualité possible, et nous allions les chercher jusqu'au Japon et en Australie.

Là ne s'arrêtaient ni nos désirs, ni peut-être nos rêves. L'un de ceux que je caressais avec le plus d'ardeur était de rattacher au royaume havaïen les populations d'origine commune répandues dans les îles nombreuses de la Polynésie et de la Micronésie, depuis les îles Marquises jusqu'aux côtes du Japon; de les habituer à voir dans le souverain de l'archipel havaïen le représentant de leur race, admis à plaider

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

leur cause auprès des grandes nations, et à leur servir d'intermédiaire; les devançant dans la voie du progrès et de la civilisation, mais les y amenant doucement et leur enseignant par l'exemple de ses propres États les avantages qu'elles y trouveraient. C'était ériger l'archipel havaïen en missionnaire politique et religieux, et rallier autour d'un centre commun des peuplades encore sauvages, inconnues, terreur des navigateurs et rebelles à tout contact européen. Je raconterai ailleurs, dans le livre dont j'ai déjà parlé, le résultat de nos tentatives. Je dirai seulement ici que la mort du roi, survenue en décembre dernier, a porté un coup terrible à ces espérances.

Rentré maintenant dans mon pays, et dans la vie privée, je ne puis plus que faire des vœux pour la prospérité d'un pays dans lequel se sont écoulées quatorze années de ma vie, et pour lequel j'ai conservé une sympathie profonde. Puisse le souverain actuel, que j'ai beaucoup connu alors qu'il siégeait dans la chambre des nobles et avec lequel j'ai entretenu les rapports les plus amicaux, rester fidèle aux traditions de ses prédécesseurs, et mettre comme eux tout son espoir dans le maintien des idées religieuses et dans l'application des principes d'un gouvernement sagement libéral!

Si je me suis quelque peu étendu sur ces détails, c'est afin que mes lecteurs se rendent compte des transformations successives subies par le pays. Il n'y a rien d'exagéré dans le contraste que présenteront mes excursions diverses, entreprises à des époques différentes. J'ai tenu avant tout à être vrai. Si dans le court espace de quelques années les types changent, si les localités elles-mêmes semblent revêtir un aspect différent, ce ne sont pas là des modifications de pure fantaisie, mais le résultat rigoureusement exact de la marche du progrès et de la civilisation.

La traversée. — Arrivée aux îles Sandwich. — La pointe du Diamant. — Premier aspect. — Honolulu. — L'île d'Oahu. — Le pali de Nuanu. — Les Kanaques. — Heila: mission catholique. — Les fish-ponds. — Kualoa : mission protestante. — Costumes. — Élève du bétail. — Waialua. — Légumes et fruits.

En 1855, la traversée entre San-Francisco et les îles Sandwich se faisait à bord de petites goëlettes de cent cinquante à trois cents tonnes de jaugeage. Les départs avaient lieu à peu près une fois par mois. Il serait difficile d'imaginer quelque chose de plus incommode pour une traversée de sept cents lieues, et qui exigeait alors de vingt à trente-cinq jours de mer. La nourriture était détestable, les cabines étaient petites et étroites. Ces navires, peu chargés à l'aller, haut mâtés, roulaient et tanguaient affreusement. C'est à bord de l'un d'eux, le *Restless* (sans repos), bien nommé d'ailleurs, que je pris passage.

Toutes les traversées se ressemblent : toujours au centre d'une circonférence aux extrémités de laquelle le ciel et la mer se confondent, le voyageur n'a pour se distraire que la lecture et la conversation avec ses compagnons de route, et que la rencontre, très-rare alors dans ces parages, d'un navire déployant ses voiles blanches à la brise. Après les alternatives ordinaires de beau et de mauvais temps, de calmes et de grand vent, après enfin vingt-huit jours d'une navigation des plus maussades, nous aperçûmes à l'horizon les hautes collines de l'île d'Oahu, qui encerclent Honolulu, la capitale du royaume havaïen.

Rien ne repose la vue fatiguée de l'immensité de l'Océan et de la réverbération du soleil sur les vagues mouvantes, comme ce point fixe et immobile que l'œil exercé discerne immédiatement des nuages qui lui ressemblent et dont il se dégage à peine. La terre, si marin, si voyageur qu'on soit, fait toujours un plaisir infini. C'est le calme, le repos, la cessation de ce mouvement continuel. A ce sentiment, purement physique, se joint celui de la curiosité surexcitée par la monotonie désespérante de la vie du bord et par un imprévu dont les voyages par terre ne donnent qu'une faible idée. Celui qui va de France en Italie quitte peu à peu la France et arrive peu à peu en Italie; le déplacement est gradué; le départ et l'arrivée, même en notre siècle de locomotion rapide, n'ont rien de heurté. A Lyon on est encore presque à Paris, à Marseille on est presque en Italie. Le navire, au contraire, vous transporte brusquement d'un pays en un autre. Entre le lendemain du jour où vous avez quitté le port et la veille de celui où vous arrivez à destination, rien n'a changé, et jusqu'au moment où vous apercevez la terre nouvelle où vous allez débarquer, vous êtes encore en esprit à quelques lieues de celle que vous avez quittée.

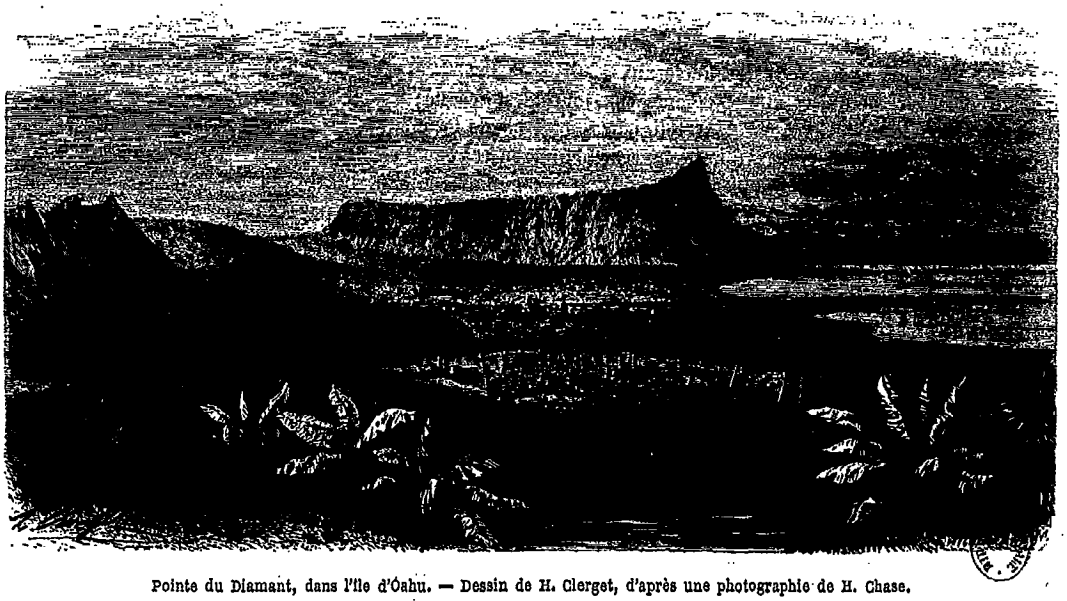
C'est à cette différence dans le mode de locomotion qu'il convient d'attribuer la netteté d'impressions que produisent sur le voyageur les lieux où il arrive par mer. De tous les endroits que j'ai parcourus dans mes nombreux voyages, je me souviens surtout de ceux que j'ai abordés ainsi. J'en retrouve dans ma mémoire les lignes nettes et précises, les détails m'en sont parfaitement présents. Je n'en pourrais dire autant des autres; des souvenirs plus confus attestent un contraste moins violent, une transition plus graduée.

Le dimanche 18 février 1855, le *Restless*, dépassant la pointe du Diamant, montagne volcanique jetée comme une sentinelle avancée à l'extrémité est de l'île d'Oahu, arrivait au jour naissant à l'entrée du port de Honolulu. A droite s'étendait une plage sablonneuse couverte de cocotiers élancés; à gauche se dessinaient, dans un lointain légèrement brumeux, les hautes collines de Waianae; en face de nous, une passe étroite entre deux bancs de sable donnait accès dans le port; sur le premier plan, des quais plus que primitifs, le long desquels se profilaient en lignes serrées des navires baleiniers sous pavillons de toute provenance, mais en grande majorité sous pavillon américain; au delà, les magasins de la ville; plus loin enfin, de hautes collines aux croupes arrondies, couvertes jusqu'au sommet d'une herbe verte et abondante. Quelques clochers d'é-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

glise, surgissant du milieu de la ville, se dessinaient sur ce dernier plan. Une langue de terre couverte par la mer à marée haute s'allongeait à quelques encablures à notre droite. Une embarcation se détacha de notre goëlette et porta sur cette plage un câble auquel on attela une vingtaine de bœufs qui, lentement et péniblement, nous remorquèrent jusque dans le port. Il était près de midi quand on jeta l'ancre.

Des pirogues creusées dans un tronc de cocotier, munies d'un balancier, et montées chacune par un indigène peu vêtu, qui avec une pagaie faisait voler sur l'eau ce frêle esquif chargé des fruits des tropiques, entourèrent promptement le *Restless;* des baleinières leur succédèrent et nous transportèrent à terre. Rien de plus primitif que le mode de débarquement alors en usage. Les beaux quais qui font aujourd'hui l'orgueil de Honolulu, et qui rivalisent avec ceux de San-Francisco, n'existaient pas encore. On abordait sur la plage, d'où l'on sortait rarement à pied sec. Sur cette plage, des indigènes au teint cuivré se disputaient dans un anglais barbare et inintelligible le privilége de porter la valise du voyageur et de le conduire dans un des hôtels ou « boarding houses » de la ville. Comme on se sentait loin alors, non-seulement de l'Europe, mais même de la Californie! Le contraste était partout, dans les habitants, dans le climat, dans la nature. Ce qui frappait tout d'abord, ce n'était pas la barbarie, mais bien plutôt un cachet de civilisation naissante, à l'état d'ébauche. Ces costumes demi-européens, ce langage qui affichait les mêmes prétentions sous ce ciel tropical, en face de cette nature plus jolie que grandiose, causaient un étonnement mêlé d'un peu de désappointement. Il y avait juste assez de couleur locale pour piquer la curiosité, pas assez pour la satisfaire.



Pointe du Diamant, dans l'île d'Oahu. — Dessin de H. Clerget, d'après une photographie de H. Chase.

Quelques jours de repos pris à l'hôtel, un rapide et sommaire examen de la ville, firent succéder des impressions différentes à celles que je viens d'esquisser. Comme ville, Honolulu avait alors dans certaines parties l'apparence d'un gros village des États-Unis de l'Ouest égaré au fond de l'Océanie. Des maisons blanches aux persiennes vertes et à l'aspect légèrement prétentieux, entourées de jardins de date récente et de jeunes plantations d'arbres, coudoyaient des huttes indigènes construites en bambous, avec des toitures de feuilles de pandanus. Sur les vérandas des maisons, des Américains étendus dans des fauteuils chinois fumaient nonchalamment leurs « cheroots; » aux portes des huttes, accroupis en groupes pittoresques, les indigènes se passaient de l'un à l'autre la pipe classique. Dans les rues, des femmes kanaques[1], fièrement campées sur leurs chevaux, jambe de-ci, jambe de-là, mais pudiquement enveloppées d'une longue draperie flottante aux couleurs vives, passaient au galop, jetant à leurs amis et connaissances de frais et bruyants éclats de rire, et disparaissaient dans les nuages de poussière que soulevaient les pas de leurs montures. Ce coup d'œil était gai et curieux. L'air de franche bonhomie que respiraient toutes ces figures indigènes, leur port de tête fin et élégant, leur grâce enfantine, attiraient et charmaient le regard. On se sentait au milieu d'une population fille des tropiques, insouciante, heureuse de vivre, avide de bruit et de mouvement, mais douce et bienveillante. Telle est, en effet, la nature des habitants du royaume havaïen, et l'expérience me confirma plus tard dans ces appréciations, tout en accusant plus en relief les défauts et les qualités.

Capitale du royaume et siége du gouvernement, Ho-

1. Kanaques, du mot « Kanaka, » qui signifie autochthones dans leur langue.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Honolulu, capitale des îles Sandwich (îles Havaï), en 1855. — Dessin de J. Moynet, d'après une photographie de J. Howland.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

nolulu était alors une petite ville de dix mille habitants. Construite sur le bord de la mer, dans une plaine aride dont toute la végétation se bornait à quelques cocotiers et à quelques jardins où les arbres, récemment plantés, luttaient péniblement contre la sécheresse du climat et le manque d'irrigation, elle ne devait son importance relative qu'à son port, le meilleur de l'archipel. Située à sept cents lieues marines de San-Francisco, et à presque égale distance du Japon, Honolulu était le point de ralliement de la flotte baleinière qui, de novembre à février, venait chaque année s'y ravitailler, renouveler ses équipages et transborder ses produits de pêche. Deux à trois cents navires baleiniers, en grande majorité américains, y abordaient chaque année. C'était à eux qu'était due la prospérité matérielle de la ville, c'étaient eux qui faisaient la fortune des magasins et des cabarets, et qui, chaque saison, laissaient derrière eux les milliers de piastres dont vivait alors la population étrangère.

En dehors de la flotte baleinière, pas de commerce. Le temps était déjà passé où la population californienne, acharnée à la poursuite de l'or, sans agriculture, était obligée de demander au Chili, au Pérou, aux îles Sandwich les céréales et les produits nécessaires à une consommation chaque jour croissante. A cette demande soudaine, causée par la découverte de l'or en 1848 et par l'immense immigration de 1849-1852, avait succédé une cessation presque absolue. De nombreux navires partis de tous les points du globe avaient, sans relâche et pendant nombre d'années, jeté sur le marché de San-Francisco des chargements de toute nature. Une baisse considérable avait suivi cette importation exagérée; les spéculateurs s'étaient découragés. Dans les vallées du Sacramento et du San Joaquin, les fer-

Pali (précipice) de Nuuanu. — Dessin de J. Moynet, d'après une photographie de H. Chase.

miers remplaçaient les chercheurs d'or, et, par un singulier retour, présage de la grandeur agricole de la Californie, on commençait à exporter de San-Francisco des blés et des farines jusqu'au Chili, qui depuis cinq ans était le grenier d'où on les avait tirés.

L'impulsion donnée à l'agriculture des îles Sandwich avait donc presque complétement cessé, et, en dehors des produits nécessaires à la consommation locale et aux besoins des navires baleiniers, on ne demandait pas grand'chose au sol. Dans les plaines, de grands troupeaux de bétail, de moutons et de chèvres paissaient en paix une herbe toujours verte et abondante; dans les vallées bien ombragées, des champs de taro (*Arum esculentum*), base de la nourriture des Kanaques; sur les hauts plateaux, quelques céréales, puis çà et là de petites plantations de café, de cannes à sucre, d'arrow-root, constituaient tout le rendement d'une terre riche et fertile, destinée dans un avenir prochain à une production bien autrement importante.

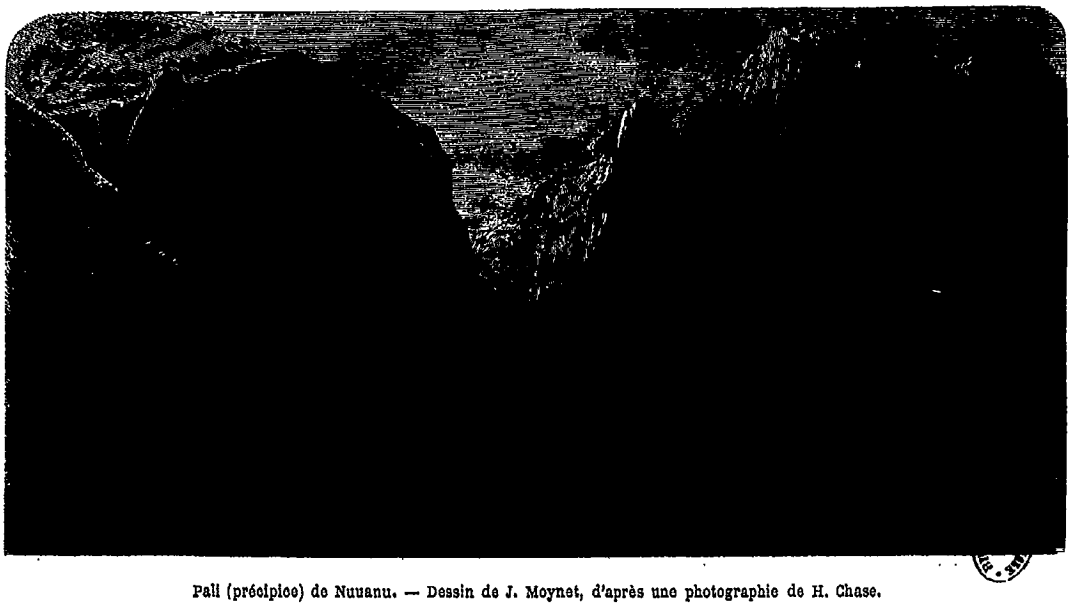
Honolulu offrait donc surtout l'aspect d'un port de transit. A l'animation excessive qu'y provoquaient pendant quatre mois de l'année les relâches des baleiniers, succédait en mars un calme presque absolu qui se prolongeait jusqu'en octobre. Le port était désert. De loin en loin, l'arrivée d'un clipper en route pour la Chine, ou de l'un des paquebots à voile qui reliaient l'archipel à la Californie, rendait un peu de mouvement à ses quais, le long desquels se balançaient paresseusement quelques goëlettes à destination des îles de l'archipel. La population étrangère, active pendant quatre mois, oisive le reste du temps, s'occupait un peu de ses affaires, beaucoup de celles de ses voisins, et allait chercher hors d'Honolulu la fraîcheur et les ombrages.

Ce ne fut qu'à la suite d'une résidence de quelques années à Honolulu, et après avoir acquis une connais-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

sance suffisante tant de la langue indigène que des usages et coutumes des Kanaques, que je donnai suite à mes projets d'excursion. Tout naturellement je débutai par visiter l'île d'Oahu, sur laquelle je me trouvais. En fait de voyage, nous n'avons en Europe que l'embarras du choix quant au mode de locomotion. Dans l'archipel havaïen, cet embarras n'existe pas ; les routes étaient rarement accessibles aux voitures, et les voitures elles-mêmes étaient rares. L'excessive chaleur ne permettait la marche prolongée que la nuit. On ne voyageait qu'à cheval, et les chevaux étaient et sont encore si abondants, qu'il n'est si pauvre indigène qui n'en possède un certain nombre. On monte à cheval partout et toujours : dans la ville, pour faire ses courses ou ses visites ; dans la campagne, pour voyager. Hommes, femmes, enfants passent une partie de leur vie à cheval. Il y en a de toutes qualités et de tous prix, depuis les chevaux de selle du roi, payés cinq mille francs pièce, jusqu'à ceux qui s'adjugent en vente publique à cinq francs et au-dessus. Pour cent cinquante à deux cent cinquante francs on avait une bonne monture, dure à la fatigue, habituée à voyager toute une journée sans boire et presque sans manger, sous un soleil tropical.

Accompagné d'un de mes amis, et n'emportant avec nous qu'un bagage des plus légers fixé à l'arrière de nos selles mexicaines, nous nous mîmes en route pour faire le tour de l'île d'Oahu. Un domestique indigène, chargé de seller et de déseller nos chevaux et de les conduire par la bride aux descentes dangereuses, nous escortait. Notre excursion devait durer une quinzaine de jours. Pour le gîte et la nourriture, nous comptions sur l'hospitalité des quelques fermiers étrangers, Américains ou Anglais, qui se livraient à l'élevage des



Pali (précipice) de Nuuanu. — Dessin de J. Moynet, d'après une photographie de H. Chase.

troupeaux, sur celle des rares missionnaires catholiques établis sur certains points de l'île, et à leur défaut sur les Kanaques, qui faisaient partout le meilleur accueil aux voyageurs. D'auberges, il n'en était pas question, et hors de Honolulu il n'en existait pas une seule.

L'île d'Oahu est coupée dans le sens de sa longueur par une chaîne de montagnes qui la divise en deux parties à peu près égales. Honolulu est située dans la partie sud, la plus aride et la plus battue par les vents alizés ; l'autre versant, plus favorisé sous le rapport des pluies, est aussi plus riche et plus fertile. Cette chaîne de montagnes n'offre qu'une ouverture, le « pali » ou précipice de Nuuanu, qui met seul en communication les deux districts de Koolau et de Kona, mot à mot : partie au vent, partie sous le vent. Le pali est situé à six kilomètres au nord de Honolulu, à l'extrémité des deux chaînes de hautes collines qui vont en s'abaissant vers la mer, et qui forment un cirque naturel dans lequel la ville est construite. Aujourd'hui, une bonne route conduit de Honolulu au pali, et ce pali lui-même a été rendu accessible non-seulement aux cavaliers, mais même aux voitures. A l'époque dont je parle il n'en était pas ainsi, et cette principale artère de l'île était le théâtre d'accidents nombreux et inévitables. Le vent terrible qui s'engouffrait dans cet étroit défilé enlevait souvent hommes et bêtes, et plus d'un indigène a péri dans ce passage. Quelques années avant mon arrivée aux îles, l'ascension du pali s'effectuait au moyen d'une chaîne de fer retenue de distance en distance par des crampons scellés dans le roc. La hauteur étant d'environ quatre cents mètres, on peut juger de la facilité des communications.

Un temps de galop d'une demi-heure nous amena à la limite de la route achevée ; là, nous fûmes obligés de mettre nos chevaux au pas et d'avancer lentement

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

dans un sentier semé de fondrières, de troncs d'arbres jetés en travers des plus mauvais endroits, et de débris de rochers volcaniques. A droite et à gauche, les collines se dressaient presque à pic, de nombreux bosquets de Haos, aux fleurs blanches le matin, jaunes à midi, rouges le soir, aux branches entrelacées dans un fouillis inextricable, ne permettaient d'avancer qu'en file indienne. A chaque pas nous rencontrions des indigènes chargés de calebasses de « poï », qui se dirigeaient sur Honolulu. La « poï » est le mets national. C'est une espèce de bouillie épaisse fabriquée avec l'*Arum esculentum*, tubercule farineux que l'on cultive dans des marais. On le fait cuire au four, puis on le pétrit en le mélangeant d'eau jusqu'à ce qu'il ait acquis la consistance de la pâte à coller. En cet état on le laisse fermenter; il contracte un léger goût acide que les Kanaques apprécient, mais qui révolte toutes nos traditions culinaires. J'en ai mangé quelquefois faute de mieux, mais jamais sans faire une grimace des plus significatives. La poï se vend couramment sur le marché d'Honolulu au prix de deux francs cinquante les vingt-cinq livres. Dans toutes les îles de l'Océanie et jusqu'aux Marquises et à Tahiti, elle constitue la nourriture ordinaire de la population.

Derrière les hommes, vêtus d'un simple malo, espèce de caleçon des plus exigus, cheminaient les femmes kanaques, portant dans leurs bras ou poussant devant elles, suivant la taille, les cochons qu'elles allaient vendre en ville. Tous ces braves gens nous saluaient au passage de l'« aloha » sacramentel. Aloha veut dire salut affectueux. Quelques-uns nous questionnaient familièrement sur le but de notre voyage, et multipliaient les indications qu'ils pensaient pouvoir nous être utiles. Tous avaient un air de bonhomie et de curiosité naïve.

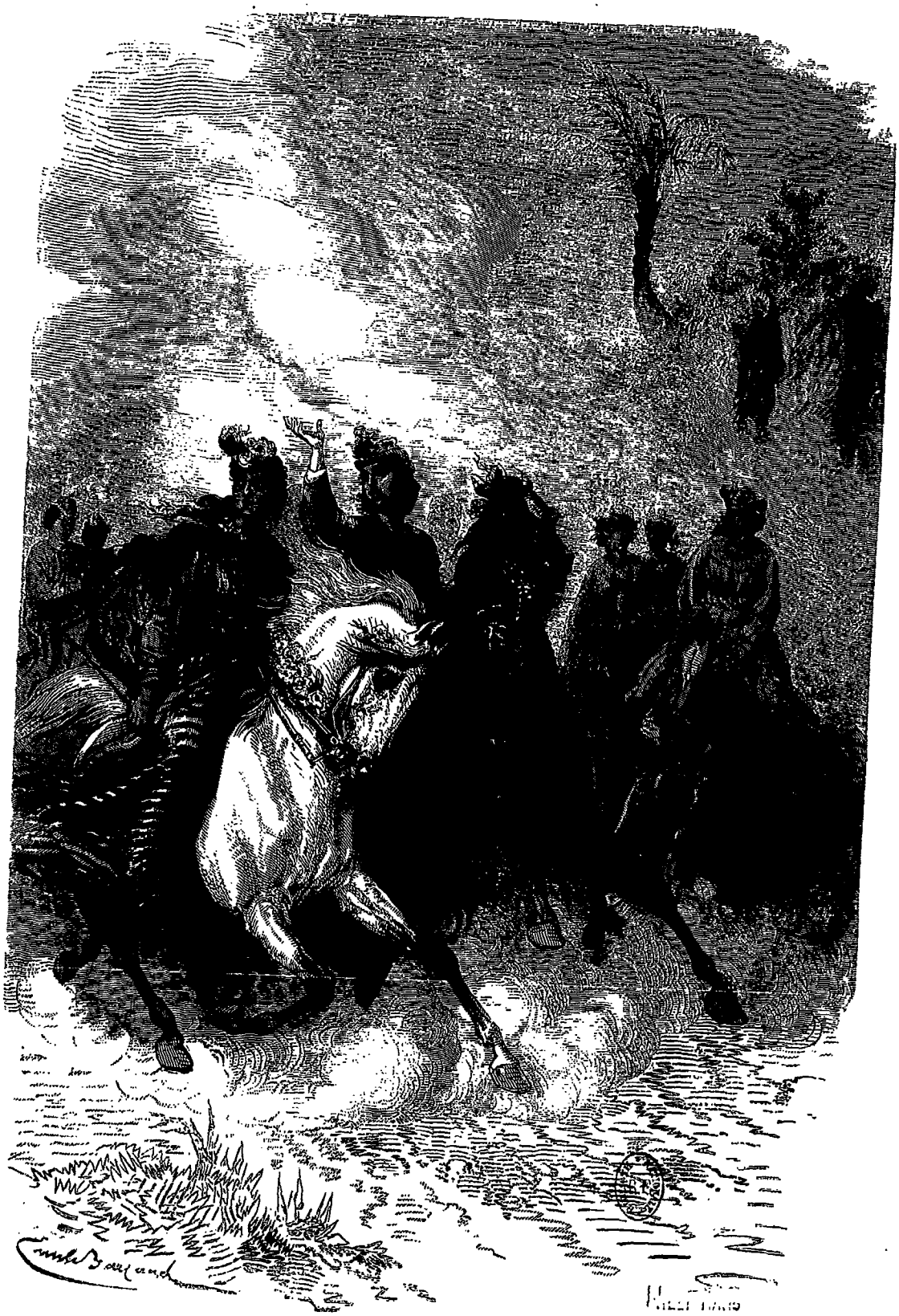
Une heure de marche nous amena enfin au pali, qui s'entr'ouvre brusquement sous les pas du voyageur étonné et saisi d'admiration. J'ai rarement vu un spectacle plus grandiose. Le vent avait cessé, le ciel et l'atmosphère étaient d'une incomparable limpidité. A nos pieds et à quatre cents mètres de profondeur s'étendait une plaine immense, semée d'arbres, de gracieux mamelons, et baignée dans les flots d'une lumière incomparable. Plus loin et à huit kilomètres environ, la mer bleue s'enfonçait à perte de vue et caressait amoureusement les gracieux contours de la côte. A notre gauche, un volcan éteint se dressait sur la plage; à droite, les collines de Kaneohe, aux croupes arrondies et verdoyantes, se profilaient à l'horizon. Dans la plaine, au-dessous de nos pieds, des lignes blanches, ténues comme un fil, serpentaient entre les collines; il était difficile de distinguer celles qui représentaient les cours d'eau ou les sentiers. Au-dessus de nous et des deux côtés, s'élevaient les pics sourcilleux et dénudés de la montagne. On eût dit que l'épée d'un Roland avait fendu la chaîne en deux et créé cet étroit passage. Une heure suffit à peine à nos besoins de contemplation; mais nous fîmes bien de les satisfaire au sommet, car la descente réclama toute notre attention et ne nous laissa plus d'yeux que pour les difficultés de la route. Un sentier étroit, taillé dans le roc, en forme d'escalier dont les marches auraient près d'un mètre, dégringolait dans la plaine. Les pas des indigènes, les sabots ferrés des chevaux, avaient usé les angles et donné à la pierre un poli merveilleux, mais des plus dangereux. Nous avions mis pied à terre, et nos chevaux, fortement repliés en arrière, les jambes de devant tendues, glissaient plus qu'ils ne marchaient, et s'arrêtaient partout où l'espace leur permettait de se remettre d'aplomb. Pour nous la difficulté n'était guère moindre, et nous ne pouvions nous empêcher d'envier les Kanaques, dont les pieds nus mordaient sur les rochers arrondis où nos souliers glissaient comme sur la glace. Ils descendaient gaiement, d'un pas rapide et allongé, et je les admirais de ne pas rire de nous.

Trois quarts d'heure pour franchir un kilomètre, mais quel kilomètre! Enfin nous nous estimons heureux de nous trouver au bas, sans accidents, mais rompus et moulus. Nous laissons souffler nos chevaux; ils l'ont bien gagné. Couchés à l'ombre d'un bosquet de Pandanus, nous jouissons avec délices d'une halte improvisée. De frais ruisseaux murmurent sous les ombrages, des Convolvuli s'enlacent dans un désordre charmant, courent d'un arbre à l'autre et laissent pendre leurs grappes de fleurs blanches. Vue d'où nous sommes, la chaîne de montagnes offre l'aspect d'un orgue gigantesque aux milliers de tuyaux arrondis, tant les arêtes en sont rondes et surplombent. Pendant ce temps d'arrêt, notre domestique rétablit à leur place naturelle nos selles qui sont descendues sur le cou de nos chevaux; il resserre les sangles. Nous partons.

Ici nous pouvons enfin prendre une allure plus rapide. Sans être précisément en plaine, nous ne trouvons plus que des montées et des descentes en pente douce où nos chevaux peuvent galoper. Nous laissons derrière nous le pali; nous nous enfonçons à gauche, faisant route vers Heiia, notre première étape.

Si le pali de Nuuanu est célèbre à Honolulu et dans toutes les îles comme un point de vue merveilleux, il ne l'est pas moins dans les traditions indigènes comme localité historique. En 1794, le chef de l'île d'Oahu entreprit de repousser l'invasion de Kaméhaméha Ier, déjà maître et conquérant de toute l'île de Havaï et de celle de Mauï, et qui affichait hautement l'intention de réunir tout l'archipel sous sa loi. La bataille décisive se livra dans la vallée. Le chef d'Oahu, résolu à vaincre ou à périr, avait adossé son armée au pali, se coupant ainsi volontairement toute retraite en cas de défaite. Ses soldats n'avaient d'autre alternative que de rejeter Kaméhaméha et son armée dans la mer, ou de périr tous jusqu'au dernier. C'est ce qu'ils firent. Après une lutte acharnée qui dura tout le jour, les derniers guerriers d'Oahu, au nombre de trois mille, refoulés jusqu'au pali et sommés de mettre bas les armes et de se rendre à la discrétion du vainqueur, préférèrent la

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Une cavalcade de Havaïennes. — Dessin d'Émile Bayard, d'après des photographies de H. Chase.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

mort, et se précipitèrent dans le gouffre. On voit encore au pied même du pali et dans les anfractuosités des rochers les nombreux ossements de ces héros, derniers défenseurs d'une cause perdue.

Il était environ cinq heures du soir quand nous arrivâmes à Heiia, où je comptais demander l'hospitalité au P. Martial, missionnaire catholique établi dans ce village depuis plus de quinze ans. Il nous reçut à bras ouverts et mit à notre disposition les modestes ressources de sa cure, de la poï, des bananes, des œufs et de la volaille. Notre domestique trouva à nous acheter du poisson, et, substituant le taro simplement bouilli à la poï, nous fîmes honneur au repas qui nous était offert.

Le P. Martial est un vrai type du missionnaire catholique aux îles Sandwich. Il n'y a pas moins de vingt ans qu'il réside dans l'archipel, et il s'est si bien identifié avec les indigènes, qu'il a adopté leur manière de vivre, plus frugale et plus économe que la nôtre. Il parle admirablement leur langue. Constamment mêlé à eux, il est devenu le guide, le conseiller des habitants de son village. C'est à lui qu'ils ont recours dans toutes leurs difficultés. Sa vie est une page détachée du livre de *Télémaque*. Sage et bon, autant que simple dans ses goûts et modeste par nature, il a circonscrit son horizon au petit coin de terre qu'il habite. Un jardin entretenu avec peine lui fournit les légumes et les fruits nécessaires. Un peu de poisson, frais quelquefois, plus souvent séché au soleil à la mode kanaque, et quelques volailles, suffisent à ses besoins. Un frère lai, âgé et à peu près incapable de tout service actif, mais à qui il laisse croire qu'il lui est indispensable, est le seul compatriote avec lequel il puisse échanger quelques mots et parler de la France. Malgré cela il est heureux. Il aime ses ouailles, qui le lui rendent bien; il aime aussi ce pays, dont il apprécie avec une poésie naïve le beau ciel, le climat admirable et les sites pittoresques. Il a vieilli ici, il y mourra, ayant fait du bien. Ses grandes joies sont l'entretien de sa chapelle, les petites bannières déployées les jours de fête, la pompe primitive de ses cérémonies, qui serait grotesque si elle n'était profondément touchante. Il me fit promettre de rester le lendemain, dimanche, et d'assister à sa messe. Je le fis avec plaisir, et il m'en remercia avec effusion.

Nous passâmes la soirée à parler de la France. J'avais eu soin d'apporter avec moi quelques journaux de Paris. Il les mit soigneusement de côté pour les lire. Rarement avare a manié avec plus de joie ses billets de banque. J'épuisai avec lui tout mon répertoire de nouvelles. Assis sur sa véranda, je ne me lassais pas de contempler le ravissant panorama qui se déroulait devant nous, doucement éclairé par les rayons de la lune. Je le décidai, non sans peine, à accepter un cigare. Il aimait à fumer, mais il le faisait rarement, par scrupule d'abord, puis par difficulté de se procurer autre chose que de l'exécrable tabac indigène. Il était minuit quand se termina une soirée qui m'a laissé de bons souvenirs, et qui jeta les bases d'une amitié solide. Je revins souvent le voir depuis, et lorsque les circonstances m'amenèrent aux affaires, je fus heureux de pouvoir lui rendre quelques services, et de terminer à sa satisfaction quelques difficultés entre lui et les autorités locales.

Le lendemain, j'assistai à la messe. Je fus très-frappé de l'attitude pleine de respect et de recueillement des indigènes. Beaucoup d'entre eux priaient avec ferveur. Je remarquai également qu'ici, comme à Honolulu, le nombre des hommes fréquentant l'église n'était pas moindre que celui des femmes. Revêtus de leurs costumes les plus propres, agenouillés ou accroupis sur les nattes qui tapissaient l'église, ils suivaient avec intelligence toutes les cérémonies. La messe achevée, ils vinrent se grouper autour de la cure, attendant que nous eussions déjeuné. Notre repas terminé, nous les rejoignîmes sur la véranda. Les principaux d'entre eux s'assirent près de nous; les autres, surtout les femmes et les enfants, s'installèrent sur l'herbe à l'ombre des arbres, et la conversation commença. C'était un spectacle vraiment pittoresque que celui de ces Kanaques nous entourant, nous questionnant avec un singulier mélange de respect et d'indépendance. Ils répondaient avec aisance et facilité à nos questions. Quelques-uns d'entre eux parlaient fort passablement l'anglais. Sans être précisément bavard, le Kanaque est naturellement parleur. Tous ou presque tous ont à un certain degré le don de l'éloquence; les mots leur viennent facilement, les phrases s'enchaînent avec symétrie. J'ai souvent été frappé de leur remarquable facilité d'élocution dans la chambre des représentants. Ils disent nettement et clairement ce qu'ils veulent dire; on les intimide difficilement; leur intelligence est prompte et éveillée. Les enfants saisissent rapidement, et montrent surtout une grande aptitude pour les sciences exactes et les mathématiques.

Parmi ceux qui nous entouraient se trouvaient quelques vieillards. Ils nous racontèrent plusieurs légendes des temps passés. L'un d'eux, patriarche à la longue barbe blanche, qui ne put nous dire son âge, qu'il ignorait, avait vu dans son adolescence Kaméhaméha Ier, et il ne tarissait pas sur les exploits de ce guerrier, fondateur de la dynastie et conquérant de l'archipel. A Heiia, comme d'ailleurs sur tous les points des îles, les légendes abondent. Il n'est pas une montagne, pas une vallée qui n'en soit l'objet. Du temps du paganisme, les dieux étaient partout, et partout avaient signalé leur présence par des actes de colère et de violence. Pélé surtout, déesse des volcans, avait laissé des traces indélébiles dans leur histoire. Les plus âgés n'en parlaient encore qu'avec une certaine terreur. On sentait que sous leurs croyances nouvelles vivaient et palpitaient encore les croyances anciennes. Ils en riaient parfois, mais du bout des lèvres. La génération actuelle a complétement divorcé avec ces traditions; elle est entrée franchement dans la voie du christianisme, et, dans les districts éloignés, elle y ap-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

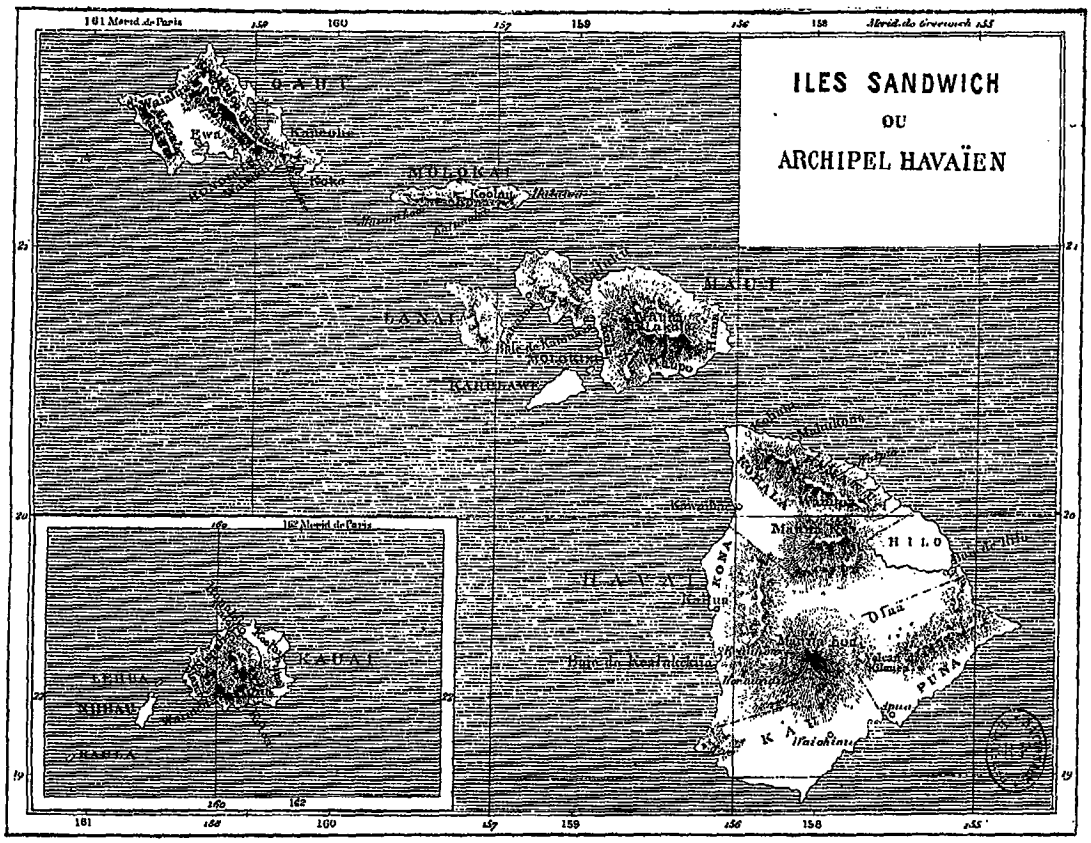
Le village de Waïkiki. — Dessin de J. Moynet, d'après une photographie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

porte toute la ferveur des néophytes, tout le zèle des nouveaux convertis.

Les femmes surtout ont accueilli avec transport une religion qui les sortait de la condition misérable où le paganisme les réduisait. Elles ont été les apôtres les plus ardents et les plus convaincus du culte nouveau. Il avait tous les droits à leur reconnaissance. La polygamie supprimée leur rendait le respect d'elles-mêmes et leur dignité d'épouses et de mères. Elles cessaient d'être des machines à travail, pour devenir la compagne et l'égale de l'homme. Tel est en effet le rôle de la femme aux îles Sandwich. Elle n'est ni méprisée ni avilie. En général, et surtout dans les campagnes, les ménages sont unis. Les lois autorisent le divorce pour sévices ou pour faits d'infidélité conjugale, et parfois on y a recours ; mais c'est surtout dans les villes, où le contact fréquent avec les étrangers introduit un grand relâchement dans les mœurs.

Le type féminin est généralement beau dans l'archipel. Les femmes sont remarquablement bien faites, et jusqu'à vingt-cinq à trente ans elles conservent une grande jeunesse de formes. Passé cet âge, elles vieillissent rapidement, comme dans tous les climats chauds. Au point de vue du travail, elles valent les hommes ; elles cultivent les champs avec eux, elles préparent la nourriture, réparent le linge et font leur vêtement




Gravé chez Erhard

elles-mêmes. Ce vêtement consiste en une longue robe montante, qui tombe jusqu'aux pieds sans être serrée à la taille. Comme les hommes, elles montent constamment à cheval, à califourchon, mais alors elles s'enroulent les jambes d'une longue draperie flottante aux couleurs vives. Elles excellent dans l'équitation, et rien n'est plus joli que de les voir dans ce costume passer au galop, fièrement campées sur leurs montures qu'elles dirigent avec un art consommé.

Elles sont surtout coquettes pour leurs coiffures. Les femmes kanaques ont les cheveux longs, abondants et d'un noir de jais, mais ni fins ni soyeux. Elles les tressent en mille manières différentes, et les enroulent en torsades mélangées de guirlandes de fleurs d'oranger, de tiarée ou de jasmin. Le plus souvent elles portent des couronnes de fleurs éclatantes et un collier des mêmes fleurs autour du cou. Lorsqu'elles font de longues courses à cheval, elles entourent également le poitrail de l'animal d'une large guirlande de feuilles odorantes du Pandanus, pour le protéger contre les ardeurs du soleil et les piqûres des moustiques.

Le costume des hommes est celui des Européens, sauf dans les champs, où beaucoup d'entre eux portent seulement le malo, caleçon étroit qui ne satisfait que dans les limites les plus modestes aux exigences de la pudeur. Ils sont bons cavaliers et surtout nageurs in-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

trépides; c'est à les croire amphibies; je les ai vus accomplir des tours de force extraordinaires. Les femmes ne leur cèdent en rien. J'ai connu dans la domesticité de la reine Emma une Kanaque qui, se rendant d'Oahu à Kauaï dans un canot, avait fait naufrage avec son mari. L'accident avait eu lieu à plus de quarante kilomètres du rivage. Pendant trois jours et trois nuits elle se maintint sur l'eau, nageant dans la direction d'Oahu. Au bout de quarante-huit heures son mari était à bout de forces. Elle eut le courage de le soutenir, et vint aborder à Waialua. L'homme ne survécut pas à ses fatigues. La reine, pleine d'admiration pour ce trait d'amour conjugal, prit la femme à son service.

Après quarante-huit heures de séjour à Heiia, nous quittons à regret le P. Martial, et nous nous dirigeons vers Kualoa. La route longe en partie la plage. Nous galopons sur un sable fin d'une blancheur éblouissante, et que sillonnent çà et là des veines de roches basaltiques. A notre gauche, des bouquets de cocotiers et des touffes de Pandanus, dont les racines descendant des branches vont s'enfouir dans le sol. A notre droite, de nombreux « fish ponds ». Les « fish ponds » ou réservoirs à poissons jouent un grand rôle dans l'économie domestique aux îles Havaï, et constituent pour beaucoup de familles indigènes le plus clair de leur avoir. Ces réservoirs, qui se transmettent de génération en génération, sont construits de la manière la plus ingénieuse, et attestent l'industrie des anciens habitants. Plusieurs sont d'une grande capacité, trente à quarante hectares; très-peu ont moins d'un hectare. Les plus grands appartiennent d'ordinaire au roi ou aux chefs; les autres sont la propriété particulière des riverains. En général, ils ont été construits là où une anse natu-

Femmes havaïennes. — Dessin d'Émile Bayard, d'après une photographie de H. Chase.

relle formait les trois côtés; le quatrième était formé par des pierres de corail, assises les unes sur les autres et permettant la libre circulation de l'eau; ces murs, de dimensions colossales, représentent un travail gigantesque, et sont édifiés de façon à défier l'effort des siècles. Il est rare que les plus violents coups de vent ou de mer les endommagent. Par les gros temps, peu fréquents sur ces côtes, les vagues déferlent par-dessus. La profondeur des « fish ponds » est variable, mais elle n'excède guère d'ordinaire une dizaine de mètres. Dans ces réservoirs pullulent en nombre incroyable des poissons, mais surtout le mulet, très-recherché aux îles, et dont la chair est infiniment supérieure à celle des mulets que l'on pêche sur nos côtes de la Méditerranée. Les Kanaques se nourrissent surtout de poï et de poisson séché. A l'époque dont je parle, c'était presque leur unique régime. Maintenant le pain et la viande y entrent pour une partie assez considérable.

A mi-chemin de Kualoa, nous nous arrêtons dans une hutte indigène. Les hommes sont absents : ils travaillent dans leurs champs de taro. Une femme d'une quarantaine d'années, très-grasse, comme elles le sont presque toutes à cet âge, nous accueille de son mieux. Elle nous fait asseoir sur une natte pendant que notre domestique déselle nos chevaux et les laisse paître en liberté l'herbe verte et abondante. Après les politesses et les questions d'usage sur le but de notre voyage, l'endroit d'où nous venons, celui où nous allons, elle s'informe avec sollicitude si nous avons faim. Sur notre réponse affirmative, elle appelle son mari. Il arrive. C'est un grand gaillard, fort, bien découplé, d'une mine avenante. Dans un appentis recouvert de feuilles de Pandanus et attenant à la hutte, il va prendre un léger canot taillé dans un tronc de cocotier. Il l'enlève comme une plume et se dirige vers son « fish pond ». Le canot est paré en un instant; quelques

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

coups de pagaie l'amènent au milieu du réservoir ; un coup de filet ramène une dizaine de mulets. Il choisit les deux plus gros et rejette le reste. Chacun d'eux pèse plus de trois livres. Sa femme les prend, les enveloppe soigneusement de feuilles de ti (*Dracæna terminalis*) et les enfouit dans un trou en les entourant de pierres chauffées à un feu ardent. Le tout est soigneusement recouvert de feuilles et d'herbes humides. Un quart d'heure après, elle découvre ce four d'où s'exhale un parfum de poisson frais et d'herbes aromatiques qui nous chatouille doucement les nerfs olfactifs. Nous refusons la poï, mais nous acceptons le taro bouilli, qui nous sert de pain. Quel excellent repas ! Une eau fraîche et limpide apaise notre soif. Nous voulons les payer, ils refusent, et après force « alohas » nous nous séparons d'eux, enchantés de leur hospitalité si cordiale.

En approchant de Kualoa, le paysage devient de plus en plus riant. La route quitte le bord de la mer qu'elle laisse à un ou deux kilomètres, à droite. Elle traverse des plaines unies comme un tapis de billard, couvertes d'une herbe fine et élastique sur laquelle rebondissent les sabots de nos chevaux; à gauche, des vallées ombreuses s'enfoncent dans les flancs de la montagne ; çà et, là des bouquets de Pandanus et de kukui (*Aleurites triloba*) coupent d'une teinte plus sombre le vert clair de la prairie ; de nombreux ruisseaux la sillonnent et vont se perdre dans la mer. En face de nous s'élèvent en pente douce les collines de Kualoa. Le soleil commence à décliner, et une délicieuse brise de mer rafraîchit l'atmosphère. Il est vraiment bien difficile de faire comprendre à qui ne les a pas goûtés les charmes incomparables du climat des îles Sandwich. Une température toujours égale, dont les variations les plus extrêmes ne dépassent pas dix degrés, et qui se maintient presque constamment à trente degrés centigrades ; un ciel pur que voilent à peine de temps à autre des ondées rafraîchissantes et des pluies toujours les bienvenues ; une nature gracieuse et fraîche, merveilleusement éclairée par un soleil radieux, constituent un charme puissant qui attire et retient l'étranger dans ces îles. Les orages y sont rares ; rares aussi ces coups de vent qui sont d'ordinaire les fléaux des pays intertropicaux. Les nuits sont surtout d'une beauté incomparable; et lorsque la lune brille et enveloppe le paysage de ses rayons doux et mystérieux, c'est à se croire le jouet d'un rêve. L'atmosphère est d'une limpidité telle qu'on peut lire à minuit à la clarté combinée de la lune et des étoiles. Nulle part la voie lactée ne se déroule avec plus de splendeur et de majesté. Les constellations inconnues en Europe illuminent l'azur profond du ciel et brillent comme des perles étincelantes. La mer déroule sur la plage ses flots phosphorescents, et berce la rêverie de son mouvement lent et monotone.

Il faisait presque nuit lorsque nous atteignîmes Kualoa, où nous reçûmes l'hospitalité dans une ferme dirigée par un jeune Américain, fils d'un des membres de la mission protestante. Il était né aux îles, où son père résidait depuis plus de trente ans. Élevé, comme tous les enfants de missionnaires, au collége de Punahou, il y avait reçu les éléments d'une éducation sérieuse et pratique qu'il avait ensuite complétée par un séjour de quelques années aux États-Unis. Très-aimé des indigènes, qui l'avaient vu naître et grandir parmi eux et dont il parlait parfaitement la langue, il s'était établi à Kualoa, où son père possédait de grandes terres.

On a beaucoup reproché aux missionnaires protestants américains leur avidité, leur désir de s'enrichir, leur habileté à tirer parti des circonstances. Il y a quelque chose de fondé dans ces accusations. Le dépit avec lequel les colons, nouveaux venus dans l'archipel, ont vu les meilleures terres entre les mains des missionnaires protestants n'a rien que de très-naturel ; aussi ne se sont-ils pas fait faute de contraster ce qu'ils appelaient leur cupidité avec le désintéressement des missionnaires catholiques, qui partout s'étaient contentés d'acheter un petit carré de terre suffisant pour l'entretien d'une chapelle, l'habitation du desservant et un modeste jardin. D'autre part, il faut tenir compte de ce fait, que, chargés d'ordinaire d'une nombreuse famille, les missionnaires protestants étaient obligés de songer à l'avenir de leurs enfants ; le commerce exige des capitaux qui leur faisaient défaut, mais la terre avait peu de valeur, et après tout c'était à leurs efforts qu'était due, avec la civilisation naissante, cette sécurité qui attirait l'immigration. Il était donc juste que, si ce n'étaient eux, du moins leurs enfants retirassent quelque fruit de leurs labeurs.

Quoi qu'il en soit de cette question très-controversée, il n'en est pas moins certain que si sur quelques points les missionnaires protestants ont obtenu à vil prix ou même à titre de don gratuit, de la munificence du roi et des chefs, d'immenses étendues de terres qu'ils ont laissées en friche pour les revendre plus tard à des prix élevés, dans nombre de districts leurs fils ont mis en exploitation des terrains inoccupés, et ont tracé la voie dans laquelle on est depuis entré.

Notre jeune Américain était un de ces initiateurs. Après avoir essayé tour à tour divers modes de culture que son inexpérience et le manque de bras lui avaient fait abandonner, il s'était livré à l'élevage du bétail et commençait à en retirer de beaux bénéfices.

C'est à Vancouver que les îles sont redevables des immenses troupeaux de bêtes à cornes qui constituent aujourd'hui une des principales richesses de l'archipel. Deux taureaux et quelques vaches importés par lui de l'Orégon, et offerts en cadeau à Kaméhaméha I^er^, ne tardèrent pas à se multiplier rapidement. Ce souverain despote, mais intelligent, avait mis un tabou sur ces animaux. Il était interdit sous peine de mort de les détruire. Placés dans un milieu favorable à leur développement, protégés par des lois terribles, trouvant partout et en abondance des pâturages magnifiques et un climat merveilleux, ils se reproduisirent avec une rapidité telle que leur nombre en arriva à égaler, si ce

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

n'est à dépasser, celui des habitants. Successivement transportés dans toutes les îles, ils peuplèrent les solitudes des montagnes. Depuis longtemps ces lois restrictives sont abolies, mais les résultats demeurent; et tandis que nos possessions de l'Océanie manquent de viande de boucherie et la font venir à grands frais de l'Australie et même des Sandwich, l'archipel havaïen possède plus de bétail qu'il n'en peut consommer, et en sale de grandes quantités pour l'approvisionnement des navires.

Notre hôte nous fit un accueil empressé. Après un bain pris dans un pavillon rustique élevé sur le cours d'un clair ruisseau, et un excellent repas, nous passâmes une grande partie de la soirée à causer et à nous faire expliquer le mode d'organisation de sa ferme, que nous devions visiter en détail le lendemain. On y comptait alors près d'un millier de têtes de gros bétail, de nombreux troupeaux de moutons, plusieurs centaines de chevaux et de chèvres. Pour surveiller ses animaux, traire les vaches, fabriquer le beurre et le fromage, il employait une cinquantaine de familles indigènes, propriétaires de « kuleanas » situés sur ses terres. On appelle « kuleanas » de petits lots de terrains variant en étendue de cinq à vingt hectares et enclavés dans les grandes terres. C'est là un reste de l'organisation féodale des temps passés.

Lors de la grande division du sol qui suivit la conquête des îles par Kaméhaméha Ier, un tiers fut réservé au roi, un autre tiers aux nobles, ses principaux compagnons d'armes, le dernier tiers enfin au peuple. Chaque noble reçut en partage un ou deux districts, suivant son importance; et ce n'était pas seulement la terre, mais bien aussi la population que se partageaient les pouvoirs d'alors. Dans chaque district habitaient un certain nombre de familles indigènes auxquelles on fit leur lot. Ce lot, ils ne le possédaient qu'à la condition d'acquitter une redevance en nature et en travail au chef dans le district duquel ils vivaient. Huit jours de leur travail par mois appartenaient au chef, dont ils entretenaient les champs de taro et les fish ponds. Lorsque plus tard les chefs, obérés ou peu soucieux d'habiter leurs terres, les vendirent, les hypothéquèrent ou les donnèrent, l'organisation primitive subsista. L'acquéreur nouveau pouvait, à son gré, ou bien acheter à l'indigène son kuleana, et devenir ainsi propriétaire unique, ou bien laisser les choses en l'état et substituer de gré à gré une redevance annuelle en argent à l'obligation des corvées, ou bien encore les abolir moyennant une somme une fois payée par son tenancier. Ces divers systèmes furent essayés tour à tour, mais l'expropriation des détenteurs de kuleanas privait le grand propriétaire d'une main-d'œuvre indispensable. Le plus souvent il prit à son propre service les indigènes qui vivaient sur sa terre, en leur accordant soit un salaire en espèces, soit certains priviléges, tels que celui de faire pâturer leur bétail avec le sien et de pêcher dans ses fish ponds. Il en résulta une organisation patriarcale du travail qui subsiste encore dans quelques districts éloignés, mais que les conditions économiques nouvelles du pays ont fait disparaître presque partout aujourd'hui.

Je consacrai la journée du lendemain à visiter l'exploitation de notre hôte. Levés de bonne heure et lestés d'un bon déjeuner, nous enfourchons des chevaux frais qui sont mis à notre disposition, et, accompagnés d'une vingtaine d'indigènes, nous allons avec eux ramener le bétail au corral. Tous les six mois a lieu cette opération importante, qui met tout le monde sur pied et qui prend plusieurs jours. Il faut en effet aller jusqu'au fond des vallées et sur les pentes des collines, réunir les animaux errants, les rassembler en nombre et les conduire dans l'enceinte où on les compte et on les marque. A demi sauvages, effarouchés par les cris des indigènes, le tournoiement des lassos, ils fuient au galop dans toutes les directions, et ce n'est pas chose facile que de les aller chercher dans les endroits presque inaccessibles où ils se réfugient.

C'est dans ces occasions que les indigènes font le plus admirer leurs qualités équestres et la justesse de leur coup d'œil. Le lasso lancé d'une main sûre manque rarement son but. Hommes et chevaux semblent prendre un égal plaisir à cette poursuite périlleuse, et y apporter même ardeur. Dans l'après-midi, plusieurs centaines de bœufs ramenés au corral, vaste espace enclos d'une forte palissade de troncs d'arbres, mugissaient, heurtaient le sol du pied en soulevant une poussière épaisse, entrelaçaient leurs longues cornes recourbées. Au milieu d'eux une dizaine d'indigènes à cheval lançaient leur lasso, qui sifflait dans l'air, s'abattait sur la victime, promptement renversée et marquée à l'épaule d'un fer rouge aux initiales du propriétaire. C'était un bruit, une confusion inexprimables, et nous ne fûmes pas fâchés de quitter cette scène de tumulte pour aller nous plonger dans le bain et faire honneur au dîner de notre hôte.

Nous passâmes trois jours à Kualoa, occupés à pêcher et à chasser. Les côtes sont très-riches en poissons d'espèces variées. Le mulet et le poisson de roche, variété du rouget, sont les plus estimés. Malheureusement les requins abondent et gâtent un peu le plaisir. Les Kanaques les craignent peu et n'hésitent pas à les attaquer sous l'eau. Pourtant les accidents sont encore fréquents, et plus d'un a perdu une jambe ou un bras dans ces combats terribles. Le gibier est rare, à l'exception des pluviers sur les côtes et des oies dans l'île de Havaï, où l'on trouve aussi beaucoup de bœufs sauvages et de sangliers. A certaines époques de l'année les canards font une courte apparition; mais excepté la grande île de Havaï, mieux favorisée et comparativement peu peuplée, les autres îles offrent peu de ressources au point de vue de la chasse.

De Kualoa à Waialua la route égale en pittoresque celle que nous venons de parcourir.

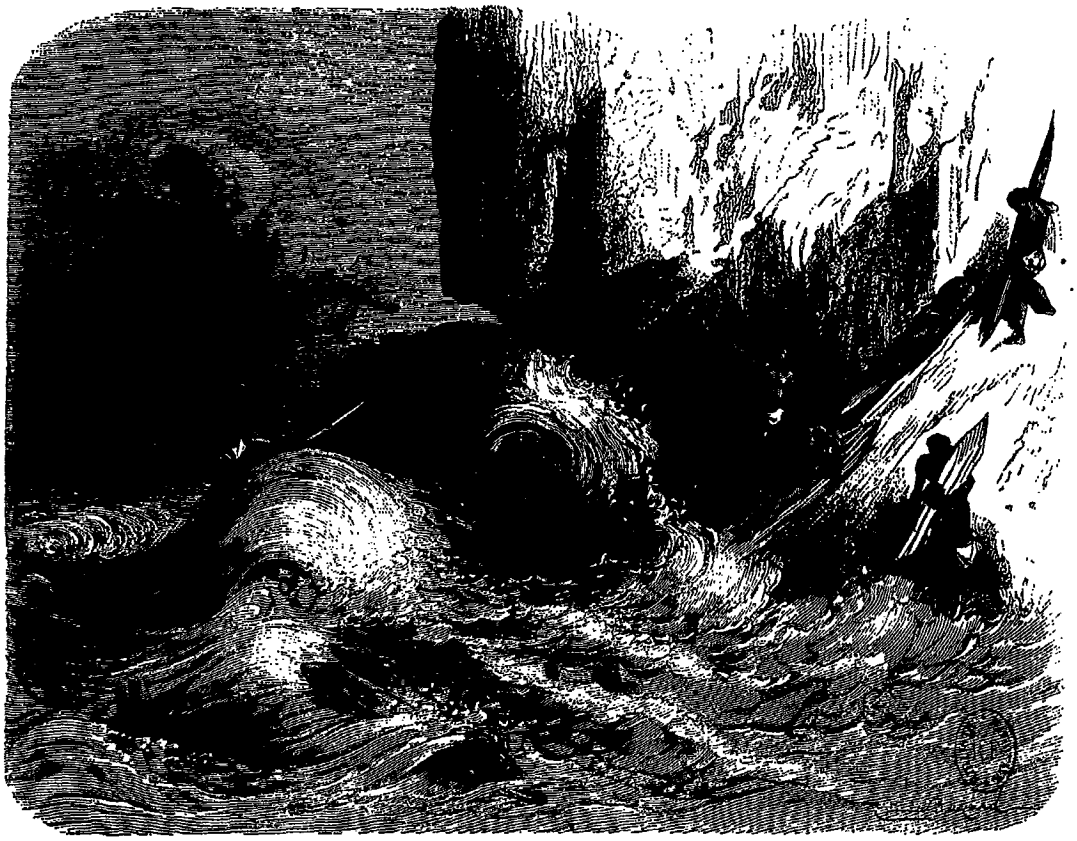
Waialua, qui signifie en kanaque réunion des deux sources, est situé à l'extrémité nord-ouest de l'île d'Oahu.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

La température y est plus fraîche qu'à Honolulu. Les vents alizés, qui viennent du large et qui soufflent régulièrement pendant huit mois de l'année, y ont un libre accès. Arrosés par de nombreux cours d'eau et surtout par les deux petites rivières qui les encerclent, le village et la plaine environnante offrent l'aspect d'une grande fertilité. Le tamarinier, l'arbre à pain (*Artocarpus incisa*), l'aloès, la grenade (*Punica granatum*) y abondent, ainsi que les fleurs des tropiques et nombre de plantes d'Europe que la chaleur du climat ne permet que difficilement d'acclimater ailleurs. Waialua est surtout riche en fruits et en légumes. A l'époque dont je parle, ce dernier article était toujours rare sur le marché d'Honolulu, et c'était surtout de Waialua qu'on le faisait venir.

Les pays intertropicaux ne valent rien pour les légumes, qui y prennent très-promptement un accroissement de volume nuisible à la qualité. Les légumes les plus ordinaires en Europe, tels que choux, carottes, salades, y sont rares, mauvais et chers.

Quant aux fruits, ceux qui sont indigènes abondaient, mais les fruits d'Europe étaient inconnus. Les



Jeux havaïens. — Dessin d'Émile Bayard, d'après un croquis communiqué par l'auteur.

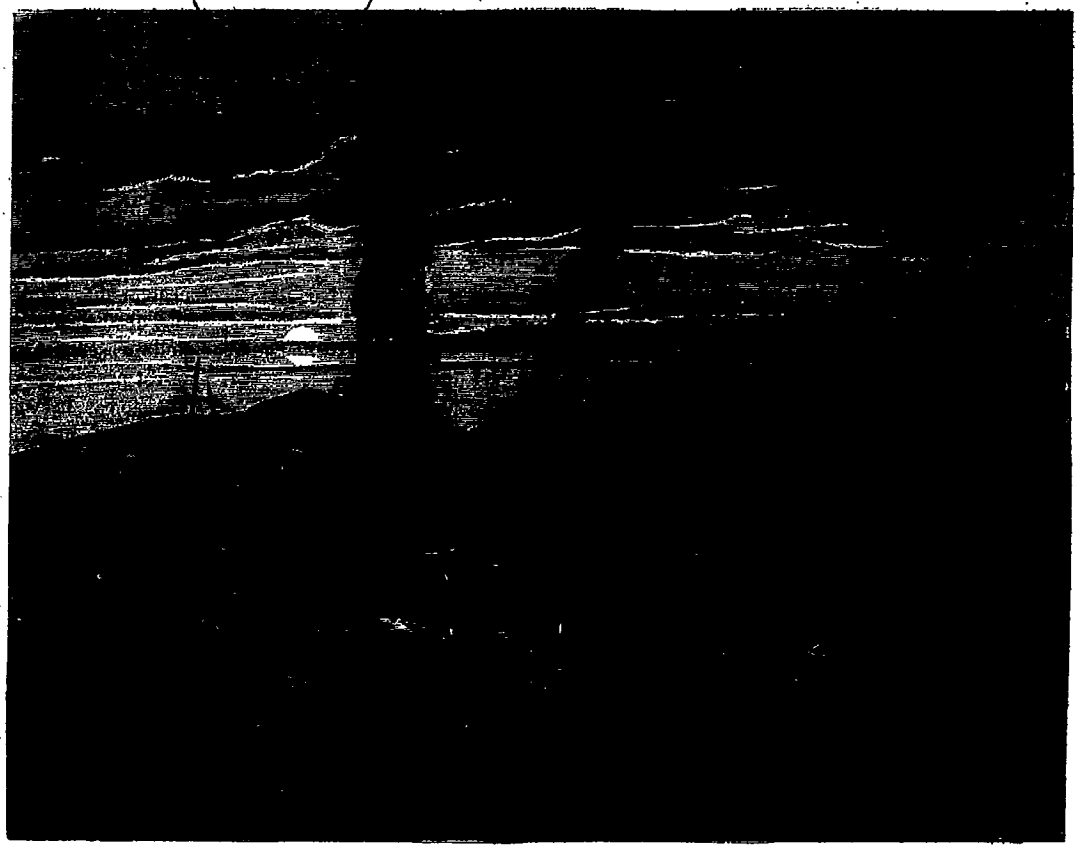
goyaves, les mangues, les bananes étaient en profusion; depuis, de nombreuses tentatives ont été faites par la Société d'agriculture d'Honolulu pour importer et acclimater les arbres fruitiers des climats tempérés. Ces essais ont réussi pour la vigne, qui donne d'excellents résultats; pour les fraisiers, qui se sont multipliés avec une rapidité telle, que du 1er janvier au 31 décembre les fraises sont en permanence sur les tables des résidents, et aux prix les plus modérés. Les pêchers ont assez bien prospéré, mais leur fruit, très-abondant, est petit et généralement amer.

Waialua est le centre d'une mission protestante très-prospère. On y compte peu de catholiques. C'est un fait assez curieux et qui frappe toujours le visiteur étranger, que cette scission très-marquée, au point de vue religieux, entre les différents districts de l'archipel.

C. DE VARIGNY.

*(La suite à la prochaine livraison.)*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Ruines d'un heïau[1] dans l'île Oahu (voy. p. 231). — Dessin de J. Moynet, d'après un croquis communiqué par l'auteur.

# VOYAGE AUX ILES SANDWICH

## (ILES HAVAÏ),

## PAR M. C. DE VARIGNY[2].

1855-1869. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

Waialua (suite). — Influence des missions. — Ewa. — École supérieure de Punahou. — Waïkiki. — La pointe du Diamant. — Heïau, lieu de sacrifice. — Traditions religieuses. — Cités de refuge. — Élevage des moutons. — Histoire d'une tresse blonde. — Le pali de Mokapuu. — Un jeu périlleux. — Chants et légendes. — Chant de mort de Kaméhaméha Ier. — Maison d'un chef.

L'arrivée des missionnaires protestants aux îles Havaï date du mois d'avril 1820. Envoyés par la Société évangélique de Boston, ils furent fort bien accueillis des chefs indigènes et de la population, lasse des excès du paganisme. Ils n'apportaient pas seulement avec eux un dogme nouveau, mais aussi et surtout des idées nouvelles d'émancipation politique, de relèvement de la femme, de respect de la vie humaine, de la loi substituée au caprice, de l'abolition du tabou, institution religieuse convertie en instrument politique. Les temps étaient accomplis, les idoles chancelaient sur leur base; elles tombèrent en poussière à la voix des nou-

1. *Heïau* signifie temple en langue kanaque. L'Heïau de Puapua, situé à un mille de Kavaïhaé, dans l'île Havaï, est le plus considérable de tout l'archipel. Sa longueur est de trois cent cinquante pieds, sa largeur de cent cinquante. Les murs ont une épaisseur de cinquante pieds à la base et de huit au sommet, de hauteur vingt pieds. On y faisait des sacrifices humains il n'y a pas plus de soixante ans. Mais rien ne justifie l'accusation de cannibalisme portée contre les indigènes havaïens.

2. Suite. — Voy. p. 209.



© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

veaux venus reçus en libérateurs. Ils n'eurent aucune difficulté à établir dans les districts les plus populeux des missions locales, relevant de la mission centrale de Honolulu et en recevant son mot d'ordre. Aussi leurs progrès furent-ils rapides.

Lorsque en juillet 1827, les missionnaires catholiques envoyés par le pape Léon XII arrivèrent dans l'archipel, ils furent tout naturellement fort mal vus par les missionnaires américains protestants qui les avaient devancés. La question religieuse se compliquait d'une question de nationalité et d'influence politique. Après des difficultés sans nombre qu'il serait trop long de raconter ici, ils furent enfin tolérés, non comme catholiques, mais comme Français, et sous la protection de nos bâtiments de guerre. Force leur fut donc de s'établir dans les districts les moins populeux et d'occuper les places encore laissées vides par la mission protestante. Ils réussirent cependant, à force de persévérance et d'abnégation, et aujourd'hui ils comptent un nombre de prosélytes à peu près égal à celui des protestants. Ces derniers toutefois ont pour eux les chefs, les classes élevées et la population étrangère, composée surtout de leurs compatriotes et de leurs coreligionnaires, Anglais et Allemands. Leur influence a été et est encore considérable. Ils sont missionnaires, mais ils sont aussi et surtout Américains. Apportant dans le domaine politique le même zèle que dans les questions religieuses, ils n'ont pas vu seulement dans l'archipel havaïen un pays à gagner au christianisme, mais un royaume à convertir aux idées républicaines et à annexer à la grande Confédération du Nord.

Bien accueillis par le roi et les chefs, les missionnaires protestants passèrent promptement du rôle d'instructeurs à celui de conseillers. La transition était naturelle et facile, elle s'accomplit à leur insu peut-être. Consultés sur les réformes sociales à introduire, il leur eût fallu une rare abnégation pour agir autrement qu'ils ne l'ont fait. Que voyaient-ils en effet? Un paganisme honteux appuyé sur un régime despotique et féodal. Par les fruits ils jugeaient de l'arbre. La chute de l'un devait entraîner la chute de l'autre. La tentation était forte de prendre le contre-pied d'un pareil état de choses et de conclure que le protestantisme et l'émancipation politique pourraient seuls avoir raison du despotisme et du paganisme. Ils ébauchèrent donc une constitution empruntée à celle des États-Unis et à la Bible, curieux mélange de théocratie et de tendances républicaines. De l'organisation à la mise en pratique il n'y avait qu'un pas. Ils devinrent ministres et gouvernèrent.

L'expérience a fait justice de leurs idées, trop avancées pour le temps et la population. Ils ne sont plus au pouvoir, mais ils y ont été et peuvent y revenir. Le jour où ils le reprendront, la cause de l'annexion sera gagnée et l'Union américaine comptera un État de plus. Sera-ce un bien? Je n'hésite pas à affirmer que non. En apparence peut-être, mais pas en réalité. La race indigène périra fatalement. Une autre la remplacera, soit; plus intelligente, plus active, je le veux bien; mais cette race anglo-saxonne est loin encore d'avoir peuplé et civilisé les immenses déserts qui séparent San-Francisco des États de l'Est. Son œuvre est inachevée. Elle n'obéit pas à un irrésistible besoin d'expansion. La rareté des terres ne la chasse pas de ce continent où il reste encore tant à faire. La race kanaque a ses droits, elle aussi, droits respectables chez tous, et chez ceux-là surtout qui, loin de repousser la civilisation, lui tendent les bras et n'aspirent qu'à se laisser guider par elle.

Cette politique fataliste a abouti, en Amérique, à l'annihilation de la race indienne, au nom de la supériorité de la race blanche. Elle a brisé l'obstacle au lieu de se l'assimiler, et a détruit ce qu'elle n'a su gagner à la cause du progrès; mais il n'en est pas de même dans l'archipel havaïen. L'obstacle n'existe pas, la cause du progrès y est gagnée. Supprimer une race perfectible pour lui en substituer une autre n'a aucune raison d'être; c'est une violation des lois divines et humaines qui n'a même pas l'apparence d'excuse de la nécessité.

C'est contre cette politique que j'ai lutté avant d'arriver au pouvoir, c'est pour la combattre que je n'ai pas hésité, avec le roi et mes collègues, à modifier profondément la constitution primitive et à lui en substituer une qui, tout en garantissant le développement progressif du pays, devait maintenir son autonomie. Je ne me suis retiré qu'après avoir assuré ce résultat, et la transmission régulière et pacifique du pouvoir qui vient de s'accomplir il y a peu de mois, dans les circonstances les plus critiques, me prouve que nous ne nous sommes pas trompés.

Waialua est, comme je l'ai dit plus haut, situé à l'extrémité nord-ouest de l'île d'Oahu; à partir de ce point nous nous rapprochons d'Honolulu, la route contourne la pointe avancée qui forme la baie, et redescend ensuite vers le sud-est en longeant la mer. Le paysage change d'aspect; la grande végétation disparaît; de profondes ravines sillonnent des plaines étendues couvertes de bétail. Ces plaines, qui s'étendent jusqu'à la rivière de la Perle, appartiennent à la princesse Victoria, sœur du roi. A droite de la route, la mer, d'un bleu pâle, déroule majestueusement ces grandes vagues que l'on ne voit que dans le Pacifique; à gauche, les montagnes de Konahuanui, qui partagent l'île en deux, profilent leurs arêtes couronnées de verdure, et opposent une barrière infranchissable au souffle rafraîchissant des vents alizés. Les cours d'eau sont rares; le soleil, contre lequel aucun arbre n'offre d'abri, écrase le voyageur de ses rayons. On chemine lentement sous une chaleur étouffante; aussi mettons-nous plusieurs heures à franchir l'espace qui nous sépare du joli village d'Ewa, planté comme une oasis au milieu de ces plaines immenses et sur le bord de la mer.

Ainsi que Waialua, Ewa est le centre d'une mission protestante qui compte un nombre considérable d'adhérents. Depuis quelques années, un missionnaire catholique y a également planté sa tente et rallié bon nom-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

bre de catéchumènes. Ici, comme partout dans l'archipel où les deux missions se trouvent en présence, la lutte est vive et acharnée. On s'y dispute les enfants pour les attirer dans les écoles rivales. Catholiques et protestants y font bande à part; mais c'est surtout lorsqu'il s'agit de nommer un représentant à l'Assemblée que ces dissidences s'accusent et arrivent à la période aiguë. La question religieuse prime les questions locales; on ne vote pas pour un partisan du ministère ou de l'opposition, mais bien pour un député catholique ou protestant, et le parti vainqueur célèbre son triomphe par force réjouissances. Ce n'est que tout récemment que les catholiques ont enfin réussi à faire élire l'un des leurs à Ewa; aussi l'alarme est-elle grande dans le camp de leurs adversaires, jusqu'ici maîtres incontestés de l'élection. Je reçus à ce sujet les confidences des deux missionnaires, l'un exaltant son triomphe, l'autre déplorant sa défaite et prédisant toutes sortes de calamités à ce petit village, qui fort heureusement n'en continue pas moins à prospérer.

C'est surtout dans les petites localités que la question religieuse joue un rôle aussi important dans les élections. Dans les grands centres, les luttes politiques s'engagent le plus souvent sur le terrain des intérêts locaux, tels que le maintien ou la révocation d'un fonctionnaire représentant de l'autorité, la construction ou la réparation de routes et d'écoles, les mesures propres à développer une industrie ou une production particulière, les tarifs établis sur les marchandises importées de l'étranger.

Ewa est surtout un centre agricole. L'élevage du bétail y est aussi une des occupations importantes de la population. Le voisinage d'Honolulu lui offre un marché assuré pour ses produits, et la facilité des communications lui donne un grand avantage sur les éleveurs d'Heiia et de Kualoa. On y cultive le taro sur une vaste échelle, et la « poi » d'Ewa jouit parmi les indigènes d'une réputation que je me plais à croire méritée.

D'Ewa à Honolulu la route est bonne, et cette distance de quinze kilomètres est rapidement franchie. A mi-chemin, on rencontre sur la droite deux lacs séparés par une colline d'environ quarante mètres d'altitude, et qui offrent un singulier contraste. Le plus rapproché de la mer est un lac d'eau douce; son voisin, plus éloigné de l'Océan, ne contient au contraire que de l'eau salée. Cette singularité, qui ne peut s'expliquer que par une communication souterraine, a donné lieu à de nombreuses légendes. La plus accréditée est la suivante : Pélé, déesse des volcans, voyageant sur cette partie de la côte, eut soif, et pour se désaltérer se mit à creuser le sol pour atteindre une nappe souterraine d'eau douce. Après plusieurs heures de travail l'eau parut, et Pélé voulut étancher sa soif; mais l'eau était salée, et Pélé maudit le lac et ses environs. Elle recommença son travail, et le second trou qu'elle creusa à côté du premier lui procura une eau fraîche et abondante. Ainsi que l'indique ce récit, les deux lacs sont d'origine volcanique; tous deux présentent en effet le caractère de cratères éteints, si commun dans l'archipel. Pendant de longues années, une sorte de terreur superstitieuse s'attacha à ces lacs; aujourd'hui il n'en reste plus trace, et c'est en riant que les Kanaques racontent les histoires lugubres et les événements tragiques dont leurs rives auraient été témoins.

Un temps de galop rapide sur une route excellente nous amena promptement à Honolulu.

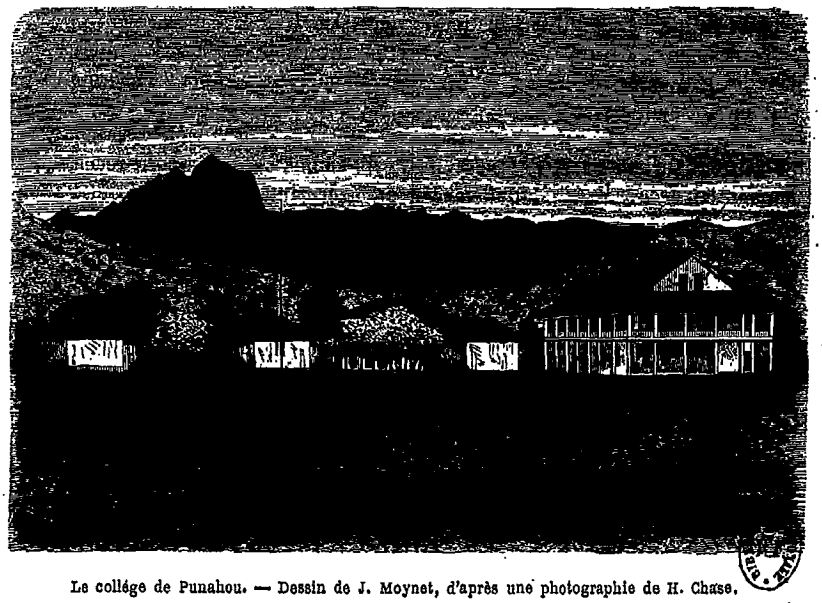
Pour compléter notre excursion dans l'île d'Oahu, il nous restait à visiter la partie est, moins fréquentée alors par les touristes étrangers, mais plus curieuse peut-être au point de vue géologique et volcanique. Aussi, après un temps de repos à Honolulu, consacré à nous procurer des chevaux frais et de nouvelles provisions, nous nous mettons en route en nous dirigeant d'abord vers l'école supérieure de Punahou, située à quelques kilomètres seulement de la capitale.

Cette école, construite par la mission protestante sur un vaste terrain octroyé par Kaméhaméha Ier, était primitivement destinée à l'éducation des enfants des missionnaires. Depuis, ce cadre étroit s'est considérablement élargi, et le collége de Punahou est actuellement fréquenté par tous les enfants des résidents étrangers établis à Honolulu. Il reçoit, sans distinction de sexe, des internes et des externes en nombre à peu près égal. Un grand bâtiment sans prétentions architecturales, faisant face à la mer, éloignée d'environ un kilomètre, occupe le centre, et contient le logement du directeur et de la directrice, des professeurs à demeure, les classes et le réfectoire. Deux ailes en retour sont affectées aux chambres des élèves. Celle de droite est destinée aux jeunes filles, celle de gauche aux jeunes gens. Une belle pelouse plantée d'arbres et d'arbustes, sans clôture d'aucun genre, sépare seule l'habitation des unes de celle des autres. Chaque élève a sa chambre séparée, petite il est vrai, mais simple et commode. Les cours sont faits en commun, dans la même salle; les repas se prennent également en commun, ainsi que les récréations, qui ont lieu aux mêmes heures. Si j'ajoute que ces jeunes gens ainsi réunis ont de douze à vingt ans, je suis sûr que le lecteur s'inquiétera des résultats que peut donner une éducation pareille. Ils sont meilleurs qu'on ne pourrait le supposer d'après nos idées françaises. Cette vie commune, incompatible avec nos mœurs et l'éducation que nous donnons à nos jeunes filles, n'offre pas les graves dangers que l'on peut supposer et que je supposais moi-même alors. Appelé, quelques années plus tard, à faire partie du conseil supérieur de l'instruction publique, je dus m'occuper beaucoup du collége de Punahou, et j'arrivai à des conclusions opposées à celles vers lesquelles me faisaient incliner des idées préconçues. Si, d'une part, les jeunes garçons sont imbus d'un respect profond pour les femmes; d'autre part, les jeunes filles sont habituées à mériter, et au besoin à imposer ce respect. On ne les traite pas, dans leurs familles, comme des êtres à part, éminemment fragiles, sur lesquels il faut exercer une surveillance incessante, mais

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

comme des êtres doués de raison, appelés plus tard à être la compagne et l'égale de l'homme, et à exercer sans contrôle le droit de choisir leur époux. Il se forme à Punahou des inclinations, des attachements, mais honnêtes et sérieux. Rien n'empêche ces jeunes gens de s'épouser plus tard. Ils le savent. Si riches que soient les parents, ils ne donnent pas de dots à leurs filles. C'est au mari à faire vivre sa femme, c'est à la femme à aider son mari. Tous appartiennent à la même classe sociale, ou pour mieux dire il n'y a pas de classes. Les cas de mariage, quelques années après la sortie de l'école, entre jeunes gens élevés ensemble, sont donc très-fréquents. Ils se choisissent après s'être connus, et si le charme poétique manque un peu au roman, il est amplement compensé par les garanties qu'offre un choix ainsi fait.

C'est assez dire que l'éducation américaine domine aux îles Sandwich. On n'enseigne pas seulement aux jeunes filles l'histoire, la géographie, la musique, le chant, le dessin, la couture ; on s'applique surtout à en faire des femmes pratiques, capables de bien tenir et de bien diriger une maison. Un détail, entre autres, en dira plus long à ce sujet. Chaque quinzaine, le directeur du collége désigne un certain nombre de jeunes filles, à tour de rôle, pour diriger l'établissement sous le contrôle supérieur de la directrice. Elles sont respectivement chargées de ce qui est à proprement parler le ménage. Elles donnent les ordres pour les repas, surveillent la cuisine, font elles-mêmes les entremets, les plats doux, les gâteaux. Les achats leur sont confiés ; elles mettent le couvert, veillent à l'entretien du linge, ont la haute main sur les domestiques, et sont responsables de la bonne tenue de l'établissement. Chaque élève fait son lit, sa chambre, la balaye et la tient en



Le collége de Punahou. — Dessin de J. Moynet, d'après une photographie de H. Chase.

ordre. Une fois par mois, le directeur et la directrice reçoivent dans la soirée les visiteurs, parents ou amis, qui viennent d'Honolulu. Une fois par an a lieu l'examen général. Le public y est invité. Cet examen, qui dure trois jours consécutifs, de dix heures du matin à six heures du soir, attire une grande foule. Le président de ce concours est d'office un des trois membres du conseil supérieur de l'instruction publique. Pendant toute la durée de cet examen, il y a table ouverte au collége. Le public y est convié. Les jeunes filles servent elles-mêmes les invités, leur font les honneurs de la maison, et cherchent à se surpasser dans la confection des gâteaux qu'elles leur offrent. C'est un concours culinaire pour lequel elles se passionnent tout autant que pour l'autre.

Le jardinage, la culture des fleurs occupent la plus grande partie de leurs récréations. Toutes les chambrettes sont égayées et embaumées par les bouquets qu'elles arrangent avec art. L'équitation et la natation font partie de l'éducation. L'espace ne manque pas, et Punahou, construit dans une localité abritée des grands vents, et arrosé aujourd'hui par des cours d'eau que les jeunes garçons ont amenés à force de travail des montagnes qui l'entourent, offre à l'œil un aspect des plus riants. Chaque année la culture s'étend. La Société d'acclimatation d'Honolulu a fait don au collége de graines, de plantes et d'arbustes qui prospèrent à merveille. Les arbres fruitiers abondent ; on cultive aussi les légumes et les plantes utiles. Des excursions dans les montagnes, dirigées par le professeur d'histoire naturelle, réunissent l'exercice et l'étude. En un mot, le collége de Punahou est un de ces établissements comme les Américains savent les créer et comme j'aimerais à en voir dans notre patrie.

Le lecteur me pardonnera, je l'espère, de m'être étendu aussi longuement sur ce sujet, que je suis pour-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Fête au village d'Ewa. — Dessin d'Émile Bayard, d'après un croquis par Paul Emmert.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

tant loin d'avoir épuisé ; mais l'importance que l'on attache, aux îles Sandwich, à tout ce qui a trait à l'éducation me faisait un devoir d'entrer dans quelques détails sur une question qui commence enfin à nous passionner nous-mêmes, et de laquelle dépend la solution de tant de problèmes qui s'imposent à notre attention.

C'est donc un peu à regret que je quitte Punahou pour reprendre le récit de notre excursion.

En face de Punahou, sur le bord de la mer, se trouve le village de Waïkiki (voy. p. 216 et 231). C'était autrefois une petite localité habitée exclusivement par des pêcheurs. Les pêcheurs y sont encore, mais ils n'y sont plus seuls. La proximité d'Honolulu, les beaux cocotiers qui bordent la plage, le sable fin et uni qui la forme, ont fait de Waïkiki le Trouville ou le Newport de l'île d'Oahu. Les résidents d'Honolulu y ont construit de charmants petits cottages en bois, entourés de larges vérandas, où ils viennent fréquemment passer quelques jours ou quelques semaines. La distance de la ville est d'environ deux lieues par une route unie et facile. Une ceinture de récifs de corail qui s'étend à environ un kilomètre de la plage, abrite les baigneurs contre le voisinage des requins. Le seul inconvénient de Waïkiki est la chaleur, très-forte dans la journée, et la réverbération ardente du soleil sur les vagues ; mais le soir, la nuit et le matin, la température est rafraîchie par la brise de mer. Les soirées surtout y sont délicieuses, et, par un beau clair de lune, je connais peu de sites aussi ravissants.

Waïkiki a eu, lui aussi, ses jours de grandeur. C'était là que Kaméhaméha Ier, las de victoires et avancé en âge, s'était établi lorsque la découverte du port d'Honolulu et l'affluence des navires étrangers l'avaient décidé à quitter l'île d'Havaï pour venir assister au développement de la capitale future de son royaume. Waïkiki l'avait séduit par sa ressemblance avec les plages de Kailua, et il y avait installé sa cour barbare. Ses successeurs ont, depuis, fait construire le palais d'Honolulu où ils habitent, mais ils se sont réservé à Waïkiki un chalet d'été où ils viennent se livrer aux plaisirs de la pêche et de la natation.

Kaméhaméha V, qui vient de mourir, affectionnait tout particulièrement Waïkiki, où il habitait toutes les fois que sa présence n'était pas absolument indispensable à Honolulu. Il y avait fait construire des salles de bain, des écuries, remises, et de vastes enclos où il élevait avec soin de beaux faisans dorés et argentés que j'avais fait acheter pour lui en Chine et au Japon. Il y acclimatait également un grand nombre d'oiseaux exotiques qui, depuis, se sont répandus dans l'archipel et ont fini par peupler les bois déserts.

C'était, en effet, il y a quelques années, une des choses qui frappaient le plus l'étranger, que la solitude des forêts et l'absence presque complète d'oiseaux. Il n'en avait pas toujours été ainsi. Autrefois les îles contenaient une grande quantité d'oiseaux indigènes, remarquables par deux belles plumes jaunes à l'extrémité des ailes. Le droit de porter ces plumes, soit en colliers, soit en aigrettes, était un des priviléges des chefs. Kaméhaméha Ier eut l'idée d'en faire faire un manteau royal. Pour satisfaire ce caprice, on détruisit une immense quantité de ces oiseaux. Il fallut plus de dix années pour achever ce vêtement qui existe encore aujourd'hui, et qui est précieusement conservé dans une caisse de bois de camphre. On ne l'en sort qu'aux jours de grande cérémonie, tels que le couronnement du souverain, l'ouverture ou la clôture du parlement ; et l'on en couvre le trône. Si l'on calcule le temps et le travail qu'il a fallu pour le faire, on arrive à un chiffre de plus d'un million de francs, même en tenant compte du peu de prix de la main-d'œuvre d'alors. Mais ce qui lui donne sa valeur aux yeux des indigènes, c'est d'avoir été porté par Kaméhaméha Ier, dont la mémoire est vénérée parmi eux, et dont les exploits légendaires tiennent encore une grande place dans leurs traditions et dans leurs chants.

Lorsque, plus tard, je devins le ministre et l'ami de Kaméhaméha V, j'allai fréquemment le visiter dans sa résidence de Waïkiki. Je vois encore l'habitation que j'y ai souvent occupée et qui appartient à un de mes amis, M. E. H. Allen, ancien membre du Congrès des États-Unis, naturalisé Havaïen, et aujourd'hui juge en chef de la cour suprême. Cette maison est située à quelques pas seulement de l'ancienne résidence royale de Kaméhaméha Ier, dont on distingue les ruines ombragées de beaux cocotiers et couvertes de pervenches. C'est là, sous un ciel toujours pur et en face d'une mer toujours bleue, que ce grand et noble sauvage s'éteignit, plein de gloire et d'années, laissant après lui un nom vénéré, et une nation là où avant lui n'existait qu'un ramassis de tribus.

En 1863, Kaméhaméha V m'entretenait, en cet endroit même, de son désir de fonder un ordre de mérite, destiné à récompenser les services rendus à l'État. Nous venions de discuter ensemble l'opportunité de la mesure et les statuts de l'ordre, auquel il désirait donner le nom de son ancêtre. Je lui demandai s'il avait fait choix d'une devise. « Ne pensez-vous pas, me répondit-il, plein des souvenirs du chef de sa dynastie, que ses dernières paroles à son lit de mort seraient suffisantes? » Et il me raconta ce qui suit : Derrière la couche de Kaméhaméha se tenaient Kaahumanu, sa femme, et son fils Liholiho. Les chefs, rangés au pied de son lit, pleuraient. L'un d'eux, s'adressant à lui, lui dit : « Après toi, qui nous gouvernera et qui nous commandera? qui sera notre chef et notre père? » Il répondit : « Après moi, le royaume est à Liholiho s'il en est digne, sinon Kaahumanu vous gouvernera. » L'agonie avançait. Liholiho, fondant en larmes, baisa la main de son père. Kaméhaméha tourna lentement la tête vers lui et lui dit : « Hookanaka, » sois homme ou sois digne du nom d'homme, et il expira. Cette parole, digne et simple, est inscrite aujourd'hui sur la croix de l'ordre qui porte son nom.

Après avoir donné quelques heures aux charmes du

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

bain et de la contemplation, nous quittons Waïkiki, et nous nous dirigeons vers la pointe du Diamant, vaste cratère éteint, fièrement campé à la pointe sud, et qui ferme la baie de Waïkiki (voy. p. 212). Cette montagne, d'une altitude de près de mille mètres, est un des points de repère des navigateurs qui arrivent de l'Amérique. Elle s'élève majestueusement au-dessus de la plaine qui l'environne, et forme un cap qui s'aperçoit de fort loin au large. Les roches volcaniques et les scories qui couvrent la plaine, et au milieu desquelles poussent en grand nombre les cactus et les figuiers de Barbarie, attestent la violence de ses éruptions passées. Depuis des siècles ce cratère est éteint. La vue dont on devait jouir au sommet paraissait si belle, que nous décidâmes d'en faire l'ascension. Laissant nos chevaux sous la garde de notre serviteur indigène, nous nous disposons à gravir la rampe qui fait face à la mer; mais nous sommes bientôt obligés d'y renoncer. Elle est presque à pic, et arrivés à peine au tiers, force nous est d'y renoncer. La descente fort dangereuse s'effectua pourtant sans accident; et après avoir repris quelque temps haleine, nous tentons un nouvel effort en prenant la montagne à revers. Cette fois nous réussissons, et sans grandes difficultés. Après une heure d'ascension, épuisés de chaleur et à bout de forces, nous gagnons enfin le sommet. Vue d'en bas, la montagne avait absolument l'apparence d'une gigantesque dent creuse. Si peu poétique que soit cette comparaison, elle est parfaitement exacte. Au sommet, une pente douce, gazonnée, conduisait au centre du volcan, dans une plaine verte où paissaient en liberté des chèvres sauvages que notre aspect mit en fuite, et qui, remontant rapidement la pente opposée, disparurent en faisant rouler sous leur galop précipité des pierres et des fragments de rochers dont nous entendions l'écho sourd répercuté par les nombreux ravins qui sillonnent les flancs extérieurs de la montagne. La profondeur de cette plaine intérieure, calculée du sommet, n'excède pas cent mètres. Au centre de la plaine, un petit lac alimenté par les pluies servait à désaltérer les animaux sauvages qui habitaient seuls cette retraite presque inaccesible.

La vue répondait à notre attente. D'un côté, l'Océan et ses vagues bleues. Dans un lointain chauffé à blanc par les rayons d'un soleil tropical, on distinguait Honolulu. A nos pieds, le village de Waïkiki; puis dans le nord et dans l'ouest, les hautes montagnes qui coupent l'île en deux, et dans lesquelles s'enfonçaient des vallées ombreuses sillonnées par de petits cours d'eau sur le bord desquels des champs de taro et des rizières figuraient les cases vertes d'un vaste échiquier.

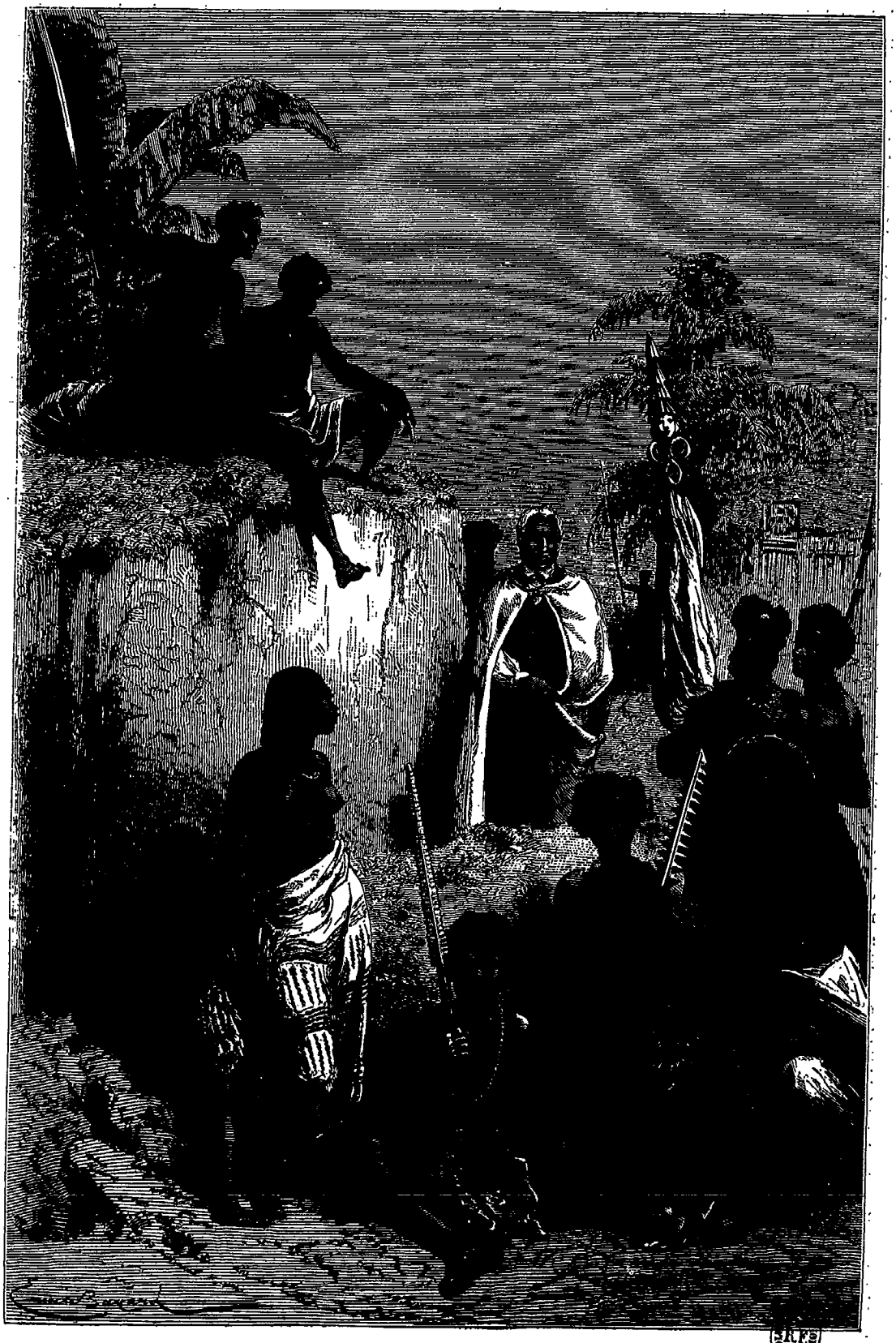
Le soleil commençait à baisser à l'horizon quand nous quittâmes le sommet. La descente, plus courte que l'ascension, mais aussi fatigante, si ce n'est plus, s'acheva sans encombre, et reprenant nos chevaux bien reposés, nous nous dirigeons d'un galop rapide vers Cocoa Head, la pointe Est extrême de l'île d'Oahu. Nous en étions éloignés de dix kilomètres seulement, et nous nous proposions d'y demander l'hospitalité à M. Webster, riche propriétaire de l'île, et l'un des membres du conseil privé.

La route que nous suivons traverse une plaine hérissée de roches volcaniques, de laves, de scories vomies par le volcan et entassées dans un épouvantable chaos. De grands figuiers de Barbarie et des cactus gigantesques rompent seuls la monotonie de ce désert de pierre. Cet espace franchi, nous nous trouvons sur le bord de la mer. Là, sur une éminence adossée aux flancs de la pointe du Diamant, se dressent deux cocotiers solitaires. Entre eux nous remarquons de grandes pierres plates, soutenues au-dessus du sol par des roches entassées et qui rappellent par leurs formes nos dolmens de Bretagne. Au-dessus et à une certaine distance, on distingue des gradins en ruine. La forme en est celle d'un fer à cheval tournant le dos à la mer et dominant toute cette plaine de pierre que nous venons de traverser. Nous sommes en présence des ruines d'un heiau ou lieu de sacrifice. C'est ici que se célébraient les cérémonies infernales du paganisme havaïen, et que les victimes vouées à la mort étaient livrées aux sacrificateurs.

Les heiaus sont encore nombreux dans les îles. Le temps n'a eu que peu d'effet sur ces énormes masses de pierres accumulées. Presque tous étaient situés sur des hauteurs, et généralement dans les sites les plus arides et les plus désolés. Leur forme est celle d'un parallélogramme irrégulier. J'en ai visité qui mesuraient deux cent vingt-quatre pieds de longueur sur cent pieds de largeur; les murs sont d'ordinaire de dix à douze pieds de large à la base, de huit à vingt pieds de hauteur, et de deux à six pieds d'épaisseur au sommet. Ils sont formés de pierres volcaniques empilées les unes sur les autres avec symétrie, mais sans ciment. L'entrée était étroite. L'intérieur consistait en terrasses étagées, dont la plus élevée était dallée en pierres plates. Au sud, dans une cour intérieure, était placée l'idole principale, entourée d'une multitude de divinités de second ordre. Au centre de cette cour, interdite au peuple, et dans laquelle le sacrificateur, le roi et les chefs avaient seuls accès, s'élevait une sorte de cage en bambous, ayant la forme d'un obélisque. C'était la retraite du sacrificateur, où, nouvelle pythonisse de Delphes, il rendait ses arrêts obscurs et se consultait avec le dieu.

Toutes les affaires importantes lui étaient soumises. Sa réponse, reçue par le roi et les chefs, était ensuite communiquée au peuple. A côté de cette cour intérieure s'en trouvait une plus grande, communiquant par un étroit couloir avec cette dernière et celle où le peuple était admis. Dans cette seconde cour se tenaient les guerriers principaux, ou ceux auxquels le roi octroyait l'entrée. Ce privilége ne laissait pas que d'avoir des dangers. La tradition raconte qu'Umi, roi du district, à la suite d'une victoire, offrit ici des sacrifices à Kaili, dieu de la guerre. On lui sacrifia des cochons, des volailles, et enfin quelques prisonniers de guerre; mais

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Havaïens en 1820 : Kaméhaméha Ier ; ses guerriers. — Dessin d'Émile Bayard, d'après des documents communiqués par l'auteur.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Havaïens en 1870. — Dessin d'Émile Bayard, d'après une photographie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

le prêtre, consulté, déclara que le dieu n'était pas satisfait, et exigeait qu'Umi lui fît hommage de quelques-uns de ses guerriers. Introduits sans défiance dans l'enceinte, cinq de ceux-ci furent sacrifiés ; mais ce n'était pas encore assez; cinq autres, puis cinq autres encore furent réclamés par l'insatiable idole. A la fin de la journée il ne restait plus que le prêtre et Umi, debout auprès de ce charnier humain. Kaili était rassasié.

Les ossements des nombreuses victimes qui arrosaient de leur sang ces exécrables autels étaient enfouis dans le sable à une petite distance de l'heiau. Le nombre en a dû être considérable, car aujourd'hui encore le sol en est jonché, et en creusant à quelques pouces de profondeur on met à nu des squelettes entiers, admirablement conservés. Il y en a de tous les âges et de toute taille, car les enfants payaient aussi leur tribut. La plupart pourtant sont des squelettes d'hommes dans toute la force de leur développement. Les dents sont admirablement plantées et d'une blancheur remarquable. Un anthropologiste trouverait là ample matière à recherche. Ce charnier s'étend sur un espace considérable et en maints endroits les sabots de nos chevaux faisaient voler des débris de côtes, de crânes et de tibias.

L'examen des entrailles, les attitudes diverses des mourants, la chute des corps sur un côté ou sur l'autre, étaient autant d'indications pour les prêtres, qui les observaient attentivement et en tiraient des augures favorables ou défavorables. Ainsi faisaient les sacrificateurs de l'antiquité.

Par un singulier mélange de barbarie et d'humanité, il existait chez les anciens Havaïens des cités de refuge ou Pahonua. Le nombre en était limité. On en connaît deux sur l'île d'Havaï, une sur l'île d'Oahu, une à Mauï et une à Kauaï. Ces cités de refuge, sortes de vastes cours entourées d'un mur sur trois côtés, et d'une barrière de bois de ohia sur le quatrième, avaient une large porte toujours ouverte. Tous y avaient accès. Quiconque fuyait devant un ennemi, avait encouru la colère du chef, violé le tabou, commis un vol ou un assassinat, transgressé une des prescriptions ineptes de la religion du pays, était sauvé s'il franchissait le seuil hospitalier. Là s'arrêtaient les colères, les haines, les châtiments injustes ou mérités. Le fuyard allait alors s'accroupir devant l'autel de la divinité tutélaire, lui offrait un sacrifice quel qu'il fût, et sortait libre et pardonné. En temps de guerre entre les tribus, c'était là que se réfugiaient, avec leurs provisions, les femmes, les enfants, les vieillards. Ils y étaient à l'abri; et l'armée ennemie, vînt-elle d'un district éloigné, respectait cet asile dont la violation eût attiré sur elle le courroux terrible du dieu. Les vaincus y trouvaient un refuge. A l'intérieur de cette vaste cour s'élevaient des huttes soigneusement entretenues par les prêtres chargés de ce soin.

La cité de refuge de Honaunau, dont il ne reste aujourd'hui que des ruines à peine visibles, mesurait sept cent quinze pieds de long, sur quatre cent quatre de large; sa construction remonte au règne de Keave, sous la protection duquel elle était placée, et qui régnait il y a près de trois siècles.

Les mêmes traditions religieuses, les mêmes coutumes barbares et presque la même langue se retrouvent aux îles de la Société, dans l'archipel de Samoa, aux Marquises, aux Tonga. Elles y dominent encore. Seuls de toutes ces populations de race commune, les Havaïens ont complétement rompu avec le passé et sont franchement entrés dans la voie du progrès et des idées de civilisation.

La nuit commençait à se faire lorsque nous atteignions l'habitation de M. Webster. Nous étions attendus et notre hôte nous reçut avec cette hospitalité cordiale qui est un des traits caractéristiques des résidents de l'archipel, et que tous les voyageurs s'accordent à reconnaître. La première chose que l'on offre invariablement au voyageur, c'est un bain. A côté de chaque habitation s'élève la maison de bains, située d'ordinaire au-dessus d'un clair ruisseau d'eau fraîche. Le fond est dallé, l'eau constamment renouvelée. Au sortir du bain, une femme indigène, âgée d'ordinaire, vous offre de vous « lomilomi ». C'est l'opération du massage, destinée à rendre leur souplesse aux membres fatigués. Les indigènes ont poussé cet art fort loin, et le pratiquent avec une rare dextérité. Chaque muscle habilement pressé subit une friction de plus en plus accentuée; on vous étire les bras et les jambes, on les replie en arrière; les articulations craquent et gémissent, mais le résultat est merveilleux. Après une demi-heure de ce traitement, vous vous sentez aussi frais et aussi dispos que si vous sortiez de votre lit. Le corps a recouvré toute son élasticité et l'on serait prêt à endurer de nouvelles fatigues, tant on a perdu la sensation de celles que l'on vient d'éprouver.

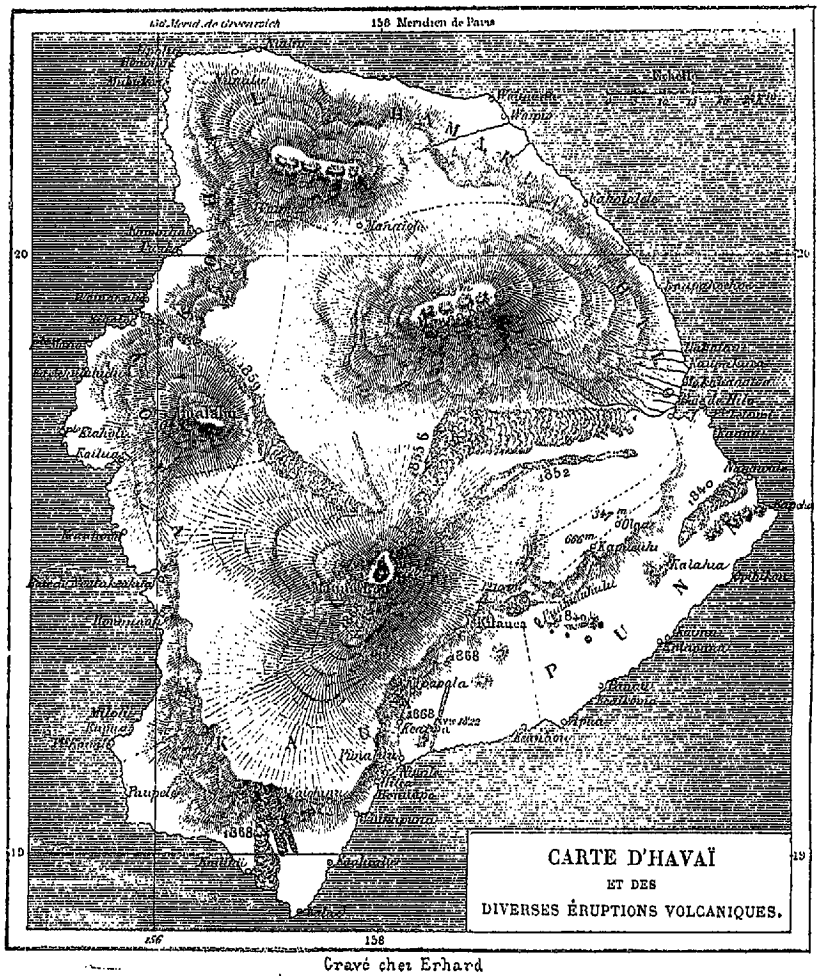
Après un repas copieux, les cigares allumés, étendus sur d'excellents divans, sous la véranda de notre hôte, qui faisait face à la mer, nous passâmes des heures à causer, à échanger nos impressions et à nous entretenir des traditions du passé. M. Webster parle admirablement la langue kanaque, il habite ce pays depuis vingt ans, et il met à notre disposition avec une infatigable obligeance tout un trésor de faits et d'observations. Géologue distingué, il a parcouru en observateur intelligent toutes les îles de l'archipel. Nous passons avec lui une soirée charmante et acceptons avec plaisir l'offre qu'il nous fait de prolonger notre séjour et de consacrer la journée du lendemain à visiter son exploitation.

Il s'occupe surtout de l'élevage des moutons et de la production de la laine. Les terres considérables qu'il possède à cette extrémité de l'île sont admirablement appropriées à cette industrie. L'herbe y est courte, légèrement salée par les brises de mer; l'espace est découvert et il est à l'abri des deux grands fléaux qui s'opposent ici au développement de la production de la laine. Le premier est une espèce d'herbe très-com-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

mune aux îles, appelée « pili ». Cette herbe haute, et dont les graines légères ont la forme d'un petit dard, fournit un pâturage peu apprécié de la race ovine. Les graines se prennent dans les toisons, les emmêlent et finissent en un très-court espace de temps par surcharger l'animal et lui donner l'aspect très-grotesque d'une boule de graines grises ambulante. Ces dards pénétrant toujours plus avant dans la laine, irritent la peau et entraînent la mort des moutons. Le second est la voracité des chiens sauvages, très-nombreux surtout dans Havaï. Dans l'île d'Oahu, plus petite et plus peuplée, on a fini par en avoir raison, et ce n'est plus guère que dans quelques vallées inaccessibles qu'ils se maintiennent et prélèvent la nuit leur tribut sur les troupeaux et les basses-cours. Ils évitent les terrains plats et préfèrent les montagnes.

La journée du lendemain fut consacrée à visiter dans ses détails l'exploitation de M. Webster. Tout n'y était pas sacrifié aux exigences de la production. On sentait que notre hôte était un homme intelligent, qui avait le goût et l'entente du confortable. Sa résidence était charmante, entourée d'un jardin où l'u-




Gravé chez Erhard

tile le disputait à l'agréable. Une belle bibliothèque, remplie de livres de voyages et d'ouvrages classiques, offrait une ressource assurée contre l'ennui et un repos intelligent. De vastes basses-cours, des corrals où de nombreux chevaux attendaient le bon plaisir du maître et de ses hôtes, une laiterie, des volières, des enclos pour les faisans constituaient un ensemble harmonieux; aussi nous comprenions sans peine qu'il préférât ce séjour à celui de Honolulu, et cette vie large et facile à l'existence monotone de la capitale. Il n'y résidait guère; en revanche, il voyageait beaucoup et connaissait mieux que personne les îles de l'archipel, où il faisait de fréquentes excursions.

Après avoir passé la plus grande partie de la journée à visiter la ferme, nous nous reposions dans l'après-midi, lorsque notre solitude fut envahie par une troupe d'indigènes bien montés qui se dirigeaient sur Honolulu, et qui venaient, comme nous, demander l'hospitalité à M. Webster. A leur tête chevauchait une jeune femme entourée de plusieurs autres, et derrière laquelle galopaient une dizaine de Kanaques. C'était une chefesse qui revenait de visiter ses terres

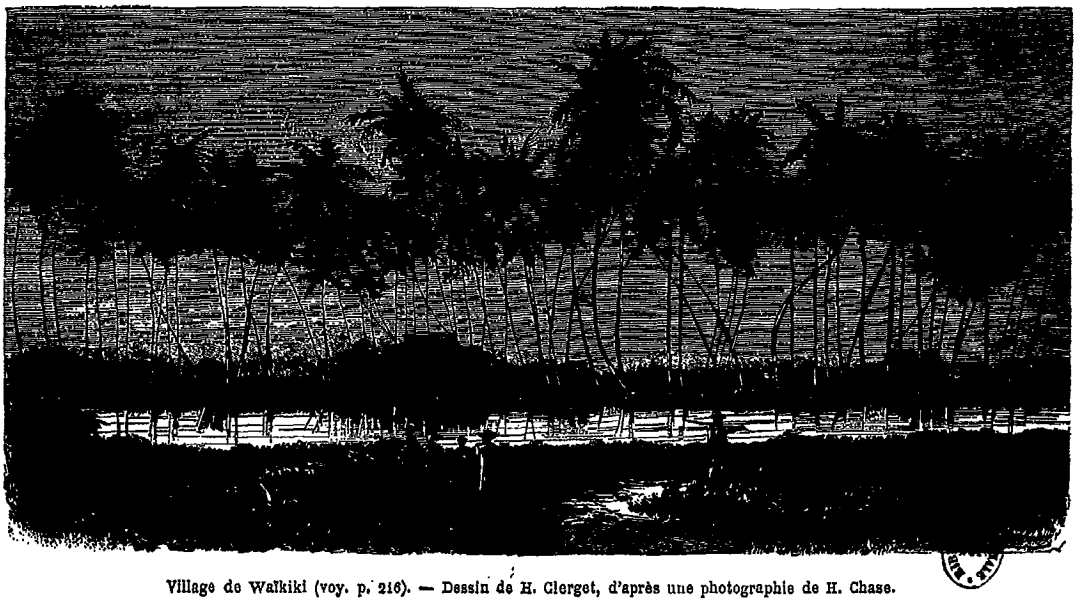
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

situées près du pali de Mokapuu. Notre hôte la reçut avec cordialité, et, suivant l'étiquette anglaise, nous présenta à elle. Sans être belle, elle était admirablement faite, et avait grand air. Ce qui me frappa le plus, ce fut sa longue chevelure noire, nattée avec beaucoup d'art, mais dans laquelle ressortait par un singulier contraste une énorme tresse d'un blond vif. J'avais beau faire, je n'en pouvais détacher mes regards. Déjà j'avais cru remarquer chez d'autres femmes indigènes le même fait, mais à un beaucoup moindre degré, et je l'avais mis sur le compte d'une erreur d'optique. Cette fois il n'en était rien.

La jeune femme s'aperçut de mon attention; elle s'exprimait parfaitement en anglais et me demanda en riant ce que j'observais en elle de si extraordinaire. Mis au pied du mur, je m'exécutai. Loin de paraître contrariée de ma réponse, elle sourit avec complaisance, dénoua ses longs cheveux et m'assura, ce dont je ne doutais nullement, qu'ils étaient bien à elle. Enhardi par sa complaisance, je lui demandai si cette nuance si tranchée était le résultat de l'art. Elle me répondit que non, ajoutant que dans sa famille et dans quelques autres, ce phénomène se transmettait de mère en fille et qu'elle en était fière. J'en sollicitai l'explication, si tant est qu'il y en eût une. « C'est, me dit-elle, une histoire un peu longue. Je vous la raconterai après dîner. »

Le dîner fini, nous nous rendîmes sous la véranda. Elle s'installa confortablement dans un hamac et nous fit le récit suivant, que je consignai sur mon calepin le même soir, en m'attachant le plus possible à le reproduire dans les termes mêmes dont elle s'était servie :

« Sous le règne de Kealiiokoloa, fils d'Umi, et treize générations de rois avant l'arrivée du capitaine Cook



Village de Waïkiki (voy. p. 216). — Dessin de H. Clerget, d'après une photographie de H. Chase.

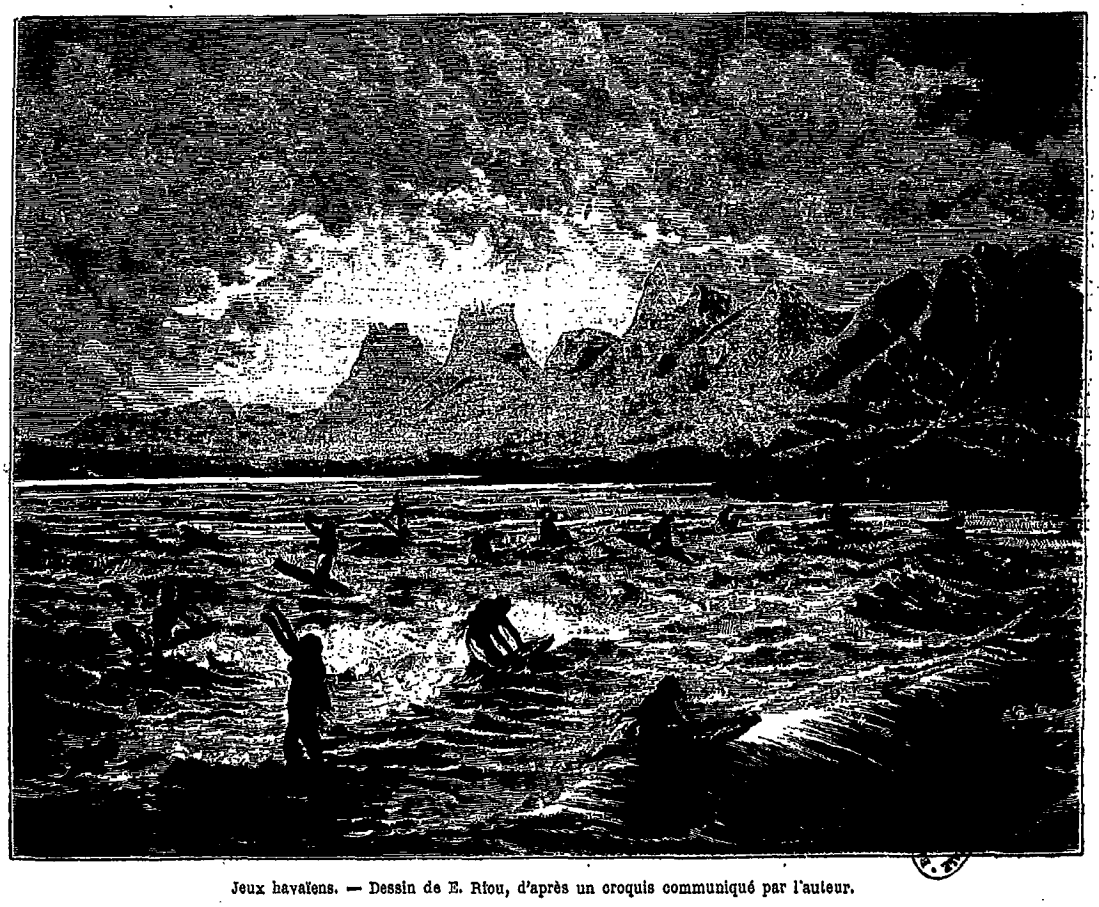
dans l'archipel (ce qui, d'après mes calculs, nous reporterait à l'an 1600), un navire étranger, que les Kanaques désignèrent sous le nom de Konaliloha, arriva en vue de Pale dans l'île d'Havaï. Le courant le porta sur les récifs et il fut brisé. Deux personnes seules échappèrent à la mort, le capitaine et une femme blanche que la tradition dit être sa sœur. Aussitôt arrivés sur la plage, épuisés de fatigue, ils s'agenouillèrent et restèrent longtemps prosternés, soit par crainte des indigènes, soit pour remercier leur Dieu de les avoir sauvés. On vous montrera sur la plage de Pale le rocher auprès duquel ils se prosternèrent et qui porte le nom de « Kulou, » c'est-à-dire génuflexion.

« Les indigènes firent bon accueil à ces étrangers, les invitèrent par signes à entrer dans une de leurs cabanes, et placèrent devant eux des bananes, des fruits de l'arbre à pain, du poisson et des ohias ou pommes roses. Ils en mangèrent et témoignèrent leur satisfaction par leurs gestes. Le chef du district donna ordre aux indigènes de leur construire une cabane. Ils y travaillèrent eux-mêmes et l'arrangèrent intérieurement suivant leurs goûts. Quelques caisses rejetées du navire par la mer leur furent scrupuleusement remises, et la jeune femme en tira des étoffes inconnues alors parmi nous. Elle en offrit aux femmes indigènes et s'en fit des vêtements. Les semaines s'écoulèrent et les deux étrangers apprirent peu à peu à parler notre langue. L'étrangère avait choisi un joli endroit pour leur demeure; elle l'entoura de fleurs et la tint si proprement, que le chef aimait à venir s'y reposer après les fatigues de la pêche. Il regardait beaucoup l'étrangère, qui avait des cheveux différents des nôtres; ils étaient de la couleur du sable de la plage; sa peau était blanche et ses yeux bleus comme le ciel. C'est du moins ce qu'en dit un chant composé par le chef, et qui s'est transmis de génération en gé-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

nération. Je n'ai pas besoin de vous dire, ajouta-t-elle en riant, que le chef devint amoureux de l'étrangère. L'aima-t-elle aussi? je ne sais; mais enfin elle consentit à devenir sa compagne, et elle le rendit très-heureux en lui donnant deux filles, en tenant sa demeure en ordre, en se faisant aimer du peuple. Lui l'aimait beaucoup, mais elle était souvent triste et passait de longues heures à regarder la mer. Elle maigrit, mangea peu, et au bout de quelques années elle mourut. Le chef la pleura sincèrement et lui fit de belles funérailles; mais elle lui avait fait promettre de ne pas faire de sacrifices, et il tint parole. Ce fut la seule femme de chef à laquelle on n'immola pas de victimes. De ses deux filles, l'une mourut à l'âge de dix ans, l'autre survécut. Elle avait les cheveux noirs comme nous, et comme moi une longue tresse blonde. Elle épousa un jeune chef, et de ses enfants, les filles seulement eurent les cheveux de leur mère. Je suis une descendante de l'étrangère. »

Cette histoire a inspiré un romancier indigène, qui l'a reproduite sous le titre de *Kiana*, nom donné par les Kanaques à la jeune femme étrangère. Ce nom de Kiana est évidemment le nom anglais de « Jane » ou Jeanne, traduit en indigène, et tout porte à croire que



Jeux havaïens. — Dessin de E. Riou, d'après un croquis communiqué par l'auteur.

le navire, que le capitaine et que sa sœur étaient anglais, ce qu'attesterait en outre la tresse d'un beau blond cendré que portent avec orgueil ses descendantes. Le roman de *Kiana* qui parut plus tard, et que j'ai lu, est intéressant. L'auteur a évidemment puisé largement dans son imagination, mais la passion naissante du jeune chef, les hésitations de « Jane, » sa tristesse, ses regrets de sa patrie absente, sa mort, sont bien saisis et bien rendus. Sur le frère, la tradition est muette. Le romancier l'a peint amoureux, lui aussi, de la sœur du chef; mais si c'est possible, ce n'est pas prouvé.

Je remerciai notre compagne de son récit, et le reste de la soirée se passa à causer de choses et d'autres. Elle voulut bien nous raconter encore quelques autres légendes havaïennes; mais si intéressantes qu'elles m'aient paru alors, elles n'offriraient à mes lecteurs qu'un médiocre intérêt. Tels récits qui captivent sur place, et dans leur cadre naturel, ne produisent plus le même effet dans notre milieu. Il leur faut ces belles nuits des tropiques, ces vastes horizons de mer et de montagnes baignés dans la douce lumière de la lune, ces types singuliers et inconnus parmi nous, ces parfums étranges d'une nature et d'une flore dont on garde le souvenir tout en avouant son impuissance à les faire revivre sous sa plume.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Le lendemain matin, après avoir pris congé de M. Webster, qui insista pour nous donner des chevaux frais, se chargeant de faire ramener les nôtres à Honolulu, et après avoir remercié de nouveau notre jeune chefesse de la charmante soirée que nous lui devions en partie, nous reprîmes notre route, nous dirigeant sur Mokapuu.

A un kilomètre de l'habitation, nous fûmes rejoints par un indigène supérieurement monté, que nous reconnûmes pour faire partie de la suite de notre compagne de la veille. Il nous dit qu'il avait ordre d'elle de nous précéder à Mokapuu, et d'y donner les ordres nécessaires pour que nous trouvions en arrivant tout ce qui pouvait nous être nécessaire dans son habitation. Puis, sans attendre notre réponse, il disparut au galop.

Nous étions donc, bon gré mal gré, assurés d'un gîte et d'un repas pour le soir, et plus touchés peut-être encore de la délicatesse d'un procédé qui ne nous laissait pas l'embarras d'accepter ou de refuser, que de la perspective nullement à dédaigner de n'avoir pas à nous en préoccuper. Nous pouvions donc cheminer paisiblement, visiter à notre aise le « pali » de Mokapuu, et arriver quand bon nous semblerait.

Le pali ou précipice de Mokapuu n'offre aucune analogie avec celui de la vallée de Nuuanu, dont j'ai parlé plus haut. Il est moins grandiose, moins élevé, mais plus abrupt et plus sauvage. La pointe de Mokapuu est formée par un cratère éteint qui s'élève en pente douce du côté de la terre. Les feux souterrains y ont pratiqué une large fissure par laquelle on y pénètre facilement à cheval. Là, comme partout ailleurs dans l'île d'Oahu, la nature a jeté son vert manteau sur les convulsions du sol. Une herbe drue recouvre les laves désagrégées. Au sommet l'aspect change. La montagne se dresse à pic sur la mer qu'elle surplombe, les vagues ayant peu à peu miné la base. L'œil plonge sans effort sur les flots qui se brisent avec un sourd retentissement dans les cavernes de la base. A droite et à gauche, une pente rapide, mais unie, descend à la mer. C'est ici qu'autrefois les indigènes se livraient à un de leurs jeux favoris.

Sur une planche étroite d'environ un mètre de largeur et de trois de longueur, terminée en pointe aux deux extrémités, un indigène s'étendait tout de son long, et avec un léger mouvement des mains imprimait à la planche un peu arrondie une impulsion suffisante pour qu'elle descendît avec rapidité. Comment ils se maintiennent sur cet étroit espace dans cette course vertigineuse, c'est ce que je ne puis expliquer. L'homme et la planche arrivaient au bas avec une effrayante rapidité et disparaissaient dans les flots. L'instant d'après, il reparaissait sur l'eau, et, s'aidant de ses mains comme de deux rames, il dirigeait la pointe de ce canot d'un nouveau genre vers la vague venant du large. On le voyait s'élever ainsi sur la crête des flots, redescendre, puis remonter de nouveau. Arrivé à une certaine distance de la plage, il virait de bord lorsqu'une vague plus forte que les autres arrivait du large. La planche légère, habilement manœuvrée, était enlevée comme une plume sur la crête de la lame, et ramenée au rivage avec la vitesse d'un cheval au galop.

J'ai vu un indigène accomplir ce tour de force en se tenant debout sur la planche. Le plus léger mouvement l'eût fait chavirer. L'homme semblait cloué à la planche et la planche elle-même faire corps avec la lame. L'écume l'enveloppait, on ne distinguait que la moitié de son corps, et il avançait avec cette effrayante rapidité sans dévier d'une ligne et sans chanceler.

Presque tous les anciens amusements des indigènes étaient de la même nature. Défier le danger, le surmonter à force d'adresse et de sang-froid, en faisaient le principal charme. Les chefs excellaient à ces exercices, dont il reste maintement peu de traces. Alors ils avaient une raison d'être; aujourd'hui le culte de la force corporelle a disparu avec son utilité. Il en est malheureusement de même des chants et des légendes, autrefois soigneusement transmis de génération en génération et presque oubliés. Les anciens bardes havaïens ont disparu, et les chants qu'ils composaient pour célébrer les victoires ou les hauts faits des chefs, les événements dont ils étaient témoins, les naissances ou les morts illustres, sont inconnus de la génération nouvelle. Il en est un pourtant qui subsiste encore aujourd'hui : c'est le chant de mort de Kaméhaméha Ier. Presque tous les indigènes le savent. Je le traduis littéralement ici pour donner au lecteur un aperçu de ce genre de poésie :

Hélas! hélas! mort est mon chef!
Mort est mon seigneur et mon ami;
Mon ami dans la famine,
Mon ami dans la sécheresse,
Mon ami dans la pauvreté,
Mon abri contre le vent et la pluie,
Mon abri contre la chaleur et le soleil;
Il me réchauffait dans le froid de la montagne,
Il me soutenait dans la tempête,
Il me réjouissait dans le calme,
Il me protégeait dans la traversée des huit mers.
Hélas! hélas! mort est mon ami,
Et plus jamais ne le reverrai.

Le soleil descendait rapidement à l'horizon lorsque nous atteignîmes la demeure de la chefesse. Ses ordres avaient été exécutés et l'on nous attendait. La maison qu'elle habitait était petite, mais confortable. La pièce principale était une vaste véranda s'ouvrant sur la mer, et tapissée de nattes épaisses et soyeuses qui invitaient au repos. A l'intérieur, quatre pièces, deux à droite, deux à gauche; au centre, une vaste salle servant à la fois de salle à manger et de salon en temps de pluie. Autour de ce cottage se groupaient les habitations des domestiques, la cuisine, les salles de bains, le tout en matériaux fort simples, bois et bambous.

Ce n'est guère qu'à la ville que les chefs déploient quelque luxe, et encore est-ce l'exception. Sauf le pa-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

lais et deux ou trois résidences indigènes, meublées à l'européenne, les demeures des chefs ne se distinguent des autres que par l'espace qu'elles occupent, par la dimension des pièces et surtout par le nombre des constructions extérieures destinées à la domesticité et groupées autour de l'habitation principale. Leur luxe consiste surtout dans le nombre des serviteurs, la beauté des chevaux et l'ampleur de la vie matérielle. Une chefesse riche dépensera beaucoup d'argent à sa toilette et à bien vêtir ses suivantes, qui porteront toutes des robes de soie. Quant au mobilier, ils en font encore peu de cas. Ils préfèrent les nattes, les hamacs, aux fauteuils capitonnés, et ils ont raison, vu le climat. En général, ils sont mauvais administrateurs de leur fortune et s'endettent facilement. Les étrangers profitent de cette incapacité pour leur prêter à des taux onéreux; aussi quelques-uns d'entre eux sont-ils à demi ruinés : mais comme ils attachent une grande importance à la possession du sol et ne s'en dessaisissent qu'à la dernière extrémité, ils commencent à ouvrir les yeux sur ces abus et à réformer leur genre de vie.

Le lendemain, lestés d'un bon déjeuner, nous nous mettons en route pour regagner le pali de Nuuanu, dont nous sommes peu éloignés, et pour rentrer à Honolulu. Jusqu'au pied de ce pali, que j'ai décrit plus haut, s'étend une plaine riche et fertile, couverte de beaux herbages, coupée çà et là de clairs ruisseaux qui descendent de la montagne, et parsemée de bouquets d'arbres des tropiques, surtout de haos, qui entr'ouvrent timidement aux rayons du soleil naissant leurs belles fleurs blanches, qui seront ce soir d'un rouge vif et qui tomberont la nuit pour faire place à d'autres. Deux heures d'un galop rapide nous amènent au pied du pali. Nous le gravissons lentement, nous arrêtant souvent pour contempler le riant paysage qui se déroule au-dessous de nous. Voici le sommet, et dans le lointain les maisons de Honolulu, le port, la rade, et au large les goëlettes qui déploient leurs grandes voiles blanches.

### Visite à l'île de Kauaï. — Koloa. — La chute de Waialua. Hanalei. — Les caves de Haena. — Waiméa.

Ma visite dans l'île de Kauaï ne put s'exécuter ni à l'époque ni dans les conditions que je me proposais. Une série de circonstances imprévues me retint à Honolulu pendant deux années, et mon fidèle compagnon, M. Von Holt, ne put m'accompagner. Je ne voulus pas toutefois en avoir le démenti, et aussitôt que je vis devant moi quelques semaines de liberté, je me mis en mesure de donner suite à mon projet.

Kauaï, la moins connue des îles de l'archipel, est aussi la plus riante et la plus fertile; elle est située à l'extrémité nord-ouest de l'archipel havaïen. La distance qui sépare le port le plus proche de celui de Honolulu est, en ligne droite, de cent milles marins ou environ trente-cinq lieues; mais les vents presque toujours contraires et les courants adverses rendent cette traversée longue et pénible.

Vue du large, l'île offre aux regards une côte menaçante et inhospitalière. Des falaises à pic, des rochers qui dressent leurs têtes noires au-dessus des flots, des anses sans profondeur et minées par la vague, des caps sans verdure et sans plage, tel est l'aspect de l'île sur tout le côté sud et sur le côté est.

Koloa, situé au sud, est un port d'embarquement et de débarquement accessible seulement par certains vents, et dont l'apparence n'a rien d'attrayant; mais au delà dans l'intérieur, on entre dans une plaine charmante, unie comme un tapis de billard, semée de pandanus. Dans un lointain profond se dessinent de hautes montagnes qu'on entrevoit comme dans un rêve, et qu'enveloppent d'une chaude vapeur les ardents rayons du soleil. On dirait un voile de gaze transparente étendu entre elles et nous. Nous obliquons à droite; la route descend, puis remonte, toujours excellente; les arbres se multiplient; nous parcourons les allées bien entretenues d'un parc anglais. Voici une rivière large et limpide, mais pas de pont. Nos chevaux s'y engagent bravement, la traversent en diagonale. Un bruit profond et continu se fait entendre, c'est celui de la chute de Waialua.

La distance de Waialua à Hanalei, siége d'une plantation sucrière considérable, est d'environ quarante milles ou trente-deux kilomètres.

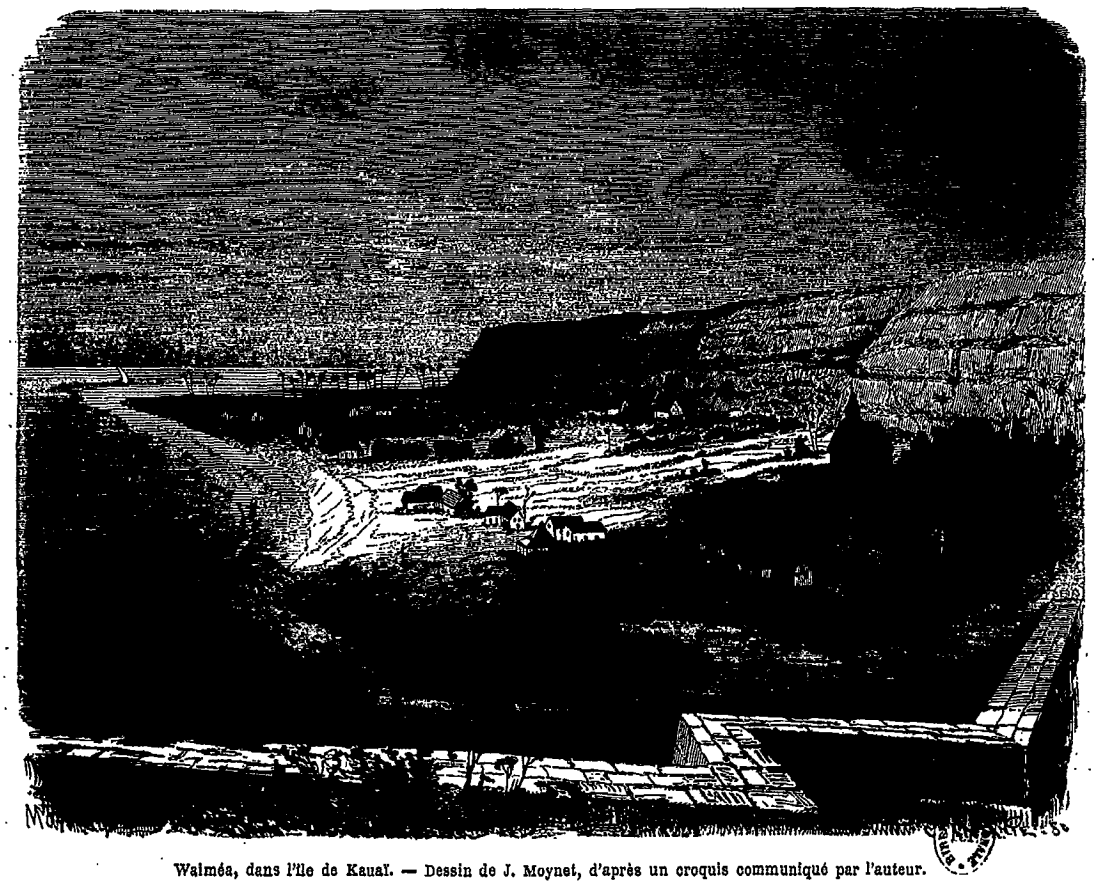
Jamais panorama plus grandiose que celui de Hanalei ne s'est dévoilé à mes yeux. J'ai visité depuis toutes les îles de l'archipel, sans rien rencontrer d'aussi merveilleux. L'habitation de M. Wyllie qui fut mon hôte, Princeville, est située sur le plateau qui domine toute la vallée, et à une altitude d'environ trois cents mètres; au-dessous de la vaste terrasse qui s'étend devant la maison, se déroule la vallée, encerclée de hautes montagnes, sauf du côté de la mer. D'innombrables cascades descendent en bondissant du flanc des collines et forment une rivière qui circule capricieusement au milieu de riches plantations de cannes à sucre, de champs de coton et de café. Cette rivière, navigable depuis la mer jusqu'au fond même de la vallée, est sillonnée d'embarcations qui vont porter les produits du pays à bord des goëlettes à l'ancre dans le port.

Je passai trois jours à Hanalei. M. Wyllie, au moment de nos adieux, m'avait vivement engagé à visiter les souterrains de Haena. Ce n'était qu'un détour de quelques kilomètres.

Les souterrains ou caves de Haena sont au nombre de trois. Au pied d'une montagne, mesurant environ mille mètres d'altitude, s'ouvre une vaste caverne dans laquelle dix cavaliers de front peuvent entrer facilement. D'immenses stalactites descendent d'une hauteur de plus de vingt mètres et forment des colonnes naturelles qui semblent soutenir une coupole arrondie. Cette première cave renferme un peu plus d'un hectare en superficie. A droite, une étroite ouverture conduit

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

dans la seconde cave. Pour y pénétrer, les Kanaques allumèrent des torches et les guirlandes de noix de kukui qu'ils avaient apportées. D'une hutte voisine on amena également une pirogue. Elle était effectivement nécessaire pour explorer les deux dernières caves, qui sont en réalité des lacs souterrains, communiquant ensemble. Le premier mesure environ trois hectares. L'eau y est d'une transparence incroyable et qui trompe sur sa profondeur. Je fus étonné de trouver, en sondant, quarante mètres de profondeur à une distance d'environ vingt mètres du rivage. A un moment je fis éteindre les torches. L'obscurité était absolue; en jetant alors plusieurs pierres dans le lac, je m'assurai que ses eaux étaient phosphorescentes; l'eau jaillissante brillait comme des parcelles de mica, et les pierres en coulant au fond laissaient une pâle traînée de lumière. Les indigènes ont donné à ce lac le nom de Wai-a-kapa-lae, textuellement « eau de terreur ». La dernière cave, qu'ils appellent Wai-a-kana-loa, « eau de grande désolation », est peut-être encore plus curieuse que la seconde. On y pénètre en canot, sous une arche de forme gothique, taillée par les convulsions volcaniques.



Waiméa, dans l'île de Kauaï. — Dessin de J. Moynet, d'après un croquis communiqué par l'auteur.

L'eau dégage une forte odeur de soufre, et les parois sont tapissées d'une végétation souterraine d'un jaune pâle dû aux émanations sulfureuses. Le moindre mot, le plus léger bruit est répercuté par l'écho et produit un effet assourdissant.

Je visitai successivement pendant le reste de mon séjour la vallée de Hanapépé, l'une des plus riches et des plus fertiles de l'île; Waiméa, situé à l'extrémité ouest de l'île, et où l'on retrouve encore les ruines d'un fort construit en 1820 par les Russes, qui, sous prétexte de fonder un entrepôt, avaient obtenu de Kaméhaméha Ier une concession de terres à l'entrée de la rade. Ce fort fut achevé, mais Kaméhaméha s'opposa à ce qu'on l'armât. Quelques années plus tard il était abandonné.

Après un mois passé dans l'île de Kauaï, je me rembarquai pour Honolulu.

C. DE VARIGNY.

*(La suite à la prochaine livraison.)*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE

Lahaina, dans l'île Mauï. — Dessin de J. Moynet, d'après un croquis communiqué par l'auteur.

# VOYAGE AUX ILES SANDWICH

## (ILES HAVAÏ),

PAR M. C. DE VARIGNY [1].

1851-1869. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

Excursion à l'île Havaï. — Kavaïhaé. — Mauna Kea et Mauna Loa. — La pointe de Honoipu — Beauté du rivage. — Hilo. — Mules rétives. — Au bord de l'abîme. — Le cratère. — Le lac Lua Pélé ; sacrifice à la déesse des feux souterrains. — Lutte des vagues de lave. — Ce que sont les cheveux de Pélé. — Descente dans le pali de Waïpio. — Chutes d'eau et de pierres. — Laumaïa. — Séjour à la ferme de Manaïoli. — Jack Purdy et ses prouesses. — Ascension de Mauna Kea. — Le Mumukou et le Heïau de Puapua. — Le départ pour Honolulu.

5 *novembre* 1857. — Je me suis embarqué avec mon compagnon de voyage, M. von Holt, à bord du meilleur vapeur que possède Honolulu. Partis le lundi soir, nous mouillions le mardi matin dans la rade de Lahaina, joli petit village situé sur l'île de Mauï, et paresseusement couché sous un dôme de verdure. Des cocotiers élancés bordent la plage et dominent d'épais massifs où le vert sombre de l'oranger se marie aux teintes pâles des haos et des kukuis.

Bien que ce ne soit qu'un village, Lahaina est, après Honolulu, le point de relâche le plus fréquenté de l'archipel. On y compte sept ou huit magasins. Ce qu'on y fait dans la morte-saison, je ne saurais le dire.

Après une relâche de deux heures à Lahaina, nous reprîmes la mer et courûmes tout le jour en vue des côtes de Mauï. La plage est aride, mais émaillée çà et là de bouquets de cocotiers sous lesquels se groupent quelques huttes kanaques. Sur le second plan se dressent de hautes collines; les nuages en couronnent le sommet et s'effrangent sur leurs flancs. Nous relâchâmes deux fois encore : à Kalepolepo, petite anse fort peu attrayante où l'on ne voit que du sable et un vaste magasin solitaire dont la vue donne le spleen, et un peu plus loin, à Ulupalakua, qui ne vaut guère mieux, sauf qu'il y a moins de sable, beaucoup de rochers et pas de magasin. Ceci fait et à la nuit tombante, nous nous engageâmes dans le chenal qui sépare Mauï de Havaï, et le lendemain, à la pointe du jour, nous jetions l'ancre sur la côte ouest de Havaï, dans la baie de Kavaïhaé, à cent cinquante milles de Honolulu.

Kavaïhaé est un village situé au fond du golfe qui porte son nom. Ce village consiste en une grande construction en bois servant de magasin et d'entrepôt pour les produits du district. Autour de ce magasin se groupent quelques constructions primitives qui lui servent d'annexes ; sur le bord de la mer s'éparpillent

1. Suite. — Voy. p. 209 et 225.



© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

des huttes kanaques, au nombre d'une vingtaine environ. Le site est désolé; pas un brin d'herbe, pas un arbre, sauf de rares cocotiers; pas un cours d'eau. D'immenses pierres volcaniques noires et rugueuses jonchent le sol, un sable fin et poussiéreux compose la plage. Un petit quai sert de point d'embarquement et de débarquement. A quelque distance du rivage, un vieux navire rasé se balance mélancoliquement sur ses ancres et reçoit les produits qui arrivent de Honolulu. Il est difficile de concevoir un site plus aride, et ce début ne nous semble pas augurer favorablement de notre excursion à Havaï. Mais le soleil, en se levant, nous révèle un paysage auquel nous sommes loin de nous attendre.

Au-dessus de nuages semblables à de légers flocons de fumée, se dressaient deux cimes étincelantes de blancheur, les sommets neigeux de Mauna Kea et de Mauna Loa, les deux géants de l'Océanie, dont la hauteur égale celle du Mont-Blanc. Le contraste était saisissant. Une chaleur étouffante, un ciel déjà brûlant, et sous ce ciel tropical, nos yeux, déshabitués de la vue de la neige, que nous ne connaissions plus depuis sept ans, ne pouvaient se lasser d'admirer. Peu à peu les derniers nuages disparurent, et nous pûmes contempler dans toute leur majesté trois montagnes de forme et d'aspect bien différents.

Devant nous, et à une distance de trente-cinq milles, s'élevait Mauna Kea (Montagne Mère), haute de treize mille huit cents pieds; ses flancs abrupts, couverts de forêts et couronnés de neiges, offraient un singulier contraste avec Mauna Hualalai qui fermait le golfe et l'horizon à quarante milles sur notre droite. Cette dernière, montagne de laves et de scories de onze mille pieds de hauteur, présentait à l'œil un plan sombre et sauvage; aucun arbre, aucune végétation ne recouvrait ses pentes noires; des roches énormes que l'on eût dit lancées par la main des géants se superposaient les unes aux autres dans un effroyable désordre et encombraient la plaine à perte de vue; la mer même en était jonchée et semée d'écueils. Sur les flancs de la montagne on apercevait distinctement nombre de volcans éteints qui, de loin, ressemblaient à ces amas de terre qu'accumulent les fourmis, mais dont plusieurs s'élevaient à plus de cinq cents pieds.

Entre Mauna Kea et Mauna Hualalai, dans un horizon plus lointain et à soixante milles de distance, se dressait Mauna Loa (la Grande Montagne), à la cime neigeuse, aux pentes douces et arrondies, couverte de forêts, véritable amphithéâtre de verdure. A l'aide d'une longue vue je distinguais une ligne noire qui, partant du sommet de Mauna Loa, traversant vallées et montagnes, venait aboutir dans la mer à peu de distance de Kavaïhaé, et formait un cap menaçant. Il y avait un an à peine, Mauna Loa, volcan depuis longtemps refroidi, s'était tout à coup réveillé et avait vomi de son sommet neigeux un fleuve de lave. C'était cette bande noire que nous apercevions. Pendant quatorze jours le volcan avait rejeté cette masse de lave et de scories qui s'était écoulée en un fleuve de quatre-vingt-dix milles de long et de trois milles de large (trente lieues de longueur sur une lieue de largeur). Durant plusieurs jours, la lave, bouillante encore malgré la distance qui la séparait du cratère, avait lutté contre l'Océan, échauffant ses vagues à plusieurs milles au large. Pendant tout ce temps, le fleuve roula avec une vitesse moyenne de quarante milles à l'heure, détruisant tout sur son parcours, engloutissant un village et plusieurs de ses habitants. Telle était l'intensité de la lueur, qu'à Kavaïhaé par les nuits sans lune, on pouvait lire distinctement.

A notre gauche commençaient les montagnes de Kohala, boisées jusqu'au sommet et formant la pointe nord-ouest de Havaï. Entre Kavaïhaé et Mauna Kea, enfin, s'étendaient les riches pâturages de Waiméa, qui se prolongent jusque sur les pentes accessibles de la montagne.

Après une relâche de quelques heures, nous reprîmes la mer et fîmes route vers le nord afin de doubler la pointe de Honoipu. Les côtes du district de Kohala, que nous longions alors, sont très-poissonneuses. A cette heure assez matinale la mer était couverte de pirogues indigènes creusées dans un tronc d'arbre, équilibrées par un balancier et presque toutes munies de voiles triangulaires. Chacune de ces embarcations, d'une incomparable légèreté et d'un tirant d'eau de quelques pouces, était montée par deux Kanaques. Leur pêche avait été abondante, à en juger par la quantité de poissons, surtout de poissons volants, qui encombraient leurs pirogues. Trois heures après notre départ de Kavaïhaé, nous doublions la pointe de Honoipu et nous descendions au sud, en route pour Hilo.

Autant la côte que nous laissions derrière nous était monotone et nue, autant celle qui se dessinait devant nous devenait grandiose. Le navire longeait la plage à une cinquantaine de mètres de distance. La côte, coupée en profondes ravines, offrait au regard des collines de plus en plus élevées, boisées au sommet, à pic du côté qui faisait face à la mer. A mesure que nous avancions les ravines s'élargissaient en vallées, les collines devenaient plus hautes et finissaient par atteindre une élévation de mille à treize cents pieds. Du sommet de chacune tombait une chute d'eau d'un volume considérable, mais qui allait s'amincissant comme un fil d'argent jusqu'à quelques centaines de pieds au-dessus de nous, puis se dissolvait en une pluie fine semblable à un léger brouillard. Le soleil éclairant cette pluie y produisait de délicieux effets de lumière : tantôt il s'y réfléchissait en un léger arc-en-ciel; tantôt la pénétrant d'un vif rayon, il lui donnait l'aspect d'un nuage de mica.

Pendant quatre heures notre navire défila devant ces chutes, qui sont au nombre de quarante et dont la dernière, celle de Waipio, tombe d'une hauteur de plus de deux mille pieds au fond d'une des plus riantes et des plus jolies vallées qu'il soit possible d'entrevoir du pont mouvant d'un navire.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Dans la nuit suivante, à deux heures et demie du matin, nous jetions l'ancre dans la baie de Hilo, point extrême de la navigation côtière, après une traversée de cinquante-huit heures et un parcours de cent lieues.

Arrivés à Hilo, nous prîmes à peine le temps de donner un coup d'œil autour de nous et d'admirer une baie magnifique, une végétation luxuriante et tropicale. Nous devions y revenir; aussi fîmes-nous en hâte nos préparatifs de départ pour Kilauéa. Là commencèrent nos misères et nos ennuis. C'est chose fort aisée en Europe que d'engager des guides et des montures; mais ici rien n'est facile. Entre les indigènes avec lesquels il faut parlementer des heures, et les mules, qui, aux vices qu'elles possèdent en tout pays, joignent celui d'être aux trois quarts sauvages, il y a de quoi se donner au diable vingt fois par jour.

Enfin tout est terminé, les mules sellées, et ce n'est pas petite affaire, les guides en tête, les porteurs chargés; nous partons, c'est-à-dire nous voudrions bien partir, mais ce sont les mules qui ne veulent pas avancer quand elles devinent où on les veut mener. Coups de cravache, d'éperons, rien n'y fait; elles ruent et ne marchent pas. A notre grande honte, car nous nous piquons d'être bons cavaliers, nous avançons

Le départ des mules. — Dessin de E. Riou, d'après un croquis communiqué par l'auteur.

ignominieusement au pas de nos montures, dont les Kanaques, armés de longs bambous épointés, labourent le train de derrière. Nous fîmes les dix premiers milles ainsi. Je rougis rien que d'y penser.

Nous étions partis à cinq heures du matin, et notre unique préoccupation était d'arriver avant la nuit. Aussi j'avoue n'avoir prêté qu'une médiocre attention aux magnifiques paysages qui se déroulèrent successivement sous nos yeux. Je me rappelle des forêts tropicales, des plaines semées de cactus et de fougères arborescentes; mais nos yeux distraits interrogeaient constamment l'horizon; je persistais, ainsi que mon compagnon, à me représenter un volcan sous la forme d'une montagne couronnée de flammes, de feu, de fumée et de scories. Je ne voyais rien de pareil. Devant moi se dressait seul, dans le lointain, le dôme neigeux de Mauna Loa. Entre lui et nous un océan d'arbres et pas la plus légère fumée.

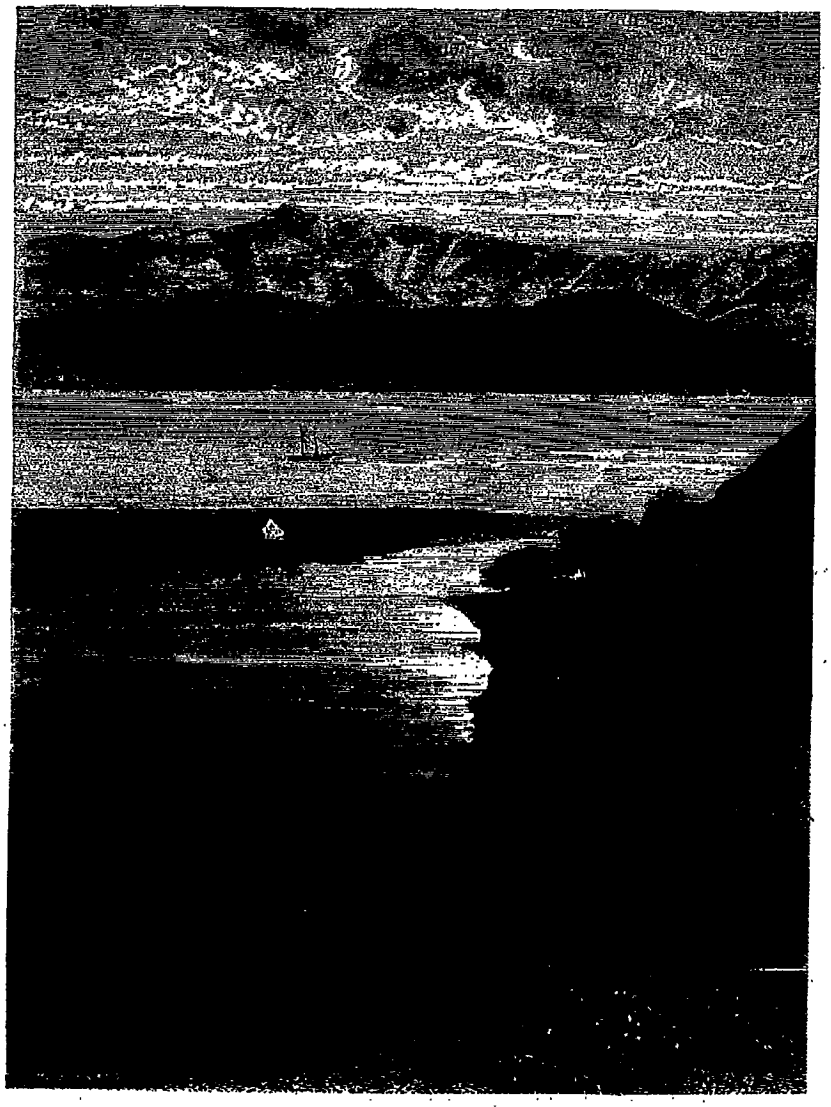
Nous restâmes treize heures en route.

Le jour baissait, les forêts recommençaient; pas la plus petite colline à l'horizon, et nous commencions à agiter sérieusement la question de choisir un site propice pour y camper, quand nos mules épuisées donnèrent un dernier coup de collier; nous les lançons au galop et débouchons de la forêt. Par un mouvement instinctif nous les arrêtons; il était temps. A force de

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

nier le volcan, nous allions nous jeter dedans la tête la première.

Nous sommes sur une étroite clairière. Des deux côtés les arbres atteignent jusqu'au bord d'un précipice et se penchent sur l'abîme, comme curieux d'en sonder les mystères. L'abîme est dans l'ombre, mais un reste de jour nous permet d'en suivre les contours énormes, de plus de dix lieues de circonférence, et qui se perdent dans un lointain obscur. Ce cirque immense a mille pieds de profondeur; nous lui en donnerions le double, dans la disposition d'esprit où nous sommes. Ses parois sont coupées à pic; au fond, une lueur rougeâtre brille plus vive à chaque étoile qui s'allume au firmament. Un immense pilier de feu se dresse au centre, éclairant d'un reflet sinistre les roches calcinées qui l'entourent. Des flocons d'une fumée blanche et lé-

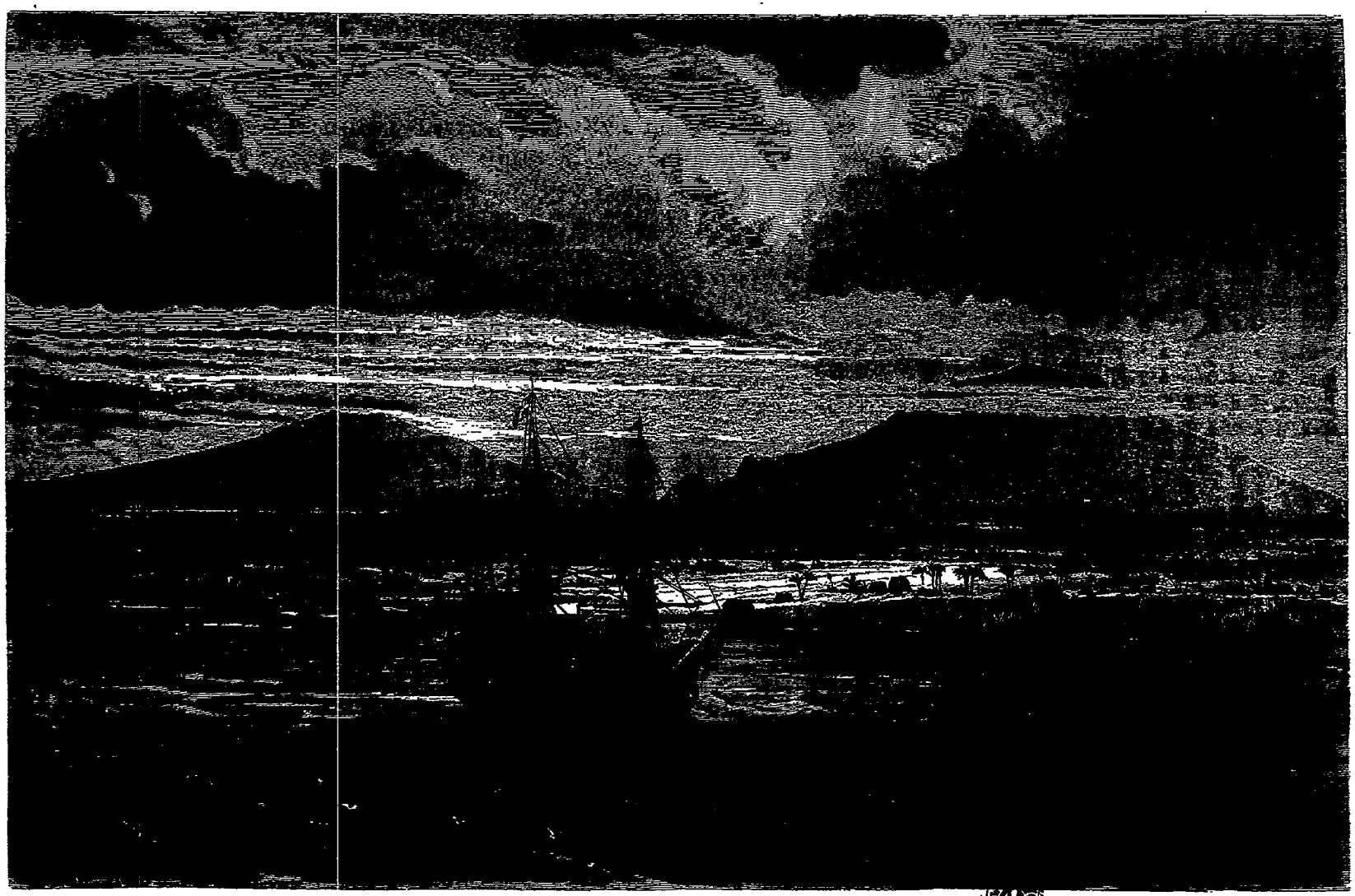


Côte de Havaï. — Dessin de J. Moynet, d'après une photographie.

gère s'échappent en spirales, de milliers de crevasses béantes sillonnant la croûte noire et durcie, que nous distinguons à peine du sommet. A côté de nous, dans une demi-obscurité, une hutte sans fenêtres, et dont l'unique porte consiste en quelques bambous mal attachés, nous offre un asile incertain et semble prête à s'écrouler avec le sol miné qui la supporte. Un grondement sourd et continu, que je ne puis comparer qu'à celui de la mer par une nuit de tempête, et à grande distance, sort de ce gouffre béant.

Je restai là avec Von Holt, sans avancer ni reculer, me croyant le jouet d'un rêve, regardant tout sans me rendre compte de rien. Mille fantaisies, mille images confuses se pressaient dans mon cerveau. Il me semblait voir d'une hauteur Sébastopol vaincue, anéantie par ce feu d'enfer célèbre dans nos annales guerriè-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Mauna Kea et Mauna Loa. — Dessin de J. Moynet, d'après un dessin de P. Emmert.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

res. Ces flocons de fumée, c'étaient les feux de bivac de nos troupes victorieuses. Puis tout à coup j'assistais à la ruine de Sodome. Les pans de murailles s'écroulaient; les voilà noircis et fumants. Le sol s'entr'ouvre pour dévorer la ville maudite. Vienne la mer Morte : voici son bassin creusé; ses eaux conserveront toujours ce goût âcre de soufre et de bitume qui me prend à la gorge.

Mais la nuit avance; je sens enfin que je suis fatigué, que j'ai froid, faim et soif. Je descends de ma mule, que j'attache machinalement à un tronc d'arbre. Nos guides sont restés en arrière.

Ils n'arrivent qu'à neuf heures et demie. Munis de bougies et exaspérés par la faim, nous prenons possession de notre domicile. C'est de là que j'écris; mais le souper m'attend, Von Holt tempête, la faim me talonne aussi.

8 *novembre*. — Nous avions à peu près gelé toute la nuit, et, même sous les tropiques, une maison tout ouverte, à quatre mille cinq cents pieds au-dessus du niveau de la mer, n'est pas précisément le *nec-plus-ultra* du confort, surtout quand elle est peuplée comme l'était la nôtre. Le jour nous permit de nous renseigner un peu sur notre position géographique, et de constater que nous étions sur une des pentes de Mauna Loa, distant encore d'environ douze lieues. Son sommet neigeux et dégagé du brouillard de la nuit dessinait ses arêtes vives et pures sur un ciel d'une incomparable limpidité; les oiseaux chantaient dans les arbres autour de nous; tout empruntait aux premiers rayons du jour un cachet particulier de beauté calme et reposée. L'aspect du cratère lui-même semblait s'être modifié, et nos yeux plongeaient sans effroi dans l'abîme que nous allions explorer, et dont la sévère grandeur nous attirait alors autant qu'elle nous intimidait la veille.

Lestés d'un déjeuner tel quel, accompagnés de nos guides et munis de longs bâtons, nous nous engageâmes dans une espèce de sentier assez semblable à une échelle, mais beaucoup plus raide, et qui nous conduisit au fond du cratère après trois quarts d'heure, je ne dirai pas de marche, mais de tours d'acrobates. Arrivés là, nous nous trouvions sur cette plaine noire et qui nous paraissait unie d'en haut, mais qui revêtait de près un aspect bien différent. Rien ne saurait en donner une idée plus exacte que la mer elle-même. Figurez-vous les vagues de l'Océan subitement solidifiées et conservant toutes leurs formes intactes, leurs contours arrondis et repliés sur eux-mêmes, et jusqu'à l'écume qui couronne leurs crêtes. Nous nous engageâmes sur cette mer immobile, passant d'un flot à l'autre, sondant du bout de nos bâtons la solidité de cette croûte vitrifiée, mais chaude encore. De nombreuses crevasses de toute taille et de toutes profondeurs sillonnaient la plaine. Les unes mesuraient à peine quelques pieds de profondeur, les autres descendaient jusqu'à la mer de feu, et nous pouvions distinguer au fond un rayon de lumière pareil au zigzag de la foudre. De chacune de ces crevasses s'échappait une vapeur tiède et fortement imprégnée de soufre.

De vague en vague, de crevasse en crevasse, nous marchâmes ainsi plus d'une heure avant d'atteindre Lua Pélé, le temple de Pelé, cette divinité suprême de l'archipel havaïen, déesse des feux souterrains qui ont créé les îles et dont les colères les ont tant de fois bouleversées.

Ce que l'on appelle Lua Pélé est un trou, ou un lac d'une lieue de circonférence et d'environ soixante-dix pieds de profondeur. Au moment où nous approchions du bord, nos Kanaques se déchaussèrent et se découvrirent. Après quelques mots balbutiés à voix basse et dont le sens nous échappa, ils attachèrent à des pierres quelques petits objets apportés évidemment pour cela de Hilo, tels que colliers, verroteries, etc., et les lancèrent dans le gouffre mugissant, en s'écriant à trois reprises : Aloha, Pélé. Je te salue, Pélé.

Dans ce lac d'où rayonnait une épouvantable chaleur, s'agitait dans tous les sens une masse noire et liquide semblable aux flots d'une mer tourmentée, se heurtant aux parois qui l'emprisonnaient. Après quelques instants de violentes convulsions, une vague plus considérable que les autres se souleva à plusieurs pieds de hauteur, l'écume se fendit sous l'effort et laissa à découvert une vague rouge, de feu liquide, qui s'avança, par un mouvement lent et régulier, d'un des côtés du cratère vers le centre, engloutissant sur son passage toute l'écume qu'elle refoulait devant elle. Du côté opposé, le même phénomène s'était produit, en plus forte proportion, autant du moins que nous en pouvions juger à cette distance, et une autre vague de feu marchait à la rencontre de la première. On eût dit que l'écume noire qui, un instant auparavant, recouvrait le tout, avait été repliée comme un voile. Le bruit qui frappait nos oreilles n'avait rien de commun avec celui de la mer; on se fût cru entouré d'une centaines de torrents roulant des avalanches de cailloux et de pierres. Nous restions les yeux fixés sur ces deux vagues, attendant avec une curiosité mêlée d'effroi ce qui allait résulter de leur choc inévitable.

Les deux montagnes mouvantes, dont la hauteur atteignait alors plus de vingt pieds, semblaient se dresser comme pour mesurer leurs forces. Un bruit formidable comme celui d'un immense craquement souterrain marqua le moment de leur choc. Le sol oscillait autour de nous et sous nous. Elles se soulevèrent en une pyramide de feu de plus de soixante pieds de hauteur, au centre même du volcan, lançant leur écume brûlante dans toutes les directions. Puis la plus forte des deux vagues l'emporta, et refoulant devant elle sa rivale, s'étendit comme une nappe rouge et vint battre avec fureur les parois volcaniques, qui se fondirent sous l'étreinte de cette effroyable chaleur, et disparurent dans le bassin, comme le sable d'une falaise que la mer mine, sape et engloutit avec elle. Ce spectacle avait duré près d'un quart d'heure, et fut suivi d'une période d'accalmie; la nappe de lave noircie se réforma,

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

fendillée çà et là en zigzags de feu; la masse reprit son mouvement lent et régulier comme celui du flot.

Profitant du moment de repos du volcan, nous commençons notre descente, et, à part l'excessive chaleur, nous ne trouvons qu'un endroit un peu difficile à franchir. Sur un parcours d'environ dix mètres, il nous fallut traverser des vapeurs de soufre impossibles à respirer; mais nous fîmes bonne provision d'air dans nos poumons, et, accélérant notre marche autant que la nature friable du sol le permettait, nous gagnâmes sains et saufs le point que je me proposais d'atteindre, et au delà duquel aucune curiosité n'eût pu nous entraîner.

Cette descente nous prit environ dix minutes et nous arrivâmes juste à temps pour assister à la reproduction du phénomène que je vous ai déjà décrit. La question importante pour nous, à l'endroit où nous nous trouvions, était de savoir laquelle des deux montagnes de feu l'emporterait, et si la masse se dirigerait vers nous ou en sens opposé. Ainsi que l'avait prédit Kanana, mon guide, c'était à nous qu'en voulait décidément Pélé, et les vagues, après une lutte dont nous suivions avec une anxieuse curiosité toutes les péripéties, se mirent en route vers nous. La position n'était pas tenable; aussi de battre en retraite avec précipitation, jusqu'à ce que nous eussions réussi à nous abriter derrière un pan de lave qui formait éperon et nous protégeait. Nous n'avions évidemment pas le temps de remonter. En quelques instants le roc que nous venions de quitter était inondé d'une pluie de feu et de pierres. Un second intervalle de calme succéda à cette éruption; nous en profitâmes pour ramasser à la hâte, et non sans nous brûler les doigts, quelques morceaux de lave et des cheveux de Pélé, et pour regagner le sommet. Ces cheveux de Pélé, comme les appellent les Kanaques, sont d'une substance fine et soyeuse, semblable de tous points à des fils de verre. Le volcan en rejette de petites quantités, et ils sont d'autant plus rares que c'est dans l'intérieur même qu'il les faut aller ramasser. Je me procurai également quelques pierres flottantes. Mais je me hâtai. La chaleur m'étouffait, et ce ne fut qu'à quelque distance de Lua Pélé que je pus reprendre haleine et goûter les charmes d'un air frais. Rien toutefois ne put m'ôter l'affreux goût de soufre qui me tenait à la gorge. Pélé se vengeait à sa façon.

L'après-midi était assez avancée quand nous regagnâmes notre hutte.

Le lendemain matin nous reprenions le chemin de Hilo, après avoir encore passé une partie de la nuit à admirer les effets de feu de Pélé. Le retour nous prit quatorze heures; nous fûmes obligés de laisser nos mules en route et de les échanger contre des chevaux qui ne valaient guère mieux. Enfin à huit heures du soir nous touchions barre et soupions avec l'appétit proverbial des voyageurs.

12 *novembre*. — Je suis à Waïpio, mais je n'y reviendrai pas; non que le pays n'en vaille la peine, mais vraiment, comme le dit le bon Horace, *Est modus in rebus*, et le pali ou précipice de Waïpio n'est pas construit en vertu de cet axiome. Nous y voici donc, dans une chambre de dix pieds carrés contenant un lit dont nous avons délogé l'honnête propriétaire, qui couche sur le plancher. Nous avons soupé avec des œufs et du « hard grub, » composé de taro broyé, visqueux et fermenté.

Nous avons quitté Kavaïhaé hier matin.

De Kavaïhaé, où nous étions venus par mer, à Waïméa, centre d'un district riche en pâturages et en bestiaux, la route est fort laide et monte constamment à travers un océan de pierres et de roches volcaniques. A Waïméa le paysage change, la température aussi; on étouffe à Kavaïhaé, il fait froid à Waïméa. Nous entrâmes ensuite dans le district de Hamakua, voyageant à travers des forêts ombreuses et pittoresques, refuge de milliers de bœufs sauvages qui nous regardaient passer avec une étonnement peu flatteur.

Je ne me rappelle plus qui a dit que toutes les forêts se ressemblent; quoiqu'il y ait des arbres dans toutes, il ne s'ensuit pas qu'il ait raison. Les futaies que nous traversions avaient un caractère d'originalité que je n'ai retrouvé nulle part. Des lianes pendaient des arbres en festons pittoresques, dessinant ici des arceaux, plus loin une ogive, partout d'élégants pilastres; on eût dit les ruines de Palmyre enfouies sous un manteau de verdure. Des fougères arborescentes, qui dépassaient trente pieds de hauteur, dressaient çà et là leurs troncs enveloppés de pulu, espèce de laine végétale et soyeuse qui fait l'objet d'un commerce considérable. Nous rencontrions souvent sur notre route des squelettes blanchis de bœufs sauvages qui étaient venus chercher dans ces solitudes un coin pour mourir, ou qui étaient tombés sous la balle des chasseurs à la recherche de leur cuir.

Nous cheminâmes ainsi toute l'après-midi, observant, non sans une certaine inquiétude, le soleil qui baissait rapidement. L'absence de tout crépuscule, qui dans les pays intertropicaux vous fait passer presque sans transition de l'éclat brûlant du soleil à la nuit la plus profonde, nous inspirait des doutes au sujet de la descente du pali de Waïpio, que nous connaissions de réputation comme un des plus dangereux de l'archipel. Nous n'avions pas même, du reste, la ressource des poltrons, celle de reculer; pas une hutte, pas une provision de bouche. Notre guide ne se montrait guère plus à son aise, et ne sortait de son silence que pour presser du geste et de la voix le pas de sa monture. Nous ne ménagions pas les nôtres; mais rien n'y fit. Le soleil avait depuis longtemps disparu de l'horizon quand nous arrivâmes au sommet du pali, et notre Kanaque, indiquant du doigt une espèce de feu follet qui paraissait et disparaissait tour à tour à quelque deux mille pieds au-dessous de nous, nous dit: « Voilà le gîte. »

Nous comprîmes promptement ce que l'indication avait d'ironique, et nous nous faisions l'effet d'hommes perchés sur un toit sans savoir comment en descendre.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Un sentier presque à pic, collé au roc d'un côté, au vide de l'autre, mesurant à peine un mètre de large, dégringolait plutôt qu'il ne descendait dans un puits noir, au bas duquel nous entendions le bruit lointain de l'Océan sur les rochers et nous entrevoyions une bande blanche et phosphorescente d'écume. J'émis l'opinion de laisser souffler nos animaux; mais notre guide insista vivement pour que nous n'en fissions rien, sous prétexte que le repos leur raidirait les jambes; je ne me sentis pas de force à discuter la question. Mettant donc pied à terre, nous passons la bride dans le pommeau de nos selles mexicaines, et nous poussons nos bêtes devant nous; mais elles reculent effarées et refusent d'avancer. Le guide nous en donne l'explication, et dit qu'elles ne sont probablement jamais venues ici, qu'elles ignorent le chemin, et qu'elles n'avanceront qu'avec nous sur leur dos. La proposition était jolie. Nous fîmes mentalement le calcul de la valeur des animaux, des selles, des effets, des chances que nous aurions de les remplacer, et nous arrivâmes à la conclusion qu'il fallait faire contre fortune bon cœur, et tout au moins essayer.

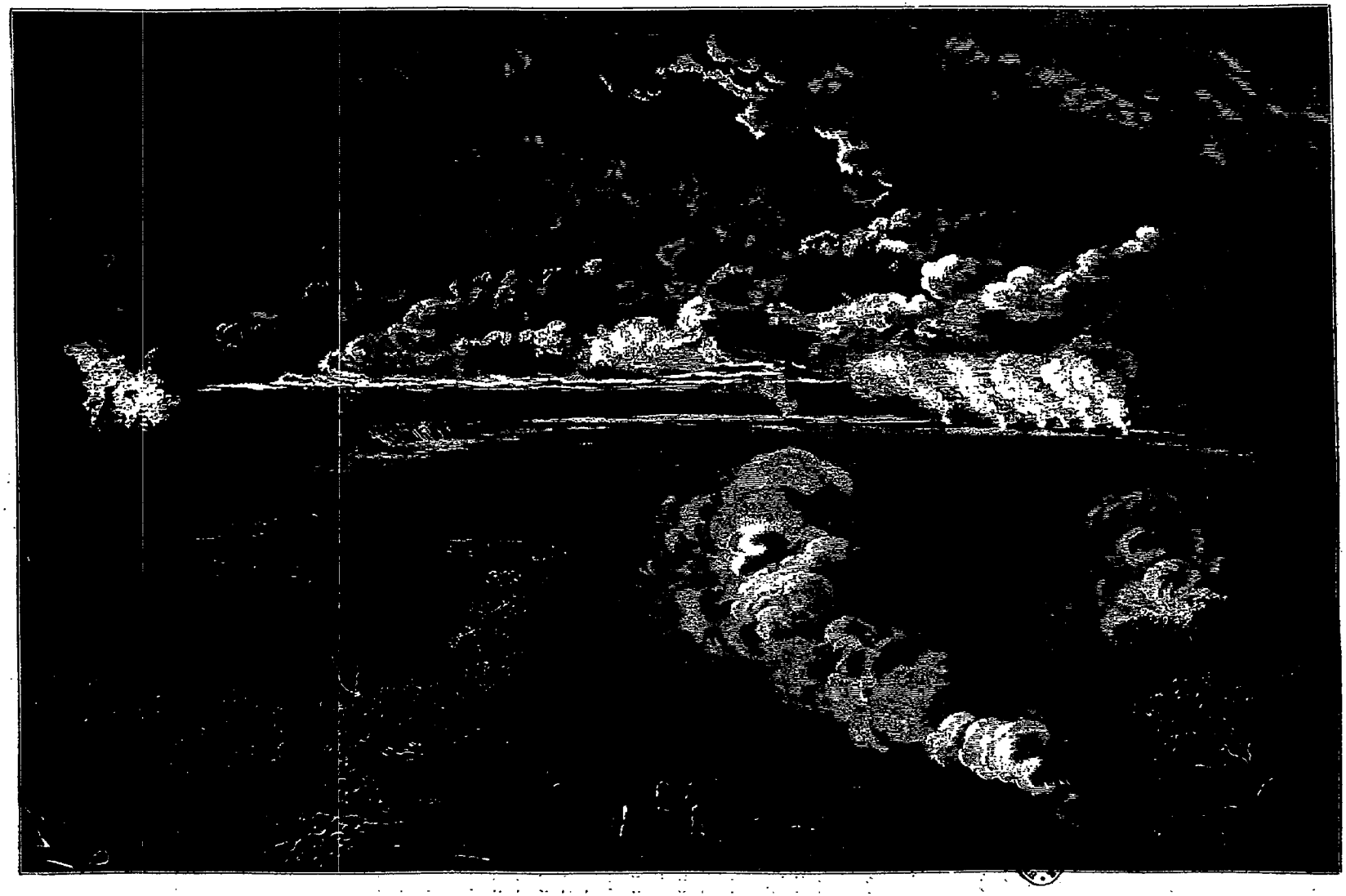
Assurés de faire le saut en notre compagnie, nos chevaux se mettent en marche et nous les laissons

Le volcan de l'île Haval, vu de nuit. — Dessin de E. Riou, d'après un croquis de P. Emmert.

faire à leur guise, en insistant toutefois de la manière la plus positive pour raser le rocher d'aussi près que possible. Nous y laissâmes une partie de nos pantalons; mais mieux valait sacrifier la partie que le tout. Mon compagnon calculait, avec son flegme imperturbable, de combien chaque pas des chevaux diminuait la hauteur de notre chute, comme si quelques dizaines ou même quelques centaines de pieds de plus ou de moins sur un parcours de deux mille, et un fond de rochers, offraient des garanties dont une compagnie d'assurances un peu sérieuse eût daigné tenir compte.

Avant d'arriver à mi-côte, et alors qu'il ne nous restait plus, d'après le calcul de Von Holt, *que* douze cents pieds à descendre ou à sauter, nous trouvons l'étroit sentier diminué de plus de moitié dans sa largeur, par un éboulement qui ne nous permettait plus de serrer la falaise de près. Nos chevaux trouvent charmant de faire les ombrageux, et je crus bien que nous arriverions au bas plus vite que de raison. Je maudis rapidement les calculs de mon compagnon de route, qui ne me laissaient pas même les douceurs de l'illusion; mais, effrayé de se sentir déjà un pied dans le vide, mon cheval, qui reculait, franchit l'obstacle et se rangea de lui-même le long du rocher, qu'il ne quitta plus. A neuf heures nous atteignions le fond de la

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Le volcan de l'île Havaï, vu de jour. — Dessin de E. Riou, d'après une photographie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

vallée ; à neuf heures et quart nous mangions tout ce qu'il y avait d'œufs chez notre hôte, et à dix heures je m'endormais en proie à une étrange confusion d'idées.

13 *novembre*. — J'arrive des chutes d'eau de Waïpio : il y pleut des pierres, des rochers même. La vue n'en est pas moins grandiose pour cela et emprunte peut-être un charme de plus au risque que l'on court de se faire lapider. Figurez-vous un torrent écumeux s'élançant d'une falaise à pic de deux mille pieds et se dissipant en une brume légère au-dessus de votre tête. Les quartiers de rochers qu'il détache du sommet, et qu'il entraîne avec lui, ne se dissolvent pas aussi aisément, mais on les voit et on peut s'en garer avec un peu d'habitude. Quant à la vallée, c'est bien ce que j'ai vu de plus riant, de plus vert et de plus retiré ; c'est bien là le coin rêvé du misanthrope :

« Où d'être homme de bien on ait la liberté. »

14 *novembre*. — De Waïpio à Laumaïa, la route longe la mer qu'elle surplombe de quelques centaines de pieds. A droite s'étend l'Océan, calme et bleu comme un beau lac de la Suisse ; à gauche, d'épais bouquets d'arbres, sentinelles avancées des forêts de l'intérieur, offrent, de distance en distance, une ombre que la chaleur insupportable du soleil fait avidement rechercher. La monotonie est le seul défaut de ce paysage, qui réunit tant d'éléments de beauté. Partis à neuf heures du matin, nous arrivions à Laumaïa à quatre heures du soir, après une assez courte étape. La route était excellente, et nous nous abandonnions au plaisir de galoper sur une pelouse épaisse et d'éveiller autour de nous une brise factice. M. Kenway nous reçut de son mieux, et nous avons fait amplement honneur à son hospitalité. Sa ferme est située à un mille environ de la mer, sur une éminence d'où l'œil plonge sans obstacle jusqu'aux limites de l'horizon. Nous avons retrouvé là toutefois l'affligeant spectacle que rencontre à chaque pas le voyageur dans l'archipel havaïen : je veux parler de la diminution rapide de la race, autrefois si nombreuse, qui peuplait ces îles. Partout on retrouve des champs de taro incultes, envahis par les herbes parasites, des clôtures en ruine, des huttes effrondrées sur lesquelles la nature étend le riche manteau de sa végétation. Tout rappelle un peuple actif, industrieux par nécessité, aujourd'hui cherchant sa voie au hasard, et désorienté par le contact avec une civilisation étrangère.

De Laumaïa à Manaïoli le paysage devient grandiose. Dans d'épaisses forêts, quelques éclaircies nous laissent entrevoir la cime neigeuse de Mauna Kea ; un air vif et frais, aspiré à pleins poumons, forme un délicieux contraste avec les chaleurs des jours précédents. Nous nous trouvons alors à sept mille pieds au-dessus du niveau de l'Océan, et sur ces plateaux élevés l'atmosphère est d'une sonorité telle qu'on entendrait à un mille de distance la voix humaine à son diapason ordinaire ; mais il n'y a pas trace d'habitants. De grands bœufs sauvages, reconnaissables à leur poil frisé, brisent dans leur course les branches mortes et rompent seuls le silence de ces solitudes.

Il y a quelques heures que nous sommes arrivés à Manaïoli, ferme de M. Parker, résident anglais. Nous sommes là en pleine vie patriarcale. Dix Kanaques se sont précipités à notre arrivée pour tenir la bride de nos chevaux, qui nous eussent fort bien laissé descendre sans cette prévenance moyen âge. Plusieurs jeunes filles, attirées par le bruit, sont parties aussitôt, les unes pour nous aller chercher des fraises, des ohélos et des bananes, les autres pour la laiterie et la cuisine.

Les bœufs mugissent, les chevaux, pas les nôtres, hennissent, les moutons bêlent, et une douce odeur de dîner nous chatouille les nerfs olfactifs. Halémakulé regarde les autres faire sa besogne ; accroupi sur ses talons, il raconte à un cercle de matrones, rieuses et bavardes toutes nos excursions. Nous sommes logés dans une boîte, ou si vous aimez mieux, dans une maison à compartiments étanches : tout est en koa, bois du pays qui imite l'acajou, et en koa vernissé ; toit, portes, cloisons, plancher, parquet, à l'intérieur comme à l'extérieur, tout reluit à s'y mirer, tout est bien clos, bien propre : on dirait un gigantesque joujou.

Notre hôte, M. Parker, est un homme cosmopolite qui, après avoir beaucoup voyagé, s'est fixé dans cette île où le retenaient les charmes d'une jeune et jolie indigène, dont il fit sa femme et qui lui a donné trois enfants. Il a conquis par un travail énergique une fortune assez considérable. Établi dans l'île d'Havaï plusieurs années avant l'arrivée des missionnaires, il possède, sur les coutumes et les mœurs indigènes d'autrefois, une foule de détails curieux. Il faut surtout l'entendre parler de Kaméhaméha Ier. Le récit qu'il nous fit de la bataille livrée dans les plaines de Kuamoo en 1819, bataille qui porta à l'idolâtrie un coup dont elle ne s'est pas relevée, emprunte au narrateur, non moins qu'au site même, un charme tout particulier. Nous avons causé avec lui toute la soirée, et j'avoue en avoir passé peu d'aussi agréables. Ses récits ont une couleur légendaire ; ils sont faits sans prétention, semés de locutions, de proverbes et de fragments de chants indigènes. Quand je n'aurais vu que lui à Manaïoli, je ne regretterais pas mon voyage.

16 *novembre*. — Notre ami Taine a décrit admirablement, dans le récit de son voyage aux Pyrénées, cette attraction puissante, et en quelque sorte physique, qu'exerce sur nous le voisinage d'une haute montagne. Cette attraction, je l'ai subie, et cédant tous deux à son irrésistible empire, mon compagnon et moi, nous sommes décidés à l'ascension de Mauna Kea. Depuis huit jours nous en contournions les pentes, depuis huit jours nous admirions son dôme arrondi, sa cime étincelante de blancheur ; cette neige réveillait en nous de délicieuses sensations de fraîcheur ; que cela devait être bon d'avoir froid ! Ainsi raisonnent les habitants des tropiques, envieux de ce qu'ils n'ont pas, tout en appréciant fort ce qu'ils ont. Notre ascension décidée, nous nous mettons de suite en campagne pour préparer

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

les moyens d'exécution. Le premier de tous, c'est un guide, le second des montures. Les Kanaques que nous interrogeons nous engagent à nous adresser à Jack Purdy.

Jack Purdy est un type curieux de l'existence de certaines gens aux îles Havaï. Il habite le pays depuis vingt-trois ans, et campe, plutôt qu'il ne loge, dans une vaste maison, située au milieu de la plaine. Pas un arbre, pas un ombrage, pas une fleur dans son enclos incessamment piétiné par vingt chevaux aussi peu civilisés que leur maître. Il est Anglais d'origine, âgé de quarante-cinq ans ; embarqué comme mousse à Liverpool dès l'âge de dix ans, il en avait vingt et était matelot, quand un naufrage le jeta sur les côtes d'Havaï. Il y est resté.

Jack est le meilleur cavalier de l'île, le plus intrépide chasseur de bœufs sauvages, l'homme qui connaît le mieux les sentiers des forêts et les passes des montagnes. Infatigable marcheur, il franchit sans sourciller d'énormes distances, toujours sûr de trouver dans les bois, avec sa carabine et sa hachette, nourriture et logement. Il est escorté d'ordinaire de quatre grands chiens à mine rébarbative, rompus à ce genre de vie et dont les nombreuses cicatrices attestent l'humeur belliqueuse. Jack n'est pas seul ici à mener cette existence; beaucoup d'autres comme lui louent leur carabine et leurs bras à ceux qui prennent à bail du gouvernement l'exploitation du bétail sauvage, ou leurs services et leurs chevaux aux voyageurs; mais aucun ne le surpasse en audace. Jack serait complet s'il ne se grisait affreusement quand il n'a rien à faire : c'est sa manière de se reposer.

Un seul jour Jack a vu ses lauriers compromis et a rencontré un rival digne de lui. Aussi était-ce un compatriote. M. Brinchley, homme d'une force herculéenne et d'un courage à toute épreuve, explorateur infatigable, après avoir un des premiers et dans des circonstances qui tiennent du roman, franchi à pied le continent américain, de Saint-Louis du Missouri à la Colombie britannique, était venu visiter l'archipel havaïen. Séduit par le climat et la beauté des sites, il y passa plusieurs années qu'il employa à apprendre la langue indigène et à se mettre au courant des mœurs et des coutumes kanaques. Il visita les îles dans tous les sens ; aussi bon marin que bon cavalier et qu'excellent marcheur, il choisissait de préférence les plus vieilles goëlettes, les plus mauvaises routes et les chevaux les plus sauvages. Il arriva enfin à Havaï, précédé d'une réputation loyalement acquise, adoré des indigènes, parmi lesquels il dépensait les revenus d'une grande fortune. Ce qu'il avait ouï dire de Jack Purdy lui donna l'idée de le prendre pour guide, et ce fut entre eux une lutte d'audace qui dura plusieurs mois et dans laquelle ni l'un ni l'autre n'avait le dessus.

Purdy proposa à son compagnon d'aller passer quelques jours de l'autre côté de la montagne de Mauna Kea, et de n'emporter, comme d'ordinaire, que leurs fusils et deux couvertures. La proposition fut immédiatement acceptée et nos deux rivaux de se mettre en route. Le premier jour ils campèrent à la limite des neiges, puis franchirent la montagne et se dirigèrent vers Mauna Loa. Les canards sauvages, les oies et les pluviers fournissaient à leurs besoins ; mais soit malice de la part de Purdy, soit imprévoyance, ils virent bientôt la fin de leur poudre. De plus ils étaient sans lassos et, en eussent-ils eu, les chevaux leur manquaient. Jack ne sourcillait pas, et sur la demande de M. Brinchley comment ils se procureraient à manger, il répondit qu'en forçant leur marche ils arriveraient à un endroit où les bœufs sauvages abondaient et où lui, Jack, se faisait fort de se procurer un excellent dîner. Il n'entrait pas dans l'idée de M. Brinchley de reculer ; son amour-propre et sa curiosité étaient piqués. Après une course de plus de vingt milles, ils arrivèrent à un endroit marécageux où ils s'engagèrent bravement, enfonçant à chaque pas dans la boue jusqu'aux genoux. « La route est mauvaise, observa pertinemment M. Brinchley. — Mauvaise? dit Purdy, il y en a de pires. — Où sont vos bœufs sauvages? — Là, dans le bois. — Et comment les attaquerons-nous? — Il y a bien des manières, dit Purdy, vous allez voir ; restez tranquille ; je vous livrerai le taureau dans l'impuissance de se défendre, le reste vous regarde. — Soit, dit M. Brinchley. » Purdy se dirigea alors vers d'épais taillis et disparut dans le bois.

Au bout de quelques instants, un bruit bien connu de branches rompues et foulées aux pieds avertit M. Brinchley qu'un taureau sauvage se dirigeait de son côté. En effet, un magnifique animal, l'œil en feu, la queue tendue, déboucha du fourré à une cinquantaine de pas devant lui et essaya de franchir d'un bond le sentier de boue dans lequel le voyageur était à demi engagé ; mais il ne put atteindre l'autre bord et tomba dans la vase épaisse et profonde où, après quelques infructueux efforts pour se dégager, il demeura pris. « Voilà notre dîner, dit Purdy, qui arrivait peu après, il ne reste plus qu'à tuer l'animal et à en lever une tranche. — Mais, fit observer M. Brinchley, si le taureau est si bien engagé dans la boue qu'il ne peut se dégager, comment arriver jusqu'à lui et en revenir? — Je vous croyais plus fort que cela, » fit Purdy, avec un sourire de triomphe et l'accent d'un homme supérieur. Puis il cueillit deux paquets de joncs qu'il noua fortement, en lança un dans la boue, se mit à cheval dessus, ramena le second devant lui, et passa du premier au second, de même avec le premier et arriva ainsi jusqu'au taureau, qu'il tua d'un coup de hachette. Découpant ensuite un morceau de la bête, il regagna le taillis, se lava, alluma du feu, jeta le morceau saignant sur les pierres dont il entoura son foyer et dîna avec son compagnon. Le lendemain, M. Brinchley se remettait en route pour Hilo et s'embarquait pour Honolulu.

Tel était le récit, fidèle d'ailleurs, que nous faisait Purdy la veille de notre départ, en vidant coup sur coup des petits verres de gin, qui semblaient n'avoir sur lui d'autre effet que de l'aider à sortir de sa taci-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

turnité habituelle. Nous avions fait prix avec lui, et moyennant deux cent cinquante francs et un pourboire, laissé à notre générosité, il nous fournissait deux chevaux robustes et se mettait à notre disposition pour trois jours. Le lendemain, à la pointe du jour, nous partions pour Kalaeha, situé entre Mauna Kea et Mauna Loa; de là l'ascension de la montagne offrait moins de difficulté. Nos chevaux étaient frais, la plaine unie; nous galopons avec un plaisir indicible; pas un nuage au ciel, un air pur et transparent, qui rapproche à ce point les objets que notre entreprise nous semble une partie d'enfants. Nous courons ainsi pendant quinze milles, puis nous faisons halte sous un bosquet de pandanus, pour laisser reposer nos montures et pour déjeuner. Quelle vue grandiose! La route, ou pour mieux dire la direction que nous suivons, contourne la montagne et se maintient à une altitude d'environ deux mille mètres au-dessus de la mer. A notre droite, le paysage se déroule en pentes allongées qui descendent jusqu'à l'Océan; à notre gauche Mauna Kea; devant nous, à l'horizon, la masse sombre de Mauna Hualalai; tout autour, comme un cercle d'azur, la mer d'un bleu intense dans laquelle se découpent avec une admirable netteté les caps, les anses, les ro-

La vague de feu (voy. p. 246). — Dessin de E. Riou, d'après un croquis de P. Emmert.

chers. Quelle belle journée et comme nous en avons joui!

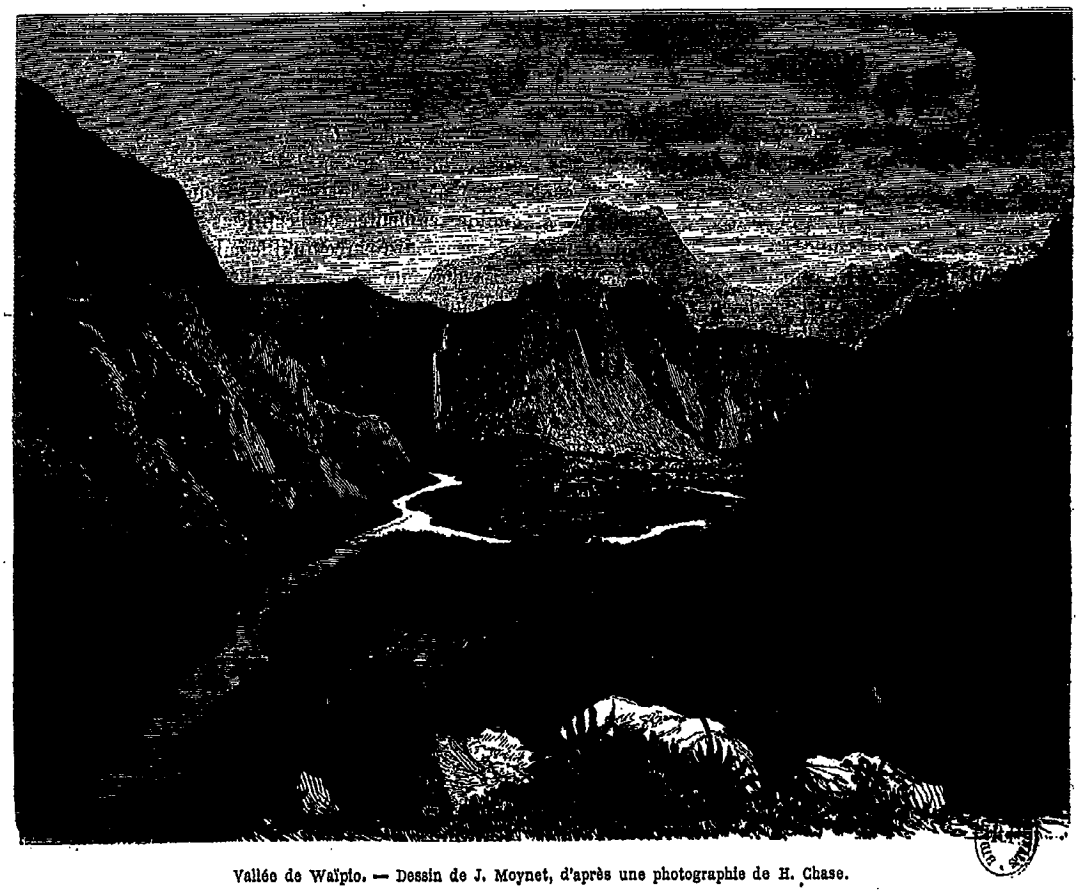
A cinq heures du soir nous atteignions Kalaeha, où nous nous proposions de camper. Kalaeha n'est ni un bourg, ni un village, ni même une collection de huttes. C'est une immense plaine qui s'étend entre les deux montagnes. A certaines époques de l'année, juillet et août particulièrement, cette plaine foisonne d'oies sauvages qu'y attirent les ohelos, petites baies rouges, d'un goût assez fade. L'arbuste qui porte ce fruit est plus abondant à Kalaeha que partout ailleurs; aussi, à l'époque que j'indique, les amateurs de cet excellent gibier font de fréquentes visites à Kalaeha pour se livrer au plaisir de la chasse. Malheureusement la saison était passée, la plaine entièrement déserte et les arbustes dépouillés de leurs fruits. En revanche, si les oies manquaient, les sangliers, les bœufs et les chiens sauvages s'y trouvaient en grand nombre. Les sangliers pullulent; le sol, labouré par leurs défenses sur des espaces considérables, rendait fort incertaine l'allure de nos chevaux, qui trébuchaient à chaque pas.

Dans cette plaine immense, qui ne mesure pas moins de dix lieues de long sur environ quatre de large, on ne trouve pas un seul ruisseau. Çà et là dans les anfractuosités des rochers, on rencontre quelques lar-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

ges flaques d'eau, ou quelques sources peu abondantes qui suffisent cependant à désaltérer les animaux sauvages errant dans ces solitudes.

Près d'une de ces sources, sous un épais bouquet de pandanus et de kukui, se dressait une vaste hutte dont les quatre murs, construits de pierres posées sur champ et sans mortier, soutenaient une toiture de branches d'arbres, suffisante pour garantir des rayons du soleil, mais qui n'eût été qu'un triste abri contre la pluie. Heureusement le temps était au beau fixe. Nos préparatifs de campement furent promptement faits. Nos selles pour oreillers, une couverture pour la nuit, quelques boîtes de conserves pour notre souper, notre emménagement ne prit pas long temps. Après avoir soigné nos chevaux et nous être assurés qu'ils étaient solidement attachés par des cordes assez longues pour leur permettre de pâturer, nous ramassons du bois en quantité suffisante pour la nuit, et après avoir soupé, nous allumons nos cigares et devisons jusqu'à ce que le sommeil nous condamne au silence. Les seuls bruits qui troublent notre solitude sont les hurlements lointains des chiens sauvages, qui s'avertissent de distance en distance de notre invasion dans leur territoire ; mais le feu suffit pour les éloigner,



Vallée de Waïpio. — Dessin de J. Moynet, d'après une photographie de H. Chase.

et nous savons que tant qu'ils apercevront la lueur de notre foyer, ils n'approcheront pas d'un mille.

Le lendemain à la pointe du jour, nous sommes debout, frais et dispos, après d'abondantes ablutions dont notre source fait les frais. Nous déjeunons, et à cinq heures du matin nous partons pour l'ascension de la montagne. Notre plan est de gagner le sommet, et de redescendre par l'autre versant sur Manaïoli, où nous espérons être rendus à six ou sept heures du soir.

Nous quittons la plaine et nous nous engageons dans d'épaisses forêts de koa (*Acacia falcata*); çà et là se dressent d'énormes fougères arborescentes (*Cibotium Chamissonis*); mais à mesure que nous nous élevons, les arbres s'espacent, s'étiolent, puis cessent tout à fait. Les arbustes les remplacent, vigoureux et serrés d'abord, puis clair-semés et rachitiques; le sol se tapisse de fraisiers couverts de fruits que nos chevaux écrasent à chaque pas, et dont le parfum nous rappelle l'Europe; l'herbe devient rare et courte, les ranunculi lui succèdent. Nos chevaux enfoncent dans un sol de cendres ou trébuchent sur les pierres qui roulent derrière eux; aussi nous faut-il ou monter de front ou nous tenir à assez grande distance les uns des autres, pour éviter ces avalanches. Nous montons, nous montons encore. A dix mille pieds de hauteur, nous commençons à apercevoir les premières touffes de l'*En-*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

*sis argentea*, dernier mais puissant vestige de la végétation. Cette plante, que je n'ai jamais vue ailleurs que sur les deux hautes cimes de Havaï, est une véritable merveille. Profondément attachée au sol par ses racines, elle rappelle par sa forme l'aloès. Ses feuilles ensiformes sont d'un blanc grisâtre et recouvertes d'un léger duvet. Elles flamboient aux rayons du soleil; du centre s'élève une tige qui atteint jusqu'à dix pieds de hauteur, et qui porte un panache soyeux assez semblable à celui de la canne à sucre à l'époque de sa floraison.

Enfin nous apercevons la neige. La transparence de l'air est telle que nous nous en croyons beaucoup plus rapprochés que nous ne le sommes. Nos chevaux, haletants, aspirent bruyamment et veulent s'arrêter à chaque pas; leurs flancs se soulèvent et retombent avec le mouvement d'un soufflet de forge. Nous avons pitié de ces pauvres animaux épuisés, et, pour les soulager, nous mettons pied à terre; mais au bout de dix pas nous tombons de fatigue. Jack n'a pas suivi notre exemple, il est resté sur sa monture. Après quelques instants de repos nous voulons nous remettre en marche, conduisant nos chevaux par la bride. Impossible, les forces nous manquent complétement. D'où nous vient cette faiblesse? Nous l'attribuons à la raréfaction de l'atmosphère, et Jack qui nous rejoint nous confirme dans notre découverte. Il nous serait impossible, dit-il, de parcourir un mille en une heure. Nos chevaux souffrent de la même cause, mais moins que nous. Nous nous laissons facilement convaincre, et nous remontons sur nos bêtes. Le sommet semble fuir devant nous et se dérober à nos efforts. Nous montons, nous montons toujours; les neiges succèdent aux neiges. Enfin nous atteignons le dernier plateau. L'éclat du soleil sur cette vaste nappe blanche nous éblouit. Quel silence! quelle solitude! comme tout est mort! Pas un son, pas un bruit, pas un être vivant. Nous nous retournons, nos yeux plongent dans l'espace, et l'espace c'est l'immensité. Au premier plan, sous nos pieds, les forêts que nous venons de traverser, des plaines, des collines, toutes les ondulations du terrain; en face de nous, Mauna Loa et son dôme neigeux; au delà le chenal qui nous sépare de Maui, puis Hale a Ke la (la Maison du Soleil), la grande montagne de Maui. Vingt lieues à vol d'oiseau nous en séparent, et nos regards étonnés plongent dans son cratère. A droite, les collines de Kohala s'abaissent et vont mourir dans l'Océan. L'horizon fuit à perte de vue; nous nous croyons le jouet d'un rêve.

Jack ne partage ni nos émotions ni notre admiration. Ce paysage étonnant ne l'étonne pas du tout. Il prépare le déjeuner, et nous en avons bon besoin. Partis à cinq heures du matin, il est deux heures de l'après-midi, et nous mourons de faim. Quel repas délicieux nous avons fait là, et comme nous avons savouré ces deux heures de repos! A quatre heures nous remontons en selle. Le ciel continue à être d'une incomparable pureté, mais un léger brouillard qui s'élève de la côte n'est évidemment pas du goût de notre guide, car il nous presse de nous mettre en route et gourmande notre lenteur à nous arracher à notre contemplation. Nous partons donc. Le brouillard s'épaissit et forme de longs nuages blancs qui serpentent sous nos pieds, s'effrangent contre les aspérités de la montagne, se déroulent en flocons à travers lesquels, par moments, nous apercevons la plaine. Mais ces moments deviennent de plus en plus rares, de plus en plus courts. Lorsque nous atteignons le sommet opposé à celui par lequel nous sommes montés, la montagne entière est encerclée de grands nuages blancs qui ne nous permettent plus de rien distinguer, et qui rampent à deux mille pieds au-dessous de nous. La cime où nous sommes est inondée des chauds rayons du soleil et baigne dans une atmosphère d'une limpidité merveilleuse. Au loin nous ne distinguons plus que les trois sommets des trois montagnes qui dominent ces nuages impuissants. C'était bien beau tout à l'heure, c'est plus grandiose, plus majestueux maintenant. Nous nous sentons dans une de ces heures où l'esprit aspire à l'infini et croit le comprendre parce qu'il le subit.

La descente commence, plus rapide, mais plus pénible que la montée. Nous avançons jusqu'à la ceinture de nuages; mais là, plongés dans un brouillard intense qui nous pénètre jusqu'à la moelle des os, nous nous apercevons aussi que le jour commence à baisser, et que nous ne serons pas rendus à Manaïoli à sept ou huit heures. De vrai, il était près de minuit lorsque nous touchions barre, rompus, trempés, épuisés, mais ravis de notre excursion. Nous trouvons chez Purdy un souper auquel nous faisons honneur, un bon feu pour nous sécher, deux bottes de foin et deux couvertures. Il n'en faut pas plus pour être heureux.

18 *novembre*. — Nous voici de retour à Kavaïhaé; demain matin nous nous embarquons pour Honolulu, et je consacre cette dernière soirée à noter les incidents d'un voyage qui me laissera de charmants souvenirs. Partis de Manaïoli hier matin, nous avons franchi rapidement, au galop d'excellents chevaux, fournis par notre hôte, les dix milles qui nous séparaient de Waïméa, où nous sommes arrivés en une heure. La route traverse une plaine unie, qui s'étend entre Mauna Kea et les collines d'Honoïpu. A Waïméa, nous nous sommes arrêtés quelques heures à la résidence de M. F. Spencer, directeur d'une ferme considérable où il élève de grands troupeaux de bœufs et des milliers de moutons. Ensuite, nous sommes allés visiter avec lui son immense exploitation. Waïméa, situé au centre de magnifiques pâturages, est par excellence le district des éleveurs de bétail; mais là, comme sur beaucoup d'autres points des îles Havaï, se retrouvent des signes de décadence. Les mauvaises herbes, et surtout l'indigo sauvage, envahissent les plus fertiles plaines et prennent chaque année possession d'un sol sur lequel erraient autrefois en liberté des centaines de milliers de bœufs.

Après plusieurs heures passées à Waïméa, nous avons pris le chemin de Kavaïhaé, où nous sommes arrivés

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

hier soir. Puisque je me retrouve ici, je ne dois pas omettre de signaler deux singularités de cette localité, assez singulière déjà par elle-même. Je veux parler du « mumukou » et de l'heïau. Je vous suppose, lecteur, passablement fatigué et disposé à bien employer votre nuit. Vous allez vous coucher. La chaleur est telle que ce serait se suicider que de fermer sa porte ou sa fenêtre. Vous vous endormez; tout va bien pour quelques heures; mais vers deux ou trois heures du matin, vous êtes réveillé en sursaut par un tapage infernal; on dirait que vos carreaux volent en éclats, les cailloux roulent dans votre chambre; vous pouvez à peine respirer dans une atmosphère de poussière, le toit résonne, comme un tambour de basque, sous une grêle assourdissante. Vous sautez à bas de votre lit, et si vous avez un voisin, vous le hêlez pour lui demander ce qui se passe. S'il vous entend au milieu du bruit, et s'il a passé quelques nuits à Kavaïhaé, il vous répond flegmatiquement que c'est le « mumukou, » autrement dit le vent de la montagne, qui se lève périodiquement, dure une heure ou deux, et cesse avant le jour, et que ce qu'il y a de mieux à faire, c'est de tâcher de vous rendormir et de n'y pas faire attention. Von Holt et moi nous sommes convaincus que nous vivrions dix ans ici avant d'arriver à ce résultat.

L'Heïau de Puapua, dont j'ai déjà dit quelques mots (voy. la note p. 225), n'a d'intérêt que parce qu'il est la dernière relique du paganisme aux îles Havaï. D'innombrables sacrifices humains ont inondé les dalles de ce temple sauvage, dans les fragments disjoints desquelles on rencontre encore de nombreux ossements humains. Dans le coin nord-est de l'enceinte à ciel ouvert se trouve une énorme pierre plate sur laquelle on immolait les victimes; c'est là qu'on les dépeçait, qu'on enlevait et nettoyait les os, qui étaient ensuite liés en paquets et enfouis dans les rochers qui formaient la base. A peu de distance de cette pierre on en voit plusieurs autres de même taille, alignées et légèrement creusées, sur lesquelles on brûlait les chairs. Ces pierres sont vitrifiées à la surface par l'effet d'une combustion intense. Il existe encore des Kanaques qui ont assisté dans leur enfance à ces horribles tragédies; mais, tout en racontant avec la plus parfaite naïveté les scènes dont ils ont été témoins, ils nient avec énergie que les chairs des victimes aient jamais servi de nourriture aux bourreaux. Rien dans l'histoire ou les traditions des Havaïens ne justifie l'accusation de cannibalisme portée légèrement contre eux.

Aujourd'hui ce site est maudit. Rien n'y pousse, rien n'y vit; aucun être humain n'habite près de ces murs souillés de sang, aucun pas ne vient fouler ces dalles où le paganisme a tenu si longtemps ses hideuses assises et célébré ses infâmes saturnales.

Si pénible et si triste que soit cette dernière impression, elle ne saurait effacer le souvenir charmant que j'emporte avec moi de mon voyage à Havaï. Au moment de quitter cette île, je me berce de l'espoir d'y revenir et de parcourir de nouveau ces sites grandioses. Ce n'est pas seulement de souvenirs que j'ai fait provision, mais bien aussi de notes, d'observations, de faits. J'aime ce pays où ma volonté et la destinée m'ont amené, cette population si envieuse de la civilisation, si naïvement confiante dans ses efforts pour se l'assimiler, et qui sollicite timidement des grandes puissances son droit de vivre sous ses rois et ses chefs, et son admission dans la grande famille des nations. Je sympathise avec ses désirs, je crois qu'ils peuvent et qu'ils doivent se réaliser, et, dans ma faible mesure, je serai heureux d'y contribuer.

---

### Onze ans plus tard. — Éruption de 1868.

Le 29 mars 1868, nous recevions à Honolulu, par un navire baleinier arrivé le matin même de Kavaïhaé, un des ports principaux de l'île de Havaï, des lettres qui nous signalaient une éruption du volcan.

Le 2 avril, un choc terrible, et de bas en haut, se fit sentir dans tout l'archipel et jusqu'à Kauaï, situé à plus de cent lieues en ligne directe du volcan et séparé par trois cents cinquante kilomètres de mer.

Ce même jour, le ciel se voila lentement, et pourtant il n'y avait pas un nuage. Le soleil devint d'un rouge sombre; une poussière fine et impalpable remplissait l'atmosphère, et cependant nous étions à quatre-vingts lieues de Havaï.

Le conseil des ministres se réunit : on décida à l'unanimité de prendre des mesures énergiques pour constater l'intensité du fléau et pour diriger des secours sur Havaï. Mon collègue, le ministre de l'Intérieur fut chargé de fréter immédiatement un bateau à vapeur et de le charger de vivres, de vêtements, de provisions de toute espèce. Convaincu de la gravité des circonstances, j'émis l'avis que le roi devait se rendre en personne dans l'île menacée. J'ajoutai que, puisque, plus heureux que d'autres souverains, il n'avait pas à braver les périls du champ de bataille, il était de son devoir d'affronter ceux qui menaçaient une partie de son royaume, et que sa présence ferait plus pour rassurer les indigènes et surexciter le zèle de nos agents, que tous les secours envoyés. Mon opinion fut vivement combattue; on m'allégua, non sans raison, que c'était exposer le roi à des dangers inconnus et assumer une terrible responsabilité.

Le roi coupa court à la discussion en se rangeant immédiatement de mon avis, qu'il me remercia d'avoir exprimé; sur ma demande, il me désigna pour l'accompagner et donna des ordres pour que le départ fût fixé au jour le plus rapproché.

Le bruit de cette décision se répandit promptement en ville, et fut accueilli avec acclamation. On pressa les préparatifs. Outre les vivres et les vêtements, je fis mettre à bord une somme assez considérable en numéraire, et tout étant terminé, nous nous embarquâmes le 8 avril pour Havaï. Par faveur spéciale, le roi m'autorisa à emmener avec moi ma femme et mon fils aîné.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Il connaissait le courage et le dévouement de Mme de Varigny, qui avait offert de se charger de distribuer les secours aux femmes indigènes.

Nous devions d'abord ne relâcher qu'à Hilo.

Mais pendant la nuit le vent s'éleva et bientôt souffla avec violence. Au lever du jour nous essayions vainement de doubler la pointe ouest de l'île de Mauï, pour atteindre Hilo par la ligne la plus directe. Il nous fallut y renoncer et prendre sous le vent de l'île. A midi nous étions en rade de Lahaina. Nous envoyons une embarcation à terre chercher des nouvelles; on n'en avait pas, aucune goëlette n'était arrivée de Havaï depuis plusieurs jours. Les habitants étaient dans la consternation, et, ne sachant rien, supposaient le pire. Nous reprenons la mer; tant que nous longeons les côtes de Mauï, nous sommes abrités contre le vent du nord-est. La hauteur des vagues annonce une forte tempête au large. Vers le soir nous dépassons l'île et nous entrons dans le chenal qui la sépare d'Havaï. Le ciel est de plus en plus sombre et chargé de fumée,

Bœufs sauvages dans l'île Havaï. — Dessin de E. Riou, d'après un croquis communiqué par l'auteur.

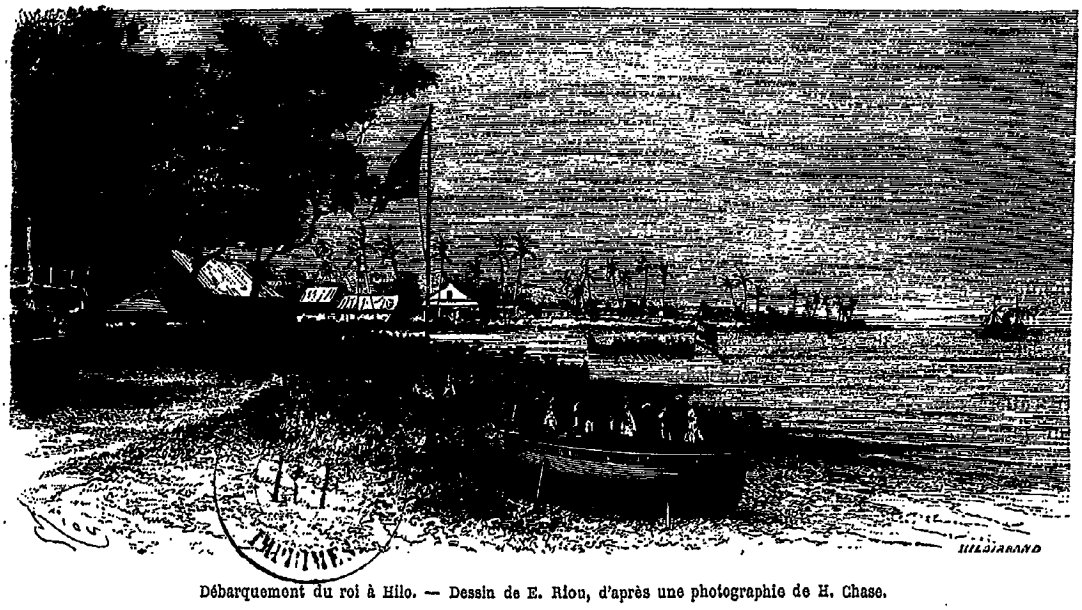
une violente bourrasque nous assaille par le travers, mais notre navire est bon; on force de vapeur, et toute la nuit nous faisons route pour Hilo, où nous arrivons enfin dans l'après-midi du lendemain.

Une foule immense nous attendait sur la plage. Depuis plusieurs heures le vapeur était signalé, et la présence inusitée du pavillon royal à son bord avait vivement ému la population; aussi le roi fut-il salué à son débarquement par des hourras nombreux. Le gouverneur de l'île nous attendait, mais son habitation à moitié détruite ne pouvait nous recevoir. Nous acceptâmes donc l'offre de M. Th. Spencer, le principal négociant de Hilo, qui s'était empressé de mettre sa maison à notre disposition : construite en bois et en matériaux légers, cette maison avait peu souffert des épouvantables secousses du tremblement de terre. C'est par lui que j'obtins enfin des détails précis sur ce qui s'était passé.

C. DE VARIGNY.

*(La fin à la prochaine livraison.)*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Débarquement du roi à Hilo. — Dessin de E. Riou, d'après une photographie de H. Chase.

# VOYAGE AUX ILES SANDWICH

(ILES HAVAÏ),

PAR M. C. DE VARIGNY[1].

1855-1860. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

Éruption du volcan de l'île Havaï.

A Hilo, la journée du 2 avril avait été terrible. Les secousses de tremblement de terre se succédaient avec une telle rapidité qu'il était plus facile de noter les intervalles de repos que les convulsions du sol. Dans l'après-midi un choc d'une violence épouvantable agita l'île entière : c'était celui que nous avions ressenti à Honolulu. Sous l'effort de la lave bouillante, une crevasse profonde s'ouvrit à Kapapala, dans le district de Kau, à environ cinquante kilomètres de Hilo. Kapapala, que je visitai plus tard, était une vallée riche en pâturages où l'on élevait de nombreux bestiaux. La vallée, occupée par deux ou trois grands propriétaires, contenait un assez grand nombre de huttes indigènes habitées par les kanaques chargés de la garde des troupeaux.

C'est à l'extrémité de la vallée que l'éruption eut lieu. La terre se fendit avec un bruit épouvantable, et une masse de boue, d'eau et de pierres fut lancée avec une violence telle, que du premier jet elle atteignit une distance de *cinq kilomètres*, engloutissant tout sur son passage. Près de l'endroit même où le sol creva se trouvait une hutte indigène en bambous. Elle fut renversée par le choc de l'atmosphère, mais le jet passa par-dessus sans la recouvrir, ne frappa le sol qu'à trois cents mètres de son point de départ, et roula sans s'arrêter avec une vitesse supérieure à celle d'un boulet lancé à toute volée. La longueur totale de ce jet de boue, depuis le point où il s'abattit jusqu'à celui où il s'arrêta, est de plus de quatre kilomètres; sa largeur moyenne est d'un kilomètre, et son épaisseur, d'environ un mètre sur les bords, atteint plus de dix mètres au centre. Tout ce qui se trouvait sur son passage fut anéanti. Les animaux ne purent échapper, et sur les bords on voyait encore les bœufs et les chèvres saisis par le train de derrière et figés dans cette masse épaisse. Jusqu'ici on avait constaté la mort de trente et un indigènes. Beaucoup d'entre eux, effrayés par les horribles secousses qui avaient précédé ce cataclysme, avaient pris la fuite dans toutes les directions et échappé ainsi à une mort certaine. Malheureusement quelques-uns des fuyards l'avaient trouvée ailleurs et sous une autre forme.

1. Suite et fin. — Voy. p. 209, 225 et 241



© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

J'examinai des échantillons de cette boue que des Kanaques nous remirent; elle consistait en une terre rouge, pulvérisée, telle qu'on en trouve fréquemment aux îles dans les terrains volcaniques. Sa consistance était celle d'un mastic durci. Sous le marteau elle se désagrégeait sans effort et se réduisait en une poussière fine et impalpable, semblable à celle qui depuis plusieurs jours obscurcissait l'atmosphère. Je n'y trouvai pas trace de scories ni de lave.

A cette explosion succéda une abondante émission d'eau bouillante, d'abord trouble et jaunâtre, puis claire et limpide, qui vint encore délayer la masse gluante et se frayer un passage au milieu. Peu à peu sa température s'abaissa et elle finit par n'avoir plus que celle de l'air ambiant. Cette source subsiste encore aujourd'hui. J'ignore toutefois si elle a des propriétés particulières; en tout cas, elle n'a ni la saveur ni l'odeur d'une eau minérale.

Mais là ne s'arrêtaient pas tous les désastres de cette lugubre journée. Au moment même où se produisait cette terrible secousse qui aboutissait dans le district de Kau à l'explosion que je viens de relater, un autre phénomène bien plus désastreux se produisait sur la côte. J'en reçus les détails d'un témoin oculaire, M. Stackpole, propriétaire de la maison du Volcan, et je pus, deux jours plus tard, constater par moi-même la parfaite exactitude de son récit.

M. Stackpole avait dû abandonner sa maison menacée d'une ruine prochaine. Il prit la fuite au milieu de la nuit et se dirigea vers la mer. Dans l'après-midi, au moment même où se produisait la convulsion suprême, il descendait le Pali ou précipice de Keauhou. Renversé par la violence du choc, il vit les rochers et des masses de terre s'écrouler dans toutes les directions. Heureusement il ne fut pas atteint, et après quelques minutes d'étourdissement, il put se relever. En face de lui s'étendait la côte d'Apua. La mer s'était retirée à plus d'un kilomètre au large; elle bouillonnait avec fureur et se couvrait d'une écume rouge; çà et là surgissaient de son sein des colonnes d'eau soulevées par des volcans sous-marins. En plusieurs endroits la falaise fendue vomissait des flots de boue qui descendaient à la mer. Sur la plage, les habitants s'enfuyaient éperdus. Après ce mouvement de retraite, la mer se remit en marche vers la côte, roulant avec impétuosité ses flots rougis qui s'accumulaient les uns sur les autres et qui, lancés avec une incroyable vitesse, vinrent se briser contre l'île, submergeant et engloutissant tout, et dépassant de plus de dix mètres le niveau de la marée la plus élevée. Le choc fut épouvantable et le bruit tel qu'on eût dit que l'île entière s'abîmait dans les flots. Hommes, femmes, enfants, canots, maisons, tout disparut en un clin d'œil dans une masse confuse d'arbres déracinés, de falaises écroulées, de planches flottant au hasard, d'êtres humains et d'animaux luttant contre la mort, jouets d'une puissance irrésistible. Plusieurs fois la mer se retira, puis revint, rejetant çà et là des débris auxquels étaient cramponnés des cadavres et des mourants, peu à peu elle se calma. Aussi loin que l'œil pouvait s'étendre, on ne voyait plus trace des villages de pêcheurs. Le désert, la ruine, la désolation étaient partout.

Sur toute la côte d'Havaï le même phénomène se produisit, avec plus ou moins d'intensité, mais nulle part avec autant de violence que sur la côte nord, la plus rapprochée de l'endroit où avait eu lieu l'explosion.

Dans la journée du 3 avril, les secousses de tremblement de terre recommencèrent; elles duraient encore au moment où nous étions réunis chez M. Th. Spencer, et notre conversation se poursuivait fort avant dans la nuit au bruit des plats entre-choqués, des cloisons fortement secouées et des arbres balancés par ce mouvement d'ondulation auquel on ne s'habitue jamais. A peine débarqués, j'avais donné ordre au gouverneur de l'île d'expédier des messagers dans toutes les directions, d'abord pour prévenir les habitants de l'arrivée du roi, puis pour inviter ceux qui étaient plus rapprochés de Hilo à venir nous joindre le lendemain. J'étais en outre convenu avec le roi de visiter toutes les côtes, et j'envoyai avis aux habitants des districts les plus reculés, de notre intention, ainsi que du jour et du lieu où nous aborderions. Beaucoup d'entre eux avaient tout perdu, et il y avait urgence à pourvoir à leurs premiers besoins. Nous devions donc le lendemain recevoir ceux de Hilo, et, si possible, partir le même soir pour nous rapprocher du théâtre du désastre.

Le moins éprouvé des districts était celui de Puna, à la pointe ouest. Le roi y possédait des terres considérables et de nombreux troupeaux. Il décida qu'il mettrait terres et animaux à la disposition des plus malheureux, et nous achevâmes la nuit en divisant sur la carte cette vaste propriété en lots suffisants aux besoins d'une famille, et en répartissant d'avance le nombre d'animaux qui leur serait nécessaire.

Les premières nouvelles que nous rapportèrent deux de nos messagers, le lendemain matin, étaient qu'un nouveau cratère venait de s'ouvrir près du riant village de Waïohinu, dans le district de Kau. Là encore les collines s'étaient fendues sous l'effort des feux souterrains, le village était détruit par les secousses de tremblement de terre, et les habitants éperdus s'étaient réfugiés comme un troupeau de moutons sur une hauteur, dont le sol croulait dans la plaine, mais qu'ils refusaient obstinément de quitter. Ils en étaient arrivés à ce point de terreur qu'ils étaient prêts à tout croire et qu'ils obéissaient aveuglément à un fanatique, fou depuis plusieurs années, et qui leur affirmait que Pélé, déesse des volcans, lui était apparue et lui avait dit qu'elle voulait venger son culte méconnu et sa puissance niée par les missionnaires. Il y avait là de graves symptômes d'un désordre moral auquel il était urgent de mettre un terme, et je m'applaudis de la présence du roi dont l'influence devait plus que balancer celle de Pélé.

C'était dans l'après-midi du 7 que le nouveau cra-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

tère s'était ouvert. On nous signalait sa présence près du Pali, ou précipice de Manuala, à quarante-cinq kilomètres de distance à vol d'oiseau de Hilo. Suivant les rapports qui nous parvenaient, la lave s'écoulait par quatre ouvertures, inondait toute la plaine de Waïohinu et venait se jeter dans la mer à la pointe est de l'île. Les détails manquaient, nos messagers n'ayant pu voir par eux-mêmes et ne nous rapportant que des ouï-dire.

Le lendemain matin je me rendis avec le roi à la résidence du gouverneur de l'île. Elle était presque en ruine, mais dans un vaste enclos on avait construit en hâte une tente en toile à voiles sous laquelle on avait transporté quelques fauteuils et une partie des vivres et provisions dont notre navire était chargé. Une foule d'indigènes attendait en silence l'arrivée du roi. Presque tous étaient des habitants de la côte ruinés par le ras de marée. Dans le nombre se trouvaient quelques blessés, plus ou moins grièvement; les uns soutenus par leurs proches, les autres portés dans des litières grossièrement faites de bambous. Cette foule silencieuse salua le souverain avec respect, puis, sur un signe de lui, elle s'accroupit, attendant d'être interrogée.

Le roi Kaméhaméha V. — Dessin de E. Riou, d'après une photographie de H. Chase.

Le roi exposa en peu de mots le but de son voyage, les mesures prises par son gouvernement pour venir à leur aide, et les invita à nous faire connaître l'étendue de leurs pertes et de leurs besoins. Pour éviter toute confusion, il ajouta que les chefs de famille seraient entendus successivement et parleraient pour tous les leurs, en spécifiant le chiffre des membres de leurs familles respectives, le sexe et l'âge, et en indiquant les morts ou blessés. Un registre spécial devait recevoir tous ces renseignements. Il termina en leur rappelant que les ressources du gouvernement étaient nécessairement limitées et destinées à pourvoir à leurs besoins les plus urgents. Les chambres venaient d'être convoquées, et ses ministres leur demanderaient les crédits nécessaires pour leur distribuer un second secours. D'autre part, la charité privée était à l'œuvre. On organisait à Honolulu des quêtes, des loteries, dont le produit leur serait remis. Ils devaient donc être aussi modérés que possible, et ne pas oublier que nous avions à visiter des districts encore plus cruellement éprouvés que le leur.

Ce discours, qui s'adressait à leur cœur et à leur intelligence, fut parfaitement compris ; ils s'inclinèrent en signe d'assentiment, et l'un d'eux, le plus âgé, prit la parole. Il me semble voir encore ce vieillard à la barbe et aux cheveux blancs, aux yeux vifs et décidés. Au nom de tous, il remercia le roi d'être venu à eux et l'assura de la reconnaissance profonde de ses fidèles sujets de Hilo, puis il exposa succinctement les pertes qu'il avait subies. Sa famille se composait de vingt-deux personnes, enfants, brus, gendres, petits-enfants. Six avaient péri. Il demandait des vêtements pour les survivants, une pièce d'étoffe pour les femmes qui feraient elles-mêmes leurs robes, et un peu d'argent pour acheter les vivres nécessaires. Si cela était possible, il préférait qu'on ne lui remît pas d'argent, mais qu'on lui donnât quelques vivres et les matériaux nécessaires pour refaire les filets détruits et les pirogues brisées. Il se faisait fort, avec un peu de temps, de rebâtir leurs huttes en bambous.

Le roi lui accorda ses demandes si modérées, et lui permit de couper sur ses terres les bambous et les bois nécessaires. Il s'avança lentement, s'agenouilla aux pieds du roi, et lui prenant la main il la porta à ses lèvres, avec un tel mélange de dignité et de reconnaissance, que je me sentais venir les larmes aux yeux devant tant de résignation et de courage au milieu de si grandes infortunes.

Après lui s'en présenta un autre, puis un autre, tous racontant la même triste histoire avec quelques variantes. Les plus heureux avaient tout perdu, mais aucun des leurs ne manquait à l'appel. Les plus malheureuses étaient les veuves, restées seules, sans appui, le plus souvent sans leurs enfants. Quant aux orphelins, le roi déclara généreusement qu'il s'en chargeait, et que, suivant leur âge et leurs aptitudes, il les ferait élever à ses frais ou les établirait sur ses terres.

Toute la journée fut consacrée à ce triste travail. L'employé du ministère de l'intérieur, qui avait sous ses ordres plusieurs commis, faisait immédiatement remettre à chacun les objets et l'argent.

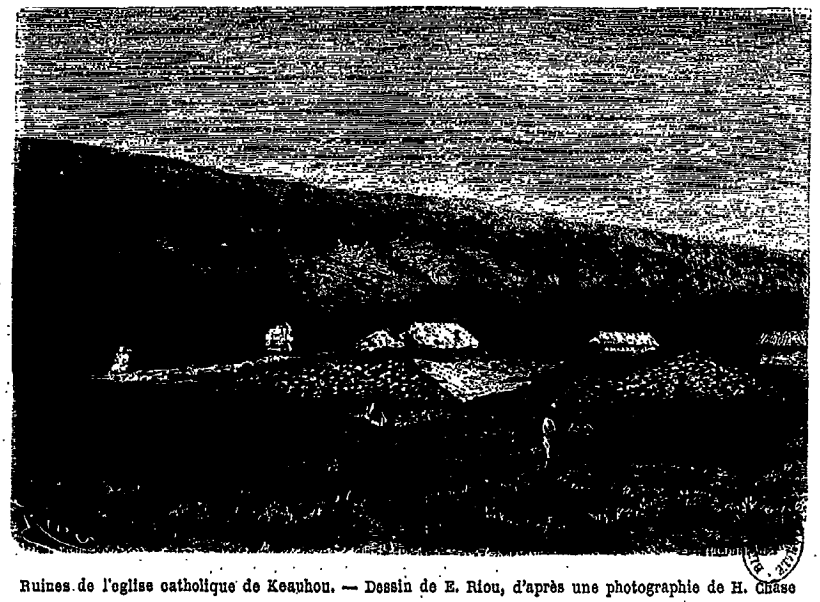
A quatre heures du soir notre enquête était terminée. Je consacrai le reste de mon après-midi à visiter Hilo pour me rendre compte des désastres occasionnés par les secousses de tremblement de terre. Ils étaient moins graves que je ne le pensais. Les constructions en pierres avaient seules souffert. L'église catholique récemment édifiée à grands frais, et qui était une des

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

plus belles de l'archipel, avait subi de graves avaries. Une des deux tours était renversée, l'autre menaçait ruine, et le monument entier était profondément lézardé. La douane ne valait guère mieux; nombre de magasins exigeaient de grandes réparations. Quant aux maisons particulières, presque toutes étaient construites en bois, à un seul étage; aussi avaient-elles mieux résisté.

Dans la soirée je reçus la visite du P. Pouzot, missionnaire catholique de Hilo. Il venait me communiquer les nouvelles que lui transmettaient ses collègues de Kau et de Kohala. Elles étaient désastreuses. Ce n'était qu'à grand'peine qu'ils avaient pu échapper à la mort. Leurs églises, leurs cures étaient en ruine; nombre de leurs catéchumènes avaient péri. Le P. Pouzot brûlait du désir d'aller leur porter des secours et des consolations, mais le voyage par terre était impossible, et aucun capitaine de goëlette ne se souciait de prendre la mer pour se rendre dans les districts menacés. J'offris immédiatement au P. Pouzot de lui donner passage à bord de notre vapeur, assuré que le roi ratifierait ma proposition. Il accepta avec reconnaissance et fit immédiatement transporter à bord les quelques caisses d'effets et de provisions que son inépuisable charité avait prélevés sur ses modestes ressources. Les catholiques de Hilo imitèrent son exemple, et chacun, suivant ses ressources, tint à honneur de contribuer à son œuvre. C'était vraiment touchant de voir ces pauvres gens apporter, qui une calebasse de poi, qui un cochon, quelques poules, un mouton, des œufs, de vieux effets. Là ne se bornait pas leur sympathie. Tous avaient recueilli quelques-uns des fuyards et partageaient avec eux leurs huttes et leurs modestes repas.

Le départ de Hilo était fixé au lendemain dans l'après-midi. Nous devions nous rendre d'abord à

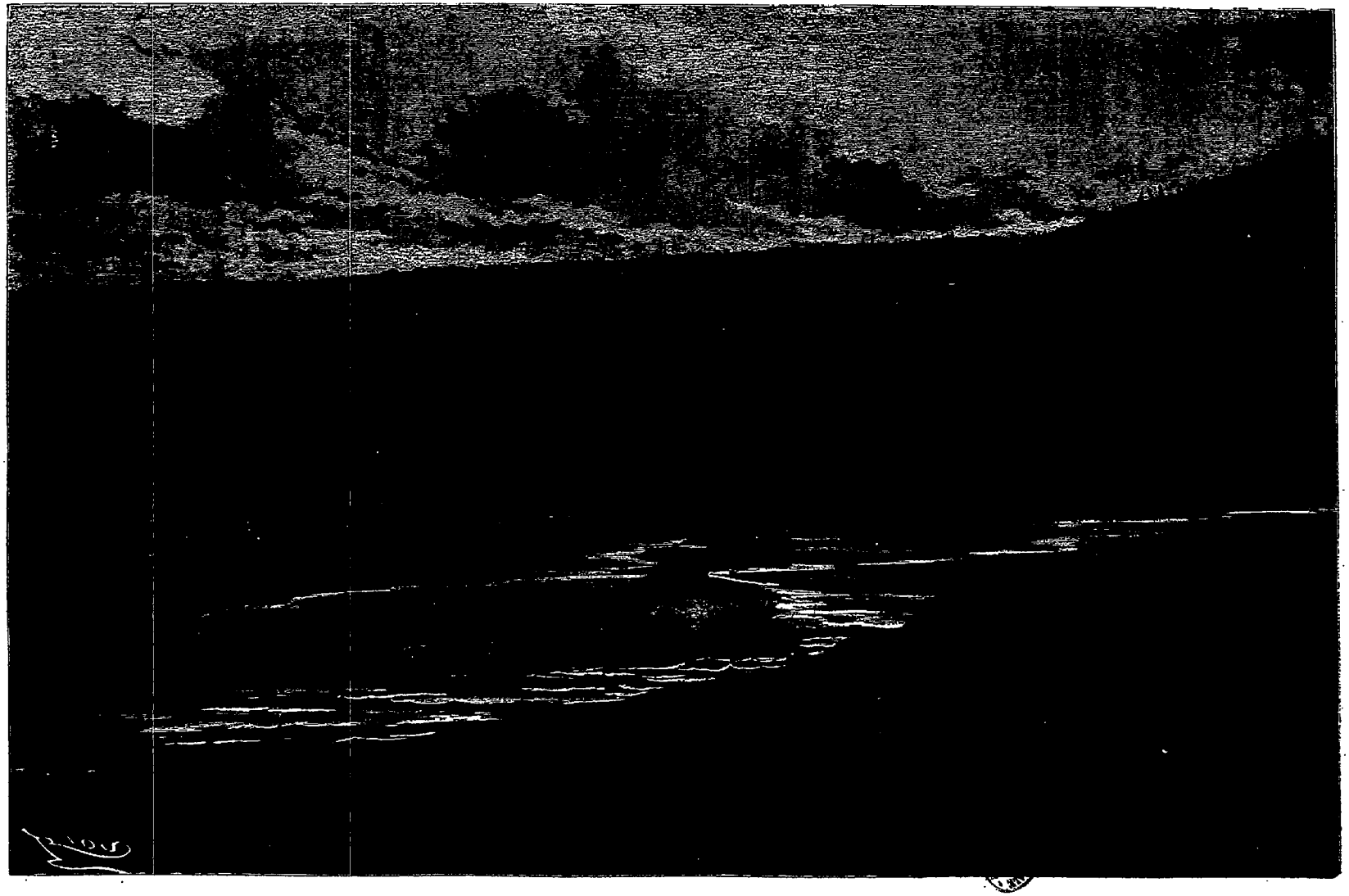


Ruines de l'église catholique de Keauhou. — Dessin de E. Riou, d'après une photographie de H. Chase

Keauhou. La mer encore très-agitée retarderait notre marche. La nécessité de tenir le vapeur au large, vu la destruction des ports et des quais de débarquement, ne nous permettait de jeter l'ancre nulle part. Nous convînmes donc de voyager de nuit, afin d'arriver à Keauhou à la pointe du jour et de pouvoir consacrer la journée entière à la distribution des secours. Les indigènes, prévenus de nos intentions par les messagers que nous avions expédiés, devaient hisser sur la hauteur, en face du point le moins dangereux pour l'abordage de nos chaloupes, de grands bambous avec des pavillons de couleur. Ils avaient ordre également d'y entretenir du feu la nuit, afin de nous servir de point de repère.

Je consacrai la matinée du lendemain à visiter les environs de Hilo, et surtout la célèbre cascade de l'Arc-en-Ciel. Lors de mon précédent voyage à Hawaï je n'avais pu le faire, pressé que j'étais d'arriver au volcan, qui était le but de mon excursion. Je profitai donc de l'occasion qui m'était offerte de réparer cet oubli. La cascade est à environ cinq kilomètres de Hilo. D'ordinaire on s'y rend à cheval, par un chemin assez mauvais, mais il ne fallait pas songer à ce mode de locomotion. Le sol, crevassé par les tremblements de terre, n'était rien moins que sûr. Je me décidai à m'y rendre à pied, sous la conduite d'un guide que le gouverneur me choisit avec soin. Je ne mis pas moins de deux heures à franchir cette courte distance, et je pus constater par moi-même qu'il eût été impossible de la parcourir à cheval. Partout des roches éboulées, des cours d'eau endigués qui formaient d'inextricables fondrières, des arbres déracinés, attestaient les commotions profondes qui venaient de bouleverser le sol. Je ne regrettai rien pourtant quand j'arrivai au bord

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Bœufs et chèvres dans la lave. — Dessin de E. Riou, d'après un croquis communiqué par l'auteur.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

de la cascade, et je me trouvai plus que récompensé de mes peines.

Un vaste cratère éteint, et fendu perpendiculairement à une de ses extrémités, forme un bassin naturel d'environ un kilomètre de diamètre et de trois cents mètres de profondeur. A l'extrémité opposée à celle qui sert de déversoir, tombe à pic une rivière qui descend en nappe blanche et unie. Aucune aspérité ne brise sa chute. Au-dessous du rocher le remous de l'eau a creusé une immense caverne où l'imagination des anciens Kanaques avait logé un animal fabuleux, moitié homme, moitié poisson, et qui entraînait à une mort certaine les téméraires qui se hasardaient à se baigner dans ses eaux. La vérité est que le tourbillon créé par la chute est tel que, si expérimentés nageurs que soient les indigènes, il y a même pour eux danger sérieux à s'y aventurer.

Lorsque les rayons obliques du soleil frappent dans l'après-midi cette vaste nappe blanche, elle s'irise de toutes les couleurs de l'arc-en-ciel. Ce phénomène d'optique, qui se reproduit tous les jours, sauf ceux bien rares où le ciel est voilé, a donné son nom à la cascade que vont visiter tous les voyageurs curieux des beautés de la nature.

Je revins à Hilo à temps pour achever mes préparatifs de départ.

A six heures du soir nous étions tous à bord, et après m'être consulté avec le roi, je donnai le signal du départ. Nous gagnons rapidement le large; à minuit nous doublons la pointe de Kapoho, et à quatre heures du matin nous sommes par le travers de Keauhou. Le jour naissant nous permet en effet d'apercevoir un pavillon hissé sur une hauteur. Du village lui-même il ne reste plus trace. Notre capitaine, familier avec toute la côte, notre pilote, qui est de Keauhou, ne reconnaissent rien. Les roches noires qui leur servent d'ordinaire de points de repère ont disparu. La côte est nivelée, les falaises éboulées; çà et là, sur la plage, des débris de toiture, des planches brisées, des fragments d'étoffes indiquent seuls la place où s'élevaient les cabanes des pêcheurs. Notre navire reste sous vapeur à deux kilomètres environ du village, et je descends avec mon fils dans une embarcation montée par six rameurs expérimentés, pour reconnaître un point de débarquement. Cela fait, je renverrai l'embarcation à bord pour amener le roi.

Ce n'est pas sans difficultés que nous réussissons à atterrir. Nous avançons avec précaution, évitant les roches sous-marines dont les bas-fonds sont jonchés, arrivant parfois à une dizaine de mètres de la plage pour rebrousser chemin et tenter ailleurs. Les indigènes, qui du haut de la falaise ont vu l'embarcation se détacher du bord, se hasardent sur le rivage. L'un d'eux, plus hardi que les autres, se met à la nage, sonde, plonge, et finit par nous trouver une passe praticable. Nous abordons enfin aux cris de joie des Kanaques, qui se décident alors à quitter leurs hauteurs et à venir nous rejoindre. En un instant nous sommes entourés par des centaines de ces malheureux, qui nous serrent les mains et nous racontent leurs misères. Tous ont faim. Je fais débarquer à la hâte quelques caisses de biscuit, un baril de porc salé et une tente que j'avais fait mettre dans l'embarcation. Le soleil brûle sur cette plage où il n'existe plus ni un arbre ni une hutte. En un clin d'œil la tente est dressée et les provisions installées dessous. Je renvoie la chaloupe à bord avec mon fils et une liste de provisions à ramener à terre, puis, en attendant leur retour, je fais ouvrir les caisses de biscuit et le baril de porc dont je confie la distribution à une douzaine de Kanaques que la foule me désigne comme les principaux chefs de famille. Tous s'asseyent sur la plage dans un ordre parfait, à l'exception des femmes et des enfants que je fais mettre sous l'abri de la tente. Le partage se fait sans querelles, sans récriminations, malgré la faim dont ils souffrent. Ils ne mangent pas, ils dévorent. Malheureusement l'eau fait défaut. Il faut l'aller chercher à une certaine distance. Je désigne quelques-uns des plus jeunes et des plus robustes pour en aller chercher. Ils obéissent sans murmurer, et partent avec les caisses vides de biscuit, dont la doublure de zinc permet de faire des récipients peu commodes il est vrai, mais les seuls à notre portée. Les malheureux n'ont pas même pu sauver leurs calebasses. Celles qui ont été rejetées par la mer sont toutes brisées.

Vers dix heures l'embarcation revient avec le roi, et chargée d'une partie de ce qui est nécessaire. Un troisième voyage n'en est pas moins indispensable. Nous avons là plus de deux cents indigènes dépourvus de tout, à nourrir, à vêtir. Ils n'ont absolument que ce qu'ils portent sur leur dos, et c'est pitié de voir ces enfants, ces femmes demi-nus sous ce soleil torride. L'arrivée du roi est saluée par des acclamations réitérées et par des « alohas » sans fin. L'ordre rétabli, nous procédons à un premier partage. Nous abandonnons la tente à Mme de V..., qui distribue aux femmes et aux enfants ce qui leur est nécessaire, et qui choisit pour l'aider dans ce travail quelques-unes des plus actives et des plus intelligentes. Le roi et moi, accompagnés de nos employés, nous nous réfugions dans une anfractuosité de rocher qui nous offre un peu d'ombre, et là, entourés des hommes, nous procédons à notre enquête, suivie d'une distribution d'effets, de vivres et d'argent. A bord du vapeur, on débarque des planches et des madriers légers embarqués à Hilo, on les lie en radeau auquel s'attelle l'embarcation lourdement chargée, et qui met plus de trois heures à franchir l'espace qui nous sépare. Nous détachons une escouade pour amener les planches sur le rivage. Une autre a ordre de gagner le sommet de la falaise et, munie de haches, d'abattre des branches d'arbres en quantité suffisante. D'autres creusent des trous dans le sable, dressent les madriers, les relient ensemble avec des planches; d'autres enfin ramassent les branches d'arbres que leurs compagnons jettent de la falaise, et en font une toiture inefficace contre la pluie, mais suffisante pour abriter du soleil les provisions et eux-mêmes.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

En quelques heures une vingtaine de ces abris improvisés sont construits, et ces malheureux, rassasiés, désaltérés et décemment vêtus, peuvent y goûter un repos dont ils ont bien besoin. Malgré leur fatigue et leurs privations, tout ce travail se fait rapidement et bien. Le courage leur est revenu, et les forces avec lui.

Après avoir tout mis en train, je retourne auprès de Mme de V.... Je la trouve entourée des femmes et des enfants. La distribution des étoffes est terminée. Des aiguilles, du fil sont dans toutes les mains; on coupe, on taille, on bâtit à la hâte des robes pour remplacer les haillons. Les plus jeunes enfants, avec l'insouciance de leur âge, jouent sur la plage, ramassant çà et là les débris que la mer a rejetés, les réunissant en tas où chacun viendra reconnaître ce qui lui appartient. C'est une scène d'activité, de gaieté relative, d'ordre, qui fait plaisir à voir. L'air ému de tous ces pauvres gens, leur reconnaissance, me touchent profondément. La journée avance, mais elle a été bien remplie. Quand arrive enfin le moment de nous rembarquer, nous le faisons le cœur moins serré. Nous laissons des provisions pour une semaine au moins, des abris suffisants. Les Kanaques nous assurent que le bois et les bambous abondent au haut de la falaise; qu'ils n'auront aucune difficulté à reconstruire leurs huttes, maintenant qu'ils ont des haches, des scies et des clous, et qu'ils ont des hangars suffisants pour travailler à l'ombre et pour abriter leurs femmes et leurs enfants. De notre côté, nous leur promettons qu'avant huit jours le vapeur repassera et leur apportera de nouvelles provisions. Le roi les autorise à prélever sur ses troupeaux, qui sont à une journée de marche, quelques vaches et des moutons; nous désignons, après enquête, celui d'entre eux qui nous offre le plus de garanties morales comme administrateur temporaire du village; il est responsable de tout et a pleins pouvoirs pour choisir ses aides.

A six heures nous sommes de retour à bord du *Kilauea;* l'embarcation hissée, nous réparons nos forces à table. La soirée est magnifique; nous marchons à petite vapeur, nous dirigeant sur Punaluu. Assis sur le pont, nous suivons à la clarté de la lune les sinuosités du rivage qui se dessine à quelques kilomètres de nous, nous causons de ce que nous avons fait, nous discutons les plans du lendemain.

Nous sommes péniblement impressionnés de ce que nous avons vu jusqu'ici. Les pertes matérielles sont considérables, mais ce n'est là, après tout, qu'une question d'argent, et la situation prospère de nos finances me fait espérer d'y pouvoir remédier. Les chambres sont en session, et je ne doute pas d'obtenir d'elles un vote de subsides suffisants pour venir en aide aux indigènes. Mais ce qui est irréparable, c'est la dépopulation, et les morts se chiffrent par centaines. Le roi en est très-affecté. Les bras faisaient déjà défaut pour la culture des terres, et ce nouveau désastre nous enlève des hommes jeunes, des femmes dans la force de l'âge. Comment combler ces vides? Si l'émigration étrangère a ses avantages, elle a aussi ses inconvénients. Elle se recrute principalement parmi les Américains, et la prédominance de cet élément est un danger pour l'avenir politique de l'archipel. Nous avons fait venir des travailleurs de la Chine, et récemment du Japon, mais ils n'ont que peu d'affinités avec les Kanaques, et ce mélange des races n'a pas produit jusqu'ici d'heureux résultats. Nous discutons avec le roi la question de faire venir des colons indigènes des archipels du sud de l'Océanie. C'est là, je l'avoue, une de mes idées favorites, et le roi la partage.

Nous passâmes une partie de la nuit à examiner les mesures à prendre. La question d'actualité n'était malheureusement pas douteuse; elle s'imposait d'elle-même, et je me décidai, dès mon retour à Honolulu, à la soumettre aux chambres et à proposer notre solution.

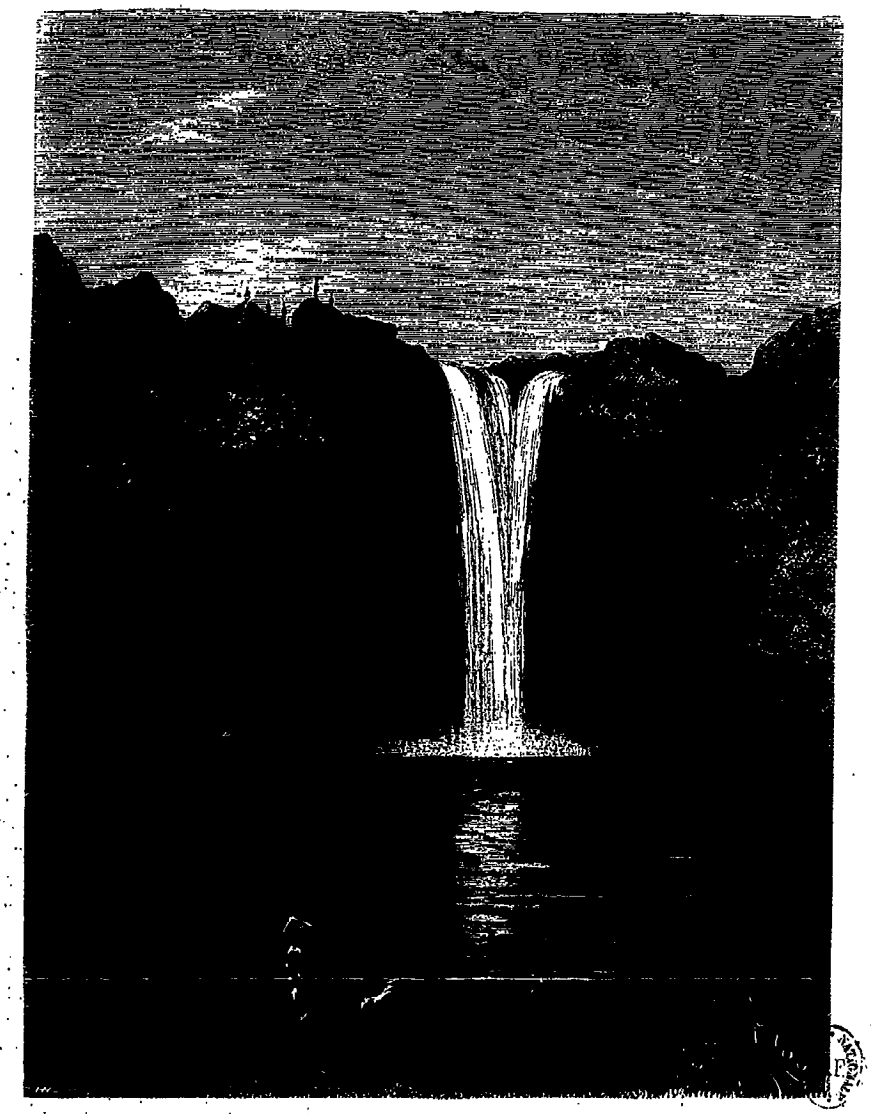
Bien avant le jour nous sommes par le travers de ce qui fut Punaluu. Un grand feu allumé sur la hauteur en avertit notre pilote. Nous courons des bordées au large après avoir lancé quelques fusées pour avertir les indigènes de notre arrivée. En attendant le jour, nous gagnons nos cabines et dormons d'un sommeil profond. A l'aube on nous réveille. Le navire est à trois kilomètres de la plage; nous donnons ordre de nous rapprocher quelque peu, mais le capitaine n'est rien moins que rassuré. Cette côte, dangereuse en tout temps, l'est doublement maintenant. Des bouillonnements inaccoutumés indiquent la présence de volcans sous-marins, des roches noires pointent à la surface de l'eau, et un ressac assez violent porte sur le rivage. Les falaises sont couvertes d'indigènes qui vont et viennent, mais qui évidemment hésitent à descendre sur la plage. L'embarcation est lancée, chargée de vivres, et je me rends à terre.

Si l'atterrissage était difficile à Keauhou, il l'est bien plus encore ici, où les secousses volcaniques ont eu plus d'intensité. Nous sommes à quinze kilomètres du nouveau cratère, et nous apercevons dans le sud un fleuve de lave qui se jette dans la mer et roule ses vagues alternativement noires et rouges par-dessus une falaise à pic. L'atmosphère est brûlante. Une épaisse fumée rampe lourdement sur le flanc des collines et s'effrange en grands flocons gris. Sur la plage, les falaises ont croulé sous le choc des vagues soulevées. Le petit port n'existe plus, et nous avançons en tâtonnant pour trouver un point de débarquement. Il n'en existe pas d'autre que des roches lisses et glissantes auxquelles nous nous accrochons avec de forts grappins. Les Kanaques viennent au-devant de nous. Notre présence les décide à quitter leurs hauteurs, plus dangereuses pour eux que la plage elle-même, puisqu'elles tremblent à chaque instant; mais telle est leur terreur du ras de marée, qu'ils préféraient encore courir le risque d'un éboulement que celui d'être envahis par la mer. Ce dernier danger n'existe plus, mais c'est ce qu'il est difficile de leur faire comprendre.

Je débarque non sans peine et, comme la veille, je

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

fais mettre à terre les vivres et les provisions; puis la chaloupe retourne à bord pour ramener du bois, des tentes et des vivres. Je trouve beaucoup plus d'indigènes à Punaluu qu'à Keauhou. Une partie de la population de Waïohinu, si terriblement éprouvée, est venue se joindre à ceux de Punaluu, et par eux j'apprends enfin ce qui s'est passé. Le village de Waïohinu est situé dans l'intérieur de l'île, à douze kilomètres de distance. C'est près de là que le fleuve de boue a fait irruption. Les Kanaques me confirment les rapports de nos messagers à Hilo. Waïohinu n'existe plus, on y compte une centaine de morts. Les habitants se sont sauvés sur une hauteur qui domine la plaine et qui s'écroule lentement sous les secousses persistantes du tremblement de terre. Un prétendu prophète leur a prédit la fin du monde, et affirme que

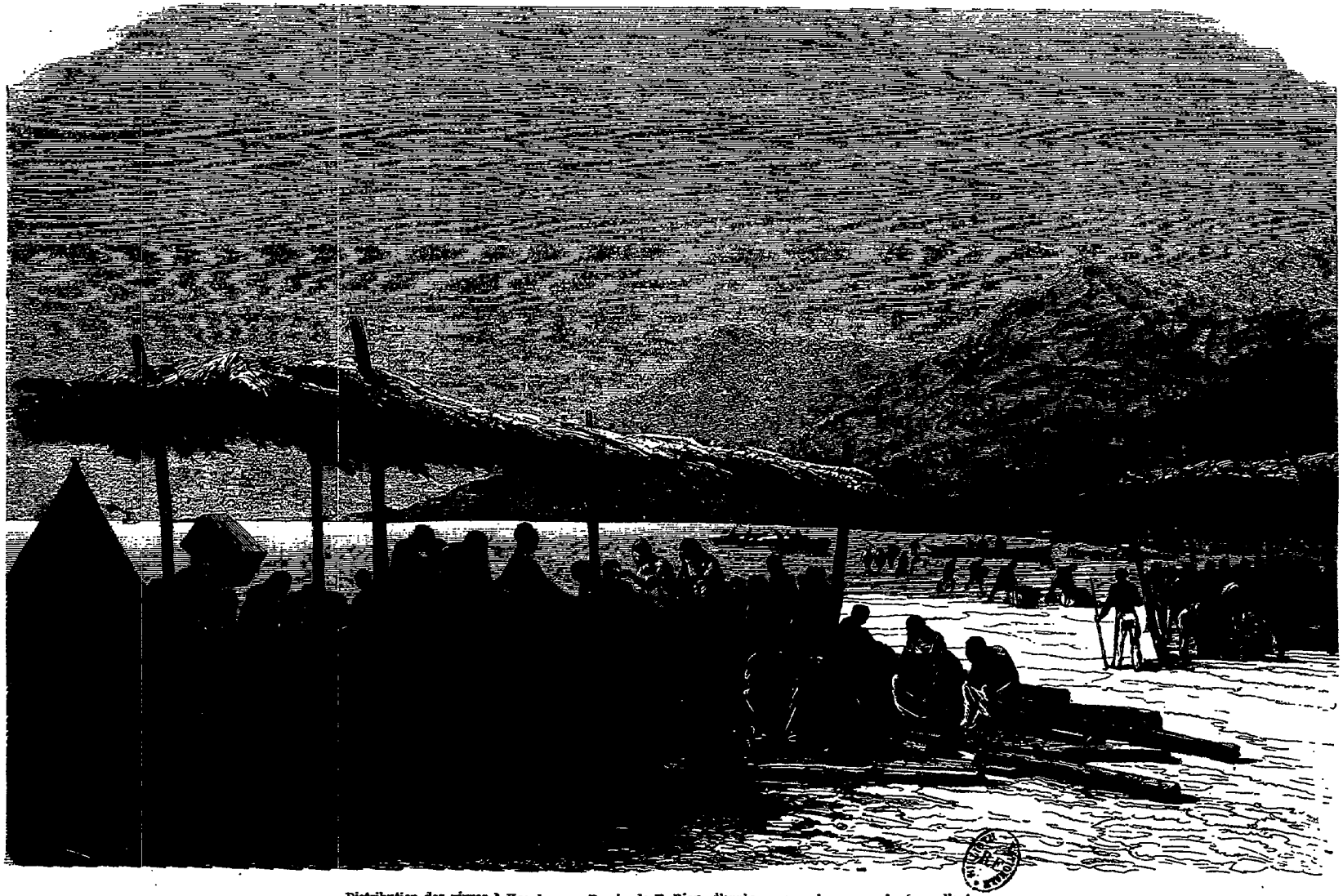


Cascade de l'Arc-en-Ciel (île Hawaï). — Dessin de E. Riou, d'après une photographie de H. R. Hitcheren.

ceux-là seuls pourront être sauvés qui se réfugieront sur la colline avec lui. Il a reçu, dit-il, une révélation d'en haut. En vain les missionnaires ont essayé de leur faire entendre raison; le juge du district, qui avait d'abord traité de fou le nouveau prophète, avait vu peu d'heures après sa femme tuée sous ses yeux par la chute de sa maison, et, blessé lui-même, il avait perdu la tête et ajouté foi aux prédictions de cet illuminé. Campés sur la colline depuis plusieurs jours, ils se nourrissaient d'herbe et de racines, et passaient leur temps à chanter des hymnes à Pélé pour apaiser sa colère. Certes, ce qui se passait était de nature à ébranler leur raison, mais il était urgent de mettre un terme à un pareil état de choses.

J'en conférai avec le roi, et il fut convenu qu'après avoir tout mis en train à Punaluu, je laisserai le soin

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Distribution des vivres à Keauhou. — Dessin de E. Riou, d'après un croquis communiqué par l'auteur.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

de l'enquête à nos employés et partirai dans l'après-midi pour Waïohinu. Ma femme et mon fils insistèrent pour m'accompagner, et j'y consentis. J'annonçai ma résolution aux Kanaques assemblés. Ils essayèrent vivement de m'en dissuader, m'assurant que la route était impraticable, sillonnée de crevasses profondes qui nous forceraient à des détours sans fin, et insistant sur les dangers qui nous attendaient à Waïohinu. Quand ils virent cependant que ma résolution était prise, plusieurs d'entre eux s'offrirent pour nous accompagner. Je choisis les plus robustes et les plus actifs. Ils se mirent de suite en campagne pour nous trouver des chevaux, et réussirent, non sans peine, à nous ramener quelques animaux qui paissaient dans la plaine. De selles et de brides, ils n'en avaient pas, mais j'avais fait mettre les nôtres à bord, et dans l'après-midi tout était prêt.

Pendant ce temps nous procédions comme à Keauhou, et, instruits par l'expérience de la veille, nous allions rapidement. A midi, quatre grands hangars étaient dressés sur la plage, les femmes et les enfants à l'abri, bien qu'encore fort à l'étroit, les vivres étaient distribués et les femmes à l'œuvre sous la direction de Mme de Varigny, qui avait promptement organisé son département. A midi, nous retournons à bord pour prendre un repas solide et nous munir de quelques provisions. Il est convenu avec le roi que, l'enquête terminée et les secours distribués, le vapeur partira le soir, si possible, et nous attendra à Kahaulala, à vingt-cinq milles plus loin sur la côte. Nous éviterons ainsi de redescendre sur Punaluu, où le travail sera terminé, et je pourrai me rendre un compte exact de l'état des choses sur la nouvelle route que nous suivrons. On me dit bien qu'elle n'est pas praticable, qu'un fleuve

Ruines du village de Waïohinu. — Dessin de E. Riou, d'après une photographie de H. Chase.

de lave la coupe en deux, mais il faut faire la part de l'exagération, et je persiste à croire que nous pourrons passer.

A une heure de l'après-midi nous prenons congé du roi, et, accompagnés de cinq indigènes aussi médiocrement montés que nous, mais dont l'air résolu me plaît, nous partons. La route, si tant est que ce soit une route, suit pendant quelques minutes le bord de la plage, puis, inclinant brusquement à gauche, gravit le flanc de la falaise. Là commencent nos difficultés : partout des roches éboulées entre lesquelles il faut se glisser, des pierres contre lesquelles nos chevaux butent, une pente raide entre deux tranchées qui menacent à chaque instant de s'écrouler, une atmosphère brûlante que ne rafraîchit aucune brise. Nous avançons pourtant et gagnons enfin le plateau.

Là le paysage change d'aspect; le sol, légèrement ondulé, est couvert de bouquets d'arbres à demi déracinés et sillonné de crevasses profondes. Nous nous arrêtons un instant pour laisser souffler nos chevaux. A nos pieds se déroule la plage dévastée dans toute sa longueur. Le plateau s'élève en pente douce. Dans le lointain on distingue, sur la droite, la cime neigeuse de Mauna Kea, en face celle de Mauna Loa, enveloppée d'une épaisse fumée qui rampe sur les flancs. Cette colonne de fumée, qui oscille suivant le vent, laisse entrevoir par intervalles le sommet de la montagne qui brille comme un diamant. A gauche, une longue ligne noire mouvante coupe l'horizon : c'est le fleuve de lave qui descend dans la mer, dégageant sur son passage une chaleur intense qui fait miroiter l'air et lui donne l'apparence d'une gaze légère et floconneuse. Nous n'avons pas de temps à perdre à admirer ce spectacle curieux. Il nous faut gagner Waïohinu avant la nuit. En temps ordinaire nous y serions en moins de deux heures, mais nous pouvons être retardés par les

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

bouleversements du sol. Nous saluons d'un dernier regard nos compagnons restés sur la plage, et, tournant le dos à la mer, nous nous dirigeons vers l'intérieur. Les premiers milles ne présentent pas de grandes difficultés. Nous sommes bien arrêtés par des crevasses, mais la plupart peuvent être franchies par nos chevaux; il nous faut tourner les plus larges; pour cela nous observons dans quel sens elles vont en s'élargissant, et, appuyant dans la plaine sur le côté opposé, nous les évitons après un détour plus ou moins long. La plupart de ces crevasses mesurent une trentaine de pieds de profondeur. Beaucoup n'ont pas plus d'un mètre de largeur, quelques-unes en ont trois ou quatre. Des vapeurs sulfureuses s'en dégagent, le fond fume; les arbres et les broussailles, flétris et desséchés, laissent pendre sur le bord leurs feuilles jaunies et leurs branches sans séve et sans vigueur.

Nous avançons cependant plus rapidement que je n'aurais osé l'espérer, et après une heure de marche nous commençons à apercevoir les collines élevées au pied desquelles était Waïohinu. Nous entrons dans une région nouvelle. A droite et à gauche de la route s'étend une grande plaine, fertile autrefois, mais maintenant brûlée et desséchée. Elle est couverte de nombreux bouquets de sandal. Ce bois précieux, très-recherché sur le marché de la Chine, était une des grandes richesses de l'archipel havaïen. Des coupes excessives, faites de 1830 à 1840, pour satisfaire à des réclamations douteuses de la part des étrangers contre le gouvernement, ont tari pour bien des années cette source de revenus. Le sandal pousse lentement, et le district dans lequel nous nous trouvons est celui où il prospère le mieux. Mais je constate avec tristesse que tous ces jeunes arbres sont perdus. Un souffle de feu

Ferme enfermée dans la lave. — Dessin de E. Riou, d'après une photographie de H. Chase.

a passé sur eux. Il faudra plus de quarante ans pour réparer cette perte.

A mesure que nous approchons de Waïohinu, la désolation augmente. A Waïohinu même, elle est à son comble. Nous pénétrons dans les ruines d'un village désert; pas un habitant, pas une maison debout. L'église est détruite au ras du sol. Il n'en reste plus pierre sur pierre. Partout des murs renversés, des habitations écroulées; on marche sur les toits, sur les calebasses brisées, les poutres renversées. Des fragments d'étoffes, des ustensiles de ménage jonchent la terre. Le feu s'est mis de la partie; des débris à demi calcinés fument encore. A un demi-kilomètre se dresse une haute colline fendue par le milieu. Une traînée de pierres et de terre jaune marque l'endroit d'un éboulement gigantesque qui ne s'est arrêté qu'aux dernières maisons du village.

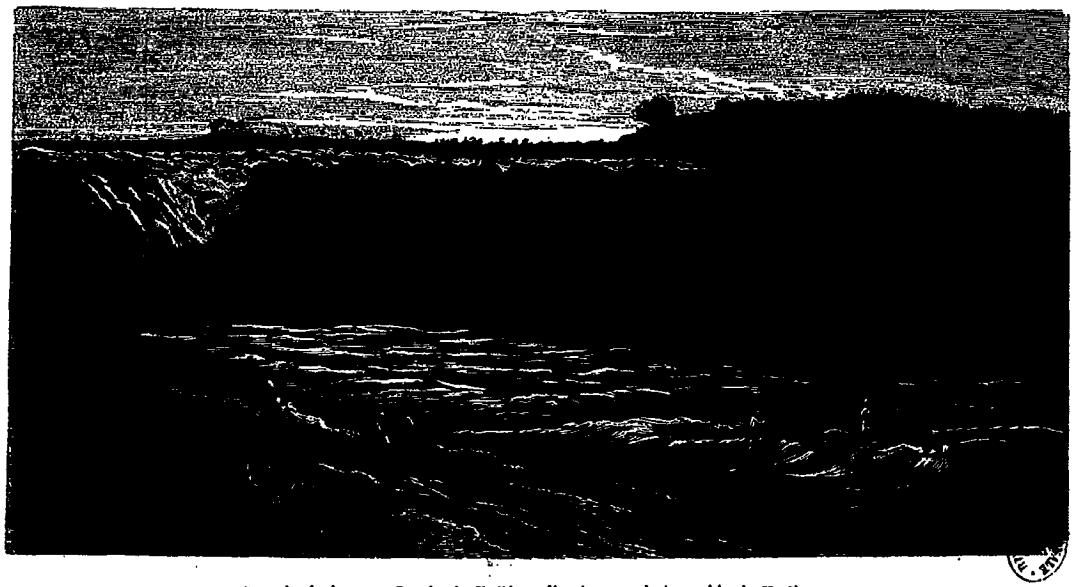
Je me mets en campagne avec nos indigènes pour tâcher de trouver parmi ces ruines un abri pour ma femme et mon fils. Nous finissons par découvrir une maison moins endommagée que les autres. Le toit tient encore un peu, et une chambre à trois cloisons est encore debout. Il est vrai que le quatrième côté, qui ouvre sur la campagne, n'existe plus, et que le plancher effondré est tellement en pente qu'il est difficile de marcher dessus; mais enfin, à condition de coucher le plus loin possible du côté détruit, on peut éviter la pluie, s'il en survient, et les circonstances ne comportent pas davantage. Nous coucherons tout vêtus, d'abord pour être prêts à tout événement, puis il n'y a pas un coin où l'on puisse s'habiller ou se déshabiller.

Ce point réglé, il s'agit de manger. Pendant que l'un de nos indigènes prépare le repas que nous avons apporté avec nous, les autres, munis de nos instructions, se rendent sur la colline pour aviser les Kana-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

ques de mon arrivée, et pour intimer l'ordre au juge de venir me rejoindre et de ramener avec lui les habitants. Je crains, je l'avoue, une assez vive résistance de la part de ces derniers, mais je compte un peu sur l'éloquence de mes guides, qui savent que le roi est à Punaluu, qui ont été témoins des mesures prises par nous pour leur venir en aide, et qui, avec leur exagération naturelle, me représenteront comme disposant de moyens d'action qui me font complétement défaut. Je ne me trompais pas. Nous terminions notre modeste repas, quand je vis accourir en toute hâte un de nos guides, qui me dit précéder de peu le juge et la plupart des Kanaques. Un petit nombre, subissant encore l'influence du prétendu prophète, s'obstinaient à ne pas descendre. De ceux-là j'aurais raison plus tard.

Il m'eût assez convenu de donner à l'entrevue qui allait avoir lieu une apparence solennelle, mais la chose était difficile, même avec la meilleure volonté du monde. Assis sur une chaise à trois pieds accotée à une des parois de la maison, j'attendis mon juge. Il arriva la tête basse, escorté de deux ou trois cents indigènes, qui regardaient d'un air effaré les ruines de leurs demeures. Beaucoup d'entre eux se considéraient comme en grand péril. Pélé n'allait-elle pas se venger de leur audace à oser braver son courroux? J'accueillis le juge avec beaucoup de froideur, lui disant que le roi m'envoyait ici pour lui demander compte de sa conduite. D'un geste découragé il me montra l'amas de ruines qui nous entourait. C'était là, évidemment, sa seule et sa meilleure excuse. Cet aspect désolant pour moi, simple visiteur, devait être navrant pour ces pauvres gens qui avaient tout perdu, et qui comptaient tous des parents et des amis morts sous ces ruines.

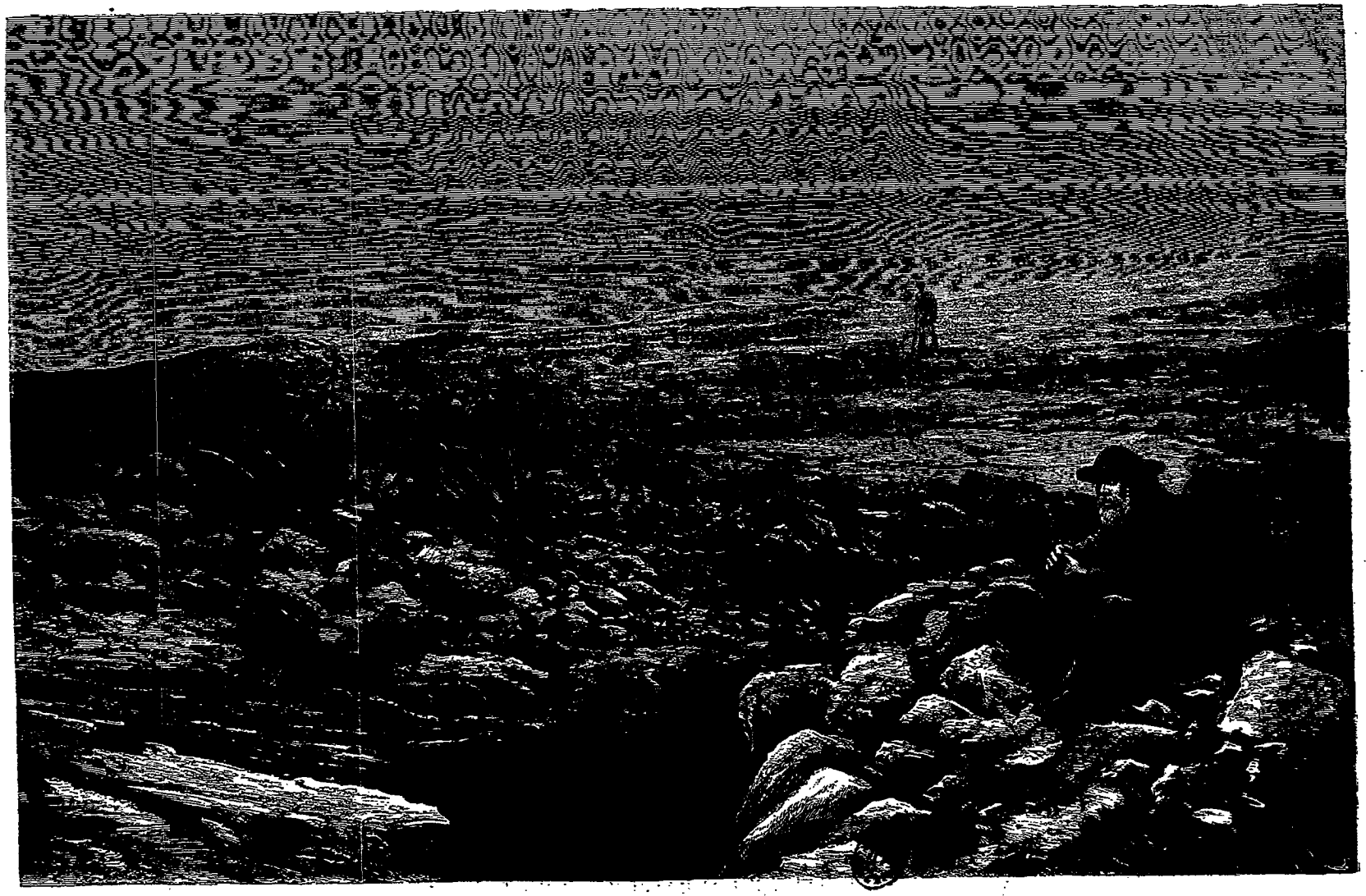


Cascade de lave. — Dessin de E. Riou, d'après une photographie de H. Chase.

J'étais ému moi-même, mais il ne s'agissait pas de faire de la sensibilité. Il fallait relever leur moral, imposer silence à leurs craintes superstitieuses, et leur faire quitter cet abri dangereux où tous pouvaient trouver une fin terrible. La colline, fendillée, crevassée, menaçait de s'affaisser sous un nouveau choc. Depuis deux jours, il est vrai, les secousses diminuaient d'intensité, mais enfin elles continuaient, et en ce moment même le sol tremblait sous nos pas, oscillant tantôt dans un sens, tantôt dans l'autre. M'adressant à la foule qui m'entourait, et qui contemplait avec une sorte de stupéfaction ma femme et mon fils assis à côté de moi, je leur dis qu'ils ne pouvaient rester plus longtemps là où ils étaient, qu'il était impossible de leur faire tenir des vivres et des secours, que le vapeur en était chargé, que nous ferions pour eux ce que nous pourrions, mais qu'il leur fallait s'aider eux-mêmes.

Quant au prophète, je leur fis honte de leur crédulité, ajoutant que je me réservais de le faire arrêter pour s'expliquer devant la justice. Demain, le vapeur serait à Kahaulala; je m'y rendrais et j'engageais ceux qui m'écoutaient à y descendre avec moi. Là on leur remettrait des vivres, des outils, des vêtements, et ils pourraient soit se remettre à l'œuvre et reconstruire leurs habitations, soit émigrer sur un autre point de l'île. Ces propositions les tentaient vivement, mais pourrait-on gagner Kahaulala? Ils croyaient la route coupée. L'était-elle? Je n'en savais rien; mais en tout cas celle de Punaluu était praticable, je venais de la parcourir, et à Punaluu on avait laissé des vivres suffisants. De nombreux signes d'assentiment accueillirent mes arguments; mais lorsque j'insistai pour qu'ils passassent la nuit à Waïohinu, je n'y pus réussir. Vainement j'annonçais que j'y resterais moi-même avec les miens et mes guides; ils me répondirent que c'était m'exposer à un danger certain. Tout ce que je pus

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Le capitaine Browne pres du tombeau de sa fille. — Dessin de E. Riou, d'après une photographie de H. Chase.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

obtenir d'eux, c'est qu'ils redescendraient le lendemain et se rendraient avec moi à Kahaulala.

La glace une fois rompue, les femmes et les enfants s'approchèrent de Mme de Varigny, qui leur répéta les raisons que je venais de leur donner; mêlé aux groupes des hommes, je m'attachai à réveiller leur courage. Je leur racontai ce qui s'était passé à Keauhou et à Punaluu, l'ardeur, l'activité avec laquelle leurs compatriotes réédifiaient leurs huttes et se remettaient au travail. Ces pauvres gens ne demandaient qu'à être convaincus, et il était évident que le juge, atterré par la mort de sa femme, avait complétement perdu la tête au moment décisif, et que sa faiblesse les avait paralysés. Peu à peu les plus hardis se demandèrent si, après tout, mieux ne valait pas pour eux passer la nuit à Waïohinu. Ils y étaient depuis deux heures, et Pélé n'avait englouti personne. J'y restai moi-même, et mes guides aussi, et nous n'avions nullement l'air effrayés. Une vingtaine se décidèrent à nous imiter. Quelques femmes en firent autant, et au coucher du soleil le reste se remit en route pour regagner la hauteur, poursuivi des moqueries de ceux qui restaient et qui semblaient avoir oublié leurs terreurs précédentes.

Nos préparatifs pour la nuit sont bientôt faits. Un drap tendu remplace la paroi absente et nous abrite quelque peu. Deux matelas jetés à terre, des selles pour oreillers, et tout est dit. Notre logis démantelé est si peu attrayant que nous restons assez tard assis sur le seuil à causer et à respirer l'air du soir, un peu rafraîchi par la brise de mer qui se lève. Les secousses diminuent graduellement d'intensité; elles font bien encore crier les poutres et les solives descellées, mais ne nous inspirent pas grande inquiétude. Dire que nous dormons toute la nuit ne serait pas exact; mais enfin nous reposons sans trop d'alertes et nous sommes debout au lever du jour.

Voici nos Kanaques, assez étonnés de nous retrouver vivants, mais un peu rassurés. Ils arrivent en plus grand nombre que la veille. Leurs récits ont ébranlé les récalcitrants, et le prophète reste juché sur sa hauteur avec une douzaine de fanatiques. Le succès est complet; je n'espérais ni mieux ni autant. La répugnance qu'ils témoignaient hier à se rendre à Kahaulala a fait place à un vif désir d'aller rejoindre leurs compatriotes, de voir le roi, et de recevoir enfin des secours et surtout des vivres dont ils ont le plus grand besoin. Leurs enfants ont beaucoup souffert, et la mortalité a été considérable parmi ces pauvres petits êtres, privés depuis plus de dix jours d'abri et de nourriture.

Je retarde à dessein le départ. J'ai expédié des messagers sûrs pour constater si la route est ou non coupée par la lave, et j'attends leur retour. Dans le cas où nous ne pourrions gagner Kahaulala, je les dirigerais sur Punaluu. Mes indigènes reviennent à dix heures. La route est difficile, mais praticable. Le fleuve de lave passe auprès, mais en faisant un détour on peut l'éviter. Nous partons, et je donne ordre aux indigènes de se rendre directement à Kahaulala. Pour moi, je me propose de visiter le fleuve de lave, de me rendre un compte exact de la direction qu'il suit, et de m'assurer de l'étendue des ravages. On m'affirme, en effet, qu'un certain nombre de Kanaques surpris par l'éruption ont été chercher un refuge sur les mamelons, et, entourés de lave de tous côtés, n'ont pu quitter cet abri précaire. Si cela est, il y a peu de chances de les retrouver vivants. La chaleur et les vapeurs sulfureuses ont dû les asphyxier; en supposant qu'ils aient pu y résister, la faim les aura tués. Je garde avec moi nos guides d'hier; je puis compter sur leur zèle et leur activité, ainsi que sur leur courage.

Une heure et demie de marche, car la route est telle que nous ne pouvons galoper, nous amène à la lave. D'une hauteur qui domine le cours de ce fleuve, je puis me rendre compte de sa direction. Sa source est à quelques kilomètres à notre droite, sur les flancs de la montagne, et s'échappe de trois vastes fissures. La lave descend en masse compacte jusqu'au pied de la montagne. Là elle s'est divisée, contournant les mamelons, comblant les vallées; tantôt elle se réunit de nouveau, tantôt elle circule comme au hasard, laissant çà et là de vastes espaces un peu plus élevés complétement intacts. On dirait des îles de toute taille au milieu d'une mer noire et brûlante. La chaleur est intense. Une légère fumée blanche flotte au ras du sol. A la surface, la lave s'est durcie, et cette croûte extérieure me paraît assez forte pour supporter le poids d'un homme. Nous redescendons sur le bord, et, laissant nos chevaux sous la garde d'un des guides, nous nous préparons à essayer de franchir le premier bras. Nous procédons avec lenteur. Sur les bords, la lave est assez forte pour nous porter, mais à mesure que nous avançons elle offre moins de résistance. Au milieu de son lit, nous la sentons plier sous nos pas comme une glace de formation récente. En enfonçant mon bâton, il pénètre cette couche légère, et je l'en retire enflammé. La chaleur est suffocante et nous brûle les pieds. Il faut se hâter. Un dernier effort, et nous gagnons l'autre bord sains et saufs, mais nos chaussures n'y ont pas résisté, le cuir s'est corrodé; nous sommes haletants et pouvons à peine respirer.

La largeur de ce bras est d'environ trois cents mètres. En examinant la configuration du sol, je puis me rendre à peu près compte de l'épaisseur de la lave; elle n'est pas moindre de cinquante pieds, et coule entre deux mamelons. Nous sommes dans une île encerclée de lave; devant nous et à un demi-kilomètre de distance, un autre bras du fleuve, plus étroit mais plus encaissé, contourne notre mamelon et oblique à droite. Plus loin encore, la fumée blanche nous indique la présence d'autres bras analogues. Partout des îles ou des îlots dont les arbres desséchés et le gazon brûlé attristent le regard. Quelques-unes de ces îles, plus considérables que les autres, ont conservé au centre

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

quelque verdure qui leur donne l'aspect d'une oasis au milieu d'un désert. Dans ces dernières, nous voyons circuler quelques formes indécises à travers l'atmosphère miroitante de chaleur. Ma longue-vue me permet de les distinguer : ce sont des bœufs et des chevaux qui ont pu gagner ces plateaux, et qui achèvent de dévorer le peu d'herbe qui s'y trouve. Dans les plus petites, et plus près de nous, des squelettes de ces animaux jonchent le sol. La chaleur, la soif et la faim les ont tués. J'ai beau chercher, je n'aperçois pas de formes humaines. Si des Kanaques ont pu se réfugier là, ils ont dû mourir faute d'eau.

Nos guides sont allés reconnaître l'autre bras. Il est impraticable. La lave plus encaissée n'offre pas une croûte assez solide pour qu'on puisse la franchir. Nous explorons notre île dans tous les sens. Impossible d'aller plus loin, et nous revenons sur nos pas.

Forcés d'abandonner notre projet de poursuivre plus avant, nous regagnâmes la route et descendîmes vers Kahaulala, côtoyant la lave et interrogeant obstinément l'horizon pour chercher à découvrir quelques habitants sur les mamelons. Nous ne vîmes rien. Plus tard, lorsque la lave refroidie permit une exploration plus complète, on trouva çà et là près des squelettes des animaux, des cadavres d'indigènes ; mais au moment où je faisais mes recherches, ils étaient évidemment morts depuis quelques jours, et aucun secours humain n'aurait pu les sauver à temps.

Je visitai également sur ma route les ruines de plusieurs fermes et plantations jadis florissantes, aujourd'hui converties en champs de pierre et de lave. Celle du capitaine Brown, entre autres, offrait l'aspect de la désolation la plus profonde. Je trouvai ce pauvre homme avec quelques Kanaques, occupé à chercher le tombeau de sa fille morte quelques années avant et enterrée près de sa demeure. A peine avait-il pu retrouver l'emplacement de sa maison. Le fleuve de lave était descendu dans la plaine au milieu de la nuit. Sa plus jeune fille l'avait appelé pour lui demander ce que c'était que ce bruit de cascade qu'elle entendait. Il s'était rendu sur sa véranda, et dans la nuit noire il avait aperçu le fleuve de feu qui descendait en bouillonnant. Sans avoir le temps de rien sauver, sans autres vêtements que ceux qu'ils portaient, sans pouvoir même se chausser, ils avaient, lui, sa femme et ses enfants, pris la fuite et s'étaient réfugiés sur un mamelon qui se trouvait à quatre cents mètres de sa maison. La lave était descendue comme une inondation de feu, couvrant la plaine sur une largeur de plus d'un kilomètre. En un instant sa maison, ses fermes, entourées de lave rouge, avaient pris feu comme une poignée d'herbes sèches, et s'étaient écroulées dans le fleuve qui entraînait tout. Son peu de profondeur lui avait permis de se refroidir rapidement, le cours principal étant plus à gauche, et maintenant, après avoir confié à la charité de voisins moins éprouvés sa femme et ses enfants, il cherchait à retrouver le tombeau de celle qu'il avait perdue.

J'écoutai sa triste histoire, je lui offris mes services qu'il accepta avec reconnaissance, je me chargeai de prendre sa famille à bord de notre vapeur et de la ramener à Honolulu pendant qu'il leur reconstruirait un « home » et rassemblerait le peu qui restait de ses troupeaux.

A cinq heures du soir nous étions à Kahaulala. Nos Kanaques nous avaient précédés de quelques heures, et avaient reçu du roi les secours nécessaires. Ils se préparaient à retourner à Waïohinu. Leurs terreurs étaient calmées, le roi en avait eu raison, et, rassurés par sa présence et ses exhortations, ils allaient se remettre à l'œuvre. Dans quelques jours, une goëlette expédiée de Honolulu devait leur apporter les bois et les outils nécessaires. En attendant, un dépôt de vivres était organisé à Kahaulala, placé sous la direction d'un de nos employés que nous devions y laisser, et qui leur remettrait au fur et à mesure ce dont ils pouvaient avoir besoin.

Je rendis compte au roi de ce que j'avais vu, et dans l'après-midi, ayant tout terminé à Kahaulala, nous nous embarquions pour doubler la pointe de l'île, et revenir à Honolulu en visitant Kéalakekua et Kailua.

A l'extrémité sud de l'île de Havaï se trouve la pointe de Kalae, promontoire escarpé qui forme un cap avancé dans la mer et se relie à l'île par deux chaînes de falaises séparées par un bassin étroit. C'est là que le fleuve de lave débouchait. Il coulait à pleins bords dans ce bassin, et tombait d'une hauteur d'environ cinq cents mètres dans l'Océan, où il avait créé un vaste cône en forme de pyramide. Nous ne pûmes en approcher assez pour observer tous les détails, mais avec nos lunettes d'approche, nous distinguions assez nettement l'ensemble. Le flux volcanique diminuait évidemment d'intensité, mais à la nuit naissante le spectacle était encore grandiose et terrible. Ces masses noires irisées de feu tombaient à pic sur le sommet du cône, descendaient en cascades sur ses flancs et venaient s'éteindre dans l'eau bouillonnante avec un bruit sourd qui parvenait jusqu'à nous.

Mais bientôt la pointe est doublée ; nous gagnons le large ; puis, décrivant une grande courbe, nous mettons le cap au nord et marchons à toute vapeur sur Kéalakekua, où nous jetons l'ancre à la pointe du jour. La ville a été assez éprouvée, mais je ne constate que des pertes matérielles faciles à réparer. Nous partons pour Kailua.

Cette petite ville, ancienne résidence des rois de Havaï, a moins souffert encore que Kéalakekua, et nous n'y faisons qu'un court séjour. Nous avons hâte de regagner Honolulu. A la nuit nous quittons Kailua. Nous forçons de vapeur, et dans l'après-midi du lendemain nous sommes en vue d'Oahu. Le fort de Punch Bowl signale notre présence en arborant le drapeau royal, qu'il salue de vingt et un coups de canon. Une heure après nous entrions dans le port.

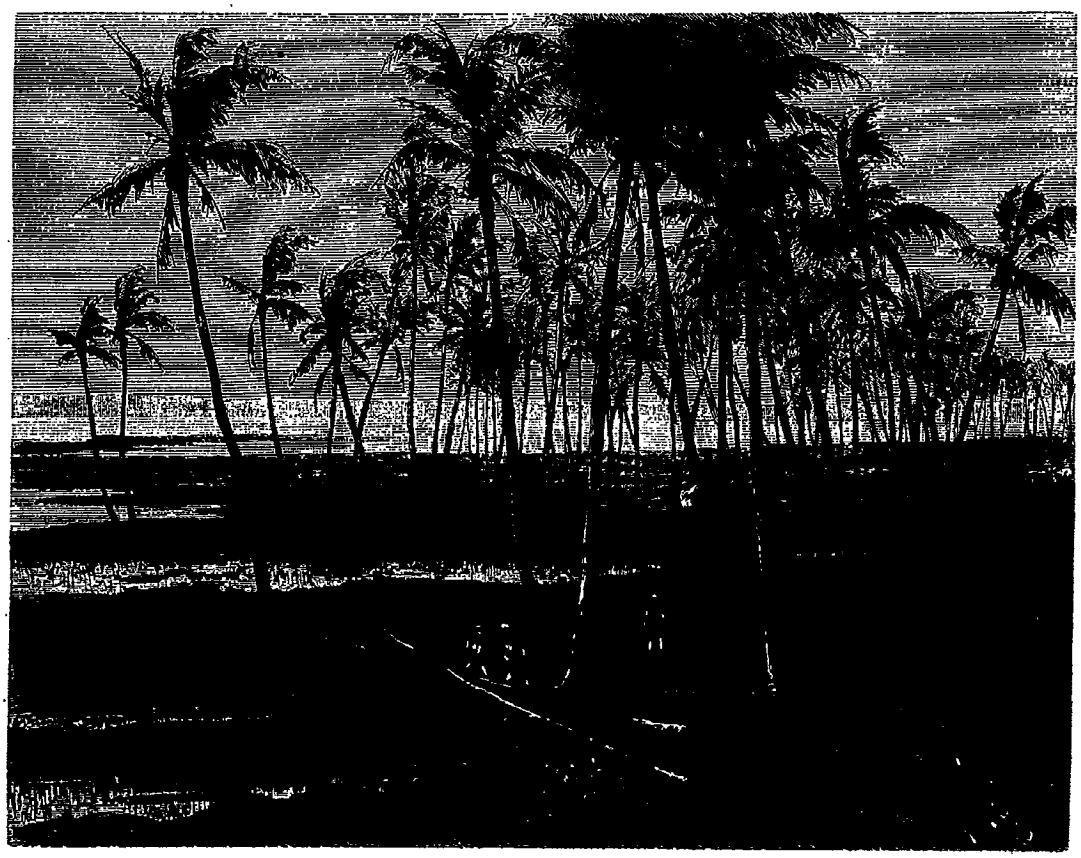
Les quais étaient remplis par une foule considérable qui attendait avec impatience le retour du roi et les

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

nouvelles que nous rapportions. Les bruits les plus extravagants avaient couru pendant notre absence; on disait le vapeur perdu, le roi mort; aussi sa présence sur le pont fut-elle saluée de vives acclamations.

Les Chambres étaient en séance. Je m'y rendis immédiatement après avoir pris congé du roi. A mon arrivée, l'ordre du jour fut suspendu pour me permettre de donner les nouvelles impatiemment attendues. Je fis à la tribune un exposé succinct de notre voyage et des mesures prises, en annonçant que le lendemain je soumettrais à l'assemblée un bill d'indemnité pour les dépenses faites, et une demande de crédit pour celles qui restaient à faire. De vifs applaudissements accueillirent ces déclarations, et le parlement vota séance tenante une adresse de félicitations au roi, qu'une délégation fut chargée de lui présenter.

Le lendemain, on adopta à l'unanimité les deux bills que je présentai, et le surlendemain le vapeur partait pour Havaï, chargé de tout ce qui était nécessaire pour



Côte de Havaï. — Dessin de E. Riou, d'après une photographie de H. Chase.

venir en aide aux malheureux habitants des districts de Kau et de Puna.

Là finissait la tâche du gouvernement et commençait celle de la charité privée. Des meetings furent convoqués; on organisa des quêtes à domicile, des loteries, des ventes, et en moins d'une semaine on avait réuni plus de deux cent mille francs pour venir en aide aux veuves et aux orphelins.

Au moment où j'écris, Kaméhaméha V, dont je m'honore d'avoir été le ministre et l'ami, n'est plus, et j'éprouve un plaisir mélancolique à retracer ici le récit de notre dernier voyage ensemble. Trois mois après les faits que je viens de raconter, je partais pour l'Europe, ignorant alors que je ne devais plus le revoir et que notre adieu était éternel. Bien des souverains ont fait de plus grandes choses, peu ont autant aimé leurs sujets, et ont été animés d'intentions plus droites et d'aspirations meilleures.

C. DE VARIGNY.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE R.F.

Charmeurs de serpents. — Dessin de A. de Neuville, d'après une photographie.

# L'INDE DES RAJAHS.

## VOYAGE DANS LES ROYAUMES DE L'INDE CENTRALE ET DANS LA PRESIDENCE DU BENGALE

PAR M. LOUIS ROUSSELET[1].

1864-1868. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

### XXIX

#### LA VALLÉE DE BHILSA.

Les charmeurs de serpents. — Le miracle de Moïse. — Rahtgurh. — Ruines de Gharispore. — Bhilsa. — Comme quoi il y a tope et tope. — Le roc de Lohanghir et la légende du cheval blanc. — Bessnaghur. — Açoka et la belle Dévi. — La colline d'Oudghiry. — Grotte et inscription de Sanakanika. — Le Varaha Avatar. — Vichnou et Mahadeva. — La demeure d'un tigre. — Un terrible voisin.

Pendant notre séjour au bungalow de Saugor, nous recevons la visite de deux *sâpwallahs*, charmeurs de serpents, qui font le commerce de reptiles. Ils nous offrent entre autres espèces rares le *goulâbi* ou serpent des roses, dont la robe est diaprée de teintes de corail, et un autre dont la tête et la queue se ressemblent au point qu'on ne les distingue que difficilement. Ne trouvant pas de cobra-capello dans leur collection, je leur en fais la remarque. « A quoi bon nous encombrer, me répondent-ils, d'un serpent que nous pouvons nous procurer dès qu'on nous le demande? En désirez-vous un? La cour même de votre bungalow va nous le fournir. »

1. Suite. — Voy. t. XXII, p. 209, 225, 241, 257, 273; t. XXIII, p. 177, 193, 209, 225, 241; t. XXIV, p. 145, 161, 177, 193, 209; t. XXV, p. 145, 161 et 177.



© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Ma curiosité était piquée, et je les mis au défi de me trouver un serpent dans un espace de temps aussi court qu'ils paraissaient le supposer. Aussitôt l'un des sâpwallahs se dépouille de ses vêtements, à l'exception du langouti, et, saisissant son *toumril* (flûte des charmeurs), il m'invite à le suivre. Arrivé derrière le bungalow, où s'étend un terrain couvert de ronces et de pierres, il embouche son instrument et lui fait rendre des sons perçants entrecoupés de modulations plus douces; le corps tendu en avant, il scrute chaque herbe, chaque buisson. Au bout d'un instant, il m'indique un point du regard; j'y porte les yeux et je vois une tête de serpent sortir de dessous une pierre. Rapide comme l'éclair, le charmeur laisse tomber son instrument, et saisissant avec une inconcevable adresse le reptile, le lance en l'air, et le saisit par la queue au moment où il retombe à terre. Après examen, il se trouve n'être qu'une inoffensive couleuvre. Le sâpwallah continue sa recherche; bientôt même mimique, en moins d'une seconde le toumril tombe, le reptile vole en l'air, retombe et, avec un flegme triomphant, l'Indien me présente par la queue une effrayante cobra noire de plus d'un mètre de long. Le hideux reptile se débat, mais, d'un mouvement rapide, le charmeur lui a saisi le derrière de la tête et, ouvrant la gueule, me montre ces terribles crochets qui distillent la mort. C'est une preuve qu'il n'y a pas eu supercherie, car les serpents que transportent les charmeurs sont toujours édentés. Prenant alors une petite pince, notre homme arrache avec soin chaque crochet, et met ainsi l'animal hors d'état de nuire. Cependant soit accident, soit bravade, il s'est piqué légèrement et le sang coule sur un de ses doigts; sans s'émouvoir, il suce fortement la plaie et y applique une petite pierre noire poreuse qu'il m'offre comme un antidote sûr contre les morsures de cobra. Je lui en achetai un morceau, mais, après analyse, je découvris que cette pierre n'était qu'un os calciné, d'une texture très-fine.

Après cette chasse à la cobra, les sâpwallahs nous font passer en revue tous les tours qu'ils exécutent avec des serpents. Il en est un qui offre une ressemblance frappante avec le fameux miracle de Moïse devant le Pharaon. Le jongleur, ne conservant pour tout vêtement que son langouti, choisit un serpent d'espèce inoffensive et le place ostensiblement dans un panier, qu'il recouvre d'une couverture. Il se relève en agitant les bras en l'air et en chantonnant quelques paroles cabalistiques que son compagnon accompagne sur un tambourin. Soudain il s'arme d'une baguette flexible, la fait tourner quelques instants autour de sa tête et la lance brusquement à nos pieds, où elle arrive sous la forme d'un serpent. Malgré l'attention la plus soutenue, il me fut impossible, à deux reprises différentes, de saisir le moment où la baguette est échangée contre le serpent. Le tour est si prestement fait, que des gens crédules jureraient que la transformation a été véritable.

Voici l'explication la plus plausible de ce tour. Le charmeur, faisant semblant de placer le serpent sous la couverture, le glisse dans les plis de son langouti, où le reptile, préalablement dressé, s'enroule et reste parfaitement immobile. Il ne s'agit plus alors que d'opérer sous les yeux du spectateur la substitution du serpent à la baguette. D'un seul geste, le jongleur doit rejeter en arrière la baguette que ramasse son compagnon et envoyer en avant le reptile enroulé autour de ses reins. Ceci ne doit pas réclamer une adresse plus surprenante que celle que le sâpwallah déploie dans la chasse à la cobra, où il a à saisir, avec la promptitude de l'éclair, la tête du reptile, offrant une prise de quelques centimètres seulement en dehors de son trou.

Les deux charmeurs auxquels j'avais à faire n'étaient pas des gens ordinaires et jouissaient parmi les indigènes d'une grande vénération; cependant deux roupies leur parurent un magnifique salaire pour cette séance de plus de deux heures.

24 *avril.* — Après ces quelques jours de repos, nous nous remettons en route vers Bhopal; il nous a fallu renouveler à Saugor tous nos bœufs que nos longues marches dans les Vindhyas avaient complétement fourbus.

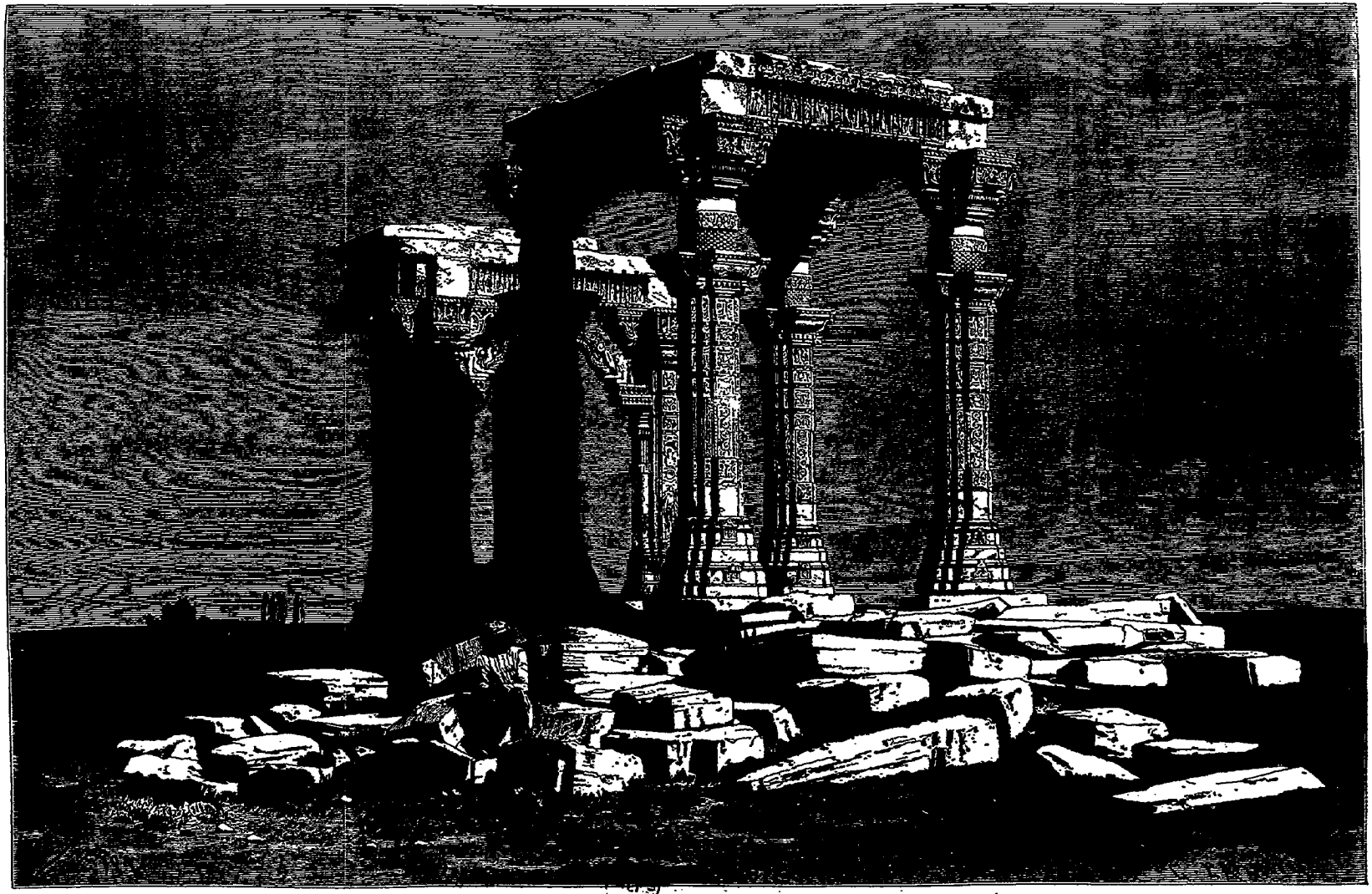
Nous faisons dans la matinée une marche de dix lieues à travers un charmant pays, parsemé de collines boisées, de riantes vallées, de belles plaines. Près de Rahtgurh, nous trouvons un bungalow, où nous nous arrêtons. Il est assis sur la berge escarpée de la belle rivière Bhina, que franchit en ce point un superbe viaduc, et domine un beau panorama.

A un kilomètre à l'est, se dresse l'antique citadelle de Rahtgurh (Château de la Nuit) avec ses remparts crénelés, ses portes et ses ruines de palais et de temples; à ses pieds s'étale la petite ville, tout entourée d'arbres et de cultures. La plaine est encadrée par de belles montagnes, d'où s'élancent de hautes colonnes de fumée qui les font ressembler à autant de volcans; ce sont les jungles qui brûlent et qui, cette nuit, nous envelopperont d'un cercle de flammes.

25 *avril.* — Au sortir de Rahtgurh, franchissant le beau pont de la Bhina, nous passons du territoire anglais sur celui de S. H. Scindia. Pour mieux nous faire sentir ce changement, la belle route que nous suivons depuis Saugor fait place à un mauvais sentier qui se lance capricieusement à travers les terres labourées ou les jungles rocailleuses, et s'attaque de front aux versants les plus rapides des montagnes qui nous barrent l'horizon.

Quittant la vallée, nous sommes bientôt engagés au milieu de ces hauteurs, couvertes de bois et peuplées de quelques tribus goundes. Après quatre heures d'une marche pénible, nous atteignons le revers méridional du massif, et nous voyons se dérouler devant nous la vallée de Bhilsa avec ses magnifiques plaines, ses cinq rivières et sa pittoresque ceinture de montagnes. Sur le sol uni se découpent vigoureusement les îlots de grands arbres qui enveloppent les villages. Au centre même de ce vaste cirque s'élève un énorme cube de pierre, haut de cent mètres, pareil à un mausolée

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



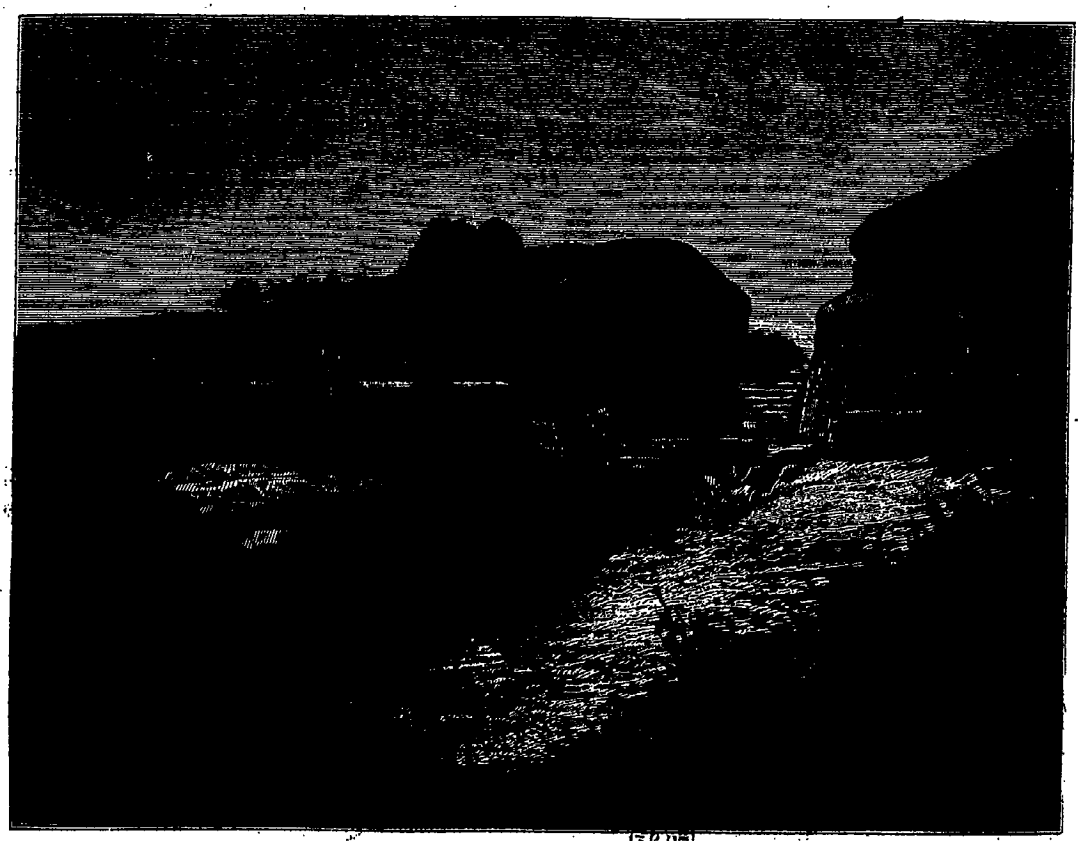
Ruines d'un temple jaina, à Gharispore. — Dessin de E. Thérond, d'après une photographie de M. L. Rousselet.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

de Titans ; c'est le rocher de Lohanghir, la « Citadelle de Fer », qui domine Bhilsa.

Bhilsa ! Sauf quelques savants, qui donc en Europe a jamais eu connaissance de ce nom, si digne qu'il soit de figurer à côté de ceux des points les plus célèbres du globe? C'est pourtant dans cette obscure vallée de Bhilsa, perdue au cœur des solitudes des Vindhyas, qu'un merveilleux hasard nous a conservé les premiers monuments authentiques de la civilisation indienne ; que dis-je? les premiers types de l'architecture de tout l'extrême Orient. Et je ne crois pas exagérer en mettant ces monuments en parallèle avec les plus fameux de l'Égypte et de l'Assyrie. Ne nous présentent-ils pas, dans une incomparable série de bas-reliefs, le tableau fidèle et détaillé de la vie, des mœurs et de la civilisation de l'Inde à vingt siècles de nous? N'est-ce pas parmi leurs innombrables inscriptions que l'ingéniosité de Prinseps, le Champollion de l'Inde, a trouvé la clef de cette énigme qui enveloppait les premiers siècles de l'histoire indienne?

Du sommet élevé où je suis placé, mon regard embrasse ces lieux à jamais célèbres qui entourent Bhilsa comme une resplendissante auréole. Voici au nord Bessnaghur, la ville chérie du grand Açoka ; à l'ouest,



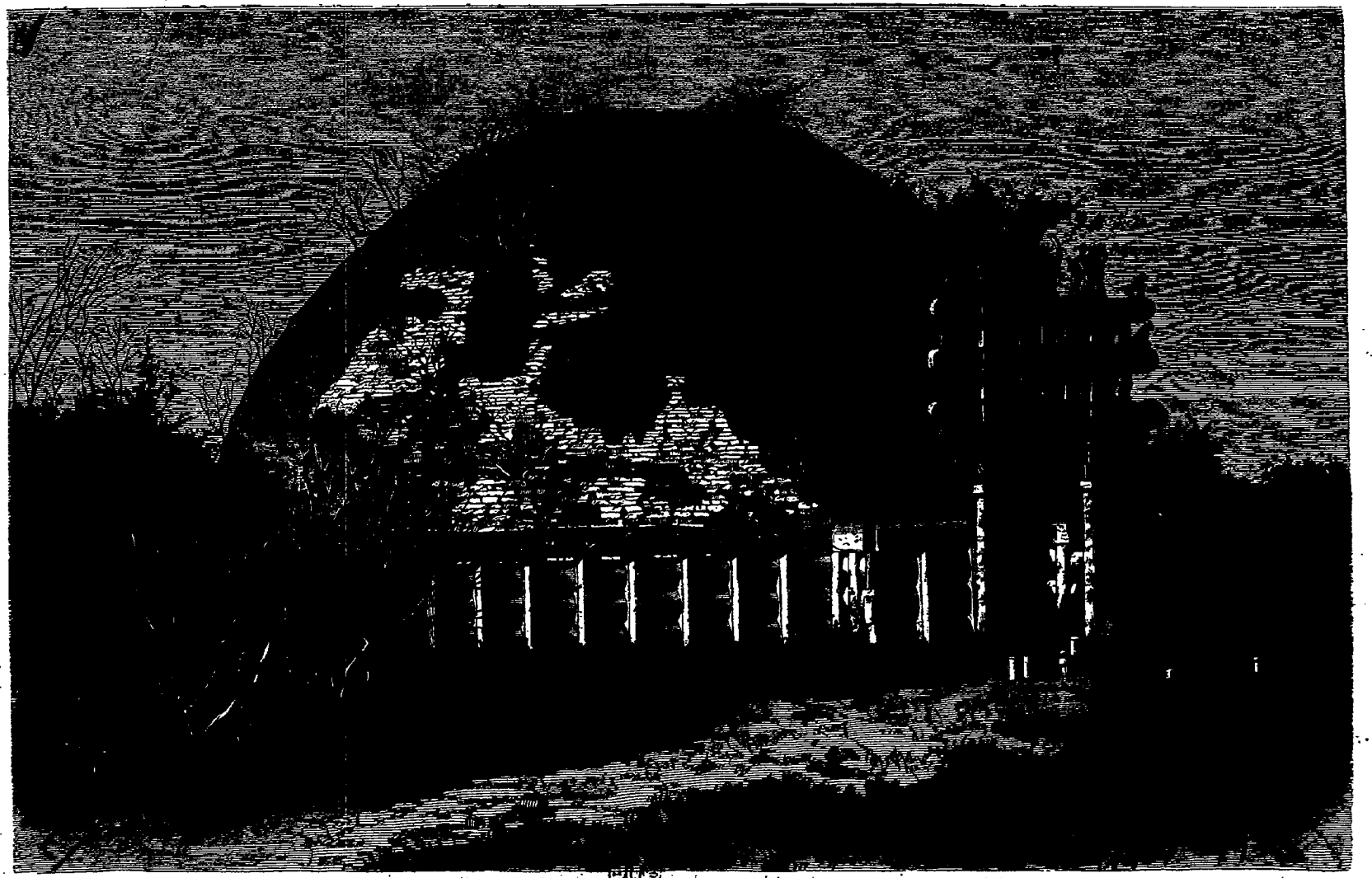
L'escalier de Sêchnaga, à Oudghiry. — Dessin de A. Allongé, d'après une photographie de M. L. Rousselet.

les rocs d'Oudghiry avec leurs grottes sacrées ; Sanchi, la merveille de l'Inde ; puis Satdhara, Sonari ; au sud, Bhojpour, Andher, villes de tombeaux, où reposent les premiers apôtres du bouddhisme ; enfin, à mes pieds, l'antique Gharispore, étalant modestement ses huttes et ses ruines, sur un rocher dénudé.

M'arrachant à cette contemplation, je rejoins notre troupe, qui est déjà au pied de la montagne. Sur la lisière de la forêt s'ouvre un beau lac peuplé de canards et de flamants, dans lequel se mirent gracieusement les maisons de Gharispore. De l'autre côté du village, au pied d'un escarpement à pic, se trouve un confortable bungalow.

Trois siècles avant notre ère, Gyaraspour, la moderne Gharispore, était déjà une ville florissante, et faisait partie de l'empire de Magadha. Elle passa tour à tour aux rois du Malwa, aux Touars, aux Chandêlas, jusqu'à ce que, épuisée par cette longue suite de vicissitudes, elle devînt, au dix-huitième siècle, une simple dépendance de la Soubabie maharate de Bhilsa. La pauvre ville n'est plus qu'un village ; mais, pour attester son antique splendeur, il lui reste encore quelques ruines remarquables, sans parler des innombrables bas-reliefs, statues, sculptures qui émergent partout des murs de ses chaumières, du revêtement de ses citernes et même du sol de ses rues.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Le grand Chaïtya ou Tôpe de Sanchi. — Dessin de E. Thérond, d'après une photographie de M. L. Rousselet.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Tout d'abord, à quelques mètres du bungalow se dresse une ruine d'une admirable élégance. Ce sont quatre piliers, à angles rentrants, couverts de délicates sculptures, terminés par un double chapiteau à fût cylindrique, et supportant un plafond de pierre entouré d'une frise de bas-reliefs. Ces quatre colonnes formaient le portique d'un ancien temple jaïna, dont il reste encore la porte du sanctuaire, un joyau de sculpture (voy. la gravure p. 275).

A une petite distance de cette ruine, désignée par les indigènes sous le nom de Pourana Mandil, on rencontre un autre temple du même style, mais en bien meilleur état. C'est un petit édifice divisé en trois chapelles accotées, et surmonté d'un dôme pyramidal. Les murailles externes offrent une véritable profusion de statuettes, malheureusement très-détériorées par l'action atmosphérique.

La façade principale est précédée d'un élégant péristyle, soutenu par quatre piliers de même ordre que ceux du Pourana Mandil. Quatre figures adossées, soutenant l'architrave de leurs mains, forment le chapiteau. Quant à la façade elle-même, c'est une merveilleuse broderie dans laquelle le sculpteur a entassé toutes les richesses de l'architecture jaïna. Prenons comme exemple l'une des portes qui donnent sur le péristyle : au centre du fronton, un dieu monté sur un char conduit six chevaux au galop, faisant face au spectateur, et sculptés en entier hors de la pierre; à chaque angle grimace un masque d'une grande expression, rattaché par des cordons de fleurs; sur les côtés descend une ravissante guirlande de fleurs et de génies, ciselée en relief, qui se termine par un cordon d'encensoirs à chaînes; le seuil lui-même porte plusieurs rosaces, et est flanqué de génies brandissant des chasse-mouches.

Dans chaque chapelle trône un Tirthankar assis, qui occupe depuis des siècles l'emplacement occupé avant lui par un Bouddha. Il est en effet établi que, même dans cette vallée, le sanctuaire le plus florissant du bouddhisme, le jaïnisme triomphait déjà au quatrième siècle.

Dans le village même, on trouve encore plusieurs monuments intéressants, entre autres une porte triomphale très-curieuse, qui me paraît être une copie des fameuses portes de Sanchi; ce sont deux piliers carrés, supportant deux linteaux superposés et séparés l'un de l'autre par de petits pilastres; le milieu de l'architrave supérieure est couronné d'une mitre semblable à celles que portent les divinités vaïchnavas.

Sur la face sud de la colline se trouve un autre temple d'une grande antiquité. En ce point, le roc forme une muraille presque perpendiculaire qui descend dans le fond de la vallée. Le temple lui-même est adossé au rocher, et repose sur une terrasse de construction cyclopéenne d'environ trente mètres de haut, se relevant en bastion contre la montagne.

Ici nous retrouvons une œuvre éminemment bouddhique. L'ordre général de l'architecture, la disposition des ornements et le dessin des bas-reliefs offrent une complète analogie avec le temple vihara de Gwalior; le plan cependant se rapproche du genre jaïna. La salle intérieure est entourée de colonnes supportant un beau dôme à anneaux concentriques. Contre la paroi du fond se dressent un grand nombre de statues de dimensions colossales, la plus grande ne mesurant pas moins de dix-sept pieds de haut.

Toutes ces idoles représentent des Tirthankars; leur présence et aussi leur antiquité prouvent une fois de plus combien la suprématie du bouddhisme fut de courte durée. Les indigènes donnent encore aujourd'hui à ce temple le nom de *Madhou-Deo-Ka-Basti* ou sanctuaire du dieu Madhou, un des noms du Bouddha appliqué à Krichna.

27 *avril*. — De Gharispore à Bhilsa, nous traversons douze lieues de terres fertiles, bien cultivées, où l'on remarque surtout de magnifiques plantations de tabac et de pavots.

Le district de Bhilsa est du reste célèbre pour son tabac, réputé le meilleur de l'Inde, tabac dont l'arome peut être comparé à celui des tabacs les plus fins de la Havane, mais qu'on se procure fort difficilement, quoique il n'y ait pas de bazar où l'on ne le voie annoncé pompeusement sur les étalages.

A Bhilsa, nous trouvons tout le monde prévenu de notre arrivée. Bientôt nous recevons au bungalow la visite du souba, représentant de Scindia, accompagné du *mounserim fuojdari* (commandant militaire), du *mounserim dewani* (directeur civil) et de tous les kayeths et fonctionnaires de sa petite cour. Le gouverneur, après m'avoir présenté les *dalis* d'usage, m'apprend que, d'après les instructions reçues de Gwalior, il se tient entièrement à nos ordres. Je le prie de me procurer seulement les guides nécessaires à mon exploration des ruines voisines; mais il paraît que, au delà des collines d'Oudghiry, la juridiction maharate cesse, et les tôpes se trouvent dans les États de Sa Hautesse la bégaum de Bhopal. Cependant le souba m'offre de me fournir les guides nécessaires, et insiste même pour ajouter à mon escorte quatre soldats de sa garnison.

On se rappelle que notre troupe offrait déjà un contingent respectable; mais, de crainte de blesser le digne souba, je dus accepter ses quatre soldats; je ne pouvais me douter alors des conséquences que devait amener leur présence dans mon camp.

Bhilsa est le chef-lieu d'un des plus riches districts du Malwa, partie du royaume de Scindia. Sous le nom de Bhadravati, c'était la capitale d'un État important plusieurs siècles avant notre ère. Les annales hindoues font mention d'un de ses rois, Yavanasva, de la race lunaire, qui régnait *quatorze cents* ans avant Jésus-Christ. Ce prince possédait un cheval d'une blancheur éclatante, doué de pouvoirs merveilleux, et considéré comme le palladium du royaume; cet animal céleste était soigneusement gardé sur le sommet de l'inaccessible roc de Lohanghir. Malgré ces précautions, les

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

héros Pandous[1] réussirent à l'enlever, et le sacrifièrent en Aswamêdha[2]. Vers le septième ou huitième siècle, Bhadravati fut relevée de ses ruines par un chef bhil, qui l'entoura de murailles et lui donna le nom de Bhilsa. Quand, en 1230, l'empereur Altamsh s'en empara, elle était le siége d'un prince Rajpout du clan Chohan; elle ne fut cependant définitivement enlevée aux Hindous qu'en 1570, sous Akber. En 1806, le faible Mahmoud la céda aux Maharates.

La ville ancienne ne renferme plus guère que des ruines. On doit au zèle fanatique d'Aurangzeb de ne plus y retrouver aucun monument antique. A peine si dans la simple mosquée qu'il fit élever avec les pierres des sanctuaires païens, l'on découvre quelque fragment d'anciennes sculptures. On prétend, il est vrai, que les fondations de la mosquée recouvrent d'innombrables idoles que l'iconoclaste Alumghir y fit enfouir.

Les huit ou dix mille âmes qui constituent la population actuelle occupent, en dehors des vieilles murailles, un grand faubourg de triste aspect, dont les maisons de pisé se groupent sans ordre le long de ruelles fangeuses. Il s'y fait cependant un commerce assez important, alimenté par le fameux opium du district et le tabac renommé dans tout le Rajasthan pour son excellente qualité.

La seule curiosité de Bhilsa est un superbe canon du temps de Jehanghir, qui gît, je ne sais pour quelle cause, sur le sol d'une petite place dans le faubourg. C'est une magnifique pièce de bronze, ne mesurant pas moins de six mètres, avec un calibre de trente-deux centimètres. Le bronze est orné, sur toute sa surface, d'ornements en bosse d'un dessin et d'une exécution également remarquables, et les oreillères sortent de têtes de monstres.

Ce canon fait l'orgueil des citadins de Bhilsa.

Il est la source d'une innocente mystification, à laquelle n'échappe aucun voyageur. Parmi les rares Européens qui suivent cette route, officiers ou fonctionnaires en tournée, il n'en est aucun qui, dès son arrivée au bungalow, ne s'empresse de s'informer du moyen de visiter les fameuses ruines que Cunningham a fait connaître sous le nom de *tôpes* de Bhilsa. Le premier indigène venu s'offre pour guider l'impatient touriste. Après un quart d'heure de marche à travers les ruelles du faubourg, ils arrivent sur la place qu'orne le canon de Jehanghir, et l'Indien, montrant la pièce avec fierté, s'écrie : « Voilà le tôpe de Bhilsa. » Le voyageur se fâche assez généralement, mais il a tort; *tôpe*, dans le dialecte actuel, veut dire canon, tandis que les monuments appelés par les Européens tôpes ne sont connus des natifs que sous le nom de *bihta*[1]. Du reste, les vrais tôpes se trouvent à environ dix ou douze kilomètres de Bhilsa et sur le territoire de Bhopal.

Un peu à l'est de la ville se dresse l'imposante masse de Lohanghir, un bloc de grès de cent mètres de haut; ses parois nues et perpendiculaires, son sommet horizontal, forment un cube presque parfait, semblable à quelque mausolée de Titans. On gagne le sommet par une rampe étroite et en fort mauvais état pour n'y trouver qu'un maigre Ziarat musulman et un énorme chapiteau de lât bouddhiste, qui, renversé et évidé, représente l'abreuvoir du merveilleux cheval de Yavanasva. En revanche, on jouit de là d'un magnifique panorama de la vallée, qui a l'avantage de permettre à l'archéologue de se rendre compte de la situation respective de chaque groupe de monuments qu'il va avoir à visiter.

Dès le lendemain de mon arrivée à Bhilsa, je recevais, par l'entremise de l'agent anglais à la cour de Bhopal, les firmans de la Bégaum, ainsi que l'invitation que m'adressait cette princesse de venir visiter sa capitale. Le major Willoughby-Osborne avait eu la prévenance de joindre à cet envoi un plan détaillé de la vallée des Tôpes, accompagné de quelques conseils : plan et conseils, je me plais à le reconnaître, me furent d'une grande utilité dans mon exploration.

A environ un kilomètre de Bhilsa se trouve l'emplacement qu'occupait l'ancienne cité de Bessnaghur ou Vessanagara, fondée par le roi Rukmangada dans le Dwapour Youg, ou âge de cuivre, c'est-à-dire il y a un million trois cent mille ans. Les annales indiennes nous fournissent heureusement, à côté de cette donnée fabuleuse, une date plus précise, qui montre que déjà au troisième siècle avant Jésus-Christ Bessnaghur était une grande et florissante cité. En effet, sous le règne de son père Bimbiçara, en 274 avant Jésus-Christ, Açoka, se rendant à son gouvernement d'Oujeïn, s'arrêta à Bessnaghur[2]. Là il épousa la belle Devi, fille du chef municipal, qui devait être la mère de Mahêndra, l'introducteur du bouddhisme à Ceylan. Cette ville s'étendait du confluent de la Betwa et de la Bêsali jusqu'aux collines d'Oudaya Ghiry, c'est-à-dire sur une longueur de trois kilomètres. La plaine offre encore sur toute cette étendue des amas de pierres, des fondations de murailles; mais on n'y trouve aucun monument digne d'attention.

Le confluent de la Betwa et de la Bêsali est considéré comme Trîveni, ou lieu de jonction de trois rivières, la troisième rivière étant formée par les eaux du ciel. Il s'y tient encore une foire très-fréquentée, dont la fondation remonte au fabuleux Rukmangada. La Betwa roule ici sur un lit formé de grandes dalles de

1. Les cinq frères Pandous ou Pandavas sont les héros du Mahabharata; on croit qu'ils florissaient au quinzième siècle avant Jésus-Christ.

2. L'aswamêdha ou sacrifice du cheval était pratiqué par les premiers aryens et resta en usage dans l'Inde jusqu'à l'époque de l'invasion musulmane. Ce sacrifice ne pouvait être accompli que par un Tchakravarta Rajah ou roi suprême, et marquait ainsi sa suprématie sur tous les autres princes de l'Inde. On peut dire que cette coutume occasionna la chute de l'empire hindou, par les continuelles rivalités qu'elle suscitait entre les princes. Le poëme héroïque du Mahabharata renferme dans son quatorzième livre, l'Aswamedhika Parva, la description des rites de ce sacrifice.

1. *Bihta*, littéralement un tas, un tertre.

2. Les annales bouddhistes donnent aussi à cette ville le nom de Chaîtyaghiry, ou ville des Chaîtyas, sans doute à cause de sa proximité de la vallée des Tôpes ou Chaîtyas.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

grès d'un aspect fort pittoresque; quelques jolis temples modernes se groupent gracieusement sur le promontoire formé par les deux rivières.

Les Brahmanes de ces temples sont possesseurs d'un antique purwana qui interdit la pêche sur un rayon de quelques kilomètres; aussi les poissons pullulent-ils aux abords du ghât, et à la voix des prêtres, on les voit s'approcher par bandes et bondir hors de l'eau pour recevoir quelques grains.

29 *avril.* — A cinq kilomètres à l'ouest de Bhilsa, sur la rive gauche de la Betwa, s'étend la petite rangée d'Oudghiry, ou Oudaya Ghiry, « la Montagne du Soleil Levant. » C'est un massif de grès blanc, d'une longueur d'un mille, s'élevant insensiblement du sud au nord, où son point le plus élevé dépasse à peine soixante mètres. Le roc est stratifié horizontalement par couches épaisses et compactes; d'un travail facile dans la carrière, il acquiert au contact de l'air une dureté qui le rend égal au marbre. Il se trouve donc réunir les conditions les plus favorables à l'excavation de chambres souterraines.

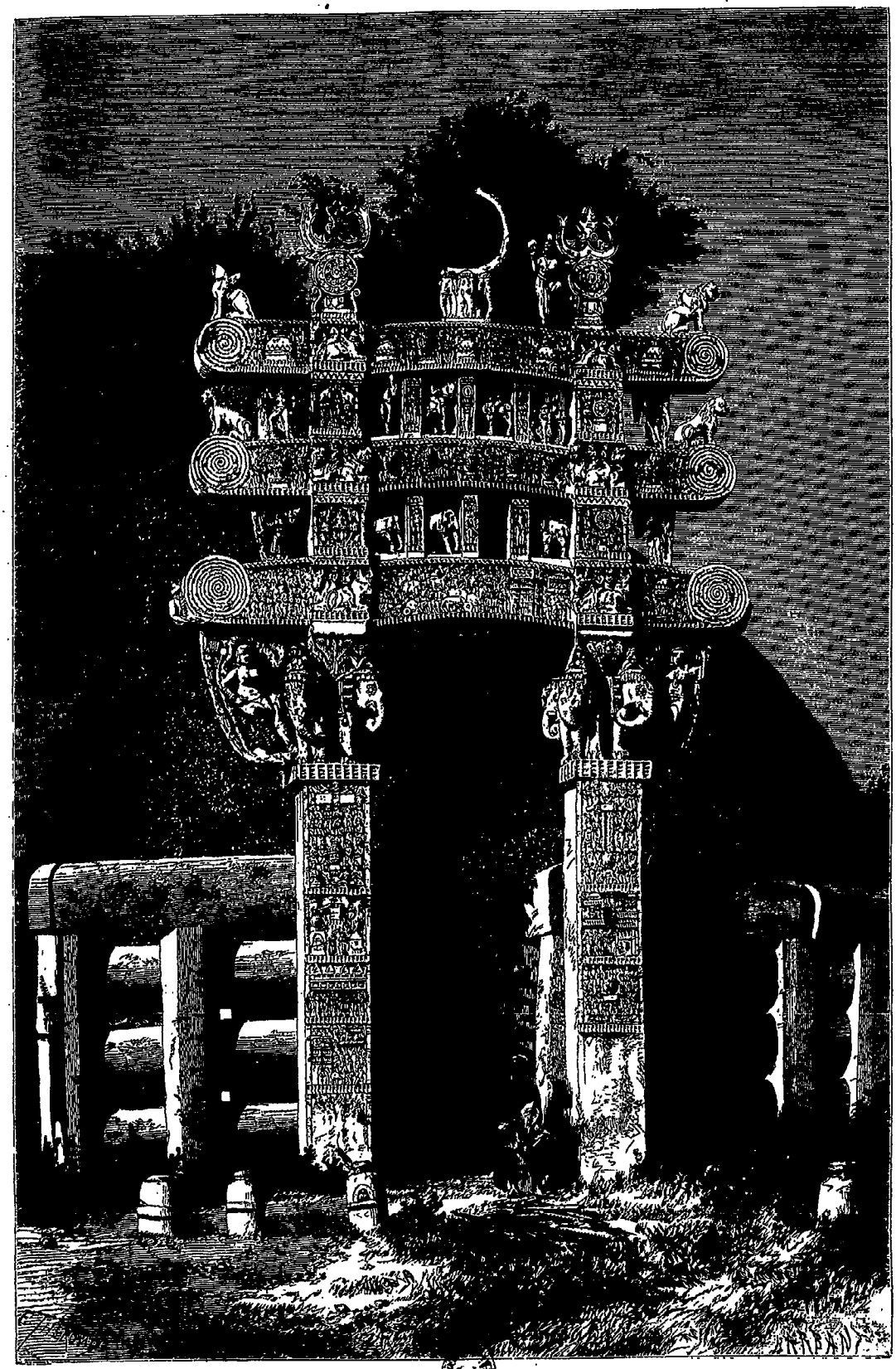
Le versant oriental de la colline forme une courbe rentrante dont le centre est occupé par les principales excavations et sculptures; tout auprès s'étale un petit

Le Varahi Avatar, à Oudghiry. — Dessin de E. Thérond, d'après une photographie de M. L. Rousselet.

étang, entouré de grands arbres; ses bords frais et ombreux nous offrent un excellent lieu de campement.

Je me dirige d'abord vers le temple de Sourya, le dieu-soleil. C'est une petite chambre cubique taillée dans la masse de grès; elle a quatre mètres de côté et deux et demi de hauteur; les parois sont nues et portent encore les marques du ciseau; une petite niche carrée pratiquée dans le mur du fond contient un autel très-simple où un lingam de Çiva remplace l'idole primitive. L'entrée s'ouvre sur une vérandah formée par la saillie du roc surplombant. De légers pilastres et quelques fines sculptures encadrent la porte, qui est petite et rectangulaire. La façade n'a d'autre ornement qu'une rangée de bas-reliefs en panneaux, couvrant la base même du mur. Sur le premier panneau, on remarque un guerrier, à la chevelure relevée, appuyé sur une rondache; le second porte le dieu-soleil, tenant un sceptre et une roue; le troisième représente Vichnou triomphant du démon-buffle, c'est-à-dire la lutte des aryens et des autochthones. Au-dessus de ces sculptures, on lit en vieux caractères palis l'inscription suivante : « Terminée le onzième jour de la quinzaine claire du mois de Sravana, en l'an 82, par le grand roi de Sanakanika, fils du Maharajah Vichnou Daça, petit-fils du Maharajah Chagaliga, qui était lui-même fils du monarque suprême, le roi des rois,

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Porte du nord du Tôpe de Sanchi. — Dessin de E. Thérond, d'après une photographie de M. L. Rousselet.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Chandra Goupta, aimé des dieux! » Cette importante inscription fixe la date de l'excavation du temple à l'an 160 de notre ère, et établit d'une façon irréfutable l'origine vaïchnava des caves d'Oudghiry.

A gauche du temple de Sourya le roc porte un magnifique groupe sculpté, haut de trois mètres et demi et long de six, représentant le Varaha Avatar ou métamorphose de Vichnou en sanglier. D'après les légendes hindoues, ce dieu prit cette forme pour soulever la terre au-dessus des eaux qui la recouvraient. Cette remarquable composition surpasse de beaucoup, comme exécution, modèle et dessin, toutes les œuvres postérieures que l'on retrouve à Ellora, Ajunta et autres parties de l'Inde. La figure principale, Varaha, a trois mètres de hauteur; le dieu, solidement campé, une main sur la hanche, l'autre sur la cuisse, se prépare à faire l'effort qui doit soulever le monde; l'attitude est bien étudiée. La tête de sanglier vient se rattacher sur les épaules comme une tête de Minotaure antique. A l'une des défenses recourbées, qui sort de la mâchoire, se suspend une petite femme nue d'un modelé ravissant. Aux pieds du dieu se tiennent deux génies : l'un le serpent Atisécha, l'autre une figure que les mutilations empêchent de reconnaître; derrière lui, un page tient un parasol. Ce groupe de statues est presque entièrement détaché de la pierre vive dans laquelle il a été sculpté. Le fond du tableau est en bas-relief et représente, dans la partie inférieure, la mer peuplée de monstres, et au-dessus un chœur céleste, composé d'une centaine de petits musiciens, rangés sur trois lignes superposées avec la même symétrie que des soldats sur une image d'Épinal. Le lecteur retrouvera facilement ces détails dans la gravure (p. 280) qui lui présente ce chef-d'œuvre de la sculpture antique de l'Inde.

A gauche du Varaha Avatar, le roc renferme plusieurs petites chambres; mais il faut revenir sur ses pas pour visiter les autres curiosités d'Oudghiry. On passe d'abord devant un temple monolithe, à demi enfoui dans les débris, dont le toit est couronné d'une pierre ronde en forme de table d'un diamètre d'environ sept mètres. De là, un escalier conduit à un corridor étroit, le long duquel sont rangées un grand nombre d'excavations et de sculptures. L'une de celles-ci est un groupe colossal de Vichnou dormant sur le serpent Séchnaga et portant Brahma sur la fleur de lotus.

Passé cet escalier, je suis le pied de la colline, qui forme un mur perpendiculaire, et j'atteins le temple souterrain de Mahadeva. C'est le plus vaste de la colline : la salle intérieure a une superficie de cinquante mètres carrés et un peu plus de trois mètres de hauteur; au centre, quatre piliers à chapiteaux dentés soutiennent la voûte. Le temple est aujourd'hui dédié à Çiva ou Mahadeva; mais une inscription, griffonnée sur un pilier par un pèlerin, en l'an 1036, prouve qu'à cette époque il était encore consacré à Vichnou. Cette date a une grande importance, puisqu'elle fixe le temps précis du triomphe définitif du culte de Çiva sur celui de Vichnou. La porte du temple, étroite et basse, est entourée d'un triple cadre de pilastres et de bas-reliefs d'une exécution remarquable. La frise porte un bas-relief fort curieux; ce sont des ouvriers manœuvrant de longs leviers pour soulever une pierre. En avant de cette porte, s'étendait un portique dont la voûte s'est écroulée, ne laissant que deux très-jolies colonnes.

Au-dessus même du temple de Mahadeva, la colline présente un escarpement à pic de soixante mètres; dans la partie supérieure de cette paroi, s'ouvrent les antiques cellules des Sramanas, communiquant entre elles par des sentiers vertigineux.

En somme, les excavations d'Oudghiry n'offrent rien de comparable aux merveilles de Karli ou Ellora; elles pourraient passer même inaperçues, si leur incontestable antiquité ne les plaçait parmi les premiers types des temples souterrains de l'Inde. D'un autre côté, les sculptures qui les accompagnent se ressentent de leur proximité de Sanchi, et surpassent de beaucoup les autres ouvrages de ce genre.

Après avoir exploré le pourtour de la colline et visité un grand nombre de grottes, je gravis le sommet. Partout sur le plateau je retrouve les traces des anciennes carrières d'où ont été tirés les matériaux employés à Sanchi et à Bessnaghur.

En fouillant parmi ces pierres, je mets le pied sur une cobra noire et n'échappe à une blessure mortelle que par un bond désespéré. A peine remis de cette émotion, j'avise à peu de distance une large ouverture dans le roc, qui me paraît conduire à une ancienne carrière. J'y pénètre, mais au moment où je franchis le seuil, j'entends les cris de mes guides qui m'avertissent d'un danger : portant les yeux autour de moi, je reste saisi d'épouvante; le sol m'apparaît jonché d'ossements, de carcasses, les unes desséchées, d'autre encore sanglantes; je suis dans la demeure d'un tigre. Immobile, serrant convulsivement mon fusil, je sonde du regard les ténèbres qui voilent le fond de la grotte; grâce à Dieu, le maître du logis est absent; je bats prudemment en retraite. Mon apparition est saluée par les hourras de mes braves compagnons, restés discrètement à distance. Ils me pressent de partir, mais, avant de les suivre, je ne puis m'empêcher de contempler le site ravissant que domine l'entrée de la grotte. A mes pieds s'étend une étroite vallée, couverte de fourrés, au milieu de laquelle serpente la Bêsali, roulant bruyamment sur des rocs ou s'endormant à l'ombre de grands arbres. En face, les collines boisées s'étagent jusqu'à Sanchi, dont le vieux Chaïtya montre sa tête chauve au-dessus des arbres. Le tigre a choisi son logis en vrai artiste.

De retour au camp, les villageois m'entretiennent des exploits du seigneur tigre et me pressent de les en débarrasser. Mais la chaleur est devenue tellement accablante que je ne sais comment je puis résister à la température de mon laboratoire portatif; ce qui restera toujours pour moi un fait inexplicable, c'est com-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

ment, dans un pareil milieu, je pus réussir à préparer des plaques au collodion humide; on ne peut se faire idée de la souffrance et des fatigues que me coûta chacune des photographies que je fis dans cette période de mon voyage. Aussi, le soir venu, je ne pensais qu'à gagner mon étroit lit de fer et à chercher un peu de repos, laissant à d'autres l'honneur de purger ces campagnes du monstre qui les dévastait.

Cependant, le second jour de notre arrivée, un accident vint un peu tard me faire repentir de mon apathie.

La nuit était déjà tombée, et sauf quelques sentinelles, tout sommeillait dans le camp, quand un de nos charretiers, poussé par la soif, s'en alla boire à l'étang voisin. Une fois là, la fraîcheur de l'eau le tentant, il s'y avança jusqu'à mi-jambes pour s'asperger le corps. Le petit étang presque desséché n'offrait qu'un point facilement accessible, et c'était là que se tenait le charretier. Il y était depuis quelques instants, jouant avec l'eau, lorsqu'il crut entendre derrière lui un léger bruit, mais il continua son jeu sans y prendre garde. Cependant c'était notre voisin le tigre, qui venait, après quelque copieux festin, se désaltérer à la mare. En paisible possesseur des lieux, il attendit quelque temps que l'Indien lui cédât la place; mais impatienté, outré de ce manque de savoir-vivre, il s'approcha et, écartant l'homme avec sa patte, se mit à boire tranquillement. Plus mort que vif, le charretier, reconnaissant son terrible compagnon, resta coi où il était tombé; le coup de patte amical lui avait du reste labouré affreusement le bras. Il attendit patiemment que le tigre se fût éloigné, pour donner libre cours à ses hurlements; en un instant, tout le camp fut sur pied, et on eut bien vite trouvé le malheureux charretier, qui, toujours dans la position où le tigre l'avait placé, paraissait à moitié fou. Dans la surexcitation du moment, Schaumburg et moi, sautant sur nos fusils, nous nous lançâmes avec quelques hommes sur les traces du tigre; mais c'était une bête trop avisée pour être restée à nous attendre après tout ce vacarme. Nous l'attendîmes le lendemain à la porte de sa demeure, mais sans plus de succès; quant au charretier, il en fut quitte pour quelques jours de soins.

## XXX

### SANCHI.

Les tôpes bouddhistes, leur origine, leur transformation. — Puissance et décadence du bouddhisme dans l'Inde. — Le monastère de Sanchi. — Le grand Chaïtya. — Enceinte, portes et bas-reliefs. — Les lâts.

Avant de passer à la description des tôpes bouddhistes de la vallée de Bhilsa, il me paraît indispensable de donner quelques explications sur la nature et l'origine de ces édifices, qui ne se rapportent à aucun des types connus en Europe.

Le nom de tôpe, aujourd'hui généralement adopté par les archéologues, est un dérivé du mot *thoupo* en pali, ou *stoupa* en sanscrit, qui signifient tous les deux littéralement : un amas de terre, un tumulus. Le tôpe n'est, en réalité, qu'un tumulus régulièrement construit, affectant la forme d'un dôme hémisphérique, massif, placé au centre d'une plate-forme circulaire d'une hauteur variable.

On connaît deux espèces de tôpes : le chaïtya, simple autel dédié au Bouddha, et le daghoba, monument funéraire élevé sur les reliques du Bouddha, de ses disciples ou des dignitaires de son église.

Plusieurs auteurs ont prétendu que l'origine de ce genre d'édifices ne datait que de l'époque de Çakya-Mouni (543 av. J. C.); mais il paraît prouvé aujourd'hui que, bien loin d'être postérieur au Bouddha, ce genre constitue un des plus anciens types de l'architecture religieuse.

Le premier monument que les hommes groupés en société durent imaginer, fut le monument funéraire. Ce fut sans doute d'abord la pierre brute qu'ils roulèrent sur la tombe du héros qui, par quelque invention utile ou quelque exploit, les avait élevés au-dessus de la bête; à cette pierre, l'usage voulut que chacun vînt ajouter son caillou, sa pierre, et cette pieuse coutume se perpétuant de génération en génération, l'humble amas devint un monticule. Telle fut l'origine du tumulus, amas grossier, informe, tel que nous le retrouvons chez tous les peuples primitifs, et tel que l'élèvent encore sous nos yeux les peuplades sauvages de l'Asie et de l'Amérique.

Suivant les connaissances humaines dans leur marche progressive, le tumulus arriva à prendre une forme régulière et devenait tôpe chez les Indiens, comme il devenait ailleurs cairn ou pyramide. Puis peu à peu les traditions s'obscurcissant, le héros primitif prenait rang parmi les demi-dieux, et son tombeau se transformait en autel, en idole. Cette idolâtrie avait du reste conservé toute sa simplicité originelle; à certaines époques, le peuple venait parer le tôpe d'étoffes et de guirlandes, et faisait le tour de sa base en invoquant le nom du saint ou du héros. Nul dogme ne réglait ces cérémonies, nul prêtre ne les présidait, et les brahmanes, plongés dans les controverses métaphysiques, abandonnaient au peuple l'exercice de ce culte antique.

Çakya, voulant attirer à lui les classes inférieures, comprit l'avantage de s'attacher ces superstitions populaires. Il encouragea ces coutumes, et, les incorporant à sa doctrine, reconnut comme des Bouddhas antérieurs les saints vénérés par le peuple. Lui-même, prêchant au peuple de Vaïçali, recommande « d'entretenir, de respecter et révérer les Chaïtyas, et de leur faire des offrandes comme par le passé, » et autre part, s'entretenant avec Ananda, son disciple favori, il dit : « On élève le thoupo aux mânes des rois Tchakravarta, au carrefour de quatre grandes routes; » ce qui nous montre également que le tôpe était déjà un attribut de la royauté. Enfin, dans son dernier entretien, il répète à Ananda « qu'il est méritoire d'élever des thou-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

pos sur les reliques des saints, » ajoutant que « ceux qui viendraient prier sur les tôpes élevés en son nom renaîtraient dans le ciel ». Le culte des tôpes, ainsi fondu dans le bouddhisme, devint une de ses marques distinctives. A la mort de Çakya, dix grandes villes du Magadha se disputaient ses reliques pour les placer dans des tôpes, et bientôt l'Inde entière se couvrait de ces monuments.

Jusqu'à ce moment-là, aucune des religions existantes dans l'Inde n'avait élevé de monuments ; le caractère même de leurs doctrines le leur interdisait. Mais l'adoption des tôpes par le bouddhisme vint leur montrer toute l'importance de ce caractère extérieur du culte, et dès ce jour l'architecture religieuse était créée. Nous allons voir comment les adversaires du bouddhisme surent tirer parti du type qui leur était offert.

Les premiers tôpes, avant et après Çakya, étaient de parfaits hémisphères. Ainsi, dans le Mahawanso[1], nous voyons le roi Dutthagamini (160 av. J. C.) demander à son architecte quelle forme il va donner à un chaïtya. « L'architecte, prenant un peu d'eau dans sa main, la projette sur le liquide qui remplit une coupe d'or, et, montrant du doigt une bulle hémisphérique d'air maintenue un moment à sa surface, dit : « Je lui « donnerai cette forme. »

Dès le deuxième siècle avant Jésus-Christ, l'hémisphère primitif était exhaussé sur un soubassement circulaire peu élevé, qui devenait, quelques siècles plus tard, d'une hauteur égale au rayon de la circonférence, pour atteindre au sixième siècle la dimension du diamètre. Dans cette dernière période, le tôpe avait la forme d'une tour cylindrique coiffée d'une calotte hémisphérique.

Ces transformations successives peuvent servir à établir, à première vue, la date approximative de l'érection d'un de ces monuments.

Les premiers tôpes étaient généralement surmontés d'un autel carré ou *ti* portant un parasol déployé, antique emblème du pouvoir souverain. Après la mort de Çakya, ses disciples, voulant l'exalter au-dessus de ses prédécesseurs apocryphes, placèrent sur ses daghobas trois parasols au lieu d'un : le premier représentant le royaume des cieux, le second l'empire du monde, et le troisième le triomphe de l'esprit délivré de la matière. Ces parasols de pierre étaient d'abord accotés ; plus tard on les superposa ; on dut pour cela consolider leurs pavillons avec de légers pilastres, ce qui forma une tourelle délicate à plusieurs étages ; puis on se contenta de les représenter par un cône massif, dont les anneaux seuls rappelaient le nombre toujours croissant de parasols superposés. Telle fut l'origine de la flèche primitive, point de départ de ce remarquable genre d'architecture, dont le Kheerut Khoumbh[2] de Chittore et le minaret de Koutub à Delhi représentent le plus haut degré de perfection. Pendant que les brahmanes copiaient servilement le tôpe dans sa dernière transformation et en tiraient un type d'édifice lourd et massif bien représenté par les temples orissiens[1], les jaïnas, d'un esprit plus élégant, créaient la tour ellipsoïdale, qui caractérise encore si bien l'architecture de l'Inde[2], et ils atteignaient ce résultat en groupant en faisceaux plusieurs tôpes cylindriques. Mais ce n'est pas à l'Inde seule que le tôpe fournissait la base de son architecture religieuse ; il allait devenir le prototype de tous les monuments de l'extrême Orient, des îles Malaises à la Mongolie, du Thibet aux confins de la Chine et jusqu'au Japon. Seulement, tandis que dans l'Inde l'hémisphère s'élevait et se transformait en tour, au delà du Gange il s'abaissait au point de disparaître totalement, pour être remplacé par son ti ou flèche, devenu à son tour ce cône gigantesque qui caractérise les monuments de l'Indo-Chine et du Thibet.

Il me resterait, après ce rapide exposé de l'origine et des transformations des tôpes, à parler de la religion même qui en avait fait son symbole ; mais les dogmes et l'histoire du bouddhisme ont déjà été exposés à plusieurs reprises aux lecteurs du *Tour du Monde*[3].

Je dirai cependant qu'à mon avis, le temps n'est pas encore venu de pouvoir juger avec toute impartialité la doctrine de Çakya-Mouni. Avant de la condamner, il faut la dégager des obscurités qui l'enveloppent encore ; rien ne prouve, jusqu'à présent, cette fameuse théorie de l'anéantissement, sur laquelle on a tant insisté et qu'on lui reproche par-dessus tout. Il me paraît impossible que celui qui, le premier dans le monde, éleva la voix pour proclamer l'égalité complète de tous les hommes et pour recommander l'amour du prochain, la patience et l'humilité, n'ait pas eu de but plus noble à proposer à l'humanité. Ce qui est hors de doute, c'est que le bouddhisme, religion pure à l'origine, se corrompit rapidement. Ne cherchant que le succès et l'influence, ses prêtres le chargèrent de toutes les superstitions qu'ils rencontrèrent sur leur chemin, et qu'ils trouvèrent plus politique de s'attacher que de combattre.

Une autre énigme reste encore à résoudre : c'est la cause de la disparition du bouddhisme du pays même où il avait paru. Je crois qu'on peut l'expliquer ainsi : le triomphe de la doctrine de Bouddha ne fut jamais complet dans l'Inde, parce qu'il y rencontra dès son apparition des cultes anciennement établis et ayant de profondes racines dans le pays. Il put, sous le règne d'Açoka, y atteindre un haut degré de splendeur, mais sa chute s'annonçait déjà. Il avait dû son succès à son humilité ; sa puissance le perdit ; le clergé devint outre-puissant, il dévora le sol et fit trembler les rois ; l'égalité devint un vain mot. Aussi ses ennemis s'al-

1. Mahawanso, annales bouddhistes de Ceylan ; traduction de Turnour.

2. Voy. la gravure, p. 197, vol. XXIII.

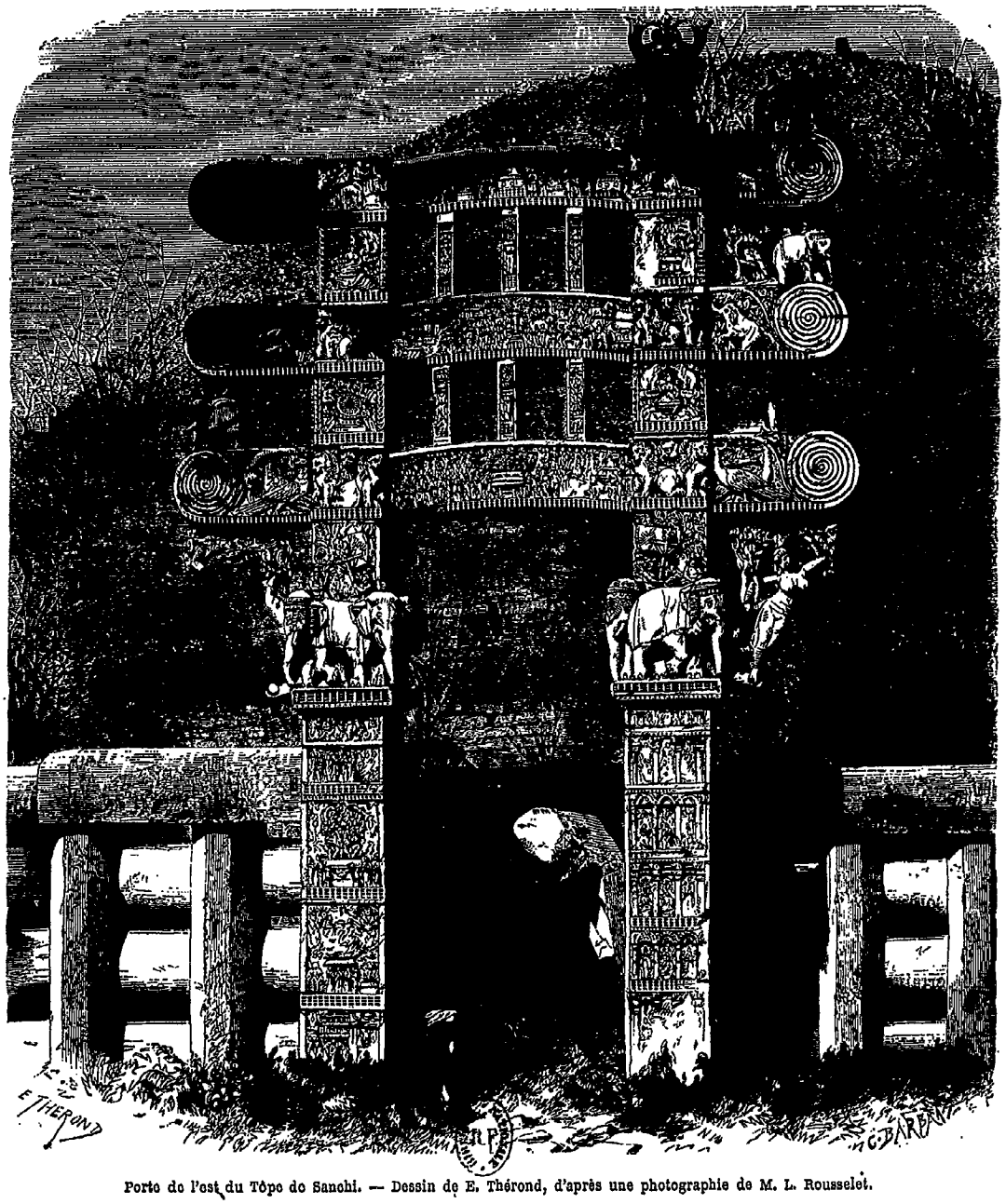
1. Voy. les gravures, p. 20 et p. 25, vol. XIX.

2. Voy. la gravure, p. 197, vol. XXIV. Ce temple, quoique moderne, est un des exemples les plus frappants à l'appui de cette théorie.

3. Notamment vol. XIV, p. 326 et suiv. et vol. XIX, p. 19 et suiv.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

lièrent; brahmanes et jaïnas firent au peuple toutes les concessions : absorption des fétiches primitifs, exaltation des passions les plus viles, création de divinités nouvelles, et, appelant à eux les races guerrières du désert, firent crouler d'un seul effort l'imposant édifice du bouddhisme (huitième siècle). Quelques sectes subsistèrent encore; mais, trois siècles plus tard, haïes par les jaïnas, méprisées par le peuple, elles disparurent dans un cataclysme final sur lequel l'histoire reste muette, mais dont les ruines, tirées du sein de la terre, nous montrent encore aujourd'hui toute l'épouvantable horreur.




Porte de l'est du Tôpe de Sanchi. — Dessin de E. Thérond, d'après une photographie de M. L. Rousselet.

Sanchi était le siége d'un des principaux établissements bouddhistes de l'Inde, dès l'époque de Çakya. Les premières annales palis lui donnent le nom de Chaïtyaghiry ou Montagne des Chaïtyas; d'où l'on pourrait inférer qu'il possédait déjà, avant l'avénement du Bouddha, quelque tôpe populaire qui lui avait valu cette appellation. Vers l'an 400 (av. J. C.), la communauté de Sanchi était devenue assez puissante pour

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

donner naissance au septième schisme bouddhique, connu sous le nom de schisme de Chetiya. Au cinquième siècle de notre ère, le Chinois Fa Hian visita Sanchi, et en parle brièvement. A cette époque, le pays appartenait au roi Vaïchnava de Sanakanika, dont la capitale s'élevait au pied même de la colline sacrée. Un siècle plus tard, les jaïnas chassaient de Sanchi les bouddhistes et occupaient le monastère; c'est ce qui explique pourquoi le Chinois Hiouen Thsang, qui parcourut cette partie de l'Inde, ne nous parle pas de ce lieu si fameux.

On ignore à quel moment la colline fut complétement abandonnée; mais cet abandon doit remonter à de nombreux siècles, car les habitants actuels n'ont conservé aucune tradition se rattachant à l'existence même du monastère. Il est probable qu'au milieu des crises du dixième siècle, la vallée fut envahie par les Bhils du Malwa, et repassa à l'état sauvage. Malgré tout, on ne peut s'expliquer le miraculeux hasard qui a fait échapper les monuments de Sanchi à la rage des brahmanes triomphants et au vandalisme des musulmans.

En 1822, quelques Anglais parcourant le pays les découvrirent, et les saccagèrent honteusement sous prétexte d'archéologie.

2 *mai* — Dans la matinée, nous transportons notre camp d'Oudghiry à Sanchi. Nous venons nous établir près du village, à l'ombre d'arbres séculaires, restes d'un bois sacré, qui entourent un bel étang desséché, aux parois de pierre, aux grands escaliers datant de l'époque bouddhiste. Une belle pelouse unie s'étend depuis nos tentes jusqu'au pied de la colline sacrée, qui nous présente un escarpement à pic de cent mètres, couvert d'un manteau de verdure. Abutant contre ce rempart, une croupe basse et nue porte les quelques misérables huttes du Sanchi moderne, qui est contraint de s'unir au hameau de Kanakhera pour arriver à former un village.

La colline de Sanchi se dresse à cinq kilomètres au sud d'Oudghiry, sur la rive gauche de la Betwa; elle se trouve isolée de la petite chaîne de Sonari, et est composée d'un grès rouge, dur et compacte. Son versant occidental forme un talus très-doux, auquel succèdent, à une certaine hauteur, quatre étages de plateaux séparés les uns des autres par une muraille de rochers. Le dernier plateau est à cent mètres au-dessus de la plaine, et domine le versant oriental, qui présente un escarpement presque perpendiculaire. Les principaux édifices bouddhistes couvrent les deux plateaux supérieurs.

Je suis à peine arrivé, que déjà je gravis le petit sentier de chèvres qui conduit du village au sommet de la colline.

Traversant un plateau dénudé à l'angle duquel se dresse un petit temple, j'arrive au pied d'un escalier que gardent deux statues colossales, et je me trouve en face du grand tôpe.

Comment décrire l'impression produite par cette imposante masse se dressant fièrement au milieu des temples et des colonnades, avec son enceinte de géants et ses portails sculptés? Tout y est grandiose, tout y est mystérieux; l'œil n'y retrouve aucune des formes auxquelles il est habitué, et l'esprit se trouble en présence de ces grands souvenirs d'époques à peine sorties des voiles de la fable.

Une description que je ferai aussi rapide que possible permettra d'apprécier l'importance du tableau qu'il m'est donné de contempler.

Le grand tôpe (voy. la gravure, p. 277) est un dôme hémisphérique de trente-deux mètres de diamètre, posé sur un soubassement cylindrique de cinq mètres de hauteur, avec une projection d'un mètre soixante centimètres autour de la base. Cette projection forme une terrasse circulaire, à laquelle conduit un perron à double rampe; elle servait aux pérambulations des fidèles, qui venaient déposer des fleurs ou des offrandes sur le tôpe. La masse du tôpe se compose de briques de grandes dimensions disposées par couches régulières; le revêtement extérieur est en dalles de grès blanc d'une épaisseur de deux pieds. Les archéologues d'occasion de 1822 y ont fait, sur le côté sud, une profonde brèche qui permet de se rendre parfaitement compte du mode de construction. On peut, au moyen de cette brèche, atteindre le sommet du dôme, qui est aplati en terrasse et était couronné d'un bel autel, détruit aussi par ces malencontreux antiquaires. Parmi les fragments qui gisent au sommet, on retrouve des portions des deux parasols superposés qui surmontaient l'autel et dont j'ai expliqué plus haut la signification symbolique; ces parasols étaient des disques de pierre de deux mètres de diamètre, avec une épaisseur de soixante centimètres. L'autel lui-même était entouré d'une massive balustrade bouddhiste.

Les diverses fouilles opérées à l'intérieur du tôpe n'ont amené la découverte d'aucune relique; d'où l'on a dû conclure que c'était un chaïtya dédié à l'Adi Bouddha ou esprit créateur.

D'après la forme du tôpe et son apparence intérieure, le chaïtya doit remonter au sixième siècle avant Jésus-Christ, peut-être même antérieurement à Çakya. Quant au revêtement de pierre, il ne date que du règne d'Açoka (260-222 av. J.C.).

Il faut placer à la même époque l'érection de la colonnade cyclopéenne qui entoure le chaïtya et lui donne un de ses plus beaux caractères. Cette colonnade forme une enceinte légèrement elliptique, laissant un cloître de trois mètres de largeur autour du soubassement du tôpe. Elle appartient à un genre particulier qui caractérise l'architecture primitive de l'Inde, et auquel Cunningham a donné le nom de « Buddhist railing » ou balustrade bouddhiste. Elle est composée de monolithes à pans coupés, hauts de trois mètres, d'une épaisseur de cinquante-cinq centimètres, plantés verticalement en terre à une distance de soixante-cinq centimètres l'un de l'autre. Ces monolithes sont reliés entre

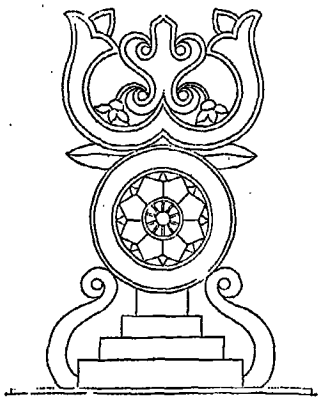
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

eux par trois barreaux horizontaux superposés, et supportent un couronnement composé de massives architraves, arrondies au sommet, et d'une longueur de deux mètres quarante. Toutes ces parties sont simplement emboîtées les unes dans les autres, comme des pièces de charpente, et il est évident que l'ensemble n'est que la copie d'une simple barrière en bois, à claire-voie (voy. la gravure ci-dessous).

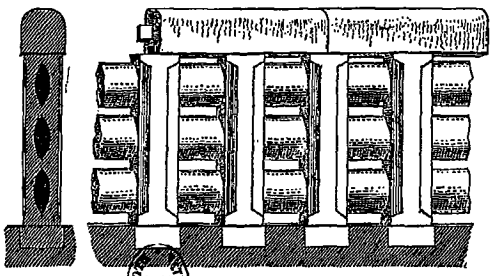
Cette colonnade, élevée sous le règne d'Açoka, nous donne un exemple frappant du grand mouvement suscité par ce prince en faveur du bouddhisme. Des souscriptions publiques furent ouvertes dans les principales villes, pour réunir les fonds nécessaires à la décoration du chaïtya de Sanchi ; les riches particuliers, les municipalités, les communautés s'empressèrent d'y contribuer. Pour reconnaître ces dons et en perpétuer le souvenir, les moines inscrivirent les noms des souscripteurs sur les pierres mêmes de la colonnade. Ce sont ces innombrables inscriptions, où se trouve répété chaque fois le mot *danam*, c'est-à-dire « don de », qui permirent à James Prinseps de rétablir l'ancien alphabet pali, dont la tradition était complétement perdue.

Parmi les embellissements datant de la même époque, il faut citer les quatre statues des Bouddhas, placées à l'intérieur de l'enceinte de manière à faire face aux quatre entrées, orientées selon les points cardinaux, et aussi les deux magnifiques lâts qui s'élevaient au nord et au sud du tôpe.

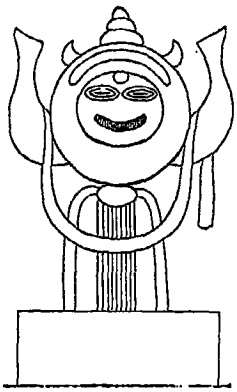
Le *lât* ou *latti*[1] est, comme le tôpe, un des premiers types de monuments imaginés par les hommes. Ce fut d'abord le poteau ou l'arbre mort, planté dans le sol pour marquer une limite, pour rappeler un événement glorieux ou tragique ; au poteau succéda la pierre levée, comme nous la retrouvons sur toute la surface du vieux monde, et enfin la colonne. C'est sous cette forme que nous trouvons le lât employé chez les Aryens. La colonne monolithe cylindrique se dressait toujours seule ; elle servait à inscrire les édits du souverain, les dogmes de la religion, les fastes d'un règne. Ce n'est que



Emblème de Dharma, à Sanchi.



Colonnade du grand Tôpe de Sanchi.



Emblème de Dharma, à Juggernauth.

beaucoup plus tard que l'on pensa à l'utiliser, à la multiplier pour supporter une voûte, si même on le fit jamais dans l'Inde ; car, fait assez bizarre, les architectes de ce pays ont toujours préféré à cet ancien type colomnaire le pilier bas et carré, qu'ils avaient copié sur les poutres grossièrement équarries de leurs huttes.

Le lât des Lions, à Sanchi, est un magnifique spécimen du genre ; c'est un fût cylindrique, poli, sans piédestal, mesurant environ dix mètres, avec un diamètre de quatre-vingt-six centimètres à la base et de soixante-huit au sommet. Un chapiteau campanulaire d'un mètre de haut surmontait le fût ; au-dessus, un abaque circulaire, portant un cordon de canards sacrés en relief, servait de piédestal à quatre lions assis et adossés. Ces animaux peuvent rivaliser avec les chefs-d'œuvre de la statuaire grecque ; Cunningham émet même l'opinion qu'ils sont l'œuvre d'artistes grecs envoyés à la cour d'Açoka par Ptolémée Philadelphe II. La hauteur totale du lât, y compris les lions, était de douze mètres et demi. Il gît aujourd'hui, brisé en plusieurs morceaux, à côté de la porte du sud.

Le lât du nord avait les mêmes dimensions, mais il reposait sur un piédestal carré et portait une statue de grandeur naturelle de l'empereur Açoka. Le fût, à l'exception de la base, a été enlevé par les paysans, auxquels il a fourni les matériaux de moulins à sucre ; le chapiteau et la statue qui le couronnait gisent encore sur le sol.

Sous le règne de Satakarni, troisième roi du Magadha, de la dynastie d'Andhra (19-37 de l'ère chrétienne), un nouveau mouvement religieux vint ajouter aux embellissements successifs de Sanchi. Quatre portes monumentales furent érigées devant les entrées de la colonnade du grand chaïtya. Ces merveilleux arcs de triomphe, admirablement sculptés et couverts de délicats bas-reliefs, constituent aujourd'hui la partie la plus intéressante des restes de Sanchi ; on peut dire, sans exagération, que depuis l'art asiatique n'a rien produit de comparable.

1. Littéralement : un bâton, un poteau.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Le plan de ces portes est d'une extrême simplicité. La base, formée par deux monolithes verticaux, supporte un troisième monolithe placé horizontalement. Au-dessus de cette architrave, deux petits pilastres, placés dans la même ligne que les piliers inférieurs, soutiennent un second monolithe horizontal; la même disposition se répète pour une troisième architrave formant le couronnement de la porte. Les piliers de la base mesurent cinq mètres cinquante-cinq de hauteur et soixante-cinq centimètres de côté, et encadrent une ouverture de deux mètres quinze La première architrave a une longueur de six mètres vingt, et soixante-cinq centimètres de côté, la seconde six mètres sur soixante centimètres, et la troisième seulement cinq mètres vingt sur cinquante-cinq centimètres. Cette proportion décroissante avait pour but d'exagérer par perspective la hauteur apparente de la porte, qui ne dépasse pas onze mètres.

Les diverses parties de chaque porte sont simplement ajustées comme des charpentes, au moyen de tenons et de mortaises. Ceci montre que l'architecte a pris modèle sur un monument de bois; il a vraisemblablement copié les légères constructions que l'on élevait dans les fêtes pour y accrocher les guirlandes de fleurs ou les lampes.

Temple souterrain de Mahadeva, à Oudghiry. — Dessin de E. Thérond, d'après une photographie de M. L. Rousselet.

Les portes de Sanchi sont les seuls spécimens de ce genre que nous retrouvions dans l'Inde; mais si les architectes jaïnas ont délaissé ce style original, il a accompagné le bouddhisme dans ses pérégrinations, et s'est fermement implanté à ses côtés.

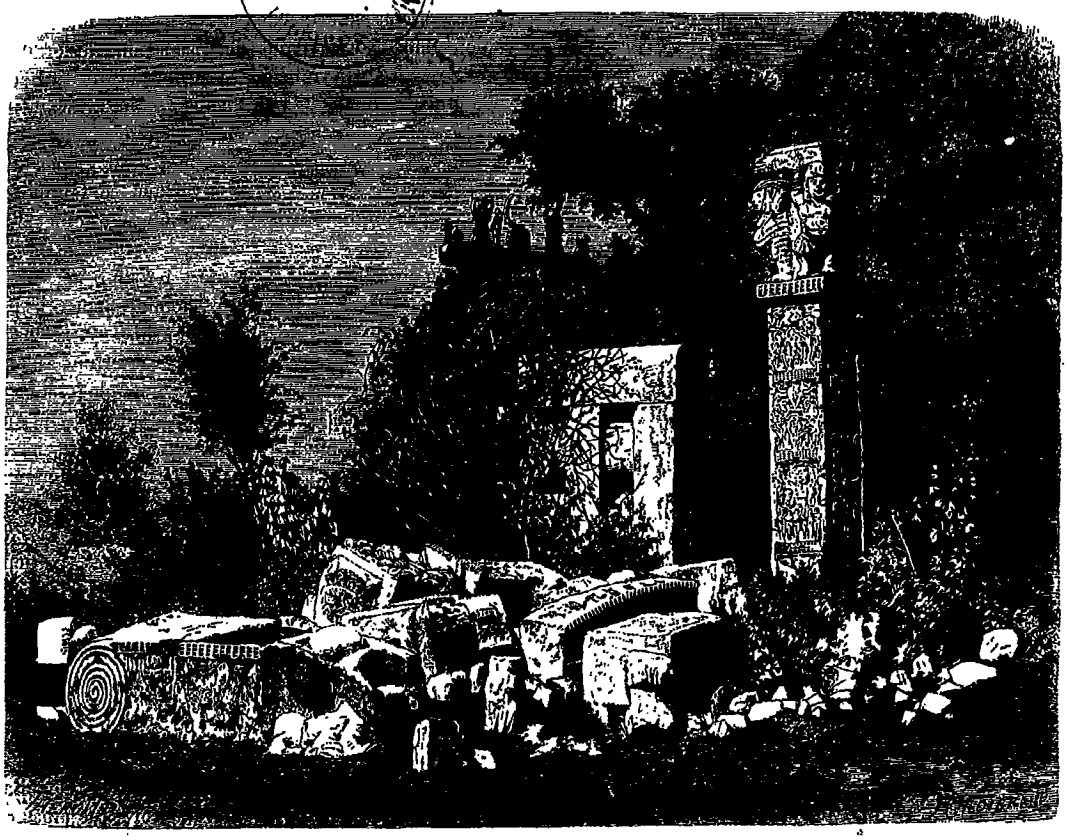
M. Humbert nous dit que les *toris* caractérisent spécialement, au Japon, tous les lieux consacrés au culte. Il suffira au lecteur de jeter un coup d'œil sur les gravures[1] qui lui présentent ces toris japonais, pour reconnaître qu'ils tirent leur origine des portes de Sanchi. La même observation s'applique aux arcs de triomphe chinois[2].

Louis ROUSSELET.

*(La suite à la prochaine livraison.)*

1. Voy. le *Tour du Monde*, vol. X, p. 44.
2. Voy. le *Tour du Monde*, vol. XIV, p. 10 et 11.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Porte de l'ouest du Tôpe de Sanchi. — Dessin de E. Thérond, d'après une photographie de M. L. Rousselet.

# L'INDE DES RAJAHS.

## VOYAGE DANS LES ROYAUMES DE L'INDE CENTRALE ET DANS LA PRÉSIDENCE DU BENGALE

PAR M. LOUIS ROUSSELET[1].

1864-1868. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

### XXX (suite).

### SANCHI.

Description du grand Tôpe (suite). — Le temple Chaïtya. — Le tôpe de Kasyapa. — Des dacoïts pillent notre camp. — Un village d'otages. — La justice dans la jungle.

Il nous reste maintenant à parler des bas-reliefs qui décorent ces portes. Ces bas-reliefs couvrent les quatre faces des piliers et des architraves. Ils représentent les principales scènes de la vie du Bouddha, des cérémonies religieuses, des processions ou des cortéges royaux, des siéges, des batailles; puis une série de tableaux plus humbles, mais doublement précieux, reproduisant l'intérieur des palais, les appartements avec leurs meubles, les cuisines avec leurs accessoires, enfin des danses, des exercices gymnastiques, etc. Leur description me demanderait un espace dont je ne dispose pas; elle formerait à elle seule un tableau complet de l'histoire et de la vie du peuple indien pendant les siècles qui ont précédé Jésus-Christ. Ces bas-reliefs joignent à une exécution remarquable une grande élégance de composition; ils se distinguent d'autant plus de tout ce qu'a produit l'art asiatique, que l'artiste s'est borné à

1. Suite. — Voy. t. XXII, p. 209, 225, 241, 257, 273; t. XXIII, p. 177, 193, 209, 225, 241; t. XXIV, p. 145, 161, 177, 193, 209; t. XXV, p. 145, 161, 177; t. XXVI, p. 273.



© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

dépeindre ce qu'il avait sous les yeux, simplement, finement, et sans être obligé de demander à la mythologie ces exagérations de formes ou d'attributs qui devaient, après lui, devenir la base de la sculpture hindoue.

On peut juger, du reste, de l'intérêt qu'offrent ces bas-reliefs par la gravure que nous donnons, page 293, et où nous avons essayé de reconstituer l'une des scènes, reproduites sur les piliers de la porte de l'est, en y ajoutant quelques-uns des détails caractéristiques disséminés dans divers bas-reliefs.

La scène représente sans doute une fête au palais de Palibothra, la moderne Patna, qui était alors la capitale de l'empire indien. Le roi, richement vêtu, est assis sur un trône peu élevé, probablement en paille. Derrière lui se tiennent les pages portant le parasol d'honneur et les queues de yak à manche d'ivoire. A ses côtés se tient un nain grotesque mimant les gestes de la bayadère, qui, demi-nue, danse langoureusement devant le roi et les seigneurs assemblés. Les costumes des divers personnages, l'architecture de la salle, les armes, les instruments, ont été scrupuleusement copiés d'après les bas-reliefs. Si l'on admet que ces sculptures datent du commencement de notre ère, ce tableau donne une idée de la civilisation indienne au siècle d'Auguste.

Continuant notre description des portes du grand Tôpe, nous voyons que les chapiteaux des piliers sont formés par des groupes de statues en ronde bosse d'un mètre trente de hauteur. Ces groupes varient à chaque porte ; sur celles du nord et de l'est, ce sont des éléphants harnachés dont les cavaliers portent des bannières flottantes ; au sud, des lions assis ; à l'ouest, des nains adossés soutenant l'architrave de leurs mains.

Les extrémités des architraves s'arrondissent en une volute serrée, portant une statue de lion ailé ou d'éléphant. La projection que forme la première architrave, des deux côtés de la porte, paraît soutenue par un motif d'une incomparable élégance : c'est une danseuse demi-nue, se tenant suspendue par les bras aux branches d'un arbre. Cette statue mesure un mètre ; le corps, la face et tous les détails sont admirablement sculptés. Caractère remarquable, la physionomie a tous les caractères du type touranien : le nez écrasé, les yeux bridés, la figure plus large que haute. La coiffure, soigneusement représentée, peut rivaliser avec les plus excentriques chefs-d'œuvre de ce genre.

De petits pilastres encadrant des statues de cavaliers remplissent les intervalles des architraves. Enfin, au sommet de la porte sont rangés les emblèmes du Bouddha et de Dharma, hauts de deux mètres. L'emblème du Bouddha (une roue portée par quatre éléphants) occupe le centre ; de chaque côté se tiennent deux porteurs de tchaoris (chasse-mouches) de grandeur naturelle.

Dharma, ou la Nature concrète, le second membre de la trinité bouddhique, est représentée par un emblème dont on trouvera le dessin à la page 287 ; il a pour base un monogramme formé par la réunion des six caractères palis qui distinguent les forces de la nature. On a cru retrouver dans ce monogramme emblématique une frappante analogie avec les emblèmes des Grecs et des Égyptiens, tels que le caducée, etc. ; mais, sans vouloir toucher à ce point de discussion, je ferai remarquer une autre coïncidence curieuse, qui peut servir à élucider quelques points obscurs de la révolution qui renversa le bouddhisme indien. Un des sanctuaires les plus vénérés de l'Inde est le temple de Jaggernauth, qui s'élève sur la côte d'Orissa. Dans ce temple se trouve exposée une statue de forme étrange, objet d'adoration pour les Hindous de toutes les sectes ; et, chose bizarre, cette idole, qui représente Krichna, n'est autre qu'un emblème de la Dharma bouddhique, presque absolument identique à celui de Sanchi (voy. p. 287). Ainsi on a là une preuve évidente du subterfuge qu'employèrent les brahmes pour attirer le peuple ; ils conservèrent les idoles bouddhistes, et firent du Bouddha une simple incarnation de Vichnou. La tradition actuelle veut que des ossements de Krichna soient encore conservés dans cette idole de Jaggernauth, et de plus, pendant les fêtes dont elle est l'objet, la distinction des castes est momentanément abolie ; ces deux faits, si contraires aux principes du brahmanisme, prouvent bien évidemment que l'idole et les fêtes de Jaggernauth sont d'origine bouddhique.

Des quatre portes de Sanchi, celle du nord est la seule qui nous offre tous ces détails dans un presque parfait état de conservation (voy. p. 281). Celle de l'est est moins complète (voy. p. 285) ; quant à celles du sud et de l'ouest, renversées par la malveillance des villageois, elles ne forment plus qu'un pittoresque amas de ruines (voy. les gravures, p. 289 et 296).

Le chaïtya de Sanchi nous présente donc aujourd'hui l'œuvre successive des six siècles immédiatement antérieurs à Jésus-Christ.

Il occupe le centre d'un petit plateau nivelé et rectifié par des contre-forts en maçonnerie, mesurant cent trente-cinq mètres de long sur quatre-vingt-dix de large. L'un des grands côtés de cette cour s'appuie sur l'escarpement de l'assise supérieure ; les trois autres forment terrasse, et dominent la base de la colline. Plusieurs temples et tôpes en décorent les angles. Ces tôpes sont tous de petite dimension, et appartiennent au genre daghoba. L'un d'eux, situé à l'angle nord-est, renfermait les reliques de Saripoutra et de Maugdalayana, les deux plus illustres disciples de Çakya-Mouni. Ce tôpe date du cinquième siècle (av. J. C.) ; il ne mesurait que dix mètres de hauteur, et avait une enceinte, avec des portails, semblable à celle du chaïtya. Il est très-ruiné, et n'a conservé qu'une de ses portes. Les temples ne sont que de petites chapelles, précédées d'élégants portiques et renfermant de belles statues du Bouddha. Ils sont relativement modernes, et appartiennent au quatrième ou cinquième siècle.

Au sud-est du chaïtya se dresse une pittoresque ruine à demi cachée sous un épais manteau de lianes ; c'est une double rangée de monolithes carrés, hauts de vingt

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

pieds, supportant encore quelques fragments de voûte. Ces piliers sont les restes d'une nef bouddhique qui se terminait par une abside semi-circulaire encore définissable; c'est le seul spécimen existant de temple chaïtya fait avec des matériaux rapportés; tous ceux qui sont parvenus jusqu'à nous appartiennent au genre souterrain, telles les magnifiques nefs de Karli et Ajunta.

A l'est de la cour du chaïtya s'élève un petit plateau entouré d'une terrasse en maçonnerie qui forme le point le plus élevé de la colline. Les bâtiments du grand monastère le couvraient en entier. On retrouve encore les façades rangées sur les côtés d'une grande cour, et on peut même, à travers les décombres, distinguer le cloître et les portes des cellules. Les moines bouddhistes avaient merveilleusement choisi le lieu de leur retraite; de la cour même du monastère ils embrassaient un superbe panorama : à l'est, leur vue s'étendait sur toute la vallée de la Betwa, du grand lac de Bhoje aux murailles de la fameuse Bessnagara; à l'ouest, ils voyaient à leurs pieds toutes les splendeurs de la colline sacrée, depuis le grand chaïtya jusqu'au tôpe de Kasyapa.

Sur le côté oriental de cette cour, au bord même du précipice, s'élève encore un beau temple, encadré entre deux ailes de cellules. Ses sculptures offrent une frappante analogie avec celles du temple de Madhou, à Gharispore, et du temple vihara, à Gwalior. Il date du sixième siècle, et a peut-être été élevé par les jaïnas lors de la prise de possession de la colline.

Revenant sur mes pas, je traverse la cour du chaïtya et descends un escalier dans le roc, qui me conduit au troisième plateau. Celui-ci est beaucoup plus vaste que les deux que j'ai déjà visités, mais il est couvert d'un fourré presque impénétrable qui en rend l'exploration pénible. Il n'offre plus, du reste, que de petits tôpes très-ruinés et quelques petits viharas. Sur le bord d'un étang desséché, je remarque un grand nombre de tôpes minuscules; ce sont des bornes de pierre, hautes de deux à trois pieds, portant généralement une petite figure du Bouddha, que les fidèles venaient déposer en ex-voto autour des lieux consacrés. Quelques-uns sont décorés de curieuses sculptures; on les trouve par centaines sur la colline. Parmi les curiosités de ce plateau, je ne dois pas omettre un monolithe qui gît sur un monticule au bord de la route qui va du grand chaïtya au tôpe de Kasyapa. C'est un vase de pierre d'un mètre vingt de hauteur et d'un mètre soixante de diamètre. D'après le récit du voyageur chinois Fa Hian[1] (399), on y conservait une branche de figuier que le Bouddha avait plantée en terre après l'avoir coupée avec ses dents.

Un autre escalier conduit au quatrième plateau, qui forme l'assise inférieure de la colline. C'est là que se trouve, au milieu d'autres ruines sans importance, le tôpe de Kasyapa. Il est facile de voir de suite que ce tôpe est postérieur au grand chaïtya; le dôme, de douze mètres de diamètre, a une plinthe cylindrique d'un mètre; le soubassement circulaire forme une projection de deux mètres avec une hauteur égale. La base est entourée d'une colonnade bouddhique de deux mètres trente avec quatre entrées sans portails; les piliers, au lieu d'être unis, sont ornés de bas-reliefs et de médaillons. Les fouilles pratiquées par Cunningham[1] dans ce tôpe ont amené la découverte d'urnes antiques, contenant des reliques de Kasyapa et de neuf autres grands dignitaires du troisième synode. Les inscriptions accompagnant ces urnes font remonter l'édification du tôpe à l'an 220 avant notre ère.

Enfin autour de la base de la colline, on trouve encore de nombreuses ruines, étangs, temples, lâts, etc.

Le groupe de Sanchi nous offre donc deux tôpes de première grandeur, plus de douze de petite dimension, un temple chaïtya, trois monastères et un nombre considérable de chapelles et de statues.

Malgré la chaleur croissante, et le danger que présentait pour notre santé toute prolongation de séjour dans la jungle, je ne voulus pas quitter Sanchi sans avoir relevé minutieusement les dimensions de ses monuments et sans en avoir pris une série de photographies. Ce travail me prit huit jours; je passai presque toutes ces journées dans mon laboratoire, installé près du grand chaïtya, en sortant à demi asphyxié pour me sentir foudroyer par les terribles rayons du soleil parvenu au zénith. Je fus interrompu une première fois dans ma besogne par une panthère, qui vint enlever un de mes chiens en plein jour, à vingt pas de mon laboratoire. J'eus le bonheur de l'abattre le lendemain, au pied même du tôpe de Kasyapa.

La chaleur, les miasmes délétères des jungles et les bêtes féroces ne devaient cependant pas être nos ennemis les plus redoutables. Jusqu'alors j'avais traversé l'Inde dans la plus parfaite sécurité; c'est à peine si je devrais mentionner notre petite escarmouche chez les Bhils et le ridicule attentat de Kishengurh. Grâce aux précautions dont je ne m'étais jamais départi, et aux formidables escortes qui m'accompagnaient, je pouvais me croire à l'abri de toute surprise. Mais Sanchi me réservait de ce côté une cruelle désillusion.

L'état sauvage du pays, le peu de prévenance des habitants, m'avaient fait redoubler de surveillance depuis que nous campions auprès de la colline. Le soir venu, je disposais moi-même les sentinelles autour de nos tentes, je faisais allumer des feux et me levais plusieurs fois la nuit pour voir l'état du camp. Le village de Sanchi-Kanakhera me fournissait, selon la coutume, une garde de dix à douze chowkeydars se renouvelant chaque soir. Ceux-ci, choisis parmi les chefs de famille, doivent repousser toute agression nocturne dirigée contre le camp; ce sont les otages donnés par

1. Fo-Kwe-Ki, traduction de Laidlay.

1. Cunningham, *Bhilsa Topes*.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

le village, qui est responsable, en cas de vol, des pertes subies par les voyageurs.

Le 6 au soir, ayant fait ma tournée habituelle, je me couchai, après avoir rangé mon chronomètre et sa chaîne dans une lourde cassette en acier, de fabrication anglaise, que je poussai sous mon lit; je ne m'endormis pas sans avoir vérifié ma carabine et mes revolvers placés à portée de ma main. Vers minuit, un léger bruit me réveilla; mais rien ne bougeant ni dans la tente, ni au dehors, je m'assoupis de nouveau.

Une heure plus tard, je fus réveillé en sursaut par un bruit qui me parut partir du chevet de mon lit; je sautai sur mes armes; la tente, éclairée par une petite lampe, ne présentait rien d'inaccoutumé. Je sortis avec mon fusil, fis le tour du camp, et regagnai ma couchette, en me riant de mes inquiétudes. Dès que le jour parut, je fis appeler les chowkeydars, qui m'assurèrent n'avoir rien remarqué d'anormal pendant la nuit. Tout à fait rassuré, je fis mes préparatifs pour gagner comme d'habitude mon laboratoire; bientôt je m'aperçus qu'il me manquait une boîte renfermant des clichés, et tout aussitôt je constatai la disparition de la cassette. En un instant tous mes gens en grand émoi se mirent à battre les alentours du camp, et me rapportèrent après une heure de recherche la cassette éventrée à coups de pioche et veuve de son contenu. C'était pour moi une perte sensible : outre une montre d'un grand prix et mille roupies d'argent, elle renfermait une très-belle collection de diamants et de bijoux, présents de plusieurs Rajahs, estimée à une vingtaine de mille francs, et en plus des lettres de change sur des banquiers de Bhopal pour une assez forte somme. Je me trouvais dépouillé complétement.

Je fis prévenir en toute hâte le magistrat bhopalais du district, qui arriva le jour même à Sanchi avec une forte escorte de scribes et de gendarmes. Son premier acte fut de mettre au fer les chowkeydars, et de s'emparer de toute la population des deux hameaux, hommes, femmes et enfants. Ces malheureux furent parqués dans un enclos de piquets et de corde, pour attendre leur interrogatoire. Le lendemain, un exprès envoyé de Bhopal m'informait que le gouvernement de la Bégaum se déclarait responsable du délit et m'indemniserait de mes pertes.

Un juge de la capitale vint présider la cour martiale; les villageois furent interrogés les uns après les autres, mais nièrent toute participation au vol. Enfin un pauvre enfant de huit ans, effrayé par la terrible cravache des cipayes, désigna quatre de nos chowkeydars comme les coupables. Ces malheureux, amenés devant le tribunal, se laissèrent déchirer par le fouet plutôt que d'avouer; cependant les évidences étaient accablantes : l'un d'eux avait été posté par moi à l'endroit même où le voleur s'était introduit dans la tente, en coupant l'étoffe avec son poignard; un autre avait été vu par un de mes domestiques, pendant la nuit, sur l'emplacement où l'on retrouva la cassette; enfin un habitant du village déclara qu'au su de tout le monde, ils faisaient partie d'une bande de dacoïts; rien ne put leur arracher un aveu. Je dus m'interposer pour empêcher les soldats de les tuer sur place à force de coups. Le village fut frappé d'une amende considérable, et les quatre chowkeydars, condamnés à une prison perpétuelle, traînent encore la chaîne au bagne de Bhopal. Mais ce qui m'avait été volé échappa à toutes les recherches. Cependant, quelques jours après, on retrouva près du village les lettres de change, dont les voleurs ignoraient la valeur. Le gouvernement de la Bégaum m'indemnisa de mes pertes, mais rien ne pouvait remplacer pour moi des souvenirs auxquels j'attachais tant de prix.

Avant de quitter Sanchi, je dois mentionner la tentative que je fis pour sauver ces merveilleux monuments de la destruction complète dont ils sont menacés, autant par l'inconcevable indifférence des Anglais que par le mépris qu'ils inspirent à leurs propriétaires actuels. J'obtins de la Bégaum la permission d'enlever une de ces portes pour l'offrir au gouvernement français. L'opération devait être faite aux frais de ce dernier; j'en prévins notre consul général à Calcutta, mais, après avoir adressé une demande officieuse à la Bégaum, on ne donna pas de suite à ma proposition. Il eût pourtant été glorieux pour Paris de posséder le plus incontestable chef-d'œuvre de l'antiquité indienne.

## XXXI

### LA VALLÉE DES TÔPES.

Sagacité d'un éléphant. — Piplia-Bijoli. — Les tôpes de Bhojepore. — Andher. — Les tôpes de Sonari. — Sâtdhara. — Les chevaux de Sahapour. — Légende de Chakasiam. — Bhopal. — Le Mouti Bungalow.

Pour terminer notre exploration de la vallée de Bhilsa, il nous restait encore à visiter les ruines de quatre établissements bouddhistes : Bhojepore, Andher, Sonari et Sâtdhara. Les deux premiers nous obligeaient à faire un détour d'une dizaine de lieues vers l'est.

Le 9 mai, nous quittons Sanchi et, repassant la Betwa, suivons la rive droite. Le village de Piplia Bijoli, où nous devons camper, se cache derrière les montagnes qui bornent la vallée à l'est. Une route passable y conduit en contournant leur base, mais notre guide gound trouve convenable d'abréger la distance en nous faisant franchir le col. Notre brave éléphant de Rewah gravit lestement les pentes assez douces qui regardent la vallée, mais au sommet les jungles desséchées sont si touffues qu'il devient presque impossible d'avancer. Maudissant notre guide, nous atteignons avec peine le bord opposé du plateau : là, nous nous trouvons en présence d'un précipice dont la paroi s'abîme presque perpendiculairement pendant une vingtaine de mètres. Un sentier à peine praticable pour les piétons, s'accrochant aux anfractuosités du roc, s'offre à nous. Il paraît de toute impossibilité qu'un éléphant puisse s'aventurer sur ce véritable sen-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Une scène à Palibothra, d'après les bas-reliefs de Sanchi. — Dessin d'Emile Bayard, d'après un dessin de M. L. Rousselet.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

tier de chèvres; le mahout assure cependant que sa bête s'en tirera. Je suis d'avis de laisser l'éléphant tenter l'aventure seul; mais au ton dont le mahout me dit : « N'ayez pas peur, Sahib! » il serait ridicule pour moi de laisser croire aux Indiens qui nous suivent que j'ai moins de courage que cet homme forcé de rester à son poste. Après mille recommandations que lui crie son cornac, l'éléphant commence sa périlleuse descente; il faut voir avec quel soin il équilibre son corps, avec quelle adresse il réunit ses quatre pieds sur des blocs à peine assez grands pour les contenir. La seule marque qu'il donne de son agitation est un léger tremblement qui parcourt tout son corps. Le roc, un grès rougeâtre, projette des blocs suspendus au-dessus de l'abîme et sur lesquels il nous faut passer. Avant de s'aventurer sur ces blocs, l'éléphant s'assure s'ils sont capables de le porter, en opérant avec ses jambes de devant des pesées successives, sans engager l'équilibre du reste du corps ramené en arrière. Nous ne sommes plus qu'à deux mètres du sol; le mahout, impatienté de ces lenteurs, lève sa pique pour frapper l'éléphant; à ce moment l'énorme pierre sur laquelle il le pousse, cédant aux efforts réitérés de l'intelligent animal, se détache et roule avec fracas. Une minute de plus et nous périssions tous dans une épouvantable chute; la merveilleuse sagacité de notre éléphant nous avait sauvé la vie. Arrivé au bas de la descente, je regarde le rempart de pierre qui se dresse derrière nous; il faut que le soleil nous ait fait perdre la raison pour que nous ayons risqué aussi follement notre vie. Ces vingt mètres nous avaient demandé quarante minutes. Nous trouvons à Piplia nos gens déjà installés et très-inquiets de notre retard.

Les ruines de l'ancien établissement bouddhiste de Bhojepore couvrent le sommet de la colline, au-dessus même du village de Piplia Bijoli. Cette colline offre à peu près la même disposition que celle de Sanchi; elle forme un gigantesque escalier, composé de quatre gradins à surface plane et à fronts verticaux, aboutissant à un plateau parfaitement nivelé. Ce plateau est couvert de fondations, hautes de quelques pieds, qui permettent à peine de distinguer le tracé des antiques constructions. Au milieu de ces décombres, s'élève un curieux massif de maçonnerie, aux murailles de pierre sensiblement inclinées en arrière comme un tronçon de pyramide; les angles sont flanqués de tourelles carrées, engagées dans la masse; les façades ont un développement de trente mètres et une hauteur de huit. Un escalier s'enfonçant dans la muraille conduit au sommet; là, sur un des côtés se dresse un fronton sculpté près duquel gît une remarquable statue du Bouddha.

Au premier abord, on peut croire que cette massive terrasse a servi de base au temple dont on retrouve les ruines; mais il suffit d'examiner les sculptures et l'inscription qui orne le pied de la statue, pour voir qu'elles ne datent que du sixième siècle, tandis que la terrasse paraît contemporaine des tôpes qui l'avoisinent, et qui remontent au troisième siècle avant Jésus-Christ. Un peu plus loin, du reste, s'élève une construction analogue, sans trace de temple au sommet. Il est difficile de s'expliquer dans leur état actuel le but de ces énormes masses de pierre, qu'on retrouve au milieu de tous les établissements bouddhistes de la vallée. N'étaient-ce point de simples plates-formes où se tenaient, pendant les fêtes, les pontifes du Bouddha? De là, entourés de leurs congrégations, ils parlaient au peuple et lui montraient les saintes reliques.

Le plateau porte encore six tôpes. Le plus important s'élève au centre d'une cour carrée, entourée de murs; le dôme, de dix-sept mètres de diamètre, repose sur une plinthe cylindrique de quatre pieds, et s'élève au centre d'une terrasse circulaire de cinq pieds de hauteur. Un autre, placé dans une cour attenante, mesure dix mètres de hauteur. Cunningham y trouva plusieurs urnes funéraires, malheureusement sans inscription, et dans l'une de celles-ci un ravissant modèle de tôpe en cristal de roche.

Sur les trois gradins inférieurs, on compte encore trente-quatre tôpes, tous du genre daghoba, mais aucun d'eux n'offre de trace de sculptures ou de colonnades.

De Piplia Bijoli, je fis une excursion au groupe d'Andher, situé à une lieue à l'est, au sommet d'un pic escarpé. Ce groupe ne comprend que trois tôpes. Le plus grand a environ onze mètres de diamètre à la base de l'hémisphère, et devait mesurer huit mètres en hauteur. Il est entouré d'une colonnade bouddhique haute de deux mètres, décorée de médaillons et de beaux bas-reliefs. Ces tôpes ont fourni une intéressante collection d'urnes funéraires, contenant les reliques des plus célèbres propagateurs du bouddhisme au temps d'Açoka : ce qui peut permettre de placer leur érection au troisième siècle avant l'ère chrétienne. L'une des urnes d'Andher porte une courte inscription, tracée à l'encre; ce serait la plus ancienne inscription de ce genre que l'on possède.

Le 11, nous repassons sur la rive gauche de la Betwa et venons camper près du village de Sonari. Celui-ci est pittoresquement adossé à une colline couverte de forêts; la vallée très-resserrée présente de belles plantations de manguiers et de dattiers.

Le nom de Sonari n'est que la corruption de Souvarnari ou « la roue d'or; » il est probable qu'au temps de la domination bouddhiste, la ville qui occupait le même emplacement possédait un lât surmonté d'une roue, emblème du Bouddha, tel que nous en retrouvons plusieurs exemples sur les bas-reliefs de Sanchi.

Les tôpes se trouvent à un kilomètre du village, sur les bords d'un ravin sauvage abondant en sources. On compte huit tôpes, tous du genre daghoba et de forme hémisphérique. Le tôpe principal est un dôme massif de seize mètres de diamètre, avec plinthe cylindrique d'un mètre et terrasse circulaire de deux mètres de hauteur. Sa base était entourée d'une co-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

lonnade bouddhique de deux mètres, dont il ne reste plus que quelques piliers. Parmi les ruines se trouvent plusieurs de ces mystérieuses constructions analogues à celles de Bhojepore. Les reliques et les inscriptions trouvées à Sonari font remonter la création de cet établissement au troisième siècle avant Jésus-Christ.

A une lieue au nord du village, on trouve le groupe de Sâtdhara, composé de six tôpes daghobas et d'un tôpe chaïtya. Ce dernier n'est plus qu'un monticule informe, à demi caché sous une couche de terre et de broussailles. Il était presque égal au grand chaïtya de Sanchi et devait mesurer quarante mètres de diamètre à la base et plus de seize mètres de hauteur. On retrouve encore, au sommet, des fragments de l'autel et de la colonnade qui le couronnaient. Le site de cet établissement est un des plus pittoresques de la vallée de Bhilsa; les tôpes sont rangés sur le bord d'un précipice au fond duquel coule la Besâli.

Le 14, après dix-huit jours consacrés à l'exploration des divers groupes de ruines de la vallée de Bhilsa, nous nous mettons en marche vers Bhopal, dont nous ne sommes plus qu'à trente kilomètres. Il est temps que nous songions à gagner nos quartiers pour la mousson : la fièvre des jungles fait rage dans notre camp, et nos hommes ne cachent pas leur lassitude de cette course de plus de cinq mois.

Notre route incline vers le sud-est et nous fait traverser diagonalement les petites vallées des affluents de la Betwa. Le pays a un aspect sauvage et désolé; les basses jungles et les forêts n'y laissent aucun espace à la culture. Çà et là on rencontre quelques misérables villages peuplés principalement de Gounds. De grossiers poteaux à l'image du Soleil, dressés au pied des arbres, témoignent du voisinage de quelques tribus de Korkhous.

A moitié chemin de Bhopal, près d'un misérable hameau, on me fait remarquer un petit enclos dans lequel sont renfermées une quarantaine de statues rangées en cercle. Ces statues en grès rouge représentent des cavaliers; les chevaux sont couverts de housses richement sculptées; malheureusement la plupart des bustes de cavaliers ont été brisés, et, fait assez bizarre, il n'en reste pas de trace. Les quelques paysans présents ne peuvent me donner aucun renseignement sur ces statues; je ne puis m'empêcher d'être frappé de leur ressemblance avec les statues équestres que les Scythes, et plus tard les Tatars, dressaient sur leurs tombeaux; mais comment expliquer la présence d'une nécropole tatare au cœur de l'Inde?

L'un des gendarmes bhopalais de notre escorte me donne à ce sujet quelques explications. Il paraît que le génie légendaire de ces vallées sauvages est un héros du nom de Chakasiam, véritable chevalier errant, grand redresseur de torts, protecteur du faible. Les paysans le dépeignent comme un homme de haute stature, bardé de fer et armé d'une longue lance; la nuit, il galope par monts et par vaux, monté sur un coursier d'un noir d'ébène. Malheur au méchant qu'il rencontre sur son chemin : il le perce infailliblement de sa lance. La légende suivante est la plus populaire. « Un pauvre fermier, ayant été vendre ses grains à la ville, revenait chez lui portant le fruit de ses labeurs. La nuit approchait et il tremblait déjà d'avoir à s'aventurer seul dans la forêt, lorsqu'un soldat qui l'avait suivi vint lui proposer son escorte. Le paysan refusa d'abord, en faisant remarquer au soldat qu'étant armé, il pourrait, une fois dans la forêt, le tuer et le dépouiller. « Que Chakasiam soit entre nous! » s'écria le soldat en levant la main. Cette invocation calma les pressentiments du fermier et ils cheminèrent de concert. Mais à peine étaient-ils dans la forêt que le bandit, se jetant sur le paysan, le renversa à terre et lui enleva sa bourse. Puis, raillant le malheureux qui lui reprochait sa perfidie, il lui disait : « Où donc est ton Cha- « kasiam? Pourquoi ne l'appelles-tu pas à ton aide? » Il avait à peine proféré ces mots, que le galop d'un cheval retentit sous la voûte de la forêt; le soldat veut fuir, mais déjà la lance du chevalier l'a transpercé. Le fermier prosterné contre terre relève les yeux, Chakasiam a disparu et le bandit râle à côté de la bourse. »

Il est probable que cette légende tire son origine des inconnus qui élevèrent le cercle de chevaux. En tout cas, elle a un caractère de poésie chevaleresque que l'on trouve bien rarement dans les légendes du peuple indien.

Après quatre heures de marche, les collines s'abaissent; nous débouchons sur un beau plateau, et nous voyons se dessiner à l'horizon la pittoresque silhouette de Bhopal. La ville s'étale en amphithéâtre sur le versant d'une colline, dont la base plonge dans un beau lac entouré d'une ceinture de grands arbres. Dominant les maisons à toiture rouge et les groupes de terrasses des palais, s'élancent superbement deux gigantesques minarets, semblables à des bras levés vers le ciel. On voit surgir çà et là les dômes bulbeux, surmontés du croissant d'or, qui caractérisent les mosquées, mais aucune flèche de pagode, aucun temple païen ne souille la fière cité musulmane, le dernier boulevard de l'Islam dans l'Hindoustan.

Aux abords de la ville, la campagne revêt un aspect riant; de belles cultures potagères, de vastes jardins entourant d'élégants palais, forment une fraîche zone de verdure qui s'étend jusqu'aux remparts de la cité. Au premier poste d'octroi nous trouvons le mounchi Housseïn Khan, secrétaire de la reine, qui est chargé de notre réception. Sans nous laisser entrer dans la ville, il nous fait traverser le faubourg de Jehanghirabad et nous conduit à une charmante habitation, dont le nom, Mouti Bungalow, éveille en nous le souvenir de Baroda. C'est un élégant pavillon, entouré d'un beau jardin et placé sur la berge du lac à l'opposite de la ville. Il est intérieurement disposé et meublé à l'européenne. Le mounchi nous en fait les honneurs et nous prie, de la part de la

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Bégaum, de considérer cette demeure comme la nôtre pour le temps qu'il nous plaira d'y rester.

## XXXII

### BHOPAL.

La Bégaum Secunder. — Les nawabs de Bhopal. — La ville, les bazars, les lacs, la citadelle. — Jehanghirabad. — Une visite à la Doulan Sircar. — Madame Élisabeth de Bourbon. — Les Bourbons de Bhopal.

Dès le lendemain de notre arrivée à Bhopal, nous sommes reçus en audience privée par S. H. la Bégaum Secunder. Un équipage de la cour vient nous chercher au Mouti Bungalow et nous conduit au palais, qui se trouve à l'extrémité de la ville, au pied de la citadelle. Le grand vizir et le dewan nous reçoivent à la porte du palais. Nous montons le grand escalier, et nous entrons dans le grand salon du durbar, où la reine nous attend. Se levant à notre approche, elle vient au-devant de nous, nous serre affablement la main, et nous fait prendre place à ses côtés sur le divan.

La Bégaum est une femme approchant de la cinquantaine. Son visage amaigri, qu'éclairent des yeux intelligents, respire une telle énergie, qu'il faut être

Ruines du lât des lions et de la porte du sud du Tôpe de Sanchi. — Dessin de E. Thérond, d'après une photographie de M. L. Rousselet.

prévenu pour savoir que l'on a devant soi une femme. Le costume lui-même ajoute à l'illusion : des pantalons collants, une jaquette brodée, un poignard à la ceinture forment un ensemble peu féminin. Ses gestes, son allure, rappellent encore moins son sexe ; on sent le souverain, l'autocrate, habitué à voir tout plier devant sa toute-puissance. Je me hâte d'ajouter que cette morgue majestueuse ne dure que quelques instants, et fait bientôt place à une gracieuse et charmante affabilité.

On peut dire que la Bégaum Secunder est, à tous les egards, une des plus remarquables figures que l'Inde ait fournies durant notre siècle. Fille du dernier nawab, elle établit, à sa majorité, ses prétentions au trône vacant ; mais les Anglais, intervenant, comme toujours, dans les querelles de succession, lui préférèrent son mari, Jehanghir. A la mort de ce dernier, elle s'imposa comme régente au nom de Shah Jehan, sa fille mineure. Rejetant comme absurdes les règles musulmanes du Purdah, qui la condamnaient à gouverner du fond de son harem, elle se montra au peuple à visage découvert, habillée du costume des princes et fièrement campée sur son cheval. Dès ce moment, elle prenait fermement en main les rênes de l'État, et s'appliquait à concentrer sur elle seule toute la responsabilité et tout le pouvoir que l'usage asiatique abandonne aux ministres. Après avoir écarté, avec habileté et sans rupture, la

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Une cour de justice dans la jungle. — Dessin de A. de Neuville, d'après un croquis de M. L. Rousselet.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

gênante intervention anglaise acceptée par ses rivaux, elle entreprit l'œuvre de réforme qu'elle rêvait depuis longtemps. A force d'économie, elle réussissait à payer en dix ans une dette de quatre-vingts lakhs[1], et portait le revenu de la couronne de douze à trente lakhs. Bientôt, par ses soins, le pays se couvrait de voies de communication, et les digues auxquelles il doit toute sa fertilité étaient relevées ou réparées ; puis elle réorganisait sa petite armée, fondait un nouveau système judiciaire et créait une police. L'indifférence de ses prédécesseurs avait laissé peu à peu passer les meilleures terres aux mains de la noblesse féodale. Prenant pour prétexte les exactions commises par les barons, elle se fit le défenseur du paysan, et reprit son droit de haute justice ; en quelques années, ses confiscations légales rattachaient à la couronne la plupart des biens aliénés. Pendant cette période de dix ans, elle travaillait douze heures par jour, et déployait une capacité administrative que les Anglais eux-mêmes ont qualifiée de merveilleuse. Veillant elle-même à l'exécution de ses ordres, elle parcourait à cheval toutes les provinces de son royaume, vivait sous la tente, et allait chercher au milieu des populations les renseignements qui lui manquaient.

La révolte de 1857 vint la surprendre au milieu de ses travaux ; sa situation était périlleuse, elle se trouvait au cœur des pays révoltés, et les offres les plus brillantes lui étaient faites pour la gagner à la cause de l'insurrection. Sans hésiter, elle se rangea du côté de l'Angleterre, réprima les ferments de révolte qui se manifestaient jusque dans son palais, et, réunissant sa petite armée, elle marcha en personne à l'aide des Anglais. Cette habile politique lui valut un accroissement considérable de territoire, et en outre de nombreuses marques d'estime que la reine Victoria et le gouvernement britannique se plurent à lui prodiguer. En 1859, sa fille, devenue majeure, abdiquait en sa faveur, et elle devenait de fait et de droit le véritable souverain de Bhopal.

Son œuvre de réorganisation paraissait complète ; mais elle voulut aller plus loin. S'attaquant aux anciens préjugés, elle fit interdire le trafic des esclaves et la création d'eunuques, et créa dans tous les centres de population des écoles et des orphelinats. Ainsi, après avoir tiré de l'obscurité ce petit pays, elle le plaçait au premier rang parmi les royaumes du Rajasthan, en lui donnant à la fois une importance politique hors ligne et une prospérité intérieure que pouvaient lui envier même les pays administrés par les Anglais.

Les États de Bhopal couvrent une superficie de dix-neuf mille kilomètres carrés, et renferment une population d'environ un million d'habitants. Ils s'étendent en partie sur les plateaux qui longent la rive septentrionale de la Nerbouda, et en partie sur les belles et fertiles plaines du Malwa oriental.

La fondation du royaume musulman de Bhopal ne remonte qu'au dix-septième siècle. Sous le règne de l'empereur Aurangzeb, Dost Mahomed, d'origine afghane, fut envoyé comme gouverneur du Malwa et des provinces de la Nerbouda. A la mort de l'empereur, suivant l'exemple des principaux satrapes mogols, il se proclama indépendant, et réussit, par une suite de crimes odieux, à s'emparer d'une partie du pays qui était resté aux mains des Hindous. Il transporta sa capitale d'Islamabad à Bhopal, qui était tombé, depuis l'époque de Bhoje, au rang de petite bourgade. Il fit exécuter de grands travaux, consolida ou releva les digues qui enveloppent en partie la colline d'une ceinture de lacs, et, l'entourant d'une enceinte continue se rattachant à une citadelle placée sur la hauteur, il en fit une des plus fortes places de guerre de l'Inde. C'est alors qu'il adopta le titre de Nawab, qu'ont depuis porté ses successeurs.

En 1799, le petit État faillit être balayé par la tourmente maharate ; il ne fut sauvé que par l'énergie du vizir Mahomed, cousin du prince régnant. Bhopal, investi par une armée forte de trois mille hommes, résista pendant neuf mois avec une garnison de six cents hommes. La ville, étroitement bloquée, fut en proie à toutes les horreurs de la famine. Les habitants n'eurent bientôt d'autre nourriture que les chiens et les chevaux, auxquels ils ajoutèrent les graines amères des nîms qui croissaient en abondance le long des remparts. Enfin, il ne restait plus au vizir que deux cents hommes valides et une faible quantité de munitions, lorsque les Maharates, impatientés par la résistance qu'offrait cette place qu'ils avaient cru enlever sans difficulté, levèrent le siége. Le vizir jugea qu'ayant sauvé la situation, il méritait d'en conserver la direction. Il déposa donc son cousin, et prit le titre de nawab, qui passa ainsi à la branche cadette.

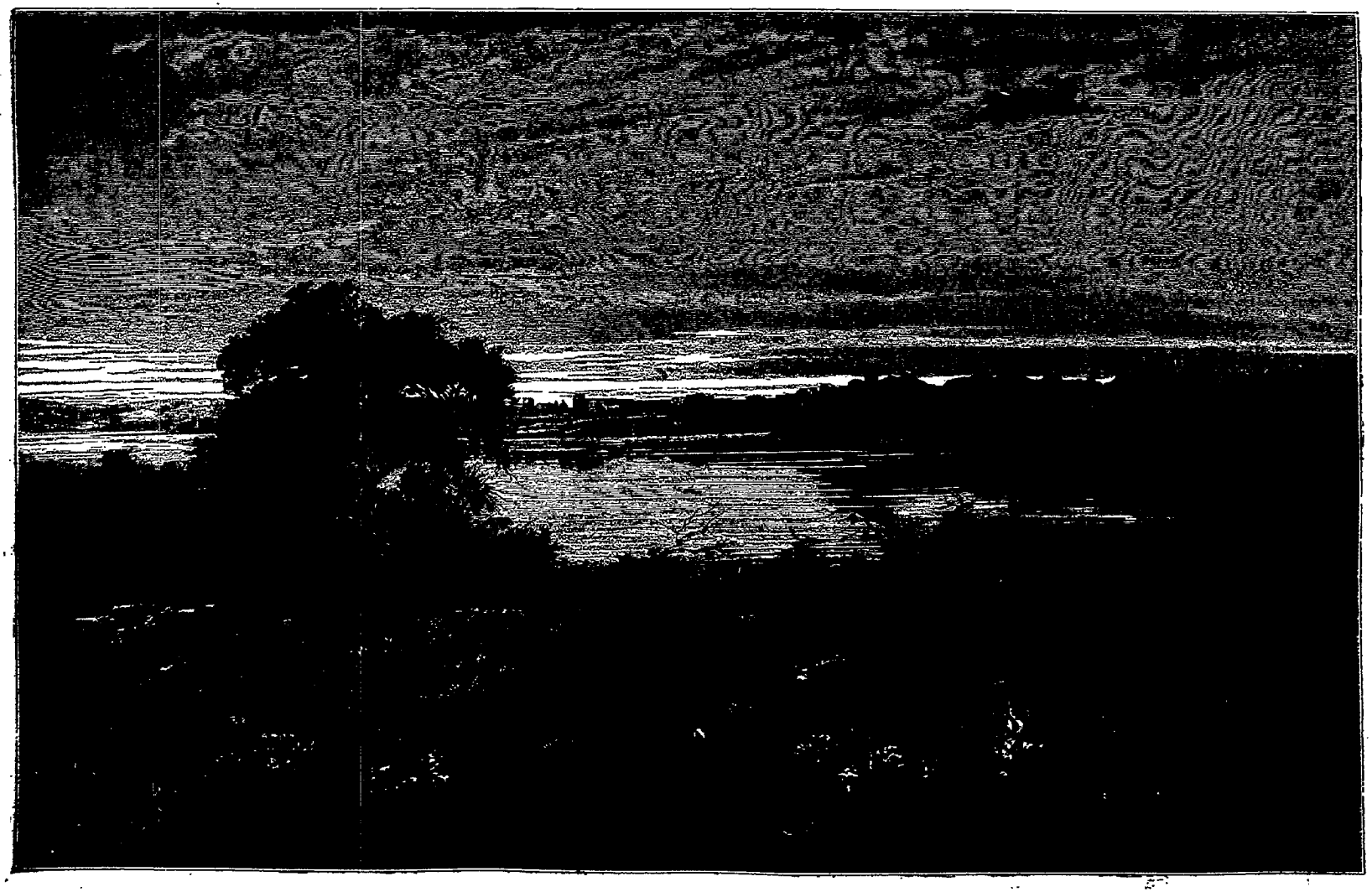
Il laissait, en 1816, le trône à son fils, Nuzzur Mohamed, qui se distingua par ses brillantes qualités, mais fut tué accidentellement par son neveu, après deux ans de règne. La fille unique de Nuzzur, la Bégaum actuelle, n'était, à ce moment, âgée que de quelques mois ; la régence fut partagée entre la Quoudsia Bégaum, veuve du prince, et un ministre chrétien d'origine française sur lequel j'aurai à revenir plus tard.

Notre première entrevue avec la Bégaum dura pendant plusieurs heures. Elle nous fit, avec beaucoup de feu, le récit de son histoire et de celle de ses ancêtres, que je viens de résumer en quelques lignes. Puis, sans prendre de répit, elle me fit subir un long interrogatoire sur les États indiens que j'avais visités, sur les usages de leurs cours, leur politique, me laissant à peine le temps de formuler mes réponses, pour m'adresser de nouvelles questions.

Elle s'excusa ensuite de ne pouvoir nous présenter sa fille Shah Jehan, que son mari tenait enfermée dans son harem, et qu'il obligeait à la stricte observation des règles du Purdah : ce qui lui fournit l'occasion de qualifier ces coutumes d'absurdes et de ridicules. Comme dédommagement, elle fit appeler sa petite-fille, Soultana Jehan (la sultane Jehan), ravissante enfant

1. Le lakh de roupies vaut deux cent cinquante mille francs.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Bhopal, vue prise de Jehanghirabad. — Dessin de A. Allongé, d'après une photographie de M. L. Rousselet.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

de huit ans, qui accourut nous embrasser et nous saluer à la mode européenne.

La Bégaum ne nous laissa pas partir sans que je lui eusse expliqué quels étaient mes plans pour la saison des pluies, si je comptais hiverner à Bhopal comme je l'avais fait à Jeypore, et combien de temps dans ce cas je pensais y rester. Puis, comme je lui manifestai l'intention, si elle me le permettait, de profiter de la mauvaise saison pour passer quelques mois à sa cour, elle voulut sans plus tarder convenir de ce que nous ferions pendant tout ce temps. Il fut décidé que nous habiterions le Mouti Bungalow, et que pendant toute la durée de notre séjour nous aurions à nous considérer comme les hôtes de la Bégaum.

Enfin les domestiques apportent les aiguières; la reine nous asperge elle-même d'eau de rose, et nous nous retirons enchantés et en même temps étonnés par notre première entrevue avec cette femme si remarquable.

Le lendemain, Housseïn Khan, le secrétaire de la reine, vient nous installer définitivement au Mouti Bungalow. Les appartements seront remis à neuf; un nombreux domestique et une garde spéciale sont mis à notre service, ainsi que plusieurs chevaux, deux calèches et un éléphant.

Le même jour, je renvoie à Rewah l'escorte et l'éléphant que le maharajah nous avait confiés pour notre voyage.

La charmante habitation que nous a donnée la Bégaum est située à l'extrémité du faubourg de Jehanghirabad, dont elle est séparée par de beaux jardins, plantés de grands arbres, qui lui font une ceinture de verdure. Au sud et à l'est, la vue s'étend sur une vallée aride et désolée, semée de pierres et de broussailles, et sur une longue chaîne de crêtes nues, aux formes arrondies. Le paysage, vers l'ouest, forme un ravissant contraste avec ce morne spectacle; les eaux bleues et limpides d'un beau lac s'étalent en un magnifique miroir, sur lequel vient se refléter la longue ligne de forts et de jardins qui en garnissent la rive. Ce lac couvre complétement le front oriental de la ville; une route passant sur la haute digue qui maintient ses eaux relie seule cette dernière au faubourg de Jehanghirabad.

Madame de Bourbon, princesse de Bhopal. — Dessin d'Émile Bayard, d'après un dessin de M. L. Rousselet.

La ville elle-même est bâtie en amphithéâtre sur le versant d'une colline rocheuse. D'épaisses murailles couronnées de créneaux et flanquées de tours, mais sans fossé ni glacis, forment une enceinte de cinq à six kilomètres de circuit. De nombreuses portes donnent accès à l'intérieur; elles ont toutes un grand caractère, avec leur élégante ogive, leur corps de garde en attique et leurs massives tourelles.

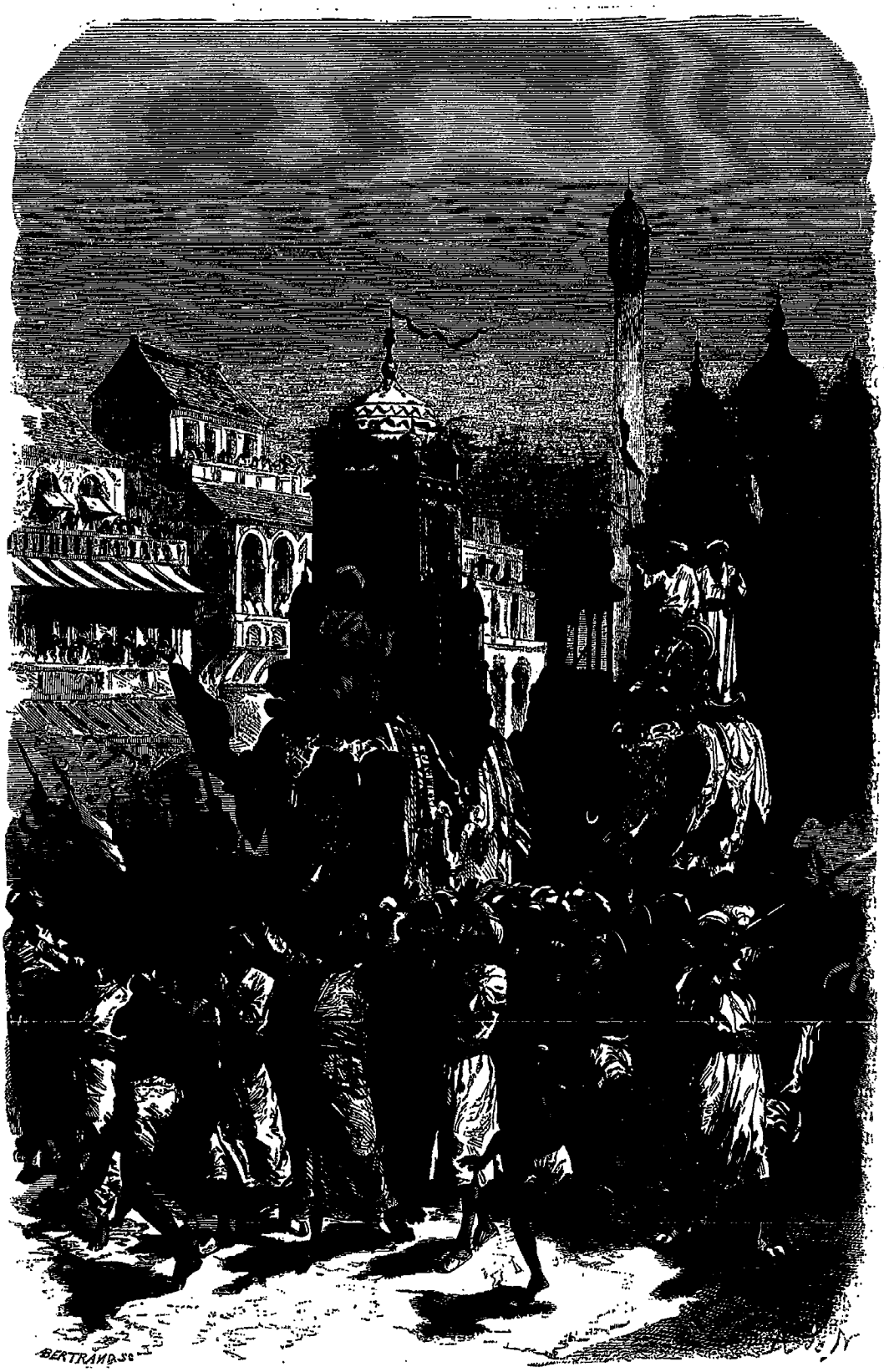
L'entrée de la ville est formellement interdite aux étrangers, même aux Européens, qui n'y peuvent pénétrer qu'avec une permission de la reine. Il est presque inutile d'ajouter que cette consigne n'existe pas pour nous qui sommes les hôtes de Sa Hautesse. Bien mieux, au moment où nous approchons de la porte, montés sur notre éléphant, la garde sort pour nous rendre les honneurs militaires.

J'ai déjà dit que la ville actuelle est de fondation moderne; aussi ne faut-il guère s'attendre à y trouver des monuments très-importants. Elle est fort irrégulièrement bâtie; mais ses rues étroites et tortueuses, bordées de hautes maisons, aux vérandahs en bois sculpté, aux nombreuses tourelles percées de petites fenêtres, le tout noirci par l'âge et la fumée, offrent un coup d'œil des plus pittoresques.

Chaque quartier a sa mosquée, tantôt une simple petite cour dallée au fond de laquelle s'élève une modeste muraille contenant la niche sacrée, tantôt un imposant édifice de proportions grandioses et surmonté d'élégants minarets.

La mosquée-cathédrale, ou Jummah Musjid, s'élève au centre de la cité. Elle est placée au sommet d'une massive terrasse en grès rouge, entourée d'arcades et de colonnades, à laquelle on monte par de superbes escaliers de pierre. La mosquée elle-même est un bel édifice d'un style simple, surmonté d'un énorme dôme de forme bulbeuse flanqué de deux dômes plus petits. A chaque angle de la façade s'élancent deux minarets octogones, couronnés, à quarante mètres de la terrasse, par une légère coupole.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Fête du Moharum, à Bhopal: La procession des Tâdzias (voy. p. 307). — Dessin de A. de Neuville, d'après un croquis de M. L. Rousselet.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Les abords de la Jummah Musjid forment la partie la plus intéressante de la capitale. C'est là que sont réunis les boutiques des orfévres et des marchands d'étoffes, les pâtissiers, les armuriers et les cafés. Une foule bruyante et pittoresque remplit du matin au soir ces rues étroites. Le Gound demi-nu, sa hache sur le dos, coudoie l'austère Moulvi, à la longue barbe blanche, à la robe soigneusement drapée; on y voit des brahmanes luisants de graisse, de loquaces banyans, des pardassis ou officiers d'aventure farouches et déguenillés, de beaux jeunes gens venus de la Perse ou de l'Afghanistan, des Béloutchis à la figure d'un rouge de brique, et aux cheveux fauves et bouclés comme la crinière d'un lion. Au milieu de tout ce monde, le Bhopalais se reconnaît à sa belle prestance, à son visage finement découpé, qu'encadre une barbe soyeuse. Son costume est gracieux et pittoresque : la tóque brodée ou le turban penché sur l'oreille, la tunique collante et le pantalon collant, les souliers jaunes brodés de paillettes; il porte d'un air efféminé son sabre enroulé dans un châle de mousseline, et exhale en passant des odeurs d'eau de rose et de santal, dont sa chevelure flottante est toujours imprégnée.

Notre éléphant fend cette foule avec peine, malgré les avertissements de la lourde cloche d'airain qu'il agite à son côté à chacun de ses pas. Enfin nous sortons de tout ce bruit, et nous nous trouvons dans une rue sombre, resserrée entre les hautes façades des palais des seigneurs. Ici tout est silence; pas de passants; sur les bancs de pierre qui avoisinent les portes, dorment des hommes d'armes avec d'étranges accoutrements, où le gantelet d'acier et le morion se heurtent bizarrement à la carabine rayée et aux grands pistolets d'arçon.

A l'extrémité de cette rue, un ou deux détours nous conduisent devant la Mouti Musjid (mosquée des Perles), que fait construire la Bégaum, d'après le modèle de la célèbre mosquée-cathédrale de Delhi. Cet édifice peut donner une idée de ce que les Indiens sont capables de faire même maintenant, après tant de siècles de décadence. La Mouti Musjid serait qualifiée de monument grandiose à toutes les époques et dans tous les pays. La base est une magnifique terrasse, mesurant environ soixante mètres de longueur, trente de largeur et douze de hauteur; sur un des côtés, un perron de quarante marches s'étendant tout le long de la façade, conduit à une porte monumentale qui s'ouvre sur la cour formant le sommet de la terrasse. Cette cour est entourée de cloîtres à colonnes, entrecoupés de gracieux pavillons, venant se rattacher à la façade de la mosquée. Celle-ci est encore inachevée; elle sera surmontée de trois dômes, dont un gigantesque, et flanquée de minarets d'une grande hauteur. La façade ainsi que les dômes seront revêtus de marbre blanc. Malheureusement, tout cet ensemble imposant est séparé par des masures, qui masquent une partie de la façade, mais que l'on fera tomber lors de l'achèvement de l'édifice.

Derrière la Mouti Musjid s'étendent les vastes constructions du palais de la reine. Le bâtiment principal donne sur une grande place carrée; il est percé d'arcades d'un assez joli style.

Continuant à gravir la colline sur laquelle est bâtie la ville, nous atteignons la citadelle de Futtehgurh qui en couronne le sommet. Des bastions de la citadelle, on domine une fort belle vue de la cité et du lac qui s'étend au sud. Ce lac, appelé Bhopal Tal, couvre une superficie beaucoup plus considérable que celle du lac de Jehanghirabad. Il peut avoir dix kilomètres de tour et est encadré d'un côté par des montagnes assez élevées, et de l'autre par la colline qui porte la ville. On attribue sa création à un certain Bhô Pal, ministre du célèbre roi Bhoje, qui régnait au sixième siècle. Il est alimenté par les eaux de la Bêsali, que retient un barrage cyclopéen, large d'environ cinquante mètres et long de trois cents mètres. Son trop-plein se déverse par une étroite écluse dans le lac de Jehanghirabad.

Notre visite de la ville terminée, nous rentrons au Mouti Bungalow à travers les misérables faubourgs agglomérés en dehors des remparts, au nord de la ville.

Pendant les premiers jours de notre séjour au Mouti Bungalow, nous recevons la visite des principaux personnages de la cour, qui viennent nous présenter leurs salâms, et nous apportent des présents de fruits et de sucreries.

Un jour que j'étais ainsi entouré d'une nombreuse société, fumant le houkah et dégustant des sorbets, quel ne fut pas mon étonnement en entendant mon bêra, qui faisait l'office de tchoubdar, annoncer d'une voix retentissante : « Padri Sahib[1] ! » Un instant après, je voyais entrer dans la salle un jeune homme portant le costume des prêtres catholiques. Toute l'assistance se leva, car les musulmans manifestent toujours le plus grand respect pour le costume de nos ecclésiastiques, et je m'avançai vers le prêtre, qui, à ma grande surprise, m'adressa de suite la parole en français. Quelle bonne aubaine! un Français à Bhopal!

Quand tout le monde se fut assis, le missionnaire me dit :

« En apprenant votre arrivée, je me serais empressé de venir vous voir, car il y a longtemps que je n'ai eu le plaisir de me trouver avec des compatriotes, mais j'ai dû retarder ma visite pour une cause que vous comprendrez facilement. Je réside ici en qualité de chapelain de Madame Élisabeth de Bourbon, princesse chrétienne qui occupe dans le royaume la première place après la Bégaum. Cette dame espérait beaucoup que vous viendriez la voir dès votre arrivée; elle vous a attendu impatiemment. N'étant que son serviteur, j'ai dû moi-même différer ma visite jusqu'au jour où elle m'autoriserait à venir vous trouver. Je viens aujourd'hui, envoyé par elle, pour vous prévenir qu'elle

1. Le seigneur prêtre.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

vous attend dans son palais, demain, à l'heure qu'il vous plaira de fixer. »

J'écoutais le prêtre parler, mais je ne pouvais en croire mes oreilles. Certes, mon voyage m'avait déjà offert bien des surprises inattendues ; mais arriver à Bhopal pour trouver un prêtre français chapelain d'une princesse chrétienne, apprendre que cette princesse est le personnage le plus important du pays, et qu'elle porte le nom de Bourbon, cela me paraissait toucher au fantastique, et je regardais le brave ecclésiastique en me demandant s'il n'y avait pas là-dessous quelque mystification.

Enfin je lui promis de me rendre à l'invitation de la mystérieuse princesse, et il nous quitta pour aller lui porter la nouvelle.

Quand il fut parti, je questionnai les nobles bhopalais présents, et ils me confirmèrent les paroles du prêtre. La princesse s'appelait communément la Doulân Sircar, c'est-à-dire la Reine des Fiancées, surnom qu'elle avait pu mériter quelque cinquante ans auparavant, car elle comptait maintenant soixante-dix printemps, mais son vrai nom était Bourboun Sirdar, c'est-à-dire Princesse de Bourbon. Il était vrai aussi qu'elle était très-riche, possédait des fiefs importants et occupait le premier rang parmi les grands vassaux de la couronne.

Ma curiosité était vivement surexcitée ; aussi le lendemain matin je montai à éléphant, accompagné de Schaumburg, et je me dirigeai vers le palais de la princesse.

Nous nous arrêtons devant un palais de modeste apparence, mais de vastes dimensions, et nous sommes reçus par de nombreux serviteurs armés qui, après nous avoir aidés à descendre de notre éléphant, nous conduisent dans une grande salle située au premier étage, où nous attend la Doulân Sircar.

La princesse vient au-devant de nous et nous serre la main chaleureusement. Je suis frappé tout d'abord par son visage, dont le caractère tout européen est encore accru par la coloration jaune clair de la peau. Ai-je donc vraiment devant moi une compatriote, et par quelle bizarre enchaînement de circonstances se trouve-t-elle ici à Bhopal dans une si haute position ? Après avoir subi l'interrogatoire habituel que la princesse ne m'épargne pas, je l'interroge à mon tour et j'obtiens d'elle les renseignements les plus curieux sur l'origine de sa famille.

Pendant le règne du grand Akber, vers 1557 ou 1559, arriva à la cour de Delhi un Européen du nom de Jean de Bourbon, se disant Français et prétendant appartenir à une des plus nobles familles de ce pays. Il racontait que, pris sur mer par des pirates turcs dans un voyage qu'il faisait en compagnie de son précepteur, il avait été emmené en captivité en Égypte. Ceci se passait vers 1541 ; il avait alors quinze ans. Une fois en Égypte, le jeune homme gagna par ses bonnes grâces l'estime du souverain, qui le fit entrer dans son armée. Dans une guerre contre les Abyssiniens, il fut de nouveau fait prisonnier. Sa qualité de chrétien, son intelligence et ses connaissances lui créèrent bientôt une certaine position dans ce pays, et il put, sous un prétexte, gagner l'Inde sur un de ces navires abyssins qui entretenaient à cette époque des relations suivies avec la côte du Konkan. Débarqué à Broach, il avait entendu célébrer la magnificence de la cour du Grand Mogol, et désertant la flotte abyssinienne, il s'était rendu à Agra.

L'empereur Akber, à qui le jeune Européen fit ce récit, fut frappé de ses bonnes manières et de son air intelligent, et il lui offrit du service dans son armée. Peu après, il le nommait maître de l'artillerie et lui conférait le titre de *mansoubdar*. Comblé d'honneurs et de richesses, le prince Jean de Bourbon mourut à Agra, laissant deux fils qu'il avait eus de son mariage avec une esclave géorgienne du palais.

L'aîné des deux fils, Alexandre de Bourbon ou Secunder Bourboun, devint le favori de l'empereur Jehanghir, qui lui accorda la charge héréditaire de gouverneur du palais des bégaums, ainsi que le fief important de Sirgurh.

Les Bourbons conservèrent leur position à la cour de Delhi jusqu'en 1739, époque de l'invasion de l'Inde par le Persan Thamas Couli Khan, connu sous le nom de Nadir Shah.

Le dernier gouverneur du palais fut Faradi Bourbon ; son fils Salvador abandonna le service des padishahs et se retira dans son fief de Sirgurh, en Malwa, où il prit le titre de nawab ou prince souverain.

En 1794, son successeur, Bhoba Bourbon, connu sous le nom de Nawab Messiah Ragou Khan, était détrôné par un aventurier français au service de Scindia. Ce Français, qui par une bizarre coïncidence du hasard faisait tomber le trône des Bourbons indiens, presque au moment de la chute de leurs homonymes de France, était ce capitaine Jean-Baptiste Fantôme dont j'avais rencontré les descendants à la cour de Bhurtpore.

Peu après la perte de sa principauté, Bhoba Bourbon était assassiné à la cour du rajah de Narwar, et son fils Enayet Messiah ou Chohar Bourbon se réfugiait avec son clan à la cour du prince régnant de Bhopal. Vizir Mahomed lui donna le commandement de la citadelle et lui concéda en récompense de ses services un fief héréditaire considérable.

En 1816, Balthazar de Bourbon, surnommé Shahzahad Messiah ou le prince chrétien, devenait le premier ministre des États de Bhopal ; deux ans plus tard, la mort accidentelle du souverain lui livrait la régence du royaume. C'est à lui que ce petit pays doit l'impulsion qui l'a fait arriver en quelques années à un remarquable état de prospérité. Se voyant menacé de toute part par les Maharates, Balthazar fut un des premiers à offrir son alliance aux Anglais. Le général Malcolm guerroyait alors dans le Malwa et ne fut pas peu étonné de recevoir des propositions d'alliance d'un prince indien, se disant représentant des Bourbons de

© 2007 Lyon Éditions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

France. Dans son ouvrage célèbre sur l'Inde centrale[1], Malcolm s'étend longuement sur cette curieuse rencontre et nous dépeint sous les couleurs les plus flatteuses la haute intelligence et la superbe figure du prince chrétien.

Balthazar mourait en 1830, laissant tous ses droits et ses titres à sa veuve, Élisabeth de Bourbon, surnommée la Doulân Sircar, et à son neveu Bonaventure Bourbon ou Merban Messiah.

Les descendants de Jean de Bourbon forment aujourd'hui un clan d'environ quatre cents familles, dont trois cents sont établies dans le royaume de Bhopal,

Les fakirs joguis (voy. p. 307). — Dessin de A. Rixens, d'après un croquis de M. L. Rousselet.

et reconnaissent comme leur suzeraine Madame Élisabeth. Ils portent le nom de Frantcis, corruption du mot Français, et ont conservé fidèlement leur foi chrétienne.

La petite communauté a une église desservie par un missionnaire catholique qu'elle entretient à demeure.

Louis ROUSSELET.

*(La suite à la prochaine livraison.)*

1. Malcolm a donné, du reste, dans son ouvrage publié en 1824 et intitulé *Memoir of Central India*, un exposé de l'origine de la famille des Bourbons indiens, qui ne diffère que par quelques points des renseignements plus détaillés que je tiens personnellement des représentants actuels de cette famille.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

MM. Rousselet et Schaumburg, dans le costume de sirdars de Bhopal. — Dessin d'Émile Bayard, d'après une photographie de M. L. Rousselet.



© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

# L'INDE DES RAJAHS.

## VOYAGE DANS LES ROYAUMES DE L'INDE CENTRALE ET DANS LA PRESIDENCE DU BENGALE

PAR M. LOUIS ROUSSELET[1].

1864-1868. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

### XLII (suite).

### BHOPAL.

La fête du Moharum. — La foire de Futtehgurh. — Les joguis. — Sehore. — Un message mystérieux. — Une révolte avortée.

Je ne puis dépeindre mon étonnement, ma surprise, en écoutant le récit que me faisait la princesse. Je me rappelai alors l'incident du durbar d'Agra, où j'avais cru entendre énoncer parmi les noms des princes et seigneurs réunis à cette occasion le nom de Bourbon, et j'appris que la Doulân Sircar avait en effet accompagné à cette cérémonie la Bégaum, sa suzeraine.

Le digne missionnaire, qui assistait à notre entrevue, m'assura que l'on conservait dans le trésor de la famille un écusson portant des fleurs de lis grossièrement peintes et qui avait appartenu à Jean de Bourbon. Il ajouta, en outre, que ce dernier s'était donné à la cour d'Akber comme seigneur de Barri et Mergurh, et que ces noms pourraient bien n'être que la corruption des mots français Berry et Mercœur.

Je laisse à ceux que cela peut intéresser d'établir si ce Jean de Bourbon appartenait à la famille française des Bourbons, et si dans ce cas il ne serait pas quelque fils illégitime du fameux connétable, qui vivait à peu près à cette époque, ou si ce n'était qu'un imposteur. On ne pourrait pas cependant, dans ce dernier cas, lui décerner l'épithète de vulgaire, car ce devait être un homme de haute race et de rare talent que celui qui avait pu s'élever à une position si haute dans cette cour d'Akber, qui était peut-être alors la plus brillante et la plus policée du monde. Il est encore plus surprenant de voir les successeurs de cet homme se maintenir jusqu'à notre époque dans un rang à peine inférieur à la royauté, tout en restant fidèlement attachés au nom, aux coutumes et à la religion de leur ancêtre.

Pour en revenir à notre entrevue, la Doulân Sircar, après toutes ses explications, nous exprima la joie qu'elle éprouvait de voir en nous des compatriotes, et elle nous fit promettre d'établir avec son palais de fréquentes relations pendant notre séjour.

Nous étions arrivés à Bhopal pendant les fêtes du Moharum. Ces fêtes, dont j'ai déjà entretenu mes lecteurs dans les premiers chapitres de cette relation, sont célébrées en l'honneur du premier jour de l'année musulmane. On sait que les mahométans shiites en font l'occasion de cérémonies bruyantes, où sont glorifiés les martyrs Ali et Housseïn, assassinés par Omar. Aussi ne m'attendais-je pas à retrouver ces cérémonies à Bhopal, où la population musulmane appartient à la secte sunnite et a horreur des shiites hérétiques et de leurs superstitions. Cependant je n'ai vu nulle part célébrer le Moharum avec plus de pompe.

Depuis plusieurs jours, les hauteurs qui dominent la ville offraient un coup d'œil des plus curieux. C'est là que se tenait la foire du Moharum. Des centaines d'échoppes s'étaient établies sur les glacis de la citadelle, et la foule se pressait, surtout vers le soir, en cet endroit où de nombreux acrobates se livraient à d'excentriques exercices.

Je pus étudier le peuple de Bhopal tout à mon aise au milieu de cette foule. Le fond de la population paraît se composer principalement d'Hindous; les hommes portent les habits d'épaisse toile blanche qui caractérisent les campagnards, et les femmes le corsage ouvert sur l'abdomen et le large jupon plissé tombant aux genoux. Presque tous les musulmans appartiennent à une condition supérieure; on les distinguait à leurs riches tuniques brodées d'or ou d'argent, à leurs élégantes toques de mousseline pailletée, à leurs armes de prix ostensiblement étalées, et surtout à l'air grave et hautain avec lequel ils fendaient la foule. On ne voyait aucune femme musulmane, mais en revanche de nombreuses bayadères, drapées dans des soieries éclatantes, couvertes de bijoux, remplissaient les avenues du champ de foire, traînant derrière elles leurs longs pantalons semblables à des manteaux de cour et se faisant suivre d'un véritable train de musiciens et de spadassins armés de longues rapières. Un grand nombre de jeunes gens, revêtus de costumes féminins, rivalisaient de luxe avec les danseuses et accablaient les passants de lazzis et de jeux de mots. Cette étrange mascarade me rappela ce que j'avais déjà observé à la foire de Kajraha, et il est probable que les musulmans de l'Inde ont emprunté cette coutume aux Hindous.

Contrastant avec cette foule gaie et brillante, je remarquai des groupes de mendiants religieux d'un

1. Suite. — Voy. t. XXII, p. 209, 225, 241, 257, 273; t. XXIII, p. 177, 193, 209, 225 et 241; t. XXIV, p. 145, 161, 177, 193, 209; t. XXV, p. 145, 161, 177; t. XXVI, p. 273 et 289.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

caractère épouvantablement sinistre. C'étaient des joguis qui, entièrement nus, les cheveux épars, se promenaient en poussant des cris et en dansant une sorte de danse macabre. Au milieu de leurs contorsions, ils brandissaient de longs poignards acérés, d'une forme spéciale et garnis de chaînettes d'acier. De temps à autre, l'un de ces hallucinés s'enfonçait son poignard dans le corps, principalement sur les côtés de la poitrine, dans les bras et les cuisses, et n'arrêtait ses coups que lorsque, pour calmer son apparente fureur, les badauds qui l'entouraient lui avaient jeté un nombre suffisant de gros sous. Ces malheureux, ruisselants de sang, étaient hideux à voir, et je ne m'expliquai pas comment ils pouvaient supporter de pareilles blessures sans mettre leur vie en danger. Mais Housseïn Khan, qui m'accompagnait, me fit observer que l'arme avec laquelle ils se frappaient était faite de façon à ne produire que des plaies peu dangereuses, la lame étant très-effilée et parfaitement conique; en outre, me dit-il, ces gens ont bien soin de ne se frapper que dans les endroits offrant peu de danger, et la plupart du temps ils n'entament que la peau.

Un peu plus loin, je remarquai, se tenant à une distance respectueuse, un groupe de Gounds demi-nus, qui regardaient tout ce tumulte, tout ce chatoiement d'étoffes et de bijoux avec de grands yeux effarouchés.

A l'extrémité du champ de foire, une caravane de Béloutchis était venue s'établir avec ses petites tentes basses de laine brune et ses grands chameaux à la fourrure épaisse. Ils apportaient à la foire des fruits séchés, abricots, figues et pommes enfilés en longs chapelets d'assez bonne mine que les Bhopalais leur achetaient avec empressement.

Le cinquième jour de la fête marque la clôture du Moharum. La foule se transporte sur la rive du grand lac, qui se trouve comme par enchantement couverte d'échoppes et de tentes. Chacun des assistants apporte religieusement un tabout, petit temple fait de papier et de clinquant qui simule le tombeau des martyrs à Kurbulla, puis va le lancer avec de grands cris dans les eaux du lac, qui apparaît bientôt couvert de tous ces petits dômes flottant à sa surface.

Vers le soir a lieu la grande procession des tabouts, que l'on appelle ici aussi *tadzias*. Quelques-uns de ceux-ci sont de véritables édifices mesurant jusqu'à vingt pieds de hauteur et sont portés à travers la ville par des éléphants. Le cortége se forme sur la place du palais et descend la grande rue du bazar, entouré d'une foule en proie à la plus violente exaltation, brandissant des étendards, des piques, des encensoirs; les cris de «Dïn! Dïn! (religion), Housseïn! Housseïn! Ali! Ha Doula! » retentissent sans interruption. De temps à autre, des coups de fusil, des pétards qui éclatent viennent augmenter ce vacarme assourdissant. En avant du cortége marche un homme richement vêtu qui personnifie le mari de Fathma, la fille du prophète; il s'avance chancelant, soutenu par d'autres fanatiques qui écument et paraissent en proie à une attaque d'épilepsie.

La nuit arrive et des milliers de torches viennent ajouter par leurs rouges lueurs au caractère fantastique de cette scène. Au-dessus de cette foule hurlante, semblable à une de ces sarabandes de démons rêvées par les Callot, on croirait voir planer, semblables à quelques temples mystiques, les hautes tours des tadzias, étincelantes d'or et de clinquant, qu'emportent d'un pas grave et solennel les éléphants, piédestaux vivants, à demi perdus dans l'ombre. La procession s'arrête au bord du lac, et torches, tadzias et ornements sont lancés dans l'onde, et tout rentre dans l'obscurité et le silence.

Quelques jours après le Moharum, nous quittions Bhopal pour nous rendre à Sehore, où réside l'ambassadeur anglais, qui nous avait invités à venir passer quelques jours avec lui. La Bégaum avait eu l'obligeance de mettre à notre disposition une calèche de voyage et des relais de chevaux, qui nous permirent de franchir en quelques heures la distance de vingt-deux milles, séparant Sehore de la capitale.

J'ai déjà dit que Bhopal se trouve située sur les confins mêmes du Goundwana et du Malwa. Aussi, à peine a-t-on quitté la ville, en se dirigeant vers l'ouest, que le paysage change subitement de caractère. Aux vallées sauvages et stériles du pays des Gounds font place de magnifiques plaines, s'étendant jusqu'aux limites de l'horizon, sans offrir le moindre accident de terrain. La végétation change aussi de caractère : les champs sont couverts de millet, de riz, de pavots, et çà et là se dressent des bouquets de dattiers nains, seuls représentants de cette magnifique famille de palmiers, dont l'intérieur de l'Inde est si pauvrement dotée, malgré l'opinion contraire prévalant encore en Europe.

Sehore est une petite ville insignifiante qui, après avoir été pendant plusieurs années un des principaux postes anglais dans le Malwa, a dû être abandonnée à cause de son climat extraordinairement malsain. Située dans un bas-fond parcouru par plusieurs cours d'eau qui donnent à la végétation une excessive vigueur, elle est désolée par des fièvres d'un caractère pernicieux.

La résidence de l'agent anglais se trouve à une petite distance de la ville, au centre d'un magnifique parc dessiné à l'anglaise. Cette résidence est, comme toutes les habitations de ce genre, un véritable palais muni de tous les conforts qui peuvent rendre la vie supportable dans un pays aussi malsain. Dans le parc même s'élève une élégante chapelle gothique en grès rouge, construite sur les plans du résident actuel.

Je n'insisterai pas sur le gracieux accueil dont nous fûmes l'objet de la part du major Willoughby-Osborne et de sa charmante femme. Les quelques jours que nous passâmes avec ces aimables hôtes sont restés pour moi un des plus agréables souvenirs de notre voyage dans l'Inde centrale. Cependant la douce tran-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

quillité dont nous jouissions fut subitement troublée par un incident dramatique, que je ne dois pas passer sous silence, non-seulement parce qu'il eut un immense retentissement dans l'Inde entière, mais surtout parce qu'il démontre clairement combien la puissance anglaise dans ces pays est encore assise sur des bases fragiles et combien la sécurité des Européens peut y être facilement compromise.

Nous étions au 23 mai, à la veille d'un jour qui est toujours cher aux cœurs anglais et dont ils fêtent respectueusement le retour, l'anniversaire de la naissance de sa gracieuse Majesté la reine Victoria.

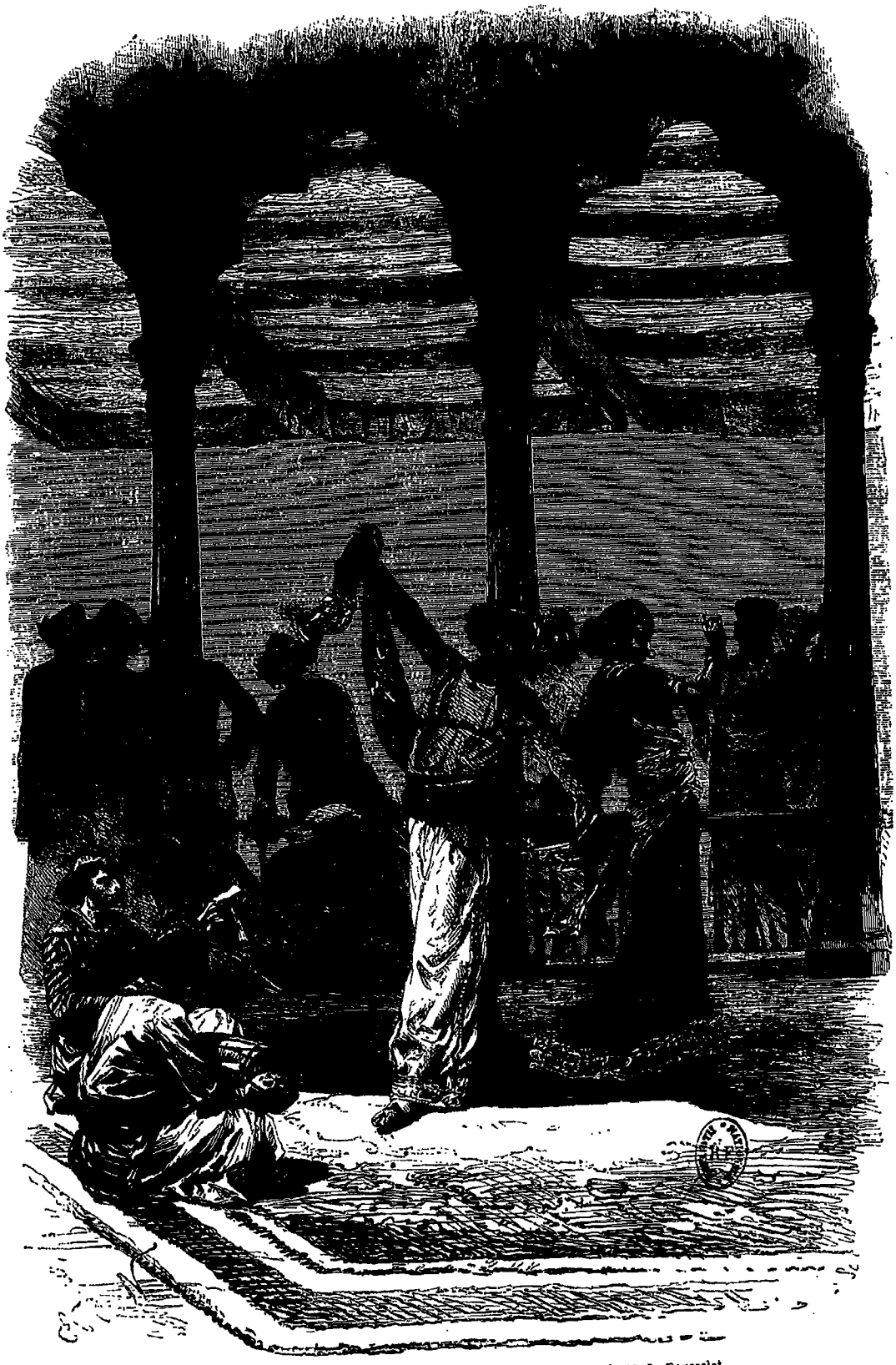
La journée s'était passée sans incident notable, et le soir venu, après la promenade habituelle de l'*hawa-kana*[1], nous nous trouvions réunis à table, dans la grande salle de la résidence. Le dîner était terminé, et par un curieux hasard la conversation était tombée sur les incidents de la grande révolte de 1857, pendant laquelle nos hôtes avaient couru de sérieux dangers.

La danse des œufs. — Dessin d'Émile Bayard, d'après un dessin de M. L. Rousselet.

Tout en causant, le major avait pris machinalement sa serviette, ou du moins le petit carré de toile glacée, soigneusement plié, qui figure cet accessoire sur les tables anglaises et que l'on ne déplie que rarement.

1. *Hawa-kana*, littéralement manger de l'air. Cette expression pittoresque dépeint parfaitement le besoin que l'on éprouve dans ces pays torrides, après avoir passé la journée dans un appartement hermétiquement fermé, d'aller absorber au moment du coucher du soleil l'air pur et comparativement frais dont on a été privé. Chacun se hâte alors d'aspirer le plus possible de cet air bienfaisant, car avec la nuit l'atmosphère redevient lourde et tépide; c'est un véritable repas d'air que l'on fait, et que l'on doit faire chaque jour à heure fixe, sous peine des plus graves dangers.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Les cathacks. — Dessin de A. de Neuville, d'après un croquis de M. L. Rousselet.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Sous la serviette se trouvait placé un fragment de journal, que le major prit et parcourut légèrement. Sur le point de le jeter, il y porta encore une fois les yeux, et nous le vîmes subitement pâlir. Congédiant d'un geste les domestiques qui se tenaient derrière chacun de nous, il resta un instant silencieux et nous dit d'une voix grave :

« J'ignore quelle main amie nous envoie cet avertissement, mais c'est une terrible nouvelle. Écoutez plutôt ce que renferme ce papier, qui porte la marque de la *Delhi Gazette :* « Delhi, 21 mai 1867. Les troupes indiennes se sont révoltées à Meerut. Les Européens sont en fuite et se réfugient à Delhi. On craint un soulèvement général. »

Ce fut à notre tour de pâlir. Nous nous regardâmes tous un instant sans prononcer une parole, et pendant ce temps je sentis mon cœur se serrer et j'entrevis d'un seul coup toute l'horreur de notre situation, si la nouvelle était vraie. Après avoir été s'assurer par lui-même que tous les domestiques s'étaient éloignés, le major nous dit :

« Il ne faut pas se dissimuler que notre position est des plus critiques, et il est de mon devoir de vous en exposer toute la gravité. En toute autre circonstance, je n'ajouterais peut-être pas aussi facilement foi à une pareille nouvelle, mais tout paraît se combiner aujourd'hui pour lui donner une haute importance. D'abord il est évident que ce morceau de journal a été arraché à la feuille que je reçois habituellement, et que j'ai parcourue ce matin sans y prêter attention, et qu'il a été placé là ce soir par une main amie pour nous inviter à nous mettre sur nos gardes. Ceci est grave, car un Indien ne se permettrait pas pareille chose s'il n'était au courant des dangers que nous pouvons courir. Je ne vous cacherai pas du reste que mes émissaires m'avaient déjà prévenu d'une certaine agitation dans le bazar, où des fanatiques ne se gênent pas pour dire que 1867 est l'année prédestinée pour l'anéantissement total des Européens. En effet, jusqu'ici les soulèvements ont été décennaux ; la révolte de 1857 avait été précédée des mouvements de 1847, 1837 et 1827.

« Enfin, chose plus grave encore, vous n'ignorez pas que nous ne sommes que huit Européens ici, en vous comptant, messieurs, bien entendu, et que notre contingent de cipayes est de huit cents hommes. Par une coïncidence fatale, ces huit cents hommes, que nous tenons d'ordinaire soigneusement privés de munitions, ont reçu, il y a une heure à peine, quatre cartouches chacun pour les feux de peloton qui doivent être tirés demain matin en l'honneur de la reine. Ils sont donc armés et en nombre suffisant pour nous écraser. Il ne nous reste qu'une chance de salut, c'est de nous réfugier à Bhopal, où la reine réussira peut-être à nous protéger. Mais nous ne pouvons profiter de cette alternative qu'à la dernière extrémité. Il faut que nous attendions l'attaque et que nous ne manifestions jusqu'à ce moment ni peur ni soupçon. Vous comprenez que si les cipayes ne nous attaquent point, notre départ précipité porterait atteinte au prestige européen, et pour vous, messieurs, comme pour moi, il est une chose plus chère encore que notre propre sécurité, c'est l'honneur du nom européen. »

Nous ne pûmes qu'applaudir aux dernières paroles du major, et il disait vrai ; c'est en envisageant froidement le danger et en paraissant inaccessible à la peur que l'Européen exerce sur l'Indien cette prédominance morale, qui permet à une poignée d'hommes de tenir en respect une population de deux cents millions. C'est ainsi qu'en 1857 les officiers anglais des régiments de cipayes se présentaient tous les jours devant leurs soldats sans manifester la moindre crainte, quoique sachant bien que ces hommes avaient décidé leur mort.

« Lorsque, en revenant de la parade, nous prenions place en tête des compagnies, me racontait un des survivants de cette terrible époque, pour rien au monde aucun de nous n'aurait tourné la tête pour voir si les soldats n'allaient pas nous tirer dessus. Il nous fallut subir pendant plusieurs jours le supplice de marcher calme et froid devant nos assassins, et nous ne nous crûmes permis de prendre la fuite que lorsque ces monstres eurent égorgé sous nos yeux quelques-uns de nos camarades. »

Le major fit prévenir les autres Européens qui se trouvaient à Sehore et leur distribua des armes, en leur traçant leur ligne de conduite. Ce que j'admirai le plus dans cette circonstance, ce fut le courage que manifestèrent les pauvres dames, qui toutes avaient plusieurs enfants. Chacune reçut une paire de revolvers avec une détermination qui montrait qu'elle était décidée à s'en servir pour défendre la vie de ces êtres si chers.

Avant de nous retirer dans nos appartements, le major et moi, nous fîmes une reconnaissance pour nous assurer qu'aucun ennemi n'était caché dans le parc. En me glissant dans l'ombre, je parvins à m'approcher de la caserne des cipayes que je vis causant par groupes avec animation, et je rentrai fort peu rassuré à la résidence.

Il avait été décidé qu'afin de ne pas éveiller l'attention des domestiques, chacun de nous passerait la nuit dans sa chambre, et qu'au premier coup de feu on se réunirait dans le salon. La nuit me parut bien longue ; je restai étendu sur mon lit tenant mes armes toutes prêtes. Un factionnaire montait la garde devant ma porte grande ouverte, et chaque fois que le poste venait le relever, je me demandais si ma dernière heure était arrivée. Enfin, vers le matin je m'assoupis un instant, quand une épouvantable détonation vint me réveiller en sursaut. Je sautai sur mes armes, mais le factionnaire impassible se promenait devant ma porte. Une seconde, puis une troisième, une quatrième détonation ; c'étaient les cipayes qui saluaient l'anniversaire de la reine. Les cartouches étaient brûlées et avec elles s'évanouissait le danger.

Ce ne fut que plusieurs jours après que nous ap-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

prîmes que notre frayeur avait été partagée par les résidents européens de l'Inde entière. Un commencement de révolte s'était manifesté parmi les troupes indiennes de la garnison de Meerut; la population européenne avait pris la fuite vers Delhi; mais, heureusement, le gouvernement, prévenu à temps, avait pu entourer les séditieux, et la révolte avait été étouffée à sa naissance.

Il est évident que tout était préparé pour un soulèvement général, mais l'insuccès de Meerut empêcha le mouvement d'avoir lieu. Je sus plus tard à Bhopal combien le danger avait été imminent; cependant les autorités anglaises, pour tranquilliser les populations, firent annoncer que la sédition n'avait eu qu'un caractère purement local et était l'œuvre d'un pauvre fou qui se donnait comme envoyé de Dieu. La vérité est que les Indiens n'ont rien perdu de leur haine pour leurs maîtres, et qu'ils entretiennent toujours le désir de se débarrasser du joug européen; seulement les terribles représailles exercées par les Anglais après 1857 les ont rendus plus prudents, et ils ne se soulèveront de nouveau qu'après s'être assurés cette fois du succès. Ce n'est que par la douceur et la sagesse que les Anglais peuvent reculer cette date menaçante. Que pourraient faire la puissance de leurs armes et leurs cent mille soldats européens contre une armée indienne cinq fois plus forte, armée et disciplinée par eux, et appuyée par un peuple de deux cents millions d'âmes se levant tout entier pour chasser ceux qu'il ne considère que comme des oppresseurs?

## XLIII

### LA COUR DE LA BÉGAUM.

La mousson. — La vie à Bhopal. — Les soirées chez la Bégaum. Le café et le houka. — Les cathacks. — La danse des œufs. — L'homme au crâne de fer. — Entrevue avec Shah Jehan. — Mort d'Oumra Doula. — Une visite de condoléance. — Le tôfân.

Nous étions de retour à Bhopal dès les premiers jours de juin. Déjà les nuages commençaient à se montrer à l'horizon, et bientôt le déluge annuel vint nous apporter ses torrents de pluie. Les flancs des montagnes voisines furent sillonnés par des torrents impétueux qui, se répandant dans la plaine, enlevèrent les routes en maints endroits, et les communications avec la ville elle-même devinrent presque impossibles pendant la première quinzaine. Nous étions définitivement prisonniers à Bhopal, et réduits à l'inaction pendant au moins trois mois.

Il faut avouer que la Bégaum avait tout fait pour rendre notre prison non-seulement supportable mais même agréable. Le Mouti Bungalow avait subi, pendant notre absence à Sehore, de nombreuses modifications qui en avaient fait une charmante habitation à l'européenne. Le vaste jardin qui le sépare du lac avait été débarrassé de l'exubérante végétation qui remplissait ses allées, pour nous permettre d'y faire de courtes promenades pendant l'intervalle de répit que nous laissait la pluie. Un nombreux domestique, un peloton de soldats, des chevaux et des éléphants avaient été mis à notre disposition, et formaient, autour de notre habitation, une petite colonie singulièrement animée.

Les premières pluies furent d'une abondance torrentielle, dépassant tout ce que j'avais encore vu en ce genre à Bombay et à Baroda, mais, en revanche, elles ne nous amenèrent pas comme à Jeypore les terribles *hot-winds*. Pendant plusieurs jours le tonnerre ne cessa de gronder, sillonnant incessamment la nue de magnifiques éclairs violacés, qui éclataient coup sur coup avec un bruit épouvantable, semblable à celui de milliers de décharges d'artillerie. La foudre tomba plusieurs fois sur le bungalow, mais sans occasionner de dégâts graves; l'électricité se jouait du reste fréquemment à la surface du sol, nous offrant de curieux phénomènes qui eussent fort intéressé un physicien.

Au bout de quinze jours, pendant lesquels il nous sembla assister à un de ces cataclysmes qui durent accompagner les formations de notre sol, la voûte grise se fendit en plusieurs endroits, le ciel redevint bleu peu à peu, et nous pûmes nous aventurer jusqu'au palais de la Bégaum.

On aurait dit que, pendant que nous restions enfermés dans notre habitation, le pays avait été touché par quelque baguette magique. La vaste plaine nue et rocailleuse s'était couverte d'un magnifique tapis de verdure, semblable au gazon d'un parc anglais. Les arbres, naguère gris et desséchés, étalaient maintenant d'épais pavillons d'un beau feuillage, et les montagnes, lavées par les ondées, resplendissaient des plus belles couleurs du granit bleu et du grès rose.

Cependant le tableau n'était pas partout également riant; le faubourg de Jehanghirabad présentait un navrant aspect de ruines : un grand nombre de maisons s'étaient écroulées, les ponts avaient disparu et les chemins n'étaient plus que les lits de torrents desséchés.

Notre réception au palais fut particulièrement affable; la Bégaum se montra surtout enchantée de ce que nous avions adopté en partie l'élégant costume des nobles de la cour, et elle donna immédiatement l'ordre au *raj-darzi*, ou tailleur royal, d'avoir à nous préparer plusieurs costumes.

Dès ce jour, nous devînmes les hôtes assidus du palais. Je passais la journée à m'entretenir avec la Bégaum des questions les plus sérieuses; nous examinions ensemble les institutions des divers pays de l'Europe, leurs productions, leurs richesses, les mœurs de leurs habitants. J'étais étonné de voir avec quelle rapidité la reine saisissait les moindres détails et les appliquait aux questions qui la touchaient directement. Tout ce qui concernait la salubrité publique, l'industrie et le commerce l'intéressait à un plus haut point que la politique, qui se bornait pour elle à l'existence de deux puissances, l'Angleterre et la France, exerçant leur suprématie sur tous les pays du globe, à l'exception toutefois de la Turquie, dont le sultan devait être, selon son idée, le suzerain reconnu de tout l'Islam.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Quand le temps le permettait, la reine montait à cheval et, escortée par nous, le premier ministre et un petit état-major, elle visitait les principaux établissements de la capitale. Les hôpitaux, les écoles, les orphelinats furent le but de nos premières visites. La reine me faisait examiner toute l'organisation de ces établissements, me demandant mon avis, que je ne donnais jamais que prudemment, ne me considérant pas assez compétent pour proposer des réformes que la reine eût peut-être, avec sa vivacité habituelle, fait exécuter immédiatement.

Souvent aussi, au retour d'une de ces tournées d'inspection, nous descendions de cheval au pied du perron de la grande mosquée et nous allions prendre place dans un des kiosques qui donnent sur le bazar. De là, nous dominions tout le tumulte pittoresque de la foule. La reine ne tarissait pas en curieux renseignements; elle me faisait reconnaître les diverses nationalités; elle me donnait les chiffres de l'importance commerciale de tel ou tel produit, des revenus qu'il rapportait à la couronne, etc.

D'habitude, les mollahs de la mosquée venaient prendre place dans le kiosque, près de nous, et entamaient avec moi des controverses religieuses. Il fallait voir avec quel feu ces braves prêtres discutaient les questions les plus futiles; cependant quelques-uns montraient un véritable savoir et parlaient avec assez de modération du christianisme, pour lequel il était du reste notoire que la reine éprouvait un vif penchant. Souvent Sa Hautesse me laissait seul avec les mollahs, et alors nous quittions la mosquée en compagnie de ces derniers et nous allions continuer notre savant entretien dans la demeure de notre ami Housseïn Khan. Celui-ci accueillait toujours notre arrivée avec les mêmes démonstrations; dès qu'un de ses domestiques l'avait averti de notre approche, il accourait à sa porte et nous souhaitait la bienvenue en nous arrosant la barbe et les habits avec de l'eau de rose; puis il nous faisait asseoir dans la vérandah donnant sur le jardin; on apportait le café et les houkas, et les mollahs reprenaient la discussion des points litigieux de la religion musulmane.

On voit que la journée tout entière était consacrée aux choses sérieuses; mais le soir, en revanche, était réservé aux divertissements de tous genres. Nous arrivions au palais après l'heure de notre dîner, et trouvions réunis, dans le grand salon du premier étage, les quelques intimes formant l'entourage habituel de la Bégaum; tous hommes graves, à barbe blanche et hauts titrés : le premier ministre, un fort bel homme, d'un esprit très-fin et ayant sur la Bégaum une grande influence; un oncle de la reine, quelques seigneurs féodaux, et enfin notre digne ami Housseïn Khan. En attendant l'arrivée de la reine, qui passait tous les jours quelques heures dans le harem de sa fille, nous jouions aux échecs ou au patchisi.

Sa Hautesse la Secunder Bégaum de Bhopal. — Dessin de A. de Neuville, d'après une photographie de M. L. Rousselet.

Vers huit heures, le bruit sec des cannes d'argent des tchoubdars retentissant sur les dalles de la grande galerie nous avertissait de l'approche de la reine, qui entrait bientôt dans la salle au milieu d'un essaim de jeunes filles, ses suivantes, qu'elle avait dégagées, ainsi qu'elle-même, des règles orientales du zenanah. Sa charmante petite-fille, Soultana, resplendissante d'or et de joyaux, accourait nous embrasser. Puis la reine allait s'asseoir sur le trône de velours vert qui occupait le bout de la salle, et chacun prenait place sur le divan selon les règles établies de la préséance, ma qua-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

La réception du Khillat à la cour de la Bégaum (voy. p. 326) — Dessin de A. de euville, d'après un croquis de M. L Rousselet.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

lité d'hôte et d'étranger me donnant droit à un siége immédiatement à la droite de la reine.

Les domestiques distribuaient le café et apportaient le houka royal, gigantesque instrument de trois pieds de haut, orné de pierres précieuses. Le fourneau, d'une vaste capacité, était bourré de gouracco, mélange de tabac et d'aromes, au-dessus duquel étaient empilés de petits charbons incandescents.

Le premier soir, l'arrivée du houka fut l'objet d'un incident qui occasionna beaucoup de bruit dans la petite cour et même dans la ville. Le houkabadar vint s'agenouiller devant la reine et lui présenta le riche bout d'ambre qui termine le tuyau. Celle-ci le plaça à sa bouche et, après avoir aspiré quelques larges bouffées de tabac, me le présenta. Ainsi le veut le cérémonial. Sans hésitation je pris l'ambre et j'aspirai à mon tour l'odoriférante fumée. La pipe, suivant le cercle, passa après moi à Schaumburg et fut ensuite présentée au dewan (premier ministre). Celui-ci l'accueillit avec hésitation : tous les regards étaient braqués vers lui. On sait en effet que les musulmans, considérant les Européens comme des infidèles et, par conséquent, des êtres impurs, ne peuvent toucher un objet souillé par leurs lèvres. Le pauvre ministre se trouvait dans un fâcheux dilemme : refuser la pipe, c'était nous insulter et peut-être indisposer la reine; l'accepter, c'était offenser les préceptes de Mahomet. Enfin cependant les intérêts temporels parurent l'emporter sur les préoccupations spirituelles, et le dewan, appliquant timidement l'ambre à ses lèvres, aspira une légère bouffée de fumée. L'exemple était donné, et les autres musulmans acceptèrent la pipe sans scrupule. Ce calumet de paix eût pu facilement devenir un brandon de discorde. Mais comme je ne tenais pas à voir se renouveler cette scène chaque soir et à paraître ainsi froisser volontairement les scrupules religieux de ces braves gens, je priai le lendemain la reine de nous permettre d'apporter pour nous deux notre propre houka.

Aussitôt la cérémonie du houka terminée, les tchoubdars introduisaient dans le salon les gens chargés de nous divertir pendant la soirée. C'étaient des nautchnis, des danseurs, des acrobates et faiseurs de tours de toute espèce.

Mes lecteurs ont assisté déjà avec moi à plus d'un nautch, je ne reviendrai donc pas sur ce sujet; mais c'était la première fois que je voyais dans l'Inde des hommes exécuter ces danses, partout réservées aux femmes et considérées comme indignes du sexe fort. Il est vrai que cela m'étonnait moins dans un pays où le gouvernement se trouve déjà depuis deux générations, et promet de rester encore pendant deux autres générations, aux mains des femmes. Il était naturel que la Bégaum, voulant relever le niveau social de la femme dans ses États, se crût permis d'avoir un nautch masculin aussi bien que les autres rajahs ont un nautch féminin.

Les danseurs portent le nom de *cathacks*. Ce sont de grands et beaux jeunes gens de dix-huit à vingt ans, revêtus d'un costume fort riche; ils exécutent les mêmes danses que les nautchs, avec une grande agilité et beaucoup de grâce. Cependant c'est un spectacle assez ridicule que de voir ces grands et vigoureux gaillards se dandiner au son des grelots et exécuter avec leurs écharpes des poses plastiques. Est-ce plus ridicule que les pirouettes de nos danseurs d'Opéra?

Une autre danse, infiniment plus gracieuse et plus intéressante, est la danse des œufs. Il ne s'agit pas, comme on pourrait s'y attendre d'après le titre, de danses exécutées au-dessus de ces fragiles objets.

La danseuse, vêtue du costume des femmes du peuple, un corsage et un sarri très-court, porte sur la tête une roue en osier d'un assez grand diamètre, placée d'une manière parfaitement horizontale sur le haut du crâne. Autour de cette roue sont pendus des fils, également distancés, et munis, à l'extrémité, d'un nœud coulant maintenu ouvert au moyen d'une perle de verre. La danseuse s'avance vers les spectateurs tenant une corbeille remplie d'œufs, qu'elle nous présente afin que nous puissions constater que ces œufs sont véritables et non pas imités.

La musique entonne un rhythme saccadé et monotone, et la danseuse se met à tourner sur elle-même avec une grande rapidité. Saisissant alors un œuf, elle l'introduit dans l'un des nœuds coulants, et d'un mouvement sec, elle le lance de manière à serrer le nœud. Par l'effet de la force centrifuge que produit la rapidité du mouvement circulaire de la danseuse, le fil tenant l'œuf se tend, et celui-ci vient se placer en ligne droite avec la prolongation du rayon correspondant de la circonférence. Les uns après les autres, les œufs sont lancés dans les nœuds coulants et viennent bientôt former une auréole horizontale autour de la tête de la danseuse. A ce moment, la danse devient de plus en plus rapide; c'est à peine si l'on peut distinguer les traits de la jeune femme; le moment est critique, le moindre faux pas, le moindre temps d'arrêt et les œufs se brisent les uns contre les autres. Mais alors comment interrompre la danse? comment s'arrêter? Il n'y a qu'un moyen, c'est de retirer les œufs de la même façon qu'on les a placés. Malgré l'apparence, cette dernière opération est la plus délicate des deux. Il faut que d'un seul geste, net et précis, la danseuse saisisse l'œuf et l'attire à elle; on comprend que si sa main venait maladroitement se placer dans le cercle, il suffirait qu'elle rencontrât seulement un des fils pour rompre subitement l'harmonie générale. Enfin tous les œufs ont été retirés heureusement; la danseuse s'arrête brusquement et sans paraître le moins du monde étourdie de ce tourbillonnement de vingt-cinq à trente minutes, elle se dirige d'un pas ferme vers nous et nous présente les œufs contenus dans la corbeille, qui sont séance tenante cassés dans un plat afin de prouver l'absence complète de supercherie.

Parmi les faiseurs de tours qui vinrent ainsi défiler successivement devant nous aux soirées du palais, l'un

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

des plus curieux était un individu qui jonglait de la manière la plus extravagante avec des armes tranchantes, et notez que là encore la supercherie ne pouvait s'exercer que difficilement, car les tours étaient exécutés avec les poignards ou les sabres des assistants. Cet homme paraissait, du reste, invulnérable; quoique presque entièrement nu, il appuyait sur sa poitrine la pointe effilée d'une épée, et faisait recourber la lame en un demi-cercle. A un moment donné, il se plaçait sur le dos, et plaquait sur sa poitrine une de ces minces feuilles qui entrent dans la confection du bétel; son acolyte s'approchait armé d'un sabre dont le tranchant avait été soigneusement affilé, et d'un coup formidablement porté, il coupait en deux la feuille de bétel posée sur la poitrine du jongleur.

Comme ces tours avaient émerveillé la reine, le jongleur nous promit, si nous voulions lui accorder une séance de jour, sur la place du palais, de nous étonner plus encore. Le lendemain, en effet, il exécuta des tours d'adresse prodigieux, traversant un cercle étroit entouré de pointes de sabres, marchant sur des lames acérées. Puis, il demanda des noix de coco fraîches, et, les lançant en l'air, il les laissait retomber sur son crâne rasé, où elles se brisaient comme sur un roc. En-

Ruines de Bhojepore. — Dessin de A. Allongé, d'après une photographie de M. L. Rousselet.

fin une charrette fut amenée, lourd véhicule que traînent avec peine deux bœufs; une lance de l'un des gardes fut solidement attachée au timon, de façon à présenter sa pointe à l'extrémité; puis un certain nombre de gens du peuple furent invités à monter dans la charrettte, et le jongleur, posant son crâne nu contre la pointe de la lance, fit faire au véhicule ainsi chargé une dizaine de pas. Après ce tour, chacun voulut voir ce crâne de fer; l'homme vint complaisamment présenter sa tête à chacun de nous, et nous pûmes nous assurer qu'il n'avait d'autre cuirasse que le cuir fort épais que la nature lui avait donné en partage, mais toutefois trop tendre pour pouvoir résister à une pression qui traverserait de part en part le corps d'un éléphant.

Il ne faut pas croire cependant que les soirées du palais fussent toujours consacrées purement à des divertissements aussi matériels. Souvent, après la cérémonie solennelle du houka et du café, nous allions prendre place sous la vérandah, ou, le temps le permettant, sur la haute terrasse, d'où nous dominions le panorama de la ville et des lacs éclairés par la lueur de mille étoiles. Alors quelque beau conteur nous récitait des légendes nationales qu'il psalmodiait par strophes entrecoupées d'une série d'exclamations, comme dans les interminables récits de nos matelots. Ou bien un

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

des nobles nous chantait, en s'accompagnant d'une sorte de luth, le *Taz bi taz* et d'autres poésies du temps des Grands Mogols.

Puis vers minuit ou une heure la reine se retirait; nos chevaux nous attendaient sur la place. Accompagnés de quelques soldats de notre garde, nous traversions au galop les rues solitaires de la ville endormie. Ces hommes armés de lances chevauchant à nos côtés, ces maisons aux silhouettes fantastiques, nos costumes eux-mêmes, tout étincelants d'or, tout cela paraissait être l'effet de quelque rêve qui nous aurait transportés à Paris en plein moyen âge. Arrivés aux portes de la ville, nous éveillions les gardes, les lourds battants s'entr'ouvraient, et notre petite troupe se dirigeait à travers la campagne vers notre paisible habitation.

Peu de temps après notre retour de Sehore, la reine

Femme musulmane de Bhopal. — Dessin d'Émile Bayard, d'après une photographie de M. L. Rousselet.

nous présenta à sa fille, la Bégaum Shah Jehan. La princesse, pour obéir aux injonctions de la règle musulmane, dont son mari le prince Oumra Doula était un fanatique observateur, ne se montra pas à nos yeux. Elle resta séparée de nous par un store de paille fine qui lui permettait de nous voir sans être vue elle-même. Cependant, à la fin de l'entretien, qui fut assez long et auquel assistait la reine, le rideau fut légèrement soulevé, et laissa passer une main fine et délicate, aux doigts couverts de diamants, que je serrai dans les miennes à la façon anglaise. Ce fut tout ce que nous vîmes ce jour-là de la mystérieuse princesse. La Bégaum Secunder ne laissa pas échapper l'occasion d'exprimer encore une fois toute l'horreur que lui inspirait cette coutume du purdah, qui retranche ainsi absolument la femme de la société de ses semblables.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Mais un événement bien inattendu allait mettre un terme à cette position si déplaisante pour la Bégaum, et nous permettre de satisfaire notre curiosité. Quelques semaines après notre entrevue, un cavalier noble arrivait en toute hâte au Mouti Bungalow nous annoncer, de la part de la reine, que le prince Oumra Doula, le mari de la princesse Shah Jehan, avait été trouvé mort le matin sur son lit. Cette nouvelle, ajoutait le sirdar, avait jeté la consternation dans tout le palais, car le prince était dans la force de l'âge et paraissait jouir d'une constitution robuste. Les Bégaums s'étaient enfermées dans leurs appartements, et ne recevraient aucune visite pendant deux jours.

Ce délai s'étant écoulé, je me rendis au palais avec Schaumburg pour faire notre visite de condoléance à la Bégaum. Sa Hautesse nous accueillit avec de vives démonstrations de douleur, s'écriant : « C'était écrit ! Allah l'a ainsi ordonné ! Oumra en mourant ne nous laisse qu'une fille, et pendant longtemps encore le royaume de Bhopal sera en quenouille ! Puisse sa toute-puissance venir en aide à de pauvres femmes sans expérience ! » Puis, selon la coutume indienne, elle s'accroupit par terre et, se frappant la poitrine, se mit à réciter une sorte de litanie en l'honneur du défunt. « Aïe ! aïe ! disait-elle d'une voix plaintive, qu'il était beau ! Aïe ! aïe ! que son bras était ferme ! Et son

Mollahs de Bhopal. — Dessin de A. de Neuville, d'après une photographie.

œil bon ! Aïe ! aïe ! quelle sagesse ! » Nous étions seuls avec la Bégaum, et cette douleur nous impressionnait vivement. Après quelques instants, je crus devoir lui adresser quelques paroles de consolation. Ma voix parut la faire sortir de son état de prostration ; elle se leva subitement et, appelant un domestique, elle fit demander le dewan. Le premier ministre arriva bientôt, et reçut de la reine l'ordre de nous conduire lui-même au palais de la princesse Shah Jehan. « Vous consolerez ma fille, » me dit la reine en nous congédiant.

Suivant le dewan, nous nous dirigeons vers la demeure d'Oumra, dont la façade s'étend sur un des côtés de la place du palais. On nous introduit dans une grande pièce du rez-de-chaussée qui avait été transformée par le prince défunt en une sorte de musée de curiosités européennes ; les murs sont tendus de glaces, de tableaux de toute espèce, depuis la gravure d'Épinal jusqu'aux peintures sur verre de fabrication parisienne ; au milieu de la salle s'étend une longue table sur laquelle sont rangés côte à côte les objets les plus hétéroclites : boîtes à musique, pendules, jouets, articles de quincaillerie.

Le ministre nous laisse là après avoir fait prévenir

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

la princesse de notre arrivée. Quelques instants après, une des portes s'ouvre, et je vois entrer une jeune femme portant l'étrange costume presque masculin qui fait ressembler les Bhopalaises aux jeunes pages qui figurent sur nos théâtres. Croyant avoir affaire à une des servantes de la princesse, je m'avance avec indifférence au-devant de la jeune fille; mais d'un geste plein de noblesse celle-ci m'arrête en me disant : « Je suis Shah Jehan. » Je reste un instant interdit, et je m'incline profondément.

On comprend quelle devait être ma surprise en me trouvant tout à coup face à face avec la princesse, que je croyais encore sévèrement enfermée dans son harem. Cependant, me remettant un peu de mon étonnement, je lui adressais mes compliments de condoléance, lui disant combien, pendant le peu de temps que j'avais connu le prince Oumra Doula, j'avais appris à l'estimer et même à l'aimer. Sans chercher à simuler la moindre émotion, la princesse coupa court à mon éloge en me disant, avec un léger haussement d'épaules, ce seul mot: « Kismet! » (C'était écrit!) Puis, me faisant signe de m'asseoir à côté d'elle sur un des sofas, elle me dit brusquement : « Alors vous arrivez de Paris? » Il me fallut, sans perdre haleine, lui faire une description de Paris, de ses monuments, des mœurs de ses habitants. Je n'en revenais pas, et j'étais presque choqué de ce manque complet d'hypocrisie. Lorsque, sur ces entrefaites, arriva la Bégaum Secunder, elle ne put s'empêcher de sourire en remarquant mon air étonné, et s'étant assise auprès de nous, elle me dit : « Je pleure Oumra Doula parce que je perds en lui un ami fidèle et un conseiller; mais pourquoi ma fille pleurerait-elle? Le prisonnier regrette-t-il son geôlier? » Étranges paroles dans la bouche d'une Asiatique, et qui sont bien la condamnation de ce système suranné de la séquestration des femmes, que les musulmans persistent à maintenir malgré les progrès constants de la civilisation parmi eux.

Cependant, par respect des convenances, les Bégaums étaient obligées d'afficher aux yeux du peuple une douleur qu'elles n'éprouvaient peut-être pas au fond du cœur, et pendant un mois, toutes les fêtes, tous les divertissements allaient être suspendus au palais, et les princesses resteraient enfermées dans leur harem sans recevoir aucune visite du dehors. En même temps, de grandes prières publiques avaient été ordonnées dans toutes les mosquées.

La princesse Shah Jehan pouvait avoir à ce moment vingt-cinq à vingt-six ans. Sa figure, d'une grande beauté, d'un blanc mat, était éclairée par des yeux noirs d'une singulière expression de fierté et de détermination, qui faisait pressentir en elle la digne fille de Secunder. Une seule chose déparait cette physionomie expressive, c'était la noirceur de ses dents, rongées et dépolies par l'abus du bétel. Elle portait le bizarre costume des dames bhopalaises de la cour : un pantalon collant de brocart d'or, une jaquette brodée et une légère toque de mousseline; à ses côtés se balançait un élégant poignard à la poignée incrustée.

En nous congédiant, elle nous serra à chacun la main, à la manière anglaise, en nous donnant rendez-vous à un mois, aux soirées de la reine, où, ajouta-t-elle, elle ne serait plus réduite à se cacher comme une pauvre esclave derrière un rideau de paille.

Le soir de cette curieuse entrevue, un épouvantable cyclone se déchaîna au-dessus de la ville. Comme nous sortions du palais, des trombes de poussière s'abattaient sur les rues, mettant en fuite la foule qui se sauvait en poussant le cri de « Tôfân! tôfân! » Nous mîmes nos chevaux au galop; mais dès que nous eûmes franchi les portes, le vent se prit à souffler avec une telle violence, que je m'attendais à tout moment à être désarçonné. Enfin nous atteignîmes le Mouti Bungalow, où nous trouvâmes tous nos gens sur pied, occupés à barricader solidement toutes les ouvertures de la maison. Il était temps, car le cyclone approchait avec rapidité, et bientôt ses épouvantables rafales vinrent s'abattre sur notre habitation. Le vacarme était assourdissant : aux grondements incessants de la foudre se joignaient les craquements des arbres renversés, les hurlements des vents déchaînés et les mugissements du lac; de temps à autre, un bruit semblable à un coup de canon lointain nous annonçait que quelque maison de la ville venait de céder à la furie des éléments. Nous nous attendions à chaque instant à voir notre bungalow avoir le même sort, car les murs oscillaient d'une manière effrayante, et les tuiles du toit s'abattaient avec fracas sur le sol. Enfin, à deux heures du matin, il se fit tout d'un coup un grand silence; après quelques instants d'attente, nous ouvrîmes une des portes : le ciel resplendissait d'étoiles, et au loin s'enfuyait la masse noire du cyclone. Il est impossible de s'imaginer un changement plus complet et plus subit; l'atmosphère calme et pure était à peine ébranlée par une brise légère, et un profond silence succédait au plus épouvantable fracas.

Le lendemain nous permit d'apprécier les effets de ces quelques heures de cyclone : la plupart des arbres de notre jardin gisaient étendus sur le sol, et notre bungalow avait perdu une partie de sa toiture. Mais dans la ville le désastre avait été terrible : trois cents maisons s'étaient écroulées, ensevelissant sous les décombres leurs malheureux habitants.

Les journaux nous apprirent plus tard que ce même cyclone avait détruit une partie de la ville de Calcutta et avait causé de terribles dégâts dans tout le Bengale.

## XLIV

### BHOJEPORE. — LA MOUSSON A BHOPAL.

Le Bhopal-Tal. — Les digues de Bhoje. — Les ruines de Bhojepore. — Le temple de Mahadêva.

Le deuil de la cour nous menaçait d'un mois de solitude, aussi je résolus de faire pendant cet intervalle,

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

avec mon compagnon, une excursion dans la partie orientale du royaume de Bhopal. Il est vrai que la mousson était loin d'être à son terme ; la pluie pouvait nous surprendre et peut-être nous bloquer dans quelque endroit éloigné de toute ville ; mais le violent cyclone de la semaine précédente semblait avoir balayé l'atmosphère, et le soleil resplendissait au milieu d'un ciel pur et sans nuages.

Nous comptions être absents plusieurs semaines et nous emmenions avec nous tout le personnel du Mouti Bungalow, domestiques et soldats, plus cinq éléphants, dont un pour notre usage, et les autres pour transporter nos tentes, nos meubles et nos appareils.

J'espérais pouvoir franchir les Vindhyas et atteindre la vallée de la Nerboudah au-dessus d'Hoshungabad. Sur ma route se trouvaient les ruines d'une antique cité, appelée Bhojepore, que l'on me signalait comme particulièrement intéressante, et près desquelles je me décidai à faire ma première halte.

Nous étant mis en marche, le 28 juillet, à six heures du matin, nous atteignons au bout de deux heures une petite rangée de collines qui forme le point de partage des eaux de la Bêsali et de la Betwa. De l'autre côté nous entrons dans une magnifique vallée encadrée par des montagnes de faible hauteur, et couverte de superbes cultures et de riants villages. Cette plaine formait, il y a encore trois siècles, un des plus beaux et des plus vastes lacs de l'Inde.

D'après la tradition, un roi du nom de Bhoje, ayant vu sa mère brûlée vive sur le bûcher de son époux, fit le vœu d'arrêter le cours de neuf rivières et de quatre-vingt-dix-neuf cours d'eau et d'en former une vaste mer en son honneur. La magnifique vallée de Bhojepore lui parut réunir toutes les conditions voulues ; elle était en effet traversée par la Betwa et par huit de ses affluents ; et les ruisseaux innombrables qui descendent de toutes les hauteurs environnantes dépassaient de beaucoup le nombre requis. Pour atteindre son but, il fit barrer les défilés de la montagne au moyen de trois digues d'une hauteur de soixante pieds, sur une largeur de quarante et se développant sur une longueur totale de plus de trois kilomètres. Ces digues formées de blocs énormes grossièrement équarris et régulièrement entassés sans aucun mortier sont un des plus gigantesques ouvrages exécutés dans l'antiquité ; on ne pourrait les comparer qu'aux pyramides d'Égypte pour les proportions et la somme de travail qu'elles ont dû coûter.

Le lac ainsi créé s'étendait sur une longueur de cinquante kilomètres et une largeur de vingt à vingt-quatre, avec une profondeur qui, en certains endroits, devait dépasser cent pieds. Sur plusieurs points de sa surface se montraient des îles verdoyantes, qui ne sont plus aujourd'hui que les sommets de collines isolées. Ses bords se couvrirent de belles cultures, de grands villages et de villes, parmi lesquelles la plus importante dut être Bhojepore.

Au quatorzième siècle, Hoshung Shah, roi du Malwa, trouvant que ce lac tenait une trop grande place dans son petit royaume, ordonna de faire une brèche dans le grand barrage de la Betwa. L'eau se précipita avec une impétuosité furieuse à travers cette voie, et entraînant une partie de la muraille, inonda la vallée inférieure de la Betwa, et détruisit sur son passage les villes et les villages jusqu'au delà d'Ourtcha.

Le fond du lac desséché se trouva couvert d'une terre grasse et noire, d'une admirable fertilité, et devint bientôt un des plus riches districts de l'Inde. Ce district, appelé encore aujourd'hui Bhoje-ka-Tal ou Bhopal-Tal, c'est-à-dire lac de Bhoje ou de Bhopal, ne renferme pas en effet moins de trois cents villages.

Notre route nous fait passer sur le sommet de l'une des digues, encore intacte comme au jour où elle fut achevée. Je mesure quelques-uns des blocs qui la composent ; ils ont jusqu'à trois mètres de longueur. A l'extrémité de cette digue, on voit encore la carrière d'où fut tirée cette énorme quantité de pierres.

Bhojepore, l'ancienne capitale, se trouvait sur la rive septentrionale du lac. Aujourd'hui ses ruines s'étalent sur le versant d'une colline dont la Betwa baigne le pied. L'antique cité n'est plus qu'un misérable hameau.

La Betwa nous séparait du village près duquel s'élevaient déjà nos tentes. Son courant impétueux ne permettant pas de la traverser à gué, nous dûmes employer pour passer sur l'autre rive un étroit canot taillé dans un tronc d'arbre ; le frêle esquif faillit être emporté par le torrent jusque sur un rapide que l'on entendait mugir à quelques centaines de mètres de là, et je me promis bien de ne plus me confier aux talents nautiques des indigènes.

Sur l'autre rive, nous attendait la principale autorité du village, le Mahunt du couvent de Goussains, installé dans le *Bhojepore-Ka mandil*, le célèbre temple, qui est le seul reste de la grande cité de Bhoje. Le brave supérieur venait nous souhaiter la bienvenue et nous inviter à visiter sans retard ce lieu fameux.

Le temple est placé sur un monticule élevé, dont une partie a été transformée en terrasse. On y parvient par un escalier délabré, que dominent les pauvres constructions du couvent, et passant sous une petite porte, on se trouve subitement en face de la grande façade. Une vaste baie ogivale, dont l'arcature a en partie disparu, en occupe le centre et laisse apercevoir l'intérieur du sanctuaire. Cette façade est très-remarquable en ce qu'elle s'écarte par sa grande simplicité et par son mode de construction des autres monuments de l'Inde. De grands monolithes, ne mesurant pas moins de trente à quarante pieds de hauteur, placés debout l'un à côté de l'autre, forment le mur extérieur. Les deux pans de muraille n'avaient pour tout ornement que deux têtes de monstres d'un joli caractère, supportant une chaîne terminée par une cloche. On sait que la chaîne et la cloche sont un des attributs favoris de l'architecture jaïna. J'ai dit que les murailles n'avaient d'autre ornement que ces sculptures ; en effet, il y a peu de temps qu'elles ont été

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

décorées de statues provenant d'un autre temple antique.

Un perron de quelques marches conduit au seuil du portail, puis redescend pour atteindre le sol du sanctuaire qui est en contre-bas. On se trouve alors en face d'un autel de proportions tellement gigantesques qu'il remplit presque complétement le temple. Il couvre une superficie de quarante-quatre mètres carrés et a une hauteur de près de cinq mètres. Cette masse énorme, formée de trois monolithes de granit superposés horizontalement, est relevée par d'élégantes corniches.

Un escalier caché de façon à ne pas nuire à l'ensemble conduit au sommet de l'autel, au centre duquel s'élève un lingam, borne polie, cylindrique, parfaitement arrondie au sommet, de deux mètres cinquante de hauteur et de cinq mètres cinquante de circonférence.

Aux angles de la salle, quatre superbes colonnes monolithiques supportent la voûte du temple. Ces colonnes sont considérées par les Indiens comme la merveille de leur architecture nationale. Qui n'a pas vu les Bhojepore-ka-Khoumbas, n'a rien vu! En effet, il est impossible de concevoir une forme plus gracieuse combinée à une masse plus imposante. Le fût, qui repose sur un piédestal de deux mètres de haut, est divisé en trois sections égales, la première et la seconde octogones et la troisième à vingt-quatre pans; ce qui a pour effet d'accroître considérablement la perspective et d'augmenter en apparence la hauteur des colonnes. Le chapiteau forme un gracieux campanule d'où partent de lourdes consoles, supportant les extrémités des quatre architraves massives sur lesquelles repose la voûte. C'est sur cette voûte, magnifique dôme concentrique jaïna, que l'architecte paraît avoir reporté toutes les richesses d'ornementation dont il a été si sobre dans le reste de l'édifice. Chacun des cercles de la coupole n'est qu'un réseau de dentelles, fleurs, fruits, arabesques au milieu desquels se jouent d'innombrables petites figures de musiciens et de danseuses.

Le temps a fait écrouler la partie centrale du dôme et la pluie du ciel arrose aujourd'hui le lingam de Mahadeo. D'innombrables abeilles ont suspendu leurs rayons à la voûte qui paraît garnie de stalactites. Ces laborieux insectes remplissent le temple de leur tourbillonnement et le visiteur hésite tout d'abord à pénétrer dans cette ruche. Mais les prêtres vous rassurent en vous disant que ces abeilles ne piquent que les ennemis de Mahadeo, et pour peu que vous ayez sur ce point la conscience tranquille, vous pouvez entrer impunément. Le fait est que pendant notre visite, un grand nombre de ces insectes vinrent se poser sur moi, mais sans me faire aucun mal.

Son Altesse la Shah Jehan Bégaum de Bhopal. — Dessin d'Adrien Marie, d'après une photographie.

Les abords du temple sont parsemés de pierres énormes provenant d'édifices ruinés. On voit aussi encore, derrière le monument, le plan incliné en terre battue au moyen duquel les architectes du cinquième siècle mirent en place les lourds monolithes.

Un peu plus loin, en s'avançant au milieu des ronces et des broussailles, on découvre un autre temple en ruine, renfermant la statue monolithique d'un Tirthankar, haute d'une vingtaine de pieds. En parcourant la jungle, on heurte à chaque pas des entassements de décombres et de pierres sculptés, restes de la vieille cité.

A un kilomètre du village, la Betwa se précipite en mugissant à travers un étroit défilé qu'obstruent encore en partie les débris cyclopéens d'une des digues de Bhoje.

Louis Rousselet.

*(La suite à la prochaine livraison.)*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Le mail-cart (voy. p. 335). — Dessin de A. de Neuville, d'après un croquis de M. L. Rousselet.

# L'INDE DES RAJAHS.

## VOYAGE DANS LES ROYAUMES DE L'INDE CENTRALE ET DANS LA PRÉSIDENCE DU BENGALE,

PAR M. LOUIS ROUSSELET[1].

1864-1868. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

### XLIV

### LA COUR DE LA BÉGAUM (suite).

Le passage de la Betwa. — Le grand Khillat. — La fête du 15 août chez la princesse de Bourbon. — Une collection de reptiles. Le boa indien. — Le Kilidar et les musulmans. — Dernière entrevue avec la Bégaum. — Le départ.

De retour de mon exploration, je trouve mes gens en grande liesse, le Mahunt leur ayant envoyé plusieurs jeunes chevreaux et quelques pots de lait. Le brave supérieur du couvent ne nous a pas oubliés non plus et nous trouvons sur la table où nous attend notre dîner une pile de tchapatis, galettes de farine semblables à des crêpes, que les religieux ont fabriquées à notre intention avec le ghî le plus fin.

La soirée est magnifique et le ciel resplendit d'étoiles. Aussi nous couchons-nous en nous félicitant d'avoir quitté Bhopal pour quelque temps. Mais la mousson est la saison des changements subits. Il y a à peine quelques heures que nous dormons, lorsque nous sommes réveillés en sursaut par un épouvantable vacarme et nous voyons notre tente ballottée par un

1. Suite. — Voy. t. XXII, p. 209, 225, 241, 257, 273; t. XXIII, p. 177, 193, 209, 225, 241; t. XXIV, p. 145, 161, 177, 193, 209; t. XXV, p. 145, 161, 177; t. XXVI, p. 273, 289 et 305.



© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

vent furieux. La scène de Govindgurh se répète. Craignant d'être ensevelis sous les toiles de notre habitation, nous nous précipitons au dehors et recevons pendant près d'une demi-heure, au pied d'un arbre, une douche fort désagréable, où la pluie se mêle aux branches cassées et aux cailloux qui, soulevés par le vent, viennent nous cingler le visage. Impossible d'approcher de notre tente, autour de laquelle les piquets, arrachés de terre et retenus aux cordes, exécutent un terrible moulinet.

Enfin le vent s'apaise, mais la pluie continue à tomber par torrents. Nous regagnons la tente, où nous trouvons nos lits et nos bagages flottant dans un véritable lac. Heureusement notre table a échappé au déluge, et sans plus nous soucier de la pluie qui entre de toutes parts par les cloisons arrachées, nous nous enroulons dans nos couvertures, et nous étendant sur cette couche peu moelleuse, nous nous endormons jusqu'au matin.

Hélas! le jour ne nous amène aucune consolation. Le ciel est uniformément gris et la pluie tombe sans relâche. Bien mieux, la Betwa débordée vient rouler ses eaux jaunes jusqu'aux pieds de notre tente et menace de balayer notre campement. Il n'y a pas à hésiter, il faut regagner Bhopal sans retard; mais est-il possible de franchir ce torrent impétueux qui nous barre le passage?

Schaumburg et moi faisons fort piteuse mine dans nos vêtements déchirés et couverts de boue. Nous nous consultons sur les moyens de quitter ce lieu maudit. Comment traverser la rivière? là est toute la question. J'appelle mon brave béra à la rescousse. « Rien de plus facile, me dit-il; il ne faut pas penser aux canots, qui ne résisteraient pas au courant, mais nous avons des éléphants : ils nous porteront, nous, nos bagages et nos tentes de l'autre côté. — Est-il vrai? nos éléphants pourraient affronter ce courant?» Je fais venir les mahouts. Tous déclarent qu'ils sont prêts à tenter l'aventure plutôt que de rester sans abri sous la pluie.

Sitôt l'ordre donné, tout le monde se met au travail; les tentes sont démontées et placées sur le dos des éléphants, sur lesquels se répartissent les hommes. Schaumburg, le béra et moi nous montons notre éléphant favori, qui nous servait de monture à Bhopal. Tout est prêt; notre mahout pousse sa bête vers la rivière. Le sagace animal s'approche de l'eau, sonde un instant avec sa trompe comme pour s'assurer de l'impétuosité du courant, puis recule, poussant deux ou trois cris semblables au son du clairon, pour protester sans doute contre notre témérité.

Un coup de pique sur son crâne l'avertit que nous ne sommes pas d'humeur à discuter, et prenant bravement son parti, il se lance à l'eau. Sa lourde masse paraît insensible à la force du courant; cependant ce n'est qu'en se laissant dériver de quelques centaines de mètres qu'il peut atteindre la rive opposée. Déjà il a placé ses deux pattes de devant sur la terre, sa croupe s'arrondit, nous voilà au port; mais soudain ses pieds glissent et il retombe lourdement dans le torrent, en faisant rejaillir l'eau par-dessus nous.

Un cri terrible, cri d'angoisse, s'est échappé de nos lèvres; nous sommes perdus; l'éléphant affolé, étourdi, flotte entraîné par le courant et déjà nous entendons mugir devant nous la chute de la Betwa. Tout à coup, l'intelligent animal paraît se raidir; nous le sentons nager; il quitte le lit du courant et bientôt nous touchons la rive. Mais là, nouvelle difficulté : nous nous trouvons devant une berge d'argile presque perpendiculaire de dix ou douze pieds de hauteur. L'éléphant y enfonce ses pieds, et pétrissant le sol boueux, le faisant écrouler sous ses efforts réitérés, il finit par se creuser un chemin. Nous sommes arrivés à moitié de la hauteur; là, presque à portée de notre main, est la terre; au-dessous de nous rugit le torrent, se brisant dix mètres plus loin sur les débris de la digue. Pour nous, un faux mouvement de l'animal, c'est la mort certaine. Mais l'éléphant paraît sentir comme nous toute l'imminence du danger; il travaille avec une incroyable énergie, excité par son mahout qui le caresse et le supplie avec un accent touchant. Parfois toute la masse du pachyderme est agitée d'un tremblement nerveux et il pousse de petits cris plaintifs. Enfin, après un quart d'heure de travail, le dos de l'éléphant arrive à la hauteur du sol; nous sautons à terre et débarrassé de notre poids, il nous a bientôt rejoints.

On comprend avec quels sentiments de reconnaissance j'embrassai le brave animal auquel nous devions la vie. Ainsi, pour la seconde fois en moins de trois mois, la sagacité d'un éléphant nous sauvait d'une terrible catastrophe.

Nos gens étaient restés muets et immobiles sur la rive de Bhojepore, assistant avec terreur à ce drame. Je leur défendis formellement de tenter le passage au même point que nous, et, sur l'indication d'un paysan, je leur ordonnai de remonter la Betwa jusqu'à deux ou trois kilomètres de là, à un point où son lit est d'une faible profondeur.

Après avoir laissé reposer notre éléphant, nous nous remettons en marche, mais nous n'étions pas au bout de nos peines. En effet, la pluie qui avait cessé pendant quelques instants, reprit avec fureur comme nous franchissions la montagne, et cette fois elle était accompagnée de tonnerre et d'éclairs. Jamais je n'ai vu pareilles décharges électriques : la foudre nous entourait littéralement et une lumière bleue paraissait recouvrir l'eau qui descendait en nappes sur les rochers. Assourdi, aveuglé, je me demandais comment il était possible que nous pussions échapper à ce nouveau danger. Je descendis de l'éléphant ainsi que mes compagnons, et nous laissâmes avancer l'animal seul devant nous. L'haodah qu'il portait sur son dos était garni de plaques de cuivre et je me disais que la foudre, attirée par le métal et la masse de l'animal, nous respecterait. Il y avait un peu d'ingratitude à faire jouer le rôle de paratonnerre à un animal qui venait de nous sauver la vie, mais l'instinct de la conserva-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

tion était en ce moment plus fort que la reconnaissance. Cependant, pour protéger le pauvre animal lui-même, je fis tirer les couvertures qui le couvraient de façon qu'elles traînassent par terre, et comme elles étaient imbibées d'eau, je pensai qu'elles permettraient au fluide, attiré par l'armature de l'haodah, de s'échapper dans le sol. Je ne sais si ce phénomène se produisit, mais deux ou trois fois le tonnerre éclata au milieu de nous, au point de faire tomber à la renverse mon pauvre béra, qui était du reste fort épouvanté.

Enfin, nous sortons de la montagne et laissons l'orage derrière nous; mais dans la plaine nouvelles difficultés ; notre éléphant s'enfonce jusqu'au poitrail dans le sol détrempé, des torrents nous barrent la route. On peut se figurer dans quel état de fatigue et de délabrement nous nous trouvions (nous n'avions mangé depuis la veille qu'un peu de viande froide), lorsque, à minuit et demi, notre éléphant nous déposa devant le Mouti Bungalow. Nous avions mis vingt heures pour faire vingt-cinq kilomètres. Que notre exemple serve de leçon aux voyageurs qui seraient assez téméraires pour vouloir affronter la mousson dans les jungles de l'Inde!

Le mois d'août fut un des plus pluvieux que j'eusse jamais vus et nous retint enfermés dans notre bungalow, ne nous permettant que de rares excursions au dehors.

Nous n'eûmes pendant tout ce temps que deux occasions de distraction : la fête du 15 août chez la Doulân Sircar, et la fête des Cocos.

Le père T..., missionnaire et chapelain de la princesse de Bourbon, interrogé par cette dernière au sujet du jour consacré en France à une fête nationale, n'avait rien trouvé de mieux à lui indiquer que la date du 15 août, et c'est ainsi que la fête impériale était soigneusement célébrée tous les ans chez la Doulân Sircar. La fête des Napoléons chez les descendants des Bourbons!

Une grand'messe avec le *Te Deum* avait d'abord réuni tous les membres de cette intéressante communauté, qui adressa avec ferveur ses prières à Dieu pour la France, ce pays mystérieux qu'elle considère comme son berceau. Hommes et femmes étaient venus à cette solennité dans leurs plus beaux atours. Les hommes n'avaient rien dans leur costume qui pût les distinguer des musulmans ; ceux qui portaient des turbans les gardaient sur leur tête pendant l'office divin ; ceux qui avaient des toques ou des bonnets les ôtaient au contraire dévotement. Quant aux femmes, leur costume consistait en un long jupon à gros plis et en une manto de toile blanche sans aucun ornement, dans lequel elles s'enveloppaient tout le haut du corps, ne laissant voir de leurs visages que leurs beaux yeux noirs ; elles étaient du reste complétement séparées des hommes, qui paraissent observer avec scrupule vis-à-vis d'elles les règles de l'étiquette musulmane.

Après la messe, tous les Francis se réunirent dans une vaste salle du château, où fut servi, par ordre de leur suzeraine, un repas copieux. Pendant ce temps, les sirdars de la famille et les nobles prenaient place à un banquet à l'européenne, servi dans le grand salon et présidé par la princesse. Nous assistions à ce festin et notre présence n'était pas pour les bons Francis une des moindres curiosités de la fête. Ceux qui arrivaient du fond de leur province nous fixaient avec de grands yeux étonnés, se demandant sans doute s'il était bien vrai que de hauts et puissants gentilshommes blancs comme nous appartinssent à leur caste.

A la fin du repas, le vin de Bordeaux, que j'avais demandé à la princesse l'autorisation de faire apporter sur la table, délia les langues et accrut encore toutes les sympathies qu'on nous témoignait. Aussi le toast que nous porta fort galamment le neveu de la Sircar, Merbân Messiah ou Bonaventure Bourbon, fut-il accueilli par d'unanimes applaudissements. Ce bon jeune homme nous dit que mon arrivée avait été considérée par tous les Francis comme un heureux augure; jamais jusqu'alors il ne leur avait été donné de voir un Sahib de leur caste, et il croyait se faire l'interprète de sa tante et de tous ses sujets en m'invitant à considérer Bhopal comme ma patrie, les Francis comme des frères, et en m'offrant, si je voulais rester parmi eux, un des premiers rangs de leur hiérarchie.

J'embrassai en réponse Merbân et la Doulân, en leur disant que je considérais les Francis comme des frères, et que si je ne restais pas au milieu d'eux, c'était pour faire savoir à la France qu'il existait dans l'Inde un petit groupe d'anciens compatriotes qui se souvenaient avec fierté de leur origine française et avaient ouvert fraternellement leurs bras au voyageur français qui était venu les visiter.

La journée se termina par un second festin, après lequel il y eut l'inévitable conflagration de pétards et le non moins inévitable nautch.

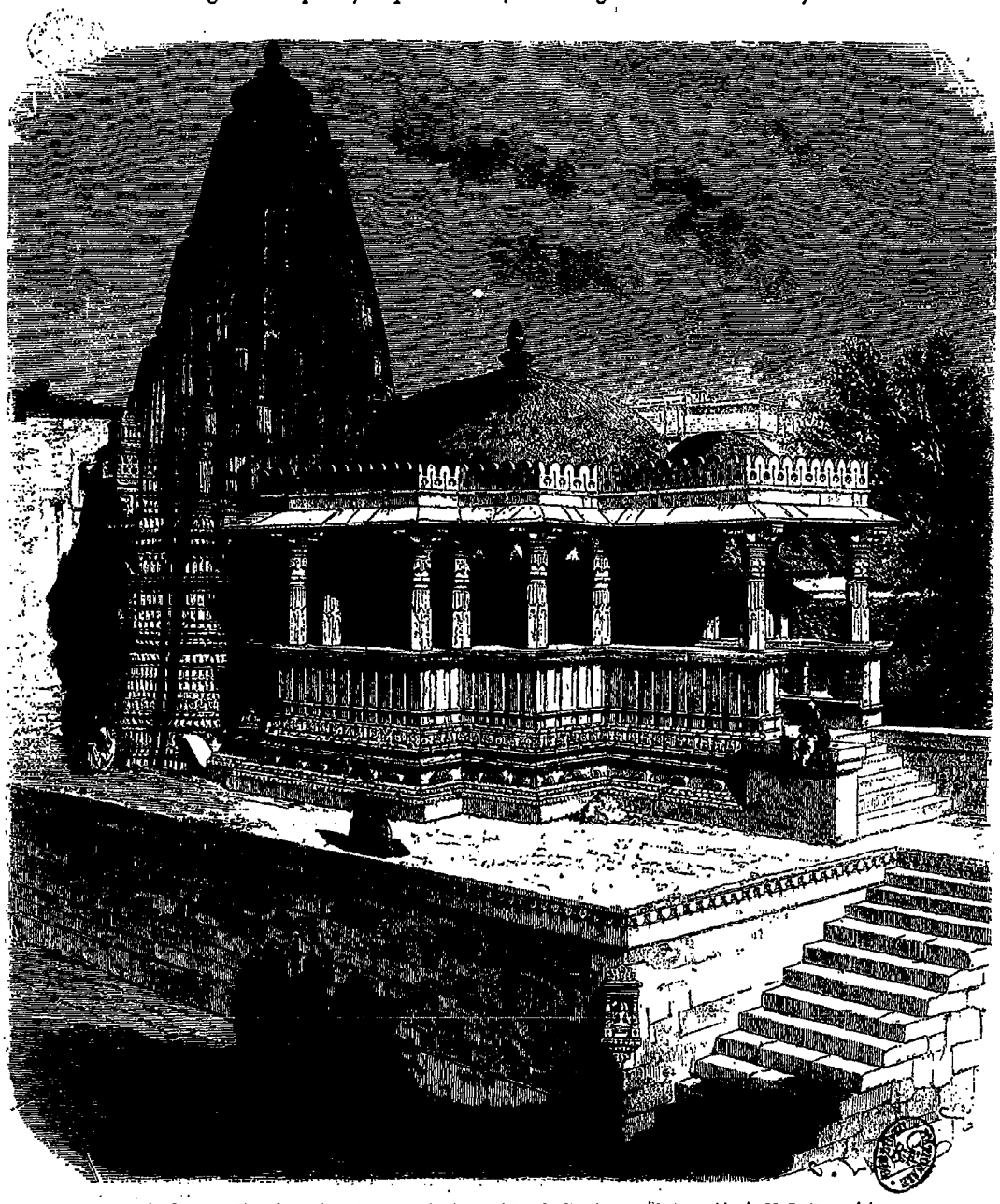
Le lendemain, 16 août, toute la population hindoue de Bhopal était en fête pour célébrer la fin fictive de la mousson. J'ai déjà décrit en détail les cérémonies de cette fête au sujet de Bombay. Ici, comme le cocotier est un arbre inconnu et la noix de coco par conséquent un fruit assez cher, le peuple se contente de se réunir en groupes pittoresques sur les rives du lac et de lancer dans l'eau, comme offrande, des pots de terre dans lesquels on a fait germer du blé. Des fakirs qui se tiennent parmi la foule marquent chacun des assistants au front avec de la terre mêlée de cendres, cérémonie dont j'ignore le sens.

Quand je dis que pendant tout ce mois les distractions nous manquèrent, j'oublie celles que nous fournissaient les hôtes qui partageaient avec nous l'abri hospitalier du Mouti Bungalow. Ces hôtes n'étaient autres que des milliers de reptiles et d'insectes qui, chassés des jardins par la pluie, avaient cherché un refuge dans la toiture et dans le sous-sol de notre demeure. Leur présence n'était pas sans nous occasionner quelque désagrément; mais les chasses continuelles que nous avions à leur livrer rompaient un peu la monotonie du temps, et certes un naturaliste enthousiaste l'eût considérée comme une bonne fortune.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Je doute que le palais des reptiles de notre Jardin des Plantes puisse jamais offrir une collection plus variée et plus intéressante.

Tout d'abord, nos appartements fourmillaient de lézards et de caméléons grands et petits, se promenant impudemment sur les murs et les plafonds. Soulevait-on une natte, un tapis, on était sûr de trouver des légions de scorpions de toute taille et de toute couleur, de scolopendres, de centipèdes aux mille pointes venimeuses et d'araignées noires et velues, d'une dimension fort



Temple de Vaçoudéva, à Narsingurh. — Dessin de E. Thérond, d'après une photographie de M. L. Rousselet.

respectable. Quant aux serpents, il ne se passait pas de jour sans que nous n'en découvrissions quelques-uns : cobras noires, whip-snakes ou serpents-fouets, goulabis et autres espèces rares. Nous eussions pu rapidement remplir tout une collection de bocaux, si l'esprit-de-vin ne nous eût manqué.

Parmi ces reptiles, il en est deux surtout qui nous causèrent une assez forte émotion. Le premier n'était autre que le *bis-cobra*, hideux lézard de grande taille, hérissé de pointes, dont la langue, divisée à l'extrémité en deux dards cornés, distille un poison extrêmement actif, qui a valu à l'animal son terrible sur-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

nom indien, signifiant vingt cobras. Cet être hideux s'était retranché sous mon lit et refusait obstinément d'en sortir ; je dus l'y tuer d'un coup de fusil.

Le second visiteur importun fut un superbe boa indien (*pytho tigris*), que nous découvrîmes tapi dans le sous-sol d'un petit cabinet. Il accueillit notre arrivée par des sifflements et des bonds d'une telle puissance, que nous prîmes la fuite. Pour le déloger de là, nous dûmes lui administrer une douche d'eau chaude. Il sortit alors par un trou de la muraille et essaya de gagner la plaine ; mais là quelques coups de gaule en eurent promptement raison. C'était une superbe bête, à la robe d'un vert bleuâtre, marquée de ces anneaux réguliers qui lui ont valu son nom de python tigré. Il ne mesurait pas moins de quatorze pieds anglais, c'est-à-dire environ quatre mètres vingt-cinq centimètres, et avait la grosseur du bras. Ce boa est le plus grand serpent de l'Inde ; il atteint quelquefois cinq et six mètres de longueur. Il passe les mois de décembre et de janvier dans une sorte de torpeur, tapi sous les herbes. En mai, il change sa robe. Il se nourrit principalement de rats et de petits animaux.

Chose digne de remarque, malgré l'abondance de tous ces reptiles dangereux, aucun de nous ne fut piqué même légèrement.

Avec le mois d'août finissait le deuil officiel de la cour. Une grande soirée fut donnée au palais pour marquer la reprise de la vie habituelle, et la princesse Shah Jehan se montra pour la première fois aux gens de la cour à visage découvert. Le lendemain, au grand ébahissement des fervents musulmans, elle parcourut la ville dans un costume masculin, fièrement campée sur un cheval. Elle vint peu après nous rendre visite au Mouti Bungalow et ne manqua, à partir de ce moment, à aucune des soirées de la Bégaum.

Quelques jours plus tard, nous recevions la visite de Housseïn Khan, qui nous apportait un message officiel de la reine, dont je ne compris pas tout d'abord le sens, tant le brave secrétaire entourait ses paroles de fleurs orientales. Il paraît que la Bégaum, flattée de nous avoir vu adopter à plusieurs reprises le costume bhopalais, avait conçu le projet de nous adresser un khillat d'honneur.

Je refusai tout d'abord, en faisant observer à Housseïn-Khan que les honneurs que nous destinait la Bégaum pourraient déplaire aux autorités anglaises, qui nous avaient jusqu'alors prêté si gracieusement leur appui, et que l'on pourrait nous accuser de visées ambitieuses convenant peu à de simples voyageurs. Je finis enfin par accepter, sur la promesse formelle que la cérémonie aurait un caractère purement intime et ne pourrait soulever aucune difficulté au dehors. La Bégaum, que je vis le soir même, m'assura que tout se passerait ainsi que je l'avais désiré.

Le matin du jour indiqué, le raj-darzi vint nous essayer les étincelants costumes que la reine nous avait fait faire à cette occasion. Ils comprenaient, pour chacun de nous, une longue tunique de gaze de soie verte brochée d'or, un vaste pantalon-jupe en satin cramoisi brodé d'argent, une ceinture en cachemire violet et or, un manteau de cachemire ponceau brodé d'or et d'argent, et enfin une toque-diadème en or fin.

Après avoir revêtu ces précieuses robes, nous montons, Schaumburg et moi, en compagnie d'Housseïn-Khan, dans un des équipages de la cour. Partout la foule se presse sur notre passage et nous accueille avec de sympathiques salâms. Sur le perron du palais nous attendent les nobles bhopalais, présidés par le premier ministre. Ce dernier m'aide à descendre de voiture et, me prenant le coude à la façon orientale, comme s'il eût craint que les forces ne vinssent à me manquer, il me soutient pour gravir le grand escalier.

Nous entrons dans la salle des Durbars, où la reine siége sur un trône élevé, entourée des grands dignitaires. Elle porte le costume royal, à peu près semblable au nôtre, ainsi que la toque d'or aux quatre panaches, et les insignes de l'ordre de l'Étoile du Sud.

En me voyant approcher, elle se lève, et me tendant le firmân dans son enveloppe de soie brodée, elle me dit d'une voix retentissante : « Soyez le bienvenu, Sirdar Rousselet Sahib Shamshar Bahadour ! » (Voy. la gravure p. 313.) Je m'incline respectueusement et prends place à sa droite, et après la réception de Schaumburg, nous nous asseyons tous.

On apporte les houkas, puis au bout d'un instant la reine me passe au doigt une bague ornée d'un gros diamant, en répétant avec emphase l'énoncé des titres avec lesquels elle m'a saluée. Puis l'utter-pân circule, et nous nous retirons avec les mêmes cérémonies qui ont marqué notre arrivée.

Mes lecteurs trouveront peut-être que je me suis étendu un peu longuement sur un incident que j'aurais peut-être pu passer sous silence. Mais il m'a semblé utile de donner un récit très-fidèle de mon voyage, et je dois répéter qu'à Bhopal, comme aux autres cours de l'Inde ou dans les villes anglaises, je n'ai jamais considéré l'accueil qui m'était fait comme s'adressant à ma personne. Pour les princes indiens, pour les officiers anglais, mon principal titre était ma qualité de voyageur français, et les marques de sympathie et les honneurs dont j'étais l'objet s'adressaient à ce grand nom français dont je ne suis qu'un des plus humbles et des plus obscurs représentants.

Le mois de septembre se passa en fêtes de toute sorte, en excursions à Sehore et aux environs ; cependant je voyais avec plaisir approcher la fin de la mousson, et avec elle le moment où j'allais pouvoir reprendre mon voyage si longtemps interrompu.

Mon intention était de me mettre en route immédiatement, de regagner Gwalior par le Malwa et l'Omutwara, sans toucher à Indore, ville insignifiante et que tous les voyageurs ont décrite. La reine me pressait de rester encore un mois à Bhopal, mais j'étais impatient de partir. Il me fallut cependant maîtriser mon impatience, lorsque le major Willoughby Osborne m'assura que les routes seraient absolument

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Narsingurh, vue prise de la rive opposée du lac. — Dessin de A. Allongé, d'après une photographie de M. L. Rousselet.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

impraticables jusqu'à la fin d'octobre, et que si je ne voulais voir se renouveler ma mésaventure de Bhojepore, il me fallait rester tranquillement à Bhopal jusqu'aux premiers jours de novembre.

Je dus me résoudre à suivre cet avis ; cependant plus d'une raison m'engageait à hâter mon départ. Ici comme à Baroda, je voyais combien il est difficile à un Européen de rester longtemps en contact avec une cour indigène sans se trouver mêlé aux intrigues qui l'agitent sans cesse. Notre position était ici peut-être plus difficile encore. L'amitié que nous témoignait la reine, le titre qu'elle nous avait donné, notre qualité de chrétien et de Français, le discours du bon Merbân Messiah, étaient l'objet des commentaires des politiciens du bazar, qui étaient arrivés à échafauder là-dessus les projets les plus insensés. On prétendait qu'étant de la même caste et de la même famille que la Doulân Sircar, nous étions venus de France pour nous emparer du trône de Bhopal, pour obliger tous les habitants à embrasser le christianisme, ou donner tout au moins la prédominance aux chrétiens. Je ne puis dire par quels moyens extravagants on supposait que nous comptions atteindre le but de notre ambition. Toutes ces absurdités me touchaient fort peu ; mais comme je n'entretenais d'autre ambition que celle de continuer mon voyage, elles augmentaient mon impatience.

J'avais évité d'en parler à la Bégaum ; cependant on m'avait averti que notre sécurité pouvait être menacée, et deux tentatives, qui avortèrent heureusement, ayant succédé à l'avertissement, je me décidai à faire connaître la vérité à la reine.

Un jour, je me rendais avec cette intention au palais, accompagné de Schaumburg, tous deux à cheval. Arrivé à la porte de la ville, quel fut mon étonnement lorsque le factionnaire, au lieu de me présenter les armes, croisa la baïonnette en m'interdisant le passage ! A ses cris, le poste entier sortit et vint me barrer la route. J'interrogeai l'officier de service en lui demandant d'après quel ordre il agissait ainsi. — « Par ordre de la reine, me cria-t-il insolemment, éloignez-vous ! vous n'entrerez pas dans la ville. »

A ces mots, la colère me prenant, je poussai mon cheval et traversai les rangs des soldats qui se dispersèrent. Une fois dans la ville, je me lançai au galop et j'arrivai au palais en proie à la surexcitation bien naturelle occasionnée par cette scène inexplicable.

L'indignation de la Bégaum, en écoutant mon récit, fut au moins aussi vive qu'avait été ma surprise. Ordre fut envoyé d'appréhender sur-le-champ l'officier et les soldats du poste. Le pauvre officier n'avait agi que sur l'ordre du kilidar Faojdar Khan, commandant militaire de la ville, et, paraissait-il, en toute ignorance de cause. Je dus plaider moi-même sa cause, et j'obtins de la reine que l'instigateur seul serait puni. Faojdar fut emprisonné et relevé de ses fonctions. Mais cet événement nous créait cette fois des ennemis véritablement redoutables, et il y avait folie à les braver plus longtemps sans profit ; je me décidai donc à annoncer à la Bégaum que j'avais irrévocablement fixé notre départ au 1er novembre.

Quelques bons amis que nous avions à Bhopal me conseillaient de me retirer tout de suite à Sehore ; mais il me répugnait d'avoir l'air de fuir, et je ne voulus pas avancer mon départ. Pendant ces derniers jours passés à Bhopal, nous fûmes l'objet de toutes les attentions de la Bégaum. Craignant qu'on ne voulût employer le poison contre nous, elle nous envoyait les mets préparés pour sa table, et jusqu'au gouracco pour nos houkas. De plus, elle prépara tout ce qui pouvait faciliter notre marche, et nous donna trois paires de ses meilleurs chevaux, une calèche pour notre usage personnel, le nombre d'éléphants nécessaires pour notre camp, et une escorte de vingt sowars de sa garde.

Le 30 octobre, ayant expédié à l'avance nos gens et nos bagages, nous allons faire nos adieux à la Bégaum. Nous trouvons réunis autour d'elle, Mme Élisabeth de Bourbon, Shah Jehan, Soultana, le Dewan, tous nos amis.

Pourquoi revenir sur cette séparation ? Elle fut une des plus pénibles de mon voyage. Je m'étais sincèrement attaché à cette noble et intelligente femme, et j'étais heureux de l'amitié dont tous ces braves gens m'entouraient.

Notre calèche, entourée des cavaliers qui exécutent une bizarre fantasia, gravit la colline. Housseïn-Khan nous a accompagnés : il a voulu être le dernier à nous serrer la main. Nous sommes arrivés au sommet ; à nos pieds s'étendent la ville, les lacs, et là-bas, dans la vallée, notre demeure du Mouti Bungalow. Une dernière étreinte à Housseïn-Khan, un dernier regard à Bhopal, à tous les souvenirs de ces six mois, et en route ! Les chevaux se mettent au galop, et notre cortége descend au milieu d'un tourbillon de poussière vers les plaines du Malwa.

## XLV

### LE MALWA.

Un voyage en calèche. — Passage de la Parbatti. — Un Rajah peu hospitalier. — Narsingurh. — Bioura. — Le Grand Trunk road. Gounah. — Sipri. — Le tchopaya. — Le mail-cart. — De Charybde en Scylla. — Gwalior.

En nous voyant arriver dans le somptueux équipage que nous avait fourni la Bégaum, les premières paroles du major Willoughby Osborne furent : « Vous n'avez pas le projet de voyager dans ce fragile véhicule ? — Pourquoi non ? je m'y trouve fort commodément, et je compte y rester aussi longtemps que faire se pourra. — Eh bien, vous n'irez pas loin. Vous ignorez sans doute qu'à cette époque-ci de l'année, le sol gras et lourd du Malwa est tellement détrempé par les pluies, que les éléphants et les chameaux ne peuvent y circuler. Votre voiture, quelque légère qu'elle soit, va se trouver embourbée dès votre première marche. Vous ne ferez pas deux lieues sans être obligé de revenir

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Paysans Jâts du Malwa septentrional. — Dessin de A. de Neuville, d'après une photographie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

sur vos pas. Passe encore si vous aviez à suivre une route tracée; mais d'après l'itinéraire que vous m'avez indiqué, vous avez plus de cent kilomètres à faire sans pouvoir suivre même un sentier de charrettes; il vous faudra vous lancer à travers champs, passer à gué plus de vingt nullahs et deux grandes rivières, et franchir un défilé presque impraticable dans les collines de Narsingurh. Il est impossible que vous en veniez à bout. — C'est ce que nous verrons. La voiture est légère, solide, capable de résister à plus d'un cahot. J'ai une escorte. Je suis décidé à tenter l'aventure. »

Après une journée passée avec nos aimables hôtes, qui essayèrent de me retenir jusqu'à ce que les routes fussent devenues praticables, je consultai ma carte et expédiai mes gens au village de Koundwah, à seize kilomètres au nord de Sehore. Le lendemain matin, 3 novembre, nous montions dans la voiture, et disant un dernier adieu à nos amis, nous étions bientôt emportés au grand galop de nos quatre coursiers.

Pendant huit kilomètres, nous suivons une belle route qui sert de promenade aux habitants de Sehore, et nous filons grand train. C'est pour nous une nouvelle et agréable sensation que de voir ainsi paisiblement se dérouler ces belles plaines, couvertes de cultures et parsemées de magnifiques bouquets d'arbres ombrageant de jolis villages aux toits de tuile.

Tout à coup la belle route s'arrête brusquement et nous trouvons devant nous un champ fraîchement retourné; nos chevaux s'y engagent bravement, et au sortir de ce premier mauvais pas nous retrouvons une sorte de sentier assez passable. Un kilomètre plus loin, nouvelle difficulté. Cette fois, l'obstacle paraît infranchissable; c'est une nullah, sorte de torrent de quatre ou cinq mètres de large profondément encaissé entre des berges glaiseuses et à pic. Faudra-t-il abandonner la voiture et donner raison aux pronostics du major? Mes cavaliers en ont décidé autrement, car déjà ils galopent vers un hameau dont on aperçoit les maisons parmi les arbres, et bientôt je les vois revenir, ramenant avec eux une quarantaine de robustes villageois. Les chevaux sont dételés et nous traversons la nullah sur leur dos, tandis que la calèche, enlevée à bras par les paysans, nous a bien vite rejoints.

Nous remontons en voiture, et après un galop d'une demi-heure, accompagné de cahots effrayants, nos chevaux nous arrêtent devant notre tente, dont le vaste toit conique s'étale au pied d'un magnifique figuier.

De l'autre côté d'un ruisseau murmurant se groupent les maisons du bourg de Koundwah, dont le tanahdar vient, fort gracieusement, nous offrir tous les objets nécessaires à nous et à notre nombreuse suite.

4 *novembre*. — Nous quittons Koundwah de grand matin, dans notre calèche, en compagnie de nos gens et de nos bagages. La route, si on peut appliquer ce titre à un mauvais sentier, est dans un état pitoyable. A neuf heures, nous arrivons sur les bords de la Parbatti. Cette rivière a près de cinq cents mètres de largeur en cet endroit, et est encaissée par des berges d'une grande hauteur. L'eau est trop profonde et le courant trop rapide pour que nous puissions espérer faire traverser le gué à notre voiture; nous sommes donc obligés de requérir l'assistance des habitants d'un village voisin, qui s'empressent du reste de venir à notre aide. Ils apportent avec eux une trentaine de *gurhas*, légères cruches de forme parfaitement sphérique dans lesquelles les femmes vont chercher l'eau à la fontaine. Ces gurhas sont accouplées et solidement attachées à des perches, de façon que leur orifice se trouve en haut; puis les hommes, entrant dans l'eau, en forment une sorte de radeau sur lequel la voiture est placée. On nous invite à y monter, et, poussé par les bras de tous ces braves gens, notre véhicule glisse doucement sur l'onde et atteint la rive opposée. La construction du radeau et la traversée de la rivière ne nous prennent pas plus d'une demi-heure.

A onze heures, nous arrivons sans encombre au village de Kourawar et nous établissons notre camp au milieu d'un bosquet de dattiers sauvages. Ces dattiers d'une espèce naine sont les seuls représentants de la famille des palmiers sur les hauts plateaux de l'Inde centrale. Ils croissent spontanément dans tous les terrains secs et atteignent rarement une hauteur de plus de trois mètres. Le fruit n'offre qu'une analogie lointaine avec la datte; il est farineux et fade; cependant les indigènes le recueillent avec soin. La séve est aussi récoltée et produit une sorte de vin aigrelet.

A peine notre camp est-il installé que l'on m'annonce l'arrivée du prince de Narsingurh, fils du Rajah sur le territoire duquel nous nous trouvons depuis notre passage de la Parbatti.

Ce prince, étant venu de ce côté en partie de chasse, veut, nous dit-on, profiter du hasard de notre rencontre pour nous présenter ses salâms. Cependant je le soupçonne d'avoir été envoyé à notre rencontre par son père, vieillard fanatique qui a les Européens en horreur.

Je vais au-devant du prince, un beau jeune homme à l'allure fière et insolente, et je l'invite à entrer dans notre tente. Après l'échange de quelques civilités banales, le jeune Rajpout finit par me demander si nous comptons honorer Narsingurh de notre visite. Sur ma réponse affirmative, il cherche à me détourner de mon intention, en me dépeignant la capitale de son père sous les couleurs les plus tristes. A cela j'objecte que nous ne sommes plus qu'à une journée de marche de Narsingurh et qu'il nous est impossible de revenir sur nos pas. J'ajoute que son père, le Maharajah, a dû être prévenu de notre visite par le résident de Sehore.

Le prince se levant alors brusquement, prend congé de nous, et un de mes gens l'entend murmurer : « Ces chiens-là n'entreront jamais à Narsingurh. » C'était la première fois que pareille réception m'accueillait sur un territoire indien, surtout chez des Rajpouts.

Mais l'heure du déjeuner était sonnée depuis longtemps, et comme la visite du prince m'avait empêché de m'occuper des provisions, je me hâtais d'envoyer mon vieux béra au village pour prier le pâtel de nous

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

faire apporter les vivres dont nous manquions, lui recommandant bien de spécifier que tout ce qui serait apporté à notre camp serait immédiatement payé.

Dix minutes après, mon messager revient, les vêtements déchirés, meurtri de coups. En entrant dans le village, il avait trouvé, nous raconte-t-il, le prince assis sur un banc à la porte de la maison du pâtel et entouré d'une vingtaine de soldats déguenillés. Il s'était alors approché du pâtel, qui se tenait près du prince, et après avoir salué ce dernier, il avait adressé humblement ma requête, trop humblement sans doute, car le prince se levant lui cria : « Va dire à ton maître que nous n'avons que faire de lui et de ses semblables ici ; » et ajoutant quelques grossières épithètes à mon adresse : « s'il veut des provisions, qu'il vienne les chercher lui-même, c'est moi qui les lui donnerai. » Mon pauvre béra avait répondu qu'il n'oserait point me rapporter ce message, et avait insisté ; ce que voyant, deux des compagnons du prince se jetèrent sur lui, le soufflетèrent et le poursuivirent à coups de fourreaux de sabre jusqu'au dehors du village.

L'insulte était flagrante ; je ne pouvais laisser passer sans la relever une semblable provocation. Je n'eus qu'un signe à faire ; mes sowars bhopalais, qui avaient écouté avec indignation le récit du béra, sont en selle en un instant, et, Schaumburg et moi montant à cheval, nous nous plaçons à leur tête. Avant de partir, je recommande à tout le monde la plus grande modération, et rejetant sur le prince la responsabilité de ce qui allait se passer, je me dirige vers le village. Les sowars ont chargé leurs carabines et nous ne nous avançons que prudemment, de crainte de quelque embuscade. Nous atteignons ainsi la place du village, mais elle est déserte. Tout à coup, un gros homme sort précipitamment d'une des maisons et vient se prosterner devant mon cheval. « O bon seigneur, me dit-il, je suis le pâtel. Vous aurez tout ce qu'il vous fera plaisir, et sans payer encore. Le prince était ivre sans doute ; pardonnez-lui ; mais en vous voyant arriver, il a pris la fuite, lui et ses gens. »

Je tranquillise le pâtel, lui disant que nous ne sommes que des voyageurs inoffensifs et que nous ne demandons qu'une chose de lui : c'est qu'il nous fournisse au prix du bazar les provisions dont nous avons besoin. Le brave homme se relève encore tout tremblant, et ayant appelé ses domestiques, qui s'étaient prudemment cachés, il a bientôt fait réunir les grains, le fourrage, le lait et le bois que nous demandons. Qui nous eût vus à ce moment sortir de ce village, escortant, sabre au poing, une troupe de paysans chargés de provisions de toute sorte, nous eût certes pris plutôt pour une bande de maraudeurs réquisitionnant que pour de paisibles voyageurs venant de faire leur marché. Pareille chose ne nous était pas arrivée depuis Minar.

Le soir, nous recevons la visite du gros pâtel, qui, pour nous faire sa cour, vient nous offrir des guides et nous engage à expédier nos gens et nos bagages ce soir même vers Narsingurh, pour les trouver demain matin installés avant notre arrivée. Nous suivons son conseil, et ne gardant que deux cavaliers avec nous, nous passons la nuit assez confortablement dans notre calèche.

5 *novembre*. — De Kourawar à Narsingurh il n'y a guère que vingt-deux kilomètres, mais il est impossible de voir une route plus abominable. Le pays est naturellement très-accidenté, et en outre, ce bon Rajah de Narsingurh, pour éloigner de sa capitale les visiteurs importuns, a fait couper en maints endroits au moyen de larges tranchées la route établie par ses prédécesseurs.

Enfin, après quatre heures pendant lesquelles il nous faut transporter plus de vingt fois la calèche pardessus ces obstacles, nous atteignons le pied des montagnes derrière lesquelles se cache la cité des Omuts. Là, quel est notre étonnement de retrouver nos gens exténués de fatigue, et d'apprendre que les guides donnés par le pâtel de Kourawar les ont promenés pendant toute la nuit à travers la plaine, et les ont enfin abandonnés au matin à plus de dix kilomètres de la route qu'ils auraient dû suivre !

Nous gravissons ensemble péniblement la côte, défendue sur plusieurs points par des murailles à demi ruinées. Arrivés au sommet, nous apercevons à nos pieds la ville s'étalant au fond d'une délicieuse vallée, sur les bords d'un superbe lac qu'ombragent de grands arbres et dans lequel se reflètent les nombreuses tourelles du château royal couronnant la crête d'une petite hauteur.

Fuyant cette ville inhospitalière, nous descendons dans la vallée et allons planter nos tentes sur la rive opposée du lac, à la lisière d'une superbe forêt.

Cependant, à peine arrivés, nous recevons la visite du Dewan, qui nous fait apporter des provisions et vient s'excuser du mauvais accueil qui nous a été fait à Kourawar. Selon lui, nous serions les victimes d'un malentendu : on nous aurait pris, non pour des Européens, mais pour des nobles musulmans de Bhopal, pays avec lequel Narsingurh n'entretient que des relations assez tendues. J'admets pour ce qu'elles valent ces explications, mais je refuse d'accepter l'invitation que m'adresse le Rajah de venir le visiter à son palais.

Narsingurh est une des capitales de l'Omutwara. Les Omuts, originaires du Meywar, exerçaient autrefois la profession de conducteurs de chameaux. Ils émigrèrent au quinzième siècle du Meywar, et vinrent s'établir dans le Malwa. Ce n'est que vers le déclin de la puissance des Mogols que deux de leurs chefs se rendirent indépendants et se partagèrent le pays : le premier, Mohan Sing, s'établissant à Rajgurh ; le second, Parseram, à Narsingurh. Les Omuts occupaient, il y a peu de temps encore, un rang très-infime parmi les tribus rajpoutes ; mais un de leurs Rajahs ayant obtenu la main d'une princesse d'Oudeypour, cette alliance les a anoblis, et ils sont considérés aujourd'hui comme de haute caste.

6 *novembre*. — Les fatigues et les mécomptes de ces

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

jours derniers méritaient bien un jour de repos. Nous le passons sur les bords du lac de Narsingurh, à l'ombre des grands arbres. Le temps est d'une délicieuse fraîcheur ; nous entrons dans ce doux hiver indien, qui est sans doute le plus beau de tous les printemps du monde.

Dans la journée, un de nos éléphants nous donne l'occasion d'une chasse émouvante. Son mahout l'ayant conduit se baigner au lac, l'intelligent animal en a profité pour gagner le large où, après s'être débarrassé de son conducteur, il se livre aux plus joyeux ébats, plongeant et exécutant des culbutes dignes d'un marsouin. Mais lorsqu'il s'agit de revenir à terre, la bête fait la sourde oreille à toutes les exhortations, et les hommes sont obligés de prendre des barques et de lui donner la chasse. Ce n'est qu'après une heure de poursuite que l'on parvient à le repousser vers la berge, où il finit par monter. A ce moment, le fils du mahout, un enfant de huit ans, sort de derrière un arbre où il était caché, et saisit l'éléphant par la queue. Se sentant prise, l'énorme bête reste immobile et attend l'arrivée de son mahout, qui la ramène à notre camp après lui avoir administré la correction méritée.

7 *novembre*. — Nous quittons dans la matinée la vallée inhospitalière, et nous avons à franchir les montagnes qui la dominent au nord. Nos chevaux grimpent comme des chèvres sur les rochers, traînant notre voiture qui menace à chaque instant de se mettre en pièces.

La plaine ne nous fournit, en remplacement des rochers que crevasses et fondrières; mais déjà nous apercevons au loin Bioura, où nous allons retrouver la route anglaise ; nous sommes au bout de nos peines. Pas encore cependant, car à ce moment retentit un bruit sinistre : notre grand essieu vient de se rompre, et nous voilà échouant au port. Nous dételons les chevaux et, les enfourchant, nous gagnons Bioura en ce piteux équipage.

Heureusement pour nous, Bioura est une petite ville où la civilisation est représentée par un bureau de poste et de télégraphe, dont le directeur, un Babou bengalais, nous voyant passer sur nos chevaux harnachés, s'empresse d'accourir pour se mettre à notre disposition. Nous ne lui demandons qu'un charron et le bungalow. Il nous promet l'un et nous indique l'autre, près duquel nous trouvons notre suite déjà installée.

9 *novembre*. — Notre voiture ayant été réparée dans la journée d'hier, tant bien que mal, nous nous remettons en marche et, cette fois, nous voyons se dérouler devant nous une belle route qui, venant du sud, de Bombay, se dirige au nord vers Agra. C'est le tronçon sud-ouest de la fameuse *Grand trunk road*, qui met en communication Calcutta avec les diverses présidences. Je dois donc me féliciter de mon obstination, car nous allons rouler vers Gwalior en vrais pachas.

Partis à huit heures, nous traversons pendant dix milles un pays légèrement ondulé, parsemé de villages et de cultures, et nous nous arrêtons pour déjeuner dans un petit bungalow pittoresquement situé sur la rive droite du Goraperchar. Les Anglais sont occupés à construire un fort beau pont sur cette jolie rivière qui, quoique d'une largeur insignifiante et réduite en ce moment à un faible cours d'eau, monte pendant les pluies d'une trentaine de mètres et interrompt toute communication.

Nos gens nous ayant précédés dans la matinée, nous trouvons dans le bungalow notre déjeuner tout préparé. Après notre repas, notre suite se remet en marche, pendant que, pour lui permettre de gagner avant nous l'étape de ce soir, nous passons l'après-midi à faire la sieste et à chasser les canards du Goraperchar.

A quatre heures, nous remontons en voiture et traversons à gué la rivière. Quelques milles plus loin, la route serpente entre de pittoresques collines, derrière lesquelles nous retrouvons de belles plaines cultivées, parsemées de groupes d'arbres et entrecoupées par des collines boisées de l'aspect le plus pittoresque.

Près du village de Binagaum, nous apercevons notre camp installé autour d'un petit bungalow placé au sommet d'un monticule. En descendant de voiture, nous trouvons notre dîner prêt et servi. Schaumburg, en prenant place à table, ne peut s'empêcher de dire que c'est là vraiment la meilleure manière de voyager.

10 *novembre*. — Après Binagaum, nous continuons à traverser un pays boisé et accidenté, et nous nous arrêtons, comme hier, pour déjeuner dans un bungalow, qui se dresse sur les bords de la Parbatti. Cette rivière, la même que nous avons déjà traversée il y a quelques jours, est ici large et profonde, mais un bac relie les deux rives et nous permet de la passer sans encombre.

Au soir, nous campons au bungalow de Hawan, près du village de ce nom. A quelques kilomètres de là, se dresse un rocher élevé, que couronnent les remparts et les palais ruinés de Ragougurh, l'antique capitale des rois Rajpouts du Kytchiwara, célèbre comme Chittore dans les annales hindoues, pour son héroïque résistance contre les musulmans.

Le Kytchiwara, qui comprend les districts environnants, fait partie du royaume de Scindia.

11 *novembre*. — D'Hawan à Rhotéaï, nous faisons une marche de vingt milles, coupée comme les jours précédents par une halte dans un bungalow situé à mi-chemin, et qui, chose bizarre, se trouve comme les fois précédentes sur le bord d'une rivière, la Chowpett, qu'il nous faut traverser ensuite.

12 *novembre*. — Nous quittons Rhotéaï de bon matin, par un froid piquant. Le pays, qui n'a cessé de s'élever depuis Bioura, devient de plus en plus sauvage et accidenté. Aux cultures ont succédé des jungles impénétrables, recouvrant des collines de plus en plus hautes et déchiquetées. La route serpente au fond des ravins, gravit et descend des pentes d'une extrême roideur, dont nos chevaux ont plus à se plaindre que nous, car nous, nous dominons un ravissant panorama de gorges boisées, de pics, de mamelons se perdant dans les plaines déjà lointaines du Kytchiwara.

En franchissant l'un des cols, nous faisons une déса-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Le tchôpaya. — Dessin de A. de Neuville, d'après un croquis de M. L. Rousselet.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

gréable rencontre : un magnifique tigre royal, tiré sans doute de son sommeil par le bruit de nos roues, vient traverser en courant la route à dix mètres de nos chevaux. Cette apparition les lance dans un galop effréné et fort dangereux que nous n'arrêtons que difficilement. Ces forêts regorgent, du reste, d'animaux féroces de toute sorte, principalement de tigres, qui en ont peu à peu chassé les rares habitants.

Au sortir de ces montagnes, nous entrons dans une belle plaine couverte de cultures, au milieu de laquelle s'étale, entourée de jardins, Gounah, importante petite ville, chef-lieu d'une des soubabies de Scindia et station d'occupation d'un régiment anglais.

13 *novembre.* — A dix milles de Gounah, nous nous arrêtons au bungalow de Bahdowra, situé au pied d'un pittoresque petit fortin, résidence d'un petit thakour rajpout, vassal de Scindia. De l'autre côté de la colline s'étend la ville, de chétive apparence et entourée de murailles fort délabrées.

Le thakour, ayant été informé par quelques soldats de notre escorte que nous avions été les hôtes du Maharana d'Oudeypour, vient nous présenter ses respects au bungalow. C'est un aimable vieillard plein d'esprit et connaissant toutes les légendes de la province.

Comme je lui demandais des renseignements sur quelques-unes des principautés voisines, et entre autres sur Tonk, dont on se rappelle que nous avions rencontré le Nawab à Dîgh, il me dit : « Ignorez-vous donc ce qui vient de se passer, et que le Nawab est aujourd'hui prisonnier du *bara sircar*[1] ? — Absolument. — Eh bien, voici. Vous savez sans doute que le Nawab Amîr Khan, le maudit Tourk, était le principal chef de ces brigands Pindaris, qui pendant vingt ans mirent à feu et à sang tout notre pauvre pays, pillant pour piller, ne connaissant ni ami ni ennemi. Lorsque les Anglais virent cela, ils leur firent la guerre et le général Malcolm eut bien du mal avec eux. Il ne serait jamais venu à bout de ces insaisissables brigands, s'il n'avait réussi à gagner Amir Khan, qui, abandonnant ses anciens alliés, se mit avec les Anglais. Pour prix de sa trahison, le bandit reçut de Malcolm Sahib plusieurs fiefs, que l'on eut l'indignité d'arracher à des princes rajpouts, qui avaient toujours été amis des Anglais.

« Le fils d'Amir Khan, le Nawab actuel, était un farouche et fanatique musulman et, non content de posséder les fiefs donnés à son père, il désirait se débarrasser des thakours rajpouts qui étaient devenus ses vassaux. L'un de ceux-ci, le brave thakour de Lawa, vénérable vieillard que nous aimions tous, était surtout l'objet de la haine du nawab.

« Il y a quelque temps, le Khan invite Lawa à venir le voir pour l'entretenir de questions relatives à son fief. Le lendemain soir, le thakour arrive à Tonk, accompagné de ses serviteurs et apprend en entrant dans la ville que le Dewan désire lui parler avant qu'il se rende au palais. Il obéit et se dirige vers la demeure du ministre. La petite troupe entre sans défiance dans la cour et le thakour, descendant de cheval, se dirige vers l'escalier qui conduit à la salle d'audience. A peine y est-il engagé, que deux assassins se précipitent sur lui; le brave vieillard se défend vaillamment et réussit à regagner la cour. Là ses compagnons sont aux prises avec des mercenaires Béloutchis de la garde du Khan, qui leur tirent des coups de fusil des fenêtres du rez-de-chaussée. Toute retraite est impossible, car la porte de la rue a été fermée. Les braves Rajpouts combattent en désespérés; enfin ils succombent, mais, avant de mourir, ils ont tué huit de leurs assassins. Le Dewan, pris de frayeur, s'est sauvé au palais auprès de son maître. On vient leur apprendre que la lutte est terminée. Le Khan arrive alors lui-même pour repaître ses yeux de ce carnage et insulter du pied les cadavres de ses ennemis.

« Vous comprenez que le *bara sircar* ne pouvait laisser passer ce crime impuni. Tous les Rajpouts se seraient soulevés. Le Nawab a donc été arrêté et l'on dit qu'il sera déposé et que son jeune fils montera sur le *musnud* avec un officier anglais comme régent. »

Le récit du brave thakour me fut confirmé plus tard de tous points, et le sanguinaire Nawab, qui s'était cru assuré de l'impunité, expie aujourd'hui son odieux forfait dans une détention encore trop douce.

Le même soir, nous continuons notre route jusqu'au bungalow de Hatelpore, que nous trouvons occupé par les officiers du 26e régiment d'infanterie du Pendjâb se rendant en Abyssinie pour faire la guerre contre Théodoros. Ces messieurs, informés de notre qualité par nos domestiques, nous invitent à dîner avec eux et nous font passer une soirée aussi charmante qu'inattendue.

15 *novembre.* — La journée d'hier et celle d'aujourd'hui ont été consacrées à traverser les plaines monotones du Malwa septentrional pour atteindre Sipri, chef-lieu d'une soubabie de Scindia. Cette ville, d'une haute antiquité, est entourée d'une ceinture de magnifiques ruines d'un beau style qui dénotent son ancienne splendeur. Le pays environnant est riche et bien cultivé. L'agriculture se trouve presque entièrement entre les mains des Jâts, cette grande et belle race que mes lecteurs connaissent déjà.

Je ne puis, sans abuser, conserver plus longtemps l'escorte que m'a donnée la Bégaum. Nous sommes déjà à trois cent soixante kilomètres de Bhopal et cent trente-cinq kilomètres seulement nous séparent de Gwalior. Je m'occupe donc de trouver ici des moyens de transport pour continuer ma route, et quoique les seules ressources que m'offre Sipri soient un tchôpaya pour moi et mes gens, et une charrette pour mes bagages, je me décide à renvoyer dès demain l'escorte bhopalaise. Ce n'est pas sans hésitation cependant que je prends cette résolution; on se souvient de la triste expérience que j'ai faite entre Agra et Bhurtpore de cet instrument de torture qu'on nomme un

1. *Bara sircar*, grand chef, expression qui sert à désigner le vice-roi des Indes.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

tchôpaya. Je crains aussi le contraste trop subit avec notre confortable calèche.

Il faut cependant en passer par là; le voyageur dans l'Inde doit être assez philosophe pour se faire à ces brusques changements de fortune. Dès ce soir donc, je congédie mes braves compagnons de Bhopal, dont je n'ai eu qu'à me louer depuis mon départ.

16 *novembre*. — Notre tchôpaya est devant le bungalow. Vraiment ce véhicule fait bonne figure, et avec sa caisse peinte en bleu de ciel et ornée de fleurs et de divinités grotesques, ses colonnettes sculptées, il ne déparerait pas un musée. Son attelage de grands bœufs blancs, harnachés de housses rouges, lui donne, en outre, une vague ressemblance avec le char qui, selon la légende, promenait jadis nos rois fainéants. Dois-je avouer cependant que nous restons insensibles à tous ces dehors pittoresques du tchôpaya, et que nous nous occupons surtout d'en organiser et d'en rembourrer l'intérieur d'une façon confortable? La caisse de la voiture ayant trois mètres de long et environ deux de large, est divisée fictivement en deux parties : l'arrière, garni de matelas et de coussins, forme un vaste lit sur lequel nous reposerons assez convenablement; c'est la chambre à coucher; le devant constitue notre salon. On y trouve une table solidement amarrée, nos fusils, nos instruments, deux fauteuils en paille et une lanterne marine pendue au plafond.

Ces préparatifs nous ont pris toute la journée, et comme nous comptons voyager nuit et jour sans interruption, nous montons à la nuit tombante dans notre char et quittons Sipri.

17 *novembre*. — La nuit, malgré les cahots, a été bonne. Les premières lueurs du jour me réveillent; je sors de ma chambre à coucher ambulante. Nos bœufs gravissent en ce moment, à petits pas, une côte assez dure qui serpente à travers des collines basses et couvertes de jungle. De tous côtés retentissent les joyeux cris d'appel des perdrix qui, plantées au milieu de la route, ne paraissent guère se soucier de notre approche. J'abats quelques-uns de ces oiseaux trop confiants, ainsi qu'une sorte de grosse outarde que je surprends paissant tranquillement l'herbe dans un bas-fond. Ce gibier vient à propos : nous nous arrêtons pour déjeuner dans le petit bungalow abandonné de Garaghât, situé au milieu d'un paysage aussi nu et aussi désolé que possible. Pendant notre courte halte, nos bœufs mangent leur provende de paille de millet, puis nous nous remettons en marche.

Si ce n'était la lenteur avec laquelle nous avançons, cette manière de voyager ne serait pas sans charme. Les bœufs vont leur petit train de trois kilomètres à l'heure, et les cris et les imprécations de notre conducteur ne peuvent les en faire sortir. Cependant lorsqu'il s'agit de descendre une côte, les bêtes, poussées par le lourd véhicule, prennent le galop et la machine glisse avec une rapidité d'autant plus inquiétante que le bas de la route est toujours coupé par quelque petit torrent qui bouillonne sous une légère passerelle.

Pendant ce temps, nous suivons à pied la voiture, la pipe aux dents, le fusil sur l'épaule. Le temps est frais et sec, et cet exercice est loin d'être désagréable, car nous avons pour nous distraire, de temps à autre, la poursuite d'une antilope ou de quelque oiseau curieux. Une autre distraction consiste à compter les bornes milliaires que nous passons et à supputer la rapidité ou plutôt la lenteur de notre marche.

Vers le soir, le paysage reprend une certaine beauté; les mouvements du sol s'accentuent, et bientôt nous entrons dans de fort jolies montagnes que traverse la Tchota Parbatti, petit affluent du Sindh Boundêla. Près du bungalow de Mohana, où nous nous arrêtons pour dîner, cette rivière bondit par-dessus les rochers en formant deux ou trois belles chutes.

Au dâk bungalow, nous retrouvons la civilisation sous la forme d'un bon lit et d'une cuisine passable. Ces avantages appréciables nous font prêter l'oreille aux conseils du khansamah de l'endroit qui, entendant nos doléances, nous engage à laisser nos gens continuer leur route avec le tchôpaya et nos bagages, et à prendre nous-mêmes la poste qui doit passer demain matin, ce qui nous permettra de profiter de bons lits et de gagner Gwalior en quelques heures. L'agent de la poste, qui demeure près du bungalow, nous faisant espérer que nous pourrons prendre place dans la voiture, j'accepte la proposition du khansamah, et nous restons à Mohana..

18 *novembre*. — « Voilà le *mail-cart*, messieurs! » nous crie de grand matin le péon, et nous sommes à peine hors de nos chambres, que nous voyons déboucher sur la route un attelage fantastique de trois chevaux lancés à fond de train, emportant derrière eux une légère boîte peinte en rouge, perchée sur deux immenses roues, qui exécute des bonds fantastiques comme si, dans son émulation, elle voulait passer par-dessus les chevaux.

En un clin d'œil, la voiture est devant nous; les chevaux sont dételés, et le relais est amené et attelé.

« Vite, messieurs! » nous dit le courrier, un grand Indien sec et maigre, enveloppé dans une vieille tunique de drap rouge, qui laisse voir ses longues jambes maigres et nues. Je monte à côté de lui, et Schaumburg s'assoit derrière, sur l'autre moitié de la boîte.

« Tenez-vous bien! » Je me cramponne aux côtés, et nous voilà partis, lancés à fond de train, entraînés par le galop furieux de nos chevaux qui semblent avoir pris le mors aux dents. La voiture bondit, saute; il me semble à tout moment que je vais voler en l'air. Je veux parler; impossible d'ouvrir la bouche, mes mâchoires sous le contre-coup des chocs claquent avec bruit et menacent de me couper la langue; l'Indien, impassible, presque debout sur son siége, enveloppe ses chevaux de coups de fouet. Montées, descentes, ponts étroits sont franchis dans ce galop vertigineux, échevelé. C'est à peine si je peux jeter un regard sur le pays, entassement de rochers nus et gris, où l'on ne voit ni un arbre, ni une maison.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Enfin, voilà un relais. Je profite de cet instant de répit pour demander au conducteur s'il compte aller toujours de ce train. « *Bara Sahib ka houkoum !* » me répond-il, c'est l'ordre ! Ma question est, en effet, absurde; la poste ne peut aller doucement; mais dans l'Inde, elle va plus que vite, elle va follement; tous les jours, chevaux et courriers se cassent bras et jambes, mais peu importe, il faut que les lettres arrivent; un autre courrier ramasse les dépêches et continue la route.

Nous repartons, et franchissons ainsi plusieurs relais; je sens que je ne pourrai endurer longtemps ce supplice; les chocs et les cahots sont si violents que je ne puis même tenir ma pipe à la bouche. A une descente, lancés à toute vitesse, nous apercevons devant nous des voitures qui encombrent la route. Le courrier se contente de souffler deux fois dans sa trompette; les voitures se sont à peine rangées que nous passons en les frôlant. J'ai reconnu notre tchôpaya. « Arrêtez, dis-je au courrier, je veux descendre. — La poste ne s'arrête qu'au relais. »

Combien je regrette ce bon tchôpaya, rembourré de moelleux matelas, et le pas si lent de nos bœufs ! C'est

Le mausolée de Mahomed Ghose, à Gwalior. — Dessin de G. Moynet, d'après une photographie de M. L. Rousselet.

bien le cas de dire que nous sommes tombés de Charybde en Scylla.

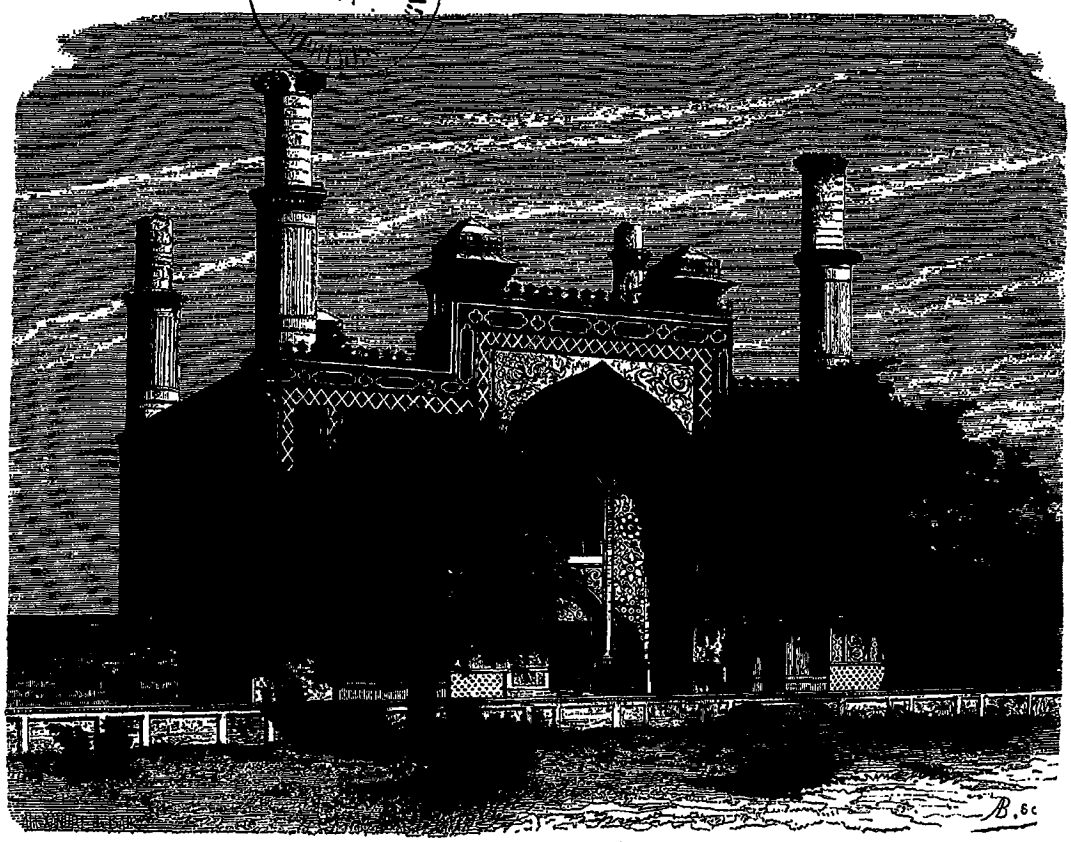
Au relais suivant, on m'annonce que nous ne sommes plus qu'à huit kilomètres de Gwalior, caché par les collines que nous apercevons au nord. Je prends patience, et en effet bientôt, du sommet d'une rampe que nous venons de gravir au galop, j'aperçois tout à coup la jolie Lashkar s'étalant au fond de la vallée, avec ses palais étincelants, ses verts jardins, et son antique forteresse couronnant superbement le rocher. Voilà dix mois que nous l'avons quittée; il me semble revoir une amie.

Enfin, nos souffrances sont à leur terme; notre attelage s'arrête devant le bungalow de Catti-Ghati. Nous descendons rompus, moulus, courbaturés, et jurant, mais un peu tard, que l'on ne nous reprendra plus à courir les routes de l'Inde sur un *mail-cart*.

Louis Rousselet.

*(La suite à la prochaine livraison.)*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Portail du mausolée d'Akber, à Secundra. — Dessin de A. de Bar, d'après une photographie de M. L. Rousselet.

# L'INDE DES RAJAHS.

## VOYAGE DANS LES ROYAUMES DE L'INDE CENTRALE ET DANS LA PRÉSIDENCE DU BENGALE,

PAR M. LOUIS ROUSSELET[1].

1864-1868. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

### XLVI

### GWALIOR.

Le camp au pied du fort. — Morar. — Un drame à la cour. — Le Foull Bâgh. — Durbar de Scindia. — Mariage de la fille du roi. Regard en arrière. — Le dâk-ghari. — Agra.

On se rappelle qu'au mois de janvier nous n'avions fait que traverser Gwalior, ne consacrant que quelques jours à l'exploration de sa célèbre forteresse. Comme cette visite devait être la dernière, je résolus de la prolonger suffisamment pour visiter avec soin tous ces magnifiques monuments et pour étudier d'un peu plus près la cour de Scindia que je n'avais fait qu'entrevoir.

Afin de poursuivre mes études tout à mon aise, je quittai le dâk bungalow dès le lendemain de notre arrivée et je vins établir mon camp sur les bords de la rivière Sawunrika, qui serpente à travers la vieille cité en longeant le bord oriental du rocher sur lequel se dresse la forteresse. Il eût été difficile de trouver un site plus pittoresque et plus grandiose. Devant notre

1. Suite. — Voy. t. XXII, p. 209, 225, 241, 257, 273; t. XXIII, p. 177, 193, 209, 225, 241; t. XXIV, p. 145, 161, 177, 193, 209; t. XXV, p. 145, 161, 177; t. XXVI, p. 273, 289, 305 et 321.



© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

tente, et séparée de nous par le lit profond de la rivière, s'étendait la ville avec ses deux grands minarets, ses antiques édifices, ses jardins enveloppant la base du rocher, superbe piédestal de trois cents pieds de hauteur couronné de temples et de palais. Derrière, au contraire, se déroulait une plaine fertile, légèrement ondulée et coupée en tous sens par de grandes lignes d'arbres.

Je ne reviendrai pas ici sur les merveilles de la citadelle, ayant réuni dans le chapitre XXVII le résultat de mes travaux durant mes deux séjours à Gwalior. La citadelle était du reste bien changée depuis ma première visite; les Anglais y exécutaient d'importants travaux de fortification et bouleversaient sans pitié les antiques monuments. Une partie du palais de Pâl n'existait plus; les colosses de l'Ourwhaï disparaissaient derrière des remblais de terre. Mes photographies devaient être le dernier souvenir de ces grandioses expressions de l'antique civilisation indienne.

Peu de jours après notre arrivée, j'avais été rendre visite à Morar au résident anglais, le colonel Daly, qui remplaçait depuis le mois de janvier le major Hutchinson. Cet officier nous accueillit avec la même amabilité que son prédecesseur. Il m'apprit que le Maharajah était en ce moment à Agra, et s'offrit à nous présenter à lui dès son prochain retour, car je tenais à remercier le prince des services qu'il nous avait rendus en nous fournissant une escorte jusqu'à Panna.

Sur ces entrefaites, le colonel Meade, agent du gouverneur-général pour l'Inde Centrale, arriva à Morar. Là encore j'avais à acquitter une dette de reconnaissance. On se souvient sans doute que c'est à ce haut fonctionnaire anglais que nous devions la bienveillante réception qui nous avait accueillis sur toute notre route dans l'Inde centrale. Le hasard m'avait empêché jusqu'ici de faire sa connaissance; aussi je m'empressai de profiter de l'occasion pour aller lui exprimer ma vive gratitude.

Son arrivée allait être, du reste, dans la petite colonie de Morar le signal de fêtes, auxquelles on voulut bien nous prier d'assister, et comme notre camp au pied du fort devenait peu tenable par suite du froid assez vif des nuits, le vakil de Sa Hautesse mit à notre disposition le petit palais du Foull-Bâgh, charmante habitation enfouie au milieu des orangers, où nous allâmes nous installer sur-le-champ.

Tout près de là s'élève un fort beau monument, qui m'avait échappé lors de notre première visite, un élégant mausolée de la période mogole, recouvrant les cendres du sage Mahomed Ghose, un des conseillers favoris de l'empereur Akber (voy. la gravure p. 336). A côté du tombeau se trouve une assez belle mosquée en ruines, dont la cour est encombrée de tombes anciennes; une de celles-ci renferme les dépouilles d'un célèbre chanteur, Tan-Seïn, et est ombragée par un nîm, dont les feuilles, d'après les croyances populaires, ont la propriété de donner de la voix aux chanteurs.

Les dîners d'apparat, les bals, les fêtes de toute sorte données à Morar par la société européenne, étaient choses dont nous étions sevrés depuis longtemps. Aussi, ce n'avait été qu'avec difficulté que j'avais pu retrouver au fond d'une de mes malles l'habit de cérémonie, bien froissé, fané et que toute l'adresse d'un tailleur indigène réussit à peine à rendre présentable. Ajoutez que mon casque de feutre faisait triste mine avec ce vêtement, emblème par excellence de la civilisation. Cependant ces détails ne nous empêchèrent pas de prendre part à toutes les fêtes, et même d'oublier que le temps se passait et que nous étions encore à Gwalior.

Nous nous décidions enfin à partir lorsque, le 9 décembre, Sa Hautesse revint d'Agra, et nous lui fûmes présentés dès le lendemain par le colonel Daly. Le roi me parut sombre, inquiet; son regard avait quelque chose de farouche qui m'étonnait et me surprenait. En sortant du durbar, j'appris la raison de cette attitude extraordinaire. Un drame, drame terrible, s'était passé à la cour, et le roi en était la victime. Peut-être hésiterais-je à donner plus de détails au lecteur sur ce mystérieux événement, si je ne croyais fermement que mon récit n'attaque en quoi que ce soit la personnalité si estimable du prince, et que rien ne m'oblige à passer sous silence ce curieux aperçu des mœurs des hautes classes de l'Inde.

Parmi les nombreuses femmes du Maharajah, il en était une qui jouissait entre toutes les autres de sa complète affection. Cependant le prince avait depuis quelque temps des soupçons sur la fidélité de sa favorite; il se croyait trompé, et voulant en avoir le cœur net, il fit surveiller secrètement la reine par un de ses serviteurs. Pour laisser toute liberté d'action à son émissaire, il partit brusquement pour Agra. Quelques semaines après, il recevait une dépêche qui l'invitait à revenir en toute hâte.

A peine met-il le pied dans son palais, que l'émissaire se présente à lui et lui dit : « Majesté, la reine est coupable. » Le prince, ne pouvant contenir sa colère, lui répond : « Tu payeras ton mensonge de ta vie! » et il veut tirer son sabre et l'en frapper. L'espion sort alors froidement de sa poitrine un collier de diamants et le présente au roi, qui reconnaît le collier de la reine! Alors cet homme raconte comment il a suivi la malheureuse femme, comment il a épié tous ses pas sans pouvoir d'abord découvrir aucun indice. Un soir cependant, il la voit entrer dans le temple d'Hunoumân, il se glisse après elle et de derrière un pilier il la voit s'entretenir avec un jeune officier de la garde. Il se précipite soudain sur le groupe, épouvanté à sa vue, et pendant que l'officier fuit lâchement, il arrache le collier du cou de la reine et prend la fuite à son tour. En écoutant ce récit, le roi, aveuglé par la colère, tire son sabre et veut en frapper le maudit espion, qui se dérobe à ses coups, puis il court vers l'appartement des femmes. Ses ministres, présents à cette scène, cherchent à l'arrêter, à le désar-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

mer, mais leurs efforts sont vains; enfin l'un d'eux lui crie : « Et les Anglais, sire! » A ces mots, le roi lâche son épée; il comprend qu'il ne peut se faire ainsi le propre instrument de sa justice. « Eh bien! qu'elle meure! » dit-il. On porte alors à la pauvre femme la nouvelle de sa condamnation et on lui tend le breuvage empoisonné qui ne doit lui donner la mort qu'après une longue et lente agonie. Ce n'est qu'un mois plus tard que la cour apprit la maladie et la mort de l'épouse favorite du roi.

Ce sombre événement arrivait bien mal à propos, car, le 16, le Maharajah mariait sa fille et tout avait été préparé pour cette cérémonie, dont la date fixée par les augures sacrés ne pouvait être reculée. Aussi,

Carte de l'Inde centrale (Rajasthan occidental).

malgré la récente catastrophe, dont on ne parlait, du reste, que fort discrètement à la cour et à la ville, les invitations furent adressées à tous les Européens pour les convier d'assister aux fêtes qui seraient célébrées à cette occasion.

Le 16, dans l'après-midi, nous montons à éléphant et nous nous rendons au vieux palais. Les rues sont encombrées par une foule bruyante, en habits de fête, venue pour participer aux largesses qui doivent accompagner la cérémonie. Au milieu de tout ce monde, vont et viennent des rutts de cérémonie, couverts de draperies éclatantes et attelés de beaux bœufs blancs aux cornes dorées, de nombreux éléphants faisant résonner leurs grosses cloches de bronze et des cavalcades des nobles et des hauts fonctionnaires.

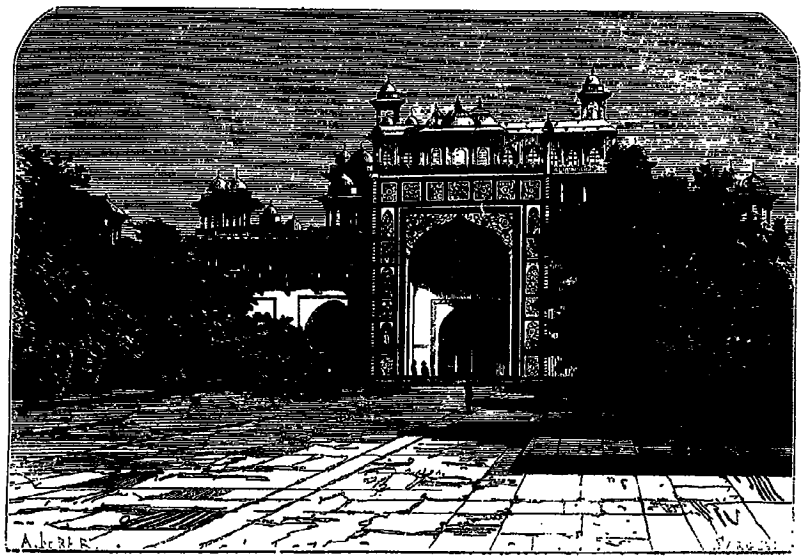
Du sommet de la grande terrasse du palais où sont

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

réunis toutes les dames et les officiers du camp de Morar, y compris le colonel Meade et les autres représentants du gouvernement anglais, nous jouissons du coup d'œil le plus pittoresque. Les cavaliers de la Hazrat Paga, la garde royale, forment la haie et maintiennent la multitude qui se presse dans la cour du palais pour assister au défilé des seigneurs. Ceux-ci arrivent couverts de leurs plus beaux atours, les nobles et militaires à cheval, couverts de diamants, d'armures et d'étoffes de prix, bondissant sur leurs coursiers harnachés et empanachés, et entourés de leurs écuyers et hommes d'armes; les ministres et les employés d'État, lourds et obèses, vêtus de mousseline blanche, turbannés de rouge, portés dans de riches palanquins où ils se reposent, étendus avec toute la dignité requise chez des hommes aussi éminents.

Les brahmanes ont décidé que la cérémonie religieuse ne commencerait que lorsque le soleil ne serait plus qu'à trois doigts de hauteur du sommet des montagnes qui ferment l'horizon au couchant. Un peu avant ce moment sacré, débouche sur la place, au milieu des acclamations de la multitude, le cortége du fiancé. Ce jeune homme, un prince de la royale lignée des Scindias, est assis, resplendissant d'or et de pierreries, dans un haodah en forme de temple à dômes et piliers dorés, porté par un éléphant de taille gigantesque, couvert lui-même d'une éblouissante profusion d'étoffes de prix, de plumes et d'ornements en métal précieux. Un noble, monté sur la croupe de l'animal, agite au-dessus de la tête du jeune prince un écran de plumes de paon sortant d'une gaîne d'or incrustée de pierres précieuses.

Derrière ce groupe, digne des féeriques descriptions des Mille et une Nuits, viennent des éléphants que



Le mausolée d'Akber, à Secundra. — Dessin de A. de Bar, d'après une photographie de M. L. Rousselet.

montent des brahmanes, récitant des hymnes sacrées en levant les mains vers le ciel. Puis suivent des domestiques portant sur leurs épaules de grandes caisses en bois doré surmontées de bouquets de fleurs artificielles, dans lesquelles sont enfermés, ou supposés enfermés, les inestimables trésors qui composent la corbeille de noces de la jeune princesse.

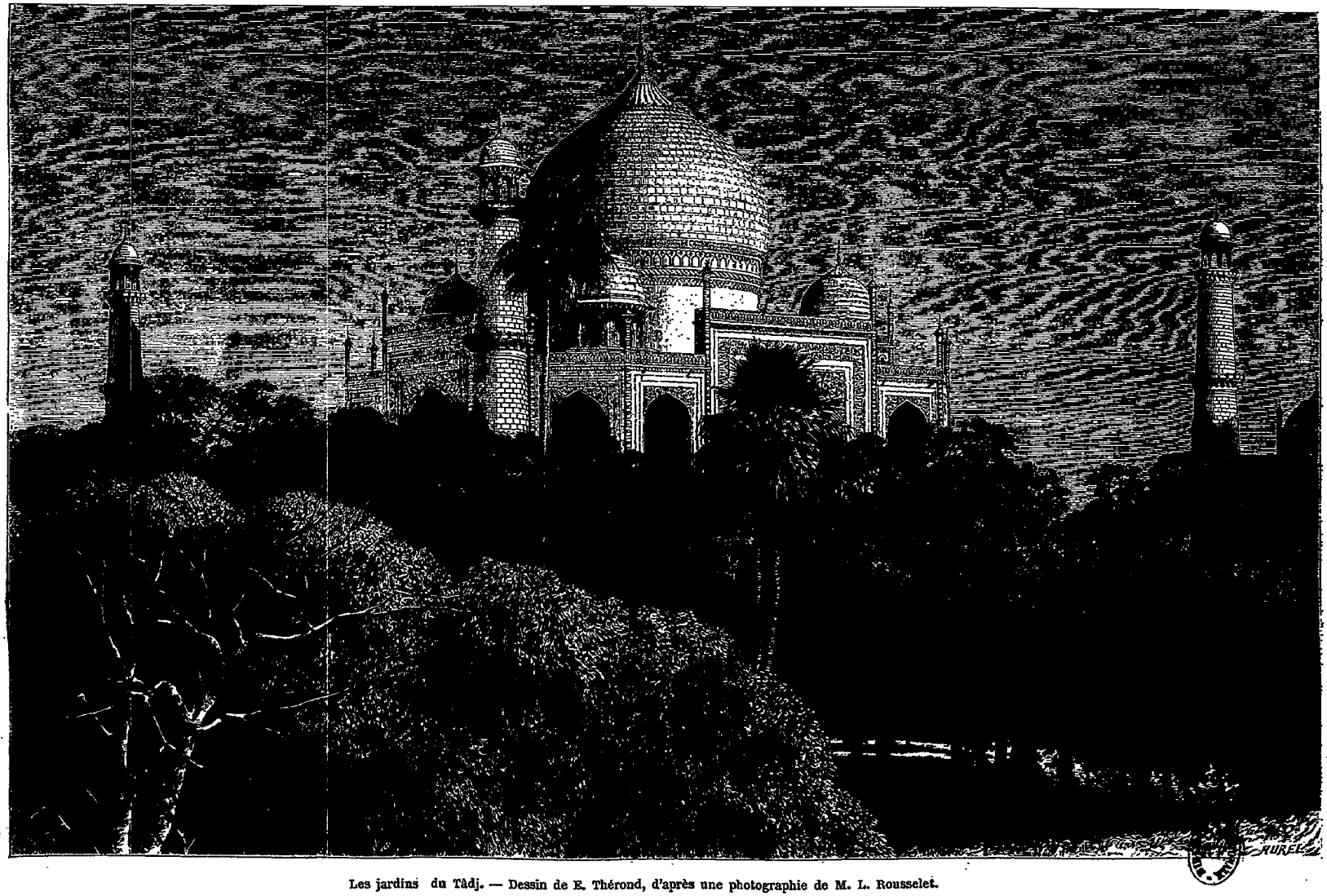
Bientôt un des vakils du palais vient nous prier d'assister à la célébration de la cérémonie religieuse. Nous descendons dans une des cours intérieures, recouverte d'une vaste tente et que remplit une foule compacte de brahmanes nus jusqu'à la ceinture et étalant sur leur large abdomen le triple cordon sacré. Tous ces prêtres hurlent comme des possédés, et de temps à autre s'arrêtent pour lancer vers le milieu de la salle, où se tiennent les fiancés, une véritable grêle de grains de blé, de millet et de riz. Cette sorte de bénédiction ne manque pas d'originalité, et aussi de sens mystique : le pain, représenté par le grain, est tout aussi indispensable à l'homme que l'eau employée dans nos cérémonies religieuses.

Nous nous frayons avec force coups de coude un chemin à travers cette foule jusqu'au roi, qui se tient debout dans un angle de la cour, moins sombre et moins soucieux que lors de notre dernière entrevue.

Il se fait un moment de silence, et un vieux brahmane récite d'une voix nasillarde les versets des Chastras relatifs au mariage. Puis toute l'assistance pousse un grand cri, applaudit bruyamment, et le mariage est conclu.

On nous conduit alors vers les jeunes mariés, que la foule nous a empêchés de voir jusqu'ici. Ils sont tous deux assis sur un trône de velours rouge; le prince, âgé d'environ seize ans, est resplendissant de diamants et porte par-dessus son turban une sorte de diadème en or; quant à la princesse, une enfant de dix ans,

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Les jardins du Tâdj. — Dessin de E. Thérond, d'après une photographie de M. L. Rousselet.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

elle est tellement enveloppée dans des étoffes de drap d'or, sa tête, ses oreilles, son nez sont couverts d'une telle profusion de bijoux, que c'est à peine si l'on peut distinguer sa fine petite figure brune et ses grands yeux noirs effarouchés.

Après avoir fait notre salâm au jeune couple, nous remontons sur la terrasse, où nous a été préparée une somptueuse collation, servie dans un des kiosques. Nous assistons ensuite à un nautch, suivi d'un grand feu d'artifice, puis le premier ministre en personne nous distribue le pân et l'eau de rose, et nous passe autour du cou d'épais colliers de jasmins et de roses, et nous regagnons chacun notre logis.

Deux jours après cette cérémonie, nous faisons, avec le général C*** et quelques officiers, une battue dans les montagnes qui avoisinent Gwalior. Le but principal de cette expédition était de tirer quelques panthères qui s'étaient signalées depuis quelque temps par leurs déprédations. Nous réussîmes, en effet, à abattre deux de ces terribles animaux, mais après un combat qui eût pu devenir fatal à l'un de nous. Cependant le principal butin de notre battue fut un nombre considérable de grosses poules de jungle (*pahar titter*) et quelques antilopes fort belles.

De retour à Gwalior, nous allions enfin nous mettre en marche, mais la Noël, ce jour si cher aux Anglais, le Christmas national, approchait. On se servit de ce prétexte pour nous retenir : il devait être si doux après tant d'années de se retrouver pour ce jour de fête de famille autour d'une bonne table, sur laquelle figurerait l'homérique plum-pudding, paré d'une branche de véritable misletoe, expédiée d'Angleterre expressément pour la circonstance. Nous nous laissâmes tenter par ces éblouissantes visions, et nous restâmes, nous promettant bien de partir rigoureusement le 27.

Du reste, si mes lecteurs s'étonnent de notre paresse, nous les prierons de se souvenir qu'au début de cette relation je leur disais : « Je ne suis pas de ces voyageurs qui traversent un pays au galop, comme piqués d'un aiguillon mystérieux ; toujours pressés, ils ne voient rien, et arrivés au but, ils cherchent eux-mêmes la cause de leur précipitation. Si trois ans ne doivent pas me suffire pour visiter l'Inde, j'en mettrai quatre, cinq même, mais au moins j'aurai vu quelque chose. » Quatre ans se sont, en effet, déjà écoulés, et je ne suis pas au bout de ma tâche. Cependant la partie la plus difficile est achevée. Que le lecteur veuille bien se reporter à la carte de l'Inde centrale, qu'il trouvera à la page 339, il verra, en suivant mon itinéraire, que, parti de Gwalior et revenu à Gwalior, je viens dans cette dernière année de décrire un véritable cercle qui l'a entraîné à ma suite dans des régions peu explorées et que nul voyageur n'avait décrites avant moi.

Ainsi, nous avons successivement parcouru dans leur entier le Dekkan occidental, le Guzarate, le Rajpoutana et enfin l'Inde centrale proprement dite. C'est là ce que les Indiens appellent le Rajasthan, le pays des Rajahs. Il nous reste maintenant à explorer la Présidence du Bengale, cette vaste région du nord, comprise entre les superbes versants de l'Himalaya et les contre-forts des Vindhyas, ce pays qu'arrose le Gange, le plus beau des fleuves, et qui est le véritable Hindoustan, le pays des Hindous, le berceau de la plus antique civilisation du monde, et encore aujourd'hui le point du globe le plus densément peuplé, le plus complétement cultivé. Mais là nous allons pouvoir abandonner le chameau et l'éléphant pour la locomotive, et nous allons terminer en touristes ce voyage qui nous a présenté jusqu'ici toutes les difficultés et tous les attraits d'une exploration.

Cependant la civilisation, sous la forme des chemins de fer, n'étant pas encore parvenue jusqu'à Gwalior, il nous faut aller la chercher à Agra, et comme nous avons déjà parcouru en partie cette route, fort peu pittoresque du reste, je désire franchir cette distance aussi rapidement que possible. Bien entendu, il ne peut plus être question de tchôpaya, même avec des chameaux, ni de mail-cart ; je me ressens encore trop vivement des premières expériences faites sur ces moyens de transport perfectionnés. Il nous reste à essayer du dâk-ghari, sorte de chaise de poste fort goûtée dans l'Hindoustan. C'est une espèce de fiacre carré, traîné par deux maigres haridelles que la poste doit nous remplacer tous les six milles. On peut s'y installer assez confortablement et même s'y coucher commodément à deux. C'est en somme un palanquin à deux personnes perché sur quatre roues. Je choisis donc le dâk-ghari, et loue deux charrettes pour nos gens et bagages.

Après avoir fait nos adieux à tous nos hôtes, si charmants, de Morar, nous partons de notre palais du Foull-Bâgh à dix heures du matin, le 27 décembre, et tout d'abord nous pouvons constater que nos chevaux, garantis par la poste comme devant faire dix milles à l'heure, n'en font que cinq, six au plus.

La journée se passe d'une façon assez monotone sur cette interminable route désolée, ombragée seulement par de fort maigres poteaux télégraphiques. Cependant je revois comme de vieilles connaissances Nourabad et son pont antique, Changda, notre camp de janvier dernier, et enfin le superbe Chumbul, que nous passons sur un pont de bateaux, par un magnifique soleil couchant. Il y a sans doute autant de charmes pour le voyageur à revoir les lieux qu'il a parcourus autrefois et qui sont déjà entourés pour lui de mille souvenirs, qu'à explorer des horizons inconnus.

Nous nous arrêtons pour la nuit au bungalow de Dholepore. J'envoie immédiatement nos salâms au Maharajah et je reçois en retour la visite de notre bon ami le dewan Gungadhar Rao, qui vient nous inviter de la part du prince à rester quelques jours à Dholepore. Je rejette naturellement cette fort aimable invitation, qui nous prouve que notre premier séjour n'a laissé aucun mauvais souvenir, et, après une bonne nuit, nous remontons en voiture à six heures du matin.

Après une halte à Mannia pour déjeuner, nous continuons notre route à travers ces plaines sablonneuses,

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

dont la parfaite uniformité n'est relevée que par de hautes touffes de kalams et quelques bouquets d'arbres. Enfin à midi, nous voyons surgir de l'horizon, semblable à un astre, un globe d'ivoire, resplendissant des rayons du soleil et nous saluons la coupole du Tâdj, dont, d'après le dire du cocher, nous sommes encore à huit milles.

Une heure après, nous passons au galop dans les rues d'Agra, et nous nous arrêtons devant le bungalow de nos bons amis G***, qui sont tous réunis dans la vérandah pour nous souhaiter la bienvenue.

## XLVII

### D'AGRA A DELHI.

Une semaine au Tâdj. — Sur les bords de la Jumna. — Secundra. — La tombe d'Akber. — Muttra. — La légende de Krichna. — Goverdhan. — Bindraband. — Le Doâb supérieur. — Aligurh. — Delhi.

Mon premier soin, dès mon arrivée à Agra, fut d'aller rendre visite au Tâdj. Je fus encore plus frappé, je crois, cette fois-ci, que lors de ma première visite, par l'imposante magnificence, l'étonnante grandeur de ce merveilleux monument, et, comme diverses affaires devaient me retenir en cette ville pendant une huitaine, je résolus de venir m'installer dans le Tâdj même. Les Anglais ont, en effet, établi dans une annexe du mausolée une série d'appartements qui sont mis à la disposition des voyageurs, lorsque ceux-ci en font la demande au *commissioner* de la province.

Dans la journée du 31 décembre, nous entrions dans notre nouvelle demeure, et dès quatre heures, les portes du jardin ayant été fermées au public, nous restions les seuls possesseurs de ce féerique coin du monde. Habitué depuis des années à fouler sous mes pieds le sol de marbre des palais de l'Inde, j'éprouvais cependant un sentiment insolite en me trouvant seul au milieu de cet amoncellement de merveilles. Il me semblait que notre présence en ce lieu était une profanation. Qu'aurait dit cette altière impératrice des Indes, la grande Moumtaz Mahal, si, sortant de dessous ce tombeau dont ses dernières paroles avaient ordonné les incomparables magnificences, elle avait aperçu là, sur la terrasse même du mausolée, deux hommes étrangement costumés, parlant une langue bizarre, assis dans de longs fauteuils à bascule, et buvant dans de grands verres la liqueur abhorrée du prophète?

Nous étions ces deux hommes. La nuit était tombée, et nous étions venus nous asseoir sur le bord de la terrasse dominant la Jumna. Les deux verres dont la vue eût offusqué la pauvre Moumtaz avaient été remplis pour célébrer ce moment que le voyageur ne voit jamais approcher sans émotion : la fin d'une année, le commencement d'une autre. Pour peu que l'on soit, comme nous autres, rompu à la vie nomade et aventureuse, ce n'est guère qu'en ce jour que l'on voit se dresser tout à coup l'image du foyer absent, de la famille, de la patrie, de tant d'êtres si chers et dont tant d'horizons nous séparent. Mais aussi comme cette image apparaît puissante et vive! Comme les souvenirs se pressent en foule! Comme l'on se sent le cœur et le courage défaillir! Les larmes montent aux yeux; elles coulent abondantes, silencieuses. C'est l'offrande que le voyageur envoie au pays, à tous les chers absents.

Je me souviendrai toujours de ces dernières heures de l'année 1867, de ces premières de l'année 1868. Nous étions restés, Schaumburg et moi, assis sur la terrasse, plongés dans une muette rêverie, dont nous n'avions été tirés qu'un instant, à minuit, par l'arrivée de nos gens nous apportant un énorme bouquet et leurs bons souhaits. A nos pieds roulaient les eaux argentées de la Jumna, s'étendant en une large nappe tranquille dans laquelle venaient se refléter des milliers de resplendissantes étoiles. Derrière nous, à côté de nous, au-dessus de nous, se dressait le Tâdj, ce mystique monument de l'amour, étalant sa blancheur immaculée sous les pâles lueurs des rayonnantes planètes. Aucun bruit ne troublait notre solitude, si ce n'est lorsqu'une légère brise, soufflant le long du fleuve, venait nous apporter par intervalle les éclats d'un orchestre anglais célébrant dans quelque mess l'arrivée du nouvel an, ou le son monotone et triste des cymbales de cuivre d'un petit camp de bayadères placé sur la rive. Nous restions muets et pensifs, à demi enivrés par ce sublime spectacle et par les senteurs des jasmins, des orangers et des mille fleurs qui nous entouraient. Enfin, à trois heures du matin, nous regagnions, toujours silencieux, nos appartements.

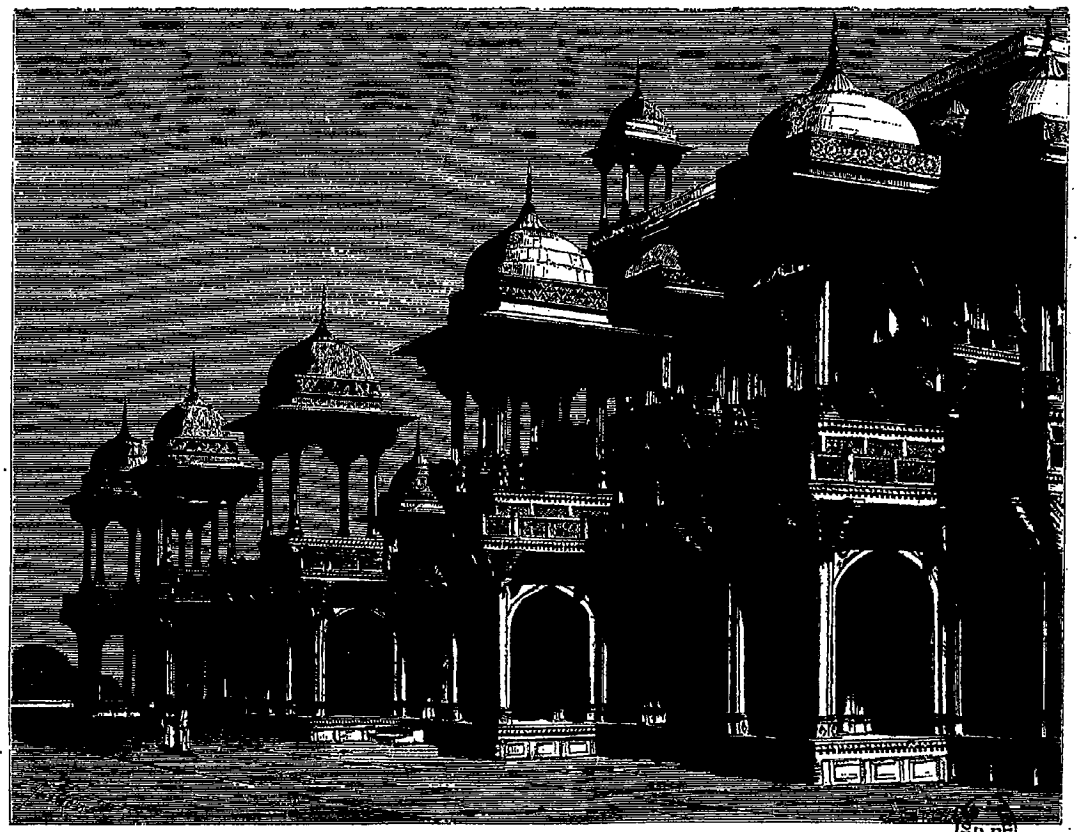
Mais celui qui a beaucoup et longtemps voyagé loin de ce que nous appelons les pays civilisés, sait aussi bien que moi que le vrai voyageur, celui qui croit et veut accomplir une tâche utile, ne peut et ne doit donner que de courts instants aux sentiments et aux souvenirs; aussi dès le matin nous avions chassé loin de nous nos rêveries, et nous discutions plus ardemment que jamais sur la route que nous allions suivre pour nous diriger, non pas vers la France, mais plus avant dans le nord de l'Inde.

Notre première destination devait être Delhi, mais je décidai que pour nous y rendre nous laisserions de côté le chemin de fer, du moins jusqu'à Aligurh, et que nous suivrions l'ancienne route, ce qui nous permettrait de revoir Secundra et de visiter la sainte Muttra et ses environs, théâtre des exploits de Krichna.

Dans cette même matinée, me promenant parmi les ruines de palais qui garnissent la rive de la Jumna, en aval du Tâdj, j'assistai à un curieux et touchant spectacle. J'allais descendre un de ces grands escaliers de pierre qui conduisent à la rivière, lorsqu'un chant plaintif entrecoupé de sanglots vint frapper mon oreille. Je m'approchai doucement et, me cachant complétement derrière un arbre, j'aperçus, assise sur les marches de grès rouge, une vieille femme, pauvrement vêtue, qui sanglotait la figure plongée dans ses mains. Au pied de l'escalier, sur le bord de l'eau, se tenaient deux jeunes Hindoues. L'une d'elles, nue jusqu'à la

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

ceinture, debout, les bras levés au ciel, chantait d'un ton étrangement plaintif une de ces berceuses avec lesquelles les femmes indiennes endorment leurs jeunes enfants; tout en chantant, elle prenait dans une corbeille des fleurs effeuillées et elle laissait tomber dans l'eau ces feuilles aux vives couleurs. Je ne pouvais me rendre compte du but de cette étrange cérémonie, lorsque, me penchant un peu, j'aperçus flottant sur l'eau une sorte de petit radeau d'osier sur lequel était étendu le cadavre d'un jeune enfant. Je compris alors : la pauvre mère, quelque nautchni, n'ayant pu faire les frais du bûcher pour consumer les restes du pauvre petit être, s'était décidée à les confier aux eaux saintes de la Jumna. Elle était là, accompagnée de sa sœur et de sa mère, faisant à son enfant ses derniers adieux. Elle n'agissait d'après aucun rite; c'était son cœur qui lui avait inspiré de chanter encore au pauvre petit la chanson accoutumée, et elle était là, dans une non moins touchante inspiration, effeuillant sur ce frêle enfant des fleurs, emblèmes de sa courte existence. La sœur, penchée sur l'eau, retenait le petit radeau, ne pouvant se décider à abandonner cette proie aux monstres du fleuve. Après être resté un instant en contemplation devant ce saisissant tableau, je me retirai sans



Étages supérieurs du mausolée d'Akber, à Secundra. — Dessin de E. Thérond, d'après une photographie de M. L. Rousselet.

que les pauvres femmes eussent pu soupçonner que j'avais été le témoin de leur douleur.

Je passai ainsi cette semaine au Tâdj de la façon la plus charmante, dessinant, photographiant et me pénétrant de toutes ces beautés que j'allais quitter peut-être pour toujours.

Le 9 janvier nous quittons Agra, n'emmenant avec nous que deux domestiques et quelques bagages, ayant expédié tous nos impedimenta à Delhi par le chemin de fer. Un chameau famélique, que j'ai réussi à louer, et deux chevaux doivent nous conduire jusqu'à Hatras, où nous rejoindrons la voie ferrée.

Une heure de galop, sur une magnifique route macadamisée, bordée de grands arbres et le long de laquelle sont rangées de loin en loin de curieuses tombes, surmontées d'effigies de chevaux en grès rouge, nous conduit au village de Secundra.

Ce point, insignifiant au point de vue de sa population qui ne dépasse certes pas une centaine d'âmes, est cependant vénéré dans toute l'Asie, aussi bien par les musulmans que par les Hindous, comme le lieu où reposent les restes de l'empereur Akber, le plus grand monarque qui ait jamais tenu dans ses mains les destinées du vaste empire indien.

Son mausolée, l'une des merveilles de l'Inde, s'élève au centre d'un grand et beau jardin, qu'entoure une

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Sur les bords de la Jumna. — Dessin de E. Bayard, d'après un dessin de M. L. Rousselet.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

enceinte quadrangulaire formée d'une haute muraille crénelée. Sur la face méridionale de l'enceinte se trouve la grande porte d'honneur, magnifique monument (voyez page 337) d'un style sévère et grandiose, qui mériterait à lui seul la visite du voyageur. L'entrée s'ouvre sous un massif pavillon carré dont les façades, percées d'une haute arche ogivale légèrement arrondie, sont décorées de mosaïques ou plutôt d'incrustations en marbre de couleur, car les fleurs et les arabesques qu'elles composent sont sur une échelle proportionnée à l'ensemble du monument. La terrasse du pavillon est couronnée de légers kiosques et de quatre élégants minarets de marbre blanc, dont la partie supérieure fut malheureusement abattue par les boulets du général Lake en 1803.

Franchissant cette porte, on se trouve sur une belle chaussée dallée de vingt mètres de largeur, élevée de trois au-dessus du sol des parterres, et à l'extrémité de laquelle se dresse l'étonnante masse du mausolée. Trois autres chaussées semblables, venant aboutir au centre de chacune des faces du mausolée, divisent le jardin en quatre parties égales.

Le mausolée lui-même est un étrange édifice, qui ne peut se rapprocher de rien de ce qui existe autre part dans l'Inde. C'est une sorte de pyramide divisée en quatre étages de hauteurs différentes, et reposant sur une base carrée, élevée et percée sur chaque face d'un arceau moresque. Les trois premiers étages de la pyramide sont masqués par des rangées de kiosques en grès rose d'une grande élégance; un mur de marbre blanc sculpté, soutenu par de légers tchâtris de même matière, entoure l'étage supérieur. Du reste, le lecteur n'aura qu'à jeter un coup d'œil sur les gravures (page 340 et page 344) pour se rendre compte de cette disposition originale, dont la plume est impuissante à faire apprécier toutes les beautés.

Un long passage voûté, sombre, étroit, conduit de la porte principale du mausolée à la crypte, où est placé le tombeau, simple sarcophage de marbre, sans ornement, que la lumière filtrant par de petites ouvertures du dôme permet à peine de distinguer. C'est là, sous cette pierre, que dort de l'éternel sommeil l'arrière-petit-fils de Tamerlan, Akber, l'une des plus hautes intelligences que le monde ait produites, l'homme sous lequel l'Inde, réunie en un empire, atteignit à un apogée de prospérité dont elle est encore loin aujourd'hui.

Cette tombe, si simple, n'était pas destinée à être profanée par le regard du vulgaire. Le sarcophage d'apparat, celui sur lequel la foule vient prier, est au grand soleil, au sommet même de la pyramide. C'est une dalle de marbre blanc, bijou de ciselure, sur laquelle ressortent en relief, au milieu d'un réseau d'arabesques, les quatre-vingt-dix-neuf noms qui servent dans la religion musulmane à invoquer le Tout-Puissant.

De cette dernière terrasse, on embrasse une vue étendue des environs, vastes plaines uniformes où le sable jaunâtre se montre de loin en loin au milieu des cultures d'un vert sombre, et à travers lesquelles serpente sinueusement la Jumna. Dans le sud, on aperçoit au-dessus des arbres les hautes murailles du fort d'Agra, dominées par les dômes vaporeux du Tâdj et de la mosquée des Perles.

Le mausolée de Secundra est l'œuvre de plusieurs règnes. Akber fit élever lui-même le pavillon d'entrée et la base du mausolée; son fils Jehanghir ajouta les étages en grès rouge et Shah Jehan surmonta l'édifice de sa couronne de marbre. Il est facile, du reste, de reconnaître dans chacune de ces parties le style caractéristique de ces diverses époques.

A côté du mausolée d'Akber, en dehors de l'enceinte, se dresse un vaste cénotaphe ruiné, renfermant la tombe de l'épouse chrétienne de l'empereur, la Bégaum Marie.

Nous nous installons, pendant les quelques jours que nous demande l'étude du mausolée, dans un joli petit bungalow que les Anglais ont élevé dans un angle du jardin, au milieu d'un bosquet de tamariniers séculaires.

Le 15, nous remontons à cheval et, suivant une belle et grande route, encombrée de charrettes et de piétons, qui n'est autre que la Grand Trunk Road, artère principale que les Anglais avaient tracée à travers leurs possessions pour les relier entre elles, nous poussons jusqu'au village de Ferah, où un caravansérail indigène, assez malpropre, entre parenthèses, nous offre un abri pour la nuit. Le lendemain matin, nous gagnons en quelques heures le bungalow de Muttra.

Muttra est une des principales villes de l'Hindoustan : quoique bien déchue de son antique splendeur, elle a encore grand air, vue des bords de la Jumna, le long de laquelle elle s'étend en forme de croissant, étalant ses hautes maisons à terrasses et ses temples innombrables sur le flanc de berges escarpées dont la base apparaît couverte de kiosques de pierre et de larges escaliers plongeant jusque dans l'eau.

Dès l'antiquité la plus reculée, sans doute plus de vingt siècles avant Jésus-Christ, Muttra était une grande et importante cité. C'est là que, au quinzième ou treizième siècle avant notre ère, naquit le héros Krichna, aujourd'hui la divinité la plus populaire du panthéon hindou. Sous le nom de Mathurah, tous les grands poëmes sanscrits nous décrivent ses beautés et ses splendeurs. Mais sans remonter aux temps fabuleux, nous savons qu'à l'époque de la première invasion musulmane, au onzième siècle, elle pouvait encore se vanter d'être une des plus riches métropoles religieuses du monde. Lorsque le conquérant Mahmoud le Ghaznavide s'en empara en 1017, il fut enthousiasmé lui-même du splendide spectacle qu'elle présentait. Écrivant à un de ses généraux, le farouche musulman lui fait de la cité sainte une curieuse description que l'histoire nous a conservée : « Cette ville merveilleuse, dit-il, renferme plus de mille édifices, la plupart en marbre et aussi fermement établis que la foi des vrais croyants, et encore je ne comprends pas dans ce nombre les temples des infidèles. Si l'on cal-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

cule l'argent qu'ont dû coûter tous ces monuments, ce ne serait pas trop de l'estimer à plusieurs millions de dinars, et encore faut-il dire que pareille cité ne pourrait être construite même en deux siècles. Dans les temples païens, mes soldats trouvèrent cinq idoles d'or, dont les yeux étaient formés de rubis d'une valeur de cinquante mille dinars; une autre idole portait comme ornement un saphir pesant quatre cents miskals et l'image elle-même produisit à la fonte quatre-vingt-dix-huit miskals d'or pur. Nous trouvâmes, en outre, une centaine d'idoles d'argent, représentant la charge d'autant de chameaux. »

Aujourd'hui, Muttra est une des villes principales de la province anglaise d'Agra et un important cantonnement de troupes. Malgré tous ses malheurs, elle a conservé aux yeux des Hindous le premier rang, après Bénarès, parmi les cités saintes de l'Inde. Aussi toute l'année les pèlerins y affluent par milliers des contrées les plus éloignées de la Péninsule. Il faut voir le matin et le soir, alors que le soleil vient dorer les façades des temples et des palais, la foule se pressant sur les ghâts et venant se plonger dans les eaux sacrées de la Jumna, la Yamouna des poëtes sanscrits. Hommes et femmes immergés dans l'eau jusqu'à mi-corps, le visage extatiquement levé vers le ciel, accomplissent les rites mystiques de la purification, par lesquels le corps et l'âme se trouvent à la fois dépouillés de toutes leurs souillures.

Cette foule, malgré son enthousiasme fanatique, est fort tolérante. Les Européens, les *infidèles*, vont et viennent impunément au milieu d'elle, assistent et critiquent même les cérémonies religieuses sans que nul paraisse s'en soucier. Il n'y a guère que dans l'Inde, et encore chez les Hindous seulement, que l'on voie et que l'on ait vu de tout temps la tolérance, la liberté religieuse la plus absolue se combinant avec le fanatisme le plus outré. C'est ainsi que l'on peut s'expliquer la création de tant de religions diverses ayant toujours vécu ensemble dans un accord presque parfait. Si le bouddhisme seul a été chassé par la force, c'est que seul il était une religion de prosélytisme, et qu'il voulait dominer et écraser les autres.

Une des choses qui me frappèrent le plus, dès que je mis les pieds dans les étroites et montueuses ruelles de la ville, ce fut le nombre considérable de singes qui se montrent sur les terrasses des maisons, sur les auvents des boutiques, et jusqu'au milieu de la chaussée.

Ces singes, du genre gibbon, roux, à la poitrine et au derrière carminés, grimaçaient de la façon la plus grotesque et la plus impertinente à la vue de nos costumes européens. Leur insolence allait jusqu'à nous courir après comme s'ils eussent voulu s'en prendre à nos mollets. Ces malins animaux semblaient avoir sentiment de leur caractère sacré et ne craignaient nullement les menaces que je leur faisais avec ma canne. Je me serais du reste bien gardé de les frapper, connaissant le malheureux sort de deux pauvres officiers anglais qui, il y a quelques années, ayant blessé un de ces singes, furent poursuivis par la population ameutée et jetés dans le fleuve, où ils périrent sans qu'on eût pu leur porter secours.

Le bazar principal paraît être le rendez-vous général non-seulement des singes, mais aussi de tous les animaux que la piété brahmanique entretient dans la ville. Des gibbons aux longs bras velus, des langours à la face noire, des pigeons, des perruches, des perroquets, couvrent les auvents des boutiques, sautent, volent, crient, grimacent au milieu de la foule et vont jusque sur les éventaires voler les fruits et les grains que défendent indolemment les marchands. Ajoutez à cela de véritables troupeaux de bœufs zébus, à la lourde bosse de graisse branlant sur le dos, qui se promènent d'un pas lent et majestueux, écartant doucement avec leurs cornes les personnes qui se trouvent sur leur passage, ou se couchant en groupes pittoresques au travers de la voie, et vous vous ferez une idée du tableau étrange que présente ce bazar.

Tout à Muttra rappelle le souvenir de son plus célèbre enfant: on ne voit sur les temples que statues de Krichna sous ses diverses formes; les murs mêmes des maisons sont couverts de grossières et éclatantes peintures représentant les exploits du héros; là on le voit encore enfant étranglant le python qui ravageait les campagnes; ici, véritable Hercule indien, il pourfend des monstres ou tient sur son doigt la montagne qu'il arracha un jour du sol pour se garantir de la pluie; mais la scène favorite, que l'on trouve reproduite à chaque pas, est celle qui le représente alors que, jeune berger, il faisait danser sous un arbre, au son de la flûte, les jeunes paysannes du pays de Vradja.

Parmi les nombreuses divinités qui remplissent le panthéon hindou, Krichna est certes une des plus intéressantes, non pas seulement à cause de la vénération dont il est l'objet aujourd'hui, mais parce que, avantage qu'il partage avec Rama, il nous est possible de trouver en lui une origine fondée sur une tradition historique. Tout nous prouve qu'il fut un de ces aventuriers tels qu'en ont fourni toutes les époques primitives, et dont les exploits chevaleresques et galants devinrent bien vite le sujet d'une légende populaire.

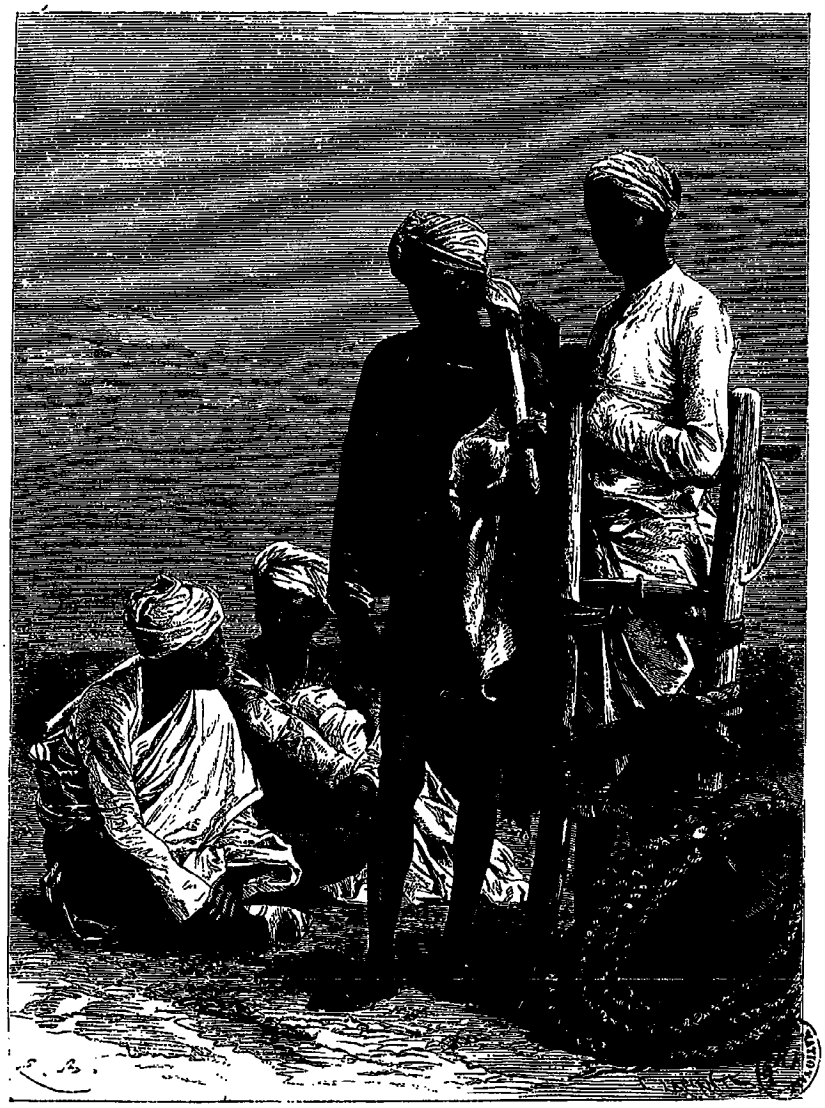
Selon cette légende, que, chose remarquable, les brahmanes n'ont pas réussi à défigurer complétement, Krichna appartenait à une tribu de Yadavas, bergers nomades, vivant dans des chars et vendant de village en village le produit de leurs troupeaux. Ces Yadavas, comme leur nom et leur façon de vivre nous l'indiquent, étaient des Jâts, et il est curieux de constater que ce dieu, aujourd'hui brahmanique par excellence, appartient par son origine à une race qui ne peut prétendre à la qualification d'aryenne.

Lors de la naissance de Krichna, les Yadavas étaient campés près de Muttra, et ils paraissent avoir entretenu à cette époque des relations d'amitié avec les chefs de la ville. Le jeune héros passa son enfance dans ces campagnes, accomplissant maints merveilleux exploits. Il était arrivé à l'adolescence, lorsque le peuple de Muttra se souleva contre son roi. Krichna prit la di-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

rection du mouvement, tua de sa propre main le tyran, qui, paraît-il, avait usurpé le trône, et installa à sa place le souverain légitime. Quelques années après, le beau-père de l'usurpateur marcha contre Muttra avec une formidable armée; Krichna, ne se croyant pas capable de résister à cette attaque, réunit les Yadavas et, traversant avec eux le Rajpoutana, vint s'établir dans le Guzarate, où il fonda la ville de Dwarka, sur la côte occidentale de la péninsule de Kattyavar. Son royaume paraît avoir joui de la plus grande prospérité pendant plusieurs années; mais, à l'occasion d'une fête, une dispute s'éleva entre les chefs et dégénéra bientôt en une sanglante mêlée. Pendant la bataille, un violent tremblement de terre vint soulever les flots de la mer qui engloutirent la ville et les combattants.

Alors que les préjugés imposés par une aristocratie

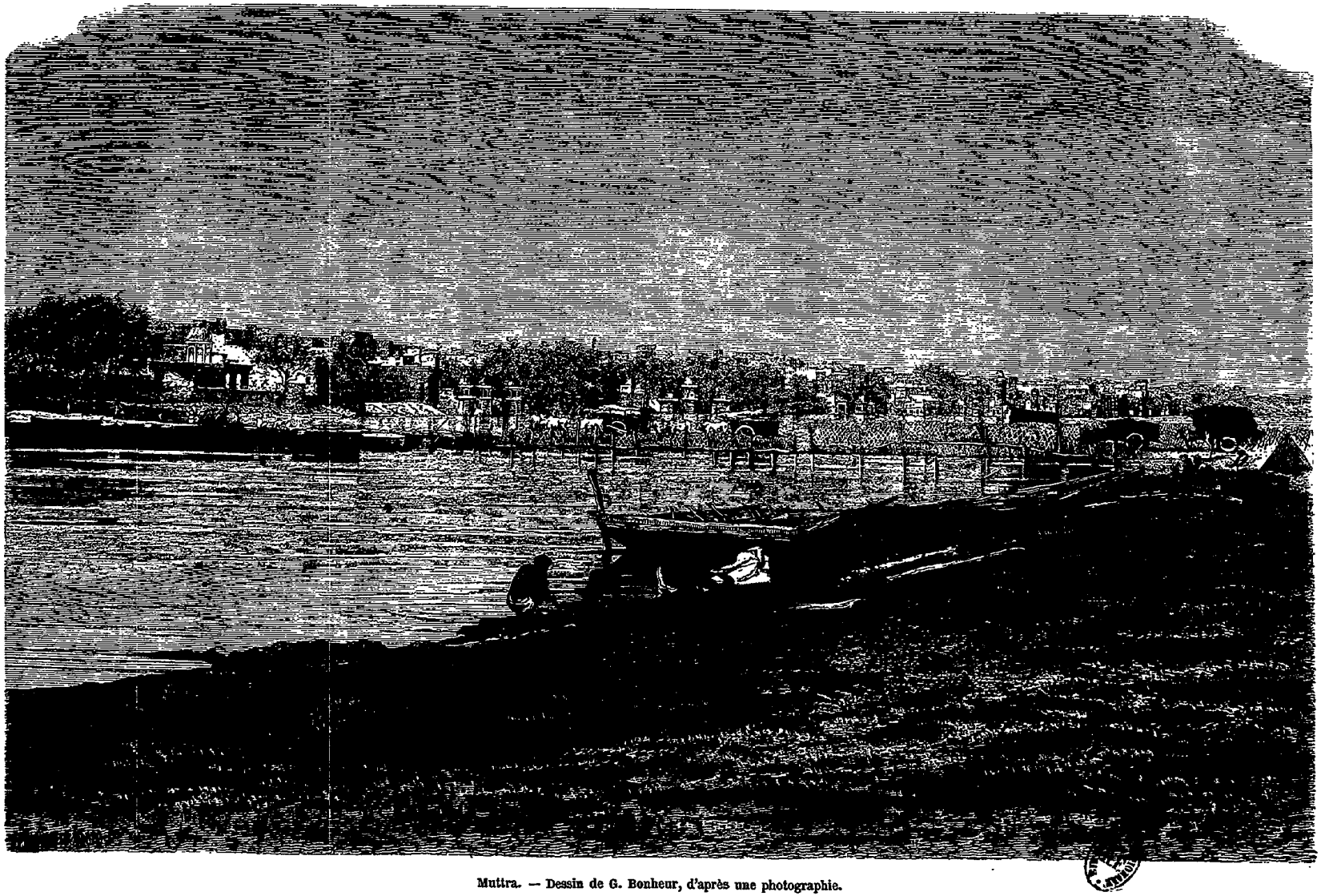


Paysans du Doâb. — Dessin d'Émile Bayard, d'après une photographie.

jalouse de ses droits retenaient immuablement l'homme dans la condition sociale qu'avaient occupée ses ancêtres, l'extraordinaire fortune de Krichna, s'élevant de l'humble position de berger au rang de roi, dut produire une profonde impression dans le fond du peuple, qui eut d'autant plus de raison d'applaudir à cette victoire et d'en conserver la tradition, que le héros n'appartenait pas à la race des vainqueurs, mais était l'enfant de la race vaincue, de ces tribus nomades touraniennes que les Aryens avaient supplantées.

Son souvenir fut dès le principe, comme encore aujourd'hui, précieusement gardé, surtout par les femmes, touchées par cette galanterie un peu grossière qui fut toujours le principal mobile des exploits du jeune héros. C'est ainsi que les traits les plus naïfs de son existence se gravèrent ineffaçablement dans la tradition

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Mutira. — Dessin de G. Bonheur, d'après une photographie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

et qu'on répète de génération en génération : comment, étant enfant, il avait volé le pot de beurre de sa mère et avait en punition reçu le fouet; comment, adolescent, il allait enlever les vêtements des jeunes laitières pendant qu'elles se baignaient dans la Jumna; comment, jeune homme, il sut charmer les cœurs de ces mêmes laitières par ses douces paroles, par son talent sur la flûte et par l'élégance de ses mouvements en dansant sous les nîms ombreux. Krichna fut enfin le type le plus parfait de ces aventuriers que le populaire de tous les pays et de tous les temps a toujours aimés : aventuriers un peu hâbleurs, poëtes et romanciers à leurs heures, et courant plus volontiers les rendez-vous galants que les combats. Cependant la fin de la vie du héros ne répond pas à ses débuts; après son coup de main de Muttra il meurt obscurément à fa fin d'un règne paisible, non dans quelque combat épique, mais dans une algarade de gens ivres, à laquelle les éléments viennent par hasard ajouter une note un peu grandiose.

Par quelle révolution le nom de ce héros vulgaire, de mœurs aussi débraillées, est-il parvenu à détrôner celui des austères divinités védiques et à devenir l'objet du culte des peuples de tout le nord de l'Inde? C'est pour éclaircir un peu cette question si importante qui ne peut manquer d'intéresser mes lecteurs, que j'ai rapporté rapidement les origines de ce dieu populaire.

Vers la fin de cette lutte à outrance que se livrèrent pendant les huit premiers siècles de notre ère le bouddhisme et le brahmanisme, les brahmanes, pour attirer les masses à leur cause, se décidèrent à révivifier leur culte, dont les idées abstraites n'étaient plus comprises, en transformant les héros populaires en avatars, en incarnations des antiques divinités védiques.

Si l'on se souvient que le centre même de cette lutte entre les deux religions était cette partie de la vallée du Gange illustrée par le joyeux enfant de Muttra, on comprend que les Brahmanes ne purent trouver une figure s'adaptant mieux à leurs nouveaux principes que celle de Krichna, et qu'il ne leur fut pas difficile de faire croire à la foule que cet homme, véritable personnification des instincts, des défauts et des qualités des classes inférieures, n'était autre qu'une incarnation de l'Être suprême et invisible, de l'éternel Vichnou. Mais ce qui est plus bizarre, c'est qu'il est prouvé aujourd'hui que les bouddhistes, s'emparant aussitôt de cette idée, essayèrent de leur côté de s'attacher Krichna, en en faisant un Bouddha, sous le nom de Jaggernauth ou Seigneur du monde.

Le procédé employé par les brahmanes pour transformer complétement le héros en une divinité mérite que je lui consacre quelques mots, d'autant plus que, parmi les innombrables mythes que les novateurs greffèrent sur la tradition populaire, il est impossible de ne pas reconnaître bien des emprunts au christianisme. C'est ainsi que la naissance de Krichna, si simplement rapportée par la légende primitive, fut entourée de mystères, et, quoique en apparence fils d'une bergère, il fut représenté comme l'enfant d'une princesse royale, par conséquent comme l'antique représentant de la race solaire. On fit de même jouer au Rajah Kansa, que le héros devait plus tard renverser du trône, le rôle d'Hérode renouvelant le massacre des Innocents, pour se débarrasser de son futur rival, qu'une prédiction lui a fait connaître. De même, les moindres traits de la légende furent défigurés et expliqués: par exemple, on établit que Krichna, volant les vêtements des baigneuses, ne voulait que leur faire sentir leur immodestie. Cependant il y a des traits favoris de la légende auxquels les brahmanes ont été fort embarrassés de prêter une signification mystique : ainsi Krichna et ses camarades, ayant volé le paquet de linge d'un pauvre blanchisseur, ne savaient comment revêtir ces riches costumes, dont eux, grossiers paysans, ne connaissaient pas l'usage ; ils durent faire venir un tailleur qui les instruisit et auquel, comme récompense, Krichna accorda la rémission de ses péchés.

Enfin, il est facile de comprendre comment le culte de Krichna, avec toutes ses inconséquences et toutes ses licences, dut s'emparer rapidement de l'esprit de ce peuple écrasé et condamné à l'austérité et à la crainte de châtiments éternels par ces moines bouddhistes devenus outre-puissants et cachant leur dépravation et leurs débauches au fond des splendides viharas de l'Hindoustan. A ce nouveau nom de Krichna, tous les opprimés et tous les ambitieux se levèrent, et en quelques années, en un instant, le bouddhisme, ce colosse qui paraissait si fermement implanté dans le sol, disparut à jamais de l'Inde, de la terre qui l'avait fait naître, grandir, et qui, dans son excessive tolérance, l'avait supporté pendant dix siècles, alors qu'il était devenu corrompu et oppresseur.

Après Muttra, auquel nous consacrâmes quatre jours, il me restait à visiter deux autres localités célèbres de ce pays de Vradja illustré par Krichna : Goverdhan et Bindraband. Goverdhan est une assez grosse bourgade, située à une vingtaine de kilomètres de Muttra, sur un petit renflement rocailleux parallèle à la chaîne du Mewat. Le pays environnant est plat et bien cultivé.

C'est à Goverdhan que Krichna passa une partie de son enfance; c'est là que, âgé seulement de huit ans, « il déracina le mont Goverdhana et, le plaçant sur son index, le tint étendu en forme de parasol au-dessus de ses camarades et de leurs troupeaux surpris par un violent orage. »

Aussi Goverdhan est-il une étape vénérée du pèlerinage que doit accomplir tout bon Krichnaya. La piété des fidèles y a accumulé un nombre considérable de temples. En outre, les rois Jâts de Bhurtpore, qui se considèrent comme issus de la race du dieu, ont fait de Goverdhan le lieu consacré à leur crémation, et chaque souverain s'y est érigé un superbe cénotaphe.

Parmi ces monuments, le plus important est celui de Souradj Mull, le fondateur de la puissance moderne des Jâts dans la vallée de la Jumna. C'est un élégant édifice de marbre et de grès jaune, dans ce beau style moderne dont le palais de Dîgh et la tombe de Buk-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

tawar à Ulwur (voy. t. XXIII, p. 245, 252, 253), sont les types les plus parfaits. Le cénotaphe est pittoresquement situé sur le bord d'un joli étang, qu'entourent de nombreux temples et tchâtris.

De l'autre côté de la ville se trouve un autre édifice de même style, le mausolée du Buldeo Sing, élégant pavillon surmontant une terrasse entourée de tchâtris, entre deux belles pièces d'eau. L'un de ces étangs, quoique placé en contre-bas du premier, est presque continuellement à sec. D'après la légende, Krichna, ayant dansé avec les laitières, vint se désaltérer à cet étang et en absorba d'un seul trait le contenu, qui est resté depuis ce temps au niveau où il le laissa.

De Goverdhan, nous nous dirigeons vers Bindraband, qui se trouve à vingt kilomètres dans le nord-ouest.

Bindraband occupe, sur la rive droite de la Jumna, une position à peu près analogue à celle de Muttra. C'est une ville importante, et comme Muttra un grand centre de pèlerinage. La population est presque exclusivement composée de brahmanes, et les temples y sont presque plus nombreux que les habitations du peuple. Les Rajahs du nord-ouest de l'Inde y entretiennent de somptueux palais où ils viennent résider pendant les fêtes annuelles en l'honneur de Krichna.

Beaucoup de ces palais et de ces temples sont antiques, mais la plupart ont été l'objet de restaurations qui les ont complétement défigurés. Cependant on peut y admirer encore un très-curieux édifice du neuvième siècle, construit sur le plan d'une croix latine, avec une haute nef décorée de nombreuses idoles.

Ici encore les souvenirs de Krichna abondent : les dévots vont se plonger dans l'onde au lieu même où le dieu tua le python Kaliya Naga, qui empestait le fleuve sacré et désolait le pays de Vradja : python dans lequel il faut sans doute voir la personnification d'un de ces barons aryens qui, dominant de leurs forteresses le cours du fleuve, prélevaient un impôt sur les navigateurs ou dirigeaient de là leurs excursions déprédatrices contre les villages. Hors de la ville, on va adorer un nîm vénérable sous lequel le héros venait faire danser les jeunes paysannes au son de la flûte.

D'après les légendes brahmaniques, Bindraband était aussi une des retraites du dieu Rama, qui y venait en compagnie de Hanouman, le dieu singe, passer les beaux jours de l'été. Aussi, en l'honneur de ces divinités, les brahmanes entretiennent-ils dans la ville un nombre tellement considérable de singes que ces animaux y forment sans doute la majorité de la population.

Le 23 janvier, nous sommes de retour à Muttra que nous quittons, le jour même, pour nous diriger vers Hatras, station de la ligne de Delhi.

Pour la première fois nous passons la Jumna, qui sert de limite entre le Rajasthan ou pays des Rajahs et l'Hindoustan ou pays des Hindous, et dès nos premiers pas, nous entrons dans une des plus célèbres provinces de l'Inde antique, le Doâb, longue et étroite bande de terre s'étendant du nord-ouest au sud-est entre la Jumna et le Gange. Le nom de Doâb caractérise parfaitement cette position, puisqu'il est tiré des deux mots : *dô* deux et *âb* fleuves, les deux fleuves. C'est dans cette sorte de péninsule que les colons brahmanes vinrent s'établir vingt siècles avant Jésus-Christ. Ces vastes plaines couvertes d'un alluvion fertile produisant d'excellentes céréales, convenaient parfaitement à leurs mœurs agricoles. Abandonnant aux Kchatriyas belliqueux la conquête des régions plus accidentées et défendues par des populations courageuses, les brahmanes firent du Doâb la terre de l'Église : c'est là qu'ils se développèrent paisiblement, et qu'ils préparèrent ces lois religieuses qui devaient devenir plus tard celles de l'Inde entière.

Aujourd'hui encore les brahmanes forment la majorité de la population de l'ancien Brahmavarta, mais beaucoup ont perdu leur caractère sacré et sont tombés au rang de simples cultivateurs. Ce qui est étrange, c'est que le type des paysans du Doâb est loin de rappeler cette illustre origine : il est vrai que tous ne sont pas brahmanes, mais proviennent sans doute du croisement de la caste sacerdotale avec les anciens possesseurs du sol, les Jâts.

Fait encore plus remarquable, ce pays si richement cultivé, et cela depuis peut-être quarante siècles, en est encore aux procédés agricoles des temps primitifs. Le paysan n'a pour charrue qu'un morceau de bois dégrossi, armé d'une pointe de fer conique ; il ne connaît ni la bêche, ni la pioche, ni la herse, et se contente d'une houe avec laquelle il retourne le sol ou broie les mottes.

Partout où l'eau est à portée, l'arrosage est pratiqué et les cultures sont très-productives. Le pays est, du reste, sillonné de nombreux canaux, dont quelques-uns datent des temps fabuleux ou de la domination mahométane, mais la plupart sont l'ouvrage des Anglais. Le gouvernement britannique a dépensé de grosses sommes pour la canalisation du Doâb, mais il a aussi développé considérablement la prospérité du pays.

Dans ces dernières années, les paysans de cette province, encouragés par le gouvernement, se sont spécialement adonnés à la culture du coton, et cette matière textile est presque devenue la plus importante production du Doâb. Aussi, près de chaque village où nous passons, nous voyons se dresser la *screw-house*, la presse où les paysans viennent apporter leur coton pour le vendre ou le faire presser. Ces presses sont du type le plus primitif et se manient à bras ; on entend de loin le grincement strident qu'accompagnent les chants des ouvriers poussant la roue en cadence. Elles appartiennent en général à des maisons européennes ou natives qui centralisent ainsi la récolte du coton de chaque village achetée directement aux paysans avec un gros bénéfice.

Après cinq heures de marche, nous arrivons à la station de Hatras-road, où nous rejoignons le chemin de fer. Le chef de gare se trouve absent et est remplacé par un babou bengalais, que notre arrivée met dans un état de surexcitation d'autant plus grand qu'il ne peut nous procurer le wagon nécessaire pour trans-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

porter nos chevaux jusqu'à Aligurh, où nous comptons nous arrêter pour visiter un ami. Il nous promet avec force protestations de dévouement d'avoir soin de nos chevaux et de nos gens pendant notre absence, et de nous les expédier par le train du lendemain à Delhi.

Bientôt nous entendons le sifflet de la locomotive; le train s'arrête en gare et nous montons non sans émotion ni sans joie dans un wagon. Il me semble qu'un coup de baguette magique m'a transporté subitement en Europe. Je m'étale sur ces siéges moelleux, je passe en revue l'aménagement du compartiment, comme si une voiture de chemin de fer était chose nouvelle pour moi, et pour la première fois j'ai un peu honte de mon costume de route que me reflète une jolie glace pendue au-dessus des porte-manteaux. Pour ajouter à l'illusion, nous traversons en ce moment à toute vitesse une campagne plate, découpée en champs multicolores, parsemée d'arbres fruitiers, et qui pourrait aussi bien être la Beauce que le Doâb.

Au bout d'une heure et quart, nous sommes à Aligurh. Notre ami, prévenu par un télégramme, nous attend avec sa voiture à la gare, qui est à quelque

Banquiers hindous des provinces du nord-ouest. — Dessin d'Émile Bayard, d'après une photographie.

distance de la ville, et nous conduit à son habitation située au milieu d'un vaste et riant jardin.

Aligurh est une petite ville de province insignifiante pour le voyageur, défendue par une ancienne forteresse aujourd'hui transformée en prison. C'est le grand entrepôt du coton du Doâb supérieur.

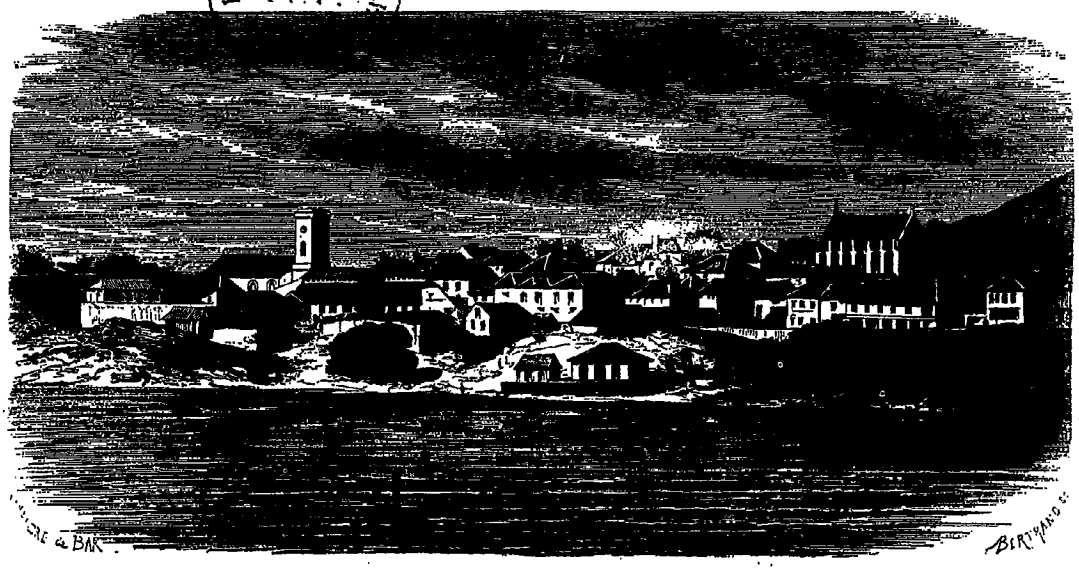
Le lendemain matin, nous reprenons le chemin de fer. La campagne est toujours aussi monotone, aussi uniforme. Après Gazïoudinnagar, dont les Anglais ont changé l'interminable nom en celui de Gazïabad, la ligne oblique vers l'ouest, et par delà les horizons sablonneux des rives de la Jumna, nous voyons se dresser l'imposante silhouette de la vieille cité impériale, de la grande Delhi. Encore quelques minutes, et passant la Jumna sur un magnifique pont tubulaire, nous traversons l'antique forteresse de Selimgarh; le train s'arrête. Delhi! crie l'employé : nous sommes dans la capitale des Padischahs!

Louis Rousselet.

*(La suite à une autre livraison.)*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE R.F.



Free-Town, chef-lieu de la colonie de Sierra-Leone. — Dessin de A. de Bar, d'après une photographie.

# CROISIÈRES A LA CÔTE D'AFRIQUE,

## PAR M. LE VICE-AMIRAL FLEURIOT DE LANGLE.

1868. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

### X

Aspect de Sierra-Leone. — Le phare. — Free-Town. — Les blanchisseuses croumanes. — Visite à Free-Town. — Le warf. — La rue principale. — Maisons. — Hôtel du gouvernement. — Casernes. — Faubourgs. — Cases des affranchis. — Leur susceptibilité. — Cavalcade. — Un accident.

Le voyageur qui visite Sierra-Leone est tout d'abord frappé du contraste que lui offrent les deux rives du fleuve.

Les terres du nord sont sans relief; elles sont entrecoupées de petites rivières marécageuses, dont les entrées sont dissimulées au milieu de massifs d'arbres; l'île du Léopard est le seul point saillant qui accuse un mouvement de terrain, et qui indique que l'on a devant soi une immense baie, large de plus de deux lieues. Cette côte est entourée de bancs de sable qui en défendent l'accès et limitent beaucoup l'entrée du fleuve.

Les terres du sud forment une presqu'île montagneuse. Les sommets de ce massif, qui se termine au cap Skilling, sont élevés de quinze à dix-huit cents mètres; ils s'aperçoivent par beau temps de quinze ou seize lieues; par temps de brume, les crêtes percent quelquefois les nuages. Il n'est pas rare de voir, en temps de calme, les nuages arrêtés au milieu de la montagne, séparer la base du sommet et leur donner des formes fantastiques. La côte est escarpée; elle est entrecoupée de baies. Les îles Bananes émergent à l'extrémité du cap Skilling et terminent l'horizon vers le sud. Les sables amoncelés dans ces anses sont baignés par la lame du large, qui y brise avec fureur et renouvelle, par un mouvement sans fin, le cordon de blanche écume qui encadre ce tableau d'un filet d'argent.

Les vaisseaux trouvent des eaux profondes au large de ces massifs rocheux. Les courants sont forts et doivent être surveillés. La roche du Charpentier, éloignée de quelque mille mètres du cap, est le seul danger qui existe; elle est bien apparente et n'est pas à craindre.

Le phare permet d'aborder, de jour et de nuit, le port de Sierra-Leone avec toute l'assurance désirable. La construction orientale de ce monument, qui rappelle les marabouts mauresques, forme une perspective gracieuse qu'encadrent de leur élégante verdure les cocotiers de la montagne. Ce riant aspect donne à l'entrée de Sierra-Leone un air de fête qui contraste avec la sinistre réputation, qu'il mérite, d'être l'un des lieux les plus malsains du globe.

1. Suite. — Voy. t. XXIII, p. 305, 321 et 337.



© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Le phare est bientôt derrière nous; une succession de riantes villas se sont assises sur la croupe des montagnes, dont les vallées encadrent quatre profondes découpures.

Free-Town, capitale de la colonie, a été fondée sur la quatrième anse, qui portait autrefois le nom de baie des Français. Les bûcherons ont si vite mené leur besogne, que les montagnes, qui étaient il y a quarante ans couvertes de bois de la base au sommet, sont nues; c'est à peine si l'on trouve encore quelques touffes d'arbres, perdues dans les étroites vallées qui forment les gorges de ces montagnes. Quelques bouquets isolés, perdus sur les crêtes, n'ont dû leur conservation qu'au caprice du maître qui a planté sa tente sur ces sommets élevés.

Les blanches murailles de ces villas contrastent avec la sombre couleur des huttes des affranchis et des Croumanes, qui viennent à Sierra-Leone pour se gager sur les navires faisant le commerce de la côte.

Dès que l'ancre est au fond, les embarcations rôdent autour du navire; elles attendent avec impatience que la commission sanitaire ait fait arraisonner le capitaine : il est vraiment curieux de voir le sang-froid avec lequel fonctionne cette commission. Il semble que ce soit une institution de luxe, car les germes les plus morbides se développent spontanément dans cette métropole africaine. Située à la limite des vents alizés, elle éprouve les calmes périodiques qui précèdent et suivent le changement des vents, lesquels alternent dans ces parages et favorisent l'incubation des plus terribles épidémies.

A peine le signal de la libre pratique est-il hissé à terre que cette population hybride se précipite à bord comme un torrent; ne vous étonnez pas si, en descendant dans votre cabine, vous y trouvez une grosse négresse tout installée : c'est la blanchisseuse qui vient vous faire ses offres de service.

Ne croyez pas trouver dans ces noires créatures les élégantes filles des Antilles; elles n'en sont que de fort laides contrefaçons. Le madras coiffe mal cette tête ronde, où la laine la plus épaisse remplace les cheveux ondés et bien lissés des métisses, dont elles ont copié jusqu'à la robe à queue. Mais quelle robe et quelle queue! De gros pieds sortent de dessous cet appareil qui tombe sans grâce; et la sueur qui ruisselle en perles jaunâtres sur les joues à pommettes saillantes de la washerwoman indique que Dieu l'avait créée pour porter un costume plus en rapport avec son climat et sa race.

Les maîtres d'hôtel, les commis des maisons qui ont l'habitude de faire des fournitures, arrivent le carnet à la main avec l'air affairé de gens qui n'entendent se déplacer que dans l'espoir de recueillir un gros salaire. Le capitaine prudent ne traite pas avec ces impatients; les Croumanes viennent à leur tour avec leur figure honnête et leur démarche un peu lourde. Ils sont prêts à se louer, à la journée, à la corvée, au mois, à l'année : ce sont les naïfs enfants de la côte de Crou, aux larges épaules. Leurs certificats sont précieusement pliés dans un coin de leur mouchoir; les plus civilisés ont une boîte où le précieux document est renfermé; c'est leur passe-port. Il faut les examiner un à un et y apporter le sang-froid le plus grand, car plusieurs vous disent :

« Méfiez-vous de John ou de James, c'est un franc coquin. »

Ne riez pas; s'ils s'en doutaient, ils passeraient le certificat à leur jeune cousin, car c'est un meuble de famille.

Après avoir circulé au milieu des colis et des wagons, nous arrivons à une rampe dallée qui nous conduit au milieu de la rue principale, composée de maisons élégantes et bien alignées. Des galeries couvertes règnent à l'intérieur. Leur toit incliné, recouvert de bardeaux, indique qu'il a fallu songer à se mettre à l'abri des pluies diluviennes qui détrempent ce sol pendant neuf mois de l'année; quelques rigoles empierrées permettent aux eaux de s'écouler vers la mer sans raviner les rues, qui ne sont pas pavées.

L'hôtel du gouvernement, enclavé au milieu du vieux fort, domine la ville, et fait face au débarcadère; quelques arbres rabougris donnent un chétif ombrage aux piétons qui s'y rendent. Son Excellence a la politesse extrême de mettre sa voiture à la disposition des étrangers de marque qui lui rendent visite; il leur évite ainsi la fatigue de cette montée. Il faut avoir des jarrets d'acier et des poumons dont le ressort ne laisse rien à désirer pour arriver jusqu'aux casernes; vastes, bien aérées, elles sont bâties sur le haut d'un mamelon élevé de cent vingt mètres au-dessus du niveau de la mer; elles dominent la ville, dont elles sont le plus bel ornement. Le panorama qui se développe devant nos yeux et l'accueil que nous y recevons nous dédommagent de cette course ardue. Les officiers logent au milieu de leurs soldats. Salle d'escrime, salle de billard, bibliothèque, rien ne manque pour tromper l'ennui d'un exil où l'on est souvent aux prises avec la fièvre. La salle à manger est belle. Les officiers y tiennent leur *mess* avec tout le comfort traditionnel des régiments de la reine d'Angleterre.

Il semble que pour tracer la ville on ait appuyé la pointe d'un immense compas sur le haut des casernes, et que l'on ait décrit de ce point plusieurs cercles concentriques dont les maisons des faubourgs suivent les contours. C'est là qu'habitent les esclaves libérés; leurs cases en pierre sans enduit sont carrées; elles se composent d'un rez-de-chaussée; rarement elles sont surmontées d'un étage. Leur toit est recouvert d'une épaisse couche d'herbe sèche; un petit jardin cerné par un treillis ou par une haie vive entoure la case. Quelques appentis donnent asile aux animaux domestiques, qui ne consistent qu'en volaille et en cabris.

Quelques légumes, quelques fruits, sont cultivés dans le jardin; c'est avec plaisir que l'on reconnaît l'arbre à pain, qui étale ses larges feuilles découpées au-dessus des palissades. Sa nouvelle patrie ne lui a

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

rien fait perdre de ses qualités naturelles : son vert est toujours élégant ; ses pommes d'or pâle s'étalent joyeusement au soleil et brillent d'un éclat qui engage à les cueillir. Un peu plus loin vous trouvez le mangotier. Tous les deux sont des dons des Européens à l'Afrique. Il s'est aussi parfaitement acclimaté, et ses grappes richement colorées se perdent au milieu de son épais feuillage, à l'abri duquel on peut défier les rayons du soleil le plus ardent.

Gardez-vous de froisser en rien les noirs citoyens de cette ville, car la liberté leur a monté à la tête, et le juge serait vite saisi d'une offense, fût-elle imaginaire. Ne croyez pas, du reste, que votre qualité d'étranger pût être une sauvegarde; le jury est composé d'affranchis; tous sont mus par les mêmes sentiments; la jalousie et l'envie se sont emparées de leur cœur; ils vous condamneraient, quelle que fût la justice de votre cause ou l'habileté de votre avocat. Ils ont oublié que ce sol, ce bien-être dont ils jouissent, sont dus aux Européens.

Au temps où il y avait encore des chevaux à Sierra-Leone, et où Hambourg était une ville libre, florissante, fière d'être l'alliée de la France, ses négociants les plus riches ambitionnaient le droit de hisser nos couleurs au mât du pavillon de leur hôtel, pour indiquer qu'ils étaient revêtus des fonctions d'agent consulaire français; nous trouvions chez eux l'hospitalité la plus généreuse.

Remontons la pente de nos souvenirs jusque vers 1843. La petite division française était mouillée à Sierra-Leone. Une partie de cheval se forma sous les auspices du vice-consul, dans le but de visiter les villages des affranchis, répartis sur les plateaux qui forment le versant sud-est des montagnes de Sierra-Leone.

La cavalcade était joyeuse ; quelques officiers de la garnison nous faisaient l'honneur de nous accompagner. L'amiral E. Bouët-Willaumez, commandant les forces françaises, était en tête, et portait des défis à tous ses compagnons; c'étaient des *matchs* interminables, dont il sortait toujours vainqueur. Son cheval ne connut bientôt plus le mors et l'emporta; inquiet, je poussai une vigoureuse reconnaissance du côté où je l'avais vu disparaître. Je trouvai d'abord le cheval gisant au milieu de rochers énormes qui barraient la route.

Remettre le cheval sur pied, l'attacher à une branche à côté du mien, fut l'affaire d'un instant.

Mais pas de traces du cavalier : nouvelles inquiétudes; nouvelles recherches, couronnées de succès cette fois. Mon malheureux ami gisait sans connaissance au delà des rochers. Comment avait-il été projeté à cette distance? comment avait-il échappé à la mort après une aussi affreuse chute? c'est ce qu'il m'est impossible de dire. Mes efforts répétés réussirent à lui faire reprendre ses sens; il prononça quelques paroles avidement recueillies ; deux choses le préoccupaient : il ne voulait pas se laisser saigner; il désirait savoir si les lunettes qu'il portait ne lui avaient pas crevé les yeux. J'eus à peine constaté que les paupières seules étaient superficiellement atteintes, et promis d'exécuter sa volonté, qu'il retomba dans sa léthargie.

Notre joie s'était changée en deuil. Nous passâmes une triste soirée. La difficulté de former un brancard se compliqua de l'absence de bras; quelques porteurs furent enfin réunis; mais ils étaient maussades et maladroits; il fallait les surveiller de près, pour les empêcher de laisser tomber leur précieux fardeau.

La fièvre s'était emparée de l'amiral; il grelottait au milieu de ces montagnes, où le froid est assez vif pendant la nuit. Il se mettait soudainement sur son séant ; il rêvait combat; il fallait calmer sa fougue, l'envelopper de notre mieux avec nos habits que nous avions jetés sur lui. Nous n'avions pas une goutte d'eau pour lui rafraîchir les tempes. Notre marche, qui s'opérait au milieu d'épaisses ténèbres, était lente; nous n'arrivâmes au port qu'au milieu de la nuit. Un bon lit, les soins éclairés du médecin, réussirent à calmer ses sens surexcités. Grâce à sa vigoureuse constitution, la convalescence marcha rapidement, et nous pûmes bientôt quitter ces parages pour continuer notre croisière.

Les routes qui mettent Sierra-Leone en communication avec les villages qui l'entourent, sont tracées de façon à serpenter sur le flanc des montagnes, et offrent au touriste des perspectives variées.

Le village des Missions, situé dans Regent Vallée, est le but de la promenade des étrangers curieux de se créer une idée de la richesse de la nature tropicale.

Les jardins y sont pleins de fleurs; les haies de lentanias, les géraniums, les rosiers, les lauriers-roses y étalent leurs couleurs les plus brillantes, relevées par des touffes de verdure composées avec art. Le grêle feuillage du bambou, qui tremble à tous les vents et se balance avec un grincement qui ressemble à un gémissement, fait ressortir le vaste feuillage du bananier, dont le régime recourbé fait plier la tige, tandis que le palmier ombrage de son feuillage élancé les fruits qui couronnent son tronc de leurs grappes d'or.

Le Pain-de-Sucre, morne élevé de six cents mètres, fait le fond de ce tableau qu'arrose une magnifique cascade, dont le bruit seul rompt le silence de cette retraite studieuse.

Une autre route, dirigée vers l'ouest, contourne comme celle-ci les montagnes, et conduit à la tour des signaux, d'où l'on jouit d'une vue magnifique : l'horizon de la mer se déroule à vos pieds; de ces hauteurs, les vagues les plus fortes semblent à peine rider la surface de l'eau, et les plus grands vaisseaux paraissent comme des coques de noix que le caprice d'un enfant aurait semées sur un bassin.

## XI

Déplacement des populations intérieures. — Conquêtes mandingues. — Marabouts. — Timanies. — Mandingues. — Le Kouranko, Soulimana.

Dès que l'on a dépassé Free-Town, la rivière de Sierra-Leone se partage en trois : la rivière de Bance

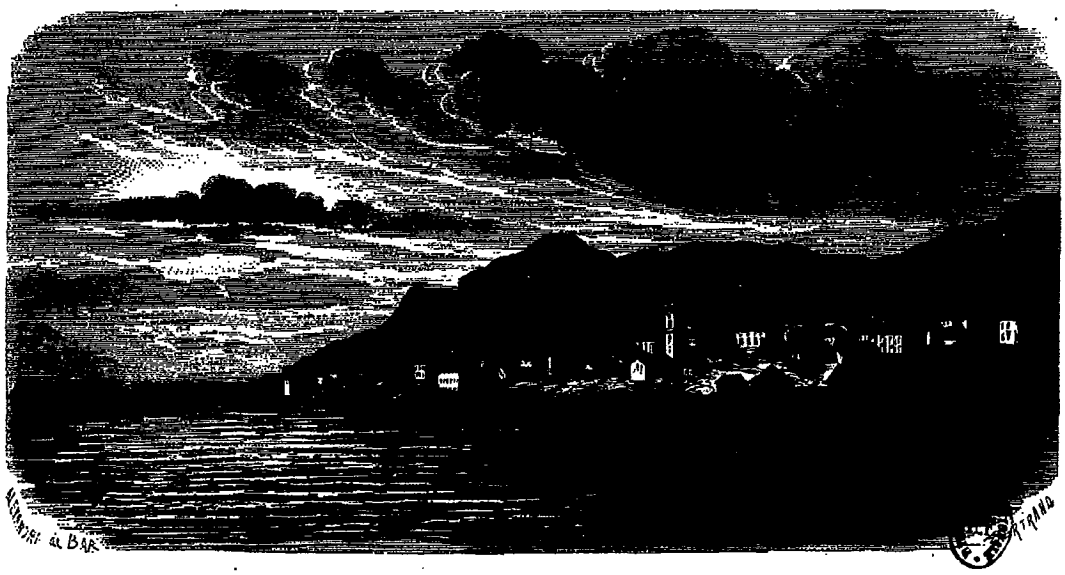
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

s'enfonce dans les terres après un cours insignifiant ; le principal affluent vient sur le nord ; son lit est parsemé d'îles ; il se divise lui-même en deux branches ; la Rokelle continue sa course au nord-nord-est, et la Gambia court droit au nord.

Les chaloupes peuvent remonter la Rokelle pendant plusieurs journées. Le courant de cette rivière est violent pendant les hivernages, et rend cette navigation lente et fastidieuse. Porto-Logo est le lieu d'embarquement et de débarquement des gens de l'intérieur. Les mollahs et les marabouts mandingues et foulahs parcourent sans cesse ces populations, parmi lesquelles ils font une propagande active, en établissant des écoles, en combattant les superstitions locales. Les Mandingues choisissent, pour faire leurs haltes, les villages où ils sont sûrs de rencontrer un de ces noyaux musulmans qui deviennent ainsi le lieu de leurs préférences.

Le mouvement des indigènes qui visitent Sierra-Leone s'augmente de jour en jour. Les Foulahs et les Mandingues y apportent de l'or en poudre ou fabriqué. Leurs bagues, boucles d'oreilles, bracelets, chaînes, sont de formes très-élégantes ; ces objets sont souvent travaillés en filigrane. Leurs pagnes de coton ont des couleurs éclatantes, variées avec goût ; les imitations qui en ont été faites sont loin de les égaler. Leurs armes, sabres, boucliers, harnais de chevaux, rappellent qu'ils ont dû recevoir des Maures, leurs maîtres en religion, une partie des procédés qu'ils emploient ; ils ont atteint une véritable supériorité dans tous les arts qui mettent le cuir en œuvre.

Les terrains sur lesquels sont établis les affranchis, ont été concédés à la Compagnie africaine par les Timanies. Le territoire des Timanies, qui a à peine cent lieues carrées, est borné au nord et à l'est par le



Free-Town, vue prise au large. — Dessin de A. de Bar, d'après une photographie.

Kouranko et le Soulimana ; il est partagé entre quatre chefs. Les villes principales sont Rokon et Maboury, dont la population n'excède pas deux ou trois mille âmes. L'hérédité est collatérale ; la nation est avenante ; les femmes y sont jolies et aimables.

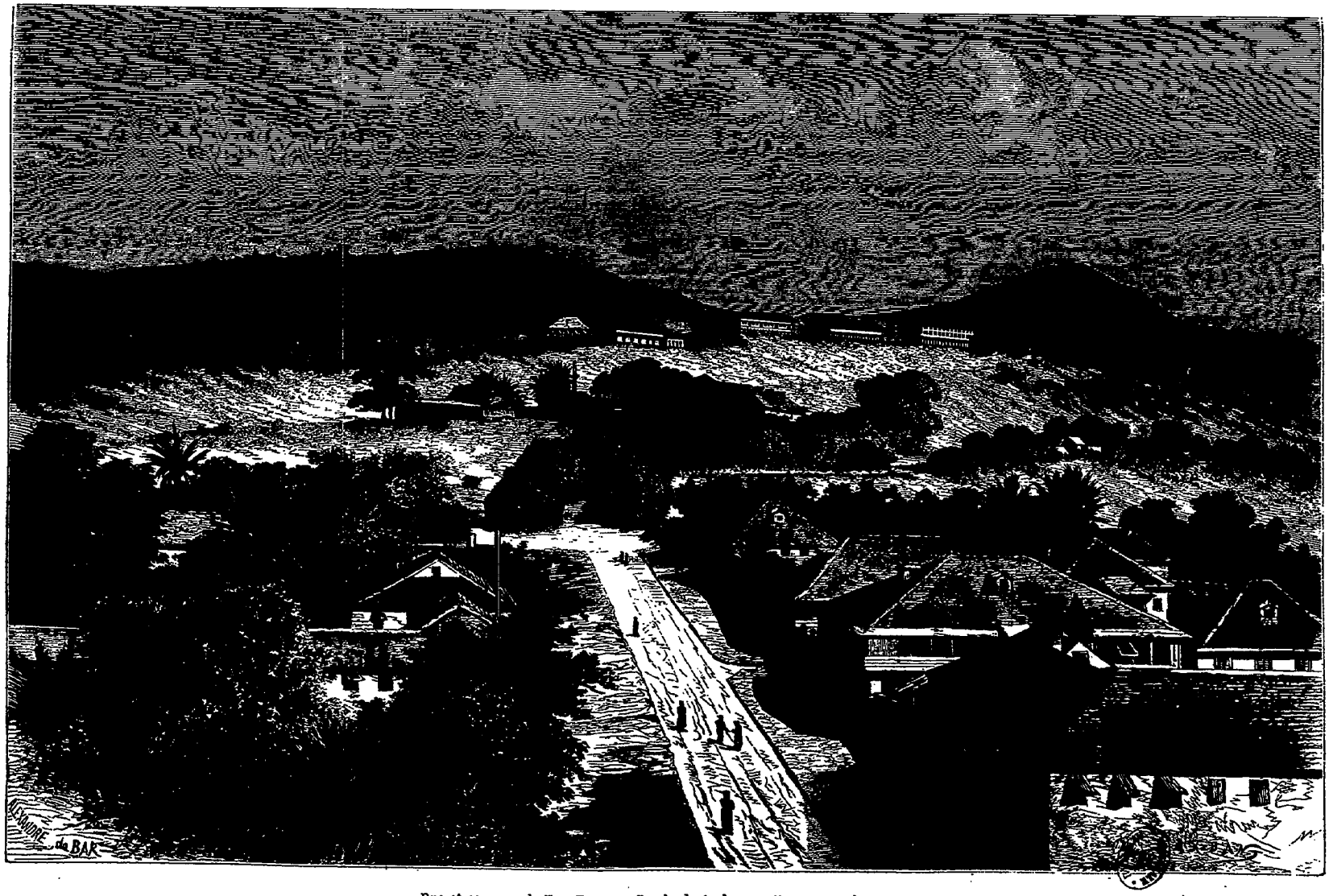
Dans les villages de l'intérieur, les garçons vont nus jusqu'à la ceinture ; un léger tissu, fixé à la ceinture, se renoue par derrière ; les filles sont nues jusqu'à sept ou huit ans ; elles portent autour des reins jusqu'à leur mariage une petite écharpe volante, qu'elles fixent en se mariant. Les femmes sont souvent nues par l'impossibilité où elles sont d'acheter des vêtements pour se couvrir. Les hommes mariés portent un pagne et un chapeau ; souvent la culotte maure du Mandingue ou du Foulah apparaît sous son pagne.

Les Mandingues, qui ont quelques établissements en Gambie, en Casamance, ne se trouvent à l'état de puissance compacte que dans le Kouranko. Les mœurs et les vêtements des Foulahs et des Mandingues commencent à s'imposer aux Timanies ; c'est surtout ces étrangers que l'on rencontre dans les rues de Sierra-Leone. Ils sont plus sveltes et moins noirs que les peuplades du littoral, avec lesquelles ils sont moins mélangés que les Foulahs. Ils sont intelligents, affables, ont la physionomie vive ; ils se piquent d'honnêteté dans leurs transactions ; ils sont voyageurs infagables et parcourent l'Afrique d'un bout à l'autre pendant des années. Ils exercent quatre professions libérales : ils sont orateurs, chanteurs ou griots, cordonniers et forgerons.

Leurs marabouts sont très-considérés et parcourent l'Afrique sans être troublés. Ils élèvent avec soin leur jeunesse, qui a pour eux les soins et le respect que l'on a pour un père.

Nous ne rencontrerons plus, à partir du Foutah d'Iallon, dont le dernier sommet, le mont Kakolima,

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Rue et casernes de Free-Town. — Dessin de A. de Bar, d'après une photographie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

se dresse devant les îles de la Loss, que des Mandingues, en second plan, des populations maritimes. Ils s'étendent jusqu'à Kong, où ils sont voisins des Ashantis.

Ils portent, comme les Yolofs, une longue robe sans manches, faite de guinée bleue ou blanche. La culotte à la maure vient se nouer au-dessous du genou ; leur jambe, sèche et nerveuse, est nue ; le pied est chaussé d'une sandale en cuir écru.

Leur tête est coiffée soit d'un bonnet blanc, soit d'un bonnet rouge ou d'un vaste chapeau à haute cuve et à larges bords, dit chapeau Bambara, dont le double fond est destiné à abriter la tête des rayons du soleil.

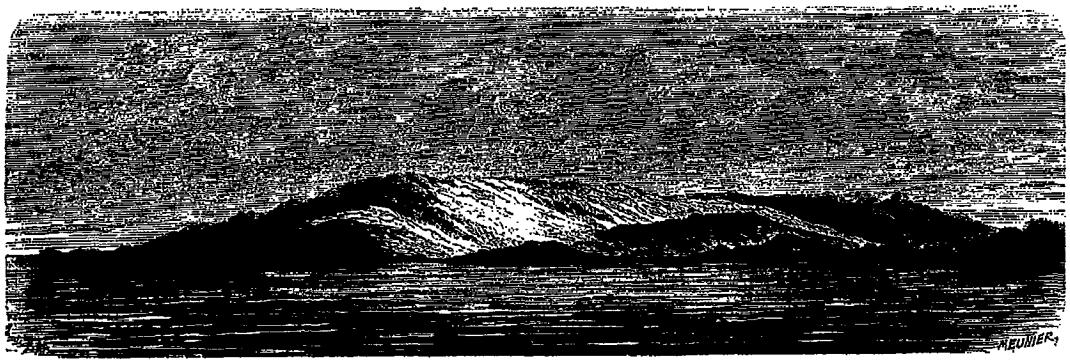
Ils portent un sabre suspendu à l'épaule gauche par de lourdes bellières ; la poignée et le fourreau de cette arme sont en cuir maroquiné et verni, ainsi que les sachets ou gris-gris qu'ils se pendent au cou, où ils sont retenus par des cordonnets en tresses de cuir, qui attestent une grande dextérité de main. Leur barbe et leurs cheveux sont souvent divisés en longues mèches tressées.

Le Kouranko a perdu plusieurs provinces dans les longues guerres qu'il a soutenues contre les Foulahs, mais il a maintenu son indépendance. Ses démêlés avec ses voisins orientaux, les Soulimanas, empêchent les Européens de pénétrer dans la vallée du Niger dont ils tiennent les passes. Le sultan, quoique mahométan, n'ose pas faire profession d'islamisme, il se contente de prier dans son palais. La cavalerie est bonne, nombreuse, bien conduite. La nation peut lever dix mille guerriers.

Les principales villes sont : Simea, Kamala et Falaba.

Falaba, situé par 10° 49′ de latitude nord, touche presque à Timbo, la capitale du Foutah ; elle est située vis-à-vis les Rio-Pongo et la Mellacorée, qui sont en rapports constants avec ces peuples que l'on confond souvent avec les Foulahs.

Les jeunes filles y sont jolies, se coiffent avec goût, portent une seule boucle d'oreille à gauche pour se distinguer des Foulanes, leurs ennemies. Le mariage s'y fait à prix d'argent : les hommes riches achètent les jolies femmes, les jeunes gens épousent les veuves.



Terres de Sierra-Leone vues du large. — Dessin de A. de Bar, d'après une photographie.

## XII

Religions : musulmane, fétichiste. — Temples et idoles. — Fétichеurs. — Constitution des empires africains. — Chefs. — Général en chef. — Vie civile. — Fiançailles. — Mariages. — Mœurs. — Divorce. — Cérémonies funèbres. — Jugement après la mort. — Le pourah. — Confrérie de femmes.

Ce serait une erreur de croire que les Africains vivent sans lois et qu'ils n'écoutent que leurs passions. La tradition y est toute-puissante ; grands et petits sont obligés de se soumettre aux usages qu'elle consacre depuis des siècles ; ces pratiques sont généralement mises sous la sauvegarde de la religion.

La religion de ces peuples se divise en deux cultes : le mahométisme et le fétichisme. Le christianisme n'a pas fait un prosélyte en dehors des établissements des Européens. Les Timanies pratiquent la circoncision ; mais ils sont restés fétichistes, ce qui établit une barrière nouvelle entre eux et leurs voisins les Foulahs et les Mandingues, qui sont pour la plupart mahométans.

Le fond du fétichisme est le déisme ; tous les noirs croient à un principe unique, créateur, conservateur, en rapport constant avec le monde extérieur, qu'il gouverne, par des puissances intermédiaires ou génies : le dualisme naît fatalement de cette doctrine ; Dieu, dans sa sphère sereine, laisse ses ministres régler un peu à leur gré les affaires d'ici-bas, et le mauvais principe devient assez redoutable pour qu'il faille le conjurer : c'est donc surtout à ce dernier que s'adressent les prières des Timanies qui espèrent, à force de supplications, détourner les malheurs qu'il tient suspendus sur l'espèce humaine ; cette doctrine est celle de toute l'Afrique païenne.

De petits temples en l'honneur des divinités malfaisantes et situés à trois ou quatre cents mètres des villages abritent les ex-voto. Quelquefois ces divinités sont représentées sous des formes humaines, le plus souvent sous l'apparence d'un animal ; les tigres, les serpents, les lézards ont le privilége de personnifier les êtres qui sont censés s'incarner dans les bêtes. Il y a un peu de métempsycose dans le fond du fétichisme, et beaucoup d'Africains croient à la métamorphose immédiate des dieux et des nécromans, qui peu-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

vent à volonté se changer en tigres, caïmans ou serpents.

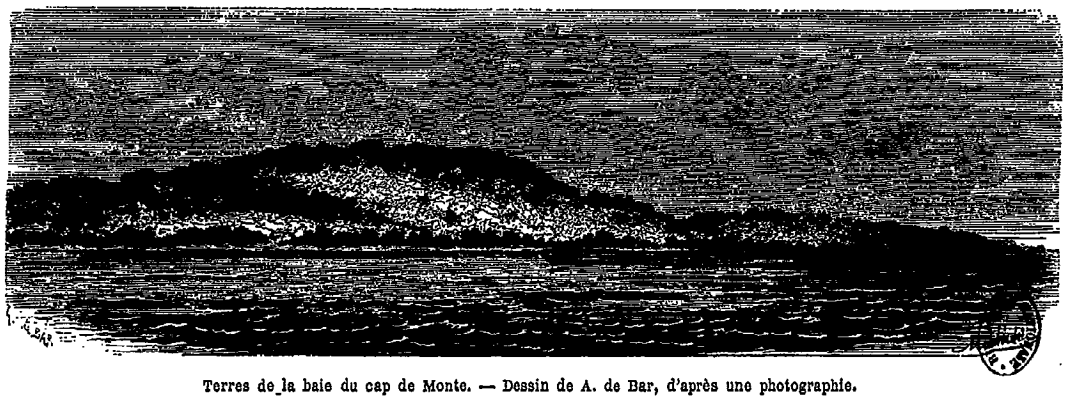
Ces idoles et ces temples prennent dans la région qui est intermédiaire entre les îles Bisagots et Sierra-Leone, le nom de China et de Sentho; c'est l'origine probable du nom de *Guinée*, qui continue à signifier diable en yolof : ces peuples ont pris les premiers Européens qui les visitèrent pour des êtres supérieurs.

Les féticheurs, connus sous différents noms suivant les peuplades, sont les ministres et les interprètes de ces démons; ils cumulent les fonctions de médecins avec les fonctions sacerdotales et connaissent plusieurs simples, dont les vertus médicinales sont remarquables et agissent avec rapidité, lorsque le tempérament du patient n'est pas trop usé.

Les poisons sont d'abord enseignés aux apprentis féticheurs; l'usage du contre-poison est le secret du petit nombre, qui maintient ainsi les inférieurs dans la crainte. J'ai souvent fait des tentatives auprès des féticheurs pour obtenir que ces secrets me fussent confiés, mais, après m'en avoir fait la promesse, ils trouvaient toujours des raisons pour ne point la tenir.

Le ministère du féticheur est requis dans les grandes occasions de la vie : il fait les mariages, il assiste les mourants et les exorcise. Son action judiciaire est redoutée, car il préside au jugement de Dieu. La vie de l'accusé tient au dosage qu'il emploiera : l'écorce du mélis, celle du laurier-rose servent dans ces épreuves, auxquelles les noirs, pleins de foi, se soumettent avec une aveugle confiance; un peu d'huile ou de l'émétique pris d'avance déjouent le poison; cette coutume est générale en Afrique. Les Malgaches ont leur tanguin; les noirs sont persuadés que le féticheur a un démon familier qui lui permet de connaître les choses cachées, de deviner l'avenir.

La constitution politique des grands empires africains est monarchique; absolue dans ses formes, cette omnipuissance est tempérée par l'usage; chaque village a un chef qui préside les assemblées publiques, maintient l'ordre et rend la justice. Il vit du reste



Terres de la baie du cap de Monte. — Dessin de A. de Bar, d'après une photographie.

comme les autres habitants : ses revenus consistent dans les honoraires que lui doivent les plaideurs, et dans les amendes infligées aux délinquants : des officiers publics ou sergents sont chargés de mettre à exécution les sentences prononcées par ce chef qui ouvre le marché sur lequel il perçoit un droit. Les charges de ces sergents sont souvent héréditaires ainsi que celle du chef. Le pouvoir se transmet collatéralement. C'est au premier mâle né de la sœur aînée qu'est dévolu le droit de juger ses compagnons ou de les mettre en prison : il y a néanmoins des exemples d'élection et de déchéance. En temps de guerre, le général en chef est choisi parmi les plus vaillants; cette charge est temporaire chez les Mandingues et chez les Foulahs ainsi que chez les Timanies. Chez ces derniers le conseil des anciens qui rend des arrêts souverains se nomme *bourie;* les causes qui s'y plaident le plus souvent sont le vol, l'adultère, la sorcellerie; l'amende peut racheter les deux premiers crimes, mais la sorcellerie est toujours punie de mort : il n'y a pas de crime plus élastique, aussi abuse-t-on de cette accusation.

Ces gens-là sont très-conservateurs; celui qui veut contracter une union est dans l'obligation de se bâtir une case et de posséder le numéraire nécessaire pour acheter sa femme. Il y a quelques tribus dont les fiançailles ne plairaient pas à nos belles dames : après avoir reçu l'anneau de cuivre qui témoigne qu'elle agrée la recherche de son fiancé, elle se rend avec lui chez un forgeron, qui leur lime les dents de façon à les rendre pointues : cette opération finie, ils vont à un des temples qui sont aux abords du village; un pot de bière ou du vin de palme répandu autour de cet autel, en invoquant les mânes des ancêtres, est le premier acte de la cérémonie religieuse, que le féticheur complète en bénissant leur union, moyennant la redevance d'une poule : le forgeron intervient de nouveau, en rivant à leur bras deux anneaux de fer; mais ces liens sont éphémères : le mariage se brise aussi aisément qu'il se contracte.

La nuit des noces se passe en danses *gallongis*, quelquefois en escarmouches assez vives, car il est de bon goût que les amis et les parents de la belle la cachent

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

ou refusent de la livrer avant d'avoir éprouvé la force du nouvel époux et celle de ses amis.

Chacune des femmes a généralement un logement particulier. L'enfant est enroulé dans un pagne, pendant les premiers jours qui suivent sa naissance; il se campe fièrement sur la croupe de la mère, quand il est plus fort; elle ne s'en sépare jamais et vaque à tous les soins du ménage avec son négrillon. Dans quelques tribus cette exigence va si loin que ce n'est que lorsque l'enfant marche seul et peut déjà lui rendre quelques légers services, qu'elle reprend son rang parmi les autres femmes.

La femme négligée a le droit d'interdire le domicile conjugal à la préférée; la rentrée de cette noire favorite au foyer domestique n'a lieu que lorsque sa rivale a apaisé sa jalousie. Si les femmes tendres ont le droit d'exprimer leurs sentiments à leur époux, les femmes haineuses ou de mauvaise volonté ont aussi la liberté d'épancher leur bile; elles prennent alors un sigisbé; mais la coutume réserve toujours au mari le droit de rompre ce lien fragile et d'obliger l'infidèle à réintégrer le domicile conjugal; autrement il y aurait un procès en adultère.

Il n'est pas toujours plaisant de s'engager dans ces intrigues; le lovelace devient bel et bien l'esclave du mari, tandis que la belle est fouettée et rasée, et mise aux gros ouvrages.

J'en ai vu maint exemple, et ce qui est merveilleux, c'est que je n'ai jamais entendu une plainte sur la rigueur de la sentence : ces femmes l'acceptaient avec stoïcisme. Le divorce peut se faire d'un consentement commun; la femme qui a reçu une dot la conserve lorsque le mari la renvoie.

Les cérémonies funèbres se font avec pompe. Le culte des morts est vivace en Afrique. Les funérailles sont accompagnées de festins où les bœufs et les moutons de la famille sont dévorés. Les ex-voto, les offrandes déposées sur les autels, les libations journalières sont autant d'hommages rendus aux ancêtres. Par une délicatesse qui nous échappe, c'est l'ombre du mets que

Terres de la baie du cap Mesurade. — Dessin de A. de Bar, d'après une photographie.

savoure l'ombre du défunt. Le corps est quelquefois conservé pendant plusieurs jours; quand il est boucanné, on le conserve plusieurs mois. Avant de le déposer en terre, intervient le jugement, qui consiste à demander au mort s'il a quitté la vie volontairement, c'est-à-dire par une mort naturelle, ou s'il a succombé par suite de maléfice, de sortilége, de poison. Dans un pays où la vengeance et la jalousie sont les passions dominantes, et où une main coupable peut administrer dans l'ombre les poisons les plus violents, une pareille précaution n'est pas inutile : mais elle sert à satisfaire bien des rancunes. Au moment de l'inhumation la bière est placée sur des tréteaux, disposés de telle façon que l'un d'eux vacille à volonté. L'interrogatoire est fait soit par les parents du mort, soit par le féticheur : si la bière ne bouge pas, le corps est descendu dans une fosse profonde, creusée en un lieu éloigné des terres cultivées que le corps mort souillerait. Si les tréteaux mal assujettis trébuchent, la mort est déclarée le résultat d'un crime et le sorcier est chargé de rechercher le coupable. Toute cette comédie est préparée d'avance et le poison, administré à haute dose, a toujours raison de l'accusé, qui doit prouver son innocence en se l'ingurgitant.

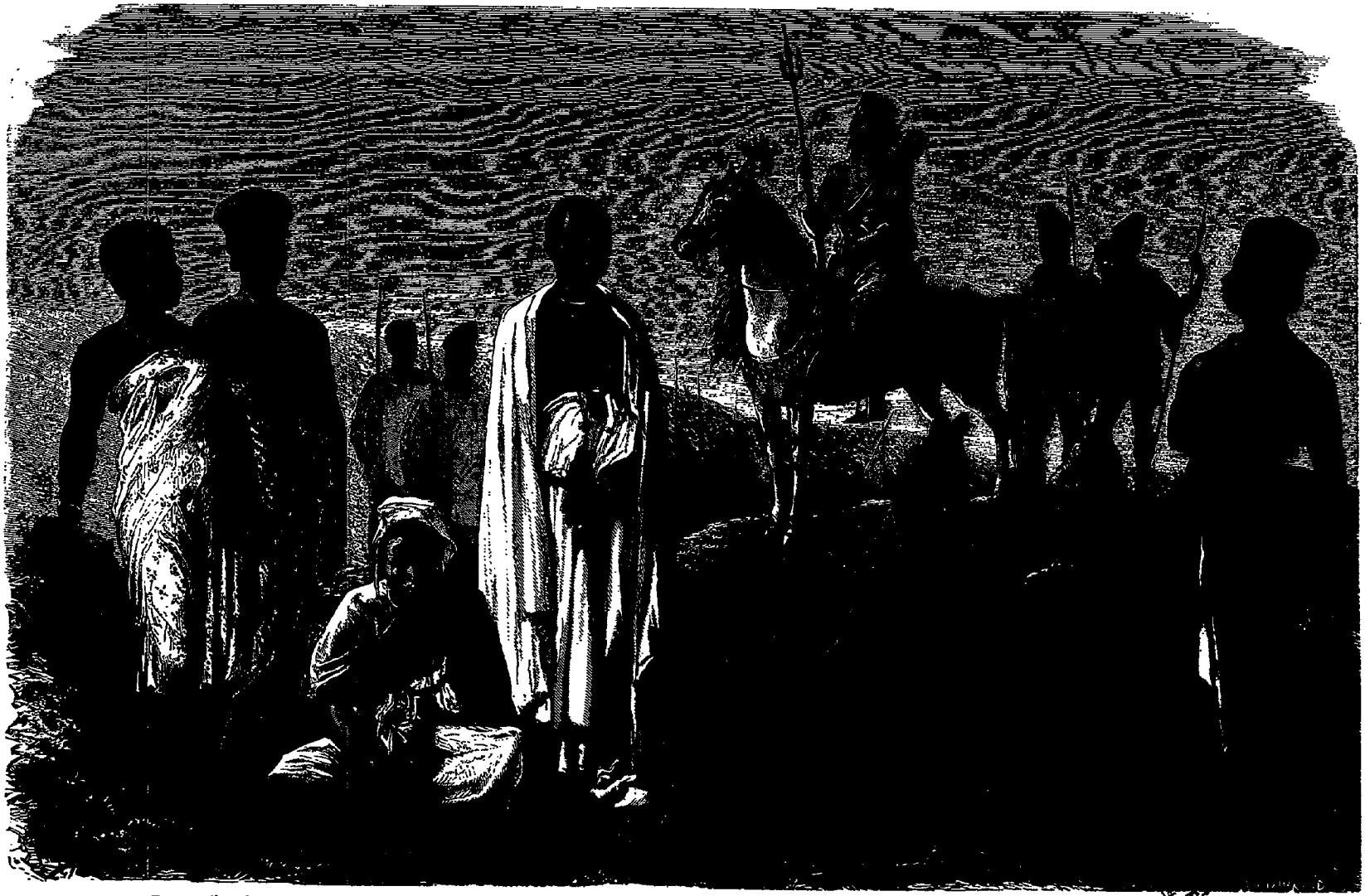
La sœur aînée du défunt joue généralement un grand rôle dans les cérémonies funèbres; il n'est pas rare qu'elle prétende avoir eu des apparitions; elle doit reconnaître le cadavre, mener le deuil.

Les femmes poussent des cris horribles et les veuves restent souvent dans leurs maisons pendant le deuil.

Deux institutions qui s'étendent à toute l'Afrique septentrionale méritent un examen spécial. La première est une espèce de franc-maçonnerie nommée *pourah*, l'autre est une confrérie de femmes dont le nom varie. On ne s'affilie à ces deux institutions que par degrés et la doctrine supérieure n'est possédée que par un petit nombre d'adeptes.

Le pourah a évidemment été une institution religieuse, une trêve de Dieu, un tribunal de la Sainte-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Femmes timanies. Marabouts mandingues. Guerriers mandingues. Femme timanie.

TYPES DE LA CÔTE D'AFRIQUE. — Dessin de P. Sellier, d'après des croquis communiqués par l'auteur.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Wehme; tous les hommes de trente ans peuvent en faire partie en se soumettant aux épreuves qui doivent changer leur âme; ils font dès lors partie des « deux fois nés ». Le secret est inviolable, les femmes en sont exclues. Cette association s'est donné la mission de veiller à la garde des choses saintes ; les autels, les bois sacrés sont sous sa surveillance, son tribunal redouté impose sa volonté aux plus grands potentats. Elle a des mots d'ordre, des convocations particulières; les membres du pourah portent comme signe extérieur un tatouage spécial qui figure un double cordon s'enroulant autour du corps, et dont les bouts remontent vers la poitrine et se rejoignent au milieu du creux de l'estomac.

Lorsque les guerres sont devenues insupportables, on supplie un prince voisin de prendre le rôle de médiateur : s'il accepte, il déclare qu'il agira comme *umpire*, mot qui emporte avec lui la signification de dictateur. Si les parties contendantes rompent la trêve ou n'acceptent pas sa médiation, il fait annoncer qu'il va établir le *pourah*. On ne peut répandre le sang pendant le *pourah*. Si le pourah est violé, vingt ou trente personnes masquées et voilées descendent dans les villages, mettent à mort tout homme trouvé en dehors de sa case et font main basse sur tout ce qu'ils rencontrent : cela rappelle un peu l'interdit juif.

La confrérie des femmes est placée sous la garde et sous l'inspection des pourahs et des féticheurs; les filles entrent à sept ou huit ans dans les couvents qui en dépendent; elles y restent jusqu'à l'âge du mariage. Elles sont soumises dans ces établissements à une certaine circoncision; elles ne peuvent y entrer qu'en payant la redevance d'un esclave ou son prix.

Les Mandingues de Mousardou ont renchéri sur leurs voisins. Leur couvent de filles est tenu avec soin; les jeunes pensionnaires reçoivent les jours de fête et se montrent au public, vêtues avec luxe, coiffées de turbans, prenant des poses mystiques.

Les établissements de la confrérie sont des asiles inviolables et mystérieux où tout se passe de nuit et dans l'ombre; la mort suit l'infraction de l'interdit sous lequel ils sont placés.

Les femmes africaines sont toujours très-fières d'appartenir à cette institution qui, par sa puissance, les soutient dans leurs dissensions de ménage; aussi faut-il quelquefois leur opposer la menace de l'intervention du Monbo Jombo, esprit chargé de venger l'honneur du mari offensé. Le Monbo Jombo se présente, complétement vêtu de feuilles, la courbache à la main, pour corriger les volages épouses; il appartient aux féticheurs ou aux pourahs, il sait bien où trouver les délinquantes.

Les voyageurs qui veulent pénétrer dans l'Afrique par Sierra-Leone doivent toujours se faire accompagner par un membre du pourah qui facilitera singulièrement toutes leurs transactions, et les mettra en rapport avec les féticheurs qui ont une police admirablement faite. Ils les avertiront des embûches tendues, des complots de leurs porteurs et leur feront rendre les objets volés.

Lorsque le féticheur se présente en public, il se fait précéder par des cris et des cloches; il est vêtu d'habits bizarres; son bonnet rabattu lui couvre la figure, un grand manteau l'étouffe; il est souvent monté sur des échasses tout emplumées dont la terminaison simule quelquefois les griffes d'un oiseau. Il joue auprès du chef le double rôle de bouffon et de conseiller. Les chefs de l'ordre restent dans l'ombre. Cette charge est le privilége de certaines familles. Un adepte éminent m'a fait connaître que cette grande maîtrise ne se conservait que pendant trois ans, et qu'elle était élective; il en est de même chez les musulmans pour les almamis.

L'action des féticheurs est toujours puissante. Il faut entretenir leur amitié par des cadeaux, et en leur montrant de la considération, sans quoi on perd bien vite son crédit.

## XIII

Esclaves affranchis débarqués à Sierra-Leone. — État du commerce de Sierra-Leone. — Bateaux à vapeur. — Infériorité des affranchis. — Ile de Sherboro. — Mort de Jules Gérard le tueur de lions. — Côte de Liberia. — Gallinas. — Cap de Monte. — Fanatoro. — Supercherie d'un marabout : le mouton de Peter Gray.

La répression de la traite ayant nécessité de nombreux armements, Sierra-Leone devint le centre d'une vice-amirauté et le chef-lieu maritime de la nombreuse flottille qui a poursuivi pendant cinquante ans les négriers avec une énergie sans pareille.

De 1830 à 1848 trente-cinq mille nègres ont été mis à terre. En prenant les soixante mille noirs capturés pendant ces dix-huit années comme base de notre calcul, on ne peut pas estimer à moins de cent quarante mille âmes le nombre des esclaves délivrés par l'escadre anglaise pendant la période totale de la répression de la traite.

Ces captifs sont devenus les éléments d'où est sorti le Sierra-Leone actuel. Cette population de cent quarante mille âmes y a fondu, et c'est à peine si, en faisant entrer les naissances en ligne de compte, on peut aujourd'hui constater à Sierra-Leone la présence de soixante-dix mille affranchis, répartis dans les quinze ou seize districts entre lesquels a été divisée la colonie.

Cette extrême mortalité est attribuée à plusieurs causes. L'état de faiblesse et de marasme où le confinement à bord réduisait ces malheureux noirs était tel, que plus d'un quart mourait en route et qu'un autre quart succombait après avoir été mis à terre, où le régime alimentaire auquel était soumis le nouvel arrivant, laissait autant à désirer que son logement et son vêtement.

L'esprit de charité dont est animée la société anglaise fit surgir des établissements de toute nature : les sociétés religieuses suppléèrent l'action du gouverne-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

ment; elles s'emparèrent de ces noirs; chacune d'elles chercha à former leur esprit, à assurer leur bien-être. Les écoles, les maisons d'éducation, les églises qui ornent les places de la ville de Free-Town témoignent du zèle et de la puissance des sociétés de propagande de l'Angleterre.

La profession de tous les cultes est permise à Sierra-Leone, et les différentes confessions chrétiennes y ont des représentants.

Sierra-Leone est ouvert au commerce de toutes les nations. Les étrangers, comme dans toutes les colonies anglaises, ne peuvent posséder d'immeubles, et lorsqu'ils possèdent, ils ne peuvent aliéner qu'avec le consentement du conseil de la reine : c'est un régime bien restrictif.

Les lignes de bateaux à vapeur mettent désormais Sierra-Leone en rapport mensuel avec l'Europe et avec tous les établissements fondés par les Européens sur la côte occidentale d'Afrique. L'absorption des établissements danois et hollandais de la Côte d'Or par l'Angleterre la rend maîtresse absolue de régler, comme elle l'entend, sa politique africaine.

Les affranchis se sont introduits dans les conseils coloniaux; ils sont maîtres du jury, ils gouvernent l'opinion publique par la presse, la justice est entre leurs mains. Mais, il faut bien l'avouer, tout est étroit dans ces cervelles épaisses; les journaux sont grossiers et prennent cette allure pour de l'indépendance : le noir est facile à émouvoir et l'Européen est pour lui un ennemi qui ne doit pas compter sur sa bienveillance.

En résumé, il vaut mieux avoir affaire aux populations indigènes qu'aux affranchis de Sierra-Leone, qui n'ont de la civilisation que le masque. Sierra-Leone n'a qu'un vernis de christianisme; que demain le gouverneur et la garnison disparaissent, et les mollahs mandingnes et bambaras, les marabouts foulahs vont être entourés par la foule, les églises seront converties en mosquées; ce qui ne sera pas musulman reviendra au culte des féticheurs et se courbera sous la crainte du pourah qui continue à y pratiquer en cachette ses maléfices.

L'île de Sherboro est devenue colonie anglaise depuis une dizaine d'années, et les lois et les règlements de Sierra-Leone lui sont appliqués : le commerce français, qui y avait jeté de profondes racines, a beaucoup perdu depuis cette annexion, parce qu'il ne peut plus continuer la traite de poudre et des armes qu'il faisait avec les naturels.

Les rivières qui se déchargent dans le bras de mer qui sépare Sherboro du continent, permettent de pénétrer assez facilement dans l'intérieur. L'attention du gouvernement anglais s'est surtout portée sur la rivière Jonk, dont la possession a amené un litige récent entre le gouvernement de Sa Majesté Britannique et les États de Liberia : ceux-ci ont la prétention de l'avoir pour limite vers le nord.

Sur les conseils qu'il avait reçus des colons de Sierra-Leone, Jules Gérard avait choisi cette route pour pénétrer dans l'intérieur. Il a péri dans cette tentative; d'après toutes les recherches faites par les autorités anglaises pour connaître les causes de sa mort, il paraît certain qu'il a été assassiné par un spahi arabe, qu'il avait pris à son service à Alger. Son aptitude pour les voyages paraissait du reste bien problématique; autre chose est de tuer des lions à l'affût, autre chose est de parcourir patiemment une route, le carnet à la main. La science du touriste n'est pas donnée à tout le monde, et le voyageur en Afrique doit être capable de faire des observations astronomiques pour fixer les points qu'il visite.

En quittant Sherboro, on se trouve sur la côte des Graines, patrie des Croumanes, dite aussi côte de Malaguette ou de Liberia. Les négriers s'étaient établis sur cette côte depuis qu'ils avaient été chassés de Sierra-Leone, et les croiseurs la bloquaient étroitement.

En 1832, nous nous trouvions devant Gallinas, l'un de ces nids d'esclaves; *la Cigogne*, brick de dix canons, accompagnait *l'Hermione*, frégate portant le guidon du commandant en chef, sur laquelle je servais; on signale au petit jour une mâture élancée qui sort de la brume; *la Cigogne* prend chasse, la frégate met son grand hunier sur le mat, sa chaloupe reçoit sa lourde pièce de canon, les embarcations partent avec un élan facile à comprendre.

Le silence nécessaire pour conduire à bien des expéditions de surprise n'est rompu que par la cadence des avirons qui plient sous les efforts des rameurs.

Un foc de blancheur éclatante se hisse lentement; le bâtiment est sur ses gardes; la brume ne permet pas de distinguer encore ses agrès; nous sommes à portée de pistolet, les sabords s'ouvrent, les tranches sont peintes en vermillon, nous en comptons dix d'un seul bord, les caronades sont garnies de leurs servants; l'inconnu pourrait être un adversaire redoutable.

*La Cigogne* a pris position dans sa hanche de tribord; nous sommes sous le beaupré; il ne peut résister à cette attaque combinée; il hisse enfin son pavillon : il est espagnol ! Quelle déception pour des gens qui s'apprêtaient à sauter à l'abordage.

Nous montons à bord, où le capitaine nous reçoit avec une urbanité toute castillane; il s'excuse de s'être mis en défense; il avait cru avoir affaire à la croisière anglaise, et est trop heureux de nous montrer le permis de navigation, délivré par les autorités de la Havane; nous lui souhaitons le bonjour.

Notre chasse est finie; les canots font assaut de vitesse pour retourner à bord où tout rentre dans l'ordre; c'est en somme une bonne journée; la monotonie de la croisière a été rompue par les émotions du matin.

Nous mouillons devant Gallinas; l'imagination se monte; c'est à qui visitera ce comptoir, célèbre par la quantité d'esclaves qui s'en exporte, et dont le nombre a pu atteindre jusqu'à dix mille en une seule année. Pedro Blanco, son fondateur, était né à Malaga; il

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

avait été marin et avait reçu une certaine éducation; il débuta dès lors par s'approprier les cargaisons qu'il était chargé de gérer; il acquit d'immenses richesses; ses tours sont connus de tous les officiers qui ont fait les croisières africaines.

Les barracons de don Pedro, vastes et bien aérés, pouvaient contenir de mille à cinq cents noirs; des hommes armés veillaient de jour et de nuit sur les captifs, dont les plus dangereux étaient chargés de fer. Cet établissement ressemblait à un bagne plus qu'à un comptoir.

Don Pedro vivait dans ce lieu maussade, comme une espèce de nabab africain; suivant la mode des chefs du pays, il avait une quantité de femmes renommées pour leur beauté.

Pedro Blanco quitta Gallinas en 1839; des expédi-

Guerriers de Tasso. — Dessin de P. Sellier, d'après une aquarelle de l'Exposition du ministère de la marine et des colonies.

tions anglaises brûlèrent ses barracons peu après. Il avait acquis par ses richesses, sa réputation de générosité, une influence très-grande sur les chefs de la contrée qui se disputaient ses faveurs et ambitionnaient de remplir ses barracons; de ces rivalités étaient nées des guerres sanglantes qui ont dépeuplé la côte.

La rivière de Gallinas est étroite, tortueuse; à l'époque des syzygies, sa barre est mauvaise. Il s'est formé à son embouchure de vastes attérissements qui sont couverts d'une végétation parasite où dominent les mangliers, les roseaux. Les îlots de cet estuaire sont parsemés d'observatoires où des guetteurs vigilants regardent l'horizon de la mer, pour signaler les amis et les ennemis.

Le cap de Monte se compose d'un massif de montagnes, hautes de six cents mètres, qu'on voit facile-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

ment de dix lieues. La rivière a une barre que l'on franchit sans peine; la côte forme un petit cap près la rive gauche de cet estuaire, et l'on peut débarquer dans cette anse; lorsque les vents viennent de terre, la mer n'y brise pas.

Les chefs du cap de Monte descendent, disent-ils, d'une famille française; ils sont moins foncés que les autres noirs : la population du cap de Monte appartient aux Weys; elle parle le gouran, dialecte peu répandu.

Les villages du cap de Monte sont entourés de palissades élevées; quelques pièces de canons en fer sont braquées devant des embrasures qui y sont ménagées; des banquettes de tirailleurs attestent que les habitants ont une teinture de l'art de la défense. Les surprises sont fréquentes, et les hommes veillent la nuit.

Croumanes. — Dessin de P. Sellier, d'après des croquis communiqués par l'auteur.

Fanatoro avait été un guerrier intrépide; on voulut un jour le déposer. Nouveau *Mutius Scævola*, il trempa l'un de ses doigts dans de l'huile bouillante et défia son rival de supporter la même douleur avec le même stoïcisme. Vindicatif à l'excès, il avait arraché le cœur de la poitrine d'un chef ennemi qu'une embûche lui avait livré; plus calme à la fin de sa vie, il gémissait de l'état de faiblesse où était tombé son pays.

Quelques traits des mollahs, ou marabouts mandingues, montreront le crédit que ces hommes exercent sur les noirs. Qu'il s'agisse d'extorquer un esclave, un mouton ou des doublons, leur art est toujours le même. Voici un exemple :

Les Weys conservent avec un soin parcimonieux leurs moutons et leurs bœufs; les moutons sont destinés aux sacrifices offerts aux mânes des ancêtres et à

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

la pompe des cérémonies funèbres. Un des facteurs du cap de Monte n'avait pas mangé de mouton depuis longtemps ; il s'abouche avec le marabout, auquel il promet une récompense s'il veut lui en procurer un. Il n'en fallait pas tant pour stimuler l'ardeur du marabout, qui était passé maître en l'art de faire des dupes. Le matin venu, il n'aborde pas le chef Peter Gray ; il prend son air le plus sombre : le chef alarmé, l'aborde ; refus d'entrer en conversation ; supplications nouvelles auxquelles il cède enfin :

« J'ai bien sujet d'être triste, car c'est sur toi que je pleure ; j'ai eu une horrible vision cette nuit. Ton village de Tasso était en flammes, l'ennemi était acharné à ta ruine.

— Parle, homme de Dieu, répond Peter, que faut-il faire pour conjurer ce malheur ? »

Le marabout feuillette lentement son Coran, il n'y trouve pas le remède cherché ; il s'écrie enfin :

« Un seul moyen te reste pour échapper au sort dont tu es menacé : prends un mouton noir, fais-lui lier les quatre jambes, couvre l'animal de pagnes, et fais coucher en travers du tout un esclave mâle ; le sacrifice sera peut-être agréable à Dieu, qui est tout-puissant. »

Peter obéit ; le marabout se livre à ses exorcismes, fait relever l'esclave, ordonne de l'envoyer en lieu sûr, afin qu'il serve de bouc émissaire ; mais il doit emporter les pagnes qui appartiendront au marabout. La gorge du mouton est coupée, les principales issues du village sont teintes de son sang ; il brûle quelques graisses qu'il offre en holocauste, en recueille soigneusement les cendres qu'il remet à Peter Gray, enfermées dans l'une des cornes d'un jeune bélier. Puis il lui dit :

« Tu as un talisman plus fort que le feu ; tant que tu le conserveras intact, et que tu en frotteras l'entrée de ta case, le génie du mal n'aura aucune action sur toi, et l'incendie ne passera pas ta porte.

« Réjouis-toi maintenant, le sacrifice a été agréable à Dieu ; fais préparer le mouton ; rappelle-toi qu'il a été offert en sacrifice pour toi, et si tu y touches, le charme sera rompu. »

Le pauvre Peter ne put même manger de son mouton, qui fut savouré à sa barbe par ses hôtes intéressés.

## XIV

Côte des Graines. — Les Croumanes. — Mesurade. — Fondation de Liberia. — Cap des Palmes. — Communications avec l'intérieur. — Mandingues. — Mousardou. — Cultures de Saint-Paul.

La contrée des Graines ou de Crou s'étend depuis Sherboro jusqu'au cap des Palmes ; elle est habitée par trois ou quatre peuplades à peine distinctes : les Weys s'étendent de Sherboro au cap de Monte ; les Deys et les Golas les suivent et habitent les environs de Mesurade ; les Ménas proprement dits, ou Croumanes, suivent les Golas ; les Grebos habitent les environs du cap des Palmes et s'étendent jusqu'à Saint-André.

Les traits communs de ces peuples sont : leur facilité à entrer en communication avec les Européens ; le désir qu'ils montrent de se mettre à leur service pour suppléer les équipages blancs. Leur fidélité est proverbiale ainsi que leur vigueur. Leur costume de travail est léger et consiste en un mouchoir à carreaux serré autour des reins et un chapeau. Leurs formes athlétiques brillent au soleil comme un marbre noir sans tache. Ce n'est que lorsqu'ils ont déjà un pécule suffisant qu'ils portent le costume de matelot. Leurs traditions les font venir du nord-est, à une époque reculée ; leur système de langue procède du ména.

La circoncision est en usage parmi les Weys.

Les Croumanes considèrent la terre comme étant commune entre eux ; ils ne se rendent pas compte de la valeur d'un contrat par lequel ils concèdent un terrain à perpétuité.

Ils se divisent en pêcheurs, laboureurs et guerriers. Les pêcheurs montent des pirogues légères, recourbées par les deux bouts, et qui sont d'une grande vitesse ; elles suivent facilement un navire qui file cinq ou six nœuds ; ces gens viennent faire leurs offres de service avec leurs poules pendues au cou ou autour de la tête : quelques cabris et de jeunes porcs, à moitié noyés, grouillent dans l'eau, au fond de la pirogue. Ce marché sous voiles est très-gai. On se procure des provisions fraîches en échange de tabac, de rhum, de bouteilles vides, d'étoffes et de grains de verroterie, dont il faut toujours avoir un petit assortiment.

Les pêcheurs ont le nez et le tour des yeux tatoués en bleu, afin de ne pouvoir être confondus avec les esclaves ; ils forment une société particulière au milieu de la nation et s'administrent eux-mêmes en gérontocratie. Ce sont eux qui forment nos suppléments d'équipage, et ils deviennent quelquefois bons marins. Ils préfèrent être canotiers et courtiers ; les Yolofs leur sont supérieurs comme matelots. Ils ne peuvent commercer à l'intérieur et réciproquement les gens de l'intérieur ne peuvent empiéter sur leurs droits à l'exploitation de la mer ; ils sont pêcheurs experts.

Montserrat ou Mesurade, tel est le nom d'un cap de moyenne hauteur, dont la saillie est presque nulle, et qui se trouve à quatre milles au sud de la rivière de Saint-Paul ; Mesurade est devenu célèbre par la colonie qu'ont fondée en cet endroit les Américains de Philadelphie.

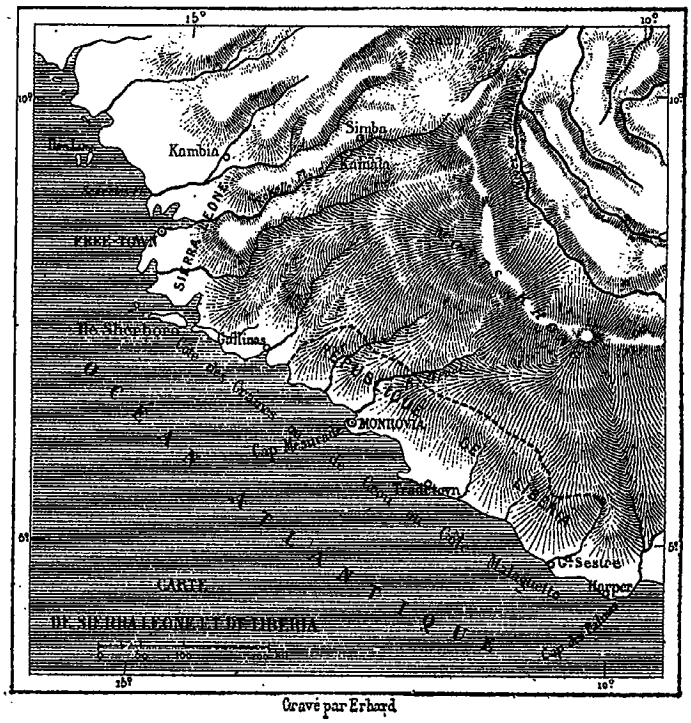
Dès 1817, des fonds avaient été souscrits pour envoyer en Afrique les esclaves émancipés, qui pouvaient difficilement trouver des emplois aux États-Unis, où la population les regardait comme des parias. On jeta, en 1822, les fondements de la nouvelle colonie, dont la capitale prit le nom de Monrovia. Le cap Mesurade était à cette époque un nid de traite, presque aussi célèbre que Gallinas. Les naturels, nommés Golas, prirent sous leur protection les affranchis américains auxquels ils avaient cédé le territoire sur lequel est située la ville qu'ils fondèrent ; un petit fort fut le réduit qui servit de boulevard à ces émigrants : les Weys du cap de Monte accoururent pour étouffer cette

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

colonie naissante qui menaçait son indépendance; de longs combats furent livrés autour de cet humble retranchement. Il y a plus de trente ans, un des héros de ces batailles me racontait toutes les perplexités de leurs luttes; les enfants, les femmes chargeaient les armes; la famine les moissonnait; les assaillants menaçaient de tout passer au fil de l'épée. La constance avec laquelle ils ont fait face à ce danger, et la fidélité de leurs auxiliaires Golas, ont assuré l'indépendance de Liberia, qui a pris rang parmi les nations.

Depuis 1854, l'Angleterre, la France et l'Amérique ont reconnu l'indépendance du jeune État, qui est gouverné par des lois calquées sur celles de sa métropole.

Harper, située au cap des Palmes, a refusé de faire partie de la Confédération et continue à recevoir des subventions d'Amérique.



Gravé par Erhard

Les douanes sont le seul revenu de l'État de Liberia; elles sont excessives et ont fait fuir la plupart des navires qui fréquentaient son port, où ils trouvaient peu d'intérêt. Les maisons de Monrovia sont d'assez bonne apparence. C'est avec plaisir qu'en parcourant la petite rivière qui a son embouchure au pied du Montserrat, on voit l'activité régner sur cette plage où quelques quais et quelques grues annoncent que le génie européen s'est implanté.

Le colon de Liberia, recruté dans un milieu tout façonné à l'européenne, est naturellement bien supérieur à celui de Sierra-Leone; il est plein de lui-même, comme tous les nègres affranchis.

Le président était, lorsque je visitai Liberia, l'honorable M. Roberts, qui a bien mérité de tous ceux qui l'ont connu.

Liberia, comme Sierra-Leone, comme le Sénégal, cherche sa voie vers l'intérieur où l'attirent des villes considérables, celles des Mandingues, des Soulimanas et des Kissas qui habitent les revers des montagnes de Kong qui font suite au foulah d'Iallon.

Un voyage entrepris en 1870 par M. Benjamin Anderson pour ouvrir une voie commerciale avec les Mandingues nous fait connaître que les villes principales des Weys, Bapora, Bessa à l'est de Gallinas, étaient situées sur un terrain dont l'élévation varie de cent quarante à cent soixante-dix mètres. Elles doivent être salubres; les vallées sont bien arrosées.

Bapora était une ville en quelque sorte neutre qui servait aux échanges; pour toutes les tribus, le wey était la langue commerciale; les marchés neutres sont un des traits caractéristiques de l'Afrique.

Il y a des mosquées à Bapora et le mahométisme y est professé publiquement. L'esclavage domestique y existe; les esclaves, alarmés de voir leur état social atteint par les ventes qui commençaient à se faire aux Européens, se révoltèrent et fondèrent une ville qu'ils fortifièrent; ils furent bientôt contraints de se soumettre et passés par les armes. Le même fait eut lieu dans le foulah d'Iallon. Les esclaves se distinguent à première vue des hommes libres par leur humble attitude et par le peu de développement de leurs muscles, qui n'atteint jamais le relief des formes athlétiques de ceux qui vivent libres.

Fissaba et Wimar suivent Bapora. Les hauteurs sont déjà élevées de cinq ou six cents mètres; Wimar est par 8° 14′ de latitude nord, sur le parallèle de Sierra-Leone.

Les palmiers ne croissent plus au milieu de ces montagnes; les éléphants y sont nombreux et ravagent les champs cultivés. Les naturels les chassent à l'affût en s'abritant dans des huttes faites exprès.

Mousardou, située par 8° 27′ de latitude nord et 10° 44′ de longitude ouest, est la capitale des Mandingues de l'ouest; elle est un peu en déclin. Les vieux guerriers déplorent de la voir réduite à une population de sept ou huit mille habitants. Le sultan a une armée nombreuse et bien disciplinée. Les chefs mandingues sont satisfaits de voir arriver des gens de Montserrat. Il faudra les efforts réunis des Mandingues et des républicains de Liberia pour obliger les tribus insoumises qui les séparent, à laisser la route libre.

Les Sarracolets de Médine visitent Mousardou, où ils arrivent avec de la guinée bleue chargée sur leurs

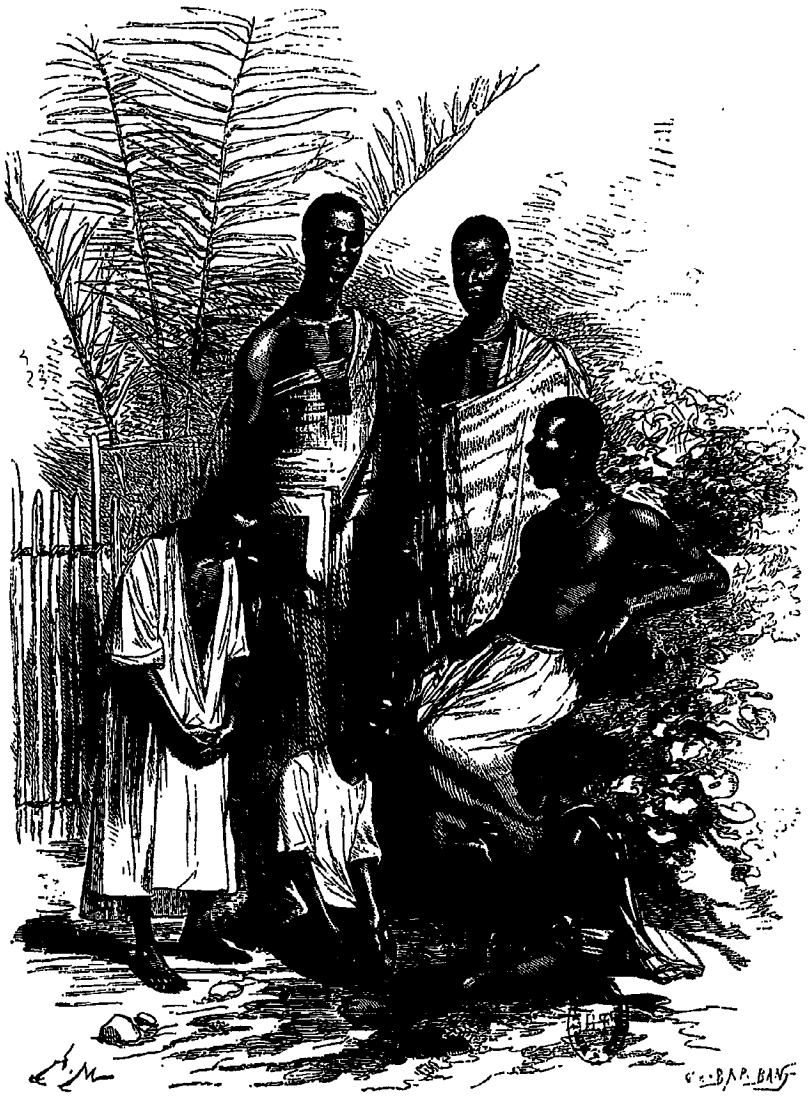
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

ânes. Ils ne peuvent s'entendre que par l'entremise d'interprètes.

Les Weys disparaissent de jour en jour et les Mandingues commencent à les remplacer.

J'ai examiné les cultures faites le long de la rivière Saint-Paul; les plants de café étaient chargés de fleurs et promettaient une belle récolte. Les champs de manioc étaient fort bien tenus; les bananiers étaient chargés de fruits; des orangers, des citronniers, quelques autres arbres exotiques étaient cultivés avec faveur.

Mais il y avait dans l'air je ne sais quel air de con-



Habitants du Grand-Bassam (voy. p. 374). — Dessin de A. Marie, d'après une photographie.

trainte; l'argent ne circulait pas abondamment, les loyers étaient chers, la main-d'œuvre également; les tarifs éloignent le commerce, et tout fait présager que cette colonie n'est pas née viable.

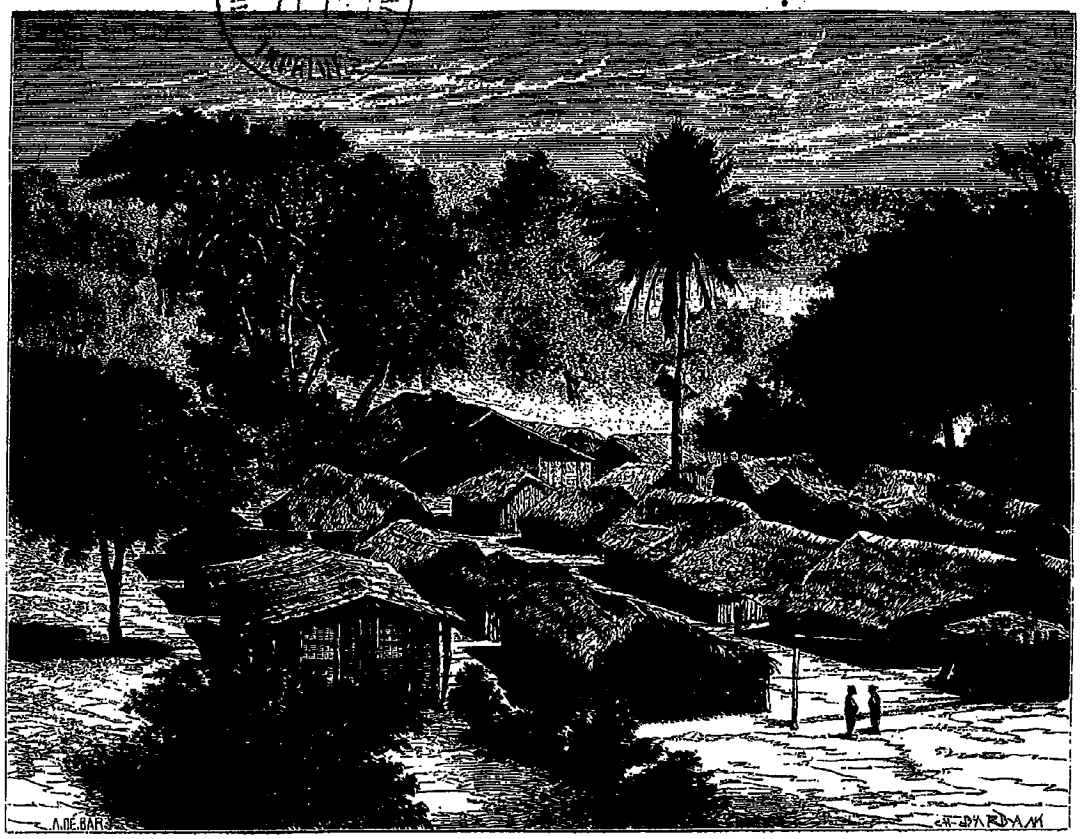
La civilisation européenne appliquée à la race noire ressemble beaucoup au frac qu'ils ont pris par imitation; ils s'y sentent mal à l'aise, et sont toujours tentés de dépouiller leur habit pour avoir les allures plus franches.

Vicomte Fleuriot de Langle, vice-amiral.

*(La suite à la prochaine livraison.)*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE R F



Cases de tirailleurs. — Dessin de A. de Bar, d'après une photographie.

# CROISIÈRES A LA CÔTE D'AFRIQUE,

## PAR M. LE VICE-AMIRAL FLEURIOT DE LANGLE[1].

1868. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

### XV

Grébos. — Mœurs, coutumes. — Superstitions. — Marques caractéristiques. — Enterrements. — Double vue. — Les esprits Kons. — Le duc du Sestre. — Importunité des noirs. — La lagune de Glé. — Paï-pi-bri. — Femmes fétiches. — Pèlerinage. — Saint-André.

En quittant le cap des Palmes où l'aspect général des terres révèle une contrée montueuse, on entre dans le pays des Grébos ou Greboë, famille peu différente des Croumanes : plus grands, plus sveltes que ces derniers, les Grébos ont eu moins de rapports avec les Européens, qu'ils recherchent aujourd'hui. Ils s'engagent maintenant sur les navires qui font le commerce, pour servir de courtiers, et suppléent aux équipages, comme les Ménas proprement dits.

Les Grébos ont une stature moyenne de un mètre soixante-cinq centimètres à un mètre soixante-quinze centimètres. La nation se divise en douze familles ; chacune d'elles est gouvernée par l'homme le plus âgé. Ils ont un trésor public, qui s'alimente des retenues exercées sur les gages des jeunes gens employés sur les navires de commerce ou les bâtiments de guerre. La polygamie est leur règle générale ; ils achètent une femme au retour de chaque expédition ; la raison qu'ils donnent de cet usage est spécieuse : un homme est d'autant plus puissant qu'il a plus d'alliances, et le nombre des beaux-pères entre pour beaucoup dans l'influence individuelle de chacun d'eux. D'ailleurs l'intérieur du

1. Suite. — Voy. t. XXIII, p. 305, 321, 337 ; t. XXVI, p. 353.



© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

ménage ne s'accommode point, suivant eux, de la monogamie : la femme qui est seule est accablée de besogne ; elle réclame bientôt l'aide d'une compagne.

Lorsqu'elles sont deux, elles se disputent, me disaient mes noirs ; nous en prenons une troisième pour servir de contre-poids ; mais alors elles se mettent deux contre une, et l'équilibre ne se rétablit que lorsque nous en prenons une quatrième ; le nombre quatre figure l'harmonie parfaite.

Quoi qu'ils en disent, le diable n'y perd rien ; elles se mettent alors en bataille rangée, deux à deux, car la femme noire a l'humeur batailleuse.

Les gens qui habitent du cap de Monte à Frisco, regardent la terre comme commune entre eux, et la possession en est regardée comme précaire ; ils ne comprennent pas toujours la valeur d'un acte par lequel ils concèdent une possession foncière quelconque ; il en est souvent de même du droit de souveraineté, qu'ils transportent à des étrangers. Ils s'imaginent presque invariablement que toute concession est temporaire et reversible, et que la mort du chef de terrain qui a concédé l'avantage annule la donation.

J'ai constaté l'existence des chimpanzés depuis le Rio Nunez jusqu'au Grand-Bassam ; ils se divisent en deux espèces, dont l'une est beaucoup plus forte que l'autre. J'en ai conservé un pendant longtemps ; il était très-sociable ; les matelots lui avaient appris l'exercice du fusil et du sabre ; il s'était attaché à moi, se promenait sur le pont à mes côtés, très-gravement, en tenant mon pantalon par la main, pour se maintenir dans la position verticale ; il ne marchait pas comme les singes en ouvrant la main de devant, mais en s'appuyant sur le dos de la main et refermant les doigts ; les gorilles usent du même mode de locomotion.

Les Grébos, comme les Croumanes, naissent libres. Une grande ligne de tatouage bleue, qui prend du front aux ailes du nez, leur sert de marque distinctive, et leur permettait de se livrer jadis à la traite des esclaves, sans courir le risque d'être vendus ou enlevés par les négriers. L'esclavage continue à exister parmi ces peuplades ; il est généralement doux ; l'esclave est acheté à l'âge de neuf ou dix ans ; il vient de l'intérieur, et parcourt la distance qui sépare la côte de l'intérieur à petites journées. Il se fait un commerce considérable de jeunes esclaves le long de la côte ; ils sont transportés rapidement d'un point à un autre en pirogue. L'esclave est généralement occupé à la culture de la terre ; il est traité avec soin dans la famille qui le reçoit, et lorsqu'il devient homme, son maître achète une jeune fille qu'il lui donne pour compagne. Il est soumis à la servitude sa vie durant, mais ses enfants naissent libres, et souvent le tatouage symbolique inscrit sur sa figure le préserve du retour de la mauvaise fortune.

Les mœurs que nous avons déjà décrites plus haut se retrouvent parmi les Grébos. Les enterrements y diffèrent peu de ceux qui sont en usage dans les autres tribus ; les femmes, comme dans toute l'Afrique, jouent un grand rôle dans cette cérémonie ; le corps ne peut être confié à la terre que lorsque la sœur aînée du défunt a reconnu le cadavre, que l'on inhume avec un gigot de mouton et un court bouillon versé dans la bière. Ce viatique est destiné à pourvoir aux besoins de son long voyage ; car les Grébos croient à l'immortalité de l'âme, aux esprits et aux apparitions.

Il n'est pas rare de voir des femmes prétendre que leur frère leur est apparu ; dans ces circonstances, le fantôme ne répond pas aux interrogations qui lui sont adressées, et suit son sentier sans détourner la tête ; il porte souvent à la main le gigot caractéristique que l'on met dans sa bière ; plusieurs femmes assurent qu'elles n'ont eu connaissance de la mort de leur frère qu'après cette double vue, et qu'arrivant en toute hâte, elles ont trouvé leur pressentiment réalisé.

Les Grébos reconnaissent un être suprême, créateur de toutes choses, auquel ils donnent le nom de *Niou-Sana*. L'esprit du mal se nomme *Kou ;* après sa mort, l'esprit de l'homme est rangé parmi les *kous ;* le kou est souvent vindicatif et malfaisant ; il témoigne sa puissance en faisant gronder le tonnerre et gonfler la mer. Il est remarquable que les Pahoins ou Fans, qui sont arrivés de l'intérieur faire tête au Gabon, se servent du même mot *n'kou*, pour désigner un esprit ; les kous ne seraient-ils pas venus d'Égypte, le dieu Chons y étant plus spécialement chargé de chasser le mauvais esprit ?

Les Français ont fréquenté la côte des Graines et la côte des Dents à des époques très-reculées. Leurs principaux établissements étaient en deçà du cap des Palmes ; nous avons déjà fait remarquer qu'ils avaient précédé les Portugais en Afrique ; les villages du grand et du petit Sestre furent nommés par les Dieppois grand et petit Paris ; les noms de grande Butte ou des Butteaux, de grand et petit Dieppe, attestent aussi le séjour qu'ils y firent. Les chefs du Sestre sont encore très-fiers du titre de duc, octroyé par le roi Louis XIV à leur chef. Ils se parent toujours de ce titre, conservé depuis plus de cent cinquante ans dans la même famille ; la perruque à la Louis XIV, le parchemin du brevet, sont enfermés dans le coffre du chef.

Les cases des villages des Croumanes et des Grébos sont vastes, bien aérées, entourées d'enclos et de jardins ; elles ont la forme quadrangulaire, et dénotent quelques principes d'architecture ; ces formes ne varient pas sensiblement, jusqu'au territoire du Gabon ; à la côte d'Or, des dessins viennent orner les parois des cases.

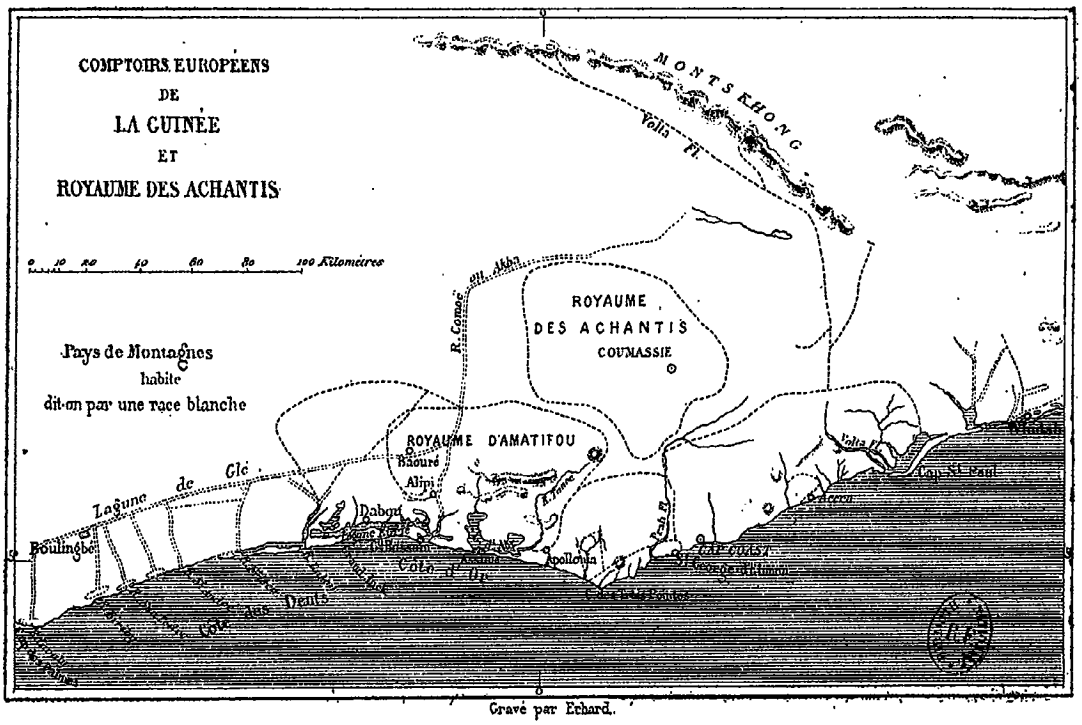
J'ai parcouru la côte de Malaguette à pied pour en dresser le plan hydrographique, et l'accueil que j'ai rencontré dans les villages a été généralement bienveillant. En accomplissant cette tâche fatigante, j'étais souvent obligé de faire de longues courses avant de trouver, à l'endroit convenu, le panier qui contenait mon déjeuner ; je me rappelle avoir un jour provoqué l'étonnement de mes noirs, en avalant un œuf de caïman : *Mais il va te venir des petits caïmans dans l'estomac ; ce n'est pas mangeable ; fais pas ça, commandant.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

La faim et la curiosité l'emportèrent sur toutes les remontrances; l'œuf de caïman ressemblait parfaitement à un œuf d'oie, dont il avait la forme et la couleur, et ce fut pour moi un réconfortant qui me permit de faire les deux lieues qui me séparaient de mon déjeuner.

Les pirogues des Croumanes, faites pour être montées par quatre hommes de file, sont légères et effilées des deux bouts; elles atteignent une grande vitesse lorsqu'elles sont pagayées avec force. Après le cap des Palmes, les pirogues deviennent plus lourdes et plus grandes; elles peuvent recevoir vingt hommes, qui sont assis en couple; cet équipage manœuvre ses pagayes avec une vitesse vertigineuse.

La côte des Grébos passait autrefois pour dangereuse; elle porte encore sur de vieilles cartes le nom de côte de *mal gens;* quelques pillages récents indiquent assez que leurs anciennes mauvaises dispositions n'ont pas tout à fait disparu, mais ils craignent aujourd'hui les navires de guerre, et ne se hasardent plus, sinon bien rarement, à faire de la piraterie; il ne serait pourtant pas prudent de laisser trop encombrer les navires par les naturels; j'en ai eu jusqu'à deux cents à la fois sur le pont de *la Malouine;* ils sont, s'ils se sentent en nombre, sourds à toutes remontrances. J'usai un jour d'un stratagème qui me réussit parfaitement. Je fis prendre en laisse un très-fort chien, qui menaçait de les appréhender à belles dents aux mollets, et même plus haut, et comme ils ne sont pas défendus par des hauts-de-chausses, ils étaient très-exposés aux morsures de Monsieur Pic; aussi le pont fut-il déserté en



Gravé par Erhard.

un instant, et l'on entendit de longs éclats de rire partir de l'eau, où toute la gent noire, après avoir piqué une tête, avait été chercher un refuge assuré dans ses pirogues.

C'est un art d'équilibriste que de manœuvrer une pirogue; le moindre faux mouvement ou une forte lame la fait chavirer; quelle adresse pour la redresser, pour la vider! le dernier tour de force s'accomplit en y montant. C'est un jeu d'enfant de remonter dans les pirogues du Sénégal, armées à chaque extrémité d'une pointe aiguë, mais la pirogue du Croumane est recourbée; il faut l'embrasser des deux mains, et s'élancer de l'eau d'un seul bond, comme un habile cavalier le fait lorsqu'il a saisi la crinière de son cheval.

La plus importante des rivières du Grébos est Cavally. D'après toutes les recherches que j'ai faites, la rivière du Grand-Bassam, celles connues sous le nom de Rio Fresco, Saint-André, Biribi, Cavally, seraient les déversoirs d'une lagune intérieure, recevant toutes les eaux qui s'écoulent des monts Kong. Les Grébos nomment cette lagune Glé; ils affirment que ses eaux sont profondes, qu'elle a quatre milles de largeur, et que les naturels la parcourent depuis les Lahou jusqu'au-dessus de Biribi et de Cavally.

Les rivières qui descendent à la côte sont torrentueuses, et franchissent plusieurs terrasses avant d'arriver à la mer. On ne peut pénétrer au delà de trente kilomètres sans rencontrer la première cataracte.

La rive méridionnale de la lagune de Glé est habitée par des peuples noirs qui portent le nom de Gleboë, et sont souvent en hostilité avec les Croumanes. Une population blanche, à laquelle les gens de Biribi

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

donnent le nom de Paï-pi-bri, fait sa demeure sur la rive nord; les Paï-pi-bris se confondent probablement avec les tribus qui sont désignées sous le nom de *Paw* par les missionnaires américains du cap Mesurade et du cap des Palmes, qu'ils disent être de couleur claire.

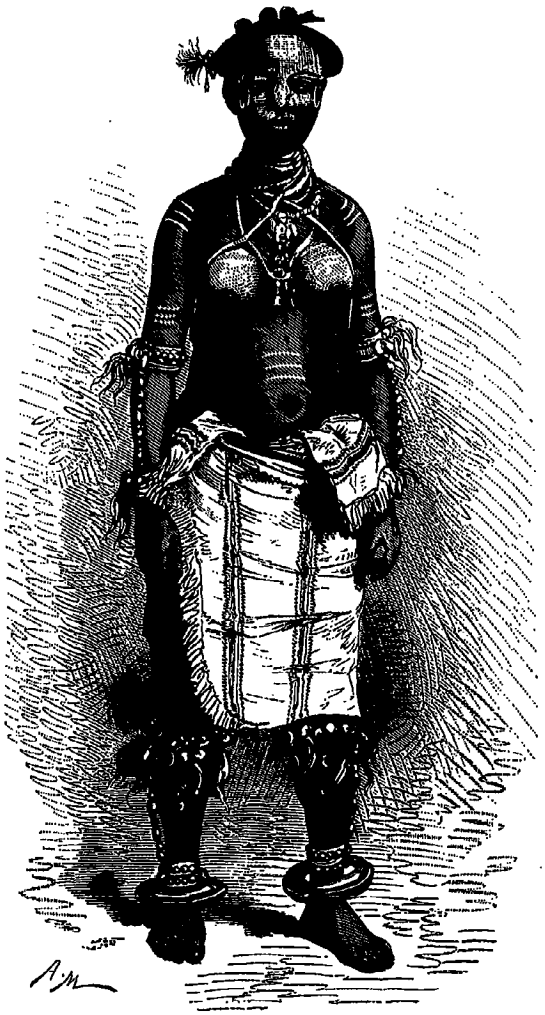
Une négresse, enlevée dans un des villages qui avoisinent Galam, pendant la guerre de l'Hadji Omar, était arrivée de maître en maître jusqu'aux portes de Dabou; elle y fut recueillie par un tirailleur sénégalais. Cette femme m'a assuré que dans ce long trajet, qui avait duré près de deux ans, elle avait rencontré des populations blanches qu'elle attribuait aux Touarecks; en parlant du Grand-Bassam, j'aurai l'occasion de parler de cette femme, que nous nommerons *Fatma* pour la reconnaître.

Les Paï-pi-bri et les Gléboés ne peuvent quitter leurs rives respectives; ils ont des ports neutres, favorables au commerce d'échange qui se fait de la façon la plus primitive. Les gens de la côte importent des étoffes, du tabac, de la poudre, des eaux-de-vie, du rhum, qu'ils échangent surtout contre des dents d'éléphants, dont l'abondance a fait donner à cette côte le nom expressif de côte des Dents.

La confrérie des Pourahs est en vigueur dans toute cette contrée, et l'abondance des masques que l'on apporte sur nos navires pour les y vendre, prouve que cette association doit y être en grand honneur.

Un des grands délassements des Croumanes dans les factoreries est de se travestir les jours de fête en fétiches, pour exécuter les danses caractéristiques qu'ils nomment danse *Madame*.

Les établissements de femmes fétiches se retrouvent avec quelques variantes sur la rivière de Glé, qui porte aussi le nom de Baoulé ou de Baouré, et se confond avec la rivière de Baouré du Grand-Bassam. Suivant les affirmations de mon chef croumane, la reine fétiche doit se poser aux jambes une espèce de cautère qui provoque un éléphantiasis artificiel. Les gens qui courent les aventures et qui cherchent un talisman à toute épreuve, doivent s'adresser à la reine aux jambes gonflées; la faveur qu'elle leur accorde est peu enviable, écoutez plutôt : — Elle prend avec un cure-dent un peu de cette matière que secrète l'exutoire qu'elle s'est posé à la jambe, et cette liqueur sanieuse devient le *sangral*, qui permet aux Croumanes de sortir victorieux de tout mauvais pas. Mais, horreur! il faut avaler sans sourciller le philtre, pour que son charme opère d'une façon permanente.



Femme fétiche. — Dessin de A. Marie, d'après une aquarelle de M. Léonard, lieutenant de vaisseau.

La reine fétiche est le chef d'un établissement nommé *Boulingbé*, où des femmes, vouées au célibat, habitent par couple dans des cases séparées; le sexe fort est sévèrement proscrit de la confrérie, dont les dépendances sont entourées de hautes tapades [1]. Cependant la société de ces amazones doit se renouveler sous peine de périr; c'est la loi qui régit ici-bas toute chose : il faut donc admettre que la loi est éludée.

De ces unions clandestines peut naître une reine, car les filles sont élevées avec grand soin et sont destinées à perpétuer l'institution. Quant aux enfants mâles, ils sont fatalement immolés au Moloch africain. Cette coutume s'exerce chez les Malouas avec une rigueur encore plus absolue, car toute femme qui fait ses couches dans le camp, voit sacrifier son nouveau-né.

Les montagnes du pays des Grébos ne manquent pas de grottes sacrées; l'une d'elles est célèbre dans tous les cantons avoisinants par sa vertu fécondante.

1. La tapade est un écran en paille supporté par des pieux fichés en terre, qui s'élèvent de deux mètres au-dessus du sol. Chaque chef de famille en entoure ses établissements. Ces enclos sont inviolables; des amulettes viennent ajouter la crainte des maléfices du fétiche aux rigueurs de la loi civile, et le pourah veille à ce que le fil fétiche ne soit pas une plaisanterie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Les ménages que Lucine n'a jamais visités y font des pèlerinages. La foi fait des miracles : il suffit que les conjoints mettent le bras dans le trou du rocher et se donnent la main à travers cet orifice, pour que la merveille s'accomplisse, et l'on a vu naître à la suite de cette cérémonie, consacrée par le féticheur, les plus beaux négrillons du monde.

Les villages de la côte des Dents se succèdent à de courts intervalles. Ces populations sont souvent en hostilité ouverte et ne peuvent traverser leur territoire réciproque sans courir le risque de la vie. Depuis plusieurs années les tribus de l'intérieur viennent se mêler aux tribus riveraines, mais elles n'ont pas droit de cité.

San Pedro est un village assez faible.

Saint-André peut être regardé comme le terme de la côte des Croumanes. Sa rivière est large, et, quoique défendue par une barre, on peut la fréquenter à mi-marée avec des embarcations.

Dans les temps éloignés dont je parle, les gens de Saint-André avaient la réputation d'être anthropophages et il est probable qu'ils la méritaient, en sorte que les personnes qui s'y attardaient seules n'étaient pas toujours sûres de n'être pas mises à la broche. Un de nos

Arbre fétiche. — Dessin de A. de Bar, d'après une photographie.

hommes, vigoureux matelot de Tréguier, fut pris, séquestré je ne sais à quelle intention, mais il se débarrassa des geôliers, piqua une tête dans la barre et vint rejoindre son canot, au grand ébahissement de la foule.

Ces gens furent très-importuns pendant le séjour que les officiers firent à terre. Les lunettes vertes du commissaire produisaient sur ces sauvages l'effet de la tête de Méduse, et les plus audacieux étaient terrifiés.

Je n'ai jamais vu autant de masques qu'à Saint-André ; ces masques sont en bois, les traits humains y sont grossièrement taillés ; ils s'en servent pour faire leurs expéditions de guerre, pensant sans doute se mettre à l'abri des représailles sous l'anonyme du masque ; du reste, cette coutume d'avoir des masques ou des perruques se rencontre parmi d'autres tribus, principalement chez celles qui avoisinent le Congo.

## XVI

Côte de Quaqua. — Cap Lahou. — Grand-Bassam. — Traité. — Piter, Waka. — Érection du poste. — Fleuves africains. — Géographie. — Kong. — Bambaras. — Maisons de pierre à Gindé. — Ashantis.

La côte de Quaqua[1] suit la côte des Dents ; les populations de cette fraction où commence la côte d'Or

1. Quaqua est un surnom ; c'est l'affirmation *oui* répétée par le peuple : les Espagnols appellent parfois les Français *dis donc*.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

sont d'un caractère plus commerçant et plus sociable que celles dont nous venons de parler. Établies sur les grandes lagunes d'eau douce du cap Lahou et du Grand-Bassam, elles peuvent facilement récolter l'huile de palme, qui devient l'objet principal de la traite que font avec eux les Européens. Il faut un matériel considérable pour faire la traite de l'huile, et offrir de sérieuses garanties de solvabilité. Les navires restent en dehors des barres et font aux courtiers les avances nécessaires pour qu'ils puissent parcourir les villages de l'intérieur, qui sont généralement établis sur la rive nord des lagunes, où se trouvent les forêts de palmiers.

L'autorité est mieux constituée parmi les peuples de la côte d'Or que parmi les Croumanes, et de puissants souverains y ont une politique et une action avec lesquelles il faut compter, comme les événements du cap Coast ne le prouvent que trop.

Cette abondance d'huile, la quantité et la pureté de l'or traité, avaient attiré mon attention. Lorsque vers 1840 il fut question de créer des centres, sur lesquels devaient s'appuyer les croiseurs pour extirper la traite des esclaves, ces parages devinrent le sujet d'une étude spéciale. Aussi, lorsque en 1843 le gouvernement se décida à seconder l'action des croisières, en fondant des comptoirs propres à substituer le commerce légitime au trafic des esclaves, la rivière de Bassam et celle d'Assinie se trouvèrent-elles naturellement désignées comme centres de ces établissements; ce fut à moi qu'échut le soin de nouer des relations à ce sujet avec les naturels de ces deux rivières.

Je débarquai sur la plage du Grand-Bassam le 19 février 1843; je remontai le fleuve jusqu'au village situé à environ deux milles de l'embouchure. Je fus frappé de son aspect: de larges rues et des places publiques, plantées d'arbres aux larges feuilles qui leur donnaient une ombre salutaire; une population nombreuse, et qui semblait satisfaite, s'était portée à ma rencontre, sans cette curiosité importune qui accable les voyageurs. Les chefs, entre lesquels se partageait l'autorité, s'assemblèrent chez le principal d'entre eux, surnommé Piter, et le palabre s'entama immédiatement.

La maison où se tenait cette assemblée avait de vastes proportions: la cour intérieure était garnie de divans, abrités par des vérandas dont les murs étaient enduits de glaise, sur laquelle était posé un badigeon rouge, dont la base était le rocou; des dessins représentant de grands lézards, des caïmans, des biches, formaient sur ce fond sombre des fresques qui donnaient à cette demeure un certain aspect artistique.

J'ouvris immédiatement la conférence en faisant connaître le but de ma mission.

« En venant s'asseoir à vos foyers, leur dis-je, la France n'a d'autre désir que de vous voir partager avec elle les bénéfices d'une civilisation qui, en augmentant votre bien-être, vous rendra supérieurs à vos voisins et vous permettra d'exercer sur eux un légitime ascendant, qui tendra à augmenter votre puissance et votre richesse. »

Ces simples paroles fixèrent leur attention. Habitués aux commentaires, ils n'avaient jamais entendu un pareil langage.

Il n'est pas facile de se figurer ce qu'est une assemblée de noirs; nous allons tâcher de le faire comprendre.

Les assistants sont gravement assis sur leurs siéges; les chefs les plus éminents se groupent et le plus grand chef se tient à part sur un siége isolé; il a un avocat qui parle pour lui. Le chef qui a la charge de commander les troupes en temps de guerre et de les mener au combat, porte un collier de dents de tigre autour du cou; il a des bracelets de dents de tigre aux bras et autour des chevilles des pieds; il porte une longue lance et se tient debout pendant tous les débats; il est chargé de la police de l'assemblée et donne la parole aux orateurs; il a pour assesseur un avocat, qui résume les débats et tâche de faire comprendre aux auditeurs la portée de chaque discours, en montrant avec adresse la tendance du préopinant. Il faut avoir une grande mémoire et une grande habitude de la parole et de la discussion pour remplir ce rôle. Les femmes et les enfants sont sévèrement bannis de ces assemblées, accessibles d'ailleurs à tout habitant qui a satisfait aux coutumes; nous verrons plus tard quelles sont ces conditions.

Mon entrée en matière amena des discussions qui me prouvèrent que les chefs du Grand-Bassam n'étaient que des courtiers, des intermédiaires, obligés de ménager les producteurs et de compter beaucoup avec eux. J'avais affaire à une population peu énergique.

Je trouvai un puissant auxiliaire dans Waka, qui, chef de la partie nord du village, était le plus exposé aux attaques de Potou et d'Abra. Waka était un homme de trente ans, à la figure ouverte, plus clair de teint que Piter, qui était aussi sombre de peau que de caractère[1] et aurait bien figuré dans un décor comme roi des enfers. Le discours de Waka démontra que la peuplade était isolée, qu'elle était composée de commerçants incapables de porter les armes, que les gens du Potou, de l'Ébrié, la tenaient bloquée suivant leur bon plaisir; que le Grand-Alepé et l'Acba ne leur étaient ouverts que suivant le bon plaisir du chef de Bounoua, Acka. Entraînés par la vérité de cette exposition qui peignait leur faiblesse en termes si nets, ils acceptèrent avec reconnaissance la planche de salut que je leur tendais, et ils reconnurent la souveraineté de la France, sous la réserve de s'administrer directement et de conserver leurs coutumes.

Il fallait voir avec quelle sollicitude mes fidèles Yoloffs avaient suivi les péripéties de cette conférence. Depuis notre arrivée, ils avaient fait autour de moi un cercle impénétrable. Ils n'étaient que six, mais ils étaient des enfants de Guet-N'dar. Leur main n'avait pas quitté la crosse de leur pistolet, qu'ils dissimulaient sous leur chemise. Malheur à qui eût touché un cheveu du *Borom Galguy*, le chef du vaisseau.

En juin 1843, une petite flottille quittait Gorée, et

1. Je lis dans le dossier de Piter cette affreuse note : Condamné à dix onces d'amende pour avoir mangé un esclave.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

paraissait en juillet sur la côte d'Or. *L'Alouette*, commandée par M. Philippe de Kerhalet, lieutenant de vaisseau, avait l'ordre de monter au Grand-Bassam un des trois blockhaus que le ministre de la marine avait fait construire en vue de servir de noyau aux établissements africains décrétés par l'ordonnance royale de 1843.

*La Malouine*, que je commandais, avait précédé l'expédition : je devais préparer l'occupation d'Assinie. Les transactions faites à Assinie seront relatées postérieurement : je reviens au Grand-Bassam, dont il est préférable d'épuiser le sujet avant d'aller plus loin.

Les embouchures des rivières africaines, exposées à l'action incessante du vent et de la mer du large, et à l'action alternante des crues qui surviennent aux époques des pluies, se déplacent avec une facilité que l'on n'observe pas au même point autre part; d'ailleurs les forces centrifuges s'exercent sur la rive droite des fleuves, dont la direction se rapproche de la méridienne. Lorsque des roches résistantes se rencontrent dans leur parcours, elles servent de parois aux canaux que le fleuve se creuse au milieu d'elles : quand le terrain est composé de glaise friable, ainsi que cela se rencontre à la côte d'Afrique, les efforts des eaux forment bientôt un delta à travers lequel elles se divisent pour se jeter à la mer; le fleuve qui débouche au Grand-Bassam est dans ces conditions. Les derniers épanouissements du soulèvement qui fait le relief du continent africain viennent s'éteindre sur les rivages de l'Atlantique. Ces montagnes forment entre elles des vallées transversales et longitudinales ; les eaux des pluies s'y amoncellent et y forment des lacs permanents ou temporaires, qui au moindre ébranlement d'équilibre se précipitent vers la mer en suivant les déclivités de la montagne.

Marabout. — Dessin d'Émile Bayard, d'après une photographie.

Quatre grands centres de population sont situés au nord du Grand-Bassam : Boudougou, qui est le chef-lieu d'un État indépendant; Kong, Mossi ainsi que Selga, dominent tous trois les passes de la montagne, et servent à établir des communications avec les terrains arrosés par le Niger. Les grands marchés d'Adingra, de Coumassie et de Baouré, qui ont tous une célébrité plus ou moins grande, sont situés dans un rayon plus rapproché de la côte.

Nous allons d'abord parler de Boudougou ou Boutoukou, situé à sept jours de marche dans le nord-nord-ouest de Coumassie, capitale des Ashantis. Nous consignons ici ce que nous avons pu réunir de positif à l'égard de ces lieux.

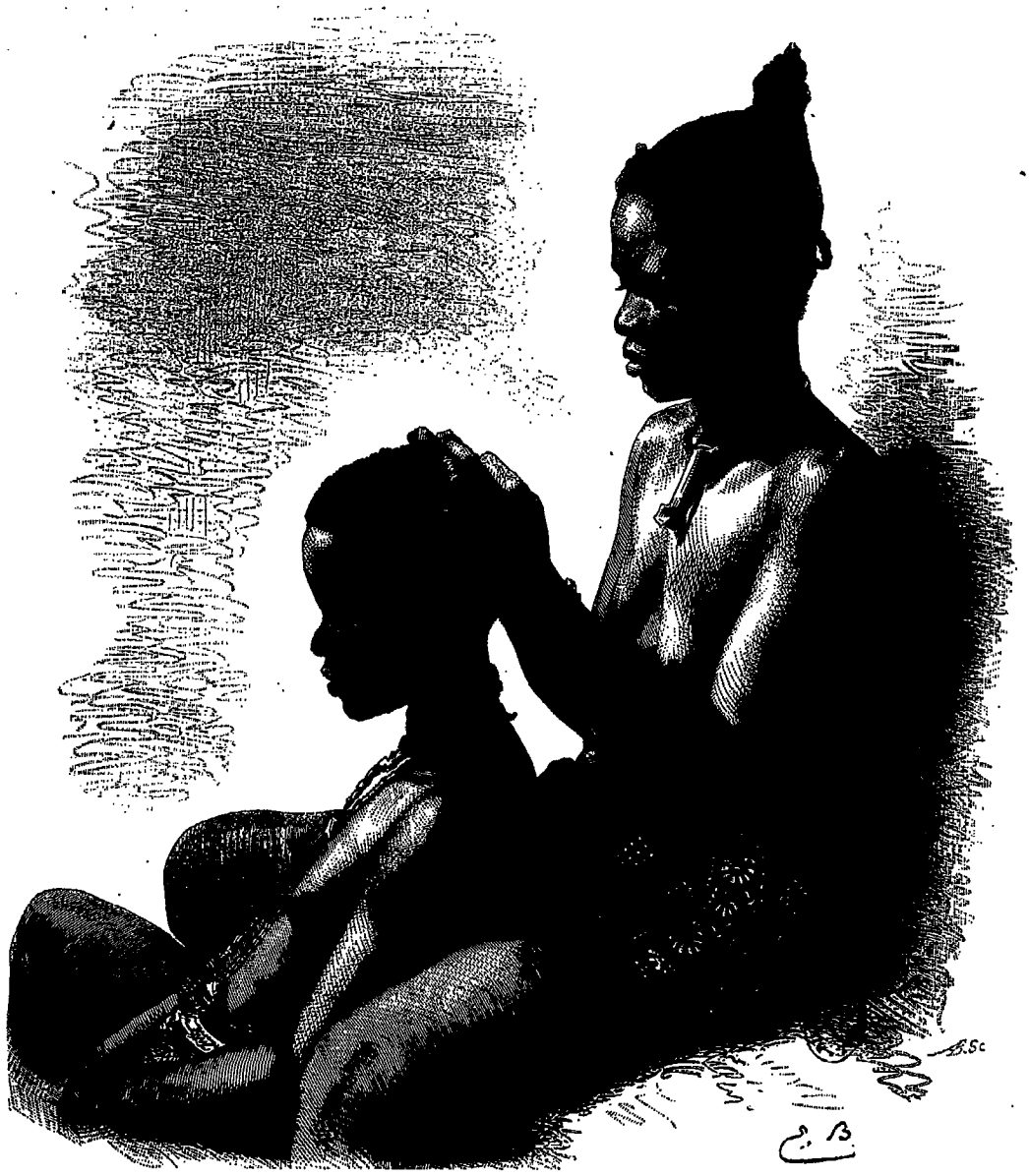
Le Comoé, la principale branche de la rivière du Grand-Bassam, est navigable jusqu'à Alepé (Alipi). Il faut dix-sept jours pour se rendre d'Alepé à Boudougou, situé au nord-nord-est, dans la province de Sokoo, dont cette ville est la capitale. Après avoir suivi le cours du Comoé jusqu'à Coamé-Courou, la route se détourne brusquement vers l'est, avant d'arriver à la ville : un torrent se précipite du haut de la montagne à Mossi. S'il est incertain que ce soit le même torrent qui forme la rivière de Bia, laquelle passe à Boudougou et est l'un des affluents orientaux du Comoé, il paraît constaté que pendant la saison des pluies le pays de Boudougou est inondé, et que les eaux se retirent dans deux grands marigots, dont l'un est près de cette ville et l'autre situé à une distance qui n'est pas connue. Ce dernier doit être étendu, puisque l'on met un jour à le descendre. Ce marigot contient des pêcheries et on y trouve du gros poisson. Il est donc probable qu'il a une issue vers la mer.

On met sept jours de route à se rendre de Boudougou à Kong, et l'on traverse dans ce voyage la province de Kerbe ou Kourbe, dont la capitale est Nescian. De Nescian on se rend en trois jours à Kong, qui est dans le nord-ouest de Boudougou.

Au sud de Boudougou se trouve la ville d'Adingra, qui, au dire des voyageurs, est presque aussi grande que Boudougou. Kong cependant l'emporte sur les deux autres villes. On se rend en sept jours de Boudougou à Gindé; la ville de Selga que l'on traverse dans le trajet est fortifiée, et l'on y a établi des douanes et des péages. Elle appartient aux Ashantis; elle est à est et ouest de Boudougou.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Gindé est habitée par des blancs ayant des maisons de pierres. Toutefois, Mama Saracolet, de Jenné, m'a déclaré que Gindé est habité par des Foulahs. Les peuples qui habitent Boudougou, Nescian, Kong et Adingra, sont Mandingues ou Bambaras; le colombo ou cola y est parlé concurremment avec l'agny, langue d'Assinie et du Grand-Bassam. Quelques-uns de ces peuples sont idolâtres ou fétichistes; les autres sont mahométans; le mahométisme fait incessamment des prosélytes dans ces parages. Le sultan de Kong



Jeunes filles du Grand-Bassam. — Dessin d'Émile Bayard, d'après une photographie.

porte le nom d'aly et de toutougni; sans doute ce dernier mot est un titre analogue à ceux de teign et de tonkas, désignation des chefs bambaras; il est puissant et entretient de l'infanterie et de la cavalerie. Son pays est riche en bétail et en or. Il ne laisse travailler les mines qu'à la condition qu'il lui soit payé une forte contribution; généralement les grosses pépites sont remises aux rois.

Le chef de Boudougou paraît porter plusieurs noms; il est désigné dans les interrogatoires tantôt sous le nom de Agimani, tantôt sous celui de Mollem Bouroum. Il est à remarquer que *Bouromy* signifie blanc en langue

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Le roi du Grand-Bassam entouré de sa cour et de ses musiciens. — Dessin d'Émile Bayard, d'après une photographie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

du Grand-Bassam. Il est indépendant du sultan de Kong dont l'autorité paraît s'étendre jusqu'à Mossi, qui, au rapport d'un esclave bambara natif de cette localité, n'en serait éloigné que de vingt lieues.

L'autorité d'Agimani paraît bien établie dans les provinces de Sokoo, de Suman; il est à penser qu'elle est également reconnue dans le Gaman, situé dans le sud-ouest de Boudougou. Les Bambaras m'ont affirmé que le Takima et le Safoy ou Saphony appartenaient aux Ashantis, et que le champ de bataille de Tin, à la suite de laquelle le Gaman recouvra la liberté, était situé dans le Safoy.

Féassé, situé sur le Comoé, à cinq jours de Koutou Krou, est la limite des possessions des Ashantis vers l'ouest. Le pouvoir d'Amadifou s'y exerce conjointement avec le leur. Les agents des Ashantis ne laissent pas les voyageurs pénétrer dans la province soumise à l'autorité de leur souverain.

Le Comoé sert de voie commerciale aux voyageurs qui suivent son cours pour venir faire le commerce à la côte occidentale : les langues que parlent les Bambaras ont toutes pour base le malenké ou le colombo. Les tirailleurs sénégalais originaires de Sego-Sikoro, situé sur le Joliba ou Niger, comprennent ces langues; ils m'ont constamment servi d'interprètes.

Les itinéraires suivis par les marchands ont toujours fait l'objet de notre examen. Les premiers Bambaras que j'interrogeai, en 1843, portaient des vestes et des culottes à la mauresque. Ils me dirent qu'ils connaissaient bien le Sénégal, et qu'ils faisaient alternativement des voyages à Bakel et au Grand-Bassam [1]. Koutou Krou, Alepé, Bounoua sont les points les plus importants du cours du Comoé. Les cataractes qui barrent les rivières africaines prouvent qu'il y a eu un affaissement général du terrain de la côte d'Afrique, parallèllement au rivage de la mer. Ce parallélisme s'observe depuis Sierra-Leone jusqu'au Niger, et commence à vrai dire aux cataractes du Felou au Sénégal; ce fait géologique explique les plaines que l'on rencontre de l'autre côté de ces affaissements.

L'empire des Ashantis est limité à l'ouest par le Tando qui est leur rivière sacrée. Elle se jette à Assinie. Le Dankara, situé au-dessus d'Axim, se remue sans cesse pour recouvrer sa liberté, et ces oscillations ne sont pas étrangères à la guerre actuelle qui se poursuit entre les Ashantis et les Anglais.

Baouré est situé sur une grande lagune large de sept à huit mille mètres; les naturels la nomment Gindé.

On peut aller par la rivière du Comoé à Baouré; les escales sont au nombre de sept; on met huit jours à exécuter le voyage; il faut remonter jusqu'à Goffin, appelé également Costrine. Si l'on veut éviter le détour, on s'arrête à Agnasoui, où la rivière est encombrée de roches, et l'on gagne Baouré à pied en un jour. Les Bambaras comptent Baouré comme une de leurs étapes en allant à Boudougou. En partant de Toupa on met seulement deux jours pour se rendre à Baouré.

Agnima, deuxième chef d'Abidgean, né à Baouré, orfévre de son métier, m'a déclaré que la rivière de Baouré est large comme la lagune devant Dabou, qu'on peut aller de Dabou à Baouré en quatre jours, en faisant de petites journées, et qu'on passe huit marigots, dont l'un est aussi large que la lagune du Grand-Bassam.

De Baouré en deux jours de pirogue on arrive à Ninguin; de Ninguin à Bomboury en deux heures.

La rivière de Gindé va se jeter au cap Lahou, nommé Briqué; il y a cinq stations : deux par eau et trois par terre, entre Débrimou et Baouré.

La ville de Baouré est traversée par le Gindé. La partie située au nord se nomme Brafombra. La lagune de Gindé reçoit la rivière torrentueuse de N'ji dont le lit est parsemé de roches; N'ji, sur laquelle est située la ville de Bathra qui est considérable, vient de Kong. Les versions se contredisent relativement au gouvernement de Baouré, qui suivant certains rapports serait vassal d'Agimani ou d'Amadifou; suivant d'autres, elle aurait un chef indépendant.

Le commerce de Baouré consiste en or, en riches pagnes de coton dont la souplesse et l'éclat rehaussent la valeur. Les Bambaras viennent sur ce marché avec des chevaux; il ne leur est pas permis de dépasser Baouré.

Un des jeunes gens de Tiackba, élevé à Gorée, où il avait appris à lire et écrire, m'a assuré qu'il existait entre Tiackba et la presqu'île qui sépare les deux lagunes de Lahou et de Bassam, une rivière que l'on remontait pendant dix jours, et que c'était par cette voie qu'on apportait l'or à la côte. Ce fleuve pourrait bien être un des marigots traversés pour aller à Baouré. J'ignore sous quel nom il est désigné.

Il paraît assez évident, en rapprochant toutes ces données, que le Comoé, la rivière d'Aghien, celle d'Aïbi, et celle signalée derrière Tiackba, sont les branches d'un grand fleuve, dont la lagune de Gindé serait le cours principal, et qu'ainsi que me le disait Coutou Kan, chef d'Abra (voy. p. 384), l'Ébrié est un vaste delta où tous les marigots se croisent. Les interrogatoires que j'ai fait subir aux Bambaras, Saracolets, aux esclaves venus de l'intérieur, me font supposer que les rivières qui passent à Kong et à Mossi, déjà puissantes lorsqu'elles traversent la montagne, prennent leur source dans des plaines situées de l'autre côté des monts Kong, car le versant sud des montagnes d'Afrique est plus rapide que le versant nord. Suivant les lignes de plus grande pente, les eaux arrivent jusqu'à la côte de l'Atlantique en franchissant les différents étages de la montagne, où elles forment une série de lacs superposés.

1. Les Bambaras sont, en leur qualité de mollem ou prêtres musulmans, respectés de toutes les populations, qu'ils engagent à renoncer à l'anthropophagie et qu'ils tâchent de moraliser. Ils font des grisgris pour les noirs et un peu de médecine. Ils sont très-employés comme porteurs de paroles pour les préliminaires de paix.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

## XVII

Exploration des lagunes. — Organisation politique. — Hostilités. — Traités de paix. — Prix du sang. — Droit de vie et de mort. — Sacrifices humains. — Pêcheurs.

Il est inutile de raconter les travaux successifs des officiers qui ont fait les reconnaissances du Comoé et celle de la lagune; il suffit au lecteur de savoir que ces travaux, poursuivis sans relâche pendant vingt ans, ont permis de dresser un plan d'ensemble qui est satisfaisant. Les sources d'eau douce qui se réunissent dans la lagune du Grand-Bassam peuvent se diviser en trois bassins qui ouvrent un vaste champ à notre activité commerciale.

Dès que l'on a franchi la barre du Grand-Bassam, on est frappé de l'aspect grandiose du fleuve Comoé; c'est une perspective à perte de vue qui n'est limitée au nord que par Abra. Les deux rives, couvertes de mangliers et de palétuviers, encadrent bien le tableau; ces arbres étranges qui croissent dans les eaux saumâtres forment de chaque côté de la rivière des haies épaisses et sombres, qui dérobent à l'œil le plus pénétrant le relief du terrain; leurs racines élevées et noueuses s'implantent profondément dans la vase, et toute une faune parasite y élit domicile. Les huîtres de mangle s'y groupent autour des branches; une espèce d'amphibie muni de deux pattes pectorales y sautille lourdement à travers les branchages et les racines. Les huîtres de mangle sont une précieuse ressource : après que le mollusque a servi de nourriture à une partie de la population des lagunes, les écailles sont recueillies et servent à faire la chaux qui leur est nécessaire. Cette végétation parasite s'implante sur tout relai de mer et sur tout atterrissement qui surgit, et elle les fixe et consolide rapidement; elle encombre ainsi bien vite les plus vastes criques, lorsqu'elles ne sont pas traversées par un violent courant.

C'est derrière ces lacis inextricables qui couvrent les plages de l'Afrique tropicale et leur donnent un aspect particulier, que les noirs les moins civilisés cachent à tous les yeux leurs villages, vrais repaires d'amphibies. Telles sont les positions qu'affectionnent au Gabon les Pahoins, à Madagascar les Saklaves. Il n'en est pas de même de la côte d'Or; les villages y sont grands, spacieux, et ils s'épanouissent au soleil, bien assis sur les plateaux qui couronnent les berges des lagunes.

Dès que l'on quitte les eaux saumâtres pour pénétrer dans les eaux douces, l'aspect des rives change pour ainsi dire à vue d'œil : partout les pandanus aux noueuses racines et aux bras couverts de longues feuilles minces qui ressemblent à une chevelure de deuil, les élégants hibiscus aux éclatantes fleurs, et d'autres plantes semi-terrestres, semi-aquatiques, remplacent les sombres palétuviers; leurs énormes proportions dans ces climats rendent moins sensible la transition de la zone lacustre à la zone de terre ferme. Dès qu'on y a pénétré, les arbres de différentes essences et les palmiers apparaissent dans les terrains qui s'étagent le long des berges. Les palmiers sont le trésor des populations africaines; ils donnent deux récoltes par an; leur fruit pend, sous la forme d'immenses grappes d'un rouge incarnat.

C'est dans ces contrées rocailleuses que naissent les arbres gigantesques qui servent à faire les pirogues; les plus grandes ont vingt mètres de long et peuvent contenir cent hommes; ce sont les grandes embarcations de guerre au moyen desquelles les chefs font respecter leur autorité, quand elles ne servent pas à porter la guerre chez leurs voisins, car l'ambition est de tous les pays. Ces pirogues sont sculptées avec soin, peintes de couleurs voyantes.

Les terrains continuent à s'élever à mesure que l'on remonte le fil des eaux douces, et les villages, qui ne trouvent plus assez de place pour se développer près de la plage, sont assis sur la crête des petits contreforts, dont le pied, miné par les eaux, forme des falaises abruptes. Les berges du fleuve atteignent quelquefois quarante et cinquante mètres d'altitude.

Les villages qui couronnent les hauteurs sont fortifiés. Une ligne de pieux, bien reliés entre eux à l'aide de traverses solidement fixées par de souples lianes, devient un obstacle infranchissable sans le secours de la sape. Les approches des villages sont défendues par des ouvrages extérieurs qui dominent tous les sentiers. Les cordons fétiches, les ex-voto, complètent la défense militaire. Les plages d'accès sont protégées par des lignes de pieux élevés au-dessus de l'eau, également reliés entre eux; l'étroit passage qui y est ménagé peut seulement donner passage aux pirogues de pêche; un corps de garde veille au débarcadère. Ces populations passent leur vie dans des alertes continuelles.

Les peuplades qui habitent depuis Rio-Fresco jusqu'à Apollonie, sont très-divisées; il nous a fallu traiter avec quarante villages pour acquérir les droits de souveraineté épars entre tous les chefs.

Lahou a trois chefs principaux, dont deux sont dans le rayon de notre action. Le nord de la lagune est commandé par une reine, très-obéie et très-redoutée.

Le cercle de Dabou ne comptait pas moins de quatorze ou quinze centres qui n'avaient pas de lien commun. Celui de l'Ébrié renfermait dix-huit villages, dont quelques-uns étaient réunis, sans avoir renoncé à leur autonomie. Le Potou, réuni à l'Ébrié, en comptait au moins huit qui étaient vassaux d'Amadifou qui, comme tout souverain éloigné, laissait à ses gouverneurs une grande latitude. En un mot, cette population très-dense et fort intelligente, qui ne monte pas à moins de deux cent mille âmes, est gouvernée par une oligarchie entre laquelle il n'existe pas de lien commun.

Les langues parlées se ressentent de ces différences d'origine, et forment une bigarrure qui demande le secours de plusieurs interprètes. Il est rare qu'un seul individu connaisse tous les idiomes adoptés par chaque communauté.

Les intérêts commerciaux et les rivalités de castes amenaient des guerres fréquentes entre toutes ces po-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

pulations, et nous en ressentîmes bientôt nous-mêmes le contre-coup. Le Comoé, le Potou Aghien, avaient pour centre de commerce le Grand Bassam. Ceux de Bounoua commençaient à Alassam, situé sur le bord de la mer, à l'est de l'embouchure de la rivière.

Les gens de l'Ébrié avaient pour clientèle les villages dits des Jacks, qui s'étendent sur la plage, vis-à-vis de Dabou. Le cercle de Dabou était dans l'habitude de traiter avec ces mêmes Jacks, qui reçoivent bon an mal an dix à quinze navires anglais, faisant la traite à travers la barre.

Tant que les relations que nous avions avec les chefs

Maison du poste du Grand-Bassam. — Dessin de A. de Bar, d'après une photographie.

se bornèrent à leur donner des cadeaux, tout fut facile. Les courtiers étaient heureux de recevoir les primes, en outre de l'huile traitée. Mais lorsqu'ils virent des magasins, fournis de marchandises nombreuses, venir leur disputer les marchés, ils pensèrent qu'ils s'étaient donné des concurrents dangereux; une sourde animosité suscitée par eux se traduisit bientôt en une hostilité flagrante qu'il fallut réprimer. Cette hostilité se manifesta d'abord sur la lagune. Soixante pirogues s'essayèrent contre l'un des avisos qu'elle

Intérieur du poste du Grand-Bassam. — Dessin de A. de Bar, d'après une photographie.

voulurent attaquer, et subirent une défaite signalée.

Les choses étaient devenues intolérables. En 1849, Acka, le chef de Bounoua, tenait le Comoé fermé; l'amiral Bouët-Willaumez fut forcé de lui donner une forte leçon, à Yahou, situé à l'entrée du fleuve. La paix fut de nouveau troublée en 1853, et l'amiral Baudin donna aux gens de l'Ébrié, réunis à Éboué, une correction qu'ils n'ont pas oubliée. L'érection du fort de Dabou, qui fut la conséquence de cette action, permit de surveiller tout l'Ébrié, et le fond de la lagune. Une population turbulente située près de Dabou s'est maintenue dix ans en état d'hostilité; je suis parvenu

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Pèlerins bambaras (voy. p. 378). — Dessin de P. Sellier, d'après une photographie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

à lui faire demander l'aman, et le pavillon français flottait avec une liberté complète, d'un bout de la lagune à l'autre, lorsque en 1870 on a jugé à propos de retirer la garnison que nous y avions entretenue depuis vingt ans. Le commerce y est livré aujourd'hui à ses propres forces.

Le climat du Grand-Bassam est débilitant pour les Européens, et la fièvre jaune y fait quelquefois des apparitions. En 1857 et 1862 notamment, elle a fait beaucoup de victimes. Une bonne alimentation, un séjour limité, permettent de triompher du climat.

Bien que divisées de castes et de langues, les peuplades ont une espèce de droit des gens qui leur est commun, et qui leur sert de règle politique. Ils sont graves, circonspects, fort hautains; ils attendent presque toujours les visites, et se montrent peu empressés. La gérontocratie y est en honneur. Les héritages ne sont pas toujours collatéraux. La pluralité des femmes y existe sans limites. Les femmes y sont soumises à une discipline très-sévère; elles doivent s'abstenir de paraître en public, et se tenir dans des maisons isolées, faites ad hoc, à certaines époques périodiques. Celles qui relèvent de couches sont frottées de rocou pendant trois mois, et doivent en outre porter autour des coudes et des jarrets de grandes touffes d'herbes sèches. L'infidélité y est sévèrement punie. Il y va de la vie, lorsque la coupable est la femme d'un chef. Une amende rachète la faute des gens du commun.

Des guerres intestines prennent souvent lieu à propos de femmes enlevées. L'histoire de la belle Hélène recommence sous tous les climats.

Un Pâris jaune, de Tiackba, avait enlevé une Hélène noire de N'diou. Aussitôt grande rumeur! les pirogues s'arment en guerre, les chants se multiplient, les joutes nautiques, les exercices se répètent; adieu les palmiers et l'huile, nos guerriers ne songent plus qu'aux batailles; le roi des rois, Agamemnon, n'avait pas de flottes plus nombreuses ni mieux équipées; chaque village avait en ligne quarante galères qui se donnaient la chasse; quatre vigoureux pagayeurs étaient assis à l'arrière; une lourde traverse placée à l'avant, débordant des deux côtés, abritait les rameurs des coups de feu d'enfilade de l'ennemi; l'unique fusilier de chaque pirogue était campé à l'avant, et tirait à travers un écran percé dans la traverse qui le blindait.

Les partis avaient des succès et des revers qui se balançaient. Tiackba avait perdu des pirogues[1], et plusieurs guerriers N'diou avaient été atteints par le plomb fatal. Lorsque je parus à Dabou, des députations vinrent me prier de mettre bon ordre à cette guerre fatale, et je prescrivis un désarmement général.

Après m'être rendu sur les lieux, je pris des députés de N'diou, qui mouraient de peur, et je les conduisis à Tiackba. Le malheureux Pâris jaune était poursuivi par les imprécations de la foule.

Je laissai les arguments s'épuiser, et je démontrai alors qu'il y avait assez de gloire militaire acquise pour faire une épopée, mais qu'il fallait songer à réparer le temps perdu, que les Jacks avaient besoin d'huile, que les courtiers français avaient les magasins pleins de valeurs, enfin qu'il était temps de monter aux palmiers.

Les débats établirent que les avantages et les pertes subies pendant les guerres se balançaient. Je mis donc les parties dos à dos et j'ordonnai que l'on cimentât la paix en vidant en ma présence la coupe de l'amitié.

Je quittai Tiackba au milieu des cris d'allégresse et je me transportai à N'diou. Il fallut faire battre le tam-tam de guerre avant de former l'assemblée des notables. Dès quelle fut en nombre, je vis que l'on riait; je ne me rendis pas compte tout d'abord de ce mouvement d'hilarité. En me détournant, je vis derrière moi une horrible figure. L'individu qui excitait ces rires était borgne et portait un bonnet de coton. Il avait le corps couvert d'une espèce de transpiration visqueuse. Le tumulte augmenta lorsque mon interprète m'informa que cet être disgracieux était le *cuisinier*. Un cuisinier ne me paraissait pas quelque chose de bien étrange, mais je compris l'hilarité générale lorsqu'il me dit qu'il était un *spécialiste*, que c'était lui qui préparait les repas de cannibales dont les gens de N'diou sont friands. Il n'est bruit que de ces festins et l'on prétend que la marmite de N'diou ferait cuire tous les petits enfants de la lagune; elle est devenue un croquemitaine légendaire. Ces peuples ont en effet l'habitude détestable de dévorer leurs prisonniers de guerre. Ceux de N'diou sont des étrangers qui viennent, m'ont-ils dit, de la montagne. Ils appartiennent aux Bambaras. Les Quaquas ont également cette horrible coutume; les Bourbourys ne s'en privent pas; ils ont dévoré huit chasseurs sénégalais qu'ils prirent dans un guet-apens pendant les hostilités, et il a fallu venger ces affronts en brûlant Badou, Mapoyenne, etc., etc.

J'ai dit que le lovelace, auteur de cette guerre, était jaune comme un citron; il n'était pas seul de son espèce, car en me rendant à Cosroë, situé au fond de la lagune de Tiackba, je trouvai toute une tribu de nègres blancs, aux yeux bleus et aux cheveux rouges, qui sautillaient à travers les sables et se roulaient dans l'eau.

Mon pilote sénégalais m'avait bien dit depuis plusieurs jours : *y qu'à gagner tout plein mulot tiackbo*. Je ne voulais pas le croire, mais il m'amena triomphalement, comme pièce de conviction, une bande de gamins, qui avaient évidemment perdu leur *pigmentum*. D'où viennent-ils? ils ne le savent point. Se ramifient-ils avec les paï-pi-bris signalés à quelque distance sur la lagune de Glé? c'est encore bien douteux.

L'albinisme est un fait que j'ai souvent constaté à la côte d'Afrique.

Les choses ne se passent pas toujours aussi simplement dans les palabres que dans celui de Tiackba que je viens d'indiquer : mais il faut être à Assinie pour avoir une idée complète de ces assemblées.

1. Dans ce cas les équipages se sauvent à la nage, et la coque seule est la proie de l'ennemi.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

J'ai parlé de la façon dont s'acquéraient les droits politiques ; il est bon d'en parler de suite, ainsi que de la manière dont a lieu l'investiture au changement du gouvernement.

Le cordon fétiche joue un rôle important dans la vie de ces peuples; toutes les fois qu'il est tendu, c'est un signe qui équivaut à une mise en état de siége. Le seuil qu'il protége ne doit être franchi que par les guerriers. Pour faire partie de l'assemblée des guerriers et avoir le droit de prendre la parole dans un palabre, il faut avoir assisté à l'investiture d'un chef. Le sang coule dans ces circonstances, car chaque chef pour montrer sa force, son audace, sa résolution, doit sacrifier de sa main un prisonnier ou un esclave, et tous les jeunes gens en état de porter les armes doivent prendre la tête de l'homme qui vient d'être mis à mort et se la passer de main en main. Ce baptême de sang peut s'acquérir en se faisant également passer la tête d'un esclave mâle, qui doit être sacrifié aux mânes du chef qui meurt. Cette cérémonie équivaut au revêtement de la prétexte et le jeune guerrier qui a satisfait à ces conditions peut assister aux palabres et boire le bambou de la main gauche, honneurs réservés aux guerriers. C'est là que tend la plus grande ambition des adolescents.

Dans les palabres de Bassam et de Tiackba, le cérémonial varie quelquefois. Par exemple, quand les chefs sont puissants, la musique des deux camps joue des airs, toujours les mêmes, sur des trompes faites avec des dents d'éléphants creusées, auxquelles sont attachées des mâchoires humaines enlevées à l'ennemi. De même les tamtams qui n'auraient pas cet ornement seraient indignes de figurer dans un palabre. Les députés des deux nationalités rivales s'assoient en silence. Ils sont en général choisis parmi les vieillards, et leur figure austère que fait ressortir un collier de fer placé autour de leur cou, ne manque pas de caractère; ces colliers portent un grelot que l'on agite pour obtenir le silence. Une liane sépare les deux camps ; la scène se passe en campagne ouverte; le conciliateur franchit la liane (un Bambara est quelquefois chargé de cet office); il doit serrer la main de la partie opposée à son camp. Les gens qui ont reçu cette avance s'ébranlent à leur tour et défilent en ordre, devant l'autre partie, en portant la main à leur tête et sur leur cou, suivant l'usage oriental. Leur pagne qui se déroule, leur bras qui s'allonge, donnent un air très-noble à cette cérémonie, qui est toujours très-grave.

Un silence absolu suit ces préliminaires. L'oracle va parler. Un serpent vert, à tête triangulaire, à queue abrupte, sort lentement du fourré et se place entre les deux camps; il promène la tête de droite à gauche en regardant les deux groupes; ses mouvements sont suivis avec anxiété jusqu'à ce qu'il disparaisse dans le fourré d'où il est sorti. Si l'augure est favorable, l'assistance exprime sa satisfaction : le palabre commence, les débats s'ouvrent par un avertissement frappé sur un gong ou sur un tamtam.

Le premier orateur place sa canne sur la *liane frontière* comme dirait M. Gagne, et s'adresse à l'assistance. L'orateur choisi par la partie adverse imite cette manœuvre en se relevant. Tous deux doivent saluer l'assistance du double geste déjà indiqué.

Après avoir écouté les débats, les anciens se retirent pour délibérer à huis clos. Lorsqu'ils ont arrêté leur résolution, ils rentrent en séance, et ils montrent à l'assemblée un sac qui contient le fétiche[1] : le féticheur qui est le maître du serpent sort du bois et se place au centre de l'assemblée qu'il salue : il pose une calebasse pleine au lieu occupé par la liane et consacre le bambou (vin de palme). Cette consécration se fait avec une grande pompe; on dirait les religieux Aria offrant la *somma indra*. Le féticheur agite rapidement un couteau autour de la calebasse, trace des cercles à droite et à gauche, invoque les esprits, et après force génuflexions, prononce les paroles sacrées. Il fait ensuite le signe cabalistique, s'agenouille pour se recueillir et prie le ciel d'agréer son offrande. La consécration finie, il s'éloigne lentement, et regagne le fourré. Ces solitaires demeurent dans des lieux écartés, ignorés de la foule. Ils doivent tenir à une grande association du pourah dont j'ai parlé. Le plus ancien des chefs a les prémices de la calebasse, puis la liqueur circule à la ronde et la paix est consacrée.

J'ai toujours admiré la dignité avec laquelle ces hommes primitifs procèdent au règlement de leurs affaires, et le sang-froid avec lequel ils écoutent des harangues qui sont quelquefois très-longues.

Passons au meurtre. Le meurtre se rachète par la composition que l'usage a réglée. La dette du sang est quelquefois exigée avec menace. Pendant un des séjours que j'ai faits à Dabou, je fus réveillé au milieu de la nuit par le tamtam de guerre, que les gens d'Ilaffs battaient en désespérés ; je fis prendre les armes. Bientôt on m'informa qu'un enfant avait été tué par mégarde dans une pirogue, que le père n'avait pas réclamé la dette de sang, mais que la mère se montrait intraitable et exigeait l'amende. Il fallut pour racheter le meurtre donner une jeune fille esclave, une bête à cornes, et quatre cents manilles. La manille vaut vingt centimes; quatre cents équivalent à une once d'or.

L'esclavage est perpétuel au Grand-Bassam. Le *tædium vitæ* s'empare quelquefois de ces malheureux; ils déclarent dans ce cas qu'ils sont las de la vie. Les Jacks, accédant à leurs vœux, leur donnent une bouteille de rhum qui les grise, et l'exécuteur des hautes œuvres leur fait sauter la cervelle d'un coup de bâton appliqué derrière la nuque. Leur corps est abandonné sans sépulture aux oiseaux du ciel et aux bêtes de la forêt. A la Grand-Bouba, les choses ne se passent pas aussi simplement : le maître de l'esclave le conduit au chef du village dont il dépend. Ce chef, après avoir fait tou-

1. Le fétiche est souvent un vieux morceau de chiffon, quelquefois un sachet contenant un verset du Coran; il n'a de valeur que par la consécration qu'il a reçue.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

tes les remontrances possibles à l'esclave, prend jour pour procéder à son jugement. Les anciens forment l'aréopage; le patient est au milieu du cercle; il est rare qu'il change d'idée; il met son point d'honneur à braver une société au dernier échelon de laquelle le sort l'a placé et répond affirmativement à toutes les questions qui lui sont posées. Tous les arguments épuisés, le chef le fait lier à un arbre, et l'assemblée entière se rue sur lui, avec la férocité de bêtes fauves; il est déchiqueté en un instant. Chacun des acteurs de cette horrible tragédie paye une petite redevance au maître de l'esclave, qui est ainsi totalement indemnisé et peut acheter un serviteur moins mélancolique.

Les sacrifices humains sont offerts à l'époque de la fête des ignames, qui tombe généralement le jour de la lune d'octobre. Il y a d'autres sacrifices accidentels. A Badou, baie du Bourbourys, un de mes officiers tomba au milieu d'une de ces saturnales : les guerriers s'étaient barbouillé la figure et le corps de raies rouges et noires; les coups de fusil petillaient de toutes parts; on en tirait entre les jambes de l'homme qui devait être sacrifié, autour de sa tête et au-dessus; c'était une orgie effrénée de poudre. La victime était attachée à un arbre. L'interrogatoire et le jugement sont solennels. La mort doit être volontaire et donnée d'un seul coup par le chef. La chair déchirée en lambeaux est mangée séance tenante. C'est l'holocauste offert pour racheter les péchés de la nation et se rendre les dieux propices.

Cantou Kan, chef d'Abra. — Dessin d'Émile Bayard, d'après une photographie.

Les maris ont droit de vie et de mort sur leurs femmes; ils en font souvent abus. Je vis un chef rasé; c'est en général un signe de deuil. Je lui demandai pourquoi il s'était fait couper les cheveux; il me répondit avec une tranquillité parfaite, en continuant à tresser un panier de pêche :

« J'ai tué ma femme. »

J'en reculai de trois pas; il n'avait nullement conscience de son crime, il me dit en manière d'acquit :

« Elle a fait périr mon fils par maléfices. »

C'était faux. Ce fils, appartenant à une autre femme, avait été soigné par la malheureuse victime avec la tendresse d'une mère; je le lui dis, il le nia.

« Après tout, où est le mal? me dit-il, en plaidant les circonstances atténuantes; elle était vieille, elle ne pouvait plus avoir d'enfant, elle était à ma charge; j'en ai pris une jeune à sa place. »

Il était d'un positivisme révoltant. Je m'éloignai. Il continua à tresser tranquillement le casier qui devait nourrir sa famille future.

Les grands chefs portent quelquefois un couteau à la jarretière; c'est le couteau du sang. Il ne rentre dans sa gaîne que lorsque le condamné à cessé de vivre; c'est le superlatif du droit de vie et de mort.

Assez de meurtres : parlons des pêcheries.

Les pêcheries du Grand-Bassam et de toutes les criques de la côte sud sont très-artistement faites; elles consistent en de longs pieux enfoncés dans de la vase, servant de soutiens à des roseaux fendus, qui forment au milieu des eaux mille dessins bizarres, vrais labyrinthes au milieu desquels le poisson s'égare. Ces pêcheries prennent quelquefois la lagune de travers en travers; le pêcheur saisit alors sa proie soit à l'épervier, qu'il lance avec une adresse consommée, soit dans des casiers ou louves qui sont tendues la nuit et relevées le jour.

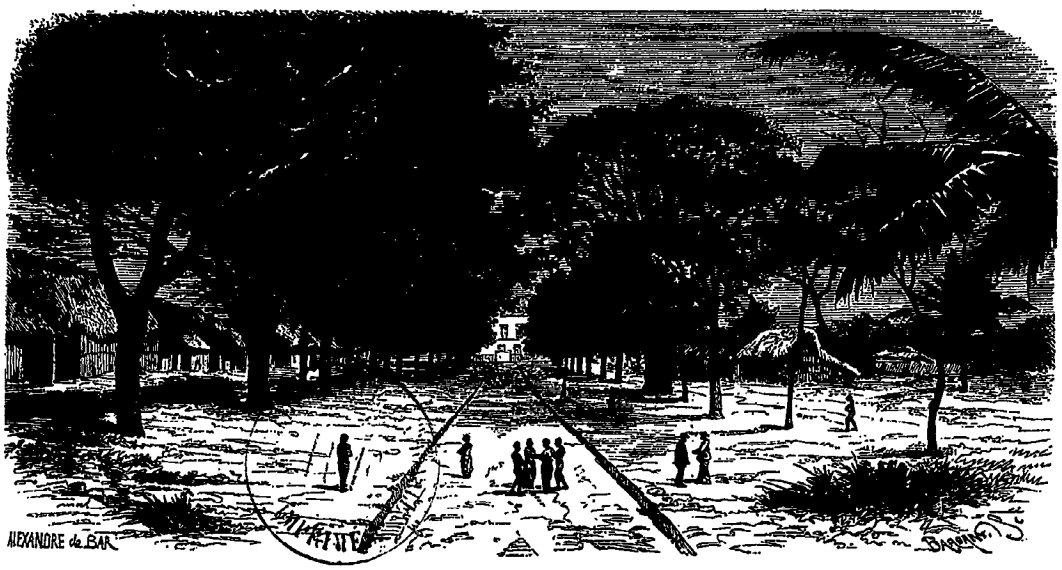
Il a fallu beaucoup négocier pour laisser libre le passage des avisos au milieu des pêcheries.

La pêche constitue pour la lagune une industrie de premier ordre. Le poisson est fumé sur des claies et sert d'aliment ou de moyen d'échange.

Vicomte Fleuriot de Langle, vice-amiral.

*(La suite à la prochaine livraison.)*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr




Assinie. — Dessin de A. de Bar, d'après une photographie.

# CROISIÈRES A LA CÔTE D'AFRIQUE,

## PAR M. LE VICE-AMIRAL FLEURIOT DE LANGLE[1].

1868. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

### XVIII

Villages de la côte d'Or. — Brebio. — Luxe du traitant. — Numba. — La favorite au collier d'or. — L'huile de palme. — Mimique. La chanteuse. — La suppliante. — Fatma. — Toupa et son chef Matafoué. — Les Bombourys et leur chef Bondio.

Quelques visites faites dans les villages de l'intérieur m'ont permis de me rendre compte de la manière de vivre de leurs habitants et de reconnaître la topographie de quelques localités.

Débrimou, situé à environ six kilomètres de Dabou, va nous fournir, le premier, matière à quelques observations. Ce village est assis au milieu d'une grande plaine, divisée en trois cantons distincts qui obéissent chacun à un chef particulier; ses rues sont larges; les tapades des enclos les limitent. Les pluies y ont tracé des ravines profondes que personne ne songe à combler.

Le terrain que l'on parcourt pour s'y rendre est peu accidenté. De grandes savanes s'étendent des deux côtés d'un chemin bien battu que de grands arbres ombragent. Les troupeaux de Katacré, petit village intermédiaire, paissent au milieu de ces prairies. Leur pelage bigarré de blanc, de noir, de rouge, en fait ressortir la silhouette qui se profile sur le flanc des collines boisées d'Acrediou. Le calme le plus complet règne pendant le jour dans cette plaine où le lourd rayonnement du soleil provoque une brume blanchâtre qui occasionne une forte réfraction. Sous l'influence de ce mirage, les objets lointains semblent agités d'un tremblement bizarre qui fatigue la vue.

De temps en temps quelques déclivités servent à amasser les eaux qui s'écoulent le long de ces pentes. Quelques troncs d'arbres jetés au hasard forment des ponts rustiques qui servent à traverser ces marigots.

Des chants lointains rompent le silence. Ce sont ceux des Croumanes qui roulent des tonneaux d'huile de palme : bientôt paraît une file de femmes et d'enfants. Un panier ou une lourde jarre ne fait pas plier leur taille élancée. Elles portent de l'huile et des provisions à la baie de Dabou.

Les groupes ont passé, l'oiseau moqueur jette quelques éclats de voix; la cigale est seule maîtresse de l'espace et son cri perçant cesse bientôt lui-même. Le morne silence reprend son empire.

Les abords de Débrimou sont couverts de légères collines, dont les flancs sont ravinés par les pluies; les

1. Suite. — Voy. t. XXIII, p. 305, 321, 337; t. XXVI, p. 353 et 369.



© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

palmiers commencent à être cultivés sur ces pentes, et c'est à leur ombre que nous parcourons le dernier kilomètre.

Je me rends, à travers des rues honteusement sales, chez Brebio, le traitant qui était le plus en rapport avec nous. Brebio est grand, il a le front élevé, il a dans les grandes circonstances le chef couvert d'un chapeau d'évêque qui s'est égaré à Débrimou, Dieu sait d'où? Il est borgne, et son unique œil est plein d'arrogance. Sa case est médiocre, et n'est pas à la hauteur de l'importance qu'il veut se donner. Sa femme et ses enfants courent chercher des siéges : je fais apporter le panier qui contenait le déjeuner, et, après avoir mangé de bon appétit, nous parcourons le village.

Le bruit d'une musique enragée nous attire vers un quartier très-pittoresque, où de grands arbres donnent de l'ombre et une fraîcheur que l'on ne rencontre pas ailleurs : nous respirons avec satisfaction cette brise qui tempère l'atmosphère embrasée.

Les musiciens redoublent leur tapage à notre vue : les flûtes ou cornes d'ivoire donnent leur son rauque et font penser à l'olifant de Roland; les tambours font rage. Je m'approche pour voir la raison de tout ce vacarme, et je vois un ami, Numba, le traitant d'Alindja des Jacks-Jacks, dont le riche embonpoint reluit au soleil. Un petit chapeau, genre mou, lui couvre le chef; ses doigts sont chargés d'anneaux d'or. Il a une pagne des plus séduisantes, où les couleurs les plus bigarrées figurent tout un arc-en-ciel.

Six ou sept de ses femmes sont assises sur la même ligne que lui; leurs oreilles se déforment sous le poids des lourds anneaux qui y sont pendus; leurs bras et leurs jambes sont garnis de gros bracelets pesant chacun dix ou douze onces : leur cou et leur poitrine sont ornés de colliers.

Ce luxe nous rappelle que nous sommes à la côte d'Or. La mosaïque marie dans ces bijoux ses couleurs bigarrées[1] au bleu du lapis-lazuli, qui vaut son poids d'or. La favorite porte un collier de dents de tigre, longues de quatre à cinq centimètres; mais le vil phosphate qui servait au carnassier à broyer sa proie s'est transformé en or, grâce à l'habileté des orfévres de Baouré (voy. p. 388). Les chevilles de ses pieds sont ornées avec le même soin. On dirait la Sunamite à la recherche de son bien-aimé. Bien des yeux enviaient le sort de cette noire favorite aux colliers d'or.

Un abri fait aux frais de quelques branchages entrelacés et couvert, comme le reste des cases, d'un toit de feuilles de palmes tressées, abrite les trésors de Numba contenus dans de grands coffres.

Toute cette exhibition avait pour but d'appeler la foule, qui erre autour de cet auvent. Les bagues, les pendants d'oreille, la chevelure bien retapée des femmes, l'huile de palme qui donne à leurs membres le vernis du bronze, le petit chapeau mou de Numba, sa large panse bien rebondie, faisaient naître bien des désirs; bien des audacieux espéraient atteindre un jour à ce luxe désiré. Ce n'était pas après tout l'étalage d'une opulence insolente, mais l'invitation au travail assidu et honnête, un appel fait à l'huile.

Je m'arrêtai pour observer ce marché. De temps en temps des groupes affairés, vêtus de haillons qui contrastaient avec le luxe du traitant, s'approchaient du comptoir; c'étaient les courtiers marrons qui vendaient à découvert. Leurs offres étaient-elles acceptées, les Croumanes tiraient aussitôt des caisses la quantité de pièces d'étoffe, de fusils, de barils de poudre convenue. Numba pouvait compter à bref délai sur un ou plusieurs tonneaux d'huile, et les heureux qui avaient trouvé du crédit enlevaient prestement leurs avances. Les marchands de Bristol pouvaient compter sur un retour assuré, car c'étaient eux qui faisaient, en définitive, ces avances.

L'huile se vend au crou; le crou vaut de vingt-huit à trente litres : il se compose de huit gallons, et l'évaluation du gallon varie; il s'en suit des disputes sans fin entre les traitants et les négociants. Combien de fois n'ai-je pas été obligé d'écouter les plaintes et les doléances des noirs et celles des traitants? Mais il faut bien se garder d'intervenir dans ces querelles; une décision quelconque ne serait du goût de personne. La vie du traitant se passe dans ces palabres.

Revenons au fort de Dabou, qui ressemble à un petit château assis au milieu de ses jardins. La nuit vient vite sous l'équateur : les feux de bivouac sont allumés. Si tout est silencieux le jour, la nuit réveille les animaux engourdis par les rayons du soleil. Les chauves-souris jettent des cris aigus, les coassements des reptiles font un vacarme qui fait fuir le sommeil, les petites rainettes vertes cachées sous les feuilles dominent tout ce concert qui se prolonge jusqu'à l'aurore; c'est alors seulement que l'on trouve un repos chèrement acheté.

Mes Croumanes et mes tirailleurs veulent me donner une fête africaine.

Gounanghoï le Bambara figure dans la première scène qui représente la chasse à l'homme. L'Indien n'a jamais rampé avec autant de souplesse. Les deux adversaires s'épient, relèvent lentement la tête et se blottissent comme le tigre qui, ramassé sur lui-même, est prêt à bondir; la guerre arrive à son dernier paroxysme; ils retiennent leur haleine, pas une feuille ne bouge sous leur corps qui ondule; un coup de feu part : Gounanghoï est vainqueur : il saisit son ennemi par les cheveux et présente comme trophée de la victoire une tête sanglante. C'est ainsi que cela se passe sur les bords du Joliba. Heureusement pour le vaincu qui parut le moment d'après, un mannequin avait suffi au triomphe de Gounanghoï.

Il fallait chanter cet exploit : sa femme se charge de ce soin; elle a revêtu une grande robe en mousseline qui l'enveloppe de la tête aux pieds; ses larges man-

1. Les plus anciennes mosaïques se trouvent dans les tombeaux. Elles valent quelquefois deux fois leur pesant d'or. Les lapis sont identiques à ceux que l'on voit dans les vitrines du Musée égyptien au Louvre.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

ches retombent sur les mains et pendent le long des flancs; aucune ceinture ne rattache cette draperie. Elle commence à chanter sans aucune transition sur un ton tellement aigu que je crus qu'elle allait se rompre un vaisseau dans la poitrine : les *ut* étaient bien loin de nous; nous étions transportés dans un monde idéal, où les trilles se succédaient sur un ton surhumain; les pieds suivaient la cadence du rhythme; les mouvements du corps étaient nobles et lents; les bras marquaient la mesure; ils s'étendaient et s'abaissaient alternativement. La large draperie blanche prenait, aux sombres feux du bivouac, des couleurs impossibles et ne figurait pas mal une évocation.

Le gosier de fer de cette femme qui semblait avoir puisé son énergie dans un autre monde, finit cependant par ne plus produire de son; non qu'elle fût fatiguée : elle eût continué ainsi toute la nuit. C'est l'habitude des pleureuses de jeter des cris perçants pendant plusieurs jours, mais ici la pièce était jouée et des scènes plus réelles et plus sérieuses m'attendaient.

Une veuve vint implorer ma pitié. Elle avait connu de meilleurs jours; son mari était un chef redouté du Kong; la guerre avait trahi ses forces; il avait perdu la vie avec le pouvoir; elle s'était soustraite avec sa fille à l'esclavage qui est la part des vaincus. La lagune lui donnant une hospitalité précaire, les Bambaras l'avaient attirée à Dabou. Elle s'approcha de moi semi-inclinée; cette posture devait être bien fatigante, car elle rampait en cadence sur les talons, les jarrets repliés et le buste droit, et marquait le rhythme par un chant dont les notes étaient aussi tellement aiguës qu'elles semblaient être les cris d'un oiseau. Elle se retira avec le même cérémonial.

Je fis venir sa fille, qui était devenue la femme d'un tirailleur, pour savoir ce que signifiait cette pantomime; elle me répondit qu'il était d'étiquette de n'approcher les princes bambaras que dans cette posture.

Assinie : vue prise de la plaine. — Dessin de A. de Bar, d'après une photographie.

Fatma, la captive du haut Sénégal, me fut ensuite présentée : elle avait mis deux ans à parcourir l'espace qui sépare le Kaarta de la côte d'Or. Elle me dit que, depuis sa captivité, elle avait souvent changé de maître; elle tenait une petite fille par la main. Elle m'affirma qu'il existait des tribus blanches sur le parcours qu'elle avait suivi; elle n'avait pas passé de grands fleuves dans ce long trajet; le tirailleur, qui était son voisin de village au haut Sénégal, l'avait reconnue et recueillie ainsi que la petite fille, qui semblait avoir quatre ans. Elle voulait revoir le Kaarta, sa patrie, mais elles étaient esclaves toutes deux; il fallait payer une rançon à leur maître, qui était d'autant plus exigeant qu'il voyait que Fatma était intéressante. Il ne voulait pas les vendre moins de quatre cents francs, ce qui est au moins le prix de quatre esclaves.

Je m'inscrivis pour cent francs; je donnai ainsi l'élan; les tirailleurs du poste se piquèrent d'honneur; la somme exigée pour sa rançon fut consentie par eux séance tenante. Fatma fut libre, et, au renouvellement de garnison, elle aura pu voguer vers le haut Sénégal et revoir sa patrie.

Une excursion à Toupa n'est pas sans intérêt.

Situé au fond d'une baie étroite et profonde qui s'ouvre à peu de distance du poste de Dabou, Toupa est le centre de la production de l'huile; les palmiers y atteignent vingt mètres d'élévation. Les noirs montent lestement sur ces troncs élancés. Ils sont armés d'une lourde serpe demi-recourbée, assez semblable à celle du vigneron; il faut qu'elle soit bien acérée et maniée d'un bras vigoureux, car elle doit trancher d'un seul coup le pédoncule du régime des pal-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

mes, qui est plus gros que le bras : séparé du tronc, le régime tombe avec tant de force que quelques fruits sont broyés : mais le mal n'est pas grand ; ils sont destinés à passer au mortier. Les porteurs s'emparent de la grappe dès qu'elle est à terre, et suivant son poids et l'abondance de la récolte, en mettent une ou plusieurs sur le bâton qu'ils chargent sur leurs épaules ; l'atelier n'est pas loin ; la fumée, l'odeur balsamique qui s'exhale de l'huile de palme suffiraient pour le déceler, si la cadence du pilon qui retombe lourdement dans le mortier, les cris des femmes et leurs battements de mains n'étaient de plus sûrs indices.

Le régime est prestement dépouillé de ses fruits, qui varient de la grosseur d'un œuf d'oie à celle d'un œuf de pigeon ; c'est le parenchyme qui contient l'huile précieuse, objet d'un commerce très-étendu. Dès que ce produit a traversé ces mers, l'Europe en tire la saponine qui se transforme en savon, et la paraffine qui sert à éclairer nos salons.

Que de gens ne se doutent pas plus que l'Afrique est le grand marché des oléagineux, que de la façon dont se fabrique cette huile !

Le fruit est jeté dans un bassin de cuivre ou dans une grande chaudière de fonte de fer ; là il subit une légère cuisson. C'est après cette ébullition que les noix passent au pilon : il faut de nouveau présenter au feu la matière qui surnage. Après ce décantage, elle est soumise à la presse ; elle est alors contenue dans des sacs faits d'étoffe très-forte, à travers laquelle l'huile s'échappe, tandis que les noyaux et les matières ligneuses y restent prisonnières ; elle est reçue dans de grandes calebasses ou dans des jarres que les petits traitants achètent à la cueillette. Il faut la clarifier encore une fois avant de l'expédier en Europe.

Un tonneau d'huile de mille kilogrammes coûte au Bassam, suivant les temps et les époques, entre deux et trois cents francs, et parvenu à Londres ou à Marseille, il vaut de mille à douze cents francs. Il faut quatre à cinq mois pour traiter trois cents tonneaux d'huile.

La favorite au collier d'or. — Dessin d'Émile Bayard, d'après l'album de M. Léonard.

Matafoué, le chef de Toupa, est notre ami fidèle. Sa case est bien inférieure à celles que j'ai visitées au Grand-Bassam ; elle est petite et enfumée ; il faut enjamber par-dessus une espèce de fargue faisant à la fois fenêtre, porte et galerie pour pénétrer dans l'espèce de véranda où il se tient ; il est grand, osseux : il a un chapeau mou.

Bandio est le chef des Bombourys redoutés. Dix ans d'hostilités avaient augmenté l'excitation sauvage de cette peuplade, que j'ai pu ramener à de meilleurs sentiments. J'avais promis d'aller les voir, et j'ai accompli ma promesse.

Quand je me présentai devant Mapoyenne, il arriva un grand concours d'hommes à la plage, mais il fallut, pour décider Bandio à venir sur l'aviso qui me portait, qu'un officier descendît à terre pour répondre de lui. Il était transi de peur quand il se vit vis-à-vis de moi ; le bon accueil que je lui fis le rassura, et il avait tout à fait repris son sang-froid quand il fut à table ; il préféra à tous les mets une boîte de sardines ; il voulait qu'on lui apportât *tout plein de petits poissons comme ça*.

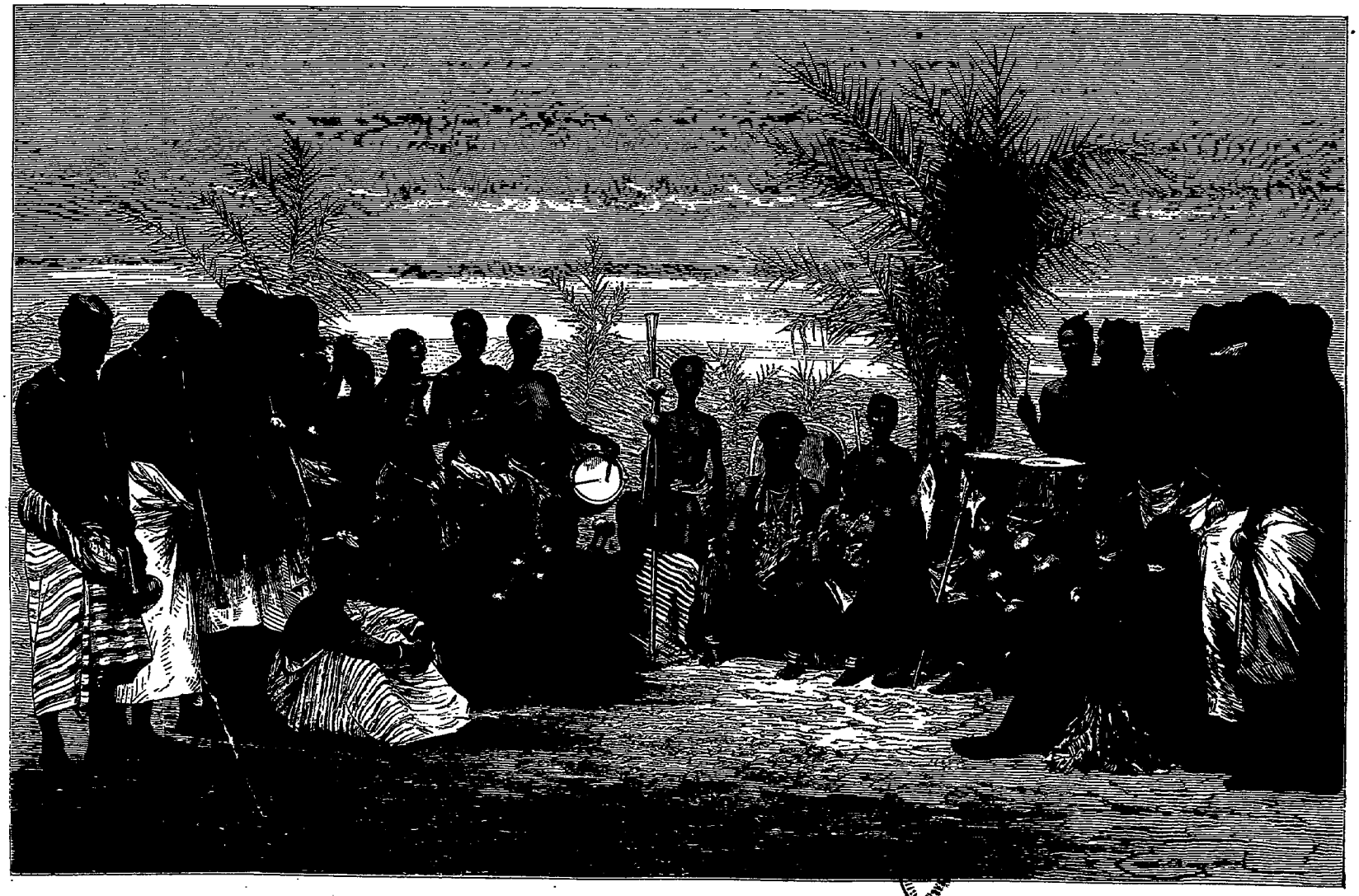
## XIX

Visite aux Jacks-Jacks. — Alindja. — Digré. — Encore Numba. — Aour'é. — Le foutou-foutou. — Le fort du Grand-Bassam. — Abra. — Coutou-Kan. — Bounoua. — — Acka. — Écoles. — Les fétiches. — Féticheurs. — Richesses commerciales méconnues.

Pendant mon séjour à Dabou, je voulus voir par moi-même l'installation des Jacks-Jacks, les intelligents courtiers dont la rivalité a suscité tant de querelles à notre commerce, au moment où il s'implanta dans la lagune. Ils reconnaissent maintenant que notre action a été bienfaisante, et qu'ils lui doivent une facilité de commerce et une sécurité autrefois inconnues. Chacun des villages situés sur l'Océan a un port correspondant dans la lagune. Je me fis mettre à terre à Alindja-Badou, qui dépend d'Alinja, vulgairement appelé le Grand-Jack.

Alindja est un village de quinze cents individus, ramassés dans cinq ou six cents mètres carrés. Son chef, Digré, est un homme de moyenne taille, bien

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Amadifou et sa cour. — Dessin d'Émile Bayard, d'après une photographie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

pris, à l'air intelligent; ses cases contiennent le chargement de deux ou trois navires; le tout est classé avec beaucoup d'ordre, et la grande femme[1] est chargée de veiller à ce qu'il n'y ait pas de coulage.

A cette époque, les villages des Jacks-Jacks étaient annuellement visités par trente-deux navires; la maison King en possédait seize, Lowden treize, Powell trois.

Les Jacks ne permettent pas aux équipages anglais de descendre librement à la plage; les navires de commerce leur payent un droit d'ancrage, qui s'élève à huit onces; il en coûte une once par tête pour mettre pied à terre. Les Anglais traitaient, en 1867, le broc ou crou d'huile de trente litres pour dix ou onze francs, ce qui établissait le tonneau à environ trois cents francs. Ils chargent bon an mal an cinq mille tonneaux chez les Jacks, dont les sept villages n'ont pas de lien politique.

Bonny, abréviation anglaise de Bonaparte, chef d'Amoqua, et Digré, sont les chefs les plus importants, et portent la parole pour tous les chefs quand il y a lieu de traiter avec cette confédération. Des cocotiers ombragent le débarcadère et les cases de tous les villages, et l'activité la plus grande règne parmi ces facteurs.

Je fis une visite à notre connaissance Numba, que nous avons vu, à Débrimou, assemblant autour de lui la foule avec autant d'entrain que feu Mangin. Il avait quitté ses bagues; ses femmes s'occupaient du ménage; la favorite, vêtue d'une pagne écourtée et d'une propreté douteuse, vaquait avec ses compagnes aux soins de son intérieur; les anneaux, les dents de tigre, les colliers, étaient remis dans les écrins de Numba; les tonneliers battaient vigoureusement les cercles des punchons d'huile que Numba allait livrer aux Anglais.

La largeur de la presqu'île éprouve de sensibles variations. Adjacouty, petit village de trois cents âmes, nommé sur les cartes *Trade-town*, est situé à l'endroit le plus étroit de cette langue de terre. Morphy est le dernier village de la confédération, vers l'est. Une plage solitaire s'étend depuis Morphy jusqu'à Aour'é ou Petit-Bassam, devant lequel se trouve l'abîme sans fond; la presqu'île n'a pas deux cents mètres de large à Aour'é.

Situé vis-à-vis d'Abijean et de l'Ébrié, Aour'é pourrait être plus prospère que les villages des Jacks, puisqu'il peut faire tous ses transports par eau; mais la guerre continuelle qui existe entre cette population et ses voisins de la terre ferme, l'a réduite à un état précaire. La plage est facile d'accès; la population se livre à la pêche de mer avec activité. Ce village a une organisation municipale qui fonctionne avec régularité; les pêcheurs remettent leur poisson à un syndicat, et ce sont ces syndics qui en font la répartition avec une grande équité. Il n'y a pas de pauvres à Aour'é; chacun y fait bouillir dans sa marmite le poisson qui lui est échu en partage. J'ai déjà eu l'occasion de faire remarquer qu'une petite peuplade, située entre Sierra-Leone et Rio Nunez, vivait en communauté; cette forme n'est applicable qu'à la condition d'un effacement complet de la liberté individuelle, et d'une action despotique qui comprime tout élan personnel. Les villages populeux ont tous adopté la possession individuelle, et à Aour'é le poisson seul paraît faire l'objet d'une répartition par tête, analogue à celle des forêts communales dans quelques pays.

Les bananes écrasées au pilon dans un mortier, et du maïs broyé entre deux pierres de granit, cuits dans l'huile de palme, composent le *foutou-foutou*, qui, mêlé à du poisson sec ou salé, assaisonné de piment, constitue la base de la nourriture des peuples qui vivent depuis le Lahou jusqu'au cap des Trois-Pointes et se donnent à eux-mêmes les noms d'Ahowimi, de Kass, ou d'Agny. Quelquefois une poule bourrée de piment vient rompre cette diète. Rarement le mouton et le bœuf apparaissent sur la table des riches; ces mets de choix sont réservés pour la cérémonie des funérailles.

Nous avions grand'peine à obtenir qu'il nous fût livré des bœufs et des moutons en nombre suffisant; les gens du pays m'ont assuré que le Gaman avait de grands troupeaux, et que c'était de cette province que le Potou tirait les bœufs que nous lui achetions.

Il ne serait pas juste d'avoir parlé de tous les villages, sans dire un mot de notre création du Grand-Bassam. Le poste fortifié consistait, en 1868, en un carré palissadé de deux cents mètres de côté, flanqué aux quatre coins de bastions gazonnés; les magasins, la poudrière, la caserne et la maison du commandant, étaient situés dans cette enceinte resserrée, à laquelle deux portes donnaient accès; le service s'y faisait militairement, de jour et de nuit. Les villages des soldats noirs, ceux des pilotes de barre, des Croumanes, étaient en dehors de l'enceinte, ainsi que les factoreries des négociants qui avaient besoin d'un vaste terrain pour y faire à leur aise les manipulations nécessitées par le commerce de l'huile.

Mal approvisionné, peu visité par les navires, notre établissement était loin de posséder ces magasins bien assortis que j'ai visités à Alindja, chez Digré ou chez Numba. Ce n'était pas que le commerce ne fût lucratif: il y a trois capitaux à gagner pour un; mais les maisons qui avaient entrepris ce commerce n'avaient pas de fonds suffisants et étaient mal servies.

La place d'Armes du poste de Bassam est ombragée de cocotiers, qui furent plantés, il y a trente ans, par les premiers occupants; ils sont devenus aujourd'hui de grands arbres. J'en ai fait planter, chaque année, des centaines; ce sera une ressource pour l'avenir. La noix de coco fournit une huile supérieure à celle du palmier, et son brou donne du coir, avec lequel on fait des cordes dans toute l'Inde. Cet arbre commence à être très-cultivé dans les lagunes de Bassam et à Jelli-Coffi, près du cap Saint-Paul. Le copria ou coco

1. Souvent la première en date des femmes assume le rôle de mère de famille, et toutes les autres lui sont soumises.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

séché est déjà devenu l'objet d'une spéculation lucrative. Les noyaux de palmier contiennent une amande qui donne une huile fine ; elle n'est pas encore recherchée au Bassam, mais elle est l'objet d'un commerce étendu à Whyda et à Bonny.

Deux blockhaus, en maçonnerie, situés à huit cents mètres du poste, le défendent du côté de l'ouest, où l'on pourrait craindre une nouvelle tentative de surprise ; mais les choses ont bien changé depuis vingt ans ; la pacification est si complète qu'ils n'étaient plus occupés depuis 1858, et ils tombent en ruines.

Le bruit incessant de la barre qui gronde, et l'embrun ou poussière marine qui s'en élève rendent le séjour de Bassam monotone. Les routes autour de Dabou, les promenades qu'elles permettent de faire en rendent le séjour préférable. La fièvre jaune, qui a fait invasion à Bassam, s'est toujours arrêtée à Dabou.

Je ne veux pas quitter cette importante lagune du Grand-Bassam sans dire un mot d'Abra et de Bounoua.

Le chef d'Abra, Coutou-Kan, est actif, zélé ; il porte très-fièrement l'uniforme, qui est du reste l'objet de l'ambition de tous les chefs noirs ; mais aucun n'a meilleure grâce que lui en tenue d'officier. Son nez aquilin, sa moustache retroussée, son œil bien fendu en font un noir à part. Ses gens lui sont dévoués ; ils sentent le mérite d'une main ferme, et lorsqu'il était trop longtemps absent pour aller en visite (les noirs ont beaucoup de beaux-pères), Abra s'empressait de venir prier le commandant du poste de lui enjoindre de réintégrer son domicile légal.

Bounoua, situé à quatre ou cinq kilomètres de la rivière de Comoë, a pour débarcadère Yahou et Impérié. Sa population est de cinq ou six mille habitants ; ses rues sont larges, mais mal tenues ; beaucoup de cases tombent en ruines ; les maisons du chef sont vastes, ornées de vérandas et de fresques. Acka, auquel il obéit, a pendant longtemps tenu une conduite équivoque, travaillé qu'il était par les envoyés d'Apollonie qui, unis aux Jacks, nous suscitaient des embarras de toute nature. Apollonie est sous le protectorat anglais, et les agents subalternes du gouvernement du cap Coast outrepassaient sans doute les instructions de son cabinet, car ils se mettaient sans cesse dans le cas d'être désavoués. Après bien des hésitations, Acka est venu me rendre hommage à Impérié, sur le bord du Comoë.

Je dirai un mot des écoles. En 1866, je donnai à chacun des postes de la côte d'Or l'ordre de préparer une grande case propre à loger les enfants qui devaient recevoir l'enseignement [1]. Quelques sergents, des fourriers se dévouèrent à cette œuvre méritoire ; les moniteurs ne manquèrent bientôt plus pour seconder leur action, et la rapidité des progrès répondit à l'espoir que j'en avais conçu. Jamais éducation n'a été donnée à si bon marché : pour trente centimes par jour j'ai logé, nourri, habillé ces jeunes enfants qui avaient pour trousseau deux chemises et un pagne. Au bout de trois mois ils savaient lire et écrire et parlaient suffisamment le français. M. le lieutenant de vaisseau Laisné avait beaucoup contribué à ce résultat par le zèle qu'il avait mis à stimuler les progrès de ces écoles, dont il avait été l'intelligent promoteur.

Les abords des villages de l'intérieur sont généralement précédés de clairières, qui sont de vraies places d'armes ; elles sont entretenues avec soin. Les cases des fétiches sont situées sur la lisière de ces squares. Les offrandes consistent en mets ou boissons. Je demandai à Coutou-Kan s'il croyait à ces fétiches, il me dit : *Bon Dieu qu'a fait soleil, qu'a fait la pluie....* Les fétiches ne sont à leurs yeux que la représentation d'une divinité invisible, toujours présente et agissante [1].

La justice est strictement rendue parmi ces peuples ; lorsqu'il se commet un assassinat, le fils de la victime doit décapiter lui-même le meurtrier, dont il promène la tête dans tout le village, afin d'affirmer que justice est faite. Je demandai à Assama, chef du Grand-Bassam, comment il punissait le vol : on immerge le voleur dans l'eau. S'il récidive, l'immersion est plus prolongée. A une nouvelle récidive, on le noie. On comprend qu'avec un pareil système le nombre des voleurs est assez restreint.

Les féticheurs joignent à leur qualité d'interprète de la volonté divine celle de médecin. Leur initiation dure plusieurs années ; les postulants s'appliquent à connaître les simples sous la direction de leurs maîtres ; elle est graduée ; l'enseignement des poisons précède celui des contre-poisons, qui est le dernier terme de ce doctorat. Ces docteurs sont peints avec une grande prétention ; le front, les joues, le corps sont bariolés de lignes jaunes et blanches. Les féticheurs les plus redoutés sont ceux du Potou, qui sont assez habiles, selon la croyance populaire, pour recoller les têtes coupées ; ils ont de bonnes pratiques et appliquent souvent extérieurement le fer rouge aux femmes qui ont eu des couches laborieuses.

Les matières tinctoriales abondent dans ces lagunes. Les bois d'ébénisterie ne sont pas encore exploités, mais les bois de teinture sont marchands et valent le campêche. Les caoutchoucs ne sont pas non plus exploités. L'huile et l'or sont les deux produits qui absorbent l'activité commerciale ; le commerce de l'huile est bien plus avantageux que celui de l'or.

Dès 1869, les lagunes ont été ouvertes au commerce étranger moyennant un droit de douane qui couvrait tous les frais d'occupation. D'après nos informations, les commerçants anglais ont imprimé une activité toute nouvelle à la traite de l'huile qui peut atteindre facilement dix mille tonnes, soit en francs au moins trois

1. Les tentatives faites par le clergé catholique pour fonder des écoles au Grand-Bassam et à Assinie n'avaient pu réussir, la fièvre s'étant emparée des missionnaires, qui ne reparurent plus à cette côte.

1. A la côte d'Or, ils ont foi en un enfant né au commencement du monde que la mort n'a jamais atteint, et qui reste éternellement à l'état d'enfant. C'est un rapport de plus avec l'Égypte. Il est facile de reconnaître dans ce mythe le dieu *Bess*. Nous avons déjà fait remarquer le type *Chons*.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

millions à l'exportation, et un million à l'importation, en tout quatre millions. C'est un des grands marchés d'huile de la côte d'Afrique. La guerre qui sévit depuis Apollonie jusqu'à Accra, a dû avoir pour effet de doubler les demandes d'huile faites au Grand-Bassam, et notre commerce regrettera sans doute un jour de n'avoir pas compris qu'il était en possession d'un des plus riches bassins de la côte. Le défaut de persistance est surtout reproché à notre race; nous abandonnons la partie au moment où la veine va changer.

## XX

Assinie. — Le chevalier Damou. — La rivière Tando. — La barre d'Assinie. — Apollonie. — Quaquouaka. — Amadifou. — Traité. — Cérémonie. — Le fort.

Le pays d'Assinie est lié à la France par de vieilles traditions. Le Père Loyer s'est fait l'historien de l'établissement qui y fut fondé par le chevalier d'Amou, sous Louis XIV. Je constatai que les naturels avaient conservé la tradition de cette prise de possession, et dès que je me présentai à terre, ils vinrent me montrer avec empressement le terrain qui appartenait à la France, en me disant que j'étais libre d'en disposer à mon gré.

Le Tanoë ou Tando, nom de la principale rivière qui se jette à la mer à Assinie[1], a un cours étendu : tandis que sa branche occidentale, connue sous le nom de Bara, arrose le Gaman, sa branche orientale traverse les provinces qui sont sous l'autorité directe du roi des Ashantis. Ce fleuve sert de limite occidentale à ce royaume; les féticheurs l'ont déclaré sacré et les expéditions de guerre ne le franchissent pas.

Matafoué, chef du Toupa. — Dessin d'Émile Bayard, d'après une aquarelle de M. Léonard, lieutenant de vaisseau.

Apollonie, dont le nom est Beïn en langue kasse ou agny, a été autrefois un royaume étendu; il s'est fractionné depuis quelques années. En 1843, Quaquouaka était le chef redouté d'Apollonie; Attacla, le chef de l'Assinie, appartenait à une branche cadette de la maison royale du Beïn, dont elle s'était rendue indépendante. C'est un fait fréquent. Nous avons vu Acka se cantonner à Bounoua, et refuser toute allégeance à Attacla et à Amadifou.

Le pays d'Assinie est séparé des possessions des Ashantis par le territoire d'un chef indépendant qui fait son séjour à Asephi, village situé à trois jours de Commassie, capitale des Ashantis. On peut communiquer en onze jours de Krinjabo à Commassie.

La politique des souverains du Beïn a été d'empêcher les Ashantis de pénétrer jusqu'à la côte. La tendance des peuples de l'intérieur a toujours été d'accéder à la mer; les luttes que soutiennent les Ashantis contre les Anglais n'ont pas d'autre but.

En 1843, les gens de Quaquouaka vivaient en hostilité ouverte avec Krinjabo et venaient, avec leurs pirogues de guerre, insulter Mafia; c'est le nom du village où j'étais descendu.

Sombre, redouté de tous, Quaquouaka possédait des richesses immenses et aimait à faire coucher au milieu de ses trésors les personnes qui allaient faire la traite à terre. Un d'eux me racontait qu'au milieu de la nuit il avait vu la tête du redoutable despote sortir d'une trappe d'où il épiait tous ses mouvements; il jouissait ainsi à sa façon de ce supplice de Tantale qu'il infligeait à son hôte.

Mafia était sur le pied de guerre lorsque j'y débarquai en 1843.

Je ne pouvais arriver en un meilleur moment. Le cordon fétiche était tendu en permanence. Les gens de Quaquouaka avaient eu l'insolence de pousser une reconnaissance jusqu'aux cases à sel, situées sur la rive

1. La barre d'Assinie à trois mètres de profondeur, le chenal est très-étroit; elle est soumise au même régime que celle du Grand-Bassam; les courants portent à l'ouest aux nouvelles et pleines lunes, et à l'est pendant la quadrature; les courants de flot et de jusant sont très-violents et la lame souvent très-forte. Les avisos de 2 mètres 50 centimètres de calaison entrent et sortent facilement quand ils sont mus par une machine à vapeur.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Chef de police à Assinie (Apollonien). Castor, interprète (Buschman)

Dessin de A. Rixens, d'après une photographie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

gauche du fleuve, en face de Mafia, et avaient coupé plusieurs cocotiers, qui servaient de reconnaissances aux navires de commerce. Un engagement s'en suivit, et les gens de Mafia y eurent des morts et des blessés. Ils sentaient leur infériorité et étaient menacés de voir tarir la source de leur commerce par la rivalité d'Apollonie.

Attacla était vieux et avait renoncé à la vie active; son neveu Amadifou gouvernait l'État de son vivant.

Krinjabo, capitale de l'Assinie, est située sur la rivière Bia, affluent nord du lac Aby; une barre de vase, difficile à franchir pour les pirogues chargées, encombre cette embouchure. La position astronomique de Krinjabo a été calculée à diverses reprises; on peut regarder comme exactes les données suivantes : 5° 18′ 22″ latitude nord, 5° 23′ 47″ longitude ouest.

Averti de mon arrivée par les chefs de Mafia, le vieil Attacla dépêcha Amadifou qui, dans la crainte d'être coupé par les gens de Quaquouaka, partit de Krinjabo avec beaucoup de précautions. J'allai attendre à l'entrée du lac Aby l'arrivée de cette flottille. Les musiciens ne commencèrent à souffler dans leurs cornes d'ivoire qu'après avoir doublé les îles de la Nuit, à travers lesquelles les eaux du lac se frayent une issue pour se réunir dans le collecteur, sur les bords où est bâtie Mafia. La flotte se composait d'environ quarante pirogues vigoureusement pagayées; elles étaient chargées de vivres et de guerriers. Elles furent hâlées au plein le long des plages de Mafia, et Amadifou me fit dire que le lendemain nous aurions notre première entrevue.

Le 8 juillet 1843 fut un jour qui marquera dans les fastes de Mafia : la population avait revêtu ses habits de fête. Les cabocers[1] d'Attacla faisaient cortége à Amadifou, les cornes d'ivoire donnaient leurs sons les plus rauques; les tamtams battaient. La grande rue choisie comme lieu de la réunion fut occupée par trois cents guerriers, dont Amadifou s'était fait suivre. Ces hommes étaient grands, bien musclés. Un fusil, l'ancien demi-boucanier français, haut de quinze pieds, portant une balle de dix ou douze à la livre, leur donnait un air très-martial. Leur longue barbiche tressée, des moustaches retombantes et également tressées relevaient leur visage qui est souvent ovale; leurs cheveux étaient ras, soit noués en mèches assujetties autour d'un bâtonnet, soit relevés en chignon pointu au-dessus de la tête, et traversés par une grande broche. Un sachet contenant des balles et des bourres leur pendait autour du cou. Leurs reins étaient garnis d'une cartouchière, où les charges étaient parfaitement à la main. Un sabre de combat dans les bois[2], dont la poignée était ornée d'une coquille de saint Jacques, pendait le long de leur cuisse gauche; une dague ou couteau poignard était suspendu à droite à leur ceinture; c'est le couteau de défense, le couteau de sang, avec lequel on combat pour la vie, celui qui donne le coup de grâce à l'ennemi vaincu. Leur torse et leurs jambes étaient nus. Une pagne renouée faisait caleçon, dégageant la cuisse et le genou. Quelques bracelets d'ivoire ou de moindre valeur ornaient leur bras gauche. Leur visage portait quelques traces de peintures à la cendre et à la chaux.

La troupe bien alignée avait l'arme au pied. Les capitaines exigeaient l'immobilité la plus parfaite dans les rangs. On avait dressé deux estrades : Amadifou occupait celle de l'est; il était entouré de ses cabocers vêtus de pagnes neuves, et la tête surmontée de chapeaux à l'européenne. Le parasol[1] d'Amadifou aurait pu abriter l'éventaire de dix marchandes de saisons. C'était alors un homme de quarante ans, grand, l'air très-distingué; il portait un chapeau rouge, haut de forme, et avait la barbe et la moustache tressées avec soin.

On aurait entendu une mouche voler, tant l'assemblée était silencieuse.

J'étais assis sur l'estrade de l'ouest, en face d'Amadifou; les chefs de Mafia, les officiers de l'expédition, un piquet de vingt soldats, m'entouraient et représentaient la France. La conférence allait s'ouvrir. Devant moi se tenaient trois sergents d'armes, porteurs d'immenses cannes, à grosse tête d'argent, qui ne différaient pas trop de celles dont les tambours-majors savent faire un si brillant usage : ces trois maîtres de cérémonies s'approchèrent de moi avec une grande déférence. Assino-Quoua, de la famille princière d'Apollonie, exilé à Mafia, me servait d'interprète; il parlait bien l'anglais. Après avoir rejeté leur pagne sur l'épaule gauche, et m'avoir présenté une pincée de sable, manière de saluer de ces peuples, ils allèrent porter à Amadifou le compliment que je lui envoyai, par leur intermédiaire; puis ils revinrent me rapporter la réponse de ce chef. Ces messages se font avec une grande solennité.

Le moment de me lever était venu. Précédé de mes hérauts d'armes, j'arrivai jusqu'à l'estrade des cabocers, auxquels je pris la main. Amadifou me tendit la sienne quand j'arrivai devant lui; les cabocers qui étaient à sa droite échangèrent ensuite avec moi cette marque d'amitié. A leur tour les guerriers exécutèrent derrière moi une contre-marche et reprirent leurs rangs. Après avoir achevé ce défilé, les hérauts se rendirent auprès d'Amadifou et recommencèrent leur message. Je reçus les compliments d'Amadifou et ceux de ses cabocers. Après ce mutuel témoignage de déférence, Amadifou et ses cabocers s'avancèrent vers moi au milieu d'une escorte d'officiers, et je les reçus assis; nous échangeâmes de nouveau maintes poignées de mains.

1. Le mot *cabocer* peut être un dérivé du portugais. Il s'applique aux principaux chefs qui gouvernent sous l'autorité directe du souverain.

2. Les engagements de ces peuples ont souvent lieu dans les fourrés, et ils sont obligés d'y tracer des sentiers; il est très-rare qu'il se battent en rase campagne.

1. Le parasol est un signe de commandement.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Les guerriers firent un nouveau défilé et reformèrent la haie.

Harassés par cette cérémonie et par les rayons d'un soleil vertical, nous regagnâmes avec plaisir notre logis. Le chef du village avait mis à ma disposition une case où je m'étais installé de mon mieux; la vieille femme de Coffée, chef de Mafia, me reconnut parfaitement en 1867.

Le soir je repris les conférences avec Amadifou. Cette fois la réunion eut lieu dans une case fort grande où se porta une foule énorme : comme elle était quelquefois importune, il fallut la faire évacuer et imposer silence aux joueurs de cornes et aux batteurs de tamtams qui étaient arrivés au dernier paroxysme de leur art; ils faisaient grimacer avec fureur les mâchoires, appendices obligés de leurs instruments.

Les négociations sérieuses commencèrent. Amadifou me dit qu'il ne voulait pas vendre son pays, mais que, plein de confiance dans la France, il *lui faisait le don spontané* de sa terre et de son royaume.

Quelques articles destinés à régler les rapports réciproques des parties furent l'objet des délibérations qui suivirent. Nous traitâmes des poids, des mesures, de la liberté commerciale. Les lois propres à chacun des deux peuples furent réservées : la haute administration devait résoudre les difficultés de détail qui pourraient surgir; les coutumes [1] que devait recevoir le chef furent l'objet d'un article séparé.

La commission chargée de choisir l'assiette du futur établissement arrêta son choix sur la presqu'île, située entre la mer et la rivière : on avait l'avantage de pouvoir y échanger des signaux avec les navires qui étaient sur la rade. Les gens de Mafia avaient manifesté un grand désir de voir l'établissement s'y fixer; leur souhait était intéressé; ils espéraient ainsi couper court

Rivière d'Elmina. — Dessin de A. de Bar, d'après une photographie.

aux incursions des gens d'Apollonie. Ce point était celui où le chevalier d'Amou avait jadis construit son fortin, dont quelques briques étaient les seuls vestiges.

Malgré les difficultés naturelles que présentait une pareille localité, le débarquement du matériel du poste se fit promptement.

Les barres d'Afrique sont capricieuses. La mer avait empiété au bout de quelques années sur le sable de la presqu'île. Il fallut changer le poste de place, parce que dans un grand ras de marée la mer menaça d'enlever ses bastions. Il est actuellement situé à l'entrée du lac d'Aby, vis-à-vis des îles de la Nuit et du marigot d'Apollonie qu'il commande.

Quaquouaka est mort. Les Anglais gouvernent Apollonie, et les démêlés de Krinjabo et de Mafia avec les gens turbulents d'Apollonie ne sont plus à craindre.

Les cases des traitants sont restées sur la presqu'île. Le gouvernement du cap Coast a été détourné par d'autres intérêts de la tendance qu'il avait à s'étendre vers Assinie.

## XXI

Culte public. — Usages funéraires. — Politique. — Amadifou. — Récolte de l'or. — Ashantis. — Commassie. — Guerres des Ashantis contre les musulmans. — Leurs démêlés avec les Anglais. — Investissement du cap Coast. — Elmina.

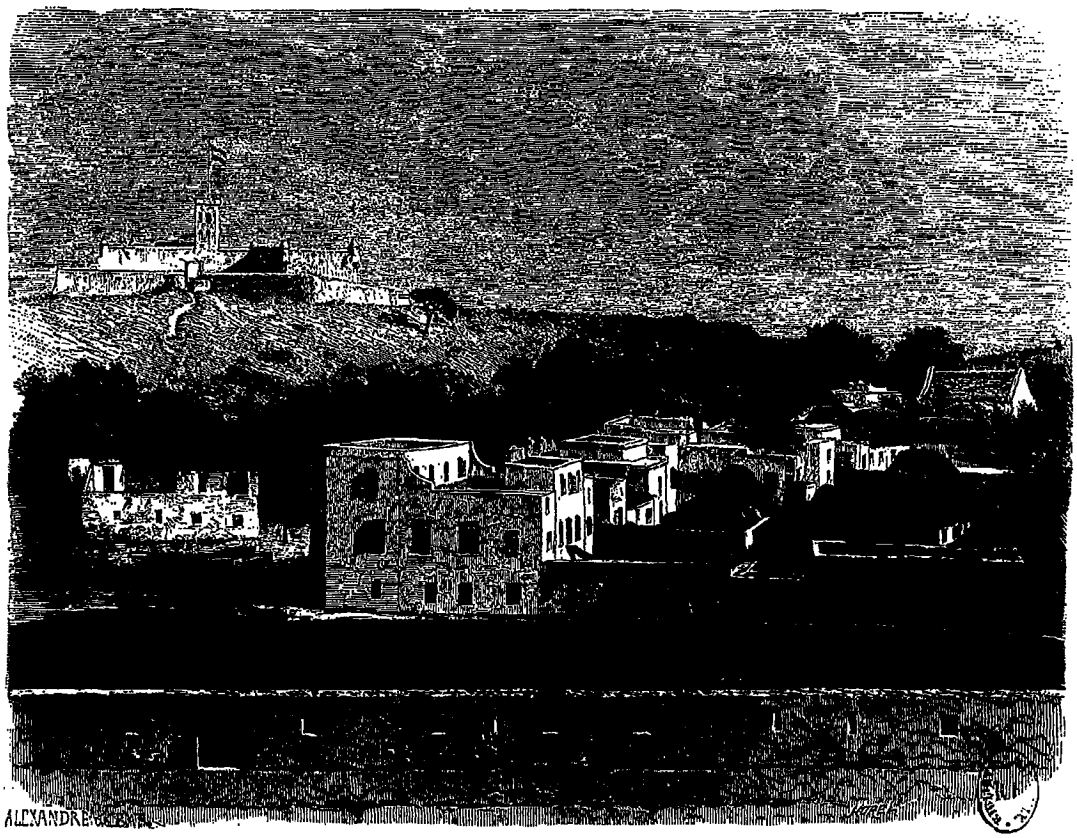
Avant de quitter définitivement la lagune où flottait notre pavillon, il est bon de donner un aperçu des rites religieux et funéraires, ainsi que de la forme du gouvernement d'Assinie.

1. *Coutumes* dans ce sens signifie droits de liste civile.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Le culte public semble se concentrer dans une fête annuelle analogue à celle que l'on célèbre sous le nom de *coutumes* chez les Ashantis et chez les Dahomeys[1]. Cette fête tombe ordinairement à la nouvelle lune d'octobre, et se célèbre avec pompe à Krinjabo. Je ne doute pas que quelques victimes expiatoires ne soient dépêchées à cette occasion, pour remercier le ciel d'avoir octroyé une récolte abondante.

Les rites funéraires s'exécutent avec pompe dans la famille souveraine du Beïn. Le corps du défunt, couvert de ses anneaux et de ses bracelets les plus riches, est exposé sur un lit d'apparat. Souvent un masque d'or lui couvre le visage. Il est d'étiquette qu'il doit être accompagné d'un certain nombre de personnes des deux sexes, que l'on attire ordinairement par l'appât d'un bon repas. Pendant qu'alléchées par les mets les plus délicats, les filles que l'on veut sacrifier se livrent tout entières à leur gourmandise, l'étrangleur passe en silence derrière elles, et leur luxe le cou comme à une timide colombe. Les garçons que l'on a fait entrer dans un appartement différent, sont également saisis au milieu du festin qui leur sert d'appât. Le glaive doit séparer leur tête du tronc, et leur sang est répandu sur la future tombe. Le cadavre du chef doit



Vue de la ville d'Elmina[2] et du fort Saint-Jacques (voy. p. 389). — Dessin de A. de Bar, d'après une photographie.

reposer sur les corps de ces adolescents, destinés à lui servir d'échansons dans l'autre vie. Bien des gens se sacrifient volontairement au Dahomey pour avoir l'honneur d'être gentilshommes de la chambre après leur mort.

La forme du gouvernement des peuples qui habitent le Grand-Bassam et l'Assinie, est un despotisme mitigé par une gérontocratie puissante, au-dessus de laquelle planent une forte aristocratie et une théocratie occulte, qui domine par le fait les autres castes.

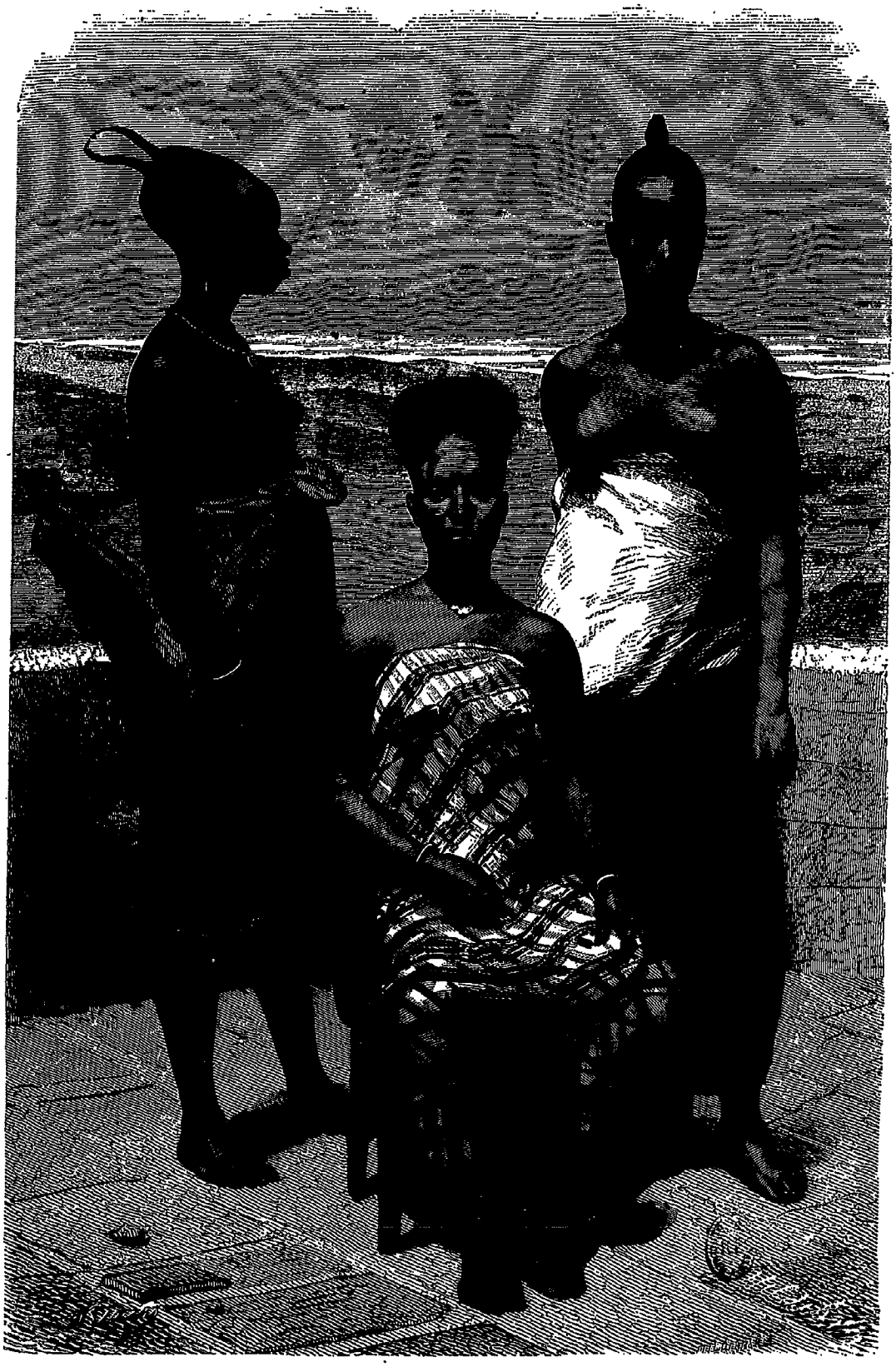
Les chefs qui reçoivent l'investiture doivent faire un sacrifice humain. Ils gouvernent d'après les usages, dont ils ne peuvent s'écarter sans payer de la vie leurs innovations.

Quand le chef se voit menacé de sédition par l'ambition d'un cabocer, il lance son mandement de guerre, et tout homme capable de porter les armes est requis d'entrer en campagne. Les expéditions ne peuvent être longues, parce que chacun doit se fournir de munitions de guerre et de bouche. Les femmes partagent

1. Voy. t. t. VII, p. 65, *Voyage au Dahomey*.

2. Rappelons que, par un traité en date du 27 février 1871, le gouvernement des Pays-Bas a cédé à l'Angleterre toutes les possessions néerlandaises de la côte de Guinée dont Elmina est le chef-lieu. Il n'y a plus, en conséquence, sur ce littoral de l'Afrique occidentale, que deux puissances maritimes européennes, l'Angleterre et la France.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Femmes d'Elmina. — Dessin de A. Rixens, d'après une aquarelle de M. Leonard et une photographie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

les fatigues de la guerre; elles préparent les vivres, les portent, et font les campements.

Il faudra des siècles pour modifier de pareilles mœurs, et pour faire comprendre à des gens qui ne craignent que les peines corporelles, qu'il y a des punitions morales.

Le besoin des écoles pratiques préoccupait beaucoup Amadifou, en 1867, époque de ma dernière entrevue avec lui. Il me demandait des charpentiers, des maçons, des ouvriers en fer. Il voulait avoir une maison en pierres et vivre à l'européenne. Il était devenu vieux. Ce n'est plus le brillant chef de 1843. Le temps a marché pour lui; il ne se déplace plus que difficilement avec son cortége de femmes et de musiciens.

Le mobilier royal n'est pas bien volumineux. Quelques pots mis au feu entre trois pierres composent sa batterie de cuisine, et il mange, comme le plus commun de ses sujets du Bassam, du poisson pimenté. Aussi aimait-il bien mieux ma table que la sienne. Il possède des pépites d'or dont il ne sait que faire. L'orgueil des grands est d'exposer leurs richesses à certains jours, et malheur à qui n'aurait pas augmenté le trésor transmis. Dans les jours de grand apparat, les invités voient la table servie de plats combles de pépites d'or : l'amphitryon doit être couvert de la tête aux pieds des richesses dont son cadavre sera revêtu sur son dernier lit de repos. Des serviteurs soutiennent les membres des convives chargés d'or.

Quelques chefs envoient des esclaves sur les lieux où l'on trouve l'or; ils doivent leur rapporter une charge fixée d'avance. Les orpailleuses du chef s'emparent de cette terre, lui impriment un mouvement très-rapide, qui réunit au centre les paillettes d'or. L'or de Bassam et d'Assinie est coté de très-bon aloi; on n'y trouve en général qu'un millième d'argent. L'or que l'on achète dans les comptoirs anglais ne se prend qu'à dix ou quinze pour cent de rabais. L'acquet d'or pèse deux grammes; il faut seize acquets pour faire une once d'or, qui vaut de quatre-vingt-cinq à quatre-vingt-six francs. L'or s'essaye toujours avant d'être acheté; les marchands ont tous une balance et une pierre de touche; les poids sont généralement de petites graines rouges dont le pesanteur est invariable.

Les grosses pépites dites *charnies* ou fétiches n'entrent pas dans le commerce. Les gens d'Amadifou servent de courtiers aux Ashantis.

Les navires de Bristol débarquent aux Jacks-Jacks la poudre et les fusils qui doivent tirer sur les Anglais au Bossom Prah et à Commassie. Le gouvernement des Ashantis a mis plusieurs années à préparer la guerre actuelle.

La capitale des Ashantis, Commassie, est située à soixante-huit lieues de quatre kilomètres d'Anamabou, port de l'Atlantique : elle est bâtie sur un plateau élevé, entouré par un ruisseau nommé Subim qui se jette dans l'Orda, affluent du Prah. Cinq étapes conduisent les voyageurs de Commassie à Anamabou.

On atteint le cap Coast en six étapes : cette route traverse un pays plat; elle n'a d'autre défaut que d'être très-étroite.

Deux rivières difficiles à franchir permettent à la capitale de se défendre contre les tentatives d'un ennemi qui viendrait de la mer. Ces obstacles naturels sont le *Prah* que l'on passe à quarante-cinq lieues d'Anamabou et *Gunahan* situé à quatorze lieues plus au nord.

Le Prah ou Bossom Prah se jette à la mer à Chama. Son lit est encombré de rochers : ses berges sont très-escarpées; à Prasah, nom du village où l'on passe le Prah pour aller à Commassie, la différence de l'étiage aux grandes eaux est très-forte; on y mesure deux mètres d'eau en saison sèche et dix mètres aux pluies; il faut un batelage. Gunahan se passe à gué.

Les rues de Commassie sont larges et bien plantées, les maisons ornées de sculptures et de peintures.

Les sacrifices humains s'y font en permanence et la fosse où tous ces corps entrent en putréfaction répand une odeur nauséabonde.

Les mollahs ou prêtres musulmans[1] sont bien reçus parmi les Ashantis comme dans tous les autres États barbares : ils servent d'espions, d'ambassadeurs, de négociateurs, de courtiers suivant le cas.

La politique de la cour a été suivie avec une grande adresse et une grande force de volonté depuis deux cents ans. La suprématie du roi ne se maintient que par la violence; il courbe sous sa volonté les provinces récalcitrantes en les écrasant sous le poids de ses armes. Cet état d'hostilité amène des révoltes sans cesse renaissantes; le Gaman et le Denkera furent conquis vers le milieu du dernier siècle. Les Bambaras de Kong et de Boudongou se liguèrent contre les Ashantis pour leur arracher ces provinces. Dans les diverses guerres, qui furent la suite de ces entreprises, les musulmans et les Ashantis furent tour à tour vainqueurs et vaincus.

Vers 1807, les forfanteries des Fantis attirèrent le torrent dévastateur vers la côte. La défaite des Asins et des Fantis conduisit les armées des Ashantis sous le fort anglais d'Anamabou. Le gouverneur fut obligé d'entrer en négociation avec eux, et la paix se rétablit.

Vers 1820, la guerre se ralluma dans les provinces du nord et fournit un prétexte aux Ashantis pour envahir de nouveau le territoire des Fantis, qui n'avaient pu retenir les éclats insolents de leur joie en apprenant que, battus à Tin, les Ashantis venaient de perdre le Gaman sans retour.

Ces événements nous conduisent jusqu'en 1821. Les choses s'étaient tellement envenimées à cette époque que la guerre devint inévitable.

Le 21 janvier 1824, Sir Charles Maccarthy, qui avait conduit ses troupes jusque sur le Prah, perdit une bataille qui lui coûta la vie. Le roi des Ashantis,

1. Un des souverains de Commassie qui voulut imposer l'islamisme à ses sujets, fut mis à mort, après avoir été déposé comme ayant violé les lois constitutionnelles de l'empire.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

satisfait de ce triomphe, écouta les préliminaires de paix qui lui furent adressés; il exigeait avant de traiter qu'on lui livrât *Kudgo Chibou*, roi de Denkera: ce prince, redoutant le supplice qui l'attendait, préféra tenter encore une fois le sort des armes, mais une nouvelle défaite conduisit les Ashantis victorieux jusque sous les murs du cap Coast.

Osaï Okoto venait de monter sur le trône; il envoya au colonel Sutherland un message insolent et livra au fort un assaut terrible qui dura douze heures. Après cette tentative infructueuse, Osaï Okoto, dont l'armée était ravagée par la petite vérole et la dyssenterie, fut obligé de battre en retraite.

En septembre 1826, le gouverneur du cap Coast réunit sous son commandement les forces combinées des rois Assins, de Denkera, du Wassau, d'Apim, d'Aquapim et fit éprouver à Osaï Okoto une défaite signalée.

En 1831, Sir Neil Cambel signa la paix avec le roi des Ashantis qui, las de la guerre, consentit à l'émancipation complète des provinces de Wassau et de Denkera, donna deux de ses fils en otage et consigna au fort une forte somme d'argent.

Les événements qui se déroulent aujourd'hui sont la conséquence du refus que fit en 1866 le gouverneur du cap Coast de livrer des gens qui avaient dérobé des pépites d'or, crime assimilé à celui de lèse-majesté. La remise des criminels avait été stipulée au traité de 1831. Ces événements se sont compliqués de l'inimitié déclarée des gens qui habitaient les territoires hollandais, cédés aux Anglais lors de la rectification de frontières. Le traité de cession consenti par les Hollandais en 1871 a mis le comble à la mesure et a renversé toutes les prévisions des hommes politiques, qui avaient cru pouvoir disposer de ces peuples sans leur consentement. Au moment de la cession, les Hollandais étaient en guerre ouverte avec les Fantis qui habitaient les abords du fort d'Elmina. Les Ashantis, fidèles alliés des Hollandais, étaient venus à leur secours, ainsi qu'ils l'ont fait pour les Anglais, qui ont été obligés d'avoir recours plusieurs fois à leur armée pour comprimer les révoltes des Fantis.

Depuis 1866, les hostilités étaient peu actives et l'on espérait triompher par la diplomatie de ces difficultés, mais les événements se sont précipités; depuis lors, les Ashantis trouvant un appui dans les populations de l'ancien fort hollandais, ont profité de l'occasion et ils ont envahi depuis le mois de juin 1873 les territoires du protectorat sur une ligne s'étendant depuis Apollonie jusqu'au cap Coast. Les habitants d'Apollonie qui se sont montrés fidèles aux Anglais ont été mis en déroute, et le Wassau et le Denkera sont sans doute tombés une fois de plus au pouvoir du successeur de Quako Duah. Les gens de Chama qui ont tiré en août dernier (1873) sur les embarcations anglaises, au moment où elles voulaient remonter le Prah, ont vu par représailles livrer leur ville aux flammes. Les faubourgs d'Elmina, ceux du cap Coast ont sans doute eu le même sort; mais la fièvre s'est emparée des troupes anglaises, qui seront obligées d'attendre derrière leurs murailles que la dyssenterie et la petite vérole, comme en 1821, leur servent d'auxiliaires. Telle sera l'issue probable de cette guerre, qui montrera à l'Angleterre qu'il est de mauvaise politique de laisser ses forts trop dégarnis, vis-à-vis d'une population turbulente.

En quittant le Grand-Bassam, on trouve quelques terrains ondulés qui servent de reconnaissance aux navires qui croisent au large. La rivière de Krinjabo s'est frayé un passage à travers les collines, et la vallée où elle coule est bien accusée du large. Le cap des Trois-Pointes termine cette chaîne de collines. La véritable côte d'Or commence à ce cap pour se terminer au cap Saint-Paul. Les Anglais, par la cession qu'ils ont obtenue des Hollandais et des Danois, sont restés maîtres absolus de ce littoral, sur lequel les établissements européens s'étaient multipliés outre mesure.

Elmina se voit de loin quand on vient du large; ses hautes murailles, ses bastions et les courtines du fort Saint-Georges qui portent fièrement leurs bannières, lui donnent un aspect imposant[1]. Saint-Jacques domine un monticule qui commande la petite rivière dont l'embouchure se trouve dans l'est du fort Saint-Georges; on y débarque aisément et l'on monte par une pente douce jusqu'au fort qui est séparé du village par un large fossé taillé dans le roc vif. La pierre où les Portugais remirent ce fort aux Hollandais est scellée dans la route qui mène au fort; les caractères qui s'y trouvaient tracés sont à demi effacés.

Les logements du gouverneur, ceux des officiers, les casernes, sont dans l'enceinte du fort, des terrasses duquel on a une splendide vue sur la mer. Jour et nuit, on entend le grondement sans fin de la lame, qui bat avec fureur le pied de la roche. La ville européenne se développe sur la rive gauche de la rivière; une promenade, quelques jolies maisons en font l'ornement.

Les naturels d'Elmina sont des Fantis, dont la principale occupation est la pêche.

La nature a traité la côte d'Or avec plus de parcimonie que les lagunes; la terre des Mornes y est rougeâtre, les arbres s'y développent peu, le terrain est maigre et tourmenté. La vase de la rivière passe pour contenir de l'or, et les naturels en possèdent beaucoup. Ils enterrent, à cinq mètres de profondeur, dans leurs cases, les morts revêtus de leurs plus beaux ornements.

Le cap Coast succède au fort d'Elmina. Ce lieu est le séjour du lieutenant-gouverneur, qui reçoit ses instructions du gouverneur général de Sierra-Leone. Comment son nom de *Corso* est-il devenu *Coast?* je ne me charge pas plus de le dire, que de chercher pourquoi Sierra-Leone porte le nom de Montagne des Lions.

1. Villa de Bellefonds raconte que les premiers voyageurs qui visitèrent la ville remarquèrent les armes de France, dans une vieille chapelle convertie en magasin : le millésime de 13** (les deux derniers chiffres peu apparents) se lisait au frontispice d'une tour portant le nom de *Tour du Français*.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Ce cap est bien sec et désolé. Un débarcadère difficile permet d'accéder au pied du fort, dont la poterne s'ouvre sur la plage, et reçoit le visiteur. On arrive dans la cour intérieure, où l'on trouve un corps de garde; deux pierres tombales, ressortant à peine au-dessus des pavés, indiquent que cette cour a reçu les dépouilles mortelles des anciens hôtes du fort; on lit sur l'une d'elles : « Ici repose sir Georges Mac Clean. » C'était un esprit distingué, astronome, grand philanthrope; il fut pendant plus de dix ans gouverneur de ces établissements. Lady Mac Clean, poëte aimée de l'Angleterre, repose auprès de lui; un mystère plane sur cette tombe; cette ame d'élite a emporté avec elle le secret du profond chagrin qui la conduisit à se donner la mort.

La chambre de lady Mac Clean était devenue celle du docteur du régiment; il me montra la porte où s'appuyait, après son suicide, le corps de cette âme inspirée, qui était allée chercher dans l'autre vie la continuation de l'un de ses rêves. On a beaucoup parlé au sujet de ce suicide. J'ai connu sir Georges Mac Clean. C'était un gentilhomme accompli. Paix aux morts!

Les tours situées à quelques milles du fort du cap Coast lui servent d'avant-garde. Un terrain élevé, situé à l'est de la ville, a reçu une forte batterie. En 1867, les forts avaient été mis en état de défense. J'y vis à cette époque le roi d'Assin et d'autres chefs Fantis venir rendre hommage au gouverneur anglais, et se concerter avec lui en prévision de la guerre des Ashantis, qui paraissait imminente. Le chef d'Assin était étendu sur un palanquin, que quatre hommes portaient sur les épaules; une peau de tigre lui servait de siége, un grand parasol l'abritait; ses musiciens s'escrimaient à qui mieux à souffler dans leurs cornes d'ivoire et sur

Coiffures d'Elmina. — Dessin de A. Rixens, d'après une aquarelle de M. Léonard, lieutenant de vaisseau.

leurs tamtams. Les guerriers suivaient à peu de distance. Cet appareil avait une pompe barbare, qui ne manquait pas de grandeur. Tout ce cérémonial annonce une civilisation antique; l'étiquette des cours est à peu près la même, depuis le Foutah d'Iallon jusqu'au Congo.

Le commerce de la côte d'Or, qui était assez florissant, a cessé depuis que les Ashantis ont commencé les hostilités, et Ackra seul fait encore quelques chargements.

Apim et Aquapim sont au nord d'Ackra. Les femmes sont habiles à régner à Aquapim, et la reine de cette peuplade conduisait elle-même ses guerriers, lorsque en 1826 les Ashantis furent vaincus. Il fut reconnu qu'elle avait été une des héroïnes de la journée. Quelques plantations de café, essayées par les missionnaires allemands, commencent à donner de bons résultats. Le cap Saint-Paul sépare la côte d'Or de la côte des Esclaves; la rivière Volta s'y jette à la mer, à travers une lagune analogue à celle que j'ai déjà décrite. Cette rivière s'étend fort loin, et sert de collecteur aux eaux qui s'échappent des versants orientaux du mont Kong.

Les peuples Aunglas qui habitent les environs de Saint-Paul sont souvent hostiles aux Anglais, qui ont à Quita un ponton. Ce village fournit en abondance des vivres frais, qui sont vendus à des prix raisonnables.

Les cocotiers et le café forment un bon produit qui ne peut qu'aller en augmentant.

Les Aunglas sont assez loyaux en affaires.

Vicomte Fleuriot de Langle, vice-amiral.

(*La suite à une autre livraison.*)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Pont de Vigo (ou de Garibaldi), à Chioggia. — Dessin de Taylor, d'après un croquis de M. G. Stella, de Venise.

# CHIOGGIA,

## DANS LA LAGUNE VÉNITIENNE,

PAR M. ÉDOUARD CHARTON.

1869. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

### De Venise à Chioggia.

Petit voyage ! Mais de plus longs m'ont laissé moins de souvenirs.

A Venise, un samedi, le 18 octobre 1869, errant sur la rive des Esclavons, j'aperçus à l'angle d'un canal, près d'une madone, une affiche bleue. Je m'approchai et je lus les lignes que je traduis :

« Demain dimanche, si le temps le permet, le vapeur *la Città di Piacere* fera une excursion à Chioggia[1].

1. On prononce *à peu près* Kiodjia, et aussi plus doucement Kiodza (Chiozza) et Kiodzottes. Cette indication toutefois ne satisferait guère un Vénitien.

Départ de la rive des Esclavons à huit heures du matin ; retour à Venise à six heures du soir. Prix, pour chaque passager, trois livres. »

A ce nom de Chioggia, je sentis en moi comme un reproche. Chioggia, dont le bon vieux général Pepe m'avait si souvent parlé avec attendrissement, en souvenir de son aventureuse campagne de 1849 ! Chioggia, dont les grands artistes vénitiens du seizième siècle ont décoré les églises, où Titien allait chercher des modèles pour ses nymphes et ses madones, où est la maison paternelle de Rosalba Carriera, où Goldoni a



© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

esquissé quelques-unes de ses scènes les plus comiques, où Léopold Robert a trouvé les personnages des *Pêcheurs*, son tableau le plus touchant ! la vieille Chioggia, en tout temps si vaillante et si laborieuse, à deux heures de Venise que j'avais déjà visitée cinq fois ! Comment l'idée et la volonté de la voir ne m'étaient-elles encore jamais venues ? C'est que, quand on aime Venise, on n'a pas la force de s'en distraire un seul jour et qu'on ne s'en éloigne que sous la contrainte du devoir.

En rentrant à l'hôtel, je demandai à mes deux compagnes, ma femme et ma plus jeune fille, s'il leur plairait d'aller à Chioggia sur *la Città di Piacere ?* — Aucun obstacle.

Mais le lendemain, premier revers ! il pleuvait. *La Città di Piacere* restait attachée au rivage, sans souci de renouveler sa proposition pour un autre jour.

A déjeuner, nous étions silencieux. Notre hôte, informé de notre déconvenue, nous vint en aide : il ne paraissait pas avoir grande estime pour Chioggia, qu'il n'avait du reste jamais eu la curiosité de visiter, et dont il connaissait seulement les costumes par quelques scènes grotesques du carnaval de Venise [1].

« Tenez-vous vraiment à voir Chioggia? nous dit-il. Rien n'est plus facile. Qu'est-il besoin de navire à vapeur? Chioggia n'est, en droite ligne, qu'à vingt-deux ou vingt-trois kilomètres de Venise. Un beau matin, montez en gondole : vous serez de retour pour dîner. Il vous en coûtera, pour quatre rameurs, quinze ou dix-huit livres. »

Un des jours suivants, au lever du jour, j'allai à la Piazetta, et à peine avais-je dépassé les colonnes de Saint-Théodore et du lion, que huit ou dix gondoliers accoururent.

« Chioggia ! » dis-je.

Le premier répondit : quarante livres; le deuxième, trente; un troisième, Matteo, qui nous avait plus d'une fois promenés par les canaux, me demanda vingt-cinq francs sans compter la *bottiglia* ou la bonne-main, un franc par rameur. Je consentis.

« *Per l'interno?* observa Matteo.

— Sans doute. Nous n'avons assurément nul désir de sortir de l'enceinte des lagunes et de naviguer en pleine mer. Ce qu'il nous faut, c'est un ciel pur et, sous la gondole, un miroir.

— Vous aurez le miroir ! » dit gaiement Matteo en consultant l'horizon.

Le temps était en effet admirable. Après un rapide déjeuner de café à la glace, chez Florian, nous montâmes dans la gondole, dont on avait enlevé la chambrette noire pour qu'il nous fût facile de regarder librement autour de nous.

Matteo et ses trois compagnons, jeunes, vigoureux, de belle humeur, nous firent glisser en quelques minutes par delà Saint-Georges le Majeur et la Giudecca.

Nous jetâmes tous trois un doux cri de surprise. Sur la côte de la Giudecca opposée à la ville, se déroulait au loin, jusqu'à l'église de Saint-Blaise, tout un paysage verdoyant, des jardins, des prairies, des meules qu'on élevait çà et là ; on faisait les foins, à Venise ! Quel rafraîchissement, quelle rosée pour des yeux qui depuis quinze jours s'étaient comme incrustés aux marbres des églises et des palais ! Je me souvins des vers de Musset, qui jusqu'alors m'avaient paru obscurs :

A Saint-Blaise, à la zuecca,
Dans les prés fleuris cueillir la verveine;
A Saint-Blaise, à la zuecca,
Vivre et mourir là !

Cependant la gondole volait, effleurant la surface unie du canal Orfano, entre deux rangées de pieux que relient des chaînes. Il était huit heures environ : en ce moment, toutes les cloches de Venise appelaient les fidèles aux églises : leurs sons se fondaient dans une vague harmonie qui fuyait et s'affaiblissait derrière nous, tandis qu'en avant, nous commencions à percevoir, de plus en plus sonore, le murmure des flots de l'Adriatique, déferlant sur la longue ligne des dunes qui ferment l'estuaire ; le clapotement de l'eau sous notre gondole en semblait un écho.

Une brume légère voilait le soleil. Quelques rayons perçaient les vapeurs, doraient les contours des terres, et sillonnaient de lignes lumineuses les douces teintes violettes qui s'étendaient sur toute la lagune.

Une barque pleine de jeunes filles allant à Venise passa près de nous. Elles échangèrent de joyeux bonjours avec nos rameurs.

« *Ragazze* de Pelestrina, » me dit Matteo.

Tant d'îles et d'objets divers défilaient avec rapidité sous nos regards que nous avions à peine le temps d'en demander les noms : le Lazzaretto, — la Grazia, îlot où l'on fabrique la poudre, — San Seraglio, — San Lazaro, — San Clemente, — à gauche, le Lido et son église rouge, — le Lazzaretto Vecchio; — à droite, au loin, Fusino où l'on va chercher l'eau douce, — Sacramento, hôpital d'aliénés, idée qui offusque au milieu de ces enchantements. — « Et cependant, dit une de mes compagnes, si l'on venait à sentir sa raison troublée, qu'aurait-on à désirer de mieux que de venir s'asseoir pour le reste de sa vie à l'une de ces grilles? »

San Spirito, encore une poudrière; mais comment tout énumérer ?

Voici une petite croix sur l'un des pieux : là, trois hommes ont péri.

Les vapeurs se dissipent; derrière nous, Venise s'abaisse, s'estompe, se fond dans une atmosphère d'un rose pâle; l'eau se couvre d'une nuance d'opale lé-

1. « Chioggia è una città sbadatamente calunniata, negletta, dimenticata; e la sua coraggiosa e valente popolazione non è più ricordata tra noi che a sollazzo per un' annuale mascherata. »
(A. Dalmedico).

« Chioggia est une ville odieusement calomniée, négligée, oubliée; et l'on ne se souvient plus chez nous de sa courageuse et vaillante population que pour en rire une fois l'an, au carnaval. »

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

gèrement irisée ; nous contemplons et jouissons en silence ; les couleurs du ciel et de l'eau changent à chaque minute selon la nuée ou la brise qui passe ; Canaletti a raison, Ziem aussi, Turner lui-même, et tous les peintres, hors ceux qui n'ont que les frimas du Nord sur leur palette et dans leur âme.

De jolies barques, aux voiles semblables à des ailes de papillon, se croisent en tous sens. Sur ces voiles sont peints les emblèmes les plus divers : des cœurs percés, des croix, des étoiles, des saints, la Madone, le Christ. Nous en rencontrons qui, vues de près, sont bien vieilles, bien pauvres, toutes rapiécées, de grands haillons : à cent pas, le soleil les illumine, et voici qu'elles resplendissent ; où donc avions-nous les yeux ? elles sont toutes neuves et dorées. L'aimable auteur du *Gulistan* a bien raison : « Lumière est jeunesse et chaleur richesse. »

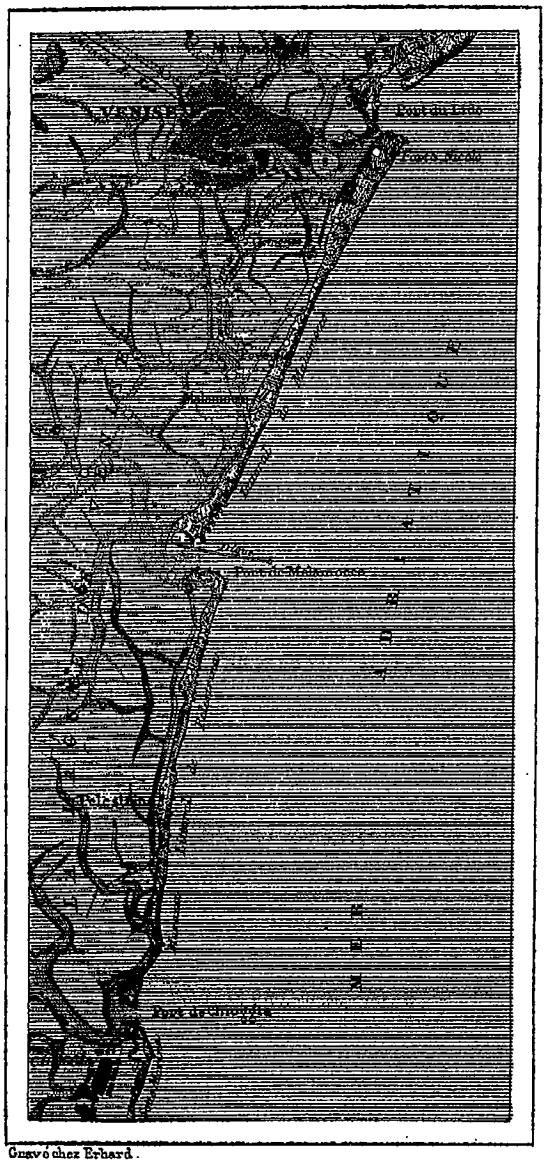
« *Laguna viva*[1] ! » dit Matteo, tout fier de nos admirations.

Il nous montre, sur des pieux, une petite chapelle en bois : une lampe éclaire à l'intérieur une image de madone. A notre approche, un pauvre homme se lève dans un bateau où nous voyons une cruche d'eau et une salade ; il tend vers nous une grande bourse en toile au bout d'une longue perche ; nous y versons quelque monnaie.

« Pourquoi ? demandai-je ensuite.

— Pour l'huile de la petite lampe secourable pendant les brouillards et la nuit. »

Le canal San Spirito succède : nous côtoyons la petite île de Poveglia (Popilia), autrefois grande et peuplée, aujourd'hui rongée par l'eau et déserte.




Nous voici vis-à-vis Malamocco, ville de cinq mille habitants, adossée à l'Adriatique. C'est comme la capitale du long ruban de terre ou de sable, dune, côte ou littoral (*litorale*), qui s'étend du port du Lido jusqu'à l'entrée principale de la lagune vénitienne[1]. Nous ne tardons pas à arriver près de la large ouverture qui donne accès aux grands navires. La digue, achevée seulement depuis une trentaine d'années, s'avance en mer sur une longueur de plus de deux mille mètres.

Notre gondole s'arrête devant un poste de douane, près d'une petite tour (*campaneleto*). Matteo nous invite à payer deux ou trois francs pour la *boleta*. Nous entendons d'abord *bottiglia*. Cette version a peut-être quelque chose de vrai. Nos rameurs sautent à terre, attachent la gondole à un anneau, et, après quelques pourparlers avec les douaniers, vont se reposer en leur compagnie sous une treille, où un gros homme rubicond apporte un fiascone entouré de paille :

« *Cattivo vino* ! » dit-il avec un malicieux clignement d'œil.

La scène est si animée qu'il n'est pas besoin de patience pour les attendre. C'est autour de nous un continuel défilé de grands et de petits navires, les uns chargés de pierres tirées des flancs de la Dalmatie et de l'Istrie ; les autres, de bois du Nord, car il n'en vient plus des rives opposées de l'Adriatique : la vieille Venise les a dépouillées de leurs arbres pour en faire des milliards de pilotis qui suspendent ses merveilles au-dessus des eaux. De petites barques sont pleines d'herbes, de légumes, de grains, de poissons. L'une d'elles, qu'emplissent jus-

1. On appelle *laguna viva* la partie de l'estuaire qui avoisine les *lidi* et où les eaux sont profondes et courantes ; c'est la plus animée. La *laguna morta* comprend les étendues d'eau voisines de la terre ferme, où il y a peu de profondeur et de mouvement ; c'est là que sont aussi les terrains fangeux et incultes, les *barene* ou maremmes. La lagune vive compte soixante-dix milles géographiques carrés ; la lagune morte, quatre-vingt-dix.

1. *Lido* signifie rivage. On sait que l'estuaire vénitien est fermé du côté de la mer par une suite de *lidi* qui ont des noms particuliers : *lido di Malamocco, lido di Pelestrina, lido di Sotto Ma-*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

qu'au bord des *zucche*[1], a pour bateliers de robustes femmes, aux bras nerveux, aux fronts ceints de mouchoirs rouges.

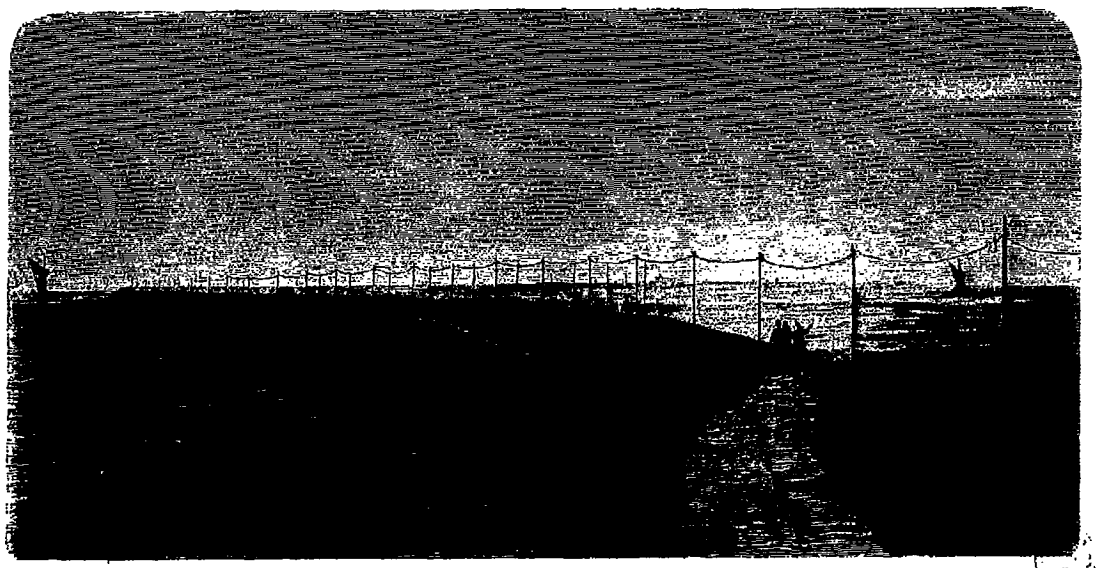
« Femmes de Sotto Marina, la petite Chioggia, » me dit Matteo, en remontant dans la gondole.

Au delà du port et du fort San Pietro, le canal change plusieurs fois de nom. Nous dépassons rapidement la longue petite bourgade de Pelestrina[2], et, à la suite, les fameux murs de marbre, les *murazzi*, que, ce jour même, nous n'aurons, par malheur, que trop l'occasion d'étudier de plus près.

Matteo nous montre d'un geste triomphant Chioggia qui, à cette heure, sous les feux du ciel, brille et étincelle comme si elle était faite de métaux précieux. Il suffit d'un regard pour être assuré que c'est là, non un gros bourg, mais une véritable ville. Les rames redoublent de vigueur. Nous venons de traverser, presque sans nous en apercevoir, les vagues libres de l'Adriatique qui traversent impétueusement l'ouverture du port de Chioggia large d'environ quatre cents mètres, et envahissent la lagune; nous avons à peine regardé les deux forts qui la défendent, celui de Cà Roman, sur le lido de Pelestrina; celui de San Felice, sur le lido de Sotto Marina; nous arrivons. Nous passons sous un beau pont de marbre d'une seule arche (*ponte de Vigo*), et nous nous amarrons au bord d'un canal plein de barques.

Il n'est pas onze heures. Matteo nous demande l'heure du départ. Je lui indique, par prudence, trois heures; mais, par imprudence, je lui accorde, selon son désir, une avance sur le prix convenu.

Il s'éloigne avec ses compagnons. Je m'attends à être assailli, comme de coutume, par les *ciceroni* et les *facchini;* rien de semblable : les voyageurs sont si rares que le métier ne tente personne. Nous nous arrêtons un moment sur le pont, d'où nous avons une



Les murazzi entre Pelestrina et Chioggia. — Dessin de Taylor, d'après un croquis de M. G. Stella.

belle vue sur la mer, les lagunes, les collines Euganéennes; puis nous avançons à notre droite de quelques pas, et devant nous s'ouvre une vaste place bordée de maisons et de monuments.

### Chioggia.

On a souvent comparé Venise à un vaisseau ou à une flottille : « Je suis à bord de Venise, » écrivait Charles Dickens à son ami Forster. On se sert pour Chioggia d'une autre comparaison marine. C'est un grand poisson de mer. L'épine dorsale ou centrale est représentée par la place qui a huit cents mètres de long, toute l'étendue de la cité, et vingt-quatre de largeur au milieu. Les rues, à droite et à gauche, figurent les arêtes adjacentes. Cette image toutefois ne donne pas une idée complète de la ville. Elle est divisée, par le canal où nous attend notre gondole et qu'on appelle la *Vena*, en deux parties inégales qu'unissent neuf ponts. Au delà, du côté de l'est, sont la petite île de San Domenico et des chantiers. Plus loin enfin, le grand canal de Lusenzo ou du Port, large de huit cents mètres, qui sépare Chioggia du bourg très-intéressant de Sotto Marina, sur le Lido. La cir-

*rina*, etc.; si d'ordinaire on nomme simplement *Lido* celui de Venise, c'est qu'il est le plus voisin de la ville et n'a pas besoin, pour les Vénitiens, d'une autre désignation.

L'étendue de l'estuaire vénitien est de cent soixante milles géographiques carrés. Notre carte ne comprend que la partie qui se rapporte au récit.

1. Espèce de courges qu'on mange rôties.

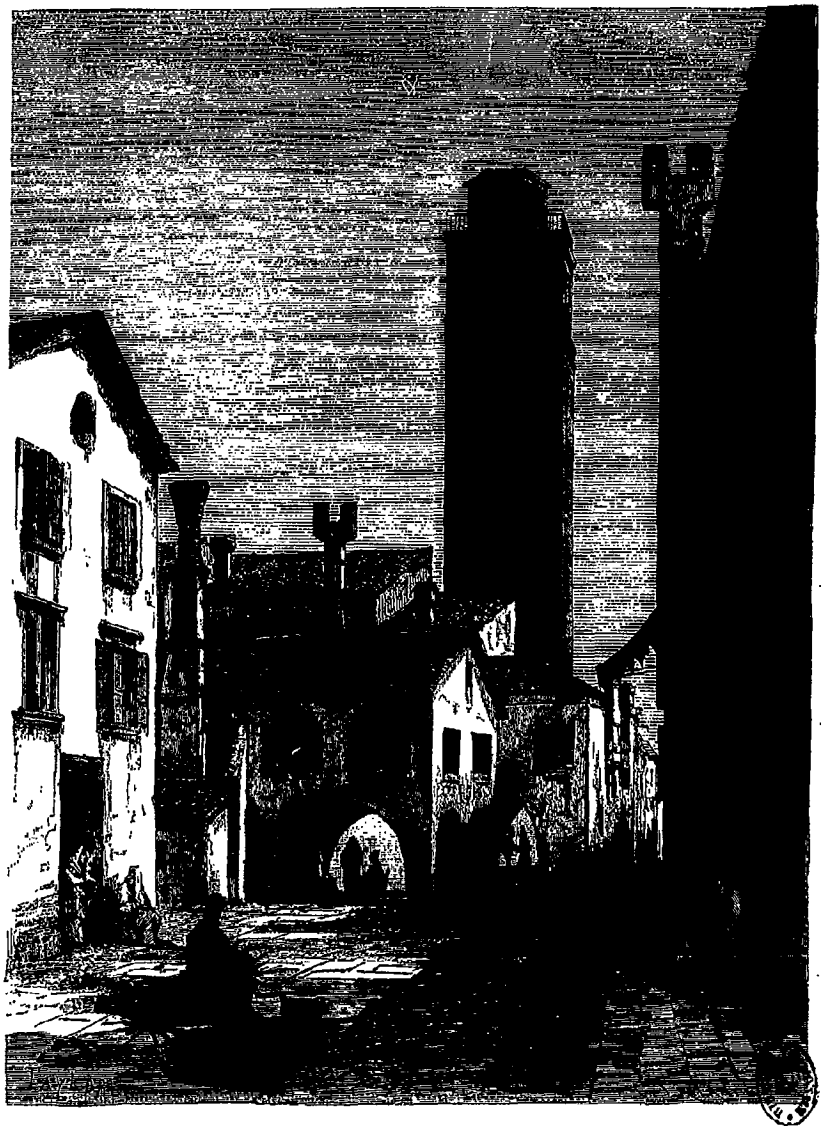
2. Et non Palestrina, comme on écrit souvent. L'auteur de la *Messe du pape Marcel*, si célèbre sous le nom de sa ville natale, est né au seizième siècle à Palestrina, ville des anciens États romains, située à treize kilomètres de Frascati : c'était la *Preneste* des Latins.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

conférence de la ville est de deux kilomètres et demi [1].

Notre premier soin est de chercher l'ombre sous les arcades qui bordent la place au couchant (*ponente*). J'entre chez un libraire pour acheter une description de la ville. Le marchand, honnête et complaisant, s'excuse : — on n'a pas écrit, on n'a pas imprimé de Guide de Chioggia depuis les anciens temps. A qui le vendrait-on ? Si je veux étudier la ville, je ne saurais mieux faire que de consulter celui des habitants qui la connaît le mieux, il signore dottore Bullo, — et il m'indique du doigt, à travers les vitres, le logis du docteur.

Je n'hésite pas. Je vais frapper à la porte de M. Bullo. On me conduit à son cabinet, où il est assis au milieu de ses papiers et de ses livres. C'est un homme jeune encore, dont la physionomie respire l'intelligence et la bonté. Sa femme, d'une figure douce et gracieuse, et une jolie petite fille, sont près de lui.



Rue et Dôme, à Chioggia : Tresseurs de paniers. — Dessin de Taylor, d'après une aquarelle de M. G. Stella.

Le docteur répond avec obligeance à mes questions; puis, comme saisi d'une idée subite, ou peut-être sur un signe de sa femme, il disparaît, sans doute, pensai-je, pour chercher un livre à mon usage.

Je demande à la jeune femme si le séjour de Chioggia lui plaît.

« C'est la ville où est né mon mari, et où notre devoir est de vivre, » me dit-elle avec un petit balancement de tête qui ressemble presque à un non,

1. Voy. p. 407. On comprendra mieux la configuration générale de Chioggia à l'aide de l'esquisse d'un vieux plan que nous avons détaché d'une petite brochure très-rare, intitulée : *Notizie istoriche e geografiche appartenenti alla città di Chioggia con la carta della città in prospetto. — In Belluno, MDCCLXXXIII.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Il n'y a guère apparence, pensais-je, que la pauvre Chioggia, peuplée de pêcheurs et de petits marchands, ait beaucoup d'attraits pour une jeune bourgeoise bien élevée, et qui, avec un peu d'imagination, pourrait presque apercevoir du haut de son balcon la reine des lagunes.

Le docteur rentre : il a revêtu une redingote et il porte à la main un chapeau. Il m'offre avec bonne grâce de me guider dans la ville. Je m'en défends résolûment. Son temps doit être précieux ; je ne veux pas me faire maudire de ses malades.

La jeune femme part d'un éclat de rire (chose trop rare, je suppose !).

« Mon mari n'est pas médecin.

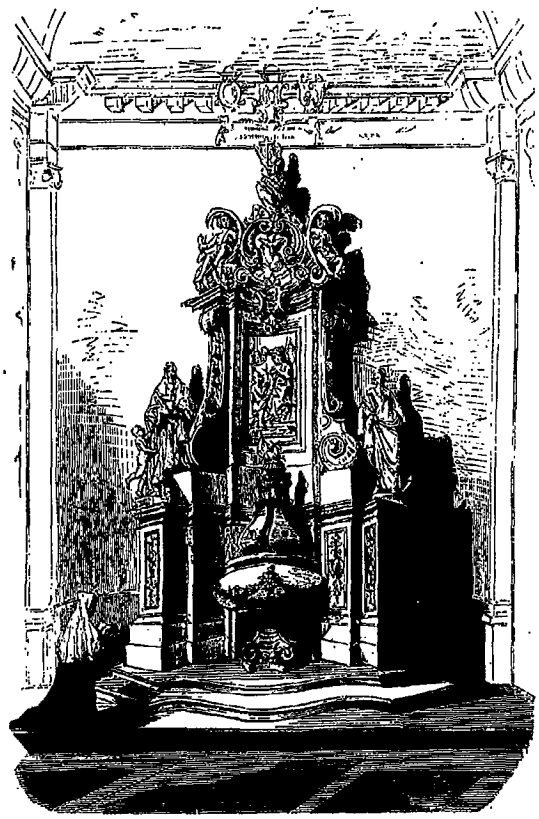
— On l'appelle docteur.

— Docteur ès sciences. Il est ingénieur hydrographe. »

Je n'en persiste pas moins à refuser, par discrétion, les services de M. Bullo ; j'écris seulement quelques notes sous sa dictée, et après avoir remercié cette aimable famille que je ne croyais plus revoir, je retourne vers mes compagnes qui m'attendent devant la cathédrale.

Les portes sont fermées : où est le sacristain? Nous le découvrons dans une petite salle basse, en tête-à-tête avec un beau poisson grillé, digne d'une table d'évêque.

« Vous voulez voir l'église? nous dit-il tristement en cherchant ses clefs. Autrefois elle avait de bons revenus : on lui a tout enlevé. »



Le baptistère de la cathédrale de Chioggia. — Dessin de P. Sellier, d'après un croquis de M. G. Stella.

Un mois auparavant, j'avais entendu les mêmes paroles sortir des lèvres fines, mais plutôt dédaigneuses que plaintives, d'un frère lai de la Chartreuse de Pavie.

Parmi les œuvres de mérite que renferme la cathédrale (reconstruite en 1633, sur les dessins de Baldassare Longhena, l'architecte de la Salute de Venise, après un incendie qui avait commencé par l'orgue), nous remarquons une très-belle chaire et un baptistère en marbre de Carrare, un autel avec compartiments en mosaïque, les reliquaires des deux saints patrons de la ville, les frères San Felice et San Fortunato, de la noble famille Rainoni de Vicence; un bas-relief représentant Jésus qui chasse les marchands du temple, des tableaux de peintres estimés, entre autres Palma, Vincentino, Malombra, et deux Chioggiotes ou Clodiens (selon un style plus noble), Caliari (Carletto) et Natale Schiavoni. L'ancienne cathédrale était décorée de peintures du Tintoret et du Bassano.

Dehors, le sacristain nous montre deux puits ornés, et au pied du campanile, d'architecture italo-byzantine, sous une madone, un banc.

« Là, me dit-il en se signant, un jour le saint-père Pie VI s'est reposé et a dormi. »

Non loin de la cathédrale est un beau pont de pierre qui unit la ville à la terre ferme. Il repose sur quarante-trois arcades. Sa longueur est de cinq cents pieds vénitiens.

« Le pont de Chioggia (nous avait dit Matteo avec l'accent de la plus sérieuse conviction) mène au monde entier, même en Amérique ! »

Au-dessus de la porte d'un barbier, je lis cette enseigne : *Ai virtuosi.*

Un groupe de jeunes filles s'est arrêté à quelques pas pour nous regarder. Elles sont vraiment belles : leurs yeux ont une expression digne d'inspirer les peintres. Je les ai déjà vues quelque part, chez Bonifazio ou chez le Titien. Le trait particulier de leur costume à demi rustique est leur capuche blanche, qui ressemble à une robe qu'elles auraient relevée sur leur tête. Si simple soit-il, on lui donne plusieurs noms : la *pietta*, quand il est long ; c'est le manteau de luxe ; la *tonda*, quand il est simplement rond et blanc ; l'*indiana*, quand il est de couleur, *il boccazzin*[1].

L'hôtel de ville, au milieu d'un côté de la place, est de construction moderne et sans caractère. On n'en parle jamais sans un soupir. Là s'élevait autrefois un édifice qui datait du treizième siècle (1228) et était l'honneur des Chioggiotes : la tradition en dit encore des merveilles. On y montait par un double escalier de marbre orné de statues. Les salles étaient vastes,

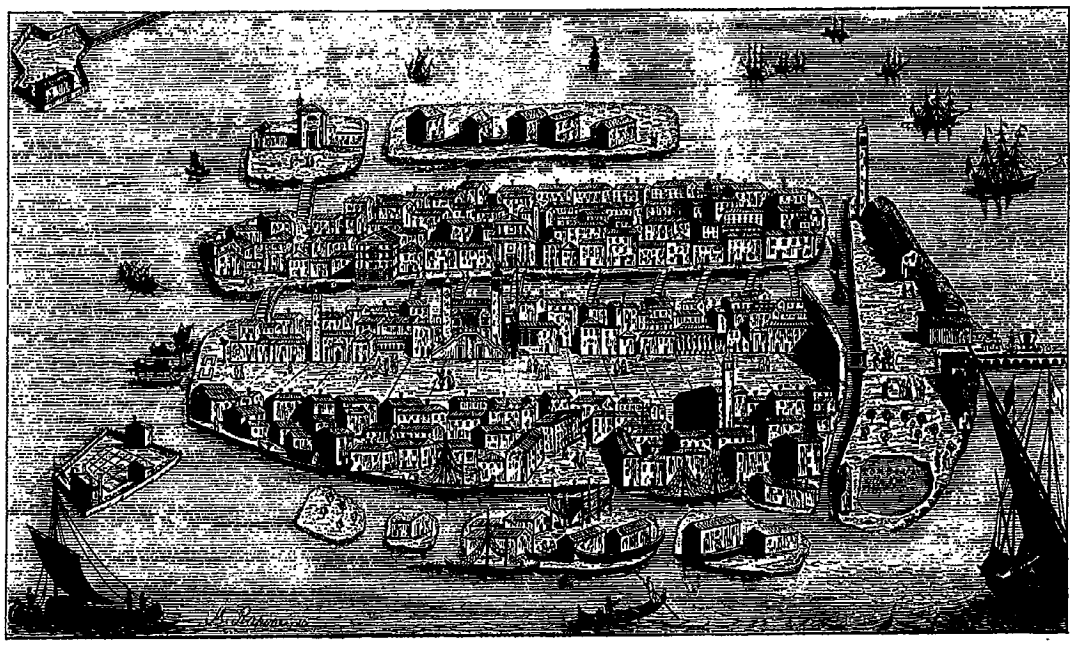
1. *Ninzioletto* selon Goldini dans sa comédie en trois actes, *le Baruffe chioggotte* (les Disputes chioggiotes), Venise, 1760.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

riches, peintes par de célèbres artistes. Tous les services publics y étaient réunis : le grand conseil, les réunions électorales, la chancellerie du podestat, les finances, le tribunal civil. Il s'y trouvait même un arsenal et une chapelle. Au-dessous étaient les prisons; au-dessus, deux tours. C'était dans cet antique édifice qu'on logeait les grands personnages étrangers. En 1469, l'empereur Frédéric III, au retour de l'accomplissement d'un vœu à Rome, et en 1617, l'archiduc Ferdinand, y avaient été hébergés.

Un bruit de voix nous attire vers une colonnade voisine de la maison commune. Là, de temps immémorial, est établie sous un ancien grenier public, à l'abri en hiver, au frais en été, une grande poissonnerie dont en ce moment les tables sont couvertes de tous les poissons imaginables de l'Adriatique et des lagunes, tout vivants, brillants et frétillants; on nous appelle, on nous invite en riant : *Fresca sta pescada! — che bulegote! che cappe belle! schille vive! folpi teneri! — chi vuo sta pescada!* A ces mots s'en mêlent d'autres, de pur dialecte chioggiote, que nous ne pouvons tous comprendre. Qui sait l'italien n'est point cependant arrêté par quelques formes particulières de ce dialecte. Parmi les poésies populaires de Chioggia, il s'en trouve de charmantes et aussi d'étranges [1].

En nous tournant vers la place, nous voyons qu'on vient d'y former un grand cercle avec des bancs de bois. — A quelle fin? — « C'est pour la récitation, » me répond poliment le libraire, qui s'est avancé de quelques pas devant sa boutique; et j'apprends de lui




ANCIEN PLAN DE LA VILLE DE CHIOGGIA (voy. la note p. 405).

que chaque soir, au centre de ce cercle, un récitateur déclame des chants empruntés aux poëtes immortels de l'Italie : Dante, Arioste, le Tasse. Il lit d'abord le texte en dialogue chioggiote, puis en pur italien; ensuite il fait tous les commentaires qui lui viennent à l'esprit : ils valent ce qu'il vaut. L'un de ces récitateurs était très-aimé, très-populaire : on l'appelait Cupido, et ce nom a passé comme surnom à ses succes-

1. M. Angelo Dalmedico en a publié vingt-neuf, en 1872, sous le titre de *Canti del popolo di Chioggia*. En voici quelques-unes :

O pescator, che pesca in mare a pesse,
Me savaréssio dir co' l'aqua cresse?
— S' el vostro cuor e 'l mio se convenesse,
V saverave dir co' l' aqua cresse.
S' el vostro cuor e 'l mio parlesse insieme,
Ve saverave dir co' l' aqua viene....

« O pêcheur, toi qui pêches dans la mer, — Saurais-tu me dire comment l'eau monte? — Si votre cœur et le mien s'entendaient bien, — Vous sauriez dire comment l'eau monte. — Si votre cœur et le mien parlaient de même, — Vous sauriez dire comment l'eau vient. »

S' el carnovale fusse un galantomo,
El vegnirâe quatro sei volte a l' ano;
E perchè 'l carnoval no è bon da gnente,
El vien 'una volta al' ano, e malamente.

« Si le carnaval était un galant homme, — Il viendrait vingt-quatre fois l'an; — Mais parce que le carnaval n'est bon à rien, — Il ne vient qu'une fois, et maussadement. »

Bel pescator, che pesca a la Marina,
'Varéssio visto la mia inamorata?
— L' ò vista, sì, nel porto de Marina,
Vestia di bianco, dal pesse magnata
— E chi seria quel cuor che non pianzesse,
Veder la vita mia magnà dà un pesse?

« Beau pêcheur, qui pêches à la Marine, — Aurais-tu vu mon amoureuse? — Oui, je l'ai vue au fond du port de la Marine, — Vêtue de blanc et dévorée par un poisson. — Et où est le cœur qui ne pleurerait pas — En voyant (celle qui était) ma vie dévorée par un poisson? »

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

seurs. Il avait, dit-on, de la verve, de la chaleur, il savait beaucoup de choses. (*Famoso contastorie!* disent les Chioggiotes.) Ses commentaires n'étaient point seulement animés, récréatifs; ils instruisaient. Et, de fait, rien qu'à parler, par digression, de la vieille Chioggia, il ne devait lui manquer, si son savoir remontait un peu haut, ni de récits glorieux, ni d'histoires d'hommes célèbres pour intéresser ses concitoyens et entretenir en eux l'amour de la patrie. Chioggia ne se vante-t-elle point d'avoir été fondée par un certain réfugié troyen, Clodio, compagnon d'Anténor, en l'an du monde 2870[1]? N'en a-t-on point pour témoignage les armes mêmes de la ville, le lion rouge rampant, qui figurait aussi dans les armes de la cité de Priam et d'Hector[1]? Et que d'étranges souvenirs des temps où, fuyant les barbares vandales, lombards et autres, aux quatrième, cinquième et sixième siècles, les Italiens s'exilèrent de la terre ferme pour peupler les lagunes! Il s'était fondé, dès ces époques reculées, deux Chioggia, la grande et une petite située sur le bord de la mer où l'a remplacée le bourg de Sotto Marina, qui aujourd'hui n'a plus que trois mille cinq cents habitants[2]. Elles avaient toujours vécu, comme deux sœurs, en une parfaite concorde; elles avaient

Chioggiotes. — Dessin de A. Marie, d'après un croquis d M. G. Stella.

envoyé des barques armées en Terre Sainte. Au quatorzième siècle, un vieux pont traversant tout le grand canal de Lusenzo, et qui avait sa première arche dans l'île de San Domenico, les unissait encore. Mais alors survint une guerre terrible entre les Vénitiens et les Génois. Pietro Doria et Francesco de Carrare, seigneur de Padoue, assiégèrent Chioggia, qui, après une lutte héroïque, fut prise le 16 août 1379. Trois mille habitants périrent pendant ce siége; un nombre égal mourut dans une famine horrible. Le vaste pont fut rompu et la petite Chioggia détruite. La vaillance des Chioggiotes n'eut que trop souvent l'occasion de se signaler aussi dans les guerres où elle fut l'alliée de Venise contre les Candiotes (1362), contre les Turcs (1537), contre les Uscoques (1618), et de nouveau contre les Turcs en 1715. La fière petite ville a fait encore bonne contenance en 1848, quand, le 3 mai, elle eut à se défendre, de concert avec Sotto Marina, contre deux

1. Cassaneo, *Catalogo della gloria del mondo.*

1. Le P. Coronelli donne sérieusement cette origine à Chioggia dans son *Isolario*. Les anciens historiens donnent à Chioggia les noms de *Clodia, Fossa Clodia* (Pline), *Clugia.*

2. Les touristes ne vont guère à Sotto Marina. Il paraît cependant que sa population, qui a gardé ses vieilles mœurs, serait curieuse à étudier. L'autel de son église est de Sansovino.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

La grande place de Chioggia; l'hôtel de ville. — Dessin de Taylor, d'après une aquarelle de M. G. Stella.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

bâtiments autrichiens, une frégate et un navire à vapeur. Elle n'avait point de garnison : les pêcheurs se firent canonniers et les femmes de Sotto Marina soldats. La résistance continua avec l'aide du général Pepe (mars 1849). Plus tard enfin, en 1859, les Chioggiotes allèrent en grand nombre sur les champs de bataille et beaucoup d'entre eux moururent avec honneur en combattant pour l'indépendance italienne.

On voit que les beaux et nobles souvenirs abondent à Chioggia. Mais il est à croire que ses récitateurs se complaisent surtout dans la poésie et les légendes. C'est, du reste, aussi un moyen de dégrossir les intelligences, de les polir, d'élever les imaginations et de mettre en mouvement les esprits. Les conférences, d'usage antique, au milieu de cette île, sous ce beau ciel, peuvent à certains égards s'allier avec utilité à des enseignements plus sérieux. Pour moi, je souhaiterais volontiers de semblables « Cupido » à nos villages.

Nous errons encore. Nous passons plusieurs fois les ponts de la Vena et visitons quelques églises. Vis-à-vis celle de San Francesco, je reconnais, d'après mes notes, la maison où habitait Goldoni, lorsqu'il était coadjuteur du chancelier-criminel et qu'il fut mystifié par une religieuse[1] du couvent voisin.

Je m'arrête aussi un instant devant la maison où est né, le 4 mars 1645, Andrea Carriera de Constantino, père de Rosalba Carriera, célèbre peintre de portraits au pastel[2].

Sous une arcade, nous voyons une affiche de théâtre. On doit chanter ce soir, à Chioggia, un opéra de Verdi.

Mais le temps s'écoule. Il est plus de trois heures.

Place du Théâtre, à Chioggia. — Dessin de Taylor, d'après une aquarelle de M. G. Stella.

Nous retournons en hâte à la gondole. Un jeune garçon s'offre pour aller avertir nos gondoliers à une osteria voisine : Matteo et ses trois compagnons en sortent avec des figures à mon gré trop enluminées.

### Départ. — Tempête. — Les murazzi. — Pelestrina.

Le ciel s'était couvert; le vent avait fraîchi; la lagune était agitée.

« *Tempo brutto !* » murmure en me regardant un vieux loup de mer chioggiote qui fume sa pipe.

J'aurais dû comprendre toute sa pensée.

Matteo, qui l'a entendu, hausse les épaules.

« *Andiamo*, » dit-il en sautant le premier dans la barque.

En moins de dix minutes, la gondole voltige à un quart de kilomètre de la ville. Mais, arrivée en face du port où s'engouffre l'Adriatique, elle est obligée de céder et de dériver. Les vagues se précipitent de la pleine mer, énormes, violentes, et nous chassent vers l'est.

J'interroge Matteo qui rame derrière nous avec un autre gondolier.

« *Tempo brutto*, » me répond-il, dans les mêmes termes que le prévoyant Chioggiote dont il avait paru mépriser l'avis.

1. *Mémoires de Goldoni*, tome I, chap. XIX.

2. Un document conservé aux archives de Venise et extrait des registres de l'église de San Gervasio e San Protasio, établit que Rosa Alba, fille du signor Andrea Carriera di Costandin et de la signora Alba de Anzola Foresti, est née à Venise, le 7 octobre 1671. — Voyez le livre curieux intitulé : *Journal de Rosalba Carriera pendant son séjour à Paris en* 1720 *et* 1722, par Vianelli, traduit et annoté par Alfred Sensier. Paris, 1865.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

« *Pericolo?* dis-je.

— *No, signore; ma si le donne hanno paura?*

— Les dames n'ont pas peur. »

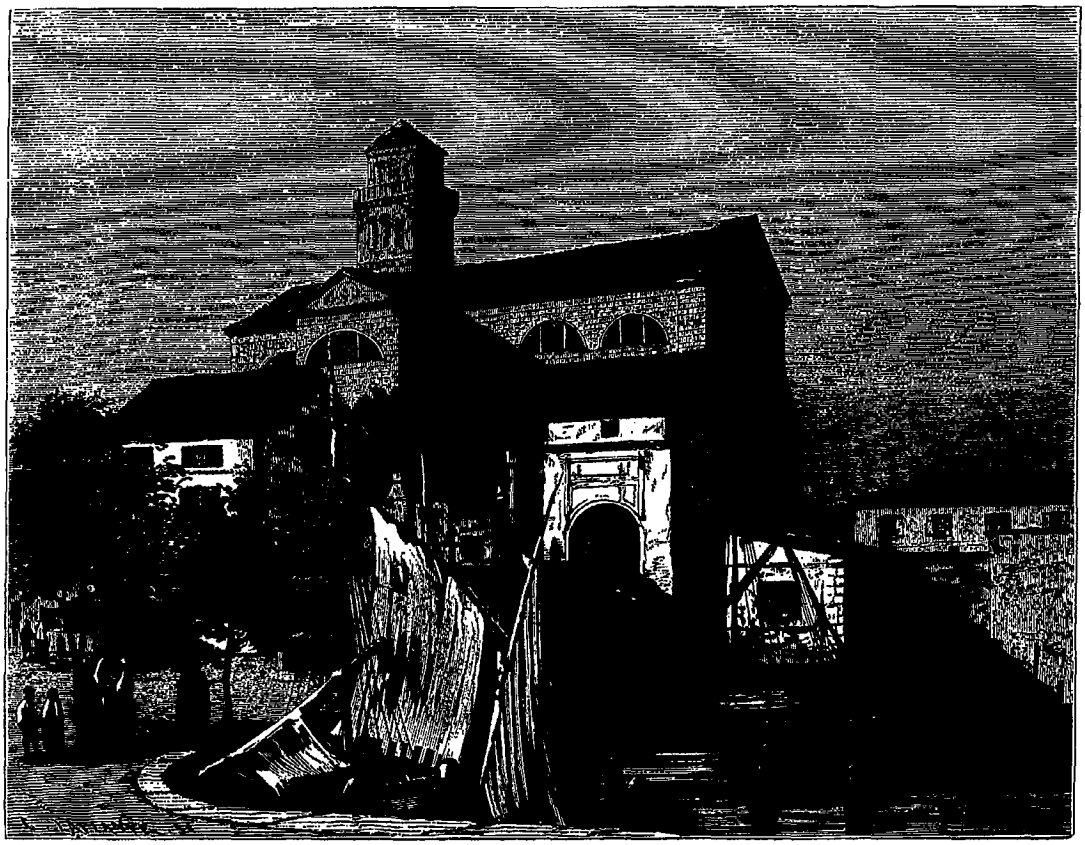
Un des gondoliers de l'avant reprend Matteo avec mauvaise humeur :

« A quoi bon ces paroles? Quand nous aurons passé le fort Cà Roman, nous ne sentirons plus le vent. »

Cependant la houle grossit; le vent siffle affreusement; la gondole penche tour à tour brusquement à droite et à gauche, embarque l'eau, rend l'équilibre presque impossible.

Après plus d'une demi-heure de zigzags insensés, nous ne sommes guère plus avancés qu'après les premières minutes.

Une discussion en dialecte vénitien et coupée par les raffales s'engage alors entre les quatre rameurs. Ils sont divisés entre eux. Ce que je peux comprendre, c'est que Matteo et celui qui est avec lui derrière nous veulent retourner à Chioggia; les deux qui sont devant s'obstinent au parti contraire. Je cherche à deviner leurs motifs. Matteo aurait-il avantage à passer la nuit et le jour suivant à notre service? Les deux opposants ont-ils, au contraire, pour le lendemain, des engagements préférables à Venise? J'en suis réduit aux con-



Pont de la Torre. — Dessin de Taylor, d'après un croquis de M. G. Stella.

jectures; mais le vin a troublé ces têtes; je commence à ne plus être aussi confiant.

Avec un calme dans la voix que je n'avais pas dans le cœur, et comme par manière de conversation, je dis à ma fille, assise sur un banc devant sa mère et moi :

« Heureusement, tu sais nager.

— A cette distance de la terre et avec ces vagues, me répondit-elle sans aucune émotion apparente, je n'irais pas bien loin. »

Je me sentis le frisson.

Tout à coup, un cri, une imprécation partit de l'arrière. Une rame venait de tomber à l'eau et était déjà loin. La gondole resta un moment immobile, puis tourna sur elle-même.

Un des gondoliers fit un mouvement pour se jeter à la nage.

« Aux rames, à terre! à terre! » cria Matteo, cette fois avec l'autorité d'un patron.

On lui obéit sans murmure; les trois rameurs luttèrent en silence. Après un quart d'heure d'efforts, et pour moi, je l'avoue, d'angoisse, nous abordâmes de l'autre côté du port, à l'extrémité des murazzi, près d'un petit poste de douane, sous le fort Cà Roman.

Sur le seuil était un jeune douanier, pâle et chétif, vêtu d'une longue capote grise beaucoup trop large

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

pour lui. Il fit quelques pas à notre rencontre et nous pria d'entrer.

« Je voudrais offrir du café à ces dames, me dit-il en pur italien, mais je n'en ai pas; je n'ai rien. »

On ne voyait en effet, à l'intérieur, qu'un foyer éteint et quelques lits de sangle.

Ce jeune homme avait sur ses traits, comme dans son langage, un air de distinction qui, par souvenir, m'intéresse encore. Je lui demandai conseil.

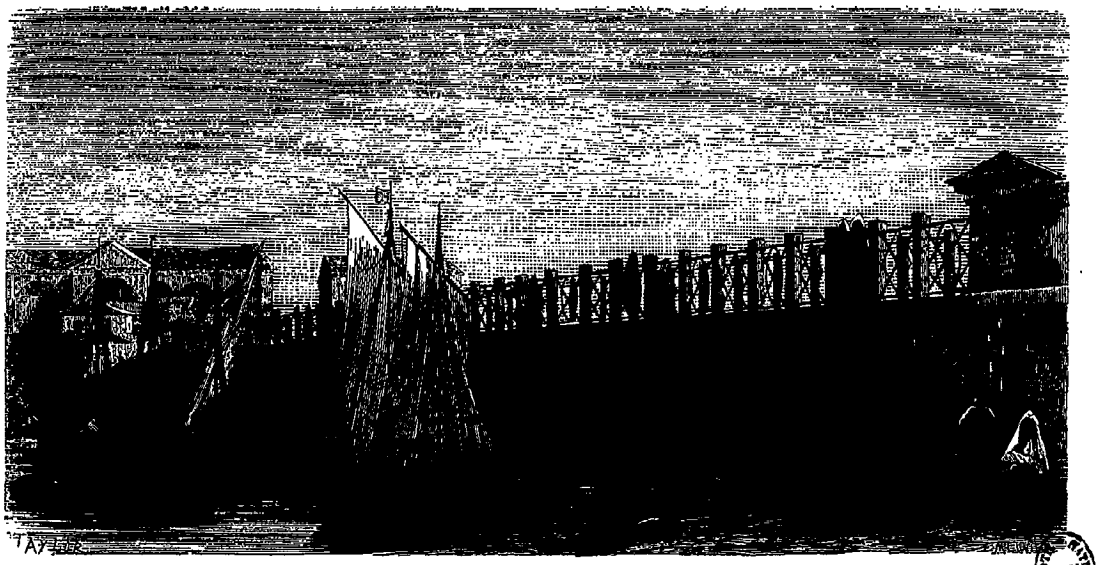
« Vous ne pouvez passer la nuit ici, me répondit-il. Il serait dangereux de retourner à Chioggia dans ce bateau. Vous n'avez qu'un seul parti à prendre, suivre à pied les murazzi jusqu'à Pelestrina, et là peut-être trouverez-vous à vous loger.

— Quelle est la distance?

— Trois quarts d'heure au plus. »

Nous le quittâmes en le remerciant. Après tout, cette petite aventure ne nous déplaisait plus. La chaussée, à l'abri des murazzi, n'est pas une route vulgaire. Nous nous mîmes en marche lestement et allègrement, malgré la pluie et le ciel noir. La tempête ne pouvait nous atteindre. La gondole côtoyait la rive.

Ce môle gigantesque qui défend la lagune de l'invasion de la mer, a douze cents mètres de long sur le lido de Chioggia ou de Sotto Marina, et quatre mille vingt-sept sur le littoral de Pelestrina. Il est fait de grosses pierres de marbre d'Istrie, unies avec du ciment hydraulique de pouzzolane, épaisses de treize à quatorze mètres à leur base, et de plus d'un mètre à leur partie supérieure qui peut aussi servir de chemin Du côté de la lagune, c'est un mur droit coupé, par intervalles, d'escaliers; du côté de la mer, ce sont de larges degrés inclinés. L'honneur de cette construction, qui a coûté environ vingt millions de livres vénitiennes (dix millions de livres italiennes), revient à Bernardino Zendrini. Commencée le 24 août 1744, elle n'a été terminée que trente-huit ans après.



Le grand pont de Chioggia. — Dessin de Taylor, d'après un croquis de M. G. Stella.

C'était une vraie jouissance d'entendre l'Adriatique gronder de l'autre côté de ces belles et fortes murailles.

Une inscription rappelle le naufrage et la mort de trois officiers anglais en 1845.

Nous arrivâmes enfin à un petit cimetière entouré de murs rouges et baigné de trois côtés par la lagune; puis nous longeâmes les premières maisons du long bourg de Pelestrina. La gondole aborda.

« Que faut-il faire? me dit Matteo.

— J'allais vous le demander. Pouvons-nous aller à Venise?

— Vous n'avez qu'à commander.

— C'est un avis que je désire.

— Nous pouvons continuer le voyage; nous pouvons aussi rester à Pelestrina.

— Les auberges y sont-elles convenables?

— Il n'y a point d'auberge ici; mais on trouvera bien une ou deux chambres. »

Je regardai, à travers les portes, l'intérieur des habitations rangées sur le chemin : l'aspect était attristant. Pelestrina est très-misérable; ce n'est qu'une très-petite bourgade en comparaison de Chioggia, et elle ne vit guère que de petite pêche et de batellerie.

Des femmes passaient : les unes, jeunes, d'une allure élégante et fière sous leurs pauvres vêtements; d'autres, vieilles, mais droites et étranges avec leurs cheveux gris ou blancs ébouriffés en boules. J'en voulus interroger une, qui ressemblait à une pythonisse : impossible de comprendre son langage.

J'étais perplexe. Matteo et ses compagnons me suivaient du regard. Le jour baissait rapidement : la lagune était de plus en plus tourmentée; d'après ce que nous avaient dit même les deux gondoliers partisans

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

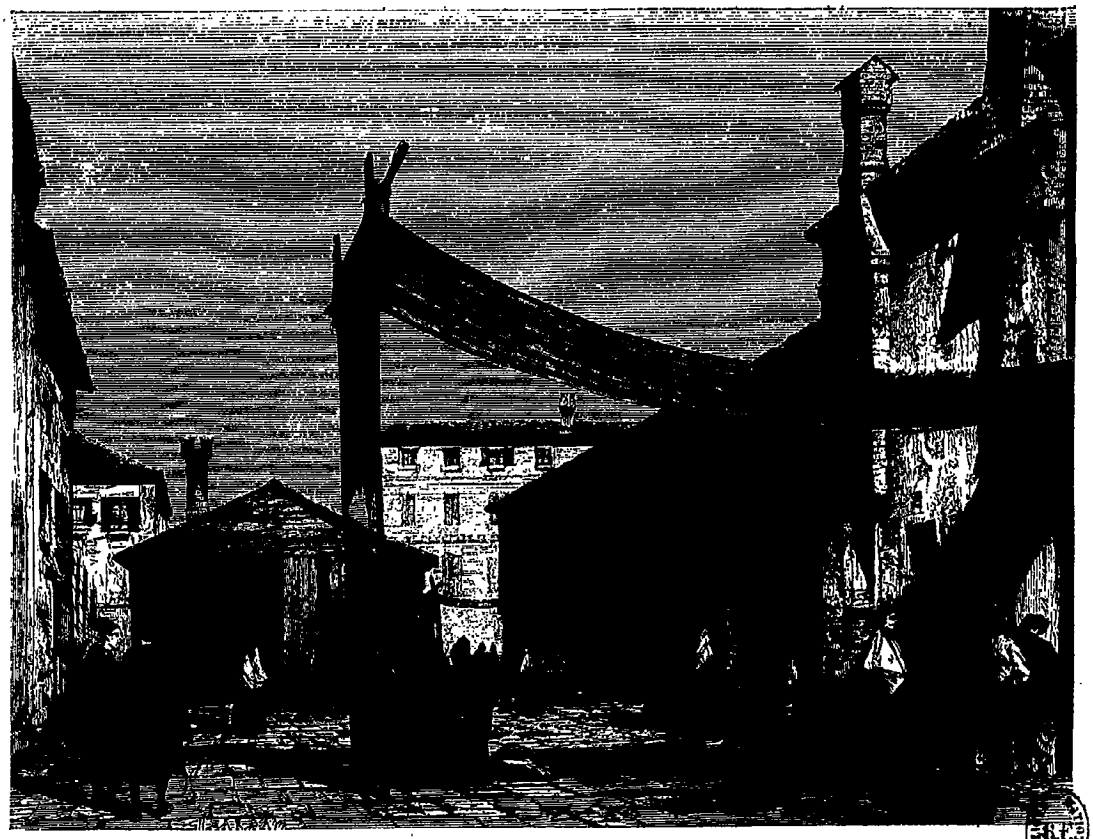
du retour, il n'y avait pas à espérer d'atteindre Venise en moins de cinq ou six heures; il faudrait donc, jusqu'après minuit, lutter contre l'orage dans l'obscurité.

Après une centaine de pas, j'aperçus un prêtre qui descendait les marches d'une assez belle église (San Lorenzo). J'allai à lui. Très-gros, très-petit, mal rasé, couvert d'un manteau râpé qui ne cachait qu'à demi sa pauvre vieille soutane, il avait cependant bonne mine; son regard était fin et son expression sympathique. Je le priai de m'indiquer un logement. Cet honnête homme avait déjà jugé d'un coup d'œil notre situation.

« Vous ne trouveriez dans tout le bourg, me dit-il, ni souper, ni gîte pour ces dames. D'autre part, ce serait une insigne folie de voyager en gondole par un pareil temps; mais ne vous inquiétez point. Un pyroscaphe qui, chaque jour, part le matin pour Venise et en revient le soir (si nous l'avions su! pensai-je) passera ici avant un quart d'heure et vous portera sans péril à Chioggia. »

On comprendra mon soulagement. Les gondoliers s'approchèrent; ils avaient deviné dans le bon prêtre un adversaire. J'appelai Matteo.

« Vous venez de me dire que vous étiez prêt à nous reconduire à Venise? Est-ce toujours votre sentiment?



Le marché aux poissons, à Chioggia. — Dessin de Taylor, d'après une aquarelle de M. G. Stella.

— Oui, monsieur; montons.

— Non, montez. Le prix convenu entre nous ne me paraît plus suffisant; je l'augmente. Voici la somme. Vous êtes libres; retournez à Venise, si cela vous plaît : nous restons ici. »

Ce surcroît de salaire, spontanément accordé, arrêta toute observation sur les lèvres des gondoliers. Peut-être aussi la présence du prêtre était-elle une gêne pour eux. Ils s'éloignèrent un peu déconcertés; ils avaient sur nous d'autres projets. J'appris depuis que, pendant la nuit, la violence de la tempête les avait contraints de s'arrêter dans un pauvre réduit, en un endroit désert de la côte.

Retour à Chioggia. — Mauvaise nuit. — Le voiturin chioggiote. — Conversation instructive avec le docteur Bullo. — Retour à Venise.

L'arrivée du petit bateau à vapeur ne tarda guère; nous y prîmes place avec plaisir. Nous nous y sentions en sûreté, bien que rudement secoués, surtout en passant devant l'ouverture du port. De jeunes bourgeoises de Chioggia gémissaient : l'une d'elles eut le mal de mer. J'admirai la bonne volonté d'un jeune homme qui, au plus fort de la tourmente, se mit à entonner avec une belle voix de ténor un air des *Puritains*. Il cherchait à rassurer et distraire les voyageuses.

A notre arrivée à Chioggia, l'obscurité était profon-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

de; la pluie tombait à torrents. Le jeune dilettante (c'était, comme il me l'apprit lui-même, un marchand de fromages) nous conduisit à l'auberge de la *Luna*.

« C'est la meilleure, nous dit-il; moi, je vais par coutume au *Giardino*. »

Nous soupâmes d'un morceau de thon et d'un flacon de vin rouge d'Asti, en société de trois jeunes dames italiennes que le mauvais temps empêchait de continuer leur route du côté de Brondolo.

La nuit fut affreuse. Le tonnerre ne cessa de rouler au-dessus de Chioggia. Le vent ouvrit plusieurs fois mes fenêtres, et la pluie vint jusqu'au fond de la chambre me fouetter le visage. Au lever du jour, je vis que notre auberge, très-voisine de la Vena et de la lagune, ressemblait à une arche errant sur les eaux : les rues étaient changées en canaux. Je descendis, et l'aubergiste s'empressa de m'annoncer, avec une pitié vraiment touchante, que le petit vapeur ne ferait pas ce jour-là son voyage ordinaire à Venise : je le soupçonnais bien.

Vers midi, l'orage commença à s'apaiser; l'eau s'écoula peu à peu; mais la pluie, sans être aussi diluvienne, ne cessait pas.

Je visitai les églises que je n'avais pas vues la veille. Chioggia n'en a pas moins de dix sans compter la cathédrale [1]; elles étaient pleines de vieux marins et de femmes qui, la tristesse sur les traits, priaient avec ferveur, baisant des chapelets, des images, et invoquant les noms de san Felice et de san Fortunato.

Calle Pigna, à Chioggia. — Dessin de Taylor, d'après une aquarelle de M. G. Stella.

Cependant j'étais sous l'obsession d'une idée fixe : retourner à Venise. Un instant, je crus avoir trouvé un expédient admirable. La lagune pouvait ne pas être navigable pendant plusieurs jours. Resterions-nous captifs sans fin à Chioggia? Puisqu'un pont permet d'en sortir par terre, pourquoi ne pas prendre cette voie? Je me fis indiquer un voiturin, le seul qu'il y eût dans la ville. Il habitait à quelques pas du grand pont. Il m'écouta froidement, n'approuva ni ne désapprouva mon dessein, et se leva, non sans effort, d'un vieil escabeau pour me montrer, dans une apparence d'écurie, deux misérables rosses et un véhicule non couvert et tout déhanché. Il me dit ensuite, de l'air le plus indifférent du monde, qu'il pourrait consentir à me transporter en sept ou huit heures à Padoue, pour la somme de soixante francs, mais à la condition essentielle qu'il cesserait tout à fait de pleuvoir; il n'entendait exposer à la pluie ni sa voiture, ni ses chevaux, ni surtout lui-même.

Peu satisfait, j'allai consulter le docteur Bullo, et bien m'en prit.

« Il vaut mieux vous résigner, me dit-il, et attendre jusqu'à demain. Le voyage par terre doit être impraticable; le voiturier vous laisserait probablement en route dans quelque taudis. Les chemins sont étroits, fangeux, difficiles même par les plus beaux temps. L'administration autrichienne les avait entièrement négligés, et le gouvernement italien n'est pas encore en état de venir en aide à la viabilité de la Vénétie. »

A ce propos, et me voyant plus de loisir que je n'en eusse désiré, M. Bullo me donna des renseignements qui rectifièrent les idées que je m'étais faites un peu hâtivement la veille sur la ville.

Chioggia, me dit-il, est après Venise, Ancône et Bari, la ville la plus populeuse du littoral adriatique italien, et son port, même en l'état actuel, est le meilleur de toute la côte après celui d'Ancône. Elle a vingt-deux mille quatre cents habitants, qui ne manquent ni d'activité, ni d'énergie. Ils n'ont plus malheureusement à exploiter les salines et les vignes, si estimées des doges; nous ne récoltons plus ni sel, ni vin. Mais parmi nos Chioggiotes, les uns cultivent les terres conquises sur les eaux, autour de la ville, à force de travail et d'industrie; les *vigneti*, ainsi qu'une partie du Lido, produisent en grande quantité d'excellents légumes qu'on transporte au loin; les autres habitants sont marins, pêcheurs et constructeurs de navires de toutes dimensions. Nos constructions navales sont de beaucoup plus importantes que celles de Venise. Sous ce rapport, Chioggia est à Venise ce que Castellamare est à Naples. En 1867, il est sorti, de nos quarante et un chantiers, soixante-quatorze barques, grandes ou petites, tandis qu'on n'en construisait que quatre à Venise, à part les gondoles. D'après l'inscription maritime, on compte trois mille cinq cent quatre-vingts marins de notre ville employés par le commerce maritime, sept cent cinquante-sept bateliers occupés à la navigation intérieure, et cinq mille cinq cent neuf pêcheurs. Le plus grand nombre de ces derniers pêchent sur mer; les autres, plus de deux mille, pêchent, soit dans la

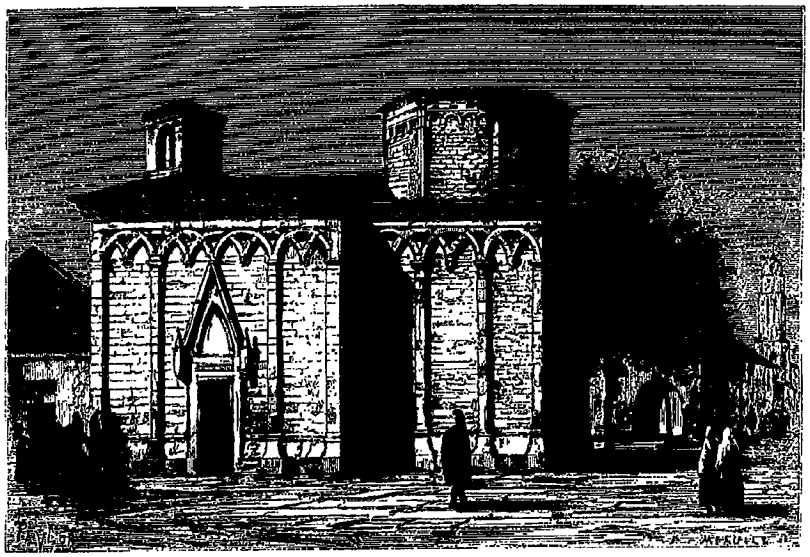
1. San Martino; San Francisco; San Giacomo; les sanctuaires de la R. V. della Navicella; della Santissima Trinità; dei SS. Filippini; Santa Caterina; San Nicolo; San Andrea; San Domenico.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

lagune ouverte ou les canaux (c'est ce qu'on appelle la pêche libre ou *vagantiva*), soit dans les *valli*. Ils sont tous, en ce temps-ci, sur mer ou dans l'estuaire : aussi la ville a-t-elle dû vous paraître beaucoup trop vaste pour ses habitants. Vous jugeriez autrement Chioggia si vous nous visitiez aux époques où nos barques reviennent des grandes pêches. Vous auriez sous les yeux, surtout à Pâques et à la fête de san Felice et de san Fortunato, un spectacle d'un véritable intérêt. Tandis que des centaines de barques de toutes formes circulent ou sont au repos dans les chantiers, nos quais, nos rues, la grande place surtout, se remplissent de bruit, de musique, d'acclamations. Les familles des marins laissent éclater leur joie avec toute la passion italienne. On conduit en bandes, avec drapeaux et au son des instruments, les pêcheurs que la fortune a le plus favorisés. Le jour de la fête des saints protecteurs, une longue procession parcourt tout Chioggia. Pendant la nuit du vendredi saint, la piazza est illuminée ; des cérémonies religieuses y attirent toute la population, dont les prières et les chants, aussi sincères et aussi émus qu'aux premiers temps du christianisme, s'élèvent au-dessus de la ville et des lagunes jusqu'à Pelestrina.

Je demandai au docteur ce que sont les *valli*.

Les *valli*, propriétés privées, sont de vastes étendues d'eau salée de la lagune de Venise et autres lagunes du littoral, depuis Isongo jusqu'à Goro, où se pratique, avec beaucoup d'art, suivant des règles traditionnelles, la pisciculture. Les *valli* sont ouvertes ou fermées ; ce sont ces dernières qui produisent le plus. Le mot *valle* ne vient pas, comme on l'a supposé quelquefois, du latin *vallis*, et n'a pas le sens du mot français « vallée » ; il vient de *vallum*, et signifie rempart.



Église San Martino, à Chioggia. — Dessin de Taylor, d'après un croquis de M. G. Stella.

En effet, les *valli* sont encloses à l'aide de chaussées ou levées, de pieux, de branches ou de joncs entrelacés.

Une *valle* donne des profits à ses propriétaires presque pendant tout le cours de l'année ; mais la pêche des *bisatti* (anguilles) et du *pesce bianco* a lieu surtout en novembre, au temps désigné par les Chioggiotes sous le nom de *fraima*, qui semble bien se rapporter au mot français « frimas ».

Les *valli* de la circonscription de Chioggia ne sont pas fermées ; mais les pêcheurs chioggiotes vont en grand nombre cultiver celles des autres circonscriptions. Ce sont des valliculteurs très-estimés.

Toutes ces indications me portant à croire, par une autre exagération, que Chioggia devait être prospère et satisfaite de son sort, le docteur me modéra et me ramena à une plus juste appréciation en me faisant connaître que la ville, encore qu'elle ne soit pas aujourd'hui des plus misérables, parce qu'elle est laborieuse et économe, est cependant tombée au-dessous de la situation que lui donnent le droit de revendiquer son histoire, son rang dans la Vénétie et ses services.

Pour la relever, il faudrait rendre plus faciles ses communications avec la route littorale de l'Adriatique et les voies ferrées de l'Italie centrale. On a déjà étudié la construction d'un chemin de fer qui, partant de Chioggia, atteindrait Adria et irait jusqu'à Rovigo : la distance est seulement de quarante-deux kilomètres. On pourrait établir entre Chioggia et Sotto Marina un port qui, plus vaste et plus sûr que tous ceux de l'estuaire, serait d'une incontestable utilité, en temps de paix comme en temps de guerre, pour toute la Vénétie. Il serait utile enfin de continuer les travaux hydrauliques qui, entrepris depuis plusieurs siècles, ont pour but de régler et endiguer, près de leurs embouchures, voisines de Chioggia, la Brenta, l'Adige et le Pô, dont

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

les eaux, en s'épandant sans limites et se mélangeant aux eaux des lagunes, privent l'agriculture de grands espaces de terre et nuisent à la salubrité.

J'avais écouté avec un vif intérêt le docteur Bullo. Ce savant ingénieur se dévoue à sa ville natale avec un zèle qu'on ne saurait trop louer. C'est une belle mission que celle qu'il s'est donnée. Il suffit de dix justes, selon l'Écriture, pour sauver une ville. Quelquefois ce peut être assez même d'un seul homme de grande et bonne volonté pour donner autour de lui l'exemple et l'élan, arrêter une décadence, et ouvrir à ses concitoyens une ère de prospérité nouvelle.

Mais il est temps de terminer ce récit. Le lendemain matin, le ciel n'était plus que brumeux; l'atmosphère était assez transparente pour laisser entrevoir sur le continent les vertes collines Euganéennes à demi couvertes de neige. La lagune se soulevait encore, mais mollement et comme épuisée d'émotions. Vers cinq heures, la cloche du petit vapeur qui nous avait été si secourable l'avant-veille, appela les voyageurs; nous partîmes en nous félicitant de cette meilleure chance. Quelle nouvelle tribulation pouvions-nous avoir à craindre? Il nous restait cependant encore à subir une épreuve. A un kilomètre environ de la ville, nous entendîmes tout à coup un grand bruit : le bateau s'arrêta subitement. Le capitaine entra dans la salle, pâle, effaré, tête basse :

« Signore, signori, quelque chose de brisé dans la machine; nous ne pouvons plus bouger ! »

A ces mots, les passagers se lèvent, crient, injurient,

Chantiers, à Chioggia. — Dessin de Taylor, d'après une aquarelle de M. G. Stella.

menacent le capitaine : on n'entend que gros mots, jurons et violentes apostrophes :

« *Che balordo !... Birbante.... Lo pagherete !... Pampalugo.... Bon da gnente !... Mare de Diana !...* »

Les uns veulent absolument qu'on se serve de rames pour les ramener sur-le-champ à Chioggia; les autres font des signes aux bateaux épars çà et là : il en vient un où nous nous hâtons de descendre. Il nous mène aux murazzi, un peu au-dessous du poste de douane que nous avions abordé pendant la tourmente. Nous suivons la même chaussée, sans trop nous inquiéter cette fois de ce qui pourra nous advenir; la journée est belle et ne fait que commencer.

A Pelestrina, nous trouvons une petite barque à demi couverte (*peota*) qui consent à nous conduire à Venise; nous arrivons à la Piazzetta vers midi, et, heureux de revoir le Campanile, le palais ducal, Saint-Marc, nous nous disons qu'après tout nous n'avons pas perdu notre temps, que même nos petites mésaventures n'ont pas été sans intérêt et ne sauraient décourager personne; que les tempêtes ne sont pas plus ordinaires dans l'estuaire vénitien qu'ailleurs; et qu'en toute sincérité nous pourrons conseiller à nos amis de faire le voyage de Chioggia.... sur un bateau à vapeur[1].

Édouard CHARTON.

1. Nous devons beaucoup de remercîments à M. G. Stella, peintre vénitien distingué, qui a bien voulu aller à Chioggia après nous, pour y faire les dessins que nous venons de reproduire.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

# REVUE GÉOGRAPHIQUE,

## 1873

(DEUXIÈME SEMESTRE),

PAR M. VIVIEN DE SAINT-MARTIN.

TEXTE INÉDIT.

—

Les événements de l'Asie centrale. Les Russes à Khiva. La justice de l'histoire. — II. Coup d'œil rétrospectif sur Khiva, ses origines et ses antécédents historiques. — III. Les travaux scientifiques des Russes dans le khanat de Khiva depuis l'occupation du pays. Le sol, la géographie, les populations, la carte. — IV. Explorations et travaux scientifiques des Anglais dans les contrées qui confinent au nord-ouest de l'Inde. L'Indou-Kousch. Les hautes vallées de l'Oxus. Le plateau de Pamir. Le ci-devant Turkestan chinois. — Rencontre scientifique des Anglais et des Russes à Yarkand et à Kachgar; un grand problème géographique résolu. — Le colonel Yule et Sir Henry Rawlinson sur l'Oxus et sur Khiva. L'ancien cours. — V. Coup d'œil sur les études et les travaux scientifiques qui se poursuivent actuellement en d'autres parties de l'Asie méridionale. L'Inde. La Perse. Le Tunking. La Chine. — La nouvelle mission de M. Francis Garnier dans la Chine méridionale. La reconnaissance nautique du Yang-tze-kiang supérieur, et la grande ligne de communication fluviale entre la Cochinchine française et les provinces intérieures de la Chine. — M. l'abbé David et son nouveau voyage. — Les explorations géologiques, physiques et ethnographiques de M. le baron de Richthofen. Une ère nouvelle s'ouvre pour l'étude scientifique de la Chine. — VI. Un voyage d'une importance capitale dans le centre de l'Asie. Traversée de la Mongolie par des routes nouvelles. M. Ney Élias. — VII. Aperçu de l'itinéraire de M. Ney Élias. — VIII. Quelques remarques. — IX. Karakoroum, la capitale mongole du treizième siècle. Son origine et ses destinées. Site inconnu. — X. Livingstone et les deux expéditions envoyées à sa rencontre. — XI. Samuel Baker et son expédition armée dans la haute région du Nil. Le Soudan égyptien étendu aujourd'hui jusqu'à deux degrés au nord de l'équateur. — A quoi se borne la partie scientifique de l'expédition. — XII. Les entreprises polaires en 1873. Triste fin de l'expédition américaine du capitaine Hall. — Résultats géographiques.

### I

Il y a là-bas, presque au cœur de l'Asie, un petit État de deux à trois millions d'âmes, dont les deux tiers au moins, composés de tribus turkomanes aux habitudes pillardes et turbulentes, sont plutôt maîtresses du souverain que le souverain n'est leur maître : c'est le khanat de Khiva. Placé sur le flanc de la Russie asiatique, le khan de Khiva s'est montré, paraît-il, un voisin incommode; d'autant plus que se trouvant sur une des routes commerciales et stratégiques de l'Asie, la place qu'il occupe peut devenir utile à un moment donné. Il faut dire aussi que le khanat était un marché à esclaves alimenté par les razzias de ses tribus, et que les Russes ont eu plus d'une fois à souffrir de leurs courses. Protégé par les déserts qui l'entourent, et qui font de son domaine une véritable oasis au milieu des sables, le khan avait jusqu'à présent conservé une indépendance hostile; mais les griefs accumulés de la Russie ne pouvaient rester indéfiniment à l'état de lettre morte, depuis surtout que la domination du tzar, qui s'étend actuellement sur une grande partie du Turkestan, l'a mise en contact plus immédiat avec la Khivie.

Une expédition définitive fut donc résolue à Pétersbourg. Cette expédition a eu lieu au mois de mai 1873, et le résultat, facile à prévoir, ne s'est pas fait attendre. Khiva a été occupée par les colonnes russes le 10 juin, et le khan a dû accepter un traité dicté par la Russie. Le khanat n'a pas été annexé aux provinces russes du Turkestan; mais la limite orientale de la Khivie est désormais tracée par le cours de l'Oxus, et les tribus auxiliaires du khan, vigoureusement pourchassées dans leurs steppes du sud, sont matériellement affaiblies au point de ne pouvoir reprendre de longtemps leurs courses habituelles contre les caravanes. Enfin, la Russie, en même temps qu'elle fait élever des forts sur tous les points utiles, s'est réservé l'occupation d'un certain nombre de places en attendant l'acquittement des impositions dont le khan a été frappé. Si donc, au moins quant à présent, nos cartes n'ont pas à englober le khanat de Khiva dans les limites rapidement étendues du « Turkestan russe, » le chef ouzbek, de même que celui de Boukhara, n'en est pas moins soumis dès à présent à la toute-puissante influence du tzar. Après tout, il n'y a dans ces conquêtes du gouvernement de Saint-Pétersboug qu'une réaction qu'on peut appeler légitime, — un retour de fortune dans la lutte quarante fois séculaire entre les deux races qui se partagent l'Asie. Dans les temps antiques, aussi loin que remonte l'histoire traditionnelle, les contrées au nord de l'Oxus jusqu'à l'Aral étaient le domaine de la race iranienne; plus tard, dans la longue fluctuation des hordes touraniennes, les Turks nomades inondèrent la Sogdiane et la Chorasmie, c'est-à-dire les parties cultivables des bassins de l'Oxus et



© 2007 Lyon Éditions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

du Jaxartes, et ils s'y établirent. Aujourd'hui, forte par les armes et la civilisation, l'Europe y ressaisit la prédominance; c'est justice.

## II

J'ai touché quelque chose du passé historique de la Khivie; encore un mot sur ce sujet. Si peu important que ce pays de steppes, de canaux et de marécages, paraisse dans la géographie de l'Asie intérieure, il n'en a pas moins eu son rôle dans les temps les plus anciens de l'histoire. Il figure dans la vieille géographie iranienne sous le nom de Khovarezm, nom d'origine incertaine, mais indigène, qui fut connu des Grecs, avant et depuis Alexandre, sous la forme adoucie de *Chorasmia*, et qu'on retrouve plus tard sous la forme Kharizm dans la géographie arabe du temps des khalifes. Le fond de la population originaire était, — comme il est encore, — de souche iranienne, c'est-à-dire de même race que les Persans; mais les invasions turques, qui datent de loin, lui ont superposé une couche touranienne, qui est devenue dominante à la fois par le nombre et par les armes. Ici comme dans la Boukharie et les autres khanats du Turkestan, la population de langue persane, les Tadjiks comme on les nomme, est uniquement adonnée au commerce et à la culture du sol; tandis que les classes de langue turque, sédentaires ou pastorales, forment une population toujours armée. De la fin du dixième siècle au commencement du treizième, le Kharizm, où régnait déjà une dynastie turkomane, eut une destinée brillante; les Kharizmides, durant cette période, furent la puissance prépondérante du Turkestan. Ils soumirent Boukhara, Samarkand, Balkh et les autres pays du haut Oxus, et ils étendirent leur domination sur le Khoraçan et le pourtour méridional de la mer Caspienne. Comme tant d'autres souverainetés asiatiques, celle-ci fut engloutie dans l'invasion mongole de Djenghiz-khan. Après Djenghiz, la Kharizm appartint au Tchagataï et au Kiptchak, deux des grands khanats mongols formés du démembrement de l'empire de Tamerlan. Au milieu de ces révolutions, le pays avait subi de terribles dévastations; Ourghendj, sa vieille capitale, avait été détruite, puis relevée par Tamerlan. Plus tard elle est tombée de nouveau en décadence, et une nouvelle cité, Khiva, devenue la résidence des khans, a donné son nom au pays. Dans le quinzième siècle, le Kharizm redevint un moment une dépendance du royaume de Perse; mais en 1512 il passa sous l'autorité d'un prince ouzbek, et il n'a pas cessé depuis d'appartenir à cette race. Les Ouzbeks sont une des branches principales de cette race immense des Turks orientaux qui a eu dans les temps anciens une place prépondérante dans l'Asie intérieure, qui s'y est, sous différents noms historiques, prodigieusement ramifiée, et qui est aussi la souche de la branche à demi transformée qui se maintient encore à Constantinople sous le nom d'Ottomans. Depuis le seizième siècle, les Ouzbeks de Khiva, rentrés dans leur isolement, n'ont plus été mêlés aux affaires générales de l'Asie, et ils n'ont reparu de temps à autre qu'à l'occasion de leurs démêlés avec la Russie.

## III

Nous n'aurions à nous occuper ni des destinées historiques de Khiva ni de l'expansion des Russes dans ces parties intérieures de l'Asie, si ces événements n'intéressaient directement, et de très-près, l'accroissement de nos informations sur des contrées naguère encore si incomplétement connues. Chaque pas que font les Russes dans cette direction est une conquête non pas seulement pour la politique, mais pour la civilisation et pour la science. A peine installés à Khiva, les Russes ont organisé diverses commissions chargées d'explorer le pays, d'en étudier la nature et d'en lever la carte. Une de leurs préoccupations a été d'examiner de près la question depuis longtemps controversée de l'ancien cours du bas Oxus (aujourd'hui l'Amou-Daria), et de trouver le mot définitif du problème, non plus par des rapprochements de textes incomplets et douteux, mais par l'inspection même du terrain. Déjà l'on annonce que l'un des délégués scientifiques, le colonel Glakovsky, a constaté le détournement artificiel du cours du fleuve, et retrouvé la digue puissante qui a coupé son ancienne communication avec la côte orientale de la mer Caspienne, et l'a rejeté exclusivement vers le lac d'Aral. Nous disons exclusivement, parce que nous sommes très-porté à croire, pour notre compte, que de tout temps l'Oxus s'est déversé partiellement dans le lac d'Aral, par des dérivations naturelles ou artificielles, et que la coupure qui l'a conduit tout entier dans le lac (ce qui eut lieu au quinzième siècle, à ce que l'on croit), n'a fait qu'achever l'épuisement d'un bras affaibli. Au surplus, nous ne pouvons manquer d'avoir prochainement sur ce sujet des informations précises.

## IV

En attendant, l'Angleterre nous envoie aussi ses travaux et ses recherches sur les mêmes contrées, recherches plus particulièrement historiques dans le cas actuel, mais d'une valeur sérieuse par le nom des savants à qui elles sont dues[1]. Le progrès continu des Russes vers le sud de l'Asie centrale tient depuis longtemps en éveil l'inquiète sollicitude de l'Angleterre. Les maîtres de l'Inde ne sauraient voir avec indifférence une grande puissance européenne se rapprocher à ce point de leur frontière, mal couverte par des al-

1. Colonel Yule, *on the Upper Oxus regions*, dans le journal de la Société royale de Géographie de Londres, vol. XLII, 1872; — Sir Henry Rawlinson, *Monograph on the Oxus*, même volume; et du même, *on Khiva*, mémoire lu à la Société de Géographie de Londres, et imprimé dans le numéro d'avril 1873 des *Highways*, excellent journal géographique fondé à Londres il y a deux ans par M. Clements Markham.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

liés incertains ; leurs préoccupations se trahissent dans la direction qu'eux-mêmes, depuis plusieurs années, donnent à leurs propres explorations et aux travaux qui s'y rattachent. Le puissant massif qui se détache de l'Himâlaya sous le nom d'Hindou-kousch et qui se porte à l'ouest vers le nord de la Perse, a été exploré mieux qu'on ne l'avait fait jusqu'à présent pour en reconnaître les passes ; on a parcouru les hautes vallées qui se ramifient à la pente septentrionale de cette grande montagne, et qui renferment le premier courant dont se forme l'Oxus ; on a gravi les gigantesques escarpements que domine le plateau glacé de Pamir, région que les indigènes, par une métaphore remarquablement juste, appellent la Plateforme du Monde ; on a pénétré, au pied oriental du plateau de Pamir, dans les larges plaines de Yarkand et de Khotan, que nos cartes désignaient naguère sous le nom de Turkestan chinois (la population est une race turkomane sœur des Ouzbeks de Khiva), mais où s'est constitué naguère un État indépendant de la vassalité chinoise. Là où les explorateurs européens n'auraient pu s'aventurer sans péril, les reconnaissances ont été poursuivies par des indigènes dressés aux observations scientifiques par les ingénieurs anglais ; on a ainsi, depuis moins de dix ans, réuni sur les contrées qui touchent au nord-ouest de l'Inde une masse énorme d'informations qui renouvellent la géographie de cette région jusqu'alors à peu près inexplorée.

Les Russes, de leur côté, depuis leur prise de possession des territoires du Syr-Daria ou Iaxartes (constitués en province en 1865), ont porté leurs explorations dans la même direction ; si bien qu'en attendant leur rencontre sur l'Oxus, Russes et Anglais viennent de se rencontrer à Yarkand et à Kachgar, dans le Turkestan indépendant. Cette rencontre toute scientifique nous a valu l'exacte détermination astronomique d'un grand pays qui flottait sur la carte de l'Asie dans une incertitude de plusieurs degrés en longitude [1]. A aucune époque la géographie du continent asiatique, — j'entends la géographie qui repose sur des relevés exacts et des observations précises, — n'a fait, dans un aussi court espace de temps, des progrès comparables à ceux qui s'accomplissent en ce moment.

## V

Ces conquêtes géographiques ne se réalisent pas sur un point seulement du continent asiatique ; elles se montrent à la fois dans toutes les directions. Sans parler de l'Inde, où l'administration patronne en ce moment des recherches et des publications d'histoire, de statistique et d'archéologie, qui rappellent presque la grande époque de Colebrooke et de James Prinsep ; sans parler de la Perse, où une commission, composée d'ingénieurs anglais, a travaillé récemment à la rectification des frontières du côté du Balouchistan et des Afghans, et qui a été ainsi à même de fournir des matériaux d'une grande valeur pour la carte de l'Iran oriental ; sans nous arrêter même à la mission française du Tunking, de laquelle on peut attendre des informations tout à fait neuves sur ce pays inexploré, la Chine appelle à l'heure actuelle, par les investigations qui s'y poursuivent, une attention toute particulière. Après avoir achevé, au commencement de l'année actuelle, la publication de l'ouvrage splendide consacré à l'expédition accomplie de 1866 à 1868 pour la reconnaissance du Mékong et de l'Indo-Chine orientale, M. Francis Garnier, qui avait eu le commandement de cette mémorable expédition après la mort de M. de Lagrée, est immédiatement reparti pour le sud de la Chine, où il a repris la reconnaissance du Yang-tse-kiang supérieur, le grand fleuve de la Chine méridionale. Cette nouvelle mission, qui se combine avec celle de M. Delaporte au Tunking, a été surtout inspirée par l'intérêt commercial ; elle doit tracer la grande voie fluviale qui mettra notre colonie de Saïgon en communication habituelle et directe avec le Yun-nan et les autres provinces intérieures du Céleste-Empire jusqu'à Changhaï. Mais à côté de cet intérêt de premier ordre, qui peut décupler nos relations de commerce avec la Chine, on peut compter que l'attention de M. Francis Garnier, qui est un des officiers distingués de notre marine, ne se détournera pas non plus du côté scientifique. Sa relation personnelle de la mission de 1866 (indépendante de la relation officielle), dont les lecteurs du *Tour du Monde* ont pu apprécier le caractère élevé et le sérieux intérêt, est garant de ce que nous pouvons attendre de lui dans cette nouvelle expédition. Nous devons aussi une mention à M. l'abbé David, qui joint à son titre de missionnaire les qualités d'un observateur éminent et d'un savant naturaliste. Dans un précédent voyage, l'abbé David a fait de fructueuses excursions dans le nord-ouest de la Chine et jusqu'à la région fort peu connue des sources du Hoang-ho ; en ce moment il parcourt les provinces intérieures.

Un géologue allemand, le baron de Richthofen, occupe une place considérable dans cette pléïade d'explorateurs actuels des provinces de la Chine. M. de Richthofen, dans les trois ou quatre dernières années, a parcouru l'immense royaume dans la plus grande partie de son étendue. Il a particulièrement exploré, après les provinces du nord, la vaste province occidentale du Sze-Tchouan, contrée qui confine au Tibet, et dont la superficie égale presque celle de la France. M. de Richthofen n'a pas seulement étudié le sol, sa nature et ses productions : il a donné une attention particulière à la configuration du pays, dont il a déterminé le relief autant que possible par une longue série d'observations barométriques ; il n'a pas négligé non plus l'étude si intéressante des populations, et en particulier des tribus aborigènes de l'ouest, sur lesquelles un au-

1. Voici les positions fixées :

| | Latitude. | Long. E. de Paris. | |
|---|---|---|---|
| Yarkand | 38° 24′ 41″ | 74° 51′ 58″ | (Shaw, observateur anglais, 1870). |
| Kachgar | 39 27 7 | 73 40 55 | (colonel russe de Charnhorst, 1872). |

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

tre de nos zélés missionnaires, M. l'abbé Desgodins, a transmis aussi des notices instructives. L'étude du relief de la Chine et de l'hypsométrie des montagnes qui la sillonnent, étude que nous avons particulièrement signalée dans les investigations de M. de Richthofen, est restée jusqu'à présent une des grandes lacunes de notre connaissance du Céleste-Empire, car les livres chinois, non plus que les notices, d'ailleurs si abondantes et si variées fournies à l'Europe par nos grands missionnaires du dix-septième et du dix-huitième siècles, ne donnent rien à cet égard. Sous ce rapport, comme sous bien d'autres, on ne dit rien de trop en affirmant que les investigations actuelles ouvrent une ère nouvelle dans l'étude scientifique de la Chine.

## VI

J'ai parlé de la fructueuse excursion précédemment effectuée par M. l'abbé David sur les confins nord-ouest de la Chine; un officier russe, M. de Przévalsky, a fait plus récemment dans la même région une course intéressante dont la relation sommaire nous est arrivée par les bulletins de la Société de géographie russe. Ces excursions d'observateurs instruits dans des cantons restés jusqu'à présent en dehors des routes suivies par les explorateurs, ont par cela même de la valeur; mais une récente traversée de toute la Mongolie par un voyageur anglais a une bien autre importance.

Le nom du voyageur est Ney Élias.

Sa traversée de la Mongolie n'a pas duré moins de quatre mois et demi, du milieu d'août 1872, au 3 janvier 1873. Parti de Péking le 22 juillet, dans la direction de l'ouest, le voyageur atteignit, au milieu d'août, la petite ville frontière de Ouei-yuan-tchhing (M. Élias, dans son orthographe anglaise, écrit Kwei-Hua-Cheng), vers le grand coude que décrit le Hoang-ho autour du territoire mongol d'Ordos; il détermina la position astronomique de ce lieu, latitude et longitude, par une série d'observations astronomiques. Cette première détermination est fort importante; si elle est absolument exacte, — et rien ne nous autorise à en douter, — elle apporte dès à présent une perturbation considérable dans cette partie de la carte de la Chine. Mais c'est là une considération technique sur laquelle il ne conviendrait pas de s'arrêter ici [1].

1. Qu'on me permette, cependant, quelques indications. M. Élias a trouvé pour la longitude 111° 47′ E. du méridien de Greenwich (109° 27′ de Paris), pour la latitude, 40° 47′ 54″. La carte des jésuites, la seule base que nous ayons jusqu'à présent pour l'ensemble de la Chine (sauf les côtes rectifiées par les modernes relevés des marines européennes, et çà et là quelques matériaux particuliers provenant des explorations récentes), — la carte des jésuites, disons-nous, met Ouei-yuan-tchhing à peu près au 109e degré de longitude, et en latitude par 39° 47′, juste un degré en deçà de la position vraie! Évidemment, les jésuites astronomes n'avaient pas vérifié mathématiquement cette partie de la carte chinoise, — car on sait que leur travail, entrepris au commencement du dernier siècle par ordre de l'empereur Kang-hi, ne fut pas, et ne pouvait être, un *levé* proprement dit de l'immense empire, mais seulement une *vérification* sur place des cartes locales, assujetties à un certain nombre de déterminations astronomiques.

Les voyageurs qui de Péking reviennent en Europe par la Sibérie, suivent une route tracée depuis les premiers rapports de la Chine avec la Russie, et dont aucun ne s'est beaucoup écarté. Cette route, qui de Péking s'incline au nord-ouest dans la direction du lac Baïkal, traverse la Mongolie en coupant le désert de Gobi dans sa partie orientale, et après avoir dépassé la ville mongole d'Ourga, elle conduit à Irkoutsk en touchant à Kiakhta. M. Élias voulut précisément s'écarter de cette ligne battue. En portant son point de départ à Ouei-yuan-tchhing, à plus de quatre cents kilomètres à l'ouest de Péking, le voyageur se préparait à couper le désert non plus dans ses parties orientales, mais dans sa partie centrale. Son dessein, dit-il, et même un des objets principaux de son voyage, était de chercher le site de Karakoroum, la capitale de Djenghiz-Khan au commencement du treizième siècle, et de là, tournant à l'ouest en gardant sur sa droite les monts Altaï, de gagner les nouveaux établissements russes de la Dzoungarie. Cet itinéraire, en effet, plaçait M. Élias sur un terrain, on peut dire, absolument neuf. Très-peu d'explorateurs, même depuis l'extension des Russes dans cette direction, en ont vu quelques parties; aucun n'en a parcouru l'ensemble. Il y avait là une belle initiative à prendre, et une belle conquête géographique à faire.

Cette conquête scientifique, M. Élias a eu la gloire de la réaliser.

## VII

Ce fut le 8 septembre, jour noté comme heureux dans le calendrier chinois, que le voyageur quittant Ouei-yuan-tchhing et la frontière du Chañ-si, s'embarqua définitivement dans sa longue traversée de la Tartarie chinoise. Il était accompagné seulement de trois hommes, un domestique chinois, un chamelier et un guide; sept chameaux et deux chevaux, un pour lui, l'autre pour son domestique, complétaient la caravane. Leur marche journalière commençait à midi et se prolongeait jusqu'à dix heures du soir; dans cette traite de dix heures, ils parcouraient en moyenne une distance de dix-huit milles [1]. Au départ le pays offre à la vue de vastes plaines herbeuses, entrecoupées de collines. Le désert proprement dit, le véritable Gobi, se présente sous l'aspect de monticules séparés par des vallées et des plaines, le tout d'une nature rocheuse et pierreuse plutôt que sablonneuse, avec un peu d'herbe, des arbres rabougris clairsemés dans les gorges, et quelques touffes de genêts ou de bruyères

1. Dix-huit milles *géographiques*, dit la note de M. Élias. Habituellement, on entend par mille géographique le mille de 60 au degré, représentant une minute d'un grand cercle, ou 1850 mètres (1 kilom. 85). Dans ce cas, les 18 milles équivaudraient à 33 kilomètres environ. Différents passages de la communication de M. Élias feraient penser, néanmoins, qu'il s'agit de milles anglais, bien que ces milles n'aient rien de géographique, et alors les 18 milles n'équivaudraient plus qu'à 29 kilomètres. Il importe d'être fixé à cet égard pour l'établissement de l'itinéraire.

© 2007 Lyon Éditions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

qui fournissent aux chameaux une nourriture passable. Pour gibier, un lièvre de temps à autre, et quelques troupes de chèvres jaunes; çà et là de rares campements mongols qui se transportent de place en place. Les puits se rencontrent à de longs intervalles; les meilleurs sont dans les petites chaînes rocheuses, ou au voisinage.

Le 8 octobre, la petite caravane atteignit la rivière Onghïn, un des cours d'eau qui descendent du pays montagneux des Khalkhas et qui vont se perdre dans le désert. Le cours de l'Onghïn se porte au sud-est; le point où M. Élias le traversa est au cent un degré neuf minutes de longitude (de Paris), par quarante-cinq degrés quarante-six minutes de latitude nord, dans une vallée plate; à mille quatre cent trente-deux mètres au-dessus du niveau de la mer d'après l'anéroïde. D'Anville, d'après les pères jésuites, a placé sur l'Onghïn le site hypothétique de Karakoroum; toutes les enquêtes de M. Élias près des Mongols, au sujet d'un site avec des ruines, furent sans résultat. Aucun de ceux que le voyageur interrogea n'avait la moindre idée de l'existence de ces ruines, ni sur l'Onghïn, ni, plus au nord, sur l'Orkhon où les met le colonel Yule d'après Abèl Rémusat. Nous reviendrons tout à l'heure sur ce point.

Après avoir dépassé l'Onghïn, la ligne de route suivie par le voyageur allait directement à l'ouest, en longeant les pentes méridionales du mont Khangaï. D'espace en espace on avait à franchir des cours d'eau, qui vont au sud se perdre dans la plaine aride du Gobi. Ici le guide déserta la caravane, avec le meilleur chameau. M. Élias eut maintenant à trouver seul son chemin jusqu'à Ouliassoutaï, première ville de la Dzoungarie chinoise, place dont le séparait encore une distance au moins de trois cents milles (cinq cent soixante kilomètres).

Le 16 octobre on atteignit le Touï, une des rivières du désert dont il a été question tout à l'heure; M. Élias y vit les restes d'une ville qui servait de centre commercial dans ces cantons, et qui fut abandonnée vers la fin du dernier siècle à cause de la difficulté de s'y procurer du combustible. C'est précisément de cette époque que date la fondation d'Ouliassoutaï et de Khobdo, devenues à leur tour des places de trafic dans cette région occidentale de la Mongolie.

Le 20, après une marche de quatre-vingt-cinq milles, on arriva au Baïtarik, rivière large et rapide qui n'avait guère que deux pieds d'eau, mais qui en a plus de six en été, à l'époque de la fonte des neiges dans la montagne. Le pays est excessivement rude et aride; c'est dans ce canton principalement que se trouvent l'âne et le cheval sauvages de la Mongolie. Le chemin que l'on suivait laisse au sud, à la distance d'une cinquantaine de milles, une rangée de hautes montagnes appelées Sirké, et au nord d'autres montagnes appelées Ourtch. Avant d'atteindre la vallée d'Ouliassoutaï, on eut à franchir des montagnes dont le col neigeux est à une altitude absolue[1] de huit mille cinq cents pieds anglais (deux mille cinq cent quatre-vingt-dix mètres); le 2 novembre on entra dans la ville. Ouliassoutaï, d'après les observations de M. Élias, est par 47° 46′ de latitude nord, et 94° 22° 20′ de longitude à l'est du méridien de Paris. Cette détermination est précieuse en ce qu'elle confirme la position que la place occupe sur la grande et belle carte de la Mongolie construite en 1839 par Klaproth, l'illustre orientaliste, d'après les matériaux chinois combinés avec les matériaux russes.

## VIII

Ouliassoutaï est le lieu de la résidence du gouverneur chinois des provinces de la Tartarie occidentale; il accueillit fort bien le voyageur, et lui donna un guide jusqu'à Khobdo. Quoique Ouliassoutaï ne soit qu'à une altitude de mille sept cent trente-sept mètres, le climat y est très-rude et la végétation chétive. La population, garnison comprise, est d'environ quatre mille âmes.

L'état de trouble où était le pays, par suite des incursions des insurgés musulmans qui jettent en ce moment un tel désarroi dans tout l'empire, avait obligé M. Élias de renoncer à son plan de se rendre à Kouldja; il partit pour Khobdo le 10 novembre, et y arriva seulement le 28. La ville venait d'être saccagée par les musulmans; tous les Chinois avaient été massacrés, sauf la garnison retranchée dans le fort. On aura une idée de la terreur qu'inspirent les Tounganis (c'est le nom sous lequel on désigne les musulmans soulevés contre la domination mandchoue), et de la défense que les Chinois leur opposent, quand nous dirons que la garnison chinoise, qui était de mille cinq cents hommes, infanterie et cavalerie, avait été prise d'une folle panique à la seule vue des Tounganis, qui n'étaient que trois cents, et que ceux-ci se retirèrent sans avoir perdu un seul homme, après avoir mis à sac une ville qui renfermait six mille habitants.

M. Élias quitta Khobdo le 3 décembre pour gagner Suok, poste chinois sur la frontière, à cent quatre-vingts milles de Khobdo par un pays montagneux. Il traversa un col dont l'altitude est de deux mille sept cent soixante-quatorze mètres, d'où l'on voyait se dresser, au nord et au sud, plusieurs pics couronnés de neige, dont l'un ne doit pas avoir une hauteur moindre de trois mille huit cents à quatre mille mètres. Quatre jours après avoir quitté Suok, on arriva au premier poste russe. Le 4 janvier 1873, M. Élias était à Biisk, d'où le voyageur gagna Omsk, puis Saint-Pétersbourg et Londres.

« Durant ce long voyage, M. Élias a relevé avec un très-grand soin son itinéraire depuis Ouei-yuan tchhing jusqu'à Suok, sur la frontière russe, ce qui représente une ligne de treize cent quarante milles. Outre le point

1. Altitude *absolue*, c'est-à dire au-dessus du niveau de la mer, et non pas seulement de la plaine environnante.

© 2007 Lyon Éditions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

de départ, soigneusement fixé par une série d'observations astronomiques pour la latitude et la longitude absolue, les distances et les directions ont été relevées avec grande attention d'étape en étape, et l'itinéraire s'appuie, en outre, sur dix observations de latitude et deux de longitude. Le voyageur rapporte aussi une série complète de relevés d'altitude, donnés par l'anéroïde et par l'observation du point d'ébullition de l'eau. »

La Société de Géographie de Londres, dans sa dernière assemblée générale, a décerné sa grande médaille d'or à M. Ney Élias, dont le président de la Société, sir Henry Rawlinson, regarde avec raison le voyage comme le plus important qui ait été fait dans l'Asie Centrale depuis Marco Polo. Tous ceux qui suivent avec intérêt le progrès de nos connaissances dans une région encore si incomplétement connue, attendent maintenant avec impatience la publication complète de cette importante relation.

## IX

Karakoroum, la vieille capitale mongole du douzième siècle, dont M. Ney Élias se proposait de rechercher le site, — quoique sa recherche, comme on l'a vu, paraisse s'être bornée à des informations sans résultat, — mérite que nous lui consacrions quelques lignes. Et tout d'abord, nous ferons remarquer que la vraie forme du nom pourrait bien être Karakarîn, à en juger par la transcription chinoise Ko-la-ho-lïn, mot qui, dans l'usage commun, s'est contracté en *Holïn*. Aucun voyageur jusqu'à présent n'a retrouvé l'emplacement que la place occupait, et cet emplacement n'est déterminé d'une manière précise par aucun texte. Les missionnaires jésuites, qui, au commencement du dix-huitième siècle, ont revisé et coordonné la carte de l'empire de Kang-hi, supposèrent un peu arbitrairement que Karakoroum avait dû être située sur l'Onghïn, vers le centre du Gobi, et c'est là que d'Anville l'a placée d'après eux dans son élaboration des cartes des jésuites pour le grand ouvrage de Duhalde; mais Abel Rémusat, qui a repris la question en 1825 dans un mémoire spécial, est arrivé à cette conclusion, que la capitale du fondateur de l'empire mongol devait être située beaucoup plus au nord que les jésuites mathématiciens ne l'avaient supposé. Il a établi d'une manière extrêmement probable que Karakoroum était sur l'Orkhon supérieur, affluent considérable de la haute Sélinga (rivière qui va déboucher dans le sud du Baïkal), au milieu du pays bien boisé et bien arrosé qui forme au nord le versant septentrional de la Mongolie. Cette position se trouve vers le quarante-sixième degré deux tiers de latitude. C'est vers ce point que devront se porter les recherches des explorateurs. Au surplus, le colonel Yule a fait remarquer avec beaucoup de justesse que les ruines, si elles existent encore, sont probablement peu importantes : tout au plus, peut-être, les vestiges de la muraille en briques qui entourait le palais du Khan. La ville elle-même, d'après la description que nous ont laissée les religieux qui furent envoyés vers le Grand Khan au milieu du treizième siècle, était très-petite, et seulement fermée d'une muraille en terre battue, bien qu'au rapport de Rubruquis elle renfermât douze pagodes, deux mosquées et une église. Mais toutes ces constructions n'étaient sûrement pas formées de matériaux bien durables.

Il convient d'ajouter que Karakoroum n'avait pas été fondée par Djenghiz-khan, comme on l'a souvent répété. Le jésuite Visdelou, dans son *Histoire de la Tartarie* (1779) a donné un bon résumé de l'histoire de cette cité célèbre, tiré des sources. Kharakoroum, a-t-il dit, existait avant Djenghiz-khan; celui-ci y établit le siége de son empire en l'année 1220. Ce ne fut donc ni lui, ni son fils Ogotaï qui la bâtit. Mais ce dernier, dans la septième année de son règne (en 1235), la fit environner d'un mur d'enceinte et y fit construire un palais. C'est là que furent reçus Jean du Plan Carpin, envoyé du pape Innocent IV, en 1245, et Rubruquis, ambassadeur du roi Louis IX, en 1253. Kharakoroum servit de *khân-baligh*, c'est-à-dire de résidence impériale, aux quatre premiers successeurs de Djenghiz-khan; mais Koublaï-khan, qui fut le cinquième, n'eut pas plutôt été proclamé Grand Khan, qu'il transféra en Chine le siége de l'empire. Ceci arriva en 1260. Kharakoroum se vit dès lors déchoir de son rang de capitale; et cette déchéance fut suivie de sa ruine complète en 1289, dans une guerre contre Koublaï-khan. La ville fut relevée en 1312; mais on peut bien supposer qu'elle ne recouvra jamais sa première splendeur, et sa chute définitive s'est accomplie obscurément, sans laisser un souvenir parmi les tribus d'une contrée pastorale.

## X.

On nous pardonnera de nous être attardés quelque peu à des souvenirs rétrospectifs que provoquait l'extrême importance du voyage de M. Élias dans ces contrées presque neuves encore pour la géographie positive. Nous aurions à relever d'autres faits dignes de note dans les parties de l'Asie qui touchent de plus près à l'Europe; mais des nouvelles d'un intérêt plus actuel et plus direct nous appellent en Afrique.

Quelques mots d'abord de Livingstone, et des expéditions parties à la fin de l'année dernière et au commencement de cette année pour aller à sa rencontre.

De Livingstone lui-même on n'a reçu et on n'attendait aucune nouvelle directe. On sait — nous en avons parlé dans notre dernière *Revue* — que deux expéditions simultanées se sont organisées en Angleterre pour se porter à la rencontre de l'explorateur vers le cœur de l'Afrique australe, où Stanley, l'intrépide reporter américain, a laissé Livingstone. L'une de ces expéditions devait partir de la côte orientale, tandis que l'autre irait prendre son point de départ à la côte

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

occidentale, dans le Congo. Géographiquement, la première n'a qu'une médiocre importance, la route qu'elle a prise étant déjà connue par les relations de Burton, de Speke et de Stanley; mais la ligne absolument neuve que prend la seconde, à travers le vaste espace inexploré qui sépare le Congo du lac Tanganîka, promet à la géographie africaine d'importantes découvertes. Le lieutenant Grandy, de la marine royale d'Angleterre, a la conduite de cette expédition de l'Ouest; aux dernières nouvelles il se trouvait sur le grand fleuve du Congo, et il allait se remettre en route avec son parti pour s'enfoncer dans l'intérieur. Si l'entreprise réussit, ce voyage prendra place à côté des plus importants qui aient été accomplis sur le continent africain.

## XI

Il est une autre expédition dont on attendait de très-grands résultats et qui les a donnés en partie : c'est celle de M. Samuel Baker, aujourd'hui Sir Samuel. Les journaux anglais, depuis quelques semaines, ont retenti du nom de l'explorateur dont le sort a inspiré un moment de vives inquiétudes, et qui est sorti à son honneur d'une hasardeuse aventure. L'entreprise de M. Baker était plus qu'un voyage : c'était une véritable expédition, une expédition armée partie d'Égypte sous les auspices du khédive, dans le but de poursuivre jusqu'aux dernières extrémités du haut Nil les bandes organisées pour la chasse aux esclaves. On a voulu mettre fin aux horreurs de ce trafic sanguinaire. M. Baker, pour assurer ce résultat, a dû prendre possession, au nom de l'Égypte, du pays qui s'étend au-dessus de Gondokoro, et y installer une administration militaire; une petite armée de douze à quinze cents hommes, et une flottille de bateaux à vapeur, avaient été mises sous ses ordres. Explorateur aussi zélé qu'intrépide, M. Baker n'avait pas oublié les intérêts de la science. Muni de bons instruments pour les observations astronomiques et physiques, emportant avec lui une barque qui pouvait s'assembler et se démonter aisément pour la facilité du transport, il comptait pénétrer jusqu'au lac qu'il a entrevu dans son voyage de 1864 et auquel il a donné le nom d'Albert Nyanza, et en compléter la reconnaissance.

M. Baker, dans ses lettres, fait connaître les difficultés que lui ont suscitées les propres sujets du khédive, les Égyptiens du Soudan, tous plus ou moins intéressés dans le commerce des esclaves. « Il n'y a pas un sujet du vice-roi dans le Soudan, écrivait-il au mois de septembre 1872, qui ne soit en faveur du commerce des esclaves; aussi tout le monde a conspiré pour arrêter les progrès de l'expédition. »

Cependant sir Samuel Baker était arrivé à Gondokoro au milieu d'avril 1871 ; il y fut rejoint par sa flottille et sa petite armée le 22 mai. Il prit dès lors possession du pays (dont les Bari sont les habitants indigènes), donna à la bourgade de Gondokoro le nom d'Ismaïlia en l'honneur du khédive, y installa une sorte d'administration provisoire, et somma les chefs des territoires environnants de reconnaître le gouvernement égyptien. Mais les Bari, peu disposés, naturellement, à accepter une domination inconnue, et qui d'ailleurs étaient travaillés par les chasseurs d'esclaves, se préparèrent à la résistance.

C'est ici que commencent les dangers sérieux que M. Baker a rencontrés dans son entreprise.

Pendant une absence qu'il avait faite, six cents hommes, près de la moitié de son armée, furent renvoyés à Khartoum comme malades, et bientôt il vit ses forces réduites à cinq cents hommes. Les meneurs secrets espéraient le condamner ainsi à l'inaction, sinon au retour; mais Baker opposa à ce complot une indomptable énergie.

Laissant une partie de ses forces à Ismaïlia, il se tourna contre les Bari avec deux cents hommes et les réduisit; puis il se décida à pousser immédiatement ses opérations dans le sud contre la troupe concentrée des chasseurs d'esclaves, dont le centre principal était une localité du nom de Fatiko, par 3° 1′ de latitude nord, d'après une observation de M. Baker, à cent soixante et un milles (deux cent cinquante-neuf kilomètres) au sud d'Ismaïlia.

Dans cette campagne, sir Samuel eut à lutter contre la force ouverte et contre la trahison. Une fois, un des chefs du pays du sud tenta d'empoisonner l'armée entière au moyen de grandes jarres de boisson envoyées sous couleur d'hospitalité; une autre fois il est attaqué à l'improviste dans son camp, où il se reposait sur des protestations d'amitié du roi voisin. A un moment il se vit dans une position presque désespérée, sa troupe sensiblement réduite, entouré d'ennemis et ses communications coupées. A force d'énergie et de sang-froid il s'est tiré de tout, et pour le moment du moins il a pu regarder sa tâche comme accomplie. Revenu à Khartoum le 29 juin 1873, il écrivait en Angleterre à la date du 2 juillet : « J'ai tout laissé en bon ordre. Le gouvernement est fortement établi dans mon territoire. Les indigènes payent la taxe du blé; les chasseurs d'esclaves sont expulsés du pays. Il y a dans les eaux du fleuve Blanc onze steamers en croisière, pour arrêter au passage toute cargaison d'esclaves. »

Sir Samuel Baker était de retour au Caire le 22 août, avec lady Baker, qui depuis le premier jour a partagé les fatigues et les dangers de son mari. Le seul regret de M. Baker et le nôtre, c'est qu'au milieu des circonstances difficiles où il s'est trouvé placé le côté scientifique de l'expédition ait été forcément très-réduit. Quoique M. Baker ait remonté jusqu'à Masindi, terme extrême de son expédition, à 1° 45′ au nord de l'équateur et à une trentaine de kilomètres seulement de l'Albert Nyanza, il n'a pu aller jusqu'au lac. Mais la voie est maintenant frayée; et à moins d'incidents imprévus, l'exploration de ce grand bassin, qui paraît tenir une place extrêment importante dans la géographie de cette région lacustre, ne saurait être

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

bien éloignée. Il n'est pas impossible qu'elle soit réservée à M. Baker lui-même.

## XII

Les entreprises polaires, si actives et si multipliées dans les cinq années précédentes, n'ont été marquées en 1873 que par les derniers incidents de l'expédition américaine du capitaine Hall, si tristement terminée par la perte du bâtiment et la mort du chef de l'expédition. Les circonstances de ce lugubre drame ne sont connues encore, bien que la catastrophe remonte à 1871, que par des rapports partiels de source diverse; le docteur Petermann, l'éminent directeur des Mittheilungen, les a condensés dans un aperçu d'ensemble que nous allons reproduire.

Parti de Washington le 10 juin 1861, *le Polaris*, qui portait l'expédition, quittait New York le 29 du même mois. Le 12 juillet suivant elle touchait à Saint-John (île de Terre-Neuve); le 21, à Fiskernaës (Groënland occidental); le 24, à Holsteinborg; le 4 août, à Godhavn dans l'île de Disko; le 19, à Upernavik; enfin, le 24, elle quittait Tessiusak, la colonie danoise la plus septentrionale du Groënland, par soixante-treize degrés et demi de latitude nord.

Le 27 août, on franchissait le Smith Sound, route des mers inexplorées vers lesquelles l'expédition se dirigeait, et le capitaine Hall prenait pied sur la Terre de Grinnell.

Le lendemain on dépassait le quatre-vingtième parallèle, et de là on remontait le canal Kennedy qui s'étend jusqu'au quatre-vingt-unième degré.

Le 29, on touchait au cap Lieber, point extrême atteint en 1861 par l'expédition de Hayes, et l'on entrait de là dans un nouvel étranglement de ce long couloir de cent lieues au moins de longueur qui conduit de la mer de Baffin au bassin Polaire. Cet étranglement, où nul être civilisé n'avait pénétré, reçut le nom de Robeson, en l'honneur du ministre de la Marine qui, à Washington, avait présidé à l'organisation de l'expédition du *Polaris*. Le 3 septembre on touchait au 82° 16′ de latitude, point le plus rapproché du pôle qui ait été atteint jusqu'à présent; *le Polaris* lui-même ne l'a pas dépassé.

On y rencontra des glaces, qui toutefois ne fermaient pas absolument le passage. L'opinion de tout l'équipage, et c'était aussi le vœu général, était que l'on pouvait s'avancer encore dans la direction du pôle. Mais le commandant maritime de l'expédition, le capitaine Buddington, qui semble n'avoir apporté à ce voyage qu'un médiocre intérêt scientifique, donna l'ordre du retour, et l'on vint hiverner dans un havre qui fut appelé Thank God (Grâce à Dieu), par 81° 38′ de latitude.

M. Hall, qui n'avait consenti qu'à contre-cœur à cette relâche, fit aussitôt ses préparatifs pour pénétrer en traîneau vers le nord. Il remonta ainsi un peu au-delà du quatre-vingt-deuxième degré; il ne put aller plus loin. La maladie le contraignit de se replier sur l'hivernage, où il mourut le 8 novembre 1871.

Les observations qui ont été faites à cette haute latitude sont d'une très-grande importance. Du haut d'une éminence on a vu la Terre de Grinnell s'étendant toujours au nord jusqu'à un point que l'on estima devoir être vers le quatre-vingt-quatrième degré de latitude. Partout où l'on a abordé, jusqu'aux latitudes les plus septentrionales, on a vu de nombreux troupeaux de bœufs musqués, de lièvres et d'autres animaux; on a même reconnu des indices d'êtres humains.

La mort de Hall laissait, à vrai dire, l'expédition sans chef; aussi, à la fin de l'hivernage, le 12 août 1872, prenait-on le chemin de retour. Près de l'île Northumberland, par 77° 20′ de latitude, le navire fut saisi par un ouragan, et brisé sur les glaces. L'équipage, néanmoins, fut sauvé, et tous, matelots et membres de la mission scientifique, ont été recueillis depuis sur différents points par les baleiniers, et ramenés soit en Amérique, soit en Europe. Vingt des matelots, séparés du navire et réfugiés sur un banc de glace, avaient ainsi parcouru à la dérive une longueur de près de 1600 milles marins.

Malgré la triste fin de l'expédition, elle ne laisse pas d'avoir agrandi notre connaissance de la région polaire. La relation que l'on annonce comme prochaine sera d'un sérieux intérêt

VIVIEN DE SAINT-MARTIN.

25 novembre 1873.

BIBLIOTHÈQUE IMPÉRIALE IMPRIMÉS R F

FIN DU VINGT-SIXIÈME VOLUME.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

# GRAVURES.


| | DESSINATEURS. | |
|---|---|---|
| « La Panthère » dans les glaces | E. Grandsire. . | 1 |
| Julianashaab | . . . . . | 4 |
| L'oumiack | H. Castelli. . . | 5 |
| Ruines de Krakortok | E. Grandsire. . | 8 |
| Un parlement groënlandais | H. Castelli. . . | 9 |
| Concordia | . . . . . | 12 |
| Un bal a Julianashaab | H. Castelli. . . | 13 |
| Le glacier de Sermitsialik | E. Grandsire. . | 16 |
| Le glacier de Sermitsialik vu de la mer | . . . . . | 17 |
| Entrée d'un fiord | . . . . . | 20 |
| Surface d'une rivière | . . . . . | 20 |
| Surface d'un glacier | . . . . . | 20 |
| L'arête du glacier | . . . . . | 21 |
| La mine de cryolithe, a Iviktut, dans le fiord d'Arsut | . . . . . | 24 |
| Coup de mer après la chute d'un iceberg | E. Grandsire. . | 25 |
| Le pic du Kresarsoak | . . . . . | 27 |
| Le lumme | . . . . . | 28 |
| La chasse aux lummes | E. Riou. . . . . | 29 |
| Esac | . . . . . | 31 |
| La maison d'Esac | E. Grandsire. . | 32 |
| Upernavick | E. Grandsire. . | 33 |
| Eiders | . . . . . | 34 |
| Phoques | . . . . . | 35 |
| Ours polaire | . . . . . | 36 |
| Le Pouce du Diable | E. Grandsire. . | 37 |
| Le château de glace | E. Grandsire. . | 40 |
| « La Panthère » chassant l'ours | E. Grandsire. . | 41 |
| Chasse a l'ours | H. Castelli. . . | 42 |
| Dans la baie de Melville | . . . . . | 43 |
| Le soleil de minuit | E. Grandsire. . | 44 |
| Le soleil de minuit | E. Grandsire. . | 45 |
| La maison la plus septentrionale du globe | . . . . . | 47 |
| « La Panthère » au point le plus éloigné | E. Grandsire. . | 48 |
| Jensen, gouverneur de Tessuisak, et sa famille | H. Castelli. . . | 49 |
| Annorasouak, la sorcière | H. Castelli. . . | 52 |


© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

| | DESSINATEURS. | |
|---|---|---|
| Philippe, le chasseur, et ses fils | H. Castelli. . . | 53 |
| Le grand auk | . . . . . | 54 |
| Le corbeau de la sorcière | . . . . . | 54 |
| Hans et sa famille | . . . . . | 55 |
| Vue de Jacobshav'n | E. Grandsire. . | 56 |
| « La Panthère » brisant un iceberg | E. Grandsire. . | 57 |
| Godhavin | E. Grandsire. . | 60 |
| Ile de Disco | E. Grandsire. . | 60 |
| Passage a travers un iceberg | E. Grandsire. . | 61 |
| La colonie de Proven | E. Grandsire. . | 64 |
| Vue de Cali | A. Delauney . . | 65 |
| Camp de Quinamayo | Niederhausern. | 67 |
| Femme des mines du Cauca | A. de Neuville. | 68 |
| De la prison a la fosse | A. de Neuville. | 69 |
| Objets en pierre trouvés dans des tombeaux de l'État du Cauca | A. Mesnel . . . | 71 |
| Vue de Popayan | A. Delauney . . | 72 |
| Chute du Rio Vinagre | A. de Neuville. | 73 |
| Indien de Pitayo | A. de Neuville. | 74 |
| Indienne de Pitayo | A. de Neuville. | 75 |
| Porteur de Quindio | A. de Neuville. | 76 |
| La montagne de Quindio | A. de Neuville. | 77 |
| Palmier a cire | E. Riou . . . . . | 80 |
| La rue Royale, a Bogota | E. Thérond. . . | 81 |
| Indiens de Choachi | A. de Neuville. | 83 |
| La maison de ville, a Bogota | E. Thérond. . . | 85 |
| Calendrier chibcha | A. Mesnel . . . | 86 |
| Objets en or provenant du temple de Sagamoso | A. Mesnel . . . | 87 |
| Chute du Téquendama | Niederhausern. | 88 |
| Le cheval de paille | A. de Neuville. | 89 |
| Indiens du Choco en voyage | A. de Neuville. | 90 |
| Étude du papayer | A. de Neuville. | 91 |
| Vue de Juntas | Niederhausern. | 92 |
| Navigation sur le Dagua | A. de Neuville. | 93 |
| Port et rade de Buenaventura | Niederhausern. | 96 |
| Indiens du San-Juan | A. Rixens. . . . | 97 |
| Jeune fille du San-Juan | A. Rixens. . . . | 99 |
| Affût au clair de lune | E. Riou. . . . . | 100 |
| Halte aux bords du San-Juan | E. Riou. . . . . | 101 |
| Combat d'un jaguar et d'un devin | E. Riou. . . . . | 104 |
| Le docteur Saffray | A. de Neuville. | 105 |
| La Chica | A. Faguet. . . . | 107 |
| Insectes du Choco | A. Faguet. . . . | 108 |
| La forêt vierge | E. Riou. . . . . | 109 |
| Une momie indienne (demi-grandeur naturelle) | B. Bonnafoux. . | 111 |
| Le dernier Cacique du Darien | A. Rixens. . . . | 112 |
| Nicopolis | H. Clerget. . . | 113 |
| Fiancés et paysans de la frontière roumaine | Émile Bayard. . | 115 |
| Moissonneurs bulgares | E. Metzmacher. | 117 |
| Ossemkaleci (Asemus) | H. Clerget. . . | 118 |
| Fruitier, a Roustchouk | Émile Bayard. . | 120 |
| Porteur d'eau, a Roustchouk | Émile Bayard. . | 121 |
| Han (caravansérail) de Pantazi | H. Clerget. . . | 122 |
| L'Iantra, près de Tirnova | H. Clerget. . . | 123 |
| Curé bulgare | Émile Bayard. . | 128 |
| Vue de Plevné | E. Thérond. . . | 129 |
| Castellum romain | H. Clerget. . . | 130 |
| Sadovetz | H. Clerget. . . | 131 |
| Castellum romain, près de Sadovetz | E. Thérond. . . | 132 |


© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

| | DESSINATEURS. | |
|---|---|---|
| Paysanne bulgare | Émile Bayard. | 133 |
| Le commandant du karaoul | A. de Neuville. | 136 |
| Paysans bulgares | Émile Bayard. | 137 |
| Femme bulgare de Sophia | Émile Bayard. | 138 |
| Femme bulgare de Sophia | Émile Bayard. | 139 |
| Bulgare de Sophia | Émile Bayard. | 140 |
| Monastère bulgare | E. Thérond. | 141 |
| Tirnova | H. Catenacci. | 143 |
| Évêque grec de Bulgarie | Émile Bayard. | 144 |
| Ouvriers bulgares | A. de Neuville. | 145 |
| Ruines d'Isgouri-Grad, près de Vratza | H. Clerget. | 147 |
| Tzigane | A. de Neuville. | 148 |
| Mendiants bulgares | A. de Neuville. | 149 |
| Tzigane | A. de Neuville. | 151 |
| La porte dite Trajane | H. Clerget. | 152 |
| Vue de Philippopolis | H. Clerget. | 153 |
| Rouméliens des environs de Samakov | Émile Bayard. | 155 |
| Rouméliennes des environs de Samakov | A. de Neuville. | 157 |
| Dame bulgare, a Monastir | A. de Neuville. | 160 |
| Vue de Monastir | E. Thérond. | 161 |
| Le pont d'Oura-Tchaït | H. Catenacci. | 163 |
| Mosquée de Prisren | E. Thérond. | 164 |
| Une grande matrone des environs de Kiri | A. de Neuville. | 166 |
| Jeunes filles de la Montagne-Noire | Émile Bayard. | 167 |
| Tziganes | E. Metzmacher. | 169 |
| Zaptié, gendarme turc | Émile Bayard. | 173 |
| Arméniens | A. de Neuville. | 175 |
| Émigré circassien | A. de Neuville. | 176 |
| Rade et village de Warou-Warou | J. Moynet. | 177 |
| Mosquée de Warou-Warou | J. Moynet. | 179 |
| Ancien établissement hollandais dans l'île de Ceram | J. Moynet. | 180 |
| Montagne de Manchiri (Ceram) | J. Moynet. | 181 |
| Indigènes de Crram | P. Sellier | 182 |
| Coléoptères des Moluques | . . . . . | 183 |
| Prao de Macassar | J. Moynet. | 184 |
| Le marché de Dobbo (île Arou) | J. Moynet. | 185 |
| Ancre des navires malais | . . . . . | 187 |
| Village de Dobbo | J. Moynet. | 188 |
| Chasse aux oiseaux de paradis | J. Moynet. | 189 |
| Iles Arou : Kakatoès noir | . . . . . | 192 |
| Un oiseau de paradis (Paradisea rubra) | A. Mesnel | 193 |
| Le sifilet a gorge dorée (Parotia aurea), mâle et femelle | A. Mesnel | 194 |
| Indigène de Dorey | P. Sellier | 195 |
| Indigène de Dorey | P. Sellier | 196 |
| Indigène de Dorey | P. Sellier | 197 |
| Armes, ustensiles et coiffures des Papous | A. Mesnel | 198 |
| Armes et ustensiles des Papous | A. Mesnel | 199 |
| Maison sacrée de Dorey | J. Moynet. | 200 |
| Vue intérieure de Dorey | J. Moynet. | 200 |
| Indigène du passage Marianne (Nouvelle-Guinée) | O. Mathieu. | 201 |
| Sculptures des Papous : Instrument sculpté pour la poterie | . . . . . | 202 |
| Pirogues sur la rivière Oetanata (Nouvelle-Guinée) | J. Moynet. | 203 |
| Mouches cornues | . . . . . | 204 |
| Indigènes de la Nouvelle-Guinée | P. Sellier | 205 |
| La grande sauterelle a bouclier (Megalodon ensifer) | . . . . . | 207 |
| Tombeau d'un chef de la Nouvelle-Guinée | J. Moynet. | 208 |
| Maison de M. de Varigny, a Honolulu | H. Clerget. | 209 |
| Pointe du Diamant, dans l'île d'Oahu | H. Clerget. | 212 |


© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

| | DESSINATEURS. | |
|---|---|---|
| Honolulu, capitale des îles Sandwich (îles Havaï) en 1855 | J. Moynet . . . | 213 |
| Pali (précipice) de Nuuanu | J. Moynet . . . | 214 |
| Pali (précipice) de Nuuanu | J. Moynet . . . | 215 |
| Une cavalcade de Havaïennes | Émile Bayard. . | 217 |
| Le village de Waïkiki | J. Moynet . . . | 219 |
| Femmes havaïennes | Émile Bayard. . | 221 |
| Jeux havaïens | Émile Bayard. . | 224 |
| Ruines d'un heïau, dans l'île Oahu | J. Moynet . . . | 225 |
| Le collége de Punahou | J. Moynet . . . | 228 |
| Fête au village d'Ewa | Émile Bayard. . | 229 |
| Havaïens en 1820 : Kaméhaméha Ier; ses guerriers | Émile Bayard. . | 232 |
| Havaïens en 1870 | Émile Bayard. . | 233 |
| Village de Waïkiki | H. Clerget. . . | 236 |
| Jeux havaïens | E. Riou. . . . . | 237 |
| Waiméa, dans l'île de Kauaï | J. Moynet . . . | 240 |
| Lahaina, dans l'île Mauï | J. Moynet . . . | 241 |
| Le départ des mules | E. Riou. . . . . | 243 |
| Côte de Havaï | J. Moynet . . . | 244 |
| Mauna Kea et Mauna Loa | J. Moynet . . . | 245 |
| Le volcan de l'île Havaï, vu de nuit | E. Riou. . . . . | 248 |
| Le volcan de l'île Havaï, vu de jour | E. Riou. . . . . | 249 |
| La vague de feu | E. Riou. . . . . | 252 |
| Vallée de Waïpio | J. Moynet . . . | 253 |
| Bœufs sauvages dans l'île Havaï | E. Riou. . . . . | 256 |
| Débarquement du roi a Hilo | E. Riou. . . . . | 257 |
| Le roi Kaméhaméha V | E. Riou. . . . . | 259 |
| Ruines de l'église catholique de Keauhou | E. Riou. . . . . | 260 |
| Bœufs et chèvres dans la lave | E. Riou. . . . . | 261 |
| Cascade de l'Arc-en-Ciel (île Havaï) | E. Riou. . . . . | 264 |
| Distribution des vivres a Keauhou | E. Riou. . . . . | 265 |
| Ruines du village de Waïohinu | E. Riou. . . . . | 266 |
| Ferme enfermée dans la lave | E. Riou. . . . . | 267 |
| Cascade de lave | E. Riou. . . . . | 268 |
| Le capitaine Browne près du tombeau de sa fille | E. Riou. . . . . | 269 |
| Côte de Havaï | E. Riou. . . . . | 272 |
| Charmeurs de serpents | A. de Neuville. | 273 |
| Ruines d'un temple jaïna, a Gharispore | E. Thérond. . . | 275 |
| L'escalier de Sêçhnaga, a Oudghiry | A. Allongé. . . | 276 |
| Le grand Chaïtya ou Tôpe de Sanchi | E. Thérond. . . | 277 |
| Le Varaha Avatar, a Oudghiry | E. Thérond. . . | 280 |
| Porte du nord du Tôpe de Sanchi | E. Thérond. . . | 281 |
| Porte de l'est du Tôpe de Sanchi | E. Thérond. . . | 285 |
| Emblème de Dharma, a Sanchi | . . . . . | 287 |
| Colonnade du grand Tôpe de Sanchi | . . . . . | 287 |
| Emblème de Dharma, a Juggernauth | . . . . . | 287 |
| Temple souterrain de Mahadeva, a Oudghiry | E. Thérond. . . | 288 |
| Porte de l'ouest du Tôpe de Sanchi | E. Thérond. . . | 289 |
| Une scène a Palibothra, d'après les bas-reliefs de Sanchi | Émile Bayard. . | 293 |
| Ruines du lât des lions et de la porte du sud du Tôpe de Sanchi | E. Thérond. . . | 296 |
| Une cour de justice dans la jungle | A. de Neuville. | 297 |
| Bhopal, vue prise de Jehanghirabad | A. Allongé. . . | 299 |
| Madame de Bourbon, princesse de Bhopal | Émile Bayard. . | 300 |
| Fête du Moharum, a Bhopal : La procession des Tadzias | A. de Neuville. | 301 |
| Les fakirs joguis | A. Rixens. . . . | 304 |
| MM. Rousselet et Schaumburg, dans le costume de sirdars de Bhopal | Émile Bayard. . | 305 |
| La danse des œufs | Émile Bayard. . | 308 |
| Les cathacks | A. de Neuville. | 309 |
| Sa Hautesse la Secunder Bégaum de Bhopal | A. de Neuville. | 312 |


© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

| | DESSINATEURS | |
|---|---|---|
| La réception du Khillat a la cour de la Bégaum | A. de Neuville. | 313 |
| Ruines de Bhojepore | A. Allongé. | 315 |
| Femme musulmane de Bhopal | Émile Bayard. | 316 |
| Mollahs de Bhopal | A. de Neuville. | 317 |
| Son Altesse la Shah Jehan Bégaum de Bhopal | A. Marie. | 320 |
| Le mail-cart | A. de Neuville. | 321 |
| Temple de Vaçoudêva, a Narsingurh | E. Thérond. | 324 |
| Passage de la Parbatti | A. de Neuville. | 325 |
| Narsingurh, vue prise de la rive opposée du lac | A. Allongé. | 327 |
| Paysans Jâts du Malwa septentrional | A. de Neuville. | 329 |
| Le tchôpaya | A. de Neuville. | 333 |
| Le mausolée de Mahomed Ghose, a Gwalior | G. Moynet | 336 |
| Portail du mausolée d'Akber, a Secundra | A. de Bar. | 337 |
| Le mausolée d'Akber, a Secundra | A. de Bar. | 340 |
| Les jardins du Tâdj | E. Thérond. | 341 |
| Étages supérieurs du mausolée d'Akber, a Secundra | E. Thérond. | 344 |
| Sur les bords de la Jumna | Émile Bayard. | 345 |
| Paysans du Doâb | Émile Bayard. | 348 |
| Muttra | G. Bonheur. | 349 |
| Banquiers hindous des provinces du nord-ouest | Émile Bayard. | 352 |
| Free-Town, chef-lieu de la colonie de Sierra-Leone | A. de Bar. | 353 |
| Free-Town, vue prise au large | A. de Bar. | 356 |
| Rue et casernes de Free-Town | A. de Bar. | 357 |
| Terres de Sierra-Leone vues du large | A. de Bar. | 358 |
| Terres de la baie du cap de Monte | A. de Bar. | 359 |
| Terres de la baie du cap Mesurade | A. de Bar. | 360 |
| Habitants de Sierra-Leone : Marabouts, femmes et guerriers | P. Sellier | 361 |
| Guerriers de Tasso | P. Sellier | 364 |
| Croumanes | P. Sellier | 365 |
| Habitants du Grand-Bassam | A. Marie | 368 |
| Cases de tirailleurs | A. de Bar. | 369 |
| Femme fétiche | A. Marie. | 372 |
| Arbre fétiche | A. de Bar. | 373 |
| Marabout | Émile Bayard. | 375 |
| Jeunes filles du Grand-Bassam | Émile Bayard. | 376 |
| Le roi du Grand-Bassam entouré de sa cour et de ses musiciens | Émile Bayard. | 377 |
| Maison du poste du Grand-Bassam | A. de Bar. | 380 |
| Intérieur du poste du Grand-Bassam | A. de Bar. | 380 |
| Pèlerins bambaras | P. Sellier | 381 |
| Cantou Kan, chef d'Abra | Émile Bayard. | 384 |
| Assinie | A. de Bar. | 385 |
| Assinie, vue prise de la plaine | A. de Bar. | 387 |
| La favorite au collier d'or | Émile Bayard. | 388 |
| Amadifou et sa cour | Émile Bayard. | 389 |
| Matafoué, chef du Toupa | Émile Bayard. | 392 |
| Chef de police, a Assinie (Apollonien), et Castor, interprète (Buschman) | A. Rixens. | 393 |
| Rivière d'Elmina | A. de Bar. | 395 |
| Fort Saint-Jacques et Elmina | A. de Bar. | 396 |
| Femmes d'Elmina | A. Rixens. | 397 |
| Coiffures d'Elmina | A. Rixens. | 400 |
| Pont de Vigo ou de Garibaldi, a Chioggia | Taylor | 401 |
| Les murazzi entre Pelestrina et Chioggia | Taylor | 404 |
| Rue et Dome, a Chioggia : Tresseurs de paniers | Taylor | 405 |
| Le baptistère de la cathédrale de Chioggia | P. Sellier | 406 |
| Chioggiotes | A. Marie | 408 |
| La grande place de Chioggia | Taylor | 409 |
| Place du Théâtre, a Chioggia | Taylor | 410 |


© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

| | DESSINATEURS. | |
|---|---|---|
| Pont de la Torre | Taylor | 411 |
| Le grand pont de Chioggia | Taylor | 412 |
| Le marché aux poissons, a Chioggia | Taylor | 413 |
| Calle Pigna | Taylor | 414 |
| Église San Martino | Taylor | 415 |
| Chantiers, a Chioggia | Taylor | 416 |


# CARTES, PROFILS ET PLANS.


| | |
|---|---|
| Carte occidentale du Groënland | 3 |
| Carte de la Bulgarie centrale | 127 |
| Bulgarie méridionale : Environs de Sophia | 135 |
| Plan de Philippòpolis (Bulgarie) | 159 |
| Ceram et îles adjacentes | 178 |
| Iles Arou | 186 |
| Carte de la Nouvelle-Guinée | 206 |
| Iles Sandwich ou archipel Havaïen | 220 |
| Carte d'Havaï et des diverses éruptions volcaniques | 235 |
| Carte de l'Inde centrale (Rajasthan occidental) | 339 |
| Carte de Sierra-Leone et de Liberia | 367 |
| Carte de la côte d'Or | 371 |
| Carte des lagunes, de Venise a Chioggia | 403 |
| Ancien plan de la ville de Chioggia | 407 |


© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

# TABLE DES MATIÈRES.


La terre de Désolation, par Isaac J. Hayes, D. M. 1869. — Texte et dessins inédits.

Avant-propos. — I. 1585 et 1869. — Glaces et brisants. — II. Hors de danger. — III. Une ville d'espérance sur une terre désolée. — IV. Ericsfiord. — Bratthalid. — Gardar. — Krakortok. — Un équipage polaire. — V. Sur le fiord, en oumiak. — VI. Les ruines de Krakortok. — VII. Un dimanche à Julianashaab. — VIII. Un parlement groënlandais. — IX. Un bal au Groënland. — X. La glace et la neige. . . . . 1

X (*suite*). Le fiord de Sermitsialik. — La mer de glace du Groënland. — Les icebergs. — Kraksimeut. — La maison isolée de Pierre Motzfeld. — XI. Le glacier. — Exploration. — Bruits étranges. — Le pont de glace. — XII. Chute d'un iceberg. — Quittes pour la peur. — XIII. En route pour le cercle polaire. — La mine de cryolithe. — Ce que c'est que la cryolithe. — XIV. Au travers du cercle polaire. — Le brouillard. — Couleurs invraisemblables. — Le Kresarsoak. — La chasse aux lummes. — Le gouverneur de Karsuk. — Les quatre vertus de Mme Esak. . . . . 17

XV. Au delà des terres civilisées. — XVI. *La Panthère* au milieu des glaces. — XVII. En chasse, à la vapeur. — XVIII. Les champs de glace de la baie de Melville. — XIX. La famille blanche la plus voisine du Pôle. 33

XIX (*suite*). Jensen et sa famille. — La dernière magicienne. — XX. Le fiord d'Aukpadlartok. — La Fille des Tempêtes. — XXI. Upernavik — Jours heureux. — *La Panthère* humiliée, irritée et victorieuse. — XXII. L'île de Disco. — La famille de l'inspecteur. — Le grand auk. — L'amarok. — XXIII. Jacobshav'n. — Les armes et les outils de pierre. — Le glacier. — Une débâcle. — XXIV. Les couches de charbon. — L'ascension du Lyngmarkens Fjeld. — Départ. . . . . 49

Voyage a la Nouvelle-Grenade, par M. le docteur Saffray. 1869. — Texte et dessins inédits.

VIII. De Cali a Bogotá. — La ville de Cali. — Puissance des confitures. — Un corps d'armée en campagne. — La Taula débordée. — Mines de Quilichao. — Le camp de Quinamayo. — Jules Arboléda. — Un peu de politique. — Je deviens médecin en chef de l'armée de la Nouvelle-Grenade. — Mœurs de guerre. — Dangers et famine. — Levée du camp. — Adieux d'Arboléda. — Popayan, son passé, son présent. — Civilisation des Indiens de la province de Popayan. — Plantes tinctoriales de la Nouvelle-Grenade. — Hommage à la mémoire de Caldas. — Statistique sur les monnaies de Popayan et de Santa-Fé de Bogotá. — Commerce et industrie. — Avenir de la province. — Communications avec le Pacifique. — Les sauterelles dans l'Amérique du Sud. — Les quinquinas de Pitayó et d'Almaguer. — Étude de la région des quinquinas. — Travaux de Mutis. — Rectifications botaniques. — Un mot de Voltaire. — De la culture des quinquinas. — Excursion au Rio Vinagre. — Du haut des Andes. — Retour dans la vallée du Cauca. — Préparatifs pour le passage du Quindió. — Les porteurs. — La montagne . . . . . 65

IX. De Bogota a Buenaventura. — Civilisation des Indiens Chibchas avant la conquête espagnole. — Traditions. — Religion. — Législation. — Mœurs. — Commerce et industrie. — Origine historique de l'Eldorado. — Fondation de Santa Fé de Bogotá. — Rencontre de trois conquérants. — Bogotá. — Mœurs et coutumes. — Commerce et industrie. — Agriculture et productions. — Arts libéraux. — Antiquités. — Les Indiens des environs de Bogotá. — La chute du Téquendama. — Observations géologiques et paléontologiques sur le plateau de Bogotá. — Les salines de Zipaquira. — Retour par le Quindió. — Une ferme. — La feuille du caladium. — Le papayer. — Des fraises. — Ma réception à Cali et mes adieux. — La ville de Juntas. — Navigation sur le Dagua. — Chant de Nègres. — Un poisson qui vaut son pesant d'or. — Port de Buenaventura . . . . . 81


© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

X. Du Chocó a Panama. — Le rio San-Juan. — Les Indiens du Chocó. — La *Chica*. — Le venin de grenouille. — Chasse à l'affût. — Combat d'un jaguar et d'un serpent devin. — Les petits ennemis — Le dernier descendant de Comagré. — Momies en miniature. — La forêt vierge. — Le passé de la province du Chocó. — Les mines de platine. — Le Chocó d'aujourd'hui. — Climat, population, mœurs. — Voies de communication. — Productions naturelles. — Navigation de l'Atrato. — Commerce. — L'isthme du Darien. — L'archipel des Perles. — Projets de canaux interocéaniques. — L'isthme de Panama. — Politique espagnole dans les Indes Occidentales. — Le Grand Conseil des Indes. — Les audiences royales. — Les *encomiendas* ou servages. — Griefs des colonies. — Révolution de Bolivar. — Indépendance de la Nouvelle-Grenade. — Politique et administration. — Avenir de la République. . . . . 97

Voyage en Bulgarie, par M. Guillaume Lejean. 1867. — Texte et dessins inédits.

Avant-propos de l'auteur. — I. Negotin : un souvenir héroïque. — Vidin. — Nicopolis : grands souvenirs. — Roustchouk : une ville turque *civilisée* : hôtels, cafés chantants. — Agréable rencontre. — II. Le sultan et le prince Charles. — Une leçon de numismatique. — Traduction d'une épitaphe latine. — Ghighen. — Anecdotes et apologues. — Les brigands albanais. — III. Mithat Pacha, gouverneur de Bulgarie. — Les *reformes*, la banque de crédit agricole et les usuriers logiques. — Fondation de Sultanié : son avenir. — IV. La Basse-Bulgarie. — Les rivières. — Le Lom, l'Iantra. — Un bey peu scrupuleux. — Le macadam et les chardons. — La butte du sultan. — Le *kef* des buffles. — Plevné. . . . . 113

IV (*suite*). La caverne de Kaïaluk : déception. — Les châteaux de Justinien. — Procope. — V. Bords de la Panéga. — Sacrifice païen. — Le « spiritualisme » musulman et ce qu'il faut en penser. — Orhanié : Ilia le bandit. — L'émigration circassienne. — Une protestation des Tartares Nogaïs. — VI. Départ d'Orhanié. — La corvée des routes. — Ce que c'est qu'un *karaoul*. — Arrivée à Sophia. — VII. Une ascension au Vitocha : paysages. — Un mot sur la population bulgare de Sophia. — Les primats ou tchorbadjis : corruption administrative : *devet*, *effendi*. — La question de l'avenir. — VIII. Départ pour Vratza. — Reberkovo. — L'Isker. — Paysage. . . . . 129

VIII (*suite*). Vratza. — M. Léonidis. — Faubourg d'*Allume ta pipe*. — La *ville brûlée*. — Un *klissoura* byzantin. — Légende du roi d'Isgouri-Grad. — IX. Retour à Sophia. — Un karaoul. — Encore les Circassiens. — Une mauvaise nuit. — Qu'il n'est pas bon d'être célibataire en Turquie. — D'un manteau acheté deux jours trop tard. — X. Ithima. — La porte Trajane. — Vetrina. — Une légende bulgare. — Tatar-Bazardjik. — Arrivée à Philippopolis. — XI. Philippopolis. — Samakov. — Triste histoire d'un barbier. — Le fleuve Strouma. — Liberté de la médecine. — Kiustendil. — Prilip. — Un parricide. — XII. Monastir. — La Colline du Miel. — Ascension du Châr. — La Pierre Noire. — Le Ruisseau Noir. — Une charte du quatrième siècle. . . . . 146

XIII. Prisren. — Une tombe maltraitée. — Le pont du Saint. — La tribu des Fandis. — Une conversion et une insurrection. — A la recherche d'un guide. — Djakova. — Le fanatisme musulman. — Merturi. — Encouragement à la trigamie. — Danger de frapper aux portes. — Un curé facétieux. — Mauvaise humeur d'une matrone. — Kiri. — Le col du Biskassi. — Bonne hospitalité à Rioli. — Le dimanche des Cierges. — Koplika. — Un exemple de justice turque. — Scutari. — Visite à la vieille princesse des Mirdites : son histoire. — Légende de la tribu des Mirdites. — Comment un noble mirdite se marie. — Les cinq bannières. — Sur les noms albanais. — Le Djak. . . . . 161

Une nuit d'hiver dans l'Anti-Taurus (Asie Mineure), par M. Guillaume Lejean. 1866. — Texte et dessins inédits. . . . . 171

L'Archipel malaisien, patrie de l'orang-outan et de l'oiseau de paradis. — Récits de voyage et étude de l'homme et de la nature, par Alfred Russell Wallace.

I. Les Moluques. — Ceram. — Costumes des indigènes. — Chasse aux insectes. — Course à travers les rivières et les forêts. — Kilwarou. — Warou-Warou. — Le sagoutier. — Usage qu'on en fait. — Fabrication du sagou. — Nourriture des habitants. — II. Les îles Arou. — Seize cents kilomètres en prao indigène. — Description de la prao. — L'équipage. — La vie à bord. — Repas de requin. — Une singulière clepsydre. — Poissons volants. — Dobbo. — Les maisons. — Les trafiquants. — Les indigènes. — Le marché. — Objets de commerce. — Ordre. — Chasse aux oiseaux de paradis. — Le roi des paradisiers. — Mœurs de ces oiseaux. — Un kacatoès noir. . . . . 177

II (*suite et fin*). Les îles Arou. — L'existence du sauvage. — Nourriture; habitations; vêtements; parure. — Danses des oiseaux de paradis. — Anciennes opinions sur les paradisiers. — Difficultés de se les procurer. — III. Nouvelle-Guinée. — Le port de Dorey. — Cases des indigènes. — Une maison. — Visite à un chef. — Les montagnes d'Arfak. — Mouches à cornes. — Épreuves. — Baie de Humboldt. — Art des Papous. — Récolte d'insectes. — Retour à Ternate. . . . . 193

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

VOYAGE AUX ÎLES SANDWICH (ÎLES HAVAÏ), par M. C. DE VARIGNY. 1855-1869. — Texte et dessins inédits.

Avant-propos. — La traversée. — Arrivée aux îles Sandwich. — La pointe du Diamant. — Premier aspect. — Honolulu. — L'île d'Oahu. — Le pali de Nuanu. — Les Kanaques. — Heiia : mission catholique. — Les fish-ponds. — Kualoa : mission protestante. — Costumes. — Élève du bétail. — Waialua. — Légumes et fruits . . . . . 209

Waialua (*suite*). — Influence des missions. — Ewa. — École supérieure de Punahou. — Waïkiki. — La pointe du Diamant. — Heïau, lieu de sacrifice. — Traditions religieuses. — Cités de refuge. — Élevage des moutons. — Histoire d'une tresse blonde. — Le pali de Mokapuu. — Un jeu périlleux. — Chants et légendes. — Chant de mort de Kaméhaméha Ier. — Maison d'un chef. — Visite à l'île de Kauaï. — Koloa. — La chute de Waialua. — Hanalei. — Les caves de Haena. — Waimea . . . . . 225

Excursion à l'île Havaï. — Kavaïhaé. — Mauna Kea et Mauna Lao. — La pointe de Honoipu. — Beauté du rivage. — Hilo. — Mules rétives. — Au bord de l'abîme. — Le cratère. — Le lac Lua Pélé : sacrifice à la déesse des feux souterrains. — Lutte des vagues de lave. — Ce que sont les cheveux de Pélé. — Descente dans le pali de Waïpio. — Chutes d'eau et de pierres. — Laumaïa. — Séjour à la ferme de Manaïoli. — Jack Purdy et ses prouesses. — Ascension de Mauna Kea. — Le Mumukou et le Heiiau de Puapua. — Le départ pour Honolulu. — Onze ans plus tard. — Éruption de 1868. . . . . 241

Éruption du volcan de l'île Havaï. . . . . 257

L'INDE DES RAJAHS. VOYAGE DANS LES ROYAUMES DE L'INDE CENTRALE ET DANS LA PRÉSIDENCE DU BENGALE, par M. Louis ROUSSELET. 1864-1868. — Texte et dessins inédits.

XXIX. LA VALLÉE DE BHILSA. — Les charmeurs de serpents. — Imitation du miracle de Moïse. — Rahtgurh. — Ruines de Gharispore. — Bhilsa. — Comme quoi il y a tope et tope ! — Le roc de Lohanghir et la légende du cheval blanc. — Bessnaghur. — Açoka et la belle Dêvi. — La colline d'Oudghiry. — Grotte et inscription de Sanakanika. — Le Varaha Avatar. — Vichnou et Mahadeva. — La demeure d'un tigre. — XXX. SANCHI. — Les topes bouddhistes, leur origine, leur transformation. — Puissance et décadence du bouddhisme dans l'Inde. — Le monastère de Sanchi. — Le grand Chaïtya. — Enceinte, portes et bas-reliefs. — Les lâts. . . . . 273

XXX (*suite*). SANCHI. — Description du grand Tope (*suite*). — Le temple Chaïtya. — Le tope de Kasyapa. — Des dacoïts pillent notre camp. — Un village d'otages. — La justice dans la jungle. — XXXI. LA VALLÉE DES TOPES. — Sagacité d'un éléphant. — Piplia-Bijoli. — Les topes de Bhojepore. — Andher. — Les topes de Sonari. — Sâtdhara. — Les chevaux de Sahapour. — Légende de Chakasiam. — Bhopal. — Le Mouti Bungalow. — XXXII. BHOPAL. — La Bégaum Secunder. — Les nawabs de Bhopal. — La ville, les bazars, les lacs, la citadelle. — Jehanghirabad. — Une visite à la Doulan Sircar. — Madame Élisabeth de Bourbon. — Les Bourbons de Bhopal. . . . . 289

XLII (*suite*). BHOPAL. — La fête du Moharum. — La foire de Futtehgurh. — Les joguis. — Sehore. — Un message mystérieux. — Une révolte avortée. — XLIII. LA COUR DE LA BÉGAUM. — La mousson. — La vie à Bhopal. — Les soirées chez la Bégaum. — Le café et le houka. — Les cathacks. — La danse des œufs. — L'homme au crâne de fer. — Entrevue avec Shâh Jehan. — Mort d'Oumra Doula. — Une visite de condoléance. — Le tôfân. — XLIV. BHOJEPORE. — LA MOUSSON A BHOPAL. — Le Bhopal-Tal. — Les digues de Bhoje. — Les ruines de Bhojepore. — Le temple de Mahadêva. . . . . 306

XLIV. LA COUR DE LA BÉGAUM (*suite*). — Le passage de la Betwa. — Le grand Khillat. — La fête du 15 août chez la princesse de Bourbon. — Une collection de reptiles. — Le boa indien. — Le Kilidar et les musulmans. — Dernière entrevue avec la Bégaum. — Le départ. — XLV. LE MALWA. — Un voyage en calèche. — Passage de la Parbatti. — Un Rajah peu hospitalier. — Narsingurh. — Bioura. — Le Grand Trunk road. — Gounah. — Sipri. — Le tchopaya. — Le mail-cart. — De Charybde en Scilla. — Gwalior. 321

XLVI. GWALIOR. — Le camp au pied du fort. — Morar. — Un drame à la cour. — Le Foull Bâgh. — Durbar de Scindia. — Mariage de la fille du roi. — Regard en arrière. — Le dâk-ghari. — Agra. — XLVII. D'AGRA A DELHI. — Une semaine au Tâdj. — Sur les bords de la Jumna. — Secundra. — La tombe d'Akber. — Muttra. — La légende de Krichna. — Goverdhan. — Bindraband. — Le Doâb supérieur. — Aligurh. — Delhi. . . . . 337

CROISIÈRES A LA CÔTE D'AFRIQUE, par M. le vice-amiral FLEURIOT DE LANGLE. 1868. — Texte et dessins inédits.

X. Aspect de Sierra-Leone. — Le phare. — Free-Town. — Les blanchisseuses croumanes. — Visite à Free-Town. — Le warf. — La rue principale. — Maisons. — Hôtel du gouvernement. — Casernes. — Faubourgs. — Cases des affranchis. — Leur susceptibilité. — Cavalcade. — Un accident. — XI. Déplacement des populations intérieures. — Conquêtes mandingues. — Marabouts. — Timanies. — Mandingues. — Le Kouranko, Soulimana. — XII. Religions : musulmane, fétichiste. — Temples et idoles. — Fétichеurs.



© 2007 Lyon Éditions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

— Constitution des empires africains. — Chefs. — Général en chef. — Vie civile. — Fiançailles. — Mariages. — Mœurs. — Divorce. — Cérémonies funèbres. — Jugement après la mort. — Le pourah. — Confrérie de femmes. — XIII. Esclaves affranchis débarqués à Sierra-Leone. — État du commerce de Sierra-Leone. — Bateaux à vapeur. — Infériorité des affranchis. — Ile de Sherboro. — Mort de Jules Gérard le tueur de lions. — Côte de Liberia. — Gallinas. — Cap de Monte. — Fanatoro. — Supercherie d'un marabout : le mouton de Peter Gray. — XIV. Côte des Graines. — Les Croumanes. — Mesurade. — Fondation de Liberia. — Cap des Palmes. — Communications avec l'intérieur. — Mandingues. — Mousardou. — Cultures de Saint-Paul. . . . . 353

XV. Grébos. — Mœurs, coutumes. — Superstitions. — Marques caractéristiques. — Enterrements. — Double vue. — Les esprits Kons. — Le duc du Sestre. — Importunité des noirs. — La lagune de Glé. — Païpi-bri. — Femmes fétiches. — Pèlerinage. — Saint-André. — XVI. Côte de Quaqua. — Cap Lahou. — Grand-Bassam. — Traité. — Piter, Waka. — Érection du poste. — Fleuves africains. — Géographie. — Kong. — Bambaras. — Maisons de pierre à Gindé. — Ashantis. — XVII. Exploration des lagunes. — Organisation politique. — Hostilités. — Traités de paix. — Prix du sang. — Droit de vie et de mort. — Sacrifices humains. — Pêcheurs. . . . . 369

XVIII. Villages de la côte d'Or. — Brebio. — Luxe du traitant. — Numba. — La favorite au collier d'or. — L'huile de palme. — Mimique. — La chanteuse. — La suppliante. — Fatma. — Toupa et son chef Matafoué. — Les Bombourys et leur chef Bondio. — XIX. Visite aux Jacks-Jacks. — Alindja. — Digré. — Encore Numba. — Aour'é. — Le foutou-foutou. — Le fort du Grand-Bassam. — Abra. — Coutou-Kan. — Bounoua. — Acka. — Écoles. — Les fétiches. — Féticheurs. — Richesses commerciales méconnues. — XX. Assinie. — Le chevalier Damou. — La rivière Tando. — La barre d'Assinie. — Apollonie. — Quaquouacka. — Amadifou. — Traité. — Cérémonie. — Le fort. — XXI. — Culte public. — Usages funéraires. — Politique. — Amadifou. — Récolte de l'or. — Ashantis. — Coumassie. — Guerres des Ashantis contre les musulmans. — Leurs démêlés avec les Anglais. — Investissement du cap Coast. — Elmina. . 385

CHIOGGIA. DANS LA LAGUNE VÉNITIENNE, par M. Édouard Charton. 1869. — Texte et dessins inédits.
De Venise à Chioggia. — Chioggia. — Départ. — Tempête. — Les murazzi. — Pelestrina. — Retour à Chioggia. — Mauvaise nuit. — Le voiturin chioggiote. — Conversation instructive avec le docteur Bullo. — Retour à Venise. . . . . 401

REVUE GÉOGRAPHIQUE DU DEUXIÈME SEMESTRE DE L'ANNÉE 1873, par M. VIVIEN DE SAINT-MARTIN. (Texte inédit.) 417

LISTE DES GRAVURES. . . . . 425

LISTE DES CARTES, PROFILS ET PLANS. . . . . 430

TABLE DES MATIÈRES . . . . . 431

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr